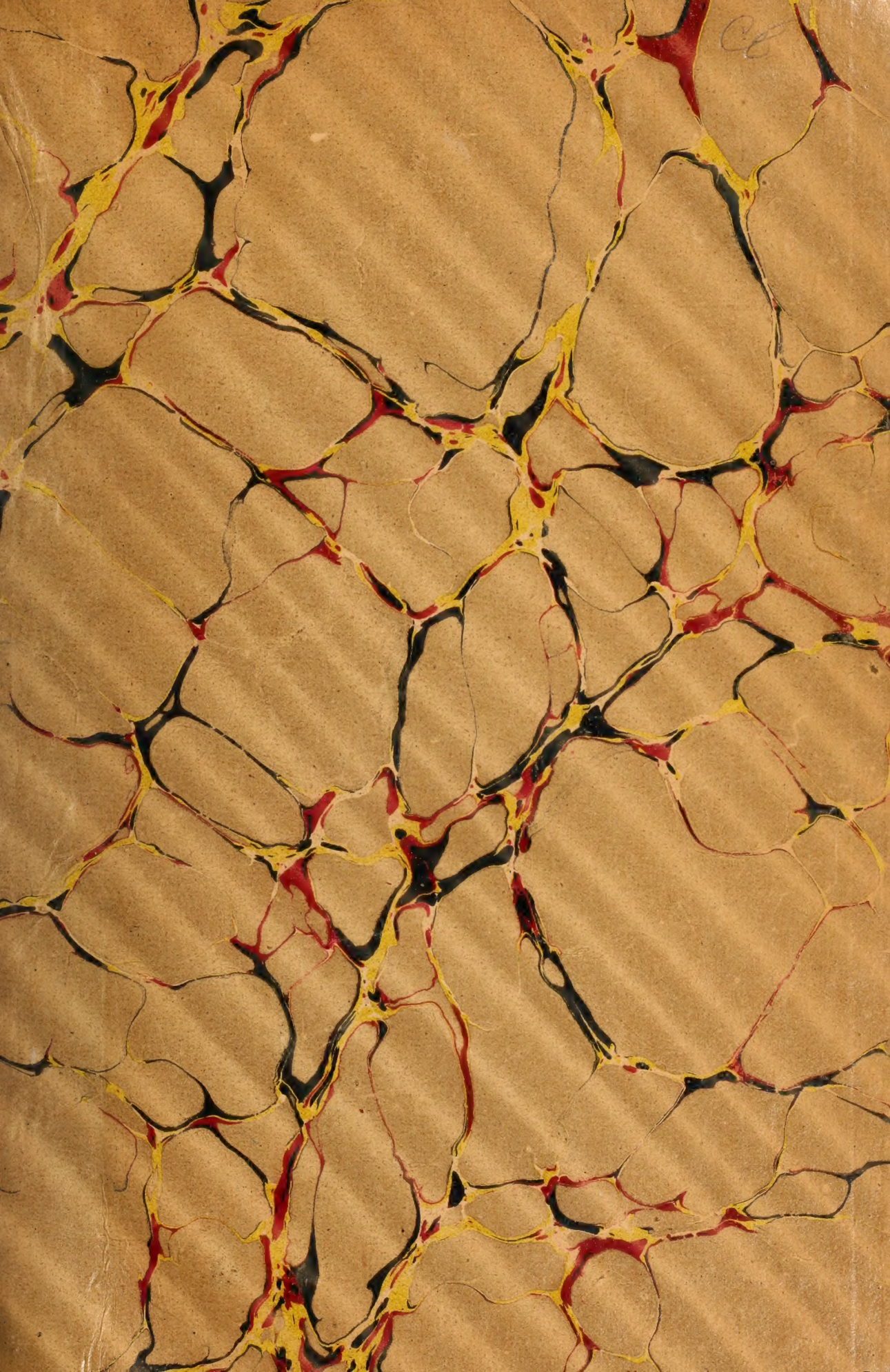




P
1B
14





Digitized by the Internet Archive
in 2012 with funding from
University of Toronto

COLLECTION
INTÉGRALE ET UNIVERSELLE
DES
ORATEURS SACRÉS
DU PREMIER ORDRE

SAVOIR : BOURDALOUE, BOSSUET *, FÉNELON *, MASSILLON *;

COLLECTION ÉGALEMENT INTÉGRALE ET UNIVERSELLE

DES ORATEURS SACRÉS DU SECOND ORDRE,

SAVOIR : DE LINGENDES, LEJEUNE, JOLY, DE LA COLOMBIÈRE, CHEMINAIS, GIROUST, D'ARGENTRÉ, D'ORLÉANS, MASCARON, BOILEAU *, ANSELME *, FLÉCHIER *, RICHARD (L'AVOCAT), LAROCHE, HUBERT, MABOUL, HONORÉ GAILLARD, LES DEUX TERRASSON, DE LA RUE, DE NESMOND *, MATTH. PONCET DE LA RIVIÈRE, DU JARRY, DE LA BOISSIÈRE, DE LA PARISIÈRE, J.-B. MOLINIER, SOANEN, BRETONNEAU, PALLU, DUFAY, MONGIN *, BALLET, SÉGAUD, SURIAN *, SENSARIC, CICÉRI *, SÉGUY *, PÉRUSSEAU, TRUBLET *, PERRIN, DE LA TOUR DU PIN, LAFITAU, D'ALÈGRE, CLÉMENT, CLAUDE DE NEUVILLE, DOM VINCENT, DE LA BERTHONIE, GRIFFET, COUTURIER, LE CHAPELAIN, POULLE, CAMBACÉRÈS, ÉLIZÉE, GÉRY, BEURRIER, DE BOISMONT *, MAROLLES, MAURY *

ENFIN COLLECTION INTÉGRALE, OU CHOISIE,

DE LA PLUPART DES ORATEURS SACRÉS DU TROISIÈME ORDRE,

SAVOIR : CAMUS, COTON, CAUSSIN, GODEAU, E. MOLINIER, CASTILLON, DE BOURZEIS *, BIROAT, TEXIER, NICOLAS DE DIJON, SENAULT, FRANÇOIS DE TOULOUSE, TREUVÉ, G. DE SAINT-MARTIN, BRETTEVILLE, HOUDRY, DE FROMENTIÈRES, DE LA CHAMBRE *, MAINBOURG, SIMON DE LA VIERGE, LE BOUX, MASSON, AUGUSTIN DE NARBONNE, LA PESSE, CHAUCHEMER, DE LA VOLPIÈRE, BERTAL, DAMASCÈNE, SÉRAPHIN, QUIQUERAN DE BEAUJEU, DE LA CHÊTARDIE, CHAMPIGNY, LORiot, JÉRÔME DE PARIS (GEOFFRIN), RENAUD, BÉGAULT, BOURRÉE, HERNANT, MICHEL PONCET DE LA RIVIÈRE, CHARAUD, DANIEL DE PARIS, INGOUT, POISSON, PACAUD, PRÉVOT, DE LATOUR, DE TRACY, PRADAL, DU TREUL, ASSELIN, COLLET, JARD, CH. DE NEUVILLE, PAPILLON, GIRARDOT, RICHARD (L'ABBÉ), GEOFFROY, BAUDRAND, DE L'ÉCLUSE DES LOGES, FOSARD, TALBERT, BARUTEL, TORNÉ, FAUCHET, FELLER, ROQUELAURE *, VILLEDIEU, ASSELINE,

(LES ORATEURS MARQUÉS D'UNE * ÉTAIENT MEMBRES DE L'ACADÉMIE,)

ET BEAUCOUP D'AUTRES ORATEURS, TANT ANCIENS QUE CONTEMPORAINS, DU SECOND COMME DU TROISIÈME ORDRE, DONT LES NOMS NE POURRONT ÊTRE FIXÉS QUE POSTÉRIEUREMENT ;

PUBLIÉE SELON L'ORDRE CHRONOLOGIQUE,

AFIN DE PRÉSENTER, COMME SOUS UN COUP D'ŒIL, L'HISTOIRE DE LA PRÉDICATION EN FRANCE, PENDANT TROIS SIÈCLES, AVEC SES COMMENCEMENTS, SES PROGRÈS, SON APOGÉE, SA DÉCADENCE ET SA RENAISSANCE ;

PAR M. L'ABBE MIGNE,
ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,
OU DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE RELIGIEUSE.

67 VOL. IN-4°. PRIX : 5 FR. LE VOL. POUR LE SOUSCRIPTEUR A LA COLLECTION ENTIÈRE ;
6 FR. POUR LE SOUSCRIPTEUR A TEL OU TEL ORATEUR EN PARTICULIER.

TOME SOIXANTE-QUATRIÈME,

CONTENANT LES ŒUVRES ORATOIRES COMPLÈTES DU P. DE MAROLLES, LES ŒUVRES COMPLÈTES DU P. BARUTEL, LES ŒUVRES CHOISIES DE TORNÉ, LES ŒUVRES CHOISIES DU P. DE TRACY, ET LES ŒUVRES ORATOIRES COMPLÈTES DU P. BAUDRAND.

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, ÉDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE D'AMBOISE, AU PETIT-MONTROUGE,
BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.

1854.



SOMMAIRE

DES MATIÈRES RENFERMÉES DANS LE SOIXANTE-QUATRIÈME VOLUME.

LE P. DE MAROLLES.

Notice.	Col.	9
Œuvres oratoires complètes.		9
Sermons.		9
Instruction chrétienne, ou exhortation sur la lecture des livres contraires à la religion.		401
Méditation sur la mort.		415
Discours sur la délivrance d'Orléans.		427
Discours sur la Pucelle d'Orléans.		441

LE P. BARUTEL.

Notice.	457
Œuvres complètes.	459
Sermons.	459
Panegyriques.	743
Analyse du discours prononcé à l'occasion du vœu de MM. les Pénitents Blancs de Toulouse.	833
Discours sur la paix.	839
Instruction familière sur la haine et l'amour des ennemis.	849

TORNÉ.

Notice.	867
Œuvres choisies.	869
Sermons pour le Carême de 1764.	869

LE P. DE TRACY.

Notice.	1233
Conférences ou exhortations à l'usage des maisons religieuses.	1235
Avis sur la vocation à l'état religieux.	1423
Conférences ou exhortations sur les devoirs des ecclésiastiques.	1429
Avis aux ecclésiastiques sur l'office divin.	1623
Maximes ecclésiastiques tirées des constitutions des clercs réguliers.	1639
Avis sur la persévérance dans l'esprit ecclésiastique.	1641

BAUDRAND.

Notice.	1645
Œuvres oratoires complètes.	1645

BX

1756

A2M5

1844

NOTICE SUR MAROLLES.

Claude de Marolles, de la Compagnie de Jésus, prédicateur célèbre du *xviii^e* siècle, naquit le 23 août 1712, et mourut à Paris le 13 mai 1792. On a de lui : *Discours sur la délivrance d'Orléans* ; Orléans, 1760, in-12 ; — *Discours sur la Pucelle d'Orléans* ; Orléans, 1759, in-12 ; — *Sermon sur la lecture des livres contraires à la religion* ; Paris, Knapen, 1785, in-8° ; — *Sermon sur les principales*

fêtes de l'année et sur divers sujets de religion et de morale ; Paris, Crassart, Lesclapart et Didot, 1786, 2 vol. in-12, qui renferment ceux que nous avons nommés. On lui attribue aussi *Mélanges et fragments poétiques*, en français et en latin, par M. de Marvielles, chevalier de Saint-Louis ; Paris, Berton, 1777, in-12.

ŒUVRES COMPLÈTES DU P. DE MAROLLES.

SERMONS.

SERMON I.

Pour la fête de la Circoncision.

SUR LE NOM DE JÉSUS

Postquam consummati sunt dies octo ut circumcidere-tur puer, vocatum est nomen ejus Jesus, quod vocatum est ab Angelo prius quam in utero conciperetur. (*Luc.*, II.)

Lorsque le huitième jour fut arrivé auquel l'enfant devait être circoncis, on le nomma Jésus, ainsi que l'Ange l'avait marqué avant qu'il eût été conçu dans le sein de sa mère.

Un Dieu qui semble craindre que la terre ne lui ravisse la gloire d'imposer le nom de Jésus, et qui pour le révéler à Marie n'attend pas même l'instant qui la doit rendre mère ; un enfant qui reçoit le nom de Jésus au milieu de la plus touchante cérémonie, et dans le moment précis que, soumis au couteau de la circoncision légale, il se hâte de nous donner des preuves éclatantes de la plus vive tendresse : tels sont les deux objets, rapprochés avec soin, qu'offre à nos regards l'auteur sacré dans l'histoire qu'il nous fait de l'imposition du nom de Jésus : *Postquam consummati sunt*, etc.

Mais quel préjugé ne forme pas en faveur du nom de Jésus ce double point de vue sous lequel on nous le présente ? Qu'annonce à l'univers un nom donné par l'arbitre de la

vraie grandeur à la victime du plus tendre amour ? Ce nom doit-il être confondu dans la foule obscure des noms vulgaires, ou rangé parmi ces noms illustres à la vérité, mais peu capables de faire naître un tendre intérêt dans les cœurs ? Ou plutôt ne serait-il point en effet le plus grand et le plus glorieux de tous les noms ; ne serait-il point de tous les noms le plus doux et le plus aimable ?

Ah ! chrétiens, pour peu qu'on y fasse attention, quelle multitude d'augustes prérogatives vient s'unir aux traits les plus charmants pour assurer, de concert, au nom de Jésus ces deux qualités, et avec elles l'hommage du plus profond respect et de la plus tendre confiance ! Disparaissez en présence du nom de Jésus, noms célèbres, rapportés par les anciens vainqueurs des pays de leurs conquêtes, comme la plus précieuse partie des dépouilles enlevées à leurs ennemis ; noms fastueux, capables de contenter l'avidité ambition qui les brigue, et même la basse flatterie qui les distribue ; noms éblouissants, adoptés par les maîtres du monde avec une fière complaisance, et réclamés par d'autres hommes avec un respectueux tremblement. Disparaissez en présence du nom de Jésus, noms pleins de douceur, marqués au coin de la nature, inventés par la tendre amitié,

ou donnés au zèle bienfaisant par la reconnaissance. Le soleil obscurcit tous les astres, le nom de Jésus efface tous les noms : *Nomen super omne nomen.* (Philipp., II.)

Nom de Jésus, dont je me propose, comme vous le voyez, dans les deux parties de ce discours, de développer les grandeurs et de relever les charmes. Que je m'estimerai heureux, mes frères, si je pouvais aujourd'hui l'imprimer dans vos esprits en caractères brillants, et le graver dans vos cœurs avec des traits de flamme !

Source des vives lumières et des pures ardeurs, Esprit-Saint, soutenez ma faiblesse, étouffée de la perspective de tant de gloire, et accablée du détail de tant de bienfaits ; et puisque, sans une assistance spéciale de votre part, personne ne peut prononcer dignement ce nom sacré, multipliez en ma faveur des secours que la nature du sujet que je traite me rendra souvent nécessaires. J'ose vous en conjurer par l'intercession de votre épouse. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Je considère le nom de Jésus par la sublimité des vertus dont il a été le prix, par l'excellence de l'emploi dont il est le signe, par la grandeur des merveilles dont il est l'instrument ; et j'avance que, sous ces trois rapports et ces trois jours différents, il est le plus noms. grand et le plus glorieux de tous les Suivez-moi, s'il vous plaît.

I. Nom de Jésus, souverainement grand, infiniment glorieux par la sublimité des vertus dont il a été le prix. Quelque brillant que soit un nom par l'éminence de la dignité, ou par l'étendue de la puissance qu'il retrace à l'esprit, s'il ne porte avec lui l'idée du mérite personnel, des efforts généreux, des grands sacrifices, il n'est un grand nom que dans le sens le moins propre et le moins parfait. Je le compare à une couronne d'un métal éclatant et précieux, mais qui, ornement héréditaire du prince qui la porte, ne peut par elle-même lui valoir que des respects et de la déférence, espèce de tribut fort inférieur à l'estime, et fixe son rang sans assurer sa véritable gloire ; au lieu qu'un nom donné pour récompense d'une action héroïque, quelque simple qu'il soit peut-être en lui-même, est semblable à ces couronnes de laurier dont on parait autrefois les fronts victorieux, et qui, sans frapper les yeux par la richesse de la matière, avaient quelque chose de plus flatteur que les diadèmes, parce qu'elles laissaient entrevoir l'ouvrage de la valeur, et que ceux-ci n'offrent souvent que les présents de la fortune.

Suivant cette règle de juger de la gloire par le mérite, mesurons, s'il est possible, la grandeur du nom de Jésus. Ah ! mes frères, le Sauveur fut-il redevable de ce nom glorieux à d'heureuses circonstances, accoutumées à tenir la place des véritables vertus, et presque toujours confondues avec elles ; à quelques traits plus marqués, si vous le voulez, d'une âme noble et généreuse, mais

échappés comme au hasard du sein de mille faiblesses ? Que tel soit le principe des vains titres, des distinctions frivoles que l'aveugle multitude prodigue aux idoles de la faveur publique, le nom de Jésus sera acheté à prix de tout que la vertu a de plus pur et de plus sublime.

Et pour nous en convaincre, transportons-nous en esprit jusqu'à Bethléem ; entrons avec respect dans cette étable déserte où ce nom va être solennellement imposé. Quels objets se présentent à nos yeux ? Une mère éplorée, le ministre de la circoncision armé du couteau sacré, tout l'appareil d'un sanglant sacrifice. Divin enfant, qui vous disposez à en être la victime, puisqu'il semble essentiel que les grands noms soient teints de sang, ne suffirait-il pas à la gloire de celui qu'on vous destine qu'il fût arrosé du sang de vos ennemis, justement punis d'avoir défié un vengeur si terrible, ou de celui de vos sujets, trop payés de leurs faibles efforts par l'honneur de s'immoler pour un si grand maître ? Hélas ! chargés des liens de notre iniquité, et incapables de briser ceux de notre dépendance, nous réunissons à votre égard le double titre de rebelles et d'esclaves. Qu'attendez-vous ? Inondez la terre d'un sang vil et impur ; et sur les traces des héros que nous vante l'histoire, faites-vous un grand nom aux dépens de l'univers.

Non, chrétiens, le nom qu'il se propose d'acquiescer ne coûtera du sang qu'à lui seul ; et par un nouveau trait qui le distingue encore mieux de tous ces héros prétendus, nulle goutte de celui qu'il va verser ne coulera pour la vanité, pour l'ambition, pour sa propre gloire. En vain l'extrême sensibilité d'un corps délicat lui annonce les plus vives douleurs ; il n'en connaît point quand elles peuvent contribuer au salut du monde. En vain la faiblesse de l'enfance semble une raison légitime de différer du moins cette rigoureuse cérémonie ; il est temps pour lui de donner du sang dès que ses veines en peuvent fournir. Déjà l'instant redoutable est arrivé, et ce sang précieux apprend à couler pour la première fois. Pour la première fois ! qu'ai-je dit, grand Dieu ? doit-il encore en répandre ? Oui, chrétiens, et jusqu'à ce que la source en soit épuisée. Il vient de s'y engager de la manière la plus expresse et la plus irrévocable ; et c'est au serment sublime qu'il vient de faire de ne reculer ni à la vue de la mort, ni à la vue de la croix, qu'il doit le nom de Jésus. *Factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis ; propter quod et Deus exaltavit illum, et donavit illi nomen quod est super omne nomen.* (Philipp., II.)

Je m'explique. La circoncision judaïque était, suivant la doctrine de saint Paul, pour tous ceux qui s'y soumettaient, un pacte solennel par lequel ils s'obligeaient à remplir la loi dans toute son étendue : *Debitor universæ legis faciendæ.* (Gal., V.) A ce mot de loi vous vous représentez mille

observances gênantes par leur multiplicité ; humiliantes par le peu de conformité qu'elles semblaient avoir avec la raison, et par là même également propres à dompter l'orgueil et à captiver la liberté d'un peuple insolent et volage ; et peut-être vous contentez-vous d'admirer le courage avec lequel le Sauveur se charge de ce pesant fardeau des cérémonies légales. Ah ! chrétiens, qu'il s'en faut bien cependant que dans l'observation fidèle de ces pratiques onéreuses consistent tous les devoirs que la loi lui impose ! A ce prix, peut-être, un Moïse, promulgateur de la loi, un Esdras, zéléteur de la loi, pourraient envers elle pleinement acquitter leur obéissance. Mais par rapport à Jésus-Christ, destiné à être la fin et le consommateur de la loi, par rapport à Jésus-Christ, chargé du dénouement de cette grande scène, où presque tout était symbole et figure, l'accomplissement de la loi, c'est.... (et il a pu, grand Dieu ! se hâter de contracter cet engagement formidable !), l'accomplissement de la loi, dis-je, c'est la mort, et la mort de la croix. *Factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis.*

En sorte que le prix du nom de Jésus stipulé dans l'étable de Bethléem, et considéré comme déjà présent en vertu de la plus inviolable promesse et des arrhes les plus authentiques, à prendre les choses dans un sens étroit et rigoureux, n'a été réellement payé qu'au Calvaire. *Propter quod*, etc.

Suivons donc Jésus, mes frères, sur la montagne sacrée où il consomme le mérite qui lui vaut le plus beau des noms, et arrêtons un moment nos regards sur le grand spectacle qu'il y donne au ciel et à la terre. *Vadam et video visionem hanc magnam.* (*Exod.*, III.) Ah ! que les objets qu'offre à nos yeux ce sanglant théâtre sont d'une nature bien plus propre à frapper nos esprits, que tout ce que Moïse, dont je viens d'emprunter les paroles, put découvrir sur la montagne d'Horeb ! Là, paraissait au milieu d'un tourbillon de flammes un buisson sans en être consumé ; ici brillent une bonté qui se prodigue elle-même sans s'épuiser, un courage qui soutient les plus terribles attaques sans frémir, une douceur qu'on insulte sans qu'elle se permette le plus léger ressentiment, une patience qu'on outrage sans qu'elle appelle à son secours les soupirs et les larmes. Là, le plus avide des éléments semblait produire des effets contraires à ses qualités naturelles ; ici la douleur enfante la sérénité et la joie, les injures sollicitent les faveurs, les supplices provoquent les bienfaits, la haine obtient l'amour. Là enfin, par un miracle de puissance, étaient renversées les lois de la nature ; et ici toutes ces faiblesses sont étouffées par un prodige de fermeté et de constance.

Nom de Jésus, que j'aperçois tracé dans les caractères propres de trois langages différents au-dessus de la tête du Dieu qui ex-

pire, ce sont donc là les magnanimes efforts, les vertus dont vous êtes la récompense ! Ah ! que leurs traits multipliés font rejaillir sur vous un éclat glorieux ! Non ; gravé sur tous les diadèmes, écrit en lettres d'or sur le frontispice des plus augustes palais, vous ne vous présenteriez pas à moi dans un point de vue aussi favorable à votre grandeur, que vous le faites, élevé au plus haut de la croix. C'est là pour vous, j'ose le dire, la plus brillante place du monde, non-seulement parce que vous y paraissiez comme le prix de la vertu la plus sublime, mais encore comme le signe de l'emploi le plus auguste.

II. Qu'est-ce, en effet, qu'être Jésus ou Sauveur, je ne dis pas, dans un sens imparfait et grossier, propre de ces anciens libérateurs destinés à briser des fers forgés de la main des hommes, et que la mort aurait bien su faire tomber tôt ou tard en dépit des tyrans et des oppresseurs ; mais qu'est-ce qu'être Jésus et Sauveur dans toute l'énergie de ce beau nom ? Ah ! chrétiens, où trouverai-je des termes pour vous faire concevoir une juste idée de cette fonction sublime, et pour développer les merveilles renfermées dans ce peu de paroles de l'ange du Seigneur à Joseph ? Cet enfant sera le Sauveur de son peuple. *Ipse enim salvum faciet populum suum a peccatis eorum.* (*Matth.*, I.)

Figurez-vous donc un Dieu outragé dans tous ses attributs, dans son autorité suprême par l'infraction de ses lois, dans sa justice par le mépris de ses vengeances ; dans sa bonté par l'abus de ses bienfaits ; un Dieu que ni l'élévation de son trône au-dessus de la hauteur des cieux, ni les profusions de sa miséricorde sur la face de la terre, ni ses regards perçant jusque dans le sein de l'abîme, n'ont pu garantir des plus furieux attentats ; un Dieu mis en parallèle avec les plus viles créatures, et sacrifié aux plus honteux désirs ; un Dieu insulté par toutes les générations, fidèles à se transmettre l'héritage de leurs crimes, et par tous les peuples réunis malgré leurs jalouses dissensions dans les mêmes sentiments de révolte et d'impiété ; un Dieu bravé par les grands, si attentifs à recueillir les respects de la multitude, et par les petits, si humbles, si rampants devant l'ombre de la grandeur ; enfin, un Dieu maître et bienfaiteur commun, traité en commun ennemi, et, en cette qualité, exposé à la fureur impie des ouvrages de ses mains, soulevés contre lui depuis la naissance des siècles. Etre Sauveur, c'est dédommager l'Eternel de toutes ces cruelles insultes, c'est réparer toutes les injures faites à sa gloire ; en un mot, c'est expier le désordre et la malice du péché. *Ipse enim salvum faciet populum suum a peccatis eorum.*

Considérez cette auguste majesté justement irritée de tant de forfaits odieux, méditant les plus terribles vengeances, et cherchant, ainsi qu'elle s'explique elle-même (*Isa.*, I), une espèce de consolation dans la ruine de ses ennemis ; la nature indignée des outrages faits à son Créateur, et tous les éléments n'attendant qu'un signe de sa volonté

pour servir sa colère. Etre Sauveur, c'est arracher la foudre des mains du souverain juge, c'est faire succéder aux flots d'amertume dont son cœur est rempli des sentiments de paix et des desseins de miséricorde; en un mot, c'est épargner aux coupables et prendre sur soi les peines du péché. *Ipse enim saluum*, etc.

Jetez les yeux sur la nature humaine, dégradée par une prévarication criminelle, déchue de ses plus beaux privilèges, dépouillée de ses plus précieuses richesses, et portant, pour ainsi dire, l'empreinte et le sceau de sa honteuse rébellion. Etre Sauveur, c'est retoucher les traits de ressemblance que l'homme avait avec son Dieu; c'est ranimer en quelque sorte ce tableau obscurci, en rafraîchir les couleurs, et le rendre encore digne des regards et de la complaisance de son auteur; en un mot c'est effacer la tache et laver la souillure du péché. *Ipse enim saluum*, etc.

Représentez-vous les esprits des hommes séduits par les prestiges les plus grossiers, et livrés aux illusions les plus funestes, courir après les fausses lueurs que leur présente la folle erreur, et dans ce trouble confus saisir l'orgueil pour la vertu, la volupté pour le bonheur, le zèle superstitieux pour la religion, la philosophie pour la sagesse. Etre Sauveur, c'est faire briller tout à coup sur la terre un jour lumineux à la faveur duquel tous les yeux peuvent aisément découvrir le chemin droit et sûr qui conduit au souverain Être; c'est rendre communes, même parmi le plus simple vulgaire, des connaissances mille fois plus relevées que toutes celles que les sages de la Grèce se vantaient de posséder exclusivement au reste grossier des humains; en un mot, c'est remédier en grande partie aux ténèbres du péché. *Ipse enim saluum faciet*, etc.

Réunissez sous un même point de vue les charmes des vices les plus séducteurs, la perspective d'une fortune brillante offerte au prix d'un crime secret, et à la suite duquel ne marchent point l'ignominie, les transports d'une aveugle fureur, les désirs d'une chair corrompue, la tyrannie d'une habitude invétérée. Etre Sauveur, c'est fournir des armes capables de vaincre ces tentations si redoutables, ou de rompre ces liens si forts; c'est avoir trouvé le secret infailible de détacher un cœur de ses plus chères idoles; en un mot, c'est pouvoir à son gré le soustraire à l'empire du péché. *Ipse enim saluum*, etc.

Soustraire un cœur à l'empire du péché, à cet empire tout à la fois si doux et si tyrannique! Ah! mes frères, oserai-je dire qu'à ce dernier titre seul le nom de Sauveur semble l'emporter, à quelques égards, sur les noms glorieux de créateur du monde et de vengeur des crimes, dont Dieu, dans les monuments sacrés, se fait honneur avec tant de justice; semble, dis-je, l'emporter sur eux par je ne sais quelle idée de victoire et de triomphe que présente à l'esprit le grand ouvrage de la conversion du pécheur, et que n'offrent pas de même la

production des êtres et la punition des forfaits.

En effet, Seigneur, quand au commencement des temps vous créâtes l'univers, votre voix féconde se fit entendre au néant, et du néant, incapable de former aucune espèce de résistance à vos ordres suprêmes, sortirent en foule tous les êtres. Docile à vos volontés, déjà la lumière écarte les ombres de l'abîme ténébreux; les astres sans effort font le premier pas dans leur brillante carrière; la mer se hâte de fuir entre ses rivages, et les fleuves suivent rapidement la route que votre doigt leur trace dans les plaines. D'un autre côté, quand à la fin des siècles vous précipiterez vos ennemis rassemblés dans les flammes éternelles, pourquoi déployeriez-vous toute la force de votre bras? Appesanties par le poids de leurs crimes et entraînées par les chaînes de l'enfer, ces victimes infortunées n'auront dans elles-mêmes aucun principe qui s'oppose à l'exécution de vos arrêts; feuilles arides détachées de l'arbre de vie, paille légère, un souffle est capable de hâter leur fuite vers la maison de leur éternité malheureuse. *Contra folium quod vento rapitur ostendis potentiam tuam et stipulam siccam persequeris.* (Job, XIII.)

Mais quand il est question d'arracher un cœur séduit à l'objet qui l'enchanté, de briser les liens qui captivent un pécheur charmé de son esclavage, quels secrets obstacles n'oppose point une passion chérie à l'opération de votre grâce? Alors, dit l'Écriture, ce pécheur rassemble toutes ses forces contre le Tout-Puissant, pour lui disputer la victoire. *Contra Omnipotentem roboratus est.* (Job, XV.) Tantôt il s'appuie des exemples d'un siècle corrompu; tantôt il se rassure sur des décisions dictées par une molle complaisance; le plus souvent il ose se prévaloir de vos bontés, et se couvrir, pour ainsi dire, tout entier de vos miséricordes. Levez-vous, Seigneur, prenez en main ces armes qui pénètrent jusqu'à la division de l'âme et des plus secrètes inclinations du cœur; enlevez-lui tous les appuis sur quoi se repose sa coupable faiblesse, et triomphant de toutes ses résistances, remplissez une des plus nobles parties de votre emploi de Sauveur.

Que d'autres donc, ô Jésus, frappés des merveilles opérées dans les premiers jours du monde naissant, ou éblouis de l'éclat du dernier des jours qui éclairera l'univers, semblent regretter que votre nom n'ait aucun rapport marqué avec ces deux grands événements; pour moi, empruntant les paroles qu'un ancien orateur (Nazarius) adressait autrefois à un prince vertueux, j'oserai vous applaudir d'avoir choisi un nom tiré du salut des hommes, et qui, pour être plus aimable, n'en est pas moins glorieux. *Quanto justius est te ab iis quos servaveris appellari!* En effet, si ce nom ne porte point à mon esprit l'idée du pouvoir souverain qui forma la terre, et la couvrit de fruits et de fleurs, il me rappelle cette main victorieuse qui

réforme les cœurs et les enrichit de grâces et de vertus. Si ce nom n'est pas nécessairement lié avec l'effrayante image de la dernière catastrophe de ce monde matériel et sensible, le spectacle qu'il offre de l'orgueil et des passions humaines, tant de fois détruites et anéanties par la grâce du Sauveur, n'a-t-il pas quelque chose de plus noble encore et de plus majestueux ? Qu'il mérite donc bien la préférence sur tous les autres, ce nom pris du mystère adorable de la rédemption de l'homme ! *Quanto justius est te ab iis quos servaveris appellari !* surtout, si nous joignons à sa grandeur, fondée sur la sublime vertu dont il est le prix, sur l'auguste emploi dont il est le signe, cette autre sorte de gloire qui lui vient des merveilles dont il est l'instrument.

III. Pour les voir réunies, ces nombreuses merveilles, dans toute leur pompe et tout leur éclat, remontez, chrétiens, à ces temps glorieux marqués par les premiers progrès du christianisme naissant, et suivez pas à pas ses illustres fondateurs. Quelle est donc cette nouvelle espèce d'hommes qui, sortis d'un coin de l'Asie, fixent sur eux les regards de toute la terre ? Artisans de prodiges, ils semblent disposer de la création en souverains et en maîtres. La nature et les éléments, les maladies et la mort, les démons et l'enfer, tout obéit à leur voix, tout plie sous leur empire. Sont-ce des dieux, ainsi que dans une ville fameuse le reconnaît un grand peuple (*Act.*, XIV), l'encensoir à la main, et conduisant déjà ses victimes ? Mais ils rejettent eux-mêmes avec horreur ce titre ambitieux, et sont prêts, aux dépens de leur vie, à déromper leurs trop crédules adorateurs. Ne seraient-ils point du moins de ces hommes instruits des secrets vantés d'une science occulte et mystérieuse, comme le soupçonne le philosophe un peu moins superstitieux ? Qui que vous soyez qui raisonnez ainsi, répond au nom des apôtres saint Jean Chrysostome, vos conjectures s'éloignent peu de la vérité : oui, les merveilles que nous opérons sont l'effet d'une innocente magie. Mais pourquoi nous regarder avec des yeux surpris ? Rien n'est plus simple en soi, comme rien n'est plus efficace, que les charmes dont nous nous servons pour les opérer ; ils se réduisent au nom de Jésus prononcé avec respect, et réclamé avec confiance : *Carmina nostra nomen Jesu*. Si vous vous obstinez à en douter, écarterez la foule qui nous environne, et mettez-vous à portée d'éclaircir vos doutes. Vous n'entendrez sortir de notre bouche que l'adorable nom de Jésus : *In nomine Jesu, in fide nominis Jesu*. Armés de ce nom seul, s'il en était besoin, nous commanderions à ces montagnes d'aller combler les mers, et ces montagnes à l'instant iraient combler les mers.

Eh ! qu'opposerait la nature quand rien n'ose résister dans l'ordre de la grâce ?

Quel nom en effet doit se faire entendre pour désarmer le plus implacable ennemi de l'Eglise naissante ; pour éteindre dans son

cœur ces désirs sanguinaires que n'a pu assouvir le supplice du premier des martyrs ; pour y allumer un zèle qui embrasera toutes les parties de l'univers ; pour y exciter une soif des souffrances que sembleront irriter les courses et les travaux, les périls et les trahisons, les fers et les fouets, un triple naufrage, et la mort même ; pour y faire naître un amour dont la constance défilera tous les temps, toutes les situations, toutes les créatures ; pour changer Saul en Paul, le loup en pasteur, le persécuteur en apôtre ? Nom de Jésus, vous en aurez la gloire ; et le moment où, prononcé par une voix céleste, vous frapperiez ses oreilles, fera cette grande métamorphose. *Ego sum Jesus quem tu persequeris. (Act., IX.)*

Quel nom doit retentir dans l'univers, pour y faire régner le sublime désintéressement, l'amour constant et invariable du devoir et de la justice, l'éloignement des plaisirs uni au mépris de la gloire, la charité généreuse et l'aimable innocence ; les vertus simples et modestes, exemptes des raffinements de l'orgueil ; les vertus fortes et solides, à l'épreuve des tentations délicates ; les vertus pures et parfaites, que n'infecte pas même une secrète corruption du cœur ? Noms fameux des Zénon et des Socrate, cet honneur ne vous est point réservé. Portés devant les rois et les nations de la terre, vous laisserez partout les cœurs en proie à leurs coupables désirs ; vous ne dépouillerez point le pouvoir souverain de son ambitieuse fierté ; vous ne bannirez point la mollesse des palais qu'habite la fortune ; vous ne troublez point le sordide intérêt dans la possession où il est de maîtriser les conditions vulgaires, ou, si vous affaiblissez l'empire de quelque passion, ce sera toujours au profit d'une d'entre elles, élevée sur les ruines de toutes les autres. Les seuls climats où aura pénétré, où sera connu le nom de Jésus, seront capables de porter, et porteront communément les fruits d'une probité parfaite et d'une justice consommée. *Evangelizantes Christum Jesum. (Act., V.)*

A l'invocation de quel nom devons-nous attribuer ces secours puissants qui, depuis tant de siècles, font triompher l'Eglise de la rage des tyrans, des artifices de l'hérésie, de la corruption des mœurs, et qui, malgré l'instabilité des choses humaines et les fréquentes révolutions des empires, la soutiennent toujours ferme, toujours immobile sur un tas, pour ainsi parler, de débris et de ruines accumulés par le temps et par la fortune ? N'est-elle point surtout redevable de cette protection, marquée par tant d'effets visiblement miraculeux, au soin religieux qu'elle a d'interposer dans toutes les prières qu'elle adresse au ciel le nom de Jésus son époux, de les terminer par le nom de Jésus : *Per Dominum nostrum Jesum Christum.*

Je serais infini, mes frères, si je voulais rassembler tous les traits honorables qui relèvent le nom de Jésus au-dessus de tous les noms. Jugez, par ceux que je viens d'ex-

poser à vos yeux, si les apôtres n'avaient pas raison de faire paraître une noble fierté, de prendre je ne sais quel air de triomphe, d'avoir été jugés dignes de souffrir des affronts pour un nom si auguste : *Ibant gaudentes a conspectu concilii, quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati.* (Act., V.) Eh ! quelles distinctions flatteuses pouvaient être mises en parallèle avec de pareilles flétrissures ?

Qu'ils sont au contraire méprisables, ces hommes qui semblent rougir du nom de Jésus, tandis qu'avec une admiration pleine de vanité ils suivent de siècle en siècle ces noms fameux dont se pare l'histoire, et qu'ils les respectent encore dans d'indignes héritiers qui les déshonorent ; tandis qu'avec une secrète complaisance ils affectent de mêler dans leurs discours ces noms attachés à de vastes possessions, ou à ce que le monde appelle de grands postes, des dignités éclatantes ; tandis que, fiers d'une protection passagère, ils menacent ceux qui refusent de plier devant leur orgueilleuse bassesse de certains noms que la faveur a rendus redoutables !

Pour nous, Seigneur, bien loin d'envier à ces aveugles mondains les faibles appuis de leur vanité, uniquement frappés des brillantes prérogatives de votre nom favori, nous chercherons dans lui une plus solide gloire, *Nos autem in nomine Dei nostri magnificabimur* (Psal. XIX) ; et commandés par le respect et par l'admiration, les hommages que nous lui rendrons seront de plus inspirés par la reconnaissance et par l'amour, puisque le nom de Jésus, le plus grand et le plus glorieux de tous les noms, comme vous venez de le voir, est encore de tous les noms le plus doux et le plus aimable.

C'est ce qui me reste à vous montrer dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Un nom, tendre monument de l'amour qu'un Dieu nous a témoigné dans le cours de sa vie mortelle ; un nom, gage assuré du désir sincère qu'il a de nous rendre à jamais heureux ; un nom, moyen facile et toujours employé avec succès pour attirer à chaque instant sur nous l'abondance de ses miséricordes ; un nom, dis-je, qui réunit ces trois qualités, est sans doute de tous les noms le plus doux et le plus aimable. Or tel est le nom de Jésus, que je considère ici par la précieuse tendresse qu'il nous rappelle, par le bonheur qu'il nous promet, par les faveurs qu'il nous obtient. Ne perdez rien, je vous prie, d'une exposition si propre à faire naître ou à nourrir un vif sentiment de piété dans vos cœurs.

I. Nom de Jésus, infiniment doux, souverainement aimable, par la précieuse tendresse qu'il nous rappelle. Ah ! quand, dans un moment heureux, ce nom sacré, offert à nos regards ou prononcé en notre présence, passe de nos yeux ou de nos oreilles jusqu'à notre esprit, pour peu que nous soyons instruits de l'histoire de la rédemption des hommes.

quel cortège, pour ainsi parler, d'idées attendrissantes ne l'y accompagne pas ? Quelle foule de tendres images, de touchantes situations, d'artifices aimables, ne se présente pas à sa suite ? Guidés par ce nom charmant, vous venez vous placer dans mon esprit, traits variés d'un amour qui parut prendre mille formes différentes pour amollir la dureté de mon cœur ; d'un amour vif et impatient qui n'attendit pas, pour se produire, l'âge où la raison des hommes ordinaires commence à se développer ; d'un amour constant et toujours semblable à lui-même, qui ne connut point l'alternative des démonstrations aimées et des froideurs ; d'un amour prévenant et généreux, qui fit toutes les avances, et ignora jusqu'aux retours délicats de l'intérêt propre le mieux déguisé et le plus imperceptible ; d'un amour libéral et magnifique, qui prodigua les plus inestimables faveurs ; d'un amour tendre et passionné, qui s'exprima mille fois par les larmes et par les soupirs ; d'un amour fort et courageux, qui soutint les plus terribles épreuves ; enfin d'un amour tout de feu et de flammes, qui consuma sa victime. A la faveur de ce nom chéri, vous venez vous peindre dans mon imagination attendrie, grotte de Bethléem, humble cabane de Nazareth, déserts de Galilée, plaines de Juda, tours et remparts de la ville sainte, et vous, montagne du Calvaire, lieux consacrés par d'immortels bienfaits ; et partout j'assiste à ces mystères auxquels l'amour d'un Dieu voulut bien lui-même présider. Ici, je vois couler ses pleurs ; là, j'aperçois la terre baignée de son sang, et je crois découvrir dans ses yeux mourants la joie qu'il a de finir mes disgrâces.

Au milieu de tant d'objets si capables de toucher une âme sensible, ce que je m'imagine entendre n'intéresse pas moins mon cœur que ce qui frappe mes yeux. Aimables invitations de la part de Jésus, qui me sollicite d'éprouver la douceur de son joug, et de déposer entre ses bras le fardeau qui m'accable ; exhortations vives et pressantes par lesquelles il me conjure de ne point former moi-même d'obstacle à mon bonheur ; noms de frères et d'amis que sa bouche prononce avec complaisance en parlant de ses esclaves ; prières ardentes dont il importune le ciel, en faveur même de ses ennemis et de ses bourreaux ; son formidable des coups redoublés qu'une fureur barbare décharge sur son corps innocent ; soupir éclatant par lequel il termine sa vie et ses langueurs ; tout cela retentit à mes oreilles avec le nom de Jésus : *Hæc omnia mihi insonant cum insonuit Jesus* ; et de tout cela se forme au fond de mon cœur une voix secrète, mais distincte, qui me dit et me répète sans cesse : Il m'a aimé, ce divin Sauveur, *Dilexit me* ; et j'ai pour preuve de son amour, non un accueil gracieux et quelques manières prévenantes qu'empruntent également la sincère amitié et la stérile politesse ; non des regards distraits, tombés sur moi par hasard, et aussitôt expliqués en ma faveur par mon amour-propre ; non des offres fastueuses et de ma

guifiques promesses, mais tous les instants de sa vie, tous les mouvements de son cœur, toutes les gouttes de son sang, employés à me convaincre de la réalité de sa tendresse. *Dilexit me et tradidit semetipsum pro me. Hæc omnia mihi insonant cum insonuit Jesus.*

Eh ! comment le nom de Jésus ne retracerait-il pas vivement dans nos esprits toutes les circonstances de la vie de cet Homme-Dieu ? En est-il une seule, dit saint Bernard, dans laquelle le principe et le ressort de sa conduite n'ait pas été la qualité de Jésus, presque à l'exclusion de ses autres titres ? Et n'est-ce point à cause de sa liaison intime avec les plus touchants mystères, que ce nom délicieux, pour me servir de l'expression de ce grand saint, excitait dans son cœur, et dans celui de tant d'autres fervents disciples de Jésus-Christ, des transports si vifs et si doux ? Que dis-je ? Pour éprouver ces tendres impressions, il ne fallut à saint Augustin, encore attaché au monde par les plus funestes liens, qu'un cœur naturellement droit et sensible. Ah ! combien de fois, ainsi qu'il le rapporte lui-même des années qui précédèrent sa conversion, combien de fois des livres pleins d'une érudition choisie, et écrits avec la plus élégante pureté de style et de langage, lui inspirèrent-ils une sorte de dégoût ! *Quamvis litteratum et expositum non me totum rapiebat.* Eh ! que manquait-il donc à ces ouvrages dans lesquels la solidité s'unissait à l'agrément ? Ah ! parmi une multitude de faits intéressants, de vérités neuves, d'expressions heureuses, il ne trouvait point ce nom, histoire abrégée des miséricordes du Seigneur, le nom de Jésus. *Quidquid sine hoc nomine fuisset, quamvis litteratum et expositum, non me totum rapiebat.*

Dussiez-vous rougir du contraste, souffrez qu'on vous le demande ici, chrétiens : parmi une foule d'objets agréables, votre cœur et vos regards ont-ils quelquefois cherché avec inquiétude le nom de Jésus ? Ne vous a-t-il souvent paru manquer à une conversation aimable ou à une lecture amusante que ce nom seul, pour mettre le temps que vous y avez consacré au nombre des plus doux moments de votre vie ? Enfin, ce qui n'est point embelli par ce nom perd-il à vos yeux quelqu'un de ses charmes ? *Quidquid sine hoc nomine fuisset.* Hélas ! peut-être qu'échappé à une bouche peu circonspecte au milieu de vos divertissements, il en a plus d'une fois troublé la douceur. Eh quoi ! serions-nous peu touchés du plaisir d'être aimés, et de nous l'entendre dire ? Tendresse d'un Dieu pour nous, ce n'est qu'à vous seule que nous sommes insensibles. Cherchons donc dans le bonheur que nous promet le nom de Jésus un nouvel attrait plus touchant pour la plupart des cœurs, que tout l'amour qu'il nous rappelle.

II. Nos désirs empressés, mes frères, ne veulent-ils qu'après cette ombre fugitive d'un bonheur terrestre qui échappe sans cesse à la vivacité de nos poursuites ? Les bornons-nous à cette vaine grandeur qui dédommage à peine des devoirs gênants qu'elle impose

par les respects serviles qu'elle procure ; à cette gloire infidèle qui ne nous suit point dans le tombeau ; à ces plaisirs frivoles, dont il ne reste tôt ou tard qu'un souvenir plein d'amertume ; à tous ces biens trompeurs dont la surface éblouissante ne tient point contre la présence de la mort ? Ah ! si nous nous contentions d'un si misérable partage, les seuls noms capables de porter la joie dans nos cœurs seraient ceux de ces hommes accrédités qui passent pour être les distributeurs des grâces, les dispensateurs de la réputation, les arbitres de la fortune.

Mais non : et quand nous voudrions resserrer la sphère de nos désirs par ces bornes honteuses, la Providence est trop intéressée à dissiper cette funeste léthargie, pour ne pas nous remettre de temps en temps devant les yeux ce bonheur qui, coulant immédiatement du sein de Dieu même, remplit d'une sainte ivresse les heureux citoyens du ciel. Que dis-je ? Ces faux biens mêmes dont nous sommes épris, par le vide affreux qu'ils laissent en notre âme, semblent nous dire que la terre que nous habitons n'est point la patrie des vœux satisfaits, et qu'il est une autre région plus fortunée d'où n'approchent ni les tristes dégoûts ni les cruelles alarmes. Notre cœur entend ce langage ; et malgré le poids qui l'entraîne vers la terre, il se surprend quelquefois lui-même en proie à de célestes désirs.

Mais à quoi servirait leur impétueuse vivacité, qu'à nous faire éprouver un cruel supplice, si nous n'avions des assurances certaines qu'il est en notre pouvoir de nous mettre en possession de cette heureuse destinée ? Or, cette assurance si douce, je la trouve dans le nom de Jésus, gage tout à la fois, et que nos efforts pour mériter le ciel seront secondés par les secours nécessaires à notre faiblesse, et que les droits que nous aurons acquis sur le ciel, en vertu de nos mérites, ne seront point frustrés au grand jour des récompenses.

Nom de Jésus, gage infaillible des secours préparés à notre faiblesse. Eh quoi ! le nom de Jésus serait-il un titre vain et sans conséquence, comme ne l'est que trop souvent celui de protecteur et de patron dans ces grands, ravis à la vérité de se voir environnés d'une cour nombreuse, et respectés comme des dieux tutélaires, mais en effet insensibles à tous les intérêts étrangers, et, dans les occasions décisives, peu curieux de justifier l'espoir téméraire qui se fonde sur eux par des services réels et par une protection efficace ? Non, reprend saint Bernard, le nom que porte mon Jésus n'est point une ombre séduisante ; c'est un titre plein de vérité : *Non est in eo magni nominis umbra sed veritas.* Mais qui ne voit qu'il n'aurait de ce grand nom que l'ombre et le fantôme, s'il abandonnait à leur faiblesse ceux qui ne peuvent se soutenir sans l'appui de sa main secourable, et qu'il aurait en quelque sorte part au ridicule de ces derniers empereurs de l'ancienne Rome, ac-

coutumés à grossir leurs titres fastueux des noms de mille peuples qui n'avaient jamais éprouvé leur valeur, ni presque même entendu parler de leur puissance? *Non magni nominis umbra, sed veritas.*

En vain l'erreur voudrait-elle restreindre cette inclination bienfaisante du Sauveur à un petit nombre d'hommes favorisés d'une protection réelle, tandis que les autres ne recevraient que des secours impuissants. Venez dissiper les nuages que répand la triste impiété, nom de Jésus, que le Sauveur s'est fait donner, pendant sa vie mortelle, même par ses plus ardents persécuteurs, sous lequel il a jugé à propos de se faire connaître indifféremment à toutes les nations du monde; sous lequel (remarquez surtout ceci, chrétiens), sous lequel il veut être invoqué sans exception par tous les hommes.

Mais pourrait-il légitimement se flatter d'obtenir de nous cette marque de notre obéissance, s'il était des hommes sur la terre exclus de l'étendue de ses miséricordes? Non, malgré ses invitations pressantes, je ne pourrais gagner sur moi de l'invoquer sous le nom de Jésus, du moins avec cette confiance qu'il exige de ceux qui l'invoquent, comme la disposition la plus essentielle pour ne pas l'invoquer en vain; mais, plein d'une incertitude funeste, et faisant lire dans mes yeux le trouble de mon cœur, je me contenterais de lui adresser cette triste prière : O vous, mon maître et mon Seigneur (puisque votre puissance, beaucoup plus vaste que votre bonté, s'étend à tous les ouvrages de vos mains), ô vous dont les droits sur moi sont inaliénables, mais dont les miséricordes envers moi sont incertaines, *Domine!* apprenez-moi si je puis ajouter à ce titre, comme le premier de vos martyrs, celui de Jésus? *Domine Jesu.* (*Act.*, IV.) Hélas! je sens que ce dernier nom sympathise plus avec mon cœur que tous les autres : mais jusqu'à ce que vous m'ayez assuré vous-même que je suis du nombre de ceux pour qui vous avez mérité des grâces de salut, je ne puis me résoudre à vous donner ce nom si doux; ou, si je vous le donne, c'est avec une défiance qui me déssole, en même temps qu'elle vous déshonore.

Je sais que l'esprit d'erreur ne manquerait pas alors de me suggérer que ce doute cruel entre dans les desseins de Dieu, comme un moyen propre à réprimer l'orgueil des hommes. Ah! lui répondrais-je, ne suis-je pas assez humilié par l'inconstance de mon propre cœur? Qu'ai-je encore besoin de l'être par les défiances qu'on veut m'inspirer du cœur de mon Dieu? Funeste humilité, qui étendrait à coup sûr mon espérance et glaceraït mon amour! Loin de moi pour jamais une vertu qu'on met à si haut prix!

Mais rassurons-nous, mes frères, contre ces hérétiques terreurs. Le nom dont je fais l'éloge suffit lui seul pour les bannir, et laisse tranquillement goûter à chacun de

nous la douceur inséparable de ces deux réflexions : un protecteur puissant et zélé réserve à ma faiblesse des grâces capables de la soutenir dans la voie du salut; et si j'ai le bonheur d'y marcher d'un pas ferme et sûr, devenu rémunérateur magnifique, il ne manquera pas de me couronner au bout de la carrière.

Car enfin, ce nom de grâce, il ne l'aura point déposé dans les jours de sa gloire; et le Dieu qu'au sortir de cette obscure prison découvriront nos regards, s'appellera encore Jésus. Mais quelle fonction répond mieux à ce titre que celle de distribuer des couronnes et de donner à la vertu sa récompense? Ah! n'en doutons point : le nom de Jésus le fera souvenir de ses éternelles miséricordes. Autrefois écrit au-dessus de l'arbre de la croix, il fut (selon la belle réflexion de saint Ambroise) la cause de son supplice : *Erat causa ipsius inscripta Jesus.* Mais alors, brillant au-dessus de son trône, il sera le motif de sa magnificence. Autrefois il l'engagea à nous mériter le ciel, et à payer le prix de notre rédemption; et alors il le déterminera à nous mettre en possession de sa conquête et à consommer le grand ouvrage de notre salut : *Causa inscripta Jesus.*

O vous, qui nourrissez sans cesse dans votre âme ailligée le triste souvenir de vos disgrâces, disait un philosophe romain à un favori de l'empereur, qui, malgré l'amitié de son maître, semblait être depuis quelque temps en butte aux traits de la fortune, voulez-vous oublier toutes ses perfidies? Songez qu'il est sur la terre un mortel appelé César : *Via oblivisci cogita Casarem.* Avec combien plus de raison ne pourrais-je pas dire à chacun de vous, chrétiens : Voulez-vous oublier, je ne dis pas seulement les trahisons de la fortune, mais même ses faveurs; non-seulement les menaces du monde, mais même ses promesses; non-seulement les incommodités de votre état, mais même ses agréments? Souvenez-nous que le Souverain qui règne au ciel se nomme Jésus. Pensez à ce nom si flatteur pour vos espérances; mais ne vous contentez pas d'y penser souvent, faites-vous une douce habitude de l'invoquer, et il vous obtiendra infailliblement les plus précieuses faveurs.

III. Et d'abord, mes frères, comment Dieu pourrait-il les refuser à la tendre confiance? Or, ce sentiment dont il est si jaloux, n'est-ce pas celui qu'excite d'ordinaire dans nos cœurs ce nom plein de charmes? Ah! au moment que notre bouche le prononce, nous oublions presque que celui qui le porte est aussi le Dieu des vengeances. Nous lui bâtissons en quelque sorte dans notre esprit un trône de grâce et de miséricorde, d'où ne partent ni foudres ni éclairs. Tout ce que nous nous figurons de sa personne écarte la crainte et invite l'amour. Dans lui, la majesté se cache à nos yeux sous les traits de la douceur; dans lui, la grandeur nous paraît accessible et presque populaire. Je

ne sais quel instinct secret nous dit au fond du cœur que, solliciter ses dons, c'est prévenir ses désirs; que son inclination, son intérêt, et une espèce de devoir même, lui parlent en notre faveur; surtout qu'avant éprouvé la plupart de nos misères, il ne peut manquer d'y être sensible. De là cette confiance animée que le nom de Jésus a coutume d'inspirer à ceux qui l'invoquent.

Mais, outre cette raison, prise de l'impression qu'il fait sur nos cœurs, pourrait-il n'en pas faire par lui-même une très-vive sur le cœur de Dieu? Précieux monument du zèle que Jésus a eu pour la gloire de son Père, et de la prompte déférence qu'il a montrée pour ses ordres: ah! quand ce nom retentit parmi nos sanglots, qu'il se fait entendre au milieu de nos soupirs, alors son intention est révélée; un vif intérêt s'empare de son cœur, et en faveur de ce Joseph si digne de son amour, il est près d'en témoigner même à des enfants ingrats, coupables mille fois d'avoir trahi sa tendresse.

Que dis-je? Vous-même, ô Jésus, pourriez-vous entendre, sans une émotion secrète, réclamer ce nom à qui votre cœur a donné la préférence la plus marquée sur tous les titres que vous offraient à l'envi le ciel et la terre? Ou plutôt est-il dans vos trésors des grâces d'un ordre trop relevé pour quiconque s'appuie auprès de vous d'un nom qui, par tant d'endroits, doit vous être infiniment précieux? *Quid facies magno nomini tuo?* (Josue, VII.)

Quelle est donc notre imprudence, chrétiens, d'avoir si souvent à la bouche des noms impuissants qui ont tant de fois trompé nos espérances, et de ne faire presque aucun usage du nom seul qui pourrait les combler? Ah! Seigneur, confus d'une conduite si insensée, j'aurai désormais recours à ce nom sacré dans toutes les occurrences de ma vie; et comme il sera la plus chère de mes ressources, il en sera aussi la plus solide.

Ainsi quand d'affligeants retours, de sombres réflexions, d'importunes images rempliront mon âme d'amertume; que le passé semblera revivre pour mon supplice, que l'avenir m'effrayera par une triste perspective, j'invoquerai le nom de Jésus, et il dissipera tous les nuages de mon front et toutes les tempêtes de mon cœur. Quand la calomnie emploiera contre moi ses artifices et ses noirceurs; que la basse jalousie appuiera sourdement les projets de la haine armée pour me perdre; que l'amitié même, trahissant des droits sacrés, ne pourra plus me déguiser des infidélités trop réelles, j'invoquerai le nom de Jésus, et il fera tomber sans force à mes pieds tous les traits de la perfidie et de l'injustice. Quand le poison imperceptible des prospérités temporelles commencera à infecter mon cœur, que je ne distinguerai presque plus la grossière flatterie d'avec les égards dus à la place que j'occupe, le faste et l'orgueil d'avec les droits attachés à mon rang, la licence et la

mollesse d'avec les bienséances de mon état, j'invoquerai le nom de Jésus, et il me garantira des illusions de l'amour-propre et des pièges de la fortune. Dans ces occasions délicates où les plus fortes vertus chancelent, où la raison obscurcie cherche en vain ses beaux principes évanouis, où le cœur, étonné de sa faiblesse, se reconnaît à peine lui-même, j'invoquerai le nom de Jésus, et il fera passer dans mon âme une force secrète, victorieuse de tous les attraits du vice.

Surtout, dans ce moment terrible où la figure du monde, peut-être autrefois si brillante, sera près de se dissiper à mes yeux, comme un faible crépuscule qui se hâte de se confondre avec les ombres de la nuit; où, placé sur le bord de l'éternité, je commencerai à entrevoir son immense profondeur; où les frayeurs d'une mort prochaine et inévitable tomberont sur moi, comme parle l'Écriture, et m'accableront de leur poids; dans cet instant formidable, quelle sera ma ressource? Je prendrai en main cette coupe d'amertume; je tiendrai la victime en état de recevoir le coup qui la doit immoler. *Calicem accipiam, sacrificabo hostiam* (Psal. CXV); et j'invoquerai le nom favori du Seigneur, ce nom de Jésus: *Et nomen Domini invocabo*. (*Ibid.*) Prononcé d'une voix mourante, ou réclamé par un secret mouvement du cœur, mais toujours avec respect et avec amour, ce nom suspendra mes douleurs, soutiendra ma faiblesse, calmera mes agitations, ranimera mes espérances, enflammera mes désirs, et m'ouvrira l'entrée de l'éternité bienheureuse, où nous conduira, etc. Ainsi soit-il.

SERMON II.

POUR LA FÊTE DE L'ÉPIPHANIE.

Vidimus stellam ejus in oriente, et venimus adorare eum. (Matth., II.)

Nous avons vu son étoile dans l'orient, et nous sommes venus l'adorer.

Ce ne sont donc plus seulement les simples qui croient en Jésus-Christ, et les petits qui lui rendent hommage: les savants le reconnaissent, les grands l'adorent. Et qui sont ces savants? Les mages, ces hommes distingués par l'objet sublime de leurs études et par les diverses connaissances propres de leur état, de leur pays et de leur siècle. Qui sont ces grands? Ces mêmes mages, regardés par toute l'antiquité comme d'illustres satrapes, comme des souverains peut-être, et des potentats. La haute idée que nous donnent de leur foi, mes frères, ces merveilleux savants! L'édifiant spectacle que nous offrent dans leur piété ces admirables grands! A qui proposerai-je aujourd'hui ce double et parfait modèle? Je l'offre jusqu'à un certain point, Messieurs, aux hommes même les moins favorisés du côté des talents et de la naissance, mais je le présente singulièrement, et dans toute son étendue, aux personnes recommandables par leurs lumières et par leur condition. En deux mots, la conduite des mages dans le

mystère de l'Épiphanie, bel exemple de foi, surtout pour les savants; excellent modèle de piété, surtout pour les grands : c'est le plan de ce discours, qui, je le répète, pourra n'être pas inutile à ceux même d'entre vous qui ne prétendraient ni à l'un ni à l'autre de ces deux titres. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Je propose particulièrement aux savants de notre siècle la conduite des mages dans le mystère de l'Épiphanie, comme un parfait modèle dans ce qui concerne la foi, parce qu'ils me paraissent avoir évité, en cette matière, trois dangereux écueils, que ne redoute point assez parmi nous cette classe d'hommes surtout, appliqués, par état ou par goût, à des études relevées. Critique excessive, qui les rend trop difficiles sur les preuves de la foi; indépendance présomptueuse, qui les empêche de recourir ou de déférer aux juges de la foi; curiosité indiscrette, qui leur fait trop souvent lier et entretenir un commerce imprudent avec les ennemis de la foi.

Trois défauts condamnés par la judicieuse simplicité, par l'humble soumission, par la prudence circonspecte de nos sages et vertueux philosophes. Suivez-moi, s'il vous plaît.

I. Critique outrée, qui rend les savants de nos jours peu favorables aux preuves les plus légitimes de notre foi. Non : les éternels contradicteurs, rien en ce genre ne peut les satisfaire. L'examen, chez eux, fait naître l'examen; un doute éclairci enfante un nouveau doute plus rebelle que le premier, et les nœuds se multiplient à mesure qu'ils se développent. Les raisonnements les plus lumineux, les démonstrations les plus complètes n'affaiblissent point en eux la passion d'objecter, et le goût de la dispute leur tient le plus souvent lieu de difficultés et d'embarras. Plutôt que d'en manquer, ils ressusciteraient des chimères qu'ils ont mille fois détruites eux-mêmes, lorsqu'on les produisait contre leurs sentiments; et la possibilité est pour eux un champ si vaste, qu'ils n'osent lui assigner ni bornes ni limites.

Suivant ces principes ténébreux, pour aspirer à trop de clarté, qu'auraient-ils dit, ces critiques si chagrins, à l'aspect d'une étoile d'un ordre nouveau, soit par la place qu'elle occupait dans le firmament, soit par la route qu'elle se traçait à l'opposite de tous les autres feux du ciel? Ne craignons point de calomnier leur génie; apparemment, ce qu'ils répondent tous les jours quand on offre à leur discussion certains faits miraculeux, dont l'existence est trop évidemment constatée pour prêter aux chicanes d'un censeur qui craint lui-même un peu de prêter au ridicule : que le phénomène avait quelque chose de surprenant, sans doute; mais, qu'après tout, la nature a des ressources inépuisables; que la sphère de son pouvoir n'est pas bien connue; qu'elle se plaît quelquefois à déconcerter ses plus clairvoyants observa-

teurs; et qu'en général ses jeux sont aussi variés que magnifiques.

Et que conclurent, à la vue de cette même étoile, nos mages doués de cette sagesse sobre qu'estimait tant saint Paul, et moins flattés du mérite de la subtilité que de celui de la raison? Ce que les pures lumières du bon sens, quand il n'a point été corrompu par un goût sophistiqué, devaient en effet leur faire conclure : que la puissance de la nature a des bornes que lui a marquées le Créateur; que ces bornes fixes et précises, il a daigné nous les faire connaître par un sentiment peut-être un peu confus et difficile à analyser, mais universel et constant, et dès là même sûr et infaillible, qu'il a imprimé dans nos âmes; et qu'en conséquence de cette impression naturelle à tous les hommes, le nouvel astre, absolument distingué par des attributs singuliers de tous ceux qui embellissent la voûte céleste, ne peut être qu'une interruption des lois de la nature, causée par une volonté spéciale de son auteur, un signe majestueux du grand maître qui commande une attention religieuse, un céleste langage intelligible à quiconque l'écouterait dans le silence des préjugés et des passions; que de plus, un fameux oracle, revêtu de tous les caractères de la vérité, et répandu depuis bien des siècles dans l'univers, annonce en termes exprès qu'une étoile sortira de Jacob; que, sans doute, il a enfin paru, cet homme destiné à être la lumière des nations, et qu'infailliblement l'astre sensible et grossier qu'ils aperçoivent en est l'interprète et l'image. Et c'est ainsi que de la combinaison d'un miracle non équivoque et d'une prophétie non suspecte, ils forment (avec le secours, et, si vous le voulez, avec un secours spécial de la grâce) un raisonnement assez solide et assez convaincant pour les déterminer à chercher hors de leur patrie l'objet de cette mystérieuse étoile, sans craindre qu'une démarche fondée sur de si judicieux principes donne prise à une censure équitable, et déshonore leur raison.

Et c'est là aussi ce qui doit rassurer la vôtre, savants de notre siècle, si bien prémunis contre les excès de la crédulité, et si en garde contre la témérité du libertinage; c'est là ce qui doit vous faire rendre les armes à la religion, si vous n'êtes déterminés à lui faire une guerre injuste; l'incontestable réalité des prodiges dont elle s'appuie, et la vérité palpable des prédictions qu'elle fait valoir en sa faveur. Oui, donnez tant qu'il vous plaira l'essor à votre imagination; épuisez toutes les fausses subtilités de la plus souple dialectique; appelez à votre secours un siècle fécond en difficultés pompeuses autant que frivoles. D'un côté, les circonstances et les suites merveilleuses de la conversion de saint Paul, par exemple, ou la résurrection de Jésus-Christ, portées jusqu'à l'évidence de la démonstration la plus rigoureuse; de l'autre, la vie et la mort de ce même Jésus-Christ racontées dans le détail le plus circonstancié par David et par Isaïe, du moins plusieurs siècles avant sa nais-

sance; en un mot, les miracles opérés dans le christianisme, les prophéties favorables au christianisme... Vous viendrez jusque-là, comme l'élément inquiet qui environne la terre sans la submerger : *Usque huc venies (Job, XXXVIII)*; jusque-là s'étendra quelquefois avec une sorte de succès, avec quelque ombre de vraisemblance, votre audacieuse critique; mais, arrivée à ce point fixe, poussée contre ces deux colonnes inébranlables, elle brisera, pour ainsi parler, ses flots écumeux; et si elle n'est plus furieuse et plus insensée que la mer, elle sera forcée de reculer comme elle : *Usque huc venies, et hic confringes tumentes fluctus tuos. (Ibid.)* Vouloir franchir ces barrières, ces digues de l'incrédulité, c'est, j'ose le dire, abuser du raisonnement, déshonorer la critique, insulter à la raison, et vous dégrader vous-mêmes, je ne dis pas au-dessous du commun des philosophes, mais au-dessous du plus simple peuple, du plus grossier vulgaire.

Hélas ! ce vulgaire grossier, ce peuple simple, dit saint Augustin, avec cet instinct raisonnable, avec ces lumières si communes et si bornées, saisit les plus sublimes vérités, s'y attache fortement, n'est point troublé dans leur tranquille possession par des difficultés imaginaires; et sur ce fondement d'une foi simple et solide, il s'élève de la terre, où il a rampé sous nos yeux, jusqu'au ciel, où il régnera sur nos têtes : *Indocti rapiunt celos*. Et nous, avec nos raisonnements profonds, avec nos spéculations sublimes, nous tombons tous les jours dans l'abîme de l'absurdité; et nous sommes menacés de nous voir plongés pour jamais dans l'abîme du malheur.

Eh quoi ! les lumières d'un esprit cultivé (comme ces feux errants dans les ombres de la nuit) ne sont-elles donc propres qu'à nous entraîner dans le précipice ? La science n'est-elle plus un don de Dieu; et tous ceux qui sont initiés à ses mystères portent-ils, dans l'étendue même de leurs connaissances, le titre de leur réprobation ? Non, mes frères; Dieu est toujours l'auteur des sciences et leur dispensateur, mais non d'une science captieuse, inquiète, téméraire; celle-ci vient de nous et est à nous, et il ne nous en envie ni le domaine ni la source. Réformons ce qu'elle a d'humain, purifions ce qu'elle a de terrestre sur le modèle que nous présentent les mages.

Nous avons en quelque sorte vu, comme eux, une étoile miraculeuse et annoncée; ou, si vous le voulez, nous avons été témoins de mille renversements des lois de la nature et de l'accomplissement de mille fameux oracles; faits étonnants qui, transmis jusqu'à nous par le canal d'une tradition que tout conspire à rendre infailible, doivent être mis, j'ose le dire, au même rang que des objets qui auraient frappé nos yeux : *Vidimus stellam*. Qui nous empêche d'ajouter avec eux, et dans cet esprit de raisonnable simplicité qui fit le caractère de leur foi, que c'est l'étoile de Jésus-Christ et que ce ne peut être que la sienne : *stellam ejus* ?

Et quel autre, en effet, que lui, aurait pu faire naître sous ses pas et sous ceux de ses disciples tant d'événements prodigieux, qui ont enfin triomphé de la résistance de l'univers ? Quel autre eût pu vérifier dans sa personne tant de prophéties qu'un mélange de grandeur et de faiblesse, qu'elles attribuaient à leur objet, semblait rendre à jamais inexplicables ? Non, ô mon Dieu, si nous avons été trompés par lui, nous l'avons été par vous; et tout ce que vous avez permis qu'il s'opérât d'extraordinaire dans le monde à son sujet, ne peut être considéré par des esprits droits et judicieux que comme un flambeau lumineux que vous avez vous-même allumé en sa faveur : *Vidimus stellam ejus*. Après un éclat si frappant que ce flambeau jette de toutes parts, quel homme, s'il n'est aveuglé par les perfides lueurs d'une critique intraitable, balancerait encore à le prendre pour guide et, sur la foi d'un pareil conducteur, ne s'empresserait d'aller porter ses plus profonds hommages à ce nouveau Roi des Juifs et de toute la terre ? *Vidimus stellam ejus, et venimus adorare eum*.

II. Mais où le trouver, ce monarque si digne de nos adorations : *Ubi est qui natus est* ? Il est ici, disait l'insolent Arius. Il est parmi nous, prétendait à son tour l'hypocrite Nestorius. Il n'a garde d'être avec eux, ajoutaient Eutychès et Dioscore; nous avons seuls le privilège de le posséder. Et, depuis que ces voix turbulentes ont été étouffées par les flots des années et des siècles, qui les ont fait taire, il s'en est élevé d'autres qui, d'un ton non moins assuré, ont crié dans la bouche des Luther et des Calvin et de tous leurs sectateurs : Le mystère de sa retraite est enfin éclairci; c'est chez nous qu'habite le vrai Christ et le vrai christianisme : *Ecce hic est Christus. (Matth., XXIV.)* Où est-il, encore une fois, dans cette confusion de sectes qui se le disputent ? *Ubi est qui natus est ? (Matth., II.)*

L'humble soumission des mages aux juges naturels de la foi nous l'apprendra, mes frères; et c'est même, quoi qu'en puissent dire nos orgueilleux savants, le seul moyen de le découvrir. Quel parti, en effet, prennent ces modestes philosophes au moment que, par l'absence de l'étoile ou par la subite extinction de sa lumière, leurs mesures semblent déconcertées, et eux-mêmes replongés dans les ténèbres d'où ils s'étaient flattés d'être sortis pour toujours ? Prenez garde, s'il vous plaît; s'ils avaient été prévenus de cette science présomptueuse qui enlève plus qu'elle n'édifie, ils auraient dédaigné, dans leur accablante incertitude, d'écouter des maîtres auxquels ils se seraient préférés sans balancer, vu les études profondes auxquelles ils s'étaient appliqués, et appliqués avec succès dès leur enfance; et, par une suite de cette bonne opinion d'eux-mêmes, ils auraient, à tout hasard, continué leur route vers quelque ville de Juda qui n'aurait point vraisemblablement été la cité du Seigneur, la ville favorisée de la présence de Jésus-Christ; ou bien, décou-

ragés du peu de succès de leurs recherches, ils auraient abandonné une entreprise dont leur vanité leur eût fait envisager l'exécution comme impossible, par la raison même qu'elle leur aurait mal réussi.

Mais non, mes frères : ce ne sont point là les ressorts de leur conduite. Ils apprennent que dans la nation sainte, il y a une troupe d'hommes dépositaires des anciens oracles, revêtus d'une commission divine pour en fixer le sens, des pontifes, des princes des prêtres, interprètes nés des Ecritures, et guides autorisés pour conduire les peuples dans la voie de la religion et du salut : *Principes sacerdotum et scribas populi.* (Matth. II.) Ce sont là ceux dont ils écoutent les leçons pour être instruits de ce que leur examen particulier ne peut leur apprendre. Mais quoi ! (dut leur suggérer plus d'une fois cet amour-propre si naturel aux personnes élevées au-dessus du vulgaire par de sublimes connaissances) les sources où nous nous sommes désaltérés ne sont-elles pas aussi pures que celles où ils ont puisé eux-mêmes ? Les eaux de *Pharphar* et d'*Abana* n'ont-elles pas autant de vertu que tous les fleuves d'Israël (IV Reg., V), et nous convient-il de nous ranger sous la discipline de tels ou de tels qui n'ont pas l'esprit plus pénétrant, plus cultivé, qui l'ont peut-être beaucoup moins que nous ?

Ah ! chrétiens, qu'ils n'ont garde, ces humbles savants, d'adopter ce raisonnement de l'orgueil ! Que l'étude, l'érudition, la pénétration, la vivacité du génie soient de leur côté plus que du côté des pontifes, il importe peu : c'est incontestablement du côté de ceux-ci que se trouve la grâce pour interpréter les mystères, la promesse de Dieu, la protection du ciel, en un mot l'autorité. Ce mot décide la question sans réplique, et suppose dans eux toutes les connaissances, ou y supplée. Ils sont les docteurs envoyés de Dieu, nous ne pouvons prétendre avec tous nos talents qu'au nom et au rang de disciples ; ils sont les pasteurs, nous ne sommes que les brebis ; ils sont les chefs dans l'ordre de la religion, nous ne sommes que le peuple ; et eussions-nous mille fois plus de lumières encore, nous ne serions et ne pourrions être compris que dans ce mot, *Peuple : Principes sacerdotum et scribas populi.*

Voilà l'humble motif de la soumission qu'ils témoignent aux pontifes, aux juges de la foi. Et quel est le succès de leur religieuse déférence ? La découverte de ce qu'ils auraient cherché en vain parmi tant de perplexités. De ces bouches, organe infailible de la vérité, jusqu'à ce que Jésus-Christ, ouvrant sa mission, jette les fondements d'une nouvelle Eglise, et qu'il abroge l'autorité de l'ancienne, ils apprennent que ce n'est ni à Jérusalem, ni à Samarie, ni dans l'opulente Tyr, ni dans la délicieuse Jéricho, mais à Bethléem de Juda que réside le vrai Messie : *At illi dixerunt : In Bethlehem Judæ.* (Matth., II.) Sur cette réponse, ils se remettent en marche, animés d'une nouvelle es-

pérance. Et en effet, bientôt leurs cruelles incertitudes s'évanouissent. L'étoile, qui les avait abandonnés pour quelques moments, reparait à leurs yeux. Leur bonheur ne se termine pas là : le Roi nouveau-né qu'elle leur avait promis, ils le trouvent de manière à ne pouvoir le méconnaître : *Invenierunt puerum cum Maria matre ejus* (Ibid.) ; et à l'aspect de la divinité qui brille sur son front, se sachant gré plus que jamais de leur obéissance à la voix des légitimes pasteurs, ils goûtent la douce confiance qu'en lui rendant hommage ils n'adorent point les chimères de leur esprit, mais le vrai Christ en personne, celui-là même qu'ils ont cherché au travers de tant de périls et de fatigues : *Et procidentes adoraverunt eum.* (Ibid.)

Et voilà précisément l'humble soumission qui vous manque, et qui vous rend le jouet de tant d'erreurs, hommes d'ailleurs éclairés, et quelquefois consommés dans toutes les sciences divines et humaines, sectaires de tous les pays et de tous les siècles. Vous avez, ainsi que les mages, aperçu l'étoile marquée des grands traits de la toute-puissance et de la prescience de Dieu, c'est-à-dire que vous avez été frappés de l'éclat des miracles et des prophéties qui établissent incontestablement la vérité de la religion chrétienne. Vous avez plus fait : vous avez souscrit à ces deux grands témoignages ; et dès là, je n'ai garde de vous refuser le nom de chrétiens. Mais au moment que vous vous disposez à rendre à Jésus-Christ un culte qui lui soit agréable et qui vous soit utile, ce flambeau doublement lumineux semble vous échapper tout à coup ; et livrés aux discussions épineuses d'un examen presque toujours interminable, vous ne savez si c'est dans les glaces du nord déclaré pour les dogmes de Luther, dans les marais de la république décidée pour la doctrine de Calvin, dans d'autres sociétés où l'on révère d'autres noms qui ne doivent pas être moins détestés, que vous trouverez Jésus-Christ : *Ubi est qui natus est ?*

Eh quoi ! mes frères, ne sentez-vous pas que si cet auteur de notre foi était sage, comme vous vous feriez un crime d'en douter, il a dû établir un tribunal visible, où pussent se porter sans peine tant de droits incertains, infailibles, où pussent se terminer sans retour tant d'odieux débats ? Ne découvrez-vous pas dans vos vastes lectures, qu'un tribunal de cette espèce a, dès les premiers temps de l'Eglise, été reconnu par tous les fidèles, et que quiconque a refusé de plier sous son autorité, de se soumettre à ses arrêts, a toujours été regardé comme un homme livré au démon de l'erreur, comme un aveugle et un rebelle ?

Or quel peut-être, à votre avis, ce tribunal si nécessaire et si réel, que celui où préside le chef et où sont assis les princes des prêtres, en matière de foi (pesez mes termes, s'il vous plaît), en matière de foi, juges naturels et juges privilégiés de toutes les nations ? *Principes sacerdotum et scribas po-*

puli. Que n'allez-vous leur demander humblement où s'est caché le vrai Christ, à qui vous voulez de bonne foi rendre vos hommages? *Ubi est qui natus est?* Or, si vous les prenez pour arbitres dans ce point également litigieux et important, pouvez-vous douter qu'ils ne vous répondent, comme ils l'ont fait invariablement depuis dix-sept siècles : tournez, tournez vos yeux et vos pas vers l'ancienne Rome, et vers toutes les Eglises qui, par la conformité de leurs dogmes avec les siens, n'en font qu'une avec elle : *In Bethlechem Judæ*. Non, quoique déchue en grande partie de son antique splendeur, quoique privée de son profane empire, quoiqu'inférieure en richesses et en multitude de citoyens à plusieurs illustres cités, Rome, terre sacrée, terre arrosée du sang des deux princes des apôtres, tu n'es point à mépriser parmi les plus célèbres villes où l'on adore le Dieu des chrétiens : *Et tu, Bethlechem terra Juda, nequaquam minima es in principibus Juda* (*Matth., II*) ; car c'est au milieu de toi que le Christ a placé le centre et, non le seul, mais le principal trône de sa religion : *Ex te enim exiit dux qui regat populum meum Israel*. (*Ibid.*)

Mais il en coûterait trop à l'orgueilleuse indépendance dont vous faites profession, pour vous assujettir à ces respectueuses démarches, à ces humbles interrogations. Et qu'arrive-t-il ? C'est que, faute de point d'appui, toujours chancelants, errant de sectes en sectes et de conjectures en conjectures, multipliant à l'infini vos variations, corrigeant et réformant sans cesse vos systèmes religieux, vous cherchez votre Dieu partout où il n'est pas ; et quelquefois rebutés de l'inutilité de vos tentatives, vous retournez enfin dans la région d'infidélité d'où vous étiez sortis par votre première initiation au christianisme ; vous perdez pour jamais de vue l'étoile même qui vous avait assez heureusement conduits jusqu'à un certain point ; et désormais profanes contemplateurs du mécanisme des corps et des propriétés de la matière, vous passez le reste de votre vie à étudier les secrets de la nature et les révolutions des astres, sans espérance de démêler jamais la route qui conduit à leur créateur ; purs philosophes, réduits à n'être pas même chrétiens, pour avoir orgueilleusement refusé d'entrer dans la voie de soumission foulée par les catholiques.

III. Mais vous, savants, réservés dans votre critique, et non moins humbles dans vos sentiments, qui, resserrant l'une dans ses justes bornes, et captivant les autres sous le joug de l'autorité, avez également découvert qu'il y a un Christ, et en quel lieu il est, c'est-à-dire que vous êtes convaincus et de la divinité du christianisme, et de la nécessité de le professer dans le sein de l'Eglise. ne croyez pas encore avoir évité tous les dangers de votre état : un troisième écueil vous menace sans cesse, et vous fait perdre assez communément tout le fruit de votre simplicité docile aux preuves de la foi, de votre humilité soumise aux juges de la foi ;

et c'est l'écueil d'une curiosité indiscrette, qui vous porte trop souvent à lier et à cultiver un commerce dangereux avec les ennemis de la foi ; et sous ce nom, qui veux-je faire entendre ?

J'entends par là, mes frères, tous ces frivoles aspirants à une vaine réputation d'esprit, qui, dans un siècle trop disposé à confondre ce mérite avec une incrédulité hardie, blasphèment ; ubliquement la religion qu'ils ignorent, et se mêlent d'enseigner l'irréligion qui ne leur est guère mieux connue ; tous ces discoureurs oisifs, politiques aussi peu judicieux que théologiens téméraires, qui, pesant également dans leur balance les intérêts de Dieu et ceux des princes de la terre, sondent avec aussi peu de succès les desseins du maître que ceux des serviteurs ; tous ces prétendus philosophes, qui, pour se donner le facile et méprisable relief de la singularité, déclament contre le Dieu qu'un vil peuple adore, et ne se promettent rien de moins, à les entendre, que d'arracher tous les esprits au joug d'une religion à laquelle leur propre esprit n'a pu encore tout à fait se soustraire ; tous ces grands défenseurs des droits de la raison, qui pensent la bien servir, en substituant à des faits démontrés des systèmes arbitraires, et le plus souvent des absurdités palpables à des mystères incompréhensibles ; tous ces fanatiques admirateurs de quelque incrédule célèbre, qui ne se croient plus le doute permis quand l'oracle a prononcé, et honorent ses dogmes imposteurs de l'aveugle soumission qu'ils refusent à la parole de Dieu et aux vérités de l'Evangile ; tous ces railleurs sacrilèges qui, laissant aux autres les armes du sophisme, emploient contre la doctrine de Jésus-Christ celles de la satire, et lancent quelquefois contre sa personne des traits qu'ils n'oseraient, par prudence, aiguïser contre la fortune la plus médiocre ou contre le mérite le plus mince ; surtout (et c'est sans doute ici la classe la plus nombreuse) tous ces hommes corrompus qui, d'un cœur ouvert aux plus honteuses passions, d'un esprit abruti par des sens toujours satisfaits, voudraient faire croire qu'il sort assez de lumière pour éclipser celles des Augustin et des Chrysostome ; tous ces Hérodes, illustres usurpateurs du bien d'autrui, tous ces sadducéens bornés aux espérances de la vie présente, qui, pour étouffer les remords que leur causent leurs riantes injustices, ou pour goûter en paix leurs infâmes plaisirs, ont tâché de s'affranchir de tout sentiment de religion, et s'efforcent d'attirer les autres dans les filets de leur impiété, pour calmer, s'il était possible, par la multitude des complices, l'effroi sombre et triste que leur inspire de temps en temps leur affreuse solitude.

Voilà désignés par leurs traits spécifiques la plupart de ces ennemis conjurés contre votre foi, mes frères. Tous sont prêts à communiquer leurs sentiments dans la conversation, tous vous offrent avec plus d'empressement encore de vous en faire connaître les

preuves développées avec art dans de laborieuses compilations, dans des livres composés par les trop fameux apôtres du moderne antichristianisme. Allez, à la bonne heure, où votre crédulité vous appelle : mais après l'avoir satisfaite, repassez ici ; nous conférerons à l'amiable et sans aigreur sur les objets de votre culte ; nous vous mettrons en main des pièces qui semblent décisives contre eux ; et si vous défendez mieux la cause de votre Dieu que nous ne l'attaquerons, nous nous réunirons sur-le-champ nous-mêmes à ses adorateurs : *Ite, et interrogate de puero ; et cum inveneritis, renuntiate mihi, ut et ego veniens adorem eum (Ibid.)*

Or, dans ce cas d'invitations si pressantes de la part des ennemis de la foi, que dit à des gens de lettres, c'est-à-dire à des hommes charmés de raisonner, jaloux de s'instruire, avides et souvent insatiables de nouvelles connaissances, que leur dit leur curiosité naturelle ? Ce que dit apparemment aux mages, invités à retourner au plus tôt à la cour et dans la capitale de Judée, ce même goût de curiosité dont ils ne devaient pas être tout à fait exempts : qu'il y aurait, sans doute, un plaisir piquant à voir comment Hérode et ses impies pourraient éluder le témoignage qu'ils seront en état de leur rendre en faveur de Jésus-Christ ; ce qu'ils auront à opposer de probable au retour miraculeux de l'étoile, à sa position fixe et constante au-dessus du berceau de l'enfant nouveau-né, à mille autres circonstances merveilleuses de leur voyage, dont l'assemblage semble former une démonstration contre laquelle il ne paraît pas qu'il reste rien de solide, rien même de précieux à objecter. Voilà encore une fois ce que devait dire aux mages cette curiosité irritée depuis longtemps dans eux par le goût des sciences, et des sciences de raisonnement.

Mais que leur dit leur prudence circonspecte, soutenue d'un songe divin qui l'aide et qui la détermine ? Ce que la nôtre doit nous dire, mes frères, à la suite de tant d'avertissements qu'on ne se lasse point de nous donner : premièrement, qu'il y a toujours une grande inutilité à écouter des raisonnements qui, dans nos principes évidents et immuables, ne peuvent être que des abus de la raison, des vraisemblances imaginaires, et des extravagances réelles ; en second lieu, qu'il y a toujours un air de témérité à s'ingérer sans mission à disputer contre des hommes que nous ne sommes pas chargés d'instruire, et à qui, vu leur obstination et leur mauvaise foi, il ne faut désormais rien de moins que des miracles de la grâce pour les convertir ; troisièmement enfin, qu'il y a toujours un danger réel pour des hommes, après tout plus versés communément dans les connaissances profanes que dans les sciences sacrées, à mesurer leurs armes avec quelques-uns de ces athlètes préparés de longue main à la défense de leurs criminelles chimères, et accoutumés à apporter sur le champ de bataille non-seulement le fruit de leurs profondes méditations, mais encore le résultat

de celles d'une foule d'incrédules, distingués dans leur parti par leur érudition et par leur subtilité.

Voilà ce que leur dit, à ces sages de l'Orient, leur prudence éclairée par des lumières surnaturelles ; voilà ce qui les engage à rompre tout commerce avec le prince iduméen et les faux Israélites ses courtisans. Nulle liaison, nulle conférence avec des hôtes si dangereux. Pour en éloigner l'occasion, c'est par une route écartée qu'ils retournent dans leur pays : *Per aliam viam reversi sunt in regionem suam. (Ibid.)* Route éparée du grand monde, route toujours la plus sûre, quand il s'agit de conserver sa foi. Ils vous invitent à la suivre après eux, cette route de prudence et de circonspection, cette route de droiture et de simplicité, chrétiens, qui que vous soyez, et vous surtout, savants de notre siècle, à qui sans doute ils fournissent le plus bel exemple en matière de foi. J'ajoute qu'ils sont encore pour tout le monde, et surtout pour les grands, un excellent modèle de piété. C'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Comme dans ce qui concerne la foi, j'ai offert à l'imitation des savants de nos jours le procédé des mages ; ces sages distingués, parce qu'ils ont évité tous les dangers qui menacent en cette matière les personnes éclairées, je me crois autorisé à présenter la conduite de ces illustres étrangers pour modèle de piété, surtout aux grands de notre siècle, parce qu'ils semblent en effet avoir donné à leur piété les caractères qui conviennent principalement à celle des grands : je veux dire, un caractère de hardiesse et de liberté dans la profession qu'ils en font, un caractère de magnificence et de libéralité dans les preuves qu'ils en donnent, un caractère de zèle et presque d'apostolat dans le goût qu'ils en répandent. Reprenons :

I. Caractère de hardiesse et de liberté dans la profession publique qu'ils en font. Non, ils ne sont point de ces adorateurs timides et cachés, qui semblent ne reconnaître que le Dieu des vallées et non celui des montagnes (III *Reg.*, XX) ; de ces grands qui croient dédommager Dieu du tort qu'ils lui font en public par les hommages qu'ils lui rendent en secret ; qui cherchent tous les yeux pour spectateurs de leurs vanités, et n'en veulent aucun pour témoin de leurs bonnes œuvres ; qui courent dans les lieux les plus exposés à la vue des hommes pour honorer par d'éclatants respects le passage de leur prince, et fuient dans un séjour champêtre pour y célébrer obscurément le triomphe de leur Sauveur ; qui abondamment pourvus de confiance et même de hauteur, quand il est question d'étaler leurs principes sur tout le reste, ne retrouvent plus la fierté naturelle à leur état, quand il s'agit de manifester leurs pieux sentiments ; qui oublient en ce point seul la disposition où l'on est communément d'applaudir à tou-

tes leurs démarches, pour ne se souvenir que du mépris auquel, en toute autre occasion, ils se croient inaccessibles.

Non, encore une fois, ce n'est point là le caractère de nos illustres Orientaux. Dès le moment qu'ils se sont déterminés à entreprendre le voyage que la piété leur inspire, c'est à la lumière du jour qu'ils en ordonnent les préparatifs; et la somptuosité des apprêts qu'ils ont choisis ne leur permet pas en effet de les tenir secrets. *Les chameaux de Madian et d'Epha*, dit le prophète, *accourront à Jérusalem, et des cortèges nombrueux et brillants inonderont ses portiques.* (Isa., LX.) Et qu'auraient-ils, en effet, à craindre de ceux aux yeux de qui ils préparent cette pompe édifiante? Ils sont, pour la plupart, leurs sujets ou leurs vassaux, trop dépendants d'eux pour trouver à redire à leurs démarches les plus extraordinaires, ou trop politiques pour donner l'essor à leur censure, s'ils y désapprouvaient quelque chose.

Et, par la même raison, qu'avez-vous à redouter à votre tour dans les exercices de votre piété, de ce peuple que vous redoutez quelquefois tant, grands de la terre, à qui il est en effet si peu redoutable? Il est prévenu, dès l'enfance, du plus profond respect pour les conditions relevées; il porte assez souvent ce respect jusqu'à encenser vos plus bizarres caprices; il a peine à se figurer que des hommes si élevés au-dessus de lui ne méritent pas cette élévation plus que lui, et il en vient quelquefois à se persuader confusément que vous ne lui êtes guère moins supérieurs par la nature que par la fortune. D'ailleurs la plupart de ceux qui le composent ont besoin de vous, ou ils se l'imaginent; du moins, s'ils sentent qu'il leur est inutile de briguer votre protection, ils savent qu'il est de leur intérêt de ne point soulever contre eux votre puissance. A coup sûr vous pouvez être impunément chrétiens à leurs yeux, ou même y gagner un surcroît de vénération et d'estime.

Aussi n'est-ce point tant la critique de ces hommes placés bien loin au-dessous de vous, qui vous effraye, me direz-vous peut-être, que celle de certaines personnes qui peuvent se mesurer avec vous, et vous inspirer de plus près et comme de niveau de bien plus justes terreurs... Et c'est encore contre celles-ci qu'au défaut de la noblesse naturelle de vos sentiments, qui seule devrait suffire pour cela, l'exemple des mages doit vous rassurer. Ils entrent dans Jérusalem, dans cette capitale d'un royaume florissant, séjour ordinaire du monarque et de ses ministres; et, sans doute, ils y trouvent des hommes aussi grands qu'eux, des égaux. Rougissent-ils de communiquer à ces premières têtes de l'Etat les motifs de leur pieuse entreprise? Non, mes frères; comme ils n'en ont point fait mystère à la foule obscure que la curiosité a attirée sur leurs pas, ainsi ils déclarent aux grands qui se détachent de la cour du prince pour leur servir d'introducteurs auprès de lui, ils leur déclarent, dis-

je, sans adoucissement, sans préliminaire, et avec cette franchise qui sied si bien aux personnes d'un certain rang, qu'ils ont vu une étoile qui les a pénétrés de respect pour un roi nouveau-né, et qu'ils sont venus en personne lui présenter leurs hommages : *Vidimus stellam ejus, et venimus adorare eum.* (Matth., XXVII.) Ils savent l'étonnement qu'une pareille déclaration doit causer à ceux qui l'entendront, et les contradictions qu'elle aura à en essuyer; mais ils se persuadent sensément que cette espèce d'égalité de condition qui autorisera les courtisans d'Hérode à censurer sans détour leur conduite, les autorise également eux-mêmes à braver sans ménagement leur censure.

Il est vrai que la manifestation du sujet de leur voyage renferme un autre point bien plus délicat, et qui doit les exposer, non plus simplement aux railleries des courtisans, mais à toute la fureur du monarque, s'il est impie, puisqu'ils osent demander au milieu de sa cour un autre roi que lui du peuple qu'il gouverne et qu'il croit gouverner sans rival; et j'avoue que le trait passe la fermeté ordinaire, et qu'en ce genre il va jusqu'à l'héroïsme.

Mais, après tout, il faut convenir que ces occasions sont rares, où, pour les intérêts de la piété, l'on soit ainsi obligé de braver les ressentiments des maîtres de la terre; qu'il est même d'heureuses nations, telles que la nôtre, où, bien loin que ceux qui gouvernent soient redoutables à la piété, ils la font régner dans eux-mêmes et voudraient la voir triompher partout. Mais au défaut des souverains, qui échappent ici absolument à notre parallèle, il est dans tous les Etats, des grands d'un ordre supérieur, en présence de qui la plupart des grands dont j'ai parlé jusqu'ici rentrent dans une espèce de vulgaire. Or, supposé que, sous peine de trahir la gloire de Dieu, il fallût réellement encourir toute l'indignation de ceux-ci, dans quelles bouches un discours ferme et respectueux aurait-il meilleure grâce que dans la bouche de ces personnes, en qui l'élévation des sentiments semble devoir être le fruit de la naissance, de l'éducation et de la fortune?

Grands du monde, hommes distingués dans la société civile, n'aurez-vous jamais de la noblesse que dans vos titres, de la fermeté que pour exiger vos droits, de la fierté que pour humilier notre faiblesse, de la hardiesse que pour commettre publiquement des lâchetés, de l'intrépidité que pour violer quelquefois toutes les lois divines et humaines dans de criminels combats? Et, après avoir fait un si mauvais usage des sentiments propres de votre état, abuserez-vous encore de l'abondance qu'il vous fournit, en la faisant servir tout entière à nourrir votre luxe et à flatter votre sensualité? N'en réserverez-vous jamais une partie (je dis une partie notable) pour honorer votre religion par une magnificence, par une libéralité conforme à celle des vertueux grands dont nous faisons l'éloge?

II. Voyez-les dans l'humble réduit de

Bethléem, non pas simplement apporter de pieux sentiments, des adorations profondes; non pas offrir froidement et dans le cas d'un besoin extrême (qu'on suppose toujours chimérique) le secours de leur opulence, mais déployer généreusement ce qu'il y a de plus précieux dans leur pays, et l'encens, et l'or, et la myrrhe.

Qu'une troupe de bergers assidus auprès du berceau où, il n'y a que peu de jours, ils ont été appelés par un miracle, s'empressent de partager les soins des deux augustes époux, et déposent aux pieds de l'Enfant-Dieu des présents champêtres : c'en est assez pour eux, parce qu'ils ne peuvent rien d'avantage; mais ce ne serait pas assez pour de puissants satrapes, pour des souverains peut-être et des potentats tels que les mages; et ni l'objet, ni les spectateurs de leur dévouement respectueux n'auraient lieu d'être contents d'une piété si économe et si réservée dans des hommes de ce rang et de cette fortune.

Et comment voulez-vous, en effet, grands et riches, d'ailleurs pieux et réglés dans votre conduite, que Dieu vous tienne grand compte de vos pratiques de piété, et que les hommes en soient fort édifiés, quand on vous voit si magnifiques et si prodigues dans ce qui touche votre personne, et si peu généreux, ou plutôt si avares, dans ce qui concerne la religion?

Hélas! auprès de cette maison enchantée où vous réunissez tous les plaisirs de la campagne, se trouve peut-être un édifice religieux qui fait le plus triste contraste avec elle, un temple ruineux et chancelant, à peine suffisamment pourvu de vases et d'ornements conformes à la pauvreté de sa vile architecture, et n'étalant aux yeux que de sacrés lambeaux, restes surannés d'une piété sans goût et sans aisance, et plus propres à déparer les autels qu'à les rendre vénérables; peut-être qu'autour de ces vastes appartements, peuplés de vils fainéants dont vous engraissez l'oisiveté et trop souvent le libertinage, erre une foule de malheureux, livrés à la plus extrême indigence, ou gémissent sur un lit de douleur des malades en proie aux plus cuisantes infirmités...

Or il faudrait de l'encens, c'est-à-dire tout ce qui est consacré au culte extérieur, pour que, dans cette église rustique, le service divin pût se faire avec décence; il faudrait de la myrrhe, c'est-à-dire des sucs souvent dispendieux, préparés par l'art et formés par la nature, des remèdes, pour les répandre gratuitement parmi ces tristes victimes de la misère humaine; il faudrait surtout de l'or, pour réparer la maison du Seigneur ou pour construire un asile à ses membres pauvres ou souffrants.... Mais non : vous vous contentez de porter assez souvent vos prières en celles-là et de distribuer à ceux-ci des paroles dictées par l'humanité, de leur souhaiter les bénédictions du ciel, qui vous a commis pour les répandre; votre piété ne s'étend guère plus loin.... Quel gré, encore une fois, voulez-vous que Dieu vous en sa-

che; que prétendez-vous que le monde en pense; ou plutôt n'avez-vous pas sujet de craindre que l'un ne réproue vos vœux, et que l'autre n'en calomnie le principe, surtout si, comme il arrive encore souvent, votre piété ne se ressent en rien du zèle dont les mages vous offrent encore un si beau modèle?

III. Et ici, mes frères, je ne m'arrêterai pas beaucoup à vous faire remarquer, d'après quelques interprètes, qu'avertis dans un songe surnaturel de retourner dans leur pays par un autre chemin que celui qu'ils avaient tenu en arrivant, ils eurent soin sans doute de publier sur leur nouvelle route le succès merveilleux de leur voyage; sans quoi Hérode, autorisé à attribuer leur manquement de parole à la honte dont les aurait couverts l'inutilité de leurs recherches, aurait apparemment négligé d'éclaircir un bruit que la fuite muette et précipitée de ses auteurs aurait fait tomber sans ressource, ou du moins ne se fût pas si fort pressé de prévenir, par l'effusion de tant de sang, le danger désormais chimérique ou peu probable qui menaçait sa couronne.

Non : pour prouver leur zèle à former des adorateurs au vrai Dieu, je m'appuie principalement de la tradition, mais d'une tradition ancienne et respectable, qui nous représente ces bienheureux grands, en quelque sorte comme les premiers apôtres de la gentilité, comme des hommes appliqués à bannir la superstition et le vice du milieu de leurs sujets, que les premiers prédicateurs du christianisme trouvèrent ensuite heureusement disposés à profiter de leurs instructions, et qu'ils n'eurent presque que la peine de confirmer dans les pieux sentiments qu'eux ou leurs pères avaient reçus de leurs vertueux maîtres. Et le moyen, en effet, de séparer cette idée de zèle de cette piété si courageuse et si libérale dont nous avons vu la hardiesse, et compté les présents? Quoi! ils auraient pu allier avec tout cela une criminelle indifférence pour le salut de ceux que Dieu avait confiés à leurs soins? C'eût été une inconséquence bien triste dans leur piété.....

Et c'en est une bien déplorable dans la vôtre, grands revenus de l'enchantement des passions, et fixés enfin au parti d'une exacte régularité, que de souffrir auprès de vous des hommes qui décrient, par leurs scandales, la religion et les bonnes mœurs qu'établissent vos vertueux exemples; c'en est une que de ne pas veiller sur la conduite de vos domestiques, et de ne pas prévenir ou punir les désordres de leur vie licencieuse; c'en est une que de ne pas procurer, du moins de temps en temps, à vos vassaux ces nuages bienfaisants qui réparent la rosée céleste, je veux dire ces salutaires excursions d'hommes apostoliques, dont la seule arrivée effraye le vice dans un vaste canton, et dont les heureux travaux réussissent quelquefois à l'en bannir pour longtemps, et à coup sûr arrêtent ses progrès et bornent ses ravages; c'en est une que de ne jamais saisir dans vos conversations or-

dinaires l'occasion qui se présente quelquefois naturellement de détromper les mondains des vanités dont vous êtes heureusement détrompés vous-mêmes; c'en est une que de ne pas donner à des enfants, nés pour une grande fortune, une éducation dont le bon ou le mauvais succès doit influer dans le salut ou dans la réprobation d'une infinité de personnes....

C'en est une, surtout, et une dont vous rendrez un terrible compte à Dieu, que de leur inspirer, malgré le respect que vous affectez pour la religion, certains principes d'honneur mondain que cette même religion proscriit et réprouve; de leur insinuer qu'il faut tout sacrifier à ce faux honneur, même le respect dû aux ordres du prince et à la loi de Dieu, et plutôt braver l'échafaud ou l'enfer que de commettre une prétendue lâcheté. Car voilà où échoue communément la piété des grands, presque toujours peu soigneux de soumettre à Dieu ceux que Dieu leur a soumis, et employant quelquefois à les révolter contre lui l'autorité qu'ils en ont reçue pour les lui rendre fidèles; et, ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'avec tout cela, ils se donnent encore pour pieux et pour chrétiens, et qu'ils se reconnaissent avec complaisance dans les brillants portraits que l'erreur ou la flatterie font de cette piété prétendue et de ce prétendu christianisme.

Triste effet de l'aveuglement qui environne ici-bas les grandes places; et preuve trop manifeste de cette espèce de malédiction que Dieu semble y avoir attachée! Ah! je suis forcé de le dire: il serait bien plus avantageux, pour pratiquer la vertu, de ramper dans les derniers rangs de la société que d'être placé si haut, comme il serait bien plus favorable, pour arriver à la foi et pour la conserver, d'ignorer beaucoup, que de tant savoir!

Mais enfin, Dieu, qui n'exclut personne de son royaume que ceux qui s'en excluent eux-mêmes, a ménagé, et à ces conditions relevées, et à ces esprits éclairés, des grâces proportionnées à leurs besoins, et, surtout un bel exemple dans la conduite des Mages. Formons, mes frères, et notre piété et notre foi sur cet admirable modèle, quand même nous serions du nombre des petits ou des simples, et beaucoup plus si nous tenons quelque rang parmi les grands ou parmi les sages. Ce sera le moyen de perfectionner nos connaissances, et d'immortaliser nos grandeurs dans le séjour de la gloire et de la félicité éternelle que je vous souhaite, etc. Ainsi soit-il.

SERMON III.

SUR LA PENSÉE DE LA MORT.

Pour le mercredi des Cendres.

Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris (Gen., III.)

Souvenez-vous, homme, que vous êtes poussière et que vous retourneriez en poussière.

Après tant de jours passés dans la dissipation, et peut-être dans le crime, qu'elles sont

tristes pour la plupart des chrétiens, ces paroles! qu'elle est lugubre, cette cérémonie! Et vous remettre encore en ce moment devant les yeux ces cendres qui viennent d'être répandues sur vos têtes: cendres, symbole de la pénitence qui devrait remplir tout le cours de votre vie; cendres, symbole de la mort qui la doit terminer; n'est-ce pas en quelque sorte insulter à votre amour-propre, et vouloir pousser à bout votre délicatesse? Non, mes frères, je n'entreprends point de vous désoler, je ne pense point à vous aigrir; et, ce que vous auriez peine à croire, ces cendres destinées tout à la fois à signifier la pénitence et la mort, ces cendres qui, considérées séparément sous l'une ou sous l'autre de ces deux idées, n'ont rien que d'affligeant, c'est justement par l'union de ces deux rapports que je prétends vous les rendre supportables; c'est en les mêlant ensemble, si j'ose m'exprimer ainsi, ces cendres de mort et de pénitence, que je veux leur ôter leur amertume.

Je m'explique encore davantage, et je vous prie de m'accorder votre attention. Prendre le sac et la cendre des mains de la pénitence, sans se remettre devant les yeux l'instant redoutable où la mort doit nous réduire en poussière, c'est, je l'avoue, un exercice bien rigoureux; d'un autre côté, laisser tomber fréquemment ses regards sur les cendres du tombeau, sans se couvrir des marques de la pénitence, je conviens encore que c'est une occupation bien triste: mais (et ici commence à se développer mon dessein) s'occuper tout à la fois des exercices de la pénitence et de la pensée de la mort; s'animer à l'usage de la première par la vue de la seconde, s'affermir contre la vue de la seconde par l'usage de la première: c'est, j'ose le dire, corriger en grande partie ce que toutes les deux ont de révoltant, par l'alliance de l'une et de l'autre. En deux mots, pensée de la mort très-propre à adoucir la pratique de la pénitence: pratique de la pénitence très-capable d'adoucir la pensée de la mort. C'est ce que je me propose de vous faire voir en peu de mots, dans les deux parties de cet entretien, après que nous aurons imploré les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie. *Ave, Maria*

PREMIÈRE PARTIE.

Retrancher la matière du péché par la rupture des liens qui nous rattachent au monde; punir l'auteur du péché par de saintes rigueurs exercées sur soi-même; réparer les pertes du péché par une ardeur empressée à multiplier ses bonnes œuvres; en un mot, mener une vie détachée, mortifiée, fervente, c'est ce que j'appelle mener une vie pénitente, et peut-être ce que vous appelez de plus, mon cher auditeur, mener une vie triste. Que faire pour en adoucir le désagrément, sans en éluder la sévérité? Je l'ai dit, et je suis en état de le prouver: s'occuper de la pensée de la mort, plus capable que tout le reste de nous faciliter ce détachement de la terre cette mortification de la chair,

cette ferveur de l'esprit, en nous remettant devant les yeux ce que ce dernier moment opérera dans tout ce qui est autour de nous, dans notre corps et dans notre âme. Suivez-moi, s'il vous plaît.

I. Pensée de la mort infiniment propre à nous faciliter le détachement de la terre, par les réflexions qu'elle nous donne lieu de faire sur la future destinée de tout ce qui nous environne. Quand on vous exhorte, mes frères, à rompre des attaches dangereuses qui vous lient à la créature, et tendent imperceptiblement à vous éloigner de Dieu; à bannir de votre cœur ces goûts terrestres et mondains qui l'ont souillé, et qui pourraient encore le corrompre; à vous séparer, du moins d'affection, de tous ces biens sensibles, si capables de fournir un nouvel aliment à des passions encore vives, et de faire échouer par là le projet commencé d'une vie plus régulière après tant d'écarts; ne dirait-on pas, à en juger par l'excès de vos répugnances, qu'on vous proposerait le plus grand des sacrifices, qu'il s'agirait pour vous d'immoler des siècles de prospérités, d'inépuisables douceurs, des grandeurs inébranlables, des amitiés éternelles? Tous les objets vers lesquels se porte votre passion, elle a soin de les embellir, d'en pallier les défauts, d'en écarter surtout l'idée d'instabilité, et de vous les représenter, par une flatteuse imposture, tels à peu près que ces idoles en apparence aussi solides que brillantes, qu'Israël se forgea dans le désert, et qu'il révérait avec une folle confiance, sans apercevoir le vengeur (Moïse) qui, du sommet de la montagne, accourait pour les briser.

Hommes, dupes d'une illusion non moins grossière, jusqu'à quand l'enchantement qui vous possède dérobera-t-il à vos regards la fragilité de vos dieux? N'apercevrez-vous jamais l'ennemi qui les menace, qui s'apprête à les réduire en poudre, et à anéantir pour vous tout ce qui vous charme dans eux?

Levez une bonne fois les yeux, mes frères, vers cette mort qui s'avance à pas précipités, qui a déjà fait disparaître sous ses regards meurtriers tant de générations, abattu sous ses coups tant de têtes droites et fières, écrasé sous son puissant effort, pour parler avec l'Écriture, les montagnes du siècle, et courbé les collines de la terre; qui s'ouvre à travers un tas de débris et de ruines un chemin pour aller jusqu'à vous; qui, malgré le lointain où l'ont reculée jusqu'ici vos folles espérances, n'a plus qu'un court intervalle à parcourir pour se montrer à vos yeux; qui l'a peut-être déjà franchi presque tout entier; qui n'attend plus qu'un moment, qui n'a plus qu'un pas à faire pour être à portée de décharger ses coups sur tout ce que vous adorez. Contemplez les ravages qu'elle se prépare à faire dans les objets de votre culte et de vos attachements.

Sont-ce les richesses à qui vous rendez cet hommage profane? Voyez d'avance, mais dans une perspective toujours peu éloignée, la main impérieuse qui vous les arrache malgré toutes vos résistances; qui distribue

à des héritiers avides la proie qu'elle vous enlève; qui les met en possession de vos domaines et de vos trésors; qui les introduit dans votre propre maison comme dans une légitime conquête; qui vous en chasse honteusement vous-mêmes; qui porte l'insulte jusqu'à vous dépouiller de vos propres vêtements, et ne vous laisse pour toute parure que des lambeaux souillés, et six pieds de terre infecte pour héritage. Voilà le fantôme imposteur que vous embrassiez avec transport : *Ecce quem colebatis*. (Dan., XIV.)

Est-ce la passion des honneurs qui vous tient asservis à ses charmes? Voyez cette même main vous en ravir tous les symboles, les transporter sur d'autres têtes, vous rendre un objet de mépris pour vos propres flatteurs, vous étendre de niveau avec les derniers des humains, vous faire fouler aux pieds du plus vil peuple; et graver sur la pierre ou sur le métal, en deux mots aussi expressifs qu'humiliants, qu'on n'a plus rien désormais à espérer de votre faveur ni à redouter de votre puissance. Voilà le simulacre pompeux qui vous éblouissait : *Ecce quem colebatis*.

Les frivoles plaisirs conservent-ils toujours des droits sur votre cœur? Voyez la mort séparer de vous tous les objets qui les excitent, vous rendre inutiles les ministres qui les préparent, détruire dans vous les organes qui les saisissent, éteindre le sentiment qui les goûte, effacer l'imagination qui les anticipe, et faire rentrer par rapport à vous toutes les beautés de la nature dans une nuit éternelle, en vous y précipitant vous-mêmes. Voilà les douces erreurs qui vous ont si longtemps abusés : *Ecce quem colebatis*.

Est-ce par d'agréables liaisons, fondées sur le sang ou sur la sympathie, que vous tenez encore à la terre? Voyez la mort faire envoler loin de vous, pénétrées de crainte et d'horreur, ces personnes si tendres et si chéries, bannir peu à peu votre image de leur esprit, votre nom de leur bouche, votre souvenir de leur mémoire; y substituer insensiblement d'autres noms, d'autres goûts, d'autres inclinations, et peut-être vous faire expirer dans leur cœur aussitôt que vous aurez disparu à leurs yeux. Voilà les âmes dans lesquelles vous vous applaudissiez de tenir une place si précieuse : *Ecce quem colebatis*.

Vous intéresseriez-vous avec quelque sorte de passion déréglée à votre patrie, à votre siècle, aux hommes en général? Les ingrats! valent-ils beaucoup la peine que vous vous passionniez pour eux? Hélas! quand vous l'aurez quitté, le monde ne semblera pas s'apercevoir de la perte qu'il aura faite; il ne voudra pas convenir que vous laissiez au milieu de lui un vide fort difficile à remplir. Les ressorts qui l'animaient ne paraîtront point déconcertés. Il se croira en droit de continuer ses premiers projets, de suivre le cours de ses intrigues, de goûter ses anciens plaisirs, comme si vous faisiez

encore partie de la société. Non, il ne sera défendu par aucune loi publique de se livrer à la joie après un coup si funeste : les ris oseront éclater à leur ordinaire, dans cette province, dans cette ville où vous aurez rendu vos derniers soupirs ; et peut-être que cette patrie que vous aurez servie avec tant de zèle, que ce siècle à qui vous aurez fait honneur par votre mérite, apprécieront malignement vos talents et vos services, jusqu'à ce qu'ils oublient entièrement les uns et les autres. Voilà les fruits de gloire et de reconnaissance que vous vous promettiez du public : *Ecce quem colebatis*.

En vérité, mes frères, quand on met les choses dans ce point de vue qui n'est ni chimérique ni éloigné, doit-il en coûter beaucoup pour se détacher de tous ces objets qui nous séduisent, pour nous déterminer à prévenir dans notre cœur le coup qui doit les détruire dans eux-mêmes ? Qu'ai-je dit ? Qui doit les détruire ? Hélas ! tous ces biens dont nous nous faisons une espèce d'idole sont déjà pour la plupart de nous plus qu'à demi détruits ; la plus belle moitié des agréments qu'ils pouvaient nous fournir est déjà absorbée dans l'abîme du passé ; et ils en sont réduits eux-mêmes à disputer un faible reste de leur existence contre la mort, qui en a déjà dévoré la plus grande partie, et qui ne fera, par ses derniers coups, que consommer leur anéantissement, commencé dès le moment que nous avons nous-mêmes commencé de vivre. Voudrions-nous adorer le peu de réalité que cette idole a conservée, et qu'elle va bientôt perdre ? *Pars ejus cinis est : cor insipiens adoravit illud. (Isa., XLIV.)*

Non, non, doit dire tout homme occupé de ces réflexions si vraies, si judicieuses, je n'ai plus qu'un moment à vivre, puisque la plus longue vie sur laquelle je serais téméraire de compter n'est en effet qu'un instant, comparée aux années éternelles ; et quand j'aurais lieu de me promettre, à force de soins, de me voir un jour le mieux partagé des hommes en matière de prospérités humaines, à quoi me servirait, dans la position où je me trouve, un si brillant partage ? *Ecce morior, quid mihi proderunt primogenita ? (Genes., XXV.)* Que m'importe de recueillir, au prix de tant de sueurs et au risque de mon salut, une abondante moisson de biens temporels, si je suis menacé de la déposer bientôt à l'entrée du tombeau, sans qu'il me soit permis d'en rien emporter avec moi ? Pourquoi multiplier mes liens, fortifier mes chaînes, préparer une plus ample matière à mes regrets ? *Quid mihi proderunt ?*

Hélas ! Seigneur, je n'envisageais pas le monde par ce triste côté, lorsque je lui trouvais tant de charmes. Je m'enivrais des noms pompeux de fortune solide, d'établissement durable, d'amitiés fidèles, de félicité stable et permanente. Mais, maintenant que je considère la durée de tous ces biens, resserrée dans le court espace qui me sépare du tombeau, je les apprécie selon leur juste valeur, je les appelle de leur vrai nom : ce

ne sont plus que des joies fugitives, de passagères douceurs, de fragiles espérances, de belles chimères, auxquelles je renonce de bon cœur pour m'attacher inséparablement à vous. Mais vous, ô mon Dieu, me saurez-vous gré d'une si vile offrande ? Être des êtres, ne pourrais-je vous sacrifier que des impostures ? Grandeur suprême, n'aurai-je à suspendre dans votre sanctuaire que les méprisables dépouilles de la vanité ? Oui, Seigneur, telle est la faiblesse de mon être, que je ne ne puis vous honorer que par de légères privations ; mais du moins, si mes victimes ne sont pas précieuses, je vous les immolerai de bonne grâce, et l'allégresse du sacrifice relèvera un peu la matière du sacrifice.

Déjà je rougis d'avoir tant balancé à rompre avec les sociétés mondaines, à quitter mes vues d'ambition et d'intérêt, à tourner tous mes désirs vers le ciel ; d'avoir souhaité d'être plaint, de m'être plaint moi-même, quand j'ai fait de temps en temps quelques pas chancelants vers la réforme et la piété ; d'avoir souffert avec complaisance que les hommes fissent des réflexions sur ma jeunesse, de leur en avoir suggéré sur la sensibilité de mon cœur ; d'avoir cherché des témoins de l'extrême violence que je me faisais à moi-même, mendiant des admirateurs de mon courage, et, pour une occasion si peu importante, appelé l'orgueil au secours de la vertu. C'en est fait : biens terrestres, couronnes de fleurs presque entièrement fanées, aujourd'hui que les ombres du tombeau achèvent d'obscurcir à mes yeux votre éclat... vole, je m'arrache à vous sans retour ; et, en vous quittant, je ne vous ferai pas l'honneur de vous arroser de mes larmes.

Ah ! chrétiens (pour rendre sensibles dans un exemple frappant ces puissants secours que nous offre la pensée de la mort pour arriver presque sans effort au détachement universel, à la parfaite liberté de cœur), qu'il fut ébloui, cet ambassadeur d'un roi barbare dont nous parle l'histoire ecclésiastique, qu'il fut charmé de la magnificence de l'ancienne Rome, de la somptuosité de ses édifices, de l'immensité de ses richesses, du luxe et de l'aisance de ses habitants, de la facilité qu'il trouvait parmi eux à se procurer toute sorte de plaisirs ! Comment pourra-t-il se résoudre à abandonner un séjour si délicieux, pour rentrer dans ses forêts, où l'attendait le monarque à demi sauvage qui l'avait envoyé vers les maîtres du monde ? Pour s'élever ainsi au-dessus de lui-même, échapper aux chaînes invisibles dont tant de beautés commencent à captiver son cœur, triompher du péril également honteux et pressant de trahir l'honneur de son ministère et les intérêts de son souverain, encore une fois, qu'il lui faudra livrer de combats à sa faiblesse ! et que le succès de ces combats est douteux, si la réflexion dont nous nous occupons ici ne vient décider généreusement son âme flottante entre les attraits de la villa

étrangère et les droits de la patrie !... Elle se présente à propos, cette réflexion victorieuse de tous les prestiges : il demande, d'un ton que semble justifier l'excès de sa surprise et de son enchantement, si les habitants de la ville superbe qu'il admire joignent à leurs autres privilèges celui de l'immortalité ? Et dès le moment qu'on lui a fait entendre que la question est insultante ou puérile, et que sans doute on meurt à Rome comme partout ailleurs : C'en est assez, répond-il ; je ne crains plus de manquer à mon devoir, et il m'en coûtera même assez peu pour y être fidèle. Je retourne vers mon prince, sans délai comme sans murmure. Rome, asile brillant et pompeux, mais ouvert à la mort, tu ne règnes plus dans mon cœur : un seul mot vient de te ravir tous les charmes, et de me rendre ma liberté : *Satis est, siquidem didici etiam illic homines mori.*

Ce même mot trouverait-il plus d'obstacles, mes frères, à nous affranchir, à faire tomber les liens qui nous attachent à la terre de notre exil ? Ou même n'aurait-il point encore la vertu de nous faciliter la mortification de la chair, à la faveur des réflexions qu'il nous fait naître sur le sort triste et humiliant que la mort réserve à ce corps si cher, et si peu digne de l'être ?

II. Avouons-le, Messieurs, et surtout Mesdames : ce qui malgré la multitude de nos iniquités, si dignes d'un châtement sévère, nous détourne de les venger sur cette chair, qui en a été l'instrument ou le principe ; ce qui nous engage même à la ménager malgré ses révoltes, à la flatter malgré ses trahisons ; c'est moins quelquefois l'aversion naturelle que nous avons pour la douleur, que l'insupportable idée d'une prétendue beauté flétrie par les rigueurs de la pénitence ; moins l'excessive sensibilité de notre âme, qu'une tendresse aveugle pour notre corps, qui nous paraît en effet la mériter parce que nous ne l'envisageons, si je puis m'exprimer ainsi, qu'au flambeau de la vie. Faites disparaître, mes frères, ce flambeau trompeur, et mettant à sa place celui de la mort, venez voir à cette lumière plus sûre, quoique plus sombre, si ce corps si tendrement aimé mérite réellement les sentiments que vous avez pour lui : *Veni et vide.* (Joan., XI.)

Voyez-le d'abord étendu sur le lit de sa dernière douleur, et près de succomber sous l'effort d'une cruelle maladie, couvert d'une sueur mortelle, défigurée par une maigreur extrême, agité par des convulsions affreuses, et effrayant déjà les yeux par les premiers traits de la mort, qui semble y avoir ébauché son image : *Veni et vide.* Voyez ensuite comment, au moment que votre âme l'abandonne, la pâleur et la difformité s'en emparent tout à fait ; considérez ces joues livides, cette bouche entr'ouverte, ces yeux éteints, ces traits rapprochés, confondus, effacés : *Veni et vide.* Suivez-le, si vous l'osez, jusqu'au tombeau ; et après avoir donné aux vers quelques jours pour exercer leurs ravages, contemplez-en l'effet épouvantable

dans un horrible amas de corruption et d'ordures : *Veni et vide.*

Est-ce donc là cette Jézabel si délicate et si parée ? *Hæcine est illa Jezabel ?* (IV Reg., IX.) Est-ce là ce corps, objet de tant de soins et de tant de complaisances ; ce visage où brillait la santé, où résidaient les grâces, où triomphait la beauté ? *Hæcine est ?* Qu'en pensez-vous, mes frères ? Un cadavre si hideux méritait-il qu'on lui épargnât avec tant de scrupuleuses précautions les plus légères incommodités, qu'on lui procurât à si grands frais tout ce qui pouvait le satisfaire, qu'on l'ornât comme un autel, et qu'on le chérît comme une idole ? Devait-on se mettre fort en peine de couronner de fleurs un germe de pourriture, et de distiller les parfums sur l'héritage des vers ? Plutôt que d'enterrer leur proie, fallait-il, sans délibérer, désobéir à l'Eglise, la scandaliser plutôt que d'amaigrir leur victime ? En un mot, était-ce une loi si rigoureuse, que celle qui vous ordonnait de mépriser de la boue, et de haïr un monstre ? Non, sans doute ; mais pour sentir en effet le peu de rigueur de cette loi, il aurait fallu (ce que vous vous êtes bien gardés de faire), il aurait fallu considérer ce corps dans l'état où la mort ne tardera pas à le réduire ; comme il suffirait, pour lever tous les obstacles qui s'opposent dans vous à la pratique fervente et animée des bonnes œuvres, de réfléchir de temps en temps sur l'état où cette même mort réduira bientôt votre âme.

III. Et ici, Messieurs, effacez de votre mémoire ces idées de corruption, de dissolution, d'une espèce d'anéantissement à quoi nous avons vu le corps condamné. Non, esprit dégagé de la matière, et souffle inaltérable de la bouche du Dieu vivant, cette loi humiliante n'est point faite pour toi. En vain souhaiterais-tu quelquefois, pour te livrer plus tranquillement à de douces erreurs, t'évaporer avec le dernier soupir, ou te perdre dans la poussière du tombeau : en vain, par une lâcheté aussi honteuse que criminelle, envies-tu à ton corps la pourriture qui le rendra insensible ; en vain réussis-tu quelquefois à te persuader confusément, avec les impies dont parle Salomon, que la mort des hommes n'est pas différente de celle des animaux dépourvus d'intelligence et de liberté : ta raison, ton sentiment intérieur, l'intérêt que tu prends au siècle à venir, l'immensité de tes désirs, le consentement de tous les âges et de tous les peuples, la sagesse et la justice de ton Dieu, les principes d'une religion démontrée par une évidence de fait incontestable ; tout te crie que ce malheureux désir ne peut être accompli, que tu es sorti du néant pour toujours, et que, comme autrefois, le Seigneur Dieu défendit à Satan d'étendre jusqu'à l'âme de Job les ravages qu'il lui permettait de faire dans ses biens et dans son corps : *Verumtamen animam ejus serva* (Job. II), ainsi il a soustrait cette principale partie de nous-mêmes aux coups de la mort, à laquelle il a abandonné tout le reste.

Elle le respectera donc, en effet, quant à toute espèce de destruction, ce souffle immortel; et quel changement opérera-t-elle dans lui? Nul autre, mes frères, que de l'introduire dans le sein de l'éternité, heureuse ou malheureuse; point de milieu, indubitablement l'une des deux. Mais dans cette seule réflexion, quelle force pour anéantir les vains prétextes dont s'appuie notre lâcheté au service de Dieu; pour nous élever au-dessus de toutes les difficultés dont les voies de la perfection chrétienne sont embarrassées; pour nous faire pratiquer avec allégresse tous les exercices de la piété la plus courageuse, et entasser, si je puis parler ainsi, bonnes œuvres sur bonnes œuvres et mérites sur mérites, comme nous avons mis faiblesses sur faiblesses et iniquités sur iniquités!

Ah! mes frères, ce n'est que dans la supposition chimérique d'un terme marqué à la durée des récompenses et des châtimens qui suivent la mort, ou dans l'hypothèse insensée d'un retour à la vie, accordé pour recommencer ici-bas de nouvelles destinées, qu'il serait peut-être un peu permis de s'effrayer des difficultés de la ferveur, qu'on pourrait être tenté d'omettre quelque précaution, de hasarder quelque négligence dans ce qui concerne le salut. Mais puisque le temps finit pour nous avec la vie présente, et que le bon ou le mauvais usage que nous en aurons fait entraîne après lui des suites éternelles, tous les dégoûts doivent disparaître devant un si impérieux motif, toutes les répugnances céder, et céder sans peine à l'indispensable nécessité.

Car enfin, doit se dire chacun de nous à soi-même, si c'est dans la malheureuse éternité qu'il m'arrive d'être précipité au sortir de la vie, quelle consolation trouvera mon malheur dans les molles douceurs, dans les lâches délicatesses que j'aurai su allier avec ma prétendue réforme? Que me servira d'avoir dérobé au glaive de la pénitence certaines passions chéries, certains vices favoris, dont elle exigeait le sacrifice? Ou plutôt ce souvenir cruel de n'en avoir pas assez fait de peur d'en trop faire, ne sera-t-il pas la matière de mes regrets éternels? Et si au contraire, à ce dernier moment, l'éternité bienheureuse est mon partage, quelle altération souffrira ma félicité de ces pénibles efforts que j'aurai faits pour m'en assurer la possession, de ces victoires multipliées que j'aurai remportées sur moi-même, de cette sainte avidité avec laquelle j'aurai enrichi ma couronne? Ou plutôt, ce sage parti que j'aurai pris d'en faire peut-être un peu plus qu'au jugement du monde il n'en fallait précisément, de crainte de n'en pas faire assez, ne sera-t-il pas éternellement le sujet de mes plus douces complaisances? En un mot, si je réussis dans l'entreprise de l'éternité, tout n'est-il pas gagné pour moi? Tout n'est-il pas perdu, si j'y échoue?

Tout gagner ou tout perdre, et cela pour toujours! paroles qui ont peuplé les déserts de généreux pénitents, et porté sur les écha-

fauds des millions de martyrs; qui ont embelli aux yeux des premiers les solitudes les plus sauvages, et rendu supportables aux seconds les plus intolérables supplices. Je n'entreprendrai point, mes frères, de les approfondir, ces paroles dont le développement me mènerait trop loin, dans un jour où je ne sais que trop qu'il convient de ménager votre faiblesse: je les abandonne à vos réflexions avec bien d'autres conséquences de la pensée de la mort, toutes véritablement propres à faciliter le détachement, la mortification et la ferveur, -c'est-à-dire à adoucir la pratique de la pénitence, pour vous montrer maintenant combien la pratique de la pénitence, à son tour, est capable d'adoucir la pensée de la mort. C'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Ce qu'il nous faudra laisser sur la terre, éprouver dans notre chair, craindre pour notre âme; séparation de l'une, espèce de destruction de l'autre, irrévocable décision du sort de la troisième; ou, comme parle saint Grégoire: *Amissio mundi, dissolutio corporis, ingressus æternitatis*: trois idées inséparables de la pensée de la mort, et qui conspirent à la rendre bien affligeante, dites-vous; pour qui, mes frères? pour un pécheur chargé de liens, aveuglé d'amour-propre, tout couvert de crimes? Ah! j'en conviens sans peine: mais aux yeux d'un chrétien pénitent, je soutiens que les traits hideux qui forment cette triple image sont bien adoucis par l'esprit de détachement, de haine de soi-même, de ferveur, dont il compose sa pénitence.

I. Et d'abord la mort le séparera du monde, premier objet que la pensée de ce dernier moment rappelle à son souvenir: mais qu'est-ce que le monde à ses yeux? Le théâtre du péché qu'il abhorre, un champ de bataille ou des insectes turbulents et audacieux se font la guerre les uns aux autres, et la déclarent à leur commun maître; un camp de sédition qui n'écoutez plus la voix de leur souverain, et font passer jusqu'à son trône celle de leurs blasphèmes; un asile de profanateurs qui souillent les regards de la Divinité, d'ingrats qui abusent de ses dons, d'insolents qui bravent ses foudres; un temple d'idoles, où l'impureté, l'ambition, la vengeance, reçoivent les hommages pressés d'une foule de sacrificateurs, qu'elles comptent tôt ou tard au nombre de leurs victimes. Ah! se dit-il à lui-même, à peu près dans les termes qu'employait Tertulien pour consoler d'illustres confesseurs de la foi, condamnés à passer le reste de leurs jours dans les ténèbres d'une obscure prison: il est vrai que tu seras bientôt privé de la lumière du soleil, du spectacle de la nature, des charmes de la société; mais aussi tu n'auras plus la douleur de voir des crimes consacrés, des passions divinisées, des monstres adorés. *Non videbis deos alienos*. Tes yeux n'apercevront plus leurs horribles images brillantes et parées: *Non*

in agnibus eorum incurres. Tu ne te trouveras plus mêlé malgré toi dans la pompe des fêtes d'un siècle tout profane : *Non solennes nationum dies ipsa communicatione participabis.* L'air que tu respireras ne sera plus infecté par d'abominables sacrifices, ni tes oreilles blessées par d'impudiques acclamations : *Non nidoribus spurcis verberaberis, non clamoribus spectaculorum.*

La mort le séparera du monde : mais qu'est-ce que le monde à ses yeux ? Le théâtre du péché qu'il regrette ; un sanctuaire qu'il a eu le malheur de profaner lui-même autrefois par son impiété ; un calvaire où il a renouvelé d'odieux attentats ; une terre où il a semé la discorde, l'iniquité, les scandales. Là, l'amour du plaisir triompha de mon innocence ; ici l'intérêt me fit trahir la justice ; plus loin la médisance souilla ma bouche ; ailleurs la colère et le ressentiment empoisonnèrent mon cœur : tout ce que j'aperçois me reproche des infidélités. Ah ! périssent à jamais pour moi le soleil que j'ai fait luire à mes crimes, les ombres dont j'ai enveloppé mes forfaits, la terre en qui j'ai mis ma confiance, les hommes à qui j'ai mieux aimé plaire qu'à Dieu, toutes ces créatures enfin dans lesquelles je ne l'ai pas toujours aimé, par lesquelles je ne l'ai pas toujours servi, avec lesquelles je l'ai trop souvent offensé ! Qu'elles soient à jamais anéanties par rapport à moi, et qu'elles fuient aussi loin de mes regards, qu'elles sont pour la plupart déjà loin de mon cœur !

La mort le séparera du monde : mais qu'est-ce que le monde à ses yeux ? Le théâtre du péché qu'il redoute ; une mer couverte d'écueils où sa vertu peut encore se briser ; un chemin glissant, où ses pas peuvent encore chanceler ; un terrain coupé de précipices, où il peut encore se perdre sans ressource et s'abîmer ; un lieu de tentations continuelles, où le crime s'insinue dans le cœur par tous les organes des sens, où il se déguise en mille manières pour le surprendre, où il emploie toutes sortes d'armes pour le vaincre, où tout conspire à aveugler les esprits les plus clairvoyants et à ébranler les âmes les plus fermes, jusque-là que l'amitié la plus pure y peut dégénérer en corruption, que la modestie même y allume souvent la passion, et que l'orgueil y naît du sein de toutes les vertus. Ah ! ce sera plutôt avec joie qu'avec regret qu'il échappera à tant de dangers ; et l'arrêt qui le bannira pour toujours d'un séjour si funeste, ne lui fera perdre que des pièges et des embûches.

La mort le séparera du monde : mais qu'est-ce que le monde à ses yeux ? Le théâtre du péché qu'il expie, et par conséquent un stérile désert qui ne produit plus pour lui de fleurs, qu'il arrose sans cesse de ses larmes, qu'il fait continuellement retentir de ses soupirs ; une triste demeure où il y a longtemps qu'il se prive des plus légitimes douceurs, qu'il s'est interdit les plus innocents plaisirs ; où il n'est occupé qu'à réprimer ses penchants, qu'à contrarier ses goûts, qu'à punir ses anciens désordres. Ah ! le

moment qui détruira pour lui le monde ne fera, pour parler ainsi, que renverser l'échafaud de son supplice. Pourrait-il soupirer après la prolongation de ses peines, et redouter la fin de son martyre ? Il n'est pas naturel de se le persuader, mes frères ; et voilà comment l'esprit de détachement que lui inspire la pénitence adoucit à ses yeux le premier des tristes rapports sous lesquels la pensée de la mort a coutume de se présenter.

II. Mais cette séparation du monde n'est pas, sans doute, le plus terrible des coups que la mort lui fera sentir. Elle le menace de plus, toutes les fois qu'il l'envisage, de rompre avec effort les liens qui l'attachent à son corps, et de plonger ensuite ce corps dans le plus profond abîme de l'opprobre et de la confusion. Or est-il probable, direz-vous, qu'il puisse regarder sans quelque frémissement, ou même sans la plus vive horreur, la dégradation également douloureuse et humiliante de ce compagnon fidèle, associé depuis si longtemps à son sort ? Dites, dites plutôt, mes frères, si vous voulez entrer dans ses sentiments et parler son langage, la juste punition de ce cruel ennemi depuis si longtemps acharné à sa perte. Ah ! bien loin de le plaindre sous les coups de la douleur, ou de n'oser le suivre dans le sein de la corruption, il voit d'un œil sec et tranquille cet orgueilleux *Dagon* rendre hommage par sa chute à la grandeur de Dieu, et, par la dispersion de ses membres brisés, servir de trophée à sa justice. Non, il n'est point tenté de dire, avec le Philistin désolé, que la main du Seigneur est trop dure contre ce qui fut autrefois son idole : *Dura est manus Domini adversus deum nostrum* (1 Reg., V) ; il la trouve, cette main, seulement équitable.

Que dis-je ? Animé d'un ressentiment non moins vif que légitime contre ce corps de péché, il jouit par avance de la rigueur de son supplice et de toute la profondeur de ses humiliations. Il parcourt avec une secrète complaisance les différents degrés de sa future misère, depuis les agitations convulsives d'une laborieuse agonie jusqu'à la pâleur de la mort, jusqu'à l'infection du tombeau, jusqu'aux ravages des plus hideux insectes, jusqu'à cette poussière informe, dernier terme de ses avilissements. Peu s'en faut qu'il ne triomphe de son infortune et qu'il n'insulte à sa disgrâce, en le voyant si près du néant où l'a conduit son indocile orgueil. Un temps viendra donc, s'écrie-t-il, que je serai pleinement vengé d'un traître. Hélas ! tandis que je suis uni à cet associé perfide et toujours malgré moi trop chéri, en vain m'efforce-je de l'affaiblir par les veilles, de l'abattre par les jeûnes, de le déchirer par de sanglantes austérités ; je m'aperçois que l'artificieux rebelle corrompt souvent ma droiture, qu'il entretient une secrète intelligence avec ma faiblesse, qu'il a mis dans ses intérêts le plus grand protecteur qu'il puisse avoir auprès de moi, l'amour de moi-même ; et d'ailleurs, quand

j'aurais le courage de lui faire éprouver toutes les rigueurs qu'ont employées contre leur chair les plus célèbres pénitents, je sens qu'il ne serait qu'à demi puni, et que, conservant toujours dans lui-même les principes de la vie, il serait moins un objet d'horreur que de pitié pour la plupart des spectateurs. Mort, impitoyable mort, c'est toi qui assouviras toute l'étendue de ma vengeance, par la décomposition totale, par l'entière destruction de la victime. Ah ! que d'autres, dans les délires du plus extravagant amour-propre, regrettent que leur corps n'ait pas été condamné à périr comme une fleur, qui ne révolte point les yeux par ses couleurs ternies, et qui plaît même quelquefois encore par un reste d'esprits délicieux qu'elle exhale ; ou que, prenant conseil d'une vanité poussée jusqu'au delà des bornes de la vie, ils ordonnent en mourant que des suc précieux défendent pendant quelques années leurs dépouilles froides et insensibles des approches de la corruption : pour moi, je consens de bon cœur que les vers s'emparent sans obstacle de leur proie. Non, que rien ne frustre les droits que le péché leur a donnés sur moi, et qu'introduite librement dans ma chair et dans mes os, la pourriture règne partout où le crime a triomphé : *Ingrediatnr putredo in ossibus meis, et subter me scateat.* (Habac. III.)

Je sais, mes frères, que ces espèces de transports d'une sainte haine contre soi-même peuvent vous paraître chimériques, et que, bien loin d'en sentir de pareils, de vous occuper avec une sorte de plaisir des cruelles et honteuses révolutions que la mort causera dans votre chair, vous avez peine à pardonner aux prédicateurs les vives peintures qu'ils se hasardent quelquefois d'en faire ; mais il n'en est pas moins vrai que cette haine nous est commandée en termes exprès par le Fils de Dieu ; que c'est une des premières impressions qu'éprouvent d'ordinaire les pécheurs sincèrement convertis ; et que, quand ce sentiment est réel dans eux, il doit y produire des effets à peu près semblables à ceux que je vous ai représentés. Que si, malgré cela, ces effets vous semblent encore n'avoir presque jamais lieu parmi les chrétiens, vous n'en pouvez conclure autre chose, sinon que parmi les chrétiens la vraie pénitence est fort rare ; et, par une suite nécessaire, sont très-communes et très-vives les terreurs que doit leur inspirer la pensée de la mort, non plus précisément en égard à la destruction passagère de leur corps, mais surtout par rapport à l'éternelle destinée de leur âme.

III. Mais quoi ! direz-vous peut-être, le chrétien pénitent dont je viens de vous peindre le calme héroïque au milieu des débris de tout ce qui l'environne et d'une partie de lui-même, pourrait-il donc, lorsqu'il pense à la mort, être tout à fait exempt de ces frayeurs relatives à la décision de son éternité ? Je n'ai garde de le penser, Messieurs ; mais je prétends qu'il trouve dans lui-même de quoi les balancer, et même en grande

partie de quoi les bannir. Car, remarquez, s'il vous plaît, que je ne parle point ici d'un pénitent lâche, mais fervent, et par conséquent enrichi des mérites de la ferveur, et animé des sentiments de la ferveur. Or, quo doivent faire naître dans son cœur et ces mérites et ces sentiments, sinon des espérances et des désirs également propres à exclure du moins l'excès de ces cruelles alarmes ?

Et d'abord, espérances fondées sur ses mérites. Non, ne croyez pas, mes frères, que l'humilité qui les lui fait rapporter, ces mérites, à Dieu comme à leur source, lui en laisse ignorer la réalité, et que, si tout l'empêche d'en concevoir un téméraire orgueil, rien lui défende d'y établir une raisonnable confiance. Que dis-je ? Il ne lui est pas libre de ne pas sentir cette douce impression, fruit naturel de la vertu ; et lors même qu'il applique son esprit aux justes sujets qu'il a de craindre toujours, il entend au milieu de lui-même une voix secrète, mais distincte, qui l'avertit d'espérer encore davantage ; qui lui dit qu'après ce que, par la miséricorde de Dieu, il a fait et ne cesse point de faire pour lui depuis sa conversion, ce Dieu, si redoutable au moment qu'on franchit les portes éternelles, daignera en sa faveur adoucir son visage sévère, et, comme autrefois Assuérus à Esther, lui tendre son sceptre en signe de paix et de protection.

Dans cette délicieuse pensée, il n'attend pas que la maladie l'étende en effet sur l'autel de son dernier sacrifice : il s'y place en esprit lui-même ; et dans ce point de vue dont les autres hommes reculent avec tant de soin, les horreurs, il anticipe ses plaisirs. C'en est donc fait, se dit-il à lui-même, je suis au bout de la carrière. Elle a été laborieuse, j'en conviens : il m'a fallu faire de grands efforts, surmonter de puissants obstacles, soutenir de rudes combats ; mais enfin le temps du travail est passé, et voici arrivé celui de la récompense. Je vais, après les fatigues de la guerre, me délasser au sein de la paix, moissonner dans la joie ce que j'ai semé dans les larmes, voir de mes yeux ce que j'ai cru avec tant de peine, posséder sans crainte ce que j'ai espéré avec tant d'inquiétude, aimer Dieu parfaitement, délicieusement et pour toujours. Vous aimer ainsi, Seigneur ! A ces mots il n'est plus maître de ses désirs.... Souhaits ardents, demandes réitérées de Jacob d'être conduit à son fils Joseph, impatiences vives et inconsolables d'Absalon de jouir de la présence de David son père, vous n'êtes que des images faibles et imparfaites de l'empressement qu'il a de voir tomber la barrière qui le sépare de son Dieu. Pour se former quelque idée de ces impétueux désirs, il faut recourir aux mouvements saintement passionnés que respire le livre des Cantiques.

Du moins a-t-on vu tel pénitent (et c'est saint Jérôme) ne trouver que dans ce poème sacré des termes assez vifs et assez tendres pour exprimer ses ardeurs pour la mort ; lui dire, tantôt dans le langage de l'époux :

Pourquoi vous dérobez-vous à mes yeux ? Venez, ô mon épouse, ô ma sœur ! vous êtes environnée de ténèbres ; mais le privilège que vous avez de conduire à la vraie lumière vous embellit parfaitement à mes yeux : *Veni, soror mea, sponsa; nigra es, sed formosa* (*Cant.*, I) ; tantôt la conjurer, dans le langage de l'épouse, de lui être plus propice que la vie, en lui découvrant la retraite de son bien-aimé, le lieu qu'il a choisi pour son éternel repos : *Indica mihi quem diligit anima mea, ostende mihi ubi cubat Christus meus.* (*Ibid.*)

Que ne pourrais-je point ajouter des Bernard et des François, des Ignace et des Thérèse, de plusieurs autres saints blanchis dans les travaux de la pénitence, aux yeux de qui le dernier moment s'est beaucoup moins offert comme un jour d'exil et de privation, de douleur et de destruction, de terreurs et de dangers, que comme le jour de leur affranchissement, de leur vengeance et de leur triomphe ?

Ah ! mes frères, pour conclure ce discours par où je l'ai commencé, et même pour en rassembler toute la substance en un petit nombre de mots énergiques ; faites pénitence ; et si sa pratique vous rebute, envisagez la mort ; envisagez la mort ; et si ses traits vous effarouchent, faites pénitence. Je ne sais point d'autre remède contre ces deux espèces de poisons, que le mélange de l'un avec l'autre ; le secret est sûr, il est infaillible. Si vous en doutez, faites-en l'essai, dans ces jours particulièrement consacrés aux réflexions sérieuses et aux salutaires rigueurs ; continuez-en l'usage pendant tout le reste de votre vie ; et vous en éprouverez les suites heureuses dans le temps et dans la bienheureuse éternité que je vous souhaite, etc. Ainsi soit-il.

SERMON IV.

Pour la fête de l'Annonciation.

ÉLOGE DE LA SAINTE HUMANITÉ DE JÉSUS-CHRIST.

Verbum caro factum est, et habitavit in nobis. (*Joan.*, I.)

Le Verbe s'est fait chair, (1), et il a habité parmi nous.

Ce fut après quatre mille ans d'erreurs et de crimes, que parut enfin le Créateur sous les traits de son ouvrage, et que l'homme dans un homme put adorer son Dieu. Siècle heureux, nation chérie, à qui fut réservé le privilège de le voir, ce Verbe incarné ! Pour nous, moins favorisés, nous ne pouvons prétendre qu'au bonheur de le connaître. Négligerons-nous encore cette ressource précieuse ? Il ne tiendra pas à moi que vous n'en fassiez usage, mes frères ; et, si je ne puis aujourd'hui, comme Jean-Baptiste, vous montrer la personne même de Jésus-Christ, j'essaierai du moins de vous donner une idée de ce Sauveur adorable, d'en tracer une image, un portrait qui, sans frapper vos yeux, s'imprime profondément dans vos esprits et dans vos cœurs.

Mais comment un faible mortel pourra-t-il peindre un Dieu ? Quelle main pourra former des dessins assez justes et assez nobles pour caractériser d'une manière un peu ressemblante la splendeur de la gloire du Père et la figure de sa substance ? Nul être créé, sans doute : aussi n'est-ce point par ce côté trop éblouissant que j'envisagerai communément mon objet. Je ne vous dirai point, ou je ne vous dirai que rarement : Voilà le Dieu, le voilà *Deus*, *ecce Deus* ! Plus modeste, et peut-être encore trop hardi, je me contenterai le plus souvent de vous dire : Voilà l'homme, *ecce homo* (*Joan.*, XIX) : et quel homme encore ? le plus grand des hommes tout à la fois, mes frères, et le plus aimable ; l'homme le plus digne de tous nos respects et de toute notre tendresse ; l'homme dont nous ne pouvons trop nous honorer, ni trop nous applaudir ; ou, si vous voulez encore quelque chose de plus précis, l'homme sans contestation supérieur à l'humanité : *Homo supra hominem* ; l'homme sans réserve dévoué à l'humanité, *Homo pro homine* ; Jésus au-dessus de l'homme, et tout entier pour l'homme : deux paroles de saint Bernard que je vais développer à la gloire de Jésus-Christ, après que nous aurons sollicité la protection de sa Mère. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quels hommes font valoir au-dessus des autres hommes des titres qui les en distinguent avec avantage ? J'aperçois les rois qui étalent leur grandeur, les sages qui font briller leurs lumières, les héros (et j'entends par ce mot, les âmes affranchies des faiblesses vulgaires) qui déploient leurs vertus, les conquérants qui vantent leurs succès et leurs triomphes... Disparaissez en présence du fils de Marie, monarques, sages, héros, conquérants : il efface et vos grandeurs, et vos lumières, et vos vertus, et vos victoires ; incomparablement plus élevé au-dessus de vous à chacun de ces titres, que vous ne l'êtes au-dessus du reste des humains : *Homo supra hominem*.

I. En effet, qu'est-ce que la grandeur des rois, que le résultat, pour ainsi parler, d'une naissance illustre, d'une place éminente, et d'une vaste puissance ?

Or, pour ne rien dire ici de l'ineffable génération du Verbe éternel, sur laquelle les prophètes mêmes n'osent porter les yeux ; sans pénétrer, par une audace qu'ils ne se sont pas crue permise, dans ces immortelles splendeurs où le Père adorable, tout grand et tout bon, par la contemplation de sa divine essence, engendre nécessairement une image semblable à lui-même ; sans, dis-je, prendre notre vol si haut, et pour nous rabattre, selon le plan que nous nous sommes tracé, sur la génération temporelle du Christ, que nous envisageons dans ce discours principalement comme un homme, mais le plus grand des hommes ; quel maître de la

(1) Principal objet de la fête de ce jour.

terre, quel dominateur des peuples remonta jamais à la source des êtres par une suite d'ancêtres et plus nombreux et plus illustres, et plus incontestables que l'auteur de la foi des chrétiens, fut en droit de présenter à ces yeux qu'éblouit une chaîne brillante d'aïeux distingués, une si belle origine? Qui put jamais se vanter, comme lui, d'avoir recueilli dans sa personne, après quatre mille ans, le droit d'aïnesse de la première famille de l'univers; d'avoir reçu la plus pure partie du sang de celui qui fut, sans contredit, le plus ancien souverain du monde, ainsi que le plus absolu; et surtout, de l'avoir immédiatement puisé, ce sang auguste, dans le sein d'une Vierge; chef-d'œuvre tout à la fois de la grâce et de la nature?

Ne nous bornons pas à ce trait, assez éclatant néanmoins pour nous dispenser d'en ajouter d'autres. Quel monarque de plus eut jamais, comme Jésus-Christ, la gloire d'intéresser tout l'univers à sa naissance, pendant une longue suite de jours et d'années dont elle fut précédée? Je dis la gloire d'intéresser à sa naissance tout l'univers: car si vous y faites attention, mes frères, tout dans le cours de tant de siècles se rapporte à lui; tout le signifie ou le prépare, tout le désire ou l'annonce. Il est le terme où tout aspire; le centre où tout se réunit; la vérité des ombres, la réalité des figures; la solution de tous les nœuds, la clef de tous les mystères; l'objet de tous les temps, l'ouvrage de tous les siècles.

C'est pour lui qu'Abraham voyage, que Jacob se fixe, que Moïse publie des lois, que Josué rend des combats, que David règne, que Salomon brille. C'est lui qu'on entrevoit, s'offrant à la mort sur le bûcher d'Isaac, livré dans la personne de Joseph, sacrifié dans l'immolation de l'Agneau pascal, guérissant les plaies du péché sous la figure du serpent d'airain, ressuscité dans la délivrance de Jonas, enlevé au ciel dans le ravissement d'Elie; lui que dès le commencement promet le Créateur, que montrent de loin les prophètes, après lequel d'âge en âge soupirent les patriarches; dans qui Job, l'incirconcis Job espère; que, sans espérer en lui, tout l'Orient connaît d'avance; que, sans le connaître encore, tout l'Occident pressent déjà. Pour lui la Grèce enfante des philosophes, l'Italie forme des conquérants. L'une lui prépare les esprits; l'autre lui dresse un vaste et brillant théâtre. C'est pour lui qu'Athènes pense, et que Rome triomphe.

Quel pompeux début dans la nature que le sien, mes frères! et quelle place, quel rang va-t-il occuper dans cet univers, qui le reçoit avec de si majestueux préparatifs! Ce n'est point au trône fragile d'une nation particulière qu'il est appelé; c'est à l'empire éternel de tous les peuples. Premier né des hommes, il sera leur chef; et à ses grandes destinées tiendra le sort de tous ses frères. En vain d'orgueilleux mortels sembleront être ses maîtres; c'est lui qui, en qualité de libérateur, brisera les chaînes qui les ren-

dent esclaves. Il réconciliera, comme médiateur, le ciel et la terre; il fournira, comme Sauveur, la rançon des souverains auxquels il paiera tribut; il veillera, comme pasteur, sur la conduite de ceux qui croiront avoir à répondre de lui, et il changera par rapport à eux, à la fin des siècles, toutes ces qualités en celle de leur souverain juge.

Que dis-je? Il n'attendra pas jusque-là à leur faire connaître sa prééminence sur eux; il la manifestera par les traits d'une puissance à laquelle ils n'auront rien à comparer, parce qu'ainsi que la leur, ce ne sera pas seulement par les hommes qu'elle s'exercera, et qu'elle ne s'étendra pas seulement sur les hommes: arbitre de tout ce qui existe, il la fera respecter de tous les êtres. Déjà partout où il porte ses pas, je vois la nature docile ne reconnaître de lois que celles qu'il lui impose, le merveilleux des fables se réaliser en quelque sorte, et les prodiges multipliés rentrer presque dans l'ordre des événements ordinaires. Ici, des yeux condamnés aux ténèbres s'ouvrent pour la première fois à la douce lumière; là, le muet articule des sons dont l'oreille du sourd est frappée; plus loin, le boiteux s'élance comme le cerf des montagnes. Au son de sa voix puissante l'infirmité disparaît, le démon précipite sa fuite, le tombeau lâche sa proie.

Ce qui me surprend encore davantage, c'est que les temps les plus marqués par ses humiliations n'exclurent point l'exercice de cette puissance. Elle brillera sur sa crèche, elle éclatera sur sa croix; une étoile annoncera sa naissance, le soleil pleurera sa mort; son berceau sera glorieux, son sépulcre mille fois plus glorieux encore. Dans ce centre odieux de la faiblesse des monarques, c'est là surtout qu'il déploiera sa force, qu'il montrera son pouvoir; l'un et l'autre prouvés par une foule d'autres merveilles si peu équivoques que, plutôt que d'oser les nier, les restes épars de la nation juive en feront honneur à la prononciation mystérieuse d'un nom inconnu; les philosophes de la cour de Julien, Julien lui-même, à la magie; et qu'enfin elles eussent valu au Christ l'encens et les vœux de Tibère dans le temple commun de tous les dieux, si lui-même n'eût dédaigné le honteux honneur d'une si vile apothéose.

Voilà ce que Jésus-Christ oppose avec avantage à toutes les grandeurs des rois.

II. Ses lumières en matière de dogmes et de religion, de morale et de lois, de connaissance de l'aveur et du secret des cœurs, ne sont pas moins supérieures à tout ce qu'on a jamais admiré dans ces sages célèbres connus sous le nom de philosophes, de législateurs et même de prophètes. Commençons par l'examen de ses dogmes religieux, et d'abord du premier d'entre eux.

Quel Dieu, mes frères, d'après les idées qu'ils en ont puisées, surtout à l'école de Jésus-Christ, que le Dieu qu'adorent les chrétiens! Être singulier, auteur de tous les êtres, et distingué d'eux tous; éternel, mais sans succession de moments; immense, mais

sans composition de parties; intelligent, mais sans multiplicité de pensées; arbitre des destins, scrutateur des consciences; présidant à tout, se suffisant à lui-même; parfaitement libre, souverainement immuable; actif et tranquille, vigilant et heureux; sensible, quoiqu'invulnérable; jaloux, quoiqu'indépendant; vengeur sévère, ainsi que rémunérateur magnifique; étalant tout à la fois les richesses d'une miséricorde infinie et les trésors d'une colère implacable; et (pour achever le prodige) alliant dans une substance réellement une trois personnes véritablement distinctes, qu'on ne peut ni séparer ni confondre. Voilà le Dieu qu'annonce Jésus-Christ, non avec l'incertitude et l'embarras d'un savant qui conjecture, non avec la chaleur et la vivacité d'un philosophe qui dispute, non avec la pompe et l'emphase d'un orateur qui se passionne; mais du ton paisible d'un homme qui jouit de la vérité, et dans ce langage simple dont il ne s'écarte point en parlant des plus grands objets, parce qu'il n'y voit rien qui l'étonne.

Que dirai-je des autres points qu'il nous a révélés, ou dont il nous a développé la connaissance : de ce premier péché, de ce péché d'origine, mystère capital qui en explique tant d'autres, et non moins propre à éclairer la raison qu'à la confondre; de cette réparation exacte de la gloire divine qui devait résulter des souffrances d'un homme et de la dignité d'un Dieu; de cette admirable réconciliation de la justice et de la miséricorde opérée sur la croix; de cette nécessité de la grâce, si peu connue des païens; de cette gratuité de la grâce, si peu goûtée des Juifs; de ce sanglant sacrifice qu'on en doit regarder comme la source; de ces augustes sacrements qu'on en peut appeler les canaux; de cette bassesse de l'homme, incapable de produire de son fond que des vertus stériles; de cette grandeur de l'homme, associé à des mérites infinis; de ces couronnes éternelles, tout à la fois et dans le sens le plus rigoureux, véritablement gratuites et véritablement méritées?

Que dirai-je, surtout, de ce corps de lois parfaites, également éloignées de la dureté stoïque et d'une secrète intelligence avec la corruption du cœur; de cette morale si sensée et si pure, si sublime et si raisonnable; de ces fausses vertus que lui seul a démasquées; de ces vertus nouvelles que nul sage avant lui n'avait connues; de ces vertus anciennes dont il a étendu les rapports et perfectionné l'idée; de cet attachement filial au Père commun de tous les êtres; de cette charité pour les hommes, émanée de l'amour de Dieu même; de cet esprit de sacrifice et de dévouement; de ce goût pour les persécutions et pour les souffrances; de ce trésor promis à la pauvreté volontaire, de ces louanges données à la pureté parfaite; de cet amour des ennemis sincère et sans déguisement; de ce mépris réel et sans affectation de soi-même; du dévouement enfin précis et satisfaisant que nous donne l'Évangile de cette grande question sur la nature du sou-

verain bien, si vainement et si longtemps agitée dans les écoles bruyantes de la sagesse humaine?

Mes frères, maintenant que tant de belles vérités nous sont dévoilées, elles perdent sans doute à nos yeux beaucoup de leur prix; l'habitude nous a familiarisés avec ce qu'elles ont de merveilleux; et il se trouve peut-être des hommes qui se servent d'elles contre elles-mêmes, je veux dire qui composent d'une partie des connaissances qu'ils doivent à la religion de Jésus-Christ, et de quelques réflexions qu'ils n'auraient jamais faites sans elle, une sorte de philosophie qu'ils ont l'insolence de lui opposer. Procédé plein d'injustice autant que d'ingratitude! Non, non : pour bien connaître l'excellence du Christianisme et les vues sublimes de son auteur, il faudrait se transporter dans ces temps de ténèbres, où les esprits des peuples étaient offusqués de sombres nuages, et où les sages, presque aussi aveugles que le vulgaire, se disputaient de faibles lueurs; compter leurs doutes et leurs ignorances, leurs erreurs et leurs contradictions; réunir sous un même point de vue les fables qu'ils appelaient vérités, et les vices qu'ils érigeaient en vertus; et, après s'être donné cet humiliant spectacle, embrasser, s'il est possible, d'un seul coup d'œil tout le plan de la doctrine et de la morale évangéliques, rapprocher les conséquences des principes, saisir la liaison de chacune des parties entre elles : et ce serait alors qu'on ne serait guère moins étonné de cette admirable économie de la religion de Jésus-Christ, que de ces lumières surnaturelles et prophétiques qui lui dévoilaient l'abîme des cœurs et les profondeurs de l'avenir.

N'apportons, si vous le voulez, en preuve de cette pénétration divine, ni cette connaissance intime des plus secrètes pensées des hommes, dont il donna des indices si incontestables à ses apôtres, à ses calomnieux, au perfide qui l'osa trahir; ni ce détail précis, quoique anticipé, de toutes les circonstances de sa mort et de sa nouvelle vie; n'insistons pas même beaucoup sur ce fameux oracle qui dans la ruine de Jérusalem fut le salut de ses disciples; arrêtons-nous à cette prédiction si peu vraisemblable, et néanmoins si promptement et si ponctuellement vérifiée, des prodigieux succès qui devaient suivre la publication de son Évangile. Quoi de plus merveilleux que de le voir au milieu d'une poignée d'artisans qu'il a fixés à sa suite, annoncer avec la plus froide assurance que son royaume est cette plante faible et méprisée qui couvrira de ses rameaux nombreux toute la terre, cet imperceptible ferment qui pénétrera de sa vertu toutes les parties de l'univers; que le temps approche où le prince du siècle doit être banni de son empire, que le règne de l'idolâtrie est sur son déclin, et que bientôt une même bergerie renfermera tous les hommes sous la loi d'un même pasteur? Prophétie singulière, que les apôtres osent répéter d'a-

près lui dans un temps où l'ouvrage, à peine commencé, éprouvait de toutes parts des contradictions en apparence insurmontables. D'où lui venait une sagesse si profonde ? *Unde huic sapientia hæc* (Matth., XIII) ; ce n'était pas sans doute de la source trouble et bourbeuse où les sages du monde puisent la leur ; comme ce ne fut point la chair et le sang qui forma dans lui ce vertueux caractère dont l'éclat pur et sans tache le relève si fort au-dessus de ces âmes fermes et incorruptibles qu'on se plaît à nommer les héros de l'humanité.

III. Et ici, mes frères, quel spectacle ai-je à vous présenter que celui des vertus de Jésus-Christ. Quel homme osera lui reprocher le moindre péché ? disait-il lui-même à ses plus fougueux ennemis ; ajoutons : Quel homme, s'il n'est un juge absolument aveugle en matière de sainteté, n'en reconnaîtra pas dans lui toute la plénitude ?

Quel zèle pour la gloire de son Père ! Ce zèle occupe toutes ses pensées, guide tous ses pas, préside à toutes ses actions. Il est sa nourriture et sa vie ; mais après l'avoir animé et soutenu, il le dévore et le consume. Quelle indifférence pour sa propre gloire ! La retraite, il s'y condamne pendant trente ans ; les éclatants prodiges, il n'en laisse échapper ni à la cour, ni dans sa patrie ; le genre nouveau d'une vie frappante par sa singularité, il l'abandonne à Jean-Baptiste ; les titres d'honneur, il les renvoie à Dieu ; les éloges, il les interdit à la plus juste gratitude ; la couronne, il la refuse ; les calomnies, il ne les réfute que par son silence ; les opprobres, il en est affamé ; la mort la plus infâme, il y vole. Quelle fermeté contre le vice ! il le dévoile dans les pharisiens hypocrites, il l'humilie dans les grands orgueilleux, il ne le flatte point dans ses ambitieux disciples, il le poursuit dans tous ses asiles ; il n'a vécu, il n'est mort que pour le bannir de toute la terre. Quelle condescendance pour les pécheurs ! il se familiarise avec eux, il les écoute, il les console, il cherche les publicains, il attend la Samaritaine, il donne accès aux pécheresses, il se peint dans le bon pasteur et dans le père du prodigue, et il enchérit dans sa conduite sur les traits les plus touchants de ces deux admirables paraboles. Quelle douceur envers ses ennemis ! il va au-devant d'eux, il se livre à eux, il n'éclate point contre eux, il pleure sur eux ; il prie, il souffre, il expire pour eux. Quel retour de sensibilité pour ceux qui s'attachent à sa personne ! Lazare, son ami ; Marthe et Marie, ses hôtes chéries ; Pierre et Jacques, ses confidents ; Jean, son favori ! il connaît donc aussi le prix de l'amitié, mon Sauveur, et son âme toute sainte ne dédaigne pas la vertu des beaux cœurs. Quelle dureté pour lui-même ! l'exil est le partage de son enfance ; le travail des mains, l'occupation de sa jeunesse ; les fonctions du plus pénible ministère remplissent les jours de sa mission ; les nuits sont consacrées à la prière, nul délassement, nul plaisir ; peu de fruit, encore moins de reconnaissance.

Quel mépris des biens de la terre ! il n'y possède ni domaine ni revenus, il ne s'y ménage ni établissement ni ressource, il n'y fait valoir ni prétentions ni espérances : la charité la plus économe a fourni aux besoins indispensables de sa vie : qu'elle prenne encore soin de son tombeau. Quelle égalité d'âme ! les applaudissements n'enflent point son cœur, les contradictions n'ébranlent point son courage ; point d'emportement de joie, point d'excès de tristesse, nul vestige de passion dans toute sa conduite. Quelle gravité, quelle décence dans toutes ses actions ! quelle bonté ! quelle humanité dans tous ses discours !...

Mais surtout quelle grandeur d'âme, quelle élévation de sentiments, quelle constance sans pompe et sans apprêt, sans faste et sans étalage, dans les derniers moments qui terminent une si belle vie ! Sublime de patience ! sublime d'humilité ! sublime de détachement ! sublime de miséricorde ! où suis-je ? quel divin point de vue ! et en général, quel admirable tableau, où l'œil le plus clairvoyant n'aperçoit rien d'inégal, rien de négligé ; où tout se soutient sans l'artifice des contrastes, où tout brille sans le secours des ombres !

Insensés mortels que nous sommes ! On voit des chrétiens naturellement profanes, presque à demi païens, que le nom seul de quelques-uns des héros de la raison humaine, des prétendus saints du paganisme, passionne jusqu'à une sorte de ridicule enthousiasme ; qui ne parlent qu'avec transport des austères Catons et des vertueux Socrates ; qui ne savent point tarir sur le mérite des Antonins et des Marc-Aurèles ; qui vantent les Codrus et les Décus comme d'incomparables modèles des dévouements généreux, et qui n'ont peut-être jamais été frappés des vertus de Jésus-Christ. Est-ce endurcissement, infidélité serrète ? Non : le plus souvent c'est faiblesse, c'est vanité mondaine.

IV. Quoi ! leur faut-il, pour enlever leurs hommages et leur admiration, ce qu'on appelle de grands événements, des conquêtes et des victoires ? Eh ! quel autre que Jésus-Christ est plus en état de leur en présenter ?

Victoires les plus rapides. A peine le chef des saints guerriers qu'il envoie subjuguier le monde a-t-il fait usage du glaive de la parole, que trois mille personnes sont enlevées à la Synagogue. Pierre parle une seconde fois, et cinq mille âmes sont pour lui une seconde conquête. Le Pont et la Galatie, l'Asie et la Bythinie, la Macédoine et Corinthe se soumettent en aussi peu de temps qu'il en faut pour leur porter l'Evangile. Déjà Antioche devient le siège de l'église naissante, et la capitale du nouveau conquérant. Ne nous traite plus d'étrangers, disait le fameux Tertullien, moins de deux siècles après l'Ascension du Sauveur : nous remplissons tout votre empire : *Omnia vestra implemus* ; nous sommes assis sur vos tribunaux ; nous occupons des postes nombreux et honorables dans vos armées : il n'y a que

nos temples où nous ne paraissions pas ; nous vous les avons abandonnés avec leurs victimes et leurs dieux : *Sola vobis temp'la relinquimus.*

Victoires les plus multipliées. L'univers en a été le théâtre, et toutes les nations les unes après les autres ont plié sous l'empire de la croix. La puissance romaine elle-même n'a pu s'en défendre, et le maître du monde a enfin adoré le crucifié. Oui, Messieurs, le maître du monde..... ce peuple si sage, si guerrier, ce peuple législateur, ce peuple roi, comme l'a appelé un de ses panégyristes, *Populum late regem*, il s'est trouvé un homme aux pieds duquel ce peuple prosterné s'est honoré du nom d'esclave. Le Seythe et le Sarmate, le Celte et le Germain ont suivi son exemple, et personne n'a rougi de ses fers.

Victoires les plus durables. Près de dix-huit siècles sont la preuve de la solidité de l'ouvrage dont Jésus-Christ avait jeté les fondements ; et un monde nouveau, réuni, si j'ose ainsi parler, à la monarchie de l'Homme-Dieu, pour réparer les pertes qu'elle avait souffertes dans l'ancien, nous défend de le confondre avec ces vainqueurs impétueux qu'on a si souvent comparés à des torrents, dont le cours passager, bientôt effacé de la terre, laisse à peine quelques légers vestiges dans la mémoire des hommes.

Victoires les plus personnelles. Les apôtres prêchent, l'esprit de Jésus-Christ les inspire ; les martyrs combattent, la vertu de Jésus-Christ les soutient. Lui seul convertit ; c'est lui seul, à proprement parler, qui triomphe.

Victoires les plus difficiles. Ce n'est point ici un de ces violents, et par là même faciles oppresseurs de la liberté publique ; un Alexandre, qui, asservissant les peuples par la force, n'enchaîne réellement que des corps. Les victoires de Jésus-Christ ont pour objet les esprits et les cœurs : il a soumis la raison, fait taire les passions ; par conséquent..... par conséquent imposé silence à la plus tumultueuse partie de l'univers : *Siluit terra in conspectu ejus.* (1 Mach., I.)

Fuyez donc, à l'aspect du lion de Juda, fiers vainqueurs des nations ; fuyez avec eux, non moins humiliés, héros vertueux, sages vantés, rois pieux adorés : *Fugite, abite vehementer* (Jerem., XLIX) ; ou plutôt approchez, et reconnaissez humblement à ses pieds qu'il efface et vos victoires, et vos vertus, et vos lumières, et toutes vos prétendues grandeurs : *Congregamini et vincimini.* (Isa., VIII.)

Or, mes frères, venons maintenant au but que je me suis proposé dans cette première partie, qui est de vous apprendre à estimer votre religion par son fondateur, et, s'il en est besoin, à humilier ceux qui la méprisent. Je m'explique : dans un siècle aussi bizarre que le nôtre, vous trouverez peut-être quelquefois tel mondain, surtout parmi ceux que les privilèges de la jeunesse affranchissent des réflexions et dispensent presque des bienséances, qui, ébloui des divers genres de mérite qu'il lui plaît d'attribuer au chef

dont il suit la bannière dans les routes de l'impiété, affectera en votre présence fort peu d'estime du christianisme, et une très-généreuse compassion pour la simplicité de ceux qui s'en font gloire.....

Sans entrer avec lui dans une controverse bien profonde.... un mot de comparaison, mes frères, entre l'auteur de votre foi et le destructeur de la sienne ; entre Jésus-Christ, le dirai-je, et cet homme, par exemple, son furieux ennemi, frappé depuis peu sous nos yeux par la main d'un Dieu irrité de soixante ans de blasphèmes. Dès les premiers traits du parallèle, il sera difficile que vous n'aperceviez pas sur son visage décroître la confiance et l'orgueil, peu à peu succéder une espèce de modestie, peut-être même éclater malgré lui quelque secret dépit de s'être laissé engager si avant dans les vils sentiers de l'incrédulité, et d'avoir abandonné tant d'honneur pour tant d'infamie.

Du moins, vous aurez justifié aux yeux de toutes les personnes sensées la sagesse de votre choix, et vous vous serez engagés de plus en vous-mêmes à n'en jamais rougir. Mais ce serait peu de vous honorer de Jésus-Christ, si vous n'appreniez à l'aimer ; et c'est le sentiment que je vais tâcher de faire naître dans vos cœurs, en vous représentant cet homme si supérieur à l'humanité : *Homo supra hominem*, comme le grand bienfaiteur de l'humanité : *Homo pro homine.*

C'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

J'appelle l'homme sans réserve dévoué à l'humanité, et par excellence le grand bienfaiteur des hommes, celui qui, les trouvant tout à la fois vils, aveugles, coupables et malheureux, a fait servir sa naissance à leur gloire, sa vie à leur instruction, sa mort à leur justification, son immortalité à leur bonheur : or, Jésus-Christ est cet homme généreux, qui a été formé de notre sang pour nous illustrer, qui a vécu sur la terre pour nous éclairer, qui est mort sur la croix pour nous réconcilier, qui règne dans le ciel pour nous couronner ; et c'est à tous ces titres qu'il prétend à l'hommage de tous les cœurs.

I. Reprenons. Il a été formé de notre sang pour nous illustrer. Esprits purs et immortels, célestes intelligences nées à l'ombre du trône du Tout-Puissant, intrépides guerriers qui formez ses légions redoutables, n'attribuez point à un téméraire orgueil les nobles sentiments que nous inspirent les incroyables bontés de notre commun bienfaiteur. Nous avouons sans peine la supériorité de votre être ; et le poids de notre corps, qui nous fait sans cesse pencher vers la terre, ne nous avertit que trop que la terre est son origine ; mais que l'excès même de notre bassesse vous fasse juger de l'excès de notre élévation, et considérer encore avec plus d'étonnement dans nous un titre qui vous aurait trop honorés vous-mêmes. Mais, de quel titre vais-je vous parler, dont vous ne soyez déjà instruits, et dont vous n'ayez

mi&e fois admiré la grandeur ? Il n'importe ; la reconnaissance aime les détails même superflus, et se figure volontiers qu'on n'a jamais saisi toute l'étendue de son bonheur.

Ecoutez donc, esprits purs et immortels...

Vous connaissez, et sans doute bien plus parfaitement que nous, le Seigneur Dieu des armées, le grand Etre, aux pieds de qui, respectueusement prosternés, vous venez recueillir dans un signe de son approbation le prix flatteur de votre fidélité à porter ses ordres aux extrémités de l'univers, celui devant qui vous êtes comme si vous n'étiez pas, votre créateur et votre maître. Célestes esprits, n'en soyez point jaloux : ce Dieu, votre maître et votre créateur, en vertu du plus ineffable mystère, est au même temps, et dans le sens le plus réel, le frère de tous les hommes, le vrai fils de celui et de celle à qui nous rapportons originellement notre naissance ; en quelque sorte l'os de nos os, et la chair de notre chair : *Filius patris mei, et filius matris meæ*.

Où, il a, ce grand Dieu (et vous l'en louerez à jamais), il a de toute éternité arrêté ses augustes regards sur les futurs ouvrages de ses mains ; il a vu la bassesse de notre nature, et la sublimité de la vôtre ; et toutefois c'est la nôtre, et non la vôtre, qu'il a choisie pour se l'unir par d'inséparables nœuds. Ce n'a point été un sang différent de celui qui coule dans nos veines dont il a rempli les siennes ; et, grâce à ce Christ adorable, dans qui s'est vérifiée l'étonnante proposition qu'un homme est Dieu, notre humanité, toute vile qu'elle est, a été associée à la Divinité : voilà ce que Jésus-Christ nous a procuré par son incarnation, et qu'il a manifesté dans sa naissance ; et, ce qui encore une fois (réfléchissez-y souvent, chrétiens, pour ranimer envers lui votre amour reconnaissant), ce qui a donné à l'homme, cet être si méprisable, un rang distingué dans la chaîne des êtres.

II. Il a plus fait, chers auditeurs : non content d'être né parmi nous, et d'avoir porté un instant aux yeux du soleil les livrées désormais éternellement illustres de notre humanité, il a voulu se confondre longtemps parmi les troupes mortelles. Et quel attrait pouvait avoir pour lui la conversation des hommes ? Espérait-il trouver dans leur respect ou dans leur tendresse pour sa personne de quoi se dédommager de leur bassesse et de leur grossièreté ? Les signes trop manifestes de haine et de mépris que lui donna plus d'une fois sa nation l'auraient bientôt détaché d'une si vaine espérance, quand il n'aurait pas connu le fond de leur âme. Mais non, mes frères : nous étions plongés dans l'aveuglement, et il voulait dissiper ces épaisses ténèbres par le flambeau de ses discours et de ses exemples ; joindre au nom de frère, qu'il portait déjà par rapport à nous, les titres quelquefois non moins touchants de maître et de modèle ; et avec quelle perfection n'a-t-il pas rempli à notre égard ce double ministère, dont la

fin commune (après nous avoir ennoblis) était de nous éclairer !

Suivez-le dans ses courses apostoliques. Quelle infatigable assiduité à répandre partout ses divines instructions ! quelle patience pour les faire comprendre ! quelle onction pour les faire goûter ! Ce ne sont point des discussions stériles autant qu'épineuses, de vagues et d'arides spéculations, débitées d'un air et d'un ton qui décèle l'amour-propre très-vif de celui qui parle, et sa profonde indifférence pour le bien public ; c'est une foule de vérités pratiques, ou imperceptiblement, mais nécessairement liées avec les mœurs, proposées avec autorité, inculquées avec force, insinuées avec douceur, tantôt sous le voile à demi-transparent de la parabole, tantôt dans le jour lumineux de la nature même. Nulle excursion frivole sur des questions purement curieuses, nul piège tendu à la vanité de ces auditeurs. Explications nouvelles, répétitions fréquentes des solides enseignements qu'il leur a donnés, tout annonce le zèle pur qui l'anime, tout justifie le choix que le Père céleste, par une voix sortie d'un nuage brillant, a fait de lui pour être le docteur de tous les hommes : *Ipsium audite*. (Luc., IX.)

Heureuses les oreilles qui purent entendre de sa bouche ces instructions salutaires ! disons-nous quelquefois. Mais comptersons-nous pour rien, mes frères, le bonheur des yeux qui en peuvent lire tous les jours le précis fidèle, l'obligation que nous avons à Jésus-Christ de posséder un recueil manifestement divin de règles de foi et de principes de conduite, sans comparaison plus utile au genre humain que les immenses volumes des aveugles qui s'étaient portés jusque-là pour ses conducteurs, l'Evangile, grand Dieu ! le trésor de l'Eglise, la source des lumières et des consolations, le livre des livres (dont l'orgueil seul peut abuser), la vraie manne céleste, où les fidèles enfants d'Abraham trouvent tous les goûts, tandis que de faux Israélites, qui en ont à peine pénétré la première écorce, en témoignent, à la honte de leur raison, le dégoût le plus pitoyable. Pour nous, moins délicats, et réellement plus judicieux, recevons avec une tendre gratitude le testament de notre maître, et étudions-y avec une égale reconnaissance les exemples de notre modèle.

Tout sublimes qu'ils sont, il les a en quelque sorte proportionnés à notre faiblesse ; du moins il a su les varier pour toutes les situations de la vie, les assortir à toutes les conditions de la société. L'homme public et le solitaire, le riche et le pauvre, le prince et le sujet, celui qui n'a pas encore lieu de se défier de la vie, et celui qu'elle abandonne ; personne à qui ils ne conviennent, personne à qui ils ne suffisent. C'est là qu'ont puisé les saints de tous les états et de tous les siècles. C'est ce divin exemplaire que s'efforcent encore tous les jours d'exprimer dans eux tous ceux qui aspirent de bonne foi à la perfection de la vertu, et qui craignent les illusions de l'amour-propre.

Quel avantage pour nous de trouver rassemblés dans un seul objet les traits les plus finis, que ne nous auraient offerts que séparément et très-imparfaitement tous les autres. Non, non; on n'aura plus désormais bonne grâce à nous dire : Allez à l'école des vils animaux, consultez la terre, interrogez du moins vos ancêtres : *Vade ad formicam, loquere terræ, interroga majores tuos.* (Prov., VI.) Un coup d'œil jeté sur Jésus-Christ nous en apprendra plus que toutes les créatures, puisqu'il a, dit saint Ambroise, rendu sensibles dans sa personne toutes les perfections de la divinité : *Actus dominicæ carnis exemplum divinitatis.*

III. Mais à quoi nous serviraient, mes frères, ces admirables leçons qu'il nous a données et dans ses actions et dans ses paroles, si, devenu notre victime, il n'eût expié le péché, source de toutes les ténèbres; s'il n'avait effacé cet arrêt de mort qui nous proscrivait avant même que nous eussions reçu la vie? Or, c'est ce que Jésus-Christ a encore exécuté en notre faveur, en l'attachant à la croix, dit saint Paul, et en faisant disparaître sous des flots de sang jusqu'aux moindres vestiges de ces caractères odieux tracés par la main du crime et de la vengeance.

Bienfait inestimable, puisque sans lui nous étions déchus sans ressource de la grandeur de notre fin, et qu'après avoir fourni sur la terre la plus triste carrière, nous eussions infailliblement trouvé après la mort la plus triste destinée; bienfait absolument gratuit, dont rien de notre part ne l'invitait à faire pour nous les frais, dont tout conspirait à nous rendre indignes; la bassesse de notre nature, et, plus qu'elle encore, la noirceur de nos attentats; bienfait infiniment onéreux à son auteur, puisqu'il devait lui coûter le sacrifice de son repos, de sa gloire, de son honneur, de ses consolations, en un mot de sa vie abandonnée au milieu du plus cruel et du plus infâme des supplices.

Cependant, a-t-il balancé à nous la ménager, cette grâce précieuse d'une réconciliation si peu méritée? A-t-il, du moins, pour parvenir à ce but, fait choix des moyens les moins dispendieux pour lui? Apprenez-le, mes frères, de ces yeux mourants, de ces joues ensanglantées, de cette tête couronnée d'épines, de ce corps livide et meurtri, de ces traces profondes imprimées sur sa chair adorable, de ce soupir éclatant par lequel il termine sa vie et ses langueurs.

Hélas! on y pense rarement, à ce grand bienfait. Mille objets vains et puérils absorbent toutes nos pensées; et quand d'heureuses circonstances nous déterminent à y penser, on n'en est que médiocrement touché, on n'en est presque point touché du tout. Ah! mes frères, si nous avions un peu de foi, que ces trois mots, un Dieu meurt pour moi, nous jetteraient aisément dans une contemplation douce et profonde, et que nous voudrions de mal aux imprudents mortels qui oseraient la troubler! Que me rebattez-vous des petits événements de la vie? se-

rons-nous tentés de dire à cette troupe importune, avec une espèce de sainte indignation : amusements, intérêts, affaires, bruits publics, secret des familles, jeu des passions, coups de la fortune, mystères de la politique, révolutions même des empires.... Eh! que m'importe que les hommes s'aiment sincèrement ou se trahissent, s'attristent ou s'amusent, vivent ou meurent; que les Etats jouissent de la paix ou soient troublés par la guerre; que les saisons changent de cours ou marchent d'un pas uniforme; que l'univers même se soutienne ou qu'il périclite? L'Homme-Dieu, celui dont la grandeur s'élève au-dessus de tous les êtres, dont l'immensité remplit tous les lieux, dont l'éternité embrasse tous les siècles, languit en proie aux plus vives souffrances, est baigné de sang et de larmes, expire sur une croix, et c'est pour moi qu'il expire! Donnez-moi du moins quelques siècles pour y placer les réflexions et les sentiments que que m'offre en foule un événement si prodigieux : après cela, je pourrai peut-être prêter l'oreille à vos discours; mais laissez-moi ce peu de temps pour faire parler mes tendres douleurs : *Dimitte me paululum, ut plangam dolorem meum.* (Job, X.)

IV. Qui ne croirait que l'amour de Jésus-Christ pour nous s'arrêterait enfin à cette croix, son chef-d'œuvre, et que ce serait assez pour lui d'avoir égalé aussi bien que terminé la vie du Rédempteur? Il ne s'en tient pas là néanmoins, mes frères; il prend avec lui son essor dans les airs; avec lui, il franchit les sphères célestes; il pénètre hardiment au milieu de ces augustes splendeurs qui s'entr'ouvrent pour recevoir Jésus-Christ, et, sans être effrayé d'un éclat si majestueux, il va se placer avec lui sur son trône. Là, se soumettant en quelque sorte son immortalité, comme il s'était déjà soumis et sa naissance et sa vie et sa mort, il l'occupe sans cesse de l'accomplissement du grand projet de notre bonheur.

Venez à moi, s'écrie du sein de sa gloire le Sauveur, inspiré par cet amour le plus constant des amours; venez à moi, vous tous qui gémissiez sous le fardeau de vos misères, et puisez dans mon heureuse abondance. C'est pour votre salut, comme un autre Joseph, que je vous ai devancés dans ces lieux charmants. Pourquoi désespériez-vous d'arriver où vous me voyez monté?

Non, non, je ne suis point de ces conquérants qui, ayant vaincu par les bras d'autrui, ne font part à personne des fruits de la victoire, et qui, élevés au faite des grandeurs humaines, oublient ceux-là mêmes dont la main les a portés sur le trône. J'ai combattu sans vous au jour de mes douleurs; je veux triompher avec vous dans les jours de ma gloire; du royaume dont j'ai pris possession comme votre chef, vous faire un héritage comme à mes membres; vous offrir l'objet d'une félicité pure dans l'aspect de ma divinité dévoilée; vous en fournir un surcroît dans la contemplation de mon humanité glorieuse; enfin vous voir

heureux dans moi et par moi, en quelque manière comme moi, et à la lettre au-si longtemps que moi : *Venite ad me, omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos.* (Matth., XI.)

Tel est la promesse que nous fait Jésus-Christ, du haut de son trône éternel ; et, ce qu'il nous a si généreusement promis, il l'accomplira de même.

Puis-je encore ajouter quelque chose à l'idée que des traits si multipliés de la bonté de Jésus-Christ pour nous doivent nous en avoir donnée ? Oui, chrétiens ; et c'est que tant de bienfaits qui ont pour objet l'illustration de notre nature, notre instruction, notre réconciliation et notre bonheur ; tant de bienfaits dispersés, pour ainsi dire, dans l'étendue de tous les siècles, il a bien voulu les resserrer en quelque sorte dans un seul mystère, qu'on peut appeler l'abrégé de ses faveurs, dans l'adorable Eucharistie, mes frères, où, tous les jours nous honorant, nous illustrant par l'alliance, par l'union avec nous la plus intime, nous éclairant par ses grâces les plus abondantes, nous réconciliant par un sacrifice non sanglant, il commence déjà à nous rendre heureux par la possession anticipée de sa personne.

Répondez, ciel et terre : quel ami fit jamais servir aux avantages de ses amis tous les moments de son existence et toutes les parties de son être ? Vous seul, fils de Marie, avez été capable d'une si prodigieuse libéralité ; vous seul avez été, selon l'expression de saint Bernard, employé tout entier à nos usages : *Totus in nostros usus expensus.*

Et il se trouve après cela sur la terre, Seigneur, des hommes qui aiment quelque chose avec vous, qu'ils n'aiment pas pour vous ! J'en dis trop peu, des hommes qui n'ont jamais pensé sérieusement à vous aimer, qui détournent les autres de votre amour, qui insultent peut-être à ceux qui vous aiment ; et ce qui doit paraître incompréhensible, ce sont des hommes d'ailleurs qui se piquent d'être reconnaissants, qui déclament avec force contre les cœurs ingrats, qui ne voient presque de vice indigne d'un homme d'honneur que l'ingratitude ! Quel enchantement.

Si l'on nous rapportait qu'il est sur la terre un souverain si prodigue de ses faveurs envers un de ses sujets, que non content d'avoir anobli sa roture, formé lui-même son esprit et son cœur, garanti sa vie au péril de la sienne, il tiendrait encore une couronne suspendue sur sa tête, prêt à en ceindre son front au moment qu'il le désirerait effectivement lui-même ; et qu'on nous ajoutât que pour un si bon maître ce sujet n'a que des froideurs ; consultons notre cœur, interrogeons notre raison, n'est-il pas vrai que nous rangerions celui-ci parmi les monstres ? Où devez-vous placer chacun de nous, Seigneur ? Où me placerai-je moi-même ? Dans un ordre d'ingrats bien plus odieux, sans doute, mais d'ingrats confus

de l'avoir été, ô mon Dieu, et bien déterminés à ne plus l'être.

Où, désormais, et je le proteste en votre présence, je regarderai comme le premier de mes devoirs cet amour pour vous ; je m'y livrerai avec transport, je m'en occuperai sans cesse, je m'y perfectionnerai de plus en plus ; et lorsqu'il commencera à se refroidir dans mon cœur, j'irai le rallumer au vôtre... dans les ardeurs d'une communion fervente, ô mon Sauveur, ou du moins dans de fréquentes visites au pied de vos autels. Après m'y être muni d'une ample provision de ce feu sacré, encore plein de la vive image de vos bontés, je rentrerai, puisqu'il le faut, dans la société des hommes : mais je n'y verrai rien de plus aimable que vous, rien à beaucoup près de si aimable ; et dût le monde se produire à mes yeux sous la figure la plus séduisante, il me suffira, pour en triompher, d'opposer vos attraits à tous ses charmes. Je les opposerai encore à toutes ses rigueurs, ô mon Dieu ; et en général de quelque pait que me viennent mes épreuves, je m'estimerai heureux d'avoir quelque chose à souffrir pour payer votre tendresse.

Non, pour m'engager à pratiquer ce qu'il y a de plus rude dans votre loi, il ne sera plus nécessaire que vous vous présentiez à moi, armé de tous vos foudres ; la liste de vos bienfaits à la main, vous obtiendrez tout de ma reconnaissance. La crainte a trop influé jusqu'ici dans ma conduite ; l'amour va être le grand ressort de ma vie ; amour tendre et affectueux, ainsi que réel et solide, qui ne se bornera pas à régler mes actions et ma volonté, il affectera encore dans moi le goût et le sentiment, il étendra ses droits sur mon imagination même.

Et quelquefois, par la plus douce illusion, me transportant dans le pays, dans le siècle heureux qui vous vit naître, il m'occupera de cette pensée, chimérique, il n'importe, elle sait me plaire ; et par où pourrait-elle me nuire ? il m'occupera, dis-je, de cette pensée.... qu'appelé à votre suite au dernier rang de vos disciples, je n'aurais pas souffert qu'aucun d'eux l'emportât sur moi en tendresse pour vous ; que j'aurais même osé en disputer le prix, de cette tendresse, et à Pierre et à Madeleine ; aussi prompt à courir vers vous que l'un, aussi constant à vous suivre que l'autre ; assez hardi comme le premier pour vous dire : Vous savez que je vous aime ; peut-être assez heureux comme la seconde pour vous entendre dire que je vous ai beaucoup aimé : enfin cet amour vainqueur s'emparera de toutes les puissances de mon âme, assujettira dans moi l'homme tout entier, pour me consacrer à vous sans réserve, comme vous vous êtes donné à moi sans partage.

Homo pro homine.

Sous ce nouvel empire je coulerai des jours plus heureux sans doute que ceux qui échappent dans les vains plaisirs : mais des jours que la privation de votre présence sensible, Seigneur, me rendra toujours un

peu amers. Aussi, quand vous paraîtrez enfin vous-même pour m'annoncer qu'il est temps d'aller à vous, fût-ce aux plus beaux jours de ma vie, dans le cours de mes plus florissantes années, on ne me verra ni délibérer ni me plaindre, comme ces demi-chrétiens qui ne voudraient jamais vous aimer que dans le lointain et dans la perspective.

A la première invitation de votre bouche chérie, mon âme volera d'elle-même dans votre sein, lasse de vous désirer sur la terre, et impatiente de vous posséder dans l'éternité bienheureuse, où nous conduisent, etc. Ainsi soit-il.

SERMON V.

Pour le jour de Pâques.

SUR LA RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST.

Surrexit, non est hic. (Marc., XVI.)

Il est ressuscité, il n'est plus ici

Ainsi, l'aimable et vertueux Joseph, précipité dans une caverne obscure par les mains de l'envie, en fut tiré par une Providence soigneuse de sa gloire, et par le chemin de la captivité s'avancant vers le trône, reparut aux yeux des onze chefs de la nation sainte, décoré des plus éclatants honneurs, et comblé des bienfaits d'un monarque reconnaissant. Le changement arrivé dans sa fortune n'avait point passé jusqu'aux sentiments de son cœur. Frère tendre et généreux, dans des hommes coupables il vit encore des frères. Il fit plus, il leur permit un libre accès auprès de sa personne, dissipa leurs alarmes, réveilla sans doute aussi leur tendresse, et sut, à la faveur du pouvoir souverain dont il était dépositaire, leur procurer, dans la fertile Egypte, un asile agréable, des jours fortunés et tranquilles.

Tel, et avec des circonstances bien plus merveilleuses encore, Jésus-Christ sort aujourd'hui de son tombeau, brise les liens qui le retenaient captif et sans attendre, comme Joseph, de la succession des années le moment d'une élévation tardive, se montre le troisième jour à ses apôtres, couronné par les mains du Tout-Puissant d'une splendeur éternelle. Qu'ils n'appréhendent point, ces disciples infidèles, les ressentiments du maître qu'ils ont lâchement abandonné dans le combat; il les aime encore au sein de la victoire. Que dis-je? il les accueille avec bonté, il ranime leur confiance, il les honore pour la première fois du nom de ses frères, et leur fait espérer, ainsi qu'à tous les successeurs de leur foi, dans son nouveau royaume, une félicité pure, dont ils voient dans lui le gage et le modèle.

C'est donc ici tout à la fois, Messieurs, le jour du Seigneur et le nôtre; la grande époque de sa gloire et celle de notre bonheur; à proprement parler, la fête du Christ triomphant, et celle de tous les chrétiens associés à son triomphe. Applaudissons au vainqueur; réjouissons-nous des avantages que nous procure sa victoire: ne séparons point

des objets que Dieu même a réunis. En deux mots, triomphe de Jésus-Christ dans sa résurrection; triomphe de l'Eglise dans la résurrection de Jésus-Christ: c'est le sujet et le partage de ce discours.

Mais avant que d'en entamer les preuves, représentez-vous, chers auditeurs, la situation singulière du patriarche Jacob, quand, dans le sein de la douleur où il coulait ses déplorables jours, une voix subite vint frapper ses oreilles de ces étonnantes paroles: Ce Joseph si cruellement enlevé à votre tendresse vit encore. Que dis-je? il est au faite de la gloire et de la puissance: *Joseph filius tuus vivit. (Genes., XLV.)* Ah! répondit le saint vieillard, renaissant en quelque sorte lui-même à son tour, si Joseph vit encore, je n'ai rien souffert, et je suis le plus heureux de tous les pères.

Figure des transports de joie qu'éprouva Marie à la nouvelle de la résurrection de son Fils; rappelons-lui ce moment délicieux, en lui disant avec l'Eglise: *Regina cæli, lætare*, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Triomphe de Jésus-Christ dans sa résurrection. — Que doit faire un roi à un sujet distingué par le mérite le plus éminent, et qui a su obliger son maître par les plus éclatants services? *Quid debet fieri viro quem rex honorare desiderat? (Esther, VI.)* Le Perse, vain et frivole, répondra par la bouche d'Aman, qu'il doit lui céder pour un jour l'usage de sa couronne, et, monté sur un coursier superbe, le faire conduire dans le lieu le plus fréquenté de la capitale de son empire par un des grands de sa cour, chargé de publier ses exploits, ses vertus et ses récompenses. Le Grec, ingénieux et flatteur, voudra que la main de ses plus industrieux artistes transporte fidèlement tous les traits de son visage sur le marbre ou sur l'airain, et croira dans plus d'un chef-d'œuvre fameux avoir assuré son immortalité. Le Romain, fier et impérieux, le placera sur un char pompeux, suivi d'une foule de captifs, précédé des images de ses conquêtes, et environné des compagnons de sa victoire. Le mondain de nos jours, moins touché d'une pompe passagère que de ce qu'il appelle de solides honneurs, lui confèrera l'autorité, les grandes charges, sans oublier quelques ornements extérieurs propres à annoncer sa faveur et à faire respecter sa personne: *Sic honorabitur quemcumque voluerit rex honorare (Ibid.)*

Que fera le Roi des rois, qui pouvait sans doute rassembler tous ces honneurs pour couronner son fils, sorti du plus laborieux combat avec la gloire du plus intrépide des guerriers, et du plus heureux des conquérants? Il ne lui accorde, mes frères, qu'une seule récompense, qui ne ressemble à aucune de celles-là, et qui les surpasse infiniment toutes. Il invente pour lui, dans la résurrection, un triomphe unique en son espèce, et précisément celui qui devait lui rendre, de la manière la plus flatteuse, toute

la gloire qu'il avait sacrifiée pour étendre l'empire de Dieu sur les hommes.

Je dis un triomphe qui devait lui rendre toute sa gloire; prenez garde, s'il vous plaît.

Il mérite de mourir, parce qu'il est coupable, disaient les Juifs en parlant du Sauveur du monde. C'est un séducteur qui trompe les simples par ses impostures, un hypocrite qui, sous le voile de la vertu, cache les plus grands vices; un profanateur qui veut détruire le temple de Dieu, un sacrilège qui invective contre la loi de Moïse; un rebelle, un séditieux, qui soulève les peuples contre les puissances légitimes: *Reus est mortis, et secundum legem nostram debet mori. (Matth., XXVI.)*

Il ne doit pas vouloir mourir, s'il est sage, disaient, par l'organe de leur chef; les apôtres encore grossiers et charnels; non, gardez-vous bien, Seigneur, de faire un si mauvais choix, et, plutôt que de suivre les mouvements d'un zèle aveugle, vivez pour votre gloire et pour votre bonheur: *Absit a te, Domine; non erit tibi hoc. (Matth., XVI.)*

Il ne peut mourir, s'il est Dieu, disaient les mondains éclairés, les savants, les philosophes; une pareille faiblesse dégraderait son essence, et est incompatible avec elle. Attendons, et que sa délivrance ou sa mort décide pour ou contre sa divinité problématique: *Videamus si liberet eum; si filius Dei est, descendat de cruce. (Matth., XXVII.)*

Tout est décidé, Messieurs, à la gloire immortelle de Jésus-Christ: *Surrexit (Matth., XVI)*; il est ressuscité. Il n'est donc ni coupable, ni insensé, ni une pure créature; et nous pouvons dire, dès ce moment, avec le compagnon de son supplice: non, il n'a commis aucun crime: *Hic vero nihil mali gessit (Luc., XXIII)*; avec les habitants de Capharnaüm: d'où lui vient une sagesse si profonde? *Unde huic sapientia hæc? (Matth., XXIII)* avec le centurion du Calvaire: cet homme était véritablement le fils de Dieu: *Vere filius Dei erat iste. (Matth., XXVII.)* En un mot, mes frères, la résurrection de Jésus-Christ est tout à la fois le triomphe de son innocence, de sa sagesse et de sa divinité: *Dignus est agnus qui occisus est accipere virtutem, sapientiam et divinitatem. (Apoc., IV.)* Suivez-moi, s'il vous plaît.

I. Résurrection de Jésus-Christ, triomphe de son innocence, et sa justification, la moins suspecte dans son principe, la plus étendue dans son objet, la plus brillante dans sa forme, la plus favorable dans ses circonstances, la plus complète dans ses effets.

Quel est celui qui le justifie? Ce ne sont point des hommes capables d'erreur et de partialité; c'est la justice suprême, l'éternelle vérité qui réforme un jugement porté par la prévention et par l'injustice. Ah! un juge de ce caractère ne se laisse point séduire par le crédit, et, après la mort du coupable, il n'écoute pas même en sa faveur la miséricorde. Si le Sauveur eût été criminel, en vain eût-il fait valoir à son tribunal le sang d'Abraham et de David, qui avait coulé dans

ses veines, les talents supérieurs d'insinuation et d'éloquence qui l'avaient distingué dans sa nation et dans son siècle, quelques traits de vertu même qui lui seraient échappés, comme à bien d'autres, du milieu des plus honteuses faiblesses. Dieu aurait ratifié la sentence des hommes, et l'eût aggravée d'une infamie éternelle.

De quoi le justifie-t-il? généralement de tous les forfaits qu'on lui a imputés. Il n'en faut qu'un pour perdre sa cause à ce tribunal sévère; la grâce ne s'allie avec aucun monstre, Dieu n'habite avec aucune idole. Non, il ne nous tient compte d'aucun de ces Amalécites que notre main a égorgés; ou plutôt ils revivent tous à ses yeux, tandis qu'un seul de cette nation perverse échappe à notre indignation; il fallait immoler cette dernière victime sur les cadavres de toutes les autres, et l'enfer est plein de criminels qui n'y ont porté qu'un crime. Si donc Dieu se déclare aujourd'hui en faveur de Jésus-Christ, il n'est ni séducteur, ni hypocrite, ni sacrilège, ni profanateur, ni séditieux, ni rebelle, et il a toutes les vertus qu'auraient détruites tous ces vices.

Comment le justifie-t-il? de la manière la plus brillante. Représentez-vous le glorieux moment où son âme se réunit à son corps; à l'instant même elle le ranime, elle le vivifie, il se dégage de ses liens, il fait disparaître le sang de ses plaies. La terre tremble, les soldats se renversent, leurs yeux s'éblouissent; des morts ressuscitent pour lui faire cortège; les anges s'empressent de venir embellir sa cour. Le vainqueur sort plein de gloire et de majesté; il part comme l'éclair, il s'élance comme la pensée, il brille comme les astres.

Quant est-ce qu'il le justifie? précisément dans le moment critique et attendu. Un peu plutôt, ou un peu plus tard, cette précipitation ou ce délai auraient au moins laissé quelques taches à sa réputation, répandu quelques ombres sur son innocence. La plupart des hommes ne rendent que malgré eux justice à la vertu, surtout à la vertu malheureuse; prodigues de leur censure, avares de leur approbation, il suffit de s'offrir à l'une, il faut leur arracher l'autre. Toutes les circonstances du triomphe de Jésus-Christ conspirent à désarmer leur malignité; nulle ne la favorise.

Dans l'esprit de qui le justifie-t-il? dans l'esprit de Pilate, qui, déjà chrétien dans sa conscience, dit Tertullien, envoie à l'empereur même, et dans des lieux où on n'avait pas pénétré le soupçon de ses crimes, les preuves de son innocence; dans l'esprit d'une grande partie du peuple, qui, les larmes aux yeux, et se frappant la poitrine, va bientôt demander à saint Pierre ce qu'il lui faut faire pour réparer son affreux déicide; je dis plus, dans l'esprit de la nation tout entière, qui ne tient plus que par le cœur à son infidélité, et en particulier, dans l'esprit de ses juges, qui mendient honteusement, achètent plus honteusement encore la déposition frauduleuse qu'ils ont eux-mêmes

suggérée aux soldats préposés à la garde de son tombeau, et font déjà tout bas l'aveu déshonorant qu'un miracle opéré par deux apôtres de Jésus-Christ les forcera dans peu de faire publiquement et au milieu de leurs synagogues : *Manifestum est, et non possumus negare.* (Act., IV.) Ah! le fait n'est que trop constant; et telle est la rigueur de notre situation, que nous ne pouvons en convenir, de ce fait, sans nous couvrir d'opprobres, ni le nier, sans tomber dans le ridicule.

Juges d'iniquité, qu'attendez-vous? Lâches, retournez sur vos pas comme vos ancêtres, quand on leur eut fait apercevoir qu'ils avaient condamné la chasteté même dans la personne de Susanne : *Revertimini ad iudicium.* (Dan., XIII.) Qui peut encore vous empêcher de rétracter en faveur de Jésus-Christ une sentence qui désormais vous flétrit plus qu'elle ne le déshonore? Une honte, mes frères, une honte mêlée de désespoir, qui les punit et qui le venge, voilà en traits raccourcis le triomphe de l'innocence du Sauveur.

II. Sa sagesse n'avait pas moins besoin d'une pareille apologie. En effet, je veux qu'en expirant sur la croix il eût satisfait pour nos péchés : en était-ce assez pour établir d'une manière incontestable la solidité de ses vues; pour atteindre la fin sublime de sa mission, pour justifier l'ardeur empressée qui le faisait courir à la mort? Non, mes frères, il fallait encore que l'on crût dans le monde la vérité de sa religion, et qu'on y observât les préceptes de son Evangile, sans quoi toutes les avances qu'il avait faites étaient réellement perdues et pour nous et pour lui; et si elles sont perdues, évitera-t-il le reproche d'imprudence réservé selon lui-même à ces hommes püs entreprenants que judicieux, qui brillent dans le début, pour échouer dans la conclusion : *Hic homo capit edificare, et non potuit consummare.* (Luc., XIV.)

Or, quelle apparence qu'on pût croire des dogmes aussi étranges que ceux qu'il avait enseignés, et pratiquer des vertus aussi difficiles que celles qu'il avait recommandées? n'est-il pas naturel encore une fois que, saisissant les choses en ce point de vue, le sacrifice de la croix ne nous paraisse qu'un grand effort, moins utile que pompeux, et presque aussi stérile qu'admirable? *Quæ utilitas in sanguine meo, dum descendo in corruptionem?* (Psal. XXIX.)

La résurrection survient à propos pour affermir cet ouvrage chancelant de la rédemption, pour achever ce que la mort de Jésus-Christ laissait imparfait, à la honte, ce semble, de ses précautions trompées, puisque c'est elle (cette résurrection) qui, plus que tout le reste, a fait recevoir sa doctrine et pratiquer sa morale dans l'univers.

C'est elle, dis-je, qui a fait recevoir sa doctrine dans le monde. En effet, ce mystère capital une fois bien prouvé, tous les autres s'assujettissaient sans effort l'esprit humain, et n'avaient plus rien qui révoltât sa docilité.

Or, Jésus-Christ avait pris soin de revêtir celui de certains caractères de vérité, à l'épreuve de la critique la plus intraitable, de l'incrédulité la plus opiniâtre; c'était pour cela qu'il avait versé toutes les gouttes de son sang par autant de plaies qu'il y avait de parties dans son corps, de peur que, si sa mort eût été moins cruelle, on ne l'eût fait passer pour une simple défaillance; pour cela qu'il l'avait souffert à la vue d'un peuple innombrable, le jour ou la veille d'une fête solennelle, et au lieu le plus éminent d'une des plus grandes villes du monde, de peur que si sa mort eût été moins publique, on ne l'eût soupçonnée d'imposture; pour cela qu'il avait permis que, par autorité publique, on plaçât des gardes autour de son sépulcre, afin de tirer de la bouche de ses ennemis mêmes un témoignage qui ne pût être suspect à personne; pour cela enfin qu'il multiplia ses apparitions, qu'il en varia les circonstances, et qu'il les prolongea durant quarante jours, afin que ses disciples eussent le loisir de revenir de leur surprise, et d'en examiner de sang-froid le principe.

Aussi l'assemblage de ces preuves formait-il une démonstration si complète, que les apôtres, ou, comme ils s'appelaient eux-mêmes, les témoins de la résurrection de Jésus-Christ, croyaient devoir faire consister dans ce témoignage la principale partie de leur ministère. Jamais ils ne prêchaient dans les synagogues ou dans les places publiques, qu'ils ne produisissent ce miracle comme un argument victorieux. Leurs espérances n'étaient pas trompées. *Hunc Deus suscitavit a mortuis* (Act., III) : Dieu l'a ressuscité. A l'énergie de ces mots puissants, tout céda, tout rendait les armes; ou, si vous me permettez l'application de cette figure, le tombeau de Jésus-Christ vide en dépit des ennemis de sa gloire, c'était là, pour ainsi parler, l'arche merveilleuse; qui, partout portée, triomphait partout, qui frappait d'une part le Philistin profane et de l'autre le téméraire Bethsamite, qui faisait tomber à ses pieds le Juif et le gentil. La vertu qui sortait de ce monument glorieux ne se renferma pas dans les limites de la Palestine; elle franchit bientôt les vastes provinces de l'Asie et de la Grèce, elle pénétra jusqu'au siège du démon de l'erreur; elle renversa par terre, elle brisa le Dagon du Capitole. Tous les dieux des nations suivirent la destinée du maître des dieux; aucun d'eux ne s'est relevé de sa chute, et ce fut ainsi que la religion chrétienne, avec tout ce qu'elle propose de difficile à croire, se fortifia, s'augmenta et devint la religion dominante; et presque la seule religion de l'univers.

Cette même foi de la résurrection de Jésus-Christ n'était guère moins nécessaire pour y faire adopter tout ce que sa morale offre de rigoureux à pratiquer. Ce n'était pas une médiocre affaire, sans doute, que de porter les hommes à se réformer sur le plan que le Sauveur en avait tracé dans son Evangile. Faire agréer la mortification et l'abstinence à des hommes sensuels et voluptueux, inspi

rer la charité et le mépris des richesses à des hommes durs et intéressés, persuader l'humilité et la modestie à des hommes fiers et superbes, ordonner à des esclaves de leurs passions une guerre irréconciliable contre ces mêmes passions dont ils sont esclaves : quelle entreprise ! quel langage pour un avare, que de lui demander qu'il n'usurpe point, et qu'il donne ; pour un ambitieux, qu'il s'abaisse et qu'il se cache ; pour un vindicatif, qu'il pardonne et qu'il aime ! Comment faire goûter ces maximes aux hommes ? on n'y réussira jamais, qu'en les frappant fortement de l'idée d'une vie affranchie de tous les maux et comblée de toutes sortes de biens. Mais quelle démonstration plus sensible le Sauveur pouvait-il donner de la réalité de cette autre vie, qu'en se ressuscitant lui-même ? et quelle autre voie ouverte à la résurrection, que la mort qu'elle suppose et qui la précède. Cette mort, si plausiblement suspectée d'inutilité, et presque de folie (dès qu'on vient à la rapprocher de la résurrection qui en a heureusement assurés les fruits), se trouve donc être réellement un chef-d'œuvre de sagesse.

Frappée des merveilles que la renommée publiait de celle de Salomon, autrefois une grande reine vint des régions du midi pour s'en convaincre par elle-même. A la vue du bel ordre qui régnait dans l'empire et à la cour de ce puissant roi, mais surtout à l'aspect de cette maison de Dieu, de ce temple superbe, nouvellement élevé par ses soins à la gloire du Très-Haut, étonnée, pouvant à peine en croire ses yeux, elle s'écria dans le premier transport d'une admiration subite : Non, la renommée ne m'en a point imposé ; prince, vous êtes véritablement sage : *Videns domum quam ædificaverat, non habebat ultra spiritum, dixitque ad regem : Verus est sermo quem audivi super sapientia tua.* (II Paral. IX.) Prostrné à vos pieds, victorieux Sauveur, j'emploie 'aujourd'hui le même langage ; je rends le même hommage à l'étendue, à la supériorité de vos lumières ; et ce qui le détermine de ma part, cet hommage si légitime, c'est aussi la vue d'un sanctuaire auguste, non élevé de terre pour la première fois, mais plus glorieusement encore rétabli sur ses ruines : *Videns domum, verus est sermo.* Jusquelà, jusqu'à ce merveilleux rétablissement de ce que vous appeliez-vous-même le temple de votre corps, en vain m'avait-on parlé de la sagesse de vos démarches, de la justesse de vos mesures dans la grande entreprise que vous aviez formée pour notre bonheur ; je n'entrevois encore qu'une faible partie de vos desseins, et j'avais peine à rendre une entière justice à la prudence qui les avait concertés : *Non credebam narratibus mihi, et probavi quod media pars nuntiata mihi non fuerit.* (Ibid.) Mais à ce moment que j'aperçois la chaîne tout entière, la liaison de ces premiers moyens avec ce dernier, et la force qu'ils se prêtent mutuellement pour en faire résulter le salut des hommes, je suis contraint d'avouer que la

sagesse que vous avez déployée au Calvaire surpasse infiniment toutes mes idées et toutes mes espérances : *Major, major est sapientia tua, quam rumor quem audivi.* (Ibid.)

Que ne pourrais-je point ajouter de cet autre trait de sagesse que manifeste encore la résurrection de Jésus-Christ, non plus précisément en ce qu'elle assura les fruits jusque-là incertains de sa mort, mais parce qu'elle en consacra les opprobres ? Et en effet, dès que le miracle incontestable de la vie nouvelle qu'il avait reprise eut mis hors de tout soupçon la vérité de sa mission divine, quel éclat ne firent pas rejaillir sur lui les ignominies mêmes dont il s'était volontairement couvert ? Quels respects, quels hommages ne lui a pas payés la reconnaissance de tous les siècles ? Quelle vénération n'a-t-on pas eue dans le christianisme pour les moindres instruments de son supplice ? Quels trésors aux yeux de la piété ont égalé le fer de sa lance et les épines de sa couronne ? Que de larmes versées sur cette montagne, théâtre de sa mort ? Que de combats livrés pour arracher aux infidèles la place de son tombeau ! Sur combien d'autels sa croix n'a-t-elle pas été élevée ? Dans combien de cœurs n'a-t-elle pas trouvé, si je puis parler ainsi, une base encore plus honorable ? Quelle foule de chrétiens dans tous les temps, qui n'ont eu d'autre ambition que de vivre à l'ombre de cette croix chérie, et de mourir entre ses bras !

Que dis-je ? la gloire de ce bois sacré a été reconnue dans de pieux asiles consacrés à la religion. Elle l'a été, Messieurs, sur ces théâtres publics de vanité, dans la cour des princes de la terre, par les Constantins prosternés devant ce monument respectable, par les Héraclius courbés sous ce glorieux fardeau. Elle l'est encore de nos jours par les divers souverains, leurs successeurs, dans la plus belle partie de leur empire, dont plusieurs ont voulu relever l'éclat de leur pourpre par celui des croix dont il l'ont semée, et couronner, si j'ose m'exprimer ainsi, leur couronne même par cet auguste symbole : *Jam in fronte regum fixa est illa crux, cui inimici insultaverunt.* (S. Aug.) En sorte que, selon la pensée de saint Ambroise, ce qui, dans l'intention de ses ennemis, ne devait être qu'un honteux échafaud, s'est changé pour lui en un char de triomphe : *Curram suum triumphator ascendit.* N'en est-ce point assez pour justifier la sagesse qui présida à son sacrifice.

III. Qui dissipera maintenant les nuages que je ne sais quelle idée de faiblesse que présente naturellement la mort, élève de toutes parts contre votre divinité, ô mon Sauveur ? cette même résurrection qui la fait encore triompher. Comment cela ?

C'est que ce miracle avait été annoncé et choisi par Jésus-Christ lui-même, comme la preuve décisive qui devait convaincre les hommes qu'il était véritablement Dieu, et que c'était en effet celle qui, dans ce dessein, méritait le mieux d'être choisie et annoncée.

Non, ne pensez pas, mes frères, que ces éléments changés aux noces de Cana, cette prodigieuse multiplication de pains opérée dans le désert, cette voix céleste qu'entendirent les eaux du Jourdain, ces démons contrainsts de précipiter leur fuite au son de sa voix, cette foule de guérisons miraculeuses, pour ainsi dire entassées les unes sur les autres, et semées confusément sur ses pas, aveugles, sourds, muets, boiteux, paralytiques, lépreux, affranchis de leurs infirmités, morts même rendus à la vie; ne pensez pas que toutes ces merveilles soient là preuve qu'il présente aux juifs, quand ils le pressent sur le sujet de sa divinité: il n'en fait aucune mention, et il semble consentir qu'on n'en tienne aucun compte, qu'elles n'entrent pour rien dans le dénoûment de la grande question qu'on lui propose. Ce n'était pas en effet communément dans la vue de constater sa filiation divine qu'il les avait opérées. Il les avait données la plupart à la charité ou à la compassion; quelques-unes avaient paru lui être arrachées par l'importunité des suppliants ou des intéressés; et il n'en est presque aucune sur laquelle il n'eût recommandé le secret aux hommes, aux dépens de sa gloire et de leur reconnaissance.

Le grand miracle qui n'avait besoin d'être appuyé d'aucun autre, et qui devait les confirmer tous, c'était celui de sa résurrection. Non, disait-il, quelques instances que me fassent les Juifs pour obtenir de moi un signe qui leur manifeste pleinement qui je suis, ils n'en auront point d'autre que celui du prophète renfermé trois jours dans le ventre de la baleine, ou celui d'un temple mystérieux rétabli en trois jours. C'est là le seul prodige que je leur réserve, et qui seul, dès là qu'il a été prédit, doit leur suffire. En effet, que s'ensuivait-il de cette prédiction, mes frères? que, si Jésus-Christ se fût témérairement arrogé la divinité, il était aussi impossible qu'il ressuscitât, qu'il est absurde de dire que Dieu puisse autoriser le mensonge et l'imposture; et que si, après cette déclaration, il est ressuscité, comme on n'en peut douter, et comme j'aurai bientôt occasion de vous le faire voir à la lumière de l'évidence même, il fallait aussi, par une conséquence nécessaire, qu'il fût Dieu.

Que dis-je? indépendamment de l'autorité que la prédiction conciliait à ce miracle, quelle force ne tirait-il pas de sa propre nature? et si cette preuve avait été choisie comme le caractère distinctif de la divinité de Jésus-Christ, quelle autre méritait mieux de l'être? car, sans parler ici de la prééminence de rang que la résurrection des morts tient avec raison dans nos esprits parmi les autres merveilles de la toute-puissance, remarquez, Messieurs, une qualité de la résurrection de Jésus-Christ, qui la relève infiniment au-dessus de toutes celles qui l'avaient précédée, et qui nous défend de la confondre avec elles. Et quel est-il ce trait singulier qui l'en distingue avec tant d'avantage? C'est qu'elle ne fût pas, comme elles,

l'effet d'une vertu étrangère, mais l'ouvrage de celui-là même qui ressuscite, avec la gloire unique d'être tout à la fois de ce grand miracle et le sujet et l'auteur.

Ainsi l'avait insinué David, lorsqu'il représentait Jésus-Christ comme seul libre entre les morts, et libre sans devoir sa liberté qu'à lui-même: *Sine adjutorio inter mortuos liber.* (Psal. LXXXVII.)

Ainsi Jésus-Christ lui-même nous le faisait-il remarquer, lorsqu'il disait dans un langage qui ne pouvait appartenir qu'à un Dieu: J'ai un plein pouvoir de quitter la vie, et un pouvoir égal de la reprendre: *Potestatem habeo ponendi animam meam, et potestatem habeo rursus sumendi eam.* (Jean., X.)

En sorte que, comme le dit saint Augustin, si, dans les autres miracles qu'il avait opérés pendant sa vie mortelle, il était échappé seulement quelques faibles rayons de sa divinité, elle se déploie, elle se développe aujourd'hui tout entière: *In resurrectione totus Deus.*

Vous le sentez parfaitement, apôtre autrefois infidèle, et désormais si redoutable à l'infidélité, quand celui à qui vous vous contentiez autrefois de donner le nom de docteur et de maître, vous l'appellez maintenant sans détour et dans des termes qui confondront à jamais l'artificieux arien et l'orgueilleux philosophe, votre Seigneur et votre Dieu: *Dominus meus et Deus meus.* (Joan. XX.)

Vous le témoignez hautement, esprits célestes, quand, au moment que ce fils bien-aimé est envoyé de nouveau sur la terre, vous lui payez le tribut de vos adorations les plus profondes: *Et cum iterum introducit primogenitum in orbem terræ, adorent eum omnes angeli ejus.* (Heb., I.)

Que dis-je? Vous le faites connaître d'une manière plus sensible que jamais, Père adorable! Ah! qu'il nous soit permis de le dire, dans le cours des merveilles qui commencent à sa naissance, qui accompagnèrent sa vie, et qui ne manquèrent pas même à sa mort, vous ne laissâtes qu'entrevoir sa glorieuse origine, sans affecter publiquement de vous en faire honneur; mais en ce jour qu'il la justifie d'une manière si authentique en se ressuscitant lui-même, vous vous empressiez d'avouer solennellement sa génération divine, et de lui confirmer la qualité de votre fils, égal à vous-même: *Ressuscitans Jesum,* dit saint Paul, *filius meus es tu: ego hodie genui te.* (Act., XIII.)

Serons-nous donc aujourd'hui les seuls êtres dans la nature, mes frères, qui ne reconnaitrons pas dans lui cette qualité auguste? Ah! bien loin de refuser notre voix dans un si beau concert, répétons mille fois dans nos acclamations triomphales que l'agneau immolé, à qui les hommes avaient imputé le crime, la folie et la faiblesse, mérite tous les honneurs dus à l'innocence, à la sagesse et à la divinité: *Dignus est agnus qui occisus est, accipere virtutem, sapientiam et divinitatem.* (Apoc., IV.)

Ne nous occupons pas néanmoins tellement de son triomphe, que nous perdions de vue celui de l'Eglise et le nôtre.

C'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE

Surge, illuminare, Jerusalem, quia gloria Domini super te orta est. (Isa., LX.) Levez-vous, heureuse Jérusalem, essuyez vos larmes, livrez-vous aux transports de la joie ; la gloire dont brille aujourd'hui le Seigneur se réfléchit sur vous, *super te orta est*, et son triomphe est le vôtre. Oui, mes frères, la résurrection de Jésus-Christ est le triomphe de l'Eglise, figurée par la ville sainte ; le triomphe de sa foi, à qui elle fournit l'appui le plus solide ; de son espérance, à qui elle fait envisager le terme le plus flatteur ; de sa charité, à qui elle offre l'objet le plus aimable. Renouvelez votre attention s'il vous plaît.

I. Triomphe de la foi de l'Eglise dans la résurrection de Jésus-Christ.

Qui me donnera, disait l'épouse bien-aimée, de voir mon époux sorti du réduit obscur où un profond sommeil le tient enseveli ? Ah ! à ce moment heureux, quel sera l'homme assez téméraire pour me mépriser ? et il s'en trouve quelqu'un qui s'échappe jusqu'à cet excès d'insolence, qui m'empêchera de le mépriser à mon tour ? *Quis mihi det ut inveniam te foris, et jam me nemo despiciat ? (Cant., VIII.)* Les vœux de cette mère des fidèles sont heureusement accomplis. Jésus-Christ est incontestablement sorti du sein des ténèbres ; et ce miracle, constaté par des preuves sans réplique, la met aujourd'hui en droit d'insulter à l'aveuglement de ceux qui lui reprochent sa crédulité, nous autorise tous tant que nous sommes de chrétiens à le prendre sur un ton d'assurance, et même de hauteur, avec tous ces prétendus philosophes qui osent traiter la religion chrétienne de système pompeux, sans base et sans appui.

Car enfin, critique méprisable autant que dédaigneux, dirais-je hardiment au plus redoutable des partisans de l'impiété, vous convenez que, si Jésus-Christ est véritablement ressuscité, vous, chrétien tout au plus de nom et d'apparence, vous êtes le véritable insensé ; et moi, chrétien de conviction et de réalité, je suis le vrai sage.

Or, pour vous réduire à cet aveu humiliant, je ne vous parlerai point ici des oracles et des figures qui, dans de respectables monuments conservés avec soin par nos plus passionnés ennemis, ont annoncé le mystère de ce jour ; je ne veux fixer vos yeux que sur les apôtres, lents à le croire, et sur les Juifs, opiniâtres à le contredire. La conduite et le sort des uns et des autres, examinés sans préoccupation, vont me faire triompher et vous confondre.

Et d'abord, suivez les démarches des premiers. Hommes grossiers et simples, sans pénétration et sans génie, on a beau les faire souvenir des promesses de leur divin maître, leur donner un gage assuré de sa résur-

rection dans l'accomplissement littéral de toutes les circonstances prédites de sa passion, les réduire à l'alternative nécessaire de reconnaître, dans l'état où se trouve son tombeau le troisième jour après sa mort, l'effet de sa puissance victorieuse, ou celui de leur artificieuse industrie ; obstinés à ne se rendre qu'au rapport de leur sens, ils déclarent qu'ils ne le croiront point ressuscité, s'ils ne le voient de leurs yeux, s'ils ne le touchent de leurs mains.

Après une protestation si éloignée des illusions du zèle et de la crédulité, écoutez-les maintenant s'écrier qu'il leur a apparu jusqu'à douze fois ; qu'il a conversé et mangé avec eux ; qu'il leur a permis de sonder à loisir les cicatrices de ses blessures : voyez ces hommes si mal disposés à croire, et presque déterminés à ne pas croire, devenir le plus ferme appui d'un mystère qui avait été le principe de leur incrédulité ; quitter leur patrie, traverser les mers, parcourir toute la terre pour l'annoncer ; braver les fers, les supplices et la mort, plutôt que de consentir à le désavouer, le dissimuler, ou le taire. Cherchez l'intérêt secret qui les eût pu porter à se dévouer au mensonge, à divinisier un imposteur qui les aurait trompés en tout, excepté dans la promesse qu'il leur avait faite de leur procurer des persécutions et des souffrances. Après avoir pénétré le principe de leurs efforts, expliquez leurs succès ; comptez les talents, pesez le crédit, approfondissez les ressources de génie qui leur ont valu un rang si distingué parmi les plus heureux séducteurs ; et faites remonter au plus grand des crimes la source de toutes les vertus qu'a pendant dix-sept cents ans admirées l'univers.

Que si vous ne pouvez éluder la preuve que je tire des illustres défenseurs de la résurrection de Jésus-Christ, soyez maintenant accablés de celle que me fournissent ses honteux contradicteurs. C'est vous que j'appelle ici au secours de ma foi, Juifs perfides. Vous m'allez servir de témoins, comme vous en avez servi à mon maître : *Vos eritis mihi testes. (Act., I.)*

Hé quoi ! on met en problème parmi un grand peuple, si vous êtes les justes vengeurs de l'impiété, ou les infâmes meurtriers de votre Messie. Vous sentez l'intérêt pressant que vous avez à ne pas laisser longtemps cette question douteuse. Vous prenez en effet les mesures les plus sages pour la faire décider en votre faveur ; poids énorme de la pierre qui ferme l'entrée du tombeau, sceau public, commission autorisée, soldats nombreux, fidèles, aguerris. Un peu d'attention et de zèle dans un seul de ceux à qui vous avez confié le soin de votre réputation, elle est hors d'atteinte aux soupçons injurieux. Précautions inutiles ! votre prudence est confondue ; et pour réparer les suites d'un accident si cruel pour votre honneur, vous vous contentez de recourir à je ne sais quel sommeil enchanteur, qui enchaîne les bras et glace les cœurs de vos satellites, sans fermer leurs yeux, sans offusquer leur raison ; à un

enlèvement chimérique, sans pouvoir revêtir une fable si grossière des plus légères couleurs de la vraisemblance; sans oser punir la négligence des soldats, mal justifiée par un prodige absurde; sans confronter les accusateurs avec les accusés, sans rien exiger enfin de ces faux ravisseurs, sinon de ne pas parler de Jésus-Christ ressuscité. Ah! par les ressources insensées qu'emploie votre incrédulité, vous êtes les témoins favoris du plus grand des mystères que j'adore: *Vos eritis mihi testes.*

Vous m'en servirez encore par les éclatantes punitions que votre incrédulité vous attire. Vous m'en servirez, dis-je, au milieu des débris fumants de votre temple et des ruines sanglantes de votre patrie; dans les chaînes pesantes des nations, et parmi les rigueurs de la plus dure captivité. Vous m'en servirez dans toutes les contrées de la terre, où vous serez dispersés comme la poussière dont le vent se joue, et où, sans forme de gouvernement et sans demeure fixe, sans roi et sans royaume, sans loi et sans tribu, sans nom et sans appui, sans temple et sans cérémonies, sans prêtres et sans sacrements, sans sacrifice et sans autel, vous promèneriez votre honte et vos malheurs. Vous m'en servirez dans toutes les sociétés des hommes, qui ne vous verront qu'avec exécution, qui se croiront souillés de votre aspect, qui rougiront presque de partager avec vous la lumière du soleil et les présents de la terre. Vous m'en servirez dans l'étendue de tous les siècles, où les châtimens de vos pères seront perdus pour vous; où vous vous obstinerez à méconnaître la main qui vous frappe; où la réprobation se perpétuera parmi vous de race en race, et coulera, pour ainsi dire, avec votre sang dans les veines de votre postérité: *Vos eritis mihi testes.*

Oui, conclurais-je avec l'air du plus juste triomphe, en adressant de nouveau la parole à mon téméraire censeur, j'ai sous mes yeux un grand peuple, qui porte partout les preuves de la vérité de ma religion, en déposant partout en faveur de la résurrection de son auteur, en l'appuyant sans cesse de la voix de ses désastres. Cherchez une nation qui parle aussi éloquemment pour votre infidélité, que celle-ci parle pour ma foi; et, en attendant que vous ayez trouvé cette nuée de témoins irréprochables, respectez ma simplicité éclairée, et ne soyez pas étonné que je méprise votre orgueilleuse folie: *Quis mihi det ut inveniam te foris, et jam me nemo despiciat?* (Cant. VIII.) Triomphe de notre foi.

II. Notre espérance a-t-elle moins sujet de s'applaudir de la résurrection de Jésus-Christ? Non, mes frères, puisque le terme que ce mystère nous fait apercevoir au bout d'une carrière véritablement chrétienne, n'a rien désormais d'incertain, le prix de nos combats n'est plus médiocre. Ah! il est vrai qu'on exige de nous, dans la loi que nous professons, bien des choses rudes à la nature. On nous demande un amour pour Dieu, qui ne lui compare rien; une charité pour le prochain, qui lui pardonne tout; une sagesse qui

préside toujours aux plaisirs permis, une innocence qui ne s'en permette jamais d'illicites; une vigilance continuelle pour écarter les tentations, un courage héroïque pour les surmonter. On nous ordonne d'opposer la sincérité au déguisement, la douceur à la violence, la patience aux injures, l'humilité à la gloire, le détachement aux richesses, la modération à la fortune. On veut que nous sacrifions notre esprit par la foi, notre cœur par la piété, nos lèvres par la prière, notre corps par la mortification et la pénitence: tout cela souvent au milieu des occasions qui nous invitent, des objets qui nous sollicitent, des mauvais exemples qui nous entraînent, des passions qui nous emportent.

A la vue de tant de devoirs onéreux dont vous vous croyez affranchis, et que nous n'osons violer, vous nous plaignez quelquefois, mondains corrompus; et peut-être avous-nous la faiblesse de nous plaindre nous-mêmes un peu. Notre vie vous paraît une espèce de mort, et la vôtre ne vous paraît pas pire que la mort même.

Or, quelle ressource dans ces circonstances pour rassurer notre vertu chancelante et pour démasquer leur faux bonheur? Point d'autre plus efficace que la réflexion à laquelle Job avait recours: *Scio quod Redemptor meus vivit.* (Job, XIX.) Je sais que mon Rédempteur est ressuscité, et qu'après avoir été victime de la mort, il en a été le vainqueur. Je me rappelle son humanité glorifiée, son corps revêtu des qualités des esprits, brillant d'une splendeur toute divine, gage et compagne de la félicité de son âme.

Scio quod Redemptor meus vivit: Je sais, dis-je, que mon Rédempteur est ressuscité. Je puis donc ressusciter par lui, et en vertu du pouvoir qu'il a employé à sa propre résurrection. Serait-il moins puissant dans moi et pour moi, qu'il ne l'a été dans lui-même et pour lui-même? Ah! qu'ai-je besoin de chercher dans les reproductions continuelles qui se font dans la nature, les images et les essais de la résurrection générale? La force qu'il a eue de rappeler en un instant ses esprits dissipés, de recueillir toutes les gouttes de son sang dispersées, de rassembler jusqu'aux moindres dépouilles séparées de son corps, n'est-elle pas une démonstration suffisante qu'il pourra réunir les débris du mien, eût-il été dissous dans les eaux, consumé par les flammes, ou réduit à cette terre informe, dernier élément où se réduisent tous les autres?

Scio quod Redemptor meus vivit: Je sais que mon Rédempteur est ressuscité. Je dois donc ressusciter après lui, et en conséquence de sa propre résurrection. L'arche sainte a passé la mer, tout le peuple doit la suivre; la colonne de feu est entrée dans la terre promise, le chemin est ouvert à tous les Israélites. Disons mieux: les membres doivent se réunir à leur chef, les fruits tardifs paraître après les prémices, et les enfants d'un même père, les frères moins favo-

risés dans l'ordre de la naissance, marcher à la suite du premier-né d'entre les morts.

Scio quod Redemptor meus vivit : Je sais que mon Rédempteur est ressuscité. Si je me tiens uni à lui pendant la vie, je ressusciterai donc semblable à lui, et avec les prérogatives de sa propre résurrection : même incorruptibilité, même impassibilité, même subtilité, même agilité, même clarté. Une chair consacrée par l'usage respectueux de la sienne, purifiée par l'aspersion de son sang, marquée des signes de sa mortification, associée à ses mérites, pourrait-elle ne pas avoir part à sa gloire ?

Non, Seigneur, je ne crains pas de le dire, si je suis le compagnon de votre mort, je le serai de votre nouvelle vie, et je ne perdrai rien de tout ce que j'aurai sacrifié pour vous. Si j'use ce corps dans les exercices de la pénitence, il renaîtra brillant des grâces d'une immortelle jeunesse. Si je lui refuse les fausses douceurs qui flattent sa corruption naturelle, il sera inondé d'un torrent de pures volutes : pour quelques larmes, d'ineffables transports de joie ; pour quelques légères privations, la possession de tous les biens ; pour quelques parures rejetées par la modestie, un vêtement de lumière ; pour quelques spectacles redoutés et fuis par l'innocence, la vue de Dieu même.

Voilà mes justes prétentions, mes solides espérances : *Scio quod Redemptor meus vivit, et in novissimo die de terra surrecturus sum, et videbo in carne mea Deum meum : reposita est hæc spes mea in sinu meo.* (Job, XIX.) Sans ce doux espoir fondé sur la résurrection de Jésus-Christ, vous auriez raison, mondains, de gémir orgueilleusement sur nos tristes erreurs. Nous serions en effet bien dignes de compassion, privés de plaisirs pendant la vie et après la mort, et par conséquent toujours étrangers à la félicité, toujours séparés du bonheur. Du bonheur ! fin nécessaire de notre être, et idole chérie de notre cœur ; du bonheur ! objet délicieux dont le nom même a des charmes, et le fantôme une espèce de réalité pour lequel nous sommes tous faits, et pour lequel nous faisons réellement tout, lors même que nous semblons l'immoler. Ah ! j'en dis trop peu : nous serions les plus infortunés de tous les hommes : *Miserabiliores sumus omnibus hominibus.* (II Cor., XV.) Mais encore une fois, la résurrection de Jésus-Christ change la scène à notre avantage, et fait une égale révolution dans votre sort et dans le nôtre. Ce n'est plus nous qui sommes un objet de pitié : c'est vous, qui demandez des larmes ; ne nous méprisez plus, ou craignez nos justes dédaîns : *Quis mihi det ut inveniam te foris, et jam me nemo despiciat ?*

III. Enfin cette résurrection de Jésus-Christ, si favorable à notre foi et à notre espérance, offre encore une juste matière de triompher à notre amour.

Car, sans en éprouver les plus vifs transports de cette charité divine, pourrions-nous voir un Dieu qui, après nous avoir aimés jusqu'au dernier moment de sa vie,

nous aime encore au delà du tombeau ; en sort pour notre justification, comme il s'y était précipité pour nos péchés ; rapporte sa gloire à notre salut, comme il y avait rapporté ses humiliations, et met le sceau à notre bonheur de la même main dont il se couronne lui-même : *Traditus est propter peccata nostra, et resurrexit propter justificationem nostram.* (Rom., IV.)

Un Dieu qui consacre les premiers instants de son triomphe au soin de rassembler ses apôtres dispersés, qui se hâte d'animer leur foi, de sécher leurs larmes, et qui, peu content du titre d'amis dont il les avait autrefois honorés, ne trouve plus désormais que le nom de frères capable d'exprimer la nouvelle alliance qu'il contracte avec eux, et le surcroît de vivacité qu'éprouve pour eux sa tendresse : *Nuntiate fratribus meis.* (Matth., XXVIII.)

Un Dieu dont la grandeur est accessible et la majesté populaire, qui, tout glorifié qu'il est, converse familièrement avec ses disciples, se joint à eux et les accompagne, prépare leur plaisir par la surprise, assure leur bonheur par sa présence, tempère son éclat pour ménager leur faiblesse, le dévoile assez pour enflammer leur amour, aime leur empressément, se prête à leur curiosité, se livre à l'expérience de tous leurs sens, et ne connaît presque avec eux aucune des bornes que la dignité prescrit à la condescendance : *Palpate quia spiritus carnem et ossa non habet.* (Luc., XXIV.)

Un Dieu qui témoigne une prédilection marquée pour les pécheurs ; pour Pierre, dont la bouche s'est souillée d'un triple désaveu et d'un horrible parjure ; pour Thomas, qui maintient son esprit dans une incrédulité inflexible ; pour tous les autres, qui ne savent point bannir de leur cœur une défiance injurieuse : *Dicite discipulis et Petro.* (Marc., XVI.)

Un Dieu qui, dans sa chair impassible, conserve encore les vestiges de ses plaies comme des marques honorables de son zèle, des monuments éternels de ce qu'il a fait pour nous, et des motifs capables d'adoucir à jamais tout ce que la reconnaissance nous inspirera de faire pour lui : *Videte manus meas et pedes, quia ego ipse sum.* (Luc., XXIV.)

Un Dieu qui ne diffère son retour triomphant dans le sein de son Père, que pour former des pasteurs à son Eglise, leur tracer un plan de conduite, leur faire un fonds solide de lumières, leur confier la distribution de ses trésors, leur enseigner des remèdes vainqueurs de toutes nos faiblesses, leur découvrir des sources abondantes de grâces et de bénédictions, et aplanir pour eux et pour nous les routes escarpées qui conduisent au ciel : *Loquebatur illis de regno Dei.* (Act., I.)

Un Dieu enfin, qui, par les charmes nobles et touchants qu'il répand avec profusion sur son adorable humanité, en fait l'objet le plus proportionné à notre amour. Ne pourrait-il, par tous ces artifices, parvenir à nous

plaire ? ou plutôt n'aura-t-il point enfin trouvé en ce jour le secret de se faire aimer, et de nous faire dire avec les disciples, voyageurs d'Emmaüs, qu'un feu jusqu'ici inconnu embrase notre cœur au dedans de nous-mêmes ? *Nonne cor nostrum erat ardens in nobis.* (Luc., XXIV.)

Ah ! mes frères, que vous connaissez mal la religion chrétienne, quand vous vous plaignez qu'elle captive vos plus doux sentiments, et qu'elle veut faire de vos cœurs une masse froide et insensible. Bien loin de vous défendre la tendresse, elle vous invite sans cesse, et aujourd'hui plus que jamais, à vous laisser enflammer des plus vives ardeurs. Mais, pour leur trouver un digne objet et un aliment durable, ne tournez point avec les mondains vos yeux vers la terre ; levez-les au ciel : *Quæ sursum sunt quarite ; quæ sursum sunt sapite.* (Coloss., III.)

Là, dans la divinité, réside la beauté par essence ; là brille sa plus parfaite image dans l'humanité glorifiée du Sauveur. Si vous accoutumez votre esprit à la contempler par la méditation, si vous disposez votre cœur à la goûter par l'innocence, vous n'aurez point à étouffer avec effort d'indignes mouvements de jalousie, à la vue de ces mortels qui semblent avoir placé le plus heureusement ici-bas leurs inclinations. Non ; loin d'envier leur partage, vous entendrez éclater autour de vous les soupirs honteux qu'ils laissent échapper vers des beautés périssables ; et, dans l'ardeur de vos divins transports, vous n'aurez que du mépris pour leurs profanes tendresses : *Quis mihi det ut inveniam te foris, et jam me nemo despiciat ?*

Mais ce ne sera que dans le ciel que se consommera parfaitement ce triomphe de notre foi, de notre espérance et de notre amour, par la possession de celui qui fait aujourd'hui triompher son innocence, sa sagesse et sa divinité ; par le bonheur de la vie éternelle que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON VI.

Pour la fête de l'Ascension

SUR LE BONHEUR DU CIEL.

Nubes suscepit eum ab oculis eorum. (Act., I.)

Une nuée le déroba à leurs regards.

Le voilà donc qui s'élève dans les airs, chargé des dépouilles du monde et de l'enfer, ce restaurateur de la gloire de Dieu, cet adorable Sauveur des hommes. Il était bien juste qu'après tant de laborieux combats il prît enfin possession d'un royaume devenu sa conquête ; et il lui tardait d'y aller préparer une place à ses chers disciples. Il leur en a fait la promesse solennelle ; et ceux d'entre eux qu'il a choisis pour témoins de son ascension glorieuse, pénétrés en effet de la délicieuse pensée qu'ils arriveront un jour où leur maître les précède, le suivent du cœur et des yeux vers le terme fortuné où vont désormais habiter leurs espérances ; c'est là que volent tous leurs désirs, que se portent toutes les affections de leur cœur.

Ils ne se lassent point de contempler le ciel...

Ils ne se lassent point de contempler le ciel ! et nous, mes frères (quel affligeant contraste vient ici s'offrir à moi !), et nous, appelés à la même béatitude, nous n'avons des yeux que pour la terre. Oui, faiblement touchés pour la plupart, de la grandeur de notre destinée, nous semblons oublier qu'il est pour nous, dans la main de Dieu, des couronnes ; et les fréquentes distractions que nous fournit une demeure étrangère, nous font perdre à chaque moment de vue les charmes de notre aimable patrie.

Cependant, au milieu de tant de faux biens, dont les appas séducteurs menacent sans cesse notre innocence, quelle pensée serait plus capable de soutenir notre cœur chancelant, que la pensée d'un bonheur qui doit nous dédommager abondamment de tous nos sacrifices ? Au milieu de tant de maux véritables, qui répandent une cruelle amertume sur tous nos instants, quelle pensée serait plus propre à tarir la source de nos pleurs, que la pensée d'un bonheur qui doit terminer toutes nos disgrâces ?

Je sais, il est vrai, que nous ne pouvons nous former sur la terre une idée qui ressemble parfaitement à ce que nous attendons dans le ciel ; mais une peinture de ce bonheur, même très-grossière et très-imparfaite, ne peut-elle pas être très-utile et très-consolante ?

Tâchons donc d'en découvrir aujourd'hui ce qu'il nous est permis d'en connaître ; et pour cela, considérons cette félicité, et dans la nature des biens qui en font l'objet, et dans le sentiment qui en accompagne la possession. Cet objet est plein de vérité : dans le ciel, tous les biens sont réels. Cette possession est pleine de paix : dans le ciel, tous les cœurs sont tranquilles. Vérité, par conséquent, qui écartera d'auprès de nous toutes les ombres ; paix qui finira au dedans de nous toutes les guerres : *Fiat veritas et pax in diebus meis !* (Isa., XXXIX.) C'est le plan de ce discours.

Demandons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le monde que nous habitons, dit saint Augustin, dont le cœur n'avait été malheureusement que trop épris de ses charmes, ce monde dont la figure riante amuse tant d'autres cœurs également trompés, à le considérer même dans les points de vue qui lui sont le plus favorables, n'est qu'un spécieux mensonge ; *Mundus totus, quantus est, mendacium est.* Il n'offre à nos yeux éblouis que des lueurs fausses ou incertaines, une gloire imaginaire, des beautés fardées. Et dans quelle région sommes-nous donc transportés, continue le saint docteur, quand, après avoir échappé à la séduction commune par un sage et généreux mépris de tout ce que la vie présente étale de plus enchanteur, une main propice aura fait

tomber pour nous la barrière qui sépare le temps de l'éternité? *Et quo igitur imus?* Ah! mes frères, pourrions-nous regarder avec indifférence la nouvelle décoration, la scène intéressante, qui prendra la place de tous ces prestiges? Nous allons dans le séjour de la vérité : *Et quo igitur imus? ad veritatem imus.* Nous allons dans le séjour de la vérité, c'est-à-dire que nous puiserons à la source des vraies lumières, que nous brillerons sur le théâtre de la vraie gloire, que nous aimerons les charmes de la vraie beauté : par conséquent, plus d'obscurités et de ténèbres dans les objets de notre curiosité; plus de vanité, plus d'imposture dans les objets de notre ambition; plus de taches et de défauts dans l'objet de notre amour : et c'est ainsi que la vérité fera disparaître toutes les ombres : *Ad veritatem imus.* Rendez-vous attentifs, s'il vous plaît.

I. Dans l'éclatante demeure où la vérité a placé son trône, elle éclairera nos esprits des vraies, des solides lumières. Eh! que les rayons, mes frères, qui partiront de ce trône brillant, trouveront à dissiper dans nous d'illusions et d'erreurs! Qu'il est épais et obscur, le voile qui couvre à nos yeux les ouvrages d'une main toute-puissante? Qu'il est sombre et impénétrable, le nuage qui nous cache l'auteur même de toutes ces merveilles! Que la nature nous présente d'énigmes! Que la religion nous offre de profondeurs! Qui pourra démêler ici-bas les ressorts également simples et féconds des mouvements qui animent l'univers? Qui pourra concilier dans son esprit les attributs que Dieu allie dans son essence? Si j'arrête ma vue sur les vils objets qui m'environnent, leur bassesse ne les assujettit point à mes lumières; si j'ose porter mes regards sur le souverain Etre à qui tout rend hommage, je suis accablé de sa gloire.

Voyez, mes frères, ce philosophe ingénieux, renfermé dans la sphère des choses purement naturelles, il bâtit à grands frais un pompeux système dont l'apparente régularité le charme. Mais l'édifice, plus brillant que solide, se dément tout à coup; et de ses parties désunies, mais que l'orgueil irrité s'obstine encore pendant quelque temps à rejoindre, il ne reste enfin que des débris confus, ridicules monuments de la faiblesse humaine, que foule avec dédain la postérité, et sur lesquels elle fonde le droit, peut-être imaginaire, de se préférer aux siècles qui l'ont devancée.

Considérez cet autre savant, qui s'ouvre à lui-même une carrière plus noble encore et plus périlleuse : il prétend porter la lumière sur un dogme que la foi enveloppe d'une obscurité respectable. Mais, après avoir marché par une route qui ne cesse d'être lumineuse, qu'au moment précis où il entame la substance du mystère, il s'aperçoit avec un dépit secret, que, par ses discussions laborieuses, il n'a fait qu'écarteler les nuages qu'il avait lui-même rassemblés, éloigner le nœud qu'il s'était proposé de

trancher, et différer mal à propos l'aveu enfin nécessaire de sa propre ignorance beaucoup plus profonde que toutes ses recherches. Et c'est ainsi que, plus légère qu'une flamme subtile que chasserait devant nous un vent impétueux, la vérité se dérobe sans cesse à la vivacité de nos poursuites.

Ou si, pour ne point paraître dégrader d'une manière trop injurieuse la pénétration de notre esprit, presque toujours l'idole chérie de notre cœur, si ces grands génies, mes frères, ces sublimes intelligences, comme nous les appelons quelquefois par une profusion d'éloges dont notre amour-propre ne manque point de tirer un secret avantage, si ces hommes extraordinaires enfin, dans le vaste champ des sciences profanes ou sacrées, font de temps en temps quelques légères conquêtes, propres à allumer de plus en plus dans eux le désir inquiet d'en faire de nouvelles; s'ils saisissent même assez souvent quelques vérités, la plupart stériles et dont la possession ne peut en rien contribuer à leur bonheur; n'est-il pas encore plus ordinaire de les voir, ces esprits subtils et curieux, s'égarer eux-mêmes dans le labyrinthe de leurs connaissances, et s'évanouir dans la vanité de leurs propres pensées; ne recueillir pour tout fruit d'une longue étude et d'un examen épineux qu'un doute également criminel et insensé sur les vérités les plus palpables et les plus populaires; et, semblables à cet avide ministre de l'impie Séleucus, rapporter, pour user de cette expression, du temple de la nature et du sanctuaire de la Divinité, où ils se sont efforcés de pénétrer en téméraires, des ténèbres encore plus épaisses que celles qu'ils y avaient portées : *Multa caligine circumfusum rapuerunt.* (II Mach., XLIII.)

Concluons donc avec l'Esprit-Saint lui-même, et demandons en quelle région habite la sagesse, et quel asile s'est choisi l'intelligence : *Sapientia ubi invenitur, et quis est locus intelligentiæ?* (Job, XXVIII.) Hélas! reprend l'écrivain sacré, elle ne se trouve point dans la terre des vivants : *Abcondita est ab oculis omnium viventium.* (Ibid.) La mort seule est admise à la participation de ses secrets; et ce n'est que par la destruction de cette muraille d'argile qui nous environne, que nous serons rendus capables d'entendre ses oracles : *Perditio et mors dixerunt : Auribus nostris audivimus famam ejus.* (Ibid.)

Mais aussi, dès qu'une fois dégagés des illusions des sens et des sombres vapeurs que la terre exhale, un chrétien constamment fidèle à son Dieu, aura terminé par un soupir précieux le temps de son exil, quelle rapide succession d'éclairs non interrompus, disons mieux, quel océan de lumières pénétrera tout à coup, inondera son âme étonnée? L'aspect subit d'un de ces beaux jours, où tout brille dans la nature, frappant pour la première fois, mais sans les éblouir, des yeux condamnés jusque-là aux plus profondes ténèbres, faible image,

mes frères, de l'impression puissante que fera sur ce nouvel habitant des cieux la vue de toutes les vérités rassemblées dans la vérité suprême.

Vous n'aurez plus rien d'obscur pour lui, jeux variés de la nature, germes féconds des productions diverses dont la terre se pare, tissus délicats dont sont composés les organes de nos sens, liens mystérieux qui, dans un composé toujours étonnant, associez l'esprit et le corps sous les lois d'une mutuelle dépendance. Grâce au flambeau radieux dont ses yeux seront éclairés, il pourra désormais répondre à ces questions difficiles dont Job croyait devoir respecter la sombre profondeur par un humble silence : Où finit l'espace que la toute-puissance a séparé du néant pour être le théâtre de ses merveilles ? sur quelle base porte le grand édifice de l'univers ? quelle barrière tient renfermés les flots dans les bornes qui leur sont prescrites ? Il reconnaîtra la source inépuisable de tes feux, soleil, dont la chaleur bienfaisante ranime et nourrit tout ce qui respire ; il suivra pas à pas votre marche également rapide et majestueuse, astres de la nuit, qui, suivant l'expression de l'Écriture, ne vous endormez jamais en fournissant votre carrière ; il découvrira votre origine, météores brillants, qui tantôt sur un amas de vapeurs dorées, tracez la gloire du Seigneur, et tantôt du sein d'un nuage ténébreux annoncez son courroux.

Que dis-je ? soumettant à ses regards un monde bien plus capable d'intéresser par sa singularité que celui qui frappe nos yeux, je veux dire le cœur de l'homme, il y démêlera la cause cachée de ces inconséquences de ces contradictions prodigieuses qui font de l'homme un mystère inexplicable à l'homme même : il y pénétrera, dans leur principe, ces désirs vifs et ambitieux d'un bien sans bornes, que suspend si aisément la possession d'une bagatelle : ce sentiment intime de notre propre grandeur, que dément tous les jours une conduite pleine de bassesse ; ces réflexions si sages, et ces passions si folles ; ce goût sympathique qui nous entraîne vers le vrai, et cette ardeur insensée qui nous fait courir après le mensonge.

Mais, surtout, ô mon Dieu ! vous développerez à ses yeux surpris l'ordre et l'économie admirable de vos décrets éternels, les vues profondes de votre sagesse, les voies écartées de votre providence. Il verra non plus à travers le voile d'une foi obscure, mais aux rayons mêmes de la lumière créée, le point où se réunissent dans vous, malgré leur apparente incompatibilité, les richesses d'une miséricorde infinie, et les trésors d'une colère implacable ; l'immuabilité de votre être, et la liberté de vos opérations ; l'impuissance où vous met une sainteté parfaite d'approuver dans vos créatures la faute la plus légère, et le droit qu'elle vous laisse de ne point prévenir leurs plus odieux forfaits ; la sincérité des désirs qui

vous intéressent à notre salut, et l'efficacité de ces mêmes désirs si souvent anéantie par notre malice ; la plénitude d'être qui vous rend l'auteur de la vie, et cette union ineffable avec une essence bornée qui vous a rendu victime de la mort : l'unité de votre nature divine, et la trinité des personnes dans lesquelles elle subsiste.

Et à cette vue, mes frères, à la vue claire, distincte, immédiate de tant d'augustes mystères tout à coup dévoilés, de quel œil pensez-vous que ce glorieux confident des secrets de la divinité regardera le fruit de nos veilles fameuses et l'importance de nos prétendues découvertes ; nos assertions et nos conjectures, nos spéculations et nos systèmes, l'air de conviction intime que prend quelquefois chez nous l'opiniâtreté, et le ton suffisant sur lequel se monte notre ignorance ; nos combats en faveur de la vérité, souvent aussi vains que nos victoires sur l'erreur, et nos victoires sur l'erreur, aussi vaines que les trophées que nous nous en dressons à nous-mêmes ? Quel jugement portera-t-il de notre réserve circospecte à ne communiquer aux autres qu'une partie de nos vues savantes et de nos richesses littéraires ; du pesant fardeau dont nous croyons que notre complaisance sur ce point, toute bornée qu'elle est, a surchargé leur reconnaissance ; de notre silence plein d'orgueil en présence de ceux que nous regardons comme des profanes ; de la feinte modestie dont nous relevons devant nos admirateurs le mérite d'un savoir très-équivoque ; de l'espèce de bonne foi avec laquelle nous remercions peut-être l'auteur de tout don parfait, des lumières qu'il ne nous a point départies ? Eh ! mes frères, placé à la source de la vérité où il puise à longs traits les solides connaissances, à quel autre sentiment pourrait-il ouvrir son cœur, qu'à celui de la compassion, en voyant les hommes se disputer si sérieusement un filet d'eau bourbeuse, échappée de cette source pure, et souillée par le canal imour dans lequel elle coule ?

II. Mais avec quelle nouvelle vivacité ne doit pas se ranimer encore dans eux ce sentiment d'une compassion sublime, lorsque, brillant sur le théâtre de la vraie gloire, ces heureux immortels comparent avec la splendeur qui les environne, ce fantôme séduisant que nous embrassons pour elle ? Faisons nous-mêmes cet utile parallèle, mes frères, en commençant par l'examen de cette gloire terrestre qui porte si visiblement le caractère de l'imposture. Et vous, Seigneur, que David conjurait de ne jamais permettre que ses yeux tombassent sur l'image de la fausse gloire du monde, de peur qu'ils n'en fussent éblouis, *Averte oculos meos ne videant vanitatem* (Psalm. CXVIII), écoutez des vœux en apparence contraires à ceux que formait ce saint Prophète, mais en effet inspirés par le motif qui animait sa prière, Fixez nos regards sur cette ombre vive de réalité ; mais fortifiant nos yeux par un de ces rayons célestes, vainqueurs du prestige,

faites qu'elle nous paraisse telle qu'elle est en elle-même, et non point parée des attraits que lui prête notre faiblesse.

Des louanges que le mensonge donne à la vanité, et que la corruption prodigue souvent au crime; des éloges qui ne supposent point nécessairement dans le panégyriste une estime réelle pour son héros, ni dans le héros des qualités dignes de l'estime de son panégyriste; des hommages que presque toujours la crainte ou l'intérêt adressent au rang et à l'autorité, et que, par une méprise commune, l'amour-propre satisfait regarde comme un tribut payé par la justice au mérite et à la personne; quelques grains d'encens qui, en s'évaporant, parfument une idole, mais qu'offrent des mains trop viles pour être les ministres de l'honneur et les dispensatrices du prix de la vertu; une suite d'aïeux distingués, dont l'éclat réfléchi n'a pas même assez de vivacité pour frapper des yeux un peu philosophes; un concert de voix flatteuses qui retentissent autour de nous, et qui, dans notre absence, font quelquefois place aux arrêts sévères de la vérité, que ne captive plus une contrainte importune; peut-être, si vous le voulez, quelques applaudissements moins suspects, mais dont le faible bruit ne se fait point entendre au delà des bornes étroites d'une ville ou d'une province, à quoi (malgré les murmures de notre vanité trompée) se réduira pour nous l'univers; tout au plus un nom que le sort nous a rendu propre, porté par la renommée jusqu'aux extrémités de la terre, accompagné de quelques titres fastueux et de quelques syllabes ambitieuses; des trophées où brille avec plus d'éclat le pouvoir du temps qui les détruit, que la valeur du conquérant qui les mérita; un mausolée où survit quelque temps l'orgueil de celui dont il annonce la faiblesse; enfin une frivole idée de ce que nous pouvons ou de ce que nous aurons pu, de ce que nous valons ou de ce que nous aurons valu, de ce que nous sommes ou de ce que nous aurons été; placée hors de nous, et reçue dans un certain nombre d'esprits, ou, si elle n'est pas offusquée par une foule d'autres idées plus brillantes, elle sera du moins effacée par les ombres de la mort... Voilà, mes frères, la gloire humaine tout entière. A ces traits réunis reconnaissez-la dans toute sa pompe et dans tout son lustre; je ne vous ai déguisé aucun de ses appas si vantés, et il n'est pas en son pouvoir de porter plus loin ses faveurs et ses promesses.

Paraissent maintenant, gloire que j'espère et qui m'appartenez par les titres les plus légitimes, si j'ai assez de grandeur d'âme pour ne point renoncer moi-même à mes droits : *Exsurge, gloria mea* (Psal. LVI); paraissent, gloire dont les saints jouissent déjà dans le ciel; et, faisant valoir à nos yeux la noblesse et la pureté de votre origine aussi bien que la solidité de votre éclat, établissez incontestablement la réalité de vos charmes, et achevez de dissiper un reste d'illusion que pourrait avoir laissé dans notre âme le tableau de la gloire mondaine.

Et d'abord quelle est la source et le principe de cette gloire dont brillent les prédestinés? ou, ce qui revient au même, quel prix tire leur couronne de la main qui l'a tissée, et qui la leur met sur la tête? Ah! mes frères, ne fût-elle composée, cette couronne, que de la matière la plus simple et la plus commune, qu'il est beau d'en être décoré par une main qui soutient l'univers, et qui peut faire rentrer tous les êtres dans le néant, ou, sans elle, ils seraient encore! Qu'il est glorieux d'être distingué par un Dieu qui n'honore que ceux qu'il estime, et qui n'estime que ceux qui lui ressemblent! Qu'il est flatteur d'avoir pour soi le suffrage de celui qui lit dans les cœurs et qui ne leur tient jamais compte que des efforts de la vertu la plus constante et la plus pure!

Approchez, pourraient dire avec une noble assurance tous ces grands de la cour céleste, approchez, si vous l'osez, censeurs jaloux, qui, naturellement portés à faire grâce au vice même tandis qu'il rampe dans la poussière, devenez les ennemis de la vertu sitôt qu'elle est couronnée; vous qui, par l'éclat même des honneurs dont un courtisan vient d'être revêtu, éclairés tout à coup sur les défauts qui le rendent peu digne de sa fortune, démêlez avec une secrète complaisance des taches honteuses sous la pourpre qui les couvre; vous qui vous faites un plaisir malin de mettre sans cesse dans la balance le mérite du favori et les bienfaits du maître, et qui, avec une précision si rigoureuse appréciez les services, pour avoir droit de borner la reconnaissance; examinez tant qu'il vous plaira les fondements de notre élévation, elle n'a rien à redouter de votre œil critique.

Nous n'en sommes redevables ni aux lâchetés de l'adulation, ni aux souplesses de l'intrigue, ni à l'obscurité de ceux qui ont couru avec nous la même carrière, ni à la supériorité de leur mérite, dont l'envie aime quelquefois à se venger par une injuste préférence; notre grandeur n'est point le fruit de nos bassesses, notre gloire n'est point le prix de nos opprobres; vous ne trouverez ici nulle matière à vos pompeuses exclamations sur les caprices du sort, ou sur la bizarrerie des distributeurs des grâces. Un seul mot suffira pour justifier même à votre tribunal notre glorieuse destinée. C'est un Dieu de qui nous tenons notre couronne : *Posuisti in capite coronam* (Psal. XX); couronne dont le prix est encore relevé par la matière qui la compose : *Coronam de lapide pretioso*. (Ibid.)

Examinons donc, non plus précisément dans son principe, mais dans elle-même, cette gloire dont l'Esprit-Saint nous représente le solide éclat sous l'image d'une pierre précieuse; et voyons en quoi il consiste par rapport à ceux qui en sont revêtus.

C'est tout à la fois, mes frères, un rang distingué qui les approche en qualité de favoris, de celui qu'il est si honorable de servir même sous le nom d'esclaves; c'est un caractère brillant imprimé sur leur front, qui les annonce comme les vainqueurs de toutes les faiblesses qui triomphent si sou-

vent des rois ; c'est une puissance respectée de toute la nature, quand le Seigneur, par leur ministère, juge à propos de signaler ses miséricordes ou de faire éclater ses vengeances : c'est une lumière pure et vive, qui, pénétrant intimement leur substance, ferait pâlir à leur aspect l'astre même qui, au moment qu'il se montre, éclipse tous les autres.

Que sais-je, moi ? Jugez, mes frères, des glorieuses prérogatives réservées à ces héros du christianisme dans le lieu de leur récompense, par les honneurs qui consacrent la mémoire de quelques-uns d'entre eux dans le lieu destiné à leurs épreuves ; par l'éclat de leur pompe funèbre, si supérieur à celui des triomphes profanes ; par la magnificence de leurs tombeaux, que n'égale point la richesse des palais ; par la place si élevée au-dessus du trône que leurs cendres occupent sur les autels ; enfin, par les sentiments de respect que rassemblent autour de leurs précieux restes les monarques confondus parmi les sujets, sentiments de respect qui se confondent eux-mêmes dans le cœur des uns et des autres avec les transports d'une joie toute sainte et les mouvements d'une tendre confiance.

III. Je bornerai là, mes frères, la peinture de cette gloire si manifestement empreinte du sceau de la vérité, impatient de fixer vos yeux sur la beauté, seule réelle et seule véritable qui, prodiguant ses charmes aux heureux citoyens de la céleste patrie, excite en eux des ardeurs inconnues ici-bas aux cœurs les plus passionnés et les plus tendres.

Mais qu'ai-je dit, chrétiens ? et comment m'y prendrai-je pour me représenter à moi-même et pour vous découvrir la moindre partie de ces traits ravissants qui forment cette beauté toujours ancienne et toujours nouvelle ? Transporté dans une région d'idées pures et sublimes, d'où les sens et l'imagination n'osent approcher, dirai-je que cette beauté est l'éclat qui résulte d'une sagesse que rien ne déconcerte, d'une providence à qui rien n'échappe, d'une puissance à laquelle rien ne résiste, d'une libéralité que nul bienfait n'épuise, d'une sainteté que nul mélange impur n'altère, d'une miséricorde que nul repentir sincère ne trouve inexorable, d'une grandeur qui s'élève au-dessus de tous les êtres, d'une immensité qui remplit tous les lieux, d'une éternité qui embrasse tous les siècles ? Ramenant ensuite vos regards sur les créatures qui semblent être le plus communément en possession de charmer et de plaire, vous exhorterai-je à écarter de l'idée de beauté qu'elles font naître dans notre esprit toutes les taches qui l'obscurcissent, toutes les imperfections qui la défigurent, toutes les qualités sensibles qui la dégradent, la fierté qui la rend souvent inabordable et dédaigneuse, l'uniformité qui l'empêche de faire une impression durable sur les sens, la fragilité qui la livre enfin aux ravages du temps, sûr de flétrir ses plus belles couleurs et d'emporter avec lui tous ses charmes ? et après cela, pourrai-je me flatter d'avoir dérobé quelque partie du

voile qui nous cache la beauté suprême ? Mais qui ne voit que, quelque essor que notre esprit donne à ses pensées, il ne peut saisir que d'une manière très-confuse et très-imparfaite les charmes du Créateur ?

Ouvrez-vous donc, portes immortelles, et laissez-nous voir le Roi des rois brillant de cette beauté qui ne convient qu'à lui seul, et qui ne ressemble qu'à elle-même : *Regem in decore suo.* (Isa., XXXIII.) Laissez-nous, sans obstacle, voler dans les bras, nous précipiter, nous perdre dans le sein de cet être, assemblage adorable de toutes les perfections, et source inépuisable de toutes les pures délices ; laissez-nous éprouver, avec les saints, ces ineffables transports d'amour, auprès de qui les mouvements les plus vifs d'une profane tendresse ne sont que froideur et indifférence ; laissez-nous connaître aussi parfaitement qu'ils le font eux-mêmes, le prodigieux aveuglement d'un cœur qui, vers de frivoles beautés, laisse échapper de honteux soupirs.

Laissez-nous pénétrer enfin dans cette demeure fortunée où, éclairé des véritables lumières, notre esprit ne se nourrit plus de fables et de mensonges ; où, brillant des rayons de la véritable gloire, nous ne serons plus éblouis par de chimériques honneurs ; où, inséparablement uni à la véritable beauté, notre cœur ne sera plus touché d'aucun attrait périssable, parce que le ciel est le séjour de la vérité, qui écartera d'auprès de nous toutes les ombres. Il est encore le séjour de la paix, qui finira au dedans de nous toutes les guerres : *Fiat pax in diebus meis.* (Isa., XXXIX.) C'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Ce bonheur des saints, fondé sur la vérité, se fait sentir à eux par une possession pleine de paix, et de plus d'une sorte de paix, dit le Prophète : *Delectabuntur in multitudine pacis.* (Ps. XXXVI.) Paix que produit dans leur cœur le souvenir du passé, la réflexion sur le présent, la perspective de l'avenir ; paix, par conséquent, qui n'est plus sujette à être troublée dans eux par des retours amers, par une situation affligeante, par de cruelles alarmes ; et c'est dans ce sens que le ciel est le séjour de la paix qui finit toutes les guerres. Renouvelez votre attention, s'il vous plaît.

I. Vous le savez, chrétiens, tout absorbé qu'il est dans l'abîme du néant, le passé semble se survivre à lui-même, et renaître en quelque sorte de ses propres cendres ; et, par malheur, il ne se ranime d'ordinaire à nos yeux que pour nous tourmenter. Tantôt il reparait escorté des remords, spectres hideux, nés au milieu d'un cœur coupable, et obstinés à lui enlever le prix de ses crimes, ou, si vous le voulez, redoutables ministres d'un Dieu vengeur, choisis parmi les plus pures lumières d'une raison, dont la passion n'a pu tout à fait éteindre le flambeau. Tantôt, accompagné d'une foule d'événements fâcheux qui répandirent autrefois leur ombre

lugubre sur une partie considérable de notre vie, il ne se montre que pour rouvrir des plaies que le temps avait fermées, et semble quelquefois épier le moment le plus délicieux d'une fête brillante, pour changer les transports de notre joie en de tristes soupirs. Souvent même, environné des images encore riantes de nos beaux jours évanouis, il aime à nous retracer le souvenir de cet âge heureux, où nous avions droit de tout charmer, où tout avait droit de nous plaire, pour nous donner l'occasion de faire l'affligeant parallèle de ce que nous avons perdu avec ce qui nous reste.

Quelle est gracieuse, au contraire, chrétiens, la forme sous laquelle le passé vient s'offrir aux heureux habitants de la Jérusalem céleste ! Il n'a, si j'ose m'exprimer ainsi, il n'a pour cortège que des vertus qu'ils ont eu la sagesse de pratiquer, que des difficultés qu'ils ont eu le courage de vaincre, que des dangers qu'ils ont eu le bonheur d'éviter. Pourraient-ils n'être point charmés d'un spectacle si doux ?

Ah ! ils voient dans leur correspondance à la grâce la première semence (après la grâce elle-même), le germe précieux de ce bonheur qui s'est enfin développé pour eux dans la terre de bénédiction ; dans les larmes qu'ils ont versées, la fertile rosée qui a fait croître cette moisson de gloire dont ils sont maintenant chargés ; dans les violences qu'ils se sont faites à eux-mêmes, la matière de leur triomphe. Qu'ils se savent bon gré d'avoir préféré leur devoir à leurs plaisirs, fait marcher l'affaire de leur salut devant toutes les affaires du monde, sacrifié quelques douceurs présentes à une espérance solide, captivé leur esprit sous le joug de la foi, soumis leurs passions à l'empire de la raison, réglé leur conduite sur les maximes de l'Evangile !

Quel plaisir pour eux de revenir en quelque sorte sur leurs pas, et de suivre de l'œil cette route difficile qui les a conduits à un si beau terme ! Ici s'offrait un désert sec et aride : l'amour de la pauvreté volontaire les a engagés dans cette région stérile, et la cupidité, parée du beau nom de prudence, ne les a point égarés dans de fertiles plaines, où régnait une commode abondance. Là se présentait une obscure vallée peu connue des hommes ; ils ont été assez humbles pour s'y tenir cachés ; et l'amour-propre, déguisé sous l'apparence du zèle, ne leur a point fait chercher la lumière. Plus loin, l'esprit de pénitence leur ouvrit un sentier dont le seul aspect faisait frémir la nature ; et ils ont franchi toutes ses épines. Presque à chaque pas des exemples corrupteurs, comme autant de torrents impétueux, leur opposaient des flots rapides, et ils ont heureusement gagné le rivage.

Ce n'est pas que dans ce chemin glissant leurs pas incertains n'aient souvent bronché ; que ces intrépides voyageurs n'aient même quelquefois fait des chutes bien déplorable : toujours hommes, leur fragilité pouvait les entraîner dans l'éternel préci-

pice ; trop souvent pécheurs, leurs infidélités les en ont plus d'une fois approchés de bien près ; mais enfin une main puissante et miséricordieuse les a soutenus sur le bord de l'abîme. Lieux charmants, habités par un peuple d'heureux immortels, et pleins de la magnificence d'un rémunérateur prodigue, j'en atteste vos vœux éternelles, non, vous n'excitez point seuls les délicieux transports dont l'âme des saints est ravie : des ténèbres et des feux, d'interminables horreurs auxquelles ils ont échappé, partagent avec vous la cause de leur joie, et le nom de l'enfer se fait entendre presque aussi souvent que celui du ciel dans leurs harmonieux cantiques.

La terre, de son côté, triste théâtre de tant de misères dont ils se voient enfin délivrés, contribue aussi quelque chose à l'excès de leur bonheur, par la comparaison qu'elle leur donne lieu de faire entre ce qu'ils sont et ce qu'ils ont été. Or, quoique l'impression agréable qui résulte de ce contraste ne doive jamais dans leur cœur rien perdre de sa vivacité, cependant, pour en mieux concevoir la douceur suivant nos faibles idées, représentons-nous, mes frères, un saint, un ami de Dieu, au moment que des rigueurs d'une dure captivité il jette dans la véritable terre de promission. Ah ! le bruit de ses chaînes retentit encore dans ses oreilles, et il se voit ceint d'une couronne ; des nuages épais obscurcissent son front, et dans un instant ils font place à une sérénité inaltérable ; ses yeux, encore pleins de lugubres images, s'ouvrent tout à coup à des clartés immortelles ; il croyait payer un tribut à la douleur par cette larme qui lui échappe, et c'est une larme de joie. La tristesse a, pour ainsi dire, commencé son dernier soupir, et l'allégresse l'achève. Enfin, cette agitation violente et convulsive avec laquelle son âme se sépare de son corps, se change soudain en un mouvement plein de tendresse, par lequel il s'unit amoureusement à son Dieu. Passage subit et délicieux de la peine au plaisir ! situation charmante d'un cœur qui, au même moment, se vide et se remplit ! nuance délicate, qui joignez, par rapport à lui, la triste mortalité qui expire à l'heureuse immortalité qui commence, quels termes pourront exprimer ce que vous lui faites sentir alors, et qu'il doit, par conséquent, éprouver dans l'éternité ? Et voilà, mes frères, comment tout ce qui a précédé son bonheur conspire à lui en rendre le sentiment plus vif et plus agréable.

II. Mais sa condition présente, considérée indépendamment de ce rapport avec des moments qui ne sont plus, est-elle pour lui une source de paix moins pure et moins abondante ? Je parle de cette paix que n'éprouvèrent jamais les tristes mortels, malgré les protestations réitérées qu'ils font quelquefois qu'elle habite dans leur cœur : *Dicentes, pax, pax (Jerem., VI)* ; protestations perfides et pleines de mensonges : *Et non erat pax. (Ibid.)* Pourquoi cela ? parce qu'en supposant même que la douleur, dont il est

si rare ici-bas d'éviter toutes les atteintes, ne ferme pas à la paix l'entrée de ce cœur, deux sentiments absolument incompatibles avec elle ne peuvent manquer de l'en exclure; je veux dire le dégoût fastidieux de ce qu'il a, et le désir inquiet de ce qu'il n'a pas; le dégoût qui l'empêche de jouir des avantages qu'il s'est procurés, et le désir qui l'entraîne sans cesse vers ceux qui lui manquent; le dégoût qui anéantit en quelque sorte, par rapport à lui, le bien qu'il possède, et le désir qui ne réalise point le bonheur qu'il souhaite.

Rendons cette vérité plus sensible, chrétiens, en produisant sur la scène un de ces hommes avides de distinctions glorieuses et de dignités éclatantes. Il a soupiré longtemps, cet ambitieux, après un emploi honorable, objet placé pour lui dans un point de vue où il ne manquait d'aucun des charmes que l'espérance répand avec profusion sur tout ce qu'elle entreprend d'embellir. Pendant le cours des intrigues qu'il a fallu former, pour parvenir à ce poste désiré, son cœur était-il tranquille? Eh! le moyen qu'il le fût! l'objet de son bonheur était éloigné, et il n'en jouissait pas encore. La brillante perspective s'est approchée peu à peu; et enfin, après avoir parcouru lentement un espace toujours trop long au gré de ses vœux, elle est devenue un bien présent, dont il n'est plus séparé par aucun intervalle. Son cœur est-il du moins maintenant satisfait? Eh! comment pourrait-il l'être? les agréments de cet objet si flatteur ont déjà disparu, comme l'éclat d'une fleur qui se flétrit sous la main qui la touche.

De nouveaux projets auront leur tour. Un nouveau jeu, aussi laborieux que le premier, recommence et finira de même. Ainsi toujours, ou trop éloigné du bien qu'il poursuit, pour jouir de ses douceurs, ou trop près de ce même bien pour n'en pas sentir les défauts, le cœur de l'homme éprouve sans cesse le mouvement alternatif des flots qui s'éloignent et s'approchent tour à tour du rivage, et il ne se voit jamais établi dans une tranquillité parfaite: je dis même le cœur de l'homme vertueux et du fervent chrétien, à qui le solide espoir d'un heureux rappel dans sa patrie peut bien épargner les violents orages, mais à qui la longueur d'un tel ennuyeux arrache tous les jours de tendres plaintes.

Le bonheur du ciel peut donc seul détruire le principe de ces agitations importunes; et comment cela? C'est qu'au lieu que sur la terre on ne possède pas encore ce qu'on désire, et qu'on ne désire plus ce que l'on possède, on jouit au ciel tout à la fois et de la vivacité de ses désirs, et de l'objet même qui les fait naître.

Représentez-vous donc, mes frères, l'avidité d'un David pour les biens éternels, quand il se comparait au cerf altéré qui court vers les fontaines, ou à une terre aride et entr'ouverte par la chaleur, qui demande la rosée à un ciel d'airain et de bronze; quand, préférant à tout l'éclat dont brillent les palais

des pécheurs, la moindre place dans la maison du Tout-Puissant, il ne souhaitait d'avoir les ailes de la colombe, que pour voler vers cet heureux séjour d'un repos inaltérable; quand, mettant le souvenir de la sainte Jérusalem à la tête de toutes les pensées dont son esprit s'occupait avec complaisance, il protestait que tous les récits qui l'avaient pour objet, le pénétraient de la joie la plus sensible; quand, lassé de tenir ses yeux levés vers la demeure du Dieu vivant, et cédant aux langueurs d'une douce défaillance, il ne trouvait plus de force et de voix que pour s'écrier: O mon Dieu! que vos tabernacles sont aimables! Ces désirs, mes frères, exprimés sous des images si vives et si variées, ces désirs accoutumés à parler un langage si tendre et si énergique, ces désirs si semblables aux transports d'une sainte ivresse, David, depuis tant de siècles paisible possesseur du royaume céleste, David et tous les bienheureux associés à sa gloire les conservent, les nourrissent encore dans leurs cœurs, et plus ardents mille fois qu'ils ne les éprouvèrent jamais sur la terre: *Satiabor cum apparuerit gloria tua. (Psal. XVI.) Bibent, et adhuc sitient. (Eccli., XXIV.)*

Mais comment le désir et la possession d'un même objet peuvent-ils s'allier dans un même cœur? Je vois dans les saintes écritures un Salomon adoré de tous ses sujets, estimé de tous ses voisins, redouté de tous ses ennemis, rassasié de gloire, de prospérités, de plaisirs: *Satiabor*; mais il éprouve tous les dégoûts de la satiété, et son cœur est plein d'amertume. Je vois dans les profanes histoires un Alexandre soupirant après la conquête d'un monde, de plusieurs mondes, de tous les mondes, livré à des désirs vastes, impétueux, constants: *Et adhuc sitient*; mais il compte pour rien la partie de l'univers qu'il a déjà soumise à ses lois, et son cœur est réellement vide. Ne cherchons, mes frères, la cause de l'impression différente que fait la jouissance des biens créés et des biens éternels, que dans la différente nature des uns et des autres; et, sans nous engager plus avant dans des discussions inutiles, achevons, autant qu'il est donné à notre faiblesse, la peinture de cette heureuse paix, qui bannit encore de la cité sainte, où elle a fixé sa demeure, les alarmes que vous cause, mondains, la vue d'un avenir effrayant, parce qu'il fera tôt ou tard éclore de son sein le moment fatal à toutes les prospérités temporelles.

III. Vous ne pouvez en effet vous déguiser constamment à vous-mêmes l'instabilité de votre sort; et vous voyez avec douleur le double principe de cette instabilité, et dans l'extrême inconstance du cœur de l'homme, et dans l'extrême fragilité de son être. Je ne vais donc, par l'exposition détaillée des dangers qui menacent votre élévation de la part de ces deux causes, que vous remettre devant les yeux les tristes et fréquents objets de vos propres réflexions.

Et d'abord, je suppose que votre fortune est établie sur un de ces fondements qui



passent d'ordinaire dans le monde pour les plus solides; que l'éclat dont la faveur vous environne, s'est répandu sur vous successivement et par degrés, et ne vous a point annoncé à l'univers, comme un de ces phénomènes qu'on s'attend à voir passer bientôt, parce qu'ils se sont enflammés en un instant; que vous ne devez votre grandeur qu'à la reconnaissance d'un maître, forcé en quelque sorte, par la voix publique, à récompenser dans vous une longue suite de services plus importants les uns que les autres; je veux croire même que vous vous êtes tracé un plan de conduite où semble avoir présidé la prudence, que vous avez étudié tous les goûts raisonnables de celui qui vous protège, pour n'en choquer aucun, et avec plus de soin encore, toutes ses faiblesses, pour vous les rendre utiles, et qu'en un mot vous savez parfaitement joindre toutes les assiduités d'un courtisan empressé, au talent de les lui faire regarder plutôt comme l'effet d'un dévouement sincère, que d'une complaisance intéressée.

Mais, qui vous a dit que, malgré vos précautions attentives, il ne vous échappera jamais aucune imprudence capable de changer à votre égard toutes ces dispositions favorables? qu'offensé d'une démarche peu circonspecte, ou d'un discours téméraire, il n'ouvrira pas tout d'un coup sur vos défauts des yeux qu'avait tenus fermés jusque-là la prévention la plus avantageuse? qu'il n'aura point alors honte de son propre ouvrage, jusqu'à briser l'idole que ses mains avaient formée, jusqu'à vous abandonner à la jalousie, enfin libre et démasquée, de vos concurrents, peut-être même jusqu'à partager entre eux les débris de votre fortune, et à parer de vos dépouilles leur char de triomphe?

Que si vous avez assez bonne opinion de vous-même pour ne rien redouter de votre propre cœur, êtes-vous également sûr du cœur de celui dont dépend votre sort; et ce maître si fidèlement servi, serait-il le premier qui, par un bizarre caprice, se serait enfin lassé du zèle et dégoûté du mérite, et qui, reconnaissant même toutes vos bonnes qualités, par une criante injustice, aurait réservé à l'attachement et à la fidélité les peines dues à la perfidie et à l'ingratitude?

Enfin, si votre esprit ne se prête que faiblement à un soupçon qui outrage la gloire d'un protecteur jusqu'ici digne de vos hommages; si, ne redoutant rien de votre inconstance, vous n'appréhendez rien de la sienne, craignez encore, déplorable mortel, craignez encore, et quoi? sa faiblesse et la vôtre. Oui, malgré tous vos efforts pour lui conserver un serviteur fidèle, malgré tous ses soins pour vous conserver un maître généreux, il perdra tôt ou tard dans vous l'objet de ses complaisances, ou vous perdrez tôt ou tard dans lui l'appui de votre fortune; le sacrificateur manquera à l'idole, ou l'idole au sacrificateur; il échappera à vos espérances, ou vous échapperez à ses faveurs; il ouvrira devant vous, ou vous

ouvrirez devant lui, la barrière de la mort; et voilà le précipice où vous ne pouvez vous cacher à vous-même que tombera enfin l'édifice pompeux d'une fortune périssable: et quelles pures douceurs peut goûter un cœur incessamment menacé, infailliblement assuré de perdre ce qu'il aime?

Inaccessibles aux appas du crime, et invulnérables aux traits de la mort, comblés des présents d'un bienfaiteurs invariable et immortel, que la perspective de l'avenir offre aux saints des réflexions bien plus consolantes! Non, quelque essor qu'ils permettent à leur esprit dans les vastes profondeurs de l'éternité, ils n'y voient aucun instant qui doive éclairer leur chute; ils savent qu'elle n'en renferme aucun qui puisse être témoin de leur disgrâce. Je suis heureux, et je le serai toujours. Plus ferme qu'un rocher de diamant, les flots de tous les siècles, enchaînés les uns aux autres, et roulant avec eux les débris de tous les empires du monde, couleront rapidement sur mon bonheur, sans en ébranler la solidité; un espace infini sépare mon trône du tombeau; nul coup de foudre ne fera tomber le sceptre de mes mains; nul orage ne fera chanceler la couronne sur ma tête; nulle ardeur dévorante ne séchera les fleurs que foulent mes pas. Toujours j'aurai été heureux, et je commencerai toujours à l'être! Cette pensée, dans chaque moment de leur bonheur, ne resserre-t-elle pas l'éternité tout entière? et quelle place pourrait encore se ménager la plus légère des inquiétudes dans des âmes si exactement remplies de l'abondance de la paix? *Delectabuntur in multitudine pacis. (Psal. XXXVI.)*

Ah! mes frères, concluait saint Paul, et je le conclus après lui, efforçons-nous donc d'entrer dans cet asile consacré au véritable repos: *Festinemus ingredi in illam requiem. (Hebr., IV.)* Pourquoi tournons-nous nos regards vers la terre? Ce n'est point là que coule ce fleuve délicieux; elle n'est, au contraire, que le théâtre malheureux de toutes sortes de guerres. La jalousie y paraît toujours armée contre la fortune, et presque toujours la fortune contre le mérite; l'ambition y dispute à l'ambition sa proie; le plaisir de l'un y prend sur le plaisir de l'autre; toutes les vanités s'y offusquent, tous les intérêts s'y croisent. Que dis-je? là, dans un même homme la chair combat contre l'esprit, l'esprit combat contre la chair; dans un même esprit, les projets s'entre-détruisent, les opinions s'entre-beurtent; dans un même cœur, les goûts se supplantent tour à tour, les passions s'entre-choquent sans cesse, et chacun de nous est contraire à soi-même. Il n'est pas jusqu'à la nature, tout insensible qu'elle est, qui ne semble prendre part ici-bas à cette discorde universelle. Tous les éléments s'y font la guerre; un instant y est chassé par l'instant qui le suit; un mouvement y est détruit par un autre mouvement qu'il rencontre... Efforçons-nous donc, encore une fois, de nous élever jusqu'au séjour de la paix: *Festinemus ingredi.*

Mais, hélas ! c'est en vain que la foi, la raison, et l'amour-propre même bien entendu, tiennent de concert ce langage ; la plupart des hommes sont déterminés à fixer leurs yeux vers ces basses demeures : *Oculos suos statuerunt declinare in terram* (Psal. XVI) ; et livrés aux horreurs d'une guerre cruelle, dit le Sage, ils osent encore prostituer le beau nom de paix aux maux mêmes qu'ils endurent : *Et in magno viventes bello, tanta mala pacem appellant.* (Sap., XIV.) Serait-ce que la route de la paix leur serait inconnue ? *Viam pacis non cognoverunt.* (Psal. XIII.) Montrons-leur donc, en finissant, le chemin droit et sûr qui conduit tout à la fois et à la paix et à la vérité : C'est, dit le Seigneur, d'aimer l'un et l'autre : *Veritatem et pacem diligit, ait Dominus.* (Zach., VIII).

Oui, mes frères, voulez-vous arriver à cet heureux terme, où tous les biens sont réels ? osez mépriser ici-bas tous ces faux biens qui vous trompent : *Diligite veritatem.* Voulez-vous arriver à ce terme heureux, où tous les cœurs sont tranquilles ? affranchissez dès maintenant votre âme de toutes ces passions inquiètes qui vous troublent : *Diligite pacem.* Le goût de la vérité conduit à la vérité, le goût de la paix conduit à la paix. Que votre vie sur la terre soit l'ébauche et comme l'essai de la vie que les saints mènent dans le ciel, et la vie que les saints mènent dans le ciel sera le complément et la perfection de celle que vous aurez menée sur la terre. C'est le bonheur que je vous souhaite, etc.

SERMON VII.

Pour le jour de la Pentecôte.

DESCENTE DU SAINT-ESPRIT SUR LES APÔTRES.

Cum complerentur dies Pentecostes, erant omnes in eodem loco, et factus est repente de caelo sonus. (Act., II.)

Le jour de la Pentecôte étant arrivé, et tous les disciples étant dans le même lieu, tout à coup un bruit se fit entendre du ciel.

Quel événement s'apprête ? un bruit soudain se fait entendre du ciel ; un vent impétueux remplit la maison où les disciples sont assemblés ; des langues de feu dispersées se reposent sur leurs têtes. Qu'annoncent ces symboles frappants, et ces majestueux préparatifs ? l'accomplissement, mes frères, d'une promesse qui devait assurer le fruit de toutes les autres, la descente du Saint-Esprit. Il s'arrête sur les apôtres, il délie leurs langues, il éclaire leurs esprits, il embrase leurs cœurs, il les change en des hommes nouveaux, mais pour renouveler par eux l'univers, pour en chasser, par leur ministère, le prince du siècle qui le tyrannise.

Déjà saint Pierre, armé du glaive de la parole, engage le combat contre ce superbe ennemi ; et les premiers coups qu'il lui porte ne lui annoncent rien de moins que la destruction totale de son empire.

Et c'est ici, en effet, que commence, à proprement parler, cette longue suite de victoires que la religion de Jésus-Christ va remporter sur le monde : *Et hæc est victoria*

quæ vincit mundum, fides nostra. (1 Joan., V.) Victoires à jamais mémorables, dont je tâcherai aujourd'hui de vous retracer le souvenir d'une manière propre à vous inspirer la plus haute estime pour la religion qui les a remportées.

Mais, hélas ! qu'aperçois-je, en suivant le cours des siècles, et surtout en me donnant le spectacle du nôtre ? Cette religion, si longtemps victorieuse, paraît vaincue à son tour. Que d'avantages le monde semble remporter sur elle ! N'était-ce que pour préparer une matière plus flatteuse aux triomphes de cet indigne rival, qu'elle en avait triomphé ? Je vous entretiendrai donc aussi, Messieurs, de ces funestes révolutions, mais de manière que vous n'en pourrez concevoir aucun mépris pour la religion qui les a essuyées. En deux mots, les victoires que la religion de Jésus-Christ a autrefois remportées sur le monde, sont infiniment glorieuses pour elle ; les victoires que le monde semble remporter aujourd'hui sur la religion de Jésus-Christ, ne sont honteuses que pour nous ; c'est là le sujet et le partage de ce discours. Demandons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie. *Avè, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La religion de Jésus-Christ, dans les premiers siècles de l'Eglise a éclairé, désarmé, sanctifié l'univers ; ou, si vous le voulez, elle a triomphé de toutes les erreurs, de toutes les terreurs, de toute la corruption du monde, et par là s'est incontestablement annoncée comme l'ouvrage de celui qui est essentiellement l'esprit de vérité, de force, de sainteté : quelle gloire pour elle !

I. Elle a, dis-je, par le secours visible du Dieu de vérité, qui l'avait marquée de son sceau, triomphé de toutes les erreurs du monde. Et d'abord, mes frères, rappelez-vous celles qu'un monde superstitieux avait introduites dans le culte dû à l'Etre suprême, lorsque le christianisme parut dans l'univers. Quelle confusion, quelle bizarrerie dans le système religieux des nations ! Nulle créature, soit au ciel, soit sur la terre, depuis les plus nobles jusqu'aux plus viles, qui n'eût des temples, et ne fût honorée par des sacrifices. Là, c'est le soleil qu'on adore ; ici, c'est la lune ; plus loin, c'est un homme ; ailleurs, c'est un monstre. On a peuplé de divinités les fleuves et les fontaines, les montagnes et les forêts. Tel peuple place sur l'autel un insecte qui rampe à terre ; tel autre divinise un fantôme qui n'a pas même d'existence. Quelques-uns s'attribuent un plein pouvoir de faire un Dieu de tout ce qu'ils aiment, d'autres prennent la liberté de se défaire des anciens qu'ils n'ont plus sujet d'aimer. Autant de villes et de provinces particulières, ce sont souvent autant de divinités et de religions différentes. Rome n'en exclut aucune ; elle les réunit toutes dans son sein.

Superstitions insensées, qu'il est étrange qu'on ait pu imaginer, sera-t-il facile de les anéantir ? Non, Messieurs, parce que, mal-

gré leur extravagance, ce sont des superstitions plus anciennes que la mémoire des hommes, et autorisées, pour ainsi dire, par une longue prescription; que les peuples les conservent comme l'héritage de leurs pères, et les regardent comme le fondement de leurs Etats; qu'ils les ont goûtées dès l'enfance, et qu'ils les voient appuyées de l'exemple de toutes les nations; qu'elles s'accordent avec tous les intérêts de la politique et qu'elles favorisent tous les penchants de la nature; et, par conséquent, on n'en peut attaquer la possession, sans troubler la paix de presque tout l'univers.

Il est vrai que tous les hommes n'adoptaient pas également ces opinions monstrueuses dans un siècle qui semblait avoir recueilli toutes les lumières et toute la politesse des siècles précédents; que presque toutes les personnes élevées par leur naissance ou par leur fortune au-dessus du simple vulgaire, s'étaient attachées à quelques sectes de philosophes, espèce d'hommes en possession d'être regardés, depuis longtemps, comme les interprètes du bon sens et les oracles de la raison. Mais, que conclure de là? sinon que la religion chrétienne avait à détruire, non-seulement les grossières illusions, mais encore les spécieuses erreurs; non-seulement les opinions populaires, mais les fables savantes; non-seulement la superstition et l'idolâtrie, mais l'athéisme et l'impiété; qu'elle avait à combattre des hommes adorateurs de leurs propres lumières; se piquant d'examiner tout, disposés à critiquer tout; déterminés à ne se rendre qu'à l'évidence, et accoutumés (si je puis parler ainsi) à disputer le terrain à la vérité; craignant toujours d'avoir trop de facilité à croire, et ne craignant jamais de n'en avoir pas assez; faisant consister la petitesse d'esprit dans la simplicité de la foi, et dans l'orgueil de la raison, la force du génie.

Au milieu de tant de ténèbres occasionnées par le dérèglement de l'imagination et par l'indocilité de l'esprit, c'eût été un prodige que le cœur, livré à sa faiblesse, n'eût pas enfanté les siennes, et qu'en matière de morale, il n'eût pas corrompu les plus pures lumières de la nature. Elles sont en effet, sur ce point, considérablement altérées dans presque tous les hommes. On excuse la plupart des vices; il en est quelques-uns que l'on canonise. Communément on ne voit rien de grand que la force et la puissance, rien de brillant que la réputation et le faste, rien de sensé que le soin de conserver sa vie et de la rendre heureuse. Disons mieux, le plaisir est l'idole de ceux qui méprisent la gloire, la gloire est l'idole de ceux qui méprisent le plaisir. En vain un petit nombre d'hommes extraordinaires entrevoient une perfection plus épurée; ils ignorent eux-mêmes jusqu'au nom de certaines vertus, et ils se méprennent tous les jours, dans l'application de leurs beaux principes, sur celles qu'ils connaissent.

Culte frivole, mais accrédité; philosophie aveugle, mais contente d'elle-même; mo-

rale dépravée, mais commode; voilà donc le triple rempart que l'esprit d'erreur qui règne dans le monde oppose à la victoire de la religion chrétienne. Peut-elle raisonnablement espérer de le forcer, de le détruire?

Prenez garde, s'il vous plaît. Ce projet, non point, à la vérité, pris dans toute son étendue, mais conçu avec certaines modifications, n'aurait peut-être offert rien d'impraticable, si cette religion eût été, pour ainsi parler, une de ces religions conciliatrices, qui, formées des débris de toutes les autres religions, savent habilement les intéresser en leur faveur, en prenant quelque chose de chacune d'entre elles; ou une de ces religions toutes naturelles, qui, recueillant les trois ou quatre notions de la Divinité les plus communes et les moins contestées, en composent un corps de doctrine à la portée de tout le monde; ou enfin, une de ces religions complaisantes, qui, au prix de leur indulgence pour les passions favorites des hommes, achètent le droit de condamner certains excès pour lesquels ils n'ont presque que de l'indifférence? Mais, non, mes frères, c'est une religion qui ne ménage ni les préjugés de l'éducation, ni les droits de l'orgueilleuse raison, ni les intérêts chéris de la passion; une religion incompatible avec tous les cultes étrangers, inaccessible à tous les esprits, irréconciliable avec tous les vices; une religion enfin qui combat toutes les superstitieuses traditions des peuples, toutes les prétendues lumières des sages, toutes les inclinations corrompues des hommes.

Religion directement opposée à tous les préjugés superstitieux des peuples. Oui, pour quiconque voudra la suivre, plus désormais de cérémonies suspectes, plus de confiance dans les augures, plus de foi dans les oracles, plus de multiplicité de dieux; dieux du premier rang, dieux subalternes, elle prétend les faire tous rentrer dans le néant ou dans les enfers, sans faire grâce à pas un d'eux, non pas même à ce Jupiter foudroyant, majestueux ornement du Capitole, et protecteur frivole de l'empire. A sa place, elle proposera de mettre un homme sorti d'un pays réputé barbare, et du sein d'une nation méprisée, né dans une étable, et mort sur une croix.

Religion contraire à toutes les lumières des faux sages. Quelle multitude d'impénétrables mystères! Dans un Dieu réellement unique, trois personnes véritablement distinctes, qui, toutes trois, sont Dieu, et ne sont pas néanmoins trois Dieux; deux natures unies en Jésus-Christ à une même personne; une femme, mère et vierge tout ensemble; du pain changé en un corps vivant, par la vertu d'une parole; un homme invisible, présent en mille endroits à la fois, et réduit à un point de l'espace; le retour des morts à la vie; des feux éternels pour des crimes passagers; mille autres dogmes aussi élevés au-dessus de la raison humaine; toute la philosophie sera donc confondue;

tous les principes les plus généralement applaudis, entièrement renversés. Qui pourra se résoudre à embrasser des sentiments si nouveaux, et, en apparence, si peu conformes à la raison? Ne serait-il pas incomparablement plus aisé de faire parler un même langage à toutes les nations, ou de ranger tous les peuples sous les lois d'une même monarchie, que de les faire plier sous le joug d'une doctrine si révoltante pour l'esprit, et surtout si ennemie des plus agréables penchants du cœur?

Car, vous le savez, mes frères, elle n'est d'intelligence avec aucune de ses faiblesses, et elle lui fait un devoir des sacrifices les plus rigoureux. Rappelez-vous à ce moment quelques-unes de ses maximes sur la pureté, le détachement, l'humilité, les souffrances, l'amour des ennemis, la haine de soi-même. Eh! quoi? on a donc entrepris d'établir la société civile sur un plan tout nouveau, et d'ériger en axiomes les plus étranges paradoxes. Est-il vraisemblable, encore une fois, que l'univers adopte jamais tant d'idées formellement contraires aux préjugés des peuples, aux raisonnements des sages, aux passions des hommes?

Elles y ont pourtant été adoptées, Messieurs, ces idées si singulières, avec la religion de Jésus-Christ, dont elles font la substance, et adoptées sans restriction, et adoptées en assez peu de temps par la plus grande partie du genre humain parfaitement détrompé de toutes ses erreurs. Qui peut avoir causé cette étonnante révolution dans l'esprit des hommes? Ce n'est point leur indifférence pour les opinions qu'ils ont déposées; nous avons vu combien elles leur étaient chères. C'est encore moins l'attrait des dogmes qu'on leur a proposés; nous venons de voir combien ils leur devaient être odieux. Serait-ce enfin (car voilà, ce semble, la dernière ressource de l'infidélité), serait-ce le caractère de ceux qui les ont prêchés, et les moyens adroits ou violents qu'ils ont mis en œuvre pour insinuer la nouvelle religion ou pour la commander, la commander, dis-je, et par là peu à peu la faire trouver plausible, après l'avoir rendue nécessaire? Examinons donc ce troisième subterfuge, et voyons à qui le fondateur de la loi chrétienne a confié l'exécution de son entreprise.

Est-ce à de fameux orateurs, instruits dans l'art d'enchanter les esprits par des discours étudiés et polis, ou de les entraîner par les tours vifs d'une éloquence rapide et impétueuse; à de célèbres philosophes, capables de réduire, par des arguments subtils ou par des démonstrations relevées, les esprits les plus prévenus et les moins faciles à surprendre? Non, ce n'est point là ceux que le Seigneur a choisis : *Non hos elegit Dominus*. (I Reg. XVI.) Ce sont les apôtres, c'est-à-dire des hommes sans lettres et sans étude, dont le langage est grossier et les manières aussi peu polies que le langage. Est-ce à d'habiles politiques, qui sachent adroitement réunir ou diviser les intérêts,

former des brigues, ménager des alliances? *Neque hos elegit*. Il n'est point d'hommes plus simples, ni dont les vues soient plus bornées; nul usage des affaires, nulle connaissance du monde; ils ne savent ni mentir, ni flatter, ni dissimuler, ni feindre. Est-ce à des grands, à des puissants du siècle, qui prêtent à la nouvelle secte l'éclat de leur nom et l'appui de leur autorité? *Neque hos elegit*. Ce sont des Galiléens, des pêcheurs, des hommes de la lie du peuple, également méprisables par leur pays, par leur profession et par leur naissance. Est-ce à des riches, qui vivent dans l'opulence, et qui, par la profusion de leurs trésors, attachent sur leurs pas l'avidité multitude? *Neque hos elegit*. Pauvres par leur condition, ils le sont encore plus par leur choix; le peu qu'ils possédaient, ils l'ont abandonné pour Jésus-Christ, et ils n'ont reçu de lui en dédommagement que l'espérance des biens de l'éternité. Est-ce à de grandes armées, telles qu'en fit marcher à la suite du séducteur de l'Orient l'appât des plaisirs grossiers, ou que l'amour de l'indépendance en souleva en faveur de nos derniers réformateurs? *Neque hos elegit*. Ils ne sont que douze. C'est sur douze hommes que roulera la conquête de l'univers; et, pour le soumettre, ils n'ont point d'autres armes que la croix; pour lui résister, point d'autre bouclier que la patience.

Car tels sont, tels ont paru, mes frères, de l'aveu même de nos adversaires, les prédicateurs de la religion de Jésus-Christ, aussi peu capables de la faire goûter par leurs talents ou par leur industrie, que de forcer à s'y soumettre par leur crédit ou par leur puissance. Ce n'est donc point encore de ce côté-là que nous devons chercher l'explication de ce merveilleux établissement de la doctrine évangélique sur la ruine des erreurs du monde. Mais si ce n'est là la clef du mystère, où la trouverons-nous désormais? Nous avons parcouru tout ce qui s'offrait, et tout nous manque.

Je me trompe, mes frères; il nous reste encore un moyen de résoudre la question proposée, le seul auquel nous n'avons point touché, et le seul qui puisse nous satisfaire; l'opération de l'esprit de vérité qui avait manifestement imprimé ce glorieux caractère à la loi du Messie, qui faisait envisager dans elle l'accomplissement des anciens oracles et la réalité des nouveaux prodiges. Je ne choisis ici, sur la multitude presque infinie des uns et des autres qu'un seul miracle et une seule prophétie, que je livre hardiment à l'examen de la critique la plus intraitable, aux discussions de l'incrédulité la plus opiniâtre. Et ce miracle, Messieurs, c'est celui dont l'Eglise nous rappelle aujourd'hui la mémoire, ce don subit et merveilleux des langues accordé aux apôtres à la vue d'un peuple innombrable, et rapporté par saint Luc dans un temps où avoir osé le rapporter, c'est en avoir fourni la preuve la plus frappante et la plus décisive. Et cette prophétie, c'est celle qui décrit si fidèlement toutes les

circonstances de la mort de Jésus-Christ, et les succès de son Évangile dans le psaume vingt-unième, prophétie dont le Sauveur, expirant sur la croix, affecta de prononcer les premières paroles, comme pour mettre sur la voie les âmes droites qui chercheraient de bonne foi à s'instruire dans le reste de l'admirable cantique : *Deus, Deus meus, quare me dereliquisti?* (Psal. XXI.)

Voilà, je le répète, les grands traits d'un vrai sensible et palpable dont Dieu avait marqué la religion chrétienne; voilà, sans recourir à d'absurdes chimères, ce qui déterminait tous les peuples à lui rendre hommage, et à s'écrier de concert, comme autrefois sous le règne de Darius. Ah! ce serait être insensé que de se refuser plus longtemps à son impression puissante. La vérité, la vérité l'emporte; elle triomphe. *Tunc populi omnes clamaverunt : Magna est veritas, et prævalet.*

Avant, cependant, qu'elle leur eût arraché cet aveu unanime, il en faut convenir, il se trouva des hommes passionnés qui n'écouterent que leurs aveugles préventions, qui conjurèrent en furieux contre cette religion qu'ils ne connaissaient ni ne voulaient connaître; en un mot, le monde déchaîna contre elle toutes ses erreurs. Mais qu'en arriva-t-il? elles ne firent que donner un nouveau lustre à sa gloire, puisqu'elles furent vaincues d'une manière toute propre à l'annoncer comme l'ouvrage du Dieu de force. Parcourons ce second titre non moins honorable pour elle.

II. Quel frémissement parmi les nations de la terre, au moment que les apôtres et leurs premiers successeurs la firent retentir du nom de Jésus! Quels mouvements! quels efforts pour arrêter les progrès de la nouvelle religion! Jamais l'arrivée prochaine d'un tyran barbare qui prétend enlever à un grand peuple ses biens, ses lois, sa liberté, sa vie; jamais les fières menaces de l'ancien Nabuchodonosor, quand il eut juré par son trône de faire reconnaître sa domination à tout ce qui respirait dans la nature, n'excitèrent dans les provinces voisines de l'Assyrie une émotion semblable à celle qui troubla l'univers, dès le premier éclat un peu frappant qu'y jeta la religion de Jésus-Christ. La ligue contre elle et contre lui fut générale. Les Juifs sonnèrent l'alarme, Rome déclara la guerre; tous les peuples connus, rangés sous les drapeaux de cette maîtresse du monde, volèrent à la défense de leurs passions et de leurs dieux, tous s'écrièrent : Arrêtons ce torrent, détournons cet orage, éteignons cet incendie qui menace d'envelopper dans une même ruine les idoles de nos temples et de nos cœurs.

En vain le nouveau conquérant nous déclare-t-il qu'il est ennemi de la violence, et qu'il ne fait usage que de la persuasion; en vain sème-t-il les bienfaits sur ses pas, et mène-t-il à sa suite toutes les vertus; en vain a-t-il les bras étendus pour appeler tous les hommes dans son sein. Cette croix qui brille sur ses étendards nous attriste, ces épines nous effraient, ce roseau nous humilie. Loin de nous, avec son trône, son diadème et son

sceptre, le monarque qui a choisi de pareils signes pour les marques de sa royauté; qu'il règne sur des insensés, des dupes et des lâches; nous ne voulons pas qu'il règne sur nous : *Nolumus hunc regnare super nos.* (Luc., XIX.)

Cette voix, ces éclats séditieux ne se firent pas seulement entendre; on ne se contenta pas de se récrier : on s'arma de toutes parts. Les armes qu'on employa furent les plus redoutables. On y remarqua le fer et le feu, les chaînes et les fouets, l'huile bouillante et les grils ardents, les peignes de fer et les croix, les chevalets et les roues, les lions et les tigres.

Jamais guerre ne fut plus universelle. Les quatre coins de la terre en furent le théâtre. Les provinces regorgèrent de sang comme la capitale, les campagnes comme les villes, les maisons particulières comme les places publiques. Tout prit part à la querelle commune, tout se crut soldat dans la cause des dieux. Les empereurs tonnèrent, du haut de leurs trônes, par des édits foudroyants; les magistrats les secondèrent du haut de leurs tribunaux; les peuples servirent fidèlement la fureur des uns et des autres, prévinrent souvent leurs arrêts, surpassèrent toujours leurs espérances.

Jamais guerre ne fut plus vive. Je vois les chrétiens partout fugitifs, et poursuivis partout, qui cherchent un asile dans la nature et qui n'en trouvent point, pas même dans les forêts avec les bêtes sauvages, dans les cavernes avec les reptiles, dans les tombeaux avec les morts. Pâles victimes, on les en tire, on les produit au grand jour, et la prise d'un chrétien est une prospérité publique qui tient lieu des anciens triomphes. Jamais guerre ne fut plus dénaturée, si je puis m'exprimer ainsi. Tous les liens furent rompus; on ne respecta ni les droits du sang, ni les lois de la société, ni les engagements de la reconnaissance. Le serviteur se crut dispensé de la fidélité qu'il devait à son maître; le maître ne crut plus devoir de protection à son esclave; les citoyens se regardèrent les uns les autres comme des étrangers; les frères se traitèrent en ennemis; l'époux trahit l'épouse; l'épouse se hâta d'aller dénoncer son époux; le fils trouva de la pitié à livrer son père; le père se fit un devoir de verser le sang de son fils; un nom vil et odieux fit disparaître les noms les plus doux et les plus respectables. Jamais guerre ne fut plus cruelle. On solennisa les souffrances des chrétiens par des cris d'allégresse; on ne veut rien perdre du spectacle de leurs tourments; on en étend la durée par mille barbares artifices; on leur fait endurer une longue suite de morts, et la dernière qu'ils éprouvent ne leur enlève souvent que la moindre partie d'eux-mêmes. Jamais guerre ne fut plus opiniâtre. Elle recommença, toujours avec une nouvelle fureur, jusqu'à quatorze reprises; elle remplit un espace de deux cents ans; elle fut prolongée près de trois siècles, et ne finit

que par l'immolation d'un million, peut-être de plusieurs millions de victimes.

Ah! Seigneur, pouvait ce semble dire à Jésus-Christ l'Eglise déchirée dans une si prodigieuse multitude de ses enfants, en se servant des paroles que Séphora fit entendre à Moïse, après la douloureuse circoncision d'un seul de ses fils: ah! Seigneur, je vous croyais sensible à ma tendresse pour vous; vous n'êtes donc qu'un époux de sang pour moi! *Sponsus sanguinum tu mihi es* (Exod., IV.) Mais non, mes frères, elle n'a garde de plaindre les fruits de sa triste fécondité, si inhumainement sacrifiés: ils ne se plaignent pas eux-mêmes. Et c'est ici, Messieurs, que j'ai à vous montrer le spectacle le plus étonnant... le courage de ceux qu'on immole.

Otez un petit nombre de lâches parmi les chrétiens initiés (car j'avoue que, parmi les demi-chrétiens et les cathécumènes, il s'en trouva quelquefois un assez grand nombre), ils souffrent tous avec constance, la plupart avec joie, quelques-uns avec des transports de joie. Les Ignace soupirent après la dent des lions, les Laurent excitent la cruauté de leurs bourreaux. Les enfants ne craignent point la mort, les vieillards ne regrettent point la vie. Les jeunes vierges développent des cœurs de héros; leurs mères, qui les exhortent, ne laissent pas soupçonner qu'elles aient des entrailles maternelles. Assez communément, on était honteux de n'être pas jugé digne de mourir. On sollicitait cette grâce avec instance. Quand on l'avait obtenue, elle ne paraissait pas complète, si l'arrêt ne faisait mention que de la mort; on s'enviait les tourments, on se disputait les supplices, du moins leur rigueur n'effrayait pas, et l'on n'était pas rebuté de leur longueur. Les bourreaux étaient las de frapper, les martyrs ne l'étaient pas encore de souffrir; la patience se soutenait quand la fureur était épuisée; et dès qu'on voyait s'élever un tribunal pour les juges vis-à-vis d'un échafaud pour les chrétiens, le succès du combat n'était plus douteux. Là, pouvait-on dire à coup sûr, seront les vaincus, et ici les vainqueurs.

Remontons à la source d'un courage si merveilleux. Ce n'est manifestement aucun de ces motifs qui ont fait voir quelquefois dans le monde, d'assez surprenants exemples de fermeté: ni préjugé, ni obstination; le plus souvent ce ne sont pas des hommes nés dans le christianisme, mais attirés à lui par conviction, et qui, élevés dans des préjugés contraires à la religion de Jésus-Christ, meurent pour elle sitôt qu'ils l'ont connue: ni enthousiasme, ni fanatisme, ils meurent pour attester la vérité de ce qu'ils ont vu, ou de ce que des témoins oculaires ont fait passer jusqu'à eux par le canal d'une tradition constante et uniforme: ni ambition, ni vanité; c'est par principe de religion qu'ils méprisent la gloire humaine; confondus dans la foule, la plupart n'y peuvent prétendre, et ils souffrent tous avec ce courage naïf et sans affectation, que ne con-

nut jamais l'orgueil, ou qu'il n'entreprit jamais d'imiter qu'à sa honte: ni dépit, ni fureur; ils expirent dans les plus doux transports de l'amour de leur Dieu, et dans l'exercice le plus héroïque de l'amour de leurs ennemis: ni remords, ni désespoir; la vie qu'ils ont menée n'a été troublée d'aucune passion violente, et a été sanctifiée par la pratique de toutes les vertus: ni mode enfin, ni coutume; celle de braver la mort, et des supplices plus terribles que la mort même, aura-t-elle résisté durant trois siècles à la nature, toujours prête à réclamer contre un usage dont elle était la victime?

A qui donc attribuer ces prodiges de constance si éclatants et si multipliés? Eh! à quel autre pouvoir les attribuer, qu'à vous, Dieu fort, Dieu puissant, Dieu invincible, qui combattiez dans ceux qui combattaient pour vous, qui les éleviez au-dessus d'eux-mêmes pour les rendre dignes de vous, qui leur communiquiez une vigueur qui s'épuise bientôt sans vous, et qui vouliez montrer à l'univers qu'une religion qui se soutenait par vous venait de vous, et conduisait à vous: *Dominus mecum est quasi bellator fortis; idcirco qui me persequuntur, infirmi erunt.* (Jerem., XX.)

Les païens se convainquaient de plus en plus de la divinité du nouveau culte, à l'aspect du courage des chrétiens; de là leur conversion au christianisme; de là, cette propagation inespérée de l'Eglise, société singulière qui s'augmente par ce qui la diminue, qui se fortifie par ce qui l'affaiblit, qui s'enrichit de ses pertes, qui prospère par ses désastres, qui se reproduit, qui se multiplie par la mort, et renaît toujours plus brillante de ses cendres.

La chose va si loin, que les tyrans furent souvent contraints d'adoucir la rigueur des édits, qui invitaient à les enfreindre, de soustraire aux regards du public le spectacle d'un héroïsme contagieux pour les spectateurs, et quelquefois même de suspendre tout à coup la persécution pour arrêter les progrès de la foi persécutée. Vains artifices! les victoires que la religion avait remportées, et continuait de remporter sur la corruption du monde, la dédommageaient de celles qu'on lui ôtait l'occasion de remporter sur ses terreurs, et l'annonçant comme l'ouvrage du Dieu de sainteté, suffisaient et suffiront éternellement à sa gloire.

III. Pour concevoir combien cette sanctification de l'univers, opérée par son moyen, lui est glorieuse, il est à propos de voir la grandeur du mal dont elle trouva le remède. Or, pour cela, oublions si vous le voulez, ce que nous avons dit des idées de morale reçues parmi les hommes qui peuplaient la terre à la naissance de l'Eglise, puisque aussi bien cette morale chez eux, comme chez nous, était beaucoup moins corrompue dans la spéculation que dans la pratique; ne nous étendons même pas beaucoup sur les caractères des diverses nations soumises alors à l'empire romain; ne parlons ni du Juif toujours violent et hypocrite, ni de l'Asiatique, tou-

jours lâche et efféminé, ni du Grec, toujours inconstant et perfide, ni du barbare, toujours cruel et sanguinaire : arrêtons principalement nos regards sur le peuple qui avait absorbé tous les autres, et transporté chez lui tous leurs dieux et tous les vices.

Quel débordement de crimes, chez ce peuple vainqueur de l'univers ! car, remarquez, Messieurs, que ce n'étaient plus ces anciens Romains respectables, en quelque sorte, par leur vie pauvre et laborieuse, par un amour farouche de la patrie et de la liberté, et tout au plus vicieux par les premiers traits d'une ambition naissante, qui commençaient à entrevoir comme possible la conquête du monde, à y aspirer, et à en préparer sourdement les moyens dans les démarches équivoques d'une politique peu scrupuleuse. C'était désormais un peuple arrivé à ce terme de ses désirs, et possesseur paisible de ce monde qu'il avait si longtemps dévoré en espérance, et par conséquent enflé d'un insolent orgueil qu'entretenaient les hommages des peuples asservis, corrompu par les délices nées du sein de l'abondance, livré tout entier aux plaisirs rendus plus piquants par le secours que leur prêtait la perfection des arts, et variés sans cesse par des maîtres consommés dans toutes les sciences voluptueuses.

Ajoutez à cela la forme d'un gouvernement despotique, qui avait introduit la licence la plus effrénée chez les souverains, et la flatterie la plus basse parmi les sujets, toujours intéressés à plaire à leurs princes, toujours sûrs d'y parvenir par l'imitation, et malheureusement alors, ne trouvant presque à imiter que des monstres.

Représentez-vous donc de quoi sont capables des hommes qui ne manquent d'aucune des facilités qui aplanissent les voies du crime, qui écoutent tous les motifs qui l'inspirent, qui ne sont retenus par aucun des freins qui en détournent ; ni par l'honneur, que le ton dominant du siècle fait consister en grande partie dans la hardiesse du libertinage ; ni par les lois, qui conviennent à la plupart des désordres, qu'elles ne vont pas jusqu'à autoriser ; ni par la conscience, dont on anéantit les droits par des raisonnements captieux ; ni par la crainte des supplices de l'autre vie, qui sont relégués dans le pays des fables ; ni par le respect des dieux, à qui les plus honteux excès sont souvent d'agréables offrandes.

Tels étaient, en général, ces indignes Romains, ainsi que les nombreuses cités auxquelles ils avaient communiqué leur nom et leurs privilèges. Ne pouvait-on pas bien dire, comme aux jours de Noé, que toute chair avait corrompu sa voie, et qu'il fallait à la terre un déluge d'eaux vengeresses, ou une inondation de grâces choisies, pour la purifier de tant de souillures ?

Dieu prend ce dernier parti : il n'ouvre sur elle que les sources de sa miséricorde. La religion de Jésus-Christ paraît : quel miracle s'opère dans les cœurs, à mesure qu'elle se répand dans le monde ! La réfor-

mation des mœurs suit partout le changement des idées, et le règne de la foi amène celui de toutes les vertus. Je les vois marcher sur ses traces comme des compagnes fidèles, et je les reconnais à leurs traits simples et touchants, nobles et respectables. Voilà la piété sincère et sans affectation, l'le désintéressement prodigue de ses trésors et de lui-même ; la charité, qui, des plus grandes sociétés, ne fait qu'un cœur et qu'une âme ; la patience, qui souffre dans le silence, ou avec actions de grâces ; la douceur, qui baise la main des persécuteurs, et leur donne une place dans son cœur ; l'humilité, qui se cache et fuit jusqu'à l'honneur attaché au mépris de la gloire ; la chasteté, qui proscriit les plaisirs ou qui les règle ; le détachement, qui ôte les désirs où il laisse encore les richesses ; la pénitence, qui étend ses droits sur l'innocence même. Toutes, pour ainsi parler, se donnent la main, s'avancent dans le plus bel ordre, s'emparent de l'univers, réalisent cette idée d'un second âge d'or hasardée par les sibylles et aperçue par les prophètes ; font voir, à chaque pas, des lions sans fureur et des serpents sans venin ; enchaînent les passions, arrêtent les scandales ; purifient les villes, peuplent les déserts ; décréditent partout le vice, autrefois pompeux et adoré, le poursuivent dans tous ses asiles, réussissent presque à le bannir entièrement de dessus la terre, ou du moins viennent à bout d'avilir son nom, d'affaiblir son règne, et de lui enlever la plus grande partie de ses conquêtes.

Et qu'on ne me soupçonne pas de peindre d'imagination, ou d'ajouter à la vérité. Je ne fais ici que rassembler, sous un même point de vue, mille traits épars dans les auteurs sacrés, ecclésiastiques, ou même profanes, qui justifient parfaitement ce portrait de l'Eglise, telle qu'elle était dans les beaux jours de sa florissante jeunesse ; temps heureux, temps dignes d'être conservés à jamais dans les fastes de l'humanité, où l'idée de la profession du christianisme se confondait naturellement avec celle de la sainteté ; où les violateurs publics des engagements de leur baptême (phénomènes aussi odieux que rares) pouvaient se compter sans peine, et n'étaient point vus sans horreur ; où le beau nom de chrétien absorbait tous les titres, et était plus cher que toutes les dignités ; où le grand intérêt était celui de la religion, la science favorite celle du salut, l'Evangile la seule règle, la croix de Jésus-Christ la seule gloire ; où l'on fut tenté plus d'une fois de regarder les fidèles comme une race extraordinaire d'hommes descendus du ciel, et, par le privilège de leur nature, inaccessibles à la corruption qui nous est naturelle,

Religion de Jésus-Christ, qui présidâtes à toutes ces merveilles, ah ! je n'en puis plus douter, vous portez l'empreinte, vous êtes l'ouvrage du Saint des saints ; sa pureté se peint dans vous, sa charité vous anime, l'onction de sa grâce vous accompagne : *Magnus in medio tui sanctus, Israel. (Isa., XII.)*

Approchez, disciple du grand Socrate, Platon, presque égal à votre maître; comparez ce que vous avez tenté avec ce qu'elle a fait : vous n'avez pu introduire la pratique de votre morale, si proportionnée à la faiblesse humaine, dans une seule bourgade; et elle a soumis aux rigueurs de la sienne tout l'univers. Voyez, par elle, détruits plus de vices que vous n'en avez blâmé, inspirées plus de vertus que vous n'en avez connu, exécutée une entreprise dont la moindre partie vous eût paru, ainsi qu'à tout autre, une chimère ambitieuse, une pompeuse extravagance.

En effet, Messieurs, faites ici, avec moi, une réflexion qui achevera de rendre sensible ce que ce prodige de la réformation du monde a de divin. Quel serait notre étonnement, si, parmi nos frères et sous nos yeux, nous voyions renaitre aujourd'hui cette perfection de mœurs dont les idolâtres convertis offrirent alors un si beau modèle ? si ce changement était sincère, solide, universel, quel serait notre surprise, et qui pourrait ne pas reconnaître le doigt de Dieu dans cette métamorphose ? Or, mes frères, si nous sentons que notre étonnement serait extrême, de voir établir parmi nous ce qui devrait y être, quelle doit être notre admiration, de savoir que s'est autrefois introduit parmi les païens, ce qui semblait n'y devoir être jamais ? et conséquemment quelle doit être notre estime, notre vénération pour l'instrument de ce grand ouvrage ? Combien devons-nous nous applaudir de nous voir enrôlés sous les étendards de cette religion, victorieuse dès les premiers pas qu'elle fait dans la carrière, non-seulement de tout ce que la corruption du monde, mais encore de tout ce que sa fureur et son aveuglement semblaient lui opposer de plus insurmontable ?

Je dis que nous devons nous applaudir, nous glorifier même saintement, Messieurs, des sacrés rapports que nous avons avec une religion si auguste. Hélas ! on tire tous les jours une folle vanité des avantages du pays où l'on a pris naissance, du mérite de la société dont on est membre, des belles actions des hommes qui nous ont transmis leur sang et leur nom. Un citoyen romain s'estimait plus que les rois ; un guerrier ramène sa fierté par le souvenir des occasions où son corps s'est distingué ; un grand va chercher de l'orgueil dans l'histoire qui parle des exploits de ses aïeux : n'avons-nous pas, en qualité de chrétiens, dans les triomphes que je vous ai rapportés, des titres de noblesse bien plus précieux ? et nous convient-il de les abandonner lâchement à nos adversaires, ou de n'oser nous en parer devant eux par une fausse modestie ?

Ah ! mes frères, le saint vieillard Tobie, accusé de crédulité par de téméraires censeurs, leur répondait avec une noble assurance, que la loi qu'ils avaient l'insolence de blasphémer, et qu'il faisait gloire de suivre, avait sanctifié ses pères : *Tobias vero*

increpabat eos, dicens : Quoniam filii sanctorum sumus. (Tob., II.) Nous ne sommes pas seulement, Messieurs, les enfants des saints, nous le sommes encore des héros et des sages ; non-seulement la postérité de ces hommes qui ont réformé l'univers, mais de ceux qui l'ont désarmé, de ceux qui l'ont éclairé. Tels (et que l'impie l'entende aussi quelquefois de notre bouche, à sa confusion), tels se montrent en foule les premiers chrétiens à nos ancêtres dans la foi ; tels les forma communément leur religion et la nôtre, dans le cours des victoires qu'elle remporta alors sur le monde, et qui sont si glorieuses pour elle. Mais, que penser des victoires que sur elle aujourd'hui le monde semble remporter ? Je vais vous montrer, mes frères, qu'elles ne sont honteuses que pour nous. C'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Versa est in luctum victoria. (II Reg., XIX.) Les choses ont changé de face. Le sort des combats a été, si j'ose m'exprimer ainsi, son inconstance ordinaire. Ces premiers jours du christianisme dont je vous ai entretenus furent des jours favorables pour lui. Le monde, son rival, a eu son tour ; et, par malheur, c'est dans notre siècle, plus qu'en aucun autre, qu'il s'est relevé de ses chutes, et qu'il a, en quelque sorte, égalé le nombre de ses défaites par celui de ses victoires.

Victoires, premièrement, des erreurs du monde sur la religion de Jésus-Christ. Je pourrais apporter ici en preuve cette espèce de discrédit où sont tombées parmi nous les maximes les plus sacrées de l'Evangile, presque considérées comme des oracles hasardés, ou des opinions surannées. Que pense-t-on, en effet, communément aujourd'hui de cette nécessité indispensable de porter sa croix, de se hair, de se renoncer soi-même ? Quel jugement a-t-on coutume de porter de la félicité de ceux qui coulent leurs jours dans la pauvreté, dans l'oppression, dans les larmes ? Ne recommence-t-on pas à croire que la vraie prudence consiste à entasser des trésors pour se munir contre les revers du sort, la vraie gloire à ne point borner sa course dans la route des honneurs, le vrai bonheur à satisfaire d'agréables penchans ? Est-il rare d'entendre des hommes qui se donnent encore pour chrétiens, prononcer que s'humilier, c'est bassesse ; pardonner, c'est lâcheté ; obéir, c'est faiblesse.

Mais non, mes frères ; je n'insiste point sur tous ces avantages, quoique trop réels, remportés, par l'esprit de séduction, sur le christianisme de nos jours. Il offre à nos yeux de bien plus profondes blessures ; il se plaint d'être l'objet d'un triomphe bien plus odieux. Je parle des ravages que fait depuis quelque temps, parmi nous, la plus audacieuse impiété ; de ces systèmes absurdes qu'on oppose avec complaisance à l'admirable économie de la religion de Jésus-Christ ; de ces objections insensées qui en attaquent les fondements ; de ces critiques

insolentes qui en blasphèment l'auteur. Je parle de ces fiers contradicteurs de la révélation divine, divisés de sectes entre eux, mais toujours réunis contre la vérité; de ces adorateurs incertains, qui demeurent suspendus entre tous les cultes, sans rien rejeter, sans rien choisir; de ces esprits errants, qui passent leur vie à bâtir des autels et à les détruire; de ces nouveaux *Labans*, qui cherchent leur Dieu partout où il n'est pas; de cette foule d'incrédulés enfin, moins nombreux, sans doute, que ne le voudraient persuader les ennemis secrets de la foi, mais toujours trop multipliés pour ne pas faire gémir ses vrais zélateurs; et c'est tout cela, ou ce qui résulte de tout cela, que j'appelle, en un certain sens, les victoires des erreurs du monde sur la religion de Jésus-Christ : *Posuit in decipula errorem.* (S. AUG.)

Que peut-on maintenant nommer les victoires de ses terreurs? *Posuit et terrorem.* (S. AUG.) Eh! quoi? A-t-il, de nos jours, redressé ces échafauds, rallumé ces bûchers, où il faisait expirer nos ancêtres? Non, Messieurs, il s'est moins mis en frais, et il a mieux réussi. Au lieu de ces impitoyables bourreaux qu'il armait contre eux, il a soulevé contre nous de dédaigneux censeurs. La raillerie, dans son nouveau système de persécution, a pris la place des tourments. Il a répandu une sorte de ridicule sur la simplicité de la foi et sur la ferveur de la piété; et qu'est-il arrivé? Ce qu'on n'aurait jamais dû attendre des héritiers de tant d'hommes intrépides: c'est que presque tous les chrétiens ont tremblé; qu'en conséquence de cette frayeur, la profession extérieure du christianisme disparaît tous les jours de plus en plus; qu'on n'ose presque plus faire paraître en public les sentiments religieux qu'on a, et qu'on affecte quelquefois de montrer les sentiments contraires qu'on n'a pas; qu'on laisse tranquillement l'impie censurer ce qu'il y a de plus respectable, et qu'on applaudit quelquefois à ses censures; qu'on garde le silence, quand il faudrait se déclarer; qu'on se cache dans les ténèbres, quand il faudrait chercher la lumière; que le monde est en possession de se faire obéir lorsqu'il a parlé, souvent même avant qu'il ait parlé; que, pour déconcerter notre christianisme, il lui suffit d'avoir ses yeux attachés sur nous, souvent d'être à portée de nous voir; qu'il obtient tout de la crainte du mépris dont il menace, et souvent dont il ne menace pas; et qu'enfin, il est venu à bout d'asservir, dans la plupart des cœurs, la religion au respect humain, c'est-à-dire de vaincre à son tour la force par la faiblesse, et la réalité par ce qui mérite à peine d'être mis au nombre des êtres : *Infirma elegit, ut confundat fortia, et ea quæ non sunt, ut ea quæ sunt destrueret.* (I COR., I.)

Le triomphe de sa corruption sur la sainteté du christianisme n'est pas moins sensible; il ne faut qu'un coup d'œil pour s'en convaincre. Comparez les mœurs des premiers fidèles avec la conduite de ceux qui se portent aujourd'hui pour leurs succes-

seurs. Voyez ceux-là, pleins de mépris pour les objets de l'ambition mondaine, préférer la gloire de leur baptême à tous les vains honneurs, et ceux-ci marcher même sur les choses saintes pour y parvenir; ceux-là soupirer sans cesse après les solides biens de la céleste patrie, et ceux-ci sacrifier aux vues les plus basses leurs intérêts éternels; ceux-là se faire connaître, parmi les nations, par l'union des cœurs et par la communication des biens, et ceux-ci se distinguer des infidèles par l'éclat de leurs dissensions et par l'excès de leur avarice; ceux-là donner le nom de frères aux pauvres et aux étrangers, qui leur sont unis par les liens d'une même religion, et ceux-ci désavouer cette précieuse fraternité dans les parents mêmes qui leur sont inférieurs en fortune; ceux-là faire éclater sur leur front l'austère pudeur qui règne dans leurs cœurs, et ceux-ci chercher dans les voluptés le raffinement et le scandale; ceux-là joindre les rigueurs de la pénitence à la pratique de toutes les vertus, et ceux-ci, dans le sein des plus criminelles faiblesses, bannir de leur souvenir jusqu'au nom de la pénitence. Je ne pousserai pas plus loin ce détail, également triste et superflu.

Les nations, Seigneur, sont donc venues dans votre héritage, et le monde a détruit en grande partie l'ouvrage si parfait de vos mains : *Et ea quæ perfecisti destruxerunt!* (Psal. XXXVIII.) Triste catastrophe pour une religion dont le début fut autrefois si brillant! Qui déplorera des malheurs si tragiques? Quel autre Jérémie versera des larmes sur les débris de cette auguste Jérusalem? Est-ce donc là, pourrait-il dire dans le langage de cet ancien prophète, est-ce donc là cette Sion si belle et si florissante, qui faisait la joie de toute la terre? *Hæcine est urbs perfecti decoris, gaudium universæ terræ?* (Thren., II.) Hélas! d'affreuses ténèbres ont obscurci l'éclat qu'elle répandait de toutes parts : *Adduxit in tenebras, et non in lucem* (Thren., III); elle est captivée par d'indignes égards, soumise à de lâches déférences, cette reine des nations : *Princeps provinciarum facta est sub tributo* (Thren., I); et ses enfants, accoutumés à se nourrir de la plus pure rosée du ciel, ne rougissent plus maintenant de se plonger dans la fange et dans l'ordure : *Et qui nutriebantur in croceis, amplexati sunt stercora.* (Thren., IV.) Car voilà, à quelque chose près, le christianisme de notre siècle, vaincu, ainsi que je l'ai dit, dans la plupart de ses sectateurs, par les mêmes ennemis dont il avait autrefois triomphé : *Versa est in luctum victoria.* (II REG., XIX.)

Je me trompe, mes frères; gardons-nous de confondre le christianisme avec les chrétiens, si nous ne voulons prendre un scandale insensé, et commettre une criante injustice. Ce triomphe des erreurs, des terreurs, de la corruption du monde, est bien humiliant sans doute, et je n'ai garde d'en disconvenir; mais, à parler exactement, est-ce notre religion qu'il doit faire rougir? Pre-

nez garde, s'il vous plaît ; pour que de notre incrédulité, de notre pusillanimité, de notre libertinage, on pût tirer quelque conclusion véritablement déshonorante pour elle, il faudrait qu'on pût lui reprocher avec justice, d'avoir donné quelque occasion à ces désordres ; que, par exemple, elle fût devenue, par succession de temps, moins lumineuse dans les preuves qu'elle nous présente, moins forte dans les motifs qu'elle nous propose, moins sainte dans les règles qu'elle nous tracq : or, il me sera aisé de faire voir qu'à l'égard de tous ces points, rien ne s'est démenti dans elle. Suivez-moi, s'il vous plaît.

I. Toujours même solidité, même lumière dans les preuves qui établissent sa vérité. A en juger par l'air de confiance avec lequel l'impiété se produit sous nos yeux, et par la rapidité des succès qui la couronnent, ne serait-on pas quelquefois tenté de croire, Messieurs, que les incroyables de nos jours auraient découvert dans cette religion, contre laquelle ils paraissent conjurés, quelque endroit faible qui aurait échappé à la pénétration de ses anciens ennemis, et que c'est à cette précieuse découverte qu'ils sont redevables de la facilité avec laquelle ils multiplient le nombre de leurs prosélytes ? Se persuaderait-on jamais qu'ils ne l'attaquent précisément qu'avec ces mêmes armes qui n'ont pu empêcher la défaite de leurs ancêtres, et qu'ils ne forment contre elle aucune objection qui n'ait été réfutée d'avance par la conversion de l'univers ?

Rien cependant de plus certain. Oui, mes frères, nos Gédéons, nos Samsons, nos braves défenseurs, les ont défiés mille fois, et les défient encore tous les jours avec succès, de produire contre elle aucun argument qui n'ait été mis en œuvre par les Celse, les Julien, les Porphyre ; de lancer contre cette religion divine aucun trait qui n'ait été tiré des trésors de ces anciens blasphémateurs, et manié par eux avec une adresse égale ou supérieure à celle de nos modernes apostats. C'est toujours, de leur part, même accusation d'impossibilité contre nos mystères, mêmes embarras pour concilier quelques attributs de Dieu qui semblent s'exclure, mêmes ombres de contradictions dans l'énoncé de nos sacrées écritures, mêmes plaintes de la raison qu'on veut frustrer de ses droits, mêmes déclamations contre l'exclusion de salut que le vrai christianisme donne à toutes les sectes. Tous les sophismes sont usés depuis longtemps, toutes les difficultés épuisées, sans avoir eu la gloire d'arrêter les conquêtes de la religion : pourraient-elles maintenant prétendre à l'honneur de la détruire ? Non, non, si leur force est, et a toujours été si redoutable, que ne la déploieraient-elles avec plus de succès, lorsque le christianisme paraissait encore faible et chancelant ? Leur impuissance, constatée alors par le triomphe de la foi, les a couvertes d'une honte éternelle, et doit les avoir décriées pour jamais dans l'esprit de toutes les personnes raisonnables.

Que dis-je ? tandis qu'on n'oppose à la religion que d'anciennes chimères justement prescrites, elle ajoute à ses anciennes preuves, qui subsistent toujours, une preuve nouvelle qui les confirme toutes, le miracle, Messieurs, de sa perpétuité, de sa longue durée depuis ces premiers siècles jusqu'à nous. Et que d'obstacles menaçaient sa stabilité ! Ne parlons que des hérésies qui devaient naturellement s'élever dans son sein, et qui en effet y ont paru.

Quelle foule de honteux rivaux s'arme contre elle, et travaille à la désunir pour la détruire ! Aux premiers sectaires qui ont troublé l'Eglise naissante par leurs séditieux complots, succède l'orgueilleux Arien, qui la combat à force presque égale, et qui se vante de lui avoir dérobé la victoire. Mille autres noms odieux prennent la place de ce monstre. Nul article de notre foi qui n'ait trouvé d'orgueilleux censeurs. Une hérésie en a produit une autre souvent tout opposée, et qu'on n'aurait pas dû naturellement craindre de voir sortir de ses cendres. Elles se sont, pour ainsi dire, partagé tous les siècles ; elles ont joué successivement leur rôle sur le grand théâtre du monde, quelques-unes avec plus de pompe, d'autres avec moins de fracas, toutes avec une adresse inconcevable. Qui n'aurait cru, parmi tant de divisions, qu'il en serait de l'Eglise comme de ces grands fleuves qui, après avoir arrosé de vastes régions de l'abondance de leurs eaux, desséchés enfin par la multitude des canaux qui s'en séparent, vont, faibles ruisseaux sans gloire et sans nom, se perdre dans les sables ? Cependant toutes ces hérésies, soutenues de l'artifice de leurs auteurs, et quelquefois de toute la puissance des maîtres du monde, ont disparu, en annonçant un sort tout semblable à celles qui subsistent encore ; tandis que la vraie religion chrétienne étend ses bras dans toutes les contrées, et parle, comme les apôtres, toutes les langues de l'univers ; qu'elle survit à toutes les modes, à toutes les opinions, à tous les empires, stable et immobile sur un tas, pour ainsi parler, de débris et de ruines accumulés par le temps et par la fortune. Même solidité, par conséquent même évidence dans les preuves de vérité qu'elle étale à nos yeux.

II. J'ai ajouté même force dans les motifs qu'elle nous suggère pour nous élever au-dessus des craintes du monde. C'est toujours l'autorité d'un Dieu qui parle en législateur et en maître ; la jalousie d'un Dieu qui n'admet ni comparaison ni partage ; la bonté d'un Dieu de qui nous tenons notre vie, et qui nous a prodigué la sienne ; la libéralité d'un Dieu qui assigne ses récompenses dans l'éternité ; la colère d'un Dieu qui ne met point de bornes à la durée de ses vengeances. Que proposait-elle de plus impérieux aux martyrs, quand elle les envoyait au milieu des flammes ? Ah ! si elle avait, depuis peu, tempéré, modifié quelqu'un de ses dogmes, et en particulier le dernier de ceux que je viens de nommer ;

si elle avait fixé des limites au supplice des lâches, on pourrait peut-être la rendre responsable, du moins jusqu'à un certain point, de leur lâcheté : mais non, mes frères, elle n'a abandonné ni ce grand motif ni aucun autre ; c'est toujours sous l'étendard de la crainte et de l'espérance, de la reconnaissance et de l'amour, qu'elle nous mène au combat ; comme c'est aussi toujours la même méthode qu'elle nous prescrit dans l'attaque de nos ennemis, je veux dire, la même sainteté dans les règles de conduite qu'elle nous trace.

III. S'en est-elle jamais départie, mes frères, de ces grands principes, de ces maximes si pures qu'elle publia dans le monde lorsqu'elle y parut elle-même ? Ah ! vous le savez, depuis ces premiers temps jusqu'au nôtre, on a fait les plus grands efforts pour l'engager à adoucir la rigueur de sa morale. Chaque siècle a demandé grâce pour le vice qui le dominait ; chaque nation, chaque âge, chaque condition a voulu la faire condescendre à ses faiblesses particulières. Les barbares qui démembraient l'empire romain auraient souhaité la trouver moins ennemie de la férocité et de la violence ; leurs descendants amollis, la réconcilier avec l'indolence et l'oisiveté. Les peuples du nord ont fait valoir auprès d'elle les droits anciens de l'intempérance ; les habitants des climats plus doux, les charmes toujours nouveaux de la volupté ; les grands ont murmuré mille fois de ses préceptes touchant l'humilité et la modération ; les petits, de ses leçons de subordination et d'obéissance. Les riches n'ont pas été contents de ses idées sur la miséricorde, les pauvres ont peu goûté ses exhortations à la patience. Les jeunes gens ont protesté contre son aversion pour les plaisirs, les vieillards n'ont pas approuvé son détachement des biens de la terre. Notre siècle, en particulier, voudrait la plier à tous les vices, ou du moins rapprocher ses principes de ceux qu'autorisent communément les sages mondains. Vains efforts ! elle a conservé son caractère inflexible. Ce qu'elle a condamné autrefois, elle le proscribit encore ; elle canonise tout ce qu'elle a jamais canonisé. Malheur à vous qui marchez dans le chemin spacieux ! heureux ceux qui suivent la voie étroite ! Elle n'a rien changé dans ses bénédictions ni dans ses anathèmes, toujours, pour reprendre en peu de mots ce que j'ai exposé, toujours également propre à convaincre l'esprit par l'évidence de ses preuves, à soutenir l'âme par la force de ses motifs, à réformer le cœur par la sainteté de ses règles et de ses maximes.

Mais, si tous ces points, mes frères, sont incontestables comme ils le sont en effet, que conclure donc des tristes révolutions en matière de foi, de courage et d'innocence, survenues principalement de nos jours dans le sein du christianisme ? Vous l'entrevoiez depuis longtemps, Messieurs, cette conclusion si honteuse, mais pour d'autres que pour lui ; c'est que notre religion

n'étant réellement ni moins lumineuse, ni moins forte, ni moins sainte qu'autrefois, nous sommes seulement, nous autres, comparés avec nos ancêtres, et plus aveugles, et plus lâches, et plus corrompus.

Oui, nations infidèles, qui invectivez si amèrement contre la religion chrétienne, que vous affectez de ne connaître que par la conduite présente des chrétiens, votre critique est injuste. Voulez-vous la rendre légitime ? tournez contre nous les traits que vous lancez contre elle ; ne prenez que nous pour l'objet de votre satire. Dites, si vous le voulez : Voilà des esprits bien peu judicieux, de se refuser à tant de lumières ; des âmes bien timides, de plier malgré tant d'appuis ; des cœurs bien pervers, de violer des lois si belles et si respectables ! nous avons bien mérité tous ces reproches : mais épargnez une religion qui n'a trempé dans aucun de nos crimes.

Que dis-je ? Hélas ! mes frères, c'est en vain que nous espérons séparer, à leurs yeux, sa cause de la nôtre. Tandis que le monde continuera de nous séduire, de nous abattre et de nous corrompre, elle sera toujours blasphémée par les infidèles, cette religion auguste ; ils se croiront toujours en droit de faire rejallir sur elle les opprobres qui ne devraient retomber que sur nous. Le moyen de la mettre à couvert de toutes ces imputations calomnieuses ? C'est, Messieurs, de l'honorer comme elle nous honore, de nous livrer sans réserve à ses impressions ; je veux dire, de la croire humblement, de la professer hautement, de la pratiquer fidèlement : c'est enfin, puisqu'elle est si digne de nous, de nous rendre dignes d'elle, dignes de la gloire qu'elle a acquise sur la terre, dignes de la gloire qu'elle nous promet dans le ciel, et que je vous souhaite, etc. Ainsi soit-il.

SERMON VIII.

Pour la fête de la sainte Trinité.

SUR LA FOI COMPAREE AVEC LES MOEURS.

Euntes, docete omnes gentes, baptizantes eos in nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti. (Matth., XVIII.)

Allez, enseignez toutes les nations ; baptisez-les au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit.

Cette foi d'un seul Dieu subsistant en trois personnes ; cette foi d'un baptême, sanctificateur de nos âmes.... de tant d'autres augustes mystères, qui font la substance de la religion chrétienne, pensez-vous, mes frères, que le Fils de l'homme revenant sur la terre, l'y retrouve encore ? *Filius hominis veniens, putas inveniet fidem in terra ?* (Luc, XVIII.) Ah ! n'en doutons point : Jésus-Christ en trouvera certainement encore à la fin des siècles, des traces bien marquées de cette foi qu'il a établie sur la pierre vive, et contre laquelle les efforts de l'enfer ne prévaudront jamais. Il en trouvera dans quelques contrées de l'ancien monde, où la licence des mœurs n'aura pas introduit le libertinage de l'esprit. Il en trouvera, surtout, chez ces peuples nouvellement assujettis à

l'Evangile, parmi lesquels l'innocence et la ferveur semblent lui promettre un règne florissant et durable. Mais en trouvera-t-il, de la foi, dans notre chère patrie, où elle fit autrefois des progrès si brillants et si rapides ? en trouvera-t-il dans le sein de notre France, qui l'a si longtemps honorée, et qui lui doit la plus grande partie de sa gloire ? Que dis-je ? s'il précipitait l'heure de son second avènement, en trouverait-il même aujourd'hui parmi nous des vestiges bien multipliés et bien sensibles, du moins hors de la sphère du simple peuple, ordinairement plus fidèle, parce qu'il est plus vertueux.

Il ne m'appartient pas de sonder le fond des cœurs, ni de percer dans les ténèbres de l'avenir ; beaucoup moins me convient-il d'assurer, sans preuve, des scandales, et de prophétiser, sans mission, des malheurs. Mais, à la vue des désordres qui règnent dans le monde, et qui s'y multiplient tous les jours, ne puis-je pas proposer des doutes légitimes ? ne dois-je pas prévenir les dangers réels ? Or, les mondains, pour la plupart (je dis même ceux qui se flattent de croire encore), n'ont-ils pas déjà perdu la foi ? voilà le doute qui m'embarrasse : ne la perdront-ils pas du moins bientôt ? voilà le danger qui m'effraie. Et ce qui fonde mon doute, c'est qu'ayant encore la foi, il me paraît très-difficile qu'on vive comme on vit communément dans le monde ; ce qui fonde mes alarmes ; c'est que, vivant comme on vit communément dans le monde, il me semble très-facile qu'on ne la conserve pas longtemps. En deux mots, notre foi devrait réformer nos mœurs ; qui m'expliquera pourquoi elle ne les réforme pas ? Nos mœurs doivent corrompre notre foi, qui m'assurera qu'elles ne la corrompent pas ? Ces soupçons contre la réalité de notre foi, ces craintes pour la stabilité de [notre foi, que semble autoriser également notre conduite peu chrétienne, vont faire le sujet de ce discours, après que nous aurons imploré les lumières du Saint-Esprit, par l'intercession de Marie. *Ave, Muria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Que la foi que nous avons à la bouche, et que je veux bien supposer que nous avons dans le cœur, mais sans oser l'assurer à la vue des préjugés légitimes que nos mœurs semblent fonder contre notre croyance ; que la véritable foi, dis-je, ait été, dans tous les siècles, la mère de l'innocence, et que, dans tous les cœurs où elle a pris racine, elle se soit, pour ainsi dire, couronnée des plus sublimes vertus, comme de ses fruits naturels ; que, dans les temps mêmes où cette tige d'immortalité, ainsi que l'appelle le Sage (*Sap. XV*), n'était pas encore bien développée, elle ait néanmoins produit les plus beaux fruits de sainteté et de justice ; qu'elle ait, suivant la remarque de saint Paul, dans son *Épître aux Hébreux* (*XI*), excité la piété libérale d'Abel, armé le cœur d'Abraham contre les intérêts de sa ten-

dresse, inspiré à Moïse le mépris des couronnes ; que par elle, Gédéon, Samson, David aient dissipé des armées d'incirconcis, et fait éclater leur courage dans de glorieux combats ; que par elle d'autres héros, plus pacifiques, se soient contentés de signaler leur patience dans de tristes épreuves, et que, menant une vie errante au milieu des déserts, une vie cachée au fond des cavernes, ils aient forcé le monde de reconnaître qu'il n'était pas digne d'eux.

Que, surtout, lorsque cette foi a été éclaircie par la doctrine de Jésus-Christ, confirmée par ses miracles, enrichie de ses exemples, elle ait étonné le monde par des vertus dont il ignorait la pratique, et dont il n'avait pas même l'idée ; qu'elle ait banni du milieu des premiers fidèles tous les vices que la raison condamne, et toutes les faiblesses que l'amour-propre excuse ; qu'elle ait établi parmi les hommes le règne de la charité désintéressée, de la patience humble, de la parfaite pureté ; qu'aux acclamations de tous les vrais sages, elle ait fait descendre du ciel sur la terre si j'ose m'exprimer ainsi, cet essaim de divinités célestes, si modestes, si simples, si touchantes, si aimables, ces vertus chrétiennes enfin, plus réelles que celles du Portique, et plus pures que celles de la Synagogue ; je ne suis point étonné de toutes ces merveilles. Les ouvrages de la foi, dit saint Augustin, doivent être aussi parfaits qu'elle-même, et la beauté des fruits ne peut surprendre que ceux qui ne connaissent pas l'excellence du principe : *Laudo fructum boni operis, sed agnosco in fide radicem.*

Mais que cette même foi en Jésus-Christ, qui a réformé le monde, et qui pourrait encore le sanctifier ; que cette foi, dis-je, placée dans nos cœurs, ainsi que nous nous en flattons, non-seulement ne produise pas dans nous des vertus dignes du christianisme, mais qu'elle n'y enfante pas même les vertus propres de la loi ; j'en dis trop peu : qu'elle n'y fasse pas même naître communément les vertus des Caton et des Socrate ; je n'en dis pas encore assez : qu'elle s'allie souvent dans nous avec tous les vices qui ont si justement décrié le règne de l'idolâtrie : mes frères (je parle aux mondains de profession ; les autres pourront s'appliquer, avec quelque proportion, ce qui les regardera moins directement), mes frères, autant il me serait facile de concilier tout ces désordres avec une incrédulité décidée, autant suis-je embarrassé à les accorder avec la supposition qu'il vous reste encore de la foi, et je suis presque tenté de m'écrier avec un prophète : La voilà, cette nation infortunée, qui n'entend plus la voix de son Dieu ; sa religion a péri dans le naufrage de ses vertus ; sa foi s'est envolée avec son innocence : *Hæc est gens quæ non audivit vocem Dei sui, nec recepit disciplinam : periit fides ; periit et ablata est.* (*Jerem. VII.*)

Car enfin, prêtez-vous, je vous prie, à ce raisonnement qui m'a paru solide. Pour que cette foi à laquelle, malgré vos dérèglements,

vous prétendez (du moins la plupart de vous) être toujours sincèrement attachés, n'opère aucun changement dans vos mœurs, il faut donc nécessairement de ces trois choses l'une : ou que vous ne pensiez pas aux motifs qu'elle vous fournit, de mener une vie plus pure et plus innocente, c'est-à-dire à ses oracles, à ses mystères, à ses promesses, à ses menaces ; et je vous avoue que, dans la supposition que vous n'avez pas encore perdu la foi, cette distraction habituelle, cet oubli constant me paraît tout à fait inexplicable : ou bien qu'y pensant, à ces puissants motifs, vous n'en soyez pas vivement frappés ; et cette insensibilité à pour moi quelque chose d'incompréhensible : ou qu'enfin cette vive impression, affectant seulement dans vous le sentiment, ne passe point jusqu'à votre volonté, pour la faire agir conséquemment aux motifs impérieux dont vous êtes frappés ; et j'ose dire que cette espèce de contradiction entre la vivacité du sentiment et les langueurs de la conduite, offre des difficultés insurmontables, parce qu'elle est sans exemple dans tout ce qui ne concerne point la religion et le salut. Honorez-moi de votre attention, tandis qu'en peu de mots je développe ces trois propositions.

I. Vous ne pensez point, vous ne pensez jamais aux objets de votre foi, mon cher auditeur ; et cependant, s'il faut vous en croire, vous conservez encore de la foi, c'est-à-dire une adhésion d'esprit réelle et non chimérique, entière et non divisée, ferme et non chancelante, aux vérités que Dieu vous a révélées par son Fils, et que ce Fils adorable vous propose par son Epouse : *Adhesionem mentis realem et non fictitiam, integram et non divisam, firmam et non titubantem*. Car c'est ainsi qu'après saint Pierre Chrysologue s'exprime toute la théologie.

Mais si, dans l'étendue de cette définition, vous avez encore de la foi, que doit-vent vous paraître ces vérités qui en font l'objet ? Quoi ? sinon ce qu'il y a au monde de plus solide et de plus immuable, puisque la terre et le ciel passeront, et que ces vérités survivront au ciel et à la terre. Quoi ? sinon ce qu'il y a au monde de plus auguste et de plus respectable, puisqu'elles sont émanées de Dieu, et qu'elles conduisent à lui. Quoi ? sinon ce qu'il y a au monde de plus important pour vous et de plus essentiel, puisque d'elles dépendent votre grandeur ou votre bassesse, votre gloire ou votre confusion ; votre sagesse ou votre folie, votre bonheur ou votre malheur suprême, universel, interminable.

Persuadé que vous êtes, comme vous l'êtes sans doute, de cette prééminence des objets de votre foi sur tous les autres objets, je vous le demande, que peuvent vous offrir de plus digne d'occuper vos pensées, et de plus capable de les fixer, les spectacles de la vanité, les petits événements de la société, les ridicules de l'humanité ; je dis plus : les exploits des conquérants, les récits des batailles, les révolutions des empires, les nouvelles productions de l'esprit, les décou-

vertes de nouveaux climats, la formation de nouveaux astres, toutes les merveilles de la nature, tous les chefs-d'œuvres de l'art, tous les jeux de la fortune ? Serait-il étonnant, Messieurs, ou du moins devrait-il le paraître, qu'un homme, convaincu des grandes vérités de la religion, de ces vérités d'un ordre si supérieur à toutes les autres, ne pensât qu'à elles, ne parlât que d'elles, ne vît qu'elles partout ; qu'il les portât dans le sein du sommeil ; qu'il les retrouvât dans le désordre de ses songes ; qu'elles hâtassent le moment de son réveil ; qu'il en entretint même les êtres insensibles ; qu'il en fit retentir les places publiques ; qu'il les fit répéter aux échos solitaires ? Cette espèce de sainte ivresse ne serait-elle pas suffisamment justifiée par l'extrême importance du sujet qui la ferait naître ?

Mais autant cette attention vive et soutenue aux objets de la foi devrait peu surprendre dans un homme intimement convaincu de leur vérité ; autant n'aurait-on pas lieu de s'étonner qu'un chrétien, qui se flatte encore de l'être, ne pensât jamais, à ce qui, de son propre aveu, doit tenir le premier rang dans son esprit ? qu'il n'y pensât pas même en certains moments plus tranquilles, où les passions assoupies gardent un profond silence ; à certains jours plus solennels, où la religion se ranime, pour peu qu'elle ne soit pas tout à fait éteinte ; dans certaines conjonctures plus heureuses, où tout favorise les retours sérieux sur soi-même ? Non, encore une fois, on ne m'expliquera jamais comment un homme qui n'a point affranchi son cœur du joug de la religion, peut constamment bannir de sa mémoire des vérités qu'il estime, pour l'occuper sans cesse des vanités qu'il méprise.

II. Aussi y pense-t-on de temps en temps, me direz-vous, à ces vérités souverainement dignes de toutes nos réflexions. Mais si l'on y pense, mes frères, comme en effet je ne conçois pas qu'en nous supposant chrétiens nous puissions n'y pas penser, il faut donc qu'en y pensant, nous ne soyons pas vivement frappés des motifs pressants qu'elles renferment pour nous engager à réformer nos mœurs. Et c'est là pour moi un nouveau sujet d'étonnement ; et, comme je l'ai dit, une insensibilité qui me paraît incompréhensible.

Car de quoi un homme sera-t-il jamais frappé, s'il ne l'est pas des motifs que la foi lui présente pour l'arracher à ses passions, et pour l'attacher à ses devoirs ? Motifs les plus solides, les plus sublimes, les plus touchants ; motifs les plus capables de faire impression sur une âme intéressée, sur une âme noble, sur une âme tendre ; motifs qui mettent dans les intérêts de la vertu l'homme tout entier, en l'attaquant par tous ses endroits sensibles.

La crainte de la douleur serait-elle le mouvement dont il est le plus susceptible ? Eh ! quoi de plus formidable que le sort dont la foi le menace ? Ce sont des chaînes,

une prison, des ténèbres, des larmes, des regrets, des fureurs, un ver rongeur, la privation du bien suprême, des feux dévorants, des feux éternels. Que pouvait la justice divine étaler de plus effrayant à ses yeux? Est-elle trop indulgente à son gré? Qu'il lui marque donc ce qu'on peut ajouter à tant d'horreurs.

Serait-il d'un caractère à redouter encore plus l'infamie que les supplices? Eh! quelle scène plus humiliante, que celle que la foi lui fait apercevoir au dernier des jours, quand chacun des réprouvés, laissant voir dans une âme souillée, jointe à un corps également hideux, tous ses crimes gravés en caractères ineffaçables, sera forcé de soutenir, en cet état, les mépris du ciel, les insultes de l'enfer, et les regards de tout l'univers? S'il se sent capable de dévorer de si sanglants affronts, qu'il dise à quelle espèce d'opprobre il serait plus sensible?

La vraie gloire aurait-elle pour lui des charmes? Sans sortir de ce même théâtre, quel triomphe plus glorieux que celui que la foi offre à ses regards, lorsqu'elle lui montre un vertueux chrétien proclamé, dans l'assemblée de l'univers, vainqueur du monde et de l'enfer, couronné par les mains même de l'Immortel, et enlevé auprès de lui dans un char de lumière, pour y juger à ses côtés les hommes et les anges? Si ce point de vue ne flatte point son ambition, qu'il déclare quels honneurs pourraient la satisfaire.

La paix et la félicité seraient-elles l'objet de ses vœux les plus doux? Eh! quelle plus charmante destinée, que celle que la foi lui promet dans le sein de Dieu même, où, spectateur de ses beautés, enivré de son amour, heureux de son bonheur, il puisera dans leur source des délices éternelles? Si la possession du souverain bien ne peut remplir son cœur, qu'il avoue que ses désirs sont insatiables.

L'intérêt, même le plus légitime, affecterait-il moins son âme que l'amour de l'ordre et les principes de l'équité naturelle? Eh! dans quelle religion le Dieu qu'on sert est-il plus grand, plus respectable, plus absolu, plus en droit d'exiger qu'on obéisse à ses lois? Si les titres de tout-puissant et de très-haut, de créateur et de maître, ne légitiment pas suffisamment l'autorité divine à ses yeux, qu'il nous apprenne ce qui manque à ce Dieu de majesté pour être en droit de parler avec empire.

Serait-ce enfin la tendresse, la gratitude, qui formeraient son heureux caractère! Eh! dans quelle autre religion que dans la religion chrétienne, le Dieu qu'on adore a-t-il voulu naître dans une étable et mourir sur une croix, a-t-il offert son corps aux fouets et sa tête aux épines, s'est-il fait la victime de son peuple, et en est-il tous les jours la nourriture? Non, et je vous en atteste, grotte qui retentit de ses premiers soupirs, jardin connu par ses langueurs, tribunaux témoins de ses opprobres, montagne théâtre de sa mort, et vous, sacrés autels, déposi-

taires de son sang; non, encore une fois, et c'est par vous que j'en jure, nous n'aurions jamais pu souhaiter, jamais nous n'aurions pu nous figurer un Dieu plus bienfaisant, plus généreux, plus aimable que celui que la foi découvre à nos yeux et offre à notre amour. Que tout l'univers applaudisse à mon serment; que toutes les créatures le ratifient...

Or, mes frères, revenons : que mettant toutes les vérités sur lesquelles je viens de fixer vos regards, au rang des systèmes hasardés ou des fables accréditées, elles n'eussent rien de fort frappant pour nous quand nous y pensons; qu'elles glissent légèrement sur notre imagination, qu'elles laissent à notre âme toute son indolence, je n'aurais garde d'en être surpris : je sais trop combien les vagues conjectures, les opinions populaires sont peu capables d'exciter un intérêt vif et sérieux dans des esprits d'un caractère solide et raisonnable.

Mais, qu'étant intimement persuadés, comme nous prétendons l'être, de ces augustes vérités, si propres à porter le trouble dans notre âme, à réveiller sa léthargie, à rétablir, pour ainsi parler, l'activité de tous les ressorts; qu'étant, dis-je, aussi réellement convaincus de toutes ces vérités que de l'infailibilité du sentiment qui nous instruit de notre propre existence, nous laissons tomber sur elles un coup d'œil inanimé; que nous les parcourions avec indifférence; que nous soyons tranquilles au milieu des foudres dont la colère divine menace nos têtes, froids au milieu des flammes dont le divin amour environne nos cœurs; nous qui nous piquons d'être sages et circonspects, nous qui nous vantons d'être tendres et sensibles; qui excellons en amitié, qui raffinons en amour-propre! Mes frères, qu'on ne me parle plus de la cause inconnue qui éloigne et rapproche tour à tour les mers de leurs rivages, ou qui précipite les corps vers leur centre.... j'ai trouvé dans notre insensibilité un mystère à opposer à tous ceux de la nature, à moins que nous n'en cherchions dans notre incrédulité secrète une explication, qui paraît aussi juste que naturelle.

Mais non, direz-vous peut-être; pourquoi recourir à un dénouement odieux, pour résoudre une difficulté imaginaire? On nous suppose peu frappés des grands objets de la foi : ah! qu'il s'en faut bien qu'il ne nous trouve insensibles! Oui, nous craignons encore, et nous craignons vivement les supplices de l'enfer; nous soupignons quelquefois, et nous soupignons ardemment après le bonheur du ciel; les jugements de Dieu nous effraient, sa grandeur nous imprime du respect, ses bontés nous attendrissent : et si nous violons habituellement ses lois, c'est que cette vive impression, faite, pour ainsi parler, sur la partie sensible de notre âme, ne passe point jusqu'à notre volonté; qu'en cette matière, en un mot, le sentiment chez nous n'influe point sur la conduite.

III. Vain subterfuge, mes frères, ou plutôt nouvelle difficulté que vous substituez aux deux premières, et qui n'est pas moins embarrassante, par cette contradiction-là même qu'elle renferme entre un sentiment supposé très-vif, et une conduite toute de glace; contradiction dont on n'aperçoit nul exemple ailleurs, et qui n'éclate précisément que dans l'économie du salut.

En effet, parce que vous craignez, et que vous craignez vivement la mort, cette mort temporelle qui finira vos plaisirs, vous mettez tout en œuvre pour reculer, le plus loin qu'il est possible, le terme fatal de votre existence ici-bas; et rien ne vous coûte, quand il s'agit de prolonger des jours que vous voudriez rendre éternels. Parce que vous désirez, et que vous désirez passionnément votre élévation, vous faites valoir éloquemment vos services, vous fortifiez votre brigue du crédit de tous vos protecteurs; et, si ces deux moyens ne vous servent pas assez promptement, vous appellerez peut-être à leur secours les trahisons et les crimes. Parce que vous respectez, et que vous respectez profondément la majesté des rois de la terre, vous tremblez même devant son ombre, vous rampez aux pieds de tout ce qui la représente. Parce que vous chérissiez, et que vous chérissiez tendrement votre famille, vous vous privez des nécessités mêmes de la vie pour lui en assurer les douceurs, et vous imolez quelquefois vos jours au plaisir de penser que, par vos précautions, elle n'en coulera que d'heureux.

Expliquez-moi donc comment ces fortes impressions que font sur vous, si l'on veut vous en croire, les objets de la foi, ont seules le triste privilège d'être stériles et inefficaces; pourquoi ce n'est que dans l'ordre du salut que les vives émotions de l'âme cessent d'être la règle de son activité et la mesure de ses efforts. Assignez-moi une cause plausible qui rende raison d'une différence si bizarre et si odieuse; ou, si vous ne pouvez me satisfaire sur ce point, laissez-moi adopter le raisonnement de saint Cyprien, et vous dire comme il disait aux pécheurs de son temps : Non, vous ne croyez pas : vous ne croyez pas, par exemple, une éternité malheureuse; car si vous la croyiez, vous la craindriez, et si vous la craigniez vivement, vous l'éviteriez; ou, ce qui revient au même, vous prendriez tous les moyens que suggère la prudence chrétienne pour l'éviter : *Nam si crederes, timeres; et si timeres, evaderes*. Non, vous ne croyez pas l'heureuse immortalité : car si vous la croyiez, vous la désireriez; et si vous la désiriez fortement, vous sacrifieriez tout pour y arriver. Non, vous ne croyez pas votre Dieu aussi grand que la foi vous l'enseigne : car si vous le croyiez tel, vous le respecteriez; et si vous le respectiez sincèrement, vous vous garderiez bien de l'outrager. Non, vous ne croyez pas que ce grand Dieu ait expiré pour vous sur une croix : car si vous en étiez persuadés, vous ne pourriez vous défendre de l'aimer; et si vous l'aimiez réelle-

ment, vous ne cherchiez qu'à lui plaire : *Nam si crederes, timeres; et si timeres, evaderes*.

Qu'en pensez-vous, chrétiens? ne serais-je pas en droit, autant que le saint docteur et martyr dont j'emprunte les paroles, de conclure de la corruption de vos mœurs contre la réalité de votre foi, et de vous assigner, sans délibérer, une place parmi les déserteurs de l'Evangile, dès que vous refusez constamment d'en tenir une parmi ses observateurs? Mais non, mes frères, je n'userai pas si rigoureusement de mes avantages; je ne prononcerai point, à la vue de vos déréglemens, que la foi dans vous n'est qu'une chimère : je me contenterai de la regarder comme un problème, d'avouer que je n'ai pas assez de lumières pour concilier votre religion avec vos mœurs; de chercher dans le cœur humain quelque repli que je n'ai pu encore découvrir, où puissent habiter ensemble deux choses qui semblent devoir mutuellement s'exclure; de souhaiter des preuves plus démonstratives que vos protestations, pour assurer que vous êtes véritablement fidèles; de vous exhorter, avec saint Paul, à rentrer en vous-mêmes, pour examiner si cette foi stérile ne serait point une foi imaginaire; si, comme il n'arrive que trop souvent, vous n'en prendriez point le fantôme pour la réalité : *Vosmetipsos tentate si estis in fide, ipsi vos probate* (II Cor., XIII); de vous avertir surtout que si vous ne l'avez pas encore perdue, vous êtes du moins menacés de la perdre bientôt, parce que, autant il est étonnant que notre foi ne réforme pas nos mœurs, autant il est à craindre que nos mœurs ne corrompent notre foi : c'est ma seconde réflexion, dont le développement, nécessairement plus étendu, va nous occuper dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Pour mettre dans tout son jour l'effrayante vérité que j'entreprends d'établir dans cette seconde partie, il est à propos de décomposer, pour ainsi dire, la nature de la foi, et de la résoudre dans ses principes. Qu'est-ce donc que la foi? et quelle est l'espèce d'obéissance que par elle nous rendons à Dieu? C'est premièrement, mes frères, une obéissance aveugle, parce qu'il n'y a rien en effet que d'obscur dans les objets que la foi embrasse. Mais cette obéissance, tout aveugle qu'on doive la supposer, est néanmoins raisonnable, parce qu'il n'y a rien que de lumineux dans les motifs sur lesquels la foi s'appuie; et enfin, par là même que cette obéissance est tout à la fois aveugle et raisonnable, il est vrai de dire qu'elle est parfaitement libre, c'est-à-dire que l'obscurité des mystères balance toujours assez la clarté de la révélation, pour que l'exercice de la foi ne soit commandé par aucune sorte de nécessité, qui lui ravirait tout son mérite.

De cette triple notion de la foi, puisée dans les sources les plus pures, je conclus que dans l'acte de cette vertu doivent nécessairement intervenir, chacune à sa ma-

nière, les trois principales facultés qu'on s'accorde à distinguer dans notre âme : la mémoire, pour se retracer les preuves de la révélation divine; l'entendement, pour saisir la force de ces preuves; la volonté enfin, pour le déterminer, par l'empire qu'elle a sur lui, à faire le dernier pas et le plus important, je veux dire à croire en effet ces augustes mystères, dont la vérité lui paraît établie sur des fondements solides, et mériter à ce titre l'hommage d'un esprit droit et raisonnable.

En un mot, messieurs, pour croire, pour être fidèle, il faut se rappeler les raisons qu'on a de croire, en sentir la force et vouloir de bonne foi s'y rendre.

Or, quand je considère la conduite que tiennent la plupart des personnes qui vivent dans le monde, et surtout dans ce qu'on appelle le grand monde, je crois pouvoir avancer premièrement, qu'il est très-naturel qu'on en vienne peu à peu à ne plus penser aux preuves sur lesquelles la foi chrétienne est appuyée; secondement, que, quand même on y penserait, il est très-probable qu'on sera hors d'état d'en sentir la solidité; et enfin que, supposé même qu'on pût encore la saisir, cette évidence des preuves de notre foi, il est très-facile qu'on l'élude, et qu'on ne s'y rende pas. Reprenons tout ceci, mes frères, et suivez-moi dans un détail qui, en vous faisant connaître comment l'incrédulité se forme dans un cœur, vous fera justement craindre qu'elle ne s'opère insensiblement dans le vôtre.

I. Je dis donc premièrement que, vu la manière dont on vit communément dans le monde, il est très-naturel qu'on ne pense point aux preuves sur lesquelles porte notre foi. Comment cela? c'est que, par une suite presque nécessaire de la vie que mènent les mondains, ils ne doivent avoir pour ces sortes de pensées ni loisir, ni goût.

En effet, distraits qu'ils sont pour la plupart, sans cesse, par des soins laborieux, ou par des amusements frivoles; appliqués à satisfaire tantôt les besoins réels que la nature avoue, tantôt les nécessités chimériques que l'imagination aime à se forger; partagés entre de fausses joies et des chagrins aussi peu raisonnables; cherchant dans le passé d'inutiles regrets, et dans l'avenir de vaines espérances; occupés à soumettre toutes leurs passions à une passion favorite, ou à en accorder plusieurs ensemble, malgré leur mutuelle antipathie; du moins passant de l'une à l'autre, et errant de projets en projets et de désirs en désirs; courant successivement après la volupté, la gloire, la fortune, le repos, et toutes les autres brillantes impostures qui éblouissent leurs faibles yeux; quelquefois même aussi agités par les passions d'autrui, dont ils se font les ministres, que par leurs propres passions, dont ils sont esclaves; chargés d'intérêts personnels et étrangers; ne pensant qu'aux hommes et aux moyens de leur plaire ou de leur nuire; en un mot, noyés dans un déluge, dans un océan de vanités, du milieu

desquelles ils ne se débarrassent jamais... quand pourraient-ils se ménager des moments assez vides de tout le reste, pour y placer de sérieuses réflexions sur leur foi, pour en examiner les fondements, pour en étudier les preuves, pour s'en développer toute l'économie?

Ce ne sera, sans doute, ni dans ces visites inutiles, où la bagatelle seule a droit de paraître avec bienséance; ni dans ces intrigues laborieuses, où un vil intérêt est le grand objet qui fixe l'attention de l'esprit, ni dans ces parties de divertissement, où l'âme se livre sans réserve à toutes les distractions agréables; ni même dans le sein du silence et des ombres, où l'on ne rapporte, à la fin d'une journée passée dans une espèce d'ivresse, que les vives images de ses chagrins ou de ses plaisirs, et ordinairement des forces épuisées qu'on se hâte de réparer dans les bras du sommeil; car ces temps heureux ne sont plus, où, retirés dans le sein de leur domestique, un père solidement chrétien, une mère vertueuse, finissaient les travaux du jour par de sages instructions ou par de pieuses lectures, qui, écoutées avec un respect religieux et quelquefois avec une sainte avidité par leur famille rassemblée, leur rappelaient à eux-mêmes les grandes vérités que le commerce du monde avait écartées de leur souvenir. Non, cet usage est passé, et des occupations tumultueuses ou frivoles remplissent tous les instants qu'on pourrait consacrer à des réflexions chrétiennes.

Et d'ailleurs, les pût-on aisément dérober à l'empire des passions ou au tourbillon de la bagatelle, ces instants précieux, doit-on être fort porté d'inclination à s'affermir de plus en plus dans la foi du christianisme? Eh! quel attrait pourrait inviter ces mondains corrompus à se justifier à eux-mêmes la vérité d'une religion, qui ne doit rien avoir pour eux que de triste et de désagréable, rien qui ne soit propre et à les effrayer et à les confondre?

Ah! qu'un chrétien accoutumé à prendre l'Evangile pour la règle de sa conduite, et qui, entrant en jugement avec son propre cœur, peut se rendre à lui-même témoignage qu'il marche à peu près dans la route que le Fils de Dieu lui a tracée; qu'un homme, dis-je, de ce caractère, trouve un goût secret et délicieux à sonder les solides appuis sur lesquels porte sa foi; qu'il jette de temps en temps un coup d'œil plein de complaisance sur les différentes parties de ce grand édifice, si bien assorties entre elles, et liées ensemble par un artifice si supérieur à l'industrie des hommes; qu'il se développe avec plaisir ce corps de législation parfaite, dont la philosophie la plus vantée ne fut qu'une légère ébauche; cette morale sublime, marquée au sceau de la raison éternelle; qu'il observe avec une espèce de transport le concert merveilleux qui éclate entre les monuments de l'une et de l'autre alliance, et que la noble simplicité, l'air de candeur et de bonne foi, qui règnent dans l'histoire évangélique, aient quelque chose de presque aussi persuasif

pour lui que la clarté des anciens oracles; qu'il se rappelle avec une secrète consolation cette foule de grands génies qui ont payé le tribut de leur soumission aux vérités qu'il adore, et cette nuée de témoins intrépides qui les ont signées de leur sang; qu'il se donne en spectacle les prodiges éclatants qui annonçèrent autrefois la religion de Jésus-Christ dans le monde, et les miracles moins fréquents, mais non moins incontestables, qui la distinguent encore aujourd'hui de toutes les sectes de l'univers; qu'il admire, surtout, la plus grande de toutes les merveilles, l'établissement de cette religion divine, indépendamment de tous les secours humains, et malgré toutes les passions humaines; qu'il fasse, d'un examen si intéressant, son occupation la plus douce et la plus ordinaire; quoi de plus naturel? ce sont les titres de sa gloire, les arrhes de son bonheur qu'il se remet devant les yeux; et, à mesure qu'il creuse dans les fondements d'une religion qu'il honore par ses mœurs, il découvre toujours, avec une nouvelle évidence, des veines brillantes et précieuses qui lui promettent des richesses immortelles. Mais que des hommes païens par leur conduite et chrétiens seulement par leur nom; que des hommes sans équité, sans pudeur, sans miséricorde, tels qu'il s'en forme tous les jours à l'école du monde, trouvent quelque plaisir à reconnaître la divinité d'une religion qui proscribit tout ce qu'ils adorent, qui canonise tout ce qu'ils détestent; qui pourra se le persuader? Ne doivent-ils pas, au contraire, écarter avec affectation, de leur pensée, d'humiliants témoignages qui déposent trop nettement contre leur prétendue sagesse? Et ces preuves de la révélation divine, cessant d'être présentes à leur esprit, ne sont-elles pas, dès ce moment, par rapport à eux, comme si elles n'étaient pas? Or, que peut-on se promettre de la stabilité d'une foi séparée des motifs de croire, c'est-à-dire, d'un édifice sans fondement et bâti sur le sable? N'est-il pas naturel qu'il s'écroule au premier effort que feront, pour l'ébranler, les vents et les tempêtes? *Et descendit pluvia, et flaverunt venti, et fuit raina ejus magna. (Matth., VII.)*

Après tout, dira-t-on, quelque peu d'attention que permettent de donner aux preuves de la foi la dissipation et le dégoût, il est bien difficile que ces raisons de croire, ayant été profondément gravées dans notre esprit, ne s'y réveillent pas quelquefois, à l'occasion de certains objets d'une nature toute propre à les retracer. Faible ressource contre l'incrédulité dont on est menacé, mes frères; parce que, dans la supposition même que de temps en temps on fût déterminé, par d'heureuses circonstances, à penser aux preuves invincibles qui démontrent la vérité de notre auguste religion, il est très-probable qu'on sera hors d'état d'en sentir la force. Comment cela?

II. C'est qu'un esprit, accoutumé à se nourrir de fables et de mensonges, devient de jour en jour moins propre à goûter la vérité; c'est que ce caractère de droiture imprimé à

notre raison, s'affaiblit insensiblement sous l'empire de l'erreur que nous laissons régner sur la plupart de nos jugements; c'est que les vapeurs grossières de la cupidité forment, pour ainsi dire, entre le vrai et nous, un nuage épais qui nous le cache entièrement, ou du moins un milieu infidèle qui l'altère et le déguise considérablement à nos yeux; c'est qu'une âme sans cesse occupée des objets qui l'environnent, s'accoutume à regarder comme autant de songes, des faits qui ne s'offrent à elle qu'obscurcis par les ombres du temps, et à demi perdus dans la profondeur des siècles; c'est, en un mot, qu'un homme attaché à la terre et plongé dans la corruption des sens, ne saisit pas facilement ce qui vient de Dieu, et ce qui mène à lui : *Animalis homo non percipit ea quæ sunt Spiritus Dei. (I Cor., II.)*

C'est, surtout, mes frères, et pour reprendre les choses de plus haut, c'est que ce grand Dieu, justement irrité de voir entre nos mains la grâce de la foi frustrée du principal effet qu'il en attend quand il la donne, c'est-à-dire, réduite à éclairer l'esprit sans réformer le cœur, doit, en nous la ravissant, la venger de la profanation que nous en avons faite, et lui sauver les nouvelles injures que nous lui préparons; qu'il doit placer, à notre égard, ce flambeau lumineux dans une situation si peu favorable, que nos yeux n'en seront désormais que faiblement frappés, qu'ils n'en seront presque plus frappés du tout; c'est que, non-seulement, ce traitement rigoureux s'accorde avec les intérêts de sa gloire, mais qu'il nous a menacés en mille endroits des livres saints de l'employer contre nous; c'est que, non-seulement, il nous a fait ces menaces terribles, mais qu'il les a en effet plus d'une fois exécutées sur des hommes, et même sur des nations entières qui ne le méritaient pas plus que nous.

Elles s'étaient écartées, ces nations coupables, des voies de la sainteté et de la justice; elles suivaient en insensées les désirs de leur cœur; elles avaient lâché le frein à toutes leurs inclinations perverses. Chez elles les lois de l'Evangile n'étaient plus respectées, la licence altière marchait tête levée, le vice était triomphant dans presque tous les cœurs. Que fit le Seigneur dans ces jours d'iniquité, trop voisins de notre siècle pour que nous en ayons perdu la mémoire? Il n'ouvrit point sur ces peuples corrompus les cataractes du ciel qui submergèrent le monde aux jours de la perversion générale; il ne fit point pleuvoir sur eux ce déluge de flammes qui consuma les cinq villes criminelles; non : le fléau des ténèbres palpables, prises dans un sens beaucoup plus redoutable que celles qui offusquèrent autrefois l'Egypte, fut le châtiment que Dieu choisit dans les trésors de sa colère pour punir les désordres de leur vie licencieuse; c'est-à-dire, qu'il retira la plus grande partie de ces lumières vives, éclatantes, à la faveur desquelles la foi obtenait, sans effort, l'hommage de leur raison. Alors, ce ne fut plus parmi eux que variations et incertitudes, que fausses lueurs et sédui-

santes chimères ; et, dans ce trouble confus, saisissant au hasard de pitoyables vraisemblances pour d'incontestables réalités, ils coururent se jeter entre les bras de l'erreur, dans le sein de laquelle ils vivent encore aussi tranquilles que s'ils avaient trouvé la vérité, ou qu'il fût impossible de la distinguer du mensonge.

On vit encore, il est vrai, dans ces régions couvertes des ombres de la mort, des hommes d'un esprit vaste et pénétrant, judicieux et solide, des hommes capables d'approfondir les questions les plus épineuses, et de lier toutes les parties du système le plus étendu : exacts jusqu'au scrupule sur la justesse d'un raisonnement, démêlant d'un coup d'œil le faux le plus imperceptible d'une proposition artificieuse ; suivant, sans jamais s'en écarter, l'attrait heureux qui les entraînait vers le vrai : mais ces hommes si éclairés sur tout le reste, en matière de religion ne furent que des aveugles. Qui développera cette énigme ? Qui m'éclaircira ce mystère ? Pourquoi vois-je j'irai tout à coup ces étoiles brillantes qui jusque-là avaient éclairé l'univers ? Quelle puissance ennemie les précipite dans les horreurs d'une nuit profonde ? Ah ! c'est que le Dieu à qui ces grands génies refusaient l'hommage de leur cœur, s'est vengé de ce refus sur leur raison, et qu'il les a empêchés de voir ce que les yeux du plus simple vulgaire, quand il est fidèle à observer les préceptes de la loi sainte, découvrent avec la plus douce évidence : *Adduxit in tenebras, et non in lucem*.

III. Or, mes frères, trop fidèles imitateurs de ces lâches déserteurs du devoir et de l'innocence, n'avons-nous pas lieu d'appréhender qu'une pareille corruption n'opère dans nous par elle-même, ou n'attire du ciel sur nous un pareil aveuglement ? Et quand même, par une dernière et troisième supposition, notre esprit conserverait toujours assez de droiture et de lumières pour saisir la force des preuves de cette religion divine, en pourrât-on conclure infailliblement qu'il y adhérerait en effet, et qu'il ne réussirait point à les éluder ? Non, mes frères. Pourquoi cela encore ? parce que ces preuves, toutes solides, toutes claires, toutes démonstratives qu'elles sont, ne jetant réellement aucune lumière sur la nature même des objets de la foi, dont elles établissent la certitude, c'est là précisément le cas où la volonté, ainsi que je l'ai déjà remarqué, doit déterminer l'entendement à embrasser comme d'incontestables vérités, ce qui ne cesse point de lui paraître des mystères incompréhensibles. Or, n'est-il pas à craindre que, bien loin de solliciter en leur faveur le suffrage de l'esprit, cette volonté perverse ne l'engage au contraire à secouer le joug, et à briser les liens d'une heureuse captivité ? Ecoutez-moi, et vous vous convaincrez que cette crainte n'est rien moins que chimérique, par un enchaînement de propositions qui n'auront rien que de sensible.

Première proposition, de laquelle doivent convenir les mondains, pour peu qu'ils rap-

prochent la sévérité de la morale chrétienne de l'indulgence criminelle qu'ils ont pour eux-mêmes ; première proposition, dis-je, c'est qu'il y va pour eux de l'intérêt le plus pressant que la plupart des oracles de l'Evangile, et en particulier ceux qui nous instruisent de la certitude et des états d'une autre vie, soient des oracles menteurs. Car enfin, doivent-ils se dire chacun à soi-même, s'il y a une éternité malheureuse, prix infail-
lible d'un seul péché grief que n'aura pas effacé la pénitence, coupable de plusieurs crimes énormes dans les idées de la religion, de plusieurs crimes que je n'ai jamais sincèrement pleurés, de plusieurs crimes que j'aime encore, de plusieurs crimes que la force presque invincible d'une habitude invétérée me fera probablement aimer toujours, c'est en vain que je me flatte ; sombre profondeur de l'enfer, je cours un risque évident d'habiter éternellement parmi tes horreurs.

Seconde proposition qui suit de la première : c'est que, puisqu'il est de l'intérêt des mondains que les vérités de la foi soient autant de fables, ils doivent naturellement souhaiter avec ardeur qu'elles ne soient en effet que des impostures. Car depuis quand l'intérêt propre ne ferait-il pas naître des désirs, et des désirs d'autant plus vifs, qu'il est lui-même plus précieux et plus essentiel ? Avec quelle complaisance ne doivent-ils donc pas s'égayer de temps en temps dans cette pensée, toute chimérique qu'elle est, qu'après avoir anéanti, s'il était possible, le fantôme imposant d'une religion trop longtemps révérée, ah ! leur cœur pourrait prendre librement son essor vers des objets chéris ; que la barrière serait renversée ; que leurs plaisirs ne seraient plus empoisonnés par les remords, ni leurs passions en compromis avec leur sagesse.

Enfin, troisième proposition, qui n'est que le résultat des deux autres ; et c'est, mes frères que lorsque l'intérêt et le désir, un intérêt très-pressant, un désir très-vif, plaident contre les droits de la vérité au tribunal d'une raison même éclairée, celle-ci, pour juger, ne consulte plus guère ses propres lumières ; qu'elle ne prend d'ordinaire que les conclusions du cœur, qui lui dicte l'arrêt qu'elle prononce presque toujours en faveur du mensonge ; et conséquemment rien de plus naturel pour des hommes de chair et de sang, que d'éluder, en matière de foi, des motifs de croire qui, dans un certain point de vue (pure spéculation, sur laquelle ils se gardent bien d'insister trop longtemps), ne leur paraissent rien moins que dénués de solidité, de se refuser à leur impression, sinon jusqu'à rester tranquillement incrédules, du moins jusqu'à douter, et dès là même à cesser réellement d'être fidèles.

Et n'est-ce pas, Messieurs, à cette influence secrète des mœurs sur la foi, à cette lâche collision de la raison avec les passions, à ce funeste ascendant du cœur sur l'esprit, que l'Apôtre croyait devoir attribuer les pertes déplorables que faisait le christianisme

naissant, par la désertion de quelques-uns de ses premiers sectateurs ? Non, ce n'était ni dans l'obscurité des mystères proposés par la religion, ni dans la subtilité des objections formées par l'impiété, ni même précisément dans l'orgueil d'une raison jalouse de ses droits, ou dans la trempe peu solide d'un esprit léger et inconstant, qu'il trouvait le principe de leurs variations criminelles ; c'était à l'habitude qu'ils avaient contractée de souiller par des vices honteux la pureté de leur conscience, et d'étouffer ses justes remords, qu'il rapportait la cause de leur scandaleuse apostasie : *Quam bonam conscientiam quidam repellentes, circa fidem naufragaverunt.* (I Tim., I.) Ils ont d'abord cru comme il fallait croire ; ensuite ils n'ont pas vécu conformément à ce qu'ils croyaient : dès ce moment la foi est devenue pour eux un fardeau pesant ; ils ont souhaité se débarrasser de ce joug insupportable, ils se sont efforcés de le secouer ; leurs efforts n'ont été suivis d'un succès que trop heureux ; et entraînés par le poids de leurs inclinations corrompues, ils se sont précipités dans l'abîme de l'incrédulité : *Circa fidem naufragaverunt.*

Et sans remonter au temps de saint Paul, s'il est parmi nous et dans le sein de nos villes des hommes qui aient publiquement ou en secret abjuré leur foi, n'est-ce pas en suivant la route que leur ont tracée ces anciens apostats ? n'est-ce pas par le chemin du crime qu'ils sont arrivés à l'infidélité ? Ah ! qu'ils nous disent, ces nouveaux philosophes dont notre siècle se plaint d'être surchargé, si c'est un caractère d'esprit plus mâle et plus ferme, un jugement plus droit et plus solide, une manière de raisonner plus juste et plus suivie, des lumières plus vives et plus abondantes, des recherches plus profondes et plus heureuses, qui les ont déterminés à se séparer du reste des fidèles ; et si ce n'est pas au contraire un cœur plus faible, plus vicieux, plus corrompu, qui les a engagés dans le parti des incrédules ; ou, s'ils refusent de rendre hommage à la vérité par un aveu qui coûterait trop à leur orgueil, faisons parler leurs actions, et ce qui transpire tous les jours dans le public de leurs excès honteux ; ou du moins interrogeons leur conduite passée, et apprenons des débordements de leur jeunesse, que, malgré la régularité dont ils se parent peut-être, maintenant que leurs désirs rassasiés sont tranquilles, ce sont en effet les passions qui ont originairement entr'ouvert le précipice où leur religion a fait un triste naufrage : *Circa fidem naufragaverunt.*

Or, mes frères (je parle toujours à ceux d'entre vous qui se conduisent suivant les maximes du monde), revenons maintenant sur nous-mêmes, et tirons quelques conclusions des vérités que je viens de vous exposer. Je veux croire, malgré les raisons d'en douter que j'ai rapportées dans la première partie de ce discours, je veux croire que vous n'avez pas encore perdu la foi ; mais à tenir la conduite que tiennent quelques-uns d'entre

vous, n'avez-vous pas sujet de craindre que ce précieux trésor ne vous échappe bientôt ? Eh ! comment croiriez-vous, disait le Sauveur à ses disciples, vous qui êtes passionnés pour la gloire dont les hommes se font les distributeurs ? *Et quomodo vos potestis credere, qui gloriam ab invicem accipitis ?* (Joan., V.) Et moi, j'ose ajouter après mon maître : Comment pourriez-vous croire constamment, vous qui non-seulement êtes idolâtres de cette gloire frivole que promet le monde, mais vous qui courez après tous les faux biens du monde, qui prenez part à toutes les intrigues du monde, qui vous souillez de toute la corruption du monde ; vous qui êtes peut-être infidèles dans votre commerce, fougueux dans vos plaisirs, implacables dans vos vengeances, durs dans votre avarice, négligents dans la pratique des devoirs de votre religion ; vous qui commettez presque tous les crimes que condamne votre foi, qui ne faites presque aucune des actions vertueuses que prescrit votre foi ; qui du moins ne les animez jamais par les motifs qu'inspire votre foi, et qui devez par conséquent sans cesse éprouver, de la part de votre cœur, une révolte secrète contre votre foi ? *Et quomodo credetis.* (Ibid.)

Encore une fois, mes frères, je veux bien souscrire au témoignage flatteur que vous vous rendez à vous-mêmes, d'être encore fidèles ; mais si vous prétendez l'être jusqu'au bout (c'est l'Esprit de vérité lui-même qui, par la bouche de saint Pierre, vous en avertit), tâchez d'assurer par les bonnes œuvres votre glorieuse vocation au christianisme : *Satagite ut per bona opera certam vestram vocationem faciat.* (II Petr., III.) Elles sont le seul lien par lequel vous puissiez retenir votre foi fugitive, et le Ciel n'a point mis entre vos mains d'autre moyen infaillible que celui-là pour la fixer. En vain vous rassureriez-vous sur le bonheur d'une éducation chrétienne, et sur les traces profondes qu'ont laissées dans votre esprit les vérités de l'Evangile ; sans cette précaution, que vous suggère le prince des apôtres, sans la pratique des bonnes œuvres, la foi est toujours menacée dans vous, et peut être à chaque moment renversée. Les autres vertus chrétiennes doivent lui servir, en quelque sorte, de rempart ; c'est là sa défense la plus sûre et la plus naturelle. Je la comparerais volontiers, cette foi si précieuse ; à un grand arbre qui peut braver impunément les orages, tandis qu'une foule de tiges moins élevées brise autour de lui l'effort des vents conjurés. Tremble, cèdre superbe, dès qu'une fois la barrière qui t'environne t'aura livré, par sa chute, à toute la violence des tempêtes : *Ulula, cedrus, quoniam succisus est saltus.* (Zach., XI.) En un mot, chrétiens, et ne l'oubliez jamais, tout ce qui attaque notre innocence est redoutable à notre foi ; elle se ressent de tous les coups que le crime porte à nos vertus. Ce n'est que sur les ruines de la justice que s'élève l'incrédulité. Du libertinage à l'irréligion, la pente est glissante, le trajet est court. La séduction ne va bien droit

à l'esprit que par le cœur; mais quand elle prend cette route, elle y arrive infailliblement.

Et quel désordre ne serait-ce pas, mes frères, si le monde triomphait dans nous de cette foi couronnée par tant de victoires qu'elle a remportées sur le monde? Quelle honte, si ce glorieux patrimoine que nous ont si fidèlement transmis nos ancêtres venait à périr entre nos mains, ou à passer, par notre faute, en des mains étrangères! Quel malheur enfin, quel malheur surtout, si par notre lâcheté à remplir les devoirs du christianisme, nous venions à perdre la foi du christianisme même, et avec elle les pures douceurs de la vie, les solides fondements de la paix publique, les plus sûrs liens de la société; disons quelque chose de plus intéressant pour des chrétiens: et avec elle le ressort universel de toutes les vertus, la première racine du mérite, et la dernière ressource du salut! Ne le permettez pas, ô mon Dieu! laissez tomber un regard de votre miséricorde sur ce royaume, en quelque sorte associé au beau titre de très-chrétien que portent ses maîtres; souvenez-vous des preuves éclatantes d'attachement à la religion, qu'il a données dans tous les siècles; voyez cette multitude de saints dont il a peuplé votre cour céleste, et ce nombre d'âmes pieuses et timorées qu'il renferme encore: *Ne des hereditatem tuam in opprobrium.* (Joel., II.) Ah! n'abandonnez pas cette précieuse portion de votre héritage à l'incrédulité, fille infâme du vice, *in opprobrium*; mais ramenant dans les sentiers de la foi et de la justice ceux de nos concitoyens qui s'en sont écartés, et y affermissant ceux qui ont le bonheur d'y marcher encore, daignez nous faire parvenir tous tant que nous sommes, au terme heureux où ces vertus trouvent leur récompense. Ainsi soit-il

SERMON IX.

Pour le jour de la Fête-Dieu

SUR L'EUCARISTIE.

Hoc est corpus meum. (Luc., XXII, 19.)

Ceci est mon corps.

Non, ceci n'est point son corps, ce n'en est tout au plus que la figure; et de cette figure à la réalité, il n'y pas moins de distance que de la terre au ciel, ont dit dans ces derniers temps (d'après l'hérésarque Béranger), Calvin, Zwingli et leurs sectateurs. Non, ceci n'est point précisément la figure de son corps, c'est son corps même, aussi réellement présent sur l'autel que dans le ciel, ont continué de dire, avec l'Eglise, les chrétiens proprement dits, les catholiques; mais sans cesser de le profaner, ce corps adorable, ou du moins sans commencer à l'honorer d'une manière digne de lui.

Etrange aveuglement des premiers, d'avoir rejeté un dogme tout conspirait à leur rendre la conservation précieuse! étrange inconséquence des seconds, d'abuser, ou de ne pas user mieux d'un bienfait dont

ils se vantent de connaître tout le prix! La foi d'un Dieu présent sous les voiles eucharistiques! Ah! pourquoi l'avoir abandonnée? C'était là, si j'ose ainsi parler, le côté le plus brillant du christianisme. La foi d'un Dieu présent sous les voiles eucharistiques! Que nous sert de l'avoir conservée? elle est devenue, entre nos mains, le point de vue le plus humiliant pour les chrétiens.

Je m'arrête à ces deux dernières pensées, mes frères; et, les développant davantage, j'en forme ces deux autres propositions, qui vont faire le partage de ce discours.

Envisagée par le dogme seul de la réalité, on peut prononcer avec assurance que la religion chrétienne est la première et la plus excellente de toutes les religions du monde. C'est la vérité que je démontrerai dans la première partie.

Considéré par sa conduite, rapprochée de la foi de ce mystère, ne pourrait-on pas dire que le peuple chrétien est le dernier et le plus méprisable de tous les peuples réunis dans un même culte? C'est le problème que je discuterai dans la seconde partie.

Pour traiter utilement l'une et l'autre; implorons l'assistance du Saint-Esprit, par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Une religion tout à la fois, et dans le plus haut degré, croyable, auguste et aimable, est sans doute préférable à toutes les religions du monde. Or telle est la religion chrétienne, envisagée par le seul dogme de la présence réelle, qui imprime à cette religion un caractère tout singulier de vérité, de grandeur, de douceur; de vérité dans sa doctrine, de grandeur dans son culte, de douceur dans toutes ses pratiques. Suivez-moi, s'il vous plaît.

I. Caractère sensible de vérité, que le dogme de la réalité imprime à la religion chrétienne. Cette proposition vous surprend sans doute, mes frères; et, bien loin de connaître avec moi dans le dogme de la présence réelle un des plus solides appuis de notre foi, vous seriez bien plutôt tentés de l'en regarder comme le plus dangereux écueil. En effet, dans les tempêtes qui l'agitent de temps en temps, cette foi trop chancelante dans vous, c'est presque toujours contre ce mystère adorable qu'elle va se briser. Du pain changé en un corps vivant, par la vertu d'une parole! un homme invisible présent en mille endroits à la fois, et réduit à un point de l'espace! Voilà la matière la plus ordinaire de vos doutes criminels, ou de vos accablantes perplexités. Mais oserai-je dire que les difficultés même qui environnent cet article particulier de notre foi doivent au contraire aplanir tout le reste, et que c'est précisément du sein de ces ombres si épaisses que rejaillit le plus beau rayon de lumière sur les autres mystères de la religion? Oui, mes frères.

Car enfin, puisqu'il est permis de faire éclore la vérité des conséquences absurdes qu'entraîne après soi le mensonge, arrêtons-

nous un moment à la supposition la plus impie, ainsi que la plus insensée ; et fermant nos yeux à tous ces grands motifs de croire qui ont fait tomber l'univers aux pieds de Jésus-Christ, figurons-nous, pour un instant, avec le Juif aveugle et le non moins aveugle philosophe, que cet adorable auteur de notre foi n'eût été qu'un habile séducteur, épris de la gloire flatteuse d'être l'inventeur d'une religion nouvelle. . . . Ce principe une fois posé comme véritable, autant qu'il est chimérique, quelle bizarre et incompréhensible conduite est celle de cet homme, supposé également adroit et ambitieux !

Prenez garde, s'il vous plaît, il veut immortaliser son nom par l'établissement d'un nouveau culte, qui le reconnaisse pour son fondateur ; et dans cette vue, après avoir étudié, dans une profonde solitude, la trempe générale de l'esprit humain, et digéré à loisir toutes les parties de son religieux système, ils sort enfin de sa mystérieuse retraite, pour le faire agréer à ses concitoyens, et, par eux, à tous les hommes ; et que va-t-il leur proposer ? sans doute quelque un de ces dogmes qu'avoue sans peine la raison humaine, ou du moins qui n'ont rien d'ouvertement propre à la révolter. Prêtons donc l'oreille . . .

Ecoutez, peuple, s'écrie-t-il en adressant la parole aux habitants de Capharnaüm accourus pour l'entendre : ma chair est une nourriture, mon sang est un breuvage, principe vivifiant l'une et l'autre, et source unique de l'immortalité Les nouveaux prosélytes ne manquent pas de se scandaliser d'un discours si étrange, et se mettent en devoir d'abandonner le maître qui semble ménager si peu la docilité de ses disciples. Et celui-ci, qui les voit prêts à précipiter loin de lui leurs pas (content d'écarter de leur esprit l'idée d'un repas monstrueux et sanglant), ne relâche rien au fond de la rigueur littérale avec laquelle il veut qu'on entende ses expressions, continue le reste de sa vie d'annoncer un miracle contre lequel se roidissent tous les principes, et déposent tous les yeux.

Et (ce qui doit bien encore surprendre davantage) quand les approches d'une mort cruelle et ignominieuse vont détacher de sa personne tous ceux qui jusque-là avaient paru lui être le plus tendrement dévoués, c'est là le moment même qu'il choisit pour faire entendre à ses apôtres ces étonnantes paroles, dont la simplicité, la précision, la clarté, et les circonstances d'un testament solennel, ennemies de l'équivoque, excluent manifestement tout sens figuré : Ce qui, sous la forme du pain, frappe vos yeux, c'est mon corps ; ce que cette coupe renferme, c'est mon sang ; ce même corps qui pour vous doit être livré, ce même sang qui va être répandu pour vous. Allez, retracez mon action, publiez mes dernières volontés, et soumettez à ma doctrine tout l'univers.

Sur quoi, voici comme le raisonne : Ou

ce langage est celui d'un insensé qui s'applique sérieusement à empêcher le progrès d'une religion, que d'ailleurs il désire passionnément d'établir, ou c'est le langage d'un Dieu . . . L'incrédule, forcé de reconnaître dans Jésus-Christ de grandes lumières, et accoutumé de plus à lui prêter la plus artificieuse industrie, n'admettra jamais la première de ces deux disjonctions. Qu'il admette donc avec nous la seconde, et avec nous prosterné, qu'il adore.

Oui, Messieurs, qu'il adore ; puisque en effet il n'y avait qu'un Dieu qui pût imaginer un mystère aussi éloigné des vues humaines ; il n'y avait qu'un Dieu qui pût avoir la confiance de le proposer comme une vérité incontestable ; il n'y avait qu'un Dieu surtout qui pût réussir à le faire croire aussi fermement, aussi universellement, aussi constamment qu'il a été cru par les hommes.

Car c'est encore ici, mes frères, une réflexion bien frappante, que ce dogme le plus incroyable de tous par rapport au peuple, plus incroyable, j'ose le dire, que le dogme même d'une trinité divine (parce que celui-ci n'offre des difficultés qu'à la raison, dont le vulgaire abandonne volontiers les droits aux savants de profession, et que celui-là choque de plus manifestement les sens, dont tout le monde se porte pour juge légitime) est néanmoins de tous les dogmes du christianisme celui qui, avec le moins d'effort, si je puis ainsi parler, a pénétré dans tous les esprits ; celui qui s'est conservé sans aucune altération parmi les nombreuses sectes qui couvrent encore tout l'Orient ; celui qui, pendant plus de mille ans, dans la vaste étendue du monde chrétien, n'a pas éprouvé un seul contradicteur ; qui, après quinze siècles révolus, n'en avait encore trouvé qu'un seul (2), peu accrédité, et s'estimant heureux, à la mort, de pouvoir par un désaveu solennel achever de se décrier lui-même ; qui soutint, au temps de nos pères, l'épreuve passionnée du plus ardent ennemi de l'Eglise ; à qui Luther, le fougueux Luther, fut contraint de rendre les armes ; et que n'ont pu attaquer les Sacramentaires, ses élèves et ses rivaux, qu'en prenant le parti honteux de réclamer contre toute la tradition, et d'accuser d'un fanatisme imbécile tous les docteurs les plus respectables par leurs lumières et par leurs vertus, sans pouvoir s'appuyer du suffrage d'un seul d'entre eux, tandis qu'il n'est presque aucune vérité catholique sur laquelle au moins quelqu'un d'eux n'ait donné dans l'erreur.

Or, je reviens maintenant, mes frères, à la première proposition que j'avais avancée, et je dis : Un dogme aussi inconcevable que celui de la présence réelle de Jésus-Christ sous les espèces eucharistiques, s'annonçant, dans un degré supérieur d'évidence, pour être émané d'un Dieu, ne communique-t-il point dès là même sa propre certitude à tous

les autres mystères avec lesquels il est étroitement lié? Et ne suis-je pas autorisé à en conclure qu'il marque, pour ainsi dire, du sceau de la vérité la religion même dont il fait partie?

Oui, Seigneur, quand l'esprit de mensonge, l'orgueil de ma raison, la force de mes passions réunissent leurs efforts pour ébranler la juste conviction où je dois être de la divinité du christianisme, mon esprit a sans doute des armes à choisir pour se défendre contre leurs attaques. Il peut indifféremment recourir aux preuves également victorieuses que fournissent et les prophéties et les miracles; il peut s'appuyer tour à tour du suffrage éclairé d'une foule de grands génies ou du témoignage sanglant d'un million de martyrs; il peut parcourir successivement toutes les parties de la terre, et y admirer la propagation de cette religion divine, par des moyens aussi divins qu'elle-même.

Mais, soit raison, soit goût particulier, pour fixer ses agitations, je le transporte pour le moins aussi volontiers au pied de vos sacrés tabernacles; et à la vue de ces faibles symboles sous lesquels vous avez déclaré, dans un langage qui ne pouvait appartenir qu'à un Dieu, que sont cachés votre corps et votre sang précieux, je sens ma foi s'affermir sur tous les autres mystères de la religion, à laquelle celui-ci, tout incompréhensible qu'il est, et par là même en quelque sorte qu'il est incompréhensible, imprime, ainsi que je viens de le faire voir, un caractère sensible de vérité, quant à sa doctrine. Il lui en imprime encore un autre plein de grandeur et de majesté par rapport à son culte.

II. Non, mes frères, ce n'est que dans notre auguste religion (et je ne crains pas d'avancer qu'elle en est redevable au seul dogme de la présence réelle); ce n'est que dans notre auguste religion que Dieu est honoré selon sa grandeur, selon l'immensité, selon l'infinité de sa grandeur : *Secundum multitudinem magnitudinis ejus.* (Psal. CLIV.)

Je vois, à la vérité, au milieu des enfants d'Israël, un sanctuaire majestueux, de brillantes cérémonies, de nombreuses victimes, une tribu entière séparée du reste du peuple, pour ne s'occuper que des fonctions sacrées, les pontifes annonçant, sous des ornements pompeux, une dignité qui les égale aux rois; mais à l'aspect de ces fragiles sacrificateurs et de ces offrandes périssables, si je reconnais toujours que le Seigneur est grand, qu'il est respectable, *Magnus Dominus*, je suis contraint d'avouer que ce maître si respectable et si grand est honoré par des êtres bien petits et bien méprisables : *Magnus Dominus, et ab humilibus honoratur.* (Eccli., III.)

Que dis-je? il commence à s'en lasser lui-même, de ce culte si peu proportionné à sa grandeur : déjà il se plaint que la terre ne fait monter vers son trône que les vapeurs grossières de ses impuissants sacrifices. S'abreuvera-t-il du sang des animaux? se nour-

rira-t-il de leurs chairs immolées? *Nunquid manducabo carnes taurorum, aut sanguinem hircorum potabo?* (Psal. LIX.) Disparaissez, vaines figures, et que l'objet figuré se montre enfin à l'univers!... Il y paraît en effet après une longue suite de siècles : le voilà ; c'est le Fils unique de Dieu, revêtu d'une chair mortelle, qui, tous les jours de sa vie, et surtout le jour de sa mort, va procurer à son Père une gloire infinie...

Mais, après la consommation de ce grand mystère, cette terre, durant trente-trois ans si féconde en mérites, ne va-t-elle point retomber dans son ancienne stérilité et se trouver réduite, comme autrefois, à ne pouvoir offrir à Dieu que de faibles tributs d'honneur, peu dignes de lui être présentés? Non, chrétiens, Jésus-Christ trouvera, dans les ressources inépuisables de sa sagesse et de son amour pour les hommes, de quoi la dédommager de ce qu'elle semble perdre par son retour au ciel. Il se substitue en quelque sorte lui-même à lui-même dans son adorable sacrement; et là, je veux dire sous les espèces eucharistiques, toujours adorant, toujours s'immolant, il continue de rendre, et l'Eglise par lui, avec lui et dans lui, rend encore et rendra jusqu'à la fin des siècles, à Dieu, Père tout-puissant (ainsi qu'elle s'exprime elle-même), non quelque gloire et quelque honneur, mais tout honneur et toute gloire : *Per ipsum, et cum ipso, et in ipso, Deo Patri omnipotenti omnis honor et gloria.*

Et de ce principe, mes frères, de cette présence réelle de Jésus-Christ s'offrant sans cesse à Dieu sur nos autels, qui ne voit que tout devient vraiment saint, vraiment auguste dans le vrai christianisme? que les temples où réside l'Eucharistie, les vases qui la renferment, les voiles qui la touchent, les prêtres qui la distribuent, les fidèles qui la reçoivent, participent à cette sainteté? que tout enfin, dans notre admirable religion (et dans elle seule), porte une empreinte véritablement céleste, que tout y respire la divinité, que tout y est plein de Dieu? *Non est alia natio tam grandis quæ habeat deos appropinquantes sibi, sicut Deus noster adest nobis.* (Deut., IV.)

Et voilà, je le répète, ce que n'avait point le culte des Juifs, bornés aux simples figures; voilà ce que n'a pas non plus le vôtre, ennemis furieux du sens littéral, qui ne reconnaissez dans l'Eucharistie que de purs symboles. Vous avez pris l'ombre pour votre partage, et vous nous avez abandonné la chose même; mais, en nous l'abandonnant, vous vous êtes enlevé à vous-mêmes, non-seulement un des principaux traits qui caractérisent la vérité et la grandeur de la religion chrétienne, mais encore celui de tous peut-être... celui de tous, sans doute, qui répand sur elle et sur toutes ses pratiques le plus d'onction et de douceur.

III. Car quoi de plus consolant dans les exercices de la piété chrétienne, que la foi d'un mystère qui, rapprochant les lieux et les temps les plus éloignés, place en notre présence et sous nos yeux, met, pour ainsi

dire, à la portée de notre bouche et de notre cœur, non simplement la ressemblance, non l'image, non la figure, mais la personne même de cet homme adorable, de qui nous tenons tout, de qui nous espérons tout, qui nous a créés pour lui et qui est mort pour nous?

Ah! chrétiens, y avez-vous jamais bien pensé, à ces conséquences pleines de charmes, qui résultent naturellement de la foi d'un Dieu Sauveur réellement présent sur nos autels? Hélas! plus d'une fois peut-être, dans les accès d'une ferveur passagère, avez-vous souhaité de voir les lieux consacrés par la présence de Jésus-Christ, durant son séjour sur la terre : ces synagogues, par exemple, où il publia la loi nouvelle, et ce cénaire, où il institua le nouveau sacrifice; cette étable, surtout, où il laissa couler ses premières larmes, et ce calvaire où il rendit ses derniers soupirs?

Ah! mes frères, applaudissez-vous de la religion dans laquelle vous avez le bonheur de vivre : elle vous offre, dans ses vénérables sanctuaires, de quoi réaliser les objets de vos pieux désirs; elle va même au delà des vœux que vous avez formés; car, enfin, Jésus-Christ n'a paru que pendant un temps limité sur ces divers théâtres de son zèle pour le salut des hommes; au lieu qu'il a choisi nos temples pour y renouveler toutes les merveilles de sa vie et y demeurer jusqu'à la consommation des siècles.

Voyez ces autels élevés à la gloire du Dieu vivant, dit saint Cyrille de Jérusalem, c'est là que tous les jours Jésus-Christ prend naissance, qu'il fait en notre faveur une infinité de prodiges, qu'il multiplie, non un pain matériel, pour rassasier cinq mille personnes, mais son propre corps, pour nourrir tous les fidèles; c'est là enfin qu'il donne mille et mille fois son sang pour nous appliquer les fruits du sanglant sacrifice de la croix.

Que dis-je? en conséquence du dogme de la réalité, non-seulement vous pouvez vous passer, sans beaucoup de douleur, de la vue de ces lieux sanctifiés par les mystères de la rédemption, vous n'avez pas même sujet de regretter beaucoup de n'avoir point joui de la présence sensible du Rédempteur, puisque, après tout, vous n'en avez pas moins la liberté de l'aborder, de vous adresser à lui, de vous entretenir avec lui, de lui confier les plus secrets sentiments de votre cœur, de lui demander son secours contre les ennemis de votre salut et le remède à toutes les maladies de votre âme; que vous pouvez, plus longtemps et plus souvent que la sœur de Marthe, vous tenir prosternés à ses pieds; de plus près que Zachée, fixer sur lui vos regards; et, ce, qui n'a pas été donné à tous les disciples du Sauveur, vous unir à lui de la manière la plus intime, en le recevant au dedans de vous-mêmes.

Quelle consolation, encore une fois, pour des âmes bien pénétrées de la foi de la présence réelle! Quelle foule de tendres sentiments ne doit pas inspirer cette con-

viction aux vrais fidèles, soit dans leurs visites au pied des saints autels, soit durant la célébration de l'auguste sacrifice, et surtout dans la participation de la table sacrée! Quels divins transports n'y a-t-elle pas excités mille fois, n'y excite-t-elle pas encore tous les jours, dans les âmes saintes, et combien amèrement ne déplorent-elles pas le malheur de ceux qui n'aspirent point à les éprouver comme elles!

Vous ne les sentez pas, dites-vous, ces mouvements délicieux d'un amour vif et tendre, parce que vos sens ne sont point frappés dans ce mystère, et que les enveloppes eucharistiques vous dérobent ce qui vous aurait le plus fortement saisis, le plus vivement intéressés à l'aspect de Jésus-Christ vu sans voiles et sans nuages. Ah! les paroles et les regards de ce Verbe divin pénétraient l'âme de ceux qui l'approchaient, de respect et d'amour; une majesté douce éclatait dans toute sa personne, et laissait entrevoir le premier de tous les êtres dans le plus aimable des enfants des hommes. Mais ici, continuez-vous, beauté, grandeur, tout a disparu; l'Homme et le Dieu sont également cachés, et à quels traits pourriez le reconnaître? *Non ei species, neque decus; unde nec reputavimus eum. (Isa., XLIII.)*

C'est-à-dire, mes frères, que ce qui affaiblit dans vous l'amour que vous devriez sentir pour lui, c'est précisément l'excès de l'amour qu'il vous témoigne et que l'extrême humiliation à laquelle il se réduit en votre faveur vous empêche de l'aimer avec de doux transports. Quelle nouvelle raison, au contraire, de l'aimer ainsi ne devrait-ce pas être, que cet amour qui anéantit Jésus-Christ dans ce mystère, encore plus que dans tous les autres! Ah s'écriait saint Bernard, mon Dieu, dépouillé pour moi de ce qui le rendait l'admiration des hommes, et pour moi exposé à tous les outrages des hommes, m'est devenu plus cher par cet amour prodigue de sa gloire, que s'il l'avait à mes yeux conservée tout entière : *Tanto mihi charior, quanto factus pro me vilior.*

Répétons-les mille fois après ce grand saint, mes frères, ces paroles si touchantes pour des cœurs chrétiens; et tandis que l'hérétique, les yeux fixés sur ses éléments stériles, égare son esprit dans de vagues et arides spéculations de la divinité, livrons-nous sans réserve au plaisir de penser que celui dans qui elle habite corporellement est près de nous, qu'il fait ses délices d'habiter parmi nous, qu'il souhaite d'être fréquemment introduit dans nous; et, qu'enfin, au jour le plus important, le plus critique de nos jours, il y viendra prendre place, pour écarter nos ennemis loin de nous, et commencer à être inséparablement avec nous.

Je parle de ce dernier combat, où, grâce à la foi de la réalité du corps de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, le catholique se trouve rassuré d'une manière sensible, tandis que, par le défaut de cette foi, le sacramentaire doit être sans fermeté, parce qu'il est sans

défense. Car (je le demande à lui-même), avec quelle confiance pourra-t-il, le téméraire, franchir le pas glissant de l'éternité, n'ayant pour soutien qu'un pain sans force et sans vertu ? Epreuve, épreuve, malheureux, les justes terreurs dont ne peut te garantir la religion purement représentative que tu t'es composée à toi-même !

Pour moi, dans les principes de la mienne, je ne m'engagerai pas, ainsi que je l'espère, dans cette route dangereuse sans conducteur et sans appui. Quelle sera ma joie de pouvoir dire, avec bien plus de fondement que le prophète : *Si ambulavero in medio umbræ mortis, non timebo mala, quoniam tu mecum es.* (Psal. XII.) Oui, je marcherai sans crainte au milieu des ombres de la mort, puisque l'auteur de la vie sera avec moi ; je n'appréhenderai point les puissances de l'enfer, puisque leur vainqueur se sera donné à moi ; le souverain juge ne pourra manquer de m'être favorable, puisqu'il sera venu lui-même me donner des assurances de sa miséricorde. Balancerait-il à me recevoir entre ses bras, après s'être jeté dans les miens ? Non, Seigneur, l'asile que vous aurez cherché dans mon sein me sera un gage précieux que vous daignerez m'ouvrir le vôtre : *Non timebo mala, quoniam tu mecum es.* Je passe mille autres réflexions aussi touchantes qu'on peut puiser dans ce mystère, et je conclus.

Qu'elle est donc aimable, en vertu du seul dogme de la réalité, qu'elle est de plus, par cet endroit-là même, et auguste et croyable, la religion dans laquelle nous avons eu le bonheur de naître ! et qu'il est inutile de lui chercher d'autres titres pour assurer qu'elle est la première et la plus excellente de toutes les religions du monde !

Mais que notre conduite, rapprochée de la foi de ce mystère, fournirait d'arguments plausibles à qui entreprendrait de prouver que nous sommes la dernière et la plus méprisable des sociétés religieuses répandues sur la terre !

Ce jugement serait-il d'une vérité rigoureuse, ou ne demanderait-il pas quelque modification raisonnable ? C'est ce que nous allons examiner en peu de mots dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Une nombreuse assemblée d'hommes, composée, dans sa très-grande partie, de trois sortes de personnes, dont les unes ont pour leur Dieu une indifférence fort semblable au mépris, les autres joignent à cette espèce de mépris tout ce qui caractérise l'insulte, les troisièmes enfin portent et ce mépris et ces procédés insultants jusqu'aux plus furieux attentats ; c'est sous ces traits odieux, et par malheur trop ressemblants, que je vais d'abord vous représenter le peuple filèle de nos jours, pour vous mettre à portée de lui assigner la place qui lui convient parmi tous les peuples de la terre. Renouvelez votre attention, s'il vous plaît.

I. Indifférence et sorte de mépris pour la

personne de leur Dieu, premier caractère auquel on ne peut méconnaître une multitude de chrétiens ; et ce sont ceux qu'une coupable négligence à visiter Jésus-Christ dans son sanctuaire, et surtout à s'unir à lui dans son sacrement, pourrait faire appeler les déserteurs de l'Eucharistie.

Quelle solitude dans nos temples ! et, si vous exceptez quelques heures dans un jour de la semaine où la coutume, l'exemple, un reste de religion, et quelquefois des considérations où elle n'entre pour rien, y rassemblent encore quelques adorateurs, ne pourrait-on pas graver sur les tabernacles du Dieu vivant, non l'inscription dont un autel d'Athènes frappa les yeux de saint Paul : *Au Dieu inconnu* (Act., XVII) ; mais cette autre non moins étonnante et bien plus triste : *Au Dieu connu, mais délaissé, mais abandonné, mais oublié par ceux qui le connaissent ?*

Hélas ! je parcours les différents quartiers d'une grande ville. J'aperçois, comme aux jours de Tobie, tous les Israélites courir après des dieux d'or et d'argent, assiéger en foule les lieux où ils distribuent leurs faveurs : et je n'en vois presque aucun épris du goût de ce jeune Nephthalite, qui se déroba à la compagnie des hommes pour aller porter ses hommages dans la maison du vrai Dieu. On trouve du temps pour tout : pour satisfaire ses passions, et pour servir les passions des autres ; pour remplir les devoirs de la société, pour observer de futilles et arbitraires bienséances, établies par un monde pointilleux et oisif ; en un mot, pour vaquer à ses affaires et à ses plaisirs ; et l'on n'en trouve point pour venir recommander à Jésus-Christ la seule affaire essentielle, ménager avec lui les intérêts de son salut.

En vain crie-t-il, comme autrefois dans son temple : Que celui qui a soif, que celui qui est altéré des consolations pures et solides, vienne à moi : *Qui sitit, ad me veniat* (Joan., IV) ; on le laisse seul vanter les douceurs de son commerce. On craindrait de s'ennuyer avec lui, même dans un court entretien, dans une entrevue presque momentanée. Sondez votre cœur, mes frères ; consultez sa délicatesse. N'y a-t-il ici que de l'indifférence ? Mais le mépris n'est-il pas presque visible dans ces mêmes chrétiens, lorsqu'à la négligence de le visiter chez lui, ils ajoutent le refus de le recevoir dans eux-mêmes, à ces fêtes solennelles pendant lesquelles il les prie, il les presse, il les conjure de lui donner un asile dans leur cœur ?

Ministres de l'autel, pourquoi dans nos temples cette table sainte, capable d'admettre tant de convives ? A quoi bon ces longs voiles sacrés dont elle est sans cesse couverte ? Ces apprêts étaient de saison sans doute dans ces temps heureux, où tous les fidèles participaient au sacrifice, et s'empressaient chaque jour d'obtenir une place au festin nuptial de l'Agneau. Mais les temps ont changé. C'est en vain que le père de famille invite ses amis, et leur fait dire par ses servi-

teurs que tous les préparatifs sont faits pour le banquet sacré auquel il les convie : on trouve des prétextes dans la nature, la multitude, la variété de ses occupations, pour se défendre d'accepter ses offres ; ou plutôt, sans recourir à de fausses allégations qui couvriraient du moins le dédain, on lui fait entendre de la manière la moins équivoque, comme les Israélites du désert, qu'on est dégoûté de cette manne qui ne flatte point assez les sens, et qu'on veut des aliments qui s'accordent mieux à la grossièreté de leurs organes : *Quia nauseat anima nostra super cibo isto levissimo. (Num. XXI.)*

Il arrive enfin, ce temps consacré par les plus augustes et les plus touchants mystères, le temps de la Pâque des chrétiens, où Jésus-Christ ne se contente plus de les inviter, de les exhorter à manger l'Agneau de la nouvelle loi, mais où il le leur ordonne, il le leur commande ; et cela, sous les peines les plus rigoureuses, avec les menaces les plus terribles.... Mais ici quel honteux, quel désolant spectacle ! Dès que la voix des lévites, que le son des trompettes sacerdotales leur a annoncé que le Dieu de leurs pères s'approche d'eux, et se dispose à venir habiter dans leur sein, le plus grand nombre des chrétiens ; lui, le plus grand nombre (et le beaucoup plus grand nombre) se cache dans la foule, s'échappe à la faveur du tumulte, ou prépare sa fuite vers des retraites incon nues et sauvages.

Ah ! mes frères, quand l'arche du Seigneur, figure de l'adorable sacrement de nos autels, parut dans le camp d'Israël, au bruit de cette effrayante nouvelle les Philistins consternés, dit l'historien sacré, s'écrièrent comme de concert : Malheur à nous ! Dieu est à nos portes, et qui pourra nous sauver de sa main redoutable ? *Væ nobis ! Deus venit in castra, et quis poterit salvare nos ? (I Reg., IV.)* Et déjà plusieurs d'entre eux cherchaient des yeux un asile qui pût les engarantir. Ils avaient raison de trembler, ces infidèles : c'était un Dieu ennemi qui s'avancait vers eux.

Mais vous, hommes marqués du sceau de l'alliance, pourquoi éprouveriez-vous la frayeur des incirconcis ? Laissez le Philistin profane maudire son sort, et allez au-devant de votre roi, qui vient à vous dans un esprit de douceur : *Venit tibi mansuetus. (Matth., XXI.)* Vous continuez de fuir ! Ah ! je le vois trop, ce n'est ni le respect ni la crainte qui guide loin de lui vos pas ; c'est que, pour le recevoir, il faudrait sacrifier cette passion, restituer ces biens, fruit de l'injustice, rompre avec ces amis de débauche, renoncer à ce commerce infâme, toutes choses que vous préférez à votre Dieu.

Qu'en pensez-vous, mes frères ? N'est-ce pas bien de nous (et avec bien plus de justice encore) qu'il peut dire ce qu'il disait autrefois à son peuple ? J'ai nourri mes enfants, du moins tandis qu'ils l'ont voulu, et dans les beaux jours de leur innocence. Je suis encore prêt, quand ils paraîtront le souhaiter, à leur fournir une nourriture

toute céleste : *Filios enutrivì (Isa., I)* ; et ils ont été sourds à mes invitations, ils m'ont refusé (employons le terme propre), ils m'ont méprisé : *Filios enutrivì, et ipsi spreverunt me. (Ibid.)*

II. Mépris accompagné de plusieurs traits qui semblent caractériser l'insulte, de la part de ces autres chrétiens, violateurs du respect qu'on doit aux lieux où réside l'Eucharistie. Entrez dans un de ces temples, connus pour être, à certaines heures et dans certains jours, des théâtres publics de dissipation et de scandale. Qu'y voyez-vous ? des visages où se peint l'ennui, des gestes et des mouvements qui décèlent l'impatience ; ici, de roides et fières postures ; là, des attitudes molles et nonchalantes ; des hommes promenant des regards distraits sur des objets frivoles, ou les fixant avec intérêt sur des objets dangereux ; des femmes étalant dans le lieu saint des parures peu modestes, ou s'y montrant dans un négligé peu respectueux. Et dans ce même lieu sacré, qu'entendez-vous ? des pas tumultueux, des courses turbulentes, des ris indécents, des entretiens profanes ; quelquefois des disputes animées, et de bruyants éclats, du moins un sourd, mais continuel murmure : et je ne parle point de ce qui se passe dans les esprits et dans les cœurs.... *Transite usque ad insulas Cethim, et videte si factum est hujusmodi. (Jerem., II.)* Passez, mes frères, chez les nations infidèles et barbares, jusque chez l'idolâtre et le mahométan, et comparez le silence et le respect qui règnent dans leurs pagodes et dans leurs mosquées, avec la scandaleuse liberté qui éclate en effet quelquefois dans nos églises ; ou, sans aller si loin, portez vos pas dans les maisons des princes de la terre, et voyez autour d'eux l'ambition et l'intérêt, dans le maintien le plus modeste et la plus humble contenance, étaler des sentiments que trop souvent Jésus-Christ cherche en vain dans son sanctuaire. Quel contraste odieux ! et que peut-on ajouter à tant de procédés insultants pour la Divinité ?

Ce qu'on y peut ajouter, mes chers auditeurs ? les plus furieux attentats, et ce sont ceux de ces indignes chrétiens, profanateurs du corps même de Jésus-Christ dans l'Eucharistie ; le crime de ces hommes perfides, qui, comme l'Apôtre infidèle, trahissent leur maître par un baiser ; de ces hommes insolents, qui introduisent le Saint des saints dans un temple d'idôles ; de ces hommes cruels, si je puis parler ainsi, ou du moins justement comparés à ce tyran barbare, par qui des corps pleins de vie étaient attachés à des cadavres pleins de corruption ; de ces monstres enfin, qui font, pour ainsi dire, circuler le sang d'un Dieu dans des veines impures, et gémir son esprit dans une âme infectée du souffle de tous les vices. Ici les expressions me manquent.... Et plusieurs de vous sans doute, à l'aspect de tant d'horreurs, seraient tentés de s'écrier avec un prophète : Eh ! Seigneur, à quelle indigne classe d'humains votre Providence m'a-t-elle donc associé ? Malheur à moi, j'habite parmi

un peuple dont les lèvres, le corps et le cœur sont également souillés! *Vae mihi, quia in medio populi labia polluta habentis ego habito* (Isa. VI.)

Je suis bien éloigné, mes frères, de condamner ces transports d'indignation et de zèle. Cependant modérez un peu votre honte et vos douleurs par quelques réflexions que je vais vous suggérer; et c'est que ce peuple qui, considéré dans la plus grande partie de ceux qui le composent, vient de vous paraître le dernier et le plus méprisable de tous les peuples, est, après tout, le seul qui compte encore un nombre de vrais adorateurs, d'âmes saintes qui sentent tout le prix du bienfait de l'Eucharistie; qui s'empres-sent de visiter et d'entretenir Jésus-Christ à l'ombre de ses sacrés tabernacles; qui se font un devoir d'assister à son sacrifice avec une édifiante piété; qui prennent soin de lui préparer, par leurs vertus, une demeure agréable dans leur cœur; qui l'y reçoivent en effet souvent, et avec tous les sentiments que doit inspirer ce grand mystère.

Continuez, âmes fidèles, de laver l'infamie de vos frères, et de consoler votre Dieu des outrages qu'il en reçoit. Opposez, surtout dans ces saints jours, vos ferveurs à leur indifférence, vos profondes adorations à leur mépris, vos respectueuses caresses à leurs insultes; vos tendres empressements, vos brûlantes ardeurs, vos divins transports à tous leurs attentats; afin que, comme la religion chrétienne catholique est la seule digne de Dieu, il soit vrai de dire que le peuple chrétien catholique, grâce à plusieurs de ceux qu'il renferme dans son sein, est encore le moins indigne de lui, le seul qui, suivant les règles que la sagesse éternelle a prescrites, le respecte et l'honore, le seul, par conséquent, qui ait part à ses promesses dans la vie présente, et droit à ses récompenses dans la vie future et bienheureuse que je vous souhaite, etc.

SERMON X.

Pour la fête de l'Assomption.

ELOGE DE LA SAINTE VIERGE.

Positus est thronus matri regis, quæ sedit ad dextram ejus. (III Reg., II.)

On prépara un trône pour la mère du roi, et elle s'assit à sa droite.

Ainsi Salomon honora sa mère, et telle est la place que Marie, quittant la terre, alla occuper dans le ciel, auprès de son fils.

Qu'il fut brillant, ce trône où la fit monter une main toute-puissante! Qu'elle fut pompeuse, la cérémonie au milieu de laquelle la reine des anges et des saints fut couronnée! Quels respects, quels hommages les uns et les autres n'apportèrent-ils point aux pieds de leur auguste souveraine? Par quelles acclamations, par quels éloges ne s'exprima point leur admiration pour elle? et qui peut douter qu'au jour anniversaire de son couronnement glorieux, ces mêmes

éloges et ces mêmes acclamations ne remplissent encore toutes les bouches bienheureuses?

Tristes habitants de cette vallée de larmes, croirez-vous seuls devoir garder le silence? ou craignez-vous de mêler vos voix dans un si beau concert? Non, que la terre aujourd'hui soit l'écho du ciel: le triomphe de Marie est la fête de l'univers.

Dans ce dessein si juste de publier ses louanges, j'oserai vous servir d'interprète, mes frères, et prononcer au nom de tous cet éloge public et solennel.

Mais, quels traits plus marqués formeront la peinture que je prépare? sous quelle idée particulière, dans la multitude de celles qui pourraient la caractériser, vous représenterai-je Marie? Sous l'idée, Messieurs, à ce qu'il m'a semblé, tout à la fois la plus noble et la plus simple, la plus instructive et la plus touchante; sous celle d'une mère également digne de notre admiration et de notre amour, de notre admiration par ses vertus, de notre amour par ses bienfaits: *Mater admirabilis, Mater amabilis.*

Présidez vous-même à votre gloire, Vierge sainte: offrez-vous à moi dans tout l'éclat de vos charmes; échauffez mon âme, élevez mes pensées, conduisez mon pinceau; et dans un portrait qui, malgré votre secours et tout mon zèle, sera toujours bien au-dessous de la réalité, ne laissez pas d'élever l'hommage de tous les esprits et de tous les cœurs. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

On promet à Marie un fils, on le lui donne, on le lui enlève, et ce fils est un Dieu. Que cette promesse est flatteuse! que cette élévation est sublime! que cette épreuve est rude! et que ces trois situations où Marie se trouve successivement placée seraient délicates pour une vertu commune! Ne craignons rien pour la sienne, mes frères. Ces flatteuses espérances de la maternité divine, elle les sacrifiera, s'il le faut, à sa virginité; ces sublimes grandeurs de la maternité divine, elle saura les allier avec son humilité; ces cruelles disgrâces de la maternité divine, elle les soutiendra jusqu'au bout par sa fermeté: et ces trois vertus que, par rapport à la maternité divine, elle fera tour à tour éclater de la manière la plus merveilleuse, lui mériteront, dans toute son étendue, dans toute son énergie, le nom de mère admirable; admirable, dis-je, lorsqu'on lui offre la dignité de Mère de Dieu, lorsqu'on l'en investit, et, si j'ose m'exprimer ainsi, lorsqu'on l'en dépouille: *Mater admirabilis.* Rendez-vous attentifs, s'il vous plaît.

I. Marie, digne de notre admiration par le sacrifice qu'elle fait des plus flatteuses espérances de la maternité divine à son amour pour la virginité.

Furent-elles, ces espérances, mes frères, de la nature de celles que conçoivent tous les jours des cœurs ambitieux? Espérances téméraires, qui leur promettent des hon-

neurs auxquels ils n'ont point d'autre droit de prétendre, qu'une forte passion de les obtenir, et une folle persuasion qu'ils en sont dignes; espérances insensées, qu'un retour d'équité naturelle devrait faire mourir aussitôt que l'amour-propre les a fait naître; espérances du moins douteuses, dont un caprice peut anéantir l'objet comme il peut le réaliser: ou plutôt en fût-il jamais de plus légitimes et de mieux fondées, que celles qui promettaient à Marie la divine maternité?

Le temps marqué par les sacrés oracles pour la naissance du Désiré des nations était près d'expirer; Israël touchait au moment fortuné qui devait effacer le souvenir de ses anciens désastres, et immortaliser sa gloire; l'impatience de ses désirs croissait avec l'espoir de les voir bientôt couronnés. Déjà tous les yeux étaient tournés vers les filles de David, et comme l'éclat du mérite le plus singulier distinguait notre vierge incomparable de toutes celles sur lesquelles pouvait tomber la promesse, sans doute que, parmi les cris d'admiration que tant de rares qualités excitaient autour d'elle, elle avait entendu plus d'une fois retentir le nom flatteur de future mère du Messie. D'ailleurs, quelle apparence que les grâces répandues sur elle avec tant de profusion fussent un secret pour elle seule? qu'elles eussent échappé tout à la fois aux vives lumières de son esprit et à la tendre gratitude de son cœur; et, qu'aveuglée par son humilité, comme les autres ont coutume de l'être par leur orgueil, elle n'entrevit pas, du moins dans ces faveurs extraordinaires, le gage de la plus grande des faveurs?

Parmi tant de présages éclatants de sa future destinée, vous représenterai-je Marie peu curieuse d'un titre qu'elle envisage comme incompatible avec la plus chère de ses vertus? Vous la ferai-je remarquer dès l'âge le plus tendre, au pied des autels, se fermant à elle-même le seul chemin qui semblait pouvoir la conduire au trône, consacrant à Dieu son corps et son cœur par un vœu sublime, que nulle fille de Sion n'avait encore porté dans le sanctuaire, et se condamnant avec joie à une vertueuse stérilité, dont la simple menace était en possession de faire couler des larmes? vous la montrerai-je ensuite fidèle aux engagements de son enfance, exigeant du sage Joseph des vœux aussi pures que les siennes dans le sacré nœud qui ne devait unir que leurs cœurs; contractant avec lui, sous le nom de mariage, une société qui n'avait de modèle que parmi les célestes esprits; l'établissant, par un choix infiniment conforme à ses propres dispositions, le protecteur de son intégrité virginale, et ne lui donnant qu'à ce prix le nom d'époux? Non, mes frères, je n'insisterai point sur ces deux traits de la vie de Marie, où elle ne sacrifie, après tout, que des espérances probables, plutôt que des assurances certaines de la maternité divine. Elle va s'offrir à nous dans un point de vue bien plus étonnant,

pour quiconque daigne à peine comparer la vertu à la grandeur.

Car, enfin, sa glorieuse destination n'est plus simplement appuyée sur des conjectures plausibles, sur de solides conjectures: le suffrage des hommes est justifié par le choix du Tout-Puissant, et le ciel s'accorde avec la terre pour la porter au faite des honneurs. Nulle ressource désormais dans les modestes sentiments qu'elle a toujours eus d'elle-même pour se déguiser les desseins de Dieu sur elle. C'est lui-même qui l'en instruit par une solennelle ambassade; et le ministre qu'il en a chargé, trop fidèle et trop éclairé pour altérer les ordres de son maître, lui parle au nom d'un Dieu incapable de se jouer de sa simplicité par des promesses équivoques ou perfides. Et que lui propose-t-il de sa part? Rien de moins, mes frères, que la gloire d'enfanter dans le temps celui que le Père céleste a engendré dans l'éternité. Pour l'accomplissement de ce grand projet, on attend le consentement de Marie, on le sollicite.

Une seule parole, et la voilà plus illustre qu'aucun des rois de sa race, plus honorée qu'aucune des héroïnes de sa nation, plus élevée que le brillant ambassadeur qui éblouit ses regards; une seule parole, et la voilà établie reine des anges et des hommes, distributrice de tous les trésors du ciel et objet de la vénération de toute la terre. Une seule parole, et la voilà décorée d'une dignité que nulle langue mortelle ne peut expliquer, que nul esprit créé ne peut comprendre, qu'avec ses propres lumières, elle ne désignera elle-même que par le terme général de prodiges et de merveilles; une seule parole, et la voilà mère de Dieu. Quelle fille de Jacob ne serait pas déjà revêtue de cette éminente dignité? quel intervalle eût mis la plus vertueuse d'entre elles entre l'offre et l'acceptation, et n'eût pas, avec une vivacité pleine de transport, à ces flatteuses paroles: Soyez la mère du Messie, répondu sur-le-champs et sans hésiter: Je consens à l'être?

Ah! Seigneur, moins touchée sans doute de toutes les grandeurs qu'on étale à ses yeux que des signes de votre volonté qui les accompagnent; moins flattée du don que prévenue en faveur de la main qui le présente; moins jalouse de s'élever au-dessus des créatures qu'avide de s'unir plus étroitement à vous par de nouveaux liens, Marie elle-même ne balancerait pas d'accepter vos offres, si vous les aviez fait précéder d'une clause qui mît à couvert le plus cher intérêt de son cœur, si vous aviez fait retentir à ses oreilles la promesse de ce divin Esprit, dont l'ineffable vertu devait opérer dans son sein d'une manière surnaturelle; mais, puisqu'en assurant sa grandeur, vous ne semblez pas avoir assez pourvu à la conservation de sa pureté, vous lui avez offert d'être la mère de son Dieu: un instant s'est écoulé, et elle ne l'est pas encore.

Que dis-je? elle ne le sera jamais, que vous ne fassiez valoir des ordres absolus,

ou que vous n'éclaircissiez des doutes légitimes. Hors l'un ou l'autre de ces deux cas, ce sera en vain que l'ange aura déployé la grandeur de sa commission de la manière la plus pompeuse et la plus éblouissante; qu'il lui aura fait envisager dans le fils qu'on lui promet la plus grande destinée et la plus noble origine: *Hic erit magnus et filius Altissimi vocabitur* (Luc., 1); qu'il le lui aura montré assis sur le trône de David et régnant avec gloire sur la maison de Jacob: *Dabit illi Dominus Deus sedem David, et regnabit in domo Jacob* (ibid.); qu'il lui aura représenté ce beau règne exempt du grand défaut qui dégrade les couronnes d'ici-bas, destinées à tomber tôt ou tard sous les coups de la mort: *Et regni ejus non erit finis*. (Ibid.) Toutes ces promesses si magnifiques, rapprochées de la condition qu'elles semblent supposer, ne tentent point Marie. *Concipies et paries* (ibid.), ces deux mots, à ses yeux, ont dépouillé la divine maternité de tous ses charmes. En un mot, tout est vu, tout est comparé; le cœur chez elle a prononcé, et son choix est fait. Son choix, dis-je, est fait; et entre quoi? Entre la maternité divine et la virginité; et en faveur de laquelle des deux s'est-il déclaré? *Quoniam virum non cognosco*. (Ibid.) Apprenez-le de cette réponse, qui, selon tous les interprètes et par l'évidence du texte même, revient à celle-ci: Je suis vierge, et je le serai toujours; toujours et dans un siècle où la virginité, peu estimée, passe à peine pour une vertu; toujours, et dans un état où la profession que j'en fais, absolument ignorée, passera à coup sûr pour une honteuse stérilité.

Ah! mes frères, nous ne pouvons refuser le tribut de notre admiration à ces héroïnes chrétiennes qui, portant des corps faibles dans des retraites consacrées à l'innocence, s'engagent à y retracer la vie que les purs esprits mènent dans le ciel; mais quelle différence entre le sacrifice que fait le modèle des vierges et celui que font ses imitatrices! Celles-ci trouvent aux yeux des hommes éclairés et vertueux, dans la gloire de leur état, un dédommagement de ses rigueurs; Marie, à la suite de toutes ses privations, ne voit marcher que le mépris et la honte. Celles-ci, pour obtenir une place parmi les anges, renoncent aux agréments d'une société légitime; Marie, plutôt que de les goûter, dédaigne d'être placée au-dessus des anges mêmes. Celles-ci, enfin, veulent être vierges pour se rendre les épouses de Jésus-Christ; et Marie, pour être vierge, refuse d'être sa mère.

Voilà le premier pas que fait cette mère admirable vers la maternité divine: elle se défend de l'accepter par un principe de vertu sublime. Mais, au jugement d'un Dieu amateur des âmes pures, ce refus consume justement le mérite qui l'y prépare. Il approuve ses alarmes, il les dissipe; et cette dignité dont elle vient de sacrifier les flatteuses espérances aux intérêts de la plus parfaite pureté, il lui en communique toutes les grandeurs, que, par un accord merveil-

leux, elle trouvera le secret d'allier avec les sentiments de la plus profonde humilité: *Mater admirabilis*.

II. Un double prodige s'opère, messieurs, dans l'humble réduit de Nazareth. Le mystère de l'Incarnation du Verbe divin semble faire à proportion dans Marie ce qu'il fait en Jésus-Christ. Il paraît les changer tous deux, sans qu'ils cessent d'être tous deux les mêmes. Il est l'humiliation du Créateur, et l'élévation de la créature; et cependant ni l'un ni l'autre ne perd rien de ce qu'il est, en commençant d'être ce qu'il n'était pas. L'un, et c'est le fils de Marie, adopte toutes les faiblesses de l'humanité, et il conserve toute sa gloire; l'autre, et c'est la mère de Jésus, est approchée de la divinité autant qu'elle le peut être, et elle conserve toute son humilité. L'un commande encore sur son trône, lors même qu'il s'anéantit; l'autre ne sort point de son néant, lors même qu'on l'élève à l'empire. L'un retrouve toute sa grandeur dans le sein de l'abaissement; l'autre retrouve toute sa petitesse dans le sein de la grandeur. L'un enfin devient homme, et ne cesse point d'être Dieu; l'autre devient mère de Dieu, et ne cesse point d'être sa servante.

Que dis-je? c'est alors même qu'elle s'en souvient plus vivement que jamais. Oui, dans ce moment si flatteur d'une élévation subite, où les âmes ordinaires se possèdent si peu, et saisissent les charmes de leur nouvelle fortune par un sentiment d'autant plus vif, qu'elles n'ont pas encore eu le loisir de se familiariser avec elle; c'est dans ce moment là même que, toute pénétrée de son indignité, Marie s'avilit et s'humilie devant Dieu, à mesure qu'il l'exalte et qu'il l'honore; qu'étonnée de la distinction singulière qu'il fait d'elle entre toutes les filles de Jacob, elle descend dans son cœur, du rang où la grâce l'a fait monter, pour se mettre à la place que lui a marquée la nature; qu'oubliant tous les titres que suppose son élévation, elle ne s'occupe que de celui qui lui rappelle sa dépendance: *Ecce ancilla Domini* (ibid.); titre modeste de servante du Seigneur: c'est là celui qu'elle va démêler dans la foule de ceux qui lui conviennent, celui auquel elle s'attache par préférence, qu'elle choisit par goût, dont elle se pare avec complaisance; en un mot, sa misère et son néant, voilà ce qu'elle a soin de mettre entre elle et ses grandeurs, d'opposer à sa gloire comme un voile qui en tempère l'éclat et qui l'empêche d'en être éblouie.

Elle ne fait que ranimer ces mêmes sentiments dans ce divin cantique, monument éternel de son humble reconnaissance. Le Seigneur, s'écrie-t-elle en répandant son cœur en sa présence, le Seigneur, qui précipite les grands de leur trône pour y faire monter les petits, a regardé la bassesse de sa servante; il n'a point attaché ses yeux sur son mérite. La justice de l'Eternel n'a point été consultée dans cette grande affaire; il ne s'est souvenu que de sa miséricorde.

Aussi ne se réjouit-elle point en elle-même, mais dans le Dieu qui l'a couronnée; c'est à lui qu'elle renvoie toute la gloire qu'on admire dans elle. Elle n'est ni grande ni sainte; il est seul saint et puissant : et si elle prononce que toutes les générations l'appelleront bienheureuse, elle n'agarde d'ajouter qu'elles publieront au même temps que jamais personne ne fut plus digne de son bonheur.

Ainsi s'exprime, mes frères, ainsi s'exprime, au comble des grandeurs, la mère du Tout-Puissant, quand elle parle des faveurs dont il l'a prévenue : langage admirable sans doute, mais qui l'est beaucoup moins, j'ose le dire, que le silence par lequel elle les cache. Et c'est ici, mes frères, que j'ai à vous montrer le piège le plus adroit que jamais la vanité ait rendu à la modestie, et la victoire la plus merveilleuse que jamais la modestie ait remportée sur la vanité. Et d'abord je ne parle point ici de ce désir naturel qui porte les personnes heureuses à publier leur félicité, et peut-être à chercher dans les confidants de leur fortune, des panégyristes de leur mérite : Marie était trop supérieure aux faiblesses vulgaires pour avoir besoin de combattre avec effort une inclination visiblement tout humaine. Ainsi, quelque flatteur que fût le choix qui venait d'être fait de sa personne pour être la mère du restaurateur d'Israël et du maître de l'univers, je ne suis point étonné qu'elle ait dérobé la connaissance de cette faveur à ses plus fidèles compagnes, et même à son vertueux époux. Mais la tentation devient plus délicate; et en conséquence des signes sensibles d'une fécondité réelle, quoique toute miraculeuse, ce n'est plus précisément un vain désir de gloire qui menace son secret, et qui l'invite à parler; c'est, ce semble, le soin légitime de sa réputation, c'est la charité même, ce sont de justes égards qui conspirent contre son humilité, et qui la pressent vivement de dévoiler, du moins à un seul homme, un mystère déshonorant pour elle, tandis qu'il demeurera mystère généralement pour tous les hommes. Vains artifices ! Marie, éclairée d'une lumière surnaturelle sans doute, reconnaît l'amour-propre, où nos faibles yeux n'aperçoivent que la prudence, et elle garde un silence profond, prête à s'exposer à un soupçon outrageant, plutôt que de révéler un secret honorable. Chargez-vous vous-même, Seigneur, d'un soin que refuse sa modestie; instruisez Joseph de la gloire de son épouse; et confirmez-le dans l'idée de sa vertu. Marie, au reste, ne se prévaut ni du triomphe de son innocence, ni de la manifestation de sa gloire. Semblable à elle-même, on la verra constamment agir suivant les principes qui l'ont fait parler et se taire; et sa conduite, toujours simple et modeste, répondra parfaitement à l'humilité qui éclate dans ses discours et dans son silence.

C'est cette humilité profonde qui, lui fermant les yeux à toutes les considérations qui pourraient l'arrêter, l'engagera à préve-

nir Elisabeth avec un empressement que ne connut jamais l'orgueil. Non, n'attendez pas, chrétiens, qu'elle craigne d'avilir la mère d'un Dieu par des démarches peu compassées sur l'élévation de son rang, ou par des manières trop affables et trop populaires. Frivoles prétextes dont la prudence de la chair s'efforce de pallier son orgueilleuse délicatesse, vous ne trouvâtes jamais d'entrée dans le cœur de Marie; elle laisse les hommes du siècle disputer entre eux de leurs rangs et de leurs prééminences, donner à tous les raffinements de leur vanité les couleurs spécieuses de la bienséance, se retrancher sans cesse dans leur grandeur, et tâcher par mille petits artifices (dirai-je dignes ou indignes d'eux ?) d'en grossir l'idée dans l'esprit des peuples. Pour elle, elle n'attend point d'hommages en qualité de mère de Dieu; mais, en qualité de mère de Dieu, elle sait rendre des services, et porter elle-même les bénédictions du ciel dans une obscure cabane, où de faux grands daigneraient à peine faire passer par des mains étrangères une légère portion des trésors de la terre.

C'est cette humilité qui la soumettra à une loi dont l'intention manifeste du législateur la dispense; qui la confondra avec des femmes, dont le caractère de sa fécondité la distingue; qui lui fera craindre de porter ses pas dans un temple moins pur qu'elle, implorer la médiation des prêtres, dont elle est elle-même médiatrice, et offrir la matière d'un humiliant sacrifice, tenant entre ses mains le souverain sacrificateur.

C'est cette humilité, enfin, qui lui inspirera l'éloignement du monde et le goût de la retraite; qui la prémunira contre toutes les apparences de la singularité dans l'exercice même des vertus les moins communes; qui mettra la douceur dans ses regards, et fera régner la loi de clémence sur ses lèvres; qui captivera les ardeurs de son zèle, et la fixera aux emplois obscurs de sa condition et de son sexe; qui lui fera écouter, parmi la foule des filles de Jérusalem, les instructions de son fils et de son maître, respecter ses occupations, obéir à ses ordres, et, s'il était capable d'en user à son égard, adorer ses rigueurs... C'est du moins cette vertu qui réprimera sa sensibilité, qui défendra à ses larmes de couler, et à ses soupirs de se faire entendre; quand, par des raisons supérieures à l'intelligence humaine, le Sauveur, en lui adressant la parole, substituera quelquefois à un nom plein de tendresse un nom souvent employé par l'indifférence. Que d'autres soient surpris de cette apparente froideur; qu'ils en prennent même une occasion de scandale : Marie ne trouve point étrange qu'on lui refuse un titre qui l'honore trop, et qu'elle n'honore point assez à son gré; indigne d'avoir part aux caresses de son fils, ah ! elle ne mérite que d'être enveloppée dans ses disgrâces; et elle les soutiendra avec une fermeté digne de l'admiration de tous les siècles : *Mater admirabilis*.

III. Et, quelles sont-elles, ces disgrâces de la maternité divine? Les plus désolantes pour une mère : La mort de son fils, prévenue par une connaissance anticipée, et suivie d'un long souvenir.

Eh quoi! Seigneur, quelques heures passées dans les supplices n'assurent-elles pas à vos martyrs la gloire du courage? Ne serait-ce pas assez, pour éprouver la constance de votre mère, qu'un jour passé dans les plus vives douleurs? La scène du Calvaire ne durera-t-elle pas assez longtemps pour lui donner le loisir de développer sa grande âme tout entière? Non, mes frères, Dieu veut étaler dans le cœur de Marie le prodige d'une fermeté supérieure à l'opiniâtreté des plus longues afflictions, aussi bien qu'à la rigueur des peines les plus sensibles. Peu de jours après celui qui l'a rendue mère, il fait briller à ses regards le glaive de douleur qui doit la percer jusqu'au fond de l'âme. Avant même cette triste époque, il avait sans doute fait tomber sous ses yeux l'histoire tragique de la mort du Sauveur, tracée d'avance par plus d'un prophète, trop instruit de l'avenir pour le bonheur de Marie.

Depuis ce moment fatal, jusqu'au jour du grand sacrifice, des fouets et des clous, une couronne d'épines et une croix, ce sont là les funestes objets sur lesquels se promène son imagination alarmée, les cruelles images qu'elle rapproche dans son esprit, des membres délicats de son fils, qui, dans la faiblesse de l'enfance, lui semble déjà endurer les tourments qu'il ne souffrira réellement que dans la force de l'âge. Oh! combien de fois, regardant ce cher Fils attaché sur son sein, pensa-t-elle que le lait qu'elle lui fournissait se changerait en sang dans ses veines, et que ce sang serait répandu par des bourreaux! Combien de fois, voyant croître ses pieds et ses mains, dit-elle en soupirant : Vous ne croissez que pour atteindre la mesure de la croix qui vous est destinée!

Je n'aurais point d'idée de votre sensibilité, sans doute, si je m'arrêtai à vous montrer combien de pareilles réflexions durent, pendant plus de trente ans, faire couler d'amertume dans le cœur d'une mère; mais je vous déroberais la plus grande partie de ses douleurs, si je ne vous faisais faire attention à la tendresse toute singulière de cette mère pour son fils; tendresse la plus juste, puisqu'il était infiniment aimable, et qu'elle ne pouvait douter qu'elle n'en fût infiniment aimée; tendresse la plus vive, puisqu'elle se portait vers lui de toutes les forces de la nature et de la grâce, et qu'elle ne l'aimait pas seulement comme son fils, mais encore comme son Dieu; tendresse la plus entière, s'il m'est permis de parler ainsi, puisque ce seul sentiment occupait son cœur, et que ce cœur n'était point partagé comme le nôtre, entre mille affections basses et terrestres, quelquefois criminelles et corrompues.

Or cette tendresse si parfaite et si vive-

ment attaquée, comment se soutiendra-t-elle à la vue de tant d'objets si propres à la faire dégénérer en faiblesse? Quelle marque d'abattement, de chagrin, de dégoût, Marie laissera-t-elle entrevoir durant ces longues épreuves? Nulle, mes frères; à la tranquillité de son maintien, à l'uniformité qui règne dans sa conduite, à l'ordre exempt de trouble et de précipitation qu'elle met dans les soins qu'elle prend de son fils, à l'exactitude avec laquelle elle remplit tous les devoirs rigoureux, sans oublier les plus délicates bienséances, on la prendrait pour une de ces mères heureuses, qui voient croître à l'ombre de leur toit domestique une florissante postérité, dans laquelle elles semblent renaître déjà, et se promettent bien de revivre un jour. Elle parcourt, pour ainsi-dire, une route hérissée de clous et d'épines, et sa démarche est libre et aisée; la tempête est dans son cœur, et la sérénité règne sur son front; tout ce qu'elle aperçoit lui demande des larmes, et ses yeux n'en laissent point couler; partout elle porte le trait qui la blesse, et elle ne s'agite point pour secouer cette pointe meurtrière.

Que dis-je? les paroles qui lui annoncent son désastre, ces paroles cruelles de Siméon, que tout autre aurait eu grand soin de bannir de sa mémoire, de laisser échapper dans le tumulte et dans la dissipation, ou du moins d'écarter de temps en temps par des distractions agréables, Marie, si l'on en juge par le caractère que l'Evangile lui donne en une autre occasion, non-seulement les conserve précieusement dans son cœur, mais elle les étudie, elle se les développe à elle-même, et les rapproche les unes des autres, au risque d'en exprimer toute l'amertume : *Conservabat omnia verba hæc, conferens in corde suo.* (Luc., II.)

L'oracle se confirme tous les jours. Les événements achèvent d'expliquer ce qu'il pourrait encore avoir d'obscur. Déjà la haine des juifs se déclare, la jalousie des scribes et des pharisiens se démasque; ce sont tous les jours de nouveaux pièges et de nouveaux attentats. Ah! elle n'en peut plus douter : la scène va s'ouvrir, et de cette scène si propre à intéresser son cœur, la catastrophe sera sanglante, tragique, ébouventable.

Au milieu de tant de cruelles alarmes qui la tourmentent nuit et jour, cherchera-t-elle, dans la sensibilité d'autrui, un soulagement qu'elle ne peut trouver dans sa propre indifférence? s'écriera-t-elle avec la vertueuse Noëmi : O vous, qu'un tendre intérêt attache à ma personne, filles de Sion, inventez pour moi un nouveau nom, marqué au coin de la tristesse, parce que le Seigneur a rempli mon âme d'amertume : *Vocate me Mara, quia amaritudine replevit me Dominus.* (Ruth., I.) Non, mes frères, on ne la verra déposer dans le sein de personne aucune partie du fardeau qui l'accable; elle le porte seule, et d'un air aussi libre que s'il n'était pas insupportable. Quelle grandeur d'âme, quelle élévation de sentiments n'a-

t-il pas fallu pour prendre tant d'ascendant sur sa douleur, tant d'empire sur sa tendresse, surtout à la vue de son fils, qu'elle suit fidèlement partout, comme si son aspect devait faire éclore dans son cœur autant de joie qu'il y fait naître de douleurs !

Mais, enfin, le temps est venu que ses disgrâces ne se présentent plus à elle dans le lointain. Ce ne sont plus des maux qu'anticipe sa frayeur, et que son imagination réalise. Jésus est condamné à une mort cruelle et infâme, à laquelle l'ont déjà préparé des supplices inhumains et honteux. Marie en soutiendra-t-elle la nouvelle ? Elle fera plus, chrétiens : elle en recherchera le spectacle. Non, je ne verrai point ce cher enfant luttant avec la mort, disait la triste Agar, en détournant ses yeux de dessus Ismaël, et s'éloignant à grands pas, pour n'être point frappée de ses cris et témoin de ses langueurs : *Non videbo morientem puerum.* (Gen., XXI.) Et moi, dit Marie, j'irai, je volerai vers mon Fils expirant ; je ne me contenterai pas d'une perspective éloignée, je m'approcherai de sa croix, ses regards tomberont sur moi, je fixerai les miens sur lui ; je parcourrai tous ses membres flétris, je compterai ses opprobres, je sonderai la profondeur de ses blessures, je verrai couler son sang, je ne perdrai aucun de ses soupirs, je m'enivrerai de ses douleurs : *Adam et videbo filium.* (Gen., XLV.)

En effet, inspirée par son amour, et soutenue par sa constance, elle suit le Sauveur à la trace de son sang, elle se fait jour à travers la foule du peuple, elle arrive au Calvaire, elle pénètre jusqu'au pied de la croix ; et là, elle voit tout ce qu'elle a prévu, elle sent tout ce qu'elle a craint. Quelle douleur pour une mère telle que Marie d'être témoin des excessives souffrances d'un fils tel que Jésus ; d'en être témoin, et de ne pouvoir en adoucir la rigueur ; de le voir blessé dans toutes les parties de son corps, et de ne pouvoir bander ses plaies ; de voir ses pieds et ses mains attachés à une croix, et de ne pouvoir en arracher les clous qui les déchirent ; son front couronné d'épines, et de ne pouvoir en détacher ce douloureux diadème ; sa tête penchée, et de ne la pouvoir soutenir ; de l'entendre, épuisé de forces, s'écrier qu'il a soif, et de n'avoir pas la liberté de verser une goutte d'eau sur sa langue desséchée ! Quel martyre !

Mais, dans ce martyre rigoureux, quelle résignation ! quel courage ! on ne la voit point éclater en soupirs, se répandre en plaintes amères, se frapper le sein, se déchirer le visage, donner les marques de désolation qu'on pardonne aux femmes en pareille rencontre, et que se permettent quelquefois les hommes, et les hommes les plus obligés, par les bienséances de leur état, à dévorer leur chagrin dans le silence. Que David, à la nouvelle de la mort d'un rebelle trop cher à sa tendresse, fasse retentir son palais de ses cris lugubres ; qu'on récit du déplorable sort de Saül et de Jonathas sa douleur se soulage par de tristes impréca-

tions contre le champ de bataille, où ces deux héros ont perdu la vie : rien de semblable dans Marie ; elle ne maudit ni les bourreaux, ni le Calvaire ; elle ne plie point sous le poids de ses infortunes : elle se roidit contre le sentiment de ses maux. La nature entière se trouble à la vue de Jésus mourant ; le voile du temple se déchire, la terre frémit ébranlée jusque dans son centre ; le soleil s'éclipse, les monuments des morts sont ouverts ; parmi ce fracas terrible, notre sainte héroïne est supérieure à l'excès de sa tristesse ; elle se tient debout durant ce spectacle d'horreur : figure de l'assiette inébranlable de son âme, dit saint Ambroise : *Nutabat orbis, stabat Virgo.* C'est tout ce que le texte sacré nous en apprend : il ne fait mention ni de sanglots, ni de larmes : *Stantem lego, flentem non lego.*

A qui vous comparerais-je dans une conjecture tout à la fois si triste et si glorieuse pour vous, ô la plus affligée et la plus courageuse des filles de Jérusalem ? *Cui comparabo te, filia Sion, aut cui assimilabo te ?* (Thren., II.) Où trouverai-je une douleur semblable à la vôtre ? et quand j'aurai trouvé cette douleur, où trouverai-je une pareille constance ? Ce n'est que dans Jésus que je découvre l'une et l'autre. Même espèce de souffrance dans le fils et dans la mère. Victime de l'amour comme il l'est de la haine, elle a son tyran, comme il a ses bourreaux ; ce qu'il éprouve dans son corps, elle le ressent dans son cœur ; son âme est inondée du fiel dont ses lèvres sont teintes, et tout ce qui le déchire extérieurement se spiritualise en quelque sorte pour la tourmenter.

Mais aussi (toujours dans la juste proportion que vous ne pouvez manquer de supposer avec moi, car je parle à des chrétiens instruits), mais aussi même courage dans la mère et dans le fils. Ce n'est pas seulement par les disgrâces qu'elle sympathise avec lui, c'est encore par la constance. Il se fait, pour ainsi dire, entre l'un et l'autre, un commerce de douleurs et un combat d'indépendance. Leur supplice est peu différent, leur fermeté se ressemble. L'un ne descend point de l'autel où il expire par son choix, l'autre ne s'éloigne point de la victime qui expire sous ses yeux. Jésus entre les bras de la croix, Marie au pied de la croix : c'est là le poste que la vertu leur a marqué ; ni l'un, ni l'autre ne l'abandonnera. Le soleil, dit le Prophète faisant allusion à ce double prodige, le soleil est demeuré ferme dans sa sphère, et l'astre sur lequel il se plaît à réfléchir ses feux n'est point sorti de la sienne : *Sol et luna steterunt in habitaculo suo.* (Habac., III.) Tous deux brillent en dépit des orages, tous deux bravent l'effort des tempêtes, Jésus triomphe des horreurs de la mort, Marie surmonte les faiblesses de l'amour ; et, pour tout dire enfin, la mère est digne du fils, comme le fils est digne de la mère.

Qu'ai-je dit ? la mère ? la mère de Jésus ? elle va en quelque manière cesser de l'être

On lui redemande un titre si glorieux et si consolant, et c'est le fruit de ses entrailles qui le lui redemande. Femme, lui dit-il, en lui montrant le disciple bien-aimé, voilà désormais votre fils. Quel équivalent pour un Dieu ! Ah ! ce n'est qu'un simple mortel ! Que répondrez-vous, Marie, à la proposition d'un échange si peu capable de vous dédommager de ce que vous perdez, par ce qu'on vous donne ? Ce qu'elle répondit, mes frères, lorsqu'on lui proposa d'être la mère du Fils du Très-Haut : Qu'il me soit fait selon votre parole. Cette divine parole est la règle de toutes ses pensées, l'arbitre de tous ses goûts, la souveraine de tous les mouvements de son cœur. Elle ne s'éleva point lorsqu'on l'investit de la maternité divine ; elle ne tombe point, lorsqu'on l'en dépouille : *Stabat Virgo*.

Enfin, Jésus expire ; ses douleurs sont finies, sa constance est couronnée. Il n'en est pas ainsi de Marie, elle voit naître pour elle, dans de nouvelles douleurs, la matière d'une nouvelle constance, parce qu'elle est condamnée à survivre à ce qu'elle aime, qu'il s'agit déjà du tombeau de son fils, et qu'on ne parle pas encore du sien. Ah ! du moins l'heureux moment où il doit s'ouvrir pour elle ne viendra-t-il pas bientôt ? S'il tarde un jour, c'est un siècle. Il n'arrivera, mes frères, suivant la commune tradition de l'Eglise, il n'arrivera, cet instant fortuné, de plus de quinze ans. Quinze ans séparée des embrassements de Jésus-Christ, privée du spectacle de sa gloire, occupée du souvenir de sa mort ! Quel arrêt ! quel supplice !

Reste-t-il encore dans sa grande âme quelques ressources de fermeté, que les efforts qu'elle vient de faire n'aient point enfin épuisées ? Comment se comportera-t-elle dans cette dernière épreuve ? l'entendra-t-on soupire, comme Jacob, après la mort qui la doit réunir à son cher Joseph ? se plaindra-t-elle de la longueur de son exil ? en sollicitera-t-elle la fin par des prières qui ne pourraient manquer d'être exaucées ? dira-t-elle du moins, comme autrefois : O mon Fils ! pourquoi m'avez-vous ainsi traitée ? qu'avez-vous remarqué dans mes sentiments pour vous qui puisse justifier votre indifférence pour moi ? Vous savez ce qu'une absence de trois jours coûta à mon cœur ; jugez de sa situation cruelle, après une séparation de tant d'années ! Hélas ! je soupire, et vous ne faites pas semblant de m'entendre ; je languis, et vous n'apportez point de remède à mes langueurs : pourquoi en user de la sorte avec une mère ? *Fili, quid fecisti nobis sic ? (Luc., II.)*

Non, mes frères ; ces désirs, à qui elle permettait autrefois un libre essor, ces désirs, qui s'exprimaient autrefois dans elle par de tendres plaintes dont rien alors ne lui défendait l'usage, elle en saura maintenant réprimer la vivacité, parce qu'elle est instruite de la volonté du ciel, qui a fixé la durée de son bannissement sur la terre ;

elle ne laissera rien échapper qui soit contraire à la soumission la plus parfaite ; elle attendra en paix que son Fils l'appelle, et alors elle lui répondra. Telle sera la longueur de son martyre et la persévérance de son courage ; et c'est au prix de tant de vertus qu'elle méritera l'admiration de l'univers. Voyons maintenant comment ses bienfaits doivent lui en assurer l'amour : c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Si Marie n'offrait à nos yeux que les traits sublimes d'une âme capable des plus vertueux efforts, et élevée au-dessus de toutes les faiblesses, elle n'aurait droit qu'à cette admiration indélébile qu'excite en nous la peinture des caractères véritablement héroïques ; ou tout au plus elle ne pourrait prétendre qu'à cette inclination secrète que nous ressentons naturellement pour les belles âmes qui ont fait honneur à l'humanité ; mais elle a, mes frères, des rapports avec nous bien plus touchants et bien plus personnels. La part distinguée qu'elle s'est acquise dans l'ouvrage de notre bonheur mérite que nous nous fassions un intérêt de cœur, un intérêt vif et pressant de tout ce qui la touche ; et cette légère impression d'amour qu'a dû commencer dans nos âmes le spectacle de ses vertus, doit se changer pour elle en une espèce de passion toute sainte, à la vue de ses bienfaits.

Bienfaits également précieux et multipliés : écoutez-en le détail attendrissant, cœurs insensibles ; le voici : c'est que Marie a donné au monde le Sauveur, et fourni le sang qui a été versé pour notre salut ; c'est qu'elle a offert à la mort le Sauveur, et consenti à l'effusion de ce sang répandu pour notre salut ; c'est qu'elle s'intéresse sans cesse pour nous auprès de ce divin Sauveur, afin que son sang n'ait pas coulé en vain pour notre salut ; qu'on peut dire dans un sens très-réel, qu'après Dieu (pesez mes termes, s'il vous plaît), qu'après Dieu, nous lui sommes redevables, et de la personne de Jésus-Christ, et de l'oblation de son sacrifice, et de l'application de ses mérites. En trois mots, le fruit de la divine maternité, les droits de la divine maternité, le crédit de la divine maternité, tout cela rapporté à notre bonheur, et à notre bonheur éternel : c'est à ces traits charmants que nous allons reconnaître dans elle la plus aimable des mères : *Mater amabilis*. Reprenons.

I. La personne même de Jésus-Christ, fruit précieux de sa glorieuse fécondité, premier bienfait de Marie. Ah ! chrétiens, n'appréhendons point d'affaiblir la reconnaissance que nous devons au Créateur, en relevant les obligations que nous avons à la plus parfaite de ses créatures : *Fiat mihi secundum verbum tuum (Luc., II)* ; que cette réponse était importante à notre félicité, et que la personne qui l'a faite doit nous être chère ! En effet, dit un saint docteur (3),

(3) Saint Pierre Chrysologue.

sans ce consentement donné à la réparation de l'univers, de quelle utilité eût été pour nous la création de l'univers même? Si Marie, dans la plénitude des temps, n'eût fait entendre ces paroles pleines de respect et d'obéissance: Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait ainsi que vous me l'annoncez, que nous eût servi qu'au commencement des siècles le néant eût entendu ces autres paroles pleines d'empire et de majesté: Je suis le Seigneur Dieu, qu'il soit fait ainsi que je l'ordonne? Brillante lumière, qui dissipâtes les ombres de l'abîme ténébreux; flambeaux radieux, qui partageâtes entre vous l'empire du jour et de la nuit; voûte superbe du firmament, qui environnâtes comme un voile et la mer et la terre, sans un mot aussi fécond que celui qui vous donna l'être, et que devait prononcer une simple mortelle, *fiat*, quel solide avantage nous eussent valu ces beaux ouvrages du Tout-Puissant, que nous devions profaner; cette profusion de la divine magnificence, dont nous devions abuser; cette multitude de créatures faites pour nous, qui devaient s'élever un jour contre nous et nous accuser? Disons mieux: que nous eût servi de porter encore dans nous une légère empreinte de la divinité, si une vierge ne se fût prêtée au rétablissement de cette glorieuse ressemblance, à la réformation de notre nature?

Car, vous le savez, Messieurs, Dieu, qui pouvait exécuter le projet de l'incarnation de son Fils en maître indépendant, voulut bien en traiter avec celle qu'il lui destinait pour mère, comme un souverain plein d'indulgence; mettre, si j'ose ainsi parler, en négociation ce qui pouvait être l'objet d'un décret absolu, et, pour tout dire enfin, soumettre en quelque sorte à la décision de Marie la destinée de tous les hommes. Et, ce que vous pouvez encore moins ignorer, c'est le zèle avec lequel Marie se porta à nous la rendre heureuse, en coopérant à ce grand mystère par la détermination libre de sa volonté, je dis trop peu, en y contribuant d'une partie de son être.

Oui, mes frères, ce sang auguste, prix inestimable de notre rédemption, et véritable remède à nos langueurs; ce sang, gage de la nouvelle alliance et sceau de notre heureuse réconciliation, ce sang, qui devait effacer les traces honteuses de nos prévarications criminelles, suivez-le de veine en veine, ce sang, et remontez à sa source. N'est-ce pas du sein virginal de Marie qu'il a pris son cours, pour passer dans les veines de Jésus-Christ, et y prendre cette vertu céleste que lui communique la personne divine, dont il devient le sang et la substance? N'est-ce pas dans ses chastes entrailles et de sa propre chair qu'a été formé ce corps adorable, qui devait porter tout le poids de la colère d'un Dieu vengeur, et servir d'hostie de propitiation à tout l'univers? Et à cette pensée (que nous lui sommes redevables de la personne de Jésus-Christ) ne pouvons-nous pas, en appliquant ici les paroles de

saint Paul, défier l'avidité de nos désirs, et demander ce que Marie pouvait faire de plus pour les satisfaire? *Quomodo non etiam cum illo omnia nobis donavit?* (Rom., VIII.)

Ah! laissons les hommes s'applaudir de leurs pompeuses libéralités à notre égard, et les préconiser comme le terme, comme le plus sublime effort de la bienfaisance humaine; l'un, faire valoir la vie qu'il nous a donnée; l'autre, le succès avec lequel il a conservé nos jours; celui-ci, vanter l'éducation par laquelle il a perfectionné nos talents; celui-là, le soin qu'il a pris d'écartier bien loin de nous l'infamie; quelques-uns exagérer l'éclat des places honorables où leur main nous a fait monter; d'autres, les richesses solides dont ils ont appuyé de stériles honneurs: Marie, pour prétendre à notre gratitude, ne fait parler qu'un présent, mais un présent qui surpasse tous les autres, et qui les renferme tous: *Cum illo omnia nobis donavit*. En effet, donnons l'essor à nos vœux, ne prescrivons point de bornes à notre ambition: que voudrions-nous avoir? un consolateur qui essuyât nos larmes? un ami sur lequel pût se reposer notre cœur? un protecteur qui s'intéressât à notre fortune? un père, un époux qui nous prodiguât sa tendresse? Nous avons tout cela, et plus que tout cela, dans le don qu'elle nous a fait: *Cum illo omnia nobis donavit*. Ce don est de tous les dons le plus beau: en présence de Jésus disparaissent tous les charmes des enfants des hommes; le plus noble, il est l'image subsistante de la gloire de Dieu son père; le plus doux, son commerce est exempt de dégoût, et sa conversation épurée d'amertume; le plus solide, il n'échappera point à nos amours tandis qu'elles seront fidèles. Levez les yeux au ciel, abaissez-les vers la terre, tournez-les sur tout ce qui vous environne: hors de lui vous ne rencontrerez que le fantôme des biens que vous poursuivez; vous en trouverez toute la réalité concentrée dans sa personne: *Cum illo omnia nobis donavit*.

II. Je me trompe, mes frères; un point essentiel eût manqué à notre bonheur, si Marie se fût contentée de nous donner Jésus-Christ; et malgré l'alliance glorieuse que l'incarnation du Verbe nous eût fait contracter avec la divinité, telles étaient les dispositions adorables de la Providence, qu'avec cela précisément nous aurions encore été des enfants de colère et des vases d'ignominie. Il ne suffisait pas qu'un sang tout divin coulât dans les veines du Sauveur, il fallait qu'il en sortît pour laver nos péchés; et, par un effet de la condescendance de Dieu pour les droits maternels de Marie, il n'en sortira pas qu'elle n'y consente. Mais nous aimera-t-elle assez pour y consentir?

Eh! que m'importe que le genre humain périsse, devait naturellement dire une mère aussi pénétrée d'amour pour son Fils? Depuis quand l'innocent doit-il payer pour les coupables, et la personne offensée porter la peine due au crime qui l'offense? De quel

droit prendre sur mon bonheur le remède aux disgrâces publiques? Les hommes n'auront-ils qu'à être des agresseurs injustes, parce que je suis une mère heureuse? Non, non, le péché m'est odieux, et par contre-coup les pécheurs. Le besoin qu'ils ont du sang de mon Fils les en rend indignes, et leur misère même est un attentat à mes yeux. Mais ils se plaindront de ma dureté... Eh! si je souscrivais à leurs désirs, mon cœur ne me reprocherait-il point ma tendresse? Ah! qu'ils n'en exigent point d'autres preuves que ma propre vie; si elle leur peut être utile à quelque chose, je la leur abandonne. Serais-je encore barbare, quand je me serai immolée pour eux? et oseront-ils bien dire : Elle ne nous aimait pas, elle s'est contentée de mourir pour nous? Ainsi, je le répète, devait naturellement penser et parler la plus tendre mère du Fils le plus aimable. Mais, hélas! que ce langage est éloigné de sa bouche, et ces sentiments étrangers à son cœur!

Ici, Messieurs, je m'imagine voir, dans la personne de ces Juifs qui demandaient à grands cris la mort du Sauveur, tous les hommes soupirant après le moment de son sacrifice, et entendre ceux-ci s'écrier dans le langage de ceux-là : *Sanguis ejus super nos, et super filios nostros.* (Matth., XXVII.) Défigurés par une tache originelle, et tout couverts de la lèpre encore plus odieuse de nos propres iniquités, ah! que le sang de cette innocente victime tombe sur nous, pour renouveler notre chair, pour purifier notre cœur, pour guérir toutes nos blessures : *Sanguis ejus super nos.* Et comme notre postérité, corrompue aussi bien que nous dans son principe, héritera à jamais de la malédiction que nos pères nous ont transmise, qu'elle ait part, ainsi que nous, à cette rosée salutaire, et qu'elle en soit toute pénétrée : *Et super filios nostros!* Vierge sainte, semblent-ils ajouter (car nous n'avons garde de vous rappeler, à ce moment, le doux nom de mère, ce serait trahir trop grossièrement nos intérêts), vierge sainte, ce sang, si nécessaire à l'univers, n'ose couler sans votre aveu, il est retenu par votre respect; levez d'un mot ou d'un coup d'œil la barrière que lui opposent des droits sacrés, et, sans murmurer, donnez à son effusion un consentement que nous ne pouvons vous demander sans rougir : *Sanguis ejus super nos, et super filios nostros.*

Or, pour suivre toujours cette figure, à une proposition si étrange, ou plutôt si inhumaine, que répond cette mère charitable? Ne craignons point, mes frères, de lui prêter un langage trop généreux; ce qu'elle a fait justifie de reste tout ce que nous lui ferons dire. Que répond-elle, encore une fois? Conservez-en, chrétiens, un souvenir éternel et une éternelle reconnaissance : *Accipite, et dividite inter vos...* (Luc., XXII.) Eh bien! puisque vous le voulez, mortels infortunés, qu'il coule donc, ce sang qui m'est si cher, qu'il coule à grands flots, qu'il coule par des issues multipliées, dans une flagellation

cruelle, dans un couronnement douloureux, dans un crucifiement barbare; qu'il jaillisse sous les fouets, qu'il s'échappe sous les épines, qu'il bouillonne sous les clous, qu'il rougisse la colonne, qu'il arrose le prétoire, qu'il inonde le calvaire; et, si c'est encore trop peu, qu'une lance aiguë en aille chercher la source jusque dans son cœur, la dessèche, la tarir, l'épuiser; recueillez-en jusqu'à la dernière goutte : *Accipite.* Lavez-y vos souillures dans ce bain sacré, noyez-y vos crimes, ranimez-y vos espérances; que personne n'ait défense d'y puiser, non pas même les bourreaux de mon Fils; quand je vous vois près de périr, je ne suis plus sa mère. Partagez entre vous la partie la plus chère de moi-même, et rendez-vous heureux aux dépens de ma tendresse : *Accipite, et dividite inter vos.*

Et ne croyez pas, mes frères, que ceci soit une saillie hasardée, pleine d'exagération et d'emphase; c'est l'expression fidèle des sentiments de Marie : car, enfin, Jésus-Christ, qui n'était coupable d'aucun crime personnel, ne devait pas être choisi pour être la victime publique, sans le consentement de sa mère. Ainsi le demandait, sinon une équité rigoureuse, du moins une honnête bienséance. Et quelle apparence d'aïeux que le Père céleste, qui avait paru respecter sa liberté en lui donnant ce cher Fils, eût, en le lui enlevant malgré elle, affecté, si je puis parler ainsi, de braver sa tendresse?

Mais, s'il vous restait encore quelques doutes sur un point si intéressant pour sa gloire et pour notre reconnaissance, il me serait aisé d'en dissiper jusqu'à l'ombre la plus légère, en fixant un moment vos yeux sur la conduite que tint cette divine mère, dans toute la suite de ce tragique événement, dont le dénouement devait être la mort de son fils : je veux dire sur son inaction, à la nouvelle du danger qui menaçait une tête si chère; sur son silence, au milieu des calomnies mal concertées, dont on s'efforçait d'opprimer son innocence; sur son obstination à demeurer dans la retraite, tandis que tout l'invitait à se prévaloir des dispositions favorables de Pilate pour Jésus-Christ; procédés étonnants de la part d'une mère du caractère de Marie!... Pourrait-il n'en pas résulter une conviction pleine de lumière, qu'elle avait déjà signé son arrêt? et, dans cette conviction, un juste motif de lui appliquer, d'après saint Bonaventure, ce que l'apôtre bien-aimé avait dit du Père éternel? Oui, Marie, fidèle imitatrice des bontés de Dieu pour nous (Joan., III), a aimé les hommes jusqu'à sacrifier à leurs intérêts son fils unique : *Sic Maria dilexit mundum, Filium ut suum unigenitum daret.*

Paroles décisives contre l'indifférence respectueuse qu'on a trop souvent pour cette généreuse bienfaitrice; ne nous laissons pas, mes frères, de les répéter à tant de chrétiens, qui, réduisant en effet tous leurs sentiments pour elle à ce respect inanimé, n'ont peut-être jamais fait entrer dans les hommages qu'ils lui rendent aucun terme propre à faire

soupçonner dans eux quelque retour de tendresse : *Sic Maria dilexit mundum, ut filium suum unigenitum daret*. Hé quoi ! pour y avoir un droit légitime, fallait-il que Marie donnât elle-même le coup de la mort à celui dont elle nous sacrifiait la vie ? Hélas ! dit un pieux auteur, peut-être qu'il en eût moins coûté de verser elle-même le sang de son fils que d'en confier le soin à des bourreaux, et que les précautions délicates que lui eût suggérées la tendresse maternelle dans l'exercice même de la cruauté auraient un peu balancé les rigueurs d'une situation si déplorable pour une mère ! Mais, effrayé d'une si révoltante image, j'aime mieux dire que soumettre Marie à une loi si dure, ce serait lui faire payer trop cher notre amour. Fallait-il du moins, pour triompher de la dureté de ces hommes insensibles, que le désir de plaire à Dieu n'eût eu aucune part dans ce que Marie a fait pour nous sauver ? Mais un bienfait perdrait-il à leurs yeux tout son prix, dès qu'il est inspiré par le plus sublime des motifs, et se croiraient-ils en droit de dédaigner le second rang dans un cœur où Dieu tient la première place ? Ah ! plutôt que de recourir à ces honteux prétextes pour justifier leurs froideurs, que, rassemblant sous un même point de vue les biens immenses que le sacrifice de la croix nous a procurés, la justice de Dieu désarmée, l'arrêt de notre proscription révoqué, notre espoir ressuscité, notre adoption cimentée, la mort vaincue, le démon terrassé, le chemin de l'enfer embarrassé, et la route du ciel aplanie, ils en partagent (toujours dans cette sage mesure que prescrit une foi éclairée) la juste et tendre gratitude entre le Père, qui a ordonné le sacrifice, le Fils qui s'en est fait victime, et la mère, qui, par l'abandon généreux des droits que Dieu voulait bien lui laisser, en a levé tous les obstacles : *Sic Maria dilexit mundum, ut filium suum unigenitum daret*.

III. Sont-ce là tous ses bienfaits, et auraient-ils suffi pour consommer l'ouvrage de notre félicité ? Eh ! que nous servirait, mes frères, que le sang le plus précieux eût été répandu pour nous, si sa vertu ne nous était appliquée ? que tant de mérites eussent été acquis en notre nom, si personne ne les faisait valoir en notre faveur ? Or, quelle main (de concert avec Jésus-Christ, sous sa direction et par son ordre) versera sur nous ces grâces précieuses, nous distribuera tous ces trésors ?

J'en vois une auprès de ce Sauveur adorable, à qui cet emploi viendrait, sans doute, mieux qu'à tout autre, puisque c'est sa propre mère ; mais assurée de son bonheur, quel motif l'intéresserait au nôtre, quelle condescendance l'abaisserait vers nous, maintenant qu'elle se voit élevée au-dessus de tous les êtres ? Ah ! que, vivant encore parmi les hommes, elle ait représenté à son fils les besoins de ses frères, et l'ait engagé à précipiter en leur faveur le

temps de ses miséricordes (4), je reconnais à ces traits l'humanité presque inséparable des conditions pauvres ou médiocres, le cœur de l'homme toujours tendre, quand il n'a point été endurci par la fortune ; mais, aujourd'hui que Marie est sur le trône, serait-elle exempte de l'insensibilité qui environne ici-bas les grandes places ? L'influence ordinaire de la prospérité aurait-elle respecté l'élévation la plus sublime, et de flatteuses réflexions sur sa grandeur ne lui auraient-elles point fait oublier des malheureux pour qui l'attendrissait autrefois le sentiment de ses propres disgrâces ?

Pour décider une question qui n'en doit pas être une pour quiconque a étudié le cœur de Marie, et pour qui sait que plus on est approché de Dieu dans la gloire, plus aussi on lui ressemble par la miséricorde, chrétiens, consultons sur ce point l'oracle du christianisme. Que pense l'Eglise de l'usage que la mère de Jésus fait de son crédit auprès de son fils ? Ne nous la représente-t-elle pas placée entre lui et nous, tantôt détournant ses foudres, tantôt sollicitant ses faveurs ; et lui présentant sans cesse le sein qui l'a nourri, pour déterminer ses bienfaits ou pour suspendre ses vengeances ? Qu'en ont pensé les Pères de l'Eglise et ses plus respectables docteurs, quand, sous ses yeux et avec son approbation, ils ont donné à Marie le titre si flatteur et pour elle et pour nous de la médiatrice du genre humain, et qu'ils nous la font envisager auprès de Jésus-Christ comme la dispensatrice générale de ses dons, le canal ordinaire de ses grâces, et, en quelque sorte, comme le ministre bienfaisant de son pacifique empire ? Qu'en ont pensé les souverains pontifes, quand ils ont multiplié ses fêtes avec tant de complaisance, et intéressé les fidèles à son culte par tant de spirituelles profusions ? Qu'en ont pensé les peuples et les rois, quand, par tant de pieux établissements formés à sa gloire, tant d'augustes sanctuaires élevés en son honneur, et quelquefois par la consécration solennelle de leurs biens et de leurs personnes, ils ont tâché d'immortaliser envers elle leur gratitude ?

Les monuments nombreux de leur reconnaissance ne sont-ils pas la preuve de sa vaste libéralité ? et n'en est-ce pas une autre encore que la perpétuité de leur confiance ? Ah ! on abandonne bientôt des autels où les faveurs reçues ne dédommagent point des sacrifices offerts. En vain la gloire environne-t-elle un trône d'où il ne coule point de grâces ; en vain son éclat est-il frappant, si son ombre n'est favorable. On laisse là le monarque seul avec sa grandeur, à laquelle il n'a pas daigné associer la bonté, et les protecteurs avarés sont mis au rang des idoles impuissantes.

Marie n'a sujet de craindre ni l'un ni l'autre de ces deux reproches ; et vous-mêmes, mes frères, si l'impiété ou l'ingratitude osaient s'en charger, ne trouveriez-vous pas

(4) Noces de Cana.

sa justification dans vous-mêmes ? Combien de fois, dans l'âge surtout où l'innocence de vos mœurs et la ferveur de votre piété vous donnaient auprès d'elle un accès et plus fréquent et plus libre, n'a-t-elle pas étendu sur vous ses ailes, écarté loin de vous les dangers, fait couler dans vous la grâce et l'onction, et manifesté sa bonté pour vous par les effets d'une protection sensible ? et depuis même que vous vous en êtes peut-être rendus indignes par vos infidélités, ne vous rappelez-vous rien que vous puissiez appeler traits d'amour de sa part, et de la vôtre engagement à la reconnaissance ?

Ah ! Messieurs, à l'aspect de tant de bienfaits anciens et nouveaux, qui établissent d'une manière si incontestable le droit qu'elle a au titre de mère aimable par excellence : *Mater amabilis*, livrons-nous à toute la vivacité de notre zèle contre ceux qui lui refusent encore leur cœur ; et étendant la malédiction prononcée par saint Paul contre les âmes insensibles à l'amour du Sauveur : *Qui non amat Dominum Jesum, sit anathema* (I Cor., XVI), ajoutons que non-seulement les ennemis de Jésus, mais que ces hommes conjurés, ce semble, contre la gloire de Marie, toujours prêts à lui disputer ses privilèges, à modifier ses éloges, à ébranler ses autels ; que ces hommes enfin, munis par la dureté de leur cœur contre tous les sentiments de reconnaissance et d'amour si justement dus à la mère, aient leur part dans les anathèmes lancés contre ceux qui n'aiment point le fils : *Anathema sit*.

Qu'ils soient anathèmes, qu'ils soient retranchés, qu'ils soient séparés ! et de quoi ? de la société des catholiques, puisque l'esprit et les décrets de l'Eglise tendent manifestement à établir parmi ses enfants l'amour de Marie. Les rebelles ! qu'ils aillent se confondre parmi ces nations schismatiques qui n'ont de l'indifférence pour la mère de Jésus que parce qu'ils ont en horreur son épouse : *Anathema sit* ; qu'ils soient anathèmes, qu'ils soient retranchés, qu'ils soient séparés ! Et de quoi ? du corps même des chrétiens, puisque les principes fondamentaux de la religion chrétienne renferment visiblement ceux de l'amour qu'ils doivent avoir pour Marie. Les profanes ! qu'ils aillent habiter ces régions infidèles où le nom de Marie n'est pas chéri, parce que le nom de Jésus n'y est pas même connu : *Anathema sit* ; qu'ils soient anathèmes, qu'ils soient retranchés, qu'ils soient séparés ! Et de quoi ? je ne crains pas de le dire, du nombre même des hommes, puisque l'instinct le plus commun de la nature humaine (la reconnaissance pour les grands bienfaits) approuve, favorise, inspire l'amour envers Marie. Les monstres ! qu'ils aillent se confiner dans des déserts sauvages, avec les bêtes féroces, souvent moins insensibles qu'eux : *Anathema sit*.

Ou plutôt, modérons des transports qui pourraient, avec raison, paraître excessifs et peu conformes aux règles de la charité. Non, que personne ne soit chargé d'anathèmes pour

ne point aimer Marie, mais que tout le monde soit comblé de bénédictions ; et qu'il l'aime ! que tous les cœurs se réunissent pour elle dans les mêmes sentiments de tendresse, et que toutes les bouches parlent le langage de tous les cœurs ; que les rois déposent à ses pieds leurs couronnes ; que les conducteurs des flottes et des armées aillent prendre d'elle leurs auspices ; que les peuples assiègent en foule ses autels ; que le sanctuaire retentisse sans cesse de ses éloges ; qu'il lui vienne des vœux empressés de toutes les parties de la terre, et que des soupirs enflammés montent vers elle du sein de tout ce qui respire ; que les riches l'aiment dans leur opulence, les pauvres dans leur misère ; les pères et les mères plus que leur famille, les enfants plus que ceux de qui ils tiennent la vie ; que le sexe fort laisse amollir pour elle la trempe trop ferme de son cœur ; que le sexe faible en fasse l'heureux objet de sa tendresse ; que les jeunes gens mettent leur plaisir à l'aimer ; que les vieillards y cherchent leur consolation ; que ce feu sacré se nourrisse de la vivacité de l'âge, qu'il profite du refroidissement de toutes les autres ardeurs, qu'il s'enflamme pendant la vie, qu'il jette un nouvel éclat à la mort ; qu'on lui témoigne ce tendre dévouement par les pensées et par les sentiments, par les actions et par les paroles, par l'imitation de ses plus héroïques vertus et par les pratiques les plus simples de son culte ; que rien ne paraisse trop difficile, que rien ne semble trop bas quand il est question de lui plaire ; qu'on ose alors tout, et que tout nous honore ; qu'en l'aimant, on ne croie jamais l'aimer assez ; qu'on regrette quelquefois de l'avoir aimée trop peu, qu'on souhaite toujours de l'aimer davantage ; qu'on ne se contente pas de l'aimer, qu'on aime tout ce qu'elle a aimé et tous ceux qui l'ont aimée ; que cet amour, au reste, ne se cache point dans les ténèbres, qu'il se produise au grand jour, qu'il tâche de se communiquer, qu'il brûle de s'étendre, qu'il embrase tout ce qui l'environne !

Pour moi, Vierge sainte, je ne sais si un songe flatteur ne me fait point à ce moment une douce illusion ; mais il me semble que je préférerais le bonheur d'allumer une étincelle de ce beau feu dans un seul cœur à tout ce que le monde offre de plus éblouissant ; il me semble que, lorsque je parle de vous, mon cœur souscrit à tout ce que ma langue prononce, et que ma langue n'exprime qu'imparfaitement ce que sent mon cœur ; du moins, si je n'ose m'assurer que votre amour y habite véritablement, je suis sûr d'applaudir sincèrement à ces âmes choisies au milieu desquelles il règne avec empire.

Puissions-nous, tous tant que nous sommes, contribuer à prévenir la décadence (la décadence, hélas ! trop visible) de votre culte, et à lui rendre son premier lustre ; faire admirer partout, partout faire aimer la mère des vertus et des miséricordes, et

arriver sur ses traces et sous sa protection, au séjour de la vie éternelle! où nous conduisent, etc.

O Beata Maria, quis tibi valeat digne jura gratiarum rependere, quæ singulari tuo assensu mundo succurristi perditio! (S. AUG. serm. 18 De sanctis.)

SERMON XI.

Pour la fête de tous les saints.

SUR LA SAINTETÉ.

Hæc est voluntas Dei, sanctificatio vestra. (I Thess., IV.)

La volonté de Dieu est que vous soyez des saints.

Prosternés dans ces fêtes solennelles au pied des autels du Dieu vivant, que lui demandez-vous, chrétiens auditeurs? Sans doute qu'il dessille enfin vos yeux par un rayon de sa lumière, et qu'il vous fasse connaître, d'une manière claire et distincte, quelle est sa volonté, pour en faire désormais la règle de votre conduite. Ah! mes frères, bénissez le Seigneur, qui ne permet pas que vous l'ignoriez plus longtemps, cette volonté sainte, et qui, après l'avoir révélée immédiatement par lui-même à saint Paul, daigne aujourd'hui se servir de moi pour vous la faire entendre. Il veut (mondains, prêtez l'oreille!) il veut, il attend de vous, non que vous fournissiez ici-bas une brillante carrière; que vous paraissez avec éclat sur le théâtre de la vanité, que vous recueilliez les hommages ou les applaudissements de l'univers, que vous teniez un rang distingué parmi les sages du monde ou parmi ses héros, mais que, par une vie pleine d'innocence et de bonnes œuvres, vous augmentiez le nombre des prédestinés et des saints: *Hæc est voluntas Dei, sanctificatio vestra.* Et ces saints eux-mêmes, ces grands de la cour céleste dont vous briguez en ce jour la protection, et dont il vous importe d'étudier les goûts pour obtenir leurs faveurs, n'ont, sur cela ni sur tout le reste, d'autre sentiment que celui de leur maître. Ils souhaitent tous qu'à leur exemple nous fassions notre principale affaire de celle de notre sanctification, et si quelque chose pouvait troubler leur bonheur ce ne serait que la vue des dangers qui menacent le nôtre. Il me semble les voir, ces heureux immortels, tantôt respectueusement inclinés devant le trône du Tout-Puissant, solliciter en notre faveur sa miséricorde; tantôt, pour nous piquer d'une noble émulation, nous montrer de loin leurs palmes et leurs couronnes; nous tracer du geste et des yeux la route difficile qui les a conduits à un si beau terme, nous tendre la main pour nous arracher à toutes les affections basses et terrestres, et, parmi tant de marques de la plus vive inquiétude, je m'imaginerai entendre chacun d'eux s'écrier: O mes cohéritiers et mes frères, puissiez-vous retracer ma sainteté, pour mériter un jour de partager ma gloire! *Sanctificamini, et venite mecum.* (I Reg., XVI.)

Quel obstacle pourrait s'opposer dans nous à l'accomplissement des volontés du souverain et des désirs de ses favoris? Le peu d'estime que nous ferions de la sainteté, ou l'impuissance dans laquelle nous prétendrions être d'y parvenir? Mais, et ce mépris et cette défiance, Messieurs, seraient également injustes: pourquoi cela? parce que, quelque grands, quelque élevés que nous soyons, la sainteté ne doit point nous paraître un objet au-dessous de notre ambition, et que, quelque petits au contraire, quelque méprisables qu'on nous suppose, elle n'est point un bien au-dessus de notre portée. En deux mots, travaillons à devenir des saints: rien n'est plus digne de nous; et c'est peut-être la chose dont nous sommes le plus généralement capables: deux propositions qui vont faire le partage de ce discours, après que nous aurons salué Marie, reine de ce peuple fortuné, dont elle fut autrefois la protectrice et le modèle. *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La sagesse, le courage et la gloire, vous conviendrez sans peine, Messieurs, que rien n'est plus digne de fixer les vœux d'une âme noble et élevée que ce qui porte quelque un de ces brillants caractères. Or, l'objet que je propose ici à votre ambition les réunit tous, et dans le sens le plus réel, puisque, lorsqu'il est question de la sainteté, l'on peut prononcer avec assurance que la vraie sagesse en forme le projet, que le vrai courage l'exécute, que la vraie gloire le couronne.

Développons ces trois pensées.

I. Que les peuples louent la sagesse des saints, dit l'auteur du livre de l'*Ecclésiastique*, et qu'ils se lassent enfin de vanter celle des pécheurs: *Sapientiam sanctorum narrent populi.* (Eccli., XLIV.) Et quoi, en effet, de plus digne de nos éloges que la judicieuse conduite que tinrent ces hommes formés à l'école de la raison éternelle? Prenez garde, s'il vous plaît: éclairés de cette pure lumière, ils jetèrent d'abord les yeux sur ce monde dont la figure nous enchante, et ils remarquèrent que l'éclat dont il brille est un éclat trompeur; que ses honneurs sont frivoles, ses richesses périssables, ses plaisirs détrempés d'amertume; que la joie qu'il promet à ses partisans est une joie superficielle qui ne va point jusqu'à leur cœur, une joie rapide qui ne se laisse goûter qu'en fuyant, une joie perfide qui finit par les larmes; que ce peu d'hommes enfin réputés heureux ici-bas le sont bien peu, et n'ont que peu de temps à l'être. Reentrant ensuite en eux-mêmes, et considérant la dignité de leur nature, ils se demandèrent si une âme spirituelle leur avait été donnée pour s'attacher à ce qui flatte les sens, une âme immortelle pour l'occuper de ce qui meurt, une âme infinie au moins dans ses désirs, pour la concentrer dans une sphère si vile et si étroite: ils eurent bientôt conclu que, créés dans le temps, ils étaient rés

pour l'éternité; que la vie présente n'est qu'un passage, la terre un exil, le ciel la véritable patrie. Après cela il ne fut plus question pour eux de délibérer : ils se proposèrent d'arriver à ce terme comme au seul véritablement digne d'eux.

En vain l'exemple des autres hommes sembla les accuser de folie. Ce fut avec un sentiment mêlé de compassion et de dédain qu'ils les virent eux-mêmes tourner toutes leurs vues et toutes leurs pensées vers la terre ; dégrader la noblesse de leur être, et oublier la grandeur de leur destinée ; se nourrir de vaines espérances, et s'occuper de viles intrigues ; traiter sérieusement l'affaire d'un établissement peu durable, ou d'une préséance frivole ; s'agiter, se tourmenter, pour étendre les limites d'un domaine, ou pour reculer les frontières d'un empire ; bâtir l'édifice de leur fortune sur un terrain chancelant, et préparer à grands frais de pompeuses ruines ; courir en insensés après l'erreur et le mensonge, et s'applaudir de tous les pas qui les éloignent de leur fin. Ils n'eurent garde d'être tentés de les suivre dans ces routes perdues, et ils ne pensèrent qu'à assurer leur éternel bonheur.

Se trompèrent-ils ? firent-ils un mauvais choix ? Je craindrais peut-être de vous en faire juges, mes frères, dans ces moments de charme et d'illusion, d'assoupissement et d'indolence, d'amusements et de plaisirs, de prospérité et de fortune, de vertige et d'ivresse, où tout conspire à obscurcir votre raison et à vous rendre insensibles aux promesses de votre foi ; mais j'en appelle avec confiance à ces moments de grâces et de lumières où, peut-être au sortir de quelque assemblée de religion, pénétrés jusqu'au vif de ce que vous veniez d'entendre, et comme absorbés dans de sages et utiles rêveries, vous avez envisagé tout autrement que vous n'aviez fait jusque-là le néant des choses humaines et l'importance du salut ; où, d'après un illustre pénitent (5), vous vous disiez à vous-mêmes : Que fais-je, et quel est mon but ? la vie s'écoule, et l'éternité approche ; les dettes s'accumulent, et le temps des comptes presse ; la concupiscence passe, et la vérité reste. Hélas ! tant d'autres prennent leur essor vers le ciel, et moi je m'attache à la terre, et me plonge de plus en plus dans la corruption des sens : *Quid facimus ? alii rapiunt cælum, et nos in carne et sanguine volutamur*. J'en appelle à ces moments de trouble salutaire et de remords, où, venant de satisfaire une passion criminelle, vous avez entendu au milieu de vous-mêmes une voix impérieuse qui vous a forcés de convenir de votre injustice, une voix menaçante qui vous en a fait redouter le châtement ; où, levant timidement vos yeux vers le ciel, vous sentiez que celui qui y règne était irrité contre vous, et croyiez voir dans toutes les créatures qui vous environnaient des ministres de sa vengeance. J'en appelle à ces moments de dégoût et de satiété, où,

après avoir essayé de toutes les fausses douceurs que le monde vante comme les sources du bonheur, ennuyés de l'uniformité des plaisirs, fatigués de leurs excès, étonnés du vide immense qu'ils avaient laissé dans votre cœur, et de l'inquiétude qu'ils n'en avaient pas bannie, vous avez reconnu qu'il lui fallait des biens d'un ordre surnaturel et divin pour fixer ses agitations et combler ses desirs. J'en appelle à ces moments d'épreuve et de disgrâce, où, mal récompensés par vos maîtres, oubliés de vos protecteurs, trahis lâchement ou faiblement servis par ceux que vous regardiez comme vos amis, vous avez déclamé avec tant de force contre l'injustice des hommes, et publié hautement que Dieu seul méritait qu'on s'attachât à lui, puisque lui seul n'abandonnait jamais ses amis et ses serviteurs. J'en appelle à ces moments d'équité naturelle et de bonne foi, où, voyant briller sur le visage d'un homme de bien la vertu avec tous ses charmes, respirant auprès de lui je ne sais quel air d'innocence et de paix qui vous était inconnu, remarquant dans tous ses discours le ton de la piété de la charité, de la candeur ; lisant dans ses regards, fréquemment tournés vers le ciel, la grandeur de ses espérances, vous avez secrètement envié son sort, et avez été tentés de lui dire comme Saül à David : *Justitior es quam ego* (I Reg., XXIV) ; vous êtes plus juste que moi, et sans doute aussi plus heureux et plus sage. J'en appelle enfin, et comme en dernière instance, à ce moment qui finira pour vous tous les autres, à ce moment vainqueur des prestiges, qui mettra sous vos yeux tous les objets à leur place et vous les montrera revêtus de leurs propres couleurs ; en un mot, au moment de votre mort, où, près de commencer des destinées éternelles, et n'apercevant derrière vous que des jours perdus dans la vanité ou tissés par le crime, vous regretterez amèrement de n'avoir pas, à l'exemple des saints, choisi le royaume céleste pour le terme de votre ambition, et marché comme eux dans l'unique et véritable route qui pouvait les y faire parvenir.

Car remarquez, Messieurs, que plus d'un chemin très-propre à les en écarter s'offrit à eux comme propre à les y conduire : la voix de ces mondains qui, tout livrés qu'ils sont aux soins de la terre, ne désespèrent pas d'occuper un jour une place dans le ciel, croient que de légers efforts et de courts instants suffiront pour la mériter, et que, placée justement au bout de leur coupable carrière, une grâce victorieuse viendra sanctifier leur mort et expier les crimes de leur vie ; et la voix de ces demi-chrétiens qui, gardant une espèce de milieu entre le monde et l'Évangile, aiment à se figurer que de quelques bonnes œuvres et de mille faiblesses résultera une sorte d'équilibre, qui sera décidé en leur faveur par la miséricorde. Vains artifices ! un rayon émané d'en haut leur fit sentir tout d'un coup

(5) Saint Augustin.

le prodigieux aveuglement des uns et l'extrême imprudence des autres.

Non, ils ne purent se persuader que la vue intime de l'essence divine, des délices infinies, des délices éternelles, pussent être la récompense de quelques regrets forcés, de quelques froids désaveux, de quelques désirs stériles, et que la plus criminelle présomption fût un bon titre pour obtenir le plus grand des miracles. Ils ne trouvèrent guère moins absurde de penser qu'il fût possible de servir deux maîtres, ou qu'un Dieu si digne d'être honoré sans rival pût agréer des cœurs flottants et partagés. Dès ce moment ils n'aperçurent de route véritablement sûre pour arriver au ciel que celle que leur ouvrait l'Evangile, c'est-à-dire l'observation fidèle de tous les préceptes et de ceux d'entre les conseils qui pouvaient leur en faciliter la pratique; en un mot, le chemin de la sainteté. Ils y entrèrent, résolus d'en dévorer tous les ennuis, d'en franchir toutes les épines et d'y marcher constamment jusqu'au dernier moment de leur vie.

Qu'appelle-t-on, Messieurs, véritable sagesse, sinon l'art d'assortir ainsi les moyens les plus justes à la fin la plus sublime? et ne fut-ce point une sagesse de ce caractère qui parut avoir concerté le projet de leur sainteté? Mais c'était au vrai courage que l'exécution en était réservée.

II. Et quelle haute estime ne doit pas inspirer pour la sainteté ce second trait qui la caractérise, surtout à des hommes, tels que le sont communément ceux de notre nation, qui ne voient rien de si déshonorant que le soupçon d'un cœur bas et pusillanime, rien de si grand que ce qui tient par quelque endroit à l'idée de la valeur; qui la placent, cette vertu, au-dessus de toutes les dignités et qui mépriseraient le sceptre de la plus vaste monarchie de l'univers, s'ils le voyaient dans la main d'un lâche? Quoi! les saints posséderaient toute la réalité de ce mérite, dont l'ombre seule a quelque chose de si brillant et de si flatteur? Oui, Messieurs, puisqu'il est vrai de dire qu'ils font des efforts plus généreux et qu'ils remportent des victoires plus difficiles que tout ce que, dans ce genre, offre le théâtre de la gloire guerrière. Et vous ne le sentez que trop, âmes chrétiennes, dans ces combats intérieurs où il vous faut sacrifier à la loi de Dieu les plus chers intérêts de votre cœur, de justes ressentiments, par exemple, ou des inclinations trop tendres. Que dis-je? vous le sentez: vous savez bien nous le dire quelquefois, sans craindre d'étonner ceux qui ont étudié la trempe du cœur humain, et démêlé ses plus secrets ressorts, qu'il vous en coûterait incomparablement moins d'exposer votre vie dans de sanglants combats que de prendre sur vos penchants un si cruel empire.

En effet, dans les champs fameux de la mort ou de la victoire, affermis par l'exemple d'une foule de guerriers, enflammés par l'espoir des récompenses, retenus par

la crainte du déshonneur, quelquefois transportés par la colère et par la vengeance, où vous ne seriez pas assez à vous-mêmes pour apercevoir le danger; où, en le bravant avec audace, vous seriez soutenus par quelque passion; et quel n'est point le pouvoir d'une passion pour soutenir un cœur, quand elle lui communique ses propres chaleurs? au lieu que dans ces luttes secrètes du devoir avec l'amour-propre, bien loin que la passion vienne à votre secours, c'est elle, c'est-à-dire vous-mêmes, qu'il faut immoler. Quelle différence entre ces deux espèces de combats! et qui peut douter que celui-ci ne soit bien plus laborieux que l'autre?

Et de là, Messieurs, le sentiment universel de tous les philosophes, confirmé par l'oracle même du Saint-Esprit, que l'homme patient est supérieur à l'intrepide guerrier, et celui qui triomphe de son cœur, au conquérant qui soumet les villes : *Melior est vir patiens viro forti, et qui dominatur animo suo expugnator urbium.* (Prov., XVI.) Maxime, je le répète, également conforme à la foi et à la raison; quel enchantement nous en dérobe la vérité? et, si nous en étions pénétrés autant qu'il semble que nous devrions l'être, quelle idée exciteraient dans nous les termes pompeux de constance et de fermeté, d'âmes fortes et courageuses? et au moment qu'on les prononce en notre présence, où se porterait naturellement notre esprit? Sera-t-ce à la tête de ces légions fumantes de carnage, au milieu des nobles hasards, parmi le sang et les funérailles? Non, mes frères; ce serait dans ces pieux asiles consacrés à la pénitence, dans ces sociétés de chrétiens assez généreux pour aspirer à la perfection du christianisme; qui sont occupés sans cesse à réprimer leurs désirs, à faire une sainte violence à leurs inclinations; qui savent mettre un frein à leur colère, poser une garde de circonspection sur leurs lèvres, refuser à leurs sens toutes les satisfactions défendues, et même la plupart des satisfactions permises. Qu'on ne me parle plus, dirions-nous, des Alexandre et des César, maîtres impérieux des hommes, et vils esclaves de tout ce qui dégrade l'humanité: ici sont les vrais héros; c'est ici qu'on fait la guerre à des ennemis plus dangereux que ceux de l'Etat; qu'on pare des coups plus redoutables que le fer et le feu; qu'on ose braver le monde avec tous ses charmes et avec toutes ses terreurs, mépriser ses jugements comme ses plaisirs; qu'on tient enfin enchaînés sous ses pieds tous les vices : *Melior, melior est vir patiens viro forti, et qui dominatur animo suo expugnator urbium.*

III. Doit-il être surprenant qu'une magnanimité si réelle ait la solide gloire pour récompense? Je dis la solide gloire, la gloire véritable; car oseriez-vous, mondains, comparer le prix stérile de vos profanes travaux avec la brillante destinée que Dieu réserve à ses fidèles serviteurs? Déployons-la ici tout entière, à leur consolation et à

vosre honte, hommes séduits, cette gloire frivole à laquelle vous aspirez avec tant d'ardeur. Me trompé-je? une vaste renommée, de pompeux éloges, l'admiration des peuples, les respects du vulgaire, des sceptres et des couronnes, des trophées et des triomphes, voilà, réuni dans un seul point de vue tout ce que la gloire humaine a de plus éblouissant. Mais que deux simples réflexions l'ont bientôt dépouillée de tous ses charmes! quelle est là durée de cette gloire si vantée? quel en sera le terme? combien de temps en jouirez-vous? tout au plus dans le court espace d'une vie fugitive. Où aboutira-t-elle enfin? Au tombeau.

Oui, tombeau redoutable, tu seras l'écueil infailible où viendra se briser l'orgueil satisfait de ce mondain presque adoré. Le moment approche, il est déjà presque arrivé, où, s'efforçant en vain de fixer auprès de lui les avantages flatteurs qui l'environnent, ils lui échapperont sans retour, et où, non moins infidèle que tous les autres biens de la vie, cette gloire, si précieuse à ses yeux, le laissera se précipiter seul dans la région des morts : *Quoniam, cum interierit, non sumet omnia, neque descendet cum eo gloria ejus. (Psal. XLVIII.)*

Mais, direz-vous peut-être, sa mémoire, recommandable par mille actions éclatantes, sera du moins consacrée par des monuments publics. Tous les arts à l'envi, ministres de notre reconnaissance et tributaires de son mérite, travailleront pour sa gloire. Les plus habiles mains offriront aux regards et à la vénération de nos derniers neveux, les traits de son visage; et si le temps, destructeur impitoyable, consume le marbre et l'airain auxquels ils auront été confiés, l'histoire, plus durable et que l'un et que l'autre, le fera survivre, dans la meilleure partie de lui-même, à ses funérailles; c'est-à-dire, mes frères, que, tandis qu'il sera étendu lui-même dans la poussière et parmi les vers, son nom volera dans la bouche des hommes; qu'il sera loué où il n'est pas, mais que, s'il n'a été qu'un héros, qu'un grand homme selon le monde, il sera tourmenté où il est. Eh! que lui serviront des éloges qui ne parviendront point à ses oreilles, des honneurs qui ne frapperont jamais ses yeux? Non, non, la mort a réellement fini pour lui tout ce qui mérite d'être appelé gloire; il n'en descendra rien avec lui dans les ombres du sépulchre : *Non descendet cum eo gloria ejus*; ou, si vous voulez (en conservant le même sens sous des expressions en apparence contraires), elle y demeurera tristement ensevelie avec lui, mais sans espérance d'y revivre un jour comme lui : *Descendet cum eo gloria ejus*.

Ce n'est pas ainsi que périt la gloire de vos favoris, ô mon Dieu! elle renaît en quelque sorte de leurs cendres; elle semble prendre une nouvelle vie dans leur tombeau, et presque toujours au moment où le bras de la mort vient de les y renverser eux-

mêmes. Oui, c'est alors que leur vertu, peu auparavant offensée par les nuages qu'un monde injuste et jaloux avait rassemblés autour d'elle, perce ce voile ténébreux, et n'en brille qu'avec plus d'éclat. C'est alors que leur grand rémunérateur illustre leur mémoire par des prodiges, et fait couler la santé et la vie de l'urne même qui renferme leurs dépouilles froides et insensibles; que bientôt leurs restes sacrés sont arrachés à la terre, pour aller prendre une place sur les autels; que le triste jour où ils rendirent leurs derniers soupirs devient un jour de commune allégresse; que souvent les rois et les peuples élèvent des temples à l'Eternel sous leur invocation, et que quelquefois des provinces et des nations entières, par un engagement solennel, les réclament comme leurs pères et leur protecteurs.

Je sais, à la vérité, que cette espèce d'apothéose, si je puis parler ainsi, n'est pas indifféremment le partage de tous les saints; qu'il est même un prodigieux nombre de ces heureux habitants du ciel qui n'ont laissé aucune trace de leur existence sur la terre. Peu connu pendant leur vie, absolument ignorés après leur mort, leurs noms n'occupent point de place dans la mémoire des hommes. Mais un jour viendra (et c'est le dernier des jours), un jour viendra que cette terre, théâtre obscur de leurs combats, retentira du bruit de leurs victoires; que des nations innombrables, rassemblées du septentrion et du midi, des rives du couchant et de l'aurore, fixeront sur leurs personnes des regards respectueux, préconiseront leurs vertus, applaudiront à leur récompense : jour de triomphe pour ces glorieux prédestinés, et d'opprobre pour vous, monarques ambitieux, conquérants insensés, qui aviez établi vos grandeurs sur un fondement de sable, et resserré vos espérances dans les limites du temps et de la mortalité. Quelle sera votre honte en ce grand jour, quand, confondus sur les bords de l'abîme avec la plus vile populace de l'univers, avec le rebut de tous les siècles, vous verrez vos trophées et vos inscriptions funèbres, vos statues et vos mausolées, devenus la proie des flammes; quand ce feu dévorant ravagera sous vos yeux le pompeux théâtre où votre orgueil s'était si souvent donné en spectacle? Combien de fois, vous appliquant à vous-mêmes la peinture humiliante que vous aviez tracée des justes, ne direz-vous pas dans votre désespoir : C'est donc ainsi que, par le chemin de la folie, nous sommes arrivés au déshonneur, et qu'en nous écartant de la vérité, nous avons manqué la gloire? *Vitam insaniam, et finem sine honore. (Sap., V.)*

Quelles seront au contraire vos délicieuses réflexions, âmes saintes, troupes bienheureuses, lorsque, réunies à vos corps, sortis brillants de leurs humbles tombeaux, vous vous élèverez légèrement au-dessus des nues vers la céleste patrie, et que, foulant les astres à vos pieds, vous verrez investies de l'éternelle et pure lumière qui jaillit du sein de la Divinité? Dans quels

transports de reconnaissance ne vous écrierez-vous pas : Eh ! Seigneur, qu'est-ce donc que l'homme, pour que vous répandiez si libéralement sur lui vos faveurs ? et n'eût-il point été trop payé de ses faibles services par l'honneur de les rendre à un si grand maître ? *Quid est homo, quia magnificas eum.* (Job, VII.)

Qu'en pensez-vous, chrétiens ? n'ai-je pas été autorisé à vous proposer l'affaire de votre sanctification, dans son projet, dans son exécution et dans son issue, comme ce qu'il y a au monde de plus digne de vous ? Montrons maintenant qu'il n'est rien dont nous soyons plus généralement capables : c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Vous le savez, mes frères, il est mille entreprises dans la vie, dont la prudence nous défend d'espérer aucun heureux succès, parce que, pour les faire réussir, il faut ou de grands talents, ou de puissants efforts, ou du moins un état, une fortune relevée ; et que ce serait faire trop d'honneur à notre génie, à nos forces, à notre condition, que de nous accorder sur aucun de ces points, même la médiocrité. C'est, par exemple, une science épineuse à acquérir, et la pénétration nous manque ; un travail rude à soutenir, et notre extrême faiblesse s'y refuse absolument ; une place honorable à obtenir, et la bassesse du rang que nous tenons dans la société nous en interdit l'entrée.

Consolez-vous, hommes simples, faibles et vils même par état et par condition : je viens aujourd'hui vous annoncer, de la part de Dieu, une vérité bien capable de ranimer vos espérances ; et c'est qu'en dépit de tout ce que le monde peut penser de vous, avec ces lumières si bornées, vous pouvez découvrir les voies sublimes de la sainteté ; qu'avec ces forces presque épuisées, vous pouvez marcher dans le chemin difficile de la sainteté ; que, dans cet état si obscur et si humble, vous pouvez arriver au terme glorieux de la sainteté. Reprenons.

I. Nul obstacle dans l'extrême médiocrité de vos lumières pour découvrir les voies de la sainteté, et de la sainteté la plus sublime. Hé quoi ! chrétiens auditeurs, vous seriez-vous donc persuadés, comme semblaient l'avoir conçu les fidèles de Corinthe, que le royaume de Dieu dépendît plus des paroles que des œuvres (I Cor., IV) ; que la sainteté consistât dans de profondes recherches, dans de subtiles réflexions, dans des spéculations relevées, ou du moins dans quelqu'une de ces vastes entreprises pour la gloire de Dieu, dont l'exécution demande quelquefois d'aussi rares talents que ceux qu'emploie avec le plus d'éclat et de succès l'ambition mondaine ? Non, mes frères, on vous l'a dit mille fois ; la sainteté ne consiste, pour tout dire que nous sommes, qu'à remplir avec exactitude et avec ferveur les devoirs de notre état, selon le triple rapport dans lequel cet état nous constitue, soit avec Dieu, soit avec le prochain, soit avec nous-mêmes.

Or, pour connaître ces sacrés devoirs, qui ne voit qu'il ne faut ni génie fort pénétrant, ni lumières fort étendues ? que la voix de la conscience, presque toujours intelligible à quiconque l'écoute dans le silence des passions, intime communément à chacun de nous la loi d'une manière peu équivoque ; que cette loi elle-même n'est ni obscure ni inaccessible ; que le législateur ne l'a point déposée dans un volume énigmatique ou rare, pour que nous soyons en droit de dire : Quelle main lèvera le sceau qui couvre à nos yeux tant de mystères : qui traversera les mers pour nous apporter ce recueil précieux des ordonnances divines ?

Il est entre vos mains, mes frères, ce code si simple tout à la fois et si lumineux, ce livre dépositaire de la loi la plus sublime et la plus raisonnable. Ouvrez-le vous-mêmes, cet Evangile divin ; lisez-y ces préceptes à la portée de tous, parce qu'ils ont été faits pour tous ; étudiez-y ces maximes et plus pures et plus sensées que toutes celles de la philosophie humaine ; et s'il vous reste quelques doutes sur le sens précis de quelques-unes d'entre elles, cherchez-en le commentaire, non dans le procédé des mondains, mais dans la conduite de ce petit nombre de chrétiens fervents, dont la vie est une règle sensible, et peut passer pour le plus pur christianisme réduit en pratique. Joignez-y, si vous le voulez, des explications autorisées par l'estime des fidèles et par le jugement de l'Eglise ; ou, si vous n'en avez ni le loisir ni la facilité, ne rougissez pas de vous adresser de vive voix à ceux que le ciel a placés sur la chaire de Moïse pour instruire les peuples. Non, Seigneur, vous n'avez pas tellement abandonné notre siècle à son sens réprouvé, que vous n'ayez suscité, même dans ces temps corrompus, de sages pasteurs, qui savent conduire leurs brebis dans de sains pâturages ; de fidèles économes, sur les lèvres de qui réside la science, à qui a été donnée l'intelligence des sacrés oracles, et qui sont toujours disposés à communiquer aux simples et aux ignorants les trésors de leur sagesse. Ils vous apprendront, ces ministres zélés, ce dont vos méditations sur le texte de la loi n'auraient pu vous instruire ; ils vous l'apprendront dans un langage clair et facile, il vous l'inculqueront quelquefois avec force et autorité, ils vous l'insinueront plus souvent encore avec onction et avec douceur ; et vous sortirez d'auprès d'eux incomparablement plus habiles dans la science des saints, malgré toute votre simplicité que n'ont coutume de l'être d'orgueilleux savants, dans qui les passions du cœur s'obscurcissent que trop souvent les lumières de l'esprit.

Eh ! que seraient devenues les promesses de l'Evangile, mes frères, si ces savants profanes, si ces gages du siècle avaient plus d'avantages que vous pour découvrir les routes qui mènent à la sainteté ? que devrait-on penser de cette prédilection pour vous, et de cette espèce d'indifférence pour eux, qui l'une et l'autre y sont si expressément

marquées? Non, non, et nous pouvons encore le dire d'après Jésus-Christ notre maître : Soyez béni, ô mon Dieu! d'avoir dérobé la connaissance de ces mystères aux prudents et aux sages du monde, et de les avoir révélés aux petits et aux simples! *Confiteor tibi, pater, quia abscondisti hæc a sapientibus et prudentibus, et revelasti ea parvulis.* (Matth., XI.) Hélas! vous leur avez laissé en partage, à ces esprits prétendus éclairés, les arts brillants et les sciences curieuses, les délicatesses du style et du langage, les lumières fausses ou incertaines, dangereuses ou stériles, tout au plus le talent de connaître les hommes, de manier les ressorts de la politique, de gouverner les peuples : *Confiteor tibi, pater . . .* Soyez béni, encore une fois, de ne nous avoir donné aucune de ces connaissances, ou peu utiles ou peu nécessaires, et de nous avoir mis autant, ou plus qu'eux, à portée de connaître vos volontés saintes! *Et revelasti ea parvulis.*

II. Mais il ne suffit pas, direz-vous, de les connaître ces volontés divines; il faut encore y être docile, sous peine d'encourir la malédiction prononcée contre le serviteur négligent et instruit. Or, pour exécuter ce qu'elles prescrivent, il faut des forces, sans doute, et des forces proportionnées à la difficulté des ordres qu'on a reçus de son maître; et c'est précisément ce dont vous plaignez de manquer, victimes malheureuses de plus d'une sorte de faiblesse; faiblesse du cœur, faiblesse du corps; et d'abord faiblesse de votre cœur naturellement peu ferme, ou amoilli par de longues et funestes habitudes, qui lui ont fait perdre depuis longtemps l'empire qu'il devait avoir sur lui-même. Comment, avec un naturel si indolent, entrer dans les routes difficiles de la sainteté.

Comment y entrer? mes frères? Et moi je dis que vous pouvez y marcher, y marcher à grands pas, y courir, y voler même avec une merveilleuse légèreté, si, comme vous en avertit Isaïe, vous espérez en Dieu; si vous implorez le secours de celui qui donne de la vigueur aux âmes fatiguées, et multiplie le courage et la force de ceux à qui reste à peine l'existence : *Qui dat lassæ virtutem, et iis qui non sunt fortitudinem et robur multiplicat.* (Isa., XL.) Oui, continue le Prophète : ceux qui s'adressent au Seigneur comme à leur unique espérance, *qui sperant in Domino*, feront, contre les forces mêmes du Tout-Puissant, un heureux échange de leur faiblesse : *mutabunt fortitudinem*; ils prendront des ailes, ainsi que le plus rapide des habitants des airs : *assument pennas, sicut aquila*; et on les verra dans le chemin de la vertu marcher sans faire de chute, courir sans éprouver de lassitude : *Ambulabunt et non deficiunt, current et non laborabunt.*

Et s'il vous fallait des exemples, mes frères, pour rassurer votre foi, et pour enhardir votre timidité; parmi une multitude de pécheurs, trophées mémorables de la grâce et de la prière animée par la confiance, que l'histoire de l'Eglise offre de toute part

à nos yeux, quel cœur fut jamais plus abattu sous le poids de sa faiblesse que celui d'un Augustin, jouet éternel de ses passions et dupe de ses bons désirs; qui voit le précipice, et qui s'y plonge; qui rougit de ses fers, et qui les aime; qui gémit de ses maux, et qui craint sa guérison? Qui jamais dut plus désespérer de trouver de la fermeté dans un cœur si faible, et qui s'affaiblit tous les jours? Aussi n'est-ce point là qu'il compte la puiser; c'est du ciel qu'il la fera descendre; ses cris y pénétreront, ses soupirs s'y feront entendre : *Usquequo, Domine, usquequo?* (S. AUGUST., *Lib. Confess.*) Et pour prix de sa prière humble et fervente, la force de Dieu même viendra bannir de son cœur l'humaine faiblesse, et dans le centre des plus honteuses fragilités établir sa demeure et son empire : *Qui sperant in Domino, mutabunt fortitudinem.*

Or, je vous le demande maintenant, mes frères, qui pourrait vous rendre ce même moyen impossible, ou empêcher, si nous l'employons, qu'il ne fût également efficace? Dieu ne s'est-il pas engagé de la manière la plus formelle à soutenir ceux qui s'appuient sur lui, et à exaucer ceux qui l'invoquent? Et n'est-ce point là (dans la prière accompagnée de foi et d'humilité) qu'il faut enfin chercher la solution de tous les nœuds, et la clef du grand mystère de la prédestination même? Oui, chrétiens; et, instruit par son expérience autant que par ses réflexions, le grand Augustin, dont je viens de toucher les combats et les victoires, ne crut pas devoir donner d'autre base à sa sublime théologie sur cette matière que cet axiome si vrai dans tous les temps, et, depuis lui, si fameux : faire ce que nous pouvons, et demander ce que nous ne pouvons pas : *Facere quod possis, et petere quod non possis.*

Mais, indépendamment de la ressource infaillible que nous offre la prière, est-il bien certain qu'avec ce que Dieu nous donne de secours actuels nous puissions si peu de chose? *Surge, qui dormis (Eph., V)*: sortez de l'enchantement, mes chers auditeurs; déployez ces bras qu'enchaîne une honteuse mollesse; levez-vous, essayez vos forces; seconde l'impulsion présente de la grâce; quelque action de vertu, quelque victoire sur vous-mêmes : osez enfin faire un premier pas dans le chemin de la sainteté; le second, et je ne crains pas de vous en assurer, d'après la commune expérience, vous coûtera beaucoup moins; peut-être que le troisième vous deviendra facile, et que les secours célestes, se multipliant à proportion de votre fidélité à en bien user, aplaniront entièrement pour vous cette route semée de rochers et d'épines dont l'aspect vous effraye. Oui, mes frères, dans la grande entreprise de notre sanctification, comme dans toutes les autres affaires de la vie, tout dépend souvent du courage avec lequel on ose la commencer. Cette détermination généreuse, ce vif élan de notre âme, si je puis parler ainsi, l'élève tout d'un coup au-dessus d'elle-même. On se sent placé dès ce mo-

ment, dans une sphère nouvelle, d'où les objets à nos yeux changent de position et de figure : on trouve dans soi-même un principe inconnu de vigueur et de fermeté, qui semblait n'attendre qu'un effort de notre part pour se développer; et l'on reconnaît enfin que cette puissance prétendue dont s'appuyait notre paresse, n'était qu'un artifice du tentateur, ou une illusion de l'amour-propre : *Surge, qui dormis, et illuminabit te Christus.* (Ephes., V.)

Vous sentez sans doute, Messieurs, la solidité de ces réponses faites aux prétextes pris de la faiblesse de votre cœur; mais qu'opposer aux raisons tirées des infirmités corporelles que plusieurs d'entre vous font valoir éloquentement comme un obstacle presque invincible à leurs progrès dans la sainteté? La réponse est facile, mes frères; et c'est que, bien loin qu'elles en soient un obstacle insurmontable, elles n'en sont pas même un, puisque après tout, parfaitement indépendante des forces du corps, la sainteté n'est l'ouvrage que du cœur, et y réside tout entière.

Eh bien, mes frères, en conséquence de cet état d'infirmité habituelle où vous prétendez être, je le conçois, vous ne pourrez parcourir l'univers pour y conquérir des âmes à Jésus-Christ, ni embrasser les plus austères pratiques de la mortification chrétienne; vous livrer à tous les mouvements de votre zèle, ou suivre dans toute son étendue votre attrait pour la pénitence. Vous ne pourrez pas même exercer certaines œuvres de miséricorde, et, comme Job, devenir l'œil de l'aveugle et le pied de ceux qui chancelent, puisque vous pouvez à peine vous conduire et vous soutenir vous-mêmes. Mais, condamnés à ne faire que de petites choses pour la gloire de Dieu, vous pourrez désirer d'en faire de grandes, gémir de vous voir hors d'état d'en faire, aider de vos prières et de vos conseils ceux qui tous les jours en font; vous pourrez relever, par la sublimité de vos motifs, le peu que vous faites, vous humilier d'être un membre inutile à la société, et un fardeau pesant sur la terre. Vous pourrez enfin prier beaucoup, souffrir beaucoup, aimer beaucoup..... et dans ce dernier mot, j'ai tout dit.

Voilà la route de sainteté que la Providence a ouverte devant vous; voilà celle dans laquelle vous devez et vous pouvez marcher; en vous applaudissant même quelquefois de cette faiblesse-là même, très-propre à écarter l'orgueil qui ferait peut-être broncher vos pas, et qui en a renversé tant d'autres bien plus affermis que vous. Or, si vous avez le bonheur de fournir jusqu'au bout cette obscure et pénible carrière, je ne crains pas d'ajouter que, quelle que soit peut-être la bassesse de votre condition et de votre fortune, vous n'en arriverez pas moins au terme, et au plus glorieux terme de la sainteté.

III. Car n'allez pas croire, mes frères,

que la compagnie des saints, et des saints les plus élevés dans la gloire, ressemble en rien à ces sociétés mondaines ou politiques, qui font l'objet des désirs des âmes ambitieuses; qu'on ne puisse y être admis qu'à la faveur d'un grand nom, et après avoir administré des preuves incontestables d'une noblesse aussi ancienne que pure; ou du moins sans en avoir forcé l'entrée par les profusions d'un métal brillant, qui supplée ordinairement à toutes les prérogatives de la naissance, et souvent l'emporte sur elles. Non, chrétien, des vertus, et des vertus pures et constantes, voilà le seul prix de la gloire céleste, le seul titre qu'on puisse faire valoir avec succès auprès de celui qui distribue les rangs dans la cité sainte; et amplement pourvus de ce mérite unique et privilégié, le pauvre et l'homme obscur y prennent hardiment le pas sur le noble et le riche qui le possèdent dans un degré moins éminent. Là, les serviteurs reçoivent souvent un accueil plus distingué que leurs maîtres. Les Isidores, humbles laboureurs, et les Genevièves, simples bergères, y jouissent de la préséance sur plusieurs têtes autrefois ceintes du diadème, y remplissent un trône plus éclatant, y font briller sur leur front une plus riche couronne. Que dis-je? non-seulement ceux qui jouèrent ici-bas les derniers rôles y voient communément placés bien loin au-dessous d'eux ceux qui, sur la terre, occupèrent les premiers rangs : trop souvent ils les cherchent des yeux dans la vaste étendue du ciel; ils les cherchent en vain..... un chaos immense les en sépare. Ce n'est point dans ces plaines heureuses que fut assigné leur partage; ils sont allés prendre possession d'un héritage affreux, dû à l'abus qu'ils firent autrefois de leur puissance et de leur grandeur, et où conduisent rarement l'humiliation et l'indigence.

Prenez donc courage, hommes petits aux yeux du monde, et osez élever vos espérances jusqu'à la sainteté. Déposez vos orgueilleuses préventions, hommes grands selon le monde, et ne dédaignez pas de tourner vos vœux vers la sainteté. Que ceux-ci ne soient pas assez vains pour la croire au-dessous de leur ambition; que ceux-là ne soient pas assez pusillanimes pour la regarder comme au-dessus de leur portée. Tendons-y tous avec estime et avec confiance.

Ce sera l'unique but que je vous montrerai dans toute cette longue carrière, où nous faisons aujourd'hui le premier pas (6). Puissiez-vous n'en point envisager d'autre; laisser tomber les paroles et vous attacher aux choses; chercher les fruits, négliger les fleurs; oublier l'orateur autant qu'il le mérite, et profiter de ses discours autant qu'il le souhaite! Ce sera le moyen de nous réunir tous un jour dans la demeure des saints, dans l'éternité bienheureuse, où nous con-

(6) Premier sermon des *Dominicales*.

duisent le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON XII.

SUR LA CONCEPTION IMMACULÉE DE LA SAINTE VIERGE.

Ave, gratia plena. (Luc., I.)

Je vous salue, ô vous qui êtes pleine de grâce.

N'attendons pas, chrétiens, pour honorer Marie d'un si beau titre, qu'un des principaux ministres de la cour céleste vienne l'investir de toutes les grandeurs de la maternité divine. Ne différons pas même jusqu'à ce jour où les enfants des fidèles, ouvrant les yeux à la lumière, sont, en vertu de la foi de leurs pères, ou par quelque mystérieuse cérémonie, rendus à leur première innocence. Que dis-je ? saisissons hardiment le premier moment de son être pour lui adresser cet éloge, puisqu'elle le mérite en effet dès le premier moment de son être ; que la nature n'osa prévenir la grâce dans elle, et que la grâce à son tour ne voulut pas être devancée par la nature ; que toutes les deux, en sa faveur, marchèrent d'un pas égal pour lui faire commencer en même temps la carrière de la vie et de la sainteté, et la rendre un objet cher au cœur de Dieu, aussitôt qu'il fut vrai de dire qu'elle était l'ouvrage de ses mains.

Privilage incontestable, que l'Eglise nous défend de disputer à Marie, et qu'elle nous autorise d'une manière très-forte et très-pressante à honorer dans elle ; privilège glorieux, qui signale le premier instant de sa vie, et en illustrera tout le cours ; privilège unique, qu'elle possède par un titre singulier, et que nul favori de Dieu ne partage avec elle.

Ajouterai-je privilège nécessaire pour perfectionner tout ce qu'on lui donne à ce premier moment de son existence, c'est-à-dire les qualités naturelles dont Dieu l'avait magnifiquement ornée, et suffisant pour la dédommager de tout ce qu'on lui refuse, c'est-à-dire des prospérités temporelles que Dieu ne jugea pas à propos de faire entrer dans son partage ? Oui, mes frères ; et c'est même par ce côté instructif et presque tout moral, que je veux vous faire envisager notre mystère. En deux mots, au moment de sa conception, Marie, sans la grâce, n'eût été que très-imparfaitement favorisée, même avec tous les dons de la nature : Marie, avec la grâce, a été avantageusement partagée, même sans aucun des présents de la fortune. Nous ne devons donc pas nous contenter de ceux-là, et nous pouvons nous passer de ceux-ci : c'est tout mon dessein. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Soit que l'on considère les desseins éternels de Dieu sur Marie, soit qu'on rassemble les divers traits des saintes Ecritures qui concernent cette vierge incomparable, soit qu'on s'en reporte aux monuments les plus sûrs d'une tradition également ancienne et

uniforme, on ne peut douter que cette fille chérie de son Créateur n'ait reçu de lui, au premier moment de sa conception, les dons de la nature les plus précieux, ou du moins le germe et les premiers traits de ces perfectiones naturelles, qui se développeront dans la suite avec éclat, et dont aucun ne trompera les plus favorables espérances. Oui, à envisager les choses dans ce point de vue, on peut dire que Dieu n'eut jamais tant sujet de s'applaudir de son ouvrage, ou plutôt que ce fut dans celui-ci qu'il dut reconnaître son chef-d'œuvre.

Que ce corps est accompli ! que l'âme qui va l'habiter est belle ! que de solidité, que d'élévation dans cet esprit ! que de tendresse, que d'étendue dans ce cœur ! Ciel ! que les passions qu'on lui donne sont nobles ! quelle droiture dans les sentiments qu'on lui inspire ! où trouver des inclinations plus raisonnables et plus dociles aux mouvements de la grâce, un naturel plus souple et plus susceptible des impressions du Saint-Esprit ? Quel plus riche fond enfin s'offrit jamais à Dieu pour y tracer son image ?

Assemblage merveilleux des qualités les plus estimables et les plus rares, fleur et choix de tout ce qu'il y a de plus excellent dans les œuvres du Tout-Puissant, considéré comme auteur de la nature : n'en est-ce donc point assez pour signaler envers Marie la libéralité de son Dieu ? n'est-elle point encore assez parfaite à ses yeux ? et pourquoi établir en sa faveur un nouvel ordre de décrets, renverser des lois aussi anciennes que le monde, et, pour augmenter ses richesses d'un seul trésor qui lui manque, multiplier, entasser, prodiguer les miracles ?

Ah ! chrétiens, que la foi que nous professons donne une admirable idée de la sainteté de Dieu, et que c'est bien en ce mystère qu'elle la met dans le plus beau jour ? Car que nous apprend-elle, cette foi sublime ? Le pourrez-vous croire, sages du monde ? Elle nous apprend que, malgré tant de perfection dans l'ordre naturel, Marie, sans la grâce sanctifiante, non-seulement n'aurait eu aucun droit à l'amour, à l'estime, aux récompenses de son Dieu, mais qu'elle aurait été tout à la fois l'objet de sa haine, de ses mépris et de ses vengeances.

Et voilà bien de quoi confondre votre orgueil, mondains si contents de la part qui vous est échue dans la distribution des dons de la nature, si fiers des belles qualités que vous ne devez qu'à elle, si curieux de les faire briller, si accoutumés à vous en prévaloir, si appliqués à les cultiver, à les embellir, à les augmenter ; voilà, dis-je une ample matière d'humiliantes réflexions pour vous, au cas que tout ce mérite ne soit pas relevé dans vous par la grâce de l'adoption, comme il n'arrive que trop souvent, si l'on en juge par le peu d'estime que vous semblez en faire, et par l'imprudence avec laquelle vous l'exposez tous les jours. Car enfin, si elle n'habite pas dans votre cœur, cette grâce précieuse, pour y donner la beauté, le prix

et la vie aux avantages naturels que vous vous flattez de posséder, que devez-vous conclure à la vue du déplorable sort qui menaçait Marie? Triste conclusion! la voici : c'est qu'à plus forte raison, non-seulement vous n'avez rien vous-mêmes qui puisse vous mériter l'amitié, l'estime, les récompenses de votre Dieu, mais encore rien qui puisse vous soustraire à sa haine, à ses mépris, à ses châtiements. Une simple exposition de ces trois vérités suffira pour en faire la preuve. Reprenons.

Rien dans vos qualités naturelles séparées de la grâce qui puisse vous attirer l'amitié de Dieu, ni même qui puisse empêcher que vous ne soyez l'objet de sa haine.

Quoi? ces grâces extérieures, qui préviennent si heureusement le monde en votre faveur; cet air de noblesse, qui semble répondre de l'élévation de vos sentiments; ces traits pleins de douceur, qui tempèrent si à propos dans vous l'éclat trop imposant de la beauté; cet agrément particulier, qui assaisonne toutes vos actions et toutes vos paroles; cette aimable vivacité, qui vous rend l'âme des compagnies; cette imagination lumineuse et riante, qui saisit et présente tous les objets sous la figure la plus intéressante et la plus agréable; cet esprit fertile et orné, qui, sans s'épuiser, étale sans cesse de nouvelles richesses; ce goût sûr, qu'un faux éclat ne put jamais ni tenter ni surprendre; ce génie souple et facile, qui se diversifie lui-même et se fond avec tous les génies; cette complaisance attentive, qui devine tous les goûts et prévient tous les desirs; cette noble affabilité, qui enhardit les plus timides à s'élever jusqu'à vous, ou vous fait sans bassesse descendre jusqu'à eux; cette égalité d'humeur, qui ne laisse redouter auprès de vous ni légèreté ni caprice; cet art des bienséances, qui vous fait mettre chaque chose à sa place, et rendre à chaque personne ce qui lui est dû; je dis plus, ce jugement droit et solide, ce cœur tendre et compatissant, ce caractère ami de la vérité, ce naturel fait pour la vertu; quoi? rien de tout cela, ou du moins tout cela réuni, ne pourra ménager en votre faveur aucune exception honorable?

Non, mes frères, avec ces heureux secrets, ces précieux talents, réunissez les suffrages, forcez l'indifférence, triomphes des cœurs : il en est un rebelle à tant de charmes, qui se refuse opiniâtrement à ce qu'ils ont de plus touchant, qui leur oppose une froideur insurmontable. Et quel est-il, ce cœur si peu sensible? Annoncé par des traits si durs et presque si inhumains, mérite-t-il qu'on regrette beaucoup de l'avoir manqué, ou qu'on soit fort curieux de l'ajouter à d'illustres conquêtes? Ah! chrétiens, s'il est un objet de votre ambition, il est le seul qui la puisse flatter si elle est noble, puisque c'est le cœur de votre Dieu. Et voilà précisément celui qui vous échappe, comme il eût échappé à Marie; celui sur qui ce mérite si universel, si reconnu, si intéressant, n'a pu encore

faire de vive impression, ni vous acquérir aucun droit légitime.

Hélas! si l'on en croit la voix publique, vous êtes selon le cœur de vos supérieurs, qui font un cas particulier de vos hommages; de vos inférieurs qui aspirent passionnément à l'honneur de vos bonnes grâces; de vos égaux et de vos amis, qu'enchantent également votre humeur, vos sentiments et vos manières; selon le cœur des grands, qui viennent dans votre conversation se délasser de leurs pompeux embarras ou de leurs fatigants plaisirs; des petits, à qui un mot de votre bouche fait oublier leur misère et leurs peines; des génies les plus élevés, dont vous faites noblement valoir le mérite; des esprits les plus médiocres, à qui vous ne faites point trop sentir votre supériorité; selon le cœur de votre famille, qui ne redoute rien tant que de vous perdre; de vos domestiques, qui se sacrifieraient avec joie pour conserver vos jours; selon le cœur d'une ville, d'une province; si vous le voulez, d'une nation tout entière, dont vous êtes le héros, l'amour et presque l'idole; mais vous n'êtes point selon le cœur de Dieu : *Juxta eorum meum*, (I Reg., II.)

Et par où croyez-vous, pour le dire en passant, que le jeune berger pour qui le premier fut fait cet éloge, mérita de le recevoir de la bouche de son Dieu? Était-ce par cette fleur de beauté à laquelle l'Esprit-Saint lui-même n'a pas dédaigné de rendre témoignage; par cette force redoutable, dans un enfant, aux bêtes les plus féroces; par cette adresse, qui le fit triompher d'un géant formidable; par ces heureux talents, seuls capables de dissiper l'humeur sombre d'un monarque farouche; par cet art d'intéresser tout le monde à sa fortune, et de se faire des amis, même parmi ses rivaux; par ce génie sublime, consacré dans d'immortels cantiques; par cet amas enfin de belles qualités, qui en firent un des hommes les plus singuliers qu'ait admirés l'univers? Non, mes frères; pour reconnaître le fondement de son éloge, apprécions-en les termes. Il fut selon le cœur de Dieu : mais qu'est-ce qu'être selon le cœur de Dieu, sinon être conforme au cœur de Dieu? Or, comme le cœur de Dieu est essentiellement pur et la pureté même, le principe de l'amour que Dieu lui porta ne put être que l'image et la participation de sa propre sainteté qu'il aperçut dans lui. Otez à David ce précieux rapport avec le S int des saints, vous détruisez le nœud de cette glorieuse sympathie; et dès lors, bien loin d'éprouver à son égard cette inclination vive et tendre, Dieu n'aurait eu que de l'aversion pour lui, à quoi il eût ajouté un mépris égal à cette aversion même.

Il n'accompagne pas toujours la haine parmi les hommes, ce mépris injurieux; et souvent leur esprit rend justice à ceux que leur cœur maltraite. Dieu ne connaît point ces distinctions introduites par notre faiblesse; il ne voit rien de véritablement estimable dans ce qui lui est odieux, et tout ce qu'il déteste, il le méprise. Humilante-

flétrissure de la part d'un juge souverainement éclairé; vous-même ne l'auriez pas évitée, vierge comblée de ses dons, si la sainteté habituelle n'en eût rehaussé l'éclat; et à votre brillante sortie du néant, vous eussiez été plus vile à ses yeux, que ne l'est aux nôtres un corps abandonné de la vie, qu'on se hâte de soustraire aux regards qu'il offense.

Vous avez peine, sans doute, à goûter la justesse de cette comparaison, vous surtout, femmes mondaines, peut-être encore plus que les hommes du siècle, éprises des dons de la nature, et parmi ces dons, de celui qui est le moins solide et le moins précieux, le plus superficiel et le plus fragile de la beauté; vous avez peine à convenir, dis-je, que par l'absence de la grâce, vous soyez, au jugement du véritable arbitre des choses, et par conséquent, dans la réalité, un objet plus méprisable qu'un corps privé de sentiment et menacé d'être bientôt la proie de la corruption et des vers. Ah! je le sais trop, ce ne sont pas là en effet les leçons que vous ont données les personnes qui ont formé votre enfance pour le monde, et guidé vos pas dans les sentiers de la vanité. Elles vous ont tenu un langage bien différent; elles vous ont fait entendre que, pour une personne de votre sexe, cette beauté frivole était le principal et presque l'unique mérite, l'ornement essentiel ou l'heureux supplément de tous les autres; elles vous ont accoutumés à en regarder la perte comme la plus cruelle des disgrâces, appris à consacrer aux soins de la parer les instants les plus longs et les plus précieux, presque permis de balancer entre elle et la vertu. C'est encore moins là ce que vous ont dit vos flatteurs, ou, comme ils ne rougissent pas de s'appeler eux-mêmes, vos adorateurs; ils vous ont au contraire, en vertu de ce seul mérite qu'ils ont cru remarquer dans vous, élevées au-dessus de votre nature, ils vous ont divinisées. Mais les préjugés des uns et les mensonges des autres ne prescrivent point contre la vérité; laissez là l'erreur et la flatterie murmurer d'une idée qui les choque; et apprenant des premiers éléments de votre foi que la privation de la grâce est une vraie mort dans l'ordre surnaturel, souffrez que j'applique librement ici à telle d'entre vous, qui serait peut-être plus soigneuse d'éblouir nos yeux que de purifier son cœur, ces paroles d'un prophète : *Ecce cooperta est auro et argento, et spiritus non est in visceribus ejus. (Habac., II.)* L'insensée ! hélas ! elle croit tenir un rang distingué parmi les vivants ; sa prétendue beauté emprunte l'éclat des plus vives couleurs, sa fierté marche sous la pourpre et se pare des ornements les plus précieux, et toute cette brillante surface ne cache réellement qu'un cadavre inanimé : *Et spiritus non est in visceribus ejus.* Oui, le véritable souffle de vie est éteint dans elle ; et dès ce moment tout y inspire à Dieu cette espèce de sentiment fastidieux que nous cause naturellement la mort triomphant au milieu

de la pourriture : *Et spiritus non est in visceribus ejus.* Et plutôt au ciel, mes frères, que, pour vous faire sentir plus vivement cette vérité, un rayon de la lumière éternelle dessillât à ce moment vos yeux, et découvrit à vos regards, rendus plus perçants, cette honteuse dégradation d'une âme renfermée même dans le corps le plus parfait, lorsqu'elle a cessé d'être animée par l'esprit de Dieu ! Je m'assure qu'au profit de la grâce sanctifiante, vous perdriez un peu de l'excessive estime dont vous êtes prévenus pour des avantages naturels, non-seulement incapables d'attendrir le cœur de Dieu en votre faveur, ou de vous soustraire à sa haine, non-seulement impuissants pour vous concilier son estime, ou pour vous garantir de ses mépris, mais encore insuffisants pour vous acquérir aucun mérite auprès de lui, ou même pour vous dérober à ses vengeances.

Car enfin, cette privation de tout mérite devant Dieu, est assujettissement aux vengeances célestes, ne craignons point de le dire, c'eût encore été là, dans la supposition que nous avons faite, le sort de la plus parfaite des créatures. Non, Dieu ne lui eût tenu aucun compte de l'usage qu'elle aurait pu faire de ses perfections naturelles au sortir de ses mains ; et tout occupée qu'elle eût été réellement, à ce premier instant, des actes les plus sublimes dans cette sphère de vertus purement humaines, il ne l'en eût pas moins livrée à l'empire du démon, et même éternellement maintenue sous ce funeste empire, si jamais la grâce ne fût venue briser ses chaînes.

Pourquoi cela ? parce que la charité habituelle étant le seul principe qui vivifie les bonnes œuvres, tout ce qui ne coule point de cette source précieuse, tout ce qui n'est point pénétré de cette vertu céleste, tout ce qui ne porte point cette empreinte divine est nécessairement stérile pour le ciel, et que, dans les maximes de la religion, il ne reste plus à celui pour qui le ciel est fermé, que l'enfer pour héritage.

Et de là, mes frères, il est aisé d'apprendre ce que nous devons penser de ces conjectures avantageuses qu'on forme quelquefois dans le monde au sujet du salut éternel de certaines personnes qui ont brillé aux yeux des hommes par de grands talents ou qui ont bien mérité d'eux par de grands services, quoiqu'on ne puisse guère ignorer, et qu'on avoue même qu'elles ont été, jusqu'au dernier soupir, esclaves de certains vices, qui, pour ne point détruire dans un cœur la probité mondaine, n'en bannissent pas moins la grâce divine, et, sans flétrir la réputation d'un homme d'honneur, ne laissent pas d'être incompatibles avec l'auguste caractère de chrétien.

Non, dit-on, je ne me persuaderai jamais que Dieu ne lui ait pas fait miséricorde ; c'était l'esprit le plus juste et le plus vrai, et surtout le cœur le plus droit et le plus sincère, le caractère le plus officieux et le plus bienfaisant, l'âme la plus belle et la plus

généreuse. Jamais homme ne fut plus porté à rendre service, et ne le fit de meilleure grâce; il suffisait qu'on fût malheureux, et qu'il ne l'ignorât pas, pour avoir part à ses bienfaits. Hélas! il faisait le bonheur de la société par ses sentiments, et il en était l'ornement par son mérite. Dirai-je même que la physionomie la plus heureuse, une noble simplicité dans les manières, un tour agréable de penser qui lui était propre, un je ne sais quoi qui le distinguait avantagement des autres; que tout enfin, jusqu'au son de sa voix et aux mouvements les plus indifférents de son corps, relevait admirablement l'éclat de tant de belles qualités, et faisait l'homme de tous les agréments, comme il l'était de tous les talents et de toutes les vertus? Il est vrai qu'il a paru, jusqu'au dernier moment de sa vie, assez peu touché des sentiments de la religion, et que quelques faiblesses déplorables dans un si grand homme l'ont suivi jusqu'au tombeau; mais le moyen de croire que rien n'ait balancé, au tribunal suprême, ces misères presque inséparables de l'humanité, et que Dieu, en le traitant à la rigueur, ait pu se déterminer à perdre un de ses plus parfaits ouvrages.

A Dieu ne plaise, chrétiens, que je condamne ce que la charité, l'humanité, la reconnaissance peuvent mettre du leur dans un augure si favorable; que je fixe des bornes à la miséricorde infinie, et que sans mission et sans autorité, je m'ingère à prononcer un arrêt de réprobation contre un homme au salut de qui ce que vous venez d'en rapporter doit particulièrement intéresser tous les beaux cœurs! Non, je n'attaque ici que ce que l'ignorance des points fondamentaux de votre religion semble avoir, dans un pareil jugement, fait glisser de téméraire; et faisant droit sur votre supposition, je dis seulement que s'il est vrai, comme vous n'en paraissez pas douter, que la grâce du moins tardive de la justification, n'a point réparé la vie et sanctifié la mort de cet homme si tendrement, si justement regretté, il a plus de droit que vous ne pensez à vos larmes, je dis que s'il les mérite à titre de bienfaits, il les mérite encore infiniment plus à titre d'infortune; je dis enfin sans détour qu'on peut et qu'on doit lui appliquer, dans le sens le plus rigoureux, ce que Dieu, parlant du frère aîné de David, disait à Samuel ébloui de quelque mérite extérieur qu'il avait aperçu dans ce jeune Israélite : *Ne respicias vultum ejus neque altitudinem, quoniam abjeci eum.* (I Reg., XVI.) Ne considérez plus les dons que lui a prodigués la nature, ni même l'usage qu'il en fait pour l'honneur de l'humanité, ou pour l'avantage de la patrie. Vous l'avez loué : vos éloges ont été sa digne récompense. Pour moi je l'ai répété : voilà ce que lui devait ma justice : *Quoniam abjeci eum.*

Oui, mes frères (car pourquoi voudrions-nous adoucir les termes où les choses sont épouvantables?), oui, Dieu l'a rejeté, il l'a réprouvé, il l'a damné.

Au moment critique qui a introduit son

âme dans l'éternité, ce grand Dieu a compté tous les genres de mérite que ce sage, ce héros, cet homme aimable rassemblait dans sa personne; toutes les heureuses inclinations qu'il avait apportées en naissant et que ses soins avaient perfectionnées; tous les monuments qui restent de ses vertus sur la terre; tous les bienfaits qu'a répandus sa main généreuse; tous les sentiments élevés, nobles, héroïques qui ont échauffé son cœur; toutes les pensées sages, judicieuses, sublimes qui ont éclairé son esprit; toutes les grâces qui résidaient sur ses lèvres, tous les oracles qui sont sortis de sa bouche, tous les agréments qui sont nés sous ses pas : *Numeravit.* (Dan., V.) Il a mis tout cela dans ses balances éternelles; il l'a apprécié suivant les règles de sa sagesse immuable; il en a pesé la valeur au poids de son sanctuaire : *Appendit* (Ibid.), et il a trouvé que ces qualités, si solides au jugement du monde, étaient la légèreté même; que ces jours si pleins étaient absolument vides; que cet homme enfin, homme de mérite par excellence dans la sphère où il a vécu, était réellement sans mérite : *Et inventus est minus habens.* (Ibid.) Que pouvait-il faire selon les lois de sa sainteté et de sa justice, que d'interdire à ce téméraire l'entrée d'un lieu où nul des talents qui l'ont distingué n'est de mise, nulle des vertus qu'il a cultivées n'a jamais été couronnée, où tout ce qu'il eût présenté sentait la terre; et de lui assigner à jamais son triste partage parmi les sages Socrates, les vertueux Catons, les bienfaisants Titus, qu'il a séparés du séjour de la félicité par l'interposition d'un chaos impénétrable : *Divisit.* (Ibid.)

Ah! qu'il ne se plaigne point, le malheureux, qu'une injuste partialité ait dicté l'arrêt qui l'a proscrit. Quoi qu'on publie de toutes parts à sa gloire, il était l'arbre stérile. Hélas! planté dans une terre heureuse, les passants, il est vrai, ont admiré la verdure de son feuillage; ils ont goûté plus d'une fois la fraîcheur à l'ombre de ses rameaux nombreux; ils ont peut-être cru, pour n'avoir pas examiné les choses d'assez près, que sa fertilité égalait sa beauté; mais le père de famille est venu au jour qu'il avait marqué; moins facile à surprendre, il a parcouru d'un œil plus attentif et plus clairvoyant les branches touffues de cet arbre trompeur; il n'a remarqué à travers cette pompe inutile aucune espèce de fruit, du moins digne de lui être présenté, et il l'a condamné au feu.

Triste destinée pour celui dont cet arbre est la figure; et, j'ose le dire, perte infiniment déplorable pour la religion, dans le sein de laquelle Dieu l'avait fait naître sans doute pour en être un jour la gloire. Rien, en effet, n'eût fait plus d'honneur à cette religion sainte que l'éminente piété d'un homme de ce caractère. Ah! que n'a-t-il joint à ses grandes qualités naturelles les vertus propres du christianisme? Celles-ci eussent reçu de celles-là une sorte de lustre qui leur manait quelquefois. La grâce, dans sa per-

sonne, eût perle l'onné la nature; mais la nature, à son tour, dans lui eût accrédité la grâce aux yeux des mondains, qui n'auraient pu, du moins pour cette fois, lui reprocher qu'elle ne travaille que sur des fonds mauvais ou médiocres, dont elle ne peut entièrement corriger les défauts, défauts humiliants dont la honte, à les entendre, rejaillit sur elle.

Mais finissons d'inutiles regrets; et, reconnaissant que les dons naturels sont des présents de Dieu qui demandent notre gratitude, avouons aussi qu'ils ne sont pas suffisants pour nous élever par eux-mêmes à la véritable gloire. Ecrivons-nous, si vous le voulez, avec un auteur sacré: Qu'il est grand, l'homme né pour les belles connaissances et qui a fait une ample moisson de sagesse humaine! *Quam magnus qui invenit sapientiam et scientiam! (Eccli., XXV.)* Mais ajoutons avec lui qu'il y a loin encore de ces qualités naturelles à la grandeur fondée sur la crainte de Dieu et sur les autres dons surnaturels: *Quam magnus qui invenit sapientiam et scientiam! sed non est super timentem Dominum.*

Ainsi en ont jougé tous les saints, mes frères. Ils ont toujours mis une différence infinie entre cet accessoire utile et ce nécessaire indispensable; et dans la concurrence de deux intérêts si disproportionnés, ils ont sacrifié sans balancer les avantages qui pouvaient les rendre agréables aux hommes, à ce bien unique et privilégié par lequel seul ils pouvaient plaire à Dieu. De là, le mépris qu'ont fait de leur beauté tant de vierges chrétiennes, en la détruisant par les pratiques austères de la mortification évangélique. De là, le peu de soin qu'ont pris d'orner leur esprit de connaissances curieuses tant de saints solitaires, uniquement occupés de l'étude d'un Dieu crucifié et de la science du salut. De là le peu d'empressement qu'ont eu tant de grands serviteurs de Dieu à cultiver dans eux-mêmes certaines qualités naturelles, qui les auraient rendus trop aimables au monde et qui, sans augmenter leur solide mérite, auraient mis en danger leur innocence. Ils avaient, en cette matière, formé leur jugement d'après les plus pures lumières de la foi, qui nous enseigne que, sans la grâce, Marie, au jour de sa conception, n'aurait été que très-imparfaitement favorisée, même avec tous les dons de la nature.

Apprenons maintenant à nous passer sans peine de toutes les prospérités temporelles, en considérant qu'avec la grâce elle a été avantageusement partagée, même sans aucun des présents de la fortune. C'est, en peu de mots, le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Ce même Créateur, qui prodigue à Marie, dès le premier instant de son être, les dons naturels les plus sûrs de l'estime des hommes, dons qui néanmoins n'auraient pas suffi pour la rendre digne de Dieu, ne fut pas, à beaucoup près, si libéral envers elle de ce qu'on appelle communément les présents de la fortune. Non, biens vantés avec

tant de complaisance, désirés avec tant d'ardeur, possédés avec tant d'ivresse, gloire, richesses, plaisirs, vous n'entrâtes point dans le partage de Marie. Au contraire, l'humiliation, la pauvreté, les douleurs, semblèrent être, dès ce moment, mises en réserve pour lui servir d'apanage, et destinées à former successivement l'obscur et laborieux tissu de ses jours.

En effet, si la noblesse de tant de patriarches, chefs des premières familles du monde et souverains, par le droit de la nature, des nations dont ils étaient les pères; de tant de rois choisis de Dieu pour tenir sa place au milieu d'un peuple dont il fut si longtemps le seul monarque; de tant de guerriers comparables aux plus fameux héros profanes par la grandeur de leurs exploits, et bien supérieurs à eux tous par les motifs de leurs victoires; après avoir coulé, par cette longue suite d'hommes illustres, comme par autant de canaux glorieux, s'est enfin toute rassemblée dans sa personne; si elle a recueilli le sang des Abraham et des Isaac, des David et des Salomon, ne nous y trompons pas, elle n'a puisé, après tout, ce sang illustre que dans le sein d'une famille ignorée; elle n'a reçu cette noblesse qu'avilie depuis longtemps par la profession des emplois serviles. Non, le moment de sa naissance ne sera point annoncé par les acclamations d'un grand peuple, ravi de voir se perpétuer dans une héritière de leur sang la race de ses maîtres. Ses premiers regards ne tomberont point sur les pompeuses images de sa grandeur domestique. Plus de sceptre, plus d'empire; il a passé en des mains étrangères; plus même de ces grands établissements qui soutiennent dans un reste d'éclat les maisons déchues de la souveraineté, et consolent jusqu'à un certain point des princes dégradés de l'injustice des usurpateurs. Que dis-je? elle est destinée à respirer en naissant l'air d'une humble cabane; retraite paisible, mais obscure, de deux époux sans nom comme sans emploi, sans aisance comme sans fortune.

Ce sera là qu'elle verra couler ses premières années loin de la brillante scène du monde, et même des plus simples douceurs d'une condition médiocre. L'ombre du sanctuaire couvrira le reste de son enfance; et elle n'en sortira que pour unir sa destinée à celle d'un pauvre artisan, qui lui fera retrouver chez lui toute l'indigence de la maison paternelle. Là, il est vrai, des distinctions inouïes de la part de son Dieu l'élèveront au-dessus de toutes les autres femmes; mais ces distinctions si flatteuses n'auront rien de semblable aux grandeurs humaines, et seront balancées par les plus rudes épreuves. Elle goûtera presque aussitôt de la persécution des hommes que de la faveur du Tout-Puissant. A peine aura-t-elle déposé dans une crèche le fruit divin de sa miraculeuse fécondité, qu'il lui faudra fuir devant le glaive de l'oppresseur, et porter dans une terre barbare le salut d'Israël parmi des alarmes égales à sa tendresse.

La partie la plus déplorable de sa vie ne sera pas le temps d'un exil rigoureux; elle aura sujet d'en regretter du moins la paix et la tranquillité au milieu des frémissements des hommes de sa nation, jaloux de la gloire de son fils. Ce seront tous les jours pour elle de nouvelles frayeurs, parce que ce seront tous les jours, de leur part, contre lui de nouveaux attentats; ils ne finiront que par la mort sanglante et ignominieuse de ce fils bien-aimé, dont elle aura porté plus de trente ans le pressentiment cruel dans son cœur. Pour comble de disgrâce, après cette tragique scène, il ne lui sera pas permis de mourir, mais ordonné de traîner dans un climat étranger, je ne dirai pas une vieillesse déshonorée par des opprobres domestiques (ce serait peu pour une âme telle que la sienne), mais un reste de vie infortunée par l'absence du seul objet qu'elle aime.

Telle est encore une fois, mes frères, la carrière que Dieu prépare à Marie dès l'aurore de ses jours. Voilà ce qu'il choisit pour elle à ce premier instant, et ce qui remplira exactement le cours de la vie la plus obscure, la plus pauvre, la plus disgraciée qui fut peut-être jamais. Est-ce donc là cette fille bien-aimée de son Dieu, qu'on s'attendait à voir sortir du néant, chargée de bénédictions temporelles?

Ah! chrétiens, que les jugements de Dieu sont éloignés de ceux des enfants des hommes! il vient de donner à Marie la grâce, de la lui donner dans un degré éminent; dès ce moment elle est bien partagée à ses yeux, mieux partagée que personne : *Optimam partem elegit* (Luc., X), et dans cette espèce d'exhérédation totale des biens de la fortune, au milieu des humiliations de l'indigence, des douleurs qui commencent à envelopper de leurs ombres lugubres ses destins naissants; en vertu du don qu'elle possède, elle peut déjà s'applaudir devant Dieu, comme elle le fera un jour, d'être en effet la plus grande, la plus riche, la plus heureuse de toutes les créatures : *Fecit mihi magna qui potens est. Esurientes implevit bonis. Beatam me dicent omnes generationes.* (Luc., I)

Et voilà bien de quoi sécher vos larmes, petits méprisés, pauvres rebutés, malheureux abandonnés; vous qui rampez dans les derniers rangs de la société, qui gémissiez sous le joug de la pauvreté, qui coulez vos jours dans l'affliction et dans l'amertume; voilà, dis-je, une source bien abondante de consolations pour vous, au cas que vous possédiez la grâce, comme il arrive assez communément par une suite des avantages mêmes de votre état, qui vous fournit mille moyens de la conserver et vous éloigne de presque toutes les occasions de la perdre. Car enfin, si elle vous reste, cette grâce précieuse, dans la privation de tous les autres biens, que devez-vous conclure de la conduite que Dieu tient sur Marie? flatteuse conclusion! la voici : c'est qu'en dépit du sort qui vous maltraite, vous êtes les vrais grands, les vrais riches, les vrais heureux, par compa-

raison avec ceux à qui le monde prostitue ordinairement tous ces titres.

I. Vous êtes, dis-je, dans cette supposition les vrais grands, petits méprisés. Ah! gardez-vous d'envier le sort de ces illustres pécheurs chargés de conduire les autres hommes par des impressions générales, et placés au-dessus de vos têtes dans une élévation qui les fait presque disparaître à vos yeux. Abandonnez-leur sans regret leurs dignités, leurs emplois, leurs rangs, leurs brillantes vanités, leurs délires ambitieux, leurs pompeuses chimères; laissez-les intéresser le monde à leurs folies, le troubler par leurs passions, l'éblouir du faux éclat de leur renommée; voyez sans jalousie passer devant vous les hommages qu'on leur porte, les vœux qu'on leur adresse, les victimes qu'on leur immole.

Je dis plus : si, suivant leur coutume, et, à les entendre, selon leurs privilèges, ils vous font sentir avec hauteur la disproportion de leur condition et de la vôtre; s'ils vous regardent avec dédain, et vous parlent avec empire; s'ils se tiennent importunés de vos complaisances, et presque souillés de votre aspect; s'ils s'appellent leur oisiveté affaires importantes, pour avoir un prétexte de ne pas vous écouter, et s'ils ont toujours des distractions commandées quand il s'agit de vous comprendre; s'ils ne sortent jamais de leurs respectables ténèbres que pour vous faire baisser les yeux devant la splendeur qui les environne, et s'ils semblent, à chaque pas qu'ils forment sur la terre, fouler aux pieds l'humble état où le ciel vous a fait naître, essayez leurs hauteurs avec tranquillité, dévorez leurs insultes avec patience.

Pour digérer tous ces insolents caprices sans peine et sans effort, je ne vous dirai point : Examinez de près et avec des yeux philosophes leur cœur et leur personne; considérez les bassesses qui les ont peut-être conduits à une si haute élévation, et les petites choses qu'ils cachent sous cette écorce de grandeur; les opprobres qui ternissent souvent leur gloire, et les faiblesses qui balancent leur puissance. Voyez les misères de toute espèce qui les rapprochent malgré eux du plus méprisable vulgaire, et qui rétablissent presque toujours avec lui l'humiliant niveau que leur ambition s'était efforcée de rompre. Non, pour vous estimer plus grands qu'eux, ce n'est point au tribunal de la raison que je vous invite à venir justifier vos prétentions; c'est au sanctuaire des jugements de Dieu que je vous appelle; c'est dans le livre même de la vie que je vous exhorte à aller chercher les preuves de votre supériorité sur eux. Lisez-y dans ces registres immortels qui représentent à leur tête l'auguste nom de Marie placée au-dessus de tout par la grâce, tandis même qu'elle semblait rabaisée au-dessous de tout par la fortune; lisez-y avec une humble reconnaissance les titres qui vous élèvent au-dessus de ces orgueilleux qui vous méprisent. Vous êtes les favoris du grand-maître, ils ne sont que ses esclaves; vous participez en quelque sorte à sa nature, ils n'ont part qu'à ses

bienfaits; leur empire ne s'étend que sur les hommes, vous régnerez sur le cœur de Dieu même; en un mot, vous avez la réalité de cette grandeur dont ils n'ont que le fantôme : *Quia fecit mihi magna qui potens est.*

II. Mais n'ont-ils point à leur tour la vérité des richesses, dont vous n'avez que l'ombre? Ils le disent quelquefois, mes frères, dans les fumées d'une douce ivresse; ils l'entendent dire plus souvent encore aux adorateurs de leur fortune : *Dicis quia dives sum, et nullius ego (Apoc., III)*; et ils ne savent pas qu'ils n'ont rien après tout d'égal au trésor que vous autres pauvres de Jésus-Christ possédez dans la grâce : trésor précieux qui vous autorise à former les prétentions les plus vastes, qui vous met en état de payer le prix d'un royaume éternel, et qui réellement vous donne déjà sur lui des droits incontestables.

Hélas! peut-être que vous-mêmes n'en sentez pas assez le prix, de ce trésor inestimable; que vous souhaiteriez encore y joindre une vile opulence, et que vous avez quelquefois la faiblesse de vous prosterner devant de coupables mondains qui passent pour en être les dispensateurs. Ne vous abaissez point jusqu'à les prier, mes frères; ou du moins, dans une nécessité réelle, ne les priez qu'avec dignité. A bien prendre les choses, ce n'est point à vous à implorer leur assistance, ce serait à eux à solliciter votre miséricorde.

Oui, riche avare, à qui la fraude et l'injustice ont fait perdre l'amitié de Dieu, relevez avec empressement ce vieillard indigent et vertueux, cette veuve pieuse et désolée, courbés l'un et l'autre devant vous, et jetez-vous à votre tour respectueusement à leurs pieds. Dans cette humble posture, votre situation naturelle et non la leur, cherchez des tons capables d'attendrir leur cœur sur votre profonde misère; pleurez, soupirez, gémissiez : *Agite, divites; plorate ululantes in miseriis vestris. (Jac., V.)* Votre or a déjà perdu de son lustre, et il vous échappera bientôt lui-même, pour faire place à un trésor de colère : *Aurum vestrum aruginavit, et thesaurisastis vobis iram in novissimis diebus. (Ibid.)* Les richesses que possèdent ces deux amis de Dieu n'ont rien à redouter des injures du temps, et jetteront un nouvel éclat au grand jour de l'éternité. Conjurez-les de faire couler sur vous quelques gouttes de cette rosée céleste, qui, malgré leur apparente pauvreté, les enrichit solidement, tandis que votre cœur est vide au milieu de son imaginaire abondance : *Esurientes implevit bonis, et divites dimisit inanes.*

III. Approchez enfin, hommes réputés malheureux par la privation de tous les agréments de la vie; venez dans la compagnie des prétendus heureux qui veulent bien vous honorer de leur compassion, et examinons en leur présence et dans la vôtre, mais toujours au flambeau de la foi, si le bien qui vous est commun avec la mère de votre Dieu, vous permet d'envier les avantages qu'ils semblent avoir sur vous en matière de félicité.

Et d'abord quelle serait leur confusion, si j'étais ici le trouble qui les agite dans le sein de leur prétendu repos; l'ennui qui se mêle à leurs plus doux amusements, les remords qui les déchirent au milieu de leurs plus séduisants plaisirs? Si je produisais sur la scène le grand modèle qu'ils s'efforcent vainement d'atteindre, l'heureux Salomon, qui, dans l'abondance des délices, se plaint qu'il n'a qu'une surface de bonheur, et si je rapprochais ses tristes lamentations des chants d'allégresse, dont un secret sentiment de la grâce a fait plus d'une fois retentir des lieux consacrés aux plus rigoureuses souffrances?

Mais non, je veux que leurs plaisirs soient aussi variés qu'ils le publient, aussi vifs qu'ils le supposent, aussi exempts d'amertume qu'ils le souhaitent. Je veux d'ailleurs que vos peines soient sans adoucissement, vos croix sans onction, vos douleurs sans mesure. Grande et essentielle différence, mes frères, entre votre sort et le leur! C'est qu'une ou deux générations tout au plus seront témoins du bonheur que la passion leur procure, et que celui que la grâce vous prépare égalera dans sa durée les générations éternelles : *Beatam me dicent omnes generationes. (Luc., I.)*

D'un côté, de courtes douceurs; de l'autre, l'espoir légitime d'une félicité qui ne finira jamais : encore une fois, voilà ce qui fait pencher sans contestation la balance en votre faveur, ce qui décide sans réplique la question à votre avantage.

Allez, aveugles partisans du monde, applaudissez-vous tant qu'il vous plaira de votre élévation, et faites-nous un crime de notre obscurité, étalez une fastueuse opulence et insultez à notre pauvreté; appuyez avec complaisance sur le bonheur de votre état, et plaignez nos désastres. Avec tout cela, nous ne laissons pas de nous écrier encore, ainsi que David fugitif et persécuté, mais chéri de son Dieu, qu'une main favorable a présidé à notre partage, et nous a assigné, par une prédilection marquée, la portion la plus désirable et la plus abondante : *Funes ceciderunt mihi in prælariis. (Psal. XV.)*

Oui, si la chose était abandonnée à notre choix, grands, riches, heureux de la terre, nous dédaignerions de consentir à un honteux échange de nos destinées contre les vôtres, trop contents, dans l'absence de toutes les prospérités temporelles, de posséder avec Marie la grâce de notre Dieu, et dans sa grâce une féconde semence de gloire, de richesses, de délices éternelles, etc. Ainsi soit-il.

SERMON XIII.

Pour la fête de Noël.

SUR LA NATIVITÉ DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Et hoc vobis signum : invenietis infantem pannis involutum, et positum in præsepio. (*Math., II*)

Vous le reconnaissez à ce signe : vous trouverez un enfant enveloppé de langes, et couché dans une crèche

Vous avez sans doute, chrétiens auditeurs,

admiré plus d'une fois l'étendue, la beauté de l'univers et les merveilleux rapports des parties qui le composent. Livrés alors à de sages réflexions, le soleil, qui ne se lasse point d'éclairer le monde; la terre, qui se pare tout à tour de fruits et de fleurs; un grain de sable, qui sert de frein à la fureur des flots; l'alternative constante des ténèbres et de la lumière, mille autres spectacles aussi frappants ont élevé vos esprits jusqu'à l'auteur de ces merveilles. A ces traits magnifiques vous avez reconnu le Dieu de la nature : *Et hoc vobis signum.*

Dans certains moments dérobés à de frivoles occupations ou à de tumultueux plaisirs, la curiosité a peut-être porté vos yeux sur les fastes sacrés du peuple aimé de Dieu. L'Egypte consternée par les coups les plus effrayants, les flots suspendus en faveur d'Israël, Pharaon englouti dans le sein des mers, une nourriture délicieuse envoyée du ciel sous la forme d'une rosée, des murailles s'écroulant au son des trompettes, le soleil arrêté dans sa course, mille autres prodiges aussi surprenants ont rempli votre âme d'idées sublimes, de grandes images. A ces traits pompeux, vous avez reconnu le Sauveur d'une nation chérie : *Et hoc vobis signum.*

Je dois vous entretenir aujourd'hui de la naissance d'un Dieu sauveur, de ce même Dieu, de ce même Sauveur qui a signalé son bras par tant de miracles; mais qu'il s'en faut bien que je n'aie des signes aussi éclatants à vous présenter! des langes, une crèche, l'appareil de la pauvreté la plus humiliante: à ces traits pourrez-vous le reconnaître? *Et hoc vobis signum : invenietis infantem pannis involutum et positum in præsepio.*

Où, chrétiens, vous le reconnaîtrez, ce Dieu sauveur, pour peu qu'avec réflexion vous arrétiez vos regards sur l'étable où il veut naître; et j'ose me promettre de vous faire convenir qu'il s'y annonce parfaitement sous ce double titre : c'est du moins le dessein que je me propose dans les deux parties de ce discours, après que nous aurons imploré l'assistance du Saint-Esprit par l'intercession de la plus glorieuse et de la plus fortunée de toutes les mères. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Un Dieu pouvait se faire homme, mais il ne pouvait cesser d'être Dieu : un Dieu pouvait naître, mais il ne pouvait pas ne point naître en Dieu. Bien différent de ces grands du monde, qui peuvent quelquefois déposer leur majesté tout entière, et se dépouiller d'un éclat étranger à leur personne, pour rentrer dans la multitude, d'où la folle vanité, l'opinion frivole a prétendu les tirer, un Dieu, du milieu même de sa gloire obscure, devait laisser échapper du moins quelques rayons qui décelassent la supériorité de son être. Voyons donc si, comme à la crèche, Jésus-Christ était Dieu, il a véritablement paru Dieu à la crèche. Vous en serez convaincus, chrétiens, quand je vous aurai fait voir qu'il y soutient parfaitement

le caractère de celui que saint Paul appelle la vertu et la sagesse de Dieu : *Christum Dei virtutem et Dei sapientiam* (I Cor.) ; ou, si vous voulez, quand je vous aurai montré qu'il y fait éclater une puissance et une sagesse dignes d'un Dieu, et qui ne pouvaient convenir qu'à lui seul. Bornons-nous à ces deux pensées.

I. On y fait ordinairement peu d'attention, à cette puissance de Jésus-Christ naissant, et ses humiliations la dérobent à nos yeux. Qu'arrive-t-il de là ? Naturellement épris de ce qui porte un certain caractère de grandeur, on en vient jusqu'à rougir en quelque sorte de la crèche; et il se trouve des chrétiens qui, placés entre Rome et Bethléem, entre Auguste et Jésus-Christ, seraient presque tentés de porter leurs hommages à la créature. Pour dissiper cette espèce d'illusion, je pourrais comparer ici la naissance des rois de la terre avec celle de Jésus-Christ; et tout l'avantage, sans doute, serait de son côté dans ce parallèle. Je vous les montrerais, au moment qu'ils naissent, parfaitement semblables au moindre de leurs sujets; malheureux, lorsqu'on dit qu'ils font le bonheur du monde; faibles, lorsqu'on publie qu'ils affermissent un grand état; ignorant jusqu'au nom de la victoire, lorsqu'on leur fait honneur de celles qu'on remporte, dit-on, sous leurs auspices. Mais je vais plus loin, et je vous ferai voir que toute leur puissance, au milieu même de leur gloire et dans le cours de leurs prospérités, est infiniment au-dessous de celle que Jésus-Christ étale en naissant, parce qu'elle a toujours deux traits qui ne peuvent que la dégrader à nos yeux; qu'elle est bornée dans son objet et étrangère à leur nature.

Puissance bornée dans son objet. Qu'ils se vantent tant qu'il leur plaira, ces grands du monde, d'ébranler la terre, d'enchaîner les mers, de faire gronder la foudre, de commander à la nature. C'est leur orgueil qui amuse leur imagination de ces pompeuses chimères; c'est lui qui, fascinant leurs yeux, leur fait voir l'univers tremblant à leur aspect, tandis qu'eux seuls sont dans l'agitation, emportés par la vanité comme un peu de poussière dont le vent se joue; et il est vrai de dire que cette vaste puissance qu'ils relèvent avec tant d'emphase, se réduit à commander à des hommes, c'est-à-dire à de faibles roseaux qu'une haleine légère peut courber vers la terre, à des êtres faits pour la dépendance, et qui, avertis par un instinct secret de leur faiblesse et de leur instabilité, cherchent des colonnes pour s'appuyer, et un port pour se mettre à l'abri des tempêtes.

Puissance étrangère à leur nature. En sont-ils toujours revêtus ? Est-elle inséparablement attachée à cette double partie dont l'union fait leur essence ? Avant leur élévation l'avaient-ils déjà ? Dans un revers, la conservent-ils encore ? et quand ils ont déposé ce vêtement de gloire et de puissance comme parle l'Écriture, sont-ils différents du reste des humains ? Ce n'est donc point, à pro-

prement parler, dans eux que réside ce pouvoir : c'est leur couronne, c'est leur sceptre qui frappe les yeux et qui va réveiller dans l'âme des autres hommes les passions qu'ils espèrent satisfaire en approchant de ces maîtres du monde. L'ambition amène celui-ci au pied du trône; la vanité y conduit cet autre comme par la main; c'est l'intérêt qui fait plier les genoux à cette foule d'adorateurs; et, tout bien apprécié, il résulte que ce sont presque toujours les faiblesses des petits que nous appelons la force et le pouvoir des grands.

Laissons donc là leurs orgueilleuses prétentions; et jetant les yeux sur l'étable de Bethléem, cherchons-y cette puissance dont toute la grandeur humaine ne nous offre qu'un faible crayon. Que dis-je? ne se présente-t-elle pas d'elle-même? Puissance de Jésus-Christ naissant, que nul objet ne limite. En effet, toutes les créatures ne s'intéressent-elles pas à sa naissance, et en est-il une seule qui ne reconnaisse pas dans ce moment son pouvoir suprême? Seraient-ce les hommes? mais ce qu'il y a de plus élevé parmi eux, et conséquemment ce qu'il y a de plus fier, de moins accoutumé à plier, des princes, des sages, viennent lui payer le tribut de leurs adorations. Le soin de leur gloire, l'intérêt de leur vanité, les principes de la politique, les risques d'un long et pénible voyage, rien n'arrête leurs pas; et entraînés par une force secrète et impérieuse, ils accourent du fond de l'Orient, non pour obtenir de nouvelles couronnes, mais pour déposer leur diadème aux pieds d'un plus grand maître qu'eux : *Ecce Magi ab Oriente venerunt.* (Matth., II.) Serait-ce le ciel? il retentit des chants d'allégresse d'une multitude d'esprits bienheureux, qui, prenant leur vol vers la crèche, se font gloire d'annoncer le mystère ineffable qui s'y opère : *Facta est multitudo militiæ celestis laudantium Deum.* (Luc., II.) Serait-ce la nature? le divin enfant qui vient de naître renverse toutes ses lois, ou plutôt il renouvelle les merveilles de la création même. Il dit : que la lumière se fasse, et la lumière se fait. Une nouvelle étoile brille dans le firmament : il l'appelle par son nom, elle obéit; il lui trace sa route, et elle la suit; il lui ordonne de disparaître, et elle n'est déjà plus : *Vidimus stellam ejus.* (Matth., II.)

Sa puissance se borne-t-elle là? non, et voici un miracle non moins frappant que tous les autres : faites-y réflexion, mes frères. Jésus-Christ est né dans une bourgade de Juda, et aussitôt la fière Jérusalem est troublée; les pontifes empressés consultent les anciens oracles; l'inquiétude du peuple se découvre par des mouvements précipités; le monarque lui-même chancelle sur son trône : *Turbata est omnis Jerosolyma cum illo.* (Ibid.) Quelle peut être la cause d'une émotion si générale? L'armée de Syrie menace-t-elle encore d'enlever les trésors de la maison du Seigneur? le roi de Babylone est-il aux portes de Jérusalem prêt à renverser ses murailles? un nouvel Antiochus se

prépare-t-il à faire de cette ville fameuse le tombeau de ses habitants? Non, chrétiens; c'est un enfant dont le nom seul jette dans tous les esprits ce trouble confus. Mais quel doit être cet enfant, qui d'un côté fait descendre les rois de leur trône, et de l'autre, sur leur trône même, épouvante les rois?

Puissance fondée sur sa nature. Ah! si, dans un palais superbe, il s'attirait tous ces hommages; si, à la tête d'une armée formidable, il inspirait cette terreur, ce spectacle n'aurait rien de surprenant pour moi. Mais non, c'est dans les bras de la pauvreté qu'il fait tomber à ses pieds les riches du monde; c'est au milieu des faiblesses de l'enfance qu'il fait trembler les puissants de la terre, et dans la crèche, il ne fait rien de moins que ce que font les plus grands monarques appuyés de leurs sujets; le dirai-je? enflés, grossis, aux yeux du vulgaire, de tout ce qui les environne, et secondés des préjugés de l'opinion, qui leur tient compte de l'éclat de leur diadème, de l'élévation de leur trône, et qui confond mal à propos la base avec la statue, la dignité avec la personne.

Je savais déjà, Seigneur, que vous étiez puissant dans le ciel : *Dominus potens in cælo.* (Psal. XXIII.) Je savais que dans les batailles vous commandiez à la victoire, et qu'elle n'osait balancer à vos yeux : *Dominus potens in prælio.* (Ibid.) Je savais qu'au milieu des mers votre voix excitait et calmait les tempêtes : *Tu dominaris potestati maris.* (Psal. LXXXVIII.) Je savais que dans les abîmes de la terre vous faisiez respecter les droits de votre puissance suprême : *Timuerunt te abyssi.* (Psal. LXXVI.) Mais je ne faisais pas attention qu'elle éclatait également dans le sein de l'humiliation même, dans la crèche. Elle me paraît là, Seigneur, plus admirable que dans le reste de l'univers, et porter un caractère de divinité aussi sensible que ceux qui distinguent la sagesse que vous déployez encore en naissant : *Christum Dei virtutem et Dei sapientiam.*

II. Et quels sont-ils, ces caractères véritablement divins de la sagesse de l'enfant qui vient de naître? En voici, parmi plusieurs autres, trois, si je ne me trompe, mes frères, qui nous défendent de confondre avec la sagesse humaine celle de Jésus-Christ naissant : c'est une sagesse perçante et lumineuse, qui se fait jour dans des ténèbres impénétrables à l'esprit de l'homme; une sagesse sûre et infaillible, qui fait servir à l'exécution de ses desseins tous les projets de l'homme : une sagesse profonde et incompréhensible, qui trompe toutes les conjectures de l'homme. Reprenons.

Sagesse lumineuse qui perce dans des ténèbres impénétrables à l'esprit de l'homme. Quel accord merveilleux entre les prophéties et les faits qu'elles annoncent, s'écrie saint Augustin, réfléchissant sur la naissance de Jésus-Christ! Je lis, dans les anciens monuments d'un peuple célèbre, la pro-

messe d'un Messie restaurateur de la gloire de Dieu et réformateur de la nature de l'homme. On y nomme le sang où il doit puiser la vie, et David y est reconnu pour le plus illustre de ses ancêtres; on y marque le lieu où il doit respirer le jour, et c'est Bethléem à qui cette glorieuse prérogative est réservée; on y fixe le temps de son avènement à la destruction de la puissance de Juda, pleinement asservi à un monarque étranger; on y détermine encore plus particulièrement le moment de sa naissance par un certain nombre de semaines mystérieuses qui la doivent précéder; on y caractérise enfin sa mère, par le privilège singulier d'une virginité féconde.... Or, après la publication solennelle de tant de signes clairs et précis, les temps étant accomplis, les siècles écoulés, Jésus-Christ naît en effet de cette race royale, et dans la profession actuelle qu'il fait d'en être réellement descendu; il naît dans le lieu désigné, dans les circonstances prédites, au moment attendu, et du sein d'une femme qui l'a conçu sans corruption, sans doute, puisqu'elle vient de l'enfanter sans douleur.... Ah! continue le saint docteur, je n'en puis plus douter; certainement une grande lumière vient de descendre sur la terre : *Profecto descendit lux magna in terras*; et celui qui sait si bien assortir les événements aux oracles, présente à mes yeux une sagesse d'un ordre supérieur, seule capable de pénétrer dans un ténébreux avenir, inaccessible à toute la sagacité de l'homme.

J'ai ajouté sagesse sûre et infaillible, qui, sans craindre de se méprendre, fait servir à l'exécution de ses desseins fixes et immuables, tous les projets, toutes les pensées, les vertus et les vices, la prudence et la folie des enfants des hommes. Je ne vous en offrirai qu'une seule preuve, mais la plus frappante de toutes celles que je pourrais choisir.

Pour en sentir toute la force, remontez avec moi, chrétiens, jusqu'au siècle honoré par la naissance du Fils de Dieu; et d'abord jetez les yeux sur les environs de cette bourgade, à jamais célèbre, où s'est opéré ce grand mystère. Portez-les ensuite sur cette illustre contrée dont Bethléem et son territoire ne sont que la moindre partie. Enfin, par des développements successifs, soumettez à vos regards les vastes provinces qui confinent avec la Judée, jusqu'à ce que votre œil embrasse tout l'univers, tel qu'il était à cette époque fameuse... Ciel! d'où vient le calme heureux qui règne dans toutes ces campagnes? A quel mortel chéri des cieux est-on redevable de cette paix fortunée qui réunit tous les climats et tous les cœurs? Si vous y faites attention, un seul intérêt confond tous les intérêts, un seul empire absorbe tous les autres empires. Partout où s'étend le monde connu, les mêmes lois sont respectées, les mêmes usages sont adoptés, la même puissance est révérée. D'un point de l'univers, de la fière

Rome, l'autorité, la force, la domination se sont répandues, comme un torrent impétueux, dans le reste de l'univers. Elles ont, pour ainsi dire, inondé toutes ses parties, et renversé, dans leur cours rapide, les anciennes barrières qui séparaient les différents peuples. Toutes les nations ne forment plus qu'une grande famille qui cultive l'héritage d'un seul homme; ou, si vous le voulez, toutes les nations portent les mêmes fers, et toute la terre est devenue la proie d'un seul maître.

Mais, depuis combien de siècles se prépare ce grand événement? Par quel enchaînement de moyens secrets et imperceptibles, contraires mêmes, en apparence, ce surprenant ouvrage s'est-il avancé? Par combien de coups imprévus, de révolutions, de contre-temps, de revers a-t-il semblé suspendu? Pour le conduire à sa perfection, quel prodigieux mélange, quelle étonnante combinaison n'a pas dû se faire dans le monde, de biens et de maux, de vertus et de crimes? de combien de désastres et de victoires n'a-t-il pas dû être le théâtre? Victoires qu'on attribua tantôt à l'expérience des généraux, tantôt à l'intrépidité des soldats, souvent à la sagesse d'un sénat également ambitieux et politique, quelquefois à la lâcheté des vaincus ou à la perfidie des traîtres : jugements des hommes, erreur et folie.

C'est à la crèche; oui, c'est à la crèche seule que peuvent se développer les secrets ressorts de ces étonnantes merveilles. Celui qui vient d'y naître pour tous les peuples, voulait que les circonstances de sa naissance (ainsi que celles qui devaient accompagner et sa vie et sa mort) pussent n'être cachées à aucun peuple, et que leur notoriété les mît en quelque sorte hors de la sphère où s'étendent le soupçon, le doute et la calomnie. Pour cela, il fallait qu'un commerce libre et facile fût ouvert entre toutes les nations; par conséquent qu'elles jouissent d'une paix profonde sous la dépendance d'une même monarchie. Entre les mains et sous la direction de celui qui veut aujourd'hui paraître enfant parmi nous, le désintéressement des premiers Romains et l'ambition des derniers, le génie guerrier de César et l'humeur pacifique d'Auguste, ont été autant de moyens également justes et infaillibles qu'il a mis en œuvre pour exécuter un dessein, qu'une passion ou une vertu de plus ou de moins, répandue dans l'univers, pouvait, ce semble, faire échouer sans ressource. Je vous le demande, la sagesse humaine, cette sagesse si chancelante dans ses principes, si fausse ou si incertaine dans ses démarches, si sujette à voir ses desseins honteusement trahis ou honteusement couronnés par un aveugle hasard, osera-t-elle entrer en comparaison avec celle qui brille à la crèche, et qui, quoique variés à l'infini, met en usage avec tant de justesse, se soumet, pour ainsi dire, d'une manière si impérieuse tous les projets de l'homme!

Sagesse profonde et incompréhensible, qui trompe encore toutes les conjectures de l'homme.

J'ose le dire, et il est vrai, jamais événement n'a dû plus humilier le monde que la naissance du Fils de Dieu; jamais événement n'a dû mieux lui faire sentir combien ses lumières sont bornées. Et pour vous en convaincre, Messieurs, qu'il me soit permis de faire une supposition. Je me transporte dans les temps qui précéderent cette divine naissance; je parcours toutes les contrées de l'univers; et rassemblant les sages de chaque nation, je leur déclare que, revêtu de la nature humaine, un Dieu (le grand, le vrai Dieu) va naître. Puis, me servant des mêmes paroles que le Seigneur adressait autrefois à son prophète : *Vaticinare, fili hominis* (*Ezech.*, XXXVII), je les invite à me faire part de leurs conjectures sur la manière dont ce Dieu naîtra.

Sage Romain, dont les idées sont élevées et guerrières, et dont le cœur est enflé par la conquête du monde, réponds-moi : comment naîtra le Dieu de l'univers : *Vaticinare, fili hominis*? Je l'entends : il naîtra sans doute au milieu des foudres et des éclairs; une crainte respectueuse ébranlera la terre jusque dans ses entrailles; les mers les plus éloignées frémiront à cette grande nouvelle; et confondu avec les peuples asservis, le peuple conquérant et maître se hâtera vers son berceau pour y briguer des chaînes. Grec, partisan d'une philosophie voluptueuse, comment ce Dieu doit-il naître? *Vaticinare, fili hominis*. En entrant dans le monde il respirera l'air d'un printemps délicieux; une rosée de parfums tombera du ciel sur cet auguste enfant; les fleurs s'empres seront d'éclorre autour de son berceau; les plaisirs en foule, rangés auprès de lui, se disputeront la gloire d'amuser ses premiers instants, et le commencement de sa vie annoncera la plus heureuse, la plus riante carrière. Juif, prévenu d'une fausse idée de grandeur, et aveugle dans le sein de la lumière, comment ce Dieu doit-il naître? *Vaticinare, fili hominis*. Ah! son berceau sera plus brillant que le trône de Salomon, et son palais plus riche que le temple qui épuisa ses trésors.

Cette supposition, Messieurs, vous permet-elle de douter de la faiblesse de l'esprit humain? et si telle n'eût pas été tout à fait la réponse de ces faux sages, eût-elle été beaucoup différente de celle que je leur mets dans la bouche? Du moins, pour peu que nous connaissions l'homme et sa manière de concevoir les choses, n'est-il pas évident qu'aucun d'eux n'aurait deviné au juste la manière dont devait naître le Fils de Dieu? Or, c'est cette disposition si éloignée des vues humaines, que j'appelle une sagesse profonde et digne de lui.

Hé! quoi! convenait-il à ce Dieu, dont l'incompréhensibilité est un des plus glorieux attributs, de se conformer en naissant aux idées du monde? N'eût-il pas en quelque sorte avili sa sagesse, et aux dépens de

sa propre gloire; augmenté l'orgueil de l'homme.

Hélas! Seigneur, il n'est déjà que trop fier de sa prétendue sagacité. La moindre lueur à ses yeux est un océan de lumières; pour peu que ses vaines recherches soient suivies de quelques succès, pour peu qu'elles soient fondées sur la vraisemblance, il s'enfle, il triomphe; il se persuade que toutes les ténèbres doivent disparaître devant le flambeau de sa raison, que ses jugements sont incompatibles avec le mensonge; que par sa bouche la vérité même dicte ses oracles. Que serait-ce, si, dans l'ordre de vos desseins admirables, il eût rencontré juste, même une seule fois? Il se serait bientôt cru en droit de soumettre tout à sa propre sagesse, de citer à son tribunal vos plus adorables mystères, d'en déterminer la profondeur, d'en démêler l'obscurité, d'en sonder les abîmes. Ce Dieu, qu'on nous représente agissant par des voies supérieures à l'intelligence humaine, auraient-ils osé dire, n'est pas si impénétrable qu'on nous l'a figuré. Nous les connaissons ces voies si obscures, et nous avons trouvé le fil qui nous conduira jusqu'au sanctuaire de ses plus secrètes pensées. Heureusement, Seigneur, cet orgueil ne gagne rien à votre naissance. Qu'ils approchent de votre crèche, ces mortels si éclairés; qu'ils comparent ce qu'ils attendaient avec ce que vous leur offrez, et qu'ils soient confondus.

Pour nous, qui voyons une sagesse infiniment supérieure à celle des hommes, briller à la crèche à côté d'une égale puissance, reconnaissons qu'un Dieu devant naître ne pouvait, si j'ose parler ainsi, ne pouvait naître plus en Dieu. Un second coup d'œil, mais plus fixe et plus arrêté sur cette même crèche, va vous convaincre encore qu'un sauveur devant naître, ne pouvait naître plus en sauveur. C'est la vérité plus morale, et dès là même plus intéressante, que je vais vous exposer dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Ce Sauveur, si solennellement promis, si ardemment désiré, si constamment attendu, ne devait point tirer son peuple de l'esclavage des nations, comme l'espérait l'aveugle Synagogue; mais en délivrant les hommes de la servitude du péché, il devait leur procurer une liberté beaucoup plus réelle. Ce Sauveur ne devait point soumettre l'univers à la domination de son peuple; mais, en rendant les hommes maîtres de leur cœur et d'eux-mêmes, il devait les mettre en possession d'un empire beaucoup plus glorieux. Or, Jésus-Christ naissant commence à remplir cette double fonction de la manière la plus éclatante, je veux dire à expier les crimes, et à désarmer les passions des hommes; il naît donc véritablement en Sauveur: développons ces deux réflexions.

I. Quel peuple, disons-nous quelquefois, que le peuple Juif! Toujours attaché à la terre, il ne put concevoir d'autre liberté que celle qui affranchit de l'esclavage des hommes; idée, sans doute bien charnelle et bien

grossière : mais ne se trouve-t-il pas encore parmi les chrétiens, des hommes dont l'esprit plein d'erreurs n'a pu être entièrement rectifié par la foi, et qui ont encore besoin qu'on leur fasse sentir qu'il eût été indigne de ce Sauveur de se borner à briser les fers que les nations étrangères avaient forgés à son peuple ? Oui, Seigneur, ces hommes de chair et de sang reconnaîtront sans peine et sans effort l'excellence de votre mission, si, tel qu'un autre Moïse, vous aviez soustrait Israël à la vengeance d'un monarque impie ; si, comme un second Mathathias, vous aviez rassemblé les restes de la nation sainte, pour les opposer à la fureur des incirconcis. Etrange aveuglement ! quelle est donc la vraie servitude de l'homme ?

Est-il esclave, lorsque, arraché du sein de sa patrie, une barrière insurmontable ne lui permet que d'y porter ses desirs ? Eh ! que m'importe quelle terre foule mes pas ? une égale distance du ciel ne doit-elle pas à mes yeux égaler tous les climats du monde ? Est-il esclave, lorsque, soumis à une domination impérieuse, il ne reçoit que des mépris insultants de la part de ses maîtres ? Mais ne cessera-t-il pas de l'être, dès qu'il osera compter pour rien leurs faveurs ? Est-il esclave, lorsqu'une obscure prison le prive des agréments d'une société aimable ? Eh ! ne tient-il pas à lui d'y trouver son Dieu, et d'y faire entrer ses propres vertus ? Est-il esclave enfin, lorsque, chargé de fers, il voit la mort levant déjà le bras pour le frapper ? Mais est-il sans exemple qu'un tyran ait été bravé par la victime de sa fureur ? N'a-t-il jamais vu sur le visage de l'innocent qu'il tourmentait, un ris moqueur et désespérant pour lui, trouvé le supplice de son orgueil dans celui de la vertu, et entendu du milieu des flammes qu'il était lui-même le véritable esclave ?

Ah ! chrétiens, connaissons aujourd'hui ce qui nous fait mériter ce titre odieux : le péché seul, chaîne pesante, fers insupportables, dont le poids fait pencher le pécheur vers l'enfer, et saura l'y entraîner, dès que la mort aura brisé la barrière qui l'en sépare ; le péché, qui, en lui faisant perdre la qualité d'enfant de Dieu et de cohéritier de Jésus-Christ, le frustre de ses droits les plus précieux ; le péché, qui le soumet à l'empire de Satan... Fût-on placé d'ailleurs sur le premier trône du monde ; vit-on ramper à ses pieds toutes les puissances de la terre ; fit-on respecter ses décisions comme des oracles, et ses volontés comme des lois ; humiliante vérité ! avec le péché on est esclave. L'or et la pourpre peuvent bien dérober aux yeux des hommes ces chaînes honteuses ; mais Dieu en voit toute la honte.

Vous en étiez chargés de ces liens d'iniquité, conquérants fameux, qui présentiez d'autres fers aux nations tremblantes. Vous leur ravissiez le fantôme et l'ombre de leur liberté, et vous aviez perdu tout ce que la vôtre avait de réel. Effrayés de vos orgueilleuses menaces, les peuples courbés vers la terre, vous disaient avec respect : Nous som-

mes vos esclaves. Mais l'ange rebelle, du fond de sa sombre demeure, pouvait dire avec plus de justice à chacun de vous : Je suis ton maître ; c'est moi qui, au gré de mes caprices, promène tes pas du midi jusqu'à l'ourse ; et jusque sur les trônes qu'a usurpés ton ambition, tu traînes ma chaîne. Toi, tu m'as vendu ta liberté pour goûter la douceur d'une vengeance éclatante ; toi, pour étendre les limites d'un empire trop vaste pour tes talents, et trop borné pour ton orgueil. Vous êtes tous soumis à mes lois, puisque vous êtes asservis au péché. C'était donc de ce joug honteux que Jésus-Christ devait délivrer les hommes : et n'est-ce pas ce qu'il commence à faire dans la crèche.

Prenez garde, s'il vous plaît : je sais que, suivant la doctrine de saint Paul, ce n'est proprement que sur l'autel de la croix que le péché a été expié, et que sa marque honteuse devait être arrosée du sang de la victime expirante, pour être effacée. Mais il n'en est pas moins vrai que le sacrifice du matin, que Jésus-Christ offre aujourd'hui, par la liaison intime qu'il a avec le sacrifice du soir, peut-être, en quelque sorte, considéré comme une de ses parties ; ou, du moins, qu'il entre dans l'ordre de la satisfaction comme un préliminaire qui prépare et assure la satisfaction même.

Je me le représente donc, ce Sauveur, au moment de sa naissance, comme le député du genre humain auprès de Dieu, et Dieu lui-même comme un puissant prince, environné d'une cour nombreuse et disposé à recevoir les satisfactions d'une nation perfide. Seigneur, semble dire Jésus-Christ, mon peuple a péché. Livré à tous les maux qui ont suivi sa révolte criminelle, il a voulu la réparer. Des victimes sans nombre ont rougi de leur sang vos autels, les prémices des fruits de la terre vous ont été offerts dans la pompe des cérémonies légales et parmi les chants harmonieux d'une multitude pénitente ; mais, trop irrité pour déposer votre colère, vous avez dédaigné les sacrifices et les offrandes : *Sacrificium et oblationem noluiti (Psal. XXXIX.)* Accablés de vos justes dédains, et incapables de vous satisfaire, ces hommes malheureux ont eu recours à moi. Je leur ai promis de joindre mes soupirs à leurs larmes, et de faire leur paix avec vous : *Tunc dixi : Ecce venio. (Ibid.)*

Je ne dissimulerai pas la noirceur de leurs attentats. Il est parmi eux des hommes aveugles, qui vous ont méconnu dans vos ouvrages, et qui ont porté leur culte à des idoles formées de leurs mains : je vous immole ma gloire. Il en est que le démon des richesses possède, et qui remplissent de leur luxe des palais fastueux : je vous offre ma crèche. Il en est qui comptent leurs instants par leurs plaisirs, qui s'endorment mollement dans le sein des voluptés, dont le cœur nage dans une joie toute profane : je vous présente mes douleurs. Presque tous, rebelles à votre loi sainte, ont affecté une indépendance cri-

minelle : je me sou mets avec respect, et même avec complaisance, à vos adorables volontés : *Deus meus, volui : legem tuam in medio cordis mei.* (Psal. XXXIX.) J'en dis trop peu ; toute chair a corrompu sa voie ; le péché a défiguré votre ouvrage. Le cœur des hommes est dur jusqu'à l'inhumanité, ou tendre jusqu'à la faiblesse. Leurs ris et leurs larmes, leurs désirs et leurs regrets, leurs espérances et leurs craintes, leurs projets et leurs actions sont également coupables. Mais, Seigneur, mettez dans la balance de votre sanctuaire le monde et Bethléem, et vengez-vous !

Me sera-t-il permis de suivre cette idée ? Je m'imagine entendre Dieu, content de cette satisfaction préliminaire, prononcer cet arrêt favorable : Non, qu'il vive ce peuple ingrat, et que dès ce moment il se regarde comme déchargé du poids de ses fers.

Jeune rédempteur d'Israël, dernière espérance de Sion captive et désolée, devons-nous nous écrier ici, que vous ouvrez votre carrière d'une manière conforme à votre dignité de Sauveur ! A peine entré dans le monde, vous vous empressiez de briser nos chaînes. Mais ce ne fut point ainsi que débutèrent ces sauveurs que vous suscitâtes autrefois au milieu de la nation sainte. Leur naissance ne contribua en rien à l'ouvrage auquel ils étaient destinés, et l'esclavage fut souvent le point d'où ils partirent pour devenir des libérateurs. Moïse a vu la lumière, et le premier pas vers la liberté d'Israël n'est pas encore fait. Bien loin que son joug devienne plus léger, il s'appesantit tous les jours. Les larmes que verse cet enfant, pros crit avant que de naître, sont perdues pour son peuple. Israël ne gagne rien aux soupirs qu'il fait entendre ; et, dans ce berceau flottant sur les eaux, je n'aperçois qu'un mortel infortuné, à qui mes yeux errants et inquiets cherchent sur le rivage un sauveur. Pour vous, Seigneur, vous vous hâtez de remplir l'auguste fonction qui vous appelle. Vos premiers soupirs n'ont point d'autre objet que celui où tendront vos derniers soupirs ; vos larmes, dès leur source, participent à la vertu qu'elles auront dans leur cours ; et non content de commencer en naissant à expier et à détruire le péché, vous prévenez encore la nouvelle tyrannie qu'il pourrait, dans la suite, établir dans le cœur des hommes, en désarmant toutes leurs passions ; et c'est là le second trait et peut-être le plus marqué, auquel vous faites connaître que vous naissez véritablement en Sauveur.

II. Je les comparerais volontiers, ces passions si fécondes en crimes, mères de tant d'attentats, sources de tant de malheurs ; ces passions déguisées sous tant de noms différents, colorées de tant de prétextes, couronnées par tant de victoires, consacrées par une religion profane ; ces passions enfin, depuis si longtemps en pos-

session de faire les destins des peuples, les vertus des sages et les dieux de l'univers ; je les comparerais, dis-je, volontiers à ces esprits de tempêtes, à ces souffles destructeurs, que l'apôtre saint Jean nous représente déchaînés dans la colère du ciel, pour exciter sur la terre et sur la mer les plus affreux ravages. *Quibus datum est nocere terræ et mari.* (Apoc., VII.) Soufflez, vents impétueux, votre audace va bientôt être réprimée. Je vois du côté de l'orient l'envoyé de l'Eternel, qui porte lui-même le signe du Dieu vivant : *Et vidi angelum ascendentem ab ortu solis, habentem signum Dei vivi.* (Ibid.) Il commence à enchaîner votre pouvoir tyrannique, et de son berceau même, il vous ordonne d'épargner le monde, depuis si longtemps le théâtre de vos noires fureurs : *Et clamavit : Nolite nocere terræ et mari.* (Ibid.)

Fol orgueil, qui persuades aux grands de la terre que tout doit ramper devant eux, cesse désormais de leur inspirer ces dédains superbes, ces hauteurs inhumaines, ces idées vastes, ces projets ambitieux : la grandeur même est absorbée presque tout entière dans les faiblesses de l'humanité : *Nolite nocere terræ.* Vanité frivole, qui multiplies aux yeux de l'homme les talents dont il se flatte, qui nourris dans son cœur une vaine complaisance à la vue d'un mérite souvent imaginaire, cesse de l'occuper du désir inquiet de briller et de se produire : des trésors infinis de science et de lumières sont cachés sous la simplicité de l'enfance : *Nolite nocere terræ.* Lâche indolence, qui lui exagère sa propre faiblesse, qui lui fais envisager avec horreur les pratiques d'une mortification nécessaire, qui voudrait le conduire au ciel par une route semée de fleurs, cesse de l'endormir dans une honteuse mollesse : un tendre enfant éprouve toutes les incommodités d'une saison rigoureuse : *Nolite nocere terræ.* Coupable délicatesse, qui lui apprend à soutenir ses droits avec hauteur, à se venger de l'ombre même du mépris, à laver un outrage dans le sang d'un ennemi, cesse d'infecter son cœur du poison de la vengeance ; un Dieu essuie, sans se plaindre, les refus les plus humiliants : *Nolite nocere terræ.* Fièrè indépendance, qui ne sus jamais plier, qui ne reconnais aucune subordination, qui oses te roidir contre l'autorité la plus légitime, cesse de vouloir faire de son esprit ainsi que de son cœur un rebelle : le maître du monde est soumis à la créature : *Nolite nocere terræ.* Douleurs, cessez de l'abattre ; plaisirs, cessez de le corrompre ; agréments, richesses, éclat, pompe mondaine, cessez de l'éblouir. Jésus-Christ, le maître que nous devons écouter, le modèle que nous devons suivre, brave en naissant tous ces maux, il méprise tous ces avantages ; et par conséquent il arrache à toutes les passions ces armes jusqu'ici victorieuses des hommes. *Et vidi angelum ascendentem ab ortu solis, habentem signum*

Dei vivi, et clamavit : Nolite nocere terræ et mari.

En effet, par quels artifices pourraient-elles désormais, ces passions, tromper un esprit que la crèche éclaire et instruit ? par quels charmes pourraient-elles triompher d'un cœur que la crèche soutient et anime ? Pour mettre dans leurs intérêts ma raison, feront-elles parler en leur faveur l'exemple de la multitude, les maximes reçues parmi un monde poli et judicieux, les suffrages mêmes des sages et des philosophes ? Je consulte la crèche ; elle m'offre un Dieu pauvre, humilié, souffrant : à tous ces arguments si spécieux, voilà ma réponse. Pour engager mes sens dans leur parti, leur présenteront-elles les objets les plus flatteurs, et qui sympathisent le plus avec leur corruption naturelle ? J'arrête mes regards sur la crèche ; j'y vois un Dieu pauvre, humilié, souffrant : contre ces attaques si vives, voilà ma défense. En un mot, après le spectacle que la crèche a donné à l'univers, l'attachement que l'homme conserve encore pour les objets de ses passions, pour les faux biens du monde, ne peut être ni justifié par sa raison, ni excusé par sa faiblesse, et suppose tout à la fois dans lui la plus insigne folie et la plus coupable insensibilité. Donnons à ce raisonnement la juste étendue qu'il demande.

Je dis donc, premièrement, que tous les vains prétextes d'un esprit qui cherche à se faire illusion à lui-même ne peuvent plus justifier cet attachement aussi honteux que criminel. Pourquoi cela ? C'est qu'il est pros crit à la crèche et de la manière la moins équivoque, et par le jugement le moins suspect d'erreur. Il y est pros crit de la manière la moins équivoque.

Ah ! chrétiens, si, dans le sein d'une fastueuse opulence, Jésus-Christ invectivait contre les richesses et contre la grandeur ; si, environné de plaisirs, couronné de gloire, nourri d'applaudissements, il ne prêchait qu'indifférence et que mépris pour ces biens si vantés ; quelque manifeste qu'eût le sens de ses paroles, la passion, accoutumée à trouver obscur tout ce qui la condamne, croirait bientôt devoir expliquer la doctrine par la conduite, ou tout au plus, de la combinaison des paroles et des actions rapprochées les unes des autres, elle formerait un corps de morale qui n'effrayerait que bien peu la nature. Vous l'aviez prévu, Seigneur, et voilà pourquoi, dans le dessein où vous êtes d'intimer à l'homme la nécessité indispensable de ce détachement si sublime et si universel, vous employez le langage le plus énergique, celui qui prête le moins aux explications artificieuses que dicte l'amour-propre. Et quel est-il ce langage ? l'exemple.

En effet, mondains, épuisez toutes les fausses subtilités que peut suggérer la cupidité toujours si ingénieuse, et donnez, si vous le pouvez, à ce que la crèche étale à vos yeux un autre sens que celui qui s'accorde avec la sévérité de l'Évangile. Non, ces viis

animaux qui réchauffent de leur souffle le tendre enfant qui vient de naître, ces langes grossiers dont ses membres délicats sont enveloppés, cette paille sur laquelle il est étendu, ces présents rustiques qui lui sont offerts par la pauvreté libérale de la partie la plus méprisée du peuple, ces larmes dont ses yeux sont baignés au moment qu'ils s'ouvrent à la lumière, non, rien de tout cela n'est obscur et énigmatique : ce sont, pour ainsi dire, autant de symboles clairs et intelligibles. Eh ! que peuvent-ils signifier autre chose, sinon ces grands principes sur lesquels portera toute la morale de la loi nouvelle ? qu'il faut se renoncer soi-même et porter sa croix ; que bienheureux sont ceux dont la vie tissée d'afflictions et de disgrâces se passe dans de vertueux soupirs ; que les prospérités, les richesses, la gloire du monde sont toujours des présents redoutables du ciel, et souvent des signes de sa colère ; qu'il n'est d'homme véritablement grand que celui qui, petit à ses propres yeux, ose encore être petit aux yeux de l'univers.

Hé quoi ! faut-il beaucoup de pénétration, riches et grands du monde, pour entendre le langage muet en apparence, mais en effet très-éloquent que nous parle tout cet attirail de vanité qui vous environne ? Eh ! qui, voyant ces meubles si précieux et si commodes, ces parures qui respirent également l'orgueil et la mollesse, ces appartements disposés avec tant d'art pour écarter les injures des saisons, ou pour s'en procurer les délices, cette multitude de domestiques, ministres assidus de vos volontés, ou preuve fastueuse de votre opulence, ces divers chefs-d'œuvre des arts amis du luxe, cette profusion de mets délicats, ces chars brillants destinés au triomphe de votre indolence, qui, dis-je, voyant tout cela, ne reconnaît pas aussitôt, et sans pouvoir s'y méprendre, quels sont les principes de votre morale, et ne s'imagine pas entendre ces maximes corrompues : qu'il faut mettre à profit, pour l'intérêt de notre bonheur temporel, les moments fugitifs d'une vie qui nous échappe ; que c'est une condition digne d'envie que celle qui met un homme en état de ne rien refuser aux caprices de son imagination, à la bizarrerie de ses goûts, à la fougue de ses désirs ; que le point capital est de se ménager un cercle d'amusements non interrompus, pour fermer l'entrée aux réflexions sérieuses, et de varier à propos ses plaisirs pour en bannir l'ennuyeuse uniformité ? Qui jamais s'est avisé de trouver dans cet amas pompeux de biens dans l'usage que vous en faites, les règles de la modération, ou les leçons de l'humilité chrétienne ? tant il est vrai, encore une fois, que rien n'est moins équivoque que le langage des actions et la voix de l'exemple.

Prenez garde, s'il vous plaît ; je parle d'un exemple donné librement par une personne maîtresse de son sort, tel qu'est Jésus-Christ au moment de sa naissance ; car, n'allez pas mettre les humiliations volontaires de ce divin Sauveur en parallèle avec celles de ces

prétendus philosophes, qui, placés par la fortune ennemie dans les derniers rangs de la société, honorent du nom d'indifférence pour les dignités l'impuissance où ils sont d'y parvenir, et cherchent à se consoler de leur obscurité par de sanglantes invectives contre les grands, ou par de pompeuses déclamations contre la grandeur.

Non, Messieurs, arbitre de toutes les destinées et distributeur des empires, Jésus-Christ pouvait à son choix se mettre sur la tête la plus belle des couronnes, ou même, à la vue des monarques dégradés, entasser sur son front tous leurs diadèmes. L'humiliation et les souffrances lui étaient absolument étrangères : écartées par son auguste majesté, elles n'auraient jamais étendu leurs coups jusqu'à lui, s'il ne fût allé au-devant d'elles, et s'il ne leur eût ordonné de le mettre au nombre de leurs victimes. Pauvreté effrayante, humiliante confusion, douleur formidable, misères attachées à la condition humaine, sembla dire Jésus-Christ en naissant, osez me confondre avec les plus faibles mortels. Vous n'étiez point, à la vérité, faites pour moi ; mais j'ai besoin de vous pour éclairer et pour détromper les hommes. Qu'ils voient aujourd'hui dans vos attentats sur ma personne la condamnation la plus expresse de l'horreur qu'ils ont pour vous, et de l'ardeur empressée avec laquelle ils recherchent tout ce qui vous est contraire.

Or, je vous le demande maintenant, que peut opposer la prudence de la chair à une décision si précise et si formelle ? Soupçonnera-t-elle d'horreur un jugement dont elle ne peut éluder la clarté ? Dira-t-on, comme il arrive quelquefois, qu'il n'appartient pas à des génies bornés de savoir estimer la grandeur ce qu'elle vaut, et que le système délicat qui rapporte tout au plaisir n'est pas à la portée des esprits vulgaires ? Ah ! chrétiens, faites-vous attention que c'est un Dieu qui prononce contre les passions l'arrêt que vous venez d'entendre ? Qui osera appeler d'une sentence portée par la sagesse et par la vérité ? et dans l'alternative nécessaire que le monde ou Jésus-Christ soit dans l'erreur, notre jugement peut-il encore être suspendu ? L'attachement aux divers biens, aliments de nos passions, depuis la naissance du Fils de Dieu, ne peut donc plus, en aucune manière, être justifié par la raison de l'homme.

J'ai dit de plus que cet amour passionné des richesses, des plaisirs, des bonheurs terrestres ne peut plus même trouver d'excuse dans notre faiblesse. Comment cela ? C'est qu'outre les secours abondants que Jésus-Christ nous mérite à la crèche, il nous fournit encore les motifs les plus puissants et les plus capables de nous rendre vainqueurs de ce penchant funeste ; motifs d'une noble émulation, d'une juste reconnaissance, d'un tendre amour.

Ah ! Seigneur, s'écrie à la vue de la crèche une âme fidèle, pénétrée successivement de ces trois sentiments si légitimes ; ah ! Seigneur, puis-je encore livrer mon cœur à

de folles joies, tandis que vos yeux ne sont ouverts qu'aux larmes ; flatter un corps coupable, tandis que vous n'épargnez pas une chair innocente ; accorder le superflu à la délicatesse, tandis que vous refusez le nécessaire à la nature ; redouter et fuir l'obscurité, tandis que vous volez au-devant des mépris et des outrages ? Quel contraste odieux ! Vous, le maître du monde, vous déposez presque toutes les marques de la souveraineté qui vous est naturelle ; et moi, ver de terre, je cherche à éblouir par une fausse grandeur. Vous épuisez toutes les rigueurs de la plus extrême indigence ; et moi, je mets le retardement d'une partie de plaisir au nombre de mes disgrâces. Vous prodiguez les miracles pour ouvrir à la douleur un chemin jusqu'à vous ; et moi, je me fais une étude et un art d'écarter jusqu'à ses plus légères atteintes. Hé quoi ! vous ai-je donc abandonné tout ce qui contrarie les sens et la nature, et me suis-je réservé tout ce qui les favorise ? Mon cœur a-t-il pu consentir à un si indigne partage, et ajouter ainsi à la plus honteuse lâcheté la plus noire ingratitude ?

Car enfin, si vous semblez être aujourd'hui en butte aux traits de la colère céleste, ce n'est que pour me soustraire à ses coups ; si vous éclatez en gémissements, ce n'est que pour m'épargner d'éternels soupirs. Eh ! Seigneur, qu'est-ce que mon sort a donc de commun avec le vôtre, et votre félicité peut-elle être altérée par mon supplice ? Fils et imitateur d'un père révolté contre vous, coupable par la nécessité de ma naissance et par la liberté de mon choix, un sang impur coule dans mes veines, le crime a mille fois trouvé accès dans mon cœur : par lequel de ces deux endroits ai-je pu mériter vos faveurs ? Et quand, pour les reconnaître, vous exigez de moi que je fasse quelque violence à mes inclinations corrompues, que je livre quelques combats aux ennemis de mon salut, voudrais-je me liquer avec eux, et payer par une trahison les projets que vous formez pour mon bonheur !

Je sais qu'il est des bienfaiteurs incapables de se faire aimer, et dont la main prodigue les bienfaits, sans pouvoir gagner les cœurs. Mais vous, ô mon Sauveur, pourriez-vous n'en pas triompher, aujourd'hui qu'écartant d'auprès de votre personne tout ce que la majesté a d'imposant et de terrible, vous vous montrez à nous revêtu de notre nature et sous les traits aimables de l'enfance ? Oui, je cède à des attraits si touchants : le divin amour soumet enfin mon cœur, et à mesure qu'il y établit son empire, je sens qu'il en bannit l'amour des biens terrestres. Déjà je ne connais plus d'autres richesses que d'avoir part à votre pauvreté ; d'autre consolation que de pleurer avec vous ; d'autre gloire que d'être méprisé pour vous ; et les diverses passions qui régnaient autrefois dans mon âme, font place à une passion nouvelle, qui réunit dans elle seule tout ce qu'elles avaient de vif et d'impé-

teux, et c'est celle de n'aimer que vous, ou de ne rien aimer avec vous, que je n'aime dans vous et pour vous.

Tels sont, mes frères, les sentiments qu'inspire la vue de Jésus-Christ naissant dans une vile étable, et telle est la force merveilleuse qu'ils ont pour désarmer les passions, pour réprimer les coupables penchants de la nature corrompue. Et voilà pourquoi ces sublimes intelligences, qui parmi les ombres de la nuit font entendre leurs célestes concerts, promettent en ce jour, aux cœurs bien disposés, une tranquillité parfaite, fondée sur le silence des passions soumises; un calme inaltérable, qui ne sera jamais troublé par des désirs inquiets, ou par de séditieux mouvements; en un mot, la paix, la paix intérieure, la véritable paix, qui, jointe à la liberté que Jésus-Christ commence en naissant à procurer aux hommes, justifie pleinement sa qualité de Sauveur, comme mille traits glorieux de puissance et de sagesse annoncent avec éclat sa divinité: *Gloria in excelsis Deo, et in terra pax hominibus.* (Luc., II.)

Recevez donc aujourd'hui, Dieu sauveur, le tribut légitime de nos adorations et de notre reconnaissance. Ceux au nom de qui j'ose vous parler ici ne m'en désavoueront pas, et le zèle qui les rassemble à l'ombre de vos sacrés tabernacles, me répond que je suis l'interprète fidèle de leurs sentiments. Placés par l'ordre de votre providence dans le siècle heureux qui vous vit naître, non, ils n'auraient point souffert, Seigneur, que la solitude et l'abandon fussent les circonstances de votre entrée dans le monde. Les uns, dépouillant les marques les plus précieuses de leur condition ou de leur fortune, les auraient consacrées, en les faisant servir d'ornement à votre berceau: les autres, attentifs aux moindres signes de Joseph et de Marie, auraient partagé les soins de ces augustes époux, avec l'empressement le plus tendre. La saison tardive n'eût point porté de fleurs dans ces climats fortunés, le Liban et l'Idumée eussent manqué de parfums; où ils auraient rassemblé ces divers présents de la nature, pour embellir l'humble cabane où vous avez voulu naître. Peut-être, ah! peut-être, dans ces douces occupations, auraient-ils terminé quelqu'un de vos regards, et rien n'eût manqué à leur bonheur....

Aujourd'hui, Seigneur; ils n'espèrent pas de vous de moindres faveurs, parce qu'ils vous offrent leur cœur (dont tous ces présents auraient tiré leur prix) et qu'ils vous l'offrent par des mains qui vous sont infiniment chères, par ces mains qui ont essuyé vos premières larmes, par ces mains qui ont soutenu votre corps faible et chancelant par ces mains qui ont réglé vos premiers pas encore mal affermis, par les mains de votre mère. Le sourire aimable, les regards satisfaits, les tendres caresses dont vous payiez

ses soins maternels, sont autant de gages du crédit qu'elle a auprès de vous, et autant de fondements de la confiance qu'ils ont en elle. Pourriez-vous lui refuser, pourrait-elle ne pas leur distribuer ces grâces précieuses, dont l'enchaînement et le bon usage est le prix de la vie glorieuse et immortelle, que je vous souhaite, etc. Ainsi soit-il.

SERMON XIV.

DE LA PASSION.

(Extrait [7].)

Deus ultionum Dominus, Deus ultionum libere egit (Psal. XCIII.)

Le Seigneur Dieu des vengeances, le Dieu des vengeances a agi en liberté.

EXORDE.

Et quand est-ce, mes frères, qu'il a ainsi donné un libre essor à son courroux? est-ce quand il a submergé le monde dans les flots du déluge universel? quand il a déchainé la peste, la famine et la guerre pour ravager l'univers; quand il a quelquefois entr'ouvert la terre sous les pieds des pécheurs, ou lancé la foudre sur leurs têtes? Ce n'est pas même, Messieurs, quand il a creusé l'enfer, et allumé dans son sein des feux éternels. Non, parmi tant d'épouvantables éclats de sa fureur, la divine justice, toujours captive, se trouvait resserrée par la petitesse même des créatures qui tombaient sous ses coups; et, après s'être immolé de si vils ennemis, elle n'avait garde d'être rassasiée. Il a enfin trouvé, ce Dieu vengeur, une victime égale à sa colère, capable de la porter tout entière, de l'épuiser, et de la désarmer après l'avoir satisfaite: *Libere egit*; et cette victime, c'est son Fils, l'Homme-Dieu, dont je dois vous décrire l'adorable supplice.

Mais quel ordre suivrai-je dans le récit de ses douleurs? Celui que présente trop souvent l'histoire de nos crimes. J'opposerai les préliminaires, la suite et la consommation de son sacrifice, aux préludes, aux progrès, au comble de nos iniquités; puisqu'aussi bien le Sauveur semble avoir pris à tâche de les réparer, d'après la méthode avec laquelle on nous les voit commettre; s'être réglé dans le cours de ses satisfactions, sur celui de nos révoltes, et avoir fait marcher exactement sa bonté à côté de notre malice. En trois mots, Jésus-Christ expiant au jardin les préparatifs du péché, l'exécution du péché dans Jérusalem, la consommation du péché sur le Calvaire: c'est le plan général de ce discours.

Croix arrosée du sang d'un Dieu, etc. *O crux, ave.*

PREMIÈRE PARTIE.

Vous le savez, mes frères, et fasse le ciel qu'une funeste expérience ne vous en ait pas instruits! avant que de commettre l'acte extérieur du péché, surtout s'il est considé-

(7) Ce sermon, par son extrême longueur, ne pouvant que grossir excessivement ce volume, on a cru devoir n'en donner ici qu'un simple extrait.

nable, et du nombre de ces crimes réfléchis, où la malice a plus de part que la surprise, le pécheur procède dans son désordre avec une espèce d'économie, et, si j'ose m'exprimer ainsi, avec une espèce d'ordre dont il est rare qu'ils s'écarte. Et voici quel est cet ordre et cette économie. D'abord, il se représente à lui-même l'objet de sa passion ; et son imagination séduite ne manque point de le revêtir des plus belles couleurs. Ensuite, il se plaît dans la peinture qu'il a tracée, et son cœur corrompu se porte vers elle avec une impétueuse vivacité. Enfin, il débarrasse de la réaliser, cette criminelle chimère ; et sa volonté, cédant librement à un attrait victorieux, en forme en effet la coupable résolution. En un mot, Messieurs, idée flatteuse du péché, voluptueux essor du cœur vers le péché, lâche acquiescement au péché ; c'est ce que je renferme sous le nom général de préparatifs du péché, et c'est aussi ce que Jésus-Christ expie au jardin de Gethsémani : ces images riantes du péché, par la perspective la plus désolante ; cet avant-goût délicieux du péché, par les agitations les plus violentes ; cette lâche détermination à commettre le péché, par l'acceptation la plus héroïque de la mort qu'on lui prépare. Suivons cette distribution, mes frères, et considérons successivement le Sauveur abandonnant son esprit aux plus tristes réflexions, livrant son âme aux plus cruelles impressions, soumettant sa volonté aux ordres les plus sévères ; le tout pour expier nos pensées, nos désirs, nos desseins criminels.

Preuves de la première subdivision.

C'est l'appareil effrayant des supplices qu'il doit endurer : *Præoccupaverunt me laquei mortis* (Psal. XVII) ; c'est le spectacle odieux des péchés dont il va se charger : *Torrentes iniquitatis conturbaverunt me* (Ibid.) ; c'est la vue des tourments de l'enfer, dont, par l'effusion de son sang, si peu d'hommes seront préservés : *Circumdederunt me dolores inferni*. (Ibid.)

Il voit en particulier l'audacieuse impiété de notre siècle ; sa prétendue sagesse et sa profonde corruption ; ses fausses délicatesses dans les manières, et son impudence effrénée dans les mœurs ; le libertinage hardi du sexe faible et timide, et la honteuse mollesse du sexe fort et courageux ; les mariages souillés, les conditions confondues ; les grands gâtés par l'opulence, les petits incorrigibles à la misère ; l'Évangile méprisé des uns, ignoré des autres : il voit enfin les péchés de tous les âges comme de tous les états, de tous les pays comme de tous les siècles. Quel spectacle, encore une fois ! Vous ne le trouvez peut-être pas si hideux, si désagréable, vous, mon cher auditeur, qui le voyez avec des yeux criminels, avec des yeux pleins de passions, avec des yeux avides de tout ce qui peut les allumer et les nourrir ; qui les cherchez, ces images du vice, dans les assemblées profanes ; qui les déterrez dans les livres licencieux ; qui les

exposez dans vos appartements, tracées sur la toile par le plus immodeste pinceau ; qui les faites rouler avec vous sur le char de votre mollesse ; qui les trouvez peut-être à votre réveil disposées autour du lit de votre repos, pour recevoir vos premiers regards, etc.

Preuves de la seconde subdivision.

Impression de tristesse : *Capit contristari* (Matth., XXVI) ; d'ennui : *Capit tædere* (Marc., XIV) ; de frayeur : *Capit pavere* (Ibid.) ; ce qui lui cause une sueur de sang, dont la terre est inondée : *Gutta sanguinis decidentis in terram*. (Luc., XXII).

Approchons, mes frères, de ce sang précieux, et prêtons l'oreille ; car il semble que de la terre sur laquelle il est répandu, je ne sais quelle voix s'élève, qui mérite bien que nous y fassions attention. Malheureux que nous sommes, qu'avons-nous fait ? Ma conjecture n'est que trop véritable : il crie en effet, ce sang ; il crie vers le ciel, et plus haut que celui d'Abel : *Quid fecisti ? vox sanguinis clamat de terra*. (Gen., IV.) Ah ! n'invoquerait-il point le courroux céleste ? n'appellerait-il point la foudre sur nos têtes ? Non, rassurons-nous, chrétiens ; bien loin de demander vengeance, ce sang sollicite notre grâce ; et comme c'est proprement la tristesse, le dégoût et la crainte qui l'ont fait couler, il demande en particulier, il crie qu'on nous pardonne ; et quoi ? cette joie insensée qui nous transporte, cette douce ivresse qui nous enchante, ces désirs impétueux qui nous passionnent à la vue du péché : *Vox sanguinis clamat*. Ah ! cette voix montera-t-elle seule au ciel, sans être accompagnée de nos soupirs ? Verrons-nous couler en notre faveur ce sang généreux, sans y mêler nos larmes ? Opposerons-nous sans cesse aux artifices ingénieux de l'amour d'un Dieu pour nous, des prodiges d'insensibilité pour lui ? Permettrons-nous à notre cœur un libre essor vers le plaisir, tandis qu'il déchaîne dans son âme toutes les passions affligeantes, etc. Non, j'augure mieux de votre sensibilité, de votre reconnaissance. Votre imagination est frappée, vos sens sont émus, votre cœur est attendri. Mais, hélas ! que vois-je dans plusieurs de ceux qui m'écoutent ? Ce cœur, touché pour Dieu d'une tendresse passagère, s'attendrira bientôt pour les créatures, et compte bien, au sortir de ce lieu saint, idolâtrer à son ordinaire l'image séduisante des plaisirs dont il est toujours affamé, toujours insatiable. Est-ce ainsi que vous consolez Jésus-Christ, mes frères ? Ah ! fuyez, cœurs ingrats, cœurs insensibles ; vous n'êtes pour lui que des consolateurs onéreux, qui soulagez moins ses douleurs par vos larmes, que vous ne les aigrissez par vos insultes. Allez vous dédommager de ces moments de contrainte dans les bras du crime ; et après vous être nourris d'un voluptueux avant-goût du péché, couronnez votre perfidie en formant le dessein de le commettre, tandis que, pour expier ce lâche projet, Jésus-Christ va géné-

reusement accepter la mort qu'on lui prépare.

Preuves de la troisième subdivision.

La prière pleine de soumission qu'il adresse à son père ; le courage avec lequel il va au-devant de ses ennemis : *Pater, transcat a me calix iste.* (*Matth.*, XXVI.) Respectons dans ces premières paroles la voix de la nature et du sentiment, et préparons-nous à admirer dans le reste le choix de la raison victorieuse de l'un et de l'autre : *Verumtamen non sicut ego volo, sed sicut tu, etc.* (*Ibid.*)

C'en est donc fait : la résolution d'expier tous les péchés et d'épuiser toutes les douleurs, est prise par le Sauveur ; ou plutôt, la promesse qu'il en a faite à Dieu, est ratifiée et ratifiée jusqu'à trois fois, de la manière la plus solennelle et la plus irrévocable. Qu'attendez-vous, pécheurs de tous les siècles et de tous les climats ? Approchez, sans craindre désormais de voir rebuter vos odieux présents ; approchez, et transportez sur lui tous les forfaits dont le poids vous accable : il est disposé à les prendre et à vous en soulager. Avancez à la tête de cette foule de prévaricateurs, père coupable d'une race criminelle ; apportez, Adam, votre désobéissance, et déchargez-vous-en sur la tête de cet Homme-Dieu. Venez ensuite, inventeurs d'un culte profane, premiers corrupteurs de la religion des patriarches, vous qui, pour pécher sans honte, appelâtes vos passions des dieux, et confiez-lui hardiment toutes vos abominations et tous vos scandales. Venez, tyrans détestés, usurpateurs ambitieux ; entassez sur lui ces sceptres cruels, encore teints du sang des justes possesseurs ou de celui de vos malheureux sujets. Venez, riches avarés, oppresseurs impitoyables ; mettez sur son compte les larmes des peuples vexés par vos concussions et vos brigandages. Venez, troupe efféminée, âmes vouées à la mollesse et au plaisir ; faites lui porter le crime de vos chaînes infâmes et de vos indignes langueurs. Allons nous-mêmes, mes chers auditeurs, et puisqu'il y consent, osons le charger de nos iniquités. Quelque pesantes qu'elles soient (son courage nous en répond) il ne pliera point sous le faix. Et vous, ministres de l'injustice, soldats envoyés par les chefs de la synagogue pour vous saisir de sa personne, cessez de cacher votre marche par des précautions superflues ; il ne vous opposera ni des légions d'anges exterminateurs, ni la faible résistance de ses disciples. Déjà plein d'une force nouvelle, il est allé vers ses apôtres, il les encourage, il se met à leur tête : L'heure approche, levez-vous, allons.... *Surgite, eamus.* (*Joan.*, XIV.) Et où aller, Seigneur ? au triomphe ? au Thabor ? Non, à la croix, au Calvaire.

Est-ce ainsi, chrétiens, que, par un généreux effort nous triomphons de la tentation, lorsqu'elle a mis dans ses intérêts nos sens et notre imagination, également révoltés ? ou plutôt, combien de fois avons-nous été vaincus sans presque avoir rendu de combats ?

combien de fois avons-nous dit : Non, je ne puis plus tenir contre ses sollicitations pressantes ; la passion est trop forte, il faut la satisfaire, non plus simplement par de stériles désirs, mais par la possession même de l'objet qui les fait naître. Allons, c'est un dessein arrêté : *Surgite, eamus.* Allons goûter la réalité des biens dont l'idée nous enchante : *Venite, fruamur bonis quæ sunt.* (*Sap.*, II.) Volons aux criminels plaisirs, et laissons partout des traces d'un scandaleux libertinage : *Venite, nullum sit pratum quod non pertranseat luxuria nostra.* (*Ibid.*) Marchons à grands pas à la fortune, dussions-nous, pour y arriver, fouler aux pieds, écraser le pauvre mal défendu par sa faiblesse et par son innocence : *Venite, opprimamus pauperem justum, nec revereamur canos multæ temporis.* (*Ibid.*) Courons à la vengeance, et que notre ennemi paye de son sang ou de sa réputation l'audace ou l'imprudence qu'il a eue de nous offenser : *Venite, contumelia et tormento interrogemus eum.* (*Ibid.*) Le sort en est jeté, c'est un parti pris. *Surgite, eamus....* Arrêtez, lâches, et avant que de rendre les armes, faites du moins quelques efforts pour disputer la victoire. Et qu'avez-vous fait jusqu'ici pour éviter votre défaite ? quelles ferventes prières avez-vous adressées au ciel pour l'intéresser à votre défense ? dans quelles saintes lectures avez-vous cherché à fortifier votre cœur contre les appâts du vice ? quel temps vous êtes-vous ménagé dans le cours de l'année pour réfléchir sur les grandes vérités de la religion ? quel usage avez-vous fait des sources de grâces, ouvertes dans les sacrements de l'Eglise ? par quelle espèce d'austérités, surtout, avez-vous tâché d'humilier l'orgueil d'une chair rebelle ? Ah ! qu'il s'en faut bien que vous ayez résisté jusqu'à l'effusion de votre sang, comme le Dieu que nous venons de voir préluder si courageusement à son sacrifice au jardin des Olives ! Suivons maintenant le cours de ses généreux combats dans Jérusalem.

SECONDE PARTIE.

Comme, lorsque la passion nous transporte, nous n'avons pas coutume de nous en tenir aux seuls préparatifs du péché, ce généreux Sauveur, que la charité anime, ne se borne pas aux simples préliminaires de son sacrifice. Il fait de nouveaux pas vers la mort, à mesure que nous faisons de nouvelles démarches vers le crime. On dirait qu'il travaille à nous sauver d'après le plan que nous suivons pour nous perdre. En un mot, nous l'avons vu expier les projets du péché dans le jardin des Olives ; nous l'alions considérer expiant dans Jérusalem l'exécution du péché ; et par l'exécution du péché, que veux-je faire entendre ? j'entends par là, mes frères, ces moyens criminels qu'on emploie en vue de s'assurer l'objet de sa passion ; ces sacrés devoirs qu'on immole à l'idole qu'on veut posséder à quelque prix que ce soit ; ces crimes subalternes qu'on fait servir au crime principal. Je développe

encore davantage ma pensée : Représentez-vous, Messieurs, un homme maîtrisé par quelqu'une de ces grandes passions qui s'assujettissent le cœur tout entier, telles que pourraient être l'ambition, l'intérêt, la volupté. En poursuivant l'objet enchanteur dont elles flattent ses désirs, cet homme trouvera sur son chemin bien des barrières qui devraient arrêter ses pas. Ce seront, par exemple, tantôt des engagements d'amitié et de reconnaissance, tantôt les droits de la vérité et de la justice, quelquefois les sentiments de la nature et de l'humanité. Que fera-t-il à l'aspect de ces barrières respectables ? les respectera-t-il, en effet, jusqu'à retourner en arrière ? Non : si la passion l'ordonne, il les franchira toutes ; et pour être grand, riche, heureux, il sacrifiera sans honte les amis et les bienfaiteurs ; il prodiguera sans scrupule les mensonges et les injustices ; il fera couler sans pitié le sang et les larmes. Or, que fait le Sauveur pour expier la violation de tant de lois sacrées que la passion nous fait enfreindre, avant qu'elle nous couronne ? Il souffre qu'on les viole toutes à son égard, avant même qu'on le crucifie ; qu'on viole, dis-je, en sa personne toutes les lois de l'amitié et de la reconnaissance, toutes les lois de la vérité et de la justice, toutes les lois de la nature et de l'humanité. En un mot, Jésus-Christ, depuis le moment qu'il sort du jardin jusqu'à ce qu'il monte au Calvaire, victime de la perfidie et de l'ingratitude, victime de la calomnie et de l'injustice, victime de la barbarie et de l'inhumanité ; et par là, satisfaisant à la vérité pour tous nos péchés, mais plus particulièrement, ce semble, pour ceux que nous faisons servir de moyens pour parvenir à une fin criminelle. C'est le dessein de cette seconde partie.

Preuves de la première subdivision.

Jésus-Christ livré par Judas, abandonné par les apôtres, renoncé par saint Pierre : *Non novi hominem.* (Luc., XXII.)

Voilà donc, ô mon Sauveur, le dernier trait que vous réservait la perfidie, l'ingratitude humaine ! Celui-ci est-il assez aigu, assez pénétrant ? la blessure qu'il a faite à votre cœur est-elle assez large et assez profonde ? Est-ce bien là de ces plaies que la mort seule a droit de fermer, etc.

Consolerez-vous, Joseph, livré par vos frères : vous ne fûtes pas trahi par un baiser. Essayez vos larmes, David, abandonné de vos sujets : il vous en resta de fidèles. Calmez vos douleurs, grands adorés dans la prospérité, et méconnus, renoncés dans la disgrâce : vous n'aviez pas épuisé sur vos favoris la libéralité d'un Dieu. Consolons-nous nous-mêmes, mes frères, et cessons de fatiguer le ciel et la terre de nos plaintes éternelles contre l'infidélité des hommes, à laquelle nous avons toujours dû nous attendre, et que nous avons souvent méritée, sinon par nos perfidies envers eux, du moins par notre ingratitude envers Dieu. Et combien même parmi nous ont peut-être mérité que leur nom se fit entendre parmi les gé-

misements de leurs frères, ont sacrifié l'amitié à la politique, la reconnaissance à l'intérêt ! Nous voulons qu'on nous épargne, et nous n'avons rien épargné ! Rendons-nous plus de justice ; et tandis que notre Dieu ne recueille que des fruits d'amertume où il n'a semé que des bienfaits, souffrons nous autres des ingrats, après l'avoir été.

Preuves de la seconde subdivision.

Jésus-Christ, contre toute justice et toute vérité, traité de blasphémateur au tribunal de Caïphe, d'insensé à la cour d'Hérode, de rebelle au prétoire de Pilate, etc.

Preuves de la troisième subdivision.

Les lois les plus communes de la nature et de l'humanité violées à l'égard de Jésus-Christ, par les bourreaux, dans le supplice de sa flagellation sanglante ; par les soldats romains, dans la cérémonie de son couronnement douloureux ; par le peuple juif, dans l'assemblée furieuse où il sollicite à grands cris, et obtient enfin l'arrêt de sa mort.

Venez, filles de Jérusalem, et considérez ce nouveau Salomon, couronné d'un sanglant diadème, qui n'a qu'un roseau pour sceptre, dont une troupe de bourreaux compose la cour, et qui bientôt pour son trône n'aura qu'un gibet infâme. Descendez, anges du ciel, et sur ce visage souillé de sang et de crachats, tâchez de découvrir quelques vestiges de cette beauté éternelle qui fait l'objet de vos désirs. Sortez du sein de votre repos, fidèle Abraham, qui soupirez depuis tant de siècles après la vue de votre libérateur, et dans le sein de l'opprobre et de la douleur, reconnaissez la gloire et la félicité de votre race. Accourez, prophètes témoins de sa transfiguration brillante, et comparez ces pointes ensanglantées qui s'échappent de toutes parts, avec les rayons de gloire dont vous le vîtes couronné. Père juste, reconnaissez vous-même, sous ces traits hideux, la figure de votre substance et l'objet de votre tendresse. Ah ! vous semblez le méconnaître, ce fils bien-aimé, puisque vous l'abandonnez à tant d'indignités cruelles.

Vous méconnaîtrai-je aussi, moi, ô Sauveur des hommes ? Non, et même dans l'état où vous êtes, j'avoue que vous vous annoncez mieux que jamais sous ce beau titre, et je ne serai point tenté de m'écrier avec Isaïe, que je vous ai vu et que je n'ai osé assurer si ce n'était point un autre que vous qui s'offrait à mes regards : *Vidimus eum, et desideravimus eum.* (Isa., LIII.) Oui, ces yeux doivent être noyés dans le sang et dans les larmes, puisqu'il est des hommes qui les font couler sans miséricorde ; ce sceptre ne devait être qu'un faible roseau, puisqu'il est des hommes qui appesantissent sans ménagement sur les pauvres le joug de leur puissance et de leur fortune ; ce diadème devait être hérissé de pointes aiguës, puisqu'il est des hommes qui bravent tous les remords, et s'endureissent contre toutes les plaintes. Enfin, toutes les

lois de l'humanité devaient être violées par rapport à vous, puisqu'il est tant d'hommes qui, pour obtenir l'objet de leur passion, ne les respectent pas. Mais, surtout, c'est au peuple juif à porter à votre égard cette infraction des lois de la nature jusqu'aux excès les plus inouïs d'une cruauté monstrueuse. Concevez-la, si vous pouvez, mes frères. Après tant d'outrages qu'avait essuyés le Fils de Dieu, Pilate, qui ne désespérait pas encore de l'arracher à ses ennemis, le fait amener en sa présence, et l'ayant envisagé (ah ! il n'avait plus cet air de douceur et de majesté qui saisissait à son aspect ; et la douleur, et la honte, et la mort étaient peintes sur son visage) ; et l'ayant, dis-je, considéré, il est également effrayé de la parure et du maintien ; mais par là même il ne l'en croit que plus propre au dessein qu'il se propose, de vaincre une bonne fois la dureté des Juifs par le spectacle de sa profonde misère. Il lui ordonne donc de marcher à ses côtés, bien qu'il se soutienne à peine ; et l'ayant présenté à l'assemblée du peuple ; Tenez, leur dit-il, *voilà l'homme* (Joan., XX), etc.

TROISIÈME PARTIE.

Du tragique spectacle dont nous avons déjà vu le commencement et le milieu, c'est la fin qu'il nous reste à parcourir, la dernière scène et la plus sanglante ; la scène du Calvaire, où Jésus-Christ expire attaché à une croix. Triste catastrophe pour un Dieu, mais dénoûment infiniment heureux pour les hommes, puisque, par la consommation de son sacrifice, il expie la consommation du péché, c'est-à-dire, mes frères, la possession criminelle des objets que nous avons désirés et poursuivis au mépris de la loi qui nous défendait l'un et l'autre. Je m'explique encore davantage : toutes les passions qui règnent dans le monde, dit l'apôtre saint Jean, peuvent se réduire à l'amour des plaisirs, des honneurs et des biens de la terre. (I Joan., II.) La volupté, l'orgueil, la cupidité, voilà l'attrait et le ressort de tous les cœurs coupables. Or, quand est-ce que s'opère la consommation du péché par rapport à ces trois sortes de pécheurs ? C'est, à l'égard des premiers, lorsqu'ils livrent enfin leurs sens au désordre et à la corruption ; c'est, quant aux seconds, lorsqu'ils s'enivrent de flatteuses distinctions, ou qu'ils se vengent des mépris injurieux ; c'est, par rapport aux derniers, lorsqu'ils nagent dans l'opulence et qu'ils abusent de leur fortune. Satisfactions coupables, que vous coûterez au Sauveur du monde d'impressions douloureuses, d'opprobres flétrissants, de privations désolantes ! Pour expier ce que vous avez de criminel, il va immoler son corps, sacrifier sa gloire, renoncer à tous les biens de la terre, et même à toutes les consolations du ciel. En un mot, nous l'allons voir expirer dans les plus vives douleurs : *Virum dolorum* (Isa., LIII) ; dans les humiliations les plus sensibles : *Novissimum virorum* (Ibid.) ; dans le dénûment, l'aban-

don le plus universel : *Virum scientem infirmitatem* (Ibid.) : faire éclater dans ces différentes épreuves des prodiges de patience, d'humilité, de détachement ; tout cela, pour réparer le crime de nos molles sensualités, de nos orgueilleuses délicatesses, de nos attachements terrestres.

Preuves de la première subdivision

Tout est préparé sur la sacrée montagne. La justice suprême y est en personne, et va présider à un sanglant mystère. Déjà d'impitoyables sacrificateurs étalent des instruments de douleur et de mort ; je vois des marteaux et des clous ; on creuse la terre pour y planter la croix ; elle arrive entre les bras de Simon qui s'en décharge. Voilà le bois du sacrifice, où est la victime ? Elle ne tardera pas à paraître, mes frères ; elle précipite ses pas, elle oublie sa faiblesse : la voilà : c'est Jésus de Nazareth. Il est déjà auprès de l'autel. Il se prosterne d'abord contre terre. Que dit-il au ciel dans cette posture humiliée ? ce qu'il dit autrefois en descendant de sa gloire : Justice inexorable et toujours chérie de mon Père, le sang des anciennes victimes a coulé à ruisseaux dans votre temple ; la fumée des holocaustes a rempli son enceinte ; moyens impuissants pour désarmer votre courroux : vous avez dédaigné les sacrifices et les offrandes : *Sacrificium et oblationem noluisti*. (Psal. XXXIX ; Hebr., X.) Mais vous m'avez donné un corps pour y suppléer : *Corpus autem aptasti mihi* (Ibid.) ; je viens l'immoler à vos justes rigueurs : *Tunc dixi : Ecce venio*. (Ibid.)

J'accepte vos offres, répond le Dieu des vengeances. Envisagez cette croix horrible, c'est là où je veux que vous consommiez votre sacrifice. Le Sauveur la regarde avec respect, l'embrasse avec amour ; et sans attendre que les bourreaux l'y contraignent, il se couche lui-même sur ce lit de douleur, n'ayant pour reposer sa tête que les épines dont il est couronné ; il étend les bras et les pieds ; et, les yeux levés au ciel, sans parole et sans voix, il sollicite notre grâce par les plus tendres mouvements de son cœur... Ce ne sont encore ici que les préludes. Comment vous ferai-je entendre le reste ? Représentez-le-vous à vous-mêmes, et faites usage, pour cela, des yeux de la foi, et, s'il se peut, de ceux de l'amour. Voyez jaillir deux sources de sang dans le supplice de l'une et de l'autre de ses mains, voyez la même exécution sanglante se répéter sur ses pieds, et comme de nouveaux coups excitent de nouvelles douleurs. Ne vous en tenez pas là ; n'écoutez point les mouvements de votre délicatesse peut-être révoltée par des objets si lugubres et si effrayants ; considérez maintenant, etc.

Ô vous omnes qui transitis per viam, attendite et videte..... (Thren., XII) ; ô vous qui parcourez la carrière de la vie, vous, surtout, qui ne pensez qu'à la semer de fleurs, hommes esclaves de vos sens, idolâtres de votre corps, arrêtez-vous un moment, etc.

Preuves de la seconde subdivision.

On propose particulièrement aux orgueilleux la honte du supplice de la croix, les insultes par lesquelles on aigrit les humiliations de Jésus-Christ, le pardon qu'il sollicite en faveur de ses bourreaux ; et c'est ainsi que, par des miracles de clémence et des excès d'ignominie, il répare le crime de notre orgueil triomphant au milieu des flatteries et des vengeances.

Preuves de la troisième subdivision.

Jésus-Christ dépouillé de tout, abandonné de tout, détaché de tout ; mourant sans biens, sans secours, sans regret. C'est ici le troisième spectacle que nous donne le Calvaire ; et c'est à vous que je le réserve principalement, riches du siècle, environnés d'une heureuse opulence, chargés d'une moisson de biens périssables, enivrés des faveurs de la fortune ; servis avec fidélité, recherchés avec empressement, défendus avec zèle ; redoutables par le nombre de vos créatures, embarrassés de la multitude de vos domestiques, près d'avoir une foule d'amis, quand vous daignerez penser à en faire ; au reste, toujours avides, durs, insatiables ; en un mot, hommes puissants en richesses et en iniquité : voyez les généreux sacrifices qu'offre le Sauveur en expiation de vos attachements terrestres, et le contraste que fait sa mort avec votre vie. Il est suspendu entre le ciel et la terre, plein d'ardeur pour l'un et de mépris pour l'autre. Il ne possède plus aucun de ces biens dont vous êtes possédés ; il n'attend pas que la mort l'en dépouille : il prévient ses coups, il rend à la terre ce qui appartient à la terre. Déjà la tunique dont il était couvert est entre les mains des soldats ; ils l'ont tirée au sort, elle est devenue leur proie ; il ne s'en plaint point, il mourra comme il est né. Il ne pense pas même aux apprêts de sa sépulture : que la charité prenne soin de son tombeau. Déjà toutes les créatures dont il pouvait tirer quelques secours sont, par rapport à lui, comme si elles n'étaient pas. La plupart le tourmentent, nulle ne le soulage. Le soleil lui refuse sa lumière ; l'ange consolateur ne réparaît point, presque tous ses amis sont absents. Parmi ceux qu'un zèle plus constant rassemble autour de sa croix, aucun ne se met en devoir d'adoucir ses maux : c'est, dans quelques-uns, manque de courage ; dans plusieurs, c'est faute de pouvoir. Il s'écrie qu'il a soif, personne n'a le crédit de lui faire avoir un verre d'eau. Du fiel et du vinaigre, c'est tout ce que produit désormais pour lui la nature.

Il ne possède donc plus rien au monde. Je me trompe, mes frères ; il possède encore un titre qui lui est infiniment cher, des liens qui lui sont infiniment précieux. Ce titre est le titre de fils de Marie ; ces liens, ce sont ceux que la nature a formés entre le meilleur des fils et la plus tendre des mères.

Il va déposer un si beau nom, rompre en quelque sorte des nœuds si doux, et, sans préjudice de son amour pour elle, la sacrifier aussi généreusement qu'elle l'immole. Le disciple bien-aimé frappe ses regards ; c'est là celui qu'il se substitue à lui-même, à qui il cède ses droits, à qui il lègue son trésor. Mon cher disciple, voilà votre mère ; femme, voilà votre fils.

Père juste, êtes-vous content de la générosité du Sauveur ? Ah ! sans doute que vous l'allez dédommager de cet effort sublime, en faisant couler à torrents dans son âme les célestes douceurs, les pures délices, les joies ineffables, la paix et l'onction, le goût et le sentiment de la divinité ; sans doute qu'il va retrouver dans vous ce qu'il quitte pour vous, que vous aurez pour lui tout à la fois les sentiments et d'une mère et d'un père... Hélas ! si l'on en juge par la stérilité dont son âme est frappée, par la soustraction qu'il éprouve de toutes les tendresses, de toutes les consolations sensibles ; dans ce Dieu, à qui son cœur vient de faire un si grand sacrifice, il ne retrouve pas même un père. Il vole vers lui, vide de toutes les affections terrestres, et il en est rebuté, il en est comme abandonné ; il le lui dit à lui-même dans les termes les plus respectueux, du ton de voix le plus attendrissant, et il ne paraît pas en être écouté. Il n'importe, c'est toujours sur lui qu'il établit sa confiance ; c'est toujours dans lui qu'il cherche son repos, ce ne sera point dans un sein étranger qu'il déposera la seule chose qui lui reste. Il remet entre ses mains son âme ; il meurt...

PÉRORAISON.

Il meurt, cet auteur de la vie, ce restaurateur de la gloire de Dieu, ce souverain pontife de la nouvelle alliance, ce rédempteur du monde ! Il meurt, celui de tous les hommes qui nous avait le plus aimés, et qui méritait le plus de trouver dans nous un retour de tendresse ! Oh ! si vous l'aviez vu à ce moment ! si vous l'aviez vu.... en voilà une image, chrétiens. Mais, hélas ! qu'elle est flattée (8) ! qu'elle retrace faiblement les douleurs de Jésus-Christ crucifié ! Telle qu'elle est, je vous la présente, mes frères ; et dans elle, c'est lui-même que je prétends vous présenter, et auquel je vous prie d'élever vos pensées.

Je vous le présente, dis-je, d'abord comme l'objet de votre respect. Tout anéanti qu'il paraît, c'est votre Dieu aussi grand sur le lit de sa douleur que sur le trône de sa gloire, aussi adorable entre les bras de la croix que sur l'aile des chérubins enflammés. Reconnaissez dans celui qui meurt pour vous celui qui vous a créés pour lui, et payez-lui le tribut de vos adorations les plus profondes : *Venite, adoremus.* (Psal. XCIV.) Je vous le présente encore comme l'objet le plus digne de votre amour. C'est pour nous épargner d'éternels supplices qu'il a épuisé toutes les

(8) En montrant le crucifix.

douleurs. Livrez-vous sans réserve aux transports de votre reconnaissance; approchez en esprit de sa croix; baisez avec tendresse ses plaies sacrées; entrez dans cette fournaise d'amour par l'ouverture qu'une lance a faite à son côté, et laissez-vous y enflammer du feu qui y brûle : *Diligamus eum, quoniam prior dilexit nos.* (I *Joan.*, IV.)

Je vous le présente comme l'objet le plus capable d'exciter dans vous une sainte tristesse. Hélas ! une bête farouche a dévoré ce vertueux Joseph; elle l'a cruellement percé en cinq endroits; elle a fait éclipser tous ses traits sous sa dent barbare, et noyé dans le sang sa beauté et ses charmes. C'est notre chair, c'est notre frère : ne fût-il ni notre Sauveur ni notre Dieu, pourrions-nous lui refuser des pleurs ? *Venite, ploremus coram Deo salutari nostro.* (Psal. XCIV.) Je vous le présente encore comme l'objet le plus propre à vous remplir d'une sainte joie. Il n'a jamais lui-même envisagé sa passion qu'avec des transports d'allégresse; par elle, il a triomphé de ses ennemis et des nôtres; par elle, il nous a ôté tout lieu de douter que nous ne lui fussions infiniment chers. Faisons éclater le sentiment de notre bonheur : *Venite, exsultemus Domino.* (Ibid.)

Je vous le présente comme un objet qui doit réveiller toutes vos craintes. Ah ! mes chers auditeurs, si Dieu en use avec tant de rigueur à l'égard de son propre Fils, pour s'être rendu caution des coupables, comment en usera-t-il envers nous, qui sommes si criminels ? Si cet arbre fertile, couronné des fruits de toutes les vertus, est frappé des malédictions temporelles de Dieu, comment traitera-t-il ces arbres infructueux, qui depuis si longtemps surchargent la terre d'un poids inutile ? *Si hæc fiunt in ligno viridi, in arido quid fiet ?* (Luc., XXIII.) Je vous le présente encore comme un objet qui doit ranimer toute votre confiance. Ah ! si l'on pèse mes infidélités dans la balance de la croix, je n'ai plus rien à craindre. Une seule goutte du sang d'un Dieu est plus que suffisante pour faire pencher en ma faveur la miséricorde. Tout me désespère quand j'arrête les yeux sur moi ; tout me rassure quand je les tourne vers lui : *Tunc in eo securus respicio.* (S. CYRILLE.)

Je vous le présente enfin, et je vous le présente surtout comme le grand motif de votre conversion, comme la raison décisive qui doit vous déterminer une bonne fois à plutôt mourir que de commettre le péché. O vous dont les crimes ont porté Jésus sur la croix, voudriez-vous la redresser pour l'y attacher de nouveau, ou la renverser en vous la rendant inutile ? Souvenez-vous que le sang dont il l'a arrosée doit demander grâce pour vous, ou vengeance contre vous ; effacez vos souillures, ou sceller votre arrêt ; en un mot, qu'il faut nécessairement que vous soyez punis de la mort d'un Dieu, ou sauvés par elle. Lequel des deux choisissez-vous ? Suggérez-leur vous-même la réponse, Seigneur ; parlez-leur, non point par les accents de ma voix, mais par vos plaies sa-

crées ; fixez par votre grâce l'indétermination de leur volonté dans le parti de la vertu ; fixez-la sans retour.

Eh ! que vous demandons-nous autre chose par cette prière, ô mon Dieu, sinon que vous ne méprisiez pas vous-même vos propres douleurs, et que vous ne laissiez pas vos travaux sans récompense ? Quoi ! Seigneur, vous aurez donné votre corps, votre âme et votre gloire ; vous aurez avancé un prix si inestimable, et nous ne recevrons que des secours stériles, et par conséquent funestes ! Nous n'aurons gagné à la journée du Calvaire que le titre d'inexcusables, et le plus grand de vos bienfaits deviendra le plus grand de nos malheurs ! Ne le permettez pas, ô mon Dieu ! souvenez-vous qu'avant votre dernier combat vous avez dit que vous attireriez toutes choses à vous, dès qu'une fois on vous aurait élevé sur la croix. Vous y voilà attaché : souffrez que je vous rappelle les engagements de votre miséricorde. Toutes les personnes qui sont ici rassemblées sont autant de cœurs qui ne demandent qu'à être attirés vers vous. Tendez-leur la main, cette main dégouttante de sang et prodigue de faveurs. Arrachez-les à la terre, avec cette force à laquelle vous savez qu'on ne résiste point. Attachez-les à vous par des chaînes que ne brise jamais l'inconstance ; et faites qu'inséparables de vous ici-bas, nous vous soyons à jamais unis dans le ciel. Ainsi soit-il

SERMON XV.

SUR LE PÉCHÉ MORTEL.

Cum videritis abominationem desolationis stantem in loco sancto ; qui legit, intelligat. (Matth., XXIV.)

Quand vous verrez l'abomination de la désolation placée dans le lieu saint ; que celui qui lit s'efforce de comprendre.

L'abomination de la désolation placée dans le sanctuaire, c'est le péché régnant dans une âme : j'entends le péché mortel. Le péché, désordre affreux introduit par la créature dans la sage économie des ouvrages du Créateur ; le péché, monstre aussi vil que l'infinie majesté qu'il offense est respectable ; le péché, mal souverain, comme Dieu est le bien suprême ; le péché par conséquent, espèce d'être ou de néant aussi incompréhensible que Dieu même.

Incapable de saisir jusqu'à quel point ce Dieu est aimable, n'attendez donc pas, chrétiens, que je vous fasse concevoir parfaitement combien le péché est horrible. Ce n'est qu'au ciel que l'un dévoile tous ses charmes ; ce n'est qu'en enfer que l'autre étale toute sa difformité : et comme la vue claire et distincte du premier de ces deux objets est la source délicieuse du bonheur des saints, le second, sans cesse présent aux yeux des réprouvés, est de tous leurs tourments le plus insupportable.

Mais si le péché sur la terre ne peut se montrer assez à découvert pour faire des malheureux, il peut se faire connaître à nous sous une figure assez effrayante pour nous rendre sages ; et j'espère de la bonté du ciel que ce spectre hideux, qui, vu dans lui-même, vous causerait un éternel déses-

poir, dans la peinture que je vous en tracerai, vous inspirera une horreur salutaire. Pour la faire naître dans vos cœurs cette horreur du péché, je rassemblerai simplement ici les deux principaux traits qui le caractérisent. Je vous le ferai envisager par les rapports outrageants qu'il a avec son objet, et par les suites funestes qu'il a pour son auteur ; c'est-à-dire par la manière dont il attaque Dieu, et par la manière dont Dieu le poursuit ; en deux mots, le péché armé contre Dieu, et Dieu armé contre le péché ; la guerre déclarée entre la créature et le Créateur ; d'un côté des attentats furieux, de l'autre des vengeances terribles : *Abominationem desolationis*. C'est ce que vous allez voir, après que nous aurons imploré l'assistance du Saint-Esprit par l'intercession de Marie. *Ave, Maria*.

PREMIÈRE PARTIE.

Je conviens d'abord avec vous, chrétiens, que Dieu habite une sphère trop élevée pour que les sombres vapeurs que la terre exhale puissent, si j'ose m'exprimer ainsi, troubler la sérénité de ses jours. Défendu par sa propre grandeur, son être n'a rien à redouter de nos aveugles complots. Que le trône où sont assis les maîtres du monde ne soit pas toujours un asile inaccessible à la fureur d'un traître, et que les plus viles mains de l'univers puissent terminer le cours de la vie la plus belle ou la plus précieuse, le sort de l'Eternel n'est point soumis à ces révolutions, si capables d'humilier notre orgueil. La stabilité de son bonheur n'est point appuyée sur notre équité ou sur notre reconnaissance ; elle aurait des fondements trop peu solides ; et je le dis en frémissant d'horreur et à la honte de l'humanité, il y a longtemps que Dieu ne serait plus, s'il avait dépendu des ouvrages de ses mains qu'il cessât d'être.

Mais si nos attentats contre ce grand Dieu sont impuissants, ils n'en sont pas moins réels ; s'il n'en peut être la victime, il en peut être l'objet ; et, condamné par sa faiblesse à ne pouvoir lui nuire dans aucune de ses perfections, le péché trouve dans lui-même assez d'audace pour l'attaquer dans tous ses attributs. Car ne puis-je pas appliquer ici au péché en général le caractère odieux que saint Paul nous a tracé par avance de cet homme singulièrement appelé dans les Ecritures l'homme de péché, qui, suivant le même Apôtre, s'élèvera à la fin des siècles contre tout ce qu'il y a dans Dieu de divin et de respectable ? *Homo peccati, qui adversatur supra omne quod dicitur Deus, aut quod colitur.* (II Thess., II.)

Or, quels sont dans la Divinité ces titres si dignes de nos hommages ? C'est, mes frères, pour peu que nous nous développions à nous-mêmes, l'idée que l'auguste nom de Dieu présente à nos esprits : premièrement, la qualité du premier et du plus excellent de tous les êtres ; secondement, celle du plus légitime et du plus absolu de tous les maîtres ; troisième, celle du plus tendre

et du plus généreux de tous les bienfaiteurs ; trois divins rapports auxquels peuvent se réduire tous les autres, et sous lesquels Dieu est réellement et tout à la fois attaqué par le péché, qui l'outrage dans sa prééminence par la préférence la plus injurieuse ; dans son domaine, par la désobéissance la plus criminelle ; dans ses bienfaits, par la plus monstrueuse ingratitude. *Adversatur supra omne quod dicitur Deus, aut quod colitur.*

Rendez-vous attentifs, s'il vous plaît.

I. Dieu en quelque manière dégradé de sa prééminence par la préférence indigne qu'obtient sur lui la créature au tribunal du pécheur. Quel être est semblable à vous, Seigneur, s'écrie le Prophète ? *Domine, quis similis tibi ?* (Psal. LXX.) Ce n'est point cet insecte également faible et présomptueux qui rampe avec fierté sur la terre, l'homme qui ose quelquefois partager l'enceins qui brûle sur vos autels ; son image naturelle, c'est la vanité : *Homo vanitati similis factus est.* (Psal. CXLIII.) Ce sont encore moins ces corps lumineux qui brillent au-dessus de nos têtes, mais dont l'éclat grossier n'est que ténèbres, comparé avec vos splendeurs éternelles : *Quis in nubibus æquabitur Domino ?* (Psal. LXXXVIII.) Ce ne sont pas même ces pures intelligences, vos enfants chéris, nés à l'ombre de votre trône, sur qui vous avez bien pu laisser échapper de plus près et avec plus d'abondance les rayons de votre gloire, mais dans qui vous n'avez pu graver votre image avec des traits assez marqués pour fonder entre eux et vous une exacte ressemblance. *Quis similis erit Deo in filiis Dei.* (Ibid.)

Oui, Seigneur, dit ailleurs ce saint roi, la prééminence que votre grandeur vous assure dans la chaîne des êtres est une de ces vérités qui triomphent de ma raison, sans lui laisser la liberté de disputer la victoire : je ne suis point réduit à m'en procurer la preuve à grands frais, et au prix de mille discussions épineuses ; je la recueille sur tout ce qui m'environne, ou plutôt je la trouve dans le sentiment le plus intime de mon âme, et en quelque sorte dans le fond même de ma substance : *Omnia ossa mea dicent : Domine, quis similis tibi ?* (Psal. XXXIV.)

Le pécheur, mes frères, aussi bien que David, en est convaincu, de cette vérité si sensible et si palpable ; il sait que la supériorité du rang que Dieu tient parmi ses ouvrages n'est point fondée sur les vains avantages qui distinguent l'homme placé sur le trône de l'homme qui rampe dans la poussière ; il voit que la distance qui sépare la créature du Créateur surpasse de beaucoup celle qu'il aperçoit entre le néant et l'être ; il sent que ce prodigieux intervalle ne peut être mesuré que par un œil assez ferme pour porter ses regards sur l'infini, et pour l'embrasser dans tous ses effrayants rapports.

Il le sait, il le voit, il le sent ! et toutefois, dit un prophète, il prend en main une balance infidèle : *In manu ejus statera dolosa.*

(Ose., XII.) Un plaisir honteux et son Dieu, une lâche vengeance et son Dieu, un frivole honneur et son Dieu, un gain sordide et son Dieu : voilà les deux objets que sa passion compare, et entre lesquels elle s'apprête à prononcer. C'en est fait, la décision n'a point été équivoque : l'homme pêche, et dès ce moment Dieu est dépossédé, non dans l'esprit, mais dans le cœur de cet homme, de la première place, du rang suprême que lui avait décerné la justice ; et les rivaux heureux qui l'ont supplanté, ce sont de honteux penchans, des goûts terrestres, de coupables désirs. Oui, Seigneur, de nouveaux dieux sont venus : *Novi recentisque venerunt* (Deut. XXXII) ; et dès qu'ils ont commencé à étaler leurs charmes, c'est à ces dieux étrangers que votre adorateur séduit a cru devoir porter son encens et ses vœux. Ah ! ne soyez point trop flatté, ô mon Dieu ! des hommages qu'il vous adressa dans les beaux jours de son innocence : s'il fut alors épris de vos beautés, c'est qu'il n'en connaissait point d'autres ; son cœur ne pouvait être longtemps oisif, et vous vous présentâtes à ses premiers désirs. Enfin l'expérience l'a instruit qu'il était des objets plus dignes que vous de sa tendresse. Cédez de bonne grâce l'empire de ce cœur où vous auriez dû régner seul ; cédez-le à ces dieux nouveaux qui viennent d'en faire la conquête : *Immolaverunt dæmoniis, et non Deo, diis quos ignorabant : novi recentisque venerunt.* (Ibid.)

Ah ! mes frères, l'indifférence nous choque et nous aigrit, le mépris nous acable et nous désespère. Une préséance refusée dans une occasion d'éclat aux titres de supériorité que nous faisons valoir sur nos semblables, il n'en faut pas davantage pour exciter dans notre cœur les plus violentes tempêtes. Non, un dédain froid et tranquille ne vous punirait point assez, mortels aveugles ou passionnés, jusqu'à n'être que faiblement touchés des avantages qui nous relèvent au-dessus du vulgaire ; c'est à la haine, armée de toutes ses fureurs, à venger le mérite outragé dans notre personne !

Avouons-le cependant ; ouvrage chimérique de notre imagination, ou du moins faible réalité grossie par notre amour-propre ; tout ce mérite et tout ces avantages qu'on s'obstine à méconnaître dans nous, ou dont on affecte de ne pas sentir tout le prix, ne peuvent être, après tout, la matière que d'une injustice ou très-douteuse ou très-légère.... Eh ! de quel œil le Dieu que nous sacrifions à la créature doit-il donc regarder une préférence si injuste et si odieuse ?

Prévenus des maximes insensées que l'irréligion de notre siècle s'efforce d'accréditer, vous me répondez peut-être que ce sentiment flatteur de ce que nous valons, imprimé dans l'âme de ceux qui nous connaissent, que cette opinion avantageuse de nous-mêmes, répandue en quelque sorte sur tout ce qui nous environne, doit être aussi précieuse à l'homme, à qui elle dérobe en partie le spectacle humiliant de sa bas-

sesse, qu'elle doit être indifférente à Dieu, dont la grandeur est absolument indépendante de tous les jugemens, soit spéculatifs, soit pratiques, qu'on peut former d'elle ; c'est-à-dire, mes frères, que Dieu est invulnérable à nos coups ; mais peut-il être insensible à notre audace ? Et depuis quand, les perfections de l'objet méprisé tournant à l'avantage de l'insolent qui les méprise, l'auteur d'une cruelle insulte cesse-t-il d'être criminel, dès que la personne qu'il outrage est infiniment respectable.

Mais laissons là l'aveugle impiété s'applaudir follement d'avoir confondu dans ses sombres idées la nature si visiblement différente du dommage et de l'injure, et ramenons nos regards sur le pécheur, non-seulement estimateur injuste du premier et du plus excellent de tous les êtres, mais encore esclave révolté contre le plus légitime et le plus absolu de tous les maîtres.

Il est, mes frères, et vous n'en doutez pas, il est un souverain dans la nature, un monarque indépendant, un arbitre suprême. C'est lui dont la main puissante préside à toutes les destinées, et tient les rênes de ce vaste univers. L'autorité dont il est revêtu ne tire point son origine du consentement libre et unanime de ceux qui la reconnaissent, leur serment solennel et irrévocable n'est point ce qui en assure la durée. L'essence même de celui dans qui elle réside, l'essence même de ceux sur qui elle s'étend, voilà son principe et sa source. Une autorité appuyée sur des fondemens si légitimes a donc pu porter des lois ; une autorité d'ailleurs si nécessaire au monde, menacée par l'amour-propre d'un trouble confus et d'une monstrueuse anarchie, a dû porter des lois. Et en effet, exerçant des droits incontestables sous la direction d'une sagesse infaillible, cette autorité a porté des lois : lois au reste qui toutes présentent sensiblement le caractère du législateur de qui elles sont émanées ; de sa bonté, par leur liaison intime avec le bonheur de la société pour laquelle elles sont faites ; de sa sainteté, par leur conformité visible avec les précieux restes de notre droiture originelle, de sa justice, par l'espèce de proportion qui les met à la portée de notre faiblesse.

Or, ces lois marquées de l'auguste empreinte de toutes les perfections divines, Dieu les intime de temps en temps à ses sujets de la manière la plus intelligible et la plus claire, aussi bien que la plus forte et la plus énergique ; puisque c'est du milieu d'eux-mêmes, et des plus pures lumières de leur raison, éclairée par la sienne, que, faisant éclater cette même voix qui retentit autrefois du sommet d'une montagne investie de foudres et d'éclairs, il dit personnellement à chacun d'eux : Je suis le Seigneur ton Dieu, et voici le moment où tu signaleras envers moi ton obéissance : *Ego sum Dominus Deus tuus.... et illi servies.* (Exod., XX.) Mais tandis que cette voix respectable tonne, avec tant de majesté, quelle est cette autre voix qui du sein de la nature crée,

éclatant avec une brutale insolence, lui répond : Et quel est le Seigneur, pour que je me conforme à ses désirs ? Je n'obéirai pas : *Et quis est Dominus ut audiam vocem ejus?... Non serviam.* (Jerem., II.)

Ah ! ce n'est point du ciel que part cette réponse dictée par une indocilité farouche ; tous ceux qui l'habitent, humblement prosternés en présence du monarque immortel, déposent à ses pieds leurs couronnes, et n'attendent qu'un signe de son adorable volonté pour porter ses ordres aux extrémités de l'univers. Vil amas de poussière détrempée de larmes et engraisnée de cadavres, terre, méprisable terre, c'est toi qui fais entendre au reste de la nature étonnée le cri de la rébellion contre le souverain maître : *Non serviam.* Mais quel est sur la terre, commune patrie de tant d'êtres différents, qui, chacun à sa manière, rendent hommage à la Toute-Puissance, quel est celui qui trouble cette heureuse harmonie, et qui, environné d'exemples de soumission, ose parler le langage de la désobéissance ? Grand Dieu, préparez vos foudres ! c'est l'homme, qui, en qualité du premier de vos sujets ici-bas, devrait aussi de vos sujets être le plus fidèle ; c'est l'homme qui lève l'étendard de la révolte, et qui, dans son fol orgueil, déclare hautement que, dût-il n'y avoir dans la nature qu'un seul rebelle, il veut l'être : *Non serviam.*

Tu ne te feras point d'idoles en ma présence, dit le Seigneur Dieu ; et moi, répond l'homme, je vous donnerai successivement dans mon cœur toutes les passions pour rivaux. Tu ne profaneras point mon nom sacré ; et moi je le déshonorerai par un sacrilège. Tu consacreras à mon culte le jour sanctifié par mon repos ; et moi j'en ferai un jour de dissolution et de scandale. Tu respecteras ceux par qui je t'ai donné la vie ; et moi je vous braverai dans quiconque à mes yeux présentera votre image. Tu épargneras le sang de ton frère ; et moi j'en abreuverai la terre, si la vengeance l'ordonne. Tu conserveras ton corps exempt des désordres honteux ; et moi je ferai régner au milieu de tous mes sens les passions d'ignominie. Tu donneras à ta cupidité le frein de la justice ; et moi j'établirai ma fortune sur les fondements du crime. Tu ne trahiras point l'aimable vérité ; et moi je ferai servir ma bouche d'organe au mensonge. Tu resserreras enfin tes désirs dans les bornes que ma loi leur prescrit ; et moi je leur permettrai un libre essor vers tous les objets qui auront su me plaire : *Non serviam.*

Et qui sont parmi les hommes ceux qui tiennent cet audacieux langage ? Ce sont des grands, c'est-à-dire des hommes ordinairement délicats à l'excès sur tout ce qui peut intéresser leur autorité réelle ou imaginaire ; en possession de commander avec une hauteur inhumaine, et de se faire obéir avec une religieuse ponctualité ; toujours prêts à traiter d'attentat la faiblesse qui s'excuse d'exécuter leurs ordres, ou la lenteur qui n'en précipite pas l'exécution ; capables

de punir l'omission d'un seul devoir au milieu de mille devoirs fidèlement remplis, et une résistance d'un moment à la suite d'une vie dévouée à la complaisance ; accoutumés à ne voir dans les autres hommes qu'un peuple d'esclaves, ministres nés de leurs volontés suprêmes, dignes à peine d'entendre de leur bouche ce qu'elle daigne leur prescrire, et presque trop payés d'un zèle laborieux et constant par l'honneur de s'immoler à leur service ; en un mot des hommes aussi attentifs à recueillir les respects de ceux que Dieu leur a soumis, qu'opiniâtres à lui refuser le tribut de leur obéissance.

Ce sont des petits, c'est-à-dire des hommes souvent plus méprisables par la bassesse de leurs sentiments que par celle de leur fortune ; vils, par état et par condition, et constamment appliqués à s'avilir eux-mêmes par leur ardeur empressée à prévenir tous les désirs, à adopter tous les goûts, à encenser tous les caprices de ceux que la Providence a placés au-dessus de leur tête dans une élévation qui les effraye ; toujours tremblant devant l'ombre du pouvoir souverain, toujours rampants aux pieds de l'humaine grandeur ; en un mot, occupés sans cesse à se disputer les uns aux autres avec fureur, ou à baisier avec respect des chaînes qui les déshonorent, et se réservant à faire éclater contre Dieu une insolence qui n'ose éclater que contre lui seul.

Ce sont enfin des hommes d'une condition médiocre, c'est-à-dire placés dans une distance presque égale entre les grands qu'ils s'efforcent vainement d'atteindre, et les petits qui les suivent toujours de trop près, mais par là même participant beaucoup du génie des uns et des autres ; instruits à jouer successivement les rôles de l'orgueil et de la bassesse, rôles peut-être d'autant plus faciles à allier ensemble, qu'ils paraissent d'abord plus opposés entre eux ; tour à tour insolents et timides, souples et impérieux, tantôt pliant jusqu'à terre sous le faix de l'autorité, tantôt appuyant sans ménagement le joug de la servitude ; également ridicules par la posture dans laquelle ils reçoivent la loi, et par l'air et le ton dont ils la donnent ; mais toujours déterminés à frustrer Dieu des hommages dont il est vrai de dire (par rapport aux différentes personnes auxquelles ils se comparent) qu'ils sont en même temps et jaloux et prodigues.

Tels sont, encore une fois, tels sont d'ordinaire parmi les hommes ceux qui osent dire à Dieu qu'ils n'obéiront pas : *Non serviam* ; qui pour le dire emploient le langage le moins équivoque, celui des actions et d'une conduite directement opposée aux ordres précis et suffisamment connus du Roi des rois ; qui ne développent point ce sentiment téméraire loin de sa présence, et dans un réduit inaccessible à ses regards, mais sous ses yeux et dans le sein de son humanité même ; qui presque toujours associent à leur révolte d'autres cœurs jusque-là

soumis et dociles, avec qui bientôt ils forment contre le Seigneur des ligues impies et des complots détestables; qui souvent enfin, sans être vivement pressés de commettre toutes ces perfidies par l'attrait impérieux des biens dont l'usage leur est interdit, s'y déterminent par le seul plaisir de violer une loi que tout conspire à leur rendre inviolable : *Non serviam*.

Tu n'obéiras point, ver de terre, tu n'obéiras point à ton Dieu! Mais, né pour la dépendance, il te faudra désormais vivre assujéti aux passions qui appesantiront sur toi le joug le plus insupportable; au monde, qui prendra sur tes plus raisonnables penchans l'ascendant le plus tyrannique; au démon, qui te fera commencer sur la terre le plus dur, le plus humiliant esclavage.... Il n'importe; à ce prix même, il est doux à ce rebelle de ne pas obéir au Tout-Puissant, et à la honte du souverain qu'il trahit, ce sera du sein de la servitude qu'il bravera son empire : *Non serviam*. Il le bravera? En le bravant, que ne peut-il aussi s'y soustraire! vous verriez bientôt, Seigneur, un de vos sujets échapper aux droits de votre couronne, vis-à-vis de votre trône s'élever un trône indépendant, et tout à coup éclore dans la nature une souveraineté formée des débris de la vôtre. Du moins il ne tient pas à lui que son péché ne porte réellement un coup fatal à votre domaine, ainsi qu'à votre prééminence; et, pour comble d'horreur, ce qu'il refuse au rang et à l'autorité, il n'est pas d'humeur de l'accorder aux bienfaits : appréciateur sans équité, esclave sans soumission, favori sans reconnaissance.

III. O vous qui déployez encore par rapport à mon Dieu ce dernier caractère, laissez-moi la liberté, pécheur, d'exposer ici tout ce qu'il renferme d'odieux : je vous laisse celle d'en rougir. Et d'abord je ne puis me persuader que vous soyez né ingrat. Non, la reconnaissance n'est point un sentiment étranger au cœur de l'homme : la nature semble l'y avoir gravée de sa propre main; et c'est presque le seul penchant vertueux qu'elle ait sauvé des débris de son ancienne innocence. Vous n'êtes pas même apparemment de ces hommes corrompus, dans qui un amour-propre étudié et systématique a étouffé toutes les semences de l'honneur, et qui, se livrant aux dogmes honteux d'une philosophie solitaire, cherchent dans les préjugés la source de la gratitude, et la rangent elle-même parmi les faiblesses. Que dis-je? à en juger du moins par vos pompeuses déclamations contre les cœurs ingrats, et par les fréquents éloges que vous faites vous-même de la bonté de votre cœur, vous êtes réellement susceptible des heureux sentimens dont vous vous vantez de connaître tout le prix.

Sur ce préjugé si flatteur pour vous, mais que je rapproche maintenant de la conduite que vous tenez avec le bienfaiteur commun de tous les êtres, il faut donc (par une alternative nécessaire) ou que le mal qu'il vous a fait vous ait dispensé à son égard des de-

voirs de la reconnaissance, que semblerait d'ailleurs vous imposer une assez grande multitude de faveurs, ou que ces faveurs si vantées, répandues sur vous d'une main beaucoup moins prodigue qu'on ne le croit communément, soient en effet trop peu considérables pour faire par rapport à vous, de la reconnaissance envers Dieu, un devoir rigoureux.

Entrez donc aujourd'hui en jugement avec votre Dieu. J'oserai lui servir d'interprète, et discuter en votre présence ces deux points dont la décision sera la manifestation de votre innocence, ou la conviction de votre crime. Au reste, dans un examen si intéressant pour vous, je ne veux que votre raison pour arbitre. Soyez innocent, si elle vous justifie!

Premièrement donc, ô homme, portion distinguée de mon héritage, quel mal vous ai-je fait, et par quels indignes retours ai-je mérité qu'envers moi vous vous teniez affranchi des devoirs de la reconnaissance? *Popule meus, quid feci tibi, aut quid molestus fui?* (*Mich.*, VI.) Regretteriez-vous le sein tranquille du néant, à la vue de cette vallée de larmes, au milieu de laquelle vous avez été forcé de naître et condamné à vivre? Mais toute misérable que peut être cette terre où ma main vous a placé, n'est-elle point le chemin du ciel? et n'est-ce pas toujours une assez belle route, que celle qui mène à un trône? Seriez-vous mécontent de la part trop modique que ma providence vous a assignée dans les biens de la nature, ou dans ceux de la fortune? Mais, outre que la portion qui vous est échue dans cette distribution purement gratuite, est peut-être encore assez abondante pour nourrir votre luxe et pour flatter votre vanité, ignorez-vous que de tous mes dons la gloire et les richesses sont les moins précieux et les seuls redoutables? Souffririez-vous impatiemment que ma loi ait élevé de toutes parts des digues contre l'impétuosité des passions humaines? Mais si leur fureur était déchainée, échapperiez-vous à leurs ravages? Votre tranquille félicité se soutiendrait-elle dans la confusion de l'univers? et après avoir peut-être inmolé dans le bonheur d'autrui l'ennemi du vôtre, pourriez-vous empêcher que votre bonheur, à son tour, obstacle du bonheur d'autrui, ne devint sa victime? Tranchons le nœud : Est-ce un enfer qui vous choque? Mais il n'est point fait pour ceux qui le redoutent, et qui ne courent point se précipiter de gaieté de cœur, s'ensevelir dans ses profonds abîmes. *Popule meus, quid feci tibi*.

Que dis-je? Ah! bien loin que mes bienfaits puissent être légitimement balancés dans votre esprit par mes rigueurs, quels traitements injustes et rigoureux ne devraient pas à vos yeux être effacés par mes bienfaits? Car, enfin, quels soins avez-vous pu attendre ou souhaiter de mon amour, ô ma vigne chérie, que mon amour en effet pour vous n'ait portés bien au delà de vos

désirs et de vos espérances? *Quid debui ultra facere vineæ meæ et non feci?* (Isa., V.)

Vous étalerai-je ici les droits multipliés que j'ai acquis sur votre tendresse, et faudra-t-il que le bienfaiteur se charge d'un soin dont le favori seul devrait être jaloux? Non, je vous sauverai du moins le détail de ces bienfaits nombreux que votre cœur doit avoir comptés; et pour enlever à votre ingratitude sa dernière défense, je me parerai simplement, mais hardiment à vos yeux, des titres touchants de créateur et de conservateur, de sauveur et de père, de consolateur et d'époux, de sanctificateur et de guide, d'instructeur et de modèle, de nourriture et de victime. Inventez des noms plus tendres, si vous le pouvez; ou à tous ces aimables traits osez me méconnaître!

Mais à quels traits reconnaitrai-je à mon tour dans vous, l'objet de tant de faveurs? Non-seulement vous les avez toutes méprisées, mais il n'en est presque aucune dont vous n'ayez abusé. Jeunesse, fortune, beauté, rang, autorité, puissance, avantages du corps, talents de l'esprit, qualités du cœur; biens que vous teniez de moi, et qui, par un droit trop juste et trop naturel devaient retourner à moi, vous les avez employés à m'insulter et à pécher contre moi; loin de faire naître dans votre cœur des sentiments de reconnaissance, mes dons répandus avec profusion sur cette terre ingrate, ne m'ont rapporté que des fruits d'amertume. Mes grâces profanées sont devenues entre vos mains les instruments de l'iniquité que j'abhorre. Oui, ma bonté a mal servi ma gloire; je ne suis outragé que pour n'avoir pas mérité de l'être; et dans tous les traits que votre fureur lance contre moi de toutes parts, je n'en vois aucun qui n'ait été tiré des trésors de ma miséricorde. Que dois-je penser d'un procédé si barbare? Haïriez-vous dans mes présents la main d'où ils viennent?

Ah! mes frères, ne serait-on pas en effet tenté d'aller chercher dans un cœur aigri contre Dieu, le principe de l'ingratitude du pécheur? et sans avoir recours à une haine secrète contre le bienfaiteur, est-il aisé d'expliquer une si monstrueuse insensibilité pour les bienfaits? Mais ne sondons point cet affreux mystère; nous n'avons déjà vu que trop d'attentats de la part du péché armé contre Dieu: voyons maintenant les vengeances de Dieu, à son tour armé contre le péché; c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Il n'est pas, le Dieu que nous adorons, tel que ces dieux de pierre et de métal, dont les mains, dit un prophète, paraissent toujours chargées d'un sceptre et d'un glaive, mais d'un sceptre impuissant, et d'un glaive qui n'est jamais rougi du sang de leurs ennemis: *Habent in manu sceptrum et gladium, qui in se peccantes non interficit.* (Baruch., VI.) Pour lui ce n'est point en vain qu'il porte l'un et l'autre; et si, pouvant toujours faire respecter son autorité, il permet quel-

quefois qu'on la brave, il sait du moins venger l'honneur et les droits de son sceptre par l'usage qu'il fait de son épée: usage infiniment redoutable, puisqu'il est vrai de dire que la colère de notre Dieu, irritée par le crime, ne tarde point à éclater, qu'elle n'épargne aucun coupable, qu'elle ne se lasse jamais de frapper. En un mot, chrétiens, la justice divine poursuit le péché promptement et dès qu'il est conçu, indistinctement et partout où il se trouve, éternellement et tandis qu'il subsiste. En est-ce assez pour se faire craindre, et pour le faire éviter?

I. Elle le poursuit sans retardement et aussitôt qu'il est conçu. Vous ne vous en apercevez pas, des prompts effets de cette colère, pécheur qui l'avez allumée dans le cœur de Dieu; et peut-être que dans le premier transport d'une passion satisfaite, encore enivré de ses perfides douceurs, vous vous applaudissez en secret d'avoir du moins échappé à de subites vengeances; espèce d'impunité qui semble mettre désormais d'accord votre sagesse avec vos plaisirs. Cessez, pécheur déplorable, de regarder tour à tour avec une folle complaisance le ciel, d'où la foudre n'a point éclaté sur votre tête, et la terre, qui ne s'est point entr'ouverte sous vos pieds; votre punition, il est vrai, n'est pas encore consommée, mais votre châtimement est déjà commencé. Oui, l'oracle menaçant, dont Dieu effraya le premier des hommes et le plus ancien des prévaricateurs, s'est accompli à la lettre sur vous; et dès l'instant que vous avez goûté du fruit empoisonné qu'une loi suprême interdisait à vos désirs, non-seulement la mort a étendu sur vous son empire, mais, passant elle-même jusque dans votre sein, elle y a éteint le sentiment et la vie: *In quocunque die comederis ex eo, morte morieris.* (Gen., II.) Vous me demandez en quoi consiste cette mort si redoutable, dont à votre insu vous êtes la victime? Rappelez-vous ce qui caractérise cette autre mort si redoutée, dont vous vous attendez bien d'être un jour la proie. Effrayante difformité, dépouillement universel, inaction parfaite, ne sont-ce pas là les trois effets que produira dans vous la mort du corps à laquelle la nature vous a condamné? A des effets semblables, mais infiniment plus funestes, reconnaissez la mort que le péché a donnée à votre âme.

Et d'abord, que sont devenus, aussitôt après son infidélité, les charmes dont brillait aux yeux de son Créateur cette âme embellie par ses dons? qu'est devenue cette fleur d'innocence et cette robe de justice dont son époux l'avait parée? cet éclat si semblable à celui de la gloire qu'elle empruntait de la grâce? cette beauté capable de toucher le cœur de Dieu même, puisqu'elle était une participation de son immortelle beauté? cette heureuse conformité avec Jésus-Christ, que l'œil du père aimait à ne point distinguer des attraits de son fils? Le démon a effacé tous ces traits d'une glorieuse ressemblance, pour graver dans cette âme souillée ceux de sa propre difformité. Non,

elle n'offre plus à ces mêmes yeux qu'elle avait charmés qu'un objet d'horreur; et le cruel ravage que le péché a fait dans ses biens ainsi que dans ses charmes, ne laisse plus rien imaginer d'égal à son extrême laid, que son extrême indigence.

Je parle, mes frères, de cet anéantissement total des mérites qu'elle avait peut-être accumulés à grands frais, et qu'a dissipés un seul instant de vertige et d'ivresse. Représentez-vous une moisson déjà jaunissante et prête à grossir les trésors du père de famille: une flamme dévorante l'a consumée. Figurez-vous une vigne chargée de raisins délicieux, et qui faisait la joie de leur maître: une grêle impitoyable l'a dépouillée de toute sa gloire. Concevez un vaisseau rempli des plus précieuses marchandises: la mer a englouti toutes ces richesses, sans que le malheureux, qui voit le fruit de ses travaux servir de jouet aux vagues irritées, puisse leur arracher le moindre débris de son naufrage.

Droits à une place distinguée dans le ciel, droits qu'il avait achetés par tant d'efforts généreux, vous ne soutiendrez donc plus le courage de ce triste voyageur parmi les ennuis inséparables de son laborieux pèlerinage? vous ne le consolerez plus des rigueurs du monde et des outrages de la fortune? vous ne ferez plus briller les rayons de la plus douce espérance au milieu des larmes qui couleront de ses yeux? Non, chrétiens, tous ces droits si précieux et si légitimes, la divine miséricorde, il est vrai, pourra les faire revivre un jour en faveur de sa sincère pénitence; mais en attendant ce jour qui ne luira peut-être jamais, il ne peut plus les regarder que comme des titres prescrits et surannés, incapables de fonder aucune prétention solide. Eût-il autrefois parcouru l'univers en apôtres sur les pas des Paul et des Xavier, eût-il porté devant les persécuteurs la constance des Etienne et des Laurent, eût-il accoutumé, dès sa plus tendre enfance, les déserts les plus sauvages à répéter ses soupirs, comme les Hilarion et les Antoine; le pécheur d'un moment a fait disparaître le saint d'un siècle. Dieu n'a plus de récompense pour quiconque s'est lassé de son service; et ce qui achève de rendre la perte de tant de trésors souverainement déplorable, c'est l'impuissance où se trouve réduit le pécheur d'en amasser de nouveaux, tandis que l'iniquité habite dans son cœur, parce qu'en y tarissant la source de la charité, elle y a desséché le germe même du mérite.

Etat funeste où un homme encore touché du désir des biens éternels sème souvent beaucoup sans jamais rien recueillir, fait en pure perte tous les frais de son salut, et après avoir arrosé de ses sueurs une terre ingrate, court un visible danger de paraître au tribunal de Dieu les mains vides. Panégyristes éloquents, qui serez peut-être choisis pour faire l'éloge de cet homme à la face des autels, ne manquez point de mettre dans le plus beau jour les différents traits d'une vie en apparence consacrée tout entière à

l'honneur de la religion. Chrétiens charitables, dont tous les jugements sont formés par la droiture et par la simplicité, mesurez l'étendue de sa gloire dans le ciel par les monuments qui restent de sa piété sur la terre. Pauvres de Jésus-Christ, jouissez des asiles que sa libéralité a ouverts à toutes les disgrâces humaines. Hommes, qui que vous soyez, profitez des exemples éclatants de vertu qu'il a donnés dans le sein du crime.

Mais vous, ange du Seigneur, chargé par votre maître de lui rendre un compte fidèle des services qu'il a promis de couronner dans l'éternité, écrivez que cet homme, revêtu de la ressemblance des justes, au milieu même des fruits de justice qui semblaient naître sous ses pas, n'était qu'un homme stérile: *Scribe virum sterilem.* (Jerem., XXII.) Laissez à la reconnaissance ou à l'admiration des aveugles mortels le soin de consacrer ses belles actions dans les annales des empires, dans l'histoire des pieux établissements, dans les fastes même de l'Eglise; mais n'en gravez aucune dans le livre de la vie, parce que la main qui les a faites était liée par le péché, qu'elle était séparée du principe qui seul vivifie les bonnes œuvres, en un mot parce que leur auteur, tout vivant qu'il était aux hommes, et peut-être à ses propres yeux, était réellement mort aux yeux de Dieu: *In quocunque die comederis ex eo, morte morieris.* (Gen., II.)

Mais, suivant ce principe incontestable dans tous ceux de notre religion, que le péché enfante la mort en naissant, quel champ de bataille, après une cruelle mêlée, offrit donc jamais un spectacle plus triste et plus effrayant que celui que présente le monde aux yeux de la foi? Théâtre de meurtres et de funérailles, la mort y fait impunément les plus affreux ravages, et s'y immole à chaque moment de nouvelles victimes: ici le frère tombe à côté du frère; là, l'épouse périt non loin de son époux. Nul organe de nos sens par lequel la mort ne s'insinue; nulle espèce d'armes qu'elle n'emploie pour triompher: tantôt, d'indécentes parures et des pompes profanes l'introduisent par les yeux; tantôt, des discours licencieux et des chants efféminés la font passer par les oreilles: partout, quelle foule de meurtriers qui se regardent comme innocents! quelle multitude de cadavres qui se croient pleins de vie! Hélas, dit le Prophète, on ne fait point d'attention à ces tragiques catastrophes, à ces chutes mortelles: *Non est respectus mortis eorum.* (Psal. LXXII.) On n'a point de larmes pour pleurer ces malheurs; on n'use d'aucune précaution pour éviter ces dangers. Se flatterait-on de pouvoir, en vertu de quelque privilège, se soustraire aux châtements du péché? Vaine espérance, mes frères, puisque la colère qui le punit sans retardement et dès qu'il est conçu, le poursuit encore sans distinction et partout où il ose se montrer.

II. Vous en serez une preuve à jamais subsistante de cette effrayante vérité, esprits orgueilleux, qui les premiers introduisîtes

le péché dans l'univers, et à la suite du péché, les célestes vengeances. En vain, pour les désarmer, fîtes-vous parler en votre faveur la noblesse de votre origine, le ciel était votre berceau; les prérogatives de votre naissance, vous étiez les prémices des créatures; l'élévation de votre rang, Dieu l'avait marqué au-dessus de tous les êtres; la sublimité de votre emploi, vous étiez les assistants de son trône; l'excellence de votre nature, elle était exempte de tout mélange impur; l'espèce de votre crime, une seule pensée vous rendit coupables; la durée de votre rébellion, un seul instant vous vit infidèles; la multitude des complices, leur exil devait dépeupler les régions de la lumière: rien ne fut capable d'adoucir un vengeur inflexible. Il laissa éclater votre désespoir, et n'en essaya pas moins sur vous ses foudres. Leurs coups multipliés portèrent la terreur et la désolation dans les champs consacrés à la paix et la joie. Trônes et dominations, principautés et puissances, chefs des légions immortelles, et simples guerriers dans les armées du Tout-Puissant, sa colère parcourut tous les rangs et confondit toutes les hiérarchies. La nature effrayée vit une grande partie de la milice céleste, comme autant d'astres détachés du firmament, rouler de sphère en sphère vers les royaumes de la nuit; l'enfer ouvrit son sein, élargit ses abîmes, s'enrichit pour jamais des dépouilles du ciel; et peu jaloux de se voir environné d'une cour nombreuse, Dieu s'applaudit de ne plus régner que sur un peuple fidèle.

Vous l'éprouvâtes ensuite, cette justice terrible, quoique tempérée par la miséricorde, monarque de la nature innocente, et bientôt après chef de la nature corrompue. En vain par votre châtimement les desseins du Créateur parurent déconcertés, et lui-même réduit en quelque sorte à réformer le plan de sa providence: faible obstacle pour arrêter son courroux. Il n'en livra pas moins la terre de votre bannissement à la malédiction et à la stérilité, votre empire sur les animaux au trouble et à la révolte, votre esprit aux ténèbres et à l'erreur, votre imagination aux illusions et aux fantômes, votre cœur aux passions et aux faiblesses, vos sens au désordre et à la corruption, le cours de votre vie aux douleurs et aux travaux, la fin de vos jours à la mort, votre cadavre aux vers, et votre postérité à tous vos malheurs.

Et vous, triste postérité, associée à toutes les disgrâces d'un père coupable, quand au péché qu'il vous avait transmis avec son sang, vous avez ajouté vos propres crimes, quelles nouvelles calamités de nouveaux forfaits n'ont-ils pas attirés sur vous! et combien de fois le Dieu irréconciliable, ennemi de l'iniquité, n'a-t-il pas puisé contre elle des châtimements dans les trésors de sa colère! Il en a fait sortir, de ces trésors redoutables, et ces eaux vengeresses qui submergèrent le monde aux jours de la corruption générale, et cette pluie étincelante qui éteignit des flammes odieuses dans cinq vil-

les criminelles, et ces fléaux multipliés qui firent de l'Egypte un théâtre d'horreur, et ces serpents furieux qui justifiaient Moïse aux dépens des murmureurs, et ce glaive exterminateur qui s'abreuva du sang de l'armée de Sennachérib, et ces chaînes pesantes qu'Israël traîne encore dans tous les coins de l'univers.

Mais, qu'est-il besoin de parcourir les annales du monde, et de faire ici l'histoire des larmes que le péché a coûtées aux coupables de tous les siècles? Nous-mêmes, mes frères, peuple spécialement chéri du ciel, et, en qualité de chrétiens, véritables enfants de la promesse, n'avons-nous jamais éprouvé combien il est amer d'avoir offensé le Seigneur? ou plutôt le serpent que nous nourrissons dans notre sein, ne se change-t-il pas tous les jours entre ses mains en verge pour nous frapper? Ah! ne demandons point compte à la décadence de la nature, ou aux passions des hommes, des maux qui nous affligent; de cette irrégularité des saisons, qui semblent s'être tracé un nouveau cours; de ces années stériles qui désolent si souvent nos campagnes; de ces maladies inconnues qui ouvrent de toutes parts de nouvelles routes à la mort; de cette langueur du commerce qui tarit la source de l'abondance publique; de ces coups imprévus qui démolisent les fortunes les mieux établies; de ces guerres sanglantes presque également funestes aux vaincus et aux vainqueurs. N'interrogeons sur la cause de toutes ces misères que nos infidélités; elles nous répondront, dit Isaïe : *Respondebunt peccata nostra.* (Isa., LIX.) Eh! que pourront-elles nous dire? sinon que la malheureuse destinée du péché est de se voir partout en butte aux traits de ce carquois formidable, que Dieu vide et remplit sans cesse, et de faire couler indifféremment sur toutes les créatures les flots du céleste courroux.

Que dis-je? ah! chrétiens, qu'il s'en faut bien que des créatures, toujours viles de leur propre fonds, quelque élevées qu'elles soient par ses dons, ne soient les seules victimes que Dieu frappe dans sa fureur excitée par le péché! Il l'a poursuivi, il l'a puni; disons mieux, il en a poursuivi, il en a puni l'ombre et la figure, et dans qui? L'auriez-vous jamais pu croire, et y avez-vous jamais bien pensé? Dans son Fils, dans un Dieu.

O homme, oubliez donc ici vos malheurs et ceux de tous les êtres coupables; laissez là Jérusalem et ses débris, le camp assyrien et ses cadavres, le désert et ses monstres, l'Egypte et ses plaies, Sodome et ses feux, le déluge et ses ravages, le paradis terrestre et ses deux rebelles, le ciel et tous ses perfides habitants; et, détournant vos yeux de tous les autres objets, fixez-les sur le seul Calvaire.

Voyez-vous cette croix, le sang dont elle est arrosée, le triste fardeau qu'elle embrasse? Cette croix est la croix d'un Dieu; ce sang est le sang d'un Dieu; c'est un Dieu que cet homme traité comme le plus vil des esclaves

et le plus odieux des scélérats. Contemplez ses yeux presque éteints, son visage pâle et sanglant, son corps meurtri et déchiré; sondez ses plaies, comptez ses ignominies, méditez ses douleurs. Tout ce que vos yeux aperçoivent ici, ce sont les traces de la colère d'un Dieu irrité contre le péché, sur un Dieu marqué des signes du péché. C'est du tribunal de ce Dieu vengeur qu'est émanée la sentence, qui soumet ce Dieu victime à tous les tourments qu'il endure; ou plutôt c'est sa main qui, invisiblement étendue dans les airs, lui porte tous les coups sous lesquels il expire. Il a expiré... Dieu terrible, êtes-vous désarmé? Et quand Jésus-Christ n'a plus rien à souffrir, reste-t-il encore au péché quelque chose à craindre?

Rien, mes frères, rien... rien qu'une éternité de supplices, s'il subsiste éternellement; et comme éternellement il subsistera dans une multitude presque infinie de coupables, il sera en effet puni dans eux par une éternité de supplices.

III. Nouveau spectacle de vengeance dont l'enfer est le théâtre! Donnez encore un coup d'œil à cette dernière scène que la justice divine étale aux dépens des pécheurs. Mais quelle partie de la terre s'entr'ouvrira à vos yeux pour vous laisser apercevoir ce lieu de tourments et de larmes? Abaissez vos regards, mes frères, au pied de cette croix, dont l'image doit encore être présente à vos esprits; et sous cette sacrée montagne, détrempée du sang d'un Dieu qui s'immole pour tous les hommes, voyez-le à la faveur d'une céleste lumière, ce gouffre odieux où périssent à jamais la plupart des hommes pour lesquels il s'immole.

Hé quoi! ce sang précieux, qui coule à grands flots de son corps adorable n'a point éteint les feux qui les brûlent! le fiel dont ses lèvres sont teintes n'adoucit point l'amertume dont leur âme est inondée, et, malgré la pâleur que la mort a répandue sur son visage, on lit encore sur leur front un désespoir immortel! Ah! chrétiens, ne laissez échapper aucun des objets que la foi vous présente ici, placés dans le plus étonnant contraste. Rapprochez avec soin les diverses souffrances de Jésus-Christ étendu sur le lit de sa douleur, de tout ce qu'endurent ces malheureux confusément roulés sur leur couche embrasée. Prêtez tout à la fois l'oreille aux soupirs que ne peut retenir sa vive tendresse, et aux cris qu'arrache à leur fureur le sentiment de leurs maux. Ecoutez l'un solliciter d'une voix mourante la grâce de tous les hommes coupables: *Pater, dimitte illis* (*Luc.*, XXIII), et les autres répondre en frémissant qu'il n'est plus de pardon pour eux: l'un protester que le salut du genre humain le presse comme une soif importune: *Sitio* (*Joan.*, XIX), et les autres se plaindre qu'une goutte d'eau sera éternellement refusée aux ardeurs qui les dévorent; l'un s'écrier que le mystère de son amour est accompli: *Consummatum est* (*Ibid.*), et les autres répéter avec d'affreux hurlements que l'ouvrage de leur réprobation est consommé.

Enfin comparez à loisir le prix de la rédemption, fourni par le Sauveur, avec les effets de la rédemption, presque tous anéantis par le péché.

Et après cela continuez de dire (car je ne prétends point contraindre vos sentiments, et je ne le dois pas s'ils sont raisonnables), continuez de dire après cela, comme il vous arrive peut-être souvent, que Dieu est trop bon pour punir si rigoureusement le péché: continuez d'attribuer à votre heureuse destinée les occasions qui vous approchent du péché, de dater le commencement de votre bonheur du moment où vous vous êtes livrés au péché, de vous applaudir des succès qui couronnent tous les jours votre péché.

Ou plutôt, qui nous donnera à vous et à moi une voix assez forte pour faire entendre à tout l'univers que le seul mal de l'homme c'est le péché? Allons le dire, Messieurs, dans ces cachots où languissent des coupables, plus touchés de leur captivité que de leurs crimes; dans ces palais où la crainte d'une disgrâce alarme des grands, tranquilles sur leur libertinage: dans ces cabanes où des pauvres se croient mal dédommagés des rigueurs de leur état par son innocence; sur ces tombeaux où une aveugle tendresse prodigue des larmes que la pénitence devrait faire couler. Disons-le du moins dans nos familles; et que les mères, à l'exemple de celle de saint Louis, impriment cette vérité dans le cœur de leurs enfants, comme la première leçon d'une éducation chrétienne. Disons-le surtout à nous-mêmes, et principalement dans ces tristes situations où la haine nous poursuit, où la calomnie nous flétrit, où l'amitié nous abandonne, où la fortune nous trahit, où la maladie nous afflige, où la mort nous menace; disons-le-nous sans cesse, pour nous tranquilliser dans nos craintes et pour nous consoler dans nos disgrâces. Après tout, le péché est le seul malheur véritable, puisque lui seul peut attirer sur nous la colère de Dieu, et que rien de tout le reste ne peut nous faire manquer la récompense éternelle que je vous souhaite, etc.

SERMON XVI.

SUR LE RESPECT HUMAIN.

Vos testimonium de me perhibebitis. (*Joan.*, XV.)

Vous me rendrez témoignage.

Ce généreux témoignage, qu'en dépit de toutes les puissances de la terre conjurées contre eux, les apôtres rendirent si constamment à Jésus-Christ, Dieu nous le demande tous les jours, mes frères, et tous les jours nous le lui refusons par une lâcheté qui forme sans doute un contraste bien odieux avec leur courage. Et quel est le persécuteur qui triomphe ainsi de notre fidélité? Ce n'est plus un de ces tyrans farouches qui se plaisaient à verser le sang des chrétiens sur les échafauds; c'en est un autre plus adroit, dit Tertullien, qui trouve mieux son compte à répandre ce même sang sur leur visage, en leur inspirant la honte de la vertu, et une confusion mal entendue

de ce qui devrait faire leur gloire. A ces traits vous reconnaissez le respect humain : le respect humain, faiblesse également odieuse et déplorable, également criminelle et insensée, également ennemie de l'innocence de l'homme et de son bonheur, car c'est particulièrement sous ces deux idées que je veux aujourd'hui vous le représenter.

Mais, pour fixer précisément jusqu'à quel point cet indigne penchant rend en effet ses esclaves et coupables et malheureux, rappelez-vous d'une part, Messieurs, le crime que commettaient dans les premiers siècles de l'Eglise les déserteurs de la foi, et de l'autre les épreuves que soutenaient ses défenseurs. Que ce crime était énorme ! que ces épreuves étaient rigoureuses ! Or, je prétends que le respect humain fait tomber ceux qui se soumettent à son empire dans des infidélités peu différentes de celles que commettaient les premiers, et, à quelques égards, beaucoup moins pardonnables : voilà ce qui doit soulever contre lui notre religion. J'ajoute qu'il leur fait souffrir des rigueurs à peu près semblables à celles qu'éprouvaient les seconds, et, par plus d'un endroit, beaucoup plus insupportables : voilà ce qui doit intéresser contre lui notre amour-propre. En deux mots, pécheurs de respect humain, espèce d'apostats sans excuse, espèce de martyrs sans consolation : c'est tout mon dessein. Demandons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quand je parle du respect humain, je n'ai garde de le confondre, mes frères, avec une certaine prudence que la religion ne réprouve pas, et qui la sert quelquefois mieux qu'un zèle vif et impétueux ; avec certains égards qu'exige le rang des personnes, et qu'on doit du moins à leur faiblesse ; avec certains ménagements qui peuvent tout à la fois contenter un monde ombrageux, et ne point offenser un Dieu jaloux. Je sais qu'il est des usages trop autorisés par la raison, pour que la vertu soit en droit de les braver ; que pour édifier le prochain, elle ne doit ni craindre de se montrer, ni trop affecter de paraître : et je ne condamne pas moins les démarches téméraires qui décrient la piété, que les précautions pusillanimes qui l'avilissent.

D'ailleurs, quand je compare les personnes dominées par le respect humain avec ces apostats qui faisaient la douleur de l'Eglise dans les jours de sa jeunesse, et qui font encore aujourd'hui la honte de ses fastes, je ne prétends point parler de ces chrétiens faibles et imparfaits, qui, dans des matières où la conscience n'est que légèrement intéressée, ont pour les hommes certaines complaisances que je suis cependant bien éloigné d'approuver ; qui n'honorent point leur religion autant qu'ils le pourraient faire en se roidissant un peu plus contre des considérations humaines ; ou même qui, surpris par une impression de terreur à demi réflé-

chie, ont donné quelquefois, dans des occasions importantes, sujet au monde de se vanter d'avoir triomphé de leur courage.

Je n'attaque ici, du moins directement, que ces indignes chrétiens qui ont laissé prendre au respect humain un empire absolu sur leurs sentiments et sur leur conduite ; et je dis que cette dépendance sans bornes et sans réserve, dont ils font profession à l'égard des jugements d'un public corrompu, leur fait commettre tous les jours des apostasies, peu différentes dans leur espèce de celles dont se souillaient ces infâmes déserteurs, et, en plusieurs chefs, beaucoup moins excusables.

I. Or, pour exposer d'abord la première de ces deux propositions, je ne m'arrêterai point à vous faire remarquer avec saint Cyprien que ce monde, pour qui les esclaves du respect humain ont de si profanes égards, est en effet, par rapport à eux, une espèce d'idole, et que l'hommage qu'ils lui rendent tient beaucoup du culte religieux qu'on ne doit qu'à la Divinité, puisqu'ils portent leur dévouement à son égard jusqu'à lui sacrifier les plus pures lumières de leur raison, jusqu'à s'interdire l'examen de ses maximes les plus insoutenables, jusqu'à protester que sa parole, toute déraisonnable qu'elle leur paraît, leur tient lieu de la raison suprême : *Verbum ipsius summa mihi ratio est.*

Je n'insisterai point, dis-je, sur cette réflexion, et j'entame l'odieux parallèle que j'ai entrepris, par examiner quelle était devant Dieu la nature du crime de ces malheureux qui ont fait passer jusqu'à nous, avec leur nom, l'horreur de leur perfidie. Ce n'était pas sans doute un renoncement intérieur à la religion qu'ils avaient embrassée. Les persécuteurs ne leur demandaient pas ce sacrifice, et ne se flattaient pas de pouvoir l'obtenir ; ils savaient trop que la raison seule, ou ce qui lui ressemble, opère la persuasion, et que les tourments n'influent que dans le langage. Non, ô mon Dieu, quand ces lâches prévaricateurs vous renonçaient de bouche, vous ne cessiez point d'être le Dieu de leur esprit ; et, malgré les démonstrations qu'ils donnaient d'un sacrilège retour à leur ancienne infidélité, ils étaient encore, pour la plupart, au fond de leur âme, aussi attachés que jamais à la prétendue superstition, dont il leur suffisait de se dire innocents pour n'en être plus réputés coupables.

En quoi consistait donc cette apostasie qui les rendait si criminels, et qui les rend encore si odieux ? Il en était de plus d'une espèce, mes frères, toutes plus indignes les unes que les autres. Dans plusieurs, c'était une lâche dissimulation des engagements qu'ils avaient pris avec Jésus-Christ, lorsque dans des temps de persécution ils souffraient, sans réclamer, qu'on vit leur nom confondu sur la liste publique avec celui des déserteurs. Dans la plupart, c'était un désaveu formel de Jésus-Christ, lorsque, sommés de répondre s'ils étaient chrétiens, ils faisaient entendre cette parole si détestée :

Je ne le suis pas, ou : J'ai cessé de l'être. Dans quelques-uns, enfin, c'était de plus une insulte publique faite à la personne de Jésus-Christ, lorsqu'ils en venaient à cette excès d'impiété, que d'anathématiser leur maître, ou de porter le culte qu'ils lui devaient à des simulacres également vains et honteux. Trois degrés d'infidélité par lesquels on peut dire en quelque sorte que le respect humain fait ordinairement passer ses timides esclaves, trop accoutumés à dissimuler leur religion, à désavouer leur religion, à insulter leur religion, par le désir de plaire au monde, ou par la crainte de lui déplaire.

En effet, ne suivez-vous pas assez fidèlement la trace des premiers, vous, lâches chrétiens, qui, pour ménager la délicatesse impie de quelques protecteurs hautement déclarés pour l'irréligion, n'osez faire éclater à la lumière du jour les hommages que vous rendez encore à votre Dieu dans le sein des ténèbres ; qui renfermez dans l'ombre d'un réduit domestique, ou dans les temples les plus solitaires, des exercices de piété dont il serait peut-être important pour l'honneur de votre foi, malignement suspectée, que le public fût instruit ; qui évitez avec soin ces nombreuses assemblées de religion, où les yeux d'un grand peuple vous cherchent avec inquiétude ; qui fuyez dans un séjour champêtre pour y célébrer obscurément le triomphe de votre Sauveur, et y participer clandestinement à ses mystères ; qui bannissez de vos appartements tous les symboles de la religion, et jusqu'à l'image adorable d'un Dieu crucifié ; qui ne laissez publiquement échapper aucun signe extérieur qui décèle dans vous le chrétien, et ne puisse être avoué par l'infidèle ; vous qui, suffisamment autorisés par vos emplois à punir l'impiété, ou capables par vos talents de la confondre, pouvant lui faire éprouver la juste sévérité des lois, ou déployer contre elle les forces victorieuses de votre éloquence, voyez éclater sous vos yeux ses scandales, entendez retentir à vos oreilles ses blasphèmes, et, toujours muets et insensibles à son aspect, la laissez se fortifier par votre inaction, et triompher de votre silence ; vous qui, dans les temps orageux où se déchaînent les hérésies, craignant d'irriter le zèle amer de leurs auteurs ou de leurs partisans, ne faites aucune démarche pour vous mettre à l'abri du soupçon d'une scandaleuse neutralité, et, contents d'avoir Dieu pour témoin de la droiture de vos sentiments, laissez penser aux hommes que l'erreur et la vérité vous sont également chères ou également indifférentes ? Apprenez, trop timides soldats de Jésus-Christ, apprenez de saint Jean Chrysostome que celui qui ne professe pas la vérité, la trahit aussi bien que celui qui la renonce : *Non solus est proditor veritatis qui veritati renuntiat, sed etiam qui non profitetur veritatem* ; et de saint Cyprien, que tous ces ménagements politiques, ce secret impénétrable, ces mystérieuses ténèbres, renfer-

ment une espèce d'apostasie de la foi : *In his omnibus apostasia quedam fidei est.*

Apostasie encore plus marquée dans d'autres esclaves du respect humain, qu'il engage non-seulement à dissimuler leur religion par une inaction ou par un silence équivoque, mais encore à la désavouer en quelque manière par des actions et par des paroles positivement contraires à la profession du christianisme.

C'est à vous que je parle ici, hommes toujours disposés, par l'impression que font sur vous les jugements du monde, à violer publiquement, au premier signe de sa volonté, les engagements les plus sacrés de votre baptême, et d'abord à ce titre seul, justement accusés de méconnaître Jésus-Christ pour votre maître, et de vous exclure vous-mêmes du nombre de ses disciples. Je m'explique : Savez-vous, en effet, ce que vous disent équivalement ces mendians corrompus, lorsqu'ils vous engagent par la crainte de leurs railleries à imiter leur conduite, c'est-à-dire à vous plonger dans leurs excès, à vous associer à leurs vengeances, à enfreindre avec eux les lois de la pudeur, de la charité, de l'abstinence chrétienne ? Faites-y réflexion, mes frères, n'est-ce pas à peu près comme s'ils vous tenaient le langage autrefois adressé à saint Pierre par ses tentateurs ? Hé quoi ! à en juger par le soin que vous avez pris jusqu'ici de vous écarter de nos voies, par l'édifiante régularité dont vous faites profession, par votre scrupuleuse exactitude à observer tous les préceptes de la loi, vous êtes donc aussi du nombre de ces personnes qui font gloire de marcher sur les traces d'un Dieu sauveur et réformateur des hommes ? *Et tu ex illis es ?* (*Matth.*, XXVI.) Ah ! nos soupçons ne sont que trop fondés ; et rien ne déposât-il contre vous que l'extrême bienséance qui assaisonne tous vos discours, il ne nous serait permis de douter que vous ne soyez réellement un de ses sectateurs : *Et tu ex illis es ; nam et loquela tua manifestum te facit.* (*Ibid.*)

Or, savez-vous maintenant, mes frères, lorsque, pour ne point soulever contre vous ces redoutables censeurs, vous vous mettez en devoir de vous conformer à leurs exemples, la réponse que vous leur faites ? celle-là même qui souilla la bouche du prince des apôtres, et qui causa toute l'amertume de sa vie : O homme, vous vous en laissez imposer par de fausses apparences ; vous me croyez disciple et disciple fidèle de Jésus-Christ ; je suis attaché au service d'un maître bien différent, et je connais à peine celui dont vous me parlez : *O homo, non sum, non novi hominem.* (*Ibid.*)

Que dirai-je maintenant de cette coupable complaisance qui vous fait si souvent applaudir à des maximes directement opposées à l'Evangile ? qu'un homme capable de souffrir un affront est indigne de vivre ; qu'il y a un âge pour la retraite, et un autre pour le plaisir ; que certaines faiblesses, condamnées par la religion comme autant

de crimes, ne sont pas de si grands péchés, et qu'il n'est pas à croire que Dieu en soit si grièvement offensé, ni qu'elles en soient si sévèrement punies; que la pauvreté volontaire n'est qu'un pieux fanatisme; la mortification des sens, une folie mélancolique; le célibat chrétien, un attentat contre les droits sacrés de la nature : maximes tant de fois foudroyées par le fils de Dieu, et qu'on ne peut entreprendre de retirer de l'avisement où elles devraient toujours être, sans donner le démenti le plus formel au maître qui les a proscrites : *Non novi hominem*.

Que dirai-je surtout de cette approbation encore plus criminelle, que votre geste et vos yeux, gouvernés par un lâche respect humain, donnent quelquefois à ces railleries sacrilèges, qui ont pour objet les plus augustes mystères du christianisme; à ces objections téméraires, qui tendent à en saper les fondements; à ces critiques insolentes, qui vont jusqu'à en blasphémer l'auteur? approbation dont les ennemis de Dieu font trophée comme d'une victoire remportée sur lui-même : *Non novi hominem*. Or, en tout cela n'est-il pas aisé de reconnaître un désaveu positif de Jésus-Christ, et une espèce d'apostasie de sa religion? *In his omnibus apostasia quædam fidei est*.

Apostasie quelquefois portée jusqu'à une sorte d'insulte à l'égard de l'un et de l'autre; car comment appeler d'un nom plus doux un scandale inconnu aux idolâtres mêmes, et réservé par une malheureuse prérogative au seul christianisme; un énorme abus dont le respect humain est le plus ordinaire principe, et dont gémissent quelquefois intérieurement ceux mêmes qui s'en rendent les plus coupables? Je veux dire ces irrévérences qui se commettent tous les jours dans le temple du Dieu vivant; ce murmure importun, ces ris indécents, ces profanes discours, dont la piété des fidèles est troublée, et par lesquels est quelquefois interrompue, jusque dans le sanctuaire, l'attention des ministres qui servent à l'autel, et du prêtre qui y sacrifie; ces distinctions affectées d'honneur et de rang sous les yeux d'un Dieu qui s'anéantit; ces airs libres et évaporés dans un lieu où les anges tremblent; ces adorations incertaines qui semblent destiner à Jésus-Christ l'hommage qui lui est dû; ces postures fières qui paraissent se roidir contre un reste de religion qui importune; ces molles attitudes qu'on n'oserait se permettre dans les cercles; ces honteuses nudités qui scandaliseraient au théâtre; ce commerce de regards immodestes; ce sacrifice de pensées impures; cette espèce de culte suprême sacrilègement transporté du vrai Dieu à une idole de chair, qui attire à soi tous les yeux, et paraît triompher des humiliations de son rival; comment, dis-je, appeler tous ces fruits honteux du respect humain, surtout après que saint Paul a déclaré en termes exprès, que celui qui néglige d'édifier sa famille, a renoncé la foi, et est pire qu'un infidèle? *Fidem negavit et est infideli deterior*. (I Tim. V.) Ne puis-je

pas les mettre en parallèle avec le troisième et le plus odieux degré de l'apostasie? *In his omnibus apostasia quædam fidei est*.

O vous donc qui vous êtes fait une loi de ne vous écarter en rien des préjugés communément reçus dans le monde, et de vous garantir, à ce prix, d'une censure que vous vous êtes accoutumés à regarder comme le plus grand des malheurs, malgré les protestations répétées que vous faites peut-être d'un attachement inviolable à Jésus-Christ, appliquez-vous à vous-mêmes la prophétie menaçante qu'il fit autrefois au chef de ses apôtres : Oui, dans peu vous me renoncerez; vous me renoncerez tacitement en dissimulant votre religion; vous me renoncerez expressément en désavouant votre religion; vous me renoncerez avec insulte et avec anathème, en outrageant votre religion, *Ter me negabitis* (Matth. XXVI), ou plutôt vous me renoncerez en autant de manières et autant de fois qu'il plaira au monde de vous en imposer la nécessité; et, à la honte éternelle de votre perfidie, vous ne pourrez la colorer d'aucun de ces prétextes dont les anciens apostats tâchaient de couvrir la leur, beaucoup plus excusable, du moins.... du moins à en considérer le motif, la manière et les suites. Appliquez-vous, s'il vous plaît.

II. Pour prendre un parti aussi injurieux à Dieu que l'est celui de soumettre l'exercice de votre religion aux idées du monde, il faut sans doute que le motif qui vous y détermine ait fait une impression bien vive sur votre esprit. Que craignez-vous donc, mon cher auditeur? confiez-moi vos frayeurs. Je sais que le monde a été de tout temps l'ennemi de la vertu, et qu'il lui a fait quelquefois une guerre cruelle. Toutes les contrées de l'univers ont été arrosées du sang des martyrs. Nos villes furent autrefois dépeuplées par les édits meurtriers des Décius et des Dioclétiens. Ces corps sacrés, dont nous révérons encore les précieux restes, en éternisent la preuve, de ces fureurs du monde armé contre l'innocence et contre la piété. Hé quoi! aurait-il renouvelé de nos jours cette persécution sanglante? a-t-il redressé ces échafauds, rallumé ces bûchers qui effrayaient nos provinces alarmées? Les ministres de l'impiété vont-ils encore sonder ces antres souterrains pour en tirer au jour de pâles victimes? Entendez-vous les cris des vierges timides qu'on arrache d'entre les bras de leurs mères éplorées? Un peuple de persécuteurs demande-t-il avec empressement à voir sous la dent des lions les sincères adorateurs d'un Dieu crucifié? Non, répondez-vous. Quel est donc l'objet de vos terreurs? Je vous entends : Que dira-t-on de moi, si je me déclare contre le vice, et surtout si j'arbores l'étendard de la piété? On publiera que je suis un esprit inconstant et volage, faible et scrupuleux, sombre et mélancolique; on dira que je préviens à propos les dégoûts d'un monde prêt à me quitter; que je cherche dans la singularité un supplément à ce qui commence à me manquer du côté du mérite; qu'après avoir

joué un rôle sérieux et décent, je finis, comme au théâtre, par donner au public des scènes propres à le divertir. On me fera passer tantôt pour un hypocrite adroit, tantôt pour un dévot insensé; tout le monde censurera ma conduite, et personne ne prendra ma défense; en un mot je me verrai tout à la fois l'objet de la fine ironie, de la satire amère, et de la fausse pitié, plus humiliante que toutes les deux ensemble.

Je n'examine point encore combien vos alarmes sont injustes, ou du moins exagérées; mais enfin, si j'ai bien compris le sujet de vos craintes, tout se réduit aux discours des hommes. Et voilà, mon cher auditeur, ce qui vous empêche de vivre en chrétien? Lâche, s'écrie saint Cyprien, que fariez-vous sous les coups de la douleur, vous dont la fidélité pour Jésus-Christ chancelle et tombe au bruit des paroles? *Quid faceret in dolore pœnarum, qui Christum erubuit inter flagella verborum?* Il vous sied bien, après cela, de regarder avec un mépris mêlé d'indignation ces spectres décharnés, ces victimes sanglantes dont le courage, supérieur aux rigueurs des tourments, cédait enfin à leur opiniâtreté, et n'osait exposer à un dernier combat des forces épuisées par une longue suite de victoires! Apparemment que, placé dans les mêmes circonstances, vous n'auriez pas vendu si cher votre défaite, et qu'une prompte soumission de votre part aux volontés des tyrans les aurait dispensés de faire jouer à votre égard les grands ressorts de la tyrannie. Hélas! à en juger par votre conduite, les reproches vous eussent tenu lieu de supplices; et il aurait suffi de déchaîner contre vous de satiriques déclamateurs, à la place de ces impitoyables bourreaux qu'on armait contre des hommes, trop timides, sans doute, par rapport à l'étendue des droits de Dieu sur eux, mais réellement courageux par comparaison avec votre faiblesse.

Aussi, quelle énorme que fût leur crime, l'Eglise en avait-elle compassion; et quand, la honte sur le front, les larmes aux yeux, et le regret dans l'âme, ces infortunés transfuges venaient rétracter une infidélité dont leur chair était plus coupable que leur cœur, cette mère tendre (après les avoir éprouvés) leur ouvrait encore son sein et leur pardonnait, au nom de Jésus-Christ, un reste de sang qui coulait dans leurs veines et qu'ils auraient dû verser pour sa gloire.

Mais vous qui abandonnez votre Dieu par la crainte souvent chimérique d'un mot piquant ou d'un coup d'œil sévère, que pouvez-vous alléguer pour votre défense? et quelque tour que vous donniez à votre apologie, ne peut-on pas toujours vous répondre ce que disait le saint évêque de Carthage, en parlant des apostats purement volontaires : *Non prostratus est persecutionis impetu*. Non, l'ennemi qui l'a attaqué avec tant de succès, le monde qui lui a fait commettre cette impiété, flatter cette passion, refuser cette voie de réconciliation, donner

ce scandale, n'a point employé contre lui d'armes redoutables; il ne lui a demandé ni son sang si sa vie; et il ne l'eût jamais terrassé, si lui-même n'eût prêté des forces à un si méprisable ennemi, s'il ne se fût affaibli, s'il ne se fût abattu volontairement lui-même : *Non prostratus est persecutionis impetu, sed voluntario lapsu ipse se prostravit*.

Que dis-je? indépendamment du motif faible et peu pressant qui vous commande toutes ces perfidies, ne portez-vous pas un nouveau titre de condamnation dans la manière dont vous les commettez, je veux dire dans l'air libre et naturel, satisfait et content, que vous affectez en trahissant Jésus-Christ, tandis que la plupart de ceux avec qui vous vous plaignez peut-être d'être mis en parallèle, traînés au pied des autels du paganisme plutôt comme des victimes que comme des sacrificateurs, faisaient voir par l'embarras de leur contenance et par la tristesse profonde peinte sur leur visage, qu'ils abattaient dans leur cœur les idoles que leur main encensait, et que pleins d'horreur pour elles ils se détestaient, s'il était possible, encore plus eux-mêmes?

Et de là je ne crains point d'avancer que les suites de leur apostasie, rapprochées des scandaleux effets de notre lâcheté, étaient incomparablement moins funestes à la religion. Car enfin quelles conséquences si désavantageuses pour elle pouvait-on tirer d'un désaveu arraché avec tant de peine et exprimé de si mauvaise grâce? Non, non, les païens, convaincus de plus en plus de la divinité du nouveau culte par la fermeté plus qu'humaine qu'il inspirait à ses héros, n'avaient pas lieu d'être ébranlés par la défection forcée d'un petit nombre de traitres. Aussi le christianisme, fécondé par le sang des martyrs, ne fut point étouffé par quelques plantes stériles qui parurent de temps en temps dans son sein; et la foi, s'élevant glorieusement au-dessus de ces rejets indignes d'elle, couvrit bientôt de ses rameaux nombreux tout l'univers; au lieu qu'il est vrai de dire que la contagion du respect humain affaiblit insensiblement le règne de Jésus-Christ dans tous les cœurs, et tend efficacement à sa ruine entière.

Et pour n'apporter que notre siècle en preuve de ses funestes succès, quels ravages n'a-t-il pas faits parmi nous? N'est-ce pas lui, plus que tout le reste, qui a diminué le concours des fidèles dans le saint temple, éclairci la foule des pénitents autour des sacrés tribunaux, presque entièrement déserté la table du Seigneur, ou qui l'a abandonnée à la piété du sexe et à la foi du peuple? N'est-ce pas lui qui, en faveur de certaines saisons de la vie, de certains états de la société, a érigé la débauche en bienséance, la vengeance en devoir, et presque sans distinction d'âge et de condition, l'incrédulité en mérite? N'est-ce pas lui qui, dans les pratiques frauduleuses ou dans les principes irréligieux reprochés à certaines professions, à certains corps, est en posses-

sion de faire entrer aveuglément tous les associés, tous les membres, plus effrayés du nom de faux frères que de celui de chrétiens prévaricateurs ? N'est-ce pas lui qui, sous le nom de politesse, interdisant la réclamation à des bouches même chrétiennes, laisse régner impunément la licence et l'impiété dans la plupart des conversations, devenues de nos jours, le dirai-je ? un scandaleux tissu d'obscénités et de blasphèmes ? N'est-ce pas lui qui, rendant chaque jour plus communes ces morts, en apparence intrépides, de libertins, en effet très-peu rassurés, par le spectacle imposteur de leur fausse constance, ébranle ou renverse autour d'eux la foi qu'il n'avait probablement fait que captiver dans eux-mêmes ?

Je n'entreprendrai point de compter toutes les autres plaies qu'il a faites à la religion, ni celles dont il la menace encore ; et il résulte que ce serait en vain qu'à raison du motif, de la manière et des suites de leur perfidie, on voudrait pallier le crime des esclaves du respect humain, manifestement convaincus d'une espèce d'apostasie sans excuse. Il me reste à vous les montrer victimes d'une espèce de martyre sans consolation.

C'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Il en faut convenir, chrétiens, notre auguste religion se produisit autrefois dans le monde sous des traits et dans un appareil bien capables d'effrayer ceux qu'elle appelait à sa suite. Elle n'y parut, pour ainsi dire, que chargée de chaînes, baignée de larmes, teinte de sang, environnée des ombres de la mort ; et presque tous ses prédicateurs et ses premiers héros finirent par être ses victimes. Mais, d'un autre côté, la paix intérieure dont paraissaient jouir ces victimes, en apparence si infortunées, l'espérance qui brillait dans leurs yeux, la joie qui éclatait sur leur visage, les applaudissements même que les justes estimateurs de la vertu ne pouvaient refuser à leur constance, tout cela devait infiniment accréditer cette religion persécutée, et rappeler fortement au rés d'elle ceux qu'en éloignait le spectacle de ses disgrâces. C'est ainsi que le Dieu au quel ces généreux chrétiens rendaient témoignage, alliait les intérêts de sa grandeur aux soins de sa bonté : il voulait des martyrs pour sa gloire ; mais il savait les dédommager de leurs sacrifices par des attentions pleines de miséricorde, et les rendre plus heureux sous le fer des persécuteurs, que ceux-ci ne l'étaient dans le sein des plaisirs.

Il n'en est pas ainsi du respect humain : tyran injuste et cruel, il fait éprouver aux hommes qui se soumettent à son empire, des rigueurs à peu près semblables à celles qu'exerçait après soi, dans les premiers siècles, la profession de la loi chrétienne, et il leur refuse sans pitié les dédommagements qu'elle savait procurer à ses fidèles sectateurs. Suivons ces deux réflexions.

I. Et pour développer d'abord la première de ces deux pensées, rappelons-nous à quel prix ces courageux défenseurs du christianisme naissant obtenaient d'ordinaire le nom de ses témoins ou de ses martyrs. Si nous consultons les anciens monuments de l'Eglise, nous trouverons qu'elle accordait indifféremment ce titre glorieux à ceux de ses enfants qui, pour la défense de la vérité, finissaient leurs jours dans l'exil, dans les chaînes ou dans les tourments. Séparation cruelle de tout ce qu'ils avaient de plus cher au monde par le bannissement qui les en privait, esclaves laborieux, supplices inhumains ; c'était par l'une de ces trois routes que ces intrépides athlètes parvenaient à la couronne.

Et n'est-ce pas à quelqu'un de ces traits barbares, quelquefois à tous les trois ensemble, que le respect humain fait connaître sa tyrannie à l'égard de ceux qui lui laissent prendre un funeste ascendant sur leur conduite ? Séparation cruelle ; combien de fois a-t-il exigé ce sacrifice de ses timides adorateurs ? Et n'est-ce pas bien à cette idole impérieuse qu'on peut appliquer ce que Jésus-Christ disait de lui-même, qu'il était venu séparer les cœurs les plus étroitement unis, et faire une loi à ses disciples du renoncement le plus universel ? *Veni separare hominem adversus patrem suum, et filium adversus matrem suam; et qui non renuntiat omnibus, non potest meus esse discipulus.* (Matth., X.)

Ce langage est-il celui de l'exagération et de l'hyperbole ? Je le demande à cet heureux époux, qui trouvait dans les charmes modestes et dans l'humeur sociable de celle que Dieu lui avait donnée pour compagne, de quoi s'applaudir d'avoir formé le nœud le plus doux ainsi que le plus sacré ; mais qui, pour s'accommoder aux idées bizarres d'un siècle corrompu, a commandé à son cœur une malheureuse indifférence, et fait avec la personne qu'il aurait peut-être le plus constamment comme le plus légitimement aimée, si le monde l'eût permis, une espèce de divorce, dont sa religion, sa probité, sa raison, ne murmurent pas plus que sa tendresse : *Veni separare hominem*. Je le demande à ce père tendre et chéri, qui voyait croître autour de lui des enfants, dignes objets de ses complaisances ; mais qui, effrayé du ridicule imaginaire qu'une secte de prétendus philosophes a jugé à propos d'attacher aux noms les plus respectables, écarte en soupirant bien loin de sa personne ceux à qui il a donné la vie, ou s'impose la triste nécessité de n'être jamais père en leur présence : *Veni separare hominem*. Je le demande à cet homme né pour l'amitié, qui avait enfin trouvé un cœur digne du sien, un fidèle dépositaire de ses secrets et de ses peines ; mais qui, s'apercevant que ce sage et sincère ami n'était pas agréable à quelques libertins à qui la vertu déplait toujours, n'a pas osé continuer d'être heureux sans leur aveu, et s'est déterminé à leur faire le double sacrifice de la droiture

de son cœur et du calme de sa vie : *Veni separare hominem*. Je le demande à ce fervent chrétien, qui, loin du tumulte profane, goûtait dans ses fréquentes et intimes communications avec Dieu les plus pures douceurs ; mais à qui les ennemis de la piété, dont il n'a pu soutenir les méprisables raileries, ont fait désertier les autels, et avec eux la source de la paix et du bonheur dont son âme était autrefois inondée : *Veni separare hominem*. Je le demande enfin à tous ceux dans qui le respect humain a étouffé les sentiments de la nature, faire taire la voix du sang, rompu les liens de l'amitié, desséché l'onction de la grâce ; je leur demande, dis-je, si le Dieu qu'ils trahissent pour plaire au monde, aurait exigé d'eux un exil de cœur, un détachement plus général et plus absolu, des séparations plus rudes et plus désolantes : *Veni separare hominem adversus patrem suum, et filiam adversus matrem suam : et qui non renuntiat omnibus, non potest meus esse discipulus*.

Esclavage laborieux. Non, mon cher auditeur, vous n'êtes plus à vous-même, vous avez cessé d'être l'arbitre de vos occupations et le maître de votre destinée dès le moment que vous vous êtes asservi au respect humain ; et si, comme je le suppose, vous avez puisé dans un naturel heureux, ou dans une éducation chrétienne, des inclinations vertueuses, il vous faudra mettre à la place de ces penchants si doux et si légitimes des goûts également injustes et étrangers, et vous résoudre désormais non-seulement à ne rien faire de ce qui vous plaira, mais encore à faire tout ce qui ne vous plaira pas. Un autre viendra, disait le Sauveur du monde au premier de ses apôtres, il vous enchaînera, et vous mènera où vous ne voudrez pas aller : *Alius te cinget, et ducet quo tu non vis*. (Joan., XXI.)

Que dites-vous, Seigneur ? Ah ! la mort cruelle dont vous faites entrevoir à Pierre la sanglante perspective, sera moins l'objet de ses craintes que le terme de ses desirs ; et le divin amour dont il suivra l'impérieux attrait aura bien plus de force pour hâter ses pas vers la croix, que le poids de sa faiblesse naturelle n'en aura pour l'en écarter. Mais ce sera vous, homme dominé par le respect humain, qui éprouverez à la lettre toutes les rigueurs de cet oracle, et qui, captivé par d'indignes égards, comme par autant de chaînes invisibles, serez forcé de suivre votre tyran dans des lieux abhorrés, d'où la grâce ne vous éloignera peut-être pas plus que la nature : *Alius te cinget, et ducet quo tu non vis*.

Tantôt, par exemple, malgré votre goût décidé pour la solitude, il vous conduira dans ces assemblées tumultueuses où vous gémirez de l'oisiveté de votre raison, et où vous serez mal dédommagé des sages réflexions qu'on vous ôtera, par les folles distractions qu'on s'efforcera de vous procurer : *Et ducet quo tu non vis*. Tantôt, malgré votre aversion naturelle pour la débauche, il vous entraînera à ces repas meurtriers, d'où l'on

bannit la liberté pour en exclure plus sûrement la sagesse, où les excès sont commandés, et la tempérance vengée par les excès mêmes qui la blessent. Tantôt, malgré l'exacte économie, nécessaire à vos affaires domestiques, il vous engagera dans des dépenses insensées, à la suite desquelles vous verrez s'avancer à grands pas la triste indigence, escortée du ridicule, encore plus désolant qu'elle. Tantôt, malgré la modération de vos desirs, satisfaits d'une honnête médiocrité, il vous fera rentrer tout de nouveau dans la carrière de l'ambition et de la fortune, et perdre, dans de viles et laborieuses intrigues, un reste de jours que vous destiniez à l'étude de vous-même, ou à d'heureux loisirs. Tantôt, malgré votre juste délicatesse en matière de pudeur, il guidera vos pas à ces spectacles licencieux, dans ces compagnies suspectes, où tout ce qui frappera vos yeux et vos oreilles alarmera votre conscience et ébranlera votre vertu, chassera la paix de votre cœur, et peut-être l'innocence. Tantôt, malgré votre attachement sincère à la religion, il vous attirera dans ces réduits profanes, dans ces conciliabules ténébreux, où vous verrez triompher l'impiété, et où la cause de Dieu, tombée entre les mains de l'ignorance, de l'orgueil et du libertinage, cherchera dans vous un défenseur, et n'y trouvera qu'un traître. Enfin, faisant sans cesse retentir à vos oreilles les noms effrayants de génie borné, d'humeur farouche, d'âme lâche, de cœur insensible, d'esprit crédule, il saura vous tourner à son gré par ces puissants ressorts, et vous fera tomber dans tous les abîmes où vous aurez le plus craint de vous voir précipité : *Alius te cinget, et ducet quo tu non vis*.

Au milieu de ce rude esclavage, quels cruels supplices ! Vous me demandez quels sont les principaux ministres de ces tourments rigoureux qui déchireront votre âme ? Ces mêmes passions, mes frères, que le respect humain y aura introduites ; ces passions qui, dispersées dans les autres cœurs, se réuniront toutes dans le votre ; ces passions qui, souvent opposées entre elles, seront toujours armées contre vous ; ces passions qui, naturelles aux autres pécheurs, ne seront, pour ainsi dire, qu'adoptées de vous ; ces passions par conséquent qui, pleines d'agréments pour le commun des mondains, seront absolument sans attrait pour vous.

Je m'explique. Je sais ce qu'on dit communément de la vanité du monde et du faux qui règne dans ses plaisirs. Je sais que la possession d'un objet longtemps désiré lui enlève une grande partie de ses charmes, et que c'est surtout en matière de félicité temporelle qu'il faut se défier de l'imposture du lointain et des illusions de la perspective. Mais enfin, si la passion promet toujours beaucoup plus qu'elle ne donne, elle donne du moins quelque chose de ce qu'elle a promis ; si elle ne peut satisfaire, elle sait du moins amuser ; en un mot, quel-

que frivoles que soient les plaisirs qu'on goûte ici-bas, après tout, ce sont des plaisirs ; et quand le plaisir appelle, il n'est pas étonnant que le cœur y vole, et y vole avec joie.

Et voilà quel sera le sort des mondains que leur penchant naturel engage dans les voies de la perdition. Dans le crime ils trouveront quelques douceurs : *Mundus gaudebit.* (Joan., XVI.) Mais pour vous, que le respect humain y entraîne, votre partage sera le crime et les larmes : *Vos autem flebitis.* (Ibid.) En effet, à sa suite, à la suite du crime, je vois entrer dans le cœur de ces mondains de bonne foi tout ce qui le peut rendre aimable ; ce ne sont que de folles tendresses, que de douces erreurs, qu'agréables transports. Tout y porte l'empreinte de la passion, tout y est embelli par ses charmes. Il semble que la nature corrompue y produise sans effort les fruits qui lui sont propres ; ils y naissent, ils s'y multiplient comme dans leur sol naturel, et rien, ou presque rien, ne flétrit la joie que moissonnent ces fortunés coupables : *Mundus gaudebit.* Mais au contraire, dans votre cœur, hommes tyrannisés par des craintes mondaines, dans ce cœur peut-être fait pour la vertu, et où le vice n'est, pour ainsi parler, qu'une plante étrange, je cherche ce qui pourrait vous rendre heureux, et je n'y trouve que ce qui peut vous rendre criminels ; des vengeances sans ressentiment, des médisances sans malignité, des excès sans intempérance, des blasphèmes sans impiété, des débauches sans amour ; en un mot des passions sans ivresse, et par conséquent sans plaisir : *Vos autem flebitis.* Aussi la pompe et les joies du monde brilleront-elles dans leurs yeux ; je ne sais quel air de satisfaction sera répandu sur toute leur personne : ils goûteront intérieurement, ou ils croiront goûter une sorte de bonheur, tandis que vous en aurez à peine la surface ; que vous jouerez tristement, s'il m'est permis de parler ainsi, le personnage de la gaieté ; et que les secrètes douleurs auxquelles vous serez en proie demanderont sans cesse des soupirs à votre cœur et des larmes à vos yeux : *Mundus gaudebit ; vos autem flebitis.*

Telles sont, mes frères, les rudes épreuves auxquelles le respect humain a coutume de mettre ses malheureux esclaves ; épreuves (dans un certain sens, et du moins en passant du physique au moral) peu différentes de celles qu'entraînait après soi, dans les premiers temps de l'Eglise, la profession de la religion chrétienne. Saura-t-il du moins les consoler de ces rigoureux sacrifices par quelqu'un de ces équivalents que le christianisme naissant et persécuté fournissait à ses généreux défenseurs, ah ! amplement dédommagés de leurs laborieux efforts, au tribunal de la plus saine partie du peuple qui les admirait, au tribunal de leur conscience qui les justifiait, au tribunal de leur Dieu qui les couronnait ? Non, mon cher auditeur, pour prix de tant de pé-

nibles égards que vous aurez eus pour le monde, vous ne recevrez aucun de ces témoignages favorables, ni de la part des hommes, qui ne vous réservent que du mépris ; ni de la part de votre conscience, qui ne vous fera entendre que des reproches ; ni de la part de votre Dieu, qui n'aura pour vous que des menaces et des châtiments. Suivez-moi, s'il vous plaît.

II. Objet de mépris pour les hommes. Vous convenez d'abord que c'est là le sentiment que doivent nourrir pour vous, au fond de leur cœur, les véritables serviteurs de Dieu, justement indignés de l'ingratitude dont vous payez les bontés de leur maître ; et vous vous attendez bien à ne trouver parmi eux ni panégyristes ni approbateurs. Sur quoi on pourrait peut-être vous demander si le mépris de ces hommes, formés à l'école de la raison éternelle, est réellement si peu de chose ; s'il n'y a de louanges véritablement estimables que celles que distribuent ces aveugles mortels qui, le bandeau de l'erreur sur les yeux, courent se plonger de gaieté de cœur dans le plus horrible des précipices.

Mais enfin je veux que vous soyez autorisé à préférer, sans balancer, à l'estime de ceux-là les suffrages de ceux-ci ; je dis premièrement que, si vous espérez les réunir en votre faveur, ces suffrages si précieux, de manière qu'aucun d'eux ne vous échappe, vous êtes dupes de l'espérance la plus folle et la plus téméraire. Marchez sous les étendards du vice, suivez ceux de la vertu ; à coup sûr on en parlera dans les sociétés mondaines, ou plusieurs de ceux qui sont en possession d'y briller par un ton de plaisanterie qui n'épargne personne, sont déjà tout déterminés à ne faire pas plus de grâce à vos désordres qu'à votre régularité.

Je dis, en second lieu, que vous êtes encore dans l'erreur si vous prétendez obtenir l'approbation du plus grand nombre des mondains au prix de votre criminelle condescendance pour eux. Oui, mon cher auditeur, malgré votre soumission aveugle aux lois que le monde a établies et aux caprices même par lesquels il juge quelquefois à propos d'y déroger ; malgré vos serviles efforts pour lui plaire en tout et pour ne lui déplaire en rien, malgré votre attention scrupuleuse à copier ses actions et son langage, ce monde pénétrera le motif qui vous fait agir et parler. Tout livré qu'il paraît à ses distractions frivoles, il s'apercevra que, loin des yeux d'un public redouté, il vous échappe encore quelques traits que la religion peut avouer, et auxquels même la piété peut se reconnaître ; que ce n'est point la faiblesse de votre cœur qui vous jette dans le dérèglement des mœurs, ni les préventions de votre esprit qui vous font souscrire aux blasphèmes de l'incrédulité ; il s'en apercevra, dis-je : et comme la corruption dont il fait gloire n'a pu tout à fait éteindre chez lui les lumières de la droite raison, ni détruire généralement tous les principes de

l'équité naturelle, qu'en certains moments plus tranquilles où la vérité se montre à lui débarrassée du nuage des passions, il ne peut se dissimuler qu'après tout il ne mérite pas qu'on lui sacrifie des biens d'un ordre aussi supérieur que la vertu et le salut; ou, si vous voulez, comme il souhaiterait pouvoir racheter des actions criminelles par de vertueux discours; ou simplement enfin parce qu'il est naturellement malin et critique, n'en doutez pas, il vous citera à autant de tribunaux qu'il s'est formé dans son sein de sociétés particulières : *Tradent vos in conciliis suis* (Matth., X); et dans ces assemblées, où ne préside assurément pas la charité, les noms les plus injurieux et les plus déshonorants seront prodigués à votre conduite : *Et in synagogis suis flagellabunt vos.* (Ibid.)

Quelle indignité, diront les uns, que de trahir en public les intérêts de celui qu'on chérit en secret! Il serait si beau d'être fidèle à son roi dans une terre ennemie! Le lâche! Eh! pourquoi, s'il regarde l'attachement que nous avons au dieu du siècle et à ses vanités comme un culte frivole et impie, pourquoi se mêle-t-il dans nos fêtes et se prosterne-t-il avec nous devant l'idole que son cœur déteste? Que la vertu ne marche-t-elle tête levée dans lui comme le crime fait dans nous? L'insensé nous voit avec une secrète pitié courir à notre malheur. Que veulent dire les éloges qu'il fait de notre folie? ne suffirait-il pas de lui donner des larmes? Ah! qu'il nous laisse errer, nous autres, dans ces routes perdues où la passion nous engage, sans prétendre nous y suivre de mauvaise grâce et par une complaisance dont il devrait s'être aperçu depuis longtemps que notre reconnaissance ne lui tiendra jamais compte.

Après tout, ajouteront les plus modérés, de quel droit nous fait-il plus méchants et plus injustes que nous ne le sommes en effet? La vertu ne trouve pas parmi nous de zélés partisans; doit-il en conclure que nous sommes ses ennemis irréconciliables? ne sait-il pas que nous reconnaissons assez volontiers qu'elle est le plus noble effort du cœur de l'homme, et qu'elle seule ne doit rien à la fortune? S'il se croit assez fort pour nous présenter des vertus réelles et sincères, exemptes de tout légitime soupçon de déguisement et d'hypocrisie; des vertus solides et raisonnables, affranchies de la petitesse et de la superstition; des vertus pures et désintéressées, supérieures aux vues basses de la cupidité et aux secrets dédommagements de l'amour-propre; des vertus austères et compatissantes, principalement composées de haine pour soi-même et de charité pour les autres; des vertus surtout égales et soutenues, qui ne soient assujetties ni aux caprices de l'humeur, ni au changement des circonstances, a-t-il assez peu de connaissance du monde pour ignorer qu'après lui avoir fait essayer quelques légères railleries, nous serons les premiers à lui rendre justice? Apparemment qu'il connaît

la trempe de son esprit et de son cœur, qu'il se sent incapable de donner à sa vertu ces caractères respectables qui la sauveraient du ridicule et le garantiraient lui-même de la censure..... Encore une fois, mes frères, je ne décide point si ces réflexions satiriques du monde à votre sujet lui seront inspirées par sa malignité naturelle ou par une sorte d'équité dont il se pique en ore; mais je crois pouvoir vous assurer qu'il ne vous les épargnera pas, et qu'il en fera couler sur vous toute l'amertume : *Tradent vos in conciliis suis, et in synagogis suis flagellabunt vos.*

Et par malheur cet arrêt flétrissant que les hommes auront porté contre vous sera confirmé par la voix secrète de votre conscience, qui vous accablera des reproches les plus vifs et les plus amers. Prenez garde, s'il vous plaît : il est des passions si violentes qu'elles absorbent tous les sentiments de l'âme; si aveugles qu'elles ofusquent toutes les lumières de la raison. On marche sur le bord du précipice sans l'apercevoir, on est menacé de la foudre sans l'entendre. Rien de semblable dans le respect humain : faiblesse tranquille plutôt que passion impétueuse, il n'a rien d'assez tumultueux pour étouffer les cris d'une conscience alarmée; et parmi les désordres où se plonge de sang-froid l'homme qu'il maîtrise, elle conserve toujours, cette conscience, assez de force pour lui faire entendre distinctement ces paroles terribles : Arrête, malheureux; elle est véritable, cette religion que tu blasphèmes! il existe cet enfer dont tu te raïles! elle approche cette éternité que tu risques! Ah! mes frères, les échos de la solitude ont mille fois retenti des rugissements douloureux de ces lâches adorateurs du monde, irrités contre leur propre faiblesse; mille fois les ombres de la nuit ont été témoins du trouble qui agitait leurs sens, et, pour parler avec l'Ecriture, du saisissement qui ébranlait leurs os : *Dissipavit ossa eorum qui hominibus placent.* (Psal. LII.)

Il serait inutile d'ajouter après cela que ces sortes de pécheurs ne peuvent plus prétendre au témoignage du Dieu qu'ils ont désavoué pour leur maître, ni se nourrir de la douce espérance d'en être un jour reconnus à la face de l'univers pour ses serviteurs. Au contraire, il étale d'avance à leurs yeux la scène formidable où il regardera l'homme, dominé par le respect humain, du même œil dont il effrayera l'apostat et l'idolâtre. Il leur semble déjà voir Jésus-Christ déployer devant eux son Evangile et sa croix, ses maximes et ses exemples. Ils s'imaginent déjà l'entendre, animé d'un juste courroux, leur demander ce qu'il y avait de si ignominieux dans tout cela, pour justifier leur honte; leur faire l'étonnant parallèle des affronts réels qu'il a dévorés pour eux, avec le chimérique déshonneur qu'ils n'ont pu braver pour lui; leur proposer, par une amère dérision, d'aller chercher dans les palais des grands de la terre quelque objet plus digne de leur respect que l'être qui vient

d'anéantir toutes les fragiles grandeurs, et terminer enfin cette lugubre séance par cette foudroyante déclaration dont il les avait autrefois menacés : Vous avez rougi de moi devant les hommes ; et moi je rougis maintenant de vous en présence de mon Père et des anges : *Qui me erubuerit, hunc Filius hominis erubescet in conspectu Patris et angelorum.* (Luc., IX.)

Quel enchaînement de malheurs, mes frères, tous enfantés par le respect humain ! et, pour suivre notre parallèle, quel cruel et nouveau genre de martyre, où tout afflige et rien ne console ! En voulez-vous voir en finissant, Messieurs, toute la cruauté de ce martyre rigoureux, réunie dans un seul point de vue, rassemblée dans une seule personne ?

Représentez-vous un de ces hommes naturellement assez philosophes pour mépriser une injure imaginaire, qui ne peut tout au plus déshonorer que son auteur ; du moins assez content de la vie pour ne pas souhaiter d'en voir borner sitôt le trop rapide cours ; peut-être et communément assez pénétré de la vérité de la religion pour redouter ses menaces épouvantables ; mais qui, étouffant les plus pures lumières de sa raison, les plus doux penchants de son cœur, les plus justes terreurs de sa conscience, moins conduit par le désir de la vengeance que par la crainte des jugements du monde, se prépare à un combat illégitime, s'avance vers un champ de crime et de mort, où il doit arracher la vie à un homme qui n'a pu encore lui devenir odieux, ou lui laisser la sienne ; le précipiter dans l'enfer, ou s'y ensevelir lui-même.

Voyez-le lutter avec son propre cœur avant que d'en venir aux mains avec son rival ; exciter, par de lâches motifs, sa bravoure languissante ; chercher de la force dans l'excès de sa faiblesse ; s'engager contre de légitimes frayeurs, en s'exagérant des craintes frivoles..... ou plutôt voyez-le maudire, au fond de son âme, ce monde même à qui il s'efforce de plaire, détester sa tyrannie en lui rendant hommage, et tuer ou mourir en blasphémant l'idole impitoyable qui le force d'être le bourreau d'un ami ou la victime d'une chimère. Tel est le témoignage que le respect humain exige quelquefois de ses esclaves : *Vos eritis mihi testes.* (Act., I.)

Rapprochez maintenant ce spectacle d'un autre qui forme avec lui le contraste le plus parfait. Il s'agit d'un de ces anciens et vertueux héros, plutôt convaincus d'être l'objet de la haine de l'univers que d'aucun attentat contre ses maîtres ; coupables de porter un nom qui supposait la pratique de toutes les vertus, et qui réveillait l'idée de tous les crimes ; nés pour le bonheur de tous les hommes, mais dévoués au culte d'un seul Dieu : en un mot, c'est un chrétien qui, sous le règne des persécuteurs, s'appête à honorer sa foi par l'effusion de son sang, au milieu de l'amphithéâtre où l'appellent les cris forcenés d'une multitude sanguinaire.

Voyez-le descendre dans l'arène d'un pas ferme et assuré, regarder l'appareil de son supplice d'un œil sec et tranquille, craindre la pitié des bêtes féroces, et se plaindre de leur lenteur, recevoir son arrêt comme une grâce, remercier ses tyrans comme des bienfaiteurs, voler à la mort comme à un triomphe. Tel est le témoignage que Jésus-Christ a quelquefois demandé à ses serviteurs : *Vos eritis mihi testes*

Quelle différence entre ces deux espèces de témoins ou de martyrs ! et lequel de ces deux maîtres mérite mieux d'être reconnu, servi, adoré ? Ah ! Seigneur, mon choix pourrait-il encore être suspendu ? Non, que le monde arrache à des insensés une lâche confession dont il est le premier à les punir, je ferai partout de votre service une profession généreuse dont vous serez la récompense dans l'éternité bienheureuse, où nous conduisent, etc. Ainsi soit-il.

SERMON XVII.

SUR LES CONSOLATIONS DANS LES SOUFFRANCES.

Benedictus Deus totius consolationis. (II Cor., I.,
Béni soit le Dieu de toute consolation.

Pour trouver des personnes qui aient besoin de consolation, il ne faut pas nécessairement tourner ses pas vers ces redoutables asiles de la misère humaine, ces lieux fermés à la joie et ouverts aux larmes, où l'humanité seule ne conduit guère, et d'où la charité même n'approche qu'en tremblant. Les assemblées les plus ordinaires, quelquefois les plus brillantes, les plus composées de visages satisfaits, offrent toujours une ample matière au zèle consolateur ; et ceux qui entreprennent de l'exercer ne courent point risque de prodiguer mal à propos l'huile du Samaritain charitable, et de ne verser leurs consolations que sur des plaisirs. Chagrins de l'esprit, amertumes du cœur, infirmités du corps, ennuis et dégoûts, pauvreté relative à l'état ou à la personne, contradictions de la part des ennemis et des étrangers, quelquefois de la part des amis et des proches ; douleurs visibles et publiques, peines intérieures et cachées : qui de nous ici-bas n'éprouve pas de temps en temps quelque-une de ces afflictions ? et Dieu ne semblerait-il pas avoir partagé ce trésor de souffrances entre tous les hommes, à les prendre depuis le prince qui brille sur le trône jusqu'au pauvre qui rampe dans la poussière ? Oui, sans doute ; et je m'imagine entendre à ce moment plusieurs de vous se dire à eux-mêmes, que la portion que la Providence leur a fait tomber dans cette distribution d'épreuves et de disgrâces, n'est pas une des moins abondantes. Or c'est pour ces personnes en particulier, sans prétendre exclure les autres, qu'après les avoir dégoûtées des consolations fausses ou superficielles, j'essaierai aujourd'hui de faire couler de vraies, de pures consolations, des consolations qui pénétreraient jusqu'à leur cœur. Mais où les puiser, et quelle en est la source ? Dieu et

Dieu seul, nous dit saint Paul; c'est dans lui qu'on les trouve, et on ne peut les trouver qu'en lui, puisqu'il est non-seulement le Dieu de consolation, mais de toute consolation : *Deus totius consolationis*; ou, si vous voulez, en changeant un peu cet ordre en faveur de l'ordre même, quand il est question des malheurs de la vie, rien ne console. Deux propositions pour lesquelles je vous demande une attention favorable, après que nous aurons imploré les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Trois sources de consolation se présentent hors de la religion, toutes faibles et insuffisantes, pour rappeler dans notre cœur la tranquillité que le sentiment de nos maux en a bannie : l'amitié, qui semble devoir adoucir nos disgrâces en les partageant; la raison, qui promet de nous élever au-dessus d'elles; la passion, qui entreprend de nous y dérober en quelque sorte et de nous y soustraire.

I. L'amitié : mais d'abord reste-t-il beaucoup d'amis à ceux que le sort a maltraités, aux malheureux? Ce titre, l'ombre de ce titre, n'en est-ce pas ordinairement assez pour effrayer ceux que nous croyions le plus sincèrement, le plus tendrement attachés à notre personne? un homme en proie à l'adversité n'est-il pas, aux yeux du monde, à peu près comme un de ces tristes mortels livrés à de dégoûtantes infirmités, qu'on bannissait autrefois de la société, dont ils ne paraissaient plus dignes et pour laquelle on les croyait dangereux? ne semble-t-on pas craindre que la rigueur de sa destinée ne s'attache à la nôtre par une espèce de contagion? Eloignez-vous de nous avec la lèpre odieuse dont le ciel en courroux vous a frappé : l'air que vous respirez est corrompu, il pourrait infecter l'air pur qui nous environne ; allez porter vos plaintes dans la maison de ceux qui souffrent; vos gémissements s'accorderont parfaitement avec leurs soupirs, et vos malheurs ne trouveront rien à déranger dans l'économie de leur sort : *Recede a me, quia immundus es. (Isa., LXIV.)* N'est-ce pas là équivalent le langage que nous tiennent, au milieu de nos disgrâces, les personnes que nous trouvons les plus accessibles dans le cours de nos prospérités? En un mot, l'expérience ne nous apprend-elle pas qu'aux approches d'un malheureux (qui se font toujours sentir de bien loin), qu'au seul bruit de sa marche, tout disparaît, tout s'échappe, et qu'où il cherchait des amis et des consolateurs, il ne trouve le plus souvent que la place qu'ils viennent de quitter et tout au plus quelques mauvaises excuses qu'ils y ont laissées : *Qui videbant me, foras fugerunt a me.... (Psal. XXX.) Longe factus est a me consolator. (Thren., XVI.)*

Malgré la fuite humiliante de ces hommes qui semblent vous méconnaître sous le nouveau personnage que la Providence vous

fait jouer dans le monde, vous les recherchez, vous les poursuivez, vous les trouvez enfin; et je suppose que ce n'est ni lorsqu'ils sont dans l'embarras des affaires, ni lorsqu'ils sont dans l'ivresse des plaisirs : ce serait mal prendre votre temps, que vous n'avez pas néanmoins toujours la liberté de choisir. C'est dans une de ces heures favorables, dans un de ces moments sereins, où la raison et l'humanité peuvent sans obstacle agir sur eux; et vous voilà qui leur faites confidence de vos peines, qui en entamez le détail avec cette éloquence, cette énergie toute propre de l'infortune... Mais ne voyez-vous pas, mes frères, que, malgré la vivacité des couleurs que vous employez, malgré l'intérêt que vous jetez dans vos peintures, ils ont peine à se familiariser avec des idées tristes? Ne remarquez-vous pas que vos plaintes les fatiguent, que l'attention que vous exigez d'eux les gêne; que ce n'est que par une sorte de bienséance qu'ils se prêtent au récit de vos malheurs; que leur air embarrassé, ennuyé, trahit déjà leur indifférence; qu'ils semblent compter avec inquiétude tous les instants que vos lugubres confidences dérobent à leurs amusements, dont l'heure presse et les avertit de finir promptement avec vous. Peut-être aussi qu'on pourrait assigner une autre cause de leur mauvaise humeur; qu'elle vient moins des plaisirs que votre conversation leur fait perdre, que des chagrins qu'elle leur fait retrouver : je veux dire que, malgré l'air d'opulence et de prospérité qui semble répandu autour d'eux, ils ont en effet leurs croix, leurs peines secrètes, dont l'histoire des vôtres vient de ranimer le sentiment dans eux; que vous avez réveillé leur tristesse assoupie, rouvert leurs plaies mal fermées; que votre aspect les a fait souvenir de certaines infortunes tout autrement intéressantes pour eux que des calamités étrangères, et que, pendant votre triste harangue, ils se sont dit bien des fois à eux-mêmes que les plus malheureux ne sont pas ceux qui ont la liberté de se plaindre. Mais enfin, quel que soit le principe de leur indifférence, comme elle est réelle, ne soyez pas étonnés qu'ils se défassent honnêtement de vous, c'est-à-dire avec quelques froids compliments, quelques vaines offres de service, que vous ne serez pas tentés d'honorer du nom de consolations solides : *Locuti sunt frustra : vane consolabantur. (Zach., X.)*

Ce sont des cœurs durs que ceux-là, dites-vous en les quittant avec indignation, qui pourraient vous consoler et qui ne le veulent pas ; vous allez en trouver d'autres qui le voudront (et j'ajoute moi, pour achever l'opposition trop souvent justifiée par l'événement), qui ne le pourront pas ; car il semble que, pour forcer les hommes de recourir à lui et de se jeter entre ses bras, Dieu ait presque toujours, en cette matière, séparé le pouvoir de la bonne volonté, ainsi que la bonne volonté du pouvoir. Ils ne le pourront pas, dis-je, vraisemblablement, quelquefois manque de crédit et de fortune,

dans des disgrâces dont de solides secours seraient le seul remède; quelquefois faute de talents et de lumières, dans des maux qu'on croit communément pouvoir guérir par de belles paroles. Ce sont des hommes qui ne savent pas manier l'infortune, chose excessivement délicate et qui demande des ménagements extrêmes; qui ignorent l'art d'aller à un cœur dont toutes les routes sont embarrassées par l'adversité. Ils appesantiront trop la main sur la blessure, ou ils la porteront où le mal n'a pas encore pénétré; et ainsi, ou ils aigriront vos anciennes douleurs, ou ils vous en causeront de nouvelles.

Tantôt, par exemple, pour s'insinuer adroitement, à ce qu'ils pensent, dans votre esprit, ils approuveront vos pleurs, ils viendront de la justice de vos regrets, en reconnaissant la grandeur de vos pertes; c'est-à-dire qu'ils vous feront en effet sentir plus vivement ce que vous ne sentez déjà que trop, et qu'en voulant arracher le trait qui vous blesse, ils l'enfonceront encore davantage. Tantôt, pour dépouiller vos malheurs de tout ce qu'y ajoute votre imagination frappée, ils apprécieront au juste le sujet de vos plaintes; c'est-à-dire qu'ils démentiront l'idée presque agréable que vous vous étiez formée de la supériorité de vos infortunes, et sembleront moins écarter l'aliment de votre douleur que mettre en évidence l'excès de votre faiblesse. Tantôt, pour vous montrer l'intérêt qu'ils prennent à votre sort, ils vous traceront le portrait le plus odieux des auteurs de vos désastres; c'est-à-dire que, sous le spécieux prétexte de calmer votre chagrin, ils irriteront votre colère, et que, par le fiel du dépit et de l'indignation, ils aigriront de plus en plus dans vous le sentiment de la tristesse. Tantôt, pour tirer parti de votre équité naturelle, ils vous rappelleront la part que vous devez vous attribuer à vous-mêmes dans la cause de vos disgrâces; c'est-à-dire qu'ils humilieront plus votre vanité qu'ils n'adouciront vos peines, ou plutôt qu'au malheur de les sentir ils ajouteront la honte de les avoir un peu méritées. Tantôt, pour donner le change à votre douleur, ils ne vous parleront que de joies et de plaisirs, ou, pour l'occuper selon son goût, ils ne vous entretiendront que de sujets tristes et lugubres; et ils ne sauront pas qu'amie d'une espèce de milieu entre l'ombre et la lumière, une tristesse profonde s'offense également des tableaux trop sombres et des trop riants peintures. Quelquefois enfin, mais beaucoup plus rarement sans doute, il s'en trouvera quelques-uns parmi eux que l'histoire de vos infortunes intéressera vivement, passionnera peut-être avec une sorte d'excès. A ce récit leur imagination sera attendrie, leur bouche s'ouvrira aux soupirs, les larmes couleront de leurs yeux; et, ce qui pourrait absolument ne pas se rencontrer avec tout cela, leur cœur sera sincèrement touché. Ils sentiront, à la lettre, une désolation égale à la vôtre; mais qu'en arrivera-t-il, si vous avez l'âme belle et noble? c'est que votre sensibilité s'affligera de

la leur; que vous éprouverez à votre tour l'impression désagréable de la compassion que vous étiez venus leur demander; que vous vous saurez mauvais gré d'avoir associé à votre misère une personne que vous aimez et qui vous aime; et vous serez tout étonnés qu'un ami ayant pris part à votre malheur, il vous reste encore tout entier, et même surchargé du fardeau de ses généreuses douleurs, qu'un juste retour de pitié vous aura rendues propres et personnelles : *Consolatores onerosi omnes vos estis.* (Job, XVI.)

II. C'en est fait; vous quittez pour jamais des consolateurs dont l'insensibilité vous choque, ou dont la tendresse vous afflige; vous laissez là les hommes pour ce qu'ils valent et pour ce qu'ils peuvent, presque aussi peu satisfaits de leur zèle que de leur indifférence. Et après tout, dites-vous, un peu humiliés de leur avoir laissé voir à pure perte que vous aviez besoin d'eux, l'homme n'a-t-il pas dans lui-même de quoi remédier à ses maux? Petit et déplorable par un côté, n'est-il pas grand et admirable par l'autre? la partie supérieure de lui-même ne peut-elle pas lui offrir un asile contre les troubles dont la partie inférieure est le théâtre? Pourquoi ramper éternellement dans la vallée où sont les nuages, et ne pas se sauver dans cette région sublime où règne la sérénité? Montons jusque-là, et, de ce faite élevé, méprisons les orages. En un mot, faisons usage de notre raison : c'est là le vrai consolateur : *Iste consolabitur nos.* (Gen., V.)

Je le sais, mes frères; il y a longtemps en effet que l'orgueilleuse raison fait des efforts pour s'élever au-dessus des disgrâces de la vie; mais je sais aussi qu'il y a longtemps que ces efforts si brillants, si pompeux, si vantés, sont inutiles. Oui, et il est étonnant qu'après tant d'exemples qui le prouvent, on affecte d'en douter encore; oui, cette raison, si forte contre des maux chimériques, éloignés, étrangers, n'est réellement que faiblesse contre des maux véritables, contre des maux présents, contre des maux personnels. Que dis-je? n'est-ce pas communément elle qui aiguise en quelque sorte les traits de la douleur, qui nous fait sentir toute son activité en nous occupant trop de ce qui nous chagrine, et en nous appesantissant, si je puis parler ainsi, sur toutes les circonstances de ce que nous souffrons? est-il rare même qu'elle aille chercher dans l'avenir de quoi augmenter le fardeau qui nous accable, et qu'elle réalise des chimères pour notre supplice? et de là ne voyons-nous pas tous les jours que ceux qui comptent le plus sur la force de leur esprit montrent souvent le plus de faiblesse dans leurs souffrances? Quel abattement, quel trouble dans ces prétendus sages qui vantaient avec tant de complaisance le pouvoir de la raison! La tempête qui agite leur cœur passe jusqu'à leur visage, étend ses ravages sur toute leur contenance, et déconcerte de la manière la plus humiliante tout l'appareil de leur philosophie.

C'est qu'ils n'ont pas choisi la véritable, répondez-vous, ou qu'ils ne savent pas s'en servir ; et enfin, quoi qu'il en soit, vous voulez faire l'épreuve de la vôtre, et sous ses étendards combattre la fortune. Or, pour cela, mon cher auditeur, vous vous enfoncez dans un réduit écarté : c'est là le champ de bataille qui vous paraît le plus avantageux pour vous ; c'est là que vous allez mettre la raison aux prises avec l'adversité, c'est-à-dire faire lutter l'imagination contre la nature, et des raisonnements frivoles et sophistiques contre des vérités de fait et de sentiment. Athlète présomptueux ! et vous pouvez, avec des armes si inégales, vous promettre des triomphes ? sans doute ; et déjà vous avez engagé le combat. J'observe ces stoïques assauts, et je ne refuse point d'applaudir au vainqueur.

Et d'abord, d'après de vains déclamateurs, vos maîtres, pour début, et par forme de premier trait lancé contre l'ennemi, vous vous dites à vous-même, vous tâchez de vous persuader que la douleur n'est pas un mal. Et qu'est-ce donc, répond la nature d'un ton qui porte avec soi la conviction jusqu'au fond de l'âme, qu'est-ce donc, si ne n'est pas un mal, qu'une impression fâcheuse et importune, à laquelle vous cherchez de toutes parts, et actuellement même, des remèdes ? Après tout, insistez-vous, ces misères auxquelles vous êtes en proie sont l'apanage de votre être. Vous avez été jeté dans le monde comme dans l'empire de la fortune ; vous êtes né sujet à ses lois, tributaire de ses caprices, esclave de sa tyrannie. Et n'est-ce pas là le comble du malheur, répond cette voix intérieure, que de se voir livré, par le droit même de sa naissance, à la discrétion d'une capricieuse souveraine, d'une superbe ennemie, sans espérance de fixer sa légèreté, ni de désarmer sa haine ? Mais vous n'êtes pas le seul homme placé dans ces circonstances tristes et désagréables. — Eh quoi ! n'y a-t-il de véritables infortunes que celles qui sont sans exemple ? Un mal, pour être réel, doit-il être singulier ? et l'adversité est-elle une espèce de dette qui, se payant en commun, diminue, pour chaque redevable, à proportion du nombre des débiteurs ? Non-seulement, ajoutez-vous, il est plusieurs hommes précisément aussi malheureux que vous, combien le sont incomparablement davantage ! — Il est vrai ; mais combien aussi le sont incomparablement moins ! et qu'avez-vous fait au ciel pour n'être pas du nombre de ceux-ci ? la prospérité vous siérait si bien, et vous l'auriez accueillie d'un visage si riant et si agréable ! Au fond cependant il est du bon esprit d'envisager les objets par leur beau côté : or il est certain que les choses pouvaient prendre pour vous un tour encore moins favorable ; que vous pouviez, que vous pouvez éprouver de bien plus rudes coups. — Eh bien ! consolez-vous, si vous l'osez, par cette réflexion : vos malheurs peuvent croître encore, et vous n'en êtes pas, en matière de calamité, où vous en serez peut-être un jour.

Achèverai-je de détailler ces pitoyables ressources de la raison, et ces victorieuses réponses de la nature ? Cette personne si tendrement aimée, dont vous pleurez la perte, devait mourir un jour. — Mais, pour n'être pas immortelle, vous en était-elle moins chère ? Ces biens qu'un cruel accident vous a ravés n'étaient pas des biens durables. — Mais, pour être fragiles, vous en étiez-ils moins nécessaires ? Le monde auquel vous vous êtes imprudemment fié n'est qu'un perfide, un trompeur. — Mais en êtes-vous moins sa dupe et sa victime ? L'avenir vous prépare peut-être quelque révolution favorable. — Mais, en attendant un bonheur incertain, votre infortune présente est-elle douteuse ? Le sage doit se suffire à lui-même. — Mais ne faudrait-il point pour cela qu'il fût une pierre ou un Dieu, privé de tout sentiment, ou affranchi de tout besoin ?

J'ai honte, mes frères, d'insister plus longtemps sur les maximes creuses de la sagesse humaine ; et sans doute vous-mêmes sentez un secret dépit d'avoir cru pouvoir faire quelque fond sur elles. Mais peut-être d'un principe judicieux tirant une conclusion insensée, il en faudra donc revenir dans ses maux, dites-vous, au soulagement que peuvent fournir les passions.

III. On vante depuis longtemps leurs charmes ; on publie qu'elles ont le secret de faire des heureux : nous ne leur demandons que d'être moins misérables. Qu'elles gardent pour d'autres leur délicate ivresse, et qu'elles trompent seulement nos vives douleurs. Pourraient-elles échouer dans une entreprise qui semble si fort au-dessous de leur pouvoir ? Non, nous espérons mieux de leurs douces impostures : venez donc, habiles enchanteresses...

Arrêtez, mes frères, et supprimez des vœux ennemis de votre bonheur. Comment cela ? c'est qu'en invitant auprès de vous les passions, vous avez beau faire, vous appelez dans votre sein les desirs inquiets, les regrets cuisants, les remords vengeurs ; puisqu'en effet ces monstres cruels marchent constamment sur leurs pas, qu'ils leur font une compagnie inséparable, et que vous ne changerez pas cet ordre établi depuis le commencement des siècles, et fondé sur la nature même des choses. Or quelle consolation solide pouvez-vous attendre de ces furies ?

Hélas ! si vous daignez vous en souvenir, les enfants du siècle eux-mêmes, les favoris tout à la fois de la fortune et des passions, vous en ont peut-être plus d'une fois fait l'aveu : que le système d'une vie libre et voluptueuse n'a point répondu, dans la pratique, à l'idée avantageuse qu'ils s'en étaient formée pour leur félicité même temporelle ; que certaines réflexions chagrinantes, dont ils ne pouvaient pas toujours se garantir, sont venues de temps en temps flétrir ou moissonner tous leurs plaisirs ; que quelquefois un seul instant fâcheux, causé par les passions, leur a fait payer trop cher une longue suite de moments agréables qu'elles

leur avaient procurés ; que peut-être même, à tenir un compte exact des jours qu'ils ont passés dans le crime, la tristesse a plus longtemps régné dans leur cœur que la joie ; qu'à vrai dire, le plus souvent, dans le trouble qui les agitait, ils ne pouvaient distinguer s'ils étaient dignes de pitié ou d'envie ; et qu'enfin, à tout prendre, ils auraient encore gagné à éviter l'enchantement des passions et à jouir tranquillement d'eux-mêmes dans le sein de la vertu, et à l'ombre de la modération des désirs.

D'ailleurs l'état présent d'affliction où vous êtes met une grande différence entre la condition de ces mondains et la vôtre, toute à votre désavantage ; et c'est que l'air de prospérité qu'ils respirent les rend propres à goûter les joies du monde, au lieu que le malheur qui vous presse vous en ôte le moyen, qu'il émousse le goût que vous pourriez naturellement avoir pour le plaisir, et qu'il vous y rend malgré vous insensibles. Supposez le tableau le plus touchant, le plus riant paysage ; il n'aura point de charmes pour des yeux malades ou obscureis, et tel est le nuage que l'adversité répand autour de vous. Tous les objets qui passeront à travers les tristes couleurs qui vous environnent en prendront la teinture. En vain tâcherez-vous d'ouvrir vos sens à toutes les impressions agréables ; les efforts que vous ferez pour adopter des sentiments étrangers, contraires à votre situation présente, seront inutiles ; ou même ces combats violents du plaisir et de la tristesse, obstinés, l'un à s'introduire dans votre cœur, l'autre à s'en conserver la possession tout entière, diviseront votre âme, sembleront la déchirer, et vous rendront vous-mêmes le théâtre d'une espèce de guerre intestine dont, après bien des frais de votre part, vous serez encore la victime.

Aussi ne sont-ce point les passions douces et agréables auxquelles vous prétendez vous livrer, répliquez-vous ; c'est le dépit, la fureur, c'est une espèce de désespoir dont vous mendierez le secours. Vous lâcherez le frein à votre humeur aigrie ; aussi bien êtes-vous las de la tenir captive et de lui refuser la liberté après laquelle elle soupire.

C'est-à-dire que ce sera dans la satisfaction de murmurer contre Dieu et contre les hommes que vous chercherez cette consolation si désirée. Hélas ! mes frères, et j'en appelle encore ici à l'expérience, on croit en murmurant, en se plaignant, dissiper son chagrin ; mais on ne fait que se l'imprimer plus profondément dans l'esprit. Ce libre cours qu'on donne à ses plaintes, cet essor qu'on permet à son impatience, paraît nous soustraire pour quelques instants aux coups de la douleur ; mais, après un soulagement imaginaire et momentané, on retombe dans une mélancolie plus sombre que jamais, on se voit replongé dans une tristesse nouvelle et plus accablante. Ajoutez que cette conduite pleine d'aigreur à l'égard des hommes, et d'insolence envers Dieu, nous prive absolument de toutes les espèces de secours que nous aurions pu tirer de ces deux côtés ; que

les hommes, indignés de nos éclats furieux, ou fatigués de nos lamentations ennuyeuses, s'éloignent de nous, sans même délibérer ; et que Dieu ne nous châtie qu'en juge, et non point en père. On ne lève point les yeux vers lui, à son tour il ne daigne pas abaisser ses regards sur nous. On n'implore point son secours, il nous abandonne. On l'outrage, il nous écrase.

Quels moyens donc de diminuer le poids incommode de ces croix dont nous sommes si souvent chargés ? et en est-il dans la nature ? Oui, chrétiens ; je vous ai promis de vous les faire connaître, ces admirables moyens ; et c'est même le principal objet de mon discours, qui serait bien inutile et bien triste, si je l'employais tout entier à détruire sans rien élever ; à vous détourner des cernes arides où vous cherchez en vain de la consolation, sans vous montrer ces sources abondantes où vous pourrez la puiser à longs traits. Mais c'est à la religion, et à la religion seule, qu'il a été donné d'ouvrir et de faire couler ces dernières : *Ego, ego ipse consolabor vos. (Isa., LI.)* Vous l'allez voir dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Quand il est question des disgrâces de la vie, tout console dans la religion, mes frères : les dogmes de la religion, l'histoire de la religion, les pratiques de la religion.

I. Les dogmes de la religion : ne parlons que de ceux qui nous instruisent du principe et du terme des souffrances ; je veux dire qui nous représentent tout à la fois Dieu comme leur auteur et leur rémunérateur.

Et d'abord, Dieu auteur de nos souffrances : à cette première réflexion, toute simple qu'elle est, quels murmures ne doivent pas expirer dans notre bouche ? C'est Dieu qui m'a frappé, ce grand Dieu de qui je tiens mon être, et devant qui sont tous les êtres comme s'ils n'étaient pas ; sous la main de qui s'animent l'argile et la poussière, et qui ravit, quand il lui plaît, le souffle des plus grands rois. Me convient-il de lui demander raison de la manière dont il traite son ouvrage, ou d'exiger qu'il conduise mon sort avec plus de ménagement, plus de douceur, qu'il ne manie quelquefois la destinée de ces hommes placés au-dessus de moi dans une élévation qui m'effraye ? Ah ! c'est un maître tout-puissant ; j'adore son autorité sur moi, quel que soit l'usage qu'il juge à propos d'en faire : *Dominus est : quod bonum est in oculis suis faciat. (I Reg., III.)* C'est Dieu qui m'a frappé, ce Dieu souverainement éclairé ; ce n'est donc point au hasard qu'il a porté ses coups, c'est à moi qu'il les adressait, et il n'en voulait qu'à moi. Il a donc eu des raisons supérieures pour me choisir en qualité de victime ; il a vu que cette affliction s'accordait avec le plan de sa providence, et que l'ordre en résulterait. Ne suis-je pas trop honoré d'entrer pour quelque chose dans cette adorable économie ? Ah ! c'est un maître sage ; je respecte la profondeur de ses conseils éternels, qu'il dispose à son gré de

tout ce qui m'appartient, et de moi-même : *Dominus est : quod bonum est in oculis suis faciat*. C'est Dieu qui m'a frappé, ce Dieu juste par essence ; ne me serais-je point attiré ses coups ? rentrons en nous-même : que de forfaits ont mérité sa colère ! et quand je serais innocent à mes yeux, pourrais-je l'être aux siens ? Ah ! c'est un maître équitable ; j'applaudis à toutes les démarches de sa justice ; qu'il tire ici-bas telle vengeance qu'il lui plaira de mes crimes. *Dominus est : quod bonum est in oculis suis faciat*. C'est Dieu qui m'a frappé, ce Dieu infiniment bon ; n'y aurait-il point quelque vue de miséricorde cachée sous ces apparences de rigueur, quelque projet formé pour me détacher des créatures et pour m'attacher à lui, pour me donner occasion de lui témoigner mon amour, ou de le glorifier par ma patience ? Ah ! c'est un maître miséricordieux ; j'aime les coups que dirige un cœur tel que le sien : *Dominus est : quod bonum est in oculis suis faciat*.

L'heureuse découverte, encore une fois, que je dois à ma religion ! c'est la main du Seigneur qui m'a blessé : *Dominus est*. Hélas ! avant que je l'eusse consultée, cette admirable religion, sur la cause de mes maux, je l'allais chercher tantôt dans mon assoupissement sur mes intérêts, dans ma négligence à profiter des conjonctures, dans mon imprudence à braver les dangers, dans ma simplicité à me fier aux belles apparences ; et de là mes impatiences, mes regrets, mes dépit contre moi-même. Tantôt j'en faisais remonter la source à l'injustice de mes ennemis, à leurs indignes supercheries, à leur insatiable avidité, à leur invincible antipathie, à leur barbare cruauté ; et de là mes déclamations, mes invectives, mes fureurs. Quelquefois ne sachant à qui m'en prendre, j'en accusais, dans un langage profane et païen, ou plutôt ridicule et insensé, je ne sais quelle fatalité maligne et bizarre, qui se plaisait à renverser mes desseins les mieux concertés, et semblait aller chercher bien loin des infortunes pour les rassembler sur ma tête ; et de là mon chagrin, ma mélancolie, mon désespoir. Enfin, grâce aux lumières de ma foi, le mystère de mes désastres est heureusement dévoilé. Non, ils ne sont ni l'effet de la perfidie des hommes, ni la suite de ma propre témérité, beaucoup moins le résultat d'un chimérique enchaînement de causes aveugles et impuissantes ; mais l'ouvrage du grand, du sage, du juste, du miséricordieux arbitre de tous les êtres qu'il a créés : *Dominus est*. Ah ! dût me faire expirer sous le poids de toutes les calamités temporelles une main si respectable et si chère, je ne cesserais point d'espérer en elle : *Etiam si occiderit me, in ipso sperabo*. (Job, XIII.)

En effet, mes frères, à quelque excès que soient montées nos souffrances, il n'y a rien à désespérer pour nous, si nous en faisons l'usage que prétend que nous en fassions celui qui nous les envoie ; puisque cette même religion qui nous apprend que Dieu en est l'auteur véritable, nous enseigne aussi qu'il en sera le rémunérateur magnifique, c'est-

à-dire qu'il ne mesurera point rigoureusement les biens qu'il nous réserve sur les maux que nous aurons soufferts, mais qu'il donnera un poids immense de gloire pour un léger fardeau de tribulation, et payera généreusement le temps par l'éternité.

Idée charmante des récompenses éternelles, que vous avez de pouvoir pour tranquilliser un chrétien qui, ne trouvant sur la terre que des objets tristes et désagréables, prend le parti d'habiter dès maintenant, le plus qu'il lui est possible, dans le ciel ! Il oppose sans cesse et toujours avec succès, à chacune des misères qui l'affligent, l'espèce de félicité qui la doit faire un jour disparaître, et assortit ainsi parfaitement ses consolations à ses maux : *Secundum multitudinem dolorum meorum consolationes tuæ lætificaverunt animam meam*. (Psal. XXXVI.) Est-ce, par exemple, son esprit qui se noircit de plus en plus des ombres de la tristesse, et a peine à se débarrasser des funestes images qui l'obsèdent ? il se rappelle ce beau jour, cette pure lumière que répandra dans la cité sainte le soleil de justice, brillant sans voile et sans nuages. Son cœur est-il pénétré d'une cruelle amertume, que des bienséances plus cruelles encore l'obligent de cacher sous un air content et satisfait ? il songe à ce torrent de pures délices qui, coulant du sein de Dieu même, inondera son âme, à cette sainte ivresse qui éclatera librement dans sa bouche par d'harmonieux cantiques. Est-ce son corps dont la fragile structure se dément visiblement tous les jours, et prête de toutes parts à la douleur ? il pense à cette heureuse métamorphose qui rendra toute chair impassible, et donnera à la matière même la consistance de l'immortalité. Est-il en proie aux rigueurs de la plus extrême indigence ? ah ! il sera pleinement rassasié quand le Seigneur aura manifesté sa gloire. Epreuve-t-il de l'infidélité de la part de ses amis ? il trouvera dans le séjour de la vérité des cœurs inaccessibles à la perfidie. Voit-il tomber autour de lui les têtes qui lui sont les plus chères ? il se réunira pour jamais dans le ciel à toutes les personnes qui méritent d'être regrettées sur la terre : *Secundum multitudinem dolorum meorum, consolationes tuæ lætificaverunt animam meam*.

Qui nous empêche, mes frères, de puiser à notre tour ces consolantes pensées dans les dogmes de notre religion ; et, s'il en est besoin, d'en augmenter encore la douceur par un coup d'œil jeté sur son histoire, qui semble n'être, si vous y prenez garde, que l'histoire même des souffrances et des consolations ? Histoire, dis-je, des souffrances.

II. Et d'abord, osez porter la vue sur l'auteur même de cette religion divine ; que vous paraîtra sa vie tout entière, qu'un long tissu de douleurs terminé à ses deux extrémités par une crèche et par une croix ? Abaissez vos regards sur ses douze plus illustres prédicateurs ; que verrez-vous dans leur partage, que ce qu'on leur a promis ? Des traverses, des tribulations et des

larmes. Suivez pas à pas ses premiers sectateurs; où les trouverez-vous communément que dans les prisons, ou sur les échafauds, dans les cavernes de la terre, ou parmi les monstres de l'amphithéâtre? Descendez de siècle en siècle jusqu'à ses derniers héros; que remarquerez-vous autour d'eux, que des épreuves de la part de Dieu et des signes non équivoques du mépris ou de la haine des hommes? *Omnes, omnes qui pie volunt vivere in Christo Jesu, persecutionem patientur.* (II Tim., III.) Ah! c'est bien plutôt pour nous autres, chrétiens, que pour le peuple juif, que semble être fait ce discours adressé par la vertueuse Judith à ses concitoyens, lorsqu'elle leur représentait successivement tous leurs ancêtres éprouvés par quelque sorte de tentation, et qu'elle les faisait remonter jusqu'au premier de leurs pères par une chaîne presque non interrompue de persécutions et de disgrâces.

Mais à travers ces nuages de disgrâces et de persécutions qui offusquent ce que le christianisme a eu de plus auguste et de plus respectable, quelles consolantes lumières percent de toutes parts et éclairent agréablement ce sombre tableau? Sous ce nouvel aspect tout brille, tout respire la paix et la joie. Je félicite sur le Thabor le Christ que je plains au Calvaire. Je lis dans les yeux des apôtres, honteusement flétris pour le nom de Jésus, une allégresse qu'ils voudraient en vain cacher, et qu'ils n'affectent point de faire paraître. Je vois les martyrs baiser leurs chaînes, et, comme parle saint Cyprien, adorer leurs tourments. J'entends des saints, que le temps où ils ont vécu rapproche de nos jours, partager également leurs vœux entre la mort et les souffrances, et quelques-uns d'eux soupirer encore plus vivement après les souffrances qu'après la mort: *Aut pati, aut mori; non mori, sed pati.* Tous me paraissent goûter de pures délices, et s'applaudir sincèrement de la douceur de leur état.

Or, mes frères, de ce côté serein et presque riant de la religion, que conclure? sinon cette vérité consolante pour tous ceux qui souffrent, que les souffrances dans le christianisme, si nous savons en bien user, n'excluent donc pas nécessairement de sorte de bonheur. Et de cet autre point de vue triste et nébuleux, sous lequel nous avons d'abord envisagé cette même religion, que conclure de plus? sinon cette autre vérité non plus simplement consolante, mais véritablement flatteuse pour quiconque est jugé digne de souffrir, que les souffrances sont donc l'apanage propre des sincères adorateurs de Jésus-Christ, le caractère distinctif de notre vocation à la foi chrétienne, et la preuve la plus certaine que nous puissions avoir que nous sommes dans la voie que le Fils de Dieu a tracée aux hommes.

Ah! quand, pénétré de cette dernière pensée, je vois un homme à qui tout rit, tout prospère dans le monde; pour qui le soleil se lève sans nuages, et à qui la nuit n'amène point de réflexions fâcheuses; dont

le corps est à l'abri de la douleur, et le cœur presque toujours bien défendu contre la tristesse; qui trouve de la fidélité dans les amis et de la stabilité dans la fortune; qui réunit les suffrages des hommes, si souvent partagés, et fixe leur estime si constamment volage; autour de qui croissent, ainsi que de tendres oliviers, des enfants chéris, et dont la maison, appuyée sur tout ce qu'on appelle de solides fondements, ne présente, selon l'expression de l'Écriture, ni fentes ni ruines; quand, dis-je, avec des yeux pleins des images d'une religion presque toujours souffrante et affligée dans ceux qui la professent véritablement, je vois cet heureux du siècle: épouvanté de cette prospérité toute païenne, bien loin d'en être jaloux, je suis tenté de faire à Dieu la question que mit dans la bouche des apôtres, encore grossiers et charnels, l'aspect d'un malheureux: Seigneur, est-ce lui personnellement qui vous a offensé? ou ne porte-t-il que la peine des iniquités de ses pères? *Quis peccavit? hic, aut parentes ejus?* (Luc., XVIII.) Hélas! je n'aperçois dans lui nuls traits de conformité avec Jésus-Christ, nul symbole de chrétien, nul signe de christianisme; ou du moins je n'y découvre point ce que l'histoire de ma religion m'apprend être de tout cela la marque favorite et incontestable. Que je serais à plaindre, ô mon Dieu, si j'étais dans une si effrayante situation! Souffrances précieuses, c'est vous qui me rendez nettement ce doux et glorieux témoignage, que j'appartiens à Jésus-Christ, et qu'il daigne m'avouer pour un de ses disciples. Oui, je suis enfin revêtu de ses livrées: pourrais-je m'y méprendre? la croix y éclate comme dans toutes celles que les vrais chrétiens ont portées: *Nunc incipio esse Christi discipulus.* (S. IEN. ANTIOCH.)

Je vous en fais juges, mes frères; de pareilles réflexions, que nous fournissent naturellement les fastes de la religion, ajoutées à celles que nous présentent ses dogmes, ne sont-elles pas bien propres à arrêter le cours de nos pleurs? je ne vous crois pas éloignés d'en convenir. Mais enfin, si elles ne vous paraissent pas encore suffisantes pour en tarir entièrement la source, cette même religion vous en offre le moyen dans ses pratiques, infiniment capables en effet de consommer ce grand ouvrage de votre consolation. Détaillons les principales et les plus proportionnées à cette heureuse fin, disussent quelques-unes d'entre elles vous paraître n'y avoir qu'un rapport indirect et éloigné. Eh! qu'importe, s'il est réel et incontestable?

III. L'usage du sacrement de pénitence. C'est le propre de ce sacrement de calmer toutes les puissances de l'âme, de ramener la paix avec l'innocence, et, en remédiant aux plaies du péché, de guérir comme par contre-coup celles de la fortune. En effet, les calamités humaines pourraient-elles encore peser beaucoup à qui vient de se décharger d'un fardeau qu'il a envisagé comme infini-

ment plus insupportable ? ou la haine des créatures alarmer excessivement celui qui a sujet de croire qu'il est rentré en grâce avec le Créateur ? Ah ! Seigneur, je suis trop fort contre elles, depuis que vous vous êtes rangé de mon parti ; et la douleur que j'ai d'avoir trahi le vôtre me ferait voler au-devant de toutes les rigueurs, pour expier le crime de ma trahison. Béni soyez-vous de n'avoir point laissé à mon choix les châtimens qu'elle mérite ; et malheur à moi, si je refusais d'accepter ceux au prix desquels je sens que vous m'avez rendu votre amour !

La participation du corps et du sang de Jésus-Christ : car que peut avoir perdu de précieux celui qui possède le bien suprême ? que peut regretter amèrement dans la vie celui qui jouit de son Dieu ? Ah ! pour me rendre malheureux, hommes conjurés depuis longtemps contre la tranquillité de mes jours, il fallait me ravir celui que vous m'avez laissé, celui qui vient de se donner à moi, celui qui habite dans mon sein. Votre haine a pris le change, votre fureur s'est méprise : elle a parcouru d'un œil avide tous mes biens ; elle s'est follement attachée à ces pompes bagatelles, connues sous le nom de richesses, d'amis, d'honneur, d'estime publique ; et elle a réellement manqué mon trésor ; il est, en dépit d'elle, caché tout entier au fond de mon cœur : venez l'y chercher, ennemis jaloux, et frémissiez de rage en voyant que celui dont vous étalez les dépouilles avec complaisance est en effet plus riche que vous, et qu'il doit en grande partie la pensée qu'il a eue de s'enrichir solidement, à vos dépredations mêmes et à vos ravages.

L'aumône et les autres œuvres de miséricorde, pratiquées dans les vues sublimes de la religion, et accompagnées de tendres sentimens qu'il est facile et comme naturel d'y joindre, tels que ceux-ci : Vous semblez m'oublier, Seigneur, dans les afflictions que j'offre à vos yeux ; et moi je ne vous oublierai pas dans celles que vous présentez aux miens. Recevez dans la personne de votre pauvre les secours d'un homme qui se plaint lui-même d'en manquer. Je veux être d'autant plus libéral envers vous, que vous paraissiez plus réservé envers moi ; mais après vous avoir consolé de tout mon pouvoir, souvenez-vous de me consoler un jour moi-même selon votre parole, et de me faire retrouver ce que je perds en souffrant quelquefois assez mal, dans les récompenses que vous avez promises à ceux qui empêchent, autant qu'il est en eux, que vous ayez rien à souffrir.

L'exercice assidu de la prière fervente, l'attention à la présence de Dieu, et en général tous les espèces de communications avec lui : car quoi de plus consolant dans les plus sombres accès de la mélancolie, dans le sentiment actuel des peines les plus cuisantes, que ces entretiens amoureux avec un Dieu qui nous entend et qui nous aime ? Ah ! si la douleur est naturellement amie des longs discours, et semble s'évaporer dans l'abondance des paroles ; au lieu d'im-

portuner de la fastidieuse prolixité de mes plaintes les hommes qui s'en lassent si aisément, je les adresserai à cet invisible ami qui les écoute toujours volontiers quand elles sont respectueuses. Je lui répéterai mille et mille fois le jour que je suis le plus malheureux par son ordre, et que je souhaiterais l'être un peu moins par sa condescendance ; ou plutôt je lui demanderai son secours pour continuer de l'être avec soumission, ou même pour avoir le courage de souhaiter de l'être encore davantage...

Et pour captiver mon imagination, qui pourrait s'égarer si elle n'était fixée par quelque objet sensible, je prendrai en main l'image adorable du chef de tous les souffrants. Je me reprocherai à cette vue de porter si impatiemment la croix qu'il m'a donnée, après qu'il a porté si courageusement celle dont je l'avais chargé. Malheureux pécheur, de quoi te plains-tu ? quels fouets t'ont déchiré ? quels clous t'ont percé ? Vois ton modèle, et compare : où sont tes bourreaux ? où est ton innocence ? Alors j'oserai appliquer de respectueux baisers sur les sacrés vestiges de ses blessures, respirer sur sa bouche, puiser dans son cœur de l'amour pour lui, et dans cet amour le grand lenitif de toutes les douleurs... Je n'oublierai pas les saints transports d'un grand apôtre pour cet auguste et douloureux instrument de notre rédemption ; et, adoptant ses paroles, sans peut-être goûter encore ses sentimens, mais pour m'accoutumer peu à peu à les goûter, je dirai comme lui : Croix vénérable, sur qui les membres du Sauveur ont répandu un éclat si précieux, que celui qui par vous m'a racheté, me reçoive aussi par vous, et de vos bras me fasse passer dans les siens !

Enfin (et ceci n'est que pour les belles âmes qui regardent comme une félicité personnelle celle de leurs amis) je me dirai souvent à moi-même : Peux-tu t'estimer malheureux ? les deux personnes que tu aimes le mieux au monde, Jésus et Marie, sont au comble du bonheur.

Quand Dieu, mes frères, nous verra ainsi faire usage des ressources de la religion, et nous livrer à tout ce qu'ont de plus vif les sentimens qu'elle inspire, (je ne crois point augurer trop avantageusement de sa miséricorde) il fera couler dans notre âme la grâce et l'onction, il versera sur nos souffrances les bénédictions de sa douceur. Que si de temps en temps encore le poids de la tribulation fait chanceler vos pas, une main inconnue viendra bientôt à votre secours ; et c'est le Seigneur lui-même qui daignera partager avec vous ce redoutable fardeau : *Quia Dominus supponit manum suam.* (Psal. XXXVI.) Que dis-je ? il semblera quelquefois le porter tout seul. Vous sentirez tout d'un coup sa pesanteur moins diminuer que disparaître ; vous vous demanderez à vous-même d'où vous vient cette pure sérénité de l'âme au fort de l'orage, ce calme intérieur au milieu des plus furieuses tempêtes ; en un mot vous porterez votre croix sans beaucoup de peine, quelquefois avec une sorte

de joie, jusqu'à ce que vous la déposiez, non au Calvaire, mais au Thabor; je veux dire au séjour de la gloire et de la félicité éternelles, etc. Ainsi soit-il.

SERMON XVIII.

SUR LA PRÉSENCE DE DIEU.

Domine, bonum est nos hic esse. (Matth., XVII.)
Seigneur, nous sommes bien ici.

Eh! comment eût-il pu modérer les transports de sa joie, ce disciple fortuné? Il était auprès de Jésus-Christ, pénétré de ses divins regards, absorbé et comme perdu dans la lumière de la divinité. Le moyen, dans une situation si délicieuse, de ne pas faire éclater le sentiment de son bonheur? Ah! mes frères, ne craignons pas de le redire après le Prince des apôtres, que la créature est bien dans la compagnie de son Dieu: *Bonum est hic esse*. Heureux les hommes qui, au défaut de sa présence sensible, savent se rapprocher intérieurement de lui par la foi et par l'amour, qui se tiennent toujours à portée d'entendre sa voix; qui ont sans cesse les yeux fixés sur lui; que nul objet ne peut entièrement distraire d'une vue si aimable; qui ont trouvé le secret de subordonner à cette attention principale l'attention qu'ils sont forcés de donner à tout le reste; qui du moins ne souffrent pas qu'il échappe pour longtemps à leur souvenir; qui laissent voler de temps en temps vers lui leurs desirs, et qui, lors même qu'ils ne pensent pas actuellement à lui, ne sont pas loin d'y penser, et ont, par de fréquents retours vers Dieu, comme par autant d'impulsions réitérées, imprimé à leur âme une pente secrète, un mouvement insensible qui les ramène bientôt à cette pensée, à laquelle ils se prêtent avec goût et avec facilité; et, pour tout dire enfin, heureux ceux qui, doucement et sans aucun pénible effort, mais aussi constamment et sans aucune interruption notable, marchent dans la présence de Dieu! Et pourquoi sont-ils heureux? parce qu'ils s'épargnent tout à la fois bien des amertumes et bien des fautes; qu'ils se ménagent une ressource contre les maux de la vie présente, et contre les malheurs de la vie future; qu'ils trouvent, en quelque sorte, le ciel sur la terre, et qu'ils peuvent se promettre presque infailliblement de s'élever un jour de la terre au ciel. Je m'explique encore davantage.

La vie de l'homme ici-bas est appelée, dans les divines Ecritures, un chemin, un passage; passage fâcheux et critique, chemin plein d'obstacles, qui s'opposent à notre félicité, et de périls qui menacent notre innocence. Or je dis que le moyen d'écarter la plupart de ces obstacles, et d'éviter presque à coup sûr tous ces dangers, c'est de se maintenir dans la pensée habituelle que Dieu est près de nous, et que nous sommes près de lui. En deux mots, qui renferment les deux parties de ce discours :

Voulons-nous adoucir les peines du voyage auquel nous sommes condamnés, marchons

dans la présence du Seigneur: c'est là le sentier de la paix.

Voulons-nous assurer le bonheur du terme auquel nous sommes destinés, marchons dans la présence du Seigneur; c'est là la voie du salut, et tout mon dessein. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quels maux rendent notre exil sur la terre si triste et si désagréable, que les gens de bien et les mondains, si peu d'accord sur tout le reste, n'ont qu'une voix pour se plaindre de ses rigueurs, et souhaitent quelquefois avec une égale impatience d'en voir la fin? C'est, mes frères, pour réduire sous quelques chefs principaux une foule de misères dont les noms sont aussi différents que les espèces en sont multipliées; c'est que la vie humaine, à parler en général, est une espèce de route tout à la fois ennuyeuse, effrayante, laborieuse, qu'on ne parcourt guère sans ressentir bien des dégoûts, sans éprouver bien des alarmes, sans essuyer bien des fatigues. Or je prétends que l'homme qui sait s'occuper de la pensée d'un Dieu présent, trouve précisément dans cet exercice et le charme qui dissipe ses ennuis, et le remède qui le guérit de ses craintes, et l'onction qui adoucit ses travaux et ses autres souffrances. Développons en peu de mots ces trois réflexions.

I. J'ai dit, premièrement, que l'attention à la présence de Dieu nous offrait une espèce de charme propre à dissiper nos ennuis: ennuis cruels, qui s'attachent impitoyablement à nos pas, et qui nous poursuivent surtout dans la solitude. Vous le savez, mes frères; dans la multitude des sentiers divers que la Providence ouvre aux hommes, et dans lesquels le goût, l'instinct, la raison les engageant, on ne peut pas avoir toujours près de soi des compagnons de voyage, dont l'entretien, ou du moins dont la vue nous fournisse à chaque moment une distraction amusante. Souvent tout disparaît d'auprès de nous pour suivre des voix qu'il n'est pas permis de ne point entendre, pour se rendre où l'intérêt, la bienséance, le devoir appellent; et nous-mêmes, sujets aux mêmes lois, esclaves des mêmes besoins, nous sommes quelquefois contraints de nous arracher au commerce des autres hommes, et de nous enfoncer dans des réduits écartés, où nous nous trouvons seuls avec nous-mêmes, et par conséquent avec tous nos défauts, nos faiblesses, nos imperfections, notre incapacité d'être heureux; objets humiliants dont rien ne nous dérobe plus l'aspect; tristes vérités qui nous échappaient auparavant, confondues dans une foule de mensonges agréables, et qui se présentent alors à nous avec tout ce qu'elles ont de désolant. Dans cette espèce d'effroi morne et sombre que nous inspire la vue trop distincte de notre néant, dans cette fâcheuse proximité de nous-mêmes, que faire pour nous fuir, pour nous déguiser, du moins à nos yeux? Nous

perdre dans la région des chimères? enfanter de frivoles systèmes? laisser courir notre esprit après des objets qui n'ont ni consistance ni solidité, contre lesquels la raison réclame, et que le bon sens désavoue? nous rappeler des jours heureux, précipités sans retour dans un abîme profond, d'où nous ne pouvons plus faire sortir que leur ombre et leur souvenir; triste reste de ce qu'ils ont été, et preuve lugubre qu'ils ne sont plus? ranimer en quelque sorte à nos yeux le spectacle de la vanité? faire repasser devant nous l'image du monde, dont la réalité est quelquefois si ennuyeuse? C'est peut-être le moyen de s'étourdir, de se distraire quelques moments dans sa solitude; mais on a bientôt épuisé ce fonds chiquérique; bientôt tous ces fantômes s'évanouissent, tous ces vains appuis nous échappent, et nous retombons pesamment sur nous-mêmes: *Et factus sum mihimet ipsi gravis.* (Job, VII.)

Que faire donc encore une fois pour dissiper cet ennui qui voltige tristement autour de nous, quand une fâcheuse nécessité nous condamne à passer une partie de notre vie dans des lieux solitaires? Vous le sentez assez: nous procurer, s'il est possible, nous procurer, à quelque prix que ce soit, une compagnie aimable. Mais où la trouver, cette aimable compagnie, dans la solitude profonde que nous venons de supposer? où la trouver, mes frères? Ah! il ne faut pas la chercher bien loin. Demeurez dans votre paisible retraite et laissez agir votre foi. Il est auprès de vous, cet être bienfaisant, sociable, compatissant, toujours bon, toujours généreux, toujours accessible. Que dis-je? il est dans vous, ou plutôt vous êtes dans lui. C'est dans lui que tout a la vie, le mouvement et l'être. Nul espace que son immensité ne remplisse, nulles ténèbres que son intelligence n'éclaire, nul effet que n'opère sa toute-puissance. Montez au plus haut des cieux, et vous l'y trouverez; descendez dans le plus profond des abîmes, et là vous le trouverez encore. Devancez les premiers feux de l'aurore, et prenez vos ailes pour aller habiter aux extrémités des mers, dit le Prophète (*Psal. CXXXVIII*); dans ces contrées inconnues sa main vous conduira; sa main se fera sentir à vous dans ces régions sauvages.

Or, je le demande à votre cœur, s'il est tendre et délicat, s'il est capable de s'attacher à ce qui est véritablement aimable, quelle plus douce compagnie pourriez-vous souhaiter que celle de cet esprit infiniment parfait, et qui, malgré sa grandeur, se plaît à converser avec les enfants des hommes? N'est-ce pas une consolation bien solide, que de penser qu'on est sous les yeux du plus fidèle de tous les amis, et dans le sein du plus tendre de tous les pères? N'est-ce point une ressource bien précieuse, que de pouvoir s'entretenir avec lui, et lui confier tous les sentiments de son cœur? Et quand même ce grand Dieu ne vous répondrait point, n'est-ce pas toujours un plaisir bien

doux que de parler à qui nous entend et qui nous aime? Mais n'a-t-il pas son langage, qui, pour ne point frapper l'oreille, n'en est pas moins charmant, puisqu'il sait parler au cœur?

Ah! mes frères, que David savait bien faire usage de ce beau secret pour écarter les ennuis qui pénètrent aussi hardiment dans la demeure des rois que dans celle de leurs sujets? Quelquefois, retiré au fond de son palais, dans ces heures tranquilles, destinées à finir les agitations du jour par le repos de la nuit, ses yeux refusaient d'admettre le sommeil, et prévenaient les sentinelles du matin: *Vigilias anticipaverunt oculi mei.* (*Psal. LXXVI.*) Alors les tristes réflexions, les sombres pensées, les importunes images lui faisaient payer bien cher sa grandeur, et, se présentant en foule à son esprit, lui donnaient un cruel exercice: *Et exercitabar, et scopebam spiritum meum.* (*Ibid.*) Son âme était plongée dans une désolation profonde, et, en quelque sorte, noyée dans des flots d'amertume: *Renuit consolari animam meam.* (*Ibid.*) La tempête qui agitait son cœur durait-elle longtemps? Jusqu'à ce qu'il eût élevé son esprit à Dieu, mes frères. Il y pensait, et aussitôt les flots étaient calmés, les nuages dissipés; la sérénité renaissait sur son front. Que dis-je? la joie, l'allégresse brillaient dans ses yeux, et la paix la plus pure, s'insinuant dans toutes les puissances de son âme, la pénétrait tout entière d'un sentiment plein de douceur: *Memor fui Dei, et delectatus sum.* (*Ibid.*)

Souvenir d'un Dieu présent, source délicieuse que, bien plus communément encore que les saints de l'ancienne alliance, les saints de la loi nouvelle ont su y puiser pour charmer les dégoûts de leur solitude! Et j'ose dire, mes frères, que, faute de faire attention à l'heureuse habitude qu'ils avaient contractée de voir Dieu en tout et partout, nous nous formons une idée peu exacte de la vie austère et triste que menaient dans leurs déserts sauvages ces vertueux solitaires, dont l'histoire nous effraye presque autant qu'elle nous édifie. Nous ne voyons au-dessus d'eux qu'un ciel brûlant, sous leurs pas que des sables arides, autour d'eux que des rochers affreux, des plantes stériles, des animaux farouches; et nous comptons pour rien le commerce familial, le commerce intime qu'ils entretenaient avec Dieu, qui les avait séparés du monde pour être leur unique partage! Ah! il nous semble qu'ils étaient privés de tous les agréments de la société, parce que le son de la voix humaine n'allait point jusqu'à eux; qu'il n'était plus pour eux au monde d'ami, de consolateur et de père, parce qu'ils étaient loin de ceux qui ne possèdent ces titres que par emprunt, qui ne les ont reçus qu'avec mesure, et qui n'en remplissent les devoirs qu'avec réserve, et souvent avec indifférence, comme si la présence du Créateur n'eût pu les dédommager de l'absence des créatures, et remplir exactement le vide que celles-ci laissaient dans leur cœur.

Ce n'était pas ainsi, Messieurs, qu'en jugeait saint Augustin; et ces illustres confesseurs, que le souffle de la persécution avait autrefois transportés du sein de leur patrie dans des régions incultes et barbares, n'avaient plus de droit à ses larmes dès qu'il faisait réflexion que Dieu n'habitait pas moins la terre de leur exil que celle de leur naissance, et qu'ils avaient su en effet l'y trouver par l'attention religieuse qu'ils ne cessaient de donner à sa présence adorable. Où pouvait, dit ce Père, en parlant du grand saint Cyprien exilé pour sa foi, où pouvait être envoyé ce généreux athlète? En quelle île si déserte pouvait-il être relégué, qu'il n'y rencontrât celui dont il soutenait la cause et dont il portait les fers? Persécuteurs cruels, continue le saint docteur, vous parcourez en vain les plus hideuses contrées de l'univers pour y trouver un lieu d'exil insupportable aux chrétiens : il n'en est point pour eux, si vous n'en bannissez le Dieu qu'ils adorent.

Que j'entre avec plaisir, ô mon Dieu, dans des sentiments si justes et si raisonnables! Oui, plongé dans les ténèbres de la plus obscure prison, que l'astre du jour éclipsé pour moi me refuse ses rayons, je puis me passer de sa lumière; confiné dans les climats les plus déserts, que la nature muette garde autour de moi le plus morne silence, je n'ai pas besoin de son langage : vous êtes à mes yeux le plus éclatant flambeau; seul, vous valez mieux pour moi qu'un monde :

*Tu nocte sub atra
lumen, et in solis es mihi turba locis.*

Et si j'emprunte les expressions d'un profane pour vous le dire, c'est que je voudrais vous restituer des sentiments et un langage qui ne devraient s'adresser qu'à vous, et qui sont également impies et ridicules quand on les adresse à tout autre. *In solis es mihi turba locis.*

Mais ce n'est pas seulement dans la retraite et loin des hommes que l'ennui nous poursuit, il nous trouve quelquefois au milieu du monde et de ses amusements; dans ces parties de plaisir concertées avec soin et attendues avec impatience, qui ne tiennent presque jamais dans la réalité ce qu'elles avaient promis dans la perspective, et où la joie est d'autant moins vive qu'elle est moins subite, et, pour ainsi dire, plus apprêtée; dans ces fêtes tumultueuses, qui n'ont rien de piquant pour quiconque n'aime ni le bruit ni la confusion, et où l'âme, livrée à une espèce d'ivresse fatigante, regrette ces sociétés paisibles qui inspirent la gaieté sans effort et l'entretien sans fracas; dans ces visites d'appareil et de bienséance, qui, en excluant la familiarité, glacent l'enjouement, et où la vive liberté, captivée dans les entraves d'un gênant cérémonial, compte avec inquiétude des moments qui lui paraissent des heures sous l'empire ennuyeux de la circonspection et de la formalité : surtout dans ces compagnies peu choisies, qui rassemblent sans discernement des personnes

souvent sans mérite; où de pompeuses bagatelles, de sérieuses puérilités, de graves minuties, sont les grands objets qui fixent l'attention de l'esprit; où la légèreté indiscrète s'appelle ingénieuse vivacité, la grossièreté se donne pour un air naturel, l'affectation passe pour délicatesse; où l'on fait profession d'ignorer le langage du sentiment, de corrompre celui de l'agrément, de redouter celui de la raison; où la prévention applaudit aux décisions de l'ignorance, la malignité sourit aux censures de l'envie, la flatterie encense les fadeurs de la mollesse; où enfin un mélange mal assorti d'humeurs et d'inclinations différentes, et quelquefois un assemblage peu intéressant de plusieurs espèces de ridicules qui se ressemblent, ne divertissent pas longtemps, et à coup sûr ennuient bientôt un esprit solide, que des lois infortunées forcent quelquefois de paraître dans les cercles de la vanité. Et c'est aussi alors que cet esprit solide, s'il est en même temps chrétien, se tourne vers son Dieu, que sa foi lui fait apercevoir dans le sein même du tumulte et de la dissipation; qu'il s'entretient doucement avec lui, sans que la liberté de ses manières, également polies et réservées en souffre; qu'il semble quelquefois se nourrir, du moins de ce que ces vanités ont d'innocent, et qu'il use en secret d'une nourriture invisible, dont personne ne s'aperçoit, que personne ne lui envie et qui lui tient lieu d'une espèce d'assaisonnement nécessaire pour lui faire digérer ces amusements insipides, où les mondains tâchent de se persuader qu'ils trouvent du goût, et le plus souvent se contentent d'en persuader les autres; tandis qu'en effet ils sont la proie d'un ennui d'autant plus insupportable, qu'ils le renferment tout entier dans eux-mêmes, et qu'ils n'osent en rien laisser échapper sur leur visage et dans leur contenance : juste punition de leur négligence à se munir d'une pensée charmante vainqueur de tous les ennuis qui nous obsèdent, et qui doit encore nous être précieuse par la vertu qu'elle a de guérir la plupart des craintes qui nous troublent.

II. O homme, qui vivez dans de continuelles alarmes et qui tremblez au moindre souffle, sur le front de qui je n'aperçois que les pâles symboles de la frayeur, dont l'imagination frappée ne découvre dans toutes les créatures que des ennemis conjurés contre la tranquillité de vos jours, pourquoi vous obstinez-vous vous-même à en troubler le cours par vos vaines terreurs? Vous me répondez qu'elles n'ont un fondement que trop légitime, et que vous ne concevez pas qu'on puisse reposer tranquillement au milieu des dangers multipliés dont ce que vous avez de plus précieux dans la vie, dont votre vie même peut être à chaque instant la victime : dangers de la part des hommes injustes et jaloux, quelquefois cruels et sanguinaires; dangers de la part des animaux, presque aussi féroces que l'homme, depuis que son péché les a soulevés contre lui; dangers de la part des météores brûlants du ciel et des

sucs empoisonnés de la terre; dangers de la part de tout ce qui vous environne, et surtout de vous-même, dont l'imprudence et la témérité pourraient décharger tous vos ennemis du soin de vous nuire.

Homme timide et de peu de foi, souffrez que je vous fasse la question dont les Philistins importunaient sans cesse David fugitif parmi eux, et que je vous demande où est votre Dieu : *Ubi est Deus tuus ?* (Psal. XLI.) Votre première réflexion le place naturellement au-dessus de cette voûte brillante qui paraît suspendue sur nos têtes, et vous me répondez qu'il est dans le ciel : *Deus autem noster in celo.* (Psal. CXIII.) Si je vous demande où il est encore, votre seconde réflexion va le chercher dans son sanctuaire : *Deus in loco sancto suo.* (Psal. LXVII.) Homme malheureux et trop digne de l'être, n'ajoutez-vous jamais avec le Prophète, qu'il est encore à votre droite, prêt à vous secourir pour peu que vous imploriez son assistance ? *A dextris est mihi, ne commovear.* (Psal. XV.) Car voilà, mon cher auditeur, la cause du trouble qui vous agite : une inattention habituelle à la présence de votre grand protecteur. En effet, si vous pensiez souvent à cette consolante vérité, seriez-vous accessible à tant de frivoles inquiétudes ? Ah ! qu'il s'en faut bien qu'elles ne trouvent une aussi facile entrée dans le cœur de l'homme fidèle au saint exercice pour lequel vous n'avez que de l'indifférence ! Plein de l'immensité de cet être également puissant et miséricordieux, il le voit à ses côtés armé pour le défendre ; il le voit au-dessus de lui déployant ses ailes pour le couvrir ; il le voit devant lui écartant les ennemis qui menacent d'ensanglanter son passage ; il le voit à ses pieds affermissant le terrain que foulent ses pas ; il le voit disposant de toutes les créatures à son gré, et guidant tous leurs mouvements par un concours plein d'intelligence ; échauffant avec le soleil, rafraîchissant avec l'air, tonnant avec la foudre. Il voit enfin dans sa main tous les êtres, et il ne redoute que lui dans eux. Ainsi partout où son devoir, et par conséquent la voix de son Dieu l'appelle, il marche animé d'une noble confiance, et il se rassure contre les dangers de la route par la pensée qu'en quelque lieu du monde qu'il porte ses pas, non-seulement il ne franchira point les bornes qui resserrent son empire, mais qu'il ne sortira pas même de l'espace qu'occupe sa substance ; qu'il pourra toujours lui tendre une main suppliante, s'appuyer sur son bras tout-puissant, se mettre à l'ombre de son carquois redoutable, se réfugier dans son sein paternel ; et c'en est assez pour calmer toutes ses frayeurs. Les aveugles mondains sont peut-être étonnés de sa hardiesse, et il est surpris de leur crainte. Ils voudraient qu'il usât des précautions que suggère une prudence tout humaine ; et il croirait déshonorer son divin guide, s'il se fortifiait d'un nouvel appui, ou s'il tremblait avec le sien. Par son ordre et sous sa conduite il

défierait des armées rangées en bataille, et il ne prétendrait point au titre d'intrépide. Nulle créature ne l'épouvante à qui Dieu ne prête point sa force ; et il sait que, s'il a à périr, ce ne sera que sous les coups d'une main qu'il adore.

Ainsi, quand les soldats du grand Machabée eurent fait réflexion que le Dieu protecteur d'Israël était au milieu d'eux ; qu'il remplissait de son adorable immensité leurs files et leurs rangs ; que, tel qu'un guerrier formidable, le Tout-Puissant marchait avec eux au combat ; alors, loin de s'occuper avec effroi des menaces de la mort, souvent plus cruelles pour les lâches que la mort même ; loin même d'éprouver ce léger frémissement, dont les plus braves ne sont pas exempts à l'approche des actions décisives, ils allèrent affronter cent mille bras armés pour leur perte, de l'air dont un vainqueur va recevoir l'honneur du triomphe. Leurs fiers et nombreux ennemis ne furent plus à leurs yeux qu'un grand troupeau de victimes rassemblées pour un pompeux sacrifice ; et l'allégresse guerrière, qui étouffa dans leurs cœurs toutes les émotions de la crainte pour y introduire ses propres transports, leur fut elle-même inspirée par la majestueuse présence du Seigneur, que leur foi leur rendit sensible : *Præsentia Dei magnifice delectati.* (II Mach., XV.)

III. Enfin, troisième et dernier effet de cette religieuse attention, non moins important que tous les autres pour le bonheur de notre vie : c'est l'onction qu'elle fait couler sur nos travaux et sur toutes nos souffrances, quand nous pensons qu'elles ont pour témoins les yeux infiniment éclairés d'un rémunérateur magnifique.

Ah ! si les tenait fermés sur nous, ou si, les ouvrant en vain, il n'était pas toujours à portée de nous voir, séparé quelquefois de nous par un long intervalle que ses regards ne pussent franchir, combien cette affligeante situation ne nous fournirait-elle pas de réflexions amères ? Je souffre, et celui de qui j'attends ma couronne ne voit point mes souffrances ! Je combats, et c'est loin de ses yeux que je remporte presque toutes mes victoires ! Il semble, pour s'éloigner de moi, choisir le moment où je suis le plus en état de le convaincre de ma fidélité, et le plus en droit de solliciter ses récompenses. Il était à l'autre extrémité de son empire, occupé à régler les affaires d'un autre monde ; et à ce moment-là même j'ai été accueilli d'une persécution qui n'a point abattu mon courage ; pressé d'une tentation, qui n'a pas même entamé ma vertu ; outragé par une sanglante injure, qui n'a pas fait couler une goutte de fiel dans mon cœur ; tourmenté par une douleur aiguë, qui n'a pas arraché à ma bouche une seule plainte. J'ai passé la journée dans un fatigant exercice de charité ; j'en ai consacré tous les instants aux pénibles devoirs de mon état ; je n'en ai réservé aucune partie pour payer le tribut à une curiosité frivole : et mon Dieu n'en a rien vu ! Il

ignore ce que j'ai souffert par son ordre, et ce que j'ai exécuté pour sa gloire; ou tout au plus il n'en sera instruit que par des rapports étrangers, souvent peu exacts, s'ils ne sont pas absolument infidèles. On n'aura peut-être pas saisi le véritable point de vue sous lequel mon action doit être considérée, ni rapproché les circonstances qui en relèvent le prix; du moins on n'aura pu pénétrer la pureté de mes intentions, ni mesurer l'étendue de ma bonne volonté. Quelle récompense puis-je donc attendre d'un généreux effort, dont le principe intérieur seul mérite d'être récompensé, et restera probablement inconnu? *Ubi est ergo nunc præstatio mea, et patientiam meam quis considerat?* (Job, XVII.) Ainsi s'exprimerait la douleur, et presque le désespoir d'un homme condamné à travailler et à souffrir loin des regards de son divin rémunérateur.

Mais, par l'effet opposé des causes contraires, quelle douceur ne doit pas répandre sur nos peines et sur nos travaux cette autre pensée vivement et fréquemment retracée dans nos esprits! Le Dieu qui distribue les couronnes de justice n'a confié à personne le soin de lui rendre compte de mes laborieux services, de recueillir mes vertueux soupirs, il s'est lui-même chargé de cet emploi si flatteur pour mes espérances; et, dans cette vue, il me suit pas à pas, le flambeau à la main, et l'œil invariablement fixé sur moi. Non, pour vous engager, ô mon Dieu, à considérer ce que je fais ou ce que j'endure pour vous plaire, il n'est pas besoin que je m'écrie : Voyez mon affliction et mon travail : *Vide humilitatem meam et laborem meum.* (Psal. XXIIV.) Indépendamment de ma prière, votre attention, déterminée par la nécessité même de votre nature, a déjà saisi l'un et l'autre : *Quoniam tu dolorem et laborem consideras.* (Psal. X.) Vous avez donc vu, Seigneur, ce glaive de douleur qui vient de percer mon âme sans altérer ma patience; cette noire calomnie, qui a empoisonné mon innocence sans aigrir mon ressentiment; ce revers imprévu qui a renversé ma fortune sans ébranler ma confiance. Vous avez vu ce combat secret dont mon cœur a été le théâtre, et où la plus forte de mes passions a succombé sous les efforts de mon libre arbitre, secondé de votre grâce toute-puissante. Vous l'avez vu.... Ah! je ne regrette point que les hommes n'en aient pas été spectateurs; je n'y perdrai au plus que quelques exclamations à la louange de mon courage et de ma fermeté, et vous me dédommerez de cette perte par un poids immense de bonheur et de gloire.

Je le répète, mes frères : au milieu des rigoureuses épreuves auxquelles Dieu a mis notre fidélité, est-il rien de plus consolant que ces réflexions fréquentes sur la présence de celui-là même qui la doit couronner? Jugeons-en par la consolation que ressentaient, dans une de nos dernières guerres, de fidèles sujets, quand, victimes du sort des combats, ils expiraient à la vue de leur prince, quoique celui-ci ne pût dé-

sormais honorer leur valeur que par quelques regrets stériles, ou par quelques honneurs posthumes. Jugeons-en par le soulagement que nous éprouvons quelquefois nous-mêmes, quand, en proie à de vives douleurs, nous les produisons en quelque sorte aux yeux du public, quoique nous ne puissions espérer des témoins de nos souffrances qu'un faible tribut de larmes, que leur compassion payera peut-être à notre disgrâce, ou que de vains éloges, que leur admiration donnera à notre constance. Jugeons-en par ces douces confidences qui déchargent dans le cœur d'un ami présent la plus grande partie de ce qui pèse sur le nôtre... ou plutôt n'entassons point des preuves superflues pour appuyer une vérité qui se fait sentir d'elle-même; et concluons que, si les ennuis, les craintes, les pénibles travaux versent une cruelle amertume sur tous nos instants; en un mot que, si nous sommes malheureux en cette vie, ce n'est que faute de marcher dans la présence du Seigneur. J'ai ajouté que ce n'est que par une suite de cette négligence que nous pouvons être malheureux dans l'autre. Attention à la présence de Dieu, secret merveilleux pour adoucir les peines du voyage auquel nous sommes condamnés; vous venez de le voir. Attention à la présence de Dieu, moyen presque infaillible pour assurer le bonheur du terme auquel nous sommes destinés; c'est la vérité, beaucoup plus importante, que je me hâte de vous exposer dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

On aurait lieu de se consoler, mes frères, de ce qui rend ici-bas la vie des hommes triste et désagréable, si rien ne pouvait la rendre impure et criminelle. La difficulté de trouver la paix sur la terre serait avantageusement compensée par la facilité d'y conserver l'innocence; et l'espérance certaine d'arriver un jour au terme le plus heureux nous dédommagerait amplement de toutes les incommodités d'un pénible voyage. Mais malheureusement la route dans laquelle nous sommes engagés n'est pas moins fertile en tentations qu'elle est stérile en agréments; et peut-être même que, dans cette terre d'affliction et de péché, les dangers qui menacent notre salut sont encore plus fréquents que les obstacles qui s'opposent à notre bonheur. Ce ne sont partout que pièges cachés, qu'il est difficile d'apercevoir; que pas glissants, où il est difficile de se soutenir; qu'abîmes profonds, d'où il est difficile de sortir, quand on a eu le malheur d'y tomber. Or je prétends que le moyen de marcher d'un pas ferme et sûr dans un chemin si périlleux, ou du moins de n'y point faire de ces chutes funestes dont les suites sont ordinairement irréparables, c'est d'y marcher dans la présence de Dieu de la manière que je l'ai expliqué au commencement de ce discours. Pourquoi cela? Parce que cette attention habituelle à la divine présence est, à notre égard, comme

une vive lumière qui nous découvre ces pièges semés sur notre route, et que notre imprudence dérobaît à nos yeux; qu'elle est pour nous un puissant frein, qui affermit nos pas chancelants, et nous retient sur le bord de ces redoutables précipices; qu'elle est du moins un aiguillon pressant, qui nous anime à nous relever après notre chute, et à continuer notre course avec une nouvelle ardeur. Parlons un langage plus simple, mes frères; la pensée fréquente d'un Dieu présent dissipe les ténèbres qui nous empêchent de voir le péché, réprime la passion qui nous entraîne au péché, prévient l'habitude qui nous endurcirait dans le péché. Renouvelez votre attention, s'il vous plaît.

I. Attention à la présence de Dieu, lumière qui nous fait apercevoir le péché sous les fausses couleurs qui le déguisent à nos yeux. Voyez la preuve de cette vérité, mes frères, dans la différente conduite que tiennent deux hommes dont l'un a perdu, pour ainsi parler, son Dieu de vue, et l'autre tourne fréquemment ses regards vers lui. Le premier, courbé en quelque sorte vers la terre, et tout occupé des créatures qui l'environnent, ne distingue presque plus ce que la loi éternelle défend, de ce qu'elle prescrit ou de ce qu'elle autorise. Il prête l'oreille à tous les bruits, il laisse errer ses yeux sur tous les objets, il offre indifféremment son cœur à toutes les impressions; et dans cette rapide succession de soins et d'affaires, d'amusements et de plaisirs, auxquels il se livre tour à tour, il est rare que quelque chose alarme sa religion, sa probité, sa conscience: il s'engage dans mille démarches dangereuses pour le salut, sans en voir le danger; dans mille desseins injustes, sans presque en soupçonner l'injustice. Guidé par la coutume et par l'exemple, tout ce qui ne porte point sur le front la marque évidente du crime, tout ce qui ne s'annonce pas hautement comme un forfait odieux, sans autre examen, lui paraît légitime. Il est étonné quand on lui fait faire réflexion sur les conséquences d'une entreprise qu'il avait formée, et qui était peut-être directement opposée à toutes les lois de l'équité, de la charité, de la piété chrétiennes. Il n'apercevait rien dans sa conduite de contraire aux maximes communément reçues dans le monde; et son procédé n'ayant rien qui dût choquer le commun des hommes, il ne lui venait pas même dans l'esprit que Dieu en pût être offensé. Tel le faux prophète de Moab et d'Ammon allait tranquillement exécuter contre les enfants d'Israël son projet plein d'impiété, faute d'apercevoir sur son chemin l'esprit céleste, qui, depuis longtemps, aurait dû frapper ses regards. (*Num.*, XXII.)

Il n'en est pas ainsi de l'homme fidèle à la religieuse pratique dont je parle. Ses résolutions sont bien moins précipitées, sa marche, pour ainsi dire, bien plus circonspecte. Comme il se remet souvent devant les yeux un Dieu témoin clairvoyant et censeur sévère de tous les mouvements de son

cœur; un Dieu qui observe tous ses pas, qui compte toutes ses paroles, qui pèse toutes ses actions; avant que de faire cette démarche, de laisser échapper cette parole, de donner ce consentement, il est naturellement porté à examiner s'il n'y aurait rien dans tout cela qui puisse blesser la délicatesse de ce Dieu jaloux. Il s'arrête donc un moment pour étudier sa volonté, pour lire son devoir dans ses yeux; et la réponse ne tarde pas longtemps. Bientôt un rayon de lumière, parti de ce visage auguste, lui apprend la route qu'il doit suivre: *Firmabo super te oculos meos, et instruum te in via hac qua gradieris.* (*Psal.* XXXI.) Va par là, reviens, arrête, évite cet écueil, reconnais cette tentation: c'est la voix secrète, mais distincte, qu'il entend au milieu de lui-même, et par laquelle son Dieu dirige ses pas loin des sentiers du vice, loin du chemin de la perdition: *Et instruum te in via hac qua gradieris.* Non, lui dit intérieurement ce Dieu amateur de l'innocence et de la pureté, non, il ne t'est pas permis de risquer ma grâce à ce spectacle profane, où la séduction s'insinue tout à la fois dans le cœur par les yeux et par les oreilles; de voir sans nécessité cette personne, auprès de laquelle t'appelle une inclination secrète, qui porte tous les traits d'une passion naissante, et qui cache une véritable corruption; de lire ce livre dangereux, où le crime n'offre rien de ce qu'il a de révoltant, et où il étale tout ce qu'il a d'aimable. Non, lui dit ce Dieu de paix et de charité, il ne t'est pas permis de faire ce rapport imprudent, qui, fût-il dicté par l'amitié même, pourrait devenir une source de haine et de discorde; de hasarder cette raillerie, qui, tout innocente qu'elle paraît, fera peut-être une blessure profonde dans un cœur sensible; de révéler cette circonstance odieuse, qui, acquérant par là un nouveau degré de publicité, portera le dernier coup à une réputation déjà chancelante. Non, lui dit ce Dieu protecteur de la justice et de l'équité, il ne t'est pas permis de dicter ce contrat, où l'usure, habilement palliée, ne laisse pas de percer à travers les inventions ingénieuses de la cupidité; de t'intéresser à ce commerce qui ne subsiste qu'au mépris de toutes les lois de la société; d'entrer dans cette route de la fortune, où ne se rencontrent presque jamais avec elle la droiture et la probité: *Et instruum te in via hac qua gradieris.* Alors s'évanouit cette foule de prétextes éblouissants dont la passion mendiait le secours, et sous lesquels elle cherchait à se déguiser: zèle, bien-séance, usage du monde, honnête liberté, humeur enjouée, espèce de nécessité; beaux noms qu'on donne quelquefois à des choses bien criminelles, fantômes spécieux autant que frivoles, tout a disparu: la tentation reste avec ce qu'elle a d'odieux, et l'on ne peut plus la méconnaître: *Firmabo super te oculos meos, et instruum te in via hac qua gradieris.*

Mais si cet homme, attentif à chercher les regards de son Dieu, à la faveur de cette divine lumière, a découvert le piège qui lui

était dressé, saura-t-il s'en garantir? il ne peut plus y tomber par imprudence, n'y tombera-t-il point par faiblesse? En un mot, l'attention qu'il donne à la présence de Dieu a dissipé les ténèbres qui l'empêchaient de voir le péché; pourra-t-elle réprimer la passion qui l'y entraîne?

II. J'avoue, Messieurs, que le pas est quelquefois si glissant, la tentation si pressante, l'objet si enchanteur, le cœur si flatté, la raison si obscurcie, les sens si révoltés, l'imagination si allumée, qu'à parler en général on a tout à craindre de la fragilité d'un homme placé dans des circonstances si délicates : mais que peut-on appréhender, même dans cette situation critique, pour la vertu d'un chrétien, non-seulement convaincu, par les principes de sa religion, de la présence de son Dieu, mais actuellement déterminé, par la force d'une longue habitude (que le danger même réveille), à réfléchir sur cette adorable présence? Comment pourrait-il allier le péché avec une pensée si propre à l'exclure? Dieu l'environne et le pénètre tout entier.... ce Dieu si grand, si respectable! Cet homme y pense : serait-il assez insolent pour souiller en quelque sorte le sein de la Divinité, et pour introduire au milieu de cette substance, infiniment pure et sainte, le crime qu'elle abhorre? Dieu le soutient et l'anime... ce Dieu si bienfaisant et si aimable! Cet homme y pense : serait-il assez ingrat pour s'armer contre lui de ses propres bienfaits, et pour employer à le déshonorer l'être même qu'il lui conserve? Mais surtout Dieu le voit à découvert et sans nuages.... ce Dieu si terrible à l'iniquité et si irrécyclable avec elle! Cet homme y pense : serait-il assez insensé pour le braver sous ses yeux, et pour appeler sur sa propre tête la foudre qui brille dans ses mains?

Non, que les persécuteurs de David aiguisent contre lui les traits d'une haine envenimée, après avoir posé pour principe que le Dieu de Jacob ne verra point leurs noirs complots, et que leurs lâches artifices échapperont à la connaissance du Dieu d'Israël : *Non videbit Deus Jacob, nec intelliget Deus Israel (Psal. XCIII)* ; que l'infidèle Jérusalem adopte le culte superstitieux établi chez des nations proscrites, après avoir tâché de se persuader que Dieu n'aura point l'œil ouvert sur ses abominations secrètes : *Et dixisti, Non videbit Dominus (Jerem., XXI)* ; que les honteux vieillards conjurés contre l'innocence de Susanne, osent méditer le plus odieux de tous les attentats, après avoir détourné leurs yeux pour ne point voir le ciel qu'ils outragent : *Oculos suos declinaverunt, ne viderent cælum (Dan., XIII)* : tous ces forfaits n'ont rien qui doive surprendre, et ils ne sont que la suite trop naturelle de la distraction ou de l'incrédulité affectée de ceux qui s'en sont rendus coupables. Mais pour lui, pour cet homme pénétré de la foi, et occupé de la pensée d'un Dieu spectateur et vengeur de tous les

crimes, quelque impérieuse que soit la tentation qui le sollicite, dût-il, pour la vaincre, hasarder son honneur, sa fortune ou sa vie, il ne peut manquer de dire, avec la vertueuse Israélite dont je viens de toucher l'histoire : Plutôt éprouver la rage de toutes les créatures, que de pécher en présence de leur maître et du mien! *Melius est mihi incidere in manus vestras, quam peccare in conspectu Domini. (Ibid.)*

Eh quoi! dit saint Jean Chrysostome, la présence d'un magistrat respecté suspendrait tout d'un coup la fureur d'une populace mutinée; la vue de la personne la plus méprisée forcerait deux coupables à chercher un réduit inaccessible à ses yeux, pour exécuter leurs infâmes desseins; le serviteurs le plus lâche n'oserait manquer à son devoir sous l'œil d'un maître irrité; le crime enfin n'oserait se produire à l'aspect d'un roi assis sur son trône, et il ne faut, au jugement de Salomon, qu'un seul de ses regards pour en faire évanouir toutes les pensées : *Rex qui sedet super solium dissipat omne malum intuitu suo (Prov., XX)*; et la vue du plus respectable de tous les êtres, du plus absolu de tous les maîtres, du plus redoutable de tous les monarques n'aurait pas la force de désarmer une passion, de faire rentrer dans le néant un désir criminel! Non, encore une fois, l'homme, tout audacieux qu'il est naturellement, n'est point capable d'une témérité si prodigieuse; il ne l'est point, il ne l'a jamais été.

Et voilà pourquoi, parmi ces anciens idôlâtres, déterminés à ne rien refuser à leurs inclinations corrompues, quelques-uns, c'est la remarque de saint Cyprien, quelques-uns adoraient le soleil, et d'autres la lune, afin de trouver, dans ce partage du jour et de la nuit, un temps libre où ils n'eussent point de témoins de leurs crimes. Voilà pourquoi, c'est la réflexion de saint Augustin, la plupart de ces peuples insensés mettaient des dieux partout, dans le ciel et sur la terre, dans l'air et au fond des mers; ils en peuplaient les fleuves et les fontaines, les montagnes et les forêts; ils en remplissaient le creux des arbres même : mais ils se gardèrent bien de placer aucune divinité dans le cœur de l'homme, de crainte d'y renfermer un censeur redoutable à des passions chéries. Voilà pourquoi, c'est l'observation de Minutius Félix, plusieurs des païens de son temps refusaient de se soumettre au christianisme, indisciplinés, par la corruption de leurs mœurs, contre une religion qui introduisait, selon eux, un Dieu trop curieux, un Dieu qui voulait tout savoir et entrer en connaissance de tout, sans même respecter le secret des cœurs; et c'est enfin ce préjugé favorable à l'innocence des adorateurs d'un Dieu souverainement éclairé, qui faisait toute la force d'un argument singulier, mais très-concluant, que faisait valoir auprès de l'empereur Marc-Aurèle un des plus illustres apologistes (9) des premiers fidèles, pour

(9) Athénagoras.

les justifier des crimes que leur imputait la haine de leurs persécuteurs. Prince, disait cet orateur chrétien, on nous donne les noms les plus odieux ; et, si l'on en croit la voix publique, coupables de tous les forfaits qui outragent la nature, auteurs de toutes les calamités qui affligent l'empire, nous sommes indignes de vivre. Jugez de la solidité de ces accusations par un des principaux articles de cette foi si calomniée. Nous faisons profession de croire qu'en tout temps et en tout lieu Dieu tient ses regards fixés sur nous, et qu'il sonde jusqu'aux plus secrets replis de nos consciences. Réfléchissez sur ce dogme... et croyez-vous des scélérats ! Mais quelle force encore plus invincible n'eût pas eue son raisonnement, s'il eût pu faire connaître au monarque prévenu, que non-seulement les chrétiens étaient intimement persuadés de cette vue perçante d'un Dieu pour qui les ténèbres sont lumière, mais encore qu'ils avaient ordinairement cette vérité sous leurs yeux ? N'eût-il point par là mis le sceau à leur justification, et porté jusqu'à la démonstration la plus complète les preuves de leur innocence ?

Heureux donc, et mille fois heureux (puisqu'il est en quelque sorte invulnérable à tous les traits du vice) le chrétien qui n'écarte jamais de son esprit la pensée du Dieu vivant et voyant, ou du moins qui sait la retrouver toutes les fois qu'elle lui devient nécessaire ! Que les passions les plus redoutables assiègent son cœur ; qu'il se trouve placé, non par un choix téméraire de sa part, mais par un concours de causes étrangères qu'il n'a pu prévoir, dans les occasions les plus dangereuses : tous les endroits du monde (sans même en excepter ceux où le crime étale ses charmes les plus séduisants) se changent à ses yeux en autant de temples respectables, de sanctuaires augustes, qui lui impriment une sainte horreur et un religieux frémissement. Que ce lieu est agréable, se dit-il peut-être à lui-même dans un de ces premiers moments où les sens surpris préviennent l'aveu de la raison, que ce lieu est agréable ! ou plutôt, ajoute-t-il incontinent par une réflexion que l'usage lui a rendue familière, que ce lieu est en effet terrible ! *Quam terribilis est locus iste !* (Gen., XXVIII.) Dieu y habite avec toute sa sainteté et toute sa gloire ; il le pénètre de ses divins regards ; il y est tout entier dans chacun des points de l'espace qu'il renferme : *Vere Dominus est in isto loco.* (Ibid.) Hélas ! je n'y faisais pas attention, j'avais presque perdu de vue cette importante vérité ; et dès ce moment ma faible vertu se trouvait sans défense : *Vere Dominus est in isto loco, et ego nesciebam.* (Ibid.) Mais maintenant que, par la miséricorde de Dieu, le voile est tombé de mes yeux, maintenant que le nuage est dissipé, vive le Seigneur, en présence duquel je suis ! Je me garderai bien de mêler ma voix avec celle des impies qui profanent le lieu sacré, d'adopter leurs sentiments, de me conformer à leurs exemples.

Cherchons, pour satisfaire les passions auxquelles ils se livrent, un lieu où le Tout-Puissant ne soit pas ; et, s'il est impossible de trouver, dans les limites de la nature, ce lieu de franchise, respectons Dieu partout, et partout respectons-nous nous-mêmes.

Et voilà, mes frères, comment cette attention habituelle à la divine présence est un frein capable de nous soutenir dans les pas les plus glissants, et de réprimer le penchant funeste qui nous entraîne au péché. J'ai dit de plus que, dans les cas où, pour n'avoir point été fidèles à ce saint exercice, nous aurions fait quelque chute, elle nous offrait une dernière ressource pour nous retirer du précipice, et pour prévenir dans nous l'habitude du péché.

III. En effet, dans la triste supposition qu'aveuglé par un transport subit, ce chrétien, ordinairement attentif à la présence de son Dieu, se soit laissé distraire de cette utile pensée, et que, dénué de la force qu'il avait coutume d'y puiser, il ait payé un honteux tribut à l'humaine faiblesse ; qu'il ait cédé aux mouvements de la nature corrompue, écouté la passion au mépris de la loi ; en un mot, qu'il ait commis quelque infidélité plus ou moins criminelle, demeurera-t-il longtemps enseveli dans son péché, comme ces hommes qui semblent avoir banni pour toujours Dieu de leur souvenir ? une seule faute deviendra-t-elle pour lui le principe de plusieurs autres ; une faute, souvent légère, la source d'un grand dérèglement ? roulera-t-il, pour ainsi parler, d'abîme en abîme, jusqu'à ce qu'il soit englouti sans retour dans le gouffre profond de l'impénitence finale ? Ah ! pourrions-nous l'appréhender ? Non, non ; un temps plus calme et plus serein succédera bientôt à ces moments de trouble et de vertige ; bientôt son âme, par une suite de cette impulsion permanente qui la rappelle continuellement à Dieu, se tournera vers lui. Que dis-je ? elle s'y tourne déjà. Elle laisse à l'ordinaire échapper un coup d'œil sur ce Dieu dont elle est toute pénétrée ; elle le voit... juste ciel ! mais elle le voit irrité ; mais elle n'aperçoit plus sur son visage les marques précieuses de son ancienne approbation ; mais elle ne découvre plus dans ses yeux sa première tendresse. Effrayée de ce changement, qu'elle ne peut attribuer à un bizarre caprice, elle ramène promptement ses regards sur elle-même ; elle se demande ce qu'elle a donc fait pour s'attirer de la part de son bien-aimé un accueil si sévère, une froideur si désolante, et elle ne tarde pas à en reconnaître la cause. Elle se rappelle bientôt cette brusque impatience qui lui a fait violer les règles de la douceur chrétienne, ce libre essor qu'elle a permis à son amour-propre au préjudice de la charité ; cette crainte injuste d'une humiliation méritée, à quoi elle n'a paré que par un mensonge ; cette approbation scandaleuse qu'elle a donnée à la vanité ; ces lâches ménagements qu'elle a eus pour le crime ; ce jugement désavantageux que, sans aucun légi-

time fondement, elle a porté d'une action peut-être innocente; ce projet de vengeance qui l'a détrempée de fiel et d'amertume; cette secrète jalousie qui l'a fait souscrire à la médisance; cette molle nonchalance qui n'a repoussé que faiblement les images de la volupté: alors, presque aussitôt pénitent que pécheur, ce chrétien, que la passion avait surpris, s'irrite contre lui-même; il se rétracte, il se condamne, il s'humilie, il sollicite vivement le pardon de sa faute, il propose d'en faire l'humble aveu au ministre de la réconciliation, de la laver dans le sang de Jésus-Christ, d'en prévenir les suites, d'en extirper le principe, d'en réparer le scandale, de la venger sur lui-même par une rigoureuse pénitence, et de se la rendre en quelque sorte avantageuse, en la faisant servir de motif à un redoublement de ferveur, de componction et de vigilance.

Et si vous voulez, chers auditeurs, un exemple frappant qui confirme la vérité de ce détail, rappelez-vous l'histoire de la chute du prince des apôtres, et celle de son repentir qui la suivit de si près. Victime de sa présomption et de son imprudence, il déshonore son maître par un lâche désaveu, que trois fois la crainte arrache à cette même bouche dont il protesta trois fois qu'il l'aime, ce divin maître, plus, ah! bien plus que tous les autres. Tout est-il désespéré pour Pierre, et va-t-il à grands pas suivre Judas dans son impénitence? Non, mes frères; s'il s'est mal précautionné contre le crime, il s'est heureusement ménagé une ressource contre l'endurcissement par l'habitude qu'il a contractée de tourner fréquemment ses regards vers Jésus. Il le cherche donc des yeux, il le démêle dans la foule; les regards du maître et ceux du disciple se rencontrent... *Respexit eum Jesus.* (Matth., XXVI.) Coup d'œil de Jésus; qu'il fut éloquent! que ne dit-il pas à l'apôtre infidèle? qu'il fut perçant! quelle blessure ne fit-il pas à son cœur? C'en est fait, la victoire est complète: Pierre n'est plus maître de sa douleur; elle se trahit par les gémissements, elle éclate en soupirs; il sort pour donner un libre cours à ses larmes; larmes amères, qui ne cesseront point de couler qu'il n'ait cessé de vivre: *Et ingressus flevit amare (ibid.)*; tandis que l'autre apôtre, se dérochant à ces mêmes regards de Jésus-Christ, qui auraient également pu triompher de la dureté de son cœur, va chercher, loin de lui, une affreuse solitude, où il consomme, par le désespoir, son crime et sa réprobation: *Et abiens, laqueo se suspendit.* (Matth., XXVII.)

C'est ainsi, mes frères, que, suivant l'expression du Prophète, les voies du pécheur sont souillées durant tout le cours de sa vie, et qu'il se plonge de plus en plus dans la corruption et dans l'ordure par une suite de son inflexible opiniâtreté à éloigner de son esprit le souvenir de son Dieu: *Non est Deus in conspectu ejus: inquinatae sunt viae ejus in omni tempore* (Psal. X); tandis que, par un principe contraire, cette salutaire

pensée comble en quelque sorte, sous les pas de l'homme qui s'en occupe, tous les précipices, ou du moins ne permet pas qu'il y périsse. Je pourrais ajouter avec l'Esprit-Saint que non-seulement la route de la vie devient pour lui, pour cet homme fidèle, un chemin de salut, mais encore une voie de perfection: *Ambula coram me, et esto perfectus* (Gen., XVII); que cette pieuse pratique donne un prix inestimable à ses moindres actions; qu'elle lui en inspire souvent d'héroïques; qu'elle le conduit naturellement à ce qu'il y a de plus sublime dans la religion, je veux dire à une dépendance entière de tous les mouvements de la grâce, à une conformité parfaite de sentiments et d'affections avec le Saint des saints; en un mot, à ce que les maîtres de la vie intérieure appellent l'union intime avec le Créateur. Mais, sans entamer ces matières trop relevées pour le commun des chrétiens, je crois vous en avoir assez dit, si vous êtes touchés du désir d'être heureux en ce monde et en l'autre, pour vous engager à penser à Dieu un peu plus que vous ne le faites.

Eh! mes frères, si, dans les jours de notre exil sur la terre, nous ne pensons pas à Dieu, à quoi penserons-nous donc? aux projets ambitieux que forment les hommes? aux guerres sanglantes qui divisent quelquefois les hommes? aux flatteuses victoires qui éblouissent les hommes? mais tout passé avec les hommes. Et que nous aura servi, au dernier jour, d'avoir chargé notre mémoire de leurs exploits, d'avoir nourri nos yeux de leurs pompes, d'avoir rempli nos esprits de leurs vanités, et d'avoir traité le Dieu qui était au milieu de nous, comme un Dieu inconnu? Etions-nous envoyés ici-bas pour promener nos regards et nos pensées sur toutes ces impostures, pour nous intéresser à ces frivoles spectacles, pour nous partialiser en faveur de tel ou de tel de ces méprisables acteurs? Non, mes frères; il n'y a point d'objet digne d'occuper notre esprit que l'Être même qui l'a créé, et qui doit à jamais lui dévoiler ses charmes. Que ne commençons-nous dans le temps ce qui sera pour nous l'exercice de l'éternité? ou plutôt devons-nous espérer d'être jamais admis à contempler la divine essence, après nous être fait ici-bas une étude de l'exclure de notre souvenir; après avoir passé la plus grande partie de notre vie à fuir, ainsi que Jonas, de devant la face du Seigneur? Ah! il ne se souviendra dans le ciel que de ceux qui ne l'auront point oublié sur la terre; et ses justes dédains puniront les ingrats auxquels il avait trop pensé pour ne pas mériter à son tour qu'ils pensassent à lui.

Mais, direz-vous, comment y penser en effet au milieu des soins de la vie, des devoirs de la société, du tourbillon du monde, en un mot au milieu de cette foule de créatures qui nous pressent de tous côtés? comment y penser quand on le voudrait? Et moi je dis: Comment n'y penser pas, pour

peu qu'on le veuille, pour peu qu'on soit capable de la plus légère attention? Est-il aucune pensée qui s'offre plus naturellement à notre esprit, qui s'y introduise plus facilement, qui s'y établisse plus paisiblement, qui lui soit moins étrangère et qui lui doive être moins indifférente? Et quant à ces créatures dont vous vous plaignez, comme si elles écartaient loin de vous la pensée de Dieu, eh! ce sont elles précisément, mes frères, qui vous la présentent sans cesse, et qui vous invitent continuellement à la saisir. Car, enfin, que sont tous les êtres sortis de la main féconde du Créateur, que des images variées de ses adorables perfections, que des symboles palpables de la divinité, que des signes liés par une connexion nécessaire avec l'Être suprême; des caractères qui le désignent, des voix qui l'annoncent; mais des caractères qui n'ont rien d'obscur et de mystérieux, des voix qui n'ont rien que de clair et d'intelligible? Hélas! Messieurs, il n'est que trop vrai, tout nous parle de Dieu, tout nous rappelle à lui, tout nous avertit d'y penser, et nous n'y pensons pas. Nous n'y pensons pas?... Et, par un contraste bien injurieux pour lui, il est quelquefois des personnes à qui tout nous ordonne, tout nous crie de ne plus penser désormais, soit parce qu'elles ont cessé de vivre, et que la mort les a en quelque sorte anéanties pour nous; soit parce qu'elles vivent pour d'autres et que leur infidélité enfin décidée les a rendues pour jamais indignes de nous; et nous y pensons! nous y pensons sans relâche, nous les portons au milieu des compagnies, nous les retrouvons dans notre solitude; partout nous ne voyons, nous n'entendons qu'elles : ce sont elles qui causent nos distractions les plus ordinaires et nos plus douces rêveries. Ah! c'est que, toutes mortes, ou tout infidèles qu'elles sont, nous les aimons encore, et que nous n'aimons point Dieu. Voilà la véritable cause des difficultés que nous trouvons à nous occuper de lui. Aimons-le donc, afin d'y penser; et pensons-y, afin de l'aimer dans le temps et dans l'éternité bienheureuse, etc. Ainsi soit-il.

SERMON XIX

SUR LA MORTIFICATION CHRETIENNE.

Ecce ascendimus Jerosolymam, et filius hominis tradetur ad crucifigendum. (Math., XX.)

Nous allons à Jérusalem, et le Fils de l'homme sera livré pour être crucifié.

Voilà, mes frères, le dénoûment cruel qui doit terminer la vie d'un Dieu, et le tragique événement dont l'Eglise, par de saintes rigueurs, nous dispose depuis plusieurs jours à célébrer le touchant anniversaire. Déjà les étendards sanglants de ce roi méconnu et trahi par d'infidèles sujets sont prêts à se développer à nos yeux, et nous invitent à marcher sur ses pas; déjà le mystère de la croix, dans une perspective assez éloignée, fait briller sa pompe lugu-

bre et sa triste magnificence; et bientôt de pathétiques discours, de religieuses cérémonies retraceront vivement à votre imagination effrayée toutes les circonstances de cette scène funeste qui parut intéresser toute la nature.

Je ne viens point ici, Messieurs, solliciter le tribut de vos larmes, en prévenant ces jours que l'Eglise a particulièrement consacrés à la mémoire de son époux expirant sur le Calvaire; mais, sans troubler l'ordre de ces augustes solennités, qu'il me soit seulement permis de vous demander aujourd'hui ce que vous pensez de cette croix teinte du sang de Jésus-Christ, et quelle impression elle fait sur vos cœurs?

Prenez garde, s'il vous plaît : je sais que, malgré les succès trop publics et trop multipliés de l'impiété parmi nous, il est cependant assez rare de trouver (du moins dans nos assemblées religieuses) de ces infâmes déserteurs de la religion de leurs pères, qui ne rougissent pas de faire entendre leurs voix dans ce concert de blasphèmes que le paganisme et la Synagogue réunis vomissent contre la croix de Jésus-Christ. Aussi, loin de moi le soupçon téméraire qui confondrait quelqu'un de vous avec ces hommes audacieux accoutumés à disputer à ce bois sacré la gloire d'avoir été l'autel d'un Dieu immolé et l'instrument du salut de l'univers.

Mais, en vous supposant pour la croix de Jésus-Christ, regardée sous ce point de vue, toute l'estime et toute la vénération qu'inspire une éducation chrétienne, je vous demande quels sont vos sentiments par rapport à cette même croix considérée comme le symbole de la mortification évangélique, et comme le signe de l'obligation indispensable contractée par tous les disciples de Jésus-Christ, de réprimer les désirs d'une chair corrompue, de contrarier ses penchans, de gêner ses inclinations et d'imprimer sur elles les marques de l'homme de douleurs par les pratiques austères d'une vie pénitente et crucifiée? Placée dans un jour si effrayant pour l'amour-propre, de quel œil, encore une fois, regardez-vous la croix du Sauveur du monde? n'est-elle point pour vous l'objet d'une contradiction criminelle? ne serait-elle point en droit de se plaindre du peu de sincérité de vos adorations hypocrites? ou même ne pourrait-elle point reprocher, et à votre esprit et à votre cœur, d'avoir ouvertement conjuré contre elle?

Or c'est, mes frères, cette espèce de conjuration, devenue bien plus générale que l'autre, contre la croix de Jésus-Christ, dont je veux aujourd'hui vous dévoiler le crime dans ces deux propositions qui vont faire le partage de ce discours. Par rapport à la nécessité du crucifiement évangélique, de la mortification chrétienne, il y a entre Jésus-Christ et la plupart des chrétiens qui vivent dans le monde, une opposition d'esprit et de jugemens qu'il est difficile d'excuser d'une incrédulité formelle à la parole de ce

divin maître : ce sera le sujet de la première partie. Par rapport à la pratique du crucifiement évangélique, de la mortification chrétienne, il y a entre Jésus-Christ et la plupart des chrétiens qui vivent dans le monde, une opposition de cœur et de conduite qui ressemble beaucoup à une insulte publique faite à la personne de ce divin modèle : ce sera le sujet de la seconde partie.

Pour traiter utilement l'une et l'autre, demandons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

N'est-il pas bien étonnant et bien triste tout à la fois, mes frères, qu'entre Jésus-Christ et le plus grand nombre des chrétiens, on ne puisse faire de rapprochement qui ne devienne un contraste parfait, et que cette antipathie entre le ciel et la terre, comme s'exprimait Tertullien : *Æmulatio rerum divinarum et humanarum*, n'ait presque rien perdu de sa vivacité, depuis même qu'un Dieu a bien voulu rendre sensibles, dans un homme semblable à nous, les perfections d'un être infiniment élevé au-dessus de notre nature et de nos pensées ? Rien cependant de plus vrai que cette opposition criminelle ; mais il semble que ce soit surtout dans ce qui concerne la mortification évangélique, qu'elle s'annonce par des traits plus marqués et par des signes moins équivoques. Commençons par celle qui éclate sur ce point entre les jugements du maître et ceux de tant d'hommes qui se portent pour ses disciples ; et, pour la présenter dans son jour le plus naturel, développons d'abord la doctrine de Jésus-Christ sur cette importante partie de la morale chrétienne. Exposons ensuite cet amas honteux de maximes corrompues auxquelles une indigne mollesse a donné cours dans le monde, et nous finirons par examiner si le crime qui résulte de ce contraste odieux n'a pas beaucoup de ressemblance avec l'infidélité.

I. Écoutez donc, chrétiens, ces anathèmes formidables prononcés contre une vie sensuelle et voluptueuse, partagée entre la fureur du plaisir et les langueurs de l'indolence ; écoutez ces principes effrayants qui donnent tant de poids et tant d'autorité à la parole des prédicateurs de la pénitence, et qui les rassurent quelquefois contre la crainte d'outrager, par une excessive sévérité, la morale du Maître qui les envoie ; écoutez ces maximes si capables d'alarmer les heureux du siècle au milieu de leurs vœux satisfaits, et de faire évanouir l'enchantement funeste dans lequel ils coulent leurs jours ; et, pour tout dire enfin, écoutez en quels termes s'exprime, au sujet des rigueurs nécessaires d'une vie mortifiée, celui que le Père céleste, par une voix sortie d'un nuage brillant, a solennellement investi de la dignité de maître et de docteur de tous les hommes : *Ipsum audite* (Matth., XVII) ; et, pleins d'une religieuse attention, pesez l'énergie de ses paroles, et pénétrez-en bien toutes les conséquences... O vous, pour qui

la croix est un fardeau insupportable, vous n'êtes point dignes de moi : *Qui non accipit crucem suam, non est me dignus.* (Matth., IV.), et je ne permets à personne de marcher à ma suite que sous la rigoureuse condition de renoncer à ses plus tendres inclinations, à soi-même : *Si quis vult venire post me, abneget semetipsum.* (Matth., XVI ; Luc., IX.) J'exclus du nombre de mes disciples quiconque n'éprouve point contre sa chair les transports d'une sainte haine : *Qui non odit animam suam, non potest esse meus discipulus* (Luc., XIV, 26), et je lui déclare que les mesures qu'il prend pour conserver son âme exempte de toutes les impressions désagréables seront le principe de ses éternelles douleurs : *Qui voluerit animam suam salvam facere, perdet eam.* (Matth., XX.)

Quelle réflexion occupe vos esprits étonnés ? C'est du ciel, mes frères, que sont partis ces coups de foudre que vous venez d'entendre. Ce langage n'est point celui de la raison humaine, hélas ! presque aussi peu capable d'élever ses principes jusqu'à la sublimité de la morale, que de percer avec succès les profondeurs de la religion. Là source d'où sont émanées ces effrayantes maximes ne nous permet pas d'attribuer leur sévérité aux accès d'une humeur sombre et mélancolique, ou aux saillies mal réglées d'une imagination peu maîtresse d'elle-même. Ces vérités si contraires aux penchants de la nature sont marquées du sceau de la même infailibilité qui fixe dans nous la foi des plus respectables mystères, et ont été puisées comme eux dans le sein de la divinité : *Unigenitus, qui est in sinu Patris, ipse enarravit.* (Joan., I.)

Que dis-je ? L'extrême clarté de ces sacrés oracles, le jour frappant dans lequel l'Evangile nous les présente, la lumière qu'ils semblent se renvoyer mutuellement sous quelque point de vue qu'on les considère, en un mot la variété des expressions dans lesquelles ils sont conçus, mais de la combinaison desquelles résulte constamment un sens uniforme, enlèvent à notre amour-propre la ressource que lui fournirait l'ambiguïté du texte, ou la diversité des commentaires ; en sorte que la conséquence nécessaire de ces principes incontestables, c'est qu'un chrétien, dont on ne peut point dire dans un sens véritable : Il porte sa croix, il se hait lui-même, ne remplit point l'étendue des devoirs qu'impose la loi de la mortification chrétienne, et que dès lors il se flatte en vain d'être le disciple de Jésus-Christ, et de marcher dans la voie du salut : *Qui non odit animam suam, non potest esse meus discipulus. Qui voluerit animam suam salvam facere, perdet eam.*

Dira-t-on que cette doctrine austère ne regarde qu'un petit nombre de chrétiens assez généreux pour aspirer à ce que la perfection chrétienne a de plus sublime ? Mais de quel droit ose-t-on restreindre des lois conçues dans les termes les plus généraux ? Et sur quels fondements s'appuient de pareilles dispenses, quand le Fils de Dieu n'a

pour aucune personne ni pour aucune condition ces égards prétendus et ces ménagements imaginaires? Je dis plus : cette objection frivole dont l'amour-propre le plus grossier peut seul déguiser la faiblesse à une âme corrompue par l'orgueil, n'est-elle pas absolument détruite, et par la déclaration expresse du législateur, et par la fin que se propose la loi, et par l'explication qu'en donnent ses légitimes interprètes?

Par la déclaration expresse du législateur : ce que je vous dis, je le dis à tout le monde : *Quod vobis dico, omnibus dico* (Matth., X), et ce que vous entendez à l'oreille, souvenez-vous de le publier sur les toits : *Et quod in aure auditis, predicare super tecta*. (Ibid.) Ce furent là les paroles que ce divin maître mit à la tête du discours dans lequel il dévoila à ses disciples la plupart des secrets mystères de cette morale si ennemie des sens et de la délicatesse qui les flatte... Allez donc annoncer les maximes par lesquelles je la réprove, cette coupable délicatesse, à ces femmes du monde, dont toute la vie est un cercle d'amusements suspects ou frivoles, aussi bien qu'à celles qu'une condition moins relevée ou un caractère plus solide occupe de soins moins dangereux et plus utiles ; à ces hommes embarrassés de leur loisir et fatigués de leur nonchalance, aussi bien qu'à ceux qui ne portent jamais dans le public qu'un front chargé de nuages, signe peut-être assez souvent équivoque des grands objets qui fixent l'attention de leur esprit. Faites les entendre, ces maximes sévères, à ces hommes qui tiennent les premiers rangs dans la société, comme à ceux qu'un sort plus favorable a confondus parmi le vulgaire ; à ces jeunes personnes qui goûtent avec transport les premières douceurs de la vie, et à ces hommes à qui elle menace d'échapper bientôt elle-même avec un reste d'agréments qui la leur rendait encore supportable ; au lévite chargé de porter à l'autel des vœux étrangers, et au peuple éloigné des dangereux honneurs du sacré ministère ; aux riches et aux pauvres, aux rois et à leurs sujets. La règle ne souffre point d'exception : *Quod vobis dico, omnibus dico* ; et parce que, sur cet article de ma loi, si cher à mon cœur, l'amour-propre ne manquera pas de se récrier et d'opposer à votre voix le bruit confus des passions qu'il aura soulevées, montez même sur les toits, et de là, comme autant de hérauts et de prédicateurs de la sévérité évangélique, faites retentir les villes et les hameaux, les cabanes et les palais du son formidable de mes sacrés oracles : *Quod vobis dico, omnibus dico, et quod in aure auditis, predicare super tecta*.

Et qu'à prétendu, mes frères, l'auteur de la loi nouvelle, en nous imposant le joug de ces pratiques rigoureuses? Sans doute faire expier à un cœur pénitent ses coupables faiblesses, aux dépenses d'une chair qui en fut ou l'instrument ou le principe, et prévenir, pour la suite, ses mouvements séditieux. Or, où sont sur la terre ces âmes fermes et courageuses, dont la

fidélité ne s'est point démentie dans les occasions critiques, et qui ne se sont jamais lassées d'être vertueuses? Où sont ces généreux soldats, inviolablement attachés au service du meilleur de tous les maîtres, qui, toujours également insensibles aux promesses du monde et aux attrait du crime, n'ont jamais paru, même déserteurs de quelques moments, sous des drapeaux étrangers? Qui peut élever sa voix avec une modeste assurance et dire à Dieu, dans les sentiments d'une tendre gratitude : Depuis ma première jeunesse vous êtes le Dieu de mon cœur qui se tourna vers vous dès qu'il put vous connaître? Depuis cet heureux instant, occupé sans cesse à veiller sur tous ses mouvements secrets, j'ai vu se développer peu à peu dans lui le germe de mille penchants funestes et éclore enfin cet essaim de passions tumultueuses, conjurées contre votre loi sainte ; mais aucune d'elles n'a pu m'en détacher, et, malgré leurs efforts redoublés, mon cœur est innocent et mes mains encore pures. Le mensonge et la vanité ont déployé devant moi leurs brillantes impostures, et mes yeux n'ont point été éblouis. Toutes les idoles que le monde adore ont tour à tour sollicité mes hommages, et ma main n'a point brûlé d'encens sur leurs autels. La volupté, en particulier, m'a demandé mon cœur, et je me suis obstiné à vous en réserver la possession tout entière. Enfin, dans un terrain glissant, rien n'a pu faire broncher mes pas, et au milieu de mille écueils couverts de tristes débris, j'ai sauvé ma vertu du naufrage.

Mais si, dans le portrait d'une vie constamment innocente et pure, il est si peu de personnes qui puissent reconnaître l'image de leur conduite, n'eût-on trahi qu'une seule fois les intérêts de Dieu, avec quelle vraisemblance, éludant la principale fin de la loi, peut-on se dispenser des pratiques onéreuses de la mortification chrétienne? et même, dans la supposition d'une heureuse innocence, conservée sans aucune de ces taches honteuses qui en ternissent l'éclat et en flétrissent la beauté, pouvons-nous douter que Jésus-Christ n'ait voulu nous offrir, à tous tant que nous sommes, dans ces salutaires rigueurs, un préservatif nécessaire contre les dangers qui menacent notre faiblesse?

Et qu'ils sont pressants et multipliés ces dangers qui nous environnent! La mort, pour ainsi dire, assiège tous nos sens, et, par chacun de leurs organes, fait passer jusqu'à notre âme des images meurtrières, ou couler dans nos veines un poison subtil et un feu séditieux. Au défaut des attaques étrangères, notre cœur devient son propre tentateur à lui-même. Pour peu qu'il néglige de réprimer, par une sainte violence, des penchants dangereux, tel qu'un prince faible qui se voit enlever en détail toutes les parties de son auto-

rité, ou toutes les provinces de son empire, il perd tous les jours quelque chose de sa force et de sa vigueur, et, après avoir donné pendant quelque temps un libre accès à l'indolence et à la mollesse, il se trouve enfin hors d'état de refuser l'entrée à la licence et au crime.

Eh quoi! Messieurs, dans le système incontestable qui soustrairait les mondains aux rigueurs de la mortification évangélique, cette loi si générale serait donc susceptible de ce bizarre commentaire? *Abneget semetipsum* (Matth., XVI; Luc., IX.) Que ceux-là se renoncent eux-mêmes et crucifient leur chair, qui n'ont jamais trempé dans ces révoltes, et à qui une voix secrète ne reproche contre Dieu ni rébellion opiniâtre, ni même aucune défection passagère: *Abneget semetipsum*. Que ceux-là tiennent leurs sens dans une gêne continuelle, qui, de bonne heure éloignés des appas du vice, n'apprennent depuis longtemps, au fond de leur solitude, que par des rapports confus, les ravages qu'il fait dans le monde..... Mais, quant à ces hommes qui ont osé s'écarter mille fois de la loi du devoir et braver les remords d'une conscience alarmée; quant à ces hommes qui, placés au milieu du torrent de l'iniquité, respirent sans cesse un air corrompu, sous les pas de qui se multiplient les pièges et s'entrouvrent les précipices, dont les yeux ne peuvent s'égarer que sur des objets séducteurs; voilà précisément ceux à qui, par une disposition spéciale de ma providence, je permets de flatter leur chair et d'écouter toutes ses délicatesses. Ils sont hommes à la vérité, et, si l'on en juge par leurs chutes déplorables et par leur extrême fragilité, plus hommes que les autres; mais ils sont hommes distingués par des emplois considérables, par un mérite éclatant, par une naissance illustre, ou, au défaut de tout cela, par quelque chose qui remplace avec avantage tout cela, par de grandes richesses, et, à chacun de ces titres, ils méritaient bien de n'être pas compris dans la loi commune de la mortification évangélique: *In labore hominum non sunt, et cum hominibus non flagellabuntur*. (Psal. LXXII.)

Ah! mes frères, ce ne fut point là l'explication que donna de cette loi rigoureuse l'Eglise rassemblée dans le dernier concile général, quand, de la même autorité dont elle venait de proscrire l'erreur présomptueuse, jugeant à propos de foudroyer l'indolente mollesse, elle décida, dans les termes les plus énergiques et les plus universels, que toute la vie d'un chrétien devait être une perpétuelle pénitence: *Tota vita Christiani debet esse perpetua penitentia*.

Concluons donc que, parmi ces vérités qui forment l'objet de notre foi, il n'en est aucune plus clairement révélée ni plus souvent mise devant nos yeux, que celle qui assure les droits et fixe l'étendue de la mortification chrétienne; en sorte que,

sur cet article capital de la loi qu'ils professent, peu de chrétiens dans le monde peuvent ignorer ce que juge la sagesse éternelle. Or, à cette règle invariable et suffisamment connue, voyons présentement comment la plupart d'entre eux conformément leur manière de penser, ou plutôt l'opposition manifeste qui règne entre leurs jugements et ceux de Jésus-Christ.

II. Au reste, mes frères, je ne produirai point ici en preuve cette nouvelle secte d'hommes efféminés, à qui j'aurais honte de donner encore le nom de chrétiens, dont eux-mêmes peut-être seraient assez peu flattés: panégyristes éternels, apôtres déclarés d'une mollesse étudiée et systématique, ces honteux restaurateurs d'une philosophie voluptueuse, qui, rassemblant avec soin ses principes épars, les appuyant de nouvelles réflexions puisées dans la corruption de leur cœur, les ornant même quelquefois des grâces de la poésie, représentent la sensualité la plus coupable sous les traits de la plus sublime sagesse, relèvent ses charmes honteux par les plus brillantes couleurs, et varient en cent manières différentes ces maximes non moins lâches que criminelles dont aurait rougi une raison mâle et généreuse au milieu même des nuages du paganisme; qu'aucun intérêt sur la terre ne doit nous être plus précieux que celui de notre cœur; que le soin d'éviter la satiété dans les plaisirs doit seul en modérer l'usage; qu'il faut d'autant plus se hâter de cueillir toutes les fleurs qui s'offrent sur notre passage, qu'un souffle jaloux doit bientôt en flétrir l'éclat; que, dans ces jours orageux de la dernière saison de la vie, le seul parti qui reste à prendre à un homme doué d'une raison supérieure, c'est de sauver tout ce qu'il peut de son naufrage, de tenir bon, le plus longtemps qu'il lui est possible, contre les réflexions sérieuses et de ranimer le feu de ses passions éteintes par les images vivement retracées des doux égarements de sa jeunesse; enfin, qu'on n'a rien à reprocher à la nature ou à la fortune en quittant le monde, quand, après nous avoir admis longtemps à toutes ses fêtes et à tous ses jeux, il n'a plus de nouveaux plaisirs qui puissent, par la vivacité de leurs impressions, réveiller nos langueurs léthargiques. Non, encore une fois, plein d'horreur pour cette troupe profane, je n'arrête ici mes yeux que sur ces hommes qui, vivant au milieu du monde, n'ont pas cependant encore abjuré la religion de Jésus-Christ pour les dogmes d'Epicure.... Mais, ne dirait-on pas que la plupart de ceux-ci même, dans les jugements qu'ils portent de la mortification évangélique, ont pris à tâche de heurter de front toutes les décisions de l'Evangile?

Et, si ce n'est pas là leur dessein, que veulent donc dire ces déclamations indécentes contre des pratiques austères, inspirées par l'Esprit de Dieu même aux héros du christianisme, et ces railleries malignes et pres-

que sacrilèges de la prétendue simplicité de ceux qu'un sentiment de pénitence porte à se refuser quelques agréments de la vie? Qu'annonce donc cet air satisfait avec lequel on les voit quelquefois s'applaudir d'avoir su échapper en quelque sorte à la malédiction commune par l'exemption totale de ce qui peut faire souffrir la nature, et ces peintures animées qu'ils se plaisent à faire de la situation encore plus charmante et de la prudence encore plus exquise de certains heureux du siècle, qu'une suite de divertissements non interrompus place, pour ainsi dire, dans une opposition plus directe avec la croix? Que signifient donc ces maximes qu'ils étalent avec tant de complaisance, mais qui paraissent si étranges dans une bouche chrétienne : que ce serait être ennemi de soi-même que de combattre sans cesse des goûts toujours renaissants; que la vie n'est pas assez agréable pour qu'il soit à propos de tempérer ses douceurs par des rigueurs volontaires; que, pourvu que l'on se garantisse de certains excès odieux, on prétend bien faire son salut, même en se prêtant à toutes les joies du monde et en effleurant tous ses plaisirs; et mille autres propositions pareilles, dont le précis exact, s'il était joint aux principes répandus dans l'Evangile sur la mortification chrétienne, formerait un recueil bizarrement assorti, qu'on serait tenté de prendre pour la compilation des sentiments de deux écoles obstinées à se réfuter l'une l'autre, et depuis longtemps rivales?

III. Or, pour déterminer maintenant l'espace, et pour fixer l'énormité du crime que renferme une contradiction si palpable, je le demande à tout homme attentif : est-ce aller beaucoup au delà du vrai que de voir, dans ces maximes réprouvées et dans la confiance avec laquelle elles osent se produire, les traces d'une coupable infidélité? et ne me semble-t-il pas assez naturel d'en conclure avec Salvien que, malgré les protestations vagues qu'on fait tous les jours dans le monde de recevoir avec une parfaite soumission d'esprit la doctrine de Jésus-Christ dans toute son étendue, la foi des mondains n'est qu'une ombre vaine et un fantôme imposteur? *Non creditis; et licet credere vos dicatis, non creditis.* Car enfin, ces maximes avancées avec trop d'assurance, répétées avec trop d'affection et surtout soutenues par une conduite trop uniforme pour ne porter que l'empreinte de la légèreté et du caprice, sont donc réellement l'expression fidèle d'autant de jugements intérieurs, contradictoires à la parole de Dieu qui s'est fait entendre de la manière la plus distincte? Mais si ce n'est là le caractère propre de l'infidélité, à quels traits se fera-t-elle reconnaître? Eh! quoi? pour être réputé coupable de ce crime odieux, faudra-t-il nécessairement armer un esprit indocile contre une vérité purement spéculative et dégagée de tout prochain rapport avec les mœurs? On sera infidèle, si l'on ose nier que Jésus-Christ se soit rendu semblable à nous, et

l'on ne méritera point cette note flétrissante, quand on prononcera, contre le sens manifeste de ses oracles, que nous pouvons ne pas nous rendre semblables à lui? On aura trahi la foi, si l'on est assez téméraire pour traiter de question problématique l'existence d'un paradis ou d'un enfer, et l'on pourra, conservant toujours sa foi pure et sans tache, ou sans fonder contre elle le préjugé le plus légitime, ne pas s'en rapporter à Jésus-Christ sur la connaissance des chemins qui conduisent infailliblement à ces deux termes, et lui dire en quelque sorte, d'après ces impies dont parle Job : Eloignez-vous de nous, et gardez pour d'autres la science de vos voies? *Recede a nobis; scientiam viarum tuarum nolumus.* (Job, XXI.) Vous prétendez que cette route spacieuse et riante dont la pente douce et facile invite même la paresse, où l'œil aime à se perdre dans des points de vue enchantés, où l'on respire l'air d'un printemps éternel, où mille fruits délicieux se détachent d'eux-mêmes pour ne point faire languir d'impaticients désirs, où tous les sens enfin trouvent chacun la satisfaction qui lui est propre; vous prétendez que cette route aboutit à la perdition : vous vous trompez; nous comptons bien en la suivant éviter ce terme funeste : *Recede; scientiam viarum tuarum nolumus.* Vous nous assurez au contraire que ce sentier étroit et obscur, coupé de torrents, semé de rochers, hérissé d'épines, et dans lequel vous voulez encore qu'on n'entre que chargé d'une pesante croix, est le seul qui mène à la vie : vous êtes encore dans l'erreur, et conduits par des guides plus éclairés, nous espérons arriver à moins de frais à cet heureux terme : *Recede; scientiam viarum tuarum nolumus...* Je vous en fais de nouveau juges, mes frères; un pareil langage peut-il partir d'un cœur d'où la foi n'est point absolument bannie? ou si, pour user en cette matière de la précision la plus exacte et la plus rigoureuse, si le plus grand nombre de ceux dans qui la mortification chrétienne trouve cette opposition d'esprit et de jugements, ne l'accompagne peut-être pas d'un sentiment assez réfléchi et assez développé pour qu'elle forme dans eux une incrédulité consommée, du moins ne doit-on pas convenir (comme je m'étais engagé à le prouver) qu'elle a beaucoup de ressemblance avec elle, cette contradiction téméraire, et qu'il est assez difficile, si la charité ne nous prête sa manière d'envisager les objets, de la distinguer du crime odieux qui fait les infidèles?

Mais, après vous avoir fait voir la plupart des gens du monde contredisant, au sujet de la mortification évangélique, la doctrine de Jésus-Christ d'une manière injurieuse à la parole de ce divin maître, il me reste surtout à vous les montrer combattant ses exemples d'une manière presque insultante pour la personne de ce divin modèle. C'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Avant d'entrer, mes frères, dans cet étrange parallèle où je dois comparer, au sujet de la mortification évangélique, la conduite de la plupart des chrétiens qui vivent dans le monde avec celle de Jésus-Christ, avant que d'offrir à vos yeux ces traits étonnants d'une opposition portée jusqu'à la plus monstrueuse indécence, et presque visiblement marquée au coin d'un insultant mépris, rappelez-vous l'engagement particulier contracté par tout chrétien, en vertu de son baptême, de se revêtir de Jésus-Christ, de vivre de sa vie, d'éprouver les sentiments de son cœur : *Christum induistis*. (Gal., III.) *Vita vestra abscondita est cum Christo*. (Coloss., III.) *Hoc sentite in vobis quod est in Christo Jesu*. (Philipp., II.) Expressions de saint Paul, fondées et sur la juste correspondance qui doit être entre le chef et les membres, et sur l'obligation que semble imposer la reconnaissance à ceux à qui le bienfait de la rédemption a été appliqué d'une manière plus spéciale, de représenter aussi par des traits plus ressemblants la personne du Rédempteur.

Mais, sur quoi le grand Apôtre s'étend avec le plus de complaisance, c'est quand il détermine ces traits d'une ressemblance nécessaire, et qu'il les réduit presque à une imitation fidèle des souffrances de Jésus-Christ; comme si ces douloureuses impressions, qui ont été particulièrement offertes et acceptées comme le prix de notre rédemption, devaient être dans nous, par un juste retour, la preuve choisie de notre gratitude, et en quelque sorte le signe distinctif de notre vocation à la foi chrétienne. En effet, à l'entendre, cette vie de Jésus-Christ dans nous, c'est surtout par les marques de sa mortification, retracées sur notre chair, qu'elle doit éclater aux yeux de l'univers : *Mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes, ut et vita Jesu manifestetur*. (II Cor., IV.) Il ne parle que de conformité avec Jésus, mais avec Jésus crucifié, et l'honneur de lui appartenir spécialement en qualité de chrétien, lui paraît une raison indispensable d'attacher à la croix sa chair, ses vices et ses convoitises : *Qui sunt Christi, carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis* (Gal., V) : en sorte que dans les principes du docteur des nations, tout homme qui prend le nom de chrétien s'annonce dès ce moment, et en vertu de sa profession même, comme l'image vivante et animée de Jésus-Christ, surtout, je le répète, en ce qui regarde sa vie souffrante et mortifiée; et pour me, servir de la belle expression de Tertullien, mais qui n'enchérit réellement point sur ce que dit saint Paul, il se donne pour un autre Jésus-Christ : *Christianus alter Christus*.

Or, rapprochons maintenant la copie du modèle, et cherchons dans la plupart des chrétiens de notre siècle (je parle surtout de ceux qui vivent dans les conditions relevées), cherchons l'homme qui a parcouru

toute la carrière des douleurs, l'homme con-sommé dans l'art de souffrir : *Virum dolurum, virum scientem infirmitatem*. (Isai., LIII.) Prophète du Seigneur, dans une de ces sublimes extases où le voile obscur dont se couvre l'avenir se déchirait à vos yeux, vous l'aperçûtes ce Jésus blessé pour nos péchés dans toutes les parties de son corps, vous l'aperçûtes, et ne pûtes le reconnaître : *Vidimus eum, et non erat aspectus ejus, et desideravimus eum*. (Ibid.) Eh! quoi? les blessures mêmes dont il vous parut couvert ne devaient-elles pas au contraire vous le faire reconnaître, ce généreux Sauveur? et ces traces profondes, imprimées sur sa chair innocente par un amour avide des souffrances, ne décelaient-elles pas suffisamment Jésus? Quels yeux pouvaient mieux ressembler aux siens que des yeux baignés de larmes? Quels traits étaient plus propres à le désigner que des joues meurtries et un visage ensanglanté? Quel bandeau royal et quel trône l'auraient mieux annoncé qu'une couronne d'épines et une croix? Et cependant, vous semblez douter encore si c'est lui-même qui s'offre à vos regards : *Vidimus eum, et non erat aspectus ejus, et desideravimus eum*.

Ah! c'est bien plutôt à nous, prédicateurs de l'Evangile, dans ces temps infortunés, qu'il convient d'employer ce langage. Hélas! dans les chrétiens de nos jours nous cherchons Jésus-Christ, comme ils semblent nous y inviter eux-mêmes par le nom qu'ils ont l'honneur de porter; mais nous le cherchons en vain, et nous ne trouvons entre eux et cette victime d'une mortification rigoureuse aucun rapport qui justifie la ressemblance : *Non erat aspectus ejus, et desideravimus eum*. Eh! comment reconnaitrions-nous, dans leurs lâches délicatesses, son ardeur pour la croix; dans les éclats de leurs folles joies, ses tristes soupirs; dans leurs plaisirs, ses douleurs; dans les mets délicieux dont leurs tables sont couvertes, l'amertume du fiel qu'on lui présentait; dans leurs plaintes exagérées à la plus légère participation de son calice, le courage avec lequel il osa l'épuiser; dans la faiblesse qui fait couler leurs larmes, la source de ses pleurs; dans l'espèce d'idolâtrie avec laquelle ils traitent leurs corps, le sacrifice généreux qu'il fit de tout son être? Non, ce ne sont point là les traits qui distinguent Jésus : *Non erat aspectus ejus*; et l'on se joue de ma simplicité si l'on prétend me faire voir dans chacun de ces chrétiens ce que promet un si beau nom, une extension pour ainsi dire de Jésus-Christ et un autre lui-même : *Non erat aspectus ejus, et desideravimus eum*.

Que dis-je? non-seulement je n'aperçois dans eux nulle apparence de conformité, nul air de ressemblance avec lui; mais ce qui ressemblerait beaucoup à une insulte publique faite à la personne de ce divin modèle, je crois découvrir, dans tout le plan de leur conduite, une espèce d'affectation (passez moi ce terme), une espèce d'affectation à combattre les exemples que

Jésus-Christ leur a donnés d'une vie pénitente et mortifiée. Et ce qui fonde dans moi ce soupçon, si honteux à tant de mondains, c'est le caractère même de cette opposition, la plus étendue et la plus universelle par rapport à son objet; la plus parfaite et la plus décidée par rapport à sa nature; la plus soutenue et la plus constante par rapport à sa durée. Suivez-moi, s'il vous plaît.

I. Opposition la plus étendue et la plus universelle par rapport à son objet. Instruits de l'histoire de Jésus-Christ, pendant le cours de sa vie mortelle victime de tout ce qui pouvait mortifier la nature, et frappé dans toutes les parties de son être sur lesquelles la douleur pouvait avoir prise : *A planta pedis usque ad verticem non est in eo sanitas* (Isa., I); mais, incapables par leur faiblesse, de retracer dans eux-mêmes cette variété de douleurs et cette multiplicité de souffrances que le courage d'un Dieu pouvait seul parcourir, qu'ils nous disent du moins, ces lâches chrétiens, sur quelle espèce de mortification ils se reposent du soin de former dans eux l'ébauche légère d'une conformité du moins commencée avec leur modèle, et lequel de leurs sens en particulier ils exceptent de l'indulgence commune avec laquelle ils traitent tous les autres. Les veilles fréquentes, l'assiduité à la prière, sont-elles chargées d'humilier cette chair à laquelle ils épargnent les secrètes austérités? et les pénibles exercices d'une vie laborieuse sont-ils l'équivalent qu'ils présentent à Jésus-Christ au lieu des rigueurs d'une étroite abstinence? Non, Messieurs; c'est en vain que notre zèle condescendant voudrait quelquefois, sur tout cela, composer avec leur délicatesse : elle se refuse à tous les tempéraments, à toutes les ouvertures les plus raisonnables, et ils semblent s'obstiner à ne porter sur leur corps absolument aucune marque de la mortification du Sauveur (permettez-moi cette autre application du même texte) : *A planta pedis usque ad verticem non est in eo sanitas*.

Et en effet, sans parler ici de ces mondains livrés à toute la corruption de leur cœur et plongés dans les excès honteux de la plus grossière débauche, serait-ce faire une division peu exacte de tous les autres, que de les partager en deux grands corps d'ennemis conjurés contre la croix; dont les premiers, à proprement parler, hommes affamés de plaisirs, volent au-devant de tous ceux qui se présentent: festins, jeux, spectacles; ne se refusent à aucun divertissement, de quelque nature qu'il soit; occupent sans cesse leur esprit du soin de les faire naître et succéder les uns aux autres sans interruption; se multiplient en quelque sorte, afin de les goûter tous; font suffire leur vivacité à chacun d'eux, et, pour tout dire enfin, semblent se hâter de mettre à profit tous les instants de la vie, comme si la volupté devait leur en demander compte; et les autres, partisans déclarés d'une vie douce et commode, ne pensent qu'à écar-

ter tous les objets qui peuvent choquer leur délicatesse, et toutes les occupations qui peuvent troubler leur indolence; enchaînent les conversations frivoles aux lectures amusantes, les promenades oisives aux langueurs d'un sommeil paresseux; semblent n'ignorer aucun des secrets de l'amour-propre, et raffinent même quelquefois d'une manière peu honorable à la solidité de leur esprit dans l'art de parer à toutes les incommodes de la vie, et de s'en procurer toutes les douceurs? Or, chercher dans des personnes de ce caractère quelques traits de conformité avec Jésus crucifié, ce serait peu connaître l'étendue de cet empire sans bornes, que s'est attribué sur tous leurs sens une honteuse mollesse : *A planta pedis usque ad verticem non est in eo sanitas*.

II. Je sais, à la vérité, que même dans ces conditions les mieux défendues, ce semble, contre les approches de la douleur, ces heureux du siècle ne peuvent pas toujours éviter toutes ses atteintes; mais alors même leur opposition avec la vie mortifiée de Jésus-Christ n'en est pas moins parfaite et moins décidée, si on la considère dans sa nature, et par les mouvements impétueux qu'elle excite dans leur âme. Ah! dans ces situations si accablantes pour eux, ce ne sont que luites et combats secrets contre le mal qui les presse; qu'efforts violents pour se débarrasser de ses poursuites opiniâtres, ou pour secouer son poids insupportable; que retours passionnés qui les reportent à chaque moment vers ces objets agréables qui leur ont échappé, ou par lesquels ils rappellent leurs douceurs fugitives; que désirs vifs et animés qui hâtent ce bonheur trop tardif au gré de leur impatience.... Et au lieu que, dans les jours les moins agités de sa vie mortelle, le Sauveur soupirait sans cesse après ce baptême de sang que lui préparait la fureur de son peuple : *Et quomodo coarctor, usque dum perficiatur* (Luc., XII.), ceux-ci, au moindre orage qui trouble leur félicité, s'efforcent par des vœux empressés de précipiter, s'il était possible, le retour de leurs plaisirs, ou la fin de leurs peines.

Ah! quand viendra, disait l'un, ce temps heureux où il me sera permis d'épuiser toutes les douleurs! Rigueurs inséparables d'un exil laborieux, pénibles occupations d'une vie pauvre et obscure, courses fatigantes dans toutes les villes et les bourgades de la Galilée et de Juda, vous ne fîtes couler que des sueurs! Quelle main, d'intelligence avec mon cœur, secondera ses transports, et servira son impatience, en ouvrant des issues multipliées par où puisse s'échapper tout le sang qui coule dans mes veines? Croix sanglante, épineux diadème, que vous tardez au gré de mon amour! *Et quomodo coarctor!*

Ah! quand paraîtra, disent les autres, ce jour destiné à une partie de plaisir, dont la perspective me promet tant de charmes? Volez, heures trop lentes, conjurées contre mon bonheur; qu'il disparaisse de mes jours, cet intervalle ennuyeux qui me sépare du

bien que j'espère. Non, jamais les agréments que je me propose de goûter ne me dédommageront des longueurs de l'attente et de la violence de mes desirs : *Et quomodo coarctor usque dum perficiatur!* Tel est, Messieurs, équivalement le langage que tiennent ces monlains, qui le croirait? par état et par profession imitateurs de Jésus-Christ.

III. Mais, peut-être qu'en les suivant pas à pas, nous trouverons enfin quelque partie de leur vie consacrée à la pratique de la mortification chrétienne, et que, dans certains moments, confus de se voir si différents d'un Dieu dont la vie tout entière n'a été qu'un tissu de souffrances, et qui, aux deux extrémités de cette chaîne de douleurs, fait apercevoir une crèche et une croix, ils auront mis sérieusement la main à l'œuvre, pour effacer la honte d'un si indigne contraste. Non, mes frères, une opinion si favorable à leur religion ne serait qu'une illusion de la charité, et la troisième qualité de leur opposition avec Jésus-Christ, dans ce qui concerne sa vie austère et crucifiée, c'est une constance à l'épreuve de tous les temps, et absolument exempte de variations et d'alternatives.

En effet, après avoir donné, selon l'usage, leurs premiers instants aux amusements de l'enfance, sacrifié à la bagatelle dès l'aurore de leurs jours, et fait pendant quelques années, sur de petits objets, l'apprentissage des grandes passions, transportés tout à coup, et comme par une espèce d'enchantement, dans l'âge qu'une erreur commune a consacré aux plaisirs, ils prétendent bien user du privilège dans toute son étendue. Sans donner à la raison le loisir d'examiner trop curieusement les fondements de ce droit chimérique, leur cœur le suppose incontestable, et ils ne sont pas assez ennemis de la bienséance pour se parer d'une sagesse prématurée, beaucoup moins pour armer contre leurs penchants une mortification sévère; ce serait troubler l'ordre des saisons, et allier, par un bizarre mélange, les tristes symboles de l'hiver avec les fleurs que le printemps étale. Tout ce qu'ils peuvent avec décence accorder aux cris de la religion et aux instances de ses ministres, c'est de garder encore quelque mesure dans leurs dérèglements, et de ne pas se déshonorer tout à fait eux-mêmes par les éclats bruyants d'un scandaleux libertinage.

Les prétextes ne manquent point dans un âge plus mûr, pour se soustraire à d'indispensables rigueurs. On croit même voir plus que des prétextes dans la nécessité de se conserver pour les intérêts d'une famille qui doit nous être chère; dans la fin du bel âge, dont on veut recueillir les précieux restes; dans les approches de la vieillesse, dont on craint de hâter les incommodités par des ferveurs indiscrettes...

Elle arrive enfin, cette vieillesse, objet tout à la fois de tant de vœux et de tant de terreurs; ce temps, où l'âme dégagée des chaînes du vice, devrait enfin ouvrir les yeux sur la profondeur de ses blessures, et

y apporter le remède d'une mortification salutaire. Mais si comme il arrive quelque fois, on ne nourrit pas encore un feu secret sous les glaces de l'âge; si de criminelles habitudes, bannies d'un corps faible et chancelant, ne se retranchent pas alors dans le cœur comme dans leur dernier asile, voit-on dans le monde beaucoup d'hommes parvenus à ce dernier période de la vie, s'occuper tout de bon d'exercices mortifiants et austères? Hélas! l'amour de la vie, qui devient tous les jours plus vif à mesure qu'elle nous échappe, fait épuiser à notre esprit toutes ses ressources, pour la retenir le plus longtemps qu'il est possible, et le remplit sans cesse de ridicules alarmes, incompatibles avec de saintes rigueurs exercées sur soi-même... Mais pourquoi, direz-vous, user de ce langage sévère et presque inhumain à l'égard d'un homme qu'un si court intervalle sépare du tombeau? C'est, mes frères, qu'avant que la mort l'y précipite, je voudrais troubler sa funeste léthargie; je voudrais qu'ayant si peu ménagé son Dieu dans les jours d'une florissante jeunesse, il se ménageât un peu moins lui-même à la fin de sa coupable carrière; qu'il vengeât sur une chair aride et flétrie les désordres d'une chair que l'embonpoint et les délices rendirent autrefois si criminelle; qu'il gravât enfin sur elle cette lettre mystérieuse, sacré symbole de la croix, en acceptant du moins avec résignation la mort, et les infirmités qui la préparent, et les rigueurs qui l'accompagnent. Mais non, et, puisqu'il ne peut enfin éviter ses coups, il voudrait du moins qu'elle n'appesantît pas trop sa main sur lui; qu'elle parût plutôt délier que rompre les nœuds qui attachent son âme à ce corps qu'il a tant chéri: et c'est ainsi qu'il soutient, jusqu'au dernier soupir, le plus, parfait contraste avec le Dieu qu'il a choisi pour son modèle.

Que pensez-vous, mes frères, d'une pareille conduite dans des hommes que saint Augustin appelle les enfants du Calvaire? Ne croyez-vous pas entrevoir dans la manière dont ils combattent les exemples que Jésus-Christ y donna, une sorte d'affectation insultante? Mais, si cette conclusion ne s'élève pas encore dans votre esprit au-dessus d'une simple conjecture, je vais vous offrir un spectacle qui semblera justifier tous vos soupçons; et le voici, ce trait si odieux: c'est que ces mêmes hommes, pleins d'une horreur si universelle, si décidée, si soutenue pour la pratique de la mortification évangélique, par une révolution subite et qui tient du prodige, sont prêts à embrasser, sans murmurer et sans excepter de leur obéissance aucun temps de leur vie, tout ce qu'il y a de plus capable de mortifier les sens et de crucifier la nature, dès que le monde, l'opinion, l'usage et surtout la passion fera entendre sa voix.

Assiduités gênantes auprès d'un protecteur dont le moindre manque d'attention est capable d'irriter sans retour l'orgueilleuse délicatesse; contrainte éternelle pour

s'accommoder à ses caprices et à ses bizarreries, ou pour encenser ses travers et ses faiblesses; preuves d'attachement et de zèle pour sa personne, données aux dépens de son propre repos, de sa santé et des plus chers intérêts de son cœur; on est disposé à tout faire, et rien ne coûte : c'est la croix de l'ambition ou de la fortune. Dangers et fatigues continuelles, image de la mort sans cesse présente aux yeux dans le dur métier des armes; laborieuses veilles et recherches épineuses dans la profonde solitude à laquelle se condamne un savant; on se soumet à tout, on ne se plaint de rien; c'est la croix de l'honneur ou de la vanité. Soins dévorants, travaux pénibles autant qu'odieus de l'avidé partisan qui grossit ses trésors; affreuse indigence du riche malheureux, qui n'ose entamer les siens; on ignore toutes les douceurs de la vie, on s'en refuse jusqu'aux nécessités mêmes: c'est la croix de la cupidité ou de l'avarice. Douleurs cuisantes, nombreuses infirmités du jeune libertin qui court après tous les plaisirs; on ne fait pas difficulté de précipiter sa vieillesse et d'abréger ses jours: c'est la croix de l'intempérance ou de la volupté. Luites et combats avec soi-même avant que d'en venir aux mains avec un rival; cruelles terreurs du lâche à qui le monde ordonne d'être brave; on expose la vie que l'on aime, on affronte l'enfer que l'on craint; c'est la croix du respect humain ou de la vengeance. Longues prières et jeûnes fréquents de la plupart des auteurs ou propagateurs des sectes, pour accréditer leurs erreurs; persécutions et disgrâces plutôt que de les abandonner; les Pélages fugitifs, les Nestorius privés de leurs dignités; on sacrifie tout. Ah! on s'immolerait soi-même: c'est la croix du faux zèle ou de l'hérésie. Présentées par la main de ces diverses passions, et, si vous le voulez encore, par celle de la reconnaissance, de l'amitié, d'une tendresse purement naturelle, toutes les croix paraissent à ces hommes, d'ailleurs si délicats, un fardeau léger; mais elles leur deviennent tout à coup insupportables, dès qu'elles leur sont offertes par la main de Jésus-Christ: *Inimicos crucis Christi.* (Philip. III.)

Ah! Seigneur, souffrez qu'avec respect je vous expose l'embarras où l'obscurité d'un de vos oracles jette ma faible raison. Vous aviez prédit qu'une fois élevé de terre et placé sur la croix, vous attireriez tout le monde à vous: *Cum exaltatus fuero a terra, omnia traham ad me ipsum.* (Joan., XII.) Eh! Seigneur, par quel mystère incompréhensible arrive-t-il, au contraire, que la plupart des chrétiens s'éloignent de la croix, et semblent ne s'en éloigner que parce qu'ils vous y voient attaché? Car, enfin (et nous croyons du moins le remarquer tous les jours), ce n'est point précisément et en elle-même la croix qui les révolte; non, elle n'éprouve, pour ainsi parler, que le contre-coup de l'aversion qu'ils ont pour vous. Descendez de cette croix; qu'on en détache ces caractères qui vous annoncent; qu'elle

n'offre plus à leurs yeux votre nom et vos titres; qu'elle ne puisse plus enfin passer pour la croix de Jésus-Christ, et dès ce moment, toutes leurs répugnances s'étant évanouies, ils voleront au-devant de ses charmes: *Inimicos crucis Christi.*

Ah! Chrétiens, après un si cruel outrage fait à l'un et à l'autre, comment soutiendrons-nous la présence de cette croix brillante à côté de Jésus-Christ au grand jour des vengeances, et l'affreux contraste que feront avec elle tous les symboles de notre mollesse, tout l'attirail de notre sensualité: drapeaux honteux sous lesquels nous aurons combattu contre cette croix adorable? Qu'aurons-nous à répondre aux justes reproches de ce juge irrité, prêt à nous condamner à n'avoir dans l'éternité aucune ressemblance avec le Seigneur de la gloire, pour n'avoir eu sur la terre aucune conformité avec l'homme de douleurs?

Prévenons ce malheur irréparable; et, pour cela, considérons quel est celui qui trouve dans notre conduite et dans nos maximes une contradiction si criminelle: *Recogitate eum qui talem sustinuit adversus semetipsum contradictionem.* (Hebr., XII.) N'est-il pas, dans les exemples qu'il nous donne d'une vie mortifiée, ainsi que dans toutes les autres actions de sa vie, notre modèle? *Ego sum via.* N'est-il pas, dans les jugements qu'il porte sur la nécessité d'une vie mortifiée, comme dans toutes les autres parties de sa doctrine, la vérité même? *Ego sum veritas;* et n'est-ce pas en honorant dans lui ces deux qualités par la soumission entière de notre cœur et de notre esprit, que nous mériterons qu'il fasse à notre égard usage de la troisième, en devenant pour nous le principe d'une vie heureuse et immortelle? *Ego sum via, veritas et vita.* (Joan., XIV.) Je vous la souhaite, etc. Ainsi soit-il.

SERMON XX.

SUR LA PRIÈRE.

Usque modo non petistis quidquam in nomine meo petite. (Joan., XVI.)

Vous n'avez encore rien demandé en mon nom : demandez.

Il est infiniment sensible, tendre, compatissant, le Dieu que nous servons; et nous sommes malheureux! comment accorder tant d'amour d'une part, et de l'autre tant de misère? Ah! chrétiens, qu'un seul mot peut résoudre de difficultés et éclaircir de mystères! *Petite;* demandez, priez: le voilà ce mot qui lève tous les scandales, et qui doit faire expirer tous les murmures. Oui, mes frères, pour quiconque a bien conçu ce que la prière est en elle-même, et ce qu'elle ne devient que trop souvent entre nos mains; l'usage que nous en pourrions faire, et l'abus que nous en faisons communément; la ressource toujours présente que nous avons dans elle, et les fréquents obstacles que sa vertu trouve dans nous; j'ose le dire, ce n'est plus un problème embar-

rassant que la question. Si ce sont les hommes qui sont en droit de se plaindre de Dieu, ou si c'est Dieu, au contraire, qui a sujet de se plaindre des hommes. La prière seule, considérée dans le double point de vue où je viens de la placer, met dans le plus beau jour toutes les bontés de notre Dieu, et justifie parfaitement toutes ses rigueurs. En deux mots, qui renferment les deux parties de ce discours, la manière dont Dieu se comporte à l'égard de la prière, juste motif de notre reconnaissance envers lui; la manière dont nous nous comportons en priant, fondement légitime de ses ressentiments contre nous : c'est tout mon dessein. Implorons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Dieu est toujours disposé à nous écouter, toujours prompt à nous comprendre, toujours fidèle à nous exaucer; ou, si vous voulez, en quelque circonstance que la prière s'adresse à lui, son assiduité n'est jamais importune; de quelque manière qu'elle s'exprime, son langage n'est jamais obscur; quelque faveur qu'elle sollicite, son crédit n'est jamais impuissant; toujours également sûr de flatter son oreille, d'être saisie par son esprit, de triompher de son cœur : mais, un Dieu toujours si accessible, si indulgent, si propice, n'a-t-il pas droit à tous les transports de notre gratitude? Reprenons.

I. Il est toujours disposé, toujours il se plaît même à nous écouter. Si Dieu, mes frères, rebuté de notre bassesse, et craignant en quelque sorte de populariser sa grandeur, avait restreint pour nous la liberté de recourir à lui par la prière à quelques instants particuliers de notre vie, à l'exclusion desquels il eût jugé à propos de nous refuser une audience, que nous ne sommes jamais en droit d'exiger; je conviens que notre sort aurait quelque chose de bien triste et de bien déplorable. Dans ces cruels intervalles où l'accès auprès de son trône nous serait interdit, souvent dévorés d'ennuis, agités de craintes, environnés de dangers, il ne nous resterait point d'autre parti à prendre que de fléchir de bonne grâce sous la rigueur de notre destinée; ou, tout au plus réduits à la triste consolation que nous offrirait l'espérance d'un avenir plus heureux, notre seule ressource serait alors de dire à nos ennemis visibles et invisibles, d'un ton plus humilié que menaçant : Voici maintenant votre heure, puissances des ténèbres armées contre l'innocence de ma vie, puissances de la terre conjurées contre la tranquillité de mes jours; mais votre triomphe ne durera pas; craignez le moment que j'espère : le Seigneur se souviendra de moi dans un jour marqué par sa miséricorde; il m'appellera, j'entendrai sa voix; l'allégresse de mon cœur brillera dans mes yeux; j'irai me plaindre à lui de vos lâches artifices, lui demander justice de vos noires fureurs, puiser dans son sein, recueillir à

ses pieds une force nouvelle contre toutes vos attaques; et la scène changera....

Je le répète, mes frères, dans ce système de providence notre sort aurait quelque chose de bien triste. Mais, après tout, quelque déplorable qu'il fût en effet, pourvu que, fidèle à sa gloire, comme je le suppose, Dieu nous fournît alors une mesure de grâces précisément capable de nous faire résister aux appas des vices, et de nous soutenir en particulier contre la tentation d'un affreux désespoir, les plaintes que nous ferions éclater contre lui auraient-elles un fondement bien légitime, et le murmure dans notre bouche cesserait-il d'être un blasphème? Non, ô l'arbitre souverain des hommes, et je suis forcé d'en convenir, pour peu que je vous connaisse et que je me connaisse moi-même; non, dans un état si peu favorisé en comparaison de celui que je dois aux profusions de votre miséricorde, je n'aurais pas encore sujet de me plaindre de vous; je ne pourrais légitimement trouver à redire que mon Dieu fût quelquefois à mon égard un maître inabordable; mais que ne vous dois-je point de ce que vous voulez bien être pour moi un souverain toujours accessible? Car, enfin, que le soin de gouverner l'univers ne vous ôte jamais la facilité et le loisir de m'écouter toutes les fois que je sollicite auprès de vous cette faveur, c'est une prérogative attachée à votre grandeur infinie; mais que de temps en temps vous n'en eussiez ni le goût ni la volonté, ne serait-ce pas un procédé suffisamment justifié par mon extrême bassesse? Oui, sans doute; mais vous ne savez point la traiter comme elle le mérite. Au contraire, vous paraissez aussi jaloux de ma confiance, que si elle était précieuse; aussi curieux de recevoir le tribut de ma prière, que s'il vous était nécessaire.

Et, afin qu'il fût toujours en mon pouvoir de vous l'offrir, ce tribut, ô mon Dieu! votre sanctuaire m'est toujours ouvert, si je veux vous parler; ou du moins tous les lieux de la terre sont autant de sanctuaires particuliers d'où vous daignez m'entendre. Du sein d'un réduit domestique comme du milieu de votre temple sacré, ma prière s'élève jusqu'à vous; je vous trouve disposé à la recevoir dans le tourbillon du monde, comme dans le silence des forêts. Que dis-je? au milieu même de ces assemblées toutes composées d'hommes profanes, où se produisent les exemples contagieux, où se débilitent les principes séducteurs, où s'étalent avec affectation les charmes meurtriers; dans ces compagnies, Seigneur, d'où l'on s'efforce de vous bannir, et où de cruelles bienséances m'obligent quelquefois de paraître! vous vous présentez à moi, et vous souffrez avec bonté que je vous confie dans la simplicité de mon cœur tous les mouvements qui l'agitent, que je vous dise : O mon père, secourez-moi dans ce moment critique : *Pater, salvifica me ex hac hora* (Joan., XII), je sens que ma raison s'obscurcit, que ma piété chancelle, qu'une

puissance secrète m'arrache imperceptiblement mes saintes résolutions; que mon cœur enfin vous échappe et m'échappe à moi-même. Au reste, si je devance l'aurore pour vous faire entendre mes gémissements, vous ne vous plaignez point que j'anticipe l'heure de mon audience, vous ne me reprochez point que j'en prolonge témérairement la durée : si je soupire encore quand la nuit a déjà ramené les ombres, l'inclination qui vous porte à converser avec les enfants des hommes, égale à vos yeux tous les temps, ainsi que tous les lieux qui la favorisent.

Et, bien loin de me faire éprouver dans votre commerce aucune espèce de hauteur qui révolte ma délicatesse, vous n'étaiez devant moi aucune marque de grandeur qui puisse effrayer ma timidité; vous ne me laissez point voir, comme à Jacob, les camps du Seigneur, et ces légions formidables d'esprits célestes qui vous environnent; vous ne me découvrez point comme à Moïse, ce visage auguste qui m'accablerait de sa gloire; vous m'épargnez même l'appareil majestueux des tempêtes, au milieu desquelles vous reçûtes autrefois les hommages de votre peuple; vous craindriez d'entendre de ma bouche le langage qui vous déplut si fort dans la sienne; qu'épouvanté, comme lui, d'une pompe si digne de vous, je n'alasse me jeter entre les bras des hommes, et dire à quelqu'un d'eux : Le Seigneur est trop terrible, on ne peut approcher de ce maître redoutable, ni conserver sa présence d'esprit au milieu du trouble que sa grandeur inspire; parlez-moi vous plutôt, homme moins grand, sans doute, et moins puissant, mais plus affable et plus populaire : *Loquere tu, non loquatur nobis Dominus.* (*Exod.*, XX.) Ah! dans un pareil discours, le respect ne se produirait qu'aux dépens de la confiance, et la crainte à vos yeux ne remplit jamais bien les vides que laisse l'amour. Vous me permettez donc, en priant, de lever mes yeux vers le ciel, mais il n'éclate point en tonnerres sur ma tête; de porter ma vue sur votre tabernacle, mais il n'en sort ni foudres ni éclairs; d'arrêter mes regards sur vous-même, mais les voiles qui vous couvrent interceptent tous les rayons qui pourraient m'éblouir : rien, enfin, ne me fait sentir au pied de vos autels, que je suis cendre et poussière; ou plutôt l'espèce de familiarité respectueuse avec laquelle vous souffrez que j'en use envers vous, le soin que vous prenez de fixer ma légèreté, et de prévenir mes dégoûts par l'abondance de vos consolations et de vos douceurs, dont la prière est la source la plus ordinaire; tout me persuaderait presque que je suis quelque chose à vos yeux, si l'excès même de vos bontés ne me rappelait encore plus vivement mon indignité, et ne m'occupait tout entier de la reconnaissance que je dois à un Dieu, non-seulement toujours disposé à écouter avec plaisir nos prières, quoique présentées par la bassesse et le néant même, mais encore toujours prompt à les compren-

dre, quoique parties du sein de l'ignorance et de la grossièreté.

II. Et ici, mes frères, vous pensez bien que je n'ai garde d'attribuer à la bonté de Dieu la pénétration infinie qu'il tient de la nécessité de son être, et d'en faire pour nous un motif de reconnaissance envers lui. Ce que je prétends dire, c'est que ce grand Dieu pouvant, à la manière des hommes, exiger dans les prières que nous lui adressons, l'ordre, la précision, la clarté (et cela sous peine, non pas de ne nous point comprendre, ce qui répugne à l'intelligence suprême, mais de nous traiter comme s'il ne nous comprenait pas) nous devons lui savoir gré de la condescendance par laquelle il nous épargne ces attentions gênantes, et veut bien se contenter d'une prière où les efforts de l'esprit n'entrent pour rien, pourvu que les sentiments du cœur y dominent. D'après cette permission qui me rend l'oraison si facile, ô mon Dieu, je ne serai donc jamais embarrassé pour m'entretenir avec vous. Les discours que je vous adresserai, il est vrai, seront souvent sans liaison, sans arrangement, sans méthode, mais ils ne seront jamais sans amour, sans ferveur, sans confiance : passant d'un sujet à un autre, et ne mettant de l'art dans aucun....

Tantôt, par exemple, je me plaindrai à vous de moi-même, de mes passions, de mes faiblesses, des difficultés que je trouve dans la pratique de la vertu, et du penchant violent qui m'entraîne vers la dissipation et le plaisir. Je vous dirai, comme Job : O mon Dieu, pourquoi suis-je contraire à vous, et si peu d'accord avec moi-même ? *Quare posuisti me contrarium tibi, et factus sum inimicus ipsi gravi?* (*Job*, VII.) Pourquoi la loi de mes membres s'oppose-t-elle sans cesse à votre loi sainte ? pourquoi ma volonté se trouve-t-elle si faible dans l'exécution du bien qui l'enflamme quelquefois de si ardents désirs ? Je croyais que l'âge, la réflexion, mes propres efforts réprimeraient les saillies de mon humeur, et je me surprends tous les jours dans les mêmes infidélités ; si je résiste quelquefois, je tombe plus souvent encore ; si je me soutiens longtemps, je m'aperçois que je chancelle toujours. Ne bornerez-vous point, ô mon Dieu, le cours de mes longues inconstances ? ne remédiez-vous point à mes honteuses fragilités ? passerai-je toute ma vie à faire de belles promesses et à les violer ; à me repentir de mes perfidies, et à les renouveler ? votre gloire n'est-elle point intéressée à finir une bonne fois tant de misères ? n'est-il pas à craindre qu'aux yeux de l'impie, la honte n'en rejaillisse sur vous ; qu'il ne vous croie trop faible ou trop avare, quand je suis en effet le seul lâche et le seul insensible ? Vous est-il bien glorieux, enfin, d'être si mal servi, tandis que le monde et le démon comptent tant de zélés serviteurs ? Levez-vous donc, Seigneur, et qu'ils sachent aujourd'hui que vous êtes ma force et mon salut.

Tantôt je vous parlerai des vanités du monde, de ses mensonges, de ses injustices; de la froideur et de l'indifférence de ceux qui se donnent encore pour mes amis, de leurs délicatesses ridicules, de leurs soupçons téméraires, de leurs insupportables petitesse; de l'acharnement de mes ennemis, de leur haine envenimée, de leurs imputations calomnieuses, de leurs jalouses fureurs. On me croira insensible à tant de mauvais procédés dont je ne ferai confiance à personne, et l'on ne saura pas que j'ai un ami dans le sein de qui je dépose tous les jours tout ce qui pèse sur mon cœur.

Tantôt je vous demanderai conseil sur un parti qu'on me propose, sur un dessein que je médite, sur un doute qui m'embarrasse. Mes questions rouleront quelquefois sur des points importants, quelquefois aussi de beaucoup moindres objets seront la matière de mes humbles interrogations; mais enfin, j'aurai le plaisir de ne rien faire que de votre aveu, et vous me pardonnerez mes détails minutieux en faveur de l'étendue de ma confiance.

Tantôt je vous exposerai la situation embarrassante de mes affaires domestiques, le peu de ressource que je trouve dans mon travail ou dans mon industrie, pour faire subsister ma famille; le peu de reconnaissance que témoignent de tous mes soins des enfants pour qui je m'immole; les chagrins que me cause peut-être l'humeur difficile d'une compagne ou d'un époux bizarre, et je vous prierai d'adoucir mes amertumes, ou d'augmenter ma patience.

Le plus souvent je vous confierai les alarmes que me cause l'incertitude de mon salut : je ne chercherai point à vous arracher votre secret, ô mon Dieu, mais je vous conjurerai de vous souvenir de vos éternelles miséricordes. Je tarirai difficilement sur cet article; je ne croirai jamais en avoir dit assez... et quelquefois au milieu de la ferveur de ma prière, je paraîtrai vous quitter pour m'adresser à vos favoris, à mes saints protecteurs, à mon ange tutélaire, à votre mère, ô mon Sauveur, et vous n'en serez point jaloux. Je reviendrai ensuite à vous, et je ne vous dirai peut-être que ce que je vous ai déjà dit mille fois. Je mêlerai peut-être parmi tout cela bien des choses inutiles. Je sentirai que ma vanité serait humiliée, si quelque mortel entendait le langage simple, grossier, souvent confus, que parle ma prière, et j'oserai compter assez sur votre indulgence, pour ne point chercher à énoncer autrement mes pensées.

Quelquefois enfin, le cœur serré par la douleur ou l'esprit offusqué de ténèbres, je ne pourrai vous faire entendre que quelques mots entrecoupés, et je n'en prierai pas moins. Mes brûlants desirs et mon visage enflammé vous diront le reste : *Tibi dixit cor meum : exquisivit te facies mea. (Psal. XXVI.)*

III. Enfin, troisième et principal motif de notre reconnaissance envers Dieu : c'est

que la prière, qu'il se plaît toujours à écouter, quelque assidus que soient ses hommages; qu'il daigne toujours comprendre, quelque peu compassé que soit son langage, il veut bien l'exaucer toujours, quelque vaste que soit son ambition : *Omnia quæcunque petieritis, accipietis. (Matth. XXI.)* Non, mes frères, il n'y a point d'exception à faire, et la vertu de la prière s'étend à tout : rien de si grand à quoi elle ne puisse aspirer; rien de si petit à quoi elle ne puisse descendre. Jetez les yeux sur tous les biens que l'esprit peut concevoir, et que le cœur peut désirer; aucun d'eux ne lui sera refusé.

Seraient-ce les biens temporels? je conviens à la vérité que ce sont là les derniers objets qu'elle doit solliciter : mais enfin, s'ils sont demandés avec la subordination convenable, et s'ils sont des biens par rapport à nous, c'est-à-dire, s'ils ont quelque liaison avec le salut, seul bien sur lequel se doivent mesurer tous les autres, elle les obtiendra. C'est elle qui fait couler des richesses innocentes dans des mains pures, qui empêche les familles vertueuses de tomber dans la poussière, ou qui leur rend leur première splendeur; qui fait asseoir parmi les princes du peuple des hommes que l'ambition n'a point engagés dans la carrière des honneurs; qui couronne les fronts modestes des rayons de la gloire; qui présente des secours inopinés au pauvre assez généreux pour dédaigner la ressource du crime; qui, par d'heureuses révolutions de fortune, arrête des soupirs qui n'outraient point la Providence; qui fait enfin moissonner à pleines mains la prospérité à de sages chrétiens qu'un sort constamment rigoureux n'aurait pas rendus inconsolables.

Seraient-ce les biens de la grâce ? c'est là que son pouvoir se déploie avec le plus d'éclat. Quelles vertus ne marchent pas à sa suite ? quelles tentations ne fuient pas devant elle ? quels vices n'expirant pas sous ses coups ? L'enchantement des passions, elle le dissipe; les traits de la volupté, elle les émousse; les rigueurs de la pénitence, elle les adoucit; la raison s'égare, elle la redresse; le cœur succombe, elle le fortifie; l'amour-propre s'aveugle, elle lui arrache son bandeau. Dans la voie du salut, nul obstacle qu'elle ne surmonte, nul piège qu'elle ne découvre, nul précipice qu'elle ne comble. Aux yeux d'un homme de prière, les vices n'étaient plus que des charmes impuissants; dans sa main la coupe empoisonnée se brise et laisse échapper le poison; sous ses pas, le terrain le moins solide s'affermir, et le monde, qui pour tout autre n'est qu'une grande tentation et une occasion continuelle de chutes inévitables, devient pour lui un temple de paix ou un théâtre de victoires.

Serait-ce la plus précieuse de toutes les grâces, celle qui met le sceau à tous les mérites, qui fait recueillir aux vainqueurs le fruit de leurs combats, qui les met en possession de la gloire, celle par consé-

quent dont l'idée présente à l'esprit tant de charmes, ou plutôt celle dont le nom seul doit réveiller dans nos esprits tant de terreurs, parce qu'il nous rappelle tout à la fois une grâce absolument nécessaire à notre bonheur, et qui néanmoins n'est absolument due à aucune de nos vertus, la persévérance finale, en un mot? La prière, il est vrai, ne l'arrache point avec hauteur à un Dieu maître de ses dons; mais il ne la refuse jamais à des sollicitations humbles et constantes, et la grâce qui couronne toutes les autres, se trouve heureusement renfermée, comme toutes les autres, dans la sphère du pouvoir que Dieu a accordé à la prière : *Omnia quæcunque petieritis, accipietis*.

Que dis-je? il n'a pas même exclu de cette sphère si étendue ces grâces si extraordinaires qui renversent les lois de la nature, et si la prière, qui les sollicite (pour être digne de lui), doit être accompagnée d'une aspiration particulière, et de quelques autres conditions dont elle peut partout ailleurs se passer, il est toujours vrai de dire que la prière, dès le moment qu'elle est digne de Dieu, devient l'instrument de toutes les merveilles, et que, dans la main de la faiblesse même, de l'homme, elle ne voit échouer son pouvoir contre aucun des êtres que Dieu voit soumis à son empire. Voilà, dit le Seigneur à Moïse, que je t'ai établi le Dieu de Pharaon : *Ecce ego constitui te Deum Pharaonis*. (Exod., VII.) Et que ne fera pas ce nouveau Dieu en suppliant? Il égalera en quelque manière ce que fait le Dieu véritable en commandant. En effet, l'un dit au commencement des temps : Que la lumière se fasse, et la lumière fut faite, et l'autre ordonnera à des ténèbres palpables de couvrir la terre d'Egypte, et elle en sera couverte. L'un dit : Que la terre et la mer produisent les reptiles et les autres animaux, et l'autre appellera du milieu des flots des nuées de sauterelles, qui porteront le ravage dans les provinces soumises à l'oppresseur, et fera sortir du sein de la terre une foule d'insectes qui oseront infester ses palais. L'un traça de son doigt un cours aux fleuves et aux ruisseaux, et leur ordonna de serpenter dans les plaines, et l'autre remplira de sang le lit de ces mêmes ruisseaux et de ces mêmes fleuves; il leur commandera de ne porter que du sang aux mers épouvantées. L'un défendit à cet élément furieux de franchir ses barrières, et le força de venir briser ses flots écumeux contre un grain de sable, et l'autre, après avoir divisé la mer, tiendra suspendues ces deux liquides montagnes qui attendront un nouvel ordre de sa part pour se livrer à leur pente naturelle. L'un enfin façonna de sa main le premier des hommes qu'il avait tiré de la terre, et l'animal de son souffle, et l'autre, éteignant ce souffle de vie dans tous les premiers-nés des Egyptiens, précipitera les plus précieuses espérances de leur postérité dans le tombeau : *Omnia quæcunque petieritis, accipietis*.

Puis-je encore ajouter quelque chose à l'idée que tant de traits honorables à la vertu de la prière doivent vous avoir donnée de son pouvoir? Oui, mes frères, et c'est que Dieu ne resserre pas toujours ses miséricordes dans la sphère souvent trop étroite de nos désirs; que non-seulement rien de ce que nous lui demandons par une prière digne de lui ne nous est refusé, mais encore qu'elle obtient souvent plus qu'elle ne demande; en un mot, qu'il ajoute souvent de nouveaux bienfaits à ceux que nous sollicitons, ou, ce qui revient au même, qu'il change souvent à notre avantage des grâces qui n'auraient pas assez réjoui à la fin qu'il nous les faisait solliciter.

Vous, par exemple, âme fervente et sincèrement détachée des biens de la terre, sur le modèle de Salomon, vous ne demanderez à Dieu que la sagesse, et ce don précieux suffisait à votre ambition. Eh de quoi! disiez-vous, ne puis-je pas me passer dans la terre de mon exil, pourvu que j'aie assez de lumières pour connaître la route qui conduit à ma patrie, et assez de force pour marcher d'un pas ferme et sûr au milieu des pièges dont cette route est semée? Réputation vaste et brillante, éclat des honneurs, commodités de la vie, présents de la fortune..... qu'ai-je à faire de tout cet attirail de bénédictions temporelles? que m'importe d'éblouir le monde par quelques lueurs passagères, et de recueillir à la hâte les respects ou les applaudissements de l'univers? n'arriverai-je pas aussi tranquillement au tombeau dans la fidèle compagnie de mes humbles vertus, que chargé de cette moisson de gloire et de richesses qu'il faudrait déposer à son entrée? Ecoutez donc ce que dit le Seigneur : Vous ne m'avez demandé que la sagesse, et moi, qui ne règle point ma libéralité sur votre modération, je vous accorde encore les richesses et la gloire. Ces biens sont peu de choses; mais estimez dans eux la main qui vous les donne : *Postulasti tibi sapientiam; sed et quæ non postulasti dedi tibi, divitias et gloriam*. (III Reg., II.)

Vous, d'un autre côté, âme plus touchée des désirs de votre salut qu'instruite des moyens qui peuvent l'opérer, à l'exemple de saint Paul, vous demandiez d'être entièrement délivrée d'une tentation importune; vous sollicitiez un heureux goût pour la vertu, qui vous fit trouver plus de facilité dans sa pratique; une certaine uniformité de caractère qui vous fit marcher d'un pas toujours égal dans le chemin de la perfection; une victoire complète sur cette humeur quelquefois si vive et si impétueuse, source la plus ordinaire de vos infidélités envers Dieu et du secret dépit qui vous anime contre vous-même; c'est-à-dire que, par une erreur innocente dans son principe, mais infiniment funeste dans ses conséquences, vous demandiez au ciel une faveur qui allait exposer votre salut à tous les dangers qu'entraîne après soi une fausse sécurité, une vaine complaisance, une con-

fiance téméraire. Mais Dieu, qui vous connaît et qui vous aime, substitue généreusement à l'objet de votre demande une grâce beaucoup plus estimable, une grâce qui vous maintient dans une humble défiance de vous même, dans de vertueux soupirs, dans une ferveur toujours animée, dans une sainte impatience, dans une tristesse et une désolation intérieure plus méritoires à ses yeux que n'auraient pu l'être tous vos cantiques d'allégresse. C'est là, dit le Seigneur, la grâce qui doit vous suffire et sans laquelle toute autre devrait nous épouvanter : *Sufficit tibi gratia mea.* (II^e Cor., XII.)

Et voilà, mes frères, la manière dont Dieu se comporte à l'égard de la prière qui mérite de lui être présentée; voilà comment, par la disposition continuelle dans laquelle il est de nous écouter, par la facilité qu'il apporte à nous comprendre, par sa constante fidélité à nous exaucer, il doit faire cesser toutes nos plaintes et exciter dans nos cœurs les justes sentiments de la gratitude la plus vive et la plus tendre.

Est-ce ainsi, chrétiens, pour conclure cette première partie par un contraste qui relève encore et rende plus sensibles ces divers traits de la conduite miséricordieuse que Dieu tient envers ceux qui le prient, est-ce ainsi qu'en usent à l'égard de leurs clients ces hommes en place, ces favoris de la fortune honorés par d'autres hommes comme des espèces de divinités, et ordinairement si peu dignes par leur dureté de participer à ce nom, qui est celui de la bonté même ? sont-ils toujours prêts à nous écouter, à nous comprendre, à nous exaucer ?

Courtisans empressés qui, au milieu d'une foule également avide, sollicitez depuis longtemps auprès de quelqu'un de ces dieux peu propices une audience qui vous est toujours refusée, et qui faites valoir avec tant de vivacité auprès de l'introduit les titres qui semblent devoir vous assurer la préférence sur tous vos rivaux, n'êtes-vous point semblables à ces prêtres de l'idole de Samarie, qui, par leurs cris redoublés, espéraient frapper ses oreilles insensibles ? et ne méritez-vous point d'avoir quelque part aux railleries que faisait le prophète de leurs stériles efforts et de leurs ridicules espérances ?

Non, pourrait vous dire un adorateur du vrai Dieu, non, vos cris n'éclatent point encore avec assez de force pour traverser ces vastes appartements au fond desquels se cache l'arbitre de votre destinée; prenez-le sur un ton plus élevé, si vous voulez que votre voix parvienne jusqu'à lui : *Clamate voce majore.* (III^e Reg., XVIII.) Peut-être qu'à ce moment, livré au plaisir de la bonne chère, ce Dieu si peu digne de vos hommages ignore auprès d'une table délicatement servie, s'il est au monde des malheureux, ou du moins qu'il se met fort peu en peine que vous soyez du nombre : *Deus est, et forsitan est in diversorio.* (Ibid.) Peut-être est-il plongé dans les langueurs d'un

sommeil paresseux que l'intérêt de votre fortune (se fût-elle dérangée à son service) ne mérite pas d'interrompre : *Deus est, et forsitan dormit.* Que dis-je ? ah ! peut-être que les embarras d'un ministère important et laborieux écartent bien loin de ce grand que l'erreur édifie, la douceur du repos et les plus simples plaisirs du vulgaire; qu'il sacrifie réellement le bonheur de sa vie aux soins de sa grandeur; et qu'actuellement occupé d'une affaire épineuse, il donne ses ordres avec un trouble et une inquiétude qui ne lui permettent pas de penser à vous : *Deus est, et forsitan loquitur.* Redoublez donc vos clameurs si vous voulez vaincre ses distractions, ou l'arracher à sa léthargie : *Clamate voce majore, ut excitetur.*

Mais, ce qui n'arrive pas toujours au gré de vos desirs, je veux que ce grand, si longtemps attendu, sorte enfin de ses respectables ténèbres, précédé de quelques hommes méprisables qui laissent voir sur leur visage un servile orgueil réfléchi du front de leur maître, et qu'après vous avoir fait dévorer le plus humiliant cérémonial, il soit prêt à vous écouter : pourrez-vous vous en faire comprendre ? la grossièreté de votre expression ne blessa-t-elle point sa délicatesse ? la longueur de votre exposé n'épuisera-t-elle point son attention ? la nature de votre requête ne passera-t-elle point ses lumières ? Ah ! si vous voulez être compris, parlez d'une voix plus claire et plus distincte; parlez-lui surtout un langage qui s'accorde mieux avec sa vanité et avec toutes ses autres faiblesses; c'est le seul qu'il devine sans peine, et qu'il entende sans commentaire : *Clamate voce majore, ut excitetur.*

Mais enfin, je suppose qu'il ait parfaitement saisi le sens de votre requête : sera-t-elle favorablement répondue ? Hélas ! peut-être que la fortune de ce demi-dieu est beaucoup moins réelle que son faste, et son pouvoir même beaucoup plus borné que sa fortune; qu'il ne conserve plus qu'à force de souplesses un reste de crédit expirant, une faveur chancelante, dont l'ombre lui est d'autant plus précieuse qu'il sent tous les jours que la réalité lui échappe : peut-être aussi (et encore avec un plus de vraisemblance) peut-être qu'il est un de ces grands accoutumés à rapporter tout à eux-mêmes, et qui, croyant tout le monde né pour eux, ne se croient nés pour personne. Ah ! si vous voulez l'intéresser à votre sort, exagérez-en bien toutes les rigueurs; faites parler les soupirs, les sanglots et les larmes : *Clamate voce majore, ut excitetur;* et, après cela, vous éprouverez peut-être que toutes ces armes sont encore très-faibles pour triompher d'un cœur muni par l'orgueil et endurci par la prospérité.

Encore une fois, Messieurs, que ce tableau de la dureté des hommes, rapproché des miséricordes du Seigneur pour ceux qui l'invoquent, les fait paraître dans un jour lumineux ! Quelle folie honteuse nous fait donc éternellement ramper aux pieds de ces

idoles ou impuissantes ou insensibles ? Ah ! mes frères, pour achever l'application du discours adressé par Elie aux sacrificateurs de Baal, que le maître qui, toujours disposé à nous écouter et toujours prompt à nous comprendre, peut et veut toujours nous exaucer, soit désormais notre seule divinité ; que lui seul en cette qualité reçoive dans la prière l'hommage de nos lèvres et de nos cœurs : *Qui exaudierit, ipse sit Deus.* (III Reg., XVIII.) Mais en le priant, souvenons-nous en effet qu'il est notre Dieu, et comme il n'arrive que trop souvent, ne le traitons pas plus mal que nous ne traitons les hommes. Juste fondement de ses ressentiments contrenous et sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

L'artisan industrieux qui, mettant en œuvre une matière précieuse, arme d'un foudre et couronne de rayons le bloc de marbre qu'il appelle un dieu, n'a fait qu'une statue, dit un auteur assez connu parmi ceux de l'ancienne Rome : celui qui fait les dieux, c'est celui qui les prie : *Deos qui rogat, ille facit.* (MART.) Pensée pleine de noblesse, et dont la vérité, applaudie par toutes les personnes qui savent réfléchir, est fondée sur ce principe : que l'hommage le plus glorieux à la divinité, c'est celui de l'humaine faiblesse, religieusement prosternée dans la prière devant le grand Etre dont elle attend tout ce qu'elle espère, et sans lequel elle s'avoue incapable de se rien procurer de ce qui lui manque.

Mais, à voir combien peu l'esprit de religion anime les prières de la plupart des chrétiens, ou plutôt à considérer les caractères irréligieux dont elles sont sensiblement marquées, ne pourrait-on pas renverser la proposition du poète, et dire que, bien loin de faire un Dieu de l'Etre suprême à qui nous adressons nos vœux, nous le dégradons en quelque sorte de sa divinité, et même que nous le plaçons au-dessous des hommes ; puisqu'en effet dans eux une vaine ombre de grandeur, une apparence plausible de bonne foi, une réputation équivoque de vertu, savent leur attirer de notre part des égards que nous n'avons point dans la prière pour la grandeur souveraine, pour l'éternelle vérité, pour la sainteté infinie de notre Dieu : trois divines perfections que nos prières déshonorent et dont je vais exposer les justes griefs dans un parallèle qui en fera encore mieux sentir la justice.

I. Grandeur de Dieu déshonorée par nos prières. Et d'abord, mes frères, la prière, qui, sans doute, lorsqu'elle est adressée aux hommes, est une expression d'humilité, un aveu de dépendance, un tribut de respect, change-t-elle tout d'un coup de nature lorsqu'elle s'adresse à Dieu, et devient-elle, dans ce cas privilégié seul, un acte d'orgueil et de vanité, un acte d'empire et de commandement, un acte d'insulte et de mépris ? Cette question vous étonne ; mais ne suis-je autorisé à la faire que par l'impétueux mouvement d'un zèle qui croit pouvoir se per-

mettre les exagérations et les hyperboles ?

En effet, si la prière faite à Dieu n'est point un acte d'orgueil et de vanité, que veut donc dire ce faste extérieur qui accompagne quelquefois vos sacrifices ; ce luxe profane que, du milieu des assemblées mondaines, vous transportez dans le sanctuaire ; ce vain attirail de grandeur qui vous suit jusqu'aux pieds des autels ; cet air d'assurance et de fierté que laisse tout entier sur votre visage l'œil de celui qui pourrait vous réduire en poudre ? Venez-vous dans le saint temple pour recevoir des adorations ou pour rendre vos hommages ? êtes-vous le maître qu'on y doit révérer, ou le suppliant qui doit y gémir ? avez-vous des trésors à répandre, ou des grâces à solliciter ? attendez-vous qu'un nouvel Aaron, trahissant l'honneur de son ministère, et faisant remarquer à ce grand peuple la richesse de votre parure, lui dise : O Israël, tourne ici tes regards, voilà tes dieux ! *Hi sunt dii tui, Israel* (Exod., XXXII) ; ou du moins, pour ne rien outrer, ne sentez-vous pas que vous enlevez réellement à l'Eternel le tribut respectueux de cette aveugle multitude, plus frappée de l'éclat qui vous environne et du fracas qui vous annonce, que des modestes ornements de son tabernacle et de la majestueuse simplicité de son culte ? Au défaut de ce faste extérieur déployé sur un théâtre public, que veut donc dire cette enflure secrète qui se dérobe à nos yeux, mais que Dieu démêle si bien au fond de votre cœur ; cette confiance téméraire dans vos propres mérites, mal déguisée par quelques formules qui renferment l'aveu de votre indignité ; ce coup d'œil plein de complaisance que vous laissez échapper de temps en temps vers quelques jeûnes et quelques aumônes, dont vous pesez la valeur dans la balance de l'amour-propre ; cette disposition habituelle où vous êtes de vous élever, si Dieu, en exauçant vos prières, paraît en sentir tout le prix ? Je vous le demande, étaleriez-vous devant un protecteur une pompe et des sentiments si peu conformes à la situation d'un malheureux qui supplie ? est-ce ainsi que vous prierez un homme dans qui vous respecteriez l'ombre de la grandeur ?

Si la prière faite à Dieu n'est point un acte d'empire et de commandement, que signifie donc, dit saint Augustin, ce ton impérieux sur lequel vous le prenez avec le Tout-Puissant ; cette extrême impatience que vous avez, dès le premier soupir qui vous échappe, d'être renvoyé avec une réponse favorable et les mains chargées des dons les plus précieux, presque avant de les avoir levées au ciel pour implorer sa libéralité ; ce dégoût de la prière que vous inspirent si aisément des grâces différées, et qui déjà de votre part menace les autels d'une désertion totale ; cet entier oubli de Dieu qui succède en effet bientôt à ses épreuves, et qui semble vous venger de ses lenteurs ; ces murmures indécents contre une providence qui, pour vous conduire, ne prend conseil que d'elle-même, et à qui votre témérité précipitée ose prescrire des lois ? Que signifie donc cette étrange

indocilité qui vous fait constamment renverser l'ordre que Dieu a établi par rapport aux objets de la prière, et solliciter régulièrement auprès de lui les biens de la vie présente avant ceux de l'éternité? Eh! quoi? la victime sans tache s'immole partout en votre nom, pour arracher au ciel des richesses périssables, et vous n'avez pas encore fait brûler un grain d'encens pour obtenir le don de les mépriser? Votre amour pour un fils retenu trop longtemps loin de vous dans une terre étrangère met en mouvement toutes les personnes de piété pour le rendre à votre tendresse, et vous n'avez jamais intéressé leur crédit auprès de Dieu pour vous ménager à vous-même un prompt retour dans les bras de votre pere? Le rétablissement de votre santé, ébranlée par divers accidents fâcheux, vous fait assiéger tous les autels, et vous paraissez insensible aux blessures de votre âme? Je vous le demande, laisseriez-vous entrevoir à un protecteur tant de hauteur dans vos volontés et si peu de complaisance pour les siennes? est-ce ainsi que vous priez un homme dans qui vous respecteriez l'ombre de la grandeur?

Si la prière faite à Dieu n'est point un acte d'insulte et de mépris, expliquez-moi moi donc quel autre sens on peut donner à cette négligence outrée de parure qui vous fait paraître d'une manière si peu décente à la cour du Roi des rois; à cette posture nonchalante et vaine dans laquelle vous vous tenez en sa présence; à ces regards distraits qui se promènent sur tous les objets que le hasard vous offre; à ces égarements volontaires d'une imagination qui voltige sans cesse dans la région des chimères; à cette froideur de vos désirs qui parlent presque le langage de l'indifférence? Eh quoi? vous voulez être entendu, et votre esprit dissipé ne s'entend pas lui-même; ou, si votre esprit s'entend peut-être, votre cœur, peu curieux d'être exaucé, n'est pas d'intelligence avec votre esprit? Je vous le demande, laisseriez-vous apercevoir à un protecteur si peu de considération pour sa personne et un dégoût si marqué pour ses faveurs? est-ce ainsi que vous priez un homme dans qui vous respecteriez l'ombre de la grandeur?

II. Mais cette grandeur suprême de notre Dieu n'est pas le seul de ses attributs qui soit en droit de se plaindre de nos prières. Elles outragent peut-être plus souvent encore son éternelle vérité, dégradée dans notre esprit au-dessous de la bonne foi des hommes, qu'une longue suite de perfidies n'a pas encore tout à fait déshonorés à la face de l'univers. Voyez-en la preuve toujours présente à nos yeux et toujours étonnante pour quiconque regarde par les yeux de la foi.

Ce Dieu qui se fait donner par son prophète le beau nom de Dieu de vérité, et qui prend dans l'Evangile celui de la Vérité même, a promis d'écouter favorablement toutes nos requêtes, sans excepter de sa libéralité rien de ce qui est du ressort de sa toute-puissance. Il a plus fait; en jurant par lui-même

qu'aucune de nos demandes ne serait frustrée de son succès, il a confirmé sa parole par le serment le plus auguste et le plus inviolable. Cette précaution, qui devait être si superflue, ne lui a pas encore paru suffisante pour prévenir nos lâches défiances: il nous a donné, dans une innombrable multitude de grâces et de faveurs qui ont commencé leur cours bien au delà de notre berceau, et qui n'ont jamais un seul instant cessé de couler sur nous, des assurances certaines qu'il conduirait à sa perfection l'ouvrage de notre bonheur, entrepris et continué à trop grands frais pour vouloir, par l'interruption de ses soins, perdre le fruit de toutes ses avances. Enfin, pour bannir de notre esprit jusqu'à l'ombre même d'un soupçon qui le blesse dans la partie la plus sensible de son cœur, il s'est livré lui-même à nous pour otage d'une fidélité qui n'avait pas besoin de caution et qui n'en pouvait avoir de plus précieuse; en sorte qu'on peut dire qu'il en a usé avec nous comme en usent ces amis généreux, déterminés à arracher à quelque prix que ce soit une confiance obstinée à se refuser, et qui, non contents d'intéresser à l'exécution de leur parole et leur honneur et leur conscience, donnent encore pour gage de leur sincérité et leurs biens et leur personne: et voilà la base inébranlable sur laquelle il a fait porter notre espérance, ou, si vous voulez, le quadruple lien par lequel il l'enchaîne, pour l'empêcher de flotter au gré de nos troubles inquiets et de nos agitations éternelles.

Prodige de condescendance de la part de Dieu, sans doute, mais prodige qu'égale de notre part une défiance non moins prodigieuse. Eh quoi! mes frères, après des assurances si formelles et si multipliées de la bonne volonté de celui qui peut tout, vous portez encore au pied de ses autels un visage défait où se peint l'inquiétude, et un cœur chancelant d'où la confiance est bannie. Toutes les disgrâces dont on vous menace, votre imagination les réalise et votre timidité les exagère. Toutes les blessures qu'on vous a faites vous paraissent des maux au-dessus de tous les remèdes! Vive le Seigneur! N'est-il plus de Dieu en Israël? ou celui que nous servons n'est-il plus le Dieu fort et miséricordieux? son bras est-il raccourci? son cœur a-t-il changé? peut-il se renoncer lui-même en vous abandonnant, et le croyez-vous capable de vous donner occasion de dire: Seigneur, le ciel et la terre subsistent encore, et votre parole, qui devait à jamais leur survivre, est déjà passée?

Que dis-je? ah! vous savez encore espérer, vous n'espérez même que trop; mais, c'est dans les hommes que vous mettez une ressource solide; une promesse équivoque de leur part vous rassure, un accueil favorable vous met l'esprit en repos; un coup d'œil, conduit sur vous par le hasard plutôt que par la bienveillance, rappelle la sérénité sur votre front, et fait rentrer la paix dans votre cœur. Sur des fondements si suspects, vous appuyez déjà peut-être la grandeur naissante

de votre maison, désormais trop étroite pour contenir tous les trésors et tous les symboles d'honneur que la faveur y va rassembler; et, déjà enivré d'une douce fumée, vous léguez avec complaisance à votre postérité ces colonnes si fermes, dont vous devez la précieuse découverte à votre bonne fortune. Hélas! cependant peut-être ces roseaux fragiles ont-ils déjà plié plus d'une fois, et blessé à vos yeux la main téméraire qui se reposait sur eux. Avis inutile! instruction mal entendue! ils n'en sont pas moins en possession, ces dieux infidèles, de se faire suivre par tous vos vœux et de vous promener de chimère en chimère; ils n'en règnent pas moins despotiquement sur tous les sentiments de votre cœur; ils n'en sont pas moins les arbitres souverains de votre joie et de votre tristesse. Que dis-je? ils vous repoussent quelquefois, et vous revenez à eux avec un nouvel empressément; ils vous renversent, et vous vous relevez avec une nouvelle ardeur; ils vous foulent aux pieds, et vous leur tendez encore une main suppliante. Vous le demandai-je encore une fois? Vous attachez-vous au rocher aussi hardiment que vous embrassez les flots? L'immuable vérité obtient-elle de vous la confiance dont vous honorez les simples apparences de la bonne foi. Ah! qu'il s'en faut bien que vous ne mettiez sur ce point votre Dieu de niveau avec les hommes! et pour comble d'injustice, la sainteté infinie que vous ne pouvez méconnaître dans lui, vous la respectez souvent moins que les traces légères de vertu que vous croyez apercevoir dans eux.

III. Quelle horrible prière adressez-vous à nos dieux, disait un satirique (Perse) romain aux païens de son temps, trop accoutumés à les intéresser en faveur de leurs penchants criminels, et à faire servir la religion contre la religion même? ces vœux que vous portez dans leurs temples, osez-en faire confidence à tel de nos juges qu'une probité soupçonnée de ne pas s'effaroucher aisément de ce qui alarmerait une vertu scrupuleuse, doit vous faire regarder comme un censeur assez peu redoutable. O ciel! continuait le poète à l'aspect de tant de ténébreux mystères étalés à ses yeux, par quelles étranges exclamations ne s'exprimeraient pas la surprise et l'horreur dans cet homme encore susceptible de quelques sentiments vertueux? Mais, reprenait-il avec vivacité, quels termes, ou plutôt quels foudres ne doit donc pas employer l'indignation de Jupiter contre l'insolent qui l'invite à entrer avec lui dans une monstrueuse société de crimes et d'attentats?

Je conviens, Messieurs, que ce trait d'éloquence, vu la circonstance où il était placé, était peut-être plus brillant que solide; car enfin la vertu des citoyens de Rome était souvent beaucoup moins commode que celle de leurs dieux; ou du moins comparée à la droiture des Caton, la probité de ces prétendus immortels se soutenait ordinairement assez mal dans la balance même de leurs adorateurs. Et après tout il n'eût pas été surprenant que Jupiter eût approuvé des

vœux qu'il avait lui-même formés, servi des désirs qu'il avait lui-même conçus, protégé des forfaits qu'il avait lui-même exécutés. Mais le Dieu que nous adorons n'est pas, dit le Prophète, comme ces fantômes de dieux; et la réflexion de l'auteur profane que j'ai osé citer dans la chaire de vérité, conserve toute sa force dans les principes d'une religion qui ne reconnaît pour Dieu qu'un être dont les regards sont aussi purs que le cœur, et qui abhorre, partout où elle se trouve, l'iniquité, dont l'ombre même ne se peut trouver devant lui.

Et voilà le Dieu, mon cher auditeur, que vous conjurez quelquefois de favoriser vos coupables intrigues, de se prêter à vos passions injustes, de condescendre à vos excès honteux; et par conséquent d'accorder les ressorts de sa providence avec les projets de votre malice, de conformer sa volonté sainte à vos désirs corrompus, de plier la droiture de son cœur à la dépravation du vôtre. En un mot, voilà le Dieu à qui votre ambition, votre cupidité, votre vengeance et les autres monstres que vous nourrissez dans votre sein, offrent le titre affreux de protecteur et de complice des forfaits qu'ils méditent, et dont il ne tiendra qu'à lui de partager la honte; et la médiation que vous employez auprès de ce Dieu de sainteté pour l'engager à démentir cet auguste caractère, ce sont les mérites de son Fils, réformateur du cœur de l'homme et destructeur de toutes ses faiblesses, et l'influence secrète sur laquelle vous comptez pour animer une prière si injurieuse à l'un et à l'autre, c'est le gémissément ineffable de leur Esprit au dedans de vous-même, de cet Esprit, saint par nature et sanctificateur par office. Ah! ne craignez-vous point que, pour punir une si abominable prière, Dieu ne l'exauce en effet dans toute son étendue, et que, ne trouvant dans les trésors de sa colère aucune calamité temporelle digne d'être votre châtement, il ne vous rende, au gré de vos vœux, le pécheur le plus fortuné, le plus encensé, le mieux vengé qui soit sur la terre?

Que dirai-je maintenant de ces grâces précieuses dont vous sentez parfaitement toute l'importance pour votre salut, et dont néanmoins vous priez quelquefois Dieu de tarir la source; de ces remords salutaires, par exemple, qui vous alarment dans le sein du crime, ou de cette délicatesse de tempérament qui vous rend inhabile aux plaisirs: double disgrâce, selon vous, dont vous sollicitez la délivrance, sous le spécieux prétexte de demander à Dieu la paix du cœur et la santé du corps? Prières injurieuses à la divine sainteté, puisque, malgré les termes éblouissants sous lesquels leur corruption s'enveloppe, voici réellement le sens naturel que votre cœur leur donne, et qu'il ne peut manquer de reconnaître dans ce fidèle commentaire...

Rendez le calme à mon esprit, ô mon Dieu! c'est-à-dire éloignez-vous de moi, Seigneur, par une lumière importune ne dissipez point des ténèbres que j'aime; ne troublez point

un sommeil qui m'enchanté par les éclats de votre voix redoutable. Jusques à quand sèmeriez-vous d'épines la route par laquelle je m'égare loin de la voie de vos commandements ? ne vous lasserez-vous point de verser l'amertume sur tous les agréments que je me procure aux dépens de votre loi sainte ? Ah ! laissez-moi tranquillement goûter de méprisables douceurs ; laissez-moi ignorer qu'il est un Dieu plus aimable qu'elles, ou qui sait se venger de la préférence qu'on leur donne sur lui... Bornez le cours de mes longues infirmités, ô mon Dieu, c'est-à-dire tout le bonheur de ma vie consistera-t-il désormais, Seigneur, à former d'impuissants désirs pour le crime, ou faudra-t-il me résoudre, avant l'extrême vieillesse, à chercher ce bonheur dans vous ? me verrai-je forcé à prendre ce dernier parti dans un âge où le monde sait encore me plaindre, et où j'aurais peut-être encore de quoi plaire au monde ? Ne vous pressez pas, Seigneur, de prendre possession d'un cœur encore trop vif et trop sensible pour vous être offert ; il doit encore quelque chose à la corruption du siècle, il est encore capable de s'ouvrir à ses folles joies, s'il était secondé par une santé florissante. Ah ! permettez-lui encore, pendant quelques années, un libre essor vers les objets qui l'ont charmé ; il ne pourra vous échapper, ô mon Dieu, après de longues erreurs vous le verrez revenir à vous, mais assez usé pour n'avoir pas lieu d'être fort flatté de votre conquête.

De pareilles prières sont-elles bien dignes d'être présentées au Dieu de la sainteté ? et, lors même que l'objet de nos prières n'a rien qui puisse offenser la pureté de ses regards, n'est-elle point trop souvent blessée par le caractère même de celui qui sollicite ses faveurs ? Pécheur, non point du nombre de ces hommes faibles, qui ne se livrent au péché qu'à demi, de mauvaise grâce, timidement, à regret, et toujours après s'être livré à eux-mêmes quelques combats ; qui gémissent du moins des désordres où la passion les engage, qui sont les premiers à condamner les scandales qu'ils donnent, et qui s'efforcent sérieusement de briser les chaînes qui les captivent ; ah ! les cris douloureux que ceux-ci poussent vers le ciel, n'outragent point la sainteté de celui qui y règne, et sont quelquefois exaucés par sa miséricorde ; mais pécheur d'état et de profession, par principe et par système, avec goût et avec complaisance, sans honte et sans remords ; pécheur tranquillement assis dans les ombres de la mort, et fortement résolu à ne faire aucun effort pour se débarrasser des liens de l'iniquité. Hé quoi ! pourrait-on dire à un homme de ce caractère, prosterné au pied des autels que souille sa présence, lors même qu'il n'y porte que des vœux innocents : ce Dieu, qu'on insulte quand on ose le solliciter en faveur du crime, croyez-vous qu'on l'honore en l'invitant à protéger les scélérats ? voulez-vous lui attirer, de la part de ceux qui ne le connaissent pas le reproche honteux de n'être

pas délicat sur le choix de ses favoris, et, sortant d'auprès de lui comblé de ses présents, donner lieu à ces aveugles de publier, au milieu de leurs disgrâces, qu'ils ne sont pas encore assez profondément corrompus pour mériter ses faveurs ? ne craignez-vous point de lui faire jouer un personnage abhorré par tous les gens d'honneur, toujours prêts à retirer l'ombre favorable dont ils couvriraient un malheureux, dès qu'ils viennent à s'apercevoir qu'il déshonore son asile, et qu'il ne peut plus intéresser leur bonté sans faire tort à leur gloire ?

Ah ! mes frères, pour la dernière fois, ayons au moins pour Dieu, dans nos prières, les égards que nous inspirent si naturellement des protecteurs dans qui la grandeur, la fidélité, la vertu ne nous paraissent pas des qualités tout à fait chimériques. Nous plaindrons-nous qu'il ait mis ses faveurs à un trop haut prix ? A qui m'as-tu comparé, disait-il autrefois à son peuple ? tu m'as comparé à de faibles créatures... Et aussitôt, irrité de ce parallèle, sa colère s'allumait contre Jacob, et sa fureur éclatait contre Israël. Il a réduit, Messieurs, il a modéré, en faveur de la dureté de nos cœurs, des prétentions qui nous auraient peut-être paru exorbitantes ; il veut bien se contenter de ce que nous ne refusons pas à certains mortels, aux pieds desquels il voit d'un œil jaloux la prière étaler des sentiments qu'il cherche en vain dans son sanctuaire, et qu'il payerait de tous les trésors que sa puissance a rassemblés, et qu'il ne tarde à sa bonté de répandre.

Mais hélas ! mes frères, quelle nouvelle réflexion, encore plus triste que les autres, vient se placer à la fin de mon discours ? En m'étendant, comme j'ai fait dans cette seconde partie, sur les défauts qui corrompent la vertu de la prière, et qui anéantissent tous les fruits qu'on en devait attendre, n'ai-je point manqué ce qui devait faire mon principal objet ? et le crime de notre siècle n'est-ce pas moins peut-être de faire de mauvaises prières que de n'en point faire du tout ? O honte ! ô scandale ! âmes chrétiennes, qui aimez votre religion, et qui sentez très-vivement tous les coups qu'on lui porte, laissez ici éclater vos douleurs... La prière est l'heureux lien qui doit unir le ciel et la terre, et former entre l'un et l'autre une mutuelle correspondance. De la surface bourbeuse de cette misérable terre où nous rampons, nos prières, comme autant de vapeurs, devraient incessamment s'élever vers le trône du Tout-Puissant, pour retomber sur nous en pluies fécondes et en célestes rosées. Villes et hameaux, lieux profanes et temples sacrés, places publiques et déserts sauvages, tout devrait retentir de nos cris redoublés. Secourez-nous, Seigneur ; abaissez la hauteur des cieux, hâtez-vous de nous tendre une main propice ; tout nous abandonne ; les vents sont déchaînés ; chaque flot nous apporte la mort, et nos bras languissants se lassent de lutter contre les vagues irritées : *Salva nos, Domine, perimus.*

(*Matth.*, VIII.) Tel devrait être le langage de notre faiblesse, épouvantée des dangers qui l'environnent; et ces lugubres accents devraient se faire entendre depuis le moment où l'aurore fait luire ses premiers feux, jusqu'à ce que la nuit enveloppe tout de ses ombres; et même son silence devrait être de temps en temps troublé par nos vives clameurs.

Et cependant, cependant des hommes, des chrétiens, une foule de chrétiens, semblent avoir rompu tout commerce avec le ciel. Combien, par exemple, s'en trouve-t-il parmi eux qui ne rougissent point de jouir du soleil pour avoir adoré celui qui fait briller sa lumière, et de se jeter dans les bras du repos sans avoir déposé leur cœur entre les mains de Dieu! Nul coup d'œil au reste de leur part, dans le cours de la journée, vers les sacrées montagnes, d'où peut venir leur secours. Croiraient-ils, orgueilleux Pélagés, pouvoir se passer du Tout-Puissant et être seuls les artisans de leur bonheur? (s'imaginaient-ils, grossiers Epicures, n'être qu'un amas d'atomes que le hasard a rassemblés et que le hasard doit dissoudre? Et de ce fatal oubli de Dieu, que de désordres et de malheurs répandus sur la face de la terre! ils marchent, les insensés, dans d'épaisses ténèbres; ils bronchent, ils heurtent à chaque pas, et ils ne s'aperçoivent ni de leurs chutes ni de leurs blessures. La foi, nous disent quelquefois les uns avec un air de triomphe, est un don de Dieu, et ils ne l'ont pas reçu; la chasteté, ajoutent froidement les autres, est un présent du ciel, et ils n'en ont pas été gratifiés. Par ce langage, aussi indécent que téméraire, ils pensent nous avoir désarmés, et peut-être avoir éteint la foudre dans les mains de Dieu même; comme si l'Eternel devait briguer l'honneur de les servir, et les transporter au ciel sans leur en faire acheter la possession, du moins par quelques sollicitations pour y être admis. Ah! mes frères, la superstition était le vice des païens; les chrétiens croiront-ils avoir beaucoup d'avantages sur eux, quand l'impiété fera leur caractère? Ceux-là invoquaient sans cesse un peuple de divinités, et chacune d'elles sous plusieurs noms bizarres, dont ils parcouraient scrupuleusement la liste ennuyeuse. Nous n'avons qu'un Dieu, de qui nous attendons tout, et nous ne le prions point. Il est mis, comme il s'en plaint lui-même, il est mis au rang des morts, qui ne vivent plus dans le cœur dès qu'ils ont cessé de frapper les yeux : *Oblivioni datus sum, tanquam mortuus a corde.* (*Psal.* XXX.) A quoi aboutira enfin toute cette insensibilité, tout ce libertinage? deviendrons-nous bientôt, Seigneur, comme ces nations qui ne vous reconnaissent point pour leur maître, et sur lesquelles votre saint nom n'a point été invoqué? *Facti sumus quasi non dominareris nostri, neque invocatum esset nomen tuum super nos.* (*Isa.*, LXIII.) Détournez, grand Dieu, ce funeste augure; et après nous avoir fait demander comme il faut ici-bas, faites nous parvenir à cet heureux sé-

jour, où nous ne demanderons plus rien, parce que nous posséderons tout dans vous. C'est le bonheur que je vous souhaite, mes frères... Ainsi soit-il.

SERMON XXI.

SUR LE CARACTÈRE DIVIN DE LA MORALE CHRETIENNE.

Pervenit in vos regnum Dei. (*Luc.*, XI.)

Le règne de Dieu va s'établir parmi vous.

Cette longue suite de siècles écoulés depuis la naissance du monde jusqu'à la mission de Jésus-Christ, n'avait été, à le bien prendre, que le règne des passions, tantôt réunies d'intérêt, tantôt armées les unes contre les autres; et si, parmi un peuple séparé des autres peuples, les lois du Seigneur avaient été révérees, mille affections basses et terrestres avaient (sinon balancé) du moins affaibli son empire dans presque tous les cœurs. Enfin ces temps heureux sont arrivés où Dieu règnera sans concurrent et sans partage sur une multitude de sujets fidèles, dont il recevra tous les hommages, dont il excitera toutes les craintes, dont il obtiendra tout l'amour, dont il déterminera tous les désirs; et ces fidèles sujets pour qui Dieu sera tout, et pour qui tout le reste ne sera rien, ce seront les vrais chrétiens, exacts observateurs de la morale de Jésus-Christ : *Pervenit in vos regnum Dei.*

Or c'est, mes frères, ce caractère singulier de la morale évangélique, ce rapport sensible et frappant qu'elle a dans chacune de ses parties avec Dieu et avec Dieu seul, *Regnum Dei*, que je veux vous développer aujourd'hui, et sur lequel je prétends établir, contre les imputations calomnieuses des impies et des mondains, la gloire solide et le bonheur véritable de ceux qui observent fidèlement les lois de l'Evangile; et voici les deux propositions qui renferment sur cette matière tout mon dessein.

Rien de plus noble et de plus propre à élever l'âme que la pratique exacte de la morale chrétienne : pourquoi cela? parce que tous les sentiments qu'elle inspire ont Dieu pour objet, et n'ont pour objet que Dieu seul : *Regnum Dei*. Ce sera le sujet de la première partie de ce discours.

Rien de plus doux et de plus capable de satisfaire le cœur que la pratique exacte de la morale chrétienne : pourquoi cela? parce que tous les sentiments qu'elle inspire ont Dieu pour objet, et n'ont pour objet que Dieu seul : *Regnum Dei*. Ce sera le sujet de la seconde partie.

Pour mettre l'une et l'autre dans tout leur jour, demandons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Être soumis à Dieu et ne reconnaître point d'autre empire; craindre Dieu, et s'élever au-dessus de toutes les autres terreurs; aimer Dieu, et ne porter qu'à lui, ou à ce qui le représente, le tribut précieux de sa tendresse; aspirer à la possession de Dieu, et

armer son cœur d'une fière indifférence pour tous les biens périssables : que ces quatre sentiments, qui peuvent être considérés en quelque sorte comme le précis de tous ceux que la morale chrétienne inspire, et qui, comme vous le voyez, ont Dieu pour objet, et n'ont pour objet que Dieu seul, que ces quatre sentiments, dis-je, offrent de traits sublimes, et excluent de bassesses honteuses ! Rendez-vous attentifs, s'il vous plaît ; et admirez successivement avec moi le fidèle observateur de la morale évangélique, grand par l'objet unique et divin de sa soumission, par celui de sa crainte, par celui de son amour, enfin par celui de ses prétentions et de ses espérances.

I. Non, Messieurs, le véritable chrétien ne voit rien dans sa soumission, dans sa dépendance, qui puisse altérer la noblesse de ses sentiments, rien qui doive alarmer sa délicatesse. Ce n'est point à lui qu'il conviendrait d'avoir recours à l'épaisseur des ombres ou à la solitude des lieux écartés pour dérober aux regards du public d'indignes hommages. Que ces précautions soient à leur place, quand de lâches intérêts nous conduisent aux autels de la fortune, et nous la font adorer dans ses plus vils favoris ; qu'on évite alors avec soin les yeux justement critiques d'un monde toujours disposé à relever par d'amères railleries le contraste bizarre que fait la fierté de nos discours avec la bassesse de nos démarches ; que, pour calmer, s'il le faut, la vanité inquiète et soupçonneuse de ce protecteur prêt à s'offenser d'un culte secret, la flatterie lui dise sans pudeur qu'elle vient l'admirer dans l'ombre de la vie privée, parce qu'il y paraît encore plus grand que dans l'éclat des fonctions publiques, et qu'elle est bien aise de ne point confondre, avec les respects de la multitude, des sentiments qui n'ont rien de vulgaire.

Le vrai chrétien n'est point obligé d'avoir recours à ces déguisements honteux : la grandeur du maître qu'il sert met à couvert sa sincérité, parce qu'elle ennoblit sa servitude. Et pourrait-il n'être pas fier de la posture humiliée dans laquelle il rend son hommage ? comment n'ambitionnerait-il pas d'avoir le ciel et la terre pour témoins et pour spectateurs de son dévouement respectueux ? La nature tout entière peut-elle manquer d'applaudir à des sentiments dont elle lui donne en quelque sorte l'exemple ? Ce Dieu, dont sa bouche publie les louanges, et à qui son cœur jure une fidélité éternelle, n'est-il pas ce même Dieu dont les cieux annoncent la gloire et exaltent la magnificence, dont les astres du jour et de la nuit suivent invariablement la direction dans leur course lumineuse, dont les abîmes profonds entendent et respectent la voix ? tous les êtres animés qui l'environnent, cet adorateur fidèle, ne sont-ils pas les sujets naturels du Souverain dont il révère l'empire ? et si des organes grossiers n'interceptaient son commerce avec les immortels, ne serait-ce pas à peu près en ces termes qu'il entendrait les esprits célestes le féliciter de son obéissance ?

Triomphe, heureux et sage mortel ; conçois un noble orgueil des hommages que tu rends à l'Etre des êtres, et, par cet emploi glorieux, corrige la bassesse de ta condition. C'est à notre commun maître que s'adressent tes respects, et il n'est aucun de nous qui n'avoue de grands cœur tous les sentiments que t'inspire la plus juste dépendance : *Ego conservus tuus sum.* (*Apoc.*, XXII.) Si nous avons quelque prééminence sur les faibles humains, ah ! nous ne la devons point à une fierté intraitable, à une hauteur inflexible, qui n'abandonne de ses droits que ce qu'elle n'en peut conserver, et qui réduit à un culte purement extérieur et politique les marques d'une soumission indispensable. Non, nous ne sommes plus grands que toi que parce que notre respect pour le Roi des rois est plus sincère et plus profond, et notre dépendance de ses volontés plus étroite et plus entière. Les noms qui nous flattent le plus dans le degré d'élévation où sa bonté nous place ne sont point ceux de trônes, de puissances, de dominations, de dieux mêmes, dont l'Esprit-Saint nous honore : ministres et envoyés du Très-Haut, voilà le titre qui nous rappelle le plus vivement notre excellence ; et si l'honneur d'obéir au Tout-Puisant ne relevait la nature des fonctions qui nous occupent, le soin de guider la plus brillante des sphères n'offrirait au moindre de nous qu'un amusement vil et méprisable : *Ego conservus tuus sum.*

En effet, si l'éclat dont brille la personne d'un grand rejaillit en quelque sorte sur ceux qui l'approchent, et si un œil attentif peut mesurer presque à coup sûr le rang et la fortune du maître par les divers degrés d'insolence qu'il remarque dans les serviteurs, ou par les différentes formes que prend dans eux un servile orgueil, quelle doit être la sainte et noble fierté d'un véritable chrétien, c'est-à-dire d'un homme dévoué au service de Dieu, de ce grand maître, dont l'empire n'est borné ni par le temps, ni par la mort, ni par la hauteur du ciel, ni par la profondeur des enfers ; de cet arbitre suprême, dont la main hâte, quand il lui plaît, la chute épouvantable des grands Etats, pour faire sortir de la poussière de nouvelles monarchies, et ravit à son gré les rois aux royaumes, ou les royaumes aux rois ? Servir Dieu, c'est régner : *Servire Deo regnare est.* Ah ! chrétiens, que cette expression est faible ! qu'elle serait même injurieuse à notre Dieu, si, prise à la lettre, elle établissait une égalité réelle et précise entre son joug et les diadèmes, entre ses serviteurs et les maîtres du monde ! et celui qui balancerait un moment pour déterminer laquelle de ces deux situations est la plus brillante, ou celle d'un puissant prince, qui, voyant ramper au pied de son trône ses ennemis humiliés, peut faire, d'une seule parole, la destinée d'un grand peuple, ou celle d'un humble chrétien, qui, prosterné au pied des autels, médite dans le silence de la religion les lois et les promesses du Seigneur ; celui, dis-je, dont l'esprit demeurerait un seul instant

suspendu entre ces deux objets, aurait-il même une légère idée de ce que c'est qu'être soumis à Dieu, et n'être soumis qu'à lui seul? Je dis n'être soumis qu'à lui seul; car c'est là le second trait qui distingue et ennoblit la soumission chrétienne.

Mais quoi! direz-vous peut-être, n'est-ce pas la peindre avec les couleurs qui conviennent à l'esprit de révolte, que de ne lui donner que Dieu seul pour objet? et depuis quand la morale chrétienne déclare-t-elle libre et arbitraire le tribut d'honneur et de déférence que nous payons à ces hommes environnés d'une opulence fastueuse, à portée de se procurer tous les plaisirs, en état de changer, sans autre raison que leur caprice, la face de la terre; à ces hommes, en un mot, que nous appelons des grands et des rois.

Oui, chrétiens, tandis que vous ne les considérez que sous ces misérables rapports, sous ces jours honteux, l'Evangile vous dispense, ou même vous défend de plier les genoux devant eux: *Vide ne feceris.* (Apoc., XXII.)

Amusez, tant qu'il plaira, vos yeux du spectacle passager que leur vanité donne à l'univers, ou plutôt plaignez les dangers auxquels leur élévation les expose; donnez des larmes aux chagrins dévorants que les bienséances de leur état ne leur permettent pas de faire éclater; ayez compassion des faiblesses dont ne les garantit pas leur puissance, et des petitesse que ne leur sauve pas leur grandeur: mais gardez-vous de leur rendre aucune sorte d'hommages: *Vide ne feceris.* Eh! quel titre pour y prétendre, que l'éclat imposteur d'une gloire fugitive, qu'une funeste liberté d'être impunément coupables, qu'un méprisable ascendant pris sur des âmes basses, intéressées, vénales, des sentiments de qui, par conséquent, oser s'écarter, ce ne peut être qu'une espèce de singularité glorieuse! *Vide ne feceris.*

Mais, encore une fois, un langage si fier ne semble-t-il pas armer la sédition et autoriser l'indépendance! Non, Messieurs; et dans les principes de la religion de Jésus-Christ, ces hommes élevés au-dessus de nos têtes dans des distances inégales, et chargés de conduire les autres hommes par des impressions générales ou particulières, ne perdent rien de leurs droits légitimes. Comment cela? C'est, vous répondra le chrétien, que cette religion me fait apercevoir dans eux les dépositaires de l'autorité de Dieu sur moi, les interprètes de ses volontés adorables, les vives images de sa puissance et de sa grandeur. Placés dans ce point de vue si favorable à leurs plus vastes prétentions, puis-je ne pas les révéler, ces arbitres des destinées humaines? puis-je même n'être pas prêt à signaler envers eux mon obéissance par le sacrifice de mon repos, de ma fortune, et, s'il le faut, de ma vie? Mais, je le répète, ce n'est que Dieu seul que mes regards découvrent dans leur personne, ce n'est que Dieu seul que vont chercher mes respects; et si, peu instruit des sublimes ressorts qui ani-

ment ma conduite, et flatté de me voir tomber à ses pieds, quelqu'un de ces grands du monde rapportait à lui-même ces marques d'une soumission respectueuse, je lui déclarerai que sa vanité lui fait illusion et me fait injure.

En effet, pour dissiper la folle erreur qui le séduit, qu'il dépose pour un moment à mon égard l'auguste caractère de ministre du Dieu vivant; qu'il n'emprunte plus un nom que j'adore, et qu'il me parle en homme; langage que je reconnaitrai bientôt à son opposition avec les lois éternelles que m'inspire la voix d'une conscience droite et éclairée; que ce maître impérieux, par exemple, m'ordonne de me prêter à des desseins injustes, ou d'applaudir aux succès d'une passion criminelle, et il verra cet homme, autrefois si souple et si disposé à seconder ses désirs, devenu soudain fier et inflexible; ce roseau si pliant, métamorphosé tout à coup en une colonne d'airain. Je n'obéirai pas. Ce mot qui dans toute autre occasion eût tant coûté à mon humble docilité, et que j'aurais regardé comme l'expression d'une audace punissable, je permettrai à ma bouche de le prononcer; et, m'approchant de ce mauvais maître, je forcerais ses oreilles de l'entendre. On me verra ressusciter ces exemples antiques de la plus parfaite soumission, alliés dans un même cœur avec une fermeté inébranlable, quand les premiers chrétiens allaient chercher la mort dans les combats, pour obéir aux ordres du ciel, émanés de la bouche de leurs princes, et l'attendaient cette même mort, sur les échafauds, plutôt que de fléchir sous les volontés de leurs princes, parlant sans l'aveu du ciel.

Le vrai chrétien ne se contente donc pas, comme vous le voyez, mes frères, d'observer la première partie du plus grand des commandements, en adorant le Seigneur son Dieu, *Dominum Deum tuum adorabis*, (Deuter., VI.) il remplit encore toute l'étendue des devoirs que la seconde partie de ce grand précepte lui impose, en ne servant réellement que Dieu seul: *Et illi soli servies.* (Ibid.)

Ainsi, quand les lois d'une sage bien-séance le tiennent courbé devant les dieux que la terre adore, comme ce favori du roi de Syrie, son cœur s'humilie profondément devant le Saint d'Israël: *Et illi soli servies.* Quand, à l'exemple d'Esther, il est saisi d'une respectueuse frayeur à l'aspect d'Assuérus, c'est qu'il a, comme elle, cru voir dans ce monarque l'envoyé de l'Eternel brillant des rayons réfléchis de sa gloire: *Et illi soli servies.* Quand, ainsi qu'Alexandre, il témoigne au grand prêtre le plus profond respect, c'est qu'il a, comme ce prince, découvert sur son front les sacrés caractères qui forment le nom de Très-Haut: *Et illi soli servies.* En un mot, nul mortel ne peut se vanter de lui imposer le joug de sa fortune ou de son pouvoir; les chaînes qu'il porte, il ne les a reçues que de la main de son Dieu, et elles sont à ses yeux les marques précieuses de la plus

honorable servitude : *Dominum tuum adorabis, et illi soli servies.*

Il n'est pas moins grand par l'objet unique et divin de sa crainte ; ou, si vous voulez, parce qu'il craint Dieu, et qu'il ne craint que lui seul.... Et d'abord parce qu'il craint Dieu...

II. Qu'ils sont méprisables, les sentiments qu'inspire une folle hardiesse armée contre le ciel ! qu'il est honteux, le spectacle que nous offre un faux brave, qui se vante d'avoir affranchi son cœur de toutes les religieuses terreurs ! Je le vois défier les éclats d'une colère toute-puissante, appeler la foudre sur sa tête criminelle, se jouer sur les bords d'un affreux précipice : il espère, par ces marques d'une aveugle intrépidité, m'arracher un sentiment d'admiration qui le flatte ; mais aux rayons d'une raison épurée, je n'aperçois dans lui qu'un insensé, dont le cerveau, troublé par de noires vapeurs, ne lui permet pas d'envisager assez fixement les objets pour être frappé de ce qu'ils ont de formidable ; ou tout au plus je le range parmi ces âmes mercenaires qui amusent de leurs dangers une vile populace, et lui vendent le spectacle de leur témérité.

Et ce qui achève de me pénétrer pour un homme de ce caractère d'un mépris souverain, c'est que, le considérant de plus près, je découvre que le lâche dans lui se joint au téméraire, et qu'il paye réellement à ce qu'il y a de moins redoutable le tribut de frayeur qu'il refuse à ce qu'il y a de plus terrible : *Illic trepidaverunt timore, ubi non erat timor.* (Psal. XIII.) Oui, ce même homme, qui choisit l'Eternel pour l'objet le plus ordinaire de ses sacrilèges railleries, sous l'œil d'un protecteur irrité, trouve à peine de la voix pour articuler un lâche désaveu ou une timide excuse. Ce même homme, qui, dans un combat illégitime, affronte toutes les horreurs d'une éternité malheureuse, ne pense qu'avec une inquiétude mêlée d'épouvante, aux jugements frivoles d'une aveugle multitude, et trouve ainsi le secret de réunir les deux extrêmes, pour ne manquer, ce semble, d'aucune espèce d'ignominie : *Illic trepidaverunt timore, ubi non erat timor.*

Pour moi, Seigneur, dit le véritable chrétien, bien loin de voir dans la crainte dont me pénètrent vos jugements aucun trait qui me déshonore, ce sentiment va trop au profit de ma raison pour que je n'estime pas qu'il m'est glorieux ; et c'est avec une sorte de complaisance que j'adopte les paroles du plus ancien des coupables et du premier des pénitents : *Vocem tuam audivi, et timui* (Gen., III) : Seigneur, j'ai entendu votre voix et j'ai tremblé.

Les bruyants éclats de la foudre, les secousses de la terre ébranlée, les mugissements de la mer en furie, les ravages des vents déchainés, tous les éléments de concert m'apprennent que vous pouvez me réduire en poudre. Ah ! ce serait une hardiesse bien pitoyable dans moi que de ne pas redouter une puissance si redoutable : *Vocem tuam audivi, et timui.* Je vois dans les sacrés mo-

numents de votre peuple chéri des villes scélérates consumées par une pluie étincelante, des armées de rebelles englouties dans le sein des mers, le monde entier noyé sous les flots de votre colère. Ah ! quelle gloire peut-on trouver à défier un si formidable courroux ? *Vocem tuam audivi, et timui.* Vous me déclarez vous-même que dans un antre ténébreux votre souffle a allumé des feux dévorants dont la succession de tous les siècles ne verra jamais s'éteindre ou se ralentir les cruelles ardeurs. Ah ! je me garderai bien de braver les ressentiments d'un vengeur si implacable : *Vocem tuam audivi, et timui.* Non, je ne me sens pas capable d'une si honteuse fermeté ; et dût tout l'univers me reprocher ma faiblesse, je m'obstine à ne trouver que de la grandeur dans un sentiment que ma raison avoue, et qui de plus me délivre tout d'un coup de toutes les autres terreurs : *Qui timet Dominum, nihil trepidabit.* (Eccli., XXXIV.)

Oui, mes frères, le parfait chrétien, parce qu'il craint véritablement Dieu, est inaccessible à toute autre crainte. Que la pauvreté, et le ridicule qui la suit, peut-être plus insupportable que ses autres rigueurs ; que la maladie, et les dégoûts qui l'accompagnent, encore plus accablants que ses douleurs aiguës ; que la mort, et l'attente de la mort qui la précède, toujours plus horrible que la mort même ; que tous les maux enfin qui forment le cortège hideux de l'humanité coupable et malheureuse se développent à ses yeux dans l'ordre, et, pour ainsi dire, dans la pompe la plus épouvantable ; plutôt que d'encourir la disgrâce de son Dieu, il ira au-devant de tous ces monstres leur présenter une victime volontaire. Que dis-je ? il dédaignerait se soustraire à leurs coups, s'il devait pour cela lui en coûter la plus légère des infidélités : *Qui timet Dominum, nihil trepidabit.*

Mais quelle est donc cette espèce de prodige qui s'opère dans le cœur du chrétien, et qui éclate dans toute sa personne ? Quoi ! parce qu'il craint, il est intrépide ? il est courageux, parce qu'il tremble ? Se fut-on jamais douté que la frayeur la plus vive pût être le principe de la plus noble et de la plus héroïque fermeté ? et fallait-il rien de moins que la religion chrétienne pour donner la solution de ce problème ? mais aussi que, dans ses principes, cette énigme s'explique d'une manière naturelle !

Vous me demandez pourquoi cet homme, naturellement timide et réservé, rompt tout à coup un silence modeste, et, prenant en main la cause de l'innocence ou de la religion qu'on outrage à ses yeux, ferme la bouche à la calomnie, et foudroie l'impiété. Ah ! c'est qu'il voit dans la perspective du grand jour des vengeances le souverain juge, regardant l'homme dominé par un lâche respect humain du même œil dont il effraye l'apostat et l'idolâtre : *Qui timet Dominum, nihil trepidabit.* Vous voulez savoir pourquoi cet autre déserte avec éclat la cour d'un grand, dont

la faveur, achetée au prix d'une coupable complaisance, aurait pu corriger l'injustice de la fortune à son égard, et lui eût épargné le triste personnage que fait toujours aux yeux du monde une indigence vertueuse ? Ah ! c'est qu'il s'imagine entendre l'arrêt formidable, qui punit, par la perte du ciel, un criminel attachement aux biens de la terre : *Qui timet Dominum, nihil trepidabit*. Vous êtes surpris de voir dans les fastes de l'Eglise tant de héros chrétiens, parmi les flots de sang qui coulent de leurs membres déchirés, regarder d'un œil tranquille l'appareil des nouveaux tourments que leur réserve une cruauté ingénieuse, et laisser la vie au milieu des flammes, sans trahir par un soupir leur foi ou leur constance. Ah ! c'est qu'il leur paraissait encore plus terrible de tomber entre les mains d'un Dieu irrité que d'épuiser la fureur des hommes : *Qui timet Dominum, nihil trepidabit*.

Avançons, Messieurs, et ne nous laissons point de développer le cœur formé par la morale chrétienne. Il nous doit encore deux traits pleins de grandeur, dont le premier est l'amour qu'il sent pour son Dieu, et qu'il ne sent, à vrai dire, que pour lui seul.

III. Ames naturellement fières et délicates, mortels qui sentez trop le prix de votre amour pour en prodiguer les tendres sentiments, et qui, avec des soins si constants et presque toujours si superflus, cherchez des cœurs dignes du vôtre, quelle résolution finit d'ordinaire vos délibérations incertaines ? Ou, dégoûtés absolument de ne rencontrer dans tous les objets que des imperfections qui ne sont presque jamais rachetées par aucune qualité véritablement aimable, vous vous déterminez enfin à vous tenir renfermés dans vous-mêmes à l'abri d'une entière et générale indifférence ; ou bien, fatigués d'une longue et inutile recherche, plutôt que vaincus par un mérite réel, vous vous attachez à l'objet qui, grâce à des défauts moins frappants, peut sauver aux yeux du vulgaire la sagesse de votre choix, et vous étourdir vous-mêmes sur son imprudence. Mais quel que soit le parti pour lequel votre cœur se déclare, pouvez-vous éviter à un tribunal éclairé la honte qui suit le manque ou de sensibilité ou de délicatesse ? Approchez donc, et, à l'école de la religion chrétienne, apprenez à aimer, et à aimer un objet digne de vous... Et quel est-il cet objet qu'elle offre à votre amour ? Ah ! pouvez-vous l'ignorer ? c'est cet Etre-là même qui fait briller sa sagesse dans l'ordre admirable qui lie toutes les parties de l'univers, qui laisse entrevoir sa magnificence dans les feux étincelants dont il embellit la voûte céleste, qui déploie sa puissance dans le mouvement qu'il imprime à toute la nature, qui fait éclater sa bonté par les bienfaits dont il comble tout ce qui respire : c'est Dieu. Est-il assez grand, assez noble, cet objet, au gré de votre fierté ? et ne serez-vous point flattés de pouvoir dire, *Je vous aime*, à celui qui peut dire : J'ai tiré l'univers du néant,

et je puis dans le néant faire rentrer l'univers ?

Je vous entends : la vue d'un sort si glorieux vous enchante ; et déjà la profane philosophie, qui, uniquement occupée, ce semble, à élever l'âme de ses sectateurs, oublie précisément de leur inspirer de tous les mouvements le plus noble et le plus sublime, l'amour du Créateur, vous paraît, à ce titre seul, une école indigne de la raison humaine. Mais une difficulté vous arrête : cette même religion, dites-vous, si favorable à votre fierté naturelle, quand elle vous ordonne d'aimer le souverain Maître, vous fera bien payer cette gloire par l'obligation honteuse qu'elle vous imposera d'aimer ses plus vils esclaves ; de malheureux mortels, par exemple, qui, par l'assemblage effrayant de toutes les disgrâces humaines, ne peuvent qu'exciter vos justes dégoûts ; ou bien de lâches agresseurs, conjurés pour vous perdre, à qui vous ne pouvez donner une place dans votre cœur sans y recevoir en même temps la brutale insolence et l'infâme perversité.

Ah ! mes frères, je conviens avec vous que ce serait en effet un commandement bien dur pour des âmes nobles et élevées, que celui qui les obligerait à faire part de leur tendresse à des objets si peu faits pour la mériter ; mais voudrez-vous m'en croire, si j'entreprends de rectifier sur ce point vos idées, et si je vous dis que vous vous faites à vous-mêmes de vaines terreurs ? Non, Messieurs, et j'ose vous en assurer au nom de cette religion, qui peut bien humilier ses sectateurs, mais qui ne sut jamais les avilir ; non, elle ne demande point à vos cœurs pour aucun mortel, quel qu'il soit, beaucoup moins pour ces vils rebuts de la nature et de la société, un amour dont ils sont indignes. Qu'exige-t-elle donc en leur faveur ? Ah ! chrétiens, elle veut, elle exige seulement que vous aimiez dans eux ce Dieu toujours grand, lors même qu'il se cache sous les voiles méprisés de l'indigence ; toujours aimable, lors même qu'il emprunte la figure odieuse de vos ennemis : *Quandiu fecistis uni ex his minimis, mihi fecistis*. (Matth., XXV.) Quelque obscurcie que semble être l'image de Dieu dans ces hommes persécutés par le sort, quelque dégradée qu'elle soit réellement dans ces hommes corrompus par le crime, elle est encore assez profondément tracée dans les uns et dans les autres pour mériter l'hommage de vos cœurs. Allez donc, et par de tendres empressements, par de respectueuses caresses, ne rougissez point de témoigner à votre Créateur un amour et une reconnaissance qu'il a droit d'attendre de vous, sous quelque figure qu'il juge à propos de se montrer à vos yeux : *Mihi fecistis*.

Tel est, mes frères, le langage sublime que tient à tous les hommes cette religion divine ; et il est vrai de dire qu'elle seule a trouvé le secret merveilleux de corriger ce que la charité pour le prochain semble avoir de bas et de méprisable, en la divinisant en quelque sorte, et en lui donnant pour base et pour prin-

cipe l'amour de Dieu même. Et quel plaisir ne trouverais-je pas à relever un trait si honorable à la morale de Jésus-Christ, si je ne me hâtais de vous la représenter mettant le comble à l'héroïsme de ses observateurs, par le désir qu'elle leur inspire de posséder Dieu, et de ne posséder réellement que lui seul ?

IV. Que ce projet est noble et généreux ! que cette ambition est vaste ! Mais le véritable chrétien donne-t-il réellement toute cette étendue à ses prétentions ? n'est-ce point pour se procurer plus sûrement quelque médiocre avantage qu'il enfle ses droits et qu'il exagère ses espérances ? ne pourrait-on point lui faire goûter quelque espèce d'équivalent pour la perte de son Dieu, et composer, pour ainsi dire, avec son ambitieuse fierté ? Non, Messieurs, quelque tempérament qu'on lui propose, l'accepter lui paraîtrait une bassesse aussi honteuse qu'elle serait en effet criminelle. Offrez-lui tous les trésors qu'entasse l'avarice, et que prodigue l'orgueil ; toute la grandeur qui fatigue les rois, et éblouit le vulgaire ; tous les plaisirs qui flattent les sens, et amusent le cœur. Faites-lui envisager, réunis sous un seul point de vue, l'éclat brillant des conquêtes, et la gloire encore plus flatteuse des talents ; l'ascendant que donnent le rang et l'autorité, et les victoires que remportent l'éloquence et les grâces ; l'ivresse des passions tumultueuses, et les charmes séduisants d'une heureuse indolence. Enfin rassemblez sous ses yeux tous les royaumes, et tous les triomphes, tous les sceptres et tous les lauriers, et promettez de lui assurer la possession tranquille de tous ces biens, s'il veut relâcher quelque chose de la hauteur de ses prétentions : *Hæc omnia tibi dabo.* (Matth., IV.)

Avec quelle noble indignation, quel dédain sublime ne rejetterait-il pas ces offres méprisables ? dans quel héroïque transport ne s'écrierait-il pas : Va porter, vil tentateur, qui que tu sois, va porter tes présents honteux à la basse ambition des sages du monde ou de ses conquérants ; ajoute encore, si tu le veux, au pompeux étalage que tu fais de tes dons séducteurs, le ciel et l'immortalité. Rien de tout cela ne pourra dans mon cœur faire éclore un seul désir, parce que rien de tout cela n'est Dieu ; et que Dieu, et non pas les ouvrages de ses mains ; Dieu, et non pas le trône de sa gloire ; Dieu, et non pas même précisément ses faveurs et ses bienfaits ; mais Dieu même, et Dieu seul doit être l'objet de mon bonheur, et faire à jamais mon partage : *Deus cordis mei, et pars mea Deus in æternum.* (Psal. LXXII.)

En attendant le moment heureux qui me mettra en possession de cette auguste destinée, je verrai les aveugles humains oublier la vraie grandeur pour laquelle ils sont faits, et s'efforcer d'affermir ici-bas leurs fragiles tabernacles ; se disputer des ombres, se battre pour des fantômes ; s'enivrer de folles

joies, et éclater en d'injustes plaintes ; nourrir dans leur cœur un mépris réel pour les fous et pour les méchants, et être inconsolables d'échapper à leur estime et de manquer leurs suffrages ; être passionnés pour la vie, et la sacrifier même à la chimère de l'immortalité ; s'épuiser en desirs, et se perdre en systèmes ; s'annoncer pour mortels par l'excès de leurs craintes, et, par l'immensité de leurs vues et de leurs projets, faire presque douter s'ils ne sont point immortels. Je verrai, dis-je, briller la figure du monde, mais sans prétendre follement fixer en ma faveur ce nuage inconstant et cette vapeur fugitive ; je verrai le spectacle animé des passions humaines toujours en mouvement et en opposition avec elles-mêmes, les scènes bizarres qui le diversifient, l'ardeur puérile que chacun témoigne d'attirer sur soi les yeux des spectateurs, et de paraître avec avantage dans ces viles intrigues ; je verrai, dis-je, tout cela, mais sans y prendre d'autre intérêt que celui qui est inséparable d'une noble compassion ; pour tant de bassesses dans des hommes appelés à la plus haute destinée, pour tant d'erreurs dans des esprits éclairés par la raison et par la foi : et, détournant de temps en temps mes regards de dessus ces petits objets pour les porter vers le ciel, mes yeux, par un langage secret, mais éloquent, diront à celui qui y règne : Vous êtes le Dieu de mon cœur, et vous serez mon éternel partage : *Deus cordis mei, et pars mea Deus in æternum.*

Au reste, ne croyez pas que le héros chrétien substitue les petitesesses du détachement des philosophes profanes à celles de la vile ambition des mondains, et que, pour éviter l'écueil de la basse cupidité, il aille briser contre celui d'une humeur orgueilleuse ou sauvage ; qu'il ne puisse, par exemple, allier, avec les vues qu'il a sur la gloire et le bonheur de Dieu même, un emploi honorable, une fortune brillante, qui viendra chercher son mérite, et ne menacera point son innocence. Non, Messieurs ; mais alors cette carrière des honneurs, qui s'ouvre devant lui, et dans laquelle la Providence l'invite à entrer, n'est à ses yeux qu'un nouveaux chemin qui doit le conduire au terme de ses desirs. Dans cette route spacieuse et riante, il recevra des hommages, il verra naître des fleurs, il découvrira des pays enchantés : mais toute cette pompe et tous ces plaisirs s'arrêteront autour de lui, ils n'iront point jusqu'à son cœur ; du moins ils n'y porteront point l'oubli de Dieu, et ils n'en balanceront point les desirs. Que dis-je ? ils seront la matière de mille sacrifices par lesquels il sacrifiera presque tous ses pas ; et si quelque orage subit, quelque chute imprévue le précipite dans le sentier obscur de l'humiliation et de l'indigence, toujours semblable à lui-même, et incapable de se plaindre d'un renversement qui ne l'écarte point, après tout, du seul objet auquel il aspire, il continuera de marcher avec la même allégresse vers le Dieu de son cœur

et son éternel partage : *Deus cordis mei, et pars mea Deus in æternum.*

Réunissons toutes ces pensées, chrétiens, et concluons cette première partie. Une morale qui renferme tout à la fois les principes de la soumission la plus noble et de la plus glorieuse indépendance ; qui donne tout d'un coup l'idée du courage le plus réel et le plus sensé ; qui inspire, en matière de tendres sentiments, la fierté la plus délicate, et qui met en liberté la plus belle ambition ; une pareille morale, dis-je, ne semble-t-elle pas être le triomphe de l'amour-propre ? et ne serait-il pas à craindre que nous ne fusions trop flattés de sa noblesse pour pouvoir espérer d'autre récompense de sa pratique que sa pratique même ? du moins ne doit-on pas convenir que rien n'est plus propre qu'elle à ranimer dans nos cœurs les premiers sentiments de notre grandeur originelle ? Est-il étonnant qu'à peine publiée dans le monde, elle ait effacé le faux éclat de l'orgueilleuse philosophie, et enlevé à la gentilité ses plus grandes âmes ? Il n'appartient donc qu'à des esprits préoccupés des plus fausses idées, de l'accuser de bassesse.

Mettons maintenant le dernier trait à son apologie, en montrant que rien n'est plus doux et plus capable de satisfaire le cœur que la pratique exacte de cette morale divine, par ce même principe encore, que tous les sentiments qu'elle inspire ont Dieu pour objet, et n'ont pour objet que Dieu seul : *Regnum Dei*. C'est le vaste sujet dont je serai contraint d'abréger les preuves dans le peu d'espace que me laisse la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Être soumis à Dieu, et l'adorer comme le seul auteur des événements de la vie ; craindre Dieu, et ne point reconnaître d'autre juge de ses actions ; aimer Dieu, et ne lui point donner de rival dans son cœur ; aspirer à la possession de Dieu, et n'attendre point sa récompense du côté de la terre ; que ces quatre sentiments, si conformes à l'esprit du plus pur christianisme, et qui, comme vous le voyez, ont Dieu pour objet, et n'ont pour objet que Dieu seul ; que ces quatre sentiments, dis-je, font goûter à un cœur de solides douceurs, et lui épargnent de cruels déplaisirs ! Renouvelez votre attention, s'il vous plaît, et applaudissez successivement avec moi au fidèle observateur de la morale évangélique ; heureux par l'objet unique et divin de sa soumission, par celui de sa crainte, par celui de son amour, enfin par celui de ses prétentions et de ses espérances.

Mais qu'ai-je dit, chrétiens ? et quel rapport peut avoir le nom d'heureux qui vient de m'échapper avec l'homme, triste habitant de cette vallée de larmes ? La félicité, cette plante précieuse, peut-elle croître dans une terre d'exil ? cette belle fleur peut-elle s'épanouir à d'autres rayons qu'à ceux du Soleil de justice, brillant sans voiles et sans nuages ? Non, sans doute, si par le terme de félicité vous entendez la vivacité toujours

égale de mille goûts délicieux, sans aucun mélange d'amertume ; et je conviens avec vous que ce n'est qu'au ciel qu'il faut chercher des désirs remplis et des vœux pleinement satisfaits ; mais il n'en est pas moins vrai que la pratique exacte et fervente des vertus chrétiennes que je viens de nommer, peut faire trouver sur la terre une sorte de bonheur qui tient plus de la consolation que du plaisir, plus de l'espoir que de la jouissance, et qui, beaucoup moins pur et moins parfait que celui qui charme les âmes bienheureuses, est cependant beaucoup plus réel et plus touchant que celui qui amuse les cœurs coupables.

I. Or, c'est cette espèce de félicité dont je prétends d'abord qu'une des principales sources ici-bas est la soumission à Dieu, considéré comme l'unique arbitre des événements divers dont la vie humaine est variée. En effet, soit qu'on porte les yeux sur l'image d'un avenir incertain, soit qu'on les arrête sur les rigueurs présentes d'une situation fâcheuse, est-il, peut-il être des inquiétudes ou des chagrins pour un chrétien, qui, suivant l'esprit de la religion qu'il professe, se livre avec une résignation parfaite à la conduite de la Providence, et adore avec un sincère respect la main de son Dieu où les autres hommes n'aperçoivent qu'avec un mortel dépit le jeu des passions humaines ?

Je vogue sur une vaste mer, se dit-il à lui-même (car c'est sous de pareilles images qu'il aime à se représenter le principe du calme dont il jouit), je vogue sur une vaste mer, porté dans un vaisseau dont Dieu lui-même veut bien diriger la course. Sur la foi d'un pilote si sage, ne puis-je pas dormir en assurance ? et pourvu que je n'entre point contre lui dans de séditeux complots, ne me fera-t-il pas infailliblement arriver au plus heureux terme, malgré tous les écueils et toutes les tempêtes ? Ah ! que d'autres s'appliquent avec une vivacité empressée à assurer le succès de leurs desseins, et préviennent, par des vœux inquiets, ou par des alarmes prématurées, un jour de triomphe ou un jour de disgrâce : pour moi, qui sais que tous les événements sont dans la main de Dieu, et qu'ils portent tous le caractère d'une tendresse vraiment paternelle pour ceux qui se maintiennent dans une humble dépendance de ses volontés, je lui abandonne le soin de faire réussir mes entreprises, et je ne me réserve que celui de suivre en tout sa direction avec la docilité la plus aveugle.

Ainsi, parce qu'il le veut, je mettrai en usage tous les moyens légitimes pour procurer à une famille dont Dieu m'a constitué le chef et l'ange tutélaire une fortune convenable à son rang ; et, s'il le veut, je ne lui laisserai pour tout héritage que l'exemple d'un père vertueux. Parce qu'il le veut, je tâcherai de convaincre l'univers que je suis innocent des crimes que m'impute la haine, et dont la vertu se scandalise ; et, s'il le veut, je mourrai victime déshonorée de la calom-

nie triomphante. Parce qu'il le veut, je m'efforcerai de soutenir les fragiles appuis d'une vie chancelante; et, s'il le veut, je verrai sans regret s'écrouler cette muraille d'argile qui m'environne... La main qui préside à mon sort ne peut manquer de faire agréer sans distinction toutes les situations de la vie à ma religieuse dépendance; et si, déstitué de tout secours humain, je me voyais en proie aux plus vives douleurs, bien loin de dire avec un illustre affligé : Soyez sensibles à mes maux, vous, du moins, mes amis, parce que la main du Seigneur m'a frappé : *Miseremini mei, saltem vos amici mei, quia manus Domini tetigit me* (Job, XIX); cette précieuse découverte que j'aurais faite de l'auteur de mes souffrances m'offrirait la consolation la plus douce et la plus solide. Cessez de me plaindre, m'écrierais-je, vous qu'un tendre intérêt attache à ma personne; les blessures dont vous me voyez couvert m'ont été faites par la main de celui qui a sur moi les droits d'un empire souverain, ainsi que les vus d'une éternelle miséricorde : *Manus Domini tetigit me*. Ah! s'il n'avait pas guidé les coups qui m'ont été portés, si je n'avais été frappé que de la main des hommes, ce serait alors que le juste dépit que j'aurais de me voir le jouet d'une indigne perfidie, que le désir impatient de tirer vengeance d'une lâche trahison, aigrirait le sentiment de mes maux; ce serait alors que les efforts violents que je ferais pour arracher le trait qui m'aurait blessé, l'enfonceraient encore davantage, et que cette nouvelle agitation, donnant à la douleur plus de prise sur mon âme, ferait de moi un objet véritablement digne de votre compassion et de vos larmes : *Miseremini mei*. Mais, encore une fois, ma soumission sans bornes aux ordres de Dieu adoucit toutes mes disgrâces, et devient un des principaux fondements de cette heureuse tranquillité qu'affermir et augmente encore dans moi l'objet que je fais profession de craindre comme le seul juge des actions de ma vie.

II. Que veut dire le Prophète, quand il s'écrie qu'*heureux est celui qui craint le Seigneur*? (Psal. CXI.) Quelle douceur peut faire éprouver un sentiment naturellement ami de la tristesse, et qui resserre le cœur comme elle? Ah! chrétiens, que ce soit là le caractère propre de cette crainte involontaire, que Dieu a coutume d'imprimer au transgresseur insolent de ses lois pour le ramener à son devoir, ou pour commencer à le punir de s'en être écarté; qu'il soit même vrai de dire que cette impression formidable peut changer tous les plaisirs en amertume, porter le désespoir et la rage dans un cœur dont tout s'empresse de prévenir les desirs, dépouiller la plus brillante fortune de tous ses charmes, et arracher des soupirs dans les bras de la volupté et dans le sein de la grandeur; il est une autre crainte du Seigneur qui bannit ces cruelles alarmes, parce qu'elle préserve du péché, qui en est le principe : crainte libre et volontaire, qui dilate le cœur qu'elle remplit, et qui

change en source de joie, pour le chrétien vertueux et calomnié, les qualités de son juge, ce semble, les plus redoutables, comme son discernement et son équité infinis. Car c'est ainsi qu'il raisonne :

S'il est infiniment éclairé, le juge à qui ma cause est dévolue, il voit donc l'injustice et la malignité de mes ennemis; il reconnaît donc que le divorce que j'ai fait avec le monde ne m'a été inspiré ni par un dépit secret, ni par une humeur inquiète et volage; que je n'eus jamais dessein d'arriver à la fortune par les apparences d'un désintéressement généreux, où à la gloire par l'affectation d'une fausse modestie; que l'attrait qui m'a fixé au parti d'une exacte régularité ne fut jamais le droit qui lui semble attaché d'exercer contre le vice une censure hautaine et impitoyable; il explique donc le langage de mes yeux, il me tient compte de la préparation de mon cœur, il entend la voix de mes soupirs; en un mot le masque dont se couvre l'hypocrisie, et les nuages dont on enveloppe l'innocence, ne sont donc point à l'épreuve de ses pénétrants regards : *Qui autem judicat me, Dominus est*. (I Cor., IV.)

S'il est équitable et l'équité même, il ne rallumera donc point son courroux éteint, avec les péchés de ma jeunesse, dans les larmes de ma sincère pénitence; il met donc de la différence entre une faiblesse et un crime, entre un transport subit et un mouvement réfléchi, entre un léger égarement du cœur et une défection lâche et odieuse; il ne laissera donc point sans appui mon humble faiblesse; il saura me venger des insinuations artificieuses de mes persécuteurs, confondre leur malice, et réformer leurs jugements : *Qui autem judicat me, Dominus est*.

Seigneur, je vois dans les cercles, dans les sociétés mondaines, des hommes que ni l'Eglise ni l'Etat n'ont constitués mes juges, par conséquent sans commission de la part de Dieu, et dès la même sans autorité sur moi, s'ériger un tribunal incompétent, auquel je suis cité tous les jours. Là on recherche ma conduite avec des yeux prévenus, on empoisonne mes intentions les plus droites, on exagère malicieusement toutes mes faiblesses : *Sederunt principes, et adversum me loquebantur*. (Psal. CXVIII.) A quel parti me déterminerai-je dans cette désagréable conjoncture? aurai-je recours à d'amples justifications, ou me contenterai-je de protester de mon innocence? Mais, quand je pourrais me résoudre à mettre ma ressource dans ces divers moyens de défense, désarmerais-je jamais une injuste cabale, résolue, à quelque prix que ce soit, de me trouver coupable? Ah! pour m'épargner tout d'un coup tant de chagrins et tant d'alarmes, dont je serais infailliblement la victime, quelle que doive être la sentence que le monde se disposé à porter à mon sujet, j'en appelle à vous, Seigneur : levez-vous et jugez ma cause. Je ne puis que gagner à tom-

ber entre vos mains; et j'ai d'autant moins sujet de redouter vos jugements, que j'ai toujours fait profession de les craindre : *Qui autem judicat me, Dominus est.*

Mais, s'il est si doux de craindre le Seigneur, et de ne reconnaître point d'autre juge de ses actions, que sera-ce de l'aimer, et, dans un sens véritable, de n'aimer que lui seul, en n'aimant rien que dans lui et pour lui, suivant l'esprit de la morale la plus consolante, aussi bien que la plus parfaite qui fut jamais ?

III. N'est-il pas surprenant, Messieurs, que le sentiment qui semble promettre au cœur de l'homme la plus charmante douceur soit néanmoins la source la plus ordinaire de ses déplaisirs, et que, dans tous les plans et les systèmes d'une vie heureuse, on doive poser pour base la liberté d'un cœur exempt de toutes les attaches passionnées, et même de toutes les tendres inclinations dont Dieu n'est point le véritable objet ? Rien cependant de plus vrai : comme si, par une secrète jalousie, ce grand Dieu se plaisait à troubler toutes les liaisons dont il n'est pas le nœud, et qu'il estimât assez nos cœurs pour ne pas dédaigner ce don précieux, même de la main du dépêtr et de la nécessité.

Et pour ne parler d'abord que de cette passion qui règne au milieu des sens révoltés, et qui se nourrit des chimères honteuses qu'enfante une imagination vive et allumée, par combien de retours amers ne punit-elle pas elle-même le cœur imprudent qui se soumet à sa tyrannie ? et les tristes scènes qu'elle a mille fois données à l'univers ne devraient-elles pas avoir décrédité pour jamais ses charmes perfides ? N'est-ce pas elle qui inspire les regrets cuisants, les désirs inquiets, les jalouses fureurs ? et combien sont en droit de lui imputer toutes les tempêtes de leur cœur et tous les désastres de leur vie !

Que dis-je ? ce commerce de sentiments moins vifs, établi, ce semble, par la nature entre les belles âmes, pour augmenter leurs joies et diminuer leurs peines par la communication réciproque des unes et des autres, l'amitié, lorsqu'elle ne porte point sur des principes chrétiens, doit-elle être entièrement exempte des reproches qu'on a faits à l'amour profane ? Et quand nous supposons l'engagement le plus tendre et le plus fidèle, le plus à l'abri du dégoût et de l'inconstance, le moyen d'éviter la vue du moment fatal où doivent se rompre des liens si doux ! Et quand même l'agitation d'un esprit dissipé et comme perdu dans le tourbillon du monde pourrait écarter ces lugubres pensées, pourrait-elle de même éloigner pour toujours le coup funeste, qui, divisant avec violence deux cœurs étroitement unis, leur fait payer bien cher, dans l'espace de quelques instants, les douceurs d'une longue habitude ? Dispensés par la loi du tombeau de garder à la lettre ces tendres promesses, si souvent renouvelées, de ne se séparer jamais l'une de l'autre, il faut enfin que ces

deux personnes qu'on citait comme le modèle accompli d'une union parfaite, se déterminent à une séparation devenue nécessaire. Que ce cruel moment fera couler de larmes ! que de vœux mal entendus se confondront avec de tristes soupirs ! C'en est fait, la chaîne est rompue, et la mort d'un seul coup a fait deux infidèles.

Ah ! que le divin amour, qui, à proprement parler, occupant seul le cœur du parfait chrétien, lui laisse ignorer ces fâcheuses disgrâces, se fait connaître à lui par de bien plus réelles douceurs ! Et, si vous en doutez, Messieurs, interrogez quelqu'un de ces chrétiens fervents, et engagez-le à vous faire, pour ainsi dire, la touchante histoire de ses tendres sentiments pour Dieu.

Je vais, vous répondra-t-il, vous dévoiler des mystères que le monde ignore ; mais quels termes pourront égaler les miséricordes du Seigneur ? Tout maître absolu qu'il est du ciel et de la terre, il ne crut point trop s'abaisser en m'invitant à porter mes vœux jusqu'à lui ; et je l'avoue à la gloire de sa grâce toute-puissante, s'il n'avait fait les premières avances vers moi, je n'aurais jamais pensé à l'aimer, du moins d'une manière surnaturelle et digne de sa grandeur. Quoi qu'il en soit, le dessein que j'en fis ne lui parut point téméraire ; et il n'usa à mon égard ni de froideurs étudiées, ni de superbes dédains : je possédai son cœur dès le moment qu'il se crut assuré du mien. Vous croiriez peut-être que la gloire de l'aimer fut le seul prix qu'il réserva à mon amour ? Ah ! j'aurais, il est vrai, été trop payé par une faveur si précieuse ; mais il voulut bien encore y ajouter les plus intimes communications, les plus ravissantes douceurs, et des goûts si délicieux que le souvenir que j'en conserve suffirait seul pour charmer toutes les rigueurs de mon exil. Au reste la défiance est absolument bannie d'un commerce si doux, ou du moins je ne puis me délier que de moi-même ; car l'amour que je ressens pour mon Dieu est toujours l'exacte mesure de l'amour dont mon Dieu m'honore. Quant aux transports jaloux, bien loin d'en être la triste victime, je voudrais pouvoir embraser tout l'univers du feu sacré qui me consume. Non, un objet si aimable n'est point aimé comme il devait l'être. O vous, qui que vous soyez, qui avez un cœur, suppléez à mon impuissance, et venez puiser à la source de mon bonheur : *Gustate et videte quoniam suavis est Dominus.* (Psal. XXXIII.)

IV. Mais du moins, âme fidèle, l'importune image du tombeau ne vient-elle jamais empoisonner vos plaisirs ?... Ah ! vous venez d'en découvrir la principale source, en me rappelant qu'elles sont mes prétentions et mes espérances. Oui, ce dernier moment, qui doit me réunir à mon principe et me rendre à ma patrie, est le terme de mes vœux les plus doux. Hélas ! ce Dieu, pour qui seul je soupire, ne laisse échapper vers ce lieu de bannissement que quelques rayons affaiblis, qui ne dissipent point entièrement les

nuages de mon front, et ne font point naître une joie parfaite dans mon cœur; mais je sais que dans une région fortunée il règne sur un peuple d'heureux immortels, qu'il les éclaire de ses splendeurs éternelles, qu'il les enivre de son amour, qu'il les inonde des torrents de son propre bonheur : *Scio quod Redemptor meus vivit. (Job XIX.)* Qu'il me tarde d'être admis dans la société des saints, et de voir fuir le nuage qui me cache mon Dieu ! Quelle sera ma joie de voir son visage à découvert, et de pénétrer dans le sanctuaire de ses plus secrètes pensées ! Que j'aurai de choses à lui dire, de tendres plaintes à lui faire, de sentiments confus à lui expliquer ! *Et videbo Deum Salvatorem meum. (Ibid.)* Je conserve précieusement dans mon cœur cette douce espérance ; je m'y tiens in-séparablement attaché, je m'en occupe, je m'en nourris sans cesse : partout elle adoucit mes amertumes et sèche mes pleurs ; je la porterais sur un bûcher ardent, et il me semble qu'elle en éteindrait les flammes : *Reposita est hæc spes in sinu meo. (Ibid.)*

Vos espérances, mondains, ont-elles ce caractère de douceur et de stabilité ? Hélas ! bornées à ce qui finit avec la vie, quelquefois avant la vie ; renfermées dans les limites du temps, assujetties aux caprices du sort, soumises aux révolutions qui arrivent dans l'esprit et dans le cœur des hommes, appuyées sur des services souvent ignorés, ou peu agréables, sur des promesses équivoques ou perfides, sur une bonne volonté déstituée de pouvoir, ou sur un pouvoir rarement mis en œuvre par une âme bienfaisante ; en un mot, presque toujours trompeuses ou trompées, ces espérances ne peuvent établir votre cœur dans un solide repos ; et, après avoir été promenés par elles de chimère en chimère, pour comble de disgrâce arrive enfin le moment où elles vous échappent elles-mêmes sans retour, ne vous laissant apercevoir dans le passé que des erreurs, dans l'avenir que des terreurs ; derrière vous de tristes fictions, devant vous des réalités mille fois plus tristes encore et plus désolantes.

Ah ! mes frères, après une exposition si sensible des avantages qu'ont même ici-bas, en matière de grandeur et de félicité, les parfaits chrétiens sur tous les autres hommes, apporterons-nous encore pour motif de notre apposition à la pratique des devoirs du christianisme les intérêts de notre gloire et de notre bonheur ? Non, Messieurs ; ce serait mal connaître notre grand Législateur que de penser qu'il fût contraire à ces deux penchants si légitimes. Bien loin de les combattre dans le plan de sa morale toute divine, *Regnum Dei*, il les ménage (et je crois vous l'avoir démontré), il les ménage visiblement l'un et l'autre, il les favorise ; mais ce n'est qu'au ciel qu'il les satisfait pleinement et qu'il les couronne par la possession de la gloire et de la félicité éternelle que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON XXII.

SUR LE SALUT.

Per totam noctem laborantes nihil cepimus. (Luc., V.)
Nous avons travaillé pendant toute la nuit, et nous n'avons rien pris.

Ces paroles, mes frères, qui, entendues dans leur sens littéral, nous rappellent la profession pénible et ingrate d'où le Sauveteur tira les apôtres pour les élever au plus sublime ministère, par une application qui n'est malheureusement que trop juste et trop naturelle, ne semblent-elles pas bien propres à former la devise et à exprimer la déplorable situation de la plupart des hommes, quand le grand jour de l'éternité commençant à briller à leurs yeux, ils découvrent enfin, à la faveur de son effrayante lumière, la stérilité de leurs travaux, le vide et la folie de leurs occupations, également pénibles et infructueuses ? Hélas ! durant le triste cours d'une vie livrée aux plus épaisses ténèbres, ils ont été dans une agitation perpétuelle, et n'ont point connu la douceur du repos. C'était dans leur esprit, habile à se tourmenter lui-même, un flux et un reflux continu de pensées tumultueuses ; leur démarche était vive et précipitée, leur air inquiet et empressé ; leurs distractions mêmes semblaient réfléchies, et leurs loisirs laborieux : *Per totam noctem laborantes*. Et quel a été le fruit de ces empressements si vifs et de ces soins si constants ? tout au plus quelques richesses périssables, quelques plaisirs détrempés d'amertume, de vains honneurs, de frivoles applaudissements ; mais en effet rien de solide et de durable, rien qui, par rapport à eux, ne soit près d'être comme s'il n'avait jamais été : *Nihil cepimus*.

Insensés mortels que nous sommes ! pleins de feu pour le mensonge, s'agit-il au contraire des biens réels de l'éternité, ah ! c'est précisément alors que nous commençons à sentir le poids de notre faiblesse, et que notre paresse naturelle rentre dans tous ses droits ; que nos bras, avant même que de s'être roidis contre le moindre obstacle, tombent de lassitude, et qu'une langueur mortelle s'empare de nos cœurs. Or, c'est pour la dissiper, mes frères, avec le secours du ciel, cette funeste langueur, que je veux vous faire envisager aujourd'hui l'affaire du salut comme celle à qui nos soins sont le plus légitimement dus, et dans le succès de laquelle ils influent davantage. En deux mots ; elle les mérite, et à quels titres ? elle en dépend ; et jusqu'à quel point ? c'est ce que vous verrez dans les deux parties de ce discours, après que nous aurons demandé les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie. *Ave, Maria*.

PREMIÈRE PARTIE

L'affaire du salut est, à proprement parler, la seule à laquelle il nous soit véritablement glorieux de travailler, la seule dans laquelle il nous soit absolument nécessaire de réussir : et voilà les deux titres incontes-

tables qui sollicitent en sa faveur des soins de préférence. Suivez-moi, s'il vous plaît.

I. Je dis, premièrement, que les soins du salut sont les seuls véritablement honorables. Comment cela ? c'est que l'homme, et l'homme seul qui s'en occupe sérieusement, réunit dans lui tout ce qui peut faire ici-bas sa solide gloire : le mérite flatteur d'imiter son Dieu et la noble ambition de le posséder.

Oui, chrétiens, quand il s'agit de nos intérêts éternels, Dieu même nous donne l'exemple du zèle qu'il nous inspire, puisque c'est à notre salut qu'il daigne rapporter tout ce qui dans l'ordre, soit physique, soit moral, émane de son pouvoir, ou est réglé par sa providence.

Représentez-vous donc, si vous le voulez, tous les êtres sensibles sortis de la main féconde du Créateur ; le soin qu'il a pris d'animer l'univers par la vivacité de mille mouvements variés, et de l'embellir par les décorations les plus brillantes ; la sage économie avec laquelle il a assigné à chacune de ses parties son emploi différent, et le concours intelligent par lequel il guide leur aveugle obéissance ; la symétrie réelle suivant laquelle il a placé tous ses ouvrages dans un juste rapport les uns avec les autres, et l'air de grandeur et de noblesse qui résulte de leur apparente confusion ; la liberté qu'il nous a laissée d'examiner ces merveilles, et la satisfaction qu'il nous a refusée d'en pénétrer les ressorts. Détournez maintenant les yeux du spectacle qu'offre ce monde matériel pour les arrêter sur les scènes multipliées que donnent la société civile et le monde politique. Voyez ces grands événements souvent produits par de petites causes ; ces coups imprévus que la prudence déconcertée appelle les caprices du sort ; ces élévations subites et ces chutes précipitées ; ces crimes couronnés et ces vertus flétries ; ces forfaits quelquefois punis à leur tour, et ces vertus récompensées ; cette combinaison de fortunes et de disgrâces répandues parmi les hommes avec tant d'inégalité, et ce mélange confus de gens de bien et de scélérats, dont le cœur seul fait souvent toute la différence.

Que pensez-vous, mes frères, de ces traits merveilleux d'une sublime magnificence dans la disposition de l'univers, et d'une Providence si enveloppée, et en apparence si irrégulière dans la conduite des humains ? Attribuerons-nous les uns au stérile projet que Dieu aurait formé de piquer seulement la curiosité de l'homme ou d'orner le lieu de son exil ? regardons-nous les autres comme les amusements d'un être ennuyé de sa propre grandeur, qui chercherait à se divertir de l'instabilité de notre nature et de nos agitations éternelles ? ou plutôt pouvons-nous ne pas reconnaître dans les uns et dans les autres la main d'un Dieu occupé sans cesse à travailler au salut des hommes, et qui, pour parvenir à ce but précieux, met en œuvre différents moyens, et les varie tous suivant les vues d'une profonde sagesse ;

frappe l'esprit de l'un par le spectacle majestueux de ses ouvrages, pour l'élever jusqu'à l'auteur ; humilie l'orgueil de l'autre par l'obscurité de ses voies pour le faire rentrer en lui-même ; attaque quelquefois nos cœurs par l'appareil effrayant de ses vengeances ; s'efforce d'autrefois de se les attacher par la multitude de ses bienfaits ; instruit le vice par la vertu, éprouve la vertu par le vice ; lasse ceux-ci de prospérités, et ceux-là de revers, pour élever le salut des uns et des autres ou sur le dégoût des fausses douceurs, ou sur le renversement des vaines espérances ; subordonne à ce dessein principal les prompts éclats de sa colère, comme les sages lenteurs de sa justice, l'uniformité des lois de la nature, aussi bien que nos propres inconstances ; que sais-je moi ? généralement tout ce qu'il permet et tout ce qu'il ordonne : en sorte qu'on peut justement appliquer à Dieu, tenant les rênes de l'univers, ces paroles par lesquelles saint Paul se rendait à lui-même témoignage qu'il n'avait en vue, dans cette diversité de soins laborieux qui partageaient sa vie, que le salut des hommes confiés à son zèle : *Omnia sustineo propter electos, ut et ipsi salutem consequantur.* (II Tim., II.)

Que si, après avoir reconnu dans le salut du genre humain la fin commune où se portent en général tous les objets créés sous la direction du maître qui les gouverne, nous étudions maintenant en particulier la conduite de l'Homme-Dieu pendant le cours de sa vie mortelle, quel rapport encore plus direct, ce semble, et plus immédiat, ne trouverons-nous pas entre elle et le salut des hommes ? quelle vérité, de celles qu'il nous a dévoilées, est étrangère au salut ? quelle maxime, de celles qu'il nous a enseignées, est indifférente pour le salut ? quel moment, de ceux qu'il a passés sur la terre, n'a pas été consacré à notre salut ? quel autre motif, que celui de le procurer, a eu part à l'effusion d'une seule goutte de son sang, ou même a fait couler une seule de ses larmes ? quel autre bien ont sollicité pour nous ses regards mourants ou ses derniers soupirs ? sur quel autre objet se sont jamais arrêtées ses pensées, et lequel de ses pas s'est jamais écarté de ce terme ? Que dis-je ? la vue d'une croix placée sur la route qui devait l'y conduire, et mille autres rigueurs qui remplissaient l'effrayant intervalle qui l'en séparait, purent-elles un seul instant suspendre ou ralentir la vivacité de sa course ? ou plutôt la gloire d'un si beau dessein, rejaillissant sur les moyens nécessaires pour l'accomplir, n'effaçait-elle pas à ses yeux tout ce que semblaient avoir d'indécent pour un Dieu la faiblesse d'un homme et les supplices d'un esclave ? *Omnia sustineo propter electos ut et ipsi salutem consequantur.*

Pourrions-nous donc, mes frères, n'être que médiocrement flattés des soins d'une affaire qui occupe également le Dieu créateur et arbitre de l'univers, et le Dieu sauveur et réformateur des hommes ? rougirions-nous de tendre à un but auquel le pre-

mier a dirigé tous les efforts de sa puissance, toutes les profusions de sa magnificence, toutes les merveilles marquées, pour ainsi dire, au coin de sa grandeur; et auquel le second a rapporté toutes les faiblesses de son humanité, toutes les rigueurs de sa pauvreté, tous les excès de ses humiliations et de ses douleurs? Le sentiment de notre grandeur naturelle pourrait-il enfin ne s'intéresser pas à l'exécution d'un dessein auquel l'un, assis sur son trône, fait servir toutes les créatures, et pour lequel l'autre, étendu sur une croix, ne dédaigne pas de s'immoler lui-même? *Omnia sustineo propter electos, ut et ipsi salutem consequantur.*

Mais combien un intérêt si flatteur ne doit-il pas croître encore, quand on considère que non-seulement Dieu rapporte tous ses soins à notre salut, mais que tous les soins que nous prenons de notre salut se rapportent à la possession de Dieu?

Quel projet en effet forme un homme qui entreprend de faire son salut? Ecoutez-le, vous qui travaillez avec tant d'ardeur à amasser un monceau de sable qui doit s'écrouler sur vos têtes, et qui aspirez à une élévation toujours si voisine du précipice; vous qui vous efforcez de faire passer jusqu'à la postérité la plus reculée le stérile souvenir du rôle que vous avez joué dans le monde, et qui, bien loin d'éterniser au gré de vos désirs ambitieux les monuments de votre orgueil, ne faites que préparer les débris pompeux sur lesquels le temps et la mort érigeront leurs trophées; vous qui ne parlez qu'avec admiration de ces illustres pécheurs qui ont fait un peu de bruit dans le monde, bruit dont l'impression s'affaiblit insensiblement à mesure qu'elle s'étend dans la profondeur des siècles; qui ne vantez que cette ombre brillante qui reste d'un grand homme qui n'est plus, cette ombre qui, dispersée dans différents coins de la terre, perd tous les jours quelque chose de son éclat, jusqu'à ce qu'elle se confonde enfin dans la nuit des temps; vous surtout qui, faute d'occasions ou de talents, ne pouvant vous promettre avec quelque vraisemblance une réputation un peu étendue et une gloire un peu durable, cherchez du moins, dans la sphère étroite où la Providence vous a resserrés, à mériter quelques vils applaudissements, et formez autour de vous comme un petit monde, dont les suffrages méprisés contentent à peu de frais votre vanité.... écoutez, dis-je, ce que se propose un homme qui entreprend de faire son salut. Ah! s'élevant au dessus de toutes les erreurs qui vous séduisent, de toutes les ombres lueurs qui vous égarent, de tous les faux biens qui vous échappent; prenant son vol bien au delà de la terre, il projette la conquête d'un royaume qui subsistera encore quand une dernière catastrophe aura consommé toutes les révolutions, détruit sans ressource toutes les monarchies d'ici-bas avec la mémoire de leurs maîtres et de leurs fondateurs, et fixé, pour ainsi dire, dans un néant stable et permanent, l'instabilité des choses humai-

nes. Peu curieux de confier sa gloire à des statues périssables, ou à de frivoles inscriptions gravées sur le marbre ou sur l'airain, il prétend consacrer l'immortalité de son nom dans le livre même de la vie. Cette scène changeante et mobile, où vous vous empressiez de briller tour à tour, n'éblouit point ses regards : il vous laisse flotter au hasard dans ce torrent qui doit bientôt s'écouler. L'ombre et le temps, la terre et les créatures, voilà votre partage : il n'a garde de vous l'envier. La vérité, le ciel, l'éternité, et, pour tout dire en un mot, Dieu, la possession de Dieu, voilà le but de ses veilles et le terme de ses travaux, et ce qui, selon sa manière d'apprécier les choses, saura le dédommager glorieusement et avec avantage de tout ce qu'il vous abandonne.

Le croirait-on cependant, si un coup d'œil jeté sur le monde n'en fournissait la preuve? La science des affaires, l'expérience dans le métier des armes, passent chez les hommes pour des connaissances honorables; les projets qu'on fait pour élever sa fortune, ou pour illustrer sa famille, sont mis au rang des nobles entreprises. Ces emplois, qui donnent quelques accès auprès des grands, et quelque ombre d'autorité sur les petits; qui font acheter le droit de commander avec hauteur au prix d'une servile obéissance; qui nous rendent d'autant plus inaccessibles à nos égaux qu'ils nous approchent de plus près de la personne du maître; qui semblent mettre dans nos yeux une fierté plus farouche, à mesure qu'ils font tomber du trône sur nous des regards plus propices; qui nous donnent la facilité d'être bienfaisants, mais presque toujours le goût d'être insensibles; voilà ce qu'on appelle les grands postes, les places brillantes. Les talents qui nous y conduisent, les qualités qui nous y soutiennent, forment d'ordinaire, par leur assemblage, l'idée qu'on attache à un mérite solide; et si par hasard quelques-uns des moyens qu'on emploie en vue de s'assurer cette fortune éclatante portent trop visiblement le caractère de la duplicité et de la mauvaise foi pour obtenir nos éloges, le rapport nécessaire qu'ils avaient avec une fin estimée leur mérite du moins encore le nom de souplesses pardonnables et d'ingénieuses intrigues.

Et tandis, tandis qu'on prodigue son estime à ces vils objets d'une basse ambition, la grandeur réelle que renferme l'entreprise du salut n'a rien qui nous frappe; au contraire, dès qu'un homme, ennuyé de parler le langage du mensonge, et confus de s'être laissé si longtemps maîtriser par des goûts pervers, rompt généreusement ses chaînes, et que, rentrant dans la voie du salut, il nous laisse errer tristement dans les routes perdues de l'iniquité, loin d'applaudir à un si beau dessein, et de regarder cet illustre transfuge avec les yeux d'une sainte envie, aussitôt la critique maligne va chercher les motifs d'une résolution si héroïque dans les sources les plus honteuses; ou bien la fausse amitié, sur la foi

des nobles sentiments qu'elle a remarqués dans lui, ose prédire son prompt retour dans les assemblées profanes, et demander par avance qu'on lui pardonne son premier changement en faveur d'une seconde inconstance : comme si, ô mon Dieu ! le désir de vous posséder éternellement ne pouvait entrer dans une grande âme, ou qu'il n'y entrât jamais qu'aux dépens de sa grandeur !

Ah ! mes frères, si nous n'avons pas le courage de marcher dans le chemin du salut, ayons du moins l'équité d'avouer qu'on ne peut courir une plus belle carrière ; et, remplissant nos esprits, par rapport à lui, de la haute estime qu'il mérite, disposons peu à peu nos cœurs à lui donner les justes soins qu'il demande. Trop fidèles imitateurs jusqu'ici de la faiblesse déplorable de ce faux prophète, qui ne put briser les liens qui l'attachaient à sa malheureuse patrie pour se joindre au peuple fortuné qui marchait à la conquête de la terre promise, imitons la droiture qui le fit applaudir publiquement à cette glorieuse entreprise ; et, du haut de ces stériles montagnes où nous avons établi nos fragiles tabernacles, et où le monde nous retient captivés par de nombreuses douceurs, jetant les yeux sur cette route brillante, foulée par tant de généreux chrétiens qui s'avancent à grands pas vers la véritable terre de bénédiction, écrivons-nous avec l'oracle de Moab et d'Ammon : Qu'ils sont disposés dans un bel ordre, les pavillons de Jacob ! et qui ne serait frappé de l'éclat lumineux que réfléchissent les tentes d'Israël ? *Quam pulchra tabernacula tua, Jacob, et tentoria tua, Israel !* (Num., XXIV.) Que le but que se proposent ces sages héros est glorieux, et que toutes leurs démarches annoncent de grandeur ! Ah ! il n'en est pas de ces hommes éclairés et judicieux, comme des aveugles et des profanes qui habitent nos tristes déserts. On ne voit parmi ceux-là ni simulacres vains, ni pompeuses idoles, dont la parure les éblouisse. Accoutumés à peser tout au poids de la réalité, ils ne savent ce que c'est que d'encenser l'autel de la fortune, que d'adorer l'ombre de la grandeur, que de sacrifier au fantôme de l'immortalité. On ne les voit point courir après les brillantes impostures, et idolâtrer leurs chimères : *Non est idolum in Jacob, et non videtur simulacrum in Israel.* (Ibid.) Le Seigneur déploie sur eux les ailes d'une protection constante ; et, sous ses auspices, ils vont remporter la plus illustre victoire : *Dominus ejus cum ipso est, et clangor victoriae regis in illo.* (Ibid.) Ah ! bien loin de me piquer d'une fausse délicatesse, et d'affecter un dégoût insensé pour le sort auquel ils aspirent, non, je ne vois rien qui en égale la splendeur dans toute la pompe que le monde rassemble autour de la personne des rois, et dans toute la gloire qu'il promet aux cendres des conquérants ; et je m'estimerai infiniment honoré de consacrer ma vie aux soins qui occupent leurs jours, pour la couronner par une mort aussi pré-

cieuse : *Moriatur anima mea morte justorum et fiant novissima mea horum similia !* (Ibid.)

II. Que dis-je ? chrétiens, il serait bien triste de s'en tenir à de vains applaudissements, à des vœux stériles, dans une affaire dont non-seulement le projet est véritablement glorieux à l'homme, et seul répond parfaitement à sa grandeur, mais surtout dont le succès lui est absolument nécessaire, et seul intéresse essentiellement sa félicité. Comment cela ? c'est, mes frères, qu'on peut se passer de tout le reste, et qu'on ne peut se passer du salut.

On peut se passer de tout ce qui n'est point le salut. Cette proposition vous paraîtra peut-être d'abord outrée, et vous serez tentés de restreindre la vaste étendue des objets qu'elle embrasse. Vous souscrirez, par exemple, sans peine, à sa vérité, quand il ne s'agira que de ces divertissements tumultueux que peuvent remplacer des plaisirs sages et tranquilles ; que de ces richesses immenses que pourrait peut-être balancer une honnête et commode médiocrité ; que de cette grandeur importune qui vaut à peine une obscure liberté ; que de ces rapports étendus et multipliés de la perte desquels sait consoler une société choisie, et quelquefois un seul cœur fidèle. Mais le moyen, direz-vous, de se passer d'une santé assez florissante, pour nous épargner les vives douleurs ; d'une fortune assez aisée pour nous laisser ignorer les rigueurs de l'indigence ; d'une condition assez élevée pour nous garantir des mépris injurieux ; d'une société assez douce pour nous sauver les ennuis de la solitude ! Des demandes si modérées sont-elles dictées par une cupidité insatiable, et peuvent-elles redouter l'examen d'une raison sévère ?

Prenez garde, chrétiens, je ne disconviens point que ces biens divers ne soient réellement utiles par rapport à la vie présente, ou même que, par l'absence du moindre d'entre eux, elle ne pût devenir tout à fait triste et insupportable ; mais je n'en suis pas moins en droit de prétendre qu'il n'est aucun d'eux dont on ne puisse absolument se passer. Pourquoi cela ? C'est qu'on peut se passer de cette vie présente à laquelle ils se rapportent tous ; qu'il nous faudra bien la perdre tôt ou tard, sans que cette perte précisément et en elle-même entraîne celle de notre bonheur, et que plusieurs, en effet, avant nous l'ont remise, et la remettent tous les jours entre les mains de celui dont ils l'avaient reçue, sans avoir lieu de se plaindre du changement arrivé dans leur destinée.

Ah ! demandez à ces heureux citoyens au ciel, pour qui la mort, il est vrai, a en quelque sorte anéanti notre univers, et généralement tous les objets qui, par les organes des sens, font passer jusqu'à l'âme d'agréables impressions, demandez-leur s'il leur échappe quelquefois de rappeler par des vœux secrets les avantages dont ils ont été dépouillés, et si les biens de la terre font

naître encore dans leurs cœurs des désirs ; s'ils regrettent beaucoup les tristes consolations qu'on recherche dans ce lieu d'exil, et les fades plaisirs qu'on y goûte ; les distinctions honorables qu'on y brigue, et les tendres liaisons qu'on y forme ; la pompe que l'orgueil y étale, ou même les spectacles que la nature y offre ; les divers chefs-d'œuvre de nos arts, ou les fruits délicieux de nos climats ; la magnificence de nos palais, ou le riant aspect de nos campagnes ; ce beau soleil même qui nous éclaire, et qu'ils ont vu pour la dernière fois. Ah ! rougissez, vous répondront-ils, rougissez, aveugles mortels, de sembler mettre en parallèle les aliments grossiers de l'Égypte avec les ruisseaux de lait et de miel qui serpentent dans nos plaines, les illusions des sens avec le commerce des esprits, un faible crépuscule avec les splendeurs éternelles ; et, incapables de mesurer l'étendue de notre bonheur, qu'il vous suffise de savoir que la vie est remplacée avec avantage par l'immortalité.

Mais cette heureuse immortalité peut-elle quelquefois être remplacée à son tour par les agréments de la vie ? Demandez-le, mes frères, à ces tristes habitants de l'enfer, que la mort a fait passer dans cette épouvantable demeure, des bras de la volupté, du sein de l'opulence, du trône de la grandeur, et de l'autel même où la flatterie les avait placés ; à ces réprouvés qui, sous le nom d'heureux du siècle, durant le cours d'une vie également longue et délicieuse, parcoururent fidèlement et jusqu'au bout toute la carrière des plaisirs, ne se contentèrent pas de les effleurer, mais goûtèrent à longs traits toutes leurs douceurs, et auraient infailliblement rassasié l'avidité de leurs désirs corrompus, si elle n'eût été insatiable ; à ces réprouvés, qui, sous le nom de riches du monde, virent réussir au delà de leurs espérances tous les projets de leur avarice, et se réunir dans leur maison, comme dans un centre commun, tous les trésors d'un grand peuple ; à ces réprouvés, qui, sous le nom de maîtres, et en quelque sorte de dieux de la terre, furent rassasiés d'encens, importunés de vœux, fatigués de respects, et rougirent plus d'une fois de recevoir les hommages qu'un vil peuple d'adorateurs ne rougissait point de leur rendre : demandez-leur, dis-je, si les prospérités humaines sont un équivalent bien juste du bonheur éternel, et si, moyennant cette espèce de compensation, on peut se passer du salut ; ou plutôt, pour ne point sembler insulter à leur affreuse destinée, demandons-nous à nous-mêmes si l'on peut se plaire dans des feux dévorants, se consoler loin de toutes les espérances, se tranquilliser dans un trouble éternel, se retrouver dans la perte irréparable de tout son être, se supporter dans la haine irréconciliable de son Dieu, enfin n'être pas souverainement malheureux dans la privation de tous les biens et dans l'assemblage de tous les maux.

Nécessité du salut donc, seule nécessité

réelle, à l'exclusion de toutes ces nécessités imaginaires qui ne doivent leur naissance qu'à la passion et à l'amour-propre ; et c'est ce que nous pouvons encore apprendre, chrétiens, de la différente conduite que Dieu, ce Dieu si éclairé sur nos véritables intérêts, nous prescrit par rapport au salut, comparé avec tous les biens qui passent communément pour les plus dignes de notre estime.

En effet, il n'est aucun de ceux-ci auquel il ne nous commande quelquefois, ou du moins auquel il ne nous permette de renoncer en certaines occasions dont il appartient à la prudence de faire le discernement. Ainsi, riches de la terre, que la fortune n'a pas encore rendus insensibles aux charmes de l'amitié, ou même dont le cœur s'ouvre encore à une compassion vertueuse, vous pouvez quelquefois vous dépouiller de toutes vos richesses en faveur d'un ami fidèle, ou les faire passer dans le sein d'une foule de malheureux. Ainsi, âmes nobles et généreuses, dont néanmoins une haine aveugle s'obstine à noircir les vertus, vous pouvez quelquefois par un dédain sublime, et plus glorieusement encore par le sentiment d'une humilité chrétienne, négliger une justification qui couvrirait de honte vos indignes censeurs, ne point troubler le triomphe de la calomnie et sacrifier votre réputation à une espèce de philosophique indifférence ou à la perfection évangélique. Ainsi, grands du monde, dégoûtés des embarras de la grandeur et plus justement encore effrayés de ses dangers, vous pouvez descendre de cette élévation qui vous donne en spectacle au reste des hommes, et, rentrant dans la multitude d'où l'ambition seule vous avait peut-être tirés, chercher loin du tumulte et de la corruption une vie moins agitée ou plus innocente ; ainsi, braves guerriers, animés par l'amour de la patrie et mieux encore par la vue du devoir, vous pouvez hasarder vos jours dans les combats, et vous immoler vous-mêmes à un zèle légitime ou à une héroïque obéissance.

Mais il n'est aucune conjoncture où Dieu ne nous fasse et puisse ne pas nous faire un crime, je ne dis pas seulement de renoncer à nos prétentions sur le salut, mais même d'exposer et de risquer notre salut ; en sorte que l'amitié qui oserait mettre notre complaisance à une si injuste épreuve dans les principes de la religion, porterait tous les traits de la plus cruelle tyrannie ; que la modération qui nous rendrait insensibles à un intérêt si précieux mériterait le nom de la plus monstrueuse stupidité ; je dis plus, que la piété même et le système d'une spiritualité raffinée qui tendrait à nous inspirer quelque sorte d'indifférence pour le salut, s'annoncerait dès là même pour une pitoyable illusion, parce que, encore une fois, en dépit des préjugés qui aveuglent le monde, des fausses maximes qu'on débite dans le monde, de la conduite insensée que tient le monde, le salut est nécessaire, et rien n'est nécessaire que le salut.

Mais si le salut, mes frères, seule af-

faire dont le projet s'accorde parfaitement avec la dignité de notre être, est aussi la seule dont le succès intéresse essentiellement notre bonheur, quelle est donc, non plus précisément notre bassesse et notre lâcheté, mais notre aveuglement et notre folie, ou, pour mieux dire, notre frénésie et notre fureur de faire tout pour conserver les misérables restes d'une vie qui nous échappe, ou pour nous en procurer les douceurs; tout pour bannir l'indigence du sein de nos familles ou pour y appeler la fortune; tout pour servir nos amis, ou pour humilier nos rivaux; tout pour soutenir les droits de notre rang, ou les prétentions de notre vanité; tout pour mériter la faveur du prince, ou l'estime publique, et de ne rien faire pour assurer notre salut; de nous contenter, comme il n'arrive que trop souvent, de lui assigner dans l'avenir quelques moments incertains, ou tout au plus de lui consacrer de temps en temps quelques heures perdues; en un mot, de faire marcher dans la pratique tous les autres intérêts devant les intérêts du salut?

Cependant, si par notre négligence nous trahissons ceux-ci, que nous servira d'avoir ménagé avec tant de dextérité ceux-là; d'avoir assujéti à la justesse de nos mesures tous les événements de la vie, si nous échouons dans l'entreprise de l'éternité; d'avoir suivi, comme pas à pas, les astres dans leur cours, si nous manquons la route qui conduit à leur Créateur; d'avoir rendu l'univers entier tributaire de nos lumières ou de notre puissance, si nous venons malheureusement à perdre notre âme? Artistes ingénieux, savants philosophes, écrivains sublimes, habiles courtisans, magistrats éclairés, fameux conquérants, grands politiques, ornements de la patrie, bienfaiteurs de l'humanité, si vous avez négligé votre salut, les feux qui vous brûlent seront-ils éteints par nos larmes, et les tourments que vous endurez suspendus par nos éloges? *Quid prodest homini, si mundum universum lucretur, anima vero sua detrimentum patitur?* (Matth., XVI.) Je n'ajouterai rien à ces paroles pleines d'une énergie toute divine; et dans ce que j'ai dit jusqu'ici de l'affaire du salut, content de vous avoir montré à quels titres son objet mérite nos soins, je vais maintenant vous faire voir jusqu'à quel point (subordonné à la grâce dont ils sont eux-mêmes l'effet) son succès en dépend; c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Des succès qui n'ont point coûté de travaux, des travaux qui n'ont point été payés par les succès, c'est ce qu'il n'est point rare de voir dans le chemin de la fortune. L'affaire seule de l'éternité ne peut réussir sans notre application, ni échouer que par notre négligence; et, comme le salut demande indispensablement des efforts de notre part, s'ils sont généreux et constants, indubitablement il les couronne. Pouvait-il y avoir

une liaison plus étroite entre le succès de cette grande entreprise et nos soins? Ils en sont des moyens nécessaires, ils en sont des moyens infailibles; renouvez votre attention, s'il vous plaît.

I. Quand il n'est question que d'affaires purement temporelles, notre inaction n'est pas toujours, comme je l'ai déjà insinué, un présage certain de notre infortune; et, quoiqu'on ne le puisse jamais prudemment, on peut néanmoins quelquefois impunément se reposer de la réussite de ces sortes de projets sur des ressorts étrangers. En effet, souvent la négligence de nos ennemis et de nos rivaux prévient les suites funestes de la nôtre. Leur ardeur à traverser nos desseins s'est ralentie peu à peu, et leur jalouse fureur s'est enfin laissée désarmer par le temps. Notre paresse, à la vérité, ne s'est pas réveillée; mais, ce qui a produit à peu près le même effet, leur vigilance s'est endormie. Que dis-je? il n'est pas jusqu'à leur passion aveugle et précipitée qui ne puisse nous servir à propos, et plus d'une fois nos succès n'ont été le fruit que de leur haine. Plus souvent encore le zèle d'un ami nous procure les avantages que notre indolence nous défendait d'espérer; son activité s'est chargée de tous les soins que refusait notre nonchalance; nous languissions dans le repos, et un œil attentif était sans cesse ouvert sur nos intérêts. Notre victoire est le triomphe de l'amitié, et c'est de sa main seule que nous tenons notre couronne.

Quelquefois enfin un aveugle caprice intéressera tout à coup en notre faveur celui qui distribue les grâces, et dès ce moment il les fera couler sur nous à grands flots. Notre subite grandeur est un mystère pour tout le monde et une espèce d'énigme pour nous-mêmes: on se récrie sur les coups merveilleux du sort; et si par ce mot on entend une fantaisie bizarre, où la raison n'entre pour rien, notre élévation en effet n'est l'ouvrage que de la fortune, et elle doit seule en avoir tout l'honneur.

Mais ne comptez pas, mes frères, que votre négligence trouve jamais dans la carrière du salut les ressources qui ne lui manquent pas toujours dans la route de la fortune.

Vos ennemis pourront bien, par exemple, varier leurs attaques; mais leur haine est trop animée pour abandonner la partie, et trop éclairée pour prendre le change. Tantôt, soutenus par le feu que la jeunesse allume dans vos veines et par la faiblesse de votre cœur, ils vous attaqueront par les images du plaisir et par les charmes de la volupté; et tantôt, mettant habilement à profit les craintes frivoles que la vieillesse inspire, et l'affaiblissement de votre raison, ils vous tenteront par l'appas de ces biens mêmes prêts à vous échapper, et conduiront tristement vos pas dans les pièges de l'avarice. Tantôt, s'insinuant dans votre esprit, déjà aigri par de fréquentes disgrâces, ils emprunteront la voix du besoin et d'une espèce de nécessité pour vous entraîner

dans le désordre ; et tantôt, achevant de gâter votre raison corrompue par une longue suite de prospérités, ils feront valoir, pour vous enhardir au crime, les droits de votre fortune et les privilèges de votre grandeur. Tantôt, pour renverser tout d'un coup la barrière qui a su vous garantir jusqu'ici de certains excès odieux, ils soulèveront en même temps contre votre foi toutes vos passions et toutes vos erreurs ; et tantôt, pour vous endormir dans une fausse sécurité, ils solliciteront moins auprès de vous un consentement aux grands forfaits, qu'une molle indifférence pour vos devoirs ; et, vous laissant encore la possession de quelques vertus, ils vous mèneront insensiblement au terme funeste où aboutissent tous les vices. Enfin, tour à tour lions rugissants et serpents cachés sous les fleurs, vous aurez besoin, pour leur résister, du courage le plus intrépide et de la prudence la plus circonspecte.

Je sais que cette affaire du salut, si constamment traversée par tant d'ennemis conjurés, a pris le tour le plus favorable par les soins de Jésus-Christ, de tous les amis le plus généreux et le plus fidèle ; et vous me demandez ce qui reste encore à faire à vos faibles efforts, après ce qu'a fait pour vous rendre à jamais heureux sa prodigue tendresse ! Ce qui vous reste à faire, chrétiens, c'est de mériter, par votre correspondance à la grâce, qu'il daigne vous appliquer le fruit de ses souffrances et vous revêtir de ses mérites ; c'est de coopérer à l'ouvrage qu'il a commencé sans vous, mais qu'il ne veut pas achever sans vous ; c'est, en un mot, de vous rendre propre le trésor qu'il a mis entre vos mains, de le faire valoir et d'en faire, selon ses vœux, usage pour votre salut.

Car, ne vous y trompez pas, le caprice et le hasard qui peuvent bien vous introduire dans le temple de la fortune, ne vous ouvriront jamais les portes du ciel. Que dis-je ? on ne couronnera même dans cet heureux séjour, ni ces qualités naturelles qui vous auraient rendus particulièrement propres au royaume de Dieu, si vous ne les aviez consacrées au service du monde ; ni ces fréquents dégoûts de la vanité que vous preniez peut-être pour des traits de vertu, et qui n'étaient que de pressantes sollicitations de la grâce ; ni ces éloges pompeux du salut, hommage que votre esprit et votre bouche rendaient quelquefois à la vérité, mais que démentaient aussitôt votre cœur et votre conduite ; ni ces projets vagues d'une conversion toujours différée, qui suspendaient les remords de votre conscience sans régler les actions de votre vie. Non, des efforts, et des efforts généreux, sont les seuls titres qu'on puisse faire valoir avec succès auprès de Celui qui distribue les biens de l'éternité.

Et voilà pourquoi ceux qui sont parvenus à l'heureux terme du salut nous sont représentés dans l'Écriture avec des palmes à la main, signe éclatant de leurs victoires : *Et*

palmæ in manibus eorum. (Apoc., VII.) Les uns les ont cueillies, ces palmes victorieuses, sur les échafauds, où, donnés en spectacle à un peuple de persécuteurs, ils triomphèrent de leur rage armée de tout ce que la nature avait de formidable ; les autres les ont vues naître dans de stériles déserts, où, sous les étendards de la pénitence, ils firent une guerre continuelle à leurs sens, et étouffèrent toutes les révoltes de leur chair ; quelques-uns les ont vues croître à l'ombre des autels, dont ces dignes ministres soutinrent jusqu'au dernier soupir la gloire et les intérêts contre les efforts du libertinage et de l'erreur ; d'autres enfin les ont moissonnées au milieu du monde, soit de ce monde brillant et flatteur dont ils vainquirent les charmes, soit au milieu de ce monde obscur et méprisé dont ils partagèrent les disgrâces : *Et palmæ in manibus eorum.*

Vous prétendez, mes frères, tous tant que vous êtes, porter un jour comme eux ce glorieux symbole, puisque, comme eux, vous aspirez au salut. Mais, répondez-moi, chrétiens, à quelles victoires feront allusion dans vos mains ces palmes triomphantes ? Hélas ! pour la plupart, bien loin que vous ayez multiplié jusqu'ici la gloire de vos combats, vos défaites nombreuses ont couronné tous vos ennemis, et leurs trophées ne sont composés que de vos dépouilles. Autrefois l'innocence de votre baptême fut la proie de la corruption du siècle, et depuis ce temps-là de criminelles habitudes sont toujours l'écueil de votre pénitence. Il n'est aucune passion qui ne soit fière des avantages qu'elle remporte tous les jours sur vos faibles vertus. La connaissance de votre néant ne peut résister à une flatterie grossière, et votre patience ne tient point contre une légère injure. Le monde, toutes les fois qu'il le juge à propos, triomphe dans votre cœur de tous les attraits de la grâce : un mot, un coup d'œil, il n'en faut pas davantage pour faire évanouir vos plus saintes résolutions. Ah ! quel sujet s'auraient pas de rougir ces heureux immortels s'ils voyaient leurs palmes avilies dans des mains aussi lâches que les vôtres ? Que dis-je ? leur gloire n'a rien à redouter des suites d'une prédilection également aveugle et indécente. Dieu ne donnera certainement point au ciel en votre personne le spectacle d'une indolence couronnée : mais aussi, si vos efforts sont généreux et constants, vous n'aurez point la douleur de voir qu'ils soient stériles ; car nos soins ne sont pas seulement des moyens nécessaires de salut, ils en sont encore des moyens infailibles.

II. On pourra attribuer la même efficacité aux soins que nous prenons d'une fortune périssable, quand, devenus arbitres de la nature et des saisons, nous pourrions disposer en souverains des vents et des orages ; j'en dis trop peu, quand, perçant les ténèbres dont le cœur humain s'enveloppe, et précipitant ou retardant à notre gré les

mouvements qui l'agitent, nous pourrions fixer l'inconstance des hommes, prédire à coup sûr les révolutions qui arrivent dans leurs idées et dans leurs goûts, et soumettre à une règle invariable toutes les variations et toutes les irrégularités de leur conduite; ou, pour mieux dire, quand, tenant dans nos mains le cœur de Dieu même, il nous aura fait les dépositaires de sa toute-puissance. Aussi n'est-il point d'homme assez insensé pour fonder, sur les mouvements qu'il se donne dans la poursuite d'un intérêt temporel, l'espoir d'un succès infaillible; et si quelqu'un, séduit par son amour-propre, osait se livrer à de si téméraires espérances, il serait facile de dissiper son erreur en le mettant seulement à portée d'entendre les plaintes amères de l'ambition si souvent frustrée du prix de ses travaux.

En effet, il n'avait rien négligé, ce courtisan flatteur et assidu, pour corriger la rigueur de sa destinée, et il avait suivi ce projet avec une attention scrupuleuse et une constance infatigable. Depuis longtemps il assiégeait tous les palais qu'habite la fortune; il embarrassait ponctuellement le cortège de ceux qu'on nomme ses favoris; ses yeux étaient sans cesse respectueusement fixés sur les distributeurs des grâces, et il avait fait une étude profonde de toutes les faiblesses des grands, dont les besoins des petits peuvent tirer avantage. Il savait mettre en mouvement les ressorts de leur vanité par une louange délicatement apprêtée, et dissiper leur humeur sombre par les traits vifs d'une médisance ingénieuse. En vain lui représentait-on que les biens qu'il poursuivait avec tant d'empressement n'étaient qu'une vaine fumée et une ombre légère; il témoignait être content de cette ombre et de cette fumée; il ne demandait que la graisse de la terre, et était prêt à renoncer à toutes les bénédictions du ciel: cependant il n'a pu obtenir même ces misérables biens à la possession desquels il bornait ses vœux. Le jour critique est arrivé, et les dispensateurs des richesses ont été sourds à sa voix. Il est demeuré à sec au milieu de cette rosée précieuse qui a incendié tout ce qui l'environne. La faveur l'a passé, et est allé démêler dans la foule des sujets indignes de ses dons. Il a le malheur de voir se fermer à son approche les mains les plus libérales et les cœurs les plus sensibles: c'est, à l'entendre, l'influence d'une étoile ennemie qui ne cesse point de le persécuter.

Mais peut-être qu'il s'est présenté trop souvent, et qu'en commençant à être importun il a cessé d'être agréable; ou qu'il a employé trop d'intercesseurs, et que par cette conduite il a blessé la délicatesse du plus puissant d'entre eux, qui n'envisageait dans l'avancement de sa fortune que l'intérêt de sa propre gloire. Ce serait déjà une consolation bien triste pour lui que d'avoir pris de fausses mesures, malgré son application à n'en prendre que de justes. Mais voici un autre ambitieux, qui, par une suite de démarches que la prudence elle-même sem-

blait avoir concertées, avait amené l'affaire d'un établissement considérable pour lui à un point où la conclusion paraissait immanquable. Il touchait au moment désiré qui devait enfin couronner ses peines; et il lisait déjà son triomphe, plus distinctement encore dans l'air contraint et embarrassé de ses ennemis secrets, que sur le visage riant et épanoui de ses amis véritables, lorsque tout à coup l'édifice de sa fortune a été renversé par une pure bizarrerie du sort; ou, pour parler un langage plus chrétien, au moment que ce vain colosse de grandeur était près de porter sa tête dans les nues, la Providence a détaché la pierre qui l'a réduit en poudre, parce que sa base n'était que de l'argile, et qu'il ne portait que sur la vanité.

Eh! mes frères, qu'elle est donc ingrate, cette terre que nous nous obstinons à cultiver avec une si folle constance! elle épuise toutes nos sueurs, et puis après souvent elle trahit tous nos soins!

Vous seul ne les trompez jamais, salut, seul bien qui les méritez; et pourvu qu'aidés de la grâce qui ne vous manquera jamais, vous fassiez pour lui sincèrement et de bonne foi ce qui dépend de vous, levez les yeux, vous dit Dieu lui-même, levez les yeux vers cette voûte immense qui paraît suspendue sur vos têtes: *Leva oculos tuos in directum* (Gen., XIII); son brillant et spacieux contour embrasse une région fortunée dont je vous accorderai la possession éternelle: *Omnem terram quam conspicias tibi dabo in sempiternum*. (Ibid.). Eh! qui pourrait suspendre ou empêcher l'effet d'une promesse que je ne puis rétracter, et que je suis en état d'accomplir? Le peu de connaissance que j'aurais de l'étendue de vos services? Mais je démêle la vertu au travers des nuages dont la calomnie l'offusque, et du voile dont la modestie la couvre. Je vais chercher au fond du cœur les sincères desirs qui égalent le mérite de l'exécution, et les sublimes motifs qui relèvent la valeur des légers sacrifices. Je vois toutes les larmes qui coulent dans les ténèbres, et j'entends tous les soupirs qui éclatent dans la solitude: *Leva oculos tuos in directum*. Encore une fois, levez les yeux au ciel; pourquoi les portez-vous sans cesse à droite et à gauche sur tout ce qui vous environne? Vous avez beau examiner cette vallée de larmes... vos soins ne sauraient vous y procurer infailliblement même un tombeau, et ils peuvent au ciel vous assurer un trône: *Omnem terram quam conspicias tibi dabo in sempiternum*. (Ibid.)

Et voilà, mes frères, l'avantage que la vertu a sur le crime. Il n'est ici-bas qu'un certain nombre d'heureux forfaits; mais dès qu'elle est constante et pure, il vient un jour où nulle vertu n'est malheureuse. Seule et dénuée de tout le reste, elle paraît avec confiance devant le tribunal du souverain juge: ses droits ne lui sont point disputés; elle est couronnée.

Mais, trop convaincus de cette consolante vérité pour exiger de moi sur ce point un

amas de preuves superflues, vous me demandez quelles vertus en particulier sont les plus propres à vous conduire au terme fortuné où se réunissent tous les élus? Celles surtout, chrétiens, dont la matière semble naître du fond même de votre condition. Ainsi, si votre état vous place parmi les chefs de la société, les conducteurs du peuple, votre sanctification sera principalement l'effet du zèle pour le bien public, et du saint usage de l'autorité; s'il vous confond dans la classe obscure des citoyens utiles, elle sera l'ouvrage de l'amour du travail joint à la probité; si vous êtes dans l'abondance, votre salut sera particulièrement attaché à la miséricorde; si vous éprouvez l'adversité, il dépendra surtout de la patience. Peut-être, au reste, que plusieurs d'entre vous auront moins besoin de redoubler leurs efforts que d'épurer leurs vues; qu'ils faisaient déjà en pure perte la plus grande partie des frais de leur salut; et qu'il leur suffira désormais de donner à ces mêmes actions, qui portaient le caractère de l'honneur ou de la vanité, l'empreinte de la piété et de la religion, pour en faire le prix de la vie éternelle, où nous conduisent le Père, le Fils, et le Saint-Esprit... Ainsi soit-il.

SERMON XXIII.

SUR L'ENFER.

Quis poterit habitare de vobis cum igne devorante qui habitavit ex vobis cum ardoribus sempiternis? (Isa., XXXIII.)

Qui de vous pourra habiter avec un feu dévorant? qui de vous habitera parmi des ardeurs éternelles?

La foi d'un enfer outrage-t-elle la bonté de notre Dieu? Est-elle incompatible avec l'idée de sa justice? Non, mes frères, s'il y a réellement un enfer. Ya-t-il un enfer? Oui, mes frères, si un Dieu incapable de se déshonorer lui-même par le mensonge, et de nous tromper par de faux oracles, nous a révélé que cet enfer existe. Dieu de vérité, nous l'avez-vous révélé, ce dogme formidable? Qu'en pensez-vous, mes frères, et quels sont vos sentiments sur ce point de doctrine essentiel au christianisme? Suis-je envoyé vers une nation pervertie dans sa foi, et dois-je substituer une controverse au discours que je destinais à la réformation de vos mœurs? Me faudra-t-il aujourd'hui établir l'autorité des divines Ecritures et la nécessité d'un interprète infaillible qui en détermine le sens; rassembler de toutes parts des lumières, entasser textes sur textes et raisonnements sur raisonnements; faire valoir l'une et l'autre tradition, faire parler l'une et l'autre Eglise? Non, je saurai me servir de ces armes victorieuses de l'impiété, quand le Seigneur m'enverra combattre les ennemis de son Evangile; et, profitant aujourd'hui de l'avantage que j'ai de parler à un peuple fidèle et qui fait gloire de l'être, à un peuple prêt à porter le beau nom de chrétien sur les échafauds, et à le conserver parmi les flammes; à un peuple aussi convaincu de l'existence de l'enfer que de la

divinité de Jésus-Christ, qui n'est pas plus incontestablement, qui n'est pas plus évidemment prouvée: c'est sans poser aucun préliminaire injurieux à votre religion, que je vous adresse (d'après l'application qu'en ont faite avant moi plusieurs saints docteurs) ces terribles paroles: *Quis poterit habitare de vobis cum igne devorante? Quis habitabit ex vobis cum ardoribus sempiternis?*

Prenez garde, s'il vous plaît, à la double question renfermée dans les deux parties de mon texte, et distinguez avec soin le sens propre de l'une et de l'autre. Je vous demande premièrement, s'il est quelqu'un parmi vous assez intrépide pour se flatter de pouvoir supporter sans faiblesse les peines de l'enfer, et si vous avez fait une sérieuse attention à tout ce qu'elles ont d'insupportable: *Quis poterit habitare?* Je vous demande en second lieu, s'il est quelqu'un parmi vous assez immuablement établi dans la grâce de Dieu pour n'avoir pas lieu de redouter les peines de l'enfer, et quelle assurance vous avez d'échapper à leurs rigueurs: *Quis habitabit?* Le sort d'un damné n'est-il à vos yeux qu'un sort médiocrement funeste? le péril d'être damné n'est-il, par rapport à vous, qu'un péril chimérique? avons-nous bien médité combien l'enfer est un terme épouvantable? ne marcherions-nous point, sans le savoir, dans la route qui y mène?

Ah! mes frères, quand on voit, comme on le voit en effet tous les jours, tant de chrétiens allier avec la foi d'un enfer une conduite digne de l'enfer, à quoi peut-on attribuer une contradiction si déplorable, qu'à l'une de ces deux causes, ou à une extrême distraction qui nous empêche de réfléchir sur la rigueur des peines de l'autre vie, ou à une extrême présomption qui nous persuade qu'à coup sûr ces peines ne sont pas faites pour nous. Pour remédier à ce double désordre, je tâcherai aujourd'hui de ranimer dans vous l'idée de ce que l'enfer a d'effrayant, par une vive description des tourments qu'on y souffre; et de vous intéresser à cette description, en vous faisant sentir ce que son objet peut avoir de personnel pour nous. En deux mots, l'enfer est un séjour plus affreux qu'on ne l'imagine: *Quis poterit habitare?* Le danger d'y tomber est plus grand qu'on ne le pense: *Quis habitabit?* C'est tout mon dessein.

Des hommes profanes, mes frères, vous flatteront par d'agréables mensonges. Je pourrais moi-même, sans trahir le ministère sacré dont j'ai l'honneur d'être revêtu, vous proposer du haut de cette chaire des vérités consolantes; mais je n'en ai aujourd'hui que de terribles à vous annoncer. J'inviterai, selon le langage de l'Ecriture (*Thren., II*), toutes les frayeurs du Tout-Puissant comme à une fête solennelle; mais accablé de la grandeur de mon sujet, je sens que je ne pourrai les rassembler toutes. Elles ne marchent pour ainsi dire en corps, ces frayeurs redoutables, qu'à la suite des réprouvés eux-mêmes et le moins malheureux d'entre

eux, s'il prenait ma place, les développerait à vos yeux dans un ordre, et pour ainsi dire dans une pompe bien plus épouvantable que je ne le pourrai faire. Quoi qu'il en soit, qu'on n'entende point de quelques moments dans cet auditoire ces sons éclatants qui crient sur l'Eglise : Grâce, grâce pour elle ! Et vous, Seigneur, qui souffrez qu'on parle de l'enfer à l'ombre du sanctuaire même où votre sang coule pour le salut de tous les hommes, pénétrez-moi de la crainte de vos jugements, afin que j'en puisse pénétrer mes auditeurs. C'est la grâce que je vous demande par l'intercession de votre mère, *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Veni, et ostendam tibi damnationem meretricis magnæ (Apoc., XVII.). Venez, mes frères : à la suite d'un guide plus justement épouvanté qu'aucun de ceux qui suivront ses pas, venez à ma suite ; je vous montrerai, comme parle l'Ecriture, la damnation de l'impure Babylone, c'est-à-dire de toutes les âmes infidèles qui ont oublié dans le sein du crime l'amour qu'elles avaient juré à leur céleste époux : *Veni, et ostendam tibi.*

Ouvrez-vous donc, portes de l'enfer : et vous, tyrans détestés, qui, dans ce gouffre odieux, exercez un cruel empire ; ne faites point éclater, par vos hurlements accoutumés, la joie farouche qui vous transporte au moment que votre domaine s'enrichit de quelques nouveaux esclaves. Ce sont des hommes encore pleins des douceurs de l'espérance, qui viennent s'instruire à l'école du désespoir, et qui se procurent librement le plus horrible des spectacles, pour éviter d'y paraître un jour en qualité d'*acteurs*. C'est un peuple encore touché des sentiments de la religion, quoique trop souvent coupable des faiblesses qu'elle condamne, et qui, sans être absolument insensible à l'amour de son Dieu, avoue, à sa propre confusion, que pour se soutenir sur le penchant du vice, ou pour sortir de l'abîme du péché, il trouve toujours un secours plus présent et plus fort dans les objets de sa crainte que dans ceux de sa reconnaissance.

Elles sont ouvertes, mes frères, ces barrières formidables, au delà desquelles habite le malheur suprême ; et nous sommes arrivés, pour me servir des termes qu'employait saint Paul dans un sujet bien différent, nous sommes arrivés au séjour du feu, des tourbillons, des obscurités, des tempêtes : *Accessistis ad ignem, et turbinem, et caliginem, et procellam. (Heb., XII.)* La voûte cette demeure, appelée par Job l'asile de toutes les souffrances ; par le Roi-Propète (*Psal. CV*), la synagogue embrasée des pécheurs ; par l'auteur du livre de l'*Ecclésiastique*, l'héritage de la toute-puissance irritée ; par le disciple bien-aimé (*Apoc., XIV*), le lac de la colère du grand Dieu ; et par Jésus-Christ lui-même, le lieu des tourments et de l'enfer : *Accessistis ad ignem.*

Quelle fausse délicatesse détourne ailleurs vos regards ? Osez les fixer, mes frères, sur

ces lugubres images ; ne craignez point d'en remplir vos yeux, d'autres spectacles ne vous ont peut-être rendus que trop dignes de celui-ci, et il siérait mal à des pécheurs qui ont vraisemblablement mérité plus d'une fois d'éprouver tout ce que ces supplices ont de réel, d'en écarter l'idée et d'en redouter la peinture. Mais pour voir ces horreurs avec fruit, il faut les voir avec ordre : et pour cela, sans entreprendre d'examiner en détail une multitude de tourments divers, assortis aux divers genres de crimes dont les réprouvés se rendirent coupables, arrêtons-nous d'abord à ce qui constitue en quelque sorte l'essence du supplice auquel ils sont condamnés ; réfléchissons ensuite sur la durée de ce supplice, et finissons par en rechercher la cause. L'essence du supplice d'un réprouvé, telle que je la conçois ici, et que je vous prie de la concevoir avec moi, c'est l'action du feu qui s'attache à lui avec tout ce qu'il a d'affreux, et la vue du ciel, et surtout de Dieu, qui s'arrache à lui avec tout ce qu'il a d'aimable ; la durée de son supplice, c'est une suite de moments sans interruption et sans fin ; la cause de son supplice, c'est lui-même, et à proprement parler lui-seul. En trois mots, il endure le supplice le plus rigoureux dans son espèce ; quelle douleur ! il l'endure pour toujours ; quel désespoir ! il l'endure par sa faute, quels regrets ! Parcourons le tableau placé dans ces trois jours différents ; mais souvenez-vous toujours que ce n'est ici qu'un tableau, ou plutôt qu'une simple ébauche, une esquisse légère tracée d'une main chancelante et plus propre à faire deviner son objet qu'à le faire reconnaître. Malgré la faiblesse des traits, il sera difficile que de l'ensemble il ne résulte pas dans nos âmes une vive impression d'horreur accompagnée de l'aveu que je m'étais proposé d'obtenir : que l'enfer est un séjour plus affreux qu'on ne l'imagine. Commençons.

I. Action du feu, premier instrument employé à tourmenter les réprouvés dans la maison de leur éternité malheureuse. Flambeau de notre foi, dissipez cette épaisse fumée, qui, selon l'expression de saint Jean, monte dans les siècles des siècles, et laissez-nous voir ces tourbillons de flammes, ces fleuves étincelants, dont les vagues irritées enveloppent, pénètrent, dévorent cette multitude de coupables plongés dans cette immense fournaise et immobilement enchaînés sur un lit de bitume et de soufre embrasés. Et vous, mes frères, pour vous former quelque idée des excessives douleurs qu'ils endurent au milieu de ces flammes, réfléchissez d'abord en général sur la nature du feu, de cet être terrible, lors même qu'il sort des trésors de la miséricorde. Représentez-vous l'activité de cette portion de matière ennemie et victorieuse de toutes les autres, qui toujours vive, agissante, inquiète, subtile, dévorante, insatiable, divise, atténue, consume tous les corps auxquels elle s'attache, et, rivale en quelque sorte de Dieu même,

semble faire rentrer dans leur premier néant les ouvrages de sa toute-puissance. Jugez de la force imprimée à cette créature redoutable par l'impétuosité avec laquelle s'élançant quelquefois du sein d'une montagne, elle fait couler les torrents de minéraux fondus dans les campagnes désolées, ou par le fracas épouvantable avec lequel, s'échappant d'un nuage, elle semble annoncer à l'univers qu'il doit être un jour sa proie. Rappelez-vous le frémissement subit et la douleur aiguë qu'a peut-être quelquefois excités dans vous une légère atteinte de cet élément furieux, qu'on n'approche jamais impunément quand on l'approche de trop près.

Je me trompe, mes frères; gardez-vous de mesurer par l'activité du feu commun qu'on voit sur la terre, celle du feu que l'enfer nourrit dans son sein; ou pesez-en bien les différences essentielles. Pensez que celui-là n'agit que successivement sur un certain nombre de parties; en sorte que celle qui, dans le premier instant en a senti l'impression, n'en est plus susceptible au second instant, parce qu'elle est consummée, et que celui-ci agit universellement sur tout le corps. Pensez que celui-là ne peut affecter dans nous le principe du sentiment que dépendamment des organes grossiers auxquels la partie la plus noble de nous-mêmes est unie, et que celui-ci agit immédiatement sur l'âme même. Pensez que celui-là est entre les mains d'un père tendre et compatissant, et celui-ci dans la main d'un vengeur inexorable, qui l'âme du souffle de sa colère, et porte son ardeur à une violence extrême. De tout ceci concluez, avec saint Augustin, que le feu qu'allume ici-bas la justice humaine, comparé à celui de l'enfer, n'est qu'une faible vapeur, une légère fumée, *fumariola*; et préparés par ces diverses réflexions dont la vérité est appuyée sur l'enseignement universel de l'Eglise, contre lequel les difficultés des prétendus sages du siècle ne prévaudront jamais...

Répondez-moi maintenant, hommes délicats jusqu'à la faiblesse ou intrépides jusqu'à la férocité (car la différence entre les uns et les autres est toujours peu de chose et ne doit être ici comptée absolument pour rien); répondez-moi, dis-je, hommes délicats ou intrépides: que pensez-vous du sort d'un homme livré, dans toutes les parties de son être, à l'impression douloureuse de ces flammes impitoyables? la vie la plus longue et la plus délicieuse, mais dont la fin serait réservée à un si cruel supplice, conserverait-elle encore quelques charmes à vos yeux? Croyez-vous enfin que la colère de Dieu se soit méprise, quand à tous les êtres créés qui s'offraient à l'envi pour venger la gloire de leur créateur, il a préféré le feu de l'enfer? ou plutôt ne semble-t-il pas avoir rassemblé dans ce seul instrument de sa vengeance tout ce qui pouvait rendre les autres formidables?

Que dis-je? Ah! chrétiens, réservez encore dans votre esprit une place pour de nouvelles terreurs; puisqu'aussi bien, du double enfer auquel le céleste courroux a soumis ses victimes, vous n'avez encore vu que le moins rigoureux. Vous me demandez où la justice divine a placé l'autre? Cherchez où brille avec le plus d'éclat la divine miséricorde. Oui, mes frères, second enfer du réprouvé, c'est ce lieu-là même où volent nos plus légitimes désirs, où habitent nos plus chères espérances, d'où coulent ici-bas nos plus douces consolations; en un mot c'est le ciel: le ciel que ce malheureux a perdu sans ressource; le ciel qu'il aperçoit encore malgré le chaos immense qui l'en sépare et pour lequel, malgré l'arrêt irrévocable qui l'en exclut, il forme encore des vœux. Il n'y pensait point, à ce délicieux séjour, dans les années de sa funeste prospérité: ses regards étaient sans cesse fixés vers la terre; c'étaient dans les faux biens qu'il moissonnait sur sa surface qu'il cherchait à se dédommager des biens célestes et qu'il trouvait en effet de quoi s'en dégoûter. Vivement touchée de ses égarements, en vain l'Eglise, comme la plus tendre des mères, lui disait par l'organe de ses ministres: O mon fils! levez les yeux au ciel. L'enchantement de la vanité, dit saint Ambroise, était plus fort que les conseils de la vérité; et, enivré de ses coupables délices, l'insensé n'avait point d'yeux pour la céleste patrie: *Nunquam elevans oculos, cum esset in deliciis*. Les temps et les goûts sont changés. Détrompé de ses anciennes erreurs et n'apercevant rien autour de lui qui ne l'afflige et ne le désespère, il tourne maintenant ses regards vers les collines éternelles: *Elevans oculos, cum esset in tormentis*. Et qu'y voit-il dans cette terre de bénédiction? O spectacle désolant! ô cruelle perspective!

Il y voit des torrents de pures voluptés où il ne se désaltérera jamais: des trônes brillants où il ne sera jamais assis, des couronnes immortelles qui ne ceindront jamais son front, une gloire pour lui désormais inaccessible. Légions d'esprits bienheureux, collège auguste des apôtres, chœur des saints prophètes, assemblée triomphante des confesseurs et des martyrs; Marie, souveraine de ce peuple fortuné; humanité sainte de Jésus-Christ, principal ornement de ces beaux lieux, il compare votre société charmante avec la triste compagnie que lui font les monstres qui l'environnent.

Mais, vous surtout, vous surtout, Maître de la nature, Être des êtres, assemblage adorable de toutes les perfections, Père éternel, Fils bien-aimé, Esprit-Saint, vous vous découvrez à cette âme infortunée avec tous vos charmes, tandis que vous lui faites sentir toutes vos rigueurs. Spectatrice de tant de beautés ineffables et objet d'un si redoutable courroux, aimera-t-elle son Dieu? Il est, par rapport à elle, le plus implacable des ennemis. Haira-t-elle son Dieu? il est à

ses yeux le plus aimable de tous les êtres. Elle fera l'un et l'autre, mes frères; elle l'aimera, elle le haïra nécessairement et tout à la fois; mais elle sera également malheureuse et par son amour et par sa haine. En effet, comme rien ne peut plus remplacer Dieu dans son cœur, désormais vide de tous les biens terrestres, elle se porte vers lui de toute la force de son être; mais comme ce Dieu vengeur appesantit sa main surelle, elles s'éloigne de lui de tout l'étendue de sa volonté. Entraînée par un mouvement naturel et impétueux, elle le recherche comme son souverain bien; retenue par un ordre sévère et impérieux, elle le déteste comme l'auteur de son souverain mal. Elle se sent appelée vers lui comme spirituelle et née pour le posséder, elle se sent rebutée de lui comme criminelle et indigne de l'approcher. De là au même temps qu'elle soupire après la possession de Dieu, elle souhaite la destruction du Dieu pour lequel elle soupire: et, après avoir tâché en vain de s'arracher à ses propres feux pour aller reposer dans son sein, elle s'efforce aussi vainement de lui lancer les flammes qui la brûlent, pour l'associer à ses malheurs. Cruel amour, ne pourras-tu jamais l'unir à l'objet qu'elle aime? haine cruelle, ne pourras-tu jamais anéantir l'objet qu'elle déteste? Quoi! toujours de tendres desirs frustrés et toujours des fureurs impuissantes! s'écrier sans cesse: Puissé-je être heureux avec lui! et savoir qu'on sera toujours malheureux! Puisse-t-il être malheureux avec moi! et savoir qu'il sera toujours heureux! voir renaître et mourir ses desirs à chaque instant, et être toujours contraire à soi-même! Ah! mes frères, que ces deux mouvements opposés, trop égaux pour que l'un des deux soit jamais vainqueur du vaincu, doivent déchirer cruellement une âme; et que les effets épouvantables que produisent tous les jours sous nos yeux les éléments captifs, au moment qu'ils brisent leurs chaînes et qu'ils se remettent en liberté, sont des images peu propres à nous faire concevoir parfaitement les agitations, les combats violents, qu'éprouve dans soi-même une substance spirituelle, faite pour le Dieu dont elle est séparée, et séparée du Dieu pour lequel elle est faite!

Pleurez donc, malheureux citoyens de l'enfer, sur l'affreuse demeure que vous habitez; mais versez des larmes encore plus amères sur les plaines heureuses dont vous êtes bannis: *Plangite super regione desiderabili?* (Isa., XXXII.) Ah! chrétiens, qu'il est inutile de les exhorter à s'acquitter de l'un et de l'autre de ces tristes devoirs! que leur douleur sait bien rapprocher, pour faire un cruel contraste, deux termes aussi éloignés que le ciel et l'enfer! que ces deux accablantes images se placent naturellement dans leur esprit, chacune à son véritable point de vue! et si leur malheur est extrême par le sentiment de ce qu'ils

sont, qu'ils savent bien l'aigrir encore par la considération de ce qu'ils devraient être!

II. Mais avançons, et considérons maintenant ces deux supplices par leur durée; durée continue et sans interruption; durée éternelle et sans fin. Et d'abord, durée continue.

Non, mes frères, rien ne suspend la vivacité de cette impression douloureuse que cause dans les damnés ce qu'ils ont trouvé et ce qu'ils ont perdu. Vous avez vu quelquefois un grand fleuve portant ses eaux à la mer d'un mouvement uniforme; toujours sourd aux prières insensées de quiconque le conjurerait de suspendre ses flots, toujours incapable de s'arrêter un seul instant lui-même dans sa marche réglée. Tel est le cours de leur douleur. Nulle trêve avec leurs souffrances; nul charme qui les étourdisse sur le sentiment de leurs maux; nul dépérissement d'organes qui en émousse la pointe; nul affaissement de la nature qui en absorbe la vivacité. Plus de douces erreurs qui trompent leur âme à son avantage; plus d'agréables chimères qui leur procurent un soulagement réel; plus de sommeil qui les dérobe pour quelques moments aux coups de la douleur. S'il était un sommeil dans ces sombres lieux, il se coulerait sur leurs larmes, et retrouverait à son retour leurs yeux noyés dans les pleurs. Que dis-je? il n'est aucun instant que leur douleur ne semble mettre à profit par l'attention constante et soutenue qu'ils sont forcés de donner à leurs maux. Mes frères, l'uniformité affadit tous les plaisirs, et la continuité change les plus légères inconvénients en de cruels supplices. Que sera-ce de souffrir sans relâche et sans diminution les plus horribles tourments? que les heures doivent couler lentement dans un état si déplorable! et qui peut douter qu'à l'arrivée de quelqu'un de ses complices dans l'enfer, tel réprouvé, encore nouvel habitant de cette demeure infortunée, ne revoie avec étonnement cet ancien ami, dont il croyait l'heureuse destinée fixée depuis plusieurs siècles, et qu'il ne lui demande avec un empressement curieux par quel ordre nouveau de la Providence les hommes fournissent encore sur la terre, comme dans les premiers jours du monde, la longue carrière des patriarches?

Sept ans dans l'enfer, disait le plus insensé des guerriers (10) dont parle notre histoire, sept ans dans l'enfer: je me sou mets de bon cœur à ce supplice ainsi limité, pourvu qu'avant de fermer les yeux à la lumière, j'aie la consolation de voir le fier Anglais, qui a ébranlé le trône de mon roi et désolé ma chère patrie, privé du fruit de toutes ses conquêtes, et resserré dans l'île que son ambition lui a fait franchir. Victimes éternelles de la colère du Tout-Puissant, je m'en rapporte à vous: vous savez après combien d'heures, peut-être après

(10) Le comte de Clisson.

combien de moments, le malheureux aurait pensé avoir rempli le temps de son abominable exil, et se serait cru en droit de sommeiner Dieu de sa parole; ou de l'accuser d'infidélité!

Mais que fais-je, mes frères, de parler d'heures, de jours et d'années, quand il s'agit de l'enfer? Ah! le temps s'arrête au tombeau; tout ce qui est au delà de la vie, c'est l'éternité: et dans ce seul mot j'ai rassemblé ce qui rendrait désespérantes des douleurs mille fois moins cruelles que la moindre de celles que j'ai tâché jusqu'ici de vous peindre; ce qui est le supplément de la peine infinie que les damnés méritent, et ce qui imprime réellement le caractère de l'infini aux tourments qu'ils endurent... Mais qu'est-ce que l'éternité? Une durée sans bornes que notre esprit distingue parfaitement de tout ce qu'elle n'est pas, mais qu'il ne peut comprendre. Ne m'en demandez pas davantage: je pourrais peut-être, par de longues supputations, étendre votre imagination; je pourrais l'effrayer, mais sans éclairer votre raison sur un objet qui n'est pas de son ressort, et sans entamer même cette éternité que je me serais proposée d'embrasser dans toute son étendue.

Essayons toutefois la plus téméraire de toutes les entreprises, tâchons de sonder ces vastes profondeurs; du rivage où nous sommes placés, élançons-nous dans cette mer immense; entassons suppositions sur suppositions, et chimères sur chimères; enchaînons les jours aux années, les années aux siècles, les siècles aux millions de siècles; n'oublions, pour multiplier ces premiers nombres une fois fixés, ni les étoiles dont brille la voûte céleste, ni les grains de sable qui bordent les mers, ni les gouttes d'eau dont elles sont composées, ni les atomes dont résulte l'univers; traversons dans le sein de l'éternité ces intervalles si prodigieux; laissons-en derrière nous encore mille fois davantage; que nous apprend notre raison après ces calculs effrayants? que, nous éloignant beaucoup de la barrière, nous n'avons pas avancé d'un seul pas vers le terme de la course, et que l'éternité, toujours incompréhensible, est terrible à l'égal de son incompréhensibilité, et par son incompréhensibilité même.

Or, mes frères, cette durée sans limites, c'est précisément la mesure de ce que dureront les supplices des damnés. Choisissez quel instant il vous plaira dans cette suite interminable de moments qui s'offrent à vos regards; laissez les empires se détruire, l'univers se dissoudre, la mémoire de sa ruine s'éloigner mille fois plus dans la profondeur des siècles, que n'est éloignée de nous l'époque de sa naissance, et, après vous être transportés à cet instant si reculé dans l'avenir, abaissant vos regards sur les tourments des damnés, dites hardiment: Ils font le premier pas dans la carrière de leurs douleurs: *Hæc initia sunt dolorum.* (Matth., XXIV.)

Au reste, que vous le disiez ou que vous

ne le disiez pas; arrivés eux-mêmes à cet instant, et à chacun de ceux qui doivent le suivre, ils se le diront à eux-mêmes: C'est ici le commencement de nos douleurs: *Hæc initia sunt dolorum.* Et la voilà, cette pensée qui leur fait souffrir à chaque moment de l'éternité ce qu'ils doivent souffrir dans l'éternité tout entière, sans que ce qu'ils souffrent actuellement prenne rien sur ce qu'ils doivent souffrir un jour; le voilà, ce globe immense qui, par un seul point de sa surface, leur fait sentir toute sa pesanteur; le voilà, ce joug et ce fardeau qui les accable, et qu'ils ont préféré au joug et au fardeau que Jésus-Christ voulait leur imposer! *Jugum meum, onus meum.* (Matth., IX).

O éternité, éternité de malheur! Cette pensée, mes frères, pour peu qu'on s'y arrête, jette l'esprit dans mille réflexions tristes et sombres; mais de qui dépend-il qu'elles ne soient utiles et salutaires? Tantôt, par exemple, je me figure voir les siècles rouler au-dessus de la tête des réprouvés dans un morne silence, et entendre, à certains intervalles, le commencement de chacune de ces longues révolutions s'annoncer par un son encore plus lugubre et plus épouvantable. Tantôt je me représente ces tristes habitants de l'enfer, volant avec empressement au devant de la mort comme vers l'objet le plus aimable; et ce spectre hideux fuyant devant eux, et se dérochant à leur ardeur, précisément et invariablement du même pas dont ils le poursuivent, ainsi que les premières roues d'un char qui ne seront jamais atteintes par les dernières. Tantôt, me transportant au milieu de cette troupe malheureuse, dans la place que mes péchés m'y avaient marquée, à l'aspect de l'impénétrable barrière qui défend la sortie de l'enfer, je demande aux compagnons de mon infortune: Qui pourra forcer cet obstacle opposé à notre bonheur? *Quis revolvit nobis* (Marc., XVI); et j'entends toutes les créatures me répondre: Nulle de nous ne le peut; et moi, dit le Créateur, je ne le voudrai jamais. Tantôt, par une supposition dont je sens toute l'extravagance dans les principes de ma foi, je m'imagine qu'un ange, député du ciel vers ces captifs infortunés, leur annonce de la part de Dieu leur délivrance, fixée dans son conseil suprême au moment où le plus petit des insectes aura aplani sous ses pas toutes les montagnes, ou desséché, dans sa soif, toutes les mers; et je vois la sérénité, la joie, renaître dans tous ces yeux, sur tous ces visages couverts de nuages et baignés de pleurs. Tantôt, tournant vers la terre mes regards encore pleins des images de l'éternité, et entendant quelquefois des hommes persécutés par le sort s'écrier dans leur désespoir: Pour jamais ma liberté! pour jamais ma réputation! pour jamais ma triste famille! j'ai besoin de toute mon humanité pour ne pas rire du langage que parle leur douleur, et de l'abus visible et grossier qu'ils font des termes dans leurs plaintes exagérées. Tantôt, faisant de plus utiles retours sur moi-même, et considérant

mes langueurs au service de Dieu et toutes mes infidélités, je sens un froid mortel se glisser dans mes veines, et un mortel poison se répandre sur tout ce qui m'environne, et je ne sors à demi de ce trouble confus que pour m'écrier : O mon Dieu, ne me damnez pas ! par tout le sang que votre fils a versé pour moi, ne me damnez pas, ô mon Dieu ! j'abandonne à la sévérité de vos vengeances tous les moments de la vie présente ; mais épargnez-moi dans l'éternité les plus cruelles douleurs, le désespoir accablant dont les damnés sont la victime, aussi bien que les regrets cuisants qui mettent le comble à leur infortune.

III. L'auriez-vous pensé, chrétiens, qu'après tout ce que nous avons dit jusqu'ici de la rigueur de leur sort, il manquât encore un trait essentiel à cette peinture ? Et quel est-il ce dernier trait, nécessaire pour faire connaître tout leur malheur ? c'est qu'ils en sont eux-mêmes, et, à proprement parler, eux seuls la cause ; puisqu'ils ont pu se sauver, qu'ils n'ont pas voulu se sauver, qu'ils ont voulu se damner ; et qu'ils l'ont voulu, non-seulement avec une parfaite liberté, mais quelquefois avec une secrète complaisance. Quelle source inépuisable pour eux de retours plus amers les uns que les autres !

Vous avez peut-être entendu parler, mes frères, de cette espèce de prophète sinistre, qui parut sur les remparts et dans les places de Jérusalem quelque temps avant sa destruction totale par l'armée des Romains, et qui, après avoir fait retentir pendant plusieurs années cette malheureuse ville de ces effrayantes paroles : malheur au temple ! malheur à la ville ! malheur aux chefs ! malheur au peuple ! malheur à la nation tout entière ! au moment qu'il se sentit lui-même frappé à mort par un trait lancé d'une machine des assiégeants, sembla ramasser en expirant toutes ses forces pour former un cri plus affreux que tous les autres, et termina toutes ces imprécations par cette dernière imprécation contre lui-même : Malheur à moi ! *Væ mihi* ! Tel sera à peu près dans l'enfer le langage du réprouvé, qui, après avoir maudit les objets qui furent l'occasion de sa perte, en reviendra toujours à se maudire lui-même, comme étant après tout la véritable et, à prendre les termes dans un sens étroit et rigoureux, la seule cause de son malheur : *Væ mihi* !

Malheur, s'écriera-t-il, mille fois à ces amis corrupteurs, qui m'ont ouvert et aplani le chemin du vice ; mais plutôt malheur à moi de les avoir choisis pour mes guides et pour mes conducteurs. Malheur à ces objets séduisants qui ont tendu des pièges à mon innocence, ou qui ont mal défendu leur cœur contre mes poursuites, mais plutôt malheur à moi d'avoir cédé lâchement à ma faiblesse ou même de m'être fait un honteux honneur de triompher de leur vertu. Malheur à ces pécheurs scandaleux, qui par leur hardiesse à commettre publiquement le crime, ou par leur impudence à le canoniser, le dépouillaient de la honte qui en devait être insépa-

nable ; mais plutôt malheur à moi d'avoir, sur de pareilles autorités, contredit les jugements de ma raison, et étouffé les cris de ma conscience. Malheur à ces livres contagieux qui flattaient l'orgueil de mon esprit et la corruption de mon cœur ; mais plutôt malheur à moi d'avoir cherché le poison dans ces sources impures, et de l'y avoir puisé à longs traits. Malheur à toutes les écoles de l'impureté, à tous les spectacles de la vanité, à toutes les pompes du démon ; mais plutôt malheur à moi d'avoir cru pouvoir affronter sans danger tous les dangers du salut. Malheur enfin au monde, et à ses folles joies, et à ses vaines espérances, et à ses promesses perfides, et à ses amusements profanes, et à ses plaisirs séducteurs, et à sa gloire chimérique, et à ses frivoles honneurs, et à ses richesses injustes, et à son audacieuse impiété ; mais plutôt malheur à moi de m'être rangé sous ses étendards proscrits, et d'avoir rougi de marcher sous celui de la croix : *Væ mihi* !

Non, si mon cœur n'eût été d'intelligence avec lui, le monde, tout dangereux qu'il était, ne pouvait me nuire ; ou plutôt tout ce qu'il étalait de plus séduisant serait devenu le fondement de mon bonheur et la matière de mon triomphe. Il fallait que ma vertu fût attaquée pour être victorieuse ; et ce n'était que des armes et des dépouilles de mon ennemi que je pouvais composer un glorieux trophée ; et, après tout, les attaques que me livrait le prince du siècle, étaient-elles si fortes, si pressantes, et s'était-il mis beaucoup en frais pour m'engager à renoncer à mes espérances ? m'avait-il transporté, comme autrefois il transporta mon Maître, sur le sommet d'une montagne, et, de ce faite élevé, m'avait-il fait envisager tous les royaumes de la terre comme le prix de mon infidélité ? avait-il fait briller à mes yeux beaucoup de sceptres, beaucoup de couronnes ? m'avait-il mis à même de tous les plaisirs, et avait-il laissé à ma discrétion tous les trésors ? Non, il ne m'a point été libre d'opter entre le sort des Alexandre ou des César, des Salomon ou des Assuérus. Un plaisir d'un moment, une lâche vengeance, un coin de terre, un atôme : voilà le prix de mon âme et l'équivalent que j'ai choisi pour un poids immense de gloire et de félicité : *Væ mihi* !

Et quand même toutes les passions seraient venues fondre dans mon cœur, et lui auraient livré les plus rudes combats, étais-je sans bouclier et sans défense ? Outre les forces du libre arbitre (avec la grâce), toujours invincible quand il veut l'être, j'étais environné d'exemples édifiants, instruit par des oracles sûrs, animé par des voix pressantes, qui tantôt éclataient dans la chaire de vérité, tantôt s'insinuaient encore plus efficacement peut-être dans les tribunaux de la pénitence. Ah ! si, parmi les malheureux qui partagent les horreurs de mon séjour, ceux-là mêmes qui furent réduits sur la terre à une mesure de grâce réglée par une bonté pleine d'économie, sont forcés de reconnaître la justice de l'arrêt qui les a proscrits ; si

des idolâtres nés dans les ténèbres de l'infidélité, des sauvages élevés au milieu de la barbarie, ne peuvent se plaindre de Dieu; moi, comblé des présents d'une main prodigieuse, moi, né dans le sein de l'Eglise, moi, nourri et engraisé du corps et du sang de Jésus-Christ, de qui puis-je me plaindre, sinon de moi-même? *Væ mihi!*

Que dis-je? non content d'être l'artisan de mon malheur, j'allais au sacrifice comme une victime couronnée de fleurs; j'amasais d'un air content des charbons sur ma tête; je baisais avec transport les chaînes dont le poids devait m'entraîner dans l'abîme; je m'applaudissais de la supériorité de mes lumières; je m'enivrais du succès de mon impiété; je regardais d'un œil de pitié ceux qui marchaient dans les sentiers étroits que leur ouvrait l'Evangile. Ils étaient des hommes simples ou mélancoliques: pour moi je me plaçais sans hésiter parmi les heureux et parmi les sages. Malheur donc à moi, et à moi seul, et à moi pendant toute l'éternité: *Væ mihi!*

Oui, éternels objets de la colère du Tout-Puissant, les reproches que vous vous faites à vous-mêmes ne sont que trop légitimes. Marchez, pourrait-on vous dire comme on le disait aux anciens martyrs, marchez environnés de vos flammes, de ces flammes que vous avez vous-mêmes allumées: *Ambulate accincti flammis vestris, quas accendistis*; elles sont à vous ainsi que vos autres tourments, puisqu'elles viennent de vous, et qu'elles sont de votre choix. Oui, cette puanteur insupportable est l'effet de votre délicatesse, ces opprobres sont le fruit de votre orgueil, cette soif brûlante est la peine de votre intempérance, ce trouble éternel est la suite de votre imprudente sécurité, ces feux cruels enfin sont le prix de vos excès honteux: *Ambulate accincti flammis vestris*. Vous avez souhaité la malédiction, vous l'avez appelée sur vos têtes; elle est venue aux cris de vos iniquités, elle vous a environnés comme un vêtement, elle a pénétré dans vos os comme une liqueur subtile, elle s'est confondue avec toutes les parties de votre corps et avec toutes les facultés de votre âme: reconnaissez votre ouvrage: *Ambulate accincti flammis vestris, quas accendistis*.

Mais nous, chrétiens, ne reconnaitrons-nous point nos dangers? Convaincus, sans doute, par tout ce que je viens d'exposer à vos yeux, que les tourments de l'enfer sont insupportables: *Quis poterit habitare?* quelle assurance avez-vous de n'être pas un jour condamnés à les supporter? ou plutôt combien de sujets n'avez-vous pas, n'avons-nous pas, de le craindre? *Quis habitabit?* C'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Cet enfer, dont je viens de vous crayonner les horreurs, a-t-il été crayonné depuis peu en notre faveur dans une partie de l'espace si éloignée de notre monde, qu'il soit devenu désormais pour nous une région inac-

cessible? en a-t-on perdu la route, comme on a perdu celle de ces climats hideux, devant qui des montagnes de glace accumulées tout-à-coup ont formé une chaîne impénétrable aux plus hardis navigateurs? Le chérubin menaçant, chargé autrefois d'écarter les hommes du jardin des délices, fait-il maintenant briller son glaive de feu aux portes de l'abîme pour nous fermer l'entrée du lieu des tourments?

On le croirait, mes frères, à voir l'air froid et tranquille avec lequel nous entendons parler de l'enfer; on croirait que, lassé et presque honteux des rigueurs exercées sur les coupables de soixante siècles, Dieu aurait établi par rapport à nous un nouvel ordre de providence, et, par un serment solennel, nous aurait rassurés contre la crainte de ce déluge de feu qui a dévoré les premiers âges du monde. O hommes, nés dans sa vieillesse, livre vous en paix aux désirs de votre cœur. J'ai mûrement examiné sa faiblesse, j'ai vu que vos sens et vos pensées se portaient impétueusement vers le mal, dès votre enfance, et j'ai dit: Le règne de majesté est fini pour vous; péchez sans alarmes à l'ombre de ma miséricorde.

Du moins on ne croirait jamais, ce qui néanmoins est absolument incontestable, on ne croirait jamais que le danger de tomber en enfer, est pour tous les hommes un danger réel; qu'il est pour la plupart des hommes un danger non-seulement réel, mais encore un danger présent; qu'il est pour quelques-uns des hommes, un danger non-seulement réel et présent, mais de plus un danger moralement inévitable. Suivons cette effrayante gradation, et portons la terreur jusqu'à son comble.

I. Danger d'être précipités dans l'enfer, danger réel pour tous les hommes. Saints de la terre (car c'est à vous surtout que je parle ici d'un ton peut-être assez peu respectueux, mais qu'il m'est permis de prendre avec des vertus qui n'ont pas encore subi la grande épreuve, l'épreuve de la mort); saints de la terre, humiliez-vous, tremblez, veillez sans cesse: Vous pouvez être des réprouvés dans l'enfer. Eh! sur quoi fonderiez-vous l'espérance certaine, infaillible, d'échapper à ses rigueurs? Produisez-moi ces titres si précieux et si consolants.... Vous étalez d'abord à mes yeux la robe de votre innocence, conservée sans aucune de ces taches honteuses qui en pouvaient ternir l'éclat, ou lavée dans un torrent de larmes amères qui lui ont rendu sa première beauté. Vous me faites apercevoir ensuite tous les devoirs de la religion remplis avec fidélité, toutes les pratiques de la mortification embrassées avec ferveur, toutes les épreuves de l'humilité soutenues avec constance. Vous y ajoutez les profusions d'une charité magnifique, les efforts d'une patience héroïque, les travaux d'un zèle infatigable; et vous couronnez ce beau point de vue par une foule de dons extraordinaires, répandus sur vous avec une espèce de prodigalité.

Sont-ce là toutes les faveurs dont la grâce vous a prévenus, et tous les trophées que vous avez érigés à la grâce? Saints de la terre, je suis avec complaisance les desseins pleins de miséricorde de Dieu sur vous, et les justes retours de votre reconnaissance envers lui; mais je ne vois encore dans ses présents et dans vos mérites que le fondement probable des heureuses conjectures que je forme pour votre salut; et l'espèce de certitude que pourrait peut-être produire dans moi le spectacle pompeux dont vous venez d'éblouir mes regards, s'évanouit tout à coup à la vue d'un autre spectacle que je me donne à moi-même; et c'est celui de votre cœur, où je découvre parmi mille vertus le germe fécond de tous les vices; où j'aperçois l'orgueil plutôt captivé qu'anéanti; la colère plutôt réprimée que détruite; la volupté plutôt assoupie qu'éteinte; où je vois enfin l'inconstance dans le bien offrant à vos passions terrassées une dernière ressource pour se relever de leur chute, et ranimant de temps en temps leurs faibles étincelles, toujours capables de causer de grands incendies.

Et où en seriez-vous, si pour vous séduire, certaines occasions délicates conspiraient avec tant de fragilité; si le démon redoublait contre vous ses efforts, ou déguisait mieux ses artifices; s'il allait profiter de quelques instants malheureux, où le cœur le plus ferme, abandonné, ce semble, des vives lumières de l'esprit, a comme perdu son ressort accoutumé, et dans son extrême faiblesse se reconnaît à peine lui-même; si certains objets qui sympathisent le plus avec votre passion dominante se présentaient à elle avec de nouveaux charmes, au moment qu'épuisés par vos combats, ou enflés par vos victoires, la vigilance commence à vous devenir onéreuse ou à vous paraître superflue? Hélas! un mouvement libre et réfléchi, bien que rapide et passager, un seul mouvement de votre cœur qui s'échapperait vers le crime, suivi de la mort qui tient toujours le bras levé sur vous, et dont Dieu n'est jamais obligé de suspendre les coups; il n'en faut pas davantage, saints de la terre, et vous voilà métamorphosés en monstres de l'enfer. Et si vous doutiez de vos dangers, qu'un coup-d'œil jeté sur cette affreuse demeure, où des anges précipités du ciel, tourmentent un apôtre enlevé d'entre les bras de Jésus-Christ, dissiperait bientôt votre téméraire confiance.

Mais non, mes frères, n'appréhendons point qu'un tel excès d'orgueil aveugle ces âmes choisies. Ah! bien loin de se livrer à une présomptueuse sécurité, elles ne peuvent calmer les vives alarmes que leur cause l'incertitude de leur salut; et tous les jours on les entend s'écrier dans l'amertume de leur cœur : *Nunquid ego sum, Domine!* (Matth., XXVI.) Seigneur, ne serais-je point ce traître, maintenant honoré de vos faveurs, et destiné à porter éternellement le poids de vos vengeances? Et en général, il est vrai de dire que les personnes qui ont le moins

sujet de redouter l'enfer, sont précisément celles qui le craignent davantage. Ce sont les Hilarions, que cinquante années de la plus austère pénitence ne peuvent rassurer contre la frayeur que les jugements de Dieu leur inspirent; ce sont les Thérèses, qui portent jusqu'au sommet de la perfection évangélique, l'effrayante image de la place qu'elles doivent occuper parmi les démons; ce sont les Pauls, qui craignent d'être réprouvés après la conversion d'un monde opérée par leur ministère... tandis que nous, hommes tout couverts des cicatrices du péché, dont une pénitence équivoque n'a peut-être fait que pallier les blessures, nous, hommes placés au milieu du torrent de l'iniquité dont les flots rapides nous menacent à chaque moment du naufrage, nous sommes condamnés à respirer dans le monde un air corrompu, que nous infectons peut-être encore; nous, la proie de toutes les tentations, le jouet de toutes les passions, l'abrégé de toutes les faiblesses; pour peu que nous croyons avoir mis ordre au passé par l'application des remèdes les plus doux de la pénitence, pour peu que nous ayons entre-tenu pendant quelques mois une espèce de paix avec une conscience qu'il n'est pas facile d'alarmer; pour peu surtout que nous ayons arboré l'étendard de la dévotion, par un assujettissement volontaire à quelques pratiques qui n'effarouchent point notre amour-propre; aussitôt, par un contraste scandaleux avec la conduite des saints, nous effaçons de notre esprit l'idée de l'enfer: nous abandonnons aux faibles et aux imparfaits le soin de méditer les tourments qu'on y endure: notre conversation est toute dans le ciel; ou si nous abaissons quelquefois nos regards vers le lieu des larmes et des gémissements, ce n'est que pour y distribuer des places aux âmes pesantes et grossières qui tiennent encore à la terre, ou même aux âmes humbles et timides qui ne savent point s'élever, comme nous, sur les ailes d'une contemplation divine, au-dessus des mugissements de l'enfer irrité; comme si le danger d'y être précipité n'était pas pour tous les hommes sans aucune exception, un danger réel. J'ai ajouté qu'il était encore pour la plupart des hommes un danger présent: Comment cela?

II. C'est que la plupart des hommes, et à la honte du christianisme, même la plupart des chrétiens, vivent dans l'état du péché: comme il serait aisé de s'en convaincre par une simple réflexion sur les scandales qui éclatent tous les jours dans le monde, et sur les désordres que la corruption du monde s'accoutume à ne plus regarder comme des scandales. Par conséquent la plupart des chrétiens méritent actuellement l'enfer, et s'ils méritent actuellement l'enfer, rien de plus évident que cette autre conséquence; je veux dire que le danger de tomber en enfer est pour eux un danger présent. Car enfin, à quoi tient-il qu'à chacun des moments qui se précipitent successivement dans l'abîme du passé, leur réprobation ne s'

consomme en effet sans retour ? Le dirai-je, à un souffle, dont nul être créé ne peut leur garantir la conservation pour un seul instant ; à une vie contre laquelle tous les éléments sont conjurés, que toutes les créatures, sans en excepter même la plus vile, peuvent détruire, et que sapent imperceptiblement les moyens mêmes qui la conservent... Le voilà, le mur qu'ils mettent entre eux et une éternité malheureuse ; et séparés d'elle par une si faible barrière, on les voit se livrer à de folles joies, ou à une stupide indolence ; c'est-à-dire, se jouer ou s'endormir sur le bord du plus affreux précipice.

Hommes favorisés sans doute d'une connaissance anticipée de cet avenir que je croyais si ténébreux, vous portez donc dans votre sein une réponse de vie claire et distincte, qui vous rassure contre les menaces d'une mort soudaine et précipitée ? Non, dites-vous, nous savons au contraire que le cours de nos années peut s'arrêter tout à coup comme un torrent qui s'épuise ; et le soin que nous prenons de soustraire aux coups d'un avenir incertain la fortune des personnes qui nous sont chères, par des précautions qui ne nous paraissent jamais superflues, nous justifie assez du soupçon de nous reposer sur la stabilité de la vie plus qu'elle ne le mérite.

Hommes corrompus dans la foi, et qui n'avez plus de chrétien qu'un vain nom sans réalité, vous mettez donc l'existence de l'enfer au rang des inventions politiques, ou des fables populaires ? Non, répondez-vous encore, nous recevons avec respect cette vérité de la bouche de Dieu même ; nous ne nous doutons point qu'il n'y ait réellement un lieu où finissent toutes les espérances des pécheurs pour ne plus renaître, et où commence leur désespoir pour ne plus finir ; et nous croyons de plus que si l'instant où nous parlons terminait notre vie, ce lieu serait notre demeure éternelle.

Vous le croyez, mes frères ; et vous ne laissez pas échapper à ce moment un torrent de larmes pour y noyer vos crimes ! et vous ne courez pas à perte d'haleine vous plonger dans les sources de la pénitence ; et vous ne briguez pas une place aux pieds de son ministre, comme la plus grande des fortunes ! et vous occupant de soins tout différents, vous prétendez encore au titre d'hommes sages, éclairés, judicieux ; et vous souffrez qu'on ait recours à vos lumières, et vous faites valoir vos réponses comme autant d'oracles !

Hommes insensés, insensés ! Oui, mes frères, il y a longtemps qu'on l'a dit, et quoi qu'on l'ait dit mille fois, je le répète encore ; et si on ne l'avait jamais dit, je le dirais de même : Point de milieu pour un homme qui reste volontairement dans l'état du péché ; il faut choisir entre l'incrédulité et la folie. Plus de foi, s'il ne croit pas l'enfer ; plus de raison, si, croyant l'enfer, il n'en est pas efficacement troublé. On n'éludera jamais la force invincible de ce raisonnement ; on ne l'éludera jamais, dis-je, quand même dans

un million de siècles il ne devrait y avoir qu'un seul pécheur surpris par la mort ; parce que l'extrême importance de l'objet risqué rendrait toujours le moindre degré de probabilité dans le risque infiniment redoutable.

Mais finissons, et montrons que ce danger réel pour tous les hommes, et présent pour le plus grand nombre d'entre eux, est de plus pour quelques-uns d'eux moralement inévitable.

III. Et qui sont-ils, qui sont-ils, ces malheureux, non-seulement capables de mériter l'enfer, non-seulement actuellement dignes de l'enfer, mais déjà presque irrévocablement dévoués à l'enfer ? Ce sont, mes frères, ces hommes profondément ensevelis dans l'abîme du péché, où il n'est pas vraisemblable que puisse jamais pénétrer une voix assez forte pour réveiller leur léthargie ; ces hommes environnés de certains liens du péché, que tout conspire à rendre indissolubles ; ces hommes dans qui l'habitude du péché est devenue comme une seconde nature qui leur rend en quelque sorte le crime nécessaire. C'est par exemple cet homme déjà courbé vers le tombeau, qui dans des os arides et desséchés nourrit encore les vices d'une jeunesse libertine, et qui semble craindre que le feu de ses passions ne s'éteigne avant le flambeau de sa vie. C'est ce riche héritier d'un père injuste, qui n'a reçu de sa main que des richesses d'iniquité qu'il est résolu de faire passer à sa postérité avec toutes les malédictions qui leur sont attachées. C'est ce cruel oppresseur de l'innocence calomniée, obligé pour lui rendre sa gloire, à se couvrir lui-même d'opprobre, mais malheureusement aussi jaloux de sa propre réputation que prodigue de celle d'autrui. C'est ce déplorable esclave d'un préjugé brutal, qu'il appelle point d'honneur, dont il porte au fond de son âme les lois sanguinaires gravées en caractères presque ineffaçables. C'est cette femme accoutumée depuis longtemps à excepter des aveux de sa pénitence certains crimes honteux, et déterminée à les ensevelir pour jamais dans le cœur qui les a conçus plutôt que de les déposer dans le sein du mystère même et du secret le plus inviolable. C'est cet homme public, incapable de remplir les devoirs d'une charge dont il idolâtre les honneurs, et trop vain pour se faire jamais justice à lui-même, en descendant d'un tribunal où il est hors d'état de la rendre aux autres. C'est cet indigne ministre de la religion, déshonorée par ses scandales, que rien ne peut presque plus désormais rappeler à la sainteté de son état, parce qu'il a franchi des barrières que tout lui défendait d'enfreindre. C'est enfin cet incrédule de profession, qui a réellement affranchi son cœur de toutes les religieuses terreurs, ou qui a contracté avec le public une espèce d'engagement de n'en paraître jamais susceptible.

O vous qui, dans quelqu'un de ces tableaux reconnaissez l'image de votre cœur et l'histoire de votre vie, quand je parle des bû

chers allumés par la justice de Dieu, ne portez vos regards ni à droite ni à gauche pour trouver la victime; tournez-les sur vous-mêmes. Vils troupeaux destinés à servir de pâture aux flammes, oui, le démon vous a déjà marqués de son sceau, il vous attire déjà par ses chaînes, et il se plaint qu'on dérobe à sa fureur toutes les heures qui retardent votre sacrifice. Encore quelques années, quelques jours, quelques moments peut-être, et vous disparaîssez de dessus la terre, pour reparaître tout à coup en enfer; et là vos vœux se remplissent de tous les spectacles hideux, sur lesquels aujourd'hui votre imagination se promène.

Que faire dans une situation si cruelle, et presque si désespérante? Je ne vous dirai point, mes frères: mettez du moins à profit, pour l'intérêt de votre bonheur temporel, tous les instants de la vie présente; saisissez avidement toutes ses douceurs; ne souffrez pas qu'aucune des consolations que la terre vous offrira vous échappe; hâtez-vous d'être heureux ici-bas; entassez plaisirs sur plaisirs dans le court intervalle où ils peuvent encore trouver place: l'éternité ne sera pas trop longue pour verser des larmes, et pour pousser des soupirs. Non, je ne vous tiendrai point ce langage. Hélas! que gagneriez-vous par une conduite si insensée, que d'attirer un nouveau poids de colère sur votre tête déjà trop chargée de malédictions? Mais je vous dirai: tâchez par un généreux effort dont vous vous applaudirez pendant toute l'éternité, tâchez de briser les liens qui vous captivent, puisqu'après tout il est encore absolument en votre pouvoir de les rompre. Eh! pourquoi péririez-vous, maison d'Israël? *Et quare moriemini, domus Israel?* (*Jérém.*, XXVII.) Pourquoi, pouvant encore opérer entre le ciel et l'enfer, effraieriez-vous la nature par un choix abominable? Il vous en coûterait beaucoup pour rentrer dans la voie du salut.... Mais peut-il entrop coûter pour éviter le terme affreux de la réprobation? et n'en coûte-t-il rien même pour y arriver?

Toutes ces réflexions, dites-vous, sont vraies, lumineuses, frappantes: l'esprit est convaincu, mais le cœur résiste encore.

Voilà donc votre dernière réponse, mes frères; et vous remporterez de ce saint temple votre impénitence tout entière, surchargée d'un nouveau crime, de l'abus d'une lumière céleste qui vient de briller à vos yeux!

Malheureux que je suis! à quoi passé-je ma vie sur la terre, et quelle est l'utilité de mes veilles laborieuses, si le discours dont je me promettais le plus de fruit, n'a servi qu'à rendre ceux qui l'ont entendu plus criminels? Voilà donc, Seigneur, le succès de votre ministère si vanté? Nous parcourons les villes et les provinces, ramassant des charbons ardents sur la tête de nos auditeurs: sous nos pas se multiplient les iniquités; nous semons à pleines mains les vengeances: et les anges de paix, pleurant sur nos traces, reconnaissent les lieux où

nous avons passé par la multitude des grâces profanées. Mais non, je ne puis croire que celle que j'apporte aujourd'hui de la part du maître qui m'envoie, soit rejetée avec une égale opiniâtreté par tous les pécheurs à qui je l'offre. J'aime du moins à me persuader que quelqu'un d'eux, ne fût-ce qu'un seul, pense sérieusement à en faire usage pour son salut.

Ouvrez de plus en plus votre cœur, mon frère, à cette grâce précieuse, la dernière peut-être de celles que le ciel vous destine; livrez-vous tout entier à son impulsion: ne la laissez point refroidir par de funestes lenteurs. Et vous, pensée de l'enfer, suivez-le fidèlement jusqu'à l'entière exécution de ses bons desseins; et quand l'ouvrage de sa conversion sera consommé, suivez-le encore pour prévenir ses rechutes. Présidez à toutes ses délibérations, décidez toutes ses incertitudes, ranimez toutes ses froideurs, tenez en respect toutes ses passions; formez autour de lui comme un rempart de flammes, qui défende l'entrée de son cœur contre tous les monstres qui l'obsèdent. Et tous tant que nous sommes, justes, pécheurs, hommes endurcis dans le crime, pensée de l'enfer, solide appui de notre humilité, grand motif de notre conversion, dernière ressource offerte à notre impénitence; pensée de l'enfer, ne nous abandonnez pas un seul instant de notre vie, ou du moins renaissez fréquemment dans notre esprit, et, par des éclairs redoublés, avertissez-le que la foudre est toujours allumée.... Qu'il vous aperçoive au moment qu'il se débarrasse des vapeurs du sommeil, qu'il vous rencontre quelquefois dans le tourbillon du monde, qu'il vous porte dans les bras du repos, et, s'il en est besoin, qu'il vous retrouve dans le désordre même de ses songes. Que les feux naissants de l'aurore, que les ardeurs brûlantes du midi, que les flambeaux qu'allume l'absence du soleil au-dessus de nos têtes nous rappellent les brasiers de l'enfer. Un enfer, un enfer, que toute la nature nous en parle, et que le silence même nous en entretienne.

Mais, direz-vous, cette pensée est triste. Je ne sais, Messieurs, s'il est triste de penser à l'enfer pour n'y tomber pas; mais je sais qu'il est sans comparaison plus triste encore de s'y voir précipité pour n'y avoir pas pensé; et d'ailleurs, en n'y pensant pas, anéantirons-nous ce qu'il a de formidable? et l'enfer est-il un de ces êtres qui, réalisés par notre seule imagination, cessent d'exister quand nous n'y pensons plus? Non, non, et j'en atteste ce que la religion a de plus sacré, mes frères. Dans tout ce que je vous ai dit de l'enfer, je n'ai rien donné aux conjectures hasardées, aux saintes exagérations, aux pieuses chimères. Loin d'outrer la matière de vos terreurs et des miennes, je n'ai pu l'égaliser par mes paroles, je l'ai affaiblie, je l'ai dégradée, je suis presque toujours demeuré en deçà de la vérité; et vous en serez convaincus un jour, ou dans l'enfer,

dont Dieu nous préserve, ou dans la gloire, où nous conduisent, etc. Ainsi soit-il.

SERMON XXIV.

SUR LA HONTE DU PÉCHEUR AU JUGEMENT DERNIER.

Tunc videbunt Filium hominis venientem in nube cum potestate magna et majestate. (*Luc.*, XXI.)

Alors on verra le Fils de l'homme venir sur une nuée avec une grande puissance et une grande majesté.

Ce jour auquel le Fils de l'Homme déploiera toute sa puissance et fera éclater toute sa gloire, c'est, mes frères, le dernier des jours, celui qui s'éteindra pour ne plus renaître : jour de fureur et d'indignation, de punition et de vengeance, de tribulation et de désespoir, d'affliction et de misère, de nuages et de tempêtes, de ténèbres et d'obscurités, d'éclats bruyants et de sons guerriers, de colère et de révélation : *Dies furoris et indignationis* (*Isa.*, XLII), *visitationis et ultionis, tribulationis et angustiae, calamitatis et miseriae* (*Jerem.*, X, et al.), *nebulæ et turbinis, tenebrarum et caliginis*, (*Soph.*, I), *tubæ et clangoris, iræ et revelationis*. (*Rom.*, II.)

Accablé de la multitude de ces effrayantes idées, et presque également frappé de chacune d'entre elles, sous quelle image en particulier, chrétiens, vous représenterai-je ce jour encore redoutable aux ennemis de Dieu, même après celui qui aura fixé pour jamais leur déplorable sort ? Je m'arrête à la dernière de celles que le Saint-Esprit nous en a tracées ; je veux vous le faire envisager comme le jour de la révélation, *Dies revelationis*, et par là comme le jour destiné à couvrir le pécheur d'une confusion sans bornes et sans adoucissement.

Je m'explique. Au jour du dernier jugement, le pécheur sera manifesté aux yeux de l'univers, et l'univers sera manifesté aux yeux du pécheur, qui tout à la fois fera partie de ce grand spectacle, et sera du nombre des spectateurs. Mais qu'offrira-t-il dans lui-même à toutes créatures ? les objets, mes frères, les plus dignes de mépris et d'horreur. Que découvrira-t-il par rapport à lui-même dans toutes les créatures ? tous les sentiments d'horreur et de mépris dont il sera digne. En deux mots, ce que les créatures verront dans le pécheur : matière pour lui de la confusion la plus universelle ; ce que le pécheur verra dans les créatures : source pour lui de la confusion la plus amère. C'est tout mon dessein. Je ne crains point qu'on m'accuse d'avoir saisi mon objet par son côté le moins terrible : la honte est le supplice propre des êtres raisonnables, et il est peu de tourments plus cruels, au jugement des âmes généreuses.

Demandons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Franchissons en esprit, mes frères, l'intervalle obscur qui sépare le jour qui brille à nos yeux, de celui qui éclairera la chute de

l'univers ; et, guidés par la foi, transportons-nous au milieu de cette scène qui finira toutes les autres. Déjà les signes avant-coureurs du second avènement de l'Homme-Dieu, après avoir épouvanté la terre, ont commencé à effrayer l'enfer ; et ceux des vivants qui n'ont pas su profiter de ces pronostics redoutables, les ont répandus parmi les morts. Mille et mille cris confus de la part de ceux-ci ont répondu à cette accablante nouvelle, et l'ont fait passer en un moment jusqu'aux voûtes les plus reculées de cette malheureuse demeure, où l'excès des maux qu'on y souffre semblait ne plus laisser désormais de nouvelles disgrâces à craindre. Que dis-je ! la fatale trompette s'est déjà fait entendre à la poussière des tombeaux, tous les ossements ont reconnu leur place, toutes les âmes ont retrouvé leurs corps, une seule vallée renferme toutes les nations, un seul instant rapproche tous les siècles. Déjà même le mérite a fixé tous les rangs ; portés sur les ailes de la vertu, les prédestinés se sont élevés légèrement à la droite du souverain juge ; et, placés à sa gauche, le poids de leurs iniquités retient les pécheurs enchaînés sur les bords de l'abîme.

Au milieu de cette disposition, si formidable pour les réprouvés, partira tout à coup du trône de Jésus-Christ un trait de lumière ; et ce rayon, émané de la Divinité, mettra dans les regards de toutes les créatures, ornées de raison et d'intelligence, assez de vivacité, de force et d'étendue, pour pénétrer dans les plus sombres replis des cœurs, pour saisir tout à la fois une prodigieuse multitude d'objets sans les confondre, et sans pouvoir s'égarer en aucune manière aux dépens de la certitude ou de la vérité. Or, devant ce nombre presque infini de spectateurs, dont les yeux parfaitement éclairés, seront constamment fixés sur lui, en quel état paraîtra le pécheur ? Il y paraîtra, mes frères, coupable, dégradé, humilié, c'est-à-dire qu'il leur offrira le spectacle de tous ses crimes, le spectacle de toute sa misère le spectacle de toute sa faiblesse. Nul voile qui couvre alors les désordres de sa vie criminelle ; nul avantage extérieur qui puisse être censé, du moins jusqu'à un certain point, l'équivalent d'une réputation flétrie ; nulle fermeté qui lui fasse porter avec grâce le poids de ses infortunes. Ah ! mes frères, les secrets d'une conscience souillée, la difformité d'un châtiment hideux, les bassesses d'une fierté démentie : quelle horrible confusion pour le pécheur de n'avoir que ces honteux objets à présenter à l'assemblée de l'univers !

I. J'ai dit, premièrement, que le pécheur offrira aux yeux de l'univers assemblé le spectacle de tous les crimes dont il s'est noirci sur la terre, et par conséquent, mes frères, de ces crimes multipliés, qui peut-être, après avoir commencé leurs cours non loin de son berceau, ont semblé ramasser sur leur route toute la corruption dispersée dans les différents âges de la vie, pour ne s'arrêter qu'au tombeau, et qui, à en juger du moins par la disposition de son cœur accou-

tumé à souhaiter que certaines faiblesses fussent éternellement impunies, s'ils n'eussent rencontré cette barrière, auraient marché d'un pas égal avec tous les siècles; de ces crimes odieux, marqués au coin d'une âme basse et rampante, distingués en quelque sorte par le caractère propre de l'infamie, et non moins réprouvés au tribunal du monde qu'à celui de la religion; de ces crimes honteux qui ont sali son imagination, infecté ses sens, déshonoré son corps, et dont le seul projet, ou le simple souvenir, alarmait les restes de sa droiture naturelle, et laissait voir encore sur son front les vestiges de la pudeur dont son cœur ne reconnaissait plus les lois; de ces crimes incroyables par l'opposition qu'ils avaient avec la sainteté de son état, la noblesse de son sang, la gravité de sa profession, la retenue de son sexe, la faiblesse de son âge, et à qui tous les objets dont il était environné devaient naturellement opposer un mur d'airain et un rempart impénétrable; de ces crimes peu connus, parce que la charité les couvrirait de son voile, que le temps avait commencé à les envelopper de ses ombres, que la prudence d'une famille intéressée à en prévenir l'éclat en avait de bonne heure supprimé tous les indices, que la médisance elle-même, presque toujours passionnée à force d'en outrer l'énormité, en avait affaibli la vraisemblance; de ces crimes absolument ignorés, qu'il dérobaient à la connaissance du public par des précautions si inquiètes et si attentives, qu'il ne confiait que timidement à l'épaisseur des ténèbres et à la solitude des lieux écartés, qu'il se gardait bien de faire entrer dans les ouvertures du commerce même le plus intime et de l'amitié la moins réservée, qu'il excepta peut-être toujours des aveux de sa pénitence, et qu'il aimait mieux ensevelir dans le cœur qui les avait conçus, que de les déposer dans le sein du mystère même et du secret le plus inviolable; de ces crimes surtout parés des dehors les plus imposants de la vertu, accoutumés à parler son langage, habiles à copier son ton modeste et son humble contenance, et, à la faveur de ce déguisement sacrilège, heureux à recueillir une partie des fruits de l'innocence, et à s'établir sur ses ruines.

Enfin le règne de la séduction, de l'erreur, de l'ignorance, est passé. Les livres sont ouverts. *Libri aperti sunt* (Apoc., XX); et l'histoire de la vie de ce pécheur y paraît, non pas relevée par les brillantes couleurs de la flatterie, mais tracée par la main même de l'incorrutable vérité. Le fond de sa conscience est comme un abîme desséché, *Gurgis aquarum transiit* (Habac., III); et il laisse apercevoir cette multitude innombrable de reptiles nés dans la fange et dans l'ordure, ces péchés que leur seule obscurité garantissait de l'opprobre. Un jour plus éclatant a fait briller ses feux, *Venit æstas* (Luc., XXI); et son cœur, semblable à une terre longtemps resserrée par les rigueurs d'une saison stérile, a fait éclore tout à coup ces plantes empoisonnées, dont

personne ne soupçonnait que le germe odieux pût se cacher sous une surface si simple et si unie.

En un mot toutes ses œuvres, compagnes hélas! plus fidèles que cette gloire perfide qui n'est point descendue avec lui dans la région des morts, et qu'en fermant les yeux à la lumière il a laissée errer au gré de l'opinion sur un théâtre où il ne devait plus se montrer; plus fidèles que ces biens inconstants, qui ont passé en d'autres mains; que ces dignités fugitives, que la faveur a transportées sur d'autres têtes; que ces serviteurs ingrats, qui sont allés s'offrir à d'autres maîtres; toutes ses œuvres, dis-je, l'ont suivi au rendez-vous général de toute la nature: *Opera eorum sequuntur illos*. (Apoc., XIV.) Nulle d'entre elles ne s'est dispensée de ce cruel devoir; nulle ne s'est égarée dans le trajet du temps à l'éternité; nulle ne s'est échappée à la faveur du tumulte; nulle ne s'est confondue parmi la foule; nulle ne s'est perdue dans les ténèbres de l'oubli, non pas même ces projets passagers qui ne suivirent leur objet qu'un instant, et ces désirs stériles qui n'atteignirent jamais que des chimères: *Opera eorum sequuntur illos*. Il en est environné, de ces œuvres criminelles; il en est comme investi, et il ne peut écarter d'auprès de sa personne aucun des monstres qui l'obsèdent; ni ces basses jalousies toujours désavouées par sa fierté, et toujours néanmoins le ressort secret de sa conduite; ni ces indignes artifices employés tour à tour à séduire l'innocence, ou à la flétrir; ni ces noires trahisons méditées à l'ombre des bienfaits; ni ces criantes iniquités commises sur le tribunal de la justice; ni ces preuves d'irréligion données à la face des autels; ni cette cupidité insatiable cachée sous l'apparence d'un désintéressement généreux; ni ces lâches complaisances revêtues de tout l'extérieur d'une rigide probité; ni ces honteux plaisirs couverts du manteau de la réforme la plus sévère: *Opera eorum sequuntur illos*.

Dans deux tableaux distingués, que le même coup-d'œil rapproche et dont l'un est destiné à montrer ce pécheur tel qu'il était, et l'autre à le représenter tel qu'il semblait être, il commet encore une fois, mais à l'aspect de l'univers entier, ces anciens forfaits, qui reçoivent un lustre infiniment odieux de leur contraste avec ses fausses vertus. Dans l'un il étale tous les symboles de la bienséance et de l'honneur, et dans l'autre il n'offre que des mystères d'ignominie; dans l'un il immole son repos au bien public, et dans l'autre il sacrifie à l'intérêt son âme et sa conscience; dans l'un il paraît essuyer les larmes de la veuve et de l'orphelin, et dans l'autre il se nourrit de leur sang et s'engraisse de leurs malheurs; dans l'un la douceur du miel coule de sa bouche, et dans l'autre il n'est que fiel et amertume; dans l'un sa modestie recule et s'effraye à la vue des honneurs, et dans l'autre il marche sur les choses saintes pour y parvenir; dans l'un il in-

vective contre le vice, et dans l'autre il le fait triompher au milieu de lui-même; dans l'un il découvre peut-être aux autres les voies de la sainteté et de la justice, et dans l'autre il s'égare à grands pas dans les routes perdues de l'iniquité. *Opera eorum sequuntur illos.*

Nations rassemblées des rives du couchant et de l'aurore, hommes nés dans la vieillesse du monde, ou premiers citoyens de l'univers, peuples de tous les âges et de tous les climats, spectateurs éclairés de ce double tableau, ne souffrez pas qu'aucun de ses traits vous échappe. Contemplez à loisir dans cette âme forte et élevée au-dessus des faiblesses du vulgaire, un cœur gâté, victime de toutes les passions qui dégradent l'humanité; dans cet homme estimé digne de la confiance publique, le cruel oppresseur de l'innocence indéfendue; dans ce zélé partisan du mérite, le vil esclave de la fortune; dans ce réformateur revêtu de la ressemblance des justes, l'infacteur de toutes les lois divines et humaines; dans cet ange de la paix, le ministre de la discorde; dans cet ami sincère et généreux, un monstre de perfidie; dans cette épouse tendre et fidèle, l'opprobre d'un époux crédule; dans ce prophète, un imposteur; un corrupteur dans cet apôtre.

Et vous, pécheur, placé dans un si humiliant point de vue, épuisez à longs traits le calice de la confusion. Immobile dans la place que le crime vous a marquée, soutenez les yeux de l'univers. En vain tenteriez-vous de vous soustraire à ses regards, il n'est plus en votre pouvoir, comme autrefois, d'aller recouvrer ailleurs parmi des hommes inconnus une réputation perdue, ou d'ensevelir comme le premier fraticide, votre honte dans les déserts. Hélas ! ils auraient eu des charmes pour vous, les déserts les plus affreux; ils se seraient couverts à vos yeux de verdure et de fleurs, s'ils avaient pu, dans leurs retraites sauvages, vous garantir de la moindre partie des affronts dont maintenant le poids vous accable.

Vous n'auriez jamais pu survivre à un accident qui, malgré toutes vos précautions, eût instruit le public de certains secrets honteux; et cependant votre disgrâce n'eût guère éclaté au delà de l'enceinte d'une ville, ou des limites d'une province. Vous habitez une terre où la sphère dans laquelle s'étend le déshonneur de l'homme ne peut pas être beaucoup plus vaste que le théâtre de sa gloire; et l'obscurité de ce nom, qui n'aurait été déshonoré qu'aux yeux d'un petit nombre de vos contemporains, l'aurait empêché de porter son infamie bien avant chez les races futures. Malgré toutes ces réflexions, que vous aurait suggérées un consolateur philosophe, votre chagrin eût été sans bornes, et votre douleur inconsolable.

Et qui n'a pas entendu parler, mes frères, de ces événements tragiques, monuments éternels de ce que peut la honte d'un crime

révélé sur les cœurs mêmes que la vue de cette publicité, tôt ou tard inévitable, n'a pu détourner de le commettre ? L'honneur est rentré dans tous ses droits, quand la passion satisfaite a cessé d'allumer les désirs. Dès ce moment il a parlé en souverain; sa voix a paru plus formidable; il a senti tous ses avantages; il s'en est prévalu avec hauteur : l'arrêt qu'il a prononcé a été souscrit et exécuté par les coupables, et une mort sanglante l'a vengé de leur indifférence.

Du moins peut-on douter que l'instant qui dans les mains de la nature terminera la vie d'un homme dont la réputation a été entamée sur certaines matières délicates, depuis ce malheureux éclat, ne fasse l'objet de ses vœux les plus doux ?

Je fais juges de cette question ceux de mes auditeurs, s'il en est quelqu'un de ce caractère, qui, avec un front encore capable de rougir, ont apporté au pied de cette chaire une conscience ulcérée, et qui, sans avoir absolument déposé tout sentiment d'honneur, se sont en secret chargés de quelque opprobre : cette jeune personne, par exemple, qui joint à une réputation sans tache des habitudes qui ne sont rien moins qu'exemptes de crime, et qui couvre de tous les dehors de la pudeur, dont son sexe est si justement jaloux, toutes les faiblesses dont il est capable; ce sage du monde, ce moderne philosophe, qu'on cite comme un exemple de la sublime vertu, où la raison seule peut conduire, et qui pourrait être apporté en preuve de toute la corruption qui a infecté la nature; ce riche du siècle, qui étale avec tant de complaisance sa grandeur et sa fortune, et qui cache avec tant de soin ses concussions et ses rapines; cet homme consacré à Dieu, dont le sacré caractère honore la personne, et dont les mœurs, pour peu qu'elles fussent connues, seraient si propres à avilir le sacré caractère.

Je demande, dis-je, à ces différentes personnes, s'il n'est pas dans le monde même certaine infamie auprès de laquelle la mort et toutes ses horreurs n'ont rien que de supportable, et je me promets de les en faire convenir par une supposition; c'est qu'au moment où je parle, Dieu fasse luire un rayon de sa splendeur éternelle, qui perce dans les replis les plus profonds de leur âme, et qui les découvre tels qu'ils sont aux yeux de cet auditoire. Par la frayeur, par le frémissement qui ne peut manquer de les saisir à cette pensée, toute chimérique qu'elle est, qu'ils jugent, et jugeons nous-mêmes de l'impression cruelle que doit faire la honte sur un coupable, non pas exposé aux regards d'une assemblée peu nombreuse, mais confronté pour ainsi dire avec tout l'univers.

Ah ! non-seulement la mort comblerait tous ses désirs : depuis longtemps, dans tous les vœux qu'il forme il est accoutumé à mêler ce nom épouvantable. Non-seulement il envie le sort de ces collines qu'é-

crase sous ses yeux la chute des hautes montagnes, il soupire pour la première fois, il soupire... et après quoi? mes frères, après l'enfer dont le ténébreux séjour dérobera au plus grand nombre de ses spectateurs non-seulement ses iniquités, cause de son supplice, mais encore son supplice même, et la difformité d'un châtiment hideux, dont il est encore forcé de donner le spectacle à toutes les créatures.

II. Qu'est devenue, femme du monde, cette beauté qui vous rendait si fière, et qui peut-être aurait dû vous rendre en effet un peu plus insensible; qui rassemblait autour de vous une foule d'adorateurs, et qui, sans doute, en aurait moins rassemblé, si l'on vous eût crue aussi fortement attachée à la loi du devoir que vous étiez abondamment pourvue des dons de la nature? cette beauté dont la conservation vous coûtait tant de soins, et dont la fragilité vous causait tant d'alarmes, dont vous voyiez tous les jours avec un dépit mortel, ou dont vous croyiez voir l'éclat se flétrir, et quelques traits s'effacer; toujours follement éprise du désir de plaire, jusqu'à mettre au nombre de vos disgrâces une légère insomnie, et à regarder comme le comble de l'infortune une maladie qui eût emporté une partie de vos charmes.

Au défaut de la beauté qui vous fut peut-être refusée, qu'est devenue cette fleur de jeunesse qu'on confondait avec elle, cet enjouement qui remplaçait peut-être avantageusement l'une et l'autre, du moins ces grâces empruntées, ces parures riches et brillantes, que vous appeliez au secours de la nature, et ces ornements peu modestes dont vous vous serviez pour mettre la passion dans vos intérêts? ignorez-vous que ce lieu réunirait ce que le monde appelait vos rivales, et que Dieu lui-même, selon sa parole, y devait rassembler tous vos adorateurs? *Congregabo super te omnes amatores tuos. (Ezech., XVI).*

Que n'y avez-vous apporté du moins les débris de vos attraits, tels qu'ils purent échapper aux outrages de la vieillesse! Que vais-je dire? ô ciel! et quel vœu l'excès de votre difformité présente m'oblige-t-il de faire en votre faveur? Que ne paraissiez-vous du moins au milieu de cette auguste assemblée dans l'état où vous réduisit le tombeau! Il vous laissa longtemps quelques ossements affreux qui purent passer après tout pour les restes d'une figure humaine. Mais non, un sort si humiliant serait encore trop flatteur pour vous. Vous êtes condamnée à offrir aux regards de l'univers un monstre, dont la fable n'a point ébauché l'idée, et qui désespérerait le pinceau le plus bizarre.

Homme plein de faste et de vanité, pour quelle autre fête plus brillante réservez-vous les fonds destinés à donner idée de votre bon goût, et à faire montre de votre magnificence? quand pourrez-vous développer plus à votre avantage un long cortège, ou déployer devant de plus nombreux spectateurs une opulence fastueuse? quel jour serait

plus propre à faire briller un ajustement pompeux, ou un lesté équipage? Autrefois, amateur du luxe et de la dépense, avide des occasions d'éclat et des applaudissements populaires, jaloux des privilèges de votre rang et des droits de votre naissance, par quel goût bizarre et nouveau auriez-vous choisi votre place dans la foule, confondu avec ce que l'univers voit maintenant de plus bas et de plus méprisable? Hélas! une cruelle nécessité a fait dans vous cette métamorphose, et le ciel devait ce triomphe à l'indigence si longtemps foulée aux pieds de votre orgueil.

Rois impies, où sont vos flatteurs? où est votre couronne? Le Dieu dont vous usurpiez les honneurs l'a fait tomber en présence de ceux dont vous rougissiez de partager la nature; il l'a dissipée de son souffle, cette couronne qui fut peut-être votre seul mérite : *Coronam quæ humilem sublevavit (Ezech., XXI);* cette couronne dont l'absence laisse apercevoir aujourd'hui toute votre bassesse : *Coronam quæ sublimem humiliavit (Ibid.).* Un cercle de feux autour de votre front, un sceptre de fer dans vos mains, vous dédommagent-ils suffisamment des honneurs de l'empire, ou plutôt ne sont-ils pas bien propres à punir dans vous l'orgueil du diadème? Et vous, Dieu vengeur, vous l'avez donc fait briller enfin, ce jour annoncé par un de vos prophètes, où les tyrans de la terre n'éblouiront plus par une fausse majesté, mais étaleront devant tous les yeux une pompe ridicule : *Et tyranni ejus ridiculi erunt. (Habac., II.).*

Génies rares et sublimes, sages vantés de la Grèce et de Rome, qu'avez-vous fait de ces trésors de science, qui, dans l'estime publique, vous donnaient une place à côté des rois, à laquelle vous n'auriez peut-être pas voulu renoncer pour vous asseoir sur leur trône? Le Seigneur n'a pas jugé à propos dans ce grand jour de perfectionner par un rayon de sa lumière les connaissances qu'il vous avait départies; au contraire, il a multiplié les ténèbres dont vos esprits sur la terre furent plus qu'à demi offusqués par l'erreur et par l'ignorance : *Adduxit in tenebras et non in lucem. (Thren., III.).*

Ne suivons point une induction qui nous mènerait trop loin, mes frères, et contentons-nous de dire qu'au jour de la révélation tous les réprouvés sans exception, quelque rôle qu'ils aient joué dans le monde, quelque terreur qu'y ait inspirée leur puissance, quelque bruit qu'y ait fait leur réputation, quelque éclat qu'y ait jeté leur mérite, dépouillés de tous leurs avantages naturels, chargés de chaînes infâmes, livrés chacun à son bourreau, laisseront voir au travers d'un corps hideux, dont tous les membres seront dévoués à quelque supplice, une âme plus hideuse encore, dont toutes les facultés seront marquées de quelque opprobre.

Ah! chrétiens, si l'Ecriture nous peint si vivement la confusion de ces ambassadeurs de David, outrageusement défigurés dans leur personne par un roi barbare, et ren-

voyés à leur maître dans le plus ignominieux équipage : *Et erant viri confusi turpiter valde* (II Reg., X), que manquera-t-il à l'humiliation du pécheur si honteusement dégradé aux yeux de tous les êtres, pour être complète, que de leur donner le spectacle d'une fierté démentie, et d'une âme abattue par le sentiment de ses malheurs ! Or cette troisième sorte d'humiliation lui est encore réservée.

III. On voit quelquefois sur la terre, mes frères, des hommes qui s'épargnent une partie de la honte attachée à leur châtement par la fermeté avec laquelle ils soutiennent le poids de leurs disgrâces. Blessés jusqu'au fond du cœur, leur douleur s'y renferme tout entière. Larmes et prières, ressources honteuses, ils les abandonnent aux âmes vulgaires. Nulle plainte n'échappe à leur dépit, nul soupir ne trahit leur constance. Ils montent sur l'échafaud d'un pas ferme et assuré, ils voient l'appareil de leur supplice d'un œil sec et tranquille. L'honneur d'entendre la pâleur sur leur front est réservé aux coups de la mort et non pas à ses menaces. Cette intrépidité intéresse en leur faveur les cœurs généreux. On leur pardonne : peu s'en faut qu'on ne les justifie. Ils ne sont coupables qu'à demi, puisqu'ils savent être malheureux.

Il n'en est pas ainsi des réprouvés au grand jour des vengeances. Quelque intrépide qu'ait autrefois paru leur audace à violer les lois du Tout-Puissant, et à défier son courroux, leur fierté tombe tout à coup comme un rocher qui se détache d'une montagne. L'accablement qui épuise leur courage se peint dans leurs yeux égarés et sur leurs lèvres tremblantes ; il se produit dans toute leur contenance ; il s'annonce par tous leurs discours ; il éclate dans toute leur personne. Qui nous donnera, s'écrient-ils, un asile contre la colère de l'Agneau ? *Abscondite nos ab ira Agni* (Apoc., VI.) Lâches, vous redoutez un agneau et vous braviez la foudre !

Et qui sont, mes frères, ceux qui emploient ce timide langage ? Saint Jean nous dit que ce sont des rois et des princes, des généraux d'armées et des braves : *Et reges et principes, et tribuni et fortes* (Ibid.) ; et par conséquent des hommes accoutumés à ne craindre personne, les uns par la terreur qu'inspira leur puissance, les autres par l'habitude qui les avait familiarisés avec les dangers.

Ne soyons point surpris, mes frères, de cette frayeur extrême dans des hommes d'un rang si élevé et d'un caractère naturellement si intrépide. Au milieu des tourments qui accablent son corps, un esprit qui fait usage de toute sa force est hors de leurs atteintes quand il n'est frappé que par une main mortelle. Mais les coups que porte un Dieu irrité font une impression immédiate sur l'âme même, et lui ôtent le moyen de s'élever au-dessus de ses maux.

De là la posture suppliante de ces malheureux prosternés lâchement devant les

faibles qu'ils ont opprimés, les pauvres qu'ils ont dépouillés, les petits qu'ils ont méprisés. Les Hérode, les Achab, les Aman, rampant aux pieds des Jean-Baptiste, des Naboth, des Mardochée. De là les aveux humiliants que leur bouche fait entendre.

Oui, nous nous sommes écartés des voies de la vérité : *Erravimus a via veritatis*. (Sap. V.) Nous étions de faux sages, dont le soleil de l'intelligence ne put jamais dessiller les yeux : *Sol intelligentiæ non est ortus nobis*. (Ibid.) Nous étions de faux heureux, dont les pas se lassèrent réellement dans les routes du vice, souvent plus difficiles que celles de la vertu : *Lassati sumus in via iniquitatis*. (Ibid.) Nous étions de faux braves, plus orgueilleux que redoutables, plus fanfarons qu'intrépides : *Quid nobis profuit superbia, et jactantia quid contulit nobis* ! (Ibid.) Non, la religion n'est point une invention humaine, l'enfer n'est point une fable, la vertu n'est point une chimère. Il n'est que trop vrai que Dieu s'offense du péché, qu'il s'en irrite, qu'il s'en venge. D'autres publieront que ce Dieu est aimable : nous reconnaissons qu'il est terrible. Il appesantit sa main sur nous, et notre fermeté succombe sous le poids de sa colère. Tout nous abandonne, et il ne nous reste que nos forfaits, notre châtement et notre désespoir : *Nullum signum virtutis valuimus ostendere; in malignitate autem nostra consumpti sumus. Talia dixerunt hi qui peccaverunt*. (Ibid.) Ainsi s'exprimera, chrétiens, ainsi se rétractera, ainsi se condamnera le pécheur à la face de l'univers ; et ces sentiments, si éloignés de ceux de son ancienne fierté, ces sentiments qui pourraient peut-être exciter la compassion s'ils étaient dictés par le repentir, ne serviront qu'à justifier le mépris, parce qu'ils seront commandés par la faiblesse.

Faiblesse donc, objet honteux, qu'avec sa misère et ses crimes le pécheur sera contraint de présenter aux regards de toutes les créatures dont il sera vu. Examinons maintenant les objets propres à aigrir le sentiment de sa confusion, qu'offriront à ses yeux toutes les créatures qu'il verra. C'est le sujet de la seconde partie

SECONDE PARTIE.

De quel côté me tournerai-je, s'écriait la chaste Susanne, menacée d'une mort moins infâme que le crime qui l'en eût délivrée, et apercevant déjà, dans une cruelle perspective, la honte d'un époux déshonoré par l'idée de son infidélité, l'indignation d'une famille flétrie par son supplice, l'étonnement d'un grand peuple autorisé, par sa conduite passée, à juger plus avantageusement de sa vertu. Sur quelque objet que s'égarèrent mes yeux, ils ne rencontrèrent partout que des images capables d'augmenter ma confusion : *Angustiæ mihi sunt undique*. (Dan., XIII.) Tournez-les, digne fille de Jacob, tournez-les, ces yeux, vers le ciel, et vous le verrez applaudir à votre gloire. C'est au pécheur, et au pécheur seul, cité devant le tribunal suprême, que les tristes paroles que la dou-

leur vous met à la bouche, conviennent dans toute leur étendue et dans toute leur énergie; c'est lui dont elles expriment parfaitement la situation déplorable, et dont elles semblent toutes propres à former l'humiliante devise : *Angustia mihi sunt undique*.

En effet, soit qu'il jette la vue sur les débris de ce monde, autrefois le théâtre de ses passions, soit qu'il arrête ses regards sur cette multitude de réprouvés pour jamais associés à ses malheurs, soit qu'il lève les yeux vers cette cour brillante que forment les prédestinés au-dessus de sa tête, il ne découvre dans toutes les créatures, par rapport à lui-même, qu'une impression d'horreur généralement répandue, et les signes les moins équivoques du plus insultant mépris. Ce spectacle pourrait-il manquer de rendre sa confusion, déjà si étendue, infiniment amère ?

I. Et d'abord, tous les êtres animés, dont l'assemblage composait ce monde qu'il a forcé de servir à ses dérèglements, s'élèveront contre lui à leur manière. Le soleil se couvrira d'un voile ténébreux, les astres disparaîtront comme honteux et lassés de prêter leur lumière à une infâme créature révoltée contre le Dieu de l'univers. La terre, agitée de secousses violentes, semblera frémir d'horreur de porter un monstre qui la déshonore. Ah ! ne l'avait-il point trop chérie, trop estimée, trop idolâtrée, cette misérable terre, pour avoir lieu d'attendre de sa part un traitement si ignominieux ? Il l'avait jugée digne de ses vœux et de ses desirs ; il l'avait crue capable de payer ses soins et d'être le prix de ses combats ; il l'avait choisie pour la base de sa grandeur et de sa fortune ; il lui avait confié sa gloire et ses espérances ; il l'avait préférée au ciel même, ou du moins à qui eût pu lui assurer l'éternelle jouissance de ses faux biens, il eût abandonné de bon cœur tous les droits qu'il avait à la possession du ciel ; et aujourd'hui, par l'état dans lequel elle se présente à ses yeux, elle se plaît en quelque sorte à l'humilier et à le confondre.

Lâche, semble-t-elle lui dire, j'étais faite pour être le lieu de ton exil : je ne méritais pas d'être ton idole ; et les misères dont j'étais l'asile, les dégoûts dont j'étais la source, les vicissitudes dont j'étais le théâtre, auraient dû t'apprendre que j'étais peu digne de tes empressements. Instruis-toi maintenant du peu que je valais par le peu que je vau ; estime mes palais et mes trésors par mes ruines et par mes cendres. L'amas informe des unes et des autres ne te permet pas de douter à ce moment que je ne fusse méprisable ; fallait-il encore me rendre criminelle ? Hélas ! si je n'eusse été l'instrument de tes forfaits, j'aurais peut-être échappé à la fragilité de ma nature : j'etalerais encore tous mes ornements pompeux, s'ils avaient moins su te plaire ; et le feu ne m'a ravagée que pour me purifier de tes souillures. Du moins, sans toi et tes semblables, je n'aurais pas la honte d'avoir nourri des victimes pour l'enfer, et fait sor-

tir de mon sein de quoi peupler sa solitude. Hâte-toi, malheureux, d'y aller consommer ton supplice, et de me rendre ma première innocence.

II. Objet d'anathème et d'horreur pour les êtres insensibles, trouvera-t-il, ce réprouvé, les créatures intelligentes, prosrites par le même arrêt qui le condamne, plus favorables à son désastre ? La conformité des mêmes disgrâces forme d'ordinaire entre les malheureux une chaîne qui les unit ; et la compagne la plus douce pour un homme sans honneur, c'est celle d'un homme noté d'infamie. Assortis, pour ainsi dire, l'un à l'autre par des rapports également honteux, ils confondent ensemble leurs opprobres, et s'aident réciproquement à porter le fardeau de leur ignominie. Nul terme capable de réveiller de fâcheuses idées n'échappe à leur imprudence : le reproche aurait mauvaise grâce dans la bouche de celui qui prête à la censure, et n'explorerait pas impunément. Ainsi, instruits par l'amour-propre des devoirs de la charité, et forcés d'user de ménagements l'un pour l'autre, parce qu'ils ont tous les deux besoin d'une égale indulgence, ils aiment à se persuader, par une flatteuse illusion, qu'il n'est plus d'honneur dans le reste du monde, parce que dans l'obscur retraite qui les rassemble ils n'en voient plus de traces sous leurs yeux.

Suivant ce principe, ne serait-il pas naturel qu'au moment que ce pécheur tournera ses regards confus vers les compagnons de son infortune, il entrevit sur quelque visage les marques de la piété qu'inspire la société des malheurs, et que, du milieu de leurs rangs épais, il entendît quelque parole qui ne fût pas dictée par l'horreur et par le mépris ? Non, mes frères ; tout sentiment, tout langage avoué par l'humanité est inconnu à cette troupe barbare. Tous ceux qui la composent détestent dans lui ce qu'ils détestent dans eux-mêmes ; et, lui laissant apercevoir un air insultant sur un front couvert d'opprobre, ils lui font entendre des reproches d'autant plus humiliants, qu'ils partent du sein de la plus profonde misère.

Etre insulté par la plus vile populace de l'univers et par le rebut de tous les siècles ! quelle âme pourrait digérer un si sanglant outrage ? On n'essuie guère ici-bas, mes frères, des mépris et des hauteurs que de la part de ces hommes placés dans une sphère élevée, à laquelle notre faiblesse ne peut atteindre. La fierté fut toujours l'apanage de la grandeur, et peu s'en faut qu'on ne s'accoutume à la regarder comme un de ses privilèges. De là, quand on approche des grands, on s'attend bien à les voir nous imposer le joug de leur fortune, et nous punir de la médiocrité de la nôtre ; mais au même temps on est porté à rejeter ce que cette conduite a d'odieux sur l'esprit de vertige presque inséparable de l'élévation, et sur l'espèce de droit qu'une longue possession semble avoir acquis à la prospérité de corrompre les esprits les plus sages, et d'enfler les cœurs les plus modestes. Que dis-je ?

l'éclat même dont ces dieux de la terre sont revêtus porte en quelque manière avec lui le remède à la plaie que fait leur orgueil ; et, par l'honneur de les voir de près, il est des personnes qui savent se consoler de la honte d'en être vues avec dédain et avec indifférence.

Mais, par l'effet opposé des causes contraires, s'il arrive qu'un homme de néant, condamné par le sort à ramper dans les derniers rangs de la société, ose armer dans sa personne la bassesse même pour nous outrager, qu'elle est vive et profonde la blessure que fait à notre cœur une pareille insolence ! et rien peut-il égaler la rigueur des coups que nous porte une main méprisable, que ceux dont nous accable une main qui nous fût autrefois chère ?

Nouvelle source d'amertume encore pour le pécheur, qui voit peut-être au milieu de cette troupe scélérate, sur laquelle il promène ses yeux, plusieurs de ceux avec qui la nature, l'amitié, la passion l'avaient uni sur la terre par les plus doux liens, triompher barbaquement de son désespoir ; un fils, héritier de tous ses forfaits, lui reprocher ses exemples contagieux, plus puissants que ses vertueuses maximes ; des amis, confidents et complices de ses injustes projets, détester les funestes preuves que sa tyrannie exigea de leur complaisance ; l'objet d'une flamme illégitime maudire sa perfide tendresse.

Ah ! pourquoi, se dira-t-il à lui-même, outré de ces cruelles invectives, arrêter plus longtemps ma vue sur des monstres pétris de fiel et de barbarie ? s'il est encore au monde de l'indulgence pour mes faiblesses et de la compassion pour mes malheurs, c'est dans le cœur des saints que ces sentiments résident. Je m'en souviens : la religion, dont ils étaient de fidèles observateurs, était infiniment propre à former des cœurs tendres et sensibles. Aussi la charité la plus vive et la plus discrète semblait-elle animer toutes leurs paroles et conduire tous leurs pas. Leur main était toujours prête à prévenir des chutes ou à essuyer des larmes. Rien n'était plus ingénieux que les innocents artifices qu'on leur voyait employer pour excuser les fautes ou pour étouffer les scandales. Leur zèle, à la vérité, se produisait sous un air moins empressé et avec moins de fracas que l'amitié mondaine ; il était moins bruyant et moins fastueux ; mais il avait quelque chose de plus simple et de plus touchant, et, sans doute, il était aussi plus pur et plus sincère. Cent fois, pour nous monter au ton d'un siècle corrompu, nous affectâmes de répandre sur leur droiture les nuages du soupçon le plus odieux : mais, tandis que notre langue les épargnait si peu, ils n'eurent point à se plaindre de notre cœur ; il leur rendait en secret une justice entière. Souvent même la satire se vit contrainte d'expirer sur nos lèvres, à l'aspect de leur constance opiniâtre à bien mériter de leurs ennemis, et à s'immoler pour leurs persécuteurs. C'était

leur faire en quelque sorte sa cour, à ces héros nés pour l'honneur de l'humanité, que de mettre à l'épreuve leur patience ; et, par l'espèce de prédilection dont ils payaient la haine, ils semblaient inviter l'oppression et solliciter les outrages.

C'est donc parmi les habitants du ciel que les regards errants de ce pécheur détesté vont chercher ce que lui refusent et la terre et l'enfer. Mais avant que d'épuiser cette dernière ressource, il ne peut s'empêcher de frémir à la seule pensée que ce coup d'œil (peut-être aussi inutile qu'il est téméraire) vaille rendre spectateur de l'élévation de ce concurrent qu'il a tant de fois supplanté par ses intrigues, de la couronne de ce Lazare envers qui il n'a été libéral que d'invectives, de la justification complète et de l'heureuse récompense de toutes les vertus qu'il a calomniées ou persécutées. Situation bien cruelle et bien humiliante, de n'avoir plus de compassion à attendre que de la part de ceux-là même qu'en des jours plus heureux on aurait dédaigné de plaindre ! Il n'importe : de quelque côté que vienne la consolation, elle est toujours avidement reçue par le malheur, quand il est extrême ; et dans un délaissement universel on ne peut acheter trop cher le plaisir de savoir qu'il est au moins un cœur que nos maux attendrissent.

Séduit par cette douce illusion, il tourne enfin, ce malheureux, vers l'assemblée des justes, un œil timide et respectueux. Par la vue de leurs sentiments est-il dédommagé du spectacle de leur gloire ? Vain espoir, s'il s'en est flatté, mes frères !

Favoris désormais insensibles d'un Dieu qui n'est plus à son égard celui de la miséricorde, sévères assesseurs d'un juge rigoureux, ils entreront dans les intérêts de sa justice, ils adopteront les sentiments de sa colère, ils animeront leurs regards du feu de ses yeux, ils seconderont le tonnerre de sa voix, et, suivant ses oracles, ils feront éclater leur juste indignation par les railleries les plus amères et les plus insultantes.

Le voilà donc, s'écrieront-ils, cet insensé qui tourna contre le Seigneur ses propres bienfaits, et qui, des titres et des dignités, des richesses et des trésors qu'il avait rassemblés, croyait s'être fait un rempart contre ses vengeances ! Le voilà cet homme puissant en iniquité, qui se glorifiait dans sa malice, et qui ne voyait de bon sens, de prudence exquise, de vues relevées, que dans ceux qui, comme lui, poussés par le souffle de toutes les passions, et enveloppés dans le tourbillon du monde, à la lueur des fausses espérances et aux acclamations de l'humaine folie, couraient chercher un triste naufrage ! Le voilà cet homme, autrefois enflé de sa faveur, et qui s'appuyait avec complaisance sur des colonnes de boue et d'argile, si fier de la puissance de ses nombreux protecteurs, et plein d'un mépris si constant pour notre humble faiblesse ! Mais pourquoi cette posture humiliée et ces regards suppliants ?

Assurément vos vœux se méprennent ; vos hommages s'égarent. Ils n'étaient point accoutumés à s'adresser à nous quand nous vivions avec vous sur la terre : nous y tenions d'ordinaire un rang trop peu distingué ; nous y jouions un rôle trop modeste. Ils allaient, ces vœux empressés, ces hommages serviles, chercher, au travers d'une foule d'adorateurs soumis, ces mondains orgueilleux, dont la vanité se repaissait de vos éloges imposteurs, et dont le crédit nourrissait vos ambitieux désirs. C'étaient là ceux dont vous encensiez les autels, à qui vous immoliez vos victimes, dans les yeux de qui vous cherchiez votre destinée, devant qui vous étiez à peine des hommes. Mais cet orgueil, que vous aviez déposé à leurs pieds, vous le rapportiez tout entier parmi nous ; ou plutôt, accrue de quelque nouveau degré d'insolence, votre fierté venait nous distribuer toutes les hauteurs qu'elle avait elle-même essayées dans les palais qu'habite la fortune. Pourquoi désertir son temple ? continuez d'implorer ces dieux de chair et de sang, dans qui vous mettiez votre confiance ; qu'ils réparent les maux qu'ils ont faits ; et que, par un secours qui ne peut venir plus à propos, ils vous paient une bonne fois de tout votre zèle et de toutes vos bassesses ; ou, si leur bras est aujourd'hui sans force, et leur cœur sans reconnaissance, portez vous-mêmes la peine de vous être attachés à des maîtres également impuissants et barbares : *Ubi sunt dii eorum in quibus habebant fiduciam, de quorum victimis comedebant adipem, et bibebant vinum libaminum ? surgant, et opitulentur vobis, et in necessitate vos protegant* (Deut., XXXII). A ces foudroyante paroles il ne répondra, ce pécheur, que par un affreux hurlement qui se fera entendre de toutes les nations, et qui remplira la terre : *Audient gentes confusionem ejus, et ululatus ejus replebit terram*. (Jerem., XLVI).

Et quelle plus faible expression de son désespoir devait-on attendre, que des hurlements épouvantables, après une confusion si universelle et accompagnée de tant de circonstances propres à en aigrir le sentiment ; surtout, chrétiens (et c'est là le point

capital qui ne doit point échapper à nos réflexions), après une confusion dont les suites seront éternelles ? Oui, l'infamie est désormais sans retour ; la tache est ineffaçable ; de nouvelles aventures ne prendront point la place des siennes ; nul changement survenu dans sa conduite ne pourra le réconcilier avec le public, et ramener peu à peu les esprits en sa faveur ; le souvenir de sa honte sera toujours présent à ses yeux, et l'image de son déshonneur éternellement gravée dans l'âme de ses spectateurs : *Dabo vos in opprobrium sempiternum* (Jerem., XXIII).

Ah ! mes frères, votre réputation vous est chère, ses intérêts vous sont précieux. Je ne condamne point votre délicatesse, je voudrais au contraire fortifier de plus en plus le juste ascendant que l'honneur a pris sur vos âmes. Non, son pouvoir n'est point encore assez impérieux ; il se réduit peut-être dans quelques-uns de vous à leur inspirer la plus grande circonspection pour empêcher qu'il ne transpire rien dans le public de ce que la passion obtient d'eux en secret. Et où en serions-nous, dites-vous, si, faute d'attention de notre part, une main indiscrète venait à lever le voile qui couvre depuis longtemps certains mystères d'iniquité ? Le monde serait bientôt instruit de ce qu'il nous importe qu'il ignore ; il ne nous ferait aucune grâce, et nous serions déshonorés. Ne direz-vous jamais : Gardons-nous de commettre, même dans le sein du silence et des ombres, aucune action qui redoute le jugement de l'univers, d'en former même le dessein, d'en concevoir même le désir : car infailliblement l'univers le saura, il nous le reprochera, il en verra le châtement honteux, il y applaudira, et nous serons flétris sans ressource. Voilà, chrétiens, l'usage que Dieu veut que nous fassions de cette crainte du déshonneur qu'il a si profondément imprimée dans nos cœurs. L'enfer, à proprement parler, ne sera peuplé que de ces âmes basses qui n'auront point assez redouté l'infamie ; et le ciel ne s'ouvrira qu'à ces grandes âmes qui auront aimé constamment la gloire véritable, solide, immortelle, que je vous souhaite, etc.

INSTRUCTION CHRETIENNE.

OU EXHORTATION

SUR LA LECTURE DES LIVRES CONTRAIRES A LA RELIGION.

Nonquid et vos vultis abire ?... Domine, ad quem ibimus ? Verba vitæ æternæ habes ; et nos cognovimus quia tu es Christus Filius Dei. (Joan., VI.)

Voulez-vous aussi m'abandonner ?... Eh ! Seigneur, à qui irions nous ? Vous avez les paroles de la vie éternelle, et nous savons que vous êtes le Christ, Fils de Dieu.

Vous le croyez sans doute, mes chers auditeurs, que Jésus-Christ est ce Messie pro-

mis dès la naissance du monde, annoncé par tant d'oracles, attendu depuis tant de siècles, qui devait réparer la gloire de Dieu et guérir les blessures de l'homme, manifester la grâce et réformer la nature. Les prophètes et la loi, les apôtres et l'Evangile, la voix des miracles et le sang des martyrs, le ciel et

la terre, tout a déposé en sa faveur, et vous avez souscrit à ce témoignage; en un mot, le Fils de Marie a parfaitement rempli toutes vos espérances, et vous n'attendez plus d'autre sauveur ni d'autre maître.

Grâces immortelles soient rendues au Père des miséricordes, de ce que, parmi ceux qui m'écoutent, il n'en est aucun qui regrette de s'être enrôlé sous les étendards de l'Homme-Dieu, et qui pense à suivre des drapeaux étrangers; aucun qui rougisse du nom de chrétien, et qui ne soit déterminé à en soutenir jusqu'au tombeau le glorieux caractère!

Mais puisqu'il n'est personne parmi vous, mes frères, qui délibère encore sur le parti qu'il doit prendre en matière de religion et qui ne soit irrévocablement décidé en faveur de celle de Jésus-Christ, pour rendre ma joie pure et sans mélange, que quelques-uns de vous m'expliquent donc quel motif les engage (comme il arrive quelquefois) à lire les livres où est insultée cette religion qu'ils respectent, déchirée cette religion qu'ils aiment, attaquée par les fondements, et, s'il était possible, renversée, détruite, anéantie, cette religion dans laquelle ils s'estiment heureux de vivre et comptent bien avoir le bonheur de mourir.

Je prévois leur réponse, que je n'ai garde de ne pas croire sincère : c'est curiosité, c'est amusement. Or, c'est justement contre cette curiosité téméraire, contre cet amusement coupable, que je regarde comme une des principales parties de mon ministère d'élever ma voix et d'armer tout mon zèle; c'est la liberté dont on use en cette matière (quelque nom qu'on lui donne, et de quelque prétexte qu'on la colore) que je veux combattre aujourd'hui, en vous montrant le danger et le crime qui l'accompagnent. En deux mots, vous ne pouvez vous permettre la lecture des livres favorables à l'impie de notre siècle sans risquer visiblement votre foi; et, dans la supposition même que votre foi ne coure aucun risque, sans intéresser grièvement votre conscience : deux réflexions simples, mais véritablement importantes, qui vont faire le sujet de cette courte instruction. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il serait désormais inutile de vouloir cacher un scandale qui force toutes les barrières, et éclate avec la plus extrême insolence. On sait que dans ces derniers temps il s'est trouvé, selon la prédiction de saint Paul, des hommes d'un esprit corrompu; *Homines mente corrupti* (II Tim. III), qui, portés sur les ailes de l'orgueil, et suivant la route frayée par ce Grec impie, si vanté chez les Romains par un poète philosophe (11), ont osé considérer de près et avec des yeux téméraires cette religion, qui, du haut du ciel où elle fait remonter son origine, dictait ses lois aux mortels pénétrés d'une frayeur respectueuse : *Ausus mortales oculos attol-*

lere contra, quæ caput a cæli regionibus extendebat.

En punition de leur audace, d'affreuses ténèbres sont sorties de cette religion lumineuse, et ont aveuglé ces orgueilleux scrutateurs. Alors ils n'ont point vu le sceau de la divinité qui brille sur son front, la majesté qui l'environne, les grâces touchantes de sa beauté, la régularité parfaite de ses traits, la décence de sa parure. Seulement, à la faveur d'une lueur sombre et incertaine, ils ont cru voir au milieu du ciel où ils promenaient leurs profanes regards, un Dieu enivré de délices éternelles, et peu occupé de la conduite de ses ouvrages, regardant avec indifférence fumer l'encens que le respect allume sur ses autels; se faisant un spectacle amusant du jeu varié des passions humaines; se riant des vaines terreurs que le bruit de son tonnerre inspire aux timides mortels; compatissant à toutes leurs faiblesses avec une condescendance digne du plus indulgent de tous les pères; ne se dégradant point jusqu'à s'irriter de leurs attentats toujours impuissants contre sa souveraine grandeur; ou tout au plus n'exigeant d'eux que l'hommage stérile d'un esprit convaincu de sa dépendance; ne les assujettissant du moins qu'aux lois communes d'honneur et de probité qu'il leur impose par la voix de la nature; recevant sans distinction les sacrifices qu'offrent à son Être suprême les peuples à qui un heureux hasard a fait rencontrer la vérité, et ceux qu'un destin moins favorable a livrés au mensonge; et se tenant également honoré du culte de Sion fidèle, et de celui de Babylone, qui prétend l'être.

De là, je veux dire de ce que cette religion, presque sans voiles pour des esprits humbles, avait refusé de se manifester à leurs regards insolents, ils ont conclu qu'elle n'était qu'un vain fantôme, dont un coup d'œil intrépide avait dissipé l'antique illusion. Sur le trône auguste qu'avait occupé cette ombre, selon eux trop longtemps révérée, ils ont fait asseoir je ne sais quelle raison également faible et présomptueuse, raison comparable à ce monstre hideux de l'Apocalypse, à qui il a été donné de dire des choses grandes, qui, réduites à leur juste valeur, ne sont que des blasphèmes; *Datum est ei os loquens magna et blasphemias.* (Apoc. V.) Du haut de ce tribunal où ils l'ont placée, cette raison corrompue, elle a décidé, d'un ton d'oracle, que le sentiment de tous les siècles n'était qu'une erreur invétérée; que le suffrage unanime des plus grands génies n'était qu'un assemblage de préjugés; que les plus absurdes paradoxes étaient d'ingénieuses découvertes; *Magna et blasphemias.*

Cet audacieux langage s'est d'abord fait entendre parmi des nations préparées par l'hérésie à secouer le reste d'un joug à demi brisé; chez un peuple amateur de la science et de la liberté, mais trop peu en garde contre les écueils où peuvent entraîner l'abus de l'une et l'excès de l'autre; dans le sein

(11) Epicure et Lucrèce.

d'une république heureuse et florissante, mais plus habile à maintenir parmi ses sujets l'abondance et la paix qu'à bannir du milieu d'eux la licence et l'impiété..... Et enfin (tels qu'aient été les premiers auteurs de ce monstrueux système) il n'est que trop vrai qu'il se reproduit sans cesse à nos yeux sous la plume légère et féconde de quelques-uns de nos écrivains, ou inconnus ou dignes de l'être à jamais; et qu'il paraît dans presque tous leurs livres, tantôt paré du nom de critique impartiale, employé pour séduire l'imprudente crédulité; tantôt embelli des traits d'une plaisanterie délicate, propres à inviter la curiosité frivole; quelquefois revêtu du pompeux appareil d'une érudition profonde, capable d'éblouir l'ignorance étonnée.

Or ces livres méprisés, sans doute, autant que détestés par ces hommes que leur rang de maîtres et de docteurs en Israël met en droit de les lire et en état de les réfuter, vous, mes frères, qui êtes éloignés des dangereux honneurs du sacré ministère, et qu'une Providence attentive à votre repos, a placés parmi les simples fidèles, vous croyez quelquefois pouvoir les parcourir impunément, et remplir de cette lecture le vide de quelques heures que vous laissent vos occupations ordinaires, sans risquer à cet amusement ce que vous avez de plus précieux au monde, votre religion..... Mais me permettez-vous de vous demander sur quels fondements vous appuyez de si belles espérances? Ce ne peut être sans doute que sur la protection du ciel, sur la solidité de votre esprit, sur la droiture de votre cœur.

Je n'ai garde de vouloir affaiblir votre confiance dans les bontés de votre Dieu, ni votre reconnaissance pour ses dons; mais je ne crains point d'avancer que, quelque autorisés que vous soyez en général à partir de ces principes, dès le moment que vous cédez à la tentation de lire les productions impies de nos modernes blasphémateurs, vous vous exposez au péril évident de vous voir enlever cette foi qui paraît si solidement établie dans vous, et de vous la voir enlever, si je puis m'exprimer ainsi, par voie de punition, par voie de séduction, par voie de corruption. Ne vous préoccupez point contre ces termes, dont le sens se développera de lui-même.

C. Danger de perdre votre foi par voie de châtiement et de punition. Pour vous faire convenir de la réalité de ce premier péril, souffrez, chrétiens, que je vous rappelle ici aux premiers éléments de votre religion; que je vous remette devant les yeux ces grands principes dont une éducation chrétienne éclaira votre enfance, et que vous ne pourriez contester sans partager l'anathème lancé par l'Eglise contre Pélage et ses sectateurs: que la foi est un don de Dieu; que nous ne pouvons arriver à elle que par la grâce; que sans la grâce nous ne pouvons la conserver. Or, mes frères, quand, par le seul motif d'une curiosité dont je ne carac-

térise-point assez l'indécence en ne la nommant que frivole, vous vous permettez la lecture des livres contraires à votre foi, ou (pour exprimer la même chose en d'autres termes) quand vous osez porter cet inestimable trésor au milieu des ennemis conjurés pour vous le ravir, je vous le demande, avec quelle vraisemblance et à quel titre pouvez-vous compter sur le secours céleste? La prière par laquelle vous oseriez le solliciter auprès de Dieu, ne paraîtrait-elle pas à vous-mêmes une espèce de dérision insultante? Sa fidélité s'est-elle engagée à vous conduire, quand vous marchez sans son aveu? à vous soutenir, quand vous vous faites un jeu d'approcher du précipice? ou plutôt ne semble-t-il pas qu'il est de l'intérêt de sa gloire d'abandonner à leur faiblesse des téméraires qui se flattent de n'être point ébranlés, sans s'être assurés d'un appui nécessaire pour prévenir leurs chutes?

Ah! mes frères, que les généreux fils de Mathathias, dévorés du zèle de la maison du Seigneur, prennent enfin les armes pour la venger des profanations d'un peuple infidèle, et qu'après avoir invoqué le Dieu de leurs pères, ils se précipitent au milieu des bataillons des incirconcis; j'espère tout du beau feu qui les anime, et de la faveur du ciel pour lequel ils combattent. Mais qu'Azarias et Joseph, épris du vain désir de se faire un nom parmi les nations (*1 Mach., V*), courent affronter ces mêmes ennemis, sans avoir consulté, sans s'être rendu propice le Dieu des armées, je vois l'augure infaillible de leur perte dans la confiance même qu'ils étalent à mes yeux. Appliquons ce double exemple à notre sujet.

Que de zélés ministres de la religion, vivement touchés des coups que lui porte une cabale impie, après avoir imploré l'assistance du Dieu dont ils soutiennent la cause, pénétrant hardiment à travers cette nuée de traits envenimés, qu'une sacrilège audace lance depuis quelques années contre le christianisme, n'en doutons point, ils éviteront l'atteinte funeste de ces traits; ils feront plus, ils sauront les briser dans les mains mêmes de l'impiété; et nous applaudissons tous les jours aux victoires éclatantes qu'ils ne cessent point de remporter sur elle. Mais que, pressés par un désir curieux, ou par une oisiveté inquiète; que, conduits par un motif non moins profane que celui qui guida les deux imprudents Israélites dont je viens de parler, vous, mes frères, qui n'êtes point appelés à combattre les combats du Seigneur, vous osiez braver les attaques de l'incrédulité, sous prétexte que vous êtes bien munis contre elle par la trempe de votre esprit et de votre cœur, quel autre sort pouvez-vous attendre que celui dont Dieu menace en mille endroits des livres saints ces hommes présomptueux qui se confient dans la force de leur bras, et se glorifient de leur propre vertu? une confusion trop méritée, et la plus humiliante défaite.

Que dis-je? n'avez-vous pas même lieu de croire que ces menaces terribles commen-

cent déjà à s'effectuer dans vous? et ces désirs impatients, ces empressements si vifs que vous témoignez quelquefois pour vous procurer la lecture de ces ouvrages scandaleux qui attaquent votre foi, ne seraient-ils point des signes trop manifestes qu'elle se détache insensiblement de vous, et qu'elle est près de vous abandonner tout à fait? Car enfin, si vous étiez aussi intimement convaincus que vous le devez être de la vérité de ses dogmes, que vous paraîtraient ces livres destinés à ébranler une religion fondée sur la parole de Dieu, et aussi inébranlable que lui-même? quoi? sinon un méprisable ramas de sophismes honteux, de vraisemblances imaginaires, de contradictions réelles, d'impossibilités démontrées, d'absurdes chimères, de preuves déplorables, en un mot, de la faiblesse et des égarements de l'esprit humain. Et quel goût pourriez-vous trouver à rapprocher de vous ces humiliants témoignages de la misère de votre nature? Quel intérêt secret, au contraire, n'auriez-vous pas à les écarter bien loin de votre esprit, comme vous éloignez avec soin de vos yeux le rebutant spectacle de ces hommes livrés à de dégoûtantes infirmités, qui vous rappellent tristement qu'ayant une origine commune avec eux, vous pouvez éprouver les mêmes disgrâces? Encore une fois, n'y aurait-il point dans cette conduite de traces trop visibles de la colère de votre Dieu, qui commence à vous livrer à l'infidélité par une juste punition, et de plus un danger réel d'arriver à son comble par voie de séduction?

II. Car quoi de plus propre à surprendre, à éblouir, à aveugler la raison que les différentes formes que prend dans ces sortes d'ouvrages l'esprit d'incrédulité qui y règne? Esprit tantôt audacieusement impie qui, par le sang-froid avec lequel il attaque ouvertement les plus augustes vérités, fait d'abord perdre une partie du respect qui leur est dû, quand on les voit ainsi servir de jouet à l'insolence humaine, à laquelle on les croyait inaccessibles; tantôt insidieusement subtil, qui enchaîne le faux et le vrai par des nœuds difficiles à débrouiller, et qui, par les raisonnements qu'il entasse, les obscurités dont il s'enveloppe, les faux-fuyants qu'il se ménage, échappe aux yeux qui le poursuivent, et élude les coups qu'on lui porte : esprit tantôt fier et triomphant qui pose des principes ruineux avec une emphase qui ôte la pensée de les contester, et en tire ensuite des conséquences trop évidentes pour qu'on puisse les contredire, exige avec insulte de la religion des démonstrations dont elle n'est pas susceptible et dont elle se peut passer, et ne daigne pas faire attention à celles qui lui conviennent et lui suffisent; tantôt modeste en apparence et réservé, qui ne cherche, à l'entendre, qu'à apprécier chaque preuve selon sa juste valeur, et à démêler la vérité au travers des préjugés anciens et nouveaux qui l'obscurcissent : presque toujours esprit de pyrrhonisme, obsédé de difficultés, investi de dou-

tes, rassemblant de toutes parts des nuages, bâtissant avec complaisance pour démolir avec fracas, et embarrassant la raison dans un dédale de sophismes qu'on veut lui persuader qu'elle a elle-même enfantés et qu'elle ne peut ni désavouer, ni reconnaître pour son ouvrage.

Je sais que vous me direz que votre sagacité naturelle peut vous présenter un fil pour vous débarrasser de ces routes tortueuses, vous fournir des armes pour combattre avec succès tous ces monstres : mais je sais aussi que je suis en droit de vous répondre qu'un esprit juste et pénétrant ne suffit pas toujours pour percer ces ténèbres et pour remporter ces victoires; qu'il faut souvent de plus avoir fait une provision de connaissances que la nature de vos emplois ne vous a pas permis de rassembler; qu'il faudrait même peut-être s'être rompu de bonne heure à ces exercices guerriers, et avoir fait un long usage des traits qu'on y lance contre l'ennemi; que le combat d'ailleurs n'est pas égal entre un lecteur peu préparé sur la matière controversée, et un auteur armé à loisir de ses propres réflexions et de celles d'une foule d'incrédules, dont le génie et la manière de raisonner furent beaucoup moins méprisables que les sentiments et les mœurs : j'ajoute que la plupart même des meilleurs esprits sont incomparablement moins propres à saisir le faible qu'à sentir la force d'une objection dont l'éclat subit fait illusion à leur justesse et étonne leur pénétration; et enfin je prétends que votre cœur épie sans cesse le moment de vous faire tomber dans le piège de l'erreur; que quelque droiture qu'on lui suppose, il penche secrètement vers le parti de l'incrédulité; qu'il entretient avec elle, à votre insu, une sorte d'intelligence dont il lui tarde de profiter pour ses intérêts particuliers; en un mot, que la lecture des livres contre lesquels je cherche à vous inspirer d'utiles précautions expose votre foi à un troisième péril, à celui de se perdre par voie de corruption.

III. Pourquoi cela? Parce que, malgré l'heureux caractère sans doute que nous avons reçu de l'auteur de la nature, nous portons tous au dedans de nous-mêmes le principe ou la racine de plusieurs penchants vicieux que favorisent adroitement ces livres suborneurs, germe de présomption et d'indocilité. Eh! qui ne serait flatté de se voir constitué tout d'un coup juge de ses propres juges, ou plutôt censeur de Dieu même; de pouvoir (suivant le droit qu'en donne une orgueilleuse philosophie) soumettre à l'examen de sa raison les procédés du Créateur, interroger librement ses voies, fixer les bornes de sa puissance, discuter la justice de ses arrêts, réformer le plan de sa providence? Pente vers la fausse gloire et la vanité. Et quel homme n'est pas naturellement porté à rompre l'humiliant niveau qui lui donne tant d'égaux, à se frayer de nouvelles routes loin des sentiers foulés par le timide vulgaire, à se tirer par quelque es-

pèce de singularité de la foule obscure vers laquelle on ne sent que trop que nous ramènent d'ailleurs le caractère uni de notre mérite ou la médiocrité de notre fortune? Semences cachées d'envie et de malignité. Eh! quelle âme ne serait tentée de se prêter à je ne sais quels mouvements d'une joie basse et odieuse, en voyant dégrader ces hommes illustres, ces anciens docteurs du christianisme, que nous nous sommes accoutumés à regarder comme nos maîtres; exposer peu favorablement le mérite qui leur valut l'admiration de leur siècle; relever avec affectation le peu d'exactitude de quelques-uns de leurs raisonnements ou l'imperfection de leur critique, et quelquefois répandre à pleines mains un sel caustique et amer sur les excès de leur crédulité ou sur les écarts de leur zèle? Goût secret pour le plaisir et la volupté. Et quel cœur n'est pas disposé à saisir avec complaisance ces nouveaux et commodés systèmes, où le vice et la vertu étant vus d'un œil égal par le souverain Être, les lois seraient sans force et les passions sans frein; les remords, des erreurs, et tout ce qui plaît, sagesse?

Or, je le répète, ces honteux penchans qu'on craint de se développer à soi-même, et dont l'amour-propre aime à se faire une espèce de mystère, se trouvant tous intéressés (comme il serait aisé de le faire voir plus au long) en faveur des principes répandus dans ces ouvrages pervers, n'est-il pas à craindre que, par une suite naturelle de l'ascendant que le cœur a sur l'esprit, ils ne nous rendent pour le moins autant que ces arguments captieux, favorables aux criminelles chimères de l'impiété?

Et pourquoi serions-nous plus privilégiés que tant d'autres qui se sont brisés contre l'écueil que nous avons l'imprudence de braver? Jetez les yeux, pourrais-je vous dire avec le Prophète, sur les nations qui nous environnent, et pleurez leurs naufrages. Voyez dans quelques-unes de nos plus grandes villes la foi presque bannie du sein des conditions relevées, chercher en gémissant un asile dans le cœur du simple peuple; remontez à la source du mal, qui le plus souvent n'est autre que des lectures téméraires, et reconnaissez que presque tous ceux qui se sont désaltérés dans ces sources malheureuses, y ont puisé une espèce de fureur mille fois plus déplorable que celle dont se trouvaient tout à coup transportés les voyageurs imprudens qui goûtaient des eaux de cette fontaine fabuleuse si célèbre chez les anciens poètes : *Qui bibit inde, furit.*

Fureur impie et sacrilège, qui se manifeste par des signes différens, selon le différent génie de ceux qu'elle possède. Dans les uns, c'est une humeur aigrie contre tout ce qui sent l'autorité en matière de religion et toujours prête à invectiver amèrement contre les puissances qui en imposent le joug salutaire; dans les autres, c'est un ton de plaisanterie qui n'épargne aucun des objets du

culte extérieur, et qui s'attache surtout avec complaisance à en rendre les ministres méprisables et odieux; dans quelques-uns c'est une conviction presque intime que les grandes vertus du christianisme ne sont qu'une belle chimère, et que ceux qui en font la profession la plus édifiante n'en ont que le masque et le fantôme; dans d'autres, c'est une criminelle indulgence qui ouvre le ciel à toutes les sectes, et une compassion réprouvée qui finit l'enfer de tous les pécheurs; dans le plus grand nombre, c'est un superbe aveu de leur ignorance, qui attend, pour honorer Dieu de la manière qui lui est la plus agréable, qu'il fasse lui-même connaître son goût par des signes qui n'aient plus rien d'équivoque; dans les plus grossiers, c'est un affreux désir de rentrer dans le néant, qui leur tient lieu de preuve qu'ils n'en sont pas sortis pour toujours; dans ceux enfin qui n'ont pas encore teint bien avant leurs lèvres dans ces eaux perfides, c'est du moins une demi-fureur, un mortel assoupissement sur les devoirs de leur religion, une extinction totale de pieux sentiments, une coupable défiance de toutes les opérations surnaturelles, une disposition prochaine à commettre le crime de leur infidélité : *Qui bibit inde, furit.*

Au reste, je ne nommerai point ici les sources particulières d'où tant de malheurs ont pris leur cours, ni cette ancienne et trop fameuse compilation (12) où les poisons sont rangés par ordre, et qui aurait perdu depuis longtemps toute la réputation qu'on lui conserve, si les matières stériles et ennuyeuses, dont elle est composée pour la plus grande partie, n'étaient rachetées, aux yeux de plusieurs lecteurs, par quelques articles où leur goût pour l'obscénité, la calomnie et l'irréligion, trouve encore plus abondamment de quoi se satisfaire, que celui qu'ils pourraient avoir pour le naturel du style et pour la facilité du génie; ni ces lettres dignes des divers infidèles qu'on y fait parler, où tout ce que prouve le plus solidement chacun des véritables auteurs qui leur a prêté sa téméraire et souvent fastidieuse éloquence, c'est qu'il n'avait de chrétien plus qu'eux qu'un nom qu'il a déshonoré dans lui-même et voulu détruire dans les autres; ni les volumineux blasphèmes en prose et en vers de cet auteur le plus vanté, le plus séduisant de tous; ni... Je m'arrête, et me souvenant de ma promesse, que je ne prétends point éluder par l'usage d'une figure familière aux orateurs, je ne parlerai, dis-je, d'aucune de ces sources particulières d'irréligion, qu'il vaut toujours mieux laisser dans les ténèbres que de les présenter même sous des jours odieux; et je me contenterai de vous demander quelle assurance vous avez de ne point respirer dans ces livres l'air d'infidélité qui a étouffé les principes du christianisme dans tant d'autres cœurs; où enfin, si vous vous obstinez à protester que les vapeurs empestées qui s'en exhalent ne cor-

rompront point votre foi, plutôt que de m'obstiner moi-même vainement à vous tromper, je me retrancherai à soutenir qu'elles souilleront du moins à coup sûr votre conscience. C'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Vous accorder, comme je le veux bien faire ici, que la lecture des livres contraires à la religion ne sera point l'écueil infailible de votre foi; qu'elle ne sera peut-être ni la victime d'un Dieu irrité, ni le jouet du sophisme, ni la dupe des passions; que cette tige d'immortalité, comme l'appelle le Sage (*Sap.*, 15), pourra tout à la fois échapper à la foudre du ciel, au vent d'une doctrine pestilente, au ver secret de l'orgueil et de la cupidité: avouez-le, mes chers auditeurs, c'est être bien éloigné du ton de l'hyperbole; c'est peut-être même trahir ma cause par un excès de condescendance; c'est du moins mériter, par ma modération, que vous écoutiez favorablement les preuves que je prépare pour vous convaincre de la seconde proposition que j'ai avancée; je veux dire que, si ces sortes de lectures ne vous enlèvent pas nécessairement la foi, elles ne peuvent au moins manquer de vous ravir l'innocence, en vous faisant commettre (indépendamment du crime de témérité envers vous-mêmes, dont vous ne pourrez jamais vous justifier pleinement) plusieurs autres péchés; et quels péchés encore? Quelqu'un des trois que je vais nommer, et presque toujours tous les trois ensemble: impiété, désobéissance, scandale; impiété envers Dieu, désobéissance envers l'Eglise, scandale envers vos frères. Suivez-moi, s'il vous plaît, dans ce détail.

I. Espèce d'impiété envers Dieu. Voici sur quoi je fonde les preuves de ce crime. Vous convenez, mon cher auditeur, que ces livres enfantés par un téméraire orgueil blasphèment le nom de l'Eternel; qu'ils calomnient ses desseins, qu'ils corrompent l'idée qu'on doit avoir de ses perfections, qu'ils lui disputent ses plus glorieuses prérogatives; que tantôt ils attaquent sa sainteté comme coupable des crimes que permet sa providence, et tantôt insultent à sa providence comme peu éclairée sur les crimes que condamnent sa sainteté; qu'ils rendent sa fidélité suspecte, répandent des ombres sur sa justice, renferment d'éblouissantes objections contre sa miséricorde; qu'ils outragent avec plus de fureur peut-être encore la splendeur de sa gloire et la figure de sa substance, son Fils bien-aimé, en le dégradant jusqu'au rang de simple prophète, et peut-être en le flétrissant du nom de prophète imposteur....

Eh qu'oi! mes frères, vous respectez, si l'on veut vous en croire, ce Dieu créateur et arbitre de l'univers, ce Dieu sauveur et réformateur des hommes; et non-seulement vous ne frémissiez pas d'une sainte colère à la vue de ce Philistin brutal, qui ose maudire le Dieu d'Israël; vous ne brûlez pas

d'un saint zèle à l'aspect de cet Assyrien profane qui insulte l'oint du Seigneur; vous n'éprouvez pas une sainte douleur à la première découverte de tant d'impiétés détestables; mais par un motif de simple curiosité, de pur amusement, vous souillez vos yeux de toutes ces horreurs; vous laissez tranquillement errer vos regards sur ces caractères tracés par une main que l'enfer a guidée; vous admettez froidement dans votre esprit ces idées que le prince des ténèbres a le premier conçues; vous écoutez, vous consultez, vous faites parler à plusieurs reprises ce blasphémateur qui aiguise sa langue contre le ciel; vous prêtez une oreille attentive au mal qu'il vous dit de l'auteur de tout bien, contents de ne point approuver son audace, de ne point souscrire à ses blasphèmes.... Enfants des hommes, ordinairement équitables envers eux, jusqu'à quand serez-vous injustes envers votre Dieu?

Car, répondez-moi, que penseriez-vous de la fidélité d'un sujet qui se transporterait dans une terre étrangère pour y entendre traiter son souverain d'usurpateur et de tyran; de la probité d'un ami, qui donnerait une audience toujours favorable aux calomnieux passionnés de son ami; du caractère tendre et respectueux d'un fils, qu'on trouverait toujours prêt à écouter le récit des lâches procédés imputés à son père? Le premier ne vous paraîtrait-il pas un rebelle, le second un perfide, le troisième un monstre? Et les croiriez-vous parfaitement lavés de ces accusations odieuses, quand ils auraient protesté qu'ils n'ont donné une attention tranquille à ces outrageux discours, qu'afin d'amuser quelques heures qui pesaient à leur loisir, ou pour égayer leur imagination de quelques traits agréables semés parmi les noirceurs d'une injurieuse satire? Seriez-vous satisfaits de ces excuses? Et vous, qui les faites valoir dans une cause toute semblable, si son objet ne la rendait infiniment plus importante, pouvez-vous les regarder autrement que comme de vains palliatifs d'une impiété trop réelle envers Dieu? Impiété qui de plus renferme communément une désobéissance formelle à l'Eglise, dépositaire en ce point de toute l'autorité de Dieu sur nous.

II. Que l'orgueilleux philosophe, enivré des charmes d'une funeste liberté, appelle intolérable servitude cette heureuse dépendance; qu'il multiplie, qu'il exagère les inconvénients prétendus d'une si sage économie; qu'il s'efforce d'en rendre le principe suspect de faiblesse, et d'en représenter les suites comme injurieuses à la raison et favorables à l'ignorance: il n'en est pas moins vrai que les pasteurs établis de Dieu pour conduire son troupeau ont reçu du Pasteur suprême le droit de frapper de la houlette les brebis indociles, que le son de leur voix ne peut écarter des pâturages empoisonnés et des sources corrompues; qu'ils ont usé sans contestation de ce droit dès la naissance du christianisme; que les motifs les

plus justes et les plus pressants ne leur manquent pas de nos jours pour les engager à suivre une conduite si bien autorisée; que les célèbres malheurs de notre France en particulier, occasionnés par le mépris de cette police salulaire, l'État mis à deux doigts de sa ruine au temps de nos pères, les plaies encore saignantes de la religion déchirée, les restes presque encore fumants de nos temples embrasés; que tout cela leur fait les leçons les plus touchantes, et les exhorte puissamment à employer avec plus de zèle que jamais les préservatifs les plus propres à prévenir de si grands maux; en un mot, que l'Eglise peut interdire à ses enfants, je dis interdire, sous les peines spirituelles les plus rigoureuses, la lecture de ces ouvrages de ténèbres, si propres à ébranler dans eux les fondements de la foi: j'ajoute que non-seulement elle est en droit de porter ces défenses terribles, mais qu'elle les a réellement portées à l'égard de plusieurs ouvrages marqués au coin de l'impiété et de l'irrégion; qu'elle condamne, du moins tacitement, les autres livres de cette espèce, que le hasard ou leur multitude a dérobés à ses foudres.

Oui, faisant valoir en cette matière l'autorité même que Dieu lui a confiée, et proscrivant en son nom ces malheureuses connaissances, sans comparaison plus funestes qu'une humble et aveugle simplicité, elle nous a fait à peu près la même défense que le Créateur jugea autrefois à propos d'intimer à nos premiers parents dans le jardin de délices: Contentez, tant qu'il vous plaira, sur tout le reste, le désir de savoir naturel à tous les hommes; portez vos regards curieux sur les écrits des philosophes, et jusque dans le sein de la nature: parcourez les annales des siècles passés, et rendez-vous propres tous les trésors de l'histoire; étudiez-y la naissance et le progrès des arts, les révolutions des empires, les bizarreries de l'opinion, les effets des passions humaines; formez votre raison à l'école même des profanes; cherchez la vérité sous l'écorce même des fables; occupez si vous le voulez, votre loisir de ces diverses productions de l'esprit humain; et surtout (sans négliger néanmoins quelques sages précautions) faites votre nourriture la plus ordinaire de ces livres sacrés, dictés par l'esprit de Dieu et visiblement marqués du sceau de la raison éternelle: *Ex omni ligno paradisi comede. (Gen. II.)*

Mais, quant aux fruits justement suspects de cet arbre qui vous promet la science, science pleine de doute et d'incertitude, d'orgueil et de présomption, d'infidélité et de blasphème, quelque brillants qu'ils soient à vos yeux, quelque salutaires même qu'ils vous paraissent, gardez-vous d'y porter une main téméraire: *De ligno autem scientiæ boni et mali ne comedas. (Ibid.)* Je vous en interdis l'usage; et sous quelle peine? Le plus souvent sous peine d'être retranchés du corps mystique de Jésus-Christ, d'être séparés de la société des fidèles,

d'être privés des influences de leur chef; en un mot, sous peine de la mort, et d'une mort d'autant plus redoutable, qu'en éteignant tous les principes de la vie surnaturelle, elle étend ses coups jusqu'à l'âme: *In quocumque enim die comederis ex eo, morte morieris. (Ibid.)*

Après une si terrible menace, qu'ils viennent ces dangereux tentateurs, le fruit défendu à la main; et, copiant les artifices usés du premier séducteur, qu'ils nous fassent remarquer le spécieux coloris de ce fruit de mort, qu'ils en exagèrent les rares vertus, qu'ils censurent la loi, qu'ils empoisonnent les intentions du législateur, qu'ils se moquent de notre crédulité, qu'ils insultent à notre faiblesse, qu'ils nous promettent des lumières supérieures à notre état, et une espèce d'égalité avec nos docteurs et nos maîtres: *Eritis sicut dii. (Ibid.)* Ah! mes frères, répondons-leur avec une fidélité plus soutenue que ne fut celle de la mère des humains: Non, nous sommes menacés de mourir. A ce prix, s'instruise qui voudra pour moi, je ne risque point mon immortalité. Gardez votre sagesse homicide, et laissez-moi mon heureuse ignorance: *Præcepit nobis Deus ne tangeremus illud, ne forte moriamur. (Ibid.)*

Réponse d'autant plus indispensable qu'il est presque impossible que l'usage de ce funeste présent ne donne la mort qu'à nous, et qu'il n'entraîne pas celle de plusieurs de nos frères, par le scandale meurtrier qui en résulte pour leur âme: scandale pour ceux que notre curiosité engage à préparer ces poisons, à les répandre, et à fonder sur ce commerce honteux les ressources de leur vie ou les espérances de leur fortune: scandale pour ceux que notre exemple autorise à puiser dans ces sources dangereuses, d'où les avait éloignés jusque-là une sage défiance, une circonspection chrétienne: scandale pour ceux à qui notre complaisance ne peut prendre sur elle de ne pas prêter de temps en temps les armes qui nous ont blessés, et dont ils paraissent curieux d'examiner après nous le secret artifice: scandale pour ceux devant qui notre vanité ne peut s'empêcher de laisser échapper assez souvent de téméraires objections, tirées de ces trésors d'impiété, au risque de porter à leur foi les plus mortelles atteintes: scandale surtout pour ceux que notre mort mettra en possession de nos dépouilles, sans nous avoir peut-être laissé le loisir de soustraire à nos héritiers une partie si contagieuse de notre héritage: scandale par conséquent qui commence par infecter le sein de notre famille et des personnes qui nous doivent être les plus chères; qui répand ensuite son venin sur les amis et sur les proches, qui étend quelquefois ses ravages bien avant dans la postérité, et porte sa malignité d'âge en âge et de génération en génération, fait remonter jusqu'à nous la source des crimes, en fait retomber sur nous la juste vengeance, et multipliera peut-être jusqu'à la fin des siècles ce poids de colère et d'iniquité

sur nos têtes, chargées tout à la fois de malédictions personnelles et de malédictions étrangères, comme celle de ce prince corrompue (13), qui fit pécher Israël, et eut une part distinguée dans toutes les ambitions dont se souillèrent ses successeurs.

Encore une fois, mes frères, je ne rétracte point ce que j'ai avancé en votre faveur. Je veux croire que vous pourrez peut-être sauver votre foi des pièges qui lui sont tendus, et qu'elle va chercher dans ces malheureuses productions de l'irrégion de notre siècle ; mais en pourrez-vous sauver votre innocence ? et, n'y eût-il pour vous que ce seul écueil à craindre, que l'inévitable danger de violer les lois de la piété, de la soumission, de la charité chrétiennes, d'offenser votre Dieu dans sa personne, dans son épouse et dans ses membres, n'en serait-ce pas assez pour vous inspirer une juste horreur de ces ouvrages pernicieux, pour vous en interdire à jamais la lecture, et pour vous déterminer à les livrer aux flammes.

Oui, Messieurs, adorons les conseils de la Providence, qui permet que l'incrédulité, fruit de la corruption des mœurs, s'étende tous les jours dans notre belle patrie, où la foi a si longtemps triomphé. Attendons avec tremblement les punitions que la divine justice prépare peut-être à la nation tout entière, pour le crime d'une partie de ceux qui la composent. Tâchons de détourner, par

(13) Jérôme.

nos prières, ces châtimens redoutables ; mais, plus que tout le reste, gardons-nous d'enfler par nos propres infidélités ces flots de colère qui nous assiègent de toutes parts, et d'achever de rompre la barrière de miséricorde qui les retient encore.

Indignée de nos mépris et de notre généreuse constance à refuser de tremper dans ses complots détestables contre le Seigneur et contre son Christ, l'impie le prendra peut-être avec nous sur le ton railleur et dédaigneux ; nous placera, dans ses odieuses comparaisons, bien au-dessous de ces villes et de ces sociétés où elle a reçu un favorable accueil, et multiplié sans peine le nombre de ses prosélytes ; nous prodiguera peut-être les noms les plus injurieux. Fasse le ciel qu'elle n'ait jamais lieu de nos combler d'éloges ! Ce serait là pour nous la plus honteuse des flétrissures. Non, non, ce n'est point de ses suffrages que dépend notre mérite, ce n'est point par son approbation que nous devons mesurer notre gloire. Loin d'être en droit de décider avec hauteur, de condamner avec insulte, fille du vice, elle est née vile et infâme, et c'est à vous à la juger et à la confondre, à l'accabler de l'autorité de tous les plus grands hommes, à l'atteler sous le poids du témoignage de tous les siècles, à la foudroyer des anathèmes de Jésus-Christ, qui, malgré tous ses efforts, vivra et régnera éternellement dans la gloire, où nous conduisent, etc.

MEDITATION SUR LA MORT.

Responsum mortis habuimus. (II Cor., I.)

Nous avons reçu une réponse de mort.

Il faut mourir, mes frères : c'est une loi commune. En vain consulterons-nous tous les êtres dans la folle espérance d'obtenir d'eux quelque éclaircissement propre à calmer sur ce point notre délicatesse alarmée ; à quelque objet que nous nous adressions, nous n'en tirerons point d'autre réponse que ce formidable oracle : Il faut mourir. Levons, si vous voulez, nos yeux vers le ciel, arrêtons-les sur ce qui nous environne, tournons-les sur nous-mêmes, nous y trouverons l'arrêt, la preuve et le principe d'une mort inévitable. Partout, au-dessus de nous, autour de nous et dans nous, retentira cette voix si dure et si choquante pour notre amour-propre : Il faut mourir : *Responsum mortis habuimus.*

Mais si tout nous parle de la mort, mes frères, la nécessité de mourir, à son tour,

nous instruit de tout le reste. Oui, cette leçon de notre mortalité, que nous trouvons gravée partout, renferme réellement toutes les autres leçons ; et comme il n'est point de vérité dont les principes soient plus clairs et plus intelligibles, il n'en est point aussi dont les conséquences soient plus étendues et plus universelles. En un mot, si nous trouvons dans tout une réponse de mort, il n'est pas moins vrai que nous pouvons trouver, si je puis m'exprimer ainsi, dans la mort une réponse à tout : *Responsum mortis.*

Cette seconde proposition va faire seule le fond de cette méditation, forme de discours peut-être la plus utile et du moins la mieux assortie aux saints exercices pour lesquels nous sommes ici rassemblés (14).

Oui, chrétiens, cette mort qui glace la langue et fait expirer la voix sur les lèvres ;

(14) Retraite dans la paroisse de ***

cette mort, qui fait commencer un éternel silence à tout ce qu'elle frappe, est après tout la plus éloquente chose du monde pour qui veut prêter l'oreille à son langage. Ce n'est pas seulement Abel qui parle du fond de son tombeau : *Defunctus adhuc loquitur* (Heb., XI); ce ne sont pas les seuls os de Joseph qui rendent des oracles, *Ossa ejus post mortem prophetaverunt* (Eccli., XLIX) : tous les morts élèvent la voix, tous les ossements prophétisent; et, dans un sens, c'est la mort elle-même qui, du milieu de la pourriture et des vers où elle habite, répond à tous les hommes qui l'interrogent... Et quelle parole leur fait-elle entendre? Ah! mes frères, ce sont des paroles pleines de lumière, de force, de douceur; elle les éclaire, elle les anime, elle les console, elle leur apprend à juger de tout avec solidité, à faire tout avec ferveur, à souffrir tout avec patience; en un mot, nous pouvons trouver dans elle une réponse à toutes nos erreurs, à toutes nos langueurs, à toutes nos plaintes : *Responsum mortis habuimus*. Parcourons successivement ces trois points importants, mais sans prétendre épuiser la matière.

PREMIER POINT.

La mort rend à ceux qui l'interrogent une réponse pleine de lumière, capable de dissiper toutes leurs erreurs. Ah! mes frères, quand on ne raisonne que d'après les principes de la vie; quand on ne prend conseil que de la flatteuse espérance de jouir longtemps de ses douceurs; quand on ne se conduit que sur la foi d'un avenir heureux, qui semble ouvrir devant nous une riantة carrière, sans nous laisser apercevoir le terme lugubre où elle doit aboutir, qu'on est en danger de porter de faux jugements, de prendre l'ombre pour le corps et la figure pour la réalité! Que d'hommes sont éblouis par ces fantômes brillants, et chérissent leur propre illusion!

Être dans l'éclat et dans l'opulence; se trouver, par l'avantage de sa condition, en état de ne rien refuser à l'avidité de ses désirs ou à la bizarrerie de ses goûts; moissonner en quelque sorte à pleines mains la prospérité, et faire naître sous ses pas les plaisirs; entendre retentir autour de soi un concert d'éloges, et voir tomber à ses pieds la fierté et l'orgueil, forcés de prendre à notre aspect l'air et le ton de la modestie; distribuer les grâces, et entretenir les espérances; en un mot, être chéri, craint, honoré; plaire à ce que nous aimons, aimer ce qui nous plaît : que ce sort, qu'une partie même des avantages attachés à ce sort, paraît digne d'envie! Ces biens divers ne seraient-ils point en effet de justes fondements de notre orgueil, de légitimes objets de nos empressements?

On serait tenté de le croire, mes frères; que dis-je? on en vient souvent jusqu'à se le persuader; et de là tous les jours, parmi les fumées d'une douce ivresse, on entend des mortels séduits s'écrier qu'il n'y a d'hommes solidement heureux, que ceux

dont le cœur nage au milieu de ces biens justement vantés, et qui sont à portée d'en rassasier leurs désirs : *Beatum dixerunt populum cui hæc sunt*. (Psal. CXLIII.)

Se trompe-t-on? est-on dans l'erreur? Si nous y sommes, qui nous l'apprendra? qui redressera un jugement appuyé sur des convenances plausibles, sur de spécieuses apparences? où habite une sagesse assez lumineuse pour dissiper ces ombres, une intelligence assez pénétrante pour percer ces mensonges? *Sapientia ubi invenitur, et quis est locus intelligentiæ?* (Job. XXVIII.) Hélas! reprend l'écrivain sacré, elle ne se trouve point dans la terre des vivants, et surtout de ceux qui vivent dans une heureuse abondance : *Non invenitur in terra suaviter viventium*. (Ibid.) Que dis-je? elle fuit loin des yeux de tout ce qui respire : *Abscondita est ab oculis omnium viventium*. (Ibid.) La mort et la pourriture disent : Venez, venez à nous; c'est dans notre sein qu'habite cette sagesse victorieuse des prestiges; c'est nous qui sommes à portée d'entendre ses oracles, et de vous les révéler fidèlement : *Perditio et mors dixerunt : Auribus nostris audivimus famam ejus*. (Ibid.)

Allons donc, chrétiens, à cette grande école de la vraie sagesse que la mort tient ouverte au milieu de la poussière des tombeaux, et sous ces voûtes obscures, où pénètrent à peine quelques faibles rayons de lumière; osons la consulter comme le maître le plus éclairé : *Eamus ad Videntem* (I Reg. IX.) Que nous dira-t-elle du haut de ces trônes de pourriture et de cendres où elle étale sa sombre majesté? Ah! mes frères, elle nous dira, elle nous dit, que ces biens qui, envagés par d'éblouissants dehors, paraissent si dignes de notre estime, ne sont que vanité; et elle nous le dit d'une manière d'autant plus énergique et plus frappante, que toutes les réflexions que peuvent faire les autres docteurs, dit saint Jean Chrysostome, ne renferment tout au plus que des témoignages et des preuves de cette vanité, au lieu que la mort est l'essence même de cette vanité; que c'est elle qui, à proprement parler, fait et constitue cette vanité : *Vacitas vanitatum*. (Eccl. I.)

Vanité, nous dit-elle, que les grandeurs de ce monde. Si vous en doutez, homme ambitieux, approchez de ce sépulcre, c'est celui d'un grand comme vous, et sans doute bien plus grand que vous. Ses conquêtes avaient tour à tour fait parler la terre, et lui avaient imposé un respectueux silence; il avait rempli son trône avec gloire, et ébranlé celui de ses voisins; il avait entraîné à sa suite de grandes armées et de grands ravages; il avait fait couler bien du sang et bien des larmes; il avait asservi bien des nations, et préparait des fers à l'univers entier : un mal léger en apparence, peut-être un grain de sable a arrêté le cours de ses crimes pompeux et de ses coupables prospérités. Voyez où un moment l'a fait descendre : c'est ici que se sont resserrées ses préten-

tions; c'est à cet espace que se sont bornées ses vastes idées : *Vanitas vanitatum*.

Vanité que les richesses. Si vous en doutez, avare, ouvrez le tombeau de ce riche du siècle; c'était un favori de la fortune comme vous, probablement plus que vous : il avait vu réussir au delà de ses espérances tous les projets de son avarice, et se réunir dans sa maison, comme dans un centre commun, les principaux fonds de l'abondance publique. Sa cupidité était toujours active et insatiable, comme elle était toujours féroce et inhumaine. Sans cesse, comme sans honte, il prodiguait les crimes et entassait les trésors. C'était au milieu de ceux-ci qu'il trouvait un ample dédommagement du mépris et de la haine des peuples, et qu'il puisait la dureté de cœur et l'oubli des bienfaits. Il exhortait son âme à jouir du fruit de ses longs travaux; et il bravait les craintes de l'avenir et les menaces du sort. Voyez à quelle nudité la mort l'a réduit; et, dans ces vils lambeaux qui l'environnent, reconnaissez, si vous le pouvez, les vestiges de son ancienne opulence : *Vanitas vanitatum*.

Vanité que la jeunesse, la beauté, les agréments. Si vous en doutez, femme mondaine, levez la pierre qui cache les restes effrayants de ce cadavre décharné. C'est celui d'une jeune personne aussi recherchée, aussi flattée que vous; elle rassemblait autour d'elle une foule d'adorateurs, et savait fixer l'inconstance de leurs hommages. Les louanges outrées qu'ils lui prodiguaient, elle les recevait de bonne foi; et, sur leur parole, elle croyait que les divers genres de mérite que la beauté peut quelquefois remplacer, étaient unis avec la beauté dans elle. Point d'autre soin que de faire paraître la sienne avec avantage; point d'autre crainte que d'en voir les traits s'effacer. Ce n'était que vaines complaisances pour elle-même, que piège et séduction pour les autres. Voyez ces yeux éteints, ce visage hideux, et les vers ravager impunément le temple de la mollesse, que des hommes, follement passionnés, appelèrent si souvent le palais des grâces : *Vanitas vanitatum*.

Vanité que la noblesse, la réputation, les plaisirs. Remuez indifféremment toutes ces cendres, parcourez tous ces ossements affreux, visitez toutes ces dépouilles infectes; c'est là qu'ont abouti tant de respects, tant d'applaudissements, tant d'égards, tant de douces erreurs, tant d'agréables saillies, tant de joies naïves, tant de qualités aimables, tant de belles espérances : *Vanitas vanitatum, et omnia vanitas*.

Ah! mes frères, si en faisant cet inventaire de la mortalité, comme parle saint Grégoire de Nazianze; si en vous développant à vous-mêmes ces honteux mystères de la nature humaine, comme s'exprime encore le même saint docteur; si en fouillant dans ces trésors de corruption et d'ordure, vous n'entendez pas cette réponse de la mort, vous êtes sourds et insensibles; si vous ne souscrivez pas à cet oracle, vous êtes aveugles et insensés.

Oui, je rends hommage à cette vérité si sensible et si palpable, ne peut manquer de dire, à la vue d'un pareil spectacle, un homme dont la raison ne s'est pas tout à fait corrompue par le commerce des sens. O mort! le jugement que tu prononces sur la vanité des biens du monde est juste et incontestable! *O mors, bonum est judicium tuum*. (*Eccli.*, XLI.) Je sens que la sagesse même l'a dicté, et que la passion ne peut le contredire. Hélas! je faisais consister le solide bonheur dans les jeux et dans les divertissements : le charme qui offusquait mes yeux est enfin rompu par ce trait de lumière; je reconnais que tout ce qui cause les transports délicieux des mondains n'est qu'une erreur spécieuse : *Risum reputavi errorem* (*Eccle.*, II); et j'ai dit à la joie : Pourquoi te laisses-tu amuser par des objets frivoles? *Et gaudio dixi : Quid frustra deciperis?* (*Ibid.*) Je me croyais presque d'une nature plus relevée que le commun des hommes; je ne m'occupais que de la grandeur de mes ancêtres, et je recueillais avec une fière complaisance sur moi tous les rayons de leur gloire : le nuage est dissipé; je vois ma couche préparée dans le sein des ténèbres : *In tenebris stravi lectulum meum* (*Job*, XVII); et j'ai dit aux vers : Vous êtes mon père, ma mère et toutes mes alliances : *Putredini dixi : pater meus es ; mater mea et soror mea, veribus*. (*Ibid.*) Je me promettais sans hésiter de longues années sur la foi d'une jeunesse saine et vigoureuse; je les comptais avec confiance comme une des plus brillantes et non des moins solides parties de mon héritage, et déjà je leur assignais successivement pour partage les plaisirs, les honneurs et la tranquillité : l'illusion est finie; je ne tourne plus qu'en tremblant les yeux sur ce qui m'en reste : *Quasi residuum annorum meorum*; et j'ai dit : Peut-être au milieu de ma carrière irai-je frapper aux portes du tombeau : *Dixi : In dimidio annorum meorum vadam ad portas inferi*. (*Isa.*, XXXVIII.)

C'est ainsi, mes frères, que la mort, par un muet langage, rectifie plus sûrement les idées des mondains les plus prévenus que toute la sagesse du Portique; c'est ainsi, selon l'expression de saint Augustin, qu'elle fait avec succès l'office de docteur et de maître : *Mors pro doctore fuit*.

Elle avait parlé, cette grande ennemie de l'erreur, par le cadavre d'une illustre impératrice à ce fameux duc de Gandie, François de Borgia, lorsqu'il renonça à toutes les espérances du siècle, pour venir se sanctifier à l'ombre des autels. Un coup d'œil jeté sur un tas de pourriture, qui portait peu de jours auparavant la première couronne de l'Europe, lui découvrit tout d'un coup le néant des choses humaines. Il n'eut rien à répondre à un argument si démonstratif; et dès ce moment toutes les grandeurs attachées à sa naissance, toutes les voluptés tributaires de son rang eurent beau étaler devant lui leur surface éblouissante : elles défendirent mal en sa présence la cause déjà trop suspecte de leurs appas prétendus, et ses regards

éclairés pénétrèrent jusqu'à leur profonde misère : *Mors pro doctore fuit.*

Ne nous contentons pas, Messieurs, de l'avoir entrevue aujourd'hui, cette vanité des biens terrestres. Grands, heureux, riches de la terre, que leurs charmes séducteurs poursuivent sans cesse, retournez souvent aux pieds de la mort recevoir d'elle de nouvelles instructions aussi répétées, aussi variées que leurs impostures.

Vous surtout, vous surtout, à qui la figure du monde est peut-être encore plus capable d'en imposer, parce que rien à vos yeux n'y mêle de nuages; que la faiblesse de votre sexe vous dispense de plusieurs soins laborieux, et que vous savez parfaitement profiter de la complaisance du nôtre pour étendre vos privilèges; que vous trouvez partout des égards et de la déférence, et quelquefois une soumission poussée jusqu'à la servitude, descendez de temps en temps, filles du siècle (je parle à celles qu'élèvent beaucoup au-dessus du vulgaire les dons de la nature ou les présents de la fortune), descendez de temps en temps de cette sphère d'orgueil où vous maintient la haute opinion qu'on vous inspire de vous-mêmes, pour vous asseoir sur la poussière, sur la terre, où vous devez rentrer : *Descende, sede in pulvere, virgo filia Babylon, sede in terra. (Isa., XLVII.)* Faites taire autour de vous ce bruit flatteur de louanges qui vous enlève à vous-mêmes; et, imposant silence à tous vos sens, entrez en esprit dans ces ténèbres épaisses où se perdra un jour le vain éclat qui vous environne : *Sede tacens et intra in tenebras, filia Chaldaeorum. (Ibid.)* Jusqu'ici vous vous êtes fait une étude d'écarter de votre esprit toutes les pensées sérieuses, principalement celle de la mort, et vous y avez réussi : *Non posuisti hoc super cor tuum, neque recordata es novissimi tui. (Ibid.)*

Voilà pourquoi peut-être, dans un orgueil-leux délire, vous vous êtes confusément flattées d'une espèce d'immortalité, de toujours plaire et de régner toujours : *Ideo dixisti : Ero domina in sempiternum. (Ibid.)* Ah ! du moins désormais ménagez-vous chaque jour quelques moments pour entendre un langage qui n'est peut-être jamais parvenu jusqu'à votre délicatesse, et qui néanmoins en serait le véritable remède : *Et nunc audi hæc, o delicata ! (Ibid.)* Et quel est-il, ce langage ? Celui de la mort, qui vous crie par autant de bouches que la terre renferme de tombeaux, qu'elle détruira sans ressource votre fierté, vos charmes, vos parures, vos autels, vos adorateurs, et fera de leur idole et de la vôtre un horrible amas d'ossements, de vers, de pourriture et de cendres : *Et nunc audi hæc, o delicata ! quia non ultra vocaberis mollis et tenera, et irruet super te calamitas quam non poteris expiare (Ibid.)* Ce peu de mots fera dans vos idées une heureuse révolution qui tournera au profit de votre sagesse; et rien ne vous empêchera après cela de profiter avec nous de quelques autres réponses de la mort, non-seulement pleines de lumière et propres à dissiper toutes nos erreurs, mais

encore pleines de force et infiniment capables de ranimer, par rapport à notre salut, toutes nos langueurs : *Responsum mortis.* Second point de notre méditation.

SECOND POINT.

Que ne nous dit pas notre paresse naturelle pour nous détourner de travailler à ce grand ouvrage de notre salut, pour nous engager du moins à n'y travailler que mollement, à n'y travailler que le plus tard qu'il sera possible, et lorsqu'il ne sera presque plus en notre pouvoir d'y travailler avec succès ? Combien de spécieux prétextes n' imagine-t-elle pas pour colorer son inaction, pour la justifier ? Quelle indifférence dans la plupart des hommes pour cet unique intérêt ! quel assoupissement ! quelle léthargie ! O mort ! où est ton aiguillon, pour piquer une si prodigieuse indolence ? Nous t'avons déjà consultée comme un maître sage et éclairé, propre à nous détromper de nos illusions; nous avons maintenant recours à toi comme à un orateur véhément et pathétique, capable de réchauffer nos froids, suggère-nous des motifs animés, des raisons décisives, que nous puissions opposer avec succès à tant de vains subterfuges, à une si opiniâtre résistance.

Eh ! mes frères, ne nous en fournit-elle pas, de ces réponses victorieuses, plus que nous n'en souhaiterions peut-être ?

Réponse tirée des surprises de la mort. Elles ne furent jamais si fréquentes; la perfide se déguise, ce semble, avec plus d'artifice qu'autrefois; elle cache plus adroitement sa marche; elle saisit sa proie avec moins d'éclat et de fracas; elle s'est, de nos jours, frayé de nouveaux chemins; elle a élargi les anciennes routes; elle couvre de ses filets tout l'univers. En effet, sans parler des accidents imprévus, qui sont toujours dans sa main des moyens sûrs d'exécuter sans menace et sans bruit ses desseins homicides, quand fut-on jamais plus autorisé, par de tristes exemples, à faire ces réflexions, qui n'ont jamais été hors de saison dans aucun siècle ? Je rentre dans ma maison, mais j'en sortirai peut-être demain pour être porté au tombeau; je repose tranquillement, mais peut-être ce sommeil tranquille sera sans réveil. Suis-je d'une complexion plus forte, d'un âge moins avancé que tant d'autres que j'ai connus, avec qui j'ai vécu, et qui ont tout à coup disparu comme une vapeur ? Or, mes frères, je vous le demande, ces réflexions, que nous devons aux embûches de la mort, plus redoutables de sa part qu'une guerre ouverte, ne sont-elles pas bien propres à nous inspirer de religieuses précautions, à nous faire prendre le parti de nous tenir toujours prêts à paraître devant Dieu, non-seulement les mains vides d'iniquités, mais encore chargées des fruits de la justice ? et la lâcheté, qui braverait de pareils avertissements, ne ressemblerait-elle pas beaucoup à la fureur, à la frénésie ?

Réponse tirée de la proximité de la mort. Ne nous flatons point; elle ne tardera pas à se montrer; et déjà elle annonce à plu-

sieurs de nous sa prochaine arrivée par de sinistres avant-coureurs. Dans les uns, c'est une santé déjà ébranlée par divers accidents fâcheux ; dans les autres, une vieillesse robuste tant qu'il vous plaira, mais qui, dès là qu'elle est vieillesse, ne peut pas se promettre même de longues infirmités ; dans quelques-uns, c'est un tempérament faible et délicat ; dans d'autres, un embonpoint dangereux et trompeur ; en général (et pour convenir d'une mesure qui ne porte préjudice aux droits, ni même aux prétentions de personne) un demi-siècle pour ceux qui n'ont pas encore vu tomber la fleur de leur première jeunesse, la moitié de cette durée, ou un peu plus pour ceux qui ont atteint la maturité de l'âge ; n'est-ce pas là jusqu'où nous pouvons espérer de reculer les bornes de notre vie, dans la supposition la plus favorable et peut-être la plus téméraire ? et vous plaindrez-vous que je dispense les dons du temps, que je distribue les espérances de l'avenir avec trop d'économie ? Or, je m'en rapporte à vous, mes frères ; ce peu qui nous reste à vivre vaut-il la peine d'être consacré à deux maîtres ? Le présent, dans son entier, serait-il trop beau pour un Dieu ? faudra-t-il que le monde entre encore en partage avec lui ? la pénitence enfin doit-elle paraître si rude et les plaisirs si doux, à qui envisage, dans une perspective si peu éloignée, le moment qui finira les plaisirs et la pénitence ?

Réponse tirée des approches de la mort. Qu'elles sont différentes pour deux chrétiens différents, le fervent et le lâche ? Voyez l'un quitter le monde sans frayeur comme sans regret : rien ne l'afflige et tout le console. C'est un vainqueur, qui, sorti d'un laborieux combat, va recevoir la couronne et rassemble de précieuses dépouilles pour en parer son char de triomphe. Il s'en trace déjà la superbe structure, il lui tarde de s'y voir élevé. Sa démarche est noble et assurée, la sérénité règne sur son front, la gloire brille dans ses yeux. Voyez l'autre lutter en mourant avec ses remords et avec ses attaches : rien ne le console, et tout l'effraie. C'est un captif qu'on arrache à sa patrie, sans lui dire en quelle contrée on le transporte. Hélas ! peut-être que c'est dans une terre aride et désolée, dans un climat hideux et sauvage ; qu'il y trouvera des chaînes pesantes, une société farouche, dans le démon un tyran impitoyable qui se fera un plaisir barbare de l'ajouter aux victimes qu'il immole. Or, je vous en fais juges, mes frères ; croyez-vous que le premier, par les sacrifices inséparables d'une vie pieuse et réglée, ait payé trop cher le calme dont il jouit, et que, du trouble qui le dévore, le second ait trouvé d'avance un dédommagement bien exact dans les courtes douceurs d'une vie libre et voluptueuse.

Sur tout réponse, et réponse triomphante : je la trouve dans les suites de la mort absolument irréparables, puisqu'on ne meurt qu'une fois. Non, la cruelle ne rend plus à

la lumière ceux qu'elle a enveloppés de ses ombres, et ce qui est une fois tombé sous ses coups ne se relève jamais. Promenez librement vos regards sur les plaines éternelles ; voyez ces arbres qui ont si longtemps balancé, renversés enfin par un souffle impétueux, demeurer tels qu'ils étaient au moment de leur chute, les uns tournés vers le septentrion, les autres vers le midi, sans danger comme sans espoir de voir jamais leur situation changée, c'est-à-dire les pécheurs enchaînés pour jamais dans l'abîme, et les saints pour jamais fixés dans le ciel : plus de retour à la vie ni pour les uns ni pour les autres.

Ah ! que ce n'est pas trop pour ceux-ci qu'un torrent d'édifices infinies, pour noyer l'amertume qu'ils ressentiraient (sans l'heureuse impression qu'elles font sur eux) de n'avoir pas mieux rempli le temps de leur exil sur la terre, de n'avoir pas entassé dans ce court espace plus de mérites, plus de bonnes œuvres ! Et qui peut se figurer avec quel transport ceux-là reviendraient au monde pour y réparer leurs pertes ? Qu'ils effrayeraient l'univers par le spectacle de leur pénitence ! que leur dureté pour eux-mêmes nous paraîtrait barbare ! Vaines spéculations, inutiles désirs ; l'ange qui veille aux portes par où les mortels, se poussant les uns les autres à pas précipités, sortent de la vie, a juré au nom et par le nom du Dieu de tous les siècles, qu'à ce point indivisible finissait le temps pour ne plus renaître : *Quia tempus non erit amplius.* (Apoc., X.)

Et la voilà encore une fois, Messieurs, la grande raison que la mort fait valoir pour nous engager à bien user de la vie, à en ménager tous les instants pour le ciel, à ne nous en laisser dérober aucun par les soins de la terre, à imprimer à chacune de nos actions le caractère de sainteté qui lui est propre, à leur donner toute la perfection dont elles sont susceptibles : *Quia tempus non erit amplius.* Que peut opposer notre lâcheté à un motif si impérieux ? rien, sans doute ; et il résulte que ces leçons ou réponses de la mort, si propres par leur lumière à dissiper toutes nos erreurs, ne sont pas moins capables par leur force de ranimer au sujet de notre salut toutes nos langueurs. J'ai ajouté qu'accompagnées d'une sorte de douceur, elles peuvent encore nous consoler dans nos disgrâces et faire cesser toutes nos plaintes : *Responsum mortis.* Troisième point de notre méditation.

TROISIÈME POINT.

Ah ! chrétiens, si vous deviez toujours demeurer sur la terre, et par conséquent toujours être témoins de l'ennuyeuse uniformité de la scène du monde ou des lugubres événements dont elle est variée ; toujours être la victime des passions d'autrui ou le jouet de vos propres inconstances ; toujours éprouver de vives douleurs ou goûter de fades plaisirs ; toujours avoir les armes à la main, sans espoir de vous délasser un

jour au sein de la paix ; toujours flotter au gré des tempêtes, sans espérance d'arriver jamais au port : je vous permettrais d'être inconsolables. Le poids de l'éternité, s'unissant à vos plus légères disgrâces, en ferait d'insupportables tourments.

Mais il faut mourir, Messieurs, et il faut mourir bientôt. Ces deux paroles ne sont-elles pas bien capables de suspendre le cours de vos pleurs ? Nommez-les-moi, ces maux qui vous affligent ; et qui oserait braver un spécifique si puissant ? Quoi ! sont-ce les mauvais traitements que vous recevez des hommes, leurs injustices, leurs fiertés, qui vous aigrissent et qui font couler une cruelle amertume dans votre âme naturellement droite et généreuse, délicate et sensible ; ces inégalités odieuses de la fortune, ces discernements si aveugles de la faveur, ces élévations des plus vils sujets, ces hauteurs de l'opulence foulant d'un pied dédaigneux le mérite et la vertu ? Ah ! mes frères, consolez-vous, écoutez la mort : Encore un peu de temps, vous dit-elle, attendez, ne vous pressez pas. Toutes ces inquiétudes du siècle qui excitent votre indignation cesseront bientôt. Je paraîtrai, et toutes ces odieuses différences fuiront devant moi ; c'est à moi qu'il appartient de mettre les choses à leur place, de rétablir l'égalité parfaite où la fraude et l'injustice ont introduit de choquantes inégalités, de rappeler à un juste niveau tout ce qui déborde parmi les hommes : *Mors sola jux æquum generis humani.* (SENEC.) Leurs hauteurs ne tiendront point contre ma présence, j'en ai bien réduit d'autres plus fiers et plus insolents ; et quant à cet homme dur et superbe qui appuie sur vous sans ménagement le joug de sa fortune, et dont, au scandale de la probité malheureuse, les prospérités se multiplient tous les jours à vue d'œil, ne le craignez point, parce que, lorsque la brillante scène sera finie, il n'emportera pas tout avec lui, et que la gloire qui l'environne ne le suivra point au tombeau : *Ne timueris, cum dives factus fuerit homo, et multiplicata fuerit gloria domus ejus ; quia cum interierit, non sumet omnia, neque descendet cum eo gloria ejus.* (Psal. XLVIII.)

Ce qui fait couler vos larmes, sont-ce les incommodités présentes d'une situation fâcheuse ; la pauvreté, qui vous fait sentir ses rigueurs ; la maladie, qui vous abat par ses langueurs ; la mélancolie, qui vous noircit l'imagination de ses ombres ; le dépérissement visible de la fragile structure de votre corps, qui se dément tous les jours, et prête de toutes parts à la douleur ; la perte accablante d'une réputation qui vous était si chère, et qui, s'envolant loin de vous sans retour, n'a laissé à sa place que l'infamie et le désespoir ? Après tout pourquoi tant de plaintes et tant de soupirs ? Ne dirait-on pas que vous seriez condamnés à traîner le fardeau de vos infortunes pendant des siècles éternels ? Ah ! mes frères, calmez vos chagrins : la mort viendra bientôt vous déchar-

ger de tout ce qui pèse sur votre cœur ; sa main brisera vos fers, fermera vos plaies, mettra le grand appareil sur toutes vos blessures : *Mors quibusdam votum, omnibus remedium.* (SENEC.) Et quant à ce souvenir cruel de votre déshonneur, gravé dans l'âme de ceux qui vous connaissent par les traits de la médisance ou de la calomnie, elle ne tardera pas à l'effacer de leur esprit, en vous y effaçant vous-mêmes : *Oblivioni datus sum, tanquam mortuus a corde.* (Psal. XXX.)

Ce qui trouble la sérénité de vos jours, sont-ce moins peut-être des maux présents qu'une prévoyance inquiète des maux que vous garde l'avenir ; la crainte, par exemple, que cet édifice pompeux d'une fortune élevée à si grands frais ne vienne à s'écrouler sous les coups du sort ou de l'envie ; que la négligence ou la charité, épuisant vos trésors, ne livre votre vieillesse à l'indigence ; que cette tête précieuse sur laquelle se reposent toutes vos espérances, et se réunit toute votre tendresse, ne tombe à vos yeux, moissonnée au printemps de ses jours ; que ce grand projet auquel vous rapportez tous vos soins, et qui vous empêche de respirer depuis si longtemps, ne réussisse pas au gré de vos désirs ? Ah ! mes frères, bannissez vos inquiétudes : la mort viendra peut-être demain terminer toutes vos délibérations, éclaircir tous vos doutes, fixer toutes vos incertitudes ; du moins elle paraîtra probablement avant que vous vous trouviez dans ces situations chimériques qu'anticipe mal à propos votre imagination alarmée. Ce sera là apparemment le grand dénouement que vous n'avez pas prévu : *Mors ultima omnium quæstionum.* (SENEC.) Et quant à cette vaste entreprise dont l'exécution demanderait au moins trois vies comme la vôtre, à coup sûr elle sera déconcertée par la mort, elle échouera contre le tombeau, qui vous fera sentir la folie de vos agitations et l'inutilité de vos peines : *In illa die peribunt omnes cogitationes eorum.* (Psal. CXLV.)

Mais non, direz-vous peut-être, je connais peu les inquiétudes de la vie, et je n'ai pas lieu de me plaindre de ses rigueurs. Ce qui empoisonne les satisfactions que j'y goûte, c'est précisément la perspective de cette mort prochaine et inévitable, dont vous m'offrez la pensée comme le plus doux lénitif de mes maux. Oui, ce qui plonge quelquefois mon esprit dans les flots d'une profonde tristesse, c'est la vue de ce moment fatal qui doit me séparer de tous les biens du monde, et faire franchir à mon âme le pas dangereux, l'entrée critique et glissante de l'éternité. Comment la pensée de la mort pourra-t-elle écarter les nuages qu'elle assemble, guérir les frayeurs qu'elle inspire ?

Oui, mes frères, ces alarmes que vous cause la pensée de la mort, considérée dans les deux points de vue où vous venez de la placer, elle-même peut les dissiper et les bannir, du moins les adoucir et les balancer : envisagée sous certains autres rapports sur lesquels je vais fixer vos yeux, elle peut, dis-je, vous fournir cette heureuse compensation ;

pour peu que vous soyez épris du désir de ne plus offenser Dieu, et de posséder Dieu... Faites attention, s'il vous plaît... En effet, dès que nous supposons un homme touché de ces deux sentiments (et il serait bien indigne et bien étonnant qu'un chrétien n'en fût pas susceptible!) que doit-il se dire, que se dit-il à lui-même, lorsqu'il pense au terme inévitable et toujours peu éloigné qui menace ses jours?

La mort me séparera, et me séparera dans peu de tous les biens du monde... il est vrai; mais en m'en séparant, elle éloignera de moi pour jamais la matière et les occasions du péché; mais elle terminera le cours de mes longues faiblesses; mais elle arrêtera cette malheureuse fécondité d'un cœur toujours prêt à produire de nouveaux fruits de corruption; mais elle enchaînera mes passions désarmées; mais elle fixera pour toujours l'inconstance de ma volonté. Un temps viendra donc que la gloire de l'Eternel sera à l'abri de mes ingratitude. Oui, dans vingt ans, dans trente ans au plus tard, ô mon Dieu! le ciel n'entendra plus parler de mes désobéissances; et les anges de paix, plus sensibles à mes égarements que moi-même, ne pleureront plus le retour trop fidèle de mes ordinaires infidélités. Ah! que je me plaindrais amèrement de mon sort, si j'avais à fournir sur la terre la longue carrière des patriarches, puisque je prévois que quelqu'un de ces jours, trop multipliés pour l'honneur de ma constance, serait marqué probablement par quelque trahison de ma part, dont ne vous dédommagerait jamais parfaitement ma sincère pénitence! Que dis-je? sans recourir à de chimériques suppo-

sitions d'une course poussée au delà des bornes communes de la nature, je sens que dans le court intervalle qui me reste à parcourir, j'ai besoin de la mort, comme du seul préservatif infaillible qui me garantisse de mille fautes, au moins légères, qui se glisseront à coup sûr dans ma vie: remède honteux! il n'importe: ma soumission l'acceptera sans peine, Seigneur, puisque ma fragilité l'a rendu nécessaire.

Mais de plus la mort introduira mon âme dans le sein de l'éternité... Ah! je frémis à la seule pensée de l'effrayante alternative que ce mot me rappelle. Mais après tout, ce n'est qu'au prix de ce moment critique, qu'à travers ce danger terrible que je puis arriver à mon Dieu. Voudrais-je renoncer à mes destinées, et ramper éternellement sur la terre plutôt que de pousser à bout une entreprise dont le succès, s'il est heureux (et il dépend de moi qu'il le soit), m'unira inséparablement à mon Créateur, me rendra spectateur éternel de ses beautés, et éternel objet de son amour? Non, ô mon Dieu! et bien loin de reculer à la vue d'un terme si flatteur pour mes espérances, je soupire après l'instant qui fera tomber la barrière qui me sépare de vous; je n'ai déjà que trop languie loin de vos charmes. O mort! qui seule peux lever le voile qui les dérobe à mes regards, que je te pardonne volontiers toutes tes horreurs en faveur de ce beau privilège! Qu'il efface bien les traits hideux qu'on te prête! qu'il t'embellit à mes yeux! Viens, ô mort! et viens promptement m'éclairer par tes ténèbres, m'enflammer par tes glaces, me rendre heureux par tes rigueurs: *Veni, Domine Jesu.* (Apoc., XXII.) Ainsi soit-il (15).

(15) Voyez le même sujet traité d'une manière différente et plus au long, pour le mercredi des Cendres.

DISCOURS

SUR LA DÉLIVRANCE D'ORLÉANS.

Mulierem fortem quis inveniet? (Prov., XXXI.)

Où trouver une femme forte?

Ne la cherchons aujourd'hui, Messieurs, ni à la tête de ces braves légions que Debora mène à la victoire; ni dans la tente de Jahel, où la main d'une femme achève la défaite des ennemis par la mort de leur général; ni près des murs de Béthulie, où un seul coup, parti de la main de Judith, déconcerte le projet de la conquête de l'univers.

Toutes ces héroïnes, séparées de nous par l'intervalle des lieux et des temps, n'exciteraient dans vous qu'un médiocre intérêt, et d'ailleurs n'offrent peut-être à l'admiration éclairée des justes estimateurs de la vertu rien de beaucoup plus merveilleux que ce que la France et nos ancêtres ont admiré

dans la libératrice d'Orléans, ou, pour mieux dire, dans la restauration de la monarchie française:

Fille suscitée du ciel, pour apprendre aux guerriers timides ou présomptueux que le Dieu des batailles peut avec les plus faibles instruments remporter des victoires; pour couvrir d'un opprobre éternel les plus anciens et les plus irréconciliables ennemis du nom français; pour maintenir sur le premier trône de l'Europe le plus auguste sang du monde; pour être à jamais la gloire de son sexe, et un peu la honte du nôtre;

Fille par conséquent supérieure tout à la fois et aux satires infâmes qu'ont enfantées depuis peu contre elle l'irréligion et le libertinage, et aux pompeux éloges que lui

consacrent de temps en temps la reconnaissance et la piété.

Aussi, Messieurs, dans le discours que vous attendez de moi à son sujet, j'éviterai presque autant le ton de la louange que celui de la censure; et, réfléchissant sur les deux objets qui frappent le plus à l'aspect de son histoire, je veux dire sur la confiance que prirent nos aïeux dans les promesses de cette jeune bergère, et sur le déplorable sort qui termina sa vie et ses exploits, je m'attacherai dans le premier point à justifier nos pères de ce qu'on appelle leur extrême simplicité, et dans le second, à justifier la Providence de ce qu'on est tenté de nommer ses excessives rigueurs: en deux mots, apologie de la conduite de nos ancêtres et de celle de Dieu, soit dans le début éclatant, soit dans la triste catastrophe de Jeanne d'Arc, connue par toute la terre sous le nom de *la Pucelle d'Orléans*; c'est tout mon dessein. Je vous demande une attention favorable, et je l'attends de votre amour pour la patrie et pour la vérité.

PREMIÈRE PARTIE.

Nos pères étaient des hommes *simples*, comparés avec nous leurs descendants beaucoup plus raffinés: si l'on en pouvait douter, dit-on, ne suffirait-il pas de nommer la fameuse Pucelle guidant aux combats les héros du quinzisième siècle?

Avant que d'examiner ce jugement critique et sa preuve (si indécente dans une bouche française!), permettez-moi, Messieurs, de distinguer les sens divers, suivant lesquels on pourrait peut-être en effet passer condamnation sur cette accusation de *simplicité*, intentée contre ces antiques et vénérables citoyens, dont nous avons pris la place, et, si vous le voulez, perfectionné le caractère.

Ils étaient des hommes *simples*, sans doute; et j'en tombe d'accord, si par cette expression l'on veut nous faire entendre que dans ces siècles plus déclarés pour les droits du bon sens que jaloux de la gloire du bel esprit, on ne voyait point éclore chaque jour de nombreux essaims de philosophes armés contre des vérités incontestables, quoique populaires, et contre des principes de conduite respectables, quoique peut-être assez peu commodes. Je conviens encore de la *simplicité* de nos aïeux, prise pour le peu de connaissance qu'ils avaient communément des sciences curieuses, mais incertaines, et des arts brillants, mais inutiles. J'ajoute même que leurs manières étaient moins agréables que les nôtres, leurs parures moins recherchées, leur langage moins poli; et, si on le veut encore, leurs mœurs plus innocentes, leur probité plus rigide, leur commerce plus sûr, leurs amitiés plus constantes, leurs joies plus naïves, leur bonheur plus réel; et, encore une fois, ce

n'est point dans tous ces sens que je prétends les disculper de la *simplicité* qu'on leur impute.

Mais oserai-je dire qu'à prendre ce terme dans sa signification la plus commune, et sans doute aussi la plus naturelle, je veux dire pour un défaut réel de lumières et de pénétration, il serait facile de laver nos ancêtres de ce soupçon injurieux, et de faire voir du moins (qu'en particulier dans ce qui concerne la confiance qu'ils donnèrent aux promesses étonnantes de la Pucelle d'Orléans) ils se conduisirent selon toutes les lois de la prudence la plus éclairée et la plus circonspecte? Oui, Messieurs.

Et pour vous en convaincre, rappelez-vous le coup terrible qui fit chanceler notre monarchie au commencement du règne de Charles le Victorieux.

Après trois siècles de guerres presque non interrompues, allumées par l'intérêt, l'antipathie et la rivalité entre la France et l'Angleterre, pendant lesquelles les génies des deux peuples avaient paru lutter l'un contre l'autre avec des succès variés, enfin la fortune de Henri de Lancastre (16), secondée des funestes divisions de nos princes, avait emporté la balance et détruit l'égalité. On avait vu ce redoutable conquérant inonder l'Artois (17) du sang de nos braves, mais imprudents guerriers, et sur les cadavres de tant d'illustres victimes se frayer un chemin vers le trône des Valois, où l'appelait la fureur d'une mère (18) digne à jamais d'être rayée du nombre des mères, et où le souffrait monter la faiblesse d'un roi (19) depuis longtemps réputé parmi les morts,

L'ambitieux monarque, il est vrai, venait d'être frappé au pied de ce trône, sur lequel il avait osé porter une main téméraire; mais en tombant, il y avait placé le berceau de son fils, héritier de son nom et de sa puissance, comme ses frères l'étaient de ses talents et de ses vertus.

Tout pliait sous l'effort de ces heureux usurpateurs. Déjà les riches provinces du nord de la France avaient adoré l'idole; et la capitale elle-même, livrée à l'étranger, voyait arborés les léopards, où les lis avaient pris naissance. Tous les jours ce torrent d'une puissance exorbitante et tyrannique étendait ses ravages; il commençait à menacer le cœur du royaume; et tandis que son légitime souverain méditait une fuite honteuse, quoique nécessaire, vers le midi de ses Etats, les drapeaux odieux du féroce Anglais s'avançaient vers le bord de la Loire épouvantée; et enfin ses nombreux bataillons avaient pris poste, et s'étaient fortifiés autour de cette ville, destinée, ce semble, par sa situation à être le nœud des deux grandes parties qui forment cet empire; considérable entre les premières du royaume par ses richesses et par sa grandeur; peut-être supérieure à toutes par le

(16) Henri V, roi d'Angleterre.

(17) Bataille d'Azincourt.

(18) Isabeau de Bavière, reine de France, mère de

Charles VII.

(19) Charles VI.

riant aspect de ses campagnes; et, j'ose le dire, précieuse encore à l'État par le caractère de ses citoyens, amis de la vertu, jusqu'à se passionner quelquefois pour son ombre même, et toujours incapables de haïr mollement tout ce qui leur paraît porter les traits du vice.

A ces marques distinctives, vous reconnaissez, Messieurs, une patrie qui vous est chère : mais hélas ! cette patrie qui n'a pour vous que des charmes, était pour vos aïeux un objet de mortelles douleurs, pressée depuis six mois par un ennemi actif et opiniâtre, et menacée de subir bientôt, avec le reste de la France, un joug inhumain et honteux.

Dans ce moment critique pour la destinée d'une monarchie que nous voyons aujourd'hui si florissante, dans ces lugubres circonstances, dont l'image adoucie par une foule d'événements heureux qui les ont suivies nous effraye encore, paraît tout à coup une jeune bergère (20), qui, ne s'appuyant ni sur la force de son bras, ni sur la multitude de ses chariots, promet au nom du Dieu des armées d'arrêter le cours insolent des prospérités de l'injuste, de semer la consternation et la frayeur dans ses formidables légions, d'arracher à leurs ambitieuses espérances le dernier boulevard de la France ébranlée, de conduire son monarque triomphant jusqu'au tombeau du grand Apôtre des Français, pour y recevoir l'empreinte auguste qui consacre la personne des rois.

Or, à l'aspect d'un phénomène si nouveau, que dicte la prudence, cette pure lumière de la raison, que nous avons opposée à la vicieuse simplicité ?

Où je connais peu le génie de cette vertu, où voici, ce me semble, ce qu'elle fait entendre : que dans cette occurrence singulière, il est également dangereux de croire et de ne croire pas ; que, si la fraude et l'imposture sont communes parmi les hommes, la miséricorde et la puissance sont essentielles à Dieu ; qu'on a vu de faux prophètes, et qu'on a vu de fidèles interprètes des volontés divines ; qu'on risquerait quelque chose, qu'on risquerait peut-être beaucoup à renvoyer avec mépris celle qui se dit chargée des ordres du Très-Haut, mais qu'on peut sans péril la soumettre aux épreuves qui, chez toutes les nations et dans tous les temps, sont estimées des moyens propres à découvrir la vérité : et quelles sont ces épreuves ?

L'examen judicieux et impartial des personnes les plus vertueuses et les plus éclairées ; des signes extraordinaires, supérieurs aux forces de l'humaine nature ; enfin des succès commencés, gage et caution des prospérités promises.

Or personne de vous n'ignore, Messieurs, avec quelle plénitude, si je puis parler

ainsi, sur ces trois points décisifs, Jeanne d'Arc satisfait aux précautions inquiètes de ces hommes, que je ne sais quel intérêt secret et honteux nous représente comme stupidement simples, comme imbécilleusement crédules.

I. Et d'abord suivez-la au tribunal de ces graves et sévères magistrats, accoutumés à percer le mensonge qui copie le ton de la sincérité, à démasquer l'hypocrisie qui se cache sous le voile de la vertu, à faire tomber l'iniquité, presque toujours peu d'accord avec elle-même, dans le piège honteux de la contradiction. Accompagnez-la ensuite aux pieds de ces théologiens vénérables, de ces docteurs blanchis dans l'étude des lettres saintes, et habiles à manier les armes de la religion, qui, à la gloire de la foi que nous professons, ne sont point différentes de celles du bon sens et de la raison ; et écoutez maintenant les uns et les autres, du moins pour cette fois parfaitement unanimes, rendre justice à sa modestie, faire l'éloge de sa candeur, vanter la droiture de son cœur et de son esprit, applaudir à la solidité de ses réponses, et protester que leurs anciennes préventions qui leur paraissaient si légitimes, ne peuvent tenir contre l'impression de la vérité, qui se fait sentir à eux de la manière tout à la fois la plus douce et la plus impérieuse.

II. Mais après tout, les preuves que vient de donner de sa mission cette fille extraordinaire, ne sont que des témoignages humains qui n'excluent pas nécessairement l'erreur. Les merveilles incontestables sont la voix de Dieu ; et qui l'aurait pensé ? La crédule simplicité de ce siècle si facile à surprendre, exigera opiniâtrement qu'elle s'autorise encore de ce divin langage... Mais le Dieu qui l'a choisie comme un autre Moïse pour délivrer son peuple, daignera-t-il, en sa faveur, déployer sa toute-puissance ? ne se bornera-t-il point à mettre dans sa bouche ces paroles pleines de majesté : Celui qui est le Dieu de vos pères, le Dieu de Clovis, de Charlemagne et de saint Louis, m'envoie vers vous : *Qui est, misit me ad vos. (Exod., III.)* Aura-t-il encore la condescendance d'appuyer ce discours par des signes et par des prodiges ? Oui, Messieurs.

Et non content d'avoir miraculeusement conduit la bergère de Vaucouleurs, des frontières les plus reculées du royaume jusqu'à son centre, à travers mille inévitables dangers ; de l'avoir instruite du sort des combattants (21) loin du théâtre des batailles ; de lui avoir appris le grand art de la guerre, dans les plus simples exercices de la paix... pour marque non équivoque des desseins qu'il a sur elle, il lui mettra lui-même à la main le glaive exterminateur ; il lui montrera, suspendue aux voûtes d'un temple solitaire et inconnu, l'épée mystérieuse (22), destinée à trancher le nœud du

(20) Il est démontré qu'elle n'avait pas 19 ans.

(21) Révélation du combat de Rouvray-Saint-Denis, autrement dit la journée des Harengs, faite à

la Pucelle, et attestée par le seigneur de Baudricourt.

(22) Épée de sainte Catherine de Fierbois.

grand procès qui divise depuis si longtemps les Capets et les Plantagenets. Il fera plus ; renouvelant pour elle le miracle du saint Solitaire (23) qui ne vit sous les habits de Totila qu'un des grands de sa cour, et cet autre trait non moins admirable d'un ancien prophète (24), qui, à l'aspect, ce semble, d'une femme ordinaire, osa dire : Entrez, reine d'Israël ; avancez, épouse de Jéroboam ; il lui fera démêler dans la foule des courtisans la personne du souverain dépouillé de tout l'éclat de sa majesté ; et enfin, par une merveille encore plus étonnante, dévoilant à ses yeux les secrets du cœur de son roi, comme il lui a fait reconnaître les traits de son visage, il forcera ce prince à rendre hommage à la vérité qui parle par la bouche de la Pucelle, et à s'écrier en quelque sorte, comme cet autre monarque vaincu par un dernier prodige : Allez, je ne vous retiens plus ; allez sacrifier au Seigneur, non d'innocents animaux, mais le sang perfide de mes injustes ennemis : *Ite, immolate Domino.* (*Exod.*, XIII.)

L'impatience guerrière n'attendait que cet ordre respectable. Déjà elle a endossé la cuirasse, chargé sa tête d'un casque menaçant ; et elle ne se plaint point, comme le berger rival de Goliath, de se trouver captive sous l'habillement des héros. Déjà elle marche, elle vole à la tête d'une troupe d'élite au secours de la place assiégée ; et c'est là, si l'entreprise réussit, l'essai de ses victoires, qui confirmera sans retour la certitude de ses promesses. On n'en peut plus douter...

III. A l'aspect de son fatal étendard, ainsi qu'à la vue de ces astres formidables qui portent partout la terreur et l'idée des vengeances célestes, je vois l'esprit de vertige s'emparer de ces chefs si prudents et si consommés dans la science des combats ; la pâleur se peindre sur le visage de ces vieux soldats familiarisés avec les images les plus terribles, leurs cœurs languir abattus, et leurs genoux tremblants se dérober presque sous leurs corps appesantis. C'est bien un spectacle plus effrayant encore, quand les braves qui l'environnent, et qu'elle anime du feu de ses regards, adressent leurs coups : tout fuit ou tout expire. Quel prodige ! Dès les premières attaques l'ennemi abandonne ses plus forts retranchements ; et dans peu il va laisser dans son camp, qu'il désespère de conserver, ses armes, ses morts, sa fierté, sa gloire et ses espérances.

Intrépides guerriers, fidèle et brave noble, voués à la défense de la patrie, vous ferez sans doute en ce grand jour éclater toute votre valeur ; mais malgré vos généreux efforts (ainsi l'a ordonné le Seigneur) la délivrance d'Orléans, qui vient enfin d'échapper à l'Anglais, sera réputée par un titre spécial l'ouvrage de l'héroïne de la France, et non de ses héros : *Sed in hac vice, victoria non reputabitur tibi, quia in manu mulieris tradetur.* (*Judic.*, IV.)

Et dès ce moment quel enchaînement de succès inespérés ! Ce ne sont que villes soumises, que partis dissipés, que victoires remportées. Patay, Gergeau, Baugency, noms désormais célèbres dans les fastes de la France, c'est à la Pucelle que vous devez toute votre gloire ! Bientôt le roi vainqueur par le ministère de la nouvelle Debhora, ne trouve plus d'ennemis. Il s'avance dans un pays rebelle à ses lois, et il semble qu'il aille faire reconnaître son autorité à des sujets fidèles. Les places les plus redoutables se hâtent de lui ouvrir leurs portes, ou ne délibèrent quelques moments que pour lui faire mieux sentir, par l'état où elles sont de résister, le prix de leur soumission ; de vastes provinces sont traversées sans échec, conquises sans danger ; et le prince qui pensait il y a deux mois à sauver les débris de sa fortune sur les bords de la Méditerranée, ou même à ensevelir sa honte et ses malheurs dans les vallées des Alpes (25), je le vois dans l'auguste basilique de Reims prendre les marques de la royauté, là même où Clovis reçut le caractère du christianisme, et aux yeux de ses sujets éblouis, faire briller sur un front, peu auparavant chargé de nuages, la plus vive image de la Divinité.

Approchez de ce monarque chéri, vierge, principal instrument de cette heureuse révolution ; partagez avec Charles les acclamations de ces guerriers triomphants ; fixez tous deux, tour à tour, leurs regards enchantés et surpris.

Et vous, censeurs téméraires de la prétendue crédulité de nos aïeux, voyez avec une secrète confusion, dans ce dénouement, la démonstration la plus complète de leur judicieuse conduite et de votre fausse prudence. Eh quoi ! devez-vous dire à vous-mêmes dans un de ces moments sereins où la vérité se présente à ses ennemis avec cet air impérieux qui désarme le mensonge ; eh quoi ! nous hommes éclairés par le flambeau des sciences nouvelles ; qui dans la balance du grand Newton pesons les astres mêmes, et sur les pas du sage Locke apercevons la pensée au sein de la matière ; qui réduisons tous les dogmes aux oracles de la raison, et ramenons presque tous les devoirs aux penchants de la nature : nous, dis-je, nés dans le siècle des découvertes et des lumières (admis au conseil fameux, qui, non loin des murs d'Orléans, délibéra jadis sur le sort de la France), nous eussions, en conséquence de nos brillants principes, embrassé avec confiance tous les moyens qui devaient perdre la patrie, et rejeté sans balancer la voie unique de salut que le ciel offrait à nos pères.... Trêve au préjugé qui les maltraite et à l'amour-propre qui nous flatte : ne serions-nous point en effet beaucoup moins sages que ces sobres amateurs de la sagesse (26) ?

(25) Saint Benoît.

(24) Le prophète Ahas. (*III Reg.*, XIV.)

(25) En Dauphiné.

(26) *Sapere ad sobrietatem.* (*Rom.*, XII.)

Oui, grands partisans de tout paradoxe favorable à l'impiété, fiers contradicteurs de tous les faits dont la religion s'appuie, vous pouvez sans doute, et je n'ai garde de vous contester une si frivole gloire, vous pouvez, par l'étalage pompeux de quelques bizarres maximes, séduire des esprits faux, plaire à des esprits superficiels, et même de la part de certains génies prodigues de leurs éloges et de leur admiration, obtenir le nom de grands, d'incomparables génies; mais vos préventions insensées contre la possibilité de tout événement miraculeux, vos railleries malignes ou vos orgueilleux dédains (beaucoup moins vos fictions obscènes [27] et vos blasphèmes odieux), ne vous élèveront réellement jamais au-dessus, ni même au niveau de ces hommes droits, qui, dans des temps moins raffinés et moins corrompus, n'eurent pour motifs de leurs jugements que l'expérience et le bon sens; pour règle de leur conduite, que la conscience et la religion; et pour toute philosophie, qu'une raisonnable simplicité, que je pense avoir justifiée de tout excès dans ce qui prépara les éclatants succès de la Pucelle.

Tâchons maintenant de faire taire d'indécents murmures qu'excite peut-être sa triste destinée.

C'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Un nouvel ordre de choses s'offre à moi. La scène change et devient aussi lugubre qu'elle a été brillante. Il n'est plus question de victoires et de triomphes; les regrets et les larmes vont prendre la place des applaudissements et des acclamations. L'héroïne d'Orléans est terrassée sous les murs de Compiègne. *Comment est tombé le bouclier d'Israël?*

Gardez-vous, fidèles Français, d'annoncer cette affreuse nouvelle sur les bords de la Seine; ne la portez point aux rivages de la Tamise, de peur que les filles de la Neustrie rebelle, ou de la cruelle Albion, ne se livrent aux transports de la joie, et n'insultent à vos malheurs : *Nolite annuntiare in Geth, neque annuntietis in compitis Ascalonis; ne forte lætentur filie Philisthiim, ne exsultent filie incircumcisorum.* (III Reg., III.)

Et ici, mes frères, nous sommes étonnés que Dieu n'ait paru avoir élevé la Pucelle au faite de la gloire et du bonheur, que pour la précipiter dans un plus profond abîme de misère et de confusion. Nous souhaiterions la voir, conduisant toujours avec de nouveaux succès les armées et les desseins de son roi, introduire Charles VII dans sa capitale, et après l'avoir fait asseoir sur le trône de ses augustes prédécesseurs, lui prêter l'appui de son bras victorieux pour achever la conquête de son royaume; et peut-être nous plaignons-nous que la conclusion (souverainement déplorable) réponde

si mal au début le plus pompeux qui fut jamais.

Ainsi murmurèrent, sans doute, les enfants d'Israël, grossiers et charnels, quand l'admirable Samson devint le jouet du Philistin profane, quand le pieux Josias arrosa de son sang les plaines de Mageddo, ou quand le brave Machabée fut enseveli dans son triomphe.

Insensés mortels que nous sommes, d'estimer trop la vie présente, jusqu'à en regarder la perte comme une privation considérable, et de n'avoir pas une juste idée de la grandeur de Dieu, et des droits que lui donne son titre de Créateur sur les êtres fragiles que sa main a formés ! Insensés, de rapporter tout à nous-mêmes, et de ne compter presque pour rien le bien de Dieu et les intérêts de sa gloire ! Insensés enfin, de ne pas reconnaître dans tous les événements quels qu'ils soient, et dans celui-ci, comme dans tous les autres, une Providence pleine de sagesse, de justice et de miséricorde : traits divins qui la caractérisent toujours, et qui ne devraient jamais permettre de la méconnaître !

I. Je dis une Providence, une conduite pleine de sagesse. Eh quoi ! chrétiens auditeurs, le succès des desseins du grand maître dépend-il tellement des instruments qu'il a d'abord choisis, qu'il ne puisse en employer d'autres pour en consommer l'exécution ? Fallait-il donner lieu à d'aveugles mortels de regarder la Pucelle comme l'unique ou l'essentielle dépositaire de sa puissance, et en la comblant d'éclatantes prospérités jusqu'au bout, l'offrir à la vénération publique comme une espèce d'idole, associée dans un rang presque égal à sa propre grandeur ? N'était-il point à craindre, du moins, que la multitude des prodiges qu'il opérait par elle n'en avilit le prix aux yeux d'un peuple léger et peu attentif, ou que la vertu de nos guerriers ne se relâchât, sous des drapeaux auxquels le ciel semblait avoir inséparablement enchaîné la victoire ? N'était-il pas de la sagesse du Tout-Puissant d'éprouver la confiance des héros français, et de réprimer peut-être les téméraires saillies de leur orgueil naissant, par le mélange de quelques disgrâces ? Toutes les murailles devaient-elles s'écrouler d'elles-mêmes à leur approche, comme celles de Jéricho ; toutes les portes s'ouvrir comme celles de Châlons et de Troyes ?

Quel danger en particulier n'eût pas couru un jeune monarque trop enclin à la volupté, de reprendre bientôt les fers honteux qu'il venait à peine de rompre, s'il eût continué de chasser devant lui les braves d'Albion, comme de timides troupeaux qui ne connaissent d'autre défense contre l'ennemi, que la rapidité de leur fuite ? Je dis plus ; les Anglais eux-mêmes ne devaient-ils point avoir une bonne fois sous leurs yeux les vertus de notre pieuse guerrière, si propres à les détromper de la folle idée dont ils s'é-

(27) Espèces d'ornements, dont on dit que je ne sais quel poème moderne est surchargé.

taient laissé prévenir, que les merveilleux succès qu'elle devait à la protection du ciel n'étaient que l'effet de son criminel commerce avec les puissances de l'enfer? Et croyez-vous enfin que les douleurs et la patience d'une héroïne soumise et malheureuse ne fussent pas au moins autant honorer la Divinité que ses exploits et ses victoires? Tranchons le mot : N'avait-elle rien à expier elle-même avant que d'obtenir sa récompense?

II. Je m'en aperçois, Messieurs ; vous frémissez à ce moment de me voir faire entrer les justes vengeances de Dieu pour quelque chose dans le triste sort de la Pucelle ; et peut-être m'accusez-vous secrètement de favoriser un peu la malignité de ses censeurs. Et que peut-on reprocher, dites-vous, à cette fille si sage, si délicate sur les vertus propres de son sexe, si respectueuse à l'égard de tous les objets de la religion, si prompte à suivre la voix de son Dieu, qui l'avait appelée du sein de son pays et de sa famille, comme un autre Abraham ; si généreuse à s'élever au-dessus des difficultés que présentait son entreprise, si intrépide dans les combats, si patiente dans ses blessures, si modeste dans ses triomphes?

A Dieu ne plaise, chrétiens, que j'adopte aucune des invectives grossières que ses barbares ennemis ont vomies contre elle avec une fureur qui les a plus déshonorés que sa mort même ; que je souscrive à certains chefs de cet interrogatoire informe qui n'a passé jusqu'à nous que visiblement défigurés par la main de la calomnie ; que je révoque en doute sa foi, sa piété, sa soumission sincère à ses juges légitimes ; que je n'admire surtout (ce que je souhaite que vous admiriez tous avec moi), que je n'admire surtout l'héroïque préparation de son cœur disposé à sacrifier à l'autorité de l'Eglise toutes les lumières de son esprit ; et même que, dans ce trait d'une humilité sublime, je ne voie quelque chose de plus merveilleux que la levée du siège d'Orléans et le gain de plusieurs batailles!

Non, encore une fois, au tribunal des hommes, Jeanne d'Arc est un modèle de vertu ; à celui de Dieu même elle n'est coupable d'aucun crime. Mais qui oserait assurer qu'à ce tribunal éclairé, qu'aux yeux de ce juge sévère, elle fût exempte de toute faiblesse ; que ce Dieu qui a trouvé des taches dans les enfants de la lumière, n'ait pas été en droit de punir dans elle, et quoi ? peut-être de nous avoir trop aimés ; peut-être un excès de zèle pour la France et pour son souverain ; un peu trop de facilité à se rendre aux sollicitations empressées de ceux qui la prièrent de continuer ses services à l'Etat, après le sacre du roi, qui semblait devoir être le terme de sa mission ?

Car, vous le savez, Messieurs ; après avoir opéré cette espèce de miracle, avertie elle-même par un mouvement intérieur de borner là son ardeur guerrière, et de remettre le reste aux ministres ordinaires de la Providence, elle se jette aux pieds de son prin-

ce ; et les yeux baignés de larmes, interprètes de son saisissement et de sa joie. « Grand roi, lui dit-elle, vous voilà marqué du sceau de l'onction sainte ; mes vœux sont accomplis, ma commission exécutée : remplissez avec gloire le trône de vos ancêtres, et laissez-moi cacher le reste de mes jours dans l'obscurité propre de ma condition. »

Demeurez ferme, sage héroïne, persistez dans cette pieuse résolution, et préférez, comme il est juste, l'obéissance aux victoires.

Mais hélas ! vous le savez encore, Messieurs ; les chefs de l'armée, le roi lui-même, redoublent leurs instances ; on éblouit sa faible raison par des arguments captieux ; on lui fait entendre que la main qui a commencé un si grand ouvrage est destinée à l'achever ; on intéresse la plus forte, la seule de ses passions, l'amour de la patrie, pour la séduire. Elle cède enfin, elle succombe au désir de briser le reste du joug honteux sous lequel gémit encore une partie de ses concitoyens, et elle immole à ce zèle spécieux je ne sais quelle délicatesse à obéir ponctuellement aux ordres de son Dieu.

Ecoutez donc ce que dit le Seigneur, fille trop peu docile aux inspirations du ciel ; l'arrêt qu'il va prononcer contre vous est le même dont il effraya jadis un saint prophète, coupable, ainsi que vous, d'une légère infidélité : Parce que vous avez osé franchir les bornes précises de la commission dont je vous avais honorée, vous serez livrée à des lions furieux, et vous n'aurez pas la consolation de mêler vos ossements avec ceux de vos pères : *Quia non obediens fuisti... non inferetur cadaver tuum in sepulcrum patrum tuorum.* (III Reg., XIII.)

III. Adorons, mes frères, cet épouvantable éclat de la colère d'un Dieu jaloux ; mais dans le trait même que lance sa justice irritée, reconnaissons une miséricorde qui la tempère et la surpasse : *Superexaltat misericordia judicium* (Jac., II), puisque le coup foudroyant qui frappe la Pucelle, la sauve tout à la fois des dangers de la vie et lui assure la possession de cette double immortalité qui couronne les saints au ciel, et ici-bas les héros.

Prenez garde, s'il vous plaît ; ce coup la sauve des périls de la vie... en particulier de l'orgueil, grand écueil des éclatantes vertus.

Et qu'il est à craindre en effet, Messieurs, que ce doux poison de la vanité, préparé par la gloire et par la fortune, ne se glisse imperceptiblement dans les cœurs, même capables des plus vertueux efforts, et qu'il n'en aille infecter le principe !

Une jeune fille supérieure aux plus célèbres guerriers, libératrice de son pays, bienfaitrice de son maître, chargée de lauriers, comblée d'éloges, environnée d'admirateurs ! elle résista, je le sais à cet immense fardeau de gloire, et n'en fut point accablée. Mais que fût-il arrivé si, conquérante du reste

des provinces soumises à l'Anglais, elle eût porté le dernier coup à l'ouvrage des Edouard et des Henri, et seule éclipsé toute leur gloire? N'en eût-ce point été trop pour une âme humaine? Et qui peut nous répondre que, dans une si brillante situation, elle eût continué de renvoyer si fidèlement à Dieu l'encens allumé sous ses yeux, qu'elle n'en eût pas retenu quelque grain pour elle; ou même que, livrée pour quelques moments à un orgueilleux délire, elle ne se fût pas écriée d'après tant d'autres vainqueurs: *Ma main puissante, et non le Seigneur, a fait tous ces prodiges? Manus nostra excelsa, non Dominus, fecit hæc omnia.* (Deut., XXXII.)

Mais Dieu qui l'aime ne souffrira pas qu'elle soit exposée à une tentation si délicate; il assurera, au prix de sa vie, la persévérance de sa modestie, et par conséquent son salut.

Au prix de sa vie, dites-vous, et par une mort si cruelle! Oui, mes frères, et quelle idée avez-vous donc du salut, si vous le croyez acheté trop cher par la mort et par les supplices? Me faudra-t-il à ce moment quitter le style propre de mon sujet, et prendre le ton véhément des ministres de l'Evangile pour vous reprocher le peu de cas que vous semblez faire de vos intérêts éternels? Son salut acheté trop cher! Ah! puissions-nous, Messieurs, s'il n'est point d'autre route pour nous y conduire, puissions-nous, comme notre infortunée guerrière, arriver à Jésus-Christ au travers des bûchers et des flammes! *Ignis, crux, bestia in me veniant; tantum ut Christo fruam!* (S. IGNATIUS Antioch.)

Elle en jouit maintenant pour jamais, cette belle âme; elle jouit de son divin époux; plus heureuse mille fois que si les feux l'eussent épargnée, comme les jeunes Hébreux de la captivité; elle en jouit dans de délicieux transports; elle en jouit, couronnée par ses mains d'une splendeur éternelle; et, pour comble de bonheur, sa gloire même ici-bas ne souffrira rien de l'infamie de son supplice, puisque les deux autorités les plus respectables se réuniront pour débarrasser son innocence des nuages dont on l'avait enveloppée, et lui procurer la justification la plus complète et la plus solennelle. Oui, en vertu de ce jugement auguste, toutes les fois que du sein de l'immortelle félicité elle daignera tourner ses regards vers la terre, elle y verra dans l'esprit des hommes et dans ce qu'ils ont appelé le temple de mémoire, son ombre, brillante et dégagée de toute tache honteuse, figurer avec éclat parmi celles des conquérants vertueux, des sauveurs des peuples, des Duguesclin et des Turenne.

Montez donc, illustre héroïne, sur le bûcher que vous ont dressé la vengeance, le fanatisme et l'envie, ce monstre dont la naine est l'hommage le plus flatteur que

puissent recevoir le mérite et la vertu; montez sur ce redoutable autel, victime de l'Etat et martyre de la patrie; montez-y d'un pas ferme et assuré, et faites rougir ceux qui vous ont condamnée. Tout aveuglés qu'ils sont par la passion qui les anime, ils ont au fond de leur conscience un juge qui vous absout et qui les flétrit; ou, s'ils n'entendent pas cette voix secrète qui ne parle qu'aux âmes encore susceptibles de quelques sentiments de droiture, ils n'en sont que plus dignes d'être vos persécuteurs.

Dans cette supposition si humiliante pour eux, laissez-les s'enivrer de la joie barbare de laver leurs opprobres dans le sang d'une femme dont ils n'osaient soutenir les regards au milieu des combats. Ne leur enviez point un si faible, un si honteux dédommagement des pertes que votre bras leur a causées.

Que dis-je? éclairée de vos lumières prophétiques, vous voyez sans doute déjà la juste punition de leur cruauté et de leur mauvaise foi dans leur expulsion prochaine du royaume qu'ils ont usurpé, dans la destruction totale de trophées qu'ils y ont érigés depuis trois cents ans, et qu'à inutilement cimentés le sang de leurs plus braves ancêtres; et sans doute aussi que, trop généreuse pour triompher de leurs désastres, vous leur pardonnez le crime qu'ils commettent envers vous, et ne leur souhaitez que les malheurs qu'exige indispensablement le salut de votre patrie.

Ces sentiments sont dignes de votre humanité...

Mais nous Français, sauvés par vos victoires, et justement indignés de votre supplice, nous ne nous croyons pas obligés à tant de clémence pour des guerriers inhumains, et nous saurons les punir plus rigoureusement que ne le souhaiterait votre cœur charitable. Nos Richemont (28) et nos Dunois commenceront la vengeance; nos Tourville et nos Luxembourg la poursuivront sur les descendants de vos lâches meurtriers; et de nos jours enfin, un héritier du trône et du sang de saint Louis la consommera dans un champ fameux (29), qui leur retracera d'une manière terrible les plaines ensanglantées de Taillebourg (30), et leur rendra avec usure leurs Azincourts et leurs Crécy (31). Et fasse le ciel que, punis glorieusement par des vainqueurs dont les coups les honorent, ils ne se punissent pas honteusement eux-mêmes par de criminelles dissensions, par des guerres domestiques, par d'exécrables attentats sur la personne de leurs maîtres, et enfin par la perte de leur religion et de leur foi! Par la perte de leur foi et de leur religion! Grand Dieu! seraient-ils assez infortunés pour éprouver ce dernier châtiment de leur perfidie!

Oui, vierge trop vengée, et vous le voyez

(28) Le connétable Arthur de Bretagne.

(29) Fontenoy.

(30) Ville de Saintonge, auprès de laquelle saint Louis, en personne remporta une victoire signalée

sur les Anglais, en 1242.

(31) Lieux connus par les défaites des Français.

du haut du ciel avec la plus extrême sensibilité de votre cœur ; oui, les insensés ont abjuré, proscrit le culte de leurs pères.

Hélas ! de nombreux troupeaux bondissent encore dans leurs gras pâturages, leurs champs sont couverts de fertiles moissons, leurs tables sont chargées de mets exquis et de fruits délicieux, ils rapportent l'or et l'ivoire des plus riches contrées, et leur vaste commerce embrasse les deux hémisphères ; mais ils ont trahi leur Dieu, et dès lors ils sont malheureux. La paix n'habite point dans leur cœur, la joie semble fuir loin de leurs yeux, leur triste front ne s'épanouit point à la douce allégresse, fille de l'innocence et du tendre respect pour la Divinité.

Que dis-je ? leur irréligion les a rendus malheureux, leur infidélité aux traités les plus solennels, leur insatiable avidité, leurs violences et leurs brigandages (32) les ont depuis peu avilis aux yeux des nations...

Tandis que vous, vierge, ici-bas persécutée, êtes l'objet de la vénération d'un peuple

(32) Premières hostilités de la guerre présente.

reconnaissant ; que les habitants d'une ville illustre chérissent constamment votre nom et votre souvenir ; que ces hommes choisis, ces respectables citoyens (33) qui la gouvernent et la représentent, envisagent les intérêts de votre gloire du même œil dont ils voient le bien public, but constant de leurs veilles et prix unique de leurs travaux ; qu'ils vous destinent sans doute au milieu d'eux un monument digne de vos exploits et de leur magnificence, qu'ils chargent tous les ans un orateur de leur retracer vos bienfaits ; et que, lors même que l'interprète de leur gratitude la fait parler, comme aujourd'hui, sans art et sans ornement, ils excusent tous ses défauts en faveur de son zèle et de son sujet : ainsi la providence de Dieu se justifie tôt ou tard elle-même, en justifiant, en vengeant, en couronnant ses fidèles serviteurs, et nous invite nous-mêmes, par cette conduite, à servir avec un redoublement de ferveur, et jusqu'au dernier soupir, un maître si généreux. Ainsi soit-il.

(33) Messieurs du corps de ville.

DISCOURS SUR LA PUCELLE D'ORLÉANS.

Habebitis hunc diem in monumentum, et celebrabitur eam solemnem in generationibus vestris. (*Exod.*, XII.)

Vous consacrez la mémoire de ce jour, et vous le célébrerez solennellement de génération en génération.

Ainsi, par l'ordre de Dieu même, ce peuple, spécialement honoré du nom de son peuple et de son héritage, séparait de la foule des jours ceux que le Seigneur avait plus particulièrement marqués par ses bienfaits pour en faire à jamais des solennités respectables ; et tel est, Messieurs, le rang où la piété de vos ancêtres a placé le jour qui brille à nos yeux. Les bontés du ciel ne l'avaient rendu que trop digne de la vénération de la terre.... Et si, à la vue des augustes spectacles qu'étale aujourd'hui la religion parmi nous, quelqu'un pouvait être assez peu instruit de l'histoire des nations pour vous demander quel est l'objet de cette fête, *Quæ est ista religio* (*Exod.*, XII), il serait aisé de lui en justifier la pompe, en lui disant : « O étranger, admirez avec nous les miséricordes du Seigneur !

« Aux déplorables jours du règne (34) le plus malheureux qu'ait vu la France, ses guerriers languissaient dans le repos, les routes de la gloire étaient peu fréquentées, l'ambition divisait nos princes, l'autorité

était chancelante dans le souverain. L'Angleterre s'en aperçut, et faisant revivre d'anciennes prétentions, dont le plus grand de ses monarques avait solennellement reconnu l'injustice (35), elle dit : « Voici le moment de satisfaire tout à la fois ma haine et « mon avidité. *Je verserai du sang, je partagerai des dépouilles, mon âme sera rassasiée.* (*Exod.*, XV.) »

« Pleine de ces idées puisées dans une ambition farouche, elle arme ses fougueux habitants. La mer vomit sur nos rivages des légions innombrables. La terreur marchant devant elles. Les bords de la Seine (36) furent le premier théâtre de leurs fureurs. Bientôt les places qui couronnent la capitale devinrent leur proie. Elle-même, la reine de nos cités, admit l'étranger dans son sein. De ce centre d'une domination tyrannique, la servitude se répandit dans les vastes plaines de la Champagne et de la Beauce ; les armées anglaises s'approchèrent d'Orléans ; elles vinrent jusque-là... Mais là se brisa leur orgueil (37). On les vit repoussées par une main toute-puissante, comme l'élément qui les avait apportées sur nos côtes, se replier sur elles-mêmes à pas précipités, laisser par leur fuite nos campagnes libres et heureu-

(34) Règne de Charles VI.

(35) Édouard III, par sa prestation d'hommage, à Amiens, 1329.

(36) Prise d'Harfleur.

(37) *Huc usque venies*, etc. (*Job XXXVIII.*)

ses; et depuis cette mémorable révolution, les destinées de l'Angleterre, qui semblaient devoir s'assujettir les nôtres, n'ont plus menacé le continent et se sont pour jamais renfermées dans l'île que le doigt de Dieu leur a marquée pour barrière.

« Voilà, ô étranger, l'événement dont nous célébrons le grand anniversaire, et cette fête doit s'appeler *la fête de notre reconnaissance*. »

Je saisis, Messieurs, cette idée si simple et si vraie d'un jour destiné au triomphe de la gratitude publique; et pour faire en effet triompher ce sentiment dans vos cœurs, je vais vous représenter cette fameuse délivrance de votre patrie, par ce qu'elle offre de plus intéressant pour notre nation en général et pour votre ville en particulier.

Elle a fait le bonheur de la France :

Elle a fait la gloire d'Orléans.

Sujets d'un florissant empire, habitants d'une ville célèbre, en écoutant le récit de ces deux bienfaits, souvenez-vous que le chrétien doit acquitter les dettes que le Français et l'Orléanais ont contractées.

PREMIÈRE PARTIE.

Je l'ai entendu, Messieurs, et j'en ai rougi pour le siècle qui enfante de pareils citoyens, pour l'espèce de philosophie qui les forme, pour l'aveugle prévention qui les admire, et même pour la molle indulgence qui les tolère; j'ai entendu un de ces hommes, partisans scandaleux des principes connus depuis peu parmi nous sous les noms d'*albinisme* et d'*anglomanie*, s'efforcer dans un téméraire discours d'exténuer le grand bienfait de la levée du siège d'Orléans, et, après être tombé d'accord avec tous les historiens que la prise de cette ville eût entraîné la conquête du royaume, se consoler de ce désastre par l'établissement du *triple pouvoir*, son idole... d'un gouvernement formé sur le modèle de l'*heureuse* constitution anglaise que les conquérants, disait-il, n'auraient pas manqué de substituer peu à peu à l'ancienne forme de notre monarchie.

A ce prix, le prétendu philosophe pardonnait à la fortune toutes les humiliations de la France. C'était sans une profonde douleur qu'il voyait le peuple restaurateur de l'empire d'Occident et libérateur du sacré tombeau, soumis aux descendants des pirates saxons et danois. Les triomphes de Charles VII n'excitaient plus de doux transports dans son âme; à peine dans son politique délire semblait-il regretter encore un peu les beaux règnes des quatre grands Bourbons.

Je pourrais, sans doute, renverser tout d'un coup le système imaginé pour affaiblir notre reconnaissance, en montrant que les Anglais, devenus nos maîtres sans cesser d'être nos ennemis, auraient bien moins

pensé à nous communiquer leurs lois, qu'à nous faire gémir sous le poids de leurs fers (38).

Mais je me flatte d'arriver aussi sûrement au même but, en faisant voir que, dans la supposition même de ces lois si vantées insensiblement reçues à la place des nôtres, cette police anglicane, bien loin d'être pour nous le principe d'un plus heureux sort, eût notablement altéré notre bonheur; du moins si l'on fait dépendre celui d'un peuple, de la liberté, de la sûreté, de la paix, de la religion et des mœurs, auxquelles la forme de gouvernement, depuis tant de siècles établie parmi nous, est sans comparaison plus favorable que celle qu'on va nous chercher au delà des mers. Suivez-moi, s'il vous plaît.

I. J'ai mis à la tête de ces heureux avantages, dont l'introduction des lois et des usages d'Angleterre nous eût en grande partie dépouillés, la liberté, bien chéri de tous les hommes, mais mal défini par la plupart d'entre eux.

Tu la fais consister, imbécile vulgaire, cette liberté précieuse, dans une indépendance absolue de toute espèce d'autorité, c'est-à-dire dans une monstrueuse anarchie, probablement chimérique, essentiellement funeste, et sur les inconvénients de laquelle ne mérite pas d'être éclairé quiconque pèche assez du côté des lumières et des sentiments pour avoir besoin de l'être.

Vous semblez la placer, fiers insulaires nos voisins, ses adorateurs passionnés, et, à vous entendre, possesseurs exclusifs de ses charmes, je ne dirai pas dans la licence de la presse et dans l'impunité du discours, privilèges ou trop frivoles ou trop honteux pour être réclamés avec chaleur par un peuple sage, mais dans le droit d'envoyer aux grandes assemblées (39) de la nation un représentant, maître à son tour de suivre ou de ne suivre pas les vues de la société qui le députe, et trop accoutumé à vendre les intérêts du peuple dont il a acheté les suffrages. Et c'est, sans doute, sur ce droit qui nous est refusé et que nous ne désirons pas, qu'un de vos plus grands poètes a fondé l'injurieuse et absurde fiction : « Que dans la sanglante journée (40) qui livra la Bavière à l'Autriche, les Français, vaincus par les Anglais, cédèrent moins aux efforts d'un peuple belliqueux, qu'ils ne furent désarmés par la vue d'une nation *libre*, aux pieds de laquelle le respect et la crainte devaient naturellement faire tomber une armée d'esclaves (41). »

Hommes nés pour saisir toute espèce d'erreur avec un enthousiasme que ne nous inspire presque jamais la vérité, vains jouets que nous sommes des préjugés et des passions, n'écouterons-nous jamais, dans le silence des uns et des autres, la voix de la raison qui nous dicte manifestement que cette liberté, travestie sous tant de notions

(38) L'Irlande conquise et ensuite opprimée, en est la preuve.

(39) Chambre des Communes d'Angleterre.

(40) Bataille d'Hochstet.

(41) *Campaign*, 1704, poème anglais de M. Addison.

bizarres, n'est et ne peut être qu'une honnête et légitime subordination constamment dirigée au bien commun de la société; et qu'à ce titre, tout gouvernement sage et modéré, toute forme d'administration politique qui n'en est pas un abus, est compatible avec la liberté; qu'elle peut trouver place dans la monarchie ainsi que dans l'état mixte ou populaire, et qu'elle n'est réellement détruite que par la seule injuste violence que pourraient exercer quelques membres de l'Etat, ou son chef?

Or, Messieurs, sans donner rien ici à la vanité nationale que je fais profession de mépriser indistinctement dans tous les peuples, je le demande à tout homme attentif, combien plus parfaitement que la constitution britannique, le gouvernement français n'est-il point à l'abri de ce double écueil de la liberté publique; du premier, par l'autorité de nos rois; du second, par leur bonté?

Je dis autorité de nos rois, mais autorité suprême, incontestable, réunie tout entière dans leurs personnes, qui enlève à leurs plus ambitieux sujets les moyens de s'ériger en tyrans de leurs concitoyens; et qui en effet a toujours écarté loin de nous ces interrégnés funestes, ces protectorats honteux, durant lesquels la portion la plus noble du peuple anglais s'est vu enchaîner par la plus méprisable, et a essuyé de la part d'un rebelle et de quelques-uns de ses complices (42) des affronts que l'Europe n'avait connus jusque là que par l'histoire des viles nations de l'Asie et de ses barbares potentats.

Je dis bonté de nos rois, mais bonté naturelle, héréditaire, presque essentielle, qui leur ôte à eux-mêmes et le désir et la pensée de devenir oppresseurs de leurs sujets, et qui réellement a toujours conservé le trône français exempt de la tache qu'ont imprimée à celui d'Angleterre ces hommes indignes de commander à des hommes, ces Richard III, bourreaux de leurs familles, et ces Henri VIII, fléaux de leurs peuples; disons mieux, qui n'y a jamais fait voir, sous le nom de maîtres et de souverains, que des bienfaiteurs et des pères.

Car c'est ici, Messieurs, une observation faite mille fois, mais trop vraie et trop honorable à notre nation pour ne pas devoir vous être encore présentée, que dans cette multitude de monarques que nous a donnés la maison supérieurement auguste qui depuis près de huit siècles tient les rênes de l'empire français, non-seulement aucun d'eux n'a mérité que son nom grossît la liste des mauvais rois, mais que tous ont pu légitimement prétendre au titre de tendres *pasteurs des hommes* (43): jusque là que le seul prince auquel l'histoire semble hésiter d'ac-

corder son suffrage, le bizarre Louis XI, si redoutable aux grands de son Etat, qui avaient peut-être besoin d'un maître un peu sévère, a été néanmoins aimé de son peuple, et, à plusieurs égards, a mérité de l'être (44).

Quelle peut être la cause d'un phénomène si singulier dans l'ordre de la politique et des mœurs? J'ai cru longtemps pouvoir la trouver dans l'impression que doit faire sur le cœur de nos rois le caractère d'une nation fidèle, ancien patrimoine de leurs aïeux, et infaillible héritage de leurs descendants; mais j'aime mieux la chercher dans une providence aimable, qui se plaît à former, pour certains peuples chéris, des maîtres humains, généreux, compatissants, toujours attentifs à conserver sans atteinte les antiques usages de la constitution primordiale; à renfermer l'exercice de leur autorité dans ces bornes sacrées; à maintenir leurs sujets dans la possession de leurs droits naturels; à ne leur point faire sentir trop impérieusement le poids de leur grandeur; à leur rendre eux-mêmes, à leur faire rendre par les ministres de leur pouvoir législatif, une justice exacte et impartiale; à leur procurer enfin cette sûreté pour leurs biens, leur honneur et leurs vies, dont nous ne sentons peut-être pas assez le prix, et dont l'Angleterre, qui en a plus d'une fois senti le besoin, pourrait prendre chez nous l'idée et le modèle.

II. Non, non, ce n'est point ici que la passion prononce sur le sort des sujets dans de tumultueuses assemblées (45), presque toujours agitées de factions et divisées d'intérêts, où c'est un crime, aux yeux d'un parti, que d'apercevoir l'équité, la sagesse, le vrai patriotisme dans l'autre; où le *whig* triomphant se hâte de se venger du crédit dont a joui le *tori*, qui n'attend qu'un changement de scène pour accabler à son tour ses persécuteurs; où s'étalent les soupçons odieux, se réalisent les complots chimériques (46), se punit le zèle même sous le nom de conjuration et d'attentat; où l'on a vu si souvent d'artificieux Ulysses faire tomber dans leurs pièges cruels d'innocents Palamèdes, et la faible politique sacrifier les héros de la patrie à une cabale altérée de sang, et échauffée par des clameurs.

Lawd (47), Straffort, citoyens immortels, vous auriez été récompensés; malheureux Bing, vous n'eussiez peut-être pas... Non, vous n'eussiez pas péri sous le prétendu despotisme français: vous avez été immolés et flétris sous la liberté anglaise.

III. Et quelle inombrable multitude d'autres citoyens n'a pas dû éprouver, n'a pas éprouvé en effet le plus déplorable sort, dans ces guerres fréquentes, longues, furieuses, qu'ont allumées chez un peuple dont

ceux de sa mère.

(42) Cromwel et les Indépendants.

(43) Homère appelle ainsi les rois.

(44) On suit ici le sentiment de M. Duclos, dernier historien de Louis XI, qui a *paru le mieux fondé*. Item, on a cru devoir ne rien dire de Charles IX, jeune prince trompé, dont les crimes ne furent que

(45) Parlements d'Angleterre.

(46) Conjuration dénoncée par Titus Oates, etc.

(47) Guill. Lawd, archevêque de Cantorbéry, et le comte de Straffort, victimes de leur zèle pour la royauté, sous Charles I^{er}.

les lois sont encore trop peu éclaircies, ou de litigieuses prétentions à la couronne, ou l'action et la réaction mutuelle du pouvoir monarchique et populaire, les efforts opposés de ces deux puissances, toujours en défiance l'une de l'autre, et prêtes chacune à faire valoir comme un droit légitime ce que sa rivale appelle usurpation criminelle?

Je frémis, Messieurs, quand, portant mes regards sur les siècles passés, je me développe à moi-même cette suite presque non interrompue de désordres et de malheurs; quand, par exemple, dans cette guerre si opiniâtre des *Barons*, armés pour le rétablissement des privilèges arrachés à la complaisance du faible et vertueux Edouard (48), je me représente le fils du grand Montfort (49), marchant couvert d'un cilice à la tête de cinquante mille rebelles, et ne demandant qu'une couronne dans le ciel pour prix de ses attentats contre les maîtres de la terre; quand, dans le démêlé fameux qui divisa si longtemps et anéantit enfin les deux branches royales d'York et de Lancastre, je vois expirer dans les combats ou sur l'échafaud,

Quel spectacle d'horreur! quatre-vingts fils de rois (50)!

quand, dans les triomphes du fanatisme républicain, si cruellement et si injustement déchaîné contre l'auguste maison des Stuarts, j'aperçois l'audacieux Cromwel quitter Londres, et le cadavre presque encore fumant de son maître, pour aller éteindre dans une dixième bataille (51) les dernières étincelles du parti de l'honneur, de la justice et de la royauté.

Je sais, Messieurs, qu'une espèce de paix domestique, dont Dieu seul connaît la stabilité, a succédé chez nos voisins à tant de troubles funestes; que le carnage ne souille plus que leur histoire: mais ces affreuses tragédies, pour n'être plus sous leurs yeux, en ont-elles moins existé au malheur du pays qui en fut le théâtre, et des acteurs qui y jouèrent leurs sanglants personnages?

Je sais encore qu'avec des principes bien plus décidés nous n'avons pas été totalement exempts de ces tristes scènes; que notre légèreté naturelle, jointe à de malheureuses circonstances, a quelquefois armé chez nous le citoyen contre le citoyen, et, à la honte de nos fastes, contre le monarque lui-même, attaqué dans le ministre auquel il avait confié l'usage de sa puissance (52). Mais ces guerres (j'excepte celles que nous a suscitées l'hérésie), mais ces guerres, beaucoup moins vives par la faiblesse du motif qui les causait, vous le savez, ont été aussi incomparablement moins longues. Bientôt les préventions se sont dissipées; des droits sacrés et inviolables ont frappé les yeux les moins clairvoyants; la France a été étonnée de se trouver rebelle, elle en a gémi; l'autorité a repris le des-

sus, et toutes les tempêtes se sont calmées.

IV. Et c'est encore à cette autorité souveraine, reconnue parmi nous dans un seul, que je me crois en droit d'attribuer, comme à sa source immédiate, un autre bien plus précieux lui seul que tous ceux que j'ai nommés jusqu'ici; la conservation, Messieurs, de cette religion, lien le plus sûr de la société et fondement le plus inébranlable de la tranquillité publique; de cette religion si féconde en douces espérances et en délicieux mouvements; de cette religion si capable de faire notre félicité ici-bas, ou de nous consoler de ce qui pourrait y manquer; de cette religion, dis-je, que l'hérésie nous eût plus que probablement enlevée sous le gouvernement anglais, et qu'elle n'a pu qu'entamer, affaiblir, ébranler sous le nôtre.

Voyez-la, Messieurs, si vous aimez les spectacles sombres et terribles, voyez-la cette hérésie formée par le dépit dans le sein de l'orgueil, menacer presque en naissant le monde chrétien des plus funestes révolutions; et bientôt enflée de ses succès, enivrée de ses espérances, appuyée de l'avarice des princes et de la crédulité des peuples, à la suite de l'amour de l'indépendance et du goût pour le plaisir qui aplanissent tous les chemins devant elle, partir du fond de l'Allemagne, le blasphème à la bouche, et le flambeau de la discorde à la main, s'avancer vers les autres contrées de l'Europe, porter partout le sacrilège et la rébellion, le mépris des lois du ciel et des puissances de la terre.

Elle pénètre dans notre France; elle y corrompt de son souffle la foi dans bien des esprits, la fidélité dans bien des cœurs; elle y renverse une partie des anciens autels, sur les ruines desquels elle érige les siens; elle s'y élève une espèce de trône près de celui de nos monarques. Mais enfin l'autorité de ceux-ci, assez forte lors même qu'elle paraissait le plus affaiblie, pour empêcher que la nouvelle secte ne prédomine, s'affermir de plus en plus sur ses fondements toujours solides, attaque à son tour son injuste rivale, lui enlève successivement ses principaux défenseurs, la resserre, la presse, la fatigue, la voit chanceler sous un dernier effort... saisit le moment et la terrasse, l'extermine, l'anéantit. Où fut-elle? J'ignorerais le lieu qu'elle occupa, si elle n'y avait accumulé des débris et des cendres.

Aura-t-elle le même sort, cette superbe ennemie des trônes et des autels, dans les royaumes du nord, où le pouvoir des rois est plus borné? Non, Messieurs, elle y trouvera un accès plus facile, elle y fera des progrès plus rapides, elle y jettera des racines plus profondes.

V. Elle s'insinuera en particulier dans l'Angleterre, et bravant l'autorité peu res-

(48) Lois de saint Edouard, surnommé le *Confesseur*.

(49) Le comte de Leicester, chef des rebelles d'Angleterre sous le règne de Henri III, et homme de bien, autant qu'un chef de parti peut l'être, était fils de Simon de Montfort, vainqueur des Albigeois.

(50) Vers de Racine dans *Athalie*. Allusion à ce que dit le P. d'Orléans, que dans la seule guerre des deux Roses périrent, de cette manière, quatre-vingts princes du sang.

(51) Bataille de Dumbaret de Worcester, précédée de huit autres données à la même occasion.

(52) Guerre de la Fronde.

nectée de Marie (53), appuyant les droits très-douteux d'Elisabeth, à la faveur des privilèges du peuple, elle s'y établira en souveraine, et, après y avoir assuré sa domination par le supplice d'une reine (54), trop grande dans ses malheurs pour être raisonnablement soupçonnée de les avoir mérités, elle y donnera une libre entrée à toutes les sectes, celles-ci à l'irrégion, qui toutes ensemble (et surtout la dernière) porteront le coup fatal aux mœurs de la nation; affaibliront sensiblement, viendront presque à bout de détruire dans une partie notable de ceux qui la composent, les grands principes d'honneur (55) et de vertu qui tiennent de si près au bonheur, pour introduire à leur place les excès honteux, le luxe effréné, les désirs injustes, et tout l'essaim malheureux des passions insatiables.

Je ne prétends point vous flatter, modernes Français, trop différents de vos pères, ni faire entendre que la véritable religion que nous avons conservée par le ressort puissant qui l'a maintenue dans les autres États vraiment monarchiques de l'Europe ait banni du milieu de nous tous ces monstres : je conviens que nous n'avons que trop sujet de nous humilier et de gémir à l'aspect des désordres qui règnent parmi nous. Mais sans vouloir vous inspirer de l'assurance ou de l'orgueil, je crois être assez instruit de ce qu'on pourrait appeler la *balance des mœurs* entre la France et l'Angleterre, pour assigner à d'autres qu'à vous en matière de corruption, le prix et la couronne, et pour vous dire dans le langage du Prophète : Vous voyez les ravages que le crime a faits dans nos vertus, et les scandales qui éclatent tous les jours dans la maison d'Israël : *Vides quid domus Israel facit hic (Ezech., VIII)*; mais abattez le mur, comblez l'intervalle qui nous sépare d'Albion, et vous verrez... *Fode parietem, et videbis... (Ibid.)*

Je n'ajoute pas le reste, parce que je respecte encore dans ce peuple, tel qu'il est aujourd'hui, ce qu'il fut autrefois, et ce que, par la miséricorde du ciel, il peut devenir un jour.

Mais si de justes égards m'empêchent de m'étendre sur les mœurs de ces insulaires réellement plus corrompues et plus dépravées que les nôtres, nulle bienséance ne me défend de dire un mot de leurs manières par comparaison avec celles des Français, beaucoup moins liantes et moins sociables; de cet essor qu'ils se croient assez généralement permis de donner à toutes les bizarreries de leur humeur, et de ce mépris qu'ils témoignent ouvertement pour ce qu'il leur plaît d'appeler les entraves de la fausse politesse, et que nous nommons les conventions réciproques d'une raisonnable complaisance... suite naturelle de ce faux goût

(53) Fille aînée de Henri VIII.

(54) Marie Stuart.

(55) Ceci ne peut regarder que le peuple, et non la noblesse, une des plus respectables de l'Europe.

(56) On attribue ici la mélancolie des Anglais à des causes morales plutôt qu'à l'influence du climat,

pour la liberté que leur gouvernement leur inspire, et qu'il n'eût inspiré à nous-mêmes, aux dépens des agréments de la société, en quoi le Français né pour elle, fait consister avec raison l'un des plus doux charmes de sa vie.

J'entends à ce moment la cupidité, toujours avide des métaux précieux arrachés à la terre, s'écrier qu'après tout, on ne peut nier qu'à l'ombre de la *triple puissance*, nous n'eussions communément entassé dans nos maisons plus de ces brillantes et utiles dépouilles.

Malheur à toi, passion basse et rampante qui crois les viles richesses capables de remplacer ce que perd un peuple du côté de la liberté, de la sûreté, de la paix, de la religion, et de toutes les vertus chrétiennes et sociales.

Mais à cette objection, Messieurs, et au suffrage que quelques-uns d'entre vous pourraient-être tentés de lui donner, j'oppose un raisonnement formé de deux disjonctives entre lesquelles je vous permets de choisir : et c'est que, même dans ce système politique, écartés des grandes sources de l'abondance par la jalousie du peuple dominant, et peut-être naturellement moins propres à y puiser que lui, vous n'auriez pas rassemblés ces trésors, objet de vos désirs; ou que, si vous les aviez rassemblés, vous n'en eussiez pas été plus heureux.

Voyez vos rivaux comblés des présents de la fortune et souvent surchargés du fardeau de la vie, nager dans l'opulence et sécher de tristesse, regorger de biens et périr d'ennui. Ils ont toutes les épines des richesses, mais la satisfaction, la joie, qui en devraient être les fruits les plus précieux, ils les connaissent peu (56) (combien parmi eux ne les connaissent pas!), et ils en sont réduits tous les jours à vous envier la vive gaieté qui vous anime (57) dans l'honnête médiocrité dont le ciel vous fait jouir, et quelquefois dans l'espèce d'indigence au milieu de laquelle il permet que vous couliez vos jours. Voilà ce que je réponds à la plus méprisable des passions.

Et je conclus avec confiance que la délivrance de votre ville, Messieurs, en nous préservant du joug, et même de la triste association aux prétendus privilèges des Anglais, a fait le bonheur de la France. Elle a fait encore la gloire d'Orléans : second motif de notre reconnaissance, et sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Je sais, Messieurs, qu'à prendre les termes dans une précision rigoureuse, nulle espèce de gloire n'est étrangère à votre patrie; et, sans attendre que vous déployiez à

parce que le climat ayant toujours été le même, ce caractère n'a pas toujours été également commun, également sensible en Angleterre.

(57) Voyez les lettres du célèbre poète et négociateur Matthieu Prior, et ce qu'il dit en particulier de la gaieté des habitants des bords de la Loire.

mes yeux cette chaîne presque immense de siècles, qui semblent s'être partagé le soin de l'illustrer, je remonte avec plaisir moi-même à toutes les sources d'où l'honneur s'est répandu sur elle.

Et d'abord, franchissant un espace de près de deux mille ans, je l'aperçois, déjà connue (58) parmi les villes de la Gaule, déjà digne de la colère de César, opposer à ce conquérant des guerriers, du courage et des murailles, et jeter dès lors, avec quelque sorte d'éclat, les fondements de cette grandeur, qui, sous les monarques français, lui méritera plus d'une fois le nom et les privilèges de capitale d'un de leurs plus puissants royaumes.

Depuis cette dernière époque, si flatteuse pour elle, je la vois se soutenir dans un état de splendeur qui ne dément point ses honneurs antiques; tomber constamment en partage au prince qui suit immédiatement l'héritier du trône, comme le dédommagement le plus capable de le consoler de n'y être pas assis lui-même; conduire, si j'ose m'exprimer ainsi, sous sa propre bannière, aux assemblées générales (59) de la nation, les vastes provinces du Poitou, du Maine et du Berri, la charmante Touraine, l'Anjou, la patrie des rois; donner dans ces différentes périodes à l'Eglise, à l'Etat, à la république des lettres, une foule de sujets illustres dans tous les caractères; couronner en ces derniers temps sa brillante fécondité par la naissance du plus savant des hommes (60); et je remarque encore de nos jours, réunis dans elle, avec la plupart des distinctions honorables qui annoncent une ville puissante, tous les genres de mérite personnel qui peuvent rendre un peuple estimable.

Le dirai-je cependant? tant de glorieuses prérogatives dont je suis sans doute aussi vivement frappé que personne, disparaissent presque entièrement à mes yeux, au seul mot prononcé de la *délivrance d'Orléans*. C'est là le grand trait qui mérite d'une manière toute spéciale d'être appelé sa gloire et la vôtre.

I. Gloire. Remarquez-en bien, s'il vous plaît, Messieurs, les brillants attributs: gloire unique, et à laquelle, dans le même genre, nulle ville du royaume n'a rien à opposer qui l'égale ou qui en approche. Sur tous les autres titres d'illustration, que la justice vient de reconnaître et de préconiser dans vous par ma bouche, plusieurs d'entre elles, les envisageant du moins séparés les uns des autres, ne croiront pas avoir lieu de redouter la comparaison. Arles et Marseille, que sais-je? peut-être Chartres et Dreux

oseront encore en votre présence vanter leur antiquité; Metz et Soissons, l'honneur qui leur est commun avec Orléans d'avoir possédé le trône de leurs monarques. Lyon, sans être l'apanage du second de nos princes, semble tenir le second rang parmi nos cités. Plus d'un peuple dans l'étendue de nos provinces prétendra que le génie de quelques-uns de ses concitoyens peut balancer l'immense érudition du vôtre. L'éclat varié dont brille la capitale offusque presque toutes les autres clartés; mais votre ville, Messieurs, a été l'écueil de la grandeur anglaise... Que toutes nos rivales, à l'aspect de leur histoire, soient souvent contentes d'elles-mêmes, j'y consens; pourvu qu'en parcourant la nôtre, elles soient une fois jalouses (61).

II. Gloire sublime, et qui, j'ose le dire, constitue en matière de gloire un ordre supérieur. Car que pourrait imaginer la flatterie elle-même de plus honorable à une ville que d'avoir, par sa généreuse résistance à des ennemis redoutables, sauvé la plus illustre des monarchies, et en la sauvant, d'avoir très-vraisemblablement garanti de la servitude la plus belle moitié de l'Europe, peut-être une grande partie de notre hémisphère, à laquelle l'ambitieuse Angleterre, délivrée enfin de son importune rivale et accrue de toute sa puissance, n'aurait pas tardé de forger des fers? Ne l'oubliez jamais, vous surtout nations voisines de la France, et peut-être plus fières de votre indépendance, qu'instruites des droits que nous avons à votre gratitude: si Orléans, dans le quinzième siècle, avait fait voir la faiblesse de l'ancienne Carthage (62), Londres n'eût pas attendu le dix-huitième pour vous faire éprouver toute la tyrannie de l'ancienne Rome.

III. Gloire vaste, qui n'est point resserrée dans l'étroite enceinte d'une province ou d'un royaume, non pas même dans les limites de l'Europe, ordinairement seul théâtre de nos plus éclatantes renommées. La vôtre, Messieurs, a franchi cette barrière, pour n'avoir de bornes que celles de l'univers. Et je n'en appuierai pas la preuve sur un fait qui vous doit être suspect (63), ni même qui vous soit généralement inconnu, quand je vous dirai que bien au delà des rives de l'Indus et du Gange, aux extrémités de l'Asie, dans le centre de cet empire immense (64), dont la fondation touche aux siècles voisins du déluge, on a vu tel savant de cette orgueilleuse nation aborder curieusement des étrangers partis de nos rivages, et les interroger, non sur la nature des lois

le vainqueur de Scaliger, et le fléau de Saumaise.

(61) Ici et en quelques autres endroits, l'orateur regarde la patrie de ceux au nom desquels il parle comme la sienne propre.

(62) Dans la troisième guerre punique.

(63) Attesté à plusieurs habitants d'Orléans par le P. Contencin, célèbre missionnaire, passant par cette ville, en 1734.

(64) La Chine.

(58) Voyez les *Commentaires* de César, liv. VIII, et la *Dissertation sur l'identité de Genabum avec Orléans* dans les *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*.

(59) Etats généraux.

(60) Le P. Denis Petau, modèle de la pureté, de l'élégance, de l'harmonie, du style en grec et en latin; poète, orateur, chronologiste, historien, astronome, critique, antiquaire, controversiste, théologien

qui gouvernent le grand Occident, ou des sciences qui l'éclairent, mais (soyez flattés, Messieurs, et ne vous parez point trop d'une philosophique indifférence,) mais sur la Pucelle d'Orléans : les interroger, dis-je, sur l'histoire de cette merveilleuse guerrière; et après s'être pleinement convaincu dans leur entretien de la réalité de ses exploits, se retirer confus et presque indigné qu'un trait si glorieux manquât aux fastes de sa patrie, *incontestablement placée au milieu du monde* (65) et digne de n'avoir rien à envier dans la *vile circonférence* de l'univers.

IV. Gloire piquante, s'il m'est permis de parler ainsi, et fertile pour vous en intéressants spectacles; je parle de ceux que saisit assez souvent un œil pénétrant et attentif, au moment, Messieurs, du passage de ces fiers insulaires, qui, sous les auspices de la paix, vont respirer la douce salubrité de l'air de nos provinces méridionales, et qu'on remarque, après avoir traversé le nord de la France avec cet air de confiance hautaine dont on accuse les conquérants, prendre tout à coup, aux approches de votre ville, un maintien modeste, et quelquefois se hâter de quitter un climat trop fécond pour eux en souvenirs amers. Arrête, superbe étranger, et ne refuse pas le remède salutaire qu'à cet instant la Providence offre à ton orgueil. Vois ces tours, qui, malgré les efforts de tes ancêtres, subsistent encore; ces murailles sur lesquelles ils espèrent en vain arborer leurs étendards; ces campagnes autrefois engraisées de leurs cadavres et détrempées de leur sang: Ici ta nation dut apprendre qu'elle n'est pas invincible, et, à son immortel déshonneur, qu'il ne faut pas nécessairement être du sexe des héros pour la vaincre.

V. Gloire, j'appuie principalement, Messieurs, sur ce caractère le plus flatteur de tous, gloire méritée, et dont Orléans ne fut pas uniquement redevable à cette multitude d'illustres guerriers accourus de toutes parts à sa défense, mais que lui procurèrent aussi ses propres citoyens, tous en général par leur fidélité et leur zèle, et plusieurs d'entre eux par leur courage et leur intrépidité; en sorte que l'éloge donné par le Saint-Esprit à ces Asmonéens, si célèbres dans les derniers temps de la république juive, on ne peut vous le refuser sans injustice : que vous êtes de la race de ces hommes par qui fut opéré le salut d'Israël : *De semine virorum illorum, per quos salus facta est in Israel.* (I Mach., V.)

Je réunis maintenant les deux propositions fondamentales de mon discours, pour tirer de l'une et de l'autre la conclusion commune que je me suis proposée en le commençant; et, mettant sous vos yeux dans un

même point de vue et cette gloire brillante acquise à votre ville, et cette félicité solide assurée à notre nation tout entière par la levée du siège d'Orléans, je dis : voilà pour des cœurs droits et sensibles, voilà, s'il en fut jamais, une ample matière de reconnaissance. A qui en porterons-nous l'hommage?

Eh! à quel autre pourrions-nous être tentés de le porter, qu'au grand Être, *de qui descend tout don parfait* (Jac., I), de qui tout bien procède? Livrons-nous sans réserve, chrétiens mes frères, à ces justes transports de la plus vive gratitude envers Dieu; et pour la lui témoigner, ne craignez pas d'adopter avec moi les expressions animées, que je puiserai pour la plupart dans les écrits des prophètes inspirés de son esprit, si supérieur en énergie à tout ce que pourrait produire le nôtre.

« C'est vous, Dieu de nos pères, qui pour les punir de leurs infidélités, suscitâtes autrefois contre eux *cette nation* (66) *cruelle et impétueuse, dont les coursiers sont plus légers que les léopards*, qu'elle a pris pour symbole. Accablés de ce joug insupportable, ils élevèrent la voix vers vous; ils crièrent au Dieu qui les avait sauvés des Sarrasins impies (67) et des Normands perfides (68). Vous entendîtes leurs gémissements, Dieu protecteur de l'empire des lis. Vous abaissâtes la hauteur des cieux, vous descendîtes vous-même pour voir l'affliction de votre peuple (*Psal. XVII; Exod., III*); elle était extrême, et d'autant plus déplorable qu'elle était méritée. A cet aspect, les entrailles de votre miséricorde furent vivement émues. Vous étendîtes votre bras tout-puissant; les destins changèrent; la terreur et la désolation passèrent à nos superbes vainqueurs. Alors des jours plus sereins se levèrent sur la France, et un éclat particulier se répandit sur la ville que nous habitons...

« Louons le Seigneur, tous tant que nous sommes de Français; à plus juste titre encore, tous tant que nous sommes d'Orléanais : louons le Seigneur, *qui a fait le ciel et affermi la terre sur les eaux; qui a frappé l'Anglais d'une plaie humiliante, et tiré notre patrie du sein de l'opprobre et de la douleur; qui pour elle a submergé des chefs intrépides, et enchaîné de puissants guerriers, le terrible Glacidas* (69) et Talbot l'invincible; *qui s'est souvenu de nous dans notre abaissement, et nous a délivrés de la main de nos ennemis, parce que ses miséricordes sont éternelles.* (*Psal. CXXXV et al.*)

« Que non-seulement l'heureux peuple qui en fut l'objet, de cette miséricordieuse Providence, loue le Seigneur; louez-le aussi vous à votre manière, heureuse contrée, qui en fûtes le théâtre. Que ce grand fleuve le bénisse au pied des riches côtes qu'il

(65) Les Chinois se représentent la terre sous la forme d'un plan ou disque, au milieu duquel, comme dans la place la plus honorable, la Chine est située.

(66) *Suscitabo gentem amaram et velocem.... levioris pardi equi ejas* (*Habac., I*).

(67) Sous Charles Martel.

(68) Les anciens pirates norvégiens et danois.

(69) Le général Glacidas se noya dans la Loire, à la prise du poste des Tourelles; et Talbot, que les Anglais appelaient leur Achille, fut pris à la bataille de Patay.

fertilise; que cet autre fleuve merveilleux (70), si digne d'un plus long cours, se hâte de le bénir entre ses rives fleuries. Que ces plaines délicieuses, que ces vignobles abondants qui nous environnent, vous bénissent et vous louent, ô Père, ô grand bienfaiteur, *qui blessez et qui guérissez; qui conduisez aux portes de la mort, et rappelez à la vie, parce que vos miséricordes sont éternelles.* » (Tob., XIII.)

Et comme vous aimez, Seigneur, qu'on vous honore dans les instruments que vous avez vous-même honorés de votre choix; après avoir adoré votre bonté suprême, comme le principe des biens dont nous jouissons, nous nous tournerons vers ses ministres et ses coopérateurs. Nous aurons une vénération tendre pour ces braves guerriers, qui nous ont maintenus dans la possession de notre pays et de nos lois. *Dunois, Gaucourt et Sainte-Sévère, Culan, La Hire et Saintrailles*, mon cœur vous chérit, ô princes d'Israël, qui avez volontairement exposé pour nous votre vie aux dangers! *Cor meum diligit principes Israel, qui propria voluntate obtulistis vos discrimini!* (Judic., V.)

Mais dans la foule de ces héros sauveurs de la patrie, notre gratitude serait-elle assez peu délicate, Messieurs, pour confondre cette fille courageuse, qui guida leurs pas à la victoire, et parut être l'âme de tous leurs exploits? Non, des bienfaits signalés de sa part enfanteront dans nos cœurs une reconnaissance distinguée; sa mémoire continuera de nous être *singulièrement* précieuse; et bien loin d'adopter les sinistres préjugés du siècle à son égard, nous condamnerons l'ignorance présomptueuse, qui, sans examen, conteste sa mission si bien autorisée; nous plaindrons la critique intraitable, qui, sur de très-légers fondements, la révoque en doute: mais nous aurons un mépris souverain pour quiconque osera l'attaquer avec les armes de l'impiété et du libertinage.

Spectateurs dédaigneux des lâches efforts de ces deux montres conjurés contre toute décence et toute vérité, on nous verra, dans ce qui concerne la personne de notre généreuse bienfaitrice, juger d'après les plus communes lumières du bon sens, agir conformément aux principes les plus simples de l'équité naturelle; souhaiter que sa gloire, en quelque sorte errante parmi nous, soit fixée enfin dans un monument durable, qui la transmette sûrement à la postérité la plus reculée; hâter cet heureux moment par nos vœux, le précipiter, s'il en était besoin, par nos dons.

Oh! quand verrai-je, non loin de ce vaste chef-d'œuvre de la plus noble architecture (71) que nous eût envié Rome, et Rome dans toute sa gloire, à l'une des extrémités de cette longue suite d'arcs pompeux, qui joignent les deux Frances, et dominant le plus beau fleuve de l'univers; quand verrai-je

s'élever d'un côté le bronze majestueux de notre grand roi Charles VII (72), et de l'autre la statue révéree de *Jeanne d'Arc*, notre grande libératrice!

Paraissent, fameux conquérant, au-dessus d'un groupe d'ennemis terrassés, à qui votre main victorieuse présentera des chaînes! *Surge, Barac, et apprehende captivos tuos!* (Judic., V.) Figurez avec lui, célèbre héroïne, dans l'attitude d'une prophétesse guerrière, actuellement éprise d'un saint enthousiasme, et rendant grâce au ciel du succès miraculeux de ses armes! *Surge, Debhora, et cane eanticum.* (Ibid.)

Qu'autour du marbre éclatant qui soutiendra l'image de celle-ci, un habile ciseau retrace à nos yeux les plus mémorables traits de sa belle et trop courte vie: ici la bergère inspirée, offrant au monarque français le secours de son bras; là, l'intrépide guerrière, forçant les retranchements des Anglais, ou pressant la déroute de leurs armées; plus loin l'héroïne triomphante, présidant à l'auguste cérémonie du couronnement de son roi; enfin, et sur la principale face de cette base somptueuse, la victime infortunée à demi enveloppée des flammes de l'injuste bûcher.

Ne lui donnez point, artistes industrieux, même à ce moment terrible, les pâles symboles de la frayeur, qu'un poète (73) a répandus sur le visage de sa coupable Didon. Donnez-lui moins encore l'air insultant qu'un déclamateur (74) a mis dans les yeux de son insolent Hercule. Que la contenance de notre martyre soit modeste et assurée, sans abattement comme sans fierté; son âme doit paraître aussi tranquille qu'elle était innocente. Placées à ses côtés comme de fidèles compagnes, que la Foi la soutienne dans ce dernier combat, que l'Espérance la console. Qu'à ses pieds la France éplorée, et toutefois menaçante, n'attende pas que le temps ait séché ses larmes, pour s'armer du glaive et courir à la vengeance. Qu'au-dessus d'elle le ciel s'entr'ouvrant déjà pour recevoir son âme purifiée de tout mélange terrestre, laisse apercevoir dans un lumineux lointain la plus riche couronne. Une inscription noble et sainte pourrait annoncer l'objet de tout l'ouvrage. J'oserais proposer ces trois mots:

Franciæ salus, Aureliæ gloria,

JOHANNA

Victrix Anglorum.

Mais ce serait peu pour acquitter notre reconnaissance envers elle, que l'érection d'un superbe monument à sa gloire: elle attend de nous, Messieurs, un hommage bien plus cher à son cœur; et c'est que nous l'honorions par une imitation fidèle de ses vertus; et que parmi celles-ci nous exprimions avec plus de soin dans nous celle qui

(70) Le Loiret.

(71) Le pont d'Orléans, le plus beau de la France.

(72) Voyez le portrait avantageux de ce prince

dans l'*Hist.* du P. Daniel.

(73) VIRGIL., *Æneid.*, liv. IV.

(74) SENECA., *Trag. Herc. Oeteus.*

sembla brûler avec plus d'éclat dans elle, l'amour de la patrie; j'entends l'amour de la patrie française en général, beaucoup plus noble que celui qui concentrerait nos affections dans une ville ou dans une province particulière.

Cet amour sublime et désintéressé, vous ne pouvez l'ignorer, parut occuper toutes les pensées de notre héroïne, conduire tous ses pas, présider à toutes ses actions : elle en fut le modèle, elle en fut la victime.

Je dis victime libre et volontaire, car si nous recueillons toutes les paroles qui lui échappèrent pendant sa vie, relative au cruel genre de mort qui la devait terminer, on ne peut douter qu'elle n'en ait porté quelque chose de plus qu'un simple pressentiment dans son cœur; et c'est bien d'elle qu'on peut assurer ce qu'on a dit à la gloire de l'intrépide *Regulus*, qu'elle était instruite du sort affreux que lui préparaient ses bourreaux impitoyables :

*Atque sciebat quæ sibi barbarus
Tortor pararet* (75).

Faible obstacle pour arrêter son zèle. Le bûcher fut méprisé, la patrie fut sauvée.

Cette même patrie, Messieurs, engagés que nous sommes la plupart dans des professions pacifiques, ne nous demande pas, à beaucoup près de si grands sacrifices. Applaudir sincèrement à ses prospérités, sentir vivement ses désastres, contribuer sans murmures à ses besoins, ne point juger avec une indécente et presque toujours injuste sévérité ceux qui président à ses conseils

ou qui commandent ses armées, éviter tout esprit de parti qui pourrait un jour lui devenir funeste, lui être utile par nos travaux, lui faire honneur par notre religion et par nos mœurs; voilà tous les devoirs qu'elle nous impose.

Je me trompe; aimer quiconque est Français par la naissance, et surtout par le cœur, et n'exclure de cette bienveillance aucune personne dans laquelle ces deux traits se réunissent, c'est encore une des branches de l'amour de la patrie.

Je ne vous ai point parlé d'en aimer le maître et le père... Non, Messieurs, parce que le temps est précieux, et que je désirerais de pouvoir bien ajouter par mes paroles à un sentiment parvenu dans vous jusqu'à son comble. Ici, plus encore, ce semble, que partout ailleurs, l'amour du monarque, est la devise des sujets, le goût dominant et universel. C'est ce qui caractérise en particulier parmi nous les conducteurs du peuple, ce corps (76) choisi de citoyens, représentants et modèles de tous les autres, qui non-seulement savent aimer le souverain, mais rendre encore aimable la portion d'autorité qu'ils en ont reçue, par l'usage plein de sagesse et de modération, de grâces et de politesse qu'ils en font, toujours à l'avantage du public, qu'ils ne perdent point de vue, et à leur propre gloire, à laquelle nous pensons pour eux... Puissent tous les membres de l'Etat, unis ici-bas avec leur chef auguste et entre eux par ces liens *patriotiques*, se voir rassemblés un jour en corps de nation et *quasi vir unus* (I *Reg.* II), dans la véritable patrie! Ainsi soit-il.

(75) HORAT., liv. III, ode 5.

(76) Messieurs du corps de ville.

NOTICE SUR LE P. BARUTEL.

Thomas-Bernard Barutel, professeur de théologie, religieux dominicain, naquit à Toulouse en 1720, et y mourut en 1790, suivant M. Quérard, en 1792 suivant la *Biographie portative universelle*. Ses sermons attirèrent une grande affluence, justifiée par le talent de cet orateur; ils ont été prêchés dans la province ecclésiastique de Toulouse, et imprimés dans cette ville, en 3 volumes in-12 (D. Desclassan, 1788). Nous nous faisons un devoir de les reproduire intégralement.

Ils se composent :

1° De quinze sermons sur différents sujets de morale, qui demandent à être lus avec des sentiments de foi et de religion pour produire tous leurs fruits. Une connaissance approfondie et une application

heureuse de l'écriture sainte, de l'onction, un naturel remarquable sont leurs principales qualités.

2° De quatre panégyriques traités avec un remarquable talent. Nous appelons l'attention du lecteur sur celui de la princesse Jeanne de Valois, fondatrice des religieuses de l'Annonciade; les traits historiques y abondent, et offrent le plus vif intérêt.

3° De l'*Analyse d'un discours prononcé à l'occasion du vœu des Pénitents blancs de Toulouse*, par le R. P. Bel, provincial de Toulouse.

4° D'un *Discours sur la paix*.

Et 5° D'une *Instruction familière sur l'amour et la haine des ennemis*, remplie de chaleur et de mouvement

ŒUVRES COMPLÈTES DU P. BARUTEL.

SERMONS

SERMON I^{er}.

SUR LE BONHEUR DU JUSTE QUI VIT DE LA FOI.

Amen dico vobis, non inveni tantam fidem in Israel.
(Matth., VIII, 10.)

Je vous dis, en vérité, que je n'ai point trouvé une si grande foi en Israel.

Ainsi parle celui qui, voyant à découvert tout ce qui se passe dans les cœurs, ne peut ni s'en laisser imposer par les apparences, ni se tromper dans ses jugements, ni se pré-venir dans ses éloges. Son suffrage fut toujours celui de la vérité même; et soit qu'il blâme le vice ou qu'il loue la vertu, cette vérité préside seule à la censure qu'il fait de l'un, comme aux louanges qu'il donne à l'autre. Lors donc qu'il loue la foi du centenier, et qu'il la préfère publiquement à tout ce qu'il avait vu jusqu'à ce jour de plus parfait dans Israël, sans doute qu'il aperçoit dans l'âme de ce pieux guerrier quelque chose de plus merveilleux encore que ce qui paraît au dehors. Et qu'y voit-il, demande saint Augustin? Ah! répond ce Père, il y voit les effets invisibles d'une grâce toute-puissante, il y voit une foi plus vive, plus animée, plus respectueuse, plus humble que ne l'expriment les paroles du Centenier; il y voit enfin ce qu'il y a mis lui-même; en sorte qu'admirant cette foi, Jésus-Christ admire son propre ouvrage et les suites miraculeuses de son élection: *Non inveni tantam fidem in Israel.*

Mon dessein n'est pas de relever ici les traits admirables d'une foi si ferme et si lumineuse; plutôt à Dieu seulement qu'elle eût parmi nous un plus grand nombre d'imitateurs! Mais, hélas! si nous en cherchons les vestiges précieux, nous les trouverons à peine dans un petit cercle d'âmes choisies qui vivent au milieu d'un monde pervers et incrédule, sans participer à sa corruption ni suivre le torrent de son incrédulité; qui mettent leur gloire dans le sacrifice de leur intelligence à la parole du Seigneur, et leur félicité dans la pratique de sa loi; qui déplorent à l'écart les progrès effrayants de l'irréligion; qui, parmi le scandale de la vie

présente, gémissent comme les patriarches, et se consolent dans l'attente paisible des biens à venir; qui ne trouvent rien de si grand, de si auguste, de si analogue au bonheur de l'homme que cette même foi qui produit en sa faveur la sublimité de ses mystères, l'excellence de sa morale, la conquête de l'univers, et le suffrage de tous les siècles.

En vain, sous les enseignes d'un orgueil insensé, le philosophe combat la voix puissante et unanime de tant de témoins qui déposent contre lui; en vain il s'arme de toute la fierté de sa raison pour parer aux traits inévitables de la vérité; il peut sans doute assortir ses idées à l'intérêt de ses passions, il peut secouer au dehors le joug de la foi; mais une syndérèse importune le déchire au dedans. L'indépendance qu'il affecte l'accable encore plus que ses premiers liens: il sent que des fictions enfantées par le libertinage, étalées ensuite par la vanité, peuvent bien éblouir les autres, mais non pas le rassurer lui-même, et que des rêves systématiques ne sont pas des vérités. Il est donc malheureux par la raison seule qu'il est incrédule. Heureux au contraire le juste qui vit de la foi. Cette vie délicieuse est pour lui la source d'une joie pure et de la tranquillité la plus touchante qu'il puisse goûter ici-bas. Comment cela, mes frères? C'est qu'il trouve pleinement dans cette foi tout ce qu'il doit savoir, tout ce qu'il doit faire, tout ce qu'il peut espérer; c'est-à-dire qu'il y trouve la source lumineuse de ses connaissances, la règle infaillible de ses devoirs, le fondement assuré de ses espérances. De là, mes frères, le contentement de l'esprit, le repos du cœur, les consolations de l'avenir. Contentement de l'esprit dans les lumières de la foi. Repos du cœur dans les maximes de la foi. Consolation de l'avenir dans les promesses de la foi. C'est tout le plan de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Le désir immodéré de savoir, cette avidité et inquiète curiosité qui veut tout parcourir

jusqu'aux objets les plus éloignés des sens et de la raison, est une des maladies de l'âme que le Sage comptait autrefois parmi les vanités sans nombre qu'il avait vues sous le soleil. Quoique cette curiosité soit commune à la plupart des hommes, on peut dire néanmoins que c'est la manie particulière de l'homme philosophe. Relégué dans un coin de ce vaste univers, où il occupe un si petit espace, il voit l'immensité autour de lui. Impatient de la parcourir, il s'élance au milieu des astres, il mesure les cieux, il sonde les abîmes, il décompose, il arrange le monde, il analyse la nature entière, il calcule ses ressorts, il prétend lui dérober son secret. Vaine entreprise ! Loisir sacrifié à pure perte ! Après mille efforts aussi téméraires qu'infructueux, son esprit épuisé, confus, accablé de lassitude, rentre enfin tristement dans son obscurité, et gémit de son impuissance. *Ut non inveniat homo opus quod operatus est Deus.* (Eccle., III, 11.)

Hélas ! mes frères, si nous exceptons un petit nombre de vérités naturelles et d'un usage relatif à nos besoins, le surplus n'est que problème, incertitude, rêverie, chimère, illusion. Victimes insensées de nos espérances, dupes de notre raison même, elle nous jette brusquement dans le tourbillon des opinions humaines. Emportés par sa rapidité, nous éprouvons le tumulte et le choc de mille erreurs qui se heurtent et se poussent les unes les autres. Dans ce conflit orageux la vérité nous échappe et le repos avec elle. Nous avions commencé par la curiosité, nous finissons par le pyrrhonisme. Eh ! fallait-il, disons-nous, se donner tant de peine pour ne rien apprendre ou pour tout oublier ? Nous sentons en effet que le plus beau système, le plus ingénieux, le mieux réfléchi, a toujours un côté faible où sont gravées les bornes de l'esprit humain ; qu'il en adopte ou qu'il en invente chaque jour de nouveaux, qu'il les multiplie à l'infini, il multipliera les preuves de son ignorance et de sa faiblesse. Je résolu en moi-même, dit le Sage, d'examiner curieusement tout ce qui se passe sous le soleil ; Dieu a donné aux enfants des hommes cette occupation fâcheuse qui les exerce pendant leur vie. Que trouvai-je enfin après tant de recherches ingrates et pénibles ? Je trouvai que tout cela n'était que vanité et affliction d'esprit : *Et ecce universa vanitas et afflictio spiritus.* (Eccle., I, 14.)

Le juste, au contraire, plus sage et plus heureux, n'a pas besoin de tant d'appréts. Pour connaître le monde et son auteur, le symbole de sa créance lui suffit. Mais outre cette connaissance, la foi lui découvre deux vérités capitales, et d'une conséquence infinie. Vérités qui seront l'écueil éternel de la raison livrée à elle-même. Je veux dire, qu'elle lui apprend à se connaître lui-même, et surtout à connaître Jésus-Christ son réparateur. Or, chrétiens, avec cela, et cela seul, quels rapides progrès ne fait-il pas dans la science du salut, et dans la route du vrai bonheur ? Reprenons.

Première leçon de la foi : elle apprend au juste à se connaître lui-même. L'homme en effet tient un rang si distingué dans l'ordre des créatures, il lui importe si fort de s'étudier qu'il ne devrait jamais se perdre de vue. Mais le moyen qu'il puisse parvenir à se connaître dans ce chaos perpétuel d'idées où son esprit s'égare et se confond ? Le moyen qu'il se retrouve dans cette étonnante opposition de mouvements toujours contraires, où son cœur le fuit et lui échappe à chaque instant ? De tous les êtres avec lesquels il peut avoir quelque rapport, il est lui-même celui à qui il ressemble le moins.

Tantôt sage, tantôt imprudent ; tantôt modéré, tantôt furieux ; tantôt avare, tantôt prodigue ; vain ou modeste, ouvert ou mystérieux, prévenant ou inaccessible, compatissant ou inhumain, sérieux ou frivole, patient ou emporté, docile ou rebelle, il n'a rien de fixe que sa mobilité. C'est une cire molle qui reçoit toutes les impressions de l'humeur et des objets qui la remuent.

Même contraste dans ses habitudes. Etrange bizarrerie ! il aime la vérité, et il embrasse l'erreur : il honore la vertu, et lui préfère le vice : il cherche le bonheur, et se tyrannise lui-même : il redoute la Divinité, et il la brave. Qu'est-ce que l'homme ? *Quid est homo ?* Quel prodige de contradictions ! Pourquoi tant de bassesse avec tant de grandeur ? tant de servitude avec tant d'empire ? tant de force avec tant de faiblesse ? tant de crainte avec tant de confiance ? des sentiments si bas et un courage si élevé ? des clartés si vives et des ténèbres si épaisses ? des désirs si vastes et des projets si minutieux ? un amour de l'ordre si dominant, et une pente décidée à s'y soustraire ? des notions si justes sur ses devoirs, et une facilité si prompte à les violer ? Qu'est-ce que l'homme ? Monarque du monde, il s'approprie tous les êtres qui l'entourent, il asservit les animaux à son usage, il rend les éléments tributaires de son industrie ; tout semble relever de son domaine. Quelle distinction ! tant de grandeur m'étonne. D'un autre côté, je le vois si petit, si malheureux, que sa petitesse, comme son infortune, m'étonnent encore plus. A peine il se retire dans son cœur, qu'il y trouve mille sujets de peine, d'humiliation, dit saint Augustin. L'avarice le presse, l'orgueil l'élève, l'envie le consume, la concupiscence l'enflamme, la sensualité l'amollit, l'intempérance le déshonore, la colère le trouble, la légèreté l'emporte, la prospérité l'enfle, l'adversité le désole, une maladie l'abat, la mort enfin l'enlève pour toujours. Encore une fois, qu'est-ce que l'homme ? Quelle énigme impénétrable ! Oui, sans doute impénétrable à toute la sagacité de la sagesse humaine : sur ce point capital, ou elle se tait, ou elle nous égare. Mais la foi vient au secours de l'homme religieux, et lui explique l'énigme en un instant. O mortel bien-aimé des cieux ! lui dit-elle, et tout à la fois objet de leur colère, je ne prétends ni flatter votre orgueil, ni vous enlever vos espérances ; je viens au contraire détruire

l'un et affermir les autres ; vous montrer vos biens et vos maux, vos trésors et vos pertes, ce que vous fûtes et ce que vous êtes devenu.

Ce que vous fûtes. Image du Créateur, objet privilégié de sa tendresse, presque égal à ces intelligences bienheureuses qui contemplant sa grandeur, revêtu de la robe d'innocence, couronné d'honneur et de gloire, soumis à Dieu seul, déclaré par lui-même roi visible de toutes les créatures. Voyant toutes choses sous vos pieds, maître de vos passions, enrichi de mille vertus, à l'abri de tous les maux, assuré de l'immortalité, voilà ce que vous fûtes dans votre origine. Mais, ô gloire fugitive ! bonheur trop peu durable ! le père des humains, rebelle au Créateur, méconnaît l'Auteur de son être ; il tombe, et sa chute effroyable entraîne tous ses descendants. Telle est, chrétiens, l'explication de l'énigme. Ne cherchons ailleurs que dans le péché originel le principe et la source de ses contrariétés si humiliantes, de cette guerre intestine et si cruelle, de cette ligue de passions si constante et si opiniâtre, de cette révolte éternelle de la chair et des sens contre l'esprit qui faisait gémir le grand Apôtre. Là commence l'empire de la mort et le déluge de toutes les calamités qui la précèdent. Là se trouve l'époque de ce joug déplorable, imposé, dit le Sage, aux enfants d'Adam depuis le moment qu'il les voit naître, jusqu'à l'instant fatal qu'ils cessent de vivre. La philosophie ne voit rien dans tous ces effets qui doive surprendre, encore moins alarmer un être destiné par la nature à travailler, à souffrir et à mourir. Mais la foi plus conséquente nous apprend que l'homme est malheureux parce qu'il le mérite, qu'il est puni parce qu'il est coupable. Et voilà, mes frères, le grand objet que le juste surtout envisage avec un saint tremblement. Quel état, s'écrie-t-il ? esclave tour à tour et tyran de moi-même : sensible aux charmes de la vertu, et malheureusement entraîné dans le vice ; plein de bons desirs, et infidèle à mon propre cœur, je fais le mal que je déteste ; je vois le meilleur parti et je choisis le pire. D'où vient le désordre ? Ah ! j'ai été conçu dans l'iniquité maternelle : le crime et le châtimement du criminel sont le funeste héritage que j'ai reçu de mes pères. Je sens en moi deux ennemis irréconciliables et toujours en guerre. L'homme intérieur, ce reste précieuse de votre ouvrage, ô mon Dieu ! se plaît dans votre loi sainte et souscrit à son équité ; mais l'homme animal et charnel, cet homme né de la corruption d'Adam, me tient asservi sous la loi du péché. Et quel homme encore ! ennemi trop aimable, ami traître et perfide, je l'aime et je le crains, je le fuis et il m'arrête, je le frappe et il m'attendrit. O pénible combat ! ô victoire incertaine ! qui me délivrera de cet homme importun et criminel ? Rassurez-vous, âme craintive, ce sera la grâce de Dieu par Jésus-Christ Notre-Seigneur, dit saint

Paul. Vous voyez, mes frères, comment la foi, après avoir fourni au juste qu'elle anime la clef de son propre cœur, et jeté un trouble salutaire dans son esprit, le console promptement par la vue du Libérateur promis, et le conduit comme par la main de la connaissance de soi-même à la connaissance de Jésus-Christ son libérateur.

Connaissance capitale dans la religion, et tellement essentielle à notre bonheur, que sans elle, toutes les autres vérités de la foi n'offriraient à l'homme consterné qu'une perspective affreuse et un appareil désespérant. Eh ! qui suis-je, en effet, si Jésus-Christ ne se présente à moi ? Que m'importe de connaître mes maux, si la seule main capable de les guérir se cache à mes regards ? Encore vaudrait-il mieux pour moi les ignorer, ou les souffrir patiemment comme l'apaisement inévitable de la nature que les supposer incurables. O Dieu clément et débonnaire ! serait-il bien possible que je ne fusse sorti du néant que pour traîner des jours voués au crime et au malheur ? et ne puis-je lever mes yeux vers le ciel que pour y redouter en frémissant le vengeur implacable que mes pleurs ne sauraient attendrir ? Non, chrétiens, ce vengeur est un père, et un père tendre, quoique irrité. Il punit le crime, parce qu'il est juste, tandis qu'il ménage un réparateur au criminel, parce qu'il est indulgent. Sa justice, il est vrai, ne perd rien de ses droits ; mais sa tendresse ingénieuse ménagera si bien les intérêts de sa gloire et du salut des hommes, qu'il punira l'offense et sauvera le coupable ; mystère de justice et d'amour dont la foi nous découvre l'accomplissement dans la personne de Jésus-Christ. Hélas ! sous combien de traits aussi touchants qu'augustes l'offre-t-elle à nos réflexions !

Infecté de la lèpre originelle, couché depuis quatre mille ans dans le lit de ses douleurs, tourmenté sans relâche, le genre humain était ce grand infirme dont parle saint Augustin, *magnus agrotus*, qui, désespérant de sa guérison, tournait ses yeux mourants de toutes parts. Tantôt il députait quelqu'un de ses membres aux sages de la gentilité. La force de la raison, la richesse, l'abondance des talents distinguaient ce membre entre tous les autres ; mais un levain mortel fermentait au fond de son cœur : *fortis et dives, sed leprosus*. (IV Reg., V, 1.) Je vous envoie, leur disait-il, comme ce roi de Syrie au roi d'Israël ; je vous envoie cet homme, afin que vous guérissiez les maladies de son âme : *scito quod miserim ad te servum meum, ut cures eum a lepra*. (Ibid., 6.) Hé ! qui suis-je, répondait le Sage désespéré, et aussi malade que son élève ? qui suis-je, pour opérer ce prodige ! me prend-on pour le maître de la vie ou de la mort ? me prend-on pour un Dieu ? *Nunquid ego sum Deus, ut curem hominem a lepra*. (Ibid., V, 7.) Tantôt il s'adressait à la race d'Abraham : ce peuple fameux et chéri du ciel, disait-il, aura sans doute quelque remède contre le mal cuisant qui le consume : *Mittam litteras*

regem Israel. (IV Reg. V, 5.) Vaine ressource ! La Synagogue n'avait que des ablutions extérieures et un baptême charnel, dont la vertu, bornée tout au plus au dehors de la plaie, ne pénétrait pas jusqu'à la source du mal : *in variis baptismatibus et justitiis carnis.* (Hebr., IX, 10.) Dans cette extrémité, Jésus-Christ paraît enfin. C'est le véritable Elisée qui va lui-même au devant du malade, le prend entre ses bras, l'échauffe dans son sein, le baigne dans son sang ; et ce bain miraculeux lui rend tout à coup cette fleur de santé qui brille dans l'enfance, et qui annonce une guérison parfaite : *restituta est caro ejus sicut caro pueri parvuli, et sanatus est.* (IV Reg., V, 14.) Voilà, chrétiens, le symbole de la nature tombée, et l'ouvrage du Libérateur.

Nous étions par notre origine enfants de colère, dit saint Paul, dévoués à l'anathème, exclus sans retour de l'héritage éternel : *natura filii iræ.* (Eph., II, 3.) Et, selon la foi, Jésus-Christ est le pacificateur qui désarme le courroux paternel : il est la victime qui abolit le décret de notre condamnation en l'attachant à sa croix : il est le pontife qui nous ouvre le sanctuaire de la gloire, et qui nous obtient notre rappel dans la patrie comme sacrificateur de l'éternité. L'homme souillé de crimes était aux yeux du Très-Haut un objet de scandale et d'horreur ; et, selon la foi, Jésus-Christ est le sanctificateur qui purifie son âme des œuvres mortes par l'onction divine de son esprit, et qui lave sa conscience par l'aspersion intérieure de sa grâce. Avant sa venue, les nations égarées marchaient dans leurs voies ; un culte bizarre et superstitieux dégradait la raison et outrageait la Divinité, et Jésus-Christ enfante sur sa croix l'Épouse immaculée [qu'il offre à Dieu le Père ; il forme dans son sein virginal un peuple nouveau d'adorateurs en esprit et en vérité. L'ancienne loi n'ayant, poursuit l'Apôtre, que l'ombre des biens à venir ne pouvait rendre justes et parfaits ceux qui s'approchaient de Dieu ; et, selon la foi, Jésus-Christ est l'hostie pure qui, par l'unique oblation de sa propre chair, consume d'un seul coup le salut des prédestinés. La première alliance, imparfaite et défectueuse ne renfermait que des esclaves ou des prévaricateurs ; et, dans le principe de la foi, Jésus-Christ est le médiateur du Testament Nouveau qui répand la charité dans les âmes, nous délivre du joug de la loi et de celui du péché, nous élève avec lui à la dignité d'enfants, et ne rougit point de nous appeler ses frères. En un mot, chrétiens, nous le voyons toujours fidèle à sa destinée, occupé à expier la faute du premier homme, à guérir les plaies de la nature, à réparer les ravages du crime, à venger les droits de la vertu, à réconcilier, dit un prophète, les pères avec les enfants, les enfants avec les pères, tous les hommes avec Dieu ; à rassembler tous les peuples divers dans l'unité d'un même culte ; en sorte qu'il n'y ait plus qu'un seul pasteur, un seul troupeau, une même bergerie, et que tout l'u-

nivers connaisse le salut qui vient d'un Dieu Sauveur à la vue du Sauveur lui-même : *viderunt omnes termini terræ salutare Dei nostri.* (Psal. XCVII, 3.)

Vérités de la foi, que vous êtes consolantes ! Oui, dit le juste, réunissant tous ces traits que je ne fais qu'effleurer ; oui, ce Christ que j'adore est véritablement le soleil de justice qui dissipe mes ténèbres, le médecin venu du ciel qui guérit mes infirmités, le prince de la paix qui la rétablit dans mon cœur. Il est le docteur qui m'éclaire, le pasteur qui me conduit, le prêtre qui me consacre, la victime qui me sauve, le sacrificateur qui m'associe à son holocauste, le guide qui dirige mes pas, le médiateur de mon alliance avec le Père, le garant de mes espérances, l'objet de mon amour, l'auteur enfin et le consommateur de cette même foi qui me découvre ces grandes vérités. De là, mes frères, quel goût intérieur ! quelle volupté pure ! quels saints ravissements dans l'âme du juste ! Ah ! dès cette vie, il s'unit par la foi à la religion du ciel ; il prélude au cantique immortel des bienheureux. Il chante comme eux les miséricordes éternelles du Seigneur ; il rappelle les grâces qu'il en a reçues, il adore ses mystères. Leur souvenir fait couler de ses yeux des larmes d'attendrissement, et le sacrifice de sa raison ne coûte plus rien à sa fidélité.

Tel est le bonheur du juste vivant de la foi. Il trouve dans ses lumières le contentement de l'esprit ; il trouve en second lieu, dans ses maximes, le repos de son cœur.

SECONDE RÉFLEXION.

J'entre d'abord en matière, et je dis que le juste vivant de la foi, trouve dans ses maximes le repos de son cœur. Pourquoi ? C'est que ses maximes saintes sont la règle infailible de ses devoirs : premièrement, envers Dieu ; ensuite, envers soi-même ; enfin, envers ses frères.

Oui, mes frères, c'est cette foi toujours vivante au fond de son cœur qui dirige ses premiers hommages envers l'Être suprême. Il n'a un corps que pour l'immoler à son Dieu, une bouche que pour célébrer ses merveilles, une mémoire que pour rappeler ses bienfaits, une volonté que pour la soumettre à ses lois, un esprit que pour adorer ses attributs, un cœur enfin, que pour l'aimer ; et de quel amour ? Instruisons-nous, mes frères ; l'école du chrétien est celle de la charité ; amour du juste, amour de préférence qui rappelle à Dieu seul la course vagabonde et incertaine de mille désirs échappés au cœur sans qu'il s'en aperçoive, et trop souvent égarés du centre qui doit les réunir. Amour du juste, amour filial, qui s'élance vers ce même Dieu comme vers un père souverainement aimable ; qui n'a d'autre ambition que celle de lui plaire, ni d'autre crainte que celle de l'offenser ; qui fait le bien, parce qu'il l'ordonne ; qui fuit le mal, parce qu'il le défend. L'esclave, dit saint Augustin, est conduit par la ter-

reur ; le mercenaire par l'intérêt : mais le juste, comme un enfant docile, est conduit par l'amour ; s'il a le malheur d'affliger la bonté paternelle, si quelque faute échappe à sa fragilité : ah ! le repentir amer s'annonce promptement dans ses yeux ; il s'exprime par ses regrets, et son cœur désolé vient se peindre dans ses larmes. Amour du juste, amour vif, délicat et tendre tel que celui d'une épouse pour un époux chéri. Celle-ci met sa gloire comme son bonheur dans le tribut de ses affections envers celui que des liens irrévocables unissent à sa destinée ; elle prévient ses moindres désirs, elle devine, pour ainsi dire, ses volontés les plus secrètes ; elle voit clairement dans son âme ce qu'un autre œil que celui d'une épouse n'y verrait jamais. L'absence de cet époux l'afflige, son retour la console. Elle s'intéresse vivement à ses prospérités comme à ses disgrâces ; elle partage ses succès ; elle sent toutes ses pertes : mais la seule qui pût la rendre inconsolable serait celle d'un cœur qui fait la joie et le repos du sien. Tel est l'amour du juste envers Dieu, cet époux de l'âme fidèle. Il ne vit que pour lui ; la gloire de ce Dieu, si digne d'être aimé, est la fin de ses actions, de ses désirs, de ses vœux, de ses entreprises. Il ne peut supporter ces moments de sécheresse et de langueur où il paraît s'éloigner de son âme ; le juste le rappelle par ses gémissements. Il lui parle dans la prière ; il l'écoute dans ses oracles ; il s'intéresse aux biens et aux maux de sa famille, qui est son Eglise, et il donnerait sa vie pour lui prouver sa fidélité.

Amour du juste, amour fécond et toujours actif, qui se nourrit de sa substance même, qui se reproduit de son propre fond, et qui s'accroît d'autant plus qu'il se communique sans mesure. Ainsi, on ne demande pas au juste si c'est assez d'aimer Dieu une ou plusieurs années, ou dans certaines époques de la vie, ou seulement à la fin de ses jours, ou même s'il suffit de ne le point haïr ? Questions monstrueuses, problèmes injurieux à une loi d'amour, que le juste indigné renvoie avec horreur au délire de l'école. Il sait que le cœur de l'homme n'est jamais oisif, et que s'il n'aime pas le Créateur, il aime nécessairement la créature ; il sait que la froideur outrageuse d'une indifférence criminelle par elle-même, ne saurait l'acquitter envers un Dieu jaloux, qui veut notre cœur, le veut tout entier, et le veut pour toujours.

Amour du juste, amour efficace, qui s'annonce par les œuvres ; amour consécuteur, qui lui imprime le sceau de l'immortalité ; amour universel, qui embrasse tous les points de la loi ; amour constant, qui ne se lasse jamais ; amour courageux, qui franchit tous les obstacles, brave tous les périls, affronte les persécutions, les chaînes, les tourments, la mort, s'il le faut, plutôt que de trahir les intérêts de Dieu, ou d'abandonner sa cause ; amour docile, qui trans-

porte le juste comme un autre Abraham du sein de sa patrie dans des climats sauvages et inconnus, si la voix du ciel l'y appelle ; amour prompt, qui ne connaît ni prétexte, ni délai, dès qu'il s'agit de Jésus-Christ et de coopérer à la propagation de son règne. Voilà pourquoi le juste, sous les auspices de la foi, remplit ses devoirs envers Dieu.

Devoirs envers soi-même. C'est ici, mes frères, où la méprise est infaillible, si l'on suit d'autres règles que les maximes de la foi. Hélas ! il n'est plus ce temps échappé sans retour, où l'âme souveraine absolue dans un corps docile et soumis à ses lois, sentait en elle-même toute l'énergie de la raison, tenait ses passions dans l'ordre, et ne leur permettait que des efforts concertés avec la vertu ; l'homme pouvait alors se prêter innocemment à l'amour de soi-même. Cet amour jusque-là n'avait rien que d'honnête ; son cœur n'écoutait que la voix de la sagesse ; que dis-je ? les sens la suivaient comme leur guide, et la consultaient comme leur oracle. Répandus par ses ordres dans le commerce des créatures, ils n'en rapportaient que des semences de vertu et des impressions innocentes. Mais, dans l'état de faiblesse et de corruption où l'homme se voit réduit par le péché, devenus les tyrans de l'âme, et les ministres des passions, ces mêmes sens ne lui rapportent plus qu'un germe de vice, et des images séduisantes. Ainsi, mes frères, s'aimer soi-même, si vous consultez le libertin, c'est secouer le joug du devoir ; c'est braver le témoignage de la conscience et l'autorité de la loi ; s'aimer soi-même, c'est idolâtrer la chair, et canoniser tous ses appétits ; c'est avilir son âme, et la plonger dans l'ordure des plus sales voluptés ; s'aimer soi-même, c'est encenser le vice, et ne plus rougir de ses turpitudes : c'est oublier qu'on est homme, et plus encore qu'on est chrétien ; s'aimer soi-même, c'est, à l'exemple de la brute, se concentrer honteusement dans le cercle d'une vie tout animale ; c'est prostituer l'esprit à la matière, la raison à l'instinct ; c'est n'avoir d'autre règle de conduite que la brutalité de ses convoitises, ni d'autre but que celui de les assouvir ; s'aimer soi-même, si vous écoutez les délicats, c'est associer le régime à la volupté, la tempérance aux plaisirs ; c'est épurer ceux-ci de ce qu'ils ont de grossier et d'indécent, en cueillir légèrement la fleur, ne pas les épuiser, et prévenir, par des suspensions habilement ménagées, le dégoût inséparable de la satiété ; c'est remplacer ces plaisirs les uns par les autres, et leur ôter cette monotonie accablante, qui enlaidit enfin les objets, affadit le cœur et en érousse tôt ou tard la sensibilité ; s'aimer soi-même, c'est monter les passions de telle sorte, qu'elles se prêtent sans murmure au plan d'une sagesse voluptueuse avec méthode ; s'aimer soi-même, au jugement du philosophe, c'est affranchir les passions de la tyrannie des lois positives, et bannir du cœur humain les soucis rongeurs, les anxiétés cruelles, les terreurs désolantes, et tout

ce qui s'oppose à sa tranquillité; s'aimer soi-même, c'est feindre un Dieu paisible dans le sein de sa gloire, indifférent à nos actions comme à nos hommages; c'est, par une fausse modestie, soustraire l'homme aux regards de sa providence, lui ouvrir la voie du crime et lui promettre l'impunité à la faveur de son néant; s'aimer soi-même, c'est fronder la religion comme un voile superstitieux, tendu par la politique sur les yeux de la crédulité; c'est envisager les vertus comme des semences purement locales, qui fructifient dans certains pays, et qui dépérissent dans les autres; c'est se placer à côté de l'insecte qu'on foule aux pieds, et chercher un asile contre les remords dans l'abîme de sa dégradation; s'aimer soi-même, si vous écoutez l'ambitieux, c'est aspirer aux premiers rôles sur le théâtre du monde; c'est n'encenser d'autre divinité que la fortune ou la gloire; c'est, par le sacrifice du sang, de la droiture, de l'honneur, de la vertu, jeter, s'il est nécessaire, les fondements de son élévation; en un mot, s'aimer soi-même, c'est haïr quiconque pourrait nous prévenir dans la carrière des honneurs; c'est, sous le masque de la probité, ménager des protecteurs, faire des dupes, et supplanter des concurrents.

Tel est, dans les principes du monde, l'amour de soi; et c'est à la faveur de ces principes qu'il promet à ses partisans un bonheur d'autant plus illusoire qu'il n'en jouit pas lui-même. Non, chrétiens, la morale du monde ne fit jamais que des hommes faux, intéressés, durs, superbes, ennemis les uns des autres, peu d'accord avec eux-mêmes, et par conséquent malheureux. Ils sont, dit le prophète (*Isa.*, LVII, 20), comme une mer toujours agitée, qui ne peut se calmer, dont les flots vont se briser sur le rivage, avec une écume sale et bourbeuse. L'oracle du Saint-Esprit nous apprend qu'il n'est point de paix pour les impies : *non est pax impiis*. (*Isa.*, XLVIII, 22.) Cette paix est la fille de la vertu et le trésor de l'homme vertueux. Jamais on ne vit un cœur en guerre avec Dieu goûtant dans sa rébellion ce repos intérieur qui fait ici-bas la félicité du juste : un tel prodige, dit le saint homme Job, est encore à paraître : *quis restitit ei et pacem habuit?* (*Job*, IX, 4.) Le pécheur a beau se retrancher dans l'amour de soi-même : dès que cet amour sort de la règle, il entend au fond de son âme un moniteur incorruptible qui plaide incessamment la cause du devoir. Sa conscience le suit par tout, dont la voix forte et immortelle ne peut être étouffée ni par les artifices de l'amour-propre, ni par les sophismes du vice, ni par le crédit ou le nombre de ses partisans : elle fait entendre ses cris vengeurs, malgré le tumulte et le frémissement des passions : elle sème d'épines les voies de l'impunité : elle poursuit l'impie dans tous ses retranchements : il a beau dire en lui-même : prenons toute sorte de plaisirs, et jouissons des biens, ce n'est là qu'un moment d'ivresse; l'instant d'après

les plaisirs évanouis sont remplacés par les remords.

De là que s'ensuit-il ? Il s'ensuit que le juste seul est véritablement heureux : pourquoi ? C'est que dans le tribut personnel de l'amour qu'il se doit à lui-même, il s'aime dans l'ordre et par rapport à Dieu. Or, chrétiens, s'aimer de la sorte, c'est tourner ses premiers regards du côté de son âme, c'est l'aimer selon la foi; et l'aimer selon la foi, c'est envisager avec un attendrissement religieux cette portion sublime et immortelle de nous-mêmes. L'aimer selon la foi, c'est la révéler comme l'image, la conquête, l'épouse d'un Dieu, l'émanation précieuse de sa lumière, l'objet distingué de sa tendresse, la confidente intime de ses desseins, la dépositaire de ses vérités, l'héritière des biens célestes, le tabernacle vivant où repose son Esprit. L'aimer selon la foi, c'est cultiver cette âme comme un champ mystérieux, confié par le Père de famille à nos soins, à notre vigilance, à notre industrie; c'est en arracher les rejetons impurs de la concupiscence, l'arroser des larmes de la componction, attirer sur elle, par des gémissements assidus, la rosée de la grâce, la fertiliser par la pratique des bonnes œuvres, la ramener enfin à la rectitude primitive de ses opérations. L'aimer selon la foi, c'est la dégager des nuages, des passions et des ténèbres du péché, la nourrir de la connaissance de Jésus-Christ et de ses mystères. L'aimer selon la foi, c'est la munir de bonne heure contre les entreprises des sens toujours ligüés pour la séduire; c'est écarter au loin tous les objets d'une indiscrete curiosité; c'est lui interdire surtout ces fictions ingénieuses, *doctas fabulas* (*II Petr.*, I, 16), ces mensonges embellis avec art, qui pourraient corrompre son cœur, ou fomenteur son goût pour la frivolité. L'aimer selon la foi, c'est la précautionner contre ces docteurs du mensonge, gagés, ce semble, pour défendre l'homme contre Dieu, qui substituent leurs problèmes erronés à l'évidence de sa loi, leurs systèmes versatiles à son immutabilité, leur morale accommodante à son austérité. Et tel est l'amour du juste envers son âme.

Il y a plus. L'homme, en vertu de la charité qu'il se doit à lui-même, est aussi obligé d'aimer son corps; mais qu'est-ce encore qu'aimer son corps selon la foi? achevons de nous instruire. L'aimer selon la foi, c'est le considérer comme le compagnon de l'âme, et le redouter comme son ennemi; c'est l'envisager comme l'organe de ses hommages, et le punir comme l'instrument ou l'instigateur de ses profanations. L'aimer selon la foi, c'est entretenir ses forces et réprimer son audace, pourvoir à ses besoins et prévenir ses révoltes; c'est l'attaquer et le défendre, le ménager et le soumettre, conserver sa vie comme un dépôt dont on est comptable envers l'Etre suprême, et néanmoins le châtier, le crucifier, l'immoler chaque jour comme une victime destinée à la mort. L'aimer selon la foi, c'est le respecter comme la

temple visible de l'Esprit-Saint, le pontife extérieur de l'âme, l'interprète public de ses pensées, le coopérateur de ses bonnes œuvres, le compagnon futur de son immortalité. L'aimer selon la foi, c'est l'associer aux fonctions de l'esprit; c'est, en quelque sorte, le spiritualiser lui-même. En un mot, chrétiens, aimer son corps selon la foi, c'est le contempler dans l'ordre de la religion, et sentir vivement la dignité de sa destinée. Eh! de combien de privilèges le Tout-Puissant n'a-t-il pas honoré la chair, dit Tertulien, en faveur des liens sacrés qui l'unissent à l'âme? On baptise la chair, ajoute ce Père, afin que l'âme soit lavée de ses souillures. On donne l'onction à la chair pour opérer la consécration de l'âme. On marque la chair du signe du salut pour fortifier l'âme contre ses ennemis. La chair reçoit l'imposition des mains, afin que l'âme soit éclairée d'une lumière toute céleste. La chair est nourrie du corps et du sang de Jésus-Christ, pour que l'âme soit remplie et comme engraisée de la substance de Dieu même.

Après cela, quelle apparence qu'un homme vivant de la foi, profane de si augustes prérogatives? Qu'il livre à l'infamie du libertinage une chair où la main du Créateur a imprimé de si grands traits? Une chair animée de son souffle vivifiant, revêtue de la robe précieuse de ses divins mystères, honorée de la grâce de ses sacrements et de la sainteté de ses lois? Une chair établie reine sur toutes ses créatures, déclarée héritière de tous les biens qu'il prodigue à l'univers? Une chair décorée du caractère sacerdotal de sa religion toute sainte? Une chair enfin glorifiée et comme divinisée dans la personne de Jésus-Christ? Non, chrétiens, des titres si respectables fixent les devoirs du juste envers cette chair qu'il aime et qu'il révère. Ils la garantissent entre ses mains innocentes et pures des outrages de la volupté.

Ne craignez donc pas qu'il l'abandonne à l'illusion des sens, à la bassesse des passions, à la puérilité des objets. Ne craignez pas qu'il la prostitue aux feux impurs de l'amour profane, aux excès monstrueux de la débauche, à l'indolence léthargique de la mollesse; l'aimer de la sorte, c'est la haïr, la déshonorer, la perdre pour le temps et pour l'éternité. Que fait donc le juste? Il fait de son corps l'image du Rédempteur; il fait de son âme le sanctuaire et le trône de toutes les vertus. Peut-il plus saintement, et plus heureusement, remplir ses devoirs envers soi-même?

Devoirs envers ses frères Vous aimerez le Seigneur votre Dieu, et le prochain comme vous-même. En cela, dit Jésus-Christ, consistent la loi et les prophètes. Vous l'aimerez donc, *diliges* (Matth., XXII, 39), et ses intérêts seront inséparables des vôtres. *Sicut te ipsum.* (Ibid.) Vous le regarderez par conséquent comme un pupille confié à vos soins par la Providence. Or, sous ce point de vue, un chacun, dit le Sage, est, à certains égards, tributaire envers le prochain, *unicuique mandavit de proximo suo* (Eccli., XVII, 12),

c'est-à-dire, qu'il doit l'édifier, l'instruire, le corriger, le secourir. Telle est la règle de la foi, mais que nul n'observe aussi particulièrement que l'homme juste.

S'agit-il du bon exemple? ah! sa vie est l'apologie perpétuelle de la vertu et la censure des mœurs publiques. A ne considérer que l'honnête homme dans sa personne, quel modèle parfait de tous les citoyens! Epoux fidèle, il révère la couche nuptiale comme le trône de la pudeur, et le témoin sacré de la foi qu'il a jurée. Père tendre et vigilant, il inspire de bonne heure à ses enfants l'horreur du vice et l'amour de la probité. Sa tendresse paternelle s'annonce à leur égard par des leçons perpétuelles de sagesse; et, malgré les outrages du sort, il les croit assez riches, s'il leur laisse pour héritage l'estime et la pratique de la vertu. Ami constant, solide, essentiel, il cultive religieusement les saintes lois de l'amitié. Son âme ferme et courageuse, loin de méconnaître ses amis abandonnés par la fortune, redouble en leur faveur toute son activité; et leurs disgrâces ajoutent un nouveau lustre à l'élévation de ses sentiments. Sujet soumis, il respecte humblement dans le souverain l'auguste image du Dieu qu'il adore. Comme chrétien, il répand en tous lieux la bonne odeur de Jésus-Christ. On croit voir en le voyant la sainteté elle-même suivie de toutes les vertus et rendue visible dans sa personne. Bien souvent la grâce victorieuse des cœurs rend son exemple fertile; mais si aucun des spectateurs n'en recueille le fruit, tous du moins sont touchés, attendris, édifiés.

S'agit-il de l'instruction? quel nouveau champ ouvert à son zèle! Sa langue, dit l'Ecriture, est un argent épuré, et ses lèvres éloquentes en instruisent plusieurs : *Labia iusti erudiunt multos.* (Prov., X, 21.)

S'agit-il de corriger ses frères? Avec quel art il sait pénétrer jusqu'aux endroits les plus délicats du cœur! quels ménagements! quels pieux artifices! L'austère vérité prend dans sa bouche cet esprit de mansuétude sage et insinuante qui ramène le coupable sans l'irriter, qui l'humilie sans le dégrader, qui l'adoucit sans le flatter, qui le guérit sans le blesser, qui néanmoins pénètre, s'il le faut, jusqu'au vif sans le désespérer. S'il tonne quelquefois, les foudres même du Seigneur se changent bientôt entre ses mains en une rosée douce et consolante qui porte dans l'âme les premiers traits du repentir, la honte du crime, la douleur de l'avoir commis et l'espoir du pardon : *Fulgura in pluviam fecit.* (Psal. CXXXIV, 7.)

S'agit-il des secours de la charité? Sa maison, comme celle de Job, est l'asile public des malheureux et l'hospice des indigents. Il est lui-même l'œil de l'aveugle, le pied du boiteux, le protecteur du faible, le consolateur de l'affligé. La miséricorde tendre et secourable coule de son cœur comme d'une source caverte à tous les besoins de l'humanité. Nul mortel n'est exclu de ce cœur magnanime et bienfaisant. Parents, alliés, citoyens, étrangers, chrétiens, infi-

dèles, pauvres ou riches, grands ou petits amis ou ennemis, tous ont droit, dit saint Léon, aux effusions de sa charité. Il les regarde généralement comme la famille commune du Père céleste, et il peut bien dire avec cet ancien, mais dans un sens plus élevé : Je suis homme, et rien de ce qui intéresse l'homme n'est indifférent à mon cœur. C'est ainsi que le juste, guidé par les maximes de la foi, remplit toute justice envers Dieu, envers soi-même et envers ses frères. Mais de là quel incroyable bonheur ? Son âme satisfaite repose tranquillement dans le sein d'une conscience toujours calme et libre de remords. Il nage, suivant l'expression d'un prophète, il nage dans l'abondance de la paix. Les peuples le bénissent, les gens de bien le révèrent, les méchants eux-mêmes l'estiment et le craignent. Le passé comme le présent le rassure ; et pour comble de bonheur, il trouve les consolations de l'avenir dans les promesses de la foi. Encore un moment, et je finis.

TROISIÈME RÉFLEXION.

Oui, chrétiens, les promesses de la foi étalent aux yeux du juste toutes les richesses de la vie future. Cette foi sublime le transporte au delà du temps et de la mort. Il devient, par une heureuse anticipation, propriétaire des biens promis à sa fidélité. Que dis-je ? il en jouit déjà par la vivacité de son espérance ; il entre en esprit dans le sanctuaire des âmes bienheureuses ; et, comme le Prophète-Roi, il croit voir les trésors du Seigneur dans la terre des vivants : *Creâo videre bona Domini in terra viventium.* (Psalm. XXVI, 13.) Il contemple de cette hauteur ce monde visible comme une terre de mou-rants, où tout passe, tout fuit, tout se plonge en un clin d'œil de l'abîme du néant d'où il était sorti dans celui de la mort d'où il ne sortira plus. Ainsi la foi l'élève au-dessus de la fortune et de ses revers, au-dessus des événements et de leur inconstance, au-dessus du siècle et de ses révolutions. Il trouve dans ses promesses de quoi parer aux accidents de la vie les plus fâcheux et les plus tristes. Il sait que le moment si court et si léger des tribulations qu'il endure est déjà pour lui le garant et comme le germe d'une félicité suprême et d'une gloire incomparable. Tel est le bonheur de l'homme qui vit de la foi.

D'où vient cependant qu'avec la même foi que celle du juste nous ne goûtons pas le même bonheur ? Ah ! chrétiens, faut-il le demander ? Nous croyons, il est vrai ; mais comment croyons-nous ? Le voici. Nous croyons, mais d'une foi languissante et faible, dont les lumières nous éclairent sans nous échauffer. Nous croyons, mais d'une foi morte, dont les maximes nous marquent la voie du devoir sans nous y attirer. Nous croyons, mais d'une foi stérile, qui ne produit rien de vif pour Dieu, rien de tendre pour le prochain, rien de juste et de réglé pour nous-mêmes. Nous croyons, mais d'une foi sans onction, qui laisse le cœur dans son

aridité, et qui, loin de le consoler par ses promesses, le rebute par ses maximes ou l'épouvante par ses menaces. Nous croyons, mais d'une foi rampante, qui nous élève à peine au-dessus des sens et des objets visibles. Nous croyons, mais d'une foi charnelle, qui ne soupire qu'après la graisse de la terre, et que nous rendons complice de la bassesse de nos vœux et de la grossièreté de nos penchants. Nous croyons, mais d'une foi intéressée, qui ne se porte de temps en temps vers Dieu que pour le prier de bénir les vues insensées de l'ambition ou les désirs insatiables de la cupidité. Nous croyons, mais d'une foi grossière et superstitieuse, qui préfère souvent un faux merveilleux aux pures lumières de la vérité, des pratiques d'humeur aux œuvres de la charité, des espérances frivoles et puériles aux consolations de l'éternité. Nous croyons enfin, nous avons la foi, disons-nous, et avec elle nous sommes malheureux. Oui, sans doute, nous le sommes, nous méritons de l'être : mais aussi, chrétiens, ce n'est pas là cette foi qui fait ici-bas la vie du juste ; cette foi qui lui montre efficacement la vérité ; cette foi qui élève son cœur au-dessus du monde et qui rend son bonheur impénétrable à l'instabilité des choses humaines. Voulez-vous donc, à l'exemple du juste, vivre et mourir heureux ? vivez comme lui de la vie de la foi. Ecoutez ses oracles, suivez ses maximes, fiez-vous à ses promesses, vous goûterez dans le temps les prémices de ce bonheur ineffable dont la plénitude sera consommée dans l'éternité, que je vous souhaite, au nom du Père, etc.

SERMON II.

SUR LE JUGEMENT DERNIER.

Tunc sedebit super sedem majestatis suæ, et congregabuntur ante eum omnes gentes. (Math., XXV, 32.)

Alors il s'assiéra sur le trône de sa gloire et toutes les nations seront assemblées devant lui.

Tel est, chrétiens, l'effrayant tableau que l'Eglise, toujours attentive au salut de ses enfants, présente à leur foi dès l'entrée de cette carrière sainte. Son Epoux, plein de majesté, brillant de gloire, environné de sa cour, armé de son glaive, prêt à juger le monde ; plus loin, ce même Epoux, venu du ciel après quatre mille ans d'attente, couché dans une crèche, ouvrant à tous les hommes les sources de sa clémence et les trésors de son amour, voilà comment cette mère tendre nous prépare par la terreur et l'effroi du dernier avènement de Jésus-Christ, à l'attente, aux consolations et aux grâces du premier. Heureux celui qui entre dans ses vues maternelles ! Ce qui m'étonne, c'est qu'une vérité si frappante, si positive, et dont l'impression devrait être si durable soit, pour la plupart, le sujet d'une crainte momentanée, ou la matière d'une indiscrete curiosité. Loin d'en prévenir les suites, on voudrait en déterminer l'époque. Apprenez-nous, disaient les disciples au Sauveur, quand ces choses arriveront : *Dic nobis*

quando hæc erunt. (Matth., XXIV, 3.) Mais est-ce à nous, faibles et téméraires scrutateurs, à percer dans cet avenir terrible? Nous sied-il de porter un regard curieux sur le temps et les moments dont le Père s'est réservé la connaissance? Un objet aussi sérieux doit-il être l'amusement d'un vain loisir, ou le motif d'une solide conversion? Hélas! peut-être touchons-nous de plus près que nous ne pensons au moment de cette sommation décisive qui nous citera devant le tribunal d'un Dieu vengeur. Mes frères, la foi s'éteint, la charité se refroidit, les vertus disparaissent; les scandales deviennent des bienséances; les crimes des usages, les blasphèmes des distinctions; l'impiété gagne, le temps fuit, les siècles s'écoulent; chaque jour enfin nous approche de la scène formidable de ce grand jour, auquel nul autre jour ne succédera : jour de confusion et d'horreur, où les astres éclipsés, les cieux obscurcis, la terre ébranlée jusque dans ses fondements, annonceront les derniers moments de la nature expirante. Jour de lumière et de vérité, où s'évanouira le pompeux étalage des vanités humaines, où périront sans retour les pensées, les désirs, les agitations des aveugles mortels : jour de discussion et de discernement, où les censures, comme les apothéoses du monde, seront hautement réprouvées, où ses prétendus sages, où ses héros, dépouillés de leur gloire, grossiront la foule malheureuse que l'anathème du souverain Juge doit livrer aux ténèbres d'un oubli éternel : jour de réparation et d'équité, où la vertu flétrie, poursuivie, combattue par le crime, sera publiquement vengée de ses attentats aux yeux de l'univers : jour enfin où Jésus-Christ, assis sur le trône de sa gloire, fixera, par un arrêt irrévocable, la destinée du genre humain : *Tunc sedebit super sedem majestatis suæ, et congregabuntur ante eum omnes gentes.*

Ce jour, encore renfermé dans les ombres de l'avenir, sera donc spécialement le jour de Jésus-Christ; mais il sera aussi, dans un sens contraire, le jour du pécheur; et voici, chrétiens, comment je l'ai conçu. Il sera spécialement le jour de Jésus-Christ; pourquoi? c'est que Jésus-Christ y paraîtra dans tout l'éclat de sa grandeur; premier point. Il sera dans un sens opposé, le jour du pécheur; pourquoi encore? c'est que le pécheur y paraîtra dans toute l'horreur de sa destinée; second point. Le Fils de l'homme, seul grand en ce jour solennel; l'homme coupable, seul malheureux; deux vérités qu'une foi attentive ne doit jamais perdre de vue. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Je dis, en premier lieu, que Jésus-Christ, au dernier jour, paraîtra dans tout l'éclat de sa grandeur. Comment cela, mes frères? Appliquez-vous et suivez avec moi le plan que l'Evangile nous a tracé lui-même. C'est qu'il y paraîtra comme Fils de l'homme, mais Fils de l'homme dans toute la gloire de son humanité sainte : *videbunt Filium*

hominis. (Luc., XXI, 27.) Il y paraîtra comme Juge de l'homme, mais Juge de l'homme dans tout l'appareil de sa puissance infinie : *cum potestate magna.* (Ibid.) Il y paraîtra comme Rédempteur de l'homme, mais Rédempteur de l'homme avec toute la majesté réservée au Chef des prédestinés, et *majestatem.* (Ibid.) Arrêtons-nous à ces grands objets dont l'Ecriture elle-même nous a marqué l'importance.

Nous verrons donc le Fils de l'homme au dernier jour, mais le Fils de l'homme dans toute la gloire de son humanité sainte, *videbunt Filium hominis.* C'est la promesse consolante qui rassure les apôtres au jour de son Ascension. Hommes de Galilée, à quoi vous arrêtez-vous? leur dit-on. Ce Jésus que vous avez vu s'élever au plus haut des cieux, impassible, immortel, triomphant, plein de gloire; ce Jésus viendra avec le même éclat à la fin des siècles, *sic veniet.* (Act., I, 11.) Tous les peuples réunis des bouts de l'univers verront le spectacle miraculeux dont vous êtes aujourd'hui les seuls témoins, *quemadmodum vidistis eum* (Ibid.) : il viendra. Oui, cette chair délaissée autrefois, tremblante, saisie de froid dans une crèche; cette chair exposée si souvent à l'inclémence des airs, à l'intempérie des saisons; cette chair épuisée de courses, accablée de fatigues, exténuée de jeûnes; une chair défaillante aux approches du calice de douleur; cette chair livrée aux insultes, aux outrages, aux fureurs d'une troupe barbare; cette chair meurtrie, ensanglantée, expirante sur une croix; cette chair renfermée dans l'ombre du tombeau, dont elle a déjà forcé la barrière impuissante; cette même chair paraîtra sur la nuée terrible qui lui servira de trône, revêtue de la robe de son immortalité, environnée d'un cercle immense d'esprits bienheureux, ministres et adorateurs du Fils de l'homme : *Et omnes angeli ejus cum eo.* (Matth., XXV, 31.) Il doit ce spectacle magnifique à sa propre gloire; il le doit à l'entière conviction de ses ennemis; il le doit à la consolation de ses serviteurs.

Sa gloire exige, en premier lieu, que son second avènement soit la réparation publique des faiblesses et des humiliations du premier. Dans le premier, couvert de nos haillons, dit Tertullien, invisible sous la voile obscur d'une chair passible et mortelle, il paraît sans appui, sans pompe, sans éclat. Dans le premier, le Fils de David, l'héritier de son trône, exilé, pour ainsi dire, dans son propre empire, est rejeté par ses sujets. Dans le premier, c'est une brebis docile, qui se livre sans résistance au glaive qui doit l'immoler; un agneau muet et paisible sous la main qui le dépouille de sa toison; un enfant timide et défiguré, pareil, dit le prophète, à une tige languissante et sans suc, dans une terre aride : *Sicut radix de terra sitiendi.* (Isa., LIII, 2.) Dans le premier, c'est l'homme de douleur : ce n'est pas même un homme, c'est un ver de terre, l'opprobre et le rebut d'un peuple orgueil-

leux et endurci. Isaïe le voit de loin couvert de nos plaies, naturalisé avec nos maux, sans grâce et sans beauté. Dans le premier, en butte à toutes les misères de la nature, il ne sait que souffrir, travailler et mourir. Ainsi était-il écrit, comme il le dit lui-même au livre mystérieux de sa destinée : *In capite libri scriptum est de me.* (Psal. XXXIX, 8.) Tel fut son premier avènement au monde. Mais le second le dédommagera avec usure de tant d'ignominies. Ici, mes frères, les prophètes, ces hommes divinement inspirés, qui lisaient d'avance dans l'éloignement prodigieux du dernier jour, se livrent sans réserve à la hauteur sublime de l'Esprit-Saint qui leur en dévoile le mystère. Voyez avec Daniel comment le Christ se prépare à la scène dernière qui finira pour toujours le spectacle de cet univers. Une horreur soudaine s'empare des sens du prophète; il est effrayé de ses visions : *Ego Daniel territus sum in his.* (Dan., VII, 15.) Et que voit-il ? Il aperçoit durant la nuit un objet qui l'épouvante, c'est le Fils de l'homme porté sur les nuées du ciel. Il avance, il paraît devant l'Ancien des jours, il en reçoit la puissance, l'honneur, l'empire : toute langue, toute tribu, toute nation lui est soumise désormais, *ipsi servient.* Le juste Hénoch l'avait vu dès l'origine du monde, au milieu d'une cour innombrable de saints, *in sanctis millibus suis* (Jud., 14); venant pour juger les peuples, prêt à frapper tous les impies, et c'est ainsi qu'il viendra en effet.

Alors, poursuit Tertullien, la grâce et la majesté seront peintes sur ses lèvres, une lumière céleste et immortelle sera son vêtement : l'onction éternelle de la Divinité se répandra sur les dehors éclatants de l'humanité glorifiée, la splendeur ineffable qui l'environne dans son sanctuaire auguste, brillera sur son front, autrefois couronné d'épines. Sa face, meurtrie et souillée aux jours de ses douleurs, jettera un éclat infiniment plus vif et plus éblouissant que celle de Moïse au retour de la montagne; ses mains, qui portèrent le roseau de dérision, porteront, et les marques de sa royauté, et les instruments de sa colère, le sceptre et les carreaux vengeurs; ses plaies même qui donnèrent passage à tout son sang seront la plus riche parure de sa chair adorable, le lit de son agonie et de sa mort, sa croix paraîtra dans les airs comme le trophée solennel de sa victoire et le signe public de sa profonde sagesse. Rien enfin ne manquera à la gloire du Fils de l'homme : *videbunt Filium hominis.* Spectacle étonnant, qui recevra un nouveau lustre par le silence universel, par la consternation générale de tant de peuples anéantis en sa présence, mais spectacle qu'il doit, en second lieu, à l'entière conviction de ses plus cruels ennemis.

Peuple meurtrier des prophètes ! nation malheureuse, coupable de tout le sang répandu depuis l'innocent Abel jusqu'au vénérable Juste ! enfants que tant de crimes

ont exclus de l'héritage, vos yeux verront dans sa gloire celui que vous avez crucifié dans votre fureur : *Videbunt in quem transfixerunt.* (Joan., XIX, 37.) Oui, chrétiens, les juifs verront sur son trône immortel, au milieu de sa cour céleste, armé du glaive redoutable, ils verront le Roi légitime qu'ils ont méconnu dans ses humiliations, jusqu'à demander qu'il fût crucifié : *videbunt.* Ils verront au-dessus des victimes légales, et de tant d'hosties incapables d'effacer le péché, l'Agneau de Dieu qui expia par son immolation tous les crimes du genre humain, cet Agneau dont ils versèrent le sang en demandant qu'il retombât sur eux et sur leur postérité : *videbunt.* Ils verront au-dessus des prophètes celui qui, les ayant envoyés comme ses précurseurs aux enfants de Jacob, parut lui-même dans la plénitude des temps avec les paroles de vie, parla en personne à ses frères selon la chair, et annonça les prémices du salut aux brebis ingrates qui crucifièrent leur pasteur : *videbunt.* Ils verront au-dessus d'Abraham et des patriarches, celui qui fut l'objet perpétuel de leur désir et de leur attente, celui dont le père des croyants souhaita de voir le jour. Il le vit par la foi, ce jour bienheureux, et il fut rempli de joie : *videbunt.* Ils verront au-dessus de Moïse le nouveau Législateur promis par tant d'oracles; ce législateur qui devait rappeler tous les peuples aux lois primitives de l'équité; ce législateur qui leur fit à eux-mêmes des leçons de sagesse si sublimes et si excellentes; celui néanmoins qu'ils accusèrent comme le séducteur de la nation et le destructeur de la loi : *videbunt.* Ils verront au-dessus d'Aaron, le grand prêtre du Dieu Très-Haut, le prêtre éternel, selon l'ordre de Melchisédec, revêtu des ornements sacerdotaux de son humanité, entouré de toutes les victimes qu'il offrit à Dieu le Père, après les avoir lavées dans son sang et purifiées par son esprit; ils le verront au plus haut point de sa gloire, au sortir de son sanctuaire immortel, et cette vue leur rappellera leur attentat énorme contre le pontife saint qu'ils ont immolé : *videbunt.* Ils verront au-dessus des anges inclinés devant son trône cet ange du grand conseil, dont le Père leur montra l'humanité future comme l'objet anticipé de leurs adorations; et cette humanité même, sujet de terreur pour tant d'esprits superbes qui lui refusèrent leurs hommages, les Juifs l'auront outragée durant les jours de sa mortalité : *videbunt in quem transfixerunt.* Ils auront alors, mais trop tard, l'intelligence des Ecritures; ils comprendront le sens des prophètes sur l'éternité de son règne et de son sacerdoce, sur l'étendue d'une mer à l'autre mer, depuis le fleuve jusqu'aux extrémités de la terre. Déçus par les dehors obscurs du Messie, tout cela fut pour eux un livre scellé, une énigme impénétrable à leur orgueil; mais alors le voile tombera, ils reconnaîtront comme dominateur souverain des peuples celui-là même qu'ils ont mis à mort : *Videbunt in quem transfixerunt.*

Or, chrétiens, ce spectacle si grand, si glorieux, je dis que Jésus-Christ le réserve, en troisième lieu, au triomphe et à la consolation de ses élus. Ah! durant la vie, ils avaient constamment suivi les traces austères de son humanité faible et mourante; ils en avaient exprimé les traits douloureux sur leur chair crucifiée avec la sienne, leurs jours, comme ceux du Sauveur, avaient coulé tristement parmi les travaux, les privations et les larmes d'une course pénible et traversée. Le monde insultait à tant de sacrifices, et les tournait en dérision. Mais le dernier jour répondra à tout. Cette chair sevrée avec tant de rigueur des joies de la terre; cette chair moulée si exactement sur celle du crucifié; cette chair marquée aux traits invisibles qui ne l'avaient défigurée dans le temps que pour la rendre plus belle dans l'éternité; cette chair, dis-je, paraîtra enfin semblable à celle de Jésus-Christ. L'éclat de l'une rejaillira sur l'autre : *Cum apparuerit, similes ei erimus.* (Joan., III, 2.) Le monde la verra, dit Tertullien, comme une souveraine associée à la gloire du magnifique roi, comme une guerrière illustrée par autant de victoires que de combats : il la verra enfin comme la sœur de Jésus-Christ. *Ut Christi sui sororem.* (TERTUL., *De res. car.*, c. 9.) C'est ainsi, ajoute ce Père, qu'il consolera ses élus, qu'il établira leur triomphe, et qu'il triomphera lui-même dans cette portion pure et bienheureuse de son héritage. Telle est la gloire que recevra au dernier jour l'humanité de Jésus-Christ. Il y paraîtra comme Fils de l'homme. *Videbunt Filium hominis.* Premier trait de sa grandeur. Il y paraîtra de plus comme Juge de l'homme; mais Juge de l'homme dans tout l'appareil de sa puissance infinie : *cum potestate magna.*

Seconde qualité que l'Evangile nous présente comme dépendante de la première. Car, dit saint Jean, le Père ne juge personne; mais il a donné au Fils la puissance absolue de juger, parce qu'il est Fils de l'homme. *Potestatem dedit ei judicium facere, quia Filius hominis est.* (Joan., V, 27.) Puissance redoutable dans les signes et les prodiges qui l'annonceront; puissance plus frappante encore dans le miracle de la résurrection universelle; puissance aussi prompt dans ses effets qu'indéclinable dans ses ordres.

Terrible dans les signes et les prodiges qui l'annonceront. Hélas! mes frères, peut-on entendre le simple récit de ces prodiges sans être consterné? Ah! ce n'est pas en vain que l'Evangile nous les retrace. Quel contraste en effet entre les premiers et les derniers jours du monde, entre sa naissance et sa désolation future? Dans sa naissance, le Verbe, la sagesse du Père, exécutait avec lui le plan superbe de cet univers. Lorsque l'Eternel préparait les cieux, nous dit-elle, lorsqu'il étalait dans leur riche décoration les traits lumineux de sa propre gloire; lorsqu'il suspendait à leurs voûtes radieuses et ce globe majestueux qui nous éclaire et ce

nombre infini d'étoiles, images visibles de sa splendeur, j'étais présent à son ouvrage : *Quando preparabat celos, aderam* (Prov., VIII, 27); lorsqu'il traçait aux abîmes le cercle profond qui les environne, et qu'il leur prescrivait une loi inviolable; lorsqu'il affermissait l'air au-dessus de la terre et qu'il dispensait dans leur équilibre les eaux des fontaines; lorsqu'il renfermait la mer dans ses limites et qu'il imposait une loi à ses ondes, afin qu'elles ne franchissent pas leurs bornes; lorsqu'il posait les fondements de la terre, j'étais avec lui, et je réglais toutes choses : *Cum eo eram cuncta componens.* Ah! pour lors l'homme, en faveur de qui je formais tant de chefs-d'œuvre, dont il devait être le lien et l'admirateur, l'homme était l'objet de mon amour. Je faisais de son commerce mes plus chères délices : *Deliciæ meæ esse cum filiis hominum.* Mais lorsque, l'iniquité montée à son comble, ce même homme sera devenu l'objet de mon indignation, ma puissance dérangera, pour le punir, tous ces plans admirables dont ma sagesse avait réglé les accords. Je commanderai à la nature, et, docile à la voix de son auteur, la nature préludera à mes vengeances. De là, mes frères, tant de signes effrayants qui paraîtront de toutes parts comme les avant-coureurs du juge qui va les suivre.

Signes dans le ciel. Ce bel astre qui préside au jour, l'œil et le flambeau de la nature, cette source inépuisable de lumière, le soleil sera enveloppé d'ombres formidables, symboles affreux de cette nuit éternelle où seront précipités les impies : *Sol contenebrabitur.* (Marc., XIII, 24.) Mille phénomènes inouïs paraîtront dans la nature : les vertus même des cieux seront ébranlées; tout sera dans le désordre. Signes sur la terre. Privée de la fécondité primitive, supportant à regret ses coupables habitants, elle fermera pour eux ses entrailles épuisées; tourmentée d'un pôle à l'autre par d'horribles secousses, prête à crouler sur ses fondements, elle semblera vouloir engloutir les monstres qui l'ont souillée : *Erunt terræ motus per loca.* (Marc., XIII, 8.) Signes de fureur et de carnage parmi les hommes. Pousés par une main invisible, on verra peuples contre peuples, royaumes contre royaumes, sous les tragiques étendards de la guerre, porter la terreur et la mort dans le sein les uns des autres, s'entre-détruire sans pitié, et, par de sanglantes catastrophes, hâter la ruine prochaine du genre humain : *Surget gens contra gentem, et regnum adversus regnum.* (Luc., XXI, 10.) Signes et prodiges sur les mers. Courroucées dans le vaste abîme, où la main du créateur les tenait comme captives depuis tant de siècles, elles feront entendre le son terrible de leurs flots, et menaceront l'univers d'un nouveau déluge : *Præ confusione sonitus maris et fluctuum.* (Luc., XXI, 25.) Signes et prodiges sans nombre comme sans fin. Hélas! mes frères, lorsqu'une épidémie, une famine, ou quelque autre calamité nous afflige, nous voilà

tout à coup dans l'abattement ; nous élevons nos yeux et nos voix vers le Souverain de la nature ; nous le conjurons d'écarter loin de nous les fléaux de sa vengeance : encore ne sont-ce là que quelques gouttes échappées au calice de sa colère : s'il frappe une contrée, il épargne l'autre ; c'est un père qui châtie ses enfants. Nous pouvons du moins chercher notre salut dans la fuite. Mais où se sauver, où courir en ces jours cruels et pleins d'alarmes, où il répandra sans mesure les torrents d'une fureur vengeresse ? Quel asile contre un juge aussi puissant qu'implacable ? Quel remède à un mal universel ? Ah ! ce ne sera plus alors une plaie particulière ; ce sera, si j'ose m'exprimer ainsi, comme le rendez-vous général de toutes les calamités qui ont jamais désolé le monde, mais dans un degré où l'imagination même ne saurait atteindre. Non, jamais, dit l'Écriture, jamais on n'en vit de comparables. Quel sera donc votre sort, triste postérité, réservée à des jours si funestes ? Et cependant, grand Dieu, ce ne sont encore là que les premiers coups de votre main redoutable, et comme l'annonce d'une puissance plus frappante encore dans le miracle de la résurrection universelle.

Miracle par lequel le second Adam rétablira dans l'ordre de la nature, comme dans celui de la gloire, dit saint Thomas, ce que le crime du premier avait détruit dans l'ordre de la nature, par rapport aux réprouvés ; dans celui de la nature et de la gloire, par rapport aux élus ; ceux-là reprendront leurs corps ; ceux-ci leurs corps glorieux. Miracle qui, dans l'idée de saint Paul, est tout ensemble la consolation d'une foi féconde et agissante et la plus vive terreur d'une foi morte et infructueuse ; mais miracle réservé à Jésus-Christ seul, comme juge souverain des vivants et des morts. Car de même, continue l'Apôtre, que par un seul homme la mort est entrée dans le monde, par un seul homme aussi la vie y rentrera ; et comme tous meurent en Adam, tous seront ressuscités en Jésus-Christ et par Jésus-Christ : *In Christo omnes vivificabuntur.* (I Cor., XV, 22.)

De là, mes frères, quelle consolation pour la foi féconde et agissante ! Ah ! peut dire une âme sainte, je travaille sans relâche à l'affaire du salut ; je me fais jour par mille combats à travers les ennemis qui m'enviromment ; je me roidis sans cesse contre les penchans du vieil homme ; je le crucifie sans pitié avec ses vices et ses convoitises ; j'en fais la victime journalière de mes sacrifices ; isolée du siècle, je m'interdis sévèrement tous ses plaisirs ; les plus innocents me paraissent suspects, crainte d'en trouver de criminels. Quel fruit de tant de violences, si je n'espérais en Jésus-Christ que pour cette vie périssable ! Mais la foi me transporte à la fin des siècles ; elle dévoile à mes yeux le grand spectacle du dernier jour. Mon Juge m'appelle, et je reprends déjà mes dépouilles terrestres ; je sors vivante du tombeau ; je parais devant son tribunal ; je le

vois dans ma propre chair : ce corps qui fut si longtemps le pontife extérieur de mes hommages est désormais le compagnon immortel de ma félicité. Voilà, mes frères, ce qui doit consoler d'avance les vrais fidèles : *Consolamini invicem in verbis istis.* (I Thess., IV, 17.) Or, remarquez ce qu'ajoute l'Apôtre : Nous ressusciterons tous, nous dit-il : *omnes quidem resurgemus* (I Cor., XV, 5) ; mais nous ne serons pas tous transformés en gloire : *sed non omnes immutabimur.* (Ibid.) Et voilà le plus grand sujet de terreur pour la foi morte et infructueuse.

Hélas ! doit dire une âme infidèle, je ne vois devant moi qu'un avenir affreux et désespérant ; je ne laisse après moi que des jours oiseux ou criminels. J'ai dit avec l'impie : hâtons-nous, jouissons du présent, usons des créatures, signalons notre intempérance, laissons en tous lieux les traces honteuses de nos dissolutions : je l'ai dit, je l'ai fait. Que ne puis-je, avec l'incrédule, renoncer au triste privilège d'une redoutable immortalité et chercher un asile à mes crimes dans les horreurs du néant ? Mais je porte avec moi l'intime conviction d'une durée sans bornes ; mais je ne puis me refuser aux lumières importunes qui m'éclaireront sur ma destinée à venir ; mais ma raison effrayée n'ose s'enfoncer dans l'abîme de l'anéantissement ; elle recule, malgré mes desirs, à la vue de cette profondeur ; mais je conserve encore le dépôt stérile de ma foi ; mais je crois un Dieu vengeur, qui ôte et qui donne la vie, qui conduit au tombeau et qui en retire ; mais elle m'apprend, cette foi désolante, que mon Juge donnera à sa voix la force et la puissance : *Dabit voci suæ vocem virtutis.* (Psal. LXVII, 34.) Du haut de son tribunal il parlera, et tous ceux qui sont dans les tombeaux, entendront le bruit de cette voix impérieuse ; ils l'entendront et ils vivront, *qui audierint, vivent.* (Joan., V, 25.) Oui, cette voix pleine de force, de magnificence et d'éclat ; cette voix qui brise les cèdres du Liban ; cette voix qui ébranle le désert ; cette voix qui divise les flammes et les feux échappés de la nue ; cette voix foudroyante brisera les sépulcres ; elle ouvrira les maisons funèbres, d'où je sortirai moi-même avec les complices de mon iniquité. Grand Dieu ! quel sujet de terreur pour un homme qui croit encore ces vérités effrayantes sans devenir meilleur ! Voilà cependant, mes frères, comment éclatera la puissance infinie de votre juge et du mien ; puissance aussi prompte dans ses effets qu'indéclinable dans ses ordres.

Dans un moment, dit saint Paul, dans un clin d'œil, au dernier son de la trompette, le prodige de la résurrection générale sera consommé : *In ictu oculi, in novissima tuba.* (I Cor., XV, 52.) Le moyen de réunir les parties de la matière éparses en tant de lieux, altérées en tant de manières, ne lui coûtera que ces paroles : *Surgite, mortui, levez-vous, morts.* A peine elles seront prononcées, que cette matière si prompte autrefois à sortir du sein du néant sortira aussi

promptement de la corruption et reprendra l'état régulier de son premier être. Un moment auparavant la terre déserte semblait gémir de sa solitude : un instant après, la voûte chargée du poids immense de tout le genre humain, *in momento*. (I Cor., XV, 52.) Quels cris alors ! quelles plaintes lamentables à la gauche de Jésus-Christ ! J'entends les réprouvés ; ils voudraient éviter la présence de leur juge ; mais sa puissance, comme ses ordres, sont indéclinables. En vain, diront-ils : Montagnes, tombez sur nous ; collines, écrasez-nous ; envain ils invoqueront la mort, dit saint Jean ; envain ils la chercheront ; la mort vaincue s'enfuira pour toujours, *et fugiet mors ab eis*. (Apoc., IX, 6.) Il faut paraître : Jésus-Christ l'ordonne. Point d'issue aux criminels ; point d'abri contre la puissance d'un tel juge. Nul autre que lui ne sera grand et puissant en ce jour terrible, *cum potestate magna*. (Luc., XXI, 27.) Or, ce qui mettra le comble à sa grandeur, c'est qu'après avoir paru comme Fils et comme juge de l'homme, il paraîtra enfin comme Rédempteur de l'homme ; mais rédempteur de l'homme, avec toute la majesté convenable au Chef des prédestinés, *et majestate* (Ibid.) : dernier trait de sa manifestation.

Quelle pompe, en effet, quel spectacle plus ravissant que celui de Jésus-Christ, à la tête de son Eglise triomphante ! Ah ! régnerez enfin sous votre chef glorieux, mortels si longtemps persécutés. Les jours des épreuves et des larmes sont écoulés. C'est ici le grand jour de la vertu bienheureuse et couronnée aux yeux de l'univers, par les mains de Jésus-Christ. Baissez vos regards sur cette terre, séjour passager de votre pèlerinage ; elle ne vous possédera plus. Contemplez la patrie, terme sacré de vos soupirs ; elle ouvre, pour vous recevoir, ses portes éternelles. Mais avant d'y entrer, il faut que le Rédempteur vous montre à tant de peuples, comme les témoins de sa fidélité dans ses paroles et de sa magnificence dans ses largesses. Distinction honorable qu'il réserve et à sa gloire et à votre vertu. Il faut que le monde entier contemple l'une et l'autre dans toute sa splendeur.

Représentez-vous donc, mes frères, cette longue suite de justes prédestinés dont le monde n'était pas digne. Rappelez-vous, et ces patriarches, l'ornement des premiers âges, modèles accomplis des vertus chrétiennes, si longtemps avant l'Evangile ; et ces prophètes divins, annonçant par leurs oracles le chef qui devait conduire Israël, et l'exprimant déjà par les traits mystérieux d'une vie innocente, et ces pieux guerriers, types glorieux des victoires du Messie ; et tous ces rares personnages, qui, sous la loi, attendaient en paix l'effet des promesses, et soupiraient de loin après le Libérateur ; et ces anôtres, pères des chrétiens, ministres du Crucifié, propagateurs de son alliance, juges maintenant des douze tribus ; et ces martyrs vainqueurs du monde, athlètes éprouvés par les grandes tribu-

lations, dont les robes ont été lavées dans le sang de l'Agneau ; et ces pontifes, le sel de la terre, l'appui du sanctuaire véritable, l'ornement du sacerdoce nouveau ; et ces âmes pures, fugitives du monde, qui ont caché dans l'horreur des déserts, ou dans l'obscurité des cloîtres, le précieux trésor de leurs vertus ; et tant de saints rois, plus grands que leur trône, fidèles imitateurs de David, humbles serviteurs de Jésus-Christ. Rappelez-vous enfin tout ce que le monde eut jamais de grand, de sublime, de parfait, d'accompli ; en un mot, l'Eglise entière des élus ; telle sera au dernier jour la cour du Rédempteur. On verra dans cette cour ces hommes riches en vertu, épris des beautés célestes, législateurs pacifiques dans leurs maisons, dit l'Ecriture, possesseurs parmi les peuples d'une gloire qui a passé d'âge en âge, et qui désormais n'aura d'autres bornes que celles de l'éternité. On y verra leurs enfants conservés dans l'alliance du Très-Haut, héritiers de la justice et de la piété paternelles. On y verra ces hommes tendres et compatissants, dont les miséricordes ne manquèrent jamais aux besoins des malheureux. On y verra ces âmes privilégiées, que Dieu même honora de sa confiance, qu'il enrichit de ses dons les plus rares, et qu'il choisit pour annoncer aux peuples ses jugements éternels. On y verra ces vrais sages, errants autrefois dans les déserts, sans patrie sur la terre, ensevelis dans les antres des rochers, invisibles au monde, comme le monde l'était pour eux. Quoique séparés par la distance des lieux, ou par l'intervalle des temps, les liens d'une foi commune les avaient unis durant l'exil ; la voix de leur chef les réunira à l'entrée de l'héritage. Il appellera, dit le Prophète, et d'en haut le ciel, et d'en bas la terre, pour faire le discernement de son peuple. Ministres de ses ordres, anges tutélaires des prédestinés ; assemblez devant lui tous les saints : *Congregate illi sanctos ejus*. (Psal. XLIX, V.) Partez, rapides intelligences : volez d'un bout du monde à l'autre ; parcourez-en les régions solitaires, appelez à haute voix tous ceux qui depuis Adam reposent dans le Seigneur ; qu'ils aillent promptement s'unir au premier né d'entre les morts : *Congregate illi sanctos ejus*. Qu'un Abraham, son père selon la chair, à la tête des anciens justes ; qu'un Paul, ce vase d'élection ; que ses premiers disciples avec le peuple nouveau, conquis en son nom, et par le glaive de sa parole, viennent se ranger autour du Rédempteur : *Congregate illi sanctos ejus*. Je veux, dit Jésus-Christ, montrer aux réprouvés les compagnons de ma gloire : je veux leur faire voir la troupe sainte que je me suis choisie de toute éternité : je veux les rendre témoins de ma tendresse envers mes serviteurs : je veux qu'ils contemplent l'excès d'honneur dont je récompense leurs mérites, en couronnant mes propres dons : je veux qu'ils apportent aux enfers le souvenir éternel du bonheur qu'ils ont perdu. Ve-

nez donc, âmes chéries, membres heureux, venez partager et rehausser, s'il est possible, la gloire de votre chef : *Congregate illi sanctos ejus.*

La voilà donc, chrétiens, cette Eglise des premiers-nés, toujours agitée sur la terre, tranquille maintenant auprès de son époux, et reprenant dans leur source les agréments d'une jeunesse éternelle. Le voilà ce peuple-roi, ce peuple sacerdotal, le peuple conquérant par tant de combats, victorieux à son tour, portant en ses mains les signes immortels de sa victoire, et réuni pour toujours au chef qui le fit vaincre. Oh ! qu'il est grand ce chef, dont tous les membres sont autant de prêtres et de rois ! Membres augustes, rachetés par son sang, immolés avec lui, et en ce jour brillants de gloire à côté de lui. Ce jour sera donc spécialement le jour de Jésus-Christ, puisqu'il y paraîtra dans tout l'éclat de sa grandeur. Mais, hélas ! chrétiens, il sera encore le jour du pécheur, puisqu'en ce jour épouvantable, montré à la terre entière, il paraîtra dans toute l'horreur de sa destinée.

SECOND POINT.

Quelque déplorable que soit la destinée du pécheur, après le jugement particulier, qui suit l'instant de son trépas, trois choses néanmoins semblent en adoucir la rigueur. Il est jugé irrévocablement, j'en conviens, mais il n'est bien connu que de son juge. Il est dépouillé de tout ; mais il n'a pour témoins de sa nudité que les complices de ses crimes et les compagnons de ses tourments. Il est condamné à des peines inconcevables ; mais il ne sent pas encore assez le prix du bonheur qu'il a perdu. Or, chrétiens, ce qui caractérisera le jour du jugement universel, ce qui le rendra spécialement le jour du pécheur, le voici en deux mots : c'est qu'en ce jour le pécheur sera parfaitement connu. Quelle honte pour lui ! il y sera publiquement dégradé. Quelle désolation ! il y verra le bonheur du juste, et en sera éternellement séparé. Quel désespoir ! manifestation, dégradation, séparation du pécheur, qui mettront le comble à son infortune, et qui feront toute l'horreur de sa destinée. Reprenons, et suivez-moi.

Le pécheur sera donc connu au dernier jour ; mais comment connu ? O vous, qui sans rougir des crimes, rougiriez de passer pour criminel, écoutez-moi. Il sera connu dans tout le détail de sa vie ; je veux dire, dans le motif le plus secret de ses œuvres ; dans tous les progrès, comme dans la consommation de ses iniquités ; dans tous les ressorts de ses passions : dans toutes les circonstances de ses désordres ; dans toutes les suites de ses scandales. Aucun trait ne manquera à l'affreux tableau que Jésus-Christ exposera aux yeux de l'univers. Encore une fois, quelle honte pour le pécheur !

1 Connu dans le motif le plus secret de ses

œuvres ; mais de ces œuvres si vantées, si généralement applaudies ; mais de ces œuvres où l'homme paraissait le moins, où Dieu seul était, ce me semble, intéressé ; mais de ces œuvres dont quelques-unes ont acquis l'immortalité à leurs auteurs. Vain privilège ! faux éclat ! Réduites à leur juste valeur, ramenées à leur motif, elles paraîtront ce qu'elles furent en effet : et quoi ? l'ouvrage d'une vanité puérile ou d'une hypocrisie insensée. Je montrerai, dit le Seigneur, le vide et le néant de toutes ses actions : *Ostendam gentibus nuditatem tuam.* (Nahum, III, 5.) Dans ces aumônes fastueuses, dans ces établissements, aussi utiles à la patrie qu'honorables à la religion, je découvrirai, et quoi ? l'orgueil d'une âme affamée d'encens, qui mendiait les frivoles acclamations de la multitude ; assez malheureuse pour sacrifier le prix de tant d'œuvres saintes au mince attrait d'une gloire fugitive : *ostendam.* Dans ce divorce éclatant avec le monde, je dévoilerai, et quoi ? le caprice, le dépit, le chagrin qui en séparèrent cette femme toujours idolâtre de ses usages, de ses amusements, de ses plaisirs. Le retour des années, la désertion de ses adorateurs, une révolution domestique, une disgrâce inopinée, tels furent les motifs de sa prétendue conversion. Toujours mondaine par goût, elle parut chrétienne par vanité.

Dans la liste de ces œuvres évidemment criminelles, je découvrirai d'autres mystères d'iniquité ; et quoi encore ? les progrès insensibles qu'elle fit dans votre âme ; les difficultés que vous eûtes à vaincre pour devenir vicieux. Non, vous ne franchîtes pas d'abord les barrières de l'aimable vertu ; non, vous ne parvîntes pas tout d'un coup à ce période constant de perversité, qui d'une action criminelle vous conduisit à l'habitude, de l'habitude, à une paix funeste ; de cette paix, à l'endurcissement ; de l'endurcissement à la perdition. Il vous en coûta pour vous damner. Il fallut essuyer les agitations d'une âme jusque-là innocente et paisible sous l'empire de ma grâce. Il vous fallut dévorer le trouble, la désolation, l'abatement, l'amertume, en un mot, tout ce qu'un premier crime entraîne après soi d'insupportable et d'accablant. Encore après cette chute, la conscience avait-elle ses retours ; encore rappelez-vous en soupirant le calme heureux que vous goûtiez à l'ombre de ma croix ; encore le souvenir de mes faveurs passées arrachait-il de vos yeux des larmes qui tarissaient à peine dans l'ivresse de la volupté. Une pointe secrète, un repentir cuisant empoisonnaient tous vos plaisirs. Ah ! c'était moi qui du haut du ciel versais le dégoût et l'amertume sur ces plaisirs ; moi qui faisais couler ces larmes, moi qui remuais cette conscience ; moi qui attendrissais ce cœur ; moi qui épouvantais cette âme ; moi qui retraçais les anciens charmes de la vertu ; moi qui vous conduisais en esprit au milieu de cette assemblée même où vous paraissiez en état de criminel ; moi qui ouvrais à vos yeux ces prisons brûlantes, où vous rentre-

rez pour n'en plus sortir; moi, enfin, qui vous rappelais au devoir, et que vous refusâtes d'écouter : *Vocavi et renuistis.* (Prov., I, 14.) Malheureux ! vous prévalûtes sur votre Dieu ! Victoire funeste qui vous asservit sans retour à l'empire de la cupidité, qui en marqua dans votre âme la consommation déplorable. Dès ce moment, on vous vit courir à pas de géant dans la voie de la perdition. Dès-lors, ces faibles restes de pudeur et de crainte qui vous retenaient sur le penchant du crime, s'envolèrent de votre cœur. La raison égarée suivit stupidement les prestiges de la passion. Vous n'aperçûtes plus qu'à travers un chaos les vérités et les règles de la foi. Ce ne fut désormais qu'un enchaînement d'impiétés, qu'une continuité de scandales, dont aucun intervalle de religion ne suspendit le cours. Vos talents enfouis ou prostitués au libertinage; mes sacrements ou méprisés ou profanés; mon sang foulé aux pieds; le prix de ma mort anéanti; le nombre de vos sacrilèges marqué par celui de vos communions; une jeunesse en proie à toute espèce d'infamies; une vieillesse abominable, et comblant la mesure de tant d'iniquités; le calme effrayant d'une âme approuvée avec le crime, abrutie dans ses désordres, affreusement tranquille jusqu'à l'instant décisif où tout allait finir pour elle. Tels sont les prodiges d'iniquité que je montrerai à toute la terre : *Et regnis ignominiam tuam.* (Nahum, III, 5.)

Ce n'est pas tout : je dévoilerai tous les ressorts de vos passions injustes; j'en suivrai les routes les plus secrètes. Celles de l'ambition; ses noirs artifices, ses lâches complots, les sourdes intelligences avec des hommes sans foi, sans probité, sans caractère; ses assiduités, ses bassesses auprès des grands; ses compétiteurs noircis par la calomnie, séduits par la fraude, opprimés par la cabale; les malheurs publics, le sang des citoyens, le ravage des provinces, la ruine des empires, les fléaux et les crimes infinis d'une guerre injuste employés pour s'assouvir. Celle de l'avarice; ses duretés, ses épargnes, ses concussions, ses usures, ses monopoles. Celles de l'hypocrisie; ses grimaces, ses affectations, son air composé, le vice fraudé en public et censé en secret : la vertu profanée, jusqu'à la faire servir de voile à tout ce qu'une âme perdue peut enfanter de plus monstrueux. Celles de l'amour profane; ses tentatives, ses intrigues, ses rendez-vous, ses libertés, ses folies, ses scandales, ses promesses, ses serments, ses parjures, ses turpitudes, ses perfidies, ses fureurs, ses attentats. Toutes ces horreurs, vous les croyez ensevelies dans un secret impénétrable. Mais je les tirerai de cette nuit profonde; je les produirai au grand jour : *Et regnis ignominiam tuam.*

Il y a plus encore : je détaillerai toutes les circonstances de vos désordres; mais avec quelle précision !

Circonstance du lieu. Oui, ce fut dans mon temple, au pied de mes autels, où vous vîntes, vous indigne fille de Sion, braver

ma présence, affronter ma colère; là, où vous parûtes avec les ornements, la vanité, l'indécence des filles de Babylone; là, où vous offrites, aux yeux des anges visibles qui célébraient mes grandeurs, un objet capable de les distraire ou de les séduire, là, où vous souillâtes mon sanctuaire par les rêveries d'une imagination infectée d'obscènes images, là, où, retraçant l'abomination des femmes de Juda, vous vîntes pousser des soupirs impurs et pleurer l'objet de vos feux adultères; là enfin, où, pour comble d'impiété, vous ne rougîtes pas de vous attendrir au souvenir de ses crimes et des vôtres.

Circonstance du temps. Oui, tandis que mon sang coulait sur l'autel sacré; tandis que les tribus fidèles accouraient en foule à mes solennités, vous fûtes sur les hauts lieux sacrifier aux dieux étrangers, aux idoles de votre cœur; tandis que mes prêtres gémissaient entre le vestibule et l'autel, vous insultâtes aux cris douloureux de leur tristesse, et mes jours de fête profanés, furent les jours les plus scandaleux de votre vie.

Circonstance de l'âge. Quoi ! au sortir de l'asile solitaire où votre enfance fut cultivée par des mains si pures, si attentives; touchant à peine à l'aurore d'une tendre jeunesse; dès le premier pas que vous fîtes dans le monde, votre entrée y fut signalée par les airs d'une mondanité licencieuse, bientôt suivie du naufrage de votre pudeur ? Quoi ! vieillard malheureux, jusque dans le sein d'une vieillesse infâme, et parmi les glaces de la caducité, vous portâtes un regard effronté sur la chaste Suzanne, et pour couvrir une turpitude, vous accusâtes son innocence ?

Circonstance de l'état. Vous étiez juge en Israël, arbitre de la fortune et de la vie de vos frères, assis sur les tribunaux, organe de mes lois, protecteur par état du pupille et de l'orphelin, et vous devîntes son ravisseur, et peut-être son homicide. Vous étiez prêtre; et quel fonds de sainteté n'exigeait pas ce titre auguste, le plus sublime qui fût sur la terre ? Ministre de ma parole, vous la prostituâtes au mensonge : dispensateur de mes mystères, vous en fûtes le premier profanateur; médecin des âmes, vous en devîntes le meurtrier : lumière du monde par votre vocation, vous en fûtes l'opprobre par vos scandales. Ah ! C'est vous surtout qui avez déshonoré le lieu saint.

Circonstance de la nature même. Vous étiez mère, et cette fille prévenue de mes bénédictions, docile à ma voix, touchée de mes vérités, embrasée de mon amour; cette fille, vous me l'arrachâtes pour la livrer au monde, à ses vanités, à ses pompes. Vous étiez mère; et sans entrailles pour elle, vous creusâtes sous ses pieds l'abîme éternel, où vos exemples l'ont entraînée.

Circonstance du précepte. La voix de mon épouse vous appelait au tribunal de réconciliation; et, sans crainte, sans douleur, sans componction, sans amour, vous y parûtes comme à une cérémonie de bien-

séance et de contrainte. Au jour du festin, le père de famille vous invita au banquet mystérieux, et vous y fîtes sans la robe nuptiale. Sa vigne avait besoin d'ouvriers, et vous la laissâtes inculte; gardien infidèle de son champ, votre indolence y donna entrée à l'homme ennemi; il fallait veiller, et durant votre sommeil, il y sema la zizanie. Paraissez donc, affreux objet de mon indignation. Que je fouille dans votre cœur; que je creuse dans ce gouffre; que j'en tire toutes les turpitudes; que toutes les nations voient, et le mal que vous avez fait, et celui que vous avez laissé faire, et le bien que vous n'avez pas fait : *et regnis ignominiam tuam.*

Grand Dieu ! quels mystères d'iniquité jusqu'alors inconnus paraîtront au jour de vos vengeances ! Un chacun, dit le prophète, sera saisi d'étonnement à la vue de son prochain : *Unusquisque ad proximum suum stupebit.* (Isa., XIII, 8.) Hélas ! chrétiens, nous admirons ce que le monde appelle une belle vie ; et cette vie si belle, cette vie si glorieusement consignée dans nos annales ; cette vie consacrée peut-être par les monuments de la vénération publique, de combien d'abominations, de taches honteuses, d'excès inouïs paraîtra-t-elle noircie aux yeux de celui qui, du haut de son tribunal, interrogera les dieux de la terre ! Nous louons les grands hommes ; et ces grands hommes, vaines idoles de nos préjugés, qu'ils seront petits et méprisables dans la balance de votre justice, ô mon Dieu ! Nous publions leurs vertus que nous ne connaissons pas, et vous dévoilerez leurs crimes que nous connûmes encore moins. C'était un saint, disions-nous ; et dans ce saint, vous nous découvrirez toute la corruption d'un hypocrite. Quel sujet de honte pour lui, et de surprise pour les spectateurs ! *Unusquisque ad proximum suum stupebit.*

Encore si nos scandales mouraient avec nous : mais, hélas ! ils nous survivent dans leurs suites fatales ; et ces suites, on nous les montrera comme une dette personnelle dont nous serons comptables au tribunal de Jésus-Christ. Celui dont le regard inévitable pénètre jusqu'au fond des abîmes, ouvrira sous vos yeux le journal fidèle où sont tracées toutes les actions du genre humain. Il suivra dans son cours cette malheureuse tradition d'iniquité, dont la source impure remontera à vos premiers scandales : *Libri aperti sunt.* (Apoc. XX, 12.) Là paraîtront, marquées par les mains de Dieu même, l'époque et la propagation de ces crimes, pour ainsi dire, originaux, qui donnèrent la vogue à une infinité d'autres ; de ces crimes dont la contagion se répandit de contrée en contrée, de siècle en siècle, de peuple en peuple : là seront écrits les malheurs de tant d'âmes séduites par nos discours, entraînées par nos exemples, enlevées à Jésus-Christ, sacrifiées au monde et perdues sans retour : *Libri aperti sunt.* Ah ! vous vous regardiez comme un prévaricateur isolé, comptable uniquement de ses propres

actions : tranquille sur celles des autres, un chacun, disiez-vous, portera son propre fardeau. J'en conviens. Mais celui d'un million d'âmes deviendra le vôtre ; leurs malheurs, comme leurs crimes, vous seront imputés. Elevé par la naissance et par la place au-dessus de vos frères, vous deviez, plus que tout autre, accréditer la vertu, réprimer le vice, maintenir les mœurs publiques ; et vous en avez été l'écueil, le fléau, le corrupteur. C'est vous, dont la licence a rompu cette chaîne précieuse de religion, qu'une piété héréditaire avait entretenue dans votre famille, dans votre état, dans votre patrie : vous, dont les scandales ont ouvert à vos concitoyens la voie affreuse qui conduit à la mort. Hélas ! avant vos excès, la vertu respectée était en honneur dans la société ; le vice honteux fuyait ses regards, ou, s'il osait y paraître, l'improbation générale le repoussait bientôt dans son obscurité. Mais depuis vos désordres, on ne connut plus les bornes de la simplicité paternelle. Fille du luxe et mère de l'impiété, la débauche effaça jusqu'aux traces de l'ancienne modestie. Accrédité par vos exemples, embelli par vos discours, le vice triomphant sortit de ses ténèbres, et usurpa le trône de la vertu. Héros de l'irréligion, patriarches du libertinage, paraissez enfin à la tête de vos imitateurs ou de vos complices ; leur perte est votre ouvrage, leurs crimes sont les vôtres.

Voilà donc, chrétiens, le pécheur parfaitement connu de toute la terre. Le voilà manifesté aux yeux du genre humain, dans le motif de ses œuvres, dans les progrès de ses iniquités, dans les ressorts de ses passions, dans les circonstances de ses désordres, dans les suites infinies de ses scandales. Quel horrible point de vue ! quel sujet de honte insoutenable ! Manifestation, au reste, qui servira de titre et de mesure à sa dégradation. Nouvelle circonstance plus désolante encore que la première.

En effet, chrétiens, quel changement de scène pour le pécheur ! de quelle élévation, dans quel gouffre d'ignominie le voilà dégradé ! Dégradé, en premier lieu, de l'opinion des hommes. Cette opinion qu'il envisageait comme la plus belle place de l'univers ; cette gloire qu'il adorait comme une idole domestique, acquise à son sang par les travaux héroïques de ses aïeux ; ce sang lui-même, source glorieuse de tant d'hommes illustres aux yeux du monde ; cet amas d'alliances, d'honneurs et de titres que son orgueil pouvait à peine calculer : tout cela ne lui servira de rien auprès d'un Juge qui n'avouera d'autre grandeur que celle de la vertu : son nom révérend parmi les humains, perdra même cette fragile immortalité que le temps n'avait pu lui ravir.

Circonstance remarquable, qui, selon saint Thomas, établit la nécessité du jugement universel. Car enfin, remarque le saint docteur, quoique la vie de l'homme soit terminée par la mort, elle est toutefois, en quelque sorte, sujette au changement par sa dé-

pendance des choses futures. L'homme n'est plus, il est vrai, mais il vit encore dans la mémoire des autres, en bonne ou en mauvaise odeur, contre la vérité. Il faut donc qu'on lui ôte jusqu'à cette enveloppe extérieure dont la flatterie ou le mensonge l'avait injustement décoré. Il faut qu'il paraisse aux yeux d'un juge inexorable, comme fils d'Adam et d'Adam pécheur; dépouillé de tout, sans autre suite que celle de tant de crimes, rejetons odieux d'une si triste origine. Hélas, chrétiens, il avait primé, régné, triomphé sur la terre. Sa vie, consignée dans les monuments publics, avait attiré les applaudissements de son siècle et l'admiration de la postérité. On vantait partout le hauteur de son courage, la sagacité de ses lumières, l'étendue de son génie, l'immensité de ses vues, l'éclat de ses entreprises, le bonheur de ses succès. Le temps qui use tout, avait ajouté un nouveau lustre à sa renommée, et, jusque dans la terre d'oubli, il jouissait de toute sa gloire. Mais en ce jour, le voilà confondu avec ces hommes diffamés dont les noms ont passé avec horreur chez les races futures; le voilà mêlé, pour ainsi dire, avec la lie du genre humain, et cela dans l'assemblée la plus nombreuse, la plus solennelle qui sera jamais, composée du ciel et de la terre, présidée par un Dieu et attentive à sa honte. Quelle désolation pour le pécheur !

Dégradé, en second lieu, au-dessous de ses égaux, de ses inférieurs, de ses esclaves et des autres victimes de son orgueil. La terre n'avait point de place assez élevée pour sa vanité. Isolé par une fierté farouche du reste des humains, il rougissait presque de la ressemblance qui le confondait avec eux. Sans attention pour ses égaux, sans humanité pour ses inférieurs; hautain envers les uns, impitoyable envers les autres, il disait dans son cœur avec Lucifer : Je monterai de poste en poste, de dignité en dignité; je m'égalerai aux têtes les plus sublimes; je serai le Dieu des autres hommes; j'en ferai les adorateurs ou les victimes de ma puissance.

On le vit en effet enivré de sa fortune, ébloui de son autorité, opprimer le faible, persécuter l'innocent, dépouiller l'orphelin, s'abreuver de leurs larmes et forcer, pour ainsi dire, le siècle qui le vit naître, de mettre son existence au nombre des calamités publiques. Ce temps n'est plus, mes frères; la main qui résiste aux superbes a marqué sa place dans une assemblée où les derniers rangs sont l'apanage inévitable des plus grands criminels. De cette place humiliante où il conserve encore toute la sensibilité de son orgueil, il lève un œil désespéré sur le vengeur des pauvres, et il les voit, ces pauvres si cruellement rebutés, méprisés, tyrannisés; il les voit au-dessus de lui. Que dis-je, au-dessus de lui? il les voit couronnés de lumière et d'immortalité, devenus ses maîtres et ses juges, assesseurs de Jésus-Christ, associés à sa puissance et décidant avec lui de leur destinée éternelle. Oui, chrétiens, ces hommes d'une vertu si pure,

victimes du crédit et de la fierté des grands; ces hommes si doux, si patients, dont ce mortel superbe dédaignait même les hommages; ces hommes jugeront les nations, dit le prophète, le jugeront lui-même; ils paraîtront comme les souverains des peuples, et il se verra au nombre de leurs sujets : *Judicabunt sancti nationes et dominabuntur populis.* (Sap., III, 8.) Comprenez, si vous le pouvez, l'étendue de sa désolation.

Dégradé, en troisième lieu, au-dessous de ces âmes simples dont il méprisait la foi tendre et soumise. La ferveur de leur zèle pour la beauté de votre maison, ô mon Dieu ! la publicité si édifiante de leurs hommages, leur assiduité si exemplaire aux fêtes de Sion, la docilité si prompte et si respectueuse de leur esprit à la vérité de vos oracles, la terreur de vos jugements, l'amour de votre loi sainte, leur mépris du monde, leur attrait pour les biens invisibles; tout cela passait au tribunal de l'impie pour l'ouvrage de la séduction, de la politique, du fanatisme : il déplorait l'anéantissement de la raison dans la soumission de ses lumières aux ombres de la foi. Pour lui, chrétiens, philosophe intrépide, à la faveur d'un génie transcendant et dégagé des chaînes de la crédulité, il bravait lièrement tout l'appareil de la révélation; bien assuré d'en saper les fondements, il opposait le chaos formidable de ses doutes aux preuves lumineuses qui en établissent la certitude.

Admirez les découvertes sublimes de ses profondes spéculations; l'Esprit de Dieu les avait déjà prévenues. Il disait, avec ces méchants dont parle le Sage : Le temps de notre vie est court et fâcheux. L'homme après sa mort n'a plus rien à attendre. Né comme à l'aventure, il meurt, et il meurt tout entier; son âme est comme une étincelle de feu qui remue son cœur; une fois éteinte, son esprit se dissipera comme un air subtil, il s'évanouira comme un brouillard chassé par les rayons du soleil : *Sicut nebula dissolvetur, quæ fugata est radiis solis.* (Sap., II, 3.) Ainsi raisonnait-il avec les anciens précurseurs de son libertinage. Partisan d'un système suranné, il n'avait pas même le pitoyable honneur de l'invention. Mais lorsque la vérité, paraissant en personne aux yeux de l'univers, aura dissipé le règne de l'illusion, il verra dans tout son vide l'égarement de ses pensées. Tandis que les enfants du royaume, à qui le père en avait si abondamment dévoilé tous les secrets, seront délivrés par la vérité, lui, au contraire, condamné par le mensonge, dégradé avec les enfants du siècle, fera l'aveu tardif de ses erreurs : *Ergo erravimus.* (Sap., V, 6.) Ah ! quelle différence, en ce jour terrible, entre le langage de la foi et celui de l'irréligion ! Mon Dieu, je comprends aujourd'hui plus que jamais, dira l'humble fidèle, que vous connaissez, c'est la parfaite justice : *Nosse enim te, consummata justitia est* (Sap., XV, 3); que cette connaissance de votre équité et de votre pouvoir suprême est la racine de l'immortalité : *Scire justitiam et virtutem tuam, radix immortalitatis* (Ibid.) :

connaissance heureuse qui a sauvé mon âme des prestiges de la séduction. Non, les plus vives couleurs de l'éloquence humaine, ses traits les plus recherchés n'ont pu déguiser à mes yeux les idoles formées et embellies par le mensonge : *Nec enim in errorem induxit... effigies sculpta per varios colores* (Sap., XV, 4) : témoignage de la foi qui sera hautement confirmé par celui de l'impie. Je me suis donc trompé, s'écriera-t-il; le soleil de l'intelligence ne s'est donc pas levé sur moi. J'ai donc ignoré les secrets de Dieu. Instruit à l'école des passions, guidé par une inquiétude orgueilleuse, dupe insensée de mon propre cœur, mon esprit m'a donc conduit par des incertitudes et des anxiétés éternelles jusqu'au fond de l'abîme, où me voilà dégradé avec le père du mensonge dont je fus l'organe et le disciple : *Ergo erravimus... et sol intelligentiæ non est ortus nobis.* (Sap., V, 6.)

Dégradé enfin au-dessous des païens mêmes. Oui, Tyr et Sidon, ces villes infidèles, traitées avec moins de rigueur, ne seront pas si profondément avilies : c'est Jésus-Christ qui nous l'apprend : *Remissius erit in die judicii.* (Matth., XI, 22.) Il est juste, en effet, qu'on demande plus à celui qui a plus reçu; il est juste que le serviteur instruit de la volonté du maître, qu'il aura négligé d'accomplir, soit plus sévèrement puni. Or, mes frères, telle sera, au dernier jour, la position d'un chrétien profanateur d'un titre si auguste. Ses privilèges mêmes serviront de mesure à son avilissement; élevé jusqu'au ciel par la hauteur de sa vocation, il sera, dit le Sauveur, abaissé jusqu'aux enfers par le mépris qu'il en aura fait : *Usque in infernum descendes.* (Ibid., 23.) Quoi! monstre indigne de mes faveurs comme de mon alliance, lui dira-t-il, vous que j'avais choisi parmi tant d'autres, dont je couronnerais aujourd'hui la fidélité! vous que j'avais doué d'un caractère si heureux, et formé pour la vertu! vous que j'avais enrichi de talents si rares, de qualités si éminentes! vous à qui j'avais prodigué ces trésors de grâces et d'amour qui en ont sanctifié tant d'autres! vous à qui j'avais si abondamment manifesté les justices et les jugements inconnus aux nations! vous que j'avais sauvé de tant de périls, et conduit par la main comme si vous aviez été le seul objet sur la terre digne de mes attentions! vous à qui j'avais ménagé tant d'exemples si touchants de zèle et de sainteté! vous que j'avais mille fois rappelé par la voix de mes ministres, attendri par mes inspirations, épouvanté par mes menaces, affligé par des pertes, déchiré par des remords! vous que j'avais même retiré dans mon sanctuaire, éclairé de mes vérités, honoré de mon sacerdoce, placé avec tant de gloire sur le chandelier de mon Eglise! vous, hélas! qui aviez si souvent annoncé le salut à mon peuple! vous voilà donc un réprouvé! mais un réprouvé plus insupportable à mes yeux, plus criminel, plus corrompu que Tyr, que Sidon, que Sodome elle-même. Allez donc avec leurs malheureux habitants; que

dis-je? descendez au-dessous d'eux : votre place est marquée au plus profond des enfers : *Usque in infernum descendes.* Tout est donc fini pour cet infortuné. O mon Dieu! le voilà donc sur les bords de l'abîme dévorant; un instant va l'y précipiter : mais, ô comble d'horreur! il faut que de ce point funeste il contemple le bonheur du juste, et qu'il en soit éternellement séparé. Quel désespoir!

Hélas! chrétiens, il l'avait recherché avec des peines infinies ce bonheur, objet invincible de nos désirs; une pente invincible l'entraînait sans cesse vers ce terme qu'on cherche vainement ici-bas. Il ne s'était agité, fatigué, épuisé sur la terre que pour le trouver, ce bonheur. Son mécompte fut de le chercher là où il n'était pas, de le chercher parmi les créatures, de le chercher par la voie du crime. Emporté par la fougue de ses penchants, toujours inquiet, jamais paisible, la rapidité de sa course ne lui laissa autre chose qu'une lassitude plus accablante encore que la violence de ses mouvements.

Ecoutez, chrétiens, écoutez un nouveau docteur bien digne de vos attentions; ne perdez rien de ses paroles. C'est un pécheur comme vous, qui, dans le serrement de son cœur, plein de consternation et d'effroi, rend hommage à des vérités qu'il eut toujours soin d'éloigner de sa pensée : il parle au nom des réprouvés et en présence des élus; écoutez ce qu'il va dire : Hélas! s'écrie-t-il, nous nous sommes lassés dans la voie de la perdition. Voie perfide, qui, sous les fleurs dont elle était semée, cachait des épines sans nombre. Leurs pointes cruelles ont mille fois pénétré jusqu'à nos cœurs, et toujours le chagrin a marché sur nos pas : *Ambulavimus vias difficiles.* (Sap., V, 7.) Ah! nos plaisirs, si on peut donner ce nom aux illusions perpétuelles dont nos sens furent enchantés, nos plaisirs ont été si rapides! A peine goûtés, ils se sont évanouis comme l'écume légère qui est dispersée par la tempête, ou comme la fumée que le vent dissipe, ou comme le souvenir d'un hôte qui passe, et qui n'est qu'un jour en un même lieu : *Tanquam memoria hospitii unius diei prætereuntis.* (Ibid., 15.) Puis, jetant les yeux sur les élus : Ah! voilà, dira-t-il, voilà ces hommes qui furent si longtemps l'objet de nos railleries! Insensés! nous jetions un ridicule impie sur la sagesse de leur conduite; leur vie nous paraissait une folie, et leur mort un opprobre. Cependant, les voilà parmi les enfants de Dieu, et leur partage est avec les saints : *Inter sanctos sors illorum est.* (Ibid., 5.)

Dieu juste! Dieu vengeur! quel point de vue insoutenable vous présentez à nos sens effrayés! Il est donc vrai que la fable et le rebut du monde composent aujourd'hui l'Eglise immortelle des premiers-nés! Il est donc vrai que ces brebis timides, immolées autrefois à notre orgueil, forment le troupeau bienheureux dont vous serez le Pasteur éternel! Il est donc vrai que vous allez conduire dans le saint repos de votre sanctuaire ces enfants chéris de l'adoption, dont l'allé-

gresse fait notre désespoir ! Ils seront donc, et seront pour toujours, vos amis, vos frères, vos cohéritiers : *Inter sanctos sors illorum est*. Leurs saints ravissements, leurs cantiques sacrés, la joie qui brille sur leurs fronts glorieux ; la douceur de vos regards, les épanchemens visibles de votre tendresse, tout peint à nos yeux leur bonheur et notre infortune : *Inter sanctos sors illorum est*. Ils vont donc éclater comme autant de soleils dans un cercle infini de perpétuelles éternités. Eprouvés autrefois comme l'or dans la fournaise ; toujours persécutés, mais toujours fidèles, ils reçoivent en ce jour, de la main du Seigneur, un royaume admirable, et un diadème éclatant de gloire : il les protège de sa droite et les défend par son bras saint : *Inter sanctos sors illorum est*. Ah ! périssent le jour qui m'a vu naître ! mon malheur est comblé. Grand Dieu ! j'entends vos anathèmes. Les voici, chrétiens, ces anathèmes réclamés par le désespoir. Du milieu du genre humain, divisé en deux peuples prêts à se séparer pour ne plus se revoir ; parmi les louanges de l'un et les imprécations de l'autre, éclate une voix douce et formidable tout ensemble. Venez, dit-elle au premier, venez, les bénis de mon Père, posséder le royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde : *Venite, benedicti Patris*. (*Matth.*, XXV, 34.) Allez, dit-elle au second, allez, maudits, au feu éternel : *Discedite, maledicti, in ignem æternum*. (*Ibid.*, 41.) Séparez-vous à jamais, vous, de cette épouse vertueuse, dont vous avez méprisé les avis, affligé la foi, provoqué les larmes, aigri la douleur, épuisé la patience, profané la couche et trompé la tendresse : *Discedite*. Séparez-vous à jamais, vous, de ce bon père, si cruellement outragé, qui ne cessa de pleurer votre mort spirituelle, comme David la perte d'Absalon : *Discedite*. Séparez-vous à jamais, vous, de ce tendre pasteur qui courut si souvent après vous, comme après la brebis égarée ; qui vous fit entendre une voix si douce et si touchante ; qui vous reprocha mille fois de ma part l'excès de vos égarements avec tant de zèle et d'onction ; qui vous rapporta malade, couvert de blessures, déjà mourant, dans le berceail d'où vous étiez fugitif ; qui vous mit à couvert dans les entrailles de la charité sacerdotale, et qui gémit toute la vie sur l'inutilité de ses soins, et sur votre endurcissement, comme Samuel sur celui de Saül : *Discedite in ignem æternum*. Allez, qui que vous soyez, rois ou sujets, grands ou petits, pauvres ou riches, chrétiens ou païens, marqués au signe de la mort et frappés d'une malédiction irrévocable, allez au feu éternel : *Discedite in ignem æternum*.

Telle sera, mes frères, la séparation finale du genre humain. Les uns, dit l'Évangile, prendront l'essor avec Jésus-Christ, et, sur les ailes de l'immortalité, s'élèveront vers les montagnes éternelles. Les autres, destinés à servir de pâture à la mort, descendront dans l'abîme, où le ver qui les rongera ne mourra plus, où le feu qui les

brûlera ne s'éteindra jamais : *Ibunt hi in supplicium æternum. Justi autem in vitam æternam*. (*Matth.*, XXV, 46.) Tout est fini, mes frères, ne vous attendez plus à de nouveaux spectacles. Tous les acteurs ont disparu. Cette scène dernière termine pour toujours les révolutions de l'univers. Heureux ou malheureux, chacun restera, pour n'en plus sortir, dans la maison de son éternité.

Nous entrerons, vous et moi, mon cher auditeur, dans l'une ou dans l'autre de ces maisons ; et déjà notre place est marquée à la droite ou à la gauche de Jésus-Christ. Oui, Seigneur, vous distinguez dans cet auditoire même les têtes coupables ou innocentes que vous devez proscrire ou couronner au dernier jour. Vérité redoutable, qui glaçait d'effroi le plus religieux des monarques. Je tremble au simple souvenir de vos jugemens, s'écriait-il : *Ajudiciis enim tuis timui*. (*Psal.* CXVIII, 120.) Grand Dieu ! renouvelez en moi, comme dans ce prince, cette crainte amoureuse et filiale qui opère le salut ; pénétrez ma chair de ces traits salutaires qui percent le vieil homme : *Confige timore tuo carnes meas*. (*Ibid.*) Que je respecte la vôtre dans vos membres souffrants, que j'étanche leur soif, que je couvre leur nudité, que je visite leurs demeures ; et puisse-je, par les œuvres d'une miséricorde passagère, mériter enfin cette miséricorde éternelle, qui rappellera les élus de cette vallée de larmes dans la terre des vivants. Ainsi soit-il.

SERMON III.

SUR L'ORGUEIL DE L'HOMME ET SUR L'HUMILITÉ DU CHRÉTIEN.

Quiconque se exaltaverit, humiliabitur ; et qui se humiliaverit, exaltabitur. (*Matth.*, XXIII, 12.)

Quiconque s'élèvera, sera humilié ; et celui qui s'humiliera, sera exalté.

Ce sont, mes frères, les instructions que Jésus-Christ adresse à ses disciples. Indigné contre une race perverse d'hommes superbes et hypocrites, ce Dieu de vérité, nouveau législateur du genre humain, daigne éclairer par lui-même, dans la personne de ses disciples, les hommes qu'il est venu sauver. *Quiconque s'élèvera, leur dit-il, sera humilié*. Par là, mes frères, il nous rappelle tous à la source de nos humiliations ; il ouvre à nos yeux le spectacle tragique, où, dans la personne d'un seul coupable, la nature entière fut proscrite et dégradée. Il nous fait voir l'enfer ligué contre la terre, habitée alors par deux sujets, rois et pontifes du monde naissant, vertueux, paisibles, heureux enfin, tandis qu'ils furent humbles ; malheureux au contraire dès qu'ils cessèrent de l'être : et joignant la prédiction à une expérience de quatre mille ans, quiconque, nous dit Jésus-Christ, s'élèvera, comme le premier Adam, aura le même sort ; avec lui, il sera humilié : *Quiconque se exaltaverit, humiliabitur*. Pour moi, je viens tracer aux hommes une route opposée, ajoute le Rédempteur : l'orgueil les perd, il faut que

l'humilité les sauve; ils voulurent franchir les bornes de leur dépendance, ils furent confondus; qu'ils y rentrent par l'humble sentiment de leur bassesse, ils seront rétablis: qu'ils imitent le second Adam anéanti pour eux, et avec lui ils seront élevés: *Quicumque se humiliaverit, exaltabitur.*

Il est juste, en effet, que ces hommes audacieux qui méprisent leurs semblables avec une hauteur si révoltante, trouvent leur avilissement dans la vanité qui les aveugle. Peu satisfaits du rang qui leur est échu en partage, ils s'efforcent d'atteindre à celui qui leur fut refusé; vains mortels, qui ne s'aperçoivent pas que leurs efforts mêmes les trahissent, et qu'une situation trop élevée pour leurs minces talents est le point critique où leur petitesse paraît dans un jour qui les déshonore.

Il est juste au contraire que ces mortels, plus admirables encore qu'ils ne sont communément admirés; que ces hommes d'autant plus grands qu'ils sont plus modestes, trouvent leur gloire dans leur modestie, et leur grandeur dans l'humilité. Nous le voyons, mes frères, ils se cachent, et leur vertu les découvre: ils fuient les honneurs, et ils brillent par eux-mêmes; ils refusent les distinctions du siècle, et, tout injuste qu'il est, le siècle rend hommage à leur supériorité; ils s'humilient avec Jésus-Christ, et Jésus-Christ leur fait part de sa gloire. Ainsi l'humilité devient tout à la fois le premier degré et le comble de leur élévation.

Voyons donc, suivant la prédiction du Fils de Dieu, l'infailible destinée de l'homme sous l'empire de l'orgueil, avec celle du chrétien sous celui de l'humilité. Le premier s'élève au-dessus de sa sphère, et il est humilié. Le second descend au plus bas lieu, et il est exalté. Oui, mes frères, l'orgueil dégrade l'homme aux yeux de l'homme lui-même: *Quicumque se exaltaverit, humiliabitur*; vous le verrez dans mon premier point. L'humilité élève le chrétien au jugement de la religion, et qui *se humiliaverit, exaltabitur*; vous le verrez dans le second. La honte inévitablement attachée à l'orgueil, les prérogatives particulièrement réservées à l'humilité: c'est tout le sujet de ce discours, après que nous aurons salué la plus humble, comme la plus élevée des créatures. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

L'orgueil, qui, selon saint Thomas (2-2, q. 77, art. 5), est un amour excessif de sa propre excellence, est devenu, depuis la prévarication du premier homme, la plaie la plus profonde et le vice le plus contagieux de sa postérité. Où est le sage, où est le juste si parfait, qui n'ait à redouter les surprises de l'orgueil dans ses actions même les plus saintes, et à se prémunir contre l'influence dangereuse de l'amour-propre? Quiconque, mes frères, entreprendrait d'écrire l'histoire du genre humain, trouverait à chaque pas les entreprises et les préten-

tions insensées de l'orgueil; et, avec l'*Ecclésiaste*, serait contraint de s'écrier: Vanité des vanités, et tout n'est que vanité; et *omnia vanitas.* (*Eccl.*, I, 2.)

Or, mes frères, cette plaie de la nature, la plus universelle, est aussi la plus avilissante. Plus les traits en sont frappants, plus la honte en est extrême; plus l'orgueil élève l'homme en apparence, plus il le dégrade en effet. Pour saisir l'idée juste et précise de sa dégradation, laissons-le suivre à son gré la route fastueuse où l'égare la bonne opinion qu'il a de son mérite. Laissons, mes frères, ce panégyriste éternel de soi-même étourdir, à tout propos, du récit de ses louanges, ceux qui ont la patience de l'écouter, la simplicité de le croire et la faiblesse de lui applaudir. Ne lui envions pas la flatteuse opinion qu'il tâche d'inspirer aux autres de ses rares talents et de ses brillants succès. Excusons ici la petitesse de l'orgueil. Qu'il nous suffise, pour le confondre, de ramener cet être singulier et si ridiculement vain, et à l'ordre des vertus, et à celui des sentiments, et à celui des devoirs et de leur exécution. Dans toutes ces positions, qu'il nous paraîtra vil, abject et digne de pitié! Dans l'ordre des vertus, l'orgueil l'en dépouille ou les rend inutiles pour le salut. Dans l'ordre des sentiments, l'orgueil en profane la dignité. Dans l'ordre des devoirs et de leur exécution, l'orgueil en corrompt le motif. Qu'un vil atome cesse donc de s'exalter. Un contrepoids humiliant le repoussera toujours vers cet abîme de bassesse, commun à tous les hommes, où nul ne rampe aussi honteusement que l'homme superbe: suivons-le, pour vous en convaincre.

Et d'abord, mes frères, nous n'avons qu'à le considérer dans l'ordre des vertus, uniques titres de la grandeur de l'homme. J'y vois un pauvre dont la nudité m'intéresse et dont l'indigence m'attendrirait, si la fierté qui l'accompagne n'excitait mon indignation: *Pauperem superbum* (*Eccl.*, XXV, 4.) J'y vois un esclave qu'une hauteur révoltante rend arrogant jusque dans ses liens: j'y vois un malheureux couvert de blessures dont il ne sent ni la honte ni la profondeur; j'y vois enfin l'homme sans vertus utiles au salut, et par conséquent l'homme dégradé. Car enfin, comme le vice fait le déshonneur, la vertu seule fait la grandeur de l'homme. C'est une parure glorieuse qui le décore et le sanctifie. Elle comble, pour ainsi dire, les vides infinis de son néant; elle donne un relief immortel à toutes ses actions; elle répand un air de noblesse et de dignité sur tout son être. Solide et précieuse élévation, d'où l'orgueil le précipite, comme vous l'allez voir. Or, dans ce précipice que la piété regarde avec effroi, que reste-t-il? L'homme, avec l'opprobre de son avilissement.

Ce vase d'honneur n'est plus qu'un vase d'ignominie. Ces traits si brillants et si fins dont la nature l'avait orné, un souffle contagieux les a ternis, une enflure hideuse

les a effacés. Cette terre si féconde autrefois, et cultivée avec tant de soin sous les yeux de l'humilité, n'est plus qu'une solitude affreuse, un sol stérile, qui ne produit désormais que des fruits insipides ou mortels. Ces plantes admirables, que le père de famille cultivait avec tant de complaisance dans un champ qui lui fut consacré, l'orgueil les a ravagées jusque dans leur racine. Les vertus fugitives s'envolent d'un séjour dont ce nouvel hôte occupe l'intérieur et les avenues. Tous les vices qui marchent à sa suite y ont porté l'opprobre et la malédiction.

La foi fertile en bonnes œuvres, l'espérance des biens invisibles, l'amour d'un Dieu, père commun de tous les hommes; l'esprit de justice, de conseil, de force, de modération, de renoncement, de componction, de pénitence; la miséricorde secourable aux besoins de nos frères; la patience tranquille au milieu des injures; l'obéissance docile aux lois de l'Eternel; le mépris du monde et de ses pompes; toutes ces vertus et mille autres, dont le dénombrement serait infini, rougissent d'un sanctuaire où le démon de l'orgueil reçoit les vœux et l'encens de l'impie. Un détail aussi simple qu'intéressant vous l'apprendra.

La foi fertile en bonnes œuvres. Je sais, mes frères, qu'une adhérence oiseuse aux vérités révélées peut absolument subsister et subsiste en effet avec l'orgueil le moins traitable; je sais que les mystères adorables de cette foi ne blessent pas toujours un esprit superbe, adorateur de ses idées. Mais cette foi, dont les maximes saintement pratiquées annoncent le vrai sage dans le chrétien; mais cette foi, dont l'unction divine doit épurer et sanctifier les mœurs du fidèle, ah! mes frères, une telle foi, l'orgueil l'a proscrite comme un censeur inexorable, dont la sévérité gêne tous ses penchants, condamne tous ses projets, réprime tout son faste, abaisse toute sa hauteur, l'anéantit lui-même. Qui sait encore si, du mépris des maximes, l'orgueil n'ira pas jusqu'à la désertion de la vertu qui les proscriit? D'une foi mourante ou plutôt morte, selon saint Jacques, oh! que la pente est rapide qui conduit à l'incrédulité! Quand on fait profession de ne rien pratiquer, on risque bientôt de ne rien croire. Pour peu qu'on se livre aux écarts d'une raison capricieuse et indisciplinable, ces faibles lueurs d'une foi mourante achèvent de s'éteindre. Un délire vengeur de cette vertu méprisée, jette l'esprit altier dans ce chaos ténébreux de problèmes, de faux principes, d'inconséquences, de rêveries et de mensonges, où l'esprit fort ne peut rien prouver que sa faiblesse et son ignorance. Eh! qu'est-ce que l'homme dans cet état, sinon la plus aveugle des créatures et la plus honteusement dégradée?

L'espérance des biens invisibles. Mais quelle impression peut-elle faire sur un cœur esclave du siècle présent, dont l'unique étude roule sur des systèmes de for-

tune, d'honneurs, de prééminences; aliments éternels de la vanité, aussi vains, aussi frivoles qu'elle, dignes enfin d'une âme avilie, qui ne conçoit plus rien de grand ni de solide?

L'amour d'un Dieu, père commun de tous les hommes. Ah! mes frères, un titre si tendre touchait-il jamais un cœur superbe? Non. Trop d'intervalle sépare l'orgueil d'avec la charité. Une vertu qui soumet tout à Dieu, un vice qui ramène tout à l'homme, ont trop d'antipathie entre eux pour ne pas s'exclure mutuellement. Et qu'est-ce donc que l'homme sans la charité? Un pur néant, dit saint Paul : *Sine charitate nihil sum.* (I Cor., XIII, 2.) Trouvez, si vous le pouvez, quelque terme plus énergique pour exprimer la honte de sa dégradation. *Nihil sum.* L'homme n'est rien.

Eh! de quoi vous glorifiez-vous, cendre et poussière, vous demanderai-je avec l'Apôtre? Examinons un peu les titres de votre amour-propre, et parcourons ses privilèges : *Ubi est gloriatio tua?* (Rom., III, 27.) Est-ce de l'équité, vertu céleste, qui tend une main impartiale à tous les hommes, qui veille maternellement à leurs droits réciproques, et qui dans ses torts n'attend pas le jugement des tribunaux pour les reconnaître et pour les réparer; vertu dont le bandeau mystérieux annonce l'inflexible droiture? Mais l'orgueil en connaît-il? Quoi! mes frères, un homme transporté hors de la règle, par l'ivresse de sa fausse grandeur, qui ramène tout à soi, qui est à lui-même sa propre idole, qui n'adore que ses caprices, qui du haut de son faste baisse à peine les yeux sur le reste des humains; un tel homme a-t-il l'amour, a-t-il même l'idée de la justice? *Ubi est gloriatio tua?* De quoi vous glorifiez-vous? Est-ce de votre prudence et de la sagacité de vos lumières? Je vous accorde, pour un moment, cette sagesse des enfants du siècle, si hautement réprouvée dans l'Evangile; mais la prudence du serpent, si elle n'est tempérée par la simplicité de la colombe, qu'est-elle autre chose qu'une lâche politique, nourrie du sang, abreuvée des pleurs des malheureux; qu'un trafic infâme dont les ressources iniques vous couvriraient de honte, si l'œil de la probité venait à les éclairer? Or, si vous êtes si criminels au tribunal de l'honneur, qu'êtes-vous à celui de la religion?

Ubi est gloriatio tua? De quoi vous glorifiez-vous encore? Peut-être de cette force intrépide qui tient ferme contre les revers, toujours assurée, et se signalant dans les occasions les plus difficiles? Mais c'est ici l'endroit fatal de votre orgueil; ici où votre présomption n'a plus aucun retranchement. Jetez les yeux sur le Prince des apôtres : beaucoup moins présomptueux que vous, il promet à son divin Maître de le suivre partout, et même jusqu'à la mort : *Etiam si oportuerit me mori tecum.* (Matth., XXVI, 35.) Il parlait de bonne foi, mes frères. Le péril, qu'il croyait encore éloigné, n'en imposait pas à son courage. La faiblesse était dans son

cœur, et l'assurance sur ses lèvres. Bientôt l'occasion arrive, et la voix d'une servante le déconcerte; son courage l'abandonne; et, presque sous les yeux de Jésus-Christ, il devient infidèle, parjure et apostat. Je ne connais pas cet homme, dit-il : *Non novi hominem.* (Matth., XXVI, 72.) Jugez-vous sur cet exemple, et méfiez-vous de vos forces, dont l'orgueil est un faible garant. *Ubi est gloriatio tua?* De quoi vous glorifiez-vous enfin? Est-ce de votre modération? Quoi! la plus fougueuse, la plus emportée, la plus extrême des passions adoptera la règle sans doute, recevra le frein de la tempérance? Ne nous amusions pas, mes frères, à prouver des vérités connues et démontrées par leur propre évidence. Or, si l'orgueil nous dépouille de ces vertus morales que l'honneur revendique si scrupuleusement, et dont se glorifient les honnêtes gens selon le monde, que pensez-vous de ces vertus austères, qu'un Dieu Rédempteur nous a tracées dans toute l'économie de ses œuvres?

Trouverez-vous dans le superbe cet homme riche de sa pauvreté, sans besoins comme sans désirs, voyageur sur la terre, citoyen des cieux, et dont le trésor est dans le sein de Dieu même? Y trouverez-vous cet homme pénitent, qui met sa gloire dans les opprobres, et ses délices dans les tourments du Calvaire? Y trouverez-vous cet homme patient qu'on maudit, et qui bénit avec saint Paul; qu'on persécute, et qui pardonne; qu'on charge d'injures, et qui répond par des prières? Y trouverez-vous cet homme résigné aux lois de la Providence, qui, dans l'une et dans l'autre fortune, puisse dire après Job : *Si j'ai reçu les biens de la main de mon Dieu, pourquoi n'en recevrais-je pas les maux avec une égale soumission?* (Job., II, 10.) Y trouverez-vous cet homme supérieur au siècle et à ses pompes, qui préfère avec Moïse l'obscurité et l'affliction du peuple de Dieu à toute la gloire de l'Egypte? Or, si vous y cherchez vainement des vertus qui frondent l'orgueil, et que l'orgueil proscribit à son tour, la conséquence de sa dégradation, dans l'ordre de ces vertus, est donc une vérité démontrée.

Elle ne l'est pas moins dans l'ordre des sentiments. Tout ce qui peut concourir à dégrader un homme, l'orgueilleux le réunit dans son cœur. La noire ingratitude, l'envie lâche et meurtrière, l'injuste mépris des hommes, l'aveugle présomption de soi-même; vices odieux, dont la bassesse avilit ses sentiments, quelque importante que soit la montre de ses actions. Quel fond de misère et de corruption dans le cœur de l'homme superbe, s'écrie saint Augustin!

Ingrat envers Dieu. C'est là, mes frères, le premier et le plus criant de ses désordres. Tout lui prêche dans l'univers le tribut de louanges et d'actions de grâces que tout homme doit offrir à la Divinité. Mais, semblable à ces malheureux dont il est parlé au livre de la Sagesse, l'orgueilleux vit en stupide au milieu des faveurs innombrables qu'il a reçues du ciel : il en jouit sans at-

tendrissement comme sans réflexion : que dis-je? il en pervertit l'usage. Dans son égoïsme, il s'établit lui-même le centre et la fin de tout ce qu'il possède. Il ignore, dit le Sage, la main suprême qui l'a formé, et qui, par un miracle perpétuel, le forme de nouveau, le crée à chaque instant : *Ignoravit qui se finxit* (Sap., XV, 11.)

Que dirai-je des prodiges étonnants d'un Dieu réparateur; prodiges où l'amour de ce Dieu, victime des humains, se développe dans toute son immensité? Esprits bienheureux! ils seront le sujet éternel de vos cantiques, et une éternité de louanges ne suffira pas pour en égaler la grandeur. Cependant, mes frères, l'orgueilleux les voit d'un œil distrait, comme un spectacle indifférent qui ne l'intéresse pas : encore s'il s'en tenait à une indifférence déjà si criminelle; mais non, il rougirait d'être ingrat à demi. Libertin consommé, il profane, par système, le caractère auguste qui lui retrace tant de merveilles, malgré tous ses efforts pour en étouffer le souvenir : il a honte de paraître chrétien. De là, ces plaisanteries affreuses, ces discours scandaleux qui font frémir la piété; ces monstrueux ouvrages, où l'esprit ne s'annonce que par une sacrilège audace, et dont toutes les saillies sont autant de blasphèmes. Ainsi, par une exécration d'ingratitude, l'orgueilleux tourne contre son Dieu les talents mêmes qu'il en a reçus : *Ignoravit qui se finxit.*

Ingrat envers les hommes. C'est encore là son caractère dominant. Ames généreuses et bienfaisantes, je ne viens pas détourner la source de vos bienfaits, même envers des ingrats. Je vous exhorte au contraire, avec l'Apôtre, à ne pas vous laisser vaincre par le mal, mais à vaincre le mal par le bien : *Vince in bono malum.* (Rom. XII, 21.) Soyez donc libéral, et soyez-le gratuitement. Car si vous cherchez le prix de vos faveurs dans les sentiments de celui qui les reçoit, outre qu'un tel motif les déprécie, votre attente est frustrée, si vous les répandez sur un homme superbe. Ignorez-vous que l'ingratitude marche toujours à côté de l'orgueil; qu'un service rendu paraît une dette onéreuse à tout homme qui croit se suffire à lui-même? Ignorez-vous que sa vanité redoute en vous le témoin visible de sa faiblesse et de ses besoins? Redoublez vos largesses tant qu'il vous plaira; mais n'attendez pas d'appriivoiser un homme dont l'orgueil féroce est à l'épreuve de tous vos bienfaits. Si quelque appât plus attrayant vient amorcer l'ambition qui le domine, le premier, le plus ardent de vos ennemis sera, n'en doutez pas, ce dépositaire de vos bienfaits. Témoin ce lévite dont il est parlé dans le livre des Juges. Errant, fugitif de sa tribu, il est accueilli par Michas. Demeurez auprès de moi, lui dit-il; vous exercerez à mon égard la fonction de père et de prêtre : *Esto mihi parens ac sacerdos.* (Judic., XVII, 10.) Les libéralités de Michas justifient bientôt la sincérité de ses promesses. Trop crédule, il les prodigue à un ingrat : *Implevitque Michas*

manum ejus. (Judic., XVII, 17.) Qu'arriva-t-il, mes frères ? Quelques espions de la tribu de Dan arrivent à la maison de Michas, résolus d'enlever ce qu'il avait de plus précieux. D'abord, dit le texte sacré, ils reconnaissent le jeune lévite ; ils le saluent civilement ; ils flattent sa présomption. Que faites-vous ici ? lui disent-ils. Pourquoi, ministre obscur d'un simple particulier, dérobez-vous au grand jour des talents dignes d'un théâtre plus distingué ? Venez avec nous. Une tribu tout entière vous reconnaîtra pour son pontife. Voilà, chrétiens, l'endroit sensible. Un cœur novice, disons plutôt un cœur superbe et présomptueux, n'avait pas besoin d'être si puissamment attaqué ; il portait au fond de lui-même le gage assuré de sa défaite. Aussi ne balance-t-il pas entre le crime et le devoir. Non content d'abandonner un hôte si tendre et si généreux, l'ingrat lévite devient le complice de ses ennemis, et lui dérobe avec eux ce qu'il avait de plus cher : *Tulit ephod, et idola, ac sculptile.* (Judic., XVIII, 20.) Ainsi l'orgueil le rend tout à la fois ingrat, traître et ravisseur.

Ne vous étonnez donc pas si un vice, violeur tranquille des droits si sacrés de la reconnaissance, est l'ennemi capital du vrai mérite. Aussi ai-je compté l'envie lâche et meurtrière parmi les attributs de l'orgueil. Non, la vertu n'a point de censeur plus inique ni plus envenimé. A peine paraît-elle avec ce noble ascendant qui subjugue les cœurs et captive tous leurs hommages, que l'orgueil alarmé réunit contre elle tous les traits de l'envie. Plus elle est éminente cette vertu, plus elle est en butte à ses noirs complots ; et, sans vous retracer des exemples que chaque jour ramène parmi nous, il me suffit de vous rappeler ici que c'est par l'envie que l'orgueil attaqua Jésus-Christ, par envie qu'il l'accusa, par envie qu'il le calomnia, par envie qu'il le condamna, par envie qu'il le crucifia ; mais comme cette grande victime ne suffisait pas à sa barbarie, par envie il l'attaque, il l'accuse, il le calomnie, il le condamne encore dans ses disciples. Semblable à ces oiseaux nocturnes qui ont je ne sais quoi de sinistre et d'affreux, qui cherchent les ténèbres, et qu'un instinct farouche conduit parmi des masures antiques, tristes restes échappés au ravage du temps ; ainsi l'envie dirigée par l'orgueil, se retire dans ses propres noirceurs, fuit l'éclat de la vertu, s'irrite contre sa rivale, distille sur ses traits le fiel dont elle est consumée, et triomphe parmi les ruines d'une réputation détruite par sa malignité. Pourquoi tant de faiblesse avec tant de fureur dans les sentiments de l'orgueilleux ? C'est que, lâche et borné, incapable de porter sa vue hors de son faible horizon, il habite perpétuellement avec lui-même, ou n'en sort que par des irruptions funestes au mérite qui le blesse en l'éclipsant, ou par un mépris insensé des hommes en général.

Non sum sicut ceteri hominum (Luc., XVIII, 11), dit-il avec le pharisien de l'Evangile : Je ne suis pas comme le reste des

hommes. Et qu'en pense-t-il ? Dans son idée ils sont tous injustes, ravisseurs, adultères. Pour lui, chrétiens, modèle inimitable, il s'épuise en œuvres de surérogation ; il enchérit sur les jeûnes ordonnés par la loi ; il répand en aumônes la dixième partie de tout ce qu'il possède. Admirateur extatique de ses perfections, il remercie le ciel du rang sublime qui l'élève au-dessus des autres hommes : *Deus, gratias ago tibi quia non sum sicut ceteri hominum.* (Ibid.) Par exemple, comme ce publicain : *Velut etiam hic publicanus.* (Ibid.) Remarquez, mes frères, le faste orgueilleux et l'irréligion du personnage. Il ne tient pas ces propos injurieux dans un cercle d'amis ou de citoyens ; il serait exposé à d'humiliantes rétorsions. C'est dans le temple du Dieu vivant, en présence d'un juge ennemi déclaré des superbes qu'il fait modestement sa propre apologie et la censure du genre humain : *Non sum sicut ceteri hominum.* Or, dans ces sentiments, quel fond d'indécence et de perversité !

De ce fond impur s'élève la présomption, compagne ordinaire de l'orgueil, que l'aveugle confiance rassure, que la fausse opinion conduit, qu'aucun poste n'effraye, aucune difficulté ne déconcerte, aucun péril n'intimide ; toujours avantageusement décidée en sa faveur, étonnée de son mérite, et l'élevant au-dessus de tout. Ici, chrétiens, les idées se présentent en foule : fixons-nous à celle que nous fournit l'Esprit de Dieu, sous un emblème simple et naturel, mais infiniment énergique. Vous le trouverez dans le discours de Joathan aux habitants de Sichem. Les arbres s'étant assemblés, leur dit-il, pour se choisir un roi, offrirent d'abord le sceptre à ceux que la hauteur de leur tige, plus encore l'excellence de leurs fruits, rendaient plus dignes du gouvernement. Ceux-ci l'ayant refusé, ils s'adressèrent au buisson rampant et infructueux. Réglez sur nous, lui disent-ils, *impera nobis.* (Judic., IX, 8.) Si vous m'établissez véritablement votre roi, répond l'arbuste présomptueux, venez vous reposer sous mon ombre : *Venite, et sub umbra mea requiescite.* (Ibid., 15) ; et, signalant aussitôt les prémices de sa prétendue souveraineté par un trait bien singulier d'orgueil, si vous refusez d'obéir, ajouta-t-il d'un ton menaçant, que le feu sorte de mes branches, et qu'il dévore jusqu'aux cèdres du Liban : *Egrediatur ignis de rhamno, et devoret cedros Libani.* (Ibid.)

Vit-on jamais tant de hauteur avec tant de bassesse ! Quoi ! ce débile arbrisseau qu'on aperçoit à peine sur la terre, qui rampe à l'écart, dans quelque champ inculte et abandonné, qui n'a ni dignité dans son extérieur, ni fécondité pour produire aucun fruit, hérissé qu'il est de pointes meurtrières, non-seulement vise à l'empire des arbres les plus hauts et les plus féconds ; il croit encore les honorer en leur commandant, et obtenir le sceptre qu'ils lui déferent ; sa fierté va même jusqu'à la menace : il prend la foudre, il veut les réduire en cendre s'ils refusent

d'obéir : *et devoret cedros Libani*. Dans cette parabole, ne reconnaissez-vous pas, mes frères, certains hommes avides d'autorité, affamés de distinctions ? Arbres stériles, ronces piquantes, remarquables uniquement par leur indignité ; les poëtes les plus éminents, ils les regardent comme un tribut réclamé par leurs talents, et dans leur idée inférieur à leur capacité ; souvent même, pour le malheur des hommes, parviennent-ils à repousser le mérite et à dévorer en effet les plus grands cèdres après les avoir soumis ; *et devoret cedros Libani*. Quels que soient les succès de la présomption, telles sont, pour l'ordinaire, les dispositions du présomptueux. Quel nom donner à de pareils sentiments ? Quel excès de folie ! Et quelle honte pour le cœur qui les renferme !

Finissons cependant le portrait de l'orgueilleux ; supposons-le enfin dans ces postes si ardemment ambitionnés, souvent, hélas ! si criminellement usurpés. Considérons, dis-je, cet homme rare dans l'ordre des devoirs, et voyons comment il les remplira. Les dehors seront imposants, si vous voulez ; mais je prétends que l'orgueil déguisé sous les apparences de la modestie, en corrompra le principe. Quelle conduite fut jamais plus régulièrement compassée que celle des Pharisiens ? Cependant Jésus-Christ nous découvre d'un seul mot le motif corrompé de ces œuvres admirées par la Synagogue, et condamnées par la vérité. Tout ce qu'ils font, nous apprend-il, ils le font pour être vus : *ut videantur*. (Matth., XXIII, 5.) Ainsi marche l'orgueil : toujours faux et trompeur dans ses routes obliques, il néglige le fond et cultive la surface. Une fumée passagère, une ombre fugitive, un encens qui s'évapore dans l'air, un fantôme de gloire ; voilà, mes frères, le mobile dominant de toutes ses démarches. L'orgueilleux ne cherche pas la justice, il lui suffit de passer pour juste : quelque rang qu'il occupe dans la république ou dans la religion, dans l'ordre des devoirs civils ou dans celui des devoirs chrétiens, soit particuliers à quelques-uns, soit généraux pour tous les fidèles, il lui faut un théâtre et des spectateurs ; *ut videantur*.

Dans l'ordre des devoirs civils : tous se sont égarés, dit le Roi-Propète ; ils sont devenus inutiles. En vain le Seigneur, du haut du ciel, a jeté les yeux sur les enfants des hommes, pour voir s'il y en a quelqu'un qui, dans la pratique de ses devoirs, le reconnaisse comme son Dieu, et agisse pour sa gloire : ils se sont corrompus, ils sont devenus abominables dans leurs affections ; il n'y en a pas un qui fasse le bien, il n'y en a pas un seul : *non est usque ad unum*. (Psal. XIII, 1, 3 ; LII, 4.) Ce n'est partout qu'enflure, ostentation, fausseté. La robe, l'épée, le négoce, les autres états de la société ; les membres divers de ces états ont, pour la plupart, à se reprocher ce levain funeste de la vaine gloire qui fermente au fond de leur cœur, et corrompt leurs œuvres les plus louables et les plus dignes de l'estime des hommes. C'est l'idole secrète à laquelle ils

rapportent tout le plan de leur conduite dans l'exécution de leurs devoirs. En un mot, le bien qu'ils font, ils le font pour les hommes, ou plutôt pour eux-mêmes, et non pour plaire à Dieu : *ut videantur*.

Dans l'ordre des devoirs chrétiens, particuliers à quelques-uns, nouvelle corruption, et d'autant plus déplorable, qu'ils touchent de plus près à la religion de Jésus-Christ. Ministres du Dieu de vérité, je laisse dans son entier le voile qui nous dérobe les motifs intérieurs de vos actions. Guides fameux, qui, dans le tribunal, présidez à la conduite des âmes rachetées par le sang du Médiateur, je me range avec les préconiseurs de vos lumières et de votre piété. Apôtres de la loi de grâce, ambassadeurs de Jésus-Christ auprès de son peuple, j'admire vos talents, j'applaudis à votre zèle : Dieu voit le fond de vos cœurs ; voyez vous-mêmes en sa présence, et ne vous flattez pas ; voyez si vous êtes du petit nombre de ceux qui travaillent pour sa gloire, ou de ces ouvriers pharisiens dont il est écrit qu'ils travaillent pour la leur : *ut videantur*.

Dans l'ordre des devoirs généraux pour tous les fidèles ; combien d'œuvres édifiantes et criminelles tout à la fois ? Combien que les hommes canonisent, et que le Seigneur réprouve ? Grand Dieu ! n'avez-vous donc plus de sincères adorateurs ? J'aperçois cet homme humblement prosterné dans la maison de prière ; un profond recueillement relève sa modestie ; la charité plaintive semble former elle-même ses pieux gémissements. Jusque-là tout annonce un adorateur en esprit et en vérité. Mais pourquoi cette place, qui l'expose à tous les yeux, a-t-elle tant d'attrait pour lui ? Pourquoi ces églises fréquentées par la foule, plutôt que ces temples presque déserts, où il pourrait gémir tout seul, et prier sans témoins ? Ces soupirs mêmes qui s'entre-heurtent, pour ainsi dire, tant ils sont fréquents, sont-ils plus affectueux et plus sincères ? Ces oraisons si longues sont-elles plus ferventes ? Est-ce enfin le Dieu des grâces dont il implore les faveurs, ou bien ne sont-ce pas les hommes dont il brigue les suffrages ? C'est cela, mes frères ; il veut être vu et applaudi ; c'est l'orgueil qui le donne en spectacle, et non la charité qui l'attendrit : *ut videantur*. Mais il répand à pleines mains ; les membres d'un Dieu souffrant trouvent un père dans ce chrétien miséricordieux ; il essuie leurs larmes, il entend leurs soupirs, il prévient leurs misères, il pourvoit à leurs besoins. Ses charités sont le sujet ordinaire des entretiens et des éloges publics : on ne cite, on n'admire que ses largesses. C'est aussi parce qu'on l'admire qu'il est si libéral envers les pauvres. Otez les admirateurs, retranchez les panégyristes, et vous détesterez un autre mauvais riche dans cet homme si vanté. Otez, dis-je, le fantôme qui soutient sa vanité contre son avarice, et d'un œil indifférent il verra Lazare languir à sa porte dans les horreurs de la faim. C'est donc parce qu'on publie ses aumônes qu'il est un nouveau Tobie envers ses frères indi-

gents : *ut rideantur*. Que de jeûnes cependant, et combien multipliés ! Que d'austérités, et combien rigoureuses ! Est-il aucune partie de Jésus crucifié, dont ce héros de la croix n'exprime sur son corps la douloureuse image ? Oui, mes frères, c'est une image ; vous ne pouviez mieux le définir ; mais une image sans aucun principe intérieur de vie ni de mouvement. Un air triste et négligé, une face languissante et abattue, des traits sombres, des couleurs pâles et mourantes ; en un mot, un pur tableau tracé par le pinceau de l'orgueil, exposé à l'admiration publique par l'orgueilleux ; voilà tout ; n'y cherchez rien de plus : *ut rideantur*.

Juge suprême de tous les hommes, de quel œil voyez-vous toutes ces œuvres étalées ici-bas avec tant d'emphase, et si généreusement préconisées dans le temps ? J'entends votre réponse, Seigneur : Elles sont perdues pour l'éternité : *Receperunt mercedem suam*. (Matth., VI, 16.) C'est ainsi que l'orgueil corrompt dans leur principe tous les devoirs de la vie chrétienne, et qu'en les corrompant il jette l'homme hors du terme où il paraît tendre avec tant d'effort. Or cet égarement si prodigieux n'est-il pas le comble de sa honte, le dernier période de sa dégradation ? Quoi ! mes frères, consentir à vivre sous les lois d'un tyran dont la main cruelle nous enlève nos trésors spirituels, et nous réduit à la plus extrême indigence ! d'un tyran qui va jusque dans notre âme établir son empire, et marquer nos sentiments au sceau de la bassesse et de l'infamie qui le suivent ! d'un tyran qui nous aveugle sur la fin de nos devoirs, nous en fait perdre le salaire, et nous conduit à la perdition par des sentiers également pénibles et détestés ! Peut-on contempler tant de maux et ne pas les déplorer, et ne pas gémir sur les ravages causés par le crime qui a perdu le genre humain ? Il n'est donc que trop vrai que l'orgueil dégrade l'homme, sous quelque point de vue qu'on l'envisage : *Quicumque se exaltaverit, humiliabitur*. Il n'est pas moins vrai que l'humilité élève le chrétien : *et qui se humiliaverit, exaltabitur*. Vous l'allez voir dans mon second point.

SECOND POINT.

Quand je parle de l'humilité, je parle, mes frères, d'une vertu qui sert de base à la gloire des saints et qui caractérise les héros de la loi évangélique. Vertu spécialement chérie de Jésus-Christ, et recommandée aux hommes par ce chef des prédestinés. Vertu sublime, que les maîtres de la gentilité ne connurent pas. Vertu rare parmi les disciples mêmes d'un Dieu anéanti ; mais vertu pleine de grandeur et de dignité, remarque saint Bernard (serm. 13 sup. Cant.) : *magna et rara virtus*. Pour juger de son excellence, nous n'avons qu'à réfléchir sur les distinctions réservées à ceux qui la cultivent. Distinctions singulières, qui, réunies dans un sujet, concourent à former un homme d'autant plus grand qu'il est plus intimement convaincu de sa bassesse, et plus petit à ses

propres yeux. Car enfin, le grand homme n'est pas cette idole dans l'apathie et sans passions, telle que la fierté stoïque l'a imaginée, mais l'homme supérieur aux passions, tel que nous le dépeint la philosophie chrétienne. A ce point décisif, nous devons ramener l'humble de cœur, assurés de saisir son véritable caractère.

Vous avez vu, mes frères, combien l'orgueil dégrade l'homme, et dans l'ordre des vertus, et dans celui des sentiments, et dans celui des devoirs ; et vous avez pu remarquer la source principale de sa dégradation dans l'aveuglement, dans la tyrannie, dans la bassesse et dans la vanité des passions qui naissent de l'orgueil. Or je dis que l'humilité chrétienne élève singulièrement le chrétien : pourquoi ? c'est qu'elle le rend supérieur à l'aveuglement des passions, et par là elle entretient dans son esprit les précieuses lumières de la vertu ; à la tyrannie des passions, et par là elle conserve dans son cœur l'empire constant de la vertu ; à la bassesse des passions, et par là elle ennoblit ses sentiments par ceux qu'inspire la vertu ; à la vanité des passions, et par là elle consacre l'exercice de ses devoirs par des motifs puisés dans la vertu. Reprenons.

Un homme supérieur à l'aveuglement des passions, dont le regard épuré perce tous les nuages qu'elles forment autour de lui ; qui va jusque dans son cœur parcourir ces routes secrètes où s'éclipsent les faibles étincelles de la raison ; qui pénètre dans cette nuit profonde, où l'œil de l'orgueilleux n'a jamais rien vu ; qui s'étudie enfin utilement, puisqu'il apprend à se connaître ; cet homme heureux, est, mes frères, le chrétien qui marche au flambeau de l'humilité qui le conduit. Lumières de la profane antiquité, vastes intelligences, qui brillâtes autrefois parmi les ombres du paganisme ; ô vous, mortels fameux, que nous admirons encore, vous fîtes des efforts, vous proposâtes des systèmes, vous cherchâtes quelque issue à travers le chaos immense qui déroba l'homme à l'homme lui-même ; et vos problèmes, disons plutôt vos égarements, se multiplièrent avec vos recherches. Guides aveugles, après mille détours, les passions vous reconduisirent enfin dans l'abîme creusé par l'orgueil à l'intelligence humaine ; abîme qui sera toujours le terme fatal où viendra perpétuellement aboutir tout génie indépendant qui croira se suffire à lui-même. En vain le vrai sage nous a marqué dans d'utiles leçons la voie unique et sûre qui conduit à la vérité. Pour les goûter, ces leçons divines, il faut être petit à ses propres yeux. Que fait l'homme indocile ? Il circule d'objet en objet ; il s'égare par d'inutiles incursions dans un sol étranger et peu connu : son esprit volage le promène éternellement hors de son cœur. Veut-il y revenir, il prétend y rentrer avec le même faste qui l'a suivi dans ses autres recherches ; il veut s'y établir avec tout le cortège de ses passions ; dès lors ce sanctuaire lui est fermé. Disciples de cent maîtres aveugles, il

ne voit pas ce qui est en lui, il y voit ce qui n'y est pas; et, pour comble d'aveuglement, il voit les choses tout autrement qu'elles n'y sont.

Je dis qu'il ne voit pas ce qui est en lui : sa misère, sa nudité, ses besoins, son impuissance et surtout ses ténèbres. Comme il ne se mire que dans le faux jour d'une raison séduite et aveuglée par la passion, il y voit même des choses qui n'y sont pas. J'entends, mes frères, des vertus qui n'y furent jamais, des vertus qui, sérieusement étudiées, sont autant de vices réels, déguisés ou canonisés par les passions qui les enfantent. Voilà pourquoi j'ajoute qu'il voit les vertus, comme les vices, tout autrement qu'ils ne sont. Telles que ces verres artificiels, qui tantôt éloignent, tantôt rapprochent, grossissent ou diminuent les objets; ainsi les passions, tantôt placent les vices les plus grossiers dans un lointain si prodigieux que leur infamie échappe à nos regards; ici elles mettent l'apparence de la vertu dans un point de vue si favorable qu'on se trompe sur sa réalité. Par là, mes frères, l'homme voit tout dans une position qui le trompe et qui l'égare. A ses yeux, l'avarice est une prudente économie; la prodigalité devient une louable magnificence; la colère, une délicatesse raisonnable; la vengeance, un sentiment noble et généreux; la duplicité, une politique nécessaire; la hauteur, un privilège de la dignité; le luxe, une décence de l'état; l'emportement, un zèle attentif à l'ordre et au devoir; la haine du prochain, un éloignement sincère de ses défauts. Que sais-je? tant la passion répand d'obscurité sur les objets qui l'intéressent. Non moins adroite à déguiser les vertus que les vices, elle sait les travestir et les masquer à son gré. La foi n'est plus qu'une crédulité superstitieuse; l'humilité, qu'une bassesse d'âme, la prudence, qu'une crainte pusillanime; la justice, qu'une inflexibilité de caractère; le courage, qu'une témérité présomptueuse; la patience, qu'une stupidité servile; le pardon des injures, qu'une lâche insensibilité; le mépris du monde, qu'une misanthropie superbe ou un chagrin hypocrite; la pénitence, qu'un excès homicide ou bien un fanatisme insensé. Voilà, Seigneur, comment raisonnent ces philosophes infortunés qui préfèrent le langage trompeur de leurs passions à celui de vos oracles. Malheur à vous, s'écrie un prophète, à vous tous qui dites que le bien est un mal et le mal un bien ! *Vae vobis qui dicitis bonum malum et malum bonum.* (Isa., V, 20.)

Heureux au contraire le chrétien divinement éclairé, que l'humilité conduit dans le secret de son cœur. Guidé par ses leçons, quels rapides progrès ne fait-il pas dans la connaissance de soi-même, sous la direction d'une vertu qui ne saurait le flatter? Avec quelle dextérité ne fait-il pas anatomiser, pour ainsi dire, les fibres les plus déliées, les parties les plus délicates qui composent son être? Les passions une fois écartées, il voit clair au fond de son âme : il sonde uti-

lement ses penchants, ses craintes, ses désirs, ses préjugés et ses faiblesses. Comment cela, mes frères? c'est que la foi vient au secours d'un homme pénétré de sa bassesse et de son néant; c'est que, dans le portrait fidèle de ses imperfections, cette foi lui montre ce qui est en lui, ce qui est hors de lui, ce qu'il peut être, ce qu'il doit être.

Ce qui est en lui. Et qu'y voit-il? Un mélange adultère d'imperfections et de faiblesses; un génie étroit et limité; une imagination bizarre et capricieuse; une mémoire infidèle et rétive; une volonté rebelle; une liberté mourante, qui porte encore dans ses langueurs l'empreinte fatale du trait qui la blessa dans nos premiers aïeux; un poids héréditaire qui l'entraîne vers le crime; un hospice terrestre qui croule insensiblement, que le temps et la mort minent chaque jour, et dont la masse corrip-
tible entraîne l'âme par sa pesanteur.

Ce qui est hors de lui. Et qu'y voit-il? Mille ennemis visibles, d'intelligence avec ses ennemis secrets; des pièges semés sur tous ses pas; des sujets de tentation, dont la multitude l'effraye; le torrent de la coutume, dont l'impétuosité a rompu toutes les digues; une foule d'écueils autour desquels flottent sans cesse les débris d'un naufrage presque universel. Quel sujet de saisissement, de terreur et d'effroi!

Ce qu'il peut être. Ecoutez, chrétiens, et tremblez de nouveau. Voici le point de vue le plus alarmant où le juste puisse être considéré : écoutez, dis-je, les leçons que la foi donne à l'humilité. Ce qu'il peut être ! Ah ! mes frères, la fin la plus désastreuse peut ruiner les plus beaux commencements, que dis-je ? les progrès les mieux affermis, et moissonner d'un seul coup les précieux fruits de la justice. Ce qu'il peut être ! Avez-vous donc oublié ces époques terribles de la faiblesse humaine, qui porteront à jamais l'alarme et la circonspection dans un cœur humble et attentif ? Ne savez-vous pas que le plus juste des hommes, dès là qu'il est homme, peut déchoir de la justice, et devenir le plus grand des criminels ? Ainsi le plus saint des rois devient homicide et adultère. Eh ! que fallut-il pour l'abattre ? un coup d'œil sur Bethsabée : *viditque mulierem.* (II Reg., 2.) Ainsi le plus renommé des sages abandonne le Dieu qui l'avait éclairé dans sa jeunesse, et prostitue ses vieux ans au culte et à l'amour des femmes étrangères. *Adamavit mulieres alienigenas.* (III Reg., XI, 1.) Ainsi le fameux vainqueur des Philistins, le redoutable Samson, laisse échapper son secret avec sa force, et se rend aux perfides caresses de Dalila : *Deficiam eroque sicut ceteri homines.* (Judic., XVI, 17.) Et pour vous citer un exemple encore plus effrayant, un apôtre, un confident, un ami de Jésus-Christ, abandonne son Bienfaiteur, trahit son Maître, va trafiquer de la vie d'un Dieu, et, par un baiser, marque à ses ennemis la victime qu'il a vendue à leur fureur : *Ipsa est, tenete eum.* (Matth., XXVI, 48.) Leçons alarmantes, que la foi présente sans cesse à l'humilité,

et que l'humilité remet à son tour sous les yeux du chrétien. C'est pourquoi le plus humble comme le plus grand des apôtres, tremblait à la fin de sa course, et craignait qu'après avoir annoncé la justice et le salut à l'univers, il ne fût lui-même un réprouvé. *Ne, cum alius prædicavero, ipse reprobus efficiar. (I Cor., IX, 27.)* Voilà l'homme, ô chrétiens ! non pas flatté par l'amour-propre, non pas aveuglé par la passion, mais considéré par la foi, et dépeint par l'humilité. Que ce portrait est lumineux ! qu'il est intéressant ! quelle foule de traits inaccessibles à l'orgueil, qu'il nous importe néanmoins souverainement d'étudier et d'approfondir ! Hélas ! mes frères, ils nous échappent, les passions nous les dérobent. Soyons humbles, et nous les apercevrons. La foi, dont les vives lumières éclairent un esprit soumis, écarte en sa faveur le faux jour de la cupidité ; montre à l'homme docile ce qui est en lui, ce qui est hors de lui, ce qu'il peut être ; élève ses idées au-dessus des passions, et le conduit au vrai.

Mais de ces vérités, quelle conséquence tire un chrétien si bien instruit ? Il en conclut ce qu'il doit être : par là, mes frères, secouant le joug tyrannique des passions, il conserve dans son cœur le règne paisible et glorieux des vertus chrétiennes. Jésus-Christ est mon modèle, dit en lui-même ce chrétien plein de zèle et d'humilité : tous ses pas, dans la route nouvelle qu'il a marquée aux hommes, décrivent le plan de mes devoirs. Et qu'offrent-ils à mes yeux ? un Dieu pénitent, un homme de douleurs : *Virum dolorum. (Isa., LIII, 3.)* Après cet exemple, tout est décidé. Le moindre doute serait un crime : donc, pour un chrétien, la pénitence est un devoir d'état. Il est vrai que les sens effrayés, que la nature tremblante prennent à regret la coupe amère où l'Homme-Dieu fut abreuvé. Il est vrai que la volupté consternée me sollicite d'un air attendri, comme autrefois le grand Augustin, d'entrer avec elle dans le temple des profanes plaisirs. Mais cette volupté, combien de remords ne traîne-t-elle pas après soi ! combien de peines, et quelles peines ! La sombre jalousie, les soupçons dévorants, les coupables intrigues, la haine, les dégoûts, la honte, les regrets, la fureur, le désespoir. Car voilà, mes frères, où aboutissent enfin ces routes fleuries, délicieuses, et si chères aux enfants des hommes. C'est là, dis-je, où les conduit le char de la volupté. Idole impérieuse, elle enchaîne ses adorateurs, et, pour un rapide plaisir, leur ôte l'innocence avec la liberté. Grand Dieu ! que ma destinée est digne d'envie ! sous votre croix humblement portée, je trouve l'onction, la paix et l'espérance de l'immortalité.

Jésus-Christ est mon modèle, poursuit l'humble chrétien ; et qu'y vois-je ? un roi pauvre : *Ipse pauper. (Zach., IX, 9.)* Donc la pauvreté, malgré les humiliations qui la suivent, doit être mon partage. Donc l'amour sincère de cette pauvreté, au milieu même de l'opulence, est une condition capitale

pour mon salut. Dure condition, je l'avoue, et souverainement odieuse à l'avarice. Mais l'avarice elle-même n'est-elle pas le plus intraitable des tyrans ? Demandez-le aux martyrs de cette passion cruelle et avilissante, ou plutôt écoutez là-dessus l'idée qu'en donne le Saint-Esprit. Il y a, dit le Sage, une misère bien fâcheuse que j'ai vue sous le soleil. Et quoi ! des richesses conservées pour le tourment de celui qui les possède. Car l'avare, continue le Sage, n'aura jamais assez d'argent ; et celui qui aime les richesses n'en recueillera point le fruit. Tous les jours de sa vie il a mangé dans les ténèbres, dans un cercle perpétuel de soins et de soucis, dans la détresse, l'abattement et le chagrin. C'est là vraiment un état bien malheureux ! Comme il est sorti nu du sein de sa mère, il entrera nu dans le tombeau, sans rien emporter avec lui des travaux qui l'ont consumé, *et nihil auferet secum de labore suo. (Eccle. V, 9, 12, 14, 16.)* Tel est le sort de l'avare. Quelquefois même il devient la proie d'un plus puissant que lui, comme il avait été l'oppresseur impitoyable d'un plus faible : *Prædo minoris, præda majoris.* Heureux donc le pauvre d'esprit et d'affection qui, privé des biens de ce monde ou détaché de ceux qu'il y possède, suit la voie assurée qui conduit au royaume des cieux. Mais avançons. Jésus-Christ est mon modèle, et qu'y vois-je ? un juste calomnié, qui garde un silence héroïque parmi les outrages de ses persécuteurs : *Jesus autem tacebat. (Matth., XXVI, 63.)* Donc la patience est l'unique bouclier que je doive opposer aux insultes de mes ennemis. Proscrit comme un lâche au tribunal d'un monde anti-chrétien, j'aurai de plus à essuyer les reproches de l'orgueil. Mais cet orgueil, tyran si pointilleux, quel joug n'impose-t-il pas au malheureux qui l'écoute ? Couler ses jours parmi les symptômes d'une vengeance implacable ; traîner partout les capricieuses bienséances d'un funeste point d'honneur ; sécher à la vue d'un ennemi ; rouler dans son esprit des projets sanguinaires ; nourrir dans son cœur les pâles étincelles d'une haine souvent impuissante : quelle torture ! quel affreux état ! oh ! qu'il est doux, qu'il est glorieux de se vaincre soi-même ! Une telle victoire est le chef-d'œuvre de l'humilité.

Jésus-Christ est mon modèle ; et qu'y vois-je ? un Dieu anéanti : *Exinanivit semetipsum. (Philip., II, 7.)* Donc l'humiliation doit être ici-bas l'objet favori de mon empressement. Méprisé, rabaissé, méconnu, que m'importe ? mon rang est marqué par ce Dieu venu du ciel. Hé ! pourrais-je descendre aussi bas que Jésus-Christ ? Ce rang, à la vérité, révolte l'ambition : mais cette ambition fatale n'impose-t-elle pas à ceux qui s'y livrent la plus rampante servitude ? Cultiver un protecteur, dissimuler des affronts, essuyer des rebuts, toujours vivre pour autrui, jamais pour soi ; quoi de plus dur ? Qu'un état dont l'humilité fait toute la gloire a d'attraits et de douceurs ! Jésus-Christ est mon modèle, dit enfin l'humble chrétien ; et qu'y vois-je ?

un Dieu soumis aux hommes : *Et erat subditus illis.* (Luc., II, 51.) Après cela, je me tais, j'adore et j'obéis. Ainsi raisonne un chrétien solidement humble, soumis à ses supérieurs par droit, à ses égaux par sentiment, à ses inférieurs même par charité. Voilà, dit saint Bernard, la perfection de l'humilité chrétienne : *Tertium perfectum.* C'est ainsi qu'il secoue le joug des passions et qu'il affermit dans son cœur l'empire aimable de toutes les vertus.

Il va plus loin, mes frères : supérieur à la bassesse des passions, les sentiments de son cœur sont épurés par ceux qu'inspire la vertu dont il est animé. Quelle grandeur, en effet, quelle noblesse dans l'humilité chrétienne ! Où trouvera-t-on une reconnaissance plus durable ? une estime plus sincère de la vertu d'autrui ? une charité plus indulgente envers les hommes ? un mépris de soi-même plus constant et plus universel ? Qu'il faut être solidement grand pour être aussi parfaitement humble !

L'orgueilleux dit avec Lucifer : Je monterai : *Ascendam* (Isa., XIV, 14), mais pour braver le Dieu qui tonne sur ma tête. L'humble dit aussi : Je monterai, mais sans perdre de vue ma bassesse et mes devoirs : *Ascendam* : je m'élèverai, mais sur les ailes de la reconnaissance et de l'amour ; mais pour offrir le tribut de mes louanges à ce bras créateur qui m'a tiré du néant, à ce Père tendre qui me nourrit chaque jour, à ce Protecteur puissant qui me conserve, à ce magnifique Roi qui m'enrichit : *Ascendam.* Je m'élèverai, mais pour aller sur le Calvaire ; mais pour y contempler, dans les transports de ma gratitude, l'autel, le prêtre et la victime de la rédemption ; mais pour arroser de mes pleurs les mains ensanglantées que Jésus-Christ me tend du haut de sa croix ; mais pour coller mes lèvres sur cette bouche expirante, qui pousse pour moi un dernier soupir d'amour et de pardon ; mais pour bénir à jamais ces plaies adorables d'où coulent, avec le sang d'un Dieu, le salut et la vie de l'univers : *Ascendam.* Je monterai au-dessus des nues, je franchirai les astres mêmes ; non par un vol audacieux comme le premier des superbes, mais pour admirer dans un saint tremblement, les trônes majestueux destinés aux enfants que le Seigneur appelle à lui de toute éternité : *Ascendam.* Ainsi s'élève l'humilité chrétienne, par la louange et les actions de grâces, jusqu'à un Dieu créateur, à un Dieu rédempteur, à un Dieu rémunérateur. Heureux l'homme qui s'élève d'une manière si sainte et si parfaite !

Et vous, mes frères, si vous avez eu le bonheur d'obliger un chrétien de ce caractère, vous en êtes-vous repentis ? Avez-vous eu besoin d'étouffer en vous-mêmes ces mouvements secrets d'indignation qui s'exaltaient malgré nous à la vue d'un ingrat ? A-t-il manqué de publier hautement la générosité du bienfaiteur, d'exagérer peut-être le mérite du bienfait ? vous a-t-il, par mégarde ou par indifférence, oublié dans ses prières ? Eh ! de quel prix ne sont-elles

pas auprès de celui dont l'oreille est si attentive aux soupirs de l'humilité ? N'est-ce pas là s'acquitter envers vous et payer vos bienfaits avec usure ?

Ce n'est pas tout. Admirateur constant de la vertu, il la chérit, il l'exalte, il l'encourage partout où il la trouve. Libre d'amour-propre, supérieur à ces basses jalousies qui flétrissent le cœur de l'envieux à la vue d'un mérite étranger, il écarte avec horreur ces vapeurs ténébreuses qui, du sein de la malignité, s'élèvent contre la vertu, la venge, autant qu'il peut, de l'injustice qu'on lui fait et s'honore lui-même des hommages qu'il lui rend. Plein d'une charité compatissante envers les hommes, toujours prompt à les excuser, il les aime tous en Jésus-Christ. Ces regards indulgents qu'il jette sur les défauts du prochain, il les tourne contre lui-même avec autant d'attention que de sévérité ; il n'aperçoit, il ne censure que ses fautes ; et, pour trouver quelque sujet de mépris, il va le chercher dans son propre cœur. Loin de dire avec le pharisien : *Je ne suis pas comme le reste des hommes* (Luc., XVIII, 11), ô mon Juge et mon Sauveur ! s'écrie-t-il avec le publicain, dans l'amertume d'une âme anéantie en sa présence, pardonnez à un pécheur qui n'a d'autre abri contre les foudres de votre justice que le sein paternel de votre miséricorde : *Propitius esto mihi peccatori !* (Ibid., 3.)

Et ne croyez pas que ce mépris de lui-même, entretenu par la considération de son indignité, se démente à la vue de ses bonnes œuvres. Tout le bien qui est dans l'homme, Dieu le fait en lui et avec lui par sa grâce ; il ne nous doit rien, nous lui devons tout. Nos mérites comme nos talents sont les effusions gratuites de sa bonté prévenante, et non pas l'ouvrage particulier de nos propres forces ; nos travaux sont le tribut nécessaire de notre indépendance et non pas un titre pour en exiger le salaire. Il est le maître, et moi le serviteur, dit l'humble chrétien. Eût-il fourni une carrière aussi pénible, aussi traversée que saint Paul, il se regarderait encore comme un serviteur inutile : *Servi inutiles sumus* (Luc., XVII, 10) ; eût-il lui seul égalé, surpassé même les travaux de tous les autres : *in laboribus plurimis* (II Cor., XI, 23) ; eût-il par ouï ouï autant de terres et de mers, essuyé autant de périls, éclairé autant de nations, enduré autant de tourments, il protesterait encore avec le Maître des gentils qu'il est le dernier des apôtres, *minimus apostolorum.* (I Cor., XV, 9.) Que dis-je ? il se croirait même indigne d'un nom si glorieux : *Non sum dignus vocari apostolus.* (Ibid.) Ainsi pense l'humilité, mes frères ; or, dans cette façon de penser, quelle grandeur d'âme, quelle force de sentiments ! Voilà donc la bassesse des passions anéantie.

Enfin, mes frères, supérieure à leur vanité, l'humilité chrétienne consacre l'exercice de nos devoirs par des motifs puisés dans la vertu. Quelle est donc cette vertu ? C'est la charité, répond saint Bernard : *In-*

flammat charitas. (in Cant.) L'homme frivole suit l'attrait de sa passion, et sa vie n'est qu'un mensonge perpétuel. Il s'agit, il s'épuise, il se consume dans le temps, il se perd pour l'éternité; vous l'avez déjà vu dans le premier point de ce discours. Le chrétien plus solide, à mesure qu'il est plus humble, écoute l'oracle de saint Paul, suit les nobles mouvements de la charité et n'a d'autre but dans ses actions que la gloire du Dieu qu'il adore.

Dans l'ordre des devoirs civils, vous y voyez le grand roi, le magistrat intègre, le capitaine invincible, et vous admirez encore plus l'humble serviteur de Dieu. Sur le trône c'est un David, tantôt prosterné devant l'arche sainte à la tête de son peuple, tantôt signalant son bras contre les ennemis d'Israël; toujours plus grand que sa dignité, parce que son cœur ne s'éleva jamais; admirable dans toutes ses œuvres, parce qu'il en rapporta la gloire, dit le Sage, à celui par qui règnent les rois, et qu'il aima de tout son cœur le Dieu qui l'avait créé: *Dilexit Deum qui fecit illum.* (Eccl., XLVII, 10.) Dans la magistrature, c'est un Samuel, qui ne monte sur son tribunal qu'après avoir consulté celui qui discutera les jugements des hommes. Père des malheureux, protecteur empressé de la vertu, rigide vengeur du crime, inaccessible aux présents, prêt à sacrifier sa vie à son devoir, il juge les grands comme les petits, non selon leurs vues ou leurs intérêts; tous ses arrêts sont marqués au coin de la loi: *In lege Domini congregationem judicavit.* (Ibid., 17.) Dans la profession des armes, c'est un nouveau Machabée qui prend sur l'autel le glaive dont il frappe les ennemis de la patrie, qui commence ses victoires par ses prières, et les termine par l'hommage public de ses lauriers à l'Arbitre souverain des peuples et au Dieu des combats: *Clamamus in cælum, et miserebitur nostri Dominus.* (I Machab., IV, 10.)

Plus grand encore dans l'ordre des devoirs chrétiens, toutes ses actions portent ce caractère d'héroïsme que la charité seule peut inspirer à un homme convaincu de sa bassesse et de la majesté de sa vocation. Dans le sanctuaire, c'est un Phinées, brûlant de zèle pour le salut du troupeau, mais de ce zèle qui rapporte tout à l'honneur du Pontife éternel. Dans le tribunal, c'est l'officieux Samaritain, qui tend une main secourable à ses frères mourants, les relève de leurs chutes, les remet dans la voie du salut et les conduit à Dieu, sans autre motif que celui de sa gloire et de leur conversion. Dans le ministère c'est un nouveau Paul, qui compte ses jours par ses travaux, dont la renommée égale presque la charité, qu'on loue partout et qui sacrifie à Jésus-Christ tout l'éclat qui l'environne.

Dans l'ordre de ces devoirs que la religion prescrit également à tous les fidèles, dans cette popularité d'obligations qui n'excepte personne, il ne se distingue, mes frères, que par une attention plus marquée

à se cacher. On sait bien, en général, que c'est un homme non-seulement irréprochable dans sa conduite, mais exemplaire et justement admiré dans toutes ses œuvres; un homme dont tous les pas dans la voie du salut sont dirigés et affermis par le Seigneur; un homme dont la charité ne connaît point de bornes, dont la régularité n'a rien de fastueux ni de singulier; l'exactitude, rien de puérile ni de minutieux; la fermeté, rien d'opiniâtre; la douceur, rien de faible; le zèle, rien de brusque ni d'offensant; l'humeur, rien d'inégal ni de capricieux. C'est un homme, enfin, dont la vie uniforme, et de jour en jour devenant plus parfaite, est comme un miroir qui réfléchit au dehors les traits visibles de la paix intérieure, du calme profond et de la sérénité constante qui règne dans son âme. Voilà, mes frères, ce qu'il donne, suivant l'avertissement de Jésus-Christ, à l'édification de ses frères; mais combien d'œuvres saintes ensevelies dans un secret impénétrable aux yeux des hommes, et cachées, ô mon Dieu, dans vos trésors éternels! Pieux gémissements, tendres soupirs de cette âme si humble et si pure; ferventes prières que dicta l'amour de Dieu dans ces oratoires solitaires où Dieu seul fut imploré; jeûnes couverts d'un voile d'allégresse, macérations inconnues; aumônes données par sa droite et ignorées par sa gauche, précieux et invisible enchaînement d'actions héroïques, vous ne paraîtrez qu'au grand jour des révélations. Jusque-là nous verrons seulement ce que l'humilité ne pourra pas dérober à nos yeux, quelques gouttes échappées à ce torrent de miséricorde; mais ces eaux bienfaisantes, qui coulent si abondamment et si heureusement pour le pauvre, auront une pente ignorée du monde et connue de Dieu seul. Mais tant de sacrifices où le vieil homme fut immolé sur l'autel de la pénitence; mais les flammes de la charité qui ont consumé la victime, seront jusque-là cachées en Jésus-Christ.

Oh! qu'un tel homme est admirable! qu'il me paraît supérieur à la vanité des passions humaines! Eussiez-vous cru, mes frères, que l'humilité pût le conduire à ce période étonnant d'élévation? C'est le vrai sage; lui seul est libre, lui seul est grand; c'est un héros. C'est le vrai sage, qui puise dans les pures sources de la vertu, ces rayons brillants qui dissipent les ténèbres des passions. Lui seul est libre, puisqu'il brise les fers de ces maîtresses impérieuses, et s'affranchit de leur tyrannie par la force victorieuse de la vertu. Lui seul est grand; mais de cette grandeur réelle, qui porte sur des sentiments rehaussés et ennoblis par la vertu. C'est un héros qui fait de grandes choses par un motif encore plus grand. Voilà son portrait. Ajoutez-y, ô mon Dieu, le dernier trait; gravez-le vous-même dans le cœur de ceux qui m'écoutent; faites-leur entendre cette leçon si touchante d'humilité, que vous fîtes à vos apôtres, divisés entre eux sur la préséance. *Qui major est vestrum,*

fiat sicut minor. (Luc., XXII, 26.) Que le plus grand devienne comme le moindre d'entre vous; qu'ils la regardent, cette leçon, comme l'axiome fondamental de votre loi; qu'ils la respectent comme le testament dernier du législateur; qu'ils se rangent enfin avec ces enfants chéris de l'adoption, à qui vous promettez votre grâce dans le temps, et votre gloire dans l'éternité. Ainsi soit-il.

SERMON IV.

SUR LES PLAISIRS DES SENS,

Ou réflexions sur les funestes effets du libertinage et de la volupté.

Pater, da mihi portionem substantiæ quæ me contingit. (Luc., XV, 12.)

Mon père, donnez-moi la portion des biens qui doit me revenir.

Voici, chrétiens, l'exemple d'un jeune homme cité par Jésus-Christ lui-même dans son Evangile; mais d'un jeune homme assez aveugle pour envisager comme l'époque de son bonheur, l'instant qui le dérobera pour toujours à la tendresse et à la vigilance paternelle; assez dénaturé pour en faire la proposition révoltante au meilleur de tous les pères; assez malheureux pour recevoir de la bouche de ce père le consentement à un divorce qui va conduire ce fils imprudent au plus bas degré de l'indigence et de l'infortune. Tout occupé de son projet, donnez-moi, dit-il à ce bon père qui le pleure en secret, et dont il respecte si peu la tendresse et la douleur; donnez-moi la portion du bien qui doit me revenir : *Pater, da mihi portionem substantiæ quæ me contingit.* A peine l'a-t-il reçue, cette portion demandée avec tant d'ardeur et si peu de réflexion, qu'il abandonne sans regret et sans le moindre signe d'attendrissement, et ce père désolé qui a cultivé son enfance, et la maison chérie qui l'a vu naître. Enivré du plaisir de se voir sitôt maître de sa destinée, il s'en va dans un pays lointain et inconnu : *Abiit in regionem longinquam.* (Ibid., 13.) Son imagination livrée aux égarements du cœur ne lui représente dans ce pays fortuné, qu'il ne connaît pas encore, qu'un avenir plein de charmes, les objets les plus riants, les jouissances les plus douces, les plaisirs les plus enchanteurs et les plus piquants. Mais c'est là précisément où l'avantage funeste de pouvoir disposer de ses biens, est promptement suivi de leur entière dissipation. Ainsi plongé par l'abus des plaisirs dans un abîme de douleur, réduit à la servitude, à la faim et au désespoir, il justifie par son exemple cet oracle de l'Esprit-Saint : Le ris sera mêlé d'affliction, et les joies se termineront en regrets : *Extrema gaudii luctus occupat.* (Prov., XIV, 13.)

Voilà, jeunesse imprudente, vous que regarde surtout la parabole du prodigue; voilà, dis-je, où conduit enfin la passion pour ces plaisirs dangereux dont vous êtes si avide, et que vous poursuivez avec tant de chaleur. Plaisirs criminels qui dépouillent une âme des seuls biens qui peuvent

l'enrichir, et servir de base à son établissement dans l'éternité. Je me borne, mes frères, à cette unique réflexion, qui va faire le sujet de ce discours, après que nous aurons salué Marie. *Ave, Maria.*

Lorsqu'on fait réflexion qu'un arrêt de mort aussi juste qu'irrévocable est prononcé contre des hommes criminels, et que chaque instant de leur vie peut être celui de son exécution, avouons-le, mes frères, leur passion pour les plaisirs nous paraît alors ce qu'elle est en effet; le paradoxe le plus inconcevable, la frénésie la plus étonnante qu'il soit possible d'imaginer. Comment un être qui se pique de bon sens et de raison, disons-nous quelquefois, peut-il se balancer tranquillement et folâtrer sur les bords d'un abîme où le moindre accident peut le précipiter? Cependant, chrétiens, rien de plus général que cette frénésie. C'est la folie dominante de tous les siècles et de tous les pays; et sur ce point, comme sur bien d'autres, rien de nouveau ne paraît sous le soleil. C'est un héritage de l'homme déchu, que ses enfants n'ont jamais aliéné. Les mœurs, les usages, les coutumes, les modes peuvent changer et changent en effet, surtout parmi nous; mais le fond des passions est toujours le même, et la pente universelle pour les plaisirs suit invariablement le cours des générations.

Ne soyons donc pas surpris si dans le sein même du christianisme, ces plaisirs trouvent tant de partisans qui s'y livrent, ou d'apologistes qui les défendent. Pour peu que l'on observe la marche de l'amour-propre, on éprouve dans soi-même, ou l'on remarque dans les autres, que l'esprit se range promptement du parti que le cœur embrasse. La raison qui devrait conduire et réprimer nos passions, se rend leur esclave, et leur impulsion si fatale aux mœurs devient sa loi suprême. Venez, hâtons-nous de jouir; ne laissons point passer la fleur de notre printemps. Voilà, chrétiens, depuis Adam jusqu'à nos jours, le ton du libertinage, et le tableau de la vie humaine : *Utamur creatura tanquam in juventute celeriter.* (Sap., II, 6.) On s' imagine que les plaisirs sensibles sont les seules ressources du bonheur; mais pour nous détromper, Jésus-Christ nous montre dans l'exemple de l'enfant prodigue, une foule d'objets que l'amour-propre n'aperçoit presque jamais, ou ne veut pas apercevoir : je veux dire les dons de la nature, l'héritage de ses pères, les trésors de la grâce, tout cela perdu sans ressource, et devenu la proie de ses passions effrénées.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Oui, chrétiens, les dons de la nature, cultivés encore par tout ce que l'éducation peut employer de soins, d'attentions et d'industrie; ces dons si rares, si dignes d'être conservés; tous ces trésors d'une belle âme sont les premières victimes sacrifiées par le libertin à l'idole de la volupté. Combien de riches talents enfouis, de beaux génies étouf-

fés, de citoyens utiles, de grands hommes peut-être enlevés à la patrie et à leur siècle ! Combien traînent dans l'obscurité des plus basses intrigues ou des sociétés les plus difamées, un nom respectable qu'ils auraient pu soutenir avec gloire, et immortaliser par leurs travaux ! L'histoire de l'enfant prodigieux n'est, si vous voulez, qu'une image allégorique et une parabole qui renferme, comme toutes celles du Sauveur, d'importantes leçons ; mais les enfants prodigieux sont des êtres malheureusement trop réels, et des personnages si communs, que tous les états en fournissent des exemples. Nous en voyons parmi nos voisins, parmi nos concitoyens, parmi nos proches, dans nos familles, dans nos villes, dans nos campagnes ; enfin dans tous les temps et dans tous les pays. Demandez à ce vieillard flétri par la douleur et dévoré par le chagrin, la cause de ses larmes : Je pleure, vous dira-t-il, oui, je pleure le malheur d'être père. Hélas ! j'ai béni mille fois le ciel de cette qualité fatale qui fait aujourd'hui mon désespoir. Je voyais avec les transports de la joie et les yeux de la tendresse, croître à mes côtés l'héritier de ma fortune, le consolateur de mes vieux ans. Jamais plante ne fut cultivée avec tant de soin, et ne donna de si belles espérances. Quelle docilité ! quel respect filial ! quel attrait, quelle pente pour le bien ! et dans un âge si tendre, quelle pénétration d'esprit ! quelle délicatesse de sentiments ! quel fond de candeur et d'humanité ! oh ! que la nature est belle sous les traits ingénus de l'enfance ! Enfin j'étais heureux. J'élevais un fils selon mon cœur. J'attendais un avenir plus prospère encore. Vain espoir d'un père infortuné ! Ce fils, la plus chère portion de moi-même, empoisonné par la contagion des mœurs publiques, livré à tous les pièges de la séduction, trahi par la bonté même de son cœur ; ce fils est désormais l'opprobre de ma famille, et le désespoir de ma vieillesse. Il vit dans l'ordure de ces plaisirs détestés dont il ignorait jusqu'au nom. Il vit, mais il est mort pour moi ; et il ne me reste plus que le regret de sa perte, avec le poids de l'amour paternel que tous ses dérèglements n'ont pu bannir de mon cœur.

Telles sont les plaintes que nous avons mille fois entendues. L'amour forcené des plaisirs, comme un mal épidémique, porte la honte et la désolation dans la plupart des familles ; infecte les plus nobles parties de la société, comme les plus obscures ; n'épargne pas même les places les plus éminentes, quelquefois les plus sacrées. Mille tombent à notre gauche, et dix mille à notre droite, percés des coups du libertinage. La nature gémit à la vue de ses pertes, et la vertu, saisie d'horreur, en détourne ses regards. Après cela, rassurez-vous sur les ressources de cette nature ; après cela, pesez tranquillement sur ces frères appuis ; après cela, dites en vous-même : Qu'ai-je à craindre des assauts du plaisir, malgré la peinture exagérée que vous en faites ? N'ai-je pas la raison pour me conduire, la force pour

me soutenir, l'honneur pour me défendre ? Ce que j'ai me suffira. Quel mal peut-il m'arriver dans la suite ? *Sufficiens mihi sum : et quid ex hoc pessimabor ?* (Eccli., XI, 26.) Voilà bien de la confiance ; mon cher auditeur ! Vous avez, dites-vous, la raison pour vous conduire : d'où vous concluez que vous n'avez rien à craindre, c'est-à-dire, que vous recevrez d'abord, des mains de la volupté, la coupe enivrante qui fait extravaguer ses adorateurs : après quoi, la sage raison marquera des bornes, en deçà desquelles, s'il faut vous en croire, elle saura bien vous tenir à couvert. Faible et présomptueux mortel ! mais qui vous répondra de votre cœur ? mais si vous êtes si assuré de votre raison, ne vous exposez pas, vous dira-t-elle ; ne cherchez pas le calme au milieu des orages : vous m'épargnerez, ou les soins de votre conservation, ou les regrets de votre perte. Vous avez la raison pour vous conduire. Mais ces hommes sans joug et sans loi ; ces enfants de Bélial, dont vous détestez les excès monstrueux et les extravagances déplorables, n'avaient-ils pas une raison plus forte peut-être, et mieux exercée que la vôtre ? Mais lorsqu'ils s'élançaient pour la première fois dans la voie des plaisirs, pensaient-ils d'aller si loin ? Mais ne pouvaient-ils pas se rassurer, aussi bien que vous, sur les sentiments de bienséance et d'honneur dont leur âme était pénétrée ? Mais ne pouvaient-ils pas dire tout comme vous : nous avons la raison pour nous conduire, et son flambeau nous suffira ? *Sufficiens mihi sum : et quid ex hoc pessimabor ?* Enfin, vous avez la raison pour vous en défendre ; dès lors les plaisirs ne sauraient vous égaler : à la bonne heure. Mais Salomon l'avait aussi, cette raison ; et peut-être ne disputerez-vous pas à ce prince une supériorité de sagesse que les plus fameux d'entre les sages mêmes ne lui disputent pas. Cependant, mes frères, cet homme en qui les lumières de la raison paraurent avec tant de force, les plus riches dons de la nature avec tant d'éclat ; ce peintre si éloquent des vanités humaines et du néant des plaisirs en particulier ; cet adorateur si éclairé du Dieu de ses pères ; Salomon, en un mot, ne déshonorait-il pas la fin de son règne et de sa vie, par les faiblesses les plus honteuses ? Ces mêmes plaisirs qu'il avait si fréquemment et si fortement décriés, ne triomphèrent-ils pas enfin d'une raison si lumineuse ? D'où partit le coup qui le terrassa ? Des mêmes plaisirs qui ont renversé tant de sages. L'amour des femmes, dit l'Écriture, lui corrompit le cœur : *Averterunt mulieres cor ejus* (III Reg., XI, 3), et le polythéisme fut la suite de son incontinence. Dès lors, ce ne fut plus ce monarque jeune, aimable et vertueux, qui dès le commencement de son règne, pria le vrai Dieu d'éclairer sa jeunesse ; car, disait-il, je ne suis qu'un enfant : *Puer parvulus sum* (III Reg., III, 7) Ce ne fut plus ce roi si fameux, l'oracle des nations, qu'on venait admirer des bords de l'univers. Ce fut un vieillard scandaleux, un profanateur public,

l'opprobre du trône et de ses cheveux blancs. Or, demande saint Jérôme, êtes-vous plus sage que Salomon? Avez-vous plus de lumières, plus de jugement, plus d'expérience? et s'il est tombé de si haut, que n'avez-vous pas à craindre? *Nunquid tu Salomone es sapientior?*

Ah! mes frères, si jamais ces passions fougueuses qui pervertirent son cœur s'allument dans le vôtre, quels ravages vont suivre cet incendie funeste! quel gouffre d'infamie et de forfaits peut-être va s'ouvrir sous vos pas! que de lumières éteintes! que de sentiments honnêtes étouffés ou pervertis! dans quelles ténèbres cet amour profane, dont vous sentez les premières étincelles, va-t-il vous égarer! Car telle est, chrétiens, la magie de cette passion détestable: elle détruit ordinairement ou rend inutile tout ce que la nature avait mis de bon ou de louable dans un cœur. Le caractère le plus ferme ne peut tenir contre ses prestiges. Tout cède, pour ainsi dire, à la force de ses enchantements. Quelle étonnante métamorphose! disons-nous quelquefois. Ce jeune homme était doux, affable, vif, enjoué, et le voilà colère, brusque, sombre et taciturne. Il aimait la compagnie de ses amis, et le voilà farouche et presque inaccessible. Il observait avec l'attention la plus délicate tous les devoirs qu'imposent les bienséances, et il brave désormais toutes les lois de la pudeur et de l'honnêteté. Il montrait en toutes choses un discernement exquis, un goût sûr, une sagacité surprenante, et il se rend aujourd'hui méprisable par une insensibilité si lourde et un aveuglement si stupide qu'il n'est plus possible de supporter son commerce. Mais quelle main ennemie a si prodigieusement altéré dans ce jeune cœur l'excellent ouvrage de la nature? La même qui le pervertit dans celui de Salomon: *Et averterunt mulieres cor ejus.* (III Reg., XI, 3.)

Et ne dites pas que les temps ont bien changé; ne dites pas que nous vivons dans un siècle où mille Salomons, scrutateurs sublimes de la nature, en suivent exactement les principes moraux, en développent toutes les conséquences, et savent bien mieux que le premier en éviter les faiblesses. Heureux siècle! où la raison, assise en souveraine sur le trône du génie, éclaire le vaste horizon de la société, polit les hommes, épure les mœurs, cultive les sentiments, et dégage son flambeau de cette fumée épaisse qui semblait l'obscurcir dans ces temps gothiques où nos pères ont vécu. Nous savons enfin que l'attrait pour les plaisirs est l'attribut inséparable d'un être destiné au bonheur. Eh! que doit-on craindre de ces plaisirs si rigoureusement proscrits par nos piétistes, mais si vivement réclamés par nos cœurs dès qu'ils sont offerts et assaisonnés par les mains de la sagesse? Malheur à l'automate qui trompe la nature et qui, dupe de ses erreurs, enchaîne des penchants dont elle pleure l'esclavage! heureux au contraire, heureux l'homme sensé qui sait jouir et se conduire au gran!

jour de ce siècle vraiment philosophique

Siècle philosophique tant qu'il vous plaira; mais enfin malgré sa philosophie, ou plutôt à raison même de sa philosophie, siècle le plus pervers et le plus débordé qui fut jamais; siècle philosophique, où l'exemple de quelques hommes vertueux ne rend que plus sensibles les ravages de la corruption générale; siècle philosophique, où l'idole imposante de la volupté trouve partout des temples, des victimes et des sacrificateurs parmi les philosophes mêmes; siècle philosophique, où les scandales ont presque perdu leurs noms à force d'être communs; siècle où l'on ne voit que des filles sans pudeur, des jeunes gens sans retenue, des vieillards sans jugement, des corps usés, des esprits frivoles, des cœurs sans caractère, et des âmes sans énergie; siècle philosophique, où les vices mêmes de nos pères seraient, pour ainsi dire, des vertus pour nous. Oh! si quelqu'un de ces hommes qu'il nous plaît d'appeler gothiques et sauvages revenait dans le monde, quel serait son étonnement! que penserait-il à l'aspect de notre jeunesse volage, désœuvrée et dissolue? quel mépris n'aurait-il pas pour nos joies bruyantes et nos plaisirs factices? à quel trait pourrait-il reconnaître ses descendants? J'ai vécu dans un siècle, nous dirait-il, non pas philosophique tel que le vôtre; mais dans un siècle tout simplement chrétien. Nous ne connaissons, mes contemporains et moi, ni vos théâtres, ni vos concerts, ni votre luxe, ni votre mollesse, ni vos jeux sédentaires, ni vos parties ruineuses. Des plaisirs tels que les offre la nature et que tous les prestiges de l'art ne sauraient imiter; des joies simples et naïves égayaient nos banquets et présidaient à nos fêtes innocentes. Ces fêtes, animées par les sentiments les plus vrais et les plus tendres, n'étaient que le délassement d'une vie laborieuse. Une éducation mâle formait les mœurs de nos enfants et les préparait à des travaux utiles. Nous en faisons des hommes pleins de force, de courage et de santé; nous leur inspirons la droiture, la franchise, la bonne foi, plutôt par nos exemples que par nos discours. Nos filles, solitaires et presque invisibles dans le chaos des villes mêmes, bornées aux soins économiques du ménage, n'avaient d'autres spectacles que les vertus de leurs mères, ne goûtaient d'autre plaisir que celui de les imiter. Après quoi, suivie de nos bénédictions et de nos larmes de tendresse, elles allaient à l'autel offrir à des époux dignes de leur estime un cœur pur et toute l'innocence du premier âge. Oh! quelles sont à plaindre de n'avoir pas vécu dans votre siècle philosophique! Que répondrions-nous, mes frères, à cette ironie sanglante? Que répondraient surtout nos squelettes efféminés, ces vieillards de trente ans, qui traînent languissamment autour de nous les ruines d'un cadavre, reste pitoyable de la débauche, où l'âme ne semble habiter encore que pour venger la vertu des attentats du libertinage?

Or, chrétiens, revenons. Si notre siècle est si pervers, si la dépravation des mœurs est si désespérée, si les dons les plus précieux de la nature sont si prodigieusement avilis dans les uns, si généralement aliénés dans les autres, si personne enfin ne rentre dans son cœur, dit le prophète, pour y faire l'examen de ses devoirs et la revue de ses pertes, n'en accusons que notre passion incurable pour les plaisirs des sens. Pourquoi ? C'est qu'un homme entraîné par cette passion furieuse devient, pour ainsi dire, tout charnel, tout animal, tout terrestre. Il n'entend, il ne voit, il ne juge que par les sens. Que dis-je ? il n'entend plus, il ne voit plus, il ne raisonne plus. C'est un être purement passif et tout à fait insensible.

Insensible à ses propres intérêts, il les sacrifie stupidement à l'objet dont son âme est obsédée. Sa passion pour cet objet indigne est un délire constant, une frénésie perpétuelle, qui ne lui laisse aucun moment lucide. Il aurait pu s'établir avantageusement et même honorablement dans le monde ; mais la pudeur qu'il a négligée pour courir après l'infamie, la pudeur le repousse à son tour et rougit de ses hommages. Insensible à la perte de sa réputation, il est l'horreur de tous les gens de bien, la désolation de ses proches, l'opprobre de son nom, la fable et le rebut de toute une ville, et lui seul ne s'en aperçoit pas, et lui seul ne le sent pas. Insensible aux impressions les plus durables de la nature, il les prostitue par des excès inconnus aux brutes même. Mauvais époux, les outrages dont il déshonore la couche nuptiale sont des sujets de triomphe pour cette âme perfide. Tyran d'une épouse vertueuse et digne d'un meilleur sort, il voit couler ses larmes d'un œil sec et ne lui apporte que l'indifférence, la froideur, le dégoût et l'aversion d'un cœur parjure, tout brûlant d'une flamme qui atteste ses infidélités. Mauvais père, il devient le premier corrupteur de sa famille, et ne lui laisse, le plus souvent, d'autre héritage que l'exemple de ses vices et le souvenir affreux de ses turpitudes. Mauvais ami, il n'en connaît d'autres que les complices de ses dissolutions. Pour une partie de ces plaisirs obscurs que l'honneur même ne se permet jamais, il sacrifierait tous les amis du monde, et cela doit être. Partout où domine la volupté, dit un ancien, il faut nécessairement que les vertus soient abandonnées. *Virtutes jacere omnes necesse est, voluptate dominante.* (Cic., lib. II *De fin.*) Enfin, mes frères, le voluptueux n'a, ce semble, de connaissance, d'action, de mouvement, et, pour ainsi dire, de vie, que pour éviter les obstacles qui pourraient l'arrêter dans la poursuite insensée des plaisirs ou le troubler dans leur jouissance. Remarquez aussi que l'enfant prodigue se hâte de quitter et père, et frères, et serviteurs, et terre natale, pour aller dans un pays éloigné, où, loin des surveillants de sa conduite et des censeurs de ses désordres, il donne un libre cours à toutes ses convoitises. Là, maître enfin de lui-même, il dissipe, avec les dons

de la nature, la portion de biens qu'il avait réclamée avec tant d'instance : *Et ibi dissipavit substantiam suam.* (Luc., XV, 12.)

Mais quelle fut la cause de cette dissipation si prompte, si étonnante, et suivie d'une misère plus étonnante encore ? L'Evangile n'en assigne point d'autre que sa passion pour les plaisirs, et l'impétuosité funeste avec laquelle il s'y livra : *Dissipavit substantiam suam vivendo luxuriose.* (Ibid.) Que de choses ne disent pas ces deux mots de l'Evangile : *vivendo luxuriose !* Luxe prodigieux, train magnifique, festins continuels ; parasites flatteurs, complaisants, faux amis ; jeux folâtres, bals, danses, prodigalités, sans compter les autres plaisirs, plus ruineux encore, que l'Apôtre nous défend de nommer, tout est compris dans ce peu de paroles : *vivendo luxuriose.* Mais aussi toutes ces voies par où les plaisirs des sens pénètrent dans le cœur du prodigue sont autant d'issues par lesquelles sa fortune s'échappe : *et ibi dissipavit substantiam suam.* Tant il est vrai que l'indigence marche toujours, ou presque toujours, sur les pas de la débauche. Celle-ci, malheureusement, ne l'aperçoit pas, ou plutôt ne veut pas l'apercevoir. Elle ne calcule ni les biens qu'elle a dissipés, ni ceux qu'elle peut dissiper encore. Tant que dure l'illusion, ce ne sont que fêtes et divertissements. Tout ce bruit apaisé, l'indigence, attentive à sa proie, saisit la victime dépouillée par la débauche et la couvre de ses haillons. Semblable à nos premiers pères, elle n'aperçoit la cruelle image de sa nudité que lorsqu'il n'est plus temps que de la déplorer. Il faut donc malgré les angoisses d'un cœur désolé prendre la robe d'ignominie ; il faut donc, sous cette livrée humiliante, subir publiquement la peine de son luxe, et payer le tribut de ses folies. Prétendre que les choses aillent autrement, et qu'un libertin soit assez prudent pour parer aux suites de ses dissipations, c'est vouloir que la prodigalité soit économe, la folie raisonnable, l'imprudence précautionnée, et que, sans aucun changement dans sa conduite, un libertin ne soit pas libertin.

Hélas ! mes frères, la raison une fois livrée à l'attrait des sens, peut-elle répondre d'elle-même, savoir où l'emportera cet attrait séducteur, et dire : je n'irai que jusque-là ? Illusions ! illusions ! s'écrie saint Augustin. Quand on a franchi les bords d'un précipice, il n'est plus possible, au milieu de la pente, d'arrêter l'impétuosité de sa course. L'expérience nous apprend que plus l'on avance, plus la chute est assurée. Si nous parcourions l'histoire des familles, si nous remontions à la cause de leur ruine totale, nous la trouverions plutôt dans les profusions insensées de la volupté que dans les revers de la fortune ; plutôt dans les folies d'un libertin que dans les artifices d'un ennemi. Comment cela, mes frères ? C'est que l'amour désordonné des plaisirs est véritablement une maladie de l'âme, un mouvement bizarre et capricieux, qui décèle sa

misère, sa faiblesse et sa langueur. En proie à des agitations périodiques, elle passe alternativement du désir à la jouissance, de la jouissance au dégoût, et du dégoût à une ardeur nouvelle. Tout l'attire, la flatte et ensuite la rebute. La situation la plus riante, après quelques instants, lui devient ennuyeuse. A peine a-t-elle extrait de chaque plaisir ce qu'il renferme de plus piquant ou de plus doux, qu'elle trouve au fond du vase une lie amère, un sédiment grossier qu'elle ne peut soutenir; il faut donc se hâter, il faut courir incessamment à des plaisirs nouveaux; mais en même temps il faut les payer à grands frais. Le démon du libertinage, comme un exacteur intraitable, impose une taxe onéreuse et lève un tribut usuraire sur les objets divers de nos dissolutions. On dirait qu'il se forme une conspiration générale contre le voluptueux. Il se sent pressé de toutes parts. Tantôt c'est une Dalila qui le sacrifie à l'entretien d'un rival plus heureux, l'appauvrit par un transport simulé de tendresse, et lui vend jusqu'à ses perfidies. Tantôt c'est un de ces corsaires publiques, chez qui les jeunes débauchés trouvent à coup sûr des ressources ruineuses dans leurs fréquents besoins : banque fatale, où il faut caresser et payer bien chèrement la main barbare qui les dépouille. Tantôt c'est un vieux libertin, blanchi dans la débauche et couvert d'infamie, qui n'a d'autres fonds pour subsister que l'expérience ou la sottise crédulité d'un jeune dissipateur. Ajoutez à tout cela sa propre vanité, son indocilité, sa négligence, sa manie pour le jeu, sa passion pour les plaisirs de la table, mille autres défauts de l'esprit et du cœur, dont la réunion rend sa perte plus assurée encore. En un mot, chrétiens, tout est péril et occasion de chute pour le prodigue. Par quel moyen pourrait-il donc éviter celle de sa fortune?

Péril dans ce fonds de vanité commun à tous les hommes qui dans le libertin ne connaît ni décence ni mesure. Il pouvait dans son état se maintenir avec honneur, et il prétend y paraître avec magnificence. Tropicé dans le rang où la Providence l'a fait naître, confus même de s'y voir relégué, mais impatient d'en sortir, il s'élance étourdiment jusqu'aux places les plus élevées, monte sur le grand théâtre du beau monde, se met au niveau des puissants et des dieux de la terre. Là, rival insensé de leur faste, il prend un vol si haut, que sa fortune, affaiblie dès les premiers essorts, décline insensiblement, ne se maintient qu'à peine, tombe ensuite tout à coup et l'entraîne avec elle dans un gouffre de calamité. Figurez-vous un de ces rois de théâtre, lequel, après avoir régné pendant quelques heures sur la scène, le spectacle fini, rentre dans sa vraie condition, et n'est plus qu'un acteur mercenaire dont le public paie les talents et méprise la personne.

Péril dans la trempe d'un caractère fougueux et indisciplinable. Faites entendre au prodigue la voix de la sagesse; allégués les raisons les plus solides, les motifs les plus

pressants, les exemples les plus décisifs, les plus propres à le convaincre; montrez-lui dans l'avenir la solitude affreuse où le réduira tôt ou tard le penchant malheureux qui l'entraîne; la désertion de cette bruyante cohue de jeunes libertins qui partagent assidûment ses excès et ses débauches; rappelez à sa mémoire la chute récente encore de tant d'infortunés qui, presque oubliés dans la lie des plus vils citoyens, briguent à l'envi les uns des autres, quelqu'un de ces postes obscurs et décriés que les plus misérables n'acceptent qu'en rougissant. Hélas! mon cher auditeur, vous parlez à un sourd; vous présentez la lumière à un aveugle. Parlez-moi des plaisirs, vous dira-t-il, alors je vous écouterai : *Loquimini nobis placentia. (Isa., XXX, 10.)*

Péril dans l'oubli de ses devoirs et dans la négligence absolue de ses affaires domestiques. Eh! que peut-on attendre d'une âme plongée dans la mollesse et toujours captive sous le joug de la volupté? Pour soutenir le sérieux d'une vie appliquée et laborieuse, il faut une certaine mesure de force et de résolution; il faut offrir au sévère devoir un cœur aussi ferme que docile; et dès qu'il l'ordonne, lui sacrifier promptement tous les appas de la volupté. Mais le voluptueux est-il capable d'un si grand sacrifice? Non, mes frères, tout ce qui l'environne porte pour ainsi dire l'empreinte honteuse d'une âme faible, indolente et presque anéantie. C'est l'image du paresseux, qui ne voit hors de sa maison et de son lit que des animaux carnassiers et des bêtes dévorantes. Le lion est dans la rue, dit-il, et la lionne dans le chemin : à Dieu ne plaise que je m'expose. *Leo est in via et leona in itineribus. (Prov., XXVI, 13.)* Ainsi le voluptueux ne voit hors du cercle de ses plaisirs et dans l'exercice de sa profession, qu'un assujettissement insoutenable, des peines mortelles et des fatigues accablantes. L'idée seule du devoir le chagrine et l'effarouche. C'est là ce lion si terrible dont il ne peut soutenir la vue : *Leo est in via et leona in itineribus.*

Péril dans sa passion pour le jeu. Manie funeste que des pertes journalières et des revers constants enflamment de plus en plus au lieu de la refroidir ou de l'éteindre. Il croit fixer en sa faveur l'influence du hasard, cette aveugle et cruelle divinité, la seule invoquée et redoutée par les joueurs. Le voilà donc assis autour de ces tables qu'environnent à la fois la crainte, l'espérance, l'abattement, le désespoir, la fureur, l'imprécation et le blasphème. Le voilà près de cet écueil si fameux par le naufrage de tant de familles, dont les ruines éparses en tant de lieux, publient encore l'ancienne opulence et la grandeur éclipsée. Malgré ses noirs pressentiments et les présages les plus sinistres, d'une main tremblante il expose les seuls restes de sa fortune et l'unique ressource de sa postérité. Son cœur frissonne et palpite. Chaque moment le déchire et le tue. Représentez-vous deux criminels, dont l'un doit périr et l'autre obtenir grâce, qui plongent la main dans l'urne fatale où est renfermé

l'arrêt de leur vie ou de leur mort. Quelles trames à l'ouverture du billet funeste ou favorable ! Tel est, mes frères, l'état du libertin. Enfin le moment arrive. Le retour fortuit d'une figure terrible décide souverainement de sa destinée ou le condamne pour jamais à la mendicité. Oh ! comment un être intelligent et raisonnable peut-il trouver quelque appas dans une situation aussi déchirante ? Comment le cœur peut-il se prêter à cette cruelle torture ? Eh quoi ! l'espoir du gain peut-il compenser la grandeur du péril ? Non, mes frères ; mais c'est là une de ces contradictions du genre humain que je n'entreprends de concilier ni avec la nature des plaisirs, ni avec l'idée qu'on s'en forme. L'homme est un être inconséquent : c'est peut-être la meilleure solution des problèmes infinis qui résultent de sa conduite. Quoi qu'il en soit, grand Dieu, c'est ainsi que dans votre colère vous renversez par les mains de la prodigalité l'ouvrage de l'avarice et les sordides monuments d'un insatiable cupidité ; c'est ainsi qu'un voluptueux devient, sans le savoir, l'exécuteur de vos justes vengeances.

Péril dans les excès de son intempérance. O mortel indigne de la fortune et du nom de vos aïeux ! ignorez-vous que ces tables indignement souillées par la débauche la plus outrée, la prodigalité la plus scandaleuse, la licence la plus effrénée ; ignorez-vous, dis-je, que ces mêmes tables furent longtemps honorées par la tempérance, l'économie et la sage frugalité de vos pères ? Ce sont leurs épargnes, leurs sueurs, leurs travaux que vous engloutissez. Les images vénérables de ces hommes vertueux, suspendues dans vos appartements, semblent avoir les yeux ouverts sur vos dissolutions et leurs langues prêtes à vous les reprocher. Comment osez-vous soutenir la vue de ces censeurs domestiques de vos infamies ? Mais quelle en sera l'issue ? Hélas ! toutes ces personnes, l'opprobre de leur sexe et dès longtemps flétries au tribunal de la pudeur ; tous ces compagnons de vos dérèglements, ces apologistes de vos extravagances, que sont-ils, après tout, que des insectes rongeurs que vous engraissez pour dévorer vos terres ? ils se relayent, pour ainsi dire, à votre voix et se hâtent d'en consommer la production. En sorte qu'on peut vous appliquer ces paroles d'un prophète : La sauterelle, dit-il, a mangé les restes de la chenille ; le ver, les restes de la sauterelle, et la nielle, les restes du ver : *Residuum bruchi comedit rubigo.* (Joël., I, 4.) Mais voici ce qu'il ajoute : Pleurez et criez, vous tous qui mettez vos délices à boire, parce que le vin vous sera ôté : *Ullulate qui bibitis vinum in dulcedine, quoniam perit ab ore vestro.* (Ibid., 5.) Comme une langue de feu consume la paille et comme une flamme ardente consume le chaume, ainsi les hommes puissants à boire, tous ces fameux débauchés, dit un autre prophète, seront brûlés jusqu'à la racine : *Germen eorum ut pulvis ascendet.* (Isa., V, 24.)

DEUXIÈME RÉFLEXION.

Nous le voyons, mes frères, dans l'enfant

prodigue, et son exemple n'a que trop d'imitateurs ; car les fautes d'autrui sont presque toujours des leçons perdues pour nous. Nous le voyons, dis-je, dans cet exemple. La source de ses plaisirs une foistarie, cet essaim nombreux d'infâmes amis qui vivaient à ses dépens disparaît en un clin d'œil. On le fuit comme on fuirait un malheureux atteint d'un mal épidémique. Sa maison, s'il lui en reste encore, est, pour tant de parasites, un hospice lugubre, un désert inhabitable. Quel changement alors pour le prodigue ! Quels regrets dans cet abandon si général et si subit ! Quels tristes retours sur le passé ! Quels regards plus tristes encore sur l'avenir ! O souvenir cruel ! ô réflexions tardives et désolantes ! Il sent, hélas ! et sent pour la première fois l'aiguillon de la faim et le poids accablant de la nécessité : *Et ipse caput egere.* (Luc., XV, 14.) L'idée insupportable de ses plaisirs passés, telle qu'un vautour acharné sur sa proie, déchire son cœur et ses entrailles. Tout ce qui l'environne l'humilie et le consterne. Dans son accablement il jette un œil d'envie sur la condition des mercenaires qu'il laissa dans la maison paternelle. Abandonné de tout le monde, seul avec ses malheurs, il implore des secours de tous côtés et il n'en trouve nulle part : *Et nemo illi dabit.* (Ibid.)

Voilà, chrétiens, l'image des amitiés humaines, dès qu'elles n'ont d'autre appui qu'un attrait commun pour la débauche et d'autre lien que l'amour des plaisirs. Vous vous imaginiez, ô prodigue ! pendant les beaux jours de vos profusions, que vous trouveriez de sincères amis dans cette foule de convives qui dévoraient votre substance. Quelle méprise ! de tels amis n'ont point d'âme ; ou, s'ils en ont, elle est impénétrable aux sentiments honnêtes. Ils vous louaient en face, ils exaltaient avec enthousiasme votre goût, votre délicatesse, votre magnificence : *Ore suo benedicebant.* (Psal. LXI, 5.) Mais au fond du cœur ils se moquaient de vous ; et dès lors ils formaient le dessein barbare de renverser votre élévation : *Et corde suo maledicebant.* (Ibid.) A les entendre vous étiez un prodige de grandeur d'âme, de bienfaisance, de générosité ; vous aviez de l'esprit, des talents, des qualités admirables : *Ore suo benedicebant.* Mais loin de vous, que dis-je ? devant vous-même, ils riaient intérieurement de vos folles dépenses, de vos airs ridicules et de vos tons d'une grandeur empruntée ; ils vous regardaient comme un personnage sottement vain, un esprit gauche, un crapuleux, un imbécille : *Et corde suo maledicebant.* Ils affectaient au dehors les empressements de l'amitié, les égards de l'estime, les témoignages de la confiance ; mais ces empressements, ces égards, ces témoignages s'adressaient directement ; à qui ? A l'idole de votre fortune. Cette idole une fois abattue, ils sont les censeurs les plus insolents de votre conduite passée et les spectateurs les plus indifférents de votre misère présente : *Ore suo benedicebant, et corde suo maledicebant.* Tels sont, mes frè-

res, les affreux revers que l'amour des plaisirs prépare au voluptueux. Encore si le prodigue ne sacrifiait aux plaisirs que ces biens périssables dont la mort le dépouillera tôt ou tard ; mais, pour comble de malheur, il leur sacrifie les richesses de l'âme et tous les trésors dont la grâce l'avait si magnifiquement pourvue. Dernière et importante réflexion, qui va terminer ce discours. Arrêtons-nous un moment.

Que sert à l'homme, dit le Sauveur (*Matth., XV, 26*), de gagner tout l'univers et de posséder tout ce qu'il renferme, s'il vient à perdre son âme ? Par quel échange pourra-t-il en compenser le prix après l'avoir perdue ? Concevons par là, mes frères, la dignité de cette âme et le prix des trésors dont la grâce l'a si richement pourvue. Trésors, dit l'Apôtre (*II Cor., IV, 7*), que nous portons malheureusement dans des vases fragiles ; trésors que nous conservons à peinesous la tutelle et parmi les précautions infinies de la vigilance chrétienne ; trésors si rares, que rien sur la terre ne peut en égaler la valeur, ni en compenser la perte ; trésors qui renferment tous les fruits de cet esprit dont parle saint Paul, la charité, la joie, la paix, la patience, la douceur, la foi, la modestie, la continence, la chasteté. Or, mes frères, si pour en assurer la conservation il faut toujours veiller, prier et trembler ; si, malgré ces prières et ces veilles ; si, loin du monde et dans le silence d'une vie retirée, nous devons craindre encore ; si, dans l'enclave même de la cité de Dieu, les dons de sa grâce ne sont pas sans danger, que peuvent-ils devenir dans la cité de Babel et dans le royaume de la chair ? Cette chair dont les œuvres, continue saint Paul, sont la fornication, l'impudicité, la débauche et tous les autres fruits d'une tige corrompue depuis Adam ; ce sont là ces fruits empoisonnés qui, présentés et goûtés par la concupiscence, étouffent en nous les fruits de la justice, nous réduisent à la nudité honteuse du vieil homme et nous ferment l'entrée du royaume céleste : *Qui talia agunt regnum Dei non consequuntur.* (*Galat., V, 21.*)

Hélas ! chrétiens, l'état de l'homme sous l'empire de la grâce est un état si heureux ! Les lumières de la vérité, la liberté des enfants, l'attente paisible de cette gloire que Dieu manifestera dans ses élus, tout le rassure, l'anime, le fortifie et le console. Mais sous l'empire de la concupiscence, mais parmi les plaisirs des sens, tous ces trésors intérieurs sont promptement perdus et dissipés. Aux lumières de la foi succède un état d'aveuglement ; à l'heureuse liberté des enfants, un état de servitude ; à l'espérance d'une gloire immortelle, un état d'insensibilité pour les biens à venir, qui conduit le voluptueux à la mort et lui enlève ses prétentions à l'immortalité. Reprenons.

Etat d'aveuglement, premier effet de l'amour des plaisirs ; état qui par lui-même prépare la voie à tous les écarts de l'esprit humain et aux illusions d'une conscience erronée. Car, prenez garde, mes frères, la même foi qui nous propose à croire des

mystères supérieurs aux lumières de la raison, nous impose aussi des devoirs contraires aux inclinations de la nature : devoirs incompatibles par conséquent avec l'amour des plaisirs. Que fait donc le libertin ? Il dit dans son cœur : Il n'y a point de Dieu, *non est Deus.* (*Psal. XIII, 1.*) Ce n'est pas qu'il nie absolument l'existence d'un Être supérieur, mais c'est qu'il reconnaît seulement un Dieu tel qu'il le désire, un Dieu dont le simulacre existe dans son cœur, et la réalité nulle part ; un Dieu, qui, plus ridicule et plus mal partagé que la divinité de la fable, sort, pour ainsi dire, tout formé du cerveau du voluptueux ; un Dieu que nos temples mêmes et nos autels déshonorent, qu'il est absurde de prier, puisque nos besoins nous avertissent assez, et que nous avons abondamment de quoi les satisfaire ; un Dieu qui laisse l'homme au conseil de sa raison, comme la brute à l'attrait de son instinct ; un Dieu dont l'exemple semble nous dire : Vous avez sur la terre les biens et les délices tout comme moi dans mon empire ; pour quoi resteriez-vous allumés auprès d'une table si magnifiquement servie ? O mortels ! laissez discourir les hommes ; écoutez la voix de votre cœur, suivez la nature ; vos penchants sont les interprètes de ses intentions : elle a placé les plaisirs à côté de vous, et l'envie d'en jouir au dedans de vous. Croyez-en ce moniteur secret. Osez être heureux ; le présent est votre unique bien. L'avenir est pour la race humaine un mystère impénétrable.

Voilà, dit le libertin, le seul Dieu que j'honore ; mais je ne puis reconnaître un Dieu dans cet être fantastique, objet éternel de la crédulité, qui tyrannise mon cœur, et que mon cœur désavoue ; un Dieu qui ne me parle que de croix, de privations et de souffrances ; un Dieu qui, toujours la verge à la main, me conduit parmi des épines, des gémissements et des larmes ; un Dieu qui me place dans le monde, et qui m'ordonne de le fuir ; un Dieu qui me donne le penchant le plus vif pour le plaisir, et qui me fait un crime de le satisfaire. Non, ce n'est pas là mon Dieu ; je reviens au Dieu des sages, et j'adore celui de la raison.

Peut-être penserez-vous qu'il parle ainsi par pure ostentation, ou dans la seule vue de philosopher avec les esprits forts ? Les esprits forts ! ah ! mes frères, c'est une qualité si triviale de nos jours, qu'elle a cessé d'être une distinction. Une leur d'esprit, très-peu de savoir, beaucoup de suffisance, quelques sarcasmes glanés dans les brochures du jour ; en voilà plus qu'il n'en faut pour faire un esprit fort. Le voluptueux dont je parle a des vues plus profondes, un intérêt plus intime et plus caché : ses discours ne montrent qu'à demi le venin de ses sentiments. L'idée d'un Dieu qui, dans ses demeures éternelles, content de son bonheur et dans une apathie absolue, ne s'embarrasse ni de ce que font les hommes placés à une distance infinie de ses regards, ni de ce

qu'ils deviendront; cette idée effaroucherait peut-être les esprits; mais ce qu'il n'ose manifester, les philosophes du temps de Salomon le dévoilent sans détour. Nous sommes nés à l'aventure, disent-ils; après la mort nous serons comme si nous n'avions jamais été. Qu'est-ce que notre âme? Une étincelle de feu qui remue notre cœur: une fois éteinte, notre cœur sera réduit en cendre. L'esprit se dissipera comme un air subtil. Dans le tombeau règne un silence éternel: tout est fini pour l'homme dans cet obscur passage qui le conduit du trépas au néant; et on ne sait personne qui soit revenu de ce triste séjour. Hâtons-nous par conséquent, jouissons des biens que nous offre la vie, enivrons-nous des vins les plus excellents, parfumons-nous d'huiles de senteur; que tout le monde prenne part à nos débauches, car c'est là notre sort et notre partage. Tel est, chrétiens, non-seulement le pur langage de la volupté, mais aussi la grande raison de ce langage scandaleux; c'est-à-dire, que ce qui paraît être une conséquence dans le raisonnement du voluptueux en est réellement le vrai principe; car, mes frères, il ne se livre pas à l'amour des plaisirs parce qu'il croit au dogme horrible de l'anéantissement; il adopte au contraire ce dogme désespéré, non parce qu'il le croit, mais parce qu'il s'est livré d'avance à l'amour des plaisirs. Or, comme il veut en jouir sans trouble et sans remords, il infère de là que Dieu n'y prendra pas garde: *Non videbit Dominus.* (Psal. XCIII.) Telle est, pour ainsi dire, la clef du matérialisme, comme le germe de toutes les impiétés qu'on voit si généralement accréditées dans le monde.

En effet, mon cher auditeur, tandis que, docile aux inspirations de la grâce, vous marchiez d'un pas ferme sous la garde sacrée de la vertu, vous regardiez la religion comme l'œuvre par excellence d'un Dieu souverainement sage, et comme le monument le plus signalé de sa miséricorde infinie envers les hommes; vous repoussiez avec un saisissement d'horreur les impies qui osaient l'attaquer; vous les détestiez comme des furieux et des monstres armés contre le ciel; vous ne trouviez dans leurs entretiens comme dans leurs ouvrages, que les blasphèmes de leur raison et l'apologie de leurs vices; vous trouviez Dieu partout; vous admiriez sa providence dans l'insecte caché sous l'herbe, comme dans l'astre qui roule sur nos têtes. Quel attentat sacrilège, disiez-vous, d'ôter à ce Dieu puissant et sage le sceptre éternel dont il régit le monde, et cela pour le confier au hasard; au hasard qui n'est rien, au hasard qui ne peut rien! Quelle audace de reléguer le seul être subsistant par lui-même, de le confiner dans je ne sais quels espaces d'une indolente et voluptueuse immortalité! quelle infamie de ramper soi-même sous le joug tyrannique des passions! quelle bassesse de concentrer son âme dans le mécanisme et le jeu des organes! quelle méprise de placer son bonheur dans le cercle étroit de quelques sensations momentanées dont l'a-

grément ne saurait compenser le vide ni fixer l'instabilité! quelle horreur de n'envisager au bout de tout cela que l'oubli, la mort et le néant! Oh! si telle est la destinée de l'homme, pleurons le malheur de l'être; et jusqu'au fort de nos plaisirs, portons envie à la brute sauvage qui vit tranquille dans ses bois.

Que la religion, ajoutiez-vous, est tout autrement consolante! qu'elle est grande, auguste et majestueuse! de quel feu céleste elle embrase mon cœur! quel enthousiasme elle m'inspire! quelles vérités admirables elle me découvre! quelle paix elle apporte au monde! Ah! qu'elle règne ici-bas, cette religion visiblement divine, et les délices de l'âge d'or ne seront plus de vaines fictions. Qu'elle règne, et à son tour l'union régnera dans les familles, la tendresse dans le cœur des pères, le respect dans celui des enfants, la fidélité parmi les époux, la constance parmi les amis, la concorde parmi les citoyens, l'humanité parmi les grands, la soumission parmi les peuples, l'esprit de douceur et de fraternité parmi tous les hommes. Qu'elle règne, et les passions vont devenir autant d'instruments de justice, de noblesse, de magnanimité. Qu'elle règne, et tous les cœurs, franchissant les barrières détestables de l'égoïsme, vont se prêter généreusement à tous les devoirs que réclament le désintéressement, la bienfaisance et l'avantage commun de la société.

C'est ainsi que vous parliez autrefois; et vous n'avez jamais tenu d'autre langage, tandis que vous n'avez écouté d'autre maître que Jésus-Christ, ni suivi d'autre lumière que celle de sa grâce. Mais depuis que ces objets dangereux qui font apostasier le Sage, ont éteint dans votre âme cette lumière divine, il a fallu nécessairement adopter de nouveaux systèmes et les assortir à de nouveaux intérêts. Il a fallu secouer le joug de la foi, en désertant le sanctuaire de la piété; sans quoi la conscience, toujours prête à venger la religion et à maintenir ses droits, eût troublé votre repos et répandu sur vos plaisirs un fiel insupportable.

De là sont nés ces beaux principes, que Dieu voit d'un œil indifférent les bonnes ou mauvaises actions, ou plutôt qu'il ne les voit pas; que la différence entre le juste et l'injuste est un vieux préjugé; que les notions du vice et de la vertu, généralement établies parmi tous les peuples du monde, sont des conventions purement sociales, et des ressources imaginées par la politique des législateurs; que chaque individu forme dans l'espèce un être solitaire, isolé de tous les autres, n'existant que pour soi, ne devant aimer que soi, et faire du bien à autrui que par rapport à soi.

Principes affreux et essentiellement destructifs de toute société. Car enfin, supposé la passion pour les plaisirs des sens et l'impatience de la satisfaisance, je prétends qu'il n'est point d'action si dénaturée, d'ingratitude si monstrueuse, de procédé si infâme, de crime si atroce dont vous ne soyez capable, pourvu

que votre intérêt, votre honneur et votre réputation n'ensouffrent pas. Eh ! quelle considération, dites-moi, pourrait vous retenir ? Serait-ce la religion ? Mais vous l'avez abjurée. Serait-ce la justice de Dieu ? Mais un Dieu sans providence est un Dieu sans justice ; de plus, un Dieu qui ne se mêle de rien, un Dieu qui n'examine rien, un Dieu fantôme, si j'ose le dire, un Dieu nul, peut-il vous arrêter ? Serait-ce la justice des hommes ? Mais votre rang, ou du moins vos précautions vous en mettent à couvert. Serait-ce la qualité de la victime qu'il faut immoler, ou de la personne qu'il faut trahir ? Mais les relations les plus tendres cessent à la voix du plaisir ; mais les engagements les plus solennels ne sont que des formules annulées par le dégoût ; les infidélités, des usages prononcés par le cœur et autorisés par de nouveaux penchants. Serait-ce enfin la voix de la conscience ? Ah ! mes frères, la conscience d'un matérialiste ! mais cette conscience est un hors-d'œuvre absurde, et un assortiment inapplicable à des actions sans moralité. Mais la conscience une fois admise, tout l'édifice de vos opinions, ruiné de fond en comble, ne saurait se relever.

Ignorance humaine, s'écrie Tertullien, dans quel aveuglement tu conduis les hommes, surtout lorsqu'il s'agit de la perte ou de l'acquisition de quelques plaisirs ! On peut affronter la mort, ajoute-t-il, parce qu'on peut la regarder comme un tribut qu'il faut payer à la nature ; mais pour le plaisir, l'attrait en est si puissant, qu'il entraîne les plus sages et les rend insensés. Cette folie, je l'avoue, ne conduit pas toujours à l'incrédulité, sans quoi la religion serait presque anéantie sur la terre ; mais elle conduit ordinairement aux diverses illusions d'une conscience erronée. Fixons-nous à quelques-unes. Illusions sur la nature de nos plaisirs ; illusions sur les sociétés qu'on fréquente ; illusions sur les forces de la nature ; illusions sur ses faiblesses. Hélas ! qu'est-ce que l'homme privé par sa faute des lumières de la grâce ? quelle affreuse nuit succède à l'éclat d'un si beau jour !

Illusions sur la nature de nos plaisirs. Tous ceux qui flattent plus particulièrement nos goûts sont presque toujours innocents à nos yeux. Ce sont les enfants chéris de la passion dominante, qui, pour mieux nous séduire, leur applique adroitement le masque du bonheur et le coloris de la vertu. C'en est assez pour intéresser l'amour-propre et pour tranquilliser la conscience. Le jeu n'est plus qu'un délassement honnête, ou, si l'on veut, un remède contre l'ennui. Le faste et la mollesse rentrent dans les bienséances de la condition ; et, comme s'il y avait deux règles et deux mesures dans la morale de Jésus-Christ, ce qui, selon nous, est interdit à la médiocrité, devient permis à l'opulence et nécessaire à la grandeur. Ainsi, le même état qui, selon la vérité, renferme les plus grands périls pour le salut ; cet état qui perd le mauvais riche, qui en a perdu tant d'autres, est, pour nous et pour nous seuls,

un état de paix et de sécurité. Qu'on entreprenne, l'Evangile à la main, de nous en représenter les risques : avec quelle vivacité l'amour-propre n'en prend-il pas le parti ? Quelle chaleur, quelle force dans ses apologies ! C'est la voix du cœur, troublé dans ses jouissances les plus douces et séduit par une conscience égarée, qui plaide sa propre cause avec tout le feu de l'intérêt et toute l'énergie du sentiment.

Illusion sur les sociétés qu'on choisit dans le monde. On dirait, à nous entendre, que nos relations particulières sont l'asile des mœurs publiques, et un préservatif contre leur dépravation. Ecoutez cette jeune personne : Je ne fréquente, vous dira-t-elle, que des gens dont la voix des sages a dès longtemps consacré la réputation, et que l'ascendant avéré de leur mérite met hors des prises de la médisance et fort au-dessus de ses attaques. Leurs maisons, respectées par le vice même, sont autant de sanctuaires où l'on goûte ces plaisirs épurés que relève la politesse et qu'accompagne la décence. Que risqué-je d'y participer ? La sagesse qui les offre prévient tous les abus et n'accorde rien à la licence. — Oui ; mais la nature devient souvent licencieuse et libertine sous les yeux mêmes de la sagesse. Mais, de plus, cette sagesse n'est que folie devant Dieu. *Stultitia est apud Deum.* (1 Cor., III, 19.) Ainsi raisonne une conscience éclairée, et le raisonnement de la vôtre est une preuve de ses illusions.

De là tant d'illusions sur les prétendues forces de la nature, comme sur ses faiblesses. Y eût-il quelque danger dans les plaisirs des sens, ajoutez-vous, j'ai des principes, je connais mes devoirs, je me tiens assuré de ma vertu ; sans quoi je ne l'exposerais pas, et je sens qu'un intervalle immense la sépare du crime. — Vous le sentez, faible roseau ? Vous êtes déjà tombé ; votre présomption toute seule est une chute, et vous pensez être debout ! Vous prenez pour une marque de santé le plus incurable de vos maux, et pour un signe de force, la plus dangereuse de vos faiblesses. Un intervalle immense vous sépare du crime, dites-vous ; mais ce crime, fût-il mille fois plus éloigné, l'idée seule de sa possibilité devrait du moins vous le faire craindre.

Lorsqu'en pleurant, Elisée disait à Hazaël : Je vois combien de maux vous ferez à ma patrie ; vous réduirez en cendres ses villes fortes ; vous ferez passer au fil de l'épée ses jeunes hommes ; vous écraserez contre terre ses petits enfants ; vous les égorgerez jusque dans le sein de leurs mères, dont vous ouvrirez les entrailles ; Hazaël eut horreur de tous ces crimes. Eh ! qui suis-je, s'écria-t-il avec saisissement, pour commettre tant de forfaits incroyables ? *Quid enim sum servus tuus canis, ut faciam rem istam magnam ?* (IV Reg., VIII, 13.) Cependant vous savez combien la prédiction fut promptement accomplie. Or, si dans le calme, et loin des apparences du péril, l'homme, pour tomber, se suffit à lui-même, le moyen qu'il tienne

ferme contre les chocs de tant d'objets divers qui l'attaquent de toutes parts? Hélas! mes frères, les saints ne s'exposent qu'en tremblant aux périls du monde, sous les auspices mêmes de la vocation céleste. Un Paul, ce vase d'élection, n'ose se rassurer; après avoir annoncé le salut à tant de peuples, il tremble encore pour le sien, tant le monde lui semble redoutable. Et vous, qui, pour en affronter les écueils, n'avez d'autre garant qu'une imprudence orgueilleuse et d'autre guide qu'une effrayante sécurité; vous, dont le cœur saigne en secret de mille blessures mortelles, vous prétendez y conserver la lumière, la vie et tous les trésors de la grâce? Grand Dieu! marcher au milieu des flammes, respirer un air empoisonné, livrer son âme à toutes les amorces de la concupiscence, à tous les pièges de la volupté, vivre éternellement parmi des joies anathématisées par le Sauveur, et avec cela se croire en assurance, et malgré cela compter encore sur une prétendue vertu, qui, en supposant même sa réalité, ne nous sauverait pas : n'est-ce pas le comble de l'illusion et le dernier excès de la folie?

Ainsi, mes frères, état du libertin sous l'empire des plaisirs, état d'illusion et d'aveuglement. État, en second lieu, de servitude, mais de servitude la plus honteuse, et dont les liens sont les plus difficiles à rompre. Celle de l'enfant prodigue nous étonne. L'idée d'un jeune homme éloigné de sa patrie, dénué de tout secours, contraint de vendre sa liberté à un des habitants du même pays où tant de mercenaires lui avaient engagé la leur, réduit à la seule compagnie des animaux immondes qu'il est forcé de conduire, et dont il envie jusqu'aux restes; cette image, dis-je, des tristes effets du libertinage nous affecte et nous attendrit; mais, après tout, la servitude du prodigue n'était qu'extérieure. Il était profondément avili, j'en conviens; mais le souvenir de la clémence paternelle venait adoucir l'idée de son malheur, et lui montrer l'asile où sa confiance et son repentir ne manqueraient pas de le conduire.

Il n'en est pas ainsi du voluptueux. Sa servitude est tout intérieure. Les dehors de la liberté, de l'autorité même, peuvent bien en masquer l'infamie; il peut avoir à ses ordres un nombreux cortège de suppliants, d'adulateurs et d'esclaves; mais il ne peut ni commander à soi-même, ni échapper à la tyrannie de ses passions impérieuses. Les vertus que la grâce cultivait dans son cœur, ces vertus, totalement anéanties ou subjuguées, l'abandonnent à toute la honte de sa servitude. En un mot, sa conduite entière est l'accomplissement littéral de cet oracle du Sauveur : Quiconque, nous dit-il, se livre au péché, se rend son esclave : *Servus est peccati.* (Joan., VIII, 34.)

Servitude infiniment déshonorante, et qui conduit aux abus les plus criants. Vous l'avez vu, mes frères, dans l'exemple de Salomon. Il aime, dit l'Écriture, plusieurs de

ces femmes dont l'alliance était interdite aux enfants d'Israël. Mais qu'arriva-t-il? C'est que, devenu l'esclave de leurs charmes, il se rendit sur ses vieux ans l'imitateur et le protecteur public de leur idolâtrie. Chacune d'elles attaqua le cœur de ce prince avec tout l'enthousiasme de la religion, secondé par les armes si redoutables de la beauté; chacune voulut avoir des prêtres et des autels pour ses dieux; en sorte que de la même main dont ce monarque, jusqu'alors si religieux, avait élevé le plus beau temple de l'univers au Dieu de ses pères, il en bâtit à Chamos, à Moloch, à Astarté; et Jérusalem désolée vit en gémissant le fils de David prosterné devant les idoles des nations, et sacrifiant à la déesse des Sydoniens. Ô faiblesse humaine! ô chute lamentable! ô prodige de servitude et d'aveuglement! Hélas! chrétiens, lorsque la passion pour un sexe toujours dangereux s'assied sur le trône avec le souverain, combien de périls y montent avec lui! Quel piège pour son salut! quelle éclipse pour sa gloire! et souvent quel malheur pour ses peuples! quel funeste présage de calamités publiques! Ses moindres mouvements font, pour ainsi dire, sentir à toute une nation le poids des chaînes qu'il traîne le premier. Jugez par là quel tyran c'est que la volupté! Vice cruel et détestable, qui présente à tous les hommes les fers à côté des plaisirs; vice qu'on peut regarder comme la perte des empires, le fléau des mœurs, le tombeau des vertus, la ruine des meilleurs esprits, l'ivresse des sages, la folie des vieillards, la fureur des jeunes gens, et la perte commune du genre humain. Combien de scènes sanglantes et d'événements tragiques n'a-t-il pas causés dans le monde? Le forcené qu'agite cet amour intraitable ne connaît plus parmi ses convulsions, ni les autres, ni soi-même. C'est une bête féroce, enchaînée par la seule crainte des lois; c'est un monstre plus cruel que le tigre et mille fois plus dangereux, s'il peut briser ses liens et dérober les traces de sa fureur. Voyez ce lit ensanglanté, cet époux expirant, ce commerce incestueux; voyez Thamar, voyez Ammon, voyez Urie et sa fin malheureuse.

Dites ensuite que sous le joug des sens et de la volupté l'homme pense, raisonne et agit d'après soi-même. Ah! son cœur, rendu au sérieux de la réflexion et à la torture du repentir; ce cœur abattu, confus, désespéré, m'indique par un torrent de larmes l'auteur de ses transports atroces dans le tyran de sa liberté. Oui, c'est lui, c'est l'infâme objet de mes inclinations détestables qui m'a poussé dans l'abîme, s'écrie le voluptueux épouvanté; c'est l'affreux serpent qui a séduit ma raison, empoisonné mes sens, et dirigé les coups de cette main criminelle : *Serpens decepit me.* (Gen., III, 13.)

Vaine et frivole excuse, mon cher auditeur, puisque c'est vous qui avez prêté l'oreille à la voix de ce reptile impur; vous qui l'avez nourri, caressé, logé dans votre cœur; vous, par conséquent, qui avez élevé

dans ce cœur le trône scandaleux où règne la volupté. Son empire est votre ouvrage; et tant d'excès inouïs qui vous couvrent de honte, ne prouvent autre chose que l'abus même de votre liberté, et l'époque de votre servitude. Supposons néanmoins le voluptueux dans une assiette plus calme, et dans le cours ordinaire de son attrait pour les plaisirs. Qu'il forme enfin la résolution d'y renoncer; qu'il entreprenne de rompre tant de liens qui l'attachent aux créatures: c'est alors qu'il verra combien leur résistance est supérieure aux efforts de la nature, aux vaines ressources de la philosophie, aux faibles tentatives d'une liberté languissante que lui-même a blessée et désarmée. Il s'agit de guérir ce cœur percé de mille traits mortels. Il s'agit de dire à ce Lazare mort à la grâce et enseveli dans le tombeau des plus sales voluptés: Sortez, âme infortunée, quittez ces demeures infectes, et revenez à la lumière d'un jour pur et serein: *Lazare, veni foras.* (Joan., XI, 43.) Votre voix seule, ô mon Dieu! cette voix puissante et forte, peut opérer ce prodige. Encore, chrétiens, avec le secours même de la grâce, que de larmes à répandre, de soupirs à pousser vers le ciel, d'obstacles à surmonter, de combats à livrer, d'assauts à soutenir!

Heureux donc celui qui, revenu de ses folles erreurs et réveillé par la voix plaintive d'un cœur rendu au repentir et au devoir, peut dire avec le prodigue: C'en est fait, je quitterai pour jamais ces lieux, ces tristes lieux, mille fois souillés par mes dissolutions, et aujourd'hui témoins de la misère extrême où m'ont réduit les extravagances de ma jeunesse. Oui, je sortirai de l'abîme affreux qu'elles ont creusé sous mes pas. J'en sortirai, dis-je, non pour aller offrir à d'autres pays l'humiliant spectacle de mes malheurs, ni pour y chercher des hommes plus compatissants que ceux de ce climat barbare, dont il me faut essayer les satires cruelles et les mépris insultants: hélas! un étranger, dans l'état où je me vois réduit, un fils indigent et malheureux, n'a d'autre espoir que la tendresse et la commiseration paternelle. Jeme lèverai donc; *Surgam.* (Luc., XV, 18.) Je tenterai cette ressource unique, et j'irai vers mon père: *Surgam, et ibo ad patrem.* (Ibid.) Le souvenir de ses bontés passées rassurera mes pas tremblants. Je ferai parler mes larmes. Tantôt, prosterné à ses pieds; tantôt, embrassant ses genoux, mon père, lui dirai-je, ô mon père! j'ai péché contre le ciel et contre vous: *Pater, peccavi in celum, et coram te.* (Ibid.) Que dis-je? mon père, hélas! je ne mérite plus le nom, le tendre nom de fils. C'est en votre présence que je reconnais les excès déplorables qui m'en rendent indigne: *Non sum dignus vocari filius tuus.* (Ibid., 19.) Mais du moins ne me refusez pas une place parmi les serviteurs et les esclaves de votre maison. Ce rang si vil et si abject en lui-même est encore trop honorable pour un fils ingrat qui n'en mérite aucun: *fac me sicut unum de mercenariis tuis.* (Ibid.) Ah! ses bontés surpasseront mes espérances. Un doux

pressentiment me l'assure, et je lirai mon pardon dans ses yeux.

Tels sont, mes frères, les humbles sentiments qui doivent pénétrer nos cœurs, affermir notre espoir et accompagner notre retour vers le Père des miséricordes. Oui, grand Dieu! je suis cet enfant aveugle, ingrat et si longtemps fugitif de votre maison. J'ai eu le malheur de vous quitter, vous qui êtes la source de la vie et le propriétaire des biens dont j'ai été le dissipateur. Malgré mon indignité j'espère en votre clémence: ne rejetez pas, ô Père tendre, un fils inconsolable qui se précipite entre vos bras; daignez accepter le tribut de mes larmes; affermissez mon âme désolée dans les sentiments de sa douleur; tendez-moi cette main forte et secourable, qui a ramené tant de pécheurs dans les voies de la pénitence, afin que je puisse expier mes crimes, intéresser de plus en plus en ma faveur votre clémence infinie, et mériter le pardon promis aux véritables pénitents, comme un gage du bonheur que vous leur réservez dans l'éternité. Ainsi soit-il.

SERMON V.

SUR LE CULTE EN ESPRIT ET EN VÉRITÉ.

Venit hora, et nunc est, quando veri adoratores adorabunt Patrem in spiritu et veritate. (Joan., IV, 21.)

Le temps vient, et il est déjà venu, que les vrais adorateurs adorent le Père en esprit et en vérité.

Ainsi parle Jésus-Christ à cette femme de Samarie, dont l'éclatante conversion rendra un témoignage éternel à la douceur et à la force de sa grâce toute-puissante. Supérieur aux préjugés de sa nation, plein de tendresse pour cette âme qu'il avait choisie de toute éternité, malgré l'ancienne antipathie qui divisait les samaritains et les juifs, non-seulement il ne rougit point de parler à une femme odieuse par sa naissance, et diffamée par ses désordres; mais de plus, à peine a-t-il jeté dans son cœur le germe heureux d'une foi naissante, qu'il lui dévoile un secret inconnu jusqu'alors à toute la terre. Ce n'est, lui dit-il, ni sur cette montagne, ni dans Jérusalem que le Père sera adoré désormais. Un mélange impur de divinités étrangères souille l'encens qu'on lui offre à Garizim; des vœux basses et terrestres dégradent les hommages qu'on lui rend à Jérusalem. Là c'est un culte faux; ici, un culte charnel: mais un culte spirituel et véritable va bientôt remplacer l'un et l'autre. Le temps de cette grande révolution n'est pas loin, ou plutôt il est déjà venu. *Venit hora, et nunc est, quando veri adoratores adorabunt Patrem in spiritu et veritate.*

C'est là, chrétiens, ce culte nouveau, seul digne de l'Être suprême, dont je dois vous entretenir dans la suite de ce discours. Son établissement, son caractère, ses ressources méritent surtout nos attentions. Pour réunir toutes ces idées, considérons-le d'abord par rapport à Jésus-Christ, ensuite par rapport aux chrétiens, enfin par rapport à l'Eglise. Par rapport à Jésus-Christ, ce culte est le fruit le plus précieux de son ministère; par rapport aux fidèles, ce culte est l'expression

la plus sublime de la charité; par rapport à l'Eglise, ce culte est l'exercice le plus consolant de son exil.

Esprit de vérité, qui consacraîtes dans le cénacle les premiers adorateurs de l'Eglise; ô vous, qui embrasâtes ces pères du christianisme du feu divin qui doit épurer nos hommages, animez vous-même ce discours; faites qu'il soit digne du grand sujet que je traite, et de ce peuple qui m'écoute. Je vous le demande par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Quand je parle du culte, j'entends, mes frères, ce tribut intérieur d'adoration, de louanges et d'actions de grâces que nous rendons à l'Etre suprême, et qui s'annonce par des symboles mystérieux et des cérémonies religieuses. Culte aussi ancien que le monde. Nous en découvrons les premières traces dans les pères du genre humain, lesquels, rois et pontifes dans leurs familles, y exerçaient, avec une autorité toujours respectée, les fonctions sacerdotales. Leurs sacrifices, leurs autels, les autres monuments de leur piété étaient autant d'instructions domestiques dont la vue ou le souvenir rappelait sans cesse à leurs enfants les devoirs sacrés dont ils étaient tributaires envers le Créateur de l'univers. Culte profané dans la suite par une race d'hommes pervers; mais renouvelé par Abraham et les patriarches, transmis à leurs descendants, réglé par Moïse dans l'ancienne loi, enfin perfectionné et ramené à sa dignité primitive par le Fils de Dieu dans la nouvelle. Epoque miraculeuse, qui depuis tant de siècles animait les vœux des anciens justes. O cieux ! répandez votre rosée, s'écriaient-ils, et que la terre enfante son Sauveur. (*Isa.*, XLV, 8.) Qu'était-ce en effet que le monde avant son arrivée ? Hélas ! toute chair avait corrompu sa voie. La terre, peuplée de profanateurs, comptait parmi les crimes dont elle était souillée le culte même de ses habitants. Les vices les plus détestés, les passions les plus infâmes, les aventures les plus scandaleuses, avaient leurs temples, leurs ministres, leurs autels. Les créatures désolées d'être si longtemps asservies à l'erreur et à la vanité, gémissaient de leur dégradation, et soupiraient après leur délivrance, dit saint Paul. Destinées à concourir, chacune dans son espèce, à la bénédiction générale que le Tout-Puissant exige de tous les êtres, mais, par l'aveuglement des hommes, prostituées à des sacrifices impurs, à des libations sacrilèges, et plus encore à l'assouvissement de leurs passions brutales, ces créatures étaient comme dans les douleurs de l'enfantement, continue l'Apôtre : *Omnis creatura ingemiscit et parturit* (*Rom.*, VIII, 22). La Judée elle-même, cette portion choisie que le Seigneur s'était réservée, ne renfermait que des adorateurs charnels ou hypocrites, qui, avec l'appareil et la vérité du culte, n'honoraient Dieu que des lèvres : *Populus hic labiis me honorât* (*Matth.*, XV 8), mais dont le cœur

démentait les paroles, comme il s'en plaint lui-même : *Cor autem eorum longe est a me.* (*Ibid.*) Oui, ce peuple distingué parmi tous les peuples, faisait de ses prérogatives mêmes un titre à sa vanité. Le temple du Seigneur ! le temple du Seigneur ! disait-il. Nous avons Abraham pour père. De sorte que ce qui devait servir de motif à sa reconnaissance, à sa piété, et le rendre plus religieux, servait de prétexte à son orgueil et d'occasion à son ingratitude. Enfin, le vrai Dieu n'avait presque point de sincères adorateurs.

C'est, mes frères, dans ces circonstances que paraît Jésus-Christ prêt à rétablir les droits de son Père, et à rassembler tous les peuples autour de ses autels.

Or, pour l'exécution de ce grand dessein, quel fonds de sagesse et de zèle ne fallait-il pas ? Dieu est esprit, dit-il à la Samaritaine, et il veut être adoré en esprit. Vous adorez ce que vous ignorez ; nous, au contraire, nous adorons ce que nous savons ; car le salut vient des juifs : *Salus ex Judæis est.* (*Joan.*, IV, 22.) C'est de là que doivent sortir et le Messie et les ambassadeurs qui, munis de ses instructions, porteront en son nom le vrai culte à tous les peuples de l'univers.

Jugez de la grandeur de l'entreprise par les précautions de son auteur. Avant de choisir ses envoyés, il veut consulter son Père, et les recevoir de sa main. Dans cette vue, il se retire sur la montagne, dit saint Luc. La nuit entière suffit à peine à ses touchantes supplications : *Erat pernoctans in oratione Dei.* (*Luc.*, VI, 12.) Ce n'est qu'après une prière où il s'agissait de la destinée du monde entier et de la gloire du Créateur, que parmi ses disciples il choisit ses apôtres : *Elegit duodecim ex ipsis.* (*Ibid.*, 13.) C'est-à-dire, que pour une si haute entreprise il choisit, non les puissants et les sages du monde, mais douze pêcheurs, sans lettres comme sans crédit ; et qu'avec eux, et eux seuls, il prétend attaquer et vaincre le tyran du monde, le rival de son Père et l'usurpateur de sa gloire. Voilà, chrétiens, les hommes qui, dans les vues du Rédempteur, sont destinés à porter aux gentils un culte vainqueur de la superstition, à la précipiter du trône où les maîtres du monde la faisaient régner avec eux, à dévoiler au grand jour l'infamie de ses mystères, à briser ses autels, à détruire ses idoles, à rétablir enfin sur leurs ruines le culte sublime et véritable, dont le genre humain avait perdu l'idée. L'ouvrage est grand sans doute : *Grande opus* (*II Esdr.*, IV, 19) ; mais quelle proportion entre sa grandeur et les instruments destinés par Jésus-Christ à son exécution ? Aussi quels moyens n'emploie-t-il pas pour les en rendre dignes ? Il est à leur égard le prêtre qui intercède pour eux, le docteur qui les instruit, l'hostie qui leur fournit la matière la plus essentielle du culte qu'ils doivent annoncer ; en un mot, chrétiens, prières, doctrine, sacrifice, il n'oublie rien pour former les ministres de cette œuvre admirable.

Le prêtre qui l'intercède pour eux. Hélas ! chrétiens, il connaît leur faiblesse, leur stupidité, leur lenteur, leur foi chancelante et timide. C'est pour cela que, dans les hommages continuels de son sacerdoce, il offre nuit et jour à son Père ces faibles prémices de la nouvelle alliance. Il les porte sans cesse dans son cœur ; il n'a, ce semble, des sentiments et des entrailles que pour elles : on dirait que leur conservation, leur persévérance, leur fidélité sont tout l'intérêt qui l'occupe, et l'unique objet de ses vœux auprès du Dieu très-haut. Les collines, les antres, les bois solitaires sont comme le temple où ce grand évêque de leurs âmes sollicite en leur faveur l'intelligence, l'onction, la force et l'intrépidité. C'est dans ces retraites paisibles qu'il polit, pour ainsi dire, qu'il perfectionne sans relâche ces vases précieux de son élection. Toujours attentif à leur salut, il ne les perd jamais de vue. Tandis qu'ils vivent dans une sécurité parfaite, le Pasteur veille pour écarter le péril ; en vain Satan médite la ruine du premier d'entre eux : Jésus-Christ prie, et il le sauve par ses prières : *Rogavi pro te ut non deficiat fides tua.* (Luc., XXII, 32.) Enfin, mes frères, avant de quitter la vie, pour dernière marque de sa tendresse, quels privilèges, quelles faveurs ce pontife charitable ne réclame-t-il pas pour ses disciples ! il désire qu'à l'exemple du Père et du Fils, ils soient consommés dans l'unité : *Consummati in unum.* (Joan., XVII, 23.) Il demande qu'ils soient sanctifiés dans la vérité : *Sanctificati in veritate.* (Ibid., 19.) Il veut qu'ils partagent un jour avec lui-même la gloire qui l'attend dans l'éternité : *Volo ut ubi ego sum, et illi sint mecum.* (Ibid., 24.) Il conjure enfin son Père de vouloir servir de tuteur et de conservateur à ces tendres pupilles qu'il lui a donnés : *Serva eos in nomine tuo, quos dedisti mihi.* (Ibid., 4.) Or, reprend saint Augustin, pourquoi des vœux si ardents ? pourquoi des prières si vives, si touchantes, si ce n'est pour les rendre capables de conquérir l'univers, et de le soumettre au culte qui doit le sanctifier ? C'est pour cela spécialement qu'il est à leur égard le prêtre qui prie pour eux et pour nous : *ut sacerdos orat pro nobis.*

Le docteur qui les instruit. Eh ! quel besoin n'avaient-ils pas de ses leçons ? Issus d'un peuple charnel, esclaves sous la loi comme leurs pères, avec eux ils adoraient un Dieu terrible ou favorable, qui, par des bienfaits ou des châtimens temporels, punissait ou récompensait leurs prévarications ou leur fidélité. Que redoutait le juif ? La guerre, l'esclavage, la stérilité, la famine ; fléaux passagers, que le véritable adorateur ne compte pour rien, ou qu'il regarde tout au plus comme les justes châtimens d'un Dieu qui venge dès ce monde la sainteté de ses lois du mépris que nous en faisons. Que demandait le juif ? La graisse de la terre, la fertilité, l'abondance, des jours calmes et sereins, la victoire sur ses ennemis ; genre de prospérité que le chrétien envisage comme l'écueil le plus ordinaire de la vertu. Ainsi,

mes frères, le juif adorait Dieu par crainte ou par intérêt ; et les apôtres, avant leur vocation, n'étaient pas plus spirituels que leurs frères. Mais à peine Jésus-Christ a-t-il corrigé dans leurs personnes ces préjugés de la Synagogue, qu'il élève ces âmes terrestres et serviles jusqu'au ton le plus sublime de l'adoration. La prière dont il leur trace la formule est elle-même l'abrégé le plus accompli du culte qu'ils doivent pratiquer les premiers et annoncer aux autres.

La crainte abattait donc le juif tremblant devant un Dieu environné de foudres, et précédé par la terreur : mais Jésus-Christ veut que, sous les auspices de l'amour, ses disciples reconnaissent un père dans leur Dieu ; qu'une confiance filiale et respectueuse les approche de son trône ; que le tendre nom qu'ils lui donnent soit le garant des faveurs qu'ils en attendent et qu'ils les implorent, ces faveurs, comme frères de l'héritier et enfants du royaume : *Pater noster.* (Matth., VI, 9.) Mais que doivent-ils demander ? Ah ! puisqu'ils ont un père, et un père dans les cieux, ils doivent demander, avant toutes choses, la gloire et la sanctification du nom paternel. Des enfants peuvent-ils former des vœux plus dignes de leur piété ? Ce n'est pas, ajoute saint Cyprien, que nous souhaitions à Dieu qu'il soit sanctifié par nos prières ; nous désirons seulement que son nom, si saint et si auguste, soit béni, glorifié, exalté et sanctifié en nous-mêmes : *Sanctificetur nomen tuum.* (Ibid.) Ils doivent demander l'avènement de son règne. C'est-à-dire, que tous les peuples le reconnaissent et l'adorent comme leur maître, leur souverain et leur Dieu. Mais surtout, qu'il règne dans leurs âmes par l'onction de sa grâce, par les charmes de son amour, par la douceur de sa loi sainte. Hélas ! combien de tyrans les tiennent captives ! le démon par sa malice, le monde par ses enchantemens, la chair par ses caresses, le plaisir par ses attrait ; maîtres impérieux qui les gouvernent avec tant de hauteur. Ah ! Seigneur, chassez tous ces tyrans, lui disent les nouveaux adorateurs ; venez, régnez, gouvernez vous seul : *Adveniat regnum tuum.* (Ibid., 10.)

Ce n'est pas tout. Puisqu'il est leur père et leur roi, enfants et sujets de ce Roi des siècles, invisible, immortel, ils doivent demander que sa volonté soit faite en la terre comme au ciel ; que les hommes partagent ici-bas la docilité, le respect, la soumission des esprits bienheureux, et que dans les révolutions éternelles dont le contraste étonne leurs sens ou confond leur raison, leurs cœurs soumis adorent en silence les conseils de sa haute sagesse, et suivent immuablement les mouvements de son esprit ; mais, par-dessus tout, que sa volonté, aussi juste que puissante, brise les chaînes de la leur, arrête son impétuosité vers le mal, réprime son audace, dompte sa rébellion, la guérisse, la soutienne, la fortifie, l'élève, la rende enfin d'autant plus libre, qu'elle sera plus soumise à la sienne et plus

prompte à l'accomplir : *Fiat voluntas tua.* (*Matth.*, VI, 10.) Ah! c'est alors qu'ils pourront, avec bienséance, lui représenter leur misère, leur indigence, leurs besoins, et demander à ce Père, aussi riche que libéral, non-seulement le pain matériel qu'il distribue journellement à tous les hommes, mais plus encore ce pain des anges, qui est tout à la fois et l'aliment divin qui nourrit leurs âmes, et le remède qui les guérit, et le gage bienheureux de leur immortalité : *Panem nostrum quotidianum.* (*Ibid.*, 11.) Or, dans les vœux de Jésus-Christ, des vœux si humbles, poursuit saint Cyprien, doivent partir d'un cœur pacifique, ami de la concorde et de l'unité; d'un cœur qui tienne à ses frères qui l'offensent, par le pardon qu'il leur accorde, et à Dieu qu'il a offensé, par l'espérance de celui qu'il en attend : *Dimitte, sicut dimittimus.* (*Ibid.*, 12.) Ils doivent enfin demander de ne pas succomber à la tentation, mais d'être délivrés du mal : *Et ne nos inducas in tentationem.* (*Ibid.*, 13.) Voilà, chrétiens, les véritables expressions du culte spirituel et les saintes clameurs des enfants de l'adoption. Tout plongé dans les sens, l'ancien peuple ne reconnaissait d'autre mal que la perte ou l'interruption d'un bonheur fugitif et d'une fortune passagère. Dans la tribulation, il criait vers le Seigneur, dit le Prophète : *Clamaverunt ad Dominum cum tribularentur.* (*Psal.* CVI, 6.) Mais Jésus-Christ montre aux nouveaux adorateurs des maux d'une autre genre, infiniment plus déplorables : les causes, les occasions, les ravages, les suites, les châtiments du péché. Ce sont là, leur dit-il, les seuls maux dignes de vos larmes, et dont la délivrance mérite en effet toute la ferveur de vos gémissements : *Sed libera nos a malo.* (*Matth.*, VII, 13.) Telle est l'idée sublime du culte qu'ils reçoivent de sa bouche sacrée, qu'il doivent transmettre à la postérité. Quelle doctrine ! mais aussi quel docteur !

Enfin, mes frères, victime pure; il leur fournit, dans l'oblation de son propre corps, la matière la plus auguste comme la plus essentielle du culte spirituel; j'entends le grand sacrifice prédit par Malachie, qui, de l'aurore au couchant, parmi toutes les nations et en tout lieu, sera désormais offert au Tout-Puissant. Ne cherchez plus, ô Israël! dans tes nombreux troupeaux, d'impuisantes victimes; l'Agneau immolé dès le commencement du monde, les remplace toutes, dit saint Léon : *Hostia in hostiam transit* (S. LEO., ser. 7, *De pass.*) Son sang coule et le leur disparaît : *Sanguine sanguis auferitur*; et non-seulement le leur, mais encore le sang profane, qui depuis tant de siècles souillait les autels de la gentilité. Or s'il est vrai, comme l'observe saint Augustin, qu'on ne peut concevoir de religion sans sacrifice, genre de culte le plus parfait que l'homme puisse offrir à la Divinité, quelle doit être l'excellence du culte confié aux apôtres, puisqu'un Dieu fait homme est tout ensemble le sacrificateur et la victime du sacrifice ? Sacrifice adorable, au moyen duquel le grand

Roi, le Dieu des armées, recevra un culte proportionné à sa grandeur suprême; sacrifice qui fera à jamais révéler son nom terrible, avec une religieuse horreur, par toutes les nations de la terre : *Nomen meum horribile in gentibus.* (*Malach.*, I, 14.) Sacrifice qui contient éminemment toutes les qualités des anciens sacrifices, et en vertu duquel Jésus-Christ prétend que les apôtres, et tous les fidèles qui croiront en lui jusqu'à la fin des siècles, prennent de lui-même, selon la parole du Prophète-Roi, le fond et la matière de leurs adorations : *Adorabunt de ipso semper.* (*Psal.* LXXI, 15.) S'ils veulent reconnaître l'empire souverain d'un Dieu justement irrité sur la vie des malheureux enfants d'Adam, comme leur père soumis à la mort, ils lui offriront sur son autel sacré, en présence de sa divine majesté, le pain sanctificateur de la vie éternelle, et le calice du salut immortel : *Adorabunt de ipso semper.*

S'ils veulent célébrer devant ce Dieu miséricordieux les faveurs signalées de sa bonté, ils auront recours aux fastes de ses propres merveilles; ils prendront, à la table sainte, la coupe salutaire qui renferme le sang de l'Agneau : *Adorabunt de ipso semper.* S'ils veulent lui offrir une victime pour les péchés, ils la trouveront dans ce sang répandu pour leur rémission; et s'ils prétendent à de nouvelles grâces, quel moyen plus assuré de les obtenir, que ce même sang, dont l'effusion a pacifié tout ce qui est dans le ciel et sur la terre ? *Adorabunt de ipso semper.*

Tel est, mes frères, le culte établi par Jésus-Christ, publié par les apôtres, cimenté par le sang des martyrs, assailli par tous les efforts de la puissance comme de la sagesse humaine; mais toujours vainqueur de l'une et de l'autre. Hélas ! quel fut l'éclat de ce culte, lorsqu'après tant d'orages, illustré par trois siècles de persécutions, sortant enfin des temples souterrains qui le tenaient enfermé, il parut durant les beaux jours de l'Eglise paisible et triomphante ! Oh ! que le gentil pouvait bien s'écrier alors comme ce prophète, forcé de bénir le peuple de Dieu : Que vos tabernacles sont beaux, ô Jacob ! Que vos pavillons sont admirables, ô Israël ! (*Num.*, XXIV, 5.) L'encens qui fume sur vos autels est pur comme le jour qui vous éclaire, et comme le ciel qui le reçoit. Mais aujourd'hui, vainement chercherions-nous la beauté primitive de ce culte, et la ferveur des premiers adorateurs. Sans parler ici de la superstition qui souvent le dépare, combien de profanateurs qui le déshonorent, d'impies qui le blasphèment, d'hypocrites qui s'en moquent ? Nos temples si révérends de nos pères sont devenus enfin des théâtres publics d'immodestie, d'irréligion, de scandale, et souvent des rendez-vous de galanterie.

Là se rendent ces personnes qui, brûlant d'un feu profane, comme ces filles insensées dont parle Ezéchiel (VIII, 14), pleurent Adonis en présence même du Dieu de Jacob. D'autres,

plus criminelles encore, adressent ouvertement des regards coupables et des soupirs sacrilèges à l'idole dont leur cœur est tout à la fois le sacrificateur, l'autel et la victime. Là viennent ces êtres frivoles et puérils, ces vains et minces personnages qui comptent parmi les belles manières l'oubli des mœurs, le mépris des bienséances, et surtout l'immodestie dans les lieux saints; charmés de sacrifier au titre honorable de petit-maître qui les affiche dans le monde, le caractère ignoble d'homme et de chrétien. Là paraissent à leur tour ces dévots grimaciers qui semblent ne venir dans le temple que pour attirer les regards des spectateurs, et enlever à Dieu les hommages du peuple qui l'adore. Là se traîne pesamment ce vieillard miné par l'avarice, usé par les travaux, rongé par les soucis, épuisé par les veilles; à deux doigts de la tombe, à la veille d'une mort toujours tardive pour ses héritiers, que vient-il demander à son Dieu? Assez de vie pour consommer le pénible ouvrage de sa fortune. En un mot, chrétiens, les uns anéantissent l'esprit, les autres ignorent la vérité de ce culte spirituel et véritable, destiné par Jésus-Christ à sanctifier l'univers. Etrange culte, en effet, qui subsiste avec la vivacité de nos emportements, l'opiniâtreté de nos aversions, l'éclat de nos inimitiés, la fureur de nos vengeances, la bassesse de nos jalousies, la turpitude de nos penchants, l'idolâtrie de nos personnes, le mépris de toutes les règles et avec tous les monstres du cœur humain.

Est-ce donc là, mes frères, le culte du vrai Dieu? N'est-ce pas au contraire l'opprobre et la dérision d'un culte qui, par rapport à Jésus-Christ, est le fruit le plus précieux de son ministère; et par rapport aux chrétiens, l'expression la plus sublime de la charité? C'est mon second point.

SECOND POINT.

Qu'est-ce que la piété, demande saint Augustin, sinon le culte que nous rendons à Dieu? et comment lui rendons-nous ce culte, si ce n'est par la charité, c'est-à-dire, par cet amour qui part d'un cœur pur, d'une bonne conscience, et d'une foi sincère? *Unde ille colitur nisi charitate?* (S. AUGUST., epist. 167.)

Oui, chrétiens, notre cœur, n'en doutez pas, notre cœur est la première, ou plutôt la seule victime que réclame l'Eternel; mais il ne veut, il ne peut même la recevoir que des mains de la charité; c'est elle qui doit être le sacrificateur et l'interprète de ses adorations : *Deus non colitur nisi amando*. Ah! dit le Prophète-Roi, s'il n'avait fallu que vous offrir des sacrifices sanglants et des victimes étrangères, j'en aurais chargé vos autels : *Deidissem utique*. (Psal. L, 18.) Mais je sais que les holocaustes mêmes n'agréent pas à votre majesté infinie : un cœur contrit, un cœur humilié, voilà, ô Seigneur! l'unique sacrifice que vous daignez accepter. Remarquez, ajoute saint Augustin, ce que dit le Prophète, que Dieu ne veut point de sacrifice, et qu'il demande un sacrifice. Il ne

veut point le sacrifice d'une bête égorgée, mais il demande le sacrifice d'un cœur contrit. Toute la terre m'appartient, dit-il ailleurs, avec ce qu'elle renferme; est-ce que je mangerai la chair des taureaux, ou boirai-je le sang des boucs? Immolez à Dieu un sacrifice de louange, et rendez vos vœux au Très-Haut : *Immola Deo sacrificium laudis*. (Psal. XLIX, 14.)

Ce sont là, mes frères, les deux sacrifices qu'exige notre Dieu de ses adorateurs, le sacrifice du cœur et le sacrifice de louange; l'un et l'autre sont par excellence l'ouvrage de la charité. 1° Le sacrifice du cœur, mais d'un cœur contrit et humilié; c'est elle qui en brise la dureté et qui en abaisse la hauteur : *Cor contritum et humiliatum*. (Psal. L, 19.) 2° Le sacrifice de louange : *sacrificium laudis*. C'est elle encore qui anime nos bénédictions et nos actions de grâces, et qui forme les vœux que nous offrons au Très-Haut.

Premier ouvrage de la charité : le sacrifice d'un cœur contrit : *cor contritum*. Je sais, mes frères, qu'une crainte salutaire, et recommandée par Jésus-Christ lui-même, doit non-seulement effleurer les traits extérieurs, mais pénétrer l'intérieur de la victime. C'est, comme s'exprime le concile de Trente, la touche invisible de l'Esprit saint, qui remue, touche et attendrit le cœur où il n'habite pas encore : *nondum inhabitantis, sed moventis*. L'amour, le seul amour, en sanctifie efficacement l'intérieur et lui donne ce degré de perfection qui le rend exactement propre au sacrifice. Oui, mes frères, c'est lui qui, maître de ce cœur, en chasse les monstres qui l'avaient profané; lui qui en brise les idoles dont il fut si longtemps l'adorateur et l'esclave; lui qui en réprime les passions dont il éprouva si cruellement la tyrannie; lui dont le souffle divin y éteint l'amour du monde et de ses vanités; lui qui lui représente son père dans son Dieu; lui qui y rappelle cette portion malheureuse d'une vie enlevée par les plaisirs des sens, ou par les projets de l'ambition; lui qui y fait naître la confiance, le respect et les chastes desirs; lui qui fait couler ces larmes de tendresse et de componction qui sanctifient l'aveu de ses désordres; lui qui, sur les ruines de l'envie, de l'avarice, de la volupté, prépare dans ce cœur un hospice digne des vertus qui suivent la charité comme leur souveraine; lui qui y répand cette joie sainte et pure, qui se nourrit de la justice et de la vérité; lui, enfin, qui le dispose et le purifie avec tant de soin, que Dieu l'agréa aussitôt comme l'hostie de la charité : *Cor contritum, Deus, non despicies*. (Psal. L, 19.)

Ah! c'est alors que ce Dieu facile et miséricordieux regarde avec complaisance couler dans son sanctuaire les larmes d'un cœur ainsi contrit; c'est alors que le véritable adorateur, uni aux saints qui font alliance avec le Très-Haut pour lui offrir des sacrifices, entend ces douces paroles : J'accepte celui de votre cœur; j'agréa une hostie purifiée par l'amour; je ne puis résister aux gémis-

sements qu'il inspire ; des holocaustes qui portent son empreinte céleste sont toujours présents à mes yeux. *Holocausta autem tua in conspectu meo semper.* (Psal. XLIX, 8.) Tel est l'ouvrage de la charité sur le cœur de l'homme, elle en brise la dureté : *Cor contritum*. En second lieu, elle en abaisse la hauteur : *et humiliatum* ; elle grave dans ce cœur les sentiments les plus intimes de sa bassesse et de son indignité. Elle montre à ses regards confus le Dieu qu'il adore, placé dans un lointain inaccessible. Hélas ! mes frères, du centre du néant à la source de l'être, la raison et la foi nous découvrent des espaces infinis. Mais la charité remplit ce vide immense ; elle unit deux termes si opposés. Sans la charité l'homme n'est rien, dit saint Paul : vérité humiliante, que sans elle il ne conçoit pas. Avec la charité il conçoit qu'il n'est rien : conviction salutaire, qui donne, pour ainsi dire, de la consistance et une sorte d'être à ce néant qu'il ne concevait pas. Dès lors même, il devient quelque chose de grand et de précieux. Les adorations profondes où il s'anéantit sont comme les degrés qui l'approchent de l'Être souverain. Plus l'amour de cet Être infini domine dans son cœur, plus ce cœur se concentre dans le vif sentiment de sa bassesse ; plus Dieu le rapproche de sa grandeur, plus il lui communique de sa plénitude.

Ah ! l'homme insensé monte avec le pharisien de l'Evangile, sur la hauteur d'un cœur superbe : *Accedet homo ad cor altum.* (Psal. LXIII, 7.) Il mêle insolemment l'idée fastueuse de sa propre excellence aux adorations qu'il vient rendre à son Dieu. Mais ce Dieu terrible et jaloux s'élève encore plus haut : *Et exaltabitur Deus.* (Ibid., 8.) L'impie hommage de l'orgueilleux ne monte pas jusqu'à son trône. Un culte hypocrite est une abomination à ses yeux. Sa main redoutable repousse avec horreur un encens qui s'exhale du sein de la vanité. Un adorateur qui, dans le temple saint, jette un regard dédaigneux sur le reste des hommes, qui censure leurs défauts, qui s'applaudit de ses perfections, qui jusqu'aux pieds du sanctuaire se glorifie de ses œuvres et de ses vertus ; un tel adorateur est un profane qui vient insulter au Très-Haut ; ses vœux sont autant de crimes, son offrande est rejetée ; lui-même est condamné : *exiit condemnatus.* (Luc., XVIII, 14.)

Quel est donc le sacrifice qu'il reçoit avec bonté ? C'est, mes frères, celui du publicain ; de cet homme fondant en larmes dans l'endroit le plus reculé du temple, de cet homme qui n'ose lever ses timides regards vers le ciel, de cet homme qui, frappant sa poitrine, exprime le repentir amer dont son âme est pénétrée ; de cet homme qui ne voit que ses péchés et la bonté paternelle du Dieu qu'il implore. Aussi est-il justifié : *Descendit justificatus.* (Ibid.) Mais, reprend saint Augustin, il n'est justifié que parce qu'il est humble, et cette humilité si attendrissante est elle-même l'ouvrage sublime de la charité : *opus charitatis.*

Un second sacrifice aussi noble que le pre-

mier, est le sacrifice de louange. Sacrifice, dit le Prophète-Roi, qui honore véritablement le Seigneur : *Sacrificium laudis honorificabit me.* (Psal. XLIX, 23.) Sacrifice qui comprend éminemment les bénédictions, les actions de grâces, les désirs et les œuvres de la charité.

Les bénédictions de la charité. Hélas ! chrétiens, un cœur qui aime ne trouve point de plaisir plus touchant que celui de publier les perfections de l'objet aimé. C'est ainsi que, brûlant d'amour pour son Dieu, David proteste hautement qu'il bénira le Seigneur en tout temps ; que ses louanges ne tariront jamais dans sa bouche : *Semper laus ejus in ore meo.* (Psal. XXXIII, 2.) Il ne dit pas qu'il le bénira seulement dans la victoire, ou durant le cours d'un règne paisible et glorieux ; mais dans tous les temps : *in omni tempore* (Ibid.) ; mais dans les accidents les plus fâcheux ; mais dans les révolutions les plus désolantes ; mais abandonné par ses sujets ; mais chassé du trône et de sa capitale ; mais outragé, déshonoré, poursuivi par un fils rebelle : dans tous ces états, son âme, indépendante et plus haute que ses malheurs, révere avec une égale et constante fidélité l'arbitre souverain de sa destinée : *in omni tempore*. Tel est, chrétiens, le véritable adorateur. Supposez-le dans les circonstances de la vie les plus accablantes, dans les contre-temps les plus affligeants, comme Job, privé de sa famille, dépouillé de ses biens, couché sur un fumier : tandis que tout change, que tout fond autour de lui, son cœur, soutenu par l'amour du Très-Haut, reste seul immobile. Dans ces rudes assiettes, il bénit constamment la main suprême qui humilie et qui élève, qui frappe et qui guérit ; qui tantôt va chercher le pauvre dans la pousière et le place parmi les princes au faite de la gloire, tantôt dégrade le prince lui-même et le réduit au rang du pauvre,

Ce n'est pas tout : les plus tristes revers ne sauraient suspendre dans son cœur les actions de grâces de la charité : *In omnibus gratias agentes.* (I Thess., V, 18.) Dans la chute de sa fortune, tout environné de ses débris, il remercie la Providence miséricordieuse, dont la main propice a renversé, a brisé à ses yeux tous ces obstacles de salut. Quel bonheur pour moi, s'écrie-t-il avec le plus saint des rois, quel bonheur que vous m'avez fait descendre de cette élévation où je risquais de me perdre ! Quel bonheur que vous m'avez dépouillé de cette dignité où il est si difficile d'allier innocemment les bienséances de l'état avec les sentiments et les devoirs d'un chrétien ! Quel bonheur que je ne possède plus cette brillante fortune, où, pendant le délire des passions et l'ivresse des plaisirs, j'ai si souvent oublié la main libérale dont je l'avais reçue ! Quel bonheur que vous m'avez si profondément humilié ! Tous les trésors de la terre sont-ils comparables à cette précieuse humiliation ? *Bonum mihi quia humiliasti me.* (Psal. CXVIII, 71.) Exclu par mes disgrâces de ces parties de

plaisir, de ces sociétés scandaleuses, de ces relations funestes qui m'attachaient à un monde enchanteur, à des idoles de chair, à de faux amis, à toutes les amorces de la cupidité, je retrouve mon cœur; je vous l'offre tout entier; je vous en consacre tous les désirs : *Bonum mihi quia humiliasti me.*

Désirs de la charité qui caractérisent le sincère adorateur, et qui relèvent d'une manière admirable le sacrifice de louanges qu'il offre au Tout-Puissant. Hélas ! s'écrie-t-il avec David, qu'y a-t-il pour moi dans le ciel, et que désiré-je sur la terre, que vous, ô mon Dieu ? Fiers de leur abondance, enivrés de leur fausse prospérité, les pécheurs m'ont vanté les prestiges dont ils sont éblouis; pour moi, mon avantage est de demeurer attaché à vous, qui êtes le Dieu de mon cœur et mon partage pour toute l'éternité. En effet, dit saint Augustin, Dieu seul, comme source de notre félicité, doit être le centre de nos désirs. Notre bonheur suprême n'est autre que la jouissance de ce Dieu immortel, dont les chastes embrassements rendent l'âme féconde en vraies vertus. C'est là ce bien ineffable qu'il nous est ordonné d'aimer de tout notre cœur. Voilà quel est le culte de Dieu, poursuit-il; voilà la vraie religion; voilà la solide piété : *Hic est Dei cultus, hæc vera religio, hæc recta pietas.* (Aug., *De civ. Dei*, lib. X.)

Désirs de la charité qui en produisent les œuvres. Or, dans la pensée de saint Jean Chrysostome, ces œuvres sont autant de sacrifices. Oui, dit-il, que votre œil soit fermé à la vanité, et c'est une hostie; que votre langue soit réglée dans ses discours, et c'est une offrande; que votre main ne fasse rien d'injuste, et c'est un holocauste. Ah ! poursuit-il, si nous dépouillons le vieil homme, si nous mortifions nos membres terrestres, si le monde est crucifié pour nous; si, pareil à celui de l'Apôtre, notre corps expirant sous le glaive de la pénitence, est comme une victime qui a déjà reçu l'aspersion pour être immolée, dès lors notre sacrifice est parfait, notre culte est spirituel et raisonnable. Nous n'avons plus besoin de couteau, d'autel et de feu : ce couteau, ce feu, cet autel, nous les retrouvons dans la charité, qui, plus prompte que la flamme céleste dont fut consumé le sacrifice d'Elie, tombe sur notre oblation et consume en un instant ce qu'elle a d'impur et de terrestre. Il est donc vrai que ce culte spirituel et véritable est, par rapport au fidèle, l'ouvrage le plus sublime de la charité.

Il est enfin, par rapport à l'Eglise, l'exercice le plus consolant dans son exil. Sujet de mon troisième et dernier point.

TROISIÈME POINT.

Il n'appartient qu'à l'Eglise, mes frères, de rendre au Seigneur dans toute sa pureté le culte qu'il exige de ses adorateurs. En cela, dit saint Augustin, consistent son privilège spécial et sa suprême gloire. Epouse fidèle, mère tendre, toujours conduite, ani-

mée et dirigée par l'Esprit saint, au moyen de ce culte dont elle est l'unique dépositaire, elle s'unit tout à la fois et à son époux et à ses enfants. A son époux dont elle est sans cesse occupée, et à ses enfants qu'elle doit conduire dans les voies de la justice et au terme de l'immortalité. Gémissante, exilée avec eux dans cette vallée de larmes, elle tourne nuit et jour des regards attendris vers la patrie éternelle où règne l'objet de son amour. Elle y fait monter le parfum de ses ardentes supplications; elle l'attire par les vœux de tous les justes qu'elle renferme dans son sein; rien ne peut la distraire de son union intime avec l'Epoux divin qui l'a honorée de son alliance. C'est pour cela qu'elle consacre par des fêtes solennelles les époques miraculeuses de sa vie et l'histoire sacrée de ses bienfaits. En un mot, tout lui rappelle, tout lui retrace le Dieu qui l'a choisie; son nom, ses merveilles, ses faveurs, sont le sujet perpétuel des cantiques divins qui retentissent perpétuellement dans nos temples. Hommages consolants qui charment les ennuis de son exil, et remplissent l'intervalle qu'il lui faut parcourir encore jusqu'à l'entière consommation des élus.

Lorsque vos enfants vous interrogeront, disait le Seigneur à l'ancien peuple, et qu'ils vous demanderont : Pourquoi cette cérémonie religieuse ? pourquoi cette solennité ? pourquoi ces pierres élevées sur les rives du Jourdain ? *Quid sibi volunt isti lapides ?* (Josue, IV, 6.) Vous leur répondrez : Les eaux du Jourdain ont séché devant l'arche de l'alliance du Seigneur. Ces pierres ont été mises pour servir aux enfants d'Israël d'un monument éternel : *Positi sunt lapides.... in monumentum usque in æternum.* (*Ibid.*, 7.) C'est ainsi que, dans l'appareil du culte même, Israël retrouvait l'histoire de la religion et des bienfaits du Dieu de ses pères.

Figure admirable des pieux sentiments de l'Eglise, et de son attention à rappeler sans cesse le souvenir des mystères adorables qui font l'objet de son culte et la matière de ses adorations.

Tantôt elle entre avec un saint tremblement dans les puissances du Seigneur : d'un vol respectueux elle s'élève jusqu'à la splendeur des saints. Elle y voit ce Fils, engendré avant l'aurore, qui descend sous les auspices de l'amour et vient s'unir à la nature humaine. Tantôt avec les anges, les rois et les pasteurs, elle va à la crèche recueillir les premières larmes de ce Dieu enfant. Tantôt elle adore, entre les bras du saint vieillard Siméon, la lumière du monde, la gloire d'Israël, et voit couler, sous le glaive de la circoncision, les prémices du sang qui doit la purifier. Tantôt elle nourrit sa piété et ranime sa foi par le tendre souvenir de ses travaux, de ses prodiges, de ses exemples, de ses paraboles et des traits immortels de sa vie inimitable durant les jours de sa tristesse. Elle déplore, dans ses chants lugubres, la mort sanglante de l'Epoux qui lui a été enlevé. Bientôt après, elle célèbre sa nouvelle vie, son immorta-

lité, son triomphe et sa gloire. Enfin, elle le suit des yeux dans son royaume à la tête des anciens justes. En un mot, chrétiens, elle n'est occupée que de son époux : tout le temps de son exil est employé à chanter ses miséricordes, à exalter sa magnificence, à célébrer les marques précieuses de sa bonté et les témoignages de son amour. Objets ravissants, dit saint Bernard, qui la consolent, la soutiennent, l'encouragent durant les tristes jours de son pèlerinage. Les adorations qu'elle lui rend sont une espèce de jouissance anticipée. Le mémorial des événements signalés, que le culte public retrace à ses yeux, lui rend comme présent le bien-aimé qu'elle adore. Les murs eux-mêmes de ses temples, chargés des trophées du Rédempteur, sont un livre public, où les derniers de ses enfants peuvent parcourir des yeux l'histoire de leur rédemption et les monuments éternels de l'amour qui les a rachetés : *Positi sunt lapides..... in monumentum usque in æternum.*

Mais sa ressource la plus consolante, comme la plus assurée, parmi les traverses et les amertumes de l'exil, elle va la chercher et la trouve dans les tabernacles de l'alliance nouvelle. Chaque jour ses ministres, chargés de ses vœux et de ses intérêts durant le silence des mystères terribles, vont offrir à Dieu la cité rachetée, comme un sacrifice universel, offert une fois par le grand prêtre, qui s'est aussi offert lui-même sur le Calvaire; et qui, en qualité de médiateur, de pontife et d'hostie, ne cesse de s'offrir pour la conservation, la paix et l'unité de son Epouse. Ah! Seigneur, lui dit-elle en ce moment redoutable, essuyez les larmes d'une mère qui vous implore pour ses enfants. Daignez consoler sa tristesse : souvenez-vous de cette foule d'adorateurs qu'elle rassemble au pied de vos autels; leur dévotion, leur foi vous sont connues; c'est pour eux, c'est pour leurs frères, c'est pour leurs âmes rachetées au prix de votre sang, qu'elle vous offre ce même sang comme un sacrifice de louange et d'expiation. Souvenez-vous encore de vos serviteurs et de vos servantes qui nous ont précédés, munis du signe de la foi, et qui reposent dans le sommeil de la paix.

Vous voyez, mes frères, que le même culte qui l'unit à son Époux l'engage aussi envers les fidèles qu'elle nourrit encore. Mère attentive et pleine de tendresse, son plaisir le plus doux est de proposer aux enfants qui lui restent les combats et les palmes de ceux qu'elle n'a plus.

Ici, chrétiens, il me semble l'entendre cette femme illustre et mère incomparable, qui, parmi les corps pâles et sanglants de ses fils, égarés à ses yeux, disait au plus jeune : Mon fils, ayez pitié de moi, qui vous ai porté neuf mois dans mon sein, qui vous ai nourri de mon lait et élevé jusqu'à l'âge où vous êtes. Je vous conjure, mon fils, de regarder le ciel : *Peto, nate, ut aspicias ad cælum.* (II Mach., VII, 28.) Voyez le fruit de mes entrailles encore palpitant et déchiré

devant moi; voyez vos frères morts : votre devoir est écrit dans leur sang. Montrez-vous digne de ces héros que je pleure et que j'admire; ne dégénérez pas de tant de vertu; soutenez un si noble courage. Combattez, mourez et triomphez : *Dignus fratribus tuis.....suscipe mortem* (Ibid., 29.)

Ainsi parle, mes frères, ainsi parle notre mère l'Eglise à chacun de nous. Cher et précieux objet de ma tendresse, nous dit-elle, mon fils, ayez pitié de votre mère. Je vous ai porté dans mon sein, je vous ai nourri du lait de ma doctrine, je vous ai élevé jusqu'à ce jour. Regardez le ciel, ô mon fils, *Peto, nate, ut aspicias ad cælum.* Voyez cette nuée de témoins qui contemplent vos combats du sein de la victoire. Voyez ce peuple immortel, ce peuple vainqueur du monde qui règne avec mon Époux. Hélas! tous ces héros sont vos frères; c'est la portion pure et bienheureuse de moi-même. Ces temples, ces fêtes, ces cantiques d'allégresse, qui m'en retracent le souvenir, me consolent et vous instruisent. Ne troublez pas ma joie; laissez-moi rappeler en paix les jours de leurs tribulations et de ma gloire; ces jours de ma brillante fécondité; ces jours fortunés où je comptais le nombre des saints par celui de mes enfants. Le culte que je rends à leur mémoire, l'encens qui brûle dans mon sanctuaire, me rappelant mon premier éclat, semblent me rendre les trésors que j'ai perdus. Eh! quel sujet n'ai-je pas de leur dresser des trophées? Une mère peut-elle oublier des enfants si dignes de son amour?

Ceux-là, victimes héroïques de la foi, l'ont scellée de leur propre sang. Ceux-ci, docteurs sublimes, l'ont défendue par leurs écrits. Ces autres l'ont portée de l'un à l'autre hémisphère, leurs voix ont retenti jusqu'aux bouts de l'univers. Ces derniers, touchés de ses promesses et dans un corps terrestre déjà citoyens des cieux, ont coulé des jours invisibles loin du monde qui n'en était pas digne. Ceux-là ont éclaté dans le sanctuaire comme l'étoile du matin au milieu des nuages : ils ont offert le sang de la vigne dont l'odeur divine est montée devant le prince Très-Haut. Ces vierges intrépides ont montré un courage étonnant; elles ont été ma consolation, ma couronne, la gloire de leur Epoux et du mien. Ajoutez le dernier trait à mon ravissement, ô mon fils! mettez-le comble à ma joie. Vivez et mourez digne de vos frères : *Dignus fratribus tuis suscipe mortem.* C'est ainsi chrétiens, que dans ces temps malheureux de corruption et de scandale, où toute chair a perverti sa voie, où la piété fugitive et le vice triomphant offrent de toutes parts un si affreux spectacle; c'est ainsi, dis-je, que notre mère commune trouve du moins dans le culte qu'elle rend à nos frères, une diversion touchante aux scandales qui affligent sa foi.

Eh quoi! mon cher auditeur, sera-t-il dit que nous enlèverons à cette mère affligée la seule consolation qui lui reste, et que

nous achèverons de la désoler? Sera-t-il dit que ses pleurs, ses reproches, ses invitations maternelles frapperont nos oreilles sans attendre nos cœurs? Sera-t-il dit que ce culte spirituel et véritable qui a tant coûté à Jésus-Christ; ce culte, fruit si précieux de son ministère, ce culte qui est l'ouvrage le plus parfait de la charité, qui console ici-bas l'Eglise exilée, et adoucit ses amertumes? Sera-t-il dit, enfin, qu'un culte si pur, si parfait, si digne de l'Etre suprême, ne trouvera parmi nous que des profanateurs? Oui, chrétiens, et les abus qui le profanent sont trop criants pour n'être pas déplorés.

Que ne puis-je les déplorer en effet? Que n'aurais-je pas à dire sur une matière malheureusement si féconde, si je ne craignais d'abuser enfin de la bonté si indulgente avec laquelle vous daignez m'écouter. Ah! Seigneur, quand sera-ce donc que, dépouillés de ce corps terrestre et affranchis des ombres de notre mortalité, nous verrons face à face l'objet éternel de nos adorations? Quand sera-ce qu'unis pour jamais aux âmes prédestinées nous chanterons le cantique de votre gloire et de leur félicité? Ouvrez-nous, ô mon Dieu! ouvrez-nous les portes de la justice par où entrent vos élus, dans la région des vivants; introduisez-nous dans cette terre heureuse où nous aimerons vos perfections infinies dans la consommation d'un culte parfait et d'un hommage éternel. Je vous le souhaite, etc.

SERMON VI.

SUR LES CHAGRINS.

Cum immundus spiritus exierit ab homine, ambulat per loca inaquosa, quærens requiem, et non invenit. (Luc., XI, 24.)

Lorsque l'esprit immonde est sorti d'un homme, il s'en va par des lieux arides, cherchant le repos, et il n'en trouve point.

Dans les agitations de cet esprit impur qui parcourt des régions arides et désolées, cherchant un repos qui le fuit sans cesse, et qui rentre dans l'homme d'où il était sorti, n'apercevez-vous pas, mes frères, l'humiliante image de l'homme lui-même, et la cause de ses illusions? Entraîné par une imprudence fatale à son bonheur; curieux de tout voir et de tout entendre; impatient de s'élever, il quitte comme Lot la compagnie d'Abraham, et déserte le sanctuaire de la sainteté. Fugitif de cet asile, il vole vers les tentes scandaleuses des pécheurs; témoin de leurs désordres, il en devient bientôt le complice; mais le châtement le suit de près. Ebloui d'abord, enchanté par le spectacle d'un pays délicieux, il n'y trouve enfin qu'un feu dévorant et une sécheresse désolante : *Ambulat per loca inaquosa*. Il cherchait le repos, mais, dit le Prophète, il sème le travail et moissonne le chagrin; il se passionne pour tous les objets, et, dans ces objets, il éprouve un vide affreux et une aridité désespérante. Semblable à un malade qui dans le lit de douleur essaye de toutes les situa-

tions, et cherche vainement une trêve rapide au mal cuisant qui le dévore : *Quærens requiem et non invenit*.

O vous qui déplorez avec tant d'amertume la rigueur de votre sort, et qui, sans la connaître, enviez la destinée des autres, apprenez qu'il n'est point ici-bas de situation si gracieuse qui n'offre un côté désagréable, par où le chagrin se glisse et parvient jusqu'au cœur. Il veille aux environs du trône, il consume l'indigent dans l'obscurité de sa chaumière, il suit le conquérant au milieu de ses triomphes, il rampe avec le courtisan, il s'enferme dans le cabinet de l'écrivain, il monte sur les tribunaux de la magistrature, il pénètre dans le sanctuaire comme dans le cloître, il forge une chaîne insupportable des liens sacrés de l'union conjugale, il vogue sur les mers, il empoisonne enfin tous les états comme tous les membres de la société. Si vous m'en demandez la cause, c'est, vous répondrai-je, que partout on trouve des hommes, et par conséquent des passions; car voilà, chrétiens, l'unique, ou du moins la principale source de nos chagrins. Otez l'envie, l'orgueil, l'ambition, mille désirs turbulents dont la violence ébranle une âme, l'accable et la renverse, et vous émoussez toutes ces pointes si tranchantes et si vives dont elle est déchirée.

Je dis donc que les passions humaines, qu'une main sage ne dirige pas, sont la source ordinaire de nos chagrins. Vérité qui seule fera la matière de ce discours, après que nous aurons salué Marie. *Ave, Maria*.

Que nos chagrins soient l'ouvrage de nos passions injustes, c'est là, mes frères, une vérité d'expérience, ou plutôt de sentiment, dont nous portons la preuve au dedans de nous-mêmes. Nous avons beau franchir les bornes de notre âme, et chercher au dehors la cause de ses inquiétudes; nous avons beau, tantôt accuser l'injustice des hommes, leur dureté, leur inconstance; tantôt la bizarrerie des événements, tantôt les caprices d'une fortune volage, tantôt l'ascendant fatal de notre destinée; tout cela peut bien être l'occasion de nos chagrins; mais si nous voulons l'avouer de bonne foi, nous en trouvons l'origine secrète dans notre propre cœur; c'est là que fermente sourdement ce levain mortel, qui le flétrit lui-même, et qui corrompt le cours de notre vie entière. Oui, mes frères, tout homme esclave de ses passions voit, dès l'instant, croître ses malheurs avec leur tyrannie; il marche par des sentiers âpres et tortueux; l'affliction le suit à la trace, dit un prophète, et il ne connaît point les voies de la paix : *Viam pacis nescierunt*. (Isa., LIX, 8.) Les passions, dont il suit la pente impérieuse, le mettent éternellement en opposition avec soi-même, avec ses semblables, avec son Dieu. Le moyen que dans cet état de guerre et d'anarchie il puisse vivre heureux?

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Je dis avec soi-même; car voilà, mes frères,

res, le premier désordre de nos passions : elles rompent cette harmonie intérieure d'où résulte le calme comme le bonheur d'un cœur sage et vertueux. Elles détournent de leur direction naturelle ces mouvements épurés d'une âme innocente quisent encore tout le prix de la justice et de la vérité : elles ne laissent à l'homme que le triste privilège de voir le meilleur parti, tandis que leur impulsion l'entraîne dans le pire. Ici, chrétiens, figurez-vous cet homme aux prises avec les premières saillies de la nature ; et dans ce point critique où les passions, jusqu'à dociles au frein de la sagesse, commencent à murmurer et à chercher à secouer le joug d'une heureuse institution. O fils d'Adam ! redoutez votre faiblesse ; vous touchez à l'époque d'un combat qui ne finira qu'avec la vie, et la seule inexpérience vous tient lieu de sécurité. Déjà s'éveille au milieu de vous cet homme dangereux dont parle saint Paul, que vous connaissez à peine et qui paraissait endormi. Que de chagrins, de soucis et de peines vont suivre son réveil ! je vous vois inquiet, rêveur, taciturne, bizarre, inconstant. La vertu n'a plus pour vous ses charmes ordinaires. La piété, qui fit vos premières délices, excite vos dégoûts. La loi du Très-Haut, cette loi pure et consolante, fatigue votre zèle et lasse votre docilité. Vous ne voyez dans le précepte qu'une gêne laborieuse et un esclavage révoltant : vous ne fréquentez plus qu'à regret ou par bienséance la maison du Seigneur. Celiu paisible et auguste si souvent arrosé de vos larmes, est le témoin de vos distractions et le théâtre de vos ennuis : vous jetez un œil d'envie sur les tabernacles des incirconcis ; leurs jeux et leurs chansons profanes ont plus d'attrait pour vous que les cérémonies du sanctuaire ou les cantiques de Sion. Enfin, le divorce éclate entre les vertus et les passions, entre l'homme terrestre et l'homme spirituel ; leurs inclinations comme leurs intérêts, sont trop incompatibles, et ces deux hommes ne sauraient vivre d'intelligence : *Et nequibant habitare communiter.* (Genes., XIII, 8.)

Mais de là que résultera-t-il ? il en résultera ce que dans la première effervescence des passions vous ne sauriez prévoir : bientôt le caractère, la raison, la conscience vont s'élever contre vous.

Le caractère. Vous êtes né fier, hautain, présomptueux, difficile, ennemi de la gêne, plus encore de la dépendance : vous pouvez en effet ne dépendre que de vous seul, et goûter loin du tumulte et de l'envie, les avantages obscurs d'une heureuse liberté ; mais cette obscurité même révolte je ne sais quelle ambition. Dès qu'elle parle, il faut s'élancer hors de la foule, et, sous les auspices de cette passion turbulente, courir promptement dans les sentiers épineux de la gloire et des honneurs. Vous marchez, mais le chagrin vous fuit, quelquefois vous précède, et jamais ne vous quitte : vous avancez, mais toujours en rampant, et chaque pas que vous faites est un nouveau sup-

plice pour votre fierté. Il faut s'anéantir devant un protecteur qu'on méprise ; ménager un rival qu'on déteste ; dévorer l'air imposant d'un subalterne ; prendre toutes sortes de formes, excepté la vôtre ; devenir malgré vous lâche, complaisant, adulateur ; immoler à chaque instant votre inclination à l'espoir de la fortune ; tendre à la gloire par l'ignominie, et vous readre le tyran de vous-même, pour avoir enfin le privilège, souvent tardif et toujours douteux, de commander aux autres.

Le caractère. Vous étiez si sensible à la gloire d'un sexe qui n'a pas de plus ferme appui que l'opinion même de sa faiblesse, et qui, en cas d'attaque, est presque sûr de vaincre, pourvu qu'il craigne d'être vaincu : vous étiez si timide, si réservée, si attentive à munir les dehors, à compasser les démarches, à fuir les compagnies, la solitude même : vous cultiviez avec tant de scrupule toutes ces bienséances qu'il est si rare d'oublier impunément ; enfin, à l'abri d'une modestie imposante à la témérité même, vous possédiez en paix le rare trésor d'une sagesse respectée et d'une réputation sans reproche. Aussi le calme profond d'une âme tranquille et pure, des jours coulés dans l'innocence, l'aveu constant de la vertu, ajoutaient de nouveaux charmes au bonheur de votre destinée. Mais, hélas ! tout a changé de face ; un instant a désarmé cette fierté sévère qu'effarouchait l'idée seule d'une intrigue. S'il vous en reste encore, ce n'est que pour sentir plus vivement l'opprobre de vos liens et la perte de votre liberté. Le naturel même, et quel naturel ! a plié sous la plus aveugle des passions. Plus orageuse dans ses essors que les vagues d'une mer irritée, on ne peut pas lui dire : vous viendrez jusque-là : *Usque huc venies.* (Job, XXXVIII, 11.) Ses ravages ne connaissent point de bornes ; et dès qu'on écoute sa voix enchanteresse, on va rapidement du plaisir au crime, et du crime au désespoir. Si vous ne m'en croyez pas, croyez-en du moins le trouble de vos sens, les terreurs d'une imagination désolée ; croyez-en ces larmes secrètes qui s'échappent de vos yeux, ces regrets cuisants qui flétrissent votre cœur, ces violents soupçons qui le déchirent, ces plaintes amères qu'il faut étouffer, la sainte image de la vertu lâchement trahie, qui ne cesse de vous attrister, ses reproches sanglants qu'il vous faut essuyer, le souvenir d'un bonheur pour toujours éclipsé qui vient vous déchirer ; ajoutez ces mouvements jaloux qu'il faut modérer, ces ruptures éclatantes qu'il faut renouer : oui, vos ennuis, vos langueurs, vos inquiétudes, vos alarmes, vos faiblesses, vos chutes, vos précautions mêmes, tout retrace la honte de votre état, et dans cette honte, la cause éternelle de vos chagrins.

Enfin, le caractère. Hélas ! vous aviez reçu du ciel une âme si belle, si droite, si heureusement née ! un cœur si grand, si noble, si généreux ! des sentiments si heureusement cultivés, si délicats, si élevés ? les souplesses d'une politique insidieuse trou-

vaient en vous un improbateur si ferme et si rigide ! Ah ! les mêmes inclinations subsistent encore ; mais la crainte les enchaîne, et cette âme forte et austère, qui ne redoutait rien tant que la bassesse et l'injustice, mollit enfin, et cède aux alarmes de la vanité. Il s'agit de réparer les brèches d'une fortune chancelante, de soutenir le crédit expirant d'une famille, d'en prévenir ou d'en retarder du moins l'entière décadence. On voudrait sans doute n'employer que des moyens honnêtes et des procédés généreux ; mais dans un siècle où la franchise et l'ingénuité ne font plus partie de nos mœurs, on éprouve bientôt qu'une raideur stoïque est un faible rempart contre les coups de la fortune. Il faut donc, si l'on veut maintenir l'éclat du rang (eh ! qui ne le veut pas ? L'orgueil, si naturel à l'homme, connaît-il d'autre honte que l'obscurité ?), il faut, dis-je, recourir aux expédients les plus lâches, et souvent les plus criminels. Il faut, tantôt briguer le crédit de cet homme généralement décrié, dont les talents funestes sont le triomphe du vice et la terreur de la vertu ; tantôt cabaler contre un homme en place, dont le seul crime peut-être est son indifférence pour nos intérêts ; tantôt sacrifier un ancien ami, par la raison décisive qu'il est malheureux, ou désagréable à ceux dont on implore la faveur ; tantôt noircir un concurrent, lui tendre des pièges, empoisonner ses intentions, déprécier ses talents, profiter de ses imprudences, peindre ses faiblesses comme des crimes, ses richesses comme des larcins, ses liaisons comme des brigues, ses prospérités comme des malheurs dont l'équité gémit, et dont la patrie est indignée. Il faut enfin se déshonorer soi-même en secret pour en imposer au public ; et, par ce moyen, s'assurer la continuation de son estime. Or, mes frères, est-il de chagrin comparable à celui d'un homme qui pense, qui réfléchit, qui connaît la règle, qui l'aime, et qui, néanmoins arraché par de fatales conjonctures à son propre caractère, suit en frémissant une pente qu'il déteste, et, s'il réussit, rougit d'un succès qu'il est forcé de mettre au rang de ses infortunes.

Il y a plus encore : il faut qu'il se roidisse, en second lieu, contre la raison qui l'éclaire ; car enfin, malgré la dégradation de la nature, nous sentons encore en nous-mêmes je ne sais quel amour de l'ordre, et comme un germe de vertu qui tend à se développer, germe fertile que nos penchants les plus fougueux ne sauraient étouffer entièrement. Qui, dans la partie supérieure de notre âme réside une lumière pénétrante et sublime qui saisit le vrai, l'embrasse et le défend contre tous les sophismes de nos passions insensées. Non, la raison n'est pas tellement subjuguée qu'elle ne réclame ses droits ; et avec quelle force n'oppose-t-elle pas l'appareil imposant de ses réflexions aux vaines subtilités de l'amour-propre ! Avec quelle hauteur ne réproche-t-elle pas la bassesse, l'indignité, les folles prétentions, les honteux artifices et tous les excès des pas-

sions humaines ? Quel spectacle aux yeux d'une raison saine et attentive, qu'un vil esclave de la cupidité qui s'embarrasse dans les filets d'une fausse prudence, que l'appas d'une meilleure fortune arrache au sein de l'heureuse médiocrité, qui s'épuise en pénibles efforts, et qui, loin d'avancer vers le but, s'égare dans un cercle de peines, qui, après l'avoir inutilement épuisé, le livrent inexorablement à la honte et au désespoir !

Je sais, mes frères, que les passions ne réussissent que trop souvent à mettre la raison de leur parti. C'est une souveraine faible et timide, qui capitule avec des sujets rebelles, et qui, pour surcroît de honte, se rend l'apologiste de leur révolte. Mais ce n'est là qu'une montre de bienséance en faveur du public, et un voile tendu sur la faiblesse de son empire. L'amertume et le trouble ne sont pas moins réels dans le secret du cœur. C'est là que cette raison, réclamant ses privilèges, représente l'homme à l'homme lui-même, et que, par ses idées accablantes, elle aiguise la pointe intérieure des chagrins dont il est déchiré.

Tantôt elle retrace à l'âme infidèle ces jours paisibles et innocents, où, pendant le silence des passions, ses hommages envers l'Etre suprême étaient l'expression continuelle de son bonheur, et l'exercice le plus doux de sa fidélité. Ici, au contraire, elle tire le voile sur les horreurs d'une vie où l'on ne voit que langueur, dégoût, oubli de Dieu, mépris de sa loi, faiblesses, confusion, indécence, turpitude, scandale.

Tantôt, entrant dans le détail, elle rappelle impérieusement les devoirs de l'état, négligés ou prostitués à des passions d'ignominie, les bienséances de la dignité sacrifiées au libertinage, l'honneur d'une charge publico flétri par la débauche ou profané par l'avarice, un génie heureux énervé par la mollesse ou abruti par la crapule, des talents supérieurs rendus inutiles ou même pernicious, des enfants sans mœurs comme sans éducation ; le pécheur enfin, devenu lui-même l'opprobre de ses aïeux et le corrupteur de sa postérité. Quel point de vue insupportable ! Il a beau dérober sa marche aux spectateurs, et se montrer affermi dans ses dehors, il ne saurait fuir la raison qui le condamne. Cette lumière intérieure est pour lui comme la lumière extérieure pour des yeux malades. Loin de calmer ses maux, elle en dévoile toute l'horreur et en aigrit le sentiment. Le voilà donc, quoiqu'il fasse, devenu son premier censeur, toujours contraire à soi-même, toujours criminel et toujours malheureux, sans cesse agité et jamais content ; pourquoi ? c'est que ses désirs ne sont jamais d'intelligence avec ses lumières, ni ses artifices avec ses réflexions ; ce que la passion veut, la raison le condamne ; ce que l'une exige, l'autre le refuse. Ainsi le trouble règne dans son cœur, et le chagrin ne le quitte pas.

Ce n'est pas assez. Il faut qu'il lutte, en dernier lieu, contre les reproches d'une

conscience intraitable, dont la voix terrible épouvante les passions et foudroie tous leurs attentats. Non, chrétiens, il n'est point de tribunal plus redoutable à l'homme que celui de la conscience. Image immortelle du tribunal de Dieu même, là se trouvent empreints les traits originaux de la justice et de la vérité éternelle. C'est lui, en quelque sorte; oui, c'est Dieu qui, du fond de ce trône intérieur, fait entendre les oracles vengeurs qui défendent la sainteté de ses lois. Invisible sous le masque de la vertu, l'impie peut capter les éloges de la multitude, et, sous une montre imposante, cacher toutes les noirceurs d'une âme hypocrite; il peut ménager si habilement le ressort des passions que leur manège échappe aux regards les plus pénétrants; il peut encore, jusque dans leurs irrptions les plus brusques, braver le jugement des hommes, assuré de trouver parmi eux des approbateurs ou des complices, dont le suffrage, comme l'exemple, le dédommagera de la censure des autres: mais la conscience, toujours inflexible tandis qu'elle est droite, n'entre jamais en composition avec l'injustice de nos desirs. Il ne vous est pas permis, dit-elle au voluptueux, de porter une vue criminelle sur l'épouse de votre frère. C'est un bien qu'environne l'enceinte sacrée de la loi, et que cet asile rend inviolable. Oser le lui ravir, le tenter même, c'est détruire l'œuvre de Dieu; c'est ajouter l'outrage au larcin, et la séduction au sacrilège: *Non licet*. (Marc. VI, 18.) Il ne vous est pas permis, dit-elle au riche barbare, d'accumuler des trésors, arrosés des larmes du juste ou des sueurs de l'indigent. Cet amas scandaleux de rapines, cet ouvrage énorme de la violence et de la concussion, excite l'indignation des hommes, et provoque la colère des cieux. Laissez Naboth cultiver en paix l'héritage de ses pères: *Non licet*.

Mais, direz-vous, que me fait à moi cette conscience, dont la superstition prétend nous effrayer? Fantôme ridicule enfanté par la crainte, réalisé par l'ignorance, adopté par la politique, c'est le vrai tyran du cœur et l'épouvantail des âmes faibles. Le bonheur est notre patrimoine; tout mortel a droit d'y prétendre, il n'importe par quelle voie; ce bonheur fait la vertu, et l'homme n'est réellement coupable qu'autant qu'il est malheureux.

Continuez, grand philosophe, sacrifiez à des passions chéries ce moniteur suranné qui vous accable avec ses remords; détruisez la conscience, et faites-vous de ses débris une porte impénétrable aux soucis rongeurs, aux chagrins dévorants. Le projet est beau et digne d'un génie aussi transcendant que le vôtre. Rival fortuné de la brute qui sillonne vos champs, vous partagerez sa glorieuse destinée; comme elle, vous vivrez sans inquiétude; comme elle, vous mourrez tout entier: que cette vie est douce, que ce destin est consolant! Immoiez donc, si vous le pouvez impunément, immolez à votre bonheur la probité, la droiture, la candeur, la

bonne foi, la justice et tous ces vains simulacres que le préjugé décore du beau nom de vertus. Soyez, dis-je, tranquillement ambitieux, avare, concussionnaire, usurier, libertin, voluptueux, fourbe, traître, parjure, sacrilège, parricide même. Pourquoi non, si la passion l'ordonne, si l'intérêt l'exige? Sans cela, vous ne sauriez vivre heureux, et les chagrins ont mille issues pour arriver jusqu'à vous.

Grand Dieu! est-ce un être intelligent et enrichi de vos dons qui profère ces horreurs? Mais vous, mon cher auditeur, êtes-vous intimement convaincu de ces dogmes affreux que l'impiété va puiser dans le délire d'une raison furieuse, et qu'elle ose consigner dans des écrits avilissants pour l'espèce humaine? Croyez-vous de bonne foi que les vices et les vertus soient l'ouvrage de l'opinion? Pensez-vous qu'une action n'est juste ou injuste que proportionnellement à l'avantage ou au préjudice de celui qui la fait? Oseriez-vous dire qu'Atalón, souillant aux yeux de tout Israël la couche paternelle, est au fond aussi juste qu'Urie, mourant pour sa patrie et pour son roi? Si cela est, d'où vient donc ce tremoussement soudain et cette extase rapide qui transporte votre âme à la vue d'un acte singulier de justice, de clémence et de générosité? D'où vient cette horreur de ces hommes diffamés et impunis dont l'existence est une calamité publique? Pourquoi rougisiez-vous d'une action déshonorante? Que signifie, dès qu'elle éclate, cet air déconcerté, ce front couvert de honte qui se glorifiait de ne rougir de rien? Ah! respectez enfin l'excellence d'une âme qui, rendue à sa pudeur native, ne peut supporter la vue de sa dégradation. Dans le mouvement subit qui la consterne, dans sa douleur profonde, reconnaissez l'action pénétrante et vive de ce ver dévorant, infatigable vengeur du crime, qui ne manque jamais d'atteindre le criminel.

En effet, mon cher auditeur, avec tout l'appareil de cette philosophie scandaleuse, qui ne connaît sur la terre ni règle, ni loi, ni précepte, ni devoir, avez-vous pu réussir à vous procurer un solide repos, une joie pure, une tranquillité constante et sans nuage? Le caractère de la bête a-t-il effacé en vous l'auguste image du chrétien? Vainqueur de la conscience et de ses remords, goûtez-vous enfin ce calme funeste, où l'excès même de nos maux en rend l'idée agréable et en ôte jusqu'au sentiment? Si cela est, je me tais. Ce discours ne s'adresse pas à vous; je parle à un homme et non pas à un monstre. Si au contraire l'empire même de vos passions a été la source de vos détresses et l'époque de votre servitude, si l'ennui, si les pensées désolantes ont constamment traversé vos voies criminelles; si la douce paix n'a jamais calmé vos douleurs et vos inquiétudes secrètes; si l'homme intérieur n'a pas cessé de réclamer contre les entreprises téméraires de l'homme animal et charnel; si leur divorce est aussi ancien que vos infidélités envers le Dieu de

vos pères; si le premier de ces hommes n'a jamais ratifié par son suffrage les désordres du second; si les productions insensées de la cupidité ont toujours été réprouvées par les anathèmes de la conscience, comme un fruit de mort et un germe de perdition; si enfin, parmi les illusions des sens, le tumulte des objets, et jusque dans l'ivresse de la jouissance, vous avez perpétuellement éprouvé le contraste et le choc de ces réflexions importunes, qui, selon l'Apôtre, tantôt défendent la loi, tantôt accusent le prévaricateur: convenez que la conscience n'est ni un être factice, ni un prestige de l'opinion. Ah! ses cris, si redoutables au crime, vous sont assez connus, et vos inquiétudes mêmes déposent en faveur de ses droits. Voilà donc l'homme sous le joug des passions en opposition avec lui-même; première source de ses chagrins. Voyons-le en opposition avec ses semblables: c'est ma seconde réflexion.

SECONDE RÉFLEXION.

L'homme étant fait pour vivre en société, ne semble-t-il pas qu'il ne devrait jamais se trouver en opposition avec ses semblables? Ce désordre néanmoins est, de tous ceux qui troublent notre repos, le plus commun, comme aussi le plus déplorable. Que voyons-nous, en effet, sur le théâtre du monde? Nous y voyons des acteurs, inspirés par des passions injustes, jouant à part des rôles isolés, dont la dissonnance trouble perpétuellement l'harmonie heureuse qui devrait régner parmi des frères. L'intérêt général qui tend au bien commun de la société, ou plutôt au plan sublime du Créateur; cet intérêt, dis-je forcé de céder à l'intérêt personnel, fait du genre humain un peuple d'ennemis, sans cesse divisés par la rivalité des concurrences, ou par l'injustice des prétentions. Ainsi, dit l'Esprit-Saint, la vie de l'homme sur une terre où il ne fait que paraître; cette vie si courte, si fragile, est encore traversée par mille chagrins, et présente à chaque instant l'image orageuse d'un combat qui ne finira qu'avec elle: *Militia est vita hominis super terram.* (Job, VII.) D'où vient le désordre? Des passions, mes frères. Quiconque se laisse conduire par ces dangereux guides doit s'attendre à livrer autant de combats, à soutenir autant d'assauts qu'il a de passions à satisfaire en lui-même, ou à combattre dans les autres. On peut dire de lui ce que l'Ange du Seigneur disait d'Ismaël: Il lèvera la main contre tous, et tous lèveront la main contre lui: *Manus ejus contra omnes, et manus omnium contra eum.* (Genes., XVI. 12.)

Où, chrétiens, l'effet des passions le plus ordinaire est de rompre les liens de l'unité; de fermer sur la terre, parmi les grands surtout, les sombres jalousies, les défiances réciproques, les soupçons téméraires, les rapports calomnieux, les haines, les fureurs, et d'opposer les hommes les uns aux autres. Opposition d'amour-propre; opposition de préjugés; opposition d'intrigue et de cabale:

en faut-il davantage pour empoisonner tous les instants de la vie, et pour la livrer aux chagrins les plus cuisants?

Opposition d'amour-propre. Cet amour injuste et déraisonnable anéantit, pour ainsi dire, à nos yeux, tous ceux qui peuvent aspirer aux biens qu'embrassent nos désirs. Nous nous établissons comme le centre exclusif des êtres divers qui nous environnent. Nous nous regardons comme si nous étions seuls dans l'univers, et que les profusions infinies de l'Être tout-puissant ne dussent tomber que sur nous seuls. Tout ce qui n'entre pas dans nos vues, tout ce qui se refuse à l'insatiable avidité de nos passions, nous blesse et nous irrite. Et ne pensez pas qu'il faille de grands intérêts pour troubler notre raison, et la jeter hors de son assiette. Le moindre vide, je ne dis pas dans l'immensité de nos richesses, mais dans la bizarrerie de nos goûts, nous chagrine et nous désole; en sorte que nos fantaisies, devenues des besoins, nous rendent pauvres au milieu même de l'abondance, et jusque dans le sein de la superfluité. Voyez Achab sur le trône: La possession d'un État considérable, l'éclat du diadème, les hommages des courtisans, les louanges des flatteurs, l'empressement d'un peuple soumis, les riches palais qu'il habite, les trésors qu'il possède; rien de tout cela ne peut contenter un prince plus malheureux par ce qu'il désire qu'il n'est heureux par ce qu'il possède. Le voilà qui succombe à sa douleur profonde. La colère et l'indignation lui étouffent la voix. Il refuse de manger, dit l'Écriture: *Et non comedit panem.* (III Reg. 21, 4.) Pourquoi ce grand abattement et ce morne chagrin dont sa cour est alarmée? L'ennemi paraît-il aux portes de la capitale? Non, chrétiens: l'héritage d'un sujet pauvre et obscur est à sa bienséance. Naboth refuse une vente défendue par la loi. Mais enfin, sans la vigne de Naboth, un royaume entier n'est pour Achab qu'une solitude insupportable. Telle est la marche du cœur humain. Plus notre place est élevée, plus elle étend l'horizon de la convoitise et les prétentions de l'amour-propre. C'est un gouffre où tout va s'abîmer, un monstre qu'on ne peut rassasier. L'opulence même, loin d'assouvir sa voracité, ne fait qu'irriter ses désirs et enflammer ses espérances. Ce sont toujours nouveaux plans, nouveaux projets, mesures et agitations nouvelles. Peu satisfaits des biens qui nous sont échus par les droits de la naissance, ou que nous avons acquis par notre industrie, nous voyons d'un œil jaloux l'abondance et la prospérité de nos voisins. Tout ce qui échappe à notre cupidité nous paraît un larcin dont la fortune est comptable envers notre mérite. Il nous semble que les postes, les honneurs, le crédit, l'autorité, les distinctions, ne soient dignement placés que sur nos têtes seules; et comme si nous n'étions pas assez misérables d'ailleurs, la convoitise nous fait un supplice du bonheur de nos semblables. Mais nous avons beau nous tourmenter et nous plaindre, nous trouvons

à tout moment d'autres hommes sur nos pas. Eveillés par nos plaintes mêmes, ils éclairent notre conduite, ils en suivent la trace, ils évaluent nos desseins, ils croisent tous nos efforts; et comme ils sont guidés par les mêmes passions, nous les rencontrons constamment en opposition avec nous, comme de notre côté nous sommes toujours en opposition avec eux. Ainsi le torrent de l'amour-propre, venant à se briser contre mille obstacles qui l'arrêtent, reflue en murmurant, et nous emporte avec lui dans un tourbillon de peines et de chagrins qui ne laissent aucune issue.

Opposition de préjugé. En est-il de si puérile ou de si absurde, que les passions n'allèguent en leur faveur? Préjugé de la naissance. On la regarde comme une espèce de consécration qui seule donne droit aux dignités, et ouvre leur carrière à ceux qui peuvent y prétendre. On s'imagine qu'un sang illustre est une loi pour la patrie, et que, redevable aux services des aïeux, elle contracte une dette imprescriptible envers leurs descendants. On se figure qu'un grand nom donne le mérite ou le supplée, et que ce nom, par une vertu magique, enlève jusqu'aux taches qui souvent le déshonorent. Oui, dira la patrie, je révère le nom, plus encore les qualités héroïques de ceux qui l'ont illustré; mais je suis libre et juste. Si vous n'avez que le nom sans les vertus éminentes qui doivent l'assortir; si vous prétendez à une place par la raison seule que vos ancêtres l'ont occupée, c'est m'avertir déjà que vous en êtes indigne, et votre nom même justifie mes refus.

Préjugé des talents. Au défaut de la naissance, on se retranche sur les avantages naturels que la vanité ne manque pas de grossir et d'étendre au delà des bornes assignées par la nature. Quelques faibles lumières acquises ou cultivées dans un poste subalterne, des succès que le hasard dispute à la prudence, des applaudissements plutôt obtenus que mérités, la prévention d'un protecteur, le suffrage d'un ami, la présomption toute seule montent brusquement l'orgueil, et inspirent sur les talents un enthousiasme à l'orgueilleux qu'il partage rarement avec les autres. Dès lors il se croit capable de tout, et, mesurant ses talents prétendus à son ambition, il ne voit aucun poste supérieur à sa capacité.

De là, préjugé de système et d'opinion. Si nous ne pouvons nous élever au-dessus des autres par le privilège de la puissance, nous prétendons les surpasser du moins par celui de la raison. Nous voudrions en effet que le train des choses humaines reçût toute son impulsion de notre sagesse, et fût réglé par nos conseils. Ainsi, rien n'est à sa place, ni heureusement concerté, que ce qui s'ajuste à nos vues et à nos lumières. Hors de là, tout nous blesse et nous révolte. Nous ne voyons dans les choix de nos maîtres, que l'ouvrage de la méprise ou de la prévention; dans la conduite de nos concurrents, que bassesse, désordre, humeur, indignité; dans

leur succès, qu'une fortuite combinaison de conjonctures et une heureuse témérité. En un mot, à nos propres yeux, nous sommes seuls sages, seuls prudents, seuls infailibles. Et voilà précisément ce qui réunit tout le monde contre nous : les mêmes passions qui nous aveuglent semblent éclairer nos compétiteurs.

O mortel rare et précieux au genre humain, vous dirai-je ! apprenez ce qu'on pense de vous, et préparez-vous à de nouveaux chagrins. Car, enfin, qu'alléguez-vous en votre faveur ? la naissance ? Mais on vous la dispute ; mais vous l'avilissez par la roture des sentiments ; mais d'ailleurs, en la supposant dans tout son lustre, vos rivaux croient vous faire grâce en vous souffrant à côté d'eux. Vos talents ? Mais ces talents prétendus ne surprennent que vous seul, et votre surprise même est une preuve de leur médiocrité. Vos systèmes, vos opinions ? Mais ces opinions sont les rêves puérils d'un insensé qui prétend conduire ses maîtres, subjugué ses égaux, et rendre sa patrie la dupe ou la victime de ses rêveries. C'est ainsi que les hommes emportés par les mêmes passions sont néanmoins toujours opposés les uns aux autres.

De là, en dernier lieu, cette opposition d'intrigues et de cabales où se consomme enfin le schisme scandaleux qui les désunit. Mais qui pourrait parcourir les sinuosités obscures d'un labyrinthe où l'imagination se perd ; où l'on voit un essaim de contendants animés du même esprit, agités des mêmes convulsions, qui se heurtent, se croisent, s'éloignent, s'approchent, s'évitent, se retrouvent, s'attaquent, se défendent, se cachent, puis se montrent, et, par mille circuits et mille souterrains divers, s'efforcent d'arriver au même but ? C'est là que les passions montent, pour ainsi dire, tous les ressorts, et développent toutes leurs ruses. L'orgueil, tout fier qu'il est, dépose sa hauteur et se montre bas, rampant, soumis envers les uns ; officieux, populaire, caressant envers les autres. L'avarice devient généreuse, et prodigue ses trésors : la mollesse paraît active, ardente, laborieuse ; point d'assujettissement, de gêne ou de contrainte qui la rebute. La haine étouffe ses ressentiments, et, dans ses avances auprès d'un ennemi, tâche de gagner un protecteur. L'envie, cette passion cruelle et sombre, devient tranquille et douce, ouverte et insinuante, si la politique ou la nécessité la rapprochent d'un homme de mérite qu'elle a noirci mille fois. Enfin, mes frères, le pays de l'intrigue est un chaos où la science du monde négocie lourdement, où le désordre même est concerté, où l'irrégularité du mouvement conduit quelquefois au but, où les inconséquences sont tout à la fois la suite et le voile de la politique, où enfin l'on flotte éternellement entre le désir de supplanter les autres, et la crainte d'en être prévenu. Et voilà par quel manège il faut percer la foule des aspirants qui courent à côté de nous, et qui se pressent autour de

l'idole qu'on appelle fortune, gloire, dignité, puissance ; et le temps fuit, et on ne vit jamais pour soi, ni dans l'instant présent ; et on n'existe que dans un lointain qui paraît s'étendre à mesure que nous avançons ; et on anticipe sur un avenir qui nous désole par son incertitude ; et la vie se consume en désirs, en espérances, en agitations, en inquiétudes, en alarmes ; et après l'épuisement d'une longue et pénible course, on a souvent la douleur de se voir précédé par d'indignes rivaux, ou la honte de revenir sur ses pas ; et tant de soupleses, de peines, de pratiques, d'assiduités, de flatteries, de bassesses, de soufrances ; tant de combinaisons, de précautions, de ruses, d'artifices, de crimes peut-être, tout cela est perdu pour nous, et perdu sans ressource ; et le cours déplorable d'une vie si rapidement écoulée, si cruellement traversée, n'offre à nos yeux étonnés qu'un cercle oïseux de mois stériles, et de nuits pleines de douleur et de travail, dit le saint homme Job : *Menses vacuos et noctes laboriosas enumeravi mihi.* (Job, VII, 3.) Tel est l'ouvrage des passions humaines : elles nous mettent en opposition d'abord avec nous-mêmes, ensuite avec nos semblables, et enfin avec Dieu. Troisième et dernière source de nos chagrins.

TROISIÈME RÉFLEXION.

On peut considérer Dieu, ou comme un père qui conduit une famille immense, ou comme un souverain qui donne des lois à son peuple. Comme père, il a droit à l'amour le plus tendre. Comme souverain, il exige le respect le plus profond et la soumission la plus parfaite. Mais voici, chrétiens, le grand scandale des passions et le dernier trait de leurs désordres. Ce père, si digne d'être aimé, ne trouve dans sa famille que des enfants audacieux et téméraires qui s'élèvent contre la sagesse de sa conduite. Ce roi si juste, si puissant et si terrible envers les prévaricateurs, ne voit néanmoins dans son empire que des sujets mutins et séditeux, qui censurent l'exercice de sa puissance et qui bravent l'autorité de ses lois ; et voilà ce qui met le comble à nos chagrins, ce qui nous enlève jusqu'à l'espérance du remède. Hélas ! si nous étions en paix avec Dieu, nous le serions bientôt et avec nos semblables, et avec nous-mêmes. Encore un instant, et je finis.

Oui, mes frères, tout ce qui se passe dans le gouvernement de l'univers ; tout ce qui frappe nos sens dans ce grand domaine du père de famille, trouve dans nos esprits faibles et orgueilleux une secrète opposition dont la piété même n'est pas toujours exempte. Si le monde est régi, dit-on, par une providence paternelle, où sont les traces de cette providence invisible ? A quels traits puis-je la reconnaître ? Plus j'étudie son ouvrage, moins je découvre le modérateur juste et bienfaisant qui dispose de tout avec poids, avec sagesse, avec mesure. Jetons un coup d'œil sur l'univers, et voyons ce qui s'y passe. Là, c'est une troupe forcenée

d'hommes barbares, précédés par la terreur et suivis de la mort, qui mettent la suprême gloire dans la destruction de leur espèce. Chose étonnante ! les bienfaiteurs du genre humain sont oubliés, et le sang de vingt mille cadavres étendus sur la poussière, trace à ces impitoyables oppresseurs la route de l'immortalité. Le Père des humains préside à tout, et néanmoins sa foudre épargne les autels qu'ils dressent à leurs tyrans.

Là, c'est la famine, accompagnée de toutes ses horreurs, qui moissonne ce que le glaive du vainqueur a épargné. Là, ce sont des météores terribles et des fléaux dévorants, qui répandent l'indigence avec le désespoir dans les villes et dans les campagnes. Quel est donc ce Père qui désole ainsi l'héritage de ses enfants ? O Providence ! ô bonté secourable, où êtes-vous ? Elle punit le crime, répondra-t-on, et châtie des ingrats qui abusent de ses bienfaits. Le crime dites-vous ? Mais d'où vient que l'innocence délaissée déplore à l'écart son infortune parmi les mépris, les opprobres et les peines dues aux criminels ? Mais qu'a donc fait dans sa chaumière, cet homme simple et laborieux, qui mêle des larmes de joie au fruit de ses travaux, qui oublie toutes ses peines, qui bénit mille fois le ciel, et qui s'attendrit sur un peu de pain partagé avec ses enfants ? Hélas ! on lui arrache ce pain, et il le souffre sans murmure ; un exacteur barbare le réduit à la mendicité, et il cède à sa destinée. Je vois bien dans cet homme sa misère et sa vertu : mais le ciel, mais la Providence ? Elle punit le crime ! rien de plus juste : qu'il soit donc puni tout seul, puisque lui seul mérite de l'être. Pourquoi les coups d'un Père équitable vont-ils néanmoins frapper des enfants respectueux ? Elle punit le crime ! et il est assis sur le trône à côté de Saül ; et il persécute la piété fugitive dans la personne de David ; et il calomnie Miphiboseth par la bouche de Siba ; et il immole des enfants au berceau par la politique sanguinaire d'Hérode ; et il préside au conseil des faux sages ; il met le glaive aux mains des conquérants ; il ravage les nations ; il renverse les plus fermes empires ; il trouble, il agite, il bouleverse la terre entière ! Des coupables heureux, des justes opprimés ; voilà le monde, où rien n'est à sa place, où le plus fourbe est le mieux partagé, où le hasard semble assigner les rangs, où le caprice insulte à la prudence, la folie à la sagesse, l'arrogance au mérite, le mensonge à la vérité, l'hypocrisie à la vertu, le fanatisme au zèle, et l'ignorance à la capacité.

J'adore, oui, j'adore une providence infiniment sage ; elle existe sans doute. Mais, dans ce chaos de révolutions bizarres et de mouvements aventuriers qui m'environnent, je ne saurais franchir la distance infinie qui sépare cette providence de ma faible raison. Au milieu de cette nuit profonde, effrayé, tremblant, saisi d'horreur, j'invoque la lumière, tenté de m'écrier avec le peuple d'Israël : comment est-il possible que Dieu voie ce qui se passe au milieu de nous ? Le

Très-Haut a-t-il véritablement la connaissance de toutes choses? *Quomodo scit Deus?* (*Psalm. LXXII, 11.*)

Quel torrent de plaintes! C'est donc là, mon cher auditeur, la cause de tant d'idées sombres et chagrines qui troublent votre repos et qui affligent votre foi? Mais qu'elle est faible, cette foi, ou peu consultée! qu'elle est voisine de cette philosophie dangereuse qui décharge officieusement la Providence du soin minutieux de l'univers, comme indigne d'une si haute majesté, et d'une félicité si tranquille! Qu'un vil sectateur d'Épicure fasse d'un Dieu infiniment saint je ne sais quelle idole indifférente au bien et au mal; qu'un peuple charnel, partisan mercenaire d'une vertu cultivée, non pour elle-même, ni pour plaire à son Dieu, mais pour mériter les récompenses temporelles promises par la loi; qu'un peuple qui concentrait, pour ainsi dire, son espérance avec son bonheur dans l'enceinte de son pays, ou dans le cercle d'une vie mortelle; qu'un tel peuple perde la Providence de vue parmi le bonheur dont jouissent les méchants, il n'y a rien là qui m'étonne; son scandale est la suite de ses préjugés. Mais vous, disciple de la sagesse incarnée; vous qu'elle a conduit comme par la main dans le sanctuaire d'une religion si lumineuse; vous qui avez reçu la clef des mystères inconnus aux nations, et montrés de loin à l'ancien peuple sous le voile des figures; vous qui, en quelque sorte, voyez par la foi l'ordre immuable du siècle futur, et les secrets d'un Dieu qui fait servir l'injustice comme l'inconstance des passions humaines à l'exécution de ses décrets éternels; vous, environné de tant de lumière, vous tâtonnez en plein midi! Vous ne voyez, dites-vous, qu'un chaos et une immensité ténébreuse entre la Providence et la raison! Oh! que l'œil des passions est faible, distraît ou prévenu! Je dis l'œil des passions; car enfin, celui de la raison, sans autre secours que le grand livre de la nature, et malgré les ombres du paganisme, a vu dans les cieux, dans les astres, dans les éléments, dans tant de miracles épars dans l'univers; a vu, dis-je, l'objet sublime que vous voyez à peine dans les traits éclatants de la révélation. Que dis-je? Le plus vil insecte sera toujours pour l'homme attentif le témoin de la Providence et le prédicateur de ses bontés infinies envers le genre humain.

Il est vrai que la raison toute seule mêle infailliblement ses erreurs, c'est-à-dire les marques inévitables de sa faiblesse, au langage unanime des créatures, dont le concert admirable devrait la ramener à la connaissance et à l'amour du Père commun qui les gouverne. Mais une raison perfectionnée par la foi trouve, à coup sûr, dans les lumières de celles-ci, le préservatif infaillible de ses écarts.

Repoussée par la fuite et le néant des êtres créés vers la source de l'Être créateur, elle saisit pour ainsi dire, l'invisible chaîne de ses vues sublimes; elle suit la marche et contemple avec étonnement la direction ad-

mirable de toutes les causes que cet Être souverain fait mouvoir à son gré. Si les méchants prospèrent; s'ils brillent ici-bas, leur prospérité comme leur faste, s'éclipsent en un clin d'œil. C'est un torrent qui, signalé par mille ravages, va s'engloutir et se perdre dans les vastes abîmes de l'éternité; eux-mêmes ne sont plus : le Prophète, surpris de leur gloire, et puis témoin de leur chute, l'annonce à toute la terre. Si le juste au contraire est affligé, s'il rampe aux pieds de l'impie, s'il traverse en gémissant le désert de cette vie périssable, ah! ses larmes sont une semence heureuse dont les fruits ne périront jamais.

Par là, mes frères, tout rentre dans l'ordre aux yeux de la raison dirigée par la foi. L'économie du siècle à venir résout tous ses problèmes sur les contradictions apparentes du siècle présent. L'âme, ravie par la haute idée de sa destination, voit, avec transport, sa durée se prolonger et remplir les espaces immenses de l'infini. Dès-lors, tout ce qui tient au temps ne l'intéresse plus que par ses rapports avec l'éternité. Que m'importe, dit-elle, quel rang j'occupe dans le monde, ce monde qui m'échappe, qui me séduit, qui me distrairait sur mes intérêts éternels? J'y souffre, il est vrai; mais dois-je me refuser aux inconvénients d'un court voyage? L'essentiel est d'arriver au terme, où je contemplerai dans le grand jour de l'immortalité les sages dispensations de cette Providence, qui veille paternellement sur les élus; où je verrai pleinement manifestés les jugements saints et terribles de ce Père outragé qui déshérite pour toujours des enfants perfides et ingrats; où j'apercevrai sans voile et sans nuage cette sagesse profonde qui tire en son temps le bien du mal, la règle de l'abus, l'ordre de la confusion et la clarté la plus vive du sein même de l'obscurité.

C'est ainsi que l'homme sensé, dans l'heureux accord de la raison et de la foi, suit invariablement les traces d'une providence, cachée, pour ainsi dire, sous l'écorce des événements. Spectateur éclairé des prospérités ou des calamités humaines, il regarde les unes comme l'épreuve, il redoute les autres comme l'écueil de la vertu; et la perspective de leur distribution, si bizarre en apparence, n'offre rien à ses yeux qui puisse alarmer son cœur. Enfin, il voit Dieu en toutes choses, et cette vue consolante lui répond de tout le reste.

Or, mes frères, tel serait le bonheur du chrétien et le fondement inébranlable de son repos, si les passions ne venaient à la traverser. Le spectacle de l'univers, loin d'affliger son âme ou d'égarer sa raison, le conduirait sans cesse par la voie de la réflexion et par l'attrait du sentiment, au modérateur juste et bon qui le gouverne. Mais dès qu'elles osent se placer entre Dieu et son ouvrage, on perd de vue, ou l'on n'entrevoit que dans un lointain nébuleux et confus, la main suprême et sage qui, l'ayant créé, ne cesse de le conduire. On n'y découvre plus cette unité, cette harmonie, ces rapports

constants, ces traits merveilleux, et tous ces caractères d'une Providence aussi visible dans ses effets qu'impénétrable en elle-même. De là ces questions que nous venons d'entendre; questions absurdes et puériles, qui multiplient nos chagrins en multipliant nos doutes. Pourquoi, disons-nous, ce déluge de maux dont la terre est inondée? Pourquoi tant d'êtres nuisibles et malfaisants qui menacent nos jours, ou qui troublent notre tranquillité? Pourquoi tant d'hommes pervers élevés en gloire ou si longtemps impunis? Pourquoi la vertu si généralement méprisée, ou si impunément opprimée?

Etranges questions, mes frères! Demandez aussi pourquoi le premier des êtres, la source unique de l'intelligence et de l'ordre, ne consulte pas dans ses opérations les fantaisies, les préjugés, les bizarreries de quelques créatures ignorantes et superbes, qui censurent tout et ne comprennent rien? Demandez pourquoi il ne conduit pas les hommes au bonheur par la voie des plaisirs sensibles? Pourquoi il ne transporte pas dans l'exil la joie ineffable et la sécurité de la patrie? Demandez pourquoi il faut combattre avant le triomphe, et travailler avant le salaire? Demandez pourquoi le sage modérateur de l'univers contemple sans émotion la gloire des impies, les dignités qu'ils déshonorent, l'autorité dont ils abusent? Pourquoi sa main puissante n'écrase pas ces idoles fatales à la terre, qui sont le scandale de leur nation? Demandez pourquoi le Roi des siècles, devant qui des milliers d'années sont comme le jour d'hier qui s'est écoulé, ne se hâte pas de punir le pécheur qui l'outrage? Pourquoi au contraire il attend son retour, l'invite, le presse, le sollicite au repentir? Demandez pourquoi l'Être souverainement parfait, le Dieu clément et débonnaire n'est pas impatient, colère, emporté, vindicatif, furieux dans ses vengeances, implacable et imparfait comme les hommes? Demandez pourquoi ce père tendre éprouve ses enfants élus dans le creuset des tribulations comme l'or dans la fournaise? Pourquoi il n'expose pas leur vertu faible et chancelante à la séduction des objets, aux infirmités de la nature, aux écueils des prospérités humaines? Enfin, peu content de censurer la Providence, demandez pourquoi le souverain législateur a semé d'épines et environné de tant de lois austères la voie étroite qui conduit à la vie? Car, voilà, chrétiens le caractère le plus formel de notre opposition aux arrêts du Tout-Puissant, la source la plus abondante de nos murmures et de nos chagrins.

Nous voudrions en effet, que le Roi des rois eût consulté nos goûts en réglant son empire, et que ses ordonnances fussent assorties à nos penchants, ou inconstantes comme nos caprices. Nous souhaiterions que le chemin du ciel fût aussi commode, aussi spacieux, aussi riant que celui du monde, et que notre fidélité fût, pour ainsi dire, assaisonnée par les charmes du senti-

ment, ou par le privilège de l'indépendance. Mais comme les pensées du Seigneur ne sont pas les nôtres, nous aggravons par nos plaintes un joug que la piété trouve léger, et qui assure le repos d'une âme résignée. Cette sanction pure et céleste, ce code sacré des lois souverainement équitables, destinées à conduire les hommes au bonheur par le mérite de l'obéissance et par la pratique des œuvres saintes, ne trouvent parmi nous que des raisonneurs chagrins et indociles. A quoi bon, disons-nous, cet appareil de lois et de préceptes, contre lesquels viennent échouer les mouvements les plus intimes et les plus chéris de la nature : *Cur præcepit vobis Deus?* (*Gen., III, 1.*) Ce roi si bon, si riche en miséricorde, si magnifique envers son peuple, devait-il environner les avenues de son trône de tant de lois impraticables qui excluent de son royaume la plupart de ses sujets? Hélas! s'écriaient les disciples du Sauveur, étonnés de sa morale et encore imparfaits, si la route qui conduit au ciel est si difficile, qui pourra donc se sauver? *Quis ergo poterit salvus esse?* (*Matth., XIX, 25.*)

Ainsi raisonne tout homme chagrin et misanthrophe, dont les passions déterminent les idées. Oh! s'il ne s'agissait que d'adorer l'Être infini, d'honorer l'autorité paternelle, d'éviter l'injustice d'un larcin, l'opprobre d'un adultère, le crime d'un parjure, l'atrocité d'un homicide! l'homme se prêterait sans effort à ces devoirs primitifs, gravés au fond de la nature intelligente par la main de son auteur, dictés par la conscience et ratifiés par la raison.

Mais dès qu'on nous dit qu'un amour courageux et plus fort que la nature doit épurer nos hommages envers l'Être suprême; que l'éclat même des actions les plus imposantes, n'est qu'un faste profane à ses yeux jaloux, si quelque amour étranger en dégrade le principe; dès qu'on ajoute qu'un cœur pur, soumis, fidèle et constant, est l'unique offrande qu'il daigne agréer; qu'aucune créature ne doit retarder ni partager les mouvements de ce cœur qu'il réclame tout entier; dès qu'on nous avertit, après Jésus-Christ, qu'on doit quitter père, mère, épouse, enfants, amis, lorsque sa voix nous appelle; que c'est parmi les sacrifices, et sous le joug austère de la croix, que son peuple doit le suivre et signaler sa fidélité; enfin, dès qu'on allègue à l'homme charnel tant d'autres devoirs si justes en eux-mêmes, si propres à perfectionner son être; rebuté par leur élévation, il se rabat sur l'impossibilité de les accomplir: *Quis ergo poterit salvus esse?* Ainsi le vindicatif regarde comme intolérable cette loi sublime et sainte qui désarme la colère, enchaîne la vengeance, et substitue à leurs attentats la bienfaisance, la douceur, et les vœux héroïques de la charité; ainsi l'avare effacerait volontiers de l'Evangile, et l'apothéose de la pauvreté, et les anathèmes lancés contre les riches; ainsi l'ambitieux souhaiterait que l'étalage du luxe, la pompe des honneurs, les profusions de l'opulence, mille crimes

travestis ; que dis-je ! érigés en vertus par la politique, fussent autorisés par les suffrages du souverain législateur, comme ils le sont par les maximes d'un monde réprouvé, à cause de ses scandales ; sans quoi le salut lui paraît impossible : *Quis ergo poterit salvus esse ?* En un mot, chrétiens, il n'est point de passion dans l'homme qui n'élude ou qui ne brave tantôt l'évidence de la loi, tantôt son autorité.

Nous voilà donc placés entre la volonté connue du législateur et la pente vicieuse de la nature, entre la rigueur du précepte et les sophismes de la raison ; entre l'appareil des menaces et l'attente du châtement. Faut-il être surpris si notre vie entière n'est qu'un tissu déplorable de crimes, de remords, de terreurs et de chagrins ? Eh ! Seigneur, l'homme peut-il être heureux en repoussant la source même de son bonheur ? peut-il trouver la paix hors de votre empire et en secouant le joug de votre loi consolante ? Non, dit le prophète (*Psal. XIII, 3*) ; ceux qui s'éloignent de vous, périront sans ressource : l'ennui, la douleur, la désolation, toutes ces morsures qui déchirent si cruellement une âme infidèle, ils les trouveront sur leurs pas : *Contritio et infelicitas in viis eorum.* (*Rom., III, 16.*)

Quel est donc ce mortel privilégié dont les jours ont cette pente heureuse, que le chagrin n'arrête ou n'interrompt presque jamais ? C'est celui qui, remontant à la source du mal, la découvre dans ses passions, et qui, soigneux d'en diriger le cours, maîtrise de bonne heure ces ennemies dangereuses de son repos. Toujours d'accord avec soi-même, il cultive sans relâche et avec succès un caractère heureux et le dégage avec soin de tout ce qui pourrait en altérer la trempe. Par là, mes frères, il obtient l'aveu d'une raison docile et tout éclatant des lumières de la foi ; il mérite l'approbation d'une conscience rigide et sévèrement concentrée dans l'enceinte du devoir. En paix avec les autres hommes, il fait une garde si exacte autour de son cœur qu'il ne lui permet que des mouvements concertés avec la modération et marqués au sceau de la probité. Quelque injure que lui fasse l'envie ou la malignité de ses rivaux, il ménage au fond d'une âme vertueuse cette retraite invisible, qui le rend inaccessible aux chagrins et lui fait trouver la paix dans sa constance. Que des ennemis aussi puissants qu'injustes se liguent contre lui ; victime héroïque de leur injustice, il conjure l'orage par sa prudence, triomphe du moins par sa douceur et se venge par ses bienfaits. En paix avec son Dieu, il bénit sa bonté paternelle, il implore son secours, il admire sa providence, il révere sa loi sainte ; et dans les révolutions les plus compliquées, dans les catastrophes les plus accablantes, il adore celui qui du haut des cieux dispose de tout avec une sagesse égale à sa puissance. Ainsi, toujours supérieur aux chagrins dont il a su détourner le cours, il goûte, au milieu de ses passions domptées, le calme délicieux et pour ainsi

dire, l'aurore de cette sérénité sans ombre et sans interruption, dont le Dieu de paix comblera le bonheur de ses élus. Je vous la souhaite au nom du Père, etc.

SERMON VII.

SUR L'OBLIGATION DE SOUFFRIR APRÈS JÉSUS-CHRIST.

Potestis bibere calicem quem ego bibiturus sum ? (*Math., XX, 22.*)

Pouvez-vous boire le calice que je boirai ?

Telle est, mes frères, la réponse de Jésus-Christ aux vœux indiscrets d'une mère passionnée comme tant d'autres, pour l'élévation de ses enfants. Vous me demandez, lui dit-il, les premières places dans mon royaume ; vous souhaitez que vos deux fils, préférés à mes autres disciples et placés l'un à ma droite, l'autre à ma gauche, partagent, en quelque sorte, ma puissance et ma souveraineté. Femme inconsiderée, mère trop ambitieuse, est-ce donc que ces places divines sont le prix d'une tendresse aveugle ou d'une politique intrigante ? Qu'ont fait jusqu'ici vos enfants pour mériter cet excès d'honneur, à quel titre osez-vous y prétendre ? Sans vous répondre d'ailleurs que mon Père, dispensateur suprême de ces rangs glorieux, les accorde à qui il lui plaît, je me contente d'interroger vos enfants et de leur dire : pouvez-vous boire le calice que je boirai ? *Potestis bibere calicem quem ego bibiturus sum ?*

Mes frères, c'est à vous, à moi, à tous ceux qui m'écoutent, que s'adressent les paroles de mon texte. Vous ambitionnez, vous dirai-je, une place dans le royaume de l'Homme Dieu ? noble ambition ! bien digne d'un cœur chrétien et destiné pour le ciel ! Mais voici, mon cher auditeur, ce que Jésus-Christ, du haut de sa croix vous répond par ma bouche : pouvez-vous boire le calice de mes douleurs et traverser le torrent d'affliction que j'ai franchi le premier ? *Potestis bibere calicem ?* Avez-vous assez de courage pour fouler d'un pied tranquille et les biens et les maux de la vie ? assez de prudence pour sacrifier le plaisir au devoir, la nature à la vertu, la terre au ciel, le temps à l'éternité ? assez de force pour braver le fantôme ridicule du respect humain, les railleries du libertinage, les blasphèmes de l'impunité ? assez de constance pour soutenir jusqu'au bout le caractère laborieux de victime ? assez de sagesse pour embrasser la folie de ma croix et pour marcher aux yeux des hommes sous l'étendard de mes ignominies ? Car, voilà, mes frères, la voie qui conduit à la vie. La raison qu'en donne saint Augustin, c'est que la vie souffrante et la vie glorieuse ont le même rapport entre elles et la même analogie que la semence et le fruit, le travail et le salaire, le combat et le triomphe ; c'est-à-dire, que l'état de Jésus-Christ glorieux doit nécessairement nous conduire à l'imitation de Jésus-Christ souffrant, et que l'imitation de Jésus-Christ souffrant assure nos prétentions à l'état de Jésus-Christ glorieux ; alternative qui est

tout à la fois un sujet de crainte et d'espérance pour nous : de crainte, si nous refusons de souffrir avec Jésus-Christ; d'espérance, au contraire, si nous souffrons pour sa gloire. En deux mots, chrétiens, et voici tout mon dessein : on ne peut prétendre à l'état de Jésus-Christ glorieux que par le mérite d'une vie souffrante : craignons tout par conséquent, si nous ne souffrons pas, premier point. Jésus-Christ glorieux nous assure le prix de nos souffrances : espérons tout si nous souffrons pour sa gloire, second point, et tout le fonds de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

S'il a fallu que le Christ souffrit et même qu'il mourût pour entrer dans sa gloire, lui que l'univers adore comme la source de la justice, le principe de la vie et le dispensateur de l'immortalité : *oportuit pati Christum* (*Luc.*, XXIV, 26); sur quoi fondés, nous vils esclaves du crime et tributaires de la mort, prétendrions-nous à l'exemption d'une loi dont ce Dieu fait homme, malgré ses exemptions, a subi la rigueur? Ce n'est pas ainsi du moins que l'entend saint Paul. Vous avez reçu l'esprit d'adoption, dit-il aux Romains, cet esprit qui nous rend enfants du Père céleste; que, si nous sommes enfants, nous sommes évidemment héritiers de Dieu et cohéritiers de Jésus-Christ, pourvu toutefois que nous souffrions avec lui, afin d'être glorifiés comme lui : *Si tamen compati-mur, ut et conglorificemur.* (*Rom.*, VIII, 17.) Il est donc vrai que le titre même de notre adoption n'est plus qu'un titre vain, si l'empreinte de la croix et le sceau d'un Dieu souffrant n'en constatent, pour ainsi dire, la valeur et l'authenticité : sans cela nous courons à pure perte; la gloire promise aux enfants de Dieu nous échappe des mains, et, dans nos projets pour la vie future, nous raisonnons comme les vierges folles.

Je sais, mes frères, que l'obligation de souffrir après Jésus-Christ révolte la nature et déconcerte l'amour-propre; l'une oppose ses répugnances, l'autre emploie ses ruses et ses artifices : mais malgré les dégoûts de l'une et les sophismes de l'autre, cette obligation n'est ni moins indispensable, ni moins rigoureuse pour tous les fidèles. Car enfin, ce n'est pas ici un simple conseil de perfection; l'exemple de Jésus-Christ en établit la nécessité : ce n'est pas non plus une pratique arbitraire et subordonnée à nos raisonnements; la loi de Jésus-Christ en fixe le caractère et en détermine la rigueur; nous devons donc souffrir à l'exemple de Jésus-Christ : voilà contre les répugnances de la nature. Nous devons souffrir selon les règles établies par Jésus-Christ : voilà contre les ruses et les adoucissements de l'amour-propre; craignons tout par conséquent si nous ne souffrons pas. C'est le premier résultat de ce discours. Appliquez-vous.

Oui, mes frères, dès que Jésus-Christ a souffert, j'en conclus que nous devons souffrir après lui. Cette conséquence est un

axiome de la loi de grâce, axiome fondamental, qui annonce une dette inhérente à la qualité de chrétien; un tribut personnel qu'il doit acquitter s'il aspire à sa gloire de citoyen des cieux. Eh! comment en effet serait-il reconnu du Père, si le Père ne voyait dans sa personne l'image de son Fils? Non, dit saint Paul, un transfuge de la croix ne partagera jamais le triomphe du crucifié. Pour prétendre à sa couronne, il faut combattre dans la lice de ses douleurs. Cette brillante troupe de toute nation, de toute langue, cette foule de guerriers intrépides qui honorent à l'envi le triomphe et qui environnent le trône de l'Agneau a passé par les grandes afflictions, dit saint Jean; les palmes qu'elle porte en ses mains, sont les témoins glorieux de ses souffrances et les trophées immortels de ses victoires : *et palma in manibus eorum.* (*Apoc.*, VII, 9.) C'est donc une vérité constante, poursuit l'Apôtre, que si nous souffrons à l'exemple de Jésus-Christ, nous régnerons un jour avec lui : *Si sustinebimus et conregnabimus.* (*II Tim.*, II, 12.) Ces deux états sont inséparables; leur union est un traité solennel entre le Rédempteur et l'homme racheté. Les conditions en sont prononcées à jamais; Jésus-Christ les a scellées de son sang, et ce sang les rend immortelles comme lui-même.

Je l'ai dit et je le répète donc : un Dieu souffrant pour entrer dans sa gloire est le paradoxe de la raison; l'obligation de souffrir à son exemple est l'effroi de la nature; mais l'arrêt en est porté. Cet exemple fixe irrévocablement notre destinée; il faut que la raison se taise et que la nature obéisse. N'attendez donc pas qu'il soit contraire à lui-même; qu'il révoque ou qu'il modifie ses décrets, ni qu'il ouvre une autre voie pour aller au ciel que celle qu'il a suivie le premier et marquée à ses disciples. Je vous envoie, leur disait-il, comme des brebis au milieu des loups : *sicut oves in medio luporum.* (*Matth.*, X, 16.) Ne vous flattez pas de trouver partout des cœurs tendres et des esprits dociles. Non, les passions que vous allez combattre s'élèveront avec fureur, et vous deviendrez leurs premières victimes : vous serez haïs, méprisés, rejetés, persécutés, bannis des synagogues, et le temps est venu où tout homme qui vous fera mourir, croira faire un sacrifice à Dieu; car, pour l'observer en passant, le faux zèle, barbare par enthousiasme, sanguinaire par principe de conscience, croit honorer la religion, tandis qu'il en profane l'esprit et qu'il outrage la nature. Plus ses attentats sont atroces, plus ils lui paraissent dignes de la Divinité qui les punit et de la piété qui les déteste.

Quoiqu'il en soit, mes frères, telle doit être, suivant la prédiction du Sauveur, l'inévitable destinée des apôtres; et cependant il ne les prépare aux épreuves d'un avenir si désastreux que par la seule considération de son exemple. Si le monde vous hait, leur dit-il, s'il vous persécute, sachez qu'il m'a haï le premier et persécuté avant vous. Or, le serviteur n'est pas sans doute

au-dessus du maître : *non est servus major domino suo.* (Joan., XV, 20.) Triste condition tant qu'il vous plaira : condition néanmoins qui regarde et les temps orageux de l'Eglise naissante, et toute la suite des siècles. Oui, dit le prince des apôtres, l'exemple d'un Dieu souffrant enveloppe tous les âges, et la nécessité de l'imiter n'est pas moins immuable que l'exemple d'où elle émane : *Vobis relinquens exemplum ut sequamini vestigia ejus.* (I Petr., II, 21.) Il promet la vie; mais à qui ? à ceux qui auront tout quitté pour le suivre. Il réserve une récompense infinie dans son prix comme dans sa durée; mais pour qui ? pour ces hommes constants, fidèles, pleins de foi, qui, toujours abreuvés au torrent des afflictions dont il a bu le premier, auront, à son exemple, essuyé la haine du monde, les dérisions du monde, les reproches, les mépris, les injustices du monde.

Je comprends tout cela, me direz-vous, mais si la foi l'admire, la nature déconcertée ne peut en soutenir la hauteur, et ses répugnances..... Qu'entends-je, mon cher auditeur ? Les répugnances de la nature ! il vous sied bien d'alléguer cet indigne prétexte. Quoi ! l'innocent souffrira pour des coupables, et des coupables refuseront de souffrir pour eux-mêmes ? Le chef couronné d'épines mourra sur un gibet, et les membres environnés de fleurs vivront dans les délices ? Les répugnances de la nature ! mais ces répugnances, preuves fatales de sa corruption, ne découvrent-elles pas et la profondeur de vos maux, et le besoin de recourir au remède ? Mais cette nature n'est-elle pas votre ennemi le plus dangereux ? et capituler avec lui, n'est-ce pas nourrir l'audace et assurer le triomphe de tous les autres ? Mais Jésus-Christ est-il donc venu du ciel pour flatter la nature, ou pour la réparer ? Y est-il remonté pour couronner des pécheurs, ou pour former des justes ? Les répugnances de la nature ! Mais, s'il en est ainsi, la croix d'un Dieu Sauveur serait donc le triste et infructueux partage de ces âmes pures, toujours mortes au monde, et toujours vivantes à ses yeux ; toujours éprouvées et toujours fidèles ; toujours mortifiées et toujours innocentes ? Et vous, souillé de mille crimes ; vous dont une vie entière de gémissements et de larmes ne suffirait pas pour en obtenir le pardon, vous refuseriez de souffrir, et pourquoi ? parce que la nature n'aime pas les souffrances ? Et les plaisirs iraient leur train ? Et vous seriez tranquillement impénitent, parce que vous auriez plus de crimes à expier ? Et l'immensité même de vos dettes vous dispenserait de les acquitter ? Et, par un prodige inouï, l'homme de la nature remplacerait en vous l'homme de la grâce et l'imitateur de Jésus-Christ ? Et, assuré de vous sauver par où les autres se perdent, les dégoûts de la nature deviendraient le fonds de vos mérites et l'unique source de vos satisfactions ?

Mais qu'est-ce donc que l'homme de la nature, cet homme si important et ménagé

avec tant de soin ? L'homme de la nature ! ah ! mes frères, c'est un enfant dégénéré ; disons mieux, un esclave digne de sa bassesse, un autre Esaü qui, pour assouvir sa faim, aliène stupidement son droit d'aïnesse et l'héritage de son éternité. L'homme de la nature ! c'est quelquefois l'un de ces philosophes sublimes, dont le génie hardi s'élève fièrement jusqu'au rang de l'insecte ; glorieux dans ce poste honorable, il abjure l'Etre immortel dont la société l'avilit et le gêne. Compagnon de la brute, entraîné par l'instinct, libre dans ses plaisirs, il jouit du présent et se rassure sur l'avenir. L'homme de la nature ! c'est le fils d'Adam pécheur, formé de la terre et revêtu de chair, terrestre et charnel comme son père : *de terra terrenus* (I Cor., XV, 47), en qui réside et triomphe ce corps de péché dont parle saint Paul ; assemblage difforme de honte et de corruption ; colosse vendu à l'iniquité, dont les membres coupables sont les armes de l'injustice et les instruments de la mort. L'homme de la nature ! c'est l'opposé de l'homme évangélique, c'est l'homme venu du ciel, *de caelo celestis* (Ibid.) : c'est l'ennemi de sa croix, l'opprobre de son corps mystique, le contempteur de ses promesses, dont l'audace méprise et l'autorité de sa doctrine, et l'équité de ses lois, et la sainteté de ses exemples, et l'inspiration de son esprit, et les témoignages de sa tendresse, et tout ce qu'a fait un Dieu Rédempteur pour le toucher, le renouveler, le sanctifier. Voilà l'homme de la nature. Jugez, d'après ce portrait, combien il mérite vos égards. Or, vous êtes cet homme, si vous écoutez ses répugnances ; vous êtes cet homme, si vous les opposez à l'exemple de votre Dieu : *Tu es ille vir.* (II Reg., XII, 7.) Pourquoi ? c'est, mes frères, qu'un tel exemple bien imité, caractérise essentiellement l'homme de la grâce, ou, comme l'appelle Tertullien, le candidat de l'éternité. Homme de la grâce, qui se regarde sans cesse comme une brebis sous le glaive du sacrificeur, comme une victime vouée par le souverain prêtre sur l'autel d'un même sacrifice, comme un ministre public de la croix trop heureux de porter aux yeux du monde l'opprobre du crucifié. Homme de la grâce, qui, jetant un œil attendri tantôt sur Jésus souffrant, tantôt sur Jésus glorieux, touché de ses douleurs, étonné de sa gloire, imite l'un, soupire après l'autre, et passe par le premier pour les atteindre tous deux. Homme de la grâce, qui s'applique surtout à dompter l'homme de la nature pour participer au sort et à l'héritage des saints. Homme de la grâce, qui, avec saint Paul, méprise, regarde comme un néant, et les afflictions, et les déplaisirs, et la faim, et la nudité, et les périls, et les persécutions, et l'épée, et la violence, et le monde entier, content d'imiter Jésus-Christ, assuré de le posséder : *ut Christum lucrificam.* (Philip., III, 8.) Voilà l'homme de la grâce, le seul par conséquent qui ait droit de nous dire : Soyez mes imitateurs, comme je le suis de Jésus-Christ.

Voulez-vous donc arriver un jour à cette région de paix et de lumière où ce Dieu Sauveur monta jadis en triomphe aux yeux de ses disciples? prenez le calice de ses douleurs, étouffez les cris de la nature, souffrez à son exemple. Mais ne vous arrêtez pas là : souffrez de plus, selon les lois qu'il lui a plu de vous intimer. Seconde condition décisive contre les ruses et les adoucissements de l'amour-propre.

Et pour entrer d'abord en matière, que porte la loi sur la sévérité de la vie chrétienne? *In lege quid scriptum est?* (Luc., X, 26.) Renoncez à vous-même, dit le Sauveur; prenez votre croix et suivez-moi. Voilà, mes frères, où se réduit, en dernière analyse, l'esprit avec le fonds de la morale évangélique. Il faut renoncer à soi-même : *abneget semetipsum*. (Matth., XVI, 24; Luc., IX, 23.) C'est le premier tribut de notre dépendance, le premier hommage de notre fidélité, le premier sacrifice de notre cœur, le plus héroïque en lui-même, le plus parfait, l'unique indispensable, le seul enfin qui donne un relief immortel et un prix infini à tous les autres. Mais comment l'entendez-vous? et qu'est-ce à votre avis que renoncer à soi-même? Ou plutôt qu'est-ce, dans l'exacte rigueur, et selon l'esprit de l'Evangile? Ecoutez, homme charnel et instruisez-vous.

Renoncer à soi-même, c'est gouverner sagement la nature; c'est arrêter avec force l'impétuosité de ses mouvements; c'est proscrire la bassesse de ses désirs, l'ignominie de ses affections, la vanité de ses idées, l'injustice de ses œuvres, en changer la direction, et les forcer à suivre la pente austère que Jésus-Christ leur a tracée. Renoncer à soi-même, c'est dépouiller le vieil homme, et revêtir le nouveau de cet habit du cœur, de cette robe précieuse de la justice et dégouttante du sang de l'Agneau, qui doit être le trésor comme la parure du chrétien. Renoncer à soi-même, c'est attaquer la concupiscence et la poursuivre dans tous ses retranchements; c'est, non pas simplement élaguer quelques rameaux de cette tige impure, mais en couper la racine; c'est non-seulement diminuer l'indécence de sa fécondité, mais en prévenir les fruits et les étouffer dans leur germe. Renoncer à soi-même, c'est envisager le théâtre de la vie et tout ce qu'il offre à nos sens comme une décoration passagère, une scène puérile, une perspective trompeuse, qui n'a rien de réel que sa frivolité; c'est mépriser tout ce qui suit le vol du temps, ne s'attacher à rien de ce qu'il faut quitter un jour, pleurer comme ne pleurant pas, se réjouir comme ne se réjouissant pas, user de ce monde comme n'en usant pas; car sa figure passe, dit saint Paul, et nous passons avec elle : *Præterit enim figura hujus mundi*. (I Cor., VII, 31.) Enfin, mes frères, renoncer à soi-même, c'est se dévouer d'avance et par l'acte seul de cette abnégation au parti des souffrances et des croix; c'est les désirer, les rechercher, les accepter, les aimer, les em-

brasser, les préférer à tout pour suivre Jésus-Christ. Car l'abnégation et les souffrances, ou du moins leur désir, ont un rapport si naturel, que ces deux objets sont indivisibles : *Abneget semetipsum, et tollat crucem suam*. (Matth., XVI, 24; Luc., IX, 23.) Telle est la loi.

Mais, voilà en même temps ce que l'amour-propre ne goûtera jamais. A la moindre lueur de réforme et d'austérités, quelles vives alarmes! quelles inquiétudes! Il nous tient à peu près le même langage que saint Pierre, animé d'un zèle trop humain, tenait à Jésus-Christ. Il faut, disait le Sauveur à ses disciples, que j'aille à Jérusalem où je dois souffrir et mourir. Quel étrange discours, répond l'impétueux apôtre! éloignez ce funeste présage : non, Seigneur, à Dieu ne plaise, vous ne mourrez pas : *absit a te, Domine, non erit tibi hoc*. (Matth., XVI, 22.) Voilà chrétiens, l'accent de l'amour-propre, et le ton flatteur de sa fausse tendresse. En effet, si quelque propos de conversion vient subitement exciter notre léthargie; si la voix plaintive de la conscience murmure tout bas dans le secret de l'âme; si le remords déchirant s'élève tout à coup du fond du gouffre où il fut si longtemps étouffé; si, frappés d'une juste terreur, nous jetons un regard confus, et sur l'histoire affreuse de nos iniquités, et sur les souffrances d'un Dieu qu'elles outragent; si enfin nous nous proposons de venger ses injures et d'expié nos crimes : à quoi pensez-vous, dit aussitôt l'amour-propre tout effrayé? Avez-vous bien consulté vos forces et pesé les difficultés et l'éclat d'une entreprise si fort au-dessus d'elles? Que vous a fait ce monde tant décrié par les dévots? que vous a fait ce corps, ce frère vaisseau d'argile, qui se dissout assez promptement de lui-même, sans anticiper sur sa destruction? Voulez-vous prévenir les droits de la mort? Non, j'atteste ceux de la nature, cela ne sera pas : *non erit tibi hoc*. Mais que répond Jésus-Christ au chef de son Eglise? ce que nous devrions répondre nous-mêmes aux raisons de l'amour-propre : Allez, Satan, lui dit-il, retirez-vous de moi, vous m'êtes un sujet de scandale; vos discours ne procèdent pas de la sagesse de Dieu, mais de celle des hommes : *Non sapis ea quæ Dei sunt, sed ea quæ hominum*. (Matth., XVI, 23.)

Car prenez garde, mes frères, l'amour de nous-mêmes est véritablement cet adversaire marqué par le nom de Satan, avec lequel nous ne pouvons composer qu'à notre préjudice; pour peu qu'on l'écoute, c'en est fait de la règle. Il trouve promptement le secret d'adoucir, ou plutôt d'anéantir, soit l'esprit de la loi, et dès lors plus de renoncement à soi-même; soit la rigueur de la loi, et dès lors plus de souffrances.

Je dis l'esprit de la loi, premier attentat de l'amour-propre. L'homme moral réside tout entier dans le cœur. C'est de là, dit Jésus-Christ, que sortent les mauvaises pensées, les désirs criminels, les homicides, les fornications, les adultères, les blasphèmes.

les faux témoignages et toutes les souillures qui déshonorent le chrétien. C'est par le cœur qu'il pèche ; c'est donc par le cœur qu'il doit être puni. Mais ce cœur est un poste privilégié où le châtement ne pénètre qu'avec des modifications qui en retranchent la principale amertume. On voit des hommes qui livrent assez volontiers la chair aux pratiques extérieures de la loi : grands jeûneurs, avides, ce semble, de souffrances et de croix ; aguerris contre la faim, le froid, les macérations, les veilles ; portant avec saint Paul, sur un corps exténué, l'image extérieure du Rédempteur et les traits visibles de son sacrifice ; mais d'ailleurs pleins de l'amour d'eux-mêmes, et souvent de mépris pour les autres ; affamés de louanges, intraitables sur les affronts, fiers, hautains, méliants, soupçonneux, jaloux, murmureurs, difficiles, d'une délicatesse outrée sur les préséances et le point d'honneur, alliant aux dehors d'une vie dure un esprit d'empire et de domination ; n'approuvant rien, censurant tout, excepté eux-mêmes. Cependant, chrétiens, le même Sauveur qui nous dit : prenez ma croix, nous dit aussi : apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. Par conséquent prendre sa croix et retenir le cœur, paraître sous l'étendard de ses humiliations et nourrir en secret toute la hauteur d'une fierté chagrine et d'un orgueil insociable, n'est-ce pas lui offrir la plus vile portion de la victime et lui en refuser la plus précieuse ? N'est-ce pas être le martyr de l'amour-propre et non l'imitateur d'un Dieu souffrant ? Ah ! je reconnais ici l'ouvrage de cet amour-propre et de sa fausse sagesse : *Non sapis ea quæ Dei sunt, sed ea quæ hominum.*

Il anéantit, en second lieu, la rigueur et la lettre même de la loi. Pour vous en convaincre, rappelez un moment ce qui s'est passé depuis peu sous vos yeux ; eh ! qui peut le savoir mieux que vous ? Après ce temps de licence et de libertinage, où le paganisme semble périodiquement renaître de sa cendre, arrivent enfin ces jours lugubres et si redoutés de la mollesse, qui, ramenant le sombre appareil de la pénitence, rendent les passions interdites. Mais l'amour-propre ne s'endort pas. Il s'agit d'enlever tant de victimes aux rigueurs du précepte. Il s'agit de parer à l'intempérie d'une saison mortelle pour les plaisirs ; que fait-il ? Plein d'une sollicitude vraiment paternelle, il appelle un esprit menteur, et cet esprit l'entend ; cet esprit sait d'avance le rôle ordinaire qu'il doit jouer. Après mille scandales, après les débauches et les folies d'une vie toute païenne, un je ne sais quel fantôme, avant-coureur des dispenses, vient sous le nom d'infirmité se placer fort à propos entre le pécheur et la pénitence. Négociateur habile, il écarte son glaive et ménage la paix. Il consulte, pour la forme, les maîtres de l'art, arbitres commodes que leur indulgence éprouvée rend quelquefois complices des prétendus infirmes ; et sur la foi d'un suffrage que leur commisération ne refuse

guère, un chrétien va pieusement demander à l'Eglise la liberté d'oublier les maladies de l'âme et de guérir le corps de celles qu'il n'a pas. Voyez cette jeune personne qui fut l'âme des jeux, des bals, des spectacles, et l'idole des compagnies. Quelle cruauté de livrer à l'appreté d'un jeûne rigoureux ce corps tendre et délicat, que des semaines entières de veilles, que les exercices les plus violents trouvaient néanmoins inébranlable ! Ah ! rassurez-vous, fille infortunée : dans ce siècle de fer on compte encore des âmes sensibles. Vous avez vécu dans des désordres souvent funestes à votre pudeur ; vos péchés sont innombrables ; vous craignez les épreuves de l'expiation, mais heureusement vous en voilà dispensée. Dérobez seulement aux regards sauvages du scrupule ce teint radieux, ce trône si brillant de la santé, qui pourrait vous trahir ; arrachée à peine aux douceurs d'un sommeil long et tranquille, faites valoir vos insomnies ; supportez avec courage la suspension de certains amusements que la décence interrompt et que la coutume ramènera dans peu ; s'il est possible, ajoutez de temps à autre quelques lectures spirituelles, qui vous ennuieront vraisemblablement ; c'en est assez pour une personne si délicate et si digne d'être conservée. Le seul inconvénient que j'y trouve, c'est que toutes ces dispenses, artifices pitoyables de l'amour-propre, sont autant d'abus de la loi, d'autant plus criminels qu'ils ajoutent à la réalité de l'infraction le voile usé de l'hypocrisie et du mensonge. La prudence de la chair peut les ratifier, mais l'esprit de Dieu les maudit et les réprouve : *Non sapis ea quæ Dei sunt, sed ea quæ hominum.*

Il en est d'autres (et ce sont les grands du monde) qui ne respectent pas même les bien-séances. Ils trouvent dans leur état mille privilèges que les états inférieurs ne sauraient s'arroger qu'à titre d'usurpation. Ils habitent, si j'ose le dire, un pays de franchises, impénétrable aux pratiques de la religion, où les croix seraient un opprobre et les souffrances une folie. Ce qui était vrai du temps de saint Paul, l'est encore plus de nos jours. Considérez, mes frères, disait-il aux Corinthiens, qui sont ceux d'entre vous qui ont embrassé les lois austères du christianisme. Il y en a peu de sages selon la chair, peu de puissants, peu de nobles : *Non multi sapientes secundum carnem ; non multi potentes ; non multi nobiles.* (I Cor., I, 26.) Non, mes frères, si les grands et les puissants ne partagent pas les travaux des hommes, encore moins partagent-ils les souffrances et les humiliations des chrétiens. Elles sont exclues de leurs demeures, par la raison même qui les leur rend plus nécessaires ; c'est un climat où Jésus-Christ n'est connu que par le mépris de ses lois. Entrez dans une de ces maisons dont la magnificence annonce le goût et le luxe du maître, et demandez quel est le Dieu qu'on y adore ? *Ubi est Deus eorum ?* Quel Dieu, mes frères ! cette table somptueuse est l'au-

tel de la sensualité; ce réduit inaccessible, le sanctuaire de l'avarice et le gardien de ses trésors; ce riche appartement est le temple de la mollesse et le siège de la volupté. Voilà les dieux qu'on y adore. Quelles en sont les maximes? celles de l'amour-propre, mais de l'amour-propre étayé de tous les appuis du faste et de tous les préjugés de la condition.

Chaque état, dit-on, a ses règles propres qui en établissent les devoirs et en dictent les bienséances. Que le pasteur instruisse, que l'artisan travaille, que le cénobite isolé du monde suive la voie épineuse qu'il a choisie, à la bonne heure, c'est leur état: mais que j'aïlle étaler dans le mien l'enthousiasme du zèle ou les pratiques d'une bigoterie minutieuse; que je me rende ridicule sous prétexte de réforme et sous les enseignes du rigorisme, voilà ce que la religion même, bien entendue, n'exige pas de moi. Non, sans doute, mon cher auditeur, la religion n'exige pas de vous que vous soyez bigot ou enthousiaste, elle vous le défend au contraire. Ce qu'elle exige, c'est que vous soyez ouvertement et constamment chrétien. Ce qu'elle exige, c'est que vous ne confondiez pas les défauts de l'esprit humain avec la sagesse de ses maximes, ni les imprudences ou les puérilités de la personne, avec la discrétion et la gravité de ses lois. Ce qu'elle exige, c'est que vous rendiez un hommage courageux et solennel à son divin auteur; c'est que vous comptiez parmi vos devoirs les plus sacrés, l'obligation d'écouter sa parole, de pratiquer sa morale, d'imiter ses exemples.

Vous craignez peut-être de vous dégrader avec le peuple, en imitant un si beau modèle. Mais, répondez-moi, brillant insecte, qui rampez si fastueusement à côté de vos frères: quel besoin a-t-il de vos hommages? Que lui feront vos infidélités, vos mépris, vos révoltes? En sera-t-il moins heureux, moins tranquille, moins puissant, parce que vous serez orgueilleux, indocile et rebelle? En verra-t-il moins en vous un être vil et misérable dont l'existence précaire n'a que sa bonté toute seule pour appui? Vous craignez de vous dégrader avec le peuple! Regardez au-dessus de vous. David sur le trône crut-il avilir la majesté royale, en exprimant publiquement ses transports autour de l'arche sainte? Ne sut-il pas unir la dignité d'un monarque avec le cœur, les sentiments et les œuvres d'un pénitent? Rougit-il de mêler la cendre avec son pain, ou d'arroser sa pourpre de ses larmes? N'éleva-t-il pas dans ses cantiques immortels un monument sublime au triomphe de la croix et à la gloire du crucifié? Vous craignez de vous dégrader avec le peuple! Remontez plus haut. Moïse à la cour de Pharaon ne préféra-t-il pas, dit saint Paul, l'affliction du peuple de Dieu au rapide plaisir qui se trouve dans le péché? Ne jugea-t-il pas l'ignominie de Jésus-Christ un plus grand trésor que toutes les richesses de l'Egypte, parce qu'il envisageait la récompense? *Aspiciebat enim in*

remunerationem. (Hebr., II, 26.) Il faut donc souffrir sous la pourpre comme sous les haillons; dans le faste des cours, dans l'éclat des grandeurs, comme dans le secret du sanctuaire ou dans la solitude des cloîtres: il faut, dis-je, souffrir pour la mériter, cette récompense.

Âme emprisonnée dans l'étroit tourbillon des objets visibles, forcez vos tristes enceintes, élanchez-vous dans les profondeurs de l'éternité. Que voyez-vous en Jésus-Christ montant aux cieux? vous y voyez un Dieu qui, par les souffrances et les ignominies de sa vie mortelle, dit l'Apôtre, a bien voulu se frayer la voie au trône paternel? Que voyez-vous dans ses élus? Vous y voyez des hommes satisfaits dans les opprobres, dans les tourments, dans les fers. Nul qui n'ait regardé la nudité, la pauvreté, les proscriptions, l'exil, la mort enfin comme un passage aux délices et à la gloire du siècle à venir: *Aspiciebat enim in remunerationem.* Et vous prétendriez y parvenir en suivant les goûts ou les répugnances de la nature, en écoutant les sophismes de l'amour-propre, en adoptant les souplesses de cet ennemi de la croix? Vous prétendriez y parvenir par l'abus des dispenses, par les recherches de la volupté, par les profusions du luxe, par le raffinement des plaisirs, par les prétentions de l'orgueil, par le mépris des règles, par l'horreur des souffrances? Mais depuis quand la voie de perdition conduit-elle à la vie? Depuis quand le mauvais riche, du sein de la mollesse, passe-t-il, comme Lazare, dans le sein d'Abraham? En croiriez-vous un prédicateur qui vous débiterait cette étrange doctrine? Fût-il un ange du ciel, ne le regarderiez-vous pas comme un corrupteur public de la parole sainte et un profanateur de son ministère? Cependant il ne serait, au fond, que l'apologiste de vos sentiments et l'approuvateur de vos maximes. Or comment ce qui serait criminel et faux dans sa bouche, peut-il être innocent et véritable dans vos mœurs? Il est donc prouvé qu'on ne peut prétendre à cet état glorieux, où la foi nous représente le Sauveur, que par la voie et le mérite des souffrances; craignons tout par conséquent, si nous ne souffrons pas. Mais comme Jésus-Christ glorieux nous garantit le prix de nos souffrances, espérons tout si nous souffrons pour sa gloire.

SECOND POINT.

Le rang suprême où les souffrances ont élevé l'humanité de Jésus-Christ à la droite du Père, est, par excellence, le triomphe de notre nature, dit saint Léon. Placée dans sa personne au-dessus des anges, des archanges, des principautés, et de tout ce que le ciel a de plus sublime, elle suit le vol et s'assied sur le trône de la Divinité même. Voilà déjà, mes frères, un spectacle admirable. Mais une chose plus admirable encore dans ce dogme si consolant de notre foi, c'est que l'héritage du chef devient le patrimoine des membres; et que Jésus-Christ,

possesseur de son royaume, prétend le partager avec eux, à condition toutefois qu'ils souffriront pour sa gloire, comme il a souffert pour leur salut.

Cela supposé, je prétends, et vous l'allez voir, qu'un chrétien peut et doit tout espérer de la clémence éternelle sous les auspices d'une vie souffrante. La raison qu'en donne saint Paul, c'est que l'affliction produit la patience; la patience, l'épreuve, et l'épreuve, l'espérance. Or cette espérance n'est point trompeuse, continue l'Apôtre : *Spes autem non confundit. (Rom., V, 5.)* Nous pouvons sans doute en ruiner les fondements par notre lâcheté; mais ce qui la rend immuable du côté de Dieu, c'est, premièrement, le souvenir de Jésus-Christ; secondement, la médiation de Jésus-Christ.

Le souvenir de Jésus-Christ. Spectateur attentif de l'homme souffrant, il compte toutes ses croix, et aucune de ses larmes n'échappe à ses regards. La médiation de Jésus-Christ. Avocat empressé de l'homme souffrant, il plaide sa cause comme prêtre universel du peuple nouveau, et lui assure le prix éternel de ses souffrances par la souveraineté de sa médiation.

Jésus-Christ, témoin perpétuel, spectateur attentif de nos souffrances; premier fondement de nos prétentions à la gloire dont il jouit. Nous savons, avec le Prophète, qu'un témoin fidèle nous observe du haut des cieux : *Testis in celo fidelis. (Psal. LXXXVIII, 38.)* Nous savons que les regards de Jésus-Christ sont constamment attachés sur les enfants de son sacrifice; que tous leurs pas sont fidèlement tracés par lui-même dans le livre dépositaire immortel des actions du juste. Nous savons qu'aucun de leurs soupirs ne sera perdu; que la semence précieuse de leurs larmes, recueillie avec soin, produira, dans son temps, une immense moisson d'allégresse et de gloire éternelle. Vérité consolante qui rassurait saint Paul parmi les traverses et les épreuves de l'apostolat. Je sais à qui je me suis confié, disait-il : *Scio cui credidi (II Tim., I, 12)*; et je m'assure qu'il est assez puissant pour garder mon dépôt jusqu'à ce grand jour. Quel est, mes frères, ce dépôt? C'est le pénible détail d'une vie laborieuse et crucifiée : c'est cet amas apostolique de chaînes, de persécutions, d'insultes, de calomnies, de fatigues, de veilles souffertes pour la propagation de l'Evangile, et pour la gloire du Rédempteur : c'est ce fonds incorruptible de justice que le grand Apôtre déposait dans le sein paternel de Jésus-Christ. Toutes mes peines, ajoutait-il, iront, tour à tour et dans l'ordre qu'elles se suivent, grossir pour moi le torrent des célestes voluptés; tous mes combats subsisteront éternellement dans le souvenir de mon Dieu. Là je reverrai l'histoire de mes travaux et les épreuves de mon ministère. Là je retrouverai, et les pierres qui m'ont accablé, et les verges qui m'ont déchiré, et les cachots qui m'ont enfermé, et les courses qui m'ont épuisé, et les contradictions qui m'ont traversé, et les langues

perverses qui m'ont calomnié, et les persécutions que leurs impostures m'ont suscitées; ma vie enfin avec toutes ses épreuves. J'en suis sûr : *Scio cui credidi, et certus sum. (Ibid.)*

Telle est, mes frères, l'humble sécurité de l'espérance chrétienne parmi les tribulations de cette vie passagère. Je sais à qui je me suis confié : *scio cui credidi*. Je sais que Jésus-Christ est tout à la fois le dépositaire et le témoin de mes douleurs. Témoin infiniment pénétrant, il perce toutes les enveloppes; il va au delà du portrait extérieur; il sonde le cœur et les reins; il descend jusqu'aux replis les plus cachés de l'âme; il étudie la naissance et les progrès de ses sacrifices; il s'arrête surtout aux traits invisibles qui le représentent lui-même avec plus d'énergie, et il observe plus curieusement le cœur que le corps de l'homme souffrant. Or ces croix intérieures que le monde n'aperçut jamais; ces croix dont l'idée même s'est effacée de mon souvenir, mon Sauveur les rappellera, les publiera, les couronnera solennellement dans l'assemblée des élus : cet espoir qui repose dans mon sein, va jusqu'à la certitude : *Scio cui credidi, et certus sum.*

Témoin débonnaire et indulgent, il veut que nos croix aient une proportion raisonnable avec nos forces : et comme il proscriit les délicatesses de l'amour-propre, il admet les sages ménagements de la discrétion. Dans l'ordre commun, il n'exige ni les excès d'une pénitence indiscrète, ni le sacrifice de nos jours; le plus souvent il accepte la volonté seule des adorateurs. Content d'un cœur soumis à la croix, il apprécie non-seulement la résignation qui l'embrasse, mais le zèle qui la désire. Or, mes frères, ces désirs remplacés par une infinité d'autres; ces désirs dont nous ignorons nous-mêmes la ferveur et la perfection, nous les retrouverons tels que l'âme les a conçus dans le dépôt confié à la fidélité de Jésus-Christ. Rien de plus assuré, continue l'Apôtre : *Scio cui credidi, et certus sum.*

Témoin précoce et secourable, sa compassion à nos douleurs n'est pas cette sensibilité guindée, mais stérile, si commune dans le monde, qui s'annonce par de beaux discours, et qui s'évanouit dans le besoin. Non, tout est vrai dans Jésus-Christ; le même amour qui le rend spectateur, le rend aussi le compagnon de nos croix; d'une main infatigable il les porte en nous et avec nous; d'un pas constant il nous suit dans le sentier de nos pleurs. Comme la sagesse descendit avec Joseph dans sa prison, et se rendit, pour ainsi dire, captive avec le pieux prisonnier, tel que Jésus-Christ descend par l'effusion de son esprit dans l'imitateur de son sacrifice. Vient-il à se ralentir? il le ranime; vient-il à se plaindre? il le console : partout enfin il essuie les mêmes tribulations que lui : *Cum ipso sum in tribulatione. (Psal. XC, 15.)* et voilà, chrétiens, ce qui en consacre le prix, ce qui les rend méritoires aux yeux de l'Éternel. En faut-il davantage pour rassurer l'âme souffrante? *Scio cui credidi, et certus sum (II Tim., I, 12.)*

Témoin intéressé à nos peines par le motif de sa propre gloire. Nous sommes ses frères et ses membres, l'héritage marqué au sceau de ses douleurs, la troupe choisie qui combat sous ses étendards et sur la foi de ses promesses ; la liaison ne saurait être plus intime. Il veut que nous soyons une même chose avec lui, comme il est une même chose avec son Père ; son sacrifice devient le nôtre, et le nôtre, par un heureux retour, va se perdre et se confondre dans le sien. Il importe donc à l'honneur du chef que tous les membres immolés avec lui soient glorifiés à proportion comme lui. Ah ! je comprends enfin, grand Dieu, la mystérieuse économie de votre conduite sur vos élus. Cette vie, qu'ils sacrifient chaque jour pour vous sur l'autel de votre croix, n'est qu'un dépôt que vous leur rendez au dernier jour, mais glorieux et immortel : *Scio cui credidi, et certus sum quia potens est depositum meum servare in illum diem. (Ibid.)*

Premier fondement de nos espérances parmi les amertumes de la vie, que nous chercherions vainement dans tout ce que nous souffrons de plus douloureux pour briguer et obtenir les faveurs du monde. Oui, mon cher auditeur, sacrifiez-vous pour lui tant qu'il vous plaira ; mais n'en attendez que peu ou point de retour. Il est trop distrait pour s'apercevoir de vos sacrifices ; trop ingrat pour les reconnaître, souvent même trop impuissant pour les récompenser.

Trop distrait pour s'en apercevoir. Hélas ! ébloui de son faste, enveloppé de sa grandeur, tout occupé de ses projets, a-t-il seulement le loisir de s'intéresser à vos peines ? En a-t-il la volonté ? Vous l'espérez peut-être. Ouvrez les yeux, infortuné mortel, et détrompez-vous. Trop d'intervalle sépare la région des pleurs et celle des plaisirs. Rien n'affecte le mondain que ce qui peut lui plaire ou l'amuser : il vit au milieu du reste sans examen comme sans intérêt. Pareil à ces faibles ruisseaux que leur obscurité dérobe à l'attention du voyageur, un malheureux fut souvent pour le monde un objet sans conséquence. Depuis le temps que vous servez cet indolent et superbe favori de la fortune ; depuis ces jours si funestes à votre repos, où, dupe de ses promesses et de vos espérances, vous n'avez vécu, travaillé, souffert que pour lui seul, quel regard curieux a pénétré jusqu'à vos détresses ? Quel trait de bienfaisance a soulagé vos besoins ? Qui s'est du moins informé en son nom s'il existait dans la nature un être tyrannisé, pour lui plaire et pour le servir ? J'en appelle à votre bonne foi, et vous cite au témoignage de vos regrets. Ah ! vos larmes que vous tâchez en vain de retenir, ces larmes amères m'apprennent tout : vous ressemblez, me disent-elles, à ces prêtres infortunés de Baal dont se moque le prophète. Comme eux vous servez un maître sourd, aveugle et impuissant. Voyez ces tristes sacrificateurs prosternés aux pieds de leur idole ; ils l'invoquent à genoux depuis le matin jusqu'au soir, dit

l'Ecriture ; ils se font des incisions profondes ; ils se couvrent de sang ; ils crient de toutes leurs forces : Baal, écoutez-nous ; Baal, exaucez-nous ; mais Baal est sans voix pour leur répondre, et sans attention à leurs prières : *Nec audiebatur vox, nec attendebat orantes (III Reg., XVIII, 29.)* Voilà le monde et la source de vos malheurs. Vous avez tout osé, tout entrepris, tout souffert pour tâcher de fléchir cette idole cruelle, et vous la rendre plus favorable. Enfin le désespoir dans l'âme, vous l'implorez d'une voix mourante sur le soir de la vie : *Baal, exaudi nos. (Ibid.)* Mais ce monde barbare n'a ni oreilles pour vous entendre, ni voix pour vous répondre, ni compassion pour vous secourir : *Nec audiebatur vox, nec attendebat orantes.*

Grand Dieu ! si nous étions chrétiens ; si du moins nous étions raisonnables, faudrait-il donc de si grands coups pour nous ramener à vous ? Instruits par la voix si énergique du malheur ; déchirés au dedans par la pointe intolérable du remords ; bercés de mille chimères et nourris d'illusions, ne devrions-nous pas enfin ouvrir les yeux, et fermer à jamais les avenues du cœur aux promesses d'un monde perfide ? Oh ! si j'avais fait pour Dieu ce que j'ai fait aussi longtemps qu'inutilement pour lui ; si, fidèle au devoir, j'avais suivi les pas de mon divin Maître, je trouverais en ce moment le repos de mon âme ; la douce espérance rassurerait mon cœur ; je lèverais un œil tranquille vers les demeures éternelles ; je verrais de loin la place heureuse qu'il m'y destine. Précédé par les preuves héroïques de ma fidélité, je goûterais déjà l'espoir consolant d'aller joindre bientôt ces mortels chéris qui partagent son triomphe et sa félicité. Tandis que, vil esclave de ce monde et dupe d'un tyran, je déplore, dans l'amertume d'une âme désespérée, le souvenir de ses perfidies et celui de mes erreurs. O lumière ! ô patrie ! cité de paix ! joies sublimes ! plaisirs immortels ! heureux l'homme qui vous désire ! plus heureux le juste qui vous possède ! Voilà, voilà ce qu'on se dit à soi-même dans ces moments de silence, où la raison attentive subit l'examen impartial de la vérité. Cependant, par une fatalité qu'on ne saurait concevoir, l'homme arraché, ce semble, à lui-même par une force irrésistible, cède à son funeste ascendant. Toujours souffrant et toujours plaintif, il maudit sa chaîne, la traîne dans les angoisses, vit dans les tourments et meurt dans l'esclavage. Ce n'est donc pas l'injustice du monde, sa fausseté, son ingratitude, qui me surprennent ; s'il était reconnaissant, juste et vrai, il ne serait plus tel que Jésus-Christ nous le dépeint, et que l'expérience nous le montre. Ce qui m'étonne donc, c'est que, malgré son injustice, nous ne mettions pas à profit des disgrâces qui ne le touchent pas ; ce qui m'étonne, c'est qu'à la vue de l'écueil où s'est brisée mille fois notre crédulité, nous ne saisissons pas enfin les débris du naufrage pour gagner le port. Ce qui m'étonne, c'est qu'instruits par des leçons si décisives et si

fréquentes, puisque, après tout, il s'agit de souffrir, nous ne préférons pas les souffrances dont Jésus-Christ, comme médiateur, est le garant : car voilà, chrétiens, au milieu de nos maux, une seconde ressource bien capable d'en adoucir l'amertume.

Oui, mes frères, depuis que Jésus-Christ est entré dans le sanctuaire ouvert à tous les hommes par la vertu de son sang, il est devenu, dit saint Paul, l'auteur du salut éternel pour tous ceux qui, par les souffrances, apprennent comme lui à se soumettre. C'est pour eux que, paisible dans le sein de Dieu même, il assiste à sa droite comme pontife des biens futurs, toujours vivant afin d'intercéder en leur faveur : *Semper vivens ad interpellandum pro nobis.* (Hebr., VII, 25.) Ce sont leurs larmes, leurs gémissements, leurs désirs, leur attente, leurs combats, leurs triomphes qu'il présente sans cesse à la majesté suprême. C'est pour eux qu'il demande des couronnes : or il les demande, non avec la perplexité d'un suppliant, incertain d'être exaucé, mais avec l'autorité suprême d'un médiateur, qui est lui-même l'auteur, le dispensateur, l'arbitre et le terme des grâces qu'il sollicite pour son peuple. Heureux par conséquent ce peuple dont le pontife toujours saint, et plus élevé que les cieux, joint à un pouvoir sans bornes l'immuable volonté de le secourir. Que ces vérités sont touchantes, mes frères ! quelle onction, quelle douceur elles répandent dans le cœur qui s'en nourrit !

Prenez donc l'essor, âmes souffrantes : quittez la terre, ce théâtre infortuné de vos douleurs : venez avec moi reconnaître la patrie et la maison de votre éternité. C'est là que, dans tout l'éclat de sa vie glorieuse, Jésus-Christ renouvelle en votre faveur le ministère de paix qui signala tous les instants de sa vie mortelle. C'est là qu'il demandé à Dieu son Père le prix de tant de larmes que vous versez pour lui. Père juste, lui dit-il, voyez mes membres rejetés du monde et attachés à ma croix ; voyez ce qu'ils souffrent, et ce que j'ai souffert. Je désire donc que là où je suis, ils soient aussi avec moi. Je veux qu'imitateurs de mon sacrifice, ils deviennent un jour les témoins et les héritiers de la gloire que vous m'avez donnée : *Ut videant claritatem meam, quam dedisti mihi.* (Joan., XVII, 24.)

Or, chrétiens, dès que le sang de la grande victime crie au plus haut des cieux ; dès que la voix puissante du Père éternel retentit au milieu du temple où il continue l'exercice d'un sacerdoce qui demeure à jamais ; dès que le prince de la paix sollicite en faveur de son peuple souffrant, le ciel écoute avec respect. Le Père attentif reconnaît ses ordres absolus dans les cris et les prières de son Fils. Eh ! que peut-il refuser à un médiateur à qui tout est promis ; qui par conséquent a droit de tout exiger ; qui d'ailleurs n'exige rien que de juste, et qui l'exige pour une portion de lui-même ? Je veux dire, pour ces hommes constants et

pleins de foi, qui suivent ici-bas la trace de ses larmes et celle de son sang ; pour ces hommes dont chacun peut dire avec l'Apôtre : *Je meurs chaque jour, et ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi.* (I Cor., XV, 31 ; Galat., V, 20.) Plein de ces idées consolantes, portant déjà le ciel dans son cœur, l'homme de bien voit avec transport arriver le terme de sa course et la fin de son exil. J'ai bien combattu, j'ai fourni ma carrière, j'ai gardé la foi : que me restait-il désormais, ô mon Dieu ! que d'attendre en paix la couronne de justice réservée à vos serviteurs ? Et qui pourra me la ravir, puisque mon souverain médiateur la demande pour moi ? De là, mes frères, que de ressources pour notre foi, que de motifs à notre espérance, que de consolations dans notre exil !

Paissez ici, martyrs du monde, qui coulez dans le plus servile dévouement des jours si malheureux et si amèrement déplorés. Invoquez quelque'un de ces dieux que vous avez si longuement et si stérilement servis. Rappelez à ces dieux bizarres leurs caresses multipliées, leurs offres éblouissantes, leurs protestations, que la foi du serment et le voile de la candeur devaient rendre inviolables ; cherchez parmi eux un consolateur, un intercesseur, un seul appui. Hélas ! mes frères, pareils à ces idoles dont parle le Prophète, ils ont des yeux, et ils ne voient pas ; des oreilles, et ils n'entendent pas ; une bouche, et ils ne parlent pas : *Os habent, et non loquentur.* (Psal. CXIII, 5.)

Cependant vous supportiez en silence les outrages de la fortune : l'attente d'un avenir plus prospère vous affermissait contre ses revers. J'ai des amis, disiez-vous. Oui, vous avez des amis, je vous l'accorde. Mais quels amis ? Amis ingrats. Le souvenir de mille services rendus est effacé par le refus d'un seul que vous ne pouvez leur rendre, et vos regrets les plus vifs n'expient pas à leurs yeux le crime involontaire de votre impuissance. En voilà assez pour colorer leur ingratitude. Amis injustes et cruels. Au lieu de partager vos peines, de les adoucir du moins, ils les aigrissent par des réflexions aussi déplacées que désespérantes. Semblables aux amis de Job, ils vous rappellent les désordres, vrais ou faux, de votre conduite, l'imprudence de vos démarches, la témérité de vos projets, la folie de vos prétentions ; et leurs reproches barbares versent jusqu'à la dernière goutte le calice d'amertume dans un cœur écrasé déjà sous le poids de ses malheurs. Amis dévots et fausement zélés. Ils lisent dans les arrêts du ciel la juste punition de vos désordres ; et, comme si le bonheur était ici-bas inséparable de la vertu, considérez, je vous prie, vous dira quelque nouvel Eliphaz, si l'innocent a jamais péri ? Non, l'expérience nous apprend au contraire que ceux qui sèment l'injustice en recueillent le fruit. Renversés tout à coup par le souffle de Dieu, ils sont emportés par le tourbillon de sa colère. Amis jaloux. Si quelque lueur de fortune

vous sourit, les voilà aussitôt dans les convulsions de l'envie; ils vous caressent en public et vous assassinent en secret; ils vous montrent fastueusement la voie des honneurs, et vous poussent adroitement dans le précipice: s'ils vous embrassent d'une main, c'est pour vous étouffer plus sûrement de l'autre. Amis faibles et timides. La crainte arrête dans ces âmes glacées, je ne dis pas les tendres accents de l'amitié, mais jusqu'aux devoirs les plus communs de la bienséance. Amis indolents et temporisateurs. Ils renvoient l'époque de leurs services à un temps qui n'arrive jamais. Amis intéressés et calculateurs. Ils mettent, pour ainsi dire, leur crédit à l'enchère; et ce n'est qu'au prix de l'or qu'on délie en sa faveur ces langues vénales et sordides. Amis politiques et mystérieux. Si vous réclamez leur protection, ils craignent, disent-ils, de vous nuire en parlant pour vous: ils prétendent que vous mettiez leurs refus mêmes dans la liste de leurs bienfaits; et si vous insistez, ils vous répondent enfin comme Esther à Mardochée: *Quomodo ad regem intrare potero?* (*Esther*, IV, 11.) Que me demandez-vous? Le moyen de rappeler à cet homme intraitable, que vous avez eu l'imprudence d'offenser, un objet odieux? Le pas est trop glissant, je me perdrais, et ne vous sauverais pas: *Quomodo ad regem intrare potero?*

Et voilà, encore une fois, les protecteurs empressés, les amis tendres qu'on trouve partout dans le monde. Ce n'est pas ici un tableau d'imagination. Vos services oubliés, vos espérances déçues, vos travaux sans récompense, vos malheurs sans ressource, vos regrets, vos plaintes, vos murmures, vos cris, vos invectives, vos emportements, vos imprécations, vos fureurs, votre désespoir n'en prouvent que trop la réalité. Homme insensé! vous balancez encore? Eh! que faut-il donc pour vous décider? Attendez-vous quelque nouveau trait à vos infortunes? Ah! si vous cherchez un ami solide, un protecteur généreux, l'Eglise du ciel l'offre chaque jour à celle de la terre. Voyez Jésus-Christ au milieu de sa cour; voyez-le triomphant à la tête des élus. Voilà celui qui n'oubliera pas vos sacrifices, non plus que les leurs. Tout ce que vous aurez souffert pour sa gloire vous sera rendu; mais avec quelle usure! Oui, mon cher auditeur, si vous le confessez devant les hommes, médiateur aussi puissant que généreux, il plaidera votre cause, et vous confessa devant son Père. Ce n'est pas tout: spectateur assidu de vos combats, il vous fera vaincre par sa grâce, il imprimera sur vous le nouveau nom qu'il a reçu lui-même dans sa résurrection. Enfin, après avoir triomphé dans la carrière des souffrances, comme lui vous deviendrez une pierre vivante, une colonne mystérieuse dans le temple éternel de votre Dieu. Je vous le souhaite, etc.

SERMON VIII.

Pour le jour de l'Annonciation.

SUR LA ROYAUTE DE JÉSUS-CHRIST.

Dabit illi Dominus Deus sedem David patris ejus : et regnabit in domo Jacob in æternum. (Luc., I, 32.)

Le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père : il régnera éternellement sur la maison de Jacob.

Les temps sont accomplis, mes frères; le moment est venu qui va donner à David l'héritier auguste si souvent célébré par lui-même dans ses divins cantiques. C'est l'heureuse nouvelle que l'envoyé du ciel vient annoncer à Marie. Et si jamais ambassadeur ne fut chargé d'une si importante commission, jamais cependant ambassade ne se fit avec moins d'appareil. En effet, chrétiens, tout étonne ici notre raison, tout y surpasse infiniment nos faibles intelligences. Il s'agit de la destinée entière du genre humain, de la réconciliation du ciel avec la terre, de l'alliance incompréhensible de la nature divine avec la nature humaine dans la personne du Verbe, de son apparition prochaine parmi les siens; et ce mystère inconcevable, dont l'exécution intéresse tout l'univers, ce mystère ignoré de tous les hommes, n'est annoncé qu'à une seule femme bénie entre toutes les femmes, pauvre, obscure, invisible au monde, mais remplie des grâces du ciel, et qui sera, dans la suite des âges, déclarée bienheureuse par toutes les générations à venir. Oui, lui dit l'ange, rassurez-vous, Marie; vous avez trouvé grâce devant le Seigneur. Vous concevrez dans votre sein, et vous enfanterez un fils à qui vous donnerez le nom de Jésus. Il sera grand, et appelé le Fils du Très-Haut. Le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père, et il régnera éternellement sur la maison de Jacob. *Dabit illi Dominus Deus sedem David patris ejus : et regnabit in domo Jacob in æternum.*

A ces nobles traits il est aisé de reconnaître l'Enfant merveilleux prédit par Isaïe, qui portera sa principauté sur son épaule, qui sera appelé l'Admirable, le Conseiller, Dieu, le Fort, le Père de l'éternité, le Prince de la paix. L'Admirable, reprend saint Bernard, dans le mystère de son incarnation; le Conseiller, dans la propagation de sa doctrine; Dieu, dans l'opérat on de ses œuvres; le Fort, dans les douleurs de sa passion; le Père de l'éternité, dans le prodige de sa résurrection; le Prince de la paix, dans le bonheur suprême de sa glorification.

Tel est ce Roi d'éternelle origine, sacré dans le sein de son Père par l'onction même de la Divinité, caché sur la terre sous le voile obscur de notre humanité, mais, dans cet état d'obscurcissement, héritier et maître de toutes choses par le privilège incommunicable de sa royauté. Elevons nos esprits, mes frères, jusqu'au trône de ce Roi de gloire. Quel objet plus digne de vos hommages pourrais-je offrir à votre foi, que les caractères ineffables de son règne, et les qualités

admirables de sa personne sacrée ? Une bouche mortelle ne saurait les exprimer, il est vrai : mais comme l'Esprit saint peut seul en dignement parler, empruntons son langage, après avoir imploré ses lumières par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

Toute puissance légitime, non-seulement vient de Dieu, selon saint Paul, mais elle ne peut venir que de lui, comme du centre immuable, et de la source unique de toute souveraineté parmi les hommes : *Non est potestas nisi a Deo.* (Rom., XIII, 1.) C'est le Seigneur suzerain et le Monarque universel, dont les rois de la terre sont les images visibles et les représentants de sa grandeur invisible. Ainsi, lui seul au-dessus d'eux est la première majesté, remarque Tertullien ; les rois sont la seconde, et leur autorité n'est sacrée pour nous, qu'autant qu'elle participe à la nature et à l'indépendance de la sienne.

Cependant, mes frères, quoique leur puissance dérive essentiellement de cette source divine, elle ne parvient toutefois jusqu'aux sujets mortels qui la reçoivent, ni dans toute son étendue, ni dans toute sa pureté. Dans les rois eux-mêmes, quoique rehaussée de tout l'éclat qui peut la rendre imposante, elle contracte je ne sais quelle contagion de faiblesse et d'obscurcissement qui laisse voir l'homme dans le souverain. Leur pouvoir, qui les élève si haut, n'est pas toujours au-dessus des orages et des secousses souvent fatales aux trônes les mieux affermis. Il faut que tout cède tôt ou tard au torrent des révolutions humaines. Malgré la droiture de leurs intentions, les plus justes potentats font, sans le savoir, bien des malheureux, tant il leur est difficile d'éviter ou de prévenir tous les malheurs. Rois pacifiques et pères de leurs peuples, c'est la gloire la plus pure où ils puissent aspirer, et l'attribut le plus expressif de la Divinité qu'ils représentent. Encore leurs bontés mêmes font-elles bien souvent des censeurs ou des ingrats. Mais supposons, pour un moment, ce qui est bien rare, je veux dire un prince absolu, sans contradiction, juste et irréprochable dans le détail infini du gouvernement, éminent en sagesse comme Salomon, victorieux comme David ; un prince doux, humain, généreux, équitable, dont l'âme sublime ne connaisse d'autre bonheur que celui de ses peuples, et dont le cœur paternel suppose le nombre de ses enfants par celui de ses sujets. Hélas ! mes frères, tant de gloire, tant de puissance, des vertus si rares, un trône si dignement rempli ; tout cela, soumis à la destinée commune des choses humaines, viendra se briser enfin contre l'écueil inévitable de la mortalité.

Cherchons donc, mes frères, cherchons dans l'Écriture le modèle d'un règne exempt de tant d'imperfections ; et ne pouvant en appliquer les caractères à aucun autre, nous verrons qu'ils conviennent admirablement à celui de Jésus-Christ. Roi puissant, tout

relève de son domaine absolu, dans le ciel comme sur la terre : *Data est mihi omnis potestas in cælo et in terra.* (Matth., XXVIII, 18.) Roi législateur et réformateur de son empire, toute sa législation renferme la lumière qui doit éclairer ses sujets, et l'esprit de la loi de grâce qui doit les sanctifier : *Rex sapiens erit et faciet judicium et justitiam in terra.* (Jerem., XXIII, 5.) Roi généreux et père de son peuple, il prodigue ses biens à ses sujets, et il les aime jusqu'à devenir leur victime : *Dilexit nos et tradidit semetipsum pro nobis.* (Ephes., V, 2.) Roi des temps et de l'éternité, son trône porte sur des bases immortelles, et son règne toujours égal n'aura jamais de fin : *Multiplabitur ejus imperium, et pacis non erit finis.* (Isa., IX, 7.) Caractères de puissance, de lumière, de sanctification, d'amour, d'immortalité ; caractères essentiels au règne de Jésus-Christ, et, dès cette vie, source de confiance et de bonheur pour ses fidèles sujets. Reprenons, et suivez-moi.

PREMIER POINT.

Caractère de puissance ; mais encore, quelle puissance ? Écoutez, chrétiens ; tout mérite ici vos attentions. Puissance riche de son propre fonds, et soutenue par ses propres ressources ; puissance intérieure et souveraine sur les cœurs ; puissance efficace et créatrice, pour ainsi dire, des sujets qu'elle daigne employer. Quels traits ! quelles prérogatives ! et quel roi que Jésus-Christ dans sa puissance ! Riche de son propre fonds, tout est compris dans le cercle illimité de sa toute-puissance, et il n'a besoin, dit le Prophète, ni de nos biens, ni de nos secours : *Bonorum meorum non eges.* (Psal. XV, 2.) Or, mes frères, ce qui rend la puissance des rois de la terre essentiellement bornée, et, pour ainsi dire, indigente, c'est qu'il lui faut mille appuis étrangers pour se maintenir. Isolé de ces appuis, leur trône chancelle, tombe, se brise, et n'offre plus, dans ses débris, que la triste image de leur faiblesse et le monument lugubre d'une grandeur éclipsée. Hélas ! que sommes-nous, faibles mortels, au faite même des conditions humaines ? combien de ressorts mis en œuvre pour nous y maintenir ! Oui, grand Dieu ! si votre œil attentif ne veille incessamment sur vos images sacrées, elles disparaissent comme l'ombre, et ne laissent après elles que les traces fugitives de leur néant. Tel est le sort des plus grands potentats.

Voyez David, ce roi si longtemps vainqueur de ses ennemis, et toujours redoutable à ses voisins. Voyez-le chassé de sa capitale, suivi d'une poignée d'hommes désolés, mais intrépides comme leur maître, fuyant les attentats d'un fils, ou plutôt d'un monstre avide du trône, et altéré du sang paternel. C'est alors que ce même David, dont les filles d'Israël chantaient jadis les exploits glorieux ; c'est alors, dis-je, qu'il sent et qu'il déplore toute la faiblesse de l'homme dans les malheurs du souverain. Réduit au désespoir, il ne doit son salut,

sa couronne et sa vie, qu'à la politique heureuse d'un sujet habile et fidèle à son devoir. Exemple mémorable, qui devrait être l'instruction journalière de tous les rois. Ils sont puissants; ils doivent l'être, il est juste et nécessaire qu'ils le soient. Mais il leur faut pour cela des tributs, des finances, des armées, des ministres, des conseillers. Or que signifient ces tributs et ces trésors entassés autour de leur trône, sinon l'étendue immense de leurs besoins, ou la rigueur excessive de leur domination? Pourquoi tant de bras armés pour leur défense? Pourquoi ces conseillers et ces ministres? Ah! mes frères, la même dignité qui les donne en spectacle à leur peuple les rend tributaires de son secours, comme ce peuple doit l'être inviolablement de leur autorité.

Mais Jésus-Christ, créateur des siècles, premier-né de toutes les créatures, qui relèvent sans exception de son domaine universel; Jésus-Christ, Fils unique du Très-Haut, plus élevé que tous les rois de la terre, dit le Prophète; lui qui ne voit dans leur personne que les premiers sujets de son empire, et ses serviteurs couronnés qu'il élève ou qu'il abat à son gré, qu'il choisit ou qu'il rejette, qu'il place au comble des grandeurs, ou qu'il précipite quand il lui plaît du trône dans le tombeau; Jésus-Christ, dis-je, n'a besoin ni de nos bras, ni de nos tributs, ni de nos vies, pour le maintien de sa puissance. Non, chrétiens, ce qui la caractérise au contraire, ce qui la met hors de tout parallèle, c'est que, loin de recevoir le moindre appui de ses sujets, ce grand roi les soutient, les protège, les enrichit lui-même; et tout ce qu'ils ont est une émanation de sa magnificence, dit saint Paul, tant sa puissance est illimitée et sa dignité suréminente.

Puissance intérieure et souveraine des cœurs et des esprits. Roi de ces cœurs, c'est sur eux que Jésus-Christ signale surtout la force et la vertu secrète de son empire. Maître des volontés humaines, dit saint Augustin, et plus maître encore que les hommes eux-mêmes, il triomphe de leur obstination, il en fléchit la hauteur, sans porter la moindre atteinte aux droits inviolables de leur liberté. Il règne donc; mais il règne sur un peuple libre et délivré par sa grâce. Il agit sur un cœur; mais ce cœur ne se sent jamais plus dégagé, plus supérieur à ses passions, plus maître de lui-même, que lorsque son roi daigne l'habiter et le conduire. Dans ce moment heureux, quel attrait pour la vertu! Quelle paix délicieuse remplace les remords d'une conscience déchirée! quel affranchissement succède à ses premiers liens! Quels pieux transports! Quelle joie sainte bénit la main propice et miséricordieuse qui gouverne ce cœur, l'anime et le pénètre! Alors Jésus-Christ commande, et il est promptement obéi. Il touche, il remue, il attendrit, et s'élève aussitôt des soupirs de componction. Il échauffe, il fortifie, il rassure, et se forment à l'instant des propos efficaces. Il ordonne qu'on le suive, et le chrétien plein

de joie vole après lui sur ses pas. Il marque la route; et, telle que des eaux obéissantes, nous dit l'Ecriture, toute volonté suit exactement la pente que la main de son roi vient de lui tracer.

Les maîtres du monde, à la vérité, peuvent trouver dans l'amour des peuples une volonté soumise à tous leurs ordres; mais si cet amour n'en est le principe, la volonté de ces peuples n'a plus de part à leur soumission. Ce sont des esclaves enchaînés et retenus par la crainte seule du châtimement. Un roi porte le glaive, et ce glaive arrache souvent des hommages à la volonté, qui les rend, sans cesser d'être rebelle: il n'appartient qu'à Jésus-Christ d'en régler tous les mouvements, sans en captiver la liberté. Cet heureux accord est le privilège exclusif de sa toute-puissance.

Puissance efficace, dont la vertu féconde crée en quelque sorte les sujets qu'elle appelle au gouvernement de son royaume. Nouvel attribut qui met une distance infinie entre le Roi du ciel et les rois de la terre. Ceux-ci peuvent bien distribuer les grâces, les titres, les dignités, les honneurs. Ils peuvent établir des magistrats, et leur confier le glaive de la justice: mais peuvent-ils également leur donner la droiture, le courage, l'intégrité, les lumières, la vigilance, le zèle, et tant de qualités éminentes qui doivent annoncer le magistrat et consacrer les fonctions redoutables de la magistrature? Ils peuvent choisir des ministres; mais ces talents supérieurs, qui, dans certains hommes de génie, immortalisent les succès du ministère, sont-ils en leur pouvoir? Parcourez l'histoire des nations et la vie de tant de princes qui les ont gouvernées: qu'y verrez-vous? Vous y verrez, à l'ordinaire, les agitations orageuses des cours, le choc des concurrences, les manœuvres des passions, les souplesses de l'intrigue; vous y verrez les perfidies les plus noires sous le nom de politique, les procédés les plus lâches sous celui d'habileté; vous y verrez l'imposture, l'artifice, la violence, l'inhumanité, la calomnie et toutes les bassesses du cœur humain érigées en vertus; vous y verrez des hommes sans mœurs, sans caractère, sans mérite, clandestinement élevés par la cabale, soutenus par la terreur et diffamés par les vices; vous y verrez des astres éphémères, brillant aujourd'hui au comble de la fortune, et s'éclipsant le lendemain; vous y verrez des rois trompés, des ministres trompeurs ou incapables, et des peuples victimes de leur injustice ou de leur incapacité; vous y verrez enfin le germe des calamités publiques, la décadence, la chute même des Etats, préparée par leur imprudence ou accélérée par leur opiniâtreté. Voilà, chrétiens, l'humiliante perspective qu'offre aux réflexions du sage le tableau du monde, et du grand monde. Mais que veut dire tout cela, sinon que les talents, non plus que les vertus, ne sont pas du ressort de la puissance humaine, et qu'elle ne saurait donner ce que la nature a refusé? Quel roi, par exemple, s'est jamais avisé de

choisir parmi les plus vils artisans des ministres, des généraux, des négociateurs, et de confier à des ignorants les affaires les plus délicates et les plus importantes? Voilà cependant ce qu'a fait Jésus-Christ. Lui seul, assez puissant pour changer les pierres mêmes en enfants d'Abraham, et pour faire du sujet le plus inepte un homme supérieur, un esprit du premier ordre; lui seul, dis-je, pouvait choisir douze pêcheurs, les arracher à leurs filets, à leurs barques, les rendre pêcheurs d'hommes, et les députer comme ses ambassadeurs vers tous les peuples de l'univers. Allez, leur dit-il, éclairez toutes les nations devenues, par les dispositions de mon Père, un héritage tributaire de mon empire: domptées par le glaive de ma parole, marquées par vos mains du sceau de leur adoption, leur concours va bientôt former l'étendue de mon royaume d'un bout de la terre à l'autre. Vous trouverez des contradicteurs sans doute: mais outre l'éloquence des miracles, cette voix du ciel lorsqu'il daigne parler aux hommes, je vous donnerai moi-même un si grand fonds de sagesse et un ascendant si décidé, que tous vos ennemis ne pourront ni résister à vos discours, ni contredire vos raisonnements. *Cui non poterunt resistere et contradicere omnes adversarii vestri.* (Luc., XXI, 15.)

Ce ne sont pas ici les propos insensés d'un enthousiaste qui débite ses propres illusions, ou les ruses d'un imposteur qui cherche à surprendre la crédulité des simples; ce sont les engagements solennels d'un roi sûr d'une puissance et maître des événements qui vont justifier ses magnifiques promesses. Oui, mes frères; eh! quel événement plus mémorable dans les fastes de l'univers, que l'apparition miraculeuse de l'Eglise, ce royaume spirituel dont il est tout à la fois le fondateur et la victime? Quoi de plus impénétrable à toutes les vues de la sagesse humaine? En effet, douze Galiléens, dont le grossier langage, méprisé des juifs mêmes, n'annonçait rien de grand, parlent subitement toutes sortes de langues; mais avec quelle force, quelle abondance, quelle grâce de persuasion et quelle autorité! D'où vient cette merveille? s'écrient les auditeurs étonnés d'un tel prodige. Ces gens-là qui nous parlent, ne sont-ils pas Galiléens? *Nonne omnes isti Galilæi sunt?* (Act., II, 7.) Comment dont les entendons-nous parler chacun la langue de notre pays? Non-seulement ils la parlent, mais, orateurs consommés, ils touchent, ils attendrissent, ils persuadent, et tout cède aux charmes de leur éloquence. Oui, ces hommes sans lettres, sans culture et longtemps sans intelligence même dans la doctrine de leur divin Maître, deviennent tout à coup le sel de la terre, la lumière du monde, l'étonnement des sages, la terreur des philosophes, le fléau de la superstition, l'écueil de l'idolâtrie, les docteurs enfin et les vainqueurs de l'univers, soumis par leurs conquêtes à l'empire du Crucifié. Ah! c'est ici, chrétiens, c'est ici l'œuvre du Très-Haut, et, par

excellence, le triomphe immortel de Jésus-Christ. Ainsi, mes frères, Roi puissant, tout relève de son domaine, dans le ciel comme sur la terre: *Data est mihi omnis potestas in cælo et in terra.* (Matth., XXVIII, 18.)

Il y a plus: Roi législateur et réformateur du monde, sa législation, pleine de justice et de sagesse, renferme la lumière qui doit l'éclairer, et l'esprit de la loi de grâce qui doit le sanctifier: *Faciet judicium et justitiam in terra.* (Jerem., XXIII, 5.) Second caractère du règne de Jésus-Christ. Pour comprendre cette vérité, représentez-vous, mes frères, un homme simple, doux, humain, tendre, bienfaisant, ami de la paix, ne respirant que la concorde, ne prêchant que la charité, suivi de quelques pauvres dont il choisit l'état par une préférence bien glorieuse à la pauvreté; un homme du sein de l'indigence, foulant aux pieds toutes les idoles du cœur humain; étonnant la nature par le vol sublime d'une morale inconnue jusqu'à lui; désarmant la colère, l'ambition, l'orgueil et toutes ces passions turbulentes qui troublent le repos de la terre; ne promettant au mortel vertueux qui voudra le suivre que des récompenses placées hors du monde, un trône invisible et un bonheur éloigné. Du reste, sans appui, sans intrigue, sans prétentions; trop grand néanmoins pour n'être pas aperçu, trop juste pour n'être pas envié: tel est le Maître que la voix du Très-Haut désigne à l'univers et que l'univers doit écouter: *Ipsam audite.* (Matth., XVII, 5.)

Oui, chrétiens, écoutez-le: *Ipsam audite.* Malgré l'état obscur où s'enveloppe une si haute majesté, c'est néanmoins le Roi prédit par Isaïe, qui donnera le commencement à un nouveau règne, dont la police admirable servira de modèle à tous les autres. Vous pouvez en juger par les traits éclatants de sa législation: vous verrez que cette sanction divine annonce en tout et partout l'esprit de la loi de grâce, qui doit réformer le genre humain. Mais auparavant, ce Roi, la lumière des nations et la gloire du véritable Israël, prétend l'éclairer. Et si le royaume de Satan, son adversaire, est le royaume des ténèbres et de l'iniquité, il veut que le sien, éclairé par sa doctrine et conduit par ses lois, soit un royaume de lumière, de justice et de vérité.

Mais qu'elle est touchante, cette vérité, qu'elle est expressive et lumineuse dans la bouche de Jésus-Christ! Écoutons ses oracles, *ipsam audite.* S'il parle de Dieu son Père, que l'image de sa bonté, tracée par la main du Fils, est sublime et ravissante! qu'elle pénètre délicieusement un cœur fait pour aimer l'original! C'est lui, nous dit-il, qui donne aux lis des champs l'éclat de leur blancheur, et leur nourriture aux oiseaux du ciel. Mais l'homme, l'homme surtout est l'objet perpétuel de ses attentions et l'enfant chéri de sa providence. O mortels! ô vous, les frères et les amis de votre Roi, vous n'avez avec lui qu'un même Père

qui est dans le ciel : *Unus est Pater vester qui in cælis est.* (Matth., XXIII, 9.) Dieu notre Père ! vérité consolante, mais peu connue avant Jésus-Christ. Ce n'est donc plus ce Dieu terrible et vengeur qui plonge ses traits et enivre ses flèches dans le sang du pécheur. Non, c'est un Père, mais un Père indulgent qui chérit un fils dans l'ingrat qui l'abandonne, qui l'embrasse dès qu'il revient, qui l'arrose de larmes de tendresse, qui l'admet au banquet paternel, qui lui rend tous ses droits, et qui, par un secret retour dont l'amour seul est capable, se félicite lui-même de l'avoir trouvé : *Perierat et inventus est.* (Luc., XV, 24.) C'est un Père, mais un Père magnifique et bon, qui non-seulement récompense le bien, mais aussi la volonté de bien faire ; c'est un Père, mais un Père attentif qui suit avec soin tous les pas de l'âme fidèle ; un Père dont l'œil scrutateur pénètre dans ces retraites ignorées du monde où la piété modeste et invisible va cacher ses bonnes œuvres ; qui les compte, les apprécie, mais qui n'applaudit qu'à celles d'où l'ostentation rigoureusement proscrite n'accorde rien à l'amour-propre et laisse tout son prix à la vertu. Voilà l'idée que Jésus-Christ donne à ses sujets du Père qui l'a envoyé.

Passons plus avant, mes frères ; ne nous laissons point d'écouter Jésus-Christ, *ipsum audite.* (Matth., XVII, 5.) Combien de secrets importants il nous découvre, et de combien de lumières il éclaire son royaume sur la faiblesse et les ressources de l'homme, sur ses devoirs, sur la nature du bonheur et sur quantité de points laissés dans une espèce d'obscurité sous l'ancienne loi ! Combien de préjugés, de fausses traditions, d'idées absurdes ; combien même d'erreurs dans les docteurs juifs, avant les instructions de Jésus-Christ et de ses envoyés ! Instruction sur la faiblesse et les ressources de l'homme. Oui, chrétiens, l'homme est faible, malheureux et injuste. Il n'est même languissant et misérable que parce qu'il est criminel, et sa faiblesse augmente avec ses crimes. Le bien qu'il connaît et dont le charme enlève son suffrage est placé à une distance qu'il ne saurait franchir. En un mot, sans Jésus-Christ, son Sauveur et son Roi, l'homme ne peut rien : *Sine me nihil potestis facere.* (Joan., XV, 5.) Voilà sa faiblesse. Avec Jésus-Christ il peut tout, il ose tout, il obtient tout : voilà sa ressource. Quelque système qu'on embrasse, quelque opinion qu'on adopte sur une matière où l'esprit humain voit si peu de chose, toute sa dialectique doit céder à cet axiome de saint Paul : Nous sommes incapables de former de nous-mêmes aucune bonne pensée, comme de nous-mêmes, aucun désir qui nous élève au ciel ; c'est Dieu qui nous en rend capables : *Sufficientia nostra ex Deo est.* (II Cor., III, 5.) Voilà ce qu'il avait appris à l'école de son divin Maître.

Instructions sur la nature du bonheur. Quelle idée ce Maître incomparable n'en donne-t-il pas ? Ecoutez, chrétiens, et renon-

cez à vos préjugés : *ipsum audite.* L'homme veut être heureux. C'est là un sentiment irrésistible auquel tous les autres sont essentiellement subordonnés et incessamment rapportés, comme à celui de l'humanité, qui ramène à soi toutes les facultés de l'âme. Rien de plus vrai, mes frères. Mais où gît ce bonheur dont le fantôme se montre en tant d'objets, et dont la réalité nous échappe toujours ? Le bonheur ! hélas ! chrétiens, quelle chimère ! l'espoir lui donne l'être ; l'imagination le rapproche du cœur, et au moment qu'il croit y toucher, la jouissance l'anéantit. Le bonheur ! le monde nous le promet ; la philosophie nous en assure, et, dans ses fastueux discours, nous trace le plan d'une félicité systématique. Mais l'expérience, plus décisive que tous les raisonnements, détruit et les promesses du monde, et les systèmes du philosophe. Elle nous apprend que la gloire, la célébrité, la puissance, les places, les dignités, les richesses, l'action, le repos, la solitude, le grand air, les jeux, les plaisirs, la science, les beaux-arts, la force, la jeunesse, la santé ne font pas le bonheur de l'homme. Ainsi, la différence entre le philosophe qui raisonne, et le vulgaire qui goûte et qui sent, est peut-être que le philosophe se trompe avec plus de méthode ; au lieu que le vulgaire, désabusé par les preuves, s'écrie du moins quelquefois avec un sage couronné et bien instruit (*Ecclé., I, 2*) : Vanité des vanités ; tout n'est que vanité sous le soleil, et affliction d'esprit. Concluons de là que le philosophe n'a pas même l'idée du bonheur, que Salomon nous montre où il n'est pas, et que Jésus-Christ, plus pénétrant que le philosophe, plus éclairé que Salomon, nous apprend où il est, tandis qu'il fournit les moyens d'y parvenir.

Où se trouvent donc le bonheur et la vraie sagesse ? *Sapientia ubi invenitur ?* (Job, XXVIII, 12.) Ecoutez, encore une fois, votre souverain et votre législateur : *Ipsum audite.* Méditez sérieusement l'instruction qu'il donne à ses disciples. Vous serez heureux, leur dit-il, lorsque outragés, persécutés, calomniés et détestés des hommes à cause de mon nom, vous m'offrirez vos épreuves comme les trophées de votre ministère, et les marques honorables de votre zèle pour ma gloire : alors, tressaillez de joie, parce que la récompense que je vous destine dans mon royaume surpassera vos tribulations comme vos espérances : *Quoniam merces vestra copiosa est in cælis.* (Matth., V, 12.)

Le comprenez-vous, mes frères ? Voilà où gît le vrai bonheur dans la doctrine de Jésus-Christ. Croyez-en le meilleur, le plus sage et le plus éclairé des rois. J'avoue qu'un tel bonheur est un paradoxe pour le monde ; mais le monde est la région du mensonge, du scandale, de l'imposture, et le siège de la concupiscence. Jésus-Christ, la voie, la vérité et la vie, ne propose à son peuple d'autre béatitude que sa croix, d'autre avantage réel que ses larmes, ses travaux, ses gémissements ; en un mot, tout ce qui peut assu-

jettir la concupiscence, et la détruire dans nos cœurs. Tel est le fondement de sa législation; et de là dérive l'esprit de la loi de grâce qui doit sanctifier son royaume.

Esprit de la loi de grâce, esprit d'amour, dont la vertu surnaturelle donne à l'âme ces efforts courageux qui l'élèvent au-dessus d'elle-même, cette activité rapide que rien n'arrête, cette énergie dévorante qui franchit tous les obstacles, maîtrise les passions, leur imprime l'enthousiasme vainqueur dont elle est animée, et fait de ces dangereux instruments de notre perte autant de ressources pour le salut. Esprit de la loi de grâce, esprit qui chasse du cœur cette crainte basse et rampante, ce caractère judaïque et mercenaire, qui porte le joug en murmurant, et déplore comme un malheur la nécessité de s'y soumettre : esprit qui sanctifie nos adorations, épure nos sacrifices, et communique à nos prières cette chaleur féconde qui en assure le succès.

Esprit de la loi de grâce, esprit de réserve et de discrétion, qui ne juge personne, respecte les avenues du cœur humain, n'y pénètre qu'avec le flambeau de la charité, et qui, sous les apparences du mal, suppose du moins les motifs, ou, si l'on veut, les méprises de la vertu.

Esprit de la loi de grâce, esprit de charité, mais d'une charité solidement humble, qui réunit et concentre la censure de l'âme fidèle dans le cercle humiliant de ses propres imperfections, et ne lui permet de blâmer celles d'autrui, que lorsque le devoir l'autorise à le faire : mais d'une charité douce, patiente, généreuse, désintéressée, bienfaisante, sans envie, sans précipitation, sans aigreur, qui souffre tout, qui croit tout, qui espère tout, qui supporte et embrasse tout : amis, ennemis, persécuteurs, calomniateurs, que sais-je ? Enfin, rien n'échappe à cette vertu sortie du sein de Jésus-Christ. Elle est, dit Tertullien, comme le grand sacrement de notre foi, le trône inestimable de notre religion, la vertu souveraine que nous prêchons toujours notre saint législateur. Aimez-vous les uns les autres, nous dit-il ; aimez de plus vos ennemis ; vivez en frères : à ce prix on reconnaîtra mes disciples dans mes sujets. La paix est le trésor de mon empire. Mon Père et moi ne sommes qu'un. J'entends qu'à notre exemple tous mes peuples soient consommés dans l'unité : *Consummati in unum*. (Joan., XVII, 23.)

Tel est, mes frères, l'esprit de cette loi de grâce qui parut avec tant d'éclat dans les premiers fidèles. Mais où réside cet esprit ? Hélas ! chrétiens, nous blâmons l'ancien peuple, dépositaire d'une loi figurative, presque aussitôt violée que ratifiée. Ses murmures, ses plaintes, ses infidélités, ses prévarications, après tant de prodiges et de bienfaits reçus du ciel, nous paraissent inconcevables. Etrange peuple, disons-nous, qui n'avait, ce semble, d'autre guide qu'un sentiment volage et une stupidité capricieuse. Rebelle dans la prospérité, soumis

dans la disgrâce, fuyant un Dieu qui le protège, revenant à lui dès qu'il le frappe ; religieux sans principe, zélé sans ferveur, idolâtre par instinct, fidèle par intérêt, conduit par la crainte, incapable d'amour, insensible aux bienfaits ; aujourd'hui sous les tentes d'Israël, demain dans le camp des incirconcis ; tantôt prosterné devant l'arche, tantôt invoquant Béalphégor ; tantôt offrant des sacrifices au Dieu de ses pères ; tantôt, par une piété barbare, immolant ses fils et ses filles aux dieux sanguinaires de Chanaan ; témoin des prodiges qui l'étonnent et ne le changent pas ; comblé de faveurs dont toujours il abuse ; mille fois châtié et jamais converti : quel peuple, encore une fois !

Oui, quel peuple tant qu'il vous plaira : mais le portrait, tout ressemblant qu'il est, ne convient-il qu'à lui seul ? Et ne peut-on sans injustice l'appliquer aux chrétiens de nos jours ? Aux chrétiens comblés par-dessus les juifs de tant de faveurs, enrichis de tant de grâces, environnés de tant de lumières, destinés à tant de gloire ? Aux chrétiens, ces enfants chéris de l'adoption, ces héritiers des promesses, vivant sous une loi d'amour, ayant Jésus-Christ pour médiateur, pour chef, pour modèle et pour roi ? Cependant, mes frères, ces mêmes chrétiens sont-ils plus constants, plus religieux, plus fidèles que ces juifs dont ils censurent avec tant de force et les égarements, et les révoltes, et les profanations, et les cultes insensés ?

Ah ! mes frères, nous reconnaissons Jésus-Christ pour notre législateur ; nous souscrivons dans la théorie à la sagesse comme à l'autorité de ses lois ; nous sentons leur convenance avec nos besoins. Que ces lois sont sages ! disons-nous ; qu'elles sont admirables et dignes de leur auteur ! Nous le disons ; mais nos volontés rebelles, mais nos passions indisciplinables et toujours factieuses, les abjurent en secret, ces lois si justes et si saintes ; mais nos mœurs scandaleuses les transgressent et les bravent en public ; mais si le langage est quelquefois pour Jésus-Christ, le cœur, ce trône invisible où il veut régner par sa grâce, le cœur est tout entier pour le monde. Malgré les anathèmes dont ce monde est frappé, nous aimons ses conversations, nous ambitionnons ses dignités, nous adoptons ses maximes, nous justifions tous ses usages, nous rougissons en sa présence, et de Jésus-Christ, et de sa doctrine, et de ses lois. Nous le quittons, ce monde, avec peine et à regret ; nous en revenons le cœur infecté de sa corruption, l'esprit obscurci de ses ténèbres, les sens enchantés de ses pompes, la foi chancelante et affaiblie par ses coutumes, l'espérance flétrie par l'éclat de ses faux biens, la charité presque éteinte par la malignité de ses propos et par la contagion de l'air qu'on y respire. Nous prétendons allier des choses incompatibles, selon saint Paul : la justice et l'iniquité, la lumière et les ténèbres, la concupiscence et la charité, Jésus-Christ et Bélial, le monde et l'E-

vangile, l'orgueil de la raison et l'humilité de la foi, la prudence des faux sages et la simplicité des vrais chrétiens. Quel peuple que le peuple nouveau ! pourrait dire le juif à son tour ; et la récrimination ne serait que trop bien fondée. Heureux donc mille fois le petit nombre d'âmes dociles, reconnaissantes et sincères, à qui le bon plaisir du Père destine le royaume des élus ! heureux de sentir vivement la gloire d'avoir un Roi tel que le Fils ! Roi puissant : tout l'univers relève de son empire, le ciel comme la terre, les anges comme les hommes. Roi législateur : il ne se contente pas d'éclairer ses sujets par la sagesse de sa législation, il les sanctifie encore par l'infusion de son esprit et par l'efficacité de sa grâce. Mais voici, chrétiens, le caractère de son règne le plus touchant, le plus digne de sa clémence et de notre souvenir. Roi pacifique et père de son peuple, il aime ses sujets jusqu'à devenir leur victime : *Christus dilexit nos, et tradidit semetipsum pro nobis* (Ephes., V, 2) ; vous l'allez voir dans la suite de ce discours.

SECOND POINT.

Un roi victorieux des cœurs et s'immortalisant par ses bienfaits, voilà, chrétiens, le vrai triomphe de la grandeur suprême, et le plus beau spectacle que le trône puisse offrir au genre humain. Quel bonheur en effet, quel trésor pour un peuple qu'un souverain ami des hommes, s'abaissant jusqu'à eux et les élevant jusqu'à lui ! Quelle touchante image de la Divinité qu'il représente sur la terre ! Son nom chéri, ce nom qu'on ne prononce jamais sans attendrissement, vole de bouche en bouche, de génération en génération. Les enfants apprennent de leurs pères l'histoire de son règne et la transmettent à leurs descendants. C'est une tradition domestique, ou plutôt nationale, dont la reconnaissance, l'amour et la vertu garantissent la durée : son trône peut tomber et devenir la proie d'un usurpateur ; mais les monuments de sa bonté royale échappent aux débris de son empire et survivent aux révolutions fatales qui l'ont détruit. En un mot, chrétiens, le titre de père du peuple est le plus auguste où puisse prétendre un prince religieux et passionné pour la solide gloire : titre adorable, si je puis m'exprimer ainsi, qui retrace à tous les cœurs sensibles les nobles sentiments d'une âme tendre, généreuse, véritablement sublime et digne des hommages de tout l'univers.

Or, chrétiens, voilà sous quelle idée l'Écriture nous représente le règne de Jésus-Christ. Fille de Sion, soyez comblée de joie, dit le prophète ; fille de Jérusalem, poussez des cris d'allégresse : voici votre Roi qui vient à vous, mais un Roi plein de douceur : *Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus*. (Zach., IX, 9.) Il animera vos enfants, il les protégera de son bras secourable, il les sauvera comme étant son peuple et son troupeau, il les remplira de son esprit comme les coupes

des libations ; et des pierres consacrées à sa gloire seront élevées comme un mémorial de sa tendresse et un monument immortel de ses bienfaits : *Lapides sancti elevabuntur in terra ejus*. (Ibid., 16.) C'est donc sous les tendres auspices de la paix et de la douceur que doit paraître ce nouveau roi, dont le gouvernement fera le bonheur du monde. Or c'est ainsi que paraît Jésus-Christ, pasteur et père de son peuple. L'étendue qu'il donne à cet autre caractère de son règne, c'est, mes frères, de ne lui en donner aucune ; c'est d'aimer ses sujets et de les aimer sans mesure : quelles preuves décisives ne leur a-t-il pas laissées de cet amour, et en combien de manières inimitables ! Heureux chrétiens, reconnaissez votre Père dans votre Roi, et voyez les différentes faces de son amour envers son peuple. Amour de Jésus-Christ, amour généreux et supérieur à celui de la vie, amour fécond et magnifique dans ses largesses, amour prévenant, amour éternel. Jamais roi, sous la qualité de père, sut-il remplir ce double titre avec tant de plénitude et un si grand intérêt ?

Amour généreux ; mais comment ? Généreux dans ses entreprises. Sur les ailes, pour ainsi dire, de cet amour, quittant le trône de sa gloire, ce Roi pacificateur descend jusqu'à l'obscurité de notre néant ; et sous l'enveloppe servile de notre mortalité, il fait voir au genre humain son Maître et son Libérateur anéanti : *Semetipsum exinanivit*. (Philip., II, 7.) Suivez-le durant les jours de son commerce avec les hommes. Tous ses pas sont marqués par autant de bienfaits : *Pertransiit benefaciendo*. (Act., X, 38.) La présence toute seule de ce bon Roi devient un germe de vie et de salut pour tout son peuple : *Et sanando omnes*. (Ibid.) Quels soins ! quels travaux ! quelles fatigues ! mais aussi quelle générosité dans son amour ! Eh ! n'était-ce pas à l'homme coupable et indigne de pardon, à marcher le premier du côté d'un Roi justement irrité ? Le sentiment de son crime ne devait-il pas lui inspirer une démarche dictée par la crainte seule du châtiement ? Séméi, cet homme qui osa maudire l'oint du Seigneur dans sa fuite ; Séméi n'attend pas qu'on l'avertisse d'aller au-devant de David victorieux des conjurés. La crainte et les remords conduisent le coupable aux pieds du monarque offensé. Tremblant à ses genoux : J'ai péché, dit-il ; votre serviteur avoue son crime et le déteste. C'est pourquoi je suis venu le premier de la maison de Joseph, au-devant du roi mon seigneur et mon maître : *Idcirco primus veni de domo Joseph... in occursum domini mei regis*. (II Reg. XIX, 24.) Ah ! sans doute, Jésus-Christ, ce roi plus grand que David et plus indignement traité, pouvait exiger de chacun de nous le même empressément, le même retour ; mais ici, [mon cher auditeur, c'est tout le contraire. Le souverain fait toutes les avances ; la pitié l'élève au-dessus des cérémonies ; il n'en connaît d'autres que celles de nous sauver. Allez en paix, nous dit-il ; vous ne mourrez pas.

Croyez-en la parole et le serment de votre roi : *Non morieris. Juravitque ei. (Ibid., 23.)* Tant de bonté vous étonne ; mais l'amour, quand il est généreux, n'écoute rien que sa générosité même.

Généreux dans sa constance. Rien ne le rebute, rien ne l'altère ; ni l'infidélité, ni l'obstination de son peuple : tout ingrat qu'il est, il le porte constamment dans son cœur. Il tient ferme contre ses mépris ; il souffre ses révoltes, et voit toujours ses enfants dans ses sujets. Il les aime, et son amour ne connaît pas ces bizarres alternatives et ces humeurs capricieuses qui déparent parmi nous les amitiés humaines. S'il est forcé de punir, c'est un tribut qu'il acquitte à regret envers sa justice ; mais qu'il en coûte au cœur d'un roi si débonnaire ! qu'il revient promptement à sa miséricorde ! et combien de fautes n'expie pas à ses yeux la voix plaintive d'une âme désolée qui en sollicite le pardon ! Lui fournir le moyen de l'accorder, c'est, en quelque sorte, le soulager lui-même, tant son amour se prête facilement à l'attrait de sa clémence et à la ferveur de nos gémisséments.

Généreux dans son sacrifice. Vous le savez, chrétiens, et saint Paul nous l'apprend en deux mots : *Tradidit semetipsum pro nobis. (Ephes., V, 2.)* Il s'est livré pour nous, dit ce grand apôtre, et l'autel de son oblation est devenu le trône de son amour ; trône sanglant, où il exerce tout à la fois la fonction de Pontife et d'Agneau : monument adorable de clémence et de générosité, où le créancier, oubliant ses propres intérêts, s'offre lui-même en sacrifice pour les débiteurs, le souverain pour les sujets, l'innocent pour les coupables, et le juste pour les injustes : *Justus pro injustis. (I Petr., III, 18.)* Il s'est donc livré pour nous ; mais pourquoi ? parce qu'il nous a souverainement aimés, et plus souverainement que sa propre vie : *Dilexit nos.* Ainsi, chrétiens, ne vous étonnez plus qu'un Roi si saint et si juste se soit rendu victime et malédiction pour son peuple. Il nous a aimés, vous dis-je, *dilexit.* C'est de son cœur, où nous étions tous renfermés, qu'est parti le trait fatal et heureux tout ensemble, qui, d'un même coup, lui a donné la mort et nous a rendu la vie : *Dilexit nos, et tradidit semetipsum pro nobis. (Ephes., V, 2.)*

Mais avançons. Amour de Jésus-Christ, amour magnifique et inépuisable dans ses dons. Que donne-t-il à ses sujets ? Les seules richesses qui peuvent les rendre heureux : la connaissance de cet Evangile éternel, où sont consignées les lois immuables qu'il intime à ses sujets ; la foi des mystères qu'il renferme ; l'espérance des biens qu'il promet ; la charité qui les mérite ; la notion précise des vertus que l'on doit pratiquer ; la prudence, qui seule peut nous conduire sûrement parmi les perplexités et les périls de la vie ; l'égalité de l'âme pour user des disgrâces ou des faveurs qui la partagent, sans succomber dans les unes, sans s'élever dans les autres ; la force pour résis-

ter aux tentations de l'ennemi et aux penchants de la nature ; le mépris du monde et de ses faveurs ; l'idée du vrai ; l'attrait pour le bien ; l'estime et la pratique de tous les devoirs. Que donne-t-il à ses sujets ? Il leur donne le froment des élus, aliment précieux qui fait les délices des rois ; il leur donne ce vin mystérieux, qui rend les vierges fécondes en œuvres saintes, ce breuvage sacré, dont la vertu céleste échauffait l'âme et animait les transports du prophète David : *Calix inebrians quam præclarus est ! (Psal. XXII, 5.)* Que donne-t-il à ses sujets ? Il se donne lui-même.

Enfin, mes frères, amour de Jésus-Christ, amour prévenant et qui ne connaît point de bornes. Il nous a aimés le premier, dit saint Jean (I, IV, 10), et l'époque de son amour va se perdre, pour ainsi dire, dans les profondeurs mystérieuses d'une éternelle et adorable antiquité : *In charitate perpetua dilexite. (Jerem., XXXI, 3.)* Jamais roi mérita-t-il, comme Jésus-Christ, le titre aimable de Père du peuple ? Ici, chrétiens, le génie du prophète, étonné de tant de merveilles, s'élance dans la foule des êtres ; et, ne pouvant suffire à ses transports, il invoque la nature entière, et la presse de joindre ses hommages à son ravissement. O cieux ! dit-il, brillant séjour du roi que j'adore, faites éclater vos cantiques ; soyez dans un tressaillement de joie, profondeurs de la terre ; montagnes, faites retentir des sons d'allégresse ; forêts, avec tous vos arbres, faites entendre des accords harmonieux, parce que le Seigneur a répandu sur Jacob tous les trésors de la rédemption, et qu'il fait éclater sa gloire dans Israël : *Quoniam redemit Dominus Jacob et Israel gloriabitur. (Jerem., XLIV, 11.)*

Cependant, mes frères, tout change ici-bas ; au faite des grandeurs comme dans l'obscurité des plus viles conditions, tout porte un caractère de mutabilité. Les trônes tombent, les monarchies disparaissent et n'offrent plus, dit l'Ecriture, que les vastes débris d'un édifice immense et les restes épars d'un corps démembré. Babylone et ses princes ne sont plus. A peine leurs noms, échappés aux ténèbres de l'oubli, sont parvenus jusqu'à nous. Tyr, cette reine des mers, dont les trafiquants allaient de pair avec les rois, Tyr a subi le même sort que Babylone. C'est le Seigneur des armées, dit Isaïe, qui punit ainsi l'orgueil des nations et qui flétrit la gloire des superbes ? Mais c'est le Seigneur aussi qui rend stable maintenant et à jamais le trône de son Fils. Oui, dit l'ange à Marie, il régnera dans la suite de tous les siècles sur la maison de Jacob, et son règne n'aura point de fin : *Et regni ejus non erit finis. (Luc., I, 33.)* Caractère par conséquent d'immortalité ; caractère inapplicable à tout autre règne qu'à celui de Jésus-Christ. Aussi lorsque l'Esprit saint adresse la parole aux rois : Vous êtes des dieux, leur dit-il, mais vous mourrez comme des hommes. *Vos autem sicut homines moriemini. (Psal. LXXXI, 7.)* Au lieu que parlant du

Massie représenté par David, son père selon la chair : Je le ferai mon Fils aimé, dit le Seigneur ; je l'élèverai au-dessus de tous les rois de la terre ; mon alliance avec lui sera éternelle ; j'établirai sa race pour toujours, et la durée de son trône égalera la durée des cieux : *Ponam thronum ejus sicut dies cæli. (Psal. LXXXVIII, 30.)*

Quelle force étrangère, quelle puissance ennemie pourra donc renverser un royaume qui a pour garant la promesse d'un Dieu, et pour soutien le pouvoir invincible du roi qui le gouverne ? Que tout se déchaîne, que l'enfer ouvre ses portes effroyables, qu'il inspire sa fureur aux nations dont son prince est l'idole et le corrupteur ; que les peuples forment de vains complots, que les rois de la terre conspirent contre le Seigneur et contre son Christ : ce Christ, plus élevé que les cieux, plus sage que les philosophes, plus fort que le monde et l'enfer même ; ce Christ, vainqueur par sa croix, et du monde et de l'enfer, et des sages du siècle, dissipe les conseils des nations, renverse les pensées des peuples, réprouve les projets des rois ; immobile sur le trône de sa gloire, il regarde en pitié leurs ligueurs tumultueuses et leurs conspirations insensées. Tout plie, tout fléchit devant lui. Dès qu'il daigne combattre, ce roi conquérant de son propre empire désarme les principautés et les puissances, dit l'Apôtre, les mène hautement comme en triomphe à la face de l'univers, après les avoir domptées par sa croix, et pleinement assujetties par sa résurrection : *Palam triumphans illos in semetipso. (Coloss., II, 15.)*

Tel est, mes frères, le royaume de cet Homme-Dieu. Royaume admirable, qu'il a formé par sa parole et sanctifié par sa grâce ; royaume incomparable, où les saints, absorbés dans l'immensité de Dieu, comme dit saint Augustin (*De civ. Dei*, c. 10), vivront dans son immutabilité, aimeront dans sa bonté, luiront dans sa vérité, se réjouiront dans sa charité et subsisteront dans son éternité. Royaume enfin, dont le souvenir toujours présent remplit dès cette vie l'espérance des élus de l'immortalité bienheureuse qu'ils attendent après la mort : *Spes illorum immortalitate plena est. (Sap., III, 4.)* Mais quelle honte pour nous, si des vues indignes du nom de chrétien nous enlevaient nos prétentions et l'honneur de servir un si grand roi ! Nos services ont-ils quelque proportion avec la gloire qu'il nous destine ? et peut-on acheter trop chèrement un bonheur sans fin et un trône éternel ? Où est le souverain dont l'amour s'annonce envers son peuple sous des traits si généreux et si tendres ? A-t-on jamais vu ce prodige de bonté parmi les hommes ? Est-il même possible ? Pharaon, il est vrai, donne à Joseph l'intendance sur toute sa maison et l'autorité sur tout son peuple. Mais outre que c'est ici un simple particulier d'un mérite éminent, d'un génie supérieur et d'une sagesse transcendante, il veut toujours que le trône et la qualité de roi marquent l'intervalle qui doit séparer le souverain : *Uno*

tantum regni solio te præcedam. (Genes., XLI, 40.)

Il n'en est pas ainsi de Jésus-Christ : ses faveurs ne s'arrêtent pas à quelque sujet unique plus chéri que les autres. Non, dit le disciple bien-aimé, il nous a tous faits rois et prêtres de Dieu son Père : *Fecit nos regnum et sacerdotes Deo et Patri suo. (Apoc., I, 6.)* Et remarquez, mes frères, qu'il ne s'agit pas ici d'un titre seulement précaire et d'une dignité peu durable. C'est un caractère immuable dans les élus, que le temps et l'éternité même n'effaceront jamais. Oui, le Christ entier, c'est-à-dire, le Christ avec tous ses membres, régnera éternellement : le Christ, par le privilège de sa nature ; ses membres, par le bienfait de leur adoption.

O royaume éternel ! s'écrie saint Augustin, royaume de tous les siècles, dont rien ne saurait ni ternir l'éclat, ni troubler la paix, ni suspendre le bonheur ! Royaume de gloire, où les saints régneront avec Jésus-Christ, tout couverts de lumière comme d'un vêtement ! Quel bonheur de vous posséder ! On ne sait dans ce royaume ce que c'est que de vieillir ou de passer ; aucune douleur ne s'y fait ressentir, aucun soupir ne s'y fait entendre ; on y jouit d'un jour sans nuage, d'une félicité suprême et d'un repos inaltérable.

Cependant, chrétiens, nous à qui ce royaume est promis ; nous, qui chaque jour en demandons, au nom de Jésus-Christ, le glorieux avènement ; nous, que cette pensée devrait sans cesse occuper, toucher, pénétrer ; nous qui faisons profession d'attendre ce royaume ; hélas ! nous sacrifions de si hautes espérances ; et à quoi ? A l'illusion des sens, aux prestiges de la vanité, aux caresses du monde, à l'espoir de ses faveurs, à l'incertitude de ses promesses, aux caprices de notre humeur, à la tyrannie de nos habitudes, à la force de nos penchants, à mille bagatelles dont nous sentons nous-mêmes le néant et le ridicule. Nous pouvons régner avec Jésus-Christ, et nous préférons à cet excès d'honneur le rôle honteux d'esclave auprès d'une idole qui nous amuse, nous joue, nous séduit, nous méprise et enfin nous abandonne. Car voilà, mon cher auditeur, ce qu'on gagne au service du monde. En un mot, dans nos plus grands efforts, nous tâchons seulement de concilier nos passions avec nos devoirs, et les promesses de la vie future avec les agréments de la vie présente. Nous ressemblons à ces peuples qu'envoya le roi d'Assyrie pour remplacer les tribus d'Israël captives et dispersées dans ses Etats. Ces peuples adoraient, il est vrai, le Dieu d'Israël ; mais ils adoraient en même temps les divinités de leurs contrées : *Cum Dominum colerent, diis quoque suis serviant. (IV Reg., XVII, 28.)* Voilà, chrétiens, dans la conduite insensée de ces aveugles nations, une image trop naïve de tant d'abus criants qui profanent aujourd'hui notre culte. Sans doute qu'à leur exemple nous n'allons pas au milieu des bocages, et sur les hauts lieux, bâtir des temples, dresser des autels

et offrir des sacrifices à de vils simulacres, qui n'entendent et ne voient point. Adorateurs de Jésus-Christ, nous le reconnaissons pour roi du ciel et de la terre, nous lui adressons nos vœux, nous sollicitons ses grâces, nous célébrons sa gloire et sa puissance. Instruits par ses envoyés des lois de son empire, nous pratiquons à l'extérieur tous les devoirs de sujets. Nous le révérons comme notre pontife, nous l'implorons comme notre médiateur, nous l'offrons comme notre victime, nous l'adorons comme notre Seigneur et notre Dieu; et néanmoins, par un travers d'esprit inconcevable, nous lui associons dans nos hommages les objets les plus méprisables et solennement réprouvés par lui-même. Nos cœurs sont autant de temples secrets où chacun place à sa guise et encense la divinité qu'il s'est forgée : *Unaquæque gens fabricata est Deum suum.* (IV Reg., XVII, 29.) En vain du haut de son trône ce roi jaloux de sa gloire crie à ses sujets : Gardez-vous bien de craindre les dieux étrangers, ni de les servir, ni de les adorer : *Neque colatis eos.* (Ibid., 35.) Malgré toutes ces défenses, chacun suit l'attrait de sa passion et divinise l'ouvrage de son propre cœur. Ainsi l'avare invoque la fortune et se prosterne au pied de ses autels; l'ambitieux dirige son culte vers les honneurs; le voluptueux, vers les plaisirs; l'orgueilleux, vers soi-même. Tandis que ces divinités impérieuses règnent sur nos cœurs et asservissent nos volontés, nous accordons à la religion quelque hommage passager et de pure cérémonie. Et ce qu'il y a de singulier, c'est qu'au moyen de cette conciliation, non moins impie qu'extravagante, tel chrétien, qui dès lors se croit fort religieux, s'imagine bonnement avoir également satisfait et Jésus-Christ qu'il insulte et le monde qu'il idolâtre : *Cum Dominum colerent, diis quoque suis serviebant.* (Ibid., 28.)

Je dis Jésus-Christ qu'on insulte. Car enfin, quoi de plus insultant que cet indigne partage entre notre légitime Souverain et son ennemi capital? Partage d'autant plus injurieux, que la préférence est tout entière pour le monde. O enfants des hommes! croyez-vous de bonne foi pouvoir en imposer à celui qui voit tout, par un culte grimaçier et par de vaines formules où le cœur n'a aucune part? Ah! quittez enfin ce masque hypocrite qui vous défigure à ses yeux; délairez-vous ouvertement ou pour Jésus-Christ ou pour le monde. Jusques à quand serez-vous chancelants entre Dieu et Baal? disait Elie au peuple d'Israël : *Usquequo claudicatis in duas partes?* (III Reg., XVIII, 21.) Si le Seigneur est Dieu, servez donc le Seigneur; si c'est Baal, attachez-vous à lui : *Sequimini eum.* (Ibid.) De même, chrétiens, jusques à quand, toujours indécis, donnez-vous les apparences à Jésus-Christ, et les affections au monde? Ne voyez-vous pas que ces absurdes ménagements vous attirent les anathèmes de l'un et les dérisions de l'autre? Oui, mon cher auditeur, le monde veut qu'on soit à lui, ainsi qu'à Dieu, sans

partage et sans réserve. Assez intelligent pour comprendre que la vie chrétienne n'a rien de commun avec ses maximes, il sent tout le ridicule de ceux qui, pour lui complaire, jouent la dévotion et l'associent à ses usages. Le plus sûr moyen d'attirer son estime est par conséquent de le mépriser lui-même. Ainsi, mon cher auditeur, comme on ne peut servir deux maîtres à la fois, il faut nécessairement opter entre Jésus-Christ et le monde. Mais y a-t-il à balancer entre un tyran et le plus aimable de tous les rois? Votre propre intérêt ne vous indique-t-il pas celui des deux qui mérite la préférence?

Revenez donc, mon cher auditeur, revenez au plus tôt à ce bon Maître que vous avez eu le malheur d'abandonner, et la bassesse de trahir. Sentez votre indignité; mais espérez en sa clémence : elle ne tiendra pas contre les regrets d'une âme éplorée qui l'invoquera du fond de sa détresse. Le repentir peut tout auprès de Jésus-Christ. Roi tout-puissant, il vous donnera la force et le courage d'expier vos crimes et de réparer vos révoltes. Roi législateur, il ressuscitera dans votre âme l'amour de ses lois et le zèle pour les pratiquer. Roi pacifique et père de son peuple, il vous rendra vivement sensible à ses bienfaits, et confus de votre ingratitude. Enfin, Roi du siècle futur, il vous conduira des écueils de cette vie orageuse au port du salut, et au terme de l'immortalité, que je vous souhaite. Amen.

SERMON IX.

SUR LES AVANTAGES ET LES DANGERS DE LA PAUVRETÉ.

Moltæ viduæ erant in diebus Eliæ in Israel... cum facta esset famis magna in omni terra... et ad nullam illarum missus est Elias, nisi in Sarepta Sidoniæ, ad mulierem viduam. (Luc., IV, 25, 26.)

Il y avait beaucoup de veuves en Israël au temps d'Elie, lorsqu'il y eut une grande famine dans tout le pays. Néanmoins Elie ne fut envoyé chez aucune d'elles, mais chez une femme veuve de Sarepta, dans le pays de Sidon.

Que cette conduite [de la Providence est bien propre, mes frères, à nous faire sentir le mérite et le prix de la pauvreté! Dieu veut punir l'usage criminel que font les hommes des profusions dont il les enrichit. Aussitôt le ciel, fermé durant trois années, refuse à la terre le tribut fécond de ses rosées. Celle-ci n'offre plus qu'un sein stérile aux travaux de ses habitants. La nature semble expirer dans ces contrées fertiles qui distillaient autrefois le lait et le miel. Oui, ces climats heureux, le prix de tant de combats, n'offrent de tous côtés qu'un spectacle d'horreur et une odeur de mort.

Dans cette calamité générale, parvenue jusqu'aux princes du peuple, Elie, pauvre, fugitif, caché près du torrent de Carith, nourri miraculeusement, reçoit l'ordre du ciel de voler au secours d'une veuve pauvre comme lui, quoique étrangère à l'alliance, et jusqu'alors à la vérité. Ainsi, chrétiens, tandis que tout Israël souffre d'une famine cruelle; que le Dieu d'Abraham a, ce semble, oublié les enfants de ce patriarche, la

pauvreté seule attire ses regards, et sollicite sa tendresse envers une femme infidèle. Par une faveur singulière, il lui députe le plus saint personnage de l'univers. Cette mère désolée n'attend plus que la mort après le dernier repas qu'elle croit faire avec l'unique fruit de ses entrailles; et son nouvel hôte lui apporte les bénédictions du ciel dont il est accompagné, des secours miraculeux contre la famine, et la connaissance mille fois plus précieuse du Dieu qui daigne la visiter. La voilà donc assise à la même table que les prophètes; sa maison renferme le plus grand des humains; et tandis que son corps est nourri de la graisse du froment, l'huile de la grâce coule dans son âme, la pénètre, et la rend docile à l'attrait d'une foi naissante.

Heureuses victimes de la pauvreté, s'écrie saint Bernard, que votre sort est digne d'envie! Plus la terre est ingrate envers vous, plus le ciel vous prodigue ses faveurs. L'une vous refuse des biens qu'elle accorde communément à des indignes; l'autre vous réserve des trésors qu'il ne confie jamais qu'aux âmes vertueuses. Or, pour y prétendre, à ces trésors, il ne suffit pas d'être pauvre, il faut de plus aimer la pauvreté, et distinguer, avec le même saint Bernard, deux sortes de pauvres : les pauvres de Jésus-Christ, et les pauvres du monde. Les premiers aiment la pauvreté, et ils se sauvent; les seconds aiment les richesses jusque dans l'état de la pauvreté, et ils se perdent. Je dis donc, mes frères, que le pauvre de Jésus-Christ trouve dans sa condition des ressources de salut les plus consolantes : première vérité. Je dis ensuite que le pauvre du monde trouve dans son état des occasions de chute les plus funestes : seconde vérité. Les avantages de la pauvreté considérée dans l'usage de la religion; les dangers de la pauvreté considérée dans les abus de la convoitise : deux vérités qui feront le partage de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Quand je parle, mes frères, des avantages de la pauvreté par rapport au salut, je ne prétends pas qu'elle en soit le garant infailible. A Dieu ne plaise que je vienne inspirer aux chrétiens une sécurité présomptueuse dans un état où l'on ne peut se sauver, non plus que dans les autres, que par l'humilité la plus profonde et par l'attention la mieux soutenue. Ne sais-je pas que tout homme, depuis celui qui est assis sur le trône, jusqu'à celui qui rampe dans la poussière, pour parler avec le Sage, porte partout l'inconstance de son caractère, et, dans cette inconstance, une source intime d'erreur et d'infidélité? Aussi l'Apôtre exhorte-t-il les premiers fidèles, c'est-à-dire, la plus parfaite société de pauvres volontaires qui eût paru dans l'univers, d'opérer leur salut avec crainte et tremblement. On peut donc se perdre, on se perd en effet dans le sein de l'obscurité, comme dans celui du faste et de l'opulence. J'en conviens : mais je dis en

même temps qu'il n'est point d'état plus consolant, plus assuré pour un chrétien, que celui d'une pauvreté consacrée par le saint usage de la religion. Pourquoi? C'est qu'il n'en est point qui offre des ressources de salut plus présentes ni plus faciles. Ressources du salut dans les lumières de la foi sur l'état même de la pauvreté. Ressources du salut dans les secours du ciel, spécialement réservées à la pauvreté. Ressources du salut dans les récompenses admirables promises par Jésus-Christ à la pauvreté. Reprenons et suivez-moi.

Lumières de la foi sur l'état même de la pauvreté : première ressource du salut.

Ressource d'autant plus importante, qu'elle seule peut calmer les frayeurs de la raison, et la ramener à l'origine de tant de maux dont la vue la déconcerte. Oui, grand Dieu! si je l'écoute, cette raison, des pensées tristes et funestes s'emparent de mon âme; j'ignore et la cause et la fin de mes malheurs. Plus j'étudie ma destinée, plus je m'égare dans cette étude. Rétreci, perdu, pour ainsi dire, dans un coin de l'univers, sous les auspices d'une Providence impénétrable à mes faibles regards; environné d'une infinité d'êtres dont la jouissance m'est interdite; héritier déplorable de l'indigence paternelle, condamné à toutes les privations d'un sort si rigoureux; faible, timide, rebuté; sans crédit, sans fortune, sans protecteur; isolé sur une terre ingrate, rien ne m'y console que l'espérance d'en sortir un jour. Mais enfin, Seigneur, qu'ai-je donc fait pour être exclu des biens que vous prodiguez à tant d'autres? Pourquoi ce petit nombre d'heureux qui vivent dans une abondance délicate, dont tous les desirs sont prévenus ou satisfaits? Sont-ce leurs vertus? seraient-ce mes crimes qui attirent vos récompenses ou vos châtiments? Cessez vos plaintes, âmes délaissées; la foi vient à votre secours : ses réflexions vont bientôt dissiper vos murmures, et vous faire désavouer leur indocilité. Vous allez voir dans peu les périls des richesses. Cependant vous éprouvez, dites-vous, ou les suites fâcheuses de la naissance, ou les revers d'une fortune rigoureuse; en un mot, vous êtes pauvre, et vous en demandez la cause. Ah! répond la foi, jetez les yeux sur Adam pécheur; considérez Jésus-Christ victime du péché : enfant du premier, discipule du second, sous l'un et l'autre rapport, la pauvreté doit être votre apanage; et quelque extrême que vous la supposiez, elle n'a rien de trop dur pour un criminel; rien que le vrai fidèle ne doive accepter avec actions de grâces.

Oui, mon cher auditeur, enfant du premier Adam, avec lui vous fûtes irrévocablement banni d'un séjour réservé à l'innocence et à la vertu seule. Ce lieu fortuné, où régnaient ensemble la paix, le repos, les plaisirs, l'abondance, n'était pas fait pour les ingrats qui le profanèrent par leur révolte. Or, mes frères, leur banissement, où nous étions tous compris, ne fut pas une

simple transmigration dans une terre inconnue. Non, sans doute; l'arrêt d'exil qui frappa nos premiers pères, les conditions onéreuses qui l'accompagnèrent, enveloppèrent tous ses descendants. Parce que vous avez mangé du fruit de l'arbre dont je vous avais défendu de manger, la terre sera maudite à cause de vous, dit le Seigneur : *Maledicta terra in opere tuo. (Genes., III, 17.)* Sa fertilité naturelle vous deviendra funeste; elle produira des épines que vous n'aurez pas semées : *Spinæ et tribulus germinabit tibi. (Ibid., 18.)* Votre nourriture sera le fruit d'un travail opiniâtre, et vous mangerez votre pain à la sueur de votre visage : *In sudore vultus tui vesceris pane. (Ibid., 19.)* Nous voilà donc, mes frères, condamnés dans notre chef, non-seulement à l'exil, mais de plus, dans cet exil, aux travaux et aux humiliations de la pauvreté.

Travaux de la pauvreté, qui ne doivent avoir d'autre terme que celui de la vie : *Cunctis diebus vitæ tuæ. (Ibid., 17.)* Il faudrait prouver qu'on ne descend pas d'Adam, pour oser prétendre à une destinée plus favorable. Mais aussi, chrétiens, combien cette réflexion de la foi n'offre-t-elle pas de ressources pour le salut? Je suis pauvre; chaque jour ramène de nouveaux besoins, et avec ces besoins de nouvelles peines : cette terre que je cultive est le théâtre public de ma pénitence. Il faut que je fouille dans ses entrailles, et que j'en tire avec mille efforts un pain arrosé de mes sueurs. Ces sueurs, ce pain, ces travaux, sont autant de moniteurs qui me rappellent le souvenir de ma faute, et la nécessité de l'expier par les épreuves journalières qui m'en avertissent. Me voilà donc, par un bienfait inestimable de la Providence, me voilà placé dans l'état naturel où tout homme doit être après le péché. Etat heureux, où les pleurs qui le sanctifient coulent en liberté; état privilégié, qui renferme l'autel, où, après mille expiations et des sacrifices perpétuels, la victime épurée doit enfin être immolée; état que je n'aurais jamais choisi de moi-même; état que la nature abhorre, mais que votre main secourable, ô mon Dieu ! a daigné choisir pour moi.

En effet, chrétiens, à ne consulter que les sens et l'amour-propre, un état qui n'offre à la chair que des fatigues éternelles, un travail sans repos, des besoins sans ressource, eût-il été de notre goût? Et si la foi n'eût tiré le voile tendu sur ses prérogatives, eût-il enlevé notre préférence? Heureux, eussions-nous dit, heureux le peuple qui habite loin de ces toits malheureux, où l'humanité plaintive et nourrie d'un pain de tribulation se consume lentement dans ses propres calamités ! Heureux ceux qui, loin de sentir nos maux, ne sont pas même à portée de les connaître ! Ils ne partagent ni les travaux ni les ennuis dans nos jours sont traversés. Tranquilles dans le sein d'une constante prospérité, ils ignorent de ce lieu paisible le déluge des maux où les autres mortels sont engloutis. Tandis que nos en-

fants, sans nourriture comme sans vêtements, nous présentent d'avance les successeurs de nos misères, tels que de jeunes plantes, leurs fils, dans la fleur d'une brillante jeunesse, élevés dans la pompe et délicatement nourris, offrent à leurs yeux satisfaits les héritiers de leur opulence : *Filii eorum sicut novellæ plantationes. (Psal. CXLIII, 1.)* Leurs filles, superbement vêtues, brillent, sous la somptuosité de leurs parures, comme des temples au jour d'une solennité : *Circumnata ut similitudo templi. (Ibid., XII.)* La terre n'étale ses moissons que pour ces mortels heureux. Leurs palais, impénétrables aux rigueurs des saisons, ne retentirent jamais des cris de l'indigence : *Neque clamor in plateis eorum. (Ibid., XIV.)* Voilà sans doute, mes frères, une félicité parfaitement assortie aux inclinations de la nature. Mais la foi, toujours contraire à nos préjugés, nous découvre, sous l'écorce de ce prétendu bonheur, des périls effrayants et le germe d'un malheur éternel. Elle nous apprend que, sans la pauvreté d'esprit, le salut est impossible; elle nous apprend que des hommes déchus de leurs privilèges, n'ayant plus droit à rien, doivent être détachés de tout, au milieu même de leur abondance. Elle nous apprend que le mépris du monde, de ses vanités, de ses honneurs, de ses plaisirs, de son luxe, de ses pompes, de toutes les amorces de la volupté, est une condition capitale pour le salut; elle nous apprend qu'un gémissement continu, qu'un esprit de sacrifice, porté jusqu'aux parties les plus tendres de la nature, qu'un renoncement absolu parmi les objets divers de la convoitise, doivent caractériser ici-bas la vie d'un chrétien. Or, mes frères, comment le trouver, cet amour de la pauvreté, dans un état où tout conspire à nous concentrer dans celui des richesses? Comment le trouver, ce détachement absolu, parmi tant de chaînes qui nous lient si étroitement aux attraits de la cupidité? Le moyen de fuir un monde qui nous enchante par ses vanités, qui nous amuse par ses spectacles, qui nous éblouit par ses honneurs, qui nous attire par ses plaisirs, et qui toujours trouve notre cœur d'intelligence avec ses maximes? Le moyen de gémir sans cesse, de soupirer, avec saint Paul, dans l'attente des biens invisibles, tandis que l'affluence actuelle de ceux que l'on possède captive de nos affections? De là cette décision si terrible de Jésus-Christ, sur la difficulté du salut par rapport aux riches du siècle. De la même bouche dont il canonise le pauvre : *Beati pauperes (Matth., V, 3),* il frappe le riche d'anathème : *Vae vobis divitibus. (Luc., VI, 24.)* Or, chrétiens, revenons. Si la condition du riche est si critique pour le salut, il s'ensuit donc, comme je l'ai d'abord avancé, que, de tous les états, celui de la pauvreté, considérée dans les principes de la foi, est le plus consolant, le plus sûr, le plus heureux pour le disciple d'un Dieu pauvre. En effet, mes frères, il s'ensuit de là qu'il est aisé de fuir dans le monde un maître injuste, cruel et dédai-

gneux, auprès duquel on n'a ni accès ni prétention. Il s'ensuit qu'en l'absence des objets dont la seule vue enflamme la cupidité, le pauvre, abandonné des hommes, trouve, dans cet heureux abandon, les motifs les plus pressants de s'unir plus intimement à un Dieu protecteur assuré de l'indigent, et rémunérateur magnifique de celui qui supporte en paix les rigueurs et les privations de l'indigence. Il s'ensuit que dans un état où la nature trouve, pour ainsi dire, la pénitence, mais la pénitence la plus austère à chaque pas, le chrétien se voit comme nécessaire d'offrir des sacrifices perpétuels au Seigneur. Il s'ensuit enfin, que s'il doit souffrir la pauvreté comme fils d'Adam, il doit encore l'aimer, et même la respecter comme disciple de Jésus-Christ.

Oui, mes frères, ce Dieu fait homme, ainsi que nous l'apprend la foi, a tracé la voie du salut dans le sein même de la pauvreté. Il est né pauvre, il a vécu pauvre, il est mort pauvre. Il est né pauvre : une crèche lui a servi de berceau. Il a vécu pauvre : Les oiseaux ont leurs nids, les animaux ont leurs tanières, nous dit-il (*Matth.*, VIII, 20), et le Fils de l'homme n'a pas eu où reposer sa tête. Il est mort pauvre : hélas ! en mourant il n'a laissé d'autre héritage à la postérité chrétienne que le trésor de ses exemples et celui de ses vertus. Donc la pauvreté, cette pauvreté consacrée par l'exemple d'un Dieu, et recommandée par ses lois, est la voie étroite qui conduit à la vie. Donc l'heureux chrétien possesseur de cette pauvreté se trouve, par son état, dans la position la plus avantageuse pour le salut. Et s'il est vrai, dans les principes de la foi, que notre conformité avec Jésus-Christ soit la marque et le gage de notre prédestination, quel sujet de louanges, d'amour et d'actions de grâces pour le pauvre, imitateur de ce Dieu fait homme ! Première ressource du salut, les lumières de la foi sur l'état même de la pauvreté. Seconde ressource, les secours du ciel spécialement réservés à la pauvreté.

Je sais, mes frères, que les yeux du Très-Haut sont toujours ouverts sur les enfants des hommes. Je sais que rien n'échappe à l'activité de ses regards : *Palpebræ ejus interrogant filios hominum.* (*Psal.* X, 5.) Mais je sais aussi que ses regards paternels tombent spécialement sur le pauvre, comme sur l'objet favori de sa providence : *Oculi ejus in pauperem respiciunt.* (*Ibid.*, 9.) Voilà pourquoi il le recommande au riche comme un pupille confié particulièrement à sa tutelle ; comme un membre précieux et respectable de son corps mystique, à qui le riche est trop heureux de servir de père et de tuteur, assuré de trouver dans le pauvre un ami puissant et un avocat destiné à plaider sa cause auprès du Père céleste, ayant Jésus-Christ même pour caution, dont les intérêts sont tellement confondus avec ceux de notre Dieu, que lorsqu'au dernier jour il viendra comme juge rendre à chacun selon ses œuvres, il déclarera avoir reçu lui-même tout ce que le

riche aura fait pour le pauvre, qu'il appelle son frère : *Quandiu fecistis uni ex his fratribus meis minimis mihi fecistis.* (*Matth.*, XXV, 40.) Mais il est d'autres secours d'un ordre supérieur, indépendants du ministère des hommes, qu'il se réserve de communiquer immédiatement au pauvre, et que le pauvre ne saurait trop apprécier. Or, ces secours intérieurs, il les trouve, et dans l'efficacité de la prière, et dans le goût de la parole sainte, et dans l'onction de la charité, et dans les gages de l'espérance ; faveurs inestimables, mais faveurs spécialement réservées à la pauvreté.

L'efficacité de la prière. Non, chrétiens, rien de plus propre à toucher le cœur de Dieu, que les tendres supplications d'une âme qui lui expose ses besoins comme à un Père, mais avec cette foi docile et résignée qui supporte les refus sans se décourager, et les délais sans se plaindre. L'Écriture établit à chaque page cette vérité si consolante pour l'indigent. Le Seigneur, nous dit-elle, exauce la prière des pauvres ; sa facile bonté prévient leurs simples desirs ; et à peine leurs vœux sont-ils formés, que leurs bouches plaintives s'ouvrent pour lui rendre leurs actions de grâces. Si, touchés du regret de leurs fautes, ils implorent les effets de sa clémence, ils reçoivent, dit le Prophète, une réponse intérieure de pardon, et leurs âmes sont consolées par l'espérance du salut : *Animas pauperum salvas faciet* (*Psal.* LXXI, 13.) Si, privés de tous secours, ils réclament son appui contre la tyrannie d'un injuste oppresseur, aussitôt ce Dieu propice vole à leur défense, et les sauve des mains cruelles qui les oppriment : *Liberabit pauperem a potente, pauperem cui non erat adjutor.* (*Ibid.*, 12.) Enfin, s'ils lui demandent le courage et la constance dans leurs épreuves, ah ! leur espoir est bientôt suivi de son puissant secours ; et leur patience, toujours ferme parmi les secousses violentes qui devraient l'ébranler, reste assurée jusqu'à la fin : *Patentia pauperum non peribit in finem.* (*Psal.* IX, 19.) Hélas ! chrétiens, sans crédit, sans support, et souvent sans demeure dans le monde, ils n'y trouvent que des yeux distraits sur leurs misères, ou des oreilles sourdes à leurs plaintes. Mais, plus le monde les abandonne aux rigueurs de leur sort, moins il daigne les écouter ; plus le Seigneur se rend attentif à leurs maux, plus il s'empresse de les soulager, et d'exaucer leurs prières. Eh ! comment ne le ferait-il pas, dit saint Augustin ? Il reconnaît dans leurs personnes l'image la plus expressive de son propre Fils ; et tandis qu'ils implorent son secours, l'Esprit saint forme dans leurs âmes ces tendres gémissements, ces clameurs vives et touchantes qui s'élèvent jusqu'au trône de l'Agneau. De là quels secours pour le salut !

Le goût de la parole sainte. Que le riche l'écoute avec crainte et avec ennui, je ne m'en étonne pas : elle ne lui présente que des anathèmes ou des lois sévères, incompatibles avec les prétentions de la cupidité. Eh !

le moyen qu'un homme toujours courbé vers la terre suive dans ses efforts cette parole sublime qui transporte le chrétien hors du temps, et le rappelle sans cesse à l'éternité ? Le moyen qu'il s'en nourrisse avec ce dégoût pour les choses du ciel, et cet attrait dominant pour celles d'ici-bas, qui fait proprement le caractère du riche mondain ? A peine l'a-t-il entendue, cette parole austère, qui frappe inexorablement tous les appuis de l'avarice, qu'il se récrie sur sa dureté : *Durus est hic sermo.* (Joan., VI, 61.) Que l'envoyé de Jésus-Christ, interprète sacré des vérités évangéliques, les annonce à ces hommes charnels, possesseurs avarés de la graisse de la terre ; que, brûlant de zèle pour leur salut, il leur dise qu'on ne peut servir Dieu et les richesses ; que toute sollicitude pour le lendemain, sans subordination aux vues de la Providence, est indigne d'un chrétien ; que la recherche du royaume de Dieu et de sa justice doit exclure toute autre inquiétude, et faire le premier objet de leurs désirs et de leurs recherches : ils l'entendent, cette parole ; mais c'est à leur égard une semence de salut semée parmi les épines de la convoitise. Les sollicitudes du siècle, dit Jésus-Christ, et l'illusion des richesses la suffoquent aussitôt, et la rendent infructueuse : *Fallacia divitiarum suffocat verbum, et sine fructu efficitur.* (Matth., XIII, 22.)

Mais le pauvre la recherche avec empressement, l'écoute avec avidité, s'en nourrit, et trouve dans cette nourriture divine un goût céleste, une faveur exquise, une douceur qui lui fait oublier, ou du moins souffrir sans murmure toutes les amertumes de son état. Son âme toujours arrosée, pour ainsi dire, des larmes de la pénitence et dans un état perpétuel de sacrifice, offre à cette semence précieuse un champ préparé avec soin, où elle s'insinue sans obstacle, et produit des fruits au centuple. Hélas ! mes frères, cette parole adorable est la plus douce consolation de son exil. Ce sont des instructions qui l'éclairent, et des promesses qui le transportent. Ne vous faites point, lui dit-elle, des trésors sur la terre ; mais il n'y possède rien, ou le peu qu'il y possède, il en jouit sans attachement. Préparez-vous des trésors dans les cieux ; mais chaque jour il y envoie le tribut de ses bonnes œuvres, et toujours ses regards sont fixés vers la patrie. Ne vous inquiétez, ajoutez-elle, ni pour la nourriture, ni pour le vêtement ; considérez les oiseaux du ciel : ils ne sèment ni ne moissonnent, et cependant le Père céleste les nourrit tous ; voyez les lis des champs : ils ne travaillent, ils ne filent point, et cependant Salomon, dans toute sa gloire, ne fut jamais vêtu comme l'un d'eux. Ah ! dans ces touchantes images, le pauvre reconnaît avec attendrissement la peinture naturelle de son état et la règle de ses devoirs. Faut-il donc s'étonner s'il a tant de goût pour cette parole chaste, plus douce mille fois, dit le Prophète (*Psal. CXVIII, 103*), que le miel le plus excellent ? Faut-il s'étonner s'il écoute avec amour les oracles d'un Dieu qui se

qualifie lui-même l'Evangéliste des pauvres ? *Evangelizare pauperibus misit me.* (Luc., IV, 18.) De là ces consolations secrètes que le riche ne trouva jamais dans les discours insensés des pécheurs. Et sur qui donc jeterai-je un regard consolateur, dit le Tout-Puissant, que sur le pauvre qui reçoit ma parole dans un cœur humilié, et qui l'écoute avec une crainte religieuse ? *Ad quem autem respiciam, nisi ad pauperculum, et tremement sermones meos ?* (Isa., LXVI, 2.)

Hélas ! mon cher auditeur, vous vous demandez souvent à vous-même raison de vos ennuis ; vous ne pouvez imaginer la cause de ce fonds de tristesse qui vous suit, malgré vous, jusque dans la jouissance des plaisirs les plus vifs et les plus bruyants. Au milieu du tumulte et dans le choc de tant d'objets attrayants qui devraient, ce semble, égayer toutes vos passions, vous sentez néanmoins en vous-même un vide affreux qu'aucun de ces objets ne saurait remplir. Je ne suis pas content, dites-vous, tout m'ennuie, me gêne et me contraint. Mais enfin, que faut-il donc pour vous rendre heureux et content ? Des richesses, des titres, des charges, des honneurs, du crédit, de la faveur, des amis, des clients, des serviteurs, des jeux, des spectacles ? Mais rien ne vous manque de toutes ces ressources qui peuvent aider l'homme à fuir agréablement loin de soi-même ; tout conspire à vous sauver l'ennui de compter avec votre propre cœur : qu'exigez-vous de plus ? Ah ! mes frères, lorsque la charité ne règne pas dans ce cœur, lorsque la cupidité le tient sous son empire, il est bientôt la dupe, et puis la victime infortunée de ses bizarreries. Plus les nœuds qui nous attachent au monde sont forts et multipliés, plus la source intérieure de nos amertumes grossit et devient impétueuse. Aussi, le plus riche comme le plus sage des rois s'écrie du haut de son trône : *Tout est vanité sous le soleil, et affliction d'esprit.* (Eccle., I, 14.) Telle est, en effet, la destinée ordinaire d'un homme qui fonde son bonheur sur les ressources de son opulence.

Mais le pauvre de Jésus-Christ, qui ne désire et n'attend rien de la fortune, n'en craint non plus ni les révolutions, ni les embarras, ni les revers : il trouve tout dans l'onction de la charité. C'est elle qui répand dans son âme cette joie pure et céleste, cette paix divine qui surpasse tout sentiment, et lui fait dire avec le Prophète (*Psal. LXXII, 28*) : Mon bonheur consiste à m'attacher uniquement au Dieu de mes pères et à mettre en lui seul tout mon espoir. Que le spectacle changeant de l'univers ramène périodiquement sur la scène de nouveaux acteurs, il voit les passions humaines s'entreheurter et se combattre avec violence ; mais dans ce conflit si imposant pour ceux qui priment dans le monde, tandis que tout s'ébranle et s'agite autour de sa personne, le calme règne dans son cœur, et lui seul reste immobile. Ses désirs n'excèdent jamais la médiocrité de ses besoins. Transportez-le, comme Jacob, à la

cour de Pharaon ; laissez-le arbitre de sa fortune, il ne demandera qu'un peu de terre pour y conduire ses troupeaux et pour y cultiver en paix les mœurs innocentes de la simplicité paternelle. Supposez-le élevé comme Joseph à un degré du trône, parmi les richesses d'un vaste empire : loin d'oublier son premier état, les noms mêmes de ses enfants lui rappelleront le souvenir de son ancienne pauvreté. *Nomen secundi appellavit Ephraïm, dicens : Crescere me fecit Deus in terra paupertatis meæ. (Genes., XLII, 52.)* Tant il est vrai que l'onction de la charité donne au cœur qu'elle pénètre une légèreté surnaturelle qui l'élève au-dessus des biens périssables : il surnage toujours dans cette mer dangereuse, et à peine en effleure-t-il la surface. Voyageur sur la terre, toutes ses prétentions vont se confondre dans le siècle à venir ; aussi, le vrai pauvre ne compte, non plus que Jacob, les jours de sa vie mortelle que par la durée de son pèlerinage : *Dies peregrinationis meæ. (Genes., XLVII, 9.)* Persuadé qu'il n'a point ici-bas de cité permanente, il suit dans ses mouvements la direction de la charité, qui le conduit vers la patrie. Là sont les gages de l'espérance ; gages d'autant plus solides qu'ils ont pour fondement les récompenses admirables promises par Jésus-Christ à la pauvreté. Nouvelle ressource pour le salut.

Oui, chrétiens, les pauvres sont, par le privilège particulier de leur état, les héritiers des promesses et les enfants du royaume : *Ipsorum est regnum celorum*, dit Jésus-Christ. (*Matth., V, 3.*) C'est la magnifique récompense qu'il promet, non à cette pauvreté forcée, plaintive, chagrine, séditieuse et insolente, qui est le fruit de la dissipation, ou qui sert de prétexte à la fainéantise, mais à cette pauvreté d'esprit qui réside dans le cœur et qui sait également ou se passer sans murmure des biens qu'elle ne possède pas, ou jouir sans attachement de ceux qu'elle possède, ou les sacrifier avec joie si Jésus-Christ l'ordonne. C'est à elle, et à elle seule, que le Fils de Dieu promet le centuple dès ce monde et la vie éternelle dans l'autre : *Centuplum accipiet, et vitam æternam possidebit. (Matth., XIX, 29.)*

Le centuple dans ce monde. Hélas ! ce monde cruel n'a pour les pauvres que des mépris, des rigueurs, des vexations, des injustices, des assujettissements laborieux, une hauteur insultante : à peine daigne-t-il écouter le récit de leur misère ; mais, dès cette vie même, Jésus-Christ les dédommage des indignités qu'ils y souffrent. Par une faveur réservée à ces hommes souffrants, il en fait les confidents de ses desseins paternels et les dépositaires de ses bénédictions ; à la place des biens de la fortune, il leur réserve les trésors de la grâce, les prémices de l'esprit et les consolations dont son amour soulage toutes leurs peines : *Centuplum accipiet*. Il est avec eux dans leurs tribulations, il partage leurs croix, il essuie leurs larmes ; il s'attendrit à leurs soupirs,

il compte leurs sacrifices ; il sanctifie leurs pensées, il bénit leurs entreprises, il dirige leurs pas dans les voies de la paix ; il les instruit, les rassure, les fortifie, les console : *Centuplum accipiet* : et par ces faveurs signalées, il leur fournit ici-bas le gage, le prélude et l'avant-goût de la vie éternelle réservée à leur fidélité : *Et vitam æternam possidebit*. Ne nous affligez pas, leur dit-il dans la personne des premiers pauvres que lui-même avait choisis, ne vous affligez pas, il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père, etc. ; ces demeures bienheureuses, c'est pour vous que je vais les préparer : *Vado parare vobis locum. (Joan., XIV, 2.)* Je vais les préparer, et je reviens vous y conduire : *Iterum venio et accipiam vos. (Ibid., 3.)*

Donnez l'essor à vos âmes, pauvres qui m'écoutez ; sentez votre excellence, et contemplez vos saintes destinées. Jésus-Christ daigne vous servir de précurseur et de guide ; de précurseur dans le royaume de son Père, et de guide dans la voie qui y conduit. Sous les auspices de sa croix, vous semez dans les larmes, vous soupirez vers le ciel ; mais bientôt, éprouvés par l'imitation de ses souffrances, vous moissonnez après lui la joie et l'immortalité ; *et vitam æternam possidebit*.

Pour vous, riches du siècle, fastueux esclaves de la fortune, ne vous plaignez pas si vous ne moissonnez après la vie que le désespoir et la malédiction. Comme vous n'avez rien fait pour Dieu, vous n'aurez aucune part aux récompenses promises à ses élus. Vos projets, vos services, vos travaux, vos affections, vos espérances, vos desirs, ont été pour le monde ; que le monde, cette idole chérie à qui vous avez sacrifié vos talents, votre repos, votre âme, votre salut, votre religion, votre Dieu, vous récompense à présent de tant de sacrifices. Implorez, j'y consens, dit le Seigneur, la divinité que vous m'avez préférée ; qu'elle se lève, et sauve son adorateur ; *surgant et opitentur vobis. (Deut., XXXII, 38.)*

Souvenez-vous, dit-on au mauvais riche, et dans sa personne à tous ses imitateurs, souvenez-vous que vous avez joui de toutes sortes de biens durant la vie : Lazare, au contraire, n'a reçu que des maux ; aujourd'hui vous souffrez des tourments inconcevables, tandis qu'il goûte dans le sein d'Abraham, les consolations d'un repos éternel : *hic autem consolatur. (Luc., XVI, 25.)* Voilà, mes frères, où nous conduit la pauvreté, consacrée par le saint usage de la religion. Telles sont les ressources du salut, réservées aux pauvres de Jésus-Christ. Voyons-en les périls dans les pauvres du monde ; et comme il n'est rien dont la cupidité ne puisse abuser, je dois vous montrer, dans la pauvreté même, considérée sous ce point de vue, des occasions de chute les plus funestes. Sujet de mon second point.

SECOND POINT.

L'homme se retrouve partout ; et en la

supposant dans l'état le plus favorable à l'œuvre du salut, tel que celui de la pauvreté, il peut, tant il est faible et corrompu, trouver dans cet état même, les occasions de chute les plus funestes, les périls les plus effrayants. Périls dans l'aveuglement des passions; périls dans l'injustice des passions; périls dans le scandale des passions.

Périls dans l'aveuglement des passions. On s'aveugle dans cet état, 1° sur les transgressions les plus formelles de la loi; 2° sur les bienséances les plus essentiellement attachées à la pauvreté. Périls dans l'injustice des passions. On prend pour s'affranchir de la pauvreté, les moyens les plus indignes et les plus criminels. Périls dans le scandale des passions. On fait servir la pauvreté de voile ou de prétexte aux excès les plus criants. De là je conclus que la pauvreté, considérée dans les abus de la convoitise, expose le pauvre aux chutes les plus funestes. Entrons dans le détail.

Les passions nous aveuglent sur les transgressions les plus formelles de la loi. Premier inconvénient d'un état qui livre le pauvre au caprice d'une volonté étrangère, qui lui forme autant de liens qu'il a d'intérêts à ménager, et qui, sous un titre moins révoltant que celui d'esclave, l'asservit en effet à l'empire d'un maître souvent injuste, bizarre, faible, mais intraitable jusque dans ses faiblesses. Il faut donc ou sacrifier des secours actuels, mais nécessaires; des espérances éloignées de fortune, mais assez plausibles; une protection onéreuse, à la vérité, mais puissante et difficile à remplacer; ou ménager le protecteur jusqu'à devenir le complice de ses désordres. Dans cette alternative, la conscience éclairée par la loi, réclame hautement en sa faveur; mais la passion, déterminée par l'intérêt, répand ses ténébres sur les transgressions les plus formelles de cette loi. J'ai enfin trouvé dans mon indigence une idole favorable, dit-on, avec l'indocile Ephraïm : *inveni idolum mihi*. (Osee, XII, 8.) Né dans le sein de la misère; livré dès l'enfance aux rigueurs des calamités domestiques; traînant loin des humains le poids d'une indigence transmise par mes aïeux; ignoré sur la terre, à peine connu de mes proches, insupportable à moi-même, en proie aux pensées les plus sombres, sans ressource pour le présent, sans espoir pour l'avenir; une divinité visible et secourable s'est courbée vers moi, et m'a généreusement accueilli des mains de l'infortune : *inveni idolum mihi*. J'ai trouvé dans cet accueil un nouvel être, une seconde vie; des secours d'autant plus touchants, qu'ils sont plus étrangers à l'état de la pauvreté : *inveni idolum mihi*.

J'en conviens, mon cher auditeur, votre bonheur est rare. Mais à quel prix ce dieu de la terre a-t-il mis ses faveurs, et par quels sacrifices devez-vous les obtenir? Avec le trésor de votre liberté, conservez-vous encore ces sentiments tendres et délicats de religion qui rendirent longtemps la pauvreté de vos pères si précieuse aux yeux du

Seigneur? Avez-vous cette horreur du vice, qu'ils eurent soin d'inspirer à votre enfance? Paraît-il, comme autrefois, à vos regards timides, avec ces traits affreux dont l'art du grand monde surtout sait si bien adoucir la difformité? Qu'est enfin devenue cette simplicité modeste qui faisait l'ornement de votre ancien état? Ah! je le vois; les passions, amorcées par l'appas d'une meilleure fortune, ont formé le nuage entre vous et les conditions attachées à vos engagements, qui vous en dérobe la turpitude. Semblable à ces vieillards sans pudeur dont parle l'Ecriture, vous détournez les yeux pour ne pas voir le ciel, ni les démarches criminelles qu'il condamne, et qu'il doit punir un jour : conduit par les fausses lueurs de la convoitise, vous n'apercevez que l'idole à laquelle vous avez prostitué votre cœur : *inveni idolum mihi*, mais cette idole est un homme avare, cruel, sans entrailles, sans humanité, ravisseur du pauvre et de l'orphelin; et vous, lâche adulateur, vous applaudissez à ses rapines! Et vous, panégyriste vénal, vous encensez la main qui dépouille Naboth! Et ce Naboth, dont la destinée, par sa conformité avec la vôtre, devrait du moins exciter votre pitié, trouve en vous le plus injuste de ses accusateurs! Mais cette idole est un homme sensuel, un autre mauvais riche, qui semble n'exister que pour flatter son corps, le nourrir délicieusement, le couvrir superbement; et vous, parasite complaisant d'un mortel si méprisable, vous donnez les couleurs de la vertu à un luxe outré, à une voracité honteuse, qu'indépendamment de la religion une saine philosophie rejetterait avec mépris! Et vous ne dites pas un mot en faveur de Lazare, qui languit à sa porte parmi les horreurs de la faim! Mais cette idole est un homme voluptueux, plongé dans les passions d'ignominie, diffamé par la turpitude et le scandale de ses intrigues. Le monde lui-même, tout corrompu qu'il est, le flétrit dans ses discours, comme un monstre sans retenue, sans mœurs, sans décence; et vous, élevé dans les maximes d'une pudeur si facile autrefois à s'effaroucher, vous ne rougissez pas d'être le ministre impur et l'économe secret de ses infâmes voluptés! Le prix dont il paye un si vil personnage, vous empêche, comme lui, de voir le ciel témoin et vengeur de tant d'indignités : *declinaverunt oculos suos ne viderent calum* (Dan., XIII, 9.)

En vain la loi menace les auteurs comme les fauteurs du crime. En vain l'apôtre nous crie (Luc., XVIII, 11) que les ravisseurs, les voluptueux, les adultères n'entreront jamais dans le royaume des cieux. Docile aux leçons de la cupidité, le cœur s'érige en commentateur du précepte : il se rabat sur la nécessité supérieure, selon lui, à toutes les lois; il allègue l'impulsion d'une cause étrangère et dominante; il imagine mille subtiles différences entre le devoir et le devoir; il se figure un Dieu facile et complaisant, qui ne manquera pas de souscrire officieusement aux subtilités de sa convoitise,

et d'en adopter les restrictions avec les commentaires. En un mot, chrétiens, malgré les éloges, les applaudissements et les secours qu'il donne aux prévaricateurs, il se croira encore exempt de prévarication : *omnes labores mei non inveniunt mihi iniquitatem, quam peccavi.* (Ose., XII, 8.) C'est ainsi que dans l'état de la pauvreté, dont on veut, quoi qu'il en coûte, secouer le joug importun, les passions nous aveuglent sur les transgressions les plus formelles de la loi.

Elles nous aveuglent, en second lieu, sur les bienséances même inséparables de la pauvreté. Cet état est par lui-même un état d'humiliation et de travail. Une vie modeste et laborieuse devrait donc en être l'assortiment. Que l'orgueil se montre à côté des honneurs, et dans l'éclat de l'opulence, je n'en suis pas surpris ; c'est, pour ainsi dire, son pays natal. Mais qu'un pauvre soit superbe ; mais qu'on voie des hommes qui, des débris d'une ancienne fortune, n'ont sauvé autre chose qu'une fierté caustique, et un orgueil d'autant plus ridicule, qu'il est plus déplacé ; voilà, mes frères, ce que Dieu lui-même déteste : *odivit anima mea pauperem superbum.* (Eccli., XXV, 4.) Et cependant ces personnages singuliers, ridiculement vains, sont moins rares qu'on ne pense. Tel qu'on voit partager la table, et peut-être la crapule, du plus vil citoyen, déclame de ce grave tribunal, contre ce que la patrie a de plus éminent et de plus respectable. Il parle d'hommes nouveaux, et ces hommes nouveaux, s'il faut l'en croire, n'ont eu d'autre père ni d'autre mère que la fortune. Ils ont acheté au prix de l'or, poursuit-il, cette apparition dans le monde, si prompte et si fastueuse, dont le mérite est indigné. Pour lui, chrétiens, il compte parmi ses aïeux nombre de personnages distingués dans l'Eglise, dans la robe, dans l'épée. Leurs emplois, leurs services, leurs talents, ne rendent-ils pas sa pauvreté préférable à toutes ces fortunes modernes, ouvrage révoltant du crime ou du hasard ? Il est vrai qu'avec de si nobles aïeux il passe néanmoins de cruels moments ; il est vrai que ces mêmes aïeux ne ressuscitent pas pour venir au secours de son indigence ; il est vrai encore que leurs richesses passées en des mains étrangères, ne retournent pas dans les siennes. Mais aussi, chrétiens, avec ses haillons et quelques titres usés, un noble dépit et une fierté généreuse lui garantissent son rang, et le dédommagent de ses pertes. Voilà sans doute, mes frères, l'espèce des pauvres la plus ridicule.

Mais voici la plus dangereuse. Je parle de cet essaim public de fainéants qui remplissent nos villes, et qui assiègent nos demeures. On les voit avec des bras d'athlètes, et dans la vigueur de l'âge, promener impunément autour de nous une vie oiseuse et vagabonde ; enlever ou diminuer du moins les secours réservés aux vrais pauvres, et se soustraire à l'ordre du ciel, qui condamne

tous les hommes au travail. En effet, mes frères, tandis que tout travaille dans la société, ou pour l'utilité publique, ou pour une subsistance honnête, eux seuls, toujours oisifs, s'arrogent le privilège scandaleux de ne rien faire. Ils vivent néanmoins, quoique, suivant l'expression de l'Apôtre, ils n'aient aucun droit à la nourriture : *si quis non vult operari, nec manducet.* (II Thess., III, 10.) Non-seulement ils vivent sans travailler, remarque un pieux et savant auteur, ils trouvent de plus dans une compassion peu éclairée et dupe de leurs grimaces, de quoi fournir aux frais d'une débauche grossière et libertine. Nous le voyons, et nous le souffrons : mais ce qui réclame les larmes et la pitié de mon ministère, c'est, par rapport au salut, les périls sans nombre à quoi les expose cette pauvreté cynique et désœuvrée, qui commence par la fourberie et finit par la scélératesse. Quand on ne saurait pas que l'oisiveté est la mère de tous les vices, on l'apprendrait par l'exemple de ces hommes volontairement inutiles, incommodes, souvent dangereux, qui, formés à l'école de l'effronterie et du brigandage, déshonorent également le christianisme qu'ils ignorent, et la société qu'ils embarrassent. Ils entrent dans le temple, il est vrai ; mais pourquoi ? Pour y troubler, par des quêtes tumultueuses et indécentes, la majesté du culte divin, le silence des mystères terribles, l'attention et le recueillement des fidèles. Hors de là, sans mœurs, sans règle, sans créance, on ne sait au juste s'ils sont citoyens ou étrangers, chrétiens, juifs ou païens. Hé ! comment le saurait-on ? Ils l'ignorent eux-mêmes. L'horreur du travail, l'expérience d'une vie exempte de cérémonie, de contrainte et de souci ; l'habitude scandaleuse de moissonner là où ils n'ont point semé ; tout les aveugle sur l'infamie du rôle qu'ils jouent dans le public ; tout les distrait sur les bienséances d'un état qui, soumis plus que tout autre, les condamne au travail le plus constant et le plus assidu. Telles sont les suites honteuses de l'aveuglement des passions dans l'état de la pauvreté. Faut-il s'étonner si tant d'âmes y périssent ?

Vous me répondez peut-être que vous n'êtes pas de ces pauvres superbes ou désœuvrés, qui foulent aux pieds les bienséances inséparables de leur état. Je travaille, dites-vous ; tous mes jours sont remplis, et je fournis constamment la tâche imposée aux enfants d'Adam. Oui, vous travaillez ; mais vous ne dites pas que l'injustice des passions préside souverainement à votre travail, et que pour sortir de la pauvreté, vous employez sans scrupule les moyens les plus indignes et les plus criminels. Vous travaillez ; mais vous n'ajoutez pas que le démon de l'avarice est, pour ainsi dire, votre conseiller, votre docteur, votre casuiste ; vous travaillez ; mais vous n'avez pas que sous la direction d'un tel maître, vous ne connaissez plus ni règle, ni devoir, ni religion, ni conscience, ni bonne foi. Vous travaillez enfin ; mais le travail

fait votre crime, comme l'oisiveté fait celui de tant d'autres.

Voilà, chrétiens, ce que nous voyons dans ces pauvres si laborieux, qui blâment avec nous l'indolence de leurs semblables; ils ne connaissent qu'une seule règle à laquelle toutes les autres sont subordonnées. Il s'agit de faire fortune. C'est ce que saint Augustin (*in ps. XXXIII*) nous représente si vivement dans ces belles paroles : on les avertit, remarque ce Père, de craindre Dieu et de ne tromper personne; et ils répondent : De quoi vivrai-je ? *Et dicunt : Unde me pasco ?* Le métier et le trafic que j'exerce ne peut se faire sans tromper le prochain : *Non potest negotium sine fraude esse*. Tant de rigorisme, et ces vains scrupules ne sont propres qu'à éterniser nos misères. Mais Dieu punit la tromperie : craignez Dieu, si vous bravez les jugements des hommes. Mais si je crains Dieu, je n'aurai plus de quoi vivre : *Si timuero Deum non habebō unde vivam*. Si ce n'est pas là l'expression de la langue, c'est du moins celle du cœur et le style de la passion; une pauvreté déliée, intrigante, ambitieuse, et qui cherche à se fuir elle-même, ne connaît point d'autres maximes. Que dis-je ? elle est d'autant moins délicate sur le choix des moyens, qu'elle est plus éloignée de la fin. Parmi ceux qui peuvent y conduire, les plus indignes seront toujours préférés, s'ils sont les plus courts ou les plus, sûrs. S'agit-il de s'associer à ces âmes de fer, liguées contre le public, qui trafiquent de ses malheurs, il entrera dans leurs complots; avec eux, il introduira, s'il peut, la disette au milieu même de l'abondance, et fera servir la barbarie de premier degré à l'élevation de sa fortune. S'agit-il de ruiner un citoyen, de sacrifier un ami, de trahir un maître bienfaisant, il immolera de sang-froid la religion, l'amitié, la fidélité, aux vues détestables d'une convoitise qui ne redoute sur la terre d'autre mal que celui de la pauvreté.

Je dis la religion. Hélas ! mes frères, un pauvre ambitieux et avare la connaît-il, l'aime-t-il ? Sait-il du moins la respecter, cette religion pure et inflexible, qui croise inexorablement toutes les tentatives de nos passions injustes ? Il en retiendra peut-être, ne fût-ce que pour se faire une réputation nécessaire de probité; il en retiendra certains dehors dont il est comptable envers le public. Du reste, il se formera une religion facile, accommodante, personnelle, assortie à ses intérêts, qui ne lui laissera ni remords, ni scrupule. Je dis l'amitié. Et le moyen qu'il la ménage cette amitié ? Pour la ménager, il faut un cœur capable d'en sentir le prix, d'en goûter les douceurs, et d'en respecter les lois; mais un tel pauvre ne connaît sur la terre d'autre ami que soi-même. Je dis enfin la fidélité. Vertu fragile, et peu propre à germer dans une âme qui n'avoue d'autres maîtres que l'ambition et l'intérêt personnel.

Nous en avons un exemple fameux dans l'Ecriture, et bien applicable à mon sujet.

Fatigué du rang servile qui le place à une distance trop éloignée de la fortune, Siba tente de s'en rapprocher, et comme il ne peut y réussir que par un crime, le meilleur des maîtres, Miphiboseth, est la victime innocente que le fourbe immole à ses projets ambitieux. Tout ce qu'une malignité lâche et perfide peut suggérer de plus noir à un cœur mercénaire, il l'emploie contre ce reste unique de la maison de Saül. D'abord il manque à ce bon prince, prêt à suivre David dans sa fuite, par un refus insolent d'exécuter ses ordres : *Servus meus contempsit me*. (*II Reg.*, XIX, 26.) Ensuite, il le calomnie auprès du souverain, et tandis que le triste Miphiboseth, solitaire dans sa maison, pleure en secret les malheurs de l'Etat et les disgrâces d'un roi qu'il aime et qu'il révere, l'infâme Siba lui fait un crime de son absence, le représente à David, fugitif devant Absalon, comme un ambitieux charmé des troubles de l'Etat, dont la politique adroite va mettre à profit les violentes secousses dont il est agité, pour monter sur un trône occupé par son père. Oui, dit au roi ce hardi calomniateur, mon maître est demeuré à Jerusalem, disant : Voici le jour où la maison d'Israël me rendra le royaume de mon père : *Hodie restituet mihi domus Israel regnum patris mei*. (*II Reg.* XVI, 3.) C'est ainsi que ce monstre, indigne de vivre, trouve le secret de s'enrichir et qu'il s'assure par la malignité, l'impureté et la trahison, les dépouilles de son maître : *Tua sint omnia quæ fuerant Miphiboseth*. (*Ibid.*, 4.) Voilà, chrétiens, où nous conduit l'injustice des passions dans l'état même de la pauvreté.

Mais de là combien de périls pour le salut, aux yeux surtout d'une religion qui pose le détachement des richesses périssables pour fondement de nos prétentions aux biens de l'éternité ? d'une religion qui fait précéder les pleurs et les amertumes de l'indigence, comme un titre préliminaire aux consolations immortelles de l'autre vie ? d'une religion qui réprime tout désir qui s'arrête au siècle présent, sans remonter jusqu'au Père et au Souverain du siècle futur ? d'une religion qui déclare l'amour des biens passagers incompatible avec le culte de cet Etre suprême, qui en est le dispensateur ? d'une religion qui relègue chez les païens ces inquiétudes sur l'avenir, qui déparent les mœurs et la foi du vrai fidèle ? d'une religion qui proscribit souverainement toute correspondance illégitime entre le cœur et les objets les plus chéris de la cupidité ? d'une religion qui regarde la possession de tous les trésors de l'univers comme une perte, une ordure, un néant, et qui ne connaît d'autre gain que Jésus-Christ pauvre, et l'imitation de sa pauvreté : *Ut Christum lucrificiam*. (*Philip.*, III, 8.) Voilà, mes frères, ce que l'homme insensé ne connaîtra pas dans l'ivresse de ses passions injustes; et loin que des maximes si lumineuses le rappellent à la règle, toute sa vie se consumera en agitations, en intrigues, en sollici-

tudes éternelles. Si, malgré tant de soins et de si pénibles efforts, le succès dément ses espérances, il fera servir la pauvreté, si précieuse en elle-même, si honorable aux yeux de la foi, si fertile en ressources pour le salut, il la fera servir de voile ou de prétexte aux excès les plus criants; et c'est en quoi je fais consister le scandale des passions.

D'où sortent, en effet, ces dangereux citoyens qui joignent à la rudesse naturelle du caractère, tous les défauts d'une éducation négligée et sans culture, sinon de ces maisons obscures dont on redoute le voisinage? Demandez-leur raison de ces violences et de ces rapines qui répandent l'alarme dans le public, et attirent contre eux la sévérité des lois? Nous sommes pauvres, vous diront-ils; la patrie est sans égard et sans attention pour notre indigence: marâtre injuste, elle voit d'un œil indifférent nos malheurs et nos besoins; le poids accablant des charges publiques écrase par ses ordres nos têtes méprisables, qui n'ont pas même la liberté de se plaindre. Si nous troublons son repos, si nous attentons à la fortune ou à la vie de nos voisins, nos attentats sont la suite forcée de nos misères. La suite de vos misères! Mais, en premier lieu, mon cher auditeur, combien d'autres autour de vous, plus misérables encore, conservent dans leur état un cœur soumis et des mœurs pacifiques? Tobie était pauvre, et de plus privé de la vue et de la liberté; cependant, jusque dans les ténèbres, jusque dans les fers, jusque dans la disette, il posséda constamment son âme en paix; loin de faire servir sa pauvreté de voile ou de prétexte à des ressources illégitimes, le saint vieillard se rassure à peine sur les plus innocentes; il ne peut s'empêcher d'ouvrir son cœur, et de confier ses alarmes à une épouse qui lui apporte le fruit de son travail: *Videte, ne forte furtivus sit. (Tob., II, 21.)* La suite de vos misères! Mais, en second lieu, quelle en est la cause? Hélas! ce modique patrimoine que vous laissez inculte, a fourni longtemps une subsistance honnête à vos laborieux ancêtres: leurs mains infatigables trouvaient dans leur propre fonds ce que les vôtres, énervées par l'oisiveté, vont chercher, avec autant de péril que de scandale, dans celui des autres. La suite de vos misères! Et vous en accusez l'indifférence de la patrie? Et vous rejetez sur cette mère tendre le titre infâme qui vous déshonore dans le public? et vous ne rougissez point de lui attribuer les crimes qui soulèvent ses mains maternelles contre un fils ingrat qu'elle poursuit à regret? La suite enfin de vos misères! Eh! soyez vigilant, sage, industriel; fixez-vous dans votre rang; n'aspirez pas plus haut; fuyez la fainéantise, la débauche, la crapule; craignez Dieu surtout, bénissez-le dans tous les temps à l'exemple du Prophète, et vous trouverez dans les trésors de la Providence, comme dans la tendresse de la patrie, des secours infaillibles contre les rigueurs de

la pauvreté. J'ai été jeune, dit le plus saint des rois; me voici bientôt à la fin de ma course : *Junior fui, etenim senui. (Psal. XXXVI., 25.)* Mais parmi tant de révolutions et d'événements divers dont je conserve encore la mémoire, il y a une chose que je dois transmettre à la postérité, c'est qu'au milieu de ces vicissitudes, je n'ai jamais vu le juste abandonné: *Non vidijustum derelictum. (Ibid.)* Ainsi, mon cher auditeur, cet abandon général dont vous vous plaignez, ne prend pas sa source dans la dureté de la patrie à votre égard, mais dans le scandale de vos passions. Vous êtes abandonné, flétri, méprisé, non parce que vous êtes pauvre, mais parce que vous êtes injuste, pervers, débauché, scandaleux.

Grand Dieu! eh! quel compte pourrais-je vous rendre? Votre main propice avait marqué ma place, aplani pour moi la voie du salut, et comblé des débris de ma fortune le précipice affreux qu'elle avait creusé sous mes pas. Redevable à votre miséricorde, je le suis encore à votre justice. Hélas! Seigneur, j'ai malheureusement abusé des ressources infinies d'un état adopté par vous-même; ambitionné, recherché, brigué pour ainsi dire, par vos premiers disciples; d'un état environné des lumières de la foi, consacré par les gémissements de la piété chrétienne, par l'onction de la divine charité, par le goût ineffable de votre parole sainte; d'un état enfin où vos promesses consolantes font l'unique espoir de l'âme fidèle qui s'y abandonne. Tant de biens, tant de faveurs, des secours si touchants se sont évanouis dans l'aveuglement, l'injustice, les scandales de mes passions déplorables. Rendez-moi la lumière, ô mon Dieu! rappelez mes pas égarés aux sentiers de votre justice: que je déplore enfin les écarts scandaleux d'un cœur qui m'avait échappé. Faites que, ramené par votre grâce au mépris des choses de la terre, il n'aspire désormais qu'à la jouissance de vous-même, qui vivez et réglez dans les siècles des siècles, où nous conduisez, etc.

SERMON X.

SUR LE BAPTÊME.

Nisi quis renatus fuerit ex aqua et Spiritu sancto, non potest introire in regnum Dei. (Joan., III, 5.)

Si un homme ne renait de l'eau et de l'esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu.

Il y a deux sortes de naissances pour l'homme, dit saint Augustin (tract. 11 in Joan.); l'une de la terre, l'autre du ciel; l'une de la chair, l'autre de l'esprit; l'une de la mortalité, l'autre de l'éternité; l'une de l'homme et de la femme, l'autre de Dieu et de l'Eglise. La première donne des sectateurs au monde, la seconde consacre des adorateurs au vrai Dieu. Celle-là fait des enfants de colère, celle-ci des enfants de grâce et de miséricorde. La première nous destine à la mort, la seconde nous ouvre le sanctuaire de la vie. C'est ce que Jésus-

Christ a prétendu nous enseigner par ces paroles : *Nisi quis renatus...*

Il faut donc renaitre de l'eau et de l'esprit pour rentrer dans le royaume des cieux. Mais aussi, quelle n'est pas la gloire de cette seconde naissance? Quel appareil, quelle pompe dans les présages qui l'ont annoncée! quelle dignité même dans l'élément qui doit l'opérer! Combien de prodiges dans l'ordre de la nature, s'écrie Tertulien, de privilèges dans celui de la grâce, de cérémonies augustes et solennelles, de symboles figuratifs, d'enseignements, de prières, de traits marqués de loin sur cette portion religieuse des êtres, n'ont pas concouru à sa consécration!

Tantôt c'est l'esprit immortel qui, porté sur les eaux dès l'origine du monde, leur communique une vertu céleste, une fécondité miraculeuse. Tantôt c'est Jésus-Christ plongé dans le fleuve du Jourdain, qui, par l'attouchement de sa chair adorable, consume la sanctification du bain sacré où il doit purifier son épouse. Tout annonce donc un grand ouvrage, un changement dans l'univers, un nouvel ordre de choses. Mais pourquoi tant d'appréts, si ce n'est pour disposer l'homme au plan sublime de la nouvelle création qui, du néant du péché, le conduit à l'Être de la justice; de l'esclavage du démon à la liberté des enfants; et qui, d'étranger à la vérité, le rend citoyen de l'Eglise? Tel est le changement qu'opère cette eau mystérieuse dont parle Jésus-Christ à Nicodème : *Nisi quis renatus...*

C'est ce qu'il avait promis par son prophète. Je répandrai sur vous, disait le Seigneur, une eau pure qui vous lavera de toutes vos iniquités. Hélas! chrétiens, nous l'avons reçue presque aussitôt que la lumière du jour; dès l'aurore de notre vie, elle nous a lavés et purifiés. Mais qu'est devenue cette pureté baptismale? à quels signes peut-on la reconnaître? Parmi tant d'hommes gratuitement honorés du caractère auguste de la régénération, peut-être n'en est-il aucun dans cet auditoire; que dis-je, dans cette ville même, qui n'en ait terni l'éclat ou profané la sainteté; aucun qui ne doive s'écrier avec un roi pénitent (*Psal. L, 4*) : Lavez-moi, Seigneur, de mes iniquités; mais lavez-moi de plus en plus et purifiez-moi de mes crimes. La société chrétienne, jadis si fervente et si fidèle, n'offre partout aujourd'hui que des lâches ou des prévaricateurs. Les uns n'estiment pas assez la grâce de leur baptême; les autres l'ont mille fois perdue. Ceux-là prétendent qu'il en coûte trop pour la conserver; ceux-ci ne s'empressent guère de la recouvrer. Les premiers se plaignent, comme si le Seigneur n'avait pas assez fait; les seconds vivent, comme si eux-mêmes n'avaient plus rien à faire. A ce double scandale opposons deux réflexions importantes. Montrons aux premiers l'excellence de leurs privilèges et l'injustice de leurs plaintes. Faisons voir aux seconds l'étendue de leurs devoirs et l'énormité de leurs prévarications. Oh! chrétiens, qui que vous

soyez, vous ne sentez pas assez le prix de votre naissance spirituelle, et vos murmures sont injustes. Oh! pécheurs qui m'écoutez! vous violez les devoirs que cette naissance vous impose, et vos transgressions sont inexcusables. Vous le verrez dans les deux parties de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Quelque idée qu'on se fasse d'une haute naissance, il est toujours vrai de dire que la plus illustre n'est, après tout, que l'ouvrage du hasard; ou, pour m'expliquer plus chrétiennement, qu'une distinction gratuite accordée par la Providence à certains mortels, qu'elle élève, quand il lui plaît, au-dessus des autres. Sous ce point de vue, il est juste, mes frères, d'honorer cette partie de la grandeur humaine; c'est honorer l'ordre de Dieu; la religion nous en fait un devoir : *Cui honorem, honorem. (Rom., XIII, 7.)* Mais, à cela près, qu'est-ce au fond que le fils d'un grand, d'un prince, d'un souverain même? Hélas! répond le saint homme Job, dans l'ordre de la nature, c'est un être faible et malheureux, une ombre disparaissante, une fleur qui, à peine éclosée, tombe sous le glaive de la mort. (*Job, XIV, 2.*) Dans les principes de la foi, c'est un enfant de colère, dit saint Paul; et, malgré le faste qui l'environne, un vase d'ignominie, un esclave sous l'anathème, un coupable que le ciel poursuit dès le berceau, qui paraît sur la terre comme un personnage de théâtre, et qui n'en sort que pour être conduit au supplice.

Telle est la destinée inévitable du grand, du puissant, du politique, du monarque, du héros, s'ils n'ont d'autre mérite que celui de la naissance. Car enfin cette naissance remonte toujours au premier Adam, et la noblesse touche d'aussi près que la roture à ce père criminel et dégradé. Or, voilà ce que fait la honte comme le malheur de cette première naissance.

Mais la seconde a des privilèges indépendants, et de nos préjugés, et des hommages des peuples, et des institutions de la politique; elle n'a pas besoin de monter tant de ressorts, ni de recourir à l'enchantement du spectacle, pour suppléer à cette grandeur réelle dont le vide perce à travers la pompe de nos grandeurs imaginaires; tout est solide, et divinement grand dans cette naissance admirable. Si les sens, et même la raison, n'en découvrent pas le merveilleux, elle n'en est pas moins une source de privilèges et de grâces pour un chrétien. Grâce d'adoption, grâce d'union, grâce de consécration, grâce d'adoption que nous donne Dieu père, grâce d'union, qui nous associe comme frères, et comme membres à Jésus-Christ, grâce de consécration, qui, nous séparant de tout usage profane, fait de nos âmes les temples invisibles du Saint-Esprit. Voyez, s'écrie saint Jean Chrystome (*Lib. de bapt.*), combien de trésors et de privilèges sont enfermés dans le baptême : *Vide quot sint baptismatis largitates.* Mais voici en même temps l'injustice de nos plaintes. En-

fants adoptifs du Très-Haut, cette qualité glorieuse ne satisfait pas encore l'impatience de nos désirs absurdes. Frères et membres de Jésus-Christ, nous aspirons à des privilèges dont cet Homme-Dieu n'a pas voulu jouir. Dédiés à la Divinité comme autant de temples par l'Esprit-Saint, nous voudrions qu'il n'en coûtât rien à notre faiblesse pour en maintenir la décence, et en conserver la pureté; c'est-à-dire, qu'honorés d'une infinité de privilèges qui nous élèvent en quelque sorte au-dessus des anges, on dirait, à nous entendre, que le Seigneur n'en a pas encore assez fait pour sa créature. Et voilà, chrétiens, indignes de ce nom, le scandale qu'on ne saurait assez déplorer.

Le premier effet du baptême est donc une grâce d'adoption. Grâce inestimable, ou plutôt prodige étonnant qui nous donne Dieu pour père. Grâce précieuse, qui nous incorpore à cette famille sainte, dont la paix est le trésor, dont la règle est la justice, dont la lumière est la vérité, dont la ressource est l'espérance, dont la vie est l'amour divin, dont le patrimoine sera le royaume des cieux. Oui, mes frères, à peine l'onde sacrée a lavé nos corps et purifié nos âmes, que, prenant à notre égard la qualité de père, le souverain de ce royaume avoue et reconnaît ses enfants dans ses nouveaux sujets. Leurs noms, inscrits dans le livre des justes, leur donnent droit à la couronne de justice et à l'héritage de l'immortalité. Marqués au sceau de l'adoption divine, revêtus d'un caractère éternel comme Dieu même, ils sont unis dès ce moment à la race royale et destinés à régner un jour à côté de leur père; leur infidélité sans doute peut les exclure du trône; mais il n'est pas moins vrai qu'à titre de chrétiens ils ont droit d'y prétendre.

Et cependant, mes frères, qu'avaient-ils en eux-mêmes pour aspirer à tant de gloire? Hélas! répond saint Paul, hosties dévouées à la mort avant même d'avoir reçu la vie; coupables et malheureux avant de pouvoir connaître leur crime, et sentir leur infortune; exclus à jamais d'un séjour dont, avec toutes ses délices, celui de leur premier père n'était qu'une ombre et un faible crayon; dépouillés de leurs titres, dégradés de leur noblesse, privés de tous leurs biens, livrés à tous les maux, ils naissaient tous enfants de colère. Voulez-vous donc savoir ce que c'est que l'homme avant son baptême? c'est un sacrifice d'indignation, dit le plus éloquent des Pères : *Sacrificium indignationis*. Son corps, ses sens, sa raison, son esprit, son cœur, ses idées, sa volonté, ses désirs, son imagination, sa mémoire, toutes ses facultés, sont autant de victimes d'horreur. Son être entier n'est qu'un holocauste impur et une offrande abominable : *Sacrificium indignationis*. Et voilà ce que vous étiez, reprend saint Paul : *Et hæc quidem fuistis* (I Cor., VI, 11.) Mais heureusement l'eau du baptême, cette eau pure et sanctifiante, a effacé tant de taches et lavé tant de souillures : *Sed abluti estis*. Ah! dès lors, le

Tout-Puissant a pris pour vous des entrailles de père; sa justice a fait place à sa clémence, et sa colère à son amour. Il n'a pas couvert votre nudité comme celle de nos premiers pères, avec des habits de peau; il vous a revêtus, à la face de son Eglise, d'une robe d'innocence et d'un voile de sainteté : *Sed sanctificati estis, sed justificati estis.* (Ibid.)

Quel privilège, par conséquent, quelle grâce qui nous arrache à l'opprobre de notre ancien état; nous associe à la nation sainte, au peuple conquis, au sacerdoce royal; et nous rend, dit le prince des apôtres, participants de la nature divine ! *Divinæ consortes naturæ*. (II Petr., I, 4.) Il est donc vrai, Seigneur, que je puis vous donner le tendre nom de père? Il est donc vrai que les larmes de joie qui s'échappent de mes yeux sont les larmes d'un fils? O piscine sacrée, source mystérieuse que je révère comme le berceau de ma naissance et le témoin de mon adoption, vous serez le sujet éternel de mes chants d'allégresse ! Hé quoi ! je retrouve mon père dans mon Dieu ? Sa foudre, éteinte dans les eaux de mon baptême, se change donc pour moi en cette rosée de bénédiction que sa main paternelle répand sur ses enfants.

Oui, répond l'Apôtre, tel est votre bonheur; jugez-en par ces transports de tendresse que cette qualité vous inspire : car vous n'avez point reçu dans votre régénération l'esprit de servitude, pour vous conduire encore par la crainte, mais l'esprit de l'adoption des enfants, par lequel vous criez : mon père ! mon père ! En effet, continue l'Apôtre, cet esprit rend témoignage que nous sommes enfants de Dieu. Or, si nous sommes enfants, conclut-il, nous sommes aussi héritiers : *Si autem filii, et hæredes*. (Rom., VIII, 17.) Donc ces trônes éclatants, où le Seigneur fait asseoir ses élus, ces diadèmes lumineux dont il les couronne, ces torrents de volupté dont il les enivre, cette profusion de trésors dont il les enrichit; donc ces extases d'amour, ces contemplations ineffables, ces cantiques ravissants des esprits bienheureux; donc cette félicité consommée, cette vue intuitive de la beauté substantielle, ces tabernacles sublimes que Dieu remplit de sa gloire; donc ce temple éternel, où l'âme, toujours rassasiée et toujours avide, goûtera sans interruption le repos, le bonheur et l'immortalité; en un mot, ce que l'œil n'a jamais vu, ni l'oreille entendu, ce que le cœur de l'homme n'a jamais compris : tous ces biens qui ne peuvent être connus que par la foi, et possédés que par l'amour; ces biens, dis-je, si grands, si désirables, seront l'héritage infaillible des chrétiens. Oui, Seigneur, leur baptême assure leurs prétentions. Le signe sacré de la nouvelle vie les a rendus vos enfants; vous les avez adoptés, et l'hérédité n'est pas seulement due aux enfants naturels, mais encore aux enfants adoptifs : *Si autem filii, et hæredes*.

Eh bien, mon cher auditeur, trouvez-vous maintenant que votre Dieu n'ait pas assez

fait pour un ver de terre, qui rampait tristement dans la nuit de l'ignorance et dans l'infamie du péché? L'honneur d'être son fils vous paraît-il si peu de chose? N'est-ce donc rien pour vous que d'avoir un tel Père? Que manque-t-il à son œuvre, parlez?

Eh! qui suis-je, répondez-vous, pour oser me plaindre du Très-Haut? L'univers entier est comme un néant à ses yeux. Faible parcelle de ce néant, irai-je blasphémer la main suprême qui m'a donné l'être de la justice après celui de la nature? Ah! je sens tout le prix de cette seconde vie; je vois l'abîme effrayant d'où m'a tiré la grâce baptismale; je contemple avec admiration la hauteur étonnante où cette grâce m'a élevé: mais, après tant de bienfaits, une chose excite mes alarmes. Pourquoi dans l'homme devenu chrétien, ce divorce intérieur, ce schisme importun, cette lutte perpétuelle et si critique de la chair et des sens contre l'esprit? Pourquoi dans cette eau, dont l'aspersion miraculeuse efface dans mon âme l'image hideuse du premier Adam, n'y grave-t-elle pas si fortement les traits du second, que rien ne les puisse altérer? Pourquoi mon cœur, pénétré de cette rosée divine, est-il toujours sec, aride, plein de langueur, et sans attrait pour la vertu? Pourquoi, même après mon baptême, ces assauts furieux de la concupiscence? Pourquoi ces combats opiniâtres, ces triomphes si rares, et ces défaites si fréquentes? Hélas! tout est dans l'ordre autour de moi. Le tableau de la nature offre à mes yeux étonnés une harmonie constante, un concert admirable: chaque chose y est à sa place, et s'y maintient. Les astres, les éléments, les nuits, les jours, les saisons, tous les êtres insensibles suivent invariablement la route que la main du Créateur leur a tracée: et moi, jouet malheureux de mille contrariétés inconcevables, je porte l'anarchie et le désordre au fond de mon être. Je suis dans un chaos, d'où je ne sors un instant que pour m'y replonger l'instant d'après. La loi tonne à mes oreilles, et la volupté parle à mon cœur. La vertu m'attire par ses charmes, et le vice me séduit par ses illusions. La vérité m'éclaire et m'instuit, tandis que la cupidité me distrait et m'égare. La raison me montre la règle, et la passion l'indépendance. O baptême! ô sacrement des chrétiens, que vous laissez dans l'homme d'imperfections et de faiblesses!

Oui, sans doute, mon cher auditeur; mais vous sied-il bien de vous en plaindre? Mais ces imperfections et ces faiblesses ne sont-elles pas l'apanage nécessaire de votre état? Mais ces restes déplorables du vieil homme, dont la destruction devait servir de base à la vertu et de titre à un bonheur inaltérable, doivent-ils être l'occasion de vos murmures? Des imperfections après le baptême! C'est-à-dire que vous êtes surpris de vous trouver homme et chrétien tout ensemble, comme si le baptême, en guérissant la nature, devait la changer ou la détruire, et enlever

à l'homme le mérite d'avoir bien fait, en lui ôtant le pouvoir de mal faire? Des imperfections après le baptême! C'est-à-dire que, dès cette vie, vous aspirez à toute la sécurité de la vertu, à toute la facilité des bonnes œuvres, à toute la stabilité de la justice; en un mot, à tous les privilèges des bienheureux, comme si un Dieu élément et magnifique devait vous couronner, sans exiger de votre part, ni l'épreuve du combat, ni le mérite de la victoire? Des imperfections après le baptême! O mortel faible et borné! jusques à quand, dupe de votre raison, direz-vous au suprême Ouvrier: Pourquoi m'avez-vous fait ainsi? Pourquoi, dès qu'il a plu à votre clémence de réparer son ouvrage, ne lui avez-vous pas rendu tout l'éclat de sa beauté originelle? Poudre orgueilleuse! ingrat et vil limon! Eh! qui êtes-vous, dit le Seigneur, pour régler les conditions attachées aux faveurs que je daigne vous accorder? Vous n'en méritez aucune, et vous les réclamez toutes!

En effet, mon cher auditeur, si la vertu, loin de coûter à l'amour-propre, favorisait son attrait pour le plaisir, l'homme la cultiverait, non pour elle-même, ni pour sa beauté native ou pour plaire à son Dieu, mais parce que le goût se trouverait d'intelligence avec le devoir, et l'intérêt avec l'inclination. Dès lors il serait vertueux, non parce qu'il aimerait la vertu, mais parce qu'il s'aimerait soi-même; dès lors ces oracles si formels: *veillez, jeûnez et priez*, de peur que la tentation ne vous renverse; dès lors ces paroles si positives: *le royaume des cieux se prend comme d'assaut*, et ceux qui font violence à leurs sens ont le bonheur de le ravir; dès lors tant d'autres avertissements sur la fuite du monde, sur le renoncement à soi-même, sur la vigilance chrétienne, seraient des paroles en l'air et comme des hors d'œuvre dans la doctrine de Jésus-Christ.

Il est donc juste que l'homme régénéré par le baptême, sente encore ses misères; par ses misères, ses besoins; et par ses besoins, la nécessité d'une dépendance absolue et d'un gémississement continu. Sans cela, mes frères, la création de l'homme nouveau, cette création miraculeuse, ne serait plus l'objet de notre admiration. Le voile auguste qui couvre ici-bas l'opération invisible d'une grâce toute-puissante serait levé. L'effet sensible resterait seul et l'héroïsme de la sainteté la plus éminente ne serait plus qu'un spectacle populaire dont le secret serait connu de tout le monde. Ajoutez à cela que l'orgueil marche souvent à côté d'un bonheur trop facile et d'une vertu qui ne coûte rien. Ah! si l'eau sacrée qui purifie nos âmes les affranchissait encore des suites du péché; si l'heureux mortel qui l'a reçue s'élevait tout à coup à la perfection de l'homme spirituel, quel danger qu'ébloui de tant de gloire, il ne perdît le souvenir de sa première bassesse! qu'il ne s'attribuât les dons du ciel et qu'il ne dissipât le trésor de la justice, en le regardant comme son ouvrage! Il fallait

donc que le péril même fût le mobile de nos précautions et qu'il devint la source de notre sécurité. Il fallait que l'enfant du Très-Haut ne s'émanât jamais de la puissance paternelle et qu'il trouvât dans son propre cœur des motifs invariables de sa dépendance. Par là tout est dans l'ordre. La faiblesse de l'homme fait le triomphe de la grâce : elle conduit les élus à la paix de l'autre vie par les combats de la vie présente. Dieu rend au chrétien le trésor de l'innocence : mais ce trésor il le porte dans un vase de terre, dans une chair faible et indocile, afin que tout ce qu'il y a de grand et de sublime dans l'homme régénéré, il l'attribue à la puissance de Dieu et non aux forces de la nature : *Ut sublimitas sit virtutis Dei et non ex nobis.* (II Cor., IV, 7.)

Ah ! je sens enfin, ô mon Dieu ! le scandale de mes plaintes et l'équité de vos jugements sur les enfants des hommes. Vous m'avez que trop honoré de vos bienfaits un malheureux à qui rien n'était dû. Vous m'avez appelé de la condition d'esclave au rang glorieux de vos enfants ; de l'abolition de mes crimes aux droits de vos élus ; de la compagnie des méchants à la société des justes ; des ténèbres de la mort aux promesses de l'immortalité. Vous m'avez donné la conscience pour me conduire, votre loi pour m'éclairer, votre grâce pour me secourir ; et quelques légers efforts, et quelques épreuves momentanées, et quelques marques de fidélité, et quelques rapides combats, sont-ils la juste compensation de tant de faveurs si grandes et si peu méritées ? Est-ce tout ? Non, mes frères, la bonté de notre Dieu s'étend encore plus loin. A cette grâce d'adoption il ajoute une grâce d'union avec Jésus-Christ, chef et souverain de tous les fidèles : second privilège du baptême.

Pour entendre cette vérité, remarquez avec saint Paul, que, dans les vues de Dieu, tout est pour Jésus-Christ. Oui, lui seul est le centre de ses desseins adorables, la fin de sa loi sainte, l'objet de ses complaisances éternelles. C'est en lui qu'il réunit toutes choses ; et c'est par lui que les créatures intelligentes, soit du ciel, soit de la terre, soit les anges, soit les hommes, rentrent dans leur principe et sont consommés dans l'unité : *Quæ in cælis, et quæ in terra sunt, in ipso.* (Ephes., I, 10.) En sorte, continue l'Apôtre, que, nous ayant prédestinés pour être ses enfants adoptifs, il ne l'a fait qu'en vue de son Fils bien-aimé : *Gratificavit nos in dilecto Filio suo.* (Ibid., 6.) Il est le chef de cette famille immense, qui, née de son sang, doit s'étendre par toute la terre. Il est, par son sacerdoce, le sacrificateur et le pontife souverain du peuple spirituel qu'il a enfanté sur l'autel de sa croix. Il est, comme premier-né du tombeau par sa résurrection, le modèle, le principe et la source de la vie glorieuse qu'il destine à ses frères. Il est, par l'autorité suprême de sa médiation, le trésor, la plénitude et l'économe de toutes les grâces qui sanctifient le genre humain.

Ainsi, mes frères, être uni par le baptême

à Jésus-Christ, c'est tenir comme autant de rameaux, et par le lien le plus intime, à l'arbre de la vie éternelle ; c'est puiser dans leur source même ces eaux fécondes qui jaillissent jusqu'au trône de Dieu ; c'est recevoir immédiatement l'onction royale, qui, du chef de l'Eglise, découle sur tous ses membres. Être uni par le baptême à Jésus-Christ, c'est être réconcilié dans son corps mortel ; c'est devenir une hostie pure, sainte, irrépréhensible aux yeux du Tout-Puissant, et digne d'être offerte à sa majesté redoutable. Être uni par le baptême à Jésus-Christ, c'est avoir droit au testament éternel, dont il est lui-même le médiateur, le souscripteur, le garant, le témoin, l'héritage et le cohéritier : *Ipse mediator testamenti, ipse signator, ipse fideijussor, ipse testis, ipse hæreditas, ipse coheres testamenti* (S. AUGUST., in psal. LXXXVIII) ; c'est faire partie de ces peuples heureux, dont sa mort l'a rendu le Père, le Sauveur et le Conquérant ; être uni par le baptême à Jésus-Christ, c'est entrer dans la structure de l'édifice admirable dont il est la pierre angulaire et dont Dieu lui-même veut faire son temple dans l'éternité. Être uni par le baptême à Jésus-Christ, c'est avoir un droit acquis à ses mérites, à ses vérités, aux dons excellents et aux largesses qu'il réserve à son Eglise.

Je dis à ses mérites. Oui, mes frères, le baptême est la clef qui nous ouvre ce trésor précieux. Nos sacrifices, nos hommages, nos adorations, nos louanges, nos vœux, nos clameurs, nos prières, nos souffrances, nos combats, nos victoires, nos œuvres, nos vertus, n'ont d'autre appui que les mérites infinis du chef qui les anime. Ils coulent dans ses membres avec l'eau baptismale ; et tout ce qu'il y a de bon, de grand, d'héroïque, d'immortel dans l'homme, est un épanchement de sa plénitude et une transfusion de son abondance : *De plenitudine ejus nos omnes accepimus.* (Joan., I, 16.) C'est lui qui offre, qui bénit, qui adore, qui rend grâces, qui prie, qui combat, qui triomphe dans ses frères. Le prix de ses travaux, de ses prières, de sa vie, de sa mort, il le partage avec son corps mystique ; il suffit de porter le sceau de la rédemption, pour aspirer à tant de faveurs.

Je dis à ses vérités. Et ici, chrétiens, quelle différence entre l'ancien et le nouveau peuple ! Dieu ne parlait au premier, dit saint Paul, que par ses prophètes, et leurs oracles avaient presque toujours quelque chose d'obscur. Mais tout nouvellement et de nos jours, il nous a parlé par son propre Fils, en qui sont renfermés tous les trésors de la sagesse et de la science qu'il possède lui-même. Or, chrétiens, ces trésors de science et de lumière, ces merveilles inconnues aux sages et aux prudents selon la chair, sont l'instruction familière de ceux que range le baptême au nombre des simples et des enfants : *Et revelasti ea parvulis.* (Luc., X, 21.) Ils sont donc, par le caractère seul de la régénération, les disciples comme les frères de Jésus-Christ. Ils ont donc pour

maître l'Evangéliste et le Prophète par excellence de ces vérités consolantes et sublimes que nul des princes du monde n'a jamais connues.

Je dis enfin aux dons merveilleux et à l'héritage qu'il transmet à son Eglise. Mais quel est cet héritage ? Ah ! chrétiens, c'est comme le germe et le premier trait de cette Eglise éternelle, où tous les élus ne seront qu'un seul peuple, un seul corps, un seul Christ, un seul Fils de Dieu. Quel est cet héritage ? C'est un sacerdoce mille fois plus excellent que celui d'Aaron. C'est une victime pure, sainte, adorable, qui a remplacé les sacrifices impuissants et les oblations figuratives de l'ancienne loi. C'est un autel où cette même victime contient l'holocauste sanglant dont l'effluve a réconcilié le ciel avec la terre. Quel est cet héritage ? Ce sont des symboles sacrés pleins de force et d'énergie, sources de grâce et d'immortalité ; c'est l'onction sainte qui consacre les soldats de la milice chrétienne ; c'est une planche secourable après le naufrage de la vertu qui, parmi les pleurs et les regrets de la componction, conduit le pécheur désolé du repentir au pardon et du pardon à l'espérance du salut ; c'est le froment des élus ; c'est le vin mystérieux dont la force donne aux âmes pures ces essors courageux et cette ivresse divine qui les transportent subitement de la terre au ciel et du cercle des objets périssables à la contemplation des beautés éternelles. Quel est cet héritage ? C'est le glaive de la parole, cette arme d'une trempe céleste, plus pénétrante qu'une épée à deux tranchants, qui a dès longtemps abattu le colosse de la gentilité, l'orgueil de la philosophie, les vaines idoles de la raison, et qui ne cessera d'abattre toute hauteur qui prétendra s'élever contre la science de Dieu. Quel est enfin cet héritage ? C'est le dépôt immuable de la foi, l'immobilité de l'espérance, l'esprit de la charité ; c'est l'unité, la sainteté, l'universalité d'un empire éternel ; ce sont enfin des promesses consolantes ; ce sont des croix, des épreuves, des travaux destinés à conduire les élus des agitations de cette vie fugitive au repos inaltérable de l'immortalité : tels sont, mes frères, les biens transmis à l'Eglise par Jésus-Christ et par elle à ses enfants.

Heureux l'homme qui en connaît le prix ! c'est l'unique moyen d'en goûter les douceurs. Mais, hélas ! notre foi, loin d'être animée par ces grands objets, est si faible, si languissante, si voisine des sens et des objets qui les affectent, qu'elle tient à peine contre leurs impressions. La raison déconcertée à la vue des calamités sans nombre qui désolent l'espèce humaine, l'entraîne dans ses écarts. Ah ! dit-on, si le ciel regarde en pitié cette portion du genre humain qui tient par le baptême à Jésus-Christ ; si le crime qui a provoqué sa colère est déjà pardonné, pourquoi le chrétien se voit-il encore en butte aux fléaux rigoureux que ce crime attira sur la terre ? Pourquoi ces contrées où le nom du Seigneur est invo-

qué, n'offrent-elles de toutes parts qu'un mélange affreux de forfaits et de malheurs ? pourquoi le mérite indigent et rebuté ? pourquoi la vertu sur le fumier comme au temps de Job, et le crime au faite des grandeurs ? Ce n'est pas tout ; si nous tirons l'homme hors du théâtre public des révolutions qui changent tour à tour la face de l'univers ; si nous le considérons en lui-même, quel objet d'étonnement et de pitié ! tout est incertain pour lui dans la vie, à la réserve des peines qu'il est sûr d'y trouver. Qu'est-ce en effet que cet hospice ruineux où son âme est emprisonnée ? Ce que c'est, mes frères ? Hélas ! c'est un amas de poudre qui laisse partout les traces de sa fragilité : les douleurs l'exténuent, l'intempérie des airs l'altère et le dissout, l'excès des aliments le surcharge, les jeûnes l'affaiblissent, l'inaction l'engourdit, le travail l'accable, le plaisir l'énerve, la tristesse l'abat, mille ennuis le consomment, mille soins le tourmentent. Qu'est-ce que cette vie, qu'un cercle éternel d'infiniment, de chagrins, de folies, d'assujettissements et de contraintes ; qu'un rêve long et douloureux dont l'illusion ne finit qu'à la mort ? O Dieu juste ! ô Père tendre ! quelles épreuves pour des enfants devenus les membres de votre Fils !

Je vous entends, mon cher auditeur, et j'entends aussi les plaintes indécentes échappées à la cupidité pendant le silence d'une foi muette ou mal concertée avec le devoir ; car enfin si elle savait parler, cette foi là he et indolente, elle vous dirait que le Dieu que vous adorez n'est pas venu des cieux pour former un peuple voluptueux et charnel, un peuple dévoué aux délices, un peuple pour qui le baptême fût le préservatif des peines imposées au reste des humains : elle vous dirait que si, malgré tant de malheurs qui versent l'ennui, l'amertume et la désolation sur cette terre infortunée, elle a pour vous tant d'appas, que serait-ce donc si tout ce que la nature peut fournir d'enchantements et de plaisirs, concourait à votre félicité ; si une paix profonde, un repos inaltérable, un calme délicieux, une sérénité constante des objets toujours gracieux, des images toujours riantes ; si la santé, la jeunesse, l'abondance régnaient de concert dans ce lieu de bannissement ? Ah ! nous nous en ferions le centre exclusif de nos désirs, le lieu de notre patrie ; nous regarderions comme le dernier des malheurs la nécessité de nous en séparer. L'intérêt plutôt que la grâce ferait les chrétiens ; et l'on nous verrait courir au baptême plutôt pour être heureux que pour devenir justes. Elle vous dirait enfin que le disciple, après tout, n'est pas au-dessus du maître. Or, dit saint Paul, le chef de l'Eglise est un pontife d'autant plus compatissant, qu'il a subi lui-même toute sorte d'épreuves : la faim, la soif, la fatigue, l'intempérie des saisons, la calomnie, les outrages, les contradictions, les tourments, l'agonie, la mort, et la mort la plus cruelle : *Tentatum per omnia.* (Hebr., IV, 15.) A quel titre par conséquent préten-

driez-vous à des privilèges dont votre chef n'a pas voulu jouir ? Injuste que vous êtes, rougisiez enfin de vos plaintes et sentez le prix de votre élection, la dignité de votre baptême, l'excellence de cette grâce d'adoption qui vous donne Dieu pour père; de cette grâce d'union qui vous rend frère de Jésus-Christ; de cette grâce de consécration qui fait de notre âme le temple et la demeure du Saint-Esprit.

Eh ! quel temple, mes frères ! quel ordre ! quelle décence ! quelle pureté ! quel éclat dans cet hospice respectable, devenu la demeure de l'Esprit divin ! rien ne manque à sa décoration : tout y brille aux yeux de la foi. L'hôte sacré qui daigne l'habiter y porte avec soi des trésors d'un prix infini.

Esprit de sagesse et d'intelligence, il grave dans l'âme ces traits heureux, ces mouvements dociles qui se prêtent sans résistance aux leçons de la vérité ; il lui donne ce discernement exquis, ce goût sûr, épuré, pénétrant, qui annonce le maître intérieur qui l'éclaire et qui le gouverne.

Esprit de conseil, il éclaircit ses doutes, il résout ses difficultés, il fixe ses irrésolutions, il règle ses démarches, il prévient ses écarts, il marque ses précautions ; et, dans l'image fidèle de ses devoirs, il lui apprend à sauver la conscience, à suivre la loi et à mépriser tout le reste.

Esprit de force, il l'élève au-dessus du monde et d'elle-même. Esprit de science, mais de cette science lumineuse qui la conduit à Jésus-Christ, à ses mystères, à ses lois, à ses promesses et aux espérances du siècle futur : il lui montre avec la vérité l'usage légitime qu'elle en doit faire. Esprit de piété, il lui inspire cette confiance douce et paisible, ce respect filial, cette crainte religieuse, ces transports tendres et ravissants qui l'unissent à son Dieu comme à son père : il y forme ces accents plaintifs, ces gémissements ineffables, ces clameurs ferventes, qui sont les cris de la foi chrétienne et le pur langage de l'amour.

Hélas ! chrétiens, quels devraient être nos sentiments pour tant de faveurs si touchantes et si gratuites ? Quelle devait être notre attention à les conserver ? Ah ! faut-il que leur excès même devienne le prétexte de notre indolence et l'occasion de nos infidélités ? Faut-il que la beauté d'une âme consacrée par l'Esprit sanctificateur, soit moins pour l'homme une distinction glorieuse qui relève et embellit son être qu'un dépôt embarrassant qui pèse à sa faiblesse et qui fatigue sa tiédeur ? Voilà cependant ce que nous voyons. La première ferveur une fois attiédie, l'attention se relâche, le zèle se ralentit, on se familiarise avec les dons du ciel : à la familiarité succède l'indifférence ; à l'indifférence, le mépris. On est moins précautionné, moins vigilant ; chaque jour ternit, efface même quelque'un des traits dont le Dieu qui réside en nous avait orné son temple. Les passions, craintives d'abord et gênées dans leurs premiers essorts, murmurent tout bas ; bientôt elles se montrent

avec moins de retenue ; insensiblement elles gagnent du terrain ; l'esprit attristé se retire à mesure qu'elles avancent : on tombe dans un état de langueur, on en gémit ; on se relève, on y retombe, après quoi on ne gémit plus. Les infidélités se multiplient, les ténèbres augmentent, la lumière s'affaiblit ; on tâtonne, on chancelle ; un dernier coup nous pousse enfin dans l'abîme, où la vertu, privée de ses appuis, va se précipiter. Âme imprudente, ouvrez les yeux, prévenez de nouvelles pertes et frémissez à la vue de vos périls, ou plutôt comptez avec vous-même.

L'esprit que vous avez reçu au baptême est un esprit de sagesse. Hélas ! ses douces inspirations ont fait longtemps vos plus chères délices. Vous marchiez à grands pas dans la voie de ses conseils : *Currebatis bene* (Galat., V, 7) ; ses oracles trouvaient en vous un cœur pur, une foi tendre, un zèle docile ; vous sortiez de son école content de vous-même et ravi de sa doctrine ; vous paraissiez ému, touché, pénétré. O Seigneur ! que votre esprit est bon, disiez-vous ! qu'il est doux ! quels charmes dans ses entretiens ! quels regrets alors aux rapides moments que la bienséance vous arrachait envers le monde ! D'où vient donc que les monde vous paraît aujourd'hui moins frivole dans ses amusements, moins licencieux dans ses entretiens, moins dangereux dans ses spectacles, moins perfide dans ses caresses, plus raisonnable dans ses maximes, plus décent dans ses usages, plus solide enfin dans ses amitiés ? Pourquoi la même vérité qui le frappe d'anathème et que vous écoutiez autrefois avec tant de crainte, ne parle-t-elle plus si fortement à votre cœur ? *Quis vos impedit veritati non obedire ?* (Ibid.)

L'esprit que vous avez reçu au baptême est un esprit d'intelligence. Tandis que cet esprit réglait uniquement vos goûts et dirigeait vos penchants, vous jugiez sainement de tout ; votre œil était simple et votre cœur innocent ; vous n'aviez d'attraits que pour les choses du ciel ; votre âme animée d'un feu divin, volait sans effort jusqu'à la région des beautés éternelles. Oh ! que le monde avec son faste et sa gloire chimérique, vous paraissait vil, frivole, trompeur, digne de vos mépris et de vos censures ! *Currebatis bene*. D'où naissent donc ces mouvements inquiets, ces intrigues mystérieuses, ces manèges clandestins, ces projets de fortunes, ces plans d'élévation et tous ces élans d'une ambition naissante, que le temps et la cupidité développent chaque jour ? Pourquoi cette pente nouvelle vers des honneurs et des titres longtemps ignorés ou dédaignés ? Qu'est devenu ce coup d'œil si juste et si perçant, qui en découvrait avec tant de précision le danger et la vanité ? *Quis vos impedit veritate non obedire ?*

L'esprit que vous avez reçu au baptême est un esprit de conseil. Tandis qu'il était seul consulté, vos jugements étaient juges, vos intentions droites et vos voies parfaites. Si quelque nuage venait à s'élever entre le

devoir et la passion, un simple rayon de sa lumière infinie le dissipait aussitôt. Envoyonné de cette lumière, vous goûtiez le calme heureux d'une conscience pure et toujours d'accord avec la loi : *Currebatis bene*. Maintenant tout vous paraît équivoque, parce que vous le souhaitez. On surfait la morale à votre compte; on exagère sa rigueur. La loi n'est plus si claire, le devoir si précis. La raison a ses droits, le précepte ses interprétations, l'esprit humain ses préjugés, celui de Dieu ses profondeurs : que sais-je ? En un mot, vous traînez les irrésolutions d'une conscience douteuse, flottante, incertaine. Dans vos perplexités, vous cherchez un guide commode. Le plus indulgent a toujours raison. C'est-à-dire que vous aimez le péril. La vérité vous avertit que vous y périrez. Que n'écoutez-vous cet oracle ? *Quis vos impedit veritati non obedire ?*

L'esprit que vous avez reçu au baptême est un esprit de force. Tandis que vous combattiez à l'abri de son bras tout-puissant, vous étiez, ainsi que Jérémie, tel qu'une ville forte, une colonne de fer et un mur d'airain au milieu d'un siècle pervers et séducteur. L'impiété se taisait devant vous. L'ascendant seul de votre vertu faisait expirer la dérision dans sa bouche profane : *Currebatis bene*. Désormais elle frémit impunément autour de vous : vous la voyez armée contre la religion, qui la blasphème dans ses mystères, qui l'insulte dans sa morale, qui la combat dans ses dogmes, qui la profane dans son culte, et vous voilà réservé, timide, muet, interdit : que dis-je ! vous rougissez d'un joug que vous aviez porté jusqu'alors avec une liberté sainte et une constance exemplaire. Vous négligez certains devoirs minutieux, au gré d'une raison tranchante, mais dont l'omission prépare par degrés, dit le Sage, la chute infaillible de la vertu. Etes-vous donc le seul que cet avis ne regarde pas ? *Quis vos impedit..... ?*

Enfin, l'esprit que vous avez reçu au baptême est un esprit de piété. Ah ! lorsque cet esprit répandait dans votre cœur cette émotion divine et ce goût enchanteur qui marquent sa présence ; quelle candeur d'âme ! quelle pureté de sentiments ! quelle tendresse de religion ! Touché des objets sublimes dont l'idée pénétrait le saint roi David, rempli de son extase, ô Dieu ! *que vos tabernacles sont aimables (Psal. LXXXIII, 3)*, dis-iez-vous ! mon cœur et ma chair tressaillent à leur souvenir. Heureux ceux, ô Seigneur ! qui habitent dans votre maison sainte ! ils vous loueront jusqu'à la fin des siècles et au delà. Ainsi le temple était votre demeure, l'autel votre ressource, le pain des anges votre nourriture. Cette manne du désert avait pour vous une saveur délicieuse : vous regardiez avec horreur les festins de l'Egypte ; on vous voyait toujours au milieu des mystères sacrés, des cantiques divins, des spectacles de religion : ces objets augustes et célestes consolait votre foi,

soutenaient votre espérance, animaient votre amour : *Currebatis bene*. Mais, hélas ! quel changement ! Qu'est devenue cette vertu craintive qu'épouvantait l'ombre du mal ? cette pudeur austère, dont un geste, un regard, une parole indiscrette offensaient la délicatesse ? Qu'est devenue cette ardeur impatiente pour le banquet mystérieux, cette soif du sang de l'Agneau, cette ivresse divine après l'avoir reçu, qui vous distinguait parmi les convives de l'Époux ! Avouez-le, âme infidèle, vos larmes, vos terreurs, vos remords décèlent toutes vos pertes, et déposent contre vos infidélités. Qu'aviez-vous à faire dans les tabernacles des pécheurs ? L'air qu'on y respire empoisonne tout ; et ne saviez-vous pas avec l'Apôtre, qu'un peu de levain aigrit toute la pâte ? *Quis vos impedit ?*... Faut-il être surpris si vos taches s'accumulent, si votre beauté s'efface ? Faut-il être surpris si l'Esprit-Saint, offensé de votre indifférence, s'éloigne peu à peu d'un séjour où l'iniquité commence à pénétrer ? D'où vient le mal ? Je vous l'ai dit plus haut. Vous n'estimez pas assez le prix de votre naissance spirituelle. Vous vous plaignez, comme si le Seigneur n'avait pas assez fait, et vos plaintes sont injustes. Un second scandale plus grand encore, c'est que vous violez les devoirs que cette naissance vous impose, et vos transgressions sont inexcusables. Voyons-en l'énormité dans mon second point.

SECOND POINT.

Si le baptême, comme on n'en peut douter, est un traité solennel entre Dieu et l'homme, il renferme donc essentiellement des clauses mutuelles et des conventions réciproques entre les parties contractantes. En effet, chrétiens, du côté de Dieu, qui d'ailleurs ne doit rien à sa créature, c'est un engagement volontaire à la créer de nouveau dans la justice, à la rétablir dans ses droits perdus par le péché, et, supposé qu'elle soit fidèle, à la rendre heureuse dans le temps sous les auspices de la grâce, et dans l'éternité par la communication de sa gloire. Du côté de l'homme, c'est une protestation publique, une promesse irrévocable de renoncer à Satan, à ses œuvres, au monde, à ses pompes ; de n'avoir d'autre maître que le Seigneur, d'autre modèle que Jésus-Christ, d'autre mère que son Église, d'autre règle que sa loi, d'autre oracle que sa vérité, d'autre lumière que sa doctrine, d'autre motif que son amour, d'autre ressource que ses mérites, d'autre espérance que son immortalité, d'autre fin que la gloire du Père céleste : car c'est à quoi tout chrétien s'engage par les vœux du baptême ; et de là naissent tout ses devoirs.

1° Envers Dieu le Père, qui l'a adopté pour fils ;

2° Envers Jésus-Christ, qui l'a reconnu pour frère ;

3° Envers le Saint-Esprit, qui l'a choisi pour temple et pour demeure.

Devoirs relatifs par conséquent à cette

grâce d'adoption, d'union et de consécration dont je viens de vous parler. Qu'est-ce donc qu'un chrétien assez téméraire pour oser enfreindre des devoirs aussi sacrés ? C'est un enfant rebelle, ingrat et parjure, qui viole son serment, et qui foule aux pieds la gloire de son adoption. C'est un déserteur de l'alliance nouvelle qui rompt sans pudeur les liens intimes qui l'unissent à Jésus-Christ. C'est un sacrilège qui profane la demeure, et souille insolemment le temple du Saint-Esprit. De là, mes frères, scandale de mépris et d'infidélité par rapport à Dieu le Père; scandale de séparation d'avec Jésus-Christ son Fils; scandale d'irréligion envers l'Esprit sanctificateur. Concevez, ô pécheurs ! concevez l'énormité de vos prévarications; et vous, justes, pleurez sur eux, et tremblez pour vous-mêmes.

Scandale de mépris, d'infidélité, mais d'infidélité la plus outrageuse par rapport à Dieu le Père; tel est le crime d'un chrétien qui manque aux obligations contractées à la face du ciel, de la terre, des personnes divines, des anges et des hommes; peut-être n'avez-vous jamais pensé en toute votre vie à ces vérités si constantes et si terribles. Peut-être même les regardez-vous comme les pieuses hyperboles d'un zèle plus ardent que réfléchi; mais j'ai à vous opposer un témoin irrécusable, un témoin que vous aimez, un témoin que vous croyez, et ce témoin c'est vous-même. Quoi ! mon cher auditeur ! vous vous piquez d'élévation de sentiment, de droiture dans tous vos procédés, de la probité la plus rigide, et de la fidélité la plus inviolable dans vos engagements; vous rougiriez de manquer de parole à un honnête homme, à celui même qui ne l'est pas, plus encore de reconnaissance envers un bienfaiteur. Que dis-je ! Une conduite équivoque, des airs trop mystérieux, des réserves peu d'accord avec la franchise vous laissent des soupçons, diminuent la confiance, et vous paraissent des ombres déplacées dans un tableau où tout doit être lumineux et scrupuleusement tracé par le pinceau de l'honneur et de la bonne foi. N'y aura-t-il donc que votre Dieu pour qui vous n'aurez pas ces délicatesses ou du moins ces attentions communes, et cette équité populaire que vous croyez devoir au dernier des humains ? Quel rang assignez-vous donc à cet Être puissant et terrible qui semble oublier sa grandeur lorsqu'il daigne accepter vos hommages, et qui ne les accepte qu'à cause de leur union avec ceux de son Fils ? Otez ce divin Médiateur, l'univers à genoux devant sa majesté redoutable, et couvrant ses autels de victimes, serait indigne de ses regards. Qu'ai-je à faire de vos hosties impures, vous dirait-il comme à l'ancien peuple ? Votre encens m'est en horreur; je déteste vos stériles oblations et vos solennités fastueuses; multipliez vos prières tant qu'il vous plaira; si mon Fils ne prie en vous, pour vous et avec vous, je ne vous exaucerai point : *Cum multiplicaveritis orationem, non exaudiam.* (Isa., I, 15.)

Et cependant c'est ce Dieu si grand, si saint et si jaloux de sa gloire, que vous renoncez pour votre Père en violant les vœux de votre baptême; lui que vous traitez avec un mépris et une perfidie que vous regarderiez comme une ingratitude monstrueuse et une bassesse infâme envers un bienfaiteur dans quelque rang où le ciel l'eût fait naître.

Voulez-vous, mes frères, une image sensible de cette vérité ? Supposons un roi bienfaisant, généreux et sensible, tel, par exemple, que celui qui nous gouverne; un roi qui descend d'un trône embelli par ses vertus ? et pourquoi ? Pour aller au fond de ses provinces délivrer un sujet coupable et enchaîné par un tyran. Il part suivi de sa clémence seule; il arrive au lieu de la tyrannie et de l'oppression; il chasse le tyran et le relègue loin de ses Etats; il pénètre ensuite dans le lieu d'horreur; il y voit un malheureux couché sur la poussière, chargé de chaînes, à demi couvert de haillons, faible et presque expirant. Attendri par ses plaintes, ce bon roi lui tend une main secourable, lui rend la lumière avec la liberté, essuie ses larmes, verse dans son âme flétrie une joie soudaine et des transports inconnus, le couvre d'habits précieux, le conduit dans son propre palais, l'admet à sa table, l'adopte pour fils, l'associe à ses autres enfants, j' partage avec lui son trône et sa couronne : Réglez à mes côtés, lui dit-il; seulement ayez pour moi les sentiments d'un fils, comme j'ai eu pour vous les entrailles d'un père. Quoi de plus juste ? Cependant, qu'arrive-t-il ? Après un court espace de reconnaissance et de fidélité, cet homme, sauvé de l'esclavage, arraché à la misère, élevé à tant de gloire, comblé de tant de bienfaits; cet homme, dis-je, fatigué de son bonheur même, déserte la cour et la maison de son libérateur, revole vers son ancien tyran, lui vend de nouveau sa liberté, reprend les livrées de sa première servitude, combat sous des enseignes ennemies, et déclare une guerre ouverte à son bienfaiteur, à son père, à son roi. Qu'en pensez-vous, mon cher auditeur ? Ah ! c'est un monstre, dites-vous; c'est le rebut, l'horreur et l'exécration de l'humanité qu'il déshonore. La terre n'a point d'ancre assez profond pour cacher tant d'infamies, la mort assez de rigueur pour expier un si noir forfait. L'enfer même... Arrêtez, imprudent, c'est contre vous que vous allez prononcer; ou plutôt l'arrêt qui vous condamne est sorti de votre bouche. Ah ! vous êtes cet homme indigne de vivre, dépeint dans l'image que je viens de tracer; vous êtes ce témoin irrécusable que j'avais promis de vous opposer; venez, parjure, dit le Seigneur, venez à la fontaine ouverte au milieu de Sion; cette fontaine qui a reçu en mon nom vos vœux et vos serments. Dans quel état vous trouvais-je lorsque je répandis sur vous cette grâce d'adoption qui vous rendit le frère et le cohéritier de mon propre Fils ? Hélas ! triste esclave de vos ennemis et des miens, victime de leur barbarie, portant sur le front le sceau

du crime et de l'anathème éternel, couvert des haillons du premier Adam, traînant à sa suite la chaîne honteuse de la concupiscence, environné des ténèbres du péché et et des ombres de la mort, qu'alliez-vous devenir? L'enfer attendait sa proie, et le tyran de ce lieu désolé, son sujet et sa victime. Touché de vos malheurs, je dissimai tant d'ennemis acharnés à votre perte, je vous retirai de l'obscurité profonde et des ordures de votre prison; je vous rétablis dans le séjour d'une lumière admirable et d'une heureuse liberté; je vous revêtis de la robe du salut et du manteau de la justice; je vous reçus parmi les citoyens de la même cité que les saints et les domestiques de ma maison; je vous destinai le même trône et le même héritage; enfin, je vous établis parmi ces arbres et ces plantes de bénédiction dont je devais tirer ma gloire.

Vous le jurâtes, ingrat! et, malgré mes faveurs et vos serments, malgré le caractère auguste imprimé dans votre âme, ce caractère témoin éternel de mes bienfaits et de votre perfidie; malgré vos propres intérêts, qu'avez-vous fait? *Quid fecisti?* Vous avez abandonné la maison de votre Père, vous avez quitté l'hospice de la paix, de l'innocence et du bonheur; et cela, pour rentrer dans la maison de votre ancienne servitude; et cela, pour vous établir dans la région du trouble, du blasphème et du malheur: *Quid fecisti?* Qu'avez-vous fait? Vous avez préféré les oignons d'une terre infidèle au pain des anges; une coupe de vertige et d'erreur qui tue ceux qui en boivent, à cette liqueur divine qui vivifie l'âme et réjouit le cœur de mes enfants: *Quid fecisti?* Qu'avez-vous fait? Vous les avez entraînés dans votre défection; vous êtes devenu pour eux une pierre de scandale et une odeur de mort. Je pensais trouver en vous un fils respectueux, un sujet soumis, un athlète prêt à défendre les intérêts de ma gloire, et j'y trouve, de tous mes ennemis, le plus opiniâtre et le plus effronté: ennemi de ma puissance que vous bravez, de ma justice que vous provoquez, de ma providence que vous censurez, de ma sainteté que vous outragez, de ma loi que vous transgressez, de ma vérité que vous combattez, de mon culte que vous profanez, de mon alliance que vous rejetez, de mes promesses que vous méprisez. Que ferais-je à mon tour, ajoute le Seigneur? Je détournerai de dessus vous cet œil miséricordieux qui porte le repentir et l'attendrissement dans une âme coupable. Vos jours seront des jours de ténèbres, d'ignominie et d'endurcissement; vous aurez des yeux, et vous ne verrez pas le glaive de ma justice prêt à frapper son dernier coup; vous aurez des oreilles, et vous n'entendrez pas le bruit de mon tonnerre grondant au-dessus de vous; enfin, vous marcherez stupidement dans vos voies, et ces voies vous conduiront d'égarément en égarément au terme fatal de la mort éternelle. Grand Dieu! que d'abîmes creusés sous les pas de l'im-

Après cela, chrétiens, je ne m'étonne plus de ces paroles, si étonnantes néanmoins, du grand Apôtre (*Hebr.*, VI, 6): « Il est impossible, nous dit-il, que ceux qui ont été une fois éclairés, qui ont goûté le don du ciel, qui ont été participants du Saint-Esprit, qui se sont nourris de la parole divine et de l'espérance des grandeurs à venir, et qui, après cela, sont tombés; il est impossible, dis-je, qu'ils se renouvellent par la pénitence. » Quoi, Seigneur! le sanctuaire de la propitiation ne s'ouvrira-t-il donc plus aux gémissements du pécheur? Et l'atrocité de ses crimes commis après son baptême l'emporterait-elle sur l'étendue de votre clémence et sur le pouvoir des clefs dont votre Eglise sainte est la dépositaire? Non, mes frères; loin de nous une erreur si désespérante et si formellement proscrite. Mais c'est qu'en effet il est impossible de se renouveler par une pénitence qui nous dispose à un second baptême. En ce sens, la grâce propre à ce divin sacrement ne se recouvre plus; car, de même qu'on ne peut naître qu'une fois selon la chair, on ne peut naître aussi qu'une seule fois selon l'esprit.

O vous donc qui, peut-être en ce moment, sentez la grandeur de vos pertes et l'énormité de vos prévarications, apprenez qu'il n'est plus pour vous de pardon purement gratuit comme dans votre naissance spirituelle. La porte de la pénitence vous est ouverte, il est vrai; mais, dit le concile de Trente, par cet autre sacrement, nous ne pouvons parvenir à cette nouveauté et cette intégrité que le péché nous a fait perdre sans beaucoup de larmes et de grands travaux: *Sine magnis nostris laboribus et fletibus*. Une conscience noircie d'iniquités ne peut donc être blanchie que dans les pleurs de ce baptême laborieux et dans le sang du Rédempteur. Le sang du Rédempteur? mais, hélas! en violant le pacte sacré du baptême, vous avez fait divorce avec lui; scandale de séparation, qui rend votre retour vers Dieu plus difficile encore.

En effet, chrétiens, par le baptême nous ne sommes pas seulement unis à Jésus-Christ, nous en sommes revêtus, remarque saint Paul: *Quicumque in Christo baptizati estis, Christum induistis*. (*Gal.*, III, 27.) C'est une transformation tellement parfaite, une adhésion si forte et si intime, que nous ne sommes plus qu'un avec lui: *Unum estis in Christo Jesu*. (*Ibid.*, 28.) Nous devons donc, non-seulement vivre de sa vie, mais aussi mourir de sa mort, puisque le baptême est tout à la fois un sacrement de vie et un sacrement de mort; le berceau de la nouvelle créature et le tombeau du vieil homme. C'est pourquoi l'Apôtre ajoute: Nous tous qui avons été baptisés en Jésus-Christ, nous avons été baptisés en sa mort: que dis-je? nous avons été ensevelis avec lui: *Consepulti cum illo per baptismum in mortem*. (*Rom.*, VI, 4.) C'est-à-dire, mes frères, qu'étant baptisés en la mort de Jésus-Christ, ses croix, ses douleurs, ses ignominies, ses opprobres sont désormais l'unique voie par où nous devons le suivre. C'est par des liens austères que nous

sommes véritablement unis ou plutôt identifiés avec cet homme de douleur. C'est par eux qu'un chrétien ressemble à ces morts couchés dans leurs sépulcres comme dans une terre d'oubli : rompre ces liens sacrés, c'est diviser Jésus-Christ, lui arracher une portion de lui-même ; c'est être un antechrist, dit saint Jean : *Qui solvit Jesum, hic est antichristus.* (1 Joan., IV, 3.) S'il en est ainsi, mes frères, nous pouvons dire avec le même apôtre qu'il y a, dès maintenant, plusieurs antechrists dans le monde : *Et nunc antichristi multi facti sunt.* (1 Joan., II, 18.) Pourquoi ? C'est qu'il y a dès maintenant dans le monde plusieurs justes de montre et d'ostentation qui confessent Jésus-Christ de bouche et qui l'ont renoncé dans le cœur. C'est qu'il y a dès maintenant dans le monde plusieurs impies d'éclat et d'effronterie, qui lèvent publiquement l'étendard du scandale, qui tirent vanité de leur impudence même, qui se glorifient de leur infamie ; hommes forcenés et grossièrement dissolus, sans foi, sans règle, sans pudeur, dont l'affreux métier est de censurer ou de corrompre la vertu et de chasser Jésus-Christ de ces âmes innocentes qu'il avait conquises au prix de son sang. C'est qu'il y a dès maintenant dans le monde plusieurs esprits superbes, armés de sophismes et munis de problèmes, qui, du haut d'une raison ferme et lumineuse, à ce qu'ils croient, lâchent le torrent formidable de leurs doutes contre l'antique édifice de la foi, comme si le chaos de leurs opinions ténébreuses pouvait éteindre le flambeau de la vérité. C'est qu'il y a dès maintenant dans le monde plusieurs avarés, plusieurs sensuels, plusieurs ambitieux qui n'aiment que lui, n'adorent que lui, ne soupirent que pour lui : *Et nunc antichristi multi facti sunt.*

Vous me répondrez peut-être que vous détestez avec moi tout ce qui porte le caractère du libertinage ou de l'incrédulité. Le mépris des mœurs, dites-vous, est d'une indécence et d'une brutalité qui révolte la raison la moins délicate. C'est un attentat contre les vertus sociales, qui suppose toute extinction d'honneur et de sentiment. D'un autre côté, le parti de ne rien croire est une ressource désespérée, qui présente je ne sais quoi d'effrayant, de noir et de funeste. La beauté de la religion me ravit, ses promesses me consolent ; j'admire sa morale, je crois ses vérités, j'adore ses mystères. Mais enfin, ajoutez-vous, dès qu'on est dans le monde, faut-il, par une singularité bizarre, s'interdire tout commerce avec les mondains ? Ne peut-on y vivre avec les honnêtes gens, sans préjudice des liens respectables qui nous unissent à Jésus-Christ ? La vie d'un séculier est-elle donc la vie d'un cénobite ? Je vous entends, mon cher auditeur, c'est à dire que vous prétendez servir deux maîtres ; allier Jésus-Christ avec Baal, être mondain et chrétien tout ensemble. Avec cette différence néanmoins que le monde ait vos affections et Jésus-Christ quelques devoirs de bienséance et certains hommages de pure

cérémonie : mais il vous déclare nettement et sans détour, que quiconque n'est pas avec lui sans réserve et sans partage est entièrement contre lui : *Qui non est mecum, contra me est.* (Matth., XII, 30.)

Partons de ce principe, et raisonnons. Par le baptême, avons-nous dit, nous sommes si étroitement unis à Jésus-Christ, que nous sommes morts et ensevelis avec lui, *consepulti*..... Or, un mort est pour jamais séparé de la société. La tombe est une barrière impénétrable à tout nouveau commerce avec les vivants. Il repose dans cette nuit solitaire où le fracas du monde ne se fait plus entendre. Tout est mort pour lui, comme il est mort pour tout. S'il est donc vrai que vous soyez mort et enseveli spirituellement avec Jésus-Christ, votre cœur doit être froid, insensible et glacé pour le monde, comme ces morts dont lui-même a perdu le souvenir. Vous ne devez donc avoir aucun désir pour la vie du monde, aucun goût pour ses plaisirs, aucun attrait pour ses honneurs, aucune estime pour ses distinctions, aucune passion pour les richesses, aucun empressément pour ses amitiés ; un divorce absolu, parfait, irrévocable, éternel, doit vous séparer, et des pécheurs, et du théâtre de leurs échés ; sans quoi l'on fait schisme avec Jésus-Christ ; sans quoi l'on ne renonce plus à ses joies, à ses biens, à ses espérances, à soi-même, pour le suivre dans cette voie de mort et de sépulture, par où le baptême devait nous conduire ; sans quoi le monde n'est plus crucifié pour nous, sans quoi l'on ressemble à cette Orpha Moabite, qui retourne vers son peuple infidèle et vers ses faux dieux : *Orpha osculata est socrum, ac reversa est.* (Ruth, I, 4.) Le vrai chrétien au contraire s'attache à Jésus-Christ comme la pieuse Ruth à Noémi : *Ruth adhesit socrui suæ.* (Ibid.) Oui, Seigneur, lui dit-il, je renouvelle en votre présence les vœux de mon baptême. J'irai partout où vous irez. Je demeurerai partout où vous demeurerez. Votre peuple sera mon peuple. Je mourrai où vous mourrez, et votre sépulture sera la mienne : *Quæ te terra morientem suscepit, in ea moriar.* (Ibid., 17.)

Plût à Dieu, mon cher auditeur, que ce fût ici la peinture de vos sentiments ! Mais, hélas ! oseriez-vous le soutenir à la face de la source divine où vous avez puisé l'eau de la justification ? Content de vivre comme les honnêtes gens du monde, vous pensez remplir tous les devoirs d'un vrai chrétien, et acquitter vos dettes envers Jésus-Christ. S'il en est ainsi, mes frères, on peut les acquitter à peu de frais, et à peine trouverait-on des prévaricateurs. Car enfin, vivre comme les honnêtes gens du monde, j'entends même les plus réguliers, qu'est-ce autre chose que suivre le torrent, subordonner les maximes de la religion à l'ascendant impérieux de l'usage, les plier aux mœurs du siècle, en adopter ce qu'elles ont de moins contradictoire avec nos goûts, et former le chrétien sur le citoyen, au lieu de réformer le citoyen sur le chrétien ? Vivre

comme les honnêtes gens du monde, c'est, en mille rencontres, citer l'esprit du législateur au tribunal de la raison, et soumettre le sens de ses lois aux décisions de l'amour-propre. C'est, pour ainsi dire, monter l'Evangile au ton des bienséances, des faiblesses et des passions humaines; l'assortir aux rangs, aux dignités, aux professions, aux personnes; l'étendre, l'expliquer, le violenter et le réduire au niveau de ces oracles ambigus des gentils, qui se prêtaient à toute sorte d'interprétations. Vivre comme les honnêtes gens du monde, c'est se procurer tous les aises et tous les agréments de la vie; c'est mettre autant qu'on peut la nature à contribution, et l'asservir à la bizarrerie de nos désirs injustes. Vivre comme les honnêtes gens du monde, c'est promener de cercle en cercle le poids d'une existence inutile, et le néant d'une vie désœuvrée; c'est mendier un remède contre l'ennui, et perdre un temps irréparable dans un commerce réciproque de jeux, de bagatelles, de puérilités et d'ineptie. C'est étaler une morale accommodante, un caractère complaisant, des mœurs douces et faciles, des vices agréables et de fausses vertus. Vivre comme les honnêtes gens du monde, c'est exceller dans l'art du manège et de l'intrigue. Vivre comme eux, c'est rapporter uniquement ses vues à l'augmentation de sa fortune, s'élever, s'il est possible, au-dessus de ses pères, oublier jusqu'à leur nom, et placer ses enfants au-dessus de soi-même. Vivre comme eux, c'est parvenir à ses fins par des assiduités, des complaisances, des flatteries et des bassesses, dont les succès les plus éclatants peuvent à peine colorer l'indignité. Vivre comme eux, c'est cacher l'obscurité d'une origine plébéienne sous l'uniforme d'un militaire, ou sous la pourpre d'un sénateur : l'ouvrage fini, c'est paraître avec faste, dépenser sans mesure, et se ruiner par vanité. En un mot, vivre comme les honnêtes gens du monde, c'est, au fond, n'aimer que le monde, ou plutôt que soi-même; c'est prendre le chemin large, courir avec la foule et se précipiter avec elle. Si c'est là mourir et s'ensevelir avec Jésus-Christ, avouons-le, mes frères, rien de plus commun que cette mort, ni de moins rigoureux qu'un pareil sacrifice. Mais par malheur pour vous, Jésus-Christ n'en juge pas de même; il frappe le monde d'anathème, et ces prétendus honnêtes gens avec vous et avec lui : *Vae mundo a scandalis.* (Matth., XVIII, 7.) Scandale par conséquent de séparation et de divorce avec Jésus-Christ; scandale qu'aucun prétexte ne saurait justifier; scandale, en dernier lieu, d'irréligion et d'impiété envers le Saint-Esprit; scandale qui met le comble à tous les autres.

Pour comprendre l'énormité d'un pareil attentat contre la demeure que Dieu même a daigné choisir, écoutez, mes frères, ce qu'il nous annonce par la bouche d'Isaïe : *Le ciel est mon trône*, nous dit-il, *et la terre est l'escaubeau de mes pieds. Quelle maison pouvez-vous me bâtir ? Quel lieu dans l'univers*

peut être digne de mon habitation ? (Isa., LXVI, 1.)

Tout ce qui existe est l'ouvrage de mes mains; c'est moi qui lui donne l'être; mais l'objet de mes complaisances est le cœur de l'homme. Rendons grâces, chrétiens, à l'Etre suprême, et sentons, ou plutôt respectons la dignité de notre nature. Cet Etre adorable nous déclare par là qu'il n'a pas besoin d'un temple matériel élevé à sa gloire; que ce n'est point pour le temple qu'il s'attache à un certain peuple; mais qu'il n'aime le temple qu'autant que ce peuple est soumis à ses lois : *Non propter locum, gentem; sed propter gentem, locum elegit Deus.* (II Mach., V, 19.) Qu'ainsi le véritable objet de ses complaisances est le cœur de l'homme fidèle. Oui, chrétiens, ce cœur donne tout leur prix à l'appareil du culte, à la décoration de nos sanctuaires, à la magnificence de nos temples, à la pompe de nos cérémonies religieuses : sans l'offrande sincère de ce cœur, le Seigneur est sourd à nos vœux et insensible à nos hommages. L'amour seul peut les animer, lui seul aussi doit les offrir. Ces basiliques fameuses, enrichies des chefs-d'œuvre de l'art, que nous comptons parmi les merveilles du monde, peuvent bien éblouir nos yeux et nous étonner par leur magnificence, mais non pas répondre à la sainteté du Très-Haut, ni circonscrire sa grandeur. Eh ! quel besoin a-t-il de nos autels ou de nos sacrifices ? C'est pour nous que nous travaillons lorsque nous lui bâtissons des temples; c'est pour nous procurer des asiles contre sa colère, et des lieux de prières pour fléchir sa justice. Qui suis-je, disait Salomon, pour entreprendre de bâtir un temple au Seigneur, dont le ciel et la terre ne sont pas capables de contenir l'immensité ? Or, si le ciel et les cieux des cieux ne peuvent la contenir, combien moins cette maison que j'ai bâtie ? Elle n'a donc été faite que pour vous porter, Seigneur mon Dieu, à regarder favorablement la prière de votre serviteur et ses humbles supplications : *Ad hoc tantum facta est, ut respiciat orationem servi tui, et obsecrationem.* (II Paral., VI, 19.)

Que cet oracle de l'Ecriture est honorable à l'homme ! qu'il peint admirablement la dignité de son être, la gloire de sa destination, et sa prééminence au-dessus des temples que la religion consacre à la Divinité ! Oui, chrétiens, par la grâce du baptême, le Saint-Esprit habite en nous et fait en nous sa demeure. C'est pourquoi saint Paul veut que nous respectons nos corps mêmes comme les temples du Saint-Esprit : *Membra vestra templum sunt Spiritus sancti.* (I Cor., VI, 19.) L'homme ainsi régénéré est donc préférable aux lieux sacrés où il vient offrir ses vœux au Tout-Puissant et s'anéantir devant sa majesté suprême; et pourquoi ? C'est que par la grâce baptismale il devient un temple vivant et spirituel, où Dieu veut habiter pendant toute l'éternité; au lieu que nos églises sont des temples matériels et inanimés qui

ne subsisteront qu'un temps, ou qui du moins périront avec lui.

Tel est donc le privilège de l'homme. Par la création, il est l'image de son Dieu; par le bienfait de la régénération, il en devient le premier temple et la demeure de l'Esprit-Saint la plus auguste, la seule même qui soit digne de sa grandeur : *Non capit Deum, nisi imago Dei*, remarque saint Bernard. Il est vrai que Dieu est partout par l'immensité de son être qui remplit tout, et en qui tout subsiste; mais il n'habite pas partout dans le sens que nous l'entendons. Le cœur de l'impie ne saurait être sa demeure; les temples que la superstition éleva jadis aux idoles des nations ne le furent jamais. Le cœur du juste, encore une fois, les lieux qui lui sont consacrés; voilà son temple, son hospice et sa demeure : *Non capit Deum, nisi imago Dei*.

Cependant, ô chrétiens! si vos privilèges sont inestimables; si, dans la classe des êtres visibles, vous êtes les images du Créateur et les temples de l'Esprit-Saint, d'un autre côté vos devoirs sont immenses, vos périls effrayants, et vos prévarications inexcusables. En effet, mes frères, si Dieu veut qu'on n'approche de son sanctuaire qu'en tremblant et avec tous les signes d'une frayeur profonde, si les vendeurs et les acheteurs sont chassés par Jésus-Christ du temple judaïque et de la maison de prière, quelle ne doit pas être son indignation contre les profanateurs d'un corps dont il est le chef et d'un temple dont le Saint-Esprit est le consécrateur? *Membra sumus corporis ejus, de carne ejus, et de ossibus ejus.* (Ephes., V, 30.)

Quel sacrilège! quelle horrible impiété, dont le pardon, suivant l'Apôtre, est presque impossible! Pour en concevoir l'énormité, renonçons à nos propres idées; écoutons Jésus-Christ : *Lorsque l'esprit impur est sorti d'un homme, nous dit-il, il s'en va par des lieux arides, cherchant du repos; et comme il n'en trouve pas, il dit : Je retournerai en ma maison, d'où je suis sorti. En y revenant, il la trouve nettoyée et parée : alors il s'en va prendre avec lui sept autres esprits plus méchants que lui, et entrant dans cette maison, ils en font leur demeure, et le dernier état de cet homme devient pire que le premier.* (Luc., XI, 25, 26.)

Tel est, mes frères, l'état d'un chrétien enlevé par la grâce du baptême à la tyrannie du démon. Il sort de son cœur, il est vrai, mais, forcé de céder la place à l'Esprit-Saint, il conserve toujours la volonté d'y revenir. Il connaît les endroits faibles de ce cœur, les passions les plus faciles à émouvoir, à surprendre, à mettre de son parti. Loin d'attaquer trop brusquement l'homme justifié, il étudie avec soin toutes ses démarches (S. Aug., *serm. 32 De diversis*); il examine s'il veille avec moins d'attention; il voit s'il se repose avec trop de sécurité sur les avantages de son état; si de ferventes prières et d'assidues communications avec Dieu soutiennent et assurent le bienfait et la grâce qu'il en a obtenue; s'il se complaît dans sa

propre justice et dans l'éclat de ses vertus; en un mot, s'il se glorifie en lui-même et non dans le Seigneur. Alors, mes frères, au moindre signe de négligence et d'infidélité, l'esprit impur, avec sept autres plus méchants que lui, rentre dans l'âme de cet homme dont le dernier état devient pire que le premier : *Et fiunt novissima hominis illius pejora prioribus.* (Luc., XI, 26.)

En effet, si les juifs échappés au joug des Egyptiens et délivrés de leur servitude, devenus ensuite le peuple de Dieu par une alliance toute gratuite, et les dépositaires de ses promesses, de qui le Christ devait naître selon la chair; si, dis-je, ces juifs, en rejetant le Christ et le condamnant à mort, sont tombés dans un état infiniment plus déplorable que le premier, combien plus malheureux est l'état d'un chrétien déchu de la grâce baptismale, qui a foulé aux pieds le sang du Rédempteur, rejeté le Saint-Esprit, et ouvert à l'esprit impur l'entrée de son cœur! Etat d'autant plus digne de larmes, que, de rechute en rechute, il conduit le prévaricateur tantôt aux blasphèmes de l'irréligion, tantôt à l'insensibilité de l'endurcissement, tantôt aux imprécations du désespoir, enfin à toutes les fureurs d'une âme abandonnée de toutes les créatures et luttant contre les horreurs de la mort, qui va la jeter entre les mains redoutables du Dieu vivant.

Prévenons, mes frères, prévenons cet état funeste et ses suites irréparables; effaçons l'opprobre de nos iniquités par ces dignes fruits de pénitence qui seuls peuvent désarmer la colère céleste. Rappelons surtout l'Esprit consolateur dans nos âmes désolées; que ses feux divins consomment en elles tout ce qu'il peut y avoir d'impur et de profane; qu'ils les prémunissent contre l'écueil des rechutes, et les dangers de notre inconstance.

Devenu chrétien par la vertu de votre baptême, reconnaissez votre dignité, s'écrie saint Léon (*Serm. de Nat. Dom.*); ayant la gloire de participer à la nature divine, gardez-vous de retourner à votre ancienne bassesse par une conduite qui dégénère de la noblesse de votre naissance divine. Souvenez-vous toujours de quel chef et de quel corps vous êtes membre; souvenez-vous encore que, délivré de la puissance des ténèbres, vous avez été transféré dans la lumière et dans le royaume de votre Dieu.

Ah! Seigneur, pénétrés d'une douleur profonde, nous voici prosternés et tremblants devant votre majesté sainte. L'image insupportable de nos iniquités déchire en ce moment nos âmes consternées. La confusion couvre nos fronts abattus aux pieds de votre justice. Plus coupables que les nations infidèles, nous avons déshonoré le titre glorieux de vos enfants, violé nos promesses, abusé de vos faveurs, profané le sang de l'alliance, outragé l'Esprit de grâce, et dissipé dans une terre étrangère les trésors de la maison paternelle, et la portion de notre héritage. Nous sommes devenus comme un homme impur. Emportés par le souffle de nos in-

quités, nous sommes tombés comme la feuille des arbres : *Iniquitates nostræ quasi ventus abstulerunt nos* (Isa., LXIV, 6.). Cependant, Seigneur, vous êtes notre Père, et nous ne sommes que de l'argile : *Pater noster es tu, nos vero lutum.* (Ibid., 8.) Père clément ! Dieu débonnaire ! ne laissez pas aller à l'excès votre juste courroux, et ne conservez pas toujours la mémoire de nos crimes. Hélas, grand Dieu ! malgré ces crimes, considérez que nous sommes votre famille et votre peuple : *Ecce respice, populus tuus omnes nos* (Ibid., 9) : que le véritable Joseph, votre fils et notre frère, daigne du moins nous reconnaître, et pardonner aux malheureux qui l'ont vendu. Nous en sommes indignes, il est vrai, mais son cœur, son tendre cœur nous rassure ; et s'il se trouve encore quelque Benjamin parmi nous, qu'il écoute en sa faveur la touchante voix de l'amitié fraternelle ; qu'il nous rende ses bonnes grâces et ses embrassements ; qu'il nous dise comme le premier Joseph aux enfants de Jacob : Venez, approchez, rassurez-vous ; je suis Joseph votre frère, le même que vous avez rejeté : *Ego sum Joseph frater vester quem vendidistis.* (Genes., XLV, 4.) Qu'il verse dans nos âmes un repentir durable et des regrets éternels, afin que purifiés par le baptême de nos larmes, l'Esprit-Saint rentre dans sa première demeure, la purifie de plus en plus, et la rende elle-même digne d'entrer dans ces demeures admirables où vous recevrez un jour les véritables pénitents. Je vous le souhaite, etc.

SERMON XI.

SUR LES DIFFICULTÉS DU SALUT, DANS L'ÉTAT DE LA GRANDEUR ET DE L'OPULENCE.

Jesus ergo cum cognovisset quia venturi essent, ut raperent eum et facerent eum regem, fugit iterum in montem ipse solus. (Joan., VI, 15.)

Jésus ayant donc connu qu'ils devaient venir pour l'enlever et l'établir roi, se retira de nouveau tout seul sur la montagne.

Que Jésus-Christ se refuse aux empresses d'un peuple qui, après l'avoir reconnu pour le prophète et l'envoyé de Dieu, veut encore l'élever sur le trône d'Israël, et le reconnaître pour son roi, je n'en suis pas surpris, mes frères ; son royaume n'était pas de ce monde, et la terre ne méritait pas un tel souverain. Ce qui me frappe, c'est la manière dont il se dérobe aux hommages volontaires de ses nouveaux sujets : c'est cette fuite si prompte et si rapide. Que prétend-il nous enseigner en refusant le trône de David ? Ah ! répond saint Jean Chrysostome, l'importante leçon que le Sauveur donne à l'univers ! Il méprise une gloire si sensible à des cœurs terrestres, il fuit sur une montagne solitaire, et du haut de cette montagne il foule aux pieds les honneurs de la terre ; il foudroie les idoles de l'ambition, il leur imprime pour toujours une espèce de flétrissure et d'anathème.

Je sais, mes frères, qu'on peut se sauver dans tous les états qui par eux-mêmes n'ont

rien de contraire aux lois du Tout-Puissant. Je reconnais de plus que celui de la grandeur en particulier, bien loin d'être absolument incompatible avec le salut, peut être sanctifié par la piété la plus éminente. Quels hommes que les David sur le trône, les Daniel à la cour, les Josué dans la profession des armes, les Louis parmi nous ! quel héroïsme de vertu dans ces grands personnages ! quelle majesté, quels traits sublimes dans ces vases d'honneur qui seront à jamais et l'ornement de la religion, et les modèles de l'humanité ! On peut donc se sauver dans tous les états qui entrent dans l'ordre général de la Providence ; on le peut. Mais il ne s'agit pas ici de la possibilité, il s'agit uniquement des difficultés du salut parmi les honneurs de ce bas monde. Pour nous en former une idée juste et précise, allons d'abord à la source, et, dans les oracles du souverain législateur, écoutons ce qu'il nous dit :

Si quelqu'un veut venir après moi (c'est Jésus-Christ qui parle), qu'il renonce à soi-même, qu'il prenne sa croix, et qu'il me suive. Remarquez, mes frères, les conditions auxquelles il attache le salut du chrétien ; vous verrez bientôt s'il est si facile de s'y conformer dans un état de gloire et d'élevation. 1° Il faut renoncer à soi-même : *Abneget semetipsum.* (Matth., XVI, 24.) Or je dis que dans cet état tout conspire à nous y ramener : première difficulté. 2° Il faut prendre sa croix et suivre Jésus-Christ : *Tollat crucem suam et sequatur me.* (Ibid.) Or, j'ajoute que dans cet état tout nous éloigne de Jésus-Christ et de sa croix : seconde difficulté. L'une et l'autre feront le sujet de ce discours, après que nous aurons salué Marie. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Le préliminaire de notre alliance avec Jésus-Christ, le premier mouvement qui nous transporte, pour ainsi dire, dans la carrière du salut, c'est donc le renoncement à soi-même : *Abneget semetipsum.* Voilà, mes frères, le caractère original de tous les membres unis par les liens de la grâce au chef des prédestinés. Mais qu'entendez-vous par ce renoncement ? Est-ce la réforme aisée de certains penchants que la raison désavoue et que le monde condamne ? Est-ce le sacrifice nécessaire de certains plaisirs qui ne sympathisent plus avec l'âge, avec le rang, avec la profession ? Est-ce la privation forcée de ces objets flétris au tribunal du public, dont le commerce honteux choque en secret notre vanité, lors même qu'il triomphe de notre faiblesse ? Est-ce une montre habilement concertée, et, pour user de ce terme, une décence de conduite qui, sans toucher à la source de nos vices, en bannit seulement l'effronterie, les masque avec adresse, nous produit nous-mêmes avec distinction, nous place parmi les gens de bien, et par ce rang glorieux nous dédommage avec usure du peu qu'il nous en coûte pour l'obtenir ? Est-ce enfin le système arbi-

traire d'une piété d'humeur et de complexion, qui condamne au hasard certains défauts, en se réservant le droit d'excuser, de justifier, de canoniser tous les autres? Heureux les hommes; heureux les grands en particulier, si le renoncement évangélique n'allait pas plus loin! Hélas! nous respecterions dans les dieux de la terre la plus édifiante portion du christianisme; et l'ambition des mortels serait à nos yeux la plus belle de leurs vertus. Mais si ce renoncement n'exigeait autre chose, qu'était-il besoin que la Sagesse éternelle descendue des cieux vint tracer à l'homme la voie de la justice et du bonheur? N'avait-il pas déjà dans l'éducation, dans la sagesse, dans la politique humaines, des maîtres suffisants et capables de le conduire? Ce n'est donc pas là, mes frères, ce renoncement rigoureux d'où dépend notre salut.

Qu'est-ce donc que renoncer à soi-même dans l'idée de Jésus-Christ? Ecoutez, grands du siècle, et géissez de votre élévation. Renoncer à soi-même, c'est sortir du sein corrompu de la nature, c'est commencer à vivre de la foi, c'est mortifier les désirs de la chair, c'est se laisser conduire aux mouvements de l'esprit. Renoncer à soi-même, c'est proscrire les prétextes comme les illusions de l'amour-propre, c'est devenir une créature nouvelle, c'est attaquer, combattre, surmonter les passions injustes, n'en épargner aucune, les sacrifier toutes. Renoncer à soi-même, c'est descendre, le glaive évangélique en main, jusqu'au fond de son cœur, pour trancher dans leur racine les branches fatales de la cupidité; c'est arrêter la source de nos désordres dans les penchants qui entraînent ce cœur, dans les affections qui le corrompent, dans les mouvements qui l'agitent, dans les faiblesses qui l'abattent, dans les liaisons qui le retiennent, dans les chaînes qui le captivent. Renoncer à soi-même, dans toute l'étendue que Jésus-Christ donne à ce renoncement, c'est être prêt à quitter pour sa gloire son père, sa mère, son épouse, ses enfants, ses proches, ses amis; car tout cela tient à notre cœur par des liens si forts et si tendres, qu'il fait souvent la plus chère portion de nous-mêmes. Et voilà, mes frères, les victimes attendrissantes qui doivent expirer au dedans de nous, sans quoi l'on ne peut être le disciple de Jésus-Christ, ni se sauver par conséquent : *Non potest meus esse discipulus.* (Luc., XIV, 26, 27, 33.)

Or, ce renoncement, tel que je viens de le dépeindre; ce renoncement si difficile dans l'état le plus médiocre, quelles terribles difficultés ne renferme-t-il pas dans un état d'élévation? Où sont les grands qui renoncent à eux-mêmes selon l'idée que l'Evangile nous en donne? Hélas! mes frères, dans cet état si dangereux tout conspire à les ramener sans cesse à l'amour d'eux-mêmes, à les y fixer sans retour. Les préjugés de l'esprit, la résistance des passions, les intérêts de la chair et du sang, les personnes qui les approchent, les objets qui les environnent, mille autres choses les forcent

d'habiter éternellement avec eux-mêmes, de ne se perdre jamais de vue; de là combien de difficultés pour le salut!

Difficultés dans les préjugés de l'esprit. J'appelle, mes frères, les préjugés de l'esprit, ce fond d'illusions formées par l'orgueil, qui nous représentent à tout moment l'image flatteuse de notre propre excellence, mais une image enrichie de toutes les perfections qui manquent à l'original. Etrange manie de l'homme depuis qu'il a perdu les anciens titres de sa véritable grandeur! Il s'agite, il se tourmente pour tâcher de remplir le vide immense que cette perte a laissé dans son cœur. Il est si petit, qu'il se croit quelque chose, dès qu'il peut s'étayer d'un appui, pour étranger qu'il soit à la nature; il l'adopte aussitôt et en fait comme l'enveloppe ou le supplément de sa bassesse. Content s'il réussit enfin à se tromper lui-même, il préfère une douce erreur à l'instructive, mais humiliante contemplation de sa disette et de ses besoins. Voilà pourquoi si la naissance ou la fortune le donnent en spectacle, il s'approprie sa grandeur, il ramène, il incorpore, pour ainsi dire, à son être, le faste extérieur qui l'accompagne.

Dans son idée, l'homme grand fait le grand homme, et l'élévation fait le mérite. Fixé à cette idée, toute fausse qu'elle est, il s'y attache avec complaisance; pourquoi? C'est qu'il jouit du plaisir si flatteur de s'y contempler lui-même dans son jour le plus favorable, je veux dire avec ses titres, ses honneurs, ses dignités, ses prééminences. Annoncez à un mortel, ainsi prévenu de ce qu'il est, ou de ce qu'il croit être, annoncez lui qu'une seule et même voie de salut est marquée pour les grands comme pour les petits, ajoutez que, pour entrer dans cette voie étroite, il faut s'oublier, se perdre, s'annéantir avec Jésus-Christ. Il ne comprend rien à ce langage, dit un prophète : *Homo, cum in honore esset, non intellexit.* (Psal. XLVIII, 13.) Il comprend bien qu'il y a une sympathie secrète et un rapport constant entre le cœur et les objets qui l'intéressent; mais il ne comprend pas que pour se sauver, on doive en mille rencontres se refuser à des penchants si doux et ensemble si naturels : *Non intellexit.* Il comprend bien qu'une pente invisible entraîne l'homme vers le bonheur; qu'il ne travaille, qu'il ne souffre même que pour se rendre heureux; mais il ne comprend pas que pour arriver à cette félicité, dont les charmes l'attirent si puissamment, il faille résister aux mouvements qui semblent nous y conduire : *Non intellexit.* Il comprend bien qu'il faut user de modération dans les plaisirs, ne pas les goûter jusqu'à la satiété, ni flatter la chair jusqu'à une mollesse avilissante; mais il ne comprend pas que pour la recouvrer glorieuse dans l'autre vie, on doive l'oublier, la négliger, la crucifier dans celle-ci : *Non intellexit.* Il comprend bien que l'amour de soi-même a ses bornes, qu'il devient honteux dès qu'il est excessif; mais que cet amour doive être éternellement réprimé, et souvent

contredit ; mais qu'il faille détester en soi les restes malheureux du premier Adam ; mais que cette haine renferme une disposition constante au sacrifice de sa propre vie, si le devoir l'ordonne, sans quoi l'on se flatte en vain de renoncer à soi-même, voilà ce qu'un grand ne comprend pas, ou ne veut pas comprendre. Une abnégation de bien-séance, une réforme philosophique, où la vanité retient encore plus qu'elle ne relâche en effet, où l'on retranche tout au plus aux passions ce qu'elles ont de scandaleux et d'indécent, où le vieil homme subsiste tout entier à la faveur de quelques traits empruntés de l'homme nouveau ; une ébauche enfin de renoncement, une ombre légère, un pur fantôme de régularité, voilà ce qu'un grand conçoit de plus parfait ; il craint même d'aller trop loin dans la pratique : *Homo, cum in honore esset, non intellexit.*

Je veux cependant que, libre des préjugés de l'esprit, il envisage dans toute son étendue la nécessité du renoncement évangélique ; je veux qu'il adopte sans restriction toute la rigueur de la loi. Quelles difficultés ne trouvera-t-il pas dans la résistance des passions ? Qui ne sait que la grandeur est le théâtre favori et comme le séjour natal de ces ennemies du salut ? Où est-ce qu'elles paraissent avec tant de liberté ; qu'elles triomphent avec tant d'audace ; qu'elles commandent avec tant de hauteur ; qu'elles règnent avec tant d'empire ? Quel despotisme ! quel ascendant ! Ah ! chrétiens, les esclaves les plus soumis, les plus tyrannisés, les plus à plaindre, ces esclaves malheureux, vous les trouverez dans ces postes superbes et envieux, où tout respire au dehors la splendeur avec l'indépendance. Qu'ils essayent de briser leurs chaînes, qu'ils se roidissent contre leurs tyrans, qu'ils entreprennent de secouer le joug des passions : quelle entre prise ! quels combats ! mais quelle résistance !

O mortels puissants et redoutés ! souffrez que je vous adresse les paroles d'Elie aux enfants d'Israël : Prenez, leur disait-il, les prophètes de Baal, et qu'il n'en échappe pas un seul : *Apprehendite prophetas Baal, et ne unus quidem effugiat ex eis* (III Reg., XVIII, 40.) Grands du monde, idoles de la terre, méritez enfin les hommages qu'on vous prodigue par des triomphes dignes de nos acclamations et de votre rang ; réprimez une bonne fois la pente vicieuse de tant de passions inquiètes, qui troublent sans cesse le repos de vos jours ; chassez au loin ces dangereuses ennemies de votre salut, et commencez par l'ambition : *Apprehendite prophetas Baal.* Mais elle a vieilli parmi tant d'honneurs ; mais elle a passé par tant de postes ; mais elle aspire encore à de nouvelles dignités ; votre cœur lui-même, d'intelligence avec elle, souscrit intérieurement à ses prétentions. Ah ! vous n'avez ni l'envie de l'attaquer ni la force de la vaincre. Je vois bien que celle-ci sera épargnée : *Apprehendite prophetas Baal.* Attaquez du moins l'orgueil ; c'est l'ennemi le plus dangereux de

vos salut, et en vain y prétendez-vous ; tandis que ce vice odieux régnera dans votre âme. Mais il est comme naturalisé avec l'encens que la crainte ou l'adulation ne cessent de vous offrir : mais c'est lui qui vous prête ces airs de hauteur et d'empire que vous regardez comme l'assortiment de votre état ; mais sans lui, sans son faste et sa fierté, vous vous croiriez déchu de votre élévation ; il ne sera donc pas dépossédé : *Apprehendite prophetas Baal.* Tournez vos efforts contre la volupté. Ne voyez-vous pas que, par la voie du plaisir, elle vous conduit à des remords cuisants, à des regrets éternels ? Encore quelques années, et, vil rebut du monde, vous ne vivrez que pour déplorer, si j'ose le dire, la honte d'avoir vécu. La volupté, cette volupté si douce et si attrayante, fera le désespoir de votre caducité. Que tardez-vous donc ? Osez du moins la combattre. Mais ses droits ont prescrit dans votre cœur, elle y commande en souveraine ; mais elle en fixe impérieusement les desirs à tous les objets qui flattent les sens et la nature ; mais dès qu'elle ordonne, la raison même n'est pas plus ménagée ni plus respectée que la loi ; mais vous lui sacrifierez jusqu'au bout, et la loi, et la raison, et la fortune, et l'honneur : mais si la honte de votre esclavage vous irrite quelquefois contre sa tyrannie, vos faibles tentatives molliront bientôt contre une domination trop bien établie, et d'ailleurs trop agréable : *Apprehendite prophetas Baal.* Armez-vous contre l'avarice. Eh, quoi ! c'est une passion si infâme, si généralement flétrie : mais c'est elle qui la première a souillé votre cœur ; mais c'est elle qui l'a endurci contre les larmes de tant de citoyens, victimes déplorables de votre rapacité ; mais c'est elle qui, exagérant à vos yeux les caprices du hasard et les révolutions de l'avenir, vous porte à désirer sans fin, à acquérir sans mesure ; mais vous mourrez indigent et misérable dans le sein même de la superfluité : *Apprehendite prophetas Baal.*

Frappez un coup plus rude ; immolez une victime plus précieuse ; pénétrez jusqu'à l'endroit le plus sensible de votre cœur, pour attaquer, et qui ? Je n'ose vous montrer l'ennemi ; vous frémirez, mon cher auditeur : mais enfin, Jésus-Christ vous l'a montré avant moi ; allez-y donc attaquer l'amour de vos proches, non cet amour légitime, honnête, réglé par le devoir qui réclame la nature et qu'autorise la religion ; *filios suos diligant.* (Tit., II, 2), mais cet amour aveugle, ambitieux, immodéré auxquels vous consacrez vos pensées, vos desirs, vos projets, vos entreprises, vos sueurs, vos travaux, tout enfin, jusqu'aux vœux que vous formez au pied des autels. C'est là cet amour qu'il vous faut combattre avec plus de force et régler avec plus de précaution : *Et ne unus quidem effugiat ex eis.* Quand l'ambition, l'orgueil, la volupté, l'avarice, auraient expiré dans votre âme, cet amour seul épargné ressusciterait bientôt les autres.

Mais le moyen qu'un grand du monde

consente à renfermer dans les bornes sévères de la religion les intérêts de la chair et du sang, qu'il ne leur prescrive d'autre étendue que celle de la conscience et du devoir? N'est-ce pas au contraire dans cet état où le suffrage de la conscience n'est écouté qu'autant qu'il entre lui-même dans le plan de la politique? Et le premier, ou plutôt l'unique devoir que respecte un homme élevé parmi les grandeurs du siècle, n'est-ce pas l'avancement de sa famille? Indifférent, insensible, si vous voulez, à tout autre objet, son zèle toujours ferme et agissant ne se ralentit jamais sur celui-ci. Examinez ses vœux, ses intrigues, ses soucis, ses inquiétudes, vous en serez convaincu. S'il cultive les maîtres du monde, n'est-ce pas pour assurer d'avance à ses enfants les mêmes honneurs dont il jouit lui-même, ou de plus grands encore qu'il ambitionne pour eux? Oui, mes frères, il vieillira sans regret, pourvu qu'il voie la gloire de ses aïeux renaître, se perpétuer et s'accroître dans sa postérité; il mourra tranquille, pourvu que la chair et le sang n'aient rien à lui reprocher : il a rempli les devoirs d'un bon père au gré du monde; il n'examine pas s'il a également satisfait aux devoirs d'un père chrétien. Hélas! ce titre auguste, il l'oublie jusque dans les actions de la vie les plus sérieuses et les plus chrétiennes en apparence. La vanité profane jusqu'aux vœux qu'il adresse à Jésus-Christ; il lui demande pour ses héritiers non les vertus qui sanctifient les grands, mais les grandeurs qui sont l'écueil ordinaire des vertus. Le crédit, la faveur, l'opulence, les premières places; voilà, chrétiens, l'unique intérêt qui l'occupe et le sujet éternel de ses prières en faveur de ses enfants. De là, qu'arrive-t-il? C'est qu'il se retrouve, qu'il se perpétue autant qu'il est en lui; qu'il se complait, qu'il s'aime par contre-coup dans sa postérité. Une circulation naturelle ramène les effusions de cet amour. Arrivées à leur terme, elles refluent sur elles-mêmes et remontent vers leur source. En un mot, il rapproche de son être ces temps éloignés où lui-même ne sera plus; et, par un agréable délire, il jouit d'un avenir qui le fait survivre à la dissolution du corps fragile que la mort va bientôt réduire en poudre; ainsi les grands, plus que tous les autres, éprouvent dans les intérêts de la chair et du sang des ennemis domestiques de leur sanctification, dont la défaite est aussi rare que difficile. Ainsi les obstacles au renoncement évangélique, et par conséquent les difficultés du salut croissent et se multiplient à mesure qu'ils sont plus élevés.

Difficultés dans les personnes qui les approchent. Pour en juger sainement, représentez-vous quelqu'un de ces cercles que le mensonge, l'intérêt, la flatterie, l'ambition rassemblent autour des grands. Quel spectacle aux yeux de la foi! C'est un mur impénétrable à la vérité, une ligne qui les resserre, pour ainsi dire, dans la circonférence de leur propre grandeur : c'est une perspec-

tive trompeuse où ils ne voient qu'eux-mêmes, et qui leur renvoie toutes les illusions de leur vanité. C'est un concert d'adulation, où des voix mercenaires leur disent mille fois le jour, et ce qu'ils ne sont pas, et ce qu'ils devraient être : on dirait qu'il y a une conspiration générale contre leur salut. Comme si l'homme, entraîné par sa corruption naturelle, n'était pas assez porté à l'amour de soi-même, on fortifie, on encourage en lui cette pente funeste; on le représente si parfait, si accompli, que ce qui n'est qu'amour-propre dans le vulgaire se change en admiration dans un grand, et dégénère souvent en idolâtrie. Or, comment voulez-vous qu'il s'oublie, qu'il se renonce, tandis que vous le voyez seul et sans défense au milieu de ses courtisans, de ses adulateurs, de ses panégyristes : âmes vénales et perfides qui se relèvent pour l'encenser, qui trafiquent lâchement de sa faiblesse ou de sa vanité, et qui disputent à qui effacera plus tôt de son âme les restes mourants de modestie et de pudeur que la raison y avait gravées? Hélas! chrétiens, l'imposture et la séduction veillent nuit et jour à la porte des grands : ils n'ont pas même la ressource de la méfiance; ils ne sauraient s'imaginer que leurs adulateurs sont des fourbes qui les trahissent et qui s'enrichissent aux dépens de leur imbécillité. Leur malheur est d'être toujours applaudis. Nul ami assez généreux pour oser les contredire. Font-ils une fausse démarche, on rejette les suites de leur imprudence, ou sur les manœuvres d'un concurrent, ou sur les caprices du hasard. Parlent-ils sans réflexion, on écoute en silence, dit le Sage, et leurs inepties sont élevées jusqu'aux nues comme les oracles d'une sagesse exquise et d'un jugement consommé. *Dives locutus est..... et verbum illius usque ad nubes perducent.* (Eccli., XIII, 28.) En faut-il davantage, en faut-il tant pour séduire un faible mortel, pour l'enfermer sans retour dans l'abîme de l'amour-propre? Et cependant, mes frères, sans le sacrifice de cet amour, sans le renoncement évangélique, point de salut pour lui. Oh! qu'il en coûte pour être chrétien, lorsqu'on est grand selon le monde! Oh! qu'il est difficile de fuir hors de soi lorsqu'on est arrêté par tant de liens!

Ajoutez à tous ces obstacles mille autres objets qui les arrêtent; leur opulence, leur pouvoir, leur crédit, leurs honneurs, leurs distinctions, leurs plaisirs, les hommages de la multitude, sa crainte, son respect, tout enfin, jusqu'aux monuments domestiques de leur grandeur : oui, ces bustes, ces tableaux qui leur retracent l'époque, les progrès et le comble de leur élévation; tout cela, dis-je, les attache, tout conspire à les retenir dans les pièges de l'amour-propre. Réunissez tous ces obstacles, pesez au poids du sanctuaire toutes ces difficultés, vous verrez combien il est difficile de renoncer à soi-même dans l'état de la grandeur. Il ne l'est pas moins de prendre sa croix et d'y suivre Jésus-Christ. pourquoi?

C'est que dans cet état tout les éloigne de Jésus-Christ et de sa croix.

SECOND POINT.

Le même Dieu qui nous fait une loi de l'abnégation évangélique, *abneget semetipsum* (Matth., XVI, 24), nous ordonne aussitôt de le suivre et de ne suivre que lui, *et sequatur me*. (Ibid.) L'ordre est précis; il ne s'agit désormais que d'éviter la méprise. Qu'est-ce donc que suivre Jésus-Christ? Appliquez-vous à des vérités peu connues, encore moins goûtées des grands du siècle; vérités où paraîtront dans un nouveau jour les ébrilés de la grandeur.

Suivre Jésus-Christ selon l'idée que la religion nous en donne, c'est le suivre dans ses humiliations : or je dis que les préjugés du grand monde sont directement contraires aux humiliations d'un Dieu. C'est le suivre dans ses souffrances, or je prétends que les passions du grand monde n'aperçoivent que folie dans les souffrances d'un Dieu. C'est le suivre dans ses desseins adorables sur la destinée et sur le salut des hommes; or je soutiens que les intérêts du grand monde s'opposent formellement aux desseins adorables d'un Dieu. Suivez-moi, je vous prie, la matière mérite vos attentions.

En premier lieu, pour se sauver il faut suivre Jésus-Christ, et le suivre dans ses humiliations. Rien de plus vrai, mes frères, et le christianisme, si fertile en moyens de salut, n'en fournit aucun de plus indispensable, ni de plus décisivement énoncé. Oui, quelque rang que j'occupe dans le monde, je reconnais au-dessus de moi, j'adore un Dieu, par des espaces infinis, descendu jusqu'à mon néant; un Dieu sous la forme de serviteur et d'esclave; un Dieu chargé de mes misères, et victime de mes crimes; un Dieu naissant dans la pauvreté, vivant dans l'obscurité, mourant dans l'ignominie. Donc je ne puis le suivre qu'en m'humiliant après lui, et je dois le suivre si je veux efficacement travailler à mon salut. C'est la conséquence que tire saint Paul des opprobres d'un Dieu crucifié : *Exeamus igitur ad eum extra castra, improprium ejus portantes*. (Hebr., XIII, 3.) Conséquence nécessaire, mais, dans la pratique, inconnue du grand monde : non, chrétiens, ses préjugés ne s'accorderont jamais avec l'anéantissement d'un Dieu, ou, si vous voulez, avec l'obligation de s'anéantir avec lui. Je m'explique.

Un grand du monde, tout grand qu'il est, veut suivre Jésus-Christ sans doute, car il prétend bien se sauver; mais voici l'illusion. Il veut le suivre avec tout le faste et toute la pompe qui convient à un homme de sa qualité; il veut le suivre sans rien rabattre de son amour pour le luxe, de sa passion pour la gloire, de son entêtement sur le point d'honneur, de sa délicatesse sur ses préséances, de sa sensibilité aux affronts, de sa fierté envers ses inférieurs, de sa jalousie envers ses égaux, de son envie contre ses concurrents. Il veut le suivre selon le plan d'une philosophie prudente,

éclairée, commode, ennemie des petitesse; il veut le suivre avec les honnêtes gens, loin du vulgaire obscur et superstitieux; il veut le suivre sans choquer les bienséances, ni les idées reçues parmi les personnes de sa qualité; il veut le suivre enfin par une route que Jésus-Christ ne fréquenta jamais, qu'il condamna toujours; et ce n'est pas tant ici un préjugé de la personne, qu'un prestige de l'état, un mal héréditaire à la condition. Nous le voyons dans l'exemple de David : livré tout entier aux pieux ravissements de son zèle, dépouillé de sa pourpre, attendri à la vue du Dieu d'Israël, pénétré de sa présence, l'humble monarque cède à la vivacité de ses transports. Réuni à son peuple, tel qu'un père tendre au milieu de sa famille, il partage, il anime sa joie, il danse avec lui autour de l'arche sainte, il oublie le roi, ou plutôt il s'en souvient pour l'anéantir devant le Seigneur. Toute la nation ne semble former avec lui qu'une même hostie qu'il offre au Dieu de ses pères. Loin d'être touchée par le spectacle d'une religion si vive, si enflammée et si pure, Michol, la superbe Michol s'en scandalise. Un appareil si religieux de zèle et de piété avilit à ses yeux la majesté royale. Oh ! que le roi d'Israël a acquis de gloire aujourd'hui, lui dit-elle, en paraissant aux yeux des servantes de ses sujets comme ferait un insensé ! Voilà, mes frères, les préjugés du grand monde. C'est ainsi qu'il proscriit tout acte extérieur de religion, et qu'il met au rang des puérilités réservées au peuple ces effusions publiques d'une pieuse allégresse qui confond les hommages des grands avec ceux du vulgaire. Chose étonnante, mes frères; un ver de terre, parce qu'il rampe un peu moins bas que les autres; un homme, cet être si faible et si malheureux, incliné devant la majesté souveraine, paraît à son orgueil dans une posture messéante, et devient l'objet de ses mépris : *Despexit eum in corde suo*. (II Reg., VI, 16.) Heureux le grand qui ose lui répondre comme David à Michol : Je me rendrai plus vil encore que je ne viens de le paraître : *Vilior fiam plus quam factus sum*. (Ibid., 22.) Oui, je m'abaisserai toujours de plus en plus, et cet abaissement, avoué de mon propre cœur, éclatera aux yeux de mon peuple tel qu'il paraît aux miens : *Et ero humilis in oculis meis*. (Ibid.) Où trouver, je ne dis pas sur le trône, mais dans la foule des grands, où trouver des sentiments si héroïques; si touchants, si édifiants ? Hélas ! mes frères, les préjugés du grand monde, ce monde si bizarre d'ailleurs, ce monde si inconstant, ne varient jamais : ils sont tels dans le christianisme qu'ils furent autrefois dans la Synagogue; et l'humiliation nécessaire au salut sera toujours pour un grand un paradoxe de la loi, et un paradoxe inconcevable.

Eh ! l'apparence qu'il en juge autrement; qu'il renonce aux préjugés de l'état; que sans un coup extraordinaire de la grâce, il en découvre, il en soupçonne même l'injustice et la fausseté ? Ils l'ont frappé dès

sa plus tendre enfance; leur empire est aussi ancien que l'usage de sa raison; ils ont assaisonné tous les préceptes qu'il a reçus; nul trait de son éducation qui ne tende à établir, à légitimer, à fortifier dans son cœur ces malheureux préjugés. Erigés en maximes par la séduction et par la vanité, ils ont donné l'essor à des sentiments qu'il fallait contraindre. On lui a répété mille fois qu'un homme de son rang dégénère, dès qu'il se montre moins sensible à la gloire; qu'une belle âme doit tout sacrifier à l'honneur, idole sacrée parmi les grands; qu'il faut ménager plus que la vie cette fleur d'une réputation naissante, qui sert de base à notre renommée; qu'on doit cultiver surtout ces qualités brillantes qui nous font remarquer parmi nos égaux; qu'il faut donner un libre essor à ces mouvements généreux qui portent un grand cœur aux actions éclatantes; qu'une protection dédaigneuse, ou tout au plus une fière condescendance nous acquitte envers nos inférieurs; qu'un affront impuni devient une tache ineffaçable, et qu'on ne peut effacer que dans le sang de l'agresseur; que toute autre morale énerve le courage, émousse l'émulation, enfante la bassesse, produit des lâches, et autorise les plus indignes procédés; enfin, que ne lui dit-on pas? Et vous voulez qu'un homme imbu de ces maximes, qu'il révère comme les lois capitales de son état, et qu'il suit comme la règle souveraine de sa conduite; vous voulez qu'il goûte l'opprobre de Jésus-Christ, *improperium Christi* (Hebr., XI, 26); qu'il s'humilie après lui, et cela aux yeux d'un monde censeur éternel de l'humiliation? Vous prétendez qu'il brave les regards sévères de ce monde dont il a toujours écouté les leçons? Vous exigez qu'il renonce à des idées généralement applaudies dans le grand monde, à des idées flatteuses, et en secret appuyées par l'amour-propre? Ah! mes frères, les impressions de l'enfance vieillissent avec nous, dit l'Ecriture; les préjugés de l'état nous suivent toute la vie, et nous mènent jusqu'au tombeau. Il est rare que dans une position qui nous élève au-dessus des autres, l'homme, naturellement superbe, approuve une bassesse apparente; bassesse qu'on réalise dans cette haute assiette, qu'on y redoute, qu'on y condamne. Il est donc bien difficile qu'on y suive Jésus-Christ; et comme on ne peut se sauver qu'en le suivant, il est bien difficile qu'on s'y sauve.

Autre difficulté pour le salut. On ne peut suivre Jésus-Christ qu'en prenant une portion de son calice et qu'en retraçant l'image douloureuse de ses souffrances. La voie qui conduit à lui, cette voie unique, est, pour ainsi dire, toute fumante de son sang. En effet, dit saint Paul, on n'arrive à Jésus-Christ glorieux qu'en passant par Jésus-Christ souffrant : *Si computimur ut et conglorificemur*. (Rom., VIII, 17.) Or, je prétends, et vous l'allez voir, que les passions du grand monde n'aperçoivent que folie dans les souffrances d'un Dieu.

Consultons l'expérience, plus décisive sur ce point que tous les raisonnements. Vous le savez, mes frères, dès qu'il plaît au Seigneur de choisir, parmi les princes du peuple, quelqu'une de ces victimes extraordinaires que la grâce associe de temps en temps aux saintes rigueurs de son holocauste; dès qu'elle paraît sous l'étendard de la croix, ces hommes qui, suivant l'expression de l'Ecriture, ne sentent point les misères humaines, effrayés d'un spectacle si nouveau, disparaissent à l'instant. Un tel prodige les écarte et les consterne. On dirait que, frappée d'un mal contagieux, cette hostie respectable leur apporte la mort. La voilà sans cour, sans suite, sans relation, isolée, et presque perdue à leurs yeux : tout fuit, jusqu'à ses amis les plus intimes : *Qui juxta me erant, de longe steterunt*. (Psal. XXXVII, 12.)

Que dans ce divorce heureux, à l'exemple d'un saint roi, cet homme pénitent affaiblisse, par des jeûnes assidus, une chair esclavée jusqu'alors de la sensualité, qu'il arrose sa couche de ses larmes, qu'il les mêle avec son breuvage, qu'il rappelle, en gémissant, les premiers jours d'une jeunesse volage et dissolue; ah! dès lors il peut dire avec David : Je suis devenu un sujet d'opprobre et de risée pour les anciens compagnons de mes plaisirs : *Factus sum opprobrium illis*. (Psal. CVIII, 25.) Condamné au tribunal des passions, ennemies irréconciliables de la croix, les grands ne voient en moi que ce qu'ils virent toujours dans vos disciples, ô mon Dieu! une âme vile et dégradée, un courage bas et rampant, un mince génie, un sujet frivole, un misanthrope indigne de sa race et la honte de la grandeur. C'est illusion, fanatisme, puérilité, folie, extravagance. Ne vous y trompez pas, mes frères, une pitié superbe et insultante, une satire effrontée et dédaigneuse, des raileries amères, des gloses scandaleuses, des discours impies et libertins, mille anecdotes calomnieuses seront toujours l'apanage infailible de tout homme qui, fidèle à la qualité de chrétien, désertera le grand monde pour suivre un Dieu souffrant, tant est immense l'intervalle que laissent les passions entre Jésus-Christ et les maîtres de la terre, tant l'orgueil, ce moteur éternel de toutes les autres, se prévaut de ses privilèges dans un état où tout le favorise.

Ce n'est pas, au reste; que dans tous les états les passions n'opposent une antipathie marquée aux souffrances du Rédempteur. Ce serait mal connaître les profondes plaies du cœur humain, qu'ignorer une si triste vérité. Mais outre que cette antipathie a moins d'appuis dans une condition subalterne, elle ne va pas ordinairement jusqu'au mépris. Un homme du commun, satisfait, confus peut-être de fuir la croix, l'estime et la révère dans son cœur; il ne jette pas du moins un ridicule profane sur celui qui la porte. Assez équitable pour rendre à la vertu les hommages qu'elle réclame, il honore en secret ces chrétiens courageux qui, d'un

pas intrépide, suivent l'Agneau divin jusqu'à l'autel de son sacrifice. Il a ses passions, j'en conviens; il en est esclave, si vous voulez; mais ces passions du moins ont quelque ombre de pudeur et de retenue; elles n'osent franchir les bornes respectées de tout temps, ni éclater par des scandales inconnus dans la médiocrité. C'est dans le grand monde, encore une fois, qu'elles se déploient sans contrainte; c'est là qu'elles insultent avec autant d'audace que d'impunité aux saintes rigueurs de l'Evangile; c'est là, qu'à l'exemple d'Hérode, les ennemis de la croix méprisent le Crucifié dans la personne de ses imitateurs : *Sprevit illum Herodes*. (Luc., XXIII, 11.) Les plus modérés sont ceux qui colorent leur irrégion des bienséances de l'état. Les plus libertins sont ceux qui, libertins par système, décidés contre la foi par extravagance et par fureur, se livrent aux noirs accès d'une raison fière et ténébreuse, et blasphèment, dans la manie qui les possède, ce qu'ils ont intérêt de ne pas croire. Mais enfin, soit dans la spéculation, soit dans la pratique, ils s'accordent tous à proscrire la folie de la croix. Or, les uns comme les autres appartiennent plus ordinairement au grand monde. Puissances de la terre, têtes superbes! ô vous qui refusez de fléchir sous le joug d'un Dieu souffrant, contemplez maintenant les périls de votre élévation; et si vous ne frémissez pas à cette vue, frémissez pour le moins de votre intrépidité!

Allons plus loin, mes frères, et finissons. Pour suivre Jésus-Christ, il faut, dans les principes de la foi, se conformer à ses vues adorables sur la destinée et le salut des hommes qui l'adorent; or, je prétends que, pour l'ordinaire, les projets des grands du monde s'opposent formellement aux desseins adorables de Jésus-Christ. Il est, dit le prince des apôtres (I *Petr.*, II, 6), la pierre angulaire et fondamentale du temple divin, c'est-à-dire de son Eglise, qu'il anime de son esprit, qu'il conduit par sa sagesse, qu'il éclaire par sa doctrine, qu'il soutient par sa puissance, qu'il sanctifie par sa grâce, qu'il défend par sa force contre les portes de l'enfer, et qu'il destine à régner éternellement avec lui dans le séjour de sa gloire. C'est donc à lui, mes frères, qu'appartient le droit exclusif de choisir et de placer en leur rang les pierres vivantes qu'il destine à composer la maison spirituelle dont il est tout ensemble le fondateur et l'architecte, et d'appeler à lui tous les membres dont il est le chef, comme l'arbitre souverain de leur vocation, l'auteur et le consommateur de leur salut, enfin comme le pasteur et l'évêque de leurs âmes.

Ces grandes vérités sont hors de doute; mais, hélas! qu'elles sont peu connues et encore moins goûtées, surtout parmi les grands du monde, tant leurs maximes sont opposées à celles de l'Evangile! La politique, l'ambition, le droit d'aïnesse, tout ce qu'on appelle intérêt de famille, tout ce qui flatte leur orgueil ou qui entre dans le plan de leur convoitise, tout ce qui peut augmenter

les honneurs et les dignités dont ils jouissent; voilà, mes frères, les seuls projets qui les décident à l'égard de leurs enfants, et les motifs suprêmes de leur vocation.

Ce jeune homme est léger, volage, libertin, dissolu, sans mœurs, sans talents, sans capacité; mais c'est l'ainé d'une maison patricienne; cela suffit. Sa place est donc marquée parmi les sénateurs et les juges de la terre; faut-il être surpris, si, dépourvu des qualités éminentes qui peuvent seules maintenir la décence et relever l'éclat de cette place, il y devient la honte de sa famille et le scandale de la magistrature?

Pères aveugles, qui sacrifiez tout à l'avantage d'un premier né, comme si vos autres enfants, qui souvent le surpassent en mérite, étaient étrangers à votre sang, et n'avaient aucun droit à votre affection, ni presque à votre fortune; idolâtres du premier, sans entrailles pour le second que vous traitez en ennemi, peut-être détesterez-vous un jour l'injustice de votre haine et l'erreur de votre prédilection.

Sans parler de tant d'autres états qui présentent les mêmes abus et qui ont des suites aussi funestes, entrons dans le sanctuaire, lieu terrible et funeste à tout audacieux qui ose y entrer, si le grand pontife du ciel ne l'appelle pas; quelles intrigues! quelle témérité! Attend-on qu'il s'explique? ou plutôt, après qu'il s'est expliqué, un bras de chair ne va-t-il pas ouvrir ces portes redoutables qui ferment le lieu saint? Un père ambitieux s'attache-t-il du moins à démêler parmi ses enfants celui que le prêtre éternel, du haut de son sanctuaire, daigne agréger à la tribu sacerdotale? Et s'il remarque en quelqu'un d'eux cette piété précoce, pour ainsi dire, cette frayeur sainte, cet esprit de retraite et de componction, ce goût tendre et délicat pour les choses du ciel, ces premiers traits d'un zèle naissant pour les intérêts de Dieu qui sont comme les prémices de l'esprit apostolique, est-ce là celui qu'il destine à l'autel? Oui, si l'ordre de la naissance le permet ainsi; oui, si de plus grands intérêts ne l'appellent pas au monde: mais si l'intérêt décide contre la vocation, il placera dans le temple ce jeune homme dont les mœurs corrompues lui disent aussi positivement que Samuel à Isac : *Hunc non elegit Dominus* (I *Reg.*, XVI, 8): ce n'est pas celui que le Seigneur a choisi. N'importe, chacun a ses vues et les vues des grands sont rarement celles de Jésus-Christ.

Mêmes abus dans les autres états affectés à la grandeur; même tyrannie de l'intérêt parmi les grands. Ces postes sublimes, ces dignités illustrées par de grands noms, ils les regardent comme un patrimoine, un fonds héréditaire qu'il s'agit de transmettre aux descendants. Le génie, les talents, les vertus héroïques sont un accessoire dont le défaut sera suffisamment couvert par la célébrité du nom. Ainsi l'indignité du sujet, qu'ils ne connaissent que trop, l'œil du Très-Haut qui le réprouve, la conscience

alarmée des projets de la politique, l'intérêt des peuples, tout cède à l'intérêt domestique; la sagesse humaine n'en connaît point d'autre. Sagesse déplorable, cruelle ambition, qui, parmi les grands, va souvent jusqu'à la barbarie, qui trahit lâchement tous les droits de l'humanité, qui fait taire la nature et l'immole, ou aux caprices d'une prédilection bizarre, ou aux projets inflexibles de la grandeur. Passion lâche et dénaturée; elle voit toujours des sujets surnuméraires dans les maisons les plus opulentes; elle arrache au sein paternel et jette entre les bras de Jésus-Christ ces victimes désolées qu'il n'appela jamais aux nœuds sacrés de son alliance. Hélas! une main invincible les repousse à chaque instant; elles suivent avec horreur la force inexorable qui les entraîne à l'autel. Un avenir affreux se dévoile et les consterne. Dans leur saisissement, dans leur terreur secrète elles voient déjà l'histoire anticipée de leurs malheurs, l'effrayant tableau de leurs infidélités. N'importe, il faut consommer le sacrifice irrévocable, il faut payer de son repos et de son salut l'immense fortune d'un frère trop chéri. Heureuses mille fois, si l'on avait suivi les desseins de Jésus-Christ sur leur destinée! il voulait les sanctifier dans une autre alliance; fortifiées par sa grâce, elles auraient surmonté les eaux du déluge, tandis qu'elles risquent un naufrage éternel dans le secret de l'arche même. O crime! ô condition désastreuse! si pour se sauver il faut soumettre ses vœux à celles de Jésus-Christ, quel redoutable, quel funeste état que celui de la grandeur! Et nous pourrions le regarder encore avec un œil d'envie! et, déçus par les dehors qui nous en imposent, heureux, disons-nous, le peuple, heureux l'homme si abondamment favorisé de la fortune! *Beatum dixerunt (Psal., CXLIII, 15)*; et quelle félicité! En est-il pour l'homme renfermé en lui-même? En peut-il être pour le chrétien séparé de Jésus-Christ? Et peut-on allier un bonheur pur et solide avec tant de périls pour le salut?

Ah! Seigneur, vous m'avez fait naître dans le sein de la grandeur; je vois toutes les conséquences d'un si dangereux privilège. J'adore néanmoins vos jugements impénétrables, mais je vous demande une grâce avec votre serviteur Augustin. Soutenez-moi contre moi-même; sauvez-moi de ma faiblesse; faites, ô mon Dieu! que je me renonce et que je vous suive : *Fugiam me et confugiam ad te*. Vous êtes la vérité; éclairez mes ténèbres; chassez, par un rayon de votre lumière, les préjugés de mon esprit. Vous êtes la vie; ranimez ce cœur mourant, sauvez-le du tombeau des passions; purifiez-le, et il vivra. Vous êtes la charité; embrasez-le des saintes flammes de votre amour; que celui de la chair et du sang ne le domine pas. Ce n'est pas tout, grand Dieu! fermez, par le goût délicieux de votre parole, mes oreilles aux discours de l'imposture et mes yeux aux objets do-

mestiques de la vanité : *Fugiam me*. Vous êtes aussi la voie : *Confugiam ad te*. Faites que je passe par vous, Seigneur, pour aller à vous. Par vous, anéanti sous la forme du pécheur; par vous, souffrant et mourant pour l'univers; par vous, chef et conducteur du peuple nouveau, afin d'arriver à vous, consommateur glorieux de tous ceux que vous avez sanctifiés par cette unique oblation que vous offrez éternellement à Dieu le Père. Amen.

SERMON XII.

SUR LE TRIOMPHE DE LA CROIX.

Juda, te laudabunt fratres tui; manus tua in cervicibus inimicorum tuorum. (*Gen., XLIX, 8.*)

Juda, vos frères vous loueront; votre main mettra sous le joug vos ennemis.

Telles sont, mes frères, les dernières paroles que Jacob, mourant parmi les larmes des douze patriarches ses fils, adresse en particulier à Juda. Prête à quitter sa dépouille mortelle, transportée au-dessus des sens et des objets qui vont finir pour elle, éclairée d'un rayon de la Divinité, l'âme du saint vieillard voit dans un avenir mystérieux la destinée future de ses enfants. Tout plein de cette vue : O Juda, s'écrie-t-il! quelle distinction pour vous! j'aperçois une postérité guerrière dont vous serez le chef. Quels chants de victoire retentissent déjà! quels ennemis succombent sous vos coups! vos frères vous loueront : *Te laudabunt fratres tui*. Votre main mettra sous le joug vos ennemis vaincus : *Manus tua in cervicibus inimicorum tuorum*.

Quelle grandeur! quelle magnificence dans cette prédiction! Mais est-il bien vrai que la tribu de Juda, si digne par sa valeur de commander aux autres, en ait justifié l'accomplissement? Dans cette foule de rois qu'elle a donnés au peuple, si vous en exceptez David et deux ou trois de ses descendants, quel autre parmi tant de princes mérita le nom de héros? Par quels exploits la tribu à qui tant de lauriers sont promis s'est-elle signalée? Je la vois souvent vaincue, quelquefois tributaire, arrachée enfin de la terre promise et confondue avec les autres dans une même captivité. Où est ici l'effet de la promesse : Vous subjuguerez vos ennemis : *Manus tua*.....

Il est clair, mes frères, que nous devons le chercher ailleurs. Il est évident que cet oracle regarde un autre conquérant, une autre tribu, d'autres ennemis. Les caractères du triomphateur prédit par Jacob sont trop élevés pour convenir à un simple mortel. La tribu qui doit suivre ses étendards est plus nombreuse et plus invincible que celle de Juda : les ennemis qu'elle doit combattre sont plus redoutables que les Philistins et les Assyriens. C'est donc Jésus-Christ, ce lion de Juda, fils de David selon la chair; c'est donc son Eglise, cette société de prêtres et de rois toujours victorieux, qu'annonce l'oracle de Jacob.

moindre goutte n'en rejaillira jamais sur un certain monde. Jésus-Christ lui ferme ses plaies comme son cœur, et avant de le combattre il l'excommunie; *Non pro mundo rogo.*

Sa voix puissante va bientôt appeler tous les humains : nul qu'elle n'invite, en un sens très-véritable, à venir puiser le salut et la vie dans les fontaines du Sauveur. Mais le monde, comme monde; mais cette région funeste de la concupiscence qui dévore ses habitants; mais cet empire abominable dont Satan est le chef : un tel monde, sous ce rapport, est nécessairement exclu de la prière de Jésus-Christ. S'il est exclu de sa prière, il l'est aussi de sa médiation; s'il est exclu de sa médiation, il l'est par conséquent du salut; s'il est exclu du salut éternel, l'anathème fulminé contre lui est donc irrévocable; et si cet anathème est irrévocable, donc le monde scandaleux, donc le monde charnel, donc le monde avare, donc le monde superbe, comme tel, est un monde réprouvé. Vérité si constante que, pour éviter l'arrêt qui le réprouve, il faut, avant tout, fuir un tel monde. Et comment le fuir? En renonçant à son esprit, en bravant ses lois tyranniques, en condamnant ses maximes pernicieuses. A ce prix seulement on participe aux vœux du Rédempteur envers les siens : *Pro eis rogo.* (*Ibid.*) C'est loin de Gelboé que le ciel distille sa rosée; c'est hors de l'Egypte et dans le désert que l'on recueille une manne délicieuse. L'Egypte et Gelboé, figures du monde, sont un terrain maudit. Les dispositions de Jésus-Christ à son égard ne sont plus équivoques; ce peu de parole les renferment toutes : *Non pro mundo rogo.* (*Ibid.*) je ne prie pas pour le monde. Paroles expressives, dont l'énergie annonce dans le Sauveur un athlète qui, prêt à combattre son ennemi, étouffe d'abord en lui-même la voix de la compassion, n'écoute plus qu'un courroux implacable, s'enflamme et s'endurcit contre cet objet détesté à mesure qu'il s'approche, et se livre tout entier aux transports d'une justice vengeresse et inflexible; justice d'autant plus redoutable que c'est ici la justice même de sa croix; que ce signe de salut et de rédemption pour les transfuges du monde va devenir un signe de ruine et de malédiction pour le monde lui-même : *Non pro mundo rogo.* Je ne prie pas pour le monde. Cette sentence du Fils de Dieu n'a pas moins d'étendue. Je n'exagère pas, mes frères; les circonstances du combat vont vous l'apprendre.

Mais auparavant, apprenez vous-même à connaître l'ennemi du Rédempteur. Quelle vertu si pure qu'il n'eût ou terni, ou tenté de corrompre; quel courage si ferme qu'il n'eût ou ébranlé, ou abattu? Les David, les Elie, ces mortels vertueux et intrépides, chancelent ou tombent sous ses coups. L'un redoute ses menaces, l'autre se rend à ses amorces, et se trouve vaincu par ses plaisirs. Combien d'autres, au premier choc, devenus ses conquêtes? Quelques-uns, en petit nombre, échappés à la déroute gé-

nérale, n'ôtaient rien à la fierté d'un tyran dédommagé par tant d'autres victoires, et rendu plus superbe par l'habitude de vaincre. Tel est, mes frères, l'ennemi que Jésus-Christ va combattre; mais à son tour il sera vaincu. Il crucifie Jésus-Christ, mais il sera crucifié lui-même. Je dis vaincu et crucifié, et dans la concupiscence de la chair, qui tue par la volupté, et dans la concupiscence des yeux, qui captive le cœur par d'insatiables désirs, et dans l'orgueil de la vie, qui cause dans l'âme une enflure contagieuse qui la corrompt tout entière. C'est-à-dire, mes frères, que de la croix de Jésus-Christ nous devons dater le triomphe de la pénitence évangélique, le triomphe du parfait renoncement, le triomphe de l'humilité chrétienne. Tels sont les efforts vainqueurs de la croix contre le monde, et les traits singuliers de sa victoire. Peuples que ce spectacle intéresse, venez, vous dirai-je avec un prophète, et voyez les merveilles du Seigneur : *Venite, et videte opera Domini.* (*Psal. XLV, 9.*)

Voyez le monde vaincu et crucifié dans la concupiscence de la chair. Un seau de crime et de malédiction dès l'origine des temps lui soumettait sa victime. Enervée par cette plaie secrète, corrompue dans sa source, elle offrait une sympathie innée à des attraits flatteurs et séduisants. Le monde, environné de ses plaisirs, portait à la chair des coups d'autant plus décisifs qu'ils étaient sûrs de plaire. Hélas ! mes frères, qu'il est bientôt rendu, cet ennemi qui cherche lui-même, qui chérit sa défaite ! Mais enfin un nouvel athlète aussi pur qu'indomptable s'avance dans la carrière. Je vois l'Homme de douleur, meurtri, déchiré, sanglant, attacher à son char la volupté captive. Couché sur sa croix, parmi les débris de la concupiscence abattue, il en triomphe publiquement aux yeux de l'univers. Tous les sens, jusqu'alors complices et sujets de la convoitise, sont assujettis dans la victime sainte à l'empire de la douleur. La barbarie du monde répand son sang adorable; l'autel du sacrifice en est tout dégouttant; mais, dans ce sang répandu, j'aperçois le terme de la concupiscence et la fin de son règne. Comment cela, mes frères? C'est que de ce sang va naître une race invincible de héros, une succession de pénitents, qui, domptant la chair et ses désirs, formeront une ligue éternelle contre le monde. Supérieure à la volupté, ils perpétueront d'âge en âge, et la gloire du Médiateur, et la honte de son ennemi. Epoque mémorable, où commence le triomphe de la pénitence évangélique. Mais, que dis-je ? est-il besoin pour s'en convaincre de percer dans l'avenir? Jésus-Christ élevé sur sa croix, placé entre le ciel et la terre, ne brave-t-il pas la fureur du monde? Malgré ses cris et ses insultes, ne lui arrache-t-il pas des dépouilles? Ne forme-t-il pas sous ses yeux des imitateurs de son sacrifice, et des confesseurs de sa divinité? *Vere Filius Dei erat iste.* (*Matth., XXVII, 53.*) Que ce triomphe est beau ! qu'il est

Quand nous pourrions en douter, un seul trait de la même prophétie suffirait pour nous décider. En vous reposant, continue le pieux patriarche, vous vous êtes couché comme un lion et une lionne : *Requiescens accubuisti ut leo, et quasi leona. (Gen., XLIX, 9.)* Qui ne voit ici le repos de Jésus-Christ, qui se couche sur sa croix comme sur le lit de ses victoires ? *Accubuisti ut leo.* Qui peut méconnaître l'Eglise qui combat à ses côtés, qui triomphe avec les armes de son Epoux ? *Et quasi leona.* Arrêtons-nous, mes frères, à ce double objet, et voyons la croix victorieuse dans la personne de Jésus-Christ ; la croix victorieuse dans l'Epouse de Jésus-Christ ; triomphe glorieux, triomphe intéressant, qui réclame toutes vos attentions. Un Dieu vainqueur par la croix, premier point. L'Eglise triomphante par la croix d'un Dieu, second point. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Si vous me demandez ce que c'est qu'un conquérant : c'est, vous répondrai-je, un être superbe, ambitieux et terrible, né pour le malheur de la terre, dont la fausse gloire nous éblouit et nous étonne ; mais qui, cité au tribunal de la raison et de l'humanité qu'il désolé, ne peut en soutenir l'examen, et se voit honteusement dégradé par la voix de tous les sages. En effet, mes frères, quels objets présente à nos esprits ce rôle si imposant de vainqueur des peuples ? Une valeur fougueuse et indomptée ; une inflexibilité cruelle et destructive ; des projets injustes et sanguinaires ; une scène barbare ; un spectacle meurtrier ; des hommes qui s'entre-égorgent ; des victimes expirantes ; des vainqueurs farouches ; des malheureux dans les fers ; des peuples dans les larmes ; la cruauté, la terreur et la mort : telle est, mes frères, la décoration lugubre de ces exploits, qui signalent parmi les humains les tyrans de l'humanité. Mais encore, pourquoi ces déluges de sang ; pourquoi tant de milliers d'hommes sacrifiés à leur ambition ? Hélas ! ils prétendent ajouter à leurs anciennes possessions quelques espaces d'une terre ensanglantée par leurs victoires. Pour si peu de chose est-ce bien la peine d'embraser une partie du monde, et va-t-on au grand en immortalisant ses fureurs et ses injustices ? La plupart des héros n'en savent pas davantage. Rapprochez de leur motif leurs plus belles palmes ; contemplez avec d'autres yeux que ceux de l'opinion ces amas de trophées qui les environnent : vous n'y découvrez plus ce merveilleux qu'ils doivent à nos préjugés.

Mais dans les victoires de Jésus-Christ tout est grand, parce que tout est juste. Grand dans son motif. S'il prétend soumettre les hommes, c'est pour en faire, non des esclaves, mais des frères, des amis et des compagnons de son bonheur. Grand dans ses moyens. Nouveau genre de combat. Il attaque le monde quoique son captif, et en triomphe d'une manière terrible par la justice inexorable de sa croix. Il combat l'enfer

en trompant l'ancien séducteur de nos frères, et le dompte par la sagesse infinie de la croix. Tels sont les exploits d'un Dieu qui, pour vaincre ses ennemis, ne veut d'autres armes que l'instrument même de ses tourments et de sa mort.

Par sa croix, Jésus-Christ vainqueur du monde, mais d'une manière si terrible qu'elle doit effrayer tous ceux qui s'y attachent : voilà ce que j'appelle, mes frères, la justice inexorable de la croix. C'est maintenant, disait l'Homme-Dieu prêt à entrer en lice contre son ennemi, c'est maintenant que le monde va être jugé : *Nunc judicium est mundi. (Joan., XII, 31.)* L'instant de sa défaite va devenir l'époque solennelle de sa proscription. Je veux qu'il conste aux races futures, et de ma haine irréconciliable contre lui, et de sa perfidie énorme contre moi. Le signe de sa ruine et de ma mort, je le choisis dès aujourd'hui comme le tribunal de mon jugement. Et en ce jour suprême, où je viendrai dans tout l'appareil de ma gloire prononcer l'arrêt de sa proscription, je ne ferai que ratifier aux yeux de mes élus celui de la malédiction qui va le foudroyer : *Nunc judicium est mundi.* Approfondissons, mes frères, cette vérité capitale ; et, pour le faire avec ordre, observons les dispositions du vainqueur envers son ennemi, les circonstances de sa victoire, les suites de sa victoire.

Les dispositions du vainqueur envers son ennemi. Quoi de plus effrayant que celles de Jésus-Christ envers le monde ! Il approchait, mes frères, ce jour à jamais mémorable et si cher à la piété chrétienne, où Jésus-Christ, prêt à terminer sa course mortelle, allait changer la face de la terre ; ce grand jour d'un combat qui allait étonner les cieux, et sceller de son sang la fonction de médiateur, de prêtre et de victime : aux approches, dis-je, d'un tel jour, tandis qu'il jette un regard si tendre sur ses disciples ; qu'il les offre à son Père à la tête de la postérité chrétienne ; qu'il fait en leur faveur comme le testament dernier de son amour ; qu'il prie pour eux avec une ardeur si vive et si touchante, et qu'il demande qu'ils ne soient qu'une même chose avec lui, quels sont, mes frères, ses sentiments envers le monde ? Il les exprime par ces terribles paroles : *Non pro mundo rogo (Joan., XVII, 9) ;* je ne prie pas pour le monde. O anathème ! ô exclusion ! quel affreux destinée vous annoncez au monde ! Je ne prie pas pour le monde. Qui parle de la sorte ! Le plus doux, le plus humble, le plus généreux des humains ; leur Père, leur Hostie, leur Médiateur. Mais dans quel temps encore ? Tandis qu'il n'a, pour ainsi dire, qu'un pas à faire pour monter sur la croix, et les réconcilier en effet. Je ne prie pas pour le monde. Et il priera pour un voleur, pour ses propres meurtriers, c'est-à-dire, pour les consommateurs d'un crime qui jettera le désordre et l'effroi dans la nature entière ! Oui, mes frères, des furieux, des déicides recueilleront les prémices de son sang ; mais la

digne du vainqueur ! *Videte opera Domini.*

Voyez le monde vaincu dans la concupiscence des yeux, ou plutôt dans la concupiscence du cœur, dont les yeux sont les ministres. J'avoue qu'il parut de temps en temps des mortels riches en vertus, insensibles à tout le reste, munis d'une âme invulnérable aux traits de l'avarice, qui firent voir au monde un cœur plus grand que lui. Tels furent ces hommes dont parle saint Paul : élevés par la foi au-dessus de l'univers, proscrits, affligés, errants dans les déserts, ensevelis dans les antres des rochers ; sans appui, sans secours, sans ambition ; détachés de tout, pauvres par attrait, seuls et contents avec eux-mêmes. Ils vainquirent sans doute, ils crucifièrent la concupiscence des yeux ; mais c'étaient les enfants précoces de la croix : ils lui appartenaient, et comme la production anticipée de sa fécondité, et comme les précurseurs de ses conquêtes.

Il manque néanmoins quelque chose à un triomphe d'ailleurs si admirable : ces hommes rares n'eurent que peu ou point d'imitateurs ; ils vainquirent pour eux-mêmes, et le torrent de l'avarice coula toujours avec une égale rapidité. Mais Jésus-Christ sur la croix offre le modèle et fixe l'époque du parfait renoncement : il y expire comme le plus pauvre des hommes ; il livre au monde ce qu'il en avait reçu. Pour preuve de son détachement, il veut que le sort et non sa volonté, marque le possesseur de ses dépouilles. *Super vestem meam miserunt sortem.* (Matt., XXVII, 35.) Il prétend que sa nudité soit l'image visible du vide intérieur de son âme. Par là, mes frères, il donne le ton à la postérité ; et son exemple imprimé sur la croix dépeuple depuis si longtemps, et dépeuplera le monde jusqu'à la consommation des siècles. Admirez les victoires d'un Dieu : *Videte opera Domini.*

Voyez le monde vaincu et crucifié dans l'orgueil de la vie. Père et propagateur de nos crimes, l'orgueil exerçait dans le monde un despotisme aussi ancien que lui. Après avoir profané le ciel, il vint corrompre et soumettre la terre. Quels malheurs inconcevables n'y causa pas sa tyrannie ! Ils composent, mes frères, l'histoire du genre humain. Malheurs d'autant plus grands, qu'il fixa dans le cœur le siège de son empire. Contre ce fier vainqueur la raison fut impuissante ; l'orgueil la dompta la première. Panégyriste vénales, elle prostitua ses lumières aux délires, aux préjugés du corrupteur ; elle se plia à tous ses mouvements : par ses ordres, il lui fallut prêter des couleurs et de l'éclat à mille sujets d'humiliation ; pallier et ennoblir toutes nos faiblesses ; consacrer et diviniser tous nos défauts ; décorer enfin dans le public ce qu'elle condamnait en secret. Que dis-je, mes frères ! la raison ainsi dénaturée, subjuguée, anéantie, ne fut plus que l'orgueil même. Dans ce tableau de la raison, reconnaissez la peinture du monde jusqu'à la croix de Jésus-Christ. Ne deman-

dez plus pourquoi l'abaissement d'un Dieu ; pourquoi ces outrages parmi lesquels l'homme semble disparaître, où l'on ne voit dans le Maître du ciel qu'un ver de terre, l'opprobre des hommes, le rebut d'une populace brutale et insolente ? Par ces grands coups il fallait abattre l'orgueil, délivrer la raison, rétablir la justice et fonder le trône de l'humilité chrétienne. Un Dieu seul, en mettant au jour cette vertu presque ignorée, en la plaçant avec lui sur le Calvaire, pouvait la rendre et victorieuse et invincible. C'est ainsi que la croix triomphe du monde en combattant la triple source de ses désordres. Tels sont les traits étonnants de sa victoire. Mais, direz-vous, où est cette justice inexorable que vous avez d'abord annoncée ?

Ah ! mes frères, considérez les suites de la victoire. Peut-on la méconnaître, cette justice ? Qui ne voit dans Jésus-Christ mourant un vainqueur implacable qui cloue le monde à sa croix, et l'ensevelit dans son tombeau sans espoir de retour ni de salut ; qui tire le voile tendu jusqu'alors sur ses turpitudes, et le cite tel qu'il est au tribunal de la postérité ; je veux dire fourbe, injuste, violent, barbare, déicide ? Qui peut jeter les yeux sur la croix, sans y apercevoir le signe de l'anathème et de l'imprécation qui le maudit ? Il n'a pas voulu, ce monde superbe, que le roi pacifique régnât sur lui, et il régnera contre lui : il a demandé par la bouche du Juif furieux que le sang du juste retombât sur sa tête et sur ses descendants ; les vœux de sa fureur seront accomplis. Tel qu'un torrent de colère et de malédiction, ce sang, source de paix et de grâce, l'accablra éternellement. Son crime avec ses vœux établissent les droits du Rédempteur. Il l'a refusé pour maître, il l'aura pour juge et pour vengeur. Oui, mes frères, ce monde aussi cruel qu'injuste, dont l'ariét attaché Jésus-Christ à la croix, érige de ses propres mains le tribunal de son jugement, dit saint Léon. O suites redoutables du triomphe le plus complet et le plus terrible qui fut jamais ! ô justice de la croix ! ô destinée du monde, qui doit porter l'alarme et la consternation dans le cœur du mondain le plus déterminé ! En est-il un seul, à qui le flambeau de la foi luit encore, qui puisse, dans un retour de réflexion, soutenir et le spectacle du Calvaire, et la vue de son état ? Quoi, grand Dieu ! tout ce qui m'environne m'annonce votre justice et mes périls ; la foudre est sur ma tête, l'abîme est sous mes pieds ; je suis dans une région funeste : elle offre partout les traces d'un courroux inflexible ; j'entends un Dieu souffrant, pauvre, humilié, qui tonne du haut de sa croix, qui crie : Malheur au monde avec ses plaisirs, avec ses trésors, avec sa superbe. Et je puis vivre ? que dis-je vivre ? je puis m'asseoir, me reposer, me plaire sur cet écueil si solennellement foudroyé par les anathèmes de Jésus-Christ ? Voilà, ô mondains ! l'idée formidable qui nous suivra partout. Hommes sensuels, hommes avarés, hommes superbes, vous avez beau vous dissimuler un objet qui vous afflige ; le monde

est vaincu, un bras plus fort que lui l'a terrassé. Tout publié dans l'univers un Dieu victorieux, mais victorieux par la justice inexorable de sa croix. Jetez les yeux de toutes parts, vous verrez les marques de son triomphe. Faites plus : descendez en esprit dans l'enfer même, et vous verrez l'enfer dompté par la sagesse infinie de la croix.

C'est ce que saint Paul nous enseigne par ces paroles : Jésus-Christ, dit cet apôtre, ayant désarmé les principautés et les puissances, les a amenées hautement comme en triomphe, après les avoir vaincues par sa croix. Quelles sont ces principautés, sinon ces légions d'anges rebelles que la main de l'Eternel précipita du haut des cieux dès le premier instant de leur rébellion. Mais en quel sens Jésus-Christ les a-t-il vaincues par sa croix ? C'est, mes frères, un mystère, un chef-d'œuvre de sagesse qu'il faut vous expliquer. Avant d'ouvrir la scène du combat, remarquons d'abord l'un et l'autre athlète.

A peine le Verbe fait chair parut sous cette enveloppe mortelle, qu'il fixa les regards du prince des ténèbres. Maître du monde entier, possesseur tyrannique de l'empire qu'il avait usurpé, il en soupçonna la chute inévitable. Rapprochant les temps et les circonstances des oracles qui les annoncèrent, l'ancien serpent redouta l'effet des menaces divines qui destinaient sa tête à être érasée. Il craignit le réparateur de la nature et le vengeur des hommes qu'il avait subjugués. Dans sa perplexité, il porte ses regards de toutes parts. Tandis que tout le rassure, un seul homme dans l'univers excite ses alarmes. Curieux, il observe ce mortel incomparable, supérieur en toutes choses au reste des humains. Il le sonde, il l'étudie : jamais tant de vertu n'excita sa surprise. Mais un voile impénétrable lui dérobe son vainqueur. Plus il redouble ses efforts, plus le nuage s'épaissit. Plus il cherche sa divinité, plus elle se rend invisible, plus elle se cache au fond du tabernacle qui la couvre. Tantôt il craint, tantôt il espère. D'un côté, c'est une chair semblable à la nôtre : de l'autre, il n'y voit ni la marque distinctive de sa malice et de nos malheurs, ni les désordres qui en sont la suite. Quand il considère ce calme si parfait de la part des passions, cette âme si pure et si sublime qui distingue l'Homme-Dieu parmi tous les descendants du premier homme, il ne peut se rassurer. Quelle grandeur ! quel ordre ! quelle paix ! quel empire sur les passions ! quelle tranquillité souveraineté ! Quand d'ailleurs il contemple cet assujettissement aux besoins ordinaires de la vie, tribut naturel de l'humaine condition, qui met Jésus-Christ au niveau des autres mortels, sous ce point de vue le merveilleux lui échappe. Il ne voit qu'un enfant d'Adam : ses perfections l'étonnent, mais ne le découragent pas. Enfin, il ose espérer : voilà par quels degrés la sagesse éternelle, conservant toujours la majesté de son caractère sans la montrer, attire au com-

bat l'ennemi téméraire qui veut, et qui n'ose l'attaquer.

Et ne soyez pas surpris de la voir descendre à des stratagèmes qui semblent d'abord peu convenables à sa grandeur. Elle travaille moins pour sa gloire qui, dans ce haut degré, ne peut rien perdre ni acquérir, qu'elle ne s'étudie à la confusion de l'ennemi. Jésus-Christ veut délivrer l'homme, il veut l'enlever au monstre qui, depuis longtemps, se nourrit de nos malheurs ; mais en le délivrant il veut le venger, et il le venge en trompant l'ancien séducteur qui le trompa lui-même. Il oppose pége à piège, artifice à artifice. Il conduit l'artisan de la fourbe et de l'imposture et le conduit avec une adresse admirable dans les saintes ruses de la vérité. Ce lion de Juda, ce Dieu fort ne veut pas dégrader sa foudre contre un si faible adversaire, ni le vaincre avec éclat : défaite honorable qui, loin de le réprimer, eût flatté l'orgueil du vaincu. Il lui paraît plus convenable à son caractère de frapper d'aveuglement la plus artificieuse comme la plus cruelle des créatures ; de fermer la plaie du genre humain, en tournant contre son meurtrier les armes qu'il employa pour le perdre.

Or, mes frères, dans cette vue, quelle voie plus propre aux desseins du Médiateur, quel moyen plus sagement choisi que les humiliations et les douleurs de la croix ? Rétréci, pour ainsi dire, enfoncé tout entier dans les profondeurs mystérieuses de son sacrifice, il ne montre à l'ennemi que la moindre portion de la victime. Pourquoi cela, mes frères ? Appliquez-vous à l'idée du triomphe le plus habilement conduit qui fût jamais. Dans les décrets du Tout-Puissant, l'ange apostat, malgré les souplesses de sa malignité, devait en sa manière contribuer au salut de l'homme. Il était juste en effet que l'auteur de nos désastres fût, contre ses intérêts essentiels, le coopérateur involontaire de notre rédemption. Il fallait donc que le grand mystère de la miséricorde éternelle, *magnum pietatis sacramentum* (Item., III, 16), échappât pour un temps à toute la sagacité de ses recherches. Cependant quelques traits de lumière percent au besoin à travers cet abîme adorable ; faibles lueurs qui, balancées par d'autres obscurités, loin d'éclairer les doutes, multiplient les inquiétudes de cet esprit altier ! Que faire ? Entraîné par son impatience, il veut voir de plus près cet homme tout à la fois si célèbre et si inconnu. Il s'agrit contre un obstacle qu'il n'avait plus trouvé. Il l'attaque dans le désert : il est vaincu. Mais, dit l'Ecriture, il ne se retire que pour un temps, *usque ad tempus*. (Luc., IV, 13.) Il éprouvera si cette chair, si fort supérieure aux attrait du plaisir et de l'ambition, sera également insensible aux peines et à l'opprobre de la douleur. Plein de ses projets, il jette un levain de fureur dans le cœur de tous les juifs. Bientôt ce levain fermente. Une conspiration générale éclate contre le Messie : des cris tumultueux, disons mieux, les clameurs de

l'abîme demandent son sang par l'organe du peuple : *Crucifigatur.* (*Math.*, XXVII, 23.) Mais qu'arrive-t-il ? Ce qui arrivera toujours aux projets de l'iniquité : éternellement ils vérifieront qu'il n'est point de sagesse contre le Seigneur.

C'en est ici, mes frères, le plus célèbre exemple. Le démon veut s'éclaircir sur la destinée comme sur la personne du Rédempteur ; et, de tous les moyens, il choisit le plus directement opposé aux vues de sa curiosité. Les douleurs, les humiliations de la croix, loin de montrer le Dieu dans l'homme, ne font, pour ainsi dire, qu'ajouter la dernière nuance d'obscurité au voile qui le couvre.

En effet, chrétiens, à se décider sur les apparences, une chair tremblante, abattue, déchirée, captive entre des mains injustes et sanguinaires, est-elle un digne sanctuaire de la Divinité ? Spectacle indécent au tribunal de l'orgueil, et dont la dissonnance trompe le plus superbe et le plus subtil de tous les êtres. Partout ailleurs, Jésus-Christ fut à ses yeux un objet problématique ; mais, sur le Calvaire, il lui est totalement inconnu. Et voilà ce que j'appelle, mes frères, la sagesse divine de la croix ; car, comme saint Paul nous l'enseigne, les principautés et les puissances de l'enfer, intéressées surtout à traverser le salut des hommes, n'eussent jamais crucifié le Roi de gloire, si elles l'avaient connu. Pourquoi ? C'est que sa mort, prix assuré de notre délivrance, devait être le terme infaillible de leur domination. Il était donc de la sagesse, et, si j'ose le dire, de la politique d'un Dieu rédempteur, de se tenir invisible à l'abri de ses ignominies et de ses tourments, tandis que le dieu du siècle creuserait au pied de sa croix le précipice qui devait l'engloutir lui-même. Ainsi, mes frères, Jésus-Christ monte sur l'autel triomphant de son holocauste. Il y expire ; mais tout à coup il écrase l'ennemi sous le poids de son humanité mourante ; son dernier soupir est le trait fatal dont il le blesse. Tel est enfin le chef-d'œuvre de sa sagesse. Tout couvert de ses palmes, usant des droits du vainqueur, il paraît en conquérant dans ce lieu redouté, hospice éternel de l'horreur et de la confusion dont sa mort l'a rendu maître. Il y enchaîne son tyran ; il lui dicte ses lois, augmente son désespoir, nous sauve de sa cruauté, et lui prescrit des bornes que toute son audace ne franchira jamais. Où sont donc, ô enfer ! où sont tes homicides traits ? *Morsus tuus ero inferne.* (*Osee.*, XIII, 14.) Ainsi, mes frères, un Dieu vainqueur par la croix, vous venez de le voir. L'Eglise triomphante par la croix d'un Dieu, c'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

La destinée de l'Eglise, la gloire immortelle de cette Epouse divine de l'Agneau sans tache, sera, mes frères, d'avoir toujours à combattre les ennemis vaincus par son Epoux. Heureuse d'avoir reçu avec les mê-

mes armes les présages consolants de la même victoire ! Elle ne doit combattre, elle ne peut vaincre, disons mieux, elle n'a vaincu le monde et l'enfer que par la croix.

Mais pour donner des bornes à une matière aussi vaste, fixons-nous aux monuments sensibles de sa victoire. Arrêtons-nous avec saint Augustin, aux erreurs, aux amours, aux persécutions du monde, et voyons l'Eglise victorieuse de ses erreurs par la simplicité de la croix ; de ses amours, par l'austérité de la croix ; de ses persécutions, par la patience de la croix : les coups qui lui soumettent le monde portent aussi contre l'enfer, et cette seule victoire réunit toutes les autres.

Pour établir ce premier triomphe de l'Eglise, faudra-t-il donc remonter aux monuments d'un monde idolâtre, archives humiliantes des écarts de la raison ? Faudra-t-il fouiller dans la mythologie païenne, et produire au grand jour les opprobres de l'humanité ? Coulonz rapidement sur des objets si affligeants, contentons-nous de rappeler ce que la dignité du ministère nous permettra d'en découvrir, et que les égarements de l'esprit humain servent du moins à nous instruire. Vous allez voir des erreurs consacrées par la superstition ; des erreurs enfantées ensuite par l'orgueil ; et, si je puis rouvrir ici des plaies récentes, vous verrez des erreurs formées dans le sein même de l'Eglise contre le signe du salut. Mais, en tout et partout, vous verrez cette Eglise victorieuse, et victorieuse par l'humble simplicité de la croix.

Des erreurs consacrées par la superstition. Aux yeux du gentil, remarque Tertullien, tout était Dieu, hors le Dieu véritable. L'homme, rompant le fil de la tradition, qui, pour ainsi dire, de main en main, le conduisait au Créateur, confondit l'Etre suprême avec les témoins visibles qui, dans l'univers, publiaient sa gloire. Ses sens devinrent d'abord les objets de son culte. Pour comble d'aveuglement, ce même homme qui, prosterné devant un vil animal, dégradait les hommages comme les privilèges de sa raison, osa s'ériger ensuite en dispensateur de la divinité. Son esprit n'adora, pour ainsi dire, aucun Dieu que son cœur n'eût enfanté. Ainsi, mes frères, à le bien prendre, les passions humaines peuplèrent les cieux à leur guise, et dressèrent les premiers autels. La superstition les multiplia bientôt, et le nombre des dieux égala, dit saint Augustin, celui de leurs adorateurs. Les démons, ajoute ce Père, exclus sans retour de l'empire dont leur révolte les avait dépossédés, charmèrent ainsi, pour un temps, les horreurs de leur désespoir. Ils prirent un cruel plaisir à séduire les hommes. Après avoir causé leurs malheurs, ils vinrent à bout d'enlever leur encens ; ils les rendirent idolâtres ; ils jetèrent la démente de leurs crimes dans l'enchaînement de leurs erreurs ; ils leur inspirèrent ces sacrifices, tantôt ridicules, tantôt barbares et inhumains, dont la terre fut si souvent en-

sanglantée, et dont l'idée seule fait encore frémir la nature. Ils eurent leurs temples, leurs autels, leurs prêtres, leurs victimes, leurs faux prophètes, et le vrai Dieu n'eut qu'une seule maison dans l'univers. Mais tout ce que nous pourrions dire sur l'aveuglement de nos pères, le grand saint Paul le renferme dans ces paroles aux Ephésiens : Vous étiez autrefois non-seulement dans les ténèbres, mais vous étiez les ténèbres mêmes : *Eratis aliquando tenebræ*. (Ephes., V, 8.) Quelle noirceur plus affreuse en effet ! quelle nuit plus profonde que celle dont fut environné l'esprit des nations infidèles, jusqu'au jour salutaire que l'Eglise leur apporta ! *Nunc autem lux in Domino*. (Ibid.)

Rappelons-nous, mes frères, ce grand jour, glorieuse époque de notre origine ; remontons jusqu'à l'enfance de notre Mère commune : je vois l'Eglise renfermée dans douze apôtres et dans quelques disciples. Lumière divine, elle part du point de son aurore, et s'en va, la croix à la main, éclairer l'univers. Le chaos de l'idolâtrie s'éclaircit aux approches de ce signe lumineux. Les premiers orateurs du monde chrétien, ces hommes crucifiés, apportent aux peuples, avec l'histoire de la rédemption, l'instrument du Calvaire. Ils parlent, et le son de leur voix retentit subitement jusqu'aux extrémités du monde : *In omnem terram exivit sonus eorum*. (Psalm. XVIII, 5.) L'Eglise étend ses conquêtes de proche en proche, et la superstition errante voit resserrer ses frontières. Les oracles cessent, et les temples abandonnés gémissent de leur solitude. Les hommes ouvrent les yeux à la vérité. Deux siècles sont plus que suffisants pour rendre l'Eglise, comme la croix, redoutable au paganisme. Nous ne sommes que d'hier, disait le célèbre apologiste des chrétiens, et nous remplissons tout : vos villes, vos places, vos palais, vos campagnes ; tout annonce les disciples de la croix et les adorateurs du Crucifié.

Il est vrai que l'orgueil philosophique, grand zéléteur des droits de la raison, rejette avec mépris la prétendue folie de la croix, et qu'il emploie contre elle toutes les subtilités de la sagesse humaine. Vaines tentatives ! Que peuvent les efforts de l'esprit humain contre l'ouvrage du Tout-Puissant ? L'homme paraît dans le philosophe, et Dieu se manifeste dans son Eglise. Elle triomphera, cette Epouse protégée du ciel : mais il est écrit qu'elle ne triomphera que par la simplicité de la croix : *Non in persuasibilibus humano sapientiæ verbis*. (I Cor., II, 4.) Voilà, mes frères, la devise, et, pour ainsi dire, le titre primordial de son institution. Que la philosophie subtilise à son gré, qu'elle enfasse des raisonnements ou des plaisanteries contre le signe d'un Dieu mourant ; ce signe ennemi du monde et de son faste n'y paraîtra jamais sous la livrée imposante de l'artifice ou de la vanité. Les apôtres, nouveaux patriarches de la loi de grâce, prédicateurs sincères du sacrifice de la rédemption ; les apôtres ne proposeront au peuple

qu'un Dieu crucifié : *Prædicamus Christum crucifixum*. (I Cor., I, 23.) Mais comment lo proposeront-ils ? En montrant la croix aux nations, ils montreront en même temps, sans voile et sans détour, les faiblesses, les craintes, les opprobres, les tourments divers, la mort de la victime. Ainsi marche la vérité, mes frères ; des traits fidèles, simples, ingénus font sa seule parure. Elle trouve dans son propre fonds cet ascendant suprême qui la met en possession des cœurs et des esprits. Laisant au mensonge la ruse et le manège, elle prétend éclairer, et non séduire les hommes. Conduite en effet digne d'elle, qui, malgré la résistance d'une orgueilleuse philosophie, soumet à la croix la terre entière. Cette bonne foi des apôtres, cette candeur des premiers chrétiens, glorieux dans les tourments qu'ils adorent, tourments qu'ils justifient par les effets miraculeux de la main du Très-Haut (et ce fut là, mes frères, leur unique éloquence : *In ostensione spiritus et virtutis* (I Cor., II, 4) ; cette bonne foi, dis-je, confond l'orgueil, détruit les idoles, renverse les temples, dissipe les pierres de ces sanctuaires impurs, élève enfin la croix sur leurs propres ruines, et la rend triomphante jusqu'à nos jours.

Que dis-je, chrétiens, jusqu'à nos jours ? O plaie ! ô souvenir d'un mal, cause fatale de tant de troubles, source d'un schisme le plus obstiné qui fut jamais ! Il était donc écrit dans vos jugements impénétrables, ô mon Dieu ! que des hommes audacieux, réformateurs sans mission, non moins ingrats que superbes : il était arrêté que de tels hommes, formés dans la lie de ces derniers siècles, déchireraient le sein de votre Epouse ; qu'ils viendraient jusque sur nos autels renverser le précieux monument de vos douleurs, et fouleraient aux pieds l'instrument visible de votre mort, sous prétexte d'honorer votre holocauste ! Oui, mes frères, et quels gémisséments, quels cris ne poussa pas vers le ciel cette épouse inconsolable ! Sa douleur seule suffira toujours pour justifier sa foi ; et quand l'hérésie n'aurait autre chose à se reprocher que sa fureur contre la croix, cette seule fureur suffira toujours pour la condamner.

Rappelez-vous ici la situation de Jacob lorsqu'on lui annonce la mort de Joseph, et qu'on lui montre sa robe ensanglantée : Voyez, lui dit-on, si c'est celle de votre fils : *Vide utrum tunica filii tui sit*. (Gen., XXXVII, 32.) Ah ! sans doute, s'écrie-t-il, saisi de douleur, c'est elle-même, c'est la robe de ce cher fils : *Tunica filii mei est*. (Ibid., 33.) Il arrose de ses larmes paternelles ces dépouilles chéries. Inconsolable, il veut le suivre dans le tombeau. A ces traits élanés par l'amour, qui ne voit le cœur et les entrailles d'un père ; qui n'y voit ces émotions naïves que l'indifférence ou la fausse douleur n'imitèrent jamais ?

Tels sont les sentiments de l'Eglise envers la croix. Qu'on entreprenne de lui enlever cet arbre de vie et de salut dont les traits sont la ressource de ses enfants : mère éplo-

rée, elle vole à sa défense; elle combat avec tout l'enthousiasme du courage et de l'amour; rien ne peut lui arracher ce gage précieux de son alliance. Oui, dit-elle, c'est le lit nuptial où mon Dieu mourant daigna s'unir à moi; c'est le trône où il me plaça; c'est la robe sanctifiante qu'il me laissa pour héritage, et dont j'ai revêtu mes enfants; *Tunica filii mei est*. Expressions touchantes, dictées par l'amour à l'épouse légitime, mais inconnues à l'étrangère. Présentez à l'ingrate cet objet si consolant : furieuse, elle en détourne ses regards effrayés; on dirait que sur le symbole de la paix et de l'amour, elle voit d'avance l'arrêt de sa malédiction et le témoin de son ingratitude; elle insulte à l'Eglise, censure ses hommages et se fait un point de religion de l'insensibilité même de son cœur. Auront-ils part aux fruits de votre sacrifice, ô mon Dieu! ces hommes qui rejettent avec tant d'horreur l'autel sacré où vous l'offrites pour eux?

Non, sans doute, mes frères; mais enfin, l'Eglise n'emploiera contre l'hérésie que des armes déjà victorieuses de la philosophie et de la superstition. Constamment attachée à une tradition aussi certaine que conforme d'ailleurs aux sentiments d'un cœur chrétien, elle n'appellera que la simplicité de la croix contre les ennemis de la croix même. Par là, confondant l'insensé novateur et ranimant le zèle des temps apostoliques, elle réparera dans un monde nouveau, et réparera avec usure, les pertes qu'elle a pu faire dans l'ancien. Peut-elle plus simplement et plus glorieusement triompher de l'hérésie?

Eh! combien lui doit être cher ce signe de réconciliation! Sans l'austérité d'un tel signe, eût-elle réformé le monde; l'eût-elle vaincu dans ses amours? Or, cette autre victoire était-elle ou moins importante, ou moins difficile que la première? Les penchants du monde étaient-ils moins déplora- bles que ses erreurs, et suffisait-il de l'éclairer? Ne fallait-il pas encore le ranimer, et, pour ainsi dire, le ressusciter? Il le fallait sans doute; mais l'Eglise ne pouvait y réussir que par les saintes rigueurs de la croix. Depuis longtemps toutes les créatures dégradées par des abus criminels accusaient leur roi visible, devenu leur corrupteur. La raison même, plus recueillie et plus appliquée dans quelques sages, ne put supporter, sans rougir, le spectacle du genre humain. Elle inspira ces législateurs tant vantés qui, ramenant la règle parmi les hommes, munirent les mœurs publiques, les fortifièrent contre les entreprises du crime et rendirent la société supérieure à ses attentats. Ainsi, le vice n'osa paraître avec la même licence, ne pouvant plus paraître avec impunité. Mais les penchants funestes qui le produisaient se retranchèrent plus fortement que jamais dans le cœur de l'homme et cherchèrent d'autres issues aux débordements de l'iniquité.

L'Eglise seule pouvait les forcer derrière ces remparts inaccessibles à tous les efforts

des lois humaines. Dès qu'elle commence l'attaque avec les armes de la croix, tous ces amours si généralement protégés du monde pressentent leur défaite. L'amour de la gloire, l'amour des richesses, l'amour de la volupté, mille autres enfin vont expirer contre un signe où tout annonce l'humilité, le renoncement, la pénitence.

L'amour d'une fausse gloire, idole éternelle de l'ambition, n'a plus d'attraits pour des cœurs qui jusqu'alors en furent si avides. Les divinités du siècle, animées d'un plus noble feu, désertent les sentiers fastueux d'une prétendue immortalité; et sous le fardeau de la croix, réduites à la petitesse évangélique, elles soupirent pour cette gloire supérieure aux caprices de la fortune et seule digne de leurs hommages. L'amour des richesses périssables ne peut tenir contre l'austère détachement de la croix. L'Eglise attendrie bénit les jours miraculeux de sa naissance; elle compte, avec des larmes de joie, le nombre de ses pauvres par celui de ses enfants. Ces trésors d'iniquité que l'avarice conservait avec tant de soin, que la prodigalité répandait avec tant d'indiscrétion, que l'orgueil étalait avec tant de pompe; ces trésors, dis-je, viles dépouilles de l'Egypte, se changent aux pieds des apôtres en des fonds inépuisables de justice et de miséricorde. La charité les offre, la charité les distribue : elle rappelle les hommes aux vues primitives de la Providence, rend tout commun entre les chrétiens; toutes les réserves sont interdites, et tous les besoins trouvent des secours. Ainsi, mes frères, les véritables disciples de la croix, ne possédant rien, possèdent tout; ils sont pauvres sans cesser d'être riches : *Neque enim quisquam egens erat inter illos.* (Act., IV, 34.) O temps, ô mœurs de nos pères! vous n'êtes plus. L'amour de la volupté cède enfin la place aux saints soupirs de la componction. La pénitence chrétienne étend partout ses salutaires lois : du centre de la mollesse, du sein d'une vie voluptueuse, on voit sortir en foule ces tendres et délicates victimes qui vont au pied de la croix mêler leurs larmes au sang de l'Agneau, se réfugier dans ses plaies, mourir spirituellement avec lui, le suivre enfin de sacrifice en sacrifice et le suivre jusqu'au tombeau. De pieuses colonies quittant les plaisirs et les spectacles des villes superbes; un essaim d'anges mortels vont sanctifier les solitudes et sauver leur vertu des amorces de la volupté; quel triomphe pour l'Eglise! quelle gloire pour la croix! Dans ces sanctuaires secrets, solitaires devant votre face, ô mon Dieu! se formaient cette milice indomptable, ces cœurs fermes et magnanimes que l'Eglise opposait chaque jour aux persécutions du monde. Que ne devait-on pas attendre de ces élèves de la croix? Quelles secousses pouvaient abattre des athlètes aguerris par tant de combats personnels et déjà victorieux d'eux-mêmes?

C'est ici, mes frères, le plus beau côté de l'Eglise, le point le plus éclatant de ses vic-

toires. Elle fit voir à l'univers qu'avec la croix seule elle pouvait tout entreprendre et tout conquérir, non avec ces armes homicides qui portent de toutes parts la ruine et la désolation, mais avec cette patience humble et soumise qui n'est jamais plus assurée de vaincre, qu'en cédant à ses ennemis. Chose étonnante! mes frères; cet empire, dont les vastes débris forment encore de si puissantes monarchies; cet empire, dont l'immense étendue embrassait la terre entière, ce corps prodigieux réunit durant trois siècles tout ce qu'il a de plus formidable. Pourquoi cet appareil? contre quelle autre puissance? Hélas! contre l'Eglise, et un petit nombre d'hommes choisis défend trois cents ans de suite la croix par la croix. Que dis-je? d'hommes choisis. Des filles, des enfants, des vieillards opposent dans leur faiblesse, dans leur enfance, dans leur caducité, une digue insurmontable au torrent des persécutions; victimes singulières, ils tombent sous le glaive et laissent dans leur sang le germe immortel de leur postérité. Ainsi, chrétiens, se vérifie cette parole de l'Apôtre: *Infirma mundi elegit, ut confundat fortia* (I Cor., I, 27); ainsi l'Eglise présente à son Epoux ses plus fidèles images victorieuses des nations qui, selon la promesse, devaient être son héritage: *Dabo tibi gentes hereditatem tuam.* (Psalm. II, 8.)

Dieu mort sur cette croix, dont les triomphes ne mourront jamais, nous sommes les enfants de ces héros, formés et nourris dans le champ même de leurs victoires. Renouvelez donc parmi nous leur constance et leur courage, non contre les persécutions; le fer qui les immola, ce fer est depuis longtemps entre des mains chrétiennes et pacifiques; non contre l'hérésie: soumis à votre Epouse, nous puisons à la source de vos saintes vérités. Mais il est d'autres tyrans, et ces tyrans, grand Dieu! sont au fond de nos cœurs; ces tyrans sont dans le monde. Etendez sur nos âmes comme sur nos yeux la vertu souveraine de votre croix, afin que, victorieux de la vanité du monde, de la concupiscence et de ses œuvres, nous goûtions enfin les fruits immortels de l'Arbre de vie, promis à ceux qui auront combattu et vaincu par Jésus-Christ et avec Jésus-Christ. Je vous le souhaite, etc.

SERMON XIII.

Pour le jour du Vendredi-Saint.

SUR LA PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Occidetur Christus. (Dan., IX, 26.)

Le Christ sera mis à mort.

Telle est donc, chrétiens, la destinée d'un Dieu Rédempteur. Ce Christ prédit avec tant d'appareil, et si longtemps attendu; ce Christ, prêtre et roi par le privilège de l'onction sainte qui l'élève au-dessus de tous les hommes; ce Christ qui doit mettre fin au règne du péché, effacer l'iniquité, établir sur

la terre une justice éternelle, accomplir les visions et les prophéties; ce Christ, si grand, si juste et si digne de vivre, non-seulement doit mourir, mais mourir d'une mort violente: *Occidetur Christus.*

Laissons le juif superbe se reposer follement sur la foi de son orgueil; laissons-le attendre un Messie conquérant, qui ramènera dans Juda les jours triomphants de David et de Josaphat; un Messie qui, par l'éclat et la rapidité de ses conquêtes, rendra les tribus ambitieuses maîtresses de l'univers. Pour nous, chrétiens, nous adorons le Christ tel que le ciel l'a promis à la terre; un Homme-Dieu rassasié d'opprobres, environné de douleurs, dont la mort sera le sceau d'une alliance nouvelle et à jamais durable, qui soumettra les nations à son empire, mais qui les soumettra par l'effusion de son propre sang; enfin, mes frères, un Dieu vainqueur du monde, et en même temps victime de son injustice: *Occidetur Christus.* Voilà, en deux mots, ce que les prophètes avaient annoncé touchant le Messie, et ce que le Calvaire nous présente aujourd'hui. Nous y voyons la victime du salut, mais victime accompagnée de tous les attributs qui conviennent à l'importance de ses fonctions et à la hauteur de son ministère. J'entends, mes frères, une victime pleinement résignée, qui accepte sans réserve toutes les rigueurs de son sacrifice; une victime singulièrement éclairée, qui connaît parfaitement tous les motifs de son sacrifice; une victime souverainement indépendante, qui soutient la majesté de son caractère dans toutes les circonstances, comme dans les suites bienheureuses de son sacrifice. Voilà sous quels traits elle s'offre elle-même aux regards de la foi; c'est le touchant spectacle que je dois vous retracer avec toute la simplicité de mon ministère. Non, grand Dieu! ce ne sont pas des fleurs que l'orateur chrétien doit jeter sur votre tombeau; frivole décoration, et peu convenable à l'autel de votre sacrifice. Des larmes, des gémissements, les profonds soupirs d'une âme plus touchée de ses crimes que frappée de vos tourments, voilà ce que vous exigez vous-même: *Nolite flere super me.* (Luc., XXIII, 28.) Oui, cette tête sanglante, ces bras étendus comme pour embrasser le genre humain, dont il vient payer la rançon; ces mains, ces pieds cloués à une croix; ces plaies si éloquentes qui prêchent à toute la terre, et l'amour d'un Dieu mourant, et les crimes qu'il expie; ces grands objets parlent assez haut, si nous savons les entendre. Soyez attentifs, chrétiens; c'est la croix de Jésus-Christ que je vous présente. Prosternés à ses pieds, unissons nos hommages à ceux de l'Eglise, et disons-lui avec elle: *O Crux, ave.*

PREMIER POINT.

Il est enfin écoulé, mes frères, ce temps marqué dans les décrets adorables du Tout-Puissant, et si souvent prédit par les prophètes. Elle touche enfin au moment de sa ruine, cette Jérusalem meurtrière de tant

de justes, qui va combler, par un déicide, la mesure de ses crimes. Elle va donc paraître cette Eglise, impatiente, pour ainsi dire, d'éclorre, qui doit remplacer la Synagogue expirante. Oui, dit saint Léon, il faut que le grand mystère de la réconciliation, annoncé dès l'origine du monde et tracé par tant de figures, soit enfin consommé aux yeux de l'univers; il faut que l'unique sacrifice d'où dépend la destinée du genre humain termine à jamais l'infructueuse diversité des anciennes victimes. Il le faut. Tout concourt à ce grand événement. Le premier autel est rejeté : L'encens de Juda est un encens impur. Le sang des boucs et des taureaux va tarir dans Sion; celui du Messie est prêt à couler; lui-même est impatient de répandre ce sang précieux.

C'est là ce douloureux baptême qu'il est si empressé de recevoir, comme il s'en explique lui-même. Arrêtons-nous, chrétiens, à cette victime auguste qui, par ses humiliations, fait disparaître le pompeux appareil des anciens holocaustes. Elle nous a laissé l'histoire de ses douleurs; renfermons-nous dans ce qu'il a plu à son amour de nous en dévoiler. Ne dégradons pas surtout l'énergie de ses expressions par la faiblesse des nôtres. Que Jésus-Christ mourant parle tout seul aux fidèles attendris; qu'il leur montre ses plaies; que, du haut de sa croix, il soit lui-même le prédicateur du monde comme il en est le Sauveur. Qu'il lui montre, dis-je, dans sa personne, la victime du salut, prédite, figurée, attendue pendant quatre mille ans, mais victime pleinement résignée et soumise sans réserve à toutes les rigueurs de son sacrifice. Par là j'entends, mes frères, une victime qui, par le dernier acte d'une volonté toujours obéissante aux arrêts d'un Père inexorable, ratifie l'acceptation de sa mort commencée dans le ciel, renouvelée dès son entrée dans le monde, et continuée durant tout le cours de sa vie mortelle. Car voilà ce que nous apprend saint Paul par ces paroles qu'il met, après le Prophète-Roi, dans la bouche de Jésus-Christ: *Le Fils de Dieu, entrant dans le monde, dit : Vous n'avez point voulu d'hostie ni d'oblation; vous n'avez point agréé les holocaustes ni les sacrifices pour le péché, mais vous m'avez formé un corps; alors j'ai dit : Me voici, je viens, mon Dieu, pour faire votre volonté.* (Hebr., X, 4, 5.) Ce corps, formé par les mains de Dieu même, est donc tributaire dès lors de toute la rigueur de sa justice. Ce corps si pur et si parfait est donc, par cet acte solennel d'acceptation, irrévocablement subrogé aux anciennes victimes. Ce corps, où est enfermée la rançon du monde, est donc en effet cette victime que Dieu réclame, et que Jésus-Christ, comme prêtre de l'alliance nouvelle, s'engage lui-même d'immoler.

Mais, hélas! combien pour cette immolation n'en coûtera-t-il pas au Sacrificateur, puisque sa propre chair est la seule hostie qu'il puisse et qu'il doive sacrifier! L'agonie du jardin, la trahison d'un apôtre perfide, la

désertion de tous les autres, le renoncement du premier d'entre eux, la préférence de Barrabbas, la cruauté de sa flagellation, la compagnie de deux voleurs, l'opprobre de sa nudité, l'abandon même de son Père, l'excès de ses tourments, la mort enfin; que sais-je? Tout cela, mes frères, entre dans le prélude de son sacrifice, et, sans exception, est accepté par la victime. Il est temps que l'évangéliste nous l'apprenne.

Après le banquet mystérieux et cette pâque dernière, où il venait de laisser à ses apôtres le gage le plus décisif de sa tendresse; après ce discours admirable qui renferme tant de traits si sublimes et si touchants, Jésus, dit l'auteur sacré, sortit avec ses disciples: *Hæc cum dixisset Jesus, egressus est cum discipulis suis.* (Joan., XVIII, 1.) Il traverse, comme autrefois David, le torrent de Cédron; il arrive au jardin de Gethsémani. C'est là que, prosterné, tremblant, le visage collé contre terre, il offre à la majesté suprême le plus soumis adorateur dont les hommages eussent jusque-là été portés devant son trône. O nuit terrible autant que mémorable! nuit qui doit enfin décider du sort de l'univers, quelle étonnante scène tu enveloppes de tes ombres! D'un côté les apôtres ensevelis dans un lâche sommeil; de l'autre, Jésus-Christ substitué à tous les pécheurs, réunissant en lui seul les regards d'un Père irrité, déchiré par la vue anticipée d'une mort affreuse, exposé d'avance à tous les coups d'une justice vengeresse et implacable contre le péché. Quel spectacle! approchez, enfants de sa douleur; venez, mes frères, avec les trois disciples, témoins de sa défaillance, jetez les yeux sur la victime, voyez s'il en fut jamais aucune si affligée ou si parfaitement résignée: *Attendite, et videte* (Thren., I, 12); voyez-la prosternée, saisie, abattue, agonisante. L'excès de sa douleur annonce déjà la barbarie de ses ennemis. Dans cette lutte intérieure, où l'homme effrayé tâche de reculer dans l'Homme-Dieu l'instant de sa résignation, le sang et la sueur ruissellent de tous ses membres, la terre en est humectée: *Factus est sudor ejus, sicut guttæ sanguinis decurrentis in terram.* (Luc., XXII, 44.) Un trouble soudain, une tristesse mortelle s'emparent de son âme. Il ne peut dissimuler à ses disciples l'horreur de son état. Je succombe, je péris, je me meurs, leur dit-il: *Tristis est anima mea usque ad mortem.* (Matth., XXVI, 30; Marc., XIV, 34.) Ah! du moins, demeurez ici et veillez avec moi.

Dans ce violent combat, la nature dont il consent d'éprouver les alarmes et les faiblesses, la nature sollicitée jusqu'à trois fois la fin de sa désolation. On voit avec étonnement le Maître de la vie se troubler et frémir aux approches de la mort, à mesure qu'elle s'avance. Mon Père, s'écrie-t-il, mon Père, s'il est possible, faites que ce calice s'éloigne de moi: *Pater mi, si possibile est, transeat a me calix iste.* (Matth., XXVI, 39.) Il fait plus encore; il insiste, il enchérit sur cette vive supplication. Il avait dit, s'il est possible:

maintenant il résout la question lui-même : toutes choses vous sont possibles, ajoute-t-il ; et, puisqu'il en est ainsi, j'invoque le nom, le tendre nom de Père; délivrez-moi de cette coupe affreuse, épargnez à votre Fils l'horreur de l'avaloir : *Abba pater... transfer calicem hunc a me* (Marc., XIV, 36.) Jésus-Christ a donc craint la mort ? Je l'avoue, mes frères, et je l'avoue après lui. Mais enfin, voyez-vous la victime épouvantée se dérober à l'autel du sacrifice et fuir lâchement le coup qui la menace ? Ecoutez, chrétiens, écoutez ce qui suit, et que toute la terre l'entende : *Verumtamen non mea voluntas, sed tua fiat.* (Luc., XXII, 42.) Malgré l'orage prêt à fondre sur ma tête, malgré les atteintes cruelles de cette mort que je redoute, grand Dieu ! que votre volonté soit accomplie, et non la mienne. Reconnaissez-vous enfin le langage du véritable Isaac, qui, par le sacrifice absolu de sa propre vie, ne met aucune borne à la volonté paternelle ? *Non sicut ego volo, sed sicut tu.* (Matth., XXVI, 39.)

Ah ! lorsqu'il frémit à la vue du calice fatal, lorsqu'il prie afin que l'heure cruelle s'écoule sans nuire à ses jours innocents : *Orabat ut transiret ab eo hora* (Marc., XIV, 35) ; alors dit un pieux et savant auteur, il parle au nom des pécheurs dont il a pris la place. Il fait entendre leurs cris, leurs plaintes, leurs gémissements. Il présente à son Père leurs faiblesses, leurs alarmes, leurs terreurs. C'est leur volonté chancelante et timide, et non la sienne, toujours ferme, constante et résignée, qui s'exprime par sa bouche. Oui, dit saint Léon (serm., 305), lorsqu'à l'approche de la mort, un Dieu fait homme se trouble et qu'il l'avoue, reconnaissez qu'il est alors en vous et qu'il parle en votre nom : *Ipse est in te.* Lorsqu'au contraire vous lui entendez dire, j'ai le pouvoir de donner ma vie, et nul n'a droit de me la ravir ; il parle en son nom et comme arbitre de sa destinée : *Ipse est in se.* Lorsque vous le voyez lié et garrotté par une troupe insolente, reconnaissez dans ses liens la honteuse image de votre servitude : *Ipse est in te.* Mais lorsqu'il dit qu'il pourrait avoir douze légions d'anges, intrépides vengeurs de son innocence, il parle en maître et en qualité de leur souverain : *Ipse est in se.* En un mot, lorsque vous le voyez faible, craintif, abattu, c'est dans votre fond qu'il prend la faiblesse, la crainte, l'abattement : *Ipse est in te.* Mais lorsque vous l'entendez souscrire à l'arrêt du ciel qui demande son sang et se hâter de le répandre, c'est dans lui-même qu'il trouve la résignation, la force et l'intrépidité : *Ipse est in se.*

Or, mes frères, cette résignation renferme tout ; nulle pointe, nulle rigueur de son sacrifice qui en soit exceptée. L'esprit, le cœur, les sens, la chair, l'homme tout entier, sont soumis aux tourments les plus cruels dans l'hostie de propitiation. Son esprit : Ah ! chrétiens, il voit d'un coup d'œil l'histoire affreuse du genre humain ; tous les siècles se réunissent sous l'immensité de ses regards : *Tanquam dies hesternæ quæ præterit.*

(Psal. LXXXIX, 4.) Il voit l'idolâtrie presque aussi ancienne que le monde ; il voit la majesté de son Père méconnue, outragée partout l'univers ; il voit le prince du monde devenu son idole, qui, sous mille noms bizarres, enlève l'encens des aveugles mortels ; il voit les astres, les éléments, les arbres, les plantes, les plus vils animaux et jusqu'aux reptiles impurs substitués à la Divinité ; il voit dans le peuple choisi des égarements et des crimes inconnus aux nations ; peuple d'autant plus coupable, qu'il fut plus favorisé. Il y voit une pente vers l'idolâtrie, une ingratitude envers le Dieu d'Abraham, un esprit charnel, un cœur incirconcis, un attachement aux objets terrestres, un fond d'obstination, de dureté et d'endurcissement, dont ni les bienfaits, ni les prodiges, ni les récompenses, ni les châtiments, ni les reproches, ni les menaces, ni les prospérités, ni les malheurs ne purent jamais tarir la source ; et, dans ces derniers temps, il voit des hommes superbes assis sur la chaire de Moïse, des prévaricateurs qui substituent l'hypocrisie à la place de la vertu ; un chaos de traditions ridicules ou arbitraires qui, énervent ou qui détruisent l'essentiel de la loi ; l'esprit qui vivifie, sacrifié à la lettre qui tue : pour comble de douleur, il voit ses travaux, ses miracles, ses discours, ses exemples, méconnus par son ingrate patrie, devenir le plus grand de ses crimes, et Corozaim avec Bethzaida, plus coupables que Tyr et que Sidon, mériter de plus grands anathèmes.

S'il perce dans l'avenir, quel supplice pour son cœur ! quel surcroît d'horreur et d'abattement ! Il va mourir ; mais il voit d'avance l'inutilité de sa mort pour tant de millions d'âmes qui n'en profiteront pas ; la profanation future de son sang, la contradiction prochaine de ses mystères, le mépris assuré de sa doctrine, les maux infinis de son Eglise, épouse sainte qu'il va enfanter parmi tant d'efforts si violents et si douloureux ; il voit les hérésies qui vont l'attaquer, les schismes qui vont la diviser, les scandales qui vont la désoler ; il voit dans son sein les péchés des grands et ceux des petits ; les péchés des rois et ceux des sujets, les péchés des prêtres et ceux des peuples, les vôtres et les miens ; ceux enfin de tous les siècles, de tous les pays, de tous les états, de tous les âges. Quel affreux point de vue ! faut-il s'étonner s'il se plaint par la bouche du prophète, que tous ces torrents d'iniquité ont jeté l'amertume et le trouble dans son cœur ? *Torrentes iniquitatis conturbaverunt me.* (Psal. XVII, 5.)

S'il considère ce qui se passe autour de lui, ah ! tout perce, tout déchire ce cœur si noble et si généreux. Ce n'est ni d'entre les gentils, ni d'entre les juifs ses ennemis ; c'est de la compagnie des apôtres, de ce troupeau, gratuitement élu et si tendrement aimé, que sort l'enfant de perdition qui l'a déjà trahi. Il n'est pas loin ; le voilà qui approche ; le crime est consommé : *Ecce appropinquavit qui me tradet.* (Matth.,

XXVI, 46.) Dieu Rédempteur des hommes, que se passa-t-il dans votre âme, à la vue du monstre et à l'offre du perfide baiser? Il se tait, chrétiens; mais le Prophète parle pour lui. Ah! dit-il, si une main ennemie m'avait porté ce rude coup: *Si inimicus meus maledixisset mihi* (Psal. LIV, 13), tout barbare qu'il est, je le trouverais moins insupportable: *Sustinuissim utique.* (Ibid.) Mais vous, que j'ai chéri comme un autre moi-même: *Tu vero, homo unanimis* (Ibid., 14); vous, le compagnon de mes travaux, le coopérateur de mon ministère, le confident de mes secrets, le dépositaire de ma puissance; vous, ingrat convive, tout récemment nourri de ma propre chair et abreuvé de mon sang: *Qui simul mecum dulces capiebas cibos* (Ibid., XV); c'est donc vous qui me trahissez et qui me trahissez par un baiser: *Osculo filium hominis tradis?* (Luc., XXII, 48.)

Mais ne trouvera-t-il pas au moins, dans la filéité de ses autres disciples, un dédommagement à la perfidie de celui-ci? Ses autres disciples! Hélas! chrétiens, où sont-elles ces âmes intrépides contre le vice accrédité, qui osent braver le sort et partager les périls de la vertu persécutée? Ses disciples! Ils ont déjà disparu; brebis tremblantes, les voilà dispersés et fugitifs aux premiers coups qui ont frappé le pasteur: *Omnes relicto eo fugerunt.* (Matth., XXVI, 56.) Pierre le suit de loin, il est vrai; mais l'imprudent va bientôt porter les dernières atteintes au cœur de son divin Maître, justifier ses prédictions et ajouter à la trahison de Judas la publicité d'une lâche apostasie: *Non novi hominem.* (Ibid., 72.) Je ne connais pas cet homme, et il le dit sans rougir, et il l'assure jusqu'à trois fois, et il le proteste avec serment, et il outrage le ciel, redoutable vengeur des parjures, et il immole d'un même coup la nature, l'honneur, la conscience et la vérité: *Non novi hominem.* Le voilà cependant, non cet homme qu'il affecte de méconnaître, mais cet homme qu'il ne connaissait pas en effet, mais cet homme qui est un abîme impénétrable à lui-même, mais cet homme qui est un prodige de misère et de contradictions, mais cet homme fier et plein d'audace il n'y a qu'un moment, le même qui devait mourir avec Jésus-Christ, et qui, l'instant d'après, pâle, confus et interdit devant une servante, le désavoue publiquement avec des serments exécrables: *Capit detestari et jurare.* (Ibid., LXXIV.) Le voilà, encore une fois; que tous les siècles apprennent de son exemple qu'entre la chute et la présomption, il n'y a, le plus souvent, que l'épreuve d'intervalle. Mais ne perdons pas de vue cet autre homme que le malheureux disciple vient de renoncer.

Quelle autre partie de son cœur peut-on blesser enfin? Que reste-t-il encore, sinon qu'un indigne parallèle le place à côté de Barabbas, et qu'une préférence plus indigne encore le dégrade au-dessous d'un vil assassin: *Non hunc, sed Barabbam?* (Joan.,

XVIII, 40) Que reste-t-il, sinon qu'il soit élevé à la vue de toute la terre et qu'il expire entre deux voleurs? *Et cum iniquis reputatus est.* (Marc., XV, 28.) Telles sont, mes frères, du côté du cœur, les épreuves humiliantes que Jésus-Christ devait essayer.

Rigueurs du côté des sens. Ah! dans l'homme coupable ils avaient été si souvent les instruments du crime; il faut que dans l'homme innocent, devenu sa caution, ils soient associés au châtement et qu'ils servent de matière au sacrifice. La mère des humains avait jeté un regard avidement curieux sur le fruit défendu; elle avait fixé avec complaisance cet objet funeste, et Jésus-Christ, les yeux voilés comme indigne de voir le jour, sera privé du spectacle même de ses propres ouvrages. La première femme avait péché en mangeant le fruit mortel et rendu son époux complice de son intempérance; et Jésus-Christ, dans la soif brûlante qui le dévore, n'aura que du vinaigre et du fiel pour sa boisson. Ils avaient prêté l'un et l'autre une oreille follement crédule à cette orgueilleuse promesse: *Vous serez comme des dieux* (Gen., III, 29); et Jésus-Christ n'entendra qu'un furieux concert d'injures, d'outrages, d'imprécations et de blasphèmes. Les titres odieux de malfacteur, de séducteur, de sacrilège qui s'annoncent pour le Fils du Dieu vivant, lui seront prodigués. On ajoutera même la moquerie à l'insulte, et il sera par dérision salué roi des Juifs: *Ave, rex Judæorum.* (Matth., XXVII, 29.)

Rigueurs dans sa chair. Mais qui pourrait les exprimer? Nul autre, mes frères, que le Messie lui-même. Écoutons-le. Voilà, dit-il à ses disciples, que nous allons à Jérusalem: le Fils de l'homme y sera livré aux princes des prêtres et aux docteurs de la loi; ils le condamneront à la mort, le livreront aux gentils; ils le traiteront avec moquerie et avec insulte, ils lui cracheront au visage, ils le fouetteront, ils le feront mourir. Vous voyez, chrétiens, dans quel détail il prédit, ou plutôt il raconte les circonstances douloureuses de la mort qu'on lui destine. Combien la prédiction fut-elle promptement et littéralement accomplie! Suivez-le chez le gendre de Caïphe. Ouvrez-lui la bouche pour répondre au pontife qui l'interroge sur sa doctrine? Une main insolente punit aussitôt par un soufflet la modeste simplicité de sa réponse. Au mépris des lois et des bienséances, un bas officier, un esclave peut-être, un lâche, quel qu'il soit, outrage la vertu et s'en fait un mérite auprès de ses persécuteurs. Que le ciel, témoin de cet outrage, soit saisi d'horreur, s'écrie saint Jean Chrysostome: *Exhorrescat cælum.* Mais vous qui, sur la foi d'une orgueilleuse délicatesse, pensez qu'un tel affront ne peut se laver que dans le sang, écoutez les paroles d'un Dieu frappé sur la joue, dans une telle assemblée, par un tel ministre, avec une telle insolence et après une si sage réponse; écoutez, dis-je, ces paroles: si j'ai mal parlé, rendez témoi-

gnage du mal ; et si j'ai bien parlé, pour-quoi me frappez-vous ? O douceur ! ô patience de mon Dieu, que vous avez peu d'imitateurs !

Cependant, mes frères, ce n'est encore là que le prélude et comme le signal des tourments qu'on lui prépare. Voyez-le au milieu d'un cercle de soldats, durant le reste de cette nuit effroyable. Hélas ! à quels excès ne se porte pas la dureté naturelle d'une troupe devenue d'autant plus brutale qu'elle est animée par l'exemple et qu'on abandonne à sa discrétion l'exercice de sa férocité ! représentez-vous donc parmi ces satellites l'Agneau de Dieu sans autre appui qu'une douceur inaltérable, sans autre défense qu'une résignation absolue à l'ordre supérieur de sa destinée. A quelles indignités ne doit-il pas s'attendre ! quel triste champ à la fureur de ses ennemis ! Les uns, dit l'Évangéliste, lui bandent les yeux ; les autres le meurtrissent de coups ; ceux-ci lui donnent des soufflets, ceux-là couvrent de crachats cette face auguste où, malgré tant d'outrages, brille encore le divin caractère de l'innocence et de la vertu. Nul qui, par une barbare émulation, ne s'efforce d'enchérir sur la cruauté de ses complices. Tous se font un divertissement inhumain de ses opprobres et de ses douleurs. De vils domestiques, des officiers plus méprisables encore, lui demandent, avec une dérision insultante, qu'il devine celui qui l'a frappé : *Prophetiza nobis, Christe, quis est qui te percussit ?* (Matth., XXVI, 68.) Est-ce tout ? Non, chrétiens. Le jour va bientôt dévoiler les secrets de la nuit et éclairer de nouvelles horreurs. Le prétoire est le théâtre sacrilège où va continuer cette lamentable scène avec un surcroît d'indécence et de brutalité.

Organes de l'Esprit-Saint, mortels inspirés de Dieu, vous qui vîtes de si loin le tragique spectacle du Calvaire, prêtez-nous vos expressions touchantes et vos tons attendrissants. Dépeignez vous-mêmes la victime sainte que vous avez annoncée : que le Christ, meurtri de coups et baigné dans son sang, parle par votre bouche. Non, je ne suis plus un homme, s'écrie-t-il dans Isaïe, je suis un ver de terre, l'opprobre des autres hommes et le jouet de leur fureur. Les cruels l'ont assouvi sur moi avec une barbarie qui n'eût jamais d'exemple : ils ont compté mes os à travers les plaies de ma chair déchirée ; ils ont percé mes pieds et mes mains. Tel qu'une brebis qui ne sait ni résister ni se plaindre, ils m'ont conduit à la mort : *Tanquam ovis ad occisionem ductus est.* (Act., VIII, 32.) Il fallait donc, ô mon Dieu ! que du comble de la gloire qu'il partage avec vous et du haut de sa splendeur immortelle, ce Fils, votre vivante image, descendît au plus bas degré du mépris, de la confusion et de l'abaissement ! Il fallait donc qu'il parût comme le rebut et le dernier des humains ! O prodige d'un Dieu souffrant et si profondément abaissé ! la foi seule peut te rendre croyable. Aussi le prophète n'en parle qu'avec le dernier étonnement. Il s'est élevé de-

vant le Seigneur, dit l'un d'entre eux (*Isa., LIII, 2-5*), comme un faible arbrisseau, et comme un rejeton qui sort d'une terre aride, il a été sans éclat et sans beauté. Il nous a paru méprisable, le dernier des hommes, un homme de douleurs, et qui sait par expérience ce que c'est que souffrir. Nous l'avons regardé comme un homme frappé de lèpre et comme un criminel que Dieu punissait à cause de ses péchés ; mais c'est pour nos iniquités qu'il a été percé de plaies ; c'est pour nos crimes qu'il a été brisé : le châtement qui nous devait procurer la paix est tombé sur lui, et nous avons été guéris par ses meurtrissures.

Cependant, grand Dieu, les traits de votre courroux contre la victime du péché ne sont-ils pas épuisés ? Voilà votre Fils exposé à tout ce qu'une malignité lâche et barbare peut imaginer de plus avilissant ; le voilà couvert du manteau de dérision comme un roi de théâtre ; le voilà couronné d'épines, la tête ensanglantée ; le voilà chancelant sous l'instrument de sa mort et déjà cloué sur cet autel de son sacrifice. Eh ! n'est-ce pas assez ? Non, chrétiens ; il faut, disent les Pères (et ce fut en effet la plus sensible de ses douleurs), il faut que sa chair, cette chair si pure, soit étendue sur la croix, sans autre enveloppe que celle de son sang. Il faut que dans cet état, image honteuse de notre dépouillement intérieur, le second Noé soit exposé aux regards des juifs et des gentils. Oieux ! ô terre ! soyez saisis d'horreur. Et toi, nature, couvre toi de ténèbres, jette respectueusement tes sombres voiles sur la nudité de ton auteur. Elle obéit, chrétiens, et l'univers indigné semble rentrer dans la nuit du néant : *Tenebræ factæ sunt super universam terram.* (Matth., XXVII, 45.)

Ah ! Seigneur, pourquoi tant de rigueurs, si variées, si accumulées, si étonnantes, si inconcevables dans la personne de votre Fils ? Lui seul peut nous l'apprendre, mon cher auditeur, parce que lui seul, victime infiniment éclairée, connaît avec assez de précision les motifs supérieurs de son sacrifice.

SECOND POINT.

En effet, chrétiens, qu'un Dieu par sa parole tire du néant cet immense univers, qu'il multiplie à l'infini les divers êtres qui le composent, je ne m'en étonne pas : la création n'est, pour ainsi dire, qu'un jeu de sa toute-puissance : *Ludens in orbe terrarum.* (Prov., VIII, 31.) Mais un Dieu, tout puissant qu'il est, assujéti néanmoins à ses esclaves ; mais un Dieu, tout saint qu'il est, marqué aux traits d'une créature criminelle ; mais un Dieu, tout glorieux qu'il est, devenu un sujet d'opprobre et de risée ; mais un Dieu, tout immortel qu'il est, soumis à la mort, et à la mort la plus infâme, et à la mort de la croix : *Mortem autem crucis.* (Philip., II, 8.) Voilà ce qui m'étonne, ce qui passe ma raison, et ce que, même avec le flambeau de la foi qui m'en découvre les motifs, je ne conçois que très-imparfaitement.

Quels sont donc ces motifs par rapport à Jésus-Christ? Essayons de nous en former quelque légère idée. C'est, du côté de Dieu, la justice du Père irrité contre le pécheur, qu'il doit apaiser; c'est, du côté du peuple nouveau, la gloire de l'Eglise qu'il doit enfanter; voilà, chrétiens, autant qu'on peut le concevoir, les motifs sublimes qui conduisent au Calvaire la victime adorable : motifs qu'elle pénètre avec toute la plénitude et la sagacité de sa lumière infinie.

Premier motif, la justice du Père irrité contre le pécheur. Mais qui peut en sonder la redoutable profondeur, sinon la victime destinée à la désarmer? Elle seule en connaît les décrets souverains, les privilèges rigoureux, l'incompréhensible sévérité. Elle seule, engendrée avant l'aurore, au faite d'une lumière inaccessible, assistante immortelle de son trône, préside à ses conseils augustes; ou plutôt elle est la sagesse, la suprême raison, le conseil infailible de Dieu même. Le Père est dans le Fils, et le Fils dans le Père. Tout ce que le Père fait, tout ce qu'il veut, le Fils le veut et le fait aussi. Il n'a donc pas besoin de sortir hors de lui pour connaître la volonté du Père; il trouve donc en soi-même l'ordre, l'harmonie, la raison et la fin de ses décrets; il sait donc jusqu'où s'étendent les rigueurs de sa justice; il connaît donc la victime qu'elle doit frapper; victime qui, frappée une fois, peut seule désarmer cette justice inexorable à tout autre; justice ennemie irréconciliable du péché; justice éternellement sourde aux clameurs du coupable, tandis que cet objet odieux subsistera; justice tellement prompte à le punir, qu'elle ne laisse aucun intervalle entre le crime et l'arrêt terrible qui livre à la mort le criminel; justice manifestée autrefois par des coups formidables, et dans le déluge qui dépeupla l'univers, et dans l'embrasement de l'impure Sodome, et dans les plaies de l'Egypte, et dans les différentes révolutions arrivées à son peuple; justice enfin immuablement déterminée à ne relâcher aucun de ses droits.

Or, avec tout cela, ce Dieu juste et vengeur est encore un Dieu caché pour nous : *Deus absconditus*. (Isa., XLV, 15.) Pourquoi? c'est que, artisans du péché, nous ne connaissons encore ni la malice qu'il renferme, ni le châtement qu'il mérite.

La malice qu'il renferme. Hélas! tout plongés dans les sens, nous n'en voyons que la surface et les dehors. Que dis-je? nous lui prêtons souvent les attributs de l'innocence et les caractères de la vertu. Le philosophe n'y voit que l'ascendant de la complexion, l'essor du tempérament, la fougue naturelle de l'âge, ou tout au plus l'empire de l'habitude et le défaut de l'éducation. Le politique n'y voit que la contagion de l'exemple, le danger des mœurs publiques, l'injure faite aux lois et à l'ordre civil. Le libertin n'y voit que les charmes de la société, les agréments de la vie, la décence de la raison, la délicatesse du goût, l'élévation des sentiments, l'indépendance d'une belle âme, le

privilege d'un être pensant, qui sait jouir et trouver en lui-même la source de sa félicité. Le chrétien, qui le croirait? le chrétien n'y voit, le plus souvent, que le voile extérieur dont il est revêtu; mais la malice, cachée derrière ce voile, ne le touche pas.

Le châtement qu'il mérite. Ah! mes frères, la justice qui le punit nous paraît excessive, et il nous faut tous les appuis de la foi pour ne pas succomber sous la simple idée d'une éternité de supplices. Mais Jésus-Christ en juge tout autrement, parce que, Dieu lui-même, il connaît tout ce qui est dû à une si haute majesté, et que de ce point sublime il contemple, dans le grand jour de la vérité éternelle, le néant de la créature et l'énormité de sa révolte. C'est de là qu'il mesure la malice du péché; de là que, pénétré d'un amour infini pour son Père, jaloux de ses intérêts, sensible à sa gloire, il voit les atteintes qu'il porte et à sa sainteté qu'il profane, et à sa puissance qu'il provoque, et à sa bonté qu'il outrage, et à sa providence dont il se méfie, et à sa magnificence dont il abuse, et à son amour dont il méconnaît le prix. Voilà, chrétiens, ce que Jésus-Christ découvre dans le péché; mais il découvre en même temps en Dieu une justice implacable, chargée, pour ainsi dire, de venger ses autres attributs; justice qui tonne du haut du ciel, qui, depuis quatre mille ans, menace la terre et proserit ses malheureux habitants. Or, mes frères, que demande-t-elle, cette justice? rien moins qu'une réparation proportionnée à l'offense, une réparation pleine et entière, une réparation infinie dans son prix, comme l'offensé l'est dans sa nature : en un mot, il lui faut du sang et une victime. Sans l'effusion de ce sang, dit saint Paul, le péché subsiste, et le glaive qui poursuit le pécheur est toujours suspendu. *Sine sanguinis effusione non fit remissio*. (Hebr., IX, 22.) Mais où le trouver, ce sang si précieux, cette victime aussi grande que Dieu même? *Ubi est victima holocausti?* (Gen., XXII, 7.) Dieu, tout Dieu qu'il est, ne la trouvera ni parmi les anges, ni parmi les hommes : encore moins la trouvera-t-il dans cette foule d'animaux dont le sang depuis tant de siècles inondait l'ancien temple; car il est impossible, continue l'Apôtre, qu'un sang aussi vil efface les péchés. Où donc la trouvera-t-il, encore une fois? *Ubi est victima holocausti?* Dans nul autre, mes frères, que dans ce Fils docile, soumis, respectueux; dans ce Fils, la splendeur de sa gloire, le caractère de sa substance, caché néanmoins sous les traits du pécheur, dont, en qualité de victime propitiatoire, il doit par sa mort expier les crimes, subir les châtements, acquitter la dette et obtenir le pardon. C'est là, chrétiens, la victime qu'il demande, la victime qu'il menace, la victime qu'il immole. Voilà ce qui conduit Jésus-Christ au Calvaire. Nous n'apercevons d'ordinaire dans ses souffrances que les mains impies qui le traduisent devant Caïphe, devant Pilate, ou chez Hérode; les mains qui le meurtrissent, qui le dépouillent, qui le

crucifient; mais c'est réellement une main invisible et plus puissante, une main aperçue de Jésus-Christ seul qui, en un sens, frappe ces grands coups dont les hommes sont les instruments. Vous n'auriez aucun pouvoir sur moi, dit-il à Pilate, si vous ne l'aviez reçu d'en haut.

Autre motif dépendant du premier : l'établissement de l'empire nouveau, qui n'aura d'autres bornes dans son étendue que l'univers, et dans sa durée que l'éternité.

J'entends, mes frères, l'apparition prochaine de cette Eglise, héritière légitime des promesses, objet perpétuel de ses vœux les plus tendres, fille, pour ainsi dire, de ses douleurs, mère de ses frères, et néanmoins épouse auguste, à qui sa croix va servir tout ensemble et de berceau et de lit nuptial. Or, chrétiens, si les prophètes annoncent à la terre ce grand événement comme l'époque de la création miraculeuse qui doit la renouveler; s'ils l'expriment avec tant d'énergie et de magnificence; s'ils représentent le Christ vainqueur du monde, réunissant en lui seul les hommages des peuples et des rois, quelle idée n'en a pas le Christ lui-même? Le Christ, dis-je, qui leur a découvert quelques traits de l'ouvrage dont il a formé le plan, et dont il s'est réservé l'exécution? qui le connaît mieux que l'architecte? qui perce aussi infailliblement dans les ombres de l'avenir que le roi des siècles, ce roi qui renferme toutes choses dans le cercle infini de son immortalité? Ah! chrétiens, sous le voile de ses ignominies il cache l'héritier et le maître des nations promises à son sacrifice. De cette même croix où vous le voyez étendu, il traverse en esprit l'obscurité des temps; il parcourt l'immensité des siècles; et l'avenir, dépouillé de ses voiles, offre le plus beau des spectacles à ses yeux expirants. Du sommet du Calvaire il voit la cité sainte, cette mère des justes, paraître avec la pompe et la majesté qui annoncent la reine immortelle et l'épouse d'un Dieu. Il la voit s'avancer de proche en proche et embrasser l'univers. Il voit les rois eux-mêmes s'honorer du titre de ses enfants, et grossir le nombre de ses sujets. Il voit les nations accourir en foule des ombres de la mort, chercher auprès d'elle la vie et la lumière, et former son empire nouveau. Et voilà, chrétiens, ce qui conduit la victime sainte à l'autel qui la voit expirer. A ce trait reconnaissez, dit saint Paul, l'étendue de son amour envers son Eglise : *Christus dilexit Ecclesiam, et seipsum tradidit pro ea.* (Ephes., V, 25.) Levez-vous donc, Jérusalem nouvelle et trop longtemps captive; jouissez du spectacle anticipé de votre gloire, et contemplez vos saintes destinées. Vos fils, dit Isaïe, viendront de bien loin, et vos filles seront élevées à vos côtés. Votre postérité aura les nations pour héritage; car celui qui vous a créée sera votre époux : *Dominabitur tui qui fecit te.* (Isa., LIV, 5.) Mais il faut que cet époux, dégagé des apparences du premier Adam, rendu à sa beauté naturelle, ait cloué

sur sa croix le péché dont il est la victime, avant que la créance nouvelle sorte de son cœur comme le sanctuaire de la justice et de la charité. La raison qu'en donne saint Paul, c'est qu'elle doit paraître sans tache ni ride, ni rien de semblable qui puisse ternir l'éclat de son origine. Ainsi le comprenait ce Dieu Sauveur. Et voilà pourquoi il se couche, disent les Pères, sur l'autel de sa croix : le sommeil de la mort, figuré par celui du premier homme, saisit l'hostie sainte. Elle meurt : ainsi l'ordonnait, ô mon Dieu! votre justice et sa clémence. Elle meurt; on lui ouvre le côté, et de ce côté sanglant, de ce fond incompréhensible de l'amour divin, sort l'épouse immaculée, comme la chair de sa chair et l'os de ses os. La voilà donc cette Eglise rachetée d'un si grand prix, ornée de tous les privilèges d'une alliance immortelle, unie pour jamais à son époux, maîtresse de son cœur, dépositaire de ses trésors, munie des armes de la justice et des sources du salut, prête à combattre le monde, assurée de le vaincre, mais déterminée à n'user de sa victoire que pour l'instruire, le sauver et le rendre heureux.

Ainsi, elle peut dire avec le Prophète : La part qui m'est échue est délicieuse, et ma portion héréditaire est très-excellente : *Et enim hereditas mea preclara est mihi.* (Psal. XV, 6.)

Tel est, chrétiens, le chef-d'œuvre de la sagesse et de la force de ce Dieu mourant. Les spectateurs de son supplice ne voyaient en lui qu'un homme ordinaire, coupable ou malheureux; mais son cœur cachait des secrets étonnants; mais ce cœur renfermait le triomphateur, prêt à soumettre la mort, l'enfer et le monde. Quel est donc ce sujet, s'écrie le prophète Isaïe (LIII, 10-12.), pour qui l'Eternel développe la force de son bras? C'est le même que le Seigneur a pris plaisir à réduire à la plus grande faiblesse. Parce qu'il a présenté sa personne pour victime expiatoire du péché, il verra une postérité nombreuse, et la volonté du Seigneur s'accomplira pleinement par son ministère. Son âme goûtera le fruit de ses peines; elle en sera rassasiée. L'intelligence de ce juste, mon serviteur, rendra vertueux un grand nombre d'hommes. Il s'est chargé des péchés d'une multitude criminelle; il s'en est rendu le médiateur et la caution. Je lui assignerai son partage sur des peuples nombreux, et il distribuera les dépouilles des nations puissantes. Ainsi parle le Très-Haut par la bouche de son prophète; et nous pouvons dire, à la gloire du Rédempteur, que le jour de sa mort, cette mort si honteuse d'ailleurs et si cruelle, fut en effet le plus beau de sa vie. Oui, Seigneur, du fond de cette honte et de ces douleurs partent des traits divins, qui me découvrent une victime souverainement indépendante de la malice des hommes, qui soutient la majesté de son caractère dans toutes les circonstances, comme dans les suites bienheureuses de son sacrifice.

TROISIÈME POINT.

Pour comprendre la vérité que je dois établir, représentez-vous, mes frères, une victime chargée des intérêts du ciel et de la destinée du monde; le fils d'un souverain, par l'attrait de sa clémence, dégradé jusqu'à la condition des sujets coupables qu'il est venu sauver, et, par le privilège de sa nature, égale en majesté à celui qui l'envoie; un négociateur puissant, qui tient à la terre par l'effusion de son amour, et au ciel par l'éclat de son origine. Il faut donc que, par un concert merveilleux de grandeur et d'abaissement, de puissance et de sujétion, de force et de faiblesse, il montre tour à tour le souverain et le sujet, le maître et l'esclave, le vainqueur et le vaincu, le Fils de Dieu et le Fils de l'homme. Vous l'avez déjà vu comme Fils de l'homme, chargé volontairement de nos infirmités et caution de nos dettes; le voici désormais comme Fils de Dieu, qui marche vers la mort avec cette indépendance et cette tranquillité magnanime qui conviennent à l'auteur de la vie. Nulle circonstance de son sacrifice qui n'annonce une victime souverainement libre, ne souffrant et ne mourant que parce qu'il lui plaît de souffrir et de mourir.

Non, ce n'est plus cet homme faible et désolé il n'y a qu'un moment; c'est le lion de Juda, dont le seul aspect imprime la terreur à la troupe assemblée pour le saisir. C'est le Dieu fort et impatient, qui d'un seul mot l'épouvante et la terrasse : *Ceciderunt in terram.* (Joan., XVIII, 6.) C'est le Fils de tant de rois dont le Christ est issu, qui parle en maître à des sujets rebelles, et dont la puissance les force à l'écouter aussi longtemps qu'il plaît à sa haute sagesse. Hé quoi ! leur dit-il, vous êtes venus armés de bâtons et d'épées pour me prendre comme si j'étais un voleur. J'étais tous les jours assis au milieu de vous, enseignant dans le temple, et vous ne m'avez point arrêté : *Et non me tenuistis.* (Matth., XXVI, 55.) Mais c'en est fait, votre heure est venue. Je cède à ma puissance même. Ce Jésus de Nazareth, l'objet de votre fureur, s'abandonne à vos débiles mains. C'est moi-même, je vous l'ai déjà dit : *Dixi vobis quia ego sum.* (Joan., XVIII, 8.) Si donc c'est moi que vous cherchez, laissez aller ceux-ci : *Sinite hos abire.* (Ibid.) Quel langage, mon cher auditeur ! quel ton d'autorité, quel homme, présumé criminel, avait défendu jusqu'alors de toucher à ses complices ! Mais d'où vient l'hommage étonnant que la Synagogue, représentée par ses chefs, rend si ponctuellement à la force de ces paroles : *Sinite hos abire ?* Qui ne voit ici un ascendant si divin, et en même temps ménagé avec tant d'art, que l'effet naturel de son impression n'est pas même aperçu de ceux qui l'éprouvent ? Ils saisissent l'ennemi, dont la seule parole vient de les renverser, dont la force combat à leur impuissance, et ils mènent à la mort, dit saint Léon, celui qui veut bien les suivre.

Or, mes frères, tel qu'il a paru dans cette

circonstance de son sacrifice, tel et plus grand, s'il est possible, il paraît dans toutes les autres. Avec quel air de majesté soutient-il l'éclat de son ministère, la dignité de sa personne, l'innocence de sa vie ! Pareil au plus beau des astres, qui, du sein de l'horizon qu'il va bientôt quitter, perce, de quelques traits de lumière, le nuage qui le couvre, Jésus-Christ, prêt à quitter la terre, laisse échapper, à travers ses ignominies, quelques rayons de sa gloire.

L'éclat de son ministère. Il s'annonce hautement comme le docteur du genre humain, et comme le Maître envoyé du ciel qui doit rendre témoignage à la vérité. C'est pour cela, dit-il, que je suis né : *In hoc natus sum ut testimonium perhibeam veritati.* (Ibid., 37.) Si j'ai rempli ma destinée; si j'ai vengé la vertu des attentats de l'hypocrisie; si j'ai démasqué le superbe pharisaïsme; si j'ai fouillé jusqu'au fond d'un sépulchre, blanchi avec tant d'art; si j'en ai découvert l'infection et dévoilé la turpitude; si j'ai rapporté du ciel les traits originaux de l'humble piété, et rétabli son image défigurée par la Synagogue; si je l'ai dépouillée des fastueux atours dont l'orgueil l'avait revêtue, et ramenée à l'ingénuité de ses grâces primitives; si j'ai rappelé la fin de la loi et l'économie des devoirs à la religion du cœur; si j'ai marqué dans ce cœur la source du culte, intérieur, et l'autel invisible où la charité doit immoler ses victimes; si j'ai montré aux humains la voie étroite, mais assurée, qui conduit à la vie, et indiqué les abîmes où les avaient poussés jusque-là des conducteurs aveugles; si j'ai proposé, à ceux qui savent discerner et sentir, un plan de félicité inconnu jusqu'alors, inintelligible aux esprits charnels; un plan fondé sur les persécutions, les contradictions, les malédictions du monde; un plan rehaussé par l'amour de la pauvreté, les pleurs de la pénitence, la soif de la justice, les œuvres de miséricorde, la pureté du cœur; si j'ai promis à mes disciples des récompenses plus sublimes que celles de la loi; si enfin, dans mes discours, j'ai tout rapporté à la gloire de mon Père, au salut de l'univers, à la vérité, à l'unité, à la charité, sachez, ô pontife ! et vous tous sénateurs, que j'ai toujours parlé en public; je n'ai rien dit en secret : *In occulto locutus sum nihil.* (Ibid., 20.) J'ai laissé au mensonge, ennemi du grand jour, ces routes obliques et solitaires, ces refuges ténébreux où il débite sourdement ses dogmes clandestins. Organe de la vérité, je l'ai prêchée sur les toits, dans les synagogues, dans le temple en présence de tous les juifs, et vous avez sous vos yeux les témoins de ma doctrine : *Ecce hi sciunt quæ dixerim ego.* (Ibid., 21.)

La dignité de sa personne. Malgré le scandale des juifs et l'indignation du grand prêtre, il soutient constamment le double témoignage du Jourdain et du Thabor. Il est non-seulement la vertu, mais le Fils de Dieu éternellement béni; il l'est, non par adoption, mais par nature, et dans toute la

rigueur du terme : assis à la droite de sa puissance, c'est-à-dire son égal en honneur, en pouvoir, en sagesse, en majesté; digne par conséquent du même culte et des mêmes adorations de la part des hommes. Ce n'est pas tout : qu'on lui fasse un crime de sa qualité de roi auprès du gouverneur romain, la sagesse de sa réponse confond la politique des juifs, dissipe les ombrages de Pilate, explique en deux mots la nature et l'excellence de l'onction royale qui l'élève au-dessus de tous les empires de l'univers; et ce roi si prodigieusement dégradé, captif, menacé du dernier supplice, triomphe dans ses humiliations, dans les fers, et jusque entre les bras de la mort. Oui, chrétiens, sa croix lui sert tout ensemble de tribunal et de trône. De tribunal, où il juge, où il condamne, où il réprouve le monde figuré par le mauvais larron; de trône, où il accorde sa grâce au saint pénitent, lui promet d'avancer l'entrée de son royaume, et l'associe déjà au nombre de ses sujets. Meurt-il sur cette croix? Il rompt toutes les mesures de ses ennemis, et il expire couronné, pour ainsi dire, du titre de sa dignité : *Jesus Nazarenus rex Judæorum*. (Joan., XIX, 19.) En vain le juif désespéré frémit à la vue de l'écrêteau, monument de sa honte; en vain il en sollicite la suppression; non, dit Pilate, ce qui est écrit est écrit. Lâche et prévaricateur en tout le reste, mais inflexible à cet égard, il expose à l'indignation de tous les siècles l'opprobre ineffaçable d'un peuple décide et meurtrier de son roi : *Rex Judæorum*. Bien plus, il s'érige lui-même en témoin de son innocence, innocence que ce Dieu Sauveur défend, non par les moyens si aisés d'une apologie victorieuse, mais par un silence plus éloquent mille fois que les plus belles apologies; silence qui persuade Pilate, l'étonne, le transporte : *Ita ut miraretur præsēs vehementer*. (Matth., XXVII, 14.) Que le mensonge le charge avec autant de fureur que d'effronterie, il n'a garde d'avilir une vertu supérieure à toutes les calomnies, jusqu'à la défendre contre les imposteurs, qui, par le ridicule ou la fausseté manifeste de leurs accusations, la justifient eux-mêmes : *Jesus autem tacebat*. (Matth., XXVI, 63.)

Quels sont, mes frères, ces imposteurs? ce sont les princes des prêtres et les anciens du peuple. En vain ils couvrent leur basse jalousie du voile sacré de la religion. Inutile ressource. Leurs intrigues, leurs cabales, leurs complots, leurs irrésolutions, leurs craintes, leurs espérances, leurs détours, leurs prières, leurs menaces, leurs discours, leur silence; ce qu'ils font, ce qu'ils n'osent faire, tout les trahit, et leur cœur leur échappe de toutes parts : c'est un livre ouvert à tous les yeux, et comme un tableau public, où les moins clairvoyants contemplent à loisir les traits farouches de l'envie qui les dévore. Que faisons-nous, disent-ils? *Quid facimus*. (Joan., XI, 47.) Cet homme fait des miracles sans nombre, *hic homo multa signa facit*. (Ibid.) Le bruit s'en répand de toutes parts :

si nous le laissons faire, il entraînera le peuple; tous croiront en lui, et l'éclat de sa réputation deviendra l'écueil de notre autorité : *Si dimittimus eum sic, omnes credent in eum*. (Ibid., 48.) Telle est l'envie, chrétiens; la seule vue de la vertu la blesse et la révolte. Or, si cette vertu est non-seulement reconnue, mais suivie, mais applaudie, mais révérée, exaltée, préconisée, triomphante; si le ciel, par des coups éclatants, justifie ses triomphes et les hommages d'un peuple admirateur, ah! c'est alors que l'envieux, en proie à ses horreurs secrètes, éprouve dans son âme le choc et la fure de toutes les passions. Tantôt, c'est une douleur sombre et taciturne qui le mine lentement; tantôt, c'est un feu dont la violence le dévore et le consume; tantôt, c'est la honte avec son abattement et ses idées désolantes; ailleurs, c'est le désespoir avec ses transports et ses éclats : partout, c'est l'image importune d'un mérite abhorré; image qui le poursuit, l'accable et le désole.

Ici, mes frères, voyez combien l'envie est une passion injuste et inconséquente. Cet homme fait des prodiges, mais si constants, si avérés, si multipliés, que leur nombre et leur évidence ne laissent aucune prise aux soupçons de la malignité; donc, devaient conclure ces docteurs de la loi, leur auteur est manifestement le Christ promis à nos pères, annoncé par nos prophètes, figuré par nos patriarches, par le plus saint de nos rois, par tant d'autres personnages illustres de la nation : il est donc ce rejeton de Jessé prédit par Isaïe; il est donc cette étoile de Jacob destinée à éclairer l'univers; il est donc, sans difficulté, ce libérateur, cet envoyé du ciel que Jacob mourant vit de si loin et qu'il annonça avec tant de magnificence et de clarté? De si grands traits, tant de merveilles ne permettent plus de le méconnaître : *Hic homo multa signa facit*. Ainsi, dis-je, devaient-ils conclure. Mais l'envie ne conclut pas de même : il fait des miracles étonnants; il redresse les boiteux, il éclaire les aveugles, il délivre les possédés, il guérit les paralytiques, il multiplie les aliments, il commande à la vie, à la mort, à la nature entière; tout récemment il a ressuscité Lazare; *multa signa facit* : donc, il faut qu'il périsse, et Lazare avec lui. Coupables tous les deux, l'un pour avoir rendu la vie, l'autre pour l'avoir reçue, il faut qu'un même coup mortel enveloppe le dépositaire avec le témoin d'une puissance qui engloutirait la nôtre. *Cogitaverunt : autem ut et Lazarum interficerent*. (Joan., XII, 10.) Tels sont les projets de l'envie.

Hélas! chrétiens, dès qu'une fois cette passion funeste a corrompu le cœur, il n'est plus aucun frein qui l'arrête : ni la présence d'un Dieu, ni la terreur de ses jugements, ni la sainteté du caractère, ni les remords de la conscience, ni la voix de la nature, ni le désaveu de la raison, ni la considération de l'équité, ni l'atrocité du crime, ni les larmes de l'innocence, ni la censure des contemporains, ni l'indignation de la posté-

rité ; rien n'arrête, encore une fois, les mouvements furieux de cette passion. Calomnies, impostures, conjurations, intrigues, fourberies, meurtres, s'il le faut, elle adopte, elle canonise tout ; jamais tranquille, toujours menaçante, jusqu'à ce que sa rage soit assouvie. Pour vous en convaincre, suivez de près la conduite des pharisiens, et voyez les moyens qu'ils emploient pour assouvir la leur.

Il ne s'agit plus de délibérer parmi eux si Jésus-Christ est innocent ou coupable, s'il doit vivre ou mourir. Sa mort est un point capital et déjà décidé ; il s'agit de l'exécution et des moyens d'y parvenir. Grand Dieu ! que vous êtes impénétrable dans vos jugements sur les enfants des hommes ! Tout semble concourir aux vues de l'iniquité : l'envie est altérée du sang du juste, et l'avarice vient l'offrir par la bouche de Judas : *Quid vultis mihi dare, et ego vobis eum tradam.* (Matth., XXVI, 15.) Deux passions également infâmes trafiquent du sang le plus pur qui soit dans l'univers : un a, ôtre le vend, des prêtres l'achètent et promettent de le payer : *Promiserunt ei pecuniam se duros.* (Marc., XIV, 11.) Judas, que la probité la moins scrupuleuse eût repoussé avec horreur ; oui, Judas est applaudi, caressé, récompensé par l'envie : Judas porte la joie et l'allégresse parmi les pharisiens. Le sang du Christ offert par ce monstre est, de tous les présents de sa perfidie, le plus agréable à leur fureur ; le dernier des hommes en devient le premier instrument, et ils en triomphent, et ils éclatent, et ils ne peuvent contenir leurs transports : *Gavisus sunt valde.* (Ibid.) Ah ! Seigneur, qu'est-ce que l'homme, dès que votre lumière ne l'éclaire pas, que votre main ne le soutient pas, que votre voix ne l'enseigne pas, que votre miséricorde ne le touche pas, que votre crainte ne le retient pas, que votre loi ne le guide pas, que votre amour ne l'anime pas ? *Quid est homo ?* Hélas ! il tombe d'abîme en abîme, et toutes ses chutes sont mortelles. Nous le voyons, mes frères, dans les ennemis du Sauveur ; nulle démarche de leur politique qui ne soit l'instruction de notre foi, et quelle instruction ! faux témoignage, prétexte de religion, calomnie, imposture, tout est juste et légitime, quelque criminel qu'il puisse être, pourvu que Jésus-Christ meure.

Leur premier soin, dit l'Evangile, est de recourir à de faux témoins : *Querebant falsum testimonium contra Jesum.* (Matth., XXVI, 59.) Toutes les lois s'élèvent contre un moyen si détestable ; mais il convenait à des hommes, dignes enfants de celui que l'Ecriture appelle menteur et homicide dès l'origine du monde. On vit donc, à la honte de la Synagogue, des hommes pour la plupart blanchis dans le sacerdoce ou dans la magistrature, profaner tout ensemble le sanctuaire de la religion et celui des lois, allier sans rougir la qualité de juges avec celle de conjurés, et, à l'exemple de Jézabel, chercher, non des témoins, mais les complices de leur conjuration, et les ministres

de leur vengeance : *Querebant falsum testimonium contra Jesum.* Sans cet affreux moyen, tant de manœuvres, de complots, de soucis et de crimes étaient perdus pour eux. Il leur falloit donc des témoins comme eux vendus à l'iniquité, des témoins serviles instruments de leur animosité, des témoins qui leur épargnassent l'infamie d'une oppression trop scandaleuse, des témoins qui leur fournissent habilement le poignard dont ils pussent avec bienséance frapper leur victime, et ils n'en trouvèrent pas, remarque l'Ecriture, quoique plusieurs se fussent présentés : *Et non invenerunt, cum multi falsi testes accessissent.* (Ibid., 60.) A ce coup, le Tout-Puissant oppose une barrière insurmontable à tous les assauts des passions humaines. L'iniquité ne répond pas aux vues de l'iniquité qui l'emploie, et l'envie ne retire d'autre fruit d'un si lâche expédient que la honte de l'avoir employé.

Mais l'envie ne se rebute pas. La religion lui fournit des prétextes plus spécieux. Car, voilà, chrétiens, le ressort dominant d'un zèle hypocrite : il associe Dieu même à l'exécution de ses barbares attentats, il couvre toutes ses fureurs des intérêts de sa gloire : le cœur au démon, les lèvres à Dieu, l'hypocrite parle en saint, et agit en scélérat ; il ambitionne tout à la fois, et le plaisir du crime et l'éclat de la vertu. Pourquoi donc Jésus-Christ est-il digne de mort ? Ses ennemis vont vous l'apprendre. Nous avons une loi, disent-ils : or, selon cette loi, il doit mourir, parce qu'il s'est dit Fils de Dieu : *Secundum legem debet mori, quia Filium Dei se fecit.* (Joan., XIX, 7.) Voilà donc, ô mon Dieu ! les zélateurs de votre loi sainte, les défenseurs de votre majesté suprême, les vengeurs de ce nom terrible et incommunicable, qu'un mortel sacrilège ne craint pas de vous ravir en le partageant avec vous. Tels sont les successeurs des Phinées, des David, des Elie. O corruption du cœur humain ! sous le masque de la religion, des impies ligués contre elle en attaquent l'auteur, le consommateur, le terme et le dernier trait. Et ils prétendent que le forfait le plus atroce de leur hypocrisie soit révééré comme le dernier effort de leur zèle en faveur de la loi : *Secundum legem debet mori, quia Filium Dei se fecit.*

Prétexte de la religion. Au reste, ressource d'autant plus frivole qu'ils la détruisent eux-mêmes par l'impudence et le ridicule de leurs calomnies. En fut-il jamais de plus mal concertées ? Voici un homme, disent-ils à Pilate, que nous avons trouvé, qui pervertit notre nation. Juges, parties, accusateurs et témoins, mais témoins oculaires, eux-mêmes l'ont trouvé : *Invenimus subvertentem gentem nostram.* (Luc., XXIII, 2.) Mais encore, que faisait-il ? Il empêchait de payer le tribut à César : *Prohibentem tributa dare Cæsari.* (Ibid.) Calomniateurs mal habiles, que faites-vous ? Si vous trahissez la vérité, ménagez du moins votre honneur, et observez la vraisemblance. Il empêche de payer le tribut à César ! lui qui, selon vous,

aspire à la royauté, vient donc, factieux imprudent, effacer du cœur des peuples les sentiments de leur dépendance envers l'autorité suprême qu'il prétend usurper; c'est-à-dire, que pour consommer plus sûrement son ouvrage, il commence par le détruire. Il empêche de payer le tribut à César! lui qui s'en est publiquement expliqué, et à qui? A vous, qui l'interrogiez sur ce point délicat; à vous, qui lui tendiez un piège en lui proposant cette question; à vous, dont il sut déconcerter la malice par la sagesse de cette réponse: rendez à César ce qui appartient à César, et à Dieu ce qui appartient à Dieu. Il empêche de lui payer le tribut! Mais quel fait, quelle preuve en fournirez-vous? C'est qu'il soulève le peuple par la doctrine qu'il répand dans toute la Judée: *Commovet populum, docens per universam Judæam.* (*Ibid.*, 5.)

Quelle est donc cette doctrine séditeuse? Quels sentiments inspire-t-il dans le désert à cinq mille personnes rassemblées pour l'entendre? Quels sentiments, mes frères? Ceux d'une patience inaccessible aux plus rudes affronts. Il va jusqu'au fond du cœur arracher toute semence de colère et de haine. Aimez vos ennemis, priez pour vos persécuteurs, sacrifiez tous les biens du monde, votre vie, s'il le faut, mais conservez la paix. C'est par ces maximes qu'il les porte au soulèvement: *Commovet populum.* Que leur promet-il? Rien ici-bas que des malédictions et des persécutions de la part des hommes, et leur bonheur consistera à les souffrir: *Beati eritis.* (*Luc.*, VI, 22.) Quelles armes leur fournit-il? Sa croix, mes frères, oui sa croix, et rien autre chose. Elle seule doit être la ressource de sa malice, et c'est avec ce signe de douleur et de paix qu'il jette le trouble dans la Judée: *Commovet populum.* Par quel charme puissant les attache-t-il à sa personne? Et comment seront-ils heureux en le suivant? Ils seront heureux, si leur esprit, supérieur à l'attrait des biens périssables, n'aspire qu'à ceux de l'éternité: *Beati pauperes spiritu.* (*Matth.*, V, 3.) Heureux, si une douceur toujours calme et sereine, inconnue aux esprits emportés, leur assure l'entrée en cette terre des vivants, où règne une paix inaltérable: *Beati pacifici.* (*Ibid.*, 9.) Heureux, s'ils versent ici-bas sur leurs propres iniquités ces larmes de componction, qui tariront enfin dans le torrent des consolations éternelles: *Beati qui lugent.* (*Ibid.*, 5.) Heureux, si l'effusion d'une âme compatissante et miséricordieuse leur garantit la miséricorde qu'ils espèrent pour eux-mêmes: *Beati misericordes.* (*Ibid.*, 7.) Heureux enfin, si la droiture, la candeur, la pureté de leurs âmes les rend dignes un jour de voir Dieu face à face: *Beati mundo corde.* (*Ibid.*, 8.) C'est par ces maximes, je le répète, qu'il souffle parmi eux le feu de la rébellion: *Commovet populum.* Ah! Seigneur, s'il nous est permis de former quelques vœux, accordez souvent à la terre de pareils séditeux. Qu'ils viennent qu'on les écoute; les peu-

ples vivront en paix, et les rois en sûreté.

Mais enfin, voulez-vous savoir ce que pensent en effet ces hommes si zélés pour la loi, si respectueux envers César? Leur réponse au perfide Judas va vous l'apprendre. Livré à toutes les horreurs d'une conscience épouvantée, en proie à ces remords terribles, ne pouvant plus supporter ni l'image affreuse de son crime, ni le poids d'une vie malheureuse, ni la lumière du jour, ni la présence des hommes; le désespoir dans l'âme et la mort dans les yeux, Judas, l'infortuné Judas, paraît dans l'assemblée: J'ai péché, s'écrie-t-il; *Peccavi.* (*Matth.*, XXVII, 4.) Hélas! j'ai livré le sang du Juste: je vous ai vendu mon bienfaiteur, mon consolateur, mon appui; j'ai trahi le plus tendre des amis, le meilleur de tous les maîtres: ah! reprenez cet argent malheureux, le prix de sa mort, et le témoin de ma trahison: *Retulit triginta argenteos.* (*Ibid.*, 3.) Que nous importe, répondent-ils? C'est votre affaire: *Quid ad nos? tu videris.* (*Ibid.*, 4.) Est-ce donc là qu'aboutissent le zèle de la loi et l'amour de l'autorité publique? Il ne leur importe pas qu'un sang innocent soit répandu; sans doute qu'en l'achetant, ils ont acquis le droit de le répandre. Baissons les yeux, chrétiens; déplorons en silence l'énorme corruption de la nature. Tremblons à la vue de l'abîme épouvantable où se jettent comme à l'envie les premières têtes de tout un peuple. Encore n'en connaissez-vous pas toute la profondeur. Vous avez vu la cause et les moyens de la passion qui les y pousse: en voici l'excès, en voici l'emportement, en voici la fureur et le comble.

Le tumulte augmente aux environs du prétoire; une impétuosité frénétique s'empare de tous les esprits; l'envie désespérée, confuse, intraitable, frémit autour du gouverneur, prête à tout oser et à tout entreprendre. Que ne fait-il pas pour en calmer la violence? Que ne fait-il pas, tout païen qu'il est, pour sauver la victime respectable dont il admire la vertu? Hé quoi! dit-il aux juifs, je crucifierai votre roi? Encore s'il était coupable; mais quel mal a-t-il fait? *Quid enim mali fecit?* (*Matth.*, XXVII, 23.) Héros de sa race, rois et princes de Juda, et vous surtout pieux monarque, j'ère et prophète du Messie, venez tous: le plus pur de votre sang est prêt à couler; un incircconcis le défend, et les enfants de Jacob le menacent. Qu'on l'ôte cet homme, qu'on le crucifie, s'écrient-ils; nous n'avons désormais d'autre roi que César: *Non habemus regem nisi Cæsarem.* (*Joan.*, XIX, 15.) Ils renoncent donc formellement au Messie, quel qu'il puisse être; ils cèdent donc leurs droits et les transportent aux nations; ils s'interdisent donc à eux-mêmes, dans l'excès de leur fureur, tout retour au tribunal de la miséricorde. Plus de médiateur, plus d'hostie, plus de promesses: David, son règne, sa maison, ils s'en séparent par un divorce éternel: *Nolumus hunc regnare super nos.* (*Luc.*, XIX, 14.) Un étranger, un infidèle, César leur suf-

fit. En lui ils trouveront la vraie justice et la paix abondante promises à toute la terre : en lui ils trouveront l'onction sainte et le sacerdoce éternel selon l'ordre de Melchisédech ; en lui ils trouveront la source des bénédictions assurées à toutes les tribus et à tous les peuples de l'univers. N'importe qu'ils perdent tous ces biens, si grands, si précieux ; qu'ils se perdent eux-mêmes, pourvu que leur meurtrière envie soit satisfaite et qu'ils voient expirer l'objet de tant de haine. Oui, s'écrient-ils, que son sang retombe sur nous : *Sanguis ejus super nos.* (Matth., XXVII, 25.) Si c'est un crime de le répandre ; si le ciel doit punir ce crime, nous voici prêts ; nous acceptons ses anathèmes, nous souscrivons à ses vengeances ; que ces murs, ce temple, cet autel soient renversés ; que tous les monuments de la religion et de la patrie, ces monuments, hélas ! si chers, si vénérables, soient réduits en cendres, pourvu qu'on nous accorde le sang que nous demandons : *Sanguis ejus super nos.* Il y a plus encore : nous nous engageons pour notre postérité. Nos enfants encore à naître, nous les rendons par nos vœux les complices de notre déicide et les héritiers de notre malédiction : *et super filios nostros.* (Ibid.) Qu'ils soient proscrits, errants et vagabonds de contrée en contrée, qu'ils soient odieux à tous les peuples ; qu'ils portent jusqu'à la fin du monde l'affreux signal de l'imprécation paternelle ; nous leur transmettons, s'il le faut, cet horrible héritage ; l'effusion de ce sang détesté nous dédommagera de leurs malheurs et des nôtres : *Sanguis ejus super nos, et super filios nostros.* Paroles funestes, qui renferment toutes les fureurs de la plus sanguinaire des passions ; vœux impies, que l'envie seule pouvait former, et dont nous avons sous nos yeux l'entier accomplissement.

Mais enfin, que répond Jésus-Christ aux manœuvres impies, aux calomnies et aux procédés atroces de ses ennemis ? Rien, mes frères, je vous l'ai déjà dit. Il est à leur égard, dit le prophète, comme un sourd qui n'entend pas, et comme un muet qui n'ouvre pas la bouche pour sa défense : *Tanquam surdus non audiebam.* (Psal. XXXVII, 14.) Chose admirable, chrétiens, il se tait, et Pilate l'absout même en le condamnant : il se tait, et le criminel mourant à ses côtés, et le centenier attendri, et les gardes épouvantés, et les spectateurs qui se frappent la poitrine, et les êtres inanimés deviennent ses apologistes : il se tait, et la nature entière déteste le crime de la Synagogue, désavoue sa perfidie et dépose en faveur de l'innocence. Or, tandis que tout parle dans la nature attendrie sur le sort du Juste, lui seul garde le silence : *Jesus autem tacebat.* (Matth., XXVI, 63.) Quel héroïsme de sentiments ! Quelle dignité dans cet âme incomparable et d'un caractère si étonnant !

Est-il encore quelque autre circonstance où cette illustre victime brille d'un nouvel éclat ? Oui, chrétiens ; mais pour le bien comprendre, quittez ce temple et cet autel ;

allez en esprit sur la montagne de douleur ; rangez-vous avec Marie et les saintes Femmes dont vous voyez les pleurs, rangez-vous autour de la croix. Hélas ! c'est désormais le seul autel de l'univers : *ara mundi.* Levez les yeux sur l'Hostie immolée. Son corps déchiré, ses yeux mourants, ses plaies, son sang répandu et fumant sur le Calvaire accusent, il est vrai, la barbarie de ses ennemis. C'est là un spectacle qu'il ne peut dérober à vos sens ; mais il en est un autre plus digne de lui, plus essentiel pour vous, qu'il réserve à votre foi : un autre dont le principe est caché dans son cœur ; un autre qu'il va manifester par les derniers traits de l'amour le plus tendre, le plus généreux, le plus parfait qui fût jamais. Achéons, chrétiens, achevons de nous instruire, et dans le parallèle du chef de l'Eglise avec les chefs de la Synagogue, observons soigneusement l'esprit dont ils sont animés. Silence, mes frères, c'est Jésus-Christ, mais Jésus-Christ expirant, qui, prêt à quitter la vie, doit parler à son Père. Que va-t-il lui dire ? Écoutons. Mon Père, s'écrie-t-il, ô Père miséricordieux ! pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ; je vous en conjure au nom du sang qui coule de mes plaies, au nom de la vie que je vous offre en sacrifice : *Pater, dimitte illis.* (Luc., XXIII, 34.) O voix tendre et adorable, puissiez-vous éternellement retentir à nos oreilles ! Quel contraste, encore une fois, mon cher auditeur, entre les chefs de la Synagogue et le chef de l'Eglise ! entre Jésus-Christ et les juifs ! Les uns s'applaudissent de leur crime ; ils outragent l'humanité même, qu'ils poursuivent par de basses invectives jusqu'au fort de ses tourments : Jésus sur un gibet est pour eux la matière d'un triomphe barbare : leur brutalité se repaît inhumainement d'un spectacle si cruel, si lamentable, si digne de pitié, et ce Jésus n'écoute que l'instinct de sa clémence. Magnanime jusqu'au bout, s'il parle, c'est pour solliciter leur grâce, pour obtenir leur pardon : *Pater, dimitte illis.* Il les dérobe en ce moment à la justice de son Père : il place, entre les carreaux du ciel et les monstres qui l'ont crucifié, son humanité toute sanglante : tandis qu'il apaise l'un, il tend aux autres ces mains qu'ils ont percées, ces mains qu'eux-mêmes ont attachées à une croix. Oh ! qu'il me paraît visiblement au-dessus de l'homme dans cette circonstance de son sacrifice ! J'y vois sans doute l'extérieur du coupable ; mais j'entends la voix du juste, et j'y découvre les sentiments d'un Dieu : *Pater, dimitte illis.*

Autre objet qui me surprend. La mort, cette production malheureuse du crime, si terrible et si prompt à punir le coupable ; oui, la mort attend les ordres de l'innocent, respecte sa personne, et n'approche que lorsqu'il l'appelle. Il n'éprouve ni le déclin insensible de la nature, ni le dernier terme de sa défaillance : tout démontre en lui la liberté de l'holocauste, et la grandeur de la victime. Contre l'ordinaire des mourants, il

jette un cri puissant, dit l'Évangile : *Clamans voce magna.* (Luc., XXIII, 46.) Ce cri qui semble inviter la mort à venir terminer sa vie ; ce cri qui perce le cœur du centenier, qui déchire le voile du temple, qui obscurcit les cieux, ébranle la terre, fend les rochers, ouvre les tombeaux, éveille les morts et jette l'épouvante dans la nature entière ; ce cri que tous les peuples de l'univers ont entendu : *Clamans voce magna.* C'est ainsi que notre Dieu soutient la majesté de son caractère dans toutes les circonstances de son sacrifice. Mais si j'en considère les suites bienheureuses, quel nouvel éclat vient frapper mes yeux ! que de grandeur, et quelle gloire ! A peine Jésus-Christ expire, qu'une vertu secrète pénètre tout à coup jusqu'aux entrailles de la terre. Des phénomènes inouïs, un tremblement général annoncent le changement qui s'opère dans la nature. Un bras invisible renverse avec violence les maisons funèbres où reposent les cendres de notre mortalité. On les voit s'entr'ouvrir à la lumière du jour. Plusieurs saints personnages reprennent leurs dépouilles mortelles, et apparaissent à plusieurs. Qui ne voit ici qu'avant son dernier soupir, Jésus-Christ les députe sur la terre, et qu'il demeure encore sur la croix pour y recevoir avec elle les hommages de la mort ? Veut-il que les hommes, frappés par tant de prodiges, ne puissent plus douter d'un triomphe qui les touche de si près ? Sans doute, chrétiens ; et, dans ce jour de victoire, il reçoit, dit saint Jean, les clefs de l'abîme des mains de la mort qu'il a vaincue.

Prenons donc ici, mes frères, le flambeau de la foi. Descendons avec Jésus-Christ dans ces lieux cachés, pour ainsi dire, dans le sein de la Providence ; tabernacles sacrés où sont réunis comme en dépôt tous les justes qui jusqu'alors avaient paru sur la terre. C'est là surtout, ô mon Dieu ! que j'admire la grandeur et l'indépendance de la victime qui vient les délivrer. J'y vois le père du genre humain sanctifié, comme nous l'espérons, par le repentir de son crime, et consolé par la vue du réparateur : j'y vois son fils Abel, jeune et innocente victime, la première dont le sang ait arrosé la terre : j'y vois un Noé, cet homme juste, flottant autrefois avec l'arche, soutenu par la foi sur le tombeau du monde, fondateur et nouveau père d'un second genre humain : j'y vois les Abraham, les Isaac, les Jacob, patriarches et modèles de tous les croyants : j'y vois les Moïse, les Aaron, les Josué, législateurs, pontifes, héros du peuple de Dieu : j'y vois les David, les Josaphat, pieux monarques, plus grands par l'éclat de leurs vertus que par celui de leurs couronnes ; j'y vois les Judith, les Esther, ces femmes incomparables, l'ornement de leur sexe et le salut de leur patrie : j'y vois les deux Tobies, morts l'un et l'autre dans le baiser du Seigneur

et parmi les bénédictions de leurs frères, suivis de tant de miséricordes qu'ils exercèrent autrefois envers le peuple captif. Je me plais, mes frères, à vous rappeler cette portion choisie du genre humain, ces modèles antiques de l'humanité sanctifiée. Je les vois, dis-je, tressaillir de joie à la première vue du Libérateur si longtemps attendu. C'est vous, s'écrient-ils par la bouche de Zacharie ; c'est vous, croix adorable, qui, par le sang de la nouvelle alliance, brisez aujourd'hui les liens de notre captivité : *Tu quoque in sanguine testamenti tui emisisti vincos tuos delacu.* (Zach., IX., 11.) Avec quels transports, avec quelle joie ils se rangent autour du vainqueur ! Ils peuvent enfin braver à ses côtés l'empire de la mort. Ils franchissent enfin les fiers remparts ; les portes d'airain tombent en leur présence. Ils s'élèvent avec le roi de gloire, et le sanctuaire éternel de la vie s'ouvre pour la première fois à la postérité d'Adam : *Tu quoque in sanguine testamenti tui emisisti vincos tuos delacu.*

Voilà, chrétiens, la victime que l'Église, pleurant sur la mort de l'Époux, vous présente aujourd'hui. Plus heureux que tant d'autres, elle va bientôt offrir à vos hommages, non la simple figure, mais un fragment précieux de la croix même où le Rédempteur expira pour vous (1).

Il n'est plus besoin de passer les mers et d'aller comme nos pères dans une terre éloignée, chercher ce monument adorable de miséricorde et de salut. Nous l'avons sous nos yeux. A la vue d'un objet si cher à notre foi, l'âme subitement émue éprouve mille sentiments divers d'amour et de respect. Une émotion vive et touchante, un saisissement délicieux, une extase intérieure de religion et de piété la pénètre et l'attendrit. La scène tragique du Calvaire, l'image déchirante d'un Dieu mourant, le souvenir de ses douleurs, tout achève de la confondre. Voilà, dit-on en soi-même, une partie de l'autel arrosé par le sang de Jésus-Christ et sanctifié par l'attouchement de sa chair adorable. A cette idée, les yeux se remplissent de pleurs. On gémit, on soupire, on est transporté. Tout cela est édifiant, sans doute ; mais tout cela ne suffit pas. L'essentiel pour nous, mon cher auditeur, est de nous réfugier dans les plaies de la victime, et de puiser dans cette source immortelle de la charité, cet esprit de résignation, dont son exemple nous a tracé le modèle et imposé le devoir ; cet esprit de discernement, qui remonte à la cause invisible de toutes les croix et des amertumes éternelles dont cette vallée de larmes est sans cesse traversée ; cet esprit d'héroïsme et cette fierté courageuse qui portent avec une sainte audace l'opprobre du crucifié, dédaignent les honteuses précautions et les ménagements pusillanimes du respect humain, bravent les insultes de l'impiété comme les satires du

(1) L'année même que ce discours fut prononcé dans la chapelle de Messieurs les Pénitents noirs de Carcassonne, ils avaient reçu de Rome une par-

celle de la vraie croix, qui fut exposée à la vénération publique.

libertinage, élèvent le chrétien au-dessus du monde qu'il méprise, et, par la voie honorable des souffrances, le consacrent à l'immortalité. Amen.

SERMON XIV.

Pour le temps du jubilé.

SUR LES CARACTÈRES DE LA PÉNITENCE.

Posuit in nobis verbum reconciliationis.... ergo obsecramus pro Christo, reconciliamini Deo. (II Cor., V, 20.)

Il a mis en nous la parole de réconciliation ; ainsi nous vous conjurons, au nom de Jésus-Christ, de vous réconcilier avec Dieu.

Si jamais les ministres de Jésus-Christ ont eu raison de vous dire en son nom et de sa part : voici, pécheurs, voici le temps favorable ; n'est-ce point dans ces jours de miséricorde et de propitiation, où les trésors du ciel vont de tous côtés se répandre sur la terre ; où les grâces deviennent, ce semble, plus abondantes à mesure que nos iniquités se multiplient ; où le sang du Rédempteur crie encore plus haut que la voix de nos crimes ; où l'inauguration du Grand Prêtre est, pour les enfants de l'Eglise qu'il gouverne, l'époque précieuse des faveurs spirituelles dont il est le suprême dispensateur ; où enfin le Dieu de toute consolation, plus touché de nos malheurs que sensible à ses propres injures, veut bien nous prévenir encore et nous rappeler à lui par la voix de ses envoyés ? Quel excès de bonté, mes frères, et combien nous en sommes indignes ! Mais enfin, malgré la multitude inconcevable de nos prévarications, voilà sous quels traits s'annoncent une bonté paternelle et une clémence infinie.

Ah ! s'il n'écoutait que les droits de sa justice et l'énormité de vos attentats, réduits aux tristes fonctions d'un ministère de rigueur, nous n'aurions que des larmes à répandre sur votre sort, et des anathèmes à prononcer. Mais ce sont des paroles de paix et des assurances de réconciliation que le Seigneur met dans notre bouche : *Posuit in nobis verbum reconciliationis...* (II Cor. V, 9). Nous faisons donc la charge d'ambassadeur pour Jésus-Christ, et nous vous conjurons en son nom de vous réconcilier avec Dieu : *Obsecramus pro Christo, reconciliamini Deo.* (Ibid., 20.)

Il vous offre la paix ; il s'abaisse lui-même jusqu'à rechercher votre amitié, jusqu'à demander votre cœur ; mais il veut un cœur contrit, un cœur humilié, confus de son ingratitude et vivement touché de ses désordres. Tout miséricordieux qu'il est, ce Dieu jaloux ne peut recevoir au nombre de ses amis que des justes, ou des pénitents qui s'efforcent de le devenir. Il suit évidemment de ce principe qu'à titre de pécheurs nous n'avons d'autre moyen de réconciliation avec Dieu que celui d'une pénitence dont sa miséricorde puisse agréer l'offrande, sans déroger aux droits de sa justice. Quelle doit être cette pénitence ? Ecoutez, chrétiens ; la méprise serait ici des plus dangereuses. Pénitence prompte et ardente qui nous retire incessamment de l'état du péché. Pénitence

intérieure et surnaturelle dans son principe comme dans ses motifs, qui grave profondément dans l'âme la douleur et la haine du péché. Pénitence courageuse et sévère, qui nous fasse pleinement expier les désordres et la malice du péché. Voilà, chrétiens, à quelles conditions ce Dieu, si longtemps et si criminellement offensé, voudra bien ratifier le traité de la nouvelle alliance qu'il daigne vous offrir. Vous comprenez déjà l'importance d'un sujet où vous êtes si fortement intéressés, et la sérieuse attention qu'il réclame de votre part. Implorons pour vous et pour moi les lumières du Saint-Esprit par l'entremise de Marie. Ave, Maria.

PREMIER POINT.

Ne différez point de vous convertir au Seigneur, et ne remettez point de jour en jour. Voilà, chrétiens, l'avertissement salutaire du Saint-Esprit à tous les pécheurs. La raison qu'il en donne, et dont ils ne sauraient trop mûrement peser les conséquences terribles, c'est, ajoute-il, que la colère du Seigneur éclatera tout d'un coup, et il vous perdra au temps de la vengeance : *Subito enim veniet ira illius, et in tempore vindictæ disperdet te.* (Eccl., V, 9.) Après des paroles si formelles, s'il vous restait encore quelque étincelle de foi, quelque désir du salut, quelque sentiment de pitié pour une âme dont la perte est irréparable ; si vous connaissiez le prix de cette âme, ce qu'elle coûte à Jésus-Christ et tout ce qu'elle risque, vous frémiriez, mon cher auditeur, vous saisissez sur l'heure l'unique planche qu'on vous offrirait après le naufrage, vous béniriez à jamais la main secourable qui vous aiderait à gagner le port. En un mot, rien ne serait plus commun que l'empressement des pécheurs à sortir de l'état du péché. Que dis-je ? Il faudrait modérer leur zèle, en régler la ferveur, en réprimer peut-être l'indiscrétion. Mais, par malheur, ce n'est pas à quoi se réduisent les soins de notre ministère à l'égard des coupables. Leur indifférence pour le salut nous en dispense parfaitement, et le délai du repentir est une mode si constante parmi les chrétiens de nos jours, qu'on peut mettre au rang des phénomènes les plus rares l'empressement de quelques-uns à solliciter leur grâce et à mériter leur pardon. Enfin, dit le prophète, la terre du Seigneur est dans une extrême désolation, parce qu'il n'y a personne qui rentre en soi-même et qui daigne interroger son cœur : *Quia nullus est qui recogitet corde.* (Jerem., XII, 11.)

Les uns se figurent un Dieu facile et bon, qui ne manquera pas de les recevoir dès qu'ils jugeront à propos de revenir à lui. Les autres, effrayés du nombre de leurs crimes, se découragent et n'osent implorer la miséricorde qui les pardonne. Les derniers ont, disent-ils, à ménager les propos et jugements du monde. Voilà les prétextes sous lesquels ils diffèrent tous l'époque de leur pénitence. Or je dis que, dans les pre-

miers ; c'est présomption, mais présomption la plus insensée. Dans les seconds, c'est découragement, mais découragement le plus mal fondé. Dans les derniers, c'est mauvaise foi, mais mauvaise foi la plus insigne et le prétexte le plus ridicule. Appliquez-vous à ces vérités, vous en serez convaincus.

Dans les premiers, c'est présomption, mais présomption la plus insensée. Rien de plus assuré, mes frères ; le moyen d'en douter après que le Seigneur s'en est expliqué lui-même ! Ecoutez les paroles qu'il adresse au pécheur. Ne dites point : la miséricorde du Seigneur est grande : *Miseratio Domini magna est. (Eccli., V, 6.)* Il aura pitié du grand nombre de mes péchés : *Multitudinis peccatorum meorum miserebitur. (Ibid.)* Ne le dites point : *Ne dicas. (Ibid.)* Après les jours du salut et de la lumière criminellement rejetés, vient cette nuit fatale où Dieu se cache aux yeux de l'impie, où la crainte de ses jugements redoutables disparaît de son cœur ; où il se figure une bonté facile, indolente et lâche, qui ne sait qu'excuser le crime, le souffrir et le pardonner : si vous le pensez, détrompez-vous et ne le dites pas : *ne dicas.* Et cependant, chrétiens, n'est-ce pas le langage favori de tous les pécheurs, et le retranchement ordinaire d'où ils repoussent nos exhortations les plus vives et nos avis les plus touchants ? Ne le dites point : *ne dicas* ; et cependant ils ne savent dire autre chose ; et, chassés de ce poste, ils sont faibles et désarmés ; et, dépourvus de ce prétexte, les voilà muets et interdits.

Ne le dites point : *ne dicas* ; et cependant ils le disent toujours ; ils s'irritent même contre ceux qui disent le contraire : ce sont des hommes impitoyables, des prophètes sinistres et imposteurs. Pourquoi me ravir si cruellement la consolante image d'un Etre paternel et bienfaisant, qui jettera tôt ou tard un œil de pitié sur des faiblesses qui me sont encore chères ? Pourquoi m'effrayer par l'idée insoutenable d'un Dieu vengeur de mes retardements et inexorable aux pleurs qu'un jour il me verra répandre ? Non, grand Dieu ! malgré la multitude et la durée de mes crimes, vous ne poursuivrez point une paille desséchée, une feuille légère que le souffle de la mort emportera. Malgré mes délais éternels, malgré mon indifférence pour vos invitations paternelles, malgré l'abus de vos grâces, malgré moi-même enfin, vous aurez compassion de mes offenses. Encore une fois, mon cher auditeur, ne le dites pas : *ne dicas.* C'est pousser trop loin le délire de la présomption. La miséricorde du Seigneur est grande sans doute : *Miseratio Domini magna est* ; mais il nous assure en même temps qu'il fera subitement éclater son indignation, et que sa colère se reposera éternellement sur les pécheurs : *Misericordia et ira ab illo cito proximant, et in peccatores respicit ira illius. (Eccli., V, 7.)* Après cela, quoique pécheur, et pécheur décidé, vivez tranquille dans vos désordres ; attendez nonchalamment, dans le sein d'une vie molle et

voluptueuse, la saison du repentir ; opposez aux menaces d'un Dieu l'espoir de sa clémence même ; figurez-vous enfin une miséricorde facile, complaisante, assortie à vos délais et par là même complice de vos égarements, jusqu'à ce qu'il vous plaise d'accueillir cette miséricorde, d'accepter ses grâces et de condescendre à ses invitations.

Ah ! mon cher auditeur, quel usage faites-vous ici de cette supériorité de raison dont vous vous piquez partout ailleurs ? Pourquoi cette prudence rare, qui vous distingue dans le maniement des affaires du siècle, vous abandonne-t-elle si promptement dans l'affaire du salut, cette affaire la seule capitale pour vous, cette affaire dont la perte ne se répare plus, cette affaire si sérieuse qui vous présente la redoutable alternative d'un bonheur ou d'un malheur éternel ? Encore une fois, où est ici votre bon sens ? Car enfin, quoi de plus insensé que ce raisonnement : Je suis pécheur, il est vrai, mais Dieu est bon, et, quoique pécheur, sa bonté me rassure ? Et parce qu'elle vous rassure, cette bonté, vous en prenez occasion de l'outrager ; et parce que Dieu est bon, vous en concluez que vous pouvez impunément être mauvais ; et sa bonté même, qui plus que tout autre motif devrait vous toucher, vous attirer, vous ramener à lui, devient précisément le prétexte qui vous en éloigne. Dieu est bon ; et, à cause de cela, vous lui destinez généreusement les huit les restes du dernier âge et les débris languissants de votre caducité. Offrande admirable ! présent bien flatteur en lui-même et bien digne d'une si grande bonté ! C'est donc dans la vieillesse que, dépouillant enfin le rôle de pécheur, vous prenez celui de pénitent ; voilà qui est judicieux.

Mais, en premier lieu, mon cher auditeur, qui vous a promis que vous parviendrez à cette vieillesse où vous renvoyez avec tant d'assurance l'expiation de vos iniquités ? Le Seigneur, en récompense de votre ardeur pour les plaisirs, vous aura-t-il laissé l'arbitre de vos jours et le maître d'en prolonger la durée ? Hélas, vous habitez un hospice de boue qui porte en lui-même le germe secret de sa destruction, et qui, dans l'activité brûlante de vos convoitises, trouve le feu dévorant qui bientôt le réduira en cendres ; c'est de ce poste assailli de tant d'ennemis, et déjà ruiné, que vous envisagez le fantôme d'une vieillesse où probablement vous ne parviendrez pas. Je vous renvoie à l'école du tombeau, non pas de ce vieillard qui vécut toujours sous la tutelle de la tempérance et de la frugalité, mais de ces jeunes gens, victimes volontaires des excès qui les ont enlevés au milieu de leurs plaisirs et à la fleur de leur âge. Interrogez leur froide poussière ; adressez-vous à ces cadavres hideux que les vers se disputent maintenant : ah ! leur silence, plus éloquent mille fois que tous les orateurs, leur silence vous répondra que rien n'est sûr dans la vie ; que bâtir l'édifice du salut sur un fondement

aussi frêle, c'est le détruire d'avance. Nos jours ont passé comme l'ombre, vous diront-ils; les pensées flatteuses dont s'occupait notre cœur, une mort précoce les a dissipées; la nuit, cette nuit qui ne finira plus, a remplacé des jours que nous croyions plus durables. O mortels! instruisez-vous, et profitez de nos malheurs: notre tombe est la chaire lugubre d'où nous vous prêchons des vérités que vous comprendrez trop tard. C'est donc le comble de la folie que d'établir, sur un avenir absolument incertain, la certitude et le temps d'une pénitence que cette circonstance toute seule rend essentiellement incertaine.

Je suppose néanmoins que vous parviendrez à ces années d'affliction, où, selon le Sage, l'homme languissant et faible dit: ce temps me déplaît: *Non mihi placet.* (Ecclé., XII, 1.) Voilà sans doute l'époque précise, où, selon vous, il vous sera plus libre et plus aisé de revenir à Dieu. Nouveau prétexte, non moins insensé que le premier.

Car, en second lieu, sur quoi fondez-vous cette facilité? Sur la grâce apparemment, sur les mérites du Rédempteur, sur vos propres réflexions: que sais-je? Vous ne le savez pas vous-même. Sur la grâce, c'est-à-dire que la grâce deviendra plus forte en votre faveur, plus abondante, plus empressée et plus active, à mesure que vous l'aurez plus constamment et plus opiniâtrement rejetée. Sur les mérites du Rédempteur, c'est-à-dire que le sang de Jésus-Christ se répandra sur vous avec plus d'efficacité, parce que vous l'aurez plus longtemps et plus insolemment profané. Sur vos propres réflexions, c'est-à-dire que des réflexions occasionnées moins par la douleur de vos crimes que par l'impuissance de les commettre encore, suffiront, à votre avis, pour vous rendre pénitent, juste et agréable à Dieu. Tant qu'il vous plaira, mon cher auditeur; mais l'enfer est rempli de ces pénitents et de ces justes prétendus. Peut-être vous imaginez-vous que vous trouverez moins d'obstacles du côté des passions amorties par l'âge et dégoûtées des plaisirs; moins de contradictions de la part du monde [qui censure dans un temps ce qu'il approuve dans un autre].

Ah! sans difficulté, mes frères, moins d'obstacles du côté des passions. Oui, lorsqu'elles seront devenues plus impérieuses, vos habitudes plus invétérées, vos liens plus forts et plus étroits, vos maux plus envenimés et presque incurables; c'est alors qu'il faudra subitement réprimer et dompter ces passions, réformer ces habitudes, rompre ces liens, guérir ces maux et se donner un nouvel être. Moins de contradictions de la part du monde, qui censure dans un vieillard ce qu'il approuve dans un jeune homme. Encore mieux. Je comprends que vous méditez une pénitence philosophique, une retraite honorable aux yeux des sages, une réforme de bienséance et de raison. Grand Dieu! que de prétextes pour se dispenser de satisfaire à votre justice! Avec tous ces projets, dont l'exécution est même douteuse; avec ces

beaux systèmes, vous serez les pénitents du monde, à la bonne heure; mais serez-vous les pénitents de Jésus-Christ? Les mœurs seront réglées avec décence; mais le cœur sera-t-il changé? Maintenant vous avalez l'iniquité comme l'eau; c'est un torrent qui coule avec tout l'éclat de la dissolution et du scandale; ce sera pour lors une source qui coulera paisiblement sans bruit, avec ordre, et qui, par une pente clandestine et détournée, parviendra plus agréablement et plus sûrement à votre cœur. Ainsi vous nettoierez le dehors de la coupe, comme dit le Sauveur, vous blanchirez l'extérieur du tombeau, vous appliquerez habilement sur la surface le vain simulacre de quelques vertus; mais le dedans sera toujours rempli de pourriture, d'infection, de cendres et d'ossements de morts: *Intus vero plenasunt ossibus mortuorum.* (Matth., XXIII, 27.) Avec cela vous remplacerez le scandale par l'hypocrisie, et votre pénitence ne sera tout au plus qu'une méthode nouvelle d'offenser Dieu, d'en imposer aux hommes et de vous perdre vous-mêmes.

Encore ne parlé-je ici que de l'élite, pour ainsi dire, des pécheurs. Le gros, suivant l'expression du Sage, tient constamment dans la vieillesse la route criminelle qu'il avait tenue dans ses beaux jours. En effet, mes frères, consultez l'expérience; voyez-vous beaucoup de ces paralytiques de trente ans, de ces pécheurs envieux, qu'un repentir sincère conduise à la piscine sacrée? Hélas! tout fond à leurs yeux mourants: un nuage épais les environne. Le soleil, dit l'Ecclésiaste, la lune et les étoiles s'obscurcissent pour eux. L'univers n'est plus à leur égard qu'une solitude vaste et ténébreuse. Les voilà suspendus entre le temps qui fuit, et l'éternité qui s'avance avec ses voiles terribles et ses abîmes sans fin. Leur vie n'est qu'un souffle et eux-mêmes ne sont plus que des fantômes. Et cependant quels sérieux objets les occupent? à quoi pensent-ils en ce moment? à quoi, mes frères? A leurs plaisirs passés; à leurs aventures infâmes; aux triomphes divers de leur impudicité. Leur imagination les promène sur toutes ces horreurs, leur mémoire se charge de toutes ces abominations, leur cœur se traîne avec complaisance au milieu de ces ordures, et s'ils ne peuvent plus faire le mal, ils charment du moins leurs regrets par l'image détestable de celui qu'ils ont fait. Voilà, chrétiens la pénitence qui suit communément le temps de la vieillesse.

Vous renvoyez la vôtre à ce terme incertain. Ce renvoi vous tranquillise et vous endort. Eh bien, vos iniquités se multiplieront, dit le Prophète (*Psal.* XXXIX, 13); leur nombre surpassera celui de vos cheveux. Chaque année ajoutera de nouveaux traits à la malice des précédentes, chaque jour enfantera de nouveaux monstres. Aujourd'hui, vous êtes simplement attaché; les biens de ce monde réunissent les principaux mouvements de votre cœur; mais du moins vous êtes officieux, complaisant, sensible même aux dis-

grâces d'autrui. Dans la vieillesse, vous deviendrez publiquement usurier, sordidement avare, dur, impitoyable, cruel, sans entrailles pour vos proches, pour vos amis, pour vos enfants ; votre cœur ira tout entier se cacher parmi vos trésors et s'ensevelir dans vos coffres. Aujourd'hui, vous livrez votre âme aux passions d'ignominie ; mais du moins, vous ménagez le public, vous respectez les bienséances. A la fin de vos jours, cette ombre de pudeur et de retenue disparaîtra ; vous ne saurez plus rougir : on vous verra traîner les restes cyniques d'une vieillesse effrontée et dégoûtante, soudoyer le libertinage même, en marchander les sacrifices impurs, et lui payer chèrement la complicité de vos infamies. Voilà, je le répète, voilà, chrétiens, la pénitence des vieillards. C'est ainsi que d'année en année, de mois en mois, de lendemain en lendemain, d'heure en heure, de moment en moment, ils arrivent enfin à cet instant terrible où le ministre du Seigneur vient leur annoncer, comme l'ange de l'*Apocalypse*, cette effrayante nouvelle : il n'y a plus de temps : *Tempus non erit amplius*. (Apoc., X, 6.) Tout est fini pour vous. Il faut entrer dans ces demeures silencieuses où vous attendent vos aïeux : il faut mêler notre poussière à leur poussière. Plus de temps, plus de remise. Le temps a disparu : *Tempus non erit amplius*.

Je reviens donc à l'avertissement du Sage. Ne tardez pas de vous convertir au Seigneur, et ne différez pas de jour en jour : *Ne differas de die in diem*. (Eccli, V, 8.) En perdre un seul, c'est les hasarder tous. Ne dites pas : la miséricorde du Seigneur est grande, il effacera sûrement tous mes péchés : *Ne dicas*. Dans le sens que vous l'entendez, c'est une présomption, mais présomption la plus insensée.

J'en conviens, direz-vous ; aussi ne prétends-je pas mettre un si long intervalle entre mes péchés et ma pénitence, entre ma conversion et la fin de mes jours ? C'est trop risquer. Mais, dans une démarche d'un si grand éclat je dois ménager les propos et les jugements du monde, plus encore ma propre faiblesse. Je crains de tout gâter par trop d'empressement. Vous le craignez, mon cher auditeur ? Quelle insigne mauvaise foi ! mais surtout, quel ridicule prétexte ! Pour vous en convaincre, souffrez d'abord que je vous demande s'il y a quelque rapport entre les intérêts du salut et les propos ou les jugements du monde ? entre ce qu'il pense là-dessus et ce que vous devez penser vous-même ? entre les avertissements, les lois et les menaces de Jésus-Christ ; et les censures ou les approbations du monde ! Est-ce lui qui peut vous sauver ou vous perdre, vous condamner ou vous absoudre, vous accorder ou vous refuser l'entrée du royaume des cieux ? Depuis quand est-il le dispensateur des biens ou des maux de la vie future ; l'arbitre des moyens à prendre pour éviter les uns et mériter les autres ; le juge des chrétiens, et le vengeur ou le rémunérateur de leurs œuvres ? Quel pécheur, sincèrement touché de son état et du regret de ses cri-

mes, s'est jamais avisé, pour revenir à Dieu, de prendre conseil de son ennemi, d'en attendre le jugement et d'en suivre la décision ?

Mais, sans insister plus longtemps sur ce point, je vous demande encore, si, lorsqu'il s'agit de l'avancement de votre fortune, de l'établissement de votre famille, des projets de votre ambition, de parvenir à un poste honorable ou lucratif, vous consultez les opinions de vos concurrents, les discours de vos envieux, les jugements de vos adversaires. Vous embarrassez-vous qu'ils approuvent ou qu'ils blâment vos démarches ? leurs propos sont-ils capables de ralentir l'ardeur de votre zèle, de suspendre l'activité de vos poursuites, la vivacité de vos empressements, l'assiduité de vos sollicitations ? Vous visez à cette place, qui, du plus bas étage de la roture, vous mettra de niveau ? que dis-je, au-dessus même des premières têtes d'entre vos citoyens. Vous savez ce qu'on pense ; vous entendez ce qu'on dit ; mille cris de murmure et d'indignation parviennent jusqu'à vous ; amis comme ennemis, tous, de concert, blâment vos prétentions. On les rapproche de l'état obscur de vos pères, de leur bêche, de leurs outils, de leurs haillons. En occupant cette place, vous l'avilirez, disent-ils ; tout homme d'honneur refusera de l'occuper, après que vous l'aurez ainsi dégradée. Cependant, vous laissez dire ; vous avancez toujours ; vous parvenez enfin : vous voilà parvenu ; vous jouissez et l'on se tait. Les gens d'honneur eux-mêmes vous font la cour et vous succèdent sans scrupule ; tant le succès a de pouvoir pour ennoblir la personne sans déshonorer la dignité.

Quoi qu'il en soit, grand Dieu ! c'est ainsi qu'on brave les pensées et les discours des hommes, lorsqu'il s'agit de s'élever pour un temps assez court ; de figurer, pendant quelques années, sur le théâtre de cette vie périssable ; et lorsqu'il s'agit de rentrer en grâce avec vous, d'apaiser votre colère, de lâcher votre justice, d'implorer votre clémence, nous osons alléguer des jugements et des propos, dont le mépris doit être la première condition de notre pénitence. Quel prétexte, mes frères ! je l'abandonne à vos réflexions. Mais, de plus, quelle insigne mauvaise foi ! Car, après tout, je veux bien croire qu'au printemps de vos jours, le vain fantôme du monde et l'idée de ses dérisions entrent pour quelque chose dans le délai de votre pénitence ; oui, je rends cette justice à votre lâcheté. Mais, de bonne foi, mon cher auditeur, est-ce votre seul motif ? est-ce le véritable ? est-ce du moins le principal ? Ah ! si, malgré les avis charitables d'un bon pasteur, les instances multipliées, que dis-je ? les tendres supplications d'un ami vertueux et sensé ; si, malgré même vos propres intérêts, le dérangement de vos affaires, l'épuisement de votre fortune, l'oubli de tous vos devoirs, vous continuez vos assiduités auprès de cette personne qui vous ruine et vous trompe peut-être ; si, malgré tant de

raisons, vous refusez de rompre un commerce qui vous perd l'un et l'autre, est-ce uniquement parce que, en garde contre les jugements du monde, vous craignez d'exciter contre vous la malignité de ses propos? Comme si le monde se taisait sur votre compte; comme s'il ne parlait pas tout haut, et plus haut que vous ne pensez; comme si, condamnant sans pitié tous les autres, vous échappiez seul à la malignité de ses discours; comme si, toujours attentif aux pratiques de vos semblables, il ne fermait les yeux que sur le scandale des vôtres; comme si même il s'en rapportait à vos apologies, sur la pureté de vos motifs et l'honnêteté de vos intentions? Vous avez beau lui dire que l'estime et le respect vous accompagnent constamment auprès de cet objet, dont vous relevez avec tant d'enthousiasme le mérite supérieur et les vertus sévères; il n'en croit rien, mon cher auditeur, il n'en croit rien; il juge des autres par lui-même. Il sait, par expérience, que les hommes ne sont pas des anges; et, fussent-ils des anges, ajoute-t-il, en les supposant dans un corps indocile et rebelle tel que le nôtre, les anges même, oui, les anges risqueraient de succomber.

Ce n'est donc pas là ce qui vous arrête. La cause de vos délais est une chaîne plus forte que le respect humain, un engagement plus impérieux, une servitude plus durable. Quelle est donc cette cause? Ah! mon cher auditeur, c'est le cœur qui se trouve pris dans un lien qu'il adore; ce cœur faible, passionné, brûlant d'un feu qu'il se plaît d'entretenir, et qu'il ne saurait éteindre, le séparer ce cœur de l'objet unique sans lequel il ne peut être heureux, c'est l'arracher à la plus chère portion de lui-même; c'est lui proposer une liberté qu'il déteste. Son esclavage fait toute la douceur de ses jours, et son affranchissement en deviendrait l'horreur et le supplice. Dis-je vrai, mon cher auditeur? J'en appelle au témoignage de votre conscience, qui vous l'a dit mille fois avant moi. Non, le monde n'entre ici pour rien dans vos délais. Si le cœur était innocent et libre, vous sauriez bientôt vous élever au-dessus de ces vaines considérations. Eh! que m'importe, d'être jugé par les hommes, diriez-vous avec l'Apôtre, d'en être condamné même, si l'amour du devoir m'appelle, si ma conscience m'absout? *Mihi pro minimo est, ut a vobis judicer.* (I Cor., IV, 3.) Je dois craindre Celui qui me jugera, non suivant les opinions du monde, mais selon la vérité et mes devoirs, ses grâces et mes œuvres. Le monde pensera ce qu'il voudra; mais, indépendamment du monde, je penserai sérieusement à mon salut. Je quitterai sur l'heure cet objet fatal, fauteur et complice de mes iniquités. Je restituerai sur-le-champ ce bien extorqué par tant de conceptions, entassé par tant de rapines, arrosé par tant de larmes, réclamé par tant de malheureux. Je renoncerai pour toujours à ces coterie licencieuses, où je n'ai

trouvé jusqu'ici que les approbateurs du vice et les panégyristes de ses partisans.

Le monde en parlera peut-être; mais je parlerai moi-même dans l'amertume d'une âme consternée au souvenir, et gémissante sur les abominations de ma vie passée: *Loquar in amaritudine animæ meæ.* (Job, X, 1.) Je repasserai ces années d'illusions et de scandale dont l'idée m'épouvante. Chaque nuit j'inonderai ma couche de mes pleurs, et j'effacerai dans ce déluge de larmes les horreurs qui l'ont souillée. Pénétré de leur énormité, confus d'un état qui m'a si honteusement avili, et tremblant sur ma destinée, je dirai à mon Dieu: ne me condamnez pas: *Dicam Deo, noli me condemnare.* (Ibid., 2.) Peut-être, Seigneur, ces jours de grâce et de salut, où votre miséricorde se répand plus abondamment sur les pécheurs, peut-être, seront-ils les derniers que vous daignerez m'accorder; peut-être ce temps de propitiation ne reviendra-t-il plus pour un ingrat qui ne méritera désormais que vos anathèmes; peut-être, si je diffère encore, ce délai me conduira-t-il au terme fatal de l'endurcissement qui perpétuera les ingratitude, et comblera les malheurs de ma vie criminelle? Éveillez, Seigneur, éveillez ma conscience assoupie; faites retentir à ses oreilles cette voix puissante qui brise les rochers; rompez le charme qui l'endort; frappez d'un trait de votre grâce, pénétrez efficacement ce cœur trop et trop peu sensible; dites enfin à mon âme: Je suis ta force et ton salut? *Dic animæ meæ, salus tua ego sum.* (Psal. XXXIV, 3.) Ainsi raisonne un pécheur vivement touché de son état, qui sent la grandeur de ses maux et se hâte d'en chercher le remède. Il ne recule pas sur des causes frivoles le temps de sa guérison; il n'allègue pas les jugements prétendus et les discours du monde, bien plus scandalisé de ses désordres qu'il ne serait surpris de sa pénitence. Non, il trouve dans son propre cœur la cause de son mal, et c'est là qu'il applique le remède, mais promptement et sans délai.

Ames doubles et sans foi, dit l'apôtre saint Jacques, rentrez au plus tôt dans les voies de la justice. Approchez-vous de Dieu sous les auspices d'un repentir prompt et sincère, et il s'approchera de vous: *Appropinquate Deo, et appropinquabit vobis.* (Jac., IV, 8.) Rompez sans plus tarder les barrières fatales qui s'opposent à votre retour, et jetez-vous dans le sein de sa clémence; prévenez ce moment désastreux où la miséricorde finit: la vengeance, la mort et l'anathème sont au delà. Ainsi, mes frères, pénitence vive et prompte qui nous retire incessamment de l'état du péché; premier caractère. Pénitence, de plus, intérieure et sur-naturelle dans son principe comme dans ses motifs, qui grave profondément dans l'âme la douleur et la haine du péché; second caractère, et sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Oui, mes frères, la pénitence, pour être

véritable, doit être intérieure, et nous inspirer la haine du péché. Ainsi l'a défini le concile de Trente, et c'est ainsi que l'entendent tous les théologiens orthodoxes : *Animi dolor ac detestatio de peccato*. Ce n'est donc pas, comme le prétendent les réformateurs, un simple changement de vie ; c'est, de plus, un regret sincère d'avoir mal vécu. Ce n'est pas uniquement une réforme extérieure dans les mœurs, une régularité sensible dans la conduite ; c'est encore un sentiment vif et profond, une douleur cuisante qui a son principe dans le secret d'un cœur contrit, et qui de là, comme du sein qui l'a conçue rétrograde vers les années antérieures de la vie, et se répand sur tous les crimes qui l'ont souillée. C'est à ce tribunal invisible que le chrétien, juge et accusateur de soi-même, cite sa propre conscience, et repasse avec elle ces jours de scandale et d'iniquité dont le souvenir l'humilie et le pénètre. C'est là que le meurtrier d'Urie et le ravisseur de Bethsabée, ayant toujours devant les yeux la sanglante image de ce brave guerrier expirant par ses ordres, et l'enlèvement de son épouse ; c'est là, dis-je, que cet illustre pénitent venait chaque jour pleurer ce double crime, et le rappeler dans toute sa noirceur. A ce triste souvenir, ce n'étaient plus les accents plaintifs de l'attendrissement, ni la faible expression d'un regret ordinaire ; c'étaient les cris d'une douleur exaltée, ou, comme il le dit lui-même, les rugissements d'un cœur inconsolable : *Rugiebam a gemitu cordis mei*. (Psal. XXXVII, 9.) Chaque instant, chaque circonstance renouvelait sa désolation : *Dolor meus renovatus est*. (Psal. XXXVIII, 3.) Il sentait son cœur tantôt transir d'effroi, tantôt s'enflammer par le choc intérieur de ses mouvements, et par la direction constante de ses pensées vers l'objet de son repentir : *Concaluit cor meum intra me*. (Ibid., 4.) De ses tristes réflexions, comme du foyer de sa douleur, s'élevait un si grand feu de colère et d'indignation contre lui-même que toute sa vie s'écoulait dans la tristesse, et ses années se passaient dans les gémisses : *Et in meditatione mea exardescet ignis*. (Ibid.) Et voilà, mes frères, ce qui ne manque jamais d'arriver à tout pécheur sincèrement touché de ses fautes passées. Plein d'espoir néanmoins en la miséricorde infinie qu'il implore, il s'indigne contre son propre cœur, il déteste son ingratitude, il gémit de sa lâcheté, il ne peut soutenir la vue de ses faiblesses, il frémit au souvenir de ses scandales, il rougit de ses erreurs ; plein de confusion, il rappelle en soupirant les excès monstrueux, les opprobres inouïs, les emportements insensés, et toutes les folies de sa jeunesse : *Confusus sum et erubui.... opprobrium adolescentiæ meæ*. (Jerem., XXXI, 19.) Il parcourt avec un surcroît de honte les désordres et les misères d'un âge plus avancé ; l'oubli de son Dieu porté jusqu'au mépris, une vie toute plongée dans le délire des sens et dans l'infamie des pas-

sions ; la conscience prostituée à l'espoir de faire fortune, mille moyens indignes employés pour y parvenir, mille bassesses mises en œuvre pour satisfaire les vœux de son ambition ; le mérite écarté par ses manœuvres, noirci par ses impostures, et ruiné peut-être par ses trahisons. Il se retrace l'abus du crédit et du pouvoir que lui donnait sa dignité. Il se représente les injustices criantes, les partialités odieuses qui l'ont déshonoré, toutes les larmes qu'il a fait répandre, tous les murmures qu'il a excités, tous les scandales qu'il a donnés, sa vie enfin, cette vie qu'il déteste et qu'il condamne, il la repasse en présence de son juge dans toute l'amertume d'une âme repentante et brisée de douleur : *Recogitabo tibi annos meos in amaritudine animæ meæ*. (Isa., XXXVIII, 15.)

Ah ! mes frères, lorsque la pénitence est simplement fondée sur des motifs humains, qu'elle est seulement amenée par la circonstance d'une solennité, par le retour d'un temps de grâce, par l'exemple des autres, dont on ne veut pas se distinguer, elle ne produit alors ni sentiment de componction ni désir de salut ; elle est faible, languissante, sans zèle et sans énergie. Ce n'est plus qu'un spectacle oiseux, une représentation hypocrite, un masque, pour ainsi dire, de pénitence appliqué sur des impénitents. Mais, lorsque, du trône de sa miséricorde éternelle, Dieu lance quelqu'un de ces traits heureux qui pénètrent le cœur, et le blessent pour le guérir, les larmes coulent aussitôt, et coulent comme un torrent ; encore ces larmes n'expriment-elles pas tout ce qui se passe dans un cœur si vivement touché, tant sa douleur est intérieure, tant sa contrition est amère, tant la grâce qui l'attendrit est douce, forte et pénétrante. Vous m'avez frappé, Seigneur, s'écrie en ce moment le pécheur plein d'espoir, vous m'avez frappé, et dans vos coups j'ai reconnu votre main paternelle. Vous m'avez converti, et, après que vous m'avez converti, j'ai fait pénitence : *Postquam enim convertisti me, egi penitentiam*. (Jerem. XXXI, 19.) Car, c'est ainsi que la pénitence avec ses douleurs suit de près une conversion où le doigt de Dieu se manifeste. C'est ainsi que, retirée dans le secret du cœur, elle y prépare en silence l'autel où le vieil homme doit être immolé. C'est là qu'elle conduit sa victime, et qu'elle consomme l'holocauste : *Postquam enim convertisti me, egi penitentiam*.

Où que le péché paraît alors affreux et détestable à l'âme pénitente ! de quelle horreur elle est saisie ! quel mouvement de haine et d'aversion elle en conçoit ! Non, ce n'est plus ce temps d'ivresse et d'illusion où le péché, déguisé sous tant de formes gracieuses, l'attirait par ses caresses perfides et l'endormait par ses enchantements. Dans ce temps d'illusion tout lui paraissait agréable et ravissant dans les douceurs mortelles d'un ennemi qui le flattait pour le perdre. Que dis-je ? sans cet ennemi séduisant

et enchanteur, tout lui semblait ennuyeux, triste et insupportable dans la vie. Mais aujourd'hui qu'un rayon de la vérité l'éclaire, il voit avec frayeur les ravages que ce monstre a faits dans son âme, le prix inestimable des trésors qu'il lui a enlevés, les effets dévorants du poison qu'il y a versé, les symptômes horribles de la mort qu'il lui a causée. Faut-il s'étonner s'il déteste avec tant de force l'auteur de tous ces maux, et si les sentiments de sa douleur croissent et s'affermissent avec ceux de sa haine ! Douleur intérieure et surnaturelle dans son principe comme dans son motif. Motif de crainte, motif d'espérance, motif de charité.

Motif de crainte. J'entends par là, mes frères, une crainte émanée de la grâce qui la fait naître dans le cœur du pénitent ; une crainte que l'Ecriture appelle le commencement et la racine de la sagesse : *Radix sapientiæ est timere Dominum.* (Eccli., I, 25.) La source de la vraie joie : *Timor Domini delectabit cor.* (Ibid. 12.) L'heureux présage d'une bonne mort : *Timenti Dominum bene erit in extremis.* (Ibid., 3.) C'est là cette crainte surnaturelle qu'exige le concile de Trente pour disposer le pécheur au bienfait de la justification. Car, pour craindre naturellement un malheur irréparable, tel que celui de la damnation, il suffit de s'aimer soi-même ; et si un tel amour suffisait, tous les hommes seraient justifiés d'avance, ou plutôt n'auraient pas besoin de l'être. Il s'agit donc ici d'une crainte dérivée de plus haut que la nature ; d'une crainte inspirée par le Saint-Esprit, qui frappe, dit le concile, à la porte d'un cœur où il n'habite pas encore : *Nondum inhabitantis, sed moventis* ; d'une crainte enfin qui remue puissamment ce cœur, l'abat, l'atterrit et le brise : il faut qu'un sentiment plus doux calme ses agitations, dissipe ses alarmes, relève son courage, lui inspire la confiance, et lui fasse entendre cette voix de salut qui retentit dans les tabernacles des justes : *Vox salutis in tabernaculis justorum.* (Psal. CXVII, 15.)

Motif d'espérance ; par conséquent, motif qui l'approche de plus près encore de son Dieu, comme de son partage pour l'éternité : *Pars mea Deus in æternum* (Psal. LXXII, 26) ; motif qui le rassure par la confiance intime que ce Dieu plein de bonté lui sera propice à cause de Jésus-Christ, Sauveur, Médiateur et Pontife des hommes.

Enfin, mes frères, motif de charité qui perfectionne, rehausse, ennoblit tous les autres, ajoute le dernier trait aux dispositions du pénitent, donne un mérite aux sentiments de sa douleur, et un prix à ses larmes, qui touche le cœur de Dieu, l'intéresse en sa faveur, et lui fait entendre ces douces paroles : Vos péchés vous sont remis : *Remittuntur tibi peccata tua.* (Matth., IX, 2.) Mais aussi, mes frères, il n'en faut pas moins pour obtenir cet arrêt de paix et de rémission. La crainte est bonne sans doute, et même de précepte : *Time.* Craignez, dit le Fils de Dieu, craignez celui

qui peut perdre dans l'enfer et l'âme et le corps ; celui qui peut faire souffrir et mourir ce que vous avez d'invisible et d'immortel : qu'il soit l'objet de votre crainte, mais qu'il soit aussi l'objet de votre amour ; car, si quelqu'un m'aime, dit-il ailleurs, mon Père l'aimera ; nous viendrons en lui, et nous ferons en lui notre demeure : *Ad eum veniemus.* (Joan. XIV, 23.) C'est donc la charité qui proprement nous unit au cœur de Dieu, et qui, par cette union divine, l'attire et l'établit dans le nôtre : *Ad eum veniemus.* C'est donc la charité qui seule bannit de ce cœur les idoles qui l'avaient profané, les affections impures qui l'avaient souillé, et dont la flamme céleste le purifie, et il embellit de telle sorte, que Dieu lui-même daigne l'agréer pour sa demeure : *et mansionem apud eum faciemus.* (Ibid.)

Après cela, comment ose-t-on mettre en problème la nécessité de l'amour de Dieu dans le sacrement de pénitence ? et, qui pis est, comment ose-t-on la nier ? Quoi ! n'est-ce pas ce baptême laborieux, le prix de tant de larmes et de gémissements, par où doit s'opérer le retour si pénible de la mort du péché à la vie de la grâce ? la résurrection de Lazare mort, enseveli depuis longtemps, infect et corrompu dans le tombeau de ses iniquités ? L'ouvrage vous paraît-il donc si facile que la crainte seule doive y suffire ? Est-ce l'idée que nous en donne saint Paul, lui qui semble presque désespérer de ce retour, tant il en coûte pour revenir du crime à la vertu ; lui qui prononce anathème contre quiconque n'aime pas le Seigneur Jésus-Christ ? *Anathema sit.* (I Cor., XVI, 22.) Et quand un pécheur le mériterait-il plus, cet anathème, qu'en se dispensant d'aimer un Dieu souverainement aimable dans le temps même qu'il implore la plus signalée de ses faveurs, et le gage le plus touchant de ses miséricordes ? Quel danger qu'avec un cœur froid, et encore indifférent pour Jésus-Christ, il ne provoque sa colère par un délit nouveau, tandis qu'il croit exciter sa clémence, et en obtenir le pardon de tous les autres ? N'est-il pas constant et formellement décidé qu'en matière de sacrements on doit suivre la plus sûre voie ? Or ceux-là ne suivent pas une voie sûre, dit le clergé de France, qui, dans le sacrement de pénitence, ne demandent pas le même amour de Dieu que le concile de Trente a demandé pour le sacrement de baptême.

Hé quoi ! mes frères, selon ce concile, un juif, un infidèle, un adulte, quel qu'il soit, ne peut être justifié par le sacrement de la régénération, à moins qu'il ne commence d'aimer son Dieu, comme source de toute justice ! Et un chrétien né sur la croix ; un chrétien sorti, pour ainsi dire, des entrailles de l'amour d'un Dieu mourant ; un chrétien, enfant de ses derniers soupirs, qui vient implorer sa bonté mille fois outragée ; un chrétien parjure à son serment, violateur des vœux de son baptême, profanateur du sang de l'alliance, meurtrier de Jésus-Christ

qu'il a tant de fois crucifié de nouveau, comptable de tant de grâces offertes et rejetées, reçues et méprisées, de tant de confessions et de rechutes, de communions et de sacrilèges; un tel chrétien serait justifié par le sacrement de pénitence, rentrerait en grâce avec son Dieu, sans avoir pour ce Dieu qui daigne encore lui pardonner le moindre sentiment d'amour et de reconnaissance, le moindre retour de tendresse et d'affection! Le croyez-vous, mes frères? C'est-à-dire, qu'on lui demanderait moins, parce qu'il aurait plus reçu; c'est-à-dire qu'on en exigerait des dispositions moins parfaites, parce qu'il serait plus criminel. Quelle contradiction!

Mais, direz-vous, si, pour s'approcher avec fruit du sacrement de pénitence, il faut aimer Dieu par-dessus toutes choses, voilà d'abord l'homme justifié par le mérite de cet amour, et le sacrement inutile. Ce n'est donc plus alors qu'une vaine formule, une cérémonie sans effet, puisque les péchés sont déjà remis. Par conséquent, non-seulement cet amour n'est pas nécessaire au sacrement de pénitence, mais encore il devient un obstacle à la fin principale de son institution.

Y pense-t-on, mes frères, lorsqu'on fait cet étrange raisonnement? Ne voit-on pas, ou qu'il ne prouve rien, ou qu'il prouve également par rapport au baptême? Ce mystérieux symbole n'est-il pas établi pour la rémission des péchés? N'est-ce pas un des articles de notre foi? Ne le confessons-nous pas à la face de toute l'Eglise? *Confiteor unum baptisma in remissionem peccatorum*. Cependant le concile de Trente en exige-t-il moins de tous les adultes qui se disposent à le recevoir, un commencement d'amour de Dieu comme source de toute justice? S'ensuit-il de là que le baptême soit à leur égard une cérémonie vide, un hors d'œuvre, ou plutôt un obstacle à la rémission des péchés? En faut-il davantage pour démontrer que, suivant le concile même, tout amour de Dieu ne justifie pas, sans le secours du sacrement? Or, ce qui est vrai du baptême, le sera-t-il moins de la pénitence? Mais à quoi bon s'arrêter plus longtemps à ces pitoyables subtilités? S'agit-il ici d'une pointilleuse métaphysique? Louange, adoration, reconnaissance, espoir, douleur, confusion, crainte, attendrissement, respect, amour, traits admirables de la justice, nobles et précieux sentiments d'un cœur chrétien, voilà ce qui doit pénétrer les nôtres. Ne craignons pas de paraître avec trop de justice devant un Dieu qui serait en droit de nous rejeter, s'il n'écoutait que la sienne. Plus notre douleur sera profonde, intérieure et surnaturelle dans son principe comme dans ses motifs, plus elle sera courageuse et sévère dans ses moyens, plus elle s'empressera d'expier efficacement la malice du péché. Vous l'allez voir en peu de mots dans la troisième partie de ce discours.

TROISIÈME POINT.

La pénitence est un devoir d'état pour tout chrétien, quelque juste qu'on le suppose. Elle entre, pour ainsi dire, dans sa définition, et constitue son essence. Vous portez, imprimée sur le front, l'image du crucifié; c'en est assez, dit saint Augustin; ce signe auguste et douloureux vous avertit de ce que vous devez faire; c'est-à-dire, qu'il vous avertit de renoncer à vous-même, de prendre votre croix, de mortifier vos sens, de réprimer vos passions, et de suivre Jésus-Christ, modèle des pénitents. Or, si, pour être conforme à l'image de cet Homme-Dieu, la pénitence est nécessaire au juste même, de quelle rigoureuse nécessité, n'est-elle pas pour le pécheur? Dans le juste, c'est une obligation contractée par les vœux de son baptême; dans le pécheur, indépendamment de cette obligation, commune à tous les chrétiens, c'est une ressource indispensable d'expiation, et une dette qu'il doit inexorablement acquitter envers la justice divine. Dans le premier, la pénitence est l'asile de la vertu; dans le second, elle devient la réparation du crime. Dans celui-là, c'est un préservatif contre la contagion de l'iniquité; dans celui-ci, elle en doit être le remède et le châtiment. Enfin, mes frères, l'homme juste sent toute l'onction de la pénitence; il goûte combien le Seigneur est doux, même dans ses rigueurs: il éprouve combien son joug est non-seulement léger, mais agréable à l'âme fidèle. Il répand au pied de la croix ces larmes délicieuses qui portent la paix, la joie et le ravissement dans un cœur. Associé constamment au sacrifice du Rédempteur, il y reçoit mille gages assurés de sa tendresse, mille témoignages consolants de sa bonté. Son plaisir le plus doux est de reposer à côté de Jésus-Christ sur le lit de ses douleurs. Oui, Seigneur, s'écrie-t-il avec le Prophète, votre couche sacrée a pour moi des charmes infinis et des consolations inexprimables: *Consolationes tuæ lætificaverunt animam meam*. (*Psal. XCIII, 19.*) Voilà, reprend saint Augustin (*in psal. XCIII*), la voix de l'innocence heureuse dans ses douleurs, et contente dans ses tribulations: *Vox tribulantis, et gaudentis*. C'est ainsi que l'homme de bien, dont la destinée paraît si triste aux yeux de de la chair, jouit en paix de toutes les consolations d'une âme vertueuse, et que la croix, embrassée de bonne heure, et courageusement portée, devient la source du bonheur qu'il possède, et le gage de celui qu'il attend.

Il n'en est pas ainsi du pécheur. La croix qu'il embrasse enfin, et qu'il avait si longtemps évitée, cette croix est un fardeau qui l'accable d'abord, et dont à peine il peut soutenir la pesanteur. Mais aussi, chrétien, n'est-il pas juste qu'il éprouve les répugnances de la nature dans la voie épineuse où il commence de marcher? N'est-il pas juste qu'il ait à combattre les révoltes des sens qu'il avait si criminellement flattés; qu'il

étouffe avec effort les murmures de la chair et les cris du vieil homme.

En effet, dit Tertullien (*De pœnitentia*), la pénitence est une compensation que nous propose la justice divine comme un moyen d'acheter l'impunité, et qui, en prononçant contre le pécheur, exerce la fonction de la colère de Dieu contre le péché : *Pro Dei indignatione fungitur*.

Qu'est-ce donc qu'un pénitent, demande saint Augustin : *Quid est homo pœnitens* ? Ah ! mes frères, c'est un homme à qui Dieu cède, pour ainsi dire, sa place de juge et de vengeur du péché ; un homme auquel il confie le glaive de sa justice, la réparation de ses droits, les intérêts de sa gloire, un homme qu'il charge de tout le poids de sa haine, de tout le feu de sa colère contre le péché, un homme enfin, qui, chargé de l'indignation de Dieu contre le pécheur, entre en colère contre soi-même, se punit soi-même, se juge inexorablement et se condamne soi-même, afin d'obtenir le pardon de son péché. *Homo sibi irascens ut accipiat veniam*. Ainsi par la pénitence nous prenons nécessairement le parti de Dieu contre nous-mêmes : nous entrons dans toutes les vues de sa justice contre nous-mêmes : nous épousons sa querelle, et nous défendons sa cause contre nous-mêmes : nos attentats injurieux à sa gloire, nos révoltes contre ses lois, nous les vengeons promptement sur nous-mêmes : la colère qui l'anime contre le pécheur, la haine qu'il porte au péché, nous les sentons vivement en nous-mêmes. En un mot, tout parle, tout agit, tout souffre dans l'homme pénitent, tout exprime dans cet homme les sentiments d'un Dieu vengeur et implacable ennemi du péché : *In me transierunt iræ tuæ* (*Psal. LXXXVII, 17.*), dit-il avec le Prophète-Roi. Oui, Seigneur, mes yeux s'ouvrent, mon cœur s'enflamme en ce moment. Je sens une horreur et une indignation du péché que je n'avais plus éprouvées. C'est vous, ô mon Dieu ! et vous seul qui pouvez imprimer dans mon âme des sentiments si vifs et si animés : *In me transierunt iræ tuæ*.

Or, chrétiens, cette horreur du péché, dès qu'elle vient de Dieu, n'est pas une impression passagère, un sentiment volage dans le pénitent. C'est une ardeur permanente, une impulsion courageuse et sévère qui met tout en œuvre pour l'expiation du péché. Dans cette vue, tout devient, pour ainsi dire, sous sa main, matière de sacrifice, et une ressource de satisfaction : tout est mis à profit et consacré par le courage et la sévérité de la pénitence. Sévérité de la pénitence, qui, dans son étendue, embrasse tout ce qui fut dans le pécheur ou la cause, ou, comme l'appelle saint Paul, le corps odieux du péché : *Corpus peccati*. (*Rom., VI, 6.*) Aucun membre de ce monstre n'est épargné, aucun n'est oublié par le pénitent ; il faut qu'il tombe et qu'il expire tout entier sous les coups dont il le frappe : *Ut destruat corpus peccati*. (*Ibid.*)

Il y a plus : sévérité de la pénitence dans la réforme du cœur. Car c'est l'endroit sen-

sible où ses traits les plus aigus doivent d'abord pénétrer. C'est ce cœur qu'il faut déchirer et non pas les vêtements, dit un prophète : *Scindite corda vestra*. (*Joel., II, 13.*) C'est là que tout pénitent doit porter le fer et le feu, puisque c'est là que se forme, s'accroît et s'affermir ce corps de péché qu'il faut nécessairement détruire avec tous ses membres : *Ut destruat corpus peccati*. (*Rom., VI, 6.*) C'est là, de plus, que germent ces fruits de mort et ces œuvres de la chair d'où naissent, dit le même apôtre, les inimitiés, les dissensions, les jalousies, les animosités, les divisions, les envies, les impudicités, les dissolutions, les débauches, et tout ce que les passions peuvent enfanter de pernicieux et d'injuste. C'est là enfin que ces mêmes passions, retirées et triomphantes, comme dans le siège de leur empire, s'élèvent contre Dieu, provoquent son courroux et bravent ses anathèmes.

Sévérité par conséquent de la pénitence dans l'attaque et l'assujettissement de ce peuple d'ennemis ligüés pour affermir et perpétuer dans nos âmes le domaine de la concupiscence et le règne de la chair et de ses convoitises. Ce sont ceux-là qu'il faut absolument chasser et poursuivre sans relâche. Nettoyez vos mains coupables de tant d'œuvres d'iniquités qu'elles ont salies, s'écrie l'apôtre saint Jacques. Confiez à l'indigence délaissée une partie au moins de ces trésors, aliments profanes de votre luxe ou de votre avarice ; achetez-en des amis plus précieux mille fois pour vous que tout l'or de l'univers : *Emundate manus, peccatores*. (*Jac., IV, 8.*) Purifiez vos cœurs. Chassez au loin ces feux impurs, ces desseins ambitieux, ces idées de fortune, ces désirs d'élévation, et toutes ces idoles qui n'y laissent aucune place aux regrets du repentir : *Purificate corda*. (*Ibid.*) Humiliez-vous sous la main d'un Dieu vengeur de ses grâces méprisées. Abaissez devant lui ces têtes altières, qui semblent vouloir braver sa foudre, et prévenez les coups dont il écrase les superbes : *Humiliamini in conspectu Domini*. (*Ibid., 10.*) Soyez dans le deuil ; versez des larmes ; que vos ris se changent en pleurs et vos joies en tristesses : la joie ne convient qu'aux âmes innocentes. Un criminel accusé par toutes les créatures dont il a perverti l'usage et profané la destination, ne doit paraître devant son juge qu'avec les larmes du repentir, ni s'exprimer en sa présence que par la voix de sa douleur : *Miseri estote, et lugete, et plorate*. (*Ibid., 9.*)

Précieuses larmes ! heureuse tristesse ! affliction désirable, qui, selon saint Paul, produit pour le salut une pénitence ferme, stable et toujours en garde contre l'écueil de la rechute et le danger inséparable de notre inconstance : *Pœnitentiam in salutem stabilem operatur* (*II Cor., VII, 10.*) Mais, hélas ! qui peut se flatter de cette stabilité ? Qui peut se rassurer sur les dispositions équivoques d'un cœur faible et volage, dont tant de tristes exemples et de rechutes honteuses attestent les fausses promesses et les

protestations illusoires ? Car, dit saint Grégoire, pape (*in l. Reg., l. II, c. 3*), la conversion du pécheur ne consiste pas dans l'humiliant aveu de ses iniquités, mais dans le renouvellement de l'homme : *Non est in humilitate confessionis, sed in renovatione interioris hominis.*

Doctrine admirable, fondée sur celle de saint Paul. Instruits à l'école de Jésus-Christ, dit cet apôtre aux Ephésiens, vous avez appris, appris.... à vous renouveler dans l'intérieur de votre âme, et à vous revêtir de l'homme nouveau, cet homme créé selon Dieu dans une justice et une sainteté véritables : *in justitia et sanctitate veritatis.* (*Ephes., IV, 24.*) C'est pourquoi, en vous éloignant de tout mensonge, que chacun parle à son prochain dans la vérité, parce que nous sommes membres les uns des autres. Que celui qui dérobaient ne dérobe plus. Que nul mauvais discours ne sorte de votre bouche..... Que toute aigreur, tout emportement, toute colère, toute clameur, toute médisance, tout blasphème, et enfin que toute malice soit bannie d'entre vous. Mais soyez bons les uns envers les autres, pleins de compassion et de tendresse, vous entre-pardonnant mutuellement, comme Dieu aussi vous a pardonnés en Jésus-Christ : *Sicut et Deus in Christo donavit vobis.* (*Ibid., 32.*)

Voilà, mes frères, selon saint Paul, la voie assurée du renouvellement intérieur de l'âme, de notre union avec Jésus-Christ dont nous sommes revêtus, et la preuve certaine d'une vraie pénitence et d'une solide conversion. En effet, continue l'Apôtre, si quelqu'un est en Jésus-Christ, il devient par cette liaison divine une créature nouvelle. Ce qu'il y avait de vieux est passé ; tout est nouveau dans l'homme pénitent : *Ecce facta sunt omnia nova.* (*II Cor., V, 17.*) Il ne vit plus pour lui-même : il vit uniquement en celui qui est mort et ressuscité pour son salut ; c'est-à-dire qu'il entre dans l'esprit, les sentiments et les inclinations de l'homme nouveau, et qu'il y conforme sa vie, ses pensées et sa conduite ; en sorte qu'il peut dire avec saint Paul : Je vis, ou plutôt c'est n'est plus moi qui vis ; c'est Jésus-Christ qui vit en moi : *Vivit vero in me Christus.* (*Galat., II, 20.*)

Heureux changement ! triomphe signalé de la grâce dans le cœur qu'elle a converti ! Oui, cet homme si longtemps esclave des sens et de leur abus ; cet homme plongé dans l'ordure de la volupté la plus décriée, dans l'infamie des passions les plus avilissantes, dans les excès les plus honteux d'une vie sensuelle et dissolue ; cet homme devient tout à coup un modèle, non-seulement de retenue, de modestie et de pudeur, mais une victime dévouée désormais aux rigueurs les plus sensibles, aux austérités les plus étonnantes de la pénitence chrétienne. Les larmes qui coulent de ses yeux ne tarissent plus : à l'exemple du Prophète, il les mêle avec son breuvage, et la cendre avec son pain. A ses yeux la vie, cette vie où il aurait

voulu s'éterniser, n'est qu'une vapeur légère et fugitive, que le souffle de la mort va bientôt dissiper. Les peines et les tribulations du siècle présent, il les recherche et les embrasse comme la semence heureuse de la gloire et du bonheur qu'elles nous assurent pour le siècle à venir. Dans cette louable disposition, il commence à goûter combien le Seigneur est doux, facile et débonnaire envers ceux que la grâce a rappelés des voies de la perdition à celles du salut, et de l'esclavage du démon à la liberté des enfants de Dieu. Nouvellement instruit à l'école du Sauveur, ses leçons le rassurent contre ses frayeurs et ses faiblesses : une heureuse expérience lui apprend enfin que la vie crucifiée n'a rien d'aussi triste ni d'aussi pénible à soutenir qu'il l'avait imaginé ; qu'elle a même ses douceurs, ses plaisirs, ses onctions ; et que la charité qui règne dans un cœur, rend léger et constant le joug que Jésus-Christ a porté le premier, et qu'il ne cesse de porter avec nous.

Vous comprenez sans doute, mes frères, qu'il s'agit ici d'une vraie pénitence et d'une solide conversion, et non de ces demi-conversions, ni de ces fausses pénitences avec lesquelles le péché subsiste encore dans le secret du cœur, aux dépens même de la vertu. Malgré sa corruption, le monde assez équitable pour honorer la solide piété, en méprise le masque, et condamne avec raison des hommages que l'homme ne doit jamais partager avec la Divinité. Aussi, la religion, blessée dans le cœur, proteste hautement, et contre les vices réels qui la déshonorent ; et contre les fausses vertus qui la contrefont, parce que le triomphe de la volupté n'est pas moins absolu sous les grimaces de l'hypocrite que parmi les scandales du libertin. Et voilà ce que c'est que ces prétendues conversions où la nature assurée de tous ses droits offre à Dieu par intervalle certains dehors qu'elle sacrifie aux alarmes de la conscience : mais ces alarmes renaissent bientôt ; le ver assoupi dans les replis de l'âme, s'éveille brusquement et fait sentir ses morsures secrètes à ses faux pénitents. La sainte image de la religion et l'appareil de ses lois inflexibles, viennent l'effrayer au milieu des plaisirs et lui apprennent que son cœur, toujours dans le trouble et dans l'agitation, ne trouvera jamais d'assiette paisible, jusqu'à ce qu'il se repose uniquement et pleinement en Dieu.

Vérité consolante, que tout pécheur, rentré en grâce avec son Dieu, ne cesse de se rappeler dans l'attendrissement d'une âme livrée aux gémissements continuels d'un repentir qu'il ne peut exprimer que par la voix de ses larmes. Affranchi des liens funestes qui l'attachaient à la terre, il prend un libre essor vers le ciel, et s'élève jusqu'à la patrie des bienheureux, dont il espère de partager un jour la gloire et le repos. Les beautés cachées derrière ces portes éternelles, qui ne s'ouvrent qu'aux soupirs de la charité, ces beautés ineffables ont pour lui des charmes infinis. La foi rappelle

ses yeux égarés sur les puériles scènes du monde à ces régions vivantes et lumineuses où l'on ne craindra plus ni les alternatives bizarres qui partagent nos joies insensées, ni les amertumes qu'elles empoisonnent, ni les révolutions du temps qui les emporte avec lui, ni les remords cruels qui les suivent de si près, ni les coups du trépas qui les termine à jamais. Cette foi lui représente encore ces nouveaux cieux et cette heureuse terre où l'on ne connaîtra plus ni les craintes, ni les désirs, ni les espérances, ni les jalousies, ni les sollicitudes, ni les chagrins dont nos jours les plus sereins sont traversés ici-bas. Il contemple en esprit ce tabernacle auguste et saint d'un Dieu résidant parmi nous, où il n'y aura plus ni pleurs, ni cris, ni afflictions, et où la mort, bannie pour toujours, n'approchera plus des sources de la vie. L'espérance le place déjà dans cette Jérusalem nouvelle, née de Dieu, dotée et enrichie des mérites de son Fils, où s'élève, dit saint Augustin (*in ps. XXXIII*), le trône de cette religion pure et immortelle dont le sein du Père est le temple; dont le Fils, accompli par l'union de tous ses membres, est l'autel, le prêtre et la victime, et dont le Saint-Esprit, la charité incréée, est le consécrateur. Il voit dès cette vie cette cité brillante de la lumière de Dieu même qui en sera le soleil, où il n'y aura plus de nuit, mais dont les habitants fortunés jouiront d'un repos parfait, d'une sérénité ravissante, d'une extase consommée, et d'un jour éternel, où nous conduisent le Père, le Fils, etc.

SERMON XV.

SUR L'HYPOCRISIE.

Omnia vero opera sua faciunt, ut videantur ab hominibus. (Matth. XXIII, 50.)

Ils font toutes leurs actions, afin d'être vus des hommes.

Voici, mes frères, les plus grands ennemis de Jésus-Christ et de sa doctrine. Nommer les pharisiens, c'est indiquer une secte orgueilleuse d'hommes lâches et cruels, dévoués par système à l'imposture et à l'injustice; ennemis déclarés du Juste par excellence, dont les complots ténébreux le conduisirent à la mort, et dont le furieux acharnement le poursuivait même au delà du tombeau, dans la personne de ses premiers disciples. Oh! que la fausse vertu renferme de pièges et de maux souvent funestes à la véritable! Non, le vice, avec tous ses scandales, n'a rien de si dangereux. Effrayée, tremblante à sa vue, la vertu peut du moins fuir celui-ci, et se précautionner contre sa contagion. En effet, chrétiens, l'odeur de corruption que le vice exhale, un je ne sais quel signal d'effronterie et de libertinage qui l'annonce, avertit ceux qui l'approchent d'éviter son commerce; mais l'hypocrisie a, pour ainsi dire, une malignité systématique, une perversité raisonnée, que l'innocence, simple et crédule, ne saurait soupçonner. Tels étaient les pharisiens de l'ancienne loi. Ils symétrisaient les dehors,

les ornaient avec emphase, et, par ce honteux artifice, ils en imposaient aux plus clairvoyants. Si quelque chose pouvait les déceler, c'était surtout leur attention à captiver les suffrages des hommes; Dieu n'entraînait pour rien dans leurs vues; ils n'ambitionnaient que la faveur des grands et les applaudissements de la multitude : *Omnia vero opera sua faciunt, ut videantur ab hominibus.*

Pour vous en convaincre, examinez avec soin la conduite et les manèges obscurs de ces hommes pervers : vous y verrez des corrupteurs publics de l'esprit qui vivifient, esclaves en même temps de la lettre qui tue. Assis sur la chaire de Moïse, zélés en apparence pour sa loi, ils intimaient au peuple ses ordonnances, qu'ils altéraient encore par des traditions aussi ridicules qu'onéreuses. Scrupuleux au dehors, le moindre écart des observances légales excitait leur censure et enflammait leur prétendu zèle; mais leur cœur, asile secret de l'usure et de la fraude, les éloignait plus de Dieu que leurs œuvres ne paraissaient les en rapprocher. Aussi, mes frères, voyons-nous dans l'Évangile que les autres pécheurs trouvent constamment dans Jésus-Christ un juge indulgent, ou plutôt un père qui les reçoit avec bonté, qui les rassure, les console, les guérit et les sauve. Mais les pharisiens y trouvent toujours un censeur inexorable, qui, non content de les frapper de ses anathèmes, s'applique à caractériser leur malice. Pourquoi cette différence? Ah! mes frères, apprenez que rien ne blesse tant les yeux de la Vérité suprême que l'imposture et l'hypocrisie : toute son indignation s'allume à la vue de cet odieux fantôme. Les hommes eux-mêmes s'accordent en général à le fronder, à le proscrire. Moins éloignés des autres vices, ils s'élèvent pour la plupart contre ce dernier; ils le flétrissent dans leurs discours : heureux s'ils ne l'accréditaient pas au moyen de leurs œuvres! Mais, hélas! tous détestent l'hypocrisie, et cependant presque tous sont hypocrites. Oui, mes frères, tous détestent l'hypocrisie; aussi n'est-il point de vice plus odieux, premier point. Presque tous sont hypocrites; aussi n'en est-il aucun de plus étendu, second point. La difformité de l'hypocrite, l'étendue de l'hypocrisie : tel sera le sujet de ce discours, après avoir salué Marie. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Tous les vices ont leurs caractères distinctifs de difformité, et, par ces traits et ces nuances qui les distinguent, ils enchérissent les uns sur les autres. Or, je prétends que dans cette variété prodigieuse de caractères vicieux dont les hommes sont susceptibles, il n'en est point qui mérite plus d'être détesté que celui de l'hypocrite. Odieux dans sa nature, odieux dans ses manières et dans les devoirs qu'il exige, odieux dans ses artifices et dans les moyens qu'il emploie, odieux, enfin, dans toutes les circonstances où l'on peut l'envisager. En faut-il tant pour exciter une juste aversion?

Caractère de l'hypocrite, caractère odieux dans sa nature. Qu'est-ce donc que l'hypocrisie ? En général, répond l'Ange de l'école, c'est un désir lâche et honteux de paraître ce qu'on n'est pas ; c'est une soif criminelle, une indigne usurpation de l'esprit des hommes, salaire passager de la vertu ; c'est une imposture publique, un mensonge perpétuel qui se joue également et de ce que la religion a de plus sacré, et de ce que l'humanité a de plus respectable ; c'est le refuge ordinaire de ces âmes doubles, de ces génies manqués, mais orgueilleux, qu'attriste la vue humiliante de leur médiocrité. Livré aux tristes retours de l'amour-propre, l'hypocrite ne sent que trop le vide humiliant du mérite qu'il envie dans les autres. Honteux de sa disette, incapable d'y remédier par des ressources personnelles, que fait-il, mes frères ? Il puise dans la corruption et les vices du cœur un supplément nécessaire aux qualités de l'esprit : il se borne, pour ainsi dire, à la fonction de copiste. Sondez bien son caractère : c'est un assortiment bizarre, une combinaison forcée de pièces étrangères ; c'est un monstre dont on peut à peine concevoir et peindre la difformité, mais dont les traits farouches disparaissent à l'abri du fard qu'il jette habilement sur tout son extérieur. Ainsi, chrétiens, cet éclat qui vous éblouit, n'est cependant qu'une lueur réfléchie, un jour dérivé, et comme le rejaillement d'une lumière empruntée. Avec le masque de la vertu, l'hypocrisie séduit, amuse, enchante, fascine les yeux du spectateur ; il montre l'homme sincère, l'homme généreux, l'homme dévot, l'homme pénitent : percez l'enveloppe, et vous verrez le fourbe, l'intéressé, le libertin, le voluptueux. C'est enfin, selon l'expression du Sauveur, un sépulchre blanchi, dont les dehors frappent les yeux des hommes, au dedans remplis d'ossements et de toute espèce de pourriture. Quelle image de l'hypocrisie, mes frères, qu'elle est expressive !

Rien de plus frappant, rien de plus riche qu'un mausolée, si vous bornez vos regards à la superficie éclatante qui le décore. Des embellissements ménagés avec goût par une main industrieuse, des emblèmes, expressions symboliques de ce qui n'est plus ; tout cela fait aux curieux une illusion si puissante qu'ils ne pensent pas au néant enseveli sous tant de magnificence qui le dérobe à leurs yeux. Mais si, moins épris des chefs-d'œuvre de l'art, ils entrent dans l'intérieur du tombeau, qu'y verront-ils ? Des vers, des cendres, des ossements, tous les ravages de la mort accumulés sur sa victime : *Intus vero plena sunt ossibus mortuorum.* (Matth., XXIII, 27.)

De même, chrétiens, si vous envisagez l'hypocrite dans les dehors qu'il offre à vos yeux, vous verrez l'attitude de la piété méthodiquement compassée, un maintien grave et sérieux, un abord modeste et imposant, un discours sententieux et dogmatique, un air de réforme et d'austérité ; que sais-je ? tous les traits enfin d'une vertu rare et digne

de nos éloges. C'est, dit-on, un héros du christianisme ; c'est l'ornement, l'apôtre, le modèle de la religion. Oui, sans doute, si vous vous décidez sur la montre. Mais voulez-vous sentir un contraste odieux ? Percez le voile, pénétrez dans l'intérieur de cette âme dont vous admirez les sublimes essors, entrez sous la tombe : quelles horreurs ! quelle noire malignité ! quel gouffre de corruption ! C'est un abîme profond où le vice trafique honteusement de la vertu ; c'est un terrain meurtrier : rien n'y vit, tout y expire sous les coups invisibles de la mort spirituelle ; ce sont des spectres inanimés, des ossements secs et arides ; c'est une poussière desséchée par les ardeurs brûlantes de l'inniquité : *Intus vero.....* Telle est l'hypocrisie dans sa nature.

Or, mes frères, quoi de plus odieux ? Un imposteur est un personnage si justement et si généralement détesté ; on le fuit, on l'évite, on se précautionne contre ses perfidies : et qu'est-ce que l'hypocrite, si ce n'est l'imposture et le mensonge mêmes ? Voulez-vous comprendre tout l'odieux de son caractère, jugez de l'ombre par la réalité, confrontez l'hypocrisie avec la vertu ; dans ce parallèle, vous verrez tout ensemble le plus difforme et le plus gracieux des objets dont vos sens puissent être frappés. Fondée dans le vrai, contente de sa propre noblesse, riche, grande, vénérable par elle-même, la vertu simple et modeste n'a besoin d'aucune parure étrangère. Loin d'en rehausser l'éclat, cette parure serait une tache à sa beauté, une ombre messéante à ses grâces naturelles. Sans affectation comme sans feinte, elle cultive les dehors qui édifient le prochain ; plus attentive encore à l'intérieur que Dieu considère du haut de son trône. Tout plaît, tout ravit dans l'idée qu'elle imprime, et cette idée arrache de sincères hommages aux spectateurs les moins respectueux. Oui, mes frères, la vertu présentée aux hommes dans sa naïve simplicité est toujours sûre d'enlever leurs suffrages ; s'ils ne la cultivent pas, du moins ils l'admirent et la révèrent ; mais, selon l'idée qu'on s'en forme, l'hypocrisie réunit contre soi les arrêts de l'homme et du chrétien. La raison comme la foi n'ont, pour ainsi dire, contre elle qu'un même tribunal. Tant il est vrai que, sous l'enveloppe de la vertu, le crime reçoit un surcroît de honte et de laidéur qui le rend plus détestable, dit saint Pierre Chrisologue (serm. 11) : *Turpiora sunt vitia cum virtutis specie celantur.*

Aussi n'est-il point de vice contre lequel Jésus-Christ ait plus fortement déclaré. Tout son zèle, ce zèle immense, mais si lumineux, éclate à la vue des pharisiens. Les mêmes foudres qu'il lance contre les scandaleux, il les dirige plus fortement encore contre les hypocrites. Dans le même chapitre de son Evangile, il les maudit jusqu'à huit fois. Malheur à vous, s'écrie-t-il, *ve vobis, hypocritæ* (Matth., XXIII, 14 et al.) ; à vous, qui nettoyez les dehors de la coupe, au dedans pleins de rapine et d'impureté ;

à vous, qui bâtissez des tombeaux aux prophètes; à vous, qui dressez des monuments à la mémoire des justes : *Vae vobis*. Enfants sanguinaires de ceux qui les ont immolés, comblez par ma mort la mesure de ces pères homicides. Serpents issus de cette race de vipères, comment éviterez-vous le supplice qui vous attend? Des apostrophes si vives, si véhémentes de la part de Jésus-Christ, la charité, la douceur même; un si grand courroux, des mouvements si animés, ne supposent-ils pas un sujet extraordinaire d'indignation? Jugez par là combien l'hypocrisie qui l'excite doit être odieuse dans sa nature.

Odieuse dans ses manières et dans les droits qu'elle exige. Écoutez Jésus-Christ encore; lui-même nous en fournit le détail. Le premier trait d'orgueil qu'il reproche aux pharisiens, c'est d'aimer les premières places dans les festins : *Amant primos recubitus in canis*. (*Ibid.*, 6.) Le second, qui enchérit sur celui-là, c'est d'ambitionner les premières chaires dans les synagogues : *primas cathedras in synagogis*. (*Ibid.*) Le dernier, qui met dans tout son jour la petitesse de l'esprit vain, c'est d'exiger qu'on les salue dans les places publiques : *salutationes in foro* (*Ibid.*, 7); c'est de recevoir avec complaisance les titres si flatteurs de docteurs et de maîtres : *et vocari ab hominibus Robbi*. (*Ibid.*) Est-ce une peinture de ces anciens maîtres en Israël? est-ce une prophétie touchant les siècles à venir? Vous en pourriez juger. Reprenons.

Les pharisiens, dit le Fils de Dieu, s'arrogèrent de plein droit les premières places, non-seulement dans les occasions de cérémonie, mais dans la liberté même du commerce ordinaire : *primos recubitus in canis*. Quoi donc, me direz-vous, l'hypocrisie peut-elle si brusquement choquer les bien-séances? Oui, mes frères, l'idée qu'elle a de son mérite exclut toute comparaison, et n'admet point de rivalité, moins encore de supériorité. Il n'appartient qu'à l'humble piété de se cacher au plus bas lieu, d'attendre qu'on l'invite, qu'on la force même de monter plus haut. L'hypocrisie, au contraire, guidé par son orgueil, monte toujours, aime le grand air, se place au niveau, que dis-je? au-dessus du rang et du mérite les plus distingués. Voyez-le dans un cercle, voyez-le à un festin; la malignité l'y conduit, l'orgueil l'y place, la médisance l'y suit : tantôt il glace par un silence impérieux, tantôt il s'approprie le droit commun qu'un chacun a d'y parler à son tour. Il est vrai qu'il parle morale, qu'il déplore la corruption du siècle; que, dans ses pieuses invectives, il censure les mœurs de ses contemporains, et les débordements scandaleux de leur iniquité. Le zèle en gémit aussi; mais il y a cette différence entre les gémissements du zèle et les clameurs de l'hypocrisie, que les traits envenimés de celle-ci ne portent pas sur la foule, ils frappent en détail. On connaît et le désordre et l'auteur du désordre. On connaît, par ses récits, l'ecclésiastique dont les

mœurs déshonorent le caractère; on connaît le juge dont l'intégrité a molli contre les sollicitations ou les présents; on connaît la fille dont les intrigues font suspecter la vertu; on apprend avec surprise les taches ignorées du sang jusqu'alors le plus universellement estimé. Curieux, sous son manteau pharisaïque, il s'introduit dans les familles, s'insinue dans leur confiance; bientôt on n'a rien de caché pour cet homme si discret et si sage; ensuite, muni, pour ainsi dire, de ces larcins faits à la bonne foi, il va développer ailleurs son dépôt de médisance avec tous les traits qu'une malignité noire et perfide peut ajouter à la vérité; et voilà ce qui le rend si fertile dans les repas, dans les cercles; s'il y paraît en maître, son titre pour y primer est l'affreux talent d'y calomnier ses frères : *primos recubitus in canis*.

L'autre ambition des pharisiens était d'occuper les premières chaires dans les synagogues : *primas cathedras in synagogis*. (*Ibid.*) Ce n'est pas, remarque un judicieux interprète (2), que Jésus-Christ blâme ces sortes de prééminences réservées à ceux qui président légitimement dans les assemblées civiles ou religieuses : par ce reproche, il condamne seulement le motif des pharisiens, leur vanité, leur avarice; et plutôt à Dieu que ce désordre eût expiré avec la Synagogue! Mais hélas! dans l'Eglise même, combien de nouveaux pharisiens redevables de leur élévation aux souplesses de leur hypocrisie! Les places les plus éminentes, les places les plus sacrées, ils les convoitent comme une conquête seule capable de satisfaire leur ambition. Une impénétrable cupidité dresse, arrange, fait mouvoir mille ressorts en leur faveur, et n'est point aperçue. Une fois parvenus, on les voit déployer avec affectation tout l'attirail d'une gravité fastueuse. Un sérieux glaçant et inaccessible leur tient lieu de zèle et de recueillement. Et tel, qu'on vit autrefois prêter à regret un ministère obscur au plus bas degré du sanctuaire, désormais brillant de gloire, affamé d'encens, va régulièrement faire valoir la dignité qui le donne en spectacle. Quel phénomène! Quoi! ce mortel si profondément ignoré, caché si longtemps dans l'obscurité du bois-seau, brille aujourd'hui sur le chandelier du sanctuaire, où ses intrigues l'ont élevé! Oui, lui-même; et la place qu'il occupe avec tant de faste est l'ouvrage criminel de son ambition, et le salaire de son hypocrisie. Mais de là quel sujet d'affliction pour l'Eglise de Jésus-Christ, lorsque, levant le masque qui l'avait si longtemps caché, il se montre enfin avec tous ses vices, et, si je puis m'exprimer ainsi, dans tout l'opprobre de sa nudité! Vous dites : je suis riche, je suis comblé de biens; et vous ne savez pas, disait l'apôtre saint Jean à l'ange de Laodicée, que vous êtes, et malheureux, et misérable, et pauvre, et aveugle, et nu. *Et nescis quia tu es miser, et miserabilis, et pauper, et cæcus, et nudus*. (*Apoc.*, III, 17.) Voilà, chrétiens,

(2) Nicole.

le portrait fidèle des pharisiens de nos jours. Ils se croient riches et heureux, tandis qu'ils sont pauvres et misérables; et ils le croient, parce qu'ils occupent les premières dignités dans l'Eglise de Dieu.

Mais venons à la petitesse de leur orgueil. Comme les pharisiens, ils prétendent être honorés dans les places publiques: *Salutationes in foro.* (*Matth.*, XXIII, 6.) Le refus de cet hommage extérieur provoque leur ressentiment; et qui pensez-vous qui s'en formalisera? Sera-ce un fidèle disciple de Jésus-Christ? sera-ce même une personne judicieuse? Non, mes frères, ce sera cet homme dont l'extérieur est si inculte, si négligé. Eh! de quoi n'est pas capable un Aman sous l'habit de Mardochée?

Enfin, mes frères, suivant le dernier reproche de Jésus-Christ, les pharisiens aimaient suriout les titres qui supposaient en eux quelque marque de supériorité: *et vocari ab hominibus Rabbi.* (*Ibid.*, 7.) C'étaient, en effet, les oracles de la Synagogue. Il fallait que tout pliât sous la hauteur du système pharisaïque; système absurde, puéril, in conséquent, solennellement réprouvé par le Sauveur, qui avait pour lui la vogue, et contre lui Moïse, Jésus-Christ et la raison. Déclarés conducteurs aveugles par l'oracle formel de la Vérité même, ses partisans ne s'arrogeaient pas moins la qualité de maîtres, et de seuls maîtres en Israël; aussi prétendaient-ils seuls dogmatiser, et ne viser à rien moins qu'à l'empire exclusif de leurs fausses traditions. Essénien, saducéen, tout système étranger ou contraire au leur était un système proscrit et séditieux. Mais qu'enseignaient enfin ces docteurs superbes? Des erreurs rapportées et réfutées par Jésus-Christ. Jamais il n'en fut de plus solennellement flétries. C'est néanmoins avec toutes ces erreurs qu'ils prétendaient aux titres de seuls maîtres en Israël: *et vocari ab hominibus Rabbi.* Tant il est vrai que l'hypocrisie n'enseigne jamais comme la charité.

Suivons-la cependant, mes frères, dans les artifices qu'elle met en œuvre pour arriver à ses fins. Quoi de plus révoltant? L'hypocrisie n'est pas un seul personnage; c'est un composé, passez-moi ce terme, un ambigu de personnages divers, et souvent opposés. Sans humeur extérieurement décidée, sans tempérament fixe, doué d'un caractère pliant et versatile qu'il sait assortir à la diversité de ses intérêts, il le varie à l'infini: il prend lui-même autant de formes qu'il lui en faut pour atteindre à son but. Veut-il se maintenir dans le triomphe de ses injustices? Nouvel Hérode, il jette un voile de religion sur les ressorts obscurs de sa malignité. Vous savez, mes frères, que ce prince ambitieux, au premier bruit qu'un nouveau roi vient de naître, voit un rival dangereux dans la personne de cet enfant: dès lors, tremblant pour le sceptre qu'il a usurpé, il roule dans son esprit des pensées sanguinaires; mais, joignant la politique à ses desseins barbares, il colore, que dis-je? il sanctifie, sous le voile de la religion, la fureur dont il est

agité. Crainte que la victime ne lui échappe, il veut lui-même aller en personne se prosterner aux pieds du berceau où il doit l'immoler. Ainsi, le meurtrier de Jésus-Christ se déclare son adorateur: *Ut ego veniens adorem eum.* (*Matth.*, II, 8.) Rien sans doute ne peut excuser la barbarie de cet horrible projet; mais au moins, dans Hérode, a-t-il un prétexte spécieux; disons plutôt un sujet de tentation à laquelle nombre de princes sont capables de succomber. L'éclat d'une couronne, les charmes du pouvoir souverain, la peur de rentrer dans une condition dépendante, tout cela peut entraîner une âme accoutumée à commander aux autres. D'ailleurs, ce prince connaissait-il Jésus-Christ comme nous le connaissons? Mais vous, faux dévot, quel grand intérêt vous arme contre lui? Pourquoi, si souvent prosterné devant ces balustres, venez-vous entasser les sacrilèges de votre perfidie? Pourquoi, autant qu'il est en vous, exécuteur impie des projets d'Hérode, recevez-vous l'hostie sainte dans un cœur qui lui sert de tombeau? Pourquoi, mes frères? Ecoutez, tremblez et gémissiez. Non, ce n'est pas à l'attrait d'un empire qu'il sacrifie son Rédempteur: avare, il possède un bien mal acquis, le modique héritage de l'orphelin, la vigne d'un autre Naboth; et ces horribles profanations lui servent de bouclier contre l'innocent qui les réclame. On ne se persuadera jamais qu'un homme aussi religieux en apparence puisse être aussi criminel dans le fond, ni rendre le Dieu qu'il adore comme le garant de ses rapines. On le croira juste possesseur, autant que bon chrétien. Il donne donc la mort à Jésus-Christ, afin d'opprimer plus sûrement son frère. Veut-il parvenir à une dignité qui signale sa puissance parmi ses citoyens? Flatteur, condescendant, populaire, aux uns il tend une main caressante; aux autres, il promet ses bons offices et assure sa protection. Comme Absalon, il approuve les plaintes d'un peuple inquiet et indocile, aigrit ses sentiments, flatte ses espérances, gagne ses suffrages, approuve ses murmures, autorise ses plaintes: *Videntur mihi sermones tui boni.* (*II Reg.*, XV, 3.) Que ne suis-je à la place de vos oppresseurs! que ne puis-je rendre Israël heureux entre tous les peuples de la terre par la douceur d'un gouvernement équitable! Il parle, et on le croit: tous les cœurs, secondant ses projets, volent auprès d'Absalon: l'hypocrite l'emporte; le pieux David se voit abandonné: *Toto corde universus Israel sequitur Absalon.* (*Ibid.*)

Veut-il de plusieurs fortunes médiocres s'assurer une fortune considérable? Nouveaux artifices, nouveaux manèges. Imitateur trop exact des pharisiens, il regarde les veuves comme autant de dupes et de proies réservées à sa convoitise. Il dévore leurs maisons à la faveur de ses longues prières: *Comeditis domos viduarum, orationes longas orantes* (*Matth.*, XXIII, 14.) Rien de mieux concerté que le plan, et de plus assuré que le succès de son hypocrisie. Voyez-le au

sortir de sa maison. Modeste, recueilli, sérieux, il entre chez cette veuve chrétienne, lui exagère l'intérêt qu'il prend à son salut, lui promet le tribut de ses vœux auprès du Tout-Puissant, lui représente que les solides amis sont ceux qui gémissent pour nous devant le Seigneur, et que la reconnaissance la plus juste comme la mieux placée, est celle qui va chercher et secourir ces amis charitables. Ainsi, mes frères, ils se regardent l'un et l'autre dans un même point de vue, quoique par différents motifs. La veuve révére et enrichit l'hypocrite comme le directeur de sa conduite et le garant de son salut; l'hypocrite à son tour cultive et dépouille la veuve comme la ressource ou le supplément de sa fortune. Quel sacrilège trafic de la prière! quel fonds de séduction et de malignité! Il faut être hypocrite, et hypocrite consommé, pour en venir à ce commerce impie et détestable... Veut-il déprécier un sujet dont le mérite lui fait ombre? On dirait qu'il se fait violence pour en médire. Il est, si vous voulez l'en croire, il est au désespoir de vous découvrir ses défauts; mais c'est pour la gloire de Dieu, et pour décharger sa conscience : il les calomnie et les noircit par charité. Veut-il donner la vogue à ses fausses vertus, sans perdre le relief de sa fausse modestie? Plus adroit que le pharisien de l'Evangile, il ne va pas dire grossièrement : Je suis meilleur que le reste des hommes : *Non sum sicut ceteri hominum* (Luc., XVIII, 11); il a ses panégyristes affilés : il se fait offrir par des mains étrangères l'encens qu'il affecte de refuser. L'un vante en lui les effusions d'une âme tendre et miséricordieuse; l'autre exalte ses jeûnes et ses austérités : celui-ci publie sa douceur et sa patience, tandis que cet autre préconise avec enthousiasme son zèle pour le salut des âmes; ce dernier, plus disert, est réservé pour les faits éclatants. On dirait, qu'auditeur forcé de ses propres louanges, il les entend avec peine, et les souffre à regret; mais, s'il les interrompt à propos, c'est afin qu'on les redouble. Peut-on réfléchir à ces indignes manœuvres, et n'en pas sentir la bassesse? peut-on la sentir, et ne pas la détester?

Etrange bizarrerie du caractère hypocrite! Las de sa captivité, lui-même il brise sa chaîne, et, dans mille circonstances déchirant le voile auguste de la piété factice qui le gêne et le fatigue, il se montre tel qu'il est. Oh combien, dans cette apparition momentanée, il paraît hideux et digne de mépris! S'il reprend, ce n'est plus la charité qui prie, avertit et corrige avec douceur; c'est l'orgueil qui tonne du haut de sa fierté, qui menace, invective et s'emporte avec tout le fiel d'un zèle amer et intraitable. S'il parle de lui-même, c'est avec une complaisance qui le trahit, avec une présomption inconnue à l'humilité chrétienne. Il est, vous dira-t-il, surpris de ses succès, et du bruit que ses faibles talents ont fait dans le monde. Ce court prélude d'une modestie bientôt épuisée lui est nécessaire pour entamer avec bienséance l'histoire chérie des

applaudissements qu'il a reçus durant le cours d'une brillante carrière. De l'éclat des talents il passe à l'éminence de ses vertus. Toujours attentif à ses paroles, jamais, s'il l'en faut croire, jamais il ne blessa le prochain dans ses discours; le même frein de circonspection que la charité mit sur ses lèvres, la charité l'y maintient encore dans toute sa pureté. O prodige d'innocence! il serait digne de nos autels : mais celui-là même à qui il confie l'édifiant détail de ses vertus, témoin et peut-être victime de ses médisances, pourrait le convaincre d'imposture. Ainsi l'hypocrite ferme et aguerri contre les affronts, au hasard d'en essayer, provoque la modération timide ou circonspecte qui souffre, qui gémit et qui se tait. Or, mes frères, sous ce point de vue n'a-t-il pas quelque chose d'insultant, qui rend l'audace de ses discours plus insupportable? Combien l'est-elle dans l'excessive rigueur comme dans l'indulgence de sa morale contradictoire? On écoute avec dépit un homme qui proscriit sans miséricorde les fautes de fragilité, tandis qu'il se permet à lui-même les fautes de malice. On ne peut souffrir l'autorité d'un censeur, dans un mortel si censurable. Soit chagrin, soit impatience, on le renvoie en secret à la guérison de ses maux personnels : *Medice, cura teipsum*. (Luc., IV, 23.) Il crie pénitence, abnégation, crucifiement. Réformateur inexorable, il ne veut pas que les pleurs de l'âme contrite cessent de couler ici-bas : il ordonne que, toujours triste, toujours gémissante, toujours fixée à la vue de ses crimes, elle n'oublie jamais la vallée de larmes où la main de Dieu la tient exilée; et l'on voit en lui un sensuel toujours serein, toujours occupé de ses aises, méthodique jusque dans sa mollesse, et, malgré toutes ses apologies, un pécheur sous le paisible empire de l'amour-propre. Il n'est pas superbement vêtu, mais il l'est commodément. Il évite par raison les plaisirs violents qui ruinent la santé, mais il s'abandonne par choix aux plaisirs délicats qui flattent la passion. Renfermé dans un régime dont il ne viola jamais la scrupuleuse exactitude, aux jours de jeûne et d'abstinence, il trouve un prétexte d'immunité contre la loi dans la supposition des infirmités qui le menacent, comme les autres dans les infirmités réelles qui les affligent. Et voilà, chrétiens, cet apôtre inflexible qui excite les fidèles aux saintes rigueurs de l'ancienne discipline : une fois connu, peut-il manquer de persuader? Tout serait dans l'ordre, ô hypocrite! si de vos discours on ne pouvait pas appeler à vos exemples. Ce qui vous ôte toute créance, c'est qu'on vous voit éternellement à l'abri des fardeaux lourds et accablants que vous imposez à vos frères. Vous dites, et vous ne faites pas. Jusque-là, moralisez tant qu'il vous plaira; les gens de bien, souscrivant à votre morale, se scandaliseront de votre conduite; les libertins, au contraire, des plaisanteries sur votre conduite, passeront au mépris de votre morale. Tel est le fruit que produira la dis-

sonnance du rigide apostolat que vous exercez sans mission, et plus encore sans autorité. Je m'arrête. De tous les caractères, il n'en est point de plus odieux que celui de l'hypocrite; vous l'avez vu : de tous les désordres, il n'en est point de plus étendu que celui de l'hypocrisie.

SECOND POINT.

L'hypocrisie est un mal si dangereux et tellement répandu, que peu de personnes, remarque saint Augustin, sont à l'abri de sa malignité. Ce grand docteur va plus loin encore, puisqu'il assure qu'il ne s'en trouve pas : *Hypocrisis maculam non habere, aut paucorum, aut nullorum est.* Il nous laisse du moins dans cette alternative, ou qu'il y en a très-peu, ou qu'il n'y en a point du tout.

Hélas, mes frères, si nous considérons d'un côté la multitude innombrable des pécheurs ou des justes imparfaits, de l'autre, le petit nombre de ces âmes d'élite qui conservent leur innocence dans une constante intégrité, nous verrons que cette opinion de saint Augustin sur l'étendue de l'hypocrisie n'a rien d'exagéré ni même de surprenant. En effet, chrétiens, étudiez de près les ordres les plus religieux, dans tel moment et telle circonstance : parcourez tous les états, pesez au poids du sanctuaire l'étendue comme la sainteté de nos obligations, et vous verrez tout cela plus ou moins obscurci par les ombres de l'hypocrisie. Hypocrisie dans tous les hommes, depuis le moment qu'ils commencent à se connaître jusqu'à celui qu'ils vont cesser de vivre; hypocrisie dans tous les états, depuis les plus sacrés jusqu'aux plus communs; hypocrisie dans tous les devoirs de la vie chrétienne, depuis le plus haut jusqu'au dernier point de la loi. Appliquez-vous à ces trois réflexions.

Tous les hommes se sont écartés des voies de la justice, dit le Prophète-Roi; ils sont devenus inutiles; il n'y en a point qui fassent le bien, il n'y en a pas un seul : *Non est usque ad unum.* (Psal. XIII, 1.) Après cette courte peinture de la corruption générale, le Prophète, entrant dans un détail plus circonstancié de nos maux spirituels, insiste en particulier sur celui dont je parle. Il nous représente les hommes faux et trompeurs dans toutes leurs voies, cachant un venin d'aspic sous leurs lèvres meurtrières, exhalant le mensonge et la dissimulation dans leurs discours comme dans leur conduite et dans le détail de leurs œuvres : *Linguis suis dolose agebant.* (Ibid., 3.) Voilà, chrétiens, le portrait de l'homme après le péché; et cette habitude funeste de se contrefaire lui est tellement propre que, sans maître, sans étude, sans préceptes, par la seule pente de la nature, dès ses années les plus tendres, il sait s'envelopper et paraître ce qu'il n'est pas.

Pour le perdre de vue, il n'est pas besoin de le suivre jusqu'à la maturité de l'âge. A peine affranchi des ténèbres de l'enfance, et guidé par les premières lueurs d'une rai-

son naissante, il disparaît, pour ainsi dire, et se dérobe aux regards les plus attentifs et à la censure dont il craint les reproches. Il sait dans le lieu saint emprunter les dehors de la piété sous les yeux d'un père ou d'une mère, loin de cette vue qui le contraint, volage et immodeste. Il sait dans des conjectures délicates en imposer aux plus avancés, tromper l'expérience la plus raffinée, pleurer, gémir, se taire et soutenir le premier coup d'essai de sa duplicité avec la circonspection la plus conséquente et la mieux réfléchie. Où trouverons-nous désormais ce qu'on appelle candeur, ingénuité de l'enfance? Avouons-le, mes frères, il n'y a plus d'enfants, et l'art d'en imposer n'est guère moins ancien que le premier usage de leur raison.

Les progrès de l'âge sont aussi les progrès de l'hypocrisie; les réflexions mieux dirigées donnent un tour plus juste aux sentiments. De l'accord mutuel entre l'art et la nature résulte un plan mieux concerté. On commence à se déterminer par des principes relatifs au but qu'on se propose. Il s'agit de penser à s'établir avantageusement dans le monde, on envisage dès lors les facilités et les obstacles. On sait que, pour réussir dans ses projets, il faut se rendre agréable à mille esprits dont la trempe et les goûts sont différents; les uns veulent de la piété : ceux-là, on se les concilie par une conduite réglée et un dehors édifiant; les autres se contentent d'une probité morale : à ceux-ci on dérobe avec soin les inclinations perverses d'un cœur lâche et mal placé. En un mot, chrétiens, la méthode régnante est celle de se contrefaire; et, si l'art de connaître les hommes est le suprême effort d'un génie vaste et transcendant; si, dans la vie spirituelle, le discernement des esprits est un don si rare, cet effort suppose évidemment la vérité que je soutiens, puisqu'il deviendrait inutile si les hommes se montraient tels qu'ils sont : mais, à quelques exceptions près, on les trouve tous mystérieux, impénétrables, presque invisibles. Leur cœur est un abîme dont la profondeur et les détours échappent aux plus clairvoyants; rien de plus énigmatique et de plus équivoque. Aussi n'a-t-on pas lieu d'être surpris lorsqu'on entend la moitié des hommes taxer d'hypocrisie l'autre moitié, et celle-ci user de récrimination avec un égal fondement. On peut leur appliquer ces paroles d'un roi justement indigné contre les courtisans de Saül : *In corde et corde locuti sunt.* (Psal. XI, 3.) Ils ont un cœur et un cœur; un cœur invisible dont ils ferment soigneusement les avenues, un cœur favori où ils se retirent sans être aperçus, un cœur qui leur appartient en propre et qu'ils se gardent bien de communiquer; et un cœur étranger, qu'ils présentent à la place du leur, un cœur artificiel dont ils se servent lorsque leur intérêt l'exige. C'est là ce cœur extérieur que les hommes approuvent, mais que le Seigneur déteste : *Væ duplici corde.* (Eccli., II, 14.)

Or, mes frères, j'en appelle à vos plaintes éternelles : quoi de plus commun que ce double cœur, ou, si vous le voulez, cette duplicité qui fait proprement l'hypocrisie ? Où trouverons-nous la vertu chaste, épurée, constante et naïve que les sombres traits du pharisaïsme ne défigurent et n'altèrent jamais ? Hélas ! chrétiens, nos années au lieu de leur course, et sur le terme de leur déclin, ces années qui devraient nous rendre plus sincères et plus solides, ne servent qu'à nous rendre plus dissimulés, et plus follement puérils. Plus nous avançons dans la carrière, plus nous sentons l'ascendant malheureux qu'usurpent sur nos esprits l'estime et l'approbation des hommes. Nous tentons de la mériter par des vertus fastueusement étalées, et que ce motif seul déprécie, puisqu'elles cessent de l'être, dès qu'elles n'ont plus Dieu pour objet et pour fin. Étrange tyrannie de l'opinion qui nous ferme les yeux sur le vide éternel où ira se perdre le mince salaire dont s'occupe notre vanité jusque dans la pratique du bien. Où est l'homme, s'écrie saint Bernard, où est le sage qui n'ait pas à rejeter cette amorce fatale, ou qui la rejette sans regret ?

Que dirai-je de ce temps où la nature affaiblie sent déjà sa défaillance, où la mort plus prochaine fait redouter ses derniers coups, où par conséquent les années éternelles devraient enfin occuper et réunir tous les sentiments d'un cœur chrétien ? Ah ! mes frères, la vieillesse, qui le croirait ? la vieillesse dont l'effrayante image devrait au moins fixer l'époque d'une pénitence, hélas ! trop tardive, la vieillesse est la saison de la vie la plus exposée aux atteintes de l'hypocrisie. On a scandalisé ses frères autant qu'on l'a pu. On a commis chacun en leur temps tous les péchés de son siècle. La bienséance veut qu'on songe à la retraite : on se retire en effet, mais par quel motif ? Demandez-le à tant de femmes qui se font inscrire au nombre des dévotes, lorsqu'elles ne peuvent plus persévérer avec grâce dans les airs et les scandales de l'indévotion. Malgré tous leurs soins, leur vétusté perce à travers la jeunesse empruntée qui lui servit longtemps de voile ; ses ravages ne sont plus un mystère : l'impitoyable main du temps les a gravés sur leur front : l'art désormais inutile, bien loin de couvrir les défauts de la nature, en trahit les précautions, et en décèle toutes les pertes. En un mot leur règne est éclipsé, tout fuit. Plus de parties de plaisir, plus d'adorateurs, Leurs yeux presque éteints aperçoivent à peine l'ombre même de leur solitude. Tristement esseulées, elles se disent enfin que leurs beaux jours ont disparu, qu'à leur âge il ne convient plus de penser aux voluptés si longtemps goûtées et si avidement recherchées. On les voit donc fréquenter les sacrements, faire quelques aumônes, substituer des livres de piété aux dangereuses lectures. Mais ont-elles bien purifié leur intérieur ? Leurs anciennes habitudes, ces habitudes si profondément enracinées, ont-

elles expiré au fond de leur âme ? Est-ce le devoir ou le chagrin qui les arrache au monde ? Est-ce enfin Dieu et leur salut qu'elles vont chercher dans la solitude ? La charité nous oblige de l'interpréter ainsi : mais je crains tout pour la réalité de leur conversion, lorsque je les entends rappeler avec complaisance certains traits de leur vie qu'elles devraient ensevelir dans un silence éternel, ou ne rappeler que pour en gémir. Je crains tout, lorsque je les vois recevoir de loin en loin les visites du monde avec un air et des bontés qui ne laissent entrevoir que trop de facilité à la réconciliation. J'ai crains tout, lorsque je les entends renouer des discours qui ne sont ni fort sérieux ni fort chrétiens. Or, mes frères, quoi de plus commun ? Étudiez de près la plupart de ces pénitentes surannées dont je parle et dans la plupart vous apercevrez ces signes justement suspects d'hypocrisie.

Je vois, par exemple, chanceler autour du tombeau cette femme courbée sous le faix des ans et des infirmités. Après un siècle d'affections prodiguées au monde, après tous les excès d'une vie dissolue et voluptueuse, n'est-il pas temps qu'elle pense à sanctifier ses derniers soupirs ? Lui sied-il encore de traîner de cercle en cercle sa dégoûtante et inquiète caducité, de fatiguer un monde fugitif par le récit indécent de ses antiques triomphes sur des cœurs depuis cinquante ans réduits en poudre ! Enfin, la voilà suppliante au pied des autels : à la voir, à l'entendre, ne dirait-on pas que c'est la vieillesse elle-même, gémissante avec le Prophète sur la prolongation de son exil, que c'est une âme prête à s'élancer vers la patrie parmi les doux transports d'une charité consommée ? Vous le croyez ! Détrompez-vous. Elle chérit encore la maison de sa mortalité, toute ruineuse qu'elle est. Ses vœux rappellent inutilement le retour impossible de ses premières années ; et si nous pouvions pénétrer dans son intérieur, nous y verrions que le grand objet dont elle est occupée, est l'inévitable nécessité d'acquiescer, et d'acquiescer bientôt le tribut désolant dont elle est comptable envers la nature. *Siccine separat amara mors ?* (1 Reg., XV, 32.) Tel est le cri plaintif de tous les temps, de tous les âges, mais surtout de la vieillesse, comme si le privilège d'une longue existence lui donnait droit à l'immortalité.

Après cela, chrétiens, ne vous étonnez pas si l'hypocrisie règne dans tous les états, puisqu'elle règne dans presque tous les individus qui les composent. Je dis, dans tous les états les plus sacrés et dans les plus communs. Hypocrisie dans le sanctuaire : hypocrisie dans le ministère évangélique : hypocrisie dans le célibat : hypocrisie dans l'union conjugale : partout enfin, vide néant, vanité de l'hypocrisie.

Dans le sanctuaire. Entrons-y, mes frères, avec une sainte frayeur ; que le goût d'une censure peu mesurée ne nous conduise pas dans ce lieu redoutable ; baïssons les yeux, et, contents de gémir sur les souillures in-

visibles qui profanent le Saint des saints, laissons dans son entier le voile qui les couvre. Dieu terrible, vous distinguez parmi vos prêtres ceux qui vous offrent leurs sacrifices avec un cœur pur et des mains innocentes, et les ministres sacrilèges, qui par des abominations connues de vous seul, prostituent la sainteté d'un caractère vénérable aux anges même. Vous y voyez des imitateurs de Satan transformés en anges de lumière : vous y voyez des pasteurs sous les dehors des brebis, au dedans loups dévorants. Ils vivent, vous le souffrez ; mais ils mourront, et le masque de leur hypocrisie tombera avec eux dans le même tombeau. J'ai vu les impies réduits en poudre, dit le Sage, et ensevelis dans la terre d'oubli : *Vidi impios sepultos* (Eccle., VIII, 10.) Durant la vie ils étaient dans le lieu saint ; on les louait dans la cité, comme si leurs œuvres eussent été justes : mais c'est là une vanité ; *sed et hoc vanitas est.* (Ibid.) Pourquoi l'Ecclésiaste nous rappelle-t-il au tombeau de ces sortes d'hypocrites ? Ah ! mes frères, c'est qu'honorés pendant la vie sous un habit de sainteté, ils paraissent ce qu'ils devraient être ; mais à la mort, dégradés pour jamais, dépouillés de ce voile respectable, ils paraîtront ce qu'ils n'ont jamais été. Réflexion capitale, qui doit faire trembler tous ceux qui, sur l'autel même où ils sacrifient, ont déjà pour juge et auront pour vengeur la victime qu'ils immolent.

Hypocrisie dans le ministère évangélique. En quoi consiste cette espèce d'hypocrisie ? Dans l'idée de Jésus-Christ, tout apôtre est hypocrite qui ne fait pas ce qu'il enseigne. Hélas ! mes frères, où sont-ils ces hommes dignes des premiers temps, qui, sur les traces du grand saint Paul, annoncés par la bonne odeur de leurs exemples, puissent dire aux fidèles commerçant apôtre : *Soyez mes imitateurs comme je le suis de Jésus-Christ* ? (I Cor., IV, 16.) Oh, qu'ils sont rares ces prédicateurs apostoliques ! Les uns, d'intelligence avec l'homme ennemi, sèment l'ivraie à la place du bon grain. Les autres, substituant la parole de l'homme à la parole du Seigneur, altèrent cette semence précieuse, et l'étouffent, pour ainsi dire sous l'étalage déplacé d'une éloquence toute profane. Ceux-là, partisans superbes de la raison, et tributaires de la mode, étalent fastueusement les préceptes dangereux de la sagesse humaine, plus attentifs à former des philosophes qu'à instruire des chrétiens ou à convertir des coupables. Ceux-ci prêchent la vérité sans déguisement ; ils combattent le vice dans leurs discours : mais ils l'accréditent par leurs œuvres. J'entends, mes frères ; vous écoutez avec plaisir le portrait des prédicateurs hypocrites ; cependant que votre malignité ne s'en prévaille pas. Tous ne sont pas des pharisiens : Dieu s'est réservé des prophètes édifiants, qui sont les lampes d'Israël, autant par la pureté de leur vie que par l'excellence de leurs discours. Mais enfin, n'eussent-ils aucune des vertus dont ils vous prêchent la pratique, Jésus-Christ vous ordonne de les

écouter, de faire ce qu'ils vous disent, de ne pas imiter ce qu'ils font.

Hypocrisie dans le célibat. Est-ce toujours par l'amour d'un état plus parfait qu'on s'y détermine, ou sous les auspices d'une pudeur dont la délicatesse fuit les liens charnels d'un établissement d'ailleurs saint et légitime ? Non mes frères, c'est le privilège spécial de ces âmes solidement vertueuses dont la piété vive et tendre, humble et modeste, brûlante d'amour pour Dieu comme la charité qui l'inspire, s'unit exclusivement à Jésus-Christ. Mais ce n'est pas ainsi qu'on se conduit dans le monde ; témoin cette prude orgueilleuse et chagrine, peu connue des hommes, encore moins fréquentée, qui se fait un mérite de leur indifférence, dépare la dévotion par l'alliage d'une humeur inquiète et capricieuse, et se fixe à regret dans un état qui ne laisse plus lieu d'en choisir un autre. Là, combien de vertus pieusement étalées, sont plutôt l'assortiment nécessaire à cet état que la production sincère de la piété ! On ne veut pas tout perdre aux yeux des hommes ; mais aux yeux de Dieu gagne-t-on ? Nul mérite auprès de lui, si ce n'en est un que la nécessité de n'être pas scandaleux.

Hypocrisie dans l'union conjugale. Je ne parle pas ici de ces commerces clandestins, ni de ces feux adultères, qui portent le coup décisif aux liens sacrés de l'union conjugale, dont une âme perfide sait cacher le crime et les horreurs sous les dehors de la tendresse la plus exclusive et de la fidélité la plus parfaite. Laissons ces affreux mystères dans l'obscurité qui en couvre l'infamie. Je parle donc uniquement de ces affections étrangères, faibles, si vous voulez, dans leur naissance, mais qu'on laisse s'insinuer dans un cœur qui devrait leur être inexorablement fermé. Je parle de ces démonstrations équivoques d'amitié dont une épouse dissimulée sait colorer sa froideur ou son dégoût. Je parle de ces larmes que des yeux obéissants fournissent au besoin, pour détruire les soupçons que peut faire naître une conduite trop peu réservée. Je parle de ces attentions qu'enfante l'intérêt plutôt que le sentiment. Je parle enfin de tout ce qui, ne précipitant pas encore dans les excès du crime, altère néanmoins la tendresse et l'intimité qui doit régner entre deux cœurs unis par des liens irrévocables. Car tout cela rentre essentiellement dans la réciprocité des devoirs dont ils sont comptables l'un à l'égard de l'autre. Si cela est, comme on n'en peut douter, combien d'époux et d'épouses hypocrites.

Mais finissons. Hypocrisie dans tous les devoirs de la vie chrétienne, que je me contenterai d'indiquer succinctement. Il n'en est pas de l'hypocrisie comme des autres vices du cœur. Ceux-ci n'attaquent directement que les vertus opposées. Plus étendue dans ses ravages, l'hypocrisie se sert du glaive de toutes les vertus pour les détruire et immoler à sa malignité les vertus même dont elle affecte les apparences : *Ipsas virtutes jugulat mucrone virtutum*, dit saint Jean Chrysos-

tome. Elle emploie le jeûne contre le jeûne, la prière contre la prière, les œuvres de miséricorde contre les œuvres de miséricorde, ajoute le même Père. La différence entre le chrétien et le pharisien se prend de l'intention : or, mes frères, dans l'accomplissement de nos devoirs, où trouver cette pureté si louable et si rare d'intention, qui, totalement dévouée à la gloire d'un Dieu qui commande, exclue tout retour vers les hommes qui nous applaudissent ? D'où viennent cette indifférence, cette tiédeur, ce dégoût pour la prière ? D'où vient cette languoureuse insensibilité pour les sacrements, que vous ne fréquentez que par ostentation ou par bienséance ? D'où vient que, tendre et empressé, vous êtes si secourables aux malheurs publics qui frappent particulièrement les pauvres ; tandis que, froid et insensible, tout enveloppé de votre opulence, vous abandonnez aux rigueurs de leur sort tant de familles indigentes, qui n'osent manifester la honte et la misère dont elles sont victimes ? Avouez-le chrétiens vous voulez plaire aux hommes,

vous ambitionnez leurs applaudissements ; et dès lors vous n'êtes plus les serviteurs de Jésus-Christ... O fils d'Adam ! enfants dégénérés, infidèles à votre vocation, jusques à quand aimerez-vous la vanité, et chercherez-vous le mensonge ? Hypocrites insensés ! est-ce Dieu, sont-ce les hommes qui doivent être vos rémunérateurs ? Et si c'est Dieu, pourquoi ne pas offrir à lui seul le tribut de louanges et de vertus qu'il réclame tout entier ? Il y a, mes frères, une espèce de justice exclue du royaume céleste par cet oracle formel de Jésus-Christ : toute justice, nous dit-il, égale seulement à celle des pharisiens, n'entrera jamais dans le royaume des cieux. (*Matth.*, V, 20.) C'est là cette justice que saint Augustin appelle la justice des injustes. A quoi tient-il donc que vous n'embrassiez la justice des chrétiens, seule capable de vous sanctifier dans cette vie, et de vous conduire au terme de l'immortalité bienheureuse, que je vous souhaite ? *Amen.*

PANEGYRIQUES.

PANÉGYRIQUE I^{re}.

SAINT AUGUSTIN.

Ego ostendam omne bonum tibi, et miserebor cui volueris, et clemens ero in quem mihi placuerit. (Exod., XXXIII, 19.)

Je vous ferai voir toutes sortes de biens ; car je ferai grâce à qui je voudrai faire grâce, et miséricorde à qui me plaira de faire miséricorde.

Un Dieu, seul être existant par lui-même, centre unique de toutes sortes de biens ; un Dieu, principe éternel de l'ordre, de la justice, et des lois immuables qu'il aime nécessairement, comme il s'aime nécessairement lui-même ; un Dieu, vérité substantielle, dont la lumière éclaire tout homme venant au monde ; source et dispensateur suprême de la grâce qui le sanctifie, grâce qu'il accorde à qui il lui plaît ; enfin, un Dieu qui fait miséricorde à qui il veut faire miséricorde. Voilà, chrétiens, l'abrégé de toute la religion, et la clef des mystères ineffables qu'elle propose à nos esprits, non pour les sonder (ils en sont incapables), mais pour les croire, les méditer et les adorer : *Ego ostendam omne bonum tibi, et miserebor cui volueris, et clemens ero in quem mihi placuerit.* Ainsi, la conversion des pécheurs, la persévérance des justes, la glorification des élus sont uniquement l'ouvrage de la miséricorde infinie d'un Dieu qui fait tout ce qu'il veut dans le ciel comme sur la terre ; qui règne souverainement sur les esprits par la vérité qu'il leur découvre, et sur les cœurs par la charité qu'il leur inspire. C'est pourquoi l'Apôtre, après avoir cité

les paroles du Seigneur à Moïse : *Je ferai miséricorde à celui qui me plaira*, tire cette conséquence ; cela ne dépend donc, conclut-il, ni de celui qui veut, ni de celui qui court, mais de Dieu qui fait miséricorde : *Sed miserentis est Dei. (Rom., IX, 16.)*

Rien de plus vrai, mes frères. Nous en avons une preuve bien éclatante dans saint Paul lui-même, tout comme dans son fidèle disciple, l'incomparable Augustin. Augustin, cet homme immortel, et le plus grand peut-être qui, depuis les apôtres, ait encore paru dans l'Eglise de Jésus-Christ. Non, chrétiens, jamais homme ne vint au monde avec des dispositions plus heureuses, des talents plus rares, des qualités plus éminentes, un caractère plus noble, un génie plus étonnant. Jamais aussi la grâce n'eut à travailler sur un fonds ni plus riche, ni, puisqu'il faut l'avouer, plus longtemps rebelle, tantôt à ses douces inspirations, tantôt à la force victorieuse qui le soumit.

Mais enfin elle triompha d'Augustin, comme elle avait triomphé de Paul. Les circonstances miraculeuses de son triomphe sur l'un et sur l'autre sont si connues, qu'il serait inutile de les rappeler ici ; elles auront leur place ailleurs. Gardons-nous seulement de séparer dans ce discours deux hommes célèbres, dont le zèle et les travaux ont étendu par toute la terre et dans tous les siècles la gloire de la religion et le royaume du Rédempteur ; deux hommes qui ont entre eux des rapports si marqués et des traits si ressemblants, que l'éloge d'Augustin con-

luit naturellement à l'éloge de Paul. Vous en jugerez vous-mêmes par la suite de ce discours, où je dois vous représenter Augustin soumis enfin comme Paul à l'empire de la grâce; Augustin, disciple de Paul, docteur par excellence et défenseur toujours victorieux des ennemis de la grâce; Augustin, imitateur de Paul, et, comme cet apôtre, modèle accompli des vrais pasteurs; qui, durant tout le cours de son épiscopat, consacra à Jésus-Christ et au bien de son Eglise les vertus admirables et les talents supérieurs qu'il avait reçus de la grâce. Tel est, mes frères, le précis de son éloge et le sujet de vos attentions. Implorons les lumières de l'Esprit-Saint, par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

J'ai commencé bien tard à vous connaître et à vous aimer, beauté si ancienne, mais toujours nouvelle; j'ai commencé bien tard. C'est par ces paroles si souvent rappelées dans ses écrits, que le grand Augustin déplore, dans l'amertume d'une âme vivement touchée, les désordres et les égarements de sa jeunesse. Mais, dira-t-on, pourquoi les citer, et quelle étrange manière de louer les saints? Pourquoi mêler au récit de leurs vertus les faiblesses de l'homme, et qui pis est, les chutes du pécheur? Pourquoi mentionner ces jours d'injustice et d'obscurcissement qu'ils auraient voulu retrancher du nombre de leurs années, et qui leur coûtèrent tant de larmes? Pourquoi retracer encore ces tristes époques de leur vie, et ces traits humiliants de la nature livrée à ses propres erreurs, qu'ils ont si constamment déplorés, et que Dieu lui-même a couverts du voile de sa miséricorde?

Ah! chrétiens, c'est pour cela spécialement qu'il faut les rappeler; pour cela qu'il ne faut rien supprimer, ni des ravages du crime, ni des triomphes de la grâce, ni des écarts de la raison, ni des ressources de la foi, ni des misères de la nature, ni des œuvres du libérateur. Rappeler ces importants objets, c'est entrer dans l'esprit de l'Eglise qui en conserve la mémoire; c'est, sur les ruines de la cupidité vaincue, dresser des trophées à l'amour immortel de celui qui l'a domptée; c'est pénétrer dans le dessein de Dieu sur la destinée de ses élus; c'est suivre les traces de la miséricorde toute gratuite qui les a délivrés; c'est encourager les faibles, animer les pécheurs, et remettre sous les yeux des pénitents le souvenir de leur conversion et des voies admirables par où le Tout-Puissant a daigné les conduire.

Et puisqu'il s'agit ici du grand Augustin, rappeler l'histoire de ses premières années, c'est continuer la confession publique de cet illustre pénitent, et représenter aux fidèles le plus célèbre, et peut-être le seul monument que l'humilité chrétienne ait jamais élevé à la louange de la grâce et à la gloire de Jésus-Christ; de Jésus-Christ, dis-je, qui, domptant ce nouveau Paul, le soumit pour jamais au joug de la foi et à l'empire de la

vertu. Ne craignons donc pas dans l'éloge de cet homme immortel et si cher à l'Eglise, ne craignons pas de mêler quelques ombres dissipées par le soleil de justice, à cet amas immense de lumières qui parut avec tant de plénitude et d'éclat dans Augustin converti. L'exemple de ce grand homme prouvera bien mieux que tous les raisonnements, et l'insuffisance de la raison et le danger des grands talents, et les écarts déplorables de cette philosophie vaine et mensongère, qui n'a rien d'imposant que le pompeux étalage de ses promesses, et rien d'effectif que l'impossibilité de les accomplir. Oui, chrétiens, quelque étendue qu'on assigne aux droits de la raison, rien ne me paraît plus décisif contre la vanité de ses prétentions que l'exemple d'Augustin. Pourquoi? C'est que jamais homme n'eut de son propre fonds plus de ressources pour pénétrer promptement et supérieurement jusqu'au sanctuaire le plus intime de la vérité. Quelle étendue de génie! quelle profondeur! quelle pénétration! quelle justesse! quelle force! quelle fécondité! quelle hauteur! et, avec cela, quelle passion pour la gloire! quelle envie de parvenir, de s'élever, de primer, de triompher! Et, cependant, muni de tant de ressources, doué de tant de qualités si rares, si éminentes, si vantées, Augustin, cet Augustin, le plus bel esprit de son siècle, ne sut que s'égarer. Or, ses égarements dont il rougit enfin le premier, nous étonnent encore, tant ils sont peu croyables.

N'attendons rien par conséquent des efforts de la raison. Avec elle, Augustin eut le sort de ces faux sages dont parle saint Paul : comme eux, il s'égara dans la vanité de ses raisonnements : *Evanuerunt in cogitationibus suis.* (Rom., I, 21.) Comme le leur, son cœur se livra sans réserve à l'injustice de ses désirs et aux ténèbres de ses passions : *Et obscuratum est insipientium cor eorum.* (Ibid.) Deux réflexions bien capables de toucher ou de confondre tous ceux qui, tenant la même route, risquent de se briser contre le même écueil.

Prenez garde cependant, mes frères, les égarements d'Augustin eurent une tout autre cause que ceux de tant d'esprits superficiels, qui, de nos jours dégradent la philosophie même, en s'arrogeant si ridiculement le titre de philosophes. Les erreurs où s'égarent ceux-ci ne sont pas de ces mépris involontaires que les meilleures intentions et les recherches les plus circonspectes n'excluent pas toujours. Non, c'est une ambition puérile de se distinguer par l'audace et la singularité de leurs opinions. C'est un dégoût oiseux de tout ce qui demande le sérieux de l'application, la marche tardive de l'examen, la sage lenteur de la discussion et surtout le sacrifice trop rare des prétentions de l'orgueil et des intérêts de l'amour-propre. C'est enfin, dans ces hommes frivoles, une indifférence dédaigneuse pour des vérités qu'ils sont indignes de connaître, incapables peut-être de comprendre, encore plus d'approfondir : voilà, dis-je, la source de

leurs égarements : *Evanuerunt in cogitationibus suis*. Comme ils n'aiment pas la vérité, cette vérité si lumineuse pour les autres, mais toujours éclip­sée pour eux, ne les délivre pas de leurs ténèbres. Or ces ténèbres où ils se perdent, n'offrent rien à nos réflexions qui doive nous surprendre.

Mais Augustin, sectateur aveugle des dogmes les plus erronés, des systèmes les plus insoutenables, des opinions les plus incohérentes ; Augustin, victime de l'erreur, prostituant ses talents au mensonge, combattant avec toute la force d'un génie transcendand contre les intérêts de la vérité : voilà d'abord ce qui paraît inconcevable. Comment cela, mes frères ? C'est que jamais homme n'aima la vérité avec tant d'ardeur, ne la chercha avec tant d'empressement, ne l'embrassa, dès qu'il eut le bonheur de la connaître, avec tant de zèle, de candeur et de bonne foi.

Oui, mes frères, la passion d'Augustin pour la vérité devança, pour ainsi dire, la culture de ses rares talents. Mais cette passion, mal concertée dans sa marche, plus mal combinée dans ses moyens, le jette, sans qu'il s'en aperçoive dans un chaos d'incon­séquences et d'illusions, où, dupe des appa­rences, il prend le fantôme de la vérité pour la vérité même. Frappé du contraste éton­nant qu'offre à des yeux attentifs la scène de l'univers ; impatient d'en pénétrer la cause, après mille efforts pour la découvrir, le manichéisme, malgré ses paradoxes dès longtemps décriés et ses difficultés insolubles, enlève le suffrage d'Augustin et semble calmer ses anxiétés.

Ainsi, dans le sein des ténèbres et d'une région infecte, Augustin, paisible et satisfait, croit jouir d'un air pur et de tout l'éclat de la vérité qu'il cherche avec tant d'in­quiétude. Hélas, grand Dieu ! où étiez-vous alors, s'écria-t-il ensuite dans l'excès de sa douleur, où étiez-vous retiré ? Pourquoi vous tenir si loin de moi, vous, ô mon père ! qui aviez reçu les premiers hommages de mon enfance ? N'étais-je pas votre ouvrage ? N'avais-je pas reçu, de votre main pater­nelle, une raison capable de vous connaître ? un cœur fait pour vous aimer ? Cependant j'étais dans les ténèbres, marchant sans crainte à travers des précipices, et mon aveuglement, dont je frémis encore, faisait alors ma sécurité.

En effet, chrétiens, comment le dogme insensé de deux principes co-éternels, infinis, indépendants, rivaux divisés par une anti­pathie éternelle et un divorce immuable, l'un père, l'autre tyran de l'univers ; l'un source de tous les biens, l'autre de tous les maux, versant à la fois leur mélange bizarre sur une terre dont ils se disputent l'em­pire, occupés d'une guerre interminable qu'aucune trêve ne suspendra jamais ; com­ment, dis-je, un dogme si révoltant peut-il trouver entrée dans un esprit aussi juste, aussi pénétrant, aussi scrutateur que celui d'Augustin ? Que dis-je, trouver entrée ? Comment cet homme, qui devait si puis­

samment le combattre dans la suite, en de­vint-il d'abord l'apôtre et le propagateur ? Comment cela, direz-vous ? Ah ! chrétiens, c'est que le Dieu de vérité livre à la manie des systèmes et à l'ineptie des opinions, cer­tain êtres curieux, vains et superbes, qui, sans le consulter, cherchent hors de lui ce qu'on ne peut trouver qu'en lui et en lui seul ; c'est qu'il habite une lumière inacces­sible à l'œil profane d'une raison aussi fai­ble et bornée, que téméraire et orgueilleuse ; c'est que, du haut de son trône, il se moque de ses efforts pitoyables, et qu'il refuse à l'orgueil du philosophe la manifestation de ces vérités mystérieuses qu'il se plaît d'ac­corder à la foi de l'humble chrétien ; c'est que, pour l'instruction de l'univers, il aban­donne les plus grands esprits, non-seule­ment à la vanité de leurs propres idées, mais encore à toute l'extravagance de celles des autres : *evanuerunt in cogitationibus suis*.

Eh ! quel exemple plus frappant de cette vérité pourrais-je vous citer que celui d'Augustin ? Ne sachant, dit-il, ce que c'est que le mal, non plus que la source impure d'où il dérive ; me figurant même un Dieu corporel, non-seulement je donnais créance aux folles imaginations de mes séducteurs, mais je m'en applaudissais, et je regardais comme la marque d'un esprit supérieur, ma facilité à les comprendre. Ils me criaient sans cesse, *vérité, vérité* ; et plus je m'éloignais de cette vérité, plus je me glorifiais de l'avoir décou­verte.

Ainsi, mes frères, imbu de mille erreurs dont le détail dégraderait la dignité de mon ministère, Augustin se faisait un devoir et une gloire insensée de les répandre. Oui, poursuit-il, je trompais, et en public par les leçons de ces vaines connaissances qu'on nomme Belles-Lettres, et en secret par ces dogmes empoisonnés dont j'infectais ceux que je pouvais séduire : dominé dans l'un par l'orgueil, dans l'autre par la superstition, dans tous les deux par le mensonge et par la vanité. Hélas, Seigneur ! quel est donc le sort des plus grands hommes, dès que votre lumière ne les éclaire pas, et que votre justice ne les anime pas ? Ils roulent d'abîme en abîme : l'erreur les dispose au libertinage, et ils passent bientôt des ténèbres de l'esprit aux égarements du cœur.

Rien de plus vrai, mes frères. Dans la théorie, nous dressons des autels à la vertu ; la raison rend hommage à son excellence, et, jusque sous la tyrannie des passions, la conscience réclame toujours en faveur de ses droits. Mais, dans la pratique, la raison trop faible cède honteusement aux assauts du désir ; et la conscience à demi-consumée par le feu brûlant de la convoitise, ne fait plus entendre qu'une voix entrecoupée, et, si j'ose le dire, des soupirs intermittents. Ce sont comme des suspensions périodiques, et des pauses momentanées que lui permet­tent la honte du crime et la satiété des plai­sirs. C'est le moment du remords : heureux moment s'il était plus durable. Mais la vo-

lupté reprend bientôt de nouvelles forces, et enfante de nouveaux monstres. Ce qu'il y a dans tous ces effets de plus déplorable et de plus humiliant pour l'humanité, c'est que les caractères les plus heureux pour qui le vice paraît être une situation forcée, et comme l'atteinte douloureuse d'un mal étranger à leur nature, sont quelquefois emportés aussi loin et plus loin que les autres. Ah ! le saint que je loue ne pouvait-il pas dire avec le plus sage des rois : j'étais un enfant bien né, j'avais reçu de Dieu une âme docile et un bon naturel ? *Puer autem eram ingeniosus, et sortitus sum animam bonam.* (Sap., VIII, 19.) Oui, jusque dans le profond oubli de ses devoirs, et parmi les transports effrénés de la licence, Augustin laissait échapper les traits ingénus d'un cœur droit, honnête, bienfaisant et digne de vous, ô mon Dieu ! Quelle candeur d'âme ! quel fond de probité ! quelle droiture ! quelle noblesse de sentiments ! et néanmoins l'ensorcellement de la bagatelle, comme dit le Sage, obscurcit tant de belles qualités : les passions volages de la concupiscence renversèrent et emportèrent ce cœur si éloigné du mal : *Inconstantia concupiscentiæ transvertit sensum sine malitia.* (Sap., IV, 12.) Dès lors, je ne vois plus en lui que l'emportement d'un jeune homme et les mœurs d'un libertin. Les passions exaltées par la fougue de l'âge pullulent de jour en jour au fond de son cœur, pour me servir de ses expressions, et l'élancent impétueusement vers les voluptés les plus grossières. Entraîné par la force de leur mouvement ; sans cesse égaré dans le vaste champ de la débauche et du libertinage, il boit à longs traits, dans la coupe du plaisir, le poison fatal qui pénètre son âme, l'enivre, l'abrutit et la tue.

Quelle vive et touchante peinture ne fait-il pas de son état ! quelles couleurs et quels coups de pinceau ! Mon attrait dominant, ma passion la plus forte, nous dit-il, était d'aimer et d'être aimé. C'est le centre où retentissaient tous les mouvements de mon cœur. Mais, incapable de discerner les sentiments honnêtes d'une affection légitime d'avec les transports impurs d'une passion criminelle, je me livrais en aveugle à la fureur brutale de mes penchants ; et tel que ces animaux immondes qui se roulent dans l'ordure, je me plongeais dans le fond bourbeux de ma cupidité. De là, cette surdité spirituelle causée par le bruit des chaînes du crime et de la mort qu'il traînait après lui, et qui l'empêchait d'entendre la voix menaçante d'un Dieu vengeur et l'éclat terrible de ses anathèmes ; de là, cet abandon funeste à des voluptés dont l'ardeur brûlante consumait son cœur et tout ce qu'il avait de vigueur et de force. De là, par des gradations insensibles, mais presque inévitables, cet état d'effronterie et ce comble d'impudence, où le pécheur tirant vanité de ses infamies, rougit d'un reste de pudeur, et abjure jusqu'à l'ombre de la retenue. *Pudet non esse impudentem.* C'est ainsi qu'Augustin, insensible aux larmes, sourd aux avis d'une pieuse

mère qu'il traitait de discours de femme, faisait le mal non-seulement pour le plaisir de le faire, mais plus encore pour celui d'en être loué. Entendait-il quelqu'un de ses compagnons se vanter de ses débauches, et s'en glorifier à mesure qu'elles étaient plus infâmes, Augustin baissait les yeux, confus de n'en avoir pas fait autant : que dis-je ? pour aller de pair avec ce qu'il y avait parmi eux de plus vicieux et de plus corrompu, il se vantait des choses même qu'il n'avait point faites, et recourait au mensonge, de peur d'être d'autant plus méprisé, qu'il était moins criminel. Voilà, dit-il, avec quelles gens je courais les rues de Babylone. Ah ! Seigneur, quand partira du haut du ciel le trait heureux de votre clémence, qui doit éclairer l'esprit et pénétrer le cœur de cet enfant rebelle et fugitif de votre maison ? verrez-vous plus longtemps sans en être touché, verrez-vous de si riches talents prostitués au mensonge, de si rares qualités sacrifiées au libertinage, vos propres dons avilis et vos bienfaits tournés contre vous-même ? Rassurons-nous, mes frères : après trente ans de nuit et d'obscurité, le jour de la grâce commence à luire ; je vois l'ébauche de son triomphe et la vertu comme la vérité vont rentrer dans leurs droits.

Dès l'aurore de ce jour, objet perpétuel des vœux et des pleurs de Monique, paraissent dans le lointain les premiers rayons de cette grâce qui doit dissiper tant de nuages, et faire luire ces lumières fécondes qui feront de son siècle le plus beau siècle de l'Eglise, et l'admiration des siècles à venir. Non, l'enfant de tant larmes ne périra pas ; son retour est assuré. La piété, par la bouche d'un saint pontife, en a prononcé l'oracle ; et, dans les premières agitations d'Augustin, je vois l'heureux présage de son accomplissement. Telles que les vagues d'une mer livrée à la fureur des vents, mille pensées s'élèvent dans son esprit, se choquent en tumulte, se confondent et se repoussent les unes les autres. De leur choc turbulent résulte enfin le doute, comme le premier pas qui ramène Augustin, et le rapproche de la vérité. Dès ce moment, le manichéisme n'a plus le même attrait pour lui. Bientôt le dégoût succède à l'indifférence, et le mépris au dégoût. En vain Fauste, ce héros du parti, arrive à Carthage, et, pour accréditer ses fables, déploie les charmes imposants de son éloquence ; Augustin ne trouve dans ses discours que la faiblesse d'un sophiste, et l'harmonieuse stérilité d'un beau diseur. Il cherchait des raisons auprès de cet oracle, et il n'en reçoit que des paroles. Que fera-t-il dans un état où, désabusé de l'erreur, il ne connaît pas encore la vérité ? Ce qu'il fera, mes frères ? Ah ! la main de celui qui sépara la lumière des ténèbres, cette main puissante saura bien déchirer le voile qui cache encore la vérité à cet esprit incéces, mais impatient de la connaître. Oui, Seigneur, il trouvera dans les gémissements continuels d'une mère désolée, dans les sublimes discours de votre serviteur Ambroise, et sur-

tout dans vos divines Ecritures dont il méprisait l'adorable simplicité; il y trouvera ce qu'il n'eût jamais trouvé ni dans les rêves ténébreux de la secte qu'il a suivie pendant neuf ans, ni dans les écrits des philosophes qu'il a vainement parcourus. Toujours incertain sur l'origine du mal, il avait, ainsi que David, appliqué ses réflexions à connaître ce secret; et, avec le malheur de se tromper, il ne rapportera de ses recherches que le désespoir de le découvrir. La vue de la raison ne s'étend pas si loin. Mais à peine, sous les auspices de la grâce, est-il entré dans le Sanctuaire de son Dieu, qu'il y découvre l'ordre immuable de ses conseils infiniment justes sur les enfants des hommes. Il apprend du Sage que nos illusions, nos faiblesses, nos égarements, nos désordres, nos calamités, nos maladies, la mort enfin qui dévore tout; il apprend, dis-je, que tous ces maux dont il ignorait la cause, sont l'ouvrage de l'homme pécheur, et la sévère mais juste punition de ses crimes. Il apprend que Dieu n'a point fait la mort; que la perte des vivants ne saurait être pour ce père tendre le sujet d'une satisfaction barbare. Il apprend que ce Dieu juste et bon a tout créé afin que tout subsiste. Il apprend que rien de contagieux ni de mortel ne souillait des êtres purs et innocents dès qu'ils sortirent de ses mains. Ah! ce sont les œuvres des méchants qui ont appelé la mort, continue le Sage: insensés, ils ont fait alliance avec elle, et ils étaient dignes d'une telle société; ainsi, par le péché d'un seul, la mort entra dans le monde, et le péché par cette mort. Voilà, mes frères, la clef de toute la philosophie chrétienne et le précis de toutes nos connaissances: *et per peccatum mors.* (Rom., V, 12.) C'en est assez pour Augustin. Le voile est déchiré, le jour luit, la vérité brille à ses yeux satisfaits: enchanté, soumis, respectueux, il l'embrasse, il l'adore; et, dévoué pour toujours à sa défense, il lui consacre les travaux d'une vie qu'il est prêt à sacrifier pour elle. Que ce premier triomphe de la grâce est admirable! Qu'il est consolant pour l'Eglise de voir le génie d'Augustin tout éclatant de lumières de la vérité, prêt à défendre ses autels

Mais ce triomphe de la grâce, tout admirable qu'il est, n'est pas complet encore. Un ennemi plus redoutable que l'erreur même; un ennemi longtemps vainqueur d'Augustin, j'entends, mes frères, la cupidité qui ne meurt jamais, vit encore au fond de son cœur, et, rebelle aux premiers traits de la grâce, lui en dispute la conquête. Elle triomphera sans doute, cette grâce; victorieuse de la chair et de ses désirs, elle surabondera où le crime avait abondé. Mais, hélas! quels assauts d'un côté! de l'autre quelle résistance! que de chaînes à rompre! que d'habitudes à réformer! que d'obstacles à surmonter! quels efforts, quels sacrifices, et combien douloureux! O vous, pour qui le domaine du libre arbitre est si étendu, et son activité si prompte et si puissante; vous, qui regardez la mort du vieil homme, et la

création du nouveau comme l'affaire d'un moment, l'ouvrage instantané d'une liberté maîtresse en premier ressort de sa destinée, venez vous instruire par l'exemple d'Augustin. Cet exemple vous apprendra s'il est si facile de se donner à son gré de nouveaux attraits, de nouveaux amours, de nouveaux goûts, de nouvelles habitudes; si facile de rompre tant de nœuds si forts, si tendres, si anciens qui nous attachent au monde, à ses plaisirs et à nous-mêmes; si facile de passer subitement de la mort à la résurrection de l'âme, de la corruption du premier Adam à la justice du second, des œuvres de la chair à celles de l'esprit, et des entraves de la concupiscence aux libres essorts de la charité. Ah! lorsqu'il s'agit d'expirer pour renaître, on sent alors, on sent les pointes et les transes douloureuses de cet enlèvement spirituel qui doit rendre la vie à la nouvelle créature en l'ôtant à l'ancienne. Mais, encore une fois, cette mort, cette vie, cette ruine, ce nouvel être sont le terme souvent tardif d'un laborieux et pénible combat. Pour vous en convaincre de plus en plus, écoutez Augustin qui vous l'attestera sur la foi d'une épreuve personnelle, et croyez-en le plus sincère de tous les hommes. Quel soulèvement, ou plutôt quel orage du côté des passions! quel choc furieux de mouvements et de pensées! quelle mutinerie intérieure dans le fond de son âme! quelle guerre intestine de lui-même contre lui-même! quelle torture! quel bouleversement dans tout son être! et un un mot, quel état d'Augustin pécheur, avant de montrer à l'Eglise le consolant spectacle d'Augustin converti!

Hélas! rien ne lui manque du côté des lumières. Il connaît la voie du salut, il voudrait la suivre; mais il n'ose l'entreprendre. Cette voie bienheureuse obtient le suffrage de sa raison; mais ce qu'elle a d'étroit et d'épineux en impose à sa faiblesse et déconcerte son courage. La chasteté suivie de l'innocence et compagne de la paix lui présente un doux asile contre les traits enflammés que lance le démon du midi; mais la volupté l'arrête par la robe de sa chair. Une voix secrète ne cesse de lui dire: sortez du sommeil léthargique où vous êtes enseveli, réveillez-vous d'entre les morts, et Jésus-Christ vous éclairera; mais, courbé sous le poids de l'habitude, retenu par les engagements du siècle, toujours faible, assoupi, languissant, il répond comme le paresseux qu'on tâche d'éveiller: un moment encore... un moment... laissez-moi, je vous prie... tout à l'heure, oui, tout à l'heure, je suis à vous... et cette heure n'arrivait jamais, et ce moment durait toujours. Cependant la grâce le suit par degrés, le presse, l'encourage, le fortifie de nouveau. La tempête ralentie ne gronde plus que faiblement; il touche presque au port du salut. Après tant d'efforts, ses liens brisés tiennent à peine à un filet; mais c'en est encore assez pour le retenir. Les passions repoussées au loin, et plus qu'à demi vaincues, ces passions qui jusque-là parlaient avec tant de hauteur, ne

font plus entendre que le murmure sourd d'une voix faible et mourante; cependant, malgré le peu de force qui leur reste, Augustin hésite encore. La voix tyrannique de l'habitude lui dit tout bas : croyez-vous pouvoir vous passer de tels et tels plaisirs ?

Enfin, la grâce l'emporte : son dernier coup est frappé. Mais lorsqu'en ce moment décisif on se représente ce grand homme au milieu de l'orage furieux qui s'élève au fond de son âme, armé de honte et d'indignation contre soi-même, se roulant dans ses liens qu'il achève de rompre, déchiré de remords au souvenir de ses misères, suffoqué de sanglots qu'il ne peut retenir, embrassant ses genoux, levant au ciel des yeux inondés de ses larmes, et criant du fond de sa douleur : Jusques à quand, Seigneur, sentirai-je le poids de votre colère ? jusques à quand refuserez-vous une victime qui se jette entre vos bras ? jusques à quand remettrai-je au lendemain ? pourquoi pas tout à l'heure ? pourquoi cet instant même ne sera-t-il pas le trait victorieux de votre clémence, et l'époque de mon repentir ? lors, dis-je, qu'on se représente ce violent combat de la chair contre l'esprit, et la victoire entre ces deux rivaux si longtemps balancée, peut-on s'empêcher de trembler pour soi-même ? Peut-on s'étourdir sur les difficultés d'une conversion pleine, entière et sans retour ? Telle fut la conversion d'Augustin.

Ici, chrétiens, rappelez à votre souvenir l'état attendrissant de cet homme célèbre, qui, dans l'excès de sa douleur, confus, désolé, fondant en larmes, ne cesse de s'écrier : Oubliez, Seigneur, les iniquités de ma vie passée. Puis, s'adressant à lui-même : Jusques à quand balancerai-je, disait-il ? Pourquoi remettrai-je de jour en jour ? Pourquoi, dès ce moment ne sortirai-je pas du fond de mes ordures et de mes infamies ? Il arrive enfin ce moment heureux, et si ardemment imploré : *Tolle, lege*. Prenez et lisez, s'écrie plusieurs fois une voix extraordinaire, qu'il écoute comme un oracle venu du ciel. Il prend en effet l'*Épître de saint Paul aux Romains*, et il lit ces paroles : *Ne vivez ni dans la débauche et l'impureté, ni dans un esprit d'envie et de contention ; mais revêtez-vous de Jésus-Christ, et ne cherchez pas à contenter les désirs déréglés de votre chair.* (Rom., XIII, 14.) A peine eut-il achevé de lire le dernier mot, que la lumière et la paix se répandirent dans son cœur. Ainsi le grand Apôtre devient le coopérateur d'une conversion qui pour toujours soumet Augustin à Jésus-Christ, et qui ramène au sein de l'Eglise un docteur suscité de Dieu pour défendre et développer les vérités sublimes qu'elle enseigne à ses enfants. Trésors inestimables dont peut-être, avant Augustin, ils ne connaissaient pas assez le prix.

C'est ainsi que, trois siècles auparavant, à peine Paul eut entendu ces puissantes paroles de Jésus-Christ : *Saul, Saul, pourquoi me persécutez-vous* (Act., IX, 4) ? qu'il répondit aussitôt : Seigneur, que voulez-vous que

je fasse ? *Domine, quid me vis facere ?* (Ibid., 6.) Le voilà donc humblement soumis aux ordres de Jésus, qui le destine à porter son nom devant les gentils, devant les rois et devant les enfants d'Israël. Oui, cet homme, zéléteur fanatique des traditions de ses pères, implacable persécuteur de l'Eglise naissante, altéré du sang des premiers fidèles, impatient de le voir couler ; cet homme, dis-je, devient par un miracle singulier de la grâce, le plus zélé d'entre les chrétiens, la plus ferme colonne de l'Eglise qu'il a persécutée, le plus ardent prédicateur de Jésus-Christ, de sa doctrine, de ses lois, et surtout de sa grâce, dont son fidèle disciple Augustin fut le docteur par excellence et le plus ferme défenseur. Vous l'allez voir dans ma seconde partie.

SECOND POINT.

Etablir le véritable dogme de la grâce chrétienne, en développer l'économie, les caractères, les rapports, et leur convenance admirable avec les besoins de la nature moralement blessée dans Adam, et sauvée de la mort par Jésus-Christ ; c'est, d'un côté, briser l'idole de l'orgueil, et ramener l'homme à l'idée de sa faiblesse et au souvenir de son néant ; c'est, de l'autre, embrasser le vaste plan de la religion ; c'est montrer dans son vrai jour cet édifice immortel élevé sur le fondement des apôtres et des prophètes, dont Jésus-Christ est la pierre de l'angle, et dont l'immense contour embrasse, et le ciel et la terre, et les anges et les hommes, et le temps et l'éternité ; c'est enfin sonder un abîme, dont l'obscurité sainte et terrible faisait écrier le grand Apôtre : O profondeur ! ô jugements impénétrables ! ô voies inaccessibles ! qui a connu les desseins de Dieu ? Qui est entré dans ses conseils ? Qui lui a donné le premier quelque chose ? Ah ! tout est de lui, tout est par lui, tout est en lui : *Ex ipso, et per ipsum, et in ipso sunt omnia.* (Rom., XI, 36.) Voilà, chrétiens, en deux mots, tout ce qu'il nous est permis de savoir, et possible de comprendre. Heureux donc le génie sobre et modeste, qui faisant taire la raison, n'ayant que saint Paul ou plutôt Jésus-Christ pour maître, suit humblement l'analogie de la foi, consulte ses oracles, ne pense, ne parle et n'écrit de la grâce que sous la dictée de la grâce même. C'est le vrai moyen de marcher en assurance, et de ne pas s'égarer dans un labyrinthe, où la foi seule tient le fil merveilleux qui doit conduire la raison. Tel fut en particulier le rare bonheur et l'avantage d'Augustin.

Si dans ses écrits immortels, il développe la sublime théologie du maître des gentils ; s'il l'explique avec une force et une profondeur que rien n'égallera jamais ; s'il en parle avec tant de justesse, d'énergie et de clarté, n'en soyons pas surpris. Cette profusion de lumières ne vient pas de son génie seul, tout étonnant qu'il est. Non, non, c'est la grâce qui pénètre le cœur, éclaire l'intelligence et conduit la plume de son défenseur ;

en sorte qu'il peut dire ce que l'Apôtre disait de lui-même : c'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis, et sa grâce n'a point été stérile en moi. J'ai plus travaillé que les autres, non pas moi toutefois, mais la grâce de Dieu avec moi : *non ego autem, sed gratia Dei mecum.* (I Cor., XV, 10.) Oui, pouvait dire Augustin, j'ai plus travaillé, plus longtemps combattu, plus glorieusement triomphé qu'aucun de mes contemporains : *abundantius illis omnibus laboravi.* (Ibid.) L'Eglise goûte en paix le fruit de mes victoires, ou plutôt ce n'est pas moi qui ai vaincu, mais la grâce de Dieu avec moi : *sed gratia Dei mecum.*

Oui, c'est avec les puissantes armes de cette grâce, capables seules d'abattre efficacement la hauteur de l'esprit humain, qu'il triomphe de ses ennemis. J'aperçois le premier qui s'élève du fond de l'Ecosse : ennemi longtemps obscur, trop fameux dans la suite par le nombre et l'impiété de ses erreurs; homme d'un génie souple, adroit et insinuant, fertile en ressources, inépuisable en équivoques, hypocrite profond et presque impénétrable; prompt à profiter des moindres avantages, habile à se les procurer; se prêtant avec une facilité merveilleuse aux temps, aux lieux, aux conjonctures; changeant quand il le faut de langage et jamais de sentiment; prêchant l'indépendance et favorisant l'orgueil sous les enseignes de l'humilité même; infectant Rome de ses erreurs, et attaquant la vérité jusque dans le centre de son empire; substituant l'homme au chrétien, et la nature à la grâce; renversant les autels de la piété dont il emprunte le masque; en imposant aux simples par la régularité de ses mœurs, et aux premières têtes du sanctuaire, que dis-je ? aux conciles mêmes, par le tour captieux de ses expressions; faisant adroitement servir le suffrage de l'autorité qu'il a trompée contre les anathèmes de la vérité qu'il ne saurait surprendre; jouant le personnage d'orthodoxe à Diospolis, où il condamne de bouche l'hérésie qu'il retient dans le cœur; toujours suspect, toujours errant, jamais tranquille, mais enfin découvert, pros crit et abandonné de toute la terre qu'il remplit de ses clameurs, et qu'il voudrait infecter de son venin. A ces traits, il est aisé de reconnaître Pélagie.

Voilà donc celui qui, rival de Lucifer, osa le premier élever le trône du libre arbitre au-dessus des astres de Dieu; placer le veau d'or sur l'Arche de la nouvelle alliance, et le proposer aux hommages des tribus. Voici le Dieu qui vous sauvera, leur dit-il, et qui marchera devant vous : *Hi sunt dii tui, Israel.* (Exod., XXXII, 4.) Vous avez reçu du Créateur, avec la nature, le pouvoir de bien faire, il est vrai; mais le vouloir et l'action même sont entre les mains de votre liberté; sa force toujours active, saine et entière, peut toute seule vous conduire au comble de la justice, et vous élever au faite

du bonheur éternel : c'est moi qui vous l'assure : *Hi sunt dii tui, Israel.*

Il n'en fallait pas tant, sans doute, pour animer le zèle et enflammer le cœur de notre Saint. Voyez avec quelle promptitude il court à la défense du tabernacle et du précieux trésor qu'il renferme, trésor qui seul peut enrichir et sanctifier le peuple; avec quelle indignation ce nouveau Moïse brise l'idole forgée par les profanateurs. Parlons sans figure, mes frères; s'il défend la cause de la grâce et le domaine souverain du premier être sur le cœur de l'homme, quelle abondance de lumières ! Quelle force de raisonnement ! Si d'une main respectueuse il lève le voile mystérieux qui couvre le choix gratuit des élus, et leur prédestination antérieure à leurs mérites, quel essor de génie ! quel vol majestueux ! S'il relève les qualités sublimes de Jésus-Christ leur chef, quel goût de religion ! quelle tendresse de sentiment ! quelle admiration ! quel respect il inspire à ses lecteurs ! Sur tous ces objets, écoutons le grand Augustin, ne parlons que d'après lui; sa doctrine est celle de l'Eglise.

Non, jamais la cause de la grâce ne fut défendue avec tant de supériorité que par la plume d'Augustin. Jamais ses attributs ne parurent avec tant d'éclat, de force, et de précision, que dans les écrits de ce docteur incomparable. C'est là que la nature, la nécessité, la gratuité, l'efficacité de cette grâce; en un mot tous ses caractères sont développés, discutés, inébranlablement établis par ce génie, aussi vaste que profond, aussi pénétrant que sublime.

Je dis la nature de la grâce et sa nécessité. Vous le savez, mes frères, l'homme pélagien n'est, à proprement parler, que l'idole du portique et la copie du sage imaginaire qu'enfanta l'orgueil des stoïciens. Le bonheur de vivre, dit l'un d'entre eux (3), est un présent des dieux, comme on n'en peut douter : disons aussi que le bonheur de bien vivre est l'ouvrage de notre sagesse. Que dis-je ? Dieu est sage par le bienfait de sa nature; le sage l'est par le sien propre. L'enthousiasme de l'orgueil peut-il blasphémer avec plus d'impudence ? De même l'homme pélagien reçoit, à la vérité du Créateur, l'avantage d'exister avec les facultés relatives à la nature d'un être intelligent et libre : c'est-à-dire qu'il peut agir, parce qu'il existe : mais il agit en effet, parce qu'il le veut, quand il le veut, de la manière qu'il le veut; et s'il se détermine au bien, il est par conséquent le principal auteur de sa justice, et le premier artisan de sa vertu.

Oui, dit Pélagie, nous distinguons trois choses dans l'homme; le pouvoir, le vouloir et l'être. Le pouvoir, nous le plaçons dans la nature : le vouloir, dans le libre arbitre; l'être, dans l'action même. Le premier appartient proprement à Dieu, de qui la créature l'a reçu. Les deux autres, c'est-à-dire le vouloir et l'être ou l'action, sont le bien propre de l'homme seul, et l'émana-

tion du libre arbitre comme de leur source; d'où il conclut que la gloire de la bonne volonté et de la bonne œuvre, est spécialement la gloire de l'homme qui veut et qui agit. Tel est l'homme de Pélagé.

Mais que celui de saint Paul est bien différent, s'écrie saint Augustin! L'homme de saint Paul se glorifie dans le Seigneur; l'homme de Pélagé se glorifie en lui-même. L'homme de saint Paul est un enfant de colère, soumis à l'anathème prononcé contre une race viciée dans son origine; il porte, en venant au monde, le germe secret de ses crimes et la cause de tous ses maux; les premières larmes qui coulent de ses yeux sont le premier tribut qu'il acquitte envers un Dieu vengeur, et le cri fatal qui dénonce à l'univers un être malheureux, parce qu'il est coupable; l'homme de Pélagé est dans l'état assigné par la nature; son être ne comporte rien de plus. Le supposer meilleur, ou plus mauvais, c'est le détruire. L'idée d'une faute originelle est une idée absurde et la clef factice d'un problème que sans elle on croit insoluble à tous les efforts de l'esprit humain. Or, satisfait-on la raison en lui offrant des paradoxes? L'homme de saint Paul se plaît dans la loi de Dieu, selon l'esprit; car il reconnaît et goûte l'excellence de cette loi : mais il sent en lui-même un schisme déplorable qui ne finira que par la paix du ciel, une opposition perpétuelle de la chair à l'esprit, de la convoitise à la charité, de la concupiscence à la grâce. Dans cet état, il ne fait pas le bien qu'il veut; mais il fait le mal qu'il ne veut pas. L'homme de Pélagé, plein de confiance en lui-même, fait le bien, fuit le mal comme il veut, quand il veut, et se rend juste lorsqu'il lui plaît de le devenir. L'homme de saint Paul attribue tout à la grâce; l'homme de Pélagé à la nature. Le premier, tremblant à la vue de sa faiblesse et de ses périls, s'écrie, plein de foi : Qui me délivrera de ce corps mort? qui rendra la paix à mon âme? *Quis me liberabit de corpore mortis hujus?* (Rom., VI, 24.) Ce sera la grâce de Dieu par Jésus-Christ Notre-Seigneur, répond saint Paul. Non, dit Pélagé, ce sera la main puissante du libre arbitre; lui seul apaisera la tempête, ramènera le calme, et voilà mon Libérateur.

Or, dans cette contrariété de sentiments et de doctrine, à qui en croirons-nous, demande saint Augustin? Ou à Paul, ravi jusqu'au troisième ciel, disciple de Jésus-Christ, recevant de sa bouche sacrée l'ordre précis d'annoncer au monde l'Evangile de sa grâce? Ou à Pélagé, disciple d'un Rufin, son maître et son premier séducteur? À Pélagé, selon lequel, comme on l'a remarqué, la grâce consiste uniquement dans la loi et dans la doctrine? Mais si cela est, il s'ensuivra, dit toujours saint Augustin, que l'homme peut accomplir la loi par la loi même; il s'ensuivra, contre l'oracle formel de l'Ecriture, que la charité répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit n'est plus l'accomplissement de la loi. Dogme impie

et détestable, s'écrie le saint docteur, puisque le plus grand secours de la loi est de nous porter à rechercher la grâce, et que la grâce est montrée par la loi, afin que la loi soit accomplie par cette grâce. Enfin, si le secours de Dieu ne forme pas en nous la bonne volonté; si cette volonté vient de nous-mêmes, que deviendra, poursuit saint Augustin, cette maxime de l'Apôtre : C'est Dieu qui opère en nous le vouloir et le faire? Sans doute, répond Pélagé, Dieu opère en nous le vouloir juste et saint, lorsque, attachés aux biens présents, il nous anime à y renoncer par l'éclat de la gloire future et les promesses des biens célestes; lorsque, par un rayon de sa sagesse, il réveille nos volontés engourdies et les excite au désir de le posséder. Nouvelle preuve, reprend saint Augustin, que la grâce par laquelle Dieu opère en nous le bon vouloir, n'est autre chose, au sentiment de Pélagé, que la loi et l'instruction. Mais que lui sert-il de répéter la même chose en différents termes, et de s'envelopper sous une multitude d'expressions pour cacher la même erreur? En effet, n'est-ce pas dans la loi et dans la doctrine qu'est contenue la promesse de la gloire et des récompenses éternelles? La révélation de la sagesse n'appartient-elle pas à la doctrine? Les invitations, les salutaires conseils ne sont-ils pas de son ressort? Mais, ajoute-t-il, pour terminer toute dispute, il faut enfin que Pélagé reconnaisse, et quoi? Une grâce qui, non-seulement promet, mais qui fait croire et espérer la gloire future; une grâce qui ne révèle pas seulement, mais qui fait aimer la sagesse; une grâce qui ne conseille pas seulement, mais qui persuade efficacement toute sorte de bien. Car tous ceux qui, dans les Ecritures, entendent les magnifiques promesses que Dieu leur fait du royaume des cieux, n'ont pas pour cela seul la foi des promesses; tous ceux qui sont invités de venir à lui, ne sont pas persuadés. Non, dit Jésus-Christ, personne ne vient à moi, si mon Père, qui m'a envoyé, ne l'attire par sa grâce. Voilà donc, conclut saint Augustin, la grâce que Pélagé doit reconnaître, s'il veut ne pas simplement porter le nom de chrétien, mais l'être véritablement.

Grâce de rédemption, de réparation, de guérison et de salut. Grâce nécessaire à tout bien, puisque de nous-mêmes nous ne sommes pas capables d'avoir aucune bonne pensée, comme de nous mêmes. C'est Dieu qui nous en rend capables, dit saint Paul. Grâce nécessaire pour croire en Jésus-Christ, puisque personne, ajoute cet Apôtre, ne peut dire, *Jésus est le Seigneur*, que par le Saint-Esprit. Grâce nécessaire pour bien prier, dit-il encore, puisque, dans nos prières, nous ne savons ce que nous devons demander; mais l'Esprit-Saint lui-même prie pour nous avec des gémissements ineffables. C'est lui qui forme cet attendrissement d'un cœur touché qui sent vivement sa misère, son impuissance et ses besoins. Grâce nécessaire pour surmonter les tenta-

tions de la chair, et les désirs vicieux de la concupiscence, puisque Jésus-Christ n'assigne point d'autre remède à saint Paul contre les soufflets de Satan; remède suffisant, mais indispensable : *Sufficit tibi gratia mea.* (II Cor., XII, 9.) Grâce nécessaire pour aimer Dieu, puisque cet amour est par excellence l'effusion de cet esprit de charité, dont le souffle divin allume dans nos âmes ces ardeurs pures et célestes qui les détachent du monde et les élancent dans le sein de leur Dieu. De tous ces témoignages de l'Écriture, concluons, avec saint Augustin, qu'il n'est aucun bien dans l'homme qui ne soit un don de la grâce; aucun qui n'en prouve non-seulement la nécessité, mais aussi la gratuité. Car enfin à quel titre oserions-nous y prétendre? Et depuis quand Dieu, qui nous enrichit, est-il devenu notre débiteur?

Hé, Seigneur! que pourriez-vous offrir l'homme, cet être faible, nu et indigent? Que trouverait-il dans son propre fonds qui méritât les distinctions glorieuses dont vous daignez l'honorer? L'homme juste lui-même, cet homme, presque égal aux intelligences prosternées au pied de votre trône, cet homme si cher à vos yeux, a-t-il d'autres mérites que les profusions gratuites de votre clémence et d'autres titres que les dons inappréciables de votre amour? Hélas! dit l'Apôtre aux Ephésiens (*Eph.*, II, 12 et seq.), souvenez-vous de votre origine. Vous étiez sans Christ dans ce monde, séparés de la société d'Israël, étrangers à l'égard de l'alliance avec le peuple élu, sans aucun espoir des biens promis aux enfants de l'adoption. Maintenant vous n'êtes plus des hommes étrangers à la famille du Seigneur. Mais cela ne vient pas de vos œuvres afin que nul ne se glorifie. C'est un pur effet de la grâce qui nous a sauvés par la foi; car nous sommes son ouvrage, étant créés en Jésus-Christ dans les œuvres de la justice émanée de son sang, afin que nous les pratiquions.

Le comprenez-vous enfin, panégyristes éternels des mérites de l'homme? C'est la grâce, et la grâce seule, selon saint Paul, qui nous crée en Jésus-Christ dans les bonnes œuvres. Où est donc la justice de la chair? Où est son mérite, soit réel, soit prévu dans cette création miraculeuse? L'un et l'autre sont anéantis par cette création nouvelle, dit le saint docteur aux semi-pélagiens. L'homme ne mérite par lui-même que les carreaux du ciel. Hé quoi! dans l'ordre naturel la création serait absolument indépendante de nos mérites, et dans l'ordre surnaturel cette création, plus merveilleuse encore, les supposerait? Ne vantez donc jamais vos mérites, ajoutez-til; ces mérites sont les dons de sa grâce; sans elle, Dieu ne peut voir en vous qu'une indignité révoltante, un démerite absolu et l'odieux objet de ses anathèmes. Il n'y peut voir qu'un esprit environné de ténèbres, jouet de mille erreurs, fier et superbe dans ses illusions, idolâtre de ses idées, flottant à tout vent de doctrine, rebelle à la vérité qui l'humilie, passionné

pour le mensonge qui le flatte, blasphémant ce qu'il ignore, ignorant ce qu'il devrait savoir; qu'un esprit enfin qui juge de tout, prononce sur tout et ne comprend rien ou fort peu de chose. Il n'y peut voir qu'un cœur de pierre et tout appesanti sous le poids des objets sensibles, un cœur ardent jusqu'à la manie pour tout ce qui peut le corrompre; un cœur esclave de ses passions injustes et adorateur de son esclavage; un cœur percé de plaies mortelles et toujours occupé de ce qui peut les aigrir. Il n'y peut voir qu'une volonté malade, capricieuse, impuissante pour le bien, si la grâce ne vient à son secours; vive, prompte, ardente pour le mal, ennemie décidée de la règle, constamment révoltée contre les lois du Tout-Puissant, sourde à ses inspirations, aguerrie contre ses menaces, indifférente à ses promesses et suivant mollement la pente qui l'entraîne dans le précipice. Mortel, superbe mortel! voilà ce que Dieu voit en vous. Maintenant faites valoir de si beaux titres, et réclamez votre salaire.

Mais vous calomniez la nature, me dirait-on; vous affectez de la prendre dans le point extrême de sa dépravation. L'homme, après tout, n'est pas si méchant qu'on le suppose, et la malice désespérée de quelques individus ne conclut rien contre l'espèce entière. Eh bien! soit, répond saint Augustin à Julien d'Eclane; peuplons la terre d'Aristides et de nouveaux Socrates; considérons la nature dans son beau, riche en talents, ornée de toutes les qualités qui peuvent la rendre vénérable aux yeux de la vertu, telle enfin qu'elle se montre dans le sage du siècle. J'y consens; mais je dis, poursuit-il, que si, par le secours tout seul du libre arbitre, ce prétendu juste peut faire quelque chose qui mérite la grâce, ou si Dieu l'accorde en vue de ses œuvres, la grâce n'est plus grâce, comme dit l'Apôtre : c'est une dette, une récompense exigible, un prix dont le refus serait une injustice. Par la même raison, la mort de Jésus-Christ est un hors-d'œuvre dans l'économie admirable de la rédemption. Sa croix n'est plus l'autel de l'univers, ni lui-même la victime qui le sauve. Ce n'est plus Dieu qui nous justifie gratuitement par sa grâce en vertu de la rédemption de Jésus-Christ; saint Paul, qui l'assure, ou nous a trompés ou s'est trompé lui-même. Il a donc mal connu les forces comme les droits de la nature. Il n'a donc rapporté de son ravissement au troisième ciel que des idées absurdes et des notions illusoires, et l'Apôtre de la grâce n'en savait pas tant que ses ennemis. Ainsi raisonne le saint docteur. Or, mes frères, presser de la sorte les sectateurs de Pélagie et Pélagie lui-même, n'était-ce pas les forcer ou de souscrire à ces blasphèmes ou de les condamner pour toujours?

O vous, qui nous accusez de blâmer la nature pour relever les dons de Dieu! sachez que leur prix est infiniment au-dessus de nos éloges comme de vos censures; sachez de plus, dit-il encore à Julien d'Eclane, que la nature serait incapable de les rece-

voir, si elle n'avait de son fonds une sorte de bonté réelle, attestée par ses vices mêmes. Car pourquoi les vices nous déplaisent-ils, si ce n'est parce qu'ils font perdre à la nature, en tout ou en partie, ce qu'elle peut avoir de bon ? Ah ! nos regrets, notre confusion, nos remords, compagnons inséparables du vice qui nous dégrade, sont autant de témoins qui déposent en faveur de notre nature et des restes précieux de sa bonté primitive. La faute originelle a défigurée ses traits, altéré sa constitution et affaibli ses forces, il est vrai ; son état de langueur le démontre assez. Mais enfin, la nature est bonne quoique affaiblie ; elle est encore susceptible des dons de Dieu, car sa grâce, par Jésus-Christ Notre-Seigneur, n'est donnée, dit-il, ni aux pierres, ni aux arbres, ni aux animaux ; l'homme seul est capable de la recevoir. Elle est donc bonne, cette nature. Mais à Dieu ne plaise que nous supposions dans l'homme une bonne volonté qui préviennne la grâce, une bonne volonté qui se porte au bien sans le secours de la grâce, une bonne volonté que Dieu ne puisse s'empêcher de récompenser par l'infusion de sa grâce ! Non, c'est le Seigneur qui, selon l'Écriture, forme, prépare et crée, par sa grâce, la bonne volonté dans l'homme ; or cette grâce est essentiellement gratuite : *Præparatur voluntas a Domino*. Ainsi raisonne, ainsi triomphe le grand Augustin. Tantôt armé du glaive de la parole, tantôt muni du bouclier de la foi, dans la défense comme dans l'attaque, toujours ferme dans ses principes, toujours victorieux, il faut que tout cède aux efforts de cet homme invincible. Tel que la flèche de Jonathas, chaque trait qu'il lance porte coup, et aucun d'eux ne retourne en arrière : *Sagitta Jonathæ nunquam rediit retrorsum*. (II Reg., I, 22.)

Si de la gratuité des dons célestes il passe à celle de la prédestination, dont les rapports sont les mêmes que ceux de l'effet avec la cause, du moyen avec la fin ; si, dis-je, cet aigle des docteurs s'élève à ces hautes contemplations où l'homme ne peut atteindre que porté sur les ailes de la foi ; quel essor de génie ! quel vol respectueux ! quel enchaînement de preuves ! quelle suite, quelle force de raisonnements ! et en même temps quelle sobriété de sagesse ! quelle sainte frayeur ! quel profond hommage de sa raison devant cet Être sublime dont les décrets sur la destinée des humains sont aussi justes qu'impénétrables !

Il ne va pas, scrutateur audacieux, examiner curieusement les desseins du Très-Haut, ni tracer à la raison la marche qu'il a suivie dans l'ordre de ses décrets. Non, chrétiens, il laisse au mystère ce voile auguste, cette obscurité sainte et vénérable devant laquelle tout homme doit s'anéantir, se confondre et adorer. Il sait que plus on les avoisine de nos faibles intelligences, plus on les abaisse : or, plus on les abaisse, plus on retranche de cette hauteur incompréhensible qui fait le souverain mérite, et l'exercice indispensable de notre foi. Chez lui,

mes frères, la raison se tait. Saint Paul est son guide, l'Écriture son oracle, Dieu lui-même son docteur. Il ne voit que par les yeux de Paul, il ne raisonne que par son esprit, il ne marche que sur ses traces, il ne parle que par sa bouche. C'est d'après lui, qu'entrant dans les puissances du Seigneur, laissant à part les vaines subtilités de la sagesse humaine, il fait profession de ne savoir que Jésus-Christ, chef et modèle des élus. Il regarde la prédestination de cet Homme-Dieu, comme le type, la cause, le centre universel et le point immuable où vient se réunir l'éternelle élection de tous ses membres. Oui, c'est le Père qui les a donnés à son Fils, lui qui les a prédestinés par un pur effet de sa bonne volonté pour les rendre ses enfants adoptifs par Jésus-Christ ; afin, dit l'Apôtre, que la louange et la gloire en soient données à sa grâce. *In laudem gloriæ gratiæ suæ*. (Eph., I, 6.)

Quelle preuve plus éclatante, reprend saint Augustin, de la gratuite prédestination des membres, que celle de leur chef ? Car enfin, ajoute-t-il, quels mérites, ou de la foi, ou des bonnes œuvres dans la nature humaine de Jésus-Christ, ont pu l'élever à la qualité glorieuse de Médiateur entre le ciel et la terre ? Par où cet Homme a-t-il mérité d'être uni en unité de personne au Verbe divin ? quel bien, de quelque nature qu'il soit, a précédé en lui cette union ineffable ? quelle prière, quel acte de foi l'ont pu conduire à l'éminente qualité de Fils unique du Très-Haut ? Ouvrons donc ici les yeux de la foi, poursuit le saint docteur ; c'est Dieu, nous dit-elle, qui a opéré dans le temps cette union merveilleuse ; par conséquent c'est Dieu qui l'a prédestinée avant tous les siècles. Ainsi, comme Jésus-Christ seule entre tous les hommes, a été prédestiné à être notre chef, de même plusieurs ont été prédestinés à être ses membres. Qu'on ne parle donc plus des mérites humains, ils ont péri dans le premier Adam. *In Adam perierunt*. Ils revivent dans le second. Oui, tous ces avantages uniques, incroyables, étonnants pour le ciel même, accumulés dans sa personne, sont autant de dons singuliers que la nature humaine, c'est-à-dire notre nature, a reçus en Jésus-Christ sans aucun mérite précédent de sa part ni de la nôtre. Ainsi, chrétiens, c'est en Jésus-Christ, par Jésus-Christ et pour Jésus-Christ que les élus font tout ce qu'ils font. C'est en lui que Dieu nous a élus avant la création du monde, continue le Maître des gentils, non parce que nous devons être saints, mais afin que nous le fussions : *ut essemus sancti*. C'est par lui, c'est-à-dire par ses mérites, sa médiation, son sacerdoce et son sacrifice. Enfin c'est pour lui, c'est-à-dire pour former l'Eglise des premiers nés, et pour remplir ce Temple auguste où Dieu veut être adoré.

Et voilà, chrétiens, ce qui rend stable à jamais la prédestination, ou, comme la définit saint Augustin, la préparation des moyens par lesquels tous ceux qui sont dé-

livrés sont très-certainement délivrés. *Certissime liberantur.* (Aug., *De præd. SS.*, c. 15.) Certitude prise, en premier lieu, du côté de Dieu le Père, qui ne confie pas un dépôt aussi précieux que celui de sa grâce aux mains infidèles du libre arbitre, qui rend ses desseins immuables, et assure à ses élus la grâce et la gloire qu'il leur destine, en les confiant à son propre Fils, en qui seul les élus sont bénis, sanctifiés et glorifiés. Certitude prise, en second lieu, du côté de ce Fils, qui les reçoit de la main paternelle comme autant de pupiles, dont il est établi le tuteur, le conservateur et le garant; comme autant de membres destinés à former éternellement son corps mystique; comme autant de citoyens de la cité glorieuse dont il est le Roi; comme autant de frères dont il est le premier né; comme autant de co-héritiers avec lesquels il doit toujours partager son trône, son empire et son immortalité; comme autant de brebis dont il se déclare le tendre pasteur; enfin comme autant d'amis dont il veut être dans ce monde le confident, le soutien et le consolateur.

Certitude prise, en troisième lieu, du côté du moyen; je veux dire de la grâce du Sauveur. Grâce efficace par elle-même et dont la vertu féconde émanée des mérites de Jésus-Christ, porte avec soi le principe du salut, le commencement, le progrès, la perfection des œuvres saintes, et dans tous ses effets le sceau de l'infailibilité. Grâce de réparation : grâce d'action : grâce de persévérance.

Grâce de réparation, qui rend au libre arbitre mortellement blessé, le ressort, l'énergie et l'activité que lui avait enlevés la plaie originelle. Grâce médicinale, qui répand dans l'âme ce baume salutaire, cette chaleur vitale, et ce feu divin, qui, l'élevant au-dessus d'elle-même la transportent dans un ordre surnaturel, et lui communiquent avec les armes victorieuses de la justice, l'adresse, la force et le courage de s'en servir. En effet, chrétiens, depuis la chute d'Adam, l'homme est malade, aveugle, sourd et captif. En vain la loi, dans une lettre morte, lui fait connaître le devoir; en vain elle crie : vous n'aurez point de mauvais desirs : *non concupiscēs.* (*Deut.*, V, 21 ; VII, 25.) Une fatale expérience lui apprend que, malgré la loi et tout l'appareil de ses préceptes, ces desirs, quoique proscrits par le commandement, germent en foule au fond de son cœur; que cette terre ingrate produit journellement des fruits de mort et de malédiction; que sa vie entière n'est qu'une moisson d'iniquités : que, tous ses pas, suivant l'expression d'un prophète, forment la marche d'un insensé, et les écarts d'un prévaricateur. Ainsi la loi découvre le mal, exhorte le malade, l'avertit, l'incite, le menace, l'épouvante, mais ne le guérit pas. Non, dit notre saint Docteur, il faut que le céleste médecin le touche de cette main charitable qui guérit les maux les plus invétérés; il faut qu'il éclaire cet aveugle, qu'il fasse entendre ce sourd, qu'il délivre ce captif. En vain Paul plante, Apollon arrose; rien

ne pousse, rien ne fructifie, si Dieu ne donne l'accroissement. Tout champ demeure stérile, s'il n'est fécondé par la rosée de la grâce. La sagesse a beau crier par la bouche du prédicateur, aucun n'a des oreilles pour entendre, aucun ne vient à Jésus-Christ, s'il n'est enseigné par le Père. Mais que cette opération de la grâce est mystérieuse ! Or, cette grâce que, par sa pure libéralité, Dieu répand dans le cœur des hommes, n'est rejetée par aucun, parce que son premier et propre effet est d'ôter la dureté du cœur. Telle est, continue saint Augustin, la grâce qui fait les enfants de la promesse.

Grâce d'action, qui n'attend pas, dit-il, le consentement de la volonté, mais qui l'opère. Grâce qui porte l'empreinte sacrée et le caractère adorable de cette volonté suprême, de qui tout relève dans l'univers, et dont l'indépendance illimitée annonce un être qui fait tout ce qu'il veut dans le ciel comme sur la terre; un être dont la puissance produit et conserve tout, l'immensité renferme tout, la sagesse règle tout, la Providence gouverne tout, la science embrasse tout, et dont la miséricorde et la justice éclatent en tout et partout, soit dans le juste par sa grâce, soit dans le pécheur par un juste jugement. Et qu'on ne dise pas, reprend saint Augustin, que l'acception des personnes et la partialité président aux décrets de miséricorde ou de justice, émanés du tribunal de notre Dieu. L'acception des personnes, ajoute-t-il, ne peut avoir lieu dans une cause où tous les hommes sont coupables; dans une cause où celui qui est condamné reçoit la peine qui lui est due, et celui qui est délivré un bienfait qui ne lui est pas dû. Celui-là ne peut se plaindre; celui-ci ne peut se glorifier. Il voit au contraire dans le supplice de l'autre, ce qu'il mériterait lui-même, si la grâce ne l'en délivrait. Grâce qui discerne par conséquent un homme d'un autre homme; le fidèle de l'incrédule, le pénitent du pécheur obstiné, l'élus qui persévère dans la justice, du réprouvé qui la perd avant la mort.

Grâce qui, mettant spécialement l'homme juste sous la main protectrice du Très-Haut, rend infailible le salut de tous ceux qui sont appelés selon le décret de sa volonté souveraine. Mais, dira-t-on, que devient le libre arbitre sous la dépendance de ce pouvoir indéclinable, devant lequel tout plie et tout fléchit ? Ce qu'il devient ? Ah ! répond le saint docteur, il devient l'instrument et le coopérateur docile des vœux miséricordieux d'un Dieu qui le conduit au bonheur par le chemin de la vertu : il devient le maître de tant de passions indomptées qui bravent et les efforts de la nature, et les avis de la sagesse, et le frein de la raison ; il s'affranchit des liens de la concupiscence et de l'esclavage du péché ; il parcourt d'une course légère la voie des commandements et le sentier étroit de la justice ; il porte d'un pas ferme, et avec une sainte joie, le joug du Crucifié ; il partage avec les enfants de Dieu ce calme enchanteur et cette liberté

précieuse, la seule digne de ce nom, qui est un présent de Jésus-Christ, le prix de son sang et le gage de la paix du ciel. Il devient enfin courageux, intrépide, constant, fidèle, et d'autant plus libre, qu'il est plus soumis à la volonté du maître qui le gouverne. Voilà ce qu'il devient.

Hélas ! mes frères, comment les élus pourraient-ils se rassurer avec le secours d'une grâce tributaire du libre arbitre, soumise à ses fantaisies, et, pour ainsi dire, vassale de son inconstance ? Que n'auraient-ils pas à craindre des révoltes de la chair, des assauts de la convoitise, de la séduction des objets, de l'illusion des sens, des attrait du plaisir, de l'ascendant de l'habitude, et surtout de leur propre faiblesse.

Mais la grâce, dit-on, cette grâce qui ne manque jamais, qui suit constamment les traces, étudie les moments, et se prête au bon plaisir de la volonté, ne vient-elle pas au secours de notre faiblesse ? Hé ! qu'importe, répond saint Augustin, notre âme devient-elle plus forte ou plus saine avec une grâce qui ne la fortifie et ne la guérit pas ? Suffit-il d'offrir à un lâche l'épée et le bouclier pour le rendre courageux ? Que font les armes sans l'adresse et la valeur ? Ah ! si Jésus-Christ ne fait que nous inviter et nous éclairer par sa grâce ; s'il n'agit pas lui-même dans notre âme pour la guérir, la délivrer, la fortifier ; je la vois toujours la même : c'est le même fonds de misère, d'indigence, d'infirmité, la même indifférence pour l'affaire du salut, le même empire du côté de la concupiscence, même esclavage, mêmes périls. Je tremble pour le juste, et je n'attends rien du pécheur. Bien plus, dans cette supposition, je vois la ruine entière du libre arbitre dont on prétend maintenir les droits et relever la puissance. En effet, si on le soustrait à l'influence nécessaire du premier être, concentré dans ses propres ressources, isolé de tous ses appuis, il faut, dit saint Augustin, qu'il se tienne en l'air, sans autre base que celle de son néant et de sa vanité. Quel édifice, grand Dieu ! que celui que l'homme ose bâtir sans vous, ou plutôt contre vous. L'orgueil en fournit le plan, l'ignorance l'exécute ; mais la vérité le réprouve, et le temps le détruit. C'est la tour de Sennaar, dont le sommet s'élève jusqu'aux cieux. Avant ce monument de folie et de vanité, la terre n'avait qu'une langue et qu'une manière de parler : *Erat autem terra labii unius*. (Gen., XI, 1.) Depuis cette entreprise audacieuse, la confusion du langage est telle, que l'orthodoxe n'entend plus le nouvel idiome du pélagien : *ut non audiat unusquisque vocem proximi sui*. (Ibid.) Cependant, malgré ce mélange de pensées et d'expressions, l'oreille de la foi ne laisse pas d'entendre l'ancien ton de la vérité, cette vérité qui survit à la vogue éphémère des systèmes, et qui demeure éternellement : *manet in æternum*. (Psal., XXXII, 11.)

Elle nous apprend, cette vérité si digne d'être écoutée, que là où se trouve l'esprit de Dieu, là se trouve aussi la liberté ; que

l'homme n'est véritablement libre, qu'autant qu'il est délivré par Jésus-Christ ; que sans lui on ne peut rien faire, qu'avec lui tout est possible, facile même et agréable ; que la grâce du Sauveur est une grâce médicale, grâce qui par conséquent agit d'une manière intime sur la volonté, la pénètre, la dégage, la guérit de ses maux, la rappelle au devoir, et lui rend la force avec la rectitude que lui avait enlevée la chute du premier Adam.

Mais ce qui met le comble à la sécurité des élus, c'est, dit le saint Docteur, la grâce de la persévérance qui les distingue, et des justes temporaires qui désertent tôt ou tard les sentiers de la justice, et des prévaricateurs de profession qui n'y entrent jamais, ou qui en sortent aussitôt. Ce n'est pas vous, dit Jésus-Christ à ses apôtres, et dans leur personne à tous les élus. Ce n'est pas vous qui m'avez choisi : non, c'est moi qui vous ai choisis, afin que vous apportiez du fruit, et que votre fruit demeure toujours. Je vous établis donc non-seulement dans la justice ; je vous assure de plus la persévérance dans cette justice : *Et fructus vester maneat*. (Joan. XVI, 16.) Après des paroles si claires et si tranchantes, qui oserait (c'est toujours Augustin qui parle, je ne parle que d'après lui), qui oserait dire, s'écrie-t-il : ce fruit ne demeurera pas ? Qui oserait me dire : peut-être ce fruit ne subsistera pas ? Peut-être ! Mais ce peut-être est un blasphème. La foi le repousse avec horreur ; car la vocation et les dons de Dieu sont sans repentir ; j'entends la vocation de ceux qui ont été appelés selon le décret : *Sine penitentia enim sunt dona et vocatio Dei*. (Rom. XI, 29.) Jamais un fruit que le Chef des Elus veut être éternel, ne peut périr dans le temps.

Il est vrai que pendant le cours de cette vie, battue sans cesse par l'orage des tentations, la justice peut se perdre. Le plus saint des rois, le premier des apôtres, l'ont perdue en effet : mais la pénitence leur est préparée dès qu'ils appartiennent au nombre des élus ; car aucun de ceux que le Père a donnés à son Fils ne peut périr. Il n'est pas au pouvoir de qui que ce soit de les ravir de la main du Père qui est au-dessus de tout, ni de les arracher de celle du Fils, qui est une même chose avec son Père. Si quelqu'un de ceux-là périssait, Dieu serait trompé ; mais aucun d'eux ne périt, parce que Dieu ne peut être trompé : *Nemo eorum perit, quia non fallitur Deus*. Si quelqu'un d'eux périssait, Dieu serait vaincu par la malice de l'homme ; mais aucun ne périt, parce que rien ne peut l'emporter sur la puissance de Dieu : *Nemo eorum perit, quia nulla re vincitur Deus*.

Telle est, mes frères, sur ce dogme si profond, la doctrine du plus grand maître des théologiens et de la vraie théologie ; doctrine qu'il a transmise à la postérité chrétienne comme la doctrine héréditaire, constante et générale de l'Eglise, de qui lui-même l'avait reçue. Oui, dit ce Père, l'Eglise

a toujours cru la prédestination telle que je la défends : toujours elle l'a considérée comme une portion du sacré dépôt qui lui a été confié : *Prædestinationis hujus fidem nunquam Ecclesia Christi non habuit*. Ce que je sais avec certitude, c'est que personne, ajoute-il, n'a pu, sans combattre la vérité, contredire cette prédestination telle que nous la soutenons d'après les saintes Écritures : *Quam secundum Scripturas sanctas defendimus*. De sorte que la doctrine de la prédestination gratuite, indépendamment de toute prévision des mérites, ne doit plus être envisagée comme l'opinion de quelques Docteurs particuliers, mais comme la foi de l'Eglise Catholique. Ainsi l'enseigne le savant cardinal Bellarmin dans son *Traité de la grâce et du libre arbitre*, où il déclare sans détour que le siège apostolique a solennellement prononcé : *Sententiam tulit*, non pas une, mais deux et trois fois contre ce qui restait de pélagiens, en faveur des défenseurs de la grâce et de la prédestination enseignée par saint Augustin ; d'où il tire la conséquence que nous venons d'entendre : *Ut jam hæc sententia, non quorumvis Doctorum opinio, sed fides Ecclesiæ Catholiçæ dici debeat*. (BELLARM., lib. II, *De grat. et lib. arb.*, c. 11.)

La foi de l'Eglise catholique ! Oui, mes frères, croyons-en le cardinal Bellarmin, bien instruit de la décision du Saint-Siège, en faveur de la doctrine de saint Augustin.

Avec quel respect ne doit-on pas considérer ce premier trône du monde chrétien, consacré par les travaux de Pierre, et par le sacrifice de sa vie : ces assemblées vénérables des princes du sanctuaire, dont le Saint-Esprit autorise les décisions : cette nuée de saints personnages, qui, de siècle en siècle, ont brillé comme des astres dans le firmament de l'Eglise : tant d'illustres docteurs de tous les pays, de tous les ordres, et du vôtre surtout (4) : tant de fameuses académies, qui retentissent des éloges d'Augustin et de sa doctrine ? Votre nom est célèbre par toute la terre, lui disait l'immortel Jérôme, ce prodige d'érudition. Tous les catholiques ont les yeux sur vous, et vous révèrent comme le restaurateur de la foi de leurs pères ; et ce qui met le comble à votre gloire, tous les hérétiques vous détestent : *Omnes hæretici detestantur*. Que cet éloge est magnifique, mes frères ! qu'il est honorable, et à celui qui l'a fait, et à celui qui l'a reçu ? mais qu'il est justement mérité par le Docteur de la grâce de Jésus-Christ : cette grâce dont il a si victorieusement soutenu la nécessité, la gratuité, l'efficacité ; cette grâce dont la force et la douceur l'ont élevé lui-même à la plus éminente sainteté ! Les lumières du Docteur sont admirables sans doute ; mais le zèle et les vertus du Pontife le sont encore plus. Troisième point de ce discours, où je vous ferai voir Augustin imitateur de saint Paul, et modèle des pasteurs, qui dans son épis-

copat déploie les qualités éminentes et les ressources infinies d'une âme enrichie des trésors les plus précieux de la grâce. Renouvelez vos attentions.

TROISIÈME POINT.

Tout pontife, dit saint Paul, étant pris d'entre les hommes, est établi pour les hommes en ce qui regarde les choses de Dieu. *Pro hominibus constituitur in iis quæ sunt ad Deum*. (Hebr., V, 1.) S'il est établi pour les hommes, il n'est donc plus à lui-même ; et l'Eglise qui le consacre aux fonctions redoutables du sanctuaire, exige rigoureusement le tribut de ses travaux, le sacrifice même de sa vie en faveur de ses enfants. L'état d'un évêque est donc un état de sollicitude et de travail dont aucun prétexte ne peut légitimer l'interruption. La mort seule doit en marquer la fin, et en assurer la récompense. Appelé d'en haut, comme Jérémie, pour arracher et pour détruire, pour perdre et pour dissiper, pour édifier et pour planter, sa vie doit être un cercle perpétuel d'action et de mouvement. Une indolence fastueuse qui répand la stérilité sur l'héritage de Jésus-Christ, est l'opprobre et la profanation de la dignité sainte dont il est revêtu. C'est un larcin fait à ses ouailles, dont le souverain Pasteur de nos âmes se réserve la punition. Il doit donc travailler, et travailler sans relâche. Veilles, prières, sacrifices, instructions, exemples, sa vie, s'il le faut, il doit tout à son peuple ; c'est-à-dire, qu'il doit l'éclairer et le défendre de l'erreur par sa doctrine, l'animer à la piété par ses exemples, et, si le devoir l'exige, s'immoler lui-même pour son salut. Ainsi le comprit le grand évêque d'Hippone. Il regarda toujours la Prêtrature dont il était revêtu, comme un lien sacré qui l'engageait irrévocablement envers le troupeau dont il devait être la lumière, le modèle, le sacrificateur et la victime, et par conséquent son ministère, comme un ministère de doctrine et d'instruction, un ministère d'exemple et d'édification, et, dans la préparation du cœur, un ministère de sacrifice et d'immolation. Reprenons tous ces objets : le peu que j'en dirai suffira pour vous rendre attentifs au zèle d'Augustin, et à l'éminence de ses vertus.

Un ministère d'instruction. Ici, chrétiens, s'offrent à mon esprit les travaux immenses, et le zèle infatigable de notre saint évêque pour le salut des âmes et le bien spirituel de son troupeau. Figurez-vous un père au milieu de sa famille, qui jette sur ses enfants les regards d'une âme sensible et tendre, qui les renferme tous dans les entrailles de la charité sacerdotale ; un père qui ne vit que pour eux ; un père qui confond ses intérêts avec les leurs ; un père qui peut dire comme l'Apôtre aux Corinthiens : Qui est faible parmi vous sans que je m'affaiblisse avec lui ? qui est scandalisé sans que je brûle ? *Et ego non uror ?* (II Cor., XI, 29.)

(4) Les grands Augustins de Toulouse.

Ecoutez, chrétiens, écoutez cette voix paternelle : Je ne désire point, disait-il à son peuple, d'être sauvé sans vous ; pourquoi le désirerais-je ? que dirais-je ? pour qui suis-je évêque ? pour qui suis-je dans le monde ? C'est pour vivre seulement en Jésus-Christ, mais avec vous. C'est là ma passion, mon honneur, ma gloire, ma joie ; ce sont là mes richesses. Ah ! chrétiens, quel trésor pour l'Eglise ! quel bonheur pour un peuple qu'un pasteur de ce caractère ! C'est le zèle qui s'exprime avec tout le pathétique de la charité.

Elevé sur le siège d'Hippone dans un temps où la vertu seule assignait les places du sanctuaire, il suffisait pour y parvenir de les fuir et de les mériter, il fit voir à toute l'Eglise, dans le successeur de Valère, l'imitateur des apôtres, l'héritier de leur zèle, et le propagateur de leur doctrine. Avec quel attendrissement ne vit-elle pas ce nouveau Paul à travers les feux d'un ciel brûlant, voler au secours de ses brebis languissantes aux extrémités du bercail, parcourir les routes les plus désertes de son diocèse, et tel que ces nuées mystérieuses dont parle un Prophète, répandre sur ces lieux arides et presque isolés, la rosée d'une doctrine toute céleste ; rompre le pain de la parole à leurs grossiers habitants ; bégayant avec les uns, s'élevant avec les autres, se proportionnant à tous ; reprenant avec force, mais sans aigreur ; supportant avec douceur, mais sans faiblesse ; tolérant les défauts avec charité, implacable d'ailleurs contre les abus qu'il ne cesse de combattre ; jugeant du triomphe de son zèle, non par les vaines acclamations de ses auditeurs, mais par les larmes et les gémissements des coupables ? En un mot, chrétiens, visites fréquentes, exhortations familières, prédications souvent réitérées jusqu'à trois fois par jour ; lettres, prières, avis charitables, que n'emploie-t-il pas ? de quels travaux ne se charge-t-il pas ? combien de formes différentes ne prend-il pas, s'il a le moindre espoir de gagner un païen à Jésus-Christ, ou de ramener un hérétique dans le sein de l'Eglise ? quelle condescendance, quelle attention à changer de voix, de ton et de manières ? quels efforts pour enfanter tous les hommes en Jésus-Christ ? que de soins pour les sauver, et pour empêcher qu'aucun d'eux ne périsse ?

Ajoutez à tout cela tant d'ouvrages immenses, tant d'écrits lumineux, fruits immortels d'un zèle, qui, trop resserré dans les bornes de son Eglise, embrasse, comme celui de Paul, toutes celles de l'univers. Pénétré de leurs maux, sensible à leurs intérêts, toujours armé pour leur défense, il montre dans sa personne le modèle de cet évêque parfait, dont son maître, l'apôtre des gentils, a tracé le caractère. Je veux dire, un évêque éminent en science comme en vertu, rempli des vérités de la foi, capable d'exhorter selon la saine doctrine, et d'en combattre les contradicteurs. Sa vie ne fut effectivement qu'un long tissu de com-

bats et de victoires. Manichéens, pélagiens, origénistes, priscillianistes, ariens, donatistes, juifs et païens, rien n'échappe à la force de cette plume triomphante. C'est en vain que tantôt ils se relaient les uns et les autres, que tantôt ils se réunissent tous contre un si redoutable adversaire : dispersés ou réunis, leur défaite est également assurée. Puissant comme la vérité qu'il défend, invincible comme elle, il ne craint ni la qualité, ni le nombre de ses ennemis.

Ici, chrétiens, rappelez cette fameuse conférence de Carthage si longtemps éludée, et si justement redoutée par les évêques donatistes. Retranchés dans leurs églises usurpées sur les orthodoxes, comme dans des forts élevés par le schisme et défendus par l'erreur, ils tremblent au seul nom d'Augustin. Aucun n'ose entrer en lice contre ce nouveau David, déjà vainqueur des parméniens, des pétitiens, des Gaudence et des autres géants du parti. Mais enfin, il faut se rendre aux ordres de l'empereur. Le refus serait un aveu flétrissant de leur défaite même avant le combat ; et de plus, une révolte aussi manifeste qu'impudente contre l'autorité publique.

Voilà donc l'erreur aux prises avec la vérité ; le schisme avec l'amour de l'unité. Qui l'emportera ? Quelle question, mes frères ! La victoire peut-elle balancer ? Non, c'est ici la guerre du Seigneur ; lui-même défendra sa cause, n'en doutez pas, et consolera son Eglise. Lui qui promit à ses apôtres une éloquence et une sagesse auxquelles tous leurs ennemis seraient incapables de résister, semble donner au saint évêque d'Hippone un surcroît de génie et une supériorité de raison, qui, élevant Augustin au-dessus d'Augustin même, justifie les alarmes de ses adversaires.

Paraissez donc, généreux défenseur de l'unité ; paraissez, nouveau Jérémie, comme une colonne de fer et un mur d'airain contre les prêtres et les peuples séparés de la cité sainte. Ils combatront contre vous : *bellabunt adversum te (Jer., I, 29)* ; mais ils seront vaincus, *sed non prævalebunt (Ibid.)*, parce que je suis avec vous, dit le Seigneur : *quia ego tecum sum. (Ibid.)* Il paraît donc, mes frères, dans la plus célèbre dispute dont les fastes ecclésiastiques nous aient transmis la mémoire. C'est là que, durant trois jours, il soutient seul, ou presque seul, les attaques multipliées du schisme et de l'erreur : là, qu'il met en œuvre les ressorts puissants de cette dialectique ferme et lumineuse, que la marche embrouillée des sophismes et leurs détours captieux ne sauraient surprendre : là, qu'il développe les ressources infinies du génie le plus systématique et le plus vaste qui eût encore paru dans l'Eglise chrétienne : là, qu'il étale ce riche fonds de lumière et de doctrine, que les donatistes eux-mêmes sont forcés de reconnaître ; que dis-je ? d'admirer et d'embrasser. Oui, cette hydre altérée du sang d'Augustin même, divisée en tant de têtes, que les partisans de Donat n'en savaient pas le nombre ; ce monstre furieux et barbare, qui depuis un siècle déchirait la

rode de Jésus-Christ, désolait son héritage, égorgeait ses prêtres, insultait à ses vierges, remplissait l'Afrique entière d'horreur, de ruines et des marques affreuses de ses brigandages; ce monstre, dis-je, tombe enfin d'une chute mortelle et ne se relève plus.

Oui, chrétiens, après ce dernier coup, les donatistes, heureusement vaincus, bénissant même leur défaite et la victoire d'Augustin, rentrent en foule dans le sein de cette mère tendre qu'ils ont si longtemps et si cruellement affligée. Rangés la plupart sous les paisibles étendards de l'unité, ils ne forment plus qu'un même peuple avec les tribus fidèles, un même bercail, un même troupeau, soumis au même pasteur, assis à la même table, participant au même calice de bénédiction, nourris du même pain de vie, animés du même esprit, occupés des mêmes espérances, marchant ensemble vers le même terme : un Dieu, une foi, un baptême, c'est le nouveau cri de paix qu'on n'avait plus entendu depuis un siècle.

Mais quelle fut la cause d'une réunion si ardemment désirée par les évêques catholiques, et si longtemps éludée par les évêques donatistes? Ecoutez, chrétiens; voici un exemple de la douceur évangélique et de la piété sacerdotale, unique dans l'histoire de l'Eglise; un exemple au-dessus de tous nos éloges, digne de l'Esprit-Saint qui l'inspira, et bien glorieux au grand Augustin, qui le proposa lui-même à ses confrères, et leur en persuada l'exécution. C'est un de ces sujets qu'on affaiblirait en voulant le relever, et qui, pour être admiré, n'a pas besoin du futile secours de l'éloquence humaine. Ainsi, parlons tout simplement le langage de l'histoire, ou plutôt écoutons celui de deux cent quatre-vingt-six évêques catholiques, tous unanimement déterminés au sacrifice de leurs sièges; trop contents, s'ils peuvent enfin opérer l'extinction du schisme et le retour de la paix. Il nous suffit, disent-ils, pour notre salut, d'être chrétiens et fidèles à Dieu. C'est pour le peuple que l'on nous ordonne évêques; et s'il est utile aux fidèles que nous renoncions à notre dignité, nous y consentons de tout notre cœur. Quelle charité dans un si grand nombre d'évêques, s'écrie avec raison l'historien célèbre qui rapporte ce fait mémorable! quel désintéressement! quel amour pour l'Eglise et pour l'unité! quelles louanges ne mérite point un acte de générosité si héroïque! mais aussi quelle gloire pour saint Augustin, qui dirigeait toute cette grande action, de la leur avoir inspirée! Action mémorable, qui toucha, pénétra et ramena le cœur des évêques donatistes au sein de l'Eglise, à la paix et à l'unité. Voilà, chrétiens, quelle fut l'issue de cette fameuse conférence, dont l'évêque d'Hippone fut l'âme, le modérateur et le héros, si j'ose m'exprimer ainsi. Quel trésor par conséquent pour l'Eglise et le peuple d'Afrique, qu'un évêque selon le cœur de Dieu, qui réunit dans sa personne l'ardeur du zèle, les lumières de la doctrine, l'éloquence des mœurs, la force impérieuse de

l'exemple et l'ascendant invincible des vertus pastorales! car voilà, chrétiens, ce qui signala surtout le ministère de l'incomparable pontife dont je poursuis l'éloge. Quelle humilité plus profonde! quelle douceur plus inaltérable! quelle charité plus généreuse! quelle tendresse plus compatissante! quel ordre plus exact! quelle décence plus sévère dans toute sa conduite! Nommez une vertu qui n'ait pas été la sienne; mais dans quel degré de perfection!

Humilité profonde. Rien ne pèse plus à son cœur que les applaudissements de son siècle. Rien ne lui coûte moins que l'aveu, mille fois réitéré, de son indignité. La voix publique l'élève jusqu'au ciel; et, convaincu de sa bassesse, il déplore la méprise de ses admirateurs, et rougit de sa propre gloire. Il entreprend même de dissiper, par le livre de ses *Confessions*, les préjugés du public, trop favorables à son égard. C'est un témoin qu'il députe à la terre entière, et qu'il fait passer aux générations futures; témoin, à la vérité, qui trahit ses intentions, mais qui n'est pas moins la preuve immortelle de sa parfaite humilité. *Voyez, dit-il, voyez par ce livre ce que je suis : vous devez me croire quand je parle de moi-même, et ne point ajouter foi à ce que les autres en publient ; c'est-à-dire, qu'Augustin repousse les louanges avec autant de soin, que les autres évitent les humiliations.*

Quelle n'est pas sa vigilance dans les contestations, soit littéraires, soit dogmatiques, pour parer aux retours de l'amour-propre et aux surprises de la vanité? *Quand les hommes, dit-il, aiment une opinion, non parce qu'elle est vraie, mais parce qu'elle est à eux, ils disputent moins pour la vérité que pour la victoire.* Rien de mieux pensé, mes frères : aussi toujours en garde contre cet écueil, il ne montra jamais plus de modestie et d'humilité que dans les circonstances du succès et dans l'honneur du triomphe; humilité qui est elle-même un second triomphe.

Mais jamais cette vertu ne parut avec plus d'éclat que dans sa fameuse dispute avec saint Jérôme, au sujet des cérémonies légales. Jérôme, d'un génie ardent, impétueux, sentant même un peu la rudesse qu'inspire à la longue l'air sauvage de la solitude, mais d'ailleurs plein d'amour pour la vérité, écrivain laborieux et souvent sublime, versé plus qu'homme de son temps dans l'intelligence des Ecritures; Jérôme, dis-je, se livre quelquefois dans ses écrits contre Augustin, à la sévère vivacité de son zèle, et sa plume n'est pas toujours exempte d'amertume et d'aigreur. Augustin au contraire, le doux, le modeste Augustin, quoiqu'il ait la raison de son côté, s'humilie devant cet adversaire qu'il chérit et qu'il respecte. Confus, en quelque sorte, de ses avantages, il s'attribue tout le blâme de la dispute : il conjure l'auguste vieillard, par la douceur de Jésus-Christ, d'oublier l'offense qu'il a pu recevoir de lui : soumis à son jugement, il le regarde comme son maître; il veut que Jérôme exerce à son égard l'office de censeur.

il renonce enfin à la dispute, si la rupture de leur amitié doit en être le fruit. *Quoiqu'un évêque*, lui dit-il, *soit au-dessus d'un prêtre par sa dignité, cependant Augustin, à bien des égards, est inférieur à Jérôme*. Ainsi parle, mes frères, l'humble défenseur d'une opinion que Jérôme lui-même embrassa dans la suite. Oui, cet homme que les suffrages de l'univers élèvent au-dessus des autres hommes, prend le ton d'un disciple, et la posture d'un suppliant, tant il est vrai que l'humilité se place toujours au plus bas lieu. Savants du premier ordre, qui ne pouvez souffrir de rivaux à vos côtés, encore moins au-dessus de vous, voulez-vous régner, en effet, dans l'empire des lettres? Imitiez Augustin; associez aux talents qui vous élèvent si haut, la modestie qui en rehausse le prix, et surtout l'humilité qui en sanctifie l'usage.

Mais avançons : il est temps d'admirer la charité douce, patiente et généreuse de notre saint évêque. Charité dont les entrailles dilatées par le Saint-Esprit, embrassent tous les hommes; les ennemis comme les amis; les étrangers comme les domestiques; les calomnieurs, les persécuteurs, comme les approbateurs et les panégyristes. C'est ici, mes frères, le plus bel endroit de la vie d'Augustin. En effet, quel homme eut jamais plus d'empressement et de zèle pour ses amis, qu'il n'en avait pour ses ennemis? Avec quelle sollicitude n'intercède-t-il pas pour les circoncellions, brigands abhorrés de leur terre natale qu'ils remplissent d'effroi, d'horreur, de sang et de carnage? Ils ont conspiré contre sa vie; ils ont prêché publiquement qu'immoler cette victime, odieuse au progrès de leur religion, serait offrir un sacrifice agréable au Dieu de paix. Et le saint évêque leur tend une main secourable; et il les dérobe, quand il le peut, à la rigueur des lois; et il oppose la douceur de son caractère aux attentats atroces de leur férocité; et il désarme par ses prières ou par son crédit les mains prêtes à le venger. O que la charité, cette reine de vertus, élève l'âme! Comme elle la rapproche de l'Être suprême dont elle refléchit l'image bienfaisante! Qu'un beau naturel, embrasé de ses feux et ennobli par ses motifs, paraît alors admirable, surnaturel, et presque divin! Or, chrétiens, voilà ce qui, plus que toute autre chose, rappelait ces malheureux aux sentiments de la nature, à la foi de l'Eglise et aux pieds d'Augustin.

Pénétré des nobles sentiments qu'inspire une religion toujours amie de la paix, et fondée sur la charité, il sait que l'esprit de la véritable Eglise est un esprit de patience, de support, de miséricorde, et de cette mansuétude inimitable qu'elle a reçu de son Epoux : il sait qu'elle tolère dans son champ le froment avec la paille, l'ivraie avec le bon grain jusqu'au temps de la moisson : il sait que sa robe, longtemps rougie du sang de ses propres enfants, ne doit jamais être souillée par celui de ses persécuteurs; qu'elle doit se maintenir et se défendre par les

mêmes voies qui l'ont établie et répandue dans toutes les parties de l'univers : il sait qu'elle réproouve hautement, et le faux zèle de l'ignorance, et les transports sanguinaires du fanatisme; que le droit du glaive qui assure le repos ou qui venge les injures des citoyens, n'appartient qu'à César et aux ministres dépositaires de sa puissance. Il sait enfin que les seules ressources de cette Eglise contre ses ennemis sont des vœux, des supplications, des gémissements, ou tout au plus des armes spirituelles, dont même elle ne doit user que pour le salut et la conversion des coupables. Ainsi pensa toujours ce digne évêque, le plus éclairé de tous ceux que vante l'antiquité.

Mais quelle devait être pour son troupeau la tendresse d'un pasteur si charitable et si généreux envers ses ennemis? La charité, qui parle si souvent par sa bouche, et si éloquemment, se peint plus vivement encore dans ses actions envers ses brebis, et s'attache de préférence aux plus faibles et aux plus délaissées du troupeau qu'il gouverne. Il suffit d'être malheureux pour toucher et pénétrer une âme si grande et si miséricordieuse. Les veuves surtout, les orphelins, tous ceux que la fortune trahit, ou que le monde abandonne, sont accueillis, protégés, consolés par le saint évêque, et regardés comme autant d'enfants dont la Providence le constitue le père, le soutien et le tuteur. Entre ses mains libérales et pures, les biens du sanctuaire, ces biens offerts par la piété des fidèles, que le faste ou l'avarice ne doivent jamais ni dissiper, ni s'approprier; ces biens, dis-je, ont, dans le sein de l'indigent, la pente naturelle que leur assigne la charité.

Une sage économie, une tendresse ingénieuse en rendent la dispensation relative à tous les besoins. Ainsi, tous les pauvres de son diocèse, vêtus et nourris par les soins, ou aux dépens du saint prélat, ne paraissent, pour ainsi dire, en public, que sous les livrées de la miséricorde pastorale. Oui, ces âmes flétries et abattues, qui déploreraient le malheur de leur existence, ne sentent plus que la douce impression de l'attendrissement qu'inspire une juste reconnaissance envers un si bon père. Ils bénissent le jour qui les vit naître. Il reçoit lui-même l'innocent tribut de leurs vœux et leurs actions de grâces. Il goûte enfin cette joie touchante et pure qu'un cœur bien fait peut seul apprécier dans le soulagement des malheureux. Mais tandis qu'il nourrit leurs corps du pain de chaque jour, il fortifie leurs âmes du pain de la parole : il les rappelle à Jésus-Christ, dont ils sont les images les plus expressives, et les frères les plus chéris : il leur inspire l'amour de ces biens invisibles, seuls capables de les rendre heureux. C'est ainsi que la charité sait réunir et le siècle présent, et le siècle à venir. Arbre mystérieux, elle étend sa racine avec effort sur la terre, et porte sa tête immortelle jusqu'aux cieux : *Aspera radix in terra; pulchra coma in celo est.*

(Aug., in *Psalm.*) A ces vives expressions, il est aisé de reconnaître Augustin, cet orateur si énergique de la divine charité.

Entin, mes frères, quel ordre plus exact, quelle décence plus sévère dans toute sa conduite! Pour ôter aux faibles tout sujet de scandale, il fait de sa maison le temple des mœurs cléricales, et comme un fort inaccessible aux propos de la malignité la plus soupçonneuse. Nulle femme n'est reçue dans son palais, n'est admise à sa table. L'éclat de la vertu, les relations les plus tendres du sang et de la parenté, ne sont pas des titres d'exception. Une sœur, deux nièces qui servent Dieu dans la retraite, ne furent jamais plus privilégiées que les autres. Il les aime sans doute : mais comme Abraham, sacrificateur de sa tendresse même, il immole ces victimes de la nature à l'édification de son peuple et à l'honneur de son ministère : *Ut non vituperetur ministerium nostrum.* (II Cor., VI, 3.)

Grand Dieu, que vous êtes admirable dans vos saints! De quel abîme de misère, à quel comble de gloire votre miséricorde élève un pécheur, dès que votre voie puissante le rappelle des ombres de la mort aux lumières de la grâce, et des voies de la perdition à celles du salut! que ces traits de votre clémence, ô Seigneur, sont instructifs! qu'ils sont consolants! Et, sans sortir de notre sujet, quelle différence prodigieuse il vous a plu de mettre entre Augustin, et Augustin! entre Augustin disciple de Manès, et entêté jusqu'à l'enthousiasme de ses opinions extravagantes, et Augustin fidèle disciple de Jésus-Christ! entre Augustin professant les paradoxes d'une philosophie insoutenable, et Augustin soumis aux sublimes vérités de la philosophie chrétienne! entre Augustin livré sans retenue comme sans remords à toute l'ignominie de ses passions impures, et Augustin pleurant ses débordements sur l'autel de la pénitence qui les expie! entre Augustin, chef et coryphée de tous les débauchés de son âge, et Augustin père et instituteur de tant de pieuses congrégations qui répandent encore dans toute l'Eglise la bonne odeur de Jésus-Christ! Quel intervalle immense entre Augustin, sujet de tant de larmes pour sa pieuse mère, et Augustin, devenu par l'activité de son zèle et par l'éminence de ses vertus, le sel de la terre, la lumière du monde, l'oracle de l'Eglise, la ressource comme le modèle des bons pasteurs, la voix des conciles, l'appui des orthodoxes, le fléau des hérétiques, la gloire du sacerdoce, le zéléteur du sanctuaire, l'ornement de son siècle, et l'étonnement de tous les autres.

Tels sont les prodiges de la grâce dans la personne d'Augustin. Il en fut la conquête comme saint Paul. Il en fut le défenseur comme saint Paul; et, dans son épiscopat, il en développa tous les trésors dont son âme était enrichie, à l'exemple de saint Paul. Mais d'où vient que cette grâce, source de tant de merveilles en faveur d'Augustin, presque toujours stérile dans nos cœurs re-

belles, en opère si rarement parmi nous? Depuis tant d'années qu'elle nous prévient, nous presse, nous poursuit, nous opposons à ses instances une opiniâtreté et une résistance invincibles. Les jours de notre vie les plus insoutenables sont ceux où cette grâce, plus active, ce semble, et plus empressée, redouble ses illustrations et ses terreurs salutaires. Le ver intérieur de la conscience, qui reçoit ordre de nous blesser pour nous guérir, est l'ennemi de notre repos, le plus insupportable et le plus détesté. Ses atteintes nous agrippent, et ses morsures nous désolent. Nous ressemblons à l'aspic sourd dont parle un prophète : comme lui, nous nous bouchons les oreilles pour ne pas entendre la voix importune de la syndérèse, et les cris du remords. Nous cherchons auprès du monde l'enchantement habile qui puisse endormir cet odieux insecte. *Quelle vie, s'écrie notre saint, que la vie de l'homme, et de l'homme pécheur! quel théâtre d'ensorcellement et d'illusion! que d'obstacles il trouve au dedans de lui-même! au dehors quelles distractions! quel peuple d'ennemis sort en foule de son cœur comme autant de vers qu'engendre sa corruption!*

Ah! Seigneur, Dieu clément, vous qui êtes riche en miséricorde, et toujours lent à punir; vous qui rachetez notre vie de la mort, jusques à quand, rebelle aux traits de votre grâce, compterai-je vos bienfaits mêmes, dont j'ai si longtemps abusé, parmi les crimes qu'ils devraient effacer? jusques à quand présumerai-je de votre clémence à mesure que j'en serai plus indigne? Quelle folie à moi de fixer la guérison de mes maux au terme fatal où peut-être je ne parviendrai jamais!

Revenons, mes frères, d'une erreur si funeste au salut. Acquittions enfin par le tribut de nos larmes, les arrérages accumulés dont nous sommes comptables envers le Dieu qui nous appelle à résipiscence. Imitons son serviteur Augustin, ou si l'exemple de ce grand homme est trop éloigné de nos jours, suivons celui de ses dignes enfants, ces hommes toujours morts et toujours vivants en Jésus-Christ. Si nous sommes zélés pour la doctrine de leur Père, ils en sont les héritiers naturels, les premiers dépositaires et les fidèles dispensateurs. Si nous cherchons la science qui fait les saints, leurs vertus nous indiquent assez la voie de la sainteté, et par cette voie le terme heureux de l'immortalité, que je vous souhaite, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE II.

SAINT CHARLES BORROMÉE.

Tibi, Deus patrum nostrorum, confiteor, teque laudo; quia sapientiam et fortitudinem dedisti mihi. (*Dan.*, II, 23.)

Je vous rends grâce, ô Seigneur! Dieu de nos pères, et je vous bénis; parce que vous m'avez donné la sagesse et la force.

Toute grâce excellente et tout don parfait vient d'en haut, dit l'Ecriture, et descend

du Père des lumières. Mais parmi tant de faveurs signalées qui émanent de cette source immortelle, il n'en est aucune qui réclame plus étroitement nos actions de grâces que le don inestimable de la sagesse qui nous éclaire et de la force qui nous soutient. L'une est le préservatif de nos égarements; l'autre l'appui de notre faiblesse. L'une guide notre raison et nous précautionne contre ses méprises; l'autre affermit notre cœur et nous sauve de son inconstance. L'une épure notre intelligence et règle sûrement la marche de notre esprit dans la voie de la vérité; l'autre élève notre âme et lui imprime ces efforts courageux que les coups de la fortune, les complots de l'iniquité, la vue du péril, la mort elle-même ne sauraient ébranler. La première nous découvre le devoir; la seconde nous fournit le courage de l'accomplir. La sagesse, dit l'Esprit saint, élève en gloire ses heureux sectateurs. La force assure l'ouvrage de la sagesse, le munit contre les assauts des passions, et le rend immortel comme Dieu même.

Voilà, chrétiens, ce que je dois vous montrer dans la vie de ce grand cardinal dont j'ai entrepris l'éloge. Non, jamais pontife du Dieu vivant n'eut plus de raisons que saint Charles de compter la sagesse et la force parmi les premiers titres de ses hommages envers le Dieu de ses pères : *Tibi, Deus patrum nostrorum, confiteor, teque laudo, quia sapientiam et fortitudinem dedisti mihi*. Né dans un siècle où toute chair avait corrompu sa voie, où, pour être vertueux au gré du monde, il suffisait d'être vicieux avec décence; où l'héritage du Seigneur essayait de toutes parts les incursions de l'homme ennemi : né, dis-je, dans ce malheureux siècle, mais appelé d'en haut comme un autre Jérémie, pour arracher et pour détruire, pour perdre et pour dissiper, pour édifier et pour planter, il vit presque en naissant le scandale et l'ignominie au milieu de Sion; le sel de la terre affadi; les lumières du monde éteintes ou obscurcies; les sentinelles d'Israël endormies; les pasteurs la plupart lâches, fugitifs, ravisseurs du troupeau; le troupeau lui-même sans nourriture, expirant de faim et d'inanition dans des pâturages arides ou négligés. Quel triste spectacle! mais aussi quel fonds de sagesse et de force dans celui qui sut arracher l'ivraie du champ de l'Eglise, détruire le règne de l'impiété, ruiner les superbes appuis, dissiper les ténèbres de l'ignorance, élever l'édifice de la réforme sur les fondements de l'ancienne discipline, et cultiver les plantes précieuses de toutes les vertus dans des terres incultes et ravagées par toute espèce de vices! Telle est l'idée générale que la vie de saint Charles présente à nos réflexions. Plein de sagesse, il ne se contente pas de jeter un regard attendri sur les maux de l'Eglise; il en cherche le remède et le trouve dans les ressources de son zèle. Plein de force, il triomphe au milieu des obstacles, et montre à l'univers

étonné que le sanctuaire a des héros plus intrépides, plus admirables encore, que ceux dont le siècle s'applaudit. Voilà ce que vous allez admirer vous-mêmes dans la suite de ce discours. L'ouvrage de la réforme sagement conduit par saint Charles : *Sapientiam dedisti mihi*; courageusement exécuté : *Et fortitudinem..... Ave, Maria*.

PREMIER POINT.

La vocation de conduire les hommes est si haute, et en même temps si difficile, que le zèle seul ne suffit pas pour en remplir les périlleuses fonctions. Un zèle dépourvu de lumière marche au hasard, n'aperçoit qu'une seule face dans les objets; confond souvent la règle avec le caprice, le devoir avec l'humeur; blesse le malade qu'il devrait guérir, et scandalise le faible au lieu de l'édifier. Dupe de ses propres illusions, trompeur et trompé de bonne foi; tel zéléteur qui se place lui-même à la suite des Athanase et des Chrysostome, victime, à ce qu'il pense, de la loi, n'est peut-être qu'un enthousiaste fougeux par principe de conscience, et incorrigible par système. Mais dès que la sagesse conduit le zèle, à la faveur de sa direction toujours sûre et réfléchie, il devient un principe fécond de sages mesures, de moyens appropriés à la fin qu'on se propose, et de succès tôt ou tard infaillibles. Le saint que l'Eglise honore en ce jour nous en fournit un exemple d'autant plus touchant qu'il est plus parfait en lui-même et que la mémoire en est plus récente parmi nous. Choisi de Dieu pour rappeler l'esprit ancien et rétablir les mœurs paternelles dans un vaste diocèse, où la voix des premiers pasteurs ne se faisait plus entendre que par l'organe subalterne de quelques ministres également ignorants et corrompus, Charles vit la difficulté de l'entreprise; mais, en l'exécutant, il prouva que le vrai sage et le grand homme se touchent de bien près, et que dans les sujets d'élite où la grâce travaille sur un riche fonds, elle produit bientôt ces œuvres durables qui survivent toujours à leurs auteurs. Charles vit donc les maux infinis de l'Epouse que le Père commun des fidèles lui avait destinée. Or, comme il en connaissait la cause et que la sagesse met tout à profit, il en chercha le remède : bientôt il le trouva; premièrement, dans les avantages mêmes de la naissance et du rang; en second lieu, dans les ressources d'une doctrine pure et lumineuse; enfin, dans les exemples d'une vie sainte et digne des plus beaux jours de l'Eglise. Appliquons-nous, et apprenons combien nous sommes redevables à l'auteur de tant de biens.

Quand je parle de la naissance et du rang, ne pensez pas, mes frères, que je prétende les associer à la gloire de notre saint, ou chercher dans un fondement aussi frivole aux yeux de la foi la matière de son éloge. Un mérite éminent, des vertus sublimes viennent de plus haut que du sang ou des honneurs. C'est par la grâce de Dieu qu'un

Paul est tout ce qu'il est : distrahit sur sa qualité de citoyen romain, il lui préfère ses chaînes et ses travaux pour Jésus-Christ. David sur le trône fait admirer les merveilles de son règne. On oublie dans Israël le fils obscur d'Isaï ; on y voit, on y révère le grand Roi, tant il est vrai qu'une origine illustre ou illustrée ne forme une perspective que dans le tableau de la médiocrité. Ainsi, chrétiens, si je vous rappelle la naissance ou les dignités de saint Charles, c'est uniquement pour vous édifier par l'usage qu'il en sut faire. Envisagez dans sa personne, j'y consens, le descendant ou l'allié de tant d'illustres personnages qui, sous la tiare, la pourpre et le sceptre même, avaient donné un si grand éclat au sang des Borromée. Fils du comte Gilbert, neveu d'un pape, objet de sa tendresse, dépositaire de sa confiance comme de son autorité ; placé à un degré du trône pontifical, partageant en quelque sorte avec Pie IV la prélature suprême, agrégé au Sacré-Collège, protecteur de plusieurs royaumes, soutenant dès l'âge de vingt-deux ans le poids de toutes les Eglises, surchargé de titres et d'honneurs, il ne voyait dans le sanctuaire qu'une seule tête au-dessus de la sienne, tant la naissance et les dignités l'élevaient aux yeux du monde.

Mais, hélas ! quelle position ! et combien effrayante pour le salut ! Le moyen que parmi tous ces prestiges de la vanité, et dans cette région si haute du faste et de l'opulence, le jeune Borromée se soutienne sans en être ébloui ? Rassurons-nous. La sagesse, moniteur constant de cet autre Salomon ; cette sagesse qui a l'intelligence de toutes choses, le conduit dans toutes ses œuvres avec circonspection et le protégé par sa puissance. On dirait que la Providence ne l'a placé dans le premier sanctuaire de la religion que pour y être l'oracle du grand prêtre, et pour y puiser de bonne heure cette expérience précieuse qui doit changer la face de son siècle et servir de règle aux siècles à venir. Le népotisme, dont l'appareil et les abus avaient si souvent consterné Rome ; cette place critique, sujet éternel de ses terreurs ou de ses censures, devient, par les vertus de Charles, l'objet de son amour et la matière de ses éloges. En effet, chrétiens, c'est dans ce poste même qu'il ébauche les premiers traits et qu'il jette les fondements de cette réforme si longtemps désirée par la piété, mais toujours éludée par la politique. Son loisir, ses relations, son crédit, ses instances tendent constamment vers ce but unique et si précieux à son cœur.

Son loisir. Ecoutez, ministres des autels, et vous surtout qui présidez à l'assemblée sacerdotale : ce ne sont pas des leçons que je prétends vous donner ; (eh ! qui suis-je pour instruire nos maîtres ?) C'est l'exemple d'un grand saint que l'Eglise nous propose et que je vous rappelle en son nom. Son loisir : ah ! chrétiens, le loisir du juste échappé pour quelques instants au tour-

billon des affaires, n'est qu'un nouveau genre d'occupation. Econome sévère de son temps, il enchaîne, pour ainsi dire, les heures et impose à chacune un tribut particulier qu'il consacre à l'utilité publique ; ses délassements mêmes sont laborieux. Si vous cherchez l'archevêque de Milan lorsque, fugitif de la multitude et libre de tout autre soin, il se retire dans son palais, vous le trouverez durant le repos et le silence de la nuit, environné d'un cercle d'amis illustres, parcourant avec eux la vaste étendue des siècles, étudiant l'histoire des mœurs, examinant les causes de leurs décadences et cherchant les moyens de leur rétablissement. C'est dans le cours de ces veilles instructives, que, touché, pénétré, attendri par le souvenir des grands modèles de l'antiquité chrétienne, il s'anime puissamment à l'imitation de leurs exemples. Nouveau Moïse, instruit, comme lui, dans la science des Egyptiens, plus encore dans la loi du Seigneur, il rassemble déjà avec les dépouilles des nations les ruines de l'ancien sanctuaire pour en bâtir le temple de la réforme ; et les nuits vaticanes forment d'avance le restaurateur de la discipline et le nouveau patriarche de la cléricature.

Ses relations. Il n'en a d'autres qu'avec la science et la vertu. Cette foule intéressée de courtisans que son rang, ses emplois, le désir de plaire au souverain pontife, l'envie de parvenir, l'ambition de monter plus haut, mille autres motifs rassemblent assidûment autour de lui ; cette foule, dis-je, il la souffre comme une espèce de servitude réciproque où le plus indépendant en apparence est le plus esclave en effet. Inaccessible d'ailleurs aux fades accents de la louange, plus encore au poison de la flatterie, le mérite seul a droit à son estime, à sa confiance, à sa familiarité. Les François Foreyro, les Marinis, les Barthélemi des Martyrs, les plus saints prélats de son siècle : tels sont les hommes avec lesquels il se forme à l'esprit épiscopal, et dont les vertus comme les avis lui serviront de règle dans la conduite de son troupeau.

Son crédit. Il ne l'emploie que pour l'honneur de la religion et le renouvellement général du royaume de l'Homme-Dieu. Suspendez vos soupirs, âmes pieuses qui en déplorez les scandales : un nouveau Phinée, toujours ferme dans la chute du peuple, s'appête à le relever. Sa sagesse qui le guide va renouveler par l'organe du suprême tribunal de l'Eglise, tribunal à qui Jésus-Christ, quittant la terre, confia le sceau de l'infaillibilité, va, dis-je, renouveler les préceptes des anciens et ramener les instructions presque oubliées des hommes célèbres : *Sapientiam omnium antiquorum exquirat sapiens.* (Eccli., XXXIX, 1.) Fléchi par ses prières, encouragé par ses conseils, convaincu par ses raisons, le vicaire de Jésus-Christ rappelle de tous côtés les princes du sanctuaire et les docteurs de la loi. En vain l'enfer déchainé traverse l'œuvre de Dieu :

invisible et présent à tous, Charles excite le courage des uns, dissipe les alarmes des autres, rassure le pontife lui-même, lève tous les obstacles, aplanit toutes les difficultés, élaire le dédale des passions, rompt les manœuvres de la politique; fait tant, en un mot, par sa prudence et par son crédit, que de Trente partent enfin les anathèmes qui foudroient l'erreur, et les règles saintes qui vont réformer l'univers.

Ajoutez à tout cela ses vives instances auprès d'un oncle, dont la tendre inflexibilité met le plus grand obstacle aux projets de son zèle. Il cédera pourtant, cet oncle inflexible; il immolera sa tendresse au devoir rigoureux qui va lui ravir la plus chère portion de lui-même; il rendra, puisqu'il le faut, un père à ses enfants, un pasteur à ses ouailles, un docteur aux fidèles, un apôtre à l'Eglise de Milan, ou plutôt il l'a déjà rendu.

Ici, chrétiens, j'entre dans vos réflexions. Quel modèle, dites-vous; mais aussi quel censeur de tous ceux qui, dans le même rang, comblés des mêmes honneurs, chargés des mêmes emplois, tiennent une marche si différente! Qu'est-ce en effet que leur travail? Leur travail est l'agitation tumultueuse d'une politique toujours en haleine, ou le pénible essor d'une cupidité qui s'élance vers la fortune. Leur loisir? Une oisiveté superbe et voluptueuse. Leur crédit? L'abus d'un pouvoir, tantôt favorable au vice, tantôt funeste à la vertu. Leurs relations? Des commerces de caprice, où le mérite, admis quelquefois par ostentation, a peu de part à l'estime, encore moins à la confiance, presque jamais à la faveur. Leurs instances? Des importunités intéressées auprès d'un maître courbé sous le poids des ans et des soucis, dont ils rendent, si j'ose m'exprimer ainsi, la caducité vassale de leur ambition, et sa complaisance complice de leur rapacité. Mais écartons ces tristes idées: revenons à l'exemple du sage que je loue. Il fait servir les prérogatives du rang et de la naissance à l'ouvrage de la réforme: premier moyen. Il le continue par ses instructions: second moyen. Il le consume par l'exemple de ses vertus: troisième moyen.

Fixé constamment à l'idée sublime de ses devoirs, il sait qu'un évêque est le docteur par excellence, le père nourricier, le prédicateur-né de son peuple, que par conséquent l'instruction est un devoir personnel dont il est comptable envers ce même peuple. Il sait que la parole sainte n'a jamais plus d'attrait, plus de force et d'onction, que dans une bouche spécialement destinée à l'annoncer; qu'elle est véritablement alors ce glaive à deux tranchants qui pénètre jusqu'à la division de l'âme. Il sait que, sous l'emblème de ces animaux qui n'aboient pas, le Seigneur condamne les pasteurs muets qui négligent cette portion capitale du ministère. Il sait, dis-je, tout cela. Mais il ne se borne pas à une connaissance stérile du devoir; il se hâte de le remplir. Quand

le feu divin dont il brûle pour le salut des âmes aurait moins d'activité, la vue seule du troupeau suffirait pour l'exciter et le ranimer.

Non, ce n'est plus cette vigne choisie, arrosée des sueurs, fertilisée par les travaux du grand Ambroise, et de tant de saints pontifes qui l'avaient si glorieusement cultivée: c'est un terrain couvert d'un plant sauvage, affreux à la vue; un sol stérile, ou qui ne produit désormais que des fruits de mort et de malédiction. C'est une terre impure d'où s'exhale un air contagieux qui porte à la ronde une vapeur funeste et une infection désolante. Ah! l'incircconcis l'a ravagée; sa main profane a ruiné toutes ses défenses. Parlons sans figure. Le diocèse de Milan, ce diocèse immense et si florissant autrefois, est en effet l'opprobre de la religion et le scandale de l'Italie. Oui, cette même Eglise, qui vit un puissant empereur courber sa tête triomphante sous le joug de la discipline, et respecter la voix de son pasteur, voyait alors ses membres les plus obscurs rejeter l'une et méconnaître l'autre, tant les mœurs avaient dégénéré, tant la licence était effrénée; des vierges folles, échappées à l'asile secret de leur innocence, errantes parmi les périls du siècle, retenant à peine le nom et l'habit de leur profession; un clergé presque aussi désordonné que le peuple; des prêtres grossièrement ignorants, qui se croient dispensés de confesser leurs crimes, parce qu'ils écoutent les péchés des autres; des Eglises entières, ou totalement abandonnées par l'absence, ou dépourvues de secours par l'incapacité de leurs pasteurs; ces pasteurs indignes, qui ne savent plus rougir ni de l'indécence de leurs débauches, ni des fruits de leur incontinence; en un mot, un débordement général; une ignorance universelle; des prêtres sans discipline; des peuples sans instructions: telle est la triste, mais trop ressemblante peinture du diocèse de Milan.

Quel médecin si patient ou si habile guérira tant de malades si désespérés, et d'autant plus incurables que leurs maux leurs sont plus chers? Rapportons-nous-en, mes frères, à la sagesse de saint Charles. Ne craignons pas qu'il irrite, par des remèdes violents, des plaies qu'il faut adoucir par l'huile de la charité, ni qu'il brusque, par une hauteur déplacée, des esprits indociles qu'il faut insensiblement ramener à la règle. Non, mes frères, il va d'abord à la source du mal; les uns sont prévaricateurs, parce qu'ils ignorent la foi; les autres, parce qu'ils la méprisent. Que fera donc le sage pasteur? Il apprendra aux premiers les ordonnances de cette loi; aux seconds, le respect qu'ils lui doivent, et peut-être leur rendra-t-il enfin douce et précieuse une réforme dont il leur démontrera la nécessité. C'est du moins vers cet objet important, mais difficile, qu'il dirigera tous les ressorts de son zèle.

Déjà s'élèvent sous ses yeux et à ses dé-

pens ces hospices fameux, où de jeunes lévites, instruits dans la connaissance et dans la pratique des règles saintes, en répandront la lumière, et inspireront l'amour dans les différentes contrées du Milanais. Je les vois ces tendres enfants d'Aaron, qui environnent leur pontife comme des branches de palmier : *Circa illum steterunt quasi rami palmæ omnes filii Aaron.* (*Eccli.*, L, 14.) Il leur fait entendre sa voix paternelle; il verse abondamment les eaux d'une doctrine pure dans ces nouvelles sources, qui, par leurs salutaires épanchements, répandront au loin la fraîcheur et la fécondité : *In diebus suis emanaverunt putei aquarum et adimpleti sunt supra modum.* (*Ibid.*, 3.) Que de formes cependant ne prend pas ce fidèle dispensateur pour ramener tout le monde à Jésus-Christ? Tantôt il appelle auprès de sa personne les anciens de la tribu sacerdotale, leur propose ses vues, leur communique ses lumières, leur donne ses instructions; tantôt il convoque l'assemblée de ses frères, *circa eum corona fratrum* (*Ibid.*, 13), et concerte avec eux les moyens de guérir les maux de son peuple, et d'en prévenir la ruine déplorable : *Curavit gentem suam et liberavit eam a perditione.* (*Ibid.*, 4.) Je ne finirais pas, si je voulais suivre toutes les voies de la sagesse qui l'inspire.

Ici, vous dirais-je, catéchiste charitable, il bégaye avec les enfants, et verse le lait d'une doctrine familière dans ces âmes faibles, qui ne peuvent encore digérer des aliments plus solides. Ici, docteur sublime, il éclaire les sages mêmes, leur trace la voie qu'ils doivent suivre dans la réconciliation des coupables, et fixe leurs incertitudes sur les jugements de douceur ou de sévérité qu'ils doivent prononcer. Là, zéléateur respectueux des décrets du dernier concile, il met tout en œuvre pour en établir l'autorité et en procurer l'exécution. Voyez-le dans sa métropole, où il rétablit la majesté du culte, la pompe des cérémonies, la résidence des chanoines. Au faste scandaleux de ces monuments érigés par des hommes charnels, aux viles dépouilles de leurs aïeux, qui remplissaient l'intérieur du temple, il substitue ces tableaux augustes qui représentent aux yeux les attributs divers du Rédempteur, et rappellent à l'esprit le souvenir consolant de la rédemption. Une mélodie sainte remplace l'indécente précipitation de tant de voix indignes de célébrer les merveilles du Seigneur : la piété modeste et suppliante entonne les cantiques de Sion, et des airs accompagnés d'une douce harmonie se font entendre dans la maison de prière. *In magna domo auctus est sonus suavitatis plenus.* (*Ibid.*, 20.)

Ce n'est pas assez pour notre saint de réformer le peuple et le clergé qu'il a sous ses yeux : apôtre infatigable, il parcourt les différentes contrées de son diocèse : il examine, il éclaire, il corrige tout. Le moindre hameau lui devient précieux et respectable. Ces toits rustiques, où tant de malheureux traînent dans l'indigence des jours

usés par les travaux, le saint prêtre les révere comme la demeure d'un peuple-roi, auprès duquel il fait la fonction d'ambassadeur au nom de Jésus-Christ. Suivez-le dans les climats sauvages de ce peuple guerrier par goût, ou par nécessité, qui trafique à si vil prix de son sang et de sa valeur. C'est là qu'à travers les neiges, les frimas, les torrents, les précipices, il va chercher, instruire, consoler tant de brebis délaissées par ses prédécesseurs, que leurs pasteurs ne savent plus conduire. En un mot, chrétiens, visites pastorales, synodes fréquents, conciles provinciaux, prédications presque journalières, écrits solides, écoles chrétiennes, érection de collèges, institutions pieuses; il n'oublie rien pour étendre la connaissance de la loi, tandis qu'il en inspire le respect par ses exemples. C'est-à-dire, mes frères, qu'après avoir avancé l'œuvre de la réforme par ses instructions il le perfectionne par le spectacle d'une vie admirable, et digne des plus beaux jours de l'Eglise. Dernier moyen, d'autant plus efficace qu'il imprime, pour ainsi dire, le sceau de la conviction à tous les autres.

Qu'on me donne, disait saint Jean Chrysostome, un nouveau Paul, et avec lui je réponds de la conquête de l'univers. Et moi j'ajoute : qu'on nous donne un autre saint Charles, et nous aurons un nouveau Paul, c'est-à-dire, un homme capable de réformer toute l'Eglise. Pourquoi? c'est que si l'exemple a un ascendant si décidé sur les cœurs et sur les esprits, jamais homme ne fut plus capable de toucher les uns et de convaincre les autres, puisque jamais homme après le Maître des gentils, n'eut plus droit de dire : Soyez mes imitateurs, comme je le suis moi-même de Jésus-Christ. En effet, chrétiens, où trouvera-t-on une humilité plus profonde, une pénitence plus austère, un détachement plus absolu, une charité plus héroïque? Nulle vertu pastorale que le saint évêque n'ait possédée dans le degré le plus éminent.

Une humilité plus profonde. Hélas! chrétiens, quoique toute sa vie ne soit qu'un enchaînement perpétuel de fatigues, de travaux, de sollicitudes et d'œuvres saintes, il se regarde encore comme un serviteur infidèle aux grâces qu'il a reçues, ou aux devoirs qu'il doit remplir. Admiré de toute la terre, il ne voit que son néant, ses défauts, ses faiblesses; et pour avoir droit à sa reconnaissance, il suffit de les lui rappeler. Remarquez ce saint homme dans toutes les circonstances de sa vie, vous n'en verrez aucune qui ne soit marquée par les sentiments de l'humilité la plus profonde. Quelle horreur du faste et de tout ce qui peut blesser la modestie sacerdotale! quelle réforme dans son train, dans ses ameublements, dans tout son domestique, dès que, maître de lui-même, il peut secouer le joug d'une magnificence qu'il déteste, et n'accorder à la dignité que ce qu'il ne peut refuser à la bienséance! Qu'un tel évêque prêche la réforme; qu'il déclame contre le luxe, peut-

il manquer de convaincre? Ne mérite-t-il pas au moins d'être écouté? Encore une fois, vit-on jamais une humilité plus profonde?

Une pénitence plus austère. Oui, chrétiens, cet homme usé par les travaux du ministère, traite son corps comme une victime imparfaite ou rebelle, qu'il doit purifier et réduire en servitude. Qu'on ne lui propose ni adoucissement, ni trêve aux rigueurs de sa pénitence. Hostie inexorable, il déplore les liens mortels qui l'attachent à la vie; il souhaite, comme l'apôtre (*Philip. I, 23*), la dissolution de ce corps de péché. Couvert d'un cilice, nourri d'un pain arrosé de ses larmes, supérieur à la nature, vivant de la foi, sans attrait pour les délices de la terre, digne émule des premiers fidèles, rempli des maximes de la pieuse antiquité, touché de ses exemples, prédicateur de la croix, image du Crucifié, mort au monde et à lui-même; ce n'est plus lui qui vit encore, c'est Jésus-Christ qui vit en lui. Dans cet état, s'il invective contre des hommes dégradés par la mollesse, usés par la débauche, énervés par la volupté; s'il les rappelle à la servitude des mœurs paternelles, c'est en joignant aux travaux d'un apôtre les austérités d'un anachorète.

Un détachement plus absolu. Ah! mes frères, un homme aussi pénitent pouvait-il tenir aux choses d'ici-bas? Tout respire en lui l'amour de la pauvreté. Ses distractions mêmes, au milieu des raretés sans nombre et des richesses immenses du palais Farnèse, font l'éloge de cette vertu. On lui montre des bustes, des tableaux, des chefs-d'œuvre de l'art; ah! dit-il, bâtissons des maisons pour l'éternité. L'intérieur de la sienne est sans ornement et dépourvu de meubles, mais les pauvres de Jésus-Christ sont vêtus; sa table est frugale, mais des familles indigentes bénissent nuit et jour la main secourable qui les nourrit. Non plus que les apôtres, il ne brille ni par un train superbe, ni par un domestique aussi nombreux qu'inutile, ni par des dépenses ruineuses. Il ignore l'art de rendre ses créanciers les dupes de leur bonne foi et les victimes de son luxe. Il n'a un patrimoine et des entrailles que pour les pauvres. Voilà ses frères, ses amis, ses héritiers. Sa maison, comme celle de Job, est le sanctuaire de l'hospitalité. La miséricorde avec les vertus qui l'accompagnent et les malheureux qui l'implorant, forment la suite, la compagnie, la cour de ce grand homme.

Enfin, mes frères, vit-on jamais une charité plus héroïque? Parmi tant de traits d'une si belle vie qui s'offrent en foule à mon souvenir, je me borne à un seul, où la grande âme de cet homme apostolique se développe tout entière. O Dieu toujours impénétrable dans vos jugements sur les enfants des hommes! pourquoi votre fureur s'allume-t-elle contre les brebis de votre bergerie? Un feu destructeur consume toute chair. Les cieus ne distillent que de meurtrières influences. On respire l'air et le trépas tout ensemble. Le Milanais, cette région

délicieuse, n'est plus qu'un champ lugubre, couvert de morts et de mourants. Ils se suivent de si près et en si grand nombre que les vivants ne peuvent suffire à tant de funérailles. La confiance est bannie de tous les cœurs. Les droits de la nature ou de l'amitié sont vainement réclamés par les uns, indignement trahis par les autres. L'objet le plus cher devient un objet d'horreur. Le fils épouvanté méconnaît son père agonisant. L'épouse expirante ne trouve dans son époux que des regards effrayés, et une âme où la tendresse a fait place à la terreur. On s'éloigne, on se fuit. Chacun tremblant pour ses jours, distrait sur le malheur des autres, n'aperçoit que la mort, ou le péril qui le menace lui-même. Quel désolant spectacle pour le plus tendre des pasteurs! Figurez-vous un père éploré, qui voit sa famille fondre chaque jour, et disparaître à ses yeux. Que ne puis-je vous le représenter dans ces maisons [plus affreuses que des sépulcres, où, malgré le souffle mortel qu'on y respire, il vient essuyer les larmes, et recueillir les derniers soupirs de ses brebis mourantes! Quelle profusion des secours spirituels et temporels! Il écoute les uns, et reçoit l'aveu de leurs offenses; il distribue aux autres le pain vivifiant, et consacre leur chair défaillante par l'onction divine, ressource dernière de l'Eglise en faveur de ses enfants. Rien ne peut séparer le saint évêque de ces objets de compassion et d'horreur. Semblable à ce prince dont parle Job, quoique dans un sens bien différent, sa demeure est dans la foule des morts : *in congerie mortuorum vigilabit*. (*Job, XXI, 32.*) En vain la prudence humaine allègue des raisons : ah! ses timides conseils ne peuvent rien sur une âme si tendre et si généreuse. Sensible uniquement aux périls du troupeau, le charitable pasteur veut vivre pour lui ou mourir avec lui. Que dis-je, mourir avec lui? Il veut mourir seul, et il s'offre aux traits d'un Dieu vengeur comme la victime publique de son peuple. Je le vois, ce pontife inconsolable environné des faibles restes de ses ouailles; je le vois dans les rues presques solitaires de Milan, une corde au cou, les pieds nus et ensanglantés, une croix à la main, les yeux tristement attachés sur l'image du Rédempteur qu'il baigne de ses larmes; j'en vois dans cet état, et je l'entends s'écrier avec David : *Misericorde, grand Dieu! que votre main se tourne contre moi seul; frappez le pasteur, mais épargnez les brebis : Vertatur, obsecro, manus tua contra me.* (*II Reg., XXIV, 17.*) Voilà, chrétiens, le pur langage de l'amour et les sentiments admirables du bon pasteur, qui donne sa vie pour ses brebis. Or, chrétiens, réunissons maintenant tous ces caractères qui ont éclaté avec tant de force dans saint Charles; et, supposant toujours la nécessité d'une réforme dans l'Eglise de Jésus-Christ, quel homme était plus capable d'en opérer l'heureuse fin qu'un évêque si recommandable, si respecté, et si digne de l'être?

Avec quelle autorité ne pouvait-il pas instruire tous les états, et en rappeler tous les membres aux voies de la justice ? Il pouvait dire aux grands : N'abusez pas de votre pouvoir, ni des vains hommages que l'adulation prodigue à la grandeur, lui qui n'avait usé de la sienne que pour rendre au royaume de Jésus-Christ sa splendeur première, et ramener ses sujets aux lois de leur souverain. Il pouvait dire aux riches : Rachetez vos péchés par vos aumônes, sanctifiez l'usage de votre opulence par les pieuses largesses de la charité, lui qui avait fait revivre dans l'Eglise de Milan, les abondantes effusions de la miséricorde apostolique ; lui qui, avec les revenus du sanctuaire, avait distribué aux pauvres un patrimoine de cent mille écus de rentes. Il pouvait dire aux épouses de l'Agneau : Rentrez dans vos retraites ; fuyez à l'ombre du tabernacle ; dérobez aux écueils du siècle un trésor enfermé dans des vases, hélas ! trop fragiles ; lui qui, dans un âge où les triomphes impurs sur la vertu semblent autorisés par l'usage et par les faiblesses de la nature, repoussa comme Joseph les attaques obscènes d'une femme sans pudeur. Il pouvait dire aux cénobites : Souvenez-vous de vos engagements, reprenez un joug qu'ont porté vos prédécesseurs ; lui qui, dans le cloître même, eût paru comme un prodige de pénitence. Il pouvait dire aux enfants de Lévi : Purifiez-vous, rendez à la maison du Seigneur la pureté qu'elle exige de votre vocation, effacez du sanctuaire les souillures qui le déshonorent : *auferite omnem immunditiam de sanctuario* (II Paralip., XXIX, 5) ; lui que tant de temples réparés ou embellis, remplis de ministres édifiants, d'adorateurs sincères, reconnaissaient doublement pour leur restaurateur. Il pouvait dire à cette espèce de lévites inconnue à nos pères, qui sous un titre vénérable voudraient, ce semble, envahir eux seuls l'héritage de la tribu sainte, sans travailler avec elle ; il pouvait leur dire : Otez le scandale du milieu de Sion, modérez cette insatiable voracité, qui ne dit jamais, c'est assez ; lui qui, par le sacrifice et l'abandon de douze abbayes, dont même il n'était que l'économe, et le pauvre l'usufruitier, avait acquis le droit de condamner la pluralité des bénéfices. Il pouvait dire aux chefs du sacerdoce... Mais arrêtons-nous. L'exemple de saint Charles parle assez haut, et parle à tout le monde. Or, chrétiens, un homme qui peut dire tant de choses par la voix seule de ses exemples, n'est-il pas fait pour publier les ordonnances du Seigneur à tous les fidèles de la terre, et pour en rétablir la pratique et l'autorité dans toute l'Eglise ? Tel fut le sage que je loue. Il ne se contenta pas d'indiquer le chemin qui conduit à la vie, il y marcha le premier. Voilà donc l'ouvrage de la réforme sagement conduit par saint Charles : *sapientiam dedisti mihi*. Voyons-le courageusement exécuté, *et fortitudinem*. C'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Tous ceux qui veulent vivre avec piété en Jésus-Christ seront persécutés. Remarquez, mes frères, que cet oracle de saint Paul s'adresse à un évêque, c'est-à-dire à un homme qui, non-seulement doit réunir dans sa personne les caractères les plus éminents de la sainteté, mais qui de plus est obligé par état de travailler sans relâche à la sanctification des autres. C'est un tel homme surtout qui doit s'attendre aux contradictions du monde. La destinée de la vertu dans le particulier est de faire des censeurs : celle des ministres zélés qui publient ou qui vengent ses droits est de faire des ennemis et même des persécuteurs : témoin l'illustre cardinal dont je poursuis l'éloge. A peine il crie à son peuple avec toute l'autorité du zèle épiscopal : rentrez dans votre cœur, violateurs de la loi : *redite, prævaricatores, ad cor* (Isa., XLVI, 8), que les passions alarmées se lignent contre lui. Venez, disent-elles par la bouche de ces impies dont aucun siècle ne manque jamais ; venez, opprimons le juste. Mais pourquoi l'opprimer ? c'est qu'il nous reproche les violements de la loi ; c'est qu'il nous déshonore en décriant les fautes de notre conduite : *diffamat in nos peccata disciplinæ nostræ*. (Sap., II, 12.) Voilà, mes frères, ce qui réunit les préjugés, l'injustice, la fureur des passions contre cet homme courageux, qui prétend les soumettre au joug de la discipline : sans cet intérêt, elles eussent été paisibles. Que fera donc le pieux cardinal ? Ce qu'il fera, mes frères ? Ecoutez-le. Aux préjugés des passions, il opposera les règles immuables de la vérité ; à l'injustice des passions, une modeste mais noble intrépidité ; à la fureur des passions, l'héroïsme de la charité : par ce moyen, malgré tant d'obstacles, il consommera l'œuvre de la réforme et lui donnera une constante stabilité. C'est ce qui nous reste à voir en peu de mots : *fortitudinem dedisti mihi*.

Les ennemis de la loi les plus dangereux ne sont pas toujours ces libertins de profession qui bravent son autorité, et qui s'applaudissent de leur indépendance ; on les connaît, on les blâme, et ils n'ont guère d'autres approbateurs que les complices de leur révolte ; mais il en est d'autres qui l'attaquent d'autant plus dangereusement, cette loi, que leurs coups sont portés avec plus d'art et ménagés avec plus de retenue. Tels sont ces hommes demi-philosophes, demi-chrétiens, qui, sur la foi de leurs préjugés, s'arrogent, pour ainsi dire, la fonction de médiateurs entre le précepte et la raison. Le précepte est saint ; il est juste, ayent-ils ; mais l'homme est trop faible. Tributaire à la destinée commune, la nature épuisée, infirme, défaillante, touche depuis longtemps au point fatal de sa caducité. Le joug de l'Homme-Dieu, ce joug si doux, si léger pour nos pères, pour si fervents que nous, écraserait leurs malheureux descendants. Respectons ce joug vénérable : c'est notre

devoir. Essayons nos forces. Prenons du fardeau le peu que nous pourrions en porter; rougissons même de notre faiblesse; mais ne détruisons pas la nature. La prudence de la chair, comme vous le voyez, est précautionnée; sa morale douce, accommodante, amie de l'humanité, se prête officieusement aux inclinations de la nature, varie même selon les siècles, se plie à leurs révolutions, ôte insensiblement à la vertu ce qu'elle a de fatigant et d'austère, et l'assortit si bien au goût de la nature que la cupidité même la prendrait pour son ouvrage. Quoi qu'il en soit, ces principes généraux une fois posés, les conséquences de détail sont faciles à déduire : qu'un homme tel que saint Charles, animé de l'esprit de Dieu, s'efforce de rétablir la forme austère de l'ancienne discipline et les mœurs de ces temps reculés où les lois de Jésus-Christ étaient seules en droit de régner, au jugement de la sagesse humaine, c'est imprudence, témérité caprice, humeur, entêtement, rigorisme. Le monde est trop malade. Ce qui fut l'aliment ordinaire de la ferveur paternelle est un remède amer qu'il faut adoucir, un remède violent qu'il faut tempérer si l'on veut du moins qu'il profite à notre faiblesse; on ne guérit pas les maux en désespérant les malades.

Voilà, mes frères, ce que notre saint cardinal ne cesse d'entendre autour de lui. Mais se laisse-t-il éblouir aux sophismes de la prudence charnelle? Entre-t-il en composition avec cette ennemie de Dieu et du salut? Adopte-t-il ce paradoxe inouï, que la sagesse des anciens, déjà surannée, doit faire place aux opinions des modernes? qu'un nouveau siècle exige de nouveaux docteurs? A Dieu ne plaise. Instruit à l'école de la sagesse éternelle, il oppose aux préjugés, aux détours, aux raisonnements des passions, les règles de la vérité immuable dans ses principes, comme dans ceux de saint Paul. Jésus-Christ était hier, il est aujourd'hui, il sera toujours : le diviser, c'est le détruire; courber la règle, c'est l'anéantir; la soumettre aux caprices de l'amour-propre, c'est la profaner, l'interpréter au gré de la passion, c'est lui insulter; c'est rendre une souveraine esclave du plus aveugle des tyrans; c'est la dépouiller de ses titres, et substituer des fers à ses augustes privilèges. Imaginer un Evangile analogue aux temps, aux personnes, aux circonstances; un Evangile qui perde ou qui recouvre son autorité à mesure qu'il plaît à la passion de céder ou de soutenir ses droits, c'est remplacer, par une réverie indigne même de la raison, le chef-d'œuvre de la force et de la sagesse du Tout-Puissant. Ainsi parle saint Charles, ou plutôt la vérité par la bouche de ce grand évêque. Entrons dans quelques détails.

Le préjugé de la passion qui voit tout avec des yeux charnels, est que, dans mille circonstances, l'homme en place doit être comme ces idoles dont parle un prophète (*Psal. CXIII, 7*) : avoir des yeux, et ne rien voir;

des oreilles, et ne rien entendre; une bouche, et ne rien dire. La règle de la vérité, selon saint Charles, est que l'homme élevé sur la chaire épiscopale doit tout entendre de ce trône éminent, tout voir, tout corriger, comme étant l'œil de l'aveugle, l'oreille du sourd, le pied du boiteux, l'organe du législateur, le chef, le gardien, le censeur public du troupeau; que cette indolente stupidité, qu'on ose associer à ce rang sublime, quoique décorée du nom de prudence, est en effet la prostitution du ministère et l'opprobre de la dignité. Le préjugé de la passion est que notre temps ne comporte plus la sévérité des anciennes lois : la règle de la vérité, selon saint Charles, est que l'évêque (ce sont ses propres paroles, je ne dis rien de moi-même), que l'évêque doit mépriser ces clameurs populaires, ces plaintes frivoles, ces cris insensés; opposer la rigueur à la licence, arrêter les progrès de l'iniquité par la sévérité de la discipline, et joindre à la liberté de l'esprit cette vertu mâle qui remplissait le cœur des Athanase, des Chrysostome, des Ambroise. Le préjugé de la passion est que, les dehors une fois sauvés et la décence rétablie, on doit se contenter du spectacle. La règle de la vérité, selon saint Charles, est que ces dehors spécieux, dépourvus de l'intérieur, peuvent bien faire des hypocrites, mais non pas de bons chrétiens. Le préjugé de la passion est qu'il faut s'attacher à l'essentiel de la loi et rejeter les minuties d'un zèle trop pointilleux. La règle de la vérité, selon saint Charles, est que tout, jusqu'à un seul iota, mérite nos hommages dans la loi de Jésus-Christ; que ses paroles survivront au ciel, à la terre, aux temps, aux êtres visibles, et dureront éternellement comme lui-même. Le préjugé de la passion est qu'on peut, qu'on doit même se laisser conduire sans scrupule, et que les décisions d'un guide accrédité suffisent pour rendre dures ces voies obliques et périlleuses qui aboutissent à la perdition. La règle de la vérité, selon saint Charles, d'après Jésus-Christ, est qu'un aveugle conduit par un autre aveugle, tombe avec lui dans le même précipice. Le préjugé de la passion est qu'on doit toujours supposer un pénitent dans un pécheur qui s'accuse et le renvoyer absous dès qu'il s'avoue coupable. La règle de la vérité, selon saint Charles, est que cette morale est le fléau de la religion, le poison des chrétiens, le scandale du christianisme; que, surtout dans les cas marqués par lui-même, cette indulgence meurtrière ne fait d'un pécheur qui s'accuse sans remords, que le profanateur d'un sacrement et le complice d'un sacrilège. Le préjugé de la passion est qu'il suffit de s'en tenir à ce qui est d'étroite nécessité pour le salut, sans prétendre à ces voies sublimes réservées aux âmes du premier ordre. La règle de la vérité, selon saint Charles, est que tout chrétien doit tendre à sa perfection, gémir de ses infirmités, déplorer ses désordres, combattre ses passions, renoncer à la convoitise, haïr le monde, mépriser ses vanités, crucifier sa

chair, punir ses fautes, ne quitter jamais la croix, être sans goût pour le plaisir, sans amour pour la volupté, sans désir pour les honneurs, les acquérir sans inquiétude, les recevoir sans joie, les posséder sans orgueil, les perdre sans regret, s'occuper des biens éternels, vivre pour Dieu et mourir à soi-même. Telle est, mes frères, la morale de saint Charles. C'est ainsi qu'il oppose aux préjugés des passions les règles immuables de la vérité; règles saintes, qu'il ne perd jamais de vue dans le plan de la réforme; c'est par elles qu'il ferme les avenues du bercail à l'hérésie qui voltige autour de lui; c'est par elles qu'il lui arrache quelques brebis faibles ou imprudentes qu'une irruption furtive de ce monstre avait séparées du troupeau.

Il va plus loin encore. Les passions, vous le savez, sont ordinairement injustes, par la raison même qu'elles sont aveugles. Or, mes frères, à cette injustice des passions, saint Charles oppose, en second lieu, une modeste mais noble intrépidité. Hélas! chrétiens, quel ministère fut jamais plus traversé, plus censuré que celui de saint Charles? Et cependant quel ministre mérita mieux les acclamations de la vertu et les suffrages de son siècle? Ne pouvait-on pas à proportion dire du serviteur ce que saint Pierre a dit du Maître, que le cours de sa mission était marqué par ses bienfaits? qu'il n'avait d'autre vue que d'enlever au démon les victimes infortunées de sa puissance, et que Dieu lui-même était en lui? *Quoniam Deus erat cum illo*. Mais telle est l'injustice des passions, qu'elles détestent comme un tyran et poursuivent comme un ennemi tout homme qui s'efforce de réprimer leur licence et d'arrêter leurs scandales. Tandis que saint Charles, attentif sur lui-même, suivant le conseil de l'Apôtre, se borne à une réforme personnelle; qu'il ne fait autre chose qu'abdiquer des bénéfices, régler ou instruire sa maison, établir des surveillants de sa conduite et des moniteurs chargés de lui représenter ses fautes: ah! jusqu'alors il trouve des approbateurs et même des panégyristes. Qu'il relève des temples, qu'il décore des autels, qu'il assemble des conciles provinciaux, qu'il y fasse des statuts, à la bonne heure: cet évêque, dit-on, remplit son devoir. On va jusqu'à lui souhaiter un plus grand nombre d'imitateurs. Mais dès qu'il veut tourner ses regards vers le troupeau sur lequel l'Esprit saint l'a établi évêque, pour gouverner l'Eglise de Dieu, dès ce moment, les applaudissements se changent en murmures, les éloges en invectives, le respect en mépris, l'amour en aversion. Le libertinage insulte à ses réglemens; l'autorité séculière brave ses ordres ou ses défenses; l'hypocrisie attaque sa vertu et, pour la rendre plus odieuse, lui prête ses propres noirceurs. Tous les efforts de Charles en faveur d'une réforme générale sont les inquiétudes bizarres d'un rigoriste et le rêve puéril d'un misanthrope.

On trouve singulier que cet importun réformateur entreprenne de sanctifier par des

prières publiques et d'austères spectacles de religion ces jours licencieux consacrés de tout temps au triomphe de la volupté, qui précèdent les tristes jours du jeûne, de l'abstinence et des larmes. On a déjà oublié ces autres jours d'épouvante et d'horreur, où tant de têtes sont tombées sous le glaive de l'ange exterminateur. Milan, l'orgueilleuse Milan n'aperçoit plus ce glaive fumant encore du sang des citoyens. Les traces toutes récentes de la mort sont effacées à ses yeux; elle a perdu jusqu'au souvenir de ses malheurs, et la crainte d'un nouveau châtement n'arrête pas le retour des crimes, causes fatales du premier. Les passions mutinées ne voient que la main sévère du pasteur qui tâche de les contenir. Un cri général d'aigreur, d'amertume et d'emportement s'élève contre sa conduite. Quelques enfants de Lévi murmurent eux-mêmes de sa rigidité. Ils souhaiteraient un pontife complaisant, facile, débonnaire, tel que le grand prêtre Héli, dont l'indolente censure n'effarouchât pas leur licence. Les enfants du siècle voudraient à leur tour un prélat qui, toujours concentré dans l'enceinte, pour ainsi dire, du sanctuaire, laissât au monde sa liberté, et aux mondains leurs usages avec leurs plaisirs. Le dirai-je, chrétiens? ces brebis solitaires qui paissent à l'écart sous les yeux du bon pasteur, entraînées par le torrent, ouvrent leurs cœurs à la séduction, et prêtent leurs langues à l'imposture. Enfin, mes frères, l'injustice des passions infecte de son souffle impur tous les états, et profane les plus saintes demeures. La calomnie, toujours prête à noircir la piété, leur fournit ses couleurs et son pinceau. Le zèle du saint prélat à maintenir les privilèges de sa juridiction ecclésiastique, est l'attentat d'un factieux contre les droits du souverain, et l'entreprise d'un tyran sur la liberté de son propre pays. Tout cet étalage si imposant de vertus qui brillent dans les actions de Borromée n'est qu'un voile déployé par la politique pour tromper le public, et une amorce présentée par la séduction aux suffrages de la crédulité. Mais au fond, ce voile couvre les artifices d'un hypocrite, et les vues profondes d'un ambitieux. Victimes innocentes, qui parmi les ruines de votre réputation, pleurez en secret sur les outrages de l'imposture, ah! jetez les yeux sur le cardinal Borromée. Le bienfaiteur, l'ami, le père des citoyens, est, s'il en faut croire les passions, l'oppresser de la patrie. Le plus fidèle des sujets devient tout à coup l'ennemi de son maître, et le rival de sa puissance. Quelles horreurs! mais de quoi ne sont pas capables ces mêmes passions, lorsque, assurées de l'impunité, elles n'ont rien à craindre de leur effronterie?

Parmi tant d'excès, plus criants les uns que les autres, ce que j'admire le plus n'est pas la réunion de tous les gens de bien en faveur du saint évêque: cette unanimité n'est que l'expression de l'hommage tacite que la vertu rend toujours aux grands mo-

dèles où elle se trouve noblement exprimée. Ce que j'admire encore n'est pas le concours de l'une et de l'autre puissance envers ce digne ministre qu'on ose troubler dans ses fonctions et blesser dans ses droits : un évêque tel que saint Charles pouvait-il ne pas trouver dans un saint pape et dans un grand roi des protecteurs de son autorité, et, s'il avait voulu le souffrir, des vengeurs de son innocence? Ce que j'admire donc uniquement est saint Charles lui-même, enveloppé de sa vertu, seul avec Dieu, soutenant les intérêts de sa gloire, établissant le respect dû à la loi, maintenant ou rappelant la vigueur de la discipline avec cette grandeur d'âme et cette magnanimité véritablement épiscopale qui brave le péril, ne connaît que le devoir, et le remplit malgré toutes les traverses des passions humaines. Oui, cet homme qui sait si bien mettre en œuvre ces insinuations douces, mais puissantes qui gagnent les cœurs, sait aussi, quand il le faut, employer cet ascendant censeur de la vertu, cette fermeté impérieuse qui font trembler le vice. En butte aux insultes journalières d'un gouverneur superbe et violent, il voit néanmoins les exécuteurs mêmes de ses ordres injustes, courber une tête respectueuse en sa présence, et demander humblement à genoux la bénédiction de celui qu'ils tiennent comme assiégé dans son palais; tant la vue seule de la vertu imprime de respect! Enfin, mes frères, tout cède à sa fermeté; et l'injustice comme l'impuissance de ses ennemis rendent hommage à cet homme intrépide. Ainsi l'œuvre de Dieu s'accomplit; la réforme triomphe; et si pour l'ancêtre dans son principe, l'injustice des passions va jusqu'à la fureur, Charles oppose à cette fureur des passions l'héroïsme de la charité.

Par cet héroïsme, j'entends cette patience inaltérable, ce flegme constant, cette sérénité paisible et douce, ferme néanmoins dans ses démarches, qui, toujours sous la main du Seigneur, prévoit le péril sans inquiétude, l'envisage sans frayeur, l'affronte sans témérité, le supporte sans faiblesse, et en triomphe sans ostentation : voilà ce qui fait le caractère propre de la charité, comme celui du héros qu'elle inspire. Mais défions-nous de nos propres idées : pour bien connaître cette vertu, consultons son prédicateur par excellence, le grand saint Paul. La charité, nous dit-il, est patiente : *patiens est.* (I Cor., XIII, 4.) Elle est douce : *benigna est.* (Ibid.) Elle ne connaît ni la bassesse de l'envie, ni les emportements de la colère : *non irritatur.* (Ibid., 5.) Supérieure aux plus grands revers, elle souffre, elle supporte tout, la mort s'il le faut, plutôt que de souscrire aux projets ou de céder aux menaces de l'iniquité : *omnia suffert, omnia sustinet.* (Ibid., 7.) Tel est, mes frères, l'héroïsme de la charité si noblement tracé par saint Paul, et si ponctuellement mis en œuvre par saint Charles. Insulté en face, menacé, outragé, assassiné, on dirait que la

patience est moins en lui l'effet héroïque de la vertu que la trempe naturelle de son âme et le caractère dominant de son cœur. Maître de ses passions, invulnérable à celles des autres; qu'elles éclatent autour de lui, il entend leurs éclats sans rien perdre de sa tranquillité. Plus l'orage gronde, plus les vents se déchainent avec fureur, et plus le serviteur de Dieu est fortifié dans l'homme intérieur par le Saint-Esprit, et plus l'arbre mystique est immobile, tant il est profondément enraciné dans la charité : *in charitate radicati.* (Ephes., III, 17.)

Semblable à Moïse, que l'Écriture appelle le plus doux de tous les hommes, il écoute en paix et en silence, non les murmures d'un frère ou d'une sœur, mais les invectives scandaleuses d'un profanateur du ministère, qui l'insulte en présence de son peuple, et qui fait de la chaire de vérité le théâtre public de ses calomnies. Disons plutôt : fidèle disciple de Jésus-Christ, Charles est maltraité, et il ne sort de sa bouche ni reproche, ni menace : *Cum pateretur, non comminabatur.* (I Petr., II, 23.) Que l'enfer soulève contre lui tout ce que les passions ont d'affreux et de funeste; qu'il inspire sa fureur à ces malheureux enfants de Bélial, qui ne connaissent ni le Seigneur, ni le devoir des prêtres, comme parle l'Écriture; que ces hommes sans conscience et sans foi outragent dans sa personne la sainteté du caractère, et entre ses mains le signe du salut, sans émotion comme sans crainte, il jette les yeux sur Jésus-Christ persécuté par les siens; et, tandis qu'il déplore l'aveugle fureur de ses ennemis, il oublie ses propres injures. La charité venant au secours de la nature, élève Charles aussi haut que David insulté par Séméi. Mais voici, chrétiens, une épreuve capable de transporter hors de son assiette l'âme la plus souffrante comme la plus intrépide. Un nouvel ennemi, la rage dans le cœur, et l'instrument de la mort entre ses mains, jénètre dans la maison de paix. La fureur le guide, et le crime l'accompagne. Le ciel voit d'un côté le chef du sacerdoce, prosterné avec sa suite dans le tabernacle domestique de ses prières; de l'autre, l'assassin confondu avec les adorateurs : c'est dans ce lieu consacré chaque jour par les soupirs d'une piété fervente que le méchant tend son arc contre le juste. Furieux, il choisit sa victime : le coup part; le trait vole.... Anges tutélaires de l'Eglise, prévenez les pleurs de celle de Milan, sauvez une tête si précieuse, arrêtez le plomb fatal : qu'il perce, à la bonne heure, les vêtements sacrés qui parent le pontife, mais qu'il tombe à ses pieds comme le témoin du bras invisible qui l'a sauvé. C'en est fait, mes frères, le juste est conservé par un miracle; mais un autre miracle plus merveilleux encore, est ce juste même si visiblement protégé du ciel. L'alarme, l'effroi, la consternation glacent les assistants, et malgré l'incertitude où il est s'il ne touche point à son heure dernière, Charles arrête jusqu'aux premiers élans de la nature, lève

au ciel des mains suppliantes, offre à Dieu le sacrifice de sa vie, prie pour son meurtrier, et lui pardonne.

Ainsi parut, ô mon Dieu ! la constance de votre serviteur. Vous voulûtes montrer au monde à quel point d'héroïsme la charité peut conduire un simple mortel. Ce vase d'élection qui pouvait dire avec l'apôtre : On nous regarde comme des brebis destinées à être immolées, pouvait ajouter aussi : Jésus-Christ sera glorifié, soit par ma vie, soit par ma mort : *Sive per vitam, sive per mortem.* (Philip., I, 20.) Et si Paul, qui s'était vu si souvent près de la mort, et plus souvent chargé de chaînes, écrit néanmoins aux chrétiens de Philippe, que tous ces accidents si funestes aux yeux de la chair, sont les trophées de son apostolat, et les causes glorieuses du progrès de l'Evangile : *Ad profectum venerunt Evangelii* (Ibid., 12); de même, Charles menacé, poursuivi, attaqué par des hommes turbulents ou sanguinaires, exposé tour à tour aux préjugés, à l'injustice, à la fureur des passions; ignominieusement repoussé du lieu saint par les ministres mêmes des autels, tout récemment assassiné dans son oratoire, Charles, dis-je, peut dire aussi que tant d'épreuves constamment soutenues, ont enfin désarmé les passions et confirmé l'œuvre de la réforme : *Ad profectum venerunt Evangelii.*

Oui, chrétiens, après le coup fatal qui devait lui ravir le jour, cette réforme, l'ouvrage de tant d'années, le prix de tant de travaux, tend rapidement à sa perfection. L'iniquité rougit enfin de ses attentats. Une crainte respectueuse et filiale s'empare de tous les cœurs. Tout plie sous le nom de cet homme chéri du ciel. On croit voir le bras formidable du Tout-Puissant, qui le couvre de son bouclier, et l'on croirait résister à Dieu même en résistant à saint Charles. Enfin, quoique enlevé au milieu de sa course, il quitte la terre honoré des larmes de toute l'Eglise, avec l'avantage consolant d'avoir réformé la sienne.

Ne plaignons donc pas sa destinée; en-vions-la plutôt. Il eut sans doute à souffrir : mais la gloire du chrétien, plus encore celle d'un évêque, est de souffrir pour Jésus-Christ. Tâchons seulement d'imiter ses vertus, et recueillons les précieux restes de l'esprit de sagesse et de force qui l'a animé. Nous le trouverons, cet esprit, dans les écrits de ce grand personnage, monuments lumineux de l'érudition épiscopale, qui, adoptés par l'Eglise de France, ont acquis par cette adoption un nouveau droit sur nos cœurs et sur nos esprits. Nous le trouverons parmi tant de ministres zélés, qui révèrent l'archevêque de Milan comme l'ornement du sacerdoce et le patriarche de la cléricature. Nous le trouverons surtout dans cette pieuse et savante congrégation, moins recommandable encore par le tribut gratuit de ses travaux envers la société, que par les services importants qu'elle rend à la religion; digne à ce double titre de l'estime et de la reconnaissance éternelle de tous les citoyens.

Grand saint, vous avez rendu droits les sentiers du Seigneur; achevez votre ouvrage : demandez pour nous au Très-Haut la grâce d'y marcher avec fidélité; vous nous obtiendrez celle d'arriver à l'immortalité bienheureuse, où nous conduisent le Père, etc.

PANÉGYRIQUE III.

SAINT MAUR.

Josue vero repletus est spiritu sapientiæ, quia Moyses posuit super eum manus suas, et obedierunt ei filii Israel. (Deut., XXXIV.)

Josué fut rempli de l'esprit de la sagesse, parce que Moïse lui imposa les mains, et les enfants d'Israël lui obéirent.

Si Josué fut rempli de l'esprit de sagesse l'Ecriture nous apprend que le Seigneur se servit de Moïse pour le lui communiquer. D'abord, humble disciple, imitateur assidu de ce grand législateur, confident de ses desseins, exécuter de ses ordres, triomphant sous ses yeux et par ses prières : ensuite, héritier de ses vertus, successeur de sa puissance, chef intrépide, vainqueur de plusieurs rois; après autant de triomphes que de combats, après plusieurs prodiges, il conduisit la nation choisie, et l'établit dans la terre promise à ses aïeux. Plein de jours et de mérites, ce grand homme finit sa glorieuse carrière dans la paix du Seigneur, parmi les regrets et les bénédictions de son peuple. Qu'une telle destinée est illustre ! qu'elle est admirable ! N'en soyons pas surpris, mes frères : animé de l'esprit de Dieu, conduit par la sagesse elle-même, sous Moïse, Josué apprit à obéir; après Moïse, il fut digne de commander. *Repletus est spiritu sapientiæ, quia Moyses posuit super eum manus suas, et obedierunt ei filii Israel.*

Dans le caractère de cet ancien juste, je trouve, mes frères, heureusement exprimé celui du nouveau que je dois exposer à votre vénération. Mêmes desseins, mêmes entreprises; quoique dans un genre différent, mêmes succès. Appelés de Dieu l'un et l'autre; celui-là pour combattre les ennemis d'Israël, pour l'établir loin du commerce des nations dans la patrie promise autrefois à Abraham, comme le dépositaire du véritable culte parmi les ombres générales de la gentilité; celui-ci pour dompter les passions, pour rappeler les premiers jours de l'Eglise naissante, pour enlever au siècle ses plus chères victimes, et en faire des hosties vivantes, immolées avec Jésus-Christ et pour Jésus-Christ dans l'unité d'un même sacrifice. Comme Josué sous la conduite de Moïse, sous celle de Benoît, le jeune Maur reçoit l'esprit de sagesse : *repletus est spiritu sapientiæ.* Esprit de sagesse qui, tirant à ses yeux le voile tendu sur l'instabilité des choses humaines, lui en découvre la prochaine chute et la course fugitive; esprit de sagesse qui, tracant à son âme attentive les voies des anciens sages, si célèbres par le mépris du monde et de ses honneurs, lui inspire le noble désir de se former sur ces augustes modèles; esprit de sagesse qui,

portant un glaive inexorable jusqu'au fond de son cœur, y frappe et y sacrifie sur son propre autel une volonté rebelle, et en soumet les premiers mouvements aux lois d'une direction étrangère; esprit de sagesse, esprit divin qui, puisant ses idées dans la source même de la lumière éternelle, est toujours juste et modéré dans ses desirs, prudent et judicieux dans ses entreprises, infailible dans ses mesures, actif dans l'exécution, heureux dans le succès, admirable en toutes choses; esprit de sagesse qui, conduisant par degrés le saint que je loue, et l'élevant au plus haut faite de la vertu, marque à Benoît la seconde espérance; le soutien, le propagateur de son ordre; esprit de sagesse qui, dans les états divers de la vie solitaire, lui fait pratiquer de grandes vertus, goûter de grandes maximes, exécuter de grandes choses. Enfin, mes frères, esprit de sagesse qui, sous la discipline de saint Benoît, sanctifie l'exercice de sa dépendance; esprit de sagesse qui, dans la conduite de ses frères, dirige l'usage de son autorité. *Moyes posuit super eum manus suas, et obedierunt ei filii Israel.* Sage disciple; sage supérieur: c'est tout le sujet de son éloge. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

La sagesse du monde, cette sagesse que le Seigneur frappe d'anathème comme sa constante ennemie, pousse l'homme ambitieux à s'élever toujours, à primer parmi ses égaux. Sa liberté est l'idole chérie à laquelle il sacrifie, avec son repos et son salut, ses plus solides avantages, et souvent il serre ses propres fers par les ressorts mêmes qu'il emploie pour s'en affranchir. Esclave de mille maîtres, leurs caprices sont pour lui des lois suprêmes; il faut qu'il les adore, qu'il fléchisse, qu'il s'anéantisse devant ses fiers tyrans. Une main rebuante le repousse, tandis qu'une autre plus favorable le rappelle. Ainsi, toujours flottant dans une alternative continuelle de succès équivoques, ses jours s'écoulent, trop souvent s'évanouissent avant la fin d'un esclavage dont la mort seule le délivre. Quel frivole appui soutient le faux sage dans ces âpres sentiers? Voulez-vous le savoir? L'espoir insensé de maîtriser un jour, de dominer sur les adorateurs et les nouveaux tributaires de son élévation. Bien plus heureux, l'homme chrétien, docile aux leçons de la sagesse éternelle, trouve sa gloire dans l'ignominie de la croix, et sa liberté dans sa dépendance. Les maîtres que la Providence lui ménage sont tout à la fois et ses guides et ses garants, responsables et arbitres de son sort. Quel bonheur dans saint Maur de pénétrer de bonne heure cette importante maxime! Il sait avec saint Paul que la sagesse du chrétien est de chercher Jésus-Christ, et son bonheur de le trouver. Or, mes frères, où pouvait-il le chercher, où pouvait-il le trouver plus sûrement que dans son fidèle imitateur le saint patriarche Benoît; et par quelle voie plus infail-

que celle de l'obéissance? Car, comme raisonne saint Thomas, l'usage de la sagesse que Dieu répand dans une âme par rapport à l'esprit et par rapport au cœur a trois objets: l'instruction, la dévotion, la direction. Cela supposé, j'ajoute que notre saint a éminemment reçu l'esprit de sagesse; et pourquoi? c'est qu'en soumettant à Benoît l'empire de sa volonté, il choisit dans ce grand personnage un maître éclairé qui l'instruit des plus hautes vérités de la loi évangélique, un sacrificateur qui l'offre au Très-Haut comme une victime uniquement dévouée à son culte, un guide prudent et zélé qui le dirige dans toutes les voies de sa vocation. *Repletus est spiritu sapientiæ, quia Moyes posuit super eum manus suas.* Développons ces trois idées.

Les œuvres de Dieu, celles dont les hommes sont les ministres et les dépositaires, trouvent dans la fragilité de ceux-ci la source fatale de leur déclin. Un affaiblissement insensible, un attrait tiède et languissant pour la vertu, marque d'abord l'époque de sa décadence: ensuite, décréditée, proscrite enfin, la piété ne voit plus autour d'elle que des partisans timides, incapables de la défendre, ou de hardis persécuteurs toujours prêts à la combattre. Ne vous étonnez donc pas, mes frères, si la religion, cet ouvrage par excellence du Tout-Puissant, avait déjà, du temps de saint Maur, perdu de son ancien lustre. Six siècles avaient été plus que suffisants pour affaiblir dans l'esprit des hommes ces grandes maximes si fortement inculquées par saint Paul: que les voies du salut sont frayées sur le mépris du monde; que, pour aller à Jésus-Christ, il faut fouler aux pieds l'idole qui nous amuse; que sur ses débris, la vertu triomphante, agile, supérieure à l'univers, rend d'avance l'homme terrestre citoyen des cieux, et vainqueur de la cupidité. Renaissaient l'ambition, l'orgueil ami du faste, les desirs insatiables, le règne de la chair et du sang; tous ces monstres qu'un Dieu mourant avait laissés domptés au pied de sa croix. Dans cette résurrection contagieuse de la concupiscence et de ses vices, Dieu suscite en Occident, dans la personne de Benoît, un nouveau Phinées. Emule d'Aaron dans la crainte du Seigneur, zéléteur de sa loi, il demeure ferme dans la chute presque universelle de son peuple: par son zèle bienfaisant, il apaise la colère de Dieu contre Israël. Avec l'élite des chrétiens, il se retire dans la solitude, et, par la pureté de sa vie, exprime avec eux la ferveur primitive des temps apostoliques. C'est là, mes frères, qu'un rayon de la divine sagesse, éclairant l'esprit du jeune Maur, perceant les ombres et les préjugés d'une enfance élevée dans l'éclat, conduit, sous les auspices de la piété paternelle, une tendre victime prête à ensevelir les restes encore assez frappants de la grandeur romaine sous l'humble appareil de son sacrifice. C'est là que le descendant de tant de consuls, qui, dans les plus beaux jours de la république et ensuite sous les empereurs, gouvernèrent le monde en-

tier, vient déposer aux pieds de Benoît la gloire des Anciens, dont tout le poids retombe sur lui. C'est là que Maur, humble disciple, se soumet au plus éclairé des maîtres, instruisant par son exemple les grands, les sages du monde, et, pour parler avec l'Écriture, tous les dieux de la terre ; leur indiquant, dans l'obscurité du désert où il se retire, le tabernacle vivant où réside l'Esprit du Seigneur. Impatient, il cherche avec ardeur la connaissance pleine et entière de la vérité, l'idée juste et précise du solide bonheur. Il ne languit pas longtemps dans ses recherches. Benoît est pour lui, si j'ose m'exprimer de la sorte, une glace fidèle, où tous les points de la loi viennent se réunir et se peindre dans toute leur perfection ; genre d'instruction d'autant plus persuasif qu'il est spécialement fondé sur l'exemple. Aussi, quel ascendant ne prend pas sur l'esprit du disciple l'autorité d'un tel exemple !

Considérez-le dès l'entrée de sa carrière. Quelle attention ! quel goût ! quel recueillement ! Il voit avec transport dans un parent selon la chair, ou plutôt dans un père selon l'esprit, il voit un vase d'élection que les traits lumineux de la vérité embellissent de concert avec ceux de la justice. Dans d'intimes et charitables confidences, il écoute les oracles du Sauveur que le monde même réglé ne pénètre pas dans toute leur étendue, ne goûte pas dans toute leur perfection. Sans craindre les écarts des illusions charnelles, à l'abri des surprises de l'amour-propre, sur la foi de son maître, sur sa propre expérience, il décide en chrétien, il fixe le bonheur du juste. Comme David, il donne un généreux essor à sa piété naissante : il bénit le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, le Dieu de Benoît, qui l'instruit par l'organe de son serviteur. Cet autre Elie admire lui-même les rapides progrès de ce nouvel Elisée. En effet, mes frères, tout conspire à la perfection du disciple. Doué de ce caractère heureux que le sage compte entre les dons les plus précieux du Père des lumières, les conseils de la piété trouvent en lui une âme flexible à tous leurs mouvements, un esprit dégagé d'impressions étrangères, aussi prompt à recueillir les leçons de la sagesse qu'attentif à la méditer. Séparé du monde par un divorce absolu, nul objet inquiétant ne vient troubler le calme si nécessaire à un chrétien qui veut entendre, à l'abri de ses autels, le langage intérieur de Jésus-Christ ; nulle trace mondaine, nulle peinture d'iniquité dans un esprit saintement cultivé, ne peut se mêler au paisible règne de la vérité, qui y domine comme dans son sanctuaire. La foi, sûre de sa victoire, développée dans tous ses points, expliquée, et par les discours et par les exemples de saint Benoît, brille dans toute sa splendeur aux yeux de son élève. A la lueur de son flambeau, il découvre dans l'état pauvre et obscur où l'a appelé la grâce toute-puissante de Jésus-Christ, il hérite la source de sa félicité, ou, pour mieux dire, le centre universel où, par de secrets rapports, vont

se confondre toutes les béatitudes évangéliques ; où aboutissent l'heureuse paix, la douceur ennemie du trouble, de l'ascendant de la tyrannie et des autres rejetons de l'orgueil ; où aboutissent les larmes, les soupirs, les croix, suites heureuses d'un état qui bannit les folles joies, les plaisirs immodérés, les fêtes de Babylone ; où aboutissent le désir, la faim, la soif de la justice comme un refuge inaccessible aux voies détournées de la politique, à l'important appui des grands intérêts, aux tentatives fastueuses de l'ambition ; où aboutissent les inclinations tendres et miséricordieuses qui, selon Jésus-Christ même, sont le premier titre aux écoulements de la miséricorde éternelle ; où aboutissent ses sentiments purs et simples, garants assurés de la confiance chrétienne dans les voies du salut, conservateurs de la tranquillité réservée dès ce monde aux véritables enfants de Dieu ; où aboutissent enfin les saintes violences dont le royaume des cieux est le prix éternel. Voilà, mes frères, tout le précis de la loi de grâce. Voilà l'idée du solide bonheur tel que le Fils de Dieu le trace dans le testament de son amour, et tel que saint Benoît, après Jésus-Christ, le représente sans cesse au cher disciple que la charité, plus forte que la nature, lui fait envisager comme le plus tendre objet de ses soins paternels, de ses touchantes leçons. Autre avantage pour saint Maur. S'il est vrai, selon saint Ambroise, que l'excellence du maître soit le premier et le plus attrayant motif pour exciter l'ardeur du disciple, de quel noble feu devait brûler, quels vifs sentiments d'émulation devait ressentir notre saint solitaire, sous la conduite de cet homme admirable dont la mémoire ne mourra jamais, si précieux à l'Eglise, et par lui-même, et par ses enfants ! Avec quelle complaisance m'étendrais-je sur cet endroit de mon discours, si je ne craignais de confondre l'éloge du père et celui du fils ! Ils furent, il est vrai, la gloire mutuelle l'un de l'autre : mais dans ce jour spécialement consacré à celle de saint Maur, contentons-nous, pour finir ce premier trait d'une si belle vie, de dire à sa louange que Benoît lui-même, surpris, ému, attendri, admira sa vertu, qu'il la préconisa, qu'il la proposa pour modèle à ses autres disciples.

Aussi s'empresse-t-il de se l'attacher par les nœuds immortels d'un sacrifice irrévocable. Prêtre et sacrificateur sur l'autel de la charité, à l'exemple d'Abraham, il immole son Isaac au Seigneur, comme une victime uniquement dévouée à son culte. De sorte, mes frères, que saint Maur trouve dans la personne de son glorieux patriarche un pontife brûlant de zèle, dont les mains pures, scellant la pureté de son cœur, ratifient et consomment le prix de sa consécration. Dès lors, se considérant comme portion de ce peuple particulier, dont l'unique et continuel emploi est de louer Dieu, de procurer sa gloire, de célébrer sa grandeur, il redouble ses soins, il purifie son cœur de plus en plus, et on peut dire de lui ce que dit saint Paul aux

premiers chrétiens de Corinthe : que le testament du Fils de Dieu avait été confirmé en sa personne. Adorateur par état et par vocation spéciale; athlète combattant sous le signe douloureux de Jésus-Christ; consacré au culte intérieur et extérieur du Dieu vivant, sous ces trois rapports, il règle le plan de sa conduite, et la considère comme la suite indispensable de son dévouement. Comme adorateur, l'oraison doit être désormais le nourrissant soutien de son âme. Comme athlète engagé dans la milice de Jésus-Christ, il doit, sous les lois de la pénitence, crucifier sa chair et la réduire en servitude. Embrasant dans l'oblation de sa personne tout ce qui concerne le culte du Tout-Puissant, il ne doit souffrir dans son cœur d'autres flammes que celles de la charité; feu céleste, que saint Augustin appelle l'essentiel fondement du culte que nous rendons à Dieu : *Deus non colitur nisi amando*. Telles sont, mes frères, les résolutions constantes de saint Maur dès l'instant de sa consécration. Et voilà ce qui justifie le consolant présage qu'en tire saint Benoît. Eclairé d'un rayon prophétique, il lit dans un glorieux avenir l'éminente sainteté de son disciple, et connaît d'avance qu'il n'a point encore offert à l'Etre suprême d'holocauste si saint, si digne de lui.

Suivons-le, mes frères, dans les trois états que je viens de vous marquer. Adorateur profond, il commande à son âme de s'anéantir devant la majesté souveraine. Prosterné, immobile au pied des autels, il arrose de ses pleurs le pavé du sanctuaire. Ses gémissements sont les tendres cris d'un cœur qui soupire sans cesse vers la fontaine vivante d'où jaillissent les eaux salutaires de la grâce. Semblable à ces séraphins dont parle Isaïe, comme eux prosterné devant le trône du roi immortel, il contemple et sa grandeur et sa propre bassesse. Tantôt il admire une sagesse impénétrable dans ses conseils, une hauteur, une profondeur incompréhensibles dans ses décrets; tantôt il bénit une miséricorde propice et favorable à l'homme pécheur, une justice infiniment libre et adorable dans ses jugements. Ici détournant sa vive contemplation sur les effets de l'amour d'un Dieu Sauveur, d'un Dieu Rédempteur, d'un Dieu mourant pour son salut, il déplore l'ingratitude et l'indifférence de tous les mortels. Lui-même, il s'excite à vivre, à mourir avec Jésus-Christ sur le lit sanglant de ses douleurs.

Voyez ce jeune athlète, voyez avec quelle promptitude il fournit la carrière d'une vie crucifiée. Sans s'appuyer sur les fondements d'une innocence inviolablement conservée, il poursuit un prévaricateur dans la personne d'un juste; il contemple avec des yeux inexorables les faiblesses attachées à la condition mortelle, que des yeux moins critiques aperçoivent avec indifférence. Ces taches légères, dont l'empreinte effleure à peine la surface de la vertu, sont pour lui des souillures odieuses qu'il lave chaque

jour dans les larmes de la componction. Entouré d'un cilice, il porte de toutes parts des coups mortels à la concupiscence. Sa chair domptée ne connaît plus aucun mouvement séditieux; soumise à l'esprit, elle suit ses impressions, seconde son zèle et, pour ainsi dire, se familiarise avec les peines qui l'accablent. Couché sur un amas de chaux et de sable, cet homme pénitent refuse le repos à la nature défaillante, même en le lui accordant. Dans un temps plus saint, en carême, l'épuisement de ses forces augmentera ses pieuses rigueurs; les cantiques que l'Eglise a reçus du plus saint des rois comme un monument à jamais durable de sa piété; ces cantiques, qu'elle consacre dans ses augustes concerts, récités jusqu'au bout, abrègeront les rapides instants d'un sommeil où Maur accorde une gênante trêve à des veilles dont l'involontaire interruption afflige son cœur, sans presque réparer ses forces. Abstinence rigoureuse, jeûnes étonnants; tels furent, pour m'exprimer avec saint Jérôme, les jeux et les amusements de sa pénitence : *De jejuniis ludum fecit*.

Ames pénitentes qui m'écoutez, vous qu'intéresse ce trait de cet éloge, comprenez une fois pour toutes, jusqu'où vont les rigueurs de la pénitence chrétienne. Elles vous paraissent excessives dans saint Maur, inimitables si vous voulez; mais sachez que l'amour ne connaît point de bornes. L'amour, plus fort que la mort, peut, à plus forte raison, triompher de la douleur : vérité capitale que saint Maur envisage comme essentiellement liée à l'idée de sa consécration. C'est par là qu'il adore son Dieu en esprit et en vérité; par là qu'il sanctifie le culte qu'il lui rend; par là qu'il perfectionne l'éminence de son sacrifice. En effet, mes frères, sans la charité, et sa soumission et ses prières, et sa pénitence et ses jeûnes, toutes ses vertus languissantes, inanimées, eussent été des montres vides, sans consistance dans le temps, sans mérite pour l'éternité; tandis que, consumé par les flammes de l'amour divin, son sacrifice va jusqu'à l'holocauste, ses vertus y vivent et s'y épurent; lui-même rend à Dieu un culte parfait. De là cette attention à ne parler jamais d'autre langage que celui de la charité, dit l'historien de sa vie, à n'agir que selon ses lois et par ses motifs; de là ce goût pour la lecture des livres saints, précieux dépositaires de la charité de Jésus-Christ, où il prend l'aliment continu et le modèle de celle qui l'anime. De là les charmes persévérants de cette douceur que n'épuisèrent jamais le nombre des personnes qui s'adressèrent à lui, leurs besoins divers, leurs importunités. Tel fut saint Maur depuis sa consécration; telle aussi devait être une victime offerte par saint Benoît au Dieu de gloire, comme un sincère adorateur, comme un athlète de Jésus-Christ, comme un propagateur de son culte. Or, mes frères, tout cela ne justifie-t-il pas la prédication de saint Benoît pour saint Maur?

Il aime, il admire en lui ce que Jacob aimait, ce qu'il admirait dans Joseph ; il aime ses vertus, il aime un autre lui-même. Voilà pourquoi, après l'avoir voué au Seigneur, il le prend et lui sert de guide dans toutes les voies de sa vocation.

Toutes les vertus, si vous en exceptez la charité, ont leur sphère particulière, leurs bornes prescrites, hors desquelles le moindre excès dégénère en défaut. Oui, mes frères, on peut être présomptueux dans l'espérance, superstitieux dans la foi, rampant dans l'humilité, excessif dans la pénitence, opiniâtre dans la fermeté, emporté dans le zèle ; tant il est difficile de tenir le parfait niveau, où la vertu, placée comme dans son équilibre, ne descend au-dessous ni ne monte au-dessus de soi-même. La première leçon qu'inspire la sagesse, c'est de jeter un œil défiant sur ses propres lumières ; c'est de chercher un guide versé dans les voies du Seigneur, dont la longue expérience garantisse la sûreté de nos premiers pas, ou nous redresse dans nos égarés. Maur l'entendit, cette leçon, et en fit la règle de son choix. Un discernement supérieur, un jugement exquis, une étendue, une solidité de raison peu commune ne l'éblouit point. Compagnon inséparable, disciple attentif, il ne voit, il n'écoute que saint Benoît. Sur ses pas il dirige les siens ; sur ses sentiments il forme ses idées ; par ses avis il marche ou il s'arrête, il donne l'essor à sa ferveur ou en modère les saillies. Modeste sans affectation, recueilli sans tristesse, prudent sans timidité, actif sans précipitation, posé sans lenteur, humble sans bassesse, ferme sans opiniâtreté, zélé sans emportement, sage par principe, grand par l'assiette naturelle de son âme, séparé du monde par état, uni au prochain par charité, obéissant jusqu'à la mort, ou du moins au hasard de ses jours, aux ordres de Benoît, il part, il vole, se fraye un chemin étonnant sur les eaux, tend au jeune Placide une main secourable, et l'enlève au péril qui menace sa vie. Ici peut-être, taxant la justesse de son caractère et de celui de son guide, prétendez-vous trouver un point excessif dans les ordres de saint Benoît et dans la soumission de saint Maur ? Ah ! mes frères, rectifiez vos idées : la parfaite obéissance ne connaît d'autre excès que celui de raisonner, d'hésiter, de réfléchir. Assez raisonnable, elle suppose dans la volonté des saints un ordre inconnu de la Providence. Dieu, maître souverain de la nature, dérangerait plutôt les ressorts de son harmonie ; arbitre absolu des éléments, plutôt il suspendrait, au gré de sa miséricorde, le cours ordinaire de leurs fonctions. Devant sa fureur, dit un prophète (*Psal. XXI, 13*), la terre se liquéfie comme la cire. Sous l'impression de sa puissance, l'eau se consolide et se durcit comme une base d'airain ; et par ce double trait de colère ou de bonté, tantôt il punit la rébellion, tantôt il récompense l'obéissance des mortels. Usurpateurs du sacerdoce, rebelles au grand prêtre, Coré, Dathan, et Abiron portent sur l'encensoir une main séditeuse ; aussitôt la terre docile au courroux

céleste, fléchit sous ces poids criminels, s'entr'ouvre, et les engloutit dans ses abîmes : *aperta est terra, et deglutivit Dathan.* (*Psal. CV, 17.*) Par un effet contraire, l'eau, malgré sa fluidité, s'affermir sous les pas de saint Maur, et respecte une victime d'obéissance et de charité. Alors on vit pour la première fois une pieuse contestation s'élever entre le guide et son élève. Chacun se renvoie la gloire d'un tel prodige. L'humilité commence le combat, l'humilité le finit. Vaincus et victorieux tous les deux, l'humilité couronne l'un et l'autre.

Ici, mes frères, qu'un simple retour sur vous-mêmes, à la vue de saint Maur, vous anime ou vous confonde. Vous admirez en lui un saint dont la sagesse, en la fleur de ses années, marque le sacrifice de sa vocation, hâte la consécration de sa liberté, le soutient lui-même et le décide dans toutes ses voies ; un saint dont l'obéissance fut le premier caractère. Dans son portrait, vous reconnaissez-vous ? Si le temps de votre enfance eût été celui de votre liberté, comment lui eussiez-vous choisi un maître pour la lui sacrifier ; et dans le choix eussiez-vous préféré un maître pour la vertu ? mais plutôt, de ce temps échappé sans retour, ne pouvez-vous pas dater ce dégoût pour la piété, qu'une longue habitude a malheureusement naturalisé dans votre cœur, cette opiniâtreté d'une volonté rebelle, qui croît et vieillit avec votre amour-propre ? Vous faites, il est vrai, le personnage d'adorateur ; mais le monde est l'éternel objet de votre culte. Mortifié, vous portez votre croix ; mais c'est la croix du siècle, et non celle de Jésus-Christ ; disciple aveugle et séduit, vous suivez des guides aveugles comme vous ; avec eux vous courez d'abîme en abîme, et de concert vous allez vous briser contre l'écueil de perdition. D'où vient ce désordre ? d'où naît cette opposition entre vous et notre saint ? C'est qu'un esprit différent vous anime. Il sanctifie l'exercice de sa soumission, parce qu'il fut rempli de l'esprit de sagesse : *Repletus est spiritu sapientiæ, quiu Moyses posuit super eum manus suas* ; vous venez de le voir. Ce même esprit, dans la conduite de ses frères, consacra l'usage de son administration : *et obedierunt ei filii Israel.* C'est mon second point.

SECOND POINT.

Le propre des grandes vertus, c'est de percer bientôt le nuage qui les couvre : l'humilité même, fidèle conservatrice de toutes les autres, les décèle en les conservant. L'homme juste, par l'éminence de sa justice, devient en peu de temps l'homme de tous les pays, l'homme de tous les siècles. D'abord, objet secret des complaisances divines ; ensuite, spectacle universel qui réunit tous les regards et fixe tous les hommages de l'humanité. A la faveur de ce privilège, en Italie, en France, dans les régions les plus reculées, saint Benoît et ses disciples sont le perpétuel entretien des personnes pieuses. Le premier royaume du

monde chrétien s'adresse à cet homme extraordinaire, et, par les vœux d'un saint évêque, sollicite les prémices de sa charité. Il en reçoit bientôt les plus précieuses marques. Le zèle de la gloire de Dieu sépare pour jamais deux personnes que le même zèle avait si étroitement unies. Maur est sacrifié au salut de la France. Comme Joseph, il est établi le chef de ses frères : *Princeps fratrum* (Eccl., XLIX, 17), le conducteur de ses frères, *rector fratrum* (Ibid.), le rempart à l'abri duquel doit bientôt se retirer un peuple de pieux solitaires, *stabilimentum populi*. (Ibid.) Supérieur, propagateur de son ordre, il soutient avec dignité l'une et l'autre fonction. Le même esprit de sagesse qui avait sanctifié l'exercice de sa dépendance consacre encore l'usage de son administration. Supérieur de ses frères, il règne dans leur cœur par l'ascendant de sa douceur, *Princeps fratrum*. Conducteur de ses frères, il les affermit contre les obstacles par les ressources de son courage, *rector fratrum*. Asile d'un peuple chéri du ciel, il l'assemble, il l'attire par les preuves éclatantes de sa sainteté, *stabilimentum populi*. Jamais homme, après avoir su si bien obéir, fut-il plus digne de commander ? *Et obedierunt ei filii Israel*. Encore un moment d'attention ; je finis en peu de mots.

Il n'est point d'empire plus despotique, et tout à la fois plus constant que celui de la douceur. Son joug aimable porte directement sur le cœur, dont il fléchit les mouvements et captive la tendresse. En suivant ses impressions, la volonté croit suivre sa pente naturelle : sur la foi de cette douce illusion, elle se livre tout entière aux lois du devoir et trouve ses délices dans leur accomplissement. Voilà pourquoi dans son *Epître à Timothée*, saint Paul met cette vertu entre les principales qualités d'un bon pasteur : *Sectare mansuetudinem*. (I Tim., VI, 11.) Or je dis que cette vertu fut le caractère dominant de saint Maur. Jugez-en, mes frères, par les regrets qui attendrirent ses derniers adieux. Voyez la consternation où il laisse les religieux du Mont-Cassin. Représentez-vous la douleur du saint homme Tobie sur l'absence d'un fils uniquement chéri, et vous concevrez celle de Benoît et de ses enfants. Ils le regardent comme leur ressource après leur fondateur : tous les cœurs se soumettent à lui en secret ; rien n'adoucit la douleur de sa perte, que la vue de leur père commun dont la mort, terme prochain de sa vieillesse, doit bientôt les priver. Tant il est vrai, mes frères, que la charité douce et bienfaisante s'assure un domaine souverain sur les inclinations, et forme des liens plus tendres encore et plus durables que ceux des amitiés ordinaires. Mais si la douceur n'eût été le partage de notre saint, eût-il ainsi régné dans le cœur de ses frères ? eût-il excité des marques si touchantes de leur affliction ? eût-il captivé les sentiments de leur amour ? *Princeps fratrum*. Moins absolus ces maîtres farouches,

dont l'impérieuse aigreur trouve seulement dans la vertu des sujets un esprit soumis à ses brusques saillies, ou cause leur révolte si la religion ne les retient.

Le Saint-Esprit, au troisième livre des *Rois*, nous mettant sous les yeux les avantages d'une domination douce et bienfaisante, nous marque en même temps les sinistres effets d'une tyrannie cruelle et emportée. Les Juifs s'adressent au successeur de Salomon et le conjurent d'adoucir le joug imposé par son père. Ecoutez les gémissements de ce peuple malheureux, disent les anciens à Roboam ; consacrez les prémices de votre règne par ces marques publiques de votre douceur ; le présage de son bonheur vous assurera la durée inviolable de sa fidélité : *Erunt tibi servi cunctis diebus*. (III Reg., XII, 7.) Trop crédule aux avis insensés des jeunes courtisans, Roboam par la dureté de sa réponse démembre lui-même son empire. Dix tribus entières l'abandonnent, et un schisme éternel sépare désormais Israël et Juda. *Recessit Israel a domo David, usque in presentem diem*. (Ibid., 19.)

Par là, mes frères, l'Ecriture nous apprend que le règne de la douceur, exempt de troubles, à l'abri des révolutions, n'a d'autres bornes que celles de la vie dans ceux qui commandent. On voudrait toujours vivre sous le sage gouvernement de celui qu'on veut toujours aimer. Aussi la première qualité qu'elle donne au règne de Jésus-Christ, est celle de la douceur : *Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus*. (Matth., XXI, 5.) Tel est sur le modèle du sien le règne des élus sur la terre. Un pouvoir légitime les élève au-dessus des autres, et une douceur charitable les soumet à la volonté de tous. Maur est revêtu de ce pouvoir et il le regarde comme un fardeau de charité qui le rend tributaire aux besoins de ceux que la religion lui a soumis. Père tendre, il se partage, il se multiplie dans la personne de ses enfants. Les qualités généreuses de son cœur sont la ressource assurée d'un amour qui se communique sans jamais s'épuiser. Il peut dire avec l'Apôtre (II Cor., XI, 29) : Qui est faible, sans que je m'affaiblisse avec lui ? qui est scandalisé, sans que je brûle ? Sa douceur comme sa charité prend mille formes différentes. Il ébauche dans les commencements l'ouvrage du salut, en leur faisant sentir les premiers charmes de la vertu. Il soutient les plus avancés, en leur présentant une nourriture plus solide. Il conduit les parfaits dans ces voies sublimes, où l'énigme se développe à l'âme fidèle, et la Divinité semble se montrer face à face. Par là, le nouveau supérieur fait chérir à ses disciples la main qui les gouverne, *princeps fratrum*. Et comment n'auraient-ils pas chéri leur destinée, sous la conduite de celui qui leur traçait un modèle si parfait d'obéissance, dans celle qu'il rendait lui-même à saint Benoît ? Mort comme vivant, on peut dire qu'il régna toujours dans son âme : témoin cette lettre dernière qu'il

en reçut comme le témoignage éternel de l'amour du saint patriarche. Avec quel respect se soumet-il aux avis qu'il lui donne, et aux prédictions qu'il lui annonce? Elle fut, si je puis ainsi m'exprimer, comme son Evangile particulier. Il le consulta pendant sa vie et à sa mort. Il voulut qu'une même tombe enfermât ce précieux dépôt avec les restes corruptibles de sa mortalité. Si, dans l'espoir de quitter bientôt la vie, il veut marquer ses derniers jours par l'abandon de la supériorité, nouveaux regrets, nouvelles alarmes. Les plaintes, les prières recommencent. Il se voit contraint de pactiser avec ses enfants : ne pouvant plus le posséder, ils le conjurent enfin de leur donner lui-même son successeur. Ainsi la douceur consumma l'ouvrage qu'elle avait commencé, et constamment soutenu. Quand je dis la douceur, ne vous figurez pas, mes frères, un caractère oisif et indolent, si funeste au grand prêtre Héli : représentez-vous plutôt dans saint Maur une vertu ferme, agissante, intrépide, que les difficultés ne déconcertèrent jamais.

Conducteur de ses frères, il les affermit contre les obstacles par les ressources de son courage, *rector fratrum*; courage fondé sur la grandeur de son âme, et dirigé par l'esprit de sagesse; courage heureux dans ses premières entreprises. Sous les yeux de Benoît, encore jeune athlète, il en donne les glorieuses marques; il mérite dès lors de devenir un jour le conducteur de ses frères. Comme Ezéchias, il attaque, il dissipe les prêtres des hauts lieux, il étouffe dans les flammes l'encens qu'ils offraient à leurs idoles; et le Mont-Cassin purgé de ces restes d'idolâtrie, devient, comme la montagne de Sion, le trône du vrai Dieu, où s'élève un temple visible à la gloire immortelle, et un hospice de sainteté aux lévites destinés à la célébrer. Mais considérons-le sur le théâtre de sa mission, sans autre appui que les ressources de sa fermeté. Dès l'entrée de sa carrière, la mort frappe et abat l'unique soutien de ses espérances. Le ciel pour donner une illustre étendue à son zèle, enlève l'évêque du Mans, dont la prière avait pressé son arrivée en France. Ce coup imprévu déconcerte la pieuse colonie; à ce funeste présage, abattue, tremblante, elle se figure un sinistre avenir. Vous le permettez, ô mon Dieu! pour manifester en leurs temps les ressorts cachés de votre assistance et le courage de votre serviteur. En effet, mes frères, le conducteur ferme, inébranlable, immobile à ce premier revers, relève les courages abattus, dissipe la tristesse, inspire la confiance. La prière est la ressource infailible de son courage. A l'exemple de Josué, il invoque le Dieu fort, le Dieu tout-puissant, et le Seigneur l'exauce : *Audivit illum magnus et sanctus Deus* (*Eccli.*, XLVI, 6.) Sa miséricorde, par un trait extraordinaire, veut elle-même poser le fondement singulier de ce grand édifice que saint Maur doit conduire à son faite. Du centre éclatant de la pompe

et des honneurs, elle détache la pierre angulaire sur laquelle il doit porter.

Ici, chrétiens, représentez-vous ces temps heureux, où la charité dans sa plénitude, consacrant les plus riches dépouilles de l'Egypte à la gloire du sanctuaire, trouvait dans l'amorce même de la convoitise un trésor incorruptible pour l'éternité; ces temps où la pauvreté surabondamment secourue, était obligée de s'écrier : c'est assez. Ces beaux jours ne sont plus, mes frères; une nuit éternelle les a plongés dans les ténèbres d'une dédaigneuse et avare cupidité. Ils luisaient encore heureusement pour saint Maur. Son courage n'est point confondu. Le favori d'un grand prince, ennuyé du monde qu'il contemple dans sa plus haute splendeur, digne de Jésus-Christ par les secrètes dispositions de son âme, retrace en faveur du saint la simple et naïve libéralité des anciens patriarches. Héritages, possessions, domaines, son propre fils, il sacrifie tout à l'œuvre de Dieu. Sur tant de victimes, s'immolant lui-même, il consomme ses autres sacrifices par celui de sa personne. Ainsi se forme dans ce royaume le berceau du grand ordre que Maur vient y établir. Par là, le ciel appuyant les projets du saint conducteur, il bénit son courage, et le rend plus ferme encore dans les autres contradictions. Et quelles contradictions?

L'envie, la calomnie, les soupçons injurieux, monstres de tous les siècles, ennemis constants des saintes entreprises, lancent leurs traits impies contre sa réputation. Les libertins du siècle regardent les saintes profusions de la charité des fidèles, comme les adroits larcins de son hypocrisie. C'est un partisan subtil de la fortune, qui sait s'en attirer les faveurs par le faux éclat de sa vertu. Ils voient avec des yeux jaloux les premières têtes du monde inclinées devant lui; les images de Dieu sur la terre, les dépositaires de sa puissance, courbés devant le vase précieux de son élection. Mais en vain l'injustice forme-t-elle de vains projets, ils viennent expirer à sa honte contre l'écueil que leur oppose une vertu patiente et intrépide. On le maudit, et il bénit; on le persécute, et il souffre; on le calomnie, et il se tait; on lui dit des injures, et il répond par des prières. Ainsi triomphe, parmi les plus grands obstacles, le courage que Dieu lui-même avoue, quand il n'a d'autre but que sa gloire. Ses ressources sont assurées; et qui peut résister à celui que le ciel protège, dit le Sage? *Quis ante illum sic restitit?* (*Eccli.*, LVI, 4.)

Loin d'ici ces mystiques inquiets qu'on voit éclore de temps en temps dans le monde, et manifester aux peuples étonnés leurs noms avec leurs systèmes. Ne pouvant soutenir jusqu'au bout un personnage obscur, ils veulent se faire valoir sous le titre de réformateurs, ils en usurpent les apparences, ils courent, ils s'agitent, ils prient, ils importunent. Quels mouvements! quel manège! mais aussi quels emportements! quels excès contre le zèle prudent et sage

qui réforme à son tour le plan bizarre et superflu de leur imagination ! Dieu lui-même prépare le contre-temps, détruit l'ouvrage de l'homme : les choses vont leur cours au gré de sa providence. Patriarches infortunés, ils survivent à leurs entreprises, et meurent sans postérité. Si, au contraire, Dieu couronne les travaux de notre saint ; s'il l'anime de son courage, c'est que le conducteur de ses frères est en cela même l'exécuteur de ses ordres.

Il est enfin l'asile d'un peuple de saints qu'attire de toutes parts la montre éclatante de sa vertu : *stabilimentum populi*. (Eccli., XLIX, 17.) Par ses miracles, il soumet les esprits ; par ses exemples, il touche les cœurs. Je sais, mes frères, qu'un saint et un saint thaumaturge n'est plus du goût du siècle. Nous avons de l'esprit, du discernement, des lumières admirables. L'humanité parfaitement épurée de nos jours met des bornes judicieuses au torrent de la crédulité. Il n'est point si mince génie qui, fièrement haussé sur la superficie d'une raison maîtresse d'elle-même, n'en défende l'entrée au merveilleux le moins équivoque, ou qui, enchérissant sur l'opiniâtreté de Thomas, voudrait soumettre son esprit au témoignage le plus fidèle de ses sens : *quia vidisti, Thoma, credidisti*. (Joan., XX, 29.)

Les arches d'Israël, s'il les en faut croire, ne rendent plus d'oracles comme autrefois. Le tombeau des saints ne renferme qu'un dépôt stérile, dont la vertu, comme d'une source épuisée, ne distille désormais que goutte à goutte. Tout ce qui paraît sous le nom de miracle, alarme leur délicatesse. Mais par là même ils renoncent, sans y penser, au titre déplorable de premiers protecteurs de la raison, qu'ils croyaient mériter. Les pharisiens sont leurs pères. Comme eux, ils attribuent aux prestiges, aux enchantements, à l'esprit de séduction, les merveilles du Tout-Puissant opérées par le moyen de ses serviteurs. Malheur à moi, si, prévaricateur de mon ministère, je mettais des bornes audacieuses à la main du Très-Haut ; si, pour condescendre au goût du siècle, je dérobaï un sujet d'édification aux faibles restes de la piété chrétienne ; si, enfin, je jetai le voile d'une indigne circonspection sur cet homme puissant en œuvres et en paroles, que le Seigneur prit plaisir à manifester en tant de manières si étonnantes. Comme Elie, il commande à la mort, à la vie, aux éléments, à la nature entière. Semblable à Elisée, il marche à l'abri d'une protection funeste à ses ennemis ; la mort, prenant sa défense, ferme les bouches calomnieuses qui vomissent l'imposture contre sa réputation ; et il lui faut tout son crédit auprès du grand Juge pour réparer l'ouvrage que sa colère avait détruit. Comme le Sauveur, il multiplie par sa bénédiction les présents de la nature ; il commande aux Lazares de sortir du tombeau, et ces yeux que la mort avait glacés serouvrent à sa voix pour jouir encore de la lumière. Le prince des ténèbres reconnaît son vainqueur dans saint

Maur. Honteux, fugitif, il abandonne les sièges malheureux où il exerça sa tyrannie. Tant de prodiges ne trouvent point d'obstacles : une créance pleine d'admiration lui soumet tous les esprits ; dans tous les cœurs naissent des désirs universels de salut, les peuples accourent à l'envi vers le prophète que le ciel leur annonce. Ces terres solitaires et incultes, qu'une longue stérilité rendait si méprisables, défrichées par ses soins, selon l'oracle de l'Ecriture, portent les fruits abondants de la paix et de la justice. Cent vingt monastères élevés dès son vivant sont tout ensemble la récompense de ses travaux et le consolant spectacle de ses derniers regards. Heureuse la France qui le reçut dans son sein ! Heureux ses pieux monarques dont la magnificence royale seconda ses entreprises ! Plus heureuse l'Eglise qui le voit revivre dans ses enfants, surtout dans cette congrégation si célèbre, connue sous son nom et marquée au coin de ses vertus ! Que ne doit pas notre Mère commune aux doctes veilles, aux saints exemples de ceux qui la composent !

Restaurateurs de la pieuse et savante antiquité, ils portent le flambeau d'une critique judicieuse dans les trésors de la saine doctrine, épurent les écrits des docteurs de tout alliage étranger. Les Augustin, les Jérôme, tous les Pères grecs et latins parlent aujourd'hui comme ils parlèrent autrefois. Profonds dans tous les genres intéressants de littérature, combien de particuliers y ont excellé ! Celui-ci, parcourant avec les héros du christianisme la lice sanglante où ils se sont signalés, nous représente les victimes de Jésus-Christ sous le glaive des tyrans ; leur sang, principe d'une éternelle fécondité ; les tribulations, les combats, les triomphes successifs de l'Eglise militante. Celui-là, répandant son âme avec le Prophète, peint la piété, tantôt plaintive et gémissant sur les malheurs de l'homme, sur sa faiblesse, sur ses misères ; tantôt, sublime et majestueuse, célébrant avec magnificence la grandeur de Dieu et celle de son Christ, ses promesses, ses lois, ses châtements, ses récompenses. Cet autre, scrutateur infatigable, fouille dans les fastes d'un monde idolâtre, perce le chaos immense de la gentilité, nous met sous les yeux la honte entière du genre humain, ses coutumes, ses sacrifices, son culte, ses profanes libations, les égarements de son esprit, l'opprobre de son cœur ; et sanctifiant la matière de l'ouvrage par la pureté de son motif, nous fait, dans un parfait contraste, sentir tout le prix de notre vocation à la foi. Que ne pourrais-je pas dire de cet homme, l'ornement de la patrie, non moins agréable à Dieu par la sainteté de sa vie, que célèbre dans l'Europe par sa vaste érudition ; digne enfin de l'une et l'autre immortalité ? Tels sont les enfants de Maur dans l'ordre littéraire ; dans celui de la piété, je viens de vous les représenter en faisant l'éloge de leur Père.

Pour vous, chrétiens, en quelque degré de puissance que le ciel vous ait placés par-

mi les hommes, à l'exemple de notre saint, adoucissez le poids de l'autorité par la douceur du commandement; douceur vive et généreuse, qui triomphe des obstacles avec les armes de la justice chrétienne. Si le ciel ne vous a pas accordé ces dons précieux et éclatants qui frappent les esprits, que votre vie s'annonce par ces dehors irrépréhensibles et édifiants qui toucheront les cœurs, afin qu'après avoir confessé Jésus-Christ sur la terre, il vous reçoive dans le séjour de la gloire, que je vous souhaite, etc.

PANÉGYRIQUE IV.

LA PRINCESSE JEANNE DE VALOIS, FONDATRICE DES RELIGIEUSES DE L'ANNONCIADE.

In repromissione etiam Dei non hæsitarit diffidentia; sed confortatus est fide, dans gloriam Deo. (Rom., IV, 20.)

Il n'hésita pas même, et n'eut pas la moindre défiance de la promesse de Dieu; mais il se fortifia par la foi, rendant gloire à Dieu.

Que cet éloge de la foi d'Abraham me paraît admirable! qu'il est digne de l'Esprit-Saint qui en est l'auteur, et du personnage célèbre qui en est l'objet! Suivez le cours de sa destinée: quelle vie offrit jamais des traits si merveilleux et des contrastes si frappants? D'un côté ce sont, de la part du ciel, des promesses magnifiques; de l'autre, des circonstances que le raisonnement humain ne saurait concilier avec la magnificence de ces promesses. Dieu l'établit père de plusieurs nations, et lui promet une postérité sans nombre; chose invraisemblable, puisque Abraham n'a point de fils qui puisse perpétuer sa race et en transmettre la gloire à ses descendants: Dieu lui promet ce fils, qui sera l'unique héritier des promesses; événement plus incroyable encore. *Cependant ce saint homme, dit l'Apôtre, espère encore contre toute espérance. Loin de s'affaiblir dans sa foi, il ne considère pas qu'étant âgé de cent ans, son corps était déjà comme mort, et que Sara, son épouse, si longtemps stérile, opposait dans sa vieillesse même un nouvel obstacle à sa fécondité.* Persuadé que le Seigneur est tout-puissant pour faire tout ce qu'il a promis, et qu'il appelle les choses qui ne sont point comme celles qui sont, il n'hésita pas même, continue saint Paul, et il n'eut pas la moindre défiance de la promesse de Dieu; mais il se soutint par la foi, rendant gloire à Dieu: *In repromissione etiam Dei non hæsitarit diffidentia; sed confortatus est fide, dans gloriam Deo.* C'est par cette raison que sa foi lui a été imputée à justice. Or ce n'est pas pour lui seul, poursuit toujours l'Apôtre, que sa foi lui a été imputée à justice; ç'a été encore pour nous, à qui elle sera imputée de même: *Sed et propter nos.* (Rom., IV, 24.)

Ainsi l'entendit la princesse dont j'ai entrepris l'éloge. Digne fille de saint Louis, elle semble, après tant de siècles, avoir retracé, tout comme ce pieux monarque, la destinée d'Abraham, et, dans les alternatives d'une vie toujours traversée, l'inébranlable fermeté de sa foi. Observez avec moi

cette vie si sainte: vous verrez Jeanne de Valois favorisée, éprouvée de Dieu, destinée à de grandes choses et toujours fidèle avec cet ancien juste. Un dégoût naissant avec l'âge, fortifié par la réflexion, dirigé par la foi, lui rend insipides, ou plutôt onéreuses, les pompes du siècle. Malgré l'éclat de ce haut rang où la naissance l'a élevée, elle tourne les prémices de son cœur vers l'unique Auteur de son être. Une voix secrète lui annonce la postérité spirituelle qui, dans la sainte Sion, la reconnaîtra pour mère, et tout semble anéantir ses espérances: prête à fuir le monde, le monde la retient; soupirant après la retraite, la retraite lui échappe; ses désirs s'enflamment de jour en jour, et les obstacles naissent à chaque pas. O princes, que votre sort est à plaindre! Cependant, mes frères, malgré tant d'obstacles, la pieuse princesse, toujours ferme, n'hésite pas un moment: *Non hæsitarit diffidentia.* Comme Abraham, la foi la soutient contre les apparences, et, dans ses épreuves, elle glorifie la foi: *Dans gloriam Deo.* Voyons donc cette noble victime soutenue par la foi contre les contradictions du grand monde: voyons ensuite cette reine déplorable, maîtresse enfin de son sort, honorant la foi dans le silence de sa retraite. En un mot, la force de la foi parmi les agitations d'une vie traversée et malheureuse aux yeux de la chair: premier point. La gloire de la foi parmi les douceurs d'une vie paisible et toute consacrée à Jésus-Christ: second point. Tels sont les deux prodiges de la grâce que vous allez admirer dans une princesse qui fit tant d'honneur à la religion, et dont la mémoire, si chère à la France, sera éternellement précieuse à l'Eglise. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Le propre caractère de cette religion pure et sans tache établie par Jésus-Christ; son effet le plus heureux, dit saint Jacques, est de préserver un cœur de la corruption du siècle présent, de l'affermir contre la séduction des créatures, et de le fixer aux biens célestes comme au seul objet digne de ses désirs et au centre éternel de sa félicité: glorieux et sublime caractère sans doute, mais avili dans la plupart des hommes, et presque inconnu parmi les grands. Non, ce n'est pas sur ces théâtres éclatants, consacrés à la vanité, qu'un Dieu pauvre trouve des esprits éclairés sur le néant des choses périssables, ou des cœurs touchés de ses promesses. Là, ces lois, ces austères lois de pénitence et de renoncement portées par le Rédempteur, sont, ou méprisées par l'orgueil, ou méconnues par l'ambition. Là, ces grandeurs futures, objets consolants de notre espoir, sont, ou contredites par l'incrédulité, ou profanées par le libertinage, ou sacrifiées par la politique. Hélas! mes frères, quel pays pour la vertu que celui de la cour!... Isolée, gémissante parmi ses contradicteurs, elle peut compter les périls qui la menacent par tous les objets qui l'envi-

ronnent. Affreuse et désolante situation pour une âme qu'une impression contraire attache à Jésus-Christ ! Si votre main secourable ne la soutient, ô mon Dieu ! parmi tant de tempêtes, son naufrage est assuré, et sa perte inévitable.

Or, mes frères, ces périls, communs à tous les grands, le monde les multiplie contre l'infortunée Jeanne de Valois. Périls dans le plan d'une éducation où l'on s'étudie à surprendre son innocence, à l'égarer, et où tout ce qu'elle voit, tout ce qu'elle entend, conspire à corrompre son cœur. Péril dans les arrangements d'une politique intraitable qui la sacrifie aux lois de ses vues ambitieuses. Périls dans les nœuds d'une alliance involontaire, source douloureuse de ses larmes et de ses longues tribulations. Malheureuse aux yeux de la chair dans le cours orageux d'une vie perpétuellement traversée, mais trop heureuse aux yeux de la foi d'être ainsi marquée au signe des prédestinés, et d'avoir pour son appui cette religion qui lui apprend à souffrir. Ainsi, mes frères, aux règles d'une éducation dangereuse, elle oppose les maximes sacrées de la religion sainte. Les ordres de la politique, elle sait les sanctifier par l'humble obéissance de cette même religion. Le mépris, ou si vous voulez, l'antipathie d'un époux toujours insensible et souvent cruel, elle les supporte avec la douceur de la religion, et les confond par un héroïsme que cette religion seule peut inspirer. C'est ici, mes frères, l'éloge d'une reine, mais d'une reine si sainte, que ses vertus seront à jamais l'instruction de tous les états.

Quand l'éducation des princes n'aurait d'autres écueils à redouter que les préjugés ordinaires de la grandeur, elle ne serait déjà que trop dangereuse pour leur salut. Mais lorsqu'on fortifie ces préjugés communs par une conspiration formée contre leur innocence ; mais lorsqu'on veut arracher un cœur aux premières douceurs des bénédictions célestes ; mais lorsqu'on interdit à un grand d'être chrétien, et de se livrer en liberté à l'attrait du zèle qui l'anime ; lorsqu'une main chérie et respectable lui aplanit elle-même la voie de la perdition, sous ce point de vue, que le sort d'un prince me paraît alarmant ! qu'il est digne de ses regrets et de ses terreurs ! Tel fut néanmoins le sort de notre sainte. Langage favori de l'élévation, idées ordinaires d'une haute fortune, pièges particuliers, menaces, indignités, caresses ; tout est employé pour la perdre. On lui dit qu'un front destiné à porter le diadème paraît peu décevant sous les traits d'une pénitence et d'une modestie trop sévères. On ajoute que le sang le plus noble de l'univers réclame des sentiments dignes de sa splendeur ; que cette piété timide et minutieuse, qu'on souffre à peine dans la médiocrité, ne peut que déparer et avilir une princesse, une princesse d'un si haut rang ; que, dans ce rang auguste où la main de Dieu l'a placée, elle doit suivre des maximes et remplir des devoirs qui ne sympathisent

pastoujours avec certaines dévotions ; qu'enfin, elle peut être fidèle à Jésus-Christ, sans tant de pratiques extérieures, et sans oublier qu'elle est fille d'un roi.

Où tendent ces captieux raisonnements ? Vous le comprenez, mes frères. On a la complaisance de la souffrir chrétienne ; mais on veut, par précaution, radoucir ses idées, et les affaiblir sur les vérités sévères du christianisme. On tolère quelques essors à sa piété, mais sans préjudice de ce qu'on nomme bienséances. Eh ! combien les exemples qui la frappent sont-ils conformes aux pernicieuses leçons qu'on lui donne ! Car enfin, que voit-elle à la cour ? Elle y voit la pratique scandaleuse de ce qu'elle a entendu. Elle y voit ce qu'aperçut Isaïe parmi les grands de Juda : un luxe fastueux, une fierté superbe, une mollesse voluptueuse, un libertinage outré ; les fêtes profanes, les plaisirs tumultueux, l'abus du temps, le mépris de la loi, comptés parmi les apanages de la grandeur. Que voit-elle à la cour ? Elle y voit un roi... Mais non, grand Dieu, laissons reposer en paix la cendre de son père, et respectons le tombeau comme la mémoire d'un prince qui régna sur nos aïeux.

Que l'histoire nous le représente sous les traits d'un monarque inflexible dans ses volontés, impénétrable dans ses desseins, terrible dans sa colère, implacable dans sa haine, politique envers Dieu comme envers les hommes, traitant les affaires de la religion comme celles de l'Etat, substituant à l'esprit du christianisme le fantôme d'une piété superstitieuse et quelquefois puérile, offrant affectueusement au Dieu de paix les malheurs de ses ennemis, ou trompés par ses promesses, ou divisés par ses artifices, ou accablés par sa puissance : en un mot, un roi plus singulier que solide chrétien. Elle voit dans cette cour son propre sang ligué contre sa vertu, sa perte concertée par ses proches, sa singularité censurée par ceux-là même qui devaient en être les premiers admirateurs. En sorte, mes frères, qu'elle peut dire avec un saint roi : Mes propres parents sont devenus mes ennemis : *Inimici facti sunt mihi.* (Psal. CXXXVIII, 22.) Elle voit enfin dans cette cour une sœur douée de ces qualités brillantes que le monde idolâtre ; le mobile et l'ornement de toutes ses fêtes ; d'un esprit vaste et d'un cœur élevé ; capable des plus hautes entreprises, mais enivrée de sa grandeur ; fière, hautaine, ambitieuse et dont la religion ne gênait en rien les sentiments ni les fantaisies. A ces traits, vous reconnaissez sans doute la célèbre comtesse de Beaujeu, qui soutint un si grand rôle pendant la vie de son père Louis XI, et après le règne trop court de Charles VIII son frère.

Si j'ai tracé cette courte peinture de la cour de Louis XI, ou plutôt des périls auxquels fut exposée la princesse Jeanne de Valois dans sa première éducation, c'a été pour vous amener à l'asile de sa vertu ; asile salutaire, qu'elle trouva dans les maximes de la religion. La grâce, qui de bonne heure avait

touché son âme, fixa en même temps toutes ses attentions à ses maximes sacrées. En vain le monde étale à ses yeux une figure aussi riante que pompeuse; en vain il croit la séduire par ses leçons, ou l'attirer par ses exemples; éclairée d'en haut, la sainte y déplore l'humiliant tableau de ses égarements, la source de ses misères et la cause de sa réprobation; elle n'a d'attrait que pour Jésus-Christ. Dans ce Dieu pauvre, pénitent, anéanti, elle reconnaît le docteur qu'elle doit écouter et le modèle qu'elle doit imiter. C'en est assez à sa ferveur. D'une main respectueuse, elle prend le livre dépositaire de ses ordres suprêmes. Eh! que lui dit ce livre? Qu'est-ce qu'il contient? Des anathèmes terribles contre les adorateurs du monde; des malédictions effrayantes lancées contre ce funeste séjour de la débauche et du scandale; une proscription formelle de ses usages et de ses maximes. Ajoutez à cela des lois expresses d'un gémissement continu au milieu des plaisirs qui nous cherchent en foule; des ordres absolus de porter sa croix parmi les fleurs dont la volupté sème toutes nos voies. Enfin, pour tous les états, nécessité générale d'humilité, de modération, de recueillement, jusque dans le centre de la superbe, de la licence, de la dissipation; mille autres points également essentiels qu'il serait trop long de rappeler ici.

Telles sont, mes frères, les maximes invariables de religion que l'Evangile présente à l'humble princesse. Et ne pensez pas que, bornée à la théorie de ses devoirs, elle en néglige la pratique. Non, mes frères, de ces maximes célestes elle fait le préservatif de son innocence et les règles immuables de sa conduite : telle que la pieuse Esther, invisible de temps en temps aux yeux d'une cour tumultueuse, elle va gémir en secret sur le faste qu'elle méprise, sur les bien-séances que son rang lui impose, et sur les périls qu'elle redoute. Prostrée, attendrie en présence de son Dieu, gémissante au pied de ses autels : Seigneur, s'écrie-t-elle avec le Prophète, dirigez, affermissez vous-même mes pas craintifs dans les sentiers de votre loi sainte; faites qu'en tout et partout j'en pratique les maximes édifiantes : *Dirige gressus meos.* (Psal. CXVIII, 133.) Assurée sur cet appui, elle offre sur ce grand théâtre où son rang l'oblige de paraître; elle offre, dis-je, le rare spectacle d'une princesse humble, modeste, recueillie, fervente, charitable, en un mot, solidement chrétienne; et le prodige qui devait un jour mériter les éloges de la postérité, ne sert qu'à lui attirer les mépris d'une sœur enivrée de sa grandeur, avec l'indignation d'un père implacable, dont la politique alarmée croit voir sous tant de vertus un obstacle secret à ses desseins ambitieux. La persévérance de Jeanne de Valois dans l'amour des maximes évangéliques, le monarque en courroux la regarde comme une indocilité séditieuse; son attachement à la pratique des bonnes œuvres, comme une désobéissance à ses

ordres. Aussi que ne fait-il pas pour la réduire ou pour l'intimider? Tantôt, furieux, il tonne, il menace, il la maltraite; tantôt, il la chasse de sa présence avec un mépris aussi rigoureux qu'avilissant; tantôt, il la fait observer et lui interdit les retraits ordinaires de sa piété; partout il la gêne et la contraint. Que dis-je? il ose prononcer l'arrêt de sa mort : *Qu'on la tue, s'écrie-t-il, elle est indigne de vivre.* Ce n'est pas tout; lui-même veut être l'exécuteur de sa mort. Un premier transport le précipite sur la victime sainte. La trouvant un jour en oraison, il court à elle l'épée haute comme pour la percer, et s'écrie d'une voix menaçante : *Ah! c'est à ce coup, misérable fille, c'est à ce coup qu'il faut que tu meures.* Peut-être en était-ce fait de sa vie, si un seigneur de la cour, se jetant entre deux, n'eût couvert la princesse de son manteau. Etait-ce de la part du monarque un trait de sadisme ordinaire, employé pour l'effrayer? Etait-ce un dessein réel de répandre son sang? On a de la peine à se le persuader. Quoique Louis XI soit communément regardé comme le Tibère de son siècle, il n'est pas croyable qu'un roi de France, le premier qui ait porté le titre glorieux de roi très-chrétien, eût pu se résoudre à souiller ce titre auguste, en trempant ses mains dans son propre sang, et en se livrant lui-même à l'exécration des siècles à venir, comme le meurtrier et le bourreau d'une victime la plus innocente et la plus vertueuse de son royaume. O fatales grandeurs ! ô sort désastreux de ceux à qui elles sont réservées ! Est-ce donc leur vertu qui les rend criminels ? Quoi, grand Dieu ! la religion, la nature même; l'autorité de l'une, la voix plaintive de l'autre, tout doit donc fléchir et céder aux desseins barbares qui président souverainement à la destinée des princes ? Oui, chrétiens, il faut que tout cède, la religion comme la nature : mais enfin elle triomphe en eux et pour eux, cette religion sainte; elle vient à l'appui de la nature. Sans cet appui, tous les pas de celle-ci dans une route aussi glissante seraient marqués par autant de chutes; avec elle, au contraire, elle triomphe tôt ou tard de tous les obstacles et des épreuves les plus affligeantes. Quel exemple plus convaincant de cette vérité pourrais-je vous fournir que celui de notre sainte ?

Encore n'avez-vous vu jusqu'ici que les premiers et les plus supportables essais de ses malheurs, si l'on peut appeler de la sorte des afflictions qui depuis ont fait toute sa gloire. La politique lui en prépare de plus grandes, et l'intérêt, arbitre impérieux de sa destinée, l'a déjà sacrifiée à des projets qu'elle ne peut ou n'ose contredire. Seconde épreuve, où vous allez admirer ce que peut opérer dans un cœur chrétien la résignation parfaite aux ordres du ciel, c'est-à-dire, mes frères, l'obéissance inspirée et soutenue par la religion.

Il faut l'avouer cependant, s'il était permis de louer dans cette chaire quelque autre

chose que les vertus chrétiennes; si nous pouvions peser dans une autre balance que dans celle de la foi les actions d'un prince qui soutint avec tant de gloire et de sagesse les privilèges des souverains, nous ne pourrions sans injustice refuser nos éloges à la conduite admirable de Louis XI.

Rappelez, mes frères, ces temps orageux où l'esprit de discorde soufflait la rébellion jusque dans sa cour et la guerre sur les frontières de son royaume. Représentez-vous cette ligue formidable de princes confédérés, vassaux toujours indociles, prêts à tout entreprendre pour s'assurer une entière indépendance, et, dans leurs projets séditeux, soutenus par le souverain d'une fière nation rivale éternelle de la nôtre. Voyez le sang armé contre le sang, le sujet contre le roi, les droits les plus sacrés indignement trahis, le trône injustement attaqué par les étrangers, faiblement défendu par les citoyens. Au dedans, l'alarme ou l'infidélité; au dehors, l'injustice et la fureur; partout le désordre et la confusion. Malgré tant d'obstacles, l'heureux génie du prince l'emporte; sa main prudente conjure l'orage, ou plutôt le Roi des rois, protecteur éternel de cette monarchie, ordonne aux vents et à la mer : il parle, et le calme succède à la tempête : *Facta est tranquillitas magna.* (Matth., VIII, 26; Marc., IV, 39.)

Il ne fut pas pour vous, princesse infortunée, ce calme heureux dont tant de peuples goûtèrent les douceurs. Non, mes frères, l'habile monarque, instruit par l'expérience, comprend d'abord que le plus ferme appui du trône est dans le cœur des peuples; que cette harmonie, qui fait la beauté d'un Etat, en fait aussi la sûreté, et que la même cause qui rend un monarque paisible au milieu de ses sujets, le rend nécessairement redoutable à ses ennemis. Conduit par ces principes fondamentaux du gouvernement politique, il va d'abord à la source; il intimide les plus faibles, il éblouit les plus puissants, il gagne les premiers de sa cour, il les unit entre eux et avec lui par des nœuds aussi sacrés qu'irrévocables, et ses deux filles deviennent comme les otages de la soumission des peuples et les garants de sa propre sécurité.

Ainsi, mes frères, la princesse Jeanne est sacrifiée au repos de l'Etat : son sort est décidé; le duc d'Orléans sera son époux. Elle touchait alors à cet âge où la raison, dans sa maturité, n'a guère plus à craindre les illusions de l'amour-propre, ni les saines illusions d'une piété plus impétueuse que réfléchie dans ses démarches. Victime longtemps éprouvée, elle venait aux pieds d'un père implorer l'agrément de son sacrifice et d'un éternel divorce avec le monde. Presque assurée de l'obtenir, elle voyait déjà les portes du sanctuaire s'ouvrir avec complaisance à ses pieux désirs. Hélas ! que les voies du Seigneur sont impénétrables ! qu'elles paraissent rigoureuses, même envers ces âmes saintes qu'il doit couronner un jour ! Une pompe nuptiale fait évanouir jusqu'à l'espérance du sacrifice dont la seule

idée l'avait si agréablement flattée. Elle venait chercher Jésus-Christ comme son époux et on la destinait à un époux mortel. Que se passa-t-il en ce moment, ô mon Dieu ! dans cette âme inconsolable ? Quel coup affreux ! quel mortel saisissement ! Non, dans ces temps où la stérilité passait pour un opprobre, l'arrêt qui condamna la triste fille de Jephthé à perdre la vie avec l'espoir si consolant d'être mère, cet arrêt fut moins sensible à l'innocente juive, que ne le fut à Jeanne de Valois celui de devenir épouse : Larmes, gémissements, raisons, plaintes respectueuses, tout est employé auprès d'un père inflexible dans ses résolutions, et tout est inutile.

Le moyen de soutenir une épreuve non moins inopinée qu'accablante ? Point d'autre, mes frères, qu'une obéissance inspirée et soutenue par la religion. Obéissance humble et modeste, obéissance éclairée et circonspecte, obéissance généreuse et compatissante, obéissance parfaite et digne du motif qui l'a inspirée.

Je dis obéissance humble et modeste. Frappée jusqu'au fond du cœur, arrachée à ses plus tendres inclinations, elle n'accuse ni celui qui l'immole aux superbes projets de l'ambition, ni la naissance qui l'a trop élevée pour la laisser libre dans son choix, ni ces lois inexorables et ces raisons d'Etat dont elle ne peut décliner la tyrannie. Humble dans ses douleurs, réservée dans ses plaintes, Dieu seul en est le confident. Pleurant aux pieds du Crucifié, *Seigneur*, s'écrie-t-elle, *je ne méritai jamais le rang, l'auguste rang de votre épouse ; mes regrets égalent mes tourments, il est vrai ; mais je n'accuse ici que mes offenses et mon indignité.*

Je dis obéissance éclairée et circonspecte. Elle ne va pas, dévote obstinée, diviniser les mouvements de sa dévotion, ni par des refus opiniâtres aigrir le cœur d'un père, image visible de la Divinité qui l'a placé sur le trône. Elle suspend son jugement : elle craint un écueil secret jusque dans les inspirations qui l'animent. Elle n'ose décider. Prudente, elle prend le sage parti d'une entière conformité aux dispositions de la Providence qui peut-être s'explique par la voix d'un père. En un mot, sûre de son propre cœur, elle présente au joug qui l'attend une tête résignée.

Je dis obéissance généreuse et compatissante. Peuples heureux dont l'allégresse applaudit à ses engagements, et dont les larmes honorèrent dans la suite son divorce ! Nation chérie qu'elle porta toujours dans son cœur, vous eûtes, après Dieu, la première part dans la soumission de cette illustre victime. Oui, mes frères, zélée pour la patrie, elle jeta un regard maternel sur ce peuple immense dont ses liens devaient assurer le repos et présager la félicité. Elle reconnut des hommes, elle respecta des chrétiens dans cette portion de l'humanité si injustement méprisée et si cruellement sacrifiée par les dieux de la terre. Elle crut

avec sa raison que son attrait pour la retraite ne devait pas balancer dans son cœur les précieux avantages de la tranquillité publique, et qu'une princesse, hostie de pacification parmi les humains, soutenait sur la terre un personnage plus noble et plus élevé que son rang. Remplie de ces généreux sentiments, elle accepte sans murmure l'époux qu'on lui a destiné; mais, jusque dans sa soumission, elle conserve toute la grandeur et la paix de son âme. La religion seule peut opérer de tels prodiges, et fournir à la postérité de si touchants exemples.

Je dis enfin obéissance parfaite et digne de la cause qui l'inspire. Dès ses années les plus tendres, une voix secrète lui avait présagé les monuments futurs de sa fécondité au milieu de la sainte Sion. Ce présage, toujours présent à son esprit, l'attirait incessamment vers la terre promise. Prête à fuir la profane Egypte, on arrête ses pas; un époux mortel doit la fixer dans cette Egypte même qu'elle prétend éviter. Elle obéit, chrétiens, pleinement persuadée que tous les efforts des hommes les plus puissants et les plus absolus ne sauraient suspendre un seul instant les desseins de la Providence, et que, si l'arrêt du ciel condamne les pensées des hommes, plutôt ses liens funestes seront rompus, que cet arrêt ne s'exécutera. Elle accepte donc l'époux qui ne la prend lui-même qu'à regret. De là ces mépris et ces rigueurs que toute sa tendresse ne put jamais adoucir, mais qu'elle souffrit toujours avec douceur et confondit par l'héroïsme de la religion.

Nous touchons, mes frères, aux jours de sa vie les plus difficiles et les plus agités. Peut-être vous surprendront-ils; peut-être demanderez-vous pourquoi si peu de bonheur avec tant d'innocence? pourquoi la piété, si respectable par elle-même, est-elle si peu respectée et si peu tranquille, surtout dans le grand monde? Hélas! chrétiens, si la félicité, cette félicité si courte et si rapide que poursuivent avec tant d'ardeur les adorateurs du siècle, devait être ici-bas le partage de la vertu, quelle princesse eût jamais coulé des jours plus tranquilles et plus sereins que Jeanne de Valois? Et si une princesse vertueuse était toujours sûre de régner sur le cœur d'un époux vertueux lui-même, quelle épouse eût jamais été plus tendrement chérie? Mais ce n'est pas là, ô mon Dieu! le sort ordinaire des princes que vous comptez parmi vos élus. Quand il vous plaît, vous environnez d'épines la pourpre et le sceptre des rois. Vous semez d'ennuis et de revers ces routes brillantes dont l'éclat ne servirait qu'à les égarer, s'ils n'étaient avertis et ramenés par la puissante voix de l'adversité; jamais plus miséricordieux à leur égard, que lorsque, d'une main terrible à l'amour-propre, vous leur tracez, dans d'utiles malheurs, ces grandes leçons qui les éclairent sur leur propre néant et sur l'instabilité des choses humaines.

Ainsi, mes frères, ne craignons point d'envoyer au fort de ses disgrâces la fille et

l'épouse d'un roi. Loin de nous étonner, un tel spectacle a droit de nous instruire. Oui, cette reine auguste et malheureuse que vous verrez enfin privée du trône et de la couche royale; cette reine dont les pleurs ne tariront presque jamais, dont les tribulations furent si célèbres et si constantes; cette reine fut une sainte, c'est-à-dire une âme conduite par les voies spécialement réservées à la sainteté. Et si elle fut ici-bas plus affligée que tant d'autres, les présages de sa prédestination n'en furent que plus marqués et plus consolants : la douceur et l'héroïsme de la religion ne signalèrent sa conduite qu'avec plus de force et plus de succès.

Suivons-la, mes frères, au pied des autels : nous y verrons deux cœurs qui n'étaient pas faits l'un pour l'autre, unis par des nœuds qu'ils redoutent également, quoique par différents motifs. L'un, plein de religion, se fait une loi de son devoir; l'autre, moins sensible à la sainteté de ses liens, ne les accepte qu'en frémissant. L'un, fidèle aux preuves d'une tendresse légitime, en donne les plus touchants témoignages; l'autre, constant dans ses dégoûts, rougit d'une antipathie dont il n'est pas le maître, assez équitable pour la condamner, mais trop faible pour la vaincre. L'un cache ses douleurs et les assujettit à l'empire de la vertu; l'autre succombe aux siennes et s'en venge contre la vertu même. O naissance! ô grandeur! superbe et tyrannique esclavage, quel joug affreux vous imposez aux premières têtes du monde! Cette hauteur étonnante, au bas de laquelle rampe notre médiocrité, n'est donc pas inaccessible aux tempêtes? Non, chrétiens, c'est au contraire dans le sein des nues que se forment les orages; c'est dans ces régions élevées qu'ils éclatent avec plus de furie. N'en cherchons d'autre preuve que dans mon sujet.

A peine engagée au duc d'Orléans, l'infortunée princesse éprouve les sinistres effets de ces unions mal assorties, dont les femmes sont ordinairement les premières victimes. Le meilleur des princes devient à son égard le plus difficile des époux. Celui qui devait faire la consolation et les charmes de sa vie y répand un fiel et une amertume qui la lui rendent insupportable. Chaque instant est marqué par de nouveaux mépris; chaque jour ramène de nouvelles rigueurs. Esseulée dans son palais, renfermée, pour ainsi dire, dans le cercle journalier de ses disgrâces, elle peut à peine compter les croix domestiques dont son époux l'accable. Ce n'est pas (rendons cette justice à la vérité), ce n'est pas qu'il ne souffre lui-même avec celle qu'il fait souffrir. Oui, chrétiens, il ressent le contre-coup de toutes les afflictions qu'il lui cause; il s'aigrit, il s'irrite contre un ingrat; il condamne ses mépris, il déteste ses emportements. L'heureuse trempe de son caractère ne sert qu'à le déchirer plus cruellement encore. Tous les sentiments de son cœur réunis contre lui sont autant de témoins secrets dont les reproches le désespèrent. Il se représente en

rougissant la douceur, la tendresse, les attentions, les complaisances, les bienfaits, les vertus enfin de sa sainte épouse; il l'estime, il l'admire, il la révère; mais il ne saurait l'aimer; tant il est difficile d'apprivoiser un cœur avec l'objet du monde le plus accompli, dès que cet objet n'a pas le bonheur de toucher et de plaire. Plus ses qualités sont admirables, plus il redouble ses attentions, plus il révolte le mouvement aveugle du cœur qui le repousse. Ainsi, les empressements réitérés de la vertueuse épouse, loin d'attendrir le prince, ne servent qu'à cimenter son aversion contre elle. En vain il jette un voile respectueux sur des excès que désavouent sa prudence et sa modération; en vain, sauvant les apparences, il tâche d'éviter la colère d'un roi qu'on n'irrita jamais impunément : vaines précautions. Le pénétrant monarque découvre bientôt la douleur et les larmes de sa fille à travers la sérénité forcée qui les dérobe aux yeux du public et surtout aux siens. Sensible à son triste état, il s'apprête à venger l'affront dont on ose flétrir son propre sang. Figurez-vous, mes frères, Louis XI offensé et courant à la vengeance. O vous qu'un triste sort assujettit à la tyrannie conjugale! vous dont les plaintes éternelles surpassent peut-être les malheurs! qu'eussiez-vous fait à la place de la princesse de Valois? Quel détail de vos peines, et combien exagéré! Quels cris! quelles clameurs contre un parjure! Quelles invectives contre les hommes en général et contre leur perfidie! Quels charmes vous eussiez goûtés dans le plaisir de la vengeance! Avec quelle ardeur vous l'auriez sollicitée! Or, chrétiens, remarquez avec moi que dans la vengeance de Louis XI il ne s'agissait pas de ces peines tardives ou indulgentes qui souvent manquent le coupable ou ne le punissent qu'à demi. La sainte n'avait qu'à laisser tomber le bras déjà prêt à frapper, et la voilà vengée avec éclat. Ah! sans doute elle eût pensé, elle feût agi comme vous, si l'impétueux amour-propre, si le fantôme qu'on nomme point d'honneur, si les sentiments altiers qui rendent la nature si pointilleuse et si délicate, avaient décidé ses démarches; mais la religion la guide et l'élève à un point d'héroïsme que la nature ne connaît pas.

Supérieure à nos faiblesses, elle n'a de l'inquiétude et des alarmes que pour l'époux dont elle fut si longtemps méprisée, et le souvenir de tant d'affronts qu'elle en a reçus s'évanouit en un instant. Le péril de cet époux rallume l'ardeur d'une tendresse que mille froideurs n'ont pu éteindre. Fidèle Abigaïl, elle vole au-devant des coups qui menacent une tête si chère. Répandues aux pieds du monarque irrité, ses touchantes larmes attendrissent un cœur jusqu'alors inflexible. Avec quel zèle, quel intérêt et quelle force ne défend-elle pas auprès de son père le prince unique auteur de ses disgrâces et de ses peines? Ce trait héroïque de générosité le force du moins à l'admiration, s'il ne le conduit pas à la tendresse. Oui, mes frères, frappé, confus d'un si rare exemple de

grandeur d'âme : ah! je l'avoue en ce moment, s'écrie-t-il, sainte et magnanime épouse, vous êtes plus juste que moi : *Justior tu es quam ego.* (I Reg., XXIV, 18.) Vos bontés surpassent mon ingratitude : attentif à vous déplaire, vous êtes plus attentive encore à me sauver : *Tribuisti mihi bona : ego autem reddidi tibi mala.* (Ibid.) Heureux le duc d'Orléans, s'il eût persévéré dans des sentiments aussi avantageux pour sa gloire qu'inséparables de son devoir! Mais le temps n'était pas encore venu où ce prince, rendu enfin à lui-même, devait faire les délices de la France et l'admiration de la postérité. Non, mes frères, il prépare bientôt de nouvelles croix à la main qui l'a sauvé, ou plutôt de nouveaux triomphes à la religion toujours victorieuse dans notre sainte; et si vous l'avez vue jusqu'ici égalier ou même surpasser tant de femmes illustres, signalées par leur constance dans la carrière des tribulations, vous l'allez voir désormais se surpasser elle-même et donner de nouveaux exemples aux siècles à venir.

Considérez, mes frères, cette grande âme seule avec ses douleurs. La mort, qui frappe le roi son père au milieu de ses succès et dans le sein de sa gloire, abat l'unique appui qui lui reste sur la terre. Dès ce moment, l'aversion du duc d'Orléans à l'égard de la princesse ne connaît plus ni mesure, ni bienséance. Mais, comme si c'eût été la destinée de ce prince de s'égarer toujours au second rang, on le vit parmi les orages d'une régence tumultueuse et traversée; on le vit suivre, sous de funestes auspices, un parti que l'ambition ne manque jamais de justifier, quelque injuste qu'il puisse être. Je le vois donc parmi des rebelles les armes à la main; je le vois, dis-je, attaqué, vaincu, poursuivi, chargé de fers, presque mourant et dans l'horreur d'une affreuse prison, n'attendant plus que la perte de sa vie, après celle de sa liberté. Voilà par conséquent la princesse vengée, et vengée avec éclat. Vengée, mes frères? Ah! vous ne savez pas jusqu'où va l'héroïsme de cette âme si forte et si chrétienne : apprenez que le malheur d'un époux captif, tout insensible qu'il est, fait de toutes ses peines la plus rude et la plus affligeante. Aussi, mes frères, quelle vivacité! quel zèle! quelles tendres alarmes de la part de cette épouse désolée! Combien de voyages entrepris, de refus essayés, d'affronts dévorés, de sollicitations employées, de larmes, de peines, de soupirs inutiles! Dans un pays où l'on n'adore d'autre divinité que la gloire et l'ambition, on est longtemps criminel, dès qu'une fois on est malheureux. Tout abandonne, tout trahit l'épouse inconsolable : une cruelle et lâche politique oppose une digue impénétrable à ses plaintes. Représentez-vous la fille de Louis XI, tantôt pleurant aux pieds d'un frère dont elle implore la clémence; tantôt embrassant les genoux d'une sœur furieuse, altière, implacable; tantôt, au mépris de son rang, sans retraite et sans hospice dans la ville de Nantes, comme autrefois dans Beth-

l'ém le Maître qu'elle adore ; toujours plaintive, et partout rebutée (5). Mais enfin, il lui reste une ressource, et quelle ressource encore ! Elle-même, chrétiens. Cet amour que la religion rend plus fort que la mort ; cet amour qui brave tous les dangers, la transporte à Bourges, nouvelle Jérusalem que son séjour doit bientôt édifier. Elle entre dans la tour, et pénètre jusqu'au cachot terrible qui renferme ce qu'elle a de plus précieux au monde. *Oui, dit-elle à l'illustre prisonnier ; oui, cher prince, c'est votre épouse dont les pleurs vous demandent une portion de vos fers : souffrez qu'elle partage une infortune qu'elle voudrait supporter tout entière.*

Grand Dieu ! vous qui tenez entre vos mains le cœur des rois, pourquoi celui d'un époux si tendrement prévenu s'endurcit-il de plus en plus contre tant de constance et de générosité ? s'il ne fut pas changé, pourquoi du moins ne parut-il pas sensible ? *Laissez-moi, Madame, laissez-moi mourir, et ne venez point insulter à ma misère.* Quelle réponse ! Est-ce donc là ce monarque adoré de ses sujets, le modèle des bons princes et le seul de nos rois qu'ait illustré le nom, l'auguste nom de *Père du peuple* ? est-ce là ce mortel si justement loué, qui, devenu roi de France, ne voulut pas venger les injures du duc d'Orléans ? C'est lui-même, chrétiens ; et son exemple doit nous apprendre que les plus grands hommes tiennent toujours par quelque faible à l'humanité, tout comme celui de notre sainte nous découvre la source du parfait héroïsme puisé dans les principes de la religion.

Ici, mes frères, permettez-moi un parallèle également propre à vous édifier et à vous instruire. Plaçons-nous au point de ce fameux divorce qui fit tant de bruit dans toutes les parties de l'Europe. Considérons l'un et l'autre époux dans cette action décisive qui va les séparer pour jamais.

Appelé par les droits du sang au premier trône de l'univers, le nouveau roi, victorieux et pacifique tout ensemble, montre à ses peuples David et Salomon sous la même couronne. Mais une seule Bethsabée suffit pour vaincre le conquérant, et pour égarer le sage : il est homme, c'en est assez. Éprouvée par vingt ans d'adversités, la pieuse reine va subir la destinée de Vasthi ; mais la religion la soutient : la voilà déjà préparée aux plus tristes, aux plus étonnants revers. D'un côté, le calme, la paix, la grandeur d'âme ; de l'autre, le trouble, les remords, la faiblesse. Craignant également de vivre malheureux, ou de paraître ingrat, le prince incertain n'ose ni céder à sa passion, ni suivre son devoir. Prosternée aux pieds du Crucifié, fortifiée par la vue d'un Dieu proscrit et persécuté sur la terre, la religieuse princesse attend un dénouement qui doit au moins lui rendre sa liberté. Arrive enfin ce moment fatal. Rome envoie le glaive destiné

à trancher ses liens. Rome prononce ; elle obéit. L'innocence fut-elle opprimée ? la justice usa-t-elle de ses droits ? Ah ! sans entrer dans une discussion peu nécessaire à mon sujet, entrons plutôt, vous et moi, dans les nobles sentiments d'une reine qui ne fut jamais plus admirable aux yeux de la religion qu'au moment où elle parut si profondément humiliée aux yeux des hommes. Oui, chrétiens, au pied du tribunal où cette royale victime reçoit l'arrêt qui la dégrade, une force étonnante l'élève au-dessus du trône qu'on lui refuse. Tandis que les spectateurs attendris donnent des larmes à son malheur ; que les juges consternés admirent sa constance et sa vertu ; que tout retentit autour d'elle de sanglots, de plaintes et de gémissements, elle seule, toujours sereine, commande aux mouvements de la nature qui cherche à se révolter : que dis-je ? elle bénit ce dernier orage qui va la conduire au port ; elle adore la Providence dont les décrets immuables se dévoilent à ses yeux. Magnanime jusqu'au bout, elle instruit par un dernier trait de générosité la cour qu'elle est prête à quitter. La religion qui l'avait soutenue jusqu'alors préside encore à ses derniers adieux. *Vivez heureux, dit-elle au prince qu'elle ne doit plus voir. Daigne le Roi des rois combler de ses bénédictions, et la France, et celui qui la gouverne !* Par ce mélange de douceur et d'héroïsme n'achève-t-elle pas de confondre, et les ennemis qui l'ont persécutée, et l'époux qui l'a répudiée, qui ne peut lui répondre que par ses larmes ? Mes frères, ainsi se vengent les fidèles disciples d'un Dieu mort pour ses ennemis. Voilà comment notre sainte, en particulier, sut rendre des bienfaits pour des injures, des prières pour des persécutions, et faire de l'action la plus critique de sa vie, une ressource la plus avantageuse peut-être pour son salut. Vous l'avez vue soutenue par la foi contre les périls de la cour. Suivons-la dans sa retraite, et voyons la religion glorifiée et la foi triomphante dans le saint repos d'une vie toute consacrée à Jésus-Christ. C'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Il n'est que trop ordinaire, mes frères, de voir les hommes les plus élevés, déchus par un revers soudain, emporter avec eux dans une retraite forcée leurs malheurs avec leurs vices. Trop faibles ou trop indisciplinables, ils ne savent ni supporter leurs disgrâces avec fermeté, ni les mettre à profit pour leur salut. Les uns, dans le secret d'un lâche et honteux désespoir, rampent en gémissant parmi les débris de leurs grandeurs anéanties. Les autres, victimes d'un fiel qui les tue, victimes du chagrin qui les dévore, déclament vainement contre un monde qui peut-être n'a eu que trop de raisons pour les proscrire. Comme la cupidité fut le mo-

(5) La comtesse de Beaujeu, sa sœur, avait défendu qu'on lui fournit aucun logement à Nantes ;

et, sans la pitié d'un officier qui lui céda son appartement, elle aurait passé la nuit dans la rue.

bile éternel de leurs actions publiques, dans leur retraite involontaire la cupidité fait encore leur supplice; doublement à plaindre, et d'être malheureux, et de l'être sans s'instruire à l'école de leurs disgrâces.

Il n'en est pas ainsi de ces âmes choisies qu'une Providence paternelle fait passer par le feu des tribulations, et qu'ensuite, par des coups miséricordieusement ménagés, elle attire hors du grand monde et de ses écueils. La religion, qui les avait affermies contre les périls de l'élévation, sait aussi les rendre fidèles et reconnaissantes dans le calme d'une vie retirée. Achéons l'éloge de la bienheureuse Jeanne de Valois : dans sa retraite nous admirerons les touchantes preuves de cette vérité. Nous y verrons l'humble servante de Jésus-Christ, à l'exemple des Clotilde et des Radegonde, ces pieuses reines, consacrer les ressources de la grandeur à la gloire de l'Homme-Dieu et au maintien de son règne visible : et comment cela, mes frères ? C'est qu'elle fait servir l'éclat et les prétextes de la grandeur aux sacrifices de la religion ; et, par là, elle s'en rend la victime. C'est qu'elle emploie les ressources de la grandeur aux œuvres de la religion ; et, par là, elle en devient le modèle. C'est qu'elle sanctifie les projets de la grandeur par un établissement utile et glorieux à la religion ; et par là, mes frères, elle console, elle enrichit l'Eglise. Voilà comment, dans le saint repos d'une vie cachée en Jésus-Christ, elle peut dire avec un saint roi : Combien vous m'avez fait éprouver d'afflictions vives et cuisantes, ô mon Dieu ! *Quantas ostendisti mihi tribulationes multas et magnas !* (Psal. LXX, 20.) Mais enfin vous m'avez regardée du sein de votre miséricorde, et vous m'avez consolée, *et conversus consolatus es me.* (Ibid., 21.) Poursuivons.

Rien n'est plus propre à nous inspirer des sentiments dignes du christianisme, qu'une princesse victime de Jésus-Christ, et faisant servir sa grandeur même de matière aux sacrifices de la religion. Les exemples des particuliers nous édifient sans doute ; mais ceux des princes du peuple ont une sorte de conviction qui nous entraîne et nous persuade. Attachons-nous donc à celui de notre sainte, plus éloquent mille fois que tous les discours, et, pour comprendre combien cet exemple est honorable à la religion, examinons en détail l'ordre des sacrifices qu'elle prescrit aux fidèles.

J'y vois d'abord un sacrifice d'adoration qui depuis le néant de l'homme, son indigence et sa misère, atteint jusqu'à la majesté de l'Être suprême, sa magnificence et sa plénitude. J'y vois en second lieu, un sacrifice de louanges et d'actions de grâces où l'amour, inspirant les accents de la victime, consacre le souvenir des bienfaits d'un Dieu Créateur et Rédempteur de sa créature. J'y vois enfin un sacrifice de larmes et de crucifiement, qui, nous attachant par des liens douloureux à l'autel de la pénitence, nous associe aux souffrances de Jésus crucifié.

Je sais que rien ne coûte plus à la grandeur que cette espèce de sacrifice. L'éclat qui brille autour d'elle ne sert communément qu'à l'aveugler. Concentrée en soi-même, elle rapporte à soi tous les hommages qu'on lui rend ; en sorte qu'elle est tout ensemble, et son idole et son propre adorateur. Les talents, les grandes qualités sont à ses yeux autant d'attributs naturellement acquis à sa condition ; idée absurde qui flatte son orgueil, sans émouvoir sa reconnaissance. Enfin, mes frères, naturalisée avec les plaisirs ainsi qu'avec les honneurs, elle regarde la mollesse comme son élément, si je puis m'exprimer de la sorte, et la mortification comme une singularité bizarre qui l'avilit et la dégrade. Voilà, chrétiens, ce que j'entends par les prétextes et les illusions de la grandeur.

Il n'en fut pas ainsi de la sainte princesse que je loue. Non, cette âme si pure et si éclairée, cette âme qui jeta toujours, avec saint Paul, un regard indifférent sur la figure du monde qui passe, sut, comme cet apôtre, le mépriser et le craindre. Si, forcée par la décence, elle retient encore quelque faible marque d'une splendeur constamment dédaignée, adoratrice fidèle en esprit et en vérité, elle en fait servir les restes imposants à parer la victime que son amour conduit à l'autel ; et ces dépouilles de la profane Egypte deviennent dans ses mains autant de trophées dévoués à la religion qui règle et qui sanctifie ses hommages.

Considérons-la, mes frères, parmi les transports publics qui signalèrent son entrée dans Bourges. Dirait-on que c'est là une princesse en quelque sorte exilée ? Ne croit-on pas voir plutôt la pompe triomphale d'un conquérant couvert de gloire et plein de majesté ? Figurez-vous cette multitude respectueuse de citoyens que le zèle et le devoir conduisent au-devant de leur souveraine ; représentez-vous ces larmes de joie que la tendresse fait couler de tous les yeux : écoutez ces concerts de joie et d'admiration qui retentissent de tous côtés. Au lieu d'un trône qui lui échappe, l'amour, le respect, l'allégresse lui élèvent dans tous les cœurs mille trônes invisibles, plus glorieux et plus touchants que tous ceux de l'univers : chacun la regarde comme l'ange tutélaire de son repos et le garant de son bonheur. Mais parmi tant de chants d'allégresse et d'hommages dus à sa naissance, plus encore à ses vertus, l'humble duchesse court, au milieu de l'encens qui l'environne, s'anéantir devant son Dieu. Prosternée dans le temple du premier des martyrs, et, malgré la magnificence qui l'environne, enveloppée plus que jamais de l'idée de son néant, elle renvoie au Très-Haut tous ces hommages qu'elle a reçus, épurés et sanctifiés par le tribut des siens. On dirait que, déjà citoyenne des cieux, elle est avec les adorateurs bienheureux qui s'inclinent en tremblant devant le trône de l'Eternel, et les spectateurs édifiés admirent tant d'éclat et tant de pompe sacrifiés par de si profonds abaisséments et

par une modestie si rare et si glorieuse à la religion.

De là, mes frères, s'élèvent jusqu'aux cieux la louange et l'action de grâces; autre sacrifice qui parut éminemment dans la sainte princesse dont je poursuis l'éloge. La vit-on jamais s'approprier la moindre portion des trésors spirituels qu'une bonté toute gratuite renferma dans son cœur? Loin de ce cœur humble et reconnaissant une pareille usurpation. Tout ce que je suis, je le suis par la grâce de mon Dieu, disait-elle avec l'Apôtre: *Gratia Dei sum id quod sum.* (I Cor., XV, 10.) Fille d'Adam, pauvre, criminelle avec sa malheureuse postérité, c'est dans les fontaines du Sauveur que j'ai puisé la vie, les biens et la justice. Je n'ai rien que je n'aie reçu; et si je l'ai reçu, pourquoi m'en glorifier! Privilèges, vertus, lumières, talents, fidélité à les faire valoir; tout cela, mes frères, la rappelle sans cesse à l'auteur unique des dons parfaits; et dans les mérites de la créature, elle ne reconnaît autre chose que les miséricordieuses largesses du Créateur, avec le sujet perpétuel de ses actions de grâces et de ses louanges. Mon âme louera le Seigneur, dit-elle avec le plus humble des rois, et mes cantiques, faible tribut de ma reconnaissance, ne finiront qu'avec ma vie: *laudabit usque ad mortem anima mea Dominum.* (Psal. CXLV, 2.) Tel est, mes frères, le langage de la piété; mais qu'il est glorieux à la religion dans la bouche d'une reine!

Voilà donc toutes les illusions de la grandeur proscrites et anéanties. En sera-t-il de même de ses vains prétextes? Oui, chrétiens, ils sont anéantis à leur tour. Quels sont-ils ces prétextes? Eh quoi! les ignorez-vous? La plupart des hommes, vils esclaves de la volupté, maîtrisés par leurs sens, idolâtres de leur chair, ne sont-ils pas autant d'ennemis de la croix? C'est un fardeau dont la nature alarmée redoute la pesanteur, mais qui déconcerte et scandalise les grands du monde. Interdits à la vue d'un Dieu souffrant qui leur ordonne de le suivre, ils ne contestent pas, si vous voulez, la vérité ni même l'équité d'un ordre si précis; ils cherchent seulement des prétextes et des raisons pour en éviter la rigueur. Et combien n'en trouvent-ils pas dans leur condition? Ils goûtent, en attendant, sans souci comme sans remords, tous les charmes d'une vie voluptueuse, et bravent impunément les lois avec les exemples d'un Dieu crucifié, qui nous apprend que la mollesse habite chez les rois de la terre: *Qui mollibus vestiuntur in domibus regum sunt.* (Matth., XI, 8.)

Mais, par une exception bien glorieuse au christianisme, voici sous la pourpre, chrétiens, une victime dont les sacrifices, comme ceux de l'Apôtre, furent les sacrifices de chaque jour, *quotidie morior* (I Cor., XV, 31); une victime qui, loin de chercher dans la grandeur un prétexte contre la pénitence imposée généralement à tous les fidèles, sut parfaitement allier les humiliations de la

croix avec les bienséances de l'Etat, et, sans rien ôter au prix de son sacrifice, l'offrir et le consommer avec autant de zèle que de fidélité. Repassant avec un sainte frayeur sur des jours trop agités parmi les révolutions de la cour, et moins innocents à son gré, elle veut purifier, dit-elle, sa vertu qui se ressent encore de la contagion inévitable dans cette cour; et, comme si jusque alors elle n'eût fait aucun pas dans les voies de la perfection, on voit cette âme pure et pénitente sur les traces douloureuses du Sauveur recommencer une pénible course, et se livrer tout entière à la pratique et à l'amour des souffrances. Amour ingénieux qui, de l'instrument d'un plaisir innocemment goûté, fait un instrument perpétuel de mortification; et, par un sacrifice aussi long que sa vie, tâche d'expier les plaisirs de quelques moments. Amour tendre et affectueux. Saintes retraites, précieux et vénérables sanctuaires élevés dans le séjour de ses récréations innocentes; grottes solitaires, qu'elle arrosa si souvent de ses larmes et de son sang, quels prodiges de pénitence vous révélez un jour à la gloire de la religion et à la confusion du monde! C'est là, mes frères, que, parmi les symboles de l'Agneau sacrifié, animée par la touchante image d'un Dieu mort pour son salut, on l'aperçoit baignée de ses pleurs, la pierre meurtrière en main, frapper son corps mourant, prête à l'abattre sous ses coups. Amour universel. Elle ne se borne pas à tel genre particulier de pénitence; tous sont universellement embrassés: jeûnes, veilles, cilices, chaînes de fer, macérations, armes sanglantes du Calvaire, rien n'est épargné dans l'oblation de son sacrifice. Amour docile, qui reçoit humblement le frein de modération que présente à sa ferveur, dirais-je le sage directeur de sa conduite, ou bien plutôt le premier admirateur de ses vertus? Amour constant. La sainte ne cessa de souffrir qu'en cessant de vivre, et, jusque parmi les langueurs d'une longue et mortelle agonie, elle retint les instruments de ses austérités.

Contemplez ce corps pâle et abattu par la mort, tout à la fois autel et victime de la croix qu'elle a portée jusqu'au tombeau. Venez, chrétiens, qui m'écoutez, et vous surtout grands du monde, venez vous instruire auprès de ce corps où subsistent encore les traces douloureuses de son innocence: *Stigmata Domini in corpore meo porto.* (I Galat., VI, 17.)

A la vue d'un objet si glorieux à la religion, si décisif contre la mollesse, alléguez encore, si vous l'osez, des raisons et des prétextes. Heureux si, détruisant ces vains prétextes, dignes victimes de la religion, vous consacrez à sa gloire, à l'exemple de notre sainte, les ressources et les moyens de la grandeur! Or, ces ressources de la grandeur, je les réduis à l'opulence et au crédit que lui donne son élévation. Par la première, elle ménage des asiles aux calamités publiques; par la seconde, elle

arrête la licence et le libertinage. L'une et l'autre forment, dans l'économie de ses œuvres, cet accord parfait et cette harmonie miséricordieuse qui, toujours attentifs aux besoins comme aux désordres du peuple, soulagent les uns et répriment les autres. Ainsi l'entendit la pieuse et l'immortelle Jeanne de Valois.

Mère et nourrice des pauvres, c'est peu de soulager leur indigence, elle respecte l'image de Jésus-Christ dans leur personne; elle tend encore une main secourable aux malheureux; et, dans ses pieuses largesses, elle fournit des leçons utiles à tous les riches. Membres précieux et vénérables d'un Dieu pauvre et souffrant, victimes toujours chères à son amour, qu'il a si tendrement recommandées à la postérité chrétienne! ô pauvres, si cruellement délaissés! trouvâtes-vous jamais des secours plus prompts ou plus abondants que dans les immenses libéralités de notre sainte? Loin d'ici ces âmes de fer, dont l'indifférence barbare étouffe dans leurs bouches plaintives ces cris lamentables que poussent en gémissant la honteuse indigence et la craintive misère des malheureux! Loin d'ici ces cœurs noyés dans les délices, qui, dans le sein d'une opulence voluptueuse, ne permettent pas aux misérables d'approcher de leurs superbes demeures! Monstres et meurtriers de leurs semblables, ils sont tout à la fois l'opprobre de la nature et les anathèmes de la religion. Mais voici, chrétiens, une reine qui fut la gloire de l'une et de l'autre; une reine qui, regardant les pauvres comme ses enfants, eut pour cette famille, adoptée par son amour, les tendres sentiments dont le Seigneur daigne honorer les pauvres. Elle n'attend pas leurs demandes; elle prévient leurs simples désirs. Substituée aux soins de la Providence, elle porte sans cesse des regards curieux et vigilants sur les besoins infinis dont ils sont sans cesse affligés: regards qui pénétrèrent jusqu'à ces retraites où l'indigence ignorée déroberait sa honte aux yeux des hommes, et se prive d'un secours qu'elle n'ose réclamer. Ses bienfaits sont répandus avec tant de secret, que le pauvre, étonné de se voir découvrir, sans découvrir lui-même les yeux qui l'ont aperçu, n'a qu'à bénir en silence la main invisible qui le soulage, et nous pouvons dire de ce cœur miséricordieux ce que dit saint Jérôme de la Bienheureuse Eustochie: pénétrée de compassion pour les membres abandonnés de Jésus-Christ, la sainte se dépouille en leur faveur, les renvoie riches de son abondance et moins pauvres qu'elle-même: *Omnes pauperes Christi pauperior ipsa dimisit*. Est-il en effet à Bourges, ou dans tout le Berry, une seule maison marquée au signe de la nécessité, qui ne participe aux influences de cet astre bienfaisant? Non, chrétiens, il suffit d'être pauvre pour en recevoir quelque aspect secourable.

Suivez-la dans ces lieux où des maux de toute espèce étalent sur des objets hideux les ravages anticipés de la mort; où des

corps à demi-pourris semblent survivre parmi d'affreux symptômes à leur prochaine dissolution. C'est dans cet amas des tribulations humaines, et parmi ces cadavres vivants, dont l'idée seule est insoutenable, qu'elle panse elle-même ces sujets d'horreur et qu'elle pratique ces actes si rares et si héroïques de religion, dont j'épargne le détail à votre délicatesse.

Mais une espèce de malheureux distinguée dans son cœur, ce fut cette portion la plus délaissée et la plus affligée de la société chrétienne: j'entends, mes frères, les orphelins et les veuves; les uns et les autres trouvèrent toujours dans les entrailles de sa charité, des pères, des mères, des époux. Je n'entends pas, mes frères, toutes les veuves; elle sut en faire le sage discernement. Il y en avait sans doute alors, comme encore aujourd'hui, qui, souillant le cercueil avec la mémoire de leurs époux, infidèles à leurs cendres, cherchaient dans des liaisons criminelles ce qu'elles ne trouvaient plus sous les saintes lois de l'union conjugale. Celles-ci furent toujours à ses yeux un objet d'indignation et d'horreur. J'entends donc ces veuves dont parle saint Paul; ces veuves qui, retirées dans leurs familles, honorent leur veuvage et le rendent respectable. Voilà, chrétiens, les véritables veuves qu'elle secourut et traita avec distinction, suivant l'ordre de l'Apôtre: *Viduas honora, quæ vere viduæ sunt*. (1 Tim., V, 3.)

Et ne pensez pas que les besoins du peuple secourus par ses libéralités, la rendent distraite sur ses désordres. Non, mes frères; souveraine de Bourges, elle prétend en être la réformatrice; et, quoique solidement humble, elle retient de son rang tout le crédit nécessaire pour organiser cette réforme. C'est là cette autre ressource de la grandeur, qu'elle consacre tout entière à la gloire de la religion, et qu'elle oppose aux débordements de l'iniquité. Déjà tombent par ses ordres ces hospices ténébreux, retraites impures de la prostitution, où le démon du libertinage reçoit les vœux avec les tributs du crime; où les passions d'ignominie consomment leurs abominables mystères; où des monstres inspirés par l'enfer, aguerris contre le respect humain, endurcis contre les remords jusque dans le déclin d'une infâme vieillesse, continuent l'exécrable trafic de l'innocence, de la pudeur, et vendent à la brutalité publique les temples mêmes du Saint-Esprit.

Sur leurs ruines détestées s'élèvent des maisons consacrées à la continence, où l'honneur désolé va pleurer ses naufrages, et la vertu mettre à couvert son innocence. Ainsi Bourges, cette ville jusqu'alors coupable et fameuse par la dissolution de ses habitants, devient la plus édifiante et la mieux réglée de tout le royaume. Tout plie sous les ordres absolus d'une reine, soutien inflexible de la religion. Le vice tremblant croit voir dans ses yeux la vertu même indignée contre lui; et si le germe subsiste encore, du moins il redoute la lumière, et les

scandales sont anéantis. Voilà comment elle emploie pour la gloire du christianisme une autorité qui, venant toute de Dieu, doit être employée sans réserve à défendre les lois de celui par qui règnent les souverains. Elle eut même l'avantage de maintenir cette gloire après son trépas, et jusqu'à nos jours elle subsiste en son entier. En effet, chrétiens, elle sanctifia les projets de la grandeur par un établissement digne de la religion; et, par là, je dis qu'elle enrichit l'Eglise et la consola de ses pertes. Projets admirables, soit qu'on les considère dans leur principe, dans leur motif, dans leur moyen, ou dans leur exécution.

Dans leur principe. Le ciel les inspira d'en haut, et la tendre piété les conçut. On ne se décide cependant pas sur les premières inspirations; on ne s'en rapporte pas même à trente années de persévérance. Le Père des lumières est consulté; l'Epoux des vierges est interrogé; l'homme de Dieu, cet ange visible qui lui sert de guide et de conducteur, consulte lui-même jusqu'à trois fois le Seigneur. C'est dans l'intérieur du tabernacle et au pied de l'arche sainte qu'on attend les réponses du ciel et la confirmation de ses oracles sur un établissement admirable dans son principe comme dans son motif. La sainte ne peut voir sans douleur la religion déshonorée par les scandales de son siècle, l'Eglise pleurant sur les mœurs de ses enfants. Emportée par son zèle, elle prétend réparer la honte de l'une, et essuyer les larmes de l'autre; et cela par un établissement qui prépare de nouveaux asiles à un sexe presque assuré de tomber, dès qu'il n'a d'autre appui que sa propre faiblesse.

Dans ses moyens. Quel projet annonça plus visiblement le doigt de Dieu? Quelle entreprise porta des marques plus sensibles de son inspiration? Il fallait sans doute qu'elle fût éprouvée dans le creuset des contradictions; car c'est là, mes frères, le sort infaillible des entreprises ordinaires de la piété. L'enfer, toujours déchaîné contre elle, ne manqua jamais de croiser et de combattre ses desseins. Ajoutons que l'Eglise elle-même, cette mère prudente et sage, craint de trop multiplier ces légions solitaires, dont les vœux et les soupirs sont le principal exercice. En vain la reine, tantôt par son envoyé, tantôt par le confident et l'approuvateur de son pieux dessein, fait porter aux pieds du trône apostolique sa demande respectueuse; le prince des prêtres ne lui répond que par d'inflexibles refus. Tout semble désespéré; mais le zèle ne se rebute pas. A l'exemple de l'épouse d'Elcana, la sainte affligée offre nuit et jour au Tout-Puissant l'humble tribut de ses prières et de ses larmes, ressources ordinaires, mais si puissantes, d'une piété soumise et résignée. O Dieu! s'écrie-t-elle, si mon affliction est capable de vous toucher; si vous jetez un regard indulgent sur votre servante; si vous accordez à mes vœux la postérité chérie que j'attends de vos promesses, ce fruit

précieux de mon zèle vous sera consacré pour toujours: *Dabo eum Domino omnibus diebus vitæ ejus.* (I Reg., I, 11.) Des vœux si persévérants et si purs lèvent tous les obstacles. Le chef visible, comme le fils aîné de l'Eglise, ratifie par leur consentement l'édifiant projet de notre sainte. Ainsi la reine satisfaite donne un libre cours à sa reconnaissance et à ses actions de grâces: *Dedit mihi Dominus petitionem meam quam postulavi eum.* (I Reg., I, 27.)

Assurée du succès, elle ne pense plus qu'à l'exécution. *Allons, dit-elle à sa pieuse cour, allons abattre les derniers retranchements de l'iniquité; vengeons d'un même coup, et la nature outragée par tant de souillures, et la religion profanée par tant d'abominations. Dépousséons le scandale du champ qu'il a usurpé; que ces vestiges impurs soient effacés pour jamais dans une terre acquise à la pudeur.* Elle dit, et bientôt s'élève ce fameux sanctuaire où les filles de Sion accourent de toutes parts; où la grâce assemble ces victimes d'élite appelées de toute éternité, qui, jusque sur les livrées de leur sacrifice, symboles mystérieux de leur état, lisent sans cesse, et la nature et l'étendue de leurs devoirs. Princesse admirable, l'ouvrage est consommé, tous vos vœux sont accomplis. Non, mes frères, la piété réclame un sacrifice plus étonnant; et la reine qu'elle anime, réserve une plus grande victime, et plus précieuse à la divinité. Ce jour fameux et remarquable, où l'esprit vivifiant par sa vertu féconde, fit éclore une terre nouvelle; ce jour qui marqua la naissance de la loi de grâce, va donner à Bourges, au royaume, à l'Eglise un spectacle digne des anges et des hommes. Quelle est donc cette hostie superbement parée, que tant d'éclat environne et qui porte ses pas majestueux vers le désert? *Quæ est ista, quæ ascendit per desertum?* (Cant., III, 6.) C'est la reine, mes frères, qui vient prendre à la face des autels la chaîne sacrée qu'elle destine aux épouses présentées par ses mains à l'Agneau sans tache; et si des raisons de prudence ne lui permettent pas de partager le même toit avec ses filles, chargée des mêmes liens, première promesse de son ordre, elle saura vivre sous les mêmes lois, et trouver un monastère dans l'intérieur de son palais. O Seigneur, peut-elle dire, j'ai bâti une maison afin qu'elle soit votre demeure, et que votre trône s'y affermisse pour jamais: *Edificans edificavi domum in habitaculum tuum, firmissimum solium tuum in sempiternum.* (III Reg., VIII, 13.) Vos désirs seront comblés, grande sainte. Le temps qui use tout respectera l'ouvrage de votre piété; j'en ai pour garantir la postérité même dont vous avez enrichi l'Eglise. Oui, votre esprit, votre cœur, vos vertus subsisteront toujours dans leurs paisibles retraites.

Il est vrai, chrétiens et cette réflexion va finir mon discours) il est vrai que si la religion fut redevable à ses glorieux travaux, de son côté, elle prit en main la cause de la sainte, et prépara d'illustres suffrages à sa

sainteté. Les complices involontaires de sa disgrâce devinrent les plus fermes appuis de son établissement.

Cette maison qui fournit un ministre à son divorce; cette maison respectable à tous les Français depuis ce grand personnage, l'âme et le conseil de son roi, le génie tutélaire de la patrie, l'arbitre dominant de l'Europe; à ces traits vous connaissez le cardinal d'Amboise; cette maison, dis-je, par une protection constante, par des bienfaits signalés s'acquitte, du moins dans la personne des filles, de la réparation qu'elle devait à la mère. Mais un hommage éclatant est réservé à sa mémoire. La mort, ce terme fatal, mais si sacré parmi les humains, qui finit toutes les inimitiés; la mort, infailible vengeur de la vertu persécutée, ramène enfin le repentir amer, les tristes regrets, la tendresse éplorée dans le cœur de Louis XII. Ce n'est plus le duc d'Orléans qui maltraite Jeanne de Valois. C'est Jacob qui gémit, qui pleure sur le tombeau de Rachel. C'est un prince attendri. Alors renaissent dans son cœur tant de bienfaits reçus et si mal récompensés; tant de preuves si décisives de l'amour le plus pur, le plus généreux, le plus constant qui fut jamais. Je le vois prosterné, presque mourant au pied de la tombe, qu'il baigne de ses larmes: O cendres que je revère, s'écrie-t-il, ancienne et malheureuse épouse que je ne méritais pas!

Ô victime si douce et si patiente, que j'eus le malheur d'affliger, écoutez les plaintes, voyez la désolation d'un prince inconsolable! Ennemi, persécuteur, vous eûtes autrefois la générosité de le défendre, de l'excuser, de le sauver, l'abandonnerez-vous pleurant à votre cercueil, pénétré de ses fautes, en proie à ses regrets? Protégez du haut des cieux, et le prince et le royaume que vos vertus ont édifié sur la terre. Ainsi parle, mes frères, le meilleur roi que vante notre histoire; ce roi dont le nom seul sera à jamais une leçon pour tous ses descendants.

C'est ainsi que le Seigneur, toujours admirable dans ses élus, rend leur tombeau glorieux et leur mémoire immortelle. Durant le cours d'une vie souffrante et traversée, il les éprouve, dit le Sage, comme l'or dans la fournaise: à la fin de leur course, il les reçoit dans le sein de sa gloire comme autant d'holocaustes et d'hosties de bénédiction; et leur bonheur, sujet perpétuel de leur espérance, n'aura d'autres bornes que celles de l'éternité. Tel est aujourd'hui l'heureux sort de notre sainte; et tel sera le nôtre, si, comme elle, souffrant avec Jésus-Christ, et supérieurs aux contradictions du monde, nous sommes trouvés dignes de mourir pour lui, et de régner éternellement avec lui. *Amen.*

ANALYSE DU DISCOURS

Prononcé à l'occasion du vœu de MM. les Pénitents-Blancs de Toulouse.

TEXTE.

Et nunc orate Deum omnium... ut det nobis juventutem cordis, et fieri pacem in diebus nostris Israel per dies sempiternos. (Eccl. I, 25.)

Et maintenant priez le Dieu de toutes choses qu'il daigne vous accorder la joie du cœur, et que, pendant nos jours et pour jamais, il fasse fleurir la paix dans Israël.

EXORDE.

Ainsi, après le triste récit des malheurs et des fléaux divers dont le peuple juif fut successivement affligé, après la chute de ces vaillants Machabées, devenus tour à tour le bouclier de la patrie et la terreur des ennemis, le grand pontife Onias, environné des prêtres et des lévites, conjurait l'assemblée d'Israël, par la considération de tant de calamités passées, de demander avec larmes au Seigneur une paix durable et solide. *Et nunc orate....*

C'est dans la même vue, mes chers confrères, qu'attendris sur les malheurs insépa-

rables de la guerre; que touchés des horreurs qui la suivent de près, et des calamités qu'elle répand au loin, vous offrez des vœux nouveaux, et vous présentez des offrandes solennelles au Tout-Puissant. Vous réclamez l'intercession des saints, pour obtenir de sa clémence cette paix si nécessaire à l'Eglise, à l'Etat, à l'Europe entière. *Et nunc orate....*

DIVISION.

Les motifs d'un seul vœu sont solides et pressants; première partie. Ils exigent donc de vous des dispositions chrétiennes et pieuses: seconde partie.

PREMIÈRE PARTIE.

Quelque juste et quelque légitime que soit la guerre, elle ne laisse pas d'être un fléau de la justice divine, dont le courroux éclate même sur les vainqueurs. Le même Dieu qui les couronne d'une main, les frappe et les châtie de l'autre; et de là, mes chers

(6) Le discours dont on trouve ici l'analyse, fut prononcé par le R. P. Bel, alors prieur du couvent

et aujourd'hui provincial, pour la seconde fois, de la province de Toulouse. (*Note des éditeurs de 1778.*)

confrères, quel pressants motifs pour animer votre piété ! Vous êtes hommes, et c'est le sang de vos semblables et de vos frères qui est répandu ; motif d'humanité. Vous êtes citoyens, et ce sont les intérêts de la patrie qui sont en danger ; motif du bien public, amour de l'Etat. Vous êtes chrétiens, et ce sont les membres de Jésus-Christ, les enfants de l'Eglise, dont la destruction mutuelle intéresse le cœur de cette Mère paisible qui abhorre le sang et le carnage ; motif de religion.

1° Quelque vaste que puisse être l'intelligence de l'homme, avec toutes les ressources de son industrie, il ne peut suffire à la multiplicité infinie de ses besoins, ni parer contre les dangers qui le menacent, que par les secours de ses semblables. Tout ce qui entretient cette douce harmonie coopère donc à la félicité de l'homme ; tout ce qui l'altère afflige le Sage, et attendrit son humanité. S'il souscrit par réflexion aux moyens que la république réclame pour arrêter ou repousser les efforts de ses ennemis, il déplore en secret la cause fatale qui les rend nécessaires. Ami du genre humain, il reconnaît des hommes, il chérit des frères parmi tous ses semblables. Toujours il déteste le fléau destructeur qui les moissonne ; et des lauriers arrosés d'un sang si précieux, perdent à ses yeux une partie de leur éclat : tant est puissante la sympathie qui lie l'homme avec ses semblables.

A cette perte généreuse, si nous ajoutons, mes chers confrères, les liens du sang et de l'amitié, les intérêts des familles, la défense de nos héritages, le calme et le repos que nous procurent, parmi les horreurs de la guerre, ces citoyens magnanimes qui s'exposent pour nous sauver ; quel nouveau motif de tendresse et de reconnaissance !

Aussi, au premier récit d'un combat, d'une victoire même, quel trouble, quel saisissement contrastent avec la joie et l'allégresse publique ! que de pleurs répandus sur les tristes victimes que le glaive ennemi vient d'immoler !

Ici, c'est Rachel, inconsolable sur la mort d'un fils chéri qu'elle ne reverra plus. Là, c'est David, pleurant son tendre Jonathas. Partout on regrette les forts d'Israël, dont la valeur éprouvée dans les combats rend encore la perte plus sensible. O épée du Seigneur, s'écrie-t-on avec le prophète Jérémie ; ô épée terrible et redoutable, ne te reposeras-tu jamais ? *Omucro Domini, usquequo non quiesces ?* (Jerem., XLVII, 6.)

2° Mais vous n'êtes pas simplement hommes, vous êtes citoyens : sous ce point de vue, membres d'une famille immense dont les intérêts sont en péril. L'amour du bien public doit, par conséquent, animer les vœux que vous offrez au Dieu de paix.

En effet, chrétiens, quel terrible fléau que la guerre ! Il mine, il épuise, il ébranle, il renverse enfin les plus puissantes monarchies ; et si ces antiques et formidables empires, qui, dans leur vaste étendue, embrassaient presque l'univers, ne subsistent plus

que dans l'histoire, ce n'est pas ailleurs qu'il faut en chercher la décadence. La guerre les avait élevés, la guerre les a détruits. Ses effets les plus ordinaires et les moins déplorable sont toujours des malheurs et des plaies funestes à la patrie. Ses besoins augmentent, ses ressources diminuent ; l'élite de ses enfants périt à ses yeux.

Voilà, mes frères, ce qui rend ce fléau plus sensible et plus accablant, par rapport à nous : voilà ce qui déchire plus cruellement le cœur français, naturellement généreux et dévoué au service du prince. Quelle désolation, en effet, n'éprouve-t-il pas, lorsque le devoir et l'inclination l'engagent à sacrifier au bien public des ressources que le besoin domestique réclame pour lui-même et pour ses enfants ? Mais si l'amour paternel cède à l'utilité commune et au bien de la patrie, le sentiment qui l'attache à son propre sang subsiste toujours. S'il est fidèle, parce qu'il est sujet, il est tendre, parce qu'il est père ; et la guerre ne peut que l'affliger, dès qu'elle oppose à un penchant naturel et légitime, un devoir plus étroit et plus essentiel.

Eh ! quels sentiments plus légitimes que ceux que son prince veut bien partager avec lui ? Oui, jetez les yeux sur le trône et vous y verrez un roi plus attentif à donner des preuves de sa tendresse, qu'à faire éclater sa puissance ; un roi plus occupé à mériter le titre de bien-aimé de son peuple, qu'à acquiescer celui de vainqueur de ses ennemis ; un roi d'autant plus aimable, en effet, si j'ose me servir de cette expression, qu'il est plus touché de nos pleurs et que c'est dans son âme royale qu'ils vont tous se confondre et se réunir comme dans leur centre. Il gémit de nos pertes, n'en doutez pas, et les malheurs de ses sujets sont la cause perpétuelle de ses larmes : *Rex lugebit et principes induetur mæore*. (Ezech., VII, 27.)

Il faut donc que, sous ce point de vue et en qualité de citoyen, vous sollicitiez la cessation de ce fléau redoutable.

Mais vous le devez encore comme chrétiens ; et c'est le troisième et dernier motif, qui est celui de la religion. Ce n'est pas que je veuille improver l'exercice des armes. Je sais que la religion en autorise l'usage ; qu'elle reconnaît le Seigneur pour le Dieu des armées et le dispensateur des victoires ; qu'il est même des guerres appelées par l'Ecriture les guerres du Seigneur : mais je sais aussi que cette religion sainte en redoute les suites et qu'elle ne cesse d'en solliciter la fin. Il est vrai que la profession des armes a eu des Josué, des David, des Josaphat, des Judas Machabée et parmi nous des Louis. Mais qu'ils sont rares, ces héros qui, parmi le tumulte et la licence des armes, se souviennent qu'ils sont chrétiens !

Et de là, quel sujet d'affliction pour l'Eglise, cette mère tendre qui chérit ses enfants d'un amour si pur et si parfait ! Assurée de la pureté de leur foi, s'ils viennent à succomber sous le sort des armes, elle se hâte, à l'imitation de Judas Machabée, d'offrir pour eux des sacrifices et des prières ; de

renouveler, sur ces autels, l'immolation de l'Agneau sans tache, dont le sang purifie les vivants et les morts. Mais, hélas ! chrétiens, le mérite infini de ce sang, la miséricorde éternelle dont il est le gage, sont réservés uniquement à ceux qui meurent dans la piété : *Qui cum pietate dormitionem acceperant*; (II Mach., XII, 45.) Eh ! combien le feu du combat est-il capable d'en affaiblir le sentiment ! qu'il en est peu qui, dans ces sanglantes agitations, ne se proposent que des motifs de religion !

C'est, mes chers confrères, le principal objet que vous devez vous proposer dans le vœu que vous faites aujourd'hui..... Il ne vous suffit donc pas de demander la paix, comme utile et avantageuse à l'Etat : vous devez de plus la désirer comme en quelque sorte nécessaire à la république chrétienne.

SECONDE PARTIE.

Plus les actions consacrées par le vœu sont excellentes en elles-mêmes, plus elles exigent de notre part des dispositions héroïques et proportionnées à leur excellence. En vain Israël infidèle offre de nombreux sacrifices au Seigneur ; ce Dieu terrible et jaloux rejette avec mépris des hosties que l'hommage du cœur ne sanctifie pas : *Non accipiam de domo tua vitulos*. (Psal. XLIX, 9.) C'est donc dans le cœur, mes chers confrères, que vous devez puiser les dispositions nécessaires pour rendre vos vœux agréables ; dispositions que l'objet de celui que vous offrez en ce jour semble déterminer lui-même.

Vous demandez la paix : vous devez donc être pénétrés de douleur à la vue des crimes, causes fatales de la guerre. Vous la demandez par la médiation des saints, vous devez donc en réclamer religieusement la protection et les suffrages.

1° Oui, chrétiens, c'est dans nos iniquités que prennent leur source les maux dont la patrie est affligée. C'est donc par la pénitence que vous devez en arrêter le cours ; c'est donc en expiant vos propres péchés et les péchés du peuple, que vous obtiendrez enfin cette paix si longtemps désirée.

Premièrement, vos propres péchés, parce que le Seigneur n'écoute que les cris du juste ou du pénitent. Une âme obstinée dans ses désordres a beau crier, ses clameurs ne le touchent pas : *Cum clamaverunt ad aures meas voce magna, non exaudiam eos*. (Jerem., XI, 41.)

Secondement, les péchés du public. C'est de vous qu'on attend cette noble effusion de charité ; c'est de vous qu'on l'exige. Ce n'est pas en vain que, revêtus des livrées de la pénitence, rangés sous l'étendard de la croix, vous en élevez publiquement les trophées sur les ruines de la corruption générale. Cet éclat du triomphe d'un Dieu mort pour la rédemption de tous ; l'appareil dont vous l'accompagnez en ce jour solennel ; le motif qui vous a conduits dans ce temple auguste ; tout annonce aux témoins de ce religieux

spectacle, ce qu'il doivent attendre de votre piété.

Et ne me demandez pas ce que pourront opérer les prières d'un si petit nombre, à côté des excès de tout un royaume. Ce n'est pas la multitude des suppliants, c'est la ferveur de leurs supplications qui désarme la colère céleste. Dix justes, selon la promesse que Dieu en faisait à Abraham, eussent suffi pour faire épargner sept villes, dont l'abomination était montée à son comble. *Quid si inventi fuerint ibi decem (justi)..... non delebo propter decem*. (Gen. XVIII, 28.)

Mais afin que ces âmes pures ne mettent pas une confiance présomptueuse dans leurs prières, qu'elles ne se glorifient pas dans leurs bonnes œuvres, il leur inspire, comme autrefois à Judas Machabée, la pensée de recourir à la médiation des saints.

2° Et c'est ici, mes chers confrères, que vous devez surtout ranimer votre ferveur et votre religion ; et comment cela ? En imitant les exemples, en suivant les maximes du grand docteur dont vous venez implorer l'assistance. En effet, dit saint Jean Chrysostome, loin de rendre hommage aux amis de Dieu par des fêtes pompeuses et solennelles ; loin de mériter leur protection par des vœux publics, on insulte en quelque sorte à leur sainteté, dès qu'on ne se propose pas de marcher sur leurs traces..... En vain saint Thomas d'Aquin, autrefois la lumière de ce royaume, et désormais de toute l'Eglise, offre-t-il au Très-Haut des vœux et des prières pour obtenir cette paix que tant de fidèles demandent avec nous, si nos crimes y mettent obstacle. Quand Moïse et Samuel se présenteraient devant moi, dit le Seigneur, pour désarmer mon juste courroux contre un peuple indocile et criminel, la présence de ces âmes si pures ne saurait l'apaiser : *Si steterunt Moyses et Samuel coram me, non est anima mea ad populum istum* ; ainsi la prière de Thomas, ce docteur si humble, si éclairé, prosterné devant mon trône, loin de calmer ma colère, ne peut qu'exciter mon indignation, qu'armer mon bras vengeur contre des chrétiens qui n'usent des lumières de sa doctrine et de l'exemple de ses vertus, que pour m'outrager avec plus de malice. *Si steterunt.....*

Voulez-vous donc, mes chers auditeurs, que ce grand saint intercède utilement pour vous ; que, tandis que l'Ange de l'école, comme celui de Tobie, présente devant l'autel de l'Eternel vos larmes et vos offrandes, le Dieu de toute consolation ne les rejette pas ; empêchez que la voix de vos crimes ne coupe celle de votre intercesseur ; retracez par votre conduite les vérités et les maximes qu'il n'a transmises dans ses ouvrages à la postérité, qu'après les avoir exprimées dans ses actions et justifiées par ses exemples. A la vue de ce superbe tombeau qui renferme sa dépouille mortelle, rappelons-nous, chrétiens, la piété de nos pères : représentons-nous ce précieux trésor que l'Italie rendait à la France, accordé par préférence à cette ville, qui jouit à juste titre

de la prérogative de savante et de sainte. Ce que Jérusalem vit autrefois dans la translation de l'arche sainte sur la montagne de Sion, Toulouse l'admira dans celle de ses reliques sacrées : elle vit un peuple innombrable, un concours général de toutes les parties du royaume, une multitude de lévites et de pontifes, la noblesse, les grands de l'Etat, et à leur tête un prince de France, comme un autre David, donnant dans ce spectacle de religion, le premier exemple d'une piété si digne de sa naissance; enfin, les prodiges que le Tout-Puissant opéra par l'intercession de ce grand saint, rendre un témoignage éclatant à son crédit auprès de la divine Majesté..... Parmi ceux qui se sont fait un devoir de le réclamer en ce jour, admirez le zèle ardent et éclairé de ces élèves fidèles, qui, sous le nom de milice angélique, l'invoquent chaque semaine comme leur protecteur, après l'avoir choisi pour leur maître. Admirez spécialement cette édifiante et ancienne compagnie, que la dévotion rassemble autour de son sépulcre, pour trouver dans sa médiation des secours qu'elle craint de ne pas avoir par ses propres prières. Mais par cela même, que ne devons-nous pas attendre de leur efficacité ? Quels vœux plus utiles pour la paix que ceux qui

sont autorisés des larmes de la pénitence : Hélas ! chrétiens, à ce nom de paix, ne sentez-vous pas renaître je ne sais que la joie que l'espérance inspire ? Non, si les apparences ne nous font pas illusion, elle ne saurait tarder à paraître, cette paix si longtemps désirée. Nous en avons vu le présage heureux, et quel présage !

Ah ! Seigneur, du haut de votre tabernacle, approuvez, confirmez, scellez vous-même cette alliance nouvelle, ce pacte fortuné que les deux plus grands rois du monde viennent de former au nom et sous les auspices de leur sang. Serrez, ô mon Dieu ! ce lien auguste qui les unissait déjà, et qui va les unir plus étroitement que jamais. Que les Bourbons soient toujours inséparables des Bourbons ; que leurs deux peuples n'en fassent qu'un ; que le nœud sacré de l'alliance dont la nouvelle a fait verser à l'un et à l'autre des larmes de joie et de tendresse, dure autant que leur trône ; que ce trône soit immortel comme leur gloire ; qu'ils règnent à jamais sur nous ; que les anges tutélaires des deux empires conservent perpétuellement leur race et leur postérité ; qu'enfin cette alliance soit comme votre arc, lorsqu'il parut dans les nues un signe de paix et de réconciliation pour tous les peuples. Amen (7).

DISCOURS SUR LA PAIX

Prononcé dans l'église des Dominicains de Toulouse.

Servabis pacem ; pacem, quia in te speravimus. (Isa., XXVI, 3.)

Vous conserverez la paix ; vous nous la conserverez, parce que nous avons espéré en vous.

Vous l'aviez demandée, mes frères, vous l'avez enfin obtenue cette paix que le ciel, fléchi par vos prières, vient d'accorder à l'Europe. Attendriez sur les malheurs de l'humanité, chargée, pour ainsi dire, des intérêts de la patrie, digne par sa confiance au Tout-Puissant d'arrêter le cours de sa colère, votre piété répandit au pied de cet autel ces larmes puissantes que la charité fait couler d'un cœur contrit, et qui touchent si efficacement le cœur de Dieu. Vous invocâtes l'ange de l'école : comme celui de Tobie, il présenta vos gémissements au Dieu de paix ; et vos vœux, accomplis sous les auspices de son intercession, ramènent aujourd'hui l'édifiant spectacle de vos actions de grâces. O qu'une foi vive et respectueuse est puissante auprès du Seigneur ! C'est à elle, ô mon Dieu, que vous accordez la paix, cette paix que vous nous conserverez, parce que nous avons espéré en vous : *Servabis pacem ; pacem, quia in te speravimus.*

Applaudissez donc qui voudra à la profon-

deur comme au succès de la politique humaine. Pour moi, chrétiens, fidèle à mon ministère, attiré par un objet plus noble et plus intéressant, parmi tant de cris d'allégresse dont ce royaume retentit, j'admirerai l'ascendant de la piété, l'ouvrage de la religion, les miséricordes du Dieu de nos pères, son amour constant envers le fils aîné de son Eglise, et sa providence paternelle sur une nation qui, malgré ses infidélités, est peut-être encore la portion la plus pure de son héritage. Voilà, dis-je, ce qui me frappe le plus dans la cérémonie de ce jour. Et pour traiter en orateur chrétien un sujet dont la plupart des hommes n'envisagent d'ordinaire que les dehors, je tâcherai de pénétrer dans ce qu'il a de plus intime. Tantôt j'élèverai mes regards jusqu'au sanctuaire de la divinité, et j'oserai la suivre dans ses voies admirables : tantôt, je les abaisserai sur les enfants des hommes ; trop heureux si, à l'occasion de la paix dont ils jouissent, je puis les rendre plus fidèles envers un Dieu pacificateur. C'est, mes frères, l'unique but que je me propose dans ce discours, et voici mon dessein : La paix est singulièrement l'ouvrage de Dieu ; la paix est un motif pres-

(7) La paix ayant été rendue à l'Europe, le R. P. Barutel prononça le discours suivant.

sant de revenir à Dieu; la paix est une preuve décisive du crédit des élus auprès de Dieu. Trois réflexions qui vont faire l'unique partie de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE RÉFLEXION.

J'entre d'abord dans mon sujet; et quand je vous représente la paix comme l'ouvrage spécial d'un Dieu sensible aux malheurs du genre humain, je vous rappelle une de ces vérités capitales, auxquelles tout esprit éclairé par la foi ne manque jamais de souscrire. Non, mes frères, il n'appartient pas à une main faible et mortelle d'arrêter la fougue ou de réprimer l'injustice des passions humaines. Ce que nous appelons sagesse, prévoyance, dextérité, pénétration, immensité des vues, empire sur les esprits, politique profonde; tous ces talents si vantés, si admirés par les hommes, sont autant d'instruments visibles qu'un être supérieur met en œuvre pour changer à son gré la face de l'univers. Un spectateur stupide ou prévenu s'arrête à l'éclat des événements; il ne voit que le négociateur ou le héros; tout ce qui ne frappe pas les sens est pour lui sans réalité. Mais sans s'arrêter au conquérant ni au politique, la religion remonte tout d'un coup à cet agent suprême, qui tantôt est le Dieu de la guerre, tantôt le Dieu de la paix. C'est l'idée que l'Eglise, instruite à l'école de son Epoux, nous en donne elle-même, lorsqu'après le sacrifice de l'Agneau pacificateur, ses ministres implorent le Tout-Puissant comme l'auteur et l'amateur de la paix : *Deus auctor pacis et amator.* Or, chrétiens, cet ouvrage, dont le monde est incapable, est en même temps une faveur de cet être bienfaisant, mais une faveur gratuitement accordée à des indignes; et à quel titre l'aurions-nous méritée cette faveur signalée? Tandis que l'élite de la nation, victorieuse ou vaincue, mais toujours intrépide, montrait aux superbes rivaux de sa gloire un courage plus haut que ses triomphes ou ses revers; que, survivant à elle-même, elle renaissait, pour ainsi dire, tantôt après ces journées fatales aux vainqueurs mêmes où des milliers de victimes réclament, par la voix de leur sang, les larmes de l'humanité; tantôt après ces rencontres meurtrières, où la valeur perd en détail ses plus fermes appuis, que faisons-nous alors? Quelle réforme dans nos mœurs, quel retranchement à notre luxe ou à nos plaisirs! quels gémissements poussés vers le ciel! quelles tentatives pour fléchir sa colère ou satisfaire à sa justice! Hélas! chrétiens, le récit de ces événements tragiques dont la nature est consternée, piquait notre curiosité, et faisait une diversion périodique à nos ennuis. Le spectacle même n'était pas assez rapide à notre gré. La perspective de deux armées dans l'inaction blessait notre vue et fatiguait notre impatience. Il lui fallait des meurtres pour la satisfaire; l'effusion du sang humain devenait son amusement. Tel est l'intérêt dont paraissait occupée cette portion de citoyens qui s'épu-

sait en raisonnements ou en murmures, assez inhumaine pour ne pas s'attendrir sur la destinée de l'autre, assez aveugle pour ne pas découvrir dans ses propres iniquités la source de nos malheurs communs; c'est-à-dire que, toujours frappés et toujours rebelles, toujours punis et jamais corrigés, nous faisons tout ce qu'il fallait pour éterniser nos châtiments avec nos crimes.

Ils ont cessé, mes frères, ces châtiments, quoique nos crimes durent encore. Notre Dieu, ce Dieu si riche en miséricorde, a fermé la coupe de sa colère : ses flèches redoutables ne sont plus enivrées dans le sang du pécheur; il a eu pitié de son peuple. Attendri sans doute par les soupirs de quelques justes, il a rendu la paix à des millions de coupables. Mais de là quel motif d'une reconnaissance immortelle? Insensibles aux traits d'un Dieu vengeur, le serons-nous encore aux bienfaits d'un Dieu miséricordieux? Et quels bienfaits, mes frères? Combien de réunis en un seul! Avec la paix il nous rend nos frères, nos amis, nos concitoyens; avec la paix, il remonte, pour ainsi dire, tous les ressorts de l'Etat, il ramène la sûreté sur nos frontières, l'abondance dans nos campagnes, le calme dans nos villes, la liberté dans le commerce, l'allégresse dans les cœurs; avec la paix, sont renoués ces liens si tendres rompus par la discorde, qui, de l'univers entier, ne feront désormais qu'une seule famille; avec la paix, la confiance renaît, les arts reflorissent, une vie nouvelle paraît sortir du sein de la mort, et rendre à la patrie les agréments que la guerre lui avait enlevés. Voilà pour les citoyens. Avec la paix, le père de la nation, le meilleur des rois jouit de cette joie si pure, dont une grande âme sait seule apprécier les délices. Voilà pour des sujets. Avec la paix, nous avons nous-mêmes l'image de l'avant-goût de ce repos inaltérable dont jouissent les bienheureux. Voilà pour des chrétiens. Quelle insigne faveur, aux yeux surtout d'une religion formée sous les auspices de la paix, consacrée aux œuvres de la paix, destinée à réunir tous les hommes dans le sein de la paix, je veux dire dans le même esprit de douceur, de concorde et de charité? O paix, s'écrie saint Grégoire de Nazianze, que ton nom me paraît doux! que tes effets sont agréables! Que faut-il de plus, mon cher auditeur, que la paix elle-même, pour vous porter à revenir vers Dieu; pour exciter vos regrets sur les désordres qui ont provoqué la colère d'un Dieu; pour former dans vos âmes ces mouvements intérieurs de repentir, si propres à perpétuer parmi vous les grâces et les faveurs d'un Dieu?

SECONDE RÉFLEXION.

Second motif inséparable de nos propres intérêts, mais de nos intérêts les plus essentiels. En effet, chrétiens, quel intérêt doit plus vivement toucher un citoyen que le repos et la prospérité de l'Etat; repos qui subsiste ou qui disparaît toujours à l'avan-

tage ou au préjudice du sien? Nous l'avons éprouvé, mes frères, dans les rudes ébranlements dont ce grand corps vient d'être agité; nous avons soupiré longtemps après cette paix qui fait aujourd'hui l'objet de nos actions de grâces. Or, s'il nous importe souverainement, comme vous le comprenez déjà, de la rendre solide et permanente, notre retour vers Dieu, n'en doutez pas, est l'unique moyen d'en assurer la durée. Pourquoi? C'est que lui seul peut éloigner efficacement les causes fatales de la guerre. Si vous me demandez quelles sont ces causes? Ne les cherchez autre part, vous répondrai-je, que dans les égarements d'un peuple fugitif de son Dieu; d'un peuple qui cherche un calme funeste et une liberté malheureuse dans le trouble des passions et dans son indépendance de la loi. Malheur, dit le prophète, au peuple chargé d'iniquités, à la race corrompue, aux enfants méchants et scélérats. Le glaive les dévorera; car c'est le Seigneur qui l'a prononcé de sa bouche : *Gladius devorabit vos. (Isa., I, 20.)* Rien de plus vrai, mes frères; aussi voyons-nous que de la transgression ou de l'observance de ses lois, le Seigneur fait dépendre la destinée de l'ancien peuple. Si vous marchez selon mes préceptes, lui dit-il, j'établirai la paix au milieu de vous; vous dormirez en repos, et l'ennemi respectera vos frontières; si, au contraire, vous méprisez mes ordonnances, j'arrêterai sur vous l'œil de ma colère; je marcherai moi-même contre vous, et je ferai venir l'épée qui vous punira pour avoir rompu mon alliance : *Inducamque super vos gladium ultorem fœderis mei. (Levit., XXVI, 25.)* Voilà donc, chrétiens, l'épée attentive à l'ordre de Dieu, qui vole au moindre signe, qui se hâte de venger les droits sacrés de son alliance; *Inducam...*

Eh! quel peuple la profana jamais plus insolemment cette alliance auguste, que le peuple chrétien? L'irréligion s'en croit déshonorée; sous ses enseignes, la raison fière et décisive propose aux humains de nouveaux articles, inspirés par l'orgueil et adoptés par la cupidité : un Dieu qui parle à sa créature est un fantôme de la politique et un épouvantail de la superstition. Tous les crimes sont légitimes, dès qu'on peut les commettre impunément. L'intérêt personnel est notre suprême loi. Les vices et les vertus sont des êtres bizarres, qui doivent leur existence, comme leur vogue, à la nature du climat, à la forme du gouvernement, à l'influence de l'éducation, à l'empire du préjugé. La corruption du cœur suit de près le mépris de la foi. Indépendamment même de ce mépris, celui qui croit encore n'est pas plus religieux que celui qui doute ou qui ne croit plus : un libertinage précoce empoisonne jusqu'au printemps de l'âge. La fleur de l'innocence, plus durable au temps de nos pères, est à peine éclosée qu'elle est fiétrie de nos jours. Chaque siècle enchérit sur la malice du siècle précédent. Toute chair élargit la voie de perdition que des crimes antérieurs avaient déjà tracée. Le

désordre est général, et les prévarications de Juda ne sont pas moins criantes que celles de Samarie. Faut-il donc s'étonner si l'épée du Seigneur vient d'envelopper l'une et l'autre dans le même châtimement? *Inducamque super vos gladium ultorem fœderis mei.*

Ah! quels coups n'a-t-elle pas frappés? Cet art meurtrier et si funeste au genre humain, dont se glorifient les héros, parut-il jamais avec tant de fureur? Vous rappellerai-je ici le souvenir d'un roi si cher à la France, assiégé, presque pris à la vue de sa capitale, fugitif de ses Etats héréditaires, arraché aux tristes embrassements d'une famille éplorée et captive dans son propre palais? Vous dépeindrai-je la plus belle région du nord, livrée à tout ce que la guerre a de plus affreux dans ses ravages? des sujets forcés de poursuivre, les armes à la main, un souverain qu'ils adorent, et de concourir eux-mêmes à la désolation de leur patrie? des pères infortunés que la fidélité de leurs généreux enfants envers leur prince légitime suffit pour rendre criminels? des vieillards expirants qui se plaignent d'avoir trop vécu? une reine auguste victime de sa tendresse envers son peuple, qui ne peut survivre à ses malheurs? Voilà, chrétiens, quelques-unes des scènes lamentables que la guerre vient d'offrir à nos yeux.

Si nous en cherchons la cause, chacun de nous s'imagine la trouver dans cet autre monarque d'un courage si haut, d'un génie étonnant, d'une incroyable activité : grand roi, grand capitaine, grand politique; plus grand homme peut-être s'il avait pu consentir à le paraître moins : semblable à ce rapide conquérant dont parle Daniel, à peine ses pieds touchent la terre, il vole de province en province; il foudroie des villes; il gagne des batailles; il compte ses jours par ses combats : il va tout envahir. Le voilà tout à coup arrêté par un de ces hommes qui n'ont pas besoin d'un trône pour aller de pair avec les plus grands rois dans la carrière de l'immortalité. Le feu dont les étincelles ont pénétré du fond du nord dans les quatre parties de l'univers, ce monarque, disons-nous, l'avait allumé. Ah! la religion ne s'arrête pas là. Dans ses principes, les rois n'ont rien fait ici-bas qui n'eût été déterminé dans un conseil plus haut. Elle nous découvre dans nos crimes la matière fatale d'un embrasement dont les restes fument encore : c'est l'épée du Seigneur qui a puni les contempteurs de son alliance : *Inducamque super vos gladium ultorem fœderis mei.*

Or, chrétiens, revenons. Si l'oubli de Dieu, si le mépris de ses lois ont attiré sur la terre cette guerre sanglante qui l'a si cruellement désolée, il s'ensuit évidemment, comme je l'ai d'abord avancé, que notre retour vers Dieu est l'unique moyen de conserver la paix. Lui-même nous en avertit. Convertissez-vous à moi, dit le Seigneur, dans les jeûnes, dans les larmes, dans les gémissements. Abaissez la hauteur de cet esprit téméraire qui refuse de plier

sous le joug de ma foi; réprimez les mouvements indociles de ce cœur rebelle qui brave la sainteté de mes préceptes; compassez à la règle de la modestie chrétienne ce luxe énorme dont l'étalage insulte aux misères publiques; renfermez dans de justes bornes cette ambition turbulente qui ne connaît ni repos, ni règle, ni mesure: instruisez-vous enfin par vos malheurs passés et par mes faveurs présentes, ô Jérusalem! de peur que je ne vous abandonne une seconde fois : *Erudite Jerusalem, ne forte recedat anima mea a te. (Jerem., LXIX, 8.)*

Voilà, chrétiens, le danger qui menace les nations impénitentes. La paix n'habite pas longtemps parmi des hommes qui sont en guerre avec Dieu. Fille du ciel, elle est le fruit de la justice : or, ce fruit précieux ne saurait germer dans ces terres impures d'où la justice est exilée; une pénitence passagère ne suffit pas même pour l'arrêter. Ninive, pénitente à la prédication de Jonas, revient à ses abominations : aussitôt le prophète voit l'appareil d'une guerre nouvelle, il entend le bruit des chariots qui courent comme la tempête. Il voit les épées qui brillent, les lances qui étincellent; une défaite sanglante et cruelle; un carnage qui n'a point de fin; des corps qui tombent les uns sur les autres : Ninive est ravagée, *vastata est Ninive. (Nahum, XXXIX, 7.)* En un mot, mes frères, ouvrez les fastes de l'univers, parcourez tous les siècles; rarement trouverez-vous que des passions criminelles aient été longtemps paisibles. Le présage le plus sûr des vengeances d'un Dieu est l'abus même de ses bienfaits : mais finissons. La paix est à notre égard un pressant motif de revenir à Dieu.

Elle est enfin une preuve bien consolante pour nous du pouvoir des élus auprès de Dieu. Quand je parle des élus, je parle, mes frères, de cette société de justes qu'une miséricorde éternelle a gratuitement séparés de la masse de perdition, et qu'elle a destinés à former un jour cette Eglise bienheureuse, qui est par excellence le corps, le temple, la maison, la cité de Jésus-Christ, et dont il est lui-même le chef, le citoyen, le consécrateur et le roi. Quelques-uns de ses membres luttent encore contre les orages de cette vie mortelle, tandis que les autres goûtent les délices du port, tranquilles avec Jésus-Christ dans le séjour de l'immortalité. Lors donc, mon cher auditeur, que je vous représente la paix comme la preuve du pouvoir des élus auprès de Dieu, j'entends par ce terme d'élus, et ceux qui combattent encore sur la terre, et ceux qui règnent dans le ciel. Et ce ne sont pas ici les illusions d'une pieuse crédulité : c'est une de ces vérités consolantes dont la piété se nourrit, et qui ont leur fondement dans la religion.

Elle nous apprend que dans l'ordre même de la nature, les justes sont dès cette vie l'objet principal des vues de la Providence; qu'ils forment dans la succession des siècles cette chaîne précieuse de saints per-

sonnages, qui, dans les desseins du Tout-Puissant, règlent en quelque sorte la destinée de l'univers. Le monde ne subsiste que pour eux; il n'est paisible ou agité que par rapport à eux. Ces grands coups qui changent la destinée des empires, Dieu ne les frappe que pour la gloire de son Fils et l'accomplissement de son règne dans le corps des prédestinés. Les mêmes fléaux qui sont des châtiments pour les pécheurs sont des expiations ou des épreuves pour les élus. Tout concourt à l'œuvre de leur sanctification. Sans eux la terre serait un séjour profane, indigne des soins de la Providence. Leur présence la consacre et lui rend sa dignité première. Elle sert d'asile aux criminels contre les traits de la colère céleste. Ils sont auprès de Dieu les intercesseurs publics, et, si je puis m'exprimer ainsi, les négociateurs universels du genre humain. La divine charité forme dans leurs âmes ces clameurs tendres et sublimes qui embrasent tous les hommes et qui montent en odeur de suavité jusqu'au trône de l'Eternel. A leur prière il lance ou retient la foudre suspendue sur nos têtes : il dessèche les fleuves; il entr'ouvre les mers; il fait jaillir des eaux du sein de la pierre; il arrête le soleil dans sa course; il humilie des rois superbes; il extermine des armées innombrables; il pardonne à des peuples entiers. On dirait que sa providence règle toute la suite des choses humaines, sur les besoins ou sur les désirs de l'homme juste. Ainsi le seul Moïse, après l'adoration du veau d'or, désarme la colère du Tout-Puissant; lui seul arrête par la force de ses prières, son bras déjà levé sur les tribus insolentes et idolâtres. Tant il est vrai que la bouche du juste, suivant l'expression du Sage, est une source de vie pour des hommes les moins dignes de vie : *Vena vita, os justi. (Prov., X, 11.)* Heureux donc les peuples qui comptent parmi eux quelques-uns de ces hommes chéris du ciel, dont la piété secourable est le plus ferme appui des villes et des royaumes. Ils sont leur ressource au temps de l'affliction. Leurs prières, animées par l'esprit de Jésus-Christ, pénètrent sous les auspices de son nom jusqu'au plus haut des cieux. Pareils à cet arc lumineux qui brille dans les nues, ils sont pour la terre un signe de paix et de réconciliation : à leur aspect, le Seigneur apaisé rappelle le souvenir de son alliance avec les hommes : *Apparebit arcus meus in nubibus, et recordabor fœderis mei cum omni anima vivente. (Genes., IX, 14.)*

Ces vérités, si conformes à l'esprit de la religion, une fois établies, il s'ensuit que nous sommes redevables de la paix, comme de tant d'autres biens, aux soupirs de ces âmes saintes, qui, suivant le précepte de l'Ecriture, se font un devoir de prier pour le repos des Etats où la Providence les a placées. Oui, grand Dieu! lorsque animée par l'exemple d'un pieux et respectable magistrat, cette compagnie si ancienne et si édifiante, qui vous rend aujourd'hui ses ac-

tions de grâces, vous offrit ses vœux dans ce même temple ; lorsque introduite à la salle du festin, assise au banquet mystérieux, nourrie de la chair et abreuvée du sang de l'Agneau, elle vous conjura d'épargner celui des hommes : ah ! dès lors, comme nous le croyons, vous abrégâtes le temps prescrit à l'ange exterminateur ; vous vous souvintes de l'alliance faite avec nos pères ; vous jetâtes un œil miséricordieux sur l'héritage des Charlemagne et des Louis ; vous étendîtes une main paternelle sur le Fils auguste de tant de rois qui ont gouverné cet empire ; et dans ce pacte fortuné de la première famille qui soit dans l'univers, vous fîtes paraître comme l'aurore de ce grand jour dont le paisible éclat a rejailli sur toute la terre. Je sais que l'œil de la chair ne voit en tout cela que le résultat ordinaire des différentes combinaisons de la prudence humaine ; mais celui de la religion y découvre l'ouvrage d'un Dieu qui se laisse fléchir à la prière des justes : *Clamaverunt justî, et Dominus exaudivit eos. (Psal. XXXIII, 18.)*

Or, chrétiens, s'il écoute si favorablement des hommes qui gémissent ici-bas parmi les humiliations et les faiblesses d'une chair corruptible ; des hommes qui ne sont encore que les candidats de l'éternité, pour parler avec Tertullien, *æternitatis candidati*, avec quelle complaisance n'écouterait-il pas un citoyen du ciel, un habitant du royaume, un intercesseur uni par les liens d'une charité consommée au pontife des biens futurs, au grand évêque de nos âmes ? Comment ne serait-il pas écouté ? La dignité de sa personne, le sujet de ses prières, le motif qui les anime, tout concourt au succès de son intercession. La dignité de sa personne. C'est un adorateur agrégé à la troupe immortelle des âmes bienheureuses, qui voit Dieu, non plus comme nous en énigme et à travers les ombres de la foi, mais face à face et dans tout l'éclat de sa grandeur infinie. Le sujet de ses prières. C'est le triste état de l'Eglise qui l'a engendré en Jésus-Christ ; ce sont les périls de ses frères exposés parmi les tentations de cette vie orageuse. Le motif qui les anime. C'est une charité généreuse, épurée, inaltérable, et telle qu'il convient à des élus dégagés des liens de la mortalité. Voilà ce qui donne à leurs prières un crédit que celles des justes, voyageurs sur la terre, ne sauraient avoir. Ainsi l'aviez-vous compris, lorsque, prosternés au pied de ces autels et offrant à Dieu les vœux de tout l'Etat pour le retour de la paix et la conservation de l'oint du Seigneur, vous choisîtes Thomas pour votre avocat auprès de lui. Aussi vos prières comme vos larmes furent-elles accueillies dès lors, et présentées à celui qui se plaît à manifester la gloire de ses élus. A la vue de cet autel et de ce mausolée, où reposent à côté de la victime d'expiation les cendres de ce grand homme, je me représente cet autre personnage éclatant de gloire et environné de majesté, que le pontife Onias montre dans une vision au vaillant Machabée ; c'est là, lui dit-

il, le véritable ami de ses frères et du peuple d'Israël : *Hic est fratrum amator et populi Israel. (II Mach., XV, 14.)* C'est là celui qui prie beaucoup pour le peuple et pour toute la ville sainte : *Hic est qui multum orat pro populo, et universa sancta civitate. (Ibid.)* Il parle de Jérémie, ce prophète si tendre, qui ne cessa tant qu'il vécut d'exhorter ses frères à la paix. Dans ces paroles ne reconnaissez-vous pas l'intercesseur puissant que vous avez choisi ? Oui, chrétiens, voilà celui qui, du haut du ciel et du saint repos de l'éternité, conserve une tendresse infinie pour des hommes qu'il désire de voir un jour réunis avec lui comme autant de frères dans les tabernacles de la paix : *Hic est fratrum amator*. Voilà celui qui ne cesse de prier pour le peuple français, et particulièrement pour une ville sainte qui possède le trésor de ses déponilles mortelles : *Hic est qui multum orat pro populo, et universa sancta civitate*. Eh ! peut-il être indifférent à la destinée de ce monde chrétien, lui qui puisa dans sa capitale cette même doctrine, qui, perfectionnée entre ses mains, est devenue la doctrine de l'univers catholique ? Peut-il ne pas s'intéresser à la conservation de son roi, lui qui vécut sur la terre, et qui vivra éternellement dans le ciel avec le plus saint de ses aïeux ? Cette pompe religieuse, ces cantiques sacrés, ces airs si touchants dont ces voûtes retentissent, ne semblent-ils pas nous dire que l'Ange de l'école est véritablement l'ange tutélaire de la nation et des rois qui la gouvernent ? *Hic est fratrum amator et populi Israel.*

Vous le dites vous-même, pieuse et respectable compagnie ; bien plus, vous prétendez l'annoncer aux siècles à venir. Déjà sous les yeux d'un chef, moins distingué par le rang qu'il occupe dans le monde, que par l'exemple qu'il lui donne aujourd'hui ; déjà s'élève à côté du tabernacle et devant le Saint des saints, le monument durable de votre reconnaissance envers Thomas, ou plutôt envers Dieu qui a daigné l'exaucer. Ah ! ce trophée de religion subsistera éternellement devant le Seigneur. Le temps qui use tout, le respectera ; et lorsque dans la suite des âges nos derniers neveux demanderont : Que signifie cette pierre dans ce lieu distingué du temple ? *Quid sibi volunt lapides ? (Josue, IV, 6.)* L'image visible de vos sentiments répondra pour vous ; et ce marbre, qui en contient le caractère, dira en votre nom, comme si vous viviez encore : nous avons crié vers le Seigneur au temps de la tribulation ; nous l'avions conjuré d'accorder la paix à nos jours, et de conserver sur le premier trône du monde un monarque chéri et bien digne de l'être. L'intercession de Thomas nous obtint l'une et l'autre faveur. C'est pourquoi cette pierre a été mise en ce lieu, pour servir de monument éternel à la postérité : *Idcirco positi sunt isti lapides in monumentum usque in æternum. (Ibid.)*

Revenons, chrétiens, aux paroles de mon texte ; et pour finir mon discours par où je

l'ai commencé, rappelons les sentiments d'un prophète, qui désirait, comme nous, la durée de la paix : *Servabis pacem; pacem, quia in te speravimus* (Isa., XXVI, 3.) Grand Dieu, vous nous avez rendu la paix, cette paix qui est votre ouvrage, cette paix qui nous presse de revenir à vous, cette paix qui publie à toute la terre, et votre amour envers vos élus, et leur crédit auprès de votre clémence. Mais ce bien si peu mérité, le posséderons-nous au gré de nos désirs ? l'homme ennemi viendra-t-il encore nous l'enlever ? Non, Seigneur, vous nous le conserverez, parce que nous avons espéré en vous : *Servabis pacem; pacem, quia in te*

speravimus. Avec la paix, vous nous conserverez un trésor plus précieux encore, la vie d'un roi qui a reçu tant de marques si touchantes de votre protection. Ah ! puisse-t-il, ainsi que son auguste bisaïeul, voir les enfants de ses enfants jusqu'à la troisième et la quatrième génération ! Et lorsque, après avoir été longtemps sur la terre le patriarche comme le modèle des bons rois, il aura joint sa cendre à celle de ses pères, puisse-t-il, à côté du religieux prince et de la princesse incomparable dont il reçut le jour, paraître éternellement au-dessus de nous dans le séjour de cette gloire immortelle, où nous conduisent, etc.

INSTRUCTION FAMILIÈRE

SUR L'AMOUR ET LA HAINE DES ENNEMIS.

Ego autem dico vobis : Diligite inimicos vestros. (Matth., V, 44.)

Pour moi, je vous dis : Aimez vos ennemis.

Après une déclaration si formelle et si positive, après une loi si clairement annoncée, il ne s'agit plus de raisonner, de contester, ou de se plaindre ; il s'agit d'admirer, d'obéir et de se taire. Et après tout, continue le Sauveur, si vous aimez seulement ceux qui vous aiment ; si vous bornez vos faveurs uniquement à ceux de qui vous en recevez, quel gré vous en saura-t-on ? quelle récompense en exigerez-vous ? La nature se prête sans effort à des sentiments si légitimes ; et les païens comme les publicains sont aussi fidèles que vous aux devoirs de la reconnaissance et aux lois de l'amitié.

Pour vous, aimez vos ennemis : *Diligite inimicos vestros*. Rendez-leur le bien pour le mal, *benefacite*. Aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai toujours aimés. C'est là mon précepte : mais un précepte qui m'est particulier ; un précepte qui n'appartient qu'à moi, et à moi seul : *Hoc est praeceptum meum*. Ce n'est même que par l'accomplissement de ce précepte qu'on vous reconnaîtra pour mes disciples. C'est par là que vous mériterez une récompense infiniment grande et un prix immortel ; par là enfin que vous serez les enfants du Très-Haut : *Et eritis filii Altissimi*.

Il est donc vrai qu'un chrétien ne peut dignement soutenir la qualité glorieuse d'enfant de Dieu, ni s'annoncer pour disciple de Jésus-Christ, qu'au moyen de cette bienveillance universelle, et de cette charité généreuse qui, dans son étendue, embrasse tous les hommes, les étrangers comme les domestiques, les ennemis comme les amis, les persécuteurs comme les bienfaiteurs ; en un mot, dont l'œil tendre et pénétrant découvre dans tous les hommes autant de membres de cette famille innombrable dont Jésus-Christ est le chef, le Père et le Sauveur. Rien

par conséquent n'est plus indigne d'un chrétien, ni plus incompatible avec les lois du christianisme, que la haine d'un ennemi dans son frère. Première vérité, et sujet de ce discours. Rien au contraire n'est plus honorable à un chrétien, ni plus conforme à l'esprit du christianisme, que l'amour d'un frère dans son ennemi. Seconde vérité, et sujet d'un second discours. Je m'attacherai donc à la première, où vous verrez jusqu'où va la malice du cœur humain, et la profonde corruption de la nature. Puissé-je, mes frères, non-seulement vous toucher et vous convaincre, mais surtout vous porter à l'amour et à la pratique d'un devoir d'où dépend votre destinée pour l'éternité ! *Ave, Maria*.

Quelque juste et admirable que soit le commandement du Sauveur touchant l'amour des ennemis, il est pourtant vrai qu'il trouve une étrange opposition dans les sentiments de la nature, et qu'il est bien rare que le cœur se façonne sans résistance au joug d'une loi si haute et si contraire à l'amour-propre. L'expérience nous apprend, en effet, que notre premier mouvement à la vue ou au souvenir d'un ennemi, est un mouvement de haine, de colère et d'indignation. Cependant, mes frères, si nous examinons impartialement cette passion si difficile à soumettre ; si nous considérons la haine dans son principe, dans ses moyens, ou dans ses suites, nous comprenons bientôt combien elle est avilissante et indigne d'un chrétien. Pourquoi ? C'est que jugeant sans prévention notre haine contre nos ennemis, nous voyons d'abord qu'elle est communément injuste et déraisonnable dans sa cause, lâche et emportée dans ses moyens, infiniment dangereuse, et presque toujours fatale dans ses effets. Rien par conséquent de plus incompatible avec les saintes lois du christianisme que la haine de nos frères, ni de plus justement condamné par Jésus-Christ.

Et d'abord, si nous remontons à la cause de nos aversions pour certaines personnes en qui tout nous déplaît, nous blesse et nous irrite; si nous interrogeons là-dessus notre conscience, ah! la triste vérité s'élève promptement du sombre asile où nous la tenions muette et comme captive. Dans cet instant de liberté, quel ton sévère et humiliant pour nous prend-elle à notre égard? Avec quelle force elle confond [notre petitesse, déconcerte notre orgueil, dément nos apologies, et nous accable de ses reproches? Oui, nous dit-elle, c'est le mérite même de votre frère qui vous le rend odieux; c'est la faveur dont il jouit, c'est la place qu'il occupe, c'est la dignité qui le met en crédit, c'est l'autorité qui l'élève au-dessus de vous. Quoi plus encore? C'est l'ardeur constante d'un zèle infatigable pour vos intérêts; c'est une vigilance toujours attentive à vos démarches; c'est une sensibilité vive et paternelle à vos égarements; c'est un excès de tendresse, et, si j'ose le dire, une surabondance d'amour qui vous aigrit et vous envenime contre cet homme de bien, que vous devriez cultiver, chérir et respecter.

Vous reconnaissez-vous dans ce langage de la vérité, mon cher auditeur? Pouvez-vous bien vous justifier à vous-même la cause d'une animosité si déraisonnable de votre part, et si basement injuste? Laissons ici pour un moment la feinte et l'artifice. N'est-il pas vrai que sa gloire, sa réputation, sa fortune, ses lumières, ses talents, en un mot tout ce qui tourne à son honneur ou à son profit, offusque votre vue et empoisonne votre cœur? Ses empressements vous fatiguent, ses soumissions vous révoltent; les services mêmes et les bienfaits, dès qu'ils viennent de sa part, n'ont plus aucun mérite, et perdent jusqu'à leur nom. L'ingratitude, cet opprobre de l'humanité, ne vous arrête pas. Vous brusquez à son égard les bienséances mêmes. Dès qu'il paraît devant vous, un silence farouche succède à votre enjouement, et, malgré tous les palliatifs de la contrainte, les symptômes de la haine vont se réunir dans vos yeux et se peindre dans vos regards. La voix de la renommée qui publie ses vertus, est un cri funeste et un son lugubre qui portent l'horreur et la consternation dans votre âme. Les justes applaudissements qu'on lui prodigue sont autant de traits sanglants qui percent votre cœur, l'atterrissent et le déchirent. Ainsi l'objet de l'admiration générale devient le fléau de votre orgueil et la torture de votre jalousie. Ne dirait-on pas, à parcourir les divers états de la société, que la paix, cette paix tant vantée, est une crise violente pour le genre humain, et la discorde un assortiment essentiel à sa constitution? Que voyons-nous, en effet, dans cette vallée de larmes, que des querelles sans fin, des rivalités odieuses, et des antipathies interminables? Qu'entendons-nous de toutes parts, que le bruit de la chicane, les clameurs de la haine, les imprécations de la fureur, et le choc étourdissant des passions humaines?

Mais quand on remonte à la cause de ces éclats si scandaleux, qu'y trouve-t-on que des misères, et souvent des puérilités qui confondent notre raison et manifestent notre injustice?

Pourquoi êtes-vous en colère? disait le Seigneur à Cain; pourquoi votre haine contre Abel, qui s'annonce dans l'abattement de votre visage? *Quare iratus es? et cur concidit facies tua?* (Gen., IV, 6.) Quoi! parce que je regarde favorablement ses sacrifices, vous méditez sa perte! Injuste que vous êtes! imitez sa piété vive et tendre; offrez comme lui vos présents avec un cœur pur et des mains innocentes; alors je les regarderai du même œil que je regarde les siens, et vous en recevrez la récompense: *Si bene egeris, recipies.* (Ibid., 7.)

Voilà, mes frères, ce que la loi de Dieu fait entendre à tant d'homicides répandus sur la terre, mais homicides par cela seul qu'ils haïssent leurs frères. Pourquoi êtes-vous irrités, vous dit cette loi sainte? pourquoi ces traits farouches de la haine qui défigurent ceux de votre visage? *Quare iratus es? et cur concidit facies tua?* Quoi! vous haïssez votre frère parce qu'il a reçu du ciel des qualités heureuses et des penchants vertueux! vous le haïssez parce que, fidèle à ses devoirs, humain, sensible, généreux, il est chéri de tout le monde! vous le haïssez parce que, dans l'exercice d'une même profession, vous voyez dans sa personne un rival applaudi dont vous enviez les succès et redoutez les talents! vous le haïssez enfin par la raison même qu'il est plus aimable et vous plus jaloux de son mérite et plus fortement convaincus de la médiocrité du vôtre! Cependant, mes frères, quoi de plus injuste et de plus humiliant? Aussi, que de ressorts et d'artifices mis en œuvre pour dérober au public la cause d'une aversion dont vous ne pouvez vous dissimuler l'injustice et la bassesse! Mais qu'il est difficile de soutenir longtemps un personnage forcé et de le contrefaire si habilement que la réalité ne trahisse pas vos précautions! Non, ce public ne prend pas le change; il apprécie comme il doit ces raisonnements louches et ces prétextes usés, dont il sait parfaitement découvrir le motif et mépriser l'indignité.

Où, mes frères, la haine est un sentiment sombre et douloureux qui nous accompagne partout; une semence mortelle qui ne porte que des fruits pleins de fiel et d'amertume, dont l'odeur comme le goût sont également à redouter. C'est un serpent cruel et insatiable qui se nourrit aux dépens du sein qui le recèle, qui, toujours furieux et toujours affamé, a la propriété fatale de reproduire et de multiplier sans cesse l'aliment qu'il dévore. C'est un trait sanglant, dont la pointe devient plus aiguë et plus perçante à mesure qu'elle pénètre plus avant dans le cœur; c'est un feu pâle et sombre qui brûle ce cœur sans pouvoir le consumer, et dont le temps, loin de ralentir l'ardeur, augmente incessamment la force et

l'activité. C'est enfin une maladie habituelle, une affection noire et désolante, qui venge nos ennemis, et n'accable que nous seuls.

Dans cette position désespérée, où aller ? à qui recourir ? Se répand-on dans le monde ? on risque d'y rencontrer la personne, ou d'y entendre les éloges de son ennemi. Va-t-on dans la solitude ? hélas ! on change de place, mais on ne change pas de cœur. Compagne farouche, la haine nous suit jusqu'au fond des retraites les plus impénétrables. Le silence même de ces lieux solitaires semble appeler à la fois les tristes réflexions qui se présentent en foule, et retracent en liberté l'affreuse image de l'objet qu'on déteste. Le cœur, plus partagé dans le tourbillon des sociétés humaines, a du moins, pour quelques moments, la ressource de la distraction. Là, seul avec lui-même, il éprouve tous les retours d'une sensibilité qu'il ne partage avec personne. L'imagination vivement émue se forge des monstres, et réalise des chimères. L'âme exaltée, et comme en délire, attaque des fantômes, et se bat contre des ombres. Pendant ces assauts ridicules d'une passion que les bienséances ne contraignent plus, quelle carrière ne donne-t-on pas à sa vengeance ! quels vœux meurtriers ne forme-t-on pas contre son adversaire ! que de maux on lui fait éprouver ! On croit le voir, le confondre, l'écraser et le perdre. On goûte alors comme les douceurs d'un rêve agréable. C'est en effet le temps où la raison sommeille ; mais à son réveil, et au moment que l'illusion finit, que retrouve-t-on ? Ce qu'on avait apporté, le poids d'une amertume insoutenable, et toute l'horreur d'une haine impuissante.

Telle est donc la nature de la haine. Elle punit, et punit bien rigoureusement le cœur qui la conçoit ; elle attriste l'âme qu'elle souille, et la rend malheureuse, en la rendant criminelle. Eh ! quelle torture, d'avoir toujours présent à l'esprit un objet qu'on abhorre, de retrouver en tous lieux cet objet révoltant, de l'attirer à soi par les efforts mêmes qu'on emploie pour le repousser ! Et comment deux passions aussi contraires que la haine et l'amour produisent-elles néanmoins un effet semblable ? Oh ! qu'on est à plaindre d'aggraver follement sa peine, et d'entretenir aux dépens de son repos un ennemi cent fois plus insupportable que celui dont on se rappelle si vivement l'injustice et la malignité ! Car enfin, mon cher auditeur, que gagnez-vous en vous livrant aux noirs accès d'une passion que le bon sens condamne, et que Jésus-Christ vous ordonne si positivement de chasser loin de vous ? Guérit-on le mal à force de l'irriter ? Rend-on par là sa condition meilleure ? Et que vous revient-il de ce ressentiment insensé dont vous êtes la première, ou plutôt la seule victime, que l'aigreur et le fiel dont votre âme est sans cesse abreuvée ? Car c'est une loi de la justice éternelle, remarque saint Augustin (*Confess.*, I, cap. 4), que tout homme déréglé trouve, dans son propre dérèglement, la juste punition qu'il a méritée.

Ainsi, mes frères, dès qu'on s'éloigne de Dieu, malgré l'ordre sagement établi par sa justice ; dès qu'on s'élève contre sa loi, dans un point surtout aussi essentiel que l'amour des ennemis ; dès qu'on n'écoute plus cette voix paternelle, qui, par la bouche de Jésus-Christ, nous ordonne de les aimer ; ah ! dès lors on trouve dans sa révolte le prompt châtiment de sa révolte même. Le péché, comme dit l'Écriture, se place aussitôt à notre porte : il devient, entre les mains du Seigneur, comme l'instrument et le ministre de ses vengeances à l'égard des rebelles : *Statim in foribus peccatum aderit.* (*Gen.*, IV, 7.)

Rien de plus vrai, mon cher auditeur, et vous m'en fournissez une preuve bien décisive. Répondez-moi donc, et soyez de bonne foi : D'où vient cet air chagrin, ce regard colère et cet abattement qui défigure votre visage ? *Quare iratus es ? et cur concidit facies tua ?* (*Ibid.*, 6.) N'est-il pas vrai que ce chagrin, ce courroux, cet abattement n'ont d'autre cause que la haine qui les produit ? n'est-il pas vrai que votre âme est triste, languissante et désolée depuis qu'elle gémit sous la tyrannie de cette passion discorde ? N'est-il pas vrai que tous ses jours, autrefois si calmes et si sereins, sont désormais pour elle des jours sombres et orageux ; tous les objets insipides et sans attrait, depuis que celui de son aversion l'occupe tout entière, la blesse et la déchire ? Oui, répondez-vous, rien de plus vrai ; je reconnais mon injustice, et j'avoue que mon péché se présente incessamment devant moi : *Peccatum meum contra me est semper.* (*Psal.* L, 5.)

S'il en est ainsi, répond saint Jean Chrysostome, quel intérêt n'avez-vous pas de rappeler promptement le calme dans votre âme et d'apaiser les flots intérieurs dont elle est agitée ? et comment y réussirez-vous qu'en la purifiant du levain qui l'aigrit, l'infecte et la corrompt ? Quelle folie d'ailleurs, et quel mécompte de se rendre malheureux et criminel tout ensemble ; d'anticiper, si j'ose le dire, sur le tourment des réprouvés, destinés à se haïr et à se maudire éternellement ; de renoncer aux douceurs de la charité chrétienne, aux charmes de cette paix divine qui surpasse tout sentiment, au bonheur promis aux pacifiques, à la qualité glorieuse d'enfants de Dieu, au titre honorable de frères de Jésus-Christ ; et de faire assez peu de cas d'une âme immortelle pour la sacrifier avec ses prétentions et ses espérances ? Et à quoi ? A des objets dont on ne peut se dissimuler l'injustice et la puérité. Je dis la puérité. Eh ! que faut-il le plus souvent pour diviser les esprits, pour aliéner les cœurs, pour aigrir les sentiments, pour introduire le divorce, pour bannir la paix la mieux établie, pour éteindre tout à coup l'amitié la plus intime et la plus tendre ? Hélas ! un rien suffit pour opérer ces étranges métamorphoses : que faut-il pour cela ? Un air d'inquiétude ou d'indifférence que le cœur désavoue aussitôt, une parole échappée sans réflexion et dans un moment

d'humeur. Que faut-il ? Un mince intérêt dont l'oubli mériterait à peine le nom de sacrifice ; que faut-il ? Une opposition de sentiments où la vanité, blessée par le feu de la dispute et honteuse de sa défaite, ne pardonne pas à la raison l'avantage d'avoir triomphé. Que faut-il ? Un rapport peu fidèle, une réflexion maligne de ces esprits outrés qui ont le malheureux talent de grossir et d'envenimer tout ce qui passe par leur bouche. Que faut-il ? Une correction trop vive peut-être ou trop précipitée, mais qui, malgré ce contre-temps, n'est pas moins salutaire. Que faut-il encore ? L'inflexible droiture d'un homme de bien assez courageux pour oser nous déplaire, et assez généreux pour sacrifier son intérêt au nôtre, en nous disant la vérité. Sans doute nous voudrions être flattés et applaudis ; mais, pleins de compassion pour nos faiblesses, il abandonne cet indigne manège aux vils adulateurs que nous avons l'imprudence de croire et le malheur de lui préférer. Ainsi, le seul ami qui mérite véritablement notre confiance et notre estime est le seul néanmoins qui s'attire les marques de notre haine et de notre ingratitude.

Et voilà, grands du monde, le malheur particulier de votre condition. Accoutumés de bonne heure aux perfides accents de la flatterie, vous prétendez qu'on adopte sans examen tous vos préjugés, et qu'on adore jusqu'à vos erreurs ; vous ne pouvez souffrir ni la vérité qui vous humilie ni ceux qui vous l'annoncent ; aussi Dieu, par une disposition terrible de sa justice, permet à un esprit menteur de s'emparer de la bouche de vos panégyristes, aussi zélés pour l'avancement de leur fortune qu'indifférents pour celui de votre gloire : *Dominus dedit spiritum mendacii in ore omnium prophetarum tuorum.* (II Paral., XVIII, 22.) Ainsi, le mensonge et la séduction assiègent vos demeures, tandis que la vérité proscrire s'éloigne pour jamais de vos oreilles, au grand préjudice de votre réputation et de votre salut.

Cependant vous affectez au dehors un zèle ardent pour cette vérité ; vous exigez qu'on vous parle avec franchise ; le moindre déguisement offenserait votre délicatesse, dites-vous. Je vous prie, disait Achab au prophète Michée, de me parler au nom du Seigneur, et je vous conjure de ne me rien dire que selon la vérité : *Te adjuro, ut mihi non loquaris nisi quod verum est, in nomine Domini.* (Ibid., 15.) Quel zèle apparent ! quelles vives instances ! quel empressement ! quelle impatience d'entendre le langage de la vérité ! Cependant pour l'avoir dite, cette vérité si ardemment réclamée, l'infortuné prophète se voit chassé comme un imposteur, et traité comme un criminel. Qu'on le conduise en prison, dit Achab, et qu'on lui donne un peu d'eau et de pain : *Mittite hunc in carcerem, et date ei panis modicum, et aquæ pauxillum.* (Ibid., 26.) Après cela, fiez-vous aux confidences mystérieuses de certains personnages accoutumés comme les grands aux

douces paroles de l'adulation ; comptez sur leurs confidences ; maissoyez assurés de leur déplaire et d'en faire autant d'ennemis, si vous avez le courage de combattre leurs idées, et de leur dire la vérité, qu'ils ne vous demandent sous un air de candeur que pour vous engager à la trahir.

Vains et superbes mortels ! apprenons à nous connaître, et gémissons à la vue de nos misères. L'histoire est le tableau des événements passés, et des personnages divers qui successivement ont paru dans le monde. Les acteurs sont différents, il est vrai ; mais les rôles sont à peu près les mêmes. Beaucoup d'Achabs, très-peu de Michées : voilà ce que nous voyons encore, et ce qu'on a toujours vu. Car, dit le Sage, qu'est-ce qui a été autrefois ? C'est ce qui doit être à l'avenir. Qu'est-ce qui s'est fait ? C'est ce qui se fera dans la suite des âges. Rien n'est nouveau sous le soleil : *Nihil sub sole novum.* (Eccle., I, 10.) De cette vérité d'expérience, concluons, avec un ancien (TÉRENCE), que dans tous les temps la complaisance fait les amis, et la vérité les ennemis. Combien d'hommes excellents rebutés, de sages ministres proscrits et disgraciés dans toutes les nations et dans tous les siècles, pour avoir osé dire la vérité sainte, et si digne d'être écoutée ! O rois ! cherchez dans ses oracles l'intelligence et le grand art de régner : instruisez-vous à son école, ô vous tous qui devez juger la terre ! *Eru-dimini qui judicatis terram !* (Psal. II, 10.)

Nous avons considéré jusqu'ici la cause de nos inimitiés, dont la vraie source est dans un cœur dominé par les passions, qui en maîtrisent le mouvement.

Maintenant il faut considérer cette haine dans des effets relatifs à la passion particulière qui les inspire. Quoi de plus injuste, de plus honteux, et même de plus cruel ? Est-ce l'ambition qui tend sans relâche à s'élever, à primer, à briller dans le monde ? Passion qu'on regarde parmi les grands comme une vertu mâle et courageuse, dont la culture est une bienséance, ou plutôt une obligation d'état ; passion qu'on ne peut négliger sans avilir cet état, et s'en montrer indigne ; passion véhémence, facile à s'enflammer, qui, dans son effervescence, rend l'ambitieux qu'elle possède aussi déraisonnable qu'injuste. Injuste envers ses amis. Ils cessent de l'être, dès qu'ils deviennent ses compétiteurs. Il ne leur trouve plus cette candeur, cette droiture, cette générosité, ce fond de bienfaisance et d'honneur, ce désintéressement héroïque, ce caractère heureux, ces nobles sentiments, ces manières obligeantes, ce commerce enchanteur, qui l'avaient si longtemps charmé et si fortement attaché à leur personne. Dès ce moment, le cœur refroidi passe tout à coup du zèle à l'indifférence, de l'amour à la haine. Il éclate contre ses concurrents en plaintes et en murmures. Il a été malheureusement la dupe de leurs grimaces et de sa crédulité. Ce sont, s'il faut l'en croire, des hommes dangereux, pétris de fraude et d'artifice : hypocrites pro-

fonds, qui jouent adroitement la religion et l'honneur, et qui doivent uniquement à ces lâches moyens la faveur dont ils abusent, et la place qu'ils ont emportée à son préjudice. Malheureux, ajoute-t-il, celui qui ne les connaît pas, plus malheureux celui qui apprend à les connaître. C'est-à-dire que l'ambitieux, déchu de ses espérances, aigri par la honte et par la douleur, est assez injuste pour blâmer dans ses compétiteurs ce qu'il approuve dans soi-même.

Il trouve mauvais qu'ils aspirent à telle place, et que pour y parvenir, ils emploient la protection des grands, le crédit de leurs amis, les sollicitations, les prières, les assiduités, les complaisances, les services; en un mot, les moyens divers qu'il emploie lui-même, sans penser qu'il est ou coupable avec eux, ou qu'ils sont innocents avec lui; ou, pour mieux dire, le voit-il seul injuste, et seul déraisonnable. Car enfin, quelle injustice et qu'elle inconséquence de s'élever contre un homme, parce qu'il a les mêmes prétentions que nous, et de le blâmer, parce qu'il nous ressemble? Injuste envers ses protecteurs. Ils n'en font jamais assez, quoi qu'ils puissent faire; il déteste leur indolence, et bientôt leur personne. Leur zèle, dit-il, brille seulement à l'ombre du mystère, et dans le secret des protestations; mais s'agit-il de paraître? il s'éclipse au grand jour. Injuste envers ses maîtres. Il ne voit dans la distribution de leurs faveurs, que des choix indignes, des préventions pitoyables et des partialités odieuses. Injuste envers soi-même. Il n'examine pas s'il est digne en effet du poste où il aspire, s'il a la force et les talents nécessaires pour en soutenir le poids et en remplir les devoirs. Son ambition lui tient lieu de mérite comme de vocation. Le sanctuaire lui-même où la piété craintive n'entra jamais qu'en tremblant; oui, le sanctuaire n'a rien d'assez redoutable pour en imposer à sa témérité; il faut donc lui ouvrir ces barrières terribles qui en défendent l'entrée aux profanateurs; il faut donc fouler aux pieds toutes les lois de la conscience et de l'honneur; il faut donc sacrifier les règles saintes à l'importunité scandaleuse de ses empiétements et de ses brigues indécentes; il faut donc livrer le troupeau de Jésus-Christ aux mœurs profanes d'un pasteur sans capacité comme sans vertu, d'un pasteur qui ne saura ni le nourrir du pain de la parole, ni le conduire dans les voies du salut, ou s'attendre à tous les effets d'une haine d'autant plus implacable, qu'il est moins en état de sentir son injustice et de reconnaître son indignité.

Ce ne sont là cependant que les faibles étincelles d'un feu qui cherche toujours à s'étendre; ce sont les premiers élans d'une passion qu'une heureuse impuissance contraint de se renfermer dans le secret du cœur, et de se cacher dans la clandestinité de ces malignes censures, qui n'ont d'autres témoins que les confidents, et peut-être les complices de sa malignité. Ce n'est

donc pas ici qu'on peut découvrir l'énergie et la violence de la passion dont il s'agit. Non, chrétiens, contemplez ces hautes régions qu'habitent les grands et les princes du peuple; c'est là que la haine, enflammée par l'ambition, ne connaissant plus ni la religion, ni la nature, se livre à ses transports atroces, et se glorifie de ses fureurs scandaleuses. En un mot, dès que la haine a soufflé son venin au cœur de l'ambitieux, quel funeste embrasement n'y cause-t-il pas! C'est un feu dévorant que rien ne peut éteindre, ni les lois les plus saintes, ni les devoirs les plus sacrés, ni les liens les plus intimes.

Ainsi nous voyons certaines familles que l'ambition mit jadis en concurrence, nourrir des antipathies et des inimitiés qui ont passé des pères aux enfants, comme un héritage de malédiction, et un engagement domestique à se croiser, à se supplanter, à se détruire. On garde peut-être encore certaines mesures, on ménage certains dehors; mais les affections et les sentiments ne se rapprochent plus. Un père qui se dit chrétien apprend à ses enfants que le premier devoir, imposé par leur naissance, est de renoncer à l'esprit, et de violer, par intérêt de famille, et par principe d'honneur, la première loi du christianisme. Quel honneur! et quel devoir funeste!

O fatale et cruelle ambition! tyran barbare du cœur humain, de combien d'horreurs n'as-tu pas rempli l'univers? combien de scènes tragiques ont signalé tes fureurs! C'est elle, oui, c'est l'ambition qui mit aux mains d'Absalon les armes dont ce fils exécrable tenta de percer le cœur d'un père fugitif, et d'arroser de son sang les degrés du trône qu'il avait osé lui ravir. Vous détournâtes ce coup affreux, ô mon Dieu! et ce fils parricide eut une fin digne d'un tel monstre et de son projet abominable.

Mais ce qu'on aurait de la peine à se persuader, si une expérience journalière ne l'attestait à la honte de l'humanité, c'est, mes frères, de voir l'intérêt, vil enfant de l'avarice, porter la guerre et le divorce dans le sein même de ces familles qu'on citait pour exemple de la paix et de l'amitié fraternelle. Voyez comme ils s'aiment les uns les autres dans cette heureuse famille, disait-on d'eux comme des premiers chrétiens! quelle union des cœurs! quelle douce harmonie! Eh! qui pourra jamais rompre des liens si charmants et si tendres? Qui le pourra, mes frères? L'intérêt. Si l'opinion, comme on l'assure, est la reine du monde, l'intérêt en est le tyran. C'est lui qui envenime les cœurs les plus doux et les plus pacifiques; lui qui rompt les liens les plus forts; lui qui altère et dissout les relations les plus intimes; lui qui méconnaît les droits du sang, droits sacrés dont le mépris est en abomination aux yeux du Père commun de tous les hommes; lui qui sacrifie indignement la religion et la nature aux prétentions inexorables d'une cupidité lâche et sordide,

qui se croit toujours lésée, qui ne dit jamais c'est assez; lui qui, pour les minces débris d'une succession charnelle, arme les frères contre les sœurs, les sœurs contre les frères, les maris contre leurs épouses; lui qui les rend étrangers, et bientôt invisibles les uns aux autres; lui enfin, qui jette dans leurs cœurs ulcérés la semence d'un acharnement qui souvent aboutit à la ruine totale de leur fortune, et une antipathie qui survit à leur existence, antipathie que le temps et l'éternité n'effaceront jamais.

Je dis, le temps. Hélas, chrétiens ! représentez-vous ce frère mourant, et si connu par son aversion contre ses proches. Le voilà sous le glaive de la mort prête à frapper son dernier coup. Le voilà lui-même sur le point de paraître devant le tribunal d'un Dieu terrible dans ses vengeances. Le voilà qui touche aux portes redoutables d'un monde inconnu. Les voiles funèbres du trépas ont presque fermé ses yeux. Le trouble, la terreur, mille pensées désolantes portent la consternation dans son âme. Enfin, dans cet état d'angoisse et de saisissement, il cède ou paraît céder aux touchantes exhortations du charitable pasteur, qui lui présente l'image sacrée d'un Dieu mort pour ses ennemis. Je pardonne aux miens, répond-il, d'une voix qu'en entend à peine : mais il laisse dans ses dernières dispositions un témoin qui le dément ; et ses proches, exclus de son héritage, apprennent de son exemple que la crainte même d'une éternité malheureuse n'a pu rouvrir à leur égard l'entrée de son cœur. Or, chrétiens, cette éternité ne changera pas des sentiments que le temps et la religion n'ont pu changer.

Voilà, mes frères, une faïte, mais humanitaire peinture des misères humaines. Mais quoique l'intérêt, sordide enfant de l'avarice, étouffe dans certaines circonstances la voix du sang, cette voix si forte et si puissante; quoiqu'il sème la discorde, la haine et la division entre des hommes destinés par la nature à s'aimer, à s'aider, et à mettre leur plus grand intérêt dans la réciprocité de leurs affections, et dans le concours de leurs services mutuels ; cependant, mes frères, il est une passion infiniment plus dangereuse dans ses effets, et plus cruelle dans ses transports, que l'intérêt le plus minutieux. Celui-ci produit quelquefois la haine ; l'autre la pousse toujours jusqu'à la fureur. L'intérêt peut méconnaître les droits du sang ; l'envie (puisqu'il faut la nommer), l'envie le déteste, ce sang, et souvent aspire à le répandre. L'homme intéressé, fidèle au plan de l'avarice, n'a communément d'autre objet que l'économie la plus sévère dans l'usage de ses biens. Indifférent pour les places honorables qui pourraient lui donner en spectacle, il vise de préférence à ces emplois lucratifs qui peuvent lui faciliter l'augmentation de sa fortune. L'homme envieux embrasse tout : richesses, honneurs, dignités, puissance, crédit, rien n'échappe à l'avidité de la passion qui l'asservit. Passion lâche et diffamée, terrible néanmoins dans ses effets, elle fuit la lumière, et va cacher ses cha-

grins avec ses opprobres dans les réduits les plus obscurs du cœur humain. Telle qu'une furie altérée de sang et remplie de fiel, c'est là que l'envie conçoit et enfante ces projets homicides qui font pâlir la nature.

Hélas ! chrétiens, le plus mince prétexte, le motif le plus vain, le plus puéril même, suffisent pour exciter ses fureurs. Combien de fois ces ridicules motifs n'ont-ils pas occasionné ces projets sanguinaires et ces complots barbares, qui ont changé des hommes auparavant pacifiques en autant de monstres abhorrés de la nature, et proscrits comme étrangers à l'espèce humaine ? L'Écriture nous en fournit un exemple mémorable dans les enfants de Jacob ; exemple d'autant plus surprenant, qu'il remonte aux jours innocents de la vie pastorale, et qu'il regarde les arrière-petits-fils d'Abraham, et les pères de la nation sainte. Cependant, on vit ces hommes qu'une vie si douce et si paisible aurait dû rendre plus enclins à la tendresse, et plus accessibles à la pitié ; on les vit, dis-je, s'irriter contre leur frère Joseph, et, dans l'excès de leur aversion, conspirer contre sa vie. Et que fallut-il pour cela ? Ce qu'il fallut, mes frères ? Quelques marques de prédilection échappées à la tendresse paternelle, envers ce fils digne par ses vertus et par ses qualités aimables, de cette préférence. Que fallut-il encore ? Une robe d'un tissu de différentes couleurs. Que fallut-il enfin ? Le récit peu discret de certains songes, présages mystérieux de sa grandeur future ; indiscretion au reste bien pardonnable dans la bouche d'un enfant. Mais l'envie ne pardonne pas ; le prétexte le plus léger, le motif le plus frivole suffisent pour la porter aux excès les plus inhumains. Ainsi, ni l'âge encore tendre de Joseph, ni la simplicité de cet enfant si tendrement chéri de son père, ni son innocence, ni les grâces de sa personne, qui semblent parler en sa faveur, tous ces avantages ne peuvent le soustraire à la meurtrière et implacable antipathie de ses frères ; d'aussi loin qu'ils l'aperçoivent, ils se disent l'un à l'autre : voici notre songeur qui arrive, et sa mort est résolue. *Venite, occidamus eum.* Voilà, mes frères, à quel excès l'envie cruelle et intraitable peut porter la nature même. *O vous, s'écrie à ce sujet le grand saint Ambroise, vous que Dieu a rendus pères ou mères, aimez vos enfants avec une affection pleine de sagesse. Vous leur devez à tous votre amitié. Soyez justes dans la distribution que vous en faites ; et si vous en avez plus pour l'un d'eux que pour les autres, cachez-la dans votre cœur, de peur qu'en la découvrant, vous ne lui attiriez l'envie de ceux dont vous devez tâcher au contraire de lui procurer l'estime et l'affection. C'est là aimer véritablement un fils, que le rendre aimable à tous ses frères. La gloire d'un père et d'une mère vraiment sages est la paix et l'union de leur famille. Comme la nature a égalé vos enfants, en leur donnant à tous par leur naissance le même privilège de la vie, ayez soin aussi de leur partager également ce don précieux, en répandant sur*

tous les marques de votre tendresse et les effets de votre bonté. — Jungat liberos æqualis gratia quas junxit æqualis natura. (S. AMBR., *Lib. de Joseph. patriarcha.*)

Mais avançons, et des cabanes de ces bergers inhumains, transportons-nous en esprit à la cour du premier roi d'Israël. Qu'y verrons-nous, mes frères? Nous y verrons l'envie sombre et déchirante assise sur le même trône à côté de Saül. Nous y verrons ce malheureux prince dans les noirs accès de la manie qui le possède, livré nuit et jour, tantôt à la démence, tantôt aux transports furieux, tantôt aux lâches projets d'une passion qu'il ne peut ni calmer, ni satisfaire. Hélas! quel funeste changement n'opère pas dans son âme cette passion cruelle et implacable? Quelle tyrannie! quelle torture intérieure! quel brusque passage des sentiments de l'admiration à ceux de la jalousie, et des fureurs de la jalousie aux emportements de la colère! Et que fallut-il pour exciter ces emportements et ces fureurs? Ce qu'il fallut, mes frères (j'ai honte de le dire), les chansons et les danses de quelques femmes d'Israël, admiratrices de David, et enthousiasmées de ses exploits, produisirent cet effet dangereux. Eh quoi! Saül avait admiré lui-même le vainqueur de Goliath; il avait baisé la main triomphante qui venait d'abattre l'insultant colosse, dont l'audace bravait et défiait au combat les plus vaillants hommes de son armée. Après une victoire si glorieuse et si peu attendue, Saül étonné d'une valeur si rare et si précoce, voulut toujours avoir David auprès de lui, et ne lui permit pas de retourner dans la maison de son père : *Et non concessit ei ut reverteretur in domum patris sui.* (I Reg., XVIII, 2.)

Voilà donc l'heureux David dans la plus haute faveur : tout lui présage un avenir plus prospère encore. Saül n'a des yeux et des caresses que pour lui; mais dès qu'il entendit ces femmes, qui, dans leurs chansons et dans l'ivresse de leur joie, se répondaient l'une à l'autre, en disant : *Saül en a tué mille, et David en a tué dix mille*, ces paroles, peu flatteuses à la vérité pour un souverain, lui déplurent étrangement, et allumèrent dans son cœur les feux d'un courroux que rien ne peut éteindre désormais : *Iratu est Saul nimis, et displicuit in oculis ejus sermo iste.* (Ibid., 8.) Dès ce moment fatal, remarque l'Écriture, Saül regarda David de mauvais œil. Il ne vit plus que le rival de sa puissance et l'usurpateur de son trône, dans le jeune héros que l'admiration publique lui préfère. Ils ont donné, dit-il, dix mille hommes à David et à moi mille; que lui reste-t-il après cela que d'être roi? *Quid ei superest nisi solum regnum?* (Ibid.)

Oh! que l'envie est ombrageuse! qu'elle est injuste dans ses soupçons et fausse dans ses raisonnements! Quel malheur par conséquent pour un prince, dès qu'oubliant ce qu'il doit à la majesté royale, il se livre à la véhémence de cette passion cruelle et imprudente! L'exemple de Saül suffit pour nous en convaincre. Quelle conduite en effet!

Il veut perdre David, qu'il redoute comme un ambitieux, aspirant de loin à la souveraineté, et méditant à loisir la ruine de sa maison : et il a l'imprudence de lui en fournir les moyens; tant la jalousie est aveugle dans ses préventions, et inconséquente dans ses démarches. Saül voyant, dit l'Écriture, que le Seigneur était avec David, commença de l'appréhender; c'est pourquoi il l'éloigna de sa personne, et lui donna le commandement de mille hommes : *Fecit eum tribunum super mille viros.* (Ibid., 13.) C'est-à-dire, qu'il lui mit les armes à la main, sans faire attention que ce dangereux guerrier, dont il se méfie, pourrait bien, tôt ou tard, les tourner contre lui-même. Quoi de plus mal concerté? me direz-vous. Je l'avoue, mes frères; cependant cette conduite de Saül, qui contrarie ouvertement son injuste méfiance, tout comme l'opinion des pernicieuses desseins qu'il impute fausement à David; cette conduite, dis-je, décèle dans l'âme de Saül une politique aussi lâche que perfide, mais bien digne d'un roi que l'esprit de Dieu ne conduit et ne touche plus. Soyez seulement courageux, disait-il à David, et combattez pour le service du Seigneur : *Præliare bella Domini* (Ibid., 17); et en même temps il disait en lui-même : je ne veux point le tuer de ma main, mais je veux qu'il meure de la main des Philistins. Quelle délicatesse de conscience! quel plaisant scrupule. Il ne veut pas tremper les mains dans le sang de David : *Non sit manus mea in eum* (Ibid.); et il l'expose aux armes des Philistins, qu'il regarde comme les ministres de sa haine et les exécuteurs de sa vengeance : *Sed sit super eum manus Philistinorum.* (Ibid.) Affreuses, mais vaines ressources! Un bras invisible et tout-puissant protège le juste, et le couvre d'un bouclier impénétrable aux flèches de l'ennemi. Toujours prudent et partout vainqueur, David compte ses triomphes par ses combats; aucun trait des Philistins ne parvient jusqu'à lui, parce que le Seigneur était avec lui : *Et Dominus erat cum eo.* (Ibid.)

C'est ainsi que Dieu, protecteur attentif de l'innocence, confond les mesures sangui-naires de Saül. Il veut perdre David; et, contre ses intentions, il contribue lui-même à la gloire d'un ennemi dont la célébrité fait l'admiration de tout Israël; ennemi d'autant plus coupable à ses yeux, que dans tous les combats il fait paraître plus de conduite et de valeur que tous les officiers de ce prince les plus expérimentés et les plus braves. Oui, le nom de David vole de bouche en bouche; Israël et Juda l'aiment avec transport, parce que c'est lui qui, dans toutes ces expéditions militaires, marche à leur tête et les conduit toujours avec autant de sagesse que de succès. Or voilà, chrétiens, ce qui fait le crime de David, le tourment de Saül et la source de son désespoir.

Après cela, mon cher auditeur, livreZ-vous aux terribles convulsions de l'envie; rangez-vous, si vous l'osez, sous les viles enseignes de cette ignoble et détestable passion; mais n'oubliez pas que vous en serez la première

victime. A Dieu ne plaise, me direz-vous ! admirateur sincère de la vertu, je lui rends mes hommages respectueux partout où je la trouve. Ennemi déclaré de l'envie, je la déteste comme le plus affreux de tous les vices, le plus infâme et le plus indigne de l'homme. C'est le crime des anges apostats. C'est le crime de Caïn, meurtrier de son frère Abel. C'est le crime projeté par Esaü ; le temps de la mort de mon père arrivera, disait-il, et je tuerai mon frère Jacob : *Venient dies luctus patris mei, et occidam fratrem meum Jacob.* (Gen., XXVII, 41.) Malheur, par conséquent, anathème à ces esprits superbes et à leurs indignes imitateurs.

Mais il est des lois dictées par l'honneur, qu'on ne peut enfreindre ni décliner sans s'avilir soi-même. Si j'aspire donc à me venger de quelque ennemi, c'est toujours sous la garantie et conformément aux sévères maximes de l'honneur.

De l'honneur, dites-vous ? Mais sans vous citer au tribunal des lois de la religion, plus impérieuses encore, dites-moi, je vous prie, pourquoi, dans ces temps anciens où la terre était peuplée de sages et de héros, ce fantôme de l'honneur fut-il si généralement et si profondément ignoré dans le sens que vous l'entendez ? Pourquoi tant de grands hommes, soit grecs, soit romains, signalés par tant de victoires, n'ont-ils jamais encensé les autels de cette vaine idole, apportée parmi nous par ces peuples barbares qui ravagèrent et détruisirent enfin cet empire immense dont les vastes débris forment encore de si puissantes monarchies ? Dites-nous encore pourquoi les sages du paganisme, ces hommes célèbres, ont-ils unanimement condamné les transports et les fureurs de la vengeance ? Pourquoi dans leurs savants écrits tant de magnifiques éloges du pardon et du mépris des injures ? Pourquoi des notions également saines et sublimes sur la générosité, la grandeur d'âme, la clémence, la justice et la magnanimité, que les procédés les plus offensants ne doivent jamais altérer ? Il est beau de pardonner, disaient-ils ; on doit de l'indulgence à ceux qui nous ont manqué, et du mépris à ceux qui nous ont malicieusement offensés. Voilà, mes frères, ce qu'avaient appris des philosophes païens à la simple école du bon sens et de la raison.

Et nous, instruits à l'école de Jésus-Christ ; nous, éclairés par sa lumière, soutenus par sa grâce, membres de son corps mystique, vivants sous la surveillance de son amour envers les hommes et la tutelle de la charité qui doit les unir entre eux ; nous qui sommes enfants d'un même père, conduits par un même chef, rassurés par les mêmes promesses, animés par les mêmes espérances, destinés à la même gloire, aspirant au même bonheur ; nous enfin qui avons Jésus-Christ pour maître et pour législateur ; Jésus-Christ, dis-je, qui nous élève aux idées les plus sublimes et aux efforts les plus étonnants de la générosité chrétienne, quel intérêt n'avons-nous pas d'écouter ses oracles et d'en faire la règle de nos mœurs ? Mais

que vous apprennent ces oracles divins ? Le voici, chrétiens. Si vous voulez entrer dans le sanctuaire de la vie bienheureuse, nous dit-il, gardez les commandements : *Serva mandata.* (Matth., XIX, 17.) Quels sont, mes frères, ces commandements ? Ils sont tous renfermés dans le grand précepte de l'amour. Aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai toujours si tendrement aimés, disait-il à ses apôtres. Mais cet amour, loin d'être concentré parmi vous seuls, doit s'étendre à tous les hommes et embrasser tous les siècles à venir. Toute exclusion vous est sévèrement interdite, comme une infraction criminelle d'une loi de paix et de support que je veux établir à perpétuité parmi les sectateurs de ma doctrine. Aimez donc vos ennemis ; faites du bien à ceux qui vous haïssent ; priez pour vos persécuteurs, vos calomniateurs les plus injustes et les plus ardents à vous nuire : c'est la seule vengeance permise désormais aux fidèles observateurs de ma loi sainte : *Orate pro persequentibus et calumniantibus vos.* (Matth., V, 44.)

Cependant, chrétiens, malgré ces grandes pensées et ce haut degré de perfection où Jésus-Christ prétend nous élever, nous osons renouveler dans le sein du christianisme les maximes rigoureuses et la sévère police des anciens Hébreux : *Dentem pro dente, oculum pro oculo.* (Exod., II, 24.) Que dis-je ? Nous enchérissons même sur la rigueur de ces maximes, appelées par saint Augustin la justice des injustes. Car, enfin, la loi du talion paraît assez raisonnable. Elle suppose du moins une offense réelle, et un coupable juridiquement convaincu. Elle proportionne la punition à l'offense. Elle met un frein légal aux emportements arbitraires de l'offensé, et prescrit à sa vengeance les bornes précises qu'il ne peut franchir impunément. Utile et sage précaution, remarque saint Augustin. Eh quoi ! dit ce Père, ne voyons-nous pas chaque jour des hommes légèrement offensés éclater en menaces, pousser le ressentiment jusqu'à la mort de leurs ennemis, et à l'effusion du sang odieux dont ils sont altérés ? A peine encore cet attentat barbare suffit-il à l'assouvissement de leur vengeance. La loi, poursuit saint Augustin, voulant donc prescrire de justes bornes aux excès du vindicatif, a établi la peine du talion. Ainsi ces paroles : œil pour œil, dent pour dent, etc., ne vont pas à fomentier la fureur de l'offensé, mais à la réprimer et à la contraindre : *Dentem pro dente, oculum pro oculo, non fomes, sed limes furoris est.* (S. Aug., lib. XIX, cont. Faustum, c. 25.)

Cependant, mes frères, des hommes qui se disent les adorateurs d'un Dieu de paix franchissent, au nom de l'honneur, ces bornes antiques. Insensés ! ils mettent le poignard à la main d'un forcené, déjà plein de fureur. Allez, lui dit-on, allez où l'honneur vous appelle, et lavez dans le sang de votre ennemi l'affront que vous en avez reçu. Vainqueur ou vaincu dans le combat, qu'importe à la bravoure ? Toujours supérieure à

la crainte, elle ne redoute ni le sort des armes, ni la perte de la vie; il lui suffit de sauver l'honneur. O l'admirable système! Combien de bouches vont célébrer la gloire d'un mortel assez courageux pour devenir le bourreau d'un voisin, d'un parent, d'un ami, d'un bienfaiteur peut-être, dont la perte irréparable jette la désolation dans le sein d'une famille désespérée qui sanglote sur le cadavre d'un père égorgé par un furieux! C'est donc là, chrétiens, l'ouvrage merveilleux de l'honneur, et le résultat admirable de ses lois. Je le veux : mais daignez m'écouter.

Si tous les brigands d'une nation conquise; si tous les voleurs, les assassins, les vagabonds, les gens diffamés et flétris qu'elle renferme; si, dis-je, de tels hommes s'avisent de se réunir et de former un nouveau code de lois, pourraient-ils en imaginer de plus extravagantes ou de plus barbares que celles de nos prétendus braves? Ils les allèguent cependant, comme l'ouvrage par excellence de l'honneur, l'aliment essentiel du courage, et le noble soutien des vertus guerrières. Oui, lorsque cet honneur se porte vers un objet réellement honorable et digne de son zèle; oui, lorsqu'il s'agit de voler au secours de la patrie, de combattre ses ennemis, d'assurer le repos, la fortune et la vie des citoyens; à ces traits sublimes je reconnais l'honneur; je me livre avec transport aux sentiments de l'admiration et de l'enthousiasme que ce grand objet m'inspire; je me sens ému, touché, pénétré jusqu'aux larmes. C'est le tendre hommage d'un être sensible envers un être supérieur, auquel cet hommage semble l'unir et l'associer.

Mais pour cette furie atrabilaire qui respire le carnage et la destruction; mais pour ce monstre altéré de sang, contre lequel s'élèvent l'humanité, la raison, le bon sens, la pitié, la nature, les lois divines et humaines, celles de nos souverains, les cris unanimes de tous les sages anciens et modernes, les anathèmes enfin du véritable honneur dont il prend la livrée et usurpe le nom; pour ce monstre, dis-je, on doit le détester et le proscrire comme un mal épidémique et un des fléaux les plus humiliants qui puissent dégrader ou détruire l'espèce humaine. C'est un fruit de mort et un héritage de malédiction transmis par nos aïeux, hommes grossiers et féroces, qui n'avaient d'autre règle que les voies de fait, d'autre loi que celle du plus fort, d'autre juge que leur épée. C'est là cet héritage affreux dont nos duellistes se sont rendus exclusivement les propriétaires, les panégyristes et les zélés défenseurs.

Ici, chrétiens, la raison déconcertée ne revient pas de son étonnement. D'où vient, dit-elle, d'où peut venir sur l'esprit de certains hommes l'ascendant magique d'un être idéal et purement abstrait; ouvrage ridicule du délire et des rêves de l'opinion? Par quelle fatalité, par quel enchantement arrive-t-il néanmoins que cet absurde fantôme

de l'honneur, dont les partisans insensés, quoique proscrits par les lois et les serments du prince, quoique privés encore de l'espoir du pardon, poussent néanmoins le fanatisme et l'extravagance envers cette idole, jusqu'à lui sacrifier leur vie, leur fortune, leur conscience et leur salut; jusqu'à noter d'infamie l'homme sage et vertueux qui refuse de les imiter? C'est un lâche, disent-ils, qui porte l'opprobre sur le front. Indigne de paraître parmi les hommes, qu'il fuie dans les bois, qu'il se cache au milieu des forêts avec les animaux sauvages qui les habitent.

Chose admirable, chrétiens, et digne de remarque! L'un de nos plus grands rois, par de sages édits, a prétendu rendre à jamais son peuple humain, paisible et raisonnable, répondre aux vœux de la patrie, calmer ses inquiétudes, réprimer la licence, en prévenir les suites funestes et assurer le repos de l'Etat, comme le bonheur de ses peuples. Rien de plus digne de la sagesse d'un si grand monarque. Mais vos fameux duellistes ne pensent pas de même. Intrépides appuis des coutumes antiques, ils les soutiennent aux dépens de leur vie, malgré les lois du souverain, qui proscriit ces coutumes barbares et destructives. Or, mes frères, à qui en croirons-nous; ou à l'autorité fondée sur la justice, ou à la folie révoltée contre l'autorité? Mais laissons dans leur aveuglement ces frénétiques obstinés, qui ferment volontairement les yeux à la lumière et le cœur à la soumission. Écoutons plutôt la douce voix et les touchantes instructions du disciple bien-aimé, cet apôtre par excellence de la sainte dilection. Une preuve, dit-il, que nous sommes passés de la mort à la vie, c'est que nous aimons nos frères : *Quoniam diligimus fratres*. (Joan. III, 14.) Cet amour, en effet, est le caractère sublime de la loi de grâce et la marque distinctive qui l'annonce. Ainsi, tout homme qui n'aime pas son frère, poursuit-il, demeure dans la mort : *manet in morte* (*Ibid.*); et celui qui le hait devient son homicide : *homicida est* (*Ibid.*); puisque, dans la disposition de son cœur, il est déjà le meurtrier de celui dont la vie fait son tourment, et dont la mort ferait sa joie.

O vous tous, que la haine à l'égard de vos frères a fait passer de la vie à la mort, quel moyen vous reste-t-il pour revenir de la mort à la vie, si ce n'est de vous réfugier dans le sein et entre les bras de la charité de Jésus-Christ, asile sacré où vous trouverez promptement le tombeau de la haine et la résurrection de l'âme? C'est là, chrétiens, cette vertu céleste émanée du sein de l'Eternel, préexistante à la création des êtres qui, remontant sans cesse vers le lieu de son origine, forme la chaîne mystérieuse dont les anneaux vont se réunir dans le cœur du juste, purifie et anime la nouvelle créature. C'est elle qui devant survivre à tout n'a que des vœux immortelles comme elle-même. A ses yeux le temps n'est qu'un point qui va s'engloutir et s'abîmer dans les

profondeurs immenses de l'éternité : *Charitas semper manet.* (1 Cor., XIII, 13.) C'est elle encore dont la main puissante met un frein salutaire à nos passions, arrête leur fougue, règle leurs mouvements et allume dans nos âmes le feu divin qui doit les consacrer. C'est elle enfin qui bannit du monde l'orgueil, l'ambition, l'avarice, l'intérêt, l'envie,

la jalousie, et tant de passions turbulentes qui ne cessent de le troubler. Avec elle on reçoit les bénédictions du ciel, les dons du Saint-Esprit, le repos du cœur, la tranquillité de l'âme, l'union des cœurs et des esprits, avec le gage consolant de cette félicité suprême que Dieu réserve à ses élus et que je vous souhaite. *Amen.*

NOTICE SUR TORNÉ.

Pierre-Anastase Torné naquit à Tarbes le 21 janvier 1727, entra dans la congrégation de la Doctrine chrétienne et professa la philosophie à Toulon, et se livra ensuite à la prédication. Des discours académiques prononcés avec succès lui valurent l'honneur de prêcher un *Carême* à Versailles en 1764. A la suite de cette station il fut nommé prêtre de Bagnère, chanoine d'Orléans, aumônier du roi Stanislas et membre de l'académie de Nancy. A la révolution il fut nommé évêque du Cher et député de son département à l'Assemblée législative. Il se fit remarquer d'abord par la modération, combattit le projet de suppression des pensions des prêtres qui ne jugèrent pas à propos de prêter serment. Il vota pour la suppression des congrégations, pour l'abolition du costume ecclésiastique. Le reste de sa carrière politique ne fut plus qu'un enchaînement de hontes et d'apostasies, à ce point qu'il vint publiquement à la Convention renier son caractère de prêtre et d'évêque, et déclarer qu'il avait été un fourbe et un imposteur. Le 12 août 1793, il avait prononcé, à l'occasion du mariage d'un de ses prêtres avec une religieuse, un discours scandaleux et qui donnait la mesure de ses projets. Il ne tarda pas lui-même à se marier; et se retira dans sa patrie, où, selon quelques récits du temps, il exerça la profession de meunier; de là, l'origine du dicton : *Deve-*

nir d'évêque meunier. Objet du mépris de ceux qui le connaissaient, il mourut subitement le 12 janvier 1797. Avant la Révolution il avait publié : *Discours qui a remporté le prix de l'Académie de Pau*, 1774. — *Leçons élémentaires de calcul et de géométrie*, 1757, in-8°. — *Sermons* prêchés devant le roi, 1765, 3 in-12; jugés avec sévérité par Sabatier de Castres (*Siècles littér.*, tome IV, p. 145). — *Oraison funèbre de Louis XV*; Tarbes, 1775, in-4°. — Après la Révolution : *Esprit des cahiers présentés aux états généraux de l'an 1789*; 1790, 3 vol. in-8°, que la *Bibliotheca historica* de Mensel attribue sans raison à Target. Nous nous contentons de reproduire ses *Sermons*; ils donneront la mesure de ce que pouvait devenir Torné s'il se fût borné à remplir sa tâche de prêtre, et s'il se fût éloigné du terrain brûlant de la scène politique qui a si souvent annihilé et déshonoré les natures les plus heureusement douées. Les excentricités de l'abbé Torné ne peuvent effacer complètement le mérite de ses premières œuvres. Il savait traiter avec grandeur et une certaine éloquence les grandes vérités de la religion et les saintes maximes de la morale évangélique; peu importe au fond que, suivant Sabatier, ils aient perdu à être imprimés, à cause du maniéré du style de l'orateur; ils ne déparaient pas la chaire française.

ŒUVRES CHOISIES DE TORNÉ.

SERMONS

POUR LE CARÊME DE 1764.

EXTRAIT DE LA PREFACE.

Les *Sermons* de Bourdaloue et de Massillon n'ont paru qu'après leur mort. Il n'était pas nécessaire que ces maîtres exposassent leurs ouvrages à la critique, pour leur donner un degré suffisant de perfection. Quand on est aussi éloigné que je le suis du mérite de ces orateurs, on ne doit pas se flatter de se suffire à soi-même, pour laisser à la postérité des œuvres dignes de ses suffrages. S'il est quelques génies heureux qui prennent d'eux-mêmes un rapide essor; s'il en est dont les essais sont des chefs-d'œuvre; combien d'autres ne sauraient s'élever que peu à peu, à mesure qu'ils mettent de nouvelles productions sous les yeux du public, et qu'ils sont soutenus par ses éloges, ou éclairés par ses critiques? Il ne conviendrait pas à la sainteté du ministère que j'exerce, de chercher des encouragements dans les louanges: mais il suffit que le mérite des discours chrétiens puisse en augmenter le fruit, pour que je me croie obligé de prendre tous les moyens de corriger ceux-ci et d'en faire à l'avenir de moins imparfaits. Ce n'est point assez d'avoir profité pendant dix ans des avis de mes auditeurs: une déclamation rapide cache bien des défauts que l'impression décèle. Le vrai moyen de les connaître est de me faire imprimer. Il ne suffit pas de consulter des amis. Le public est le censeur par excellence. Il juge bien mieux les peintres au salon du Louvre, que ne le fait un amateur dans leur atelier.

Ma mémoire d'ailleurs est si ingrate, ma santé si faible, que je ne pourrais suffire à plus de sermons que je n'en donne au public. Pour en prêcher de nouveaux, il est nécessaire que je me décharge du poids de ceux qui sont composés: ils m'obligeraient à consacrer au mécanisme de la mémoire les trois quarts de l'année: et je serais forcé de perdre un temps précieux pour la composi-

tion à me rappeler cent fois avec la même peine des choses cent fois oubliées. Que sais-je si Dieu ne daignera pas attacher quelque fruit à la lecture de ces discours, tandis que j'en prêcherai de nouveaux? je me rendrais par là doublement utile.

Bien des personnes jugeront peut-être qu'en conservant toute ma vie mon manuscrit et en le relisant de temps à autre, j'aurais pu le rendre moins défectueux: mais outre qu'il m'a paru plus sage de m'en rapporter au jugement du public qu'au mien propre, et de préférer ses leçons à mes réflexions particulières; si l'espérance de rendre un livre plus parfait devait en éloigner l'impression, on n'en verrait plus aucun acquérir à chaque édition un nouveau mérite; nous n'aurions plus que des ouvrages posthumes ou des auteurs décrépits; et le génie de l'écrivain demeurerait comme étouffé dans son portefeuille.

Je ne me suis point astreint à l'usage récent de diviser les sermons en deux points, et chaque point en plusieurs autres. Je n'improûve point cette méthode, puisque je m'y suis conformé deux fois. J'ai cru seulement qu'il m'était permis de m'en écarter, quand le sujet pouvait être divisé d'une manière plus naturelle, ou qu'il n'avait pas besoin de l'être. D'après cette idée, j'ai traité quelques sujets, sans autre plan que l'ordre nécessaire des preuves, la suite des faits, ou la progression des idées. Dans les autres, j'ai indiqué le nombre de points depuis deux jusqu'à huit, qui m'a paru le plus convenable à l'étendue de ma matière. Que ne pourrais-je pas dire ici, en faveur de mon opinion, si je voulais rassembler ce qu'ont écrit sur cela des hommes célèbres, comparer la forme reçue de nos discours à celle qu'ont suivie les Pères de l'Eglise et les orateurs profanes; rechercher en quel temps et

comment notre coutume en ce point a pris la place de l'ancienne, et discuter quels avantages respectifs elles ont l'une sur l'autre ? mais ce n'est pas mon apologie que j'entreprends ici ; ce sont des avis que je demande. A Dieu ne plaise que je prétende m'ériger en réformateur ! Il est des hommes que toute innovation révolte : ils condam-

neront ma manière, comme ils auraient condamné l'usage établi, s'ils l'eussent vu commencer. Ce n'est point eux, c'est le public judicieux que je consulte. Il décidera si je dois m'asservir dans la suite à l'usage moderne, ou me rapprocher, comme je l'ai fait, de celui de l'antiquité.

SERMON I^{er}.

Pour la fête de la purification de la sainte Vierge.

SUR LES GRANDEURS DE LA VIERGE.

Tulerunt illum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino. (Luc., II, 22.)

Ils portèrent Jésus à Jérusalem, pour le présenter au Seigneur.

Sire,

Que cette cérémonie de la loi, à laquelle se soumet la mère du Sauveur, comme toutes les femmes de la Judée, ne vous fasse point oublier que c'est là cette vierge incomparable, qui, par un prodige inouï de l'Esprit-Saint, n'a point cessé de l'être, en devenant la mère du Messie ; et qui, en donnant un Rédempteur à l'univers, a rempli l'attente des justes, les vœux des patriarches et les oracles des prophètes. Plus elle cherche à s'abaisser elle-même et à se confondre avec la foule des femmes, plus je tâcherai de vous montrer l'éclat de sa destinée et l'étendue de ses mérites : en un mot, de peur que l'humiliation où elle s'est réduite elle-même n'affaiblisse votre foi, je veux aujourd'hui parcourir ses grandeurs : et voici les trois objets que je me propose de vous développer : ses glorieuses prérogatives, ses rares vertus, ses récompenses magnifiques.

Vierge sainte, venez au secours de votre faible panégyriste : obtenez-moi de l'Esprit-Saint cette force, cette dignité sans lesquelles je ne puis que défigurer vos éloges et avilir vos grandeurs. *Ave, Maria.*

Sire,

I. La première prérogative de Marie est d'avoir été prédite, figurée dans l'Ancien Testament, et comme associée dans toutes les Ecritures à la gloire du Messie.

C'est là, mes frères, cette femme victorieuse, de qui Dieu dit au serpent, elle écrasera ta tête perfide. Eh ! combien ce triomphe de Marie n'a-t-il pas été depuis célébré par les prophètes ? Celui-ci l'a vue sous l'image de l'étoile de Jacob et de la verge d'Israël, funeste aux rois idolâtres ; celui-là, sous le nom d'une prophétesse, mettant au monde un fils qui, ne sachant encore nommer son père ni sa mère, s'est chargé des glorieuses dépouilles remportées sur le paganisme. Esprit-Saint, n'est-ce pas la victoire de Marie sur le démon, que vous célébriez principalement par la bouche de Judith, lorsque, après avoir égorgé l'infâme Holopherne, elle s'écriait : Ce ne sont ni nos braves soldats, ni les fils de Titan, ni des

géants énormes, qui l'ont terrassé ; il est mort de la main d'une femme ? N'est-ce pas cette véritable Sara que vous aviez en vue, Seigneur, lorsque vous disiez à Abraham (Gen. XVII), je la bénirai ; je vous donnerai d'elle un fils que je bénirai aussi, qui commandera les nations, et qui engendrera des rois ?

C'est elle, grand Prophète, que vous appelez dans vos psaumes sublimes (Psal. LXXIII), la montagne de Sion, montagne sainte, montagne enrichie de tous les dons du ciel, montagne du Seigneur, qu'il habite avec complaisance. C'est cette reine majestueuse, que vous avez vue assise à la droite de Dieu : c'est de son sein que vous avez dit : Le Seigneur l'a choisie pour sa demeure (Psal. XXXI) : le Très-Haut a jeté lui-même les fondements de son temple, et il a sanctifié son tabernacle ; on a vu dans ce lieu saint la rencontre et l'union merveilleuses de la miséricorde et de la vérité, de la justice et de la paix.

C'est elle qui est l'héroïne du Sage, cette femme forte, dont il a chanté les merveilles (Prov., XXXI) ; cette chaste épouse qu'il d't être pure, sans tache, ornée de toutes les vertus, et pleine d'amour pour son époux ; cette vierge qu'il représente sous les symboles d'une brillante aurore, d'un jardin fermé à tous les mortels, d'une fontaine scellée, d'une maison que s'est bâtie la sagesse éternelle : mais c'est surtout en voyant Marie s'élever et se perdre dans les cieux que le Sage entre en extase, et qu'il se demande à lui-même, qui est celle qui monte au ciel, comme la fumée des parfums ?

Isaïe l'a vue sortir de la tige de Jessé, comme une branche qui devait pousser une fleur divine. Il l'a vue comme une terre sèche, qui, sans arrosement et sans culture, produit néanmoins une plante précieuse : il l'a vue sous l'image de la pierre du désert, d'où sortira l'Agneau souverain de la terre ; comme une épouse que Dieu même a revêtue de la robe de justice et ornée de toutes ses pierreries ; il annonce enfin, sans énigme, aux races futures la conception, l'enfantement d'une vierge (Isa., VII), comme un prodige encore inouï dans le ciel, sur la terre et dans les enfers. Jérémie s'écrie dans un transport d'étonnement : Ecoutez le miracle nouveau que Dieu fera parmi nous : une femme renfermera dans son sein un homme extraordinaire déjà viril sous le voile de l'enfance ; et Daniel la voit comme une grande montagne d'où se détache, sans la main des hommes, une petite pierre qui

brise la puissance colossale des rois de la terre. (*Dan.*, II.)

A ces grands traits, dont l'Esprit-Saint a tracé d'avance le tableau de Marie, ajoutons les figures qui l'ont représentée dans l'Ancien-Testament; et nous verrons qu'il n'est point dans l'Ecriture de femme célèbre, qui n'ait été en quelque chose son image fidèle. N'est-elle pas une seconde Eve qui a donné au genre humain une nouvelle vie plus précieuse que la vie du corps? Qui pourrait encore la méconnaître dans les mères auparavant stériles, d'Isaac, de Samson et de Samueel, auxquelles un ange promit un enfantement miraculeux et un fruit béni du Seigneur; dans Esther, Judith et Débora, ces illustres libératrices du peuple saint; dans cette mère généreuse, dont parle le livre des Maccabées, qui vit, avec des sentiments héroïques de religion, ses enfants souffrir un martyre douloureux et une mort cruelle; enfin dans Bethsabée assise sur un trône, à côté de Salomon qui était lui-même une vive image de Jésus-Christ régnant dans le ciel.

Les choses mêmes inanimées ont été quelquefois dans l'ancien testament des figures assez naturelles de cette vierge admirable. Ce buisson ardent, où Dieu se cacha au milieu des flammes, sans le consumer ni l'altérer; cette branche miraculeuse, qui, sans racine, sans germe, sans sève, fleurit néanmoins dans le tabernacle, par la seule influence divine; ce vase de terre rempli de la manne céleste, que Moïse fit conserver; cette arche ambulante que Dieu remplissait de sa présence, cette toison merveilleuse, qui, soit qu'elle fût arrosée au milieu d'un champ aride, ou sèche sur un champ arrosé, parut toujours sortir de l'ordre commun et n'avoir aucune part aux rosées ordinaires qui fécondent la terre; ce temple du vrai Dieu, bâti pour un temps, au milieu de Jérusalem; cette porte orientale du sanctuaire, qu'Ezéchiél vit défendue à tous les mortels, toujours fermée, et par laquelle le Dieu d'Israël avait passé sans l'ouvrir; ne sont-ce pas là, mes frères, autant d'images sensibles de Marie encore vierge après la conception et l'enfantement, concevant par l'opération miraculeuse du Saint-Esprit, portant le Verbe dans son sein, mettant au monde le salut des hommes, et conservant jusqu'au dernier soupir la virginité qui convenait à la mère de Dieu.

Mais hâtons-nous de la montrer elle-même, et de célébrer des prérogatives encore plus belles. Elle n'a point encore vu le jour, et déjà elle a reçu les plus salutaires influences de la grâce. Que dis-je? elle est encore dans les mains du Créateur, et il se hâte de l'enrichir de ses dons les plus rares; il sanctifie ce précieux germe en le formant. Le souffle de vie qui l'anime, est suivi de tous les bienfaits de la nature, de tous les dons de la grâce, de toutes les faveurs que Dieu renferme dans les trésors de sa miséricorde.

A peine Marie est-elle créée, à peine le serpent infernal a-t-il cru tenir une victime

de plus de sa ruse perfide, qu'il reconnaît son erreur; effrayant prélude pour ce monstre horrible de la défaite dont il a été menacé dès le commencement du monde! Trembles, Satan, en voyant une âme enveloppée encore d'un germe informe, et néanmoins soustraite à ton odieuse puissance: reconnais avec frayeur ce pied redoutable, qui écrasera ta tête, et cette femme ennemie, dont le fruit détruira ton empire et celui de ta race.

Que cette grande prérogative de Marie est en effet bien propre à le faire frémir! Tous les hommes, hélas! sont à lui, avant que de naître, et naissent sous sa cruelle domination; tandis qu'ils demeurent dans le sein maternel, ils ne sont suspendus que par un fil au-dessus de l'enfer; et l'ange des ténèbres n'attend, pour les y précipiter, qu'un de ces accidents que l'imprudence des mères rend si communs; mais quelles croyez-vous que soient sa surprise et ses alarmes, lorsqu'il voit une âme bienheureuse échapper de ses mains et braver sa puissance, dans un temps où tous les hommes sont ses esclaves?

C'est ainsi, ô mon Dieu, que vous deviez glorifier la mère de votre Fils. Pouviez-vous souffrir quelque tache dans une chair destinée à être un jour la chair même du Verbe, et laisser pour un temps, sous l'empire du démon, un corps et une âme qui devaient être pour l'Homme-Dieu un temple vivant et un nouveau ciel? Non, les grâces que Dieu réservait à Marie ne pouvaient être inférieures à sa haute destinée, sans tourner à la honte de la Divinité: il était de sa majesté, il était de sa gloire de sanctifier, dès le commencement, le lieu sacré qui devait être sa demeure. J'ose le dire enfin, il ne convenait pas qu'une vierge, née pour enfanter un Dieu, fût elle-même un enfant de colère.

Hâtez-vous donc, ô Vierge sainte, hâtez-vous de venir au monde; glorieux crépuscule, précédez le soleil de justice: venez, comme l'étoile du matin, annoncer aux hommes le jour du salut; paraissez au milieu de toutes les vierges de la terre et de tous les enfants d'Adam, comme un lis entre des épines; c'est vous que le Seigneur va glorifier aux yeux de l'univers, par la plus auguste prérogative qui puisse être accordée à une mortelle. Ce peu de temps que le Seigneur a demandé par son prophète expire enfin; les peuples sont émus, le ciel et la terre s'ébranlent, et le Désiré des nations descend sur la terre. Un archange annonce à Marie qu'il sera le fruit de son sein. Je vous salue, lui dit-il, ô vierge pleine de grâce et bénie entre toutes les femmes, vous concevrez, vous enfanterez un fils qui sera grand, qu'on appellera le Fils de Dieu, et vous ne devrez ce grand prodige qu'à l'opération miraculeuse du Saint-Esprit et à l'ombre féconde du Très-Haut. (*Luc.*, II.)

Quel honneur comparable à celui-ci peut recevoir une mortelle! Parcourez les fastes de l'orgueil, cherchez une gloire égale sur

les trônes des maîtres de la terre, au milieu des triomphes et des victoires; vantez-vous la grandeur des héros, rassemblez les titres pompeux que la flatterie ou la vérité ont prodigués aux grands hommes; que sont toutes les grandeurs mondaines auprès de l'éminente qualité de mère de Dieu? Mais ne vous bornez pas aux grandeurs de la terre, élevez-vous jusque dans le ciel, parcourez les différents degrés que forment, dans la céleste hiérarchie tous les esprits bienheureux, leur gloire que vous semblera-t-elle, auprès de l'honneur incomparable accordé à Marie, de concevoir, sans le secours des hommes, et d'enfanter le même Dieu que le Père céleste engendre dans son sein et de sa propre substance; d'être la mère de son créateur, d'en être, à ce titre, aimée, honorée, obéie; de donner la naissance à celui dont elle a reçu l'être; de mettre au monde celui qui a tiré le monde du néant et de renfermer en soi ce trésor céleste, qui renferme en lui-même tous les trésors de la sagesse et de la science?

Ce n'est point ici, mes frères, un éloge que la piété envers Marie me fasse exagérer. Je ne parle que le langage de l'Eglise: elle a foudroyé dans un concile l'artificieux hérésiarque qui disputait à Marie le glorieux titre de Mère de Dieu. Comme Jésus-Christ est vrai Dieu et vrai homme tout ensemble; que ses deux natures sont en lui inséparables, quoique distinctes en elles-mêmes, et qu'elles ne forment en lui qu'une seule personne; Marie n'a pu être la mère de Jésus-Christ sans être en même temps la mère d'un Dieu. Pour lui disputer ce fondement de sa grandeur, ô mon Jésus, il faudrait vous avoir disputé la Divinité: votre gloire assure, éternise la sienne: elle est mère de Dieu, ou vous n'êtes pas le Fils du Très-Haut.

Qu'elle est donc solide, qu'elle est véritable, cette grandeur qui n'est point comme celle des hommes le fruit du caprice ou de l'opinion; mais qui a pour fondement la grandeur de Dieu même et qui en tire son éclat! Qu'elle est glorieuse cette créature qu'on ne peut avilir qu'en blasphémant le Seigneur! Qu'il est beau pour elle d'avoir un fils commun avec le Père céleste et de pouvoir lui adresser comme lui ces tendres paroles: Vous êtes mon fils; c'est moi qui vous ai conçu! Qu'il est beau pour elle de pouvoir se dire à elle-même, quelque contradiction qu'il semble y avoir dans les termes: l'immensité a voulu se prescrire des bornes étroites, l'être s'ensevelir dans le néant, le père naître de sa propre fille, et le Créateur trouver à son tour, dans l'ouvrage de ses mains, le principe de son nouvel être.

La dignité inouïe de mère de Dieu, créée sur la terre en faveur de Marie, demandait encore une autre prérogative; c'est qu'elle ne cessât point d'être vierge en devenant mère. Esprit-Saint, ce grand prodige vous est réservé. Descendez du haut du ciel sur cette vierge humblement sou-

mise aux desseins de Dieu sur elle: embrasez-la du feu de la Divinité; de son sang le plus pur formez un corps digne du Verbe éternel.

Dieu tout-puissant, que votre ombre chaste et féconde, en répandant sur cette plante précieuse ses divines influences, y laisse subsister tout ensemble et le fruit et la fleur, que Marie en un mot conçoive et qu'elle enfante sans donner la moindre atteinte à sa virginité. C'est le moment de faire, si j'ose le dire, le chef-d'œuvre de votre toute-puissance. Un miracle nouveau doit signaler la génération et la naissance d'un Dieu. Tout, dans la grande œuvre de l'incarnation du Verbe, doit tenir du prodige et sortir des bornes ordinaires de la nature. Fils d'un Dieu, fils d'une vierge, ces deux choses doivent aller ensemble pour justifier entièrement cet oracle d'un prophète, qui pourrait expliquer sa génération.

Cessez donc de demander comment est possible ce grand prodige, esprits orgueilleux, toujours prêts à interroger le Seigneur. Jésus ne peut-il avoir une vierge pour sa mère, lui qui est sorti du tombeau sans enlever la pierre qui le couvrait, et qui est entré dans le cénacle sans en ouvrir les portes? Celui qui est engendré sans mère par le Père céleste, ne pourra-t-il naître, sans père, d'une mère mortelle? Disparaissez, doutes humains, aux yeux de tout chrétien, comme vous disparûtes aux yeux de Joseph. Le ciel a prononcé; il ne reste qu'à croire. Oui, vous seule, ô Vierge admirable, vous seule entre toutes les mères avez pu dire par la bouche de l'Épouse des cantiques: Notre couche est encore fleurie après l'enfantement: vous êtes vraiment la merveille des siècles. Que l'univers n'attende plus de semblable prodige dans le cours des âges futurs.

II. Quelque glorieuses que soient les prérogatives que le Seigneur accorde à Marie, j'ose le dire, mes frères, elle n'est pas moins recommandable par les rares vertus dont il orne son âme; en elle sont renfermées, dans un degré vraiment héroïque, la vertu de Suzanne, la prudence d'Abigail, la force de Judith, la religion d'Anne, la sagesse de Jahel, la charité d'Esther. Beaucoup de femmes, s'écrie le Sage, ont amassé de grands trésors de mérites en tous genres: mais vous, ô vierge sainte, vous les avez toutes surpassées. L'Eglise, pour nous donner une idée du nombre et de la variété des vertus de Marie, nous la présente sous l'image de cette épouse des cantiques, entourée de roses et de lis éclos dans les jours du printemps. Qui pourrait donner à chacune de ces vertus les louanges qu'elles méritent, les apprécier en détail et les renfermer dans un discours? Bornons-nous donc à ces vertus principales, qui sont comme le fondement de toutes les autres; je veux dire sa foi, sa pureté, son humilité.

Fut-il jamais de foi plus sincère et plus vive que la sienne, dans ce moment surtout à jamais mémorable où l'ange du Seigneur

vint lui donner le titre auguste de mère de Dieu? La vit-on rire indiscrètement comme Sara, ou douter comme Zacharie? On lui annonce un mystère qui doit faire à jamais l'étonnement des anges et des hommes, et néanmoins, après s'être assurée que Dieu seul aurait part à cet ouvrage, elle répond aussitôt : *Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre promesse.* (Luc., II.) Parole efficace, qui fait descendre Dieu même dans le fond du néant, et plus admirable en cela que la puissante parole qui en tira l'univers! Quelle est grande, qu'elle est salubre au genre humain, cette foi qui ne transporte pas les montagnes, mais qui rabaisse les cieux; qui attire le Verbe, du sein de ses grandeurs éternelles dans le sein d'une femme, et qui rend la vie au monde que l'incrédulité d'Eve avait plongé dans les horreurs d'une mort éternelle!

Entrons dans un plus grand détail, et nous verrons tous les jours de Marie marqués par de nouveaux actes d'une foi vraiment héroïque. Eh! que sa foi doit-être vive en effet, pour croire que celui qu'elle enfante dans une crèche est le Dieu qui habite les cieux, et pour qui le ciel même le plus élevé n'est pas un trône digne de sa grandeur; pour adorer, dans cet enfant, l'ancien des jours, qui était avant Abraham et les prophètes, avant le monde, avant tous les temps; pour reconnaître, dans celui qu'elle enveloppe de langes, ce Dieu environné de la lumière comme d'un vêtement, qui habite au milieu des tempêtes; dans celui qu'elle couche sur la paille, ce Dieu qui du ciel fait son trône et de la terre son marche-pied; dans celui qu'elle porte sur ses bras, ce Dieu qui s'assied sur les ailes des chérubins, et qui soutient le monde par la vertu d'une seule parole; dans celui qu'elle nourrit de son lait, ce Dieu qui nourrit les hommes et les animaux, qui distribue la sève dans les plantes et qui anime toute la nature; enfin dans celui qu'elle est obligée de soustraire par la fuite à la fureur d'un tyran, ce Dieu qui soutient ou renverse les trônes, qui se joue de la politique des souverains, et qui répand, quand il lui plaît, dans leurs conseils l'aveuglement et l'esprit de vertige?

Cet enfant bégaye, grandit sous les yeux de Marie : il lui paraît acquérir insensiblement de la raison et de la force; et il faut qu'elle adore, dans les yeux de son enfance, cette sagesse éternelle qui s'est jouée devant le père céleste à créer les êtres, à creuser les abîmes, à étendre les cieux, à faire rouler les astres, et à fonder la terre. Elle le voit, dans un âge plus mûr, occupé des fonctions d'un art mécanique : et il faut qu'elle le regarde comme l'artisan suprême qui a dessiné la structure admirable des animaux divers, qui donne le jeu à tout ce qui végète ou respire et qui a imaginé ces vastes, ces puissants ressorts qui animent et meuvent les cieux. Elle le voit pendant longtemps mener une vie obscure et commune :

et il faut qu'elle croie qu'il est le Messie promis et désiré depuis quatre mille ans, ce roi triomphant, ce prince des rois de la terre, qui doit sauver son peuple, commander à toutes les nations, briser la puissance des potentats, confondre la sagesse des philosophes et changer la face de l'univers. Elle ne voit en lui, dans tous les temps de sa jeunesse, que respect, qu'obéissance, que douceur : et il faut qu'elle adore en lui ce Dieu devant qui les anges font brûler de l'encens, qui tient la foudre dans ses mains et qui, d'un signe, pourrait anéantir le monde entier. Trente ans s'écoulent sans qu'aucun prodige signale sa puissance : et il faut qu'elle croie que c'est par lui, que c'est en son nom qu'ont été opérés tous les miracles des patriarches et des prophètes. Hélas, mes frères, on a tant de peine à croire dans ce siècle pervers, quoiqu'on sache toutes les merveilles que Jésus-Christ a fait éclater, dans le cours de ses dernières années, pour prouver sa divinité : et Marie en est convaincue, avant qu'il soit sorti de cette obscurité, de cet anéantissement profond, qui le confond avec le reste des hommes : elle a même assez de foi pour lui demander publiquement le premier de ses miracles.

Il est vrai qu'en toutes ces choses la foi de Marie était admirablement soutenue par le souvenir de l'ange qui lui avait annoncé que, sans cesser d'être vierge, elle deviendrait la mère de Dieu, et par la certitude où elle était que son fils n'avait été formé que par le souffle tout-puissant de l'Esprit-Saint : mais les grands motifs qui soumettent la raison à la créance des mystères font-ils évanouir les difficultés et le prix de la foi? Qui a jamais dit qu'après les faits incontestables qui prouvent la vérité de la religion, il n'y ait plus de mérite à la croire?

Il est vrai encore que les prodiges innombrables du Sauveur, dans le cours de sa prédication, furent ensuite bien propre à soutenir la foi de sa mère : mais quelle est tragique la fin de cette brillante carrière! et quelle violente épreuve sont pour la foi de Marie les dernières humiliations et la mort de son fils! Elle ne voit plus en lui qu'un homme faible, abandonné du ciel à la cruauté des bourreaux, un homme en proie aux outrages d'une vile multitude, confondu avec des scélérats, attaché comme eux à un bois infâme : elle le voit trahi par un de ses apôtres, renoncé par l'autre, abandonné de tous. Les colonnes de l'Eglise sont renversées : et Marie seule, demeurant ferme et constante dans sa foi, voit encore dans cet illustre crucifié la victime des péchés du monde. Quoique baignée des pleurs qu'elle ne peut refuser à sa tendresse, elle partage avec Jésus le désir ardent du salut des hommes ; et, dans le temps même qu'elle est percée d'un glaive de douleur, elle voit, avec une joie consolante, le genre humain renaître par la mort de son fils.

La pureté de Marie ne le cède point à sa foi : mais pour en sentir tout le prix, rappelez-vous, mes frères, qu'en vertu de la

promesse d'un libérateur, que Dieu avait faite aux patriarches de sa propre bouche et qu'il avait souvent renouvelée aux Hébreux, par l'organe de ses prophètes, toutes les femmes, de siècle en siècle, dans ce peuple choisi, prétendaient à l'honneur d'enfanter le Messie. Dans cette flatteuse espérance, la virginité n'était regardée que comme la vertu des premières années, qui devait faire place aux vertus conjugales; et c'était un malheur déplorable d'être prévenu par la mort. Ce fut là le puissant motif de l'empressement d'Abraham pour donner une épouse à son fils, des prières d'Isaac pour la fécondité de Rébecca, du désespoir de Rachel, du stratagème de Thamar, des larmes amères de la fille de Jephthé, des conseils de Noémi, des démarches de Ruth, des vœux ardents qu'Anne fit dans le temple, et du mépris de sa féconde rivale. Enfin la stérilité était un opprobre dont les femmes gémissaient; c'était une malédiction du ciel, ce fut le châtiment sévère de Michol, pour avoir tourné en ridicule la pieuse allégresse de son époux. Telles étaient encore, dans les temps de Marie, la religion et les mœurs des Hébreux : autour d'elle, toutes les vierges ne vivaient que dans l'espérance de devenir mères; toutes les mères ne soupiraient qu'après une nombreuse postérité; le temple ne retentissait que de leurs vœux, et néanmoins cette vierge héroïque, malgré les mœurs de sa patrie, malgré les préjugés de sa naissance, et malgré des exemples journaliers, avoués de la religion, est la première de sa nation qui renonce à une fécondité glorieuse, et qui, plutôt que de donner la plus légère atteinte à sa pureté, consent à rester dans l'opprobre.

Grand Dieu, que ce premier vœu de virginité, qui vous eût été encore fait sur la terre, dut vous être agréable! N'est-ce pas au moment de cette sainte consécration de Marie qu'elle devint pour vous cette épouse chérie, que vous devîntes pour elle cet époux bien-aimé, dont les époux du Cantique des cantiques ne sont que de faibles symboles? N'est-ce pas alors qu'elle vous dit, dans son cœur, toutes ces paroles de flamme qu'inspira l'amour à celle dont Salomon a peint la tendresse? A votre tour vous l'appelâtes votre épouse, votre bien-aimée, et néanmoins votre sœur; pour marquer la chasteté qui régnait dans cette union conjugale, vous lui dites qu'elle était belle et sans tache à vos yeux. Eh! quel soin n'eûtes-vous pas ensuite de la conserver pure jusqu'au dernier soupir! O trois fois saint, le moindre péché a-t-il pu, dans aucun temps, souiller votre mère? et votre temple, ce temple vivant, le plus auguste que vous ayez jamais eu sur la terre, auriez-vous pu le délaïsser au point d'en permettre l'entrée, en aucun temps, au démon de l'impureté? Non, mes frères, Dieu n'a point laissé détruire son ouvrage : Marie a vécu comme elle est née, sans péché, sans reproche, aux yeux mêmes de celui qui juge les justices.

Mais est-il nécessaire de dire à des chré-

tiens que Marie a vécu dans l'innocence? Qui de nous oserait même penser qu'elle s'est bornée à la sainteté d'une épouse? Ce qui porte le nom de chasteté conjugale eût été pour elle et pour Joseph une horrible profanation du sanctuaire de la divinité. Eloignez-vous de mon esprit, sacrilège pensée : non, vous n'étiez point les frères de Jésus, vous que l'Evangile désigne sous ce titre comme ses parents. Le fils unique du Père céleste est aussi le fils unique de Marie; c'est le langage respectable de toute la tradition; c'est la foi constante de toute l'Eglise. Toujours pure, toujours vierge, Marie a été pour Jésus-Christ comme ce tombeau taillé récemment dans la pierre, où personne avant ni après lui ne fut enseveli.

La pureté de l'âme et du corps pouvait-elle être séparée de l'humilité dans la mère de Dieu? Ah! mes frères, cette auguste prérogative n'était due qu'à l'union de ses grandes vertus. De quoi sert la pureté du corps, quand le cœur est plein d'orgueil? Ce vice est une tache odieuse à l'époux des vierges, à ses yeux une femme humble vaut mieux qu'une vierge orgueilleuse : aussi toute la vie de Marie fut-elle une preuve continuelle de son humilité?

Rappelez-vous encore une fois l'humble sagesse qu'elle fit éclater dans ses réponses à l'ange du Seigneur; et apprenez par son exemple, âmes pieuses, à vous délier de ces grâces extraordinaires qui vous tirent de la voie commune, et à discerner les esprits avec prudence. Elle se trouble, se défie, interroge, s'excuse; et, sans prétendre disputer contre Dieu, elle propose ses difficultés avec modestie; enfin, après avoir connu les desseins du Seigneur, elle s'abaisse plus profondément encore; et, lorsqu'un ange du ciel l'appelle mère du Très-Haut, elle n'ose prendre que le titre de sa servante. C'est là, ô mon Dieu, la seule de toutes les femmes qui ait mérité de vous enfanter. C'est en s'en croyant indigne, c'est en renonçant humblement à cette grande faveur, qu'elle s'assura une si glorieuse préférence. Il convenait que le Verbe, prêt à s'humilier et à s'anéantir par son incarnation aux yeux des hommes, choisît pour sa mère une vierge anéantie elle-même à ses propres yeux.

Ne croyez donc pas que, fière du germe divin qu'elle a reçu, qu'enorgueillie de ses mérites personnels et de ses grandes prérogatives, qu'enflée d'une noblesse qui n'a point son égale dans l'univers, elle exige du reste des femmes les égards et les respects qui lui sont dus : on dirait au contraire qu'elle ignore également les faveurs dont elle est comblée, son origine et ses vertus. Animée du même zèle qui porte le Verbe à venir converser avec les enfants des hommes, elle ne dédaigne pas d'entreprendre un long voyage pour servir Elisabeth dans l'enfantement de celui qui n'est envoyé que pour préparer les voies du Messie. Eh! quelles furent, ô vierge sainte, vos premières paroles à cette auguste entrevue! L'Eglise

ne se lassera jamais de chanter le cantique admirable que vous inspira le Saint-Esprit, monument éternel de foi, d'humilité, de reconnaissance! Au lieu des choses magnifiques que vous pouviez chanter à votre honneur, Dieu seul fait l'objet de vos chants sublimes : vous y publiez sa gloire, la sainteté de son nom, la force de son bras, l'excellence de sa grâce, l'étendue de ses miséricordes, sa fidélité dans ses promesses; vous chantez les conquêtes de l'Eglise, la défaite de ses ennemis, l'abaissement des orgueilleux, l'élévation des humbles, l'indigence des riches, l'abondance des pauvres; si vous y parlez de vous-même, c'est pour dire seulement que Dieu a daigné jeter un regard sur la bassesse de sa servante : vous ne dites pas que les générations futures célébreront vos vertus, et qu'elles vous honoreront comme la plus grande sainte qui fut jamais, mais seulement qu'elles vous appelleront la plus heureuse de toutes les femmes. C'est ainsi qu'une âme vraiment humble sait, en s'abaissant elle-même, glorifier le Seigneur des merveilles de sa bonté.

Marie revient dans la maison de Joseph; et là, comme ensevelie dans son humilité, elle demeure dans un recueillement profond, qu'on ne peut assez admirer dans une vierge que le ciel a si glorieusement illustrée. Si elle fait quelque action publique, ce n'est que pour obéir humblement à des lois de religion, dont elle est dispensée par ses éminentes prérogatives. Est-il besoin en effet qu'une vierge se soumette à la purification des femmes, qu'elle rachète par deux tourterelles celui qui vient racheter le monde entier, qu'elle présente au temple le même Dieu auquel les autres mères vont offrir leurs enfants; qu'elle aille adorer à Jérusalem celui qu'elle possède dans sa propre maison? Ah! mes frères, l'humilité seule en fait un devoir à Marie : elle se montre la digne mère de Jésus qui ne vient pas violer la loi, mais l'accomplir. Elle imite d'avance l'humilité qui rabaissera son fils, jusqu'à lui faire recevoir le baptême de la main de son précurseur.

Mais rien ne prouve mieux la profonde humilité de Marie que le silence presque entier qu'elle a constamment observé. L'Evangile ne nous apprend pas qu'elle ait parlé plus de quatre fois, encore ne fût-ce qu'en peu de mots et dans un premier mouvement de vertu; on ne la vit jamais, quoiqu'instruite à fond des mystères de Dieu, dogmatiser, instruire les peuples, disputer avec les sages, ni mêler sa voix avec celle des apôtres. Eloge trop rare dans un sexe à qui saint Paul ne permet que de prêter à l'instruction une oreille docile et de croire en silence! Tout le reste d'une vie si précieuse a été dérobé à la postérité par l'humilité de Marie; mais le fonds de ses grandeurs n'est point encore épuisé : Dieu va la retirer de l'obscurité profonde où elle a vécu; il va proportionner les récompenses qu'il lui réserve dans l'autre vie à la grandeur des pré-

rogatives et à l'excellence des vertus dont il l'a comblée dans celle-ci.

III. Qu'attendez-vous donc, ô mon Dieu, pour attirer à vous votre sainte Mère? Pourquoi n'est-elle pas la première après vous qui entre en possession de votre gloire ineffable? Sa pauvreté, ses humiliations n'étaient-elles pas, au jour de votre Ascension, une assez longue épreuve de sa vertu? fallait-il en différer la récompense jusqu'au temps de sa vieillesse? Bon Dieu, vous êtes le témoin de ses langueurs : elle ne soupire qu'après la dissolution de son corps; hélas! s'écrie-t-elle avec plus d'amertume que David, pourquoi avez-vous prolongé mon exil? Avec quelle ardeur impatiente ne désire-t-elle pas de voir, à la droite du Père, ce Fils tendrement chéri qu'elle n'a vu encore que dans l'obscurité, dans les humiliations et sur la croix! Il arrive enfin, cet heureux jour où l'amour dont elle brûle, enflammé de plus en plus par une longue attente, et devenu, comme dit le Sage (*Cant.*, VIII), aussi fort que la mort même, brise par un dernier effort les liens qui l'attachaient à la terre, pour la combler au plus haut des cieux de bonheur et de gloire.

Qu'il fut agréable à Marie ce dernier moment de son exil où le roi du ciel, épris de ses charmes, lui adressa ces tendres paroles des Livres saints : Ecoutez, ma fille, tournez vos regards vers le ciel, prêtez une oreille attentive à la voix qui vous appelle, oubliez votre peuple et la maison de votre père; que vous êtes belle à mes yeux! c'est parce que vous êtes parfaite que je vous appelle dans mon royaume et sur mon trône; venez du fond du Liban, venez, mon épouse, recevoir la couronne; l'hiver est passé, les temps pluvieux sont écoulés, notre terre est couverte de fleurs, il est temps de moissonner; venez, ma bien-aimée, me montrer votre face aimable. (*Cant.*, II.)

Marie, à cette voix, s'élève dans les cieux. Je vois mieux que je ne puis peindre la majesté de cette reine du monde, qui monte sur le trône de sa gloire; je suis ébloui de la brillante multitude des légions célestes qui vont au-devant d'elle, et qui, se rangeant autour de sa personne, la rendent plus formidable qu'une armée rangée en bataille; je crois entendre les cantiques divins dont ces esprits bienheureux célèbrent son entrée dans le ciel; il me semble voir, comme saint Jean (*Apoc.*, XII), cette femme élevée dans la région des tempêtes, revêtue du soleil, ayant la lune sous ses pieds et couronnée de douze étoiles; j'entends les princes mêmes de la cour céleste, ces intelligences accoutumées aux merveilles du ciel, s'écrier néanmoins, avec un étonnement nouveau : Quelle est cette femme qui, de la basse région des humains, vient faire les délices de la cité des saints, qui monte appuyée sur son bien-aimé, ornée de toutes les vertus, comblée des plus belles prérogatives, éclatante de gloire? Ah! du fond du désert de ces contrées arides qu'éclaire le soleil, peut-il s'élever une créature si pleine de grâce

et de vertus ? Je vois le ciel s'ouvrir sur sa tête et tressaillir d'une joie nouvelle. Tous les saints, impatients de lui rendre hommage, l'invitent à monter au plus haut des cieux et la reconnaissent pour leur souveraine. Le Très-Haut lui tend les bras et lui montre auprès de lui le trône qu'elle doit occuper. Son divin fils attend, dans les transports d'un amour infini, qu'elle se perde à jamais dans le sein de sa gloire et dans les joies pures de l'éternité.

Montez donc, Vierge glorieuse, montez sur ce trône élevé que le vrai Salomon vous réserve à sa droite ; ne vous arrêtez point parmi les saints ; passez les patriarches et les prophètes ; élevez-vous au-dessus du cercle des vieillards prosternés devant l'Agneau ; allez plus haut que les vertus, les dominations, les principautés et les puissances. Volez, volez au-delà des chérubins et des séraphins. C'est au-dessus de toute la cour céleste que vous trouverez cet époux charmant que votre cœur adore, et qui vous attend pour vous donner le saint baiser que vous désirez. Là, jouissez à jamais du torrent de délices qui vous enivre, à la vue de votre fils revêtu de tout l'éclat de la divinité ; recevez les hommages de tous les habitants du ciel, depuis le dernier jusqu'aux esprits bienheureux qui approchent de plus près le trône du Très-Haut ; voyez les martyrs vous présenter leurs palmes glorieuses, les vierges leur voile éclatant, tous les justes vous faire hommage de leur couronne ; entendez-les tous glorifier à l'envi le Dieu des miséricordes d'avoir réuni, dans une même personne, tant de dons, de vertus, de grâces et de prérogatives incomparables.

Mais qu'entreprends-je ici, mes frères, et que peuvent mes faibles pensées quand il faut décrire la gloire dont Marie jouit au plus haut des cieux ? Je me sens accablé du poids de sa grandeur. Les langues humaines ne peuvent exprimer ces mystères sublimes que saint Paul vit au troisième ciel. Vous seule, ô vierge bienheureuse, pourriez-vous dire quels furent vos transports d'amour et de joie en voyant tomber le voile qui vous avait toujours caché la grandeur de votre fils ; quel fut votre bonheur lorsqu'il vous plaça sur ce trône élevé au-dessus de tous les esprits bienheureux ; dans quel abîme de gloire vous fûtes plongée en approchant de si près ce trône éclatant de lumière d'où Jésus-Christ fait les délices des saints. C'est là sans doute que, vous félicitant de votre haute destinée, vous dites avec complaisance ces belles paroles que l'Esprit-Saint avait déjà dites en votre nom par la bouche d'un prophète : Celui qui m'a créée est venu se reposer en moi comme dans son tabernacle, et il m'a dit ensuite : Habitez dans la terre de Jacob, prenez possession de l'héritage d'Israël, jetez d'immortelles racines dans la région de mes élus ; et me voilà établie dans Sion, je suis élevée sur cette sainte montagne, comme un cyprès ou comme un cèdre au-dessus

des arbrisseaux, et je suis retenue pour toujours dans la plénitude des saints.

Eh ! qui pourrait en effet parmi les habitants du ciel disputer à Marie le rang élevé où elle va se placer ? Qui mérite mieux qu'elle de recevoir une entière prééminence sur tous les bienheureux ? Quel saint égala jamais la charité de Marie ? Quel juste naquit et vécut toujours comme elle dans la plus parfaite innocence ? Quelle vierge porta jamais aussi loin la pureté de l'âme et du corps ? Quel martyr fut déchiré comme elle, pendant une longue vie, par un glaive de douleur pire que les supplices ? Si les apôtres ont porté jusqu'aux extrémités du monde le nom et le culte de Jésus-Christ, c'est Marie qui a mis au monde Jésus-Christ même. Les anges n'ont que l'honneur d'entourer le trône de l'Eternel ; ils ne l'adorent qu'en tremblant ; ils ne sont que ses ministres, et Marie, après l'avoir porté dans son sein, l'a vu, plein d'amour et de respect, obéir à ses ordres.

Oui, Vierge bienheureuse, c'est bien à juste titre que vous êtes appelée la reine des cieux. Vos mérites personnels et votre auguste dignité de Mère de Dieu vous y donnent une domination universelle. Vous y participez, autant qu'il est possible, à l'autorité suprême de votre Fils. Ce fait de grandeur était bien dû à l'excellence de vos prérogatives et de vos vertus : il était bien juste que tout être intelligent fût dans la dépendance de celle dont Dieu même a voulu dépendre ; que la plus auguste de toutes les créatures régnât dans les cieux en souveraine, sur tout ce qui n'est point Dieu ; et que Jésus-Christ, occupant la première place dans le ciel, réservât la seconde pour sa mère.

Mais permettez-moi, auguste Reine des cieux, de vous dire, comme autrefois Mardochée à la reine Esther ; Ce n'est point pour vous seule que vous êtes élevée ; servez-vous de votre puissant crédit auprès du roi pour lui demander le salut de votre peuple : souvenez-vous du temps où vous étiez comme nous dans la tristesse et dans l'obscurité : que ce souvenir vous rende envers nous généreuse et compatissante. Il manquerait quelque chose à votre gloire, si du sein de la félicité vous refusiez d'intercéder pour les malheureux qui vous implorent ici-bas ; mais qui osera dire que la Mère de celui qui est la charité même en manque pour nous dans le ciel ? Le titre auguste de Mère de Dieu lui ferait-il mépriser celui de notre Mère commune ? Dédaignerait-elle dans sa gloire de regarder comme ses enfants ceux que Jésus-Christ regarde encore comme ses frères ? Pourrait-elle méconnaître une famille dont Jésus est le premier-né ? Verrait-elle froidement périr ces hommes pour qui elle fit si généreusement sur le Calvaire le sacrifice de son Fils ? Et pourrait-on croire sans crime qu'elle oublie aujourd'hui ces nouveaux enfants que Jésus mourant lui recommanda dans la personne de son disciple ?

Vierge sainte, qu'il le désir du salut des hommes a dévoré votre divin Fils comme une soif ardente; et vous, n'auriez-vous pour nous que de l'indifférence? Il s'est abaissé pour nous sauver; et vous, n'auriez-vous été élevée que pour nous abandonner à la mort éternelle? Il nous a aimés, jusqu'à passer du sein de la gloire dans les horreurs de la mort; et vous, auriez-vous perdu en entrant dans la gloire le souvenir de ceux que vous aimiez avant que de mourir? Il n'est monté au ciel que pour nous attirer à lui; et vous, après y être montée, nous refuseriez-vous une main secourable? Il ne cesse d'offrir pour nous, à la droite du Père, le sacrifice qu'il a fait une fois pour nous sur le Calvaire; et vous, contente de l'avoir fait alors, négligeriez-vous maintenant de nous en appliquer les fruits? Il est ce bon Pasteur qui donne sa vie pour ses brebis; et vous, seriez-vous une mère inhumaine, qui laisse périr ses enfants après leur avoir donné le jour?

Que vous êtes éloignés de ma pensée, blasphèmes injurieux à la Mère de Dieu! Autant qu'Eve a été pour nous une marâtre, autant Marie est notre bonne et tendre mère. La première, hélas! ne peut être appelée que la mère de la mort, puisque ses enfants sont morts avant que de naître; mais la seconde est proprement la mère de la vie et des vivants; elle a enfanté Jésus avec tous ses membres, et nous a donné avec lui une seconde naissance et une vie nouvelle. C'en est assez pour juger qu'elle ne jette sur nous du haut du ciel que des regards de tendresse. Non, elle n'a pu s'endurcir sur nos misères, fermer son cœur à la compassion et ses oreilles à nos cris. Depuis le jour de son Assomption elle ne cesse, peuple fidèle, d'intercéder pour vous et de vous protéger. Les mêmes entrailles qui ont porté le salut du monde le demandent sans cesse; et, ce qui doit redoubler notre confiance, le succès de ses prières répond nécessairement à la tendresse qui les inspire. Ne croyez pas que cette Reine du ciel n'y ait reçu qu'un vain titre dépourvu de puissance et des honneurs sans crédit. Celle qui obtint aux noces de Cana le premier miracle de Jésus, peut encore tous les jours nous en obtenir de plus grands.

Je ne vous dirai pas, il est vrai, ce qu'un excès de piété, ou plutôt ce qu'une fausse dévotion ne persuade que trop souvent à des fidèles mal éclairés, que Marie, par sa qualité de Mère de Dieu, a le droit d'exiger ce qu'elle veut bien demander pour nous; qu'elle prie moins qu'elle ne commande, et que son Fils se plaît encore dans le ciel à lui marquer de la soumission et de l'obéissance; c'est affaiblir son éloge que de l'outrager; mais ce que je dis, mes frères, avec toute l'Eglise, c'est que Jésus ne cesse point, au sein de sa gloire, de reconnaître Marie pour sa mère; qu'il l'honore en cette qualité, qu'il l'écoute aussi favorablement que le demandent les mérites personnels et la dignité de cette auguste suppliante. Ce que

je dis, c'est qu'elle peut obtenir ce que n'obtient pas Abraham pour une ville infâme; qu'elle peut, mieux que Moïse, arrêter les vengeances du Seigneur contre un peuple infidèle; que les fléaux dont Dieu, parlant à son prophète, jurait de ne point délivrer Jérusalem, à la prière même de Samuel et de Moïse, il les détournerait de dessus nos têtes, en faveur de Marie; que son intercession doit inspirer aux chrétiens plus de confiance encore que n'en inspirèrent à Judas Machabée les prières d'Onias et de Jérémie. Ce que je dis enfin, c'est qu'il n'est point de juste sur la terre ni de saint dans le ciel dont la protection soit plus efficace auprès du Seigneur que celle de Marie; que personne ne peut mieux qu'elle rappeler nos âmes des portes de l'abîme, nous retirer des bras de la mort, nous soutenir dans nos faiblesses, nous secourir dans les tentations, nous obtenir le pardon de nos crimes.

Je crois entendre le vrai Salomon dire à Marie, assise à sa droite, ces tendres paroles adressées autrefois à Bethsabée : ma Mère, demandez, car je ne me crois pas permis de vous faire un refus : *Pete, mater mea : neque enim fas est ut avertam faciem tuam.* (III Reg., II.) Ce n'est plus ce temps où, après trois jours d'absence, je répondais à vos tendres empresses : ne saviez-vous pas que je dois m'occuper de ce qui regarde le service de mon Père?

Ce n'est plus ce temps où, l'heure du prodige que vous demandiez étant marquée, je vous disais : Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi? ce n'est plus ce temps où, paraissant vous méconnaître, lorsque vous m'attendiez avec mes proches aux portes de la synagogue, je m'écriais : Quelle est ma mère et quels sont mes frères? Ces humiliations passagères préparaient alors votre gloire présente; cette dureté apparente vous faisait mériter mes complaisances éternelles : je jetais ainsi les fondements de cette grandeur où je vous élève, de cette puissance que je vous accorde aujourd'hui dans le ciel et sur la terre. Le temps est venu : partagez ma gloire, soyez souveraine dans mon royaume, jouissez à jamais des droits que vous acquies en me donnant le jour. Ma mère, demandez, il serait injuste de ne pas exaucer vos prières : *Pete, mater mea : neque enim fas est ut avertam faciem tuam.* Je vous ouvre les trésors de mes grâces, soyez-en la généreuse dispensatrice. Au sein de la gloire qui m'environne, je suis encore votre fils et vous êtes ma mère : parlez; à votre voix, ma colère apaisée se changera toujours en clémence; les traits de ma justice tomberont sans force de ma main; je jetterai où il vous plaira des regards de miséricorde; mes anges voleront au secours de vos fidèles serviteurs; je prodiguerai à votre gré les dons divers de la nature et de la grâce; à votre prière je suspendrai ma foudre, je retirerai mes fléaux de dessus la terre, je désarmerai la mort, j'enchaînerai les démons, je fermerai les en-

fers et j'ouvrirai les cieux. Soyez, soyez le refuge des pécheurs, la consolation des affligés, la force des faibles, la ressource des malheureux, le salut des infirmes, la patronne des peuples, la bienfaitrice de l'univers; ma mère, demandez, et vos vœux exaucés vous prouveront ma juste déférence : *Pete, mater mea; neque enim fas est ut avertam faciem tuam.*

Ce n'est pas ici, mes frères, dans la bouche du Sauveur une expression stérile de sa tendresse. Oh! que de prodiges de puissance et de bonté Marie n'a-t-elle pas opérés sur la terre, en vertu de l'immense pouvoir qu'elle a reçu de son fils! Oh! que les mérites qu'elle acquit en cette vie sont glorieusement récompensés dans l'autre par les effets miraculeux de son crédit et par les honneurs que lui ont attirés la confiance, la piété, la reconnaissance des peuples et des rois! Que ne puis-je raconter ici les faveurs innombrables que Marie a obtenues dans tous les temps aux fidèles religieusement attachés à son culte! Que ne puis-je ouvrir à vos yeux les fastes des nations diverses qu'elle a protégées; vous faire parcourir les annales de la religion qu'elle a remplies de ses miracles; compter les fléaux qu'elle a bannis ou détournés de dessus la terre; vous montrer les monuments de reconnaissance épars dans les contrées qui ont éprouvé les effets de sa miséricorde! Que ne puis-je vous faire lire ses bienfaits gravés en mille endroits sur le marbre et l'airain; étaler à vos yeux ces glorieuses dépouilles des infirmités humaines qu'on voit suspendues aux murs de ses temples, pour rendre à la postérité un témoignage éternel des guérisons miraculeuses qui ont été obtenues par son entremise! Que ne puis-je enfin rassembler ici toutes les merveilles de sa bonté, dont la tradition a transmis la mémoire jusqu'à nos jours! L'histoire ferait mieux son éloge que toutes les ressources de l'éloquence. Vous verriez que ses temples sont parmi nous, comme l'arche d'alliance dans la maison d'Obédédôm, une source de biens spirituels et de prospérités même temporelles; qu'on y trouve toute sorte de secours, comme dans cette tour d'où pendaient mille boucliers et l'armure des forts.

C'est dans la douce espérance d'attirer sur les fidèles tant de grâces différentes autant que pour rendre hommage aux vertus de Marie, que l'Eglise a cru dans tous les temps devoir l'honorer d'un culte particulier; qu'elle a multiplié les fêtes en son honneur; qu'elle ne cesse de faire retentir nos temples de son panégyrique; qu'elle a frappé de ses foudres l'hérésie qui, en différents temps, a osé vomir des blasphèmes contre la gloire de cette auguste mère de Dieu; et que partout elle lui fait rendre un culte d'invocation et de respect, qui marche après les honneurs divins qu'on rend à son fils. C'est encore par une suite nécessaire de la confiance que ses bienfaits innombrables ont dû inspirer aux peuples chrétiens, que les villes et les provinces l'honorent

comme leur patronne toute-puissante; que les rois ont mis sous sa protection leur trône et leurs Etats; que le pilote l'implore au fort de la tempête, le voyageur dans les périls, le guerrier dans les combats, le pauvre dans les besoins, le faible dans les tentations, le malheureux dans les disgrâces, le mourant aux portes du tombeau; et que tous éprouvent les effets de sa main secourable, si c'est dans de saintes dispositions qu'ils l'ont implorée. Parcourez le monde chrétien, partout vous trouverez des traces sensibles de la puissante intercession et de la dévotion des hommes. Chaque pays honore ces saints particuliers, étrangers en quelque sorte au reste du monde, et en reçoit des faveurs qui ne s'étendent point au-delà: Marie reçoit les hommages de toutes les régions catholiques, et toutes les régions catholiques sont le théâtre de ses bienfaits.

Que votre confiance, mes frères, en sa protection puissante égale donc, s'il est possible, la grandeur de son crédit auprès de son fils, et le désir ardent qu'elle a de vous l'accorder. Vil et timide mortel, si vous craignez de parler à Dieu même; si vous ne vous croyez point digne d'adresser directement vos vœux à la Majesté divine; si le Médiateur, tout homme qu'il est, vous en impose encore par la grandeur de sa divinité, Marie n'a rien de terrible, et tout en elle inspire la plus tendre confiance. Elle compatit d'autant plus à l'état de ceux qui l'implorent, qu'il est plus déplorable. Etre grand pécheur, c'est un titre pour l'invoquer avec plus de succès, pourvu néanmoins qu'on ait le désir sincère d'obtenir par son entremise la grâce de rentrer dans les voies de la conversion et de la pénitence.

Vous donc, s'écrie saint Bernard, vous qui flottez sur l'océan orageux que forme le monde, ne détournez pas vos regards de Marie: elle est pour vous un astre propice. Sentez-vous soufler le vent des tentations? craignez-vous d'échouer contre les écueils de l'adversité? êtes-vous agité par les flots de l'orgueil, de l'ambition, de la colère, de la vengeance ou de la haine? avez-vous perdu la boussole de la vérité? jetez les yeux sur l'étoile salulaire qui brille dans les cieux, invoquez Marie, ou vous allez être submergés par la tempête. Etes-vous troublés par l'énormité de vos crimes, effrayés des horreurs du jugement futur, plongés dans la tristesse ou dans la douleur? êtes-vous surtout investis des ombres de la mort? invoquez Marie; mais avec une confiance digne de ses bontés, avec un esprit de componction et d'humilité convenable à l'état de votre âme, avec l'amour sincère des vertus qui vous manquent; et du haut du ciel, attentive à vos ardentés prières, elle les présentera au pied du trône céleste, vous rendra le Seigneur propice, désarmera sa colère, et vous assurera ses grâces.

Ecoutez bien ces conditions indispensables d'où Marie fait dépendre le succès de

vos prières, et l'intérêt qu'elle doit prendre à votre malheureux sort, vous qui ajoutez à son culte une superstition qui le déshonore; vous qui osez vous faire de l'espérance de sa protection une raison de vivre tranquillement dans le crime; vous qui croyez sauver à l'ombre de ses autels des passions favorites, et nourrir impunément des vices; vous dont toute la piété consiste à faire du bout des lèvres un cercle de prières que le cœur ignore ou désavoue; qui, en portant certaines marques extérieures de dévotion, comme si elles étaient le thau mystérieux, croyez n'avoir pas besoin de mérites personnels pour éviter le glaive exterminateur; qui, par des vœux indiscrets, ne cherchez qu'à intéresser Marie à des projets d'avarice ou d'ambition; vous surtout qui vous attachez uniquement à l'extérieur de son culte, et qui ne l'honorez par des actions publiques ou des pratiques édifiantes que dans l'espoir qu'elles vous tiendront lieu de pénitence et de componction. Malheur à vous, dévots sacrilèges, Marie ne voit en vous que des profanateurs qui déshonorent son culte, des impénitents qui portent, au lieu de la croix et du joug de Jésus-Christ, un joug de fantaisie, parce qu'il est moins gênant; des âmes lâches qui ne s'attachent à elle que dans l'espérance de se sauver à moins de frais, et d'obtenir qu'elle se charge toute seule de leur salut éternel; enfin, de faux chrétiens qui, en se faisant de leur dévotion pour elle une raison de négliger les préceptes de Jésus-Christ, font à ce divin Sauveur un outrage qui rejait sur sa mère.

Ce n'est pas, mes frères, qu'en condamnant une confiance outrée, je veuille vous inspirer une dévotion languissante, resserrer votre piété par de fausses maximes, la refroidir par une fausse prudence et vous jeter de la présomption dans la tiédeur et la sécheresse. Il est entre ces deux écueils une route assurée. A Dieu ne plaise qu'en censurant les dévots indiscrets de Marie, je veuille devenir moi-même un censeur indiscret des vrais amateurs de son culte. Je veux vous faire marcher avec toute l'Eglise dans les voies d'un culte raisonnable, selon l'expression de saint Paul (*Rom.*, XII) : je veux vous inspirer une dévotion également animée par la confiance et réglée par la vérité. Il me suffira, pour établir ce juste milieu, de poser en finissant ces maximes fondamentales, aussi nécessaires pour votre instruction qu'elles sont glorieuses à Marie, et propres à terminer son panégyrique : elle protège le pénitent ou celui qui tâche de le devenir, et non le pécheur qui ne cherche que l'impunité. Elle sollicite pour nous la grâce de faire pénitence, et non des dispenses de ce devoir sacré. Elle vient au secours du pécheur qui l'implore, en s'efforçant de briser les fatales chaînes de son péché et en déplorant son esclavage : mais elle abandonne le pécheur que l'espoir de sa protection nourrit dans l'impénitence, et le voit avec indignation s'attacher à son culte

dans des vues si criminelles. Marie demande pour nous des secours proportionnés à notre faiblesse et à l'humilité de nos prières, mais elle ne veut pas substituer pour nous aux rigueurs de l'Evangile une dévotion commode et pharisaïque. Elle veut aider le zèle, ce zèle qui porte le pécheur à rentrer dans les voies de la vertu et dans la pénible carrière de la pénitence; mais elle refuse avec horreur de favoriser la mollesse et de se prêter à la coupable lâcheté de ceux qui la prient. Demandons-lui la force de faire le sacrifice entier de nos passions et l'immolation de notre propre chair, mais n'attendons pas qu'elle emploie son intercession à sauver la victime. Elle consent à nous obtenir cette componction du cœur, qui mérite le pardon de nos crimes, lorsque nous gémissons à ses pieds de ne l'avoir pas encore éprouvée; mais elle ne veut jamais nous obtenir une indulgence pour nos crimes, indépendante de la componction du cœur; elle n'aime enfin, elle ne protège que ceux en qui elle reconnaît l'esprit de son fils, ou du moins qui le demandent sincèrement et en portant avec douleur le sentiment de leur propre misère.

Pénétrés de ces grands principes, livrez-vous, mes frères, à la dévotion la plus tendre pour la mère de Dieu; courez aux temples où elle est particulièrement honorée; répétez mille fois la salutation que lui fit l'ange du Seigneur; invoquez-la dans les périls des voyages et des combats; entrez avec une piété religieuse dans les sociétés qui se consacrent à son culte; prescrivez-vous enfin les pratiques les plus propres à vous la rendre favorable; et nous ne craindrons plus pour vous les excès d'une fausse dévotion; vous séparerez de son vrai culte les abus qui excitent malheureusement les censures de nos frères séparées et les dérisions des impies.

Si Votre Majesté, Sire, si votre peuple suivent religieusement, dans le culte de Marie, ces règles invariables, que de prodiges de bienfaisance ne devez-vous pas en espérer pour votre salut, pour l'éclat et la stabilité du trône, pour votre gloire personnelle et la prospérité de l'empire! Que d'effets merveilleux de son intercession ne promet pas aux siècles futurs le degré de puissance et de gloire où elle a élevé cette belle monarchie!

Mais sans remonter aux siècles passés, sans nous perdre dans l'avenir, pourrions-nous méconnaître dans le règne de Votre Majesté, les plus grandes preuves de cette protection puissante, qui intéresse le ciel au destin des peuples et des empires? Que de glorieuses époques, que d'heureux événements, que de grandeur et de prospérité ne trouverais-je pas en parcourant votre histoire! Et pour ne parler ici que des derniers temps, la France, si elle n'a pas toujours été victorieuse, n'a-t-elle pas vu du moins le théâtre de la guerre toujours éloigné de ses frontières, et n'a-t-elle pas été à l'abri des ravages de l'ennemi? Dans ses revers, la na-

tion a conservé sa valeur, sa fidélité, sa grandeur d'âme, cet honneur qui fait sa plus grande force; son épuisement n'a rien changé dans cet amour de son maître qui la distingue si glorieusement de tous les peuples du monde, et que votre Majesté a eu la gloire de redoubler; l'activité de son génie excité par l'œil du gouvernement et soutenue par votre protection royale, a mérité par les progrès des connaissances et de l'industrie que ce siècle soit appelé par la postérité le siècle des sciences et des beaux arts; mais que ne peut-on avec la même vérité l'appeler aussi le beau siècle des mœurs et de la religion!

La postérité, Sire, ajoutera dans l'histoire de votre règne l'éloge personnel de Votre Majesté à celui de la nation; elle louera cette bonté inaltérable que votre peuple, même en souffrant, reconnaît avec tendresse; cette clémence qui caractérise votre règne et qui n'a jamais permis que le glaive suprême devint sanglant, ce tempérament de justice et d'humanité qui vous a fait restreindre aux personnes des disgrâces qu'il est si ordinaire aux princes d'étendre aux familles; cette réputation de modération et de bonne foi que vous vous êtes acquise dans toutes les cours; la prudence avec laquelle vous avez tenu les rênes du gouvernement dans des temps difficiles, les sages traités qui ont réformé l'ancien système politique, discerné vos vrais ennemis, réuni les branches de votre auguste maison; et la paix que vous venez de donner à votre peuple, par des sacrifices paternels, sera toujours aussi glorieuse à votre cœur que celle qui a été le fruit de vos victoires.

Mais suffirait-il à un grand roi de mériter qu'on fit l'éloge de son cœur, ou de contribuer à augmenter la grandeur et les lumières de la nation? Malheur au souverain dont la gloire ne serait pas principalement fondée sur le bonheur de son peuple, de ce peuple surtout consacré à l'agriculture et aux arts mécaniques, peut-être vil aux yeux d'un orgueil insensé, mais si précieux à la saine politique et si cher aux bons rois! Quand ce peuple est riche, heureux, actif, et qu'il bénit la main qui le gouverne, le monarque est vraiment grand, parce qu'il est père; et c'est ici que s'offre à Votre Majesté une moisson de gloire abondante. Que dis-je, une moisson de gloire? Sire, il ne s'agit ici de rien moins que de votre éternelle félicité; vous vous l'assurerez, en faisant ici-bas le bonheur de vos sujets, comme leur malheur temporel assurerait à jamais le vôtre: ainsi juge les rois le Dieu, magnifique dans ses récompenses et terrible dans ses jugements.

Auguste protectrice des souverains et des États, achevez dans ce vaste empire, où l'on vous a toujours rendu un culte religieux, l'ouvrage de votre bienfaisance: que, par la vertu de votre intercession, les mœurs et la foi de ce peuple répondent à l'étendue de ses connaissances et à la force de son génie; que le bonheur de toutes ses classes réponde à la bonté de son maître;

enfin que l'abondance des faveurs de la nature et de la grâce que vous obtiendrez pour nos rois et pour nous, réponde à la charité immense de vos entrailles. Ainsi soit-il.

SERMON II.

Pour le premier dimanche de Carême.

SUR LA GRANDEUR DE DIEU.

*Dominum Deum tuum adorabis. (Matth., IV.)
Vous adorerez le Seigneur votre Dieu.*

Sire,

On voit dans l'évangile de ce jour le démon transporter Jésus au sommet du temple, lui montrer les royaumes de la terre, en lui disant: Je vous rendrai le maître de ces vastes régions, si vous vous prosternez devant moi, pour m'adorer: *Hæc omnia tibi dabo, si cadens adoraveris me. (Matth., IV.)* C'est ainsi, mes frères, qu'il vous tente tous les jours, quoique d'une manière moins sensible. Ce n'est plus, il est vrai, le démon qui se montre en personne à vos yeux, et qui vous propose ouvertement de l'adorer, en vous offrant des royaumes pour prix de vos hommages: ce piège grossier ne tromperait point des hommes instruits par l'exemple du Sauveur; ils auraient appris à confondre le tentateur par ces paroles terrassantes, il est écrit: Vous adorerez le Seigneur votre Dieu: *Dominum Deum tuum adorabis*. Mais combien de formes différentes n'emprunte-t-il pas pour vous séduire, mes frères, et vous engager à prodiguer aux créatures des adorations que vous devez à Dieu seul? C'est le prince qu'il met sous vos yeux, à la place du souverain Maître du ciel et de la terre; c'est une beauté fragile, qu'il offre à vos tendres hommages, c'est un protecteur devant lequel il vous fait en quelque sorte fléchir le genou, pour l'intéresser à votre fortune, c'est un grand de la terre, dont il vous propose d'acheter les faveurs et l'amitié par l'encens de la flatterie: ses artifices changent tous les objets de vos désirs en autant d'idoles qui seules reçoivent vos sacrifices. Les honneurs, les plaisirs, les richesses, les satisfactions de l'amour-propre, en un mot, vos passions assouvies, voilà ce qu'il vous promet tout bas, si vous vous attachez à ces fausses divinités, voilà le prix qu'il donne à l'idolâtrie dans laquelle il vous engage; et par là il se fait adorer sous le voile des créatures, comme autrefois dans la personne des faux dieux. Je vous donnerai toutes ces choses, vous dit-il au fond de votre âme, si vous vous prosternez, pour m'adorer dans les idoles que je vous présente: *Hæc omnia tibi dabo, si cadens adoraveris me.*

Quel remède vous donnerai-je, mes frères, contre cette tentation continuelle? Je le trouve dans les paroles de mon texte, souvenez-vous qu'il est écrit: Vous n'adorerez que le Seigneur votre Dieu: *Dominum Deum tuum adorabis*. Voilà l'oracle que vous devez opposer à la séduction intérieure, qui

vous présente d'autres divinités; c'est par cette pensée qu'il faut réprimer le penchant que vous sentez à prostituer vos hommages; il ne vous est permis de les rendre qu'à Dieu seul, et c'est aussi pour lui assurer à jamais, de votre part, cette préférence d'adoration que je veux dans ce discours vous donner une esquisse des grandeurs de la Divinité. Le moyen le plus simple est d'en parcourir les principaux attributs : il en est huit surtout qui me paraissent les plus propres à vous pénétrer de respect et d'amour; ce sont l'unité, l'immutabilité, l'éternité, l'immensité, la puissance, la sagesse, la justice et la bonté.

Mais qu'entends-je ici, mes frères? Est-ce de lever d'une main hardie le voile qui nous cache la grandeur du Tout-Puisant, de dissiper les ténèbres qui entourent sa demeure inaccessible, de m'élever jusqu'à son trône et de me perdre dans son sein? Non, mes frères, je n'ai pas cette orgueilleuse témérité, je me borne à ces rayons de grandeur, que Dieu laisse parvenir jusqu'à nous, et je ne veux que rassembler dans les bornes ordinaires d'un discours les principaux traits dont le Seigneur a voulu se peindre lui-même dans les Livres saints.

Vous donc, auteurs sacrés, vous surtout prophètes du Dieu vivant, prêtez-moi ces images vives et touchantes de la Divinité, si fréquentes dans vos écrits sublimes. Ce n'est qu'en empruntant le langage de Dieu, que je puis parler dignement de sa grandeur. Implorons avant tout les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

Sire,

I. Entendons le Très-Haut se définir lui-même en ces termes sublimes : *Je suis celui qui suis (Exod., III)*; c'est-à-dire, je suis l'Etre par essence. Parole vraiment divine! Toute autre, ô mon Dieu, ne répondrait pas à votre grandeur, tout ce qu'on ajouterait à cette expression énergique ne ferait qu'en diminuer la force, et en borner l'étendue. L'Etre suprême, indépendant, éternel, infini, tout cela dit moins que l'Etre. Tu t'annonceras comme l'envoyé de l'Etre par excellence, dit le Seigneur à Moïse. Cette belle dénomination de la Divinité va nous découvrir la source de ses attributs et les fondements de sa grandeur.

L'unité en premier lieu est l'attribut nécessaire de celui qui existe par lui-même, car, mes frères, c'est un principe incontestable que l'Etre par essence est infini de sa nature, et deux infinis différents ne sont-ils pas un absurde paradoxe? Insensés, qui multipliez vos dieux, dites-moi donc, sont-ils inférieurs et subordonnés à un Dieu suprême? mais s'ils n'en ont pas reçu l'être, d'où viendrait leur dépendance? et s'ils en ont été créés, sont-ce là des dieux! Voulez-vous, comme cet infâme hérésiarque, reconnaître deux dieux opposés, et deux principes contraires du bien et du mal?

Quelles seraient faibles et monstrueuses ces divinités rivales, toujours en guerre, contenues, enchaînées, pour ainsi dire, l'une par l'autre, et ne pouvant ni se vaincre, ni se détruire! Quel étrange Dieu qu'un Dieu qui disputerait à un puissant ennemi l'empire absolu et la grandeur suprême! Aimez-vous mieux des dieux qui concourent aux mêmes opérations, avec une entière harmonie? Mais n'est-ce pas une faiblesse d'unir ses forces à des forces étrangères? et n'est-il pas plus beau de réunir en soi la toute-puissance que de la partager? On n'est plus souverainement grand, dès qu'on a des égaux. C'est anéantir le vrai Dieu que de lui donner des semblables; il est alors un degré au-dessus de lui, c'est de régner seul. Frappé de ces grandes vérités, un Père de l'Eglise s'est écrié : Oui, il n'y a qu'un Dieu, ou il n'y en a pas.

Aussi n'est-il point d'attribut dont Dieu soit aussi jaloux que de son unité. Je suis le Seigneur, dit-il à son peuple, et il n'en est point d'autre que moi. Je suis, ô Israël; il n'y eut point de Dieu avant moi; il n'y en aura point après. Il n'y a de Dieu que moi seul; je n'ai point de semblable. Hommes stupides, voyez-moi, et comprenez que je suis unique. C'est moi qui suis le Seigneur, et il n'y a que moi qui sauve; je fais toutes choses, et je les fais sans secours. Ouvrez au hasard les Livres saints, partout vous trouverez ces majestueuses paroles.

Si l'unité de Dieu est marquée au coin de l'évidence, je l'avoue, mes frères, il faut une lumière surnaturelle, pour découvrir la trinité des personnes dans une même nature. Foi divine, venez soumettre ma raison; auguste flambeau de la révélation, aidez-nous à soutenir la vue de ces mystères inconnus à toute la sagesse des philosophes.

Oui, la foi me le dit, et je le crois : Dieu a un Fils et ce Fils ne fait qu'un Dieu avec son Père. Arrêtons-nous ici : qui pourrait expliquer cette génération divine? Je me trompe, mes frères, la foi nous apprend encore à dire quelques mots sur ce grand mystère : Dieu se connaît nécessairement et ne cesse de se contempler. Cette connaissance de lui-même est sa pensée, cette pensée sans laquelle il ne fut jamais, pensée inhérente à sa nature et inséparable de la Divinité : or, cette pensée qu'il ne cesse de produire au dedans de lui-même, c'est le Verbe, c'est son Fils; Fils unique, Fils parfait, engendré de toute éternité, Dieu comme son Père, immense, éternel, tout-puissant comme son Père, consubstantiel, égal en tout à ce Père ineffable, la splendeur de sa gloire, l'empreinte de sa substance, le miroir sans tache de sa majesté, l'image de sa bonté, enfin dans la rigueur de la lettre un autre lui-même; mais sans se confondre avec son modèle et sans former deux dieux différents. Génération merveilleuse, toujours continuée, toujours achevée et qui n'a jamais commencé! génération où les êtres

se multiplient, sans division de substance, où la conception ne diffère pas de l'enfantement, où le Fils est engendré sans sortir du sein qui l'a conçu ! Riche nature et bien élevée au-dessus de la nôtre qui ne peut se reproduire que dans d'autres individus tout différents de nous-mêmes ! Père admirable vous ne devez qu'à vous seul votre précieuse fécondité : votre fruit ne fut jamais un germe ; vous ne l'avez point vu se développer, naître, s'accroître, et vous ne le verrez point mourir ; vous l'avez conçu, vous l'avez engendré dans toute la perfection inséparable de la Divinité. Cette opération divine n'a point d'époque. Ayant tous les temps, depuis que vous êtes Dieu, vous poussez ce cri de tendresse : O mon Fils, c'est dans ce jour que j'ai engendré ; jour éternel, qui n'a point eu d'aurore et qui n'aura point de déclin !

Eh ! pourquoi Dieu ne serait-il point père d'un Fils qui ne dégénère pas ? Serait-il stérile, lui qui féconde toute la nature ? Moi, dit-il par son prophète, moi par qui tout engendre, ne pourrai-je engendrer moi-même ? Oui, vous le pouvez, Seigneur : mais vous ne pouvez engendrer qu'un Dieu, et peut-il y avoir d'autre Dieu que vous-même ? Finissons de vains efforts pour atteindre à la Divinité. L'Esprit-Saint n'a pas voulu dicter, même aux prophètes, des oracles dignes d'un si grand mystère. N'espérons pas de nous élever plus haut que l'aigle des évangélistes, et bornons-nous à ces paroles sublimes : Le Verbe était au commencement ; le Verbe était dans le sein de Dieu, et le Verbe était Dieu.

Mais quel autre mystère vient accabler ma faible intelligence ? Quelle est cette troisième personne dont la foi nous a révélé la Divinité, éternelle, égale en tout au Père et au Fils, Dieu enfin comme l'un et l'autre, et ne faisant avec ces deux personnes qu'un seul et même Dieu ? C'est, mes frères, le Saint-Esprit, l'Esprit commun du Père et du Fils, le mutuel amour de ces deux personnes, le lien qui les unit, sans les confondre. Cet Esprit ineffable n'est point engendré du Père, il n'engendre point le Fils, mais il procède de tous les deux.

Me trompé-je ? je crois comprendre, je crois voir que Dieu aime son Fils et qu'il en est aimé. Cet amour est essentiel à la divinité ; il en a tous les attributs ; il est Dieu : car que peut-il y avoir en vous, Seigneur, qui ne porte point le caractère de la Divinité et qui n'en ait la plénitude ? Mais quelle est ma stupidité ! conçois-je la trinité des personnes ; je crois voir trois dieux différents. Revenant à moi-même, je vois clairement l'unité de Dieu, et je n'aperçois plus la trinité des personnes. Taisez-vous, ma raison : vous n'êtes ici que ténèbres et que faiblesse. Vous avez parlé, Seigneur ; c'en est assez, je crois, j'adore un même Dieu en trois personnes, à qui je dois un culte unique et le même amour.

Ce n'est pas seulement dans sa nature que Dieu est un et simple ; il l'est encore dans

ses attributs, dans ses pensées et dans ses décrets. Je dis d'abord dans ses attributs. Cette unité admirable échappe sans doute à l'imagination : elle ne peut se représenter un Dieu sans considérer en lui autant de perfections séparées, et comme autant de faces qu'il a de rapports à ses ouvrages ; elle est forcée de distinguer et d'analyser en quelque sorte sa justice, sa bonté, sa sagesse, sa puissance ; en un mot elle cherche dans la différence des perfections divines la cause de la différence de leurs effets : mais, quelque inaccessible que soit à l'imagination un être infiniment simple, il n'est pas moins vrai que Dieu est un en perfections comme en nature, et que la distinction de ses attributs n'est qu'une chimère de l'esprit humain. Oui, mes frères, la Divinité est souverainement une et simple : c'est cet unique et grand attribut qui en elle pense, veut, exécute, crée, conserve, détruit, punit, pardonne et récompense.

Ce serait également méconnaître l'Etre infini que d'en multiplier les pensées et les décrets. Ne croyez donc pas que chacune de ses œuvres soit marquée par un nouvel acte de sa volonté toute-puissante ; ne croyez pas que le nombre de ses pensées réponde à celui des objets qu'il embrasse. C'est nous, bornées et stupides intelligences, qui, ne pouvant embrasser plusieurs objets à la fois, sommes forcés de les parcourir par une longue suite de pensées, et de les voir en détail ; c'est nous dont les volontés se multiplient autant que nos œuvres et dont l'âme prend autant de formes différentes qu'elle a de desirs et de passions : mais qu'il en est bien autrement de cet Esprit infini qui gouverne l'univers ! D'une pensée il a tout vu, d'un seul acte il a tout fait.

Que serait-ce, si chaque mouvement dans la nature, si chaque événement l'affectait d'une manière différente ? si chaque atome demandait à part l'attention, les ordres et des actes particuliers du Créateur ? si Dieu enfin était aussi composé dans ses pensées et dans ses décrets que la nature l'est dans ses mouvements, que nous le sommes nous-mêmes dans nos volontés et dans nos œuvres ?

Cette vue générale, ce décret unique de l'Etre suprême suffit non-seulement à l'ensemble des choses présentes, mais encore à toute la suite des événements ; d'un regard il embrasse tous les âges comme il embrasse à chaque instant tous les êtres. Cette seule et même opération qui fait tout marcher à la fois, a réglé aussi le plan de tous les siècles. Trompés par la variété des ouvrages de Dieu, nous croyons voir en lui des décrets innombrables se succéder aussi vite que les événements : mais ce qui semble annoncer une suite de desseins du Créateur n'est qu'une exécution continuelle de ce vaste décret formé avant tous les temps, indivisible et toujours le même, qui a formé toute la chaîne physique et morale des choses futures.

II. Cette unité de décret et de pensée,

qui est essentielle à la divinité, vous annonce déjà, mes frères, un second attribut établi d'ailleurs par les Ecritures, célébré par les prophètes et reconnu même des philosophes. C'est l'immuabilité de ses décrets et de son être : ou plutôt c'est le même attribut sous des noms différents. Dieu peut-il être essentiellement un et simple en lui-même et dans sa pensée, sans être en même temps immuable ! Peut-il y avoir quelque variation dans une intelligence qui ne souffre ni la multiplicité ni la succession des actes ? Non, mes frères, il n'est pas possible de se former une autre idée d'un esprit infini. Oserait-on imaginer un Dieu qui répondit au flux perpétuel des créatures par le flux de ses pensées et qui fût l'image des révolutions humaines ? Il serait donc aussi, selon les temps, animé des passions différentes ; il passerait sans cesse d'une affection à l'autre, et lorsqu'il lui éclaterait successivement des marques de bonté, de justice, de vengeance, de longanimité, de clémence ou de fureur, il serait successivement agité de ces mouvements divers.

Non, mes frères, non ; ce serait réduire le Très-Haut à la misérable condition des hommes. C'est la triste destinée de notre âme d'être en proie à des passions qui se combattent et la déchirent tour à tour. Etes plus inconstants que les vents qui règnent dans les airs et sur les eaux, nous sommes presque toujours différents de nous-mêmes ; mais l'Etre suprême, qui préside à toutes les révolutions humaines n'en éprouve jamais. Lorsqu'il change, détruit ou renouvelle tout au dehors par sa toute-puissance, il ne veut que ce qu'il a résolu depuis une éternité. Ses conseils sont à jamais invariables ; ses pensées seront les mêmes jusqu'aux dernières générations. Chaque instant n'est point marqué par de nouveaux desseins de sa providence, et il ne change rien à ses arrêts. S'il nous dit dans les Livres saints qu'il peut se repentir et rétracter ses menaces ou ses promesses, c'est qu'il parle à des hommes dont il faut ménager la faiblesse et qu'il faut ramener par leurs propres erreurs : mais, lorsqu'il a fallu prononcer sur sa nature et nous instruire, n'a-t-il pas dit clairement par son prophète : *Je suis le Seigneur, et je ne change pas ? (Malach., III.)*

Comment changeriez-vous, grand Dieu, vous qui n'êtes que substance et qui ne souffrez point de modification passagère ? Les variations continuelles sont le partage des créatures, qui, n'ayant d'elles-mêmes ni le fond ni la forme de l'être, ne peuvent se conserver ni l'une ni l'autre. Aussi tout change ici-bas, rien ne demeure dans un état durable ; nos âges divers ne se ressemblent pas. Chaque année amène d'autres événements et d'autres passions ; un seul jour est souvent dans notre âme l'abrégé de tous les âges, comme il est dans la nature un abrégé de toutes les saisons. Nous ne faisons que nous montrer à la terre, et

disparaître ; les générations, plus rapides qu'un fleuve, passent et vont se perdre dans les tombeaux. La terre produit sans cesse et dévore de nouveaux habitants. Les trônes les mieux affermis chancellent, s'écrasent ; les empires tombent, s'élèvent. Les révolutions fondent ou détruisent les villes et changent mille fois la scène du monde. avec nous tout varie, tout s'écoule, tout s'use. La nature se pare et se dépouille tour à tour ; les vallons se combleront ou se creuseront ; les temps rongent, détruisent tous les monuments. Les astres s'épuisent, s'éteignent ; la nature s'affaiblit, le monde entier vieillit et tend à sa dernière dissolution. Les cieux mêmes, qu'on croirait à l'épreuve des temps, doivent périr un jour ; et vous, ô mon Dieu ! au milieu de tant de changements divers vous êtes immuable et vous demeurerez toujours tel que vous êtes. Tandis que toute la nature s'use comme un vêtement, vous êtes le même ; vous ne serez point altéré par des années éternelles, et votre loi, aussi immuable que vous, n'aura pas souffert le moindre changement lorsque le ciel et la terre ne seront plus. Ils passeront, vous l'avez dit, Seigneur, et vos paroles ne passeront pas.

III. Non, mes frères, ni Dieu ni ses paroles ne peuvent passer : pourrait-il finir, lui qui ne peut éprouver le moindre changement ? Ah ! un être immuable ne peut tomber dans le néant, ni en être sorti. Il ne peut pas plus s'anéantir par sa propre vertu que se créer, et plutôt que la Divinité pût se détruire, de rien il formerait un Dieu ; mais le néant ne peut enfanter l'Etre, ni l'Etre s'anéantir. Ainsi l'éternité de Dieu n'est qu'une suite nécessaire de l'indépendance et de l'immuabilité de son être.

Oui, grand Dieu, vous étiez avant la création ; vous êtes depuis une éternité. Votre trône est fondé avant tous les siècles ; votre empire a précédé la naissance des temps, et votre règne s'étendra au-delà de toutes les générations et de tous les âges. Je reconnais en vous cette divine sagesse qui a décrit son éternité avec tant de magnificence par l'organe de Salomon. A vos yeux un siècle écoulé n'est pas plus que le jour d'hier. Qui appelle dès le commencement toute la suite des générations ? disiez-vous par la voix du Prophète ; c'est moi, c'est le Seigneur, moi qui suis le premier et le dernier, moi qui, du centre de mon éternité, vois tout commencer et tout finir.

Mais que dis-je ? et quelle est mon erreur ! Dans l'idée que je me fais de ce grand attribut de la Divinité, je crois voir en Dieu des moments qui se suivent sans cesse, le passé, le présent, l'avenir, enfin une durée qui ne diffère de la durée des créatures qu'en ce qu'elle ne doit pas finir : illusion grossière, que forment dans mon esprit la succession des êtres périssables et le cours de mes pensées ! Ce n'est pas ainsi qu'existe l'Eternel. Pour lui tous les temps sont à la fois, il n'y a point en lui de succession, de variation ou de mouvement qui puissent marquer les

moments de sa durée. Eh ! quel Dieu serait le nôtre, si le présent était pour lui fugitif, et l'avenir éloigné ? Qu'il serait faible ce Dieu qui ne pourrait point hâter la succession des âges, qui verrait avec impatience l'écoulement uniforme des siècles amener lentement l'exécution de ses desseins éternels, et déplier insensiblement à ses yeux la chaîne des événements futurs ! Non, Seigneur, on ne peut point dire que vous fûtes dans des temps où vous n'êtes plus ; que vous serez dans des temps où vous n'êtes pas encore ; que vous vous éloignez des premiers âges ; que vous approchez des derniers ; enfin que vous acquérez des années et que vous vieillissez : expressions basses, termes impropres, vous n'êtes fait que pour nous. Je suis, dit le Seigneur, non celui qui a été par le passé, qui sera dans l'avenir, mais celui qui est. (*Exod.*, III.) Le passé, l'avenir en moi sont des chimères de l'esprit humain. Je n'ai pas été : je suis. Je ne serai pas : je suis. O homme, je veux encore m'abaisser jusqu'à toi, et t'aider à me comprendre. Puisque enfin tu ne peux t'empêcher d'imaginer des siècles ; sache que tous les siècles me sont présents : ils coulent devant moi : mais je ne coule pas avec eux. Imagine un fleuve dont les flots rapides s'écoulent entre les mêmes bords : plus immobile que le rivage, je vois couler devant moi le torrent des années. Emporté par ce torrent, sans t'en apercevoir, tu crois me voir passer, lorsque c'est toi qui passes. Dis-moi ; le rivage n'embrasse-t-il pas le fleuve entier ? Ainsi, et d'une manière encore plus merveilleuse, j'embrasse tous les temps à la fois, et j'occupe toute l'éternité.

J'entends, Seigneur ; je crois comprendre que vous êtes hors du temps et que vous ne durez pas : je comprends que vous seul pouvez dire. Je suis celui qui suis : le dirais-je, hélas ! de moi-même, qui ne suis plus dans le passé, qui n'existe pas encore dans l'avenir, et qui cesse d'être dans le présent ! Je ne suis pas : mais je m'anéantis à chaque instant, pour être à chaque instant créé de nouveau. Je veux jeter un regard sur mon être ; il m'échappe, je ne puis le saisir. Je parle, et j'ai déjà cessé. Continuellement je commence et je finis d'être. Je m'écoule comme de l'eau, et ne puis m'arrêter sur moi-même. Je n'ai ni le vide du néant, ni la consistance de l'être, mais une vie empruntée, que je reçois et que je perds sans cesse. Ma durée n'est ainsi qu'un anéantissement continu, tandis que votre éternité, ô mon Dieu, toujours une, simple, immobile, vous est présente tout entière, et n'a rien de commun avec l'écoulement des âges. Il est vrai que Dieu même, pour exprimer son éternité, emploie dans l'Écriture des expressions conformes à la bassesse de nos pensées : il se nomme souvent celui qui était, qui est, et qui sera : mais n'a-t-il pas dit aussi, pour ceux qui savent méditer sa grandeur. *Je suis celui qui suis* ? Ce mystère n'est pas pour vous, âmes charnelles, que les sens aveuglent. Bornez-vous à de gros-

sières images ; parlez, il vous est permis, le langage ordinaire : mais vous, qui tâchez d'approfondir l'essence divine ; vous à qui il a été donné de connaître les mystères de Dieu, dissipez de vaines illusions : élevez-vous, esprits contemplatifs, à des spéculations sublimes, et dites ainsi que l'apôtre : quoique notre corps soit encore sur la terre, notre esprit est déjà dans les cieux.

IV. Le Seigneur embrasse tous les lieux comme tous les temps : autre attribut dont les prophètes nous présentent les plus belles images. Dieu, disent-ils, s'étend infiniment au delà de la terre et des mers. Il est plus élevé que les cieux ; il descend plus bas que les enfers. Où pourrai-je donc vous fuir, ô Dieu vivant ? où pourrai-je éviter votre présence, et me dérober à vos regards ; si je monte au-dessus des cieux ; vous y êtes, et je vous vois : si je descends au fond de l'abîme ; je vous retrouve encore : si, prenant mon vol avec l'aurore, je me transporte au couchant, jusqu'aux extrémités de l'Océan ; c'est votre main qui m'y conduira. Je me suis dit à moi-même : Peut-être d'épaisses ténèbres pourraient-elles me cacher aux yeux du Seigneur : vaine, puérile ressource ! Elles ont pour lui l'éclat du jour. Non, la nuit la plus sombre n'a point de ténèbres assez épaisses, la mort n'a point d'ombres assez noires pour cacher les pécheurs ; l'œil perçant du Très-Haut voit leurs œuvres les plus secrètes ; et son bras les écrase. O homme, croyez-vous que je ne sois votre Dieu que de près ; que vous puissiez, en fuyant, vous éloigner de moi et vous mettre hors de la portée de mon bras ? Croyez-vous que je ne verrai pas celui qui se sera caché dans une retraite obscure, pour y ensevelir ses crimes ? Est-ce que je ne remplis point le ciel et la terre ? dit le Seigneur.

C'est ainsi, mes frères, que Dieu nous parle de son immensité, pour se proportionner à notre faible intelligence. Il emploie, je l'avoue, de sublimes images ; mais où en est-il dans la nature qui puissent peindre cet Être invisible, que l'imagination ne peut saisir ? Ah ! toute image le défigure. Moins on veut se le représenter, mieux on le conçoit. Sachons donc encore une fois nous élever au-dessus des sens. Non, Dieu, à proprement parler, n'occupe point de place. Ce serait en faire un Dieu matériel que de dire, il est dans ce lieu ou dans cet autre. C'est ainsi qu'existent les corps, et le Dieu que nous adorons n'a rien de commun avec la matière. Il est immense sans doute, mais sans remplir d'espace, comme il est éternel, sans succession et sans durée. Son immensité est une, simple, indivisible, de même que son éternité. Comme il n'y eut jamais en lui ni passé ni avenir ; il n'y a de même ni parties ni dimensions.

Non, Seigneur, vous n'êtes pas un composé monstrueux dont on puisse faire la dissection et l'analyse ; vous ne formez pas un tout dont chaque partie considérée séparément n'est pas un Dieu. Plutôt que de vous déshonorer ainsi, j'aime mieux ne

pas vous comprendre. Il est juste que vous soyez supérieur à toutes mes pensées. Vous ne seriez point Dieu, si vous étiez à la portée de l'esprit humain. Vous êtes si grand : comment pourrais-je vous concevoir ? Si je ne comprends pas comment vous êtes immense, sans être dans l'espace, c'est pour cela même que j'en suis plus convaincu. Si je dis quelquefois, mon Dieu est présent devant moi, je le laisse au lieu d'où je pars ; je le trouve où j'arrive ; il remplit la terre, les cieux, l'immensité de l'espace, c'est pour me prêter à ma propre faiblesse et nourrir ma piété par ces faibles images.

Où est-il donc cet Etre immense ? Question absurde, qu'on ne peut mieux résoudre qu'en la supprimant. Il voit tout, il agit partout, et n'a point de place. S'il est partout, c'est qu'il n'est aucun lieu où il n'agisse et n'opère ; aucun où il ne règne par les lois de la nature ou par la force de la grâce, aucun qui soit impénétrable à ses regards ou hors de la sphère de son pouvoir : présence admirable et vraiment digne d'un Dieu ! Que l'impie ne dise donc plus : J'échapperai aux regards de l'Eternel ; du haut des cieux pensera-t-il à moi ? Qui suis-je, vil atome, pour être remarqué dans la foule des créatures ? Qu'il sache que les cieux jusqu'à leur voûte la plus haute, l'univers jusqu'à ses extrémités les plus reculées, l'abîme dans toute sa profondeur, et tous les êtres renfermés dans ces vastes limites, sont remplis de sa présence et pénétrés de ses regards. Jusqu'à quand donc, Seigneur, les pécheurs se flatteront-ils de l'impunité ? Ils ont exercé sur votre peuple toute sorte de violences et d'injustices, ils ont ôté la fortune et la vie à l'étranger, au pupille, à la veuve ; et, croyant se dérober à vos yeux, ils ont dit : Non, du haut du ciel le Dieu de Jacob ne verra point nos crimes et n'entendra pas les cris que nous arrachons des malheureux. Insensés, apprenez à connaître le Dieu que vous outragez. Serait-il sourd, aveugle, lui qui a formé vos oreilles, vos yeux ? Quelle image vous en êtes-vous faite ? Ah ! voici ce que dans sa colère il a dit des pécheurs qui croient pouvoir se dérober à son immensité : Qu'aucun d'eux n'espère de m'échapper par la fuite : quand ils descendraient jusqu'aux enfers, ma main les en retirerait ; quand ils monteraient jusqu'au ciel, je les en ferais tomber ; s'ils se cachaient sur le haut des monts, j'irais les en arracher ; s'ils plongeaient dans les mers, j'ordonnerais aux serpents d'aller les mordre au fond des eaux ; s'ils étaient dans la captivité, je commanderais encore à l'épée de les égorger.

Eh ! comment serait-il possible de nous cacher à ses yeux, nous qui ne pouvons lui cacher nos pensées, même les plus secrètes ? L'Esprit-Saint ne nous a-t-il pas dit que les œuvres de toute chair sont devant lui, qu'il n'est à ses yeux rien de caché ni d'imprévu, qu'il sonde les reins et les cœurs ; qu'il

voit d'un coup-d'œil l'histoire de tous les siècles ; qu'il compte les gouttes de pluie, les sables de la mer et les jours de l'éternité ; qu'il révèle ce qui était caché dans le sein de la nuit ; qu'il met au grand jour ce qu'enveloppaient les ombres de la mort ; que l'Enfer lui montre à nu le fond de ses gouffres ; enfin que d'un regard il embrasse les extrémités du monde et perce l'abîme. Voilà, mes frères, la juste idée que vous devez former de l'immensité de Dieu. Quelque part que vous soyez, vous êtes sous ses yeux, vous êtes sous sa main ; et qu'importe qu'il s'étende ou ne s'étende pas dans l'espace ; si, dans quelque lieu que vous puissiez être, il est également à portée de vous voir et de vous punir ?

V. Qu'on me dise le lieu où le Seigneur n'exerce pas sa puissance, et c'est là que je mettrai des bornes à son immensité. Suivons donc la main de Dieu dans ses prodiges : tous les temps, tous les lieux, tous les êtres nous présenteront des preuves continuelles de l'efficacité de sa parole et de la force de son bras. C'est lui qui dit au commencement : Que la lumière soit ; que les cieux se déploient ; que les eaux se rassemblent et s'écoulent dans des gouffres profonds ; que les continents paraissent ; que la terre produise des plantes et des fruits ; que deux astres brillants président l'un au jour, l'autre à la nuit ; que les airs soient peuplés d'oiseaux, la mer des poissons, la terre d'animaux divers ; enfin, il dit : Faisons l'homme, qu'il soit le roi de la nature, et tout obéit à ses ordres suprêmes.

Aussi le prophète Isaïe, frappé du spectacle magnifique de l'univers, invite-t-il tous les hommes à y reconnaître l'empreinte du Créateur. Venez, s'écrie-t-il, voyez, admirez tous les ouvrages du Seigneur : interrogez tout ce qui nage dans les eaux, qui vole dans les airs, qui marche sur la terre ; interrogez la terre et l'univers entier, tout vous dira : Je suis l'ouvrage du Tout-Puissant. Lui seul pouvait de sa main sonder l'immensité des eaux, mettre les montagnes dans la balance, peser les cieux et soutenir comme sur trois doigts la masse de la terre. C'est surtout dans les cieux qu'éclate la magnificence de ses œuvres. Ils sont la plus belle image de sa gloire et la publient sans cesse ; le jour l'annonce au jour ; la nuit l'annonce à la nuit. Les astres parlent un langage entendu de toutes les nations, et disent à tous les peuples : Il est un Dieu plus majestueux encore que ses ouvrages. A sa voix le firmament s'est déployé comme un pavillon. Il y a scellé les étoiles de son sceau. Il les a toutes appelées, et en répondant : Nous voici, elles ont reconnu qu'elles étaient son ouvrage.

Dieu conserve ses créatures par la même force qui leur donna l'être. Elles ne subsistent que par une création sans cesse renouvelée. Seigneur votre souffle constant perpétue l'existence de toutes choses ; il renouvelle sans cesse la face de la terre, et chaque instant fait renaître le prodige de la forma-

tion du monde et de la naissance des siècles. Non, vous n'êtes pas, faibles créatures, parce que vous êtes; mais parce qu'une main toute-puissante vous préserve sans cesse de l'anéantissement. Êtres fragiles, vous n'existez que par une force étrangères, et vous n'êtes suspendus que par un fil au-dessus du néant. Si le souverain Maître retenait au dedans de lui ce mouvement de son cœur qui sans cesse reproduit l'univers; s'il retirait ou s'il arrêterait son souffle créateur, toute chair serait aussitôt anéantie, l'homme à l'instant se perdrait en fumée, le monde s'évanouirait et il n'y aurait plus que Dieu seul. Pour tout détruire, il n'a donc besoin ni de foudres, ni d'anathèmes. Seigneur, détournez seulement vos yeux de ces êtres frivoles, ils ne seront plus; un éclair ne disparaîtrait pas avec plus de rapidité.

Quel empire n'aura pas sur toutes choses ce bras tout-puissant qui a tiré le monde du néant et qui l'empêche d'y rentrer? Le Créateur, le conservateur de tous les corps pourrait-il ne pas les mouvoir à son gré? De quelle main recevraient-ils le mouvement, si ce n'était pas de la main qui leur a donné l'être? Oui, mes frères, l'auteur de la nature l'a soumise à des lois que lui seul peut enfreindre quand bon lui semble. Tout dans le ciel et sur la terre obéit à ces lois souveraines. C'est d'après elles que tous les astres se meuvent, reculent, s'arrêtent, retardent ou précipitent leurs cours. Celui qui les a faits les appelle tous par leur nom, sans en omettre un seul, et les fait marcher comme en ordre de bataille. C'est lui qui a prescrit au soleil l'heure de son coucher; il lui défend de se lever avant l'heure marquée, et cet astre n'ose passer les bornes de l'horizon; il marque tous les jours sa place à l'aurore; il ordonne à l'étoile du matin de se coucher ou de paraître; c'est lui qui dirige la lune dans sa course inégale; il envoie la lumière, elle vole; il la rappelle, elle revient; il lance de même et retire la foudre, et ses carreaux obéissants disent en rentrant dans sa main : Nous voilà présents.

La terre, également attentive et docile à ses ordres, le reconnaît pour son maître et tremble à son aspect. Il l'a suspendue dans les airs sans appui, sans fondement, et la déplace d'un souffle. Quand il le veut, il déracine, renverse et transporte les montagnes. S'il en approche la main, elles vomissent des tourbillons de fumée et de flamme. Leurs masses énormes se sont élevées, les vallons se sont formés selon le plan de ce grand architecte. C'est lui qui a tracé la route des fleuves, qui en a marqué la source, qui nourrit d'une sève abondante toutes les productions de la terre, depuis les plantes qui naissent dans les champs jusqu'aux cèdres du Liban; c'est lui enfin qui donne la vie à tout ce qui respire et l'âme à toute la nature.

Les prophètes sont inépuisables en expressions riches et magnifiques de la toute-puissance de Dieu. Quel tableau majestueux ne pourrait-on pas former des traits épars de ces peintres sublimes de la Divinité? Des

séraphins, ont-ils dit, couvrent son trône et l'appuient de leurs ailes; dans ses mains est le grand livre des temps et de l'éternité; à ses pieds sont prosternées des légions d'esprits célestes, occupés à chanter ses louanges, ou à exécuter ses ordres suprêmes, et ces envoyés, plus rapides que l'éclair, portent en un clin d'œil sa parole sur la terre. Veut-il commander aux éléments; il donne au feu le plus ardent la fraîcheur des zéphyrs. La terre entière n'est qu'une vaste mine qui attend ses ordres pour éclater et se réduire en cendres. D'une pensée il apaise l'Océan en courroux. D'une parole il arrête les vents ou leur donne des ailes. Il dit, l'aquilon vole, sa froideur dépouille les campagnes, glace les mers et brûle les déserts; il souffle, et les nues, plus rapides que l'aile des oiseaux, répandent sur la terre la neige, la grêle et les torrents de pluie qu'il tenait renfermés dans ses trésors. La lumière est son vêtement; autour de lui sont rassemblés les vents et les orages. Du tourbillon qui l'environne partent sans cesse d'effroyables carreaux. Son éclat eût dissipé la terre et les cieux, s'il ne se fût enveloppé de ténèbres impénétrables. Laisse-t-il échapper un rayon de sa gloire, les nuages disparaissent, les astres s'éclipsent, la mer s'entr'ouvre, les fleuves tarissent, la terre tremble d'effroi jusque dans ses fondements, les colonnes du ciel sont ébranlées, l'univers entier frémit et demeure en silence. S'il parle, sa voix est un tonnerre qui porte la terreur jusqu'au fond de l'abîme; elle surpasse le fracas et le mugissement des flots irrités; elle brise les cèdres du Liban; elle étouffe ou dissipe les flammes, fait frémir les déserts, précipite la grêle et allume la foudre. S'il se lève, il est suivi et précédé d'un feu dévorant; les tourbillons et les tempêtes tracent sa route; il foule aux pieds les nues, et marche sur l'aile des vents; les collines s'affaissent et croulent sous ses pas. Il se promène autour des pivots du ciel ou sur les flots de la mer, et fait courber sous lui ceux qui portent le monde. Veut-il descendre sur la terre, il s'assied sur les chérubins, suspend ses foudres et abaisse les cieux. Veut-il dans sa course embrasser l'enceinte de l'univers et aller d'un bout du ciel à l'autre, le soleil est son char; placé dans ce bel astre, il s'élance dans les airs et parcourt à pas de géant l'étendue immense de sa carrière. Entre-t-il en fureur, la mort marche devant lui; son souffle dépouille les états et enlève les rois de leur trône comme un tourbillon emporte une paille; il saisit, il agit un glaive redoutable; de son arc il lance des flèches brûlantes; ses ennemis foudroyés expirent de toutes parts, bouillonnent devant sa face, et se perdent en fumée; les monts se fondent à son aspect; ses regards enflamment la terre et portent un nouveau feu dans les enfers.

Qu'êtes-vous auprès de lui, monarques de la terre, dont la majesté n'est qu'une pompe frivole; et que sont en sa présence tous les rois et tous les peuples ensemble? Ce que serait auprès de l'Océan une goutte

de rosée, nous dit le prophète ; ce que serait dans une balance énorme un grain d'une part, le monde entier de l'autre. Oui, les nations ne sont rien devant lui ; et l'univers est à ses yeux comme s'il n'était pas. Ici, mes frères, vous croyez sans doute vous être fait une haute idée de la Divinité. Homme stupide, il fallait que, pour se faire entendre, l'Esprit-Saint te parlât ce langage. Quand pourras-tu laisser là les images ? Elles t'abusent et ne t'offrent qu'un vain fantôme de la Divinité. O Esprit ineffable, ô Dieu invisible, toute image est un voile épais, qui vous cache à mes yeux. Les plus pompeuses sont les plus éloignées de votre grandeur infinie et de l'adorable simplicité de votre être. Si celles-ci nous étonnent et nous ravissent ; si elles nous montrent en Dieu un abîme de puissance et de majesté, ah ! chrétiens, c'est que nous ne l'avons point encore vu face à face. Jusqu'alors ce n'est que sur la face de la nature qu'il a daigné peindre ses attributs et faire éclater à nos yeux une partie de sa gloire. C'est le seul tableau de sa grandeur, qu'il ait daigné présenter aux prophètes. N'attendons pas d'en avoir ici-bas une idée plus exacte ou plus vive. C'est maintenant le temps de ne voir Dieu qu'en énigme, ou comme dans une glace également obscure et infidèle. Et c'est assez, pour ces jours ténébreux, des faibles lueurs que le ciel accorde à la terre. Pour-suivons.

L'homme, comme les créatures inanimées, est soumis au pouvoir de ce maître absolu. Quand il a formé un dessein, qui pourrait le traverser ? quand il a levé son bras, qui pourrait le détourner ? Oui, notre Dieu fait tout ce qu'il veut dans le ciel, sur la terre et dans les enfers. Les cœurs des rois sont dans ses mains, comme ceux de leurs sujets, et il gouverne un royaume entier comme un seul homme. Aussi est-il le seul arbitre et de la paix et de la guerre. Il arrache le sceptre de la main des monarques, et le met, quand il lui plaît, dans celle des bergers ; quand il veut humilier un souverain, affaiblir ou abattre un empire, il n'y a ni sagesse, ni conseil, ni prudence qui puisse l'en empêcher. Lorsque les rois sont timides ou audacieux dans leurs projets, qu'ils fûient ou qu'ils cherchent les combats, que, par la manière dont ils gouvernent l'État, ils préparent sa grandeur ou sa décadence, c'est le Très-Haut qui répand sur eux un excès de faiblesse ou de témérité, la crainte ou le courage, la sagesse ou l'esprit de vertige : en un mot il les change, les aveugle, les égare à son gré et rend leur politique plus incertaine que l'ivresse au milieu des ténèbres. Que pourrait contre lui la ligue de tous les princes du monde ? D'une parole il confond leurs projets, renverse leurs entreprises, réprime leurs efforts et les fait rentrer eux-mêmes dans la poussière. Lorsqu'ils paraissent régner ici-bas, Dieu seul du haut du ciel tient les rênes des royaumes, et règle le sort de tous les peuples. C'est le Dieu des armées. Sion est sa de-

meure : du haut de cette sainte montagne, il brise sans efforts les armes des potentats, et il étouffe le feu de la guerre. La victoire est dans ses mains. La chute ou l'élévation des empires n'est qu'un jeu de sa toute-puissance. Il fait avec la même facilité bon-dir l'agneau et gagner des batailles.

Nations idolâtres, où sont vos dieux, ces dieux que vous nourrissez du sang de vos victimes ? Appelez ces bustes insensibles, qu'ils se lèvent, et qu'ils viennent vous secourir au milieu des dangers : allez vous prosterner aux pieds de ces dieux que vous avez choisis ; invoquez-les dans des temps de calamité : qu'ils vous délivrent, s'ils en ont le pouvoir ; mais comment pourraient-ils vous défendre et vous protéger ? Ils n'ont qu'une bouche muette, des yeux qui ne voient pas, de sourdes oreilles, des bras impuissants et des pieds immobiles. Le sculpteur, dit le prophète Isaïe (XLV), est allé choisir dans la forêt le bois le plus dur : il en a pris pour se chauffer et pour cuire ses aliments ; du reste il a fait un dieu, et s'est prosterné ensuite devant son ouvrage. Peut-être voulait-il d'abord faire de ce tronc un autre usage, donner une autre forme à ce bloc de marbre ou de métal : puis il lui a dit : Sois un dieu ; lève-toi, je veux t'adorer. Et bientôt un peuple imbecile est venu adresser ses vœux à cette vaine idole. C'est une masse sans mouvement, sans force, sans âme, à qui on vient demander un voyage fortuné, la santé, la vie ; et le stupide navigateur met sa confiance dans ce bois plus fragile que son vaisseau. Périissent ces dieux qui n'ont pas fait le ciel et la terre ; périissent et ceux qui les adorent et les sculpteurs sacrilèges qui les ont faits. Hommes aveugles, que pouviez-vous espérer ou craindre de ces statues également incapables de vous protéger et de vous nuire ? C'est le Seigneur, c'est le Dieu que nous adorons qui seul dans ses puissantes mains tient le sort de tous les hommes, sans qu'aucun puisse s'en arracher ; qui seul châtie ou récompense, enrichit ou dépouille, afflige ou console, frappe ou guérit, donne la mort ou rappelle à la vie.

C'est principalement son empire sur les cœurs que je voudrais ici vous faire bien comprendre, pour vous obliger à vous humilier sous sa main puissante, et vous faire implorer sans cesse le secours de sa grâce. De l'argile dans les mains du potier, voilà l'image de notre âme dans les mains du Seigneur. Ce qu'il a disposé avec sagesse, il l'exécute, sans éprouver de contradiction ni de résistance. Son pouvoir infailible et la force de sa grâce lui assurent le succès de ses vues. C'est dans ses décrets plutôt que dans les dispositions de notre âme, qu'il voit toute la suite de nos volontés et de nos œuvres. Ce n'est pas prévoir l'avenir : c'est le régler, et sa science n'est ainsi qu'une suite nécessaire de sa toute-puissance. Non, il ne dit pas : Ce cœur, dans cette conjoncture, prendra ce parti ou cet autre ; mais : Je le tournerai, je le changerai, j'enlèverai ce

cœur de pierre; je mettrai à sa place un cœur de chair, docile à mes ordres suprêmes; et il le fait aussitôt. Il ne dit pas, cette occasion favorisera mes vues : pour dominer cette âme, j'en étudierai le faible; j'observerai les temps et les moments; je profiterai habilement des circonstances; mais, je braverai l'occasion. Qui résisterait à ma volonté toute-puissante? Mon Esprit souffle où il veut et quand il veut. (*Joan.*, III.) En quel temps que j'envoie ma parole, elle ne reviendra point à moi sans effet; elle fera tout ce que j'aurai voulu : et sa parole s'accomplit. Il ne dit pas enfin, je prédis cet événement; mais, je l'ordonne. Entendez-le parler par la bouche de son prophète. Je dis à l'abîme : Tu seras mis à sec; je dis à Jérusalem : Tu seras rebâtie et repeuplée; je dis aux villes de Juda : Je relèverai vos ruines; je dis au temple : Tu seras fondé de nouveau; je dis à Cyrus : C'est à toi que je confie mon troupeau : je t'ai choisi pour l'exécution de mes desseins éternels. Ce n'est pas ici le ton d'un prophète; c'est le ton d'un Maître dont les prévisions sont autant d'ordres suprêmes et de décrets infailibles.

Craignons, mes frères, qu'en nous faisant une autre idée de la prescience de Dieu, nous ne disputions au souverain des cœurs une partie de son empire. Si l'accord de notre liberté avec l'efficacité des décrets divins nous semble un mystère; ne demandons pas de voir en cela plus clairement que saint Paul; et n'entreprenons pas de sonder l'abîme que forment les trésors de la sagesse et de la science de Dieu. Je suis libre; c'est une vérité que l'homme tient de la bouche même de Dieu, et que je sentirais malgré moi, si je voulais m'aveugler. Le Seigneur est tout-puissant sur mon âme; c'est une seconde vérité que démontrent également la raison et la religion. On ne peut, sans démentir ouvertement les livres saints, affaiblir l'une ou l'autre de ces vérités capitales. Il est, j'en conviens, difficile de les concilier; qu'importe, si toutes les deux ont été révélées avec la même certitude? Leur opposition apparente ne vient que des ténèbres et des bornes de l'esprit humain. L'action de Dieu sur nos âmes, pour trouver créance dans mon esprit, doit être un mystère. Loin de moi les systèmes humains, qui tendraient à le dissiper; cette fausse lumière ne pourrait que m'égarer, en m'éloignant de l'un ou l'autre des dogmes sacrés, que je viens d'établir. Oserais-je m'écrier : O clarté, ô évidence, quand saint Paul s'écrie : O profondeur?

Mais que dis-je? si d'une part je ne comprends pas comment je puis résister à la volonté absolue de mon divin Maître; d'autre part, ne vois-je pas qu'il est un maître trop absolu pour ne pas se faire obéir avec liberté, quand il le veut ainsi? Je n'hésiterai donc plus de dire avec l'Apôtre (*I Cor.*, XVI) que Dieu opère en nous l'œuvre, la volonté, la pensée. Je dirai avec le Sage (*Sap.*, VIII) que Dieu se fait obéir des êtres libres, en disposant toutes choses avec dou-

cœur, et les exécutant avec force. Je dirai avec saint Augustin que Dieu sait se soumettre le libre arbitre sans le détruire. Je répondrai avec saint Thomas que, puisque rien ne résiste à la volonté divine, tout se fait d'une manière libre ou nécessaire, selon qu'il lui plaît, ou selon la nature des êtres qu'il fait agir. Je dirai avec cent prélats de l'Eglise de France qu'un Dieu sait exercer les droits de son pouvoir suprême, sans nuire à notre liberté, parce qu'il tourne les cœurs à son gré, sans leur faire violence ou les nécessiter. Je ne chercherai avec le célèbre évêque de Meaux d'autre raison de ma liberté que la volonté toute-puissante du souverain moteur de mon âme, qui veut par le même décret qu'elle agisse et qu'elle soit libre; et qui, s'il n'était obéi dans le fond et dans la forme, cesserait de faire tout ce qu'il lui plaît dans le ciel et sur la terre. Je respecterai, à l'exemple d'une des plus célèbres écoles catholiques, j'adorerai des ténèbres sacrées et des difficultés inexplicables, plutôt que de paraître affaiblir la souveraineté de Dieu et sa toute-puissance. Enfin quand je n'aurais d'autre maître que la piété, d'autre lumière que la raison, d'autre sentiment que celui de ma dépendance du Créateur, je le regarderais comme l'auteur de mes volontés et de mes pensées, comme l'âme de mon âme, et je craindrais d'autant moins pour ma liberté de la force de sa grâce, que je croirais sa volonté plus puissante, ses voies plus cachées et ses secrets plus profonds.

VI. La toute-puissance de Dieu nous conduit naturellement à sa sagesse; car, mes frères, le premier de ces attributs sans l'autre que serait-il qu'un attribut effrayant pour l'humanité et un fléau de la nature? L'Être souverainement parfait ne peut donc avoir sur ses créatures un pouvoir infini, sans que l'usage qu'il en fait ne soit infiniment sage. Eh! qui pourrait méconnaître cette sagesse tant dans l'ordre moral que dans l'ordre physique? Le premier de ces deux points nous ouvrirait une carrière immense; qu'il nous suffise maintenant de reconnaître la sagesse de Dieu dans les desseins profonds qu'il a gravés sur toute la face de la nature.

Préparez-vous à la dispute, philosophe orgueilleux; c'est vous qu'interroge le Seigneur dans la personne de Job : Est-ce vous qui avez donné aux bêtes sauvages leur pente indomptable à la liberté, au paon son riche plumage, aux œufs qu'abandonne l'autruche le don de couvrir dans la poussière, au cheval sa marche orgueilleuse, son terrible hennissement, cette ardeur impatiente qui lui fait frapper la terre, et qu'anime la trompette dans les combats, à l'épervier le secret de renouveler ses ailes, à l'aigle la force de s'élever au plus haut des airs, et cette vue perçante qui lui fait découvrir sa proie du sein des nues? Est-ce vous enfin qui avez donné à chaque espèce d'animal une construction particulière et convenable à sa façon de vivre? (*Job*, XXXIX.)

Quel est l'homme qui, à l'exemple de Job, ne mettra pas sa main sur sa bouche? et ne s'écriera pas comme David (*Psal.* CIII) : Que vos œuvres, Seigneur, sont admirables; et que vous avez fait toutes choses avec sagesse!

Mais ne nous bornons pas à ces premières preuves d'une sage providence. Insensés qui osez la blasphémer, levez les yeux; considérez les richesses du firmament; promenez vos regards autour de vous; regardez à vos pieds; allez sur les bords de l'Océan; pénétrez dans les entrailles de la terre; rentrez au dedans de vous-mêmes; parcourez toutes les merveilles de la nature; écoutez ensuite et répondez-moi.

Comment a pu se former le monde, cet ouvrage si majestueux et si magnifique? Qui a su imaginer ce grand, ce puissant ressort qui meut et gouverne les cieux? Qui a pu assujettir les astres à des révolutions si régulières? Qui a établi l'alternative du jour et de la nuit, si nécessaire à toute la nature? Qui a si bien distribué les saisons que la terre puisse tour à tour préparer les germes, faire éclore les fleurs, se couvrir des moissons et répandre les fruits? Qui a placé la terre à ce point du ciel, où elle ne fût ni brûlée par la proximité du soleil, ni glacée par sa distance? Qui a élevé la cime des montagnes, pour arrêter les nues, et les changer en des torrents salutaires aux campagnes? Qui a si bien assorti la qualité des plantes à nos infirmités et à nos besoins, et leur a donné ce germe admirable, qui les renouvellera jusques aux derniers âges du monde? Qui a creusé les mers, cet abîme de flots, qui réunit par le commerce toutes les nations, et qui invite les deux mondes à se donner la main? Qui a imaginé ces grands réservoirs, pour fournir des nuages qui pussent arroser les campagnes, ou les rafraîchir par des ombres? Qui a fait souffler les vents, pour varier les saisons, disperser les pluies, et changer en un moment la face du ciel? Qui a concentré dans les voûtes profondes le feu; ce terrible élément qui, s'échappant quelquefois avec fureur, engloutit les villes, ébranle les empires, et soulève les mers; mais qui, retenu ordinairement dans le sein des corps par une main puissante, ne s'exhale qu'insensiblement, pour fournir à nos besoins, et pour animer la nature? Qui a multiplié à l'infini les espèces d'animaux? Qui leur a donné les moyens de se nourrir, de se conserver, de se perpétuer, et un instinct également sûr et ingénieux dans ses différentes opérations? Qui a formé avec tant de génie, exécuté avec tant d'art le dessein de ces corps vivants et organisés, composés d'une infinité de parties merveilleusement assorties et dont chacune a sa destination particulière? Qui a su enfin associer dans l'homme avec tant d'harmonie, et soumettre à des lois réciproques deux êtres aussi différents que l'esprit et la matière?

Ah! tout marque ici un dessein, un ordre, un art, une sagesse qui ne peuvent

être que dans un Dieu. Non, cette monstrueuse chimère de l'impiété, connue sous le nom de hasard, n'a pu produire cet univers magnifique. J'aimerais mieux attribuer à cette cause aveugle ce tableau où je crois voir la nature elle-même, cette statue à qui le sculpteur semble avoir donné la vie et le mouvement, cet édifice qui est un chef-d'œuvre de goût et d'architecture, ce livre enfin qui est le fruit des talents et l'enfant du génie.

Non, Seigneur, on ne peut vous ravir la gloire d'avoir tout conduit à de grandes fins; l'Écriture ne cesse de vous l'attribuer, et nous apprend que votre sagesse préside aux moindres détails, comme aux plus grands phénomènes de la nature. C'est lui, dit le Roi-Propète (*Psal.* CXLVI), qui donne à toute chair sa nourriture; c'est pour l'homme qu'il fait sortir du sein de la terre la vigne et les moissons; c'est pour nourrir les troupeaux qu'il couvre les prairies de verdure; c'est pour les désalterer qu'il fait serpenter les ruisseaux et couler les fleuves. Les lionceaux en rugissant, les petits des corbeaux en croassant lui demandent leur pâture, et ils la reçoivent. Les monstres plongés dans les mers, les animaux qui vivent sur la terre, tous, depuis les plus petits jusqu'aux plus grands, l'implorent quand ils sont pressés par la faim, et il les nourrit.

Peut-être, mes frères, que ne pouvant embrasser les vastes desseins de la Providence, vous vous dites à vous-mêmes : A quoi bon ces nuées d'insectes malfaisants, et tant de vils animaux indignes de la main de Dieu? Pourquoi cette profusion d'étoiles? A quoi sert cette foule d'êtres inutiles qui semblent faits sans desseins? Les maladies, les fléaux divers ne sont-ils pas des défauts, des vices dans la nature, qu'eût dû prévenir la sagesse de son auteur? Mais, pour rassurer votre foi, peut-être ébranlée par ces réflexions indiscretes, il me suffira de vous dire que d'un seul mot Dieu a justifié ses ouvrages. Après avoir mis la dernière main à l'univers, il le vit tout entier, et s'applaudit à lui-même; il vit toutes choses, à mesure qu'elles sortaient de sa main et il les trouva bonnes. Il vit toute la suite des mouvements qui devaient arriver dans la nature, depuis la révolution du firmament, jusqu'à l'agitation d'une feuille: il vit toutes les espèces d'animaux et leurs individus, jusqu'à la dernière génération: il considéra tout jusqu'au nombre des atomes qui composent le monde: à ce grand spectacle, il prononça : Tout est bon. Qui êtes-vous pour le censurer? Laissez dire à l'impie : Pourquoi cette chose ou cette autre? celle-ci est bonne: celle-là ne l'est pas. Tout paraîtra bon dans son temps. Jusqu'alors bénissez le Seigneur et taisez-vous. A peine voyez-vous un frêle ressort, une petite partie de ce grand tout que forme le monde; vous ne le voyez qu'un instant : croirez-vous en juger plus sainement que l'artisan suprême, qui en rappro-

che tous les âges, qui en voit tous les rapports et qui en embrasse l'ensemble?

VII. L'impie, forcé d'admirer dans l'ordre et la beauté du monde physique la sagesse de la Providence, croit du moins trouver dans les désordres du monde moral des preuves qu'il n'est pas gouverné par un Dieu juste. La prospérité des méchants, l'adversité des bons, les disgrâces qu'éprouvent la vertu et l'impunité du crime lui font croire que tout ici-bas est abandonné au hasard et à la loi du plus fort; mais est-ce par le court espace de la vie humaine, qu'on doit juger de la justice d'un Dieu qui a pour frapper l'éternité toute entière, qui, lorsqu'il punit ici-bas, a ses temps et ses moments; et qui souvent n'est par ses délais que plus redoutable? Si vous sentîtes, grand Prophète, des mouvements d'indignation, si vos pas chancelaient, en voyant les pécheurs goûter une paix profonde, regorger de biens, s'enivrer de plaisirs, et ne partager ni les maux ni les fléaux de l'humanité; nous savons combien votre foi fut rassurée en prévoyant leur fin déplorable et les châtiments qui leur étaient réservés. O mort! en enlevant le pécheur au pied du tribunal suprême; ô trompette effroyable! en réveillant ses cendres, et l'appelant à la fatale vallée, tu lui apprendras enfin que la terre avait un Juge dans le ciel; Juge autrefois lent à punir et plein de compassion, mais devenu également inexorable et sévère par l'abus qu'on aura fait de sa patience.

Eh! sans recourir à ce que la révélation nous apprend des jugements de Dieu, n'est-ce pas assez de connaître d'une part sa nature, de l'autre celle du péché, pour les juger incompatibles, essentiellement opposées et tellement ennemies qu'il doit en résulter ou l'anéantissement de Dieu ou le châtimement du crime? En effet, mes frères, peut-on concevoir l'être par essence, sans concevoir qu'il en épuise toute la plénitude et qu'il est par conséquent seul auteur de tout bien, seule source de toute protection et de toute justice? Que dis-je! puisqu'il est l'être par excellence, n'est-il pas la sainteté même, la vérité substantielle, l'ordre immuable? Et le péché, qu'est-il autre chose qu'un renversement de l'ordre, de la vérité, de la justice? Il y a donc un combat nécessaire entre Dieu et le péché. Il faut que la sainteté, la vérité, l'ordre périssent; ou qu'ils triomphent par une punition du pécheur et par une punition infinie, comme la sainteté qu'il outrage. C'est pour cela, grand Dieu, qu'il doit être à jamais la victime de vos vengeances, ou s'approprier le prix infini de la victime qui s'est offerte pour le sauver. Eh! quelle plus grande preuve, Seigneur, pouvons-nous avoir de votre justice que l'alternative des enfers ou de l'incarnation du Verbe, que la réparation de votre gloire a rendue nécessaire?

La sainteté de Dieu est donc le fondement inébranlable de sa justice. Aussi ce premier attribut de la Divinité est-il célébré à chaque page des divines Ecritures. Il est ordinaire aux prophètes de lui donner le titre

de Saint d'Israël et de Très-Saint. Plus d'une fois les auteurs sacrés ont fait entendre ce cri majestueux : Trois fois saint le Seigneur Dieu des armées! C'est le cri puissant des séraphins à six ailes, qu'Isaïe vit voler autour du trône de l'Eternel; c'est le cri perpétuel des quatre animaux de l'*Apocalypse* que vit saint Jean; c'est le cri commun de tous les esprits célestes, qui retentira dans le ciel pendant toute l'éternité : ce fut le seul titre que donna le Sauveur à son Père, parce qu'en effet la sainteté est comme l'abrégé des perfections divines.

Tant de sainteté, je le comprends, ô mon Dieu, est irréconciliable avec le crime. Oui, pécheurs, tremblez en sa présence. Il est par son essence ennemi de l'iniquité. Le méchant n'approchera point de lui; l'injuste ne pourra subsister devant ses yeux. Il hait, il perdra l'imposteur; il abhorre le fourbe et le sanguinaire, enfin rien de souillé n'entrera dans son royaume. S'il jugeait rigoureusement les saints, que de vices, que de taches ne découvrirait pas, jusque dans leurs vertus, ce Juge des justices? A ses yeux les cieux mêmes sont impurs; et il trouve de l'iniquité même dans ses anges : que sera-ce lorsqu'il viendra juger les vivants et les morts? Et qui pourra soutenir sa présence?

Cependant il ne cesse de menacer le pécheur de ses jugements, et d'annoncer qu'il doit un jour rendre à chacun selon ses œuvres. Si sa miséricorde a suspendu jusqu'à présent les effets de sa justice en faveur des coupables encore vivants, elle ne les a point détournés. Voici le Seigneur prêt à faire briller son glaive : il a déjà tendu son arc; il a préparé des traits qui donnent la mort; il va lancer des flèches brûlantes. Des jours de colère et de justice vont succéder aux jours de clémence et de miséricorde. C'est maintenant qu'il va diriger sur la tête des pécheurs le souffle des tempêtes et faire pleuvoir sur eux le soufre et le feu comme le prélude des maux infinis qu'il leur réserve dans le calice de sa fureur. Il a dit : Voici le jour, je le jure par moi-même, où mon bras s'armera pour le châtimement de mes ennemis. J'épuiserai mes traits sur ceux qui m'ont hai. J'enivrerai mes flèches de leur sang, et je les exterminerai avec un glaive dévorant, à qui j'aurai donné le tranchant de la foudre. (*Deut.*, XXXII.)

VIII. Je ne finirais pas si je rassemblais tout ce que Dieu dit aux méchants pour leur faire redouter sa justice; mais j'aime mieux les remplir d'amour par la peinture de sa bonté que de les pénétrer de la crainte de ses jugements. Ecoutez donc, ô vous dont le cœur peut être touché de ses miséricordes : ce Dieu qu'on vous peint si redoutable aux pécheurs, est un Dieu qui est toujours attendri par un repentir sincère. Les larmes du pénitent éteignent sa foudre. Touché de ses regrets, il brise aussitôt les fers qu'il lui avait préparés dans sa colère. Ah! c'est un Dieu fidèle dans ses promesses; et voici ce qu'il dit au pécheur dans

les livres saints : Reviens à moi qui suis ton Rédempteur. Je détruirai tes iniquités comme je dissipe un faible nuage. C'est moi, c'est moi-même qui les efface pour satisfaire ma bonté. Souviens-toi de moi seulement, et j'oublierai tes péchés. Fussent-ils plus rouges que la pourpre ou le vermillon, si tu reviens à moi, je te rendrai aussi blanc que la neige. Est-ce que je veux la mort de l'impie? Non, j'en jure par moi-même, je veux seulement qu'il abandonne ses voies perverses et qu'il vive. Quand j'aurais prononcé l'arrêt de sa mort, son repentir me le fera révoquer et je lui rendrai la vie.

Ne soyez pas surpris, mes frères, de cet excès de bonté. Un être infiniment puissant pourrait-il n'être pas infiniment bon? C'est le propre de l'impuissance de chercher à nuire, d'éclater en vaines menaces et de se voir avec chagrin bornée dans ses vengeances. On fait tout le mal dont on est capable pour faire craindre celui qu'on ne peut faire, et on travaille à se rendre redoutable pour suppléer la force par la terreur. On est au contraire doux et humain, à mesure qu'on a plus de pouvoir et d'autorité. C'est pour cela que le trône des rois est le trône de la clémence, et que la bonté fait ordinairement l'auguste caractère des souverains. Qu'on aime en effet le salut et le bonheur d'un peuple dont on tient le destin dans ses mains, et qu'on épargne volontiers des hommes qu'on peut perdre d'un mot ou d'un regard! S'il y a eu des princes cruels, c'est qu'ils joignaient à la souveraine puissance une âme étroite et pusillanime. Des princes timides, à force de tout craindre, n'ont cherché qu'à se faire craindre eux-mêmes et à régner par la terreur; leur politique incertaine et tremblante ne trouvait de ressource pour le maintien de leur autorité qu'en frappant les grands coups, et ne se rassurait qu'à force de verser du sang et d'immoler des têtes. C'est une maxime certaine qu'il n'y a guère de rois cruels que les rois faibles; mais le Roi des rois, dont la grandeur d'âme est infinie ainsi que son pouvoir, pourrait-il mettre des bornes à sa clémence? Non, chrétiens; elle ne sera pas surpassée par la malice et la corruption des hommes. Vous avez compassion de nous tous, Seigneur, parce que vous pouvez tout et que vous pouvez nous faire tous périr d'un souffle.

Quelle vaste carrière ne m'ouvrirais-je point encore si je voulais ici, mes frères, vous découvrir sa bonté dans les dons de la nature et de la grâce qu'il vous a prodigués, dans les preuves innombrables qu'il vous a données de sa miséricorde et de sa protection, dans la grandeur des récompenses qu'il vous promet, et surtout dans les grands mystères de l'Incarnation et de l'Eucharistie! Mais un discours entier ne suffirait pas pour développer tant de prodiges de miséricorde et d'amour.

Bornons-nous maintenant à parcourir ces belles et touchantes images, employées par

le Saint-Esprit, pour peindre la tendresse de Dieu envers les hommes. C'est un laboureur qui n'épargne rien pour la culture de sa vigne; c'est un homme riche qui appelle les pauvres à sa table; c'est un défenseur, un libérateur tout-puissant qui s'arme pour notre cause et qui extermine nos ennemis; c'est un pasteur passionné pour son troupeau, qui court après les brebis égarées et les rapporte sur ses épaules dans le bercail. C'est un ami charitable et généreux qui offre à ceux qui sont accablés sous de pesants fardeaux de les soulager, et à ceux qui souffrent la soif de les désaltérer. C'est le protecteur de l'étranger, l'époux de la veuve, le père de l'orphelin; c'est une poule qui rassemble ses petits sous ses ailes; c'est un aigle qui porte ses aiglons timides, ou qui vole sur eux et les invite à prendre l'essor; c'est un père tendre qui voit avec des transports de joie le retour et le repentir d'un fils prodigue et libertin; c'est une mère qui ne peut oublier l'enfant qu'elle a porté dans son sein, qui le garde comme la prunelle de son œil, le met sur ses genoux, le presse entre ses bras et l'accable de tendres caresses; c'est l'époux de l'âme infidèle qui, l'ayant trouvée pauvre, délaissée et plongée dans l'impureté, la néanmoins choisit pour son épouse, qui la purifie, l'embellit de plus en plus, lui prodigue ses dons les plus rares, l'appelle à sa couche, la place sur son trône, la couvre de sa gloire, et qui la rappelle encore après de nouveaux égarements et de nouveaux crimes.

Tant de bonté, grand Dieu, me pénètre pour vous de l'amour le plus tendre et de la plus vive reconnaissance. Cet aimable attribut m'enflamme autant que vos autres attributs m'étonnent et me ravissent. Que vous êtes grand, Seigneur! que peu de pensées atteignent jusqu'à vous! la seule chose qu'il nous est donné de bien comprendre en vous est que vous êtes incompréhensible. Le peu que j'entrevois de votre grandeur est un poids qui m'accable. Je suis ébloui de ce rayon de votre gloire, qui vient de percer le nuage où réside votre divine majesté. Je perds, grand Dieu, la témérité de célébrer vos perfections infinies, et je ne puis plus que m'écrier avec le Sage : Que pourrions-nous dire à sa gloire? Elle est infiniment au-dessus de ses œuvres et de nos faibles éloges. Qui pourrait le voir ou le peindre tel qu'il est en lui-même? Hélas! à peine connaissons-nous un petit nombre de ses ouvrages, et ceux que nous ne connaissons pas sont encore plus grands. O Dieu! quel est le Dieu semblable à vous? Ouvrons tous les temples du paganisme et toutes les écoles des philosophes : que toutes les nations, que toutes les sectes nous vantent leurs dieux et les rapprochent du Dieu que nous adorons : lequel de ces dieux pourra lui être comparé? *Quis deus magnus sicut Deus noster.* (Psal. LXXXVI.) Sera-ce ce dieu des philosophes qui, renfermé dans sa vaine grandeur, abandonne le monde à lui-même,

qui, du sein du repos et de l'indolence, dédaigne de se faire connaître aux hommes, de leur donner des lois et de punir les crimes? Seront-ce ces divinités innombrables qu'enfantèrent le caprice des peuples, la fourberie des prêtres et la superstition attachée aux siècles d'ignorance? Seront-ce ces dieux autrefois révévés à la honte de l'humanité, qu'on voit dans l'histoire du paganisme en proie à toutes les passions humaines; ces dieux dont on connaît la naissance, la mort et l'apothéose; ces dieux cantonnés dans la mer, dans les fleuves, dans les forêts, dans le ciel ou dans les enfers, dont on peint la demeure et dont l'empire a des limites où expire leur puissance; ces dieux souillés des plus grands vices et dont le culte ne tendait qu'à multiplier leurs infâmes imitateurs? Ah! leur foule annonce leur faiblesse. L'univers partagé entre tant de maîtres ne m'offre qu'une vaste anarchie. La terre n'a point de Dieu à force d'en avoir. Disparaissez, infâmes divinités, auprès du Dieu véritable; je ne vois parmi vous que des hommes vicieux, des démons ou de vils animaux. Quel autre Dieu que celui qui est l'objet de notre culte et de nos hommages! *Quis Deus magnus sicut Deus noster?*

Que toute la nature, ô Dieu seul puissant, seul Maître du ciel et de la terre, que tous les êtres sortis de votre main s'unissent à moi pour vous rendre un hommage éternel. Cieux, astres éclatants qui ornez le firmament ou qui éclairez la terre, brillant du jour, ténèbres de la nuit, bénissez le Seigneur. Bénissez-le, nuages répandus dans les airs, soit que vous deveniez une douce rosée ou que vous fondiez en pluie, soit que vous ameniez la neige et les frimats, ou que, dans les chaleurs de l'été, vous portiez dans votre sein la grêle, les éclairs et la foudre. Bénissez le Seigneur, ô vous terre et tout ce qui la compose : fleuves, fontaines qui l'arrosez, métaux renfermés dans son sein, plantes innombrables qui croissez dans les campagnes; et vous animaux divers, qui peuplez les airs, les champs et les eaux. Bénissez-le, anges du ciel, enfants des hommes, princes et peuples, serviteurs de Dieu; et vous, prêtres du Très-Haut, célébrez ses merveilles, et faites un concert de louanges magnifiques. Chantez vous tous, mes frères, les louanges du Seigneur, parce qu'il est bon et que ses miséricordes sont éternelles. Que chacun de vous s'empresse de lui dire désormais : Seigneur, je veux vous consacrer entièrement mes vœux, mes sentiments et mes pensées. Viles créatures, non, vous ne partagerez plus mon cœur. Fuyez, biens de la terre. Honneur, talents, richesses, gloire, plaisirs, je vous méprise. Comme le Prophète, je ne demande plus qu'une chose, ô mon Dieu, et je ne cesserai de vous la demander : c'est d'habiter éternellement dans votre maison, et de goûter le bonheur ineffable de vous y voir face à face. Ainsi soit-il.

SERMON III.

Pour le mardi de la première semaine de Carême.

SUR LE JUGEMENT DERNIER.

Cum venerit Filius hominis, ... sedebit super sedem majestatis suæ; et congregabuntur ante eum omnes gentes. (Math., XXV.)

Quand le Fils de l'homme viendra, il sera assis sur le trône de sa majesté; et toutes les nations seront rassemblées devant lui.

Sire,

Quelle différence de ce dernier avènement de Jésus-Christ au premier! Il est venu pour sauver les pécheurs : il viendra pour les perdre à jamais. Il est venu porter la paix au monde; il viendra y porter l'épouvante. Il est venu accomplir la loi : il viendra juger sur cette même loi tous les prévaricateurs. Il est venu répandre sur la terre le feu de la charité : il viendra l'embraser des feux de sa colère. Le jour de sa naissance fut un jour de salut; celui de son dernier avènement sera un jour d'angoisse et de tribulation, de misère et de calamité, de trouble et de ténèbres, de colère et de vengeance; enfin le grand jour du Seigneur, le jour terrible. Il parut pour la première fois dans une étable; il vécut obscurément parmi les hommes, comme un d'entre-eux; à peine laissa-t-il une fois échapper un rayon de sa gloire : il paraîtra pour la dernière fois sur les nues, avec tout l'appareil de sa puissance et de sa majesté, ayant à ses pieds les nations assemblées, pour entendre leur jugement. *Cum venerit Filius hominis, sedebit super sedem majestatis suæ; et congregabuntur ante eum omnes gentes.*

Pouvez-vous, mes frères, entendre sans frémir une vérité qui, dans la bouche de l'Apôtre, fit trembler un juge païen; qui peupla les déserts de la Thébaïde, qui peuple encore tous les jours tant de saints asiles consacrés à la pénitence, et qui fit sur saint Jérôme une telle impression, qu'il croyait toujours entendre la terrible trompette qui appellera au tribunal suprême les vivants et les morts?

Essayons, mes frères, de vous peindre les horreurs de ce dernier jugement sans vous présenter d'autre plan que l'histoire affreuse de son appareil. Esprit-Saint, je ne veux employer que vos couleurs dans ce triste tableau. Je ne veux que rassembler ces grandes images que vous avez dispersées dans les livres saints. Vos paroles seules sont ce feu qui dévore, ou ce marteau qui brise la pierre. Puisse, mes chers auditeurs, la seule idée de ce dernier jour pénétrer de terreurs salutaires ceux d'entre vous qui n'éprouvent pas les douces impressions de l'amour divin : puisse-t-elle vous préparer si bien au règne de la charité, qu'enfin elle bannisse la crainte; et que, pleins de confiance en la miséricorde de Dieu, vous puissiez lui dire avec le Prophète (*Psal. XLII*) : Jugez-moi, ô mon Dieu, et discernez ma cause de celle des pécheurs. Demandons

cette grâce au Seigneur par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

Sire,

Dieu annonce quelquefois les grandes calamités par des présages de sa colère, pour préparer les justes à ces épreuves, et pour inviter les méchants à la pénitence; que sera-ce, lorsqu'il s'agira d'annoncer la consommation des siècles; lorsque la mesure des crimes des hommes sera comblée, que l'univers touchera au moment de sa chute éternelle, et que le temps sera venu de juger les vivants et les morts? Ah! c'est alors que des révolutions inouïes, des signes effroyables, des fléaux affreux prépareront le monde à sa ruine entière. C'est par le trouble de la raison humaine que commencera celui de toute la nature, et les premiers nuages des ténèbres qui doivent couvrir la face de la terre se répandront sur la vérité. Esprit d'erreur et de mensonge, esprit d'irréligion et de blasphème, impétueux fanatisme, vous serez les tristes avant-coureurs des dernières calamités. Il s'élèvera des disputes opiniâtres, qui seront, comme dit l'Ecriture, des combats d'opinion plutôt que des recherches paisibles. Les esprits aveuglés par la passion, entraînés par la cabale, s'échaufferont jusqu'à la fureur. Le choc des partis contraires enfantera des troubles, des persécutions et des schismes. Ces dissensions déchireront le sein de l'Eglise, ébranleront les empires; et cette espèce d'incendie embrasera le monde entier. Que pensez-vous, mes frères, que seront les fruits de ces querelles odieuses? Hélas! nous ne pouvons que trop les prévoir d'après l'histoire des temps passés: l'obscurcissement de la loi, l'avilissement de la religion, la corruption des mœurs, les scandales, les trahisons et les haines implacables. Dans ces temps malheureux de trouble et d'iniquité, la charité sera presque généralement éteinte. On ne verra que des imposteurs livrés à leurs propres passions, séduisant les peuples par tous les artifices que peuvent inspirer l'imposture et l'hypocrisie.

Tels seront, mes frères, les précurseurs infâmes de l'homme de péché, qui doit ensuite paraître sur la terre. Il faut qu'elle voie, avant de périr, cet enfant de perdition qui doit s'élever orgueilleusement contre tout ce qui porte le nom de Dieu et s'arroger le culte qui ne convient qu'à la Divinité. Il faut que tous les hommes, hors ceux dont les noms sont écrits dans le livre de l'Agneau, adorent cette bête qui blasphémera le Seigneur et qui aura le pouvoir de faire la guerre aux saints. Ce monstre élevé dans l'art des démons, séduira par des prestiges, étonnera par des victoires, envahira des trônes; il osera s'asseoir dans le temple de Dieu, comme s'il était Dieu lui-même, et il suscitera contre ceux qui refuseront de l'adorer l'orage de la plus violente persécution. Jamais tribulation n'aura égalé celle qui dans ces derniers temps affligera l'Eglise. Toute chair y succomberait, si le Sei-

gneur n'abrégeait en faveur des bons ces jours de tentation et d'épreuve. Vos élus mêmes, ô mon Dieu, si vous ne les soutenez d'une main toute-puissante, se prosterneront aux pieds de l'imposteur et lui rendraient un culte sacrilège.

Lorsque vous verrez dans le lieu saint cette abomination de la désolation, peuples, croyez alors que les siècles vont finir; et vous, reparaissiez, prophètes du Dieu vivant, qui ne fûtes soustraits à l'empire de la mort, que pour être dans ces derniers temps des témoins incorruptibles de la vérité; opposez, comme d'autres Moïses, de vrais miracles aux prestiges de l'Antechrist; soutenez les fidèles prêts à succomber; rallumez la foi presque éteinte sur la terre; sacrifiez généreusement votre vie pour la gloire de la religion. La bête sortie du fond de l'abîme, qui vous immole à sa fureur, va périr à son tour; c'est Dieu même qui, pour venger votre mort, doit l'exterminer d'un souffle de sa bouche.

Après cela, mes frères, ce ne sera point encore la fin, le bouleversement de la société suivra de près celui de la religion. J'entends déjà le cri de l'ange qui dit au fils de l'homme: C'est le temps de la moisson, jetez votre faux sur la terre, et je vois bientôt l'univers entiers en proie aux horreurs de la peste, de la famine, de la guerre et de tous les fléaux de l'humanité. Néanmoins ce n'est encore là qu'un commencement de douleurs. L'appareil du jugement à peine est-il commencé. L'Agneau n'a rompu jusqu'à présent que les premiers sceaux du livre mystérieux, et le Seigneur n'a jusqu'ici frappé que les premières victimes de sa colère. Il faut de plus qu'à l'ouverture du septième sceau, sept anges soient armés de fatales trompettes pour les faire successivement retentir jusqu'aux extrémités du monde. Il faut qu'au son de ces instruments redoutables, il périsse une grande partie de tout ce qui végète sur la terre, qui vit dans la mer et dans les fleuves; que les astres s'éteignent en partie; que les puits de l'abîme s'ouvrent et vomissent avec des torrents de fumée des monstres qui tourmentent les impies. Il faut qu'au bruit de la sixième trompette une partie des vivants soient exterminée, et qu'un ange envoyé du ciel, pour annoncer à ceux qui restent la fin des siècles, place un pied sur la terre, un autre sur la mer; qu'il pousse un cri semblable au rugissement du lion; qu'il jure par le Créateur du ciel, de la terre et des mers qu'il n'y aura plus de temps, et qu'au jour où l'on entendra sonner la septième trompette le mystère de Dieu achèvera de s'accomplir.

Après ces tragiques événements, la fureur du Très-Haut ne sera point encore apaisée, et son bras sera toujours levé; il ajoutera de nouvelles horreurs à l'appareil déjà si terrible de son jugement; et, pour consommer ses vengeances sur les vivants, il doit ordonner à sept anges de verser tous à la fois sur la terre, les sept vases de sa

colère. Qu'ils seront affreux, grand Dieu, les fléaux versés par ces coupes redoutables ! Des plaies mortelles sur tous les adorateurs de la bête, les eaux changées en sang infect et corrompu, des chaleurs dévorantes, des éclairs, des tonnerres épouvantables, des grêles énormes, les îles et les montagnes englouties, des tremblements de terre inouïs et sans exemple, les astres obscurcis, ou n'offrant qu'une face sanglante, la mer agitée par d'horribles tempêtes, élevant de toutes parts des montagnes de sang et jetant au loin l'épouvante dans tous les cœurs, par le choc et le mugissement de ses flots.

Tremblez, frémissez, pécheurs qui voyez ces bouleversements affreux. Et vous, prêtres du Très-Haut, couvrez-vous de sacs, et pleurez : jetez de grands cris, ministres des autels ; allez au temple et couchez-vous dans la cendre, ministres de mon Dieu ; voici la fin de tous les sacrifices. Faites retentir la trompette en Sion, ordonnez un jeûne saint, convoquez l'assemblée du peuple, appelez dans la maison de Dieu, et les vieillards, et les enfants et tous les habitants de la terre, et criez vers le Seigneur, O jour malheureux ! voici le jour des vengeances de Dieu ; il va le faire fondre sur nous comme une tempête.

Il vient, en effet, ce dernier jour, ce jour de feu, qui, semblable à une fournaise ardente, doit consumer les pécheurs comme de la paille, sans leur laisser ni germe ni racine. Lorsque les hommes, toujours obstinés à croire la fin du monde éloignée ne s'occupent, comme au temps de Lot et de Noé, qu'à donner des festins, à célébrer des noces, à s'enrichir par le commerce, à embellir les campagnes par de nouvelles plantations et à construire de nouveaux édifices, la septième trompette retentit tout à coup dans les airs, et il tombe aussitôt une pluie de feu, qui dévore la terre et qui détruit en un clin d'œil tous les ouvrages de la nature et de l'art. C'en est fait, il n'y a plus d'hommes ni d'animaux, plus de villes, plus de campagnes, plus de richesses. On ne distingue plus sur la surface de la terre les demeures des grands des cabanes du pauvre, les fertiles campagnes des sables arides, les jardins les plus rians des plus affreux déserts, les superbes cités des sombres solitudes. Un affreux incendie a porté en tous lieux la mort et la désolation. Tout s'est consumé, tout a péri dans ce déluge de flammes. Cet embrasement général a tari les fleuves, desséché les mers, dissous les cieux. La terre n'est plus qu'un vaste tombeau et l'univers qu'un monceau de cendres.

Non, ils ne sont plus, ces lieux enchanteurs, qui faisaient oublier aux mortels le terme de leur pèlerinage. Ils ne sont plus ces palais qu'ils consacraient au luxe et à la mollesse. Il a disparu, ce monde séduisant, où ils étalaient un faste orgueilleux. Elle n'est plus, cette ville immense, le séjour des plaisirs, le théâtre des passions et l'école des crimes, qui par ses débordements était

devenue une autre Babylone : *Cecidit, cecidit Babylon illa magna*, (Apoc., XIV.) Tous les arts s'étaient épuisés à l'embellir. Elle regorgeait de toutes sortes de richesses. On accourait des quatre coins du monde pour en admirer la magnificence et pour y jouir des délices qu'elle offrait à ses habitants. Les marchands de la terre s'étaient enrichis de l'excès de son luxe. Elle avait corrompu les rois, enivré tous les peuples du vin de ses prostitutions. Ses crimes s'étaient élevés jusqu'aux cieux. Ses édifices pompeux semblaient braver les temps. Elle se disait à elle-même : Je suis la reine du monde, et jamais je ne serai dans le deuil ; mais en un seul jour tous les fléaux l'ont désolée et les flammes l'ont détruite. On n'y entendra plus la douceur des concerts, le bruit des ateliers, les chants des époux. On n'y verra plus la lumière des flambeaux, la pompe des spectacles, l'activité du commerce, la foule tumultueuse des citoyens. Sa chute a été aussi précipitée que celle d'une meule qu'un ange a jetée dans la mer pour donner le signal de sa ruine. Elle a été subitement dévorée avec toutes ses richesses. Un moment a détruit cet ouvrage de tant de siècles, sans en laisser le moindre vestige. Ciel, applaudissez au malheureux sort de cette ville infâme ; apôtres et prophètes, réjouissez-vous de sa chute : Dieu vous a vengés de ses mépris impies : elle est tombée, cette grande Babylone, il n'en reste pas même de tristes débris : *Cecidit, cecidit Babylon illa magna*.

C'est cette affreuse désolation que Jérémie a décrite en ces termes touchants : J'ai vu autour de moi et dans les airs ; il n'y avait plus d'hommes ni d'oiseaux. J'ai vu la terre, elle n'était qu'un grand vide et un chaos immense. J'ai vu les cieux, ils étaient sans lumière. J'ai vu les montagnes, elles tremblaient, et les collines étaient toutes agitées. J'ai vu tous ces pays autrefois si fertiles ; c'étaient des déserts, et toutes les villes étaient détruites devant la face de Dieu par le souffle ardent de sa fureur. (Jerem., IV.) Après cela, mes frères, attachez-vous à des choses qui vont se dissoudre. Au mépris des biens éternels saisissez follement des biens qui vont se perdre dans les feux de la colère de Dieu. Insensés, vous allez périr, vous et les choses que vous aimez.

Vous nous direz peut-être, comme les apôtres le dirent à Jésus-Christ, Quand arrivera ce terrible appareil du jugement universel ? *Quando hæc erunt* ? (Luc., XXI.) En serons-nous les témoins ? et faut-il nous alarmer des malheurs qui ne tomberont que sur les hommes que surprendra l'avènement du Seigneur ? Ah ! mes frères, refusez donc, puisque vous le voulez, des sentiments de compassion et de douleur aux misérables restes de l'humanité, qui vivront alors sur la terre ; mais pensez du moins à vous. Dans peu vous verrez un événement aussi tragique. Le trépas aura pour vous toutes les horreurs du jugement dernier ; la mort en vous fermant les yeux éclipsera

pour vous les astres; la nuit du tombeau sera pour vous la nuit éternelle. Alors le soleil finira pour vous ses révolutions et le cours des âges. Vous cesserez de voir les jours et les nuits se succéder et ramener tour à tour le sommeil et les plaisirs. En perdant vos forces, en tombant de défaillance, vous sentirez la terre manquer sous vos pieds. La chute de votre corps sera pour vous la chute du monde entier. Le même Dieu qui jugera sur la nue l'univers assemblé, prononcera votre jugement sur son trône; en un mot vos derniers moments seront un affreux abrégé de la dernière désolation. Eh ! n'est-ce pas la même chose pour vous que le soleil s'éclipse, ou que vos yeux se ferment à la lumière; que la machine du monde ou la vôtre se détruise; que l'univers s'écroule sur vous, ou que votre corps s'écroule, frappé d'un coup mortel; que vos biens, vos palais, vos domaines périssent avec vous, ou que la mort vous en sépare à jamais; qu'Hénoch et Elie vous annoncent la fin des temps, ou qu'un ministre du Seigneur vous annonce la vôtre; que l'ange de l'*Apocalypse* vous cite au tribunal du souverain Juge, ou qu'après votre dernier soupir l'ange tutélaire y présente votre âme? Qu'importe enfin que le jugement dernier soit encore éloigné; si d'affreux tourments doivent remplir l'intervalle?

Dites-nous maintenant, Quand arriveront ces tristes événements, *Quando hæc erunt?* Oui, je puis vous le dire sans me tromper; le temps est proche, la cognée est déjà à la racine de l'arbre. Voyez vos rides se creuser, votre tête se dépouiller, votre vue s'affaiblir, votre corps se courber vers la terre. Vos membres sont déjà tremblants; votre feu s'éteint; votre vigueur passe; votre humeur change; vos talents ne sont plus; votre esprit s'aliène; votre mémoire se refuse aux choses les plus communes; vous n'avez des passions que l'habitude; vos infirmités se multiplient; une réponse de mort vous cite sans cesse au tribunal suprême; tous les jours vous voyez autour de vous les tombeaux s'ouvrir pour des personnes de votre âge; vous mourez vous-même en détail; les plaisirs vous ont énervé; les excès vous ont détruit; les maladies vous ont affaibli; les années vous ont usé; vous ne vivez qu'à demi; la machine dépérit peu à peu et menace d'un anéantissement général: voilà pour vous les tristes avant-coureurs du jugement.

Je veux donc que vous ne soyez pas le témoin de l'embrasement du monde: sachez du moins que ce désastre amènera le moment terrible de votre jugement. Vous ne verrez pas la terre se réduire en cendres, mais vos cendres en frémissent, sur le point de reprendre une vie mille fois plus odieuse que la mort. Les ténèbres du tombeau vous déroberont, il est vrai, les malheurs des vivants et la fin déplorable de toutes choses; mais ce tombeau ne doit-il pas vous jeter hors de son sein, et vous rendre malgré vous le spectateur du chaos épouvantable.

Prophète du Seigneur, n'est-ce pas alors que viendra ce moment que vous avez si clairement prédit et si vivement dépeint, où tous les morts reprendront une vie nouvelle? Jetez les yeux sur la face de la terre où il n'y a plus que des cendres. N'est-ce pas là ce champ lugubre, où vous transporta le Seigneur en esprit, et qu'il vous montra parsemé d'ossements innombrables? Fils de l'homme, vous dit-il (*Ezech., VIII*), croyez-vous que ces os puissent revivre? Et après votre réponse pleine de foi, il vous fut ordonné de dire à ces os au nom du Seigneur: Je vous rassemblerai; je vous donnerai des nerfs, une chair, une peau, un esprit et vous vivrez; et aussitôt ces grands prodiges se firent sous vos yeux. Encore une fois, n'est-ce pas la résurrection générale des morts doit vous vîtes l'image? Oui, mes frères, et jamais prophétie ne fut plus claire, ni ne sera mieux accomplie. Le genre humain va renaître tout entier de ses cendres. Levez-vous, morts, s'écrie un ange du Seigneur, d'une voix terrible qui retentit de l'orient à l'occident et du nord au midi; levez-vous; morts, venez au jugement: *Surgite, mortui, venite ad judicium*. Ossements épars, réunissez-vous, reprenez chacun votre ancienne place. Chairs mille fois dénaturées, reprenez votre première forme. Cendres dispersées sur la terre, dans les eaux et dans les airs, rassemblez-vous et vivez. Boue inanimée, organisez-vous, et formez comme autrefois des corps humains. Gouffres profonds, rendez les morts que vous avez engloutis et dissipés. Terre, ouvre tes tombeaux; vomis les monstres renfermés dans tes entrailles, et rends à Dieu les corps de ses élus, qu'il t'avait confiés comme un précieux dépôt. Âmes bienheureuses, âmes réprouvées, venez du haut du ciel ou du fond des abîmes, associer à votre gloire ou à votre supplice ce limon dont la mort vous a séparées. Esprit de vie, soufflez des quatre coins du monde, et portez dans ces cadavres la chaleur et le mouvement. Arides ossements, entendez la voix du Seigneur. Levez-vous morts, de toutes les nations et de tous les âges, venez au tribunal redoutable entendre votre jugement: *Surgite, mortui, venite ad judicium*.

Que toute chair ressuscite, depuis l'enfant mort dans le sein de sa mère, jusqu'au vieillard décrépité; depuis celui qui s'est assis sur le trône jusqu'à celui qui a couché sur la poussière; depuis le courtisan qui a vécu dans les cours des rois jusqu'au sauvage qui a vécu dans les forêts; depuis l'habitant d'un pôle de la terre jusqu'à l'habitant de l'autre; depuis le premier homme formé de la main de Dieu jusqu'au dernier-né du genre humain. Sortez, sortez tous du fond des tombeaux, sans distinction d'âge, de condition, de sexe, de fortune, de siècle et de nation.

Accourez, peuples, accourez tous à la vallée du carnage: c'est là que doit éclater le jour du Seigneur; c'est là qu'il vous appelle pour vous faire entendre ses justes

jugements : *Surgite, mortui; venite ad iudicium.*

Frémissez à ces mots terribles, cendres impures, coupables ossements. Vous prenez une forme hideuse. Vous recevez avec le souffle qui vous anime la crainte et le désespoir. Saisis d'horreur à cet affreux réveil, vous reprenez une vie mille fois plus effrayante pour vous, que ne le fut autrefois la mort.

O vous qui durant votre vie mortelle ne regardiez ce monde que comme un lieu d'exil ou de pèlerinage; vous pour qui la terre n'était qu'une vallée de larmes, et qui soupiriez sans cesse après la céleste Sion; vous qui demandiez d'être séparés de ce corps mortel, où votre âme était comme captive, réveillez-vous dans l'allégresse, au son de la trompette céleste, qui vous appelle à la gloire des saints. Levez votre tête avec confiance. Voici le temps de votre rédemption. Ne craignez pas en revenant à la vie de gémir encore une fois dans l'oppression et dans l'esclavage, dans la douleur et dans l'opprobre : la vertu, autrefois méprisée, avilie, persécutée, va rentrer dans ses droits, et recevoir à la face du genre humain ses couronnes immortelles. Ne craignez ni l'éclat éblouissant, ni la terrible majesté du souverain Juge qui va paraître : c'est le soleil de justice qui se lève pour vous, et qui, par ses douces influences, porte dans vos cendres éteintes la chaleur et la vie. A la vue de cet astre bienfaisant, élancez-vous joyeux de vos tombeaux, et bondissez, selon l'expression du Prophète, comme des troupeaux récréés par la beauté du jour. Ne craignez pas de reprendre un corps dont vous avez désiré la dissolution avec tant d'ardeur. Ce ne sera plus cette chair rebelle et corrompue; ce ne seront plus ces besoins humiliants, ces infirmités douloureuses, ces passions opiniâtres, ces penchants malheureux, ces goûts dépravés et grossiers, qui vous firent tant déplorer la faiblesse humaine. Aujourd'hui vos corps sont glorieux, impassibles, subtils, brillants comme des astres lumineux, et dégagés de cette pesanteur qui les attachait à la terre, tandis que les réprouvés, couverts de honte, portent sur le front avec la difformité du péché le sceau de leur réprobation éternelle.

Voilà, mes frères, la seule différence qui reste entre les hommes. Les héros que firent l'ambition, la valeur, la politique et les conquêtes, ont disparu : il ne reste plus que les héros formés par la religion, et on ne connaît plus de grands hommes que les grands chrétiens. Les exploits éclatants, les superbes monuments, les sceptres et les trônes, les fastes et les annales des nations ont péri. Il n'y a plus d'autre couronne que celle des vertus. On ne distingue plus les hommes que par leurs anciennes mœurs et par leurs œuvres. Richesses, honneurs, science, talents, beauté, réputation, noblesse, vains titres qui mettiez entre les mortels de frivoles différences, vous n'êtes plus. Il n'est plus de savant ni d'ignorant, de libre

ni d'esclave, de pauvre ni de riche, de grand ni de petit, de sujet ni de souverain. Si les rois prévaricateurs sont encore distingués de la foule obscure, ce n'est que par un excès d'humiliations et de supplices. Il ne reste plus rien de cette pompe qui les environnait. Les barrières autrefois élevées entre eux et leurs sujets sont renversées; Ils se voient rabaissés au niveau du peuple, et confondus avec la multitude. Si leur ancienne majesté effaçait autour d'eux toute grandeur subalterne, et mettait une sorte d'égalité entre les grands et les petits, à combien plus forte raison la grandeur des rois eux-mêmes doit-elle disparaître devant la majesté suprême? Aussi le genre humain n'est-il divisé qu'en deux classes : celle des justes et celle des pécheurs, celle des élus et celle des damnés. Ici-bas ils étaient confondus. Par une sage conduite de la Providence, l'ivraie était mêlée avec le bon grain dans le champ du père de famille; et dans son aire, le blé était encore avec la paille : mais aujourd'hui la moisson est faite. C'est le moment où le Seigneur va s'armer du van terrible qui doit séparer le bon grain la pousière et l'ivraie. C'est le moment où le Seigneur va serrer son blé dans ses greniers, et brûler la paille dans un feu qui ne s'éteindra jamais. Déjà les démons impatients de cribler les hommes comme du blé, ont obtenu de faire ce juste mais terrible discernement, et l'ont exécuté dans un clin d'œil. C'en est fait, les élus et les damnés se séparent pour une éternité. De deux amis que la conformité de caractère et de sentiments avait étroitement unis pendant leur vie mortelle, de deux époux dont la tendresse avait serré les nœuds formés par la religion; de ces jeunes personnes qui brûlèrent l'une pour l'autre des mêmes feux, et qui se promettaient une union éternelle, l'une passe glorieusement à la droite avec les fidèles brebis, l'autre demeure dans la troupe maudite des animaux immondes; et pour me servir des termes de l'Evangile (*Matth., XXIV*) de deux hommes qui ont travaillé dans un même champ, de deux femmes [qui ont moulu à la même meule, l'un est pris, l'autre est laissée.

Oh ! que cette séparation arrache de pleurs et cause de remords dans la troupe des réprouvés ! avec quel surprise, avec quelle douleur ils voient passer à la droite, des hommes qu'ils n'avaient regardés qu'avec mépris ! Les voilà, disent-ils avec des torrents de larmes, ces élus maintenant couverts de gloire, et qui furent sur la terre l'objet de nos dérisions et de nos outrages : *Ii sunt quos habuimus aliquando in derisum.* (*Sap., V.*) Quel était notre aveuglement ! Nous regardions le pauvre comme le rebut de la nature ; à peine daignons-nous reconnaître l'homme dans les ignorants et les simples ; nous voyions couler avec une pitié dédaigneuse les larmes des malheureux ; nous étions les persécuteurs de la justice et de la vertu ; nous tournions en ridicule la piété des gens de bien ; la dévotion des

femmes n'attirait que nos railleries; nous traitions de folie toutes les austérités du cloître; nous insultions à la foi des savants, au zèle des pasteurs; et nous voyions avec un ris moqueur la crédulité du peuple; les voilà ces mêmes hommes maintenant glorieux, après avoir essuyé nos dédains sacrilèges : *Hi sunt quos habuimus aliquando in derisum*. Insensés, nous pensions qu'ils vivaient sans sagesse, et qu'ils finiraient sans gloire. Comment sont-ils comptés parmi les enfants de Dieu? La félicité des saints est leur partage; le nôtre sont des feux éternels. Tels seront les regrets des pécheurs, lorsque les justes, témoins de leur sort affreux, se riront de leurs remords, et diront à leur tour : Les voilà donc ces hommes qui, dédaignant la protection de Dieu, ont mis leur confiance dans leurs richesses et n'ont écouté que l'orgueil.

Mais, que dis-je? refuseriez-vous des larmes à leur sort déplorable, ô vous qui êtes enlevés au sein de la troupe impure pour être placés à la droite du souverain Juge? Verriez-vous sans regret et sans douleur un bienfaiteur, un ami, un fils, un frère, un époux, une mère, rester dans la foule des réprouvés, pour être à jamais séparés de vous par un chaos immense? Et si vous ne pouvez détourner loin des têtes qui vous furent si chères les vengeances de Dieu, ne le conjurerez-vous pas du moins d'en modérer la rigueur infinie? Non, mes frères, le bonheur dont jouissent les saints ne peut souffrir aucun mélange d'afflictions et de regrets. Au milieu des joies pures de l'éternité, auraient-ils encore des pleurs à verser, des malheurs étrangers à déplorer? Le même Dieu, qui va les rendre heureux par sa présence, leur serait-il odieux en punissant les crimes de leurs frères? Pourraient-ils s'affliger du sort des réprouvés au préjudice de ses intérêts et de sa gloire? Tandis que la clémence divine, tout infinie qu'elle est en elle-même, laisse le Seigneur insensible à la réprobation des pécheurs, les élus ne peuvent-ils les voir périr sans pitié? Doivent-ils enfin avoir plus d'entrailles, plus de compassion que Dieu n'a de miséricorde? Non encore une fois, les saints ne s'attendrissent pas sur le sort des pécheurs qui vont être jugés. Cette compassion déplacée serait une coupable censure des jugements de Dieu. Révolte de la nature, cris du sang, tendres soupirs, entrailles maternelles, filiale tendresse, mouvements de compassion, sentiments d'amitié, d'humanité, de reconnaissance, vous êtes étouffés à jamais dans l'âme des bienheureux, pour les laisser applaudir aux vengeances de Dieu et chanter les louanges de sa justice.

Eh! comment le réprouvé ne serait-il pas condamné par les justes? Les accusations et les reproches de ses semblables, des caractères tracés devant lui par une main redoutable, comme autrefois sous les yeux de Balthazar, le cri de sa propre conscience, la révélation qui en est faite à l'univers assem-

blé, tout le condamne. Et soit qu'il regarde autour de soi, qu'il lève les yeux sur le ciel ou qu'il rentre dans son cœur, il ne voit que son arrêt, il n'entend que des anathèmes.

Oui, les réprouvés s'accusent, se condamnent les uns les autres; et cette accusation se fait de peuple à peuple, comme d'homme à homme. Vous surtout, peuple d'autant plus criminel que vous pouviez être plus saint, vous qu'éclaira le flambeau de la foi, que l'Eglise renferma dans son sein, à qui la religion prodigua mille fois des sacrements salutaires, entendez ces peuples malheureux, qui, plongés dans les ténèbres de l'ignorance, ne connurent jamais le vrai Dieu; entendez-les, dis-je, pousser contre vous ce cri commun à votre place, Infâmes, nous aurions été des saints, et vous n'êtes que des sacrilèges. Soyez tourmentés à proportion de l'abus que vous fîtes de tant de moyens de sanctification et de salut. Malheureux habitants de Capharnaüm, de Corozain et de Bethsaïde, mauvais chrétiens de tous les pays et de tous les âges, entendez les habitants de Tyr, de Sidon et de Sodome, tous les peuples barbares, toutes les nations idolâtres vous dire d'une commune voix : Méchants, vous êtes plus coupables que nous, et vos tourments surpasseront les nôtres; car, si nous eussions vu ou appris les miracles qui se sont opérés ou divulgués parmi vous, nous aurions fait pénitence dans la cendre et le cilice. Levez-vous encore, habitants de Ninive; achevez de confondre cette race perverse d'indignes chrétiens, et dites-leur : Nous avons fait pénitence à la prédiction de Jonas; et Jonas, qu'était-il auprès de Jésus-Christ? Reine de Saba, élevez-vous contre eux, et dites-leur : J'allai des extrémités du monde admirer la sagesse de Salomon; et Jésus, que vous n'avez point écouté, n'était-il pas plus sage encore que Salomon?

Ces rois absolus, qui s'accoutumèrent à voir leurs sujets souffrir en silence et porter avec une crainte respectueuse un joug accablant, ne sont plus à l'abri des insultes et du mépris des peuples. C'est le moment de pousser contre ces tyrans des cris de vengeance, que n'étouffent plus ni la religion ni la crainte des châtiments. J'entends ces malheureux peuples tenir à leurs anciens maîtres ce langage des livres saints : Puisque, n'étant que les ministres du Seigneur dans les fonctions de la royauté, vous n'avez point rendu de justes jugements; puisque vous n'avez point régné, comme il vous l'ordonnait, selon les lois de la justice, et que vous ne vous êtes point conduits par sa volonté suprême, il va vous juger d'autant plus sévèrement que vous avez été plus élevés au-dessus de nous. Il va proportionner vos tourments à votre ancienne puissance : et sa miséricorde, s'il était temps de l'implorer, serait plutôt réservée aux petits. C'est à vous, ô rois qui n'aurez régné que pour le malheur des hommes, que seront adressés au jour du jugement ces discours effrayants de la Sagesse.

Chaque réprouvé se trouve de même en butte à une foule d'accusateurs. Les témoins surtout et les complices de ses crimes, tous les malheureux qu'il a comme associés à son affreuse destinée, en les associant à ses désordres, l'accablent de reproches amers et de plaintes outrageantes. Le fils ne respire contre un père et une mère que fureur et que rage, leur demande compte de son âme, impute sa perte à leur négligence et à leurs exemples, et leur fait un crime de lui avoir donné le jour, tandis qu'à son tour il les voit applaudir à ses tourments et changer en cruauté leur ancienne tendresse. Et vous, tristes victimes d'un amour criminel, qui faisiez et receviez tour à tour les serments d'une constance éternelle, quelles sont ces horribles imprécations que vous vomissez l'un contre l'autre? A quelle affreuse haine ont abouti les séductions mutuelles qui vous ont perdu tous les deux sans ressource? Chacun ainsi, dans ces fureurs intestines, est accusateur et accusé tout ensemble. On se charge mutuellement de malédictions et d'anathèmes, on se déteste, on s'outrage; et si le Seigneur ne voulait entrer lui-même en jugement avec les coupables, il lui suffirait de laisser agir les coupables eux-mêmes. Bien loin d'user entre eux d'une commune indulgence, ils se condamneraient aux flammes, et s'y précipiteraient les uns les autres.

Mais il faut que le réprouvé soit également condamné du ciel et de la terre. Ces mots effroyables, *Comptez, pesez, discernez, numera, pondera, divide* (*Eccli.*, XLII), lui semblent sans cesse tracés devant ses yeux : une voix terrible les fait retentir sans cesse au fond de son âme. C'est Dieu qui le juge en secret, avant de venir prononcer sa condamnation publique. Eh ! que de reproches ne renferment point ces grandes paroles : *Numera !* Comptez tous les maux dont vous fûtes l'occasion ou la cause. Comptez les incrédules formés par vos discours et vos écrits impies, les prévaricateurs affermis par vos conseils, les innocents corrompus par vos exemples, les méchants soutenus par votre autorité, les faibles entraînés par vos instances, les simples séduits par vos artifices, les aveugles égarés par votre ignorance, les pécheurs retenus par vos maximes relâchées dans la voie large de la perdition, les âmes enfin que vous avez entraînées en mille manières dans les enfers. Ce n'est pas un frère que je vous demande comme à Caïn, mais des frères presque sans nombre, que vous avez précipités dans une perte éternelle. Les ravages que vous fîtes dans les mœurs de vos contemporains se sont perpétués longtemps après vous, se sont accrus par la succession des temps, et comme un germe pernicieux ont porté des fruits empoisonnés dans un avenir reculé. Ajoutez donc à vos iniquités celles que vous avez fait commettre, et dites-m'en le nombre : *Numera*.

Mais ne parlons ici que de vous-même. Fut-il de jour dans votre vie qui ne fût marqué par quelque désir, ou par quelque action

criminelle? Est-il de passion dont vous n'ayez été dominé, de péché que vous n'ayez commis, de vice dont vous n'ayez été souillé? Que d'années où vous buviez l'iniquité comme de l'eau ! Comptez, s'il est possible les pensées deshonnêtes, les regards impudiques, les désirs impurs, les discours licencieux, les lectures dangereuses, les libertés, les actions détestables que vous inspira dans une habitude criminelle le démon de la volupté. Que de crimes réunis dans une seule passion ! *Numera*.

Faites, s'il est possible, le dénombrement des grâces que vous avez combattues, des secrètes inspirations que vous avez étouffées, des instructions que vous avez méprisées, des occasions de salut que vous avez perdues, de vos profanations, de vos sacrilèges et de vos rechutes. Que de paroles pleines de fiel, de médisance, de calomnie, d'obscénité, de mensonge, ont coulé de cette bouche coupable ! Ne fussent-elles qu'inutiles, oiseuses, je vous en demande un compte exact : *Numera*.

L'habitude vous rendait autrefois vos péchés moins affreux : mettez-les aujourd'hui dans la balance du bien et du mal ; et voyez quel en est le poids énorme : *Pondera*. Dans la chaleur des passions le crime ne se montrait à vous que sous un dehors agréable, sous des couleurs séduisantes, que lui prêtait une imagination corrompue. Je dissipe ces prestiges volontaires qui vous trompaient ; je déchire le voile que vous jetiez sur la noirceur du péché. Voyez-en toutes les horreurs, pesez-en toute l'énormité : *Pondera*. Si les lois du Seigneur, si ses menaces, si les vengeances qu'il a exercées sur les pécheurs encore vivants ne vous ont pas suffisamment prouvé combien le péché l'outrage ; si le sang qu'il lui a coûté ne l'a point rendu assez abominable à vos yeux, jugez-en aujourd'hui par l'abîme que ce même Dieu vous a creusé dans sa colère, par les tourments auxquels il vous a condamnés, par la rigueur de ses jugements, et par l'horrible appareil de ce dernier acte de sa justice : *Pondera*. Ces prévarications favorites, ces négligences affectées, ces exceptions arbitraires de la loi ; ces longues tiédeurs, ces abus familiers dans l'usage des saints mystères, toutes ces fautes que vous méprisez, parce qu'elles ne vous semblaient pas de grands crimes, voyez-les maintenant telles qu'elles étaient à mes yeux ; et pesez ce trésor de colère accumulé sur votre tête : *Pondera*.

Peut-être comptez-vous sur des œuvres que vous fîtes dans de rares accès de piété ou qu'un reste de religion vous fit mêler aux dérèglements d'une vie licencieuse, comme pour faire un contrepoids à vos crimes et m'offenser avec plus de sécurité : mais séparez de ces actions saintes en elles-mêmes les motifs qui les corrompirent. Ne confondez pas leur objet avec la fin que vous eûtes en vue. Discernez les circonstances qui les rendirent criminelles ; et soyez ensuite votre propre juge : *Divide*. Appréciez votre justice, dépouillez votre piété de ses appa-

rences : que fut-elle, qu'hypocrisie et qu'imposture ? Examinez de près votre religion : que fut-elle, qu'une conscience erronée, qui se fit illusion sur de fausses vertus et qui pallia des vices véritables ? Comparez à la loi vos œuvres et vos pratiques les plus saintes : que furent-elles que de pieux caprices d'une conscience arbitraire, substitués aux devoirs les plus sacrés : *Divide*.

A cette discussion rigoureuse, que répond le réprouvé ? Hélas ! il sent les prétextes expirer sur ses lèvres ; une affreuse lumière éclaire le fond de son cœur. Un de ses plus grands supplices est de se connaître et de se voir. Sa conscience est son premier bourreau. Ses propres pensées s'élèvent contre lui. Accablé par le sentiment de ses crimes, autant que par la présence des châtimens, il est sans cesse condamné par une voix intérieure : et tandis qu'il blasphème le Seigneur, il est forcé de reconnaître sa justice et d'approuver ses vengeances.

Non, il ne prétend plus justifier ses désordres passés par le défaut de grâce, par la faiblesse de son cœur, par le feu de la jeunesse et par l'invincible attrait de l'occasion. La bonté de l'intention, l'oubli, l'ignorance, l'embarras des affaires, la coutume, le rang ne sont plus à ses yeux de plausibles prétextes. Il voit qu'au milieu des sources de grâce, éclairé des lumières de la foi, nourri des vérités du salut, animé par l'exemple des saints, effrayé par les approches de l'éternité, instruit, exhorté, menacé par les ministres du Dieu vivant, soutenu par les prières de l'Eglise, participant à la communion des fidèles, invité sans cesse à l'usage des sacrements, environné de ressources de salut, excité au bien par de fréquentes inspirations, rebuté du monde par les disgrâces, rappelé à Dieu par les afflictions et les revers, dégoûté des plaisirs par mille amertumes, il s'est obstiné à sa perte éternelle. Il voit que, pour se sauver, il eût eu moins à souffrir qu'il n'a souffert en travaillant à sa réprobation, et que des supplices éternels lui coûtent plus cher que ne coûte aux élus une éternité bienheureuse.

C'est cette conviction accablante, qui, en déchirant son âme, met dans sa bouche des aveux dictés par le désespoir. Oui, s'écrie-t-il, je me rappelle tous les maux dont je suis coupable : *Nunc reminiscor malorum quæ feci* (1 Mach., VI.) J'ouvre enfin les yeux, mais trop tard. Le nombre de mes péchés est infini : leur énormité me fait horreur. Je me rappelle la dissipation, la malice prématurée de mon enfance, les fougues, les débordemens de ma jeunesse, les crimes réfléchis, les vicieuses habitudes d'un âge plus mûr, les penchans infâmes, les coupables desirs de ma vieillesse. Si j'eus quelques intervalles de dévotion et d'amendement, ma piété ne fut qu'humeur, mes pratiques saintes que caprice, mes prières que grimace, mes œuvres qu'ostentation : *Nunc reminiscor malorum quæ feci*. Depuis l'instant de ma naissance jusqu'à celui de ma mort, tout se rassemble sous mes yeux. Le

cours de mes années se réunit devant moi. L'histoire exacte de mon cœur et de mes œuvres se retrace toute entière à la fois dans mon souvenir. Cette longue chaîne de pensées, de desirs, de mouvemens, de coupables ou frivoles entretiens se dépile subitement à mes yeux. Insensé, je n'avais jamais habité au dedans de moi-même. J'entre pour la première fois dans mon cœur. Un abîme d'iniquité, que je n'avais jamais sondé, s'ouvre tout à coup à mes regards : *Nunc reminiscor malorum quæ feci*.

Vains regrets ! inutile aveu ! Ce n'est plus ici un tribunal de miséricorde, où l'on obtient grâce en s'accusant soi-même. Dieu n'arrache cette confession publique des méchans, que pour les condamner par leur propre bouche, et leur faire avouer hautement l'équité de ses jugemens.

Encore ne suffit-il pas à la colère de Dieu de convaincre les réprouvés à leurs propres yeux et de les forcer à se condamner eux-mêmes : il veut de plus les convaincre aux yeux de l'univers par la manifestation de leurs consciences et les faire condamner par l'univers entier. Grand Dieu, vous l'aviez dit au pécheur par la bouche du prophète ; et il faut que vos paroles s'accomplissent : Je mettrai vos crimes au grand jour et je révélerai de honteux mystères d'iniquité jusqu'alors inconnus : *Revelabo pudenda tua*. (Nahum., III.)

Epouse infidèle, c'est donc en vain que vous aurez trompé la vigilance d'une mère, la bonne foi d'un époux, l'attention du public : ils verront tout le cours de vos désordres et de vos infidélités. Ils verront tout ce qu'un reste de pudeur n'avait osé confier qu'aux ténèbres, et ils vous accableront de reproches, d'outrages, de malédictions. Vous aurez devant vous ce grand nombre d'adorateurs qui s'empressèrent de vous plaire, non plus pour vous rendre à l'envi des hommages, mais pour vous désespérer par leurs mépris outrageants. Ils verront la source honteuse de ces sentimens que vous appeliez une belle passion. Ils verront cette suite continuelle d'artifices que vous fîtes servir à ménager tout à la fois différentes intrigues. Ils verront cette longue chaîne d'abominations que vous étendîtes depuis un âge encore tendre jusqu'à ces années où vous cherchiez à rappeler un monde qui fuyait, peut-être à vous donner, par un raffinement d'amour-propre, certains dehors de dévotion et de réforme : *Revelabo pudenda tua*.

Vous n'aurez pas seulement pour témoins de ces horreurs ceux à qui vous eûtes soin de les cacher, mais les hommes de toutes les nations et de tous les âges. Il n'y aura plus ni de région éloignée où vous puissiez cacher votre honte, ni de lieu secret où vous puissiez fuir les regards des hommes. Donnée malgré vous en spectacle au monde entier, vous ne verrez au loin que des yeux fixés sur l'infâme tableau de vos mœurs. Comment soutiendrez-vous les regards de l'univers indigné, vous qui ne survivriez pas au chagrin de voir éclater un seul de

vos crimes ? O vous, sexe encore plus corrompu, que le crime ne fait plus rougir, vous n'aurez plus alors ce front qui porte avec fierté le déshonneur et l'ignominie, ce front qui rejette sans pudeur le voile même de la bienséance, ce front qui se pare orgueilleusement de ses honteuses conquêtes, ce front qui se fait une gloire des scandales qu'un autre siècle regarderait comme des œuvres d'abomination et de ténèbres. Votre confusion enfin égalera vos crimes. Jeunesse insensée, vous ne ferez plus de vos dissolutions une espèce de trophée. L'infamie, la honte, le désespoir succéderont à l'indiscret aveu de vos désordres, que vous faites publiquement avec une odieuse complaisance. Vous tous enfin qui par de beaux dehors surprîtes l'estime de vos contemporains, vous serez honteusement dévoilés. On verra la noirceur de vos âmes. Trahisons secrètes, procédés contraires aux lois de la probité, de la justice et de l'honneur, noirs complots, doutes impies, crimes atroces, que vous dérobatés à la connaissance des hommes et à la rigueur des lois, tout sera mis au grand jour : rien enfin n'aura été si caché qui ne soit découvert, si secret qui ne soit connu de l'univers entier, si honteux qui ne soit publié en présence de toutes les nations : *Revelabo pudenda tua.*

Ténèbres sacrées du sanctuaire, vous ne déroberez plus aux yeux du peuple des mystères d'iniquité. Tous les hommes, comme autrefois le prophète, perceront la muraille. (*Ezech., VIII.*) S'il fut entre les ministres du Dieu vivant des loups couverts de la peau de brebis, des pasteurs mercenaires, d'infidèles dispensateurs de ses trésors ; si on donna des choses saintes aux chiens ; si le crime pénétra jusque dans le sanctuaire ; si des mains souillées immolèrent l'Agneau sans tache ; si le zèle de la maison de Dieu ne fut qu'un zèle indiscret, un zèle amer ; si la religion servit de prétexte aux passions ; si l'ignorance du ministre laissa manquer le peuple fidèle du pain de la parole ; si l'impiété déguisée osa, jusqu'au pied des autels, se faire secrètement un jeu des plus saints mystères ; le flambeau fatal éclairera ces horribles profanations. Tous les sépulchres blanchis seront ouverts. Tous les crimes autrefois couverts d'un habit de pénitence et du voile de la religion, seront révélés à la honte du sacerdoce : *Revelabo pudenda tua.*

Grand Dieu, que demandez de plus votre justice ? Prononcez du haut du ciel et sans vous montrer, sur la destinée des hommes. Envoyez à vos élus des chars de feu, qui les enlèvent dans les cieux, comme autrefois Elie : ordonnez à l'abîme de s'entr'ouvrir sous les damnés et de les dévorer, comme il dévora des lévites sacrilèges. Que vos anges prononcent en votre nom vos bénédictions et vos malédictions irrévocables, mais ne venez pas, Seigneur, accabler ces malheureux du poids immense de la majesté divine. Ils vous demandent cette triste faveur. L'enfer, oui, l'enfer sera pour eux

plus supportable que vos regards. Ne mettez pas le comble par votre présence à des maux qui sont déjà sans mesure.

Hélas ! Seigneur, comment ne seraient-ils point effrayés de votre apparition prochaine ? Chacun de nous, quoique éloigné de cet instant fatal, en frémit d'avance. Je suis rempli d'épouvante et d'horreur par l'idée seule que vous devez alors paraître tout à coup à mes yeux revêtu de tout l'éclat de la Divinité, environné des feux de votre colère, ne respirant que fureur et que vengeance contre vos ennemis. Je tremble, il est vrai, au seul récit des grands fléaux qui doivent arriver à la fin des temps. Je ne puis voir sans de mortelles frayeurs la nature se bouleverser, les flammes dévorer la terre, tous les morts éveillés par la trompette redoutable, les nations assemblées dans l'attente de leur jugement, la séparation éternelle des bons et des méchants, mon âme se glace d'effroi, à la vue de ces événements affreux, mais la subite apparition d'un Dieu plein de fureur, qui vient se montrer à mes yeux, pour ordonner à l'abîme de m'engloutir, et à un feu allumé du souffle de sa colère de me dévorer éternellement, me fait tomber en défaillance et me rend insensible à l'horrible appareil de mon supplice. N'entrez point en jugement avec moi, Seigneur (*Psal. CXLII*), et je soutiendrai peut-être avec courage toutes les horreurs, tous les fléaux qui doivent précéder votre dernier avènement, je soutiendrai l'éclat de la foudre, le bruit du tonnerre et le son lugubre des trompettes célestes, je verrai tranquillement les astres s'éteindre, la nature périr, la terre manquer sous mes pieds, l'univers s'écrouler sur ma tête et m'ensevelir sous ses ruines : mais quand il s'agit de mon jugement, grand Dieu, mon cœur se dissout et le trouble s'empare de mes sens. Qui pourra, Seigneur, supporter l'examen que vous ferez de nos crimes et l'horrible sentence qu'ils auront méritée ?

Il se fera cependant, mes frères, cet examen rigoureux ; il sera prononcé, cet arrêt effrayant. Il est écrit, et il faut que cet oracle s'accomplisse. Dieu viendra lui-même juger les vivants et les morts. Du moins, Seigneur, leur cachez-vous, comme autrefois à Moïse, votre face terrible, pour ne leur laisser entrevoir que votre ombre fugitive ? (*Exod., XXXIV.*) Paraîtrez-vous, comme aux yeux d'Isaïe, couvert des ailes des chérubins ? (*Isa., XXXVII.*) Viendrez-vous, comme devant Ezéchiël, entouré d'un nuage qui ne laisse voir qu'un char de feu, des roues et des animaux extraordinaires ? (*Ezech., XXVI.*) Passerez-vous, comme devant la grotte d'Elie, précédé d'un ouragan, d'un tremblement de terre, d'un feu, et enfin d'un souffle doux et léger, qui annonçait votre présence invisible ? (*III Reg., XIX.*) Non, mes frères, non, il paraît lui-même et à découvert, ce juge suprême de toutes les nations, mille fois plus aimable pour les élus qu'il ne le parut sur le Thabor, mille

fois plus terrible pour les méchants qu'il ne le parut aux Hébreux sur le mont Sinaï. Taisez-vous ici, éloquence humaine, vous n'avez point de couleurs capables de représenter un Dieu en courroux. Parlez, Seigneur, par l'organe de vos prophètes; c'est à Dieu seul à se peindre lui-même. Comme l'éclair brille tout à coup de l'orient à l'occident et du ciel jusqu'à la terre, ainsi le Fils de l'homme est arrivé du haut des cieux au lieu du jugement. (*Matth.*, XXIV.) Les légions célestes, qui l'accompagnent, ont paru aussi vite que les premiers rayons du soleil levant éclairaient la cime des montagnes. Sa croix, comme un redoutable étendard, brille dans les nues. La mort marche devant lui. Les démons sont à ses pieds, prêts à exécuter contre les pécheurs les arrêts de sa justice inexorable. Il est précédé d'un feu qui dévore ses ennemis. Un nuage enflammé le porte et le soutient dans les airs. Il sort de sa bouche une flamme brûlante, et l'éclat de son visage allume des charbons de feu. Ses foudres portent une affreuse lumière jusqu'aux extrémités de l'univers; sa splendeur a fait disparaître celle des astres. Ils ne marchent plus qu'à la lumière de ses flèches et qu'à l'éclat de ses armes étincelantes. Dans cet état il s'arrête, d'un coup d'œil il mesure la terre, et l'entr'ouvre jusqu'au fond des abîmes. Il voit les nations rassemblées; et si au rapport des livres saints, ce terrible regard fait couler les montagnes comme de la cire, s'il fait reculer d'épouvante la terre et les cieux, quelle affreuse impression, malheureux pécheurs, ne fait-il pas sur vos âmes? Où fuirez-vous à son aspect? Et comment pourrez-vous échapper à sa présence accablante, ou la soutenir? Ah! vous êtes forcés de le voir face à face. Vous ne pouvez que sécher de crainte, grincer des dents et former des désirs impuissants. En vain vous voulez fuir et chercher un asile impénétrable à ses regards: quel voile pourrait vous le cacher? Quel antre pourrait vous en mettre à couvert? En vain vous invoquez la mort, en vain vous vous efforcez de rentrer dans le tombeau, en vain vous criez aux montagnes, Tombez sur nous, écrasez-nous; la mort s'éloigne à jamais de vous. La terre vous refuse un asile dans ses entrailles. Les montagnes immobiles laissent au Seigneur le soin de sa vengeance. Toute la nature vous épargne cruellement, comme des victimes réservées à de plus grands supplices.

Si vous faites, grand Dieu, la terreur des méchants, vous êtes sorti pour le salut de votre peuple. Tandis que ceux-là poussent des hurlements affreux, quels cris de joie s'élèvent de la troupe de vos saints; et qui pourrait exprimer leurs transports d'allégresse! Venez, vous disent-ils, venez, Seigneur Jésus. La gloire de notre salut, soit rendue à notre Dieu qui est assis sur le trône, et à l'Agneau divin. Nous vous rendons grâces, Seigneur Dieu tout-puissant, de ce que vous vous êtes revêtu de votre

grande puissance et de ce que vous réglez, pour exercer votre colère sur les nations coupables et vos jugements sur les morts. Il est temps de récompenser vos saints, et d'exterminer ceux dont les crimes ont corrompu la terre.

Le voici en effet, ce moment décisif où une double sentence va fixer le sort de tous les hommes. Nations, écoutez; peuples heureux ou malheureux, prêtez une oreille attentive; anges du Très-Haut, demeurez immobiles dans l'attente de ses jugements; foudres, arrêtez; tonnerre, cessez de gronder; ciel et vous, terre, faites silence; levez-vous, ô mon Dieu, et jugez la terre. Troupe bienheureuse, il vous adresse ces tendres paroles: Venez, les bien-aimés de mon Père; *Venite, benedicti Patris mei.* (*Matth.*, XXV.) Lorsque vous avez donné au dernier des hommes à manger, à boire, l'hospitalité, les habits, les secours et les soins fraternels, dans la maladie ou dans les prisons, c'est moi que vous avez nourri, logé, vêtu, secouru, visité. Venez donc, venez recevoir les couronnes dues à vos vertus, pour posséder un royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde, et jouir à jamais des charmes de ma présence: *Venite, benedicti Patris mei.* Pour vous, maudits, qui m'avez tout refusé dans la personne de vos frères indigents, ce que vous leur avez tant de fois dit, je vous le dis à mon tour, Retirez-vous: *Discedite, maledicti.* (*Ibid.*) Qu'un intervalle immense vous sépare de moi. Allez partager le supplice des démons. Vous ne cesserez de vous élaner vers moi du milieu des flammes où je vous précipite: une main invisible vous repoussera sans cesse: *Discedite, maledicti, in ignem æternum.* (*Ibid.*) Il a prononcé dans sa fureur ces terribles paroles; et déjà vous n'êtes plus, terre, cieux, éléments. Coupables mortels, vous êtes engloutis. Glorieuse troupe de bienheureux, vous vous êtes perdus dans le sein de la Divinité; le ciel a refermé ses portes éternelles, et l'enfer ses abîmes; le grand chaos les sépare à jamais. Les temps sont écoulés: vous commencez pour ceux-ci, affreuse éternité; vous êtes venu pour ceux-là, jour délicieux, qui ne souffrirez jamais de nuages, ni les voiles de la nuit. Je me trompe, mes frères, nous vivons encore; et Dieu nous laisse un moment, pour choisir le genre de nos destinées: mais sachez que votre sort éternel dépend du choix que vous allez faire, peut-être de celui que vous faites maintenant entre la voie du crime et celle de la vertu. Allez, chrétiens; et si vous aimez votre âme, si vous craignez les jugements de Dieu, que ce moment où je cesse de vous parler, soit l'époque de votre pénitence. Ainsi soit-il.

SERMON IV.

Pour le vendredi de la première semaine de Carême.

SUR L'IMPÉNITENCE FINALE.

Tolle grabatum tuum, et ambula. (Joan. V)
Prenez votre lit, et marchez.

Sire,

Un homme privé depuis trente-huit ans de l'usage de ses membres, reçoit du Sauveur cet ordre consolant, et l'exécute aussitôt. Le jour du sabbat, que lui oppose un peuple superstitieux, ne peut l'arrêter. Le prodige fait en sa faveur lui paraît justifier suffisamment son obéissance : il répond aux Juifs, Celui qui m'a guéri m'a dit, Prenez votre lit et marchez : *Qui sanum me fecit, ille mihi dixit : Tolle grabatum tuum, et ambula.* Combien de pécheurs hélas ! semblables à ce malade, crouissent depuis plusieurs années dans l'habitude des crimes, comme sur un lit honteux, où, perclus et languissants, ils ne font aucun mouvement relatif au salut de leur âme ! Combien de fois leur a-t-on renouvelé, au nom de Jésus-Christ, cet ordre salutaire, Sortez de cette léthargie mortelle qui vous retient dans les désordres ; déracinez ces penchants invétérés qui vous attachent au crime ; et marchez enfin dans les voies du salut : *Tolle grabatum tuum, et ambula.*

Mais qu'il s'en faut bien que nous soyons obéis, comme le fut notre divin Maître ! Des prétextes, bien plus frivoles que l'observation du sabbat et surtout l'espérance de se convertir avant la mort, retiennent les pécheurs dans une coupable inaction ; c'est une espèce de fausse honte ; c'est la crainte de prêter à la censure d'un monde pervers ; ce sont les liens de l'ambition, de l'avarice ou de l'amour profane ; c'est presque toujours l'espérance de se convertir avant la mort, et qu'ils sont rares les pénitents généreux, qui répondent aux séductions, aux railleries, aux reproches et à la répugnance des passions. Celui qui m'a guéri de ma langueur mortelle m'a dit, Prenez votre lit et marchez : *Qui sanum me fecit, ille mihi dixit : Tolle grabatum tuum, et ambula.*

Ce sont ces pécheurs obstinés dans leurs désordres, et abusés par le fol espoir de les réparer avant de mourir que je viens effrayer, s'il est possible, par les menaces d'une mort criminelle, s'ils diffèrent encore l'ouvrage de leur conversion. Je veux leur prouver dans ce discours ces trois vérités terribles : Qu'au lit de la mort ils n'auront probablement ni le temps, ni le désir sincère, ni la force de se convertir. Puisse, mes frères, cet affreux danger hâter votre conversion, et vous ramener à Dieu, tandis qu'il vous tend les bras : demandons-lui cette grâce par l'intercession de Marie. *Avc, Maria.*

I. Les livres saints ne cessent de nous

menacer de l'arrivée subite du juste Juge qui viendra nous redemander notre âme. Ici, c'est un époux qui surprend des vierges folles, au moment que leurs lampes sont éteintes. Là, un maître qui revient tout à coup dans sa maison ; lorsque les violences d'un esclave l'ont mise en désordre ; tantôt c'est un voleur qui se cache et qui vient dans la nuit ; tantôt un vautour qui fond sur une proie inattentive ; ailleurs c'est un ennemi qui surprend sans appeler, et qui frappe sans parler. Enfin c'est le Fils de l'homme, qui vient à l'heure où on ne l'attend pas.

Je ne vous retracerai point ici, mes frères, cette foule de morts tragiques, qui vous ont mille fois jetés dans l'épouvante, qui sont arrivées autour de vous et sous vos yeux, qui ont consterné une ville entière, qui ont peut-être couvert votre maison en un moment d'un deuil imprévu, et l'ont fait rentir tout à coup de vos sanglots et des cris lugubres de vos proches. Je ne vous ferai point ici une peinture effrayante de tous les dangers de mort que vous avez courus, et où mille autres eussent péri, de ceux que vous portez au dedans de vous, de ceux qui vous environnent au dehors et dont l'ensemble doit vous faire regarder comme autant de miracles tous les moments de votre vie. Je ne vous rappellerai pas tant de jeunes personnes enlevées dans le plus bel âge, comme ces fleurs qu'un vent brûlant flétrit en un jour ; tant d'hommes terrassés d'un seul coup, malgré la force du tempérament, et les plus belles apparences de la santé. Je ne vous représenterai pas l'état, hélas ! trop ordinaire de ces malades, auprès desquels un prêtre n'arrive que lorsque les approches du trépas ont glacé leur langue, éteint leur voix ; lorsque leurs yeux obscurcis par les ombres de la mort ne peuvent distinguer le serpent d'airain de la loi nouvelle, qui leur est présenté ; lorsque leurs oreilles ne doivent plus s'ouvrir qu'à la voix du souverain Juge ; et qu'ils n'ont plus d'autre mouvement que ces convulsions effrayantes, qui annoncent le dernier soupir. Tant d'exemples vous laisseraient encore l'espoir d'une mort lente, paisible et chrétienne. Cette illusion semble une fatalité attachée au cœur de l'homme. Il se flatte jusqu'au dernier coup de la main de Dieu, qui le perd sans ressource.

Je veux donc que votre dernière maladie, au lieu de vous abattre tout à coup, vous présente la mort de loin, et vous approche lentement du tombeau. Je veux que vous vous sentiez finir insensiblement ; et qu'un ministre du Seigneur aille souvent vous répéter ces paroles d'Isaïe au roi de Juda, Votre mort est prochaine : *Morieris tu et non vives.* (IV Reg., XX.) Oui, dans cette supposition, quoique la plus favorable à vos téméraires espérances, j'ose vous l'assurer à vous qui jusqu'à ce moment aurez vécu dans le crime, vous n'aurez pas le temps de vous convertir ; parce que votre cœur n'aura pas le temps de changer.

C'est une vérité constamment reconnue dans l'Eglise de Dieu, et confirmée par la nature de notre cœur autant que par l'expérience de tous les jours, que dans le cours ordinaire de la grâce, la conversion de ces pécheurs principalement qui ont longtemps croupi dans le crime, s'opère lentement et par degrés souvent insensibles; que la justice ne s'acquiert ordinairement qu'avec le temps, et qu'il est bien rare de passer rapidement de l'amour dominant du péché à l'amour de Dieu et des choses divines, de l'esclavage du démon et des passions au règne de Jésus-Christ dans nos âmes, de l'habitude des crimes à l'état de la grâce. La conduite de l'Eglise a toujours répondu à ces grands principes; car pourquoi eût-elle si longtemps préparé les catéchumènes à la grâce du baptême, si elle eût regardé la justification comme l'ouvrage de peu de jours? Pourquoi eût-elle retenu pendant des années entières dans la plus sévère pénitence des pécheurs, qu'elle eût cru convertis dès le commencement? Pourquoi ordonnerait-elle aujourd'hui à ses ministres de n'accorder le bienfait de la réconciliation, aux grands pécheurs qui le demandent avec une contrition apparente, qu'après une épreuve proportionnée à leurs désordres passés, et qu'après des délais suffisants, pour leur donner le temps d'arriver par degrés à la justice?

Or, mes frères, cette conversion si difficile aux pécheurs dans le cours de leur vie, que sera-t-elle pour eux à ce jour fatal, où ils auront moins de temps, de forces et de ressources? Les approches de la mort auront-elles le don de convertir subitement des méchants que l'Ecriture nous dit être si difficiles à corriger? Suffira-t-il au malade de voir le danger présent pour commander à ses passions, pour mépriser, haïr le monde, et pour s'enflammer de l'amour de son Dieu? Son cœur sera-t-il plutôt guéri des plaies mortelles du péché que son corps ne sera détruit par la violence de ses maux! Et lui faudra-t-il plus de temps pour mourir qu'à son âme pour revivre à la grâce? Heureuse mort! la miséricorde de Dieu marche donc devant vous au lieu de sa colère. Vous êtes donc envoyée au méchant comme un ange de paix et non pas comme un fléau. Vos approches, en glaçant ses membres, embrasent donc son cœur du feu de la charité. Vous venez donc hâter pour lui les progrès ordinaires de la justification, au lieu de sceller la réprobation qu'il a méritée; aplanir devant lui les obstacles du salut, au lieu d'en opposer de nouveaux; rompre en un moment les chaînes du péché, qui le tenaient captif, au lieu d'éterniser son esclavage, et lui rendre une vie mille fois préférable à celle dont vous le privez, au lieu de commencer sa mort éternelle?

Quelle était l'erreur de l'Eglise qui refusait autrefois la réconciliation à ceux qui ne la demandaient qu'à la fin de la vie? parce qu'elle n'osait espérer que Dieu la ratifiât dans le ciel. Quelle était l'erreur de tant de

saints docteurs, qui ont presque désespéré de la sincérité d'une conversion qui ne commence qu'au lit de la mort! Je crains bien, dit saint Augustin, que cette conversion du pécheur ne se ressentisse de sa faiblesse et ne meure avec lui. Saint Chrysostome appelle ce changement une conversion de théâtre. A peine sur cent mille pécheurs qui donnent à la mort des marques de repentir, saint Jérôme en compte-t-il un qui meure dans la grâce. L'impie sur le point de mourir, dit saint Grégoire, a recours à la pénitence, il l'obtiendra; mais ce sera une pénitence éternelle. Il est plus ordinaire, dit saint Ambroise, de conserver jusqu'à la fin de ses jours l'innocence du baptême, que de la recouvrer à la mort par la pénitence. Ils auraient mieux dit sans doute, la conversion est un ouvrage facile pendant le cours de la vie, mais bien plus facile encore au lit de la mort. Attendre ces derniers jours, est une méthode abrégée d'opérer son salut. Un moment alors nous avance plus dans la perfection évangélique que des années entières de pénitence. Ce langage, mes frères, vous révolte sans doute; mais après tout n'est-ce pas votre langage secret, vous qui espérez de vous convertir dans votre dernière maladie, ou ne devez-vous pas convenir que vous espérez contre toute espérance?

Cessez donc de vous flatter que vous aurez au lit de la mort tout le temps et tous les secours nécessaires pour achever le grand ouvrage de votre conversion. Ah! l'on peut bien alors cacher ses vices sous l'écorce des fausses vertus, mais non les étouffer; en couper des branches, mais non porter jusqu'à la racine le fer et le feu; pallier à la hâte les maux de son âme, mais non les guérir; réparer des scandales, mais non réformer ses mœurs; forcer pour un temps ses passions au silence, mais non les dompter; on peut, comme Augustin dans le commencement de sa conversion, soupirer après la justice et la sainteté; mais on se trouve, ainsi que le saint docteur, enchaîné par sa propre volonté comme par une chaîne de fer. Les iniquités de l'impie, dit le Sage (*Prov.*, V), le tiennent captif. Ce n'est que par un miracle qu'il peut à la mort se délivrer de cet esclavage. Sans un miracle, les ennemis du salut ne peuvent être domptés que par de longs et pénibles combats; on ne peut, sans un miracle, se dépouiller sur-le-champ du vieil homme comme d'un vêtement, et se revêtir aussitôt de l'homme nouveau. Non, ces étranges métamorphoses n'en ont le plus souvent que l'apparence. On ne devient en un moment, ni un saint, ni un scélérat. La vertu a ses accroissements insensibles comme le vice, et de plus lents encore. Comme on ne passe pas en un jour de l'enfance à la maturité de l'âge, on ne passe pas non plus en un jour du premier degré de la conversion à la plénitude de l'âge parfait, où Jésus-Christ est en nous entièrement formé. Nos mœurs, en un mot, ne changent pas avec nos désirs.

Eh quoi ! mes frères, quelques moments suffiraient pour changer un homme tout entier ? Quoi ! après s'être occupé uniquement des vanités du siècle pendant le cours d'une longue vie, il pourrait tout à coup s'élever vers le Dieu qu'il ignore, et substituer aux objets que lui présente une imagination corrompue les augustes objets de la foi ? Quoi ! un homme qui a vieilli dans le crime, pourrait subitement passer du goût des plaisirs à celui de la vertu, et des impressions grossières de la volupté aux douceurs spirituelles de la justice ? Un avare pourrait facilement oublier son trésor, en détacher son cœur, et s'attacher à des biens invisibles qu'il ne connut et ne désira jamais ? Un ambitieux, soudain désabusé des honneurs, ferait un généreux sacrifice de ses plus belles espérances, et, dédaignant les dieux de la terre, ne soupirerait plus qu'après la gloire des saints ? Quoi ! un amateur du monde, longtemps enivré des délices de Babylone, pourrait en concevoir un prompt dégoût et s'enflammer aussitôt pour la céleste Jérusalem ? la justice, ce don précieux, qui coûte aux saints tant de tribulations, de souffrances et d'épreuves, le fruit de tant d'austérités et de prières et de vigilance, serait pour le pécheur mourant le prix de quelques bons mouvements ? Combien de combats le célèbre Augustin ne dut-il pas livrer à la chair, aux passions et aux ennemis du salut, pour consommer le pénible ouvrage de sa conversion, et le pécheur en triompherait sans peine au milieu des défaillances de l'agonie ? L'Apôtre lui-même, avec toutes les grâces de l'apostolat, ne fait pas toujours le bien qu'il désire ; il fait le mal qu'il ne veut pas faire ; et le pécheur mourant, abandonné à sa propre faiblesse, pourrait en peu de temps effacer de profondes impressions, arrêter des penchants invétérés, perdre des habitudes, déraciner des vices, sacrifier des plaisirs, étouffer des révoltes, vaincre des tentations, éteindre des flammes, rompre des chaînes, et substituer à ses anciennes mœurs des pensées, des affections, des maximes et des œuvres nouvelles ? Ah ! l'on verrait plutôt un vieux chêne prendre un nouveau pli aussi facilement qu'un roseau, un fleuve changer subitement son cours et se creuser un nouveau lit, un malade reprendre en un moment la vigueur et les forces au lieu d'éprouver lentement les progrès de la convalescence, une bête farouche déposer tout à coup sa férocité naturelle sous la main de celui qui l'enchaîne, et, pour me servir de la comparaison de l'Ecriture (*Jer., XIII*), un Ethiopien pourrait blanchir sa peau, un léopard changer la variété de ses couleurs plutôt que ceux qui ont contracté l'habitude du mal ne pourraient faire le bien.

Cependant, mes frères, n'allez pas regarder comme impossible une conversion dont je ne prétends ici vous montrer que l'extrême difficulté. N'allez pas désespérer du salut des mourants, pour lesquels je ne veux que vous faire trembler. Je sais, mes

frères, et j'en rends gloire au Dieu de miséricorde, je sais que le Seigneur se plaît quelquefois à faire éclater au milieu de nous des prodiges de sa grâce, je sais qu'il donne de temps en temps aux fidèles le spectacle touchant d'un pécheur subitement converti et devenu tout à coup un modèle de pénitence et de vertu. Ces miracles de la toute-puissance divine, qui s'opèrent d'abord en faveur de Matthieu, de la Samaritaine, de la pécheresse de l'Evangile, du bon larron et du grand Apôtre, qui furent encore fréquents à la naissance de la religion, pour en hâter les progrès, quoique beaucoup plus rares de nos jours, paraissent encore néanmoins dans l'Eglise comme ces astres extraordinaires et rares qui étonnent les peuples. Nous le reconnaissons avec une vive joie, et nous nous ferons toujours un agréable devoir de le publier pour la consolation des mourants, qui jusqu'alors auront mené une vie criminelle ; les trésors de ces grâces victorieuses, qui changent en un moment les cœurs les plus endurcis, ne sont point épuisés ; le bras du Seigneur ne s'est point entièrement retiré ; la miséricorde divine ne s'est point interdit les prodiges qui convertissent les grands pécheurs dans les bras de la mort ; mais nous ne cesserons pas aussi de dire, pour arrêter la présomption des coupables, que Dieu dans sa conduite ordinaire n'opère point ces grands prodiges, et que le cours de sa grâce imite le cours de la nature, en ce que les miracles n'y sont pas communs.

II. Mais quand il serait vrai que vous ne devez pas être subitement frappé de mort ; quand, dans le cours de votre dernière maladie, votre cœur aurait le temps de changer ; en aurez-vous le désir ? Non, mes frères, cela n'est point vraisemblable, et je ne puis vous le promettre sans prévarication. Dieu me dit aujourd'hui comme autrefois à son Prophète : Fils de l'homme, si lorsque je dis à l'impie : vous mourrez, vous ne le lui annoncez pas de ma part, il mourra dans son péché et je vous demanderai compte de son âme.

Je voudrais sans doute, ainsi que Michée, n'être en ceci qu'un prophète de mensonge. Qu'il me serait doux de ne vous faire, comme Jonas aux Ninivites, qu'une menace que votre pénitence rendit sans effet ! Plût au ciel qu'étant sur le point de charger les impénitents de malédictions et d'anathèmes, Dieu ne mît dans ma bouche, comme autrefois dans celle de Balaam, que des paroles de bénédiction et de grâce ; mais pourquoi vous cacherais-je l'effroyable malheur qui vous menace ? Je vous verrai prêt à tomber entre les mains du Dieu vivant, et je craindrai de vous donner cet avertissement salutaire parce qu'il est effrayant ? Pour ne pas vous contrister pour un temps, je vous laisserai tranquillement arriver au temps malheureux où commenceront vos larmes éternelles ? Moins touché du danger affreux de réprobation qui vous presse que des alarmes qu'il peut vous causer, je vous exposerai à la sévérité des jugements de Dieu pour vous en épargner

les terreurs? Et vous serez par ma lâcheté la victime de ses vengeances, avant que d'en avoir entendu les menaces?

Cruelle compassion, barbares ménagements, éloignez-vous des ministres du Seigneur. Ah! mes frères, plutôt que de vous jeter dans de mortelles alarmes, dois-je vous abandonner à une présomption criminelle? De peur que vous ne tombiez dans le désespoir de Caïn, dois-je vous laisser traîner jusqu'au tombeau l'endurcissement de Pharaon? et faut-il souffrir en vous l'impie sécurité d'Achab, dans la crainte que vous ne versiez, comme Esaü, des larmes réprouvées? Si votre cœur ne peut aller que d'un excès à l'autre, j'en gémis, mais je ne trahirai point le ministère de la parole. Je ne chercherai point à vous rassurer quand vous allez périr. Je n'entreprendrai pas dans votre âme un calme perfide, et ne changerai rien à cette loi immuable, qui verra plutôt la ruine entière de la terre et des cieux que l'altération d'une de ses syllabes.

Oui, mes frères, si votre dernière maladie vous surprend dans vos désordres, il est probable qu'au lieu de montrer quelque désir de conversion, vous porterez jusqu'au dernier soupir une obstination marquée dans le crime. Combien de semblables monstres ne voit-on pas mourir tous les jours? Que ne puis-je ici arrêter vos regards sur les différents genres de mort scandaleuse, qui sont comme le sceau public de la réprobation! Que ne puis-je vous montrer cet avare n'ayant d'autre regret en mourant, comme ce roi d'Amalec, que de se séparer de ses richesses, refusant de restituer un bien qui tombe malgré lui de ses mains défaillantes, et abandonnant plus volontiers son âme que ses trésors; cet ambitieux employant un reste de vie à nourrir des projets chimériques, et, quand son corps va s'écrouler, s'occupant encore de l'édifice de sa fortune; cet impudique dont le cœur brûle encore d'une flamme impure, lorsqu'il n'est plus qu'un squelette hideux, dont les dernières paroles sont des serments abominables faits à l'objet de sa passion, dont les derniers regards vont s'éteindre sur son idole, et dont le dernier soupir est le dernier crime; ce mourant désespéré qui, comme un autre Caïn, croit ses crimes irrémissibles; qui, effrayé des jugements de Dieu, ne voit dans le ciel qu'un juge inexorable, autour de soi que des démons, sous ses pieds que l'enfer; qui meurt ainsi sans piété, sans consolation, sans espérance, et s'étant déjà réprouvé lui-même; cet autre qui se flatte d'une prompte convalescence, lorsqu'il est investi des douleurs de la mort, qui dément tout bas ceux qu'il entend autour de son lit présager sa mort prochaine; qui, étant sur les bords du tombeau, ne cherche qu'à en éloigner la pensée, et qui prête l'oreille à de perfides consolations, quand Dieu va le citer au pied de son tribunal!

Que ne puis-je vous montrer cet impie qui ne ramasse ce qui lui reste de forces que pour vomir des blasphèmes contre le ciel;

ce vindicatif refusant de pardonner à son ennemi, son persécuteur ou son assassin, et conservant jusqu'au tombeau des haines invétérées; cette jeune personne au désespoir d'être enlevée dans la saison des plaisirs, se trouvant avec horreur près des portes de l'enfer avant la moitié de sa course, sans devenir pénitente, et mille fois plus sensible à la nécessité d'abandonner un monde qu'elle adore, qu'à l'abandon de son Dieu; ce vieillard qu'on ne peut détacher de la vie et de ses anciennes habitudes, expirant avant qu'il ait cru sa maladie mortelle et lorsqu'il n'était occupé que du soin d'en guérir; cette foule de mourants épars sur un champ de bataille, qui voient finir un reste de vie avec la débâche et la rage dans le cœur.

Après tant d'exemples que vous connaissez, je puis, hélas! Vous dire avec trop de vraisemblance, Vous mourrez ouvertement dans l'amour du crime, et si vous ne vous portez pas à cette impiété, vous différerez du moins votre conversion jusqu'au dernier moment. Tandis que vous compterez sur les remèdes du corps, vous dédaignerez les remèdes de l'âme comme des ressources prématurées. Les projets de sainteté, qui vous ont abusé si longtemps, vous abuseront jusqu'à la fin. Les délais de conversion, que vous renouveliez tous les ans, vous les renouvellez alors tous les jours. Vous disputerez des moments à la pénitence, ne pouvant plus lui disputer des années. Vous temporiserez jusqu'à ce que pour vous les temps seront écoulés. Vous prendrez pour d'heureuses crises les tristes préludes du trépas, et lorsque vous croirez ne céder qu'au sommeil, vous tomberez dans celui de la mort, pour n'être plus réveillé que par la trompette redoutable.

Supposons néanmoins qu'au lieu d'une impénitence marquée, vous fassiez paraître aux approches de la mort des désirs de conversion : seront-ils sincères, véritables, excités plutôt par l'amour de Dieu et par le regret de l'avoir offensé, que par la crainte de ses châtimens? Ah! mes frères, qu'il est difficile de se le persuader, quand on veut approfondir la conversion apparente de la plupart des mourants! Comment en effet, au milieu des dangers de mort et de réprobation, un pécheur ne s'exciterait-il pas à donner des marques de componction et de piété? Dans le passé il ne voit que des jours écoulés comme un songe, des plaisirs dissipés comme de la fumée, et des crimes accumulés. Devant ses yeux, ce sont des amis consternés, une épouse éplorée, une famille en pleurs; à ses côtés un ministre du Seigneur ne lui annonce par sa présence que des nouvelles de mort. Dans ses mains la croix sert plutôt à le consterner, qu'à ranimer sa confiance. Autour de lui ce sont des âmes justes en prières, des cérémonies effrayantes, et je ne sais quel lugubre appareil. Dans l'avenir il ne voit que le tribunal suprême, un Juge inflexible, un poids, une mesure, une balance redoutables, l'abîme ouvert, une affreuse éternité. Dans ce cruel état, que de

belles paroles ne lui dictera pas la frayeur ! Que de marques de repentir il se hâtera de prodiguer ! Ne fût-ce que pour se rassurer lui-même, il faut qu'il parle, qu'il agisse en pénitent ; car, si vous en exceptez quelques monstres que la passion aveugle et possède encore sur les bords du précipice où ils vont se perdre, il n'est personne qui, étant sur le point de tomber dans les enfers, ne s'agite par mille contorsions forcées, pour échapper aux flammes ; qui ne s'arrache des larmes, pour obtenir grâce ; qui ne s'épuise en prières, en vœux, en promesses, pour apaiser la colère de Dieu. Mais de bonne foi, mes frères, croyez-vous que ces mourants soient pénétrés de l'amour de la justice ? Est-ce le péché qu'ils détestent, ou ne font-ils que redouter les flammes ? Saint Augustin l'a écrié ; ces sortes de pénitents que la crainte seule a formés, le plus souvent n'abhorrent point le péché, mais le châtement. Ils craignent de brûler, et non pas d'offenser le Seigneur : *Ardere metuunt; peccare non metuunt.*

Vous voyez ce pécheur agonisant s'exciter à la piété, affecter des marques de componction, tendre vers la croix des mains tremblantes, tourner vers le ciel des yeux farouches, prononcer d'une voix entrecoupée des paroles de pénitence ; et cela vous semble une belle mort ; mais le Dieu qui sonde les cœurs ne voit en tout cela que des mouvements violents, produits par l'épouvante, et que les transes d'un coupable effrayé du jugement. C'est un lâche et non un pénitent, un ennemi de Dieu subjugué par la force, contenu par la présence des supplices, et non un enfant ramené par l'amour. Tous ses pieux sentiments se réduisent à une sorte d'instinct qui de lui-même abhorre la mort, à un trouble secret qui naît de l'amour-propre, à la frayeur d'un esclave qui redoute les châtements : *Ardere metuunt; peccare non metuunt.*

Que ses prières, ses larmes, ses paroles édifiantes, ses actes de religion, ses projets de pénitence ne vous en imposent donc pas. J'en conviens, ce serait là une belle mort, si elle terminait une vie chrétienne ; mais qu'il est à craindre que dans le pécheur mourant il n'y ait encore loin de ces prières aux effusions de cœur, de ces larmes à la contrition, de ces discours édifiants au langage de l'amour divin, de ces actes de religion à la piété, de ces plans de réforme qu'enfante l'imagination effrayée des horreurs de l'éternité, à des résolutions formées par l'amour de la justice !

Je veux que cet homme ait versé un torrent de larmes, mais Esaü ne poussa-t-il pas inutilement des rugissements affreux, comme dit l'Écriture ? Je veux qu'il ait désiré de mourir entre les bras d'un prêtre ; que mille fois il se soit écrié comme David, avec la douleur en apparence la plus amère : J'ai péché ; mais Saül n'évoqua-t-il pas l'ombre de Samuel ; et cette même parole, j'ai péché (I Reg., XXVI), ne fut-elle pas dans ce malheureux prince le cri d'un réprouvé ?

Je veux qu'il ait fait au ciel mille vœux touchants ; mais Antiochus ne voulut-il pas réparer ses violences sacrilèges, enrichir le temple du Seigneur, et publier dans toutes les nations la gloire du Dieu d'Israël ? Je veux qu'il ait consacré le fruit de sa cupidité ou de ses usures, au soulagement des pauvres ou à d'autres pieux usages, et qu'il ait publiquement détesté son avarice ; mais Judas ne jeta-t-il pas aux pieds des prêtres la bourse fatale, qui était le prix de son paricide, sans en obtenir le pardon ? Ah ! je tremble encore pour le salut de ce pécheur, après tant de belles apparences de conversion ; car, mes frères, qu'y a-t-il dans ces dehors de pénitence, qui prouve la haine du péché, plutôt que la crainte de brûler dans les enfers ? *Ardere metuunt; peccare non metuunt.*

Qu'est-ce qui pourra maintenant vous rassurer, mon cher auditeur ? Craindrez-vous moins de mourir entre les bras d'un prêtre accouru à votre secours, que d'être subitement frappé de mort ? Quel avantage trouveriez-vous dans une mort plus lente, mais également criminelle ? Serait-ce de souffrir une longue et pénible agonie, de traîner encore quelques jours un reste de vie animale, tandis que vous serez déjà mort à la grâce ? Que vous semble-t-il mieux de finir vos jours par un coup qui vous terrasse ou par un sacrilège, par un malheur ou par un crime ? Si vous me dites que ce langage est bien dur ; eh quoi ! vous dirai-je à mon tour, voulez-vous ressembler au peuple juif, qui provoquait le Seigneur à la colère, en disant à ses prophètes : Ne voyez point dans l'avenir ; ne nous prédisiez point de malheurs ; dites-nous plutôt des choses qui nous plaisent ? C'est pour cela, dit le Seigneur à ce peuple, que votre iniquité retombera sur vous, et vous écrasera, comme on est écrasé sous des ruines dont on ne prévoyait pas la chute prochaine. Voilà, mes frères, le châtement qui vous attend, si vous fermez l'oreille à nos menaces, quelque dures qu'elles puissent être. Ce n'est pas ici pour nous le moment de vous flatter. Nous ne parlons pas à des mourants qu'il soit dangereux de jeter dans le désespoir, c'est à vous, mes frères, qu'il est très-dangereux de laisser vivre tranquillement dans l'impénitence. Il est vrai que vous verrez autour de votre lit de douleur un prêtre attentif à calmer vos vives alarmes, ne vous parler que de la clémence divine, et vous montrer, pour ainsi dire, le ciel ouvert : alors, à la bonne heure, il est de son devoir de vous parler ainsi ; mais aujourd'hui je vous dis moi, que si vous pouviez en ce jour lire dans le cœur de ce prêtre qui vous console, vous le verriez trembler pour votre salut et craindre en vous présentant le viatique de vous faire dévorer votre jugement. Vous le verriez, après vous avoir honoré devant le peuple, comme vous l'exigez à l'exemple de Saül, aller pleurer entre le vestibule et l'autel, votre réprobation presque assurée, comme le Prophète alla pleurer dans la ré-

traite celle du prince infortuné. Si, au lieu de vous être envoyé comme un ange de paix, il lui était ordonné de prononcer sur vous les jugements de Dieu : Mon frère, vous dirait-il avec trop de raison, votre conversion vient trop tard. Votre cœur n'est point changé. Vos larmes coulent d'une mauvaise source. Vos regrets ne sont que l'effet de la crainte : et ces apparences de la religion ne sont qu'un piège que le démon tend à vos semblables, pour leur faire espérer une sainte mort. Il vous dirait, après saint Augustin, Vous ne faites que céder au péril et vous accommoder aux circonstances. Vous ne quittez pas le péché, c'est le péché qui vous quitte : *Dimiserunt te peccata, non tu illa*. Il vous dirait, Mon frère, se convertir sincèrement ce n'est pas se convertir, parce qu'on va mourir ; mettre à profit pour le salut des moments qu'on a regret de ne pouvoir plus donner au plaisir ; et ne penser au ciel que parce qu'on est enlevé de dessus la terre. Se convertir ce n'est pas revenir à Dieu, parce qu'il nous force de paraître à son tribunal ; nous soumettre à ses volontés, parce qu'il nous tient sous sa main ; renoncer aux occasions du crime, parce qu'elles ne s'offriront plus ; et n'en abandonner les objets, que parce qu'ils nous échappent. Ce n'est pas là quitter le péché ; c'est en être quitté : *Dimiserunt te peccata, non tu illa*.

Il dirait à celui-ci, Vous ne destinez vos biens à des aumônes que parce que vous ne pouvez plus en nourrir votre luxe, et en acheter des plaisirs : à celui-là, Vous ne revenez à Dieu que parce que vous ne devez plus rien attendre des hommes : à l'un, Vous ne tournez du côté de la religion, que parce que désormais vous ne pourrez plus sacrifier à la fortune : à l'autre, Vous ne courbez la tête, que parce que le bras du Seigneur est levé, pour la frapper malgré vous ; et vous ne vous humiliez devant lui que parce qu'il va briser votre orgueil contre la pierre du tombeau. Il dirait à cette femme, Vous ne soumettez aux vers une chair qui fut votre idole, que parce que vous ne pouvez la sauver de la corruption, et que vous voulez la sauver des flammes vengeresses. Vous ne faites un sacrifice de votre vie, que parce qu'elle vous est arrachée. Vous ne renoncez au monde, que parce qu'il disparaît à vos yeux : et vos repentirs ne commencent que parce que désormais les crimes vous seront impossibles : *Dimiserunt te peccata, non tu illa*. Il dirait enfin à tous ces faux pénitents que forment les approches de la mort, Je ne vois en vous qu'une mauvaise crainte qui vous laisse le secret désir de pouvoir impunément persévérer dans le crime, et qui n'attend pour le recommencer que la fin du péril.

Que ne puis-je, mes frères, pour justifier à vos yeux tous ces reproches, mettre le malade à une épreuve qui lèverait tous les doutes ! Que je voudrais vous le faire voir apprenant, comme Ezéchias, de la bouche d'un prophète, que Dieu prolonge sa vie d'un

grand nombre d'années ! (IV *Reg.*, XX.) Vous le verriez bientôt jeter la croix, renvoyer le prêtre, ôter le masque de la religion, désavouer sa pénitence et renouveler ses crimes. Ne voit-on pas tous les jours la convalescence ramener les passions et conduire à de nouvelles chutes ? Ne voit-on pas l'avare revenir à son trésor et à sa première cupidité, l'ambitieux aux intrigues, l'unique magistrat aux prévarications, le libertin à ses débauches, le mondain au même cercle de plaisirs, la femme impudique à ses prostitutions, l'hypocrisie à ses sacrilèges et l'impie à ses blasphèmes ? Tant il est vrai que leur prétendue conversion n'avait d'autre principe qu'une crainte causée par la présence du danger, et qui n'était point accompagnée de cet amour de Dieu et de la justice, sans lequel il n'y a jamais de véritable conversion ni de salut.

III. Le désir de la conversion, quand il est différé au temps de la mort, n'est donc presque jamais un désir véritable et sincère, mais le fût-il autant qu'il le paraît, qu'il y a loin encore du désir de la conversion à la force nécessaire pour la consommer ! Qu'il est à craindre, mes frères, que les forces du corps et de l'âme ne vous manquent à la fois, et qu'en ce dernier moment vous ne soyez également dépourvus des secours de la nature et de ceux de la grâce !

Oui, mes frères, c'est assez de l'accablement et de la douleur, pour rendre en mourant la conversion moralement impossible. Ce ne sont qu'inquiétudes, cris plaintifs, crises, défaillances, délires. Un feu brûlant le dévore et l'embrase. Le plus petit mouvement renouvelle ses douleurs. Il est tourmenté dans tous ses membres. Il meurt à chaque instant avant que de mourir pour la dernière fois. La charité la plus adroite ne lui rend que des offices douloureux. Ceux qui s'empressent de le soulager lui semblent autant de bourreaux. Pour comble d'infortune, on ajoute à ses souffrances une foule de remèdes qui sont pour lui de nouveaux supplices. Sans cesse des coupes rebutantes viennent soulever son cœur ulcéré. Des mains impitoyables achèvent par le fer des ravages commencés par la nature, ouvrent de nouvelles plaies, pour aller sans fruits à la racine du mal, et détruisent cette maison de boue dans la vaine espérance de la réparer. Toute la nature lui semble conjurée pour rendre sa mort plus cruelle. Où est alors, mes frères, la raison du mourant ? Qu'espérez-vous d'une âme si fort en proie à la douleur ? Un homme, à qui vous ne donneriez pas à décider la moindre de vos affaires, pourra-t-il s'occuper efficacement des soins de l'éternité ?

Transportez-vous en esprit, mes frères, à ces moments terribles où vous combattrez entre la vie et la mort. Placez-vous d'avance à ces jours malheureux, où des maux violents et des douleurs aiguës ne vous laisseront de sentiment que pour souffrir, de voix que pour vous plaindre, de connaissance que pour vous désespérer, de désir que ce-

lui d'être soulagé, de douleur enfin que celle de mourir : pourrez-vous donner à votre salut des moments tranquilles ? Un ministre du Seigneur s'approchera de vous en frémissant, vous ne le verrez qu'avec répugnance, il vous demandera un aveu succinct de vos fautes et vous ne lui parlerez que comme on parle dans un délire. Pourquoi m'avez-vous appelé, vous dira-t-il, comme l'ombre de Samuel le dit à Saül ? n'était-ce que pour me rendre témoin de vos impatiences et de vos plaintes ? et vous ne lui répondez que par ces paroles du prince réprouvé, Je suis dans des transes horribles, je souffre mille et mille morts : *Coarctor nimis*. (I Reg., XVIII.) Il vous demandera un acte de repentir, et vous ne pousserez qu'un cri de douleur. Il voudra des larmes de pénitence, et vos maux seuls vous en feront verser. Il tâchera d'élever votre âme à Dieu, et les souffrances la rappelleront sans cesse au dedans de vous-même. Il prononcera pour vous des paroles de résignation, et vous les interromprez, vous les désavouerez par des plaintes, par des mouvements inquiets. Enfin, lorsqu'il s'écriera pour vous, Frappez, Seigneur, faites expier à ces membres coupables les crimes dont ils ont été les complices ; vous murmurerez en secret, et vous demanderez grâce : *Coarctor nimis*.

C'est en vain que, dans l'excès de l'abattement et des souffrances, vous voudrez ramasser toutes les forces de votre âme, pour vous exciter à la pénitence ; ces désirs impuissants ne vous attireront pas ces grâces qui changent le cœur et consomment la conversion. Le Seigneur a menacé du refus de ces grâces les pécheurs qui différeront leur conversion au temps de la mort, et voici, mes frères, quelle est envers eux sa conduite ordinaire : il punit leur coupable aveuglement par un aveuglement plus grand encore. Il punit leur endurcissement, en les endurcissant davantage. Leurs ténèbres attirent d'autres ténèbres. Une chute les conduit à une autre chute. D'un abîme ils se précipitent dans un autre. Chaque pas les enfonce davantage dans le gouffre où ils vont se perdre. Le temps multiplie et appesantit leurs chaînes. L'habitude du péché forme en eux comme une seconde nature. Plus ils diffèrent de se convertir, plus ils en deviennent incapables, et par un dernier châtiment qui consomme leur impénitence, la mort vient les surprendre dans un tel abandon de Dieu, et lorsqu'ils sont si dépourvus de ses grâces, que leur conversion est alors moralement impossible.

Tremblez ici, mes frères, mais adorez l'équité des jugements de Dieu. Ce refus qu'il fait de ses grâces aux mourants qui ont jusqu'alors différé de se convertir, j'ose le dire, il le doit à sa vérité et à sa justice. Je dis d'abord à sa vérité, car voici ce qu'il a dit aux pécheurs dans les Livres saints : Je vous ai appelés, et vous n'avez pas voulu m'entendre ; je vous ai tendu la main et vous l'avez dédaignée : vous avez méprisé mes lois, négligé mes corrections et mes repro-

ches ; aussi, à l'heure de votre mort, lorsqu'elle fondra sur vous comme une tempête imprévue, attendez-vous à me voir rire de votre malheur, et me moquer de vous, au lieu de vous secourir : *Ego quoque in interitu vestro ridebo et subsannabo*. (Prov., I.) Je me jouerai de votre foi craintive et tremblante, fiers impies, qui aurez toujours fait un jeu de ma religion et de mes mystères. Je mépriserai vos prières et vos regrets, voluptueux infâmes, qui n'aurez connu que les vices et les plaisirs ; j'insulterai à votre malheureuse destinée, ô vous qui aurez été les heureux du siècle, et je verrai avec un ris moqueur des larmes de pénitence succéder à la folie des joies mondaines : *Ridebo et subsannabo*. Je vous rejeterai, je vous reprouverai avec dédain, vous tous qui en mourant me demandez grâce, après n'avoir jamais cessé de m'outrager. Votre pénitence imparfaite et tardive ne me touchera pas. Votre piété apparente, les terreurs de votre agonie n'exciteront que mes dérisions amères. Je vous verrai, avec une joie pour vous aussi cruelle que ma fureur, déplorer inutilement vos désordres passés, et frémir sur le cruel avenir qui vous attend. Alors, pécheurs, je vous rendrai mépris pour mépris. Je verrai avec complaisance, arriver le jour de mes vengeances. Ma justice depuis longtemps provoquée s'offensera de vos pleurs, et las enfin de ma clémence, je joindrai l'ironie et l'insulte au refus de mes grâces : *Ridebo et subsannabo*.

Entassez maintenant les promesses de l'Ecriture, et dites que l'impiété ne nuira pas à l'impie, en quelque jour qu'il se convertisse : et Dieu vous répond qu'il n'y a point de salut pour l'impie, et que ses espérances périront avec lui. Dites que Dieu ne veut point la perte du pécheur mais sa conversion, et Dieu vous répond : Je me vengerai et je trouverai des consolations dans la vengeance. Dites que celui qui invoquera le saint nom du Seigneur sera sauvé, et Dieu vous répond : Tous ceux qui s'écrient : Seigneur, Seigneur, n'entreront pas dans le royaume du ciel. Dites que Dieu est puissant en miséricorde, et que ses entrailles s'émeuvent facilement par le repentir, et Dieu vous répond qu'il est un temps de pardonner et un temps de punir. Dites qu'il est écrit : *Frappez, et l'on vous ouvrira* (Luc., XI) ; et Dieu vous répond qu'il dira aux vierges folles qui frapperont, *Je ne vous connais pas*. (Matth., XXV.) Dites qu'il est écrit : *Demandez, et vous recevrez* (Joan., XVI), et Dieu vous répond : Les pécheurs m'invoqueront à la mort, et je ne les exaucerai point. (Isa., XLI.) Dites enfin qu'il est écrit : *Cherchez et vous trouverez* (Matth., VII) : et Dieu vous répond : Vous me chercherez, et vous mourrez dans votre péché. (Joan., VIII.)

Cependant, mes frères, à Dieu ne plaise qu'en opposant ici Dieu à Dieu même, je veuille anéantir les promesses de miséricorde faites aux pécheurs qui se convertissent. Une pensée toute simple va concilier

ces oracles, en apparence contraires. Les promesses vous regardent, ô vous pécheurs qui êtes encore dans la voie, et que Dieu invite à la pénitence : c'est à vous, pécheurs mourants, que s'adressent les menaces, et c'est pour vous que le temps de grâce est passé, si le Seigneur n'enfreint en votre faveur les règles ordinaires de sa providence, et s'il ne fait une exception à ses anathèmes; mais cette exception, puis-je vous la promettre, et devez-vous y compter? Ecoutez ce que vous dit le prophète: Non, le Dieu d'Israël ne vous épargnera pas et ne rétractera pas la résolution qu'il avait faite de vous laisser périr; il n'est pas, comme l'homme, sujet aux changements et capable de repentir.

Ce refus de ses grâces, que Dieu doit à sa vérité, il le doit encore à sa justice; car, mes frères, quel sera le châtement d'une vie passée dans le crime, si ce n'est pas une mort également criminelle? Quand Dieu vengera-t-il le mépris de ses lois; si ce n'est pas lorsque le pécheur étendu sur le lit de douleur l'honore pour la première fois comme son maître? Quelles victimes immolera-t-il à sa fureur, si ce ne sont pas ces mourants qui ne pensent à se convertir que pour éviter l'enfer? Pour qui sera-t-il le Dieu terrible, si ce n'est pas pour ceux qui, pendant leur vie, ont adoré des divinités étrangères, et pour qui il n'est que le Dieu du dernier moment? Où seraient donc ces flèches que la justice de Dieu doit tremper dans le sang des méchants, s'il épargnait ceux qui ne reviennent à lui que lorsqu'il va les juger? Est-il juste qu'il accorde à quelques désirs d'un mourant le royaume du ciel, que les saints n'ont pu conquérir que par une vie entière de violence et de combats? Pourquoi nous effraye-t-il par le petit nombre de ses élus, s'il reçoit dans son sein cette foule de pécheurs qui meurent avec certains dehors de pénitence? Lui qui se nomme dans l'Ecriture le Dieu jaloux, le Dieu juste, le Dieu terrible dans ses vengeances et redoutable même dans sa patience, attendrait-il, pour mettre le comble à ses miséricordes, que les pécheurs eussent mis le comble à leurs crimes; ne dissimulerait-il si longtemps les outrages que pour les pardonner, et laisserait-il mollement échapper l'occasion qu'il attendait de punir par le refus de ses grâces l'abus qu'en a fait le pécheur pendant sa vie?

Hélas! mes frères, si par un mystère incompréhensible, mais adorable, la persévérance finale est un don gratuit que Dieu ne doit pas aux plus grands pénitents, et qu'il peut refuser aux justes, même les plus parfaits; si une longue vie passée dans la sainteté n'est pas le garant infaillible d'une sainte mort, comment le pécheur mourant osera-t-il se promettre ce grand bienfait? Est-ce sur l'exemple du fameux criminel converti sur la croix qu'il fonde ses espérances? mais que n'attend-il aussi d'être rendu à la vie après son dernier soupir, parce que le Seigneur a ressuscité des morts?

Je ne le dissimule pas, mes frères, le salut du pécheur n'est pas désespéré, comme celui du juste n'est pas infaillible. Celui-ci ne doit pas être sans frayeur, ni le premier sans espérance; mais quelle différence, ô mon Dieu! afin que le pécheur se sauve à la mort, et que le juste périsse : vous devez, si j'ose le dire, couronner des crimes et récompenser des vertus. Ce double prodige est digne sans doute d'un Dieu terrible dans ses conseils sur les enfants des hommes : mais vous ne pouvez, Seigneur, le rendre commun sans flétrir votre gloire et sans violer les lois de votre justice.

Divine miséricorde, serez-vous donc inutile au pécheur dans ce dernier jour, vous en qui il avait toujours mis sa confiance? Ah! mes frères, c'est justement cette fausse confiance qui fait à la mort son plus grand crime. Il n'a point espéré en chrétien le pardon de ses péchés de la bonté divine, mais il en a fait un abus impie, en la faisant servir de prétexte à de nouvelles offenses. Cet aimable attribut de la divinité, au lieu de le rappeler de ses égarements, a été pour lui une raison de s'égarer davantage; ce qui devait lui faire aimer son Dieu, le lui a fait braver; et il ne s'est obstiné à lui faire des outrages, que parce qu'il l'a vu plus obstiné encore à les souffrir. Il a dit : J'ai péché, quel malheur m'en est-il arrivé? Le Très-Haut est plein de patience, je puis ajouter crime sur crime; sa miséricorde est infinie, et m'assure le pardon. N'est-ce pas là, mes frères, le comble de l'impiété, et n'est-ce pas cette clémence outragée, qui condamne principalement le pécheur mourant? Que la divine miséricorde vous remplisse d'espérance, ô vous pécheurs, qui entraînés par votre faiblesse, avez offensé le Seigneur, sans vous faire de sa bonté une raison de le braver; peut-être vos péchés exciteront-ils plus sa compassion que sa colère; mais n'attendez pas, impies qui vous êtes flattés de l'offenser impunément, et de l'apaiser sans peine, qu'il justifie, au jour de votre mort, une si coupable témérité. En abusant de sa patience, vous l'avez épuisée. Si vous n'aviez blessé que sa justice, sa bonté vous eût secourus; mais vous avez outragé sa bonté, quelle sera votre ressource? On ne se moque pas impunément de Dieu. Si tous les pécheurs qui implorent sa miséricorde à l'heure de la mort, après en avoir fait le prétexte de leur impénitence, en éprouvaient alors les salutaires effets, non, ce ne serait pas là une clémence digne d'un Dieu, mais une insensibilité digne de ces idoles impuissantes, qui ne sauraient ni voir, ni punir ceux qui les outragent.

Si les entrailles de la miséricorde divine s'émeuvent à la vue du pécheur qui va périr; ce n'est donc, mes frères, que la stérile pitié d'un juge forcé par les lois de prononcer l'arrêt de mort. Si le Seigneur s'attendrit sur l'éternelle destinée du mourant, cette compassion, semblable aux larmes qu'il versa sur Jérusalem, ne détournera point ses malheurs. Il lui dira tout au

plus, en le laissant périr, comme à cette ville sacrilège, qui faisait mourir ses prophètes : Tu n'as pas connu le temps de ta visite. Tu as laissé passer ton jour salutaire. Voici le temps où tes ennemis vont t'environner. Ton âme va devenir la proie des démons. Ce misérable corps va être détruit de fond en comble ; il ne lui restera pas ossement sur ossement, et ses cendres seront dispersées comme la poussière. (*Jerem., L.*)

Ici, raison humaine, taisez-vous devant la raison éternelle. Justice humaine, n'interrogez pas celui qui juge les justices. Compassion, tendresse humaine, apprenez que vous n'êtes ni la mesure, ni le modèle de la clémence divine ; elle a ses temps marqués ; elle a pour nous ses bornes, quoique infinie en elle-même. Dieu se lasse, comme dit l'Écriture, et son bras secourable se raccourcit, après avoir été longtemps dédaigne. Il laisse encore subsister après trois crimes des villes coupables, mais le quatrième est puni par le fer et le feu. Dès qu'il ne se trouve plus dix justes dans une ville abominable, elle est consumée par des torrents de flamme ; ainsi, après un certain temps, après une certaine mesure de crimes, la clémence divine se change en fureur, et le pécheur mourant est alors sans ressource.

J'adore, Seigneur, votre sagesse dans ces bornes que vous mettez à votre bonté ; sans ces exemples effrayants, jusqu'où l'espérance de se convertir à la mort ne porterait-elle pas l'audace et le nombre des pécheurs ? Quelle plaie faite à la religion, si on n'était presque assuré de mourir comme on a vécu ! Oui, Seigneur, l'impénitence des mourants est pour nous une leçon nécessaire. Ces malheureux sont des victimes que vous imolez pour le salut de plusieurs.

Pour vous, mes frères, la bonté de Dieu vous invite encore à la pénitence. Voulez-vous amasser sur vos têtes un trésor de colère, en méprisant les richesses de sa patience et de sa longanimité ! Ah ! je vous en conjure avec le Sage (*Eccl., V.*), ne différez pas votre conversion de jour en jour : car le Seigneur va déchaîner tout à coup sa colère et vous perdre au jour terrible de ses vengeances. Le temps arrive où le roi des cieux va donner son festin, et vous convier par ses ministres. N'allez pas recourir à de frivoles excuses, pour vous dispenser de vous y rendre ; il prononcerait contre vous dans sa colère ce terrible anathème, Il mourra, sans être admis à mon festin. Hâtez-vous donc de chercher le Seigneur, tandis que vous pouvez le trouver ; invoquez-le, tandis qu'il est près de vous par sa clémence. Hâtez-vous, quoique à la onzième heure du jour, d'aller travailler la vigne du père de famille ; il vous réserve la même récompense qu'à ceux qui ont travaillé dès le matin. Hâtez-vous enfin de produire des fruits d'une sincère pénitence. Le maître de la vigne approche. S'il trouve que son figuier, depuis long-

temps stérile, n'a rien rapporté encore cette année, il va le faire couper comme un arbre inutile. Seigneur, vous trouverez dans cette vigne beaucoup d'arbres stériles depuis longtemps ; mais permettez-moi de vous adresser en leur faveur la prière du vigneron de l'Évangile (*Luc., XIII.*) : Attendez encore une année, pour les livrer à votre hache fatale. Vos ouvriers les cultiveront avec de nouveaux soins. Votre grâce, ô mon Dieu, secondant leurs travaux, peut, comme une rosée salubre, rendre féconds ces arbres infructueux. Répandez sur eux vos douces influences, et vous leur ferez enfin rapporter des fruits, pour les jours de l'éternité. Ainsi soit-il.

SERMON V.

Pour le second dimanche de carême.

SUR LE CHOIX D'UN ÉTAT.

Domine, bonum est nos hic esse. (Matth., XVII.)

Seigneur, nous sommes bien ici.

Sire,

Les délices du Thabor font oublier à Pierre qu'il est appelé au pénible ministère de l'apostolat ; ravi de sa vision, il ne pense qu'à perpétuer son bonheur, en fixant sa demeure sur la montagne où éclate la gloire de son divin Maître. Fidèle image d'une foule de chrétiens qui, fermant l'oreille aux secrètes inspirations de l'Esprit-Saint, quand il les appelle à un état difficile, en préfèrent de plus commodes, et ne se décident que par l'espoir des plaisirs que leur promet la carrière où ils vont entrer. Seigneur, nous sommes bien ici, répondent-ils tout bas à la voix intérieure qui leur propose des travaux, des combats, des souffrances : *Domine, bonum est nos hic esse*. Disposition perverse, qui égare tous les jours des chrétiens innombrables dans des voies malheureuses, et qui rend leur réprobation presque infaillible.

Non, mes frères, il n'est pas de prévarication plus funeste par ses suites, que d'embrasser un état contraire aux desseins de Dieu. Il n'en est qu'un marqué à chacun de nous dans les conseils de la Providence. Malheur à celui qui, par un abus déplorable de sa liberté, s'obstine à s'éloigner de la route qui lui a été tracée dans les décrets éternels. Il court à sa perte, et marche à des abîmes. Arrêtez, chrétiens téméraires, qui vous égarez ainsi, ou qui allez vous égarer au gré des passions : je veux vous apprendre en premier lieu quelles sont les suites malheureuses d'un état où Dieu ne vous a point appelés ; en second lieu, quels sont les moyens de prévenir ce mauvais choix ; en troisième lieu, quels sont les moyens de le réparer, quand il est déjà fait. C'est-à-dire que je veux vous faire connaître le mal, le préservatif et le remède. Implorons avant tout les lumières du Saint-Esprit, par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

Sire,

I. Rien de plus funeste à la société et à

soi-même, que le choix d'un état où on n'est point appelé. Je dis d'abord à la société, ce qui comprend l'Etat, l'Eglise et les familles particulières.

L'Etat forme en quelque sorte un corps organisé, dont l'économie ne peut subsister, qu'autant que ses différents membres seront à la place qui leur convient. S'ils répondent tous aux vues de cette sagesse infinie, qui prescrit à chacun ses fonctions et son rang, c'est alors un corps sain et robuste, dont toutes les parties, placées d'une manière analogue à leurs usages, se répondent avec une entière harmonie, s'entr'aident réciproquement, et tendent toutes d'un commun accord à la conservation de la machine entière. Aussi verra-t-on bientôt régner dans l'Etat un ordre merveilleux, une paix profonde, qui retraceront l'image de cet âge heureux, qu'imaginèrent les poètes du paganisme. Depuis le monarque jusqu'à l'artisan, tous concourront au bien général. Le prince, obéi de ses sujets, obéira lui-même à la loi. Le ministère, secondant les vues du souverain, travaillera tout à la fois à la gloire du maître et à la félicité des peuples. Les tribunaux ne retentiront que des oracles dictés par la sagesse. On verra les écoles publiques, sous des maîtres que le ciel a choisis, répandre au loin le goût des sciences et de la vertu, et former tout à la fois les talents et les mœurs. L'amour du prince et de la patrie, qui fera les soldats, rendra le service une école d'honneur et de sagesse. On verra le commerce, semblable à ces fleuves qui fécondent les campagnes, porter en tous lieux une heureuse abondance. Les arts utiles fourniront aux besoins des citoyens et à l'ornement de l'Etat, sans porter chez les particuliers ce luxe qui énerve l'empire. Les emplois seront partout donnés au mérite. Les talents et la vertu seront l'unique voie de la fortune.

Mais si les hommes résistent la plupart aux ordres de la Providence ; si dans le choix de leur état, ils ne prennent conseil que du caprice, de l'humeur et des passions ; si des mains faites pour les armes saisissent l'encensoir ; si celui qui devait être le pasteur des peuples commande à des soldats ; si les oracles de la justice sont confiés à des bouches destinées au silence et à l'obscurité du cloître ; si les monastères sont habités par des profanes, appelés à l'état de père et de mère de famille ; si les hommes élevés sur les chaires des écoles ne sont faits que pour grossir la foule du peuple ; si des âmes nées pour obéir, s'emparent de l'autorité dans les villes et dans les provinces ; si les places réservées au mérite sont le prix de l'or ou le fruit de la faveur ; si l'appât du gain attire dans le commerce ceux qui devaient s'asseoir sur les tribunaux ; si des hommes nés pour les arts, s'élèvent aux fonctions de l'apostolat ; si les bras destinés aux utiles travaux de l'agriculture, languissent dans le sein des villes, pour servir au luxe et à l'ostentation des grands ; si tout enfin dans un Etat est déplacé ; que peut-il en résulter

qu'un bouleversement général, un désordre extrême, un chaos affreux, une suite infinie de malheurs et de crimes ? Imaginez l'horrible confusion où tomberait le corps humain, si ses membres divers voulaient servir à des usages contraires aux vues de la nature : c'est l'image d'un corps politique, où les particuliers, se plaçant au gré de leur caprice, s'arrogent des fonctions où Dieu ne les appelait pas, et pour lesquelles il ne les avait point faits. C'est ici l'œil qui veut entendre, l'oreille qui veut voir, la main et le pied qui refusent de servir, pour commander à la tête.

L'Etat ne serait alors qu'un monstre dont les membres déplacés troubleraient les vues de la nature, au lieu de les seconder ; s'entredétruiroient, au lieu de fournir à leurs besoins réciproques, et précipiteraient la ruine du corps. Tout y serait dans un désordre extrême. On verrait le trône inaccessible aux cris du peuple par la dureté de ceux qui l'entourent ; l'empire déchiré par les querelles intestines ; les lois éternelles, l'autorité devenue lâche ou tyrannique, les faibles opprimés, tous les droits confondus, la justice confiée à des âmes vénales, toutes les lois soumises à celle du plus fort. On verrait les écoles funestes au progrès des sciences et du bon goût ; les trahisons, la licence et l'impiété attachées à la profession des armes ; le peuple ruiné par les monopoles du commerçant qui devait l'enrichir ; les vices couronnés, la vertu exposée aux persécutions et aux mépris ; une foule d'intrus élevés par la cabale aux premières dignités et devenus des calamités publiques ; les mœurs corrompues par un déluge d'écrits licencieux, les talents consacrés à accréditer des blasphèmes, mille abus régnaient avec empire, et toutes les conditions infectées. Que sais-je si ce désordre n'ébranlerait pas les fondements de l'Etat, et n'en hâterait pas la ruine ? L'histoire du moins nous le représente plus d'une fois comme la première cause de la chute des empires.

Mais si ce désordre régnait surtout dans le sanctuaire, quels pensez-vous, mes frères, que seraient les malheurs de l'Eglise ? Ah ! sans doute que cette contagion serait aussi funeste à la gloire des autels qu'à celle des empires ; mais le bras tout-puissant, qui a soutenu l'Eglise contre tous les efforts des maîtres du monde obstinés à la détruire, en confierait-il le gouvernement à des ennemis domestiques plus dangereux encore que les tyrans ? Après avoir défié les puissances de l'enfer de l'emporter sur elle, la laisserait-il en proie aux ministres mêmes, préposés pour la gouverner et la défendre ? Non, mes frères, non ; il n'en sera pas ainsi : le même Dieu qui dissipe les orages dont elle est menacée au dehors, la préservera toujours des ravages que ferait au-dedans la foule des intrus.

Pendant, mes frères, s'il était permis de supposer qu'il y eût parmi les prêtres du Seigneur quelques profanes que Dieu n'y eût point appelés, comme il se trouva un

traître au nombre des apôtres, quels désordres ne devrait-on pas en attendre? Que deviendrait l'honneur du sacerdoce, si l'encensoir était usurpé par des mains sacrilèges, et si le ministère redoutable était livré aux ambitieuses poursuites des Dathans et des Abirons? quelle profanation dans le temple du Seigneur, si d'autres fils d'Aaron y portaient une flamme étrangère; s'il était souillé par d'autres enfants d'Héli; ou si de nouveaux Héliodores n'y entraient que pour dissiper ses trésors? Quels ravages feraient dans la vigne du Seigneur des ouvriers mercenaires qui ne la cultiveraient que pour en moissonner les fruits! Quelle désolation dans Jérusalem, si elle était livrée à ces faux prophètes dont parle Jérémie, qui couraient, et que Dieu n'avait point appelés! Quel trouble porteraient dans les bercails des pasteurs qui n'entreraient point par la porte! Et que serait-ce encore s'il pouvait arriver des temps malheureux, où ce vice dominât dans l'Eglise de Dieu?

Oui, mes frères, que les places de la maison du Seigneur soient remplies par une foule d'usurpateurs attirés par des vues tout humaines; que le sanctuaire soit ouvert à ceux qui n'y seront conduits que par l'ambition et l'avarice; qu'on coure à l'autel comme à la voie sûre de la fortune et des honneurs; qu'un grand nombre de ceux qui se consacrent au Seigneur soient des profanes qu'il n'avait point destinés à porter l'auguste caractère du sacerdoce; que le dépit et l'orgueil forcent l'entrée des saints asiles de l'innocence, et conduisent à l'autel des victimes que Dieu repousse dans sa colère; et bientôt l'abomination de la désolation sera placée dans le lieu saint : on verra plus d'opprobre et de calamités dans le temple et dans Sion que n'en déplora Jérémie; plus d'horribles prévarications dans le sanctuaire que n'en vit Ezéchiel à travers la muraille : le scandale sortira de ces maisons mêmes de prière et de retraite qui furent élevées pour l'édification des fidèles. Quoi! Saül au nombre des prophètes (*I Reg., X*), s'écriera le peuple scandalisé de voir à l'autel ou sur la chaire de vérité un homme digne à peine du monde même. Les ministres enfin que Dieu n'aura point choisis souilleront sa maison, aviliront les dignités, traîneront l'opprobre jusqu'aux pieds des autels, couvriront de honte la face de l'Eglise, deviendront des objets d'horreur pour les gens de bien, le jouet des impies, l'anathème du ciel et le scandale de la terre.

Eh! devrait-on attendre autre chose de ces loups couverts de la peau de brebis! Que pourraient faire ces pasteurs infidèles, si l'Eglise en avait de semblables, que dévorer la graisse de leur troupeau, comme ces mauvais pasteurs dont parle Zacharie? Dans le temps de la persécution, aux premières approches de l'ennemi, on les verrait s'enfuir, et leurs brebis seraient dispersées. Ces mains sacrilèges prodigueraient les choses saintes aux chiens, et tourneraient à la damnation des fidèles les moyens

mêmes de sanctification et de salut. Feriez-vous fructifier, ô mon Dieu, ce que planteraient, ce qu'arroseraient des mains coupables de l'usurpation du sacerdoce; accompagneriez-vous le bruit de ces cymbales retentissantes de l'onction intérieure de votre esprit? Non, mes frères, ces vases de la colère de Dieu ne sauraient devenir les canaux de ses grâces, et le Seigneur irrité maudirait leurs travaux. S'ils s'emparaient sans ordre du glaive tranchant de sa parole, Dieu l'émousserait dans leurs mains, et ils frapperaient sans succès; ils ne feraient entendre que des sons vides; ils ne répandraient que de stériles semences. Au milieu de ces prédicateurs mercenaires, les enfants nourris de fumée demanderaient du pain, et il n'y aurait personne pour leur en donner. Des pasteurs sans charité, sans entrailles, ne sauraient ni engendrer ni conserver des enfants à l'Eglise. S'il arrivait des temps difficiles où il fallût à la tête des fidèles combattre les ennemis de la foi ou en soutenir les efforts, ils succomberaient dans le combat ou resteraient dans une honteuse inaction, ces chefs dépourvus de science et de courage, parce qu'ils ne seraient pas de la race de ces hommes dont Dieu s'était autrefois servi pour opérer le salut d'Israël.

Mais vous ne souffrirez pas, ô mon Dieu, que tant de malheurs inondent jamais votre Eglise. Vous l'avez établie sur la pierre ferme, et vous devez la conserver dans son éclat jusqu'à la consommation des siècles. Daignez donc, Seigneur, continuer de nous donner des ministres de votre main; et si quelques-uns entrent dans le sanctuaire sans votre aveu, que ces rares exemples fassent craindre à tous ceux qui se destinent au service de vos autels d'en approcher, si vous ne les y conduisez vous-même.

Ce défaut de vocation qui bouleverserait l'Etat et qui désolerait l'Eglise, s'il était presque général, est encore une source de malheurs domestiques, et ne porte que trop souvent le trouble dans le sein des familles. C'est en punition de ce crime trop répandu, que les mariages sont suivis de tant d'adultères, d'antipathies et de divorces; que les fortunes sont renversées par tant de procès, de fléaux et de calamités; que s'éteignent tous les jours des noms glorieux et chers à la nation; que la mort des enfants consterne tant de mères que le Seigneur réservait à d'autres époux, ou qu'il appelait au nombre des vierges qui se consacrent à lui, et que les vices se perpétuent dans les familles, avec tous les malheurs qui en sont la suite ordinaire.

Ne vous étonnez pas de voir cette maison autrefois florissante, dépérir, s'éteindre; celle-ci dissiper ses vastes domaines, perdre ses dignités brillantes, succomber sous mille désastres; cette autre déchirée par des divisions intestines, devenue un objet de calomnie ou de mépris, et dégradée à jamais aux yeux du monde: ces malheureux vaisseaux renferment d'autres Jonas embarqués contre les ordres du Seigneur. Cette désol-

béissance causera leur naufrage. Déjà la tempête éclate : tout va périr. Comment dissiper l'orage et détourner tous les maux qui vont fondre sur cette maison infortunée ? Ah ! de même qu'il fallut jeter le prophète dans le sein des eaux, il faudrait ici rompre, s'il était possible, des nœuds malheureusement indissolubles, formés par l'ambition, l'intérêt, le libertinage, et souillés de mille crimes. Il faudrait rendre à l'Eglise ces biens dont un père avide a, pour ainsi dire, doté un fils qui en était indigne. Il faudrait arracher de l'autel et ramener dans la maison paternelle cette personne infortunée, qui chercha dans le cloître un asile contre la haine, l'avarice et la dureté de ses proches. Il faudrait fermer à jamais les tribunaux de la justice à cet inique magistrat qui s'est établi contre les ordres de son Dieu l'arbitre de la destinée des hommes. Il faudrait, s'il en était encore temps, renfermer dans la retraite ce monstre que le défaut de vocation a rendu mauvais mari, mauvais père, et le fléau de sa propre maison. Il faudrait enfin déplacer presque tous les hommes, faire dans la société une révolution générale, changer, pour ainsi dire, la face de la terre et ramener l'ordre du monde aux premières vues de l'Etre infiniment sage.

L'homme infidèle à sa vocation se nuit à lui-même autant qu'il nuit à la société. Parlez, vous tous qui ne fixâtes votre destinée que dans l'espérance de vous rendre heureux : que ce crime vous coûte cher par les malheurs qui le suivent, et qu'il est puni rigoureusement ici-bas, avant d'être puni plus rigoureusement encore dans l'éternité ! Avouez-le de bonne foi, vous qui vouliez vous dispenser de porter votre croix ou la choisir, celle que vous portez n'est-elle pas accablante ? Cet état dont les passions vous exagéraient dans le lointain la douceur et les charmes, n'a-t-il pas été pour vous une source intarissable de peines et de regrets ? Combien de fois cette route que vous vous empressâtes de suivre et dont les avenues étaient couvertes de fleurs, vous a-t-elle depuis offert des ronces, des épines, des précipices ? Ah ! convenez-en de bonne foi, vous avez tout perdu à résister aux ordres de la providence. Que la force de la vérité vous arrache enfin ce triste aveu : Nous nous sommes écartés de la voie douce où le Seigneur voulait nous conduire, et nous n'avons marché que dans des voies pénibles : *Ambulavimus vias difficiles ; viam autem Domini ignoravimus.* (Sap., II.)

Tout en effet, mon cher auditeur, tout se change en amertume dans un état où le Seigneur ne nous a point placé. Il vous eût rendu léger le joug qu'il vous eût imposé lui-même ; celui que vous avez choisi, vous accable. Il vous eût consolé dans les afflictions que vous auriez reçues de sa main avec soumission ; vous succombez sous le poids des malheurs qui ont puni votre indépendance. Si vous eussiez suivi dans le choix d'une épouse les inspirations de l'Esprit-Saint, il eût béni, sanctifié le lit nup-

tial, et vous ne seriez pas dévoré comme vous l'êtes par des chagrins domestiques de tous les genres ; mais il faut que Dieu renverse vos coupables espérances, qu'il se joue de votre faible politique, que vous soyez puni par votre propre témérité, que vos caprices traînent après eux les peines de la révolte, que vous soyez privé de toutes les douceurs de l'obéissance, et que vous soyez en proie aux mêmes regrets que ces impies dont parle le Sage, qui se sont frayé des routes arbitraires. *Ambulavimus vias difficiles ; viam autem Domini ignoravimus.*

Au lieu d'attendre deux miracles, comme Gédéon, pour prendre le commandement, vous vous êtes hâté de percer la foule ; et l'ambition vous a élevé de la poussière aux premières places. Vous commandez dans un corps où Dieu vous avait placé pour obéir. On ne vous a pas confié le gouvernement ; vous l'avez envahi. Vous avez saisi le timon destiné à des mains plus sages, et la fureur de dominer sur vos frères vous en a rendu le tyran ; mais vous êtes puni par vos propres succès. Les devoirs de l'autorité vous coûtent plus cher que ceux de la dépendance. Vous dévorez sans cesse des amertumes et des affronts. Les soins de vous maintenir sont pour vous des soucis toujours renaissants. Vous vous faites haïr en ne voulant que vous faire craindre.

En vous donnant en spectacle au public, vous en perdez l'estime. Votre élévation ne sert qu'à faire éclater vos vices, vos défauts, et à rendre votre honte publique. Peut-être enfin une chute fatale punira-t-elle votre impérieuse domination. C'est ainsi que l'ambition en vous élevant, vous a creusé des abîmes ; qu'elle vous a fait sacrifier le repos à un fantôme de puissance ; et que par l'usurpation d'une vaine autorité, vous êtes devenu l'artisan de vos malheurs et de vos disgrâces. *Ambulavimus vias difficiles ; viam autem Domini ignoravimus.* Qu'ai-je fait, dit cette épouse abusée ? Où est ce repos, cette vie agréable et douce, que je m'étais promise auprès d'un époux ? Où est le fruit de ma tendresse ? Où sont ces égards, ces serments d'une éternelle union que l'ingrat me prodiguait autrefois ? Qu'est-il devenu cet homme qu'une passion aveugle me représentait comme le plus parfait des hommes ? Hélas ! ce n'est plus un époux, c'est un tyran. Quelle humeur, quelle antipathie, quels propos outrageants, quels procédés cruels, quelle longue suite d'amertumes et de contradictions ! Ah ! je me suis attiré ces malheurs pour n'avoir consulté que l'orgueil, que l'intérêt, qu'une folle tendresse. Le Seigneur, si je l'eusse écouté, m'eût rendue plus heureuse. *Ambulavimus vias difficiles ; viam autem Domini ignoravimus.*

Finissons le détail des cruels reproches que se font dans tous les états des consciences infidèles à leur vocation, et qui, par un juste jugement de Dieu, sont en proie à de cruelles inquiétudes. Vous l'avez ordonné, Seigneur, dit un Père de l'Eglise :

tout homme qui trouble l'ordre de votre providence, doit être ici-bas le vengeur de son crime. Qu'ils courent donc, ces insensés, dans les routes que les passions leur ont tracées; qu'ils s'égarent au gré de leurs caprices : ils paieront cher cette audacieuse indépendance. Leurs vains projets de félicité n'enfanteront que des revers. Les malheureux ! ils sèmeront du vent et moissonneront des tempêtes.

N'imaginons pas cependant qu'une vocation légitime éloigne toujours les afflictions et les traverses de la vie. Qui ne sait que Dieu éprouve la vertu par des tribulations; qu'il fait passer les saints comme par le feu, pour les purifier; qu'il châtie ceux qu'il aime; que pour le triomphe de sa grâce, et le bien même de ses élus, il les expose à des tentations violentes, et à de rudes combats? Ames timorées, ne prenez pas les peines de votre état pour des preuves que Dieu ne vous y appellât pas. Que de fausses alarmes ne vous fassent pas abandonner la voie du Seigneur par le désir même d'y rentrer. L'obéissance à ses volontés ne nous préserve pas toujours des contre-temps et des malheurs. Les Israélites furent défaits jusqu'à deux fois par la tribu de Benjamin, quoiqu'ils n'eussent livré bataille que par ordre du Seigneur; celui que donna Jésus-Christ à ses disciples de passer à l'autre bord du lac, ne les garantit pas de la tempête; la mission des apôtres ne les mit pas à l'abri des persécutions et des souffrances.

Mais qu'importe enfin que le mauvais choix d'un état traîne après lui des amertumes ou des plaisirs, les malheurs ou la félicité. La figure de ce monde passe avec tant de rapidité qu'il est indifférent d'être heureux ou malheureux sur la terre. Ce qu'il importe infiniment c'est de marcher dans les voies du salut, et de s'assurer les biens éternels. Or, mes frères, le danger de damnation le plus évident est de s'égarer dans des voies où on n'est pas conduit par l'esprit de Dieu. Le choix d'un état est une affaire d'autant plus sérieuse, qu'elle est souvent décisive pour le sort de nos âmes. Le premier pas que l'on fait dans ce temps critique, nous met presque sans retour sur le chemin du ciel ou des enfers : et ces moments dangereux fixent ordinairement notre état dans l'éternité.

Je sais que les hommes peuvent arriver au ciel par mille voies différentes. Je sais que cette vie est une terre étrangère, où les divers états de la société sont comme autant de routes qui mènent par des régions différentes à notre commune patrie : mais je sais aussi, mon cher auditeur qu'il n'en est qu'une où Dieu vous appelle; et qu'il permettra que toutes les autres vous égarent. Ici il voulait être votre guide et votre appui, là il vous livre à votre aveuglement et à votre faiblesse. Comme toutes les conditions ont leurs dangers, leurs tentations, leurs peines, leurs devoirs; elles ont aussi chacune en particulier des grâces propres, des grâces d'état : et Dieu vous les accorderait-il

ces grâces à vous qui vous êtes engagé témérairement et malgré lui? Il vous en destinait d'autres dans une profession qu'il vous avait marquée : et tandis que vous rendez inutiles par vos caprices les desseins de sa providence; croyez-vous qu'il vous ouvre libéralement tous les trésors de sa miséricorde, pour vous donner le choix de ses faveurs? Non, mes frères, n'attendez pas de faire changer ses desseins au gré de vos désirs, et de prescrire à sa bonté des lois que vous n'avez point voulu en recevoir. Vous vous obstinez à déterminer l'usage de vos talents : vous en ferez un abus funeste à votre salut, et à celui de vos frères. Vous ne voulez agréer ni la fin ni les moyens que vous prépare l'arbitre suprême de la destinée des hommes : vos pas, dans la carrière que vous choisissez, seront marqués par autant de chutes. Votre place et vos fonctions dans le corps mystique de Jésus-Christ étaient décidées, et vous en voulez d'autres : membres monstrueux, vous ne participerez point à la vie du corps.

Jeune personne, Dieu vous appelle au nombre de ses chastes épouses. Il veut vous sanctifier dans la solitude, et bannir de votre cœur toutes les affections mondaines. Il veut vous posséder loin du tumulte des affaires humaines, s'emparer de toutes les puissances de votre âme, l'orner de ses dons ineffables, et vous faire porter jusqu'à l'héroïsme les vertus chrétiennes : mais malgré les attraits puissants qui vous invitent à la retraite, ceux de la fortune et des plaisirs vous retiennent au milieu de Babylone. Ah ! vous vous enivrez de sa coupe empoisonnée; vous participerez à ses abominations; vous en augmenterez les scandales; et Dieu dans sa colère vous enveloppera dans les terribles anathèmes dont il a foudroyé le monde.

Pour vous, au contraire, il vous destinait à faire le bonheur d'un époux et à former des enfants à la vertu; il avait mis dans votre cœur un fond de tendresse qui par son objet eût toujours été légitime. Il vous préparait des grâces de douceur, de sagesse, de fidélité. Cependant des vues humaines vous arrachent du monde; un premier mouvement de dépit ou de légèreté, peut-être les premiers transports d'une fausse piété, vous font condamner à une retraite éternelle un cœur naturellement faible. Insensée, le sacrifice que vous allez faire à Dieu lui est en horreur. Les austérités seront pour vous des supplices sans mérite; vous vous verrez avec désespoir enchaînée sur les bords de votre tombeau. Vous ne faites aujourd'hui que couvrir de cendres un feu perfide qui éclatera dans la suite, vous sentirez un cœur tout mondain sous des habits de pénitence. Le cilice et la haire doubleront vos tentations et vos désirs; l'image des plaisirs vous séduira plus que ne l'auraient fait dans le monde les plaisirs mêmes. Vous ferez des chutes secrètes loin des occasions; vous eussiez été une femme forte, vous serez une vierge folle. Vous perdrez

enfin votre âme là ou vous croyiez la sauver.

Terrible, mais presque inévitable châtiement d'une âme qui s'obstine à s'éloigner des voies du salut qui lui étaient prescrites de tous les temps! Eh! comment notre perte ne serait-elle pas infaillible lorsque Dieu, pour punir notre indépendance, nous abandonne à nous-mêmes? Si nous nous perdons quelquefois dans des emplois où il nous a placés de sa main; si l'obéissance à ses ordres dans le choix que nous faisons d'un état, ne nous préserve pas quelquefois des plus grandes chutes; si Saül, que Dieu avait nommé lui-même le roi de son peuple, est réprouvé dans la suite; si Salomon, que Dieu avait appelé à la royauté et qu'il avait rempli de sagesse, finit par être un prince idolâtre; si Joas, nourri, dès sa plus tendre enfance, à l'ombre des autels, et sauvé du carnage par la main du Seigneur pour monter un jour sur le trône de Juda, devient enfin un prince impie; si l'apôtre perfide décheoit de l'apostolat sous les yeux du Sauveur, qui l'en avait honoré, que sera-ce de ces hommes téméraires qui marchent dans des voies difficiles comme en dépit de Dieu même? doivent-ils attendre qu'il leur prête une main secourable dans des périls où il ne les a point engagés, et qu'il les empêche de succomber sous le poids des obligations qu'il ne leur a pas imposées?

Mes frères, ne vous y trompez pas: il n'est point ici d'infidélité légère, de faute sans conséquence; la moindre erreur en ce genre peut être funeste à votre salut. Vous êtes appelés, par exemple, à l'austérité du cloître, mais non dans cet ordre pour vous trop sévère ou trop libre; à l'honneur du sacerdoce, et non à la conduite des âmes; à la sainteté du mariage, mais non avec cette épouse que vous donna la passion, et que vous n'avez peut-être obtenue que par un crime: cette prévarication suffira pour vous perdre. Dieu s'offense d'une soumission imparfaite comme d'une désobéissance entière. Notre vocation a, pour ainsi dire, ses circonstances, son temps, son étendue. Ne la remplir qu'à demi, à contre-temps et avec réserve, ce n'est rien faire. Lot se retire, il est vrai, de Sodome, mais il est puni par des chutes honteuses de s'être arrêté sur la montagne; Jonas va-t-il prêcher à Tarse lorsque Dieu l'appelle à Ninive? la mer l'engloutit dans le trajet.

Que le démon connaît bien les suites funestes de nos méprises dans le choix d'un état! Aussi que ne met-il pas en œuvre pour nous égarer? Tentations au dedans et au dehors, occasions de chute, séduisantes images, illusions continuelles, tendres sollicitations d'une personne que nous aimons, avis des supérieurs, reproches, railleries des amis, exhortations, caresses de nos proches, il fait tout servir au dessein de nous perdre. Dans ces moments décisifs, il ramasse toutes ses forces; il met en jeu tous ses artifices. L'occasion est importante. Si le piège ne réussit pas, il voit échapper une proie qu'il n'espère presque plus de saisir.

Le succès au contraire lui assure en quelque sorte sa victime.

II. Voilà les suites funestes du mauvais choix d'un état; voici les moyens d'éviter ce malheur. Vous avez vu le mal; voici le préservatif. Il faut réunir avec soin la prière et l'épreuve; l'une pour attirer les inspirations secrètes, l'autre pour discerner si elles viennent de Dieu ou de l'ennemi.

Où, mes frères, dans l'ordre commun de la Providence, le discernement de la vocation est une faveur qui ne s'obtient que par la prière. Ce Dieu, en effet, ce même Dieu qui a placé l'univers au milieu de l'espace, qui a de sa main attaché les étoiles au firmament, qui a réglé le cours et l'ordre de tous les astres, qui a renfermé la mer dans ses abîmes et prescrit des bornes à l'impétuosité de ses vagues, qui donne à tout ce qui respire l'être, la vie et le mouvement, qui dirige toute la suite des événements humains, et par qui tout se fait ici-bas depuis le vol de l'insecte jusqu'aux plus grandes révolutions; n'a-t-il pas lui seul le droit de marquer à l'homme la place qu'il doit occuper sur la terre? et n'est-ce pas à lui seul que l'homme doit s'adresser, comme le prophète, pour connaître les voies où il doit marcher?

Disposer soi-même de son sort, n'est-ce pas méconnaître orgueilleusement l'arbitre suprême de nos destinées et disputer au Créateur le souverain empire qu'il a sur l'ouvrage de ses mains? Est-ce à l'argile à se placer elle-même à son gré ou à s'élever au faite de l'édifice, sans attendre le dessein de l'ouvrier? Peut-on reconnaître un Créateur qui tient tous les êtres dans sa main et les reproduit sans cesse, un maître absolu des peuples et des empires, un Dieu tout-puissant, qui a tracé d'avance le plan de tous les siècles, et se flatter en même temps d'une indépendance où l'on puisse disposer de soi-même sans révolte et sans crime? Non, mes frères, le Dieu jaloux ne laisse pas ainsi porter atteinte à l'autorité suprême. Il se réserve la distribution de tous les emplois, depuis la bergerie jusqu'au trône et depuis le premier grade de l'Eglise jusqu'à la chaire du prince des apôtres. Non le choix de cette infinité de routes qui se présentent à l'imprudente jeunesse, n'est pas, comme on le pense, livré à la bizarrerie de ses penchants. Dieu veut qu'on le consulte, qu'on écoute ses ordres et qu'on les suive. Les plus grands saints en ont donné l'exemple. Faites-moi connaître, ô mon Dieu, la route que je dois tenir (*Psal. XXIV*), disait avec confiance le Roi-Prophète. *Parlez, Seigneur*, s'écriait le jeune Samuel, *parlez; votre serviteur vous écoute.* (*I Reg., III.*) *Que dois-je faire pour obtenir la vie éternelle* (*Marc., X*), disait encore à Jésus-Christ, cet homme de l'Evangile, touché d'un désir ardent de son salut. *Seigneur, que voulez-vous que je fasse?* disait le grand Apôtre (*Act., IX*) au moment de sa conversion.

Voilà vos modèles, vous tous qui allez prendre un état. C'est ainsi que vous devez prier

pour attirer sur vous les inspirations de l'Esprit-Saint. Eh! quoi! mes frères, c'est à Dieu à vous soutenir dans les fonctions et dans les périls de l'état que vous allez embrasser; et vous dédaigneriez d'implorer son secours? C'est à Dieu à vous conduire, comme par la main, dans les voies du salut; et vous négligeriez de le consulter sur celle que vous devez choisir? De toute éternité il vous a marqué sur la terre la place la plus favorable à votre sanctification; et vous oseriez régler sans lui votre destinée? Attendez-vous qu'il ratifie vos caprices? Espérez-vous qu'il vous prête une main secourable, tandis que vous vous obstinez témérairement à suivre une route qu'il vous avait interdite? A-t-il donc laissé votre sort dans vos mains? vous a-t-il permis d'aller au ciel par des voies de fantaisie? Vous a-t-il donné le choix de ses grâces? Vil esclave, est-ce à vous à choisir la manière dont vous devez servir votre Maître? Est-ce à vous à régler sa providence, ou à vous régler sur elle? Aveugle, égarez-vous, puisque vous ne demandez pas à voir; précipitez-vous, puisque vous refusez un guide; périssez, puisque que vous voulez marcher au hasard.

Ne demandons plus pourquoi tant de chrétiens s'égarent dans des voies de perdition, et pourquoi il est si rare d'être placé de la main de Dieu; c'est qu'on ne lui demande point d'être éclairé sur ses volontés dans le choix d'un état. Le hasard, l'imprudence, le respect humain, l'amour profane, le caprice, la coutume, l'avarice, l'ambition, la paresse, l'orgueil, voilà les ressorts qui seuls règlent nos destinées. Le salut n'est presque jamais l'objet qu'on se propose. Les attraits de la grâce ne sont plus les mobiles des cœurs, parce qu'il n'est plus de cœur qui les sollicite. Les faveurs attirent à la cour. La vanité nous porte au grand monde. L'avidité des richesses fait traverser les mers, brigner les emplois. L'ambition élève aux honneurs. Une passion aveugle forme seule des nœuds qui devraient être l'ouvrage de Dieu. La mort d'un aîné rappelle dans le siècle celui que Dieu appelait à l'autel. Un dépit précipite dans la retraite une jeune personne trompée dans ses espérances. Celle-ci, fière d'une naissance supérieure à sa fortune, va dans le cloître sauver la dignité de son nom. Un aveuglement général fait indiscrètement former des engagements immuables. Bien loin d'examiner sur les maximes éternelles et de peser dans la balance du sanctuaire les motifs de son choix, chacun court en aveugle dans la carrière que lui ouvre sa passion et tend sans le savoir à sa perte.

À quels égarements abandonnez-vous, ô mon Dieu, ceux qui ne vous demandent ni des secours ni des lumières! qu'il est funeste de se soustraire à votre obéissance; et que le monde serait différent de lui-même, si personne ne se frayait une route que par la prière!

Priez donc, mes frères, priez le Seigneur de vous découvrir les desseins de sa pro-

vidence sur votre destinée : vous ne consulterez pas en vain le Père des lumières. La soumission avec laquelle vous le ferez l'arbitre de votre sort, sera pour lui une espèce d'engagement de vous conduire et de vous soutenir. L'abandon de vous-mêmes dans ses bras paternels et le sacrifice entier de votre volonté à ses ordres suprêmes, vous donnera une espèce de droit à ses inspirations; mais en le priant n'allez pas le tenter, demander ses ordres à la hâte, élever une fois votre âme à lui et vous croire assez éclairés après cette courte prière, pour entrer sans risque dans une carrière qui a pour vous des attraits. N'espérez pas d'être tout à coup remplis de l'esprit de Dieu, comme le furent autrefois les apôtres; ou, comme un autre Elie, de faire subitement descendre le feu du ciel, pour consumer l'holocauste. Ces prières précipitées ne serviraient qu'à pallier une fausse vocation et à vous mener au précipice, avec une déplorable sécurité.

Mais en supposant que vous demandez avec quelque persévérance à connaître les voies de salut qui vous sont marquées, le demandez-vous avec des intentions droites? Un scribe s'offre à Jésus pour le suivre en tous lieux, et il est rejeté. Un disciple demande qu'il lui soit permis auparavant d'ensevelir son père, et Jésus lui ordonne de le suivre. Leurs intentions firent cette différence; les vôtres, mes frères, sont-elles assez pures? Lorsque vous paraissez mettre votre sort dans les mains du Seigneur; n'exceptez-vous pas dans le fond de l'âme un état pour lequel vous sentez une secrète répugnance? Votre cœur prévenu ne fait-il pas lui-même la réponse qu'il devrait attendre du Très-Haut? Ne souhaitez-vous pas qu'il vous fasse entendre des oracles conformes à vos désirs, plutôt que de conformer vos désirs à ses oracles : coupables imitateurs de Balaam, qui ne consulta une seconde fois le Seigneur que pour rendre à Balac une réponse favorable!

Non, ce n'est pas à des intentions si vaines que Dieu accorde la manifestation de ses desseins. Il veut que la volonté se sacrifie sans réserve. Une exception à ses ordres est un outrage. C'est un crime à ses yeux de composer avec sa providence. Il veut que jetant une vue générale sur toutes les conditions, l'âme chrétienne prosternée devant lui se renonce elle-même sans restriction, se soumette à tout, et qu'à l'exemple d'Isaac, elle attende le coup de l'immolation, s'il ne plaît au Seigneur de suspendre le glaive.

Mais, dites-vous, cet état me révolte, la seule idée m'en dégoûte et me décourage. Celui-ci est au-dessus de mes forces. Homme de peu de foi, vous dit le Sauveur (*Matth.*, XIV), comme autrefois à son apôtre, pourquoi doutez-vous de ma puissance? Lâche serviteur, quoi! les attraits de la grâce sont-ils trop faibles pour surmonter vos dégoûts passagers? Mon bras n'est-il pas assez puissant pour vous faire triompher

des plus grands obstacles? Ah! mon cher auditeur, laissez, laissez à ce Maître plein de bonté le soin de vous conduire et de vous soutenir dans les voies du salut; et lorsque dans le silence des passions vous distinguerez sa voix, fallût-il, comme un autre saint Pierre, marcher sur les eaux; courez sans hésiter où il vous appelle. Fallût-il renoncer à votre patrie, à votre maison, à vos biens, à vous-même, ne balancez pas un instant : abandonnez, s'il le faut, un père, une mère, des proches, des amis. Que l'embarras des affaires, que des devoirs purement humains ne vous arrêtent pas. Laissez aux morts le soin d'ensevelir leurs morts. Prenez votre croix et marchez à la suite du Sauveur. Dites-lui avec transport : je vous entends, Seigneur; je connais où votre voix m'appelle; j'y vole, pour vous obéir. Quelque durs que soient les engagements que je vais contracter, quelque pénibles que soient les devoirs que vous daigniez m'imposer, je les embrasse avec confiance. Vous serez mon guide, mon appui. Vous redoublerez au besoin mon ardeur et mes forces. Aidé de votre main toute-puissante, je surmonterai tous les obstacles; je triompherai des tentations les plus vives; je soutiendrai les plus rudes combats. Vous me porterez sur les ailes de la grâce, et je ne craindrai point de chute fatale. Une âme animée de votre esprit trouverait-elle rien de difficile? Vous me l'avez dit, Seigneur, un peu de foi transporte les montagnes.

La prière toute seule, quand il s'agit du choix d'un état, pourrait nous laisser confondre les lumières du ciel et nos fausses lueurs, la voix du Seigneur et celle du prince des ténèbres. Il faut y joindre l'épreuve comme un moyen nécessaire de discerner si notre vocation est une inspiration d'en haut ou une suggestion de la terre, un attrait de la grâce ou une illusion de l'amour-propre. Le cœur de l'homme est une énigme à lui-même. Le malin esprit ne se déguise que trop en ange de lumière. Les suggestions des passions sont quelquefois insensibles. L'amour-propre règne souvent sous le nom même de la piété. Si le démon n'exerce pas dans l'âme une tyrannie ouverte; il la remue par de secrets ressorts. Combien de fois lui obéissons-nous en effet; lorsque nous croyons obéir aux mouvements de la grâce? Une épreuve soutenue peut seule découvrir les artifices de l'ennemi, dissiper nos illusions, démasquer l'amour-propre. Si vous vous obstinez à faire sans épreuve ce premier pas d'où dépend votre éternité, craignez que le séducteur ne soit votre guide, et qu'abusant de votre stupide confiance, il ne vous mette sur la voie de perdition, lorsque vous vous flatterez d'entrer dans celle du salut. Si vous croyez légèrement être dans les mains de Dieu et seconder les vues de sa providence, vous découvrirez trop tard cette erreur fatale. Le tentateur, en vous rendant infidèle à votre vocation, vous ferme le ciel et vous bannit

de ses avenues. Il sait que la route où vous entrez vous égarera toujours davantage. Telle voie paraît d'abord à l'homme imprudent être juste et légitime dont la fin conduit à la mort.

Dissipez donc, mes frères, pour éviter une illusion si dangereuse, dissipez par une épreuve constante les artifices du malin esprit. Ce n'est plus le temps où le manteau d'Elie retirait sur le champ les Elisées de la charrue; où Jésus-Christ ordonnait à ses disciples de tout quitter pour le suivre à l'instant. Quelles méprises n'avez-vous pas à craindre si vous suivez aveuglément vos premiers goûts; et si, pour fixer votre sort sur la terre, vous consultez plus vos penchants que vos forces? Voyez donc, jeune homme imprudent, avant de courir cette carrière, si vous êtes capable de la fournir; essayez ce pesant fardeau, avant de le porter; examinez, avant de donner tête baissée dans cet état qui exige tant de vertus, si vous en avez du moins le germe dans l'âme. Craignez de monter à des places élevées, sans avoir dignement rempli des emplois subalternes. N'attendez pas que votre mérite se développe dans une place qui le suppose déjà formé par un long exercice. Que l'amour de la justice, soutenu d'une fermeté naturelle et d'une supériorité reconnue dans les affaires, vous porte sur ces tribunaux augustes, où l'on juge de la liberté, de la fortune et de la vie des hommes. Accoutumez à la pureté des mains encore souillées, avant de les porter à l'autel. Purifiez-vous auparavant, vous qui devez porter les vases du Seigneur. Ne montez sur la chaire de vérité, qu'après vous être bien fortifié dans le mépris d'une vaine gloire. Assurez-vous d'être sans faiblesse, avant d'être le dépositaire des faiblesses humaines. En un mot, avant d'embrasser un état, faites du moins quelque faible essai des devoirs qui lui sont propres et des vertus qu'il exige. Tous les jours on voit les prudents du siècle éprouver leurs forces, pour y mesurer la grandeur de leurs entreprises; s'accoutumer de loin aux fatigues d'un état pénible; s'exercer d'avance aux combats et à ces jeux où l'on donne la palme au vainqueur. Le salut sera-t-il donc l'unique affaire que l'on croira pouvoir engager témérairement, que l'on ne craindra pas d'exposer au hasard d'un malheureux succès et dont on embrassera les moyens les plus difficiles, sans discernement, sans préparations et sans épreuve?

Je sais, mes frères, que ces épreuves sont délicates, et que pour en bien juger, il faut plus de maturité d'esprit qu'on n'en a dans cet âge où la plupart des enfants prennent un état dans le monde. Ces établissements prématurés sont sans doute un grand malheur, mais la sagesse des proches ne devrait-elle pas du moins suppléer la raison de ces tendres victimes qu'ils exposent à une perte éternelle? Cependant, quelle est dans ces occasions la conduite ordinaire d'un père de famille? Il tente tous

les moyens de se defaire d'un enfant qu'il hait par caprice. Si on ne dicte pas à cet enfant odieux l'arrêt qui le sépare du monde, on le lui insinue adroitement : on le lui suggère de mille manières, on le flatte de mille espérances de fortune ; et l'on ne craint pas d'assurer son choix par des motifs qui en font un crime. On met entre le monde et lui comme un mur de séparation et on lui en cache tous les attrait. Si on ne le traîne pas dans le sanctuaire ; on lui ferme du moins toutes les routes qui l'en éloignent. Il est libre, dit-on : mais dans le vrai on ne lui ouvre que le chemin de l'autel.

Au contraire un enfant chéri montre-t-il de l'inclination pour le service de l'église, des mœurs innocentes, un goût naturel pour la vertu le portent-ils à la sainteté du sacerdoce, que ne fait-on pas pour étouffer insensiblement en lui cet heureux germe et le rappeler au monde ? Sous prétexte de l'éprouver, que ne fait-on pas plutôt pour le corrompre ? Les plaisirs, les jeux, les spectacles, une excessive liberté, des complaisances sans bornes sont autant de pièges qu'on dresse à son innocence, autant d'obstacles qu'on oppose aux desseins de Dieu. On ne cherche, dit-on, qu'à lui faire connaître le monde, mais ce n'est que pour l'y retenir ; et de peur, comme on dit, qu'il ne s'engage témérairement, on abuse de son enfance, pour empêcher qu'il ne s'engage. Qu'on l'éprouve ; j'y consens ; c'est une précaution nécessaire, mais l'éprouver, est-ce le tenter, le séduire et le corrompre ? Eloignez-vous, trop dociles enfants, de ces proches dont la tendresse est pour vous plus cruelle que la fureur et la haine. Allez au temple vous consacrer au culte divin et au ministère de la parole. Si l'indiscret amour d'un père ou d'une mère cherche à vous en éloigner, souvenez-vous que celui qui aime son père plus que Jésus-Christ n'est pas digne de lui. Et comme il le dit à sa mère, dites-le aussi à ces parents importuns, qui veulent vous faire renoncer au ministère des autels : Ne savez-vous pas que je dois m'occuper de ce qui regarde le service de mon Père ?

C'est ainsi, mes frères, qu'on abuse des épreuves nécessaires pour discerner la vocation des enfants, ou qu'on les supprime entièrement, selon qu'elles sont propres à seconder ou à détruire des projets qu'on a déjà formés sur leur future destinée. On ne consulte plus leur caractère, leurs inclinations, leurs talents et leurs forces. Dieu n'est plus écouté dans les conseils des familles. L'ordre de la naissance, les grâces du corps, une certaine proportion de la qualité d'une maison et de ses domaines, fixent même au berceau le sort des enfants. Il ne faut qu'en savoir le nombre et les voir pour décider ce qu'ils doivent être un jour, comme s'ils portaient leur vocation gravée sur le front. Le mariage, les armes, l'église, le célibat, le cloître, chacun de ces états a sa victime marquée. Il n'est plus de Bathuel

qui dispose de ses enfants par ordre du Seigneur, comme il disposa de Rebecca.

On ne voit que des parents téméraires qui emploient tous les détours et toute l'adresse dont ils sont capables, pour suggérer à leurs enfants un choix conforme à des projets d'économie ou de grandeur, qui se hâtent de fixer leurs goûts avant que leurs penchants soient développés, et qui leur apprennent mille fois à bégayer l'arrêt de leur destinée, pour faire du choix qu'on leur inspire une impression de l'enfance. On les voit condamner au célibat ou à la retraite, et sacrifier à la grandeur du premier-né les malheureux restes de leur famille ; contents de la voir languir dans les dégoûts, dans les regrets et dans l'oubli, pourvu qu'un seul, devenu puissant par le malheur de tous les autres, soutienne ou surpasse même la fortune de ses pères. Pensent-ils donc que Dieu n'a point de droit sur les premiers-nés, ou qu'il s'est engagé de réserver pour les suivants les grâces de la vie religieuse ou du sacerdoce ? Ne savent-ils pas qu'il fit tomber sur Jacob les bénédictions que ne lui promettait pas l'ordre de la naissance ; qu'il appela Aaron aux fonctions de grand prêtre, tandis qu'il établit Moïse, son puîné, le chef et le législateur du peuple ; que Gédéon, quoiqu'issu de la dernière famille de sa tribu et le dernier de sa propre maison, fut choisi de Dieu pour être le libérateur d'Israël ; enfin que le Seigneur mit le sceptre dans les mains du plus jeune des enfants de Jessé.

Peut-être n'auront-ils pas égard à l'ordre de la naissance et ne feront-ils un choix que pour donner à l'Eglise celui de leurs enfants, que les vices du caractère, le défaut de talents et les désagréments du corps rendent odieux, inepte ou difforme. Ces autres Cains n'offrent à Dieu que ce qu'il y a de plus misérable parmi leurs enfants, et placent hardiment dans sa maison des vases d'ignominie, qu'ils jugent indignes de la leur. Qu'il soit maudit, s'écrie un prophète, l'homme trompeur et de mauvaise foi, qui, ayant dans son troupeau une brebis saine, en sacrifie au Seigneur une malade.

C'est cette horrible malédiction que vous encourez, parents sacrilèges, en consacrant au Seigneur le rebut de votre famille. Il vous dit, comme autrefois aux prêtres de la loi, Si vous offrez une hostie aveugle, pour être immolée, n'est-ce pas un mal que vous faites ? Si vous en offrez une qui soit boiteuse ou malsaine, n'est-ce pas encore un mal ? Présentez ces bêtes à celui qui vous gouverne, pour voir si elles lui plairont et s'il vous recevra favorablement, dit le Seigneur des armées. Offrez de même ces enfants que la nature a si mal partagés, tant du côté de l'esprit que du côté du corps ; offrez-les, dis-je, au prince, il ne leur confiera point ses armes ; au monde, il les rebutera ; aux tribunaux de la justice, on les en jugerait indignes. Offrez-les même à

des amis ou à des proches, pour les adopter; on n'en veut pas; à un protecteur, pour les placer; il s'en défend. Ah! je le vois déjà, vous le destinez à l'Eglise, et vous le conduisez dans le temple du Seigneur pour lui être à jamais consacré. Y pensez-vous? Quoi! des enfants en qui vous ne trouvez pas assez de talents pour les frivolités du siècle, vous osez les destiner à être le sel de la terre et la lumière du monde! Vous ne daignez pas en faire les chefs d'une famille, et vous voulez en faire les pasteurs d'un troupeau! Vous les jugez indignes de la succession de vos biens, et vous voulez leur confier l'administration des trésors de l'Eglise! Ils n'ont point assez d'esprit et de génie pour remplir vos charges héréditaires, et vous voulez qu'ils soient capables de défendre la foi contre tous les efforts de l'hérésie et de l'impiété, d'opposer une digne puissance au dérèglement des mœurs, d'arrêter le vice par la force de la prédication et de l'exemple, de réformer avec un zèle invincible les maximes et les abus du monde; d'être en un mot les docteurs, les guides, les consolateurs, les pères d'un peuple entier et les oracles des fidèles confiés à leurs soins paternels! Ministres du démon, vous leur creusez de votre propre main l'abîme où ils vont se perdre avec une foule de malheureux qu'entraînera leur chute inévitable.

Eh! plutôt à Dieu, mes frères, que ces parents inhumains, contents d'employer l'artifice pour décider à leur gré le sort de leurs enfants ou d'abuser de leur fatale docilité, n'eussent jamais recours à la sévérité des traitements et à la force ouverte! L'Eglise n'aurait jamais la douleur de voir renouveler en quelque sorte le sacrifice de Jephthé dans le sein de nos temples. Père cruel, mère dénaturée, ah! cessez de traîner à l'autel cette triste victime. Le ciel et la terre en frémissent d'horreur. Vous allez immoler au démon ce malheureux fruit de vos entrailles, comme ces barbares dont parle le prophète. Si vous n'êtes point attendris des larmes qu'elle a versées jusqu'à présent, approchez de l'endroit du sacrifice; venez jouir de ce spectacle affreux, et, s'il est possible, étouffez le dernier cri de la nature. Considérez votre fille sur les bords du tombeau où vous la forcez de descendre; accablée de douleur, ou peut-être abusée encore par une vaine espérance de son salut, elle entend, les yeux baissés ou baignés de pleurs, un ministre du Seigneur lui annoncer une gloire qui ne lui est pas destinée, et lui promettre des douceurs qu'elle ne goûtera pas. On achève enfin le triomphe du démon; la victime s'immole, s'ensevelit dans la retraite, et consomme infailliblement par des vœux irrévocables sa réprobation éternelle. Filles de Sion, pleurez sa triste destinée; et vous, ministres de l'enfer, allez dans peu rendre compte de cette âme au tribunal redoutable!

Ainsi périssent des chrétiens innombrables, que leurs propres caprices ou ceux

de leurs proches ont égarés dans des voies malheureuses, où la Providence ne les appelait pas. Ce mauvais choix étant consommé, les moyens de le prévenir deviennent inutiles; il ne s'agit plus que de le réparer. Le mal est fait; il n'est pas tant besoin de préservatif que de remède.

III. Vous donc qui avez eu le malheur d'être infidèles à votre vocation, voulez-vous réparer une faute qui va vous perdre? Je n'y vois qu'un moyen aussi simple qu'indispensable : renoncez sans délai à vos engagements funestes, s'ils ne sont point immuables. Abandonnez ce commerce où la faim de l'or, qui vous le fit entreprendre, vous rend la probité comme impossible. Quittez cette robe héréditaire que vous tenez de la main de vos pères, plutôt que de la main de Dieu, et que vous voulez, malgré lui, laisser à vos enfants. Posez des armes que vous ne pouvez séparer du dérèglement des mœurs, et que vous prîtes plutôt pour vivre dans la licence et parvenir aux faveurs du prince, que pour donner un bras de plus à la patrie et à la religion. Dépouillez-vous, s'il en est temps encore, de ce vêtement sacré que vous profanez et qu'un père ambitieux ne vous donna dans un âge encore tendre que pour attirer sur vous les richesses et les dignités de l'Eglise. Abandonnez ces revenus dont le mauvais usage est la punition et la preuve du crime qui vous les acquit. Sortez de ce bercail que vous envahîtes uniquement pour usurper la toison du malheureux troupeau. Renoncez enfin à cet état où vous vivez sans édification et sans vertu, parce que vous y êtes entré sans vocation.

Je vous entends, mes frères; une espèce de faux honneur et de mauvaise honte vous retient encore dans la voie de perdition. Vous n'avez pas la force d'en venir à ces dépouillements d'éclat, sans lesquels il n'est pas de salut pour vous; mais c'est là précisément cet œil, ce pied, cette main qu'il faut arracher s'ils sont un sujet de scandale. Car enfin, mes frères, aimez-vous mieux conserver l'estime des hommes que rentrer en grâce avec votre Dieu? craignez-vous plus une confusion passagère qu'une honte éternelle? Préférez-vous les intérêts d'une vanité mal entendue aux intérêts de votre âme? Une éternité de supplices et d'opprobres vous paraît-elle au-dessous de quelques années de pénitence et d'un avilissement volontaire? Mais, que dis-je, mes frères? les hommes, témoins de vos prévarications, ont déjà élevé contre vous un cri général. Vous rétablirez votre réputation, en vous dégradant vous-même. Vous ferez dire à ceux qui vous connaissent que vous avez réparé vos scandales; au lieu que vous seriez mort chargé du mépris et de l'exécration publique. Rompez donc, rompez publiquement les malheureux liens qui vous retiennent dans un état où vous n'êtes point appelé. Vous devez cette réparation à Dieu dont vous avez méprisé les ordres, cette consolation aux justes que vous avez fait

gémir, cet exemple aux méchants dont vous avez autorisé la conduite, ce sacrifice enfin à la société, à la religion et à vous-même.

Mais si l'état où vous êtes entré, sans vocation, est immuable; si vous vous êtes consacré au Seigneur comme malgré lui par un caractère ineffaçable; si des nœuds que Dieu n'a point formés unissent à jamais vos destinées à celles d'autrui; si des vœux solennels vous ont attaché à la retraite, lorsque Dieu vous appelait au monde, quelle ressource vous reste-t-il pour vous sauver? N'y aura-t-il plus de salut pour vous dans un état où Dieu ne vous appelait pas, et qu'il vous défend de quitter? Faudra-t-il vous obstiner dans la mauvaise voie, ou rentrer dans les voies de la Providence par un tel attentat? Réparerez-vous la désobéissance et la révolte par le divorce ou l'apostasie? et ne pourrez-vous enfin regagner le ciel que par un crime? Non, mes frères, l'homme, quelque coupable qu'il puisse être, ne sera jamais, sous un Dieu juste, dans la dure nécessité de l'offenser et de se perdre. Dans ces temps de grâce il n'est point de crime irrémissible, ni de faute irréparable.

Ecoutez donc, vous tous qui avez indiscrètement formé des engagements irrévocables, écoutez les promesses que Dieu fait aux pécheurs qui se convertissent: En quelque temps que l'impie revienne à moi, son impiété ne lui portera point de préjudice; il vivra, et j'oublierai ses iniquités. Cet arrêt de miséricorde n'excepte aucun temps, aucune occasion, ni aucune espèce de crime. O vous donc qui avez eu le malheur d'être infidèles à votre vocation, faites pénitence, et consolez-vous. Il est temps encore de revenir à Dieu. Faites en sorte, par un surcroît de bonnes œuvres, par une plus grande fidélité à vos devoirs et par des larmes abondantes, que Dieu daigne ratifier le choix que vous avez fait d'un état sans le consulter et contre ses ordres. Gémissiez d'une prévarication qui rend votre salut plus difficile, et ne cessez pas de l'expier par la pénitence; le succès est douteux, il est vrai, mais il n'est pas au-dessus des forces de la grâce. Votre sort est malheureux, mais il n'est pas désespéré. Vous avez été rebelles à la Providence, mais on rentre dans l'ordre par le repentir. La mer où vous flottez est orageuse, mais il faut sans cesse être en butte à la fureur des vents et des flots; ranimez toutes vos forces à la vue du danger, au lieu de vous abandonner à un désespoir inutile; le naufrage, quoique bien à craindre, n'est pas infaillible. Comme Esaü, vous avez renoncé au rang que le Père céleste vous avait donné parmi ses enfants; pleurez plus amèrement que cet enfant réprouvé, et poussez encore des cris plus forts; peut-être ne demanderez-vous pas en vain une seconde bénédiction. Le ciel retire ses lumières, ses faveurs, ses consolations; il semble combattre contre vous et vous repousser; ne perdez point courage; comme Jacob, vous serez fort contre Dieu même. Dans cet état

où Dieu ne vous a point appelé, tous les devoirs, dites-vous, sont pénibles, les vertus difficiles, les grâces faibles, les tentations vives, les occasions de chute fréquentes, les consolations rares; que faut-il en conclure, sinon que vous devez vous assujettir plus rigoureusement à vos règles; vous roidir de plus en plus contre les difficultés, étouffer soigneusement ces révoltes, redoubler vos prières, pratiquer de nouvelles austérités, être toujours en garde contre votre faiblesse, et vous armer d'un nouveau courage contre les sécheresses et les dégoûts?

Il est juste, Seigneur, de mettre à plus haut prix vos récompenses pour ceux qui se sont témérairement arrogé le choix des moyens; de semer de nouvelles épines sur les voies du ciel que se sont frayées le caprice et l'indépendance, d'exiger enfin plus de pénitence et de fidélité de ceux qui ont osé se faire les arbitres souverains de leur sort. Cette grande faute doit sans doute coûter cher au coupable; mais, ô mon Dieu! les trésors de votre bonté ne sont pas épuisés, vous avez plus d'un moyen de sauver les pécheurs. Vous vous plaisez à courir après les brebis égarées: ramenez les unes dans la bonne voie, aidez les autres à marcher dans les routes pénibles où elles se sont engagées sans retour et sans votre aveu; accordez au repentir et à la pénitence de ces âmes infortunées les grâces que vous auriez accordées à un choix légitime, et le pardon que vous avez promis aux pécheurs qui reviennent à vous. Ainsi soit-il.

SERMON VI.

Pour le mardi de la seconde semaine de carême.

SUR LA PÉNITENCE.

Onera gravia... imponunt in humeros hominum : digito autem suo nolunt ea movere. (Matth., XXIII.)

Ils mettent sur les épaules d'autrui des fardeaux pesants qu'ils ne voudraient pas remuer du bout du doigt.

Sire,

C'est le reproche que Jésus faisait aux scribes et aux pharisiens. Sévères pour les autres, indulgents pour eux-mêmes, ces zélés prédicateurs de la pénitence vivaient dans la mollesse et dans la sensualité la plus recherchée; semblables à ces législateurs qui croient être au-dessus des lois qu'ils imposent aux peuples. Il en résultait un scandale presque inévitable. Les juifs, plus enclins à imiter les exemples de ces docteurs de la loi qu'à écouter leurs leçons, se réglaient moins sur leurs décisions que sur leurs œuvres: faux prétextes, coupable conduite que Jésus réproouve hautement dans notre évangile. Ces hommes, disait-il au peuple, sont assis sur la chaire de Moïse; c'est assez pour que vous deviez les écouter et les croire. S'ils refusent de toucher aux fardeaux pesants dont ils vous accablent, ne vous croyez pas en droit de vous en débarrasser; que leur doctrine soit votre règle, plutôt que leur conduite. Comprenez-la

bien, mes frères, cette leçon de votre divin Maître; et qu'elle bannisse à jamais de votre esprit la pensée de justifier votre impénitence en opposant notre vie à nos discours. Malheur à ceux qui assureraient leur réprobation en prêchant les autres! serait-ce une raison de se perdre avec eux? Ce n'est point en leur nom qu'ils vous parlent. Ils sont assis sur la chaire de Jésus-Christ; et c'est lui qui tous les jours vous dit par leur bouche, comme il le disait aux juifs: Faites pénitence, parce que le royaume des cieux approche. Par quelle fatalité arrive-t-il donc que les pécheurs cherchent mille prétextes d'éluder cette loi sacrée; qu'ils en réduisent du moins la pratique aux peines les plus légères, ou qu'ils en perdent le mérite en n'y joignant pas la contrition du cœur? Elevons-nous aujourd'hui contre ces abus déplorables, et consacrons ce discours à bien établir la nécessité, la mesure et le véritable esprit de la pénitence. Implorons avant tout les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

I. Si, pour prouver la nécessité de la pénitence, je voulais parcourir ici tous les exemples éclatants qu'en fournit l'histoire de la religion, quelle foule n'en trouverais-je pas dans l'Ancien et le Nouveau Testament? Qui peut ignorer les peines auxquelles furent condamnés Adam après sa désobéissance, les Hébreux après l'adoration du veau d'or, Moïse après une coupable défiance, David après un adultère et un homicide? Qui peut ignorer la pénitence volontaire des Ninivites menacés d'une destruction prochaine, des juifs de Béthulie aux approches d'un ennemi formidable, d'Ezéchias, revenu des portes de la mort; de Manassès dans les fers, d'Achab frémissant des menaces d'Elie, d'Esdras et du peuple, après les alliances qu'une partie des Hébreux avait contractées avec des femmes idolâtres? Qui peut ignorer dans le Nouveau Testament la vie austère de Jean-Baptiste, le jeûne et les travaux de Jésus-Christ, les macérations de saint Paul, les mœurs pénitentes des premiers chrétiens, les austerités de cette foule d'anachorètes qui peuplèrent les déserts, et des saints religieux qui vivent encore parmi nous? Tant de monuments éternels de pénitence ne prouvent-ils pas que cette vertu a été de tous les âges, et qu'elle a été dans tous les temps nécessaire pour la réconciliation des pécheurs?

Mais tous ces exemples, s'ils n'étaient fondés sur une loi bien formelle, vous paraîtraient peut-être dans les saints pénitents un héroïsme de piété ou un excès de ferveur; je veux donc vous prouver ici que l'obligation des pécheurs la plus rigoureuse, que la loi pour eux la plus indispensable est d'expier par des peines volontaires les péchés dont ils sont coupables. Faites pénitence; il n'est point de précepte si souvent et si expressément marqué dans les divines

Ecritures. Qu'il serait facile, en jetant un coup d'œil sur l'histoire de la religion, depuis son origine jusqu'à nos jours, d'apercevoir une longue et vénérable chaîne de prédicateurs de la pénitence qui se sont succédé dans le cours des âges! Non, jamais tradition ne fut plus ancienne, plus constante et plus claire. Noé fut le premier qui exhorta les hommes à la pénitence, lorsque toute chair eut corrompu sa voie. Moïse dans le *Lévitique* dit du parjure, qu'il fasse pénitence de son péché. Convertissez-vous, faites pénitence: ce fut le cri de tous les prophètes. On remarque principalement parmi eux Jérémie, Ezéchiel, Osée, Joël, Jonas et Zacharie. Le précurseur du Messie fit retentir du même cri les déserts de la Judée. Ce fut par là que le Sauveur ouvrit la carrière de sa prédication, et le premier discours qu'il fit au peuple ne respire que pénitence. Ce commandement divin passa de sa bouche dans celle des apôtres. Ils n'eurent pas plutôt reçu de leur Maître leur mission évangélique, qu'ils s'en allèrent par tout prêchant aux juifs de faire pénitence. Des hommes convertis par la prédication de saint Pierre, lui ayant demandé ce qu'ils devaient faire, ils en reçurent cette réponse: Faites pénitence, et que chacun de vous se fasse baptiser. Cette même doctrine fut enseignée par saint Paul avec une sainte hardiesse de vant le roi Agrippa, dans l'aréopage d'Athènes; et saint Jean faisait de son côté la même exhortation aux anges de différentes Eglises. Ce langage, après eux, est devenu celui de tous les saints docteurs, celui des conciles, et tous les jours encore on le renouvelle dans les chaires de vérité. Malheur à nous si nous manquions, principalement dans ces temps de jeûne et de mortification, de faire entendre au pied du trône une loi fondamentale de la religion, qui oblige les grands ainsi que les petits, et les rois ainsi que les peuples.

Les livres saints ne se bornent pas à établir sèchement l'obligation indispensable où sont les pécheurs de faire pénitence; ils tâchent de les y contraindre par des menaces, ou de les y engager par les plus douces promesses. Les prophètes n'ont cessé de prédire à Israël une foule de calamités, s'il ne se hâtait d'apaiser la colère de Dieu. Jonas menace une ville corrompue de sa destruction prochaine; et le Sauveur annonce aux pécheurs impénitents qu'ils périront tous sans exception et sans ressource. Les effets ont le plus souvent répondu aux menaces; et dès cette vie même l'obstination des pécheurs a presque toujours attiré les vengeances de Dieu. Le déluge qui couvrit la face de la terre, la pluie de feu qui consuma des villes infâmes, les plaies horribles qui affligèrent l'Egypte, l'esclavage et la dispersion des dix tribus d'Israël, tous les malheurs qui fondirent sur la nation juive, et la ruine entière de ce peuple infidèle, ne furent-ils pas les châtiments de l'impénitence?

Si ces menaces, si ces châtiments sont ter-

ribles ; que de belles promesses le Seigneur n'a-t-il pas faites à ceux qui expieraient leurs crimes ; et quels fruits salutaires, pécheurs convertis, ne devez-vous pas en attendre ! quand vous seriez devenus par vos péchés plus rouges que l'écarlate, vous deviendrez aussi blanches que la neige. Si l'impie fait pénitence de tous ses péchés, il vivra et ne mourra point, dit le Seigneur ; j'oublierai ses iniquités, et quand je lui aurais déjà dit, je vais vous faire mourir, son repentir me fera révoquer l'arrêt de sa mort. Ecoutez encore ce qu'il disait à Jérémie : Quand j'aurais dit du peuple ou d'un empire, je veux le perdre, le déraciner et le détruire ; s'il fait pénitence je me repentirai d'avoir formé contre lui des projets de vengeance. (*Jerem.*, XVIII.) Eh ! ne le fit-il pas ainsi pour Ninive, après que ses habitants se furent couverts de sacs et de cendre ? Ne le fit-il pas ainsi pour Achab, lorsqu'il eut déchiré ses vêtements, et que, revêtu d'un sac de pénitence, il se fut humilié devant le Seigneur ? Ne le fit-il pas mille fois pour son peuple ? A chaque page du livre des *Juges* et des *Rois*, vous verrez le Seigneur livrer les Israélites entre les mains de leurs ennemis et les accabler des fléaux de son courroux, aussitôt qu'ils avaient abandonné son culte ; mais leur susciter des libérateurs et suspendre les châtiments dès qu'ils expiaient leurs prévarications, et qu'ils poussaient vers lui des cris de pénitence.

Mais est-ce la confiance que nous devons inspirer aux pécheurs pour les rendre pénitents ? N'est-ce pas plutôt une présomption criminelle qu'il faut réprimer dans le plus grand nombre ? Pour quelques âmes timides, qui ne recourent qu'en tremblant à la clémence de Dieu, et qui, regardant toutes les satisfactions comme insuffisantes, n'osent en rien attendre, combien d'autres semblent les croire inutiles, en les négligeant avec une entière sécurité ! C'est à ceux-ci que je parle. C'est contre eux que je prétends avec toute l'Eglise qu'il n'y a que deux routes qui conduisent au ciel : celle de l'innocence acquise par la grâce du baptême, et celle de la pénitence. Après avoir abandonné la première, il faut renoncer à son salut ou marcher dans la seconde. C'est une vérité fondamentale de la religion : car, mes frères, le péché, sous un Dieu juste et saint, ne peut rester impuni. *Il faut*, dit saint Grégoire, *que le pécheur s'en punisse lui-même, ou que Dieu l'en punisse* ; c'est le langage de toute l'antiquité. Saint Augustin représente le vrai pénitent comme un juge de ses propres crimes, qui s'accuse lui-même devant lui-même, qui porte contre lui des témoignages sincères, qui se condamne sans miséricorde et sans partialité, qui s'érige en un mot au dedans de son cœur un tribunal d'où il prononce l'arrêt de sa pénitence, et qui évite ainsi une condamnation bien plus sévère au tribunal du souverain Juge.

Oui, mes frères, en vous jugeant, en vous punissant vous-mêmes, vous enlèverez à Dieu le droit de vous juger et de vous pu-

nir : vous cesserez d'être responsables à sa justice ; vous préviendrez ses jugements ; vous déclinerez en quelque sorte son tribunal ; et votre pénitence ne laissera plus de lieu à ses châtiments. Non, dit l'Apôtre (*I Cor.*, IV), jamais nous ne serions jugés de Dieu, si nous voulions nous bien juger nous-mêmes. Pénétré de cette pensée, saint Bernard s'écriait : *Oh ! qu'il n'est avantageux de me condamner à la pénitence, puisqu'elle me soustrait au terrible jugement de Dieu ! aussi aimé-je mille fois mieux me présenter déjà jugé devant sa face que de recevoir alors mon jugement de sa bouche redoutable ; car il ne voudra pas que je sois jugé deux fois.* Choisissez donc, mes frères, entre la justice de Dieu et la vôtre, entre l'enfer et la pénitence. Si vous refusez de la faire, dit l'Esprit-Saint, vous tomberez dans les mains de Dieu, et non dans celles des hommes. Dans lesquelles aimez-vous mieux tomber, dans les vôtres ou dans celles d'un Dieu en courroux ? Optez, mais souvenez-vous de ces paroles de saint Paul (*Hebr.*, X) : *Oh ! qu'il est horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant !*

Et qu'on ne me dise pas que nos expiations particulières sont injurieuses à l'expiation surabondante de tous les péchés du monde, que Jésus a faite sur la croix. L'Eglise a frappé d'anathème une erreur si pernicieuse au salut des âmes. Pourriez-vous, mes frères, vous persuader que par sa croix le Sauveur vous ait acquis le droit de vivre dans la mollesse, et que sa pénitence soit une dispense de la vôtre ? Qui ne voit au contraire que ses satisfactions, bien loin de rendre les nôtres inutiles, en rendent la nécessité plus urgente et l'obligation plus sacrée. C'est sur ce grand modèle que nous serons jugés. Jésus, pour confondre l'impénitence des pécheurs, doit au grand jour de sa colère faire éclater sa croix dans les nues, et ouvrir à leurs yeux l'histoire de ses ignominies et de ses douleurs. Voyez, lisez, leur dira-t-il alors, voilà mon Evangile et vos mœurs, mes exemples et vos œuvres ; voilà les promesses d'un royaume qui devait être le prix de la violence, et votre mollesse ; voilà mes souffrances et vos plaisirs, voilà ma croix ; où est celle que vous deviez porter à ma suite ? Voilà mes plaies, où sont ces plaies salutaires de la pénitence que je devais trouver dans mon disciple ? Voilà mon sang, qu'avez-vous fait pour vous en appliquer le prix infini ?

Ecoutez-moi, peuples égarés hors du sein de l'Eglise. Si les satisfactions du Rédempteur ne nous laissent rien à faire, si le prix infini de ses mérites rend les nôtres inutiles, si l'expiation qu'il a faite de tous les péchés du monde nous dispense entièrement de l'expiation particulière de nos crimes, si c'est faire injure au grand ouvrage de la rédemption qu'il est venu opérer sur la terre, que de vouloir y contribuer chacun par nos œuvres ; que prétend-il en disant à ses disciples : Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il se

charge de sa croix, et qu'il me suive ? Que prétend-il par cette voie étroite et presque déserte qui mène à la vie, et par cette voie large qui conduit la foule à la perdition ? Que veulent dire ces mots de saint Pierre : Jésus, en souffrant pour nous, vous laisse un bel exemple, afin que vous marchiez sur ses pas ? Que prétend saint Paul en disant : Souffrons avec lui, pour être glorifiés avec lui ? (*Rom.*, VIII.) Pour moi, je châtie mon corps, de peur qu'après avoir prêché aux autres la pénitence, je ne sois réprouvé moi-même ? (*I Cor.*, IX.) Que prétend-il surtout par ces termes si clairs : Je supplée ce qui manque de mon côté à la passion de Jésus-Christ ? (*Coloss.*, I.)

Non, on ne peut en douter. Tout pécheur est obligé d'unir ses satisfactions à celles du Rédempteur, et de contribuer ainsi à l'expiation de ses crimes. Dès qu'on a bu dans le calice de Babylone, il faut jérir ou boire dans le calice de Jésus-Christ. Il tient dans ses mains le grand vase qui contient le breuvage d'affliction et de pénitence : il le verse d'une coupe à l'autre, le mêle ainsi, le tempère à son gré. Tous les vrais pénitents en ont bus sans l'épuiser, et tous les pénitents à venir en boiront encore. Il est vrai que Jésus a bu pour eux des flots de tribulation et d'amertume, mais il reste de la lie au fond de la coupe, dit le Roi-Prophète. Pécheurs de la terre, il vous la présente. Il faut, pour être justifiés, en boire après lui : *Verumtamen fœx ejus non est exinanita : bibent omnes peccatores terræ.* (*Psal.* LXXIV.)

Eh ! qui de vous, mes frères, refuserait de participer à ce calice, en voyant l'innocent le boire pour les coupables ? S'il en est quelqu'un parmi vous, qu'il sache que le Sauveur n'a pas voulu le soustraire entièrement à la justice éternelle. Il reste encore dans le ciel des foudres qui ne sont pas éteintes dans le sang de Jésus-Christ, contre ceux qui, en refusant d'unir leurs satisfactions au prix de ses souffrances, ne s'appliquent pas ses mérites, et rendent la rédemption inutile. Ils seront traités comme s'il n'y eût jamais eu de Rédempteur. Après sa passion, il ne leur reste que cette rigoureuse alternative, l'enfer ou le supplément de ses souffrances. En un mot, il n'a pas épuisé le calice des vengeances de Dieu. Pécheurs qui refusez de le goûter ici-bas, vous en boirez le reste malgré vous, et sans que vous puissiez le tarir dans toute l'éternité : *Verumtamen fœx ejus non est exinanita : bibent omnes peccatores terræ.*

II. La mesure de la pénitence est aussi peu arbitraire que la pénitence même. Elle n'est suffisante que lorsqu'elle produit ces dignes fruits qu'exigent les divines Ecritures ; et par ces termes sacrés toute la tradition a entendu des satisfactions proportionnées aux crimes du pécheur. Fondée sur cet oracle de l'Esprit-Saint, l'Eglise primitive crut devoir régler les pénitences publiques ou particulières qui devaient être imposées pour les différents crimes. Elle ne

cesse aujourd'hui de mettre dans les mains des confesseurs un recueil précieux de canons pénitentiaux, qui leur apprenne à établir des peines plus ou moins grandes, selon l'énormité des péchés. Telle est, mes frères, l'ancienne règle qu'il faut suivre, le plus qu'il est possible, dans l'exercice du saint ministère, si on ne veut abolir la proportion que la pénitence doit avoir avec le crime, nuire au salut des fidèles par une mortelle indulgence, et, selon l'expression du concile de Trente, devenir leurs complices au lieu de les délier. Malheur à tous ceux qui, par une pareille conduite, mettraient des coussins sous les coudes des pécheurs, et des oreillers sous leur tête afin de perdre les âmes !

Car, mes frères, ne vous y trompez pas : l'Eglise, quoiqu'elle ait été en quelque sorte forcée par la faiblesse de ses enfants de tempérer la rigueur des peines canoniques, ne les regarde point comme entièrement abolies. Elle ne fait que les suspendre par un acte continuél de sa tendre charité. Bien loin de les perdre de vue, elle se plaît à nous en rappeler l'utile souvenir, en nous les remettant par ses indulgences. Ses dispenses mêmes sont faites pour retracer l'idée des anciennes règles ; et, par les fréquentes relaxations qu'elle fait aux pécheurs des peines canoniques qu'ils auraient eu à subir dans les premiers siècles, elle montre assez que son intention est de conserver le droit de les rétablir, lorsque cette sévérité deviendra utile et nécessaire. Elle a pu, dans des temps malheureux, changer la pratique extérieure de la pénitence, mais elle n'en a point changé l'esprit, qui est par lui-même invariable, indépendant des lieux, des temps et des coutumes. Elle a pu, pour conserver le corps entier, faire une plaie à sa discipline, mais elle n'a jamais prétendu déroger à cette doctrine éternelle et imprescriptible, qui exige des pénitents des satisfactions proportionnées au nombre et à l'énormité de leurs péchés, si elles ne sont pas au-dessus de leurs forces.

Une opinion moins sévère sur la mesure de la pénitence serait une erreur aussi pernicieuse au salut des fidèles, que contraire aux divines Ecritures, à la doctrine des saints Pères, aux règlements des anciens conciles et à l'esprit actuel de l'Eglise. Que la pénitence, disait saint Cyprien, ne soit pas inférieure au crime, et que le confesseur, au lieu d'imiter le mauvais médecin dont la main trop indulgente épargne les plaies, y porte au contraire le fer et le feu, sans écouter les cris du malade. Quelle croyez-vous que doive être votre pénitence ? disait saint Ambroise à une pécheresse : il faut qu'elle égale, ou même qu'elle surpasse vos crimes : il faut de grandes satisfactions aux grands péchés, comme aux grands maux de grands remèdes. Nous ne finirions pas, si nous voulions parcourir les preuves de cette vérité que chaque siècle a fournies dans les ouvrages des saints Pères ou dans les décisions des conciles ; et dans cette

abondance nous ne saurions lesquelles choisir.

Qu'il nous suffise donc de cette belle pensée de Tertullien : La vraie pénitence fait dans le pécheur les fonctions de la colère de Dieu. Remarquez bien, mes frères, toute la force de cette expression, et persuadez-vous ensuite, si vous le pouvez, qu'il vous est permis de suivre les mitigations de la mollesse et de la sensualité, d'écouter les relâchements qu'inspire la tiédeur, d'apporter sous mille prétextes frivoles des douceurs et des tempéraments aux satisfactions les plus nécessaires. Seraient-ce là les fonctions de la justice et de la colère de Dieu ? Serait-ce là concevoir l'indignation de Dieu contre le péché ? Pourriez-vous alors vous écrier, comme le Roi-Propète, dans la ferveur de son repentir : Votre colère, Seigneur, a passé dans mon âme ? Ou plutôt ne serait-ce pas vous moquer de Dieu, que de croire vous être ainsi mis à sa place, et avoir suffisamment imité contre vous les arrêts et les actes de sa justice ?

Concevez donc, mes frères, s'il est possible, la haine de Dieu pour le péché, l'excès de colère auquel il est provoqué par le péché, les peines sévères que sa vengeance réserve au péché. Jugez-en par les menaces qu'il a faites à ceux qui le commettent, par la mort qu'il a soufferte pour l'expier, par l'abîme qu'il a creusé pour le punir. Plein de cette pensée, dites-vous à vous-même : Il faut que je prenne contre ma propre cause la place de Dieu ; il faut que mon péché excite en moi une haine qui remplace la haine de Dieu ; il faut qu'il excite en moi contre moi-même une colère qui puisse apaiser la colère de Dieu ; il faut que je me charge du soin de le venger de mes outrages ; il faut que je prenne avec chaleur les intérêts de sa gloire contre mes propres attentats ; Il faut que mes jugements préviennent ses jugements, que ma justice désarme sa justice ; et que je me frappe moi-même, de manière à suspendre son bras.

Si, vous séduisant vous-même par de faux principes, vous traînez jusqu'au tombeau une affreuse impénitence, attendez-vous à satisfaire malgré vous dans les enfers à la justice divine. Là sera établie en entier la proportion entre le crime et les châtiments, que vous aurez rejetée pendant votre vie mortelle. Citoyen de l'infâme Babylone, voici l'arrêt qui sera prononcé contre vous, et dont l'exécution sera confiée aux mauvais anges : Faites-lui souffrir autant de tourments qu'il a goûté de plaisirs : *Quantum in deliciis fuit, tantum date illi tormentum.* (Apoc., XVIII.) Que son supplice égale ses crimes. Que des feux vengeurs le dévorent avec une activité proportionnée aux feux impurs de ses passions. Ministres de ma justice, discernez les coupables que je livre à vos fureurs, et mesurez les maux que vous faites souffrir à chaque réprouvé, sur le nombre et l'énormité de ses péchés. Que la grandeur de son luxe, que l'abus de ses richesses, que l'enflure de son orgueil, que sa dureté en-

vers les petits et les pauvres, que l'horreur de ses vexations, que l'excès de son ambition et de son avarice, que le nombre de ses prévarications, que son goût pour les plaisirs, que l'immensité de ses désordres, que le degré de ses folles joies et l'étendue de ses vices vous servent de règle dans le choix et dans la force des tourments qu'ils endurent. Que tout péché soit expié dans des supplices affreux par leur nature, infinis par leur durée, mais d'autant plus rigoureux qu'on sera plus criminel. Et, puisque la durée des tortures étant éternelle envers tous, ne peut être augmentée pour les plus coupables, que la force de la douleur en fasse la différence : *Quantum in deliciis fuit, tantum date illi tormentum.*

Voulez-vous, mes frères, éviter que cet affreux arrêt soit exécuté durant toute l'éternité ? Exécutez-le dans ce monde, autant que le permet la faiblesse humaine. Condamnez votre misérable chair à autant de macérations que vous lui avez prodigué de plaisirs. Que désormais ses privations répondent à ses délices passées. Que vos jeûnes, vos aumônes, votre retraite, vos prières, vos bons exemples égalent l'intempérance, les profusions du luxe, la dissipation, l'oubli de Dieu et les scandales de votre vie. Que tous vos sens portent la peine des coupables voluptés auxquelles ils se sont livrés. Assujettissez autant votre esprit aux terribles et salutaires pensées de la religion, qu'il s'est égaré dans des pensées déréglées. Votre cœur, couvrez-le de confusion, autant qu'il s'est enflé d'orgueil. Que chaque passion, que chaque vice ait son remède et son expiation particulière. Que la sainte tristesse de la pénitence prenne la place des folles joies qui ont enivré votre âme ; et que le temps de vos pleurs réponde à celui des vains amusements qui ont rempli le cercle de vos années : *Quantum in deliciis fuit, tantum date illi tormentum.*

Rapprochez, mes frères, de ce tableau de pénitence celle que vous faites, si on peut donner ce nom à de faibles expiations qui laissent subsister toute votre mollesse, qui ne retranchent rien de votre luxe ni de vos plaisirs. Ah ! je sens maintenant la vérité de cette parole de saint Ambroise, qui d'abord semble incroyable : c'est qu'il lui avait été plus facile de trouver des hommes qui eussent conservé l'innocence du baptême, que des pécheurs qui fissent une pénitence convenable ; et je tremble pour cette foule d'âmes demi-chrétiennes qui croient expier d'anciens désordres, ou réparer des chutes continuelles par une dévotion commode ; qui croient en faire assez en alliant des prières, des exercices de piété, de légères aumônes, ou quelques petites privations arbitraires avec toutes les aises de la vie, des goûts favoris, et des raffinements de sensualité dignes d'un sectateur d'Epicure, plutôt que d'un disciple de Jésus-Christ.

Que deviendrez-vous donc, ô vous qui êtes coupables des plus grands crimes, et dont l'âge ou les forces ne peuvent suppor-

ter que de modiques pénitences ; vous qui touchez au terme de votre carrière, et dont les désordres passés demanderaient, pour être expiés, une vie entière de mortifications et d'austérités ? Ne vous restera-t-il qu'à pousser ce cri déplorable : J'ai trop péché, pour que la pénitence que je puis faire satisfasse à la justice de Dieu, et je ne puis échapper du moins à ces flammes expiatoires, où il faut achever dans les tourments une pénitence imparfaite ? Ah ! mes frères, connaissez ici l'étendue des miséricordes de Dieu, et les entrailles maternelles de son Eglise. Le Sauveur lui a laissé d'immenses trésors formés de ses mérites infinis et des mérites de ses saints, afin de suppléer en certains temps, par une application plus particulière de ces mérites surabondants, les peines temporelles que les pénitents doivent subir, et qui passent leurs forces. Inestimables trésors qui sont communs à tous les fidèles et propres à chacun d'eux ! Biens admirables, qu'on peut s'approprier, tout immenses qu'ils sont, en y mettant la seule obole qui nous reste ! Précieuse communion qui nous enrichit par une sainte usure du bien de nos frères, et qui nous fait entrer ici-bas en possession des riches dépouilles de l'Eglise du ciel ! Sans ces puissants secours souvent renouvelés en faveur de la faiblesse humaine, à quelle affreuse indignité ne serions-nous pas réduits, surtout dans ces malheureux temps où il reste à peine assez de mérite aux froids pénitents pour s'approprier des mérites étrangers, et où chaque fidèle, pauvre de son propre fonds, ne peut s'enrichir que dans les trésors communs de l'Eglise !

Aussi cette bonne mère, toujours attentive aux besoins de ses enfants, et considérant que la corruption des mœurs a produit le double effet d'augmenter la faiblesse des fidèles et la mesure de pénitence qui leur est nécessaire, ouvre-t-elle souvent, à l'imitation du sauveur de l'Egypte, les greniers qu'elle avait réservés pour le temps de disette, et dont Jésus-Christ lui a confié les clefs et la dispensation. Il est surtout des époques marquées, des occasions importantes, où le souverain pontife annonce solennellement au monde chrétien que l'Eglise remet aux faibles pénitents tout ce qui leur reste à subir de la pénitence canonique qui aurait pu leur être imposée pour leurs péchés, et de la peine volontaire qu'ils devaient s'imposer pour remplacer ces peines canoniques. Voilà, mes frères, les trésors précieux que vous ouvre l'Eglise, et où elle vous invite à puiser tout ce qui manque aux satisfactions dont vous êtes capables. Encore une fois ces biens immenses vous appartiennent, si vous le voulez, et remédieront à votre impuissance. Dussiez-vous, pour satisfaire à la justice divine, passer tous les jours de votre vie dans la cendre et le cilice, dans la prière et dans les larmes ; dussiez-vous porter le jeûne et les macérations à un excès inouï, l'Eglise vous offre dans ses indulgences bien au delà de ce qui vous est

nécessaire pour vous acquitter envers Dieu.

N'allez pas cependant vous imaginer que, par ses indulgences, elle veuille se prêter à la lâcheté de ses enfants, favoriser leur mollesse et leur procurer l'impunité des crimes. Laissez ce blasphème aux hérétiques qui, pour décrier les indulgences de l'Eglise avec moins d'absurdité, sont obligés de lui prêter des intentions vicieuses ou ridicules et de la noircir par de fausses imputations. Qu'elle est éloignée, mes frères, de nourrir par ses grâces la paresse des pénitents ! Elle voudrait-elle détruire la religion de Jésus-Christ ; en abolir le précepte fondamental ; soustraire à la justice de Dieu des coupables qui ne chercheraient que l'impunité ? Voudrait-elle nous accorder le pardon des péchés à un autre prix que Dieu ne nous l'a promis ; éteindre l'amour de la pénitence dans un peuple menacé par Jésus-Christ même de périr tout entier, s'il n'en fait une convenable ? Voudrait-elle corrompre l'esprit du christianisme ; substituer une dévotion commode et facile à l'obligation la plus indispensable, uniquement parce qu'elle est trop pénible ? Voudrait-elle enfin vous procurer le pardon de vos crimes sans expiation, et la couronne sans combats ? Ayons horreur de quiconque oserait ainsi outrager l'Eglise et déshonorer ses indulgences. Elle veut sans doute vous remettre à vous, qui que vous soyez, à qui néanmoins des péchés avaient été remis, elle veut, dis-je, vous remettre en tout ou en partie ce qui vous reste à faire de votre pénitence, pour égaliser la peine canonique à laquelle vous auriez été condamné : mais elle veut en même temps que vous fassiez tout ce qui dépendra de vous pour satisfaire à la justice de Dieu, et que son indulgence augmente vos efforts plutôt que de les affaiblir. Elle veut vous soulager, comme si la mesure de votre pénitence vous était impossible : mais elle veut aussi que vous fassiez pénitence, comme si tout soulagement vous était refusé. Elle veut, si vous manquez de force, vous secourir, aider votre faiblesse : mais, si vous en avez, elle veut par ses grâces ajouter à votre bonne volonté le zèle de la reconnaissance. Elle veut que vous profitiez des fruits de l'indulgence sans en présumer. Elle veut vous soulager si vous succombez sous le poids de votre pénitence ; vous en dispenser si la mort vous surprend, avant que de l'avoir accomplie : mais aussi elle veut vous voir déplorer votre impuissance, ou regretter le temps de faire pénitence que la mort nous ravit. Que si vous en avez le temps et la force, elle veut que vous l'embrassiez avec ardeur, et que vous cherchiez dans l'accomplissement d'une pénitence, déjà remise, de nouveaux remèdes contre le péché, de nouveaux mérites aux yeux du Seigneur et de nouveaux secours pour votre fragilité.

Je vous entends, lâche pénitent, vous me demandez quels seraient les avantages d'un jubilé, s'il laissait subsister l'obligation de faire toute la pénitence convenable à vos forces. Ingrat, comprenez-les bien ces précieux avantages. Avant ce temps de grâce vous gémissiez, hélas ! non-seulement sous

le poids de vos crimes, mais encore sous le poids de la pénitence qui vous restait à subir. Quand Dieu vous eût accordé une plus longue vie, il ne vous restait plus de nuit à passer sans que vous fussiez obligé d'arroser votre couche de vos larmes. Votre pain, vous auriez dû tous les jours le détremper de vos pleurs. Vous étiez condamné à vieillir dans des tourments volontaires. Peut-être vos désordres passés n'eussent-ils pu être réparés que par des siècles de mortification et d'austérité que la justice divine vous eût forcé d'achever dans ces flammes destinées à l'entière expiation des crimes pardonnés. N'est-ce donc pas assez que l'Eglise par ses indulgences vous ait épargné les tourments de ce feu vengeur, en bornant votre expiation aux peines de cette vie et à celles qui ne sont pas au-dessus de vos forces ? N'est-ce pas assez de n'avoir plus à craindre que la mort vous surprenne avant que vous ayez pu consommer votre pénitence ? Un si grand bienfait n'est-il pas une raison de plus de vous condamner à des peines volontaires ? N'est-ce pas à mesure que Dieu daigne vous faire grâce que vous devez être plus ardent à vous punir vous-même ? Et vos satisfactions, si elles cessaient d'être un devoir de rigueur, ne deviendraient-elles pas un devoir de reconnaissance et de piété ? Gravez donc, mes frères, bien profondément dans votre âme ces maximes invariables, et dont l'ignorance ou l'oubli est si nuisible au salut des peuples : point d'indulgence, ou, ce qui est la même chose, point de rémission des peines temporelles à ceux à qui les péchés n'auront pas été remis. Point de rémission des péchés sans le désir sincère et l'amour de la pénitence. Point de désir sincère et d'amour de la pénitence dans celui qui veut abuser des indulgences de l'Eglise pour se dispenser d'une pénitence proportionnée à ses forces et à l'énormité de ses crimes.

Mais de quoi servirait une pénitence proportionnée aux crimes du pécheur, si elle n'était le fruit d'une conversion sincère ? La haine du péché, l'amour de Dieu, le regret de l'avoir offensé, la ferme résolution de tout souffrir, jusqu'à la mort même, plutôt que de l'offenser à l'avenir, voilà le véritable esprit de pénitence sans lequel elle est tout espoir fausse, insuffisante et réprouvée.

Oui, mes frères, c'est en vain que vous accompliriez les œuvres satisfactoires les plus pénibles, si elles n'étaient accompagnées de sentiments de douleur et de componction. C'est en vain que vous expiriez le péché, si vous n'en conceviez en même temps la plus juste horreur. C'est en vain que vous répareriez les outrages faits à la majesté suprême, si vous n'étiez pénétrés du regret de l'avoir outragée. C'est en vain que vous vous revêtiriez de la haire et du cilice, que vous pâliriez dans les jeûnes, si vous ne détestiez votre vie passée, si vous n'étiez résolus de mener à l'avenir une vie exempte de désordre et de crime. C'est en vain que vous vous flatteriez d'avoir apaisé la colère de Dieu, si vous ne vous étiez rendus dignes

de son amour en l'aimant vous-mêmes. L'expiation extérieure n'est qu'un fantôme inanimé qui ne peut recevoir de vie que par la vertu de pénitence, vertu de l'âme, vertu vraiment intérieure, qui ne se borne pas à châtier le corps, mais qui dompte la volonté, qui réprime les désirs, qui combat les passions, qui pénètre nos âmes de repentir et les embrase de l'amour divin ; vertu qui, au jugement de l'Eglise, fut nécessaire dans tous les temps pour obtenir la rémission des péchés et sans laquelle la pénitence extérieure n'est souvent que mensonge et qu'hypocrisie.

Quelle idée vous feriez-vous en effet du Dieu que vous adorez, si vous croyiez pouvoir réparer à ses yeux, par les macérations de la chair, les vices du cœur ; mettre des verges, des cilices, des haïres à la place du repentir et du renouvellement des mœurs ; éluder par une expiation apparente la colère divine qui poursuit les coupables, faire de la pénitence un art de vous châtier sans vous rendre meilleur, de crucifier votre chair sans combattre vos passions, et d'épargner vos penchants en faisant porter à votre corps seul la peine de vos désordres ? Non, les austérités n'ont de prix aux yeux du Seigneur qu'autant qu'elles sont des suites de la componction du cœur ; et, quoi qu'on puisse faire, la pénitence sans conversion n'est pour les pécheurs qu'un supplice inutile. *Déchirez vos cœurs et non vos vêtements (Joel., II),* dit le prophète à ces hypocrites. *Malheur à vous,* leur dit le Seigneur, *scribes et pharisiens de la loi nouvelle, qui, semblables à une coupe nette seulement au dehors, et à des sépulcres blanchis, n'êtes au dedans qu'impureté, qu'ossements et que pourriture. (Matth., XXIII.)*

Nous vous en conjurons, mes frères, par les entrailles de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ne vous laissez pas séduire par de fausses apparences de pénitence, plus propres à vous aveugler dans le péché qu'à vous en obtenir le pardon. Quoique David fût pénitence dans la cendre et le cilice, et qu'il arrosât son lit de ses pleurs, ce n'est pas dans ces dehors de conversion qu'il mettait sa principale confiance, et il ne se croyait pas digne par cela seul de rentrer en grâce avec son Dieu. Créez en moi, lui disait-il, un cœur sans tache, et renouvelez en moi l'amour de la justice. Les holocaustes tout seuls ne sauraient vous plaire. De quoi me servirait-il de vous immoler ma propre chair, si j'épargnais la meilleure partie de moi-même ? Une âme que son péché a remplie de trouble et de tristesse, voilà le sacrifice digne d'un Dieu. Méprisez, Seigneur, je le veux, mes expiations corporelles, mais vous ne dédaignerez pas un cœur que la vue de ses égarements a couvert de confusion et brisé de douleur.

Peut-être ajoutez-vous à vos austérités toutes ces formules de contrition qu'on trouve répandues dans les livres de piété ; peut-être en faites-vous des récita-tions comme périodiques, car, en édulcorant la ré-

forme de ses mœurs et le sacrifice de ses penchants, il faut se faire illusion à soi-même et s'étourdir de ses propres paroles. Verbiage illusoire, chimère de pénitence, qui trompe tous les jours et ceux qui la voient et ceux qui la font! Erreur ordinaire de ces âmes, dévotes par profession plutôt que par principe! Peuple hypocrite, qui semble vouloir acquérir par une ostentation de piété le droit d'épargner des goûts favoris, de conserver des passions suspectes et d'avoir des vices déguisés; qui fait d'une prière d'habitude l'essentiel de ses devoirs; qui confond sans cesse les dehors de pénitence avec la pénitence intérieure, certaines œuvres nécessaires avec des sentiments plus nécessaires encore, enfin des formules de contrition et d'amour avec ces vertus! C'est de ce peuple que Jésus dit encore tous les jours avec indignation : *Il m'honore des lèvres et son corps est loin de moi.* (Matth., XV; Marc., VII.)

Non, mes frères, rien ne peut remplacer la componction du cœur; l'Eglise peut bien en certains temps modérer les œuvres satisfactrices et soulager les pénitents par de charitables dispenses, mais c'est alors même qu'elle en exige avec plus de rigueur des sentiments sincères de repentir et de charité. C'est uniquement aux pécheurs vraiment contrits que le souverain pontife promet les fruits de l'indulgence : *Vere contritis et pœnitentibus*. Paroles remarquables, qui devraient en ces occasions être gravées sur la porte de nos temples, et en tout temps dans le cœur des fidèles! Eh! qui oserait, en effet, prétendre au pardon de ses crimes sans repentir, à la justification sans conversion du cœur, et à des dispenses de pénitence sans aucun désir de la faire? C'est-à-dire que les indulgences de l'Eglise pourraient tenir lieu de contrition, de piété, d'amour? C'est-à-dire qu'elle voudrait assurer l'impunité des coupables sans les changer, et les délivrer tout à la fois de la double obligation de haïr et d'expier le crime? C'est-à-dire qu'elle voudrait inspirer au pécheur que Dieu reviendra vers lui sans qu'il soit obligé de revenir à Dieu; que la justice divine lassée par son obstination pliera la première plutôt que d'attendre son amendement; qu'il est des temps où Dieu, n'écoutant que sa bonté, veut pardonner aux coupables les plus indignes de pardon, les aimer, ne pouvant en être aimé lui-même et tolérer leur impénitence puisqu'ils veulent y persister? Qui pourrait se faire des illusions si grossières? O saints pénitents, que votre contrition fut différente! Quelle fut votre douleur, ô Roi-Propète, lorsque vous vous condamnâtes vous-même à passer les nuits dans les pleurs! Dans quelle amertume votre âme était-elle plongée, ô saint roi de Juda, quand vous vous rappeliez toutes vos années sous les yeux du Seigneur! Et de quels regrets fûtes-vous dévoré, disciple infidèle, lorsque vous versâtes publiquement sur votre apostasie des larmes amères!

Et ne croyez pas, mes frères, que ces pénitents se bornassent aux regrets, et à l'ex-

piation des crimes déjà commis : que de fermes résolutions ne firent-ils pas pour l'avenir, et par quelle fidélité ne prouvèrent-ils pas la sincérité de leur repentir? Autre disposition absolument nécessaire pour former le véritable esprit de pénitence! Car, si vous n'exigiez, Seigneur, de tous les pénitents qu'ils joignissent à la haine du péché la résolution de ne plus le commettre, qu'auriez-vous donc voulu dire par ces mots : laissez le mal, et faites le bien : cessez de mener une vie perverse, et apprenez à bien vivre? Pourquoi n'auriez-vous promis à l'impie de le préserver de la mort éternelle, qu'autant qu'il ferait pénitence de ses crimes passés, et qu'à l'avenir il observerait tous vos commandements?

Après des oracles si précis quel pénitent oserait se borner à l'expiation du passé, sans se mettre en peine de l'avenir? Ah! le Dieu qui sonde les reins et les cœurs n'exigerait donc plus que des satisfactions publiques, et consentirait à recevoir de nouveaux outrages, pourvu qu'on se soumit à de nouvelles réparations? Ce Dieu qui demandait aux juifs de l'obéissance plutôt que des sacrifices, content de quelques œuvres satisfactrices, pardonnerait donc le passé, en attendant que le pécheur, en recommençant ses infidélités, se mit dans l'obligation de recommencer sa pénitence? Le Sauveur, qui ne cessa de lancer avec force des anathèmes contre l'ostentation pharisaïque, n'aurait donc voulu que se former un peuple de pharisiens qui achetassent par un extérieur de mortification l'impunité des plus grands crimes, et par la perpétuité des expiations celle de leurs désordres? Non, il n'est pas possible de s'aveugler ainsi. Voulez-vous donc, mes frères, vous assurer d'avoir le véritable esprit de pénitence? Jugez-en par le changement de vos mœurs. Avez-vous un cœur nouveau et un esprit nouveau? Vous êtes-vous dépouillés du vieil homme? Montrez-vous des vertus, au lieu de vos vices, des sentiments de repentir, au lieu de vos attachements criminels, de la piété, au lieu de votre irréligion, du goût pour la prière, au lieu de la dissipation continuelle de votre vie, de bonnes œuvres, au lieu de vos crimes, une conduite édifiante, au lieu de vos scandales? C'est à ces fruits que vous connaîtrez votre retour à Dieu, et son retour dans votre âme. Quand je vous aurai visitée, ô Jérusalem, dit le Seigneur, vous aurez de l'or, au lieu d'airain, de l'argent, au lieu de fer, de l'airain, au lieu de bois, du fer, au lieu de pierre, et je ferai régner dans votre enceinte la paix et la justice.

Il n'est donc plus possible de douter que le repentir et le bon propos ne soient des parties essentielles de l'esprit de pénitence. Mais quel doit être le motif de cette douleur? quelle doit être l'âme de ces résolutions? Suffirait-il de la honte attachée à ses prévarications, à ses faiblesses, ou d'une certaine horreur naturelle pour le crime? Sera-t-ce assez d'être contenu par le respect humain, ou par la crainte des châtimens? Importerait-il peu à ce Dieu qui nous a aimés le

premier, que nous lui obéissions en enfants ou en esclaves, et que nous portassions dans nos œuvres l'esprit de crainte ou d'adoption? Pourrait-il nous suffire à nous-mêmes d'apaiser sa colère, sans mériter sa tendresse et d'éviter ses châtiments, sans ambitionner ses faveurs et le bonheur de lui plaire? Que des sentiments si grossiers et si peu dignes de l'Être suprême sont éloignés de cet esprit de pénitence tant recommandé par les Pères de l'Eglise! Il faut, dit saint Augustin, que, dans le vrai pénitent, la haine du péché soit l'effet de l'amour divin. Gémissiez de vos iniquités, dit saint Chrysostome, non parce que vous devez en être puni, mais parce que vous avez offensé votre Dieu, un Dieu si bon, qui vous a tant aimé, qui a tant désiré votre salut qu'il a, pour cet effet, livré à la mort son Fils unique. Tel est, mes frères, le langage unanime de tous les saints docteurs. Il était réservé à cette lie des siècles de voir une foule de théologiens altérer ou détruire ce point essentiel de la morale chrétienne, et démentir sans pudeur toute la tradition.

Qu'aucun de vous, mes frères, n'ose donc espérer de devenir juste autrement que par l'amour de cet ordre immuable, de cette loi éternelle, de cette vérité substantielle, de cette justice primitive, qui forment l'essence de Dieu, et par la haine du péché, l'ennemi nécessaire de l'ordre, de la loi, de la justice et de la vérité. C'est à ce prix que Dieu met la grâce de la justification des pécheurs. Il veut en être aimé comme unique source de la justice. Toute dispute sur ce point est scandaleuse. Elle est décidée cette question honteuse à l'humanité : l'Eglise a parlé. (*Concile de Trente*, sess. vi, ch. 6 et can. 3.) Ministres de Jésus-Christ, voici le langage unanime que vous devez tenir aux pécheurs qui aspirent à la justification : Détestez auparavant tout objet des passions qui était devenu votre idole; adorez, aimez ce Dieu à qui vous refusiez le premier droit de la divinité, en lui refusant votre amour. Ainsi un saint pontife disait à Clovis, avant de verser sur lui les eaux du baptême : *Brûlez ce que vous avez adoré; adorez ce que vous avez brûlé*. C'est en deux mots le véritable esprit de pénitence. Tout repentir qui n'a pas son principe dans l'amour de Dieu est indigne de pardon. Telle fut la douleur de Caïn et de Judas, parce qu'elle n'était que l'expression du désespoir; celle de Saül, parce qu'elle n'était qu'un mouvement de crainte, et celle d'Antiochus, parce qu'elle ne paraît que du désir qu'il avait de vivre encore.

Ici, mes frères, je crois devoir ajouter, pour remplir toute l'étendue de mon sujet, que la pénitence, quoique animée d'un esprit de charité, ne pourrait obtenir seule le pardon de nos crimes depuis que le Sauveur des hommes a établi le sacrement de pénitence comme le seul moyen de remettre les péchés commis après le baptême et confessés avec une véritable douleur. Il a si étroitement lié la vertu et le sacrement de pénitence

que cette vertu, sans le sacrement ou le désir de le recevoir, est sans effet, et que le sacrement est nul sans la vertu. C'est l'un et l'autre ensemble qui servent de seconde planche après le naufrage, selon le langage de Tertullien, adopté par l'Eglise.

Quel homme assez ingrat pourrait regarder l'institution de ce sacrement comme une surcharge imposée aux chrétiens, et méconnaître ainsi les bienfaits du Seigneur? Il n'a consulté dans l'institution de ce sacrement que nos propres intérêts. Plus heureux que les hommes qui ont vécu avant Jésus-Christ, nous avons la douce consolation de recevoir le pardon de nos crimes par un acte solennel qui remplit nos cœurs de confiance et de paix, et avec lui une abondance de secours spirituels presque inconnue au peuple juif. Nous avons la douce consolation de voir la grâce sanctifiante attachée à des signes sensibles, qui nous marquent les moments où nous la recevons. Nous trouvons en même temps, dans le juge qui nous absout, un maître qui nous éclaire, un médecin qui nous guérit, un guide qui nous dirige, un sage qui nous érouve, un ami qui nous console et un père qui nous corrige avec tendresse. Ah! mes frères, plutôt que de nous plaindre que Dieu se soit élevé un tribunal de miséricorde, où il suffit de nous accuser avec douleur pour obtenir la rémission des péchés, rendons-lui d'immortelles actions de grâces d'avoir bien voulu nous fournir lui-même des moyens si faciles de nous relever de nos chutes, des voies sensibles de réconciliation et des ressources assurées contre sa propre justice.

Pénétrés de ces sentiments de reconnaissance, accourez dans nos temples pour vous purifier dans la piscine spirituelle de la loi nouvelle, vous tous qui êtes odieux au Seigneur par les taches du péché dont vous êtes souillés. C'est là que coulent ces eaux de la fontaine que Zacharie a vue ouverte au milieu de la maison de David pour l'ablution des pécheurs. La source en est dans les plaies de Jésus-Christ, les sacrements en sont les canaux. Peuple heureux, s'écriait un prophète avec une sorte d'envie (*Isa.*, XII), vous puiserez avec joie des eaux salutaires dans les sources du Sauveur.

Hâtez-vous donc, mes frères, d'aller au tribunal de la pénitence vous jeter aux pieds de Jésus-Christ qui y préside dans la personne de ses ministres. Il vous attend, il vous appelle; il vous invite à venir recevoir le pardon des outrages que vous lui avez faits. Ce n'est pas un juge sévère, ce juge qui viendra dans les derniers temps, avec la terrible balance du bien et du mal, rendre à chacun selon ses œuvres. Il est là sur un trône de grâce, d'où il ne part que des paroles d'indulgence et de paix. C'est ce même Dieu qui disait, dans le cours de sa mission : *Jene suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs* (*Matth.*, IX, 13.). C'est ce Dieu qui recherchait les pécheurs et les publicains, comme un médecin visite les malades pour les guérir. Du tribunal de miséricorde où il

est assis, il dit encore tous les jours à ce paralytique spirituel : *Mon fils, ayez confiance, vos péchés vous sont remis* (Luc. V); à cette pécheresse qui vient arroser de ses larmes le pied des autels : En faveur de votre amour je vous pardonne vos crimes (Luc. VII); à cette femme adultère qui, couverte d'une sainte confusion, n'ose demander grâce, et se juge elle-même digne des plus grands supplices : Je ne vous condamnerai pas; allez, ne péchez plus (Joan., VIII); à cet homme, aveuglé par sa passion et par les ténèbres du péché, qui s'écrie vers lui : *Fils de David, ayez pitié de moi* (Matth., XV); faites que je voie par la lumière de votre grâce, il répond : *Voyez, je le veux* (Ibid.); c'est à votre grande foi que vous devez ce miracle; à ce mourant qui, à la vue de Jésus crucifié, lui demande avec foi une place dans son royaume, en se jugeant néanmoins digne de mort, il fait entendre ces paroles consolantes : *Je vous recevrai aujourd'hui dans mon paradis* (Luc. XXIII); à ce Lazare, mort à la grâce, enseveli dans le crime, et qui depuis longtemps exhalait une odeur de mort : Sortez, lui crie-t-il avec force : *Sortez du tombeau* de vos habitudes (Joan., XI); enfin à tous les pénitents qu'une contrition sincère ramène aux pieds de ses ministres : C'est moi, dit-il, c'est moi-même qui effacerai vos péchés pour satisfaire ma bonté; et je les bannirai à jamais de mon souvenir.

Si tels sont, mes frères, les sentiments que vous apportez au tribunal de la pénitence; ah! n'en doutez point, vous apaiserez la colère de Dieu et vous désarmerez sa justice. Subissez avec autant de reconnaissance que de soumission les peines qui vous seront imposées par le prêtre. Vous n'y trouverez sans doute aucune proportion avec les richesses de la gloire future, ni avec une vie entière de désordre et d'iniquité; mais sondez, s'il est possible, l'abîme des mérites de Jésus-Christ; voilà le supplément de vos satisfactions, et le fondement inébranlable de votre confiance. Non, vos crimes ne peuvent avoir plus d'énormité que n'a de prix le sang de votre Rédempteur. Vous ne pouvez avoir plus de pénitence à subir qu'il ne peut offrir pour vous d'expiations à son Père; et vous ne pouvez avoir contracté avec la justice de Dieu plus de dettes qu'il n'en a acquitté sur la croix pour tous les pénitents. Son précieux sang coule sur vous par mille canaux salutaires. Couverts de ce sang adorable, vous pouvez dire à Dieu le Père : Le sang de votre Fils est mon sang, ses souffrances sont les miennes, ses satisfactions m'appartiennent, et je vous les offre en expiation de mes crimes; ses mérites sont à moi; j'ose, grand Dieu, en réclamer le prix infini. Ne craignez pas, quelque grand pécheur que vous soyez, que votre divin Sauveur vous refuse d'unir ses satisfactions infinies à votre pénitence pour l'entière expiation de l'outrage fait à sa divinité. Quelle injure ne feriez-vous pas à sa parole, et quelle fausse idée n'auriez-vous pas de ses entrailles?

Votre plus grand crime serait alors de méconnaître sa clémence, et de vous jeter à ses pieds avec quelque défiance de sa bonté. Homme de peu de foi, ne s'est-il pas peint lui-même à vos yeux sous l'emblème d'un père de famille prêt à recevoir avec joie l'enfant prodigue ramené par le repentir dans la maison paternelle? Ne savez-vous pas qu'il est ce bon pasteur plus charmé de retrouver une brebis égarée qu'il a conservé le reste du troupeau? Ne vous a-t-il pas dit que le ciel aurait plus de joie de la conversion d'un pécheur que de la persévérance de quatre-vingt-dix-neuf justes?

Non, encore une fois, il n'est point de crime que votre pénitence, unie aux mérites de Jésus-Christ ne puisse effacer. Il n'est ni fléau ni châtiment qu'elle ne puisse détourner de dessus vos têtes. Jetez loin de vous vos iniquités, dit le Seigneur, devenez des hommes nouveaux; et pourquoi vous ferais-je périr, ô maison d'Israël?

Grand Dieu, c'est en votre nom que je fais ces promesses à ceux qui m'écoutent. Rati-fiez-les du haut des cieux, et permettez-moi de vous faire ici la même prière que vous fit Salomon, en vous dédiant le temple de Jérusalem. Si jamais ce peuple vous oblige par ses péchés de le livrer aux ennemis de son salut, de fermer le ciel, de suspendre les pluies, de ravager ses contrées par la famine et la peste, de détruire ses moissons par des fléaux divers ou d'amener l'ennemi jusqu'à ses portes, en un mot, de quelque plaie que vous puissiez l'affliger un jour; s'il fait pénitence de ses péchés, s'il se convertit à vous de tout son cœur, s'il étend ses mains vers vous avec confiance, vous l'exaucerez, Seigneur, dans le ciel sur le trône de votre grandeur; vous lui serez propice; vous lui pardonnerez tous les péchés qu'il aura commis, et vous ne le retirerez de la terre de sa civilité que pour le faire entrer dans celle des élus, où vous régnerez sur eux dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

SERMON VII

Pour le vendredi de la seconde semaine de carême.

OMÉLIE SUR LE MAUVAIS RICHE.

Mortuus est dives, et sepultus est in inferno. (Luc. XVI.)

Le riche mourut, et l'enfer fut son sépulcre.

Sire,

L'évangile de ce jour présente un spectacle bien consolant pour les pauvres et bien effrayant pour les mauvais riches. Un homme opulent, richement vêtu, donnant tous les jours de grands festins, avait à sa porte un pauvre couvert d'ulcères, dévoré par la faim, et ne pouvant obtenir même les miettes qui tombaient de sa table; mais que la fin de l'un et de l'autre fut différente de la manière dont ils avaient vécu! Le pauvre mourut, et son âme fut portée par les anges dans le sein

d'Abraham. Le riche mourut aussi, et son âme fut précipitée dans les enfers : *Mortuus est dives, et sepultus est in inferno.*

Suivons pas à pas dans cette homélie les différentes instructions que le sujet nous fournit. Le contraste frappant que forment le luxe du mauvais riche et l'état misérable de Lazare nous donnera occasion de vous découvrir la sagesse de Dieu dans le discernement de ceux qu'il afflige, de fortifier la soumission des justes affligés et de faire craindre aux pécheurs la funeste prospérité dont ils jouissent ici-bas. L'affreux état où le mauvais riche est réduit après sa mort nous présentera l'horrible image du séjour et du supplice des réprouvés. Vous apprendrez ainsi, mes frères, vous qui vivez dans la prospérité, au sein des grandeurs humaines et dans l'oubli de la vie future, vous apprendrez, dis-je, à craindre d'être heureux dans ce monde et d'être malheureux dans l'autre. Implorons avant tout les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

D'où vient qu'un juste languit dans la pauvreté, dans la douleur, à la porte d'un méchant qui vit dans l'abondance et dans la joie ? C'est la première réflexion que fait naître l'Evangile, et c'est ici, mes frères, que je veux justifier la Providence contre les blasphèmes des impies, consoler les justes malheureux, et rendre effrayante aux méchants leur propre félicité.

Dieu peut, sans blesser les lois de sa justice, répandre ses bienfaits ou les retirer à son gré. Comme il est le maître absolu de tous les biens, il en est aussi le souverain dispensateur, et ne connaît dans la distribution qu'il en fait aux humains d'autres lois que sa volonté suprême. Nous n'avons pas plus de droit de retenir ceux que nous avons reçus que d'exiger ceux qui nous manquent. La divine Providence nous fait une grâce égale, soit qu'elle ne nous dépouille pas ou qu'elle nous enrichisse. Bien loin de nous plaindre, lorsqu'elle nous retranche une partie de ses faveurs, nous lui devons des actions de grâces pour celles qui nous restent. Il n'y a que des impies qui osent murmurer des bornes que Dieu met à ses libéralités ; cœurs insatiables qui, à mesure que la divine providence leur prodigue ses bienfaits, en désirent de plus abondants et reprochent au ciel même de les donner avec mesure. Ingrats à qui ce qu'ils n'ont pas fait oublier ce qu'ils ont reçu, comme si Dieu s'était engagé de remplir leur avidité ; comme si ses grâces étaient autant de dettes, et comme si la divine Providence, obligée de pourvoir à leur félicité, ne devait avoir de loi que leurs désirs, de règle que leur avarice et de mesure que leurs besoins ! Vous diriez que l'auteur de la nature leur a irrévocablement cédé son domaine sur tous les biens qu'il leur a une fois donnés ; qu'il ne peut plus les leur enlever sans injustice, et que frustrer leurs espérances est un larcin.

Laissons-les proférer des blasphèmes ou se répandre en murmures : et gardons-nous bien d'imiter leur ingratitude, nous, chrétiens, qui savons que Dieu ne doit rien à l'homme juste ou pécheur, et qui n'attendons rien que de sa bonté. Or, mes frères, si le juste n'a aucun droit à ce qui peut faire sa félicité, quel droit aura-t-il de se plaindre qu'elle soit inférieure à celle des pécheurs ? Le même Dieu qui a dit : C'est moi qui choisis mes élus à mon gré ; j'aurai pitié de qui j'aurai pitié, ne pourra-t-il donc répandre à son gré des bienfaits temporels ? Et l'homme qui du fond des enfers ne pourrait reprocher au Dieu juste sa réprobation éternelle, osera-t-il lui dire avec une folle audace, pourquoi ne suis-je pas heureux sur la terre ; ou pourquoi vois-je des méchants plus heureux que moi ? Le sort de tous les hommes n'est-il pas dans les mains du Créateur, comme l'argile dans les mains du potier ? Si ceux qu'il fait passer d'un état à l'autre, ou qu'il brise à son gré, osent en murmurer ; s'ils se plaignent de voir leurs semblables jouir d'une meilleure destinée : qui êtes-vous, leur dirai-je avec l'Apôtre, pour disputer avec votre Dieu ? Le potier ne peut-il pas faire du même limon des vases de toutes les sortes ? Et ces vases seraient-ils en droit de lui dire, pourquoi m'avez-vous fait ainsi ?

Je veux, me dira l'impie, que le souverain Maître des biens créés puisse sans injustice nous les accorder ou nous les refuser à son gré : mais pourquoi use-t-il d'une manière si bizarre de ce droit de la Divinité ? Pourquoi la sagesse de sa providence n'a-t-elle pas réglé que la prospérité serait toujours le partage des bons, et l'adversité le partage des méchants ? Pourquoi, mes frères ? Parce que les pécheurs ont souvent des mérites humains, dignes de récompenses temporelles ; parce que les justes ont souvent des imperfections qu'il faut consumer dans le creuset des souffrances. Ainsi l'étonnante prospérité des Romains couronna leurs vertus morales ; et les crimes de David furent punis durant son règne par de grands revers et des calamités publiques. Pourquoi encore ? Parce que si tous les pécheurs étaient punis ici-bas, et si tous les justes étaient dans la prospérité, on pourrait croire qu'après la mort il n'y a plus ni tourments à craindre, ni bonheur à espérer : si au contraire les pécheurs n'étaient jamais punis sur la terre, et si tous les justes étaient dans l'affliction, on pourrait croire qu'il n'y a point de Dieu qui juge les hommes. Qu'il y a de sagesse, ô mon Dieu, dans l'économie de votre providence ! Elle se montre assez dans les châtiments qu'elle exerce ici-bas sur beaucoup de pécheurs, et dans les faveurs qu'elle répand sur beaucoup de justes, pour constater ses soins vigilants. Elle épargne assez de pécheurs, et laisse assez de justes gémir dans l'oppression, pour porter au delà du tombeau la crainte des uns et l'espérance des autres.

Je crois cependant entendre encore cette objection de l'impie, qu'il y ait, à la bonne heure, quelques justes affligés, quelques méchants heureux, et je n'aurai pas de reproche à faire à la Providence : mais que ceux-là vivent presque tous dans l'affliction, ceux-ci presque tous dans la joie ; ce sont des dispositions bizarres, auxquelles il n'y a ni sagesse, ni justice qui aient présidé.

Que ne pourrais-je pas dire ici contre cette objection des impies aussi fausse que superficielle, si je voulais examiner de près cette prétendue prospérité des pécheurs et cette adversité des justes, dont on nous fait de si vives peintures ! Je pourrais dire : Est-il vrai que ce soit le plus grand nombre des justes qui souffrent, et le plus grand nombre des pécheurs qui soient dans l'abondance et dans la joie ? Est-il vrai que la graisse de la terre ne soit jamais le partage de la vertu, et que le vice y demeure toujours impuni ? Est-il vrai que les méchants soient en effet plus heureux dans la prospérité que les bons dans l'affliction ? De quel côté sont les remords, les dégoûts, les amertumes, les soucis dévorants, les désirs insatiables, le trouble, l'inquiétude, l'ennui et la crainte des revers ? De quel côté sont la paix de l'âme, les consolations intérieures, les douceurs de l'espérance, et cette modération dans les désirs, qui est la clef du bonheur, et le grand secret de la sagesse ? Est-il vrai que la gloire et la félicité des méchants durent autant que leur vie, et que les bons traînent jusqu'au tombeau leurs déplorables calamités ? S'ils ont constamment joui de leur bonne ou mauvaise destinée, passera-t-elle à leur postérité ? et quelle sera la différence de leur mémoire ? Sur tant de fondements, oui, j'ose l'assurer, la faim, la nudité, la douleur et l'abandon des hommes peuvent laisser l'âme dans une heureuse assiette bien mieux que les richesses, les plaisirs, les honneurs ; mieux que le luxe et la magnificence ; mieux que l'éclat même du trône ; et l'on trouverait peut-être plus de malheureux parmi les mauvais riches que parmi les Lazares.

Mais cependant je veux bien convenir pour un moment avec l'impie qu'il est ordinaire aux gens de bien de vivre dans l'infortune, et aux méchants dans la félicité : je ne veux pas même dissimuler que les prophètes ont paru se plaindre à la Divinité, dans les termes les plus énergiques, de la distribution de ses châtimens et de ses grâces. Seigneur, ont-ils dit, vous êtes juste, mais permettez-moi de vous faire cette question : Pourquoi tout réussit-il aux impies, et pourquoi marchent-ils si heureusement dans leurs voies ? Semblables à des arbrisseaux que vous auriez plantés de votre main, ils jettent de profondes racines, poussent des branches magnifiques, et sont chargés de fruits ; vous êtes toujours prêt à exaucer leurs désirs, toujours éloigné de punir leurs crimes ; leurs enfants fleurissent dans leur jeunesse, comme de nouvelles plantes ; leurs filles sont

belles et richement parées, leurs celliers sont pleins et regorgent de fruits, leurs troupeaux sont gras et féconds, et ils vivent en sûreté dans leurs forteresses. La mort est proche, disent-ils, bâtons-nous de jouir pendant la jeunesse. Que la belle saison ne se passe pas sans nous être enivrés des vins les plus exquis, et sans avoir épuisé les parfums. Couronnons-nous de roses, avant qu'elles soient flétries, et que chacun de nous laisse en tous lieux des traces de sa joie et de ses plaisirs. Les justes au contraire souffrent la faim, sont dévorés par la soif, dans le temps même qu'ils portent les gerbes des impies, qu'ils foulent leurs raisins, ou qu'ils pressent leurs olives. Tandis que ces malheureux n'ont pas de quoi se couvrir dans la nuit, qu'ils souffrent en frissonnant les horreurs de l'hiver, et qu'ils n'ont contre les injures des temps que de misérables asiles, les méchants habitent mollement des maisons délicieuses, et couvrent des voiles de la nuit des mystères d'impureté.

Avez-vous quelque chose de plus fort à nous opposer, blasphémateurs insensés de la Providence ? Ecoutez maintenant les réponses lumineuses que les auteurs sacrés ont faites à leurs doutes apparents. L'un dévoile tout ce mystère, en discernant en Dieu ses jours de patience et de justice. Il voit dans la neige que fondent les chaleurs de l'été, et qui, changée en torrens, va se perdre dans la mer, l'image des pécheurs qui, lorsque Dieu allume contre eux le feu de sa colère, fondent comme de la cire en sa présence, et vont s'engloutir dans les enfers : l'autre voit ces heureux de la terre, pris dans leur félicité, comme dans un piège. Il voit leurs humiliations répondre à leur ancien orgueil, leurs maux surpasser les vains plaisirs dont ils se sont enivrés : il voit leur bonheur, évanoui comme un songe, faire place à la dernière désolation ; et les voit enfin disparaître eux-mêmes, de manière qu'on ne peut reconnaître leurs traces, ni le lieu qu'ils ont habité. Pénétrant ensuite dans le sanctuaire de Dieu, le prophète voit d'une part les derniers châtimens réservés aux pécheurs, de l'autre le juste applaudir à leurs supplices dans des transports de joie, laver ses mains dans leur sang, et s'écrier : Il y a donc sur la terre un Dieu qui juge les hommes, puisque le juste reçoit enfin sa récompense. Celui-ci ne voit dans la foule des pécheurs, si heureux en apparence, qu'un troupeau engraisé pour être égorgé dans peu. Il voit, au milieu du calme perfide dont l'impie jouit avec une entière sécurité, le souffle de la colère de Dieu former comme un épais tourbillon, porter l'orage sur sa tête coupable, et faire fondre sur lui tous les foudres de sa colère ; mais il nous renvoie surtout à la fin des temps, pour bien juger de son destin déplorable. Celui-là reçoit dans une vision la solution de ses doutes. Il lui est ordonné d'écrire qu'un jour viendra le vengeur des bons et le juge des méchants, et de l'atten-

dre avec foi, quoique son avènement soit encore éloigné. Enfin, le Fils de l'homme nous apprend que si l'ivraie suffoque le bon grain et lui dérobe sa nourriture, elle sera brûlée au jour de la moisson, tandis que le froment sera serré dans les greniers du Père de famille. Et telle est aussi, mes frères, la grande vérité que présente la parabole de notre évangile. Si un pauvre traîne une vie misérable à la porte de la superbe maison d'un homme opulent, bientôt son âme est portée par les anges dans le sein d'Abraham, tandis que le mauvais riche tombe dans les enfers : *Mortuus est dives, et sepultus est in inferno*.

L'impie refusera-t-il encore de reconnaître le gouvernement d'un Dieu juste et sage dans la distribution qu'il fait ici-bas des biens et des maux temporels? Comme si le Dieu qui juge les hommes ne pouvait sans injustice éprouver la fidélité de ses élus et différer le châtimement des méchants, jusqu'à ce qu'ils aient comblé la mesure de leurs crimes; comme si sa justice ne pouvait s'allier avec sa patience, et comme si l'amour devait lui interdire tout châtimement envers ses enfants bien-aimés. Ah! pourquoi l'impie n'a-t-il pas plutôt conclu de l'adversité présente des gens de bien et de la prospérité des méchants un jugement futur, où il sera rendu à chacun selon ses œuvres; une autre vie où la vertu reprendra ses droits, et où le crime confondu paiera cher ses triomphes passagers? Pour bien juger de la conduite de Dieu dans le discernement de ceux qu'il afflige, il faut embrasser tous les temps et voir jusque dans l'éternité toute la suite de ses jugements.

Ainsi, mes frères, si vous voyez, comme David, les pécheurs vivre en paix et mourir tranquillement, sans avoir éprouvé les misères humaines et les châtimements du Seigneur; si vous les voyez jouir, au gré de leurs désirs, des douceurs de la vie, malgré les blasphèmes qu'ils profèrent contre le ciel, et la folle espérance qu'ils ont d'échapper à l'œil de la Divinité, que votre foi ne chancelle pas comme celle du prophète. Gardez-vous d'accuser la Providence, et ne vous plaignez pas surtout d'avoir marché sans fruit dans les voies de la justice. Si, lorsqu'ils vivent heureux dans la licence des mœurs, vous êtes malheureux au sein de la vertu, pensez que le temps viendra où chacun sera traité selon ses œuvres; car tel sera le dénouement de la scène du monde. Si, lorsqu'ils sont plongés dans les délices et enivrés de plaisirs, vous êtes nourris du pain des larmes et abreuvés de vos pleurs, souvenez-vous que ceux qui auront semé dans les larmes, moissonneront dans la joie; pensez qu'une récompense abondante et des consolations ineffables doivent couronner une vie passée dans les persécutions et dans les pleurs.

Voyez donc sans envie le méchant comblé de grâces et d'honneurs : c'est une victime embellie et préparée pour le sacrifice. Quand il s'élèverait jusqu'au ciel, quand sa tête

toucherait les nues, sa prospérité ne sera que momentanée, sa fin sera tragique et ses châtimements effroyables. Laissez-le regorger des biens de la terre, il vous laisse en échange les biens célestes. Le temps est pour le pécheur, l'éternité sera pour vous. Dans ce doux espoir, méprisez le bonheur des méchants, et, lorsque leur prospérité semblera insulter à vos malheurs, jouissez, leur direz-vous, dans le séjour de la mort, des fausses délices qu'on peut y goûter; un plus bel héritage m'est réservé, possédez la terre et ses biens frivoles, moi j'espère avec confiance de voir un jour les biens du Seigneur dans la terre des vivants.

Pour vous, pécheurs, effrayez-vous de votre propre félicité. Malheur à vous, mauvais riches, vous avez déjà reçu toute la mesure de bonheur que vous pouviez attendre! Malheur à vous qui êtes rassasiés des biens temporels, vous souffrirez une disette affreuse des biens véritables! Malheur à vous qui passez dans les jeux et les ris une vie courte et rapide, vous passerez dans les regrets et dans les pleurs les années éternelles! Malheur à vous qui étalez dans Sion une fastueuse opulence, et qui vous reposez dans des lits somptueux, avec une honteuse mollesse! malheur à vous qui vous nourrissez des mets les plus rares, et qui prenez à pleine coupe des boissons délicieuses! malheur à vous qui vivez dans la joie des festins, dans le sein des parfums, et dans le charme des concerts, vous êtes réservés pour le jour de la colère! Méchants, vous dit le Seigneur, avez-vous cru, parce que je n'ai point encore puni vos crimes, que j'étais semblable à vous? Apprenez que bientôt je saurai vous accuser et vous punir en Dieu. Si je vous souffre sur la terre, si je parais vous y combler de mes bienfaits, c'est que vous devez exercer la vertu des élus, servir à l'expiation de leurs fautes, augmenter leurs mérites. Vous êtes ici-bas des fléaux salutaires au pénitent. Verges méprisables, vous servez d'instruments à ma bonté paternelle, pour le châtimement de mes bien-aimés. Encore un moment, et je vous jetterai dans les flammes. Que l'homme, à la bonne heure, se hâte de punir les coupables : la mort pourrait les ravir à la sévérité des lois; mais la mort, au lieu de mettre les pécheurs à l'abri de mes vengeances, les y soumet davantage. Je puis négliger le châtimement de mes ennemis, pendant la courte durée de leur vie, parce que j'ai pour cela l'éternité tout entière. S'il arrive donc qu'ils ne soient pas punis sur la terre, ce n'est pas que je ne sois le vengeur des crimes, mais c'est que mes vengeances sont éternelles.

Ne cherchons pas d'autre raison de la brillante prospérité de tant d'hommes vicieux qui semblaient ne devoir attirer sur eux que des châtimements, non plus que de l'oppression où l'on voit souvent gémir l'innocence et la vertu. La justice de Dieu n'est que suspendue sur les uns, et n'en frappera que des coups plus terribles quand l'heure sera venue. La divine miséricorde ne prive

pour un temps les autres de ses bienfaits, que pour les enivrer à jamais d'ineffables délices. Ces deux classes d'hommes sont en grand ce qu'étaient en petit le Lazare et le mauvais riche : elles finiront de même. Le temps vient où l'infortuné voit finir une vie misérable, et les anges l'enlèvent aussitôt dans le sein d'Abraham. Le prétendu fortuné meurt aussi ; et il est pour toujours précipité dans les enfers, comme le mauvais riche de l'Evangile : *Mortuus est dives, et sepultus est in inferno.*

La voilà donc clairement décidée, cette question intéressante que Job se faisait à lui-même : L'homme après la mort, que devient-il ? Nous savons qu'il est formé de deux substances différentes, unies par la toute-puissance divine, et que la mort les sépare sans les détruire. Le corps n'était que poussière, et il retourne en poussière. L'âme, créée immortelle, s'élève dans les cieux ou tombe dans l'abîme, selon qu'elle est juste ou criminelle. Non, mes frères, ce corps inanimé ne formait pas seul ce grand politique dont le vaste génie gouvernait un empire avec autant de force que de sagesse, ce conquérant qui avait remporté tant de victoires et subjugué tant de peuples ; ce savant qui éclairait l'univers ; cet homme de lettres qui était par ses talents l'ornement de sa patrie et la gloire de son siècle ; ni même ce sauvage ou cet homme rustique dont la raison, quoique brute, était si supérieure à l'instinct. Je n'y vois que les tristes débris de la maison de boue qui renfermait un souffle de la Divinité.

Pécheurs, n'espérez donc pas que le tombeau éteuffe avec votre chair le sentiment de votre être. Frémissez, vous ne mourrez pas tout entiers, et vous ne vous survivrez à vous-mêmes que pour vous retrouver avec horreur, comme le mauvais riche, loin du corps que vous aurez laissé sans mouvement et sans vie. Les justes, au contraire, après le dernier soupir, ont leurs âmes dans les mains d'un Dieu bienfaisant, et ce n'est pas pour eux que la mort traîne des supplices après elle. L'insensé a cru les voir périr, mais, tandis que nous versons des larmes sur le sort déplorable qu'ils ont eu dans ce monde, ils jouissent dans le ciel d'une paix délicieuse. Le trépas leur est commun, il est vrai, avec les méchants. Ils doivent les uns et les autres passer par la même voie de ce monde à l'autre ; ainsi passeront autrefois dans le fond de la mer les Israélites et les Egyptiens : mais, comme ceux-ci, les pécheurs sont submergés par les flots de la colère de Dieu, tandis que les élus passent avec joie dans une terre où coulent des ruisseaux de lait et de miel.

Ici, mes frères, notre évangile, en insistant bien moins sur le bonheur de Lazare que sur les supplices du mauvais riche, vous oblige de même à vous pénétrer plutôt des terreurs de l'enfer qu'à vous peindre les délices du ciel. Suivons donc l'âme du mauvais riche, du corps qu'elle anime, au sein des tourments. Passera-t-elle immé-

diatement de l'un à l'autre ? Non, mes frères, son sort serait trop doux. Il faut qu' auparavant elle comparaisse au tribunal suprême, pour y subir l'examen de ses crimes, l'arrêt de sa destinée, et pour être précipitée de plus haut dans les enfers. Elle est encore sur les lèvres du cadavre, et déjà elle est saisie, enveloppée, investie de l'immensité divine. Ses regards se fixent sur l'Etre suprême. C'est là son objet unique, inévitable, nécessaire. Elle est frappée de sa présence, en même temps qu'elle voit disparaître à ses yeux tous les êtres créés. Au moment du dernier soupir, à peine connaissant qu'elle est seule et que tout lui manque, elle entend la terrible sentence : enfin la bouche du pécheur expirant, l'issue de l'univers et les portes de l'éternité s'ouvrent à la fois devant elle, pour lui découvrir au fond de cette horrible perspective le trône redoutable où Dieu l'attend pour la condamner à des feux éternels. Ah ! elle ne peut le fuir ni se cacher à ses yeux : il l'environne il l'accable de toutes parts. De quelque côté qu'elle se tourne, elle ne voit que Dieu, ne sent que Dieu ; elle est comme abîmée dans ce déluge de grandeur, ne pouvant ni éviter, ni supporter le poids immense de la Divinité. Qui pourrait exprimer la consternation de cette âme à la vue de ce Dieu redoutable ? La rage, la crainte, les remords, le désespoir n'ont ici-bas qu'une mesure proportionnée à notre faiblesse, un plus haut degré donnerait la mort ; mais dans une âme immortelle les accès de la douleur peuvent être extrêmes sans la détruire : aussi Dieu ne met-il plus de bornes aux terreurs dont il l'accable par sa présence.

Jusqu'alors il ne s'était peint à ses yeux que sous des symboles et des emblèmes familiers ; il ne s'était manifesté à elle que par des bienfaits, et ne s'était rendu visible que dans la magnificence de ses œuvres. En élevant cette âme jusqu'à la connaissance de lui-même par le spectacle de la nature et par la force de la raison, il s'était rendu inaccessible aux téméraires efforts de l'imagination, pour en ménager la faiblesse ; et dans nos temples il lui avait toujours caché d'un voile impénétrable l'éclat de la Divinité. Aujourd'hui les emblèmes ont disparu ; Dieu lui-même se montre face à face à l'âme réprouvée, non avec cette aimable grandeur qui fait les délices des saints, mais plein de fureur, armé de la foudre, environné de l'horrible appareil de sa justice, revêtu de l'éclat effrayant de sa majesté, ne respirant que vengeance, tel enfin qu'il se présentera un jour aux nations coupables, lorsqu'il fera reculer d'épouvante la terre et les cieux, qu'il fera désirer aux pécheurs d'être écrasés sous les ruines des montagnes ou de rentrer, pour éviter ses regards, dans les gouffres de l'enfer.

Peuple choisi, qui ne pûtes supporter la majesté du Dieu formidable qui vous donnait des lois sur la montagne ; monarque sacrilège, que la main du Seigneur glaça d'effroi en traçant sur le mur des caractères

mystérieux; soldats impies, que Jésus d'un seul mot abattit à ses pieds dans le jardin des Olives; illustre persécuteur de l'Eglise naissante, qui fûtes renversé sur le chemin de Damas par un rayon de la Divinité, vous n'êtes que de faibles images de la terreur que jette dans l'âme coupable la vue subite de son Juge et de son Dieu. Prophètes du Très-Haut, si vous fûtes éblouis de sa gloire, effrayés, accablés de sa majesté dans des apparitions obscures où il vous montrait à peine une faible image de sa grandeur, dites-nous de quel effroi doit être pénétrée une âme criminelle à l'aspect du Dieu terrible qui d'un clin d'œil ébranle les colonnes du firmament, quand ce Dieu ne se montre à elle que pour lui faire sentir tout le poids de sa colère et lui faire entendre son jugement. Grand Apôtre, dites-nous quelle idée vous aviez de cette affreuse situation, lorsque vous disiez aux Hébreux : *Oh! qu'il est horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant!* (Hebr., X.)

Mais entendons Dieu même expliquer en deux mots par la bouche d'un prophète la rigueur et la rapidité du jugement prononcé contre l'âme criminelle au moment du dernier soupir. Je briserai, dit-il, les liens qui l'attachaient à la matière, et je l'absorberai aussitôt dans l'immensité de mon être : *Dissipabo et absorbebo simul.* (Isa., XLII.) Non, je ne serai plus pour l'âme réprouvée ce Dieu qu'elle a pelait du doux nom de Sauveur et de Père, mais un implacable ennemi et un juge inflexible. Je ne l'arracherai de sa demeure terrestre que pour l'accabler aussitôt du poids de ma grandeur et la livrer à toutes les rigueurs de ma justice. Le moment même de la mort du pécheur sera le moment où son âme sera jugée, et l'exécution accompagnera ma sentence. Je frapperai de mort avec un glaive qui tranchera des deux côtés le destin de l'âme et du corps. J'attrai l'un, et dans le même instant j'investirai l'autre des feux de ma colère. Tandis qu'on tâchera de s'assurer autour du mourant d'un reste de chaleur et de vie, qu'on examinera si son cœur palpite encore, et qu'on doutera si sa bouche laisse encore échapper un petit souffle, son âme déjà enlevée jusqu'à mon tribunal aura reçu son arrêt et sera retombée dans les abîmes embrasés avec la rapidité de la foudre : *Dissipabo et absorbebo simul.*

Moment terrible! chute effroyable! O mon âme, sera-ce là votre destinée? Tombez-vous en sortant du corps entre les mains des anges ou des démons? Dieu se présentera-t-il à vous pour votre gloire ou pour votre supplice? Quel sera l'arrêt irrévocable qui fixera votre sort éternel? Serez-vous reçue dans le sein d'Abraham, ou précipitée dans le gouffre infernal? Doute affreux, il est vrai, mais doute fondé pour tous les riches qui vivent mollement au sein de l'abondance, tandis que le pauvre autour d'eux gémit dans les larmes que lui arrache l'excès de la disette et de la douleur. Je frémis du sort qui les menace, s'ils ne se hâtent de faire de leurs richesses un usage plus digne de la religion et de l'humanité; car pour cette

foule de riches que la mort a surpris comme celui de l'Evangile lorsqu'ils étaient encore plongés dans le luxe et sourds aux cris de l'indigent, leur arrêt est prononcé, leur sort affreux est fixé pour toujours. Nous pouvons parcourir leurs tombeaux, effacer ces vains éloges que la vanité humaine a fait graver sur le marbre ou l'airain, et pour toute épitaphe leur substituer ces paroles terribles : Le riche mourut et il fut enseveli dans l'enfer : *Mortuus est dives, et sepultus est in inferno.*

Arrêtons-nous ici, mes frères, à considérer l'âme du mauvais riche au moment qu'elle tombe du tribunal suprême dans les enfers, et que chaque riche qui vit comme lui, assuré d'un sort tout semblable, croie voir son âme dans celle dont je parle. A quelle solitude épouvantable, grand Dieu, la vois-je abandonnée! Abraham, qui du haut des cieux jette sur elle un regard perçant, la voit comme engloutie dans un vaste chaos inaccessible à l'éclat du jour et aux rayons de gloire qui éclairent les cieux. Il la voit au fond d'un abîme fermé et comme scellé sur sa tête : *Magnum chaos firmatum est.* (Ibid.)

C'est là qu'éloignée du ciel et de la terre, séparée des hommes, des esprits, de tous les êtres, il faut qu'elle vive éternellement seule, sans société, sans appui et ne pouvant fixer son attention que sur elle-même; c'est là que, dépourvue de tous les caractères de la nature, de tous les titres de la vanité, de toutes les prérogatives de la naissance, de l'éclat des honneurs, cessant d'appartenir à une contrée, à une maison, à une famille, elle est sans proches, sans amis, sans nom, sans patrie et ne se connaît plus elle-même que par ses vices. Palais, cités, campagne, terre, soleil, astres, firmament, vous n'êtes plus pour cette âme abîmée dans la nuit éternelle. Aimables sociétés, vous ne ferez plus ses délices; et vous proches, amis, vous avez à jamais disparu. En entrant dans ce noir séjour, elle vous cherche, vous appelle; mais elle n'a plus autour d'elle que des ténèbres palpables, d'où il n'y a plus de retour à la vie. Isolée, tremblante, incertaine, elle tâche en vain d'arrêter ses regards sur les objets qu'elle a quittés : il faut qu'elle dévore sans consolation et sans témoins ses amertumes et ses douleurs. C'en est donc fait, s'écrie-t-elle, à l'exemple d'un saint roi de Juda frémissant à l'aspect de la mort, aucun homme désormais ne viendra s'offrir à mes regards, et moi-même je ne serai plus vu d'aucun de mes semblables. A la fureur de jeter et d'attirer des regards curieux a succédé tout à coup un éloignement immense de tout ce qui respire et de tous les êtres. Corps infortuné, tu te corromps dans les entrailles de la terre, et moi, âme encore plus infortunée, j'entre pour toujours dans une nuit plus horrible mille fois que les ténèbres du tombeau; nuit affreuse, que ne perce aucun regard et d'où l'on ne voit rien au delà! gouffre ténébreux où je n'ai

aucune espèce de rapport avec les vivants ni avec les morts ! *Magnum chaos firmatum est.*

Qui pourrait imaginer toute la révolution que fait dans cette âme le passage subit du corps qu'elle animait à cet horrible séjour ? C'est en quelque sorte un nouvel être. Toutes les images de l'œil ont disparu devant elle. Tous les sens ont cessé de lui apporter leurs impressions diverses. Ses anciennes pensées ont péri avec le cerveau qui leur donna naissance. Toutes les illusions ont cessé avec le jeu des organes qui les causaient. Les fantômes de l'imagination se sont évanouis avec la lumière, et la source des images qui servaient à la séduire a disparu avec le tableau de la nature. Une épaisse nuit lui dérobe tous les objets. Nulle liaison avec son corps qui la tient hors d'elle-même, nul attrait, nul rapport qui l'attache à la terre, nulle ressource dans ses ennuis, nulle diversion à l'affreux sentiment de soi-même, nul instant où elle puisse comme s'anéantir dans un doux sommeil. Subitement transportée d'un monde riant dans un vide affreux, elle reconnaît en frémissant cette région lugubre qu'on lui avait peinte, d'après le saint homme Job, comme une terre ténébreuse et couverte des ombres de la mort, comme une terre de misère où règne une nuit éternelle, un trouble infini et une perpétuelle horreur. Tel est le séjour effrayant où elle est à jamais concentrée : *Magnum chaos firmatum est.*

Je cherche en vain dans la nature une image de ce triste abandon. La solitude la plus reculée et la plus affreuse offre des objets sensibles qui, en occupant l'âme et en nourrissant l'imagination, l'empêchent de se dévorer elle-même. L'œil préfère le hideux aux ténèbres, et l'être qui pense ne peut avoir autour de lui d'horreur comparable au néant. Ce parallèle ferait trouver délicieux les déserts, les antres et les cahots. Les forêts les plus sombres ne sont pas sans lumière : on y entend le bruit des vents, le cri de la bête fauve et le chant de l'oiseau nocturne. De la cime escarpée des montagnes on aperçoit des torrents, des précipices et un vaste horizon. Le plus triste ermitage offre des plantes, des rochers, des eaux et des ombres. L'antre le plus profond n'est pas loin du jour et de la surface de la terre. Les beautés du firmament percent les ombres de la nuit ; la plus noire s'ouvre quelquefois à de rapides éclairs et nous laisse l'attente de l'aurore. Le misanthrope, au fond de sa solitude, sent du moins autour de lui des vivants, et goûte, sans le savoir, en fuyant les hommes, la douceur de n'en être pas entièrement séparé. Les prisons mêmes sont habitées du moins par d'autres malheureux, et des lampes sépulcrales récréeraient le séjour des tombeaux ; mais l'âme, entrant dans la nuit profonde, perd de vue tous les êtres sensibles. Dans les horribles ténèbres qui l'environnent elle ne sent plus

autour d'elle rien qui l'occupe, qui la soutienne et qui soit capable de la distraire. Ce qu'elle voit, ce qu'elle sent uniquement, c'est que tout a fini pour elle, que tout a disparu et qu'elle n'est plus enveloppée que des ombres de la mort éternelle : *Magnum chaos firmatum est.*

Peut-être, mes frères, ce que dit le Sage des ténèbres épaisses dont Moïse couvrit la face de l'Egypte, pourra vous aider à concevoir cet état misérable de l'âme réprouvée. Imaginez donc cette nuit effroyable qui sortit du fond des enfers, cette nuit impénétrable à l'éclat du feu, à la lumière des flambeaux et aux rayons des astres ; cette nuit profonde qui n'était interrompue par d'horribles éclairs que pour faire entrevoir des fantômes effrayants, et pour devenir ensuite plus noire. Imaginez tous les Egyptiens frappés d'étonnement, saisis de frayeur et devenus tous aussi immobiles que s'ils fussent tombés dans un assoupissement général. Imaginez-les tremblants dans les grottes où ils s'étaient réfugiés, renfermés dans leurs maisons par la crainte, n'osant ni ne pouvant se relever de leurs chutes, non qu'ils fussent chargés de chaînes, mais parce que la nuit, l'épaisse nuit leur servait de fers et de prison.

Imaginez ces malheureux, insupportables à eux-mêmes par leurs mortelles défaillances et leurs soudaines terreurs, effrayés par l'horrible apparition des spectres, saisis d'effroi, en entendant la course des animaux, le sifflement des serpents, le hurlement des bêtes féroces, le retentissement des échos, la chute des rochers, le mugissement des vents ; que dis-je ? le murmure même des eaux ou le chant des oiseaux ; troublés enfin du moindre bruit, au point de n'oser librement respirer. Telle est la peinture faite au livre de la *Sagesse* de l'étrange nuit qui fut pour les habitants de l'Egypte la figure et l'avant-coureur de la nuit éternelle ; mais qu'elle est faible encore, qu'elle est imparfaite cette image des ténèbres qui règnent dans le vaste chaos ! J'y vois du moins des hommes à côté les uns des autres, et autour d'eux des animaux, des éclairs, des échos, des fantômes, des spectres. Tristes horreurs qui remplissent d'effroi toute l'Egypte, vous feriez les délices de l'abîme ténébreux où l'âme criminelle se plonge en sortant de son corps pour y passer toute l'éternité : *Magnum chaos firmatum est.*

Encore si cet abîme n'avait d'affreux que l'obscurité, les terreurs, la solitude et l'enfer ; il serait moins épouvantable pour ces hommes grossiers qui, ne sentant pas tout ce qu'a de désespérant et d'horrible le séjour que je viens de peindre, ne sont effrayés que des souffrances ; mais entendons le mauvais riche exprimer ses tourments et pousser jusqu'au ciel ce cri de douleur et de rage : je souffre cruellement dans ces flammes : *Crucior in hac flamma.* (Luc., XVI.)

Quoi ! des flammes au sein de la nuit, sans en être éclairé. Quoi ! un feu qui dévore et ne brille pas ! Comment concilier des effets

si contraires? Qu'il est facile, mes frères, de les concilier par la toute-puissance de Dieu! Non, ce n'est pas ce feu que nous connaissons, qui éclaire en brûlant, qui consume tout ce qui est dans la sphère de son activité, qui s'éteint faute d'aliment et qu'on ne perpétue que par des soins assidus; hélas! tout ardent qu'il vous semble, il servirait de rafraîchissement dans ce feu allumé par la colère de Dieu, qui dévore le mauvais riche et qui fait de même le supplice des réprouvés; feu obscur qui joint toute l'horreur des ténèbres à toute l'activité de la flamme; feu éternel qui brûle son aliment sans le consumer; feu extraordinaire qui s'attache aux esprits comme aux corps, et qui ne dissipe ni les uns ni les autres en les dévorant; feu toujours proportionné à la mesure des crimes, qui semble discerner les coupables, parce que ses degrés d'activité sont réglés par l'arrêt d'un chacun; c'est Dieu qui, du souffle de sa fureur, remplit toute l'immensité de l'espace et qui en fait tout à la fois un abîme de ténèbres et un abîme de feu. C'est pour cela que le Sauveur donne à l'enfer tantôt le nom de ténèbres extérieures, tantôt le nom d'une fournaise ardente et d'un feu qui doit éternellement brûler: deux images qu'il faut réunir ici, quelque incompatibles qu'elles paraissent, parce que le même Dieu qui a joint ici-bas le feu à la lumière, peut les séparer quand bon lui semble. S'il les sépare dans l'enfer, c'est pour achever le châtimement des méchants. La lumière est une douceur pour les malheureux, qui doit être bannie d'un séjour où il n'y a aucune espèce de biens. Le feu doit embraser un séjour qui est l'assemblage de tous les maux. L'un de ces supplices ne serait sans l'autre qu'un supplice imparfait. C'est une sorte de consolation d'avoir des témoins de sa douleur, des compagnons de son infortune et de s'inspirer une compassion réciproque. Dieu, pour mettre le comble aux tourments du réprouvé, doit le condamner à brûler seul et dans une affreuse obscurité. Tel est, mes frères, ce profond cachot, cette noire fournaise d'où le mauvais riche élève ce cri perçant et lugubre: je souffre cruellement dans ces flammes: *Crucior in hac flamma*.

A peine tombé dans ce gouffre brûlant, il tourne les yeux vers le ciel; et Dieu permet que, perçant d'un regard l'immensité des cieux, il aperçoive pour un moment Abraham et Lazare enveloppés du même tourbillon de gloire. Abraham, ô mon père, s'écrie-t-il aussitôt, vous qui voyez l'excès de mes douleurs, me refuserez-vous sans pitié le moindre soulagement? Un feu dévorant me pénètre tout entier des plus vives ardeurs. Rien n'égale les tourments affreux que j'endure. Je souffre autant de supplices divers que j'ai de parties de moi-même; et ma bouche embrasée ne peut supporter le feu qu'elle respire. Envoyez donc Lazare en ces lieux, pour rafraîchir du moins avec une goutte d'eau ma langue brûlante. Nous sommes séparés, lui répond Abraham, par un

abîme impénétrable aux élus comme aux réprouvés. Lorsque vous étiez comblé de biens, Lazare gémissait dans la douleur et dans l'indigence: il est juste maintenant qu'il goûte les consolations et que vous soyez dans les tourments.

Ainsi, en commençant de souffrir, ce malheureux est assuré de souffrir éternellement. Il sait que son supplice durera autant que son âme, et que, plutôt qu'il cessât de brûler, Dieu même cesserait d'être. Moment cruel, que tu es accablant pour l'âme criminelle! Oui, tout rapide que tu sembles, tu portes toi seul tout le poids des années éternelles. Ici-bas un heureux voile répandu sur l'avenir nous dérobe la vue des malheurs qui nous menacent; nous ne sentons que les maux présents, encore même sont-ils adoucis par l'espérance; mais après la mort les ténèbres de l'avenir sont dissipées. L'âme criminelle perce l'abîme des temps. Cette durée infinie, en se rassemblant sous ses yeux, ajoute à ses douleurs présentes tout ce qu'elle doit souffrir dans tous les âges futurs; et dans l'excès de son désespoir, chaque instant lui présente toute l'éternité. Il sait que jamais il ne pourra étouffer les cris de sa douleur, et que jamais ils n'exciteront la clémence du Dieu juste ni la compassion des bienheureux. Ce n'est donc qu'en désespéré qu'il continue à jamais de proférer d'une bouche enflammée cette plainte inutile: je souffre cruellement dans ces flammes: *Crucior in hac flamma*.

Faites parvenir jusqu'à nous, Seigneur, ce cri lugubre; qu'il vienne troubler l'harmonie de nos concerts, la joie de nos festins, le plaisir de nos fêtes et les chants impurs de nos théâtres; qu'il se mêle aux accents lascifs ou brutaux, dont on célèbre les plaisirs infâmes de l'amour, ou les honteux excès de l'intempérance; qu'il contraste à l'oreille des mauvais riches avec les supplications inutiles des pauvres qui les entourent; que ce cri lamentable retentisse jusque dans les palais des grands et à la cour des rois qui auront endurci leurs entrailles aux prières du peuple. Joignez, Seigneur, ce cri du mauvais riche de l'Evangile, aux cris semblables de cette foule de réprouvés en proie aux mêmes flammes, ensevelis dans le même gouffre; et que cet horrible mugissement des enfers tienne la terre épouvantée dans le frémissement et le silence.

Mais que dis-je? La suite de l'Evangile ne m'apprend-elle pas que Dieu refuse de faire servir le ministère des morts à la conversion des vivants; et qu'il a laissé à ses ministres le soin d'instruire les peuples des récompenses et des peines de l'autre vie? Le mauvais riche, désespérant d'éprouver les secours de Lazare, supplie en vain Abraham de l'envoyer à ses frères, pour les avertir que s'ils ne font pénitence, ils tomberont comme lui dans ce lieu de tourments. *Qu'ils écoutent Moïse et les prophètes*, lui répond Abraham. S'ils ne veulent pas le croire, ils n'ajouteraient pas plus foi à ce que leur dirait un envoyé d'entre les morts. C'est donc moi

seul, qui viens, mes frères, au nom de tous les réprouvés, vous peindre leur sort affreux, et vous exhorter à la pénitence, pour vous faire éviter une semblable destinée.

Oh! que je voudrais ici, pour remplir avec plus d'étendue cette partie de mon ministère, vous peindre un autre tourment du réprouvé, plus cruel encore que les flammes, plus insupportable que la solitude et les ténèbres! c'est la privation de Dieu; privation amère, qui jette l'âme criminelle dans un état aussi déplorable que la jouissance de Dieu procure aux saints de satisfaction et de félicité! Que je voudrais vous faire comprendre toute l'horreur du vide immense que laisse dans le cœur des méchants le défaut du seul bien capable de le remplir! Que je voudrais vous exprimer ce besoin infini et jamais satisfait, que donne au réprouvé l'éloignement où il est de cet être adorable, pour lequel il fut créé; cette véhémence de désir, qui le porte vers son Dieu, et le désespoir d'être à jamais séparé de lui! Que je voudrais vous peindre le continuel essor qu'il s'efforce de prendre vers le ciel, et la main cachée qui le repousse! mais qu'il est difficile de se représenter assez vivement un malheur qui ne frappe point les sens, et qui n'est visible qu'aux yeux de la foi! Imaginez un de ces penchants impétueux et insurmontables, qui ne laisse plus d'empire à la raison, de sang-froid à l'esprit, de repos à l'âme, de délibération à la volonté, de trêve aux mouvements, ni de bornes au désespoir de n'être point satisfait; ce n'est encore là qu'une très-légère idée de l'attrait indélébile des réprouvés, pour le bien suprême, et de la douleur infinie, qu'ils ont d'en être privés.

Non pas que l'âme réprouvée aime enfin le Dieu qu'elle n'a pas aimé pendant sa vie mortelle; elle le blasphème au contraire, en déplorant le malheur d'être éloignée de sa présence; et, dans cette privation amère, elle ne regrette que son bonheur. Ah! si elle pouvait s'embraser du feu de la charité; non vous ne souffririez pas, grand Dieu, qu'elle restât en proie à des flammes vengeresses. Vous êtes trop bon, pour laisser dans les tourments et le désespoir une âme qui regarderait comme son plus grand malheur d'être haïe de l'objet de sa tendresse. Avec les ailes de l'amour, elle aurait traversé bientôt l'intervalle immense qui la sépare des cieux, et se serait bientôt perdue dans votre sein paternel. Si elle est privée à jamais du bonheur de vous voir, c'est qu'elle ne cessera jamais de vous haïr. Il n'y a pas de rédemption dans les enfers, parce qu'il ne peut y avoir ni conversion, ni repentir. Le grand supplice de l'âme réprouvée, celui qui éternise tous les autres, c'est d'être forcée de persister dans les coupables sentiments dont elle est punie. Tandis qu'elle marchait encore dans la voie du salut, elle conservait au milieu même du crime un goût naturel pour la vertu; sa pente au mal n'était pas invincible; et, dans le cours de ses plus grands désordres, elle se sen-

taut libre de retourner au bien où la rappelaient des remords salutaires; mais dans l'enfer, quoique pénétrée de regrets sur ses vices passés, elle ne peut plus en abjurer le criminel amour. Inflexible dans le péché, immuable dans ses volontés, elle voudrait avoir détesté des crimes qu'elle chérit, avoir pratiqué des vertus qu'elle abhorre, et avoir aimé ce même Dieu qu'elle hait par une fatale nécessité. Composé monstrueux de révolte et de regrets, de désirs et de désespoir, de remords et de crime, elle a également en horreur d'avoir fait le mal et de se tourner au bien. Elle persiste opiniâtrement dans les désirs criminels qu'elle ne cesse de se reprocher; et, sans vouloir cesser d'être coupable, elle voudrait ne l'avoir jamais été. Cependant, cette affreuse immutabilité qu'elle éprouve en sortant du corps, redouble sa rage; comme Samson, elle est furieuse à son réveil de se sentir privée de sa liberté, et comme enchaînée par ses propres crimes.

Hâtez-vous, Seigneur, de m'embraser de votre amour; je vous en conjure avec larmes, de peur qu'étant surpris par la mort dans ma criminelle indifférence, je ne sois forcé de vous haïr éternellement, et que je ne sois à mon tour l'objet de votre haine immortelle. Je frémis des supplices affreux que souffre le mauvais riche, et qui sont réservés à ses coupables imitateurs. Ecoutez donc ma prière, ô mon Dieu! tandis qu'il est temps encore pour moi de vous l'adresser. Ne permettez pas qu'un jour je sois submergé par les flots de votre colère; que mon âme soit absorbée dans le gouffre profond; ni que le puits de l'abîme me dévore et se reforme sur moi.

Serait-ce là, grand Dieu, le sort éternel que vous m'avez réservé quand votre providence m'a comblé de biens temporels? Perfides richesses, ne m'auriez-vous été données que comme le vil prix de mon droit aux richesses du ciel? Nouvel Esau, aurais-je perdu le céleste héritage, pour quelques misérables fruits de la terre, et mes biens périssables m'auraient-ils été donnés en échange du bien suprême? O malheureuse boue, que tu me coûterais cher! O précieux et unique trésor de mon âme, quoi! je vous perdrais à jamais! Ah! pour m'assurer la possession de ce bien infini, ne faut-il que répandre ma fortune et mes trésors dans le sein des pauvres? ne faut-il que renoncer au vain éclat du luxe, et à des plaisirs d'un moment? Oui, Seigneur j'y renonce; et dès à présent, je vous en fais le sacrifice. Qu'est-ce qu'une si modique et si courte privation, quand il s'agit d'échapper à d'horribles tourments, et de s'assurer des biens infinis dans l'éternité bienheureuse? Ainsi soit-il.

SERMON VIII.

Pour le jour de l'Annonciation (1).

SUR LES GRANDEURS DE JÉSUS-CHRIST.

*Hic erit magnus, et Filius Altissimi vocabitur. (Luc., I.)
Il sera grand, et sera nommé le Fils du Très-Haut.*

Sire,

Un ange du ciel dit à Marie : *Vous concevrez ; vous enfanterez un fils que vous appellerez Jésus (Luc., I) ;* discours bien alarmant pour une vierge qui s'était consacrée à Dieu par des vœux irrévocables, s'il n'eût été suivi de ces paroles consolantes : *il sera grand ; on l'appellera le Fils du Très-Haut (Ibid.) ;* et il ne sera formé que du souffle tout-puissant de la Divinité ! Que chacun de vous, chrétiens, médite bien ici la grandeur de ce mystère : en est-il dans la religion de si beau, de si sublime, et de si consolant pour les hommes ? Les anges du ciel ont été quelquefois envoyés à des femmes stériles ; pour leur promettre un fils ; le Seigneur a fait cette promesse à certains justes de sa propre bouche ou par celle de ses prophètes : mais quelque magnifiques que fussent en ces occasions les paroles du Seigneur ou de ses envoyés, elles n'annonçaient ni la virginité d'une mère, ni l'opération miraculeuse de l'Esprit-Saint, ni la naissance d'un Dieu, ni se salut du monde.

Que d'objets divers s'offrent ici à mon esprit ! que de profondeurs à sonder ! que de grands dogmes à développer ! que de sujets d'instruction et d'admiration tout ensemble à traiter ! Quelle vaste carrière de vérités à parcourir ! ce serait embrasser toute la religion, et ne mettre pas de bornes à nos discours. Au sein de tant de richesses, choisissons l'objet important que présentent les paroles de mon texte : et soutenons votre foi par le développement de ces augustes paroles, il sera grand, et sera nommé le Fils du Très-Haut : *Hic erit magnus, et Filius Altissimi vocabitur.*

La connaissance de Jésus-Christ est le premier, le plus grand de nos devoirs : et cependant combien de chrétiens pour qui ce divin Sauveur est encore le Dieu caché, après qu'il s'est manifesté de la manière la plus éclatante ! Parmi nous, comme parmi les juifs, se vérifie encore cet oracle du disciple bien-aimé : le Sauveur est venu dans le monde, et le monde ne l'a point connu. Chaque jour, il vient offrir sur nos autels le sacrifice de sachair adorable ; il en nourrit les fidèles ; il établit sa demeure dans nos temples : et cependant quelle raison n'aurait-il pas de nous dire, comme aux juifs : Vous avez tous ces jours au milieu de vous celui que vous ignorez ? Oui, dans un siècle aussi éclairé que le nôtre sur les sciences profanes, cette inscription dont parle saint Paul, *au Dieu inconnu (Act., XVII),* pourrait, à la honte

du nom chrétien, être gravée sur nos temples.

Loin de vous, mes frères, cette coupable ignorance. Apprenez aujourd'hui à connaître le Dieu que vous adorez, et remplissez-vous avec moi de l'idée de ses grandeurs. Je vais former ce tableau majestueux des principaux traits de l'Ancien et du Nouveau Testament. Vous verrez ainsi combien Jésus-Christ est grand par tout ce qui a préparé sa naissance et par lui-même. Soutenez-moi, divin Esprit, dans un sujet si supérieur à mes forces. Nous vous le demandons par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Sire,

L'homme peut, il est vrai, se survivre en quelque sorte lui-même. Sa gloire peut ne pas s'ensevelir dans son tombeau : et, lorsqu'il n'est plus qu'une cendre ignorée dans les entrailles de la terre, son nom vainqueur du trépas peut vivre après lui dans la mémoire des hommes. C'est ainsi que l'orgueil, humilié par une mort infaillible, se sauve dans un avenir chimérique et dans une vaine immortalité : mais remontons à la première époque de cette grandeur frivole ; elle est toujours placée dans le court espace de la vie, et ne devance jamais le berceau. Le héros, avant que de naître, est ignoré sur la terre, plongé lui-même dans les abîmes du néant. Il n'est ici-bas d'hommes célèbres que parmi les vivants et parmi les morts. Jésus-Christ au contraire, bien supérieur à toute la gloire humaine, est connu, célébré longtemps avant de venir au monde. Sa grandeur est de tous les âges. Les fondements de sa religion ont été posés avec ceux de la terre, et quoiqu'il soit né quatre mille ans après la création, son histoire commence avec celle du monde.

Non, mes frères, ne croyez pas que l'ange du Seigneur, qui parle à Marie, annonce pour la première fois à la terre l'incarnation du Verbe, ni que le peuple de Dieu commence de ce jour à espérer un Rédempteur. Je veux ici vous marquer l'origine de la connaissance du Messie, en suivre les progrès depuis les premiers temps du monde jusqu'à sa venue, et vous prouver que toute la suite de la religion le peint, le proclame d'avance et prépare son avènement. Je veux vous montrer qu'il a été annoncé pour la première fois au paradis terrestre ; qu'il a continué de l'être jusqu'à Moïse ; qu'il l'a été plus souvent et plus clairement encore pendant le règne de la loi et des prophètes, et que l'Annonciation faite à Marie par l'ange du Seigneur n'en est que le dernier moment. En un mot, je veux vous prouver que pendant quatre mille ans, Jésus a été l'objet des promesses du ciel et des vœux de la terre ; qu'il a été

(1) On ne trouvera point ici de sermon pour le troisième dimanche de Carême, ni pour le mardi suivant : parce qu'en 1764 le jour de l'Annoncia-

tion était le lundi de la troisième semaine, et que l'usage à la cour est de ne pas prêcher deux jours de suite.

figuré par les justes et par le culte de l'ancienne loi; qu'il a été annoncé par une longue suite de prophètes, et qu'il a été préparé par toute la chaîne des événements politiques. Voilà, mes frères, avant sa naissance, les titres de sa grandeur.

I. A peine Adam a-t-il, par son crime, asservi à Satan et précipité dans la réprobation sa malheureuse postérité, que Dieu se hâte de lui promettre un Rédempteur, et de susciter au serpent infernal un puissant ennemi qui en écrasera la tête.

C'est ce vainqueur du démon qui fut aussi montré à Noé, lorsqu'en maudissant un de ses fils, il s'écria par une inspiration divine: Béni soit le Dieu de Sem et de Japhet; que Chanaan soit son esclave. C'est lui que Dieu promit ensuite à Abraham de faire naître parmi ses descendants, lorsqu'il lui fit entendre ces paroles remarquables: Dans ta personne seront bénis tous les peuples de la terre; et lorsque, après la soumission du patriarche à ses ordres pour l'immolation d'Isaac, il lui dit encore une fois: Dans l'un de ceux qui sortiront de toi seront bénies toutes les nations de l'univers.

Une promesse si authentique et si claire eût pu sans doute suffire au Dieu qui la fit, et aux hommes qui la reçurent; cependant Dieu ne parla dans la suite aux patriarches que pour la leur renouveler toujours plus clairement. Isaac et Jacob l'entendirent aussi de la bouche du Seigneur. Celui-ci, avant de mourir, marque à ses enfants le temps où viendra cet envoyé du ciel. Dieu dit ensuite à Moïse: Je susciterai en Israël un prophète qui sera comme vous le chef d'un peuple nouveau et l'auteur d'une loi nouvelle. Enfin le Tout-Puissant, après des serments tant de fois renouvelés de sa propre bouche, ne les réitère plus à son peuple que par l'organe de ses prophètes. Après vous, dit-il à David par la voix de Nathan, après vous et de votre race je ferai naître un roi, dont j'affermirai pour toujours le trône auguste, et dont je rendrai le règne éternel. C'est lui que je destine à me bâtir un temple digne de la grandeur de mon nom; je serai son père, et il sera mon fils. C'est ce fils d'Abraham et de David qui est l'Emmanuel dont Isaïe (VII) a promis la naissance merveilleuse. Dieu ne se lasse point de publier par l'organe de ce grand prophète ses promesses consolantes. Rassurez-vous, dit-il, pusillanimes; ne craignez pas; votre Dieu vient vous sauver. Consolez-vous, mon peuple, consolez-vous: la gloire du Seigneur vous sera révélée: toute chair entendra sa voix. Il ordonne au prophète de monter sur une montagne élevée, et là de crier d'une voix forte: Villes de Juda, ne craignez point: voici votre Dieu; voici le Seigneur qui vient à vous dans toute sa force. Écoutez-moi, cœurs endurcis; le Juste, le Sauveur est proche: j'enverrai sans délai le salut de Sion et la gloire d'Israël. Les temps arrivent, dit-il encore par la voix de Jérémie (XXIII), où, pour remplir la promesse que j'ai faite aux enfants d'Israël et de Juda,

je susciterai dans la race de David le germe de justice, ce roi sage, qui remplira la terre de l'équité de ses jugements, qu'on surnommait le Juste, et qui sera le salut de Juda. C'est encore lui que Dieu promet, dans Ezéchiel (XXXIV), comme le pasteur d'Israël; dans Michée (IV), comme le législateur sorti de Sion, et placé sur une montagne où accourront tous les peuples, pour apprendre ses voies; dans Zacharie (IX), comme le prêtre et le roi, qui portera le nom de l'Orient; dans Malachie (III), comme le dominateur et l'ange du Testament attendu et désiré des juifs. Le voilà qui vient, dit ce dernier prophète; et le ciel demeure ensuite dans le silence jusqu'à la plénitude des temps, où l'Esprit-Saint vient assurer un juste impatient de voir la consolation d'Israël, qu'avant de mourir il verra l'oint du Seigneur. Enfin un ange est envoyé du ciel à la plus pure, à la plus humble de toutes les vierges, et lui dit au nom du Seigneur: *Vous concevrez; vous enfanterez un fils; le Saint-Esprit se reposera sur vous; la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre, et le germe saint qui naîtra de vous sera nommé le Fils de Dieu.* (Luc., I.)

Rassemblons, mes frères, ces oracles divers: les hommes pouvaient-ils en attendre de plus formels et de plus propres à soutenir leurs espérances? Aussi le futur avènement d'un Sauveur fut-il appuyé de tous les temps sur une tradition constante, et devint-il l'objet des vœux les plus ardents. Jacob s'écrie avant de mourir: J'attendrai, Seigneur, dans la région des morts celui que vous devez établir pour le salut des peuples.

Moïse, en refusant la fonction de chef des Hébreux, conjure le Seigneur d'envoyer celui qu'il a promis. Daniel n'est appelé que l'homme des désirs par un ange du Seigneur. Isaïe (XLV) proteste qu'il ne cessera point de faire des vœux en faveur de Sion, jusqu'à ce que son Sauveur paraisse comme une vive lumière et brille comme un flambeau. Ceux, s'écrie-t-il dans la ferveur de son attente, faites-le descendre comme de la rosée; nuées, portez le juste comme une pluie salutaire; et vous terre, hâtez-vous de produire le germe heureux qui doit vous sauver. Seigneur, dit-il encore, envoyez promptement cet agneau qui doit régner sur la terre. Ces sentiments lui étaient communs avec tout le peuple. Les prophètes ne faisaient en cela que prêter leur organe aux vœux de la nation. Tous les justes des premiers âges et généralement tous les Hébreux vivaient dans cette douce attente; et, n'étant pas réservés pour les temps de l'avènement du Christ, ils le saluaient au moins de loin, avec des sentiments d'adoration et de reconnaissance. Les pères apprenaient aux enfants à le désirer et perpétuaient cette foi d'âge en âge. Dieu avait tant de fois promis un Libérateur, que c'était pour son peuple une loi de l'attendre, un crime de douter de sa venue. Les anciens justes n'ont mis leur confiance qu'en lui. Cette foi devait animer toutes

leurs œuvres : elle était le fondement de toutes les récompenses, le principe de tous les mérites, la force qui leur faisait opérer des prodiges et l'unique ressource de salut.

C'est cette foi, comme dit l'Apôtre, qui fit agréer les sacrifices d'Abel, qui rendit Hénoch digne d'être enlevé dans les cieux, et Noé d'être sauvé des eaux du déluge ; qui fit sortir Abraham du pays de ses pères, pour habiter une région étrangère ; qui rendit à Sara la fécondité dans sa vieillesse ; qui soumit Isaac à son sacrifice, qui, dans les derniers moments d'Isaac et de Jacob, dicta leurs dernières volontés, leurs bénédictions et leurs prophéties. C'est cette foi qui fit faire à Moïse tant de merveilles, qui sauva la vie à Rahab, qui renversa les murs de Jéricho. C'est par elle que les patriarches et les prophètes ont opéré les plus grandes choses ; qu'ils ont soumis les empires, accompli toute justice, fermé la gueule aux lions, arrêté les progrès des flammes, évité le tranchant des épées, surmonté les tourments et la mort, ranimé leur courage dans les combats et mis en déroute les armées des barbares. En un mot sans cette foi, il était impossible de plaire à Dieu ; sans elle, la race même d'Abraham n'eût été, aux yeux du Seigneur, qu'un rejeton de Sodome, les sacrifices et les victimes que de viles hosties et des cérémonies dégoûtantes, ses adorateurs que des importuns odieux, et les fêtes solennelles qu'un culte infâme, tant le Seigneur était jaloux qu'on crût à ses promesses, tant il voulait que les hommes n'attendissent de salut que de celui qu'il devait envoyer !

II. Mais, non content de leur promettre un Sauveur, il se plaît à leur en montrer d'avance du moins de faibles ébauches dans tout ce qui paraît de juste sur la terre. Revenons aux premiers temps du monde, et descendons jusqu'aux temps du Messie, nous verrons que les patriarches et les prophètes ne vivaient pas seulement dans l'attente de Jésus-Christ, mais qu'ils en retraçaient l'image ; que toute la loi ne roulait que sur des figures qui le représentaient ; enfin que le peuple juif tout entier n'était qu'un grand prophète qui, par sa loi, par son culte et par toute la suite de son histoire, figurait et prédisait Jésus-Christ. S'il vous a déjà paru grand, mes frères, en ce qu'il a été pendant quatre mille ans l'objet des promesses du ciel et des vœux de la terre, ah ! qu'il vous le paraîtra bien plus encore, lorsque vous verrez que tout dans la religion judaïque en a porté l'empreinte, que l'Ancien Testament se réunit tout entier dans sa personne comme dans un centre, et que lui seul rappelle toute l'histoire de son peuple !

Je parcours en effet les justes de tous les siècles, et je ne vois que Jésus-Christ. Ce nouvel Adam, en obéissant jusqu'à la mort, a réparé la révolte du premier ; et, comme un arbre fatal avait perdu les hommes, il fait servir à leur salut un nouvel arbre. Comme Abel, il n'a été massacré par ses

frères, que parce qu'ils étaient méchants et qu'il était juste, parce qu'ils n'offraient à Dieu que des sacrifices désagréables et qu'il lui offrait une oblation pure. Comme Hénoch, il s'est élevé dans les cieux, pour revenir sur la terre à la fin des temps. Comme Noé, il a fait de son Eglise une arche nouvelle, hors de laquelle tout périt. Comme Melchisédech, il offre au Dieu vivant son sacrifice, sous les symboles du pain et du vin, et n'a ni prédécesseur ni successeur dans le sacerdoce. Comme Abraham, il est le chef et le père des croyants. Comme Isaac, il a porté sur la montagne le bois de son sacrifice, pour y être immolé par son père. Comme Jacob, il a lutté contre Dieu même ; et l'a comme vaincu en mourant sur la croix ; mais semblable au patriarche, il a remporté du combat des plaies qu'il conserve encore comme un monument éternel de son retour.

Mais que Joseph le représente encore d'une manière bien plus sensible ! Ce patriarche odieux à ses frères, parce qu'il leur prédit sa gloire future, qu'il reprend leurs vices et qu'il est le bien-aimé de son père, condamné par eux à la mort, dépouillé, vendu par un autre Judas, injustement accusé, placé entre deux criminels à qui il annonce un destin contraire, retiré de sa prison comme d'un tombeau, pour remplir un sort glorieux, régnant parmi les gentils, reconnu enfin, adoré par les siens, devenu le Sauveur de l'Egypte et d'Israël, et du faite de sa gloire, répandant sur ses frères des grâces et des faveurs abondantes, par tant de traits ne vous rappelle-t-il pas l'histoire du Sauveur, depuis sa passion jusqu'à la fin des temps ?

Moïse en est-il une figure moins accomplie ? Qui ne voit en lui dans les périls qui entourent son berceau, et dans la manière dont il est soustrait à la barbare loi de Pharaon, Jésus poursuivi en naissant par la cruauté d'Hérode, et sauvé du carnage des innocents ? Qui ne voit en lui, dans la cour de Pharaon, le médiateur de Dieu et des hommes ; sur les bords de la mer Rouge, le Sauveur du genre humain ; sur la montagne, l'auteur d'une loi nouvelle ? Qui ne voit dans les eaux du rocher, le Sauveur devenu par ses plaies une source d'eau vive ; dans le serpent d'airain ou dans les bras de Moïse étendus pour obtenir la victoire aux Hébreux, le Dieu crucifié qui guérit les pécheurs qui l'invoquent, ou qui donne aux chrétiens la victoire sur le monde, le démon, les passions et la mort ?

Que dirai-je de David, cet homme selon le cœur de Dieu, qui, traité par Saül comme Jésus par Hérode, échappe à sa fureur, fuit ses poursuites, et n'ose retourner en Judée qu'après la mort de son persécuteur ; cet homme qui mena longtemps une vie obscure et cachée ; qui, quoique l'oint du Seigneur, n'avait pas dans son propre empire où reposer sa tête ; qui passa le torrent de Cédron, monta sur la montagne des Oliviers, accablé de tristesse, et terrassa le géant superbe avec

une arme en apparence méprisable; cet homme à qui la douceur et les bienfaits n'attirèrent que la haine et les persécutions des méchants, mais qui dans la suite régna premièrement sur les juifs, ensuite sur les gentils? Qui pourrait méconnaître en lui l'image du Christ, et n'être pas frappé de tant de rapports?

Abrégeons : le détail serait infini. Chaque juste de l'Ancien Testament porte sur lui quelque trait principal de Jésus-Christ. Voyez dans Josué sa glorieuse entrée dans le ciel, à la tête d'un peuple choisi; dans Job, ses douleurs et sa justice; dans Samson, sa force et ses victoires sur les ennemis de Dieu; dans Salomon, sa sagesse et son règne paisible; dans Jonas, sa sépulture et sa résurrection; dans Elie et dans Elisée, sa puissance et ses prodiges; dans Isaïe, les dérisions qu'il essaya de la part du peuple et des rois; dans Ezéchiel, son affliction continuelle; dans Jérémie, sa descente au lac profond. Tous, comme lui, ont été nourris du pain d'affliction, et ont bu d'avance dans le calice qui lui était préparé. Ce ne sont là cependant que des images imparfaites du Messie promis au monde; elles n'en portent chacune que des traits séparés. Pour se faire une idée accomplie de Jésus-Christ, il faut rassembler tous les justes qui l'ont précédé. Sa grandeur toute seule renferme celle de tous les patriarches et de tous les prophètes.

Il ne suffit pas de reconnaître l'ombre du Messie dans la personne des justes de l'Ancien Testament; elle se trouve aussi dans tous les sacrifices; dans ceux que les patriarches offraient sur les montagnes, et dans ceux que les prêtres offraient dans le temple. Non, parmi les viles hosties immolées à l'honneur du Dieu vivant, et parmi les cérémonies de la loi, rien n'eût été digne de l'Etre suprême; ni l'agneau pascal, ni l'agneau continuellement étendu sur l'autel, ni le bouc innocent, brûlé tout entier hors du camp, ni celui qu'on envoyait dans le désert, après l'avoir chargé des crimes du peuple, ni la génisse rousse, ni les pains continuellement exposés en la présence du Seigneur, ni le sang d'une victime, sans lequel le grand prêtre ne pouvait, sous peine de mort, entrer dans le Saint des saints, ni celui qu'il jetait sept fois contre le voile, ni le sang qu'il versait sur le livre de la loi, sur le peuple et sur le tabernacle; rien encore une fois n'eût été digne de l'Etre suprême, s'il n'eût reconnu partout quelques traits figuratifs de la mort et du sang de son Fils. Le temple même et les pontifes eussent été indignes de sa grandeur, s'il n'eût regardé ce saint édifice comme la pierre d'attente d'une maison plus auguste, et la dignité de grand prêtre comme une dignité passagère qui devait faire place à un sacerdoce d'un ordre plus élevé. Jésus en un mot, et surtout Jésus crucifié jette sur l'Ancien Testament la plus vive lumière. Sans lui que pourrions-nous comprendre dans la multitude des cérémonies et des sacrifices de la loi? Quelles images sans lui nous offrirait la vie des pa-

triarches? Que verrions-nous dans les prophéties que des énigmes impénétrables et des contradictions grossières? La loi serait un livre encore scellé; le judaïsme un amas confus de préceptes et d'observances entassées sans dessein. Qu'elle est belle au contraire, qu'elle est suivie l'histoire du peuple de Dieu et de son culte, lorsque la croix en est comme la clef! Quel ordre! quelles vues! quel plan! quelle admirable économie! C'est un tout dont les différentes parties se rapportent à une même fin. C'est un édifice dont Dieu même a posé les fondements, et qu'il a insensiblement élevé, dans la vue de placer sur le faite de la croix qu'il réservait à son Fils. C'est une longue allégorie que la divine sagesse a ménagée et conduite durant plusieurs siècles, et dont la croix nous a donné enfin le sens véritable. N'en est-ce pas assez, mes frères, pour prouver que toute la loi n'était pleine que de Jésus-Christ; qu'il est la vérité de ses figures et le corps de ses ombres? Je dis plus encore: il est le grand objet de ses prophéties.

III. Parcourons rapidement les traits sommaires dont s'est servi l'esprit de Dieu pour peindre le Messie: il sera facile d'en reconnaître les augustes caractères dans la personne de Jésus-Christ. Parmi les prophètes du Dieu vivant, l'un annonce une révolution dans le royaume de Juda, comme un signe de la venue du Sauveur; l'autre compte dans les années qui doivent s'écouler depuis l'édit célèbre qui permettra le rétablissement des murs de Jérusalem, jusqu'à la mort du Christ, qui doit être suivie de la ruine du temple et de la ville: celui-ci publie avec admiration la virginité de la mère qui mettra au jour ce divin enfant, distingue la tige qui poussera ce rejeton célèbre, la ville privilégiée qu'il honorera de sa naissance; et, comme s'il était déjà né devant ses yeux, lui donne cent titres pompeux, dignes de sa grandeur: celui-là, parlant au nom de Dieu le Père promet de donner à son fils un précurseur qui préparera le monde à sa venue, et qui, du fond du désert, exhortera les peuples à disposer les voies du Seigneur.

Ici un prophète témoin des larmes qu'arrache aux prêtres et aux anciens du peuple la vue du nouveau temple, si inférieur à la beauté du premier, les essuie par la prédiction consolante que cette nouvelle maison recevra dans son enceinte le désiré des nations, et par là deviendra plus auguste que l'ancienne. Là, sous la figure d'une pierre que les ouvriers ont rejetée, et qui a fait depuis l'angle de l'édifice, on représente le Messie qui sera d'abord méconnu et rejeté des juifs, mais qui doit les réunir aux gentils, et former ainsi de ces deux peuples comme les deux faces d'un bâtiment dont il sera la pierre angulaire. Ailleurs l'Esprit-Saint se plaît à peindre les mœurs douces, le caractère paisible du Sauveur des hommes, et à célébrer la puissance de ses œuvres. Chacun de ces auditeurs divins lève une partie du voile qui couvrait la vie fu-

ture de Jésus-Christ. Rassemblez leurs prédictions diverses : vous croirez avoir sous les yeux l'Evangile anticipé. D'une part on y annonce aux filles de Sion le triomphe passager et modeste du véritable roi des juifs ; de l'autre, on l'y peint comme un homme de douleurs qui s'immole pour nos péchés, et qui nous guérit par la vertu divine de son sang. Le Sauveur lui-même y prononce par la bouche de son prophète des imprécations contre l'apôtre qui doit le trahir ; il se plaint du lâche abandon de ses disciples, des ignominies et des souffrances dont on l'accablait dans le prétoire, des cabales et des attentats sacrilèges des juifs, qui, comme des animaux cruels et voraces, s'acharneront à le dévorer. Il attendrit d'avance les hommes par l'histoire des douleurs qui l'attendent sur le Calvaire, par la vue de ses plaies et du breuvage qu'on lui réserve, par le sort qu'on doit jeter sur sa robe, par l'image de sa douceur au milieu des supplices, et par ce profond silence qu'il ne rompra que pour demander la grâce de ses bourreaux. Les prophètes l'ont vu jusque dans son tombeau glorieux, où il n'a pas éprouvé la corruption, et d'où il a été retiré par la main du Seigneur, comme s'il revenait d'un assoupissement passager. Ils l'ont vu jusque dans le ciel dont les portes éternelles se sont ouvertes à ses approches ; jusqu'à la droite de son Père, sur un trône aussi brillant que le soleil. De là, jetant leurs regards sur la terre, ils ont vu le peuple déicide dispersé dans les nations, sans roi, sans autel, sans sacrifice, et portant sur le front l'odieuse empreinte de son crime, un nouveau peuple se rangeant sous l'étendard de la croix, les idoles renversées et leurs temples détruits, toute la terre remplie du bruit et de la prédication des premiers disciples, l'oblation pure offerte dans tout l'univers à la place des anciens sacrifices, la nouvelle Eglise de Jésus-Christ, croissant visiblement de plus en plus, et son règne étendu enfin jusqu'aux extrémités du monde, malgré les ligue des princes, le frémissement des nations et leurs vains complots.

IV. Tandis que d'une part toute la suite de la religion prépare l'avènement du Rédempteur, de l'autre la chaîne des événements politiques tend à cet heureux terme à mesure qu'elle se développe. C'est la grande œuvre du Seigneur, vers laquelle il dirige toutes les autres. Dans la confusion des événements qui ont rempli la durée des siècles passés, tout disposait l'univers aux circonstances dans lesquelles le Messie devait paraître ; les actions des héros, les intrigues de la politique et de l'ambition, ces tragiques catastrophes qui ont changé la face des empires, ce chaos de cabales qui a toujours agité la cour des princes et la région inférieure qu'habitent les peuples, ces variations continuelles, qu'on n'attribuait qu'à la bizarrerie ou à l'inconstance des hommes, ces événements imprévus et surprenants qu'on a regardés comme des jeux

de la fortune ou les fruits du hasard, cette multitude infinie de ressorts mis en jeu par les passions humaines, et qui ont produit toutes les scènes du monde ; tout cela, mes frères, n'était aux yeux de l'Eternel qu'un achèvement continué de la naissance, aux mystères et aux œuvres de son Fils. Tout dans l'antiquité la plus reculée se rapporte à ce but invariable. La Providence concerte, arrange tout avec autant de force que de sagesse pour ce grand objet. Le Tout-Puissant, qui du haut du ciel tient les rênes des royaumes, fait servir à ses desseins éternels les législateurs et les conquérants, la politique et l'aveuglement des souverains. S'il abandonne une foule d'idoles au culte insensé des nations, ce n'est que pour attacher un jour ces fausses divinités au char de triomphe du Sauveur des hommes, et pour les briser au pied de sa croix. Les empires ne s'élèvent et ne tombent que pour donner par degrés à la terre une face conforme aux desseins de Dieu sur l'avènement de son Fils. Ninive, Babylone, Athènes, Carthage, ne croient successivement que pour laisser l'empire de l'univers à cette ville fameuse qui devait être le siège de la religion après l'avoir longtemps persécutée. Enfin les révolutions les plus éloignées ne font que conduire l'univers à l'avènement du Messie, comme au seul but digne de la providence ; et la naissance de l'homme Dieu devient ainsi le glorieux dénouement de l'histoire universelle.

Rappelez-vous ici, mes frères, ces quatre bêtes formidables que Daniel vit régner successivement sur la terre, et y exercer une puissance dont le Seigneur avait marqué le temps et la durée ; après lesquelles le Fils de l'homme s'avancant vers l'Ancien des jours, en reçut la puissance, l'honneur et l'empire sur tous les peuples. Rappelez-vous ce puissant béliér qui frappait de sa tête tout ce qui venait à lui des quatre points du monde ; ce bouc vainqueur, qui vint enfin le terrasser, qui s'accrut prodigieusement, mais dont la corne rompue fit place à quatre autres, dont l'une poussa un rejeton qui s'éleva dans la suite jusqu'aux armées du ciel, attaqua Dieu même et profana son sanctuaire. Entendez l'ange du Seigneur expliquer au prophète que ce qu'il a vu marque quatre grands empires qui doivent s'élever les uns sur les ruines des autres, jusqu'à l'avènement du Fils de l'homme. Entendez-le annoncer plus clairement le nombre et la grandeur des rois des Perses, des Médés et des Grecs ; les rapides conquêtes d'Alexandre, la division de son royaume, l'impiété, l'orgueil et la ruine d'Antiochus, comme les préludes nécessaires du siècle où devait être opéré le grand ouvrage de la rédemption du monde.

Entrez dans l'esprit des Ecritures : vous verrez partout une liaison plus ou moins sensible entre les événements politiques et le Messie futur. Tous les hommes n'étaient dans les mains du Seigneur que des aveugles qu'il conduisait à ses grandes fins, sans qu'ils s'en doutassent. Les rois ne se succé-

daient et ne régnaient que pour seconder, sans le savoir, les vues de la sagesse éternelle, dans la manière d'amener et d'accomplir les grands mystères de l'incarnation et de la mort de Jésus-Christ; et les plus grands hommes ne sont nés que pour être ses précurseurs. Cyrus est choisi par le Seigneur pour être le pasteur qui rassemble son peuple. Darius est élevé et affermi sur le trône par la main de Dieu pour servir à l'exécution des desseins de sa miséricorde sur les hommes. Artaxerxès est principalement destiné à marquer le temps de la mort du Christ, conformément au calcul d'un prophète, par un édit qui doit servir d'époque. Dieu ne permet qu'Hérode usurpe le trône que pour donner le signal de la venue du véritable roi d'Israël. Le ciel ne suscite ces révolutions continuelles, qui conduisent insensiblement Rome au règne paisible d'Auguste, que pour donner occasion à ce dénombrement des sujets de l'empire, qui doit faire naître Jésus à Bethléem pour y accomplir tout ce qu'avaient dit les prophètes du lieu et des mystères de sa naissance. Enfin la Providence dispose tout à Rome et dans la Judée, pour que les armes romaines aillent porter dans Jérusalem la dernière désolation qui vengera la mort de Jésus-Christ.

Que ne pouvons-nous, mes frères, suivre la sagesse divine dans le détail de ses vues, et distinguer le rapport de chaque événement avec cette grande œuvre qui devait s'accomplir dans la plénitude des temps! Nous le verrions, ô mon Dieu! si vous daigniez ouvrir à nos yeux le livre de vos décrets. Les premiers âges ne nous sembleraient que l'aurore de celui qui vit naître le Sauveur du monde. La chute des monarchies, les célèbres victoires et les guerres sanglantes nous paraîtraient de grands coups du bras tout-puissant, dont le contre-coup a porté sur les temps du Messie. Nous verrions dans les histoires des peuples divers autant de chaînes qui aboutissaient toutes à Jésus-Christ, comme à leur centre; chaque règne, chaque révolution, chaque événement nous paraîtrait un anneau nécessaire. Et comme aujourd'hui rien ne se fait que pour les élus, nous verrions aussi qu'il n'arrivait rien avant Jésus-Christ que pour préparer ses voies d'une manière plus ou moins éloignée.

Mais quelle autre foule de prodiges manifeste encore plus clairement les vues de Dieu sur son Fils dans toute la suite des événements politiques! Tandis que les guerres continuelles mêlent, confondent, dissipent les peuples, et que de nouveaux empires s'élèvent sur les ruines des premiers; tandis que les temps détruisent des monuments qui promettaient de parvenir aux derniers âges, qu'ils sapent les fondements des trônes qui semblaient inébranlables, et qu'ils effacent jusqu'aux traces des nations florissantes; tandis que l'instabilité des choses humaines change mille fois la face de la terre et la scène du monde, un peuple faible, grossier, opprimé dans l'Égypte, errant pendant longtemps dans les déserts,

quelquefois captif, souvent vaincu, toujours le jouet des puissances étrangères et de l'ambition des conquérants, se soutient au milieu des révolutions qui semblaient devoir l'exterminer en même temps qu'elles bouleversaient le reste de l'univers. Ce peuple méprisé des nations les voit à ses côtés naître, s'accroître, se perdre, et survit à ses propres vainqueurs, malgré les efforts qu'on a faits dans tous les siècles pour le détruire. Peut-on en cela méconnaître la main de Dieu, qui châtie ou console son peuple, qui l'enchaîne ou le délivre, qui détruit ou rétablit le temple, qui renverse ou relève les murs de la cité sainte, selon que sa providence le juge nécessaire, pour préparer l'établissement de la loi nouvelle? Peut-on méconnaître les desseins de Dieu qui ne veut, en soutenant ce peuple au milieu des vicissitudes humaines, que conserver dans des mains non suspectes ces livres augustes qui devaient servir de fondement à la religion de Jésus-Christ et prouver sa mission divine? C'est ainsi que tout, depuis l'origine du monde, sert à préparer insensiblement les temps du Messie. Ils arrivent enfin ces temps heureux où Dieu s'était proposé de racheter le genre humain et d'établir ici-bas un nouveau culte. L'idolâtrie a rempli la mesure des siècles accordés à sa puissance. Les révolutions des empires ont préparé l'accomplissement des oracles. Un étranger est assis sur le trône de Juda. Il ne reste rien à prédire au sujet du Messie; et depuis quatre cents ans il ne paraît plus de prophètes. Il ne manque aucun trait du Rédempteur dans le tableau de l'ancienne loi. C'est l'opinion publique de la Judée que les temps promis sont arrivés. Les semaines de Daniel vont expirer. La loi de Moïse a vieilli. La nature touche au terme où elle doit enfanter le Juste. Tout Israël soupire après sa consolation et sa délivrance. La terre entière, dans l'attente de son Sauveur, oublie les troubles qui l'agitaient. Un calme général semble fixer l'état des peuples. De l'orient à l'occident tout est soumis aux lois d'Auguste, et Rome, assurée de l'empire du monde, a fermé les portes de ce fameux temple qu'on n'ouvrirait que pour obtenir des victoires. Au milieu de cette paix profonde, le ciel ouvre ses tabernacles, et le Fils du Très-Haut descend sur la terre.

C'est assez nous arrêter à tout ce qui a glorieusement préparé sa naissance. Hâtons-nous de l'admirer lui-même. Bien différent de la plupart de ces hommes nés d'une race illustre, et dont il faut chercher la grandeur dans celle de leurs ancêtres, de ces hommes qui, grands en naissant par le nom de leurs pères, et par le rang élevé où ils sont dès le berceau, flétrissent trop souvent, par un avilissement personnel, cette splendeur étrangère qu'ils doivent à leur famille; Jésus, quoiqu'il soit déjà comblé de gloire en venant au monde, est encore plus grand par lui-même. C'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Ici, mes frères, il faut réformer vos fausses idées de grandeur. Vous ne voyez rien de grand que le trône, le prince qui l'occupe et ces hommes choisis qui brillent par un rejaillissement de l'éclat et de la puissance du souverain. Que le Sauveur en jugea bien autrement en venant au monde ! Il dédaigna de paraître grand selon les pensées humaines. Rien ne lui était plus facile que de se revêtir de toute la majesté des rois ; mais il était une grandeur plus digne de lui, celle d'être le docteur, le législateur, le modèle et le salut des nations. Grandeur vraiment propre à la personne du Messie, et dont il n'y a point d'exemple parmi les hommes ! Oui, mes frères, qu'on rapproche de lui tout ce que la terre a produit d'hommes rares en science et en mérite, renommés par des miracles et des vertus, décorés des plus beaux titres ou élevés au rang suprême, et on sera forcé de convenir, après avoir mûrement examiné sa doctrine, ses œuvres et sa personne, qu'il est infiniment supérieur à toutes les grandeurs humaines.

I. Lui seul en effet a éclairé l'univers. Reconnaissez-le, philosophes orgueilleux, qui ne cessez de vous attribuer la gloire d'éclairer le monde. Si nous comparons les saintes vérités de l'Evangile aux anciens délires de la philosophie, renouvelés si honteusement parmi nous, qui ne s'écriera point avec le prophète : Les faux sages n'ont fait que me repaître d'erreur et de mensonge : rien, ô mon Dieu ! n'est comparable à la sainteté de vos lois, à la grandeur de vos révélations : *Narraverunt mihi iniqui fabulationes, sed non ut lex tua.* (Psal. CXVIII.)

Justifions en détail cet oracle du prophète : il sera facile de nous convaincre que la religion de Jésus-Christ nous a fait connaître Dieu, l'homme, ses devoirs, sa fin dernière ; et qu'au lieu de nous laisser dans la faiblesse et dans l'impuissance, comme les vaines leçons de la philosophie, elle nous donne la force de pratiquer les vertus qu'elle commande.

La diversité des opinions, les disputes, les contradictions des philosophes n'avaient fait avant Jésus-Christ qu'épaissir les ténèbres de l'esprit humain, qu'ajouter l'erreur à l'ignorance et l'orgueil à l'aveuglement. C'étaient, sous le nom de sages, des hommes entêtés de leurs opinions, qui ne cherchaient qu'à former ou à étendre des sectes, à établir ou à perpétuer des écoles et à se faire regarder comme les flambeaux de l'univers. Assez éclairés, il est vrai, pour se moquer des idoles et de la stupidité des peuples qui les adoraient, mais trop présomptueux et trop aveugles pour ne pas se perdre dans leurs propres pensées, en combien de manières n'ont-ils pas défiguré la Divinité ? L'air, l'eau, le feu, l'âme universelle du monde, l'immensité de l'espace, des dieux corporels, des demi-dieux, plusieurs divinités se partageant l'empire du monde, deux principes contraires du bien et du mal, un

Dieu concentré dans sa propre grandeur, ne voyant rien ici-bas, ou voyant du même œil le crime et la vertu : peut-être discernant assez le bien et le mal pour faire subir aux coupables dans l'autre vie des châtimens passagers ; mais réservant ensuite le même sort au scélérat et à l'homme de bien. Voilà les sublimes idées qu'ont eues de la Divinité la plupart de ces prétendus sages. Je rougissais pour la raison humaine d'accumuler toutes les absurdités qu'ils ont enfantées sur cet objet important. S'ils ont fait quelque découverte dans la connaissance de Dieu, c'étaient des éclairs dans une nuit profonde.

Disparaissez, honteuses ténèbres : un jour plus pur éclaira le monde. La religion de Jésus-Christ répand sur la terre des torrents de lumière. Qu'il est grand, qu'il est digne de notre culte, de nos hommages et de notre amour, le Dieu qu'elle nous fait connaître ! Serait-il nécessaire de vous rappeler ici les grands attributs que j'ai essayé, dans un discours entier, de peindre à vos yeux ? Non sans doute chacun de vous, mes frères, m'a déjà prévenu, en rapprochant la grandeur du Dieu qu'il adore, de ces monstrueuses divinités que l'esprit humain s'est forgées dans son aveuglement : et votre piété, sans doute, s'est offensée comme celle de David, de cet odieux parallèle : *Narraverunt mihi iniqui fabulationes, sed non ut lex tua.*

Moïse et les prophètes, j'en conviens, avaient parlé de la Divinité dans les termes les plus sublimes : mais il restait des mystères à développer, qui avaient été obscurément montrés à la synagogue et entièrement cachés aux nations idolâtres ; un seul Dieu en trois personnes, l'incarnation du Verbe, nécessaire au genre humain, le grand sacrifice de la rédemption du monde, ordonné par l'Eternel, accepté par son Fils, consommé par le Saint-Esprit, ce feu divin, plus ardent que la flamme des holocaustes. Il était réservé à Jésus-Christ d'annoncer aux hommes ces mystères augustes, avec autant de simplicité que de grandeur. Lui seul pouvait ouvrir et nous expliquer le livre scellé des vérités saintes. Entendez-le parler de son éternelle et céleste origine, distinguer les personnes divines sans diviser leur essence et les unir sans les confondre, révéler enfin à ses disciples les secrets de la Divinité : il ne parle point avec cet enthousiasme propre aux mortels saisis de l'Esprit de Dieu, avec ces expressions pompeuses, qu'inspiraient aux prophètes l'admiration et la surprise, mais avec la simplicité d'une âme à qui la majesté divine est familière, avec le calme d'un Dieu qui ne s'éblouit pas lui-même, et qui parle sans effort un langage divin.

Eh ! comment ne serait-ce point là le caractère de sa doctrine ? Il l'a puisée dans le sein même de Dieu le Père. La sagesse humaine n'avait emprunté jusqu'alors, pour instruire les hommes, que la voix de l'orgueil. Quand le Seigneur leur avait parlé, c'était par l'organe de ses patriarches et de ses prophètes ; mais il nous a parlé enfin par

l'organe de son propre Fils; ce Fils bien-aimé, l'éclat de sa gloire, l'empreinte de sa substance, et qui a toujours eu l'entière connaissance de ses mystères les plus profonds. Les philosophes ne virent le Créateur que sur la face de la nature. Quant aux visions qu'eurent les anciens justes, Abraham ne vit et n'entendit le Seigneur que dans la personne de ses anges; Jacob ne le vit qu'en songe; Moïse n'en vit que l'ombre obscure et fugitive; Isaïe ne le vit que sur un trône élevé, où des séraphins le couvraient de leurs ailes: Ezéchiel ne vit que l'image de sa gloire; encore même ébloui de son éclat, il tomba le visage contre terre: Daniel n'aperçut qu'en vision, avec une horreur mêlée d'épouvante, l'Ancien des jours et sous des figures étrangères à la Divinité: Paul, ravi au troisième ciel, n'entendit que des paroles sacrées, que l'homme ne peut point rendre: moi seul, dit le Sauveur, moi seul j'ai vu mon Père; et je vous rapporte ce que j'ai vu. Je vous dis ce que j'ai lu dans son sein. Ce n'est point ma doctrine que je vous prêche, mais la sienne.

Continuez, divin Sauveur, d'éclairer le monde. L'homme avant l'établissement de votre sainte religion, non-seulement ignorait son Dieu, il s'ignorait encore lui-même et n'était à ses propres yeux qu'un mystère impénétrable. Les philosophes, selon qu'ils étaient frappés de sa grandeur ou de sa bassesse, élevaient la raison, jusqu'à la faire entrer en contestation avec Dieu même, ou la dégradèrent jusqu'à la mettre au niveau de l'instinct. Lequel de ces maîtres écouteras-tu, malheureux jouet des opinions humaines? O homme! Te livreras-tu à des mouvements d'orgueil? te laisseras-tu abattre par le sectarisme de ta propre misère? Parmi les prétendus oracles de l'humanité, les uns cherchent à t'enivrer de ta grandeur, les autres ne pensent qu'à t'avilir excessivement à tes propres yeux; les plus sages ne voyant en toi qu'un paradoxe inexplicable, te disent que tu es l'énigme de la nature. Oseras-tu, comme ceux-là, interroger l'éternel et juger sa justice? Consentiras-tu comme les autres, à te placer à côté de la bête? Reprocheras-tu au Créateur, avec ces derniers, d'avoir fait un composé monstrueux de contradictions bizarres? Sainte religion, venez apprendre à l'homme à se mettre à sa place, et montrez-lui la cause de ces contradictions qui l'égarèrent ou qui l'aveuglèrent sur la dignité de son être. Reconnaissez vos égarements, faux sages qui vous êtes jetés dans des excès opposés. Vous avez les uns et les autres saisi une partie de la vérité: vous êtes tous restés dans l'erreur ou dans l'ignorance. La religion de Jésus-Christ réunit vos opinions diverses, les concilie et donne la clef de ce grand mystère, en remontant à la source de la dépravation de la nature humaine: *Narraverunt mihi iniqui fabulationes, sed non ut lex tua.*

Ecoute donc, aveugle mortel, écoute ce que te dit la voix de la révélation. Sens-tu ce cœur insatiable, que Dieu seul peut rem-

plir, cet esprit avide de la vérité, créateur des sciences et des arts, cette sagacité qui te fait pénétrer les secrets de la nature, cette adresse qui t'en fait imiter les productions, cette étendue de génie qui te fait embrasser l'univers? Sens-tu cet hommage involontaire que tu rends à la vertu, cet amour naturel du bien que tu ne fais pas, ces remords qui te reprochent le mal que tu fais? Sens-tu cette loi naturelle, gravée au fond de ton cœur et cette passion de l'immortalité, inconnue aux animaux, qui décèle en toi une âme immortelle? Voilà ta grandeur, écoute encore: ne vois-tu pas ces ténèbres épaisses où l'esprit humain est plongé et les hommes errants dans ces ombres, qui cherchent la vérité comme à tâtons, qui n'en saisissent le plus souvent que de vains fantômes et qui achètent la moindre découverte par mille erreurs? Ne vois-tu pas cette pente presque invincible qui t'entraîne au crime, cette concupiscence qui t'incline au mal et ne te laisse que ce qu'il faut de liberté pour être coupable, ces passions qui te déchirent, ces sens qui t'abrutissent, cet orgueil qui t'aveugle, ces douleurs qui t'assiègent, cette mort qui te menace? Vois-tu le besoin indispensable, où tu es sans cesse d'une grâce puissante pour opérer le plus petit bien? Voilà ta misère. Veux-tu savoir les causes de ces rapports contraires? Tu es grand; parce que Dieu a voulu te former à son image et que tu es sorti ainsi de sa main bienfaisante. Tu es dans la bassesse; parce que tu t'es avili et dégradé toi-même en devenant pécheur. Si tu portes en naissant le poids de ta misère, si tu es malheureux avant de l'avoir mérité par des crimes personnels, c'est que tu es l'enfant maudit d'un père maudit, et l'odieux rejeton d'une tige criminelle: si tu conserves dans ton avilissement quelques restes précieux de ta dignité originelle, c'est qu'en toi le péché n'a pas entièrement effacé l'image de Dieu: ainsi dans un ancien tableau quelques traits vainqueurs des injures du temps marquent la première beauté de l'ouvrage: ainsi un temple antique, au milieu des ruines qui prouvent sa chute, laisse admirer encore des restes précieux de son ancienne magnificence. Humiliez-vous ici, raison humaine, et reconnaissez combien vous êtes inférieure aux lumières de la religion: *Narraverunt mihi iniqui fabulationes, sed non ut lex tua.*

Que dirai-je des nouvelles vertus que cette religion nous découvre, et de la morale pure qu'elle nous prêche? La philosophie avait laissé ignorer à l'homme ses devoirs les plus essentiels; je veux dire ses devoirs envers Dieu. Il est vrai que les plus sages des philosophes respectaient la Divinité, qu'ils inspiraient le même respect à leurs disciples, qu'ils se regardaient comme son ouvrage, qu'ils invitaient les hommes à reconnaître leur dépendance de cet Être suprême, et qu'ils pensaient qu'on pouvait et qu'on devait lui plaire par de bonnes actions et par des vertus sociales; mais ont-ils jamais dit, comme le Sauveur des hommes, que je pre-

mier et le plus grand des commandements que Dieu nous ait faits est de l'aimer de tout notre esprit, de tout notre cœur, de toutes nos forces, et de l'aimer jusqu'à nous haïr nous-mêmes ? Ont-ils jamais dit qu'il faut respecter son autorité dans les supérieurs légitimes, qu'il a faits les dépositaires de sa puissance, et les exécuteurs de ses ordres suprêmes : qu'on doit lui obéir, jusque dans la personne des pères barbares, des princes injustes, des pasteurs mercenaires, des magistrats iniques ; qu'on doit être soumis à ses ordres, jusqu'à aimer les opprobres pour sa gloire ; qu'on doit lui être fidèle jusqu'à lui sacrifier, s'il le faut, ses amis, ses proches, sa patrie, sa fortune, sa vie ? ont-ils jamais dit que celui qui ne renonce pas à tout pour l'amour de son Dieu, n'est point digne de lui ; qu'on ne peut acquérir que par les tribulations et les souffrances le titre glorieux de son serviteur et de son disciple ? Ont-ils jamais dit qu'il faut courir dans l'occasion à la mort, braver les tourments, et donner jusqu'à la dernière goutte de son sang, plutôt que de lui désobéir et de lui déplaire ; qu'on regagne son âme en la perdant pour lui ; qu'on la perd en refusant de lui en faire le sacrifice ? S'ils ont recommandé les exemples de clémence, d'humanité, de modération ; s'ils ont obligé les hommes à des actions honnêtes et vertueuses, ils leur ont laissé l'encouragement de la vanité, et les dédommagements de l'amour-propre : mais ont-ils jamais dit qu'il fallait ne vivre que pour Dieu, lui rapporter toutes ses œuvres, ne rien faire que par l'inspiration de l'amour qu'on lui doit, et n'avoir d'autre vue dans ses actions les plus communes que de lui obéir et de lui plaire ? Il était réservé à la religion de Jésus-Christ de faire connaître à l'homme tout ce qu'il doit à son Dieu : *Narraverunt mihi iniqui fabulationes, sed non ut lex tua.*

Quelles ont été les leçons de la sagesse humaine sur nos devoirs envers le prochain ? Un vain étalage de maximes sur les devoirs de l'amitié, de la reconnaissance et de la nature : le mépris des outrages était le chef-d'œuvre de la philosophie, et le comble de l'orgueil. Elle n'a point connu l'amour des ennemis. Je ne vois qu'ostentation dans les vertus sociales qu'elle prescrit ; et dans le soulagement des malheureux qu'elle commande, je ne vois que l'effet d'une compassion purement humaine. Oh ! qu'ils sont meilleurs, les préceptes de Jésus-Christ ! qu'il exige des motifs bien différents ; et qu'il veut être obéi dans des vues bien plus parfaites ! Vous le savez, mes frères, il veut qu'on regarde sa personne dans celles des pauvres ; qu'on les aime, qu'on les respecte comme ses membres. C'est à lui, nous dit-il, qu'on donne les aliments dont on les nourrit, et les vêtements dont on les couvre. Il s'offense, il se vengera des refus qu'on leur fait, comme s'il les eût reçus lui-même. Toutes ses lois ne respirent que charité, que bienfaisance. Il menace du feu celui qui dira des injures à son frère. Il rejette les offran-

des de celui qui porte l'animosité jusqu'au pied des autels. Il nous ordonne avec une espèce de serment, non-seulement de pardonner à nos ennemis autant de fois qu'ils nous ont offensés, mais encore de les aimer sincèrement comme nos frères. Hommes impétueux, bouillants, vindicatifs, arrêtez-vous, dit-il ; souffrez de nouveaux outrages ; offrez-vous à de nouveaux coups, plutôt que de venger ceux que vous avez reçus ; rendez les bienfaits pour les persécutions, et le bien pour le mal. Il ne souffre enfin dans notre amour pour le prochain d'autre mesure que celui que nous avons pour nous-mêmes. Quel homme avant vous, ô mon Sauveur, avait parlé de la sorte ? Quel prophète avant vous était venu enseigner aux hommes une doctrine si sublime, une morale si pure ? *Narraverunt mihi iniqui fabulationes, sed non ut lex tua.*

Il ne manque plus que de régler les devoirs de l'homme envers lui-même, pour sa propre sanctification ; et c'est ici principalement que la morale des philosophes est fautive, autant que celle de l'Evangile est sublime. Celle-là, n'ayant pas même l'idée de l'humilité, ne donna jamais que le masque de la vertu ; celle-ci, en renfermant la vertu dans notre âme, en réprouve tous les dehors qui ne sont pas une édification nécessaire : elle défend jusqu'à la pensée et au désir du mal, et ne cherche que dans le cœur le mérite des actions les plus éclatantes. L'une n'avait d'autre ressource pour accréditer ses leçons, que de promettre à ceux qui les suivaient leur propre estime et celle des hommes ; l'autre ne contient que des menaces contre l'ostentation et l'hypocrisie. Elle veut que la main gauche ignore les pieuses aumônes de la droite, et n'estime que cette vertu qui méprise les applaudissements humains, et qui semble s'ignorer elle-même. La morale des philosophes ne tendait qu'à faire concourir les passions humaines au bonheur de la vie et à nous assurer en même temps la paix et les plaisirs ; la morale de l'Evangile, s'effrayant de la félicité présente, nous oblige à une guerre continuelle avec nous-mêmes ; et pour nous assurer une félicité plus durable dans l'autre vie, elle veut que dans celle-ci nous ne cessions d'étouffer le principe de corruption que nous portons au dedans de nous, et que nous renoncions aux désirs sensuels, jusques à retrancher tout sujet de scandale, toute occasion de chute. La sagesse humaine a pu inspirer à ses sectateurs le mépris des honneurs et des richesses dont ils ne jouissent pas, et leur donner une constance à l'épreuve de l'adversité : l'Evangile fait plus encore, il nous fait craindre les richesses et les honneurs, comme autant d'obstacles au salut ; presque insurmontables, et nous fait éprouver avec joie les rigueurs de l'adversité, comme autant de gages de la bonté divine. Le stoïcien pouvait s'armer de courage contre la douleur, par la crainte de la douleur même ; il espérait de l'affaiblir en la méprisant, et cherchait à se consoler de

ses maux par l'admiration des hommes : le chrétien fait bien mieux : instruit par son Sauveur, non-seulement il souffre sans honte, mais encore il aime à souffrir : il remercie le Dieu qui le frappe, en lui demandant la grâce de la résignation et de la patience ; et sans braver les afflictions et les revers, il les reçoit comme des faveurs d'une providence attentive au salut de son âme. Enfin, tandis que le philosophe ne cesse de se replier sur lui-même et de se faire comme le centre de toutes choses, le chrétien ne cherche qu'à se fortifier dans le détachement des choses sensibles, dans le mépris du monde, dans la fuite des plaisirs et dans l'abnégation de lui-même, en ne cessant de porter ses vues sur une cité plus durable. L'humilité, l'amour des souffrances, la joie au sein des revers et le renoncement à soi-même sont, ô mon Dieu ! des vertus qu'il était réservé à votre sainte religion d'apporter sur la terre : elles devaient être les fruits de votre croix, et vous seul pouviez nous en offrir un modèle accompli : *Narraverunt mihi iniqui fabulationes, sed non ut lex tua.*

Comment les leçons de la sagesse humaine ne seraient-elles pas infiniment au-dessous des préceptes de Jésus-Christ ? Elles n'avaient d'autre objet que la vie présente, et n'apprenaient à l'homme rien de certain sur la fin dernière. Parmi les philosophes, les uns affectaient de ne rien voir au delà du tombeau, les autres n'y voyaient qu'incertitude et que ténèbres. Les plus éclairés annonçaient, il est vrai, que la mort serait suivie de récompenses pour la vertu et de châtimens pour le crime ; mais sans en déterminer la grandeur, l'espace et la durée, car ils ne s'arrêtaient point sans doute aux descriptions fabuleuses du Tartare et des Champs-Élysées où les sages ne voyaient rien de raisonnable que la nécessité d'une vie future. Dissipez, ô mon Sauveur ! les ténèbres qui ont toujours caché au genre humain sa fin dernière. Moïse lui-même semble, par son silence, avoir voulu vous laisser la gloire de lever ce grand voile étendu sur l'éternité. Instruisez, étonnez l'univers par la peinture du jugement futur. Faites-lui connaître les délices ineffables du séjour des bienheureux. Promettez-lui Dieu même pour objet de sa béatitude éternelle. Ouvrez à ses vœux l'affreuse demeure des réprouvés. Que l'homme frémissse en apprenant que la privation et la haine de Dieu y feront son plus grand supplice ; et que le monde éclairé par ces vérités nouvelles, si dignes du Dieu qui les a révélées, pousse vers vous, Seigneur, ce cri d'admiration et de reconnaissance : J'ignorais ma fin dernière, et jusqu'à vous le monde n'avait enfanté que des fables extravagantes ; mais vous venez de répandre sur cet objet de ma foi les plus vives lumières : *Narraverunt mihi iniqui fabulationes, sed non ut lex tua.*

Quel sera le fruit du corps de morale qu'offre la religion de Jésus-Christ ? Ressemblera-t-il à ces froides théories, à ces

vaines maximes dont les faux sages de l'antiquité faisaient un si pompeux étalage ? Hélas ! ces stériles leçons, quel changement pouvaient-elles opérer dans le genre humain ? Abattu sous le poids du péché, il ne pouvait se relever que par la grâce du Rédempteur. Dans l'état d'accablement et de défaillance où il était réduit, les beaux discours des philosophes ne faisaient qu'insulter à son impuissance et lui donner sur ses anciennes forces des regrets inutiles. Ce que sont pour un malade abandonné les remèdes pernicieux d'un empirique, voilà ce qu'étaient pour la nature humaine les fastueuses leçons des faux sages ; aussi n'ont-ils fait que rebuter les hommes en les accablant du poids insupportable des préceptes philosophiques, et n'ont-ils retiré d'autre fruit de leur orgueilleux ministère que la réputation de vains discoureurs. Ils ont fait des disciples aussi fertiles que leurs maîtres en pompeuses maximes et en grands raisonnements ; jamais ils n'ont réformé les mœurs publiques ni corrigé les nations.

Prenez garde, mes frères : j'appelle réformer les mœurs et corriger les hommes, substituer au vice la vertu contraire, ou du moins étouffer un vice sans en reproduire un autre peut-être plus odieux ; car, s'il ne s'agit que d'armer une passion contre une autre et de bannir un mal par un mal encore plus dangereux, je l'avoue, c'était la ressource des philosophes. Ressource fatale, qui ne pouvait que faire empirer les maux de l'humanité ! Non, il ne pouvait y avoir pour la nature humaine d'autre remède que le sang de Jésus-Christ. O puissant remède, c'est vous qui nous avez rappelés à la vie et qui avez rétabli nos forces épuisées ! O médecin tout-puissant des infirmités humaines ! c'est vous seul qui nous avez guéris, parce que vous seul pouviez substituer au règne des passions le règne de la grâce. Tous les législateurs avant vous n'avaient fait qu'aggraver notre joug et redoubler nos misères. Celui des Hébreux, d'ailleurs si célèbre, les accabla du poids de sa loi, d'une loi vide de grâce et dépourvue en elle-même de tout secours intérieur. Il n'appartenait qu'à vous, ô mon Sauveur, d'enseigner une doctrine pleine de force et d'apporter sur la terre la grâce avec la vérité. Aussi, mes frères, ne se borne-t-il pas à établir des dogmes et à faire des lois ; il convertit les âmes avec un empire auquel rien ne résiste, et substitue, quand il lui plaît, aux cœurs de pierre des cœurs de chair sensibles à l'impression de sa grâce. Source égale de lumières et de vertus, il triomphe en même temps des passions et de l'incrédulité des hommes ; sa religion enfin, en éclairant les nations, en a changé les mœurs et les a soumises à la pratique de ses commandemens comme à la foi de ses mystères. Sainte religion, religion toute-puissante, que vous êtes supérieure à tous ces enseignemens humains qui ne servaient qu'à nous reprocher notre faiblesse et à nous faire mieux sentir notre honteuse impuissance ! *Narraverunt*

mihi iniqui fabulationes, sed non ut lex tua.

II. Et ne croyez pas, mes frères, que ce docteur admirable refuse de porter le joug qu'il impose à ses disciples; ne croyez pas que sa vie démente ses maximes. Il marche le premier dans la voie nouvelle qu'il est venu montrer. Aussi grand dans ses œuvres que dans sa doctrine, il donne aux hommes l'exemple de toutes les vertus et le spectacle des plus grands prodiges.

Je dis d'abord l'exemple de toutes les vertus. Que parmi les hommes on acquière le titre de grand par un règne fertile en glorieux événements, par des victoires multipliées et par des talents supérieurs, c'est là une grandeur digne de la bassesse humaine, une grandeur qui peut éblouir nos faibles regards, mais que dissipe le flambeau de la foi, et qui, aux yeux de l'Être suprême, seul grand, seul juge de la véritable grandeur, n'est qu'un degré de moins d'avilissement et de misère. Que dis-je? Lorsque la foule croit voir au-dessus d'elle ces grands imaginaires, souvent la religion les place au-dessous. Les jugements de Dieu sont bien différents de l'opinion des hommes! Il n'est à ses yeux de grandeur humaine que la vertu; il ne connaît d'autres héros que les saints. L'orgueil humain cherche les grands hommes sur les trônes, dans les combats, dans les portiques des philosophes, dans les ateliers des artistes; aux yeux de la sagesse éternelle, un juste nourri dans les déserts est le plus grand des mortels. Mais qu'est-ce que la grandeur de ce juste auprès de celle de Jésus-Christ? Il n'est pas digne de délier la chaussure de son Maître. Pour nous en convaincre, entrons dans de plus grands détails.

Quelle profondeur d'humilité Jésus n'a-t-il pas montrée dans sa naissance et dans sa vie obscure! Quelle obéissance dans son entière soumission à des parents dont il était le maître, le père, le Dieu! Quelle horreur de l'hypocrisie et de l'orgueil n'a-t-il pas fait éclater dans ses reproches et dans ses anathèmes contre les pharisiens! Quel goût pour l'oraison et le recueillement ne montraient point ses fréquentes retraites au désert! Quelles preuves de désintéressement et de modestie n'a-t-il pas données en se dérobant au peuple qui voulait l'élever sur le trône, et en ordonnant à ceux qu'il avait guéris de taire ses prodiges! Quel amour pour la pauvreté n'a pas témoigné, depuis le moment de sa naissance jusqu'à sa mort, ce Fils de l'homme, qui n'avait point où reposer sa tête, quoique souverain de toute la nature! Quelle résignation à la volonté de son père n'a-t-il pas montrée dans le jardin des Oliviers, à la vue du calice amer de ses ignominies et de ses douleurs! Quelle innocence enfin et dans ses mœurs et dans sa vie! aucune tache en ternit-elle jamais l'éclat? Vit-on jamais se glisser dans ses actions aucune faiblesse humaine? Jamais mortel fit-il éclater tant de vertus? Hélas! le juste pèche du moins sept fois, mais le Sauveur défie ses ennemis de le

reprendre d'aucun péché. Les démons, en le fuyant, confessent qu'il est le Saint de Dieu. Le traître Judas reconnaît qu'il a vendu le sang innocent. Son propre juge déclare au peuple, qui demande son supplice, qu'il ne veut point se rendre coupable de la mort de ce juste. Des empereurs païens, frappés de sa sainteté, pensent à lui consacrer des temples et à le mettre au rang des dieux.

Cette justice éminente du Sauveur des hommes était encore accompagnée de la toute-puissance. A sa voix les éléments changent de nature, rompent leurs lois ou suspendent leurs mouvements : la tempête se calme, les vents s'apaisent, les êtres sortent du néant et se multiplient, les aveugles voient, les sourds entendent, les boiteux marchent, les maux les plus incurables se dissipent, les démons fuient et rentrent dans l'abîme, les cadavres quittent le cercueil, les âmes sont évoquées de l'empire des morts, les volontés humaines, comme les êtres insensibles, lui sont soumises et cèdent à l'efficace de sa parole. D'un regard il fait couler des larmes de pénitence, il enflamme les cœurs de son amour et les brise de repentir. D'un mot il guérit des vices, il détruit des passions et il efface des crimes. Le ciel, pour mettre le comble à sa gloire, s'ouvre sur sa tête. Le Saint-Esprit descend sur lui sous la figure d'une colombe. Dieu le Père l'appelle du haut de son trône son Fils bien-aimé. Sa mort porte le trouble dans le ciel, sur la terre et dans les enfers. Il se ressuscite bientôt lui-même pour ne plus mourir, et rentre dans sa gloire, à la vue de ses disciples assemblés. Fut-il jamais de mortel aussi puissant en merveilles? Et quelle distance de lui à tous les justes qui jusqu'alors avaient opéré de grandes choses!

Considérez-vous le souverain empire qu'il exerce dans ses œuvres? Quel autre en eût jamais de si grand? Hénoc'h ne s'élève pas dans le ciel par sa propre vertu. Moïse ne fait des miracles qu'avec une verge mystérieuse. Elie s'agite, se roule sur le cadavre qu'il veut ranimer. C'est au manteau de ce prophète qu'Elisée doit sa puissance. S'il guérit Naaman de la lèpre; ce n'est qu'en l'envoyant se baigner jusqu'à sept fois dans le Jourdain, et il lui faut un joueur de harpe, comme pour exciter en lui l'esprit de prophétie. Tous ces hommes extraordinaires invoquaient une force étrangère, et n'étaient pas eux-mêmes le principe de leur puissance. Jésus-Christ ne tient son pouvoir que de lui seul. Il sort de sa personne une vertu qui guérit tous ceux qui l'invoquent. Une parole, un seul acte de sa volonté, la frange même de sa robe opèrent des prodiges; les plus grandes choses ne sont pour lui que des jeux de sa toute-puissante, et son nom seul, après lui, a renouvelé tous ses miracles.

Avez-vous égard à l'espèce de ses prodiges? Ils portent tous un caractère singulier de douceur et de clémence, et ils inspirent aux spectateurs autant de reconnaissance que de

surprise. Parmi les justes de l'ancienne loi à qui Dieu avait prêté son bras tout-puissant, l'un désolé un empire par des fléaux affreux, fait périr une armée sous les eaux, et précipite dans les entrailles de la terre trois impies encore vivants; l'autre n'arrête le cours du soleil que pour achever d'exterminer ses ennemis; celui-ci fait descendre le feu du ciel sur les envoyés d'un roi d'Israël, celui-là fait dévorer par des ours des enfants qui tournent en dérision sa tête chauve; Jésus-Christ, au contraire, n'emploie sa toute-puissance qu'au soulagement des malheureux et au bien des hommes.

Tout ce qu'il fait tient principalement de la bonté. Content de se faire aimer, il refuse de nuire, et dédaigne d'inspirer la terreur; aussi les prophètes l'ont-ils vu souvent, sous la figure d'un agneau paisible, comme un homme si doux qu'il ne saurait briser le roseau cassé, ni éteindre la mèche qui fume encore. Et lui-même, au lieu de prendre, comme il le pouvait, des titres imposants et majestueux, tels que celui de Roi des rois, de Maître du tonnerre et de Dieu des armées, ne s'appelle que le Fils de l'homme, la voie, la vérité, la vie; il se compare à une vigne dont la culture est récompensée par le Père céleste, à l'oiseau qui couvre son nid de ses ailes, au bon pasteur qui court après les brebis égarées, qui les rapporte sur ses épaules, et qui donne sa vie pour les sauver.

Toute sa conduite répond parfaitement à l'idée qu'il nous donne de sa douceur. On le voit toujours montrer dans ses œuvres une modération, une tendresse, une humanité qui gagne les cœurs. Il refuse à ses disciples de faire descendre le feu du ciel sur une ville infidèle. Il arrache la femme adultère à ses accusateurs et aux terreurs de la mort. Il a pitié du peuple qui l'a suivi dans le désert; et sa compassion éclate par un miracle. Il pleure d'avance les malheurs qu'attirera sur Jérusalem le déicide qu'elle va commettre. Toute la Judée devient le théâtre de ses bienfaits. Il converse familièrement avec les pécheurs, pour les ramener à la bonne voie. S'il entre une fois dans une sainte colère, c'est contre des profanateurs qui font de la maison de son Père un lieu de commerce.

Sa charité, sa douceur ne l'abandonnent pas au milieu des opprobres et des souffrances. Il guérit une plaie qu'un apôtre zélé n'avait faite que pour le défendre. Il appelle son ami le disciple qui lui donne un baiser perfide. L'insolence et la cruauté des soldats ne peuvent lui arracher dans le prétoire une parole d'indignation ou d'aigreur; et sur le point de rendre le dernier soupir, il prie pour ses bourreaux. J'ose le dire, mes frères, c'est ici que Jésus-Christ montre le plus de grandeur. Sa douceur l'élève plus encore que sa puissance. Un Dieu charitable envers les hommes, tendre pour les pécheurs, un Dieu qui pardonne les outrages, qui souffre sans se plaindre les douleurs et l'ignominie, est mille fois plus grand que

lorsqu'il commande aux éléments, et qu'il renverse toute la nature.

Que les opprobres de Jésus-Christ ne soient donc pas pour vous, mes frères, un scandale comme pour les juifs, et qu'ils ne vous paraissent pas une folie, comme aux gentils : mais reconnaissez-y plutôt le chef-d'œuvre de la sagesse et de la puissance de Dieu. Reconnaissez que Jésus-Christ est plus grand dans ses humiliations que dans sa gloire, et qu'il montre sa divinité avec moins d'éclat sur le Thabor que sur le Calvaire.

Faut-il, pour rassurer votre foi peut-être ébranlée par les opprobres du Fils de l'homme, vous présenter les merveilles de grandeur qui ont éclaté dans ses plus grandes humiliations? Que de traits glorieux de puissance et de majesté ne peut-on pas rapprocher de tout ce qui semble humiliant dans sa vie! S'il naît obscurément dans une crèche, les anges en portent la nouvelle dans les airs; une étoile conduit de l'Orient des adorateurs au pied de son berceau; et, tout enfant qu'il est, il ébranle les trônes, et fait trembler les tyrans. Si Marie va le présenter au temple, comme un enfant ordinaire, une prophétesse le reconnaît pour le Messie, et un saint homme prédit qu'il sera la lumière des nations et la gloire de son peuple. S'il mène pendant trente ans une vie obscure, on le voit au temple, dans un bas âge, confondre la sagesse des vieillards et la science des docteurs. S'il reçoit, comme les pécheurs, le baptême de Jean, la présence du Saint-Esprit et une voix du ciel le font connaître à la terre comme un Dieu caché. S'il est tenté dans le désert, c'est à la honte de Satan qui va dans les enfers apporter à ses anges l'horrible crainte du Messie et de la rédemption prochaine. S'il éprouve la tristesse et les horreurs de l'agonie, des anges descendent du ciel pour le fortifier. S'il permet que des soldats se saisissent de sa personne, ce n'est qu'après les avoir terrassés d'une seule parole, pour montrer qu'ils s'abandonnent ensuite lui-même à leurs mains sacrilèges. Si, par dérision, on le couvre de quelques viles marques de royauté, bientôt sous ce faible roseau il fera plier tous les sceptres du monde, et fera courber toutes les couronnes devant les tristes épines qui entourent sa tête. Si, marchant au supplice, il succombe sous la pesanteur de la croix, elle va devenir dans ses mains une arme redoutable, qui lui soumettra la terre et les enfers. S'il n'en descend point, quand on le défie de prouver ainsi sa divinité, c'est qu'il veut bientôt en donner une preuve plus éclatante, en sortant du tombeau. Si sa croix porte l'inscription ironique de *Roi des Juifs*, c'est alors même qu'il donne à un pénitent une place dans un royaume supérieur à tous les empires de la terre. S'il meurt enfin, en expirant, il ébranle toute la nature.

Mais qu'est-il besoin de relever les humiliations de Jésus-Christ par des traits de sa gloire? Sa faiblesse même est l'effet d'une force cachée. L'anéantissement d'un Dieu

surpasse tous les prodiges. Jésus-Christ, en s'abaissant pour nous jusqu'à l'opprobre, a fait le chef-d'œuvre de sa toute-puissance.

III. Que l'état d'abaissement et de faiblesse où il a paru ne vous fasse donc pas oublier sa dignité personnelle, ni les titres augustes qui sont le fondement de sa gloire. Prophète, Roi, Pontife, Médiateur, Homme-Dieu, et en cette qualité placé dans le ciel au-dessus des anges et à la droite du Père céleste, voilà, mes frères, les principaux caractères de Jésus-Christ; voilà ce qui forme la grandeur inhérente à sa personne.

Il est prophète, mais bien autrement que ceux qui ont paru avant lui; ce n'est point à la faveur de quelques éclairs qu'il perce, comme eux, les ténèbres de l'avenir. Le vrai sens de ses prédictions n'est point caché sous le voile de la lettre. Il ne présente pas aux yeux des peuples le trait de sa prophétie enveloppé dans des paroles mystérieuses et noyé dans des événements étrangers. Toute la suite des siècles futurs est sous ses yeux comme le présent, parce qu'il la voit dans ses propres décrets. La netteté de ses prédictions répond à celle de ses prévisions divines, et l'événement qu'il annonce, toujours clair et distinct, jamais obscurément mêlé avec d'autres faits, ne laisse aucun nuage dans l'esprit de ceux qui l'entendent. Les prophètes n'ont été que ses hérauts; mais pour lui, soit qu'il prédise sa passion, sa résurrection, les accroissements de son église, la désolation que sa mort attirera sur Jérusalem, ou son dernier avènement, c'est lui seul que regardent ses prophéties: il n'annonce que ses propres œuvres.

Il est encore vraiment roi. Que dis-je? il est le Roi des rois et le Maître des souverains. Quel est le prophète qui ne l'ait point désigné sous cette auguste qualité? David le voit à la droite du Père céleste, sur un trône qui a l'éclat de l'astre du jour; il le voit établi roi sur la sainte montagne de Sion, exerçant sa domination d'une mer à l'autre, comblé de présents de la main des rois qui recherchaient son alliance, faisant mordre la poussière à ses ennemis, recevant ensuite l'hommage de tous les souverains et de tous les peuples, et ne devant jamais voir la fin de son règne. Isaïe le voyant naître reconnaît dans sa tendre enfance le Fils du Très-Haut, chargé lui seul du poids de la royauté. Il le voit destiné à occuper éternellement le trône céleste, et publie d'avance les titres glorieux que lui feront donner ses vertus royales. Daniel, dans une vision qui lui découvre l'établissement et la décadence de quelques empires, voit ensuite le Fils de l'homme s'avancer vers l'Ancien des jours, recevoir de sa main une puissance éternelle et un royaume inébranlable, composé de tous les peuples du monde. Michée prédit que la plus petite ville de Juda verra naître le roi d'Israël, dont la principale génération remonte aussi haut que l'éternité. Zacharie dit à Jérusalem, par ordre du Seigneur: *Fille de Sion, voici votre roi qui vient à vous plein de douceur.* (Zach., IX.) Tous les prophètes

l'ont peint comme le libérateur de son peuple, comme un conquérant qui doit se soumettre toutes les nations et étendre son empire jusqu'aux bouts de l'univers. Saint Jean, dans l'*Apocalypse*, le voit porter sur ses vêtements et sur sa personne cette inscription auguste: Le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs. Saint Paul, considérant son domaine sur tous les êtres créés, s'écrie (*Philip. II.*): O mon Dieu! vous avez mis toutes choses sous ses pieds; vous lui avez donné un nom au-dessus de tous les noms, qui doit lui assurer les adorations du ciel, de la terre et des enfers.

Aussi, bien différencié de ces faibles mortels qui ne doivent leur majesté qu'à l'éclat du trône, la prospérité de leur règne qu'à la sagesse des conseils, leurs victoires qu'à la valeur de leurs troupes, l'affermissement du trône qu'à l'habileté de leurs ministres, et qui se succèdent rapidement dans un empire auquel de nouveaux empires succéderont à leur tour, Jésus-Christ n'a besoin ni du fastueux appareil de la royauté, ni de trésors, ni de soldats. Lui seul il porte sur ses épaules tout le poids de la souveraineté. Personne ne partage avec lui ni sa gloire, ni ses conquêtes. Après avoir lui seul vaincu par sa croix les ennemis de son nom, il les a publiquement attachés au char de son triomphe. Son règne n'est borné ni par les lieux ni par les temps, et ne finira point par le sort des révolutions. Son trône est plus durable que le soleil, et son sceptre est celui de la justice.

Les rois de la terre ne sont pas seulement inférieurs et subordonnés à sa royauté suprême, ils ne règnent que par lui. C'est en lui seul que le Père céleste a renfermé toute plénitude de puissance et d'autorité. C'est à lui seul qu'il a donné tout pouvoir dans le ciel et sur la terre. Il est seul maître, seul puissant; les rois ne sont que ses ministres. Il n'est ici-bas d'autorité légitime que celle qui est un écoulement de la sienne. Il n'y a point d'autre nom que celui de Jésus qui puisse faire fléchir nos genoux. La royauté des monarques de la terre n'est qu'une émanation de la royauté de Jésus-Christ. C'est lui qui nous gouverne sous le nom de nos rois, et c'est à lui seul que nous obéissons. Auguste et noble soumission, qui ne connaît de maître que Dieu seul, qui n'entend que sa voix, qui ne voit que son image dans les ordres et dans la personne des souverains!

Aux titres de Prophète et de Roi, n'oublions pas de joindre l'auguste qualité de Pontife, que Jésus a reçue de la main même de son Père; car, mes frères, il ne s'est point arrogé cet honneur et ne s'est pas glorifié lui-même; c'est son Père qui lui a dit, en versant sur lui une huile bien supérieure à celle des pontifes: Vous êtes Prêtre pour l'éternité, selon l'ordre de Melchisédech. C'est le Pontife des biens futurs, élevé au-dessus des cieux et placé pour toujours à la droite de Dieu le Père. Moïse n'était que le fidèle serviteur: le Christ est comme le Fils dans sa

propre maison. Ce Pontife innocent ne doit pas, comme les autres, offrir le sacrifice pour ses péchés avant de l'offrir pour les péchés du peuple ; il ne prie que pour nous ; il n'expie que nos crimes, et n'a rien à demander ou à réparer pour lui-même. Les grands prêtres de l'ancienne loi se succédaient les uns aux autres à mesure que la mort les renversait du trône sacerdotal. Celui-ci a des ministres ici-bas qui exercent en son nom le redoutable ministère, mais qui ne lui succèdent pas. C'est un Pontife éternel, affermi pour toujours dans le sacerdoce par un serment irrévocable de Dieu le Père. Il ne doit pas, comme les prêtres du temple de Jérusalem, offrir souvent les mêmes hosties, toujours incapables d'effacer les péchés, ou, comme le souverain pontife, entrer dans un tabernacle fait de la main des hommes, et porter tous les ans dans le Saint des saints le sang d'une nouvelle victime. Le ciel est son sanctuaire ; il lui a suffi d'y entrer une fois. D'une seule oblation il a consommé pour toujours la sanctification des élus, et quelle oblation, grand Dieu ! ce n'est point le sang des animaux qu'il offre au Seigneur, mais le sien propre. Cet auguste sacrificateur eût trouvé trop vile pour sa main toute autre victime que lui-même. Il n'en est pas ici comme des anciens holocaustes : tout y était différent et tout imparfait ; le temple, le feu, l'autel, la victime, le prêtre ; mais le sacrifice auguste qui se fait dans le ciel est divin dans toutes ses parties : le sein du Père en est le temple ; Jésus-Christ en est l'autel, le prêtre et la victime ; l'Esprit-Saint est le feu qui embrase et consume l'hostie ; enfin, dans ce sacrifice, tout est Dieu.

Ah ! voilà le Pontife qui convenait au grand sacrifice de la loi nouvelle. Il le fallait saint, innocent, séparé des pécheurs, élevé au-dessus des cieux, tendre, compatissant à nos faiblesses, toujours prêt à prier pour nous, toujours capable de sauver ceux qui implorent sa médiation divine.

Nous suffirait-il de regarder cet auguste Médiateur comme le temple vivant de la Divinité ? Non, mes frères ; dans une matière si délicate, une louange trop faible est un blasphème. En lui ne réside pas la Divinité comme dans un temple. Il est la sagesse même de Dieu ; cette sagesse qui a été comme l'idée de l'artisan suprême dans le dessein de ses ouvrages, qui s'est joué à les produire, et par qui toutes choses ont été faites dans le ciel et sur la terre ; cette sagesse engendrée de tous les temps dans le sein de Dieu, qui était avec lui selon l'expression du Sage, lorsqu'il préparait et qu'il assurait les cieux ; lorsqu'il suspendait les eaux dans les airs, lorsqu'il posait les fondements de la terre et qu'il prescrivait des bornes aux vagues de la mer ; cette sagesse en un mot, la pensée substantielle de Dieu, sa parole, son Verbe dont saint Jean (I) a dit d'une manière si sublime, il était au commencement, c'est-à-dire avant que rien eût commencé, avant que l'homme fût créé,

avant que la lumière fût faite, avant que les montagnes fussent fondées, avant ce jour où la terre n'était qu'un chaos affreux, avant que les abîmes fussent encore, avant la création des anges, dès que Dieu se connut et se contempla lui-même, et Dieu fut-il jamais sans se connaître ?

Ce ne serait donc pas assez de regarder Jésus comme un ange envoyé du ciel aux hommes, sous le voile de l'humanité, comme autrefois aux patriarches ? Car auquel de ses anges Dieu a-t-il dit : *Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré au jour de l'éternité ?* (Psal. II.) Auquel de ses anges Dieu a-t-il dit : *Venez vous asseoir à ma droite jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marchepied ?* (Psal. CIX.)

Orgueilleux Lucifer, tu as voulu t'égaliser au Tout-Puissant : quelle chute affreuse a puni ton audace ! Tu disais dans ton cœur : Je m'élèverai au plus haut des cieux ; je placerai mon trône au-dessus des astres ; je m'assiérai sur la montagne du Testament, je foulerai aux pieds les nues ; je serai semblable au Très-Haut, et tout à coup tu es tombé du ciel au fond des enfers. (Isa., XIV.) Et vous, ô mon Sauveur, vous n'avez point dit seulement, comme cet ange rebelle, Je veux m'égaliser à Dieu, mais : Je suis son Fils ; je suis Dieu moi-même ; je remonte au ciel, je vais m'asseoir à la droite de mon Père, comme son égal, et Dieu le Père, du haut de sa gloire ; vous a reconnu pour son Fils ; les cieux se sont ouverts, vous y êtes monté au-dessus des anges, et il leur a été ordonné de vous adorer.

Que le Sage nous dise maintenant, comme aux juifs : savez-vous le nom du Créateur et le nom de son Fils ? Oui, nous le savons : l'un est le Père céleste, l'autre est le Verbe ; ce Verbe qui, quoique conçu de toute éternité dans le sein de Dieu, a voulu naître encore du sein d'une vierge ; c'est le Fils du Très-Haut, qui a voulu cependant être appelé le Fils de l'homme et descendre d'Abraham, quoique étant avant lui ; c'est la seconde personne de l'adorable Trinité, qui s'est unie à un corps formé du sang le plus pur et à une âme toute sainte, et ce tout divin, ce composé prodigieux du Verbe et de l'homme, c'est la personne de Jésus-Christ, cette personne dont il a dit : Nous ne sommes qu'un, mon Père et moi ; cette personne que toute l'Eglise adore comme le Fils du Très-Haut, comme vrai Dieu de vrai Dieu, lumière de lumière, Fils parfait d'un Père parfait, enfin comme un Dieu revêtu de la nature humaine, mais qui lui est si étroitement uni qu'en lui l'homme est vraiment Dieu et le Dieu vraiment homme.

Mystère inouï ! deux natures que séparait un intervalle immense, se rapprochent, s'unissent dans l'unité d'une même personne. L'homme se perd dans la profondeur de ce mystère, et Dieu même ne voit qu'avec admiration son nouvel ouvrage. Cieux, étonnez-vous, c'est un homme que vous devez adorer ; et vous terre, tressaillez d'allégresse, c'est un Dieu que vous avez pro-

ault. Esprits célestes, voyez avec envie la nature humaine s'élever au-dessus de la vôtre et jusqu'à la grandeur de la divinité. Le Fils de Marie est le Dieu du ciel et de la terre.

C'est en cette qualité que Jésus règne dans le ciel, où il est monté après sa résurrection glorieuse, en menant captive après lui la captivité même. Que ne puis-je ici, mes frères, suivre sa personne jusque dans le sein de sa gloire, ce théâtre magnifique de sa grandeur, où il est élevé au-dessus des principautés, des puissances, des vertus, des dominations et de tout ce qui a un nom dans ce siècle et dans les siècles à venir ! Que ne puis-je vous le peindre sur ce trône de puissance et de majesté, où toutes choses lui sont soumises et où il attend à la droite de son Père le moment de fouler aux pieds ses ennemis ! Mais, hélas ! appesantis et aveuglés par la chair, nous ne pouvons que suivre des yeux, comme les apôtres, le Sauveur qui monte au ciel, jusqu'à ce qu'un nuage le dérobe à nos faibles regards, et nous écrier ensuite avec saint Paul : Qu'il est grand, qu'il est auguste ce mystère de pitié, qui a été manifesté dans la chair, justifié par l'esprit, montré aux anges, annoncé aux gentils, cru, adoré sur la terre et ravi au sein de la gloire !

Oh ! s'il nous était donné de voir ce faible rayon de divinité, que le Sauveur fit éclater sur le Thabor ! Si du moins il nous était donné, comme à saint Jean, de voir en esprit le Fils de l'homme, placé au milieu des chandeliers mystérieux, vêtu avec une magnificence divine, orné d'une chevelure plus éclatante que la neige, jetant des regards de flamme, ayant un visage aussi brillant que le soleil et des pieds semblables au métal ardent, qui sort de la fournaise, tenant d'une main sept étoiles de l'autre les clefs de la mort et de l'enfer ; peut-être pourrions-nous alors nous faire une légère idée de la majesté de Jésus-Christ au sein de la gloire. Si nous pouvions surtout monter en esprit jusqu'au pied de ce trône redoutable, que saint Jean vit couronné de l'arc-en-ciel, éclairé de sept lampes ardentes et vomissant de toutes parts le tonnerre et la foudre ; s'il nous était permis de voir ces animaux sacrés, qui entourent le trône, le cercle majestueux des vieillards, les millions d'anges rassemblés autour de l'Eternel, et au milieu cet Agneau étendu et comme égorgé, seul digne d'ouvrir le livre mystérieux ; pénétrés sans doute d'admiration, de respect et d'amour, nous tomberions, comme les vieillards, le visage contre terre, et mêlant notre voix aux concerts de la cour céleste, avec quels transports ne nous écrierions-nous pas, à la gloire du Sauveur des hommes : Saint, saint, saint, le Seigneur tout-puissant, qui était, qui est, et qui viendra ! bénédiction, gloire, honneur à l'Agneau et à celui qui est sur le trône ! Oh ! qu'il est digne cet Agneau qui a été immolé pour nous, et qui nous a rachetés de son sang, de recevoir la puissance, la divinité, la sagesse, la force,

la gloire, l'honneur et les bénédictions de toutes les créatures qui sont dans le ciel et sur la terre !

Renonçons, mes frères, à la faveur des visions, et n'espérons pas de porter avant le temps nos faibles regards jusqu'à cette lumière inaccessible, dont rayonne dans le ciel l'Agneau de Dieu, qui ôte les péchés du monde. Qu'il nous suffise de savoir qu'il s'y offre comme une hostie toujours vivante, pour ceux qu'il a rachetés par l'effusion de son sang. Sans cesse occupé du salut des hommes, ce divin Rédempteur perpétuel, avec un amour qui ne se dément point, le sacrifice qu'il a fait sur le Calvaire. Il ne fait servir l'état d'élévation et de grandeur où il est à la droite du Père, qu'à lui montrer de plus près sa croix, ses plaies, son sang et tous les signes de son immolation ; enfin, son corps glorieux est sur le trône céleste comme sur la croix, une victime continuelle de propitiation pour nos péchés et ceux du monde entier.

O mon Père, lui dit-il, j'ai donné ma vie pour le salut des hommes et je vous l'offre continuellement en sacrifice. J'ai pris sur moi leurs iniquités. C'est pour eux que je me suis fait anathème. Vous avez éprouvé sur moi vos terribles vengeances. J'ai satisfait pour eux à votre justice. Enfin, je les ai rachetés ; ils sont à moi ; mes humiliations et mes souffrances leur seraient-elles inutiles ? O mon Père, serais-je mort en vain et perdrai-je le prix de mon sang ? Non ; j'ai fini la disgrâce des coupables ; s'ils vous offensent encore, me voici comme une victime d'expiation. La réparation surpasse l'outrage. Les grâces que j'ai méritées l'emportent sur tous les péchés du monde. En conversant avec les enfants des hommes, en me rendant semblable à eux, je n'ai point cessé d'être votre Fils, et ils sont devenus mes frères ; à ce titre ils ont droit à votre héritage et leur part à ma gloire. Ce n'est plus, grand Dieu, qu'une famille innombrable, dont vous êtes le Père ; ce sont vos enfants, et je suis le premier-né. Ils sont plus ; ils sont mes membres. Il n'est plus possible de me séparer d'eux, ni de vous séparer de moi. Je suis en eux, et vous en moi, afin qu'étant consommés en l'unité, ils ne fassent avec nous qu'un tout mystique à jamais durable. Mon Père, qu'au lieu où je suis maintenant soient aussi avec moi tous ceux que vous m'avez donnés, et qu'ils jouissent à jamais du bonheur de contempler ma gloire.

O bonté ineffable de mon Sauveur, quelle reconnaissance ne m'inspirez-vous pas ? O union délicieuse des membres à leur divin Chef ; quand serez-vous consommée ? Quand se briseront les liens charnels qui retiennent mon âme dans l'esclavage des sens, et qui l'empêchent de se réunir à mon Dieu ? Venez, Seigneur Jésus, venez hâter ma délivrance et mon bonheur : *Veni, Domine Jesu*. Loin de vous, il n'y a que faiblesse, douleur, misère, tribulations, dégoûts ; venez m'enlever de ce triste séjour au sein de la béati-

tude infinie, qui est le fruit de votre présence. Nous languissons ici-bas, toujours prêts à périr. Votre premier avènement, en nous rachetant, nous a laissés dans les combats et dans le danger continu de nous perdre à jamais ; venez, Seigneur Jésus, venez encore une fois à notre secours : *Veni, Domine Jesu*. Venez décider pour toujours le salut de nos âmes, et en faire avec vous un tout indissoluble. Jusqu'à ce moment heureux, où nous régnerons avec vous dans le ciel, venez régnez au dedans de nous-mêmes avec la paix et la justice : *Veni, Domine Jesu*. Nous vous ouvrons nos cœurs ; occupez-les ; remplissez-les de votre esprit, de votre grâce, de votre amour, et par ce règne anticipé donnez-nous un avant-goût délicieux de la douceur de votre règne dans l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

SERMON IX

Pour le vendredi de la troisième semaine de Carême.

SUR L'AMOUR DE DIEU.

Nunc est quando veri adoratores adorabunt Patrem in spiritu et veritate. (Joan., IV.)

Voici le temps où de vrais adorateurs adoreront le Père céleste en esprit et en vérité.

Sire,

Quels sont ces vrais adorateurs que le Fils de Dieu vient donner à son Père ? Il suffit de connaître l'esprit des deux Testaments, le caractère de l'ancien peuple de Dieu et de son nouveau peuple, pour comprendre que c'est l'amour qui doit être l'âme du culte évangélique, au lieu que la crainte était l'âme du culte judaïque, et que c'est cette différence essentielle entre les juifs et les chrétiens qui fait de ceux-ci des adorateurs en esprit et en vérité. Non, mes frères, ce n'est plus ici une loi écrite sur la pierre, c'est une loi écrite dans nos cœurs, avec des traits de flamme. Ce n'est plus ce peuple qui n'honorait le Seigneur que du bout des lèvres, c'est un peuple qui l'honore par ses sentiments autant que par l'extérieur de son culte. Ce ne sont plus ces enfants de l'esclavage, qui n'avaient qu'un esprit de servitude et des mœurs dignes de leur origine, ce sont les enfants de l'épouse libre et légitime, qui sont pénétrés d'un amour filial. Ce n'est plus cette lettre qui tue, c'est un esprit qui vivifie ; c'est une grâce qui enflamme les cœurs, au lieu des vides éléments qui en étaient la figure. Ce n'est plus cette montagne environnée de tourbillons et de flammes, de tempêtes et d'éclairs, d'où partaient des sons effrayants et des paroles terribles, que les Hébreux épouvantés demandèrent de ne plus entendre, et qui firent trembler Moïse lui-même ; c'est la paisible montagne de Sion, où Jésus est le médiateur d'une alliance fondée sur de meilleures promesses que l'ancienne, et qui, donnant de meilleures espérances, inspire aussi des sentiments plus parfaits ; c'est le Thabor où le Sauveur ne fait éclater aux

yeux de ses disciples quelques rayons de sa gloire, que pour leur donner un avant-goût de cet amour ineffable, qui doit faire leur délices éternelles ; ainsi tout rappelle au chrétien et lui inspire l'amour de son Dieu ; et ce sera là, mes frères, l'objet de ce discours. Ecoutez-moi donc, et tâchez d'ouvrir votre cœur à l'amour divin. Je veux vous expliquer les puissantes raisons que vous avez d'aimer le Seigneur, et la manière dont vous devez l'aimer. Implorons avant tout les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie. *Ave, Maria*.

PREMIÈRE PARTIE.

Sire,

Quelque aimable que soit la beauté suprême, notre cœur s'enflammerait difficilement pour elle, et nous serions de glace, si nos sentiments étaient dédaignés, s'ils ne promettaient aucun avantage, ou s'ils n'étaient excités par des bienfaits. C'est pour cela que Dieu, pour nous porter à l'aimer, nous a demandé notre amour avec autorité, qu'il y a attaché les plus grands avantages, et qu'il nous a comblés de toute espèce de grâces ; trois puissantes raisons de l'aimer, que je ne pourrais négliger ici, sans démentir sa conduite envers les hommes ! Quelle âme assez rebelle, assez aveugle, assez ingrate pourrait se refuser tout à la fois au devoir, à l'intérêt et à la reconnaissance !

1. *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre esprit, de tout votre cœur et de toutes vos forces (Deut., VI)*, disait autrefois le Seigneur à son peuple. Vous graverez ces paroles dans le fond de vos cœurs ; vous les inculquerez à vos enfants ; vous les méditez sans cesse dans vos maisons et durant vos voyages ; elles vous seront présentes à votre réveil et dans vos songes ; vous les lierez sur votre main ; vous les tracerez sur les portes de vos maisons, et vous les porterez écrites sur le front. Le Nouveau Testament donne à ce commandement divin une force nouvelle, et Jésus-Christ parle à cet égard plus haut que Moïse. Ici il déclare que c'est le premier et le plus grand précepte de la loi ; là il promet la vie éternelle à celui qui l'accomplit ; ailleurs il nous commande de l'aimer jusqu'à lui sacrifier ce que nous avons de plus cher ; enfin il ne reconnaît pour son disciple que celui qui, pour le suivre, foule tout aux pieds, se renonce lui-même, et dont l'amour intrépide affronte pour sa gloire les tourments et la mort.

Le Sauveur en effet eût-il établi la loi nouvelle sur les débris de l'ancienne, s'il n'eût voulu changer que les cérémonies de la religion ? Où serait alors l'excellence de sa doctrine, la pureté de sa morale et la sainteté de ses disciples ? S'il n'eût voulu que nous faire fléchir le genou, sans gagner nos cœurs, et recevoir un encens qui fût le symbole de l'amour, sans en être l'expression et l'hommage ; ce culte extérieur eût-il mérité d'être établi par les grands mystères de

son incarnation et de sa mort ? Était-il besoin, dit saint Augustin, que Jésus-Christ vînt en ce monde, s'il n'eût pas dû établir le règne de la charité ? Et lui-même ne nous apprend-il pas que c'est là le grand objet de sa mission divine ? Je suis venu, dit-il, pour répandre sur la terre le feu de l'amour divin ; et qu'est-ce que je désire, sinon qu'il s'allume dans tous les cœurs ?

Je dis donc anathème, avec saint Paul, à celui qui n'aime point notre Seigneur Jésus-Christ. C'est un juif au sein du christianisme ; c'est un esclave qui ne participera pas aux biens de l'enfant, puisqu'il n'en a ni les sentiments, ni les mœurs ; c'est un rebelle qui se révolte contre son Créateur ; c'est un ennemi de Jésus-Christ qui rend inutiles autant qu'il est en lui son incarnation et sa mort, qui tend à anéantir les fruits de ses mérites, et à saper les fondements de sa religion. Anathème à ce faux chrétien qui déshonore ce titre auguste, qui dément sa foi, qui viole la première, la plus sainte loi, la loi fondamentale de la nouvelle alliance.

Quoi, Seigneur ! il a fallu à l'homme un commandement exprès pour vous aimer, tandis qu'il devait vous supplier qu'il lui fût permis d'élever jusqu'à vous la bassesse de ses sentiments ! Je ne sais s'il n'est pas plus humiliant pour lui que vous ayez dû lui en faire une loi, qu'il n'est glorieux à son cœur que vous daigniez en agréer l'amour. Quels êtres sommes-nous, grand Dieu, pour qu'il faille nous commander de vous aimer !

Loin de vous, mes frères, cette monstrueuse indifférence. Vous n'aimez pas votre Dieu, si, pour l'aimer, il vous a fallu des ordres suprêmes. L'amour ne se commande pas. Impatient de rendre à la Divinité le tendre hommage de votre cœur, allez au-devant du précepte. Que les Hébreux attendent au pied du mont Sinai de le voir gravé sur la pierre ; je ne m'en étonne pas ; il faut tout exiger des esclaves, jusqu'aux sentiments ; mais nous, enfants du Père céleste, nous portons ce commandement gravé dans nos âmes. Malheur à celui qui ne trouve pas cette loi dans son cœur ! il n'appartient point à la nouvelle alliance ; on n'est vrai chrétien que par la charité.

Mais, que dis-je chrétien ! n'est-ce pas assez d'être homme, d'être sorti des mains bienfaisantes du Créateur pour être obligé de l'aimer, du moins par reconnaissance ? Quel serait en effet son empire sur tout ce que sa main a tiré du néant, si l'homme qu'il a créé sensible, pouvait sans crime lui refuser l'hommage de son cœur ? Son domaine ne s'étendrait-il qu'à des êtres inanimés ? Est-ce à des êtres pensants, qui ont le bonheur de le connaître, que seraient permises l'ingratitude et l'indépendance ? et celui qui nous a rendus capables d'amour, n'aurait-il pas le droit d'en exiger le tribut ! Quels seraient donc nos devoirs envers Dieu, si l'amour n'en était pas le premier et le plus indispensable ? Quoi ! la nature

inspire à des enfants bien nés les plus tendres sentiments pour ceux qui leur ont donné le jour ; et notre cœur serait insensible pour celui qui nous a donné l'être ? la création est-elle un moindre bienfait que cette seconde naissance que nous tenons de nos pères ? Nous est-il plus important d'être sortis du sein de nos mères que du néant ? Et devons-nous moins à Dieu comme ses créatures, que nous ne lui devrions comme ses enfants ? Mais n'avons-nous pas ces deux titres à la fois ? En devenant les frères du Verbe incarné, son Père éternel n'est-il pas aussi devenu le nôtre ? Et n'est-ce pas ainsi que nous appelons tous les jours le Dieu qui règne dans les cieux ? Ah, Seigneur ! ces grands titres m'unissent à vous plus qu'à mes proches. Je vous appartiens bien plus qu'à des parents charnels. Je puis les haïr, s'il m'est permis de ne point vous aimer. Je n'en ai reçu qu'une vie courte et passagère, encore est-ce vous qui en êtes le premier auteur ; mais l'adoption divine, dont vous m'avez honoré, mais la vie éternelle, que j'espère de votre miséricorde, sont bien plus les preuves, les faveurs d'un bon père, et m'obligent bien plus à l'amour, à la reconnaissance d'un fils. Non, auteurs de mes jours, quand je vous compare à mon Dieu, je ne vous connais plus. Je m'écrie, comme autrefois le Sauveur, quelle est ma mère ? quels sont mes frères ? Je n'ai de père que dans les cieux ; je n'ai de frères que ceux qui font sa volonté, avec l'amour et la docilité des enfants. Comment, ô vous qui ne l'aimez pas, osez-vous l'appeler votre Père ? Méchants, vous vous condamnez par votre propre bouche, et ce Dieu outragé d'un titre que vous démentez ouvertement, vous répond avec indignation : si je suis votre Père, où est l'honneur, où est l'amour que vous me devez ?

II. Si vous êtes sourd, mon cher auditeur, au cri du devoir ; si vous ne pouvez aimer par obéissance, serez-vous insensible à vos propres intérêts ? Mépriserez-vous la paix de l'âme que donne ici-bas l'amour divin, et le bonheur qu'il vous assure dans l'autre vie ?

Le déplorable état que celui d'un pécheur possédé de l'amour du monde ! En proie à toutes les passions, il s'agite, se tourmente pour parvenir à un repos qui le fuit. A peine a-t-il atteint l'objet de ses vœux qu'il l'abandonne aussitôt pour de nouvelles frivolités. Il essaye de tout et se lasse de tout ; après avoir été le jouet de mille illusions, il le sera de mille autres encore, sans devenir plus sage. Ainsi, toujours séduit et toujours abusé, il roule sans cesse de chimère en chimère, et ne goûte jamais la joie pure qu'il s'est promise. En vain, par des désirs toujours renaissants, il tâche de remplir ce grand vide que lui laissent les passions qu'il vient d'assouvir ; tous les biens créés ne pourraient satisfaire la faim qui le dévore. Mille inquiétudes déchirent cruellement cet homme qu'on re-

garde avec envie comme un heureux du siècle. Il ne cherche dans le sein des plaisirs qu'à oublier des peines, à étouffer des chagrins. Toujours mécontent de sa position présente, il tente mille moyens de dissiper l'ennui et de se fuir lui-même. C'est un malade qui s'agite continuellement pour trouver une situation propre à le soulager, mais qui, l'ayant trouvée, s'y déplaît aussitôt.

Jusqu'où l'homme aveuglé par ses passions ne va-t-il pas chercher la paix ? Le dirai-je ? Jusque dans le crime. Paix affreuse ! paix détestable ! Mais quoi ! le péché peut-il procurer une sorte de paix ? Non, Seigneur ; vous l'avez dit, il n'y a point de paix pour les impies. Qui est celui qui a goûté la paix dans la désobéissance à vos ordres ? disait le saint homme Job. Hélas ! au sein du calme le pécheur a l'oreille toujours frappée de bruits effrayants. Lorsque tout est tranquille, il se figure qu'on forme contre lui de noirs complots et qu'on trame sa perte. Quand la nuit l'a couvert de ses ombres, il craint de ne pas voir le retour de la lumière ; et, dans l'excès de ses terreurs, il croit voir devant lui des épées nues, prêtes à le percer.

Eh ! comment les pécheurs pourraient-ils allier la paix avec les remords, la paix avec l'assurance d'avoir encouru la haine de Dieu, la paix avec la crainte continuelle de voir les enfers s'ouvrir sous leurs pas ? Ah ! la révolte contre Dieu porte avec elle son châtiment ; les passions nous tyrannissent. Le démon est un maître dur, impérieux ; et ses chaînes sont accablantes. Si ses esclaves se vantent de goûter la paix, ce sont là ces imposteurs dont parle le Prophète (*Jerem., VI*), qui crient la paix, la paix, là où il n'y a point de paix.

Je me trompe, mes frères, il est quelquefois dans le crime une sorte de paix : paix fatale qui vient de l'abandon de Dieu et d'une entière privation des grâces qui excitent dans l'âme des pécheurs des troubles salutaires. Malheur à celui qui éprouve cette affreuse tranquillité. Il est parvenu au comble de l'endurcissement, il est marqué du sceau de la réprobation. Ah ! Seigneur, plutôt mille remords, mille inquiétudes, mille terreurs ; plutôt toutes les amertumes, tous les dégoûts attachés au crime que la perfide paix des pécheurs endurecis. Quelle était différente, cette paix divine que soulaient dans leur salutation ordinaire les justes de l'ancienne loi, les anges envoyés sur la terre, Jésus-Christ et ses apôtres ! La paix que je vous laisse, nous a dit le Seigneur, n'est point celle que donne le monde.

Où faut-il donc chercher la paix du Seigneur, ce bien délicieux qu'il est si rare de goûter dans les richesses et dans les honneurs, qu'on peut conserver au sein des revers et qu'on ne peut concilier avec les plaisirs ? C'est à ceux qui aiment votre loi, Seigneur, qu'est réservée une paix abondante. La véritable paix est le fruit de la

justice. Les anges, en célébrant dans leurs cantiques la naissance du Messie, n'ont promis la paix sur la terre qu'aux hommes dont la volonté serait soumise à celle de Dieu ; et saint Paul, en nous disant que Jésus-Christ est notre paix, nous apprend assez à ne la chercher que dans l'amour que nous lui devons. Hâtez-vous, chrétiens, de jouir de cette paix admirable ; essayez du moins les douceurs qu'elle promet : *Gustate et videte quoniam suavis est Dominus ! (Psal. XXXIII.)*

Quelles délices ne trouverez-vous pas dans cette paix qu'on goûte en Jésus-Christ ! Qu'elle sera solide, cette paix qui viendra d'une entière soumission aux volontés de Dieu, de l'amour et de l'accomplissement de sa loi ? C'est à cet heureux signe que vous distinguerez si le Seigneur a établi son règne dans votre âme. C'est alors qu'agréablement surpris et charmé de la légèreté de son joug, de la douceur de son empire, vous direz aux anciens compagnons de vos plaisirs : Malheureux ! vous êtes dans le plus dur esclavage ; vous ne trouverez au sein des plaisirs ni la joie ni la paix. Je me suis lassé dans cette perfide carrière à poursuivre un bonheur qui fuyait ; je ne l'ai trouvé que dans le service du Seigneur et dans l'accomplissement de sa loi. J'ignorais, comme vous, les délices de la vertu ; ce n'est que par la comparaison des deux maîtres que je me suis assuré de la tyrannie du démon, de la douce et légère domination de Jésus-Christ : venez, je vous invite à ce parallèle. Commencez du moins de sentir l'extrême différence des deux empires, et bientôt, désabusé des faux plaisirs que vous offre le monde, vous ne voudrez plus goûter que les chastes délices de l'amour divin : *Gustate et videte quoniam suavis est Dominus !*

Non, mes frères, il n'y a que la charité qui puisse donner à l'âme cette assiette douce et tranquille qui fait le vrai bonheur. Elle seule peut étouffer des passions dévorantes et bannir cet amour déréglé des biens périssables qui fait tant de malheureux. Avec la charité, dit l'Apôtre, marchent la douceur, la patience et la paix. Elle réprouve l'envie, abat l'orgueil, contient l'ambition, abhorre l'injustice et la fraude. Elle ne se permet jamais ni l'altération de l'aimable vérité, ni les avides mouvements de l'intérêt, ni les fougues de la colère. Toujours d'un voile impénétrable elle couvre les faiblesses humaines. C'est elle enfin qui nous apprend à tout croire avec docilité, à surmonter toutes les tentations avec courage, à espérer tout avec confiance au sein des afflictions, et à souffrir tous les maux avec une soumission parfaite. Un cœur ainsi disposé n'est plus ce cœur qui était en proie à des désirs inquiets et aux chagrins amers, toujours avide et toujours insatiable ; mais un cœur modéré, paisible, qui, n'ayant des désirs que pour le ciel, voit avec indifférence les biens de la terre, en use sans attache, en manque sans inquiétude ou les

perd sans regret. Pour lui le joug du Seigneur perd son poids, la loi ses difficultés, la pénitence ses rigueurs, la piété ses dégoûts, la voie du salut ses épine, la vertu son austérité, la mort ses horreurs. L'amour adoucit les peines, aplanit les obstacles, redouble les forces et enflamme le zèle. Tout est doux, tout est facile à celui qui sait aimer. S'il éprouve des tribulations et des revers, il s'y soumet avec résignation et s'en félicite. S'il est affligé par la perte de sa réputation, de ses proches ou de ses biens, il en fait au Seigneur des sacrifices mille fois plus doux que toutes les consolations humaines. Il ne connaît d'autre malheur que celui de perdre la justice, et de laisser éteindre en lui le feu de la charité. Que mille ennemis conjurent sa perte; que tous les maux l'accablent à la fois; que la calomnie, la haine, la vengeance épuisent sur lui leurs traits envenimés; que des malheurs de tous les genres s'accumulent sur sa tête, que toute la nature se soulève, et que l'enfer se déchaîne contre lui: s'il ne tombe point dans la disgrâce du Seigneur, tout le reste n'est rien, et ne donne à la paix de son âme que de vaines atteintes. Soutenu par les forces que donne l'amour divin, il verra froidement de terribles orages se former et fondre sur lui. Il verra grossir, approcher, sans en être ému, les flots de tribulation qui vont le submerger. Il saisira d'une main assurée le calice des afflictions, et le boira jusqu'à la lie sans répugnance et sans murmure.

Philosophie humaine, reconnais ici combien tu es inférieure à la charité. Non, tu n'es qu'une présomptueuse arrogance qui s'épuise en efforts souvent inutiles pour soutenir un masque imposant. Que devient dans l'infortune ta contenance orgueilleuse? peux-tu, avec tes fiers maximes, tenir longtemps contre l'adversité? Hélas! semblables à ces insensés qui consomment leur or, en cherchant vainement le secret d'en former, tes aveugles disciples perdent le vrai bonheur en poursuivant son image. La raison ne fait que de vains dissertateurs sur les moyens de parvenir à la félicité: c'est à la charité seule qu'il appartient de faire des heureux.

Démentez-vous, si vous le pouvez, prétendus sages; mais pour déprécier avec fondement le bonheur que nous assure l'amour divin, et pour être en droit de préférer les ressources de la philosophie, déposez pour un temps cet orgueil qui vous fait jouer l'heureux au sein des afflictions, et cessez de mettre votre gloire à crier: je suis tranquille, quand votre cœur vous dément tout bas. Éprouvez les douceurs que fait goûter dans la douleur et dans les revers la charité humble et soumise. Elle émousse par la résignation les coups que vous rendez plus forts par votre résistance. Essayez d'aimer, de baiser avec le plus tendre respect la main qui vous frappe, au lieu de la braver avec insolence, et de vous roidir contre ses châtements: à peine sentirez-vous les

rigueurs de votre sort. Quelle différence entre la main d'un père tendre qui vous corrige et un bras ennemi qui vous écrase! L'amour divin vous la fera connaître. Qu'il est doux de satisfaire à la justice d'un Dieu que l'on aime! son glaive alors blesse presque sans douleur. Tout est martyr pour un philosophe qui affecte d'être insensible. Tout est plaisir pour un chrétien résolu de souffrir. O sages, vous l'avez éprouvée cette première vérité: faites maintenant l'épreuve de la seconde, et décidez-vous ensuite entre l'amour de Dieu et celui de vous-mêmes: *Gustate et videte quoniam suavis est Dominus!*

Mais quand la charité, au lieu d'être une source de bonheur temporel, ajouterait au contraire aux malheurs de la vie présente, serait-ce acheter trop chèrement le bonheur qu'elle nous assure dans l'autre vie? Si vous n'aimez, dit le Seigneur, l'Esprit consolateur sera avec vous; il sera dans vous, et il y demeurera éternellement. Vous serez en moi et moi en vous. Vous serez aimé de mon Père, je vous aimerai moi-même. Mon Père et moi viendrons en vous, et nous y fixerons notre demeure.

O mon Sauveur! quelle récompense daignez-vous réserver à ceux qui vous aiment! qu'elle est noble! qu'elle est digne d'un Dieu! Quoi! l'Esprit-Saint, votre Père, vous-même êtes dès cette vie le prix de quelques sentiments? Quoi! en échange d'un cœur abject et vil, vous nous offrez la possession et l'amour de l'adorable Trinité? Encore n'est-ce pas ici une félicité passagère; vous voulez, Seigneur, étendre jusque dans l'éternité ce bienfait ineffable! Qu'est-ce qui peut vous rendre si jaloux de nos cœurs? Quel est l'insensé, quel est le monstre qui pourra vous refuser le sien? Malheur à cet ingrat. Toutes les autres vertus ensemble ne sauraient lui mériter la gloire des saints. Il peut s'appliquer ici ces belles paroles de saint Paul: De quoi me serviraient la connaissance des plus grands mystères, le don de prophétie, un vaste et profond savoir, une foi capable de transporter les montagnes et de ressusciter les morts? Si je n'aime Dieu, je ne suis rien. Quand j'aurais fait aux pauvres la distribution de mes biens, quand j'aurais bravé pour le nom de Jésus-Christ les supplices, la mort, et que j'aurais expiré dans les flammes; toutes ces œuvres sans la charité ne seraient point encore dignes du ciel. J'aurais beau parler le langage des anges, faire retentir les temples de la parole de Dieu, et l'univers du bruit de ses merveilles, je ne serais, sans amour, qu'un airain sonnant et qu'une cymbale retentissante. Après cela, mes frères, dites-vous à vous-même, à la vue de vos œuvres, comme l'ange de Laodicée; je suis riche, opulent, et j'abonde en mérites de toute espèce. Malheureux! Dieu vous répond: Ne vois-tu pas que tu es pauvre, misérable, entièrement nu? Achète-moi de l'or éprouvé au feu, ou tu mourras dans l'indigence et la nudité. (*Apoc.*, III.) Cet or pur, qui seul fait la richesse d'une âme chrétienne, vous le com-

prenez bien, mes frères, c'est l'amour divin. Lui seul forme ce jet d'eau vive qui rejailit jusqu'aux cieux. Accumulez tant qu'il vous plaira de bonnes œuvres faites par d'autres principes; trésor inutile, que l'amour dissipera, et qui vous laissera les mains vides au pied du tribunal suprême.

Si au contraire la charité anime et règle nos œuvres; non-seulement celles qui sont héroïques, mais même les plus communes, seront alors dignes du ciel, et précieuses aux yeux du Seigneur. Tout ce que fait l'amour divin est d'un prix infini. Le plus vil métal se change dans ses mains en or le plus pur, et par lui une vie ordinaire devient un tissu de mérites et de vertus. Ah! chrétiens, ouvrez les yeux sur vos vrais intérêts, vous surtout qui vous perdez dans une vie d'ailleurs édifiante et réglée, mais dépourvue de charité, parce que vous n'avez que de stériles vertus. Pour devenir des serviteurs fidèles, dignes de participer aux joies de votre maître, il ne vous manque que d'aimer. Je ne vous demande pas de nouveaux efforts, mais de nouvelles vues. Je ne vous exhorte pas à changer de vie, mais à la sanctifier. Je ne vous dis pas d'aller habiter les déserts, d'abandonner votre fortune et vos proches, de vous ensevelir encore vivants dans la retraite, de passer en prière les jours et les nuits, de porter enfin la pénitence à de pieux excès; aimez seulement, et le ciel est à vous. Assurez-vous ainsi le fruit de vos actes de religion et de vos vertus. Que tout dans votre vie jusqu'à vos repas, soit fait pour la gloire de Dieu. Il veut vous tenir compte des moindres choses faites dans la vue de lui obéir et de lui plaire. Insensés, refusez-vous de vous enrichir à si peu de frais? Négligerez-vous cette heureuse et constante ressource de faire le contre-poids suffisant des péchés que vous avez commis? En ce cas, ne vivez que pour vous, ou pour gagner l'estime des hommes; mais puisqu'aux yeux du Seigneur vos œuvres sont perdues, ne lui en demandez point la récompense au jour de votre jugement; il vous répondrait: Malheureux! vous l'avez reçue. Ne lui dites pas alors, Seigneur, j'ai observé la loi naturelle, j'ai haï le vice, pratiqué la vertu, et j'ai joui parmi les hommes de la réputation méritée d'un homme de bien; il vous dirait, comme à l'ange de l'Eglise de Sardes: je connais le vide de vos œuvres; l'éclat et la renommée de vos vertus vous donnaient le masque de la justice et une apparence de vie, mais vous étiez mort à mes yeux. (Apoc. III.) Qu'avez-vous fait dans la vue de m'obéir et de me plaire? Montrez-moi des vertus qui soient le fruit de l'amour que je devais attendre de mon disciple. Retirez-vous, je ne couronne pas dans le ciel des vertus païennes.

Ainsi, mes frères, tant qu'on aime pas son Dieu, on est constamment dans un état de mort; ce sont les propres termes de saint Jean, et par conséquent on travaille aussi peu pour l'autre vie qu'un cadavre pour

celle-ci. Mort affreuse, fatal avant-coureur de la mort éternelle, vous me remplissez de crainte et d'horreur. Craignez aussi, tremblez, mes frères, de tomber dans cet état déplorable. Je vous en conjure pour l'intérêt de votre âme; faites-vous de la charité une douce habitude. Cherchez le Seigneur dans toutes vos actions, comme dit le Roi-Propète, et tenez-vous sans cesse en sa présence. Tandis qu'on disputera sur le vice ou l'imperfection des œuvres qui ne sont point rapportées à Dieu par un principe de charité, rapportez-lui les vôtres pour vous en faire un mérite certain. Mettez à profit tous les moments, tous les actes de la vie. Suivez en toutes choses les inspirations de l'amour divin. Quand il s'agit d'un intérêt aussi grand, aussi pressant que celui de l'éternité, n'allez pas distinguer les temps et les moments, et séparer en théologien le conseil du précepte, quand il faut agir en chrétien. Fuyez surtout, soyez à jamais bannies de nos discours et de nos livres, questions scandaleuses, qu'agita le démon de l'erreur; le premier commandement exige-t-il quelque chose de plus que l'accomplissement des autres? Y a-t-il beaucoup de circonstances dans le cours de la vie, où il faille aimer son Dieu, le faut-il pour mériter l'absolution du prêtre? Est-ce assez de l'aimer à la mort? Est-ce un crime de ne l'aimer jamais? Jetons un voile sur ces doutes affreux, et sur des décisions qui feraient la honte de la religion si elle ne les eût flétries de ses anathèmes.

III. Mais quand votre devoir, quand votre propre intérêt ne vous obligeraient pas, mes frères, à aimer le Seigneur; pourriez-vous fermer votre cœur à la reconnaissance? Rappelez-vous ici cette foule de grâces en tout genre que vous avez reçues de sa main bienfaisante, et que votre âme vivement touchée de ses bienfaits innombrables, s'écrie, comme David, dans un saint transport de reconnaissance et d'amour: Venez, écoutez, vous tous qui craignez de déplaire au Seigneur; je vous raconterai les grandes faveurs dont il m'a comblée: *Venite, audite, omnes qui timeatis Deum, et narrabo quanta fecit animæ meæ.* (Psal. LXV.)

Et d'abord faveurs générales dans l'ordre de la nature. Si je remonte à mon origine, c'est Dieu qui, par sa toute-puissance, m'a tiré du néant, et qui, par une création perpétuelle, m'empêche d'y retomber. Si, rentrant au dedans de moi-même, j'examine cet accord merveilleux, cette mutuelle dépendance de l'esprit et de la matière, la loi gravée au fond de mon âme, cette liberté qui me laisse le mérite de l'obéissance aux lois divines, ce cœur vaste, insatiable, qui me prouve qu'il n'a été créé que pour Dieu, je m'écrie, O sagesse, ô bonté, ô puissance infinie de mon Créateur! je suis votre chef-d'œuvre. Si je jette un coup d'œil sur la face de la nature, je reconnais que mes yeux, en voyant le jour, se sont ouverts aux bienfaits du Créateur, et qu'il a fait pour moi tout le reste de ses ouvrages. En me mettant au

monde, il semble avoir dit à la lumière : éclairez ses pas ; aux animaux : reconnaissez son empire, et soyez-lui soumis ; à la terre : œuvre-lui ton sein, nourris-le de tes fruits ; au ciel : rappelle-lui ma grandeur et ma puissance ; à l'océan : respecte son séjour, et ne franchis point tes rivages ; aux vents : fournissez à ses moissons des pluies salutaires ; au soleil : entretiens pour lui la chaleur et la vie de l'univers ; à la lune : sois pour lui le flambeau de la nuit ; aux plantes, aux fleurs : naissez sous ses pas, croissez pour ses plaisirs ou pour ses besoins ; aux fleuves : coulez pour lui, arrosez, fertilisez les champs qu'il aura cultivés ; et à la nature entière : voilà ton roi.

Si ces bienfaits vous touchent peu, hommes ingrats, parce qu'ils vous sont communs avec tous les hommes, reconnaissez les biens particuliers que vous avez reçus. Que de nouveaux motifs de reconnaissance et d'amour ! que de nouvelles raisons de publier les faveurs de la Providence ! *Venite, audite, omnes qui timetis Deum, et narrabo quanta fecit animæ meæ.* L'histoire de votre maison n'est-elle pas une suite de grâces éclatantes, qui l'ont élevée au point de gloire et de puissance où elle est aujourd'hui ? Recherchez les anciennes époques de votre famille ; parcourez-en toutes les générations ; interrogez vos aïeux sur les gradations de bonheur et de prospérité qu'ils ont éprouvées ; faites-vous raconter par votre père tous les effets qu'il a ressentis de la protection divine dans sa personne, ou dans celle de ses ancêtres : tout vous rappellera une foule de faveurs signalées, qui se sont rapidement succédées les unes aux autres, et dont vous recueillez les fruits avec une monstrueuse ingratitude. Race perverse, peuple insensé, vous dirai-je comme autrefois Moïse aux Hébreux, où est la reconnaissance que vous devez au Seigneur qui'est votre Créateur, votre Père et le seul Auteur de la prospérité des familles ? Supprimez donc, homme imbécile, supprimez les vains mots de hasard et de fortune, qui en imposent au vulgaire ignorant. Faites de ces chimères vos seules divinités ; ou convenez que vous ne leur devez rien ; renoncez le vrai Dieu, ou reconnaissez qu'il dispense les biens et les maux ; refusez-lui vos adorations, si vous ne le croyez pas l'auteur des dons que vous avez reçus ; et soyez impie, si vous voulez être ingrat.

Non, Seigneur, je ne manque ni de foi ni de reconnaissance ; qu'il m'est doux de tenir de vous tout ce que j'ai de biens de la nature, et de vous en faire un hommage public ! Santé, fortune, honneurs, gloire, talents, noblesse, qualités du corps, du cœur et de l'esprit, oui, je l'avoue à la face d'Israël, toutes ces choses sont autant de présents de votre main généreuse. En même temps que vous m'avez comblé de bienfaits, de combien de maux ne m'avez-vous pas préservé ou délivré ? Si je vois la lumière, si je respire encore, n'est-ce pas à votre miséricorde infinie que j'en suis redevable ? Il est vrai, Seigneur, que je ne réponds pas à

tant de grâces par une fidélité convenable ; mais je veux du moins goûter la satisfaction de les publier, intéresser à mon bonheur les âmes sensibles, et m'exciter moi-même par ces aveux à une reconnaissance pleine d'amour : *Venite, audite, omnes qui timetis Deum, et narrabo quanta fecit animæ meæ.* Qui pourrait compter tous les dangers de mort d'où m'a retiré la main du Seigneur ? J'ai vu surtout des temps de douleur et d'agonie, où j'allais terminer une vie criminelle par une mort impénitente. J'étais sur les bords du tombeau ; l'abîme s'ouvrait sous mes pieds ; les démons impatients allaient saisir mon âme criminelle ; mes complices me réclamaient du milieu des flammes où ma place était marquée ; déjà les flots de la mort allaient me submerger ; les torrents de Bérial m'avaient saisi de crainte et d'horreur ; j'étais enveloppé des ombres du trépas, comme d'un filet ; et j'étais chargé des chaînes de l'enfer. Dans l'excès de mon affliction et de mes terreurs, je poussai vers mon Dieu des cris lamentables ; il daigna les écouter ; ses entrailles de miséricorde s'émurent sur mon sort ; et son bras tout-puissant m'arracha des mains de la mort et des portes de l'enfer. Oui, si le Seigneur ne m'eût secouru, bientôt mon âme allait être ensevelie dans la nuit éternelle. Si le Seigneur ne se fût déclaré pour moi, les ennemis de mon salut allaient me dévorer. Les eaux fières du torrent qui entraîne tous les hommes dans l'éternité, allaient me renverser. Mais mon âme s'est échappée de ce danger, comme un oiseau s'échappe du filet de l'oiseleur. Le filet s'est rompu, et je suis délivré. Béni soit le Seigneur qui m'a secouru, qui m'a sauvé. O mon âme ! ne cesse pas de lui rendre des actions de grâces, et n'oublie jamais la grandeur de ses bienfaits : *Benedic, anima mea, Domino ; et noli oblivisci omnes retributiones ejus.* (Psal. CII.)

Voici, mes frères, d'autres bienfaits d'un genre plus élevé et bien plus propres à vous inspirer pour le Seigneur l'amour le plus tendre. Ames insensibles aux faveurs de Dieu dans l'ordre de la nature, non, vous ne le serez pas à ses faveurs dans l'ordre de la grâce. Venez, écoutez-moi, ô vous tous dont le cœur peut être touché de la grandeur de ses miséricordes ; je vous apprendrai tous les prodiges d'amour qu'il a opérés pour le salut de nos âmes : *Venite, audite, omnes qui timetis Deum, et narrabo quanta fecit animæ meæ.* Le Verbe éternel, attendri du sort des coupables descendants du premier homme, s'offre lui-même en holocauste à son Père, et veut être tout à la fois le Rédempteur et la rançon de ces malheureux condamnés à la mort éternelle. Le temps vient de consommer son sacrifice, et ce Dieu descend du sein de sa gloire, prend la forme d'esclave, devient semblable aux pécheurs, s'abaisse au-dessous des anges pour élever l'humanité au-dessus des principautés et des puissances, et par un dernier effort de son amour, se livre à des bourreaux, verse son sang et meurt sur la croix.

Heureux mortels, attendrez-vous, pour aimer ce Sauveur adorable, qu'il vous fasse de nouveaux sacrifices ou qu'il ajoute encore d'autres bienfaits à ce bienfait insigne? Vous êtes exaucés. Tandis que cent peuples demeurent plongés dans les ténèbres du paganisme et de l'erreur, vous êtes nés dans le sein de l'Eglise, et les mérites du Rédempteur, inutiles à tant de nations, sont devenus les vôtres. Voilà, dit le Seigneur, des preuves bien évidentes de mon amour, et vous me direz encore en quoi nous avez-vous aimés? Ingrats, Esaü n'était-il pas le frère de Jacob? Cependant j'ai aimé Jacob et haï Esaü. C'est ainsi que je vous ai aimés, tandis que j'ai laissé le reste des nations dans les ténèbres et dans l'anathème. Bénis, ô mon âme, le Seigneur ton Dieu, et que ses faveurs infinies te soient toujours présentes : *Benedic, anima mea, Domino; et noli oblivisci omnes retributiones ejus.*

Venez encore, et ne vous laissez pas de m'entendre publier les miséricordes infinies du Sauveur des hommes. Je veux vous rappeler en détail les grâces diverses dont il ne cesse de nous favoriser pour assurer le salut de nos âmes. Puissent ces nouvelles preuves de sa bonté porter à son comble votre reconnaissance et la mienne : *Venite, audite, omnes qui timetis Deum, et narrabo quanta fecit animæ meæ.* Après avoir consommé sur la croix le sacrifice de sa vie, il continue de s'immoler sur nos autels, afin de perpétuer au milieu de nous les fruits de sa mort. Tous les jours il nous distribue par les mains de ses ministres le pain de la parole. Il habite nos temples, y reçoit nos vœux, nous invite à sa table, nous nourrit de sa chair et fait ses plus chères délices d'être avec les enfants des hommes.

Avec quelle profusion n'ajoute-t-il pas des grâces intérieures à tant de moyens extérieurs de conversion et de salut? L'oublions-nous? il nous cherche, nous appelle. Le fuyons-nous? il nous poursuit et nous ramène. L'outrageons-nous? il tâche de nous gagner par l'espérance du pardon et par mille promesses. Sommes-nous dans l'affliction et dans la faiblesse? il nous console et nous fortifie. Sommes-nous sur les bords glissants du précipice! il nous retient dans le devoir par des craintes salutaires, ou nous relève de nos chutes par la force des remords. Sommes-nous plongés dans les désordres? il vient troubler la paix fatale, qui nous endort dans le crime. Moins sensible à l'outrage que nous lui faisons qu'au danger de nos âmes, il paraît oublier sa gloire pour ne s'occuper que de notre salut, et il daigne se montrer jaloux de notre cœur, jusqu'à solliciter la préférence sur des objets indignes de notre amour. Enfin, après nous avoir inspiré le dessein de revenir à lui, il se plaît à aplanir devant nous les obstacles qui s'opposent à la réformation de nos mœurs, et brise nos chaînes; après avoir formé en nous ces premières pensées qui sont comme le germe de la conversion; après nous avoir donné ces premiers mouvements qui nous

font entrer en hésitant dans les voies de la vertu, il produit en nous ces résolutions efficaces, dont rien n'empêche ni ne suspend l'effet, et couronne enfin par le grand bienfait de la réconciliation, tant de prodiges de miséricorde et d'amour. O mon âme, ne cesse point de bénir ce Dieu de bonté, et ne perds jamais le souvenir des grâces dont il t'a comblée : *Benedic, anima mea, Domino; et noli oblivisci omnes retributiones ejus.*

Eh! quelle âme serait assez atroce pour s'obstiner dans l'ingratitude, à la vue de tant de bienfaits. Ce ne sera, mes frères, aucun de vous sans doute. Endurcissez votre cœur, efforcez-vous d'être ingrats; étouffez, s'il est possible, le cri de la reconnaissance : non, vous ne parviendrez pas à voir avec indifférence tant d'amour dans un Dieu que vous avez outragé, ou bien vous êtes un monstre, et votre réprobation est assurée. Si telle est la noirceur de votre âme, mettez le comble à votre dureté; haïssez ce Dieu qui vous aime; car, dès que vous ne l'aimez pas, il vous regarde comme son ennemi. Mais vous qui cuvez avec délices votre cœur au sentiment, embrasez-vous pour un Dieu si bon des plus pures flammes de la charité. Ecrivez-vous, Seigneur, je ne puis ni vous refuser ma reconnaissance, ni en séparer l'amour que je vous dois. Ce grand motif absorbe tous les autres. Qu'on ne me rappelle plus le premier de vos commandements; je rougirais de ne vous aimer que par obéissance. J'ai honte même de voir que vous me demandiez mon cœur; lorsque je devrais vous supplier qu'il me fût permis de vous l'offrir. Mon intérêt personnel ne me touche plus; et, si vous ne deviez être vous-même le prix de la charité, uniquement touché de vos perfections infinies, je m'oublierais entièrement moi-même; mais, pour la reconnaissance, grand Dieu, elle m'entraîne, me transporte, m'enflamme. C'est à ce motif si digne d'un cœur sensible que je veux principalement devoir la grâce de votre amour.

Telles sont, mes frères, les puissantes raisons que vous avez d'aimer le Seigneur. Il me reste à vous expliquer la manière dont vous devez l'aimer.

SECONDE PARTIE.

Que chacun de vous, mes frères, rentre en lui-même; qu'il sonde son cœur, qu'il en observe les mouvements; qu'il s'attache à sentir toute la force des liens du sang et de l'amitié; qu'il suive dans ses progrès cette passion fougueuse et tyrannique qu'ont allumée en lui des attraits puissants; cette passion à qui tout cède, fortune, honneurs, gloire, devoirs, et qui se soumet toutes les passions; que chacun enfin se rappelle ici, qu'il mette sous ses yeux ce qu'il a de plus cher sur la terre; et qu'il me réponde de bonne foi. A quoi ne préfère-t-il pas l'objet de son amour? Quelle activité dans les œuvres, quelle ardeur dans les sentimens ne lui inspire pas cette passion dominante? Quoi! mes frères, donnerions-nous une moindre mesure à la charité? Quoique toutes

les créatures ensemble ne soient qu'un peu de boue auprès de la beauté suprême, l'aimerions-nous moins qu'on aime dans le monde les richesses, les honneurs, des amis, des proches, ses enfants, ou de fragiles beautés? et l'amour divin dans le cœur du pénitent ou du juste aurait-il moins de force qu'une passion profane dans l'âme du pécheur? Loin de nous, mes frères, cet amour injurieux à la Divinité. Il faut qu'il soit dominant dans une âme chrétienne; qu'il soit actif et fécond en vertus pratiques, au lieu de se borner à de stériles sentiments; enfin qu'il tende sans cesse à un plus haut degré de ferveur. C'est-à-dire que, pour aimer Dieu d'une manière digne de lui, il faut l'aimer par-dessus toutes choses, le lui prouver par des œuvres, et ne jamais se borner à une certaine mesure d'amour.

I. Il est dans l'amour divin un degré de perfection, qui justifie le pénitent, avant l'absolution du prêtre; et, pour être justifié dans le sacrement de pénitence, il suffit d'avoir un amour commencé. Ce sont là deux vérités que l'Église, assemblée au concile de Trente, a clairement décidées. Mais en quoi consiste la perfection de la charité! qu'est-ce que cet amour commencé, qui suffit, mais qui est nécessaire au pénitent, pour être vraiment absous? c'est ce qu'il faut ici, mes frères, vous développer avant toutes choses, pour vous donner une juste idée de l'amour dominant que je vous prêche.

Disons-nous que la charité parfaite consiste à aimer Dieu par-dessus toutes choses? Monstrueuse erreur! Quoi! ces commencements d'amour, qui sont une disposition suffisante à la justification, seraient-ils donc un amour inférieur à l'amour du crime? Suffirait-il pour obtenir grâce devant Dieu, de l'avoir fait entrer en concurrence et mis en parallèle avec les objets de nos passions, sans lui donner la préférence; et quoiqu'il soit moins aimé que sa créature, doit-il être assez flatté de cette glorieuse rivalité, pour rendre au pécheur ses bonnes grâces! Blasphèmes affreux, qu'on n'oserait hautement proférer; mais tel est l'artifice du relâchement: il pose les principes, et laisse au cœur humain le soin des conséquences.

Disons-nous qu'aimer Dieu d'un amour parfait, c'est l'aimer pour lui-même, et comme source de toute justice, au lieu de se borner à l'aimer comme étant l'objet de la béatitude éternelle? Mais qui ne sait que le concile de Trente, en parlant de ces commencements d'amour, qui sont une disposition nécessaire à la justification du pécheur, exige nettement que Dieu soit aimé comme source de toute justice? (*Conc. de Trente*, sess. VI, ch. 6.) Eh! sans ce motif, l'amour divin qu'aurait-il de plus que l'espérance? il est utile sans doute de joindre l'espérance à l'amour: il est même impossible de séparer cette première vertu de la seconde. Prétendre à ce pieux raffinement, ce serait s'égarer dans des mysticités chimériques, renoncer à s'occuper de sa destinée, s'interdire le plus naturel et le plus juste de tous

les désirs, quand il est bien ordonné, le désir du bonheur; et détourner sans cesse les yeux d'une félicité que Dieu ne cesse de nous offrir. Mais aussi en rester à l'amour de cette félicité, sans être touché des perfections infinies de l'Être suprême, ne serait-ce pas réduire l'amour de Dieu à celui de nous-mêmes, nous rendre le centre de nos affections et de nos désirs, refuser l'hommage dû à la beauté souveraine? Ne serait-ce pas s'arrêter à une piété mercenaire, n'être vertueux que par intérêt, refuser de faire le bien pour le bien même, et nourrir au fond de son âme la disposition tacite de renoncer à son Dieu, s'il pouvait cesser d'être le prix de la charité? Quoi! vous voulez que Dieu touché de ce beau retour vous pardonne vos crimes? Mais vous qui présumez ainsi de la bonté divine, en faveur de pareils sentiments, pardonneriez-vous à votre ennemi, s'il ne vous était ordonnée de l'aimer? O le plus aimable de tous les êtres? non je ne m'arrêterai pas à des sentiments si peu dignes de vous. Quand je n'aurais rien reçu, quand je ne devrais rien attendre de votre bonté infinie, il me suffirait de connaître vos perfections adorables, pour vous aimer par-dessus toutes choses et plus que moi-même. Quand vous n'auriez aucun rapport avec ma félicité, où trouverais-je un être aussi digne de mon cœur? Je vous ai aimé trop tard, beauté ancienne et toujours nouvelle; mais vous ne dédaignerez pas un cœur que le repentir et l'humiliation de ses égarements ramène à vos pieds. Ainsi ont parlé tous les pénitents qui ont sérieusement voulu se réconcilier avec le Seigneur, et mériter de recevoir le pardon de leurs crimes par la bouche de ses ministres.

En quoi ferons-nous donc consister la perfection de la charité? Dans la ferveur. Et telle est, mes frères, j'ose le dire après le grand Bossuet, la doctrine la plus conforme aux paroles et à l'esprit du concile de Trente.

Il est possible en effet que Dieu, quoique aimé par-dessus toutes choses, quoique aimé pour lui-même, le soit d'une manière encore faible et languissante; que dis-je, possible? Cette tiédeur, hélas! est l'état le plus ordinaire des justes qui sont ici-bas. Voilà cet amour commencé que demande le concile aux pécheurs, pour être justifiés; voilà l'espèce d'amour dominant que je veux ici vous faire regarder comme indispensable. Il est possible au contraire que cet amour soit impétueux, ardent, comme celui de l'épouse des *Cantiques*, impatiente de voir son époux; de David soupirant devant le Seigneur, comme un cerf altéré désire une source; de Marie fondant en larmes aux pieds de Jésus; de saint Paul, brûlant du désir de mourir, pour vivre avec Jésus-Christ; des Hilarion et des Antoine s'exténuant dans les déserts; de Thérèse dans les extases et des martyrs au sein des tourments. Voilà cette charité parfaite, qui anticipe les effets de l'absolution dans les saints pénitents empressés de la recevoir; et voilà,

mes frères, l'espèce de charité à laquelle vous devez aspirer sans cesse en gémissant de la lenteur involontaire de vos progrès, quoique au fond elle ne soit pas un crime. L'amour parfait et commencé sont donc de la même nature et ne diffèrent que par le degré de ferveur. C'est le feu de l'âme, feu sacré, dont l'espèce reste la même avec plus ou moins d'ardeur, et qui ne peut avoir dans les grands saints et dans les justes ordinaires d'autre différence que celle qui est entre la flamme et l'étincelle.

Tous ces principes une fois établis, pourriez-vous, mes frères, vous permettre quelque passion supérieure à l'amour divin? Pourriez-vous aimer les créatures, autrement que pour Dieu et par ses ordres, ou ne l'aimer lui-même que parce qu'il doit vous rendre éternellement heureux? et pourriez-vous en cet état vous croire suffisamment dignes du pardon de vos crimes? Si l'autorité de vos maîtres dans la piété vous fait tenir invariablement à la pratique de ces fausses maximes; aveugles, égarez-vous avec ces guides plus aveugles encore; mais vous qui ne refusez pas de contempler les perfections infinies de l'Etre suprême, qu'oserez-vous préférer à ce Dieu souverainement aimable, et quel objet dans l'univers pourrait vous paraître aussi digne de votre amour? Aveugles mortels, disait saint Bernard, qu'est-ce qui vous séduit dans la créature? Si ce petit ruisseau vous enchante, que ne remontez-vous à la source immense de tous les êtres? En vous attachant aux choses sensibles, homme stupide, vous n'embrassez qu'un fantôme et vous courez après une ombre. Si vous êtes ravis des traits de grandeur dont elles portent l'empreinte, que ne remontez-vous jusqu'à ce parfait ouvrier, qui possède, à un degré infini, tout ce qu'il y a de bon et de beau dans ses ouvrages, et qui n'a gravé sur toute la nature que quelques traits grossiers de son image? Si de simples créatures vous plaisent, vous charment, que serait-ce de celui qui les a faites? Vous ne voyez en elles que de faibles crayons de la beauté primitive et de légers écoulements de ses perfections infinies. Tout ce qu'il y a de grand et de magnifique dans l'univers n'est qu'une ombre de la grandeur et de la gloire qui environne le Tout-Puissant. Comment, au mépris de cet Etre seul digne de notre culte et de nos cœurs, prostituez-vous votre amour à des êtres misérables et passagers?

O homme! connais l'excellence de ta nature et la grandeur de ta destination. Tu n'es fait que pour le ciel; pourquoi t'arrêtes-tu sur la terre? Dieu ne t'a créé que pour lui: Veux-tu renoncer à cette fin glorieuse pour des biens périssables? Ils te furent donnés seulement pour ton usage: veux-tu y fixer tes vœux et tes espérances? Que tes inclinations sont basses! brise courageusement les liens honteux qui t'attachent ici-bas. Lève les yeux au ciel, c'est ta patrie. Tu peux voler dans le sein de Dieu; il t'appelle et tu rampes. Comme l'aigle, tu peux te perdre

dans les cieux, et tu t'attaches à une feuille comme l'insecte.

Oh! que le vrai chrétien est élevé au-dessus de ces âmes viles et rampantes! il vous aime, Seigneur, et il foule aux pieds tout le reste des biens. Il est prêt à tout sacrifier, à tout perdre et à mourir, plutôt que de vous offenser ou de vous déplaire. S'il tient encore à la terre, ce n'est que par des besoins inséparables de la nature. Tout ici-bas lui paraît indigne de son cœur. Dégagé de tous les liens qui nous attachent aux créatures, indépendant de tout ce qui l'environne, insensible à toutes les impressions de la chair et du sang, il ne tend qu'à sa dernière fin, et il préfère à tous les biens cette précieuse perle dont parle l'Evangile. Les plaisirs ne lui offrent que de faibles attrait; la gloire, qu'un faux éclat; la prospérité, que des écueils; les honneurs, qu'une vaine fumée; la fortune que des biens fragiles; le monde, qu'une vallée de larmes, et la vie entière ne lui semble que la courte aurore de l'éternité. Ne craignez pas que cette âme sublime s'appesantisse avec la chair et en contracte les goûts. Son corps est sur la terre; mais elle est dans les cieux.

C'est ainsi que la charité dominante nous donne des ailes et qu'elle nous élève au-dessus de toutes les affections terrestres. Elle ne laisse dans nos cœurs rien d'animal et nous rapproche de la pureté des anges; tandis que la cupidité nous avilit et nous abaisse au niveau de la bête. Et plutôt à Dieu que, se bornant à nous dégrader, elle fit notre honte, sans assurer notre perte; mais elle nous révolte contre Dieu et nous livre à Satan. C'est par la cupidité que règne en nous ce prince de ténèbres, comme c'est par la charité qu'y règne Jésus-Christ. Si la première domine dans nos cœurs et règle nos œuvres, nous ne sommes que des ennemis de Dieu et des sujets de Bélial. Optez maintenant, mes frères, entre l'amour divin et la cupidité; mais sachez que c'est opter entre Dieu et le démon. L'un et l'autre vous appellent sous leurs étendards; lequel des deux voulez-vous suivre? Lequel des deux vous promet un règne plus doux et une fin plus heureuse? Voilà deux maîtres; déclarez-vous. Il ne peut y avoir ici de neutralité; ne vous flattez pas de les servir tous les deux à la fois et de porter deux jougs différents. A qui voulez-vous appartenir? c'est à votre cœur à décider. Qui aimez-vous plus, Dieu ou le monde? parlez; un mot va fixer votre sort et vous donner un maître.

N'est-ce pas, en effet, renoncer le vrai Dieu que de lui préférer des biens créés? Saint Augustin l'a dit, chaque passion a sa divinité. Ce que nous aimons de préférence est notre idole. La charité seule rend un juste hommage à l'Etre suprême; et, comme le dit un Père de l'Eglise, il n'est reconnu pour le vrai Dieu que de ceux qui l'aiment. L'aimer donc plus faiblement que la créature c'est lui disputer le premier droit de la divinité; c'est le renverser, autant qu'il est en nous de son trône, pour y placer

l'objet de de nos profanes amours. Crime affreux! infâme idolâtrie! A qui, ô mon Dieu! le pécheur ose-t-il, non-seulement vous comparer, mais vous préférer, quelle basse inclination ose-t-il substituer à votre amour! quelle vile créature vous dispute, vous enlève son cœur! Ames sacrilèges, à quelle indigne rivalité exposez-vous l'Être suprême! A qui m'avez-vous égalé, vous dit le Seigneur par son prophète? *Cui assimilastis me et adæquastis?* (Isa., XL.) Il est vrai que vous n'adorez pas à ma place des idoles de bois et de pierre, mais êtes-vous moins idolâtres et suis-je moins outragé, si vous aimez plus que moi des biens fragiles et méprisables, si vous ne sacrifiez qu'à la fortune, si l'or est votre divinité, si vous n'avez d'autre religion que le plaisir, si vous n'offrez de l'encens qu'aux grands de la terre, si vous prostituez enfin à des idoles de chair et de sang vos coupables adorations? Indignes chrétiens à qui m'égaliez-vous? *Cui assimilastis me et adæquastis?* O mon Jésus, fûtes-vous autrefois plus outragé par la préférence qu'osa donner à un fameux scélérat, un peuple obstiné à demander votre supplice?

Ah! Seigneur, je connais la grandeur de l'outrage qu'on vous fait en aimant quelque chose au-dessus de vous. Plutôt que de tomber dans ce malheur, puissé-je voir le renversement de ma fortune, encourir la haine de mes proches et le mépris de mes amis, devenir la proie de mes ennemis et l'opprobre de l'univers; puisse toute ma gloire se changer en confusion, mes plaisirs en douleurs, mes espérances en fumée, ma joie en tristesse et ma chair en pourriture; puissé-je être inondé de ce déluge de revers et de maux que vous répandîtes sur le saint homme Job; puissent fondre sur moi toutes les malédictions que vous prononcez par la voix de Moïse contre ceux qui ne vous aimeront pas; puissé-je enfin vivre et mourir dans les supplices! Non, les promesses les plus magnifiques, les plus terribles menaces, les plus rudes épreuves ne pourront désormais vous enlever mon cœur. Soutenu de votre grâce toute-puissante, j'ose le dire avec la confiance de l'Apôtre (Rom., VIII), qu'est-ce qui pourra m'ôter l'amour que je sens pour Jésus-Christ? Seront-ce les tribulations, la pauvreté, la faim, la nudité, le péril, la persécution ou le glaive? Mais l'amour que j'ai pour celui qui m'a tant aimé saura vaincre tant d'obstacles réunis. Je défie la mort et la vie, les anges, les principautés, les puissances, toutes les choses présentes et futures, les violences des hommes, le ciel, les enfers, toutes les créatures ensemble de me faire perdre la charité qui m'attache à Jésus-Christ notre Seigneur. Voilà ce que c'est qu'aimer Dieu par-dessus toutes choses et plus que soi-même.

Mais est-il besoin, Seigneur, d'inspirer à ceux qui vous aiment les sacrifices qui vous sont dus? Aimez, dit saint Augustin, et faites ensuite ce qui vous plaira. Je n'ai

plus de loi à vous donner, de promesses, de menaces à vous faire, ni de modèle à vous proposer. Aimez seulement et vous serez assez éclairés sur vos devoirs, assez forts pour les remplir. L'amour divin sera lui seul votre loi, votre force, votre attrait. Aimez et livrez-vous ensuite à votre cœur, écoutez ses avis, suivez ses penchants, secondiez ses mouvements, vous ferez tout ce que vous devez faire, et vous le ferez bien, parce que la charité est un arbre qui ne porte que de bons fruits. Aimez et vous ne disputerez plus sur l'étendue de vos devoirs, vous cesserez de ménager adroitement une passion favorite, vous dissiperez ces illusions que chérit et que fomentent une conscience erronée; vous verrez bientôt disparaître les doutes pusillanimes où vous êtes si vous n'outrez pas le devoir, vous n'aurez plus cette lâcheté que vous couvrez du nom de prudence, vous ne craindrez plus de pousser le zèle jusqu'à l'indiscrétion et la ferveur jusqu'à l'excès. Aimez et l'amour vous fera tout oser, tout entreprendre : il vous fera dédaigner les plaisirs, vaincre les tentations, surmonter les obstacles et braver les dangers. Aimez enfin, aimez, comme le doit un vrai chrétien et vous ne mettrez plus de bornes à votre obéissance, vous ne ferez plus d'injustes exceptions à la pratique des devoirs de la religion et à l'observance de ses commandements, vous ne conserverez pas après l'accomplissement du reste de la loi un penchant criminel, un vice secret, une attache illicite aux choses sensibles; vous ne croirez pas pouvoir tenir au monde par un côté, vous n'épargnerez pas l'endroit faible de votre cœur, vous ne vous permettrez point les caprices d'une conscience arbitraire, vous ne chercherez pas des adoucissements défendus à une loi gênante pour n'obéir qu'à demi. Se conduire ainsi, mes frères, ce ne serait pas aimer le Seigneur. L'amour divin se reprocherait une seule prévarication comme une foule de crimes. Aussi attentif, aussi vigilant dans les détails qu'héroïque dans les grandes choses, il étend son zèle à tous les moyens de plaire et ne croit pas pouvoir, en faveur de ses prodiges, s'oublier dans les œuvres ordinaires ou se démentir dans une seule occasion. Eh! quel étrange amour serait celui qui se réserverait de déplaire et d'offenser en un point, et qui, sans refuser le sacrifice, voudrait cependant dérober une partie de la victime! Loin de moi, Seigneur, ce larcin sacrilège; loin de moi ces réserves coupables. Je veux m'immoler tout entier. Que le feu de mon amour, semblable à celui qu'Elie fit descendre du ciel, consume à la fois l'holocauste et l'autel.

Tels sont, mes frères, les sentiments généreux qu'inspire l'amour de Dieu lorsqu'il domine dans nos âmes. Il épuise tout ce qu'elles ont de sentiments, y commande en souverain, en bannit tout autre amour ou en devient la règle. Il étouffe, quand il le faut, les cris du sang et de l'amitié, fait taire

l'amour-propre et nous inspire contre nous une sainte haine. Il méprise la vie, en regarde souvent la perte comme un gain, et sait dans l'occasion braver la mort.

II. C'est à ces preuves, mes frères, que vous connaîtrez si vous aimez véritablement le Seigneur par-dessus toutes choses et plus que vous-mêmes. De tels sentiments éclatent nécessairement par des œuvres. Défiezz-vous de ce faux amour qui endort l'âme dans une sorte de mollesse, de cet amour lâche et paresseux qui, ne se nourrissant que de paroles et de soupirs, néglige les preuves; qui s'arrête à une oisive contemplation, sans force, sans activité; de cet amour enfin, qui, étant sans aiguillon et sans attrait, demeure aussi sans action et sans mouvement.

Charité divine, ce n'est point là votre caractère. Vous êtes active; vous portez dans l'âme un feu qui se répand au dehors, un zèle, une ardeur qui, ne pouvant se borner à de vaines protestations, recherche, embrasse vivement toutes les occasions de se signaler par des œuvres. Eh! seriez-vous moins généreuse que l'amour profane? Allez, peuple d'Israël, disait autrefois un prophète, vous qui ne rendez au vrai Dieu qu'un culte languissant; allez chez les nations idolâtres, et voyez si elles traitent ainsi leurs fausses divinités : *Transite ad insulas Cethim, in Cedar mittite, et videte si factum est hujuscemodi.* (Jerem., II.) Tièdes amateurs de la beauté suprême, je vous renvoie de même au milieu des abominations de Babylone. Voyez les hommages qu'on y rend, les sacrifices qu'on y fait à des beautés aussi viles que passagères. Vous laisserez-vous surpasser par ces infâmes adorateurs? Cette ardeur qu'ils font paraître pour leur idole, la refuserez-vous au Dieu souverainement aimable que vous adorez? ils sont inépuisables en preuves de tendresse pour l'objet d'une passion criminelle, obstinés dans leurs désirs, constants dans leurs poursuites, industrieux à trouver les moyens de plaire, ardents à les saisir, n'aurez-vous au contraire, en aimant le Seigneur, que lâcheté, qu'indolence, que pusillanimité, que froideur? Indignes chrétiens, voyez les mondains dans leurs passions impures, et comparez-en la chaleur et l'activité à votre charité léthargique : *Transite ad insulas Cethim, in Cedar mittite, et videte si factum est hujuscemodi.*

Que de veilles, de soins, de démarches, de sacrifices, entraîne l'amour profane! Que d'inquiétudes, d'alarmes, de dépits, de fureurs et de crimes il inspire aux cœurs malheureux dont il s'est emparé! La fortune, la liberté, l'honneur, la santé, la vie même, tout lui est immolé. Il se soutient contre l'ingratitude, les outrages, la perfidie, les mépris, les cruelles jalousies et les soucis rongeurs. Il se plaît dans la tristesse et dans les larmes. Presque toujours les contretemps, les obstacles, les refus et les dangers, bien loin de l'affaiblir, l'enracinent, l'irritent, l'enflamment; et vous, ô mon

Dieu! vous n'aurez parmi les chrétiens que des cœurs tièdes et tranquilles? Ils n'auront pour vous que des sentiments faibles et passagers qui n'influent presque pas sur leurs œuvres? Possédés d'une passion criminelle, ils brûleront, ils seront hors d'eux-mêmes; tout dans leur conduite sera l'effet de ce honteux délire; et la charité, échauffant à peine ceux qui vous aiment, ne sera ni le mobile de leurs cœurs, ni le principe de leurs actions, et ne ressemblera qu'à de l'indifférence? Allez, froids adorateurs d'un Etre digne des plus tendres hommages et de la plus active obéissance, allez au milieu d'un monde pervers comparer votre indolence pour le Seigneur au zèle de ceux qui brûlent d'une flamme impudique : *Transite ad insulas Cethim, in Cedar mittite, et videte si factum est hujuscemodi.*

Non, mes frères, non, l'amour divin, dans l'âme du vrai fidèle n'est pas une chaleur douce qui l'entretienne dans une fausse paix, c'est un feu brûlant qui l'agite et la dévore. Ce n'est pas une agréable léthargie qui se plaise dans le repos et qui flatte l'amour-propre, c'est un sentiment inquiet et bouillant qui s'empare du cœur et le remue sans cesse, un poids qui entraîne, un mouvement qui transporte, une impression vive qui frappe, qui décide, une passion ardente qui ne peut souffrir ni concurrence ni partage, qui éclate malgré nous et qui donne le jeu à toutes les puissances de l'âme bien loin de l'assoupir. Ce n'est plus alors qu'attention et qu'empressement de plaire à Dieu. Point de joie plus douce que celle de s'en occuper, point d'intérêt plus vif que celui de sa gloire, point de douleur pareille à celle de voir qu'on l'outrage, l'unique plaisir est de le servir et de lui gagner des cœurs. On voudrait communiquer à ses frères sa propre piété, son ardeur, et, s'il était possible, tout convertir, tout embraser du même feu dont on brûle. Mes yeux, disait le Roi-Prophète, répandent des ruisseaux de larmes parce qu'on n'observe pas votre loi. Je sèche d'ennui, je suis saisi d'horreur quand je vois les pécheurs mépriser ou violer vos commandements. Je brûle de zèle pour vous, Seigneur Dieu des armées, disait le prophète Elie, parce que les enfants d'Israël ont abandonné votre alliance. Voilà les impressions que l'amour divin fait sur les âmes. Désabusez-vous, mauvais chrétiens, qui croyez aimer Dieu parce que vous ne le haïssez pas, ou qui vous reposez sur des attendrissements passagers et de stériles sentiments. Ce n'est point à de vains soupirs que s'arrête l'amour. Il est toujours accompagné d'obéissance et d'ardeur. Celui qui m'aime, dit le Sauveur, observe mes commandements.

Ce n'est donc pas assez de s'asseoir à la table de l'Epoux, de lui prodiguer des serments de constance et de fidélité, d'en rechercher la présence et de s'oublier dans une oisive contemplation. Ce n'est pas assez de multiplier les pratiques arbitraires; de faire mille efforts pour s'attendrir, de

s'arracher à soi-même des larmes consolantes pour l'amour-propre ; de s'exciter à des extases et de former, dans l'accès d'une ferveur artificielle, ces actes de charité dont se repaît une âme naturellement sensible.

Cette dévotion où l'on ne cherche le plus souvent qu'une satisfaction intérieure, n'est aussi le plus souvent qu'une illusion de l'amour-propre et un piège de l'ennemi. Ce n'est pas que Dieu ne joigne souvent à la charité de douces consolations et des goûts sensibles ; il se laisse quelquefois goûter par ses vrais serviteurs ; quelquefois aussi, dans le temps qu'il en est le plus aimé, il les éprouve par des sécheresses et par je ne sais quels dégoûts qui affligent, qui alarment souvent les âmes timorées. Ne vous arrêtez pas, chrétiens, à ces signes équivoques, qui pourraient vous flatter mal à propos d'avoir la charité ou vous persuader faussement que vous ne l'avez pas. Le Sauveur nous la fait connaître à des marques plus sûres. Celui qui m'aime, dit-il, sera fidèle à ma loi ; c'est-à-dire que sa volonté sera toujours la mienne, que ses intérêts céderont toujours aux intérêts de ma gloire ; qu'il n'aura de plaisir que celui de m'obéir. Ce n'est point par des douceurs intérieures qu'il s'assurera de m'aimer, mais par des œuvres. Il ne fera point consister sa piété dans des prières oiseuses, mais dans une vie pleine de mérites. Il ne croira point m'honorer par des pratiques de fantaisie, mais par des vertus. Il ne comptera point les heures passées dans une espèce de langueur en ma présence, mais les passions domptées, les habitudes changées, les vices déracinés. Persuadé enfin que je demande moins de discours que des sacrifices d'obéissance, il ne croira m'aimer que lorsqu'il ne lui restera plus dans la religion de devoirs à remplir.

Tarissez donc, mes frères, la source de ces larmes stériles que vous répandez avec un secret plaisir, et substituez-leur des fruits de pénitence. Moins de prières et plus de zèle ; moins d'actes d'amour et plus de vertus. Employez à grossir le trésor de vos mérites ces efforts que vous faites pour vous attendrir en présence du Seigneur. Renoncez jusqu'alors à la faveur des extases ; les vôtres sont contrefaits, mal imités, et les fruits d'une imagination échauffée. Tandis que vous vous exhalez dans l'oraison en soupirs inutiles, et que vous cherchez dans une longue contemplation cette douceur secrète que goûte ordinairement une âme tendre et sensible, l'affaire de votre salut vous presse ; vous négligez des devoirs essentiels et des œuvres nécessaires. Laissez là vos frivoles sentiments ou vos grimaces. Il faut réformer des mœurs encore suspectes ; joindre l'expiation des crimes au repentir ; réparer des scandales qui ont été funestes à tant d'âmes ; extirper un reste de vice ; brûler jusqu'à la racine une passion qui menace de revivre ; répandre au loin la bonne odeur de la vertu, exciter les faibles par de bons exemples, présider aux soins domestiques, veiller sur une famille qui demande votre présence.

Vous vous absorbez dans l'oraison, et les hôpitaux réclament votre secours, des malheureux attendent dans les prisons vos consolations et vos bienfaits, la veuve et l'orphelin vous implorent, les pauvres gémissent à votre porte, en proie à la douleur, à la misère, à la faim. Allez plutôt pratiquer ces œuvres de religion et de charité ; goûtez ensuite, je le veux, dans la méditation et la prière, les douceurs de l'amour : il est sincère alors, et l'illusion n'est plus à craindre.

III. O vous, âmes justes, dont la charité, quoique dominante, quoique active et féconde en bonnes œuvres, est néanmoins encore faible et dans un degré peu sensible, gardez-vous de vous borner à cette mesure d'amour, sous prétexte qu'elle a suffi pour votre justification. C'est une loi indispensable de prétendre toujours à une charité plus ardente. Et pour vous en convaincre je vais d'abord établir ce grand principe de saint Augustin, que les différents degrés de la justice sont formés par les différents degrés de la charité ; d'où il est aisé de conclure que les mêmes raisons, les mêmes preuves de l'obligation rigoureuse où nous sommes de travailler sans cesse à faire de nouveaux progrès dans la justice, nous font en même temps un devoir de travailler continuellement à augmenter en nous la ferveur de la charité. Si vous me demandez par quelles raisons on est obligé d'aspirer toujours à une justice plus éminente, écoutez le Sage s'écrier : Ne cessez pas jusqu'à la mort de faire des progrès dans la justice ; écoutez le Sauveur ordonner à ses disciples d'être parfaits comme le Père céleste est parfait ; écoutez cet oracle de saint Jean, que celui qui est saint travaille à se sanctifier davantage et que le juste tende à une plus haute justice ; écoutez l'Apôtre faire en mille endroits de ses épîtres un devoir aux premiers chrétiens de croire en Jésus-Christ de toutes les manières, d'augmenter sans cesse leur charité, d'abonder toujours davantage en amour, en grâce, en bonnes œuvres ; écoutez l'Eglise demander à Dieu dans ses prières d'accroître en nous de plus en plus la foi, l'espérance et la charité ; écoutez le concile de Trente fonder sur toutes ces preuves l'obligation où sont les pécheurs rentrés en grâce de se justifier toujours davantage ; écoutez cette belle et célèbre maxime de saint Bernard, la mesure de l'amour de Dieu est de l'aimer sans mesure ; écoutez saint Augustin et les plus grands maîtres de la vie spirituelle inculquer aux fidèles ces maximes fondamentales de la piété chrétienne que, dans la voie du salut, il faut toujours avancer, toujours courir ; que se plaire dans son état, c'est rester en chemin ; que se dire arrêtons, c'est périr.

Après tant de preuves accumulées, oseriez-vous, mes frères, vous borner à des sentiments que le concile de Trente n'appelle qu'un commencement d'amour ? Serait-il possible, mon cher auditeur, qu'après être parvenu à rentrer en grâce avec votre Dieu vous vous missiez peu en peine de lui plaire

davantage? Vous suffirait-il de mériter une place dans le ciel, sans en ambitionner une plus élevée? content d'aimer assez le Seigneur pour n'en être point haï, d'être assez juste pour éviter la réprobation, et d'entrer dans le chemin du ciel autant qu'il le faut pour n'être plus dans celui de l'enfer; dédaigneriez-vous de prétendre au rang des favoris de Dieu, de faire dans la justice de nouveaux progrès et d'avancer continuellement dans la voie du salut? Mes frères, ne vous y trompez pas, cette tiédeur vous sera bientôt funeste. Vous sentirez s'éteindre un feu que vous ne voulez plus enflammer. Vous perdrez une justice dont vous négligez les progrès. Vous reculerez dans la voie du salut, où vous refusez d'avancer, et la disgrâce du Seigneur vous punira de n'avoir voulu que l'aimer assez pour vous soustraire à sa colère. Le feu de l'amour divin s'éteint presque aussitôt qu'il cesse de gagner et de s'étendre. On est bientôt pécheur, dès qu'on ne veut pas devenir plus saint. On marche vers le ciel comme on remonte un fleuve : si on ne fait, pour avancer, des efforts continuels, le torrent entraîne, on recule, et dans un moment l'on perd le fruit des années.

Je n'en dis pas assez, mes frères, en vous faisant craindre que l'amour divin ne s'éteigne dans votre âme; si vous refusez de travailler à en augmenter l'ardeur; il est éteint par cette seule disposition où vous êtes de ne rien faire pour son accroissement. Vous n'aimez point du tout; dès que vous croyez aimer assez, et que vous ne voulez point aimer davantage. C'est un crime de s'arrêter volontairement dans la voie du salut; et la charité est incompatible avec un crime. Si, pour avancer, vous ne faites que des efforts inutiles; ne vous rebutez pas; ils vous tiendront en quelque sorte lieu de progrès aux yeux de ce Dieu infiniment bon, qui ne commande rien d'impossible. Il nous faut tous courir à la perfection de toutes nos forces; voilà le précepte; heureux ceux qui peuvent en approcher le plus! Pour vous qui tâchez en vain d'avancer rapidement dans cette sainte carrière, versez sur votre lenteur des larmes amères; mais ne perdez point courage. Dieu connaît votre faiblesse, et l'excuse en faveur de vos désirs et de vos regrets.

Que la crainte soit donc le partage de l'esclavage; que le mercenaire se borne à l'espérance sans amour; que le froid et lâche pénitent, après être parvenu à ce commencement de charité, qui ne justifie qu'avec la grâce du sacrement, s'arrête, et retombe aussitôt dans son premier état; mais vous, mes frères, qui aspirez à une justice plus haute et plus durable, ah! ne soyez jamais contents du degré d'amour que vous avez reçu. Ne regardez jamais en arrière. Prétendez toujours à de nouveaux progrès. La charité fervente a des délices inconnues aux âmes ordinaires. Que votre cœur semblable, à une terre aride, ne se rassasie jamais de cette eau salubre, qui rejait dans l'éter-

nité; qu'il en soit plus altéré, à mesure qu'il plaira au Seigneur de la répandre avec plus d'abondance; et si vous parvenez jamais à l'aimer autant qu'il est aimable, j'y consens, dites, c'est assez.

Mais jusqu'alors ne cessez pas, mon cher auditeur, de lui tenir ce tendre langage; vous savez, Seigneur, que je vous aime; mais ce n'est point encore assez; faites que je vous aime davantage. Votre amour n'est encore en moi qu'une semence délicate, exposée à mille dangers; faites-la devenir un grand arbre qui puisse braver les vents et les orages. N'abandonnez pas vos dons, ô mon Dieu! mais couronnez-les par des dons plus grands encore. Ne méprisez pas un amour commencé; mais faites-le croître de plus en plus jusqu'à ce qu'il remplisse mon âme tout entière, et qu'il en épuise le sentiment; que le feu naissant de la charité devienne en moi une flamme ardente; qu'il s'étende toujours; qu'il redouble son activité, jusqu'à ce que j'en sois entièrement consumé. Il ne me suffit pas d'en sentir la chaleur, d'en jeter des étincelles; je veux en être dévoré. Qu'il brûle dans mon âme jusqu'à la racine des passions; qu'il m'enflamme jusqu'à hâter ma dissolution; et, s'il est possible, que j'expire d'amour. Oh! qu'elle est petite la mesure que vous en accordez à la terre! Mais du moins, Seigneur, accordez-la moi tout entière. Que j'atteigne à ce haut degré où vous avez élevé les saints; que j'égale l'ardeur des martyrs; que je vous aime enfin, ô mon Dieu! autant qu'il est possible de vous aimer dans le temps, jusqu'à ce que je sois enivré de votre amour dans l'éternité. Ainsi soit-il

SERMON X.

Pour le quatrième dimanche de Carême.

SUR LA FIDÉLITÉ DUE AUX SOUVERAINS.

Jesu ergo cum cognovisset quia venturi essent ut raperent eum et facerent eum regem, fugit iterum in montem ipse solus. (Joan., VI.)

Jésus, connaissant que ce peuple était venu pour l'enlever et le faire roi, s'enfuit de nouveau tout seul sur la montagne.

Sire,

Le peuple, dans un transport de reconnaissance pour Jésus qui vient de le rassasier par un miracle, a conçu le dessein téméraire de l'élever sur le trône; coupable attentat commis contre le souverain légitime, et que Jésus condamne par sa fuite. Il était venu pour donner des leçons et des exemples de soumission à l'autorité souveraine, au lieu de s'en montrer l'usurpateur ou l'ennemi. Cet exemple, mes frères, me fournit une occasion bien naturelle, de vous parler de la fidélité due aux souverains; devoir sacré de la religion, et aussi important sans doute que la subordination des enfants envers leurs pères, des serviteurs envers leurs maîtres, qui fait souvent la matière de nos discours. Ainsi, mes frères, qu'aucun de vous ne regarde la fidélité qu'il doit au roi comme étant seulement une vertu civile

et politique, qui ne doit point être prêchée dans la chaire de vérité. Pour désabuser ceux qui auraient pu tomber dans une si grande erreur, je veux aujourd'hui établir la fidélité due aux souverains sur les seuls oracles de l'Écriture, principalement sur les maximes et sur les œuvres de Jésus-Christ ; nous en connaissons ainsi les motifs, l'étendue et le caractère.

J'envierais aux magistrats le soin de maintenir l'ordre public et la paix de l'empire, si la religion de Jésus-Christ n'eût fourni à ses ministres des moyens plus puissants de concourir à la tranquillité générale. Tandis qu'une police vigilante assurera par la force des lois la soumission des peuples et le repos de l'état ; nous pouvons faire mieux encore, c'est d'assurer au prince le cœur de ses sujets, de les lui soumettre par un principe de conscience, et de les unir à lui par les liens de l'amour.

Ce n'est pas, mes frères, qu'il vous faille des leçons d'obéissance, d'amour et de fidélité ; tout Français porte ses vertus en naissant, les suce avec le lait, les nourrit par l'exemple de ses pères. Je ne veux que donner à ces vertus le mérite trop rare peut-être parmi vous, d'avoir leur source dans la religion, et surtout d'être formées sur le modèle qu'en offre Jésus-Christ. Demandons cette grâce au Seigneur par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

Sire,

Le Sauveur du monde nous a donné les plus grands exemples de la fidélité due aux souverains ; il y a joint les préceptes les plus formels ; sa religion nous apprend que les rois tiennent la place de Dieu, qu'ils en sont l'image auguste, et que ce serait lui être infidèle que de l'être aux dépositaires de son autorité suprême. Quels motifs plus puissants un chrétien peut-il avoir pour être inviolablement fidèle à son prince ?

Le moment où le Verbe devient homme est le premier moment de sa soumission envers les rois. Un usurpateur était assis sur le trône de la Judée : ce royaume était devenu tributaire de l'empire, et le maître de Rome était le maître de l'univers, lorsqu'un ange vint annoncer à Marie l'incarnation du Verbe et la naissance d'un Dieu. Qui ne croirait que dans ces circonstances le Fils du Très-Haut ne descend des cieux que pour délivrer son peuple de l'esclavage et pour enlever aux césars l'empire du monde ? Mes pensées, dit le Seigneur, ne sont pas les vôtres ; le péché du premier homme avait été la révolte contre son Dieu et la désobéissance à ses ordres ; il fallait, pour l'expier, qu'un Dieu vint obéir à l'homme ; et, pour achever le contraste, qu'il vint se soumettre aux tyrans.

Ne croyez donc pas qu'il vienne au secours des peuples subjugués ; que, se déclarant l'ennemi de la tyrannie, il renverse les conquérants de leurs trônes, et les charge de fers ; ou que, levant l'étendard de la révolte, il soulève les peuples vaincus et leur ap-

prenne à venger par de noirs attentats la liberté publique. Hélas ! que les prophètes l'avait peint avec des couleurs bien différentes ! Une brebis que l'on mène à la boucherie, un agneau qui souffre en silence qu'on le dépouille de sa toison et qu'on le porte à l'autel du sacrifice ; voilà sous quelles images il avait été annoncé aux rois de la terre. Isaïe l'avait peint comme un homme si doux, comme un citoyen si tranquille, comme un sujet si fidèle, qu'il serait incapable de former un parti, de fomentier des troubles, d'assembler des mécontents et de pousser le moindre cri séditieux. Bien loin de le faire craindre aux souverains comme un vainqueur qui dût briser les sceptres et éteindre dans le sang les maisons régnantes, il avait prédit que ce Rédempteur pacifique n'entreprendrait pas même de briser un roseau à demi cassé, ni d'éteindre un tison fumant.

Jésus commence en naissant d'accomplir ces grandes prophéties. A peine venu au monde, il se trouve en butte aux persécutions d'un tyran, et en danger de perdre la vie. Bientôt en effet la cruelle et timide politique d'Hérode cherche à l'envelopper dans le massacre d'une foule d'innocents. Ce n'est que par la fuite qu'il échappe à la mort ; et par là il a également pourvu à sa sûreté et à celle des persécuteurs de l'innocence. Le sang de mille enfants a beau crier vengeance et demander une victime, Jésus ne fournira point de prétexte à la révolte des sujets injustement opprimés ; il ne donnera point d'exemple fatal au repos des empires. Il semble ainsi n'être né que pour rendre hommage à l'autorité souveraine. Son premier cri est celui d'un sujet fidèle ; ses premiers jours sont consacrés à l'affermissement des trônes, et ses premiers pas nous tracent la voie de la soumission et de la patience.

Le reste de sa vie, bien loin de démentir ces enseignements de son enfance, les confirmera de plus en plus. Je le vois jusqu'à la mort parfaitement soumis aux lois de l'État. Vous diriez que, pendant trente ans, il a oublié sa divinité pour ne s'occuper qu'à remplir les devoirs d'un bon citoyen. Il n'est point de tribut qu'il ne paye, point de loi, de coutume, de cérémonie de religion, dont il ne soit scrupuleux observateur, quoique dispensé par sa filiation divine. Les pharisiens, quoique toujours prêts à l'accuser, s'il eût violé quelque loi de la religion ou de l'État, ne purent jamais lui reprocher autre chose que d'avoir fait le jour du sabbat des guérisons miraculeuses, comme si la sainteté de ce jour devait suspendre la bienfaisance et la charité. Si les juifs, dans un transport d'amour et de reconnaissance, veulent l'élever sur le trône, il s'enfuit sur la montagne, et condamne ainsi tout à la fois l'usurpateur qui abuse de la bienveillance du peuple, et le peuple infidèle, qui cherche à changer de maître. Sa vie enfin, surtout l'histoire de sa passion, n'est qu'un tissu de preuves de sa parfaite soumission à l'ordre général et à la puissance publique.

Voulez-vous comparer sa doctrine à ses

œuvres, vous verrez qu'il est venu prêcher à ses disciples la fidélité qu'il montrait dans sa conduite; qu'il est venu changer en devoir de religion ce qui n'était que le fruit de l'intérêt ou de la crainte, et que, joignant la force des préceptes à la persuasion de l'exemple, il est venu non-seulement respecter les trônes, mais encore les affermir, en affermissant les nations dans l'obéissance; non-seulement se soumettre aux souverains, mais encore consacrer par sa doctrine leur personne et leur autorité. Entendez-le dire à ses disciples que le Fils de l'homme n'est pas venu détruire la loi, mais s'y soumettre; entendez-le mettre sur la même ligne, et faire marcher d'un pas égal nos devoirs envers Dieu et envers César; entendez-le condamner dans une parabole, et menacer d'une mort violente ce peuple rebelle, qui dit de son prince : Nous ne voulons plus qu'il règne sur nous; entendez-le surtout trancher toutes les questions captieuses que lui font ses ennemis sur les droits de l'empereur, en présentant son image gravée sur la monnaie publique.

Ne nous étonnons pas, mes frères, de voir la soumission parfaite de Jésus à l'autorité souveraine, soit qu'elle réside dans la personne même du prince, ou dans celle des sujets revêtus d'une partie de l'autorité royale. Il voit en eux l'autorité de son Père, son image dans les rois, sa volonté dans la leur, ses ordres dans les lois publiques, sa providence dans la police qui maintient le repos de l'Etat; et tel a été constamment le principe de sa dépendance. Sur le point d'entrer dans le monde et de se revêtir de la nature humaine, me voici, dit-il à son Père, je viens pour accomplir votre volonté en toutes choses. Dès lors chaque pas, chaque parole, chaque œuvre de Jésus-Christ, lorsqu'il semble n'obéir qu'aux hommes, est un acte d'obéissance envers ce Père adorable. Je nourris mon âme, disait-il, de cette parfaite soumission aux ordres de mon Père. Je renonce entièrement à ma propre volonté pour faire celle du Dieu qui m'envoie. Aussi le vit-on toujours occupé de l'accomplissement des Ecritures, comme d'autant d'ordres supérieurs qui devaient régler sa conduite. Le moment est-il venu de boire le calice affreux que lui prépare la rage de ses ennemis, il le reçoit de la main de son Père, et lui sacrifie aussitôt les répugnances inséparables de la nature. Dans l'autorité du grand prêtre, du sénat, d'Hérode et de César, il ne voit plus que l'autorité du Très-Haut. Ses juges ne lui semblent que l'écho de l'arrêt éternel qui le condamne à la mort. Pilate lui paraît le ministre du ciel plutôt que de l'empire. Vous n'auriez, lui dit-il, aucun pouvoir sur ma personne, s'il ne vous était donné d'en haut. (Joan., XIX.) Enfin le dernier cri qu'il pousse vers son Père avant que d'expirer est une dernière preuve qu'il se regarde comme sa victime.

Instruits par un si grand maître, regardons désormais les rois comme représentant ici-bas le Roi du ciel et de la terre, leur au-

torité comme une participation de son empire éternel, leur pouvoir comme une portion de sa toute puissance, et leur majesté comme l'image auguste de la majesté divine. Obéissons-leur, comme si nous obéissons au souverain maître, et croyons fermement avec l'Apôtre (Rom., XIII), que résister aux puissances, ce serait résister aux ordres supérieurs de la divinité.

Oui, mes frères, lorsqu'une orgueilleuse philosophie ne voit dans la personne du monarque qu'un homme devenu le plus fort, un homme qui asservit les grands par les bienfaits et le peuple par la force; la religion voit en lui le choix, l'ouvrage de Dieu et le dépositaire de son autorité. Dieu seul, vous dit-elle, choisit vos maîtres. C'est de sa main qu'ils tiennent la couronne, et lui seul a le droit de la reprendre. Il dirige encore, quoique d'une manière invisible, la main qui répand sur leurs têtes l'onction royale, comme il dirigea autrefois invisiblement la main de Samuel et d'Elie. Mes ministres peuvent dire au souverain, comme autrefois les prophètes, c'est le Seigneur qui vous a fait roi par son onction sainte, et au peuple, voilà le roi que Dieu vous a donné.

En combien d'endroits des livres saints ce grand principe n'est-il pas consacré? Gédéon fait aux députés d'Israël cette belle réponse : Nous ne régnerons sur vous ni moi ni mes enfants, mais ce sera le Seigneur. *Ce n'est pas vous, c'est moi qu'ils ont rejeté*, dit le Seigneur à Samuel, quand les Hébreux veulent changer le gouvernement. (I Reg., VIII.) David reconnaît que Dieu a choisi son fils Salomon pour le placer sur le trône. Salomon, à son tour, fait au Seigneur cet hommage de sa couronne, qui devrait être commun à tous les rois de l'univers : Dieu de mes pères, c'est vous qui m'avez choisi pour être le roi de votre peuple. Daniel dit à Nabuchodonosor : Vous êtes, il est vrai le maître des rois; mais c'est le Dieu du ciel qui vous a donné le royaume, la puissance, l'empire et la gloire. (Dan., II.) C'est par moi que règnent les rois, a dit la Sagesse éternelle, pour instruire les souverains et les peuples du grand fondement de l'équité des uns et de l'obéissance des autres.

Non, mes frères, il ne peut y avoir sur la terre d'autre maître suprême que l'Eternel. Il n'y a point d'autre nom qui doive faire fléchir nos genoux. Il est la source de toute autorité, le principe de toute dépendance. A lui seul appartiennent la magnificence, la gloire, la puissance, l'empire. C'est à lui seul qu'il appartient essentiellement de régner. En lui seul résident l'autorité, la force et la grandeur suprême. Lui seul, enfin, peut s'attribuer l'honneur et la gloire. En un mot, toute puissance ici-bas n'est qu'une émanation de la toute-puissance divine, toute grandeur qu'une image de la grandeur suprême. C'est le Seigneur qui se communique en partie à ceux qu'il a placés sur le trône, qui se peint, qui se reproduit en quelque sorte dans leur personne sacrée, et qui forme leur majesté de quelques rayons

de la majesté divine. Oui, j'ose le dire en ce sens-là, augustes souverains, vous êtes des dieux, et votre majestueuse puissance vous rend comparables à des fils du Très-Haut : *Ego dixi : Dii estis, et filii Excelsi omnes.* (Psal. LXXXI.)

Je ne m'étonne plus que la terre ait englouti tout vivants les trois séditeux qui osèrent s'élever contre Moïse; que la ville de Sichem ait péri avec ses habitants, pour avoir jeté ce cri d'audace : Qui est Abimélech, et qui est la ville de Sichem pour lui être assujettie? que le temple où s'était réfugié le téméraire Adonias, et l'autel qu'il tenait embrassé, n'aient fait que différer la mort qu'il avait méritée par sa révolte. Je ne m'étonne plus qu'une chaîne infinie de troubles, de calamités, de malheurs et de crimes, terminée enfin par la ruine entière du royaume d'Israël, ait puni l'insolence et le schisme des dix tribus. Je ne m'étonne plus surtout que David ait fait massacrer sous ses yeux les monstres qui avaient trempé leurs mains parricides dans le sang de Saül et d'Isboseth; et que Zambri, parvenu au trône par le meurtre de Baasa, ait péri sept jours après dans les flammes. C'est ici le Très-Haut qui punit des attentats formés contre sa majesté, sa puissance, et qui venge sa propre cause dans celle des rois.

II. Quelle conséquence tirerons-nous, mes frères, de ces grands motifs de la fidélité due aux souverains? Elle est bien naturelle : c'est qu'on est obligé de leur rester fidèle dans l'oppression la plus criante, et qu'il n'est jamais permis de secouer le joug de la tyrannie. Telle est l'étendue de la fidélité que nous devons à des maîtres préposés du Seigneur, pour être à l'égard des peuples les instruments de sa miséricorde ou de sa justice. Elle est un devoir aussi sacré sous le joug le plus pesant, que sous la domination la plus douce. Soyez soumis à vos maîtres, même les plus injustes et les plus durs (I *Petr.*, II), disait saint Pierre aux chrétiens; et sans doute, mes frères, que la religion seule vous eût en ce cas rendus aussi fidèles que vous l'êtes maintenant par amour et par reconnaissance.

L'esprit de l'ancienne loi était en ce point le même que celui de l'Evangile. On voit les Hébreux aussi paisibles dans la servitude accablante de l'Egypte, et dans la dure captivité de Babylone, que dans Jérusalem; on les voit, sous la main de leurs rois, obéir à la verge de fer, comme nous obéissons au sceptre de la clémence et de la justice. Ils avaient appris de Samuel que la tyrannie ne peut servir de prétexte à la révolte d'un peuple opprimé. Vous voulez un roi, leur avait dit le Prophète; Dieu vous le donnera : mais sachez qu'une fois établi de sa main, il fera le plus énorme abus de son autorité, sans qu'il vous soit permis de lui en demander compte.

Eh! qui oserait en effet vous dire : Seigneur, pourquoi faites-vous ainsi? Ce serait cependant vous tenir ce langage impie, que de l'adresser aux rois, dont l'autorité émane

de la vôtre. C'est aussi, pour m'apprendre qu'ils sont absolus et indépendants comme vous, que vous avez dit du roi, comme vous l'aviez dit de vous-même : Il fait tout ce qu'il lui plaît; il parle avec empire, et personne n'a droit de lui dire : Pourquoi nous gouvernez-vous comme vous le faites? Soit donc qu'on parle à Dieu même, ou à celui qui le représente sur la terre, malheur à quiconque oserait lui demander raison de sa conduite!

Mais si le prince peut opposer l'indépendance de sa couronne à des sujets qui auraient la témérité de s'ériger en juges de ses actions, il n'est que plus dépendant du souverain des rois, qui ne lui a confié que le sceptre de l'équité, qui ne l'a élevé sur le trône que pour présenter en lui une image de sa justice, qui ne l'a revêtu de son autorité que pour la faire servir à la félicité des peuples, et qui doit lui redemander un jour tout ce qu'ils auront injustement perdu de liberté, de sang et de richesses. Gardez-vous bien, lui a-t-il dit par la voix du Sage, de passer les anciennes bornes de votre autorité, respectées par vos ancêtres. Ces bornes, Sire, ce sont les lois de la religion et de l'Etat. Ces lois réunies ne laissent rien à la puissance arbitraire. Un souverain attentif à les observer peut se dire à lui-même : Tous mes pas sont tracés, toutes mes actions sont marquées par la justice éternelle : je ne puis régner que par les lois, et ce n'est que sous leur empire que mon peuple peut être heureux et vraiment libre. S'il était donc quelque souverain tellement absolu qu'il ne crût pas régner, s'il ne régnait sans contrainte; s'il était quelque peuple tellement rebelle qu'il ne crût pas devoir être fidèle au prince qui ne le serait point aux lois; apprenez, leur dirais-je, qu'il y a dans le ciel un protecteur tout à la fois de l'autorité royale et de la liberté publique; un Dieu qui doit également punir les attentats commis contre la sûreté du trône et la félicité du peuple.

Qu'elle est belle cette doctrine qui assure en même temps la puissance des rois et le bonheur des sujets! Qu'elle est préférable à ces systèmes philosophiques, qui tendent à avilir et la soumission et l'autorité! Vous le savez, mes frères, que n'ont pas écrit des hommes enclins à l'indépendance, pour décrier celle des couronnes? Ils ont méconnu la main suprême, qui seule les donne ou les enlève à son gré. Au lieu de ne voir dans les souverains que l'autorité divine, rendue sensible dans ces faibles images du souverain Maître, ils ont affecté de ne voir à la naissance des monarchies que des pactes primordiaux et conditionnels, qui ont tellement assujéti les souverains à des lois sacrées, qu'ils n'ont droit à la fidélité du peuple qu'autant qu'ils seront fidèles eux-mêmes aux conditions du traité qui les a mis sur le trône. A les entendre, la transgression de ces lois est dans le monarque un crime qui dispense ses sujets de l'obéissance, et les libère de leur serment. Chaque nation, disent-

ils, a fait ses souverains. C'est en elle que réside encore la souveraineté, comme dans sa source. Il lui est permis de la reprendre, quand on en fait un abus révoltant; et au lieu que la religion nous montre les rois exerçant la puissance de Dieu; nos dissertateurs politiques ne leur voient exercer que la puissance du peuple.

Que ne pourrais-je pas dire ici en faveur de l'indépendance des rois, si je voulais remonter avec nos philosophes à ces premiers temps où ils imaginent que de petites sociétés formées d'abord par les besoins, armées ensuite les unes contre les autres par l'intérêt et par les passions, furent obligées de se donner des chefs capables de les gouverner et de les défendre? Je verrais d'abord chaque famille n'avoir d'autre souverain que son chef, l'autorité paternelle seule en vigueur, et tout traité entre le père et ses enfants inconnu ou rejeté de la nature. Je verrais ensuite plusieurs familles se réunir par nécessité, se donner un père commun pour l'intérêt commun, et le traiter avec une piété vraiment filiale, plutôt que de lui imposer des conditions et de lui prescrire des lois. Dans le choix de ses nouveaux chefs, je verrais le sceptre donné pour prix de la valeur et de la vertu; je verrais des braves proclamés rois par un cri de reconnaissance, après des victoires dont on était redevable à leur courage; je verrais le droit de juger la multitude, décerné au plus juste et au plus sage, comme un hommage rendu à ses grandes vertus; je verrais les hommes fatigués par les horreurs de l'anarchie, chercher la paix et la sûreté sous le gouvernement d'un seul; fuir la mort ou l'esclavage dont ils sont menacés de toutes parts, en soumettant leurs biens, leur vie et leur liberté à un seul homme intéressé à les conserver; je verrais le brave chef d'un petit peuple subjuguier ses ennemis par les justes lois de la guerre, leur accorder la vie autant qu'ils lui resteraient soumis, et étendre ainsi peu à peu son petit empire, sans recevoir aucune loi des vaincus; je verrai les premiers rois élus dans des transports de reconnaissance et d'amour, avec une confiance qui ne laisse pas seulement prévoir les abus de l'autorité royale, et, si l'intérêt particulier les eût prévus, je verrais un plus grand intérêt, l'intérêt général, faire prévaloir l'indépendance du souverain sur les dangers de la tyrannie; je verrais un peuple sage, craignant ses propres excès autant et plus que les excès de ses maîtres, s'ôter la funeste liberté de troubler la paix de l'Etat par des révolutions toujours dangereuses, d'en faire cesser les maux par des maux plus grands encore, et de mettre tout en péril pour recouvrer quelque degré de plus de bonheur et de liberté. Mais n'entrons pas dans ces détails infinis. Il nous suffira de chercher maintenant les exemples de l'indépendance des souverains dans ce peuple que Dieu gouverna visiblement lui-même, et qui nous fait reconnaître la manière invisible dont il gouverne toutes les monarchies de la terre. Où

est le pacte de Moïse avec les Hébreux qu'il retira de l'Egypte? Je ne vois de sa part qu'une loi qui condamne à mort quiconque désobéirait à la puissance publique, et de la part du peuple qu'un abandon entier et sans réserve à son chef. Pour tout pacte, le peuple dit à Josué : Nous vous obéirons en toutes choses, comme nous avons obéi à Moïse; quiconque ne le fera pas, sera puni de mort. Les Israélites que la victoire de Gédéon avaient pénétrés de reconnaissance lui disent pour tout pacte : Commandez-nous, vous, votre fils et les enfants de vos enfants. Les anciens d'Israël vont dire à Jephthé : Venez, soyez notre chef et marchez à la tête du peuple contre les Ammonites. Est-il bien vrai, leur répondit-il, que, si je suis vainqueur, je serai votre maître? Et ces envoyés, au lieu de donner des lois à celui qui doit assurer le salut du peuple, ne songent qu'à prendre Dieu à témoin de l'obéissance qu'ils vont lui jurer. Lorsque ce peuple voulut être gouverné par des rois, bien loin d'en exiger des serments de modération et de justice, il persista dans sa résolution, quoique Samuel ne lui annonçât que des tyrans. La tribu de Juda fit dépendre si peu son obéissance des promesses qu'elle attendait de Roboam, que sa fidélité ne fut pas ébranlée quand elle n'en reçut que les plus dures menaces. Enfin l'indépendance des rois était tellement attachée à l'ancien gouvernement des Hébreux, qu'elle fut renouvelée par un acte solennel en faveur des Machabées. Quoique ce malheureux peuple eût été si souvent la victime des méchants rois, il ne se réserve qu'une entière obéissance, il s'interdit à lui-même le droit de s'assembler sans l'ordre de ses nouveaux maîtres, et leur donne le pouvoir le plus ample de gouverner le peuple saint, sans contradiction et sans résistance.

Ce n'est pas que chaque monarchie n'ait aujourd'hui des lois fondamentales, auxquelles se soumettent les rois en montant sur le trône. L'histoire sainte en fournit des exemples, et l'auguste cérémonie du sacre de nos rois n'est pleine que des serments solennels qu'ils font de se soumettre aux lois de l'Etat, de respecter les privilèges de la nation, les droits de l'Eglise; de protéger de leur glaive la religion et ses ministres. Mais je cherche en vain dans les fastes des monarchies un acte public où le peuple se soit réservé le droit de rejeter le prince qui l'opprimera, et où le souverain soit déclaré déchu de la royauté, dès qu'abusant de son pouvoir, il aura violé ses promesses et les lois de l'empire. Que de troubles, d'horreurs, de fatales dissensions et de carnage, ce délire politique, s'il entraînait dans l'esprit des peuples, ne ferait-il pas craindre aux siècles futurs?

Si ce contrat social, diront encore nos politiques, n'a pas été expressément fait à la naissance des monarchies, on ne peut douter qu'il n'y ait eu du moins un pacte implicite, parce qu'on ne peut supposer que les peuples aient voulu faire un sacrifice absolu

de leurs biens et de leur liberté à des âmes insatiables ou à des maîtres féroces. Mais que m'importent les secrètes dispositions où étaient des peuples barbares, en se donnant des rois, et quel rapport ont-elles à mon devoir envers des maîtres que j'ai reçus du ciel ?

Oh ! que la religion est supérieure en toutes choses aux délires des philosophes ! Le voici, raisonneurs téméraires, ce pacte implicite que vous cherchez. Dieu même en est l'auteur : concevez-le bien, et reconnaissez que la religion seule peut assurer également l'autorité des souverains, le bonheur des peuples et le repos des empires. Elle nous fait voir le Seigneur présidant du haut de son trône au sacre du monarque : là il reçoit d'une part les serments inviolables que fait la nation d'être fidèlement soumise à son maître ; de l'autre, ceux que fait le souverain d'être doux, humain, juste et bienfaisant ; il dit à celui-ci, comme autrefois à Cyrus (*Isa.*, XLIV) : Je vous ai choisis pour être le pasteur de mon peuple ; c'est moi qui vous donne la puissance ; réglez en mon nom ; exercez mon empire ; exécutez mes volontés suprêmes ; soyez l'organe de mes jugements, l'image de ma bonté ; respectez vos serments, et gouvernez ce peuple selon ses lois. Cette couronne vous rend, il est vrai, indépendant de vos sujets, et leur ôte le droit de vous juger : mais, si vous êtes au-dessus d'eux, les lois sont au-dessus de vous, et je dois en être le vengeur implacable. Il dit au peuple : Vous obéirez à votre souverain comme à moi-même, parce qu'il tient ma place et que je l'ai revêtu de mon autorité. S'il vous rend heureux, il est l'instrument de ma bonté ; s'il vous opprime, il est l'instrument de ma colère : tyran ou père du peuple, il a le même droit à votre fidélité, parce que je commande par sa voix. Si sa domination devient dure, injuste ou barbare, que nul d'entre vous n'ose s'élever contre l'abus de sa puissance et prévenir mes jugements. C'est à moi seul qu'appartient la vengeance ; et je me vengerai. Attendez, sans résistance et sans murmure, que je brise le bâton de ma fureur, et qu'après vous avoir châtié je livre à des flammes dévorantes les verges qui m'auront servi.

Et qu'on ne me dise pas que, lorsque la nation entière va perdre la plus grande partie de ses biens, de ses droits ou de sa liberté, il ne faut plus suivre que ce grand principe : *La loi suprême est le salut du peuple*. Quel abus ne ferait-on pas de cet axiome politique, en l'opposant aux grandes règles de fidélité que nous avons établies pour les temps d'oppression et de servitude ? Que telle soit, j'y consens, la maxime des républiques : mais voulez-vous savoir quelle est dans les monarchies la juste application de ce principe ? Il doit être pour les souverains la règle de leur conduite, et les diriger surtout dans ces fâcheuses extrémités, où il faut sauver l'Etat par des sacrifices douloureux. Les passions particulières du monarque, son intérêt, la gloire de ses armes,

l'honneur du trône, tout doit céder alors au repos et au soulagement de ses peuples. Que cette maxime serait belle en cette occasion dans la bouche du souverain ! mais elle serait un crime dans la bouche des sujets qui prétendraient s'en autoriser, pour sacrifier le tyran à la félicité publique. Qu'ils s'en servent à la bonne heure, pour s'exciter aux plus grands efforts dans les pressantes nécessités de l'empire ; que chacun d'eux se dise à lui-même : mes biens, ma liberté, ma vie sont à l'Etat ; ma loi suprême est de m'immoler, s'il est nécessaire, pour le salut général : mais chercher le salut d'un empire dans des révolutions toujours plus funestes que la tyrannie, ce serait, non pas le conserver aux dépens du souverain, mais perdre l'un et l'autre ensemble ; ce serait ébranler le trône, pour renverser celui qui l'occupe, exposer l'Etat à une crise plus dange-reuse que le mal qu'il endure ; ce serait renoncer à la paix, le plus précieux de tous les biens, pour regagner une portion modique de sa fortune ou de sa liberté, et payer chèrement du sang du peuple un bonheur qu'il devrait donner pour épargner son sang ; ce serait s'affaiblir par des divisions, ouvrir la porte à des voisins ambitieux, et tendre aux fers de l'ennemi des mains qui se refuseraient à des chaînes plus douces. Qui peut ignorer toutes les horreurs des troubles domestiques ? Et quel est le partisan du contrat social, qui ne conviendra pas qu'il serait plus salutaire aux empires de souffrir la tyrannie avec patience que de s'armer contre elle ? Ah ! voilà le véritable salut de tous les peuples opprimés : voilà ce salut qui doit être leur loi suprême. Qu'ils attendent en paix des temps plus heureux. Cette loi sage, en tarissant la source fatale des révolutions, peut seule maintenir le calme général de l'univers, la police des empires et la paix de tous les siècles.

Ces principes, j'en conviens, mes frères, sont une spéculation que l'équité de nos rois semble rendre inutile, parce qu'elle épargne à votre fidélité toutes sortes d'épreuves ; mais, sans observer ici que l'enseignement des grands devoirs de la religion est de tous les temps, de toutes les occasions et de tous les lieux ; sans vous rappeler qu'il nous est ordonné d'annoncer à temps et à contre-temps les saintes vérités de l'Evangile ; je prétends que la bienfaisance des souverains et la douceur de leur gouvernement sont une raison de plus d'instruire leurs sujets de l'inviolable fidélité à laquelle ils seraient obligés, sous le gouvernement le plus dur et le plus arbitraire. Un peuple longtemps heureux s'accoutumerait enfin à faire dépendre sa fidélité de son bonheur. En oubliant la soumission avec laquelle il devrait porter un joug accablant, il cesserait de se féliciter du bonheur de vivre sous le règne de la modération et de la justice. Enfin plus ce peuple trouverait dans la bonté du monarque de motifs humains de lui être fidèle et de l'aimer, plus il négligerait de puiser dans la religion les grands principes et

les solides fondements de l'obéissance chrétienne, si les ministres de la parole évangélique ne les retraçaient quelquefois à ses yeux.

Sur ce principe, je vais plus loin encore, et je prétends que c'est sous le règne des princes qui aiment, qui protègent le plus la religion, qu'il est plus nécessaire d'inculquer aux peuples d'invariables maximes de fidélité envers les princes qui en seraient les persécuteurs. Ces semences jetées dans des temps de calme, trouvent alors des esprits et des cœurs mieux disposés, germent plus facilement dans des âmes tranquilles, et portent leur fruit dans le temps des orages. Je ne crains donc pas de vous le dire, mes frères, un souverain ne représente pas moins l'Etre suprême, soit qu'il protège ou qu'il persécute l'Eglise. Le serment de ses sujets subsiste dans toute sa force au milieu de ses plus grands excès; et leur fidélité, toujours inviolable, toujours indépendante de la foi du monarque, ne doit en aucun temps méconnaître les droits de sa couronne.

Ne croyez cependant pas, mes frères, que, par une inviolable fidélité, j'entende ici une aveugle obéissance aux ordres justes ou injustes de nos maîtres, une basse dépendance toujours prête à leur sacrifier les lois sacrées de la religion ou de l'Etat, à leur assujettir notre créance, à manquer, pour leur plaire, aux devoirs de religion les plus essentiels, et à étouffer, pour les servir, le cri de la conscience. Qui oserait donner le beau nom de fidélité à cette lâcheté honteuse et sacrilège? Père, maître, souverain, personne ne doit être obéi au préjudice de la loi du Seigneur. Il est le Père, le Maître, le Roi par excellence. Hésiter dans le choix serait un crime. Disgrâces, exil, châtimens, prisons, martyre, il faut tout souffrir courageusement. Craindrions-nous celui qui ne peut détruire que le corps, plus que celui qui peut précipiter le corps et l'âme dans les enfers? Ah! c'est alors qu'il faut s'écrier, comme les apôtres : *Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes* (Act., V), au Roi du ciel qu'aux monarques de la terre. C'est en ce cas mettre le comble à sa fidélité au lieu d'y manquer. Tel est l'exemple à jamais mémorable que donna aux chrétiens persécutés pour la foi la légion Thébéenne, lorsque, versant son sang pour la religion, avec une constance héroïque, elle était également prête à le verser pour l'Empereur qui la faisait mourir. J'entends donc par fidélité inviolable, une fidélité qui ne connaît point de bornes, lors même qu'elle en donne à l'obéissance; une fidélité qui éclate par de nouvelles marques de soumission, de respect et d'amour, dans ces occasions où ce serait être infidèle que d'obéir. C'est l'exemple que nous donne Jésus à la cour d'Hérode; il refuse de faire servir sa toute-puissance à l'amusement de son souverain, mais il garde en même temps un silence respectueux, il souffre les dérisions sans aigreur, et se laisse immoler sans résistance.

Ici, je crois entendre ce cri du fanatisme : Quoi! si la religion est en péril; si l'autorité établie pour la protéger se tourne contre elle; si l'hérésie, surprenant la piété du souverain, en obtient des lois favorables, ou si elle infecte le trône; si la violence des persécutions fait triompher l'erreur et opprime les défenseurs de la vérité, faudra-t-il sacrifier à une lâche obéissance la fortune, la liberté, la vie des fidèles croyants, les intérêts de la foi, la cause de Dieu, le salut du peuple? et n'est-ce pas là l'occasion d'une juste défense? Langage affreux, que je ne réfuterais pas, de peur de me faire un monstre pour le combattre, si je ne savais que le propre de l'hérésie est d'exciter des séditions et des troubles sous prétexte de persécution; si je ne voyais dans l'histoire de l'Eglise les donatistes courir aux armes, faire des ravages affreux, et surpasser en fureur les barbares qui désolaient l'empire; les manichéens lever l'étendard de la révolte et faire à leurs souverains une guerre ouverte; les Albigeois, les disciples de Wicléf et de Hus faire couler des ruisseaux de sang; si je ne savais que dans cette lie des siècles la nouvelle réforme a autorisé la rébellion dans ses synodes; qu'elle a mis toute l'Europe en feu; causé mille révolutions fatales au repos des souverains et des peuples, et qu'elle a déchiré le sein de la France par des guerres civiles; enfin, si l'histoire honteuse de nos troubles domestiques ne m'apprenait que les catholiques mêmes, oubliant leurs principes et foulant aux pieds les lois de l'Eglise, ont formé contre leurs souverains des ligues exécrables, sous prétexte qu'ils paraissaient favoriser l'hérésie.

Mais tant d'exemples, quoique éloignés de nos jours, quoique plus éloignés encore des occasions de se renouveler, nous obligent cependant d'exposer ainsi avec étendue le véritable esprit de Jésus-Christ et de son Eglise. Si la piété éclairée de nos souverains ne laisse maintenant aucun lieu à l'application de nos principes, travaillons du moins à instruire la postérité; du port où nous considérons en sûreté les tempêtes des siècles passés, apprenons à nos derniers neveux qu'ils devraient verser leur sang sans résistance et sans murmure, plutôt que de porter la moindre atteinte à leur fidélité.

Telle était dans l'ancienne loi la religion des Hébreux. Leur fidélité envers leurs rois impies fut inviolable, lors même que ces rois massacraient les prophètes et qu'ils inondaient Jérusalem du sang des fidèles adorateurs. Si de la loi ancienne nous passions à la loi nouvelle; quand la persécution dût-elle paraître plus cruelle et plus inique, que lorsqu'elle chargea de fer et fit périr inhumainement le saint Précurseur, cet homme si supérieur à tout ce qui avait paru de prophètes et le plus grand des mortels? Cependant cette cruauté d'Hérode ne put arracher à Jésus le moindre murmure; moins encore l'engager à délivrer Jean-Baptiste de sa prison, ou à lui sauver la vie

par un miracle ; et la triste nouvelle de sa mort sanglante ne lui inspire autre chose que de s'enfuir dans le désert.

Dans quelle occasion enfin la persécution sembla-t-elle donner plus de lieu à une juste résistance , que lorsque le Fils de l'homme vit approcher le jour des ignominies et des souffrances de sa passion ? Cependant voyons-le mourir ; il s'abandonne à la rage de ses ennemis. Lui qui se faisait obéir des anges, des démons, des vents, des flots, de toute la nature et de la mort même, dès qu'il faut opposer sa toute-puissance à l'autorité légitime, devient en apparence le plus faible des hommes ; et, comme enchaîné par la soumission dont il vient donner l'exemple, il ne fait plus que souffrir et se taire.

Considérez bien ce divin modèle, ô vous tous qu'un faux zèle excite à la révolte. Dans le jardin des Olives il n'oppose à l'orage qui se forme contre sa vie qu'une prière trois fois renouvelée ; il ne demande à ses disciples d'autre secours que de veiller, de prier avec lui ; et, du milieu des tourments, il n'élève une voix mourante que pour demander à son Père le pardon de ses bourreaux. Il veut que ses disciples marchent sur ses traces ; qu'à son exemple ils prient pour leurs persécuteurs, et ne fassent que du bien à leurs ennemis. S'il les envoie prêcher l'Evangile aux nations ; ce n'est pas les armes à la main, pour subjuguier le monde ou le ravager ; mais comme des agneaux au milieu des loups dévorants. Au lieu de leur donner des peuples à soulever, des tyrans à dompter, des guerres à soutenir, il ne leur annonce que des malédictions et des haines à supporter, des tribunaux, des prisons à craindre, des opprobres à dévorer, des tortures à soutenir et la mort à souffrir. S'il leur permet quelque moyen d'éviter tant de maux, c'est seulement de fuir d'une ville à l'autre ; et ne laisse à leurs âmes d'autre ressource que la patience.

Attentive à se conformer à ce grand modèle, l'Eglise ne connaît pas non plus d'autres armes contre la persécution que la patience et les prières persévérantes. Etienne ne répondit pas autrement à la fureur du peuple qui le lapidait. Lorsque le prince des apôtres fut fait prisonnier par Hérode, toute l'Eglise ne songea qu'à prier Dieu pour lui sans relâche. Saint Paul, sous le règne de Néron, ordonna des prières pour l'empereur. Ce fut le seul moyen qu'il permit d'employer contre ses cruautés ; ce fut encore la seule ressource des chrétiens pendant trois cents ans d'une sanglante persécution, sous des empereurs idolâtres, et depuis pendant cinq cents ans, à diverses reprises, sous des princes coupables ou fauteurs d'hérésie ; quoique déjà, du temps de Tertullien, ils eussent été par leur nombre plus redoutables que les Parthes et les Marcomans, si leur religion ne leur eût pas défendu de causer le moindre mouvement dans l'empire. Ce fut la seule défense de saint Ambroise et de son peuple contre les

sacrilèges entreprises de l'empereur. Les prières des pauvres, voilà, disait-il, les forces d'un évêque, voilà ses armées. Enfin il est inouï que, pendant les huit premiers siècles, les chrétiens aient manqué une seule fois de fidélité aux empereurs, sous prétexte de religion : il est inouï qu'ils aient eu part aux factions qui partageaient l'Etat ; qu'ils aient prostitué leur obéissance à des usurpateurs de l'empire, et qu'au milieu des nouveaux partis qui naissaient tous les jours, ils se soient séparés jamais du sénat et de Rome. Hérétique apostat, impie ou païen, l'empereur fut toujours, aux yeux des chrétiens, l'image sacrée du Dominateur suprême. Fallait-il exprimer leur inviolable fidélité envers celui que Dieu avait établi pour exercer ici-bas sa puissance, ils employaient les termes respectueux de foi, de piété, de religion envers la seconde majesté. Toujours ils surent distinguer la foi du prince du caractère ineffaçable de la souveraineté. Le sceptre ne leur parut pas moins auguste, quoique dans des mains idolâtres et rougies du sang des chrétiens. Nous jurons, dit Tertullien, par le salut et la vie des empereurs, comme par ce qu'il y a de plus sacré sur la terre. Courage, s'écrie ce docteur dans un saint transport, courage, ô bons juges, arrachez aux chrétiens une âme qui répand des vœux pour l'empereur.

Après cela, mes frères, quelle horreur n'auriez-vous pas d'un peuple qui, sous prétexte de faire cesser les maux de la religion, oserait courir aux armes, ou s'élever contre l'autorité souveraine ? Hommes de peu de foi, dirais-je à ces rebelles emportés par un zèle aveugle, qui êtes-vous pour venir à l'aide du Tout-Puissant ? Avez-vous oublié qu'il a promis de demeurer avec son Eglise jusqu'à la consommation des siècles ? Ne savez-vous pas qu'il doit la faire triompher de tous les efforts de l'enfer ? Et croyez-vous que votre bras lui soit nécessaire ? Est-ce à vous, dirais-je à ce peuple, comme le disait aux Hébreux le père de Gédéon, est-ce à vous à prendre en main la vengeance du Dieu que vous adorez, et à combattre pour lui ? Jaloux de la gloire de ses autels, il saura bien se venger lui-même de celui qui les a renversés. Quoi ! le malheureux Oza fut puni de mort, pour avoir voulu soutenir l'arche qui lui parut chanceler, et lorsqu'un bras de chair s'efforcera de renverser l'arche bien plus auguste de la nouvelle alliance, cette Eglise fondée sur la pierre inébranlable, vous osez appeler la révolte à son secours, et la défendre par un crime ?

Anathème à ce zèle séditieux ; non, la nacelle de Pierre, quelque agitée qu'elle paraisse, ne peut faire naufrage. Il est vrai que bien des âmes peuvent être submergées par la tempête ; mais n'ont-elles pas la ressource des disciples ; c'est de pousser vers le ciel ce cri lamentable : *Sauvez-nous, Seigneur ; nous allons périr (Matth., VIII)* ; et d'attendre ensuite avec foi que Jésus, comme revenu d'un profond sommeil, apaise

d'une parole et les vents et les flots ? Si Dieu n'écoutait pas alors les humbles prières des fidèles ; si, fermant l'oreille aux gémissements de la colombe, il voulait châtier son peuple, ou mettre sa vertu aux plus grandes épreuves, il ne resterait plus à ce peuple opprimé qu'à prêter, comme le Sauveur, ses paisibles mains aux chaînes, et à se dévouer à la mort. Les plus grands dangers de perdre la vie ou la liberté ne lui permettraient autre chose, comme à David, que d'attendre en paix, sans impatience et sans le désirer, que son oppresseur arrivât tranquillement au jour de sa mort, ou que Dieu le frappât de sa main vengeresse, ou qu'il pérît dans les combats : et il ne devrait attendre la fin des maux de l'Eglise, que de celui qui, tenant dans ses mains les cœurs des rois, les tourne comme il veut, ou qui seul a droit de dire à la mort : Enlève-lui son sceptre, ôte-lui la couronne. L'Eglise est comparée à une enclume, qui n'est faite que pour recevoir des coups, et non pour en donner ; mais contre laquelle se brise souvent le marteau qui la frappe : c'est là toute sa force. Les vrais fidèles ne savent résister qu'en versant leur propre sang. C'est ainsi qu'ils ont lassé, vaincu dans tous les temps, leurs barbares persécuteurs. C'est là cette force divine dont l'Apôtre se glorifie dans sa faiblesse. Un peuple en effet qui sait souffrir avec patience et mourir avec joie est un peuple invincible.

Un tel peuple, bien loin de s'armer contre les tyrans, ou de les maudire dans son impuissance, fait des vœux pour leur conservation et s'afflige de leur mort au lieu de s'en féliciter. Ainsi voit-on Samuel, au fond de sa retraite, pleurer d'avance la réprobation et la mort de Saül ; ainsi, à la mort de ce méchant prince, David, quoique assuré par cet événement de monter sur le trône, quoique délivré des dangers qu'il courait pour sa vie, verse publiquement des larmes amères, et, dans l'excès de sa douleur, intéresse à son deuil les champs et les montagnes de Gelboé. Ainsi Jérémie, se lamentant sur la mort de Sédécias, son persécuteur, paraît avoir perdu avec lui la joie de son âme, et croit, en le voyant périr, voir tomber la couronne de sa propre tête. Ces grands saints appartenaient d'avance à la loi nouvelle, et avaient déjà l'esprit de l'Eglise au milieu de la Synagogue.

Voilà, mes frères, une doctrine vraiment sainte, vraiment digne de ce Dieu qui a été maudit sans maudire à son tour, qui a souffert sans menace, et qui s'est livré sans résistance à l'iniquité de ses juges, en nous invitant à suivre ses exemples et à marcher sur ses traces. Doctrine admirable, que Dieu nous a mise dans le cœur, et que nous prêcherons sur les toits !

Pourquoi donc, me dira-t-on, ces glaives dans les mains des disciples ? Pourquoi cet ordre de leur Maître de vendre leurs vêtements pour acheter des armes ? Ils montrent à Jésus deux épées, et il leur dit : C'est assez. Pourquoi cette précaution, si c'est un crime

de repousser la persécution par la force ? Oui, sans doute, c'était assez de deux épées si Jésus ne cherchait qu'une occasion d'en condamner l'usage sous prétexte de religion ; c'était assez si Jésus ne voulait donner au monde cette importante leçon, que lors même qu'on est armé il faut fléchir sous la puissance publique, quelque injuste qu'elle puisse être ; mais ce n'était pas assez pour repousser la cohorte que Judas devait conduire, ni pour résister à toute la force que pouvait employer le sénat de Jérusalem ; et cela seul doit nous faire juger que ce ne fut pas là l'intention de Jésus. Aussi, dès que Pierre commence à frapper un de la troupe, le Sauveur l'arrête aussitôt, lui ordonne avec menace de remettre l'épée dans le fourreau et, pour condamner plus fortement son zèle indiscret, guérit sur-le-champ la plaie qu'il a faite. Ce n'est pas le glaive qu'il voulait laisser au chef de son Eglise : il ne voulait point lui assujettir la puissance temporelle des rois. On voit bientôt après les disciples, entraînés par l'exemple du chef, demander la permission de frapper aussi : mais Jésus les arrête encore, et défend ainsi en leur personne, à tous les peuples chrétiens, de manquer à la fidélité qu'ils ont jurée à leurs souverains, quand même ils y seraient excités par le zèle ambitieux du successeur de saint Pierre. Arrêtez, peuple infidèle, vous dirait-il alors comme il le disait à ses disciples dans le jardin des Olives ; respectez des serments indissolubles, et au chef de son Eglise, il dirait comme à Pierre : *Remettez votre épée dans le fourreau (Matth., XXVI)* ; laissez au roi des nations à exercer leur domination sur elles, et qu'il n'en soit pas ainsi de vous. Mon royaume n'est pas de ce monde. Je ne vous l'ai laissé d'autre puissance que celle des clefs, d'autre glaive que celui de la parole, d'autres foudres que les censures ; et je ne veux pas que ces armes purement spirituelles puissent jamais se tourner contre l'autorité des souverains, attenter aux droits de leurs couronnes, ni ébranler la fidélité des peuples.

III. Il me reste à vous dire, mes frères, quel doit être le caractère de la fidélité due aux souverains, et je le renferme dans un mot : elle doit avoir son principe dans les sentiments du cœur ; elle doit être le fruit de l'amour : troisième réflexion qui vous apprendra que la religion, en ce point, est d'accord avec les mouvements de votre âme, et que vous paraissez remplir un des plus grands devoirs du christianisme, lorsque vous ne suivez peut-être que le noble penchant qui vous attache à la personne de votre maître.

En effet, mes frères, après les grandes raisons que nous avons d'être soumis aux souverains, qu'attendrions-nous de plus pour les aimer ? Serait-ce assez de la vile dépendance d'un esclave ou d'un mercenaire à l'égard de ces dieux tutélaires, placés entre nous et l'Etre suprême pour être les instruments de sa providence, les ministres de sa justice et les canaux de ses bienfaits ? Si

leur trône est le trône de Dieu, si leur puissance est la puissance de Dieu, si leur majesté nous trace l'image de la majesté de Dieu, leurs droits sur nos cœurs ne sont-ils pas aussi les droits mêmes de Dieu ? Oui, mes frères, le précepte de la soumission et de l'amour ayant le même fondement, nous pouvons désobéir aux rois, s'il nous est permis de ne point les chérir. Dieu qui, peu content de nous pénétrer de la crainte de ses jugements, exige encore de nous un amour filial, nous en dispenserait-il envers des hommes qu'il a revêtus d'une partie de sa splendeur et de son autorité ! O rois, ô mes maîtres, que j'aime à vous servir ! que j'aime à vous sacrifier mes biens, ma liberté, ma vie, quand je pense que c'est mon Dieu que je sers en votre personne, mon Dieu à qui j'obéis, mon Dieu pour qui je me sacrifie ! J'aime alors, je révère votre majesté dans sa source. Que ces grands motifs ennoblissent à mes yeux la destinée de ses sujets d'élites qui par état environnent le trône ! Heureux si, étant aussi fidèles à Dieu et les uns envers les autres qu'ils le sont à leur maître, ils n'avaient pas quelquefois l'état en lui-même le plus plus noble et le plus digne de la naissance et de la vertu par de secrètes perfidies et par des vices publics ! Que vous seriez éloignés de l'esprit du christianisme, ô vous que l'intérêt, l'ambition attacheraient à vos maîtres ! Je vous le dis en vérité, vous auriez déjà reçu votre récompense.

Que celui qui porte à regret et sans amour le joug de son prince gémissé de même sous le joug paternel. Les raisons d'aimer son père et son roi sont les mêmes. Celui qui nous a donné le jour est le souverain de sa maison. Un royaume n'est qu'une grande famille dont le prince est le père. L'autorité royale et paternelle sont toutes les deux une émanation de la puissance de Dieu ; elles ont, en un mot, même origine, même étendue, mêmes devoirs. Lâche et méprisable sujet qui ne cédez qu'à la force, achevez donc l'opprobre de votre servitude ; soyez aussi fils ingrat et dénaturé. Portez l'un et l'autre joug en esclave, mais effacez plutôt des livres saints ces belles paroles de l'Apôtre : Soyez soumis par inclination, par devoir et non par crainte ; obéissez à vos maîtres, dans la simplicité de votre âme, comme à Jésus-Christ même ; servez-les de bon cœur et avec amour, comme si vous serviez le Seigneur et non les hommes. Malheur aux âmes de boue qui dégraderaient par d'autres sentiments leur obéissance au souverain ; ce ne seraient pas des chrétiens, ce ne seraient pas des Français ; ils auraient aussi peu l'esprit de la nation que de l'Evangile.

Mais quand je n'aurais point recours aux lois de la religion et de la nature, pour inspirer aux peuples l'amour de leurs souverains, ne suffirait-il pas pour cela de réveiller en eux l'amour de la patrie ? Celui-ci se confond avec le premier, comme le bien public se confond avec celui du prince.

Pertes, avantages, succès, revers, épuisement, richesses, tout est commun entre le monarque et l'empire ; aussi accorder à l'un des sentiments qu'on refuserait à l'autre, ce serait aimer la tête au préjudice des membres, ou les membres aux dépens de la tête, et se rendre ennemi de tous les deux ensemble. Ne craignez point qu'un ministre éclairé balance jamais les intérêts de son maître et de la patrie, comme s'ils étaient opposés. Toute alternative en ce point est chimérique. C'est être infidèle sujet que de mal servir l'Etat ; c'est être mauvais citoyen que de mal servir le roi. On n'est ni l'homme du roi, ni l'homme du peuple, quand on n'est pas l'un et l'autre à la fois.

Cet amour du prince, fondé sur celui de la patrie, doit nous rendre personnelles ses guerres, ses alliances. Tout est perdu, si le monarque et son peuple n'ont pas les mêmes ennemis, et si chaque sujet ne se croit pas blessé dans la majesté royale. Jérusalem allait périr, et les juifs allaient tomber dans l'esclavage, s'ils eussent écouté les propos séditions de ce général du roi d'Assyrie, qui voulait les détacher de l'obéissance due à Ezéchias, et leur faire entendre que Sennachérib n'était que l'ennemi du roi ; mais la nation crut être frappée du coup qui frapperait son chef. C'est ainsi que la nation française a toujours confondu ses intérêts avec les intérêts du roi. Fussions-nous réduits, comme Jérusalem, aux dernières extrémités, les Sennachérib ne sauraient désunir Ezéchias et son peuple.

Ainsi, mes frères, il n'est rien qu'un sujet fidèle doive préférer au salut du prince et de la patrie. Biens, travaux, services et la vie elle-même, tout doit être, s'il est besoin, sacrifié à l'intérêt commun, et par conséquent au service du roi ; car encore une fois ce sont là deux choses inséparables. Oui, notre vie même appartient au Souverain et à l'Etat ; et la religion parle ici plus haut que l'ambition, l'intérêt personnel, ou l'amour de la gloire. C'est ignorer également son esprit et ses lois, que de lui reprocher d'affaiblir le courage et d'arrêter la valeur qui aime à servir le prince au péril de sa vie. On voit mille fois dans les livres saints tout Israël, dès que l'Etat est menacé, s'assembler comme un seul homme. Les tribus que Gédéon et Jephthé négligent de mener au combat, murmurent et se plaignent hautement de ce qu'on ne leur a pas fait partager avec leurs frères la gloire de vaincre et de sauver l'Etat. Du temps de David, comme de nos jours, c'était une honte pour les militaires de passer dans leurs maisons des jours tranquilles quand tout Israël était sous des tentes. Urie eût rougi d'entrer dans sa maison et de mener auprès de son épouse une vie efféminée, lorsque Joab et les braves du peuple couchaient sur la terre. Mourons pour notre peuple et pour nos frères, c'était le langage ordinaire des Machabées ; il vaut mieux chercher la mort dans les combats que de voir périr le royaume et le sanctuaire. A Dieu ne plaise que nous fuyions devant

l'ennemi ! mourons en gens de cœur, et ne faisons point de taches à notre gloire. L'Esprit-Saint, afin de perpétuer à jamais les actions de valeur faites pour la défense de la patrie, leur applaudit et paraît se plaisir à les raconter.

C'est surtout lorsque la personne du prince est en péril que de fidèles sujets ne doivent compter pour rien leur propre vie. Celle du peuple entier doit être comme le bouclier du souverain. Il faut que l'ennemi ait tout égorgé avant d'arriver jusqu'à lui. Ethaï, cet étranger attaché au service de David, sera toujours pour les militaires un modèle d'amour et de fidélité. Le roi, presque sans secours et sans forces, réduit à prendre la fuite, prêt à perdre en même temps la couronne et la vie, veut renvoyer ce généreux chef de troupes étrangers pour ne pas l'envelopper dans ses malheurs ; mais il répond couragement : Vive le Seigneur, et vive le roi, mon maître ; en quelque lieu que vous soyez, ô mon roi, je serai avec vous, et je ne vous quitterai ni à la vie ni à la mort (II Reg., XV). Voilà ce que j'appelle aimer les rois et les servir.

Puisque nous devons les aimer jusqu'à leur faire, quand il le faut, un généreux sacrifice de notre vie, que sera-ce du sacrifice de nos biens, et qui osera se plaindre d'acheter à ce prix la sûreté du prince et le salut de l'Etat ? Oui, mes frères, les princes ont le même droit à notre fortune qu'à nos hommages. Nous devons faire marcher sur la même ligne le tribut de nos sentiments et celui de nos biens.

Si je parlais à un peuple plus attaché à ses richesses qu'à ses rois, je lui dirais : Abandonnez, sans hésiter, au prince tout ce qui lui sera nécessaire de vos biens, pour sauver le reste et pour acheter les deux plus grands biens de la nation, le repos et la liberté. Si une guerre orageuse menaçait le salut de la monarchie, je lui dirais : Voyez-vous ce vaisseau prêt à périr dans les horreurs d'une tempête ? les sages navigateurs en jettent dans la mer la riche cargaison, pour sauver le navire et leur propre vie : c'est l'exemple que devrait suivre un peuple qui ne pourrait échapper aux malheurs de la guerre, ni sauver l'Etat, qu'en sacrifiant ses richesses.

Si je parlais à un peuple à qui la religion seule pût arracher les secours nécessaires pour la défense de la patrie, je l'accablerais par la réponse du Sauveur à ceux qui lui demandaient s'ils étaient obligés de payer le tribut, et par ces paroles de l'Apôtre : *Rendez à chacun ce que vous devez à son rang, le tribut à qui est dû le tribut, l'impôt à qui est dû l'impôt, l'honneur et la crainte à qui vous les devez* (Rom., XIII) ; j'opposerais surtout les exemples de Jésus-Christ aux plaintes que pourrait arracher l'indigence de ce peuple épuisé. Voyez, lui dirais-je, l'extrême pauvreté du Sauveur des hommes : une étable est le lieu de sa naissance ; une crèche est son berceau ; il n'est ensuite racheté dans le temple qu'au prix de l'indigent ; il est

réduit pendant tout le temps de sa jeunesse à chercher la subsistance dans le travail de ses mains ; entré dans la carrière de sa prédication, il n'a plus où reposer sa tête ; il ne vit plus alors que de la charité de ses hôtes ; et ses disciples, dans l'excès de leur misère, se nourrissent de quelques épis de blés froissés dans leurs mains : que de raisons pour se croire dispensés du tribut ! Cependant, pour le payer, Jésus fait un miracle, et vous apprend ainsi, mes frères, à faire des prodiges d'amour pour payer le vôtre. Il le trouva dans la bouche d'un poisson : et vous le trouverez dans le sein de la terre ; vous le trouverez dans l'industrie de vos mains ; vous le trouverez dans vos épargnes et dans les retranchements du luxe ; vous le retrouverez dans l'étude et la retraite du cabinet ou au delà des mers. L'amour du père de la patrie vous donnera des forces, du génie, des ressources, des ailes.

Mais est-il besoin de recourir à des motifs d'intérêt, ou à la rigueur aux lois divines, pour faire contribuer aux nécessités publiques un peuple que l'amour de sa patrie et de son roi rend toujours prêt à s'immoler pour le salut de l'un et pour la gloire de l'autre ? Ah ! mes frères, s'il fallait vous engager à sacrifier votre fortune au soutien du trône, ce serait assez de vous dire avec le Sauveur : Quelle est cette inscription ? que représente cette figure gravée sur la monnaie publique ? Non, je n'exhorterai pas autrement à ce devoir indispensable un peuple à qui l'image du prince suffit pour lui faire oublier ses besoins personnels et le résoudre aux plus grands sacrifices ; un peuple à qui son amour pour le souverain rend tout possible. N'a-t-on pas vu un exemple, un désir du maître changer tout à coup notre luxe en ressources publiques ? n'a-t-on pas vu une étincelle jetée à propos allumer une noble émulation dans tous les ordres de l'Etat et réparer nos pertes maritimes ? Sachez ouvrir une carrière au sentiment, tous les cœurs s'y précipiteront à l'envi : ce sera un opprobre d'être surpassé dans les témoignages d'amour donnés à son roi, et les dangers de l'Etat créeront alors des richesses et des soldats. Tant que cet amour régnera parmi nous, la France ne sera jamais si terrible pour ses ennemis que dans les grandes extrémités ; elle reprendra de nouvelles forces quand un autre empire serait près de sa chute. Ainsi Rome n'était jamais si redoutable que lorsque de grands revers semblaient la menacer d'une ruine entière ; ainsi, au temps des Machabées, les juifs durent le salut de l'Etat et le rétablissement de la monarchie au péril extrême où se trouvaient alors le temple et la Judée. N'en doutez pas, mes frères, l'amour réciproque du monarque et du peuple perpétuera jusqu'aux derniers âges cette monarchie florissante. Il n'est pas de plus solide fondement des trônes, et pour nous qui sommes chargés d'instruire les sujets de leurs devoirs sacrés, il n'est pas de consolation plus douce, que de voir l'esprit

du christianisme se confondre avec celui de la nation.

Grâces immortelles vous soient rendues, Seigneur, d'avoir toujours conservé dans les cœurs français cet amour du prince qui assure la durée et la gloire de cet empire, et d'avoir donné en même temps à la France des rois la plupart si propres à perpétuer l'amour de la nation ! Ne permettez pas, ô mon Dieu, que cet amour réciproque du monarque et du peuple s'affaiblisse en aucun temps, et que par là cette belle monarchie perde son plus solide fondement, et voie tomber le plus fort rempart qu'elle puisse opposer à ses ennemis. Mais, pour rendre à jamais durable cette union de la nation française et de ses rois, daignez, Seigneur, en être vous-même le lien sacré. Que le roi vous aime dans son peuple, que le peuple vous aime dans son roi ; et que cette heureuse harmonie attire vos bénédictions constantes sur la personne du souverain et sur son empire.

Etendez surtout, ô mon Dieu, la mesure de son règne jusqu'à l'âge le plus reculé. Daignez multiplier ses jours autant que le permettent les forces humaines : *Dies super dies regis adjicies.* (Psal. LX.) Ce sont les vœux, Sire, c'est le plus doux espoir de la nation entière : mais est-ce à des vœux si bornés que doit s'arrêter un orateur sacré ? Les divines Ecritures m'apprennent à former pour votre majesté un souhait plus digne de la sainteté de mon ministère. O roi, après avoir longtemps régné sur nous, jouissez à jamais de la vie des bienheureux, *O rex in æternum vive.* Ainsi soit-il.

SERMON XI.

Pour le mardi de la quatrième semaine de carême.

SUR LES AFFLICTIONS.

Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur. (Matth., V.)

Heureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés.

Sire,

Il faut que les maximes de Jésus-Christ soient toujours en contradiction avec celles du monde. Chacun des deux place le bonheur dans la possession des biens qu'il peut donner. Le monde ne peut nous offrir que de folles joies, des richesses périssables, des honneurs frivoles, des plaisirs perfides : heureux, dit-il, celui qui possède tous ces biens : *Beatum dixerunt populum cui hæc sunt.* Jésus-Christ pouvant également nous rendre heureux sur la terre ou dans le ciel, dédaigne de nous offrir une félicité temporelle, indigne des richesses de sa miséricorde et de nos vœux, dangereuse même en ce qu'elle exclut souvent le bonheur éternel : Heureux, dit-il, ceux qui pleurent ici-bas, parce qu'ils seront consolés dans le ciel : *Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur.* Voilà donc, mes frères, une différence bien effrayante entre les justes affligés et les

heureux du siècle : les joies de ceux-ci seront changées en des pleurs éternels, tandis qu'aux pleurs des malheureux succéderont des joies inaltérables. Ah ! que le monde ne me dise plus : Vivez heureux : souhait barbare, digne de son aveuglement ou de sa perfidie ; qu'il ne s'intéresse plus à ma prospérité ; qu'il ne s'empresse plus de savoir si je vis exempt de douleur et d'infirmités : je m'effraye de l'état fortuné dont il me félicite ; j'en prévois en tremblant la fin malheureuse, et j'envie les consolations que doivent espérer ceux qui vivent dans les pleurs. Voilà, mes frères, les sentiments que je tâcherai de vous inspirer dans ce discours. Je veux vous soumettre aux afflictions ; je veux vous consoler dans les afflictions ; je veux vous les faire aimer, en vous prouvant qu'elles sont des effets de la justice de Dieu, de sa sagesse et de sa bonté. Implorons auparavant les lumières du Saint-Esprit, par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

I. C'est la main de Dieu qui nous frappe et qui nous soutient, qui fait nos plaies et qui les guérit. Les biens et les maux, la vie et la mort, l'opulence et la pauvreté, la gloire et l'ignominie, les revers et la prospérité sont également l'ouvrage de sa providence. En un mot, rien n'arrive ici-bas que par son ordre, pas même la mort d'un oiseau, ou la chute d'un cheveu. Je pourrais m'arrêter ici, mes frères : ce serait assez prouver à des chrétiens la justice des afflictions, que de leur dire : C'est Dieu qui les donne ; n'accusez ni les hommes, ni le hasard ; votre arrêt est parti du ciel, et vos murmures seraient une impiété.

Mais allons plus loin, et prouvons ce qu'il suffirait d'avancer, la justice des jugements de Dieu envers ceux qu'il afflige. Je vois d'abord avec le Sage une affliction générale répandue sur le genre humain : je vois tous les hommes assujettis, en naissant, à la pénible loi du travail, et ces enfants d'Adam portant tous sur leur tête un joug très-pesant, du sein de leur mère jusqu'au tombeau. Les délires de l'imagination, les troubles de l'âme, les perplexités, les incertitudes, les ténèbres de l'ignorance, les accès de fureur et de jalousie, les soucis rongeurs, les fougues de la colère, toutes les passions, les rêves fâcheux, les terreurs de la nuit, les meurtres, les combats, les périls continuels, un essaim d'infirmités, mille fléaux, et les horreurs de la mort ; voilà le sort affreux qui est réservé à tous les hommes, depuis les rois et les grands jusqu'à la plus basse condition du peuple. O misérable espèce humaine ! pourquoi donc es-tu condamnée à souffrir sur la terre ? J'entends le Sage qui me répond : C'est qu'elle est coupable. Tant de maux ont été créés pour punir des méchants : *Super iniquos creata sunt hæc omnia.* (Eccli., XL.)

Non, sans doute, il n'est pas d'homme qui n'ait à se reprocher d'avoir fait un usage criminel de sa raison et de sa liberté. Dans la corruption générale qui a infecté la terre, qui pourrait dire : Mon âme est pure je suis

exempt de erime. Qui est donc celui que Dieu n'ait pas justement affligé? Mais quel crime, ô mon Dieu, ce malheureux enfant expie-t-il au berceau? Pourquoi ses premiers cris sont-ils des cris de douleur? Pourquoi ses yeux s'ouvrent-ils pour les pleurs, en s'ouvrant à la lumière? Pourquoi ses premiers mouvements sont-ils des mouvements d'inquiétude et des signes de souffrance? Pourquoi cet enfant naît-il dans une espèce d'anathème, assiégé de mille maux et portant sur son front le sinistre présage des misères qu'il doit traîner jusqu'au tombeau? Ah! il me rappelle cet arrêt prononcé contre la race du premier homme, comme un châtement de son crime. Je me tais, Seigneur, et j'adore humblement les décrets de votre justice. Ils sont incompréhensibles sans doute, en ce qu'ils nous représentent tous les hommes comme étant coupables du crime de leur père, et devant en porter la peine : mais ce fondement de la religion une fois établi, quelle lumière ne jette-t-il pas sur la justice des afflictions que l'homme éprouve dans tous ses âges? Puisque nous naissons proscrits, nous devons souffrir en naissant, et si Dieu ne diffère pas en faveur de notre enfance de nous faire sentir les effets du péché, comment n'augmenteraient-elles pas à mesure que l'âge augmente nos forces? Comment chaque jour de notre vie ne serait-il pas une expiation nouvelle de notre coupable origine? Et qui pourrait vous accuser, Seigneur, quand vous feriez périr les nations que vous avez créées? Vous êtes juste : et, quoique vous soyez le maître d'assigner à vos créatures tel degré de bonheur qu'il vous plaît, le Sage néanmoins nous a dit que vous regarderiez comme indigne de vous de punir l'innocent.

Mais indépendamment de la tache originelle, où est l'homme qui n'ait pas mérité personnellement d'être affligé de la main de Dieu; où est l'homme qui ait conservé sur la terre une telle innocence, qu'il puisse refuser de faire cet aveu des frères de Joseph, du plus jeune martyr des Machabées et du bon larron : Mes peines ne sont qu'une juste punition de mes infidélités passées? Peut-être, mes frères, qu'en vous reconnaissant dignes de quelque châtement, vous croyez cependant pouvoir vous plaindre de l'excès de vos maux, et que, sans accuser entièrement la justice de Dieu, vous lui reprochez néanmoins sa trop grande sévérité : coupables murmures que je veux étouffer, mes frères, au dedans de vous, en vous montrant la justice de Dieu dans ses plus terribles châtements, et sa modération dans ce que vous appelez rigueur extrême de ses vengeances.

Avez-vous jamais vu des yeux de la foi la noirceur du péché, l'attentat qu'il forme contre la majesté divine, la distance infinie du pécheur au Dieu qu'il offense? Avez-vous pénétré en esprit dans l'horrible séjour des réprouvés pour juger de l'énormité du péché par la grandeur du châtement? Avez-vous jamais sondé l'humiliation profonde où

est descendu le Fils du Très-Haut, pour expier les péchés de l'homme? En ce cas mettez le prétendu excès de vos afflictions à côté de l'outrage fait par un ver de terre à l'Être suprême, à côté des tourments de l'enfer, à côté de l'anéantissement et des supplices d'un Dieu; si vous osez après cela vous plaindre d'être trop durement traités par un Dieu juste, commencez plutôt par vous élever à lui, par lui reprocher sa barbarie envers les réprouvés, et par condamner l'injuste dureté qui lui a fait immoler son Fils unique. Mais si c'est vraiment du fond du néant que vous vous êtes audacieusement révoltés contre votre Créateur; si c'est sa justice qui a creusé pour les pécheurs des abîmes de feu; si sa justice a exigé qu'il frappât le Sauveur des hommes; l'accuserez-vous d'excès, à quelque degré qu'elle porte envers vous la rigueur de ses châtements? Ah! s'il reste encore dans les trésors de la colère de Dieu des fléaux que vous n'avez point éprouvés, des maux que vous n'avez point soufferts; si vos douleurs vous laissent des moments de relâche; s'il est quelque partie de votre corps qui n'ait pas son supplice; s'il vous reste quelque chose à perdre de votre réputation, de votre famille ou de vos biens, c'est moi qui, à mon tour, accuserai la justice de Dieu de vous avoir épargnés.

Ingrats, quand du sein de l'affliction vous élevez contre Dieu des cris d'impatience, et que vous vous plaignez amèrement de sa justice, que deviendriez-vous s'il n'écoutait plus sa clémence? Craignez, comme Job, de combler la mesure de vos afflictions par vos murmures. Quoique rassasié d'opprobres, s'écriait-il, soit que je sois juste ou pécheur, je n'aurai point l'audace, ô mon Dieu, de vous le reprocher. Si je l'osais, vous me poursuivriez comme un lion poursuit sa proie; vous ajouteriez d'horribles tourments à ceux que j'endure, et un nouveau déluge de maux fondrait sur ma tête.

De la noirceur du péché en général, passons au nombre de ceux que vous avez commis; que de nouvelles raisons pour le Seigneur d'appesantir son bras, et pour vous de souffrir avec une soumission parfaite! A vous entendre, vos malheurs extrêmes ne peuvent partir que d'une main injuste et barbare; mais c'est à votre propre conscience que j'en appelle. Oseriez-vous nous dire, comme Job: Plût à Dieu qu'on mît dans la balance mes péchés d'une part, mes afflictions de l'autre! celles-ci l'emporteraient autant que pourraient le faire les sables de la mer? Vous êtes, dites-vous, l'objet déplorable de la plus noire calomnie; mais si on vous dit que la calomnie qui vous couvre d'opprobre est le châtement de mille autres péchés, oseriez-vous répondre, comme Job: Que celui qui applaudit à mon affliction, m'accuse devant Dieu : je porterai moi-même cette accusation au pied de son trône, et j'y accuserai de mensonge ceux qui osent m'imputer des crimes dignes de son courroux? Vous êtes la proie des méchants,

et la triste victime de vos ennemis : mais oseriez-vous nous dire, comme David : Si j'ai rendu le mal pour le mal, que je succombe sous le bras de mes ennemis ; que je périsse sous leurs pieds ? Une chute affreuse vous a précipités de ces hautes places où le monarque avait confié à votre sagesse sa puissance et les destins de l'empire ; mais après être honteusement rentrés dans la foule, oseriez-vous tenir à ce Dieu le langage de David : L'ambition, Seigneur, ne m'a point fait prétendre aux grandeurs humaines ; après y être parvenu, l'orgueil n'a point enflé mon cœur, et n'a pas éclaté dans mes yeux ? Ces détails seraient infinis. Jérémie a renfermé tous les affligés dans ces paroles : De quoi murmure l'homme ? il ne souffre que pour ses crimes.

Mais, direz-vous, l'excès de vos maux ne vous laisse pas le maître de vos murmures. Quoi ! mes frères, vous répliquerai-je avec l'Apôtre, votre patience est épuisée avant qu'il ne vous en ait coûté votre sang ? comparez vos peines à celles de mille autres plus justes que vous, qui ont été plus sensiblement affligés, et néanmoins plus soumis. Avez-vous éprouvé, comme Job, en un même jour la perte de vos biens et de vos enfants ? Il ne proféra cependant que ces paroles à jamais mémorables : J'entrerai dans le sein de la terre aussi nu que je suis sorti du sein maternel. Le Seigneur ne m'a ôté que ce qu'il m'avait donné, que sa volonté soit faite, et que son nom soit béni. Votre vie a-t-elle été, comme celle de David, une chaîne de tribulations, de disgrâces et de travaux ? Néanmoins, au lieu de s'en plaindre, me voici, dit-il, prêt à essuyer de nouveaux châtimens.

Le calice que Dieu vous a présenté, vous a-t-il jeté, comme le Sauveur, dans une agonie mortelle ; et votre tristesse a-t-elle fait couler jusqu'à terre une sueur de sang ? Cependant, ô mon Père, s'écrie-t-il, que votre volonté s'accomplisse, et non la mienne. Avez-vous soutenu autant de travaux que le grand Apôtre, habité autant de prisons, porté autant de fers, reçu autant de plaies, enduré autant de supplices, couru autant de dangers de toutes les sortes ? et néanmoins il se glorifie dans ses tribulations, sachant qu'elles sont une épreuve de la patience, et que l'épreuve donne lieu à une espérance infailible.

Venez encore, venez confondre tous ceux qui portent à regret le poids accablant de la tribulation, ô vous, généreux confesseurs, dont la patience fut supérieure aux plus grandes épreuves ; vous, illustres vierges, qu'on vit, malgré la délicatesse de votre sexe, supporter les plus grands supplices avec une constance héroïque ; vous dont la tendre enfance, ou dont la vieillesse décrépite, méprisa les tortures et triompha de la férocité des tyrans ; vous, pieux solitaires, dont la rude pénitence fut un long martyre, et que des austérités presque incroyables changèrent en spectres errants dans les déserts ; venez relever le courage de mes lâches auditeurs,

et par votre présence étouffer les plaintes de leur mollesse.

Si ces exemples, trop éloignés de vous et trop rares, n'affaiblissent point assez, dans votre esprit, l'idée excessive que vous vous êtes faite de vos malheurs ; parcourez toutes les classes d'infortunés qui vous environnent, et rapprochez-les de votre état. Ce n'est pas au-dessus de soi qu'il faut porter ses regards, mais au-dessous, pour bien juger du degré d'infortune où l'on est réduit. Allez donc dans les campagnes visiter les tristes chaumières qu'habitent des forçats condamnés à traîner une vie misérable dans le travail, dans l'oppression et dans les horreurs de l'indigence. Allez dans les villes rechercher les malheureuses victimes de la faim, de la honte et de la nudité. Montez à ces réduits élevés qu'arrosent les pleurs d'une famille entière, à qui l'abandon des hommes ne laisse que le choix de la mort ou du crime. Allez dans les prisons voir des captifs languir dans la tristesse et dans l'ennui, gémir dans la misère, traîner des fers. Parcourez ces sombres cachots, le séjour des remords, des terreurs et du désespoir, ces lieux qu'on ne peut habiter sans horreur, et qu'on ne peut penser à quitter sans effroi. Entrez dans ces asiles de miséricorde qui offrent un affreux assemblage de toutes les infirmités humaines, que le pauvre envisage, en frémissant, comme son tombeau, et où il va mourir plus misérablement qu'il n'a vécu. Voyez-y les mourants entassés, mêlant leurs cris plaintifs, s'effrayant réciproquement par ces convulsions étranges qui précèdent le trépas, et se renvoyant les uns aux autres l'image hideuse de la mort. Faisant ensuite un retour sur vous-mêmes, oseriez-vous hasarder un murmure ? Si cela est, j'admire la justice de Dieu qui vous punit par vos propres passions, qui vous laisse devenir l'artisan de votre infortune, qui fait servir à vous tourmenter l'ambitieuse prétention de bonheur que vous aviez conçue, et qui, dans les afflictions où vous méconnaissiez l'équité de ses jugemens, ne vous fait sentir que les traits mordants de sa colère.

Dites-nous encore que vos maux sont excessifs dans leur espèce ; car, si on veut en croire tous ceux qui sont affligés, ils se trouvent dans les circonstances les plus malheureuses. Les calamités d'autrui ne sont rien auprès des leurs. Il y a toujours entre eux et d'autres infortunés des différences qui les désespèrent. Le coup est toujours sensible, les maux trop multipliés et la plaie trop profonde. Mais ne serait-ce pas là, mes frères, une illusion de votre amour-propre ? ne serait-ce pas votre sensibilité qui vous exagère des afflictions médiocres en elles-mêmes ? Ce qui vous blesse si vivement ne serait-il pas moins un malheur réel qu'une faible diminution de votre bonheur ordinaire ? Oui, je n'en puis plus douter ; car, dans cet état même qui vous arrache des pleurs, vous êtes un objet d'envie pour une foule de malheureux. Cette situation que vous déplorez serait pour des millions d'hommes le comble

de la félicité. Oui, votre seule avarice fait votre indigence, votre sensualité fait votre douleur, votre ambition fait votre infortune, votre impiété fait votre désespoir, et vos passions, en un mot, font vos malheurs. Devenez chrétiens, vous vous trouverez heureux comme par un enchantement soudain, et vous adorerez la clémence de Dieu dans les mêmes afflictions où il vous était si difficile de reconnaître sa justice.

Peut-être que, n'osant plus exagérer vos afflictions, vous nous opposerez votre faiblesse, et que, pour justifier vos plaintes amères, vous nous direz que vous êtes affligés au-dessus de vos forces. Oui, sans doute, si vous ne parlez que des forces de la nature, et surtout d'une nature affaiblie et comme énermée par la mollesse; mais que ne peut pas la faiblesse de la nature, lorsqu'elle est revêtue de la force de Dieu? Quand vous auriez à soutenir un poids énorme de tribulation, Dieu vous dit comme à saint Paul : Ma grâce vous suffit. Avec un tel secours, disait cet apôtre (*Rom., VIII*), les humiliations ou la gloire, la faim ou l'abondance, les richesses ou la pauvreté, toutes ces choses me sont égales. Je puis tout supporter par la vertu de celui qui me fortifie. Soutenus par sa grâce, nous pouvons aussi, mes frères, être pressés de toutes parts, mais nous respirerons encore; tomber dans les perplexités, mais nous ne serons pas sans ressource; être persécutés, mais nous ne serons pas délaissés par la divine miséricorde; être abattus sous des coups terribles, mais nous ne périrons pas.

Eh! quand vous n'auriez pas encore ces grâces puissantes qui donnent la soumission et le courage, ne pouvez-vous pas les demander, et ne le devez-vous pas avec d'autant plus de persévérance que vous êtes plus faibles? C'est parce que vous êtes abattus qu'il faut tendre les bras à celui qui peut vous relever; c'est parce que vous succombez qu'il faut implorer le secours divin; c'est parce que vous êtes faibles qu'il faut prier. Si vous ne pouvez souffrir en héros chrétien, ne pouvez-vous pas du moins jeter ce cri du Prophète (*Psal. CVIII*) : Seigneur, venez à mon secours; hâtez-vous d'aider ma faiblesse. Si tel est le premier mouvement de votre âme abattue par la douleur, bientôt rempli de consolations et de courage, vous direz avec l'Apôtre (*II Cor., XII*), en vous sentant renaître : C'est au sein de la faiblesse que j'ai senti ma force.

Changez donc en humbles prières vos plaintes indiscrètes, vous tous qui gémissiez sous le poids des afflictions. Vos coupables murmures vous mèneraient enfin à l'impiété. Si les coups de la main de Dieu ne soumettent pas notre cœur, ils le révoltent. On est bien près du blasphème quand on souffre avec une espèce de rage, et il en coûte peu pour secouer le joug de la foi, quand on subit en mécontent les châtements du Seigneur. Les Hébreux commencent par former dans le désert des murmures séditieux; ils finissent par adorer le veau d'or. Qu'il n'en

soit pas ainsi de vous, mes frères. Quand toutes les calamités réunies affligeraient votre âme, qu'il ne sorte de votre bouche que ces belles paroles de Job : Si nous avons reçu les biens de la main de Dieu, pourquoi n'en recevrons-nous pas aussi les maux? S'il enlève ce qu'il avait donné, qui osera s'en plaindre et lui dire : que faites-vous? Il peut sans doute y avoir de l'injustice dans les hommes qui vous persécutent; mais c'est toujours avec justice que Dieu s'en sert, pour être les exécuteurs de ses jugements et les ministres de ses vengeances. David ne voit dans les outrages de Séméï que les ordres du Seigneur auquel il ne se croit pas permis de demander raison de sa conduite; et c'est ainsi que nous devons tous envisager nos barbares persécuteurs. S'irriter contre ces instruments de la colère de Dieu, ce serait imiter la stupide rage de ces animaux qui mordent le bâton dont on les frappe, ou la pierre qu'on leur a jetée. Il n'y a donc pas de milieu; il faut tout souffrir avec soumission de la part des hommes, ou se révolter contre le ciel avec audace; courber sa tête sous le bras des méchants, ou s'élever contre le bras du Seigneur; reconnaître humblement devant Dieu que vous avez mérité qu'il armât contre vous l'injustice des hommes, ou lui reprocher à lui-même d'être injuste dans ses jugements et barbare dans sa conduite.

Ne croyez cependant pas, mes frères, qu'en vous prêchant ici la soumission à la divine Providence, jusque dans ces afflictions qui pénètrent l'âme de la plus vive douleur, nous prétendions vous interdire les larmes qu'une juste sensibilité fait couler de vos yeux; nous ne condamnons que le découragement et le désespoir. Ne croyez pas que nous vous défendions les plaintes respectueuses que vous arrachent vos malheurs; nous ne condamnons que les murmures. On ne vous demande pas cet orgueil stoïque qui s'efforce de mépriser la douleur et qui brave tous les maux, ce serait insulter à la justice de Dieu et se moquer de ses châtements. On ne vous demande pas de recevoir les afflictions les plus douloureuses avec une stupide insensibilité qui ne dépend pas de vous et qui serait un vice de nature. Dieu ne souffre pas qu'on méprise ses coups, et il n'entend frapper que des êtres sensibles. Payez donc à la nature le tribut de larmes que vous lui devez, et cédez à l'intention qu'a le Seigneur de vous affliger jusqu'au fond de l'âme. Nous savons les pleurs que fit verser à Jacob la robe ensanglantée de Joseph; à David, la mort d'Absalon; à Rachel, la perte de ses enfants; à la pieuse Anne, l'opprobre de sa stérilité; à Jérémie, les malheurs de son peuple; et à Jésus-Christ même, la mort de Lazare. Hélas! bien loin de réprouver les larmes des affligés, les livres saints ne cessent de leur promettre les consolations divines. Le Sauveur déclare bienheureux ceux qui pleurent; et Dieu nous dit par son prophète que les larmes de la veuve n'ont pas plutôt coulé sur

son visage, qu'elles s'élèvent dans les cieux.

Oui, mes frères, votre douleur extrême vous fit-elle désirer que le Seigneur abrégât une vie trop malheureuse, sans affaiblir néanmoins votre soumission à ses volontés, nous compatirions à ce dégoût de la vie, plutôt que de vous en faire un crime. Job ne l'éprouva-t-il pas sur son fumier, David dans ses tribulations, Tobie dans sa triste vieillesse, Elie dans le désert, et le grand Apôtre dans l'excès de ses afflictions? Laissez donc couler vos pleurs et donnez un libre cours à vos gémissements, si telle est en vous la force invincible de la douleur; pourvu que ce ne soient ni les rugissements d'Esau dans son désespoir, ni la plainte de Saül dans sa détresse. La religion ne nous oblige pas d'étouffer les sentiments de la nature. On peut être homme sans cesser d'être chrétien.

II. Le Seigneur est aussi sage dans les desseins qu'il a en nous affligeant, qu'il est juste dans la mesure des afflictions; seconde vérité aussi propre, mes frères, à vous consoler, que la première l'était à vous soumettre.

Le grand dessein de la sagesse de Dieu dans les afflictions des pécheurs est de les corriger et de les ramener à lui. Non, mes frères, nous n'avons pas dans le ciel un créateur barbare, qui se fasse un jeu du malheur de ses créatures, qui n'ait formé des êtres sensibles que pour les tourmenter, et qui se plaise à déchirer l'ouvrage de ses mains; nous n'avons pas un maître dur et impitoyable, qui frappe des esclaves pour les subjuguier et les contenir par la crainte; un juge inexorable, qui ne soit assis sur son trône que comme sur un affreux tribunal, pour y condamner les coupables mortels à des supplices de tous les genres; mais un père, qui ne nous châtie que pour nous rendre meilleurs, et dignes par là du bonheur ineffable qu'il nous a préparé. Notre Père qui êtes dans les cieux; qu'il est touchant, ô mon Dieu, de pouvoir vous invoquer ainsi! ce doux nom de Père céleste réveille mon amour, et je ne vois plus dans les afflictions de cette vie qu'une correction paternelle digne de ma reconnaissance.

Plein de cette idée consolante, je vous bénis, Seigneur Dieu d'Israël, m'écrierai-je désormais avec Tobie au sein de l'affliction; je vous bénis de ce qu'il vous a plu de me châtier d'une main pour me sauver de l'autre. Je dirai comme Judith, au milieu des calamités publiques: Puisque nos châtiments sont si fort au-dessous de nos péchés, croyons que le dessein de Dieu est de nous corriger et non pas de nous perdre. Heureux, m'écrierai-je avec le saint homme Job, heureux le pécheur que Dieu ne dédaigne pas de reprendre. O Seigneur, dirai-je avec le Sage, que vous êtes bon, que vous êtes doux et modéré dans votre conduite! lorsque vous pourriez donner vos ennemis en proie à des bêtes féroces, les renverser d'une parole ou les exterminer d'un souffle, vous les châtiez peu à peu; vous les aver-

tissez de leurs fautes pour les ramener à vous, et vous n'exercez vos jugements que par degrés, pour leur donner lieu de faire pénitence. Je dirai comme l'Apôtre à ceux qui se félicitent de n'avoir point de part aux châtiments de Dieu: Vous n'êtes donc pas ses vrais enfants. Je reconnaitrai avec l'auteur du livre des *Machabées*, dans les revers qu'éprouvera la nation entière, les salutaires avertissements du Père du peuple, qui ne veut que la réformation de nos mœurs et non la chute de l'empire; et, touché de cette bonté de la Providence, non, dirai-je, il n'en est pas de nous comme de ces peuples dont Dieu diffère le rigoureux châtimement jusqu'au jour terrible de ses vengeances. Pour me consoler enfin des plus grands maux, ô mon Dieu, pour les souffrir avec reconnaissance, il me suffira de rappeler cet oracle de votre bouche: Je ne reprends, je ne châtie ordinairement que ceux que j'aime.

Qui pourrait après cela méconnaître dans les afflictions des pécheurs l'œil de la Providence, qui veille sur eux et qui les dirige dans la voie du salut? Oui, c'est aux rigueurs de l'adversité que j'e reconnais avec joie la tendre sollicitude du Sauveur de nos âmes; c'est à la prospérité que je reconnais avec frayeur l'abandon de Dieu et le refus de ses grâces. Là, c'est un malade que le médecin suprême guérit par des remèdes et par des opérations douloureuses; ici, c'est un malade désespéré, auquel on ne refuse plus rien, jusqu'à ce que la mort s'en saisisse.

Oui, mes frères, la prospérité est le présent le plus dangereux; l'adversité, le moyen de salut le plus puissant que le Seigneur ait dans les trésors de sa providence. David perd dans la prospérité de son règne l'innocence qu'il avait conservée dans les tribulations; et, dans sa pénitence, il remercie le Seigneur des humiliations salutaires dont il l'a couvert. Si quelques hommes sont retenus dans le service de Dieu par des sentiments de reconnaissance que leur inspirent le bonheur et la prospérité; s'il en est dont Satan pourrait dire à Dieu, est-ce sans intérêt que cet homme vous craint? n'avez-vous pas défendu de toutes parts sa personne, sa maison et tous ses biens? n'avez-vous pas béni les œuvres de ses mains et multiplié ses richesses? mais enlevez ses possessions, frappez ce qui l'environne; si sa piété résiste à cette épreuve, couvrez sa personne d'une horrible plaie et vous verrez s'il ne vous maudit pas en face; s'il est, dis-je, quelques hommes ainsi disposés, combien d'autres en est-il que la prospérité a corrompus, que l'adversité seule peut ramener à Dieu, et dont on pourrait dire avec vérité: Couvrez, Seigneur, leur face d'ignominie et ils rechercheront votre nom? Pour un Pharaon que les châtiments endurcissent, combien de Manassès, pour se convertir, doivent éprouver toutes les rigueurs de l'adversité? Parcourez l'histoire des Hébreux; vous les verrez presque toujours abandonner le Seigneur dès qu'ils

sont heureux, et ne revenir à lui que lorsqu'il les frappe.

Ainsi, mes frères, consolez-vous au sein des malheurs et des souffrances; c'est le Seigneur qui vient vous visiter dans sa miséricorde, et croyez que plus votre affliction est sensible, plus elle prouve la sagesse de Dieu et le dessein qu'il a de vous convertir. S'il n'eût appesanti son bras et ne vous eût fait une plaie profonde, c'est en vain qu'il eût frappé. Une légère affliction, ou méprisée ou bientôt oubliée, vous eût laissé croupir dans les mêmes désordres et marcher dans la même voie. Peut-être avait-il d'abord frappé des coups moins sensibles, comme autant d'avertissements salutaires que vous n'avez point écoutés. Il n'y avait plus de ressource pour vous que dans l'extrême rigueur de ses vengeances, et vos maux invétérés demandaient les plus grands remèdes. C'est dans un excès de miséricorde et de sagesse qu'il a eu recours à l'excès de ses châtiments. C'en était fait de votre âme, si, par un grand coup, il ne l'eût réveillée de l'assoupissement où elle était plongée. Plus il vous a sévèrement châtiés, plus il prend à cœur votre conversion, et il faut qu'il veuille bien vous sauver, puisqu'il emploie pour cela des moyens extraordinaires, et comme les dernières ressources de sa providence. Mettez donc, comme Job, vos consolations dans l'excès de vos malheurs, et félicitez-vous de n'avoir pas été cruellement épargnés comme ces malades dont on rend, par une fausse compensation, les plaies mortelles et le mal incurable.

S'il est trop difficile de voir la sagesse de Dieu dans la rigueur des châtiments qu'il vous fait subir, adorez humblement ses décrets impénétrables; et, comme Abraham, recevez sans examen les arrêts en apparence les plus contraires à sa justice et à son amour. Il se plaît quelquefois, afin de rendre notre soumission plus méritoire, à nous cacher les desseins profonds de sa providence. Vous ne savez maintenant ce que je sais, vous dit-il comme autrefois à saint Pierre, mais vous le saurez dans la suite. Attendez le jour où je répandrai sur mes secrets la plus vive lumière; vous saurez alors combien j'étais sage dans la sévérité de mes châtiments et dans le soin que j'avais de vous cacher ma bonté.

Mais serait-il possible en effet de méconnaître en aucune occasion la sagesse du Dieu qui vous afflige? Parcourez toutes les positions différentes où vous pouvez être, lorsqu'il vous châtie, vous verrez ses desseins se varier autant que le demandent l'état de vos mœurs, les intérêts de votre salut et les besoins de votre âme.

Etes-vous plongés dans les désordres? Il veut vous rappeler de la profonde léthargie du sommeil de mort, où vous vivez depuis longtemps et qui allait finir par la mort éternelle, vous frapper de la terreur de ses jugements, vous faire trembler pour l'autre vie, en vous punissant dès à présent dans celle-ci; vous obliger, en couvrant votre face

d'ignominie, à ne rechercher que la gloire de son nom, vous tourmenter par vos propres passions, pour vous obliger à les combattre, faire de vos vices la source de vos malheurs pour vous les faire abhorrer et vous ôter, dans l'amertume des chagrins ou des souffrances, le goût malheureux du plaisir et du crime.

Etes-vous attachés au monde, à ses faux plaisirs et à ses biens frivoles? Le Seigneur cherche à troubler cette félicité dangereuse et à rompre des attachements funestes, qui vous font négliger la seule affaire importante que l'homme puisse avoir ici-bas. Il veut vous forcer, par la malice et la perfidie des hommes, à chercher en lui des consolations et des secours; vous obliger, par des malheurs sans ressources, à mettre en lui seul votre confiance, détacher votre cœur des richesses en vous les ôtant par un revers de fortune; vous apprendre à n'implorer que lui, en brisant les bras de chair qui faisaient votre appui et les idoles qui étaient vos dieux.

Ne vous manque-t-il plus que d'expier par la pénitence des péchés effacés par le repentir? Dieu veut, en vous faisant passer ici-bas par le feu tempéré des afflictions, vous épargner, dans un autre séjour, des feux plus dévorants, des douleurs plus profondes et des privations plus amères. Il veut vous placer de sa main dans la voie étroite, dans le sentier épineux et difficile, qui mène au salut; vous faire accepter des tribulations forcées, pour tenir lieu de la pénitence que vous ne vous seriez pas imposée vous-même, vous charger de sa croix, comme Simon, lorsque vous y pensez le moins, et par cette heureuse apparence de hasard vous obliger de marcher à sa suite.

Etes-vous justes et votre vie se passe-t-elle dans la pratique des vertus? Eh bien! vous dirai-je, comme l'ange à Tobie: C'est parce que vous êtes agréables à Dieu qu'il est nécessaire que la tentation vous éprouve. (Tob., XII.) Il veut perfectionner vos vertus par l'épreuve, augmenter vos mérites par l'exercice de la soumission et de la patience, vous préserver des dangers de sa prospérité, empêcher que vous ne soyez corrompus par les plaisirs et que les biens de la terre ne vous fassent perdre de vue les biens célestes. S'il vous arrive donc, comme à Tobie, que la longue durée de vos afflictions vous attire le mépris ou les railleries de vos amis; répondez-leur, comme lui: *Nous sommes les enfants des saints* (Tob., VIII), et nous attendons cette vie que Dieu doit donner à ceux dont la foi aura été à l'épreuve de l'adversité.

Vous tous enfin, chrétiens affligés, apprenez à découvrir dans vos malheurs les grands vus de la sagesse de Dieu; il veut vous faire mériter par vos pleurs ses consolations ineffables, vous susciter des persécutions qui vous donnent des droits sur son royaume; vous fournir des armes capables de le conquérir par la force; vous ouvrir la porte des souffrances, par où le Sauveur a dû entrer dans sa gloire, et la

seule qui doit après lui s'ouvrir à ses disciples; il veut enfin vous donner ce trait de sa ressemblance, qui est le gage du salut et le sceau des prédestinés.

III. Ces différents desseins de la sagesse de Dieu dans les afflictions suffiraient pour vous prouver qu'elles sont aussi les effets de sa bonté; mais nous allons en voir de nouvelles preuves dans le discernement de ceux qu'il afflige, dans la manière dont il les console durant l'affliction, et dont il les en délivre.

Vous donc qui ne voyez dans les châtimens du Seigneur que des marques de sa colère, qu'il faut toujours redouter, jamais aimer, remarquez avec moi quels sont dans les divines Ecritures ceux que le Seigneur a le plus affligés. C'est un saint patriarche qui perd un enfant bien-aimé par le crime de ses frères; c'est ce même enfant, qui n'arrive au faite de la gloire que par la servitude et les prisons; c'est un juste qui, au jugement de Dieu même, n'a point d'égal sur la terre, qu'il couvre néanmoins d'une horrible plaie et qu'il précipite de la plus riante prospérité sur un tas de cendres; c'est un vieillard pieux dès l'enfance, qui, pour prix de son infatigable charité, perd l'usage des yeux et se trouve en butte à la raillerie de ses proches; ce sont de saintes femmes que le Seigneur laisse longtemps dans l'opprobre de la stérilité, ou dont il enlève les époux; c'est un prince selon son cœur, qu'il conduit au trône par la voie des persécutions, et qu'il semble n'y avoir élevé que pour lui susciter sans cesse des ennemis, ou lui faire expier des crimes; ce sont ses plus grands prophètes qu'il a livrés aux contradictions du peuple, à la haine et au glaive même des tyrans; c'est son peuple, ce peuple chéri, pour lequel il a fait mille prodiges dans tous les temps, qu'il livre néanmoins au fer des barbares et qu'il fait gémir dans une longue captivité, pour le ramener à son culte; c'est la mère même de son Fils, qu'il perce d'un glaive de douleur; ce sont les apôtres qu'il fait vivre dans les liens, dans la pauvreté, dans les travaux et qu'il fait mourir dans les supplices; c'est son Eglise qu'il abandonne au feu des persécutions et qu'il inonde du sang de ses enfants. Quels hommes, grand Dieu, que ceux auxquels vous avez fait sentir le poids des afflictions! Qu'on est heureux d'entrer avec ces grands saints en communion de souffrances et d'éprouver après eux, ô mon Dieu, les mêmes marques de votre amour! Oh! que je redoute votre main libérale, puisque vous la tendez souvent à vos ennemis! que j'aime à sentir le poids de votre bras, puisqu'il s'appesantit presque toujours sur la tête de vos serviteurs!

Les consolations que Dieu mêle ordinairement aux afflictions sont de nouvelles preuves que c'est par bonté qu'il afflige. Le Seigneur fit entendre cette voix au prophète Isaïe : Dites au juste souffrant que son bonheur est proche et qu'il recueillera

le fruit de ses œuvres. Il ne suffit pas au Dieu de bonté de réserver aux justes affligés mille et mille biens, il veut qu'ils le sachent d'avance; il ne perd pas de vue un instant les cœurs en proie à la tribulation, et, selon l'expression du Prophète, il est toujours à leur côté, de peur qu'un moment d'abandon ne les jette dans le découragement ou le murmure. C'est pour cela que le Sauveur, en prêchant à ses disciples tous les maux qu'ils doivent souffrir, leur annonce en même temps les consolations qu'il doit y mêler. On vous chassera, leur dit-il (*Matth.*, XI; *Joan.*, XVI), des synagogues; on vous traitera de tribunal en tribunal; les persécutions et les fers seront votre partage; on croira glorifier le Seigneur, en vous faisant mourir; mais ne vous en effrayez pas, vous posséderez votre âme en paix, et personne ne vous ravira la joie de votre cœur.

Après cette promesse du Sauveur, faite à chacun de nous dans la personne de ses disciples, ah! les hommes pourront bien affliger notre corps et assouvir sur notre personne leur brutale fureur; mais ils n'auront pas de prise sur notre âme et ne pourront troubler la paix secrète dont elle jouira au sein de l'affliction. Je puis avoir, disait saint Paul (*II Cor.*, XII), les apparences de la tristesse, mais une joie intérieure ne m'abandonne jamais. Je me plais au contraire dans les faiblesses, dans les outrages, dans les besoins pressants, dans les persécutions et dans les détresses que j'éprouve pour Jésus-Christ.

Il en est ainsi, mes frères, de tout fidèle souffrant et soumis à la Providence. Ne jugez point de son malheur par les maux qui l'affligent, mais par l'assiette de son âme. Interrogez-le sur l'état de son cœur, il vous répondra comme saint Paul : Plus je souffre de maux pour Jésus-Christ et plus ses consolations sont abondantes. Demandez-lui comment il peut supporter ses malheurs et résister à de si fortes épreuves, il vous répondra comme l'Apôtre (*Rom.*, V) : Je suis rempli de consolations, je suis comblé de joie au milieu des tribulations et des souffrances. Ce ne sont pas en effet les biens ou les maux qui nous rendent heureux ou malheureux, c'est le sentiment intérieur, c'est l'idée que nous nous faisons de nos malheurs plutôt que nos malheurs mêmes. Plaignez cet homme heureux selon le monde, qui vit dans un repos apparent et dans l'abondance. Enviez le sort de ce chrétien souffrant ou persécuté. L'un, plus tourmenté parce qu'il lui manque que flatté de ce qu'il possède, n'a fait qu'irriter ses desirs et multiplier ses besoins; vous attendez que l'autre s'exhale en plaintes inquiètes, ou qu'il éclate en murmures; écoutez ce nouveau cri de douleur qu'il pousse avec l'Apôtre : Béni soit le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation qui nous console dans tous nos maux.

Ces consolations surnaturelles ne sont pas pour vous, mauvais chrétiens, qui, vivant sans piété, souffrez sans soumission et

sans confiance en la bonté divine; il est juste que vous trouviez dans vos murmures un surcroît de douleur et de nouveaux tourments dans le désespoir. Ces consolations ne sont pas pour vous, philosophes orgueilleux, qui n'attendez que de la raison la force de soutenir les revers et de mépriser l'infortune; il est juste que vous ajoutiez à vos chagrins la peine souvent inutile de les étouffer, et de cacher le trouble de l'âme sous un front serein, doublement malheureux par les rigueurs de votre destinée et par les pénibles efforts de l'amour-propre. Vous seuls, pieux infortunés, chrétiens et soumis aux lois de la Providence, vous seuls goûtez dans l'affliction ces douceurs intérieures qui la font aimer. C'est à vous que le Seigneur adresse ces tendres paroles : Venez à moi, ô vous qui gémissiez sous de pesants fardeaux, je vous soulagerai; venez, ô vous qui êtes affligés, tourmentés, persécutés par les hommes; qu'avez-vous à craindre d'un mortel qui doit sécher comme l'herbe? c'est moi, c'est moi-même qui veux vous consoler; cette tendresse avec laquelle une mère apaise les pleurs d'un petit enfant, je l'aurai en vous consolant. Telles étaient, ô saint roi David, les consolations que vous aviez reçues du Seigneur, quand vous lui disiez avec autant d'amour que de reconnaissance : Si votre bras ne m'eût secouru en même temps qu'il me frappait, j'aurais bientôt péri dans l'abattement et le désespoir; mais, ai-je dit, mon pied chancelle, aussitôt votre miséricorde, Seigneur, m'a soutenu, et vos consolations ont égalé mes peines.

Consolations ineffables, délices intérieures, je n'entreprendrai pas ici de vous peindre à des mondains qui souffrent sans piété ou qui se plongent dans les plaisirs. Vous le savez, chrétiens affligés, avec ce divin secours il n'est point d'affliction qui ne perde son amertume, point de revers qui soit accablant; que vos amis vous abandonnent, que vos ennemis vous oppriment, que les infirmités et les douleurs vous assiègent, que toute la nature soit conjurée contre votre bonheur, que tout vous manque à la fois, que vous importe, si le Dieu des consolations reste au fond de votre âme? Vous possédez avec lui cette précieuse paix, inconnue aux heureux du siècle, cette paix que la prospérité trouble toujours, que les richesses altèrent, que les plaisirs ne peuvent donner et que bannissent les crimes. Qu'il est doux, ô mon Dieu! de s'attacher à vous dans la douleur ou dans la joie! l'une est sans amertume et l'autre sans délire. Qu'il est amer de s'éloigner de vous! on souffre sans consolation et l'on jouit sans plaisir. Tandis que vous nous faites goûter des joies pures et des afflictions douces, le monde n'a pour les siens que des peines insupportables, de fausses délices et de perfides attrait. Ils cherchent en vain dans l'agitation, dans les plaisirs bruyants, et, en tirant sans cesse leur âme de son assiette, le bonheur que le chrétien affligé trouve

au dedans de lui-même. Ce sont des malheureux qui tâchent de noyer leurs chagrins dans l'ivresse. Oui, Seigneur, les plaisirs des pécheurs ne valent pas les souffrances des justes. Instruit par le Sage à qui les coups d'un bras ami paraissent meilleurs que les perfides baisers d'un ennemi, je préfère vos tendres châtiments aux cruelles faveurs que vous prodiguez aux mondains, et je crains bien plus les funestes présents de votre colère que les plaies salutaires qui sont l'effet de votre amour.

Cependant, mes frères, je ne le dissimulerai pas : il est des temps critiques où Dieu semble abandonner ses serviteurs à leur propre faiblesse, sans secours sensible, sans consolations et sans courage. Il est surtout des temps d'abandon, où les tentations de l'esprit, les révoltes de la chair et les assauts redoublés de l'esprit impur mettent notre salut dans le plus grand danger; afflictions intérieures, souvent plus sensibles que la douleur ou les revers. On tremble, on s'agite vainement, on chancelle : ce ne sont que combats au dehors, que frayeurs au dedans : ce n'est qu'abattement, trouble, sécheresse et dégoûts même des plus saints devoirs de la religion : c'est une tempête violente qui menace d'un naufrage presque inévitable : et, pour comble de malheur, il semble que le Sauveur soit plongé dans le sommeil, comme autrefois dans la barque agitée par les flots; mais c'est alors, mes frères, qu'il est plus attentif au salut de votre âme. Non, chrétiens, il n'est tombé ni dans le sommeil ni dans l'assoupissement, le Dieu qui veille au salut d'Israël. S'il paraît avoir les yeux fermés sur l'orage qui s'est élevé au dedans de vous-mêmes, ce sommeil apparent ne lui cache point vos dangers, et sa bonté n'attend, pour calmer les flots de la tentation, que ce cri de votre piété : *Sauvez-nous, Seigneur, nous périssons.* (Matth., VIII.) Il n'a voulu que vous faire sentir votre propre faiblesse, vous faire élever les yeux, comme à David, vers les montagnes éternelles pour voir d'où viendra la force de vaincre tant d'ennemis conjurés, et vous apprendre à n'espérer de secours que du Créateur tout-puissant du ciel et de la terre. Après vous avoir fait reconnaître votre impuissance, il va vous soumettre les passions et ramener dans votre âme le calme et la sécurité; aux sécheresses qui vous affligent, à l'abattement déplorable où vous êtes tombés, à l'espèce d'abandon où il vous a laissés pour un temps, il va faire succéder les douces effusions de l'esprit consolateur; il va rétablir entre lui et vous les communications de grâce et de lumière qu'il avait affaiblies, il va rendre à votre cœur desséché les célestes rosées et y faire germer toutes les vertus ensemble. Ecoutez, vous dit-il par la voix d'Isaïe, je répandrai les eaux sur les champs altérés, et je rafraîchirai par des fleuves les campagnes brûlantes. Viendra le temps d'exaucer et de secourir les affligés qui gémissent dans la disette de mes consola-

tions, je verserai pour eux des torrents du haut des montagnes; je remplirai de sources les vallons arides; je ferai naître tout ensemble dans les déserts incultes, les sapins, les ormes, le cèdre, le myrte et les oliviers.

Il ne suffit pas toujours au Seigneur de mêler aux afflictions des fidèles ses plus douces consolations: il se plaît souvent à les en délivrer, quelquefois au moment même où elles paraissent sans ressource; car vous ne prenez point plaisir, Seigneur, à nous perdre; vous aimez, au contraire, à faire succéder la joie aux larmes et le calme à la tempête. Le pauvre, avez-vous dit, ne sera pas toujours dans l'oubli, et l'attente des opprimés ne sera pas éternellement vaine. Quand vous avez comblé la mesure de maux qui leur était préparée, c'est maintenant, dites-vous, le temps d'exaucer les cris de l'indigent; je me lève pour aller au secours des malheureux. Non, mes frères, non, le Seigneur ne laissera pas toujours la verge des méchants étendue sur l'héritage des justes, pour ne pas exposer ceux-ci à porter enfin leurs mains à l'iniquité. Non, il ne vous donnera pas toujours des marques de colère, ce Dieu plein de longanimité, de compassion et de miséricorde; et il ne lèvera pas toujours sur vous un bras menaçant. Vous eût-il six fois livrés aux traits de la tribulation, à la septième fois il vous en délivrera pour toujours, et vous serez invulnérables. Le matin il fait succéder la joie aux pleurs qui coulaient la veille. David a vieilli sans voir le juste entièrement abandonné. Quoi ! nous dit le Sauveur, un mauvais juge cède enfin à l'importunité d'une veuve qui réclame sa justice, et Dieu ne voudra point écouter ses élus qui poussent vers lui jour et nuit des cris lamentables, et il souffrira toujours qu'on les opprime ? Je vous déclare, moi, que, dans peu de temps, il leur fera justice. Pourquoi donc, ô mon âme ! te laisses-tu abattre par la douleur, et d'où vient le trouble qui t'agite ? Espère en Dieu : car je lui rendrai encore des actions de grâces comme à mon divin libérateur; dépose tes inquiétudes dans son sein, il ne souffrira pas que le juste soit toujours dans l'agitation et dans le trouble.

Si votre état, mes frères, vous semble désespéré, votre délivrance n'en est que plus digne de Dieu. Les révolutions les plus subites et les plus imprévues sont les jeux ordinaires de sa main toute-puissante. L'histoire sainte fourmille de ces exemples consolants. Moïse retiré du milieu des flots qui allaient submerger son berceau, pour être un jour le libérateur et le chef de son peuple; la mer ouvrant un passage aux Hébreux, qui allaient périr sous le glaive de Pharaon, et n'ouvrant qu'un abîme à leurs ennemis; ce peuple nourri par le ciel au défaut de la terre, et désaltéré dans un désert par des eaux que Dieu fait sortir d'un rocher; Job passant tout à coup de ce fumier où il maudit le jour de sa naissance et

implore la mort, à une prospérité plus brillante que celle dont il est déchu; Béthulie aux abois, délivrée d'un ennemi redoutable par la main d'une femme; le triomphe de Mardochée et le salut de sa nation, suivant de près l'édit cruel qui en ordonnait le massacre; l'honneur et la vie de Susanne, sauvés au moment où elle allait mourir dans l'opprobre; Daniel respecté par des lions affamés; David échappé des mains d'Absalon, et remontant vainqueur sur le trône dont il avait été chassé; Ezéchias et son peuple secourus par un ange exterminateur, lorsque Jérusalem allait succomber aux efforts du roi d'Assyrie; le salut de la nation juive assuré par la valeur des Machabées, lorsque tout semblait annoncer la ruine entière de la Judée et de sa capitale; voilà comme le Seigneur se plaît à délivrer les siens des afflictions les plus désespérées. Il n'est jamais si près de les secourir que lorsqu'il semble les avoir abandonnés à leur sort déplorable.

Il en est de la destinée d'un empire comme de celle d'une simple famille; il en est d'un peuple entier comme d'un seul homme. Le bras du Seigneur les met quelquefois à deux doigts de leur perte, et les sauve ensuite, quand aux yeux de la sagesse humaine tout est perdu. Pour en trouver des exemples éclatants il ne faudrait pas sortir des annales de cette monarchie.

L'Eglise elle-même a eu quelquefois des temps malheureux d'affliction, de trouble et d'obscurcissement, où le feu des persécutions, la confusion des sectes et les progrès de l'hérésie semblaient la menacer d'un anéantissement prochain. Dans ces temps de calamité, la triste Rachel poussait de profonds gémissements et versait des larmes amères, inconsolable de voir ses enfants périr par le glaive de l'ennemi, ou par le poison de l'erreur; mais lorsque l'Eglise semblait devoir succomber : Réveillez-vous, lui a dit le Seigneur, levez-vous, ô nouvelle Jérusalem ! qui avez humblement reçu le calice de ma fureur, et qui l'avez bu jusqu'à la lie : écoutez ceci dans l'ivresse de douleur où vous êtes plongée : Je vais vous ôter de la main cette coupe remplie du fiel de ma colère : vous n'en boirez plus, et je la mettrai dans la main de vos barbares ennemis; c'est ce qu'a dit le Seigneur votre Dieu.

Sa miséricorde s'exercera de même envers vous, chrétiens affligés, et terminera ou réparera vos malheurs, lorsqu'ils semblaient sans ressource. Mettez en lui votre confiance : il fait échouer les desseins des méchants, dissipe leurs ligueurs et enchaîne leurs bras. Assurés de son secours, ne craignez ni les conjurations de vos ennemis ni tous les efforts de l'enfer. Le Seigneur, en qui vous espérez, vous couvrira de ses ailes; il opposera son bouclier aux traits qu'on vous lancera pendant le jour et vous préservera des frayeurs de la nuit. A vos côtés seront abattus mille et dix mille démons. Vous n'aurez plus à craindre ni fléaux ni mal-

heurs. Les anges à qui votre garde est com-
mise, vous porteront sur leurs bras, pour
prévenir vos chutes. (*Matth.*, IV; *Luc.*, IV.)
Vous marcherez impunément sur l'aspic et
le basilic; vous foulerez aux pieds le lion
et le dragon. (*Psal.* XC.) Armez-vous donc
de courage et de fermeté; que votre cœur
se fortifie et se rassure au sein des périls,
ô vous tous qui mettez votre confiance en
Dieu! Ne craignez point, vous dit-il par son
prophète (*Isa.*, XLII); lorsque vous traver-
serez les eaux, je serai avec vous, et les
flots ne vous submergeront pas; lorsque
vous marcherez dans le feu, il ne vous brû-
lera pas, et j'amortirai l'ardeur de ses flam-
mes, car je suis votre Sauveur et votre Dieu.
Oui, Seigneur, votre puissance doit rassurer
les justes autant qu'elle doit effrayer les
méchants; et je maudis avec le prophète le
mortel téméraire qui, en s'éloignant de son
Dieu, s'appuie sur des bras de chair; sa
perte est juste et certaine. Dieu puissant,
placez-moi donc à côté de vous, et s'arme
ensuite qui voudra contre ma personne.
Venez à mon secours, et je ne craindrai pas,
quand je serais assiégé par un million
d'hommes. Une armée ennemie camperait
autour de moi sans que mon cœur en fût
ému, et mon courage redoublerait en voyant
approcher le moment du combat. Sous la
protection de votre bras je verrai sans effroi
la terre jetée hors de sa place par d'affreuses
secousses, et les montagnes déracinées
aller s'engloutir dans les mers. Ainsi par-
lent ceux qui espèrent au Seigneur, tandis
que l'impie s'alarme et tremble sans sujet.
C'est le propre de l'homme livré à ses seules
forces d'être abattu par les revers, d'être
consterné, découragé, désespéré par les
afflictions, et de succomber sous leur poids;
mais c'est dans ces occasions que se ré-
veille, que redouble le saint et courageux
espoir de l'âme chrétienne. Elle se réfugie
dans le sein de Dieu. Là elle trouve la force
de soutenir les plus grands malheurs, et
souvent elle en obtient la fin ou le dédom-
magement par sa résignation et sa con-
fiance.

N'attendez, mes frères, que de ces pieux
sentiments, la grâce de voir vos afflictions
cesser enfin, ou faire place à un nouvel état
de bonheur et de prospérité. Le plus sûr
moyen d'obtenir la fin de nos maux est de
vous en rapporter pour leur durée à la jus-
tice de Dieu; de regarder ceux qu'il ne vous
a point faits comme autant de faveurs digne-
s de votre reconnaissance, et de vous écrier
comme David, tant qu'il vous reste
encore un souffle de vie: Grâce à vos misé-
ricordes, Seigneur, nous n'avons pas encore
péri au sein des malheurs. Quelque vive,
quelque accablante que soit l'affliction, il se-
rait également indigne d'un chrétien de se
livrer à des mouvements d'impatience, ou
de chercher des ressources humaines dans
son courage, et la justice divine serait éga-
lement outragée, soit qu'on essayât de braver
ses arrêts en philosophe, ou qu'on osât
ver subir en mécontent; regardez-vous donc

Comme trop heureux que Dieu ait mis à la
place des peines éternelles que vous aviez
méritées, des afflictions si légères et de si
courtes souffrances; mais en vous soumet-
tant à sa justice vous pouvez tout espérer de
sa miséricorde. Si votre espérance est in-
fructueuse ici-bas, vous n'en serez que plus
heureux. C'est le Seigneur qui, pour mieux
assurer votre salut, ne veut pas vous délivrer
autrement de vos maux que par une sainte
mort, de peur qu'en recouvrant la félicité
vous ne perdiez les fruits d'une longue aff-
liction, et la couronne que vous aurez mé-
ritée par beaucoup de combats. Car ne croyez
pas, mes frères, qu'il vous soit toujours
utile d'être délivrés des afflictions en ce bas
monde, ou de l'être aussitôt que vous le
demandez. Dieu connaît mieux que vous la
durée qu'il doit leur donner, pour que vous
en retiriez tout l'avantage possible. Le blé
jeté dans le sein de la terre n'a qu'un temps
pour être moissonné; plus tôt son fruit ne
serait point mûr, plus tard il serait tombé.
Les afflictions renferment un germe de mé-
rites qui a de même ses temps de croissance
et de maturité: Dieu seul, qui en voit tous
les progrès et qui en attend les fruits, sait
le moment où il faut l'arracher.

Cependant vos cris, mes frères, peuvent
s'élever jour et nuit vers le Seigneur comme
ceux de David, pourvu que vous ne pré-
tendiez pas fixer le moment de ses grâces.
Vous pouvez tous les jours répéter cette
prière du Sauveur, que ce calice d'amertume
s'éloigne de ma bouche (*Matth.*,
XXVI); pourvu que vous finissiez comme
lui par un acte de résignation à ses volon-
tés; il punirait sans cela l'impatience de vos
désirs, en les secondant, et, après vous
avoir affligés dans sa miséricorde, il vous
exaucerait dans sa fureur. Ah! chrétiens,
ne perdez pas ainsi le mérite de vos souf-
frances et ne rendez pas votre sacrifice inu-
tile en y mettant des bornes. Celui qui,
après avoir mis la main à la charrue, re-
garde derrière lui, n'est point digne du
royaume des cieux. (*Luc.*, IX.)

Sauvez-moi, Seigneur; j'accepte tous les
moyens que votre sagesse jugera conven-
ables. Ajoutez à l'amertume de mes maux ou
diminuez-la par la douceur de vos consola-
tions; exaucez les vœux que je forme pour
ma délivrance au fort de ma douleur ou
continuez de m'affliger; que je voie, comme
Job, mes malheurs finir avant ma vie ou
qu'ils ne finissent qu'avec elle, j'aurai pour
vos ordres la même soumission. Vous sa-
vez, ô mon Dieu! quelle est la voie qui
doit me conduire plus sûrement à vous. Je
crains que l'affliction ne m'accable par sa
durée; je crains, si elle cesse avant que je
meure, de voir échapper ma couronne. Sau-
vez-moi, Seigneur; c'est l'unique vœu de
mon âme. Ma vie n'est qu'un jour qu'il
m'importe peu de passer dans la félicité ou
dans l'affliction, disposez-en de la manière
la plus propre à m'assurer l'éternité bien-
heureuse. Ainsi soit-il.

SERMON XII.

Pour le vendredi de la quatrième semaine de Carême.

SUR LA MORT

Lazarus mortuus est. (Joan, XI.)

Lazare est mort.

Sire,

Quelle image lugubre présente l'Evangile que l'Eglise met aujourd'hui sous les yeux des fidèles ! Un ami de Jésus mort, ses sœurs éplorées, le Sauveur même versant des pleurs dans le trouble et le frémissement de son âme, une grotte d'où s'exhale une odeur infecte, un cadavre enveloppé d'un drap funèbre, tout nous rappelle la mort et la corruption du tombeau. Ce sera là aussi, mes frères, la matière de ce discours. L'Esprit-Saint nous exhorte à la pensée de la mort comme étant la plus propre à contenir le pécheur et à le troubler dans ses désordres ; aussi ne m'arrêterai-je pas à vous recommander la méditation de la mort, ou à vous en représenter les effets salutaires ; mille fois, dans les chaires de vérité, on vous en a montré inutilement les grands avantages. Je ferai plus maintenant, je vous forcerai d'y penser avec moi. Dussé-je révolter en vous la nature, blesser votre délicatesse, porter dans vos cœurs le trouble et l'effroi, je veux aujourd'hui vous montrer la mort, non pas dans vos semblables, mais dans vous-mêmes ; et, vous transportant au jour malheureux où vous aurez cessé de vivre, je veux présenter votre cadavre à vos propres yeux. Image terrible sans doute et rebutante pour l'amour-propre, mais en cela même, plus capable de vaincre l'endurcissement des pécheurs ! Pour cela, mes frères, et pour donner une suite aux réflexions qui naissent de mon sujet, jetons d'abord les yeux sur les dangers de mort dont le pécheur est environné, saisissons-le au moment où il vient d'expirer, considérons-le successivement sur le lit de la mort, dans la bière, dans la fosse, enfin lorsque la tombe, dont on le couvre, l'aura pour toujours caché aux yeux des hommes, et tirons de chacun de ces états des instructions particulières. Opposons, par exemple, à la sécurité avec laquelle on jouit de la vie et de la santé, cette foule de dangers auxquels la vie humaine est sans cesse exposée ; à la témérité des projets les surprises de la mort ; à l'amour des plaisirs l'état d'un corps dépourvu à jamais de vie et de sentiment ; à l'orgueil qu'inspire la beauté l'image hideuse de la beauté défigurée par le trépas ; à la faim insatiable des richesses et des honneurs la nudité du cercueil qui termine toutes les grandeurs humaines ; à la fureur de s'élever au-dessus de la foule et à la vanité des grands l'humiliation et la poussière du tombeau ; à la passion de la gloire, à l'amour aveugle de l'estime et de l'amitié des hommes l'oubli général qui suit de près les honneurs funèbres. La mort, considérée

sous ces différents points de vue, se fera bien propre à vous détacher des choses de ce monde, si les passions ne vous ont endurcis et aveuglés sans ressource. Mais, avant tout, implorons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

Sire,

I. Quand l'Esprit-Saint ne nous aurait point dit que le pécheur sera surpris par la mort comme le poisson est pris à l'hameçon et l'oiseau dans les filets, nous faudrait-il autre chose pour nous convaincre des dangers de mort innombrables qui nous environnent sans cesse, que les exemples de mort qui se multiplient tous les jours autour de nous et sous nos yeux ? Combien de fois, mes frères, avez-vous appris avec étonnement que cet homme plein de vigueur et de santé est mort comme s'il eût été subitement frappé par une main invisible ; que celui-ci n'avait qu'un pas du jeu, des cercles ou de la table au tombeau ; que celui-là vient de passer du sommeil à la nuit éternelle ; que l'un a été dévoré dans un clin d'œil par le feu du ciel ; que l'autre a été assassiné par la main d'un esclave perfide ou d'un lâche ennemi ; que plusieurs personnes à la fois ont péri sous les ruines d'un édifice, dans un incendie ou dans un naufrage ? Qui pourrait épuiser tous les genres de mort qui menacent les hommes ? Qui pourrait compter tous les dangers de perdre la vie qui nous assiègent de toutes parts ou que nous portons dans notre sein ?

Au dedans ce sont mille fragiles ressorts dont le moindre dérangement peut entraîner la chute de la machine entière ; ce sont des principes qui se combattent, qui, par cette guerre intestine, usent le corps humain, et qui le détruisent, dès que l'un des deux est vainqueur ; c'est un équilibre délicat de diverses humeurs, qu'un rien peut rompre, et d'où dépend la vie ; c'est un composé qui peut périr par autant d'endroits qu'il a de parties, et dont chaque partie peut périr en mille manières.

Au dehors tout nous menace continuellement d'une mort presque inévitable. Nous sommes investis de ses lugubres filets ; nous la respirons avec l'air, nous la devorons avec les aliments, nous la trouvons sur nos pas dans les voyages, toujours elle marche à nos côtés et nous dresse des pièges ; elle se cache dans les remèdes mêmes, qu'on prépare pour l'éloigner ; les actions de la vie les plus communes nous la présentent sans cesse, le soleil la darde sur nous avec ses rayons, un coup de vent la porte dans nos membres saisis, une morsure envenimée l'insinue dans nos veines, un poison secret nous la plonge dans le sein plus sûrement qu'un poignard, le changement subit des saisons ouvre tout à coup mille tombeaux, un horrible fléau dépeuple en peu de jours une contrée. Notre imprudence et nos passions multiplient à l'infini les occasions de mort, d'ailleurs innombrables. On précipite sa fin par l'abus de ses forces. La valeur, la

vengeance, la volupté, la joie nous font voler au trépas par mille routes différentes. On ne voit que des malheureux se donner, sans le savoir, une mort certaine, et périr avant le temps, énervés par les plaisirs, ruinés par la débauche, épuisés par les veilles, abattus par les excès, accablés par les travaux. Non, l'épée suspendue par ordre d'un tyran sur la tête de cet ancien philosophe, n'est qu'une faible image du danger où nous sommes sans cesse de perdre la vie. Chaque jour est un miracle nouveau. Dans l'âge le plus fort, avec le tempérament le plus robuste, avec la santé la plus ferme, nous pouvons dire, comme David : il n'y a, pour ainsi dire, qu'un point entre la mort et moi.

Faites ici, mes frères, un retour sur vous-mêmes, et comptez, s'il est possible, tous les dangers de mort auxquels vous avez échappé. A quoi a-t-il tenu souvent qu'un accident imprévu ne terminât vos jours ? Combien de fois le tombeau s'est-il entr'ouvert sous vos pas ? Combien de moments avez-vous crus les derniers de votre vie ? Combien d'occasions où elle n'a tenu qu'à un fil, et où mille autres eussent péri ? C'est à travers mille dangers que vous avez atteint l'âge de la vieillesse. Depuis longtemps la mort a sur vous le bras levé ; elle vous assiège de ses douleurs et vous couvre de ses ombres. Tous les jours, Dieu peut en mille manière vous immoler à sa fureur ; il peut, et vous ne cessez pas de le provoquer par vos crimes, il peut, dis-je, vous consumer par le feu du ciel, comme les habitants de Sodome ; vous engloutir dans les eaux, comme Pharaon ; vous livrer dans le moment même de vos crimes à l'épée d'un autre Phinée ; il peut vous faire mourir dans l'ivresse ou le sommeil, comme Holopherne et Sisara ; vous percer dans les combats d'un trait ennemi, comme un autre Achab ; vous précipiter, comme Jézabel ; vous faire passer, comme Balthazar, des joies d'un festin au tribunal redoutable ; il peut vous écraser, comme Antiochus, sous le char qui traîne votre mollesse ; vous précipiter, comme le mauvais riche, du sein du luxe et des plaisirs dans les enfers ; vous frapper, comme Hérode, sur ce faite de grandeur, où vous êtes la divinité du peuple. Eh ! que ne pouvez-vous pas, grand Dieu, pour ôter la vie tout à coup à des pécheurs qui ne cessent de provoquer votre colère ; témoins tant de malheureux qui tombent tous les jours sous vos coups imprévus. Ah ! mes frères, comment, au milieu de cette foule de victimes, êtes-vous aussi tranquilles, que si, marqués du sang de l'agneau, vous n'aviez rien à craindre de l'ange exterminateur ? Mais que dis-je ? du fond des tombeaux qui s'ouvrent pour vos semblables renaissent vos espérances. A mesure que vous voyez les hommes disparaître de dessus la terre, vous changez de vue ; vous formez de nouveaux projets, vous ne pensez qu'à succéder à leurs dignités ou à leurs biens, sans penser que vous allez les suivre ;

et leur mort, leur affreuse mort, qui devrait éteindre en vous l'ambition et la cupidité, les accroît davantage. Je crois voir des mourants se couvrir des dépouilles des morts, un moment avant d'expirer eux-mêmes, où des soldats périr un jour après s'être chargés de butin. Insensés, en succédant aux morts, ne voyez-vous pas votre successeur un pas après vous ? Hélas ! on dirait que vous vous poussez les uns les autres vers le tombeau, contents d'en approcher, pourvu que vous preniez la place de celui qui marche devant vous à ce terme fatal.

Je sais, mes frères, qu'au milieu des dangers de mort qui vous environnent, vous avez l'art malheureux de vous étourdir. Peut-être, dites-vous, échapperai-je à tous les périls qui menacent ma vie ; peut-être fournirai-je une longue carrière. Ah ! malheureux, sentez-vous sur quoi porte cette affreuse incertitude ? C'est comme si vous disiez froidement, soyons tranquilles ; peut-être ne mourrai-je pas en réproché, peut-être l'enfer ne s'ouvrira-t-il pas sous mes pieds, peut-être verrai-je nombre d'années, avant d'être cité au tribunal du souverain Juge. Pourquoi m'alarmer vainement ? Peut-être ne verrai-je pas sitôt ouvrir les portes de l'éternité. Quel est l'insensé qui brave la foudre, quand le tonnerre gronde sur sa tête, parce qu'il est incertain qu'il en sera frappé ? Quel est le pilote qui s'endort avec sécurité, quand la mer en courroux le porte aux nues et lui ouvre des abîmes, parce que le naufrage n'est pas infallible ? Est-ce donc au pécheur qu'est réservée cette étrange conduite ? Si telle est, mes frères, votre sécurité dans l'affaire du salut, pourquoi vous voyons-nous trembler d'avance sur de petits malheurs plus incertains encore qu'une affreuse réprobation ? Que devient au moindre danger des maux temporels, cette indifférence que vous opposez aux périls de l'éternité ? N'êtes-vous pusillanimes qu'avec les hommes, et réservez-vous votre courage pour braver le Seigneur ?

Qu'attendez-vous donc, mes frères, pour renoncer volontairement à des choses que vous allez quitter malgré vous ? Qu'attendez-vous pour vivre comme si vous alliez mourir ! Je le vois ; vous vous flattez, quoi qu'on puisse dire, de ne point toucher de si près à l'instant fatal : et c'est en vain que je tâcherai de troubler votre sécurité ; c'est en vain que je tenterai de vous disposer à la mort par un détachement absolu de toutes les choses d'ici-bas, tant que je ne vous la ferai envisager que dans l'avenir. Votre imagination saura l'éloigner à mesure que je la rapprocherai de vous : mais ce moment doit enfin arriver ; vous ne pouvez vous le dissimuler : eh bien, c'est à ce temps-là, prochain ou reculé, que je vous transporte pour un instant : mes réflexions sur le néant des choses humaines en seront plus frappantes. Il faut vous dire : vous venez d'être enlevé au monde, à ses biens et à ses plaisirs, pour vous faire mieux sentir que vous auriez dû y renoncer plus tôt.

II. Chacun de vous, mes frères, a vu sans doute des cadavres ; mais ce n'était point le vôtre ; et les malheurs d'autrui ne vous touchent point assez. Vous n'avez point cru voir dans ce corps hideux l'image vive et naturelle de ce que vous serez un jour, ou vous ne l'avez vu que dans un avenir extrêmement éloigné. Erreur, illusion que je veux dissiper aujourd'hui, en vous présentant vous-même à vous-même, comme déjà mort : supposition étrange, si vous voulez, mais utile à votre salut et nécessaire peut-être à la dureté de votre cœur. Ce n'est donc pas un corps étranger que je veux mettre sous vos yeux ; c'est le vôtre. Vous voilà sans mouvement, sans chaleur et sans vie, monstrueux, défiguré : votre âme sort de ce corps infect ; et jetant un regard en arrière, elle voit l'horrible état de cette chair qu'elle a cessé d'animer. Je l'arrête à ce point de vue ; et c'est là, mes frères, l'état, la position où je vous place, dans toute la suite de ce discours. Vous vivez encore, il est vrai : mais un moment de plus va réaliser ma triste supposition, et si ce moment est proche, pour quoi ne supposerais-je point qu'il est déjà venu ? L'Apôtre se regardait comme une victime qui adéjà reçu l'aspersion du sacrifice : je ne vous demande qu'un moment de plus : regardez-vous comme une victime qui vient d'être immolée. Puisqu'il faut que vous mouriez dans peu, dit saint Bernard, considérez-vous comme déjà mort. Ce qui vous reste de temps à vivre, hélas ! qu'est-ce pour en tenir compte ? Ce n'est qu'un point. En vain votre imagination se plaît à éloigner l'instant présent du fatal instant dont je parle ; ils se touchent, ils se pressent, et, quand on les considère dans l'éternité, ils se confondent ; je puis donc, mon cher auditeur, fusiez-vous au moment de votre naissance, vous dire, c'en est fait, vous n'êtes plus : à combien plus forte raison ne puis-je pas vous le dire aujourd'hui que votre carrière est avancée. Oui, je vous l'annonce sans erreur sensible : vous venez d'expirer. Voilà, je ne dis point votre figure, car on ne peut plus vous reconnaître, mais les restes affreux de ce que vous fûtes. Considérez votre corps foudé, comme dit l'Écriture, aux pieds de la mort. Placé dans cette humiliante perspective, vous surtout qui ne mettiez point de bornes à vos projets, comme si vous fussiez convenus avec la mort qu'elle attendrait, pour vous enlever de dessus la terre, que vous n'eussiez plus rien à y désirer ; que vos espérances ont été cruellement trompées ! Vous avez été frappé au moment que vous projetiez de grands établissements, que vous faisiez de beaux plans de fortune, et que vous disposiez tout pour un avenir éloigné. Vous alliez parvenir à une dignité brillante, depuis longtemps l'objet de vos vœux ; et vous voilà tout à coup aux portes de l'enfer. Vous aviez embrassé dans l'étendue de vos projets le temps même de votre vieillesse ; et, dans la fleur de votre âge, vous avez vu le reste de vos années s'évanouir avec vos espérances. Vous éleviez à grands frais de pompeux éli-

fices, comme si vous eussiez dû vous établir à jamais sur la terre, lorsque vous en avez été subitement enlevé, comme on transporte dans un autre champ la tente d'un berger. A peine aviez-vous dit, comme ce riche de l'Évangile, soyons tranquilles, jouissons en paix de nos grands biens, que le Seigneur vous a demandé votre âme. Vous aviez formé de grands desseins : mille ressorts tendus à la fois semblaient vous promettre un succès infaillible, et la mort, en coupant le fil de vos jours, comme une toile à demi tissée, s'est jouée de votre politique, a déconcerté vos mesures, et renversé l'orgueilleux plan de votre ambition. Peut-être étiez-vous parvenu au faite des honneurs et commenciez-vous à jouir de votre gloire, lorsqu'elle s'est tout à coup éclipsée. Ce prince politique jetait les fondements d'une monarchie universelle ; il se proposait de changer insensiblement le gouvernement, les lois et la religion d'un peuple ; il n'avait qu'un jour à vivre, et il méditait l'ouvrage d'un siècle ; mais la mort a subitement fini son règne, ses projets, et a changé la face des choses. Il n'avait fixé qu'un moment les regards du peuple sur le théâtre de sa grandeur, et il a passé comme une ombre !

Chrétiens, apprenez tous auprès de votre corps désormais insensible à tout ce qui se passe ici-bas, apprenez quelle était votre folie de perpétuer vos projets dans une terre étrangère, de porter des vues d'intérêt ou de vanité dans des temps reculés, aux approches de cette nuit affreuse, où personne ne peut plus agir, et de travailler pour un temps si court, comme vous l'auriez fait pour des années éternelles. Vous surtout qui, dans la vieillesse, aviez d'avance un pied dans le tombeau, apprenez, maintenant que vous y êtes entièrement tombé, quelle était votre folie d'avoir la même avidité, la même prévoyance pour l'avenir, que si vous eussiez été naturellement immortel, et de vous occuper uniquement des affaires du siècle, au lieu de vous charger à la hâte d'utiles dépouilles, et de vous faire un riche butin de bonnes œuvres.

Ainsi, mes frères, pour réprimer les sollicitudes de l'avarice et de l'ambition, pour confondre la témérité des projets, les soins inutiles, l'inquiète prévoyance de la plupart des hommes, je n'ai qu'un mot à leur dire, vous n'êtes plus ; n'importe si je me trompe d'un moment. Voici le jour où pour vous tout a fini. Vous voilà étendu sur le lit de la mort. On enlève cet or que vous aviez entassé avec tant de sueur et de fatigue ; un héritier, joyeux de votre mort, va le dissiper comme de la fumée. Ces honneurs que vous aviez tant brigués passent à d'autres têtes. Un ancien concurrent vous a remplacé. On se dispute vos dépouilles ; on dérange vos projets, on condamne vos vues, on méprise vos dernières volontés, on détruit ce que vous aviez établi, on renouvelle ce que vous aviez aboli, on arrête ce que vous alliez faire. Insensé, fallait-il tant de mouvements, de soins inquiets, de tra-

vail, de prévoyance et de projets, pour préparer l'ouvrage d'un jour.

III. Cette manière de juger des choses humaines peut être dans les mœurs d'un excellent usage. C'est surtout contre l'amour des plaisirs qu'elle peut être utilement employée. Vous donc, heureux du siècle, à qui il ne semblait manquer que l'immortalité, pour être des dieux sur la terre, envisagez tous ces plaisirs dont vous n'avez été enivrés qu'un moment, et qui se sont évanouis comme un songe; appréciez-les avec justice, séparez-les de ces heures, de ces jours passés dans la douleur, dans le travail, dans le sommeil, dans les soucis, dans l'embarras des affaires et dans l'ennui. Séparez-les encore de ces faux plaisirs qui, n'ayant fait qu'effleurer votre âme, la laissent dans la langueur et les dégoûts; je ne parle que de ceux qui pénétrèrent dans votre cœur, et le remplirent d'une douce ivresse. A quoi se réduiront ces moments heureux, si rarement dispersés sur un fond de misère? Tâchez d'en former, s'il se peut, une longue chaîne. Tous ces moments rapprochés formeraient-ils une année entière? Hélas! pouviez-vous dire en expirant, comme autrefois Jonathas : *Je n'ai goûté qu'un peu de miel, et je meurs.* (I Reg., XIV.)

Heureux encore, si les plaisirs n'eussent été pour vous que des amusements aussi rares que rapides et frivoles! mais voyez-les aujourd'hui dépouillés du prestige qui enflammait vos passions; reconnaissez qu'ils ont été vos tyrans, vos bourreaux, et la source de vos malheurs, qu'ils ont empoisonné vos plus belles années, qu'ils ont rempli votre vie d'amertume, qu'ils ont traîné après eux les infirmités, l'épuisement et la douleur, et qu'ils ont hâté votre fin malheureuse. On voit encore dans les restes de votre corps délabré les empreintes du vice et les vestiges de ses ravages.

Eh! quand les plaisirs auraient rempli votre vie tout entière, quand ils ne vous auraient point coûté cher par la peine de les acquérir, par une jouissance inquiète, souvent pleine de dégoût, et par leurs suites fâcheuses, que vous en reste-t-il après la mort? Hélas! ils ne sont plus, et votre corps destiné à la corruption n'y sera plus sensible. Ils ont passé comme la plume emportée par les vents, comme l'écume dispersée par la tempête, et comme la fumée qui se dissipe dans les airs. Quand leur souvenir ne devrait pas vous tourmenter éternellement, quand ils n'auraient pas été autant de crimes qu'il faut à jamais expier dans les supplices, ils ont fini, et quand on a cessé de vivre, qu'importe d'avoir vécu dans la douleur ou dans les plaisirs? Vous n'êtes plus, et dès lors vous n'avez aucun avantage sur l'homme le plus malheureux qui ait jamais été. Une vie courte et rapide avait mis entre vous et lui quelques différences que la mort a soudain effacées; ainsi un éclair fait discerner un moment des objets que la nuit confond aussitôt.

L'Esprit-Saint paraît s'être attaché à pein-

dre en mille manières la brièveté de la vie humaine. Quel recueil effrayant ne pourrait-on pas faire des différentes images sous lesquelles il nous a présentés la rapidité de nos jours! Nous ne sommes que d'hier au monde, et nous mourrons demain. (*Eccli., X.*) Les jours de l'homme s'écoulent avec la vitesse d'un vaisseau qui a le vent en poupe (*Sap., V.*), et d'un aigle qui fond sur sa proie. La prospérité de l'impie ne dure qu'un moment; à peine a-t-il ébloui les yeux de la foule, qu'on s'étonne de ne plus le voir: il s'est dissipé comme un prestige, il s'est évanoui comme l'objet d'un songe, il a disparu comme un fantôme nocturne. (*Psal. XXXVI.*) La fleur de l'herbe, desséchée en un jour par les ardeurs du soleil, voilà l'image de la mort des riches. (*Isa., XL.*) Notre vie passe comme un nuage emporté par le vent, ou comme une vapeur que dissipent les premiers rayons du soleil. Les ennemis de Dieu, à peine élevés aux honneurs, disparaîtront comme la fumée qui s'élève dans les airs. (*Psal. CL.*) Les eaux d'un fleuve ne vont pas se perdre dans la mer plus rapidement que nous dans le tombeau. L'homme ressemble à cette fleur délicate, que la fraîcheur du matin fait éclore, qui sèche dans le jour et qui tombe le soir. Telle est l'idée que nous donnent les livres saints de la brièveté de nos jours. L'impie même la reconnaît, quand il ose nous dire, une étincelle chauffe un instant et anime notre cœur; notre respiration est la fumée légère qui s'en élève; ce petit feu va s'éteindre, l'âme s'évaporer comme un air subtil, et le corps se réduire en cendres.

Peut-être, mes frères, qu'en considérant ce que le cours ordinaire de la nature vous promet encore d'années, ces expressions de l'Ecriture vous semblent exagérées; mais vous êtes, pour en juger, dans un point de vue qui vous fait illusion. L'homme ne voit l'avenir que comme à travers ces verres qui éloignent prodigieusement les objets même que nous avons sous les yeux. La vraie manière de considérer la durée de la vie humaine est de se placer au dernier moment, de la voir écoulée, de ne juger que de la longueur du temps qu'on a vécu, au lieu de mesurer de l'œil celle du temps qui nous reste à vivre, et de comparer ce court espace à l'immensité des siècles passés et des siècles futurs.

Placez-vous donc, mes frères, au moment de votre dernier soupir, et remontez jusqu'au jour de votre naissance, en considérant cet espace de temps au milieu de tous les âges du monde. Que vous semble, dans cette position, cet intervalle entre l'enfance et la caducité, où votre vue autrefois semblait se perdre? Hélas! ce n'est plus à vos yeux que le rêve d'une nuit, un trait rapide qu'à peine on voit passer, un instant qui sépare deux éternités, un point dans l'immensité de l'espace, un éclair dans la nuit éternelle. Vous ne voyiez autrefois le tombeau que dans un lointain infini, et ce terme de votre course semblait reculer à mesure que vous avanciez; mais

à présent qu'il faut y descendre, tournez votre tête, et voyez derrière vous le berceau d'où vous sortez : de lui au sépulcre il n'y a qu'un pas d'intervalle. Reconnaissez aujourd'hui qu'entraîné rapidement par le torrent des siècles, vous n'avez fait que vous montrer à la terre et disparaître; qu'à peine sorti des mains bienfaisantes du Créateur, vous êtes retombé dans celles de sa justice, et que votre corps mortel n'ouvrit les yeux à la lumière que pour les refermer soudain.

Ainsi ont passé des jours rapides, auxquels l'imagination de l'homme prêtait autrefois une durée imaginaire. A son réveil il reconnaît l'erreur, mais en vain et lorsqu'il n'est plus temps d'y apporter remède. De quoi nous ont servi le faste et l'orgueil? C'est une ombre qui a passé, disent les pêcheurs dans les enfers. C'est là qu'ils jugent sainement et sans illusion de la durée de la vie, et c'est aussi, mes frères, pour vous en faire juger de même que je vous suppose arrivés à l'heure de la mort. C'est d'abord après votre dernier soupir que je veux vous faire apprécier les plaisirs. Quelque rapide que vous semble votre vie passée, leur durée est encore plus courte. La vie n'est qu'un point dans le temps, et vos moments heureux ne sont qu'un point dans la vie. Mais quand l'instant que vous avez passé sur la terre aurait pu être tout entier un instant de plaisirs, auraient-ils été plus dignes de vos desirs et de votre amour? Malheureux! fallait-il prodiguer les délices à un corps qui allait dans peu y devenir insensible; allier les plaisirs avec des principes de corruption toujours prêts d'éclater; nourrir dans la mollesse une chair qui allait pourrir, et rechercher les charmes de la vie un moment avant que d'être livré aux horreurs de la mort? Était-il bien important de glisser au tombeau par une pente plus douce et de cueillir quelques fleurs en allant rapidement vous perdre dans l'abîme de l'éternité? Insensés, vous ressembliez à un criminel qui chercherait à se faire commodément traîner au supplice, et qui se ménagerait de frivoles satisfactions dans le court espace de sa prison à l'échafaud.

IV. Si les plaisirs vous paraissent si frivoles et si méprisables lorsque vous les considérez après l'instant de votre mort, jeune personne, que pensez-vous en ce moment de cette beauté dont vous étiez idolâtre, et qui n'offre plus que les traits hideux de la mort? Je sais que cette seule pensée vous jette dans le trouble et la consternation; mais, sans égard pour cette fausse délicatesse, je veux vous introduire en esprit dans votre maison, au moment même où vous la jetez dans le deuil et jusque dans cette chambre dont vous fîtes un théâtre de mondanité, de luxe, et où quelques flambeaux funèbres n'éclairent maintenant que des horreurs. Approchez de ce lit, autrefois pour vous un lit de mollesse, aujourd'hui le trône de la mort. Voyez-y l'affreux état où vous êtes réduite, et reconnaissez, quoique trop tard, le néant des qualités du corps et des grâces de la nature. Je lève ce voile, dont on a couvert votre face

hideuse pour n'en être point épouvanté. Vous voilà? voilà cette figure dont vous avez cent fois admiré les frivoles appas avec une criminelle complaisance; que sont devenus ces charmes qui vous attiraient tous les regards? Les yeux fixés, éteints, affreusement tournés dans ce spectre effrayant, sont-ils ces yeux où se peignaient si vivement toutes les passions? Voyez-vous ces lèvres flétries, cette bouche défigurée par les contorsions du trépas et n'exhalant plus qu'une vapeur infecte? C'est à quoi ont abouti ces grâces fragiles qui vous donnaient une vanité aussi coupable que ridicule. Un art frivole et méprisable, l'art de cacher la pâleur et les rides sous un vernis plus difforme encore, vous prêtait je ne sais quel éclat bizarre; pour vous embellir, vous vouliez enchérir sur la nature, effacer l'empreinte de la vieillesse. Voyez comme à ces fausses couleurs ont succédé les ombres de la mort, une horrible pâleur, une peau livide et tous les traits de la mort même. Vos proches, loin d'approcher, vous fuient comme un monstre; vos amis les plus chers versent de loin quelques larmes, que d'autres mains vont bientôt essuyer, et vos esclaves, saisis d'horreur, ne passent près de vous qu'en détournant la tête. Dans les jours que vous consacriez à la mollesse, que de recherches délicates, que d'attentions superflues pour un corps que vous aimiez jusqu'à l'idolâtrie! et maintenant on ne peut en soutenir l'odeur cadavéreuse. Cette infection hâte vos funérailles : on sollicite comme une grâce d'être bientôt délivré de cette chair corrompue et de la porter avant le temps ordinaire dans la demeure des morts. Vous reconnaissez-vous dans ces restes hideux, nouvelle Jézabel, qui ne vous parâtes richement, qui n'ajoutâtes aux grâces de la nature un éclat étranger que pour assurer vos coupables conquêtes, et que la mort a peut-être surprise dans un temps où vous projetiez de nouveaux crimes? *Hæcine illa Jezabel?* (IV Reg., IX.)

Venez, vous tous qui tant de fois lui promîtes de l'aimer au delà du tombeau, venez à ses pieds ratifier vos coupables serments, et vous, jeune personne, éprise de vos charmes, après avoir vu d'avance l'affreuse difformité où va dans peu vous réduire la mort, allez, maintenant que, revenue à vous-même, vous sentez que vous respirez encore, allez reprendre les soins d'une vaine beauté, l'embellir par mille artifices, préparer devant une glace des pièges à la vertu et des appas au libertinage. Ah! s'il vous reste encore quelque estime pour de frivoles attraits; si les dons de la nature vous inspirent encore de l'orgueil; si vous persistez dans une molle sensualité; je ne puis rien ajouter au spectacle que j'ai mis sous vos yeux; et je ne vois plus rien qui soit capable de vous toucher.

V. Les richesses et les honneurs sont-ils des biens plus vrais, plus solides que la beauté? Revenons, mes frères, pour en juger sainement, à ce point de vue d'où les objets, dépouillés de toutes les illusions, s'offrent

à nous sous un aspect véritable. Je demande surtout ici aux riches et aux grands de la terre, de se considérer d'avance comme dégradés, dépouillés par la mort, et de se rappeler dans cet état d'avilissement et de misère, cet oracle du Roi-Propète, qu'on leur a tant de fois répété sans aucun fruit, les morts n'emportent rien avec eux dans le tombeau : *Cum interierit, non sumet omnia.* (Psal. XLVIII.)

Ils l'éprouvent maintenant cette triste vérité ces hommes qui regorgeaient de richesses; ils se sont endormis du sommeil de la mort; et, à leur réveil, ils ont trouvé leurs mains vides. Que sont en effet pour cet homme opulent et magnifique des biens immenses, dont il ne jouira plus? Que pense-t-il, après le dernier soupir, de son luxe, de ses trésors, de ses palais, de ses domaines? hélas! toutes ces choses ne sont pour lui qu'un amas de boue, le fruit inutile de ses travaux, l'occasion de ses anciens crimes, la matière de son jugement. Que conserve-t-il des meubles somptueux qui servaient à nourrir sa mollesse et son faste? un drap lugubre, dont on l'a couvert, peut-être en insultant à son malheur. Que lui reste-t-il entre les mains? au lieu des trésors qu'il répandait avec une espèce de profusion, une croix d'où il ne part que des anathèmes. Quel sera son partage, au lieu des riches héritages qu'il a perdus? les serpents, les insectes, les vers. A-t-il du moins rendu avec résignation à la Providence les biens qu'il en avait reçus? Non, il a vomi avec son âme, comme dit l'Ecriture, les richesses qu'il avait dévorées; et Dieu les a comme arrachées de ses entrailles. Il avait dit, je détruirai mes greniers pour en faire de plus grands, j'y amasserai tous mes revenus, et je me dirai ensuite à moi-même, repose-toi, mon âme; voilà des richesses pour nombre d'années, il ne faut plus t'occuper que de tes plaisirs. Il avait à peine conçu ces vains projets qu'il a péri misérablement. C'est en vain qu'il a toujours entassé des richesses, et qu'il a sans cesse augmenté l'éclat de sa maison; rien de ce qu'il possédait ne reste en sa puissance, et son faste ne l'accompagnera pas dans le tombeau. Tandis qu'il vivait, de vains éloges pouvaient encore nourrir son orgueil, mais le voilà, comme ses pères, enseveli pour toujours dans la nuit éternelle. L'insensé, au sein des honneurs et de la prospérité, n'avait pas prévu cette fin malheureuse; et, vivant ainsi que les animaux, dans l'oubli de la mort, il a fini comme eux. Une bierre est le seul bien qu'il emporte avec lui. De son palais il passe dans le sein de la terre, aussi nu qu'il était sorti du sein de sa mère. Le pauvre qui lui portait envie, ou même le plus malheureux des hommes voudrait-il avoir été comme lui, dans un état de grandeur et d'opulence, s'il devait maintenant être à sa place? Ne préférerait-il pas la plus vile chaumière et les prisons au triste cercueil et aux honneurs funèbres de ce mort illustre? Il vaut mieux, selon le Sage, être un chien vivant qu'un lion qui a perdu la

vie. C'est ainsi que la mort dépouille, dégrade le riche, et le met au-dessous même du plus indigent des hommes : *Cum interierit, non sumet omnia.*

Était-il revêtu de dignités brillantes, élevé à des postes éminents? son état dans la bière n'en est que plus triste. S'il reste autour de lui quelques marques de grandeur; je n'y vois que l'orgueil de ses proches. Si la présence et le deuil d'une foule de citoyens donnent de l'éclat à ses obsèques; je ne vois dans cette pompe funèbre que de tristes honneurs rendus à un être inanimé, qui ne les voit pas et n'y est point sensible. La majesté de ces funérailles ne me présente qu'une illustre conquête que la mort traîne en triomphe dans le tombeau. Les monuments lugubres, élevés dans l'intérieur de nos temples, ne sont qu'un vain spectacle pour les vivants; c'est un trophée dressé à la mort, plutôt qu'à sa triste victime. Sans m'arrêter à ce fastueux appareil, j'ouvre le cercueil, et je n'y vois qu'un misérable corps nu, détruit, infect, et qu'on ne saurait distinguer du plus pauvre et du dernier des hommes. *Cum interierit, non sumet omnia.*

VI. Allons plus avant, mes frères; et que chacun de vous suive en esprit son cercueil jusque dans le fond de son sépulcre; vous surtout, mortels éblouis de votre propre grandeur, ou qui n'aspiriez qu'à vous élever au-dessus de la foule; vous qui, durant votre vie mortelle, dédaigniez de fouler la terre; qui n'eussiez su marcher qu'avec tout le faste des équipages; qui n'eussiez pu habiter que des palais, qui n'eussiez pu reposer que sur des lits qui étaient l'ouvrage du luxe et de la sensualité; voyez ouvrir votre tombeau. C'est dans ce creux qu'on va vous jeter, comme le rebut de la nature. Venez considérer cette sombre demeure des morts, le rendez-vous général de tous les hommes, où tous les rangs sont confondus, les préséances, les distinctions inconnues, et le mérite ignoré. Le voilà cet affreux séjour, où l'on vous cache, où l'on vous couvre de terre, et que l'on referme sur vous, comme sur un objet indigne de la vue des hommes.

Quel changement de scène, quel renversement de fortune, quelle chute épouvantable! corps infortuné, d'où êtes-vous précipité et où tombez-vous? Quoi! du sein de la société, du milieu des plaisirs, du faite des honneurs, des bras de la mollesse, des délices du monde, de la joie des festins, d'une maison où tout respire le faste, le luxe, l'orgueil, vous passez en un jour dans les horreurs d'un tombeau! C'en est donc fait, aux jardins délicieux, aux vastes palais, aux pompeux équipages, aux cercles amusants ont succédé une fosse, une tombe, les cendres et les tristes restes de vos pères. Là, vous n'avez point ce nombreux cortège d'esclaves que vous traîniez après vous, ni cette foule de courtisans attachés au char de votre fortune; aussi ne vous faut-il plus d'énormes édifices ni de vastes appartements; une fosse assez grande pour vous contenir et vous cacher, suffira désormais à vos tristes osse-

ments. Six pieds de terre, voilà ce qui vous reste de vos domaines immenses, comme au dernier des hommes. C'est là que les vices de votre jeunesse, attachés, empreints encore sur vos os, comme dit le Sage, dorment avec vous dans la poussière. C'est là que, dépourvu à jamais d'action et de sentiment, vous prêtez une pâture immobile aux vers qui naissent de vos entrailles. C'est là que se corrompt, à côté du pauvre, sans égard, sans honneur, dans les ténèbres, et dans l'oubli, une chair que vous avez si délicatement nourrie, aimée si éperdument, parée avec tant de soin et souillée de tant de crimes.

Infatigables guerriers, en vain par mille travaux avez-vous reculé les limites d'un empire et accru votre puissance; le cachot où la mort vous a condamnés n'est ni plus vaste ni moins sombre, et la destinée de votre corps n'est pas moins malheureuse. Le monde eût-il été trop petit pour votre ambition, comme pour celle du conquérant de l'Asie, cet antre ténébreux sera votre prison dans tous les temps. Eussiez-vous rempli la terre du bruit de vos exploits, vous serez dans peu réduits à une poignée de cendres, capable à peine de remplir une urne sépulcrale. Votre tête se fût-elle mille fois chargée de lauriers, elle ne sera dans peu qu'un crâne desséché, semblable à celui d'un esclave. Vous étiez le plus vaillant capitaine et le plus grand des héros : mais une petite pierre échappée de la montagne a renversé dans le tombeau ce colosse de grandeur dont il ne reste qu'un orgueilleux mausolée. Votre gloire a franchi les monts et a passé les mers; vos succès ont étonné le monde, et votre nom sera transmis à nos derniers neveux : mais après une vie si glorieuse, qu'est-ce que vous devenez vous-même ? un vil amas de pourriture et d'ossements, étouffé dans le sein de la terre.

Ce grand, cet homme armé de l'autorité, nourri dans les honneurs, avait oublié que la mort rétablît l'égalité entre les hommes. De quel œil voyait-il le peuple ramper au-dessous de lui ? Il n'avait pour le pauvre que du mépris, ne s'en laissait pas approcher et ne lui parlait qu'avec une fierté dédaigneuse. Il n'est point d'hommage qu'il n'exigeât de ceux que la naissance ou la fortune avait laissés au-dessous de lui; point de droit qu'il ne s'arrogeât avec hauteur, point d'encens qu'il ne reçût comme un tribut légitime, point d'occasion qu'il ne saisît de faire sentir son pouvoir et d'étendre son empire. Jaloux des moindres égards, esclave lui-même de sa grandeur, il n'aurait su s'abaisser jusqu'aux petits qu'il forçait à une espèce de culte pour sa personne. Fier de son origine, il se persuadait qu'elle était un titre pris dans la nature même de son être et qu'il était pétri d'un autre limon que l'artisan et le roturier. C'était un dieu sur la terre et il s'égalait au Fils du Très-Haut : mais cette fausse divinité a subi la loi commune à tous les mortels. Les flots de son orgueil se sont brisés contre la pierre du tom-

beau, par ordre du même Dieu qui brise les flots de la mer contre un grain de sable. Là se sont abaissées les enflures de cœur, que causaient l'élévation et la prospérité. Là ont échoué les entreprises injustes sur les biens, les droits et la liberté du peuple. Là ont fini les délicatesses de l'amour-propre qui s'offensait du moindre manquement dans les égards. Là ont été arrêtées les fougues de la vengeance, les persécutions, les violences, fruits odieux d'une domination dure et tyrannique. Ce grand se croyait distingué du vulgaire par sa naissance; qu'il s'en distingue au fond du sépulcre par une chair moins sujette à la corruption. Il se vantait d'avoir un plus beau sang que le roturier; qu'il nous montre des cendres plus belles. Il s'est choisi un tombeau séparé : mais est-il couvert d'une autre terre, que la prétendue lie du genre humain, avec laquelle il évite de se mêler même dans le tombeau ? Devait-il se glorifier d'être sorti d'une tige plus auguste que les hommes obscurs, s'il devait comme eux rentrer aussitôt dans le sein de la terre, où tous les rangs sont égaux ? Fallait-il se séparer orgueilleusement de la foule, pour y être à jamais confondu bientôt après, et se vanter d'une origine plus noble que celle du peuple, s'il devait mourir comme lui, faire une fin également humiliante, et rentrer dans l'ordre commun en entrant dans le sépulcre ? Oh ! que la mort, en le confondant avec le commun des hommes, les a bien vengés de la fierté que lui donnait sa naissance !

Voilà votre sort, grands de la terre. Vous êtes nés, j'en conviens, d'une race illustre ; vous avez été placés pour un moment sur un théâtre de grandeur, qui vous élevait au-dessus de vos semblables : mais la mort ne vous a pas plutôt enlevés du sein de votre famille, ou renversé de votre place éminente, que vous avez été mis au niveau du reste des humains et foulé aux pieds du peuple. Votre maison, semblable à un de ces asiles de voyageurs, n'a été pour vous qu'un lieu de passage. Après y avoir succédé à une longue suite d'ancêtres qui ont passé avec la rapidité d'un tableau mouvant, vous y avez fait place à vos descendants qui, à leur tour, vont la céder à d'autres. C'est le lit d'un fleuve, où des générations innombrables, entraînées, comme des flots rapides, par le torrent des siècles, vont se perdre dans le même tombeau comme dans un gouffre. C'est là proprement pour vous et pour les vôtres la maison de votre éternité. Vous pouvez dire, comme Job, c'est dans les ténèbres du tombeau qu'est ma vraie demeure et le lit où je dois reposer jusqu'à la fin du monde. (*Job, XVII.*) Vous n'avez passé qu'un moment sur la surface de la terre : mais vous serez renfermé dans ses entrailles pendant toute la durée de l'univers. On dirait qu'elle ne vous a produit que pour vous dévorer aussitôt, que Dieu n'a voulu que vous montrer à la hâte le spectacle de l'univers, et vous plonger soudain dans les ténèbres du tombeau.

Les hommes recommandables par de grands talents n'étant pas, comme ils voudraient se le persuader, une espèce d'hommes particuliers et distingués, subissent le même sort que la foule. Semblables à ces feux qui s'allument dans les airs, et qui s'éteignent après un trajet court et rapides, ces génies ne brillent qu'un moment, et s'éteignent aussitôt, pour ne plus former qu'une cendre ordinaire. Salomon prévoyait avec douleur cette chute humiliante, qui devait lui être commune avec les hommes dépourvus d'esprit et de raison : *Unus et stulti et meus occasus erit.* (Eccle., II.) Vous l'avez maintenant éprouvée comme lui, malgré vos talents, cette humiliation attachée à la nature humaine, vous qui par vos découvertes aviez éclairé le monde savant; mais quand vous auriez eu plus de science et de sagesse que Salomon, aujourd'hui que vous êtes éteint et renfermé dans la fosse, n'êtes-vous pas au niveau de l'artisan grossier et du peuple imbécille? Vous pouvez dire : me voilà descendu dans le tombeau, comme le dernier des hommes. Ici un silence éternel règne parmi les morts, et ne laisse plus de lieu à la supériorité du génie. J'y suis dans le même état de corruption et d'avilissement que le stupide vulgaire. Une poussière inanimée est sourde, insensible aux éloges des vivants. Mon nom, dans la bouche des hommes, n'est plus qu'un son frivole, qui ne porte que sur une chimère. Lorsqu'on me distingue par mes productions au milieu de la troupe obscure de mes contemporains, je suis moi-même confondu dans la foule des morts, et mes cendres inconnues n'ont plus rien qui les distingue de celles de l'inepte et de l'ignorant : *Unus et stulti et meus occasus erit.*

VII. Cependant, mes frères, si la mort a mis ces hommes célèbres au niveau des hommes les plus vils; si elle a détruit en eux tout ce qui les distinguait de la foule obscure, elle n'a pu du moins en effacer la mémoire de dessus la terre; et leurs noms ont échappé aux ravages des temps. Je sais que cette fumée d'immortalité n'est qu'une chimère indigne des désirs d'un chrétien qui doit élever son âme à de meilleures espérances; mais ce que je dois vous dire ici, mes frères, c'est que cette gloire, toute fausse, toute chimérique qu'elle est en elle-même, est encore bien rare. Pour un petit nombre de personnages illustres, dont le nom, les ouvrages ou les exploits sont parvenus jusqu'à nous, tout le reste des mortels est enseveli dans un éternel oubli. Ceux mêmes qui, par le rôle brillant qu'ils jouaient dans le monde, et par le rang élevé où ils étaient placés, semblaient acquérir, pendant leur vie, une sorte d'immortalité, se sont enfin perdus dans l'abîme des siècles passés. Tel sera le sort de ceux qui occupent maintenant avec éclat la scène de l'univers.

Eh! comment ne tomberaient-ils pas dans l'oubli que n'ont pu éviter des souverains qui se rendirent fameux par un règne fertile en grands événements? Car, sans parler

ici de ces rois dont les règnes, consacrés à l'oisiveté, ne forment dans les annales des empires que des vides obscurs, combien en est-il qui, après avoir fait autrefois l'admiration ou la terreur de leurs voisins, sont aujourd'hui généralement ignorés? Leur mémoire a péri avec les fastes de leurs Etats : elle est ensevelie sous les ruines de leur empire. Il ne reste plus de traces de leur puissance. Leurs trônes ont disparu avec les villes célèbres où ils furent élevés, et qui promettaient d'en perpétuer la splendeur jusqu'aux derniers temps du monde. On ne connaît plus quelle fut la place de ces superbes cités d'où les rois donnaient des lois et des fers à cent peuples vaincus. Les temps ont rongé, les révolutions ont détruit les statues et les mausolées de cette foule de souverains qui ont occupé les différents trônes de l'univers. Le laboureur sème, sans le savoir, la place de leurs tombeaux. Leurs cendres sont confondus avec la poussière des champs. Leurs noms, s'ils existent encore, ne font que remplir une place obscure dans l'ordre chronologique des temps; et c'est par des noms plus célèbres qu'on distingue le siècle où ils ont vécu.

Si la mémoire des rois doit se perdre dans l'abîme des siècles futurs, que sera-ce de la foule obscure du peuple? Le plus profond oubli est le partage nécessaire de presque tous ceux qui ont vécu loin du trône. Leur tombe étouffe avec eux l'amitié, les regrets, la reconnaissance qu'ils avaient inspirés. Le changement que fait sur le théâtre du monde la mort de ces malheureux les rend pour la dernière fois l'objet des discours publics. C'est le bruit du moment. La rumeur qu'a faite cette nouvelle se dissipe avec le son des cloches qui annoncent les funérailles, et leur mémoire s'éteint sous la tombe. Le vide qu'ils ont laissé parmi nous est rempli; et l'on ne pense plus qu'ils aient vécu. Les louanges qu'on leur prodiguait ont fini avec leurs bienfaits. Ils avaient fait autour d'eux un certain bruit qui, n'étant plus soutenu par leur présence, a cessé de lui-même. Ils avaient fixé pendant quelque temps l'attention de leurs voisins; mais depuis qu'ils ont disparu de la société, on n'y songe pas plus qu'aux rêves de la nuit. Ils sont remplacés par d'autres qui les font oublier davantage, et qu'on va de même oublier à leur tour. Après avoir fleuri comme la fleur des champs, ils ont péri de même; un vent souffle : elle sèche, et il n'en reste aucun vestige. Ils sont enfin après leur mort comme n'ayant jamais vécu, et leur naissance oubliée les met au nombre de ceux qui ne sont jamais nés. Un oiseau ne laisse dans les airs aucune trace de son vol; un vaisseau que le vent emporte ne laisse point de vestige après lui sur la surface des eaux; une flèche arrivée au but ne laisse point distinguer la route qu'elle a tenue : ainsi les traces des vivants s'effacent à mesure qu'ils avancent; et ils ne sont pas plutôt cachés sous la tombe, qu'il n'est plus rien qui en retrace le souvenir. J'ai vu l'impie élevé au-

dessus des cèdres du Liban : je n'ai fait que passer ; déjà le tombeau l'avait englouti, et on ne distinguait plus la place qu'il avait occupée sur la terre. (*Psal. XXXVI.*)

Jeune personne qui avez été flétrie, comme la vigne tendre qui commençait à fleurir, et comme l'olivier qui laisse tomber sa fleur, aussitôt que vous avez disparu, les regrets sont passés, les larmes ont tari ; les cœurs se consolent par de nouvelles passions ; d'autres objets occupent la scène, et fixent les regards. Épouses infortunées, de nouvelles alliances effacent jusqu'au souvenir des premières. Des enfants ingrats ne se souviennent de votre mort, pères et mères, que pour se réjouir du riche héritage que vous leur avez laissé, ou n'en parlent que comme d'une époque indifférente. Malheureux enfants, des pères et des mères dénaturés voient froidement les tombeaux se remplir du débris de leurs familles et du fruit de leurs entrailles. Que sais-je encore si, surchargés de votre nombre, ils ne trouvent pas de honteuses consolations dans une sordide avarice, et dans l'espérance de soutenir par là, ou d'augmenter le luxe de leur maison ? Oubliés ainsi de ceux mêmes qui vous ont donné le jour, vous n'avez plus, comme Job, d'autre père, d'autre mère que la pourriture, d'autres sœurs et d'autres frères que les vers. (*Job, XVII.*) O morts, qui que vous soyez, tout le monde est sourd à la voix des tombeaux, et, malgré ce cri puissant qui sort tous les jours du fond des sépulcres, souvenez-vous de moi, ayez compassion de moi, vous du moins, mes amis ; on voit votre sépulture sans réflexion, sans regrets, et l'on ne pense pas que vous ayez vécu. L'ami marche froidement sur la tombe de son ami ; l'épouse sur celle de l'époux ; le fils sur celle du père. Vous diriez qu'aux yeux des vivants, c'est la même chose d'être entré dans le tombeau, ou de n'être jamais sorti du néant.

Eh bien, chrétiens ! la mort vous paraît-elle assez affreuse ? Qu'attendez-vous pour vous détacher des projets, des plaisirs, de la beauté, des richesses, des honneurs, de la vaine gloire et de la vie même ? Quel autre spectacle vous faut-il pour vous faire reconnaître le néant des choses humaines, que les restes hideux de votre corps abattu sous les coups de la mort, vos tristes funérailles, votre tombeau creusé, fermé ensuite sur vous, et votre mémoire éteinte, avant même qu'on se soit dépoillé des fausses apparences de deuil qu'on donne à l'usage ? Je sais que si la mort n'avait point d'autres horreurs ; si elle ne nous menaçait pas de plus grands maux, elle paraîtrait à la plupart des hommes plus humiliante que redoutable. Le philosophe, étouffant les répugnances de la nature, pourrait la voir approcher de sang-froid et avec mépris ; l'impie pourrait l'attendre sans terreur et sans remords ; le guerrier pourrait la braver, au milieu des combats, sans se mettre en peine de l'événement ; et le malheureux pourrait l'invoquer comme la fin de ses maux. Aussi

n'est-ce pas la crainte de la mort que je prétends vous inspirer maintenant, c'est le détachement de tous les faux biens qu'elle nous enlève. Le chrétien sait encore mieux mépriser la mort que le guerrier, le philosophe et l'impie ; mais il en tire cette conséquence qui devrait lui être commune avec l'incrédule : c'est que toutes les choses humaines ne sont qu'une vaine fumée, et que rien ici-bas n'est digne de son attachement et de son cœur. Que cette vérité avouée des philosophes doit faire bien plus d'impression sur nous, mes frères, qui savons que la principale partie de nous-mêmes doit nous survivre ; que mourir c'est passer pour toujours de ce bas monde à un monde nouveau, et qu'on ne peut mériter les biens infinis de cette autre vie que par le détachement des faux biens de celle-ci.

Pénétrez-moi, Seigneur, de cette pensée salutaire. Que la mort soit toujours présente à mes yeux. Que dans l'ignorance où je suis de ma dernière heure, je croie voir à chaque instant son bras levé sur ma tête. Que la crainte de ses surprises serve de frein à la témérité de mes projets. Qu'elle vienne me troubler au sein des plaisirs, et me convaincre de leur vanité, en me rappelant qu'ils vont s'évanouir comme un songe, pour ne laisser après eux que des regrets éternels. Ne permettez jamais, Seigneur, que je sépare de l'image de la beauté l'image effrayante de la mort qui doit la flétrir ; ni que j'oublie, en voyant ses charmes passagers, les traits hideux qui vont la défigurer à jamais ; qu'à côté des richesses et de mes vastes domaines, je voie toujours le seul bien qui doit m'en rester, le cercueil et la fosse où je dois pourrir. Rappelez-moi, grand Dieu, dans l'ivresse où pourraient me jeter la naissance, les honneurs et l'éblouissement des grandeurs humaines, que la mort va me confondre avec la foule, et me mettre pour toujours au niveau du peuple, dans les horreurs d'un tombeau. Guérissez-moi du fol amour de la réputation et de la gloire, en ouvrant à mes yeux l'abîme des siècles, où ma mémoire va se perdre avec celle des générations innombrables, qui ont rempli tous les âges du monde. Pénétrez-moi surtout de la plus vive reconnaissance pour vous, Seigneur, qui n'avez point permis que la mort m'enlevât avant que j'en fisse l'objet de mes sérieuses méditations, et faites que je mette à profit pour le salut ce reste de vie qui m'est accordé. Encore un peu de temps, Seigneur, pour me fortifier dans le détachement de toutes les choses d'ici-bas, et pour me disposer ainsi à une mort bienheureuse. Ainsi soit-il.

SERMON XIII.

Pour le cinquième dimanche de Carême.

SUR L'INCREDULITE.

Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi?
(Joan., VIII.)

Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas ?

Sire,

Si les juifs refusèrent leur créance à la prédication de Jésus, c'est qu'ils avaient un bandeau sur les yeux ; c'est que la dureté de leur cœur les rendait insensibles à toutes les impressions de la vérité ; deux obstacles qu'elle trouve encore tous les jours parmi les hommes. Les uns sont des esprits vastes, profonds, si vous voulez, mais aveuglés par l'erreur, comme par un bandeau. Les autres ne sont, sous le nom d'incrédulité, que des ignorants, des orgueilleux et des libertins. La première classe contient les incrédules instruits qui, s'ils sont, comme les autres, séduits par les passions, ont du moins la science de plus et une fausse conviction. La seconde classe contient des prétendus incrédules qui le sont bien moins par principe que par défaut de lumières, par bel air et par libertinage. Ne réfuterai-je que l'une ou l'autre de ces deux classes d'impies ? Mais ne parler qu'aux premiers, ce serait épargner le plus grand nombre et les plus coupables. Ne parler qu'aux derniers, ce serait laisser la religion en butte à ses plus puissants adversaires. Combattre les uns et les autres, ce serait passer les bornes d'un discours. Abréger le discours entier, ce serait tout affaiblir dans une matière où il est si dangereux pour la religion d'être faiblement défendue. Il ne me reste donc qu'à partager en deux discours un sujet si vaste. Il me suffira maintenant de réfuter la première espèce d'incrédulité ; je consacrerai le discours suivant à la seconde. C'est-à-dire que je dois aujourd'hui détruire les prétextes de l'incrédulité ; bientôt j'en découvrirai les sources. Implorons avant tout les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

Sire,

Avant de répondre aux objections de l'impie, présentons-lui en raccourci le tableau de la religion. Parcourons-en avec rapidité la suite merveilleuse. Remontons à son origine. Suivons-la dans ses différents âges, et voyons où se terminent ses menaces et ses promesses. Peut-être qu'à la vue de cet abîme de grandeur et de majesté, l'incrédule sera pénétré d'un saint respect ; et sans doute, mes frères, que vos cœurs, remplis d'admiration et d'amour par l'auguste ensemble de cette religion, seront mieux disposés à goûter son apologie.

Non, il n'est rien de si majestueux et de si sublime. L'auguste plan de la religion est un ouvrage formé au sein de l'Eternel et aussi ancien que Dieu même. Cet Etre immuable dans ses pensées, et dont la sagesse infinie a

conçu de toute éternité ses desseins invariables, ne fut jamais sans le dessein de créer l'homme, sans prévoir qu'à peine sorti de sa main bienfaisante il se révolterait contre elle, et sans voir le salut du genre humain dans l'immolation volontaire de son Fils. Ainsi l'époque de la religion chrétienne remonte aussi haut que l'existence de Dieu, ou plutôt elle n'a aucune époque de son commencement, non plus que Dieu même.

Le Créateur, après avoir manifesté sa gloire par la grandeur de ses œuvres, ne tarde point à jeter l'auguste fondement de la religion qu'il veut établir sur la terre. Le premier homme, en devenant pécheur, devient le dépositaire de ses promesses, et quatre mille ans en préparent l'accomplissement. Dans ce long intervalle, tout conduit insensiblement à la rédemption du genre humain. Crimes, vertus, révolutions, prodiges, calamités, combats, chute ou prospérité des empires, bons ou méchants rois, faveurs ou châtiments du ciel, grands ou petits événements, tout a des rapports directs à l'incarnation du Verbe. Enfin quarante siècles ne précèdent sa venue que pour l'annoncer, le peindre d'avance aux siècles futurs, et lui assurer jusqu'à la fin des temps le culte et l'adoration de l'univers. Les traditions humaines auraient pu s'affaiblir, ou perdre avec le temps le degré nécessaire de certitude et d'authenticité ; le premier livre du monde va les consacrer et en perpétuer la mémoire. Ce livre bravera les temps qui en dévoreront tant d'autres, et il subsistera autant que le monde. Chaque siècle grossit ce recueil précieux de révélations divines, et ajoute de nouveaux traits au caractère du Messie, ou en présente des images toujours plus vives. Ce qui semble dans cet ouvrage auguste n'être que l'histoire du peuple hébreu, de ses conquêtes, de ses malheurs, de ses rois, de ses sages, de son culte, de ses guerres et de ses ennemis, est un grand voile, mais transparent, qui couvre l'histoire anticipée du Sauveur des hommes, de sa religion, de son nouveau peuple et de son Eglise dans tous les âges.

Après cette longue aurore paraît enfin la lumière éternelle ; et déjà elle bannit les ombres. L'attente de tous les siècles est enfin remplie dans les temps prédits, et les soupirs d'un peuple tout entier sont enfin exaucés. Le Messie paraît et lève ce grand voile qui répandait sur les Ecritures des ténèbres sacrées. Bientôt il rassemble en lui tous les traits du Rédempteur, épars dans l'Ancien Testament. Ses miracles, sa doctrine, ses lois, toutes ses actions, sont autant de preuves qu'il est cet envoyé du ciel, tant annoncé dans les livres saints, pour être le Réparateur de la nature humaine. L'Evangile présente une exécution achevée du grand plan tracé dans les livres de la loi ; et ce qu'il offre de sagesse, de profondeurs et de vérité, n'a pu être épuisé par dix-sept siècles de méditation et de commentaires.

L'état actuel de l'univers est une preuve constante de la céleste mission de Jésus, des

succès de ses premiers disciples et de la force invincible de la vérité qu'il est venu enseigner aux hommes. Douze personnes dépourvues d'autorité, de science, de talents, ont changé la face de la terre en faveur d'un homme mort dans l'opprobre, et n'ont opposé au siècle le plus éclairé que la folie de la croix. Une religion aussi contraire à nos penchants qu'elle paraît l'être à nos lumières, a triomphé de la férocité des tyrans, de la prudence des politiques, de l'orgueil des philosophes et de la superstition des peuples. Les vertus, les miracles des saints, le courage des martyrs, la conversion des peuples et des rois, ont achevé de donner à la religion chrétienne l'auguste empreinte de divinité, qu'elle portait dans sa naissance. L'histoire de l'Eglise a fourni autant de preuves de la mission de Jésus-Christ que l'histoire de l'ancien peuple; et tous les âges du monde ont également concouru à le faire reconnaître comme un Dieu revêtu de la nature humaine.

Cette religion sublime embrasse les temps futurs comme les temps passés. Elle ne se borne pas à régler les mœurs, à prêcher les vertus, à proscrire les vices et à fixer le culte que nous devons à la Divinité. Aussi terrible dans ses menaces, aussi magnifique dans ses promesses qu'elle est sainte dans ses maximes, elle nous annonce le Messie comme devant un jour juger les vivants et les morts, et rendre à chacun selon ses œuvres. C'est par cet acte solennel de la justice de Dieu qu'elle termine la scène du monde. Ouvrant ensuite aux méchants des abîmes de feu et aux justes le sein de la Divinité, elle fixe irrévocablement leurs destinées éternelles, et sépare à jamais les deux sociétés des élus et des réprouvés, qu'elle nous avait montrées dans les deux enfants d'Adam, dans les fils de Noé, dans les jumeaux de Rébecca, dans les voleurs crucifiés à côté de Jésus, dans la Synagogue et l'Eglise, et dans les deux troupes de brebis et d'animaux immondes, rassemblées au lieu du jugement.

Telle est, mes frères, la suite auguste de la religion; suite vraiment infinie, puisque son plan remonte aussi haut que Dieu même; qu'elle a commencé de se manifester avec le monde; qu'elle est l'ouvrage de tous les siècles, et que, par ses châtimens et ses récompenses, elle s'étend aussi loin que l'éternité.

Qu'opposeront les incrédules à ce tableau convaincant et majestueux de la religion? Voici, mes frères, à quoi se réduisent leurs objections principales : ils ne voient dans le christianisme qu'un culte dédaigné de Dieu et indigne de sa grandeur, qu'obscurité dans les prophéties, qu'incertitude dans les faits, qu'absurdité dans les mystères. Pour détruire séparément ces vains prétextes de l'incrédulité, prouvons que la religion est un culte digne de Dieu et nécessaire à l'homme; que les prophéties sont claires; que les faits sont certains; et que les mystères, quoique impénétrables, ne sont pas absurdes.

I. Je dis d'abord que la religion est un culte digne de Dieu et nécessaire à l'homme. Pour s'étourdir sur cette vérité, l'incrédule commence par placer l'homme dans un profond abîme de bassesse, où il croit le dérober aux regards du Très-Haut. Il nous demande ce que l'homme peut offrir à son Dieu, qui soit digne de sa grandeur. Seront-ce des louanges, nous dit-il, des prières, des sacrifices? Mais Dieu peut-il être glorifié par nos méprisables éloges, ou par nos chants ridicules? Renversera-t-il l'ordre de la nature pour se conformer aux désirs d'un insecte? a-t-il besoin de nos offrandes et de nos victimes? des créatures aussi viles que nous le sommes, seraient-elles capables de contribuer à sa gloire? Est-il digne de la grandeur suprême de s'occuper des actions des hommes, et de s'en offenser, de s'abaisser jusqu'à recevoir nos hommages, ou d'être flattée d'un culte grossier? Tout le genre humain n'est-il pas un néant à ses yeux?

Ne vous laissez point séduire, mes frères, par un langage qui semble d'abord celui de l'humilité. O impies, qui vous plaisez ainsi à dégrader l'humanité, que la modestie de vos jugemens réponde à la bassesse de votre condition. Comment, dans l'abîme profond où vous vous êtes plongés, avez-vous une juste idée de la véritable grandeur? Placés infiniment au-dessous de l'Etre suprême, comment portez-vous jusque dans son sein des regards assurés? Quoi, une raison si stupide auprès de la raison éternelle, marquera du fond du néant des bornes à la justice de Dieu? Quoi, un être indigne de ses regards dictera des lois à sa grandeur? Ah! dans cet état abject, où l'incrédule se reconnaît, peut-il sainement juger de ce que l'Eternel doit à sa majesté suprême? Eh! que prouvent ses raisonnemens orgueilleux, sinon qu'il juge de Dieu par lui-même; et qu'il le rabaisse à sa faible portée : c'est-à-dire qu'il se met à sa place; et, quoique de sa nature trop petit et trop faible pour comprendre en quoi consiste la grandeur du Très-Haut, et quelles en sont les lois, quoique trop vil pour attirer son attention, ses menaces ou ses promesses, il nous dit sérieusement ce qu'il penserait, ce qu'il ferait lui-même, s'il était Dieu. Il me semble voir un de ces hommes stupides de la lie du peuple se transporter d'imagination sur le trône de son souverain, se faire des idées de grandeur, des maximes de gouvernement dignes de sa stupidité et de sa bassesse. Que l'impie, s'il est vraiment convaincu de son néant et de son ignorance, ne juge donc de ce que son Dieu demande de lui, que par ce qu'il daignera lui en apprendre lui-même.

Mais attendrions-nous que Dieu nous fit un devoir de ce que la raison demande avec tant de force? Quoi! la nature prescrit des devoirs aux enfants; l'autorité en prescrit aux peuples, et Dieu n'exigera de sa créature que le stérile aveu de sa dépendance? et nous pourrions modérer nos transports?

Le corps, cette moitié de l'homme qui ne se soutient que par des bienfaits continuels de l'auteur de la nature, ne contribuera point à nos hommages ?

Ah ! mes frères, adorons plutôt la miséricorde de Dieu qui, en nous prescrivant un culte, daigné se proportionner à notre faiblesse et à nos besoins. Ensevelis dans la chair et comme abrutis, nous n'aurions pas été suffisamment frappés d'un culte purement intérieur. Les objets sensibles fixent notre attention, fortifient notre foi, soutiennent nos espérances, enflamment notre amour, répriment notre orgueil, occupent et consacrent nos sens. Ils sont des gages, des promesses divines, des signes de communion, des sources de grâce. Il nous fallait un chef, des pasteurs, des sacrements, un sacrifice, des temples. Une religion purement intérieure n'est point faite pour l'homme qui de sa nature est moitié chair. Il doit faire hommage de son corps comme de son âme, et lui faire reconnaître, à sa manière, la main qui l'a formé.

Dites maintenant que Dieu est insensible aux sentiments d'un vermisseau ; qu'il est trop grand pour arrêter sur nous ses regards ; que sa grandeur le met au-dessus de l'outrage, et qu'il est aussi peu jaloux de nos cœurs que de notre encens et de nos autels.

On connaît la frivolité de ce raisonnement qui lui seul a fait tant d'impies. L'homme, ce vermisseau si vil à vos yeux, Dieu l'a-t-il jugé indigne de sa main ? Ses ouvrages sont-ils donc si méprisables, pour qu'il ne daigne plus y jeter un regard ? Aurait-il fait servir aux besoins de l'homme ce vaste univers, s'il n'eût dû le regarder que comme un vil atome indigne de ses bienfaits et de sa vengeance ? lui eût-il donné une intelligence propre à le connaître, et un cœur capable de l'aimer, s'il eût également dédaigné ses louanges et ses blasphèmes, son amour et sa haine ?

Il est donc vrai, Seigneur, que l'impie, par un horrible sacrilège, va chercher jusque dans votre grandeur un garant de ses crimes. Vous n'êtes donc pas, s'il faut l'en croire, le fléau redoutable du pécheur. La vertu souffrante ne doit pas chercher en vous de consolation et de ressource. Heureux donc les hommes qui sont assez forts pour opprimer les faibles, qui se prodiguent le plus de plaisirs, qui commettent le plus d'injustices, qui accumulent le plus de crimes ; et ce monde, votre grand ouvrage, n'est donc qu'un chaos de désordres et d'impunité, que vous avez livré à la fureur des méchants !

Non, le Dieu que nous adorons n'est pas cette monstrueuse divinité que nous peignent les impies. Il est grand sans doute et infiniment grand ; mais sa grandeur consiste à être juste et saint. Or, mes frères, l'ordre par essence la justice même, verrait-elle avec indifférence le désordre et l'injustice ? La loi éternelle qui a soumis les êtres inanimés à des lois inviolables, aurait-elle né-

gligé d'en prescrire à des êtres pleins de vie et de sentiment, ou les aurait-elle dispensés de l'obéissance ? Celui de qui nous tenons la connaissance du bien et du mal, pourrait-il n'en point faire la règle de nos mœurs ? Nos moindres mouvements échapperaient-ils à cette intelligence infinie, à qui tout l'avenir est présent à la fois, et qui d'une seule vue, sans effort et sans confusion, aperçoit tout ce qui se passe dans le monde, depuis le vol de l'insecte jusqu'à la chute des empires ? Quoi ! s'écrie le Roi-Propète, celui qui a formé l'oreille sera sourd à nos louanges et à nos blasphèmes ? Celui qui a ouvert nos yeux à la lumière aura les siens fermés à nos vertus comme à nos crimes ? Comment l'impie espère-t-il élever cet étrange paradoxe sur les ruines des vérités les plus évidentes et les plus saintes ?

La nécessité d'un culte, et par conséquent d'une religion, est donc fondée sur les principes de la saine raison, et sur les véritables notions de la Divinité. Mais ce culte c'est à Dieu à l'établir lui-même ; or, je dis, mes frères, contre les incrédules de nos jours, que les prophéties sont assez claires pour prouver d'une manière décisive que Jésus-Christ est venu enseigner aux hommes le vrai culte digne de la Divinité, et que nous devons le regarder comme le vrai Messie.

II. Un seul principe incontestable va répandre sur les prophéties une vive lumière. Il ne faut, pour débrouiller ce chaos apparent, que reconnaître souvent dans ces écrits sublimes deux sens différents : le sens grammatical et le sens spirituel. Sans cette distinction, on n'entend rien dans les livres saints ; ils ne forment qu'un amas de contradictions et d'obscurités impénétrables. Si on ne devait y reconnaître que le sens grammatical, que faudrait-il penser de ces endroits où l'expression du prophète est trop élevée pour le sujet qui semble l'occuper, et de ces promesses magnifiques, si supérieures à l'événement ? La parole du Seigneur, cet or purifié jusqu'à sept fois, serait-elle sujette à de puériles exagérations ? et l'Esprit de vérité se laisserait-il emporter si fort au delà du vrai, que l'événement parût le démentir ? Non, mes frères ; mais c'est qu'alors l'Esprit de Dieu a en vue un objet plus auguste que celui de la lettre, et dont celui-ci n'est que la figure. C'est ainsi que, dans les écrits des prophètes, la délivrance des juifs annonçait la liberté que Jésus-Christ devait apporter au monde, en le délivrant de la tyrannie du démon et du péché ; que ce qu'on y lit du règne glorieux et durable de David et de Salomon, a pour objet le règne éternel du Messie promis au monde ; que les prédictions pompeuses de l'accroissement et des prospérités de la Synagogue regardent la nouvelle Eglise ; que les promesses magnifiques d'une félicité temporelle présentent une image des biens invisibles, et que, sous le nom de Jérusalem, il faut entendre souvent la céleste Sion. Elevez-vous, mes frères, en lisant les prophètes, à

ces objets sublimes, l'hyperbole s'évanouira; vous pourrez prendre leurs expressions dans toute la rigueur de la lettre : vous n'y trouverez plus de prédictions fausses, ni d'expressions et d'images outrées : cette clef toute naturelle de l'Ecriture vous fera pénétrer dans ces mystères les plus cachés, et vous en découvrira les profondeurs.

Mais cette ambiguïté seule, n'est-elle pas capable de décrier les écrits des prophètes? Elle y répand, je l'avoue, une certaine obscurité, mais une obscurité nécessaire dans les desseins de Dieu. Bien différente de l'ambiguïté des oracles, elle est l'ouvrage de la sagesse divine. La lettre devait présenter à un peuple charnel un appât qui lui fit chérir et conserver ces livres sacrés : il fallait qu'elle lui cachât le Messie qu'il devait immoler. Ce malheureux peuple, pour accomplir les prophéties, devait ne pas les comprendre. C'étaient des mystères scellés dans les mains des esclaves, pour être un jour révélés aux enfants; aussi Dieu ordonna-t-il au prophète Isaïe de ne parler aux juifs que de manière à les laisser dans l'aveuglement. Ferme, lui dit-il ailleurs, et lie le livre de ma loi, dont je me réserve l'intelligence à mes vrais disciples.

Cependant, mes frères, si la vérité se cache souvent sous le voile de la lettre, souvent aussi elle paraît sans nuage. Il reste ainsi assez d'obscurité, pour favoriser des doutes qu'on aime, tandis qu'une lumière assez vive rend l'erreur inexcusable. Il est juste, Seigneur, de ne vous découvrir qu'à ceux qui vous cherchent, et d'aveugler ceux qui craignent la lumière : c'est là le propre de vos ouvrages. Il est juste que la même foi qui éclaire les humbles aveugle les esprits orgueilleux; ainsi cette colonne de feu qui éclairait le camp des Hébreux ne présentait qu'une face obscure à leurs ennemis.

Il ne reste plus qu'à trouver dans les prophéties un certain nombre de ces endroits lumineux, qui aient été accomplis à la lettre. L'incrédule éclairé les connaît tous sans doute, mais ne les ayant vus qu'en détail, il n'en a pas été assez frappé. Chaque trait en particulier lui a paru trop faible; il n'en a jamais considéré l'ensemble. C'est aussi, mes frères, pour mettre ces prédictions dans un point de vue plus sensible, que je vais rassembler les principales sous les yeux de l'incrédule; mais en me bornant à celles qui regardent la personne du Messie. Je vais donner une suite à ces oracles épars, et sans altérer ni les termes, ni le tour des prophètes, par le mélange, par le seul ordre de leurs paroles, je vais composer l'Evangile de Jésus-Christ.

Ecoutez, enfants d'Israël : le sceptre et l'autorité ne sortiront point de Juda, jusqu'à ce que vienne celui qui doit être envoyé pour remplir l'attente des nations. Une vierge le concevra dans son chaste sein : elle enfantera un fils dont le nom sera Emmanuel. Jessé sera la tige heureuse qui poussera ce rejeton célèbre, et d'où il sortira comme

un fleur. Et toi, Bethléem, quoique la plus petite ville de Juda, tu verras naître dans l'enceinte de tes murs le Seigneur d'Israël, qui a été engendré dès le commencement de l'éternité. Il fera régner avec lui la justice et une paix abondante, aussi durables que les cieux. (*Isa.*, VII.)

Enfin, cet enfant promis nous est né; et Fils de Dieu nous a été donné : des rois viendront lui offrir des présents au pied du berceau, lui porteront de l'or de l'Arabie, et l'adoreront comme un Dieu. J'enverrai devant lui, dit le Seigneur, un prophète qui préparera ses voies devant ma face, et qui fera retentir ces paroles dans le désert : Peuples, disposez les voies du Seigneur. (*Malach.*, III.) Bientôt après viendra dans son temple le Souverain que vous cherchez, l'ange de l'alliance, que vous attendez; et, par sa présence, cette nouvelle maison sera plus auguste que l'ancienne. C'est là mon serviteur choisi, mon bien-aimé, dira le Seigneur, en qui mon âme a mis toutes ses complaisances. Il sera la lumière des nations et la gloire d'Israël. Il rendra la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, et aux boîtes l'agilité d'un cerf. Son bras sera toujours guidé dans ses prodiges par la vérité, par la douceur. Il ne poussera point des cris séditieux; on n'entendra point sa voix exciter le trouble dans les villes : il ne foulera pas aux pieds le roseau cassé, tant il sera doux, et n'achèvera point d'éteindre la mèche qui fume encore.

Filles de Sion, poussez des cris d'allégresse : ce roi juste, pauvre et clément, fait son entrée glorieuse dans Jérusalem, et vient à vous sur une humble monture : mais, hélas ! il n'est bientôt qu'un homme de douleur. On l'a regardé quelques jours après comme un lépreux, frappé, humilié par le Seigneur; mais s'il s'est offert, c'est qu'il l'a voulu : il s'est chargé de l'iniquité de nous tous, il s'est revêtu de nos misères, il a porté nos langueurs : c'est pour nos péchés qu'il a été blessé, et nous n'avons été guéris que par son sang.

Mais voici pour le Sauveur des hommes, de nouvelles douleurs, de nouveaux sujets d'affliction et d'amertume. Un traître, dit-il par son prophète (*Zach.*, XI), a ouvert sa bouche pour me perdre, et a vendu ma tête pour trente pièces d'argent, qui sont devenues le prix du champ du potier. Que ce méchant soit abandonné à lui-même, que le démon se tienne à sa droite et l'obsède, qu'il soit réprouvé, que l'aveu de sa trahison soit un nouveau crime; qu'il abrège ses jours, et que son apostolat passe en d'autres mains. Ce n'est point là que se bornent mes maux. Mon cœur frémissait dans l'attente cruelle du supplice et des opprobres, et personne n'a paru partager ma douleur. J'ai cherché des consolateurs, et je n'en ai point trouvé. Pour comble d'abandon, lorsqu'on a commencé de me faire violence pour m'ôter la vie, ceux que j'avais auprès de moi se sont éloignés : Ainsi s'est accompli l'oracle du prophète : *Frappez le pasteur, et*

les brebis seront dispersées. (Zach., XIII) Depuis ce moment, j'ai été l'objet de la dérision de mon peuple; j'ai essayé un jour entier ses outrages et ses mépris. Mes ennemis ont commencé par former tout bas contre moi de nouveaux desseins, et préparer des calomnies; ensuite ils m'ont hautement chargé d'imprécations: qu'il meure, ont-ils dit, et que sa mémoire périsse. Des hommes pleins de malice se sont assemblés autour de moi; de faux témoins m'ont accusé, des animaux furieux et des lions rugissants m'ont environné en foule pour me dévorer; et moi, j'ai livré ma chair aux coups, ma joue aux soufflets, mon visage aux crachats des impies. Nous l'avons vu réduit à ce misérable état, s'écrie un prophète (*Isa., LIII*); dans l'excès de ses souffrances, il paraissait un objet de mépris, le dernier des hommes; et nous n'avons pu le reconnaître, tant il était défiguré par la douleur.

Alors, dit le Sauveur, j'ai mis à ma bouche une garde sévère. J'ai marché au supplice avec la douceur de l'agneau qu'on porte au sacrifice, ou qu'on dépouille de sa toison. Là, des bourreaux cruels ont percé mes mains et mes pieds, m'ont abreuvé de fiel et de vinaigre, se sont partagé mes habits, et ont jeté ma robe au sort. Tous ceux qui m'ont vu dans ce triste état, se sont moqués de moi et m'ont insulté en secouant la tête. Ils ont dit: Il espérait en Dieu; maintenant qu'il est tombé dans nos mains, que Dieu l'en délivre, et qu'il le sauve, s'il l'aime en effet. Il se glorifie d'avoir Dieu pour Père: voyons si ses paroles sont véritables. Eprouvons-le par des outrages et par des tourments, pour connaître la mesure de sa douceur et de sa patience. Condamnons-le à une mort infâme, sans craindre de faire périr un juste; car s'il dit vrai, s'il est en effet le Fils du Très-Haut, Dieu prendra sa défense, lui sauvera la vie, et l'arrachera des mains de ses ennemis. Ainsi m'outrageaient les témoins de mon supplice; mais je ne répondais à leurs mépris injurieux, qu'en priant pour leur conversion.

Voici l'époque de ces événements. Depuis l'édit fameux, donné pour rebâtir Jérusalem, il s'écoulera sept semaines, puis soixante-deux autres, dont les jours seront des années. Après ces soixante-deux semaines, vers le milieu de la soixante-dixième, finiront les sacrifices, et le Christ sera mis à mort; mais son tombeau sera pour lui une source de gloire. Vous ne souffrirez pas, ô mon Dieu, que votre saint y éprouve la corruption (*Psal. XV*): il n'a fait qu'y dormir, et vous l'avez réveillé. Après avoir bu dans le torrent de douleur, il devait élever sa tête jusque dans les cieux. *Princes du ciel, ouvrez vos portes: élevez-vous, portes éternelles; le Roi de gloire rentre en triomphe. (Psal. XXIII.) Le Seigneur a dit à mon Seigneur: Venez vous asseoir à ma droite, jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marchepied. (Psal. CIX.)*

C'est ainsi, ô mon Père, que vous me délivrerez des contradictions de mon peuple.

Comme des enfants étrangers, ils m'ont renoncé; aussi je les dissiperai, comme le vent dissipe la poussière; je les détruirai comme la boue, je les disperserai dans des contrées qu'ils ne connaîtront pas et je les rendrai l'opprobre des nations. (*Jerem., XXIX.*) Je dirai à mon peuple: Vous n'êtes plus mon peuple, et au peuple qui n'était pas le mien: C'est vous qui serez mon peuple. (*Ose., I.*) Ce peuple étranger me servira, reconnaîtra ma loi. Les prêtres et les lévites qui sortaient d'Aaron, sortiront du milieu de la gentilité. On offrira dans tout l'univers à l'honneur de mon nom une oblation pure. Pourquoi les nations en ont-elles frémi? (*Psal. II.*) Pourquoi les peuples ont-ils fait de vains complots? Les rois de la terre ont beau se liguier contre le Seigneur et son Christ, toutes les puissances, tous les peuples seront forcés de l'adorer. Sa domination s'étendra d'une mer à l'autre. Viendra le temps où on lui rendra les honneurs divins jusqu'aux extrémités de la terre.

Tel est, mes frères, l'ensemble d'une partie des oracles qui annoncèrent le Messie avant sa naissance. Sont-ce des prédictions? Est-ce une histoire? Que l'incrédule rassemble toutes ses forces contre ce corps de prophéties littérales et l'affaiblisse, s'il est possible. Les endroits qu'il nous oppose sont susceptibles d'un sens spirituel qui les concilie avec tous les autres et les rend conformes à l'événement; mais ceux-ci ne peuvent avoir que le sens rigoureux et littéral, contre lequel vont se briser tous les efforts de l'incrédulité. C'est ainsi qu'après l'avoir confondue, nous pouvons encore tourner contre elle ses propres armes.

III. Il reste à l'incrédule une ressource, c'est de nier la certitude des faits qui prouvent la divinité de la religion judaïque et de la religion chrétienne; mais c'est ici principalement qu'il est comme accablé par le poids et l'évidence des preuves. Opposons-lui d'abord la certitude des événements consacrés dans les livres de Moïse. Prouvons-lui que ce premier chef des Hébreux a réellement existé, qu'il est l'auteur du *Pentateuque*, et que ces livres ne contiennent rien que de véritable. Ces trois points une fois démontrés, la vérité de la religion judaïque est incontestable, et il ne s'agira plus que de prouver la vérité des faits contenus dans l'Evangile, pour être assuré que la religion chrétienne est aujourd'hui la seule qu'il soit permis d'embrasser; que le judaïsme n'était fait que pour préparer l'univers à une religion plus auguste, et que la loi de Moïse n'était qu'un saint prélude d'une loi encore plus sainte.

Oui, l'existence de Moïse est un fait qui ne peut être sérieusement contesté. Tout peuple étranger à la terre qu'il habite suppose une émigration. Toute émigration d'une immense colonie suppose un chef. Tout gouvernement fondé sur un code de lois suppose un ancien législateur, et toute religion suppose un homme extraordinaire qui l'a fondée. On ne peut donc se dissimuler

que les Hébreux ne se soient transplantés de leur ancien pays dans la Judée; qu'ils n'aient eu alors un homme à leur tête, que leur nouvel établissement dans la Judée n'ait été l'ouvrage du temps, des travaux, des combats et le fruit des victoires, ou même des prodiges, qu'ils ne se soient soumis à une loi très-génante, portés sans doute à cette soumission par une autorité qui a dû leur paraître plus qu'humaine, et que le culte pénible de la Divinité, qu'ils ont unanimement embrassé, ils n'aient cru le tenir de la main d'un envoyé de Dieu, car personne ne croira sans doute qu'un si vaste projet soit l'ouvrage d'un peuple entier, et qu'un million d'hommes se soient concertés pour former un plan général d'émigration, de conquêtes, de gouvernement et de religion. Il fallait, pour remplir tout à la fois ces différents objets, un génie hardi, vaste, imposant, habile à conduire les hommes, qui, après avoir gagné la confiance du peuple, le captivât, le subjuguât au point de le soumettre à des lois sévères et de le remuer comme un seul homme. Tel a été nécessairement le fondateur de l'empire et de la religion judaïques. Il a réuni en lui le chef d'armée, le législateur et le prophète, et ce grand homme a porté le nom de Moïse. Plutôt que de me refuser à cette évidence, j'aimerais mieux soupçonner que Lacédémone n'a dû ses lois à aucun législateur; que les Grecs firent sans chef la conquête de l'Asie, et que le culte des musulmans n'a été l'ouvrage d'aucun imposteur, mais seulement l'ouvrage insensible du temps et de la nation.

Je dis plus encore : le législateur des Hébreux est l'auteur du *Pentateuque*, ouvrage immortel où il a peint les merveilles de son règne, avec le tableau majestueux du gouvernement et de la religion qu'il venait d'établir ! Quel homme, avant nos derniers incrédules, avait osé jeter des nuages sur ce fait incontestable ? Quel doute s'éleva jamais sur ce point parmi les Hébreux ? Quelles contradictions n'aurait pas éprouvées l'imposteur qui eût présenté pour la première fois aux Juifs son propre ouvrage sous le nom de Moïse ? Quel soulèvement n'aurait pas causé dans toute la nation cet amas prétendu antique de préceptes gênants et l'obligation nouvelle de se soumettre à mille cérémonies incommodes ? Qui eût osé entreprendre de persuader au peuple qu'il avait laissé tomber dans un profond oubli ce livre auguste, et qu'il avait perdu entièrement le souvenir de tant d'événements célèbres, dont la seule tradition aurait dû rendre la mémoire éternelle ? L'opinion constante et jamais contestée du peuple Hébreu qu'il tenait le *Pentateuque* de la main de Moïse, ne peut donc nous laisser aucun doute. Quelle raison de plus a-t-on jamais eue d'attribuer le Koran à Mahomet, à Platon sa *République* et à Homère ses poèmes sublimes ? Disons mieux : quel ouvrage, dans aucun temps, a paru porter avec plus de vérité le nom de son auteur ? Ce n'est pas

ici un livre ordinaire qu'on ait pu hasarder facilement, comme tant d'autres, sous un nom supposé.

C'est un livre sacré, que les juifs ont toujours lu avec une vénération qui ne s'est pas encore démentie depuis dix-sept siècles d'exil, de calamités et d'opprobres. C'est dans ce livre que les Hébreux renfermaient toute leur science : c'était leur code civil, politique et sacré, leur unique trésor, leurs fastes, leurs annales, le seul titre de leurs souverains et de leurs pontifes, la seule règle de leur police et de leur culte : par conséquent il a dû se former avec la monarchie, et avoir nécessairement la même époque que le gouvernement et la religion. Que pouvait d'ailleurs attendre le faux Moïse en imposant à la nation juive un joug insupportable, en l'accablant de reproches injurieux, en publiant des faits honteux, qui devaient à jamais la couvrir d'ignominie, et tourner à sa honte les prodiges mêmes que le bras tout-puissant n'avait cessé d'opérer en sa faveur, sinon de l'irriter, de soulever son amour-propre, et de s'attirer un désaveu général, plein d'horreur et d'indignation ?

Non, mes frères, ce n'est que de la main de Dieu ou de celle de son envoyé, que pouvait partir avec succès ce coup d'autorité frappé sur un peuple naturellement indocile et rebelle. Ce n'est que dans l'étonnement où il était encore des miracles faits sous ses yeux, dans ses plus grands transports de crainte et de reconnaissance, et le cœur encore saisi de la terrible majesté du Dieu qui s'était montré sur la montagne, que ce peuple a pu recevoir avec la plus religieuse vénération un écrit qui n'offrait à ses yeux que des lois accablantes, d'affreuses menaces, des prédictions ignominieuses, des reproches outrageants, et un monument éternel de la grossièreté, de l'ingratitude, de l'esprit de révolte, de l'insensibilité aux châtimens et de la stupide pente qu'il avait rapportée de l'Égypte pour le culte des idoles. Il fallait, pour lui faire accueillir et conserver ce livre, avec une soumission pleine d'amour et de respect, la même autorité, la même force, qui le faisait plier sous le joug de la loi ; il fallait cet empire que donnait à Moïse sa mission divine.

L'incrédule pourra-t-il encore se persuader que la loi a été donnée dans un temps au peuple hébreu, et écrite longtemps après, sous le nom de Moïse ? On voit bien qu'en cela il ne cherche qu'une raison de regarder les prodiges racontés dans cet ouvrage comme des additions fabuleuses. Ignore-t-il donc que le culte et la religion des juifs offrent partout des monuments de ces anciens prodiges ; que tout dans la Loi est relatif à l'histoire merveilleuse des temps de Moïse, et se lie aux grands événements qu'elle contient ? ignore-t-il que pour des yeux attentifs, l'extérieur de la religion judaïque est comme une suite de médailles antiques, destinées à perpétuer la mémoire des miracles opérés dans les premiers temps de son établissement ; et que cette seconde

espèce d'histoire, gravée de la main de Moïse dans les cérémonies, dans les lois et dans l'appareil de la religion judaïque, annonce nécessairement qu'il est aussi l'auteur de l'histoire écrite qui a paru sous son nom?

Mais si celle-ci n'est que l'expression et la répétition de la première, quel intérêt restera-t-il à l'incrédule de disputer à Moïse la gloire de cet ouvrage?

Le seul retranchement qui lui reste est de regarder la conduite et les écrits de ce législateur célèbre comme un chef-d'œuvre de politique et d'imposture : mais quel imposteur, grand Dieu ! que celui qui le premier a parlé de la divinité d'une manière si sublime, que personne après lui, pendant près de quarante siècles, n'a pu le surpasser ? Quel imposteur que celui dont les lois ne sont que le développement de la loi naturelle, dont les écrits ne respirent que la vertu, dont le style également simple touchant et sublime, malgré la grossièreté de ces premiers temps, déceale ouvertement l'inspiration divine ! Quel imposteur que celui qui, sans craindre le désaveu d'un seul homme, prend à témoin de ses miracles un peuple innombrable, qui lui en parle sans cesse comme d'autant d'événements passés sous ses yeux et opérés en sa faveur, qui en prend mille fois occasion de lui faire les plus sanglants reproches de son ingratitude ; et qui, afin de perpétuer la mémoire de tant de prodiges de la part de Dieu, de tant d'infidélités de la part des hommes, ose tout consacrer, non dans un écrit obscur, fait pour être caché aux contemporains et pour en imposer à la postérité, mais dans le code public de la nation ; ouvrage qu'elle ne pouvait ignorer ou négliger sans crime, et qui tous les sept ans devait être lu au peuple dans la fête des Tabernacles ! Quel imposteur que celui qui, bravant le danger d'être décelé par des mécontents et de faire succéder les soupçons à la haine, gouverne ce peuple indocile avec un sceptre de fer, et ne cesse de prononcer contre lui des imprécations effrayantes et des menaces terribles ; qui, n'écoulant que son zèle pour le bien public et pour la gloire de Dieu, ne craignant pas que la rigueur des châtimens qu'il exerce sur la foule des coupables, révolte le peuple contre son autorité, ou la rende suspecte en la rendant odieuse, ose faire périr à la face d'Israël trois Léuites sacrilèges, vingt-trois mille idolâtres, quinze mille séditieux, et vingt-quatre mille hommes souillés par un commerce impur avec les filles de Madian !

Qu'elle est différente, mes frères, la conduite des imposteurs ! Ennemis des regards publics, ils évitent soigneusement d'exciter les recherches et la curiosité du peuple, d'en irriter les esprits, d'en humilier l'amour-propre, et se gardent bien de provoquer l'incrédulité par des désirs indiscrets. On les voit au contraire gagner ou séduire quelques disciples ; flatter la foule, et la préparer à la créance des grands prodiges par quelqu'une de ces œuvres que leur adresse, l'ignorance du peuple et la facilité du pres-

tige rendent susceptibles d'une apparence de merveille. Des disciples adroits répandent ensuite avec autant de précaution que de zèle d'autres miracles obscurs, dans certaines classes d'hommes crédules ou prévenus ; et l'imposteur, continuant à s'envelopper des ombres du mystère, attend de la renommée et de l'amour du merveilleux si naturel aux peuples, qu'on exagère la grandeur de ses miracles et qu'on en grossisse le nombre. S'il peut ensuite soutenir l'imposture par la force, il en étendra le règne par des conquêtes ; et, en attendant que le temps la consacre, il en hâtera les progrès avec ceux de ses armes. Quel trait de ressemblance une telle conduite a-t-elle avec celle de Moïse ?

Passons à l'espèce de ses œuvres : nous verrons qu'elles portent aussi peu que lui le caractère du mensonge et de la séduction. Les prestiges des imposteurs peuvent peut-être tromper quelques regards particuliers, éblouir pour un moment les yeux renfermés dans la sphère étroite de l'enchantement, et causer autour d'eux à de crédules spectateurs une illusion momentanée ; mais il n'y a point d'artifice, de machine, de sortilèges qui puissent affliger un royaume entier de ces fléaux qui ravagèrent l'Egypte, ouvrir à des armées un passage au fond de la mer, tirer pendant quarante ans du sein des nues de quoi nourrir un million d'hommes, faire sortir d'un rocher un torrent capable de les abreuver avec leurs bestiaux, conserver pendant un si longtemps leurs habits dans le même état, et guérir par la vue d'un serpent d'airain les piqûres mortelles des serpents.

S'il est impossible au plus grand séducteur d'imiter ces prodiges réservés au bras tout-puissant de la divinité, quelle sera la ressource de l'incrédule ? Dira-t-il que Moïse a fait croire aux Hébreux des miracles qu'il n'avait point faits ? Mais peut-on supposer dans tout un peuple une pareille stupidité ? N'était-il pas encore plus impossible de lui persuader la vérité de ces grands événements, s'il ne les avait point vus et s'il avait éprouvé tout le contraire, que de lui en présenter une fausse image ? Dira-t-il que Moïse ait été d'intelligence avec les Hébreux pour tromper la postérité ? Ah ! un peuple entier peut-il se prêter à l'imposture, quelque avantage qu'il puisse y trouver ? Que sera-ce, si elle lui oppose un joug insupportable, si elle rassemble des faits déshonorants et capables de l'exposer au mépris de tous les peuples ? Mais pourquoi réfuter des suppositions aussi extravagantes que ridicules ? Elles sont d'elles-mêmes la gloire de Moïse, le triomphe du Judaïsme et la honte de l'incrédulité.

Après cela il serait inutile d'appuyer sur la certitude des faits contenus dans les autres livres de l'Ancien Testament et sur l'Esprit divin qui les a dictés. L'incrédule nous attend aux faits de l'Evangile, bien résolu de n'y trouver que mensonge ou qu'incertitude ; mais comment rejettera-t-il le témoignage de ces hommes respectables,

qui ont écrit l'histoire merveilleuse de Jésus-Christ et des premiers temps de son Eglise ? Ce sont des hommes simples, modestes, modérés, vertueux ; des hommes sans passion, sans intérêt, qui parlent avec une candeur admirable de leur grossièreté, de leur ignorance, de leurs faiblesses, et qui portent tous les caractères de la naïveté ; ce sont des disciples généreux, qui, sans autre intérêt que celui de la vérité, sans autre art que celui d'un simple récit, sans autre espérance ici-bas que celle de gagner de nouveaux disciples à leur divin Maître, et malgré les dangers continuels de la prison, des tortures et de la mort, s'expatrient ; et, sûrs d'attirer à des faits presque incroyables la créance des peuples, se partagent, pour ainsi dire, la conquête de l'univers : ce sont des témoins oculaires, qui n'ont pu être trompés, parce qu'ils ne racontent que ce qu'ils ont vu : ce sont des historiens qui, sans écrire de concert, ne sont jamais en contradiction, et qui ont scellé leur déposition de leur sang. Ah ! voilà des hommes que je crois sans hésiter ; et quel est l'impie qui refusera de s'écrier avec un des plus grands génies du dernier siècle : Oui, j'en crois volontiers des témoins qui se font égorger ?

De quel front en effet auraient-ils débité des fables à leurs contemporains, sous le nom de l'histoire du temps ? Peut-on, sans folie, prendre le public à témoin de ce qu'il ne vit jamais, et s'exposer aux supplices, pour le fade plaisir de publier des faussetés évidentes ? Le fanatisme peut bien nous entêter de nos erreurs jusqu'à nous faire affronter les tourments et mépriser la mort ; mais c'est à la vérité qu'on croit alors faire le généreux sacrifice de sa vie. Ce n'est pas pour tromper les hommes qu'un fanatique verse son sang, c'est parce qu'il est trompé lui-même. L'intérêt de la vérité, la gloire de lui rendre témoignage et l'espoir des récompenses éternelles peuvent échauffer sa tête et embraser son âme ; il sera nécessairement froid quand il n'aura d'autre intérêt que d'en imposer et d'accréditer des fables. Sa vie alors lui sera plus chère que ses men songes.

Eh ! quelle espérance les apôtres pouvaient-ils avoir d'en imposer à l'univers ? L'Evangile devait être lu par des hommes aussi instruits que l'historien. Il ne contient que des faits publics, intéressants, dont toute la Judée ne pouvait ignorer l'éclat : ce sont des miracles faits dans les places publiques, dans le temple, au milieu des villes et des campagnes ; et sur qui furent-ils faits ? sur le serviteur du grand prêtre, sur le fils d'un chef de la Synagogue, sur l'enfant d'un centenier romain, sur des milliers de Juifs assemblés dans le désert. Des infirmités de tous les genres guéries d'une seule parole, les démons mis en fuite, trois morts ressuscités, le voile du temple déchiré de lui-même, le soleil éclipsé, la terre ébranlée jusque dans ses fondements ; voilà, voilà des faits qu'il eût été bien facile

de démentir, s'ils n'eussent été généralement reconnus,

Pourquoi Naïm et Jérusalem ne déposèrent-elles pas contre les résurrections chi-mériques ? Pourquoi la Synagogue ne démentit-elle pas la guérison de l'aveugle-né ? Pourquoi le peuple ne traita-t-il pas hautement de fables la multiplication des pains ? Pourquoi toute la Judée ne fit-elle pas un cri général contre les faussetés de l'Evangile ? Elle eût étouffé le christianisme dans sa naissance.

L'histoire profane a-t-elle donc rien de comparable à l'authenticité de l'Evangile ? Qu'a de plus certain la vie de César ou d'Alexandre que celle de Jésus-Christ ? Est-il possible qu'on ne hasarde des doutes téméraires que sur des faits qu'il est si dangereux de ne pas croire ? Mais fussent-ils aussi incertains qu'ils sont incontestablement prouvés, impies, tremblez du moins dans cette affreuse incertitude. Voilà d'une part des plaisirs aussi frivoles que rapides, de l'autre une éternité de supplices dont il faut courir les risques ; optez : Courez, si vous êtes assez téméraires, courez après une chimère de bonheur passager, au hasard d'être à jamais dans les tourments. Bravez les menaces d'un Dieu vengeur, sous prétexte qu'il n'a pas assez clairement parlé et qu'un doute cruel sur votre éternelle destinée vous laisse dans une paix profonde, tandis que vous frémirez dans la crainte d'une faible et passagère infortune qui vous menace. Je n'ajoute qu'une réflexion, en laissant votre sort dans vos mains. La religion, fût-elle fausse, vous rendrait meilleurs et plus heureux, mais si les faits de l'Evangile sont vrais, le déisme est confondu et vous n'avez d'autre partage que l'enfer.

Peut-être l'incrédule, pour éluder la force des miracles dont il ne peut prouver la fausseté, dira-t-il que ce sont des prestiges, il n'a que trop souvent dans la bouche l'odieux parallèle de Jésus-Christ et de quelques imposteurs. Mais en fut-il jamais aucun qui fit des prodiges dans la vue de passer pour un Dieu, qui eût la force de se ressusciter lui-même, dont le nom, invoqué par ses disciples, renouvelât après sa mort les prodiges qu'il avait faits pendant sa vie et qui donnât au monde des exemples et des leçons de vertu ? Les miracles de Jésus-Christ sont donc marqués au coin de la Divinité. Mais l'Etre souverainement vrai eût-il pu se jouer de la crédulité des hommes et faire servir sa toute-puissance à soutenir et accréditer le blasphème d'un imposteur qui s'égalait au Très-Haut ?

IV. L'impie, accablé de l'authenticité des faits qui prouvent la vérité de la religion, leur impose enfin pour dernière ressource l'incompréhensibilité des mystères et s'arme de la raison contre la force des miracles. Mais, quand Dieu a parlé par des prodiges ; les objections sont des blasphèmes et les doutes des crimes.

Il ya, j'en conviens, dans la foi chrétienne des dogmes profonds, que l'évidence sem-

ble démentir, mais ne voyez-vous pas d'un autre côté toute la nature obéir à la voix de celui qui nous les enseigne, les infirmités fuir devant lui, les êtres se multiplier dans ses mains, la tempête se calmer par son ordre, les eaux se durcir sous ses pas, la mort lui rendre ses victimes, l'univers frémir à son trépas, et son corps glorieusement retiré du tombeau, s'élever au plus haut des cieux? Ah! Seigneur, y aurait-il de mystère égal à celui de voir l'imposture triompher par tant de prodiges? Après cette foule de miracles éclatants, la dispute est inutile, taisez-vous, philosophe orgueilleux : frivole raison, pliez sous le joug de l'autorité.

Que l'incrédule ne nous dise plus qu'il ne peut croire certains dogmes de la foi, sans renoncer aux premiers principes de la raison. Je pourrais lui répondre qu'il ne peut refuser de croire, sans combattre des notions aussi claires que celles qu'il refuse de sacrifier; je pourrais lui dire que la foi et l'incrédulité ne lui laissent que le choix des mystères, que c'est tout brouiller et tout confondre que de vouloir tout comprendre, que l'homme, en dédaignant le secours de la révélation, se jette dans de profonds abîmes d'ignorance et d'erreur, que la religion enfin, en proposant quelques mystères, en dissipe un plus grand nombre et soulage la raison au lieu de l'accabler; mais ne laissons pas croire à l'impie qu'il y ait une opposition marquée et une incompatibilité réelle entre la raison et la foi. Nous ne sommes pas, comme il veut se le persuader, dans la dure nécessité d'opter entre la lumière naturelle et la religion. Les mystères sont impénétrables, mais ils ne sont point absurdes, et comme l'a dit un grand homme, ils ne vont point contre la raison, mais ils sont seulement au-dessus d'elle.

Ce n'est point ici une distinction frivole, il ne faut, pour en sentir toute la force, qu'une réflexion générale sur les bornes de l'esprit humain. La science universelle est une suite infinie de vérités qui se donnent la main. La raison ne peut aller que de l'une à l'autre et monter, comme par degrés, des premiers principes à des notions plus élevées. Nous ne sommes ici-bas qu'au commencement de cette chaîne infinie de connaissances. Si des dogmes sublimes nous paraissent contradictoires avec les vérités élémentaires, qui forment la sphère des connaissances humaines, ne nous en prenons qu'à nous-mêmes. Pour dissiper ces contradictions apparentes, il faudrait parcourir toutes les vérités intermédiaires, qui remplissent le prodigieux intervalle de nos principes aux mystères de la religion, et l'esprit humain n'est pas capable de s'élever si haut; mais qui nous a dit que des intelligences supérieures à notre espèce, ne verraient pas le lien des vérités qui nous semblent contraires, ou qu'en devenant nous-mêmes plus éclairés qu'il n'est permis de l'espérer, nous ne verrions pas disparaître toutes les contradictions de la raison et de la foi? N'est-il pas ordinaire dans

l'étude des sciences, qu'un examen plus approfondi et des connaissances plus étendues rapprochent des opinions qui semblaient incompatibles et qu'ils concilient des raisonnements qui paraissaient contradictoires?

Ne nous étonnons plus que ce qu'un Etre infini daigne nous révéler de son essence, soit presque autant de mystères inaccessibles à l'esprit humain; que la profondeur de ses jugements choque et semble renverser les jugements des hommes et que notre sagesse soit à ses yeux une folie. Ayons plutôt horreur de l'insupportable témérité de l'impie qui prétend renfermer l'infini dans les bornes de l'intelligence humaine, disputer à l'Etre suprême sa sagesse et sa toute-puissance, réformer sa justice et rabaisser Dieu jusqu'à l'homme, dans l'impuissance où il est de s'élever jusqu'à Dieu.

Que le vrai sage connaît mieux sa faiblesse et la grandeur de son Dieu! Il s'anéantit devant lui. Il croit d'autant plus les dogmes de la foi qu'ils lui semblent plus incroyables. Il tire sa lumière et sa force de la connaissance de son aveuglement et de sa faiblesse. Sa raison aide pour ainsi dire à la révélation. Il va au-devant des mystères, et les regarde comme inséparables de la vraie religion.

N'est-il pas juste en effet que, présentant pour la consolation des fidèles un côté lumineux qui dissipe les doutes, elle ait aussi une face obscure qui donne lieu aux mérites de la foi, et qui soit capable d'aveugler ceux qui ne veulent point voir? Vous deviez, ô mon Sauveur, venir au monde pour la ruine des uns et pour le salut des autres, être sur la terre un objet d'adoration et de scandale : était-il rien de plus convenable à vos desseins que le mélange des preuves de votre divinité et de vos dogmes impénétrables?

C'est ce mélange de lumière et de ténèbres qui rend raisonnable la soumission de l'esprit, et qui, sans nous faire comprendre les mystères, nous conduit cependant à les adorer; car enfin, mes frères, la raison, quoique aveugle à certains égards dans les matières de la foi, a néanmoins ses usages et sa partie nécessaire. C'est à la raison à distinguer les caractères d'une véritable révélation : elle doit se condamner ensuite au silence. Une foi aveugle et destituée de motifs est indigne, il est vrai, d'un être intelligent. Croire ainsi, c'est recevoir la vérité comme on aurait reçu le mensonge, et n'être chrétien que par hasard; mais ne croire que ce que la raison peut comprendre, n'est-ce pas abuser de ce don du ciel et méconnaître orgueilleusement la faiblesse de l'esprit humain? La raison s'assure que Dieu ait réellement parlé; mais elle ne se croit pas le juge de sa parole. Elle nous conduit jusqu'au vestibule de la religion. Là elle nous abandonne à la révélation qu'elle croit seule capable de nous introduire dans le sanctuaire. C'est en raisonnant jusqu'à certaines bornes, qu'on apprend à ne raisonner plus au delà. Bien loin que de vastes connaissances inspirent cet

orgueil si contraire à la docilité du vrai fidèle, elles conduisent nécessairement à la soumission de l'esprit. On ne parvient au décri de ses propres lumières qu'à force de sciences et de recherches. Après une étude immense, on en revient à la simplicité des enfants, et rien ainsi n'est plus raisonnable dans la foi que le sacrifice de la raison : aussi est-il l'effet d'un génie supérieur, et non une crédulité qui tient de la faiblesse.

Oui, mes frères, c'est donner la preuve d'une grande âme et d'un esprit élevé, que de croire les mystères de la religion. Il y a je ne sais quelle petitesse de génie à les rejeter, parce qu'on ne les comprend pas. En réprimant les révoltes injustes de la raison, on s'élève au-dessus de l'humanité, on se rapproche de l'intelligence divine, on vole, quoiqu'on ne soit fait que pour ramper. Qu'il est noble, qu'il est beau pour un être pensant et convaincu de ses bornes étroites de les franchir par un généreux effort, fondé sur les oracles d'une autorité suprême ! Qu'il est bas, au contraire, qu'il est honteux à l'esprit humain de s'envelopper de ses propres ténèbres et de croire impossible tout ce qu'il ne peut voir dans la nuit des sens ! Penser de la sorte, n'est-ce pas être dans la religion ce que serait dans la connaissance du ciel un homme rustique, qui croirait qu'il est impossible au savant de connaître la distance des astres parce qu'il ne peut la parcourir de son compas ? N'est-ce pas ressembler à un aveugle qui traiterait de chimère le spectacle de l'univers, parce qu'il ne pourrait s'en former une image ?

L'homme s'obstinerait-il encore à faire de sa raison le juge suprême de la vérité et l'unique règle de sa créance ? Que d'ignorance, que d'erreurs, que de contradictions ne peut-on pas lui reprocher dans les sciences toutes naturelles ! quelles idées lumineuses avons-nous de la nature de l'esprit, du commerce mutuel de ces êtres intelligents, et généralement du monde intellectuel, à jamais inaccessible aux plus grands efforts de l'imagination ?

Connaissions-nous mieux ce monde visible, les liens mystérieux qui unissent un être pensant à un tas de boue, l'essence de la matière et du mouvement, et le principe fécond des merveilles de la nature ? L'homme ne peut se flatter que d'avoir fait un petit nombre de découvertes dans la science des mesures et des rapports : c'est un enfant que la nature amuse à des jeux, tandis qu'elle lui cache les ressorts secrets de ses mouvements.

Que dirais-je des grossières erreurs qu'enfanta une orgueilleuse philosophie, des absurdités qu'ont imaginées les faux sages de l'antiquité ? Est-il de proposition si téméraire, si absurde, si ridicule, qu'on ne trouve avancée et défendue dans ce monstrueux assemblage de rêveries dogmatiques, qu'ont formé les écoles du paganisme et les différentes sectes des philosophes ? Est-il rien, enfin, de plus humiliant pour la raison que l'histoire des opinions humaines !

Cependant c'est là cette raison qui, révoltée de la hauteur de nos mystères, les rejette orgueilleusement, parce qu'ils lui semblent choquer ses faibles idées. Livrée à ses propres lumières, elle ne marche que sur des sables mouvants ; elle se perd dans la considération du temps et de l'éternité, dans l'idée de l'infini, dans la division d'un grain de sable, et dans les contrariétés de l'homme. Partout elle ne voit que des paradoxes. Toujours elle va de précipice en précipice et d'un écueil à un autre. Chaque pas, dans l'étude de la nature, lui offre un mystère. À peine elle connaît les apparences des corps. Le tissu d'une fleur, un moucheron l'étonne, la déconcerte : n'importe, elle veut sonder les profondeurs de l'essence divine ; elle refuse d'écouter et d'en croire Dieu même, s'il parle sans se faire comprendre, et si ses révélations sortent de la sphère de l'intelligence humaine.

Cette coupable présomption de l'impie ne m'étonne pas ; elle naît de l'orgueil qui, croyant pouvoir tout comprendre, essaye de tout approfondir : et cet orgueil est la grande plaie que fit à l'humanité la chute du premier homme. La foi seule en est le remède, par la soumission d'esprit qu'elle exige et par le silence qu'elle impose à la raison. Depuis ce poison fatal, qui s'est glissé dans le cœur de l'homme, il ne lui reste que cette alternative, de plier sous le joug de la foi ou de se livrer aux délices de l'orgueil ; de renoncer à ses propres lumières, ou d'aspirer insolemment à les porter jusque dans le sein de la divinité ; d'écouter, dans un humble silence, les révélations de son Dieu, ou de l'interroger avec audace ; de s'abandonner sans réserve à la créance des mystères, en reconnaissant les bornes étroites de son génie, ou, croyant se suffire à lui-même, d'aller se perdre dans l'abîme de l'erreur. Dès que c'est à la foi seule à subjuguier, à guérir l'orgueil, il faut que le mal ou le remède l'emporte, et que, selon l'opinion que l'homme aura de lui-même, il se laisse conduire avec docilité, ou qu'il s'égare sans retour.

Funeste orgueil, quelle foule de cœurs n'avez-vous pas égarés ; et quelle vaste plaie n'avez-vous pas faite ainsi à la religion ? N'était-ce donc pas assez, ô mon Dieu, des retranchements considérables qu'avaient faits à votre Eglise le schisme des Grecs, les progrès du mahométisme, et les dernières hérésies qui ont infecté des royaumes entiers ? Fallait-il que l'irréligion lui portât les derniers coups et les plus sensibles, en lui enlevant encore une partie du petit reste de ses enfants ? N'est-ce pas assez pour votre colère d'avoir livré à l'erreur et réprouvé les empires du Nord ; d'avoir puni surtout par l'extinction de la foi cette île trop fière de ses lumières, comme de ses forces ? Voulez-vous, grand Dieu, réprouver encore cet empire florissant, l'ancien objet de votre prédilection, qui fait depuis si longtemps la plus belle portion de votre Eglise ? O France, n'as-tu donc échappé depuis tant de

siècles à la contagion de l'hérésie, que pour périr maintenant par le poison de l'incrédulité!

Quoi! sont-ils arrivés, Seigneur, ces temps prédits, où vous devez retrancher de l'olivier franc les branches que vous y aviez entées, pour y enter ses premières branches? Tout semble, hélas! nous présager cette étrange révolution. Nous avons comblé la mesure de l'orgueil, de l'ingratitude, de l'irréligion et des vices. Les Juifs n'étaient pas plus coupables, lorsqu'ils furent réprouvés, et que nous fûmes appelés à leur place. Mais, en supposant ce malheur des gentils encore très-éloigné, ne nous reste-t-il pas un danger à peu près semblable, et dont les terribles exemples devraient nous faire trembler; c'est que la foi ne passe de nos climats dans des régions plus dociles et moins corrompues.

Serait-ce là, grand Dieu, le sort que vous préparez à la France, et que semble nous annoncer la foule toujours plus nombreuse des impies qu'elle nourrit dans son sein? Quoi! votre colère se porterait un jour au point de nous priver entièrement de la lumière de l'Evangile? Quoi! nous, Seigneur, nous, le peuple que vous avez paru jusqu'à présent le plus favoriser, nous ne serions plus votre peuple? Ah! Dieu de bonté, préservez-nous de ce malheur effroyable. Accablez-nous plutôt de tous vos fléaux ensemble; ravagez nos moissons; dépeuplez nos villes et nos campagnes; livrez nos armées au fer de l'ennemi; armez contre nous tous les éléments; mais laissez-nous la foi de nos pères. Elle n'est pas, Seigneur, entièrement éteinte. Le souffle de votre grâce peut la rallumer encore, et lui rendre son ancien éclat. Peuples fidèles, venez au pied des autels réclamer avec larmes, pour la patrie et pour vous en particulier, la grâce de persévérer dans la foi. Ministres de Jésus-Christ, courez avec une nouvelle ardeur après vos brebis égarées: employez, pour les ramener au sein de l'Eglise, toute l'activité du zèle, toute la tendresse de la charité, toute la force de la parole.

Et vous, Sire, que la main de Dieu a placé sur un trône de tous les temps formidable à l'impiété, continuez d'opposer aux progrès de cette peste publique toute la force de l'exemple. L'incrédulité n'attendait, pour lever le masque, et ne mettre plus de bornes à sa licence effrénée, que de voir le souverain applaudir à son audace, et montrer lui-même quelque mépris pour la religion et pour son culte. Si votre zèle pour la gloire des autels, si le respect profond que votre majesté vient tous les jours montrer dans ce temple pour le Dieu qu'on y sert, se fussent jamais affaiblis, c'eût été rompre la digue qui s'oppose au torrent de l'irréligion et en inonder votre empire. L'amour de ses maîtres, si naturel à la nation française, est une sorte d'instinct qui la porte à les imiter. Il n'est point d'empire où l'influence des mœurs et de la créance du souverain sur celles du peuple soit plus infaillible. C'en

est fait en France de la religion, si elle périt dans ses rois.

Ne permettez jamais, Seigneur, que ce premier trône de l'univers devienne favorable à l'irréligion. Ne permettez pas que la foi s'éteigne dans cet empire, par la faute des souverains préposés à sa conservation; et ne transportez jamais hors de nos climats ce chandelier mystérieux, qui a répandu si longtemps sur ce royaume ses plus vives lumières. Nos rois ont mérité les glorieux titres de rois très-chrétiens, et de fils aînés de l'Eglise: faites, Seigneur, qu'ils en soient toujours plus dignes; et assurez-leur ainsi la destinée convenable à ces beaux titres, dans l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

SERMON XIV.

Pour le mardi de la cinquième semaine de Carême. j

SUR LE MÊME SUJET.

Quidam dicebant quia bonus est: alii autem dicebant, non, sed seducit turbas. (Joan., VII.)

Les uns disaient, c'est un homme de bien; les autres disaient, non, il séduit le peuple.

Sire,

Que les Juifs fussent ainsi partagés sur l'idée qu'ils devaient avoir de Jésus, dans un temps fertile en faux prophètes et avant qu'il eût achevé d'opérer les prodiges qui devaient être les preuves de sa mission, on peut concevoir cette diversité d'opinion dans un peuple, sur qui le Seigneur avait répandu les plus épaisses ténèbres, comme un châtiment de son ingratitude; mais que des chrétiens, des hommes instruits de tous les témoignages de divinité que le Sauveur fit éclater avant et après sa mort, que des hommes instruits des progrès merveilleux de sa religion osent le regarder encore aujourd'hui comme le séducteur de l'univers, c'est un aveuglement monstrueux que je ne puis comprendre. Cependant, mes frères, il n'est que trop vrai que ce malheureux siècle a reproduit cet ancien blasphème des Juifs avec un scandale inconnu aux siècles passés. Tandis que des peuples innombrables, conduits, éclairés par tout ce que la terre a de plus vertueux et de plus savants personnages se prosternent aux pieds de Jésus, et l'adorent comme un Dieu qui daigna, pour sauver le genre humain, se revêtir du voile de l'humanité; du sein d'une troupe impure de libertins et d'insensés s'élèvent audacieusement ces clameurs sacrilèges: Non, il n'a fait que séduire les peuples! *Quidam dicebant quia bonus est: alii autem dicebant, non, sed seducit turbas.*

Il ne s'agit plus de soumettre ce blasphème à l'examen: je crois l'avoir suffisamment réfuté dans mon dernier discours. Ce sont les blasphémateurs dont il faut maintenant apprécier l'érudition, discerner les motifs et analyser le cœur. Je conviens de bonne foi que parmi les incrédules il se trouve quelquefois des hommes malheureusement recommandables par un beau génie,

par de vastes connaissances, peut-être par des mœurs au dehors peu déréglées. On les a vus consacrer de longues années, dans la solitude et dans les veilles, à saper insensiblement les fondements de la religion, ou à lui faire une guerre ouverte, et mettre enfin au jour des sacrilèges écrits, pleins tout à la fois de recherches et d'erreurs, de paralogismes et de sagacité, d'égarements et de génie. Autour d'eux se sont rangés une foule d'esprits subalternes qui s'étayaient du savoir de leurs maîtres, mais assez éclairés pour mériter qu'on les réfute. Ils n'ont point formé leurs systèmes impies, mais ils en ont assez appris pour les défendre avec une force apparente. Tels sont, mes frères, les ennemis de la foi les plus redoutables.

C'est contre ceux-là que j'ai cru devoir employer toute la force des preuves; mais pour un petit nombre d'incrédulés qui, après un examen peut-être opiniâtre et une étude sérieuse, tâchent de renverser la religion par la force du raisonnement et par la profondeur des recherches, combien d'impies n'en sont que de frivoles ennemis qui, sans la connaître et sans être en état de l'attaquer, se bornent à la haïr, en prenant le dehors de l'incrédule. Ce n'est point avec les mêmes armes qu'il faut combattre des adversaires si différents. Ces derniers n'ont que des ridicules et des vices; ils ont plus besoin d'être humiliés que d'être convaincus. Il ne s'agit pas tant de les guérir de leur incrédulité que de leur en ôter le masque. Il est inutile de défendre la religion contre ceux qui l'abandonnent sans l'attaquer. C'est cette seconde classe d'impies qui seule fera l'objet de ce discours. Il est d'autant plus important de la confondre qu'elle est la plus nombreuse. Je ne m'occuperai donc plus des prétextes de l'incrédulité; je les ai déjà détruits: il ne me reste, mes frères, qu'à vous en découvrir les sources, et j'en découvre trois principales, l'ignorance, la vanité, le libertinage; mais avant tout, implorons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

Sire,

I. Il faut longtemps méditer la religion, pour en voir toute l'étendue, pour en sonder les profondeurs et pour en connaître toute la beauté. C'est un abîme de grandeur et de majesté dont le peuple ne voit que la surface, et qui, sous les yeux des savants, paraît se creuser, à mesure qu'ils travaillent à l'approfondir. Chacun n'y voit d'étendue que selon la portée de son génie. Plus on compare ses dogmes sacrés aux dogmes des philosophes, plus on est pénétré pour ceux-là d'admiration et de respect. C'est enfin à mesure qu'on a des lumières plus étendues qu'on voit plus d'évidence dans ses preuves, plus de sublime dans ses mystères, plus de pureté dans sa morale, et qu'on découvre dans son admirable économie plus de rapports, de suite et de sagesse. L'esprit humain est trop borné pour en comprendre toute la grandeur: un voile épais ne laisse

parvenir jusqu'à nous qu'un rayon de sa splendeur infinie; les célestes intelligences, dégagées des ténèbres qui enveloppent l'esprit humain, adorent dans la religion le chef-d'œuvre de la divinité; mais Dieu qui l'a faite est le seul qui voie combien son ouvrage est sublime et digne de sa majesté suprême.

C'est cet auguste ouvrage de la sagesse divine que l'impie ne rougit pas de mépriser avant de le connaître. Rien de plus ordinaire que de le voir courir à l'objection avant d'avoir examiné les preuves. Pour bien juger de son ignorance, entendons-le former ses difficultés contre la religion, et demandons-lui sur quels fondements elles sont appuyées.

A peine a-t-on entrepris de lui démontrer l'existence d'un Dieu, et d'un Dieu vengeur du crime, qu'il répond avec assurance, peut-être la matière est-elle éternelle; et s'il est un Dieu créateur, il est trop bon pour rendre éternellement malheureux l'ouvrage de ses mains. Frivole athée, avant de former ce beau jugement, avez-vous suivi les grands hommes dans leurs profondes méditations sur l'essence de la matière et du mouvement, sur l'espèce de substance qui est capable de penser et son immortalité? Avez-vous assez étudié la nature qui montre partout aux yeux des savants les traces sensibles de la sagesse de son auteur et les profonds desseins de sa providence, pour oser ainsi démentir tous les observateurs? Connaissiez-vous assez la vaste étendue des cieux, le nombre, l'ordre, la beauté des astres et les lois invariables qu'ils suivent dans leurs révolutions, pour pouvoir nous assurer que le hasard a formé les ressorts de cette vaste machine, et que le hasard les conserve? Pourriez-vous réfuter avec avantage ces philosophes célèbres qui se sont élevés jusqu'à la connaissance de Dieu par la contemplation de ses œuvres? Avez-vous assez dévoré de cette foule d'ouvrages abstraits et d'écrits profonds qu'ont enfantés les plus grands génies sur la nature et les attributs nécessaires de l'Être suprême, sur le bien et le mal moral, sur la certitude d'une autre vie et la nécessité d'un jugement futur, vous qui nous assurez hardiment que Dieu est trop bon pour être juste, qu'il est trop grand pour que sa sainteté le rende ennemi du crime, ou que la contrariété de ses attributs le rend insensible aux vertus et aux vices, au culte et aux blasphèmes des humains?

Vous osez parler de la Bible comme d'un recueil informe d'histoires apocryphes, de fables et de prétendues prophéties plus équivoques, plus obscures, que les oracles du paganisme; mais est-ce à force de la lire et de la méditer que vous avez acquis le droit de la décrier? Avez-vous vu ce grand ouvrage des yeux de tant de célèbres commentateurs qui, à chaque page, ont remarqué des profondeurs adorables? Avez-vous essayé de pénétrer les ténèbres sacrées qui cachent l'avénement, les œuvres du Messie,

le grand mystère de la Rédemption et toute l'économie de la loi nouvelle? Avez-vous cherché dans l'Ancien Testament à découvrir la réalité de ses figures, le corps de ses ombres, et les sages raisons de l'obscurité de ses oracles? Avez-vous rapproché, comme une foule de savants, le Nouveau Testament de l'Ancien, pour en remarquer les rapports innombrables et pour expliquer par l'Evangile cette longue allégorie que forment les livres de la loi? Pourriez-vous démentir ou corriger la *Genèse* sur l'histoire des premiers âges du monde, vous qui ne savez pas même celle de votre siècle?

Jésus, s'il faut vous en croire, ne fut qu'un génie ordinaire qui voulut se donner parmi les siens la considération d'un prophète, ou qui se fit à lui-même une illusion trop ordinaire au fanatisme; mais avez-vous attentivement lu son Evangile, vous qui proférez ces blasphèmes affreux? l'avez-vous médité ce livre admirable, auquel l'auteur d'une profession de foi, impie et sacrilège, n'a pu s'empêcher de rendre un hommage public? Avez-vous sérieusement étudié les mœurs, la doctrine, le caractère, la conduite de Jésus? Avez-vous comparé la pureté de ses mœurs aux vertus morales de tous les sages du paganisme, le vaste système de sa religion à toutes les religions du monde, la bonté, la profondeur de ses dogmes aux délires de l'esprit philosophique, la sainteté de sa morale à la morale des lycées et des portiques; la sagesse de ses lois aux lois de ces hommes rares, qui ont formé des républiques ou fondé des empires, et la grandeur de ses miracles aux prestiges des imposteurs, aux prodiges fabuleux du paganisme et à la puissance des mortels qui ont été mis au rang des dieux? Ah! si Jésus ne s'était pas dit le Fils du Très-Haut, vous devriez du moins le reconnaître comme le plus saint de tous les hommes, le plus grand des philosophes, le plus sage des législateurs, et le premier des demi-dieux. Ecoutez sur cela votre coryphée, ce génie souvent égaré par l'amour des paradoxes. Trop éclairé pour ne pas voir une partie de la vérité, trop jaloux d'être singulier pour l'avouer toute entière, il place Jésus au-dessous de la Divinité, mais il le met au-dessus de Socrate.

Enfin, vous ne voyez qu'obscurité, qu'incertitude, que mensonge dans l'histoire des premiers temps de l'Eglise; dans ses progrès, que les causes ordinaires du progrès des fausses religions et de l'hérésie; dans son culte, qu'un appareil fait pour en imposer au peuple; dans ses dogmes, que des opinions humaines successivement ajoutées à l'Evangile: mais, avant de nous débiter d'un ton assuré des propositions si téméraires, avez-vous entrepris de déterminer, par des discussions de critique épineuses, ces prétendues additions successivement faites au culte essentiel ou aux dogmes de la foi, de discerner le culte invariable qui tient à l'essence de la religion, et celui qui peut,

ainsi que la discipline, varier selon les temps et les lieux? Avez-vous entrepris de remonter par tous les canaux de la tradition jusqu'à la source, de parcourir toutes les hérésies, de chercher dans les conciles la foi de tous les siècles? Avez-vous entrepris de compter, d'apprécier les martyrs, et de suivre tous les progrès de la religion au travers du feu des persécutions, et malgré toute l'opposition des passions humaines? Pourriez-vous démentir par vos découvertes tout ce qui est parvenu jusqu'à nous du pénible et glorieux ministère des apôtres, de leur zèle, de leurs travaux et de leur martyre? Pourriez-vous détruire la preuve toujours existante que nous en avons dans la conversion des peuples?

Voilà, mes frères, quelles devraient être les recherches de l'impie; voilà l'étude immense qu'il devrait achever avant d'opposer à la religion des doutes superficiels, de frivoles difficultés, de puériles épigrammes et des mépris sacrilèges. Voilà le vaste système qu'il devrait embrasser tout entier avant d'adopter un petit nombre d'objections usées, qu'il avance sans liaison et sans suite comme il les a reçues. Non pas que cette immensité de connaissances soit nécessaire aux fidèles pour se justifier à eux-mêmes leur propre créance: une vue générale sur ces grands objets suffit pour être le fondement d'une foi humble et simple. C'est pour se déclarer l'ennemi de la religion, c'est pour secouer avec quelque apparence de droit le joug de la foi qu'il faut en avoir auparavant médité, approfondi tous les objets, et qu'il faut avoir épuisé les recherches.

Allez donc, jeune insensé, allez vous remplir des vastes connaissances qui vous manquent, avant de vous ériger en censeur d'une religion qui demande, pour être approfondie, une vie entière de réflexions et d'étude. Apprenez à croire, avant d'apprendre à vous désabuser. Dédale de la métaphysique, secrets profonds de la nature, sèches discussions de la critique, profondeurs des livres saints, recueil sacré de vérités révélées qu'offre la théologie, vaste champ d'histoire sacrée et profane, tout cela doit vous être connu, si vous voulez n'être pas compris dans la honteuse classe des incrédules ignorants. Jusqu'alors restez en silence dans la foi de vos pères; cachez des doutes pitoyables et rougissez de ces objections triviales qu'on peut appeler les bas proverbes du peuple incrédule, ou de ces misérables plaisanteries qu'il serait honteux pour vous d'avoir imaginées, et dont il est plus honteux encore d'être l'écho. Ainsi armé à la légère contre une religion qui résiste depuis si longtemps aux assauts; de tout ce que l'impiété a eu de savants agresseurs, vous flattez-vous de terrasser ce colosse inébranlable? C'est comme si d'un souffle vous prétendiez abattre ces fameuses pyramides qui, depuis tant de siècles, résistent aux ravages des temps et à la fureur des orages, ou comme si d'un fragile roseau,

vous vouliez renverser une de ces montagnes qui portent leur cime dans les nues.

Pour vous, mes frères, ne vous en laissez plus imposer par cet air triomphant et ce ton assuré que prend l'incrédule pour supplanter la science.

A le voir se glorifier d'avoir secoué le joug des préjugés, insulter à la foi des savants, rire de la crédulité du peuple, s'ériger en réformateur du genre humain, et se placer orgueilleusement sur un trône où il décide en souverain de la vérité de la religion, vous diriez que c'est là le fruit d'une vaste érudition, et que ses opinions téméraires sont au moins de savantes erreurs; cependant, j'ose vous l'assurer, c'est là le coup d'essai de sa faible raison; et ce chef-d'œuvre de jugement, à peine lui a-t-il coûté un moment de réflexion et d'étude. Vous diriez, en le voyant repousser fièrement le joug de la foi, qu'il ne peut se résoudre à sacrifier ses grandes lumières; qu'accoutumé à l'éclat de la vérité, nourri dans le sanctuaire des sciences, plein de connaissances lumineuses, et toujours guidé dans ses recherches par le flambeau de l'évidence, il ne peut s'accoutumer à croire ce qui passe la portée de sa raison; mais, en l'examinant de près, qu'on le voit éloigné de ces hommes à qui l'habitude de pénétrer dans les profondeurs des sciences humaines, et d'y marcher le compas à la main, rend plus méritoire la créance des dogmes impénétrables. On le voit au contraire franchir les barrières de la foi avant d'avoir fait le premier pas dans la carrière des sciences, et se révolter à la vue de l'obscurité de nos mystères, avant d'avoir dissipé ces premières ténèbres qui enveloppent la raison naissante. Théologien comme par instinct, il condamne toutes les savantes apologies de la religion, avant de les lire; et, satisfait de sa décision, il n'a que du mépris ou de la pitié pour les stupides croyants. Avec un esprit encore incapable des affaires humaines, il ose régler le destin des hommes, assurer au crime l'impunité, se faire de l'Etre suprême une image de fantaisie, méconnaître la Providence. Achevons son éloge; la cause la plus importante qui fut jamais, il la juge souverainement presque avant de penser.

Faut-il être surpris que ces incrédules ne vomissent contre la religion que des blasphèmes qu'ils ont reçus comme par tradition, et qu'ils transmettront à leurs semblables sans les justifier; qu'ils n'opposent à ses preuves les plus solides que des doutes vulgaires, signes certains de la petitesse d'esprit et du défaut de lumières; qu'ils n'emploient contre ses mystères adorables que des railleries que la haine enfante, et qu'un faux esprit assaisonne; qu'ils ne résistent à la force des démonstrations qu'en se faisant de leur ignorance comme un rempart impénétrable; qu'ils ne répondent aux sollicitations de ceux qui voudraient les ramener à la foi que par des propos rebattus de libertinage et d'impiété, qui sont parvenus jusqu'à eux de bouche en bouche, et qui passe-

ront à d'autres, comme un jargon consacré pour les ignorants qui refusent de croire? Ah! dit un Père de l'Eglise, ils haïssent trop la religion, pour n'aimer pas mieux la blasphémer que s'en instruire. Contents d'en attaquer certains dehors, souvent étrangers, et qui la défigurent, ils ne lui donnent que des coups frivoles et qui portent à faux; ils n'abattent que des feuilles, sans que le tronc s'en ressent, et en font ensuite un trophée ridicule. Eh! que peut-on attendre de plus de ces esprits superficiels, qui pénètrent à peine l'écorce de la religion? La controverse est un élément étranger, où ils ne peuvent se soutenir un moment. Au lieu d'une raison solide, qui va de conséquence en conséquence, et qui d'une seule vue embrasse des systèmes entiers, ils ne font paraître que des étincelles de jugement, et qu'une pénétration tout au plus capable de saisir quelques vérités détachées.

Qu'il me soit donc permis de demander à cet incrédule à quel titre il s'érige en censeur de la religion. Quelle étude a-t-il fait du pour et du contre? Hélas! également superficiel dans la science de la foi et dans la doctrine des impies, d'une part il ne voit que quelques dehors du christianisme dont il n'a ni pénétré la profondeur, ni embrassé l'étendue; de l'autre il n'a pris de l'incrédulité que l'arrogance, les blasphèmes et les vices. Aussi frivole déiste qu'il était ignorant chrétien, il ne sait ni sur quoi doivent porter ses doutes, ni ce qui les appuie. C'est un homme qui veut, à quelque prix que ce soit, prendre parti dans une querelle dont il ne sait que l'objet, et qui, sans entrer dans les raisons des uns ni des autres, se décide par vanité, par intérêt ou par caprice. Tandis que des savants enfantent des volumes pour la défense ou pour la ruine de la religion, il ne l'attaque que par des bons mots et des pointes ridicules. Une épigramme, un vers impie, débité avec emphase sur nos théâtres, quelques traits de satire contre les ministres du Seigneur et contre les chefs de l'Eglise, des anecdotes malignes, des plaisanteries sur quelques superstitions glissées dans le culte, voilà ses armes ordinaires. Au défaut de raisonnements, il cite les auteurs qui ont pensé pour lui et dont le génie supérieur le dispense de tout examen. Tandis que le monde savant est en feu, qu'on dispute avec chaleur, qu'on approfondit toutes les questions, et qu'on épuise contre la religion tout ce que la métaphysique a de subtilités et de paralogismes, notre impie, content de savoir le nom de ses maîtres et d'en avoir pris à peine la première leçon, se range et combat hardiment sous l'étendard de l'impiété, semblable à un soldat qui se jetterait sans armes dans la mêlée, et n'y porterait que de l'audace.

Eh! comment cet incrédule aurait-il pu acquérir les connaissances nécessaires pour faire à la religion une guerre sérieuse? Tous les jours de sa vie se sont écoulés dans l'oisiveté, dans la dissipation ou dans

les plaisirs. Les devoirs de son état, l'embarras des affaires, les projets de l'ambition, les soins de l'intrigue, des occupations et des lectures de fantaisie, ont rempli le cours de ses plus belles années. Il ne peut savoir d'irréligion que ce qu'il en a trouvé d'épars dans ces livres éphémères, qui nourrissent les esprits superficiels et les ignorants, ou ce qu'il en a saisi, comme en passant, dans la conversation des impies. Malheureux, vous ne donnez que des instants à l'examen de ce que vous allez devenir éternellement; et vous consacrez la vie entière à poursuivre des plaisirs d'un moment et la fortune d'un jour.

Pouvez-vous, mes frères, voir sans frémir ce téméraire aveuglement? Mais que vous serez bien plus indignés de cette audacieuse impiété, quand vous saurez ce qui lui donna naissance! Un faux ami, dans une première conversation, a formé cet incrédule. Infâme corrompeur de son innocence, après l'avoir engagé dans le vice et les désordres, il n'a fait qu'ouvrir une bouche infectée de l'erreur; et il a subitement exhalé jusque dans le cœur de son aveugle disciple, le venin de l'irréligion. Disons mieux, il n'a fait qu'étouffer en lui des remords importuns. Sans l'initier dans les mystères de sa secte, il lui en a simplement donné le nom, et lui en a dicté quelques propos. Il me semble voir un docile récipiendaire qu'on agrège à quelque-une de ces sociétés ridicules, inventées et nourries par l'oisiveté, auquel on n'apprend d'abord que quelques paroles mystérieuses et des signes particuliers.

Et vous, que l'abus des talents rend plus coupables dans vos erreurs, méritez-vous tous d'être placés dans une classe différente de ce peuple d'impies dépourvus de discernement et de lumières? Etiez-vous assez instruits, lorsque vous renonçâtes à la foi? Votre apostasie n'a-t-elle pas précédé l'examen? N'avez-vous pas depuis fait toutes vos recherches, dans la vue d'appuyer vos opinions chéries, plutôt que de parvenir à la vérité? Eh! que peut une étude opiniâtre, faite dans de si mauvaises dispositions, que fournir à l'incrédulité de nouvelles armes, et former tout au plus de célèbres impies? La science, jointe à la prévention, est pire encore que l'ignorance.

II. Mais c'est surtout quand la vanité se joint au défaut de lumières qu'on a vers l'impiété une pente plus sensible. Eh! quelle peut être, me direz-vous, cette étrange vanité qui fait des incrédules? La voici, mes frères; c'est la manie de se distinguer de la foule, et de penser autrement que le peuple; c'est dans cet homme célèbre la fureur de donner le ton à son siècle, d'accréditer et de répandre l'esprit prétendu philosophique, de se faire une secte nombreuse d'aveugles partisans, et d'être l'oracle de son parti; c'est dans le plus grand nombre la gloire d'être les disciples de ces génies supérieurs qu'un abus déplorable de la raison et de la science, et plus encore la vanité de faire des prosélytes ont précipités dans l'abîme de l'incrédulité;

c'est le secret désir de se donner une certaine réputation de talents et de force d'esprit; c'est l'envie de cacher l'ignorance et la médiocrité du génie, sous un dehors imposant, qui annonce autant de ressources dans le raisonnement que d'étendue dans le savoir. On est charmé de trouver une voie abrégée de percer dans le monde, ou de primer dans la sphère de ses sociétés; c'est acquérir à peu de frais de la considération et une certaine estime, parmi ceux qui, vivant sans mœurs, voudraient qu'il n'y eût pas de religion, ou pouvoir réussir à ne pas la croire. Le mépris des hommes pieux est en ce cas un titre d'honneur. Ce sont de petits esprits faits pour ramper avec le vulgaire. Quelle gloire n'y a-t-il pas, au contraire, à s'être élevé au-dessus des préjugés de l'éducation? Quelle finesse de discernement n'a-t-il pas fallu pour se débarrasser de ces erreurs nées avec nous, sucées avec le lait et fortifiées par l'exemple général? Quelle hardiesse de pensée? quelle force d'âme pour surmonter les terreurs de l'avenir, et faire taire les remords! Passer pour incrédule, c'est donner de soi ces grandes idées. Aux yeux de l'impie, c'est un éloge accompli que d'avoir eu assez d'esprit pour ne pas croire ce que croit tout le monde.

Doutez-vous, mes frères, que la vanité soit le vrai principe de son incrédulité? Il va lui-même vous en convaincre par le ton décisif et par l'assurance de ses propos. C'est le moyen de se dispenser de la preuve. Le vrai savant raisonne avec modestie, sûr de convaincre par la force de la vérité. L'orgueilleux ignorant tranche en maître toutes les questions pour ne point raisonner. C'est le parti que prend notre impie, afin d'éviter des discussions au-dessus de ses forces. Son but n'est pas de convaincre, c'est de paraître convaincu lui-même; aussi n'attendez pas de lui des doutes prudents, de sages incertitudes, ce sont des assertions hardies, prononcées d'un ton ferme. L'Evangile est une fable; la foi est le partage des simples, la religion un vain fantôme; ses lois et ses menaces un frein nécessaire aux peuples, ses mystères de grossières absurdités; l'avenir une chimère; l'âme un souffle qui s'éteint, la vie un songe, le Créateur un être indifférent aux offenses, comme aux hommages de ses viles créatures; l'homme un animal mieux organisé que la bête; le vice et la vertu des idées arbitraires; toutes ces maximes sont évidentes, tout est démontré, la créance des peuples n'est qu'un préjugé de l'enfance, soutenu par les lois, et nourri par les exemples.

Demandez-vous à ce docte personnage quels sont les motifs de ses décisions magistrales? Sa science est épuisée. Il veut en être cru sur sa parole. Si l'autorité de ses opinions ne vous paraît point assez respectable, il vous accablera de l'autorité de ses maîtres. Pour toute preuve, il vantera la célébrité de leur nom, ou se contentera de vous renvoyer à leurs ouvrages. C'est ce petit catalogue de fameux incrédules, qu'il op-

pose avec ostentation à la tradition vénérable des savants et des saints docteurs qui nous ont transmis d'âge en âge le dépôt de la foi. C'est à une aveugle confiance dans ses maîtres d'irréligion, et à quelques lieux communs, qu'il a retenus de leurs discours ou de leurs livres, qu'il fait hardiment céder les impressions de l'éducation, la force des exemples et les secrètes répugnances d'une conscience alarmée. Dans son orgueil, le poids de quelques noms célèbres l'emporte sur celui des miracles; et, par le plus étrange contraste, cet incrédule ne le devient que par une aveugle crédulité.

C'est ainsi qu'au défaut d'une érudition personnelle, sa vanité cherche à se mettre sous les ailes des grands maîtres de son parti. Avec de tels guides pourraient-ils craindre l'erreur? Aussi a-t-il à cœur de se persuader qu'il ne lui reste pas la moindre incertitude. Il met sa gloire à rire des menaces de la religion: il nous dit, avec une feinte hardiesse, qu'il attend la mort sans frayeur, et qu'il se laisse mollement aller au tombeau. Plus il est effroyable de braver les enfers et de tenter le péril d'une éternité malheureuse, plus il croit faire admirer son intrépidité; semblable à ces faux braves, qui, pour se donner une réputation de valeur, se font une gloire de chercher les dangers. Tels sont ces hommes à qui, par une sanglante ironie, on a donné le nom d'esprits forts, pour caractériser tout à la fois leur faiblesse d'esprit et leur folle témérité. Quelle étrange force, ô mon Dieu, que celle d'un insensé qui vous brave sur la foi de quelques faibles raisonnements! Ah! c'est une force toute semblable à celle que donne à un malade le délire où il n'est tombé que par un excès de faiblesse. Aveuglement déplorable! Monstrueuse témérité! je n'ai point de termes pour qualifier cette horrible présomption: elle me donne plus d'indignation que de pitié: elle m'étonne et m'effraye.

Croiriez-vous, mes frères, que cet affreux délire pût devenir contagieux? et ne vous attendez-vous pas à voir frémir d'horreur tous ceux que l'impie essaiera d'associer au risque effroyable d'une éternité de supplices? Oui, sans doute, ce sera là leur premier mouvement: mais l'infâme séducteur n'en restera pas là: il cherche à se rassurer par le nombre de ses prosélytes; et il fera par conséquent ses efforts pour faire des incrédules sur sa parole, comme il l'est devenu lui-même sur celle d'autrui: ses tentatives ne seront pas sans succès. Les plus petites semences d'irréligion fructifieront d'elles-mêmes, dans une âme disposée à les recevoir. Quelques faibles raisonnements suffiront pour l'ébranler: la vanité, les passions feront le reste. Si ce nouvel impie n'a pas assez d'érudition pour se justifier à lui-même son incrédulité; il sera toujours à temps de l'acquiescer. La chose la plus pressée est de ne pas croire; les raisons viendront après. En attendant, il faut se donner un relief, se ranger autour de quelques savants hommes, se

faire une réputation de bel esprit, affecter une singularité qui suppose un génie supérieur. Il faut parler le langage d'une société de libertins, dont on ne veut pas être le membre le moins corrompu, et donner par l'incrédulité à ses débauches une espèce de bon air et de ton original, qui les justifie et les ennoblit. Ainsi grossit tous les jours cette foule méprisable d'incrédules subalternes. Ainsi s'étend et se perpétue le mépris de la foi. Ainsi des aveugles entraînent d'autres dans l'abîme, et des réprouvés en associent toujours de nouveaux aux tourments qui leur sont destinés. Je crois voir un scélérat faire des complices, leur inspirer son audace, et pour de petits intérêts leur faire braver l'échafaud.

Suivons les progrès de cette contagion. Jusqu'où ne la verrons-nous pas se glisser? Jusque dans un sexe pour qui on ne devait naturellement craindre que la superstition. Des esprits que la nature n'a point faits pour les sciences, osent néanmoins rejeter avec orgueil des dogmes sacrés, qu'on les dispense d'approfondir, et se décider contre la foi, après de légères conversations, ou quelques lectures aussi rapides que superficielles! Mais qui ne voit que, par cet air de singularité, cette nouvelle incrédule veut paraître supérieure à son sexe; acheter à ce prix le titre du moins d'une demi-savante; et, par le mépris de la religion, s'assurer l'admiration d'une certaine classe de libertins et d'insensés? Peut-être trouverait-on la source de sa ridicule impiété, dans une passion fatale pour un impie qui sut lui plaire, et qui, profitant de sa double faiblesse, réussit sans peine à lui ôter tout ensemble sa pudeur et sa foi.

Ainsi, ô mon Dieu, pour la plupart de vos ennemis, c'est une sorte d'honneur d'oser vous blasphémer. Le mépris de votre sainte religion devient un sujet de vanité. On cherche une espèce de considération et d'estime dans la témérité avec laquelle on vous brave. L'impie, en vous faisant la guerre, croit se frayer une route à la gloire; et il attend sa célébrité de ce qui doit le couvrir d'une honte éternelle. Insensé, où placez votre gloire, et par quelle étrange voie prétendez-vous parvenir à l'admiration des hommes? Vous avez perdu avec la religion tous les principes de vertu, toutes les règles des mœurs et le seul garant que les hommes pussent avoir de votre probité: vous avez secoué avec le joug de la foi celui que vous imposent les lois de la société, du gouvernement, et les lois mêmes de la nature: liens du sang, nœuds sacrés de la religion; devoirs d'amitié, engagements d'honneur, vous avez tout rompu, en rompant toutes les obligations de conscience; voilà les moyens singuliers que vous avez choisis pour vous faire honneur dans le monde. Vous vous glorifiez d'avoir pu réussir à devenir un monstre dans la société, dans l'Etat et dans votre propre maison.

Tels sont, mes frères, ces hommes qui aspirent, si ce n'est pas à vous faire penser

comme eux, du moins à vous en imposer par la hardiesse des opinions, et à se faire admirer dans les égarements mêmes qui vous obligent à les plaindre. Peut-être avez-vous à vous reprocher d'avoir nourri leur vanité, par quelques éloges accordés à leur esprit, en même temps que vous condamnerez leurs erreurs : et vous deveniez ainsi, sans le savoir, les auteurs d'une irréligion, qui prenait sa source dans l'orgueil. Mais à présent que je vous ai dévoilé cette espèce d'impies, n'écoutez plus leurs vains discours qu'avec un dédain qui leur ferme la bouche. Ils ne sont incrédules que par vanité ; vous les convertirez par vos mépris : vous les forcerez du moins de cacher leurs opinions insensées ; et ils seront rares, dès qu'ils ne pourront se déceler, sans tomber dans l'opprobre.

III. Je me trompe, mes frères, quand cette seconde source d'irréligion serait tarie, il en resterait une troisième qui suffirait pour multiplier les incrédules autant qu'ils le sont de nos jours ; c'est le libertinage. La religion est assez lumineuse pour dissiper les ténèbres de l'ignorance lorsqu'elles ne sont pas accompagnées de la corruption des mœurs. Le seul intérêt de la vanité serait peut-être dans la plupart des incrédules plus faible que le grand intérêt de leur éternelle destinée ; mais tout est perdu, si, pour favoriser l'irréligion, le libertinage se joint à l'ignorance et à la vanité. Pour un petit nombre d'incrédules en qui l'erreur enfante les vices, dans tous les autres ce sont les vices qui enfantent l'erreur ou qui tâchent au moins d'étouffer la conviction intérieure que produit la force de la vérité. De l'amour des plaisirs à la haine de la religion le pas est glissant, et la haine de la religion mène infailliblement à l'incrédulité. Ce sont presque toujours les passions qui enfantent les doutes et qui dictent les impiétés. Le cœur est le vrai berceau de l'irréligion ; c'est là ce tyran de l'esprit qui en dispose à son gré, qui le distrait ou l'applique, l'éclaire ou l'aveugle, selon ses divers intérêts ; mais c'est surtout en matière de religion que son empire est incontestable. Rebuté par les rigueurs de la morale chrétienne, il met la raison dans ses intérêts, la rend complice de sa révolte et l'oblige à lui prostituer son ministère. On doute en un mot, parce que c'est lever tous les scrupules à la fois. L'incrédulité commence toujours par des vices qui la rendent nécessaire. La foi ne devient suspecte que parce qu'elle est incommode ; on n'en secoue le joug que pour secouer celui des devoirs.

Le libertin ne se trompe point dans ses espérances. L'incrédulité lui ouvre la vaste carrière de tous les vices. Dès que la digue que la religion opposait à ses passions est renversée, elles forment un torrent qui se déborde avec fureur et à qui rien ne peut résister. Si les lois humaines arrêtent le bras de l'impie, elles ne peuvent arrêter ni ses désirs, ni ses crimes cachés. C'est un monstre enchaîné, mais s'il peut échapper

et se dérober à la vue des hommes, il fera tous les désordres qu'il croira devoir être impunis ou secrets. Doit-on en moins attendre d'un homme qui ne reconnaît ici-bas d'autre loi que celle du plus fort, et d'autre fin que le néant ?

C'est là, mes frères, cette affreuse liberté de mœurs où le libertin voulait parvenir par le secours de l'irréligion, et c'est là le honteux intérêt qui fit naître et qui hâta son impiété. D'abord les premières impressions de l'éducation le portèrent à la vertu. Il fut conduit dès son enfance au pied des autels et il apprit à y adorer le Dieu de ses pères. Peut-être une piété naissante fit-elle espérer qu'en lui se développerait de plus en plus l'amour de la religion et de la sagesse. Cependant les premières atteintes des passions ébranlèrent son âme. L'attrait du plaisir l'emporta sur les remords d'une conscience encore tendre. Ses premières chutes lui causèrent des alarmes qu'augmentèrent bientôt de nouveaux crimes. Dès lors il n'eut plus de ressource que dans les doutes sur l'immortalité de l'âme, sur l'éternité des peines, sur la vérité d'un avenir et d'un Dieu vengeur. L'esprit ne les conçut d'abord qu'avec une secrète horreur ; mais à mesure que le cœur se corrompit ils devinrent nécessaires à son repos. Le voilà parvenu enfin à une crise décisive pour sa foi. Les plaisirs l'amorcent par les plus séduisantes images et la religion l'effraie par les plus terribles menaces ; il se sent entraîné de plus en plus au crime et la religion vient se placer entre le crime, et lui. Que fera-t-il dans cette agitation de conscience qui porte le trouble et l'amertume dans tous ses plaisirs ? Il va chercher à sortir de cet état violent où il ne peut goûter ni les douceurs de la vertu, ni celles qu'il se promettait dans le vice. Il lui faut renoncer aux plaisirs ou étouffer des remords qui les empoisonnent, jouir en paix de ses crimes ou les supprimer, se déclarer contre les passions ou calmer une conscience importune qui ne cesse de les censurer ; mais il ignore hélas ! combien le joug du Seigneur est doux. Tandis que l'incrédulité lui promet la paix et l'impunité, la morale chrétienne ne lui semble qu'un insupportable fardeau : c'en est assez ; il est déjà l'ennemi secret d'une religion qui le fatigue et l'accable. Il ne la voit plus qu'avec les yeux d'un censeur intéressé à la décrier ; il ramasse de toutes parts les plus méprisables écrits des impies et les dévore. Il se fait des difficultés imaginaires, se contente des plus frivoles conjectures, se défie des plus solides preuves. Que dirai-je enfin ? Il recherche avec empressement la société des impies qui puissent l'aider à ne pas croire. Peut-être entreprend-il de longs voyages pour les consulter et pour dissiper des terreurs que lui laissent des opinions téméraires et mal assurées. Eh ! le moyen qu'une foi toute sainte, toute sanctifiante, pût se maintenir avec des mœurs entièrement perverses ? Mille exemples ne prouvent-ils pas que son

naufnage est la suite ordinaire du naufrage de la vertu? La mollesse de Roboam le conduisit à l'impiété. Les festins de Balthazar se terminent à la profanation des choses saintes. Le plus sage des hommes, devenu efféminé, devient idolâtre. L'abus des dons de Dieu, l'ingratitude et l'endurcissement entraînent enfin la nation juive dans la réprobation et le déicide.

C'est ainsi que les passions, après avoir pris dans l'âme un certain empire, exercent sur l'esprit une sorte de tyrannie. C'est le seul moyen qu'elles ont de s'assurer un règne tranquille. La foi les avait longtemps combattues et comme tenues dans l'esclavage : maintenant, quoique la plus faible, elle remuerait sans cesse et chercherait à renouveler les combats, il faut étouffer cet ennemi inquiet et irréconciliable qui éloigne la paix et qui trouble tous les plaisirs. C'est une guerre de représailles qu'il faut lui déclarer jusqu'à sa ruine entière; et, puisqu'il ne peut s'allier paisiblement avec les vices, il faut le leur sacrifier, s'il est possible.

C'est pour cela, mes frères, que le libertin s'acharne avec tant de fureur à décrier la religion chrétienne. Pour secouer le joug de sa morale, il doit auparavant en renverser les dogmes. Pour rire des menaces de Jésus-Christ, il doit avant tout lui disputer sa divinité. Ce n'est enfin que par l'incrédulité qu'il peut se soustraire à des remords importuns, et s'ouvrir au libertinage une libre carrière. Oui, dogmes sacrés, l'impie ne vous attaque que parce que vous tenez à des préceptes qui lui sont insupportables. Il n'est votre ennemi, religion toute sainte, que parce que vous êtes vous-mêmes ennemie du vice. Supplices éternels, il ne s'obstine à vous traiter de chimères, que parce que vous devez être le châtiment du crime. Et vous, la plus noble partie de l'homme, qui devez échapper à jamais à la corruption et à la mort, il ne vous méconnaît que parce qu'il a un honteux intérêt à n'être pas immortel. En vain nous dit-il cent fois qu'il changerait bientôt de vie, s'il pouvait se résoudre à croire; et moi je lui réponds qu'il croirait bientôt, s'il pouvait se résoudre à bien vivre.

En effet, mes frères, si Jésus-Christ eût borné sa doctrine à la sublime théorie de quelques vérités incompréhensibles, sans y mêler l'austérité des préceptes; s'il eût été le docteur des nations, sans en être le sévère législateur, s'il n'eût pas joint les menaces aux promesses, s'il eût promis le ciel à la foi, indépendamment de la pénitence et de la vertu; s'il eût dissipé les erreurs de l'esprit humain et confondu les dogmes insensés des faux sages, sans se déclarer l'ennemi des vices; si, content enfin d'être adoré du genre humain, il n'eût point menacé d'en être le juge; qui eût cru acheter trop chèrement par la soumission de l'esprit le bonheur suprême? Oui, les mystères seraient aujourd'hui généralement regardés comme des vérités sublimes, qu'on ne peut apercevoir dans la nuit des sens.

On adorerait unanimement en Jésus-Christ les caractères augustes du Fils unique du Dieu vivant. Nos impies, alors apologistes zélés d'une divinité qui ne demanderait que des hommages, lui prodigueraient sans peine un encens qui tiendrait lieu de vertus. Il n'y aurait plus enfin d'incrédules sur la terre, et le monde serait chrétien.

Mais que le sacrifice des lumières coûte cher, lorsqu'il doit être accompagné de celui des penchants, et que l'on a de zèle à soutenir les droits de la raison contre nos mystères, lorsqu'ils sont étroitement liés aux intérêts des passions! Disons mieux, qu'on est habile à se déguiser les sentiments de son cœur, en faveur d'une religion dont on abhorre l'austérité! qu'on est soigneux d'étouffer les cris d'une conscience qui réclame notre obéissance et nos respects pour des lois toutes divines, lorsque le cœur ne soupire qu'après l'indépendance et l'impunité!

Car enfin, mes frères, ne regardons pas comme de véritables incrédules tous ceux qui en prennent orgueilleusement les dehors. Ce jeune homme, dans l'aveuglement des passions, confond en lui la haine de la religion avec l'incrédulité dont il n'a fait qu'emprunter le langage. Il s'étourdit sur l'état de son âme. Il se dit mécréant; il n'est que vicieux. Il n'embrasse l'impiété que comme un moyen assuré de réunir la paix et les vices. C'est pour se rendre heureux qu'il s'efforce d'être incrédule; mais qu'il réussit peu à l'un et à l'autre! Après s'être exercé à tous les propos de l'irréligion et en avoir affecté les apparences, il est un vrai malheureux, et n'est qu'un faux impie. Non, encore une fois, il n'est point incrédule; mais peut-être se le persuade-t-il à force de le désirer et de le dire : aussi est-il inutile de raisonner avec cette sorte d'impies; il suffit de les faire rougir. Ce n'est point l'analyse des preuves de la religion qui leur est nécessaire, mais celle de leur propre cœur. Il ne faut, pour réfuter leurs doutes imaginaires, qu'en découvrir la source honteuse. Au lieu de former à leurs yeux une longue chaîne de principes et de conséquences incontestables, c'est assez de les rappeler à l'origine de leurs égarements et à l'état présent de leur âme. Pour avoir honte de leur incrédulité, ils n'ont besoin que de se connaître. Cette manière de défendre la foi lui est aussi glorieuse que nécessaire. C'est faire l'apologie de la religion que de peindre ses ennemis.

Perçons donc jusques dans le cœur de l'impie; nous n'y verrons que des terreurs secrètes, que des doutes qui naissent et qui se détruisent, qu'un flux et reflux de foi et d'impiété selon que la raison ou les passions le dominant. Nous les verrons dans les intervalles lucides que lui laisse le délire, trembler sur son sort et s'effrayer à la vue de l'éternité; mais, lors même qu'il est au dedans plein de trouble, il s'anime au dehors par une vaine ostentation de bravoure. En riant hautement des menaces de la religion, il ne veut que se donner la force

de les mépriser. Il veut rassurer son cœur timide et chancelant par la fermeté des discours, et chercher dans un extérieur plein de confiance un secours et comme un soutien à sa faiblesse. C'est un lâche, qui s'arme de courage contre lui-même. Sa présomption n'est qu'un artifice qu'il emploie à calmer ses alarmes secrètes, une agitation violente, qu'il se donne, pour arrêter le progrès de sa frayeur. Ce n'est point en lui une réelle intrépidité; ce ne sont que des efforts qu'il fait pour ne pas craindre.

Laissons ces impies se faire illusion à eux-mêmes. Les revers, les dégoûts, les remords, les années, et principalement les terreurs de l'agonie feront tomber ce masque odieux d'irréligion. Quand menacés, comme Saül, d'une mort prochaine, ils seront en proie aux terreurs et aux remords; leur incrédulité finira par une superstition puérole. Après avoir méprisé les ministres du Seigneur, ils en évoqueront les ombres. Ces hommes qui traitaient avec dérision les oracles de l'Esprit-Saint, consacré dans les divines Ecritures, consulteraient alors une pythonisse.

Accourez au lit de ce. incrédule saisi de crainte aux approches de la mort. Il adore enfin le Dieu qu'il a toujours affecté de méconnaître. Il en tient l'image collée sur ses lèvres, et s'écrie, en baisant ses plaies salutaires : Mon Seigneur et mon Dieu : *Dominus meus et Deus meus.* (Joan., XX.) A quels excès de pénitence ne le porte pas une imagination frappée des supplices qui le menacent? Que ne croirait-il pas pour les éviter? Un mystère, quelque profond qu'il puisse être, lui est-il proposé, sans qu'il réponde aussitôt, je le crois? Vous croyez, mon cher frère! Ah! le danger vous arrache donc ces tristes syllabes que votre conscience vous dictait sans cesse. La mort, le jugement, l'enfer sont donc des docteurs que vous n'osez contredire. La peur vous a donc rangé au nombre des simples, et vous revenez à la religion du peuple. Où sont ces railleries fines, ces mépris affectés, ces airs de sécurité que vous opposiez à nos menaces? Vous croyez; je vous entends, votre courage vous abandonne. Arrivé aux portes de l'éternité vous n'osez plus en courir les risques; mais votre foi n'est peut-être encore que celle des démons qui croient et qui tremblent. O vous tous qui voyez sa frayeur et ses alarmes, apprenez maintenant qu'il fut toujours moins incrédule que libertin.

Il se trouve quelquefois, j'en conviens, des incrédules assez téméraires, pour se voir froidement sur le bord du tombeau. Ils se font une gloire de demeurer intrépides au milieu des horreurs de la mort : ils s'efforcent de l'envisager en plaisantant, d'en sentir les approches sans alarmes, et s'éteignent avec une folle sécurité. Peut-être préfèrent-ils en mourant des blasphèmes contre le ciel, peut-être n'ont-ils dans la bouche en ces derniers moments que des paroles de mépris pour le Sauveur des hommes, de dérision pour ses mystères, d'arrogance

contre ses menaces, et portent-ils la fureur jusqu'à faire outrage à la figure du Dieu crucifié qui leur est présentée. Peut-être aussi, reconnaissant la main du Dieu qui les frappe, comme cet empereur apostat, qui jetait avec insulte son sang vers le ciel, poussent-ils, à son exemple, ce cri de désespoir : Nazaréen, tu m'as vaincu, *Vicisti, Nazaree.* Insensés, ils vont être investis du Dieu qu'ils ignorent, ou qu'ils bravent. Du signe de notre rédemption, qu'ils outragent, va partir l'arrêt de leur réprobation éternelle. Ils vont trouver dans le trépas le commencement d'une nouvelle vie à l'épreuve des temps et des supplices. Au lieu du néant qu'ils attendaient, ils vont se voir revêtus d'une affreuse immortalité. Lorsqu'ils croient ne descendre que dans le tombeau, la principale partie d'eux-mêmes va s'abîmer dans l'horrible séjour où régneront à jamais les pleurs, les grincements de dents, l'horreur et le désespoir.

Donnons, mon cher auditeur, des larmes amères à cette mort sacrilège, qui fait triompher les impies. Reconnaissons en frémissant dans cette impénitence les justes jugements de Dieu et le plus terrible châtiement du crime, et que l'exemple de tant de malheureux livrés par la justice divine à leur sens réprouvé, nous pénètre en même temps de reconnaissance et de crainte. Eh! qui de vous, mes frères, ne serait pas ici sensiblement touché de la faveur insigne et purement gratuite que Dieu vous a faite, non-seulement de vous faire naître au sein de l'Eglise, et d'ouvrir en même temps vos yeux au flambeau du jour et à celui de la foi, mais encore de vous avoir préservé de cet aveuglement fatal, qui aurait dû être pour vous, comme pour tant d'incrédules, une suite infaillible de la corruption de vos mœurs. Oui sans doute, c'est pour vous un sujet de félicitation et d'actions de grâces; mais tremblez en même temps que vos passions, si vous leur donnez une libre carrière, ne vous entraînent comme malgré vous dans l'abîme de l'erreur et de l'impiété. Craignez que la faible lueur qui reste encore au fond de votre âme, ne soit enfin suffoquée par les vices; et ne vous flattez pas de vous partager entre la religion et le libertinage, en laissant votre esprit se soumettre à la foi, et votre cœur se livrer à la volupté. Combien d'impies l'espéraient comme vous, dans le commencement de leurs désordres! Non, ils ne l'eussent jamais cru, que leurs penchants dussent avoir sur leurs opinions une si grande influence, et que leur créance dût si fort dépendre de l'état de leurs mœurs. ils ne croyaient pas, en contractant l'habitude d'offenser le Seigneur, se préparer à le méconnaître, parvenir à force de crimes à l'étrange audace de les justifier; et, en se rendant mille fois dignes des enfers, se mettre, pour ainsi dire, dans la nécessité de ne pas les croire. Cependant c'est à cet excès déplorable de délire et d'aveuglement qu'ont abouti leurs premiers pas dans la carrière des vices. Que

n'avez-vous pas à craindre, mes frères, vous qui depuis tant d'années y courez à grands pas !

Il est vrai qu'au milieu de vos désordres, vous semblez encore fermes dans la foi : car telle est, ô mon Dieu, votre bonté infinie ; la grâce que vous nous accordez la première et avant que nous ayons pu la mériter, est la dernière que vous retirez des pécheurs les plus obstinés à s'en rendre indignes. Mais cet affreux châtement, si vous ne l'éprouvez point encore, mes frères, est-il loin de vous ? et Dieu n'a-t-il pas déjà commencé à l'exercer sur votre âme ? Car, sans parler ici de ces doutes que vous sentez quelquefois s'élever au-dedans de vous-mêmes, de cette lâcheté qui vous fait entendre froidement les blasphèmes des mécréants, peut-être des vœux secrets que vous faites pour la bonté de leur cause, et du regret que vous avez de ce qu'il y a du danger à les croire ; sans parler de cette tolérance politique, que vous réclamez en faveur de l'irreligion, malgré ses rapides progrès ; du peu de scrupule que vous avez de lire des livres impies, malgré le péril de la contagion, et de cette liaison avec les incrédules, qui a succédé à l'ancienne horreur que vous aviez pour leur société et pour leurs ouvrages ; sans parler, dis-je, de tant de preuves de l'affaiblissement et de l'extinction prochaine de votre foi ; n'est-elle pas tous les jours démentie par vos œuvres ? Foi déjà morte, qui ne vous fait plus tenir à la religion que par une espèce de profession publique ! sorte d'apostasie qui fait à la religion une plaie peut-être aussi cruelle que celle que lui fait l'incrédule ! atroce ingratitude qui fait, aux yeux du Seigneur, de vous monstres à peu près semblables du chrétien obstiné à vivre comme ne croyant pas, et de l'impie obstiné à ne pas croire ! O inestimable don de la foi, qui m'avez été si libéralement, si gratuitement fait, par la bonté infinie de mon Sauveur, qu'êtes-vous devenu . et que vais-je devenir moi-même ; si je continue de vous négliger ? O précieuse étincelle qui me restez encore, demeurez, rallumez-vous dans mon cœur, et rallumez-y avec vous l'amour de la vérité, le zèle de la religion et le goût de la vertu !

Inspirez ces sentiments, ô mon Dieu, à tous ceux qui m'écoutent. Remplissez-les d'horreur pour ces hommes qui, d'ennemis de vos lois, sont devenus les vôtres. Que par leur respect pour la religion, par une continuelle reconnaissance envers vous, qui les avez éclairés, et par des œuvres dignes de leur créance, ils réparent le scandale de l'incrédulité, qui, devenue plus audacieuse par le nombre de ses partisans, ose éclater sans pudeur et sans ménagement. Et, s'il en est ici qui aient eu le malheur de perdre le don précieux de la foi, ayez pitié, Seigneur, de leurs égarements. Répandez vos plus vives lumières sur ces malheureux plongés dans les ténèbres de l'erreur et dans les ombres de la mort éternelle : *Illuminare his qui in tenebris et in umbra mortis sedent.* (Luc.,

I.) Jetez dans leur âme des doutes, des terreurs, des remords et des troubles qui leur fassent chercher la paix de l'esprit et du cœur dans l'humble créance de vos mystères. Inspirez-leur le désir de vous connaître, ô vous qui ne voulez point la mort de l'impie, mais sa conversion. Qu'excités par ce premier mouvement de la grâce, ils poussent vers vous, du sein de la nuit où ils sont plongés, ce cri de l'aveugle de l'Evangile : Seigneur, faites que je voie : *Domine, ut videam.* (Luc., XVIII.) Qu'alarmés du danger qui menace leurs âmes, ils vous adressent avec une sainte frayeur cette prière du Roi-Propète : Eclaircissez-moi, Seigneur, et ne permettez pas que je sois surpris dans mon aveuglement par le sommeil de la mort. *Illumina oculos meos, ne unquam obdormiam in morte.* (Psalm., XII.) Que, gémissant de la tyrannie des passions qui les retiennent dans l'incrédulité, ils vous disent, comme cet homme de l'Evangile : Aidez-moi, Seigneur, à croire en vous. *Adjuva incredulitatem meam.* (Marc., X.) Ou, comme les apôtres, Daignez vous-même augmenter notre foi. *Adauge nobis fidem.* (Luc., XVII.) Faites enfin, ô mon Dieu, par la vertu de votre grâce, que ces premières dispositions de leur âme soient suivies d'une conversion sincère et durable qui fasse la honte des incrédules, la joie des fidèles, la consolation de l'Eglise et le triomphe de la religion. Ainsi soit-il.

SERMON XV.

Pour le vendredi de la semaine de la Passion.

SUR LE MYSTÈRE DE LA CROIX.

Stabat juxta crucem Jesus Mater ejus. (Joan., XIX.)

La mère de Jésus était au pied de la croix.

Sire ,

C'est à ce grand spectacle que l'Eglise appelle aujourd'hui les fidèles, non pas pour leur faire mêler des larmes stériles à celles de Marie, mais pour les élever à la grandeur de sa foi. Ne croyez pas, mes frères, qu'absorbée par les sentiments de la nature, elle s'abandonne uniquement à sa douleur profonde ; ne croyez pas que, méconnaissant le sacrifice fait sur le Calvaire à la majesté divine, elle ne voie dans la croix de son fils que la croix dont il est couvert et les tourments qu'il endure. Non, mes frères, Marie ne cesse pas de voir, avec une pieuse résignation aux décrets du Très-Haut, dans le supplice de Jésus, l'expiation de tous les péchés du monde, et dans sa mort passagère la vie éternelle de ses élus. Elle partage avec lui cette soif du salut des hommes, qui le dévore ; et, tandis que ses entrailles maternelles sont déchirées par la mort d'un fils unique, elle sent avec une joie secrète qu'elle devient la mère du genre humain. C'est ainsi que les consolations de la foi tempèrent dans son cœur la douleur de la nature. Bien loin d'arrêter ses regards à l'ignominie de la croix, elle voit dans cette croix, si honteuse en apparence, un lit où Jésus nous enfante avec douleur, un autel

où il s'immole pour le salut des hommes, une chaire d'où il les instruit de vérités pures et de mystères sublimes, un trône d'où il donne des lois au monde, un tribunal d'où il condamne les vices, un trophée qu'il élève contre les démons, un char de triomphe où il enchaîne ses ennemis. Elevons-nous aujourd'hui avec Marie à la considération de ces grands objets ; et, dans un temps où tout va nous rappeler les ignominies du Fils de l'homme, choisissons dans tout ce que ce mystère offre de grandeur les rapports les plus propres à nous pénétrer de foi, d'amour et de confiance. Pour remplir ces trois objets, nous allons vous prouver, mes frères, que c'est principalement dans le mystère de la croix que Dieu a fait éclater sa justice, sa bonté, sa puissance. C'est ici, mes frères, le fonds de la religion ; c'est cette matière que saint Paul, dans l'*Épître aux Hébreux*, dit être la nourriture des parfaits. Il ne faut pas toujours vous donner du lait comme à des enfants. Ainsi, mes frères, sans nous arrêter aux éléments de la religion de Jésus-Christ, élevons-nous à ce qu'elle a de plus sublime. Croix divine, je me jette à vos pieds ; c'est de vous et non des maîtres de l'éloquence que je veux emprunter le don d'instruire mes auditeurs et la force de les toucher. Implorons avant tout les lumières du Saint-Esprit, par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

Sire,

I. Saint-Paul n'opposait que la croix de Jésus-Christ aux Juifs qui demandaient à voir des miracles, et aux gentils qui, élevés par les faux sages, ne suivaient que les lumières de la sagesse humaine. Les premiers, accoutumés depuis les temps de Moïse jusqu'aux temps des Machabées, aux prodiges les plus éclatants de la toute-puissance divine, ne voulaient reconnaître le Très-Haut qu'à la force de son bras, qu'à l'éclat de ses miracles. Ils voulaient, pour adorer un Dieu sur le Calvaire, qu'il y fût, comme sur le mont Sinai, armé de la foudre et porté dans le sein des orages. Les seconds, aveuglés par la présomption, ne cédaient qu'à la force des raisonnements humains et s'armaient orgueilleusement de la raison contre les mystères de Dieu ; mais si la croix était un scandale pour les Juifs ; si les gentils n'y voyaient pour les chrétiens qu'un sujet de délire, c'est que les uns ne se connaissaient pas en prodiges, ni les autres en sagesse. Il est vrai que, comme les Juifs, nous demandons des miracles pour croire la divinité d'une religion ; comme les philosophes, nous voulons raisonner, pour ne pas croire au hasard la vérité de la révélation ; mais, moins grossiers que ceux-là, moins orgueilleux que ceux-ci, nous voyons avec saint Paul, dans la mort d'un Dieu un nouvel ordre de prodiges et l'ouvrage d'une sagesse infiniment supérieure à la sagesse humaine. Nous voyons surtout éclater dans ce grand mystère des attributs de la Divinité plus ravissants que les miracles, plus augustes que la croix ne paraît humiliante

Eh ! qui pourrait y méconnaître, au premier coup d'œil, la justice de Dieu ? Elle est peinte sur la croix en caractères de sang. C'est ici, mes frères, que vous apprendrez jusqu'à quel point cette justice inexorable a puni le péché. Les châtimens que Dieu a exercés contre les pécheurs de l'ancienne Loi, ou qu'il exerce encore tous les jours, ne vous donneraient pas même une légère idée de l'expiation qu'exige la justice divine. Passons-les sous silence et pénétrons dans ces gouffres embrasés où le péché doit être éternellement l'objet des vengeances de Dieu, dans cet affreux séjour qu'habitent la rage, la douleur et le désespoir ; entrons dans ces cachots où Dieu a renfermé un feu allumé du souffle de sa colère, pour dévorer sans cesse les victimes renaissantes de sa justice implacable. Peut-être à cet affreux aspect croyez-vous en apercevoir toute la sévérité ? Oh ! que vous êtes bien éloignés d'en concevoir la rigueur infinie ! Paraissez, ô mon Dieu, attaché à un gibet infâme, pour expier les péchés des hommes, puisque c'est par le prix de la victime que nous devons juger de la justice qui l'immole ; puisque nous devons la mesurer sur la réparation qu'elle a demandée ; puisqu'elle égale ses droits au prix infini des souffrances et de la mort d'un Dieu ; croix divine, vous nous en apprenez plus que l'enfer.

Tremblez, pécheurs, et ne doutez plus que vous ne méritassiez des peines éternelles pour des crimes dont l'expiation demandait le supplice d'un Dieu. Si le Fils du Très-Haut, comme victime du péché, a dû souffrir une mort honteuse et sanglante, est-ce trop pour de viles créatures d'une mort éternelle ? Si l'innocent a été si sévèrement traité, pour s'être mis à la place des coupables, comment seront traités les coupables eux-mêmes, qui n'auront pas voulu participer au bienfait de la rédemption ? Le bois sec, que doit-il attendre, puisqu'on n'épargne pas le bois vert ? Que ne fera pas, grand Dieu, contre vos ennemis la même fureur qui vous a fait immoler votre Fils unique ? Que dis-je, la même fureur ? Une fureur excitée par les souffrances mêmes de Jésus-Christ ; car, mes frères, ne nous y trompons pas, ses souffrances nous accusent, si elles ne nous justifient point, et son sang crie vengeance, s'il ne nous purifie.

Mais peut-être la justice divine eût-elle pu être satisfaite à un moindre prix que le sang de Jésus-Christ, peut-être le genre de sa mort prouve-t-il plus l'amour infini qu'il a eu pour les hommes que la nécessité absolue de les racheter par un tel sacrifice. Non, mes frères, il ne fallait pas moins que cette réparation éclatante à la gloire de Dieu, outragée par le péché. Le Sauveur, j'en conviens, a été la victime de sa bonté, mais il ne l'a pas moins été de la justice de son Père. Quelques principes incontestables vont établir la nécessité de cette alternative, la réprobation du genre humain ou la mort d'un Dieu.

Le péché doit être puni, ce principe tient à l'existence de Dieu; il est avoué même des impies qui osent nier l'éternité des peines dont la religion menace les coupables. Il doit être puni par des peines infinies, parce que l'outrage fait par le pécheur à la majesté suprême est infini, et qu'un Dieu juste doit proportionner le supplice à l'outrage; il doit être puni éternellement, parce que des êtres bornés ne peuvent éprouver des tourments infinis qu'en durée; enfin il doit être puni sans indulgence, et Dieu, quoique infiniment bon, ne pourrait modérer la rigueur des arrêts prononcés par sa justice; car, mes frères, s'il pouvait adoucir les justes peines du péché, il pourrait le laisser impuni; s'il pouvait céder une partie de la réparation que demande sa gloire, il pourrait la supprimer tout entière; s'il pouvait tempérer sa vengeance, il pourrait l'étouffer. Eh! quel Dieu, quel étrange Dieu que celui qui par bonté ne serait juste et saint qu'à demi! C'est le Dieu que le pécheur se forge dans son aveuglement, et non ce Dieu célébré par les prophètes, qui dévore les pécheurs comme de la paille et les fait bouillir devant sa face comme la cire devant un brasier.

Coupables mortels, serez-vous donc la victime éternelle des vengeances de Dieu? Qui pourra vous arracher à des supplices que demandent également sa justice et sa gloire? Qui sera votre rédempteur? Qui pourra offrir à l'Être suprême un sacrifice capable de suppléer à ses yeux la réprobation éternelle du genre humain? Ce ne serait point assez, dit un prophète, d'un holocauste où seraient réunis tout le bois du Liban et tous les animaux renfermés dans son enceinte. Immoleraï-je donc mon fils aîné ou quelqu'un de mes enfants pour mes péchés, s'écriait le prophète Michée? mais quand tous les hommes s'immoleraient à la fois, quand toutes les créatures ensemble ne feraient qu'une même oblation, ce sacrifice après tout aurait un prix borné. La justice divine demande une victime d'un prix infini, et l'univers n'est aux yeux du Très-Haut qu'un grain de poussière.

Encore une fois, la damnation des hommes est-elle irréparable? Rassurez-vous, chrétiens, le Très-Haut a trouvé dans les profonds trésors de sa sagesse le secret de concilier les tendres sentiments de sa miséricorde infinie avec les droits rigoureux de sa justice inflexible. Il a vu dans son Fils une victime seule capable d'apaiser sa colère. Il va le revêtir d'une chair mortelle, afin de le soumettre à la douleur et à la mort; et, par cet auguste sacrifice offert dans le temps, il sera plus glorifié que par les supplices réservés dans l'éternité à tous les hommes ensemble.

O justice éternelle, ô sévère justice, à quel étrange prix avez-vous mis le salut des hommes! Pourquoi donc tant de sacrifices et de victimes dans l'ancienne loi, si le péché ne pouvait être expié que par la mort du Fils

de Dieu? Vous le savez, mes frères, ce n'étaient que des ombres qui devaient précéder le vrai sacrifice de la loi nouvelle; c'étaient des victimes uniquement destinées à figurer l'auguste victime de la nouvelle alliance. La loi par elle-même vide et sans force ne pouvait que montrer le péché, sans en donner le préservatif ou le remède; il était impossible qu'il fût effacé par le sang des animaux. Cette multitude d'oblations et de sacrifices en marquait l'impuissance. Aussi toutes les fois que les Juifs ont mis leur confiance dans ces vains sacrifices, Dieu leur en a rappelé la faiblesse et l'insuffisance par la bouche de ses prophètes. Ecoutez, mon peuple, dit le Seigneur, pourquoi recevrais-je les animaux que vous m'offrez? Les bêtes qui habitent les forêts, celles qui sont sur les montagnes, les oiseaux du ciel, ce qui naît dans les champs, tout m'appartient. Si j'ai faim, je ne vous le dirai pas; car l'univers est à moi avec tout ce qu'il renferme. Qu'ai-je à faire de cette multitude de victimes dégoûtantes que vous m'offrez et de la graisse de vos troupeaux? Dois-je en manger la chair? Dois-je en boire le sang? Qui vous a demandé d'apporter ces présents dans mon temple? Ah! cessez de me faire en vain des sacrifices. Pourquoi m'offrez-vous de l'encens de Saba et les parfums des régions éloignées? Votre encens m'est en abomination. Je ne puis souffrir vos fêtes et je hais vos solennités.

Quel salut en effet ce peuple pouvait-il en attendre? Quelle puérile réparation pour l'outrage fait au Dieu du ciel et de la terre que l'immolation d'une génisse ou d'un agneau? Quel rapport pouvait-il y avoir entre l'effusion d'un sang si méprisable et la peine du péché? Quels sacrifices pour tenir lieu de l'enfer?

Vous seul, ô Verbe incarné, vous seul pouvez faire à Dieu votre Père une réparation digne de sa gloire. La divinité outragée ne peut trouver que dans elle-même des satisfactions convenables. L'anéantissement d'un Dieu est seul capable d'expier l'orgueil qui a révolté le néant contre Dieu même. L'homme avait dit : je n'obéirai pas; il faut qu'un Dieu dise, et moi, tout indépendant que je suis, j'obéirai jusqu'à la mort et la mort de la croix. L'homme avait dit, je serai semblable à Dieu; il faut qu'un Dieu dise, et moi, je prendrai la forme de l'esclave; je m'avilirai jusqu'à devenir non un homme, mais un ver, l'opprobre des hommes et le mépris du peuple. Il faut que pour rendre à la divinité un honneur convenable, la profondeur de l'abîme où le Verbe s'est précipité réponde à la hauteur où l'homme avait témérairement aspiré; que notre orgueil soit la mesure de ses ignominies; qu'un excès d'humiliation répare un excès de révolte et d'audace; et puisqu'il n'y a pour un mortel rien de si haut que la divinité, rien pour un Dieu de si bas que la croix, c'est jusque-là qu'il devait descendre, depuis que l'homme avait osé prétendre à la grandeur suprême.

Venez donc, divin Sauveur, venez consommer ce grand sacrifice qui doit tout réconcilier avec Dieu le Père. Venez répandre ce sang précieux qui doit rétablir la paix entre le ciel et la terre. Mais, puisqu'il faut pour nous racheter un sacrifice extérieur et sanglant, frappez vous seul, ô mon Dieu, cette auguste victime. Que cet autre Isaac ne soit immolé que de la main de son Père. Pourquoi le faire mourir par la main des bourreaux dans les tourments et dans l'opprobre ? Eh ! que dis-je encore ? L'incarnation du Verbe ne peut-elle pas, sans la croix, opérer la rédemption du genre humain ? L'abaissement d'un Dieu fait homme ne peut-il seul expier nos crimes ? Et, s'il doit souffrir, n'est-ce pas assez d'une larme ou d'une goutte de son sang précieux ? Tout ce qui part d'un Dieu à titre de satisfaction, n'est-il pas d'un mérite infini ?

Arrêtons-nous ici, mes frères, et craignons d'interroger le Seigneur. Est-ce à nous à lui demander raison de ses décrets ? Le Sauveur eût pu sans doute acheter moins chèrement le salut des hommes ; et Dieu le Père eût pu moins exiger de son Fils ; mais laissons au Seigneur la règle de sa conduite et le soin de sa gloire. Il n'a pas dû faire ce qu'il n'a pas voulu. Ce principe est mille fois plus lumineux que tout ce que la raison peut opposer aux décrets du Très-Haut. Le Verbe, après s'être librement soumis à la mort ; Dieu le Père, après l'avoir condamné, n'ont pu rétracter, l'un son sacrifice, ni l'autre son arrêt ; et dès ce moment, l'ouvrage de la rédemption n'a pu être consommé que par la croix. Tel est, mes frères, la sublime doctrine de saint Paul. Le Verbe devait être le Médiateur du nouveau testament ; et l'Apôtre nous dit que le testament n'a de force que par la mort du testateur. Le Verbe devait effacer nos péchés ; et l'Apôtre nous dit qu'il n'y a point de rémission de péchés, sans effusion de sang. Le Verbe devait nous ouvrir le ciel ; et l'Apôtre nous dit que le Christ n'a pu rentrer dans sa gloire que par les souffrances.

Je vous adore, victime sainte, hostie vraiment divine, qui seule pouviez satisfaire pour moi à la justice de Dieu. Vous êtes vraiment l'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde. Le sang des anciens victimes n'était répandu qu'autour de l'autel : on ne le jetait que sur le peuple, sur les livres de la loi, sur le voile du temple et sur le tabernacle ; mais votre sang se répandra sur des nations innombrables. C'est le sang du nouveau testament qui coule pour la rémission des péchés du monde entier. Oui, vous êtes la victime vraiment universelle qui s'est offerte de plein gré, qui a pris sur elle les iniquités de la multitude.

Vous êtes celui qui a vraiment porté nos langueurs, qui s'est soumis à nos infirmités, qui s'est chargé de nos crimes ; et qui doit nous faire part de sa justice. Père céleste, que demandez-vous de plus pour la rançon du genre humain ? Si nous vous offensois tous les jours par de nouveaux crimes ; tournez vos yeux, Seigneur, et jetez-

les sur la face de votre Christ. C'est pour nous qu'il s'est fait anathème. Après cette abondante expiation, l'iniquité d'Israël ne subsiste plus, si vous cherchez le péché de Juda, vous ne le trouverez pas. La grâce de notre rédemption a couvert et surpassé tous les crimes du monde. Peuples, accourez tous à cette source de grâce et de justice, ouverte en Israël. Qu'on entende partout retentir ces paroles du Sage : Béni soit le bois sacré, par lequel s'opère la justification des hommes. Vous êtes tous appelés à participer aux fruits de ce grand mystère. La croix, de ses bras, s'étend jusqu'aux extrémités du monde : elle invite, elle embrasse toutes les nations ; de sa tête, elle s'élève jusqu'au ciel dont elle ouvre les portes ; son pied s'enfonce dans l'abîme et ferme les enfers.

Qu'on nous dise après cela, que le supplice de la croix est trop infâme, pour qu'il ait pu être le supplice d'un Dieu : mais que ne dit-on aussi que l'incarnation est trop humiliante, pour un Dieu conçu avant tous les temps dans le sein même de l'Eternel ? Ce mystère est bien plus profond et plus étonnant que celui d'un Dieu crucifié après s'être fait homme. La foi seule peut me faire reconnaître un Dieu sous la forme de l'esclave : mais je ne m'étonne plus de le voir mourir dans les tourments et dans l'opprobre. Je prévois même la fin honteuse de son humiliante carrière, et je serais surpris que sa mort ne mit pas le comble à la honte dont il s'est couvert en naissant. Si Dieu le Père, après avoir anéanti son propre Fils jusqu'à l'humiliation d'un berceau, lui eût réservé un genre de mort paisible et glorieux, au lieu d'un infâme gibet ; non, je ne reconnaîtrais plus cette juste, cette inflexible Divinité qui, pour se faire à elle-même une réparation digne de sa grandeur, a précipité le Verbe de son propre sein dans le sein d'une femme. Moins de douleurs, moins d'opprobres dans la mort de Jésus-Christ démentiraient la rigueur de ces premiers arrêts qui l'ont condamné à la naissance, à l'obscurité, au travail, à la pauvreté et aux misères humaines. Pour un Dieu fait homme, la croix n'est qu'une petite ignominie de plus. Après s'être avili jusqu'à traîner ici-bas une vie mortelle ; ce n'est plus rien pour lui de mourir de la mort des scélérats. Du trône céleste à la crèche de Bethléem il y a une distance infinie : de cette crèche à la croix il n'y a qu'un pas ; c'est le dernier pas d'une carrière immense qu'il faut achever : c'est aussi à ce dernier trait que j'achève de reconnaître la justice de Dieu et l'adorable sévérité de ses jugements.

II. Ne nous bornons pas, mes frères, à considérer la croix sous ce rapport austère : elle nous découvre en Dieu une face plus consolante ; son amour, sa miséricorde pour les hommes ; et, j'ose le dire, elle nous montre sa bonté avec plus d'éclat encore que sa justice. Dieu, dit saint Jean, n'a jamais tant fait éclater son amour envers nous qu'en envoyant dans le monde son Fils unique, pour nous donner la vie. Sans lui, ô faible mortel,

qu'est-ce qui pourrait en toi m'apaiser et me satisfaire, dit le Seigneur? Des sacrifices? je les regarderais comme des meurtres. Des temples, des autels? sache que le ciel est mon trône et la terre mon marchepied. De l'encens? c'est comme si tu l'offrais à des idoles. Tes hommages, ton culte? ils m'outrageraient. Ta pénitence, je la réproverais. Tes œuvres? elles seraient sans mérite. Ton sang? il est trop vil. Ecoute, et comprends bien l'excès de mon amour : j'ai un Fils unique, engendré de tous les temps dans mon sein et de ma propre substance, un Fils, le digne objet de mes complaisances éternelles, mon égal, ma propre pensée, un autre moi-même : c'est lui que je vais livrer à la mort, pour te sauver : il sera ta rançon et ta victime. Je vais donner pour ma coupable créature celui que j'engendre de toute éternité, ma substance pour mon image, l'objet de mon amour pour l'objet de ma haine, mon Fils enfin pour mon ennemi. O mes frères, si Dieu vous eût donné le choix des preuves de sa bonté; s'il vous eût dit comme Isaïe au roi de Juda : Demandez tel prodige que vous voudrez dans le ciel, sur la terre et dans les enfers; qui de vous eût osé lui demander, je ne dis point la mort, mais l'incarnation de son Fils? cependant c'est à ce point que Dieu a aimé le monde. Monde ingrat! Le dirai-je? Votre amour, ô mon Dieu, est devenu la mesure de son ingratitude et de sa haine.

Verbe divin, acceptez-vous ce terrible arrêt de Dieu votre Père? Oui, chrétiens; ce véritable Isaac courbe sous le glaive sa tête soumise. Il pouvait sans doute laisser subsister l'arrêt fatal, qui nous condamnait à naître sous l'anathème, à traîner ici-bas, sans consolation et sans espérance, quelques jours marqués par des malheurs et des crimes, et à mourir dans une affreuse réprobation : mais les entrailles de sa miséricorde se sont émues; il a dit : Non, je ne laisserai point périr l'ouvrage de mes mains; je m'immolerai pour le salut des hommes pour expier leur orgueil, je sacrifierai ma gloire : pour les racheter, je vais m'approprier un sang que je puisse répandre; et, pour les préserver de la mort éternelle, j'emprunterai une vie fragile, qui me permette de mourir. C'est dans cet esprit que le Christ, en entrant dans le monde, s'est écrié : O mon Père, vous n'avez agréé ni les oblations, ni les sacrifices; les holocaustes vous ont déplu; c'est pour vous en offrir un digne de vous, que je suis venu : me voici, vous m'avez donné un corps; je vous l'immole, et je viens accomplir vos décrets. (*Hebr., X.*)

Transportez-vous sur le Calvaire : tout annonce dans Jésus mourant une victime volontaire de l'amour. S'il meurt entre les mains des bourreaux; ils ne lui arrachent point la vie; c'est lui qui l'abandonne.

Qu'il eût été facile à cet autre Samson de briser ses fers et d'enchaîner l'univers aux pieds de sa croix! Il pouvait surmonter toute la malice des hommes et des démons, ren-

dre leur rage impuissante; les immoler à sa place : eh! ne pouvait-il pas, encore plein de vie et dans les transports d'une juste vengeance! puisque son dernier soupir ouvre les tombeaux, brise les rochers, éclipsé les astres et fait trembler la terre. Judas a bien pu le trahir, les prêtres l'accuser, le peuple demander sa mort, Pilate en prononcer l'arrêt : son amour seul a pu lui ôter la vie. Cet amour infini a combattu, dit saint Augustin, contre la majesté divine et l'a vaincue : Jésus, pour ne pas vous laisser périr, a voulu se sacrifier lui-même. Il a vu tout ce qu'il devait lui en coûter d'humiliations et de souffrances pour nous sauver; et nous lui avons été plus chers que sa propre vie; après s'être couvert du voile de l'humanité, il ne lui restait plus qu'à répandre son sang; et il l'a répandu. Il ne lui restait qu'à boire le calice de sa passion, et il l'a bu tout entier.

Pécheurs, répondez, le Seigneur vous interroge par ma voix. Après ce que j'ai fait pour vous, que puis-je encore vous sacrifier? Ma gloire? je l'ai quittée pour m'anéantir jusqu'à l'état d'un esclave. Mon bonheur? je l'ai mêlé de douleur et d'amertume; ma couronne? je l'ai laissée pour une couronne d'épines; mon trône? j'en suis descendu pour monter sur la croix; mon sang? je l'ai versé; ma vie? je l'ai donnée. O ma vigne, qu'ai-je pu faire pour toi au delà de ce que j'ai fait? Non, Seigneur, vous n'avez pu porter plus loin l'amour et la miséricorde. Qui pourra même jamais comprendre que votre bonté, quoique infinie, ait pu se manifester par des prodiges de cette espèce! Qu'est-ce que l'homme, ô mon Dieu, pour vous souvenir de lui, et que sont les enfants des hommes pour venir habiter parmi eux? Eh! quels hommes encore! des ingrats, des rebelles, des ennemis. Se peut-il qu'un Dieu se soit livré lui-même entre les mains des bourreaux, pour arracher des coupables des mains du démon; qu'il se soit plongé dans un océan de douleur, jeté dans les bras de la mort, pour épargner à des méchants les tourments d'une mort éternelle; et que, pour ne pas immoler à sa fureur cette race criminelle, il ait voulu en être immolé lui-même? Se peut-il qu'un Dieu ait voulu réparer pour nous l'outrage qu'il en avait reçu; venger sur lui-même des crimes dont il devait nous punir; se charger des malédictions et de l'anathème qu'il devait prononcer contre le genre humain; verser son propre sang pour effacer une injure qu'il devait laver dans le nôtre, et forcé par sa sainteté, par sa justice, au châtement du péché, se mettre à la place du pécheur et devenir sa victime? Oh! qu'Isaïe avait raison de s'écrier; J'annonce des choses nouvelles! Où est parmi nous un amour pour nos frères, comparable à l'amour de Jésus-Christ pour ses ennemis? Et que nous sembleront les plus beaux exemples de l'amour et de la générosité des hommes, quand nous les mettrons à côté de la croix? Des citoyens généreux ont bien pu se sacrifier et mourir pour la patrie; des

mères tendres sauver un fils chéri aux dépens de leurs jours; des épouses infortunées, victimes du préjugé plutôt que de la douleur, se précipiter dans le bûcher ardent de leur époux; peut-être encore, dit l'Apôtre, un ami pourra-t-il donner sa vie pour un ami : mais que le Dieu du ciel et de la terre, meure de la mort des scélérats, pour racheter des pécheurs indignes même de sa compassion, c'est un excès d'amour qui fera toujours l'étonnement des anges et des hommes. O amour de mon Dieu, que vous êtes digne de la divinité ! vous êtes, comme elle, infini, incompréhensible. Il convient, Seigneur, que vous aimiez ainsi. Je dois aussi peu comprendre votre amour que vous-même.

Homme ingrat, te faut-il de nouvelles preuves de l'amour de ton Dieu dans le mystère de la croix ? Vois Satan et ses anges maudits, condamnés sans ressource à des flammes dévorantes, précipités pour toujours dans l'abîme infernal, tandis qu'aussi coupable que Lucifer, tu vois arriver le jour, l'heureux jour de ta rédemption et de ton salut. Pourquoi n'es-tu pas réprouvé comme l'ange ? Pourquoi l'ange n'a-t-il pas été racheté comme toi ? Il avait dit, je serai semblable au Très-Haut, et les premiers pères avaient écouté cette promesse flatteuse du serpent, *vous serez des dieux* (Gen., III.) Le crime est égal, mais quelle différence dans la dignité des deux êtres ! L'ange était un esprit élevé, sublime, digne de cieus, digne du trône qu'il entourait, digne du Dieu dont il était le ministre; tu n'étais, même avant ton péché, qu'un ver sorti du limon, un tas de boue, animé d'un souffle de vie et destiné à ramper loin du Créateur; hélas ! qui n'eût cru que le glorieux habitant du ciel serait racheté préférablement au reptile qui habite la terre ? Mes pensées, dit le Seigneur, ne sont pas les vôtres. J'aurai pitié de qui j'aurai pitié. Un Dieu est le maître de sa compassion et de ses grâces. Ange rebelle, tu es précipité à jamais dans les enfers : femme, il naîtra de ton sein un fruit qui écrasera la tête du perfide ennemi qui t'a séduite, et en lui seront bénis tous les peuples de la terre.

Seigneur, quand nous aurions eu le sort des démons, qui pourrait accuser votre justice ? Quand ils auraient été rachetés comme nous, qui oserait pour cela diminuer sa reconnaissance ? Mais que les mauvais anges soient privés du bienfait de la rédemption qui nous est accordé ; que la même croix qui porte la terreur dans les enfers, porte le salut et la joie sur la terre ; je l'avoue, grand Dieu, je me perds dans vos bienfaits, et votre amour pour nous confond mes pensées. Après cet excès de bonté, si l'homme vous outrage encore, cieus, frémissez avec étonnement de cette ingratitude : pleurez, portes du ciel et soyez inconsolables. On rend inutile l'œuvre pénible de la rédemption, que Jésus-Christ est venu opérer sur la terre ; on abuse de son amour, on détruit les fruits de la croix, on foule aux pieds son

sang, et c'est en vain qu'il a perdu la vie.

III. Avançons, et pour découvrir de plus en plus ce que Dieu a manifesté de grandeur dans le mystère de la croix, prouvons qu'elle n'a pas moins servi à faire éclater sa puissance, que sa justice et sa miséricorde.

Retracez-vous ici, mes frères, une image de l'état de l'univers avant la mort de Jésus-Christ. Rappelez-vous l'étendue immense et l'énorme puissance de l'idolâtrie ; représentez-vous ces écoles célèbres d'une orgueilleuse philosophie, comme des barrières presque insurmontables, que la raison devait opposer à la foi de nos mystères. Pensez que les Juifs, presque tous devenus charnels, et ne connaissant plus le vrai sens des promesses, n'attendaient un Messie que dans l'espoir qu'il briserait en conquérant les fers de la nation, et qu'il en subjugueraît les ennemis par la force des armes.

C'est dans des circonstances aussi critiques qu'un homme d'abord obscur, devenu ensuite célèbre par sa doctrine, par ses vertus et par ses miracles, entreprend, sans autre force que celle de la parole, de s'attirer les hommages et le culte de l'univers, de décrier les dieux du paganisme, et de s'attribuer à lui seul les honneurs divins, rendus à tant de fausses divinités. Une mort honteuse est le triste fruit de cette haute entreprise. Il expire sur une croix par la cruauté d'un peuple accoutumé déjà au meurtre de ses prophètes. Qui l'eût cru, mes frères ? Voilà l'époque, voilà l'origine, voilà la cause de la plus grande, de la plus étonnante révolution qui soit jamais arrivée sur la terre. L'image du gibet où Jésus a ignominieusement perdu la vie, de cette croix qui ne semble sur le Calvaire qu'un sujet de dérision et une source d'opprobre, présentée aux nations, va les soumettre à la foi de Jésus-Christ, renverser les temples des idoles, dissiper les écoles des philosophes et triompher des plus grands efforts de la Synagogue.

Mais à qui sera confié cet étrange ministère ? dans quelles mains la croix sera-t-elle si puissante et si redoutable ? Quelles bouches assez éloquentes pourront attirer à un crucifié les adorations des païens, des Juifs et des philosophes ? Dieu va-t-il employer pour la conversion du monde des hommes comparables aux Orateurs célèbres de Rome et d'Athènes, aux sages de la Grèce, aux fameux législateurs qui ont fondé ou réformé des empires ? Sagesse humaine, voilà quelle eût été ta conduite, et bientôt tu te serais glorifiée de tes œuvres. Aussi, afin que les hommes ne disent pas, c'est notre main toute-puissante, et non le Seigneur, qui a fait toutes ces choses ; la prédication de la croix n'est confiée qu'à une poignée d'hommes ignorants et grossiers. C'est dans des vases d'argile que Dieu renferme ses trésors de lumière, afin de mieux prouver sa puissance. Douze personnes de la lie du peuple, terre, voilà tes maîtres.

Que dira la Grèce ; Rome, que dira-t-elle d'un Dieu crucifié ? Quelle créance trouvera

ce mystère, annoncé sans science et sans art? N'écoutez-pas la prudence humaine, hérauts du Seigneur; allez, instruisez toutes les nations. Dites aux Juifs: Vous voulez des miracles, vous voulez un Messie glorieux, et nous n'avons à prêcher que Jésus crucifié. Dites aux philosophes: Vous nous opposez les discours persuasifs d'une sagesse purement humaine, et nous, les effets sensibles de l'esprit et de la vertu du Très-haut. Dites aux tyrans, comme David au géant des Philistins: Vous venez à nous avec le glaive, la hache, le bouclier; et nous au nom du Dieu des armées. Croix divine, quels prodiges n'allez-vous pas faire dans les mains de ces hommes inspirés et de leurs successeurs! A vos pieds tomberont les idoles impuissantes, comme l'idole de Dagon aux pieds de l'arche. Vous serez annoncée et le bruit de cette prédication renversera les temples consacrés aux fausses divinités, comme le son des trompettes abattit les murs de Jéricho. Vous paraîtrez; et la bouche des oracles à jamais fermée cessera d'abuser des peuples trop crédules. Du Calvaire, vous serez portée chez les Gentils; et, semblable à cette petite pierre détachée de la montagne, vous briserez le colosse de l'idolâtrie, formé de tous les empires du monde. Et toi, ville superbe, que l'Esprit-Saint appelle la grande Babylone, la mère des fornications et des abominations de la terre; toi qu'il nous peint comme une femme enivrée du sang des martyrs, tu courberas ta tête altière sous le joug de la croix; on l'arborera sur tes murs; on l'adorera dans tes temples; on l'élèvera sur le débris de tes idoles, et tu deviendras le centre de son empire.

Mais, pourquoi m'arrêter à prédire la puissance invincible de la croix, lorsque je puis faire l'histoire glorieuse de ses triomphes! Elle est d'abord présentée aux Juifs; et, tournant vers celui qu'ils ont crucifié des regards pleins de repentir et d'adoration, selon la prédiction de Zacharie, trois mille, cinq mille d'entre eux, bientôt une foule innombrable se prosternent aux pieds de la croix. Paul va rassembler ensuite des brebis d'un autre bercail. La gentilité ne tarde pas à produire des prémices de cette ample moisson promise par le Sauveur. Déjà se forment dans le sein du paganisme différentes églises. Les douze hérauts de Jésus-Christ portent la croix en diverses contrées, et font fléchir devant elle mille et mille genoux. Les extrémités de l'univers retentissent de leurs prédications. Juifs, gentils, Grecs et barbares, tous apprennent le profond mystère d'un Dieu crucifié. L'Orient, l'Occident, sont ébranlés du bruit de cet événement. En vain l'orgueil des philosophes s'arme contre la croix de tous les traits de la sagesse humaine; le Seigneur a dit, je confondrai la sagesse des sages; je réprouverai la prudence des prudents. En vain l'idolâtrie menacée d'une ruine entière, redouble ses efforts, pour maintenir ses autels et ses dieux; le Seigneur a dit, j'en-

lèverai de la terre l'esprit impur qui s'y fait adorer, et le prince de ce monde en sera honteusement chassé. En vain les idoles soutenues par toute la puissance des empereurs et par la vénération des peuples, bravent la bassesse et l'infamie de la croix; le Seigneur a dit, j'abolirai de la terre les noms et le souvenir même des idoles, et les régions idolâtres sauront un jour que c'est moi qui ai abattu le bois élevé, qui ai élevé le bois vil et bas en apparence. En vain les hommes charnels se révoltent à la vue d'un objet qui condamne toutes les passions; le Seigneur a dit, que sert-il aux peuples de frémir et de méditer les moyens de combattre la foi? En vain les rois se liguent et joignent leurs forces contre le Seigneur et son Christ; le Seigneur a dit, peuples, assemblez-vous, et vous serez vaincus; unissez vos forces, nations éloignées, et vous serez vaincues; armez-vous pour le combat et vous serez vaincues.

Ainsi, mes frères, tous les obstacles qu'on oppose au règne de la croix parmi les nations, deviennent autant de trophées de ses victoires. Que les tyrans fassent publier des édits barbares, dresser des échafauds, allumer des feux, préparer des tortures, qu'ils versent des torrents de sang: ils enracinent de plus en plus dans leurs empires cette croix qu'ils en veulent bannir. Quand se prosterneront-ils eux-mêmes à ses pieds? Grand Dieu! quand s'accompliront les oracles de vos prophètes, qui annoncent la conversion et le culte religieux des rois de la terre? Princes, il n'est point temps encore. Il faut que la religion doive ses accroissements, non à votre protection, mais au sang des martyrs. Vous ne devez l'embrasser qu'après avoir tout mis en usage pour la détruire. Barbares tyrans, mettez donc le comble à vos cruautés; épuisez, pendant trois siècles, tous les genres de persécutions; mais que vous êtes faibles contre un peuple qui désire la mort, et qui ne se lasse point de souffrir! Vos efforts pour l'exterminer n'ont servi qu'à l'accroître, il faut que vous cédiez maintenant à la force de la croix, il est temps de poser les armes. Maintenant, ô rois, rendez hommage à la vérité; instruisez-vous, arbitres de la terre et servez le Seigneur dans la crainte. Croix de mon Dieu, passez maintenant du lieu des supplices sur le front des empereurs, domptez l'orgueil des césars, montez sur le trône de ces maîtres du monde, qu'ils mettent à vos pieds le sceptre et le diadème, que désormais tout conspire à étendre votre règne et à le perpétuer dans tous les siècles. Tout y conspire en effet; et déjà l'univers s'étonne d'être chrétien.

Comparons maintenant à la faiblesse de la croix cette étrange révolution qui a changé la face du monde; qui ne s'écriera: c'est ici le doigt du Seigneur! Lui seul a pu faire de si grandes choses par des moyens si faibles? Que les conquérants marchent à la tête des armées formidables; qu'ils tonnent, qu'ils lancent la foudre contre tout ce qui osera

leur résister ; que devant eux mille et mille bras portent la terreur et la mort ; qu'ils assurent leurs victoires, qu'ils subjuguent les peuples à force de soldats, de valeur et de prudence : c'est ainsi que les imposteurs ont étendu les fausses religions ; c'est ainsi que s'opère l'œuvre des hommes. Que les voies du Seigneur sont différentes de nos voies, ses œuvres de nos œuvres ! Il ne donna qu'une verge à Moïse, pour délivrer Israël du joug de Pharaon ; avec une poignée de soldats il rendit Gédéon vainqueur d'une armée formidable ; contre la puissance d'Holopherne, il n'employa que le bras d'une femme ; il ne terrassa un géant audacieux qu'avec la fronde d'un berger ; et, pour défaire mille Philistins, il n'arma Samson que d'un fragile ossement. Ainsi, pour confondre la vaine sagesse des hommes et triompher de toutes les puissances de la terre, il n'emploie que la folie et la faiblesse de la croix. N'en soyons pas surpris, mes frères, ce qui paraît en Dieu une folie surpasse infiniment toute la sagesse humaine ; ce qui semble une faiblesse en Dieu est une force cachée et supérieure à tout ce que l'homme a de plus fort ; aussi Dieu a-t-il choisi ce qui était fou selon le monde, pour confondre les sages ; il a choisi ce qui était faible pour confondre les puissants ; il a choisi ce qu'il y avait de plus méprisable et de plus vil, et enfin ce qui n'était pas, pour détruire ce qui était ; afin que les hommes ne puissent point s'approprier la gloire de ses œuvres.

Qu'il est beau pour le vainqueur de l'univers, de ne s'armer pour cette grande conquête que du vil instrument de son supplice, de subjuguier ses ennemis avec les mêmes armes dont ils lui ont ôté la vie ; d'enchaîner les nations au pied de la croix où il a été attaché lui-même et de changer son gibet en un char de triomphe ! Qu'il est beau pour lui de commencer ses exploits glorieux dans le temps où finissent les nôtres ! Quel vainqueur que celui qui ouvre en mourant le cours de ses victoires ! Quel mourant que celui qui, par la force de son dernier soupir, attire tout à lui ; au lieu que dans ce dernier moment tout nous échappe ! Quelle puissance que celle que la mort accroît au lieu de l'abattre ! Quel conquérant que celui dont le nom seul après lui achève ses conquêtes, et soumet plus de peuples encore que n'en avait soumis sa personne ! C'est là cependant ce qu'on peut dire de Jésus ; et c'est là aussi ce que j'appelle mourir, se survivre et triompher en Dieu.

La politique, les trésors, l'éloquence, la force eussent été d'indignes ressources du Dieu qui fait tout ce qui lui plaît dans le ciel et sur la terre. Il pouvait les employer sans doute, mais il a mieux aimé sauver les croyants par la folie de la prédication. Il fallait que, pour signaler sa puissance, il établît la foi par les mêmes moyens que les sages du siècle auraient choisis pour l'éteindre. C'est à ces traits qu'on devait reconnaître ce royaume céleste formé de tou-

tes les nations. On devait reconnaître dans la conversion du monde le même bras qui l'avait tiré du néant.

Rapprochons maintenant de nous-mêmes la puissance de la croix : quelle force ne donne-t-elle point à nos âmes ! Vous savez, mes frères, quelle est sur le cœur humain la force de l'exemple ; et fut-il jamais d'exemple plus touchant que celui de Jésus se condamnant lui-même au dernier supplice pour le salut des hommes ? Ce n'est pas du haut de sa gloire, du sein des délices du ciel, du milieu de ses anges et dans tout l'éclat de sa divinité, qu'il nous prêche l'abaissement, la pauvreté, les souffrances, le renoncement à soi-même, le mépris du monde, la privation des plaisirs sensuels et les rigueurs de la pénitence : c'est du haut de sa croix.

S'il nous ordonne de porter la nôtre, c'est pour nous faire marcher à sa suite ; s'il réprouve la mollesse et la sensualité, c'est plus encore par ses plaies que par ses anathèmes. Quels droits, quel empire ne lui donnent pas sur nos cœurs une vie et une mort conformes à ses commandements ! Qu'il est puissant, ce maître qui dit : Je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez ce que j'ai fait moi-même ! Qu'il est en droit de condamner les plaisirs, l'orgueil et l'amour de soi-même, ce Dieu qui, après avoir vécu dans le travail, est mort dans l'ignominie et dans les souffrances ! A la vue de ce Dieu plongé dans un océan de douleurs, quel chrétien ne rougira pas de vivre dans les délices ? Qui conservera des sentiments d'ambition et de vanité aux pieds d'un crucifié, supérieur aux anges et l'égal de Dieu même ? Quel est le vindicatif qui, voyant le sang du Sauveur couler pour le salut des pécheurs, osera demander encore celui de son ennemi ? Quelle passion enfin n'irait pas se briser contre la croix, si par un aveuglement fatal, on n'en détournait pas les yeux, ou si la plupart des hommes n'en bannissaient pas de leurs maisons l'image importune comme un ornement réservé à nos églises et aux cellules des Hilarion et des Pacôme.

Oui, Seigneur, c'est principalement au pied de la croix que je sens l'obligation indispensable où je suis de me renoncer moi-même, de souffrir les outrages avec une patience inaltérable, de montrer à mes persécuteurs et à mes ennemis des sentiments de douceur et de bienfaisance, de châtier mon corps, de crucifier ma chair avec ses passions et ses vices. C'est au pied de la croix, Seigneur, que j'apprends bien plus que par vos commandements combien je suis obligé de porter la mienne avec une soumission parfaite, d'accepter avec joie de votre main les afflictions et les souffrances, de soumettre en toutes choses ma volonté à vos ordres suprêmes, de mépriser la mort et de sacrifier la vie du corps pour assurer la vie éternelle à mon âme. C'est au pied de la croix, Seigneur, que je me sens plus que jamais obligé de me crucifier au monde, d'en condamner les maximes et les œuvres ; d'en fuir les pièges dangereux, d'en abjurer

les plaisirs et tous les vains amusements, de ne vivre que pour le ciel, et de consacrer à la pénitence tous les moments d'une vie courte et fragile.

Le dirai-je, ô mon Sauveur ! votre croix, pour tout homme qui en entend le langage, peut tenir lieu de l'Evangile. Il y voit en abrégé toutes les vertus, il y apprend d'un coup d'œil tous ses devoirs : tout, dans cet auguste objet, lui rappelle ses engagements, sa vocation et ses espérances. C'est là le grand, le premier livre, le livre unique du vrai chrétien. Seigneur, ce sera là désormais le livre où je puiserai la vraie sagesse ; il sera le sujet ordinaire de mes méditations, la règle invariable de ma conduite. C'est là que je prendrai des leçons de morale. C'est au pied de la croix que j'étudierai, Seigneur, vos volontés, mes devoirs, en un mot, la science de mon salut : sciences profanes, vous n'êtes que du vent et vous ne donnez que de l'enflure. Que vos amateurs enivrés du désir orgueilleux d'étendre la sphère étroite de leurs connaissances aillent s'ensevelir dans les collections immenses des productions humaines, je leur abandonne ces milliers de volumes entassés. Comme saint Paul, je ne veux plus savoir que Jésus crucifié, ni placer jamais ma confiance et ma gloire ailleurs que dans sa croix.

La force que nous en recevons ne se borne pas aux secours extérieurs que donne l'exemple. C'est ici, mes frères, un exemple merveilleux d'où il part une vertu secrète, un attrait puissant, une force intérieure qui change les cœurs et qui triomphe des passions humaines. La croix est cette source perpétuelle d'eaux vives que le prophète vit sortir de Jérusalem, en répandant moitié de ses eaux vers l'Orient, moitié vers l'Occident, et qui devait être toujours ouverte pour le peuple saint. Elle est ce rocher mystérieux d'où il sort un fleuve de grâces qui, arrosant les déserts de ce monde, porte en tous lieux la force et la vie ; avant ces secours accordés à notre faiblesse, le genre humain était comme un malade étendu par terre et presque sans force. Les philosophes qui entreprirent de le guérir n'étaient que d'orgueilleux imposteurs, et tous les efforts de la sagesse humaine se réduisaient à guérir un vice par un vice encore plus grand, et à détruire une passion par une autre. Tel serait encore notre état misérable sans la mort de l'Homme-Dieu. Le ciel serait pour nous un ciel de fer, la terre, une terre d'airain. Inconsolables dans nos afflictions, nous sèmerions ici-bas des soupirs inutiles, et nous ne recueillerions que des larmes ; le moindre souffle de la tentation suffirait pour nous abattre, et nous n'aurions pas même la force de désirer la justice. Il a fallu que Jésus-Christ s'affaiblît pour nous rendre la force, et qu'il mourût pour nous rendre la vie. En un mot, c'est une vérité fondamentale de la religion, que toute force surnaturelle vient de la grâce, et que toute grâce vient de la croix.

Allons donc, mes frères, sans différer, courons nous prosterner au pied de la croix ; exposons-y humblement à Jésus-Christ l'état de faiblesse d'où lui seul peut nous retirer, et implorons avec confiance ses secours tout-puissants ; nous y trouverons des ressources infaillibles contre les attrait de la volupté, contre les attaques de la douleur, contre les pièges du monde, contre les malheurs et les tribulations ; contre les outrages et les mépris, contre l'injustice et la cruauté des hommes, contre les assauts de l'enfer et du siècle conjurés, contre les horreurs de l'agonie et de la mort. Que ne puis-je vous montrer ici à combien de cœurs elle a rendu la paix, lorsqu'ils étaient abattus par la tristesse ou livrés au désespoir ; combien d'âmes à demi-vaincues par le démon elle a remplies d'une force nouvelle ; à combien d'âmes timides et chancelantes dans la vertu elle a inspiré les desseins les plus généreux, combien elle a fait consommer de sacrifices ; de combien de pécheurs elle arrache tous les jours des larmes de pénitence, combien de passions elle étouffe dans leur naissance ou arrête dans leurs progrès !

O vous, qui traînez dans la pauvreté des jours languissants, dites-nous ce qui vous soutient et qui vous console ; pieuses victimes de la pénitence, qui avez fait avec les plaisirs un divorce éternel, dites-nous ce qui vous fortifie contre les dégoûts de la retraite, contre les macérations et l'austérité ; hommes infortunés, qui êtes accablés sous le poids des malheurs, et qui, comme David, vous nourrissez jour et nuit de vos larmes, dites-nous ce qui vous fait goûter dans l'affliction ces douceurs secrètes et cette paix intérieure, mille fois préférables aux folles joies du monde ; pieux mourants, qui voyez avec une sainte confiance approcher le moment du trépas, dites-nous ce qui vous rassure contre les terreurs de la mort et de l'enfer ; ah ! n'est-ce pas le souvenir de la croix ; n'est-ce pas son image, cette image consolante d'un Dieu mourant, après lequel il est doux, il est heureux de souffrir la pauvreté, l'abstinence, les revers, la douleur et la mort ?

Apprenez aussi, mes frères, à chercher des consolations et des forces au pied de la croix. Si vous avez à combattre des ennemis puissants, vous avez contre eux une arme plus puissante encore. Si Satan, si le monde, si la chair, si les passions, si la concupiscence vous livrent des combats, c'est par la croix que vous serez vainqueurs : *In hoc signo vinces*. C'est ce signe auguste que Constantin vit dans les nues ; ce sont ces paroles consolantes qu'il entendit au moment d'une grande bataille. Sa célèbre victoire, chrétiens, est le garant de la vôtre sur les ennemis du salut. Que toutes les puissances des ténèbres se déchaînent contre vous ; que la terre et les enfers conspirent pour vous perdre ; que des légions entières de démons vous attaquent au dedans et au dehors, si vous vous armez de la croix avec une sainte hardiesse, il en tombera mille à votre gauche et dix mille à votre droite ; vous serez invul-

nérable au milieu des combats; à vos pieds tomberont les traits de la vengeance et de la haine; vous n'entendrez point les cris de l'envie; les calamités, les disgrâces ne pourront vous ébranler; le signe seul de la croix adorable fait sur vous-même avec piété sera redoutable aux démons et les fera rentrer dans l'abîme. Ah! chrétiens, connaissez la force de vos armes; quelque inégal que puisse être le combat, sachez qu'elles vous assurent la victoire : *In hoc signo vinces*; oui, croix de mon Dieu, vous êtes ma force. Avec votre secours, fallût-il porter mes pas à travers les ombres de la mort, j'affronterais tous les maux. Quand je verrais autour de moi des armées rangées en bataille, mon cœur serait intrépide. Dussé-je soutenir moi seul tout l'effort d'un horrible combat, le danger même échaufferait mon courage et redoublerait ma confiance.

Tant de puissance, tant de triomphes de la croix de Jésus-Christ avaient été d'avance célébrés par les prophètes. Elle nous avait été montrée mille fois dans les saintes Ecritures sous des emblèmes aussi consolants que magnifiques. Rappelez-vous ici, mes frères, cet arbre de vie qui devait nous préserver de la mort; ce rameau d'olivier que porta la colombe en signe de paix; ce bâton qui aida Jacob à traverser le Jourdain, pour arriver à la terre promise; cette échelle mystérieuse que le patriarche vit en songe et qui réunissait le ciel et la terre; rappelez-vous cette baguette qui, dans les mains de Moïse, fit le salut d'Israël et la perte de Pharaon; ce bois salubre, qui changea les eaux amères en des eaux douces; ce serpent d'airain, dont la vue guérissait dans le désert les morsures des serpents; cette situation de Moïse sur la montagne, qui assurait la victoire à son peuple; ce bouclier de Josué, qui renversait les villes ennemies. Rappelez-vous cet étendard dont parle Isaïe, que le Seigneur devait élever au milieu des nations, pour réunir les peuples de la terre et rassembler les restes épars d'Israël et de Juda; cette clef de la maison de David, qui ouvrira le ciel sans qu'on puisse le fermer, et qui fermera l'enfer sans qu'on puisse l'ouvrir; ce *Thau* mystérieux, qui, empreint sur le front de ceux qui gémissaient au milieu de Jérusalem, les sauva du glaive de l'ange exterminateur; cette greffe tendre, dont parle Ezéchiel, que le Seigneur devait planter sur une des plus hautes montagnes d'Israël pour y germer, y porter des fruits et attirer dans son vaste feuillage tous les oiseaux du monde. Rappelez-vous cette clef de la mort et de l'enfer que saint Jean vit en esprit dans les mains du Fils de l'homme; ce signe du Dieu vivant, qui doit préserver ses serviteurs des monstres sortis du puits de l'abîme; cet arbre de vie placé au milieu de Jérusalem et dont les feuilles guérissaient les nations. Quelles images, mes frères! Que de puissance elles annoncent dans la croix de Jésus-Christ! Que d'effets merveilleux ne devons-nous pas en attendre; et qu'elles sont propres à fonder nos plus belles espérances!

Après cela, mes frères, qu'est-ce qui pourrait vous jeter dans le découragement ou dans les terreurs? Serait-ce le nombre ou l'énormité de vos péchés? Mais c'est précisément pour l'expiation des péchés, même les plus énormes, que Jésus est mort sur la croix. C'est, dit-il lui-même, pour sauver les pécheurs que je suis venu, et l'Apôtre ne nous dit-il pas (*Rom.*, V.) que là où il y avait une abondance de péchés, il y a eu une surabondance de grâces? Nous avions tout à craindre, il est vrai, de la justice divine, mais le Christ n'a-t-il pas détourné sur lui seul l'anathème prononcé contre le genre humain? n'a-t-il pas attaché sur sa croix, effacé de son sang l'arrêt de réprobation rendu contre nous tous? Qui pourra faire revivre des crimes qu'il a détruits, rendre sa miséricorde inutile et lui disputer les fruits de son sacrifice? Qui est celui qui, pour renouveler nos anciennes dettes et nous asservir de nouveau, lui rendra ce que nous lui avons coûté? Qui accusera les élus de Dieu, purifiés par ses souffrances et couverts de son sang? Qui condamnera ceux qu'il a sauvés par sa mort? Celui qui me justifie est auprès de moi : qui est celui qui osera m'accuser? Allons ensemble devant le trône de Dieu; que mon adversaire paraisse et qu'il s'approche; le souverain Maître, le Seigneur me protège et lui-même il a expié mes crimes : qui entreprendra de me condamner? Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous? Quand nous serions coupables des plus grands crimes, quand leur nombre égalerait celui des étoiles du ciel et des grains de sable de la mer, ils seraient encore bien au-dessous des satisfactions de mon Sauveur. Quelles souillures ne seraient point lavées, quels crimes ne seraient point expiés par le sang précieux de Jésus-Christ? Quelle maladie pourrait être incurable pour ce grand remède? Tous les péchés des hommes mis dans la balance pourraient-ils l'emporter sur le prix de leur rançon? Eloignez de moi, ô mon Sauveur, une défiance qui vous outragerait. Quand je serai plus pécheur encore que vous n'êtes juste; quand j'aurai plus outragé le Seigneur que vous ne pouvez lui plaire; plus fait de mal à ses yeux que vous ne pouvez lui offrir de mérites, c'est alors seulement que je me croirai permis de manquer de confiance en votre croix.

Craignons-nous la puissance du démon? Mais ne savons-nous pas que Jésus-Christ après avoir vaincu par sa croix et désarmé les principautés et les puissances, les a menées hautement comme en triomphe? Le vrai David n'a-t-il pas arraché au lion infernal la brebis qu'il tenait dans sa gueule, et qu'il était prêt à dévorer? Ce monstre ne peut maintenant que tourner en rugissant autour d'un chrétien muni de cette arme invincible et couvert du sang de son Rédempteur. Ce fort armé n'a d'autres esclaves que ceux qui se livrent lâchement à lui. Le lion de la tribu de Juda l'a vaincu et le tient dans les fers.

Le ciel nous paraîtra-t-il trop élevé, pour y prétendre ? Mais le Sauveur n'a-t-il pas dit, avant de remonter au ciel, je vais vous préparer la place ? Le ciel est sans doute bien élevé pour des vers de terre ; mais pensez qu'un Dieu en est descendu lui-même, et qu'il ne peut y retourner qu'en nous remportant avec lui comme ses dépouilles. Il nous demande à son Père comme le prix de sa mort. Il se soumet à ne rentrer dans sa gloire que par les souffrances ; pourvu qu'il nous soit permis de l'y suivre. Quoi que maître du ciel, parce qu'il est Dieu, il veut en jouir comme Rédempteur, à titre de conquête, afin d'être en droit de le partager avec nous ; en un mot il ne veut pas être séparé de ceux qu'il a rachetés. O mon Père ! je veux, dit-il, qu'ils soient avec moi. Comme, mes frères, ils sont vos enfants, et en cette qualité ils doivent avec moi partager votre héritage. Le ciel est devenu leur patrie. Ils jouiront de ma gloire. Je n'ai souffert la mort que pour les faire vivre éternellement avec moi. Je ne suis descendu si bas que pour les élever jusqu'à mon trône. Si leurs souffrances, si leurs mérites présents n'ont par eux-mêmes aucune proportion avec la gloire future, mes mérites sont les leurs ; les faibles satisfactions qu'ils tâchent de vous faire, se confondent avec les miennes. O mon Père ! voyez leur pénitence à côté de ma pénitence ; leur croix à côté de ma croix. Non, leur cause ne peut plus être séparée de ma cause. Tous les vrais pénitents s'approprient les mérites de mes souffrances participant aux droits de ma filiation divine et peuvent réclamer le prix de mon sang. S'ils suppléent par des satisfactions proportionnées à leur faiblesse ce qui manque de leur côté à mes souffrances ; si, par ce moyen facile, ils s'appliquent les mérites de ma passion et de ma mort, Père saint, vous leur devez la couronne des justes. En les réprouvant, c'est à moi que vous refuseriez la récompense que je leur ai acquise par tant de douleurs et tant d'opprobres. Ils se sont attachés avec moi sur la croix, rien ne sera capable de nous séparer. S'ils ont souffert avec moi, ils seront glorifiés avec moi dans l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

SERMON XVI.

Pour le dimanche des Rameaux.

SUR L'HUMANITÉ DES SOUVERAINS.

Dicite Filiae Sion : Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus. (*Matth.*, XXI.)

Dites à la fille de Sion : Voici votre Roi qui vient à vous plein de douceur.

Sire,

Ce sont les paroles du Seigneur, qui ordonnait à Zacharie d'annoncer à Jérusalem le Messie qu'elle attendait sans cesse ; et l'application qu'en fait l'Evangile à l'entrée glorieuse de Jésus-Christ dans cette ville, ne permet pas de méconnaître en lui ce roi tant promis à la terre et tant célébré par les

prophètes. Mais quel est le caractère de sa royauté ? Voilà, mes frères, ce que je dois vous développer aujourd'hui pour entrer dans l'esprit de l'Evangile. Je trouve ce caractère principal dans les paroles mêmes de mon texte. Jésus y est annoncé comme un roi plein de douceur et d'humanité : *Ecce Rex venit tibi mansuetus*.

Modèle admirable pour tous les souverains dont la royauté n'étant qu'une émanation de la royauté de Jésus-Christ, doit avoir les mêmes caractères. Fondé sur ce grand principe, je rapprocherai de l'humanité du Sauveur celle que les rois doivent montrer à son exemple. Et on ne me dira point sans doute que cette matière passe les bornes du ministère évangélique. C'est le point sur lequel les divines Ecritures sont le plus abondantes. Ces trésors doivent-ils être cachés à des rois très-chrétiens ? Qu'il en juge bien autrement, Sire, cet illustre et savant prélat de l'Eglise de France, à qui votre auguste bisaïeul confia l'éducation de son fils ! Il fit pour l'instruction de ce prince un recueil précieux de tout ce qui peut avoir quelque rapport dans les livres saints au grand art de régner, et il en forma un corps de politique sacrée, qu'on pourrait appeler le livre des souverains, et qui peut, mieux que tous les systèmes humains, mieux que toute la science profane du gouvernement, assurer la gloire des rois, le bonheur des peuples et la durée des empires. J'en ferai, Sire, la base de ce discours, persuadé avec saint Paul que tout ce qui est écrit dans les livres saints doit être la matière de nos instructions. David n'a-t-il pas dit (*Psal.*, II) : Attachez-vous, ô rois ! à comprendre ce que je vous dis ; instruisez-vous arbitres de la terre ? Salomon n'a-t-il pas dit encore (*Sap.*, VI) : C'est à vous, ô rois ! que je parle : écoutez ces paroles qui vous sont adressées pour apprendre à régner avec sagesse ? Voici ce que dit le Seigneur le Dieu des armées, disaient mille fois les prophètes aux rois d'Israël et de Juda, et pleins de la grandeur de leur ministère, ils leur parlaient ensuite avec une sainte hardiesse. Eh ! que serions-nous, Sire, dans ce temple auguste, si nous n'étions pas l'écho de ces discours divins ? Quand nous n'apporterons à la cour de nos rois que ces oracles sacrés : quand nous puiserons nos discours dans cette source divine ; pourquoi ne dirions-nous pas aussi, écoutez, ô rois ! instruisez-vous, maîtres de la terre ; c'est à vous, ô rois ! que je parle, afin que vous appreniez à régner avec sagesse ?

Resserrons-nous dans un sujet aussi vaste. Le texte de notre évangile, en s'arrêtant à l'humanité du Sauveur, nous oblige aussi de borner notre discours à cette grande vertu si nécessaire aux souverains. Il est facile de voir qu'elle en renferme trois principales, qui sont la clémence, l'amour de la paix et la bienfaisance. Cette matière qui semble d'abord, Sire, n'intéresser que Votre Majesté, en lui présentant le modèle accompli des souverains, sera néanmoins utile à tous

mes auditeurs, en leur montrant Jésus-Christ sous un rapport qu'ils ne connaissent peut-être point assez; et en leur faisant aimer ce divin Maître qui, par la prééminence et les caractères de sa royauté, a le premier droit à leur obéissance et à leur amour. Implorons avant tout les lumières du Saint-Esprit, par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

Sire,

I. Heureux, dit le Sauveur, les hommes doux et cléments, ils régneront paisiblement sur la terre (*Matth., V*). Heureux les hommes enclins à la miséricorde, ils l'éprouveront à leur tour. Ceux, au contraire, qui sont toujours prêts à condamner et à punir seront traités de même : et je ne leur accorderai que la même mesure de grâces qu'ils auront accordée. Il n'est peut-être pas, mes frères, de plus grande preuve de la clémence de Jésus-Christ, que d'en avoir fait un devoir aux souverains, et de les y avoir engagés par tout ce que ses promesses et ses menaces peuvent avoir de flatteur et d'effrayant dans cette vie et dans l'autre. Mais ne croyez pas que sa clémence se borne à recommander cette vertu à tous les dépositaires de son autorité; ici, comme dans tous les autres points de la morale de Jésus-Christ, le précepte est accompagné de l'exemple. Rappelez-vous la manière pleine de bonté, dont Jésus sauva la femme adultère des mains de ses accusateurs et du supplice qu'elle avait mérité; la réponse pleine de douceur et de charité qu'il fit à ses apôtres, lorsqu'ils demandaient à foudroyer une ville qui lui avait fermé ses portes : rappelez-vous l'indulgence qu'il daigna témoigner à la pécheresse en faveur de son repentir; les sentiments de tendresse et de compassion qui lui firent donner des larmes aux malheurs qui devaient fondre sur Jérusalem et sur la nation Juive; la clémence avec laquelle il chassa des profanateurs de la maison de son Père, au lieu de les exterminer, et qui lui fit borner le châtement des soldats venus pour le saisir, à un souffle qui les renversa sans leur ôter la vie. Rappelez-vous l'accueil touchant qu'il fit à l'infâme Judas, le tendre baiser, le doux reproche qu'il se contenta d'opposer à sa noire perfidie; la patience avec laquelle il souffrit dans le prétoire les coups et les outrages des scélérats qu'il pouvait anéantir d'une seule parole, et la prière qu'il fit à son Père, avant d'expirer sur la croix, de pardonner aux auteurs de sa mort. Ah ! que vous aviez raison, Seigneur, de dire à votre prophète, annoncez à Jérusalem que son roi vient à elle plein de douceur et de clémence ! Que vous êtes en droit de dire à tous les souverains, apprenez par mon exemple à être doux, affables, populaires, humains : *Discite a me quia mitis sum et humilis corde.* (*Matth., XI.*)

Que de leçons en effet renferment pour les rois de si grands exemples ! Aux portes de Samarie que Jésus refuse de consumer par le feu du ciel, ne semble-t-il pas dire à

tous les souverains, connaissez à ce trait de clémence l'esprit et la douceur de mon règne. Ce n'est pas que vous deviez laisser inutile en vos mains le glaive qui vous sera donné principalement pour la défense de ma religion. Votre devoir le plus sacré sera de protéger mon église contre ceux qui oseraient lui faire des outrages publics, de venger la gloire de mes autels des attentats de leurs ennemis, de châtier les profanateurs de mon culte, de réprimer sévèrement la licence effrénée des écrits impies, d'arrêter les progrès de la contagion, par le châtement de ces coupables chefs qui entraînent la foule des sectateurs, et d'étouffer sous le poids de l'autorité ces pestes publiques, qui se seront comme vouées à répandre l'hérésie ou l'impie.

Mais n'oubliez pas, même en punissant, que vous êtes les ministres d'un Dieu plein de clémence, les protecteurs d'une religion qui ne respire que modération et que charité. Que ses ennemis en reconnaissent la douceur dans celle de leurs châtements. Que votre bras s'arme rarement du glaive exterminateur. Les intérêts de la foi, ou l'honneur de l'église, demanderont rarement des victimes. Je ne prends que des verges, au lieu de ma foudre, contre les profanateurs de la maison de mon Père.

Ne croyez pas surtout devoir toujours des châtements à l'erreur. Ce n'est point elle principalement que vous devez punir; c'est l'atteinte qu'on donnerait à l'unité de mon culte, c'est la profanation et le sacrilège, c'est le schisme, la révolte ou la sédition, quand ces crimes se joignent à l'erreur : car quant à ceux qui, sans dogmatiser, sans troubler le culte extérieur et le repos de l'état ne se tromperaient que pour eux-mêmes; quant au peuple malheureusement séduit par de faux docteurs, ou égaré par les préjugés de l'enfance, ils ne devraient exciter que votre compassion. Qu'une instruction charitable dissipe leurs erreurs et non les vexations, les prisons et les échafauds. Voyez-moi refuser à mes disciples de consumer par le feu du ciel une ville qui rejette ma doctrine et ma personne : imitez cet exemple de modération et de clémence. La propagation de la foi ne doit pas être regardée comme l'ouvrage des souverains. Il faut que cette même religion qui, au lieu de s'établir par la force, aura surmonté la cruauté des tyrans et toute l'autorité des empereurs, conserve jusqu'à la fin cette auguste empreinte de divinité, qui doit la distinguer si glorieusement de toutes les religions du monde. Qu'un faux zèle n'entreprenne donc pas de convertir par la force des peuples déjà trop malheureux par leurs égarements. On ne frappe point des aveugles pour les faire marcher dans le bon chemin. C'est à ma grâce à les éclairer; et que l'autorité ne prétende pas venir au secours de la grâce. La foi se persuade et ne se commande pas.

Ce n'est point à vous, ô rois, que j'ordonne de forcer ceux qui sont hors de l'église à entrer dans son sein; c'est à mes ministres

que j'ordonne d'employer pour cette sainte violence les armes de l'exemple, de la charité, du zèle, de la patience et de l'instruction; les persécutions ne sont propres qu'à irriter le fanatisme et à faire haïr la vérité. Il serait possible que ma religion souffrit davantage du zèle indiscret de ses défenseurs, que de la rage de ses ennemis.

Si des esprits fougueux et emportés par un faux zèle, tâchent d'allumer la foudre en vos mains, et d'armer votre bras contre l'erreur tranquille et soumise aux lois de l'Etat; répondez-leur comme je réponds à mes disciples : Allez, vous ne connaissez pas l'esprit de votre religion : pouvez-vous ignorer qu'elle est une religion de paix, de douceur et de charité? *Nescitis cujus spiritus estis* (Luc., IX.)

Voyons maintenant ce divin Sauveur approcher de Jérusalem; en prévoyant la désolation de cette ville ennemie de son nom et de sa foi. Les larmes qui coulent de ses yeux ne semblent-elles pas dire à tous les souverains : prévoyez avec la même douleur tous les maux que va faire souffrir la guerre, je ne dis pas seulement à votre peuple, mais même à vos ennemis. Que vos entrailles soient émues d'avance des torrents de sang que vous allez verser et des calamités dont vous allez couvrir la face de la terre. Que dans la cause la plus juste, ces sentiments de compassion, plus justes encore, ne vous fassent prendre les armes que malgré vous, et pour obliger l'ennemi à les poser malgré lui. Ainsi cléments envers l'humanité, vous imitez celui qui n'est pas venu pour perdre les hommes, mais pour les sauver.

Enfin, en refusant de condamner la femme adultère, et en pardonnant à la pécheresse, ne semble-t-il pas dire aux souverains qu'il ne doit partir de leurs bouches que des paroles d'indulgence, et de leur trône que des grâces; qu'en confiant aux magistrats cette partie de l'autorité souveraine, qui poursuit le châtement des coupables, ils ne doivent se réserver que le droit de leur pardonner; et que les plus justes peines du crime, ces mêmes peines qu'il est glorieux aux dépositaires des lois de décerner contre les méchants, auraient dans la bouche du souverain je ne sais quoi d'odieux, qui ternirait l'éclat de la majesté royale?

Oui, mes frères, des criminels délivrés du supplice, voilà les sacrifices que demande aux souverains le Dieu clément que nous adorons. Ce n'est pas cette cruelle divinité des païens, qui se nourrissait de victimes humaines; ce ne sont pas ces dieux dont parle le Sage, à qui l'on immolait ses enfants, ses hôtes, ses amis : notre Dieu, dit le Prophète, est le Dieu des vivants. La plus agréable victime qu'on puisse offrir à ses yeux est celle dont on a prolongé la vie. Du haut de son trône il crie aux rois de la terre par la voix du Sage : Délivrez les coupables qu'on mène au supplice, et ne vous laissez pas d'arracher ces malheureux à ceux qui les forcent de descendre au tombeau.

Ce n'est pas qu'il n'y ait de fréquentes occasions où la clémence doive céder au bien public, et où il serait trop dangereux d'épargner les méchants : il en est qu'il faut sacrifier à la tranquillité publique, ou faire servir d'exemple à tous ceux qui seraient tentés de les imiter. La clémence envers cette espèce de coupables serait une cruauté envers le peuple entier. Je sais que la plupart de ces malheureux doivent être des victimes immolées au salut de plusieurs; et que le souverain, dans ces cas, doit-être par sa fermeté comme une ville fortifiée, comme une colonne de fer et comme un mur d'airain : mais je sais aussi que sa justice deviendrait odieuse si elle était toujours inflexible; qu'il perdrait le droit le plus précieux de sa couronne et le plus bel apannage de la royauté. Je sais que si le bien public demande souvent le supplice des coupables; ils doivent au moins trouver grâce dans le cœur du monarque attendri; et, en périssant sous le glaive des lois, lui laisser le regret de ne pouvoir le suspendre. Je sais que si l'on doit faire mourir des criminels, c'est moins pour punir leurs forfaits que pour prévenir ceux qu'ils pourraient commettre encore, et qu'en les condamnant à mort, c'est la société qu'on veut sauver plutôt que de les perdre. Ainsi, toutes les fois qu'on peut compter sur la sincérité de leur repentir et les délivrer, sans nuire sensiblement à la chose publique, oui, j'ose le dire, il y a autant de justice que de bonté à user de clémence.

C'est surtout lorsqu'on règne sur une nation policée et dont les mœurs sont douces, que la clémence est plus nécessaire envers les coupables et qu'il peut même être utile à l'Etat de tempérer la sévérité des lois. C'est là ce trône que le Sage dit être affirmé par la clémence. C'est là ce roi dont la douceur et la droiture sont la plus sûre garde. Les Juifs, longtemps esclaves au sein de l'Égypte, en avaient rapporté le caractère. Durs, ingrats, féroces, enclins à la révolte, insensibles à tout autre motif qu'à la crainte des châtements, ils devaient être gouvernés avec un sceptre de fer. Moïse, en faisant impitoyablement périr au désert des milliers de coupables, apprit à ses successeurs quel devait être le gouvernement de ce peuple grossier. Ce n'est pas ainsi qu'on doit gouverner une nation dont le caractère particulier est l'honneur, l'amour du prince et de la patrie. Il lui faut un maître doux, clément, affable. Tout en lui, jusqu'à un regard, est faveur ou disgrâce. Qu'on punit, qu'on récompense aisément des sujets dont le plus grand bonheur est de plaire à leur maître!

Ici, mes frères, toute application devient inutile. Chacun de vous l'a déjà faite à la gloire de son roi et de sa patrie. Dans l'image que je viens de vous présenter d'un prince trop chéri de ses sujets et qui règne sur des cœurs trop sensibles pour qu'il soit nécessaire de les conduire avec sévérité, vous avez reconnu votre souverain et vous.

vous êtes reconnus vous-mêmes. Oui, tel est le monarque qui convient à la nation française. Sur son front doit se peindre la clémence; il faut que la réputation constante de sa bonté, plutôt que l'éclat de sa cour et la magnificence du trône appelle, comme vous, Sire, auprès de sa personne un concours de peuple joyeux de l'approcher, et en forme comme une circulation continuelle du centre à toutes les parties de son royaume. Il faut que toute la nation s'empresse de contempler un si bon maître, et que ses regards, à son tour, ainsi que les vôtres, n'annoncent que la clémence à tous ceux qu'un amour mêlé de respect rassemble dans son palais ou fait voler sur ses pas. Loin de nos rois cette farouche fierté d'Assuérus dont l'aspect seul glaçait d'effroi tous ceux à qui il était permis d'approcher de son trône, et qui punissait de mort quiconque osait, sans être appelé, paraître en sa présence, fût-ce la reine même. Non, je ne reconnais là ni la majesté du trône, ni ce respect filial, cette affectueuse fidélité qu'il doit inspirer aux peuples. Ah! que l'affabilité, que la clémence conviennent aux souverains! que ces vertus vraiment royales relèvent l'éclat d'une couronne et qu'elles sont propres à gagner les cœurs! Oui, elles font sur les hommes des impressions plus profondes et plus agréables que les qualités bruyantes et les vertus héroïques. J'ose le dire avec le Sage, la seule douceur peinte sur le visage du roi donne la vie au peuple qui l'environne. La sérénité de ses regards, l'air de clémence dont il tempère la majesté de sa personne, sont au peuple ce qu'est la rosée du soir à l'herbe desséchée, et une pluie douce à une terre brûlante. Dans un maître de ce caractère je reconnais votre image, ô mon Dieu, vous qui aimez d'autant plus à pardonner qu'il vous est plus facile de nous punir.

Cependant, la clémence n'est une vertu que lorsqu'elle se trouve dans un prince d'ailleurs ferme, absolu, et qui sait, quand il est nécessaire, s'armer d'une juste sévérité. Tout est faible, tout chancelle sous un chef timide et chancelant, ou, pour mieux dire, les partis, la cabale, l'esprit d'indépendance, de trahison et de révolte, tout prend des forces à mesure qu'elles manquent au souverain. On ose d'autant plus entreprendre sur l'autorité royale, qu'elle ose moins frapper elle-même. Une bonté déplacée ne fait que des ingrats et des rebelles. Je rougis pour ma patrie des monstrueux attentats qu'attirèrent à un prince débonnaire une bonté excessive et une timide clémence.

Le grand art est donc de discerner les occasions où il faut s'armer de rigueur et celles où l'on peut, sans danger, user de clémence. Que le règne de David nous offre un bel exemple de ce discernement! Le penchant de son cœur, les intérêts de sa gloire, les troubles qui s'élevèrent sous son règne, tout l'engageait à la clémence. C'est à cette vertu de son maître, que Joab dut l'impunité de

ses meurtres et Séméï de ses outrages; mais qu'il sut être sévère, lorsque son trône, quoique affermi par ses victoires, allait chanceler pendant la jeunesse de Salomon! La sûreté du nouveau roi demandait quelques exécutions sanglantes; David, en mourant, les indique à son fils; non pas qu'il eût changé de caractère : mais c'est que les circonstances étaient changées. Un grand roi sait quels sont les temps de pardonner et les temps de punir. Il sait que la clémence et la sévérité ont chacune leurs occasions et leurs moments. Ce discernement est une partie délicate et difficile dans l'art de régner. Il est aisé de prendre le ton législateur et d'établir des règles générales. Il n'y a que le Sage qui discerne les temps et qui règle sur cela son jugement et sa conduite.

II. L'humanité renferme une autre vertu aussi nécessaire que la clémence pour le bonheur des peuples et pour la prospérité des empires, c'est l'amour de la paix; et c'est là aussi, mes frères, le second caractère de la royauté de Jésus-Christ. Avec lui, disent les prophètes, naîtront la justice et une paix abondante. Chaque page des Ecritures lui donne le nom de Dieu de paix. Il n'y est question que de l'alliance éternelle de paix, qu'il doit faire avec les hommes. Dans son incarnation se sont réunies la miséricorde et la vérité, la justice et la paix; à sa naissance les anges ont publié dans les airs la paix qu'il venait donner à la terre; dans le cours de son ministère il n'a travaillé qu'à établir par sa doctrine et par ses exemples la charité, et avec elle l'union, la paix et la concorde. A sa mort, il a été la victime pacifique qui a désarmé la colère de Dieu, qui a changé en amour sa haine pour le genre humain; et, selon l'expression de saint Paul, le sang qu'il a versé sur la croix a rétabli la paix entre le ciel et la terre. Après sa résurrection il réitère à chaque apparition des assurances de paix, pour en rétablir l'espoir peut-être affaibli dans ses disciples par le scandale de la croix et de son tombeau. Bientôt après il envoie ses apôtres prêcher à toutes les nations l'Evangile de paix. Son Eglise, formée des Juifs et des gentils, des Grecs et des nations barbares, devient comme une seule bergerie dont il est pasteur, et où on voit paître ensemble, selon l'expression d'un prophète, le lion et la brebis, le loup et l'agneau, le chevreau et le léopard. C'est lui seul qui donne encore tous les jours la paix à son Eglise après l'avoir purifiée par le feu des persécutions, ou l'avoir éprouvée par les troubles de l'hérésie. Lorsqu'il semble que les rois, fatigués des horreurs de la guerre et las de verser le sang humain, veulent enfin poser les armes; c'est par ordre de celui dont le nom est le Seigneur, qui fait cesser les combats. C'est lui qui dicte leurs traités. C'est le Dieu des souverains, qui s'assoit dans l'assemblée des dieux de la terre, et qui juge leurs différends. La paix intérieure de l'âme où il règne sur des passions vaincues, sur une volonté soumise et sur des crimes effacés, est

son ouvrage. C'est surtout dans le ciel que je vois ce roi pacifique régner sur des bienheureux, consommés avec lui dans une union parfaite et indissoluble, tous réunis dans un même centre, possédant un même bien sans orgueil et sans envie.

Aussi, mes frères, l'amour de la paix est-il la vertu que Dieu aime le plus dans les rois. C'est pour défendre leur Etats contre les entreprises de l'ennemi qu'il a remis dans leurs mains le glaive des combats; et non pour troubler leurs voisins. Bien loin de les autoriser à dépeupler leur empire par des guerres sanglantes, il doit leur demander compte du peuple qu'auront tenu dans le néant la dureté du gouvernement et la misère publique.

Il doit les punir un jour, comme s'ils eussent étouffé tous ceux qui n'ont pas vu le jour, et qu'auraient vu naître un règne plus doux, ou un gouvernement plus sage. Comment souffririez-vous, ô mon Dieu, la mort d'un peuple tout entier, vous qui vengez sévèrement la mort d'un seul homme? Si le sang d'Abel se fit entendre jusqu'à vous, Seigneur, comment le ciel ne retentirait-il pas du cri que le sang d'un million d'hommes ne cesserait d'élever vers vous du fond des enfers? Comment n'auriez-vous pas en exécution des princes qui auraient immolé l'élite de leur peuple à leur ambition, dans une guerre injuste; vous, ô mon Dieu, qui, après les justes guerres que David avait entreprises par vos ordres; après des combats auxquels vous aviez daigné vous-même former son bras, ne pûtes le voir sans une espèce d'horreur, fumant du sang de ses ennemis? Vous ne voulûtes pas que votre temple fût bâti par des mains sanglantes. Il ne lui fut permis que d'en amasser les matériaux. Vous réserviez l'honneur de le construire au roi pacifique son successeur, et vous jugeâtes qu'un prince nourri dans les combats, n'était pas digne de bâtir un temple au Dieu qui fait son séjour au sein de la paix.

Mais quel est cet amour de la paix dont le Seigneur fait aux souverains un devoir sacré? Est-ce un vain scrupule qui enchaîne la valeur par la crainte de verser le sang humain, et d'être le fléau de quelques provinces? Une lenteur à prendre les armes, qui donne à l'ennemi le temps de s'avancer et d'envahir des places? Une pusillanimité qui ne fait éviter la guerre, que parce qu'on la craint, ou qu'on ne l'entend pas? Est-ce un désintéressement outré, qui fait négliger les prétentions les plus légitimes? une lâcheté qui souffre qu'on insulte impunément à la majesté du trône, ou qu'on manque à la foi des traités? une facilité à quitter les armes, aussitôt que le désir d'un ennemi épuisé, qui veut reprendre des forces? une modération mal entendue, qui refuse d'affaiblir par des conquêtes un agresseur ambitieux et toujours remuant? Est-ce une indolence qui se rebute aisément des embarras et des fatigues de la guerre? un amour de son repos, qui le fait honteusement acheter de

toute puissance qui menace de le troubler? une timide politique qui laisse former des ligues dangereuses, ou qui fait voir au prince avec tranquillité, l'agrandissement des puissances rivales, préparer des fers à ses successeurs, pourvu que ce calme perfide le laisse descendant, dure autant que son règne? Est-ce enfin le désir efféminé de mener une vie tranquille, dans l'oisiveté ou dans les plaisirs? A Dieu ne plaise, que je prête à la religion des maximes capables d'avilir un souverain! Ce lâche amour de la paix rendrait le prince un objet de mépris; ferait la honte de son repos, l'opprobre de la nation; l'avilissement du trône, et bientôt il serait forcé de s'armer ou de recevoir au sein de la paix, les plus dures lois qu'on donne aux vaincus.

Non, mes frères, l'amour de la paix ne doit pas empêcher un prince de faire la guerre par de justes motifs, d'immoler une partie de son peuple au salut du peuple entier; de faire couler du sang, pour rétablir la vigueur de l'empire et de faire du théâtre de la guerre, un théâtre de calamités, pour assurer le bonheur de la terre. Que de raisons de prendre les armes, ne trouve-t-on pas consacrées dans les divines Ecritures! On y voit le Seigneur, bien loin de condamner une guerre juste et légitime, l'ordonner souvent à son peuple. Cent fois consulté par les Juifs s'ils devaient attaquer leurs voisins, ou en venir aux mains avec l'ennemi, ne les a-t-il pas envoyés au combat? Lui-même ne prend-il pas le plus souvent le nom de Dieu des armées; et n'est-ce pas lui qui donne la victoire? On peut-être un saint roi au milieu du tumulte des armes, comme au sein de la paix. David se sanctifie dans les combats, et n'en est pas moins juste que Salomon dans un règne paisible. Les Philistins auraient pu donner des fers à la Judée; ce prince ne cesse de leur faire la guerre. Dans une autre occasion, il court aux armes et venge cruellement l'affront que le roi des Ammonites avait osé faire à ses ambassadeurs.

Les livres saints autorisent même le droit de conquête lorsqu'elle est le fruit d'une guerre légitime. Dieu ayant donné à Abraham la terre promise, les Israélites s'en emparèrent par droit d'héritage. Jacob donne à Joseph des domaines qu'il a, dit-il, enlevés aux Amorrhéens, son épée et son arc à la main; et Jephthé répond aux Ammonites, il est bien juste que nous possédions ce que Dieu nous a donné par nos victoires. Enfin le plus grand des conquérants, c'est Jésus-Christ, ce vainqueur du Très-Haut, des hommes et des démons, qui, par l'effusion de son sang, a conquis le ciel, la terre et les enfers.

Ce n'est pas que je prétende ici justifier ces conquérants odieux qui sont nés pour le malheur de l'humanité, que la fureur d'étendre leur empire a rendus les fléaux de la terre et qu'un amour ardent de la gloire a comme altérés du sang humain. Ce sont des monstres dans la religion, dans la saine politi-

que et dans la nature. Si quelque nation éblouie de leur fausse grandeur, se passionne pour leurs succès et envie de tels maîtres; exaucez-la, ô mon Dieu, dans votre fureur; mais puisse le Dieu protecteur de la France préserver à jamais cet empire d'un souverain né avec une valeur bouillante qui ne respire que les combats, qui ne désire que les conquêtes, qui n'aime que l'art de la guerre, dont l'ambition se trouve trop resserrée dans ce vaste empire et dont l'impétuosité ne juge pas d'entreprise impossible. O ma patrie, je vous prédis alors une foule de calamités. Ce règne belliqueux sera le règne des misères publiques.

Quelle est donc, me dira-t-on, dans un souverain cette vertu paradoxale qui aime la paix et qui n'empêche point de faire la guerre, qui n'ambitionne point les conquêtes et qui n'empêche pas de conquérir, qui ne cherche qu'à défendre le repos de l'empire et qui n'empêche pas de prévenir les desseins d'un rival ambitieux, qui se borne à ne pas recevoir la loi des voisins, et qui, s'ils osent attaquer, n'empêche pas de leur donner des fers; qui préfère le bonheur des peuples à la gloire des armes, et qui laisse un prince toujours prêt à les prendre pour soutenir les droits de sa couronne; qui lui fait consacrer tous ses soins à perpétuer la paix et son loisir à des préparatifs de guerre? Oui, mes frères, c'est dans ces contradictions apparentes que je fais consister le véritable, le solide amour de la paix.

En un mot voici le caractère d'un prince vraiment pacifique dans les diverses positions où peut le placer la Providence. Sans avoir la passion des conquêtes, il sait, quand il le faut, sortir de son repos. Il n'attend pas qu'une puissance qui devient tous les jours plus redoutable devienne en état de l'opprimer. Il ne souffre pas qu'on insulte son pavillon, qu'on trouble le commerce de ses sujets et qu'on tarisse ainsi la source de leurs richesses. Cette fausse paix deviendrait alors plus fatale que la guerre, et, en faisant d'abord à l'État des plaies moins sensibles, elle en ferait de plus incurables. Si de justes représentations, si les voies les plus douces n'assurent point la paix, il se croit obligé de l'acheter par des batailles et de la cimenter par des ruisseaux de sang.

Dans la prospérité, plus jaloux du titre de pacificateur que de celui de conquérant, il n'emploie la supériorité de ses armes qu'à forcer l'ennemi à demander la paix; il la préfère à de nouveaux triomphes, et, redoutant la guerre pour son peuple bien plus qu'il ne l'aime pour sa gloire, il sacrifie des lauriers inutiles au repos de ses sujets et à l'abondance.

Dans les revers, il fait de nouveaux efforts plutôt que de souscrire à des conditions trop dures, et, s'il ne peut enfin espérer une paix glorieuse qu'en accablant son peuple, c'est alors que sa bonté paternelle fait, pour le soulager, de généreux sacri-

fices et qu'il consent à resserrer les limites de son empire, plutôt que d'en épuiser les ressources.

Après avoir réussi à rendre la paix à son royaume, que de tendres soins ne donnera-t-il pas, aussitôt qu'il lui sera possible, à réparer l'épuisement de son peuple! Avec quelle activité ne travaillera-t-il pas à rétablir la splendeur et la prospérité de l'empire! Ne craignez pas que la paix rétrécisse son génie, ni qu'elle endorme son zèle pour le bien de l'État. Des lois sages, des monuments immortels de la magnificence du souverain, des traités enfantés par la plus saine politique, des sociétés fondées pour hâter les progrès des sciences et des lettres, les arts encouragés, le vrai mérite honoré, récompensé, le commerce rendu florissant, la diminution des subsides, l'abondance des campagnes, la population rétablie et augmentée à proportion des richesses, la paix intérieure de l'Eglise et de l'État, des forces redoutables toujours en état de marcher, des ports menaçants par le nombre des vaisseaux, des foudres forgés pour le besoin et prêts à frapper quiconque osera troubler le repos de l'empire; voilà quels seront les fruits glorieux de son loisir. Heureuse la terre dont le roi n'a que de grandes pensées.

Il prévoit la guerre au sein de la paix; il assure le trône pour le temps des secoues; il affermit d'avance la monarchie contre ses malheurs à venir; et, lorsque tout plie sous ses ordres, il pense à fortifier ses descendants contre les troubles du dehors et les dissensions domestiques. Ce prince ne vit passuellement pour son siècle: il consacre à la postérité sa tranquillité présente. Il n'est point de temps de repos pour un souverain qui veut l'assurer à son peuple.

III. La clémence et l'amour de la paix ne font pas seules toute l'étendue de l'humanité qui doit être le caractère des souverains. Que cette vertu serait imparfaite sans la bienfaisance! Il ne suffit pas à un bon roi de faire grâce aux coupables et d'épargner le sang humain, autant qu'il est possible, en prenant difficilement les armes; il veut encore faire du bien à tous et rendre heureux, autant qu'il est en lui, jusqu'aux moindres de ses sujets. Tel fût le caractère de Jésus-Christ, ce roi par excellence, qui doit servir de modèle à tous les autres. Sa morale ne tend qu'au bonheur de l'humanité; il ne cherche qu'à serrer et à multiplier les liens qui unissent les hommes; et, par le plus grand des bienfaits, il les oblige tous à des bienfaits réciproques.

Mais, indépendamment de sa doctrine, qui ne sait que ses miracles furent tous des miracles de bienfaisance et d'amour? Quelle différence de lui à tous les prophètes! Leurs discours ne sont le plus souvent que des menaces; leurs prédictions n'annoncent que des calamités; leurs miracles ne sont que des châtiments; mais en Jésus tout respire la douceur et l'humanité. S'il exerce sur les démons un empire absolu, c'est pour les chasser des corps possédés et les faire ren-

trer dans l'abîme. S'il renverse l'ordre de la nature et s'il commande aux éléments, ce n'est pas pour étonner, pour effrayer les hommes ou leur faire admirer sa puissance, c'est pour guérir leurs infirmités, pour ressusciter des morts et consoler ainsi des vivants éplorés ; pour calmer des tempêtes qui font craindre un naufrage ; pour remplir les filets des pêcheurs fatigués d'une pêche infructueuse ; pour payer le tribut à César, et pour nourrir un peuple immense qui l'a suivi dans le désert. Jamais sa puissance ne devient malfaisante, ni redoutable à ses frères. Le seul prodige où il ait paru s'écarter de sa douceur ordinaire se borne à faire sécher un arbre stérile. Est-il un jour qu'il n'ait point marqué par des bienfaits, un canton de la Judée qui ne lui ait point éprouvés ? Est-il quelqu'un qui n'ait point senti les effets de sa bonté, après l'avoir implorée avec une véritable confiance ? Des enfants marquent-ils pour approcher de sa personne un empressement importun à ses disciples, il s'offense qu'on les écarte et s'empresse à son tour de leur marquer sa tendresse. Il ne veut pas que par sa faute il y ait des malheureux sous son règne. Venez à moi, s'écrie-t-il, ô vous tous qui êtes opprimés, vous qui succombez sous un poids accablant, je vous soulagerai : ne craignez pas, ajoute-t-il, de vous soumettre à ma domination : mon joug est doux ; et je n'impose que des fardeaux légers. (*Matth.*, XI.)

Ne croyez pas, mes frères, qu'une si belle vie se démente jamais ; et n'attendez pas de voir tant de bonté se ralentir ou s'épuiser. Ah ! jusque sur la croix ce divin Sauveur conserve le caractère de bienfaisance, qui a éclaté dans ses discours et dans ses œuvres. Le même amour pour les hommes qui l'a fait descendre du ciel, le fait monter sur le Calvaire. Son dernier soupir est un soupir de tendresse et de charité. Après avoir consacré aux bienfaits tous les jours de son ministère, il meurt pour le salut de son peuple ; et, dans sa qualité de roi, il ne voit que celle d'un pasteur obligé, non-seulement de pourvoir à la nourriture et aux besoins du troupeau, mais encore de se sacrifier lui-même pour le sauver.

Tel est, mes frères, le plus beau titre des rois ; telles sont leurs fonctions les plus douces. C'est sous le nom de pasteur qu'en parlent souvent les divines Ecritures. Vous êtes mon pasteur, dit le Seigneur à Cyrus. Au lieu de paître vos brebis, dit-il à David, vous paîtrez mon peuple d'Israël. Ce nouveau prince ne fait que changer de troupeau ; les soins sont les mêmes. Il doit pourvoir au besoin de ses peuples, comme il pourvoyait au besoin de ses brebis ; les conduire avec la même exactitude, les garder avec la même vigilance, les traiter avec la même affection et les défendre avec le même courage. Que ces devoirs sont glorieux à l'autorité souveraine ! que le nom de pasteur élève les rois et les rend aimables à l'humanité ! Il n'y a que l'orgueil à qui le nom de maître paraisse préférable ;

aussi le Sauveur à qui les titres les plus pompeux convenaient mieux qu'aux plus grands rois, au lieu de les prendre, se borne-t-il à dire de lui-même, avec une sorte de complaisance, *je suis le bon Pasteur* (*Joan.*, X.). Heureux le prince qui peut se rendre à lui-même ce glorieux témoignage ; et s'écrier avec Néhémias : Souvenez-vous, Seigneur, de me faire autant de bien que j'en ai fait à ce peuple. Malheur au contraire aux mauvais pasteurs qui, au lieu de paître mon troupeau, s'engraissent de sa substance ; je l'arracherai des bouches qui le dévorent, dit le Seigneur.

Qu'un roi selon votre cœur, ô mon Dieu, et en qui vous avez mis une effusion de votre bienfaisance infinie, est éloigné de regarder son peuple comme sa proie et de se dire à lui-même dans un excès d'orgueil comme ce monarque impie des livres saints : je suis, et il n'y a que moi sur la terre ! C'est lui, au contraire, qui se croit fait pour ses sujets, pour les nourrir, les défendre et pourvoir à leur félicité, aux dépens de ses biens, de son repos et de sa vie. Ses Etats sont-ils menacés ? il est disposé à servir de victime pour les sauver, tandis que l'Etat à son tour demande à être victime pour son roi. Admirable et sainte émulation que la religion exerce dans tous les cœurs ! Les sujets, en exigeant que le souverain se sacrifie pour leur bonheur, portent en eux un germe d'infidélité ; l'orgueil du souverain, en lui faisant regarder ses sujets comme un vil troupeau destiné à être égorgé pour ses intérêts ou pour sa gloire, le porte à la tyrannie ; la religion, en commandant au prince de se sacrifier pour son peuple, et au peuple de se sacrifier pour son prince, a pourvu admirablement au salut de l'un et de l'autre.

Qu'il est beau de voir ce combat de sentiments généreux entre David et la nation Juive ! Tandis que l'ange exterminateur ; pour punir le roi d'un mouvement d'orgueil fait tomber des milliers d'hommes sous son glaive terrible ; quels cris touchants percent les airs ! Vous croyez que c'est le peuple qui se plaint à Dieu d'être la victime innocente des crimes du prince ? Non, mes frères, il périt en silence. C'est le roi qui, d'une voix plaintive, s'écrie vers le ciel : C'est moi, Seigneur, c'est moi seul que vous devez frapper ; qu'a fait ce pauvre troupeau ? Doit-il périr pour un crime que j'ai commis ; et dont il n'est point coupable ? Excellent modèle des sentiments qui devraient animer tous les souverains au sein des calamités publiques ; et les intéresser toujours au sort des malheureux ; au lieu qu'ils sont quelquefois eux-mêmes la calamité du peuple et la source de ses malheurs.

Mais il est un modèle plus parfait encore que la religion propose aux souverains. Ce n'est pas ici un pasteur qui se plaint seulement de ne pas servir de victime pour le salut de son troupeau, il dit : Je donne ma vie pour mes brebis ; et il la donne bientôt

après. Que cet exemple, ô rois, vous apprenne à ne compter pour rien votre propre vie, si vous ne pouvez qu'en l'exposant sauver votre peuple et l'empire. Soyez ferme et vaillant; soyez ferme et agissez en homme de cœur : *Confortare et esto robustus; confortare et esto vir.* (Josue, I.) Ainsi parle Dieu même à Josué, en lui donnant le commandement de son peuple; ainsi parle David à Salomon en lui remettant son sceptre; ainsi parlent en mille endroits les livres saints; ainsi devrait-on installer tous les rois. La valeur, quand elle est un mouvement d'amour et de bienfaisance, est une vertu vraiment royale et digne d'un prince chrétien. Ce n'est point alors une ardeur martiale et féroce, une fougue impétueuse, qui ne cherche qu'à s'illustrer dans les combats; c'est la piété des Machabées qui se sacrifient pour le salut d'Israël; c'est David qui, voyant son troupeau en danger d'être dévoré par les bêtes farouches, s'élance sur elles et déchire de ses mains les lions et les ours.

Ce n'est pas qu'il ne soit ordinairement plus utile à la patrie que la personne du prince soit à couvert du péril. Ses armées peuvent être taillées en pièces : s'il survit à ses défaites, il n'est point vaincu. Lui seul ranimera les courages abattus; l'amour de ses peuples pour sa personne sacrée renouvellera ses légions et rappellera la victoire. L'armée prête à marcher contre Absalon, dit à David : Vous ne viendrez point au combat, car, lorsque nous serons défaites, nos ennemis ne se croiront pas vainqueurs, et vous seul serez encore compté pour dix mille. Dans une autre occasion, les gens de David, effrayés du danger qu'avait couru sa personne dans une bataille contre les Philistins, lui disent avec serment qu'ils ne souffriront plus qu'il combatte à leur tête, de peur que la lumière d'Israël ne vienne à s'éteindre. Tel est le langage que la piété des peuples doit tenir au prince qu'une ardeur guerrière ferait voler au combat, et je ne sais ce qui est alors plus digne de louange, du zèle des sujets pour la conservation du prince, ou de la condescendance du prince qui, malgré l'espoir de cueillir de nouveaux lauriers fondé sur d'anciennes victoires, contient sa valeur et sacrifie au bien de l'Etat la gloire de commander.

Mais si, à titre de pasteur, le souverain doit à ses peuples tant de soins, de protection, de vigilance, d'affection et de bienfaits, que sera-ce à titre de père? A ce nom seul quelle tendre émotion se fait, Sire, dans vos entrailles? Que des sujets vous sont chers sous un rapport si touchant! Le meilleur de tous les pères pourrait-il ne pas être aussi le meilleur des rois? Votre peuple, sous le nom de vos enfants, pourrait-il n'être pas l'objet de votre amour paternel? Ah! vos tendres sentiments pour l'auguste famille qui vous entoure, sont un garant infailible de ceux que vous éprouvez pour la grande famille que forme la nation entière. Il est donc inutile, afin de perpétuer en

vous des mouvements de bienfaisance qui vous sont naturels, que je m'étende sur les devoirs d'un père envers ses enfants. Votre cœur, Sire, est sur ce point plus éloquent que tous les discours. Une fois instruit que votre maison embrasse tout votre empire, et qu'il n'y a point de différence d'un monarque dur et malfaisant à un père dénaturé, vos entrailles feront le reste. Votre bonté, Sire, est connue de vos peuples. Ils ne craignent pas qu'elle puisse jamais se démentir, ni qu'elle se concentre dans votre cour au préjudice de l'empire. Leur tendresse filiale pour votre personne sacrée leur répond de votre paternelle tendresse. Cette assurance les console dans leur épuisement, et leur tient lieu de bonheur jusqu'à ce que les temps vous aient permis de suivre les mouvements généreux de votre amour.

Non, Sire, il n'y a que les malheurs des temps et les plus pressants besoins de l'Etat qui puissent suspendre les effets d'une bienfaisance que rien ne doit jamais suspendre dans l'âme d'un souverain. Il n'est élevé, comme l'astre du jour, au-dessus des peuples, que pour vivifier par ses rayons toute l'étendue de l'empire, pour découvrir de plus loin les stériles contrées qu'il doit féconder par ses influences et les provinces opprimées qui ont besoin de sa main secourable. Il n'est élevé que pour mieux entendre de toutes parts les cris des malheureux, les plaintes respectueuses des peuples que ferait gémir l'abus de l'autorité royale dans des mains étrangères, et pour attirer tous les cœurs aux pieds de son trône, à l'exemple du Sauveur qui semblait ne désirer de quitter la terre et de s'élever dans les cieux, que pour attirer tout à lui par la force de sa grâce. En un mot, le bon roi ne se croit né que pour son peuple. Il se regarde comme un personnage public, que l'intérêt particulier ne doit jamais guider, et qui doit s'oublier lui-même pour se consacrer entièrement au bien général.

Quelle serait en effet cette bizarre providence qui n'aurait si fort élevé les trônes des souverains au-dessus du peuple que pour l'éloigner de leurs bienfaits, et qui n'aurait fait les petits et les grands que pour nourrir ceux-ci de la substance des autres? Quel serait ce maître barbare qui n'aurait réuni sur un petit nombre de souverains toute l'autorité, que pour faire de tout le reste des humains des esclaves infortunés? Quelle serait cette injuste divinité qui n'aurait fondé les trônes que pour asservir l'univers à un petit nombre de maîtres superbes, et pour former leur félicité des malheurs de toutes les nations? Non, le Dieu souverainement bon n'a pas voulu mettre à sa place, pour gouverner les peuples, des hommes si différents de lui-même, ce bienfaiteur suprême du genre humain ne veut lui donner pour maîtres que des bienfaiteurs comme lui. Les rois ne sont établis de sa main que pour le bonheur des nations. Ce sont des présents qu'il veut faire à la

terre, et non des fléaux qu'il ait destinés à la ravager.

Eh ! quand les souverains ne seraient point engagés à la bienfaisance par la félicité qu'elle procure à leurs peuples, ne serait-ce pas assez, pour les porter à cette aimable vertu, de leur félicité personnelle, qui en est la suite nécessaire ? Car qu'est-ce que régner, si on ne règne pas sur les cœurs ? Qu'une âme féroce aime à commander des esclaves, et qu'un tyran consente à être haï, pourvu qu'on le redoute ; ces deux sortes de monstres ne connaissent pas le bonheur, et ne sont pas faits pour le goûter ; mais donnez-moi un cœur délicat, sensible, honnête ; donnez-moi un homme, et son malheur est assuré s'il gouverne des hommes sans en être aimé. Oui, les rois ne sont heureux que par leurs bienfaits. C'est le plus agréable usage de l'autorité ; ce sont là les véritables délices du trône. Quel autre objet pourrait faire le bonheur des souverains ? Seraient-ce les hommages qu'on ne cesse de leur rendre ? ces hommages les fatiguent bien plus qu'ils ne flattent leur cœur. Seraient-ce la gloire de régner ? Les soins et les soucis de l'autorité sont plus pénibles que les devoirs de la dépendance. Seraient-ce les victoires ? elles sont achetées par des torrents de sang, et leur souvenir est empoisonné par celui des revers. Seraient-ce une cour brillante et nombreuse ? les rois ne cherchent que les moments de s'y dérober. Seraient-ce des palais superbes ? leurs yeux accoutumés à cette magnificence n'en sont plus frappés, elle n'éblouit que les étrangers. Seraient-ce le pompeux appareil qui accompagne toutes leurs actions publiques et qui fait la majesté du trône ? c'est une représentation gênante et un esclavage éternel. Seraient-ce la variété des amusements émusés par l'habitude ? ils glissent sur l'âme des princes et les laissent ordinairement dans la langueur et dans l'ennui. Seraient-ce les fêtes ? elles n'excitent que le désir de la joie et n'en montrent qu'une fausse apparence ? Non, il n'y a sur le trône de vrai bonheur qu'à contribuer au bonheur de ses sujets.

Une couronne, que serait-elle, sans le plaisir de faire des heureux ? plaisirs délicieux que n'affaiblit point l'habitude, que n'empoisonnent point les remords, que ne suivent point les dégoûts, que n'amortit point la satiété ; plaisir pur et toujours nouveau, plaisir d'une belle âme que vous éprouvez, Sire, mieux que je ne puis le peindre ; plaisir seul capable de faire supporter le poids d'une couronne, et de soutenir le prince dans les pénibles devoirs de la royauté. C'est le seul plaisir qu'on puisse envier aux souverains ; et que je plaindrais le monarque qui ne trouverait point dans son cœur ce dédommagement de ses travaux, cette heureuse ressource au milieu des soucis qui assiègent le trône !

Mes amis, j'ai perdu ma journée, disait avec douleur un grand prince qui n'avait point ce jour-là répandu de bienfait. Ainsi

tout règne qui n'a pas pour objet la félicité publique, est un règne perdu. Les grâces particulières sont nécessaires dans tous les empires, communes à tous les rois, et ne rapportent au souverain que des tributs particuliers de reconnaissance : la bienfaisance qui se répand sur tout le peuple est celle des grands princes : c'est elle qui leur attire le glorieux, l'agréable tribut de reconnaissance de la nation entière. Ce vaillant et bon roi qui conquiert en même temps la France et le cœur des Français, se proposait de mettre chaque laboureur en état de réparer, le dimanche, par un petit festin, les forces qu'auraient épuisées le travail de la semaine. Voilà, Sire, sous une apparence familière, le projet le plus noble, le plus glorieux, le plus digne d'un grand roi, qui ait été formé sur aucun trône de l'univers, et mille fois plus beau sans doute que le projet que fit Alexandre, au fond de la Grèce, de subjuguier l'Asie et de troubler le repos de cent peuples.

Ce n'est que par une bienfaisance pareille qu'un souverain peut s'assurer l'amour de ses peuples. Ils admirent le héros ; ils n'aiment que le bon roi. Le règne pour eux le plus beau est celui qui les rend plus heureux. L'amour-propre et l'intérêt personnel leur font toujours rapprocher d'eux-mêmes les vertus de leur maître. Ils sont moins touchés de ces qualités brillantes, qui font le grand politique ou le grand guerrier, que de cette vertu douce, qui rend le prince attentif à leur félicité. Le plus cher à leur cœur est toujours celui auquel ils ont été eux-mêmes les plus chers, et ils ne mesurent leur amour que sur ses bienfaits. Le Sauveur fait les plus grands miracles et annonce les vérités les plus sublimes, sans que le peuple pense à lui donner d'autre titre que celui de prophète ; mais Jésus fait-il un prodige pour le nourrir dans le désert, lorsqu'il est en proie à une faim dévorante, on veut aussitôt l'enlever pour le placer sur le trône. Voilà les maîtres que se donneraient les peuples s'ils pouvaient les choisir.

Votre humanité, Sire, vous eût mérité le choix de la nation si votre naissance ne vous eût point assuré la couronne. Qu'il est beau pour vous d'ajouter au droit d'héritage qui vous fait régner, la proclamation continuelle de tous les cœurs ! Qu'il est beau surtout de seconder les vœux de ce Dieu infiniment bon qui ne cesse de dire aux rois par son prophète : c'est de l'humanité que je vous demande plutôt que des sacrifices ! Puisse cette vertu, Sire, après vous avoir mérité l'amour de la nation française, intéresser le ciel à vos destinées éternelles ! Puissiez-vous devenir le plus saint des rois, comme vous êtes le plus doux et le plus humain ! Ainsi soit-il.

SERMON XVII.

Pour le vendredi saint.

SUR LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST.

*Ecce homo. (Joan., XIX.)**Voilà l'homme.*

Sire,

C'est ainsi que le gouverneur de la Judée annonce aux juifs Jésus ensanglanté par une cruelle flagellation, dans la vue de calmer leur barbare fureur et de le sauver de leurs mains parricides. Je viens de même aujourd'hui, mes frères, vous présenter l'homme de douleur, et par ce spectacle touchant arrêter, s'il est possible, le cours des outrages que vous ne cessez d'ajouter aux douleurs et à l'ignominie de sa passion. Je viens remettre sous vos yeux l'événement le plus célèbre, le plus tragique et le plus auguste qui soit jamais arrivé sur la terre; je viens vous en faire l'histoire toute simple, sans chercher d'autre plan de ce discours que la suite naturelle des faits. Mes réflexions ne couperont pas le fil de la narration que votre piété est avide d'entendre. Je croirais la frustrer en quelque sorte si, me bornant à quelques circonstances d'un événement où tout est précieux aux âmes fidèles, et m'y arrêtant peu, je me répandais ensuite en digressions morales. Jésus-Christ est aujourd'hui le grand, l'unique objet des sentiments de l'Eglise. Quand ses souffrances et ses opprobres la pénètrent d'une vive douleur, oserai-je m'occuper principalement à faire contraster le tableau de vos mœurs? Lorsque en lui tout parle, tout instruit, tout condamne les passions et les vices, est-il besoin d'en faire de longues censures? Ah! c'est assez pour confondre les pécheurs de leur dire : Voilà l'homme, voilà le modèle de toutes les vertus et la plus vive censure de tous les vices : *Ecce homo*.

Oui, Seigneur, votre croix nous en apprendra plus que tous les discours humains. Nous nous prosternons tous devant elle. Recevez l'hommage que nous allons rendre à cet auguste autel de votre sacrifice, en chantant ce cantique de l'Eglise : *O cruz, ave*.

Sire,

Au delà du torrent de Cédron, sur la montagne des Oliviers, était un jardin où Jésus avait accoutumé de conduire ses disciples. C'est là qu'il se retire, après avoir fait avec ses apôtres le dernier repas de sa vie, comme il l'a dit lui-même, et ce sera là le premier théâtre de sa passion. En y entrant, la tristesse, la crainte et l'ennui s'emparent de son cœur. Ce n'est pas ici, mes frères, un pressentiment de mort, tel que l'éprouvent quelquefois des hommes ordinaires. Jésus voit clairement toutes les circonstances du supplice qu'on lui prépare : il voit les complots que forment en ce moment contre sa vie les pharisiens et les docteurs de la Loi; il voit les sénateurs et les princes des prêtres s'assembler et délibérer secrètement sur les moyens de se saisir de sa personne adroitement et sans tumulte : il voit le plus ingrat

de tous les hommes, un de ses apôtres, devenu apostat et l'esclave de Satan, vendre sa tête à plus bas prix que celle d'un esclave. Depuis le baiser perfide qu'il va recevoir jusqu'au coup de lance qui doit le percer sur la croix, tout ce qu'il va souffrir est présent à ses yeux. A la vue de ces tristes objets, mon âme, dit-il à ses apôtres, est plongée dans une tristesse mortelle.

L'image affreuse de sa passion n'est pas la seule cause de sa douleur. S'il se considère lui-même, il se voit, comme le bouc émissaire, chargé des iniquités du peuple. Quoique innocent, il se trouve couvert de tous les péchés du monde, et il sent son dos se courber sous le poids énorme des crimes du genre humain. S'il jette un coup d'œil sur les siècles futurs, il voit la terre inondée après sa mort comme auparavant d'un déluge de crimes; déluge affreux pour lequel ses exemples et ses lois ne seront qu'une digue impuissante et ses mérites un remède inutile. S'il tourne ses regards vers le ciel, son Père se présente à lui armé de ses foudres, ne jetant sur sa personne que des regards de fureur, lui offrant, au lieu de consolation, un calice d'amertume et la croix où sa justice va le faire expirer.

Ah! c'est alors que, succombant à sa douleur, il perd les forces, la voix et le sentiment. Il tombe le visage contre terre. Je ne sais quelle horreur subite a saisi son âme défaillante. Abattu, sans chaleur et sans mouvement, il n'a plus que le souffle de l'agonie. Une sueur de sang sortie de tous ses membres coule autour de lui sur le sable. Il expirerait dans l'excès de sa langueur, si un ange du ciel ne venait le fortifier et suspendre son dernier soupir. Ce secours le rappelle à la vie; mais quelle étrange prière l'entends-je prononcer, et répéter jusqu'à trois fois d'une voix mourante! O mon Père, dispensez-moi, s'il est possible, de boire cet horrible calice. (*Matth., XXVII.*)

Quoi donc! le Verbe, après être descendu du sein de sa gloire, s'être fait chair, et avoir traîné sur la terre une vie pauvre, laborieuse et mortifiée, refuse-t-il de consommer l'ouvrage de la rédemption du monde? Avant cette agonie, ne brûlait-il pas de souffrir? N'a-t-il pas dit depuis peu : Je dois être baptisé d'un baptême de sang; oh! qu'il me tarde de le recevoir? N'était-il pas résolu d'accomplir en lui les oracles des prophètes? Ne vient-il pas de prédire lui-même, avec une fermeté qui tient du prodige, les approches de sa passion et de sa mort? Veut-il aujourd'hui nous priver à jamais des fruits de son incarnation, entrer dans le ciel, sans nous en ouvrir la porte, abandonner au démon son empire, et laisser les enfers ouverts sous nos pas? Rassurez-vous, mes frères, en demandant d'être délivré du calice de sa passion, il veut montrer qu'il le reçoit par obéissance. Il veut, en s'attristant lui-même par un effort de sa toute-puissance, prouver que la divinité ne lui ôte pas le sentiment de la douleur, les répugnances, les dégoûts; et qu'il n'a

point voulu séparer de la mort la crainte et l'horreur qu'inspirent ses approches. Il veut vous consoler par son exemple, âmes affligées par les tentations, lorsque Dieu refuse de vous en délivrer, pour vous donner la gloire de les vaincre. Il veut apprendre aux malheureux à demander la fin des afflictions, sans préjudice de la résignation et de la patience, aussi, après avoir montré ces répugnances volontaires, que causent les approches du supplice, il termine sa prière par ces mots remarquables qui devraient terminer la plupart des nôtres : Cependant, ô mon Père! que votre volonté s'accomplisse, et non la mienne.

Tandis qu'il est plongé dans la tristesse, que sont devenus ses apôtres ? Hélas ! mes frères, le croiriez-vous de ces hommes qui ont protesté après la cène tant de zèle et d'attachement pour la personne de leur Maître ? Un profond sommeil, un sommeil que le Sauveur va interrompre jusqu'à trois fois, leur dérobe la tristesse et l'amertume extrême de son âme, et pendant ce temps, Judas s'avance pour consommer sa noire perfidie.

Quelle sera la conduite du Sauveur envers cet homme également perfide, ingrat et barbare ? Le fuira-t-il ? se rendra-t-il invisible à l'escorte sacrilège ? Ah ! il ne fuit que lorsqu'on veut l'élever sur le trône ; mais faut-il monter sur la croix ? il court à la mort avec une ardeur immense, et va au-devant de ceux qui le cherchent. Si c'est Jésus de Nazareth que vous voulez saisir, c'est moi, leur dit-il, avec cette voix qui brise, quand il le veut, les cèdres du Liban, et qui ébranle les déserts ; et cette parole renverse les gardes comme un coup de foudre ; mais ce coup de la puissance de Jésus-Christ, tempéré par sa clémence, les ayant étourdis sans leur ôter la vie, peu touchés de ce double prodige, ils ne se relèvent que pour suivre encore l'infâme chef qui doit leur faire connaître par un baiser celui qu'il faut saisir, et Judas, dans ce noir dessein, court à Jésus, le salue et l'embrasse.

Indignés sans doute de cette horrible perfidie, vous attendez, mes frères, que le Sauveur repousse le traître, et qu'il l'extermine d'un soufflé de sa bouche. C'est ainsi que vous accueilleriez un baiser perfide, hommes vindicatifs, si Dieu vous prêtait alors sa toute-puissance ; mais Jésus serait-il mal-faisant pour la première fois, et justifierait-il vos emportements, lui qui vient réprover la vengeance ? Il ne lui marquera pas même son indignation par des discours injurieux. Ce ne sont pas des leçons de colère et d'insulte que le Sauveur vient donner au monde. Apprenez de lui, mes frères, à recevoir chrétiennement de ceux qui ne cherchent qu'à vous perdre ces baisers perfides et ces feintes caresses qui cachent un poignard. *Mon ami*, dit-il à ce monstre digne de toute sa haine, *qu'êtes-vous venu faire ? (Matth., XXVI.)* Quoi ! c'est par un baiser que vous trahissez le Fils de l'homme ! *(Luc., XXII.)* O prodige de douceur et de patience ! Oh !

que ce tendre reproche est bien digne du Dieu qui est venu étouffer les haines, interdire les outrages, condamner le ressentiment, réprimer la vengeance ! Oh ! que cet accueil est digne du Dieu charitable, qui n'est point venu pour perdre les pécheurs, mais pour les sauver ! Qu'il est facile de reconnaître à ce trait de clémence cet homme plein de l'esprit de Dieu, dont les prophètes ont peint la douceur inaltérable ! Que ces tendres paroles ont un rapport bien touchant avec cette plainte que faisait David au nom du Messie : encore si mon ennemi eût conspiré contre ma vie, je l'aurais souffert avec moins de douleur ; si un homme, dont j'aurais mérité la haine, avait formé ce noir complot, j'aurais pu m'en défier ; mais, qui lui l'aurait cru ? c'est vous qui ne faisiez avec moi qu'un cœur et qu'une âme ; vous le compagnon de mes courses, l'objet de mon amitié, un de mes chers convives ; vous qui me suiviez avec tant d'union dans la maison du Seigneur.

Mon ami ! quel titre pour un scélérat qui vient de dire aux prêtres, que me donnerez-vous pour prix de sa tête ! Malheureux ! comment peux-tu résister à tant de douceur, s'il te reste encore un peu de pudeur et de sentiment ? Comment n'es-tu pas ému d'une réponse si propre à te percer le cœur ? Traître, infâme, comment ne tombes-tu pas aux pieds d'un si bon maître noyé de tes larmes, pénétré de douleur et de repentir ?

Mon ami ! est-il vrai, Seigneur, qu'il le serait encore, s'il détestait son crime ? Oui, sans doute, et c'est là ce que vous voulez lui faire entendre ; mais n'écoutez pas, ô mon Sauveur, le cri de vos entrailles ; mettez à votre miséricorde des bornes nécessaires pour la terreur des méchants ; justifiez les imprécations du prophète contre l'auteur de ce noir attentat ; que Satan obsède cet impie et se tienne à sa droite ; qu'il soit condamné au jugement de Dieu ; que l'aveu de son crime ne serve qu'à l'aggraver ; que ses jours soient abrégés ; qu'un autre le remplace dans l'apostolat ; que sa femme soit veuve, ses enfants orphelins ; que sa postérité soit détruite, son nom éteint dès la première génération ; que les maux qu'il aimait à faire retombent sur lui ; que la malédiction lui serve de robe, de ceinture ; qu'elle entre, comme l'eau, dans ses entrailles ; qu'elle s'imbibe, comme l'huile, dans ses os. Si de parricides soldats se prêtent à sa perfidie, que la mort fonde sur eux, et qu'ils descendent vivants dans les enfers.

Mais, que vois-je, mes frères ? Jésus laisse leur audace impunie, et se livre lui-même à leurs mains parricides. Si un faux zèle, un zèle indiscret porte Simon-Pierre à défendre son maître par la force des armes ; si, dans le premier mouvement de sa colère, il blesse un serviteur du grand-prêtre, Jésus-Christ, en le guérissant aussitôt, condamne assez la violente conduite de son apôtre. Ce n'était pas ainsi qu'il voulait apprendre aux fidèles à résister aux persécutions : il ne leur a laissé contre elles d'au-

tres armes que la patience. Qu'il lui eût été facile de repousser fortement la violence des soldats, s'il n'eût voulu, en prêtant ses mains aux chaînes dont on le chargeait, consoler ceux qui après lui gémissaient dans les fers, laisser aux martyrs l'exemple de la soumission, et marquer à son Eglise toute l'étendue de la paisible fidélité qu'elle doit conserver envers les souverains dans le temps d'oppression et de tyrannie! Ne pouvait-il pas appeler à son secours des légions d'anges? Etait-il moins fort que Samson qui brisa ses fers et qui terrassa mille ennemis armés pour sa perte avec un ossement fragile? Non, mes frères; mais il était écrit qu'il marcherait au supplice plus docile qu'un agneau qu'on porte à l'autel, ou qu'une brebis qu'on mène au lieu où on doit l'égorger.

Il se laisse donc conduire chez le grand prêtre, et vous ne le verrez plus, mes frères, accompagné de ses disciples. Ils se sont dispersés comme un faible troupeau dont on enlève le pasteur. Un seul apôtre, cet apôtre téméraire, qui avait juré de mourir pour lui, et qui vient de le défendre dans un accès d'indignation et de colère, le suit encore, mais de loin, timide, tremblant; et ce ne sera que pour le renoncer hautement, au premier danger qu'il encourra lui-même: image vive et naturelle de ces chrétiens lâches, qui ne suivent Jésus-Christ que de loin, et qui marchent nonchalamment dans la voie de ses commandements; ils l'abandonnent au premier péril; une tentation suffit pour les abattre. Trois fois on croit reconnaître que Pierre est un disciple et un compagnon de Jésus; et trois fois il nie même qu'il le connaisse, en ajoutant enfin le parjure au mensonge.

Quoi, Seigneur! le prince des apôtres, le chef de votre Eglise, le premier de ses pasteurs, celui à qui vous devez confier les clefs du royaume des cieux, celui que vous devez élever le premier sur le siège auguste, qui sera à jamais supérieur à tous les sièges du monde chrétien, et le centre de l'unité; quoi! cet homme destiné à être placé dans l'édifice de votre Eglise, immédiatement après la pierre fondamentale; cet homme, le témoin de vos miracles, lui qui a vu sur le Thabor votre gloire éclatante, qui a entendu le Père céleste vous appeler son Fils bien-aimé, votre apôtre le plus zélé, est un apostat qui ne vous connaît plus? Orgueil humain, puisses-tu être à jamais confondu par un exemple aussi honteux! Mais consolez-vous, pécheurs, qui, étant tombés par surprise, ou par faiblesse, gémissiez bientôt après votre chute de votre coupable fragilité: le Sauveur va vous donner, dans le repentir de son disciple, une preuve invincible de la force de sa grâce. En se tournant vers lui, Jésus le perce d'un regard de tendresse mille fois plus touchant que les plus grands reproches, de ce regard pénétrant, qui avait déjà converti, embrasé d'amour la pécheresse de Galilée et la Samaritaine. Que sentîtes-vous alors, grand apô-

tre? De quelle douleur fûtes-vous saisi à l'aspect d'un si bon maître? Quel trait brûlant jeta dans votre âme ce tendre et puissant regard? Ah! vos larmes amères nous en disent assez, et ne confondent que trop la froide contrition des faux pénitents de nos jours.

Tandis que Pierre pleure l'infâme lâcheté qui vient de le rendre apostat et parjure, Caïphe n'est occupé que des moyens de perdre Jésus: mais sous quel prétexte osera-t-il le condamner? Ah! mes frères, vous le savez, vous surtout qui vivez à la cour des rois: l'envie manque-t-elle jamais de prétexte pour opprimer l'innocence? elle en trouve jusque dans la religion, et n'en est que plus dangereuse. Ce fut la ressource de Caïphe: *Il est expédient*, dit-il aux Juifs, *qu'un homme meure pour le salut du peuple.* (Joan., XVIII.) Oui, ce pontife dit vrai, sans le croire et sans le vouloir. Ce n'est pas seulement au salut de ce peuple qu'est nécessaire la mort de Jésus-Christ, elle est encore nécessaire au salut de toutes les nations; mais s'il est expédient qu'il meure pour tous les hommes, ce n'est pas moins pour Caïphe le plus grand de tous les crimes de le faire mourir. Le ministère des méchants sert quelquefois au bien public, sans qu'ils en soient moins coupables, et Dieu punit sévèrement le mal même dont il tire le plus grand bien.

Qu'il poursuive donc, ce prêtre impie, le projet qu'il a secrètement formé de perdre Jésus. Un conseil inique, composé des scribes et des anciens du peuple, tous vendus à l'iniquité, des accusateurs effrontés, de faux témoins seconderont ses coupables desseins: mais qu'il n'espère pas de découvrir en lui quelque apparence du crime. Si, pour le trouver coupable, il lui fait diverses questions sur sa doctrine et ses disciples, il n'en recevra que cette réponse également ferme et modeste: Est-ce moi que vous devez interroger? j'ai toujours enseigné publiquement dans les synagogues et dans le temple; interrogez ceux qui m'ont entendu.

Est-ce ainsi que vous répondez au grand-prêtre, lui dit alors un des valets de Caïphe, en le frappant à la joue? Ciel, où sont tes foudres? terre, qu'attends-tu, pour ouvrir à ce monstre le sein de l'abîme? Grand Dieu, des prêtres furent dévorés par une flamme sortie du sanctuaire, pour avoir porté en votre présence un feu profane; l'enfer engloutit tout vivant des lévites ambitieux, pour avoir murmuré contre Moïse; vous fîtes mourir cinquante mille Bethsamites, pour avoir jeté sur l'arche des regards curieux; un malheureux Israélite, la voyant chanceler, s'empressa d'y porter la main pour prévenir sa chute, et vous l'en punîtes par une mort soudaine; vous fîtes descendre le feu du ciel sur des envoyés d'un roi d'Israël au prophète Elie, parce qu'ils ne lui parlèrent pas avec assez de respect et d'humilité; des ours affamés vengèrent par votre ordre le prophète Elysée de l'insulte légère que lui firent des enfants; vous fîtes

sècher la main dont Jeroboam fit signe d'arrêter un saint homme, et quand votre Fils bien-aimé souffre le plus sensible outrage, vous semblez l'ignorer ! Un scélérat le frappe au visage avec le dernier mépris, et vous ne l'immolez pas sur-le-champ à votre fureur ! N'y a-t-il plus de carreaux dans vos mains, de feu dans le ciel, de bêtes farouches dans les déserts, et l'enfer refuse-t-il d'entr'ouvrir ses abîmes ?

Mais où m'emporte une aveugle indignation ! J'oublie que Jésus est un Dieu de patience et de paix. J'oublie qu'il a donné au prince des ténèbres tout pouvoir sur sa personne ; qu'il s'est dévoué lui-même à l'ignominie, à la mort, et qu'il veut apprendre à ses disciples à souffrir les outrages sans fiel et sans murmure. S'il n'offre point l'autre joue conformément à ses propres maximes, c'est qu'il veut nous donner cette importante leçon, que, dans les livres saints, il est des endroits dont il faut suivre l'esprit plutôt que la lettre. Il craindrait, en rendant sa modération plus éclatante, d'autoriser l'ostentation dans l'exercice de la patience. Sa douceur plus humble, plus cachée et par cela même plus difficile, ne lui permettra que cette réponse naïve et simple : Si j'ai mal parlé, faites-moi connaître le mal que j'ai dit : et si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous ?

Êtes-vous le Fils de Dieu, lui disent les juges impatientes de le trouver coupable ? Et le Sauveur, qui voit bien que cette vérité va lui coûter la vie, la confesse néanmoins clairement et sans détour, pour nous apprendre à la confesser nous-mêmes jusque dans les tourments. Oui, leur dit-il, je suis le Fils de Dieu.

A ces mots, le grand-prêtre, au lieu de se prosterner humblement devant cet Homme-Dieu, déchire ses habits dans un transport de fureur, et dit : *Il a blasphémé, vous venez de l'entendre : avons-nous besoin de témoins ? qu'en pensez-vous ?* (Matth., XXVI.) Pontife impie, à qui vous adressez-vous pour en juger ? C'est à la postérité à décider qui de vous deux a blasphémé. Les siècles futurs en jugeront. Ils verront qu'en déchirant vos habits, contre la défense faite au grand-prêtre dans le Lévitique, vous vous êtes dépouillé, sans le savoir, des ornements pontificaux ; que vous avez perdu le droit de vous en revêtir ; que vous avez marqué l'abrogation de la loi, la fin de l'ancien testament et l'abolition entière du sacerdoce parmi les Juifs. Les siècles futurs vous verront avec autant d'indignation que de mépris être tout à la fois témoin, juge, accusateur, dans la cause du plus saint de tous les hommes. Ils adoreront comme un Dieu celui que vous traitez de blasphémateur. Son prétendu blasphème deviendra la religion de tous les peuples. Vous serez en exécution sur toute la terre dans tous les âges, et la voix unanime des sénateurs qui déclare Jésus digne de mort fera horreur aux nations futures.

De quel déluge de maux et d'outrages

cette horrible sentence n'est-elle pas suivie ? Jésus sera désormais en butte à l'insolence des valets, à la brutalité des soldats et à la cruauté des bourreaux. Des esclaves, après avoir mis un bandeau sur ses yeux, lui donnent des soufflets et lui disent ensuite : Devine qui t'a frappé. Les barbares ! pensent-ils qu'il ne verra pas celui qui le frappe, lui qui a vu naître dans le cœur de Judas sa détestable perfidie, qui a vu se former dans l'âme des pharisiens et des prêtres la conjuration qui va lui ôter la vie, lui qui a tant de fois deviné la pensée de ses disciples et de ses ennemis ? N'a-t-il pas tout vu d'avance lorsqu'il disait à ses apôtres : Le Fils de l'homme va être livré entre les mains des gentils, frappé, insulté, flagellé ? Il a vu les opprobres divers dont il serait bientôt rasisé, la mort infâme qu'il allait souffrir entre des scélérats ; il a vu l'étonnante merveille de la résurrection, et il a marqué le lieu où ses disciples devaient l'attendre ; il a vu le Saint-Esprit descendre du ciel pour les consoler, après qu'il y serait remonté lui-même, il a vu son Église, d'abord petite comme un grain de sénévé, devenir un arbre immense ; il a vu, les larmes aux yeux, Jérusalem renversée de fond en comble, et n'ayant plus pierre sur pierre ; il a vu les faux prophètes qui devaient corrompre sa religion et séduire les fidèles ; enfin, portant ses regards jusqu'aux derniers temps du monde, il a vu l'appareil terrible du jugement universel, et la dernière désolation de l'univers : après cela, qu'ils espèrent, ces méchants qui le frappent, de lui cacher leur main sacrilège et d'arrêter par un bandeau des regards qui ont percé les voiles de l'avenir, et l'épaisse obscurité des âges futurs !

C'est dans cet affreux état d'ignominie et de mépris que Jésus passe toute la nuit ; et, s'il revoit le jour, ce n'est que pour être honteusement traîné au tribunal de Pilate, où on l'accuse d'avoir pris la qualité de Christ et le titre de roi ; mais ce Juge assuré par les réponses du Sauveur, que l'empereur son maître n'a rien à craindre d'un roi dont le royaume n'est pas de ce monde, qui ne veut étendre ses droits que sur les âmes, dont le trône est dans le ciel, et qui n'est sur la terre que pour rendre témoignage à la vérité, méprise l'accusation des Juifs, et lui demande ce que c'est que la vérité, mais sans attendre la réponse : semblable à la plupart des grands de la terre, qui demandent à connaître la vérité ; mais qui seraient fâchés de l'entendre, et qui ne méritent pas de la savoir.

Pilate, apprenant en ce moment que Jésus est de la juridiction d'Hérode, saisit cette occasion d'éviter l'inique arrêt que demande le peuple, et s'empresse de faire conduire Jésus à ce Prince qui depuis longtemps désirait de connaître un homme si renommé par ses prodiges, par sa doctrine et par ses vertus. En le voyant, Hérode espère de l'engager à donner devant lui quelques preuves de cette puissance éclatante, qui a tant

de fois étonné la Judée : mais ce n'est point à la curiosité que le Sauveur accorde des miracles ; c'est à la foi, à cette foi vive, que montrèrent l'hémorroïsse, la Chananéenne et le centenier ; c'est aux cris touchants des infirmes qui l'implorent ; c'est à la piété d'un peuple avide de sa parole ; c'est à la prière humble et fervente des disciples effrayés d'un naufrage inévitable ; c'est à l'extrême affliction d'une mère éplorée de la mort de son fils, à la pieuse tendresse d'une sœur qui redemande son frère, et non à l'impiété d'un prince qui ne cherche qu'à satisfaire des désirs curieux : ainsi refuse-t-il encore tous les jours des prodiges à l'incrédule qui demande à en voir un avant de croire, à ces hommes avarés, qui ne réclament sa toute-puissance que pour de vils intérêts, et à ces âmes indistinctement pieuses qui le tentent par leurs prières.

Il n'en verra donc point, de miracles, ce prince impie, qui ne les demande que comme un jeu : ils lui sont refusés, comme autrefois à la race maudite des scribes et des pharisiens qui ne les demandaient point dans de meilleures vues. Il veut du moins entendre parler cet homme célèbre, et juger de lui par ses discours : mais il a beau l'interroger, il ne peut en arracher une parole ; et, par ce profond silence, Jésus nous apprend qu'il ne répond qu'à ceux qui l'interrogent avec un cœur droit et simple ; que la naissance, les dignités et les honneurs ne donnent aucun droit à ses grâces ; qu'il fait rarement entendre sa voix à la cour des princes ; que ce n'est point là un champ propre aux vérités de son Évangile, et qu'il est venu les annoncer principalement aux pauvres. Ah ! chrétiens, ne vous paraît-il pas plus adorable dans cet humble silence que dans ses plus grandes merveilles ?

Hérode et sa cour, pour qui la modestie et l'humilité étaient des vertus inconnues, en jugent bien autrement, et ne regardent plus Jésus que comme un homme simple et méprisable. On le fait revêtir, comme un insensé, d'une robe blanche, et on le renvoie à Pilate, après avoir exercé sur lui cet esprit de censure et de malignité, si ordinaire à la cour des rois, qui couvre la piété de ridicule, si elle n'est honorée par le prince, et s'il ne contient par son exemple le penchant naturel de ceux qui l'approchent à traiter avec dérision la religion, ses ministres et ses mystères.

Avançons ; tous les moments du Sauveur seront marqués désormais par de nouvelles souffrances. Pilate, assez faible pour se prêter en quelque chose aux instances des principaux de la nation et aux cris du peuple ; mais jusqu'à présent assez juste, pour ne pas prononcer un arrêt de mort, condamne Jésus à une cruelle flagellation, croyant apaiser ainsi la fureur de ses ennemis ; et cet arrêt à peine est-il prononcé, que les soldats entraînent Jésus dans le prétoire, l'attachent à un poteau, et déchirent sa chair adorable à coups redoublés de fouets et de verges. Son précieux sang coule bientôt de

toutes parts ; bientôt sa personne entière n'est qu'une vaste plaie ; il n'est point las de souffrir et ses bourreaux le sont de frapper Ici, mes frères, je succombe à ma douleur. Dispensez-moi d'ajouter mes réflexions à ce récit affligeant. Hélas ! les anges mêmes ensevelis dans une douleur profonde ne peuvent exprimer leur extrême consternation que par un morne saisissement ; et, dans l'excès de leur tristesse, ils ne peuvent que rester immobiles, mais quoi ! Dieu vous a-t-il enchaînés, ou n'êtes-vous plus les ministres de ses vengeances ? Souffrirez-vous qu'on déchire impitoyablement celui qu'il vous est ordonné de porter dans vos mains ? et l'indignation ne vous rendra-t-elle pas des forces que semble vous ôter la douleur ? Où est ce glaive terrible, qui défendait entre vos mains l'entrée du paradis terrestre ; ce glaive qui frappa dans une nuit tous les premiers-nés de l'Egypte ; ce glaive qui arrêta Balaam dans sa marche ; ce glaive qui égorga l'armée entière d'un roi d'Assyrie ? Où sont ces fouets vengeurs qui châtièrent l'impie Héliodore ? Fut-il jamais de plus belle occasion de vous armer contre des méchants ? L'entrée d'un jardin de délices abandonné à des hommes coupables, l'esclavage d'un peuple, les malédictions d'un prophète, la prise de Jérusalem, la profanation du temple et le pillage de ses trésors, que sont-ils auprès du supplice d'un Dieu ? Esprits bienheureux, vous qui avez publié sa naissance dans les airs, vous qui l'avez servi dans le désert, comme votre divin maître, vous qui venez de le fortifier dans son agonie, le méconnaissez-vous dans cet état de souffrance et d'opprobre ? Non, mes frères ; c'est Jésus qui, résolu de souffrir, ne permet pas au ciel de prendre sa défense. Son heure est venue : et ses bourreaux pourront désormais assouvir impunément leur rage impitoyable.

Aussi, mes frères, s'ils le détachent du poteau, s'ils posent les verges, c'est pour inventer de nouveaux outrages et de nouveaux supplices. Ils font de quelques ronces une espèce de couronne qu'ils enfoncent dans sa tête ; ils le couvrent par dérision d'un manteau de pourpre, lui mettent dans la main un roseau pour sceptre ; l'ayant ainsi travesti en roi de théâtre, ils fléchissent les genoux devant lui, le saluent roi des Juifs, et, arrachant le roseau de sa main, ils en frappent sa tête, jusqu'à ce que les épines aient ouvert des ruisseaux de sang qui coulent sur son visage.

Mé trompé-je ? Est-ce là ce roi promis et désiré depuis les premiers temps du monde, ce prince des rois de la terre, ce roi triomphant qui devait sauver son peuple, dont le trône devait être plus éclatant que l'astre du jour ; qui devait tenir dans ses mains le sceptre de la justice ; dont l'empire ne devait pas finir, et dont le règne paisible devait faire le bonheur de la terre ? Est-ce là, grand Dieu, le souverain de la nature, que vous avez oint de votre propre main, à qui vous avez promis les nations et la terre entière

pour son héritage ; pour qui vous avez élevé un trône à votre droite, où il doit un jour fouler aux pieds ses ennemis ? Loin de vous, mes frères, loin de moi ce doute criminel. Reconnaissons sans hésiter, adorons le vrai roi du ciel et de la terre, sous ces marques dérisoires de royauté. Pour parvenir à l'éclat de son empire, il devait passer par l'ignominie dont on le couvre. Ces soldats impies assurent par leurs outrages la gloire de son règne futur. C'est à ce roseau que doivent obéir tous les sceptres du monde ; c'est devant cette couronne d'épines que doit se courber la tête des plus grands rois.

La rage des Juifs n'est point encore assouvie par le nouveau supplice que Jésus vient de souffrir. C'était le temps d'élargir un prisonnier, selon l'usage observé tous les ans : Qui aimez-vous mieux délivrer, leur dit Pilate, Jésus ou Barabbas, cet homme coupable d'homicide et fauteur d'une sédition ? (*Matth.*, XXVII.) Mais leur malice passe son attente ; ils demandent avec de grands cris la liberté de Barabbas et la mort de Jésus.

A quel outrage le Fils du Très-Haut était-il réservé ! Non, le paganisme n'a rien enfanté de si injurieux à la Divinité. Il est vrai que dans des siècles ténébreux, le vrai Dieu, inconnu seul dans l'univers, a vu diviniser à sa place de prétendus héros et donner à leurs statues un encens qu'on lui refusait. Mais si les païens livrés à la vanité de leurs pensées multipliaient les faux dieux, s'ils plaçaient des morts célèbres au rang des immortels, quel autre sacrilège de mettre le vrai Dieu au rang des morts ! Il était réservé au peuple le plus favorisé de Dieu et le plus ingrat d'enchérir sur tous les outrages de l'idolâtrie, en préférant, non pas le culte d'un héros ou d'une idole au culte du Très-Haut, mais le supplice de son Dieu au supplice d'un assassin. Nations idolâtres, félicitez-vous d'être moins criminelles que ce peuple barbare, et nous, mes frères, rougissons d'être, à la honte du nom chrétien, plus coupables encore que les juifs. Tous les jours nous renouvelons dans le sein de l'Eglise l'outrage fait une fois à Jésus au milieu de Jérusalem. Ce n'est pas, il est vrai, Barabbas que nous lui préférons, mais c'est la gloire, c'est la fortune, c'est le plaisir, c'est l'or et l'argent, c'est une beauté fragile, c'est une vile créature. Oui, c'est pour ces misérables objets que nous renouvelons mille fois dans nos cœurs la mort douloureuse de Jésus-Christ ; et si, dans ce moment, je dis comme Pilate à ceux qui m'entendent : Qui voulez-vous crucifier dans votre âme ; Jésus ou l'objet de vos coupables désirs ? mille cris vont me répondre, que Jésus meure et que ma passion vive encore.

Si vous désirez tant la mort de ce juste, dit Pilate à ce peuple cruel, en se lavant les mains, prenez-le donc vous-mêmes, et faites-le mourir ; je ne veux point me rendre coupable de l'effusion de son sang. *Que son sang*, s'écrient-ils alors d'une commune

voix, *que son sang retombe sur nous et sur nos enfants.* (*Ibid.*)

Peuple sacrilège, tu seras exaucé. Ce sang retombera sur ta tête et sur tes descendants avec la malédiction du ciel. Bientôt il sera vengé par la ruine entière de Jérusalem et par la dernière désolation du sanctuaire. Ce sang va disperser toute la nation vers les quatre coins du monde. Après avoir cruellement versé le sang de cet autre Abel, comme Caïn, tu seras vagabond sur la terre, sans roi, sans autel, sans sacrifice. Ce sang laissera sur ton front je ne sais quel odieux caractère qui éternisera ta honte. Il te rendra l'exécration des peuples et l'opprobre de l'univers ; il appesantira pour jamais sur toi la main du Seigneur. La persécution qu'il va te susciter ne finira qu'avec le genre humain. N'attends plus de prophète qui te console, de conquérant qui brise tes fers : ton esclavage et tes malheurs s'étendront jusqu'aux dernières générations. Ce sang, que tu demandes avec imprécation, un nouveau peuple, un peuple béni le recueillera avec des sentiments profonds de respect et d'adoration. Semblable au sang de l'agneau pascal, il ne tombera sur sa tête que pour le préserver de l'ange exterminateur, tandis qu'il attirera sur toi les malédictions et l'anathème. Arrosé de ce précieux sang, il n'aura plus à craindre les foudres du Très-Haut, et il sera sur ton front un signe éclatant de la colère du ciel et le sceau visible de ta réprobation.

Cependant les clameurs séditionnelles du peuple croissent toujours, et déjà elles ont ébranlé le gouverneur romain, toujours chancelant entre la justice et le désir de satisfaire les Juifs. Il est enfin vaincu par ce dernier cri du peuple : *Si vous ne faites mourir Jésus, vous n'êtes point l'ami de César* (*Joan.*, XIX) ; et sans doute, mes frères, que vous n'êtes pas surpris de voir Pilate céder à cette raison, vous qui, menacés comme lui des disgrâces de votre maître, sacrifieriez avec la même lâcheté vos devoirs les plus sacrés au désir de lui plaire ; si, plus religieux, plus vertueux que vous, et sachant que Dieu est votre premier maître, il ne se faisait un devoir invariable de n'attendre de votre obéissance rien que de juste et de conforme aux sentiments d'un sujet vraiment chrétien.

Sauveur des hommes, c'est de la bouche d'un lâche courtisan qu'est parti votre arrêt de mort. Au seul nom de César, il n'a plus écouté ni les lois de la justice, ni la voix de la nature, ni le cri de sa propre conscience. Leçon admirable, que votre bonté infinie a ménagée à ceux que la Providence a placés auprès du trône, afin de leur apprendre qu'ils doivent subordonner à la religion le noble désir qu'ils ont de plaire au souverain et l'aveugle penchant qui les porte à lui obéir !

Laissons les Juifs s'emparer avec fureur de la proie qu'ils ont si avidement poursuivie, laissons Judas s'ôter par un dernier crime une vie dont il se croit indigne, après

avoir conjuré la mort de son Dieu; laissons les prêtres peu touchés de son repentir entendre sans remords le témoignage qu'il rend publiquement à l'innocence de son maître, en leur rendant le prix de sa trahison; laissons-les accomplir les prophéties, sans le savoir, en achetant de ses deniers le champ du potier, et hâtons-nous de suivre Jésus au Calvaire. Allons avec lui hors du camp, en portant l'ignominie de sa croix. C'est ici l'héritier de la vigne, ce Fils tendrement aimé, qui est jeté hors de son héritage et égorgé par des usurpateurs qui avaient déjà fait mourir les serviteurs envoyés avant lui : c'est la véritable victime figurée par celles qui, au jour solennel de l'expiation, étaient chargées de toutes les imprécations, de toutes les iniquités du peuple, qui étaient offertes et brûlées hors du camp pour ses péchés, et dont le sang ouvrait ce jour-là seulement le sanctuaire au grand-prêtre. Jésus n'eût point accompli cette grande figure, si, pour sanctifier son peuple, il ne fût allé souffrir la mort hors de la ville. Tout, jusqu'au lieu de son supplice, devait annoncer la victime qui allait expier tous les péchés du monde. Jérusalem, cette ville sacrilège qui avait massacré les prophètes, ne méritait pas que cette auguste immolation se fit dans l'enceinte de ses murs. Le temple n'était pas digne d'une telle oblation, il n'était plus le lieu saint, la maison, le sanctuaire de Dieu, et le temps de sa réprobation était venu. Il fallait, dit saint Léon, que le sacrifice universel et commun à tous les hommes se fit hors du temple et de la ville. C'est sur la montagne que devait être offerte la rançon du genre humain. Il fallait que l'autel fût placé d'une manière convenable à la grandeur de l'hostie. Ce n'eût pas été assez d'un temple. La croix devait être élevée sur le Calvaire, pour marquer qu'elle n'était point l'autel particulier de la Judée, mais l'autel public de l'univers.

Jésus marche donc au lieu du supplice avec deux voleurs qui, par un surcroît d'opprobre clairement prédit, doivent être crucifiés avec lui, et, comme si ce n'était point assez qu'il traînât un corps épuisé par les veilles et les tourments, on veut encore que cet autre Isaac porte sur la montagne le bois sur lequel il doit être immolé. Mais que vois-je ? il succombe sous la pesanteur de la croix, et ses bourreaux, impatients d'achever son supplice, obligent un homme nommé Simon, qu'ils trouvent sur le chemin du Calvaire, de partager avec Jésus cette charge accablante. Un Dieu courbé, affaissé sous le poids du gibat où il va perdre la vie ! quel sujet de dérision pour l'incrédule à qui il n'est point donné de sonder la profondeur des mystères de Dieu ! mais aussi que de grandes, que de sublimes vérités ce spectacle ne découvre-t-il pas aux yeux de la foi !

Oui, chrétiens, Jésus succombe sous la pesanteur de la croix, mais pensez qu'il est ce Dieu, ce même Dieu qui se jouait devant

le Père céleste à poser et affermir la terre sur ses fondements, à creuser les abîmes des mers, à élever les montagnes, à étendre et développer les cieux comme un pavillon, et à jeter dans les airs ces globes immenses qui roulent sur nos têtes ; pensez qu'il est ce Dieu que les prophètes ont vu soutenir, comme sur trois doigts, la masse de la terre, mettre les montagnes dans la balance, peser les cieux et faire plier sous ses pas les puissances auxquelles il a confié le soutien du monde. Pensez que c'est le vainqueur du démon, qui, lui cachant sa victoire sous les apparences d'une honteuse défaite, et sa divinité sous les dehors du plus faible de tous les hommes, porte néanmoins dans sa croix le glorieux instrument de son triomphe et le trophée de sa victoire. Pensez que c'est le roi de l'univers qui va planter sur le Calvaire le glorieux étendard sous lequel doivent se ranger un jour les peuples et les rois. Si vous le voyez accablé par un fardeau qui ne surpasse point les forces humaines, pensez que c'est lui-même qui s'affaiblit par un miracle supérieur à ses plus grands miracles, puisqu'il s'agit ici, non pas de faire usage de ses forces, mais de les vaincre ; non pas de donner un libre cours à sa toute-puissance, mais de l'enchaîner. Il lui eût été plus facile d'ébranler les colonnes du firmament et de faire crouler l'immense édifice de l'univers.

Des femmes, dont la foi imparfaite et grossière ne s'élevait point sans doute à ces grands objets, suivaient Jésus au Calvaire, et fondaient en larmes ; mais, bien différent de tous les malheureux qui cherchent des consolations et une espèce de soulagement dans la compassion des autres, le Sauveur rejette les stériles pleurs de ces femmes, et leur apprend à pleurer sur leurs propres malheurs, au lieu de s'affliger d'un événement qui opère le salut du monde. Il ne veut pas qu'elles versent des larmes sur son sort, mais sur le sort déplorable où elles sont réduites par le péché, sur le sort de leurs enfants qui vont se couvrir d'un opprobre éternel, sur le sort de leur patrie qui sera détruite et désolée, en punition du déicide qu'elle va commettre, sur le sort des misérables restes de l'humanité qu'envelopperont ces derniers fléaux qui doivent précéder la chute de l'univers, sur le sort du monde entier qui sera jugé avec un affreux appareil et une rigueur effroyable. Quelles menaces dans la bouche d'un homme qui tombe de faiblesse et qui marche au supplice le plus infâme ! Ah ! s'il souffre comme le dernier des hommes, on voit bien qu'il parle en Dieu et qu'il réunit en lui avec la misère humaine toute la grandeur de la Divinité.

Peut-être êtes-vous surpris, mes frères, que Jésus dédaigne et qu'il inprouve ainsi les pleurs que son état arrache à des femmes compatissantes, lui qui se plaint par la voix de David de ne trouver personne qui s'attriste avec lui. Ah ! mes frères, est-il étonnant que Jésus réjouisse des larmes que

fait verser une compassion purement humaine, des larmes qui déshonorent son sacrifice, en le supposant involontaire; des larmes enfin qui partent de l'idée injurieuse qu'il va périr malgré lui, qu'il succombe aux efforts de ses ennemis, et qu'il ne peut se délivrer de leurs mains homicides, lui qui doit au contraire faire servir à sa gloire sa défaite apparente? Convenait-il, dit saint Léon, que ces femmes donnassent des larmes à son triomphe, et que de tristes lamentations précédassent la victoire qu'il allait remporter?

Déjà, mes frères, Jésus est arrivé au lieu du supplice; déjà les bourreaux ont dépouillé ce nouvel Adam qui souffre cette honte, pour porter la peine du crime qui causa la même honte au premier homme; déjà ils ont partagé ses vêtements et jeté sa robe au sort, selon la prédiction d'un prophète. Voici le moment, le cruel moment où l'on attache à la croix cette victime innocente; des clous percent, déchirent ses mains, ses pieds adorables, et son sang arrose la terre; mais bien différent du sang d'Abel, au lieu de pousser des cris de vengeance, il coule pour le salut de ceux qui le versent inhumainement, et la bouche de l'adorable crucifié s'unit aux cris de son sang pour demander la grâce de ses bourreaux. Mon Père, s'écrie-t-il, avec un amour jusqu'alors sans exemple, mon Père, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font et ne connaissent pas l'énormité de leur crime. (*Luc.*, XXIII.)

Qu'il est beau, Seigneur, de vous entendre tenir ce langage au milieu des tourments! mais cette douceur même augmente notre horreur pour les monstres qu'elle ne peut attendrir. Vengez, Seigneur, si ce n'est point votre mort, du moins le mépris de votre clémence. Que la mort surprenne ces méchants autour de leur table, fermez leurs yeux à la lumière, courbez, affaissez leurs dos sous le poids des malheurs, faites fondre sur eux tous les traits de votre colère, rendez leur demeure déserte, qu'ils ajoutent crime sur crime; qu'ils n'aient point de part à votre justice; qu'ils soient effacés du livre des vivants; que leurs noms ne soient pas écrits avec les noms des saints. Telles sont les imprécations d'un prophète emporté par son indignation contre les bourreaux de Jésus et contre le peuple parricide, qui demande sa mort, mais qu'ils sont différents les sentiments de cet agneau paisible sous la main qui l'égorge! ni la rage du peuple, ni la barbarie des soldats ne peuvent altérer sa douceur. Il excuse au contraire leur détestable attentat, et conjure son Père de leur pardonner le déicide qu'ils commettent sans le savoir.

Quel homme, quel juste, quel prophète avant lui avait porté si loin la douceur et la patience? Job, dans l'excès de sa douleur, maudit le jour de sa naissance; répond par des imprécations aux outrages de ses amis; et se plaint à Dieu même d'être injustement puni. Zacharie, expirant sous une grêle de

pierres, s'écrie, que Dieu soit le témoin et le vengeur de ma mort! David, le plus doux de tous les hommes, étant sur le point de rendre le dernier soupir, ordonne à Salomon de punir par une mort sanglante les attentats de Joab et les outrages de Séméi. Jérémie, voyant que les Juifs demandaient hautement sa mort, les accable d'imprécations, et finit par ces terribles paroles: Seigneur, ne leur pardonnez pas leur iniquité; que leur péché ne s'efface jamais de devant vos yeux. Les jeunes martyrs du livre des *Macchabées* ne cessent de menacer le tyran de la puissance de Dieu, de ses jugements et de ses vengeances. Paul lui-même, cet apôtre dont la patience et la foi étaient si fort à l'épreuve des persécutions et des souffrances, frappé à la joue par ordre du prince des prêtres, lui dit: *Dieu te frappera, muraille blanchie.* (*Act.*, XXIII.) Quel autre langage, ô mon Sauveur, vous entendes-je tenir sur la croix! *Mon Père, pardonnez-leur; ils ne savent pas ce qu'ils font.* Oh! que vous donniez au monde des leçons bien plus admirables que celles de vos prophètes! que vos exemples sont bien plus beaux! j'y reconnais le juste par excellence. Il convenait, Seigneur, que vous fussiez plus doux, plus patient et plus charitable pour vos ennemis que tous les justes ensemble.

L'auriez-vous cru, mes frères? De si tendres paroles ne désarment ni le peuple furieux ni les barbares soldats. On n'y répond que par des outrages. On n'entend sur le Calvaire que ces cris confus: *Si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix: s'il est le Roi d'Israël, qu'il se détache de la croix et nous croirons en lui: que Dieu le délivre, si c'est son Fils.* (*Matth.*, XXVII.) Prêtres, sénateurs, docteurs de la loi, peuple, bourreaux, tous s'abandonnent aux mêmes dérisions. Pouvez-vous, mes frères, entendre sans horreur ces blasphèmes affreux?

Si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix. Ah! bien loin de descendre de la croix, parce qu'il est le Fils de Dieu; c'est pour cela même qu'il n'en descend pas. Est-il de la dignité d'un Dieu de répondre à l'injurieux défi de quelques scélérats? Un Dieu a-t-il la faiblesse de régler ses démarches et l'usage de sa toute-puissance sur les insultes de ses ennemis? Un Dieu sacrifierait-il à un moment d'ostentation et de vaine gloire tous les fruits de son incarnation et les mérites infinis de ses travaux? Un Dieu qui vient nous apprendre à mépriser les injures, quand on les oppose à nos devoirs, plutôt que de mépriser un outrage, manquera-t-il à ses promesses, et laissera-t-il périr le genre humain qu'il s'est obligé de racheter, pour montrer à d'insolents discoureurs qu'il peut se sauver lui-même? Leur misérable défi peut-il faire assez d'impression sur un Dieu par lui-même infiniment supérieur aux outrages, pour lui faire changer tout le plan de la religion et toute l'économie de la loi; pour lui faire démentir toutes les prophéties et cette suite admirable de figures, qu'il avait si attentivement

disposée ? S'il est le Fils de Dieu ; c'est pour cela même qu'il doit lui marquer jusqu'à la fin son entière obéissance, subir les arrêts de sa justice, achever sa mission et s'oublier lui-même, pour ne s'occuper que de la gloire de son Père. Que les Juifs attendent donc, pour croire en lui, ce miracle bizarre qu'ils lui demandent avec une monstrueuse audace, et moi je ne croirais point qu'il est le Fils de Dieu, s'il n'expirait point sur sa croix. Je ne croirais point en lui, si, pour justifier sa puissance aux yeux de quelques blasphémateurs, il abandonnait au dernier moment un sacrifice commencé de toute éternité dans le sein du Père, continué dans le sein de Marie et prêt à finir sur le Calvaire.

S'il est le roi d'Israël, qu'il se détache de la croix et nous croirons en lui. Non, il ne vous donnera pas cette prétendue marque de sa royauté, que vous lui demandez, elle en serait une honteuse dégradation. Ce n'est point le moment où Jésus doit faire éclater sa puissance. Sa résurrection rétablira sa gloire. Maintenant il faut quel'infamie de sa mort lui mérite ce triomphe glorieux sur les ennemis de la rédemption et du salut des hommes. Croyez-vous donc que, pour donner à un peuple incrédule un étonnement stérile et passager, il cède à Satan la croix, cette arme victorieuse, avec laquelle il doit le terrasser, le bannir de son empire, et lui arracher tant de victimes ? Non encore une fois, il ne tombera pas dans ce piège que lui tend le démon alarmé de tant de patience ; c'est en vain que vous le défiez d'éviter la mort, rien n'interrompra son combat, rien n'arrêtera sa victoire, rien ne reculera le temps de son triomphe.

Que Dieu le délivre, si c'est son Fils. Insensés, à quelle étrange délivrance attachez-vous la preuve que Jésus est le Fils du Très-Haut ? Il n'en faut plus d'autre preuve que vos blasphèmes ; ils ont été prédits, et c'est aux outrages mêmes que vous lui faites qu'on est forcé de reconnaître le vrai Messie. Demeurez donc sur la croix, ô mon Sauveur ; achevez sur cet autel le sacrifice de votre vie et l'œuvre de notre salut. Je vous adore dans cet état d'ignominie, qui vous attire les outrages de vos ennemis ; et je regarde comme une nouvelle preuve de votre divinité le refus que vous faites d'en donner une marque inutile, indigne de vous et funeste à tous les hommes.

C'est ainsi, mes frères, qu'en jugea un des voleurs crucifiés avec Jésus. Il entend son compagnon joindre ses blasphèmes à ceux des spectateurs, et le reprend avec un zèle qui devrait nous animer tous, lorsque nous entendons blasphémer le Seigneur et sa religion. Pour lui, en même temps qu'il se déclare digne de mort, il reconnaît l'innocence de Jésus. Eclairé même d'une vive foi, il le regarde, malgré ses opprobres, comme un roi dont le pouvoir s'étend au delà du trépas, et le conjure de se souvenir de lui dans son royaume. Un voleur devient ainsi tout à coup, par la vertu du sang de Jé-

sus-Christ, le premier apologiste de son innocence, le premier confesseur de son règne céleste, le premier vengeur de la foi, le premier modèle des fidèles souffrants et le premier martyr de la religion. Aussi, le Sauveur, se tournant vers lui avec cette complaisance qui porte dans le cœur des malheureux les consolations et la paix, lui dit : *Aujourd'hui même, vous serez avec moi dans le paradis.* (Luc., XXIII.) O mon Dieu ! que vous êtes consolant pour ceux qui vous prient avec une piété sincère ! Qu'à l'heure de ma mort je vous dise aussi avec les mêmes sentiments : Appelez-moi, Seigneur, dans votre royaume, et répondez-moi par ces mêmes paroles : *Aujourd'hui vous serez avec moi dans mon paradis.*

Invoqué avec succès, impunément outragé, le Sauveur conserve sur la croix son caractère de douceur et de bienfaisance ; toute la malice et l'insolence des hommes ne pourrait le forcer de rompre silence ni troubler la paix de son âme. Vous seul, ô Père céleste ! vous seul pouvez d'un regard lui percer le cœur. Quand vous voyez son supplice des mêmes yeux que celui d'un criminel ; quand, du haut des cieux, vous ne lui montrez que ce visage de feu qui dévore les pécheurs, et que vous semblez plutôt présider à ses tourments et animer ses bourreaux que le soutenir et le consoler : ah ! c'est alors qu'il ramasse toutes ses forces pour vous dire en poussant un grand cri : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?* (Matth., XXVII ; Marc., XV.) Oh ! que ce cri serait propre à nous faire sentir tout le malheur de l'abandon de Dieu ! que de grandes leçons nous y trouverions renfermées si d'autres objets ne venaient occuper nos esprits !

Qu'entends-je encore ? Une dernière parole est sortie de la bouche mourante de mon Sauveur. Qu'elle est remarquable ! qu'elle est précieuse ! que de grandes vérités elle renferme ! Il a dit : Tout est consommé. Oracle profond que je veux, mes frères, vous faire méditer.

Tout est consommé. Le ciel a rempli ses promesses ; le temps des figures est passé. Les ombres ont disparu, toutes les prophéties sont accomplies ; tout ce qui est écrit du Messie à la tête du grand livre des décrets divins, est fidèlement exécuté. Les vœux des patriarches et des prophètes sont remplis, la plénitude des temps est arrivée.

Tout est consommé. L'ancienne loi est abrogée ; ses sacrifices sont abolis ; ses cérémonies sont réprouvées ; ses mystères sont impurs ; ses sacrements et ses fêtes sont profanés. Le temple est abandonné du Seigneur ; le sacerdoce est supprimé ; la synagogue entière est rejetée.

Tout est consommé. La loi nouvelle est solidement établie, le Nouveau Testament est scellé ; l'Evangile a succédé à la loi de Moïse. Le voile des Ecritures est déchiré ; un nouvel ordre de choses, un ordre plus sublime a pris la place de l'ancien. Ce sera désormais une oblation plus pure, une vic-

time plus précieuse, un saderdoce plus saint, un peuple plus fidèle ; ce seront des cérémonies plus nobles, des sacrements plus efficaces, des temples plus augustes, des lois plus parfaites, des grâces plus fortes, une meilleure alliance, et l'esprit d'adoption régnera désormais au lieu de cette crainte qui faisait des esclaves.

Tout est consommé. Jésus a terrassé tous ses ennemis, il a conquis entièrement son royaume, l'idolâtrie a reçu le coup mortel. La sagesse des philosophes est confondue, les oracles vont cesser ; les démons sont vaincus, les enfers sont fermés, et la mort est détruite.

Tout est consommé. L'arrêt de notre damnation n'existe plus, il est effacé du sang de Jésus-Christ ; notre rançon est suffisante, nos dettes sont acquittées, le monde est racheté. Le ciel est réconcilié avec la terre, la justice de Dieu le Père est satisfaite, sa gloire est vengée ; la mesure des souffrances de son Fils est entièrement comblée ; sa mission est remplie, et le cours de son ministère est fini.

Aussi, mes frères, Jésus ne diffère-t-il point à baisser la tête ; et, comme s'il eût ainsi donné à l'univers le signal des convulsions et de la défaillance, le voile du temple se déchire de lui-même, les rochers se brisent avec un horrible fracas ; l'astre du jour semble se voiler de douleur, une affreuse nuit couvre subitement la face du monde entier, des tremblements de terre effrayants réveillent par des secousses redoublées les cendres des saints et rouvrent leurs tombeaux. Dans cette crise étonnante, tout paraît s'animer, tout paraît souffrir. Pourquoi ce deuil universel et ce frémissement de l'univers ? Hélas ! mes frères, faut-il dire à des chrétiens ce qu'un philosophe comprit de lui-même en voyant le soleil s'éclipser contre les lois des astres : l'Auteur de la nature a rendu le dernier soupir ?

A ces terribles prodiges, ce peuple déicide connaîtra-t-il son crime ? Ses remords seront-ils excités par la douleur du ciel et de la terre ? et son cœur se brisera-t-il avec les rochers ? Non, grand Dieu, achevez plutôt de l'aveugler et de l'endurcir. Que son obstination tant prédite, que son déicide puni jusqu'aux dernières générations soient la preuve toujours vivante que vous êtes le Messie annoncé par les prophètes ; et que votre mort soit pour lui l'époque des plus affreuses calamités. Appesantissez sur ces paricides votre main redoutable jusqu'à ces derniers temps où, jetant des regards de componction sur celui que leurs pères ont crucifié, ils ne feront avec nous qu'un bercail conduit par le même pasteur.

Toutes ces choses, chrétiens, vont s'accomplir. Ce peuple ingrat, qui a mis à mort le Fils unique, héritier de la vigne, en sera lui-même chassé : Jérusalem, désormais inondée d'un déluge de maux, ne tardera point à périr par le fer et par le feu des Romains. La nation sacrilège des Juifs disper-

sée dans toutes les parties du monde ne relèvera plus les murs de sa chère Sion. Une cité nouvelle sera élevée auprès du Calvaire, à côté des ruines de Jérusalem ; mais des empereurs païens, devenus, sans le savoir, les ministres des vengeances de Dieu, feront de sévères défenses à tous les Juifs d'approcher de son enceinte. Il ne leur sera pas permis de la considérer des hauteurs voisines. Ils n'auront pas la liberté de traverser leur patrie comme voyageurs, et de reconnaître, même en courant, les lieux que leurs pères ont habités ; ils ne pourront que découvrir de loin la situation de la Judée : ainsi Moïse, du sommet de la montagne de Nabo, vit le pays éloigné des Moabites où il ne devait point entrer.

Je me trompe, mes frères ; les Juifs pourront, un jour dans l'année, aller dans Jérusalem pleurer la ruine du temple et de la ville. En arrosant de larmes le lieu qu'ils ont arrosé du sang de Jésus-Christ, ils rendront tous les ans un hommage involontaire à sa croix ; mais ce n'est qu'au prix de l'or que ce jour lugubre doit leur être accordé. Ceux qui ont mis à prix le sang de Jésus-Christ verront mettre à prix les larmes qu'ils répandront en punition de ce crime, et tout, jusqu'à leurs pleurs, leur sera vendu chèrement. Tandis que la croix de Jésus-Christ, plantée sur le Calvaire, répandra son éclat de toutes parts, tandis qu'un temple magnifique sera élevé sur le tombeau de Jésus, ce peuple paricide, accablé de deuil et de tristesse, viendra, sous un extérieur de malediction, pleurer sur les ruines de Jérusalem et de son temple. Lorsque ses larmes couleront encore, lorsque des femmes, avec leurs cheveux épars, se meurtriront les bras et se frapperont la poitrine, des soldats impitoyables viendront interrompre ce deuil et dire à ces malheureux : C'est assez, ou, si vous voulez vous affliger encore, payez-nous ces moments de plus de douleur et de lamentation.

Laissons cette nation sacrilège verser des larmes réprouvées sur les ruines de sa patrie : que de plus puissants motifs, que de plus pieux sentiments fassent couler nos pleurs ; que leur première source soit une compassion presque inséparable de l'humanité. Craignons de couvrir sous les dehors d'une piété mâle un endurcissement déplorable. Prétendrions-nous avoir une foi plus solide que Marie, qui arrosa de ses pleurs le pied de la croix, des sentiments plus purs que l'Eglise, qui se couvre de deuil et qui marque sa douleur par ses cérémonies et par ses prières ? Voudrions-nous être plus parfaits que les anges mêmes qu'Isaïe a vus répandre pour le Sauveur des larmes amères ? Ah ! mes frères, donnez tout moins à la nature des sentiments que la foi ne vous inspire pas et soyez hommes si vous n'êtes chrétiens.

Mais pourriez-vous, mes frères, vous borner à des larmes de compassion ? Ne savez-vous pas que Jésus réprouva celles que versaient les femmes de Jérusalem en le

voyant marcher au supplice ? Que la source de vos pleurs soit donc plus sublime et plus digne de lui. Pensez que c'est vous qui êtes la cause de ses tourments, et qu'il ne les souffre que pour vous épargner des tourments éternels. Pensez que c'est vous qui faites couler son sang, et qu'il ne répand ce même sang que pour vous sauver. Reprochez-vous bien plus qu'aux Juifs sa mort cruelle et honteuse. Les pécheurs sont ses vrais bourreaux. Eh ! qui de vous en ce cas aurait pu dire, ainsi que Daniel le disait de Susanne : Je n'ai point de part au crime de ceux qui vont répandre son sang. A l'exemple du centenier et de quelques spectateurs du supplice de Jésus, retirez-vous du Calvaire en frappant votre poitrine, en confessant, les larmes aux yeux et la tristesse dans le cœur, que Jésus est vraiment le Fils de Dieu, et que vous êtes les coupables auteurs de sa mort. Ne vous arrêtez pas au stérile attendrissement qu'on éprouve toujours en voyant l'innocent mourir dans les supplices. Remontez jusqu'à cet amour incompréhensible du Père qui, pour nous sauver, met à mort son Fils unique. Considérez l'oblation volontaire que ce Fils charitable a faite de sa propre vie, et l'anéantissement profond où il s'est réduit lui-même pour vous élever jusqu'à lui. Méditez fortement l'extrême, l'infinité énorme du péché qui n'a pu être expié que par la mort d'un Dieu, et en particulier le nombre, la grandeur des crimes dont vous vous êtes rendus coupables. Représentez-vous les peines éternelles que ces péchés vous avaient méritées. Voyez ce que la justice divine exige du Sauveur des hommes en réparation de leurs outrages et pour les racheter des tourments de l'enfer. Pénétrez-vous, chrétiens, de ces grands objets, que votre âme en soit vivement touchée, que votre cœur en soit attendri et que vos yeux alors fondent en larmes. Ce ne seront point des larmes d'une stérile et fausse pitié : ce seront des larmes de foi, d'amour, de reconnaissance et de componction que Jésus daignera essuyer de ses propres mains et auxquelles il fera succéder ses consolations ineffables. Si, malgré tous ces motifs si propres à toucher les cœurs, quelqu'un de vous ne partage point en ce jour l'affliction de l'expiation solennelle, je lui déclare, comme autrefois Moïse aux Hébreux, qu'il sera exterminé par le Seigneur du milieu de son peuple. Heureux au contraire ceux qui, s'attachant désormais à la croix de Jésus-Christ par les liens de l'amour et de la reconnaissance, partageront ses douleurs, porteront ses opprobres, participeront aux souffrances et à l'ignominie de sa passion ; ils auront part à sa gloire, et après avoir souffert avec lui sur la terre, ils régneront avec lui dans l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

SERMON XVIII.

Pour le jour de Pâques.

SUR LA RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST.

Surrexit : non est hic. (Marc., XVI.)

Il est ressuscité : il n'est plus ici

Sire,

Ici repose : *Hic jacet* ; c'est ainsi que commencent les épitaphes des grands. Il est ressuscité, il n'est plus ici : *Surrexit : non est hic* ; voilà, mes frères, l'épitaphe de Jésus-Christ. Lui seul a pu rompre les chaînes de la mort, s'élançant du fond de son sépulcre, jeter la tombe qui le couvrait et laisser un ange à sa place, pour annoncer sa résurrection à ceux qui viendraient visiter son tombeau. Est-il rien d'aussi glorieux dans l'histoire de tous les siècles ? Quelque magnificence qui éclate dans les mausolées des grands, ces monuments lugubres montrent la place où leurs corps se corrompent, couvrent leurs cendres et scellent à jamais leurs tombeaux. Quel autre mausolée qu'une tombe renversée, un sépulcre ouvert et un ange du Seigneur au lieu d'ossements, de vers et de cendres ! Les patriarches et les prophètes ont éprouvé la corruption du tombeau : ceux qu'un char de feu ravit autrefois dans le ciel ne sont que des victimes réservées pour subir dans les derniers temps la loi commune. Quel autre prophète que celui qui ne meurt que pour vaincre ensuite la mort avec plus de gloire, et qui n'entre dans un tombeau que pour faire éclater en le quittant le plus bel acte de sa toute-puissance ! L'histoire sainte nous parle de quelques morts ressuscités ; mais ils n'ont été rendus à la vie que par une puissance étrangère et pour mourir encore une fois ; quel autre prodige que de ressusciter pour ne plus mourir, et de se rendre la vie à soi-même par sa propre vertu !

Je suppose ici, mes frères, que je parle à des chrétiens persuadés de la résurrection de Jésus-Christ et qu'il ne faut instruire que sur le fond du mystère. Je vais donc célébrer les triomphes de Jésus ressuscité sur les ennemis de la rédemption et du salut des hommes : c'est le point de vue le plus consolant et le plus sublime sous lequel je puisse vous présenter la résurrection glorieuse de mon Sauveur. Ces ennemis terrassés, dont je veux parler, sont le démon, le monde et la mort. Jésus les avait vaincus en mourant sur la croix ; mais leur défaite n'avait point éclaté dans cet auguste sacrifice. C'est par sa résurrection que Jésus en a triomphé publiquement, qu'il les a comme attachés à son char, et qu'il nous associe à son triomphe. Donnez, Seigneur, à mes discours une force, une grandeur dignes du vainqueur que je dois célébrer ; donnez à ceux qui m'écoutent des sentiments de reconnaissance, d'amour et de joie proportionnés au bienfait de leur délivrance. Vierge sainte, demandez cette grâce pour nous, tandis que nous vous féliciterons de la résurrection de votre Fils, en chantant ce cantique de l'Eglise. *Regina cæli, lætare.*

Sire,

I. Il semblait que Jésus, après avoir es-suyé pour nous la plus honteuse ignominie, ne devait ressusciter que pour sa gloire ; il semblait qu'après s'être rassasié d'opprobres, il ne devait plus penser qu'à sa propre grandeur, et que le grand objet de sa résurrection devait être d'effacer la honte de sa croix, plutôt que de nous procurer de nouveaux avantages ; cependant, mes frères, il n'est occupé après sa mort comme auparavant, qu'à consommer le grand ouvrage de la rédemption du monde : il ressuscite dans les vues charitables qu'il avait en mourant. Dans cette course qu'il a faite à pas de géant, depuis qu'il est descendu du ciel, jusqu'au moment où il y est glorieusement rentré, chaque jour avance le salut des hommes et y ajoute un degré de perfection nécessaire. Comme son incarnation devait être suivie de sa mort, de même sa mort devait être suivie de sa résurrection. Tout se tient dans les mystères du Sauveur : ils se donnent la main et contribuent tous à l'accomplissement de la grande œuvre qu'il est venu opérer sur la terre. Chacune de ses actions a ses fruits et ses mérites particuliers. Dans une si belle vie, tout est précieux, tout est efficace, tout est nécessaire pour le salut des hommes. Il ne suffit pas à ce divin libérateur d'avoir enchaîné le fort armé, d'avoir vaincu par sa mort cet ennemi puissant qui nous tenait dans l'esclavage ; il veut en triompher par sa résurrection, pour nous en faire triompher après lui ; et, par ce triomphe public, il veut dissiper tous les doutes que l'ignominie de sa mort aurait pu nous laisser sur la réalité de sa victoire et sur l'accomplissement du salut des hommes.

Toute la vie de Jésus-Christ ne m'offre en effet qu'un contraste étonnant de faiblesse et de puissance, de gloire et d'opprobre, qui ne me laisse qu'une foi chancelante. Il ne cesse d'annoncer à ses disciples le miracle de sa résurrection comme la preuve incontestable de sa divinité. J'attends ce moment décisif pour achever de reconnaître mon Sauveur. Jusqu'alors, mon cœur, agité par diverses pensées, ne cesse de flotter entre l'espérance et la crainte. Je vois à Bethléhem un enfant né dans la plus affreuse indigence, persécuté, proscrit. Je vois à Nazareth un jeune homme consacrer ses plus belles années à un art mécanique ; je vois, il est vrai, à Jérusalem et en Judée ce même homme marquer ses traces par des prodiges ; mais par quelle puissance les opère-t-il ? sont-ce des prestiges ? est-il venu séduire le peuple ou le sauver ? est-il le plus auguste envoyé de Dieu ou le plus grand séducteur qui ait encore paru parmi les hommes ? Il se glorifie d'être le fils du Très-Haut ; est-ce une nouvelle idolâtrie que le démon veuille établir sur la terre ? cet homme extraordinaire vait-il grossir la foule des faux dieux ? Attendons encore et voyons quelle sera la fin. Il est immolé à la fureur du peuple et il termine sa carrière par une mort infâme. Est-ce

pour moi qu'il souffre les tourments et la mort, ou bien son supplice est-il le châtiment de son imposture ? A-t-il mérité la colère de Dieu qui fond sur sa tête, ou n'a-t-il fait que détourner sur lui-même la colère de Dieu, qui devait fondre sur le genre humain ? Doute affreux que ses plus grands miracles n'ont pas entièrement dissipé. Jésus expire enfin, et il est renfermé dans un tombeau scellé par l'autorité publique. Je tremble au pied de ce tombeau et mon cœur tombe dans la défaillance ? Suis-je racheté ; ne le suis-je pas ? Mon péché est-il expié ou ne l'est-il pas ? Le ciel doit-il s'ouvrir pour moi ou l'enfer demeure-t-il ouvert ? Suis-je encore l'esclave de Satan ou puis-je défier sa puissance ? Mon sort éternel dépend de ce tombeau ; s'il ne se rouvre, je perds l'espérance de ma rédemption et de mon salut.

Rassurons-nous, chrétiens, nos vœux sont exaucés. Le Seigneur est vraiment ressuscité. Hier nos larmes coulaient encore jusqu'au soir : aujourd'hui nous sommes dans la joie. La garde veillait en vain autour de son sépulcre : ce vrai Samson vient d'enlever les portes de Gaza, et d'en sortir, malgré la foule d'ennemis dont il était environné. Frémissez, vôtres infernales ; retentissez des rugissements de Satan et de ses anges. Vous ne vous ouvrirez plus que pour des insensés qui voudront se précipiter de plein gré.

Heureux jour, et mille fois heureux, qui a dissipé toute incertitude sur le grand bienfait de notre rédemption qui nous assure un libérateur invincible, et qui bannit les terreurs de la réprobation éternelle. C'est le jour qu'a fait le Seigneur dans sa miséricorde. Réjouissons-nous et tressaillons d'allégresse : le voici ce grand jour dont le Seigneur avait dit : J'effacerai en un jour les crimes de la terre. Le voici ce grand jour où vous aviez résolu, Seigneur, de délivrer les captifs d'Israël et de Juda et d'apprendre à toutes les nations que vous êtes le Seigneur et le sanctificateur d'Israël. La voici cette fameuse époque où le péché devait être détruit et les prévarications abolies. Le voici ce temps propice où le Seigneur devait triompher de nos iniquités et les jeter au fond de la mer. Chantez, déserts de Jérusalem, poussez des cris de joie, parce que le Seigneur l'a rachetée, et qu'il a consolé son peuple. O vous, Église naissante de mon Sauveur, nouvelle Sion, réveillez-vous, commencez de vous former, remplissez-vous de force, parez-vous peu à peu de votre gloire, ô cité sainte. Votre sein ne sera point souillé de l'impureté du péché. Sortez de la poussière. Elevez votre tête, ô nouvelle Jérusalem. Rompez vos chaînes, ô fille de Sion, depuis longtemps esclave du péché : car voici ce que dit le Seigneur à vos habitants : Vous vous étiez gratuitement vendus au démon, et vous serez rachetés sans argent.

Combien cette victoire du Messie remportée sur le tyran du genre humain, n'avait-elle pas été célébrée d'avance dans les

divines Écritures? Dès le commencement du monde, Satan en fut menacé de la bouche même de Dieu. Samson déchirant un lion, David vainqueur de Goliath, Judith égorgeant Holopherne, Jahel frappant la tempe de Sisara furent ensuite autant de figures de celui qui devait être le vainqueur de Satan. Son triomphe est peint dans les prophètes avec des couleurs encore plus magnifiques. Tantôt le Messie est armé d'un glaive terrible, pour exterminer l'immense, le tortueux serpent, et le monstre qui habite dans les eaux de l'abîme; tantôt c'est l'ennemi des dieux de Babylone, qui doit exercer sur Bel ses terribles châtiments, arracher de sa bouche ce qu'il aura dévoré, et arrêter la foule des peuples qui vont adorer cette idole : ici c'est un vainqueur glorieux, qui doit enlever à l'énorme géant la proie dont il est saisi, et délivrer ceux que le fort armé aura mis dans l'esclavage : là c'est un pasteur incomparable, qui exterminera toutes les bêtes féroces, auxquelles son troupeau était exposé, qui doit ensuite le faire dormir tranquillement dans les forêts, lui faire habiter les déserts avec confiance, le faire paître dans les plus gras pâturages, et lui procurer sur les montagnes d'Israël de paisibles retraites. Ailleurs, l'Esprit saint parle du démon sous le nom de Léviathan, comme d'un monstre si horrible, qu'il n'y a rien d'assez affreux sur la terre pour pouvoir lui être comparé; si vorace qu'il engloutit, sans s'étonner, le grand fleuve que forment les générations successives de toutes les nations, et qu'il espère d'attirer encore dans sa gueule le peuple privilégié qui habite les bords du Jourdain; si dur et si impénétrable qu'il se joue des armes les plus terribles, qu'il brave toutes les forces humaines, et qu'il ne peut être percé que de la main du Dieu qui l'a créé. Mais aussi ce vainqueur tout-puissant prend ce monstre avec l'hameçon, lui passe un jonc dans les narines, et une épine dans la mâchoire, l'enchaîne pour toujours, se joue de lui comme d'un passe-reau, et en fait le jouet de ses moindres serviteurs.

Que tant de grandes images de la victoire du Messie sur les démons étaient bien propres à enflammer dans le peuple de Dieu les desirs de son avènement, et à remplir Satan de terreur! Que de vives alarmes ne devaient pas lui donner de plus en plus les oracles des prophètes, à mesure qu'ils prédisaient plus clairement sa défaite et les triomphes du Messie! Elles furent enfin à leur comble, lorsque, la plénitude des temps étant arrivée, il parut dans la Judée un homme célèbre, qui avait commencé d'être glorifié dans son berceau. Satan frémit de ses premiers prodiges, et il osa le tenter pour s'assurer s'il était ce Fils du Dieu vivant, qui devait descendre du ciel pour la rédemption du monde. Le mauvais succès de cette sacrilège et téméraire épreuve porta le désespoir dans les enfers, et fit trembler la troupe des démons. Bientôt Jésus les chassa des corps des possédés, avec cette

puissance qui devait caractériser le Sauveur des hommes : mais ces prodiges n'étaient que de faibles avant-coureurs de la victoire éclatante qu'il devait remporter sur les démons au jour de sa résurrection : aussi se plaignent-ils qu'il anticipe le jour de son triomphe; et, jaloux de conserver leur empire jusqu'à ce terme fatal, ils lui disent en murmurant : *Pourquoi venez-vous nous tourmenter avant le temps marqué?* (Matth. VIII.)

Cependant le chef des démons, aveuglé par sa propre rage, doute encore si Jésus est ce vainqueur dont il est menacé. Dans ce doute accablant il conspire contre sa vie, lui suscite des ennemis puissants, s'empare d'un de ses disciples, pour en faire un traître, et il ose se dire à lui-même, et dire à sa troupe impure : Cet homme se glorifie d'avoir Dieu pour père, éprouvons la vérité de cette haute prétention; faisons-le mourir d'une mort infâme : si Dieu ne le délivre pas de nos mains, s'il succombe à nos efforts, il n'est point Dieu : je serai son vainqueur, et je conserverai mon empire. Insensé, que tu t'aveugles étrangement dans ta barbare fureur! Eh! c'est précisément en faisant mourir Jésus que tu achèveras de perdre ta puissance. Sa mort sera le signal et la cause de ta ruine. Sa croix est l'arme triomphante dont tu seras terrassé. La victoire qu'il doit remporter sur toi sera le prix de son sang; car il est écrit : C'est parce qu'il s'est livré lui-même à la mort, et qu'il a été mis au rang des scélérats, qu'il dominera sur toutes les nations et qu'il distribuera les dépouilles des forts.

Poursuis donc, superbe Lucifer, poursuis la mort de cet Homme-Dieu : tu te perceras toi-même des traits que tu lui prépares. Cet autre Samson va ébranler, en mourant, les colonnes de ton empire, écraser sous ses ruines tous les démons avec lui, et sa mort leur sera plus funeste que ne l'a été sa puissance dans le cours de sa vie.

Mais c'est surtout à sa glorieuse résurrection que Satan reconnaîtra son vainqueur, et le genre humain son libérateur invincible. Jésus ne pouvait par sa mort que nous délivrer des peines de l'enfer. Ce n'est que par sa résurrection qu'il pouvait nous mettre en possession de sa gloire. Il devait y entrer le premier, et nous en tracer la route avec sa propre chair. Si cette chair sacrée eût demeurée dans le sépulcre, au lieu de s'élever dans le ciel, quel homme eût pu jamais y monter? De quoi me servirait, disait-il à son Père par la voix du Prophète, de quoi me servirait d'avoir versé mon sang, pour ouvrir le ciel aux hommes, si je me corrompais moi-même dans les entrailles de la terre? Hélas! nous serions tous, il est vrai, sans crainte de la part du démon, mais sans espérance du côté du Seigneur : nous serions rachetés, sans être sauvés, n'appartenant ni à Dieu, ni à Satan, ayant les enfers fermés sous nos pieds, mais les cieus également fermés sur nos têtes, aussi malheureux d'être privés à jamais du souverain

bien, qu'heureux d'avoir échappé à des tourments éternels.

Qu'elle eût été indigne de vous, ô mon Sauveur, cette victoire imparfaite ! Auriez-vous abandonné une conquête qui vous coûtait si cher, content de l'avoir arrachée à votre ennemi ! Auriez-vous donné tout votre sang, pour nous laisser dans une privation pire que les supplices ? Satan eût donc borné les fruits de la rédemption, ne pouvant l'empêcher tout entière, et, voyant que vous ne demeuriez pas le maître de sa proie, il eût pu se consoler d'en être dépouillé. O mon divin libérateur, auriez-vous pu ne l'être qu'à demi, et me laisser, en croupissant dans un tombeau, le doute cruel si vous avez même commencé l'ouvrage de ma rédemption et de mon salut ? Après avoir été sur le Calvaire la victime publique de l'ancien homicide, vous eût-il suffi de remporter sur lui une victoire obscure ; et content de cet avantage imparfait, connu de Dieu seul, l'auriez-vous laissé triompher aux yeux des hommes ? Non, mon divin Sauveur ne pouvait laisser cette tache à sa gloire. Il fallait qu'après avoir désarmé les principautés et les puissances, il en triomphât publiquement, et qu'il les donnât en spectacle avec l'appareil d'un vainqueur. Après avoir paru aux yeux de l'univers la victime des démons, il devait faire éclater sa victoire aux yeux de l'univers. Mourir dans l'opprobre par la malice des démons, sans ressusciter avec gloire ; entrer dans un tombeau creusé des mains du démon, sans en sortir, c'eût été non pas vaincre Satan, mais en être vaincu, et lui fournir un sujet de triomphe.

Ne craignez donc pas que Jésus reste enchaîné dans son tombeau. S'il y fait un certain séjour, il consacre ce temps-là même à descendre dans les enfers, et à porter la terreur au fond de l'abîme. Là, il fait reconnaître aux démons sa divinité, sa suprême puissance, et borne leur empire à ces gouffres embrasés. C'est là cet ange de l'*Apocalypse*, que saint Jean vit descendre du ciel, tenant dans sa main une grande chaîne, pour attacher l'ancien dragon ; et la clef de l'abîme pour l'y enfermer, et l'empêcher de séduire les peuples.

Autant que Jésus remplit les démons de terreur, autant il apporte de consolations et de joie dans le triste séjour où languissaient les âmes des justes, morts depuis les premiers temps du monde jusqu'à l'avènement du Messie. Comme elles ne pouvaient entrer avant lui dans sa gloire, elles étaient en dépôt dans un lieu également éloigné de Dieu et de Satan, du ciel et de l'enfer : lieu de repos et de désirs tout ensemble ; lieu tranquille ; mais sombre, lac aride et sans eau, selon l'expression du prophète, où il n'y avait de bonheur que la certitude d'un bonheur à venir. C'est là qu'Abraham demandait sans cesse au Très-Haut celui de sa race, qui devait bénir toutes les nations, c'est là que Jacob attendait le Sauveur qu'il espérait en mourant ; c'est là que David sou-

pirait après ce Fils qui devait régner éternellement ; c'est là qu'Isaïe ne cessait de pousser vers le Messie ce cri d'impatience et d'amour : Que ne brisez-vous, Seigneur, la voûte céleste ; et que ne descendez-vous sur la terre avant le temps marqué ? C'est là que tous les patriarches, tous les prophètes, tous les saints qui avaient précédé le Sauveur du monde, ne cessaient de soupirer après leur délivrance. Ames bienheureuses, il vous avait promis par son prophète de jeter enfin sur vous du haut du ciel des regards favorables, de pénétrer un jour dans les entrailles de la terre, de remplir de ses vives lumières vos sombres cachots, et de briser les liens de votre longue captivité. Le voici enfin ce moment si désiré ; le voici ce Sauveur adorable, qui descend vers vous, en vous adressant ces paroles consolantes : Je viens de souffrir la mort, mais je suis vivant, et j'apporte dans mes mains les clefs de la mort et de l'enfer. Armé de sa croix, il va rompre les gonds de fer et briser les portes d'airain. Il ne suffit pas à ce divin Libérateur de vous avoir arrachés de la servitude de l'Egypte, et de la barbare oppression du Pharaon infernal ; cet autre Josué va bientôt entrer dans la terre promise, à la tête de son peuple. Il ouvre en maître votre sombre demeure et vous enlève en triomphe dans le sein de sa gloire.

Je me trompe, mes frères ; il faut que Jésus reprenne auparavant le corps qu'il a laissé dans le tombeau. C'est l'étendard divin qui doit précéder les justes qu'il veut enlever avec lui dans le ciel. Ce moment est venu : Jésus sort du sépulchre ; et, par ce dernier prodige, il achève le désespoir de Satan, et le salut du genre humain. Il est enfin brisé, ce terrible marteau qui frappait toute la terre : elle peut désormais braver ses forces amorties. C'en est fait de la puissance qu'exerçaient les démons, sous le nom des faux dieux, et du culte sacrilège qu'ils s'arrogeaient. Bel est tombé ; Nabo est renversé. Voici le temps de la chute générale des idoles et de leurs temples. Taisez-vous, oracles artificieux ; odieux organes des démons, Jésus ressuscité vous impose silence. Ecoutez sa voix, peuples trop longtemps abusés, et que Satan, jusqu'à présent le prince du monde, forcé de quitter son empire, rentre dans les enfers, plein de honte et de rage.

II. Qui ne croirait, mes frères, que Jésus, vainqueur du démon, n'a plus d'ennemis à combattre, ni de victoire à remporter, pour consommer le salut des hommes ? Cependant le monde, ce monde même qu'il est venu sauver, est un second ennemi dont il a dû triompher par la force de sa résurrection. Il avait converti peu d'hommes dans le cours de sa vie. L'éclat de ses miracles n'avait produit parmi les juifs qu'une stérile admiration ou la plus noire envie. Au temps de sa mort, il n'avait qu'une poignée de disciples, encore étaient-ils incertains, faibles, découragés. On ne voit point dans l'Evangile que le discours admirable qu'il fit au peuple sur la montagne ait produit de grands fruits,

tandis qu'après la résurrection, Pierre, d'une seule fois, convertit trois mille hommes, d'une autre, cinq mille. Pourquoi, mes frères, cette grande différence du disciple à son Maître, et à un Maître mille fois plus grand et plus puissant que son disciple? C'est que Jésus, comme il le dit lui-même, était un germe divin qui devait mourir, être mis en terre, et en sortir ensuite pour rapporter des fruits. C'est principalement à sa résurrection qu'était attachée la conversion des peuples. Tout genou ne devait fléchir au nom de Jésus que lorsqu'il aurait satisfait par sa mort à la justice de son Père, et qu'il en aurait été glorifié par la résurrection. Les fruits de sa mission, dans le cours de sa vie, devaient se ressentir de l'anathème où il était encore et qui ne devait être levé qu'avec la pierre de son tombeau. Les droits que Dieu son Père lui avait donnés jusqu'aux extrémités de la terre ne devaient commencer que du jour où commencerait sa vie glorieuse. C'est alors seulement qu'il pouvait, en soumettant peu à peu les nations, entrer en possession de son héritage.

Mais aussi, après ce jour glorieux, qui pourra résister à la force de sa parole? et quelle puissance sur la terre sera capable d'arrêter ses conquêtes? Hâtez-vous de les commencer, adorable vainqueur; hâtez-vous de saisir les dépouilles; prenez vite le butin. Ceignez-vous de votre épée, ô vous qui, par votre résurrection, êtes devenu le plus beau des enfants des hommes. Le temps de vos humiliations est passé: faites éclater votre gloire et votre majesté: tendez votre arc; avancez; montez sur votre char pour annoncer la parole de la vérité et les oracles de la justice; que votre bras fasse mille prodiges; jetez vos flèches aiguës, et les peuples tomberont à vos pieds. En vain leurs chefs alarmés leur crieront-ils: Préparez-vous à la guerre, animez les braves au combat, que tout ce qu'il y a d'hommes de guerre marche et se mette en campagne, faites des épées du fer de vos charrues, faites des lances du fer de vos hoyaux, accourez tous et rassemblez-vous. C'est alors, Seigneur, que vous ferez marcher contre eux les soldats invincibles que vous avez envoyés pour les soumettre. Déjà ils ont pris les ailes de la colombe; déjà ils volent comme les nues; déjà ils ont fait retentir votre nom sacré jusqu'aux extrémités de la terre. Bientôt l'Eglise, obligée d'agrandir ses tentes et d'étendre ses limites, s'étonnera de la foule de ses enfants. Je vois, il est vrai, les rois s'assembler et conspirer contre elle; mais, après l'avoir considérée, ils ont été frappés d'étonnement, saisis de trouble, pénétrés d'une sainte frayeur, et ils ont cessé de lui faire la guerre. Rassurez-vous, ô nouvelle Sion, vous ne serez pas toujours en butte aux persécutions des tyrans. Bientôt les enfants de vos persécuteurs viendront se prosterner devant vous, et vous appelleront la cité du Seigneur, la Sion du Saint d'Israël. Bientôt les rois et les reines contribueront de leurs

richesses à votre subsistance, vous adoreront le visage contre terre, et baiseron la poussière de vos pieds.

Applaudissons, mes frères, à ce beau triomphe de Jésus-Christ ressuscité. Fêlitions-nous d'être sa conquête, et reconnaissons avec des transports d'allégresse que c'est à sa résurrection qu'il doit les fruits de sa mort, les progrès de la foi, les accroissements de son Eglise, la victoire sur les ennemis de son nom, et son règne sur toutes les nations.

Eh! comment tous ces triomphes ne seraient-ils pas attachés à la résurrection de Jésus-Christ? Ce prodige seul doit nécessairement porter dans tous les esprits la conviction de sa divinité. Il faut que tout cède à cette preuve incontestable, et la répugnance des peuples, et la haine des Juifs, et l'orgueil des philosophes. Aux autres miracles de Jésus-Christ, le peuple idolâtre eût peut-être opposé cette foule de miracles du paganisme, qu'il croyait avec une aveugle stupidité, et les fables de sa religion l'eussent plus frappé que les vrais miracles de l'Evangile. Les Juifs auraient peut-être osé dire, après la mort de Jésus, comme auparavant, qu'il n'était que le ministre de Satan, et qu'il ne faisait des miracles qu'en son nom. Peut-être que les philosophes, livrés à l'égarment de leurs pensées, auraient cru voir dans Jésus, comme dans les faux dieux, l'instrument de quelque intelligence supérieure à l'espèce humaine, qui se plaît à la séduire par des œuvres extraordinaires. Le grand miracle de sa résurrection ne pouvait manquer de fermer la bouche à ces différents blasphémateurs et de les confondre à jamais.

Je sais, mes frères, qu'indépendamment de ce prodige extraordinaire les apôtres jet les premiers défenseurs de la religion chrétienne auraient pu répondre aux païens que les miracles de Jésus-Christ ont un caractère de vérité, et une certaine impression de divinité qui ne paraît dans les œuvres d'aucun de leurs demi-dieux; qu'ils sont tous des miracles de clémence et de charité; que ce même homme à qui toute la nature obéissait a soutenu la grandeur de ses œuvres par la sainteté de sa vie, par l'intégrité de ses mœurs, par une morale plus pure, par une doctrine plus sublime que celle des plus grands philosophes. Je sais qu'on eût pu répondre aux Juifs que Jésus, bien loin de tenir sa puissance des démons, s'est servi de sa puissance pour les combattre; que, si Satan eût armé Jésus contre soi-même, il eût désolé son propre royaume; qu'un ministre du démon ne serait pas venu faire la guerre aux démons, combler les hommes de bienfaits, leur donner des exemples de vertu, leur prêcher la justice et la sainteté; qu'un ministre du démon n'aurait pas travaillé à éclairer les hommes et à les rendre meilleurs, et que Satan l'eût étouffé dans son berceau, plutôt que de se susciter un destructeur de son empire, un ennemi des idoles et de leurs temples, capable de les abattre un jour, et de porter à l'idolâtrie un

coup mortel. Je sais qu'on aurait pu répondre aux philosophes : vos intelligences sont des chimères que l'esprit humain se forge dans son aveuglement, pour méconnaître la voix du Très-Haut et sa main toute-puissante. Si vous voulez que Jésus soit l'ouvrage d'un de ces êtres fabuleux, reconnaissez du moins au caractère de ses œuvres, à la sainteté de sa vie, à la sagesse de ses lois, à la pureté de sa morale, à la profondeur de ses dogmes, à la grandeur de sa religion, l'ouvrage de la plus puissante, de la plus sainte, de la plus bienfaisante, de la plus sage, de la plus parfaite de toutes les intelligences. Et pourquoi ne regarderions-nous pas comme un Dieu cette intelligence qui a les plus grands attributs de la divinité ?

Mais la résurrection de Jésus-Christ devait surtout paraître aux esprits les plus incrédules l'ouvrage du Tout-Puissant et les soumettre à la foi ; car, pour attribuer ce miracle au démon ou à quelque trompeuse intelligence, ils auraient dû accuser Dieu même d'être le fauteur de l'imposture, en permettant un prodige marqué au coin de sa toute-puissance et qui, par conséquent, ne pouvait que séduire l'univers. Il fallait qu'ils reconnussent Jésus ressuscité pour le Fils du Dieu vivant, ou qu'ils reprochassent au Dieu vivant d'avoir paru, aux yeux des hommes, reconnaître un séducteur pour son propre Fils, en souffrant qu'il sortit du tombeau ; enfin, la résurrection de Jésus ne leur laissait que le choix de l'adorer ou de blasphémer l'Être suprême.

Non, il n'était pas possible de méconnaître à ce prodige le Fils du Tout-Puissant, ni de soupçonner Jésus de prestige et d'imposture. Un séducteur peut-il continuer de l'être après sa mort ? peut-il se le promettre à lui-même ? ses prestiges doivent nécessairement finir avec lui. Quand il aurait eu pendant sa vie toute la puissance des démons, il n'est, après le dernier soupir, qu'un cadavre ordinaire. Son tombeau ne renferme que d'arides ossements et des cendres sans vertu. Ne craignons pas que Satan le ressuscite pour séduire les hommes. Toute la puissance des enfers pourrait-elle donner à un monstre qu'ils auraient vomì, ce caractère distinctif que le ciel réservait de tous les temps à son envoyé ? Le démon a-t-il dans ses mains le sceau de la Divinité pour en abuser à son gré ? Un Dieu essentiellement vrai, essentiellement ennemi du mensonge, peut-il permettre qu'un imposteur ait une parfaite ressemblance avec son Fils, et que les hommes attentifs à discerner sa toute-puissance des prestiges du prince des ténèbres puissent être entraînés malgré eux dans une erreur inévitable ? Non, je ne puis en douter, grand Dieu, si Jésus est ressuscité, c'est votre Fils, ou vous autorisez le mensonge. Vous êtes vraiment Dieu, ô mon Jésus, ou Dieu se plaît à tromper les hommes et à les engager dans un culte sacrilège. Ah ! puisque je ne puis sans blasphémer Dieu même refuser

de vous adorer, recevez mon encens, mon culte et l'hommage de mon cœur. En vous voyant pleindre vie après la mort que vous avez soufferte sur le Calvaire, je m'écrie comme saint Pierre : *Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant.* (Matth., XVI) ; je m'écrie comme saint Thomas, avec la même certitude que si je touchais votre chair et vos plaies : *Mon Seigneur et mon Dieu.* (Joan., XX.)

Aussi, mes frères, la résurrection de Jésus-Christ fournissait-elle aux apôtres une preuve invincible de sa divinité. Ils n'en employaient presque point d'autres dans leurs différentes prédications ; c'était leur arme ordinaire, parce qu'ils la croyaient suffisante pour soumettre les peuples. Saint Paul allait plus loin encore : *Si Jésus n'est point ressuscité*, disait-il aux fidèles de Corinthe, *notre prédication est vaine et votre foi l'est aussi.* (I Cor., XV.) Si Jésus n'est point ressuscité, nous n'avons point d'argument invincible pour la conversion des hommes, et vous croyez sans fondement. Si Jésus n'est point ressuscité, nous sommes les ministres, vous les disciples d'un faux prophète, et ses plus grands miracles ne doivent être regardés que comme des prestiges, des œuvres de Satan, ou même des fables.

Pourquoi cela, mes frères ? parce que la résurrection du Messie étant le signe infailible et nécessaire auquel on devait le reconnaître, si Jésus n'est point ressuscité, il est un faux Messie, quelque puissance qui éclate d'ailleurs dans ses œuvres. Non, je ne serais point frappé des grands miracles que Jésus opéra dans le cours de sa prédication, s'il fût resté au fond d'un sépulchre, en proie aux vers et réduit en cendres, il eût démenti les prophéties les plus claires de l'Ancien Testament, il se fût démenti lui-même ; pourrais-je, à ces traits, reconnaître mon Sauveur et mon Dieu ? Le Messie avait dit par la voix de David : Je n'ai fait que m'endormir d'un sommeil passager : le Seigneur m'a donné la main, et je me suis levé. Il avait dit à son Père : Je sais que vous ne m'abandonnerez pas à la corruption du tombeau ; c'est pour cela que mon âme est dans la joie, et que ma chair se reposera dans le doux espoir de recouvrer la vie. Il avait dit encore : Les démons, mes plus cruels ennemis, impatientes de me donner la mort, se sont écriés : Quand pourrons-nous effacer jusqu'à son nom de la mémoire des hommes ? Ayez donc pitié de moi, Seigneur, rendez-moi la vie pour que je les vainque à mon tour, et ne permettez pas que je sois pour eux un sujet de triomphe.

Mais sans recourir aux paroles des prophètes, Jésus ne dit-il pas aux Juifs en parlant de son corps : *Détruisez ce temple, je le rebâtirai dans trois jours.* (Matth., XXVI.) N'annonça-t-il pas aux pharisiens qu'il serait un autre Jonas ? Ne dit-il pas à ses disciples : J'ai le pouvoir de quitter la vie et de la reprendre ? Ne leur donna-t-il pas mille fois l'espoir de sa résurrection ? N'est-ce pas à ce prodige qu'il voulait leur faire recon-

naître sa divinité? Après ce langage, si Jésus ne fût point ressuscité, ses miracles auraient échoué contre sa tombe; ou bien le Très-Haut eût déshonoré son Fils, et il eût étouffé la vérité dans son sépulcre. Après ce langage, si je voyais Jésus réduit en poussière et confondu avec les morts, c'est alors que je serais révolté de l'ignominie de sa passion; je rougirais de sa croix si le miracle de sa résurrection n'en effaçait l'opprobre; et son tombeau, s'il ne pouvait en sortir, achèverait à mes yeux le scandale de son supplice.

Ainsi, mes frères, sans la résurrection de Jésus-Christ, il manquerait à la foi un de ses plus solides fondements; mais après ce grand prodige, il n'est pas possible que Jésus ne triomphe de l'incrédulité des peuples et qu'il ne soumette les plus rebelles esprits au joug de la foi. Il l'avait prédit ainsi lorsqu'il disait à ses disciples, la veille de sa mort : Attendez-vous à recevoir de la part du monde les plus mauvais traitements; mais alors ayez confiance et souvenez-vous que j'ai vaincu le monde.

Nous voyons bien clairement, Seigneur, la vérité de cette grande prophétie, aujourd'hui que tant de peuples se sont rangés sous le glorieux étendard que vous leur avez élevé sur le Calvaire; aujourd'hui que tant de rois se glorifient de fléchir le genou devant l'image de la croix où vous avez perdu la vie, et qu'ils mettent humblement à vos pieds leur sceptre et leur couronne; aujourd'hui que vous avez des autels en deçà et au delà des mers, que vos adorateurs sont répandus d'un pôle à l'autre, et que l'univers est votre empire.

III. A ce triomphe le glorieux Jésus, mes frères, en ajoute un troisième. Sa victoire sur le démon et sur le monde nous annonce déjà sa victoire sur la mort; troisième ennemi qu'il doit abattre par sa résurrection. Saint Paul nous dit que le péché était dans les mains de la mort cette faux meurtrière qui moissonne les réprouvés. Le démon, par sa noire envie, lui avait ouvert les portes du monde, et le monde était devenu son empire; mais Jésus-Christ ayant triomphé par sa résurrection du péché, du monde et de Satan; ô mort! qu'est devenu ton glaive? Où est ton empire, où est ta victoire? *Ubi est, mors, stimulus tuus? ubi est, mors, victoria tua?* (I Cor., XV.)

Laissons-la triompher sur le Calvaire et s'applaudir du coup qu'elle a porté à celui qui menaçait de la détruire elle-même. Qu'armée du péché, comme d'un glaive horrible, elle ne doute plus qu'elle immolera au démon les races futures; que le tombeau où elle a précipité Jésus, et où elle croit le tenir enchaîné, achève de l'enorgueillir et lui promette une victoire éternelle; bientôt elle payera cher ce triomphe passager. C'est contre la pierre de ce tombeau qu'elle va briser ses armes redoutables et se briser elle-même. Il est temps, divin Sauveur, de triompher de vos ennemis. Sortez du sein de la terre, et que la mort y entre à son tour; il est écrit

que le Messie la précipitera dans un abîme éternel. L'inhumaine avait cru absorber le genre humain dans ses lugubres filets et s'assurer de le perdre, en perdant celui qui se vantait d'en être le rédempteur; mais Jésus, voulant nous laisser la vie éternelle comme son héritage, a dévoré la mort lorsqu'elle a cru le dévorer lui-même. Elle s'est absorbée dans sa propre victoire; elle a sauvé le genre humain en frappant la précieuse tête qui en était la rançon; son glaive, ce glaive même qui devait exterminer les nations a été le glaive du sacrifice qui les a rachetées. Sa barbare avidité l'a trompée. En immolant une seule victime, elle en a perdu d'innombrables; encore voit-elle cette victime renaître de ses propres cendres et braver pour elle et pour nous son ancienne puissance. A la vue de ce grand prodige, ô mort, reconnais ton erreur. Quelle est cette étrange victoire, où dépouillée, désarmée par le vaincu, tu périss au sein même de ton triomphe? Désormais tout chrétien pourra braver tes coups impuissants; tu n'auras plus de prise sur son âme; tu peux frapper encore une tête que le crime du premier homme a soumise à ton glaive; mais cet autre glaive qui faisait mourir les âmes, il n'est plus dans tes mains; il n'est plus ce temps funeste à l'humanité, où la mort du corps n'était que le prélude de la mort éternelle. Désormais celui qui aura su participer à la victoire de Jésus-Christ ne sera point blessé par la seconde mort. La meilleure partie de lui-même échappera de ses horribles mains et n'y laissera que de viles dépouilles. Si c'est là, ô mort, tout ce que tu as de puissance, que tes armes sont faibles et que ta victoire est frivole? *Ubi est, mors, stimulus tuus? Ubi est, mors, victoria tua?*

Oh! que votre résurrection, ô mon Sauveur, a bien changé la misérable condition des hommes! Que la mort est douce aujourd'hui, pour ceux qui l'envisagent des yeux de la foi! Ce n'est plus, comme pour l'homme infidèle, le sceau de la réprobation et le premier instant d'une mort éternelle, c'est un heureux passage de la mort à la vie. L'âme, en ce moment, sort de son horrible tombeau pour se perdre à jamais dans le sein de la Divinité. Nous sommeillons ici-bas; la vie est un songe affreux; la mort nous réveille et nous transporte au sein des délices. Aussi est-elle pour le vrai chrétien le plus grand des bienfaits; elle est l'objet de ses vœux les plus ardents, parce qu'elle doit être le terme de ses malheurs et l'époque d'une éternelle félicité. Fatigué de la longueur de son exil, il soupire après sa véritable patrie. Impatient de s'unir à Jésus-Christ, il brûle de se dissoudre; et reprochant à la mort sa lenteur insupportable, il se demande à lui-même, qui me séparera de ce corps malheureux, où je meurs à chaque instant de ma vie? Pour des hommes de cette espèce, ô mort, que fait ton glaive, et quelle est ta victoire? Ton glaive ne fait que rompre leurs chaînes accablantes; ta victoire consiste à les délivrer d'un martyre continuel pour

leur procurer un bonheur inaltérable : *Ubi est, mors, stimulus tuus? ubi est, mors, victoria tua?*

Qu'il périsse donc ce corps misérable qui me sépare de mon Dieu, pourvu que mon âme vive à jamais dans la gloire. Ma vie, c'est Jésus-Christ; et je regarde comme un gain précieux et désirable la mort qui doit me réunir à lui. Que ma chair tombe et pourrisse dans un tombeau; que m'importe, si la meilleure partie de moi-même s'élève dans les cieux? J'abandonne à la mort cette vile proie; je livre sans regret cette pâture aux vers. Pourvu que cette flamme qui m'échauffe; que ce souffle divin qui m'anime et me vivifie, retourne à vous, ô mon Dieu; que je rentre dans la poussière, j'y consens; que la mort assouvisse ainsi sa fureur impuissante; en me terrassant, elle m'affranchira des terreurs qu'elle inspire. Je lui échapperai pour toujours en périssant une fois. Le coup qu'elle me portera me rendra son vainqueur et achèvera sa défaite. Elle brisera les chaînes de ma triste captivité. Tandis qu'il ne lui restera d'autre proie qu'un cadavre insensible, mon âme, délivrée à jamais de sa puissance effroyable, pourra lui dire, en insultant à son faible triomphe, ô mort, où sont tes armes, où est ta victoire? *Ubi est, mors, stimulus tuus? ubi est, mors, victoria tua?*

Mais que dis-je, mes frères? Nos corps mêmes ne sont dans les mains de la mort qu'un dépôt qui lui est confié jusqu'au jour du jugement. Ses victimes alors lui seront arrachées : Jésus nous l'a promis; et, s'il a pu sortir glorieux de son sépulcre, il saura de même nous retirer du fond des tombeaux. Oui, chrétiens, ce corps mortel, qui participe à la vertu, qui contribue aux bonnes œuvres, aura sa gloire particulière et ses récompenses. Il partage nos travaux, il partagera de même notre félicité. S'il a expié nos crimes, s'il a satisfait à la justice de Dieu par les rigueurs de la pénitence, il aura part à ses grâces et sera, de même que notre âme, l'objet de ses miséricordes. La mort peut se saisir de lui, l'envelopper pour un temps de ses ombres, l'accabler de ses pesantes chaînes, elle peut s'acharner à sa destruction, le défigurer, le réduire en poudre; elle peut nous enlever pour un temps de dessus la terre, nous précipiter dans ses entrailles et confondre nos cendres avec la poussière; mais ce vainqueur tout-puissant qui, en triomphant de la mort, s'est acquis le droit de lui commander lui redemandera jusqu'au moindre de nos cheveux. Sa résurrection est le garant certain de la nôtre. C'est sur lui qu'il doit modeler ses élus. Il n'est ressuscité que pour nous rendre semblables à lui. Il n'a repris son corps que pour le rendre visible à nos yeux et pour faire goûter à notre chair même les charmes de sa présence. Il l'a dit, et il est fidèle dans ses promesses; si nous participons aux souffrances et à l'ignominie de sa mort, nous participerons aussi au bonheur et à la gloire de sa résurrection. Enfin il n'est que le pre-

mier-né d'entre les morts; ses frères doivent ressusciter après lui.

Consolez-vous, ô nouvelle Sion, voici ce que dit le Seigneur : Vos morts vivront un jour, je rappellerai à la vie ceux que j'ai livrés à l'épée, je rouvrirai vos tombeaux; je vous retirerai, ô mon peuple, du fond de vos sépulchres, et je vous introduirai dans la véritable terre d'Israël. Allez donc, allez, mon peuple reposer en paix dans le tombeau, jusqu'au retour de l'astre divin qui doit amener pour vous l'heureux jour de l'éternité : entrez dans vos sépulchres comme dans une habitation passagère, laissez sceller sur vous la tombe qui doit vous couvrir, cachez-vous pour un moment, disparaissez jusqu'à ce que j'aie répandu sur la terre les fléaux de mon indignation : car je dois descendre du haut des cieux pour punir les iniquités des hommes, et la terre doit ensuite me rendre le sang dont elle s'est abreuvée, et découvrir les morts cachés dans ses entrailles. Dans ce grand jour, ô mort, où tu verras tant de corps bienheureux passer de ton sein au sein de la Divinité, de quoi t'aura servi ton glaive? de quoi t'aura servi de les avoir autrefois traînés en triomphe dans un tombeau? quel sera dans ce jour le fruit de ta courte victoire? *Ubi est, mors, stimulus tuus? Ubi est, mors, victoria tua?*

Pénétré de la douce espérance que je pourrai, au grand jour de la résurrection, braver ainsi la mort, et anéantir ses triomphes passés; non, je ne la crains plus : ses ombres ne peuvent que passer devant mes yeux, pour me découvrir ensuite avec plus d'éclat le Dieu que j'aime et que j'adore. Je ne crains plus de descendre au tombeau. Si je dois m'y corrompre, je sais que j'en sortirai plus éclatant, plus radieux que le soleil, et plus triomphant de la mort qu'elle n'aura triomphé de moi en m'y précipitant. Les entrailles de la terre ne seront pour moi que ce que furent pour Jonas les entrailles de la baleine; et, du fond de mon tombeau, je vous adresserai Seigneur, cette prière efficace de votre Prophète : Vous m'avez jeté dans un antre profond, tous les flots de votre colère m'ont submergé, je suis absorbé dans l'abîme de la nuit, un océan de ténèbres s'est répandu sur moi, une tombe paraît à jamais scellée sur ma tête et je me dis à moi-même : suis-je rejeté à jamais, ô mon Dieu, de devant vos yeux? Mais non, je suis sûr de voir un jour votre saint temple; et vous saurez d'une extrême corruption me rappeler à la vie.

Que la nature cesse donc de frémir de sa destruction passagère; que mes yeux ne craignent plus de se fermer à la lumière; et qu'on ne me dise plus que la mort est affreuse. Elle est sans doute affreuse pour des méchants qui ne s'attendent à y trouver que des tourments, et qui ne doivent ressusciter que pour ajouter à leurs supplices un opprobre éternel. La mort est affreuse pour les philosophes, qui ne bannissent les terreurs d'une autre vie que par l'espoir d'un

anéantissement épouvantable. Mais moi, disciple fidèle d'un Dieu ressuscité, pourrais-je redouter le trépas ? Ne suis-je pas certain que celui qui a ressuscité Jésus me ressuscitera comme lui ? Si l'instinct en moi frémit, malgré moi-même à la vue de la mort, je me rassure, comme Job, par cette seule pensée : *Je sais que mon Rédempteur est vivant (Job XVII)*. Je sais ; cette espérance a jeté dans mon cœur de profondes racines et bannit mes terreurs ; je sais qu'après avoir été réduit en poudre, ma peau revêtira de nouveau ma chair et mes os ; mon corps, ce corps que j'anime, jouira de la présence de mon Dieu ; mes yeux, ces mêmes yeux maintenant ouverts à la lumière, l'envisageront face à face, et du sein de l'immortalité, je défierai la mort ; je mépriserai ses armes ; je lui demanderai avec insulte que sont devenus les vains trophées de son ancienne puissance ? *Ubi est, mors, stimulus tuus ? Ubi est, mors, victoria tua ?*

Je vous adore, auguste vainqueur de vos ennemis et des miens, et je me félicite de vos triomphes. Après vos célèbres victoires sur le démon, le monde et la mort, vous pouvez avec vérité nous faire entendre ces chants d'allégresse : O ennemi, tu m'as poussé avec effort, pour me faire tomber, mais le Seigneur m'a secouru avec force, m'a sauvé et sa droite a fait des prodiges. Toutes les nations se sont élevées contre moi, mais au nom du Seigneur j'en ai tiré vengeance ; elles se sont rassemblées pour s'opposer au progrès de mon nom et me tenir assiégé, mais au nom du Seigneur j'en ai tiré vengeance ; elles m'ont environné comme des abeilles irritées, elles se sont embrasées comme un feu d'épines : mais, au nom du Seigneur, j'en ai tiré vengeance. Les tentes des justes vont retentir de cris d'allégresse. Je ne mourrai plus : mais je vivrai pour chanter à jamais les louanges du Seigneur. Il m'a fait souffrir un rude châtiment pour les péchés de mon peuple, mais il ne m'a point abandonné entre les bras de la mort. Ouvrez-moi donc les portes du sanctuaire de la justice, j'y entrerai, je rendrai grâces au Seigneur, et tous les justes y entreront après

vertu qui ne cherche qu'à faire des heureux, et qui fait le malheur du souverain, lorsque arrêté par de fâcheuses conjonctures, il ne peut assez hâter la félicité publique.

Telle est l'idée, Sire, que vous avez donnée de votre cœur à tous les Français ; idée chère, qui les passionne pour l'éclat de votre trône, pour la prospérité de vos armes, pour la durée et le bonheur de vos jours, idée consolante, qui les soutient dans les sacrifices que demandent l'intérêt général ; idée gravée à jamais dans leur cœur, et qui, passant d'une génération à l'autre, perpétuera leur amour jusqu'aux derniers âges. Votre Majesté, Sire, n'a pu se dissimuler ces tendres sentiments de son peuple. Pouvait-il les exprimer d'une manière plus vive et plus touchante qu'il ne le fit dans la sollicitude avec laquelle il vous vit prendre le commandement de vos armées et voler aux combats ; dans son extrême consternation, lorsque, vous voyant arrêté tout à coup dans le chemin de la gloire, il crut voir mourir le souffle de sa bouche ; dans les doux ravissements qu'il éprouva lorsque le ciel vous eut rendu à l'ardeur de ses vœux ; enfin dans les cris touchants qui, en votre présence, firent retentir la capitale du nom de LOUIS LE BIEN-AIMÉ, et dont toutes les provinces furent l'écho.

Voilà, Sire, le plus beau jour que puisse espérer un monarque sensible à la véritable gloire. Il est plus beau que ces jours de triomphe que Rome accordait à ses héros, et que l'entrée pompeuse que fit dans Babylone le conquérant de l'Asie. Le titre que vous portez surpasse les plus beaux titres qu'aient donnés aux rois l'admiration ou la reconnaissance des peuples. Mais aussi quelles obligations n'impose-t-il pas à Votre Majesté ? Que d'engagements sacrés n'a-t-elle point contractés avec la nation, en recevant de sa bouche ce témoignage éclatant de son amour ? Que de vertus ce titre flatteur n'exige-t-il pas du prince qui l'a reçu ? Il suppose les grandes qualités qui ont attiré à d'autres princes le surnom de juste, de bon et de père du peuple. Il annonce des qualités plus louables et plus dignes de l'humanité que le titre imposant donné à votre auguste bisaïeul. Oui, Sire ; en vain les rois font mille efforts pour se couvrir de gloire et s'acquiescer un nom célèbre, le plus aimé, le plus justement aimé sera toujours le plus grand, et c'est aussi le plus aimé qui doit le plus espérer cette couronne immortelle que Dieu réserve aux princes selon son cœur. Ainsi soit-il.

Il est pour les rois un moyen de plus de triompher de la mort, c'est de mériter la gloire de vivre à jamais dans le cœur des peuples. Cette glorieuse immortalité ne peut être que le prix de la bienfaisance, de cette

NOTICE SUR LE P. DE TRACY.

Le P. Bernard Destutt de Tracy, théatin et écrivain ascétique, naquit le 25 août 1720 au château de Paray-le-Frès près de Moulins. Il entra dans l'ordre des théatins à l'âge de seize ans, et conserva pendant de longues années la seule charge qu'il ait voulu accepter, celle de maître des novices, qui se conciliait avec ses goûts pour la vie spirituelle. Il mourut à Paris, le 14 août 1786. On a de lui : 1° *Conférences ou Exhortations à l'usage des maisons religieuses*; Paris, 1765, in-12; 2° édit., augmentée de trois conférences; Paris, 1783, in-12. — 2° *Conférences ou Exhortations sur les devoirs des ecclésiastiques*; Paris, 1768, in-12. — 3° *Panégérique de la baronne de Chantal*, 1753. — 4° *Remarques sur l'établissement des théatins en France*; 1755. — 5° *Remarques sur les constitutions et statuts de la congrégation des clercs réguliers théatins*; 1756. — 6° *Nouvelle retraite à l'usage de toutes les communautés religieuses*; 1762, in-12. — 7° *Traité des devoirs de la vie chrétienne*; Paris, 1770, 2 vol. in-12. —

8° *Vie de saint Bruno, fondateur des Chartreux, avec diverses remarques sur le même ordre*; Paris, 1786, in-12. — 9° *Vie de saint Gaetan de Thienne, instituteur des Théatins, et des autres saints de la même congrégation, avec des remarques historiques sur l'établissement des Théatins en France*; Paris, 1774, in-12. Les nécessités qui nous sont imposées nous empêchent de reproduire toutes les œuvres du P. de Tracy, mais les deux premiers ouvrages que nous avons cités répondent seuls aux exigences légitimes du public ecclésiastique. Nous rééditons les *Conférences* de l'éminent orateur avec la conviction que leur utilité est encore aujourd'hui aussi grande qu'au moment où elles furent publiées; nous espérons qu'on ne les trouvera pas indignes de prendre place auprès de celles du P. Daniel de Paris, de Dom Vincent et de Beurrier, que nous avons données aux tomes XLVIII, LVIII et LII de la présente *Collection*.

ŒUVRES CHOISIES DU P. DE TRACY

CONFÉRENCES ou EXHORTATIONS

A L'USAGE

DES MAISONS RELIGIEUSES.

EXTRAIT DE LA PRÉFACE.

Celui qui est de Dieu, dit Jésus-Christ, *entend la parole de Dieu* (Joan., VIII.) On a un saint empressement dans les maisons religieuses pour écouter la parole du Seigneur; ordinairement les sermons exposent plutôt les abus qui règnent dans le monde que les défauts dont seraient coupables les personnes consacrées à Dieu. Un séculier connaît ses devoirs après avoir assisté aux prédications; mais un religieux ou une religieuse ne connaît pas toujours assez ses

obligations spéciales, en lisant ou entendant les sujets de morale qu'on traite communément dans la chaire chrétienne. Ainsi, des conférences ou exhortations religieuses peuvent être d'une grande utilité pour les communautés.

On trouvera ici une suite de discours sur les plus importants devoirs de l'état religieux. Ils pourront être lus en public et en particulier, surtout dans le temps des retraites annuelles. On souhaite dans les com-

munautés d'avoir, dans ces jours qu'on passe chaque année dans le recueillement et dans la solitude, des exhortations; mais souvent on est privé de ces secours par défaut de prédicateurs, soit dans les petites villes, soit même dans les grandes où les ministres de la parole divine, comme je viens de le marquer, ne s'attachent communément qu'à faire des sermons sur les devoirs généraux du christianisme, et non sur les engagements spéciaux des âmes consacrées au Seigneur par la profession religieuse. Ces réflexions me portèrent à donner il y a quelques années ces *Conférences*; elles ont eu assez de cours dans différentes communautés.

Quelques auteurs ont déjà donné des *Conférences*. Le P. Etienne-Xavier, carme Billette de la province de Touraine, fit imprimer in-4°, en 1687, des *Exhortations monastiques*; ces *Exhortations* sont divisées comme des sermons, et très-instructives.

On donna en 1698 les *Conférences*, ou *Instructions sur les Epîtres et Evangiles des Dimanches et des principales Fêtes*, par M. de Rancé; mais ce sont pour l'ordinaire des discours pour les vêtements de ceux qui prenaient l'habit à la Trappe; la morale est souvent la même. On s'y élève d'abord contre les abus du monde, et ensuite contre le relâchement des cloîtres. Ces *Conférences* sont mal intitulées, *Instructions sur les Epîtres et Evangiles*; car il y a des conférences où on ne prend pas même pour texte un verset de l'Épître ou de l'Evangile.

Depuis peu d'années on a les *Conférences* de don Vincent, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, en cinq volumes in-12. Elles sont écrites noblement, avec beaucoup de feu, et en suivant les maximes qu'elles renferment, on n'a pas à craindre de tomber dans le relâchement; mais la morale s'adresse surtout aux religieux consacrés à une entière solitude, et qui font vœu de stabilité. Aussi a-t-il donné à ce bon ouvrage le titre de *Conférences monastiques*.

Les *Conférences* de M. de Villars, en trois volumes, imprimées à Lyon, sont par demandes et par réponses; ce ne sont pas des discours; c'est une compilation de décisions de cas de conscience. M. de Villars a embrassé le sentiment le plus strict dans ses décisions sur la pauvreté religieuse.

M. de Marsis, curé de la ville de Gourdon, et M. de Montis, ont donné une suite de discours sur la vie religieuse; les discours de M. de Marsis sont sous le titre *Exercices de retraite*, en deux volumes in-12, et ceux de M. de Montis, sous celui de *Discours de retraite*, dédiés aux *Annonciades Célestes*, en deux volumes, aussi in-12. La morale de l'auteur fait connaître ses lumières dans la direction des communautés.

On a encore les *Conférences* en un volume in-12, du P. Miet de Vesoul, Récollet; elles sont, quoique abrégées, très-instructives.

On a des décisions utiles sur les vœux

dans les *Instructions sur les observances*, par M. Blanchart, 2 vol., et dans le *Traité du devoir de la vie religieuse*, par Collet, 2 volumes.

J'expose volontiers le travail des autres, afin qu'il produise du fruit dans les âmes; j'espère cependant que mes *Conférences* pourront être utiles aux religieux de différents ordres, dont la vie est active, ou adonnée à la seule contemplation; c'est dans ce dessein que je me suis attaché à choisir des sujets qui soient propres à toute personne consacrée à Dieu, sous quelque règle qu'elle se soit engagée.

Saint Bernard disait qu'il n'était uni qu'à un seul ordre par sa profession, mais qu'il était uni à tous les différents ordres par les liens de la charité. Cet attachement pour les différentes sociétés religieuses me fait souhaiter que ces *Exhortations*, que j'avais d'abord composées pour les jeunes religieux de la maison où Dieu m'a appelé, puissent édifier et instruire les religieux des autres ordres. La charité mutuelle et la régularité sont les deux ornements de la vie religieuse. Heureuses les maisons ferventes! « Quel plus grand malheur, dit sainte Thérèse (ch. 4 de sa Vie), que celui des communautés, soit de religieux ou de religieuses, où on ne suit pas la règle, et où l'on marche par deux voies différentes, où quelques âmes choisies vivent dans la ferveur pendant que les autres suivent le relâchement. »

On a beaucoup écrit dans ce siècle-ci pour et contre l'état religieux. On l'a défendu, on l'a attaqué, mais il ne faut pas confondre les abus, qui sont condamnables, avec l'état, qui est saint par lui-même. Il a donné des hommes pénitents, édifiants, savants, éclairés, utiles par leur zèle et leur doctrine. Les solitaires ont défriché des terrains arides, les ont rendus fertiles; ils ont ensuite conservé de riches monuments pour les bibliothèques, dans des temps où les manuscrits suppléaient à l'impression. Dans les ordres consacrés au service du prochain, les uns ont passé les mers pour éclairer les peuples plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie, et faire tomber les fers des captifs; les autres ont assisté les pestiférés dans nos climats, ont soulagé les malheureux dans les hôpitaux, ont instruit la jeunesse, ont porté tous les secours spirituels et temporels aux infirmes et aux mourants. Si on objecte que les maisons se sont trop multipliées, en sorte que, dans un grand nombre de communautés, il n'y a pas assez de religieux pour une parfaite observance régulière, ce sont des questions indépendantes de l'état qui en lui-même est saint et sera toujours utile, dès qu'on y vivra selon l'esprit des fondateurs.

Par rapport aux religieuses, il n'est pas possible que toutes s'occupent à la vie active. Il y aurait trop d'inconvénients, le monde s'en pourrait plaindre. Toutes n'ont pas les talents propres pour l'instruction, et ne seraient pas capables du service des malades. Celles qui s'appliquent à ces fonce-

tions méritent la reconnaissance publique ; mais celles qui passent une partie du jour à louer Dieu s'efforcent d'attirer les bénédictions du ciel sur leur patrie, et par leurs ouvrages elles peuvent être utiles à revêtir les pauvres et les orphelins dans leur extrême indigence.

Un zèle peu éclairé ne me porte pas à tracer ces réflexions. Je suppose toujours, en louant l'état religieux, qu'on édifiera le monde par de bons exemples, et qu'on y mènera surtout une vie occupée. Je ne parle pas ici des jeûnes, des veilles, des abstinences, de la nature des vêtements, plus ou moins rudes, de la prolixité des offices et de diverses austérités ; les pratiques varient selon les différents instituts ; mais sans travail, tout ordre religieux tombe. On ne peut trop méditer les paroles suivantes du célèbre Père Bourdaloue, et qui m'ont toujours frappé. Je les abrège parce qu'une préface n'est pas une conférence, « mais, dit ce grand directeur et orateur (*Retraite*,

3^e Médit. du troisième jour), il y a des communautés dont les observances et les fonctions sont très-bornées ; dès qu'elles y ont donné quelques heures, à quoi se passent presque toutes leurs journées ?... souvent à ne rien faire ; fréquents entretiens, longues et inutiles visites, voilà presque toute leur occupation. On fait tous les jours scrupule aux séculiers de leur oisiveté ; mènent-ils une vie plus oisive que celle-là ? » Que de réflexions à faire sur ces paroles d'un tel orateur et d'un directeur aussi judicieux et aussi éclairé !

Après avoir renoncé aux sollicitudes du siècle, craignez l'inutilité de la vie et la dissipation. Sans vous déterminer la nature et l'objet de votre travail, qu'il soit conforme à vos talents et à votre vocation. Occupez-vous habituellement, priez assidûment et avec ferveur ; prenez tous les moyens nécessaires pour parvenir à la perfection qu'exige votre état, afin de vous rendre digne des miséricordes du Seigneur dans l'éternité.

CONFÉRENCE I^{re}.

SUR L'ÉTAT RELIGIEUX.

Omnis qui reliquerit domum, vel fratres, vel sorores, aut patrem, aut matrem... aut agros propter nomen meum, centuplum accipiet, et vitam æternam possidebit. (Matth., XIX.)

Quiconque aura abandonné sa maison ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère... ou ses terres à cause de mon nom, recevra le centuple, et jouira de la vie éternelle.

Quitter ses parents, ses amis pour confesser le nom de Jésus-Christ, tel était l'empressement des premiers fidèles, qui souvent même scellaient leur foi par l'effusion de leur sang. Le temps des persécutions est cessé, le glaive des tyrans ne menace plus les adorateurs d'un Dieu fait homme, mais on peut marcher sur les traces des martyrs, en laissant ses parents ou ses amis, et en faisant le sacrifice de ses biens, de soi-même, de sa liberté, par des vœux qui nous attachent pour toute notre vie à la croix de Jésus-Christ. Tel est le sacrifice de l'état religieux ; sacrifice héroïque lorsqu'il est fait avec des dispositions saintes, et lorsqu'on est fidèle à remplir l'étendue de ses engagements.

La profession religieuse a été quelquefois comparée au martyre, parce qu'elle nous fait immoler ce que nous avons de plus cher au monde ; mais cette séparation, ce détachement, cette immolation de nous-mêmes renferment les plus grands avantages par rapport au salut.

Les mauvais exemples se multiplient dans le monde, et de là cet anathème de Jésus-Christ : *Malheur au monde à cause de ses scandales ! (Matth., XVIII.)* La retraite vous en préserve, âmes religieuses ; goûtez donc le bonheur de votre état, veillez sur vous-mêmes pour être fidèles à vos devoirs.

1^o Pour goûter le bonheur de votre vocation, considérez-en les avantages.

2^o Pour être fidèle à votre vocation, considérez-en les écueils, afin de les éviter. Ces deux réflexions vont faire le sujet de cette Conférence.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Les avantages de la vie religieuse doivent surtout se considérer par rapport à l'éternité. En prenant Dieu pour son partage, il faut éloigner les vues humaines trop insuffisantes pour s'en occuper. Regarder l'état religieux comme un établissement honnête et convenable, comme un asile à une famille nombreuse, comme un port tranquille où on est assuré qu'on aura tous ses besoins en santé et en maladie, et où, en quittant la maison paternelle, on aura à choisir plusieurs maisons dans l'ordre où on entre ; ce sont des motifs si imparfaits que je ne viens pas les proposer. En voici qui sont les seuls dignes d'une âme remplie de foi.

1^o L'état religieux vous préserve des dangers du monde ; 2^o il vous facilite et vous procure tous les moyens du salut ; il vous fixe irrévocablement au service de Dieu. Dans ces trois réflexions vous découvrirez les heureux effets de votre consécration au Seigneur.

1^o Premier avantage de l'état religieux : il vous préserve des dangers du monde, et combien n'y sont-ils pas multipliés ! Que d'occasions de perdre l'innocence ! Plus on est jeune, plus on doit craindre. La vertu est souvent ébranlée, et la meilleure éducation se soutient difficilement contre les maximes pernicieuses qu'on entend. La jeunesse, dit-on, est le temps des amusements, des plaisirs ; il ne faut pas se singulariser, il faut se conformer aux usages du

monde. Entraîné par ces discours, que de sociétés funestes n'eussiez-vous pas contractées ! De faux amis séduisent une âme naturellement vertueuse, et la perdent par la perversité de leurs conseils. Les passions prennent un second ascendant, les révoltes du corps viennent assaillir l'esprit, et loin d'affaiblir ce corps par les jeûnes, par la sobriété dans les repas, par les veilles, on donne un nouvel aliment au feu dont on est déjà embrasé, en recherchant avec empressement la délicatesse et l'abondance dans les repas, en flattant tous les sens par un luxe affecté dans les vêtements, en se reposant, au delà des justes bornes, sur des lits dont la mollesse foment la concupiscence. Les funestes idées du vice s'impriment dans les conversations libres et enjouées. Paraît-on aux promenades publiques, la volupté se retrace à l'esprit par les objets que l'œil considère. Rentre-t-on chez soi, on n'a souvent d'autres lectures que ces histoires romanesques qui apprennent le crime et qui corrompent le cœur. Est-on entré aux spectacles, on éprouve des combats intérieurs qui prouvent qu'on ne peut les justifier; on s'est exposé à la tentation et bientôt on est vaincu. Que d'autres écueils dans les liaisons qu'on forme ! D'abord c'est une amitié qui paraît innocente, on ne s'aperçoit pas du danger; ensuite l'amitié devient plus vive; cette sensibilité augmente, ces assiduités fréquentes, ces liens trop tendres préparent à une chute criminelle. Le trouble est dans le cœur, mais peu à peu on tâche de calmer ces remords. On ne regarde plus que comme des faiblesses de l'humanité, des habitudes qu'on regardait avec fondement comme des crimes devant Dieu; la passion aveugle l'esprit et séduit le cœur.

Que de périls dans le monde pour une âme chaste ! Qu'il est difficile d'y conserver longtemps le précieux trésor de la pureté ! Qui est assez heureux pour y conserver son innocence ? A quelles violentes tentations n'est-on pas exposé au milieu des assemblées profanes ? Des objets séduisants ne viennent-ils pas fasciner les yeux ? Des expressions équivoques ne répandent-elles pas de profondes ténèbres dans le cœur en même temps qu'elles charment l'imagination ? Que d'âmes bien nées tombent dans d'affreux précipices ? Et lorsque vous étiez dans le monde, n'éprouviez-vous pas vous-même les plus grands dangers ? Si Dieu ne vous eût ouvert la voie où vous êtes, n'étiez-vous pas près de tomber dans les pièges qui vous étaient préparés et qui menaçaient vos pas à chaque instant.

Le monde offre à ceux qui y sont engagés de nouveaux écueils à mesure qu'on avance en âge. Si la volupté séduit d'abord la jeunesse, le cœur est livré ensuite aux mouvements insatiables de la cupidité. Il faut pour voir à un établissement; et combien de moyens illégitimes n'emploie-t-on pas pour parvenir à un état d'opulence ! Les lois de la justice sont souvent violées; on affecte

devant les hommes une probité humaine, et on se dissimule à soi-même les voies obliques qu'on emploie en secret pour satisfaire sa cupidité, et qui sont également contraires à la conscience et à la religion. Dès qu'on est possédé du désir des richesses, que de droits usurpés par des procès injustes ! que de duplicité dans les contrats ! que de fraudes palliées dans la société ! Aussi Jésus-Christ dit-il : *Malheur aux riches* (Luc., VII), parce que leur cœur, loin de se fixer vers les biens éternels, ne s'occupe que des biens du temps; et pour les amasser, on ne balance pas à violer les lois que dicte l'équité. A-t-on acquis des biens, on les emploie plutôt à satisfaire de nouvelles passions qu'à soulager ceux qui souffrent. On tombe dans l'avarice ou la prodigalité; l'amour de Dieu est éteint dans le cœur, puisque selon cet oracle de l'Evangile : *Nul ne peut servir Dieu et l'argent.* (Matth., VI).

Dans l'état religieux, on ne doit plus thésauriser que pour le ciel; on renonce à tous les biens qu'on pouvait posséder par sa naissance, et à tous ceux qu'on pouvait acquérir; on ne doit plus avoir d'empressement que pour les biens invisibles et les dons inestimables de la grâce. Préservé par la séparation du monde des charmes trompeurs de la volupté et de la soif invincible des richesses, vous n'êtes plus exposé à suivre les voies illicites de l'ambition, vous n'avez aucune prééminence à attendre dans le siècle, votre unique étude doit être de chercher le dernier rang dans la maison du Seigneur, toute idée d'élévation doit être bannie de votre cœur et d'une société religieuse.

S'il est très-difficile de conserver son innocence dans le monde par cette multitude de passions qu'on y suit aveuglément, qu'il est rare d'y conserver une foi ferme et inébranlable ! On en attaque les preuves, on combat ses dogmes, on s'élève contre la pureté de sa morale. Les sophismes de l'incrédulité ne vous eussent-ils pas rendus incertains et flottants sur les vérités les plus importantes ? Ne vous eût-on pas fait passer de ces livres dangereux dont la lecture eût séduit votre esprit ? Vous les eussiez lus d'abord par curiosité; mais bientôt que de nuages se seraient élevés dans votre esprit ! On n'a pas assez de lumière pour résoudre une difficulté qui frappe, on est en suspens, et sans s'unir à l'impie qui blasphème contre le Dieu qui l'a éclairé des lumières de l'Evangile, on n'a plus cette parfaite adhésion aux dogmes que la religion propose.

Plus on approfondit le monde, plus on y découvre de nouveaux dangers, soit dans les conversations, soit dans la vie dissipée qu'on y mène. On s'entretient pour l'ordinaire de tous les bruits publics qui ternissent la réputation du prochain, on prodigue le temps au jeu, aux spectacles, aux assemblées mondaines; les heures s'écoulent dans des visites successives, on ne s'occupe que de pures bagatelles et des vanités du siècle,

on passe les nuits dans de longues séances où on risque ses biens au caprice du sort; et pendant que l'âme religieuse veille pour bénir le nom du Seigneur, l'on veille dans le siècle pour y satisfaire ses sens et ses passions.

Dans les alliances même légitimes qu'on contracte dans le monde, que de périls pour le salut si on ne se supporte mutuellement, si on ne pense pas uniformément! L'un respecte la religion, l'autre n'en a presque aucun exercice; l'un donne dans des dépenses qui dérangent toute une famille, l'autre n'a qu'à gémir sur la dissipation qu'il ne peut empêcher. De là ces dissensions intestines, et ensuite ces ruptures, ces séparations dont le monde fait l'objet de ses railleries, et que la religion désapprouve d'autant plus que les liens qu'en a formés au pied des autels sont plus sacrés.

Âmes religieuses, goûtez le bonheur de votre vocation; délivrées des dangers du monde, vous trouvez dans votre état tous les moyens de salut.

2^e Et d'abord, que d'instructions dans l'état religieux! On y médite continuellement la loi du Seigneur. Des lectures, soit particulières, soit publiques, proposent les motifs les plus pressants de s'attacher à Dieu seul. On apprend dans ses livres les moyens de vaincre les tentations, de mortifier les passions; on y est éclairé sur les engagements de l'état qu'on a embrassé. Ce n'est pas seulement par les maximes des bons livres qui sont toujours à votre disposition, que vous pouvez être animé à la pratique de vos devoirs; combien de fois les ministres de l'Eglise ne viennent-ils pas vous adresser des discours qui éclairent l'esprit, qui touchent le cœur! Y a-t-il une seule solennité où vous n'entendiez la parole divine? On vous rappelle souvent dans le cours de l'année vos fins dernières, l'étendue de l'amour de Dieu, la pratique de la charité, la nécessité de travailler à votre salut. Dans le temps de vos retraites, ne vous fait-on pas connaître les obligations attachées à vos vœux, les motifs d'être fidèle à vos règles, les moyens que vous devez prendre pour vivre dans la profession de votre état? Que d'avis salutaires de vos supérieurs! Ils vous avertissent avec bonté, ils vous reprennent avec douceur, ils vous font connaître vos défauts, afin qu'ils ne soient pas l'occasion de vous perdre par la tiédeur et le relâchement. Que de moyens de salut dont vous eussiez été privé dans le monde!

L'âme religieuse, éclairée sur ses devoirs, trouve dans la fréquentation des sacrements des secours abondants pour parvenir à la sainteté. Elle regarde le péché mortel comme le souverain malheur; tout ce qu'elle craint c'est de tomber dans la disgrâce de Dieu. Elle vient assidûment se purifier même des moindres taches dans le tribunal de la pénitence. Les conseils d'un directeur éclairé la fortifient dans les tentations, la préservent de nouvelles chutes et l'excitent à la vigilance. Elle évite avec d'autant plus de soin

les fautes légères qu'elle reçoit souvent le pain de vie; la foi, l'espérance, l'amour se renouvellent à chaque communion; et cette sainte habitude de recevoir avec les dispositions de ferveur et de recueillement la plus auguste, le plus grand des sacrements est le principe de cette vie surnaturelle, qui rend méritoires les actions les plus communes, parce qu'on les rapporte à Dieu. Aussi, dit Jésus-Christ, *celui qui me mange vivra pour moi.* (Joan., VI.) Eussiez-vous vécu pour Jésus-Christ dans le monde? N'y a-t-on pas un funeste dégoût pour ce pain céleste qui est le gage de l'immortalité bienheureuse? On craint même d'approcher du tribunal de la pénitence; plus les confessions sont rares, plus on vit dans l'habitude du péché; et combien de personnes dans le siècle surprises par la mort dans ce funeste état, sans avoir le temps de se reconnaître! En approchant souvent et dignement des sacrements dans votre solitude, si votre mort est subite elle ne sera pas imprévue.

L'exercice presque continuél de la prière dans une maison religieuse est une nouvelle source des plus abondantes bénédictions. Quel bonheur d'être dans un état qui vous fixe jour et nuit au Dieu des autels, pendant que vos parents et vos amis, livrés à toutes les sollicitudes de leurs affaires, ont à peine quelques moments pour les consacrer aux exercices de piété!

Saint Bernard, frappé de tous ces avantages de la vie religieuse, s'écrie : C'est dans cette vocation sainte où l'on vit plus purement, où on tombe plus rarement, où on répare ses fautes plus promptement, où la rosée du ciel descend plus abondamment, où après cette vie on est plus efficacement secouru dans le lieu d'expiation et où dans le séjour de gloire on obtient une plus grande récompense. En même temps que votre état vous sépare des dangers du monde, vous facilite les moyens du salut, la profession religieuse vous fixe irrévocablement au service de Dieu : troisième avantage.

3^e Les vœux sont-ils prononcés, ils ne peuvent plus être rétractés, vous n'êtes plus de ce monde; et ce symbole de la mort, dont on couvre dans plusieurs ordres ceux qui viennent de faire profession, vous apprend que vous êtes comme effacé du nombre des vivants, et que vous êtes plutôt citoyen du ciel que citoyen de la terre. Prenez donc garde de retourner en esprit dans le siècle, votre vie doit être toute céleste.

Quel bonheur pour une âme qui a de la foi, de penser qu'elle n'a plus qu'à plaire à Dieu, qu'à le servir uniquement, qu'à chanter ses louanges, qu'à marcher sur les traces de son Fils, adorable dans sa pauvreté, son humilité, son obéissance! Votre sacrifice vous élève au-dessus du monde, Dieu seul doit fixer votre cœur. Estimez donc vos vœux comme des liens honorables, comme des liens précieux qui vous unissent pour toujours à l'Etre éternel. Répondez au choix que le Seigneur a fait de vous; il vous a fixé dans la retraite afin que vous vous appliquiez

à le servir tous les jours de votre vie dans la sincérité de votre âme, dans les voies de la sainteté et de la justice. (*Luc., I.*)

Une société de personnes religieuses doit être cette nation sainte dont parle saint Pierre (*I Petr., II.*) Ceux qui la composent doivent édifier l'Eglise. Votre profession est sublime dans son objet, dit saint Bernard, *altissima est*; mais plus elle est élevée, plus elle demande de sentiments au-dessus de ceux de la nature. Il faut mépriser ce que le monde estime, biens, richesses, honneurs, grandeurs. Saint Paul vous dit : (*I Cor., XIII*) : *Aspirez à des biens plus excellents*, à la pratique des vertus, à la pureté de cœur, à une union parfaite avec Dieu. Tels sont les objets dignes de vos désirs. Enfin, regardez-vous en ce monde comme seul avec Dieu seul. Cependant, quoique séparé du monde, quoique prévenu des plus grandes grâces dans la retraite, quoique attaché irrévocablement au service de Dieu, vous pouvez encore vous perdre, et cette crainte doit exciter votre vigilance.

Après avoir considéré les avantages de la vie religieuse, considérez quels en peuvent être les dangers pour les prévenir; c'est le sujet de la seconde partie de cette conférence.

SECONDE RÉFLEXION.

La vie de l'homme sur la terre, dit l'Ecriture, *est une guerre continuelle.* (*Job., II.*) Il y a des tentations dans tous les états; on doit craindre de se perdre même dans les retraites les plus saintes, si on ne veille attentivement sur ses obligations, soit pour les connaître, soit pour les remplir. Quels écueils doit-on prévenir dans l'état religieux? 1° l'ignorance des devoirs de sa profession; 2° le dégoût de sa vocation; 3° le scrupule dans les voies de la perfection. En connaissant vos devoirs, en vivant avec ferveur et en ayant un zèle prudent et éclairé, vous préviendrez ces dangers.

1° L'ignorance des devoirs de l'état est le premier écueil à éviter dans la vie religieuse. Ce malheur est plus commun qu'on ne pense: on n'approfondit pas assez l'étendue de ses engagements, on se borne pendant le noviciat à une lecture assez spirituelle de quelques livres de piété, souvent même ces lectures, quoique édifiantes et utiles pour les séculiers, n'exposent point les devoirs spéciaux de la profession qu'on a embrassée. Le défaut de zèle pour s'instruire produit l'illusion. Certaines pratiques religieuses qui subsistent, malgré le relâchement, paraissent suffire; on se rassure par rapport à d'autres articles très-importants sur la coutume, trop souvent opposée à la loi et à l'esprit des fondateurs; on est tranquille pourvu qu'on ne tombe pas dans certaines fautes si évidemment graves, que la conscience ne pourrait se les dissimuler.

L'ignorance conduit à la prévention. Cette prévention répand de profondes ténèbres dans l'esprit, on craint même de trouver un directeur trop éclairé, on se fait de faux prin-

cipes sur la pratique des vœux et des règles, sur l'emploi du temps, sur l'assistance aux exercices d'une communauté, on vit dans le relâchement sans se le reprocher, parce que l'ignorance favorise et pallie toutes les infractions dont on est coupable; mais cette ignorance des devoirs de l'état est inexusable devant Dieu. Vous devez connaître; approfondir, méditer les maximes des saints dont vous portez l'habit. La connaissance des lois de votre ordre est absolument nécessaire pour y conformer votre vie. Les ministres de la parole divine, en vous proposant dans la chaire de vérité les obligations communes du christianisme n'osent, en présence des personnes du siècle, vous reprendre sur les abus où vous pouvez tomber. C'est à vous à consulter les ouvrages que tant de pieux écrivains vous offrent pour vous éclairer sur la sainteté de votre vocation. Vous puiserez dans ces traités des maximes sûres. Vous y apprendrez que des dépenses superflues sont contraires au vœu de pauvreté; que l'obéissance exige une dépendance totale envers ceux qui sont revêtus de l'autorité; que la charité ne se conserve que par la vigilance des sens et par la mortification du corps.

Les religieux qui négligent de connaître la route qu'ils doivent suivre tombent dans de grands égarements: les uns sont un sujet de scandale par leur relâchement; les autres, dont les passions sont moins vives, ont une régularité purement extérieure. Quel est le principe de l'opposition de plusieurs religieux au bien qu'on veut établir dans les communautés où il y a des abus à réformer? La première source est sans doute dans les habitudes qu'on a formées et qu'on ne veut pas rétracter; mais cette opposition cesserait bientôt, si on était pleinement instruit de l'étendue de ses devoirs. Alors on ne taxerait pas de zèle outré celui d'un supérieur éclairé et prudent, on conviendrait qu'on est dans l'illusion, et on répondrait avec reconnaissance et affection aux douces insinuations de ceux qui rappellent à l'esprit primitif dont on s'éloigne.

Il n'y a nulle espérance de rétablir la règle dans une maison où chacun néglige de s'instruire de ses obligations. Comment pratiquer la vie commune, si on ne connaît pas la nécessité de la désappropriation? Comment aimer la solitude, si on ne connaît pas l'importance du silence? Comment rendre à Dieu un culte pur, si on ignore avec quel esprit intérieur on doit l'invoquer? Si vous avez acquis l'estime de votre Ordre par votre dextérité dans les affaires, par votre sagacité dans les emplois, soyez persuadé que ces talents sont vains et stériles sans la connaissance des obligations contractées au jour de votre profession, et qui en sont inséparables.

Combien de religieux avancés en âge, et qui cependant n'ont acquis aucun mérite devant Dieu par la tiédeur dans laquelle ils vivent et sur laquelle ils ne font pas assez de réflexions. Ils ne remplissent que la su-

perficie de la règle ; le respect humain, la coutume, l'habitude les conduisent à quelques exercices, mais ils ne tendent pas à la perfection à laquelle ils sont appelés. Et quelle est cette perfection ? C'est de vivre dans le silence, dans la retraite, dans l'assiduité au travail ; c'est de pratiquer la pauvreté, le renoncement à soi-même, l'obéissance aux supérieurs ; c'est de sanctifier tous ses exercices par la sublimité des motifs qui doivent les animer.

En évitant l'ignorance sur vos devoirs, vous avez un autre danger à craindre, c'est le dégoût de ces mêmes devoirs.

2° Après avoir couru dans les voies du Seigneur, le zèle se ralentit, l'uniformité des mêmes exercices déplaît. On avait sollicité avec empressement le consentement de ses proches pour se consacrer à Dieu, mais on n'a plus la même ardeur pour accomplir l'étendue de ses sacrifices. La religion ne fait plus la même impression sur le cœur ; les idées du monde se renouvellent ; et pendant que des personnes gémissent dans le siècle d'y être engagées, des âmes consacrées à la retraite s'affligent des liens sacrés qui les attachent au pied des autels. Les peines intérieures se multiplient, ce renoncement parfait à toute propriété, cette dépendance jusque dans la vieillesse, ces mortifications de l'esprit et du corps, cet assujettissement à des exercices qui se renouvellent à chaque instant, cet éloignement d'une famille dont on est aimé, cette stabilité dans une maison où il faut se priver de tous les plaisirs dont le monde jouit, enfin ce sacrifice de la liberté, et cette immolation de soi-même et de nos sens deviennent pénibles à la nature et répugnent à la volonté. Le joug qu'on avait d'abord trouvé doux et léger paraît difficile à porter. Des murmures secrets s'élèvent dans l'âme sur la profession même qu'on avait embrassée ; l'ennui, l'indifférence succèdent au zèle qu'on éprouvait au service de Dieu. Quelquefois même cet éloignement total pour sa vocation porte à vouloir s'en affranchir. Que de plaintes portées dans les différens tribunaux pour rentrer de la solitude dans le siècle ! Le monde voit ces réclamations avec malignité, la religion s'en afflige. Vous en avez peut-être été scandalisé, mais prenez garde de renouveler un jour le même scandale. Le seul moyen de conserver l'amour de son état, est de s'animer à la ferveur.

Plus on pratique ses devoirs, plus on goûte le bonheur de sa vocation ; c'est ici une vérité pratique. Il n'y a dans une maison religieuse que ceux qui sont fideles à suivre tous les exercices prescrits qui s'estiment heureux d'avoir pris le Seigneur pour leur partage. Dès qu'on néglige les observances, dès qu'on devient infidèle à ses promesses, on regarde le séjour de sa retraite comme le lieu de son tourment. Pour vous préserver d'un tel malheur, rappelez-vous, lorsque vous êtes tenté de découragement, ces jours où vous serviez Dieu sans réserve ; vous goûtiez alors le bonheur de

vosre consécration au Seigneur ; votre zèle vous portait peut-être au delà de ce qui est prescrit par la règle ; vous bénissiez Dieu de vous avoir séparé du monde ; vos discours annonçaient votre satisfaction. Vous n'avez commencé à avoir de l'éloignement pour votre vocation que depuis que vous avez été infidèle à vos engagements.

Ranimez votre foi et votre ferveur, Dieu est encore prêt à répandre sur vous ses consolations, et à vous accorder ce centuple dont parle Jésus-Christ, si vous vous appliquez à répondre à votre sacrifice. Portez le joug du Seigneur, et vous trouverez qu'il est *doux et léger*. (Matth. XI.) Vous serez d'autant plus attaché à votre état, que vous serez plus exact aux devoirs qu'il impose : mais si vous en négligez les pratiques, Dieu vous punira dès cette vie ; et quelle punition plus sensible que de vous priver de cet attrait pour la profession religieuse où vous êtes engagé irrévocablement.

Ce dégoût de l'état est un châtimement terrible, et les suites en sont funestes. Dès qu'un religieux est ennuyé de son état, il n'a plus que l'habit de sa profession ; son corps est dans la retraite et son cœur est dans le monde ; il est au pied des autels plus par nécessité que par amour ; son esprit n'a point de part aux saints cantiques qui sont sur ses lèvres ; l'autorité de ses supérieurs le blesse, la présence des religieux plus fervents l'inquiète, le vêtement qu'il porte lui rappelle les vœux qu'il a faits, et sa conscience lui reproche les abus dans lesquels il vit. Ce religieux tiède est par conséquent mécontent. Il entend lire la règle, et cette règle qu'il abandonne renouvelle ses troubles. En vain soupire-t-il après un autre état, les engagements sont pris, Dieu en a été témoin, et ils sont irrévocables. Ce relâchement est le principe de ces regrets. Vivez donc avec ferveur : un religieux fervent est rempli d'affection pour son état. Cette fidélité vous préservera du dégoût de votre vocation ; mais que cette fidélité ne soit point accompagnée de scrupule, c'est un autre danger ; le scrupule décourage, connaissez-en les effets et les remèdes.

3° Le scrupule est une infirmité de l'âme, une perplexité de l'esprit, qui soupçonne des péchés sur des objets légitimes ou indifférents. Une conscience scrupuleuse croit illicite ce qui est permis, elle aggrave le joug du Seigneur, et, craignant de tomber dans le relâchement, elle tombe dans un excès opposé par la sévérité outrée avec laquelle elle juge de la nature de ses pensées et de ses actions.

Tous les maîtres de la vie spirituelle regardent le scrupule comme un obstacle aux attraites de la grâce. En effet, le scrupule ôte toute la liberté d'esprit ; on ne sert plus Dieu avec cette joie sainte qu'exige son service ; on néglige des devoirs essentiels pour s'attacher à des objets peu importants ; on perd le temps dans des considérations qui aigrissent l'esprit, et on multiplie ses péchés par une conscience erronée. Ames scrupuleuses, rappelez-vous que Dieu ne veut pas que vous soyez

puleuses, servez Dieu avec droiture, mais servez-le avec confiance. Vous perdez toute la paix de votre âme par ces agitations d'une conscience toujours livrée à la perplexité. Cette crainte excessive qui accompagne vos actions vous portera infailliblement au découragement.

Le calme du cœur est nécessaire pour se soutenir dans les voies de la piété. Rectifiez ces écarts de l'imagination, principes ordinaires de vos scrupules. Vous regardez comme énormes des fautes de pure fragilité, mais un Dieu saint est aussi un Dieu miséricordieux; *il connaît votre faiblesse* (*Psalm. II*), dit le prophète. C'est un père que vous avez offensé, et pourquoi le regarder comme un juge inexorable? Le scrupule vous rendra onéreux tous les exercices de piété, vous éloignera même des moyens de salut et de l'usage fréquent des sacrements. Vous rendrez vos communions plus rares, parce que vous vous persuaderez que vous n'êtes pas suffisamment préparé. Vous direz vos offices sans onction, parce que vous vous assujettirez à des répétitions inutiles. Vous préférerez votre jugement à celui d'un confesseur, parce que vous soupçonnerez que ses lumières ne sont pas assez étendues, au lieu de vous abandonner à sa conduite. Enfin, vous ne chercherez que des lectures où toutes les maximes sont outrées, et qui vous conduiront peut-être à un funeste désespoir.

Pour éviter les illusions que produisent les scrupules, écoutez des directeurs éclairés et suivez leurs avis, afin de calmer vos inquiétudes. La confiance en Dieu excitera votre courage et vous inspirera un nouveau zèle pour la perfection à laquelle votre état vous oblige d'aspirer. Ne laissez pas des articles qui seraient importants, pendant que vous vous troublez des vains fantômes de votre imagination. Prenez tous les moyens nécessaires pour être en paix avec vous-même. Votre tempérament vous porte-t-il à la crainte? Considérez dans vos méditations les sujets qui peuvent relever votre courage plutôt que les sujets les plus effrayants, et appliquez-vous dans vos lectures à celles qui peuvent exciter votre confiance. La tristesse augmente-t-elle vos perplexités? Donnez à votre esprit les délassements nécessaires et convenables, et ayez recours à la société des personnes dont la vertu solide est jointe à cette gaieté qu'inspire une bonne conscience. Pratiquez vos règles avec cette liberté d'esprit qui plaît au Dieu de paix. Jésus-Christ vous dit comme à ses apôtres : *Que votre cœur ne se trouble pas.* (*Joan., XIV*). Attachez-vous à tous les devoirs de votre état avec fidélité, mais sans agitation. Dieu est honoré par les sentiments d'un cœur rempli de droiture et non par les anxiétés et les incertitudes de l'esprit. Vos doutes sont-ils fondés? Consultez. Sont-ils l'effet de votre imagination? Méprisez-les.

Ames religieuses, estimez votre vocation, elle vous délivre des dangers du monde, elle vous facilite les moyens du salut, elle vous attache irrévocablement à Dieu. Pour répondre à votre vocation, connaissez vos devoirs, pratiquez-les avec affliction et avec cette liberté d'esprit qu'inspire une vive confiance en Dieu. L'état saint que vous avez embrassé demande votre reconnaissance et votre vigilance. Vous avez fait de grandes promesses, mais si le Seigneur est votre unique partage sur la terre, si vous lui êtes unies irrévocablement dans le temps, vous lui serez infailliblement unies dans l'éternité.

CONFÉRENCE II.

EXHORTATION SUR L'OBSERVATION DES RÈGLES.

Emulatores estote legis. (I Mach., II.)

Soyez zélés pour la loi.

C'est le devoir de toute âme chrétienne d'être zélée pour la loi du Seigneur; mais dans l'état religieux, il faut joindre à ce zèle celui d'observer les lois de son ordre. Il ne suffit pas de porter l'habit des saints instituteurs pour mériter leur protection, il faut se conformer à leurs maximes. Heureuses et saintes les sociétés religieuses où subsiste l'esprit des fondateurs, et où on ne se borne pas à conserver dans des livres le dépôt des saints usages qu'ils ont établis, mais où on les exprime dans la conduite. Il vous serait inutile d'avoir quitté le monde, si vous ne vous assujettissiez aux règles qui vous sont prescrites. Observez-les non-seulement dans la jeunesse, mais encore dans la vieillesse. Respectez-les, et dans l'état d'inférieur, et dans le rang de supérieur. Estimez-en la pratique plus que tous les autres talents naturels qui peuvent vous perdre; mais le zèle pour vos devoirs vous sanctifiera.

Quels motifs doivent vous porter à être fidèles à vos règles?

Combien devez-vous craindre d'introduire des usages contraires aux règles?

Comment devez-vous observer vos règles pour vous en rendre la pratique méritoire? Trois réflexions importantes qui vont faire le sujet de cette conférence.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

De l'observation de vos règles dépendent, 1^o votre salut et votre perfection; 2^o le bonheur que vous pouvez goûter dans votre profession; 3^o l'estime qu'on aura pour votre état; 4^o la vocation de plusieurs sujets qui ne se consacreront à votre ordre qu'autant que la régularité s'y manifestera. Appliquez-vous à l'exposition de ces motifs.

1^o Votre salut est attaché à l'observation de vos règles. C'est à vous de considérer la déclaration de vos législateurs, pour savoir s'ils ont voulu obliger sous péché mortel, ou péché véniel, ou s'ils n'ont imposé aucuns préceptes (1). Mais en supposant que

(1) Saint Benoît n'explique point l'obligation qu'impose sa règle. Selon saint Thomas, elle oblige

sous péché véniel dans ce qui est par forme de précepte et non de pur conseil. (PONTAS, cas 5, au

vous êtes dans un ordre où les constitutions n'attachent à la transgression aucune faute mortelle ou vénielle, les circonstances qui occasionnent, qui accompagnent, qui suivent les transgressions, ne sont pas ordinairement sans péché, c'est la remarque de tous les maîtres de la vie spirituelle. Ne vous faites donc pas illusion sur un article aussi important.

Vous croyez n'agir que contre votre règle; mais, en la transgressant, combien de fois ne péchez-vous pas, ou contre le respect dû à la Majesté divine, si vous êtes distrait volontairement dans l'exercice de la prière, ou contre la loi de l'Eglise, si vous ne célébrez pas avec attention les divins offices, ou contre vos vœux, si vous ne demandez pas les permissions pour recevoir ou pour donner, ou contre le bon emploi du temps, si vous le perdez dans des discours inutiles, ou contre la charité, si vous violez le silence pour faire des rapports indiscrets, ou contre le bon exemple qui est de précepte divin, si vous violez publiquement et habituellement les exercices communs. Tel est dans un de ses entretiens le sentiment de saint François de Sales, dont la morale fut toujours exacte sans être trop sévère.

Plusieurs fondateurs ont eu égard à la faiblesse humaine en n'imposant pas de préceptes; ils ont voulu prévenir les scrupules; ils ont désiré qu'on s'acquittât de ses devoirs plutôt par amour que par crainte; mais ils n'ont pas prétendu favoriser le relâchement et l'irrégularité, ou le mépris et l'indépendance.

En abandonnant la règle, que de chutes ne fait-on pas tous les jours? Cesse-t-on d'observer le silence? On tombe dans l'oïveté, la médisance, les rapports qui sont une source de discorde dans les communautés. Laisse-t-on l'oraison? On vit dans la dissipation, on a des commerces inutiles avec le monde, aucune vue surnaturelle n'anime les actions, on s'approche des sacrements par habitude et sans les préparations nécessaires pour recevoir le fruit qu'ils renferment. Néglige-t-on de recourir au Supérieur et de demander les permissions dont on a besoin? On devient propriétaire en recevant et donnant de sa propre autorité; enfin on devient son propre guide, et dans cet état d'indépendance on attire sur soi cet anathème prononcé par l'Esprit-Saint, *malheur à l'homme seul*, c'est-à-dire à celui qui veut se conduire par lui-même. *Lorsqu'il sera tombé*, ajoute l'Ecriture, il n'aura personne pour le relever. (*Ecclé. IV.*) Le salut d'un Religieux réfractaire aux lois de son institut est donc en grand péril, mais celui qui est fidèle marche dans les voies de la perfection. Il est fervent dans la prière, il est amateur de la pauvreté, tous ses moments sont remplis; il est exact aux lectures de piété, aux examens; il est d'autant plus

intérieur qu'il aime le silence, il est mortifié; il pratique avec joie les jeûnes et les abstinences, et il acquiert par toutes ces observances le témoignage d'une bonne conscience, qui est le gage futur de sa prédétermination.

Desirez-vous être du nombre des élus? Conformez votre vie aux maximes de vos saints législateurs; si vous êtes dans un ordre où divers relâchements se sont introduits, souvenez-vous qu'il y a des règles qui ne sont sujettes à aucune prescription; plus elles vont à la réforme du cœur, moins on peut s'en dispenser. Celui qui ne conserve pas la modestie de son état, soit dans sa cellule, soit dans ses vêtements; celui qui accumule des meubles vains et superflus, qui vit dans la dissipation et l'oïveté, qui omet ses exercices de piété, n'est, selon l'expression de l'Evangile, qu'un *sel affadi* (*Matth., V*); il a le nom de religieux devant les hommes, et il ne l'est pas devant Dieu. Il devait, dit saint Bernard, vivre plus saintement que dans le siècle; mais, reprend Denis le Chartreux, dès qu'il ne s'assujettit pas aux lois de ses fondateurs, ses fautes sont continuelles. En vain objecte-t-il le silence des supérieurs et la coutume, il se fait illusion; le funeste silence de ceux qui ont l'autorité, et les usages condamnables ne peuvent les justifier. Il faut renoncer aux abus et reprendre la règle pour assurer son salut, et faire quelques progrès dans les voies de la sainteté. Votre intérêt présent vous y engage, afin de goûter le bonheur de votre vocation.

2^e Plus un religieux est fidèle à ses règles, plus il jouit de la paix du cœur. Quelle consolation, en portant l'habit des saints fondateurs, d'avoir quelque ressemblance avec les saints législateurs, dont on se glorifie d'être les disciples! En se conformant à leurs maximes, la conscience est en repos et tranquille. Dieu, qu'on sert en esprit et en vérité, à qui on tâche à chaque instant de plaire par la pratique constante des règles, répand ses grâces intérieures sur un religieux qui marche avec sincérité et droiture dans la voie que les saints instituteurs ont prescrite. Les pieux solitaires, que conduisait saint Bernard, éprouvaient ce contentement. Quelque austère et rigoureuse que fût leur vie, le saint abbé leur disait : *Si on voit nos croix, on ne voit pas nos onctions*. Il est certain que celui dont la régularité est parfaite sera toujours content; il est en paix avec le Seigneur dès qu'il remplit ses devoirs avec joie; il est en paix avec ses supérieurs, puisqu'il se conforme à leurs désirs; il est en paix avec ses frères dont il est le modèle : plus il édifie par ses exemples, plus on le respecte intérieurement. Aimé de Dieu et des hommes, de quel bonheur ne jouit-il pas dans la plus profonde retraite! Si on voit quelquefois

titre Religieux.) S. François impose plusieurs préceptes sous péché mortel. Les constitutions des Carmes obligent sous péché véniel. Celles de plu-

sieurs ordres déclarent ne pas obliger sous peine d'épéché.

des âmes religieuses mécontentes de leur état, ce mécontentement, ce dégoût, cet ennui, cette tristesse, ne viennent que de leur relâchement. Dès qu'on porte avec ardeur le joug qu'on s'est imposé au pied des autels, les perplexités cessent, le calme du cœur revient, on ne vit plus dans l'agitation, on jouit d'une paix parfaite. Quel est le religieux qui n'a pas fait cette heureuse expérience ? Dans les premiers jours de sa consécration au Seigneur, on était satisfait d'avoir choisi la retraite, d'avoir quitté le monde, parce que dans ces heureux moments le cœur n'était pas partagé. On pratiquait la règle dans toute son étendue, et plus on la suivait avec exactitude, plus on s'estimait heureux de sa vocation.

Jésus-Christ a promis *le centuple* à ceux qui auront tout quitté pour lui. (*Matth.*, XIII.) Ne peut-on pas dire que ce centuple est cette satisfaction qu'éprouvent les religieux fidèles à leurs devoirs ? Aussi, plus les maisons sont régulières, plus ceux qui y sont engagés reconnaissent qu'ils ont choisi dès cette vie la meilleure part. Mais si la règle n'est pas observée, alors la paix est bannie de la retraite où on passe ses jours, et le trouble se manifeste souvent au dehors. On se voit et on ne s'estime point. Dès qu'on ne suit pas l'uniformité recommandée par les fondateurs, l'un est comme ce riche de l'Evangile qui a tout en abondance, l'autre retrace l'indigence de Job qui est privé de tout secours. L'un se répand en conversations vaines et frivoles, l'autre garde un religieux silence. Cette diversité de conduite, par rapport aux observances, produit la désunion des esprits, les murmures réciproques, les mécontentements, les dégoûts de sa vocation. Au contraire la pratique de la règle réunit les cœurs, et cette union réciproque augmente la satisfaction mutuelle. Votre intérêt dès ce monde vous engage donc à suivre les maximes de vos législateurs ; plus vous y serez fidèle, plus on estimera, soit l'ordre, soit la maison où vous êtes engagé.

3° L'Esprit-Saint donne cet avis : *Ayez soin de vous procurer une bonne réputation.* (*Eccli.*, XLI.) Cette réputation des personnes consacrées à Dieu dépend de leur piété, de leur ferveur, de leur exacte régularité. On n'estimera jamais une maison religieuse à cause de ses revenus, ou de son antiquité, ou de la grandeur de ses bâtiments, ou des talents et de la naissance de ceux qui la composent, si la règle n'y est pas observée. On parle des irrégularités qu'on y remarque, et on méprise intérieurement des religieux qui vivent dans le relâchement. Le monde est peut-être trop médisant ; mais il est éclairé, et il exige une grande sainteté de ceux qui doivent tendre à la perfection. Voulez-vous savoir ce qu'on pense de votre ordre, considérez ce que vous êtes, et si vous méritez les suffrages des séculiers par une vie exemplaire. Les abus sont-ils multipliés dans une société religieuse, bientôt elle est décriée. Ceux qui la composent

ont-ils du zèle pour les exercices attachés à leur vocation, elle est respectée. *Que votre lumière brille devant les hommes*, dit Jésus-Christ, *afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient le Père céleste.* (*Matth.*, V.) Cette lumière désigne les bons exemples qui portent à la vertu. Edifiez ceux qui sont témoin de votre conduite, et vous concilierez à votre ordre une réputation à laquelle vous devez vous intéresser, comme un enfant bien né s'intéresse à l'honneur de sa famille. Quoique dans ce siècle-ci on soit assez prévenu contre l'état religieux, cependant on estime ceux qui ont l'esprit religieux. Ne voyons-nous pas dans notre royaume les célèbres solitudes des Sept-Fonts et de la Trappe être l'objet de la vénération publique, parce qu'on y remarque une grande mortification, un travail assidu, un éloignement total du monde, une assiduité constante à la prière. On fait même des voyages pour aller visiter ces saintes demeures. Ainsi le monde rend justice aux vrais serviteurs de Dieu, et à ceux qui sont fidèles à leur profession. Soyez vous-mêmes exact à remplir votre règle ; c'est le seul moyen de donner une idée avantageuse de l'état où l'on est consacré au Seigneur. Du degré de votre régularité dépend celui de votre réputation.

4° Un autre avantage de la régularité, est de porter de dignes sujets à choisir une maison qui jouit de l'estime publique, préférablement à une autre qui ne la mérite pas. Dieu inspire à des âmes ferventes d'entrer dans une retraite où il est fidèlement servi. Au contraire, les communautés où on néglige les lois des fondateurs sont punies par une affreuse stérilité, et si elles viennent à subsister, elles se perpétuent par la réception de quelques postulants dépourvus de talents et d'une solide piété, et que le monde même rejette. Les différents ordres ont été ordinairement assez nombreux dans leurs commencements, parce qu'on y pratiquait de grandes vertus. On n'eût jamais fait tant de fondations du même institut, si tout le corps eût été dans la langueur. On se plaint aujourd'hui de n'avoir pas assez de profès pour remplir toutes les maisons acceptées dans les temps de ferveur ; mais les sujets se sont moins empressés d'y entrer à mesure que la règle a été plus altérée. Dieu fera toujours éclater ses miséricordes sur une communauté où on veut se former sur les exemples des fondateurs. Cette retraite sera bénie du Seigneur ; il y enverra de fervents prosélytes, comme il envoya au célèbre désert de Cîteaux saint Bernard et ses illustres compagnons, pour consoler le pieux abbé Etienne qui craignait que la voie étroite qu'il suivait ne fût un obstacle au soutien et à la propagation de ce nouvel établissement. Sainte Thérèse n'éprouva-t-elle pas les mêmes effets de la divine Providence ? Elle traça une vie des plus austères, et cependant ses maisons se multiplièrent. Dieu appela à vivre sous les lois de cette illustre vierge des âmes qui s'élevèrent à

une sublime perfection, et la mortification jointe à la plus grande retraite a déterminé dans notre siècle une princesse du sang royal (2) à plutôt choisir cet ordre que toute autre maison où elle eût trouvé une vie plus commode. Telle est l'heureuse impression que fait sur les esprits une parfaite régularité dans une communauté; elle y attire des personnes d'une piété éminente.

Vous venez de voir les motifs qui doivent vous engager à pratiquer vos règles, soit pour assurer votre salut et parvenir à la perfection, soit pour goûter le bonheur de votre vocation, soit pour édifier le monde et faire respecter votre état, soit pour que votre ordre soit composé de religieux qui aient une vraie vocation.

Plus vous devez être fidèle à vos observances, plus vous devez craindre d'introduire des abus contraires aux lois de vos saints fondateurs; sujet de la seconde partie de cette conférence.

SECONDE RÉFLEXION.

Aimez-vous votre maison? craignez d'y altérer la règle. Les innovations ont les plus funestes effets. Malheur à celui qui introduit le relâchement : 1° Il fait chanceler les faibles; 2° il rend le salut plus difficile aux âmes ferventes; 3° il empêche les religieux qui ont du zèle de se charger du gouvernement, du moins il rend inutile, autant qu'il est en lui, la vigilance des supérieurs éclairés; 4° lors même que celui qui a introduit des abus se repent de ses innovations, il ne peut en arrêter le cours; ces abus se communiquent infailliblement et se perpétuent ensuite. Je reprends ces réflexions.

1° Celui qui introduit l'irrégularité est comme l'ange séducteur de ses frères, puisqu'il est une occasion de chute pour plusieurs. Il y a dans toutes les maisons religieuses des âmes timides qui ont une bonne volonté, qui connaissent le bien, qui voudraient le pratiquer, mais elles ont besoin d'être encouragées et d'être excitées à la régularité. C'est un devoir des plus importants de s'édifier mutuellement; mais celui qui, loin de donner de bons exemples, porte au relâchement; rend plus faibles les bons desirs des âmes qui ne sont pas encore affermisses dans les voies de la piété; il les enveloppe dans les mêmes ténèbres dont il est environné, il leur persuade les mêmes maximes, il les fait participer aux mêmes abus, il affaiblit leurs justes scrupules; il élargit leur conscience, et souvent il détruit par une seule conversation le fruit de plusieurs années de retraite. Combien de peine n'avait-on pas prise pendant les premiers temps d'épreuve pour cultiver une jeunesse qui avait de bons sentiments en quittant le monde? Pendant tout le temps du noviciat on avait eu soin de ces jeunes élèves; on leur avait inspiré de l'amour pour leur état, tantôt dans des conférences particulières, tantôt dans le tribunal de la pénitence,

ou par des avis secrets, ou par des lectures saintes. On avait presque gagné ces âmes qui s'étaient consacrées à Jésus-Christ avec sincérité et avec droiture. Mais le religieux qui établit des usages opposés à la loi des fondateurs dissipe toutes ces belles espérances, il renverse ces roseaux encore fragiles, il sème l'ivraie dans leurs cœurs, il ralentit leur zèle pour la perfection, il les rend moins dociles aux inspirations de la grâce, il empêche que les desseins de la miséricorde divine ne soient accomplis, en faisant adopter des maximes opposées à celles des saints instituteurs, il précipite enfin dans de profonds égarements ceux qui suivent le relâchement dont ils sont les témoins; ce relâchement sera la cause de leur perte, mais perdre des âmes, c'est le péché spécialement opposé à la rédemption de Jésus-Christ, et tel est le crime du religieux qui est le premier à enfreindre les lois saintes que des hommes remplis de zèle avaient établies dans ces asiles élevés pour le salut de ceux qui s'y retireraient. Il arrive alors que dans une communauté les uns cèdent facilement aux impressions qu'on leur donne, et que les autres pour y résister voient leurs peines se multiplier, s'ils veulent persévérer; en voici les preuves.

2° La ferveur rend le salut plus facile dans une maison religieuse que dans le monde; mais dès que le relâchement s'y introduit, loin de trouver de puissants secours, on trouve beaucoup de difficultés pour répondre à la sainteté de sa vocation. Ceux qui veulent s'éloigner des nouveaux usages sont obligés de combattre journellement contre ces tentations domestiques. Ils s'étaient retirés du siècle, ils avaient quitté leurs parents pour trouver de grands exemples, et ils en sont privés; ils seraient tentés du dégoût de leur profession, si la main de Dieu ne les soutenait. Que de moments amers pour ces religieux remplis de zèle, lorsqu'ils voient se renouveler des infractions qui élargissent une voie que tant de saints ont suivie! Cette réflexion pénétrait saint Bernard, et en s'adressant aux fervents solitaires qu'il gouvernait à Clairvaux : Malheur, disait ce saint abbé, à celui qui introduira le relâchement dans cette maison où on s'empresse de se retirer pour se préserver des dangers du siècle, parce qu'on y voit refluer la discipline la plus exacte. Il faudra à un tel religieux un supplice particulier dans l'enfer. Dès que cette demeure sainte cessera d'être une école de perfection, on ne s'y sauvera qu'avec peine; mais celui qui sera assez téméraire pour introduire l'irrégularité subira tout le poids de la colère divine. Toutefois si on a le malheur d'être témoin dans sa communauté d'innovations, il ne faut pas se décourager. Les saints fondateurs n'ont-ils pas vu de leurs disciples réfractaires à leurs lois? Un saint François d'Assise ne vit-il pas un de ses religieux, qui était même revêtu de l'autorité,

(2) Madame Louise de France.

se prévenir contre cet esprit de simplicité, dont le saint législateur avait tant recommandé la pratique? Un saint Jean de la Croix ne fut-il pas comme la victime de quelques-uns de ceux qu'il avait reçus dans sa réforme? En s'affligeant sur les abus qui s'introduisent, il faut cependant être toujours ferme pour ne les pas suivre, en disant comme David (*Psal. CXVIII*) : *Je suis toujours uni à ceux qui vous craignent*, ô mon Dieu, je suivrai constamment les religieux qui aiment et pratiquent la règle.

Jésus-Christ a dit : *Si quelqu'un rougit de moi et de mes paroles, le Fils de l'homme rougira aussi de lui, quand il viendra dans sa gloire et dans celle de son Père et des saints anges.* (*Luc., IX.*) Si vous rougisiez de votre règle devant ceux qui l'altèrent et qui ne l'observent pas, c'est rougir des paroles de Jésus-Christ, puisque cette règle renferme les maximes de cet Homme-Dieu. Prenez donc garde qu'il ne vous désavoue devant son Père, et que vos saints fondateurs ne vous méconnaissent au jour du jugement pour leurs disciples, si vous cédez par timidité ou par respect humain aux nouveaux abus qui rendent d'autant plus coupables ceux qui en sont les auteurs, que souvent ils éloignent de l'autorité ceux qui en seraient les plus dignes.

3^e Lorsque le relâchement commence à s'introduire, les religieux fervents n'osent se charger du gouvernement; ils considèrent qu'ils ne feraient aucun fruit avec des inférieurs qui n'ont plus le respect qu'ils devraient avoir pour la règle qu'ils ont embrassée, et qui murmurent lorsqu'on leur en demande la pratique. Les réfractaires qui introduisent le relâchement désirent que ceux qui les gouvernent ne s'élèvent pas contre leur conduite. Que deviendra donc une maison où l'autorité est confiée à des personnes plus capables de détruire que d'édifier, et qui, indifférentes pour les lois qu'on doit suivre, seront les premières à les transgresser? L'Esprit-Saint fait connaître les effets de cette espèce d'anarchie par ces paroles : *Où il n'y a personne pour gouverner, le peuple périt.* (*Prov., XIV.*) Qui est la cause de ce malheur? C'est le religieux qui a introduit des coutumes opposées aux pieux usages des saints dont il porte l'habit.

Si la Providence permet cependant, pour la perfection des âmes qui tendent à la perfection, qu'un supérieur animé de zèle consente à son élection, qu'il est à craindre que tous ses bons desseins ne s'évanouissent par les oppositions qu'il trouvera, et que la bonne semence qu'il répand par ses avis ne fructifie plus! Les mauvais exemples de ceux qui ont la hardiesse d'enfreindre la loi étouffent ce bon grain; l'ivraie commence à s'élever dans le champ qu'on cultive. Un nouvel usage prescrit contre le bon ordre. Le supérieur passe pour un imprudent, s'il exhorte, s'il avertit, s'il veut reprendre et corriger les défauts; on censure jusqu'à sa piété. De là qu'arrive-t-il? L'édifice qu'avaient élevé les saints instituteurs tombe

en décadence; un ordre n'est plus, après la révolution de quelques années, ce qu'il était dans son origine. On y admirait la pénitence, le recueillement, le silence et les autres vertus religieuses; mais le commerce fréquent avec le monde, l'oisiveté, la dissipation, la vanité dans les cellules et les habits, la prévention contre la règle primitive, tels sont les funestes effets de ces innovations qui, une fois commencées par quelques particuliers, se communiquent et se perpétuent.

4^e Que le religieux qui introduit des abus s'expose à de terribles remords! Lors même qu'il viendrait à se repentir, à peine pourrait-il arrêter le relâchement dont il aura été l'auteur. On se les communiquera et on se les transmettra. Ces irrégularités ne font pas déchoir en un instant une communauté nombreuse où régnait la ferveur; mais elles sont semblables à ces gouttes d'eau qui peu à peu pénètrent un vaisseau et qui le font enfin submerger. On est d'abord timide sur ces innovations; on ne les remarque que dans quelques sujets assez imparfaits; ensuite elles font moins d'impression; on est plus hardi à les suivre, le progrès devient rapide. Ces abus se multiplient dans une communauté où ils ont commencé; bientôt ils passent à d'autres maisons de l'ordre, ensuite à toute une province, quelquefois ils s'étendent d'un royaume à l'autre, et ce scandale, donné d'abord dans un seul endroit, peut-être même par un seul, s'accrédite, s'augmente et devient le scandale de différents pays où l'ordre est répandu. Cette irrégularité paraissait d'abord personnelle; mais elle se reproduit chaque jour par tous les religieux qui l'ont adoptée.

Celui qui a commencé à altérer la loi des fondateurs peut s'appliquer dans une sainte terreur ces paroles de David : *Qui peut compter le nombre de ses fautes?* (*Psal. XVIII.*) Celles que j'ai commises, après s'être communiquées, se perpétueront d'un siècle à l'autre. De même que les sentiments erronés d'un hérétique et les écrits pernicieux d'un auteur se transmettent malgré leur rétractation, de même dans un corps religieux, les usages contraires aux règles, dès qu'ils sont reçus, ne sont point abolis après la mort de celui qui les a introduits. Quoique ce religieux ait demandé, en recevant les derniers sacrements, pardon à une communauté des mauvais exemples qu'il a donnés, les lois qu'ils a abrogées ne reprendront pas une nouvelle vigueur. S'il a décoré des cellules, ces vanités subsisteront; s'il a mitigé les abstinences, supprimé les veilles de la nuit, donné occasion à des dispenses sans fondement, ces relâchements subsisteront dans une génération suivante, et lorsqu'on aura déjà oublié les noms de ceux qui en ont été les auteurs. Ce ne sont plus les mêmes hommes qui composent une communauté après un demi-siècle; mais ce sont les mêmes abus que suivent ceux qui leur succèdent.

Pour obvier aux innovations et à leur pro-

grès, voici deux moyens : l'un regarde les supérieurs, l'autre les inférieurs.

Les supérieurs doivent être fermes, pour ne pas laisser introduire aucun usage contraire aux règles. Ce n'est que par leur molle indulgence que ces coutumes, contre la loi des fondateurs, viennent à s'établir. Saint Vincent de Paul disait qu'il avait connu des maisons où l'on ne voyait plus la même ferveur, par le défaut de zèle de ceux qui étaient chargés du gouvernement. Les inférieurs qui ne veulent pas suivre les irrégularités ne doivent pas avoir de liaisons trop étroites avec ceux qui pourraient en être les auteurs. On ne dit pas qu'il faille s'en séparer totalement; ce serait faire un schisme parmi ceux qui sont tous disciples du même législateur; ce serait donner occasion de dire qu'il y a deux partis dans une maison; mais il est de la prudence de ne pas avoir de liaisons particulières avec ceux qui pourraient vous être une occasion, ou de rompre souvent le silence, ou d'avoir dans vos habits et vos cellules un superflu que votre état vous interdit, ou de vous absenter facilement des exercices communs. Ne donnez pas votre confiance à de tels religieux, ils vous porteraient insensiblement à violer les maximes de vos fondateurs.

Observez fidèlement les lois de votre institut, vous en avez vu les motifs. Ne soyez coupable d'aucune innovation, vous en avez considéré les funestes effets. Quels sentiments doivent vous animer dans l'observation de vos règles, afin que la pratique vous en soit méritoire; c'est le sujet de la troisième et dernière réflexion.

TROISIÈME RÉFLEXION.

La pratique des règles, pour être digne des récompenses éternelles, doit réunir les trois caractères suivants : 1^o elle doit être animée de l'esprit intérieur; 2^o elle doit être fondée sur une profonde humilité; 3^o elle doit être constante.

1^o Remplissez vos règles avec un esprit intérieur. Vous devez les suivre uniquement en vue de Dieu par religion, par amour de votre état et non par pure bienséance; par respect humain, par coutume, par crainte de vos supérieurs. *La lettre tue, dit saint Paul, et c'est l'esprit qui donne la vie.* (II Cor., III.) Dans ces paroles, que d'instructions pour les âmes religieuses! Vous suivez les exercices communs, vous y êtes fidèle jusqu'au scrupule, vous êtes des premiers au chœur, à l'oraison, vous quittez les moments accordés à la conversation dès que le temps du silence vient à sonner, vous êtes exact observateur des jeûnes et de l'abstinence, mais vous examinez-vous sur la manière dont vous remplissez ces pratiques? Le zèle que vous manifestez pour vos devoirs est-il digne de celui qui veut être *adoré en esprit et en vérité?* (Joan., IV.) Dieu regarde plutôt l'intention, la pureté du motif, la ferveur de l'âme, que l'action en elle-même. On vous estime, parce que votre extérieur est édifiant; mais l'œil du souve-

rain Juge pénètre jusque dans votre intérieur. Les actions qui paraissent saintes sont-elles pratiquées saintement? Par exemple, il ne suffit pas d'assister aux divins offices, il faut les célébrer avec recueillement, approfondir, autant qu'on peut, le sens des psaumes, s'unir souvent à la majesté divine par des actes d'adoration et d'amour. Si on n'a que du dégoût pour les saints cantiques, si on attend la fin de l'office avec impatience, si en assistant au chœur on s'arrête intérieurement à des pensées vaines et frivoles, on remplit la loi devant les hommes, mais on ne la remplit pas devant Dieu.

Ne vous faites pas illusion : sans les mouvements d'une piété sincère, toutes les observances extérieures n'ont aucun prix devant le Père céleste; rappelez-vous cette parabole de l'Evangile : Deux hommes étaient allés dans le temple; la prière de l'un fut suivie de sa justification; la prière de l'autre le rendit plus coupable. De même des religieux, en remplissant les exercices semblables, ont des dispositions si différentes, que les bénédictions du ciel ne tombent pas également sur tous. S'ils se lèvent à la même heure, s'ils vont ensemble à l'oraison, s'ils participent en même temps aux saints mystères, celui qui agit par un esprit intérieur élève dès son réveil son cœur à Dieu; il offre à l'Etre souverain toutes ses actions; il va avec un saint empressément dans la maison de prière; il bénit avec joie et avec affection le nom adorable du Seigneur; il implore avec ardeur dans l'oraison les lumières de l'Esprit-Saint pour imiter ses fondateurs; il apporte à la table sainte un cœur contrit et une âme pure. Mais le religieux qui ne pratique que l'extérieur de la loi, n'entend qu'avec peine le signal qui l'appelle pendant la nuit ou dès le matin à l'office; il voudrait encore prolonger son sommeil; il préférerait volontiers son repos au culte divin dont il ne s'acquitte qu'avec langueur; il s'ennuie au pied des autels et s'occupe d'idées vaines pendant la méditation des vérités du salut; enfin il reçoit le Dieu de sainteté avec insensibilité et un esprit dissipé. Jugez par cette opposition combien il est important d'animer toutes les observances de cet esprit qui les *vivifie*, selon l'expression de l'Apôtre.

2^o En pratiquant vos règles intérieurement, pratiquez-les humblement. L'orgueil fait perdre le prix de l'exactitude qu'on a aux observances. Dès qu'on a une idée trop avantageuse de soi-même, on condamne, on censure ceux avec qui l'on vit, on se préfère comme le pharisien à ses frères, dont on blâme les relâchements. Dès que cette espèce de pharisaïsme se communique dans une communauté, il y produit de funestes effets. Loin de s'édifier, de supporter ses défauts mutuels avec charité, on se scandalise réciproquement et on se condamne avec malignité. Loin de vous ce mépris, ce dédain pour le prochain. Respectez tous ceux auxquels vous êtes uni par les mêmes vœux. Vous préférer à un seul c'est témérité, c'est

à l'Etre suprême, qui a formé nos cœurs, à juger de nos œuvres. Reconnaissez sans cesse votre faiblesse; excusez les transgressions des autres, et lorsque vous êtes assailli de pensées de présomption, comparez votre vie à celle des saints de votre ordre. Quelle différence entre l'héroïsme de leurs vertus et vos défauts multipliés ! Leur pénitence vous reproche votre délicatesse, leur charité condamne votre insensibilité pour le prochain, leur zèle pour la perfection s'élève contre votre tiédeur.

En vous assujettissant à tous les exercices, ne vous élevez pas contre ceux qui s'en éloigneraient. Si vous ne pouvez excuser la faute, du moins, dit saint Bernard, excusez autant que vous pouvez celui qui l'a commise. Le religieux qui ne joint pas l'humilité à l'observation des règles, tombe dans de vives colères, dit des paroles dures et amères; de là qu'arrive-t-il ? Sa régularité ne fait aucune impression; son salut est même en danger, parce qu'il se glorifie des vertus qu'il n'a pas; il croit vivre avec plus de ferveur que les autres, et il se trompe; son état est d'autant plus funeste qu'il y est plus tranquille; l'imagination, l'humeur, une grande solitude le portent à regarder comme imparfaits ceux avec qui il vit; il s'applaudit intérieurement en lui-même; il s'aveugle et se perd pendant que le religieux qu'il a condamné obtient sa justification en s'humiliant et en reconnaissant ses défauts. Sainte Thérèse ne s'éleva-t-elle pas à une sublime perfection après plusieurs années où elle avait paru se ralentir dans les sentiers de la ferveur ? *Les jugements de Dieu sont incompréhensibles*, dit saint Paul. (*Rom.*, XI.) *Le Seigneur*, dit saint Jacques, *résiste aux superbes et il sauve les humbles*. (*Jac.*, IV.) L'humilité donne le prix à la régularité; mais pour obtenir la récompense, il faut être constant dans cette régularité; troisième réflexion.

3° La persévérance est d'autant plus nécessaire que c'est en vain que vous eussiez passé une grande partie de votre vie dans la pratique des exercices prescrits, si vous veniez ensuite à tomber dans le relâchement. Cette parole de Jésus-Christ est formidable : *Quiconque met la main à la charrue, et regarde derrière lui, n'est pas propre pour le royaume de Dieu*. (*Luc.*, III.) Le noviciat ne doit pas être le terme des observances; il faut les remplir avec ardeur tous les jours de sa vie. Est-on ancien, on approche du terme où il faudra paraître devant le souverain Juge; on a de plus grands exemples à donner à la jeunesse. Loin de se ralentir, il faut continuer à marcher dans la voie étroite pour être du nombre des élus. On est entre deux éternités, ou de bonheur ou de malheur, et celui-là sera sauvé, qui persévérera jusqu'à la fin. (*Matth.*, X.) On ne vous dit pas que si les infirmités jointes à la vieillesse demandent quelques soulagements pour les jeunes et les abstinences, vous ne puissiez pas les prendre; mais vous devez avoir toujours le même zèle pour tous les exercices qui sont possibles avec la faiblesse du corps.

On peut également pratiquer les vertus intérieures, le recueillement, la présence de Dieu, les bonnes lectures, l'oraison, le silence. Il faut faire tout ce qu'on peut jusqu'à la dernière heure. Beaucoup commencent avec ferveur dans l'état religieux, mais il y en a peu qui conservent la même fidélité; cependant c'est de cette fidélité, soutenue jusqu'au dernier moment de la vie, à laquelle est attachée cette récompense, que Dieu réserve à ses élus dans l'éternité bienheureuse.

CONFERENCE III.

EXHORTATION SUR L'OBÉISSANCE

Obedite præpositis vestris et subjacet eis. Ipsi enim pervigilant quasi rationem pro animabus vestris reddituri. (Hebr., XIII.)

Obéissez et soyez soumis à vos supérieurs qui veillent sur vous, parce qu'ils doivent rendre compte à Dieu de vos âmes.

Rien n'est plus nécessaire dans une société religieuse, que le respect envers ceux qui sont revêtus de l'autorité. La régularité dépend en partie d'une parfaite subordination envers ceux qui gouvernent. Plusieurs saints fondateurs ont même renfermé toute l'essence de la vie religieuse dans ce sacrifice de la propre volonté. En effet, selon la règle de saint Benoît, en prononçant dans l'acte de profession le vœu d'obéissance, on promet implicitement la chasteté et la pauvreté.

Comme il n'y a point d'autorité, dit saint Paul (*Rom.*, XIII), qui ne vienne de Dieu, celui qui y résiste s'oppose aux ordres de Dieu même. Craignez de résister aux puissances auxquelles Dieu vous a soumis, surtout après vous être consacrés au Seigneur. Considérez les différents états du monde, et réfléchissez sur la dépendance des sujets envers leur prince, des militaires envers leurs chefs et universellement de tous les subalternes envers leurs maîtres. Tout serait dans la confusion, soit dans les royaumes, soit dans les armées, soit dans les diverses familles, si chacun ne voulait suivre que sa propre volonté. La société civile exige que chaque particulier se conforme aux ordres de ceux qui sont revêtus du pouvoir; mais votre obéissance n'est pas fondée sur un motif purement politique, la religion en est l'objet spécial.

Quelles preuves devez-vous donner de votre obéissance à vos supérieurs ? quels avantages renferme la pratique de cette obéissance ? deux réflexions qui vont faire le partage de cette conférence.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Vous devez obéir, parce que vous en avez fait un vœu spécial au pied des autels. Toute désobéissance à un supérieur, qui commanderait en vertu du vœu, serait un vrai sacrilège, puisque ce serait une rétractation des promesses les plus solennelles. Les supérieurs remplis de prudence se servent rarement de leur autorité pour faire des con-

mandements absolus; ils ne veulent pas altérer la paix et la tranquillité des consciences; mais un religieux fidèle à son état ne doit pas attendre ces préceptes positifs pour manifester sa soumission; il cherche toutes les occasions de prouver son obéissance; voici trois effets qu'elle doit produire en vous.

1° Secondez le zèle de ceux qui sont revêtus de l'autorité, et recevez avec humilité et reconnaissance les avis qu'ils vous donnent.
2° Obéissez indifféremment à tout supérieur.
3° Persévérez dans la dépendance, quoique vous parveniez à un grand âge, et demandez, dans la vieillesse comme dans la jeunesse, les permissions que la règle prescrit d'obtenir; tels sont les devoirs que vous avez à remplir.

1° Secondez le zèle de ceux qui sont au-dessus de vous. Un supérieur doit rendre compte à Dieu de ses religieux; il doit veiller sur la pratique de la règle pour que ses inférieurs répondent à la sainteté de leur vocation; c'est à lui à ranimer à la ferveur, à rappeler les maximes des fondateurs, à retracer à ceux qui lui sont soumis les voies de la perfection à laquelle ils sont appelés. Il est obligé de s'informer comment ils emploient le temps, leur retrancher un commerce trop fréquent avec le monde; enfin il est chargé de veiller sur leur salut, afin qu'ils ne viennent pas à se perdre par une conduite opposée à leurs engagements. Or cette vigilance, cette fermeté que doit avoir le supérieur pour conserver le bon ordre et la régularité, exigent de la part des inférieurs un vrai zèle pour seconder les intentions de celui qui est revêtu de l'autorité. Si les différents membres d'une maison religieuse ne veulent pas suivre le bien qui leur est proposé, les bonnes intentions de leur chef seront inutiles, sa vigilance sera comme cette bonne semence de l'Evangile qui, jetée sur une mauvaise terre, deviendra tout à fait inutile.

S'il est facile à un supérieur de supprimer quelques abus extérieurs, il ne pourra jamais établir une régularité parfaite, qu'autant qu'on aura un cœur docile, un esprit soumis, une volonté sincère de répondre à sa sollicitude. En vain exhorterait-il à la pauvreté, à la solitude, à l'assiduité, à l'oraison, des cœurs indociles. Si des religieux sont désobéissants, ils donneront et recevront en secret; ils recevront une multitude de visites inutiles s'ils ne peuvent en rendre au dehors; ils s'occuperont de pensées profanes, même au pied des autels, en paraissant venir dans le temple pour prier. Un supérieur ne peut donc, avec les intentions les plus pures, rétablir une seule règle dès que les inférieurs n'auront pas un saint empressement pour pratiquer les maximes qu'on leur propose. On objecte que ceux qui gouvernent porteront trop loin leur autorité dès qu'on se prêterait à leurs intentions, et dès qu'on céderait facilement à leur volonté; mais cette excuse n'a pour principe que l'indépendance et le relâchement. On sait assez dans les

communautés que les ordres qu'on reçoit sont toujours relatifs aux constitutions de la maison où on s'est engagé; qu'on n'ordonnera jamais des jeûnes, des abstinences, des veilles, que le fondateur n'a pas marqués dans la règle, que les premiers supérieurs empêcheraient un zèle aussi indiscret. Il n'est donc pas à craindre que ceux qui nous gouvernent nous imposent un autre joug que celui que nous avons volontairement embrassé au pied des autels. Mais ce qui est à craindre, c'est que les supérieurs ne nous parlent plus de nos devoirs, s'ils n'éprouvent de notre part que murmure, qu'indifférence, qu'opposition, lorsque leur zèle les porte à soutenir la règle.

On n'est pas ordinairement assez téméraire pour dire qu'on ne se soumettra pas; on a assez d'amour-propre pour ne pas donner un tel scandale, et pour paraître aussi peu religieux devant une communauté; mais qu'arrive-t-il? On murmure secrètement, on trouve des religieux prévenus contre la régularité et la dépendance, et on s'anime mutuellement à censurer, à critiquer le zèle de ceux qui demandent, par le rang qu'ils occupent, la pratique des devoirs auxquels on s'est engagé; on s'entretient dans l'indépendance, au lieu de s'exciter à la soumission; il résulte enfin de ces clameurs et de ces plaintes que l'on fait en secret, que celui qui a le gouvernement n'ose plus agir. Ce n'est plus un supérieur qu'on veut avoir, c'est une ombre de supérieur. Il faut qu'il consente à tout, qu'il garde le silence sur des abus, qu'il laisse malgré lui abolir la règle, parce que personne ne se rend à sa vigilance. Une telle conduite n'est-elle pas une rétractation visible du vœu d'obéissance? N'est-elle pas une opposition formelle aux promesses qu'on a faites de renoncer à sa propre volonté? Ne soyons pas du nombre de ces murmurateurs; soumettons-nous à ceux que Dieu a chargés de veiller sur nous; ne rétractons pas notre sacrifice; exprimons dans notre conduite cette dépendance que nous avons promise au jour de notre consécration au Seigneur; prenons la cédule de notre profession; lisons-la, méditons-la profondément, afin qu'elle arrête en nous toute idée d'opposition au bien qu'on propose; entrons dans les vues saintes de nos supérieurs; secondons leur zèle et recevons avec humilité et reconnaissance leurs avis.

Le juste, dit l'Esprit-Saint, est le premier à s'accuser. (Prov., XVIII.) La voie de l'insensé, ajoute l'Ecriture, est droite à ses yeux : celui qui est sage écoute le conseil. (Prov., XII.) Si vous étiez malade, dit saint Basile, vous prendriez volontiers les remèdes qu'on vous offrirait, quelque amers qu'ils fussent, par le désir de guérir. Ne soyez pas assez orgueilleux pour vous excuser dès qu'on vous reprend. Désirez-vous avancer dans les voies de la perfection, recevez même avec reconnaissance les réprimandes du pasteur zélé qui veille sur votre conduite. Un religieux vraiment obéissant n'attribue

point à la passion, à l'humeur les instructions particulières qu'on lui donne. Il loue intérieurement la vigilance, la charité de celui qui veut bien l'éclairer sur ses devoirs. On rapporte d'un digne religieux de l'ordre de Cîteaux, qu'il récitait l'oraison dominicale toutes les fois qu'il recevait quelque avis. Les anciens Pères du désert avaient un saint empressement pour qu'on leur fit connaître leurs fautes. Saint Jean Climaque rapporte qu'un solitaire voyant que son supérieur avait une telle douceur, qu'il le reprenait rarement, se retira dans un autre monastère où il pût être humilié plus souvent. Cet exemple doit confondre ces religieux imparfaits qui s'irritent des conseils qu'on leur donne, qui publient qu'on les persécute, parce qu'on les avertit de leurs défauts, de leurs relâchements, de leurs omissions habituelles aux exercices. Ces mécontentements ont pour principe l'amour-propre, la tiédeur, le dégoût de l'état et surtout un grand fonds d'orgueil. *Celui qui hait les réprimandes*, dit l'Écriture, *est l'ennemi de toute discipline.* (Prov., XII.) *Reprenez*, dit encore l'Esprit-Saint, *celui qui aime la sagesse, et il vous aimera.* (Prov., III.) Combien sont éloignés de cette maxime ces inférieurs qu'on ne peut avertir qu'aussitôt toute une communauté ne soit troublée par les rumeurs qu'ils excitent ! Ils veulent se disculper, se justifier ; ce ne sont point eux, allèguent-ils, qui sont blamables, ce sont les supérieurs ; ces plaintes font leur condamnation. Mais le religieux parfaitement obéissant reçoit avec humilité les avis de ses supérieurs, et comme il n'obéit qu'en vue de Dieu, sa religion le porte indifféremment à obéir à tous supérieurs.

2° Nous avons fait vœu d'obéir à tous ceux à qui l'autorité serait confiée. Il ne faut donc pas considérer la naissance, l'âge, la science, la sainteté, mais seulement le rang de ceux qui ont droit de commander. Le respect qui leur est dû a pour fondement ces paroles que Jésus-Christ adressa à ses apôtres : *Celui qui vous écoute, m'écoute, et celui qui vous méprise, me méprise.* (Luc., XVI.) Ce serait une illusion dangereuse de ne considérer, pour être fidèle à son vœu, que les qualités personnelles que peuvent avoir ceux qui sont chargés du gouvernement ; si on ne leur est soumis qu'à cause de leurs talents, des vertus qu'on remarque en eux, on agit souvent par un motif humain, et l'obéissance doit être pratiquée par le motif de la religion. Il est louable de désirer d'avoir pour supérieur celui qui par son zèle ne cherche qu'à maintenir le bon ordre, qu'à cimenter la piété, et à prévenir ou arrêter les abus et les relâchements. Les inférieurs doivent même offrir souvent leurs prières pour obtenir un supérieur dont les exemples les aiment, dont la piété soit solide, dont la charité soit compatissante, et dont la régularité leur retrace l'image du fondateur. Mais la Providence dont les desseins sont profonds, ne permet pas toujours que ceux qui sont les plus dignes du gouvernement, y soient ap-

pelés. Il peut même arriver que le chef d'une communauté n'ait pas cette sainteté, cette perfection qu'exige le rang qu'il occupe. Toutefois l'obéissance doit toujours être la même, parce que la sainteté des inférieurs n'est pas attachée à la régularité de ceux qui commandent, mais à la soumission humble et parfaite à leurs ordres. Si vous avez pour vous conduire un religieux des plus exemplaires, bénissez la miséricorde du Seigneur ; mais si vous ne trouvez pas dans celui de qui vous dépendez, les vertus, les qualités qu'exige son état, vous n'acquerez pas moins de mérite en vous soumettant à ses volontés, dès qu'elles seront conformes à la règle.

On n'examine pas, pour pratiquer la subordination dans chaque état, les vertus de ceux qui tiennent le premier rang. Quels troubles naîtraient de cet examen ? Jésus-Christ a même condamné ce retranchement à l'indépendance, lorsqu'il dit aux juifs d'obéir à ceux qui étaient sur la chaire de Moïse, quoiqu'on ne dût pas imiter leurs actions. Cette maxime doit être suivie dans toutes les circonstances où une piété peu éclairée voudrait se soustraire à l'autorité légitime. Prenez garde de vous retirer des voies de l'obéissance par des idées pleines d'illusions. Dès que vous n'obéirez pas aux supérieurs comme supérieurs, vous ne déférez pas même aux volontés d'un saint qui serait chargé du gouvernement ; vous taxeriez alors son zèle de sévérité outrée, et vous diriez que s'il a de la sainteté, il faudrait qu'il eût plus de prudence, plus de lumières, plus de talents ! Que de faux prétextes pour excuser son indépendance ! Il est vrai que ceux qui choisissent un supérieur doivent faire attention à ces qualités dans leur élection. Mais le choix est-il fait ? Le supérieur est-il désigné ? L'obéissance doit être également prompte, soit que celui qui est élu ait cinq talents, soit qu'il n'en ait qu'un. *Si vous ne devenez petits comme des enfants*, dit Jésus-Christ, *vous n'entrerez point dans le royaume des cieux.* (Matth., XVIII.) Des enfants obéissent avec simplicité, avec cordialité à ceux qui ont autorité sur eux, sans examiner quelle est l'expérience et la sagesse de ceux qui leur font des préceptes ; ils craignent l'autorité, ils la respectent ; ils s'y soumettent ; image bien naturelle de l'obéissance que doivent pratiquer ceux qui ont fait vœu.

La grande règle est d'obéir en vue de Dieu ; aussi de vrais religieux ne considèrent pas les dons de la nature dans celui que la Providence leur a donné pour conducteur ; ils ne font attention qu'à ses maximes pour s'y conformer ; la foi est le seul principe de leur obéissance. Un inférieur eût-il plus de lumière que son supérieur, il ne doit pas se prévaloir de l'élévation de son génie pour être moins docile, moins humble, moins soumis. La multiplicité des talents, la profondeur de la doctrine ne fut jamais un titre aux saints pour se dispenser de l'obéissance due à leurs supérieurs ; en voici un trait remarquable, tiré de la vie de l'Ange de l'école : Un religieux de l'ordre de Saint-Dominique

minique arrive dans une maison où demeurerait saint Thomas d'Aquin ; ce religieux étranger ne connaissant pas tous ceux qui composaient la communauté, et désirant d'aller au dehors de la maison, s'adressa au supérieur, qui lui dit de s'adresser à un des premiers religieux qu'il rencontrerait pour l'accompagner ; cet étranger trouve saint Thomas, il le prie de venir avec lui, ne sachant pas que c'était au saint qu'il parlait ; aussitôt le serviteur de Dieu se rend à cette demande, et obéit comme le dernier des convers ; il n'allègue ni son nom, ni ses études. *Je suis religieux, je dois obéir comme le dernier de mes frères* ; voilà la maxime de celui dont l'Eglise et toute la théologie révèrent la doctrine et la science. Quel exemple pour ceux qui, enflés de leur talents, voudraient se soustraire à l'obéissance !

Dès que nous agissons selon les principes de la foi, nous ne considérerons pas si celui qui commande est d'une humeur conforme à la nôtre, s'il est du nombre de nos amis, ou s'il a des préventions contre nous. Ces raisons humaines cesseront en considérant la nature de notre vœu. Dirigés par la religion, nous nous rappellerons que c'est à Dieu que nous avons fait notre sacrifice, et que c'est pour lui seul qu'il faut le remplir. Si notre supérieur est d'une humeur conforme à la nôtre, nous craindrons que notre obéissance soit trop naturelle ; mais s'il est d'un caractère opposé à notre tempérament, s'il paraît même nous témoigner quelque indifférence ou quelque prévention, la violence qu'il faudra se faire sera un gage certain de la fidélité que nous aurons à nos engagements.

Telle fut l'obéissance d'un saint Jean de la Croix ; il eut un supérieur fâcheux, qui le persécuta même jusque dans ses infirmités. Ce grand saint ne considéra pas l'homme, mais Dieu seul ; et ce supérieur fut toujours l'objet de sa profonde vénération. Cet exemple apprend à obéir aux supérieurs, même à ceux contre lesquels l'antipathie ou quelque autre motif nous porterait naturellement à nous révolter ; c'est dans de pareilles circonstances où il faut pratiquer cette abnégation tant recommandée par cette maxime de l'Evangile : *Si quelqu'un veut venir après moi*, dit Jésus-Christ, *qu'il renonce à lui-même.* (Matth., XVI.) *Obéissez*, dit saint Pierre, *non-seulement à ceux qui sont doux et paisibles, mais aussi à ceux qui sont rudes ou fâcheux.* (I Petr., II.) Si votre supérieur paraît prévenu contre vous, vos murmures ne feraient qu'augmenter ses préventions. Marquez de la dépendance, et il vous marquera plus d'affection. Il ne faut quelquefois qu'un seul acte d'obéissance pour réunir le cœur du supérieur et de l'inférieur ; d'ailleurs en vous consacrant à la vie religieuse, vous avez dû prévoir que les faiblesses de l'humanité pourraient être jointes à l'usage de l'autorité, et que s'il y a des supérieurs affables, doux, prévenants, il peut y en avoir aussi d'une humeur plus sévère. Cependant ces réflexions ne vous ont pas empêché de pren-

dre des engagements, remplissez-les donc dans toute leur étendue.

Obéissez indifféremment à tout supérieur, soit qu'il vous édifie par ses vertus, soit qu'il n'ait pas cette régularité ou ce zèle que vous désireriez, et qu'exige sa charge, soit qu'il soit doué d'une grande sagesse et d'une grande prudence, soit qu'il n'ait rien de distingué par ses qualités personnelles, soit enfin qu'il vous marque une bienveillance particulière, soit qu'il paraisse avoir quelque indifférence à votre égard. L'autorité ne tire pas sa force précisément d'une piété éminente, ou de la supériorité des talents, ou de la sympathie d'humeur et de la bonté du caractère ; elle vient de Dieu même, et en reconnaissant la voix de Dieu dans la pratique de l'obéissance, on se soumet également à tous ceux qui sont chargés du gouvernement. Telle fut la réponse d'un fervent solitaire, qui voulait s'engager dans l'étroite réforme de la Trappe. On lui représenta que le pieux réformateur était sur le déclin de ses jours, et que son successeur n'aurait peut-être pas toutes les mêmes vertus qu'il admirait dans celui qui l'avait reçu ; mais loin d'être ébranlé par ce discours, sa vocation ne parut que plus ferme. *C'est au Seigneur que je me consacre*, dit-il ; *j'obéis également à tout supérieur, parce qu'il n'y a point de vicissitude dans Dieu dont l'homme n'est que l'image.* Dès que vous aurez la même foi, vous aurez la même dépendance envers tous ceux que la Providence vous donnera pour supérieurs ; mais soyez constant dans cette dépendance ; appliquez-vous à cette nouvelle réflexion.

3^e L'obéissance est pour tous les jours de notre vie. Le vœu que nous avons prononcé doit subsister autant que Dieu prolongera notre course sur la terre. Notre obéissance ne doit jamais se ralentir malgré nos années de profession. Plus on est ancien, plus on s'approche du terme qui doit décider de l'éternité à laquelle on doit se préparer par une fidélité qui surpasse même celle qu'on a pu avoir pendant les premiers temps d'épreuve. Il ne suffit pas, pour assurer son salut, d'avoir bien commencé, il faut remplir ses engagements depuis la première heure jusqu'à la dernière. *Jésus-Christ*, dit saint Paul, *se rendit obéissant jusqu'à la mort.* (Philip., II.) Tel est le modèle sur lequel vous devez vous former. Obéissez jusqu'à ce moment où vous serez cité au tribunal du souverain Juge, car votre prédestination dépend du dernier moment de votre vie. Vous tomberiez dans un funeste état en vous éloignant dans un âge avancé, des engagements que vous avez pris dans la jeunesse au pied des autels. *J'ai vu*, disait saint Jean Climaque, *des vieillards, sur le visage desquels reluisait une modestie digne de respect, qui accouraient comme des enfants pour recevoir les ordres qu'on leur donnait.* Si vous ne pouvez pas pratiquer les jeûnes et les pénitences des anciens Pères du désert, vous devez dans quelque ordre que vous soyez engagé, soit que la règle soit douce, soit

qu'elle soit austère, être soumis aux supérieurs, fussiez-vous parvenu à l'âge de ces vénérables vieillards dont saint Jean Climaque rapporte les exemples. (*Scal.*, gr. 4.)

La désobéissance d'un ancien religieux serait un vrai scandale pour ceux qui ne font que commencer à porter le joug du Seigneur. Quelle tentation pour ces nouveaux prosélytes, venus depuis peu du monde dans la retraite, d'avoir occasion de remarquer que le nombre des années est un titre pour se soustraire à l'autorité ! Eût-on même été appelé au gouvernement, dès que le terme est expiré, on doit pratiquer la même dépendance qu'on exigeait auparavant de ses inférieurs. Mais pour pratiquer l'obéissance étant âgé, il faut s'y habituer étant jeune. On ne redresse pas un arbre planté depuis longtemps, lorsqu'il est une fois courbé ; de même celui qui aurait un esprit indocile dès le temps du noviciat, ne serait que plus réfractaire après être assuré de sa réception. Appliquez-vous à réprimer, dès vos premières années d'épreuve, l'amour-propre et l'orgueil qui sont les deux funestes principes de l'indépendance.

Si vous avez un supérieur moins âgé de profession que vous, obéissez lui comme s'il était plus ancien, à l'exemple de saint François qui se serait soumis au plus jeune, qui aurait eu l'autorité. En consultant la règle, vous verrez qu'elle vous oblige de vous adresser souvent à celui de qui vous dépendez, pour obtenir les permissions qu'exige votre état. Ne soyez pas de ces religieux qui s'aveuglent volontairement sur leurs devoirs, et qui évitent autant qu'ils peuvent d'avoir quelque rapport avec leur supérieur. On ne veut, dit-on, avoir rien à démêler avec celui qui gouverne. Voilà l'illusion où conduisent l'humeur, l'opiniâtreté, l'orgueil, l'antipathie et la prévention. Les membres s'éloignent totalement de leur chef. On le regarde comme un étranger qu'on ne consulte presque jamais ; on se rassure sur sa fidélité à quelques exercices ; mais que d'infidélités multipliées, renouvelées chaque jour dans cette négligence volontaire et affectée à recourir au supérieur ! Qu'on prenne la loi des fondateurs, qu'on la considère, elle exige que la volonté du supérieur soit consultée dans les moindres articles. Ne pas demander ces permissions, c'est donc se soustraire à la règle. On tâche de se justifier, parce qu'on a obtenu des permissions générales ou parce qu'on s'appuie sur des permissions tacites, sans recourir à celles qui seraient expresses et spéciales. On ajoute que le supérieur garde lui-même le silence, et ne veut pas être importuné si souvent. Dès que ce raisonnement est adopté dans une communauté, c'est une preuve que l'esprit primitif des fondateurs n'y règne plus, soit de la part des supérieurs qui n'ont pas assez de vigilance, soit de la part des inférieurs qui n'ont pas assez de dépendance. Qu'on considère l'usage des communautés ferventes, tout est marqué au sceau de la soumission. Les permissions se renouvellent

à chaque occasion, et cette subordination renfermant un sacrifice journalier, devient un objet continuels de mérites.

Plus on resserre les nœuds de l'obéissance, plus on marche dans la voie qu'ont tracée les fondateurs. Tous les saints représentent l'obéissance comme le fondement de la vie religieuse. Qu'est-ce qu'un religieux ? dit saint Bernard. C'est celui qui quitte le monde et embrasse la retraite, non pour faire sa volonté, mais pour captiver sa liberté sous la direction des supérieurs. L'obéissance, dit saint Laurent Justinien, devient l'épouse du religieux, et il ne doit jamais l'abandonner. Les vies des anciens solitaires offrent des exemples continuels de dépendance ; c'est par cette pratique qu'ils discernaient les inspirations de l'Esprit-Saint d'avec les illusions de l'ange de ténèbres. Un Siméon Stylite eût été regardé comme séduit par son imagination s'il n'eût obéi aux anciens Pères du désert. On lui dit de descendre de sa colonne, il la quitta aussitôt ; sa sainteté fut reconnue et manifestée par cette épreuve. Heureux temps que celui où on exerçait continuellement par l'obéissance ceux qui se séparaient du monde pour vivre dans la retraite ! C'est par cette vertu qu'on peut juger sûrement d'une vraie vocation. Ceux qui n'ont pas l'esprit flexible et qui sont trop attachés à leurs sentiments ne sont pas propres à la vie religieuse, il faut les renvoyer dans le siècle, eussent-ils beaucoup d'autres bonnes qualités.

Vous venez de considérer qu'il ne suffit pas d'obéir aux supérieurs lorsqu'ils commandent en vertu du vœu ; cette circonstance étant très-rare, l'obéissance ne serait presque plus de pratique. Attachez-vous à seconder le zèle des supérieurs et recevez leurs avis avec humilité, obéissez indifféremment à tout supérieur. Persévérez dans la dépendance et demandez les permissions que la règle exige, tels sont les devoirs qui viennent de vous être proposés.

Quels sont les avantages de la pratique de l'obéissance ? C'est le sujet de la seconde partie de cette conférence.

SECONDE RÉFLEXION.

L'affection pour l'obéissance produit trois grands avantages : 1^o elle cimente l'union entre les supérieurs et les inférieurs ; 2^o elle est le principe d'une humilité sincère dans une société religieuse ; 3^o elle est un des moyens qui peut le plus sûrement sanctifier celui qui persévère dans cette dépendance.

1^o Dès que l'obéissance est fidèlement pratiquée dans une maison, le chef et les membres sont unis. D'où viennent quelquefois certains troubles dans les communautés ? Des murmures qui ont pour principe l'indépendance. Qu'on obéisse, tout sera en paix, tout sera dans le calme, les religieux regarderont leur supérieur comme leur père, et le supérieur regardera ses inférieurs avec estime ; il sera rempli d'affection pour

ceux qui, par leur docilité, lui rendront le joug de la supériorité doux et facile. Dès lors il n'y aura plus de zizanie entre celui qui est élevé au gouvernement et ceux qui lui sont soumis. Tout ce qui se doit conclure dans une communauté, dans un chapitre, se fait de concert, parce qu'il n'y a nul levain d'inimitié dans les cœurs. Les maisons religieuses les plus tranquilles seront toujours celles où on est prêt à se soumettre aux ordres qu'on reçoit. S'il s'élève quelque semence de discorde dans ces asiles où doit régner la paix chrétienne, le principe de ces altercations sera presque toujours l'attachement que chacun aura à sa propre volonté, à son sentiment particulier, à l'opposition qu'on a pour se laisser conduire. Un supérieur aura refusé une permission à un religieux, si ce religieux a peu de respect pour celui à qui il doit obéir, il fait part de son mécontentement à d'autres inférieurs et par des rapports indiscrets il engage à participer à ses murmures; bientôt des partis se forment et on méconnaît l'autorité légitime. Comment la paix pourrait-elle subsister dans cet éloignement et ce mépris de celui qui, par la place qu'il occupe, doit être universellement respecté? Que dans un royaume on n'obéisse pas au prince, il en naîtra bientôt une guerre intestine, de même que dans une société religieuse l'indépendance vient à s'y introduire, le feu de la division y éclatera. On pourra y pratiquer encore quelques actes extérieurs de régularité, mais la concorde en sera bannie jusqu'à ce que les esprits soient plus soumis et les cœurs plus dociles. L'austérité de vie, la pratique de la pauvreté, une grande vigilance pour conserver la pureté sont des vertus, mais elles n'ont pas pour objet direct de cimenter la paix et l'union; l'obéissance produit cet heureux effet en portant à céder à la volonté d'autrui. Dès qu'on se soumet il n'y a plus de contestations et de murmures, l'union et la concorde subsistent réciproquement entre le supérieur et les inférieurs.

2^e Le second avantage de l'obéissance est de conserver l'humilité entre des religieux. Un des principaux caractères de cette vertu est de ne pas chercher à dominer, au contraire de chercher le *dernier rang*, comme dit l'Évangile. (*Luc.*, XIV.) On se conforme à cette admirable maxime dès qu'on a de l'affection pour l'obéissance; si on est ancien on désire de vivre toujours dans l'état d'inférieur, on souhaite que les autres aient l'autorité parce qu'on les croit plus propres au gouvernement. On ne voit point éclater dans le lieu saint l'ambition dès qu'on aime mieux obéir que commander; cette passion ne porte plus à des intrigues secrètes pour s'élever à un rang où la Providence seule doit appeler.

Plusieurs fondateurs d'ordres, après avoir rassemblé des disciples, ont porté l'humilité jusqu'à ne vouloir pas être regardés comme les pierres fondamentales de l'édifice qu'ils avaient élevé. On a vu un saint François,

un saint Jean de la Croix se confondre, pour ainsi dire, avec les autres religieux dont ils étaient les législateurs. Saint Gaëtan, instituteur des clercs réguliers, aimait mieux que l'évêque de Theate qui avait renoncé à son évêché pour coopérer à son zèle, fût le premier supérieur de sa congrégation et lui donnât son nom, plutôt que d'en être regardé lui-même comme le fondateur. Vous admirez de pareils exemples. Qu'est-ce qui en fut le principe? L'éloignement de toute élévation et le désir d'obéir. Que des religieux soient animés réciproquement du même zèle pour la dépendance, et dès lors ils donneront à chaque changement de gouvernement de nouveaux exemples d'humilité. Celui qui est savant croira que celui qui est plus pieux est digne de l'autorité, et celui qui est plus régulier croira que celui qui est savant est le plus propre au gouvernement. De part et d'autre on s'édifiera par la soumission la plus parfaite. Cette déférence mutuelle réprimera le vice de l'orgueil qui, après s'être assoupi pendant les premiers temps de la vie religieuse, se ranime quelquefois dans un âge avancé. On voit ses années de profession se multiplier et on souhaite secrètement de parvenir à quelque prééminence, mais ce désir ne règne pas dans des cœurs qui ont réellement renoncé à toute idée de domination dans la maison du Seigneur.

Soyez pénétré de cette maxime de Jésus-Christ : *Que celui qui est parmi vous le plus grand devienne le plus petit* (*Luc.*, XXII), et vous n'aurez aucun empressement pour les charges. Le sacrifice de la volonté propre anéantit toute idée de domination. On se dit sans cesse à soi-même qu'on n'est pas venu pour commander, mais pour obéir. Il faut, pour ainsi dire, être contraint à accepter le gouvernement. Ce désintéressement pour soi-même, cet éloignement pour toutes les distinctions qu'on voudrait plutôt déferer aux autres, entretient dans les cœurs une des vertus les plus essentielles au christianisme, l'humilité, qui ne sera pratiquée dans une société religieuse qu'autant qu'on aura de l'affection pour l'obéissance.

3^e Cette vertu est un des moyens les plus capables d'assurer le salut d'un religieux. La soumission pour ceux qui gouvernent préserve de deux grands dangers et du relâchement et des illusions d'une fausse pitié. Dès qu'on a souvent recours aux permissions d'un supérieur, le vœu de pauvreté est plus exactement observé; cette dépendance exclut du cœur le vice de la propriété. En obéissant avec joie et avec affection, la langue ne se répand pas en murmures. On ne tombe point dans ces noirs chagrins qui dégoûtent de l'état qu'on a embrassé, dès que l'on est prêt à se soumettre indifféremment à tout religieux qui sera élu pour le gouvernement. Les infirmités ne sont plus une occasion de relâchement, puisque les adoucissements qu'on prend sont approuvés de celui qui tient la place de Dieu même.

Les absences des exercices communs ne sont plus des effets de l'irrégularité; elles sont fondées sur des raisons légitimes dès que le supérieur regarde ces dispenses comme nécessaires. Enfin dès qu'on obéit en vue de Dieu, on ne se livre pas à des sentiments de hauteur, de mépris, d'animosité contre celui à qui on doit, par le rang qu'il occupe, un respect particulier.

L'obéissance n'est pas seulement nécessaire pour se préserver du relâchement, mais pour ne pas tomber dans les illusions d'une fausse piété. Selon tous les maîtres de la vie spirituelle, les pratiques particulières de dévotion, de mortification qu'on ajouterait à la règle, doivent être réglées selon la volonté du supérieur; tout zèle est indiscret et dangereux dès qu'on ne veut suivre que ses propres idées. C'est à un inférieur à consulter celui de qui il dépend, pour ne pas se tromper dans les voies de la perfection qu'il se trace à lui-même. Il faut se soumettre aux lumières de ceux qui doivent nous conduire, afin d'éviter l'entêtement, la présomption, l'orgueil, l'amour-propre, la vanité et la singularité dans les exercices de piété. Plus vous serez porté à obéir, et plus vous acquerez la pureté de conscience.

On marche avec assurance dans les voies du salut dès qu'on a l'esprit assez docile pour se conformer aux volontés d'un supérieur sage et éclairé. Saint Bernard craignant pour un de ses religieux, qui était à l'article de la mort, et dont la sécurité lui paraissait trop profonde, quoiqu'il fût près de paraître devant Dieu, lui représenta les dangers du vice de présomption; ce religieux fit au saint abbé une réponse admirable : Mon Père, lui dit-il, depuis que je vis sous votre autorité, ai-je jamais résisté à vos commandements? Puisque je n'ai pas fait ma volonté depuis que je suis entré dans ce monastère, j'espère actuellement aux miséricordes de Dieu. Saint Bernard bénit le Seigneur en voyant une âme aussi pure, et qui avait autant de droiture, de simplicité et de candeur. Ainsi celui qui est obéissant racontera, dit le Sage, ses victoires (*Prov. XXI*); car il triomphera de l'orgueil, puisqu'il se méprisera sincèrement; il triomphera de l'ambition, parce qu'il ne sera pas jaloux des préférences, et préférera le dernier rang au premier; il triomphera de tous les vices de l'esprit, puisqu'il sera toujours prêt à recevoir un sage conseil. Il n'y a qu'une seule circonstance où un religieux puisse et doive persévérer dans son sentiment; c'est de ne pas suivre les abus qu'un supérieur, qui abuserait de son autorité, viendrait à proposer contre le bon ordre. Obéissons dans tous les autres articles, parussent-ils même indifférents; obéissons, non par des vues humaines, mais en vue de Dieu. Cette dépendance nous rendra fidèles à notre vocation, et chaque acte d'obéissance sera, pour un vrai religieux, un nouveau degré de récompense dans l'éternité.

CONFÉRENCE IV.

EXHORTATION SUR LA CHASTÉTÉ.

Exemplum esto fidelium in castitate. (*I Tim., IV.*)
Soyez l'exemple des fidèles par votre chasteté.

Vous êtes déjà engagé, par la sainteté de votre baptême, à pratiquer une grande pureté de mœurs; mais par le vœu de chasteté, vous êtes étroitement obligé d'observer ce conseil, que *tous ne comprennent pas*, dit Jésus-Christ. (*Matth., XIII.*) La loi divine, nos promesses, le monde, exigent que nous soyons des vases d'honneur, et devant Dieu et devant les hommes, puisque notre corps est devenu le temple de l'Esprit-Saint par notre consécration solennelle. Notre profession nous a fait contracter une alliance étroite avec Jésus-Christ, et nous a élevés au-dessus du commun des hommes. C'est à nous à retracer, avec le secours de la grâce, dans un corps fragile, la pureté des esprits célestes.

Si la passion s'élève, il faut la réprimer. La tentation n'est pas en elle-même un obstacle à la sainteté; elle est nécessaire pour nous rendre humbles dans nos vertus; elle est utile pour nous rendre fervents dans nos prières; enfin, si nous en sortons victorieux, elle devient le principe de notre prédestination, puisqu'elle nous donne lieu de témoigner au Seigneur notre fidélité. Tous les élus ont été éprouvés, nous devons l'être, puisque nous sommes revêtus d'une chair rebelle à l'esprit; mais il faut, à l'exemple des saints, s'animer de courage, si nous voulons participer à leurs triomphes et à leurs couronnes. L'éducation chrétienne que vous avez reçue, l'habit religieux que vous portez, la retraite où vous vivez, ne suffisent pas pour vous préserver de toute chute contre la pureté. Il faut joindre à tous ces secours extérieurs les règles qu'inspire la prudence chrétienne, pour conserver une vertu que les anachorètes craignaient même de perdre sous la haire et le cilice.

Pour être fidèle à votre vœu de chasteté,

1° Ne vous exposez pas aux tentations qui pourraient vous faire perdre cette précieuse vertu.

2° Recourez aux moyens propres pour triompher des tentations.

3° Prévenez même les tentations par la pratique des vertus qui y sont opposées. Ces trois réflexions, qui sont d'une grande étendue, seront le sujet de cette conférence.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Craignez de vous exposer aux tentations contre la chasteté, et quelles sont-elles?

1° l'oisiveté, 2° les amitiés trop sensibles, 3° les lectures dangereuses ou les paroles indiscrettes.

L'oisiveté, dit le Sage, *enseigne beaucoup de mal.* (*Eccli., XXXIII.*) L'Esprit impur assaillit une âme livrée à elle-même et qui reste d'abord dans l'inaction. Si on ne s'arrête d'abord qu'à des idées frivoles, on passe bientôt à des idées criminelles. Le poison se

glisse dans le cœur et les sens se révoltent lorsqu'on n'a aucun objet qui éloigne ces mouvements d'une nature rebelle. Il est moralement impossible de résister à la tentation sans une vie laborieuse. Aussi tous les anciens solitaires avaient pour maxime de dire à leurs disciples qu'il fallait que le tentateur les trouvât toujours occupés. Saint Jérôme, pour vaincre la volupté, ne se borna pas à se retirer dans le désert et à affliger son corps par le jeûne et les veilles. Ce saint docteur, loin de se reposer dans la solitude, joignit à une séparation totale du monde un travail assidu, et de là cette application continuelle qu'il eut aux saintes lettres; il trouva dans cette étude continuelle un préservatif contre tous les objets dangereux, que la vivacité de son imagination lui représentait malgré lui. On pourrait vous dire dans d'autres circonstances : Travaillez, parce que Dieu vous demandera un compte sévère de votre temps, parce que vous êtes redevable envers votre communauté de l'usage de vos talents, parce que vous n'avez aucun droit à la nourriture commune dès que vous ne participez pas aux travaux communs; mais dans cette conférence il ne faut pas vous proposer d'autre motif que celui qui a pour objet de conserver la chasteté. Travaillez pour dompter plus facilement vos passions, pour résister à la tentation, pour conserver le précieux trésor d'une vertu que vous avez vouée au pied des autels et qu'on peut perdre en un instant.

2°. Evitez toute amitié trop sensible. Cette vive inclination annonce le danger. Plus on est jeune, plus on doit veiller sur ses connaissances. On peut se perdre sous prétexte de liaison honnête. Dès que le cœur est singulièrement ému en voyant telle personne, dès qu'on est troublé et inquiet de son absence, dès que cette amitié n'a pour fondement, ou que la jeunesse, ou que l'agrément de la figure, il y a du danger dans cette fréquentation. Le feu est déjà au dedans de vous-même, loin de l'allumer encore, vous devez l'éteindre autant qu'il est possible. La précipice vous environne, vous ferez la chute la plus funeste, si votre imprudence vous en approche davantage. Voulez-vous conserver votre innocence? fuyez les occasions de la perdre. En vain, tout se passerait-il extérieurement avec la plus grande décence, si vous éprouviez vous-même que ces entrevues blessent intérieurement la pureté de votre âme. Les anachorètes ont redouté dans leur désert le souvenir même involontaire de quelque objet séducteur. Comment être assez téméraire et assez présomptueux pour triompher des tentations, si on les recherche dans la société d'un sexe différent?

La jeunesse est un nouveau motif de crainte et de vigilance entre deux religieux qui ont une union particulière parce que leurs caractères sont semblables; ils doivent éviter ces témoignages réitérés d'une amitié trop sensible, où, sous prétexte de

charité, la chasteté pourrait perdre quelque avantage. Le baiser de paix est un signe de religion dans le temple; il peut être quelquefois permis dans la société civile; mais il y a des circonstances où il est plus sûr de se l'interdire, comme dans les entretiens familiers qu'on a avec ceux pour qui l'on ressent déjà une vive affection. Notre nature est si faible que, pour conserver le don de Dieu, nous ne pouvons prendre trop de précautions.

3°. Ne vous arrêtez pas aux lectures dangereuses; elles renferment un poison subtil qui corrompt infailliblement le cœur. Quelque esprit qui règne dans ces ouvrages, l'idée du vice qui s'y présente sera suivie des plus violents combats par les objets qu'une seule expression peut offrir à l'imagination. Les personnes timorées et pieuses ont horreur de ces écrits pernicieux. Respectez votre état, il exige une pureté que vous ne pourriez jamais conserver, en vous permettant des lectures qui réveillent toutes les passions. Réfléchissez sur votre vie. Avant d'entrer dans la retraite, n'avez-vous pas éprouvé les funestes effets de ces livres dangereux? Si vous les eussiez éloignés de vous, vous n'eussiez pas été coupable de telles fautes, qui doivent être aujourd'hui l'objet de vos larmes? Etes-vous moins faible actuellement que vous ne l'étiez alors? Ah! ne présumez pas de vous-même! Toute votre force est dans votre défiance. Celui qui a trop de présomption est déjà tombé. Les mauvaises lectures produisent le même effet que les mauvaises conversations. Le cœur est amolli et bientôt vaincu. Sainte Thérèse reconnaît dans un chapitre de sa *Vie* les dangers auxquels elle s'était exposée par des lectures trop profanes. Heureuses les communautés où il y a assez de vigilance de la part des supérieurs et assez de dépendance de la part des inférieurs, pour ne pas introduire dans ces asiles de la sainteté quelques-uns de ces livres qui, en plaisant à l'esprit, corrompent le cœur! Il n'en faudrait qu'un seul pour perdre la jeunesse dans une société religieuse. On ne peut avoir trop de précaution sur cet article; il est des plus importants, surtout dans les communautés où on reçoit des personnes séculières pour y demeurer. Qu'il est à craindre qu'elles n'y soient une occasion de chute par les écrits qu'elles ont la liberté de se procurer et qu'elles communiquent dans l'intérieur de ces maisons! Ce malheur n'est pas aussi rare qu'on le pense; on le prévient en n'admettant que des personnes d'une piété solide et exemplaire dans ces retraites consacrées à la religion. Ces demeures sont destinées à l'innocence, et il en faut fermer les portes aux âmes qui porteraient le scandale dans le lieu saint. Votre sûreté est dans l'éloignement de tout ce qui pourrait vous occasionner quelque tentation. Cependant, par combien de prétextes ne cherche-t-on pas à justifier, jusque dans l'état le plus saint, ces sortes de lectures? Premier prétexte : on ne peut pas toujours s'appliquer

aux ouvrages de piété et dévotion. Mais si votre règle vous permet d'autres lectures que celles qui regardent les devoirs de votre profession, combien de traités plus propres à orner l'esprit que ces écrits qu'on répand en secret et où le nom même de l'auteur se cache, parce qu'il est assez jaloux de sa réputation pour ne vouloir pas la perdre en même temps que sa plume perd les mœurs! Second prétexte : on a assez d'éducation pour éviter les lectures où les lois de la modestie seraient évidemment blessées. C'est se séduire soi-même que de croire qu'il y a moins de danger dans ces expressions figurées d'un auteur ingénieux qui paraît respecter les mœurs du lecteur. Ces mots couverts gravent plus profondément dans l'esprit et le cœur l'idée du vice, que des paroles moins châtiées en apparence. Troisième prétexte : tout le monde parle de ces nouvelles productions, ne peut-on pas les connaître pour en porter son jugement soi-même? Mais êtes-vous du monde, ou y avez-vous renoncé? Le monde, qui paraît empressé de ces romans et autres écrits semblables, serait scandalisé de les voir entre vos mains et de savoir qu'on les lit dans vos retraites. Quatrième prétexte : on résistera à la tentation et on invoquera le Seigneur. Mais Dieu irrité de voir que vous vous exposez à la tentation, loin de vous accorder sa grâce, la refuse à des âmes présomptueuses qui ajoutent à la fragilité de la nature un nouvel accroissement à sa passion. Combien d'âmes religieuses eussent toujours été chastes, si elles eussent eu plus de vigilance, non-seulement sur le choix de leurs connaissances et de leur société, mais encore sur le choix des auteurs dont elles ont voulu lire les ouvrages!

Craignez non-seulement les lectures, mais tout entretien qui pourrait blesser la chasteté. Une personne religieuse qui proférerait des discours contraires à la modestie de son état se déshonorerait. Fermez les oreilles à toutes les paroles libres et équivoques; elles peuvent être comparées à des flèches empoisonnées; il ne faut qu'une seule de ces paroles, qui soit écoutée avec complaisance, peut-être même avec indifférence, pour produire de fâcheuses impressions. Ce mot revient à la mémoire, et souvent offre à l'esprit de funestes idées. Evitez les sociétés des personnes qui font du bruit dans le monde et que vous devez ignorer dans la retraite. Le récit de toutes ces passions alarme toujours une âme chaste. Que vos lèvres ne soient jamais profanées par le chant d'aucune poésie capable de donner quelque idée du vice que saint Paul défend de nommer. Ayez soin d'interdire absolument ces récits aux jeunes élèves qui seraient sous votre conduite. Que le chant qu'elles se permettent aux heures de leur relâchement puisse les embraser d'amour pour la vertu.

Pour conserver la chasteté, ne vous exposez pas aux occasions de la perdre. Opposez à l'oisiveté un travail assidu, aux amitiés

trop sensibles une grande circonspection pour n'en contracter aucune qui puisse vous occasionner quelque remords; aux lectures et aux conversations dangereuses, des lectures pieuses et des conversations édifiantes. Tel est le fruit que vous devez retirer de la première partie de cette conférence. Quel moyen devez-vous prendre pour triompher des tentations involontaires opposées à la chasteté? Seconde réflexion et sujet de la seconde partie.

SECONDE RÉFLEXION.

On peut être tenté dans la retraite malgré soi et involontairement; mais c'est dans la religion qu'on trouve des moyens pour triompher des attaques de l'ennemi. Quels sont ces moyens? 1° la prière fréquente; 2° le recours à un directeur éclairé; 3° une confiance sincère et constante en Dieu.

1° *Demandez*, dit Jésus-Christ, et *vous recevrez* (Jean. XVI.) La prière n'est pas d'un simple conseil, mais d'une nécessité indispensable. Vous alléguiez votre faiblesse, mais si la chair est faible, *veillez*, dit le Fils de Dieu, *afin que vous n'entriez point en tentation*. (Math., XXVI.) Le Seigneur viendra à votre secours si vous recourez à lui. Vous pourrez, aidé de la grâce, résister à la passion, comme tant d'autres saints d'une nature aussi fragile que la vôtre. Cette pensée soutenait, animait, consolait saint Augustin, lorsqu'il se disait à lui-même : Ne puis-je pas imiter ceux qui ont été des modèles de chasteté? *Nonne potero quod isti et istæ?* Ce serait présomption que de ne compter que sur vous-même, mais c'est un défaut de foi de ne pas assez espérer en Dieu. Lorsque les apôtres craignirent d'être submergés, ils s'écrièrent : *Seigneur, sauvez-nous, nous périssons*. (Matth. VIII.) Jésus-Christ voyant qu'ils n'avaient pas une confiance assez parfaite, leur dit : *Pourquoi avez-vous peu de foi?* (Ibid.) Plus la tentation est violente, plus votre prière doit être vive et animée. Priez avec ferveur, et Dieu vous accordera les forces suffisantes pour sortir victorieux du combat. Opposez aux révoltes des sens les élancements d'un cœur qui aime souverainement l'Etre qui l'a formé. Dites comme David : *Seigneur, venez à mon aide* (Psal. LXXIX), et vous aurez le même succès contre vos ennemis invisibles, que le Prophète contre ceux dont il triompha. Dieu sera *votre force, votre appui, votre refuge, votre puissant protecteur et votre libérateur* (Psal. XVII); il vous délivrera de vos ennemis. Vous ne serez point vaincu par les attaques répétées du tentateur, l'ange du Seigneur veillera sur vous, et, secouru surtout par la vertu du Très-Haut, vous aurez le bonheur de conserver le trésor de la pureté.

Si la tentation persévère, il suffit d'implorer de temps à autre la protection du Seigneur sans se troubler. Après l'avoir prié avec foi, il est permis d'avoir recours à la lecture, au travail, à une conversation honnête, pour dissiper ces prestiges de l'ennemi. Une trop grande contention pourrait-

être dangereuse et affaiblir l'esprit, ou multiplier les scrupules. La tentation deviendrait plus violente en fixant l'imagination sur le même objet. Aussi toutes les fois que les saints éprouvaient cette révolte des sens et ces illusions, après avoir levé les yeux vers le ciel, et soupiré vers cette beauté éternelle à qui sont dues toutes nos affections, ils ne prolongeaient pas toujours leur oraison, ils remplissaient les devoirs de leur état; c'est sur leur conduite que vous devez vous régler. Ressouvenez-vous que la prière, dans ces circonstances, ne consiste pas dans la multitude des paroles, mais dans les vives affections d'une âme qui a horreur de l'apparence même du péché.

3° En recourant au Seigneur, recourez à ses ministres. Un des grands moyens de vaincre les tentations de la chasteté est de les découvrir au dépositaire de sa conscience. Ne craignez point de manifester dans le tribunal de la pénitence ces peines intérieures qui vous troublent et vous agitent. Un confesseur sage et éclairé est cet ange consolateur qui vous soutiendra, vous animera, vous tranquilliserà. Plus vous aurez d'humilité, plus Dieu vous communiquera de grâces. Malheur à l'âme qui veut se conduire par elle-même, elle fera des chutes profondes. Les anciens solitaires étaient-ils tentés, aussitôt ils découvraient avec simplicité les suggestions de l'ennemi à ceux qui s'étaient rendus recommandables par leurs vertus dans le désert. Les conseils qu'on leur donnait les éclairaient, les soutenaient, les affermissaient dans leurs combats. Au contraire, lorsqu'on ne veut pas avouer à un directeur ses tentations, lors même qu'on craint qu'il en parle et qu'il fasse quelque question sur cet article, on court risque de se faire une fausse conscience sur les négligences qu'on peut avoir eues à repousser les premières saillies de l'imagination, et cet orgueil secret est suivi de faiblesses qui font ensuite le tourment de la conscience. L'humilité conserve la chasteté. Ne dissimulez donc pas les tentations fréquentes que vous pourriez avoir contre la pureté. Cet aveu augmentera la crainte que vous devez avoir de perdre une vertu qui doit être le principal ornement d'une âme religieuse. En vous purifiant des moindres taches que vous pourriez avoir contractées par quelques négligences, vous vous précautionnerez contre des fautes plus graves. Mais, dans cet aveu, ne repassez pas imprudemment sur toutes les différentes circonstances dont votre imagination a été involontairement assaillie, ce serait vous tenter de nouveau. Exposez avec simplicité l'état de votre âme, et pourvu que votre confesseur vous connaisse, il lui sera facile de vous donner les remèdes et les conseils propres à votre état. En prenant des avis, vous aurez de nouvelles forces dans le combat; on est d'autant plus chaste qu'on est plus humble.

4° Confiez-vous en Dieu dans ces tentations involontaires; ne vous troublez pas si elles sont réitérées. Dès que vous veillez

exactement pour les combattre, votre âme est toujours pure aux yeux de Dieu. Le Seigneur ne commande rien d'impossible, il a égard à notre faiblesse, et il ne nous impute pas à péché ces mouvements indélébiles du corps, et ces égarements de l'imagination dont nous ne sommes pas les maîtres. L'Apôtre ressentait les aiguillons de la chair, cependant il ajoute : *La force se perfectionne dans la faiblesse.* (II Cor., XII.) Ces révoltes de la chair contre l'esprit sont les suites funestes du péché du premier homme. Dès qu'il fut déchu de la grâce, il eut en lui-même l'ennemi le plus redoutable, mais on triomphe de ces mouvements illicites en ne s'y arrêtant pas et en les désavouant intérieurement : *Ne vous laissez point aller à vos mauvais desirs*, dit le Sage. (Eccli., XVIII.) Il ne dit pas, ne sentez aucuns mouvements déréglés, mais, ne les suivez pas; n'y ayez aucune complaisance, que votre cœur gémissse sur ces tristes effets d'une nature que le péché a dégradée. On n'est point coupable dès que la volonté ne consent pas à ces attraits du vice. Consolerez-vous, âmes fidèles et attentives à veiller continuellement sur vous-mêmes. Vous craignez de n'avoir pas assez résisté; mais cette peine que vous éprouvez prouve que vous n'avez pas donné votre consentement dans le temps de la tentation. Ces doutes qui n'ont aucun fondement solide sont des inquiétudes qu'inspire la délicatesse de la conscience. Ne tombez pas dans le scrupule et soyez tranquille. Toutefois, ces motifs de confiance ne sont que pour les âmes attentives à la présence de Dieu, et qui se font une sainte habitude d'invoquer le Seigneur, dès qu'elles s'aperçoivent du danger.

La prière assidue, les conseils d'un directeur éclairé, la confiance en Dieu vous soutiendront dans vos épreuves et vous rendront victorieux des tentations.

Comment pouvez-vous les prévenir et les éloigner? C'est le sujet de la troisième partie de cette conférence.

TROISIÈME RÉFLEXION.

Quoiqu'on ne puisse absolument éviter toute tentation, on peut cependant les rendre plus rares : 1° par la vigilance sur ses pensées; 2° par la mortification du corps; 3° par la modestie dans les regards.

1° *Appliquez-vous*, dit l'Écriture, *avec tout le soin possible à la garde de votre cœur.* (Prov., XIV.) Les desirs illicites ne viennent que par les mauvaises idées auxquelles on s'arrête. Il est vrai qu'une pensée qu'on rétracte par la volonté ne peut nuire, mais dès qu'on s'y complaît volontairement, elle sépare l'âme d'avec Dieu : *La réflexion de l'insensé*, dit le Sage, *est un péché.* (Ibid.) Prenez donc garde que votre esprit ne s'arrête à ces fantômes de l'imagination. Le danger est grand et toujours présent. Veillez sur vous-même pour repousser ces traits dangereux. Quoique vous ne puissiez empêcher ce flux et reflux d'idées qui sont autant d'effets de cette concupiscence que

est en nous, cependant vous les éloignerez en suivant cet avis de l'Esprit-Saint : *Souvenez-vous de vos fins dernières.* (Eccle., VII.) Dès que vous réfléchirez assidûment sur la mort, sur le jugement, sur l'enfer, les idées du vice ne viendront pas vous assaillir aussi facilement. Les tentations ne se multiplient que parce qu'on vit dans la dissipation. Le recueillement les rend moins fréquentes. Que les bonnes pensées viennent à votre secours, qu'elles soient comme votre bouclier, soit le jour, soit la nuit. Descendez en esprit dans votre propre sépulture, et considérez ce que deviendra un jour ce corps qui vous livre tant de combats. Représentez-vous encore l'image d'un mourant. Dès que le froid de la mort glace les sens, les traits du visage n'éblouissent plus, le coloris s'évanouit, la pâleur d'un agonisant fait qu'on en détourne la vue. Tel est le sort de toute créature humaine; en un moment le même objet, qui avait fasciné les yeux, devient un objet effrayant qui révolte tous nos sens. En vous représentant au milieu de vos tentations l'image de ce que vous ferez un jour au lit de la mort, et en fixant les yeux sur ces tristes dépouilles de l'humanité dans le tombeau, vous verrez bientôt les images du vice s'évanouir et disparaître. Ensuite pénétrez-vous de la crainte des jugements de Dieu. Ecoutez les soupirs des âmes réprouvées, chacune s'écrie comme le mauvais riche : *Je suis tourmenté dans cette flamme.* (Luc., XVI.) Un feu dévorant m'environne. Quel funeste plaisir que celui qui, passant en un instant, est celui d'une éternité de peines ! Plus vous réfléchirez sur ces grands objets, plus vous trouverez de force pour combattre les impressions du vice. Une âme familiarisée avec ces saintes réflexions prévient et éloigne les pensées qui pourraient ternir la pureté de l'âme.

2° Pour affaiblir les illusions des sens, pratiquez habituellement la mortification du corps. Les saints n'ont été chastes que parce qu'ils ont passé leurs jours dans les exercices de la pénitence. *J'ai affaibli ma chair par le jeûne*, dit le Prophète, *et je me suis revêtu d'un cilice.* (Psal. LXVIII.) *Je châtie mon corps*, dit saint Paul, *et je le réduis en servitude de peur qu'ayant prêché aux autres, je ne sois réprouvé moi-même.* (I Cor., III.) Ces exemples prouvent combien il serait difficile de conserver la chasteté sans la mortification. Pourquoi les crimes contre la pureté se multiplient-ils dans le monde ? Parce qu'on ne prend aucun moyen pour assoupir les funestes révoltes d'une chair rebelle ; au contraire, on en foment les mouvements par les délicatesses de la table, par l'abondance des mets, par l'excès des liqueurs. En flattant les sens, on donne une nouvelle ardeur au feu intérieur qu'on éprouve déjà. Plus ces heureux de la terre vivent dans les délices, plus leurs passions deviennent vives et animées ; mais la chasteté conserve son éclat dans la pratique de ces jeûnes, de ces abstinences, de ces couches dures, de ces veilles de la nuit qu'ont

prescrits les saints fondateurs. Quoique animés de la charité la plus parfaite, ils ont cependant tracé, par leurs exemples et par leurs règles, une vie austère, parce qu'ils faisaient plus d'attention à l'âme qu'au corps. Leur intention était d'éloigner les sources de tentations, et de préserver des illusions des sens ceux qui se soumettaient à leur discipline. Quelle ancienne rigueur de vie dans les monastères ! Des légumes insipides étaient l'aliment de ces solitaires qui, après avoir passé une partie des nuits à chanter les louanges de Dieu, et après un travail dur et pénible, différaient leurs repas, aux jours de jeûne jusqu'à none, et même jusqu'après vêpres en carême, c'est-à-dire, jusqu'environ deux heures ou près de quatre heures après le milieu de la journée. Telle était la pénitence des anciens Cisterciens, renouvelée de nos jours par les solitaires de Sept-Fonts. Il vaut mieux, dit saint Jérôme, que l'estomac soit affaibli et qu'il souffre, que si l'esprit était vaincu et s'il était l'esclave de chair : *Melius est stomachum dolere quam mentem.* Toutefois l'austérité de la vie n'empêche pas de ressentir quelquefois dans ses membres *cette loi*, dont parle saint Paul, *qui résiste à la loi de l'esprit.* (Rom., VII.) Mais plus le corps est faible, moins on éprouve de combats. Ainsi la mortification n'est pas seulement nécessaire pour expier les péchés passés, mais pour préserver de nouvelles occasions de perdre le précieux trésor de la grâce *que nous possédons*, dit l'Apôtre, *dans des vases d'argile.* (II Cor., IV.)

Considérez jusqu'à quels pieux excès les saints ont porté sur eux-mêmes la sévérité pour dompter et réprimer les aiguillons de la chair. Un saint Benoît aimait mieux être percé par les traits aigus des épines que d'être assailli par les traits dangereux d'un plaisir funeste à l'âme. Un saint Bernard éteint dans un lac un feu qu'il sent s'allumer au dedans de lui-même. Un saint François, ce séraphin brûlant d'amour pour Dieu, n'est pas encore exempt des illusions de la chair ; il aperçoit l'ennemi ; il ajoute une nouvelle pénitence à toutes celles que lui inspire son zèle ardent pour la pureté, en se traçant une espèce de tombeau sur un terrain couvert de neige, afin que l'âpreté du froid lui aide à surmonter la tentation dont il est assailli. Ces exemples héroïques et dignes d'admiration ne sont pas proposés pour en faire des préceptes ; mais ils apprennent que les saillies de la concupiscence ne sont étouffées qu'autant que la chair est affaiblie. Comme la prudence doit diriger le zèle, c'est à un directeur à éclairer et à prescrire les différents exercices de mortification qu'un religieux voudrait ajouter à sa règle. On ne peut proposer une conduite uniforme, parce que tous n'ont pas la même force, le même tempérament, le même degré de grâce et n'ont pas les mêmes tentations ; mais c'est par les exercices de la pénitence qu'on les prévient et qu'elles sont moins fréquentes.

3° Un des moyens les plus capables de conserver en vous la chasteté et de vous en faciliter la pratique, c'est la modestie dans les regards. C'est par la vue que les passions s'allument et que les péchés contre la pureté se consomment dans le cœur. Un seul regard inconsidéré produit dans David deux crimes énormes. A peine ce prince, dont l'Écriture rapporte l'exemple, eut-il considéré Bethsabée, que son cœur fut embrasé de la passion la plus criminelle. Après avoir satisfait la perversité de son désir, il ajoute au crime de la volupté celui de perdre Urie, époux de Bethsabée. Ses ordres sont donnés et bientôt ils sont suivis. En même temps que le sujet combat pour son prince, il est trahi et immolé. (II Reg., XI.) Ainsi l'indiscrète curiosité d'un moment fut suivie d'un adultère et d'un homicide. Vous ne pouvez trop veiller sur votre vue pour conserver la chasteté. Les fondateurs des anciens ordres religieux établissaient leurs monastères dans des solitudes profondes et pour ainsi dire dans les antres des forêts, afin que nul objet dangereux ne pût ternir la pureté de leurs religieux. Il y a encore des églises de solitaires où les personnes du sexe ne peuvent entrer. Cette pratique est observée chez les Chartreux, à la Trappe, à Sept-Fonts et même à Cîteaux et à Clairvaux. Sainte Thérèse, dont la réforme austère fait l'objet de notre admiration, et qui a établi ses monastères dans les villes, a prescrit à ses filles de ne pas voir les personnes du dehors avec qui elles ont à converser. Apprenez de ces exemples la circonspection que vous devez avoir dans vos regards. Etes-vous obligé de voir le monde, élevez souvent vos cœurs devant Dieu, surtout dans ces moments où l'œil pourrait être surpris par quelque objet capable de faire impression sur les sens. Apportez une grande vigilance sur vous-même aux heures de votre coucher et de votre lever. Fixez votre vue vers le ciel ou sur votre crucifix. Pensez à un Dieu qui vous voit et qui vous investit par son immensité. Ressouvenez-vous que ce corps ne ressuscitera glorieux qu'autant qu'il aura été le temple de l'Esprit-Saint par la fidélité à votre vœu de chasteté. Ayez recours aux moyens que vous venez de considérer et vous en recevrez de grands secours. Veillez sur vos pensées, mortifiez votre corps, arrêtez tout regard inconsidéré, estimez la pureté comme les saints l'ont estimée et vous conserverez cette précieuse vertu.

Ne vous troublez pas dans les tentations répétées. Dieu vous soutiendra, si vous avez une sainte défiance de vous-même. Il n'y a que les âmes présomptueuses qui font de profondes chutes. Il y a eu des saints qui ont eu pendant plusieurs années de violents combats à soutenir. Saint Jérôme avouait que dans la solitude les objets qu'il avait vus à Rome venaient se peindre à son imagination. Dans le siècle dernier, le vénérable César de Bus, instituteur de la doctrine chrétienne, eut, pendant plusieurs années, une tentation qui fut pour ce digne ministre des

autels une espèce de martyre continu. Avez-vous les mêmes épreuves ? recourez comme les saints à la prière, joignez à la prière une vigilance continuelle sur vos sens et vous sortirez victorieux du combat. Les triomphes remportés sur ce corps rebelle sont ceux des héros chrétiens, et ils vous assureront la possession de Dieu pendant l'éternité bienheureuse.

CONFÉRENCE V.

EXHORTATION SUR LE VŒU DE PAUVRETÉ.

Vovete et reddite Domino. (Psal. LXXV.)

Faites des vœux au Seigneur, et acquittez-vous-en

C'est une des pratiques les plus saintes de s'engager par des promesses solennelles à suivre les conseils de l'Évangile, lorsque Dieu appelle à cet état de perfection ; mais ces promesses demandent qu'on les remplisse fidèlement : *Il vaut mieux*, dit le Sage, *ne point faire de vœux que de les violer après les avoir prononcés.* (Eccle., V.) Entre les engagements que vous avez pris au jour de votre profession, il en est un sur la pratique duquel il est facile de se faire illusion et qui demande un sérieux examen. On condamne tout ce qui pourrait blesser la chasteté, mais on n'est pas toujours aussi exact sur le renoncement authentique que l'on a fait à tous les biens de la terre. On ne peut disconvenir qu'il y a plusieurs ordres religieux où l'on vit dans un trop grand relâchement sur la pauvreté. Si on l'a pratiquée exactement pendant les premières années de sa consécration au Seigneur, on adopte souvent de fausses maximes dans un âge avancé, et lorsqu'on les a adoptées on y vit et on y meurt. En vain se rassurerait-on sur certains usages qui seraient contraires aux lois des fondateurs, il faut quitter les abus pour marcher constamment dans la voie étroite et prendre garde de s'en écarter pour suivre une conduite dangereuse au salut.

Quelles obligations impose le vœu de pauvreté ?

Quels motifs doivent vous porter à pratiquer cette vertu que vous avez vouée au pied des autels ?

Deux réflexions qui vont faire le partage de cette conférence.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Votre vœu vous impose trois devoirs essentiels : 1° d'obtenir le consentement de votre supérieur pour tout ce que vous recevez ou donnez ; 2° de vous priver du superflu ; 3° de n'avoir aucune attache aux meubles dont l'usage est légitime.

1° Vous devez consulter la volonté de votre supérieur, ou pour recevoir, ou pour donner, ou pour conserver quelque chose. Le renoncement à tout domaine est essentiel à notre état. Aussi il y a des ordres qui suivent la règle de saint Augustin, où celui qui fait profession exprime le vœu de pauvreté par ces paroles : *Je promets de ne posséder aucune chose en propre.* Tout acte de propriété est une infraction du vœu. Celui qui était coupable

d'un tel sacrilège était autrefois puni comme un excommunié et privé de la sépulture ecclésiastique. Tel fut l'anathème qu'on prononça contre un solitaire à qui l'on trouva quelques pièces de monnaie qu'il avait sans permission. On ne voulut pas même employer cet argent en aumône; mais pour inspirer plus d'horreur du crime dont était coupable ce réfractaire, on jeta avec indignation sur son corps le pécule qu'il s'était réservé à l'insu de ses supérieurs. On ne voulut pas conserver l'objet de sa réprobation. Les Pères du désert, remplis de terreur sur le sort éternel de celui qui avait renouvelé le péché d'Ananie et de Saphire, répétèrent ces paroles que saint Pierre prononça dans une sainte indignation contre Simon le Magicien : *Que votre argent périsse avec vous.* (Act., VIII.)

Lorsqu'il sera évident, dit un concile de Londres (de 1076), qu'un religieux sera mort étant coupable du vice de propriété, il doit être privé des prières et des suffrages de l'ordre; on ne doit point offrir pour lui le saint sacrifice : *Il sera inhumé hors du cimetière*, dit le quatrième concile de Latran, tenu en 1213. *Son corps et tout ce qu'il possédait sera jeté dans l'endroit le plus abject, ainsi que saint Grégoire le Grand dit l'avoir pratiqué.* Indépendamment de ces peines portées contre le coupable, après sa mort, le concile de Trente déclare que celui qui est reconnu et convaincu de posséder quelque chose autrement que de la manière prescrite, sera privé pendant deux ans de voix active et passive, et puni suivant les règles et constitutions de son ordre. (Sess. xxv, ch. 2.) On voit par les différents canons de l'Eglise qu'elle a toujours regardé le vice de la propriété dans un religieux comme un péché mortel de sa nature, à moins que la légèreté de sa matière ne le rendit véniel; mais comme il y a peu de fautes légères contre la chasteté, de même il y a peu d'infractions vénielles par rapport à la propriété. Selon les casuistes, même les plus indulgents, la somme de quatre livres environ réservée à l'insu du supérieur et contre sa volonté, serait un péché mortel pour le religieux de la maison la plus riche et de l'institut le plus mitigé. D'autres auteurs prétendent même que si l'institut est fort strict sur la pauvreté (3), ou si la maison est pauvre, un religieux qui ne serait propriétaire que d'une somme de moindre valeur, pécherait mortellement. Or peut-on prendre trop de précautions, lorsqu'il ne s'agit que de la différence des quelques oboles pour s'exposer à perdre la grâce? Examinez-vous donc sérieusement, lorsque vous approchez du tribunal de la pénitence, si vous n'avez point reçu ou donné, ou emprunté, ou fait quelques dépenses sans le consentement de vos supérieurs. Ce point est important, et malheureux religieux qui dissimulerait ses infractions sur la pauvreté! En vain s'accuserait-

il de toutes ses autres faiblesses; ses confessions seraient nulles, et il profanerait le sacrement s'il omettait de s'accuser du viollement de son vœu. Cependant, qu'il est à craindre que dans les maisons où l'on s'est écarté de la règle sur plusieurs articles; on ne reconnaisse pas au tribunal de la pénitence les fautes qu'on a commises sur ce qu'on appelle *propriété*! Il semble qu'on n'ait aucune peine de conscience sur cet article, ou qu'on tâche d'assoupir les justes remords qu'on pourrait avoir. Il est vrai que des novices s'engagent quelquefois dans l'état religieux sans connaître l'étendue du vœu qu'ils font; mais leur ignorance est volontaire et ne les justifie pas. Ce défaut de connaissance, dont la négligence et la dissipation sont le principe, sera un terrible sujet de condamnation. La principale étude, pendant le noviciat, devait être de s'instruire des engagements de la vie religieuse. On devrait recourir aux ouvrages de piété, consulter les bons livres, lire les constitutions de son ordre, suivre les bons exemples de ceux qui ont une piété solide, et alors on ne tomberait pas dans de funestes illusions sur les promesses contractées au pied des autels. Ce n'est pas toujours l'ignorance qui est le principe de la propriété, on en est souvent coupable par indépendance. Quoiqu'il en coûte à l'amour-propre pour recourir à la volonté du supérieur, il faut se vaincre et se faire violence. Il s'agit d'une obligation importante dont l'infraction serait un vrai sacrilège. Si un religieux vain et orgueilleux, ou prévenu contre ceux qui sont revêtus de l'autorité, a de la peine à demander les permissions nécessaires, celui qui est humble et obéissant les recherche avec empressement.

Les théologiens distinguent deux sortes de permissions : l'une *expresse* et l'autre *tacite*. La permission expresse est celle qu'on demande verbalement. La permission tacite consiste dans l'approbation libre et connue du supérieur pour des objets légitimes. Cette permission suffit pour n'être pas propriétaire; mais, dans les maisons ferventes, elle ne s'étend pas à des articles importants. Il faut remarquer que lorsque le supérieur souhaite et exige qu'on obtienne toujours des permissions expresses, il faut suivre ses intentions. On ne serait pas en sûreté de conscience si on refusait de se conformer à sa volonté, et on ne doit pas se faire illusion sur des permissions présumées ou interprétatives, qui ne pourraient avoir lieu que dans des cas imprévus et pressants où il serait impossible de parler au supérieur, à qui même il faudrait rendre compte de ce qu'on a fait, dès qu'on peut le trouver.

Les permissions appelées obreptices ou subreptices sont nulles, ou parce qu'on les a obtenues sur un faux exposé, ou parce qu'on a dissimulé quelque circonstance qui eût empêché de consentir à la demande qu'on a

(3) Dans l'ordre des Chartreux on prononce tous les ans excommunication contre les propriétaires

d'une somme peu considérable; mais c'est pour conserver la régularité et prévenir les abus.

faite. En trompant le supérieur on se trompe soi-même, de même que celui qui obtient quelques dispenses des jeûnes, des abstinences de l'Eglise, en alléguant des infirmités qu'il n'a pas. On vous permet, par exemple, de faire l'acquisition de quelques livres; mais, sous ce prétexte, vous en acquérez dont la lecture peut vous être dangereuse, vous vous abusez vous-même; de même, vous demandez à recevoir un présent; mais vous ne dites pas que ce don, qui vous est offert, est trop précieux pour votre état, que les séculiers pourront même être scandalisés en voyant que vous en faites usage; votre dissimulation vous rend coupable. L'un y a point eu de consentement du supérieur; puisque, pour l'obtenir, vous avez usé de duplicité; vous alléguiez que vous avez tel besoin pour votre vestiaire, ou que vous manquez de telle chose dans votre cellule, dont vous êtes déjà pourvu. Ce mensonge rend nulle la permission que vous surprenez plutôt que vous ne l'obtenez. Vos dissimulations et vos équivoques mettent un obstacle à la volonté de vos supérieurs, qui ne peuvent condescendre à vos injustes désirs; mais en supposant que vous avez agi avec droiture, avec franchise, et que vos permissions sont légitimes, elles sont toujours révocables, et vous ne pouvez, par votre propre autorité, changer ou donner ce qu'on vous a accordé pour votre propre usage.

L'abbé d'un monastère, dit le concile quatrième de Latran, ne peut autoriser un religieux à avoir quelque chose en propre (4), car il est incapable de lui accorder aucun domaine. Tout ce qu'il a appartient à la communauté, et la permission du supérieur doit influencer sur tous les actes de l'inférieur, soit qu'il reçoive, soit qu'il donne, soit qu'il fasse quelque achat, et s'il lui dit qu'il lui permet de disposer de quelque chose à sa volonté, cette déclaration ne peut avoir d'autre effet légitime que de marquer qu'il unit sa volonté à la sienne, afin qu'il ne soit pas propriétaire (5). Mais un supérieur zélé et éclairé fait mieux de déterminer les objets pour lesquels il donne sa permission; cette conduite est plus sûre dans la pratique. Ces règles de désappropriation regardent également ceux qui remplissent quelque charge dans un ordre. Ils ne peuvent user des revenus que selon les vues de ceux qui gouvernent, autrement ils enfreindraient leur vœu, et commettraient une injustice envers la communauté. Ayez toujours la permission de vos supérieurs et consultez leur volonté: premier devoir à remplir. Evitez le superflu: seconde obligation qui suit du vœu de pauvreté.

2° La simplicité dans les vêtements et dans les meubles des cellules n'est pas d'un simple conseil pour un religieux. Il est obligé

de se priver de ce qui est vain, frivole, inutile, contraire et opposé à la modestie de son état. Un religieux doit se contenter d'avoir son honnête nécessaire. Dans les maisons où la régularité est exclue, les meubles sont simples, les cellules sont assez uniformes, les vêtements sont d'étoffes communes, et on ne voit rien qui puisse blesser le vœu de pauvreté. Mais dans les maisons où on tolère l'usage de l'argent, alors les supérieurs et les inférieurs doivent avoir une grande vigilance, afin que la vanité soit toujours éloignée de ceux qui ont pris le Seigneur pour leur partage. Sans cette sérieuse attention, on fait des dépenses que le vœu interdit. Quel abus déplorable, lorsque ceux qui ont embrassé la même règle sont vêtus, logés, meublés différemment! L'un n'a qu'avec peine le nécessaire, l'autre a tout en abondance. L'un n'a que quelques meubles simples, l'autre imite le luxe et le faste du monde, et ne cherche qu'à introduire de nouveaux usages opposés à la simplicité et à l'uniformité tant recommandées par les fondateurs.

Pour justifier le superflu, on allègue quelquefois que le supérieur garde le silence; mais s'il est trop indulgent, sa funeste complaisance le rend coupable, et ne justifie pas l'irrégularité de l'inférieur. Si le supérieur est zélé pour la loi des fondateurs, la conscience du religieux qui a du superflu doit être d'autant moins tranquille que les sentiments de celui qui gouverne lui sont connus. S'il se tait, c'est qu'il craint peut-être d'exciter des murmures, des désobéissances qui, publiés au dehors, seraient un vrai scandale. On ne doit pas d'ailleurs accorder des permissions contraires à la déclaration du concile de Trente, dont voici les paroles: *A l'égard des meubles, les supérieurs en permettront l'usage aux particuliers, de telle manière que tout réponde à l'état de pauvreté qu'ils ont voué, et qu'il n'y ait point de superflu; mais que ce qui est nécessaire ne leur soit pas refusé.* (Sess. xxv, ch. 2.) Retrancher le superflu, accorder tout le nécessaire, voilà les devoirs d'un supérieur, dont la charge est de rappeler souvent à ses inférieurs l'étendue de leurs engagements.

Un religieux qui suit les usages du siècle dans les décorations de sa cellule, oublie le sacrifice qu'il a fait à Dieu; il en perd le mérite, et il est dans un état dangereux pour son salut. Si on paraît lui applaudir sur ses vanités, cet applaudissement n'est peut-être que simulé, et doit le couvrir de confusion lorsqu'il vient à réfléchir sur sa règle et sur la connaissance que le monde même a des devoirs de notre état. Voulez-vous ne pas blesser votre conscience par rapport à la pratique de la pauvreté? consultez vos règles; elles vous apprendront à distinguer le su-

(4) « Nec æstimet abbas quod super habendo proprio possit cum aliquo dispensare. » (*Conc. Later.*, 1213.)

(5) « Prælati non potest dispensare cum religioso ut habeat proprium, ut scilicet aliquid habeat

simpliciter in sui dominio, ut facere possit quicquid velit sine voluntate superioris. Si autem prælati quedam concedit religioso, ut eis uti possit ad libitum, non videtur dici posse proprietatem. » (*S. Antonin.*)

perflu d'avec ce qui ne l'est pas. Imitiez les plus fervents de votre maison. Ne vous permettez pas, dans un âge avancé, ce que l'on ne vous a pas permis pendant votre noviciat. Quel détachement pendant l'année de probation ! Mais lorsqu'on a pris des engagements irrévocables, le titre d'ancien profès, qui devrait être un motif d'édifier la jeunesse par la pratique de la pauvreté, devient quelquefois un titre pour satisfaire plus aisément les désirs de la cupidité. N'avez pas pour votre seul vestiaire ce qui suffirait pour l'usage de plusieurs de vos frères. C'était le reproche que faisait Cassien à plusieurs solitaires de son temps, qui accumulaient meubles sur meubles, et qui multipliaient des armoires pour y renfermer les vanités frivoles qu'ils amassaient (6).

On se ferait de faux principes si on se réglait sur les coutumes qui se sont introduites dans des communautés où le relâchement s'est déjà glissé. Ce sont les maisons où on s'attache à l'observance des règles, qui peuvent éclairer et instruire sur la pratique de la pauvreté. On ne voit point aucune décoration dans les cellules, la blancheur des murs suffit. Que peut-on y remarquer ? Quelques images de dévotion, quelques livres de piété, voilà presque tout ce qu'on a dans ces saintes demeures. Qui voit une cellule les voit toutes. On ne se permet que ce que la règle permet, et par conséquent il n'y a aucune distinction. Saint François de Sales, qui s'est plus appliqué à mortifier l'esprit que le corps, a usé d'une plus grande sévérité pour le détachement que les autres fondateurs. Il prescrit de changer tous les ans de cellule, afin de conserver toujours la simplicité. En effet, on n'est pas tenté de faire de vains ornements à une chambre qu'on doit bientôt abandonner. La sagesse du saint évêque de Genève, qui a éclaté dans toutes ses actions, se manifeste bien dans cette sage institution.

Si les grands du monde se distinguent par leurs vêtements, par leurs meubles rares et précieux, ceux qui ont renoncé aux biens de la terre doivent se distinguer par la plus grande modestie. La chambre d'un vrai religieux, selon la pensée d'un pieux auteur (7), devrait être semblable à celle que la Sunamite fit préparer au prophète Elisée, et dont il est dit dans l'Écriture : *Faisons-lui une petite chambre et mettons-y un petit lit, un siège et un chandelier.* (Reg. IV.) En effet, les meubles d'une personne consacrée à Dieu et animée de zèle pour la perfection de son vœu, sont toujours très-simple et annoncent une grande pauvreté, conformément aux constitutions et aux exemples des religieux les plus respectables par leur piété et leur vertu. Si vous aimez la régularité, vous vous ferez gloire, non d'être commodément, mais pauvrement meublé. Vos estampes, ou objets de piété, ne seront ni trop

multipliées, ni trop recherchées. Vous verrez avec joie vos supérieurs faire de temps à autre la visite de votre cellule, afin qu'il ne s'y introduise aucun objet de vanité. Vous serez toujours disposé à dire à ceux qui seront revêtus de l'autorité, de voir et d'ôter ce qui pourrait être contraire à la pratique de la règle. Pour être toujours fidèle à votre vœu, faites de temps à autre, au pied de votre crucifix, un examen sérieux sur ce qu'il exige.

Si les inférieurs doivent être modestes dans leur habillement, leurs meubles et leurs cellules, ces règles regardent bien plus les supérieurs qui doivent donner l'exemple. Ils y sont d'abord obligés par leur vœu de pauvreté, mais encore par la place qu'ils occupent. Les saints fondateurs étaient vêtus, nourris, logés comme leurs religieux. Les Benoît, les Bernard, en exerçant l'hospitalité envers les séculiers, offraient à leurs hôtes des mets simples, et les séculiers sortaient de ces retraites édifiées de la charité, jointe à la modestie qu'ils avaient remarquée parmi ceux qui avaient renoncé au luxe du monde. Les édifices que faisaient élever ces premiers instituteurs, étaient conformes à la simplicité de l'état monastique. C'est le conseil qu'a donné saint Thérese, dans ces derniers temps, aux vierges qui suivent sa réforme, leur recommandant de veiller, afin que les maisons qu'on leur bâtit annoncent la pauvreté qu'elles ont vouée. Cette vertu doit être le principal ornement d'une société religieuse et se manifester, selon saint Bernard, jusque dans les églises des ordres religieux consacrés à la vie solitaire. Ce saint abbé disait que les grandes décorations des temples sont pour exciter la dévotion des peuples, et ne sont pas nécessaires pour ceux à qui Dieu doit toujours être présent par la vive foi dont ils doivent être animés, et qui, détachés de tous les objets qui peuvent faire impression sur les sens, ont choisi le Seigneur pour leur unique partage.

Privé de toute propriété et de tout superflu, soyez même détaché des objets dont l'usage peut être légitime ; troisième réflexion.

3^e Les anciens Pères du désert s'appliquaient à former ceux qui voulaient vivre sous leur discipline, à un parfait détachement de ce qui paraissait même nécessaire. On lit que saint Dorothee, qui conduisait son disciple Dosithée dans les voies de la sainteté, lui ordonna de donner un vêtement qu'il avait fait pour son usage à un autre solitaire, et le saint obéit sans murmurer. Ainsi, un religieux doit se dessaisir de tout à la volonté du supérieur. Il arrive souvent, qu'après sa renonciation aux richesses, on a autant d'affection pour une cellule, pour des livres, pour de petits meubles, que des personnes du siècle ont d'attachement pour des objets de consé-

(6) « Non solum sportæ, nec armoria ad ea quæ congerimus condenda sufficiunt. »

(7) Voyez le chap. 7 du *Traité de la Pauvreté* de

RODRIGUEZ ; il y a d'excellentes réflexions dans ce traité.

quence. On a peut-être quitté de grands biens, et on a le plus vif empressement pour conserver des bagatelles. Si le supérieur voulait ôter les tableaux de cet oratoire, ces livres proprement reliés ou quelque chose de semblable, on se plaindrait, on publierait dans une communauté son mécontentement. Mais l'objet le plus dangereux pour un religieux, et sur lequel il doit sans cesse veiller pour ne pas s'y attacher, est ce qu'on appelle *dépôt*. En vain eût-on demandé permission au supérieur pour l'usage de cette pension ou de cet argent reçu en présent, la permission ne serait qu'un simple cérémonial et ne justifierait pas devant Dieu, si on ne la demandait pas avec sincérité, c'est-à-dire dans une vraie disposition de se conformer à la volonté du supérieur et de se soumettre à son refus, s'il le juge plus convenable. Un religieux serait en danger de son salut, s'il était réellement fâché qu'on appliquât à d'autres ce qu'il a reçu, s'il s'en plaignait, s'il en murmurait. Aussi y a-t-il des casuistes qui n'approuvent pas ces *dépôts* et qui voudraient que tout réellement fût en commun (8). Il faut avouer que cette pratique est la plus conforme à la ferveur primitive, que dans les réformes ont s'est appliqué à rétablir cet usage, que nous voyons encore un ordre fort ancien dans l'Eglise, celui des Chartreux, où on ne permet à aucun particulier l'usage de l'argent qui n'est confié qu'aux seuls officiers. Mais comme dans plusieurs sociétés religieuses, le sentiment le plus strict n'y est pas suivi, il est au moins nécessaire que ceux qui ont des pensions ou autre présent en argent, les déposent entre les mains des économes, qu'ils soient prêts à s'en dessaisir à la volonté des supérieurs, qu'ils n'en puissent user que de leur consentement, et pour des besoins honnêtes et légitimes, et qu'un particulier, soit supérieur ou inférieur, ne regarde jamais une somme d'argent comme lui étant propre, puisque tout appartient à la maison. Le concile de Trente disant expressément que ce que recevra un religieux sera remis au supérieur et incorporé au couvent; si tout n'est pas confondu avec les biens du monastère, comme c'est l'usage dans les maisons les plus réformées, qu'il y ait au moins une incorporation, ou union morale, en remettant l'argent reçu entre les mains des dépositaires avec les permissions des supérieurs. Tel est le sentiment des casuistes moins sévères. D'ailleurs la règle décide ce qu'on doit faire.

Vous venez de considérer les obligations essentielles que vous impose le vœu de pau-

vreté. Quels sont les motifs qui doivent vous porter à pratiquer cette vertu que vous avez volontairement embrassée au pied des autels? Deuxième réflexion, et sujet de la seconde partie de cette conférence.

SECONDE RÉFLEXION.

Pour connaître le prix de la pauvreté, il ne faut pas consulter les maximes du monde. De tous temps les hommes, remplis du désir de la cupidité, ont dit, comme le remarque David : *Heureux ceux qui possèdent les biens de la terre.* (Psal. CXLIII.) Mais que dit l'Evangile? *Malheur à vous, riches; c'est-à-dire, à vous qui êtes attachés aux richesses.* (Luc., VI.) Voilà l'anathème prononcé par celui qui est la vérité suprême. Estimez et pratiquez donc la pauvreté. 1^e Cette vertu vous donnera quelque ressemblance avec Jésus-Christ, et vous fera participer à son esprit; 2^e elle sera pour vous un principe de tranquillité; 3^e elle vous assurera le royaume des cieux.

1^{er} Premier motif d'estimer la pauvreté; elle vous donnera quelque ressemblance avec Jésus-Christ, qui a pratiqué cette vertu, l'a aimée, l'a conseillée. Quelle fut la demeure d'un Homme-Dieu, dès le moment de sa naissance? L'Evangile nous l'apprend par ces paroles, que les esprits célestes adressèrent aux pasteurs : *Vous trouverez l'enfant couché dans une crèche.* (Luc., II.) Tel fut le palais du Désiré des nations, dès qu'il parut sur la terre. Le Fils de l'homme, pendant les jours de sa mission, déclare qu'il n'a pas même où reposer sa tête. (Luc., III.) Cet adorable Sauveur, étant déjà attaché sur la croix, et avant de consommer son sacrifice, vit cette prophétie s'accomplir : *Ils ont divisé entre eux mes vêtements, et ont jeté ma robe au sort.* (Matth., XXVIII.) Ame religieuse, vous ne pouvez trop pratiquer une vertu dont votre adorable chef vous a donné d'aussi grands exemples! Il faut que cette vertu soit bien précieuse, au jugement d'un Homme-Dieu, puisqu'elle a été l'objet de ses désirs. Toutes les richesses étaient dans le ciel, dit saint Bernard; mais le Fils de Dieu est descendu sur la terre pour embrasser et persuader la pauvreté. Rappelez-vous la demande que fit ce jeune Homme de l'Evangile au Sauveur, lorsqu'il lui dit : *Que dois-je pratiquer pour obtenir la vie éternelle?* Jésus-Christ, après l'avoir éclairé sur la nécessité d'observer les commandements, ajouta : *Si vous voulez être parfait, allez, vendez tout ce que vous avez.* (Matth., XIII.) Conformément à ce conseil, les saints législateurs des ordres religieux ont prescrit la

(8) M. Blanchart dans ses *Instructions sur les observances régulières*, tom. II, et D. Dusault, dans ses *Arts sur l'état religieux*, examinent cette question. Vanespen, qui a été suivi par le P. Thortentier de l'Oratoire, a donné dans son *Droit canon* un traité fort rigoureux sur les péculs. Cette dissertation a même été traduite en français en 1695. On répond que Vanespen et Fagnan eussent dû distinguer l'usage de fait, approuvé des supérieurs, et toujours révocable, avec l'usage de droit qui suppose la pro-

priété. Concina, Dominicain d'Italie, a embrassé le sentiment de Vanespen dans un ouvrage in-4^e, sous le titre : *Disciplina apostolico-monastica*. Le P. Milante, autre Dominicain d'Italie, a répondu à son confrère Concina sous ce titre : *Vindiciæ regularium*, dont on trouve une analyse assez curieuse dans le *Journal de Trévoux*, en janvier 1744. Cabassut, dans son *Droit canonique*, au chapitre *De paupertate regularium*, est moins sévère que Concina et Vanespen.

pauvreté, comme un moyen essentiel à la perfection. Ils ont pu avoir des vues particulières dans les instituts qu'ils ont établis, et dont la gloire de Dieu a été l'objet. Les uns ont prescrit la vie solitaire, comme saint Benoît, saint Bruno, saint Romuald; les autres ont recommandé la vie apostolique, comme saint Dominique, saint François, saint Gaétan. Ceux-ci ont fait éclater leur zèle pour le rachat des captifs, comme saint Pierre Nolasque, saint Jean de Matha; ceux-là se sont rendus recommandables par les œuvres de charité, comme saint Jean de Dieu. Mais tous ont eu un zèle sincère pour pratiquer la pauvreté, conseillée par Jésus-Christ. Combien de saints ont renoncé dans l'état religieux, selon la remarque de saint-Bernard, non pas simplement à des *filets*, comme le dit l'Evangile des apôtres (*Matth.*, IV), mais à une grande opulence, afin de ne thésauriser que pour le ciel. Ame religieux! bénissez mille fois le Seigneur de la grâce qu'il vous a faite, en vous éclairant sur les dangers des richesses, qui vous ont portée à vous en priver; ce renoncement est un témoignage authentique de votre foi. Vous pouvez dire avec confiance: Seigneur, vous êtes mon Dieu et mon tout: *Deus meus et omnia*. La pratique de la pauvreté, en vous faisant acquiescer quelque conformité avec Jésus-Christ, sera pour vous le principe d'une grande tranquillité de conscience.

2° Ne croyez pas qu'en mitigeant la pratique de votre vœu, vous trouviez le vrai contentement. Vous ne goûterez la paix du cœur qu'en répondant fidèlement à toute l'étendue de vos promesses. Ce bonheur intérieur est le centuple réservé en cette vie à ceux dont le cœur est tout à fait détaché des faux biens du siècle. Le religieux, qui fait journellement le sacrifice des vains desirs de la cupidité, est toujours content. C'est une vérité reconnue dans la pratique. Aussi dans les communautés où on se conforme exactement à la perfection de la règle sur la pauvreté, on se félicite de sa vocation, on en goûte plus les avantages que dans des maisons où on a diverses ressources pour satisfaire ses desirs. Le religieux fidèle à son vœu, n'éprouve point les remords secrets que ressent celui qui tâche de se procurer des adoucissements qu'il est difficile de concilier avec une affection sincère pour la pauvreté. En pratiquant cette vertu exactement, on reçoit de nouvelles consolations, soit en considérant son crucifix, soit en méditant l'Evangile, soit en lisant sa règle, ou en réfléchissant sur les exemples des fondateurs. On n'est pas à charge à ses parents, on ne les importune pas pour ses besoins, par des demandes réitérées, qui font soupçonner quelquefois qu'on est dégoûté de son sacrifice. Si on a une famille dans l'opulence, loin d'envier cette félicité apparente, on s'estime heureux d'avoir Dieu pour son unique trésor. Un religieux, qui aime cet état de pauvreté, vit en paix avec ses frères, parce qu'il est toujours disposé à leur céder la cellule la plus propre de la maison, et les

autres meubles qui pourraient les satisfaire. Il regarde comme autant d'occasions de mérites les refus qu'il pourrait éprouver de ceux qui ont l'administration du temporel; et fidèle à son vœu dans toutes les circonstances de la vie, il trouve dans sa fidélité le juste fondement d'espérer les récompenses éternelles.

3° *Heureux, dit le Sauveur, ceux qui sont pauvres de cœur, car le royaume des cieux est à eux. (Matth., V.)* Si Jésus-Christ fait une si grande promesse pour le simple détachement du cœur, quel trésor n'est pas réservé pour l'éternité, au renoncement absolu et effectif des richesses! Aussi le Fils de Dieu, en annonçant au jeune homme dont parle l'Evangile, le moyen d'être parfait, ajouta cette promesse authentique: *Vous aurez un trésor dans le ciel. (Matth., XIII.)* Cette promesse est encore confirmée par les paroles suivantes: *Celui qui aura quitté pour l'amour de moi sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou ses terres, aura la vie éternelle. (Matth., 19.)* Le ciel et la terre passeront, mais les paroles de Jésus-Christ sont infailibles, et ne passeront pas. Des religieux qui sont zélés pour la pauvreté, peuvent dire comme le chef des apôtres: *Vous voyez que nous avons tout quitté... Quelle sera donc notre récompense? Vous qui m'avez suivi, répondit le Fils de Dieu, vous serez assis sur douze trônes, pour juger les douze tribus d'Israël. (Matth., XIX.)* Voilà un degré de puissance promis aux apôtres pour récompenser leur détachement. Il y aura de même un degré de gloire spéciale pour les âmes qui ont voulu les imiter.

Soyez toujours dirigé par les vues de la foi, et vous renouvellerez souvent et avec affection dans vos oraisons le vœu de pauvreté que vous avez fait, vous vous animerez à le pratiquer fidèlement. Heureux, à l'heure de la mort, le religieux qui n'aperçoit dans sa cellule aucun objet qui lui reproche l'infraction de ses promesses, qui s'est borné au nécessaire dans ses vêtements et dans ses meubles, qui n'a nul vestige de vanité sur le lit où il est près d'expirer. Il prend son crucifix avec confiance, et plein de foi il s'écrie: Seigneur, vous êtes mon unique espérance et mon partage pour l'éternité; vous avez promis aux pauvres de cœur votre royaume, j'espère en vos miséricordes et en vos promesses, le moment est arrivé de les accomplir.

On répétera, et peut être bientôt pour nous, les prières que nous avons dites plusieurs fois au décès de chacun de nos frères. Le temple retentira de ces paroles, lorsqu'on descendra notre corps dans le tombeau: *Cum Lazaro paupere habeas requiem*, c'est-à-dire, participez à la même récompense que Lazare, dont la pauvreté est canonisée dans l'Evangile. Qu'il est à souhaiter pour nous que, pendant que l'Eglise prononcera ces vœux, le souverain juge nous reconnaisse pour avoir été fidèles à nos engagements, afin d'en recevoir la récompense dans l'éternité bienheureuse.

CONFÉRENCE VI.

EXHORTATION SUR LA TIÉDEUR.

Maledictus qui facit opus Dei fraudulentè. (*Jerem., XLVIII.*)

Malheur à celui qui fait l'œuvre de Dieu avec réserve et négligence.

Que cet anathème est formidable ! Qu'il est capable de remplir de crainte les âmes qui ne répondent pas à la sainteté de leur profession, qui en négligent les exercices, qui les remplissent imparfaitement, qui partagent leur cœur entre Dieu et le monde ! L'Être suprême devrait être servi avec la plus grande ferveur, le zèle le plus vif, l'amour le plus ardent, et il est servi avec négligence, avec tiédeur, avec dégoût, avec indifférence, non-seulement par de faux chrétiens qui vivent dans le monde, mais par ceux même qui sont séparés du monde, qui ont renoncé expressément au monde, et qui ont embrassé une vocation qui les oblige spécialement de tendre à la sainteté et à la perfection.

Âme religieuse ! ce n'est pas seulement par votre habit que vous devez être distinguée des personnes du siècle, mais par vos vertus. Dans quel état êtes-vous aux yeux de Dieu ? Vivez-vous dans la tiédeur ou la ferveur ? Si vous êtes animée de ferveur, si vous avez une affection sincère pour vos devoirs, si vous pratiquez exactement vos exercices, que votre sort est heureux ! Mais si vous vivez dans la tiédeur, tremblez : *Malheur à celui qui fait l'œuvre de Dieu négligemment.* Réveillez-vous de ce sommeil profond, de cette funeste léthargie, de cet assoupissement dangereux où vous pouvez être. Vous êtes peut-être tranquille sur votre salut, parce que votre conscience ne vous reproche pas ces passions des sens auxquelles on se livre dans le monde ; mais l'Évangile vous apprend que les cinq vierges, qui n'avaient point d'huile dans leurs lampes, furent rejetées, parce que la ferveur n'était point jointe à leur chasteté. Craignez que l'époux céleste ne vous dise un jour comme à ces vierges imprudentes, *je ne vous connais pas.* (*Matth., XXV.*)

De toutes les exhortations qui regardent la vie religieuse, une des plus intéressantes est celle qui peut inspirer une crainte salutaire de la tiédeur. Votre état est saint ; mais on peut s'y perdre par le relâchement.

Quel est le funeste état d'une âme tiède ? Quels sont les moyens de se préserver de la tiédeur ? Deux réflexions qui feront le partage de cette conférence.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Les maisons religieuses n'ont été instituées et fondées que pour y réunir des âmes ferventes. Cette ferveur a régné dans toutes les communautés, dans les premiers temps de leur établissement. Tout ordre religieux offre dans son origine les plus grands exemples de vertu, de recueillement, d'amour pour Dieu, de détachement du monde, de pratique soit de la pauvreté, soit de la mor-

tification. Qu'on lise les annales de chaque société religieuse, on verra qu'elle a été dans son berceau une société de saints et d'âmes choisies qui étaient réellement crucifiées au monde, qui, éloignés de tous les plaisirs dangereux du siècle, ne vécurent que pour porter chaque jour la croix de Jésus-Christ et marcher sur les traces d'un Homme-Dieu. Mais l'ennemi du salut est venu ensuite semer l'ivraie dans le bon grain. On a dégénéré de la ferveur primitive ; on a mitigé les lois des instituteurs. Les établissements se sont multipliés, les vocations ont été peu examinées ; on a reçu des sujets plutôt pour remplir des maisons que pour soutenir le poids de la règle, enfin on est tombé dans la tiédeur. Mais une communauté fût-elle encore dans la ferveur primitive, il est toujours à craindre que quelques particuliers ne soient pas animés du même zèle et ne tentent de se frayer une vie douce et conforme aux sens, pendant que ceux qui ont l'esprit de Dieu se font violence pour ravir le royaume des cieux.

Une âme tiède est dans un funeste état ; 1° parce qu'elle vit dans l'affection du péché véniel, et s'expose à tomber dans le péché mortel ; 2° parce qu'elle perd bientôt l'attrait pour sa vocation ; 3° parce qu'elle tombe dans une fausse sécurité et dans l'insensibilité pour son salut.

1° La tiédeur dans ces commencements est une suite d'imperfections qui ne paraissent pas d'abord considérables. On omet quelques exercices, on s'en acquitte sans retour vers Dieu, on transgresse quelques règles, on n'a plus la même ferveur dans l'oraison, on s'éloigne du travail, on commence à avoir des connaissances qui font perdre quelques heures dans la journée, on n'a plus un respect aussi profond pour les supérieurs, une vigilance aussi exacte sur ses sens ; le zèle qu'on avait pour pratiquer la mortification et la pauvreté se ralentit, on a moins d'attention à la présence de Dieu. La tiédeur faisant ensuite quelque progrès, on se justifie trop facilement des fautes qu'on appelle légères, comme ces paroles indiscrettes et opposées à l'exacte vérité, ces inadvertances volontaires dans la prière, ce défaut de préparation à l'office, ces petites altercations contre le prochain, ces retours de vanité sur soi-même et de mépris des autres ; enfin on commence à se familiariser avec le péché véniel, et qu'il est à craindre dans cette multitude de fautes journalières commises par habitude et avec advertance, que cette tiédeur, presque consommée, ne suppose, ou du moins ne soit bientôt suivie du péché mortel.

Quoiqu'il y ait une différence essentielle entre le péché véniel et le péché mortel, qui peut toujours distinguer le degré de malice qui sépare totalement l'âme d'avec Dieu ? Les plus grands théologiens sont souvent embarrassés pour décider différentes questions sur la morale ; ils n'osent donner leurs avis qu'avec crainte ; ils avouent en plusieurs occasions qu'ils ne peuvent pro-

noncer absolument ; et, pendant qu'ils sont partagés de sentiments, l'âme tiède se décide toujours pour elle-même et en sa faveur. Cependant, combien de fois se fait-elle illusion ? Dieu voit le cœur, et les reproches qu'on se fait de quelques jalousies, de quelques désirs des charges, de quelques paroles contre le prochain, supposent peut-être une haine secrète contre un de ses frères, une ambition dangereuse qu'on se dissimule, un rapport qui contriste grièvement celui contre lequel on l'a fait. Qui peut assurer un religieux dans son relâchement que ses infidélités journalières et continues ne vont pas jusqu'à éteindre le feu de la divine charité dans son cœur ? S'il avait une sincère horreur du péché mortel, n'éviterait-il pas toutes ces transgressions qui y conduisent ? Le plus juste ignore s'il est *digne d'amour ou de haine*. (Eccli., III.) Comment l'âme tiède peut-elle présumer d'elle-même et se rassurer sur ce qu'elle n'est coupable d'aucune faute qui la sépare de Dieu ? Le défaut d'une exacte vigilance dans les pensées contre la charité ou la chasteté, ne doit-il pas inspirer une sainte terreur d'être déjà déchu de l'état de justice ? Ces irrégularités multipliées altèrent la règle, donnent du scandale à toute une communauté, et ce scandale n'est-il donc que péché véniel ? O vous qui avez abandonné le soin de votre perfection ! vous croyez que vous possédez encore le précieux trésor de la grâce ? Mais que dit l'Esprit-Saint ? *Je sais quelles sont vos œuvres, et quoique vous passiez pour vivant, vous êtes dans un état de mort*. (Apoc., III.) Dans ces tentations violentes dont vous avez été assailli contre la pureté, vos élévations du cœur ont peut-être été si faibles que la chair a triomphé de l'esprit : comment vous persuader encore d'être pur aux yeux du Seigneur ? Que l'âme fervente se rassure sur ses perplexités, elle oppose ses mortifications aux tentations, elle prie avec ardeur, elle combat ; mais vous qui êtes immortifié, qui vivez dans l'indolence, dans l'oisiveté, qui ne faites pas de réflexion sur l'indiscrétion de vos regards, que vous avez sujet d'être inquiet sur toutes ces pensées qui ont distrait votre imagination et que vous avez peut-être trop faiblement rejetées ! Que vous connaissez peu la perversité de vos penchants, si vous croyez pouvoir conserver la grâce en vivant sans exercice de mortification, sans une assiduité constante et fervente dans la prière, sans une retenue exacte de votre vue !

La tiédeur étouffe les remords ; on commet le péché sans s'apercevoir qu'on le commet. Plus les infidélités qu'on appelle légères se multiplient, plus il est facile de tomber dans des fautes mortelles. L'Esprit-Saint dit expressément : *Celui qui méprise les petites choses tombera peu à peu*. (Eccli., XIII.) D'abord vous ne vous permettez que quelques vivacités, mais bientôt vous tomberez dans des ressentiments qui seront suivis d'une funeste division avec celui

contre lequel vous êtes prévenu ; vous n'aurez que quelque éloignement contre vos supérieurs, mais cet éloignement ira jusqu'à ne vouloir plus recevoir leurs avis, jusqu'à ne plus demander des permissions qui sont essentielles et importantes. Après avoir été distrait dans des prières qui sont de dévotion, vous suivrez les égarements de votre imagination dans des prières qui sont de précepte, comme dans la récitation ou célébration de l'office divin. Combien d'âmes religieuses, en négligeant de se corriger de quelques imperfections, sont tombées dans des fautes plus marquées et enfin dans des péchés très-grieffs ! L'aveuglement de l'esprit augmente selon le degré de la tiédeur ; en se relâchant, on traite de scrupule l'infraction des règles, et une conscience erronée est la règle qu'on suit.

Âme religieuse, voulez-vous ne pas périr dans le port de salut, dans cette maison de retraite où vous vous êtes consacrée au Seigneur, ressouvenez-vous de cette grande maxime de saint Bernard. Ce saint abbé, qui avait conduit tant de solitaires, dit qu'on tombe dans les plus grands péchés dès qu'on n'évite pas avec soin les fautes qui paraissent moins considérables. C'est la ferveur qui peut vous préserver de tomber dans la disgrâce de Dieu. La tiédeur, qui porte à commettre souvent, librement et avec advection, le péché véniel, conduit infailliblement au mortel. Ce n'est qu'autant qu'on est fervent qu'on peut dire comme saint Paul : *Qui nous séparera de la charité de Jésus-Christ ?* (Rom., VIII.) Le relâchement fait bientôt perdre cette divine charité. Le grand apôtre ajoutait : *Je suis sûr que nulle créature ne me séparera du Seigneur* (Ibid.) ; mais l'âme tiède peut dire avec vérité, quoique avec une sainte terreur : La moindre créature, la plus légère tentation, la plus petite contradiction peut me séparer de Jésus-Christ ; peut-être ai-je déjà perdu la grâce, ou du moins, je suis près de la perdre si je persévère dans la tiédeur. Etat funeste qui expose une âme consacrée à Dieu à n'avoir plus d'attrait pour sa vocation : deuxième réflexion.

2^e La ferveur donne une sainte joie au service de Dieu ; la tiédeur, au contraire, est suivie de sécheresse, d'ennui, de dégoût pour tous les exercices de la vie religieuse. Celui qui est fervent aime son état ; il remplit avec empressement toutes les observances qui peuvent le conduire à la perfection, il applaudit au zèle des supérieurs. Celui qui est tiède craint la vigilance qu'on a sur sa conduite ; il se fait une peine de vivre continuellement dans la dépendance, il obtient des dispenses autant qu'il peut ; et, lorsqu'il ne peut les obtenir, il s'acquiesce de ses devoirs comme malgré lui ; il élude la règle, il s'y soustrait, il la mitige. Il ne dit plus : *Seigneur, vous avez rompu mes liens, je vous sacrifierai une hostie de louanges*. (Psal. CXV.) Loin de reconnaître ce bienfait signalé qui l'a séparé du monde, il forme de nouvelles sociétés avec les per-

sonnes du siècle ; il ne supporte qu'avec peine la solitude ; il se craint lui-même, parce que, lorsqu'il est seul, sa conscience fait son tourment.

La profession religieuse devient insupportable à une âme tiède. Celui qui a contracté cette habitude d'une vie imparfaite et relâchée, voudrait voir ses engagements dissous et rentrer dans les sociétés dont son état le sépare. Ces désirs inutiles font son malheur, mais il doit se reprocher à lui-même le trouble, l'agitation, le chagrin où il vit. L'onction de l'Esprit-Saint, qui est la récompense de sa ferveur, ne se répand plus dans un cœur infidèle, et dès qu'on en est privé, comment suivre une vie uniforme dans laquelle la nature est toujours contrainte ? Aussi celui qui cesse de remplir les saintes pratiques d'une vie régulière, se voit avec désagrément dans une société de religieux, dont la ferveur est une censure secrète de ses relâchements. Il est également mécontent de ses supérieurs, dont il ne peut obtenir l'estime, et dont il est obligé de recevoir des avis, des répréhensions, des pénitences, à cause de ses irrégularités. Quel supplice pour ce religieux d'entendre la lecture de la règle et de voir qu'on en demande la pratique ! Si on lui propose les exemples des saints de son ordre, il ne peut s'empêcher de reconnaître que sa vie est toute différente, qu'il est éloigné de leurs maximes, de leurs sentiments, puisqu'il élargit continuellement la voie étroite qu'ils ont tracée. Qu'un religieux tiède est à plaindre, et pour ce monde et pour l'autre ! Dès qu'il néglige sa sanctification, il n'a plus Dieu pour son unique partage ; il est hors du monde par nécessité, et cependant il voudrait en jouir ; il se voit éloigné de ses proches, de ses amis, et il ne trouve nulle ressource dans ses frères qui sont continuellement témoins de ses irrégularités. Si le directeur auquel il s'adresse est zélé, pieux et éclairé, il ne peut lui donner de solides consolations ; au contraire, il est obligé de lui dire que son état est très-dangereux pour le salut. Mais celui qui veut vivre dans le relâchement, choisit un confesseur qui néglige de le retirer de l'état où il vit, et par un juste jugement de Dieu, ce religieux tombe dans une espèce d'insensibilité ou de fausse sécurité ; troisième réflexion.

3° *Parce que vous êtes tiède*, dit le Seigneur, *je commencerai à vous vomir de ma bouche.* (Apoc., III.) Si Dieu commence à vous rejeter à cause de votre relâchement, que deviendrez-vous ? Le Seigneur ne dit pas, je commencerai à m'éloigner de vous à cause de la perversité de votre cœur, mais parce que vous vous acquittez de vos devoirs avec tiédeur. Que cette soustraction de grâces est à craindre ! Que les jugements de Dieu sont redoutables ! mais qu'ils sont remplis d'équité ! L'âme tiède s'éloigne du Seigneur, et le Seigneur s'éloigne d'elle. *Le royaume de Dieu vous sera ôté.* (Matth., XXI.) C'est Jésus-Christ qui prononce cette

menace. Et à qui ce royaume sera-t-il ôté ? A vous que le Seigneur avait rempli de grâces et de lumières dès votre jeunesse, qu'il avait appelé à son sanctuaire, qui vous étiez consacré à ses autels. Cette réflexion est effrayante pour quiconque a de la foi. Ne vous plaignez pas de ces effets de la justice divine. Dieu vous rend indifférence pour indifférence, mépris pour mépris, abandon pour abandon. Vous portez son joug avec peine, comment vous regarderait-il encore avec la même bonté ? Il est le Dieu saint, et il ne voit en vous que des fautes multipliées chaque jour. Il communiquera les grâces spéciales qu'il vous réservait, à des âmes qui le servent avec ferveur et avec amour. *Un abîme*, dit le Prophète, *attire un autre abîme.* (Psal. XLI.) Des ingratitude mille fois répétées tarissent la source des grâces, éloignent les effets de la miséricorde divine. Le Seigneur se tait, et l'âme tiède ne pense pas avoir besoin de conversion, pendant que de grands pécheurs sont touchés et émus ; du moins ils ne profanent pas les sacrements, ils s'en éloignent en réfléchissant sur l'état où ils vivent ; et en revenant à Dieu, ils attendent pour recevoir l'absolution du ministre de l'Eglise, qu'ils aient pleuré leurs égarements, corrigé leurs habitudes, réparé leurs scandales. Mais l'âme tiède dans l'état religieux se confesse et communie sans reprendre ses observances, et en passant ses années dans les mêmes infidélités ; ses confessions se bornent au même récit de quelques fautes, et elle se dissimule à elle-même ses habitudes et ses transgressions. Et pendant que les plus grandes solennités raniment la piété des personnes séculières, ces jours spécialement consacrés à la religion sont onéreux pour celui qui, consacré à la retraite, vit dans le relâchement. Si ce religieux est appelé au jugement de Dieu par une mort subite, que deviendra-t-il ? Si l'infirmité lui donne assez de temps pour voir son tombeau près de s'ouvrir, que fera-t-il ? Celui qui est fervent prend son crucifix, et se rappelle avec joie ces paroles : *Voici l'époux qui arrive, allez au-devant de lui.* (Matth., XXV.) Celui qui est tiède, en considérant l'image d'un Homme-Dieu immolé pour lui sur la croix, craint de trouver un juge sévère dans celui qu'il n'a pas imité. Ces clous, cette couronne d'épines semblent lui reprocher ses immortifications. Heureux encore si, en prenant le signe auguste de la Rédemption, il l'arrosait de ses larmes dans les sentiments d'une sincère pénitence ! Mais ses relâchements ont éloigné cette protection particulière, dont Dieu récompense dans la dernière heure de la vie la ferveur de ceux qui l'ont servi avec ardeur et avec affection. Il meurt comme il a vécu, et reçoit les derniers sacrements avec indifférence et avec insensibilité comme il les a reçus en santé. Si par une grâce singulière la foi se ranime, quelques tristes réflexions de voir des années de professions multipliées et écoulées dans des

omissions presque totales de ses exercices ! Quelle crainte en réfléchissant sur ces prières faites sans attention, ces confessions sans changement, et sur une vie tout à fait stérile devant Dieu, quoiqu'on puisse avoir quelque estime devant les hommes à cause de certaines vertus naturelles qu'on a paru pratiquer, mais dont le tempérament a été plutôt le principe que la religion ! Fallait-il donc embrasser la vie religieuse pour ne pas en suivre les devoirs ? Ces réflexions sont tardives pour un mourant qui doit cependant toujours espérer en Dieu ; mais elles sont utiles pour celui qui les fait en santé.

Vous venez de considérer le funeste état d'une âme tiède. Quels sont les moyens de se préserver de la tiédeur ? Sujet de la seconde partie de cette conférence.

SECONDE RÉFLEXION.

Les moyens de vous préserver de la tiédeur sont, 1° de vous rappeler souvent les sentiments que vous avez eus sur la vie religieuse en vous consacrant à Dieu ; 2° de recourir aux pratiques que la règle vous propose pour vous conserver dans la ferveur ; 3° d'aspirer toujours à la perfection.

1° Ayez souvent présents à l'esprit les motifs que vous avez eus de vous consacrer à l'état religieux, et les sentiments qui vous pénétrèrent en renonçant au monde. Telle était la pratique de saint Bernard. Il se demandait souvent à lui-même, pourquoi suis-je venu dans la retraite : *Bernarde, ad quid venisti ?* Pourquoi vous-même avez-vous quitté le monde ? Vous vous en êtes séparé pour assurer votre salut ; mais en passant votre vie dans la tiédeur, vous oubliez la fin qui vous a porté à vous éloigner de votre patrie, à quitter vos parents, afin de vous unir totalement à Dieu et de le servir avec ferveur tous les jours de votre vie. Vous devez craindre cette sentence de Jésus-Christ : *Celui qui met la main à la charrue, et regarde derrière lui, n'est pas propre pour le royaume de Dieu.* (Luc., XIII.)

Quelle idée aviez-vous de la vie religieuse pendant votre année de probation ? Vous avez pratiqué la règle pendant le noviciat dans toute sa perfection, pourquoi suivriez-vous d'autres pratiques ? Pourquoi avez-vous fait vœu d'obéissance ? Était-ce pour suivre votre volonté, pour contredire vos supérieurs, pour mépriser leurs avis, pour n'écouter que votre humeur et vos caprices ? Pourquoi vous êtes-vous revêtu d'un habit simple et modeste ? Était-ce pour avoir un certain luxe dans vos vêtements et scandaliser ou vos frères ou les séculiers, par un extérieur qui n'annonce que la vanité ? Lorsque vous avez embrassé une règle qui oblige à des jeûnes et à des abstinences, était-ce pour les violer habituellement, pour obtenir des dispenses dont vous n'avez pas besoin, pour rechercher une délicatesse ou une abondance dans vos repas, que vous n'eussiez pas eue dans le monde, et dont la médiocrité ou l'obscurité de votre naissance vous eût infailli-

blement privé ? Lorsque vous avez demandé à entrer dans une société religieuse, était-ce pour n'y rien souffrir, pour y semer la division, pour tenter d'y obtenir le premier rang ? En embrassant la pauvreté, n'en vouliez-vous souffrir aucune épreuve ? Aviez-vous le dessein de murmurer de la moindre privation et d'amasser dans votre cellule mille superfluités ? Enfin, lorsque vous vous êtes engagé universellement par des vœux simples ou solennels, était-ce pour édifier ou pour scandaliser ? En faisant ces réflexions avec un cœur droit, vous vous reprocherez toutes vos infractions, vous craindrez l'omission de vos exercices, vous gémirez sur les moindres taches de votre âme, vous direz souvent à Dieu dans vos oraisons et communions qu'après vous être déterminé à le servir dès votre jeunesse vous remplirez cette résolution tous les jours de votre vie ; lisez pour ainsi dire dans votre cœur les sentiments que l'Esprit-Saint y avait gravés et suivez-les. Les avis que vous recevriez de vos supérieurs pourraient vous irriter ; mais ces reproches intéressés qu'on se fait à soi-même en écoutant sa conscience, persuadent aisément, animent et produisent toujours un effet salutaire.

2° Joignez à vos propres réflexions sur vos anciens sentiments la fidélité aux pratiques que votre règle vous propose pour vous conserver dans la ferveur. Telles sont les lectures, le souvenir fréquent de la présence de Dieu, les examens, les retraites. Et d'abord soyez assidu aux bonnes lectures, elles exciteront en vous un saint zèle pour vos devoirs, elles vous découvriront vos infidélités ; un bon livre sera un directeur qui vous éclairera sur les dangers d'une vie tiède. Si les bonnes lectures ont fait et font souvent impression sur les plus grands pécheurs, si elles ont porté un saint Augustin à reconnaître ses erreurs, elles vous affermiront dans les désirs de pratiquer une vie fervente ; elles vous inspireront un amour pour Dieu qui vous portera à surmonter les inclinations de la nature, à vivre en vrai religieux, à suivre les maximes des saints dont vous portez l'habit. Dès qu'on néglige cette pratique de piété, on oublie ses devoirs, on a moins d'attrait pour les remplir. Le relâchement des personnes consacrées à Dieu ne commence souvent que par l'omission d'un exercice aussi important. Il est moralement impossible qu'en s'attachant à la lecture soit des règles, soit des maximes des fondateurs et d'autres ouvrages également propres pour ranimer les sentiments de ferveur, on ait de la complaisance dans le relâchement. En lisant les traités sur les fins dernières et en se rappelant la mort, le jugement, le bonheur des saints, le malheur des réprouvés, *on ne péchera pas*, dit l'Esprit-Saint (Eccl., VII), et par conséquent on se préservera de la tiédeur, source de tant d'autres péchés. Mais accompagnez ces lectures d'aspirations fréquentes vers Dieu et du souvenir de sa présence, autre moyen de vous conserver dans la ferveur.

L'attention à fixer souvent son esprit vers Dieu éloigne de la dissipation où porte infailliblement le relâchement. Une âme religieuse, qui s'unit souvent à Dieu, n'a pas d'attrait pour le commerce du monde qui est toujours si funeste à ceux qui se sont consacrés à la retraite. Dès qu'on a contracté l'heureuse et sainte habitude d'élever fréquemment son cœur vers le Seigneur, on craint de l'offenser dans les plus petites choses, on fait mille sacrifices à l'Etre invisible qui voit ce qu'il y a de plus caché dans le cœur, et on en reçoit des grâces spéciales pour vivre dans une fidélité constante à tous ses devoirs. Une âme qui pense souvent à Dieu craint les plus petites fautes; elle s'en afflige dès qu'elle s'en aperçoit; son époux lui dit à la moindre infraction : *Vous avez blessé mon cœur (Cant., IV)*, et aussitôt elle prend une nouvelle résolution de se corriger, de répondre plus saintement à sa vocation. En prenant ces résolutions, si elle tombe par fragilité, elle ne tombe pas avec advertance, elle se relève aussitôt, elle a recours à l'Etre éternel qu'elle aime souverainement, afin qu'il la soutienne et qu'il lui pardonne. Le malheur des âmes tièdes, c'est d'oublier un Dieu qui est témoin de leurs égarements, de leur nonchalance, du mépris qu'elles ont pour tous les devoirs qui ne leur paraissent pas importants. Que votre cœur sera pur, que votre recueillement sera profond, que votre zèle pour tous vos exercices sera ardent, dès que vous vous appellerez souvent que vous êtes devant la Majesté divine, qui vous voit en tout temps!

Autant l'exercice de la présence de Dieu peut vous être utile pour vous conserver dans la ferveur, autant pourrez-vous retirer de fruit de l'assiduité aux examens journaliers. Vous ne tomberez pas dans la tiédeur, si vous faites ces examens avec attention et avec ordre; mais peut-être ne les faites-vous que superficiellement, et de là cette multitude de fautes que vous faites journellement et que vous ne vous reprochez pas assez. A peine votre examen est-il commencé qu'il est fini. Vous passez rapidement sur tous ces mouvements d'impatience, de colère, de ressentiment, qui vous agitent. Vous ne réfléchissez pas sur les défauts de votre humeur, sur les mauvais exemples que vous donnez, sur ces paroles contre la vérité, qui se multiplient dans ces discours prolongés. Vous ne vous occupez pas de ces fautes contre l'office divin, contre le bon emploi du temps, contre le respect dû aux supérieurs. Comme vous ne vous connaissez pas vous-même, comme vous ne sondez pas assez les replis de votre cœur, il n'est pas surprenant que vous ne soyez pas frappé de vos relâchements; mais en donnant chaque jour un temps raisonnable à vous rendre un compte exact du progrès ou de votre éloignement dans les voies de la perfection, vous rectifierez vos défauts, vous vous préserverez du funeste état d'une vie tiède. Faites vos examens avec componction et douleur, et votre vie sera fervente.

Enfin, un des grands moyens et le plus recommandé par les maîtres de la vie spirituelle pour être toujours fidèle à la sainteté de sa vocation, c'est de faire des retraites annuelles; on déplore, dans ces heureux jours de solitude, les abus dans lesquels on a eu le malheur de tomber. Il arrive cependant qu'en paraissant faire ces retraites, on n'en retire pas toujours le fruit qu'elles doivent produire. D'où vient ce malheur? De ce qu'on suit simplement la coutume. Mais en faisant ces retraites par les mouvements d'une piété sincère, avec le dessein de retourner à Dieu, d'implorer ses miséricordes, *vous vous dépouillerez*, comme dit saint Paul, *de l'homme ancien (Coloss., III)*; *vous vous revêtirez de l'homme nouveau. (Eph., IV.)* Le Seigneur, en parlant de la nation ingrate à ses bienfaits et contre laquelle il annonçait les traits de ses vengeances, ajoute, dans l'étendue de ses miséricordes : *Cependant je l'attirerai doucement à moi, je la mènerai dans la solitude et je lui parlerai au cœur. (Ose., II.)* Ame infidèle, âme ingrate, venez dans la retraite, et Dieu vous parlera au cœur; l'Esprit-Saint répandra ses lumières sur vous, il vous éclairera, vous recevrez de nouvelles forces contre votre faiblesse, et en recourant à ces diverses pratiques, qui sont autant de remparts que la règle vous propose contre le relâchement, vous éviterez l'écueil d'une vie tiède, à laquelle vous devez toujours opposer le désir constant de parvenir à la perfection; troisième réflexion.

3^e Jésus-Christ dit à tous ses disciples : *Soyez parfaits comme le Père céleste est parfait. (Matth., V.)* Ces paroles s'adressent spécialement aux âmes retirées du monde, et qui ont embrassé par un vœu spécial les conseils de perfection. C'est le langage des imparfaits de dire, cette pratique est pour des saints; elle n'oblige pas sous peine de péché. Mais ne devez-vous pas vous-même tendre à la sainteté? *Soyez saint*, dit le Seigneur, *parce que je suis saint. (Levit., XII.)* Et si vous ne vous proposez que d'observer des préceptes qui obligent strictement et rigoureusement, vous ne répondez pas à l'excellence de votre vocation. Pour aspirer à la perfection, il ne faut pas se borner à suivre la coutume, mais s'attacher à la règle; il ne faut pas se former sur la conduite de ceux qui s'éloignent des exercices, mais sur les exemples de ceux qui les remplissent avec zèle. Une âme tiède demande si telle inobservance est péché, de quelle nature est ce péché? Mais une âme fervente dit, c'est un article qui mène à la perfection, et dès lors elle le suit et s'y conforme. Votre conduite sera toujours irrégulière, et même sera très-dangereuse pour le salut dès que vous vous rassurerez sur certains usages qui sont plutôt tolérés qu'approuvés. Imitiez les saints de votre état, voilà vos modèles. Ils vous disent comme saint Paul (I Cor., XII) : *Entre les dons du Seigneur, aspirez aux plus parfaits.* Vous avez souvent devant les yeux les images de ceux qui se sont sanctifiés dans votre ordre; mais avez encore plus

présente à l'esprit leur ferveur qui confortera votre tiédeur. Si le temps consacré à l'oraison vous paraît trop prolongé, leur contemplation était presque continuelle; si vous avez de la peine à interrompre votre sommeil, lorsque le signal vous appelle pour aller à la maison de prière, ils veillaient une partie des nuits pour louer le Seigneur; si vous désirez avoir quelque distinction dans votre état, même après avoir renoncé au monde, ils ne cherchaient que le dernier rang dans la maison du Seigneur. C'est par cette comparaison continuelle de vos imperfections, avec ces vertus héroïques, que vous pouvez prévenir le relâchement. Les saints ont continuellement aspiré à la perfection. Renouvelez en vous le même désir, qu'il soit sincère, ferme et constant, que la religion vous anime dans toutes vos actions. Craignez la tiédeur comme l'état le plus funeste pour un religieux. La voix de Dieu vous appelle à une vie fervente, votre état vous y oblige, la ferveur fera le bonheur de votre vie et vous remplira de consolation, surtout à l'heure de la mort. C'est dans ce moment qu'il faut dire au juste d'espérer, s'il a la même crainte qu'un saint Hilarion, parce qu'il recueillera le fruit de ses œuvres. (*Isa., III.*) *La mort des saints, dit David, est précieuse aux yeux du Seigneur. (Psal. CXIV.)* Elle est un sujet d'admiration pour ceux qui en sont témoins. Voulez-vous aller avec joie au-devant de l'Époux, lorsque l'infirmité vous annoncera que son arrivée est prochaine, servez le Seigneur dans toute la sincérité de votre cœur. La ferveur est nécessaire pour acquérir des mérites et pour obtenir cette récompense promise au serviteur qui a été fidèle jusque dans les plus petites choses, récompense infinie dans son objet et éternelle dans sa durée.

CONFÉRENCE VII.

EXHORTATION SUR LA CONFESSION.

Quorum remisieritis peccata, remittuntur eis. (*Joan., XX.*)
Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez.

La miséricorde divine a eu égard à notre faiblesse; elle a érigé un tribunal toujours subsistant pour remettre aux vrais pénitents les dettes qu'ils ont contractées.

L'hérésie a voulu abroger le sacrement de pénitence; mais elle n'a pu effacer des livres saints ces promesses faites aux apôtres et à leurs successeurs : *Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez.*

Pour que les ministres de l'Eglise usent du pouvoir qu'ils ont reçu, il faut que le coupable fasse connaître l'état de son âme et s'accuse de ses fautes. La confession est donc nécessaire; cependant elle ne justifie pas toujours. *Malheur au cœur double*, dit l'Ecriture. (*Eccli., II.*) On s'attire cet anathème lorsqu'on ne pratique les actes de la religion qu'extérieurement et superficiellement.

La duplicité du cœur, avec laquelle on aurait la témérité de s'approcher du tribunal de la pénitence, serait le plus grand malheur d'une âme religieuse qui a souvent recours à ce sacrement.

Quelles dispositions devez-vous y apporter?

Quelles avantages en pouvez-vous retirer?

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Le sacrement de pénitence exige quatre dispositions dans ceux qui désirent s'en approcher dignement : 1° la droiture dans l'examen; 2° la sincérité dans l'accusation; 3° la componction sur les fautes dont on est coupable; 4° le zèle pour satisfaire à la justice divine.

1° Ayez une grande droiture dans votre examen. Vous devez vous arrêter à deux objets principaux, aux devoirs du christianisme et aux obligations spéciales de l'état que vous avez embrassé. Prenez l'Evangile, prenez votre règle, et voyez de quelles transgressions ou omissions vous êtes coupable. Que de péchés, soit intérieurs, soit extérieurs, opposés à la sainteté du christianisme, ou contre la vérité, ou contre la charité, ou contre quelque autre vertu ! Combien de jugements désavantageux, de mouvements de colère auxquels on s'est livré, de médisances, de rapports indiscrets, de paroles aigres, de railleries piquantes dont on a été coupable envers le prochain ! Que d'exagérations dans ses discours ! Quelle perte de temps ! Combien d'impatiences dans les souffrances, et de murmures contre l'autorité légitime, ou lorsqu'on éprouve quelque contradiction ! Quelle hauteur dans ses regards ! Quelle jalousie et quelle envie contre ses égaux ! Quelle bizarrerie dans les voies de la dévotion ! Quelle opiniâtreté dans ses sentiments ! Enfin, que de motifs humains dans ses actions ! *Qui peut comprendre, dit le Prophète, le nombre de ses fautes ? (Psal. XVIII.)* Combien qu'on ne connaît pas, sur lesquelles on ne réfléchit pas, auxquelles on ne pense pas ! Outre les fautes cachées et personnelles, combien qui ont été pour le prochain une occasion de chute et de scandale ! Rentrez donc en vous-même, réfléchissez sur toutes ces passions qui naissent sans cesse dans votre cœur et que vous négligez de réprimer. Opposez la loi de Dieu à votre conduite. Prévenez, par un discernement exact de vos œuvres, le jugement du Seigneur, jugement où la plus légère infidélité vous sera rappelée.

Après avoir considéré les préceptes divins, considérez les obligations particulières de votre état. Etes-vous exact à vos vœux ? Comment pratiquez-vous celui de pauvreté ? Demandez-vous les permissions nécessaires pour recevoir ou pour donner ? N'y a-t-il point de réserve dans votre sacrifice et de dissimulation envers vos supérieurs ? Etes-vous simples dans vos meubles et dans vos vêtements ? Votre cellule annonce-t-elle l'affection pour la pauvreté ? Par rapport au vœu

d'obéissance, respectez-vous l'autorité de ceux qui sont chargés de veiller sur votre conduite? Ne censurez-vous pas leurs personnes? Ne les obligez-vous pas de garder le silence par l'indépendance où vous vivez? Par rapport au vœu de chasteté, veillez-vous sur vos sens, pour ne pas vous exposer à la tentation? Evitez-vous les lectures qui pourraient ternir la pureté de votre cœur? Eloignez-vous avec soin les images du vice? Mortifiez-vous le corps pour conserver l'âme?

A cet examen de vos vœux, joignez celui de vos règles. Quel est votre zèle pour l'oraison, l'office divin, les examens, le silence, le travail, les lectures de piété? Vos méditations ne se changent-elles pas en pensées frivoles? Les projets que vous avez formés de tendre à la perfection opèrent-ils quelque changement dans votre conduite? Lorsque vous entrez dans la maison de prière, aux heures marquées pour célébrer l'office divin, n'y venez-vous pas avec un extérieur dissipé? Ne hâtez-vous pas la récitation des divins cantiques? Ne vous dispensez-vous pas trop facilement des offices publics pour prolonger le repos de la nuit sans nécessité? Ne travaillez-vous pas plutôt par humeur et par vaine gloire qu'en vue de Dieu? Ne quittez-vous pas votre travail dès qu'il vous paraît trop assujettissant, pour vous répandre en conversations vaines et inutiles, et pour dissiper les autres? Vos maximes dans vos conversations sont-elles conformes à la régularité? Ne soutenez-vous point par prévention des usages tout à fait opposés aux lois et aux exemples des fondateurs? Sans cette attention sérieuse aux devoirs de l'état, que de confessions défectueuses et peut-être sacrilèges!

On rapporte qu'un prêtre judicieux et éclairé dit à un empereur: *Vous avez déclaré les péchés de l'homme, votre confession n'est pas encore finie; il faut dire les péchés du prince*; c'est-à-dire les péchés attachés au rang où Dieu vous a élevé. Appliquez-vous cette maxime dans votre état. Vous vous êtes accusé des péchés de l'homme, des médisances, des mensonges, des colères où vous êtes tombé. Dites maintenant les péchés du religieux, c'est-à-dire, vos transgressions soit contre vos vœux, soit contre vos règles. Faites connaître au dépositaire de votre conscience si vous êtes tiède et relâché, si vous ne scandalisez pas votre communauté par vos irrégularités; en un mot, manifestez vos infidélités contre la sainteté de votre vocation. Tel est l'examen sérieux qu'exige le sacrement de pénitence, examen cependant qui doit être fait sans trouble et sans agitation. C'est l'effet d'un zèle peu éclairé que de mettre un temps considérable à des recherches inutiles. Il y a des esprits naturellement inquiets, qui voudraient se connaître comme Dieu les connaît, et se rappeler jusqu'aux moindres fautes. Cette curiosité est une illusion de l'imagination. Bannissez de votre esprit toute prévention contre vos devoirs, et bientôt vous connaîtrez suffisamment vos défauts. Examinez-vous avec droi-

ture et ensuite accusez-vous avec sincérité.

2° Vous vous rendriez plus coupable, si vous approchiez avec déguisement du tribunal de la pénitence. Un malade veut-il être guéri, il découvre ses infirmités au médecin. Voulez-vous être réconcilié, découvrez à votre directeur l'état de votre âme, et quelles sont vos habitudes. Cacher une seule faute importante, ce serait mettre obstacle à l'efficacité du sacrement. Loin de trouver le joug de la confession trop dur et trop pénible, regardez-le comme un joug doux et consolant. Quelle différence, en effet, entre le tribunal de Jésus-Christ et celui des hommes! Dans celui qui est institué par un Dieu Sauveur, si on s'avoue coupable, on rentre en grâce; mais dans le second, l'aveu est suivi de la condamnation et de la diffamation publique. Ne craignez point que le ministre de l'Eglise fasse connaître vos fautes. Toutes les lois divines et humaines l'obligent à garder un éternel silence sur tout ce qu'il a entendu; non-seulement il ne peut parler de vos péchés les plus considérables, mais de vos imperfections les plus légères. Il ne peut même, hors du tribunal de la pénitence, vous rappeler le moindre souvenir de vos iniquités; il ne peut jamais agir directement ou indirectement par la connaissance qui procéderait uniquement de la confession. Les précautions peuvent-elles être plus grandes pour ménager l'amour-propre qui est naturel à tout homme? Ouvrez donc votre cœur à celui que Dieu a revêtu de son pouvoir. Votre sincérité doit être la même envers tout ministre, soit qu'il ait une piété éminente, soit qu'on ne remarque pas en lui ces grandes vertus que demande l'excellence du sacerdoce. Si le confesseur à qui vous vous adressez est un saint, il aura pour vous des entrailles de charité; il vous manifestera la douceur de Jésus-Christ; il se réjouira de ce que vous désirez de servir Dieu avec plus de ferveur. Instruit de la fragilité humaine, il vous écoutera en père. Les chutes humiliantes et secrètes, que vous pourriez lui découvrir, le porteront à reconnaître en vous les mouvements de l'Esprit-Saint; il oubliera vos faiblesses passées pour considérer en vous les dons de la grâce. Si celui à qui vous avez recours ne marche pas lui-même dans les sentiers de justice, votre humiliation fera la sienne propre. Il gémit secrètement sur son état, en même temps que vous déplorerez le vôtre; il vous reprendra avec cette charité qu'il désire qu'on ait pour lui. Que de motifs pour n'user d'aucun déguisement qui vous conduirait à l'endurcissement et à l'impénitence!

Toute dissimulation remplirait votre âme d'inquiétude jusqu'au dernier moment de votre vie. Il faudrait un jour revenir sur de pareilles confessions, et cet aveu tardif n'en serait que plus pénible; peut-être même n'auriez vous jamais le temps de réparer ces mauvaises confessions. Aussi tous les saints conseillent de se confesser avec la même sincérité qu'à l'heure de la mort. Considérez

toutes les fois que vous vous approchez du tribunal de la pénitence, que c'est peut-être pour la dernière fois que vous allez recevoir ce sacrement. Si l'aveu de vos fautes paraît encore trop dur à votre amour-propre, malgré ces réflexions sur les salutaires effets de la réconciliation, sur le secret dont vous êtes assuré, sur la patience et sur la bonté avec laquelle on vous écoutera, sachez que cette humiliation doit faire partie de votre pénitence. Il est bien juste que la créature s'humilie après s'être révoltée contre le Créateur. Soyez humble, et vous serez sincère. Lisez les *Confessions* d'un saint Augustin. Cet illustre docteur, pour rendre gloire à Dieu de ses miséricordes, n'a pas craint de publier à toute la terre ses faiblesses. Quel exemple puissant pour une âme craintive, qui rougirait de révéler en secret les taches de son âme ! Evitez d'ailleurs les répétitions inutiles. Une trop grande prolixité sur des objets peu importants ôte la paix de l'âme. Le Seigneur ne veut pas que la confession soit pour vous un supplice. Arrêtez les écarts d'une imagination facile à se troubler, qui vous porterait à revenir toujours sur les mêmes articles. Il faut être sincère sans être scrupuleux ; il faut vaincre son orgueil, mais sans tomber dans la pusillanimité. La sincérité exige seulement que vous expliquiez le nombre des fautes graves, et les circonstances qui pourraient en changer l'espèce ou les rendre plus considérables. Lorsqu'on s'est confessé avec cette droiture qu'exige le sacrement, il ne faut plus s'occuper que du malheur qu'on a eu d'être infidèle aux grâces du Seigneur pour s'exciter à la douleur et au repentir ; troisième disposition essentielle au sacrement de pénitence.

3° On se confesse souvent dans l'état religieux, et cependant combien de personnes consacrées au Seigneur qu'on voit toujours être sujettes aux mêmes défauts ! D'où vient cette vicissitude continuelle dans les mêmes relâchements ? Du défaut de douleur. L'acte de contrition est sur les lèvres et non dans le cœur. On croit être contrit dès qu'on a récité quelque courte prière à la hâte et par habitude. On ne réfléchit pas assez sur l'énormité du péché, et on ne demande pas assez cette douleur qui doit être intérieure, surnaturelle, souveraine et universelle.

La douleur doit être *intérieure*. Dieu demande un repentir qui afflige l'âme et la pénètre vivement. *Vous trouverez le Seigneur votre Dieu*, dit Moïse, *pourvu que vous le cherchiez de tout votre cœur, et dans toute l'amertume et l'affliction de votre esprit.* (Deut., IV.) *Brisez vos cœurs*, dit Joël (c. II). *C'est du cœur*, dit Jésus-Christ, *que procèdent les mauvaises pensées, les faux témoignages, les médisances.* (Matth., XV.) C'est donc du même principe que doit procéder la détestation du péché. Cette douleur doit être *surnaturelle*. C'est en vue de Dieu, de ses divins attributs, de ses perfections infinies, de sa bonté suprême, de sa redoutable justice ; c'est en vue de la croix, du

mystère de la Rédemption qu'il faut être pénétré du regret de ses fautes, et non par des motifs humains, tels que d'être moins estimé des hommes, de s'être attiré quelque humiliation, ou par quelque cause semblable dont l'amour de soi-même serait plutôt le principe que l'amour de Dieu. La douleur doit être *souveraine*, c'est-à-dire plus grande que celle qu'occasionne la perte de ce que nous avons de plus cher au monde, parce que le péché est le plus grand de tous les maux. Il faut avoir pour le péché, s'il était possible, la même haine que Dieu lui porte. L'Écriture dit que *l'âme qui s'attriste à cause de la grandeur du mal qu'elle a fait, rendra l'honneur et la gloire à la justice du Seigneur.* (Baruch., II.) Il ne s'ensuit pas que Dieu exige une douleur sensible, qui fasse verser des larmes ; elles peuvent être sans la contrition, et la contrition peut résider dans un cœur sans ces signes d'affliction. La douleur consiste dans l'amertume de l'âme qui porte à se repentir d'avoir outragé Dieu, et à tout souffrir, plutôt que de retomber dans sa disgrâce. Enfin la contrition doit être *universelle*, elle exige le sacrifice de toutes les passions. Le repentir ne serait pas sincère, si le cœur était encore attaché à un seul péché mortel.

Pour obtenir ce vif repentir, il faut le demander à Dieu avec ferveur. Prosternez-vous devant votre crucifix ou devant le saint sacrement, et répétez dans un sentiment vif et respectueux ces paroles de David : *Je me suis éloigné de vous, ô mon Dieu ! comme une brebis qui s'éloigne de son Pasteur, je me suis égaré ; mais rappelez et cherchez votre serviteur, parce que je n'ai pas oublié vos commandements.* (Psal. CXVIII.) *Vous ne rejetterez pas un cœur contrit.* (Psal. L.) Donnez-moi cette sincère contrition. Dieu exaucera ces soupirs réitérés, comme il exauça ceux de David pénitent, lorsqu'il disait : *J'ai élevé mon âme vers le Seigneur dans mon affliction, et il m'a écouté.* (Psal. CXIX.) Une âme vraiment affligée de la grandeur de ses fautes s'embrase d'amour pour Dieu, en pensant que la miséricorde divine l'a préservée de l'enfer autant de fois qu'elle a péché mortellement ; elle s'humilie comme le publicain ; elle regrette, comme Augustin, tout le temps, tous les moments où elle n'a pas aimé *cette beauté si ancienne et toujours nouvelle*. La contrition doit être suivie d'un désir ardent de satisfaire à la justice divine ; quatrième disposition qu'exige le sacrement de pénitence.

4° En se confessant de ses péchés, on est redevable à la justice divine. L'absolution retire des portes de l'enfer ; mais on doit craindre les peines du purgatoire. Tout péché doit être puni en cette vie, ou par un Dieu vengeur, ou par l'homme pénitent. Le désir de satisfaire à la justice divine doit donc toujours être joint au sacrement. La pénitence que le prêtre impose doit faire partie de cette satisfaction ; mais cette pénitence est bien légère en comparaison des dettes multipliées dont on est redevable. Si

on ménage notre faiblesse, il faut suppléer à cette indulgence en pratiquant de notre côté les œuvres de pénitence qui peuvent apaiser la colère de Dieu. On trouve dans les anciens canons de l'Eglise des satisfactions imposées pour plusieurs années; on était revêtu d'un cilice, on demeurait à la porte du temple, on pratiquait une abstinence rigoureuse. Combien d'autres pratiques, aussi dures qu'humiliantes, imposées pour certains péchés plus griefs ! Indépendamment des lois de l'Eglise, quelle a été la satisfaction des saints pénitents livrés à leur zèle ? Ils jeûnaient, ils veillaient, ils priaient, ils vivaient séparés du commerce des hommes, dans des déserts affreux. Ces saints reconnaissaient qu'il n'y avait nulle proportion entre leurs effrayantes austérités et les peines de l'éternité. Que devons-nous faire nous-mêmes pour satisfaire à la justice divine ? Réparons par des prières ferventes les distractions volontaires dont nous avons été coupables ; expions par la retraite et le silence les médisances que nous avons proférées dans nos conversations ; punissons la sensualité que nous avons eue dans nos repas par les jeûnes et les abstinences ; souffrons avec patience les infirmités du corps pour expier les péchés des sens qui ont pu ternir la pureté de notre âme ; offrons les peines que nous occasionne l'humeur difficile des autres, pour réparer les aigreurs où nous sommes tombés contre le prochain ; enfin, comme nous ne pouvons satisfaire autant que nous sommes coupables, ayons recours aux indulgences de l'Eglise qui sont un supplément à notre faiblesse.

Vous venez de considérer les dispositions qu'exige le sacrement de pénitence. Quels avantages en pouvez-vous retirer ? Seconde proposition, et sujet de la seconde partie de cette conférence.

SECONDE RÉFLEXION.

Le sacrement de pénitence renferme quatre avantages :

1° L'examen qui précède la confession excite notre vigilance.

2° L'accusation de nos fautes nous procure les sages avis du ministre de l'Eglise.

3° La contrition, dès qu'elle est vive et sincère, nous donne la paix du cœur en nous purifiant de nos taches.

4° L'absolution nous confère de nouvelles grâces en nous appliquant d'une manière efficace les mérites de Jésus-Christ. Que de salutaires effets ! Soyez attentif à ce détail.

1° Plus on fréquente le sacrement de pénitence, plus on est obligé de s'examiner sur ses devoirs ; cet examen excite la crainte du péché, prévient les chutes, rend plus exact à la pratique de la loi, renouvelle le désir de la perfection. Nous sommes environnés de tentations, d'écueils, de dangers ; nos passions s'élèvent au dedans de nous, les mauvais exemples nous séduisent, les tentations se renouvellent souvent, notre fragilité nous porte au mal. Comment,

au milieu de ces tempêtes, ne pas faire naufrage ? Comment se soutenir avec constance dans la voie étroite ? Comment persévérer pendant toute la vie dans les voies de la justice ? La vigilance sur nous-mêmes est le moyen puissant pour être toujours fidèle, et on acquiert cette vigilance par la confession fréquente. Telle est la différence de l'âme religieuse qui s'approche souvent du tribunal de la pénitence, et d'une âme dissipée qui s'en approche rarement. Dès qu'on fréquente ce sacrement, on réfléchit sur sa conduite, sur ses penchants, et dans ces revues on rectifie ses défauts. L'âme orgueilleuse s'humilie, l'âme colère réprime ses saillies, l'âme immortifiée s'excite à la pénitence, l'âme naturellement vive et dissipée se recueille. Plus on se confesse, plus on est sévère sur soi-même, on se reprend, on s'avertit, on se corrige, on arrête le mal dans ses commencements, on craint les péchés les plus légers, on évite les occasions de la tentation, on fuit toute discorde, on forme peu à peu ce cœur nouveau qui doit être pur et sans tache pour posséder Dieu. L'éloignement de la confession au contraire fait qu'on vit sans discipline, rien n'arrête plus ; et tel est le malheur de tant de personnes du monde, dont les infidélités ne se multiplient que parce qu'elles vivent sans rentrer en elles-mêmes. Elles ont secoué le joug de la confession, et dès lors nul examen de leurs devoirs, plus de retour sur le vice dominant, plus de résolutions pour l'avenir. Aussi les hérésies qui ont supprimé l'usage du sacrement de pénitence ont été suivies d'une grande corruption de mœurs, et ces sectes n'ont fait des progrès si rapides que parce qu'en affranchissant de ce moyen de salut, elles ont donné une libre carrière aux passions. Le compte qu'il faut rendre à un directeur de sa vie, de ses penchants, de ses habitudes, est un frein efficace pour régler le cœur, et on se préserve par cet assujettissement de l'insensibilité dans les voies du salut ; on est plus fidèle aux mouvements de la grâce, on ranime la ferveur. En faisant souvent l'aveu de ses fautes, on fait de sérieuses réflexions sur son état ; on reçoit de sages avis du ministre de l'Eglise, avis qui condamnent nos relâchements, qui nous éclairent dans nos doutes, qui nous consolent dans nos peines. Tel est le second avantage de la fréquente confession, la direction d'un homme qui a l'esprit du Seigneur.

2° Le prêtre est dans le tribunal de la pénitence l'homme de Dieu. Il a toute autorité pour vous conduire, et par ses conseils vous marcherez dans les voies du salut. Quelque éclairé que vous soyez, vous avez besoin d'un guide ; de là cette nécessité de recourir à un confesseur pieux, éclairé et prudent. Sa piété animera la vôtre, ses lumières dissiperont vos ténèbres et vos doutes, sa prudence vous arrêtera dans un zèle trop inconsidéré et trop impétueux. Celui qui veut se conduire se perd, l'orgueil le séduit ; mais le ministre du sacrement de pénitence

a une grâce particulière pour vous diriger. Combien de fausses vertus dont on n'aperçoit pas le danger ! Combien de mouvements qu'on prend pour des inspirations, qui ne sont que de pures illusions ! Combien de devoirs omis ou négligés ! Si vous ne pensez pas aux devoirs essentiels à votre état, votre confesseur vous les rappellera ; il vous en fera connaître l'importance, et une seule parole au tribunal de la pénitence produit quelquefois de grands fruits dans une âme. On est en un instant éclairé, encouragé, affermi dans les sentiers de la piété. Recourez au ministre du Seigneur, il vous excitera à la patience et à la concorde, il vous aidera à porter votre croix, il vous adoucira cette épreuve que Dieu vous envoie, il vous fera revenir de cette prévention qui aurait eu les plus funestes effets ; il vous découvrira l'indiscrétion de cette pratique singulière de piété, qui troublerait la société où vous êtes ; il vous donnera des moyens de vaincre le vice qui domine en vous, il sera votre ange visible sur la terre, et par des avis réitérés, il empêchera que vous ne suiviez la voie large, et que vous ne vous perdiez.

On prend conseil dans le monde dès qu'on a quelque affaire importante. Quelle affaire plus essentielle que celle de votre salut ! C'est avec votre confesseur que vous devez traiter de votre éternité, il est l'*ami fidèle qui est le remède de la vie*, comme dit le Sage. (*Eccli.*, VI.) Ses paroles rejailliront toujours pour la vie éternelle. Dans les autres entretiens, quelque saints qu'ils soient, il y aura bien des paroles qui n'auront nul rapport à votre sanctification. Mais au tribunal de la pénitence tous les avis du ministre de l'Eglise ont un rapport essentiel avec le salut ; on n'y fait nulle mention de ce qui intéresse dans la société ; on n'y parle ni de la patrie, ni des proches, ni de ce qui regarde la vie présente. Le dépositaire de notre conscience ne nous entretient que de la vie future et des moyens de l'acquérir ; il ne nous retrace que l'image de Jésus-Christ ; il ne nous rappelle que le combat des saints ; il ne nous propose que les biens de l'éternité ; il ne nous inculque que la science de l'Evangile. Ses conseils sont d'autant plus salutaires que nous sommes toujours disposés à les recevoir dans le tribunal de la pénitence. Prostrés, humiliés, nous sommes censés dire au ministre du Seigneur qu'il peut parler sans crainte, qu'on a l'oreille attentive à ses discours, et qu'on est prêt à faire les sacrifices qu'il exige. Concevez ici cet avantage de la confession et reconnaissez l'illusion où vous seriez si vous vouliez qu'un confesseur n'ouvrit la bouche que pour prononcer la sentence d'absolution. Ne seriez-vous pas alors un aveugle qui voudrait être conduit par un autre aveugle ? Ne vous priveriez-vous pas d'un des plus grands moyens de salut, celui d'un sage conseil ? Une âme fait peu de progrès

dans les voies de la perfection lorsqu'elle ne cherche pas dans le sacrement de pénitence un directeur. Ceux qui veulent se conduire eux-mêmes, dit saint Jean Climaque, s'égareront bientôt (9). C'est une folie, ajoute saint Bernard, que de se croire assez sage pour n'avoir pas besoin de direction.

Les saints, frappés de cette sentence de l'Ecriture (*Eccli.*, IV) : *Malheur à celui qui est seul*, imploreraient, quelque éclairés qu'ils fussent, les lumières de leurs confesseurs. Leurs légères imperfections étant promptement réparées par la vive douleur qu'ils en avaient conçue, ils pouvaient participer aux saints mystères sans se réconcilier aussi fréquemment dans le tribunal de la pénitence ; mais timides sur leurs vertus, humbles dans leurs sentiments, zélés pour leur perfection, ils venaient avec humilité recevoir, pour leur conduite, les avis du dépositaire de leur conscience ; et cette confiance que leur inspirait la foi pour le ministre du Seigneur, les soutenait dans les voies de la sainteté. L'usage fréquent du sacrement de pénitence, en procurant les plus sages conseils, produit en même temps la paix et le calme de l'âme ; troisième avantage de la confession.

3° Il n'y a qu'une bonne conscience qui soit le principe du vrai bonheur. Plus notre cœur sera pur, plus nous serons tranquilles. Cependant, quelque vigilance que nous apportions sur nous-mêmes, nous tombons toujours en beaucoup de fautes (*Jac.*, III), dit saint Jacques. En approchant du sacrement de pénitence le calme revient. Se confesse-t-on comme il faut, on a la paix avec Dieu, avec le prochain, avec soi-même. On a d'abord la paix avec Dieu, parce qu'il est de foi que le sacrement justifie une âme qui s'accuse sincèrement et se repent de ses fautes. On a la paix avec le prochain, puisqu'il faut quitter l'autel pour aller se réconcilier avec ses frères. Le sacrement de pénitence nous oblige d'oublier toute injure, et nous inspire des sentiments de douceur pour tous ceux avec qui nous vivons. Enfin on éprouve la paix au dedans de soi-même. Est-on frappé de la terreur du jugement, à cause des dettes contractées envers la justice divine, on entend une voix secrète qui dit, après une accusation sincère, jointe à une vive douleur, d'être tranquille, de nous confier aux miséricordes de Dieu. Une âme vraiment pénitente peut s'appliquer ces consolantes paroles de Jésus-Christ au paralytique : *Mon fils, ayez confiance ; vos péchés vous sont remis.* (*Matth.*, IX.) Pendant qu'on diffère de les accuser, on est livré aux remords de sa conscience, troublé, inquiet, chagrin ; mais dès que nous allons trouver Jésus-Christ dans la personne de son ministre, notre cœur goûte de nouveau cette paix que nos infidélités avaient altérée ; et quels sont les principes de cette paix ? C'est de penser qu'on a été préservé de l'enfer, qu'on a eu le temps de recourir au Seigneur,

que Dieu nous a jugés, non dans sa colère, mais dans sa miséricorde. La fréquentation de ce sacrement fait renaître en nous l'espérance, et nous fait éprouver cette sainte satisfaction que David, touché de ses fautes, demandait au Seigneur par ces paroles : *Rendez-moi la joie que produit votre divin Esprit.* (Psal. XL.) Rappelez-vous ici ces moments précieux qui ont suivi telles et telles confessions d'autant plus nécessaires que vous pouviez être plus coupable. En quittant le ministre de l'Eglise, et en considérant que le Seigneur vous recevait comme l'enfant prodigue fut reçu du plus tendre de tous les pères, votre âme n'a-t-elle pas ressenti la douceur du joug de la confession? Quelle onction ne produit pas cette pensée : Me voici rentré en grâce avec le Seigneur, je ne suis plus son ennemi, j'ai obtenu mon pardon. Telles sont les réflexions que produit le sacrement de pénitence qui, en nous procurant la paix de l'âme, nous confère toujours de nouvelles grâces pour résister aux ennemis de notre salut.

4^e Indépendamment de la rémission des péchés qu'opère le sacrement de pénitence, Dieu y confère des secours puissants pour nous soutenir dans les tentations, et nous empêcher de retomber dans le péché. Le don de Dieu n'est pas inamissible; on peut perdre la justice. Mais plus on fréquente le tribunal de la pénitence, plus on marche constamment dans la voie étroite, plus on remporte de victoire sur soi-même et sur ses passions. On est plus constant dans ses résolutions. Combien d'âmes toujours fidèles à conserver la grâce, quoiqu'elles soient assaillies de tentations! Quel moyen emploient-elles pour remporter la victoire sur les ennemis de leur salut? Elles s'accusent souvent de leurs fautes; Dieu récompense leur humilité, leur foi, leur sincérité, leur repentir, en augmentant son secours selon la grandeur du danger. On ne retombe plus, ni aussi facilement, ni aussi souvent dans le péché. Outre ces grâces de préservations le sacrement en confère de spéciales pour s'élever à une plus grande perfection. Celui qui est juste devient encore plus juste. On a de saintes inspirations qui portent à être plus humble, plus patient, plus mortifié, plus recueilli, plus charitable, plus indulgent pour le prochain, plus zélé pour les œuvres de miséricorde. Les religieux les plus fervents de chaque communauté reçoivent un nouveau degré de ferveur, et remportent une nouvelle ardeur pour remplir leurs devoirs à chaque aveu qu'ils font de leurs imperfections au ministre de Jésus-Christ. Enfin le sacrement de pénitence nous dispose au bonheur de la persévérance finale qui n'est dû en rigueur à personne; mais Dieu jugera avec miséricorde une âme qui s'est souvent jugée avec sévérité dans le tribunal de pénitence. En se confessant souvent, on est habituellement en état de paraître devant Dieu. Si on est frappé d'une mort subite, la mort n'est pas imprévue. On s'est

préparé à cette dernière heure à chaque confession, et on peut dire, si j'approche du tombeau, si ma dissolution est prochaine, *la mort sera pour moi un gain*, comme disait l'Apôtre. (Philip., III.)

Quel bonheur de mourir dans la grâce! Vous pouvez l'espérer, dès que vous purifiez souvent votre conscience des moindres taches du péché: en vous excitant habituellement au regret de vos fautes, vous aurez un jugement favorable.

Examinez-vous avec une grande droiture, accusez-vous avec sincérité, offrez un cœur contrit et touché, ayez une volonté sincère de satisfaire à la justice divine; en apportant au sacrement ces saintes dispositions, vous retirerez de la confession fréquente les avantages qui y sont attachés, et que vous venez de considérer. L'absolution que le ministre de l'Eglise aura prononcée en votre faveur sur la terre sera ratifiée dans le ciel. Mais après avoir eu le bonheur d'être réconcilié au Seigneur, persévérez dans la pratique des bonnes œuvres. Regardez votre sanctification comme l'important objet qui doit vous occuper. Conservez votre cœur pur et exempt du péché. Votre âme est immortelle, elle mérite tous vos soins; sans la grâce que deviendrait-elle pour l'Eternité? Elle serait séparée d'un Dieu, et livrée à la rigueur de sa justice; mais ornée de la grâce, elle vous rend citoyen du ciel, et digne de participer aux miséricordes du Seigneur pendant toute l'éternité.

CONFÉRENCE VIII.

EXHORTATION SUR LA COMMUNION.

Memoriam fecit mirabilium suorum, misericors et misericors Dominus; escam dedit timentibus se. (Psal. CX.)

Le Seigneur plein de miséricorde et de bonté nous a laissé un gage de sa tendresse et de sa puissance; il a donné une nourriture aux âmes qui le craignent.

Un Dieu revêtu de notre nature, et immolé pour nous sur la croix, veut se donner à nous dans un sacrement auguste qui renferme son corps et son sang; voilà l'objet de notre foi et le fondement de la plus vive reconnaissance des âmes fidèles qui ont une piété solide et sincère. Quel bienfait que celui de l'Eucharistie, où Jésus-Christ vient nous prouver personnellement son amour et sa tendresse, nous appliquer les mérites de ses souffrances, et nous donner un gage de notre bonheur et de notre prédestination future! Les premiers fidèles, pénétrés de reconnaissance pour le bienfait de l'Eucharistie, en persévérant dans la doctrine des Apôtres, *persévéraient dans la communion de la fraction du pain* (Act., II), c'est-à-dire dans la participation aux saints mystères. Dans les premiers temps de la ferveur du christianisme tous les fidèles communiaient autant de fois, dit Pierre de Blois, qu'ils assistaient au saint sacrifice. Si ce zèle pour la fréquente communion s'est ralenti parmi les personnes du siècle, les âmes que Dieu a appelées à son sanctuaire, et qui ont

choisi la retraite pour s'unir à Dieu plus parfaitement, doivent avoir une sainte ardeur pour recevoir souvent Jésus-Christ par des communions fréquentes et ferventes. Dans les maisons religieuses, comme dans la primitive Église, on communie fréquemment; mais en communiant souvent, il faut connaître les dispositions qu'exige la communion, et les fruits qu'on en doit retirer.

1° Éprouvez-vous avant de communier.

2° Après vous être éprouvé, communiez avec confiance, et communiez souvent.

3° Vivez pour Jésus-Christ en multipliant vos communions : ces trois réflexions feront le partage de cette conférence.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

En communiant c'est un Dieu saint que vous devez recevoir. Appliquez-vous donc à le recevoir dignement. Quiconque mange ce pain céleste indignement, *mange sa condamnation*, dit saint Paul, *parce qu'il ne discerne pas le corps du Seigneur.* (1 Cor., XI.) Il faut donc *s'éprouver*, ajoute l'Apôtre.

Le respect dû à la dignité du sacrement exige, 1° une épreuve de sincérité dans ses confessions; 2° une épreuve de douleur et de componction sur les fautes dont on se reconnaît coupable; 3° une épreuve de fidélité aux devoirs de sa vocation; 4° une épreuve de charité envers le prochain; 5° une épreuve de ferveur, parce que, comme dit le concile de Trente, ce sacrement ne doit pas être reçu *sans une grande sainteté*. (Sess. XIII, ch. 7.)

1° Première épreuve : épreuve de sincérité dans ses confessions. Examinez si vous n'avez point omis volontairement quelque faute grave, lorsque vous vous êtes approché du tribunal de la pénitence, si vous vous êtes fait connaître tel que vous vous connaissiez vous-même, s'il n'y avait pas quelque péché secret en vous, que vous avez affecté de cacher et de dissimuler. C'est aux âmes droites que Jésus-Christ dit dans l'Eucharistie : *Venez à moi* (Matth., XI) avec confiance. Avant de vous approcher de la table sainte, examinez avec attention si vous ne méprisez pas trop facilement certains remords, certains reproches de votre conscience. Vos fautes les plus intérieures et qui pourraient enfreindre considérablement la loi, doivent être découvertes au tribunal de la pénitence, avant de recevoir celui qui sonde les cœurs. Le sacrement de pénitence doit absolument précéder le sacrement de l'Eucharistie, dès qu'on reconnaît n'être pas en état de grâce : mais les âmes pieuses et ferventes peuvent recevoir l'Agneau sans tache, sans être obligées à chaque communion d'aller trouver le ministre de Jésus-Christ (et cet avis est très-important pour les âmes scrupuleuses), la communion peut être plus fréquente que la confession. L'Église, dans le concile de Trente, marque le désir qu'elle aurait qu'à chaque messe qu'on entend on participât à la victime sainte; mais elle n'ajoute pas que la confession précède l'assistance à chaque sacrifice. Si l'épreuve sacramentelle n'est pas nécessaire chaque fois qu'on communie,

il ne faut jamais manquer à une épreuve personnelle, qui oblige d'examiner attentivement les replis de son cœur, et d'aller trouver le ministre de l'Église toutes les fois qu'on se sent coupable d'un péché grief. Si la confession des péchés véniels n'est pas nécessaire, elle est très-utile; et négliger la confession fréquente, lorsqu'on communie souvent, ce serait s'exposer à la tiédeur, et suivre une conduite opposée à celle des saints. Plus on reconnaît et on avoue ses infidélités dans le tribunal de la pénitence, plus on s'excite à la componction; et telle est la seconde épreuve qu'exige le sacrement : épreuve de repentir sur ses péchés.

2° Une vive douleur de ses fautes est une des meilleures préparations à la communion. On lit beaucoup de formules de contrition; mais le cœur n'est souvent que trop insensible sur ses égarements passés. Avant d'aller communier, donnez donc quelque temps à repasser dans l'amertume de votre âme tant de péchés, dont les uns ont été secrets, et les autres ont scandalisé le prochain. Excitez-vous à de saints gémissements sur ces péchés d'habitude et de rechute, sur ces péchés d'omission, ces péchés commis avec une pleine advertance et avec remords. Vous allez recevoir Jésus-Christ, il veut un cœur contrit, touché, pénétré. La pénitence du cœur doit être de tous les jours. Chaque communion doit exciter en vous un vif regret d'avoir été éloigné, séparé de celui qui va venir à vous. Vous allez recevoir celui qui est la pureté même, gémissiez d'avoir tant de fois perdu votre innocence, ou par pensées, ou par désirs, ou par actions. Vous allez recevoir celui qui est la vérité même, ayez un repentir sincère de ces mensonges qui ont contristé l'Esprit-Saint. Vous allez recevoir celui qui est doux et humble de cœur, que vos regrets soient les plus amers sur tant de péchés contraires à l'esprit de paix, d'union et de concorde, sur tant d'impatiences, de colères, de sentiments de vanité et d'orgueil. Vous allez recevoir celui qui veut être adoré en esprit et en vérité, excitez-vous à la componction sur tant d'offices omis ou mal dits. Vous allez recevoir celui qui veut que vous l'aimiez de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces, multipliez vos actes de contrition sur tant de jours passés dans la disgrâce de Dieu, dans la tiédeur et dans la dissipation. Pénétrez-vous à chaque communion de ce sentiment de David : Seigneur, mon péché est toujours devant moi : *Peccatum meum contra me est semper* (Psal. L); mon péché fait le sujet de mon humiliation et de mon regret. Plus votre douleur sera vive et animée, plus vous pourrez vous approcher de l'autel avec confiance. Joignez une troisième épreuve, épreuve de fidélité sur les devoirs de votre état.

3° Avant de vous approcher de la sainte table, considérez que ces autels ont été témoins des vœux que vous avez faits, examinez si vous êtes fidèle à vos promesses et à vos engagements. Avec quel zèle pratiquez-

vous l'obéissance ? Ne menez-vous pas une vie trop indépendante ? Ne murmurez-vous pas contre ceux qui sont revêtus de l'autorité ? Parlez-vous à vos supérieurs avec le respect qui est dû à leur place ? Par rapport au vœu de pauvreté, en connaissez-vous l'étendue et le gardez-vous ? Etes-vous réellement détaché de tout intérêt et de toute cupidité pour les biens de la terre ? Par rapport à la chasteté, ne vous permettez-vous aucune lecture qui soit dangereuse ? Votre esprit est-il attentif à réprimer les illusions des sens ? Votre cœur est-il exempt de tous mauvais desirs pour recevoir le corps de Jésus-Christ ? S'il est dans des vases d'or ou d'argent, votre cœur doit être le premier tabernacle, et celui qui ne mène pas une vie chaste ne doit pas être assez téméraire pour recevoir le Saint des saints : *Nolite dare Sanctum canibus.* (Matth., VII.) Pour que l'épreuve soit universelle, parcourez vos autres engagements, et examinez si vous soutenez la règle, si vous priez aux heures marquées, si vous célébrez comme il le faut les louanges de Dieu, si vous n'introduisez pas de nouveaux usages contraires à la loi des fondateurs, si vous honorez votre état par une vie sainte, si vous édifiez vos frères. Auriez-vous le malheur de scandaliser votre communauté, -n'ajoutez pas un nouveau scandale, qui est de communier sans avoir réparé vos mauvais exemples par une vie plus édifiante. Quoique les fondateurs d'ordres religieux aient prescrit des jours de communions, ils ont toujours représenté avec l'Apôtre la nécessité de s'éprouver. Ces communions, prescrites par la règle, supposent qu'on sera fidèle aux lois des fondateurs, qu'on vivra dans l'union, la paix, le travail, le recueillement, l'exercice de la présence de Dieu, et que tous les exercices de la vie religieuse seront remplis avec assiduité et avec ferveur. Mais si l'on vivait dans le relâchement, dans l'oisiveté, la tiédeur, la négligence de la prière et des lectures saintes, si on murmurait contre les supérieurs, il faut suspendre ces communions fréquentes qui sont en usage. L'habit religieux n'y donne pas droit sans l'esprit de ferveur ; il faut donc veiller sur soi et remplir assidûment les devoirs de sa vocation, afin d'être en état de communier souvent.

4° A cette épreuve des devoirs de l'état, joignez-en une autre qui regarde le prochain ; épreuve de charité envers vos frères ; c'est Jésus-Christ lui-même qui nous a tracé cette règle. Si vous vous rappelez d'avoir quelque chose contre votre frère, quittez l'autel et allez vous réconcilier avec lui. Dans les communautés les plus régulières, on voit dans les personnes qui portent le même habit, qui ont contracté les mêmes vœux, s'élever quelquefois des contestations, parce qu'on est de différent caractère, de différent tempérament, de différent âge, de différente naissance ; mais la communion doit apaiser tous les murmures, faire cesser tous les troubles et doit réunir les cœurs. On se

donne à la messe le baiser de paix ; cette ancienne pratique de l'Eglise indique les sentiments intérieurs qui doivent être dans le cœur pour le prochain avant de s'approcher des saints mystères. Pour bien communier, il faut donc triompher du vice de la colère et de la vengeance, sacrifier le ressentiment et l'aigreur, pardonner, oublier les injures reçues, compatir aux différentes humeurs de ceux avec qui l'on vit ; en un mot, pour recevoir le Dieu de charité, il faut aimer le prochain comme soi-même.

5° Lorsqu'on communie souvent, il ne faut pas se borner à une épreuve de fidélité sur ce qui est essentiel à la loi, il faut y joindre une épreuve de ferveur. Cette ferveur doit produire surtout deux effets : premièrement, l'exemption de toute affection, soit actuelle, soit habituelle au péché véniel ; secondement, une piété et une dévotion sincère. Pour communier avec ferveur, il faut d'abord purifier son âme de toute affection au péché véniel. En effet, le concile de Trente ne se borne pas à dire que, pour communier, il faut être exempt de péché mortel ; le concile déclare encore qu'il faut recevoir ce sacrement avec une grande sainteté. L'affection à un seul péché mortel fait commettre un sacrilège ; l'affection à des péchés véniels, ou empêcherait totalement, ou du moins diminuerait (selon la diversité des sentiments de l'école) l'effet du sacrement. Il faut donc, avant de recevoir Jésus-Christ, qui est le Saint des saints, purifier son cœur de toute affection, soit actuelle, soit habituelle aux fautes mêmes qui ne seraient pas mortelles. Toutefois on peut n'avoir aucune affection au péché véniel, quoiqu'on soit coupable de péchés véniels. Les plus justes, les plus saints en commettent toujours quelques-uns en cette vie, nous ne sommes pas des anges confirmés en grâce, nous sommes des hommes sujets à plusieurs fragilités. Mais il faut, pour communier fréquemment, faire divorce avec ses péchés véniels et dominants, qui forment une habitude de tiédeur. Il faut se corriger de ces fautes commises avec réflexion, avec aversion, dont on se confesse toujours et qu'on commet après la confession aussi facilement que si on ne s'en était pas accusé. En multipliant les communions, il faut diminuer, autant qu'on peut, le nombre de ces offenses qui, comme dit l'Ecriture, contristent l'Esprit-Saint, quoiqu'elles ne donnent pas la mort à l'âme ; il faut que la grandeur de ces sacrifices réponde en quelque sorte à la grandeur du Dieu qu'on reçoit ; il faut ajouter à la robe nuptiale une vigilance parfaite, sur tous ses sens, sur toutes ses actions et ses desirs. La ferveur est cette lampe allumée qu'exige l'époux, lorsqu'il vient à nous pour nous nourrir de son corps et de son sang. Le second effet de la ferveur est une dévotion et une piété sincère ; dévotion qui se manifeste avant la communion par les sentiments du cœur, par des actes d'une vive foi de la divinité de Jésus-Christ et de sa présence au saint sacrement, par

une humilité profonde en considérant la sainteté et la grandeur du Dieu qu'on reçoit, par la plus parfaite reconnaissance pour un Dieu qui nous a prévenus de ses grâces, et qui est l'auteur et le consommateur de notre salut. Cette dévotion renferme un désir ardent de recevoir Jésus-Christ, afin qu'il règne sur toutes les affections de notre âme, et doit exciter une grande pureté d'intention, afin de rapporter à la gloire du Dieu qu'on a reçu, ses pensées, ses desirs et ses actions. Ces sentiments doivent d'autant plus se renouveler qu'on communie plus souvent. Pénétrez-vous de ce sentiment de saint Pierre qui répéta jusqu'à trois fois : *Seigneur, vous savez que je vous aime.* (Joan., XXI.)

6° Enfin une épreuve qui renferme toutes les autres épreuves, est de s'éprouver comme l'on voudrait l'avoir fait à l'heure de la mort, lorsqu'on sera près de recevoir le saint viatique. On ne suit plus, dans ces derniers moments de la vie, les impressions d'une fausse conscience, on sait qu'on va paraître devant son juge, on ranime tous les sentiments de son âme pour que la dernière communion soit sainte et fervente. Ce que vous voudriez avoir fait alors, faites-le maintenant, mettez-vous en état en recevant Jésus-Christ de pouvoir dire comme Siméon : *Seigneur, laissez mourir votre serviteur en paix.* (Luc., I.) On communie dignement lorsqu'on se prépare comme étant aux approches de l'éternité. Telles sont les épreuves que renferme le respect pour ce sacrement. Il faut communier avec pureté parce que c'est un Dieu saint que l'on reçoit : mais après s'être éprouvé, il faut communier souvent et avec confiance.

SECONDE RÉFLEXION.

Dès que vous avez purifié votre cœur, approchez-vous de Jésus-Christ sans crainte et approchez-vous en souvent. Votre confiance a les plus justes fondements puisqu'elle est appuyée : 1° sur les invitations d'un Dieu sauveur et sur ses desseins dans l'Eucharistie ; 2° sur l'esprit de l'Eglise et la pratique des saints ; 3° sur les avantages renfermés dans une bonne communion.

1° Jésus-Christ veut venir à vous, âmes fidèles ; il n'a institué le sacrement auguste de son corps et de son sang qu'afin que vous y participiez. Vous vous reprocheriez de ne pas adorer Jésus-Christ sous les voiles eucharistiques, mais pourquoi ne vous reprocheriez-vous pas votre indifférence pour le recevoir ? Celui qui vous dit : *Ceci est mon corps*, a en même temps ajouté, *prenez et mangez-le.* (Matth., XXVI.) Le Fils de Dieu a joint à ce précepte cette menace bien capable de remplir de terreur une âme qui n'oserait s'approcher de la communion. *Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous.* (Joan., VI.) Jésus-Christ vous appelle à sa table, comment refuseriez-vous de vous y trouver ? La grandeur de Dieu vous paraît un prétexte pour vous en

éloigner. Mais c'est un Dieu revêtu de notre humanité, qui s'est humilié jusqu'à s'incarner pour vous, qui veut habiter dans votre cœur. Pourquoi craignez-vous de recevoir ce Dieu sauveur ? Il ne vient point avec tout l'appareil d'un monarque qui pourrait intimider, mais avec la douceur d'un ami bien-faisant. Si, pendant qu'il était sur la terre, sa présence inspirait la confiance, pourquoi sa présence dans l'Eucharistie ferait-elle des impressions de terreur sur vous ? Il vous dit de ces tabernacles, comme autrefois à Zachée : *Descendez promptement parce qu'il faut que je me transporte aujourd'hui chez vous.* L'évangéliste ajoute que *Zachée descendit promptement et reçut son divin Maître avec joie.* (Luc., XIII.) Voilà le modèle que vous devez imiter. Qu'eussiez-vous dit si Zachée se fût excusé de recevoir le Sauveur par crainte de sa grandeur, et parce qu'il était *puissant en œuvres* (Luc., XXIV), parce qu'il était le Messie attendu, parce qu'il était le Fils de Dieu ? De pareils motifs vous paraîtraient autant d'illusions. Reconnaissez la vôtre en vous éloignant de la communion sous le même prétexte. Vous n'êtes pas assez parfait, dites-vous, pour recevoir le Saint des saints. Vous seriez, en effet, dans un grand aveuglement si vous ne discerniez pas le corps de Jésus-Christ d'avec un pain commun et ordinaire. Mais saint Paul vous dit qu'après vous être purifié, vous devez vous nourrir de ce pain céleste. Se former une idée d'une telle sainteté, qu'elle puisse répondre à celle d'un Homme-Dieu, c'est anéantir l'usage du sacrement. Il a été institué pour des hommes fragiles, pour des âmes réellement pénétrées du regret de leurs fautes et non pour des âmes impeccables. Vous avez péché, repentez-vous, et vos larmes vous prépareront à une digne communion. La préparation nécessaire est un cœur contrit et humilié. Recevez Jésus-Christ, c'est celui qui est mort pour expier les fautes, qui pouvaient vous séparer de son corps ; mais qui, vous étant pardonnées dans le sacrement de pénitence, ne doivent plus être un obstacle à la communion. Les prétextes que vous alléguiez ou de la grandeur de Dieu, ou de sa sainteté, pour ne pas participer à la table sainte avec confiance, étant fondés sur de faux principes, avouez que vous seriez coupable de la plus grande ingratitude, si vous ne participiez pas souvent au corps et au sang de Jésus-Christ. C'est le pain céleste qui doit nourrir votre âme comme le pain ordinaire soutient et répare les forces du corps. Vous plaignez ceux qui meurent sans avoir reçu le saint viatique ; mais ne devez-vous pas déplorer vous-même votre langueur, votre indifférence, votre espèce d'insensibilité envers Jésus-Christ ; si, pendant que vous jouissez d'une santé parfaite, vous vous privez volontairement de la communion. Un Homme-Dieu, après avoir versé son sang pour vous, ne pouvait vous donner une plus grande preuve de son amour que celui d'être toujours avec vous. Il est encore sur la terre

non pas dans un seul endroit, comme autrefois dans la Judée, mais dans toutes les parties du monde sous chaque hostie consacrée. Profitez d'un bienfait aussi signalé, vous n'avez pas un long voyage à faire pour recevoir Jésus-Christ, comme s'il s'agissait de visiter le tombeau d'un saint, de faire quelque pèlerinage; il ne faut qu'aller à cet autel où vous il attend, et d'où il vous dit : *C'est moi, ne craignez pas.* (Marc., VI.) Le Fils de Dieu dit à ses apôtres : *J'ai eu un désir ardent de manger la Pâque avec vous avant de souffrir.* (Luc., XXII.) Mais depuis que cet Homme-Dieu a souffert et s'est immolé, il a le dessein de s'unir à chacun de nous réellement et souvent, et il s'y unit par la réception de son corps et de son sang. Que ce désir excite votre confiance. Les communions fréquentes sont conformes à l'esprit de l'Eglise et à la pratique des saints.

2° Dans tous les temps, l'Eglise a invité les âmes fidèles à s'unir à leur divin époux. Tous les écrits des saints docteurs représentent la sainte Eucharistie comme un festin auquel il faut s'empressement de prendre part. Votre unique douleur, disait saint Chrysostome, doit être d'être privé de la participation aux divins mystères. L'Eucharistie est le pain quotidien, disait saint Ambroise, vivez de telle sorte que vous méritiez de le recevoir tous les jours. Les anciens fidèles avaient un tel empressement pour la communion qu'ils emportaient chez eux le pain eucharistique dans le temps des persécutions. On ne s'est ralenti sur le fréquent usage de la communion que lorsque le relâchement des mœurs a fait plus de progrès; mais l'Eglise a toujours rappelé les exemples des premiers chrétiens aux fidèles des siècles suivants. *Qu'il serait à souhaiter*, dit le dernier concile général, *que l'on communie à chaque messe qu'on entend!* Tels sont les desirs des Pères du concile de Trente. (Sess. xxii.) Quel zèle dans saint Charles, dans saint François de Sales, pour réduire en pratique ces vœux formés par les différents pasteurs de l'Eglise universelle. Il ne faut donc pas être surpris que les différentes constitutions des ordres religieux recommandent la communion fréquente. Les âmes de l'Époux, les âmes timorées et animées d'une foi vive, recevront souvent, disait saint Bernard, la chair de l'Agneau sans tache. Une maison religieuse, où sous prétexte d'une plus grande religion, d'un respect plus profond, d'une épreuve trop prolongée, on communierait rarement, suivrait des principes opposés aux desseins de Jésus-Christ, à l'esprit de l'Eglise, à la pratique des saints et à leurs conseils. Saint Cyprien, dans son *Traité de l'oraison dominicale*, applique à l'Eucharistie cette demande : *Donnez-nous notre pain de chaque jour.* (Matth., VI.) Saint Jérôme assure que les fidèles étaient dans l'usage à Rome de communier tous les jours. Si un saint Paul ermite, si quelques autres solitaires ont

vécu dans des déserts où ils n'avaient aucune facilité de trouver des ministres de l'Eglise pour leur distribuer le pain de vie; ces faits particuliers sont des exceptions à la pratique générale et universelle. Ces exemples ne sont pas rapportés pour être suivis; ils sont dans un ordre particulier de la Providence, de même que ceux de quelques serviteurs de Dieu qui ont conservé la vie naturelle en passant plusieurs jours de suite sans prendre de nourriture corporelle. Il faut imiter la pratique la plus universelle des saints qui ont communie fréquemment, parce que ce sacrement n'est institué que pour être reçu. *Vous devez*, disait le célèbre réformateur de la Trappe à ses pieux solitaires, *vous plonger à tous moments s'il était possible dans cet abîme de bénédictions* (10). Vous ne connaissez pas vos intérêts par rapport au salut si vous négligez de recevoir le gage le plus signalé de l'amour de Dieu, et qui est celui de votre prédestination : *Pignus futuræ gloriæ*. Approchez de ce sacré banquet, il est la source de toutes grâces; troisième motif de confiance en communiant.

3° Si quelqu'un mange de ce pain céleste, dit Jésus-Christ, *il vivra éternellement.* (Joan., VI.) Avez-vous de vives passions à combattre? recevez l'Auteur des grâces et vous triompherez des ennemis puissants de votre salut. C'était par la communion que les premiers chrétiens recevaient de nouvelles forces pour soutenir les différents tourments auxquels ils étaient exposés. C'était par la réception du pain des forts qu'ils se disposaient au martyre. *Tous les jours*, disait saint Cyprien, *vous buvez le sang de Jésus-Christ, aussi tous les jours vous êtes prêts à donner votre sang pour Jésus-Christ.* La sainte communion est un antidote, dit le saint concile de Trente, pour vous préserver du péché. Vous êtes si faible et si tiède, que vous êtes prêts de céder à la moindre occasion. Un signe de mépris excite en vous le ressentiment le plus vif contre le prochain, une affliction vous décourage, une simple pensée peut ternir la pureté de votre âme. Voulez-vous résister à ces mouvements de colère? recevez celui qui vous dit qu'il est doux et humble de cœur. Voulez-vous calmer ces mouvements de la concupiscence? recevez celui qui est né d'une vierge et qui est l'époux des âmes chastes. Voulez-vous ne pas tomber dans les murmures lorsque les maladies ou les contradictions peuvent vivement affliger votre âme? recevez celui qui a été crucifié, couronné d'épines, et qui vous dit de porter chaque jour votre croix. Les saints étaient tentés comme vous, mais ils sortaient de la sainte table remplis de force et de courage. Il fut dit à l'empereur Constantin : Vous triompherez de vos ennemis par le signe auguste de la croix; mais dans la communion, c'est le Rédempteur lui-même, immolé sur la croix, que vous recevez, et qui sera votre défen-

(10) Conférences de M. DE RANCÉ, tom III, page 54.

seur. C'est par lui que vous serez victorieux du monde, et des tentations intérieures qui viennent vous assaillir. Saint Bernard dit que ce sacrement préserve des péchés plus griefs, et diminue l'affection qu'on aurait pour quelques fautes vénielles. Vous vous purifierez même de ces fautes journalières par l'usage de ce sacrement qui excite dans l'âme des sentiments d'une vive charité et d'une amère componction. Que de motifs pour ranimer votre zèle pour la communion ! Mais que ce zèle soit toujours prudent et éclairé. Ne communiez jamais par respect humain. Soumettez-vous aux privations qu'exige votre directeur dans certaines circonstances. Ne vous scandalisez pas de ceux qui s'absentent quelquefois de la communion de règle. Dieu vous défend de juger, surtout dans cette occasion. Prenez garde à la vaine gloire, en multipliant vos communions au delà des jours marqués par la règle (11). Sainte Thérèse rapporte deux exemples, l'un d'une religieuse, et l'autre d'une personne du monde, qui étaient dans la plus grande illusion sur la communion quotidienne. Cette religieuse croyait qu'elle mourrait dès qu'elle manquerait un seul jour à ne pas communier ; et la personne du monde, pour laquelle on avait omis de consacrer une hostie, entra dans une grande colère ; comme elle mourut peu de temps après, sainte Thérèse craint qu'elle n'ait pas réparé sa faute vis-à-vis du ministre du Seigneur, qu'elle avait fort scandalisé par une pareille conduite. Ces deux exemples apprennent qu'il y a un zèle qui n'est pas selon la science dans les actions qui paraissent les plus saintes. Mais en évitant les abus, il faut communier souvent, selon les desseins de Jésus-Christ, selon l'esprit de l'Eglise et la pratique des saints. Le fruit que vous devez retirer de l'usage fréquent du sacrement doit être de ne vivre que pour Jésus-Christ.

TROISIÈME RÉFLEXION.

Celui qui mange ma chair, dit le Sauveur, et qui boit mon sang, demeure en moi et je demeure en lui. (Joan., VI.) Puisque Jésus-Christ demeure en vous, ne vivez que pour lui : 1° en vous appliquant à imiter les vertus du Fils de Dieu fait homme pour nous ; 2° en reconnaissant le bienfait de sa mort par les plus vifs sentiments d'amour ; 3° en lui rendant les plus profonds hommages dans son auguste sacrement.

1° Le premier effet que doit produire la communion fréquente est une imitation fidèle de Jésus-Christ. Vous devez retracer la vie de l'Homme-Dieu sur la terre en vous nourrissant de son corps adorable. Considérez à chaque communion les exemples du Sauveur, et imitez-les. *Je ne cherche pas ma gloire, disait le Verbe éternel revêtu de notre nature, mais j'honore mon Père. (Joan., VIII.)* Que devez-vous après votre communion vous proposer dans vos actions ? La gloire du Seigneur. Ce n'est pas retirer de

la communion le fruit que vous en devez recueillir que de remplir ensuite ses exercices par habitude, par vaine gloire, par respect humain. En recevant le Dieu, dont l'immensité remplit le ciel et la terre, vous devez souvent vous rappeler sa présence dans les différentes occupations qui partagent votre vie. Jésus-Christ, qui fut le modèle de toutes les vertus, pratiqua surtout la douceur : *Apprenez de moi, disait-il à ses disciples, que je suis doux. (Matth., XI.)* En communiant, vous devez manifester cette douceur pour le prochain. Cette vertu doit éclater dans vos paroles, dans vos actions, même dans vos regards. La communion doit réprimer ces mouvements de colère, de ressentiment, de mépris contre le prochain, et vous inspirer une grande patience pour supporter les défauts et les imperfections que vous remarquez ; et comme le Sauveur ajoute qu'il était *humble de cœur*, la communion doit réprimer en vous tout sentiment de vanité, de présomption et d'orgueil. La douceur et l'humilité étaient les vertus des saints qui communiaient fréquemment. L'usage de ce sacrement doit vous porter à estimer souverainement les dons de la grâce et à faire peu de cas des biens périssables, puisque le Fils de Dieu que vous recevez a prononcé des anathèmes contre ceux qui seraient attachés aux richesses. Vous devez vous proposer de ne thésauriser que pour le ciel, après avoir reçu le Fils de l'homme qui n'avait pas même où reposer sa tête. Plus on communie, plus la vie doit être surnaturelle et élevée au-dessus des sens. Jésus-Christ disait, dans l'épreuve de sa passion : Mon Père, que ce ne soit pas ma volonté qui soit faite, mais la vôtre. Pénétrez-vous des mêmes sentiments, ayez une soumission parfaite dans les épreuves, les maladies, les afflictions, les humiliations de la vie présente. Rappelez-vous que celui que vous recevez a été *l'homme de douleur. (Isa., LIII.)*

Imitez le zèle de Jésus-Christ pour persévérer dans la prière ; ayez une grande assiduité à l'oraison, aux exercices de piété et de religion. Le Sauveur déclarait qu'il était *la lumière du monde (Joan., IX)*, parce qu'il éclairait les peuples et par sa doctrine et par ses exemples ; la communion doit produire en vous des discours édifiants et une vie exemplaire. Jésus-Christ disait à ses apôtres qu'il n'était qu'un avec son Père, soit par l'unité de la divinité, soit par l'unité d'amour. En recevant le pain céleste, aspirez à cette unité d'affection pour le Seigneur. Méditez ces paroles de saint Paul : *Rien ne pourra me séparer de Jésus-Christ, ni la tribulation, ni la persécution, ni aucune créature (Rom., VIII)*, et en les méditant faites-les passer dans votre cœur. C'est dans ces moments précieux où vous possédez votre Dieu et votre Rédempteur, que vous devez vous écrier à l'exemple de saint François : *Mon Dieu et mon tout*. Saint Philippe de Néri était si pénétré d'amour après la participation des saints mystères, qu'il produisait

(11) Voyez le chapitre 28 de l'Esprit de sainte Thérèse.

sans cesse des actes de la charité la plus ardente. Imitez ces grands saints, dites encore plus du cœur que des lèvres : *Que je vous aime, ô mon Dieu!* (Psal. XVII.) Toute ma douleur est de ne vous pas avoir assez aimé; c'est désormais par amour pour vous que je veux remplir tous les devoirs de mon état, me faire cette violence, mortifier cette humeur, souffrir cette épreuve, m'assujettir à ce travail. C'est ainsi que celui qui participe à la table sainte doit vivre de l'esprit de Jésus-Christ par une vie d'amour. Le Fils de Dieu, près de consommer sa mission sur la terre, disait à ses disciples : *Je vais retourner à celui qui m'a envoyé.* (Joan., VII.) La communion fréquente doit exciter en vous un vif désir de vous voir délivré des liens du corps, pour vous unir éternellement à l'Auteur de votre salut. Tel était le désir de saint Paul. (Philip., I.) Vous devez soupirer après ce moment où cette âme qui est immortelle s'unira à un Dieu éternel. En communiant, il faut se détacher de la vie présente, et aspirer avec ardeur à ce royaume que Jésus-Christ nous dit de demander sans cesse, et où les élus du Seigneur chanteront éternellement ses miséricordes. Imitation fidèle de Jésus-Christ, tel doit être le premier effet que doit produire la communion fréquente; le second effet doit être une vive reconnaissance pour la mort de Jésus-Christ.

2° Vous devez à chaque communion vous rappeler le bienfait de la Rédemption. C'est Jésus-Christ lui-même qui exige de vous ce souvenir. Lorsque le Sauveur institua l'Eucharistie, après avoir dit à ses apôtres : *Prenez, mangez* (Matth., XXVI), il ajouta : *Faites ceci en mémoire de moi.* (Luc., XXII.) Vous devriez à tous les moments de votre vie, s'il était possible, reconnaître le prix infini dont vous avez été racheté sur la croix. Dans l'éternité, les bienheureux remercieront sans cesse l'Agneau de les avoir lavés de son sang adorable. Du moins, en cette vie nous devons, chaque fois que nous participons aux saints mystères, donner quelques instants à reconnaître le bienfait inestimable de la croix. L'Eucharistie doit être pour nous un motif continu d'actions de grâces, en nous rappelant ce que le Fils de Dieu a souffert pour notre salut. L'Eglise, dans la célébration de la Liturgie, ne cesse de nous exciter aux sentiments de reconnaissance, en nous disant chaque jour que nous sommes près de participer aux saints mystères : *Rendons grâces au Seigneur notre Dieu.*

Nous n'avons pas besoin dans la loi nouvelle de considérer comme sous la loi ancienne, les cieux, le firmament, l'éclat de l'astre qui nous éclaire, pour nous écrier dans un saint transport de reconnaissance, comme David : *Ah ! Seigneur ! qu'est-ce que l'homme pour que vous l'ayez élevé au-dessus des créatures ?* (Psal. VIII.) Un Dieu qui a aimé le monde jusqu'à lui donner son Fils unique, voilà un mystère d'amour qui surpasse tous les prodiges de bonté que Dieu a fait éclater en faveur de l'homme dans l'ordre de la nature. Mais ce Dieu immolé

pour nous, sacrifié pour nous, exige que nous pensions à ses souffrances, à sa mort, en même temps que nous recevons son corps adorable : *Mortem Domini annuntiabitur donec veniat.* (I Cor., XI.) Chaque communion doit nous porter à reconnaître la miséricorde infinie de celui qui a voulu être notre victime, afin que nous ne périssions pas éternellement. L'ingratitude est également condamnable, et devant Dieu et devant les hommes. L'amour ne peut se payer que par la reconnaissance. L'amour infini du Sauveur exigerait une reconnaissance infinie, si l'homme en était susceptible; mais du moins nous devons avoir une reconnaissance proportionnée à notre faiblesse et la faire éclater lorsque nous recevons ce corps immolé pour nous. Pour reconnaître le bienfait de la Rédemption, les martyrs rendaient vie pour vie; du moins rendons les plus vives actions de grâces à Jésus-Christ qui vient nous visiter dans la communion; remercions notre Rédempteur de ses humiliations et de ses souffrances. Si le Fils de Dieu donne son corps à chacun de nous, il est donc mort pour chacun de nous. Invitons après chaque communion toutes les puissances de notre âme à bénir l'Auteur et le Consommateur de notre salut, et puisque Jésus-Christ est avec nous, non-seulement au temps de la communion, mais encore en tout temps, sous chaque hostie consacrée, rendons-lui nos hommages. Plus vos communions sont fréquentes, plus vous devez avoir une sainte assiduité pour venir adorer l'auguste sacrement qui renferme le corps et le sang de Jésus-Christ.

3° Nous avons dans nos églises et dans nos temples le même Dieu que nous reconnaissons pour notre médiateur et notre juge. Jésus-Christ nous adresse encore de son sanctuaire ces tendres paroles (Matth., XI) : *Venez à moi, vous tous qui êtes éprouvés de quelque tribulation ou de quelque tentation, et je vous consolerais, et je vous comblerai de mes grâces.* Si les hommes du monde, qui vivent dans l'éloignement de la communion, ne viennent que rarement honorer Jésus-Christ dans l'auguste sacrement qui renferme son corps et son sang, c'est un effet de leur dissipation et de la langueur de leur foi. Mais lorsque des âmes qui communient fréquemment n'ont presque aucune ardeur pour venir visiter Jésus-Christ dans le sacrement de nos autels, c'est une marque que leurs communions sont tièdes et ne sont peut-être que des communions dictées par le respect humain, et où la coutume a plus de part qu'un zèle éclairé. Dès que vous communiez fréquemment, vous devez avoir un saint attrait pour venir répandre votre âme devant ce Dieu caché, qui est dans nos tabernacles jusqu'à la consommation des siècles pour la consolation de ses élus.

Combien de moments ne donnez-vous pas chaque jour à des entretiens d'une amitié toute naturelle ! L'amour que vous devez avoir pour le Fils de Dieu qui habite auprès de vous ne doit-il pas vous porter à

consacrer tous les jours plusieurs instants à venir reconnaître et adorer Jésus-Christ sur ses autels? N'attendez pas le moment de la communion pour témoigner votre dévotion au plus auguste des sacrements. Venez le plus souvent que vous pourrez devant ce Roi de gloire, devant ce Fils éternel du Très-Haut, devant cet Agneau qui ôte les péchés du monde. Excitez en vous une vive foi sur sa présence dans l'Eucharistie, un amour reconnaissant sur le gage qu'il vous a laissé de sa tendresse, une douleur amère sur les fautes journalières qui peuvent vous échapper, une confiance parfaite au secours de ce Dieu Sauveur dans les peines et les tentations dont vous êtes éprouvé. Tous les saints qui communiaient fréquemment étaient souvent prosternés devant les saints tabernacles, tantôt pour méditer la loi, tantôt pour bénir le nom du Seigneur par de saints cantiques, tantôt pour rendre au Sauveur ce culte intérieur qu'il exige encore plus que les louanges extérieures. J'entends par ce culte intérieur, les actes de foi, d'espérance, d'amour, qui sont essentiels à la vie chrétienne, mais qui doivent partir d'un cœur sincère.

Les visites du monde sont souvent dangereuses pour le salut; celles qui ont pour objet le sacrement qui renferme le corps et le sang de Jésus-Christ, sont toujours saintes, et rejaillissent jusqu'à la vie éternelle. Ames religieuses, que vous seriez coupables, si en communiant fréquemment, vous étiez dans une espèce d'indifférence pour venir honorer Jésus-Christ au saint sacrement. Des âmes occupées dans le monde, mais pénétrées de religion, quittent leurs occupations pour venir dans nos temples. Leurs adorations sont les plus profondes. Leur assiduité condamnera l'espèce d'insensibilité où vivent tant d'âmes qui ont renoncé au siècle, et qui négligent de venir rendre de fréquents hommages à Jésus-Christ, quoiqu'elles aient la facilité d'entrer à toute heure dans la maison de prière.

Lisez les vies de vos fondateurs, ils vous ont recommandé la communion fréquente; mais ils ont supposé que votre dévotion pour le sacrement de nos autels se manifesterait en même temps que vous multiplieriez vos communions. Dévotion au saint sacrement, dévotion la plus solide, la plus consolante; mais dévotion indispensable à toute âme qui communie fréquemment. A l'exemple des saints de votre ordre, qui recevaient souvent Jésus-Christ, contractez comme ces saints une étroite union avec votre adorable Médiateur, par des visites respectueuses, fréquentes et ferventes; et pour recevoir souvent cet adorable sacrement, vivez toujours saintement.

Vous souhaiteriez, après vos communions, vous entretenir avec Jésus-Christ, et avoir

des sujets de méditation qui vous en facilitent la pratique. Mais dans ces heureux moments où vous possédez votre Sauveur, le cœur doit plutôt se livrer à des sentiments affectueux, que l'esprit s'adonner à des réflexions spéculatives. Occupez-vous de ces paroles que le Fils de Dieu prononça étant près d'expirer sur la croix : *Mon Père, c'est entre vos mains que je remets mon esprit.* (Luc., XXIII.) Remettez à votre Dieu et à votre Sauveur votre âme, qu'il a daigné racheter de son sang, afin qu'en la jugeant selon les mérites de sa rédemption, vous ayez le bonheur de posséder dans le ciel celui que vous avez reçu sous les voiles eucharistiques, et de jouir de son adorable présence dans l'éternité bienheureuse.

CONFÉRENCE IX.

EXHORTATION SUR L'ORAISON

In meditatione mea exardescet ignis. (Psal. XXXVIII.)
En méditant, un feu embrâsera mon cœur.

L'oraison mentale est cette élévation intérieure de l'âme vers Dieu, qui donne tout le prix à la prière, même vocale. L'oraison mentale a été nécessaire dans tous les temps; elle doit être pratiquée, non-seulement par les fidèles qui sont dans le monde, mais par les âmes qui veulent se sanctifier dans la retraite. On joint à l'oraison des réflexions sur les vérités du salut, et on appelle *méditation* le temps consacré aux affections du cœur et aux réflexions de l'esprit. Autrefois les anciens Pères du désert travaillaient, priaient et méditaient en même temps; témoin celui qui pensait aux rigueurs de l'enfer, en considérant le feu qu'il allumait pour préparer le frugal repas de ses frères.

Les oraisons de ces solitaires étaient ferventes, puisqu'elles n'étaient continuées que selon le zèle de chacun (12). Actuellement, le temps consacré à l'oraison, est déterminé par une règle commune, et assez prolongé dans la plupart des congrégations nouvelles (13); mais ce temps n'est pas toujours passé aussi saintement qu'il devrait l'être. Quoiqu'on environne les autels, quoiqu'on paraisse recueilli et prosterné devant le saint sacrement, l'imagination a de la peine à se fixer à la considération des mêmes vérités; l'esprit est distrait, et l'ennui succède à un exercice qui a pour objet de parvenir à la perfection.

Vous faciliter la pratique de l'oraison, et vous faire connaître les fruits qu'elle doit produire en vous, tel est l'objet de cette conférence. 1° Comment pouvez-vous employer facilement et utilement le temps destiné à la méditation? 2° Comment devez-vous profiter pour votre sanctification de l'exer-

(12) Saint Benoît, au chapitre 20 de sa Règle, ne donne que peu de temps pour l'oraison en commun; mais il permet à chacun d'y revenir en particulier, selon le mouvement de l'Esprit-Saint.

(13) Saint François de Sales prescrit une heure et demie d'oraison par jour aux religieuses de la

Visitation; sainte Thérèse en marque deux heures; saint Vincent de Paul recommande une heure d'oraison, dès le matin, à ses missionnaires. Les Théatins institués pour la vie apostolique, ont une demi-heure, et le matin, et le soir, pour la même exercice.

cice de la méditation? Deux propositions qui font le partage de cet entretien.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

On a donné dans ces derniers temps beaucoup de traités sur l'oraison. On peut les lire avec fruit (14). Mais comme plusieurs de ces ouvrages sont un peu diffus, voici trois règles faciles pour bien employer le temps de l'oraison : *Lisez, réfléchissez, priez*. Lisez, voilà la préparation prochaine, et un moyen toujours assuré et présent pour éloigner dans le temps de l'oraison, les distractions involontaires de l'esprit. Réfléchissez, voilà l'exercice même de la méditation. Priez, mais priez dans toute la ferveur de votre âme; voilà l'essence et l'âme de l'oraison.

1° Préparez-vous à la méditation par la lecture, et revenez même à cette lecture, si vous ne pouvez éloigner de vous les distractions involontaires. Cet avis est d'autant plus important, que sainte Thérèse avoue (chap. 17 de la *Perfect.*) qu'elle a connu des âmes très-vertueuses, et *telles qu'elle s'estimerait heureuse de leur ressembler*, qui ne pouvaient faire l'oraison méthodique. Saint François de Sales dit aussi dans une de ses lettres (Ep. 43, l. VI) *que plusieurs religieux et autres ont été saints sans l'oraison mentale*, c'est-à-dire sans ces méditations prolongées, auxquelles on peut suppléer par une lecture réfléchie. Ces lectures sont nécessaires avant de commencer l'oraison, pour éloigner les distractions; elles le sont également pour ceux dont l'imagination est si vive, qu'elle peut à peine se fixer au même objet, ou pour ceux qui avouent qu'aucune idée ne se présente à leur esprit; enfin cette pratique est des plus importantes pour les âmes qui commencent à porter le joug du Seigneur, et qui n'ont encore fait aucun progrès dans les voies d'une piété solide. On quitte le monde souvent dans sa jeunesse; on entre dans l'état religieux; on avertit des novices qu'il y a un temps déterminé pour méditer (soit d'une demi-heure ou d'une heure, selon les différents usages des communautés); on lit deux fois par jour trois points de méditation, et ensuite on présume que des novices ont acquis la facilité de méditer. Mais qu'il est à craindre que le temps ne se passe à de vaines chimères, que l'imagination ne s'égare, et que dans un âge où les passions sont encore vives, l'esprit ne s'occupe, au temps même destiné à l'oraison, que d'objets vains ou peut-être dangereux! Pour prévenir ce danger et se pénétrer des vérités du salut, il faut donc fixer l'attention, et pour la fixer, prenez un livre et lisez-le de temps à autre, même pendant le temps de l'oraison : *tolle et lege*. Appliquez-vous ces paroles qui furent autrefois

adressées à Augustin, lorsque la grâce commença à l'éclairer et à le toucher. Toutefois, il est important et utile de faire la lecture du sujet de la méditation, avant le temps de l'oraison; mais cette lecture rapide ne suffit pas toujours pour fixer l'attention ou de ceux qui ont embrassé depuis peu la retraite, ou de ceux dont l'esprit est naturellement porté à la dissipation. Saint François de Sales, ce pontife si éclairé dans les voies de Dieu, ne se borne pas à dire qu'il faut se préparer à l'oraison par la lecture, mais il conseille encore de soutenir l'imagination au temps même de l'oraison, en revenant à cette lecture.

Prenez, dit le saint évêque de Genève, *un livre en main et lisez-le avec attention jusqu'à ce que votre esprit soit réveillé et remis en vous* (15). Si saint François de Sales donnait ce conseil, comment des supérieurs pourraient-ils s'opposer à ceux qui suivraient cette pratique? Il faut encore remarquer que quelque multipliés que soient les livres de méditations, le sujet en est souvent trop court pour un esprit vif et volage, ou pour une imagination un peu pesante. Les points de méditation sont à peine lus, que déjà on les a presque oubliés. On a même trop varié ces sujets de méditation, et il arrive que de cette variété de réflexions aucune vérité n'est sérieusement approfondie. Ne vaudrait-il pas mieux prendre un discours suivi ou un traité de piété un peu étendu qu'on considérerait plusieurs jours de suite? L'esprit alors frappé de la même vérité se l'inculquerait davantage. Plus on lirait les mêmes maximes, plus elles pénétreraient le cœur. Il est donc essentiel, pour bien employer le temps de la méditation, de faire un choix de lecture suivie sur le même sujet; mais il ne faudrait pas dans ce choix se proposer la beauté du style, ou la variété des expressions; il faut n'avoir en vue que d'être touché, éclairé et instruit sur la pratique de ses devoirs. Une demi-heure donnée à l'oraison vous a peut-être paru jusqu'ici un temps trop long; mais ce temps vous paraîtra bien court, si vous voulez suivre le conseil qu'on vient de vous proposer. Revenez souvent aux mêmes vérités, afin qu'elles puissent faire impression sur vous. Lisez lentement et attentivement pour pouvoir graver dans votre cœur les sentiments et les affections qui vous sont proposés. Ne cherchez dans ces lectures qu'à purifier votre conscience. Bornez-vous alors aux livres qui traitent de la science des saints, qui vous rappellent le souvenir des fins dernières, la pratique des vertus chrétiennes, la fidélité à vos vœux et à vos règles et qui vous portent à un sincère mépris de vous-même, à une grande douceur envers le prochain et à un saint usage des sacrements.

(14) Saint François de Sales a plusieurs chapitres sur l'oraison dans la *Vie dévote*. On a aussi les *Traité de Grenade*, de Rodriguez sur l'*Oraison*. La quatrième conférence du XII^e volume de celles de

Luçon sur le même sujet, est écrite avec précision.

(15) Saint François de Sales donne ce conseil dans le livre qu'il a intitulé *Vie dévote*, chr. 9.

Il y a plusieurs degrés, dit saint Bernard, dans la vie intérieure. Le premier est la lecture spirituelle; le second est la méditation; le troisième l'oraison. L'oraison est tiède et languissante, si on n'a médité auparavant : *Oratio sine meditatione est tepida*. Mais, ajoute ce Père, la méditation sans la lecture n'est que dissipation : *Meditatio sine lectione erronea*. C'est donc la lecture, ajoute encore le saint abbé, qui dispose notre esprit à réfléchir, notre cœur à prier : *Lectio nos ad orationem instruit*. Ne vous plaignez plus de vos distractions, la source de ces distractions n'a peut-être pour principe que la négligence que vous avez de recourir à la lecture, lorsque vous vous proposez de méditer : *Meditatio sine lectione erronea*. Réprimez votre curiosité, il n'est pas nécessaire de chercher tous les jours de nouveaux sujets de réflexions; vous pouvez revenir souvent à la même vérité. Car, comme dit saint Bernard, une lecture trop variée fait peu d'impression et s'efface presque aussitôt de la mémoire : *Varia lectio leviter adintrat, levius recedit a memoria*. Interrompez ensuite votre lecture pour réfléchir et méditer; second moyen pour bien employer le temps de l'oraison.

2° Qu'est-ce que méditer? C'est réfléchir sérieusement sur un objet qui a rapport à la religion ou à quelque vérité du salut. Pourquoi les péchés se multiplient-ils dans le monde? Parce que communément on y vit sans réflexion, soit par rapport à Dieu, soit par rapport à l'éternité : *La terre est dans une extrême désolation*, dit un prophète, *parce qu'il n'y a personne qui fasse d'utiles et de saintes réflexions*. (Jerem., XII.) Qui pourrait, en effet, s'exposer à perdre la grâce, si on considérait sérieusement et souvent qu'un péché mortel, fût-il unique, peut être suivi dans un moment d'une éternité malheureuse? Qui serait dévoré d'ambition, s'il réfléchissait sérieusement sur la brièveté et l'incertitude de la vie? Qui chercherait des plaisirs criminels, s'il pensait des temps à autre qu'un feu dévorant et éternel est réservé à ces plaisirs funestes?

Il suffit pour méditer de repasser dans son esprit quelque maxime de l'Evangile, et ensuite entrer en discussion avec soi-même pour se demander compte de l'état où on est devant Dieu et de la manière dont on pratique la loi. La méditation ne consiste pas dans la suspension des sens, ou dans les extases, ou dans d'autres voies extraordinaires, par lesquelles Dieu a conduit quelquefois des âmes privilégiées dans l'ordre de la grâce. Méditer, c'est considérer un point de morale que vous aurez lu, ou une vérité qu'un ministre de l'Evangile vous aura annoncée, ou un avis que vous aura donné un supérieur ou un confesseur. La méditation est plus facile que vous ne pensez. Par exemple, après avoir lu un discours sur la préparation à la mort, demandez-vous à vous-même si vous seriez actuellement en état de paraître, je ne dis pas

sans crainte, tous les justes ont craint, mais avec quelque confiance, au tribunal de celui qui sonde les cœurs. De même après une lecture sur la nécessité de la pénitence, examinez dans la méditation quelle douleur vous avez de vos péchés, quelle sincérité vous avez apportée à vos confessions, quel moyen vous prenez pour satisfaire à la justice divine. Vous rappelle-t-on que la méditation prive le prochain du bien le plus précieux; considérez si dans vos discours vous ne dévoilez pas les défauts de vos frères, et si vous voudriez qu'on dit de vous tout ce vous dites d'eux. Tel est l'exercice facile de la méditation. Si l'intérêt porte les personnes du monde à réfléchir continuellement sur leurs affaires temporelles, la piété doit porter une âme consacrée à Dieu à réfléchir sans cesse sur les maximes de Jésus-Christ et sur les devoirs de son état.

Il faut prendre garde, à l'oraison, de perdre le temps à des pensées abstraites qui ne tendent qu'à une stérile spéculation. Considérez la loi pour agir et pour y conformer votre vie. Méditez sur les sages règlements de vos fondateurs, sur les exemples des saints de votre état, sur les moyens que vous devez prendre pour être plus fervent dans la prière, plus charitable dans vos discours, plus fidèle à la pratique de vos vœux, plus édifiant dans toute votre conduite. On médite toujours bien, dès qu'en réfléchissant sur ses obligations et sur ses infractions, on se propose de servir Dieu avec plus de fidélité et de ferveur. On peut répondre à ceux qui objectent que la multitude des distractions vient les troubler, que pour l'ordinaire ces distractions sont l'effet d'une dissipation habituelle ou d'une foi languissante. Vivez avec plus de recueillement, ayez une foi plus vive, une piété plus sincère, et alors, loin de réfléchir sur des objets frivoles, vous vous occuperez au temps de l'oraison des objets qui intéresseront uniquement votre conscience et qui auront rapport à l'éternité. Vous aurez moins de distractions dès que vous estimerez l'exercice de la méditation, et dès que vous serez intérieurement persuadé que c'est un des moyens les plus capables de vous exciter à la pénitence ou à la persévérance.

La méditation éclaire Augustin, et bientôt il quitte les voies du péché pour suivre les impressions de la grâce. Il considère que son cœur sera toujours inquiet, et agit jusqu'au moment où il se fixera vers Dieu, et il s'écrie : *Beauté toujours ancienne, beauté toujours nouvelle, je vous ai trop tard aimée!* Arsène considère la vie, les exemples de celui qui était le patriarche des solitaires; il réfléchit, il médite sur la vie de saint Antoine, il est ému, touché, il quitte les délices de la cour, il va dans le désert pour ne plus s'occuper que des années éternelles et du service du plus grand de tous les maîtres. Dans le dernier siècle, le célèbre réformateur de la Trappe réfléchit sur les années de sa jeunesse et sur la nécessité de marcher dans la voie étroite : *Je*

suis, dit-il, dans l'erreur (16), à moins que je ne m'aveugle jusqu'à croire que l'Evangile me trompe; et il quitte le séjour d'une terre agréable, il renonce à la pluralité de ses bénéfices, il embrasse l'état pour lequel il avait naturellement le plus d'opposition, il prend pour vêtement un habit vil à ses yeux, il se cache dans une solitude où il renouvelle une pénitence qui effraie la nature et qui fait encore l'objet de l'admiration de l'Eglise. Tels sont les fruits de la méditation. Aussi le Prophète s'écrie-t-il : Heureux celui qui médite nuit et jour la loi du Seigneur, il est semblable à un arbre planté sur le bord d'une eau courante, qui ne manque pas de porter du fruit dans son temps. (Psal. I.) Notre cœur est sujet à mille mauvais desirs. En méditant la loi pure et sans tache, nous serons moins assaillis de tentations, du moins nous aurons plus de motifs pour les rejeter et en triompher. A la lecture et à la méditation doit succéder l'oraison, c'est le conseil de saint Jérôme : *Lectioni succedat oratio*. Priez, mais priez dans toute la ferveur de votre âme; troisième réflexion.

3^e La méditation n'est pas une simple spéculation de l'esprit. Il faut, après la considération que la volonté agisse, que le cœur s'unisse à l'auteur de son être par les actes les plus fervents. Quels sont surtout ces actes que vous devez vous rendre familiers dans l'oraison? Je dis d'abord *acte d'adoration*. Adorez cette puissance infinie qui a tout créé, de qui tout dépend, et qui peut tout anéantir. Répétez intérieurement ces paroles de David : *Vos mains, ô mon Dieu, m'ont formé*. (Psal. CXVIII.) Mon sort pour la fin de ma vie et pour l'éternité dépend de vous seul, auteur de mon être. Vous êtes mon premier principe et ma dernière fin, vous avez connu toutes mes pensées avant que je pusse en former aucune, et vous avez découvert toute la suite de ma vie. (Psal. CXXVIII.) Aux actes d'adoration joignez les *actes de foi*. Reconnaissez le bonheur que vous avez d'être appelé à la seule vraie religion qu'il y ait sur la terre, et dites tous les jours dans votre oraison : Seigneur, vous m'avez fait une grâce que vous n'avez pas accordée à tant d'autres peuples nés dans l'idolâtrie, le paganisme et l'hérésie. Je vous bénis mille fois des lumières que vous m'avez données par ma vocation à la foi. Ensuite excitez en vous un vif et sincère repentir de toutes les fautes de votre vie. Offrez à Dieu le sacrifice d'un cœur contrit et humilié, c'est un des exercices les plus importants que de *repasser dans l'amertume de son âme toutes les années et tous les jours de sa vie où on a eu le malheur de vivre éloigné de Dieu*. (Isa. XXXVIII.) Il n'y a point d'illusion à craindre lorsqu'on s'occupe fréquemment du nombre et de la grandeur de ses péchés pour en gémir devant le Seigneur. Une oraison faite dans ces dispositions d'une componction vive et animée, est digne d'un Dieu qui se plaît à combler de ses grâces

les âmes touchées de leurs égarements passés. Il n'est donc pas nécessaire d'avoir de grandes lumières pour bien faire l'oraison, puisque les âmes les plus simples peuvent exciter en elles une vive douleur d'avoir offensé le Dieu de sainteté, et ce sentiment, dès qu'il part du cœur, est plus essentiel à l'oraison que les spéculations de l'imagination. Ainsi, celui qui serait dépourvu de tous les talents, ferait une excellente oraison en répétant souvent ces paroles : *O vous qui m'avez formé, ayez pitié de moi*. Dites en vous humiliant comme le publicain, Seigneur, *soyez-moi propice*, parce que j'ai péché contre vous. Reprochez-vous votre langueur et votre tiédeur dans la prière, votre défaut de préparation en recevant les sacrements, les infidélités que vous avez commises contre les promesses, soit de votre baptême, soit de votre consécration religieuse. Détestez vos péchés contre la charité due au prochain que vous avez offensé et scandalisé. Conjurez le Seigneur d'oublier, non-seulement vos fautes de fragilité, mais encore celles que vous avez commises avec réflexion et advertance. Plus votre douleur sera profonde, plus votre oraison sera parfaite.

Aux sentiments de contrition joignez des sentiments de reconnaissance. Que de grâces n'avez-vous pas reçues de la miséricorde divine! Combien n'avez-vous pas éprouvé d'inspirations secrètes! Combien même de bienfaits dans l'ordre de la nature! C'est surtout dans le temps de votre méditation que vous devez inviter, comme le Prophète, toutes les puissances de votre âme à bénir le Seigneur. (Psal. CII.) David répète dans un seul psaume jusqu'à vingt-sept fois, *que la miséricorde du Seigneur est infinie, et qu'elle n'a point de bornes*. Que votre cœur s'abandonne aux mêmes actions de grâces et aux mouvements du plus sincère amour. La manière d'aimer Dieu, dit saint Bernard, c'est de l'aimer sans mesure. Offrez tout votre cœur à un Dieu qui exige que son amour règne en vous au-dessus de toute autre affection, et répétez pendant l'oraison ces paroles du Prophète : *Qu'y a-t-il pour moi dans le ciel, et que désirerais-je sur la terre hors vous, qui êtes le Dieu de mon cœur et mon partage pour l'éternité?* (Psal. LXXII.) C'est vous que j'aime préférablement à tout, et en vous aimant dans le temps, j'espère vous aimer éternellement.

Quelques grâces que Dieu vous ait faites dans l'oraison, quelques lumières qu'il vous ait communiquées, quelque résolution que vous ayez prise de vivre avec plus de ferveur, pénétrez-vous cependant de l'humilité la plus profonde, en vous rappelant le souvenir de vos péchés passés et vos mauvais penchants. Le pharisien pensait aux défauts du publicain, et il se faisait illusion sur ses fausses vertus, et croyait même être animé d'un saint zèle pour la loi. Apprenez de cet exemple à ne pas présumer de vous-même.

Réfléchissez sur les vertus de ceux qui pratiquent la loi mieux que vous. Sortez de l'oraison rempli d'indulgence pour excuser les défauts du prochain, et pour humilier votre amour-propre et votre orgueil, rappelez-vous continuellement vos propres imperfections. Dès que vous aurez l'humilité du cœur, vous aurez le principe de toutes les vertus. Dites souvent comme saint Philippe de Néri : Si vous ne veillez sur moi, ô mon Dieu, je crains de perdre à chaque instant votre grâce. Quoiqu'il y ait longtemps que vous pratiquiez les exercices de la vie religieuse, ne croyez pas avoir fait plus de progrès devant Dieu qu'aucun de ceux avec qui vous vivez. Les jugements de Dieu sont profonds, et il n'y a que *celui qui s'humiliera qui sera glorifié.* (Matth., XXIII; Luc., XIV.) Ce n'est point précisément par les œuvres extérieures qu'on plaît au scrutateur des cœurs, c'est surtout par le mépris de soi-même, par la défiance qu'on a de ses propres forces et par une vigilance continuelle pour réprimer tous les mouvements de complaisance qu'on pourrait avoir dans les œuvres de piété qu'on pratique. Dieu révéla à saint Antoine, pour lui inspirer encore une humilité plus profonde, l'éminente perfection d'un simple artisan d'Alexandrie qui, sans vivre dans un désert, avait acquis de grands mérites dans une vie en apparence commune et ordinaire.

Enfin demandez dans l'oraison toutes les vertus qu'exigent la sainteté du christianisme et la profession religieuse. Demandez l'esprit de charité et d'humilité, le détachement des biens de la terre, la patience dans les épreuves et les maladies; vous trouverez de grands sujets d'oraisons dans cette multitude de grâces à obtenir. Demandez surtout le don de la persévérance finale, la grâce de bien recevoir vos sacrements à l'heure de la mort, et de pouvoir expirer en proférant un acte d'amour pour le Dieu qui vous a créé, qui vous a racheté, qui doit vous juger.

Suivez, pour le temps de l'oraison, les règles qui viennent d'être exposées. 1° Disposez-vous à l'oraison, et soutenez votre attention par la lecture. 2° Réfléchissez sur les maximes que vous avez lues. 3° Unissez-vous à Dieu par des actes fervents. Cette méthode est facile et abrégée; elle est sûre; elle n'expose à aucune illusion; elle est à la portée de tous les esprits.

Quels fruits devez-vous retirer de l'oraison; seconde réflexion et sujet de la seconde partie de cette conférence.

SECONDE RÉFLEXION.

L'oraison doit avoir pour objet l'accomplissement de la loi. Rappelez vous ces paroles de Jésus-Christ : *Ce n'est pas celui qui dit : Seigneur, Seigneur, qui sera sauvé, mais celui qui aura fait la volonté de mon Père.* (Matth., VII.) Le fruit général que vous devez retirer de la méditation, c'est la sanctification de votre vie. Mais comme cette idée serait trop générale, l'oraison doit produire ces trois salutaires effets; 1° un souvenir

fréquent de la présence de Dieu, 2° la vigilance pour vous corriger de vos défauts, et surtout une attention sérieuse pour réprimer le défaut dominant, 3° la ferveur dans vos exercices.

1° Quel est le premier effet d'une bonne oraison? Le souvenir fréquent de la présence de Dieu dans les différentes actions de la journée. Il faut souvent penser à un Dieu qui ne cesse de penser à nous. Si mon esprit s'élève vers le ciel, s'il s'abaisse sur la terre, dit le Prophète, tout me rappelle l'immensité de l'Etre suprême. Appliquez-vous à vous convaincre chaque jour dans l'oraison que Dieu voit tout, qu'il considère tout, qu'il examine tout. Il voit tout, vos pensées les plus secrètes doivent donc être dignes d'un Dieu qui est la sainteté même. Il considère tout, le motif de vos actions doit donc être rapporté à sa gloire. Il examine tout, votre vie doit donc être pure et fervente. Quelle serait votre illusion, si après avoir passé quelques moments à penser à Dieu dans votre oraison, vous ne vous occupiez presque plus du souvenir de sa présence dans les différentes actions de la journée! Qu'el fruit retireriez vous d'une multitude d'actions où vous agiriez plutôt par humeur que par amour pour Dieu? Que d'omissions dans vos exercices de piété, dès que la présence de Dieu ne vous servirait plus de motifs pour y être fidèle! La présence de Dieu dans toutes les circonstances de la vie, voilà le fruit qu'ont retiré de l'oraison les plus grands maîtres de la vie spirituelle.

* Cette présence non-seulement détourne du mal, mais elle porte au bien. La tentation se dissipe lorsqu'on se rappelle la pensée d'un juge sévère, et le travail est repris avec joie, lorsqu'on se rappelle l'idée d'un Dieu rémunérateur. Le solitaire se perd dans sa solitude, s'il ne se pénètre souvent de la grandeur de celui pour qui il a renoncé au commerce des hommes, et on néglige sa perfection dans la vie religieuse, si on n'a un fréquent retour vers Dieu dans ses actions.

La présence de Dieu ne demande pas, comme quelques-uns se le persuadent, de contention d'esprit pour s'occuper d'objets qu'on ne voit pas; il n'est pas nécessaire que vous vous représentiez Jésus-Christ conversant à présent comme il conversait avec ses apôtres; ces idées ont peut-être été utiles à quelques âmes; mais l'exercice de la présence de Dieu, qui doit être un effet de votre oraison, consiste, ou à rapporter de temps à autre telle action particulière à la gloire du Seigneur; ou dans cette action même à s'unir à Dieu par les saints mouvements qu'inspire son amour. Ainsi de l'oraison mentale, il faut passer aux oraisons jaculatoires, c'est-à-dire à des élévations courtes et fréquentes vers celui qui exige le cœur, et tout le cœur de l'homme.

Des séculiers, des mercenaires, des hommes grossiers, se rappellent dans la journée la présence de Dieu; on les voit s'imprimer sur le front le signe auguste de la croix à

différentes heures du jour. Le laboureur, au milieu du champ qu'il arrose de ses sueurs, pense à son Dieu. Serait-il possible qu'une âme retirée du monde, et qui environne ses autels, fût moins sensible au souvenir de cette présence que des âmes occupées des affaires du siècle? Si un religieux ne retire pour fruit de son oraison l'attention à la présence de Dieu, il sera bientôt sans vertus, et il perdra l'amour de son état. Notre esprit a toujours besoin d'un objet qui l'occupe; si ce n'est pas à Dieu qu'il s'attache, c'est vers le monde qu'il se fixera. Les amusements frivoles dissiperont les résolutions qu'on a dû prendre dans ces moments précieux qu'on a passés au pied des autels et de son crucifix. Souvenir de la présence de Dieu, premier fruit de l'oraison. A ce souvenir, joignez la vigilance pour vous corriger des défauts que vous avez remarqués en vous.

2° Il y a bien des personnes qui font l'oraison; mais il y en a peu qui en retirent tout le fruit qu'elle doit produire, puisqu'il y en a peu qui se corrigent de leurs défauts. Le changement du cœur, et de tout le cœur, voilà l'effet que doit produire cet exercice. Vous méditez, par exemple, sur la nécessité de mener une vie occupée, quel doit être le fruit de cette réflexion? De laisser une multitude d'entretiens superflus, de donner chaque jour des heures fixes à un travail utile, de remplir les devoirs que prescrit votre état. Vous méditez sur la nécessité de mener une vie pure, quel doit être le fruit de cette considération? D'éviter toute lecture dangereuse, de ne point accorder au corps une nourriture trop sensuelle, d'élever votre cœur à Dieu aussitôt que vous vous apercevez de la tentation. Vous méditez sur l'attention que vous devez avoir en récitant les divins cantiques, quel doit être le fruit de cette oraison? De dire vos offices au temps prescrit, de ne les pas précipiter, de ne les pas interrompre sans nécessité, d'animer d'un culte intérieur celui que vous rendez à Dieu extérieurement.

Bien méditer, c'est se proposer de réduire en pratique les vérités qu'on a considérées. Mais que de méditations inutiles, stériles et infructueuses qui ne sont suivies d'aucune vigilance pour réprimer les passions intérieures de l'âme! On médite sur la douceur et on suit hors du temple les mouvements de sa colère et de son ressentiment. On médite sur la charité et on est toujours médisant. On médite sur la résignation aux volontés de Dieu et on murmure, on se décourage dès que l'épreuve vient. Il faut donc combattre contre soi-même après l'oraison. Il faut, après avoir examiné quelle est sa passion dominante, s'appliquer à réprimer cette passion qui est la source et le principe ordinaire de ses fautes habituelles.

On ne se perd pas toujours par la multitude des vices, chacun à un défaut particulier qui domine le plus en lui, et c'est ce défaut dont il faut demander à Dieu de

triompher et dont il faut ensuite arrêter les effets. Etes-vous d'un tempérament colére? Manifestez après l'oraison quelque acte de douceur, pour imiter Jésus-Christ même, qui nous a dit d'apprendre de son exemple à pratiquer cette grande vertu. Etes-vous porté à censurer le prochain dans vos discours? Proposez-vous de garder le silence sur les défauts dont vous êtes témoin. Occupez-vous des vôtres et rectifiez-les. Etes-vous vain et orgueilleux? Appliquez-vous à réprimer cette hauteur, ne vous élevez au-dessus de personne, obéissez avec docilité à vos supérieurs et respectez les talents de vos égaux. Etes-vous lent, paresseux? Soyez plus actif, plus laborieux. Etes-vous au contraire trop empressé dans vos actions? Modérez un peu cette activité. Enfin combattez le vice qui domine en vous par la vertu qui lui est opposée; voilà un des grands fruits de l'oraison, et c'est par cette pratique que saint François de Sales, d'un tempérament naturellement vif, devint un modèle de douceur.

Veillez et priez (*Matth.*, XXVI; *Marc.*, XIV), disait le Sauveur à ses apôtres. Pour pratiquer cette maxime il faut joindre à l'oraison la vigilance pour réprimer ses passions. Veillez sur votre cœur, sur vos sens, sur vos pensées, sur vos désirs, sur vos paroles, sur vos actions, sur vos devoirs, sur votre humeur, enfin sur votre penchant dominant. L'exercice de la méditation, en produisant en vous le souvenir fréquent de la présence de Dieu et vous excitant à réformer vos défauts, doit vous inspirer la ferveur dans vos exercices.

3° Après la méditation ayez plus de zèle pour marcher dans la voie étroite, soyez plus recueilli, plus obéissant, plus détaché des biens de la terre, plus mortifié; soyez plus fidèle à vos règles, imitez les exemples des âmes plus régulières avec qui vous vivez, édifiez votre communauté, enfin répondez à toute la sainteté, à toute la perfection de l'état religieux. Ne vous bornez pas à de simples velléités, à de simples soupirs, à de stériles sentiments. Que la ferveur que vous avez eue dans l'oraison soit suivie de la même ferveur dans vos actions. Votre esprit, éclairé par la méditation, doit se porter avec plus de vivacité et plus d'empressement à une pratique exacte et constante de tous vos devoirs. Vous avez multiplié dans l'oraison les actes de contrition, de bon propos, d'amour pour Dieu, que ces actes influent ensuite sur vos pensées et sur vos œuvres. Lorsque les saints avaient médité la loi du Seigneur, la ferveur les portait non-seulement à éviter les péchés les plus légers, mais encore à assurer, selon les paroles de l'Apôtre, leur élection par des œuvres dignes d'être écrites dans le livre de vie. Ils ne désiraient pas avoir des ravissements dans la méditation, mais ils désiraient être plus fervents dans l'oraison, porter le joug du Seigneur avec plus d'ardeur, avoir une foi plus vive, une espérance plus animée, un amour plus

parfait. Bornez, si vous voulez, toutes vos demandes dans l'oraison à obtenir la ferveur, car elle renferme la pratique de toute la loi.

En sortant de l'oraison que le feu divin qui embrasait vos saints instituteurs se manifeste dans votre conduite. Donnez à cet exercice qui a sanctifié un grand nombre d'âmes tout le temps que votre règle prescrit, et pendant que les personnes du monde sont obligées de s'occuper de leurs affaires temporelles, goûtez le bonheur que vous avez d'être dans un état où un de vos principaux devoirs est de méditer la loi du Seigneur.

Voici les conseils que donnait sur l'oraison cet illustre abbé, réformateur de la Trappe, qui dans le dernier siècle a retracé et renouvelé la pénitence des premiers solitaires. La noblesse des expressions se fait remarquer dans tous ses ouvrages ; mais ici la précision, la brièveté, la clarté se manifestent dans les règles qu'il propose sur l'oraison aux fervents solitaires qu'il conduisait dans les voies de la perfection. (*Devoirs monast.*, ch. 21.)

Lorsque vous vous mettez devant Dieu pour le prier, chassez de son temple tout ce qui n'y doit point être et qui ne convient point à une action si élevée, suivant l'exemple de Jésus-Christ, qui ne voulut rien souffrir dans sa maison qui ne fût saint, parce qu'elle était destinée à la prière; je veux dire, rejetez toute vue comme toute affection des créatures, afin qu'il soit votre unique objet et que vous n'ayez que lui seul devant les yeux. Commencez toujours votre oraison par une profonde reconnaissance de votre néant dans une foi vive en cette promesse du Saint-Esprit : LA PRIÈRE DE CELUI QUI S'HUMILIE PERCERA LES NUES. (Eccli., XXXV.) Après cette préparation à l'oraison, voici les règles que trace ce pieux abbé pour l'oraison : 1° *Soit que vous preniez pour sujet de votre oraison les vérités ou les mystères, considérez-les avec attention, méditez-les avec soin.* 2° *Faites qu'ils vous pénètrent, qu'ils échauffent votre zèle, qu'ils excitent votre piété et qu'ils produisent en vous de saintes affections.* 3° *Entrez dans une discussion exacte de vous-même, jugez-vous avec sévérité en montrant à Dieu vos nécessités et toutes vos plaies, afin qu'il vous juge dans sa miséricorde.* 4° *Pour que votre prière ne se passe pas dans de simples mouvements ou de pieuses réflexions, prenez des résolutions sur vos nécessités spirituelles pour la correction de vos mœurs et la règle de votre vie, selon les défauts que vous voulez éviter ou les vertus dans lesquelles vous voulez devenir plus parfait.* 5° *Rendez grâces à Dieu de ce qu'étant indigne de paraître devant lui, il a daigné vous souffrir en sa présence. Enfin,*

pour vous faciliter ces pratiques, servez-vous des endroits de vos lectures qui vous ont touché et édifié davantage et des pensées les plus capables d'animer votre piété.

Voilà en peu de mots l'abrégé des différentes règles qu'ont données plusieurs auteurs sur l'oraison. Ces conseils renferment une pratique facile et aisée, et sont donnés par un réformateur célèbre, soit par la profondeur de son génie, soit par ses talents, soit par ses vertus, soit par ses lumières dans la direction des âmes. Ressouvenez-vous surtout que la ferveur dans la prière est un don de Dieu qu'il faut demander. Cherchez le Seigneur avec simplicité et vous le trouverez. Combien d'âmes pieuses dans le monde qui font tous les jours l'oraison sans autre méthode que de recourir à Dieu avec droiture !

Ranimez votre zèle pour bien prier, et demandez les mêmes vertus que demandait saint Bernard. *Dieu veuille*, disait ce grand saint (17), *que j'aie la paix de l'âme la douceur et le repos d'une bonne conscience, l'esprit de miséricorde, de simplicité et de charité envers le prochain, le don de me réjouir avec ceux qui sont dans la joie, et de pleurer avec ceux qui pleurent; je ne demande pas à Dieu d'autres dons plus éclatants, je les laisse aux apôtres et aux hommes apostoliques.*

Redevable de dix mille talents à la justice divine, proposez-vous de gagner les indulgences accordées (18) aux âmes fidèles qui sont assidues à méditer la loi du Seigneur.

Si Dieu vous éprouve par l'infirmité, faites une oraison proportionnée à votre faiblesse. Vous pouvez alors prendre souvent l'image de Jésus-Christ, embrasser respectueusement votre crucifix, et dire avec foi et dans une parfaite soumission : Seigneur, *que votre volonté soit faite* (*Matth.*, XXVI); ou comme disait saint Pie dans ses souffrances, *si vous augmentez mes douleurs, augmentez ma patience.* Les oraisons jaculatoires suffisent, lorsque la maladie empêche l'application de l'esprit. Unissez-vous à Dieu dans le temps par l'oraison, afin de lui être uni dans l'éternité.

CONFÉRENCE X.

EXHORTATION SUR L'OFFICE DIVIN.

Septies in die laudem dixi tibi. (*Psal.* CXVIII.)

Sept fois par jour, j'ai prononcé les louanges du Seigneur.

Les personnes consacrées à Dieu doivent imiter ce saint zèle du Prophète pour bénir le nom du Seigneur. David s'acquittait sept fois par jour de ce saint exercice ; telle est l'obligation principale de l'état religieux. Vous avez renoncé par votre profession aux affaires profanes. Votre principal exercice doit être de bénir celui qui vous a séparé du

(17) « *Utinam detur mihi pax, bonitas, gaudium in Spiritu sancto, misereri in hilaritate, tribuere in simplicitate, gaudere cum gaudentibus, flere cum flentibus, et his contentus ero. Cetera sanctis apostolis, virisque apostolicis derelinquo.* »

(18) Benoît XIV a accordé une indulgence plénière tous les mois à ceux qui, étant assidus à faire un quart-d'heure d'oraison chaque jour du mois, se confesseront, communieront et prieront pour les fins ordinaires.

monde pour environner ses autels. *Louez le Très-Haut*, dit le Prophète, *dans ses grandeurs, louez-le dans ses saints.* (Psal. CL.) Chacun, dans une maison religieuse, a différents emplois, selon ses différents talents; mais l'office divin est une obligation commune dont il faut vous acquitter avec zèle. Quoique le premier hommage que Dieu exige de nous soit celui de nos cœurs, nous devons aussi à la majesté divine le tribut de nos lèvres. L'office divin n'est pas d'un simple conseil; on est obligé de le réciter chaque jour. L'impossibilité peut seule en dispenser. Cette récitation n'est pas une pratique nouvellement introduite dans l'Eglise. Dès les premiers commencements du christianisme, saint Paul disait aux Ephésiens : *Entretenez-vous ensemble des psaumes, des hymnes et des cantiques spirituels, chantant et psalmodiant du fond de vos cœurs à la gloire de Dieu.* (Ephes. V.) Tel fut l'objet parmi les fidèles de ces vigiles, c'est-à-dire de ces saintes assemblées, où pendant les ténèbres de la nuit, on s'unissait ensemble pour glorifier le Seigneur. Ce zèle des premiers chrétiens s'est ralenti dans le monde, mais ce même zèle doit se perpétuer dans les maisons consacrées au Seigneur.

Quelles obligations avez-vous à remplir par rapport à l'office divin?

Quels avantages renferme le zèle pour l'office divin? Deux réflexions qui seront le partage de cette conférence.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

On peut distinguer trois obligations par rapport à l'office divin. Vous devez, 1° le réciter avec attention; 2° avoir un saint zèle pour assister aux offices publics; 3° les célébrer avec piété et modestie.

1° Premier devoir, il faut réciter l'office avec attention. Quoi qu'il y ait eu des théologiens assez relâchés dans leurs maximes pour décider qu'on remplissait le précepte de l'office divin en ne satisfaisant qu'extérieurement aux prières, il serait téméraire de suivre un sentiment aussi erroné, que l'Eglise a frappé de ses censures. Une proposition aussi destructive de la sainteté du culte, portait en elle-même sa condamnation. Une formule de prière récitée sans esprit intérieur, pourrait-elle être une vraie prière, et l'Eglise n'exigerait-elle qu'une répétition de paroles où le cœur n'eût point de part? L'Esprit-Saint ne prononce-t-il pas anathème contre celui qui fait l'œuvre de Dieu négligemment? Jésus-Christ n'a-t-il pas réprouvé le culte des pharisiens, qui n'était qu'extérieur? *Ce peuple*, disait le Sauveur, *m'honore des lèvres; mais leur cœur est loin de moi.* (Matth., XV.) Ce n'est donc point celui qui profère seulement des cantiques, mais celui qui les prononce avec un esprit pénétré du sens des paroles de l'Esprit-Saint, qui mérite d'être exaucé à l'exemple de l'Apôtre, qui disait : *Je bénirai le nom de Dieu avec toute l'affection de mon âme.* (I Cor., XIV.) L'attention est donc nécessaire pour remplir

le précepte de l'Eglise par rapport à l'office divin.

Pour fixer son imagination et avoir le recueillement intérieur pendant la récitation des divins cantiques, voici les moyens que vous devez prendre : 1° Préparez votre âme avant d'invoquer le Seigneur; 2° récitez vos offices dans un endroit éloigné des objets qui pourraient vous dissiper; 3° entrez dans le sens des psaumes; 4° revenez à Dieu lorsque vous vous apercevez des distractions presque inévitables de l'imagination.

Le premier moyen pour bien prier est renfermé dans ces paroles du Sage (Eccli., XVIII) : *Préparez votre âme avant la prière.* Si cette préparation est utile et nécessaire, elle est facile; elle consiste à se rappeler la grandeur de Dieu avant de l'invoquer, à prier l'Esprit-Saint d'éloigner les pensées étrangères qui pourraient vous dissiper, à mettre toujours quelque intervalle entre la récitation des divins cantiques et un travail qui aurait pu vous appliquer totalement. Ne venez pas au chœur après une conversation où l'esprit aurait été trop distrait, sans vous rappeler que ce n'est plus aux créatures que vous allez parler, mais au Créateur. Sainte Thérèse estimait cette préparation si nécessaire, qu'elle a établi dans l'ordre des Carmélites que chaque office fût précédé d'un signal qu'on appelle communément la préparation à l'office. Telle est la pratique de ces vierges ferventes qui, vivant dans une entière séparation du monde, emploient toujours quelques moments à se pénétrer du plus profond respect pour la majesté divine, avant de s'acquitter du tribut de louanges que l'Eglise prescrit. Imitez un tel exemple, et si vous aviez de la peine à rentrer en vous-même, parce que la vivacité de votre imagination vous représenterait des objets capables de vous dissiper, vous pourriez tellement disposer vos exercices, que les lectures saintes, que vous faites chaque jour, précédassent quelque partie principale de l'office. Les pieux sentiments qu'excitent ces lectures, rendent une âme toute disposée à la prière. Si on ne peut toujours suivre cette pratique, on peut du moins en tout temps faire quelques réflexions et sur les perfections d'un Dieu à qui on va adresser ses vœux, et sur la distance infinie qu'il y a entre une simple créature et l'Etre souverain. On peut réfléchir sur l'obligation honorable dont on est chargé par l'Eglise d'intercéder pour le salut des peuples, et se rappeler qu'on ne doit pas seulement prier pour ses besoins, mais pour toute l'Eglise militante et l'Eglise souffrante. Lorsqu'on a ces intentions avant de commencer l'office, on le dit avec plus de ferveur.

Le second moyen de dire l'office avec attention, est de le réciter dans un endroit où on soit éloigné des différents objets qui produiraient nécessairement diverses distractions. C'est pourquoi le Sage nous dit : Lorsque vous allez prier, *ne soyez pas comme un homme qui tente Dieu.* (Eccli., XVIII.) Ce serait se tenter soi-même, que

de dire des offices lorsqu'on serait exposé à entendre des discours frivoles. Quoiqu'on ne prit aucune part à une telle conversation, l'oreille en serait toujours frappée et l'esprit en serait infailliblement distrait. Il n'y aurait que dans un cas de nécessité, où ne pouvant s'éloigner des personnes avec qui l'on est, et ne pouvant leur imposer silence, on tâche de remplir le précepte, en élevant souvent son cœur à Dieu pour soutenir son attention par ces actes intérieurs.

Le troisième moyen pour fixer l'esprit est d'entrer dans le sens des psaumes ; tel était le conseil que saint Bernard donnait à ses religieux. Lorsque vous psalmodiez, ne pensez qu'aux paroles qui sont sur vos lèvres : *Dum psallitis, nihil aliud cogitetis quam quod psallitis*. Si les psaumes publient les grandeurs de Dieu, adorez la majesté du Très-Haut. Si les psaumes rappellent les bienfaits du Seigneur, entrez en action de grâces. Si le Prophète implore la bonté du Père des miséricordes, excitez en vous des sentiments de confiance et de componction. Si les paroles que vous récitez vous rappellent les châtiments éternels, craignez pour l'abus que vous avez fait de tant de grâces. Si le portrait d'un juste vous est représenté, proposez-vous d'être fidèle à la loi, et renouvelez vos sentiments d'affection et d'amour pour un Dieu qui veut tout le cœur de l'homme. Voilà, selon la pensée de saint Augustin, la meilleure méthode de fixer son attention et d'exciter dans son âme les divers sentiments qu'expriment ces divins cantiques.

Le quatrième moyen pour s'acquitter de l'office est de se renouveler dans la présence de Dieu, dès qu'on s'aperçoit de ces distractions. Celles qui sont absolument involontaires dans leurs principes n'empêchent pas que l'on ne remplisse le précepte de l'Eglise. Il suffit alors de les désavouer toutes les fois qu'on vient à les reconnaître, en unissant de nouveau son cœur à Dieu. C'est pourquoi l'Eglise termine la fin de chaque psaume par l'adoration et l'invocation de la sainte Trinité : *Gloire soit au Père, au Fils et au Saint-Esprit*. Ranimez votre dévotion chaque fois que vous répétez ces paroles. L'attention à l'office est nécessaire ; mais l'attention toujours *actuelle* est presque impossible. Notre nature est si fragile que, quelque effort qu'on fasse pour n'être occupé que de la grandeur de Dieu, mille objets frivoles viendront se peindre à notre imagination. L'attention *virtuelle* ou *morale*, qui a précédé l'office et qui se renouvelle de temps à autre, suffit. Cette maxime regarde surtout les âmes éprouvées par des scrupules ; elles veulent avoir l'attention, mais leur trop grande contention est une source de nouvelles distractions. On s'agite, on répète office sur office, et par ces répétitions inutiles, qu'arrive-

til ? On regarde ensuite comme un joug onéreux le culte divin. Tous les saints ont éprouvé quelques distractions dans la prière, ils en ont gémi, ils s'en sont humiliés ; mais ils ne s'en sont pas troublés. Dieu voit le cœur, il est témoin du désir qu'a une âme juste de le louer et de le bénir, et ce désir subsiste toujours dès qu'on éloigne les idées qui viennent à l'imagination.

Il y a encore une précaution à prendre pour éloigner davantage les distractions : c'est de ne point remettre trop tard et jusqu'au soir l'office qu'on doit dire dès le matin, de même qu'il ne faut jamais remettre, autant qu'il est possible, l'office du soir jusqu'au temps où on est près de prendre le repos de la nuit. Accablé par le sommeil, vous seriez peut-être alors hors d'état de fixer votre attention au sens des paroles que les lèvres seulement prononceraient. En vous conformant au temps prescrit (19) pour la distribution des heures, vous les direz avec plus de ferveur. Récitez-les avec exactitude et avec attention, c'est le premier devoir que l'Eglise vous impose. La règle que vous avez embrassée, prescrit-elle le chœur, ayez un saint zèle pour être assidu aux offices publics. Voilà une seconde obligation à remplir.

2° Chacun doit suivre sa vocation. Dès qu'on est dans un ordre dont les saints fondateurs ont fait une loi de réciter l'office en commun, il faut y être exact. Assistons aux offices de la nuit et à ceux du jour. Surmontons la paresse, dit saint Bernard, résistons au sommeil : *Conemur divinis interesse laudibus, non pigri, non somnolenti*. Autrefois les religieux des anciens ordres se levaient la nuit pour chanter les louanges de Dieu. C'est encore l'usage de plusieurs communautés respectables par la pénitence qu'on y pratique, et cet usage était même suivi dans des chapitres (20). Si on est engagé dans un ordre où la règle est plus douce, et où les saints fondateurs ont eu plus de condescendance pour la faiblesse humaine, en permettant de dire le matin l'office de la nuit, on serait plus coupable en négligeant de se lever à l'heure marquée, puisqu'on a eu un temps suffisant pour réparer les forces de la nature. Il ne faut donc pas ajouter à l'adoucissement des saints fondateurs, des dispenses trop fréquentes. Le silence des supérieurs ne peut justifier, si les absences ne sont pas légitimes. Les supérieurs ne sont censés dispenser leurs inférieurs de l'assistance aux saints offices, que pour quelque infirmité ou quelque empêchement juste et raisonnable. S'il paraît dur et pénible de vaincre le sommeil, pourquoi est-on venu dans l'état religieux ? Est-ce pour jouir d'un repos oisif ? La vie religieuse n'est-elle pas une vie de sacrifice ? Plus vous accorderez à la nature, plus il vous sera difficile de vaincre les habitudes que vous aurez con-

(19) Il faut dire, autant qu'on peut, *tierce* avant midi. On peut dire *sexe* et *none* avant ou après midi.

(20) Les chanoines de l'église cathédrale de Paris ont conservé l'ancienne et louable pratique de dire matines à minuit.

tractés. Au contraire, résistez à la paresse et bientôt vous aurez moins besoin de repos. Tout s'adoucit, et par l'usage et par la pratique. Si chaque religieux voulait sans nécessité prolonger son sommeil au delà du terme prescrit, l'office divin ne serait-il pas interrompu pendant la nuit, comme il l'a été dans diverses communautés par des dispenses trop multipliées ? Et quel reproche n'auriez-vous pas à vous faire devant Dieu, si vous introduisiez un tel relâchement dans votre maison ! Gravez bien dans votre cœur cette sentence de saint Ephrem : Le sommeil qu'un religieux préfère au chant des psaumes, peut occasionner sa mort spirituelle, parce que sa négligence le prive des plus grandes grâces : *Somnus, si plus quam hymnus diligatur, mors monachi est.*

Assistez non-seulement aux offices de la nuit, mais encore à ceux du jour. Les dispenses fondées sur la règle sont légitimes, mais les exemptions qui n'ont d'autre principe que la tiédeur, la négligence, le relâchement, la dissipation, ne sont que des abus. Vous êtes les pierres vivantes du sanctuaire ; il faut que l'on vous trouve dans le lieu saint dès que le signal du chœur est donné. Ne vous attirez pas ce reproche que le Seigneur faisait à son peuple par le prophète Aggée : *Ma maison est déserte.* (Agg., I.) Ne soyez pas du nombre de ces religieux qui, multipliant leur commerce avec le monde, se trouvent le plus rarement qu'il peuvent aux offices et qui laissent aux religieux plus fervents, l'emploi auguste de bénir le Seigneur. Avant de vous absenter, examinez toujours si la cause est raisonnable, si la dispense est fondée, si l'exemption n'est pas trop fréquente. Il ne suffit pas qu'une communauté soit assidue aux offices dans les grandes solennités. L'assistance au chœur est une règle qui oblige non-seulement chaque jour, mais plusieurs fois le jour. Il faut remplir ce devoir aussi assidûment qu'il est possible, et avec empressement. Quelque exactitude que vous puissiez apporter à réciter l'office divin en particulier, vous ne devez pas vous dispenser d'assister aux offices publics sans une raison légitime. Votre conscience vous dirait qu'en ne vous rendant point au chœur, vous manquez à votre règle et que ces louanges, que vous offrez en particulier au Seigneur, cessent de lui plaire dès que la tiédeur vous empêche d'aller au pied de ses autels pour l'adorer avec ceux auxquels vous êtes unis par les mêmes engagements.

Pour vous engager à assister au chœur, comparez un office dit en particulier, à celui qui est dit en commun. Lorsqu'on récite seul son office, quelle est la situation du corps ? Ne prend-on pas toutes ses aises ? N'est-on pas prêt à interrompre la récitation de ces saints cantiques pour une visite ? L'imagination n'est-elle pas frappée des objets

qu'on voit, des paroles qu'on entend même involontairement ? Au contraire, est-on à l'église, la majesté du temple inspire plus de respect pour la grandeur du Seigneur. Les séculiers qui désireraient nous parler n'oseraient nous interrompre à l'office public sans des nécessités pressantes. Nos yeux se portant sur les saints autels sont plus recueillis, la situation du corps est accompagnée d'une plus grande modestie, la ferveur de nos frères excite la nôtre, et si Dieu ne nous exauçait pas à cause de nos imperfections, nous pourrions dire : Seigneur, que je participe aux mérites de vos serviteurs avec qui je bénis votre nom. Il est à présumer que dans un nombre considérable de religieux qui louent Dieu, il y en a toujours qui sont agréables à ses yeux par la pureté de leur conscience et la sainteté de leur vie. La vivacité de leur foi et de leur amour suppléera à nos langueurs. Dieu répandra ses grâces sur vous à cause des justes auxquels vous êtes unis. Les vœux qu'ils formeront rendront le Dieu des miséricordes plus propice à vos faibles demandes. Jésus-Christ déclare que, lorsque deux ou trois sont assemblés en son nom, il sera au milieu d'eux ; sur quoi saint Chrysostome ajoute : Celui qui ne peut rien refuser à deux personnes unies ensemble, ne refusera rien à une assemblée nombreuse : *Qui nil denegat tam paucis, quid in conciliis et in congregatione sanctorum poscentibus denegabit ?*

Enfin, un grand avantage de l'office divin dit en commun, c'est qu'en récitant l'office au chœur, vous priez en présence de Jésus-Christ même, vous êtes devant votre Sauveur et votre Juge, vous pouvez alors implorer sa miséricorde et fléchir sa justice. On rapporte de saint Bernard qu'il eût souhaité de mourir en chantant avec ses frères les louanges du Seigneur. Si nous avons la même foi que saint Bernard, nous aurions le même zèle pour nous rendre à l'office divin.

Les religieux âgés ne sont pas dispensés d'assister à l'office à moins que l'infirmité ne soit jointe aux années. Il faut que les anciens donnent l'exemple de l'assiduité aux jeunes religieux. Celui qui fait l'office (21) pendant la semaine, doit être plus exact que tout autre au chœur.

Il faut assister non-seulement à l'office de l'église, mais encore aux offices fondés dans une maison. La justice et la reconnaissance engagent tous ceux qui participent au bienfait de la fondation, à ne pas refuser leurs prières aux bienfaiteurs.

Ce n'est pas assez d'assister à l'office, il faut aider ses frères à le célébrer. Ne faire que paraître au chœur, en laissant aux autres le soin du culte divin, ce serait obéir à une partie de la loi ; mais ce ne serait pas observer toute la loi. Est-on religieux de chœur, il faut en remplir les fonctions, et

(21) Autrefois, dans plusieurs cathédrales de France, le chanoine qui faisait l'office était retiré pendant toute la semaine dans une maison particu-

lière près de la cathédrale. On appelait cette maison la retraite ou la maison de l'hebdomadier.

unir sa voix à celles des autres religieux qui bénissent le nom du Seigneur. Ceux qui ont jeté les premiers fondemens de la vie religieuse, ces saints solitaires épuisés de jeûnes et de macérations, trouvaient toujours dans leur ferveur de nouvelles forces pour louer Dieu (22). C'est souvent la tiédeur qui fait qu'on objecte que l'office épuise, et que l'on est incapable de le soutenir. La règle prescrit-elle le chant? On ne veut que psalmodier. La règle prescrit-elle la psalmodie? On ne veut que réciter.

Combien de personnes dans le monde, qui sont dans des états et des emplois qui épuisent plus les forces que le chant des divins cantiques. Un militaire objecte-t-il que sa santé est trop faible, lorsqu'il s'agit du service de la patrie? Un juge laborieux objecte-t-il que, pour rendre justice au public, des études sérieuses abrègent ses jours? Craignons que l'homme du monde ne s'élève contre nous au jugement de Dieu, et ne nous reproche notre relâchement jusqu'au pied des autels. Ne donnons pas sujet de dire que ceux qui ont pris le Seigneur pour leur partage veulent jouir d'un repos parfait jusque dans la maison de prière. Remarquez cependant, âmes ferventes, que la prudence est ennemie de toute indiscretion. A-t-on une santé faible, on peut prendre quelque soulagement; mais la religion doit bannir tout relâchement. Sommes-nous infirmes, gémissons de ne pouvoir unir notre voix à celles des autres religieux. Jouissons-nous d'une santé parfaite, célébrons les louanges du Seigneur avec joie. Ne soyez point de ces statues inanimées devant les saints tabernacles. En assistant aux offices, célébrez-les avec respect et avec modestie; troisième obligation.

3^e Pour célébrer les offices selon l'esprit de l'Eglise, il faut que la prononciation soit claire et distincte; il faut toujours, à l'exemple des communautés plus ferventes, faire quelque pause au milieu de chaque verset, afin que l'esprit puisse s'élever à Dieu dans le chant des psaumes. Il faut éviter d'anticiper versets sur versets. Cette anticipation est une irrévérence envers Dieu; elle scandalise les fidèles; elle empêche l'intégrité de l'office, et donne lieu à l'impie de dire, ou que l'office n'est qu'une répétition de paroles auxquelles on n'attache nul sens, ou qu'on regarde cette fonction de louer le Seigneur comme une obligation onéreuse dont on se décharge le plus tôt qu'on peut. Ceux qui sont coupables d'une telle précipitation pèchent grièvement. Dans les maisons où règne un tel abus, il faut le réformer absolument.

Si nous avons l'esprit religieux, nous nous éloignerons avec peine des saints Autels, et nous regarderons comme les momens les plus précieux de notre vie ceux

où nous sommes dans le temple. S'il faut attendre qu'on ait fini pour reprendre le verset qui suit, il est inutile de dire de son côté ce que l'autre partie du chœur récite; il suffit d'être attentif au verset qu'on chante ou qu'on psalmodie, afin de ne pas distraire, par une récitation particulière, ceux auprès de qui on est. En évitant d'anticiper verset sur verset, il ne faut pas avoir une lenteur affectée qui troublerait tout l'ordre commun.

Le respect qu'on doit à Dieu, doit nous inspirer une grande modestie. Cette modestie doit se manifester au-dehors par le recueillement des sens, par la vigilance sur ses regards, par un silence qui interdise toute parole inutile, en sorte même que, si on se trompait sur quelque verset, on avertisse de l'erreur sans aucun éclat de la voix. Saint Bonaventure donne cet avertissement, de ne faire même aucun bruit en levant ou en abaissant les stalles du chœur (23). La modestie doit bannir toute nonchalance dans la situation du corps. Tertullien disait aux fidèles de son siècle qu'il ne fallait jamais s'asseoir dans les prières publiques. Telle est encore la pratique de plusieurs communautés ferventes où on se tient debout presque à tous les offices. Saint Jean Climaque dit que l'esprit tentateur s'efforce de nous persuader que nous avons besoin de soulagement en récitant les louanges divines : *Super parietem inclinare nos ut debiles admonent* (Scal., gr. 18.) Si on tolère l'usage de s'appuyer pendant le chant des psaumes, il faut du moins se tenir debout au commencement de chaque office, aux hymnes et aux oraisons. L'Eglise condamne ces attitudes où le corps aurait trop ses aises; il suffit de se rappeler qu'on est au pied des autels, et en présence de Jésus-Christ, pour avoir un extérieur grave et respectueux.

A cette modestie il faut joindre l'exactitude aux cérémonies. Il semble à quelques-uns qu'elles sont des pratiques peu importantes; mais lorsqu'on considère la fin pour laquelle elles ont été instituées, on doit avoir un saint zèle pour les observer. David recommanda à Salomon d'être fidèle aux cérémonies que la loi prescrivait pour le culte divin. (III Reg., II.) Le châtimement que Dieu exerça sur les deux fils du grand-prêtre Aaron, prouve avec quelle exactitude il faut pratiquer les cérémonies qui sont jointes au culte du Seigneur. Nadab et Abi négligèrent de mettre du feu sacré dans leurs encensoirs, et ne mirent qu'un feu commun; Dieu, pour se venger de cette négligence, les punit par un feu qui les dévora, dit le texte sacré. (Levit., X.) Nous devons avoir dans la nouvelle loi le même zèle que dans l'ancienne pour toute les cérémonies qui font partie du culte public. Il faut être fidèle aux inclinations, aux génuflexions prescrites, et

est très-élevé.

(23) « Sedilia debent caute cepom et elevari, ne aliquis sonitus in domo Domini audiat. » (Specul., p. 1, ch. 15.)

(22) Les religieux de Sept-Fonts de l'ordre de Cîteaux, qui ont le travail des mains, qui ne font qu'un repas pendant la moitié de l'année, ont tous les jours environ huit heures de chœur, et aux grandes fêtes environ douze heures; et leur chant

ne pas négliger des pratiques que tant de saints ont observées avec la plus grande exactitude.

Jésus-Christ est venu sur la terre pour former de vrais adorateurs ; soyons du nombre de ces justes qui adorent le Seigneur en esprit et en vérité. Si la piété doit se manifester dans toutes nos actions, quelle modestie ne devons-nous pas avoir lorsque nous allons à l'office ! On reconnaît à la manière dont les religieux entrent au chœur, quel est l'esprit qui les anime. S'ils ont la vue dissipée, s'ils parlent ensemble, s'ils négligent de prendre l'eau sanctifiée par les paroles de l'Eglise, et de faire sur eux le signe auguste de notre rédemption, si en passant devant le saint sacrement, ils ne font qu'une demi-généflexion, il y a apparence qu'ils ne sont pas très-fervents. Mais si en entrant au chœur ils sont recueillis, s'ils ont les yeux modestement baissés, s'ils font une profonde généflexion, c'est une marque qu'ils vivent dans la régularité. N'entrez jamais dans la maison du Seigneur, qu'après vous être pénétrés de sentiments de crainte et de respect.

Vous venez de considérer vos devoirs par rapport à l'office divin quels en sont les avantages ? Deuxième réflexion, et sujet de la seconde partie de cette conférence.

SECONDE RÉFLEXION.

Lorsque vous aurez un saint zèle pour l'office divin, 1° vous trouverez dans cette récitation de nouvelles lumières pour vous soutenir dans les voies de la piété ; 2° vous serez utiles à l'Eglise par cette assiduité à la célébration de l'office ; 3° vous acquerez par ce saint exercice quelque conformité sur la terre avec les saints qui sont dans le ciel.

1° Premier avantage de l'office divin dit avec attention, on y reçoit de nouvelles lumières, de nouvelles grâces pour se soutenir dans les voies de la piété. Que d'instructions, que d'exemples ne renferme pas l'office que nous prescrit l'Eglise ! En récitant les psaumes avec ferveur, que d'affections saintes pour le Seigneur, qui sont autant de témoignages authentiques d'une âme qui ne cherche que Dieu sur la terre ! En louant les saints sur la perfection héroïque qu'ils ont pratiquée, ne sommes-nous pas portés à les imiter dans leur pauvreté, leur mortification, leur zèle ? Leurs exemples, que nous nous rappelons, ne nous excitent-ils pas à nous détacher des biens de la vie présente, à suivre la voie étroite de l'Evangile, à nous faire violence pour participer aux couronnes dont jouissent ces héros dont nous célébrons les triomphes ?

L'office dit selon l'esprit de l'Eglise, n'est-il pas une méditation continuelle de la loi du Seigneur, de ses jugements, et même des mystères qu'a opérés Jésus-Christ pour notre rédemption ? N'a-t-on pas dans ces divers sentiments que renferment les psaumes, des armes spirituelles pour surmonter les différentes tentations qui peuvent l'assaillir ? Jésus-Christ, notre divin modèle, repoussa

tous les traits de Satan par trois passages de l'Ecriture. Quelle force n'acquiert donc pas un religieux qui a toujours sur les lèvres les saints cantiques, s'il les récite avec ferveur ! Si les ouvrages de piété que nous lisons nous rappellent à Dieu et à la pratique de nos devoirs, quelle impression doit faire sur notre esprit et notre cœur le choix des lectures saintes que l'Eglise nous offre chaque jour dans la récitation de l'office ! L'Eglise nous y rappelle tous les exemples de l'Ancien et du Nouveau Testament, la chasteté d'un Joseph, l'espérance d'un Abraham, la patience d'un Job, la charité d'un Tobie, la foi des Machabées. L'Eglise nous expose à l'office divin le courage des martyrs, la pénitence des anachorètes, les travaux des saints pontifes. L'Eglise nous retrace les différents miracles de Jésus-Christ pour nous confirmer dans notre foi. L'Eglise nous fait entrer dans l'esprit de chaque mystère ; elle nous rappelle dans ces homélies qui font une partie de l'office divin, la doctrine des saints docteurs sur la haine que nous devons avoir de nous-mêmes, sur la charité que nous devons avoir pour le prochain, sur la nécessité de nous préparer chaque jour comme les vierges sages à la venue de l'Epoux. L'office nous excite à satisfaire à la justice divine dans les jours consacrés à la pénitence, et à reconnaître l'amour d'un Dieu dans les mystères qui font l'objet de notre culte. Lorsque nous célébrons les triomphes des saints, une voix intérieure nous dit, qu'étant revêtus de la même nature que ceux que nous louons, nous pouvons, comme ces modèles de vertu, être fidèles à la grâce et pratiquer la loi. Chaque office est précédé de l'oraison dominicale, et dans cette seule prière, que de saintes réflexions qui doivent renouveler en nous les sentiments que nous devons à Dieu ! Etes-vous tiède et languissant au service du Seigneur ? En lui donnant le nom de *Père* (*Matth.*, VI), un nouveau feu ne doit-il pas vous embraser pour un Dieu qui vous regarde comme ses enfants ? Etes-vous attachés à des objets vains et frivoles ? En demandant *que le royaume futur arrive* (*Ibid.*), ne devez-vous pas regarder comme trop petit tout ce qui pourrait occuper une place dans un cœur destiné à posséder éternellement un Dieu ? Etes-vous ému de colère ? En récitant ces paroles : *Pardonnez-nous comme nous pardonnons* (*Ibid.*), ne devez-vous pas faire aussitôt le sacrifice de l'injure reçue ? On ne peut, dans une conférence, s'arrêter sur chaque article de l'office divin ; mais chaque partie qui le compose renferme en soi les réflexions les plus utiles. Vous répétez plusieurs fois dans l'office le symbole de la foi ; ne devez-vous pas alors reconnaître le bonheur de votre vocation à la religion chrétienne ? Vous terminez chaque cantique en rendant gloire à la sainte Trinité : pensez alors au Père qui vous a créé, au Fils qui vous a racheté, à l'Esprit-Saint qui vous a sanctifié. Vous demandez souvent à l'auguste Mère de Dieu d'être votre médiatrice à l'heure de la mort : ne devez-vous pas vous rappeler que cette dernière heure

est incertaine, qu'elle peut vous surprendre, et qu'il faut s'y préparer sans délai? Dans cette récitation fréquente des psaumes, pensez à la pénitence qu'a pratiquée le saint roi qui les a composés, et par conséquent à celle que vous devez faire vous-même. Vous dites souvent comme le Prophète : *Ayez pitié de moi, Seigneur, selon l'étendue de vos miséricordes* (Psal. L); mais pour profiter de la grandeur de ces miséricordes, offrez ce cœur humble et contrit que Dieu ne rejettera pas, et sans le sacrifice duquel les œuvres extérieures ne seraient d'aucun prix. Les différents sentiments de haine du péché, d'espérance, de confiance répandus dans les psaumes, faisaient dire à Saint Augustin que la divine psalmodie (24) est le remède à toutes les infirmités de l'âme, qu'elle console ceux qui sont dans l'affliction, et qu'elle est le soulagement de ceux que la vue de leurs péchés pénètre de douleur. Tels sont les avantages particuliers qu'on retire de l'office divin, qui attire des grâces universelles pour toute l'Eglise : seconde réflexion.

2° On a multiplié les maisons religieuses, afin que le nom du Seigneur y fût béni nuit et jour, pendant qu'on s'occupe aux affaires profanes dans le monde. Ces communautés ne sont pas toutes destinées à donner à l'Eglise des hommes apostoliques; mais elles doivent toutes renfermer des âmes qui fléchissent le ciel par leurs prières. Jésus-Christ est le principal médiateur; aussi l'Eglise termine tous ses offices au nom de Jésus-Christ. Mais Dieu veut bien recevoir la médiation des âmes ferventes pour les fidèles qui sont engagés dans les différents états du monde, et que les distractions de la vie présente occupent presque continuellement. Pendant que les magistrats veillent à la conservation des biens que la Providence a donnés à chaque famille; pendant que les militaires défendent la patrie et que le commerçant et l'artisan fournissent aux besoins de la société, les religieux, éloignés du monde doivent prier pour le monde. Vos saints cantiques doivent pénétrer les cieux pour obtenir du Dieu des miséricordes les grâces qui sont nécessaires à tant de justes pour persévérer et à tant de pécheurs pour faire pénitence.

Vous pouvez par la récitation de l'office, sans être apôtres, exercer une espèce d'apostolat. Les grâces, qui attirent le succès aux ministres de la parole, sont souvent accordées à l'humble solitaire, à la vierge fervente qui interrompent leur repos pendant les ténèbres de la nuit pour chanter les divins offices. L'office divin soutient même la religion des peuples. Par ce culte public, les jours consacrés au Seigneur sont sanctifiés comme il faut. Ces saints cantiques renouvellent, dans les personnes du monde, les sentiments de piété que la sollicitude des affaires temporelles ralentit. Le chant

des psaumes frappait mes oreilles, dit saint Augustin, et les larmes coulaient de mes yeux : *Voces illæ influebant auribus meis, et currebant lacrymæ*. On peut ressentir les mêmes impressions; l'esprit s'élève à Dieu en entendant chanter ses louanges, et le fondateur d'une congrégation nouvelle (25) éprouva que la grâce agissait vivement sur son cœur pour la conversion, en pensant que de saintes religieuses se relevaient au milieu de la nuit pour chanter les louanges du Seigneur.

L'Eglise désire que par ces offices nous soyons utiles, non-seulement à ceux qui sont dans cette terre d'exil, mais encore à ces âmes auxquelles nous sommes unis par les liens de la foi et de la charité, et qui ont déjà subi leur jugement au tribunal d'un Dieu infiniment saint. Il faut que ces âmes prédestinées et qui ont été trouvées redevables de quelque dette, paient jusqu'à la dernière obole; elles nous disent dans leurs peines, soulagez-nous, *ayez pitié de nous, parce que la main de Dieu nous a frappées*. (Job, XIX.) Nous devons nous écrier, comme saint Bernard : *Surgam et optulabor eis*. J'irai dans le temple, j'offrirai des cantiques de louanges pour expier leurs fautes et hâter leur bonheur. Le Dieu des miséricordes exaucera vos vœux, et les portes de la cité sainte s'ouvriront à ces âmes qui ne jouissent pas encore de la béatitude. Ces divins offices sont donc utiles et aux fidèles qui n'ont pas encore acquis la couronne de justice et aux fidèles morts dans la grâce du Seigneur. Vous pouvez, par les divins offices, vous rendre utiles à l'Eglise, et par ce zèle pour la célébration des divins cantiques, acquérir sur la terre quelque conformité avec les saints qui sont dans le ciel : troisième avantage.

3° Quel est le partage des saints? C'est de voir Dieu, dit saint Augustin, c'est de l'aimer et de le louer. Tant que nous sommes environnés de ce corps mortel, nous ne pouvons pas voir la majesté du Seigneur, mais du moins nous pouvons participer au bonheur des esprits célestes en louant l'Etre infini qu'ils contemplent dans le ciel. Les bienheureux, dans le séjour céleste, exaltent la grandeur, la sainteté, les miséricordes du Seigneur. En disant l'office, nous remplissons sur la terre le même exercice, nous adorons les perfections de l'Etre qui nous a créés, nous le remercions de ses bienfaits, nous le reconnaissons comme le premier principe et la dernière fin de toute créature. Cette pensée doit exciter en nous une sainte joie, lorsque nous commençons ces divins cantiques, et nous devons dire à chaque signal qui nous appelle à l'office, comme le Prophète-Roi : *Je suis comblé de joie, parce que nous allons entrer dans le temple pour bénir le nom du Seigneur*. (Psal. CXXI.) C'est du sanctuaire du Très-Haut que je vais approcher pour lui rendre ce tribut de louanges

(24) « Psalmodia est sanitas ægrotantium, animæ remedium, et omnium miseriarum suffragium. Psalmodia est consolatio flentium, cura dolen-

tium. »

(25) Vie du Vénérable César de Bus, instituteur des prêtres de la Doctrine chrétienne.

que je ne cesserai de lui rendre éternellement. Sur la terre, je chanterai ses miséricordes, jusqu'à ce que je sois admis à les chanter éternellement avec ses élus. Que cette fonction est noble ! qu'elle est sublime ! Nous souhaiterions quelquefois être doués de talents qui nous relèvent au-dessus de nos semblables ; ce désir est fondé sur l'amour-propre, sur la vanité, sur l'orgueil. Mais la religion nous découvre une fonction qui nous élève à celle des anges. Nous sommes insensibles à ce noble emploi, où est notre foi ? Plus cet exercice élève notre nature à la dignité des esprits célestes, plus nous devons purifier notre conscience des taches les plus secrètes avant de chanter les louanges du Seigneur, car un Dieu saint a dit au pécheur, selon l'expression de l'Écriture : *Pourquoi racontez-vous mes justices ?* (Psal. XLIX.) Eclairé sur les obligations de l'office et sur les avantages que vous pouvez en retirer, examinez chaque jour comment vous vous acquittez d'un devoir aussi important et dont l'Eglise fait un précepte. Manquer un seul jour à l'office sans nécessité, ce serait se rendre coupable d'un péché grief ; mais il ne suffit pas de remplir l'extérieur de la loi, il faut joindre aux paroles l'attention de l'esprit, venir au chœur lorsque la règle y appelle, louer le saint nom de Dieu avec piété et modestie. Mais dans combien d'abus tombe-t-on par rapport au culte divin ? On y assiste avec négligence, avec dégoût, avec ennui, plutôt par contrainte que par amour ; on récite les psaumes avec rapidité, on se hâte, on ne fait pas les pauses nécessaires au milieu des versets, on anticipe l'un sur l'autre, on commence un office et on l'interrompt pour des paroles inutiles, et on ne rejette pas assez promptement les idées frivoles qui viennent à l'esprit ; mais en profanant les cantiques, on attire sur soi les malédictions du Seigneur, et on se rend inutile à l'Eglise. La prière publique faite assidûment avec piété et ferveur est la meilleure apologie de l'état religieux. Puisque vous y êtes appelé, célébrez les louanges du Seigneur avec ferveur, afin de bénir ses miséricordes dans l'éternité bienheureuse.

CONFÉRENCE XI.

EXHORTATION SUR LA MORTIFICATION.

Semper mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes, ut et vita Jesu manifestetur in corporibus nostris. (II Cor., IV.)

Retraçons la mortification de Jésus-Christ dans nos corps, afin que la vie du Sauveur se manifeste dans notre chair.

La vie de tous les saints a été pénitente et mortifiée, nous ne pouvons participer à leur gloire qu'en marchant sur leurs traces. Il faut, comme ces saintes victimes de la mortification chrétienne, renoncer à nos penchants, réprimer nos sens et avoir une sainte haine contre nous-mêmes, selon cette grande maxime de Jésus-Christ : *Celui qui hait son âme en ce monde la garde pour la vie éternelle.* (Joan., XII.) Il faut que nous soyons conformes à l'image d'un Dieu Sauveur, si

nous voulons être du nombre des prédestinés. Nous devrions rougir, dit saint Bernard, d'être des membres délicats sous un chef couronné d'épines. Notre progrès dans les voies de la perfection dépend de notre avancement dans l'exercice de la mortification. Nos passions nous portent à enfreindre la loi du Seigneur ; il faut donc réprimer ces mouvements déréglés et mortifier cette chair rebelle. Nous devons, pour conserver la grâce du Seigneur, nous offrir comme une hostie vivante, et pratiquer la mortification soit intérieure, soit extérieure ; elle doit s'étendre et sur l'esprit et sur le corps. 1° Mortifiez les passions de l'âme ; 2° mortifiez les passions des sens : ces deux réflexions feront le partage de cette conférence.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Dès que nous sommes guidés par les lumières de la foi, nous devons pratiquer une vie mortifiée ; mais sous cette idée, ne considérez pas d'abord la haire et le cilice ; il y a une mortification de l'esprit qui consiste dans le renoncement à ses passions et aux désirs déréglés ; elle est essentielle, 1° pour parvenir à la sainteté et ne pas perdre le mérite des mortifications même du corps ; 2° pour conserver la subordination et la concorde dans une maison religieuse ; 3° pour suppléer aux austérités qu'on ne peut pratiquer.

1° Appliquez-vous à mortifier l'esprit en réprimant vos passions intérieures ; elles peuvent vous perdre comme celle des sens ; si vous ne les combattez, vous vous faites illusion dans les sentiers de la piété. On peut avoir des mœurs pures et n'être pas encore dans la voie du salut. Combien de religieux et de religieuses qui ont été condamnés au tribunal du souverain Juge pour des vices purement intérieurs. Que de solitaires qui paraissaient séparés du monde et absorbés en Dieu, qui ont réduit leurs corps, selon l'expression de saint Paul, en servitude, qui eussent rougi de se permettre des faiblesses capables de déshonorer devant le monde ceux dont le Seigneur est le partage, et qui cependant ont été réprouvés pour avoir suivi les mouvements déréglés et les désirs illicites de l'âme. Voilà le principe funeste de leur perte et l'objet de l'examen le plus sérieux pour une âme séparée du monde. Est-on engagé dans une communauté où la régularité s'observe ? Tout paraît édifiant au-dehors ; mais en sondant les cœurs, que de passions sous la haire et le cilice qu'on ne réforme pas ! Combien d'âmes religieuses sujettes à la colère, tyrannisées par la jalousie, dominées par l'orgueil, agitées par la cupidité ! Il y en a qui conservent des antipathies, des aversions secrètes, et qui, après avoir renoncé à leur liberté, murmurent habituellement contre ceux de qui ils dépendent. D'autres croient être animées de zèle, et ne suivent, sous ce prétexte, que leur impatience naturelle, la tristesse de leur tempérament, une humeur fâcheuse qui les rend peu sociables. Leur amour-propre leur cache de grands défauts, pendant que toute leur at-

tention se porte aux imperfections du prochain. Il faut se purifier de tout ce mauvais levain si on veut se sauver : *Heureux*, dit l'Évangile, *ceux qui auront le cœur pur, car ils verront Dieu.* (*Matth.*, V.) C'est à cette pureté du cœur qu'il faut aspirer. La mortification chrétienne oblige essentiellement de veiller sur les défauts intérieurs, de les combattre, de les déraciner, d'opposer les vertus contraires aux vices dont on est dominé. N'eût-on qu'un seul penchant dangereux, si on le suit, on risque son salut. L'Évangile rappelle sans cesse à la réforme du cœur. Les maximes de ce livre divin ont pour objet l'humilité, la douceur, l'amour du prochain, la patience, le support des autres, le désintéressement. Chaque vertu demande une victoire sur le vice qui lui est opposé; c'est en ce sens que *le royaume des cieux souffre violence* (*Matth.*, XI); et dès qu'on ne se la fait pas pour triompher des passions de l'âme, on est tout-à-fait éloigné du royaume de Dieu; on n'a nulle conformité avec les saints, dont toute la conduite a eu pour fondement l'abnégation intérieure, sans laquelle la mortification du corps ne produit aucun mérite.

Il y a des ordres dont la règle est très-sévère : on y est obligé à des jeûnes fréquents, à une abstinence continue et à d'autres pratiques rigoureuses; mais sans la mortification de l'esprit, l'on ne retire aucun fruit devant Dieu de ces austérités; on se fait illusion, si en jeûnant et en portant un habit grossier, on est vindicatif et murmureur. On paraît marcher dans la voie étroite en observant à l'extérieur une règle dure à la nature, et cependant lorsqu'on ne veille pas sur son cœur, on court à sa perte; la fausse justice dont on se flatte est réprouvée devant Dieu : on est semblable à cet arbre stérile, dont parle l'Évangile, qui n'a que des feuilles, qui ne rapporte point de fruit, et qui, selon cette redoutable sentence, doit être coupé et jeté au feu. Les religieux qui marchent dans les voies de la sainteté ne sont pas précisément ceux qui se bornent à pratiquer extérieurement une vie très-pénitente; mais ce sont ceux qui joignent à ces austérités la douceur, la patience, l'obéissance, et qui offrent leur volonté en sacrifice, avant d'immoler leur corps. Les fausses religions ont leurs martyrs : on voit dans le sein du paganisme des idolâtres livrer leur corps à des rigueurs dont le récit effraie la nature; mais, dans la vraie religion, il faut s'assujettir à un renoncement continu à soi-même préférablement à différentes pratiques qui affligent la chair sans humilier l'esprit. La mortification des passions est la maxime qu'on devrait sans cesse répéter à ceux qui, par la mortification des sens, paraissent déjà mener sur la terre une vie angélique. En vain pratiquez-vous des jeûnes pendant une partie de l'année; en vain interrompez-vous votre repos pour chanter au milieu de la nuit les louanges du Seigneur; en vain portez-vous un vêtement qui annonce la rigueur de la pénitence, si le cœur

est livré à un seul vice intérieur. Il est nécessaire de mortifier le corps, afin que les sens ne se révoltent pas contre l'esprit; mais on est dans l'aveuglement sur son salut, si en affaiblissant les mouvements déréglés de la chair par la pénitence, on veut toujours suivre sa volonté; si on est attaché opiniâtrement à son sentiment, si on censure facilement et indiscrètement les paroles et les actions du prochain; si on est prêt à condamner ses frères, si on est trop jaloux d'une vaine réputation, si on est dominé par l'amour-propre, si on ne se soumet pas humblement à ses supérieurs, si on murmure contre les ordres de la Providence. Ames religieuses! ne vous trompez pas vous-mêmes; il ne suffit pas de dompter une chair rebelle à la loi pour plaire au scrutateur des cœurs, il faut essentiellement mortifier vos passions intérieures.

On objecte qu'il est difficile de vaincre son humeur, son tempérament, son caractère; mais espérez dans la grâce. Ce serait orgueil, si vous ne comptiez que sur vous-même. Dieu ne commande rien d'impossible; priez, et le Seigneur vous accordera les secours qu'il a accordés aux saints qui ont triomphé des mêmes penchants que vous pouvez éprouver. Saint Ignace n'était-il pas passionné pour la gloire? et cependant il combattit tellement ses sentiments de vanité, qu'il se proposa de ne plus rechercher que la gloire de Dieu. Saint François de Sales n'était-il pas d'un tempérament vif et naturellement porté à la colère? cependant il eut une vigilance si continue, qu'il fit éclater dans toutes ses actions une douceur inaltérable? Sainte Thérèse n'était-elle pas d'une humeur portée à la dissipation? et cependant elle devint un modèle de contemplation. Saint Jean Gualbert n'était-il pas animé de vengeance? Mais à la vue d'un crucifix, il réprime toute animosité, son ressentiment cesse, il est prêt à embrasser son ennemi. Toutes ces passions dont le tempérament est souvent le principe, peuvent être domptées avec le secours de la grâce.

Il faut avoir la même vigilance pour persévérer dans cette mortification après plusieurs années de retraite, que lorsqu'on a quitté le monde. Les passions des sens peuvent s'affaiblir par l'âge; l'expérience apprend que celles de l'esprit augmentent souvent en vieillissant; ainsi, la mortification intérieure doit être continue. Elle est essentielle pour parvenir à la sainteté, elle est également nécessaire pour conserver la subordination et la concorde dans une société religieuse : seconde réflexion.

2° Ceux qui dans l'état religieux ne s'appliquent pas à captiver leurs passions, à les régler, troublent la paix, l'union et la concorde; ils sont mécontents des supérieurs, ils murmurent contre leurs ordres, ils ambitionnent les charges et les emplois, leur jalousie éclate, ils sèment la zizanie en toute occasion, ils veulent jouir de tous les adoucissements que leur fait désirer le relâchement et censurent les moindres dispenses

dont ont besoin les religieux fervents ; ils font éclater leurs plaintes, s'ils n'ont pas les meubles les plus propres, la cellule la plus conforme à leur vanité ; ils sont peu sensibles aux maux des autres, ils sont durs pour leurs semblables, ils n'aiment, pour ainsi dire, qu'eux-mêmes ; ils ont peu d'égards pour les autres, mais ils exigent beaucoup d'attention pour eux. Aussi saint François de Sales, en instituant un nouvel ordre dans l'Eglise, s'est plus attaché à prescrire la mortification de l'esprit que celle du corps. L'expérience avait appris à ce grand saint, qu'on peut avoir porté longtemps le joug du Seigneur, et être si peu exercé dans la mortification, qu'on ne puisse souffrir, ou une parole qui offense l'amour-propre, ou un avis charitable d'un supérieur, ou la préférence qu'on fait de quelqu'autre pour un emploi qu'on désire pour soi-même.

Quel funeste état que celui de ces personnes consacrées à Dieu, qui, après avoir passé plusieurs années hors du monde, n'ont pas dompté un seul défaut intérieur ! Ces mouvements impétueux de l'âme, qui ne sont pas arrêtés et réglés par la religion, allument nécessairement la discorde. Voulez-vous conserver une union et une concorde mutuelle dans l'ordre et la maison où vous avez fait profession ? Appliquez-vous à mortifier toutes ces passions capables de diviser les sociétés les plus saintes. Triomphez de la jalousie, de l'antipathie, de la haine, de l'ambition, de la cupidité. Quel fléau, par exemple, pour une communauté, qu'une personne sujette à la colère ! De ces vivacités réitérées naissent les paroles aigres, les disputes, les contestations qui rompent les nœuds de la charité. On ne peut avoir de liaisons avec un caractère dont on craint les emportements. Réprimez donc votre impétuosité naturelle, afin de n'être pas une occasion et un sujet de rupture entre ceux qui doivent n'avoir *qu'un cœur et qu'une âme* (Act. IV), à l'exemple des premiers fidèles. L'envie ne se manifeste pas aussi ouvertement que la colère ; mais quoique les effets en soient plus cachés, ils n'en sont pas moins funestes ; on déprime secrètement les vertus, les talents de ceux qui ne plaisent pas : on ne peut applaudir à leur zèle, on le contredit. S'agit-il d'une élection ? On oublie toutes les bonnes qualités de celui contre lequel on est prévenu, on refuse de lui donner son suffrage, quoique le bien commun paraisse l'exiger, et la jalousie et la prévention font éloigner de toute autorité, de tout emploi ceux qui en étaient les plus dignes, et les eussent le mieux remplis. L'ambition devrait être ignorée parmi ceux qui sont venus chercher le dernier rang dans la retraite ; mais lorsque ceux qui ont choisi le Seigneur pour leur partage ne répriment pas le désir d'être élevés au-dessus de leurs égaux, que de funestes divisions naissent entre ceux qui portent le même habit et qui ont fait les mêmes vœux ! Des religieux ambitieux ne se donnent plus de marques d'estime et de confiance mutuelle, ils se gardent un morne

silence, ils se regardent avec hauteur et suffisance ; et lorsque différents partis se sont formés, ils se perpétuent quelquefois après la mort de ceux qui en ont été les premiers auteurs. Que la mortification des passions est donc nécessaire pour conserver la paix parmi ceux qui suivent la même règle ! Aussi c'est par la mortification de l'esprit qu'il faudrait éprouver les vocations. Elle est une règle infailible pour discerner une piété sincère d'avec la surface de la piété, et elle aide à distinguer un caractère propre pour vivre dans une communauté d'avec un caractère difficile et capable d'y allumer le feu de la discorde.

La seule mortification du corps n'est pas capable par elle-même de procurer cette heureuse union des cœurs ; la mortification des passions de l'âme peut seule produire cette concorde, cette unanimité des sentiments. Voulez-vous être des anges de paix dans la société religieuse où vous êtes engagés ? Combattez votre orgueil, et dès que vous renoncerez à votre amour-propre, vous obéirez humblement à ceux que la Providence appellera au gouvernement, et vous ne formerez plus de parti pour satisfaire votre ambition. Condamnez votre opiniâtreté, et, en cédant volontiers au sentiment des autres, vos assemblées dans les chapitres ne se changeront plus en contestations. Résistez à votre penchant pour la singularité, et alors vos pratiques de piété ne troubleront plus les autres. L'uniformité de votre conduite édifiera et vous conciliera les cœurs. Mortifiez votre cupidité en renonçant à tout intérêt, et vous serez prêts à céder à vos frères cette cellule, ce meuble, loin de vous l'attribuer ; cette désappropriation ôtera tout levain de zizanie. Modérez ces attachements trop marqués et trop assidus pour tels religieux, et en évitant ces amitiés singulières qui ralentissent la charité commune, soyez affable envers tous, et cette affabilité sera utile à toute la société où vous êtes. Réprimez cette tristesse de tempérament, cette humeur sombre, ce silence affecté que vous gardez dans les conversations permises par la règle, qui sont autant d'obstacles à la concorde que vous devez cimenter dans ces entretiens par un extérieur qui annonce un caractère doux et prévenant. Les leçons du monde ne suffisent pas pour rectifier le cœur, la religion seule a ce droit et en propose les moyens. En suivant les saillies de votre humeur, vous éprouverez des remords secrets qui rempliraient votre vie d'amertume ; mais en triomphant de vos passions, cette victoire sera suivie du témoignage d'une bonne conscience. La mortification des passions, en produisant la paix de l'âme et l'union dans une société religieuse, supplée aussi aux austérités qu'on ne peut pratiquer.

3^e Toutes les complexions ne sont pas également capables de grandes pénitences. La faiblesse de tempérament, l'âge trop tendre, la vieillesse n'en sont pas susceptibles ; on voudrait se mortifier et on éprouve la vérité de cette maxime de Jésus-Christ :

L'esprit est prompt, la chair est faible. (Matth., XXVI.) Votre désir pour la mortification est-il sincère? Vous avez un moyen assuré de suivre votre zèle en réprimant les mouvements déréglés de votre cœur. Vous êtes inexcusables, lorsque vous dites que vous ne pouvez vous mortifier; considérez toutes les différentes passions qui s'élèvent dans votre intérieur et vous reconnaîtrez que vous avez toujours des sacrifices à offrir au Seigneur. Vous ne pouvez jeûner, mais vous pouvez pardonner. Vous ne pouvez exercer sur votre chair les mêmes pénitences que les anachorètes, mais vous pouvez, à leur exemple, être sans attachement pour les vanités du siècle, sans désir pour la vaine estime des hommes, qui séduit en même temps qu'elle flatte. Vous pouvez, comme ces anciens habitants du désert, être morts au monde, à ses maximes, à ses usages, à ses sociétés, pour pratiquer une vie cachée en Jésus-Christ. En lisant les vies des saints et de vos fondateurs, vous êtes affligés de ne pouvoir les imiter dans la rigueur de leur vie; consolez-vous, rassurez-vous, appliquez-vous à la mortification du cœur, et elle vous sera aussi méritoire que l'assujettissement à des austérités qui sont au-dessus de vos forces et que la prudence d'un directeur vous empêche de pratiquer. *Si vous vous appliquez sérieusement, dit le pieux auteur du Combat Spirituel (26), à mortifier vos passions, à réprimer les moindres mouvements de votre volonté contraires à la loi de Dieu, vous plairez davantage au Seigneur, que si vous déchiriez votre corps par des disciplines sanglantes, ou que si vous jeûniez plus rigoureusement que les anciens anachorètes.* Si vous regrettez de ne pas suivre les saints dans leurs austérités, suivez-les dans les victoires qu'ils ont remportées sur leur humeur, sur leurs penchants, sur leurs passions intérieures. Opposez comme eux à un sentiment d'orgueil une pratique d'humilité, à un sentiment de vengeance un acte de charité, à un mouvement de jalousie et d'envie une marque d'estime pour le prochain. Les différents degrés de mortification intérieure vous uniront au Dieu de sainteté et suppléeront à certaines mortifications extérieures, incompatibles avec votre faiblesse. La tentation de la vanité et de la présomption n'est pas à craindre dans cette abnégation de soi-même, Dieu seul est le témoin de ces actes intérieurs de la volonté; l'œil humain ne les aperçoit pas. Tout se passe en secret devant le Père céleste; voilà le moyen de s'élever à une très-grande sainteté. Vous demandez quelquefois à un directeur, comment vous

pouvez vous mortifier; il vous répondra, dès qu'il sera éclairé, d'étudier les mouvements de votre cœur, et de les combattre dès qu'ils sont opposés à la sainteté de l'Evangile. Vous voudriez peut-être changer d'ordre pour entrer dans un plus austère; mais avant de vous occuper de pareilles idées, appliquez-vous à veiller sur vous-même et sur toutes les passions de l'âme qui vous agitent. Remarquez que la mortification de l'esprit peut se pratiquer même lorsque vous êtes infirme, par l'acceptation et la résignation aux souffrances. Que d'occasions d'acquérir des mérites pendant le cours de la vie, en réprimant ces mouvements intérieurs opposés à la perfection! Tantôt c'est un sentiment excessif de joie qu'il faut modérer pour ne pas tomber dans la dissipation, ou c'est une saillie d'esprit qui pourrait blesser le prochain et qu'il faut arrêter, ou c'est un regard méprisant et plein de hauteur vis-à-vis d'un égal contre qui on est prévenu et qu'il faut adoucir. On peut dire que cette mortification intérieure est l'unique science des saints; mais joignez à la mortification de l'esprit celle du corps : sujet de la seconde partie de cette conférence.

SECONDE RÉFLEXION.

Ceux qui sont à Jésus-Christ, dit l'Apôtre, ont crucifié leur chair. (Gal., V.) Q'est-ce que crucifier sa chair? N'est-ce pas la mortifier? Cette mortification du corps est nécessaire aux âmes justes pour persévérer dans la grâce, aux pénitents pour expier leurs péchés, et à ceux qui ont embrassé la vie religieuse, pour remplir les obligations que leur règle leur impose.

Dans la conférence sur la chasteté, les âmes justes ont dû être persuadées de la nécessité de mortifier leur corps, afin qu'il ne se révolte pas contre l'esprit. Dans la conférence sur la confession, les âmes qui ont eu le malheur de perdre la grâce ont été éclairées sur la nécessité de proportionner, autant qu'elles peuvent, leurs satisfactions à la gravité et au nombre de leurs offenses. S'il faut expier les péchés mortels, par les jeûnes, les prières, les macérations, on doit aussi satisfaire à la justice divine pour les péchés véniels. Comme ces motifs de la mortification, soit pour les justes, soit pour les pécheurs, ont déjà été développés, il n'est pas nécessaire de les retracer dans cette exhortation; mais voici des motifs spéciaux pour l'âme religieuse, de pratiquer la mortification du corps.

1° Cette mortification est prescrite par les règles; 2° elle a été pratiquée par tous les

(26) Saint François de Sales estimait tellement le *Combat spirituel*, qu'il l'appelait son directeur; ce saint évêque dit dans une de ses lettres (épître 80, l. III) : *Le Combat Spirituel est mon cher livre, que je porte il y a bien dix-huit ans.* L'auteur de cet excellent ouvrage est le P. Scupoli, Théatin, mort en odeur de sainteté, à Naples, le 28 novembre 1610. M. du Bellay, dans l'*Esprit de saint François de Sales*, rapporte que le saint prélat lui dit que les Théatins de Padoue, lorsqu'il étudiait dans cette

ville, lui avaient fait connaître ce livre, et qu'il avait été composé par un religieux de cette congrégation. M. Godeau, évêque de Vence, dit dans une de ses lettres (lettre 33) : *Le Combat Spirituel est toujours nouveau, et il a été composé par un Père Théatin.* Cet ouvrage a été traduit dans la plupart des langues, et on compte près de deux cent cinquante-sept éditions qui sont citées dans l'*Histoire des écrivains des Théatins*, par le R. P. Vezzozi, et imprimée à Rome en 1780.

saints; 3^e elle est le gage d'une résurrection glorieuse. Votre profession doit être inséparable de la mortification; mais dans le grand nombre des personnes qui veulent se retirer du monde, combien qui ne se proposent l'état religieux que comme un état tranquille, où on est occupé à méditer, à faire des lectures saintes, à chanter des louanges divines, et où on jouira d'une douce société qui porte à la vertu? Cette idée de la vie religieuse ne suffit pas, dit saint François de Sales; la contemplation sans la mortification serait illusion.

1^o Les règles des anciens fondateurs prescrivent une vie très-austère; leurs lois recommandent une retraite profonde, la stabilité dans le monastère, un silence presque continuel, l'abstinence de la chair, des jeûnes fréquents, l'interruption du repos de la nuit pour chanter les louanges du Seigneur, divers instruments de pénitence sous un vêtement grossier capable d'humilier l'âme propre, un travail des mains assidu et pénible; dès qu'on est engagé sous ces règles, il faut y être fidèle. On ne peut se glorifier d'être les disciples d'un saint Benoît, d'un saint Bernard, d'un saint Bruno, d'un saint François, d'un saint Dominique, d'un saint Norbert, si on se dispense de la mortification du corps. Tous les premiers religieux de ces différents ordres ont été très-austères. On ignorait autrefois les distinctions d'observances mitigées et d'observances réformées; les disciples du même fondateur pratiquaient également la même mortification. Suivre l'austérité de la règle pendant le noviciat et chercher après la profession une maison où ces règles ne soient plus en vigueur, ce n'est pas remplir l'étendue de ses engagements. Les santés, dit-on, ne sont plus aussi robustes qu'autrefois; cependant les nouveaux restaurateurs de la vie pénitente d'un saint Bernard, les religieux de Sept-Fonts et de la Trappe sont-ils d'une autre nature? Vivent-ils dans un autre siècle, dans un autre pays? D'ailleurs, dans le sexe le plus faible, quelles mortifications ces vierges ferventes, sous la règle de sainte Thérèse et de sainte Claire, ne pratiquent-elles pas sous nos yeux? Les maisons religieuses dans leur origine, ont toujours été regardées comme des maisons de pénitence et de mortification. Si plusieurs saints instituteurs dans les derniers siècles, comme saint Gaëtan, saint François de Sales, saint Vincent de Paul, ont donné des règles plus conformes à la faiblesse humaine, s'ils ont adouci quelques austérités, leurs lois, quoiqu'un peu moins sévères que celles des ordres consacrés à la solitude, exigent toujours la mortification du corps. Il faut observer une vie très-frugale, il faut interrompre le sommeil, sinon au milieu de la nuit, du moins à une heure uniforme et réglée, il faut être privé de plusieurs adoucissements qu'on eût pu avoir dans le monde, il faut que la liberté soit toujours contrainte et vive dans la dépendance et dans la pratique de la pauvreté. Que d'occasions de se mortifier! Les âmes vraiment

religieuses ont toujours suivi Jésus-Christ sur le Calvaire. Vous êtes faibles, dites-vous, mais il y a des mortifications que vous pouvez pratiquer en tout temps sans nuire à votre santé. Mortifiez votre vue, puisque les yeux sont la source des plus vives passions. Mortifiez votre langue et réglez vos discours sur la nécessité, la charité et l'utilité. Mortifiez votre appétit, en n'accordant point à votre corps une nourriture trop abondante, soyez content des mets les plus communs et ne ressembliez pas à ces âmes imparfaites qui, après avoir embrassé une vie pauvre, veulent satisfaire la sensualité dans leurs repas. Consultez votre règle dans les mortifications qu'elle vous prescrit; et par rapport aux mortifications particulières et extraordinaires, que votre zèle soit dirigé par la prudence et soumis à l'obéissance; tel était l'avis que donnait saint Antoine aux solitaires. Suivez, disait ce saint à ceux qui avaient recours à ses conseils, suivez cette maxime de l'Écriture (*Deut.*, XXXII) : *Interrogez votre père, c'est-à-dire votre supérieur, et il vous dira ce que vous devez faire.* Exposez-lui vos désirs, mais suspendez les exercices de pénitence qu'il vous interdira. Lorsque les mortifications particulières affaiblissent tellement les corps, qu'elles empêchent de pratiquer celles de l'ordre, il faut sacrifier ses désirs particuliers. Vous voulez, par exemple, pratiquer des jeûnes que la règle ne prescrit pas; si ces jeûnes vous empêchent de chanter l'office, de vaquer au travail, ces jeûnes seraient imprudents; Dieu ne les demande pas de vous. Vous voudriez veiller pour prier en particulier pendant la nuit; si, par ces veilles, vous ne pouvez vous lever à l'heure de la communauté, il faut prendre votre repos à l'heure marquée, et regarder comme des tentations ces idées particulières; mais aspirez toujours à la mortification, parce que cette vertu est nécessaire dans l'ordre du salut, parce que votre règle vous y oblige et parce que les exemples des saints vous en persuadent la pratique.

2^o Les hommes apostoliques et les solitaires ont également pratiqué la mortification du corps. Que de traits de mortification dans la vie des apôtres! Saint Paul disait : *J'ai eu à soutenir l'affliction et les douleurs, les longues veilles, la faim, la soif, beaucoup de jeûnes, le froid et le dépouillement de tout.* (*II Cor.*, XI.) Quelle mortification dans les martyrs! Enfermés dans des cachots ténébreux, chargés de chaînes, à combien de tourments étaient-ils exposés, jusqu'à ce qu'ils succombassent sous le glaive du persécuteur! Quelle mortification dans ces solitaires, qui quittaient les villes, se retiraient dans des déserts affreux! De simples nattes leur servaient de lit, leur abstinence était telle, que des herbes étaient leur nourriture ordinaire, la terre était arrosée de leurs sueurs pendant leurs pénibles travaux et souvent de leurs larmes. Loin de prolonger leur repos pendant la nuit, ils passaient plusieurs heures à prier le Seigneur de leur

faire miséricorde, et ils étaient encore en oraison, lorsque la clarté du soleil venait frapper leurs yeux. Quelles austérités ne pratiquait-on pas dans cette profonde retraite, dont parle saint Jean Climaque, où des martyrs de la pénitence s'immolaient sans cesse à la justice divine. Parmi ces pénitents, dit ce saint abbé, les uns frappaient leur poitrine en pensant à l'état de leur âme avant le péché, les autres arrosaient le pavé de leurs larmes. Il y en avait qui étaient comme courbés par les chaînes dont ils chargeaient leur corps. Toute délicatesse dans l'apprêt des mets, toute recherche dans les commodités de la vie étaient des noms inconnus dans cet affreux désert appelé la prison. Quelque confiance qu'ils eussent aux mérites de Jésus-Christ, ils unissaient leurs satisfactions à celles de cet Homme-Dieu; ils imitaient l'Apôtre qui dit : *J'accomplis en ma chair ce qui manque aux souffrances de Jésus-Christ.* (Coloss., I.) Il ne manque rien au prix de la rédemption; mais cet adorable Médiateur couronné d'épines, exige pour vous appliquer ses mérites, que de votre côté vous mortifiez des membres rebelles. Interrogez vos modèles, les saints de votre ordre, et que vous répondront-ils? que leur vie a été une vie pénitente et dure à la nature. Cette rigueur de vie effraye d'abord la sensibilité naturelle, mais ces sacrifices ne sont que de quelques moments; la peine, le travail, la violence qu'il faut se faire, passe avec l'heure, dit saint Bernard, *transit hora, transit pœna*, la gloire réservée à ces mortifications n'a point de vicissitude : *Remuneratio laboris nescit vicissitudinem*. Le bois de la croix produit un fruit de vie, et d'une vie éternelle : *Lignum crucis vitam germinat*. Lorsqu'un grain est jeté en terre, il se renouvelle; de même un corps qui paraît exténué par la mortification, reprendra une nouvelle vie : troisième et dernière réflexion.

3^e. Cette mortification sera le principe d'une résurrection glorieuse. On répète plusieurs fois par jour cet article du Symbole : *Je crois en la résurrection de la chair*; mais on ne réfléchit pas assez sur les suites de cette résurrection future. Nous sortirons tous un jour du tombeau. Cette poussière où la mort aura réduit nos corps, se ranimera; nous reprendrons, à l'ordre de l'Etre suprême, une nouvelle vie; mais que les corps des justes et des pécheurs auront un sort différent! Les uns ressusciteront pour participer à la gloire de l'âme, les autres pour subir le même feu que l'âme criminelle éprouve déjà. Si nous avons eu part aux souffrances du Rédempteur, nous participerons à ses triomphes. Les élus marqués au sceau de la mortification, seront remplis d'une joie ineffable à la vue de Jésus-Christ. O vous qui avez porté ma croix, leur dira le souverain Juge, vous êtes les bénis de mon père, *possédez le royaume qui vous a été préparé depuis la création du monde.* (Matth., XXV.) Si nous souffrons, ajoute l'Apôtre, nous aurons part aux triomphes de Jésus-

Christ. (Rom., VIII.) Sainte Thérèse rapporte que saint Pierre d'Alcantara lui apparut en s'écriant : Heureuse pénitence qui m'a mérité tant de gloire! *O felix pœnitentia, quæ tantam promeruit gloriam!* Ce saint ne parlait dans ce moment que de la gloire de l'âme; mais au jour où chacun recevra son jugement selon ses œuvres, et pour l'âme et pour le corps, les membres d'une chair immolée par le glaive de la pénitence, et crucifiée avec Jésus-Christ, ressusciteront tout brillants de la gloire du Verbe éternel. Comme les étoiles ont différents degrés de clarté, dit saint Paul, de même, selon les divers degrés de mortification, nos corps auront différents degrés de splendeur. Voilà l'espérance des justes et des vrais religieux qui, animés d'une foi vive, travaillent chaque jour à réprimer leurs sens, à affliger leur chair, à user d'une sainte sévérité sur eux-mêmes. Embrassons donc la mortification, soit de l'esprit, soit du corps; l'une et l'autre nous sont prescrites par l'Evangile; sans celle des passions on ne peut parvenir à la sainteté; des infidélités multipliées demandent une rigoureuse sévérité sur soi-même. Un solitaire disait : *J'exténue mon corps, afin qu'il ne puisse pas perdre mon âme*; c'est-à-dire, j'afflige ma chair, afin qu'elle ne soit pas une occasion de ternir la pureté de mon âme. Toute la religion vous rappelle à la mortification; la vue de la croix, les maximes de l'Evangile, les tribunaux de la pénitence, la lecture de votre règle, les Vies de vos fondateurs, leurs portraits mêmes que vous avez devant les yeux. Les anciens religieux pratiquaient la pénitence, non-seulement lorsqu'ils jouissaient d'une parfaite santé, mais jusque dans leurs infirmités, jusqu'au moment de la mort, et ils expiraient sur la cendre qu'on leur avait préparée; telle est la pratique actuelle des solitaires de Sept-Fonts. Vous admirez ces exemples; mais ne vous rassurez pas sur une stérile admiration, il faut imiter les saints pour participer à la récompense dont ils jouissent dans l'éternité bienheureuse.

CONFÉRENCE XII.

EXHORTATION SUR LA CHARITÉ.

Diliges proximum sicut te ipsum. (Matth., XIX.)
Vous aimerez le prochain comme vous-même.

Qu'est-ce qui nous fait ce précepte? quel en est l'objet? quel en est le motif? C'est un Dieu qui nous ordonne d'aimer nos semblables, et qui se propose par ce commandement notre sanctification dont la pratique fera dès ce monde-ci notre propre bonheur. Pourrions-nous être indifférents et insensibles envers le prochain? Ne sommes-nous pas tous unis comme hommes par les liens de la nature, comme chrétiens par la même foi, comme religieux par les mêmes vœux? Nous voulons être aimés, aimons donc les autres. Ce n'est pas seulement dans le monde qu'il faut rappeler la nécessité de la charité chrétienne, il faut même en faire

connaître l'importance aux âmes qui aspirent à la perfection, et qui, ardentes pour plusieurs objets de dévotion, oublient les sentiments d'affection et de prévenance qu'elles doivent aux personnes avec lesquelles elles sont unies par la même demeure et les mêmes engagements. Considérez les motifs et les caractères de la charité chrétienne. Vous devez aimer le prochain ; comment devez-vous lui prouver votre amour ? Ces deux réflexions vont faire le partage de cette conférence.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Vous devez aimer le prochain, 1^o parce que Dieu vous en fait un précepte absolu ; 2^o parce qu'un Homme-Dieu vous a donné les plus grands exemples de cet amour ; 3^o parce que la religion chrétienne porte essentiellement à cette charité ; 4^o parce que votre intérêt vous en persuade la pratique ; votre sanctification et votre bonheur dépendent dans l'état religieux de cette union mutuelle ; que de motifs capables de faire impression sur vos cœurs !

1^o Dieu vous fait un précepte absolu d'aimer le prochain, et ce commandement est si essentiel et si important, qu'il est intimé presque dans les mêmes termes que celui de l'amour divin. On demande au Fils de Dieu quel est le plus grand commandement de la loi, et il répond : *Vous aimerez de tout votre cœur, de toute votre âme et de tout votre esprit le Seigneur votre Dieu : c'est là le grand et le premier des préceptes ; mais voici le second, qui est semblable à celui-là : Vous aimerez votre prochain comme vous-même. Toute la loi et les prophètes sont renfermés dans ces deux commandements.* (Matth. XXII) Un Dieu commande, il faut obéir ; la loi s'explique clairement, il faut s'y soumettre ; le précepte nous est manifesté, il faut y être fidèle. *Celui qui n'aime pas ses frères*, dit saint Jean, *est dans un état de mort.* (I Joan., III.) Notre salut dépend donc de notre amour pour le prochain, il faut tout sacrifier plutôt que de rompre les liens d'union avec nos semblables. *Celui qui dit qu'il aime Dieu, ayant de la haine contre ses frères, est un menteur*, dit encore le même apôtre. (I Joan., IV.) L'amour de Dieu ne règne donc pas dans votre cœur, si la charité du prochain en est bannie. Cette vertu est si essentielle qu'elle doit être le caractère distinctif de ceux qui suivent la doctrine de Jésus-Christ. *On reconnaîtra*, dit le Sauveur à ses apôtres, *que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez mutuellement.* (Joan., XIII.) Le Fils de Dieu ne dit pas, on reconnaîtra que vous êtes mes disciples, si vous m'aimez, mais si vous vous aimez. Le précepte est recommandé en tant d'endroits, que saint Paul déclare que *celui qui aime le prochain a rempli la loi.* (Rom., XIII.)

En effet, s'il est dit dans l'Evangile, ne jugez pas, ne condamnez pas, quittez l'autel pour embrasser votre frère, ne parlez mal de personne, aimez vos ennemis, ne rendez pas le mal pour le mal, ces maximes

sont autant de déclarations du grand précepte de la charité envers le prochain. C'est ce commandement dont le grand Apôtre recommandait la pratique en disant aux premiers fidèles : *Je vous conjure, mes frères, au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ, qu'il n'y ait point de divisions et de schismes parmi vous, mais de vivre dans une parfaite unité de sentiments et d'affections.* (I Cor., I.) *Avant toutes choses*, dit saint Pierre, *aimez-vous toujours les uns les autres, parce que la charité couvre la multitude des péchés.* (I Petr., IV.) On recommande dans cette Epître de persévérer dans la prière, de veiller pour s'adonner à l'oraison, mais remarquez ces paroles *avant toutes choses, aimez-vous !* Ames religieuses, pénétrez-vous de cette maxime. Vous jeûnez, vous priez, vous célébrez les offices, vous allez à l'oraison, mais avant tous ces sacrifices, vous aimez-vous ? Il ne suffit pas, pour opérer votre salut, d'être fidèles aux lois de vos fondateurs, il faut, avant la pratique des observances extérieures, être unies de cœur avec le prochain. Vous vous feriez un scrupule de manquer à une seule heure de l'office divin ; cependant cet office n'est que de précepte ecclésiastique, mais le précepte d'aimer le prochain est celui de Dieu même. *Je vous fais ce nouveau commandement de vous aimer, comme je vous ai aimés.* (Joan. XIII.) Un Homme-Dieu joint à ses préceptes, ses exemples.

2^o La croix nous apprend à nous aimer mutuellement. Jésus-Christ y est attaché pour chacun de nous. Si le Fils de Dieu daigne être notre victime, comment pourrions-nous ensuite ne pas aimer ceux qu'il a rachetés de son sang ? Vous n'aurez jamais de conformité avec Jésus-Christ qu'autant que vous aimerez vos frères. Toute la vie de cet Homme-Dieu n'a été qu'un acte continuel de charité, de bienfaisance, d'amour pour les hommes ; *il a multiplié ses bienfaits partout où il a passé.* (Act. X.) C'est aux traits de charité qu'on reconnaîtra le Messie ; les aveugles verront, les lépreux seront guéris, les pauvres seront instruits, Cette charité du Sauveur se manifeste dans toutes ses paroles. *Venez à moi*, dit-il, *vous tous qui êtes dans la peine, et je vous soulagerai.* (Matth., XI.) *Je suis le bon Pasteur ; le bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis.* (Joan., XI.) Il dit à la femme adultère, personne ne vous a condamnée, je ne vous condamnerai pas, mais ne péchez plus. Il dit à ceux qui veulent éloigner les enfants de sa présence, laissez-les approcher. Il reprend les pharisiens, parce qu'ils imposaient aux autres un joug dur et insupportable. C'est sa charité qui se manifeste par les reproches qu'il leur fait de fermer le royaume des cieux, et d'avoir un zèle dédaigneux pour les pécheurs et les publicains. Ce doux Sauveur embrasse celui qui veut le trahir, et ne lui donne d'autre titre que celui d'ami. Il dit à l'apôtre qui voulait le venger, de laisser son glaive et d'arrêter l'effet de son zèle. Il promet sur le Calvaire, à celui qui expira à

ses côtés, de le recevoir dans le lieu de la paix. Enfin après sa résurrection, que souhaitez-il à ses apôtres? la paix, *pax vobis*!

3^e C'est cette divine charité qui a été comme le fondement de la religion chrétienne. *La multitude de ceux qui croyaient*, disent les *Actes des apôtres*, *n'avait qu'un cœur et qu'une âme* (Act., IV); leur charité fait que leurs biens ne sont plus distingués; les richesses de quelques particuliers deviennent les richesses de tous ceux qui ont la même foi. Les apôtres, en établissant la religion chrétienne, ont le plus grand zèle pour recommander l'union la plus parfaite. *Mes très-chers*, dit saint Jean, *si Dieu nous a aimés ainsi*, c'est-à-dire, jusqu'à vouloir s'incarner pour nous, *nous devons avoir une affection bien réciproque entre nous*. (I Joan., IV.) Vous savez que cet apôtre répétait aux premiers fidèles ces tendres paroles: *Mes petits enfants, aimez-vous mutuellement*. Ses disciples lui représentèrent qu'il leur donnait toujours le même avis; mais il leur répondit, selon le témoignage de saint Jérôme, *la pratique de ce seul précepte vous suffit*. C'est à cet amour sincère et mutuel que nous rappellent les actes de la religion. Nous sommes régénérés dans les mêmes eaux du baptême, nous assistons au même sacrifice, nous sommes nourris du même pain céleste, nous participons aux mêmes sacrements, nous honorons Dieu par le même culte; quels motifs d'union!

La charité a brillé dans les martyrs, dans les solitaires, dans l'établissement des différents ordres religieux. Les martyrs sur les échafauds, ou dans des brasiers ardents, n'avaient que des sentiments et des paroles de l'amour le plus héroïque pour leurs tyrans. En même temps que les déserts se remplissent de fervents solitaires, ceux qui sont plus éclairés instruisent ceux qui sont plus simples; ceux qui sont d'une santé plus robuste servent les malades et les consolent. Tous ont un travail assidu, non-seulement pour fuir l'oisiveté, mais encore pour soulager les pauvres du prix de leurs travaux. Ce fut la pratique de la charité qui attira au christianisme un des plus célèbres solitaires. Saint Pacôme, père de tant de religieux, étant encore au service militaire, passe dans une ville dont les citoyens lui marquent l'accueil le plus empressé; il demande qui sont ces hommes aussi charitables, on lui répond que ce sont des chrétiens: Une religion qui inspire de tels sentiments envers un inconnu, dit-il, ne peut être que divine, et il l'embrasse. La charité se manifeste de plus en plus par l'établissement des ordres religieux. Saint Benoît forme des solitaires, mais il veut qu'on prenne soin des enfants dans des temps où on n'avait pas encore érigé des écoles publiques pour leur instruction. Il recommande l'hospitalité envers les riches et les pauvres. Ses maisons deviennent des res-

sources à l'humanité dans les calamités publiques; on érige même dans plusieurs abbayes des hôpitaux (27), comme ont fait depuis peu les solitaires de Sept-Fonts; enfin les travaux manuels des religieux de Saint-Benoît deviennent la subsistance du pauvre. D'autres saints législateurs veulent que leurs disciples s'engagent à racheter les captifs ou à servir et à soulager les pauvres dans leurs infirmités. Comme les âmes sont d'un prix infini, étant immortelles et rachetées du sang de Jésus-Christ, on voit de saintes sociétés s'établir, où on est prêt à quitter sa patrie pour aller dans des climats barbares éclairer ceux qui sont dans les ténèbres du paganisme. D'autres ministres zélés, dans les pays catholiques, instruisent les peuples, font des missions, assistent les mourants, visitent les prisonniers: voilà ce qu'a opéré la charité chrétienne. En considérant ces heureux effets, pourriez-vous, dans votre état, n'avoir point d'amour pour ceux de votre profession? Il s'agit de votre intérêt, vous ne pouvez vous sanctifier et être heureux dans l'état religieux sans cette concorde mutuelle.

4^e On ne peut assurer son salut sans la charité; Jésus-Christ ne dira pas au dernier jour à ses élus, vous avez beaucoup jeûné, vous avez passé vos journées en prières, vous avez porté un habit rude et grossier, mais vous avez été des hommes charitables, *venez, les bénis de mon Père*. (Matth., XXV.) Si la terreur des jugements de Dieu nous saisit, comment en prévenir la rigueur? Le moyen est facile: ne condamnez pas vos frères et vous ne serez pas condamné, dit le Fils de Dieu. Si la grièveté de vos offenses ralentit en vous l'espérance, comment exciter dans votre cœur la confiance? Jésus-Christ vous le déclare: pardonnez et on vous pardonnera. Vous trouvez en quelque sorte le gage de votre prédestination dans la pratique de la charité, puisque vous observez un des plus grands commandements, puisque vous imitez Jésus-Christ dans cette vertu dont il a donné tant d'exemples, puisque vous êtes animé du même esprit qui a animé les premiers fidèles et les saints; mais aussi sans amour pour le prochain, vous n'avez nul amour pour Dieu, vous courez à votre perte, vous vous perdez pour l'éternité en vous rendant malheureux dans cette vie.

Les religieux qui sont sans charité sont mécontents de leurs supérieurs, de leurs égaux, et même de leur état. Ames consacrées au Seigneur, votre bonheur est au-dedans de vous-mêmes; ce bonheur consiste dans votre amour mutuel, dans votre union réciproque. Ne cherchez pas votre satisfaction dans la communication avec vos parents, vos amis; le monde vous a presque oubliées, il ne pourrait vous rendre heureuses si dans l'intérieur de vos retraites vous étiez partagées, divisées. Qu'il est doux et qu'il est consolant, dit David, de

(27) Il y avait des hôpitaux dans les grandes abbayes. (DOM CALMET Sur la règle de saint Benoît, t. II, p. 203.)

voir des frères unis entre eux. Mais qu'il est triste pour ceux qui se donnent dans l'état religieux le titre de frères ou de sœurs, de n'avoir que sur les lèvres ces noms de tendresse, pendant que les cœurs seraient altérés et aigris ! Craignez la perte de la charité. Jésus-Christ dit qu'il faudrait s'arracher un oeil plutôt que d'être une occasion de scandale ; de même il vaudrait mieux être affligé, humilié, abandonné, que de troubler l'union commune. Que de motifs particuliers n'avez-vous pas de vous aimer ? Vous servez le Seigneur sous les mêmes lois, vous portez le même habit, vous avez contracté les mêmes vœux, vous êtes les disciples du même fondateur, vous possédez les mêmes biens, vous vivez dans la même enceinte, vous chantez les louanges du Seigneur devant les mêmes autels, vos cendres doivent reposer dans le même lieu ; que tous ces rapports forment donc entre vous les liens de l'union la plus inaltérable. Ayez de la dévotion et du zèle ; mais qu'est-ce que la dévotion, qu'est-ce que le zèle sans charité ? Ce sont de fausses vertus. Demandez-vous souvent aux pieds des autels, comment vous vous comportez envers votre communauté, pour juger si l'esprit de Dieu est en vous. En faisant des actes d'amour de Dieu, en produisez-vous quelques-uns pour le prochain ? Cette vertu est-elle jointe à vos mortifications, à vos exercices de piété, surtout à vos communions ? Cette paix que le ministre donne à l'autel avant de distribuer le pain céleste, est-elle dans vos cœurs ? Vous désirez d'assurer votre salut, soyez donc dans une parfaite concorde. Obligés de vivre toujours dans le même domicile, quelle amertume n'éprouveriez-vous pas, si vous ne vous voyiez qu'avec indifférence et un secret éloignement ! Mais aussi lorsque l'union règne dans les cœurs, on goûte le bonheur de sa vocation, on reconnaît avec joie qu'on a choisi la meilleure part, et si la règle est austère, la pratique en est adoucie par une union mutuelle.

Vous venez de considérer les motifs de la charité chrétienne ; quels sont les caractères de cette vertu ? tel est le sujet de la seconde partie de cette conférence.

SECONDE RÉFLEXION.

Tout amour du prochain n'est pas toujours celui que la religion prescrit ; la charité chrétienne a quatre caractères qu'il lui est essentiels ; elle doit être, 1° surnaturelle, 2° universelle, 3° efficace, 4° constante.

1° La charité n'est méritoire devant Dieu qu'autant qu'elle est surnaturelle ; dès qu'on n'a qu'un amour de sympathie, ce n'est pas Dieu qu'on se propose, mais soi-même qu'on recherche dans cette affection trop sensible. Que d'amitiés inutiles pour le salut, lorsque le penchant naturel, la conformité de pensées, de caractères, d'âge, en sont les seuls principes ! Si la religion ne sanctifie ces unions, elles ne sont d'aucun prix pour l'éternité. Il faut souvent se rappeler cette maxime de Jésus-Christ : Si vous n'aimez que ceux qui vous

aiment, c'est-à-dire, si vous n'avez d'affection que pour ceux qui vous plaisent, que faites-vous de plus que le païen et l'idolâtre ? Si la nature agit seule sur votre cœur, quelle impression y fait la religion ! Où sont les sacrifices que vous faites au précepte du Seigneur ? Jésus-Christ dit à ses disciples : *Aimez-vous mutuellement, comme je vous ai aimés.* (Joan., XIII.) Or, Jésus-Christ vous a aimé malgré vos ingratitude, vos offenses, vos révoltes, vos imperfections ; il faut donc aimer le prochain, quoique ses défauts puissent être grands et considérables. La charité doit inspirer des sentiments héroïques. C'est ce commandement qu'il faut observer d'une manière nouvelle, depuis qu'un Dieu s'est incarné et qu'il a déclaré qu'il regarderait comme fait à lui-même tout acte de charité rendu *au plus petit d'entre ses frères.* (Matth. XXV.) On ne fait pas assez d'attention à ces paroles ; on ne regarde que l'homme ; on ne considère pas Jésus-Christ ; on aime ses parents à cause des liens du sang ; on aime ses amis à cause de leurs bienfaits ; mais à peine aime-t-on quelqu'un précisément pour Dieu et en vue de Dieu. Que des reproches à vous faire sur cet article ! En vous examinant sérieusement, vous reconnaîtrez que tous vos sentiments d'affection pour les autres ne sont fondés que sur vos préjugés et vos inclinations. Pendant que l'Evangile ne fait aucune distinction et nous dit d'aimer le prochain, notre amour-propre ne s'attache qu'à ceux qui nous plaisent ; c'est à eux seuls que nous donnons des témoignages de bienveillance : autre défaut opposé à la charité chrétienne, qui doit être universelle.

2° Dieu est notre Père commun, nous sommes tous ses enfants, nous devons tous nous aimer comme frères ; Jésus-Christ est mort pour tous les hommes ; il nous appelle tous à sa gloire, nous devons un amour sincère et mutuel à tous ceux qui, revêtus de notre nature, participent aussi au bienfait de la rédemption. Que telle personne soit affable, ou d'un caractère difficile ou opposé au nôtre, c'est le prochain ; et il a droit à ce titre sur notre cœur. Dieu n'exige pas que notre tendresse soit aussi sensible, aussi vive pour tous ; mais il faut que personne ne soit exclu de votre tendresse, il faut que l'indifférence soit bannie de notre cœur et que nous soyons prêts à donner à chacun des témoignages de la charité chrétienne. Nous ne faisons qu'un corps dans la religion, *Unum autem corpus* (I Cor., XII), dit saint Paul ; chaque membre doit être uni au corps. Le Fils de Dieu en nous traçant la manière de prier, a voulu que nos demandes, fussent toujours en commun et au nom de tous, pour nous prouver quelle doit être l'étendue et l'universalité de notre charité. Si nous demandons le royaume céleste, ce n'est pas seulement pour ceux qui nous sont unis par les liens de la parenté, ou qui nous sont chers par d'autres titres, mais pour tous, même pour ceux qui nous ont outragés et offensés.

Nous ne devons faire dès ce monde-ci qu'une seule société, dont Jésus-Christ est le chef. Prenez donc garde aux partialités qui rompent les nœuds de la charité commune; veillez sur vous-mêmes, enfin de ne pas suivre votre attrait particulier, en n'ayant de relations qu'avec ceux qui vous plaisent et en vous éloignant de tous les autres. Il est vrai que la charité n'interdit pas des amitiés légitimes, dès qu'elles sont sanctifiées par la religion et rapportées à Dieu; telles furent celles de plusieurs saints; et Jésus-Christ comme homme et modèle de toute perfection, eut saint Jean pour disciple bien-aimé. Mais il y a des amitiés particulières qui nuisent à la charité commune et qui sont très-dangereuses dans les sociétés religieuses. Ne tombez pas dans ce défaut. Toute union formée par l'esprit de parti, par des intérêts humains, par des passions réciproques, allume le feu de la discorde et rompt les liens de la charité commune, qui doit être universelle et en même temps efficace, c'est-à-dire, se prouver par les œuvres.

3° Il ne suffit pas de dire que vous aimez le prochain, il faut lui donner des témoignages de cet amour; la charité exige que vous réprimiez vos défauts, que vous supportiez ceux de vos semblables, que vous ne les offensiez jamais, que vous les préveniez assidûment par les marques d'une affection sincère. Quelle étendue dans ces devoirs! Nous ne pouvons conserver la charité envers nos frères, si nous ne réprimons nos défauts. Etudiez votre humeur et arrêtez-en les suites. Il y a des caractères avec lesquels il est réellement difficile de vivre paisiblement. Seriez-vous de ces religieux brusques, railleurs, colères, qu'une seule parole, qu'un seul regard peuvent émouvoir? Votre humeur vous rend-elle inégal dans la société? Ne vous voit-on pas tantôt diffus en paroles et dans d'autres moments garder un morne silence? Vous dites qu'on est à plaindre avec de telles personnes, mais ce reproche ne vous regarde-t-il pas? Ne faites-vous pas souffrir les autres? Ne leur êtes-vous pas une occasion d'impatience et de trouble par vos bizarreries et vos singularités? En corrigeant votre humeur, supportez celle des autres: voilà la grande maxime pour vivre en communauté, c'était celle que saint Paul donnait aux premiers fidèles; ils avaient des défauts comme nous en avons, l'Apôtre les en avertissait et les leur reprochait dans ses *Épîtres*; mais il leur donnait cet important avis, afin qu'ils conservassent les nœuds de la charité: *Portez les fardeaux les uns des autres, et vous remplirez ainsi la loi de Jésus-Christ.* (Gal., VI.) Chacun a un caractère différent, les humeurs varient comme les physionomies. Nous voulons qu'on nous supporte, ayons les mêmes égards pour nos semblables. Les plus vertueux ne sont pas toujours exempts de ces imperfections, qui blessent notre imagination; mais regardons ces défauts de l'humanité, comme des maladies qui procè-

dent de la diversité des tempéraments. On ne reproche pas à un malade son infirmité, au contraire on le plaint. N'augmentons pas la peine que ressent le prochain de ses faiblesses, ou des travers qui lui échappent. Il est d'un bon esprit d'avoir pour les autres la même indulgence que nous souhaitons qu'on ait pour nous. Il ne faut donc pas s'attendre, en embrassant l'état religieux qu'on trouvera une société si parfaite, qu'on n'ait rien à souffrir de ceux avec qui l'on vit. Il est bien difficile qu'on n'éprouve pas de temps à autre ou quelque contradiction, ou quelque mépris, ou quelque raillerie. Il faut, dans ces moments, étouffer autant qu'on peut, toute idée de ressentiment et s'exciter par les motifs de la religion à pardonner promptement et sincèrement. C'est dans cette intention que saint Benoît prescrit dans sa règle, de réciter tous les soirs à vêpres l'oraison dominicale à voix haute, afin que chacun rentrant en soi-même, pardonne les fautes qu'on a commises contre lui aussi sincèrement qu'il demande à Dieu de lui pardonner celles dont il est coupable. Il faut pardonner promptement; si on avait le malheur de conserver des sentiments d'animosité, il pourrait arriver qu'une faute vénielle dans ses principes deviendrait une faute grave dans ses suites. Chaque jour l'animosité augmenterait et ensuite elle pourrait être telle qu'il faudrait une grâce du premier ordre pour la surmonter. Quel juste sujet de crainte pour des confessions et des communions faites dans cet état d'aigreur et de dissension! Quel scandale pour une communauté de voir des religieux se garder le silence, depuis qu'ils ont eu ensemble quelque altercation! Si le pardon paraît dur à la nature, consultez votre crucifix; tout ressentiment doit être oublié à la vue de la croix. Les défauts que vous devez éviter contre le prochain, sont les railleries piquantes, les rapports indiscrets qui répandent le trouble dans une société, le zèle rempli d'amertume, les plaintes contre ceux qui vous gouvernent et qui sont capables de diviser les inférieurs d'avec les supérieurs, l'opiniâtreté dans vos sentiments. Mais il ne suffit pas de ne point déplaire au prochain, il faut, autant qu'on peut, l'obliger, lui rendre des services effectifs.

Saint-Paul disait aux premiers chrétiens: *Prévenez-vous mutuellement d'honneur.* (Rom. XII). Les devoirs extérieurs d'honnêteté sont des moyens presque nécessaires pour conserver la paix et la concorde avec ceux auxquels on est uni dans la même profession; ces signes d'une bienveillance mutuelle aident à conserver une parfaite intelligence. Comme les yeux s'expriment autant que la langue, il faut toujours considérer avec un visage serein ceux-mêmes contre qui on aurait quelque antipathie secrète; il ne faut jamais se permettre des regards de hauteur, d'indignation, d'indifférence; au contraire qu'un extérieur doux et prévenant annonce que vous avez la charité dans le cœur. Si

vous apprenez qu'un de vos frères est dans les peines, l'affliction et la souffrance, portez-vous avec empressement à lui rendre tous les services dont vous êtes capable. Si vous êtes deux dans le même emploi, aidez-vous mutuellement. Veillez sur vous-même, afin que dans les charges qui vous sont confiées, vous ne contristiez jamais personne par des refus que vous dicterait votre humeur. Si vous ne pouvez dans ce moment condescendre à la demande qu'on vous fait, du moins qu'on soit satisfait de la douceur de votre réponse. L'emploi qui demande le plus de démonstration de charité est celui qui regarde le service des malades : montrez-leur toujours une nouvelle affection, soyez leur ange consolateur ; n'augmentez pas leurs maux et leur tristesse par des réparties amères, vous pécheriez grièvement ; que vos lèvres ne s'ouvrent que pour leur marquer votre attachement. Enfin, le grand moyen pour conserver la charité envers tous, c'est d'avoir une grande humilité : des religieux humbles seront unis ; des religieux orgueilleux seront souvent divisés. *Il y a toujours des querelles, dit le Sage, parmi ceux qui sont superbes. (Prov., XIII.)* L'humilité est une source de paix inaltérable, on ne considère que ses défauts, on ne voit dans le prochain que ces vertus, on ne conserve aucun ressentiment contre les offenses qu'on reçoit, parce qu'on se croit digne de tout mépris ; on n'est point partagé entre Apollon et Céphas, on est éloigné de tout parti et de toute division ; on n'a point un zèle turbulent et inquiet, on veille sur soi-même avant de veiller sur les autres ; on est toujours disposé à témoigner au prochain sa charité, en lui parlant avec bonté, en applaudissant à ses talents et à ses vertus, en l'excusant lors même qu'il paraît avoir quelques défauts ; si on les remarque, on réfléchit aussitôt sur sa propre fragilité, et on éloigne toute prévention. Vous estimez ces caractères de la charité, pratiquez- donc vous-même cette vertu, et pratiquez-la constamment.

4° Que votre charité ne se ralentisse point, puisqu'elle est fondée sur les plus grands motifs de la religion, ces motifs sont toujours les mêmes : dès que vous aimerez le prochain pour Dieu, vous l'aimerez constamment. Les amitiés du monde sont faibles et chancelantes, parce qu'elles n'ont pour fondement que l'humeur, l'intérêt, l'amour-propre ; aussi voit-on des personnes qui avaient eu d'abord des liaisons très-étroites se diviser ensuite. Ces inconstances seraient condamnables entre des personnes unies par les liens de la religion. Le caractère de la charité chrétienne est de n'être point sujette à aucune vicissitude. L'amour de Dieu

doit toujours brûler dans notre cœur ; l'amour pour nos frères y doit régner. Que chaque jour votre charité devienne plus vive et plus démonstrative. *Ne nous aimons pas, dit saint Jean, en discours, mais en effet et en vérité (I Jean. III.)* La charité, dit saint Paul (I Cor., XIII) *est patiente et pleine de bonté ; elle n'est point envieuse ; elle ne s'enfle point ; elle n'est point ambitieuse ; elle ne s'irrite point ; elle ne cherche pas son intérêt ; elle ne soupçonne point le mal ; elle supporte, elle souffre tout.* Ranimez souvent dans vos méditations, dans vos examens, dans vos communions, ces sentiments de la charité chrétienne. Soyez vous-même comme les apôtres de cette vertu dans vos communautés, cimentez-la par vos discours, non-seulement en ne disant jamais aucune parole qui puisse blesser le prochain, mais au contraire, en portant tous ceux avec qui vous pouvez avoir des relations, à s'aimer réciproquement et sincèrement : *Heureux, dit Jésus-Christ, les pacifiques, parce qu'ils seront appelés les enfants de Dieu. (Matth., V.)*

Heureux les religieux qui sont attentifs et zélés pour conserver la paix dans la communauté où ils sont ; ils attireront sur eux les regards de la miséricorde divine, et ils mériteront les éloges et la confiance de ceux avec qui ils sont engagés dans la même profession. On aimera leur caractère ; on estimera leurs vertus ; n'eussiez-vous d'autre talent que celui de réunir les esprits ; n'eût-on d'autre éloge à faire de vous, que celui d'avoir vous-même pratiqué la charité constamment et universellement, vous pouvez espérer que votre nom sera écrit dans le livre de vie, et que Dieu, qui est la charité même, dit saint Jean, sera votre partage dans l'éternité bienheureuse.

CONFÉRENCE XIII.

EXHORTATION SUR LES CONVERSATIONS.

Si quis loquitur, quasi sermones Dei. (I Petr., IV.)

Si quelqu'un parle, que ses discours soient selon l'esprit de Dieu.

Quoique la vie religieuse soit consacré à la mortification, au travail, à la retraite, aux chants des divins offices, il y a des temps où on peut interrompre le silence. Il est vrai que, dans les anciens ordres, on ne voit pas comme dans les ordres plus récents, des heures marquées pour les conversations journalières. Saint Benoît ne parle pas dans sa règle de ces récréations (28) ; mais d'autres législateurs ont cru pouvoir les permettre. Leurs vues sur cet article ont été saintes : ils se sont proposé de réunir les esprits, afin qu'en conversant mutuellement, on bannit des cœurs l'indifférence. *Il y a, dit l'Esprit-Saint, un temps pour se taire ; il y a aussi*

(28) M. Fleury (huitième Disc. sur l'Hist. Eccl., n. 12) dit que la règle de saint Benoît ne permet pas de récréations. D. Calmet (dans son *Commentaire sur le sixième chap. de la règle de saint Benoît*) dit, « que ni saint Benoît, ni aucune des anciennes règles monastiques ne parlent de récréations. » D. Armand de Rancé, réformateur de l'

Trappe, et D. Eustache de Beaufort, réformateur de Sept-Fonts, n'en ont point permis dans leur réforme, parce qu'ils tendaient à la pratique littérale de la règle. Mais les religieux et les religieuses sous la règle de saint Benoît dont les constitutions particulières auraient permis quelques conversations, peuvent user de cet adoucissement.

un temps pour parler. (Eccle., III.) On peut s'entretenir ensemble dans les divers moments où la règle le permet ; d'ailleurs, tous les discours que dicte la nécessité ou la charité sont utiles ; mais il y en a d'autres qui ne le sont pas, tels sont ceux dont le relâchement ou la tiédeur sont les principes.

Quels sont les moyens de sanctifier les conversations légitimes ?

Quels sont les dangers des conversations inutiles ? Deux réflexions qui seront le sujet de cette conférence.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Les conversations légitimes sont celles qui vous sont accordées par la règle ; elles peuvent vous être méritoires par les dispositions que vous y apporterez, car *tout coopère*, dit saint Paul, *au bien de ceux qui aiment Dieu.* (Rom., VIII.) L'obéissance, la charité, la patience, l'humilité, la modestie, le zèle, la mortification sont autant de vertus que vous pouvez pratiquer dans vos entretiens, et qui les sanctifieront.

1° On pratique l'obéissance, lorsqu'on vient aux conversations pour se conformer à la règle. Ce serait l'effet d'un zèle indiscret de condamner ces temps de délassement permis par les fondateurs. Ils savaient que la fragilité humaine a besoin de quelque repos après un travail assidu. Si on s'applique au-delà d'une juste discrétion, on tombe dans l'affaiblissement, c'était la maxime de saint Antoine : *Si plus a mensura tendimus, fratres cito deficiunt.* Il faut, dit saint Ambroise, interrompre ce qu'on veut faire longtemps et habituellement. Non-seulement les commençants et les faibles, mais encore ceux qui sont avancés dans les voies de la perfection, se découragent, dit Cassien (Coll. XXIV, ch. 23), lorsqu'ils n'ont aucune interruption à leurs exercices. C'est sur ces principes que, dans des ordres dont la solitude ne demande pas un silence continu, on permet des conversations à certaines heures de la journée. En ne voulant pas en profiter, on suivrait plutôt son humeur qu'un zèle éclairé. On se livrerait à la tristesse de son tempérament, et ensuite pour dissiper son ennui, on chercherait les conversations des séculiers après avoir abandonné celles des personnes de sa profession. Ne vous absentez donc pas des conversations communes, suivez votre règle, qui, en vous les permettant, vous interdit les récréations particulières. Ces petites assemblées où on se sépare de la communauté pour se réunir avec quelques amis, fomentent les plus grandes divisions ; on se communique ses mécontentements, ses murmures, ses jalousies réciproques ; et que de partis différents s'élèvent ensuite dans la même communauté ! Les médisances, les rapports, des jeux même qui doivent être interdits, et quelquefois des repas secrets qu'on se donne : voilà les suites de ces sociétés de prédilection. Au lieu de se retirer en si-

lence aux heures prescrites, on ne met point de bornes à ces conversations isolées, on les prolonge même pendant la nuit. N'abusez pas de l'indulgence de la règle pour tomber dans de tels abus, venez aux récréations communes, par obéissance, et cessez-les par le même motif, dès que le signal vous appelle à un autre exercice.

2° Vous devez dans vos entretiens cimenter la charité et vous proposer de rendre votre union plus parfaite. Eloignez de vos discours tout ce qui pourrait altérer la paix, observez pour les autres les mêmes égards que vous désirez qu'on ait pour vous ; soyez attentif pour réprimer toute parole capable de déplaire au prochain. N'offensez personne ; un mot est bientôt échappé, mais cette parole peut remplir d'amertume le cœur de celui à qui on l'adresse. Craignez autant d'humilier l'amour-propre de ceux qui sont présents que de diminuer la réputation des absents. Manifestez la douceur dans vos conversations, fuyez toute contestation ; cependant, que de reproches n'a-t-on pas à se faire sur cet article ? On soutient son sentiment avec opiniâtreté, on ne veut pas céder, on s'aigrit de part et d'autre, et on ne manque pas d'expressions pour marquer qu'on ne veut pas être contredit. Loin de vous ces altercations, elles séparent le frère d'avec le frère, la sœur d'avec la sœur, et il vaudrait mieux ne pas vous rassembler que d'altérer l'union qui doit être l'objet de vos entrevues. Que la charité soit sur vos lèvres. Ne vous permettez ni murmures, ni rapports, ni médisances. Si vous entendiez mal parler du prochain, détournez aussitôt que vous pourrez la conversation sur un autre objet. Dissipez par la douceur de vos paroles toute semence de zizanie ; éloignez les occasions de toute discorde ; réunissez autant qu'il est en vous les cœurs aigris ; n'applaudissez jamais aux railleries piquantes, ni aux traits satiriques dont on vous ferait part pour exprimer son ressentiment contre le prochain ; représentez au contraire combien il est important de se pardonner mutuellement ; donnez des conseils propres pour cimenter la paix si nécessaire dans une société religieuse. Si vous croyez ne devoir pas être du sentiment de ceux avec qui vous conversez, ne leur témoignez aucune apparence de mépris. Si quelqu'un paraissait ému de colère, et vous disait quelque parole offensante, suivez cet avis du Sage : *Une réponse douce arrête toute indignation.* (Prov., XV.) En vous conduisant selon ces principes, la charité sera l'heureux effet de vos entretiens.

3° Lorsque vous vous réunissez pour converser mutuellement, supportez avec tranquillité les défauts dont vous êtes témoin. Tous n'ont pas dans une communauté la même égalité d'humeur. Il y en a dont l'extérieur, le défaut d'éducation, la petitesse de génie révoltent naturellement. On éprouve en leur présence certains mouvements qu'on a de la peine à dissimuler. Efforcez-vous alors de pratiquer la patience avec ces esprits soupçonneux, prêts à s'irriter, singu-

liers dans leur conduite, dangereux même par leur rapport. Cette vertu est également nécessaire avec ceux qui sont d'une humeur altière et contrariante, incapables de dire une parole qui marque quelque déférence, et qui n'ont aucune des qualités propres pour intéresser dans la conversation. Ayez une grande modération pour conserver la tranquillité avec des caractères aussi discordants. Ce n'est point la nature, c'est la religion qui doit agir sur votre cœur; ainsi, par cette patience vous pourrez produire beaucoup d'actes de vertu, en même temps que vous paraîtrez accorder quelques heures au délassement.

4° L'humilité doit vous porter à garder le silence sur ce qui pourrait flatter votre amour-propre. Evitez de parler de l'illustration de vos parents, si vous êtes d'une famille noble; et si vous avez reçu des dons de la nature, ne cherchez point à dominer sur ceux qui n'ont pas les mêmes talents. Cette vanité rendrait votre conversation onéreuse aux autres. L'humilité donnera un nouveau prix à vos talents et à votre naissance. Plus vous serez humble, plus on recherchera votre société; on se rend même méprisable, lorsqu'on veut trop faire briller son esprit. On vous louera davantage, lorsque vous paraîtrez ignorer ce qui peut vous distinguer. Ne désirez pas d'attirer sur vous l'attention des autres. Celui qui est humble, ne prétend pas d'être le seul à parler, ni le seul qu'il faille écouter. Marquez à tous ceux avec qui vous conversez une parfaite déférence; n'affectez pas de prendre d'autre dénomination que celle qui convient à l'humilité religieuse et selon la maxime de l'Evangile, choisissez plutôt la dernière place que la première, lorsque vous êtes en société.

5° Que la modestie se manifeste dans vos paroles et vos actions. Saint Paul recommandait cette vertu aux premiers fidèles. (*Philip., IV.*) La modestie bannit les clameurs, les sons de voix trop élevés, les expressions trop familières. Saint Benoît, en donnant à ses disciples des avis sur la modestie, leur dit de se préserver des défauts *de la langue, des yeux, des mains et des pieds* (*Reg., ch. 8.*) Celui qui ne conserve pas les règles de la modestie religieuse, est peu circonspect dans ses paroles; il a un rire dissolu, ses yeux annoncent la légèreté de son esprit; il a une vue dissipée et évaporée, son irrégularité se manifeste dans ses gestes et jusque dans ses démarches. Un religieux modeste n'interrompt pas celui qui commence à parler, il réprime ce vain orgueil qui veut décider de tout, il ne s'irrite pas dès qu'on témoigne quelque doute sur les faits qu'il rapporte; il témoigne, s'il est jeune, du respect à ceux qui portent depuis longtemps le joug du Seigneur; et s'il est ancien, il traite avec bonté ceux qui lui sont inférieurs par l'âge et les années de profession. La modestie dirige la situation du corps. Saint Arsène qui avait brillé à la cour d'un empereur avant d'embrasser la solitude,

avait encore conservé un maintien qui parut aux anciens Pères du désert plus propre à un séculier qu'à un solitaire; Arsène en fut averti, il s'en corrigea. On rapporte de saint Ambroise qu'il ne voulut pas recevoir dans le clergé le fils d'un de ses amis, parce que ce jeune homme avait un extérieur peu conforme à la modestie cléricale. Remarquez cependant que cette vertu n'affecte point un air sombre. *Rendez-vous affable*, dit le Sage (*Eccli., IV*); saint Paul disait aux premiers fidèles (*Philip., IV*): *Réjouissez-vous toujours en Notre-Seigneur*; que cette joie soit sainte et non dissolue. Saint Antoine conservait dans le désert un air de gaieté qui annonçait le calme de son âme. On fait la même remarque sur saint Romuald, père d'autres solitaires. Sa présence seule portait la joie dans le cœur de ceux qui conversaient avec lui. Saint Vincent de Paul ayant reconnu, dit un de ses historiens, que son tempérament le portait à un air sérieux, il se proposa de rectifier ce défaut par un extérieur prévenant et affable. Imitiez la conduite de ces saints; joignez à la modestie la sérénité de l'esprit.

6° Rendez vos discours utiles pour le salut de vos frères. Lorsque la religion et la piété sont consultées dans les entretiens mutuels, chacun se porte au bien. Une bonne maxime dite à propos empêche les abus et conserve le bon ordre. Les conversations étant destinées au délassement, elles ne doivent pas se changer en exhortations. La prolixité sur des objets sérieux serait déplacée, mais le zèle prend différentes formes. Un bon principe inculqué avec discernement et avec prudence est comme un bon grain qui rapporte quelquefois plus de fruit qu'on n'espérait. Combien de saints en qui la grâce a commencé d'opérer la conversion par une sentence, par une maxime, par un avis qu'ils ont reçu dans une conversation particulière? Saint Augustin ayant entendu de Pontitien le récit de la vie de saint Antoine et de l'impression qu'elle avait faite sur deux courtisans qui embrassèrent aussi la solitude, dit à son ami Alyppe: que faisons-nous? les simples ravissent le ciel, et nous, avec notre science, nous sommes des insensés qui nous perdons. Il repasse ses années dans l'amertume de son âme, il se rend aux attraites de la grâce, il devient un modèle de toutes les vertus. Saint Ignace rappelle souvent à Xavier cet oracle de l'Evangile: *Que sert-il à l'homme de gagner tout l'univers, s'il vient à perdre son âme?* (*Marc., VIII; Luc., IX.*) Et cette maxime répétée familièrement fait tant d'impression sur Xavier, qu'il renonce à tout projet d'ambition, et qu'il ne se propose plus que de suivre Jésus-Christ dans ses abaissements et d'étendre son royaume dans les nations idolâtres. On représente au célèbre abbé de Rancé, qu'il ne peut opérer son salut avec la pluralité des bénéfices; il y renonce, il embrasse une profession opposée à son amour-propre, il fuit dans la solitude, il s'immole à la pénitence, et la sainte réforme de la Trappe est encore le fruit de

son zèle. Ainsi certains traits dans les conversations produisent quelquefois des effets que n'ont pas toujours des discours sérieux, prononcés par les ministres de la parole divine.

La régularité se perpétuera dans une maison, lorsque des religieux seront assez zélés pour proposer dans les conversations communes, quelques maximes qui aient pour objet l'observance régulière, comme l'assiduité à l'office divin, l'application au travail, la simplicité dans les cellules et les vêtements. Quel reproche n'aurions-nous pas à nous faire, si étant religieux, nous ne nous rappelions jamais dans nos entretiens aucun principe qui eût rapport à notre profession ? Tandis que l'homme de guerre parle de ses campagnes, le courtisan de ce qui se passe dans l'Etat, le magistrat des lois et de la jurisprudence, les orateurs de l'éloquence, les commerçants de leur négoce et les artisans de leur ouvrage : pourquoi ne parlerions-nous jamais de la pratique de la pauvreté dont nous avons fait un vœu spécial, de l'obéissance à laquelle nous nous sommes engagés, de la fidélité aux règles dont la pratique fait le bonheur et la perfection d'une âme consacrée à Dieu ? Un religieux qui ne dit jamais aucune parole capable d'édifier ne répond pas à la sainteté de sa vocation. Les entretiens manifestent infailliblement les sentimens du cœur. Si vous ne vous entretenez que des nouvelles du monde, c'est une marque que vous avez l'esprit du monde, et tel est le malheur de plusieurs religieux. Ils ressemblent à ces solitaires relâchés, dont parle Cassien. (Lib. V *Inst.*) Ils s'assoupirent, lorsqu'un pieux abbé conversant avec eux, leur proposa quelques maximes conformes à la sainteté de leur profession; cet abbé voyant leur tiédeur et leur insensibilité, leur fit un récit amusant, *fabulam introduxit*; ces solitaires se réveillèrent, et alors l'abbé leur reprocha de n'avoir été attentifs que lorsqu'on avait cessé de leur parler des devoirs de leur état. *De rebus cœlestibus loquebamur, et omnium vestrum oculi lethali dormitione deprimebantur.* N'attirons pas sur nous ce même reproche, et édifions nos frères par nos discours. Réprimons la trop grande curiosité de savoir tout ce qui se passe dans le monde, c'est un acte de mortification que vous pouvez pratiquer jusque dans vos entretiens. On pourrait dire de plusieurs religieux, ce que dit l'historien sacré des habitans d'Athènes, *qu'ils ne sont occupés qu'à dire ou à entendre quelque chose de nouveau.* (Act., XVII.) Ne soyez pas du nombre de ceux qui veulent être instruits des événements journaliers du siècle, et qui ont même de la peine à attendre l'heure de la récréation pour divulguer tout ce qu'ils savent de nouveau. Ayez le recueillement propre à votre état, et vous éviterez aux heures de vos conversations, les divertissemens que la sainteté de votre profession

vous interdit. *La régularité est bannie d'une maison religieuse*, dit un pieux auteur (29) de ce siècle, *si on s'adonnait au jeu de cartes; et quel scandale, si les supérieurs, loin de s'opposer à un tel abus, l'autorisaient par leur présence ou par leur exemple!* Ayez une grande droiture dans vos paroles. Que la vérité soit autant sur vos lèvres que la charité. Evitez la duplicité, les exagérations, parlez toujours avec sincérité. Vous êtes membres du même corps, *ne vous trompez pas mutuellement*, dit saint Paul. (Col., III.) Le plus léger mensonge offense toujours un Dieu, qui est la vérité même. Elevez souvent vers lui vos pensées et vos affections, en même temps que vous conversez avec le prochain. Saint François de Sales dans les sages constitutions qu'il a tracées pour les religieuses de la Visitation, veut qu'une d'entr'elles soit désignée pour rappeler plusieurs fois dans la même récréation le souvenir de la présence divine; heureuse et sainte pratique! que chacun peut imiter en son particulier.

Appliquez-vous à sanctifier vos conversations, il y en a de légitimes, et vous pouvez y pratiquer de grandes vertus. Craignez les conversations inutiles, parce qu'elles renferment de grands dangers : tel est le sujet de la seconde partie de cette conférence.

SECONDE RÉFLEXION.

Que de dangers dans les conversations inutiles ! 1° Elles sont suivies de la perte du temps ; 2° elles multiplient les péchés opposés à la charité ; 3° elles entraînent dans une dissipation qui fait contracter l'habitude d'une vie oisive, et qui dégoûte de tous les devoirs de la vie religieuse.

1° Les conversations inutiles vous feront perdre le temps; cependant, rien de plus précieux que le temps ; votre salut dépend du bon usage que vous en ferez. Vous êtes venu dans l'état religieux pour thésauriser continuellement pour le ciel par la pratique des bonnes œuvres; mais ce n'est pas en passant des heures entières à vous entretenir avec vos amis, et en multipliant vos relations, soit au-dedans, soit au-dehors de vos maisons, que vous acquerrez de nouveaux mérites devant le Père céleste. Tout vous paraît légitime dans ces entretiens, mais une vie stérile en bonnes œuvres est tout à fait condamnable. Que vous reste-t-il à la fin de la journée pour l'éternité, après que vous avez abandonné la plupart de vos exercices pour discourir avec des personnes du monde, ou avec des personnes de votre état qui sont aussi oisives que vous ? Vous perdez le temps et vous le faites perdre aux autres, voilà votre double péché. Le monde reproche aux personnes de notre profession l'inutilité de vie. Cette censure est injuste, si nous remplissons le temps conformément aux lois de nos saints fondateurs; mais si nous le perdons dans de frivoles sociétés, les reproches du monde ont un juste fondement. C'est en se révantant en de vaines

(29) Le R. P. Marin, Minime, dans son excellent ouvrage *De la parfaite religieuse.*

conversations, en allant de cellule en cellule pour trouver quelqu'un avec qui on puisse s'entretenir, qu'on contracte la funeste habitude de l'oisiveté.

Ames religieuses, craignez de perdre le temps ; il passe rapidement et il ne revient plus. *Les jours de l'homme sont courts*, dit l'Écriture (*Job*, XIV); *mille ans*, dit le Prophète, *disparaissent comme le jour d'hier*. (*Psal.* LXXXIX.) Que sont devenues ces années depuis que vous êtes entrées dans l'état religieux ? Elles se sont succédées avec la plus grande rapidité. Si vous vous plaignez quelquefois de la durée du temps, ce n'est que dans le moment présent ; aussitôt qu'il s'est écoulé, il n'en reste plus qu'un faible souvenir ; mais Dieu voit l'usage que vous en avez fait, il vous en redemande un compte exact et rigoureux ; et comme le passé est sans retour, quelle triste réflexion de savoir que vous l'avez dissipé, loin de l'avoir mis à profit ! Vous pourrez former des regrets, si Dieu prolonge votre vie, mais cette espérance de l'avenir est incertaine. Peut-être éprouverez-vous bientôt cette menace de l'Esprit-Saint : *Il n'y aura plus de temps*. (*Apoc.*, X.) Si Dieu, dans l'étendue de ses miséricordes vous attend encore, votre douleur ne pourra réparer les pertes que vous avez faites personnellement, et que vous avez occasionnées au prochain en le retirant de ses exercices. Vos discours inutiles vous ravissent des heures qui sont bien précieuses pour l'éternité, et ne multiplient que trop les péchés contre la charité.

2^e Dès qu'on vient à converser, il est bien difficile qu'on ne s'entretienne du prochain. On parle de ses défauts plutôt que de ses vertus. On tombe dans les murmures, on se rend coupable de médisances. Combien de fois dans ces longs discours, n'avez-vous pas parlé contre vos supérieurs ? Vous avez blâmé leur zèle, vous avez censuré leurs personnes, vous avez critiqué tous les défauts qu'on pouvait remarquer dans leurs caractères. Réuni avec un ami, vous vous êtes vengé autant que vous avez pu de ceux qui vous avait offensé en révélant ce que vous saviez de plus secret sur leur conduite, et la langue a exprimé tout le fiel qui était dans le cœur. En multipliant ses discours, on satisfait sa jalousie, on déprime les talents de celui dont on voudrait avoir la place, on tâche de prévenir les autres contre ceux qui font ombrage. La détraction est presque inséparable de ces conversations inutiles. Si on est d'une humeur caustique, que de traits mordants contre ceux qui déplaisent ! Si on est d'une humeur enjouée, que de railleries piquantes, qui rendent méprisables les absents dont on parle ? Quelle difficulté ensuite pour se rappeler après ces longs entretiens les termes dont on s'est servi, et dont chacun a pu flétrir la réputation du prochain ? eussiez-vous assez veillé sur vos paroles pour ne proférer aucune médisance, ceux avec qui vous avez des relations vagues et frivoles ont-ils la même délicatesse de conscience et la même circonspection ? Vous

savez qu'ils vous font part de tout ce qu'ils savent sur les autres, et si vous les écoutez volontiers, que de reproches à vous faire ? Saint Bernard disait à ce sujet, qu'il ne pouvait décider qui était le plus coupable, ou celui qui fait la médisance, ou celui qui l'écoute volontiers, puisque les médisants se tairaient, si on ne leur prêtait une oreille favorable. Craignez de donner sujet à la détraction.

Les conversations trop multipliées sont encore dans une maison religieuse une source intarissable de rapports indiscrets. On veut se faire des amis, on leur demande le secret ; il est bientôt promis, mais peu gardé. Après ces préambules, on fait ses confidences, et par ces rapports tantôt vrais, tantôt exagérés, et toujours imprudents, on allume le feu de la discorde entre les personnes de la même profession, et qui souvent étaient unies et dans une parfaite intelligence.

Ames religieuses, qui êtes séparées du monde par votre état, par vos vœux, par votre domicile, par votre habit, craignez de rentrer dans le monde par vos conversations. Votre vie serait plus pure, vous conserveriez plus facilement la charité pour le prochain, si vous renonciez aux entretiens inutiles. Vous ne vous permettez pas la lecture de ces libelles, de ces mémoires secrets qui déchirent la réputation d'autrui : évitez également ces discours où le prochain, par une seule parole, devient aussitôt l'objet de vos préventions, de vos mépris, de votre indifférence et peut-être de votre haine.

3^e Les conversations inutiles ont un troisième danger : elles détournent une âme religieuse de la pratique de ses devoirs et la dégoûtent de sa vocation. En passant vos jours dans une dissipation habituelle, vous ne remplirez plus vos exercices, ou vous vous en acquitterez superficiellement. Ce n'est pas, après vous être entretenu de nouvelles profanes, que vous aurez de l'attrait pour l'oraison, pour l'assistance aux divins offices, pour les lectures de piété et les examens. Comment pouvez-vous, étant occupé de ce que vous avez entendu, louer Dieu avec attention, prier avec recueillement, méditer avec fruit, entrer dans une sainte componction sur vos fautes ? Dès que vous vous répandez en discours, vous ne répondez plus à la fin spéciale de votre vocation. Si vous êtes dans un ordre destiné au service des malades, ils seront négligés, abandonnés, pendant que vous êtes avec vos amis et avec vos connaissances ; si vous êtes dans une congrégation consacrée à la vie apostolique, les tribunaux de la pénitence ne seront plus fréquentés, parce qu'au lieu d'écouter les pécheurs et de les réconcilier à Dieu, vous serez avec les personnes du siècle, et qu'il est à craindre que vous n'adoptiez leurs maximes. En voyant jouir ceux avec qui vous conversez, des commodités de la vie et de leur liberté, ne regrettez-vous pas les

sacrifices que vous avez faits ? Ne croirez-vous pas que les vains divertissements dont on vous fera le récit ont plus de réalité qu'ils n'en ont ? Que de tentations s'offriront à votre imagination ! Le mépris qu'on tâche de faire rejaillir actuellement sur les ordres religieux, ne se manifestera-t-il pas dans les entretiens des séculiers que vous fréquentez ? et ne vous portera-t-il pas à moins estimer l'état que vous avez embrassé ? Si vous multipliez vos entretiens avec les personnes de votre profession, combien de faits particuliers ne vous apprendra-t-on pas ? Ces récits altéreront votre paix, seront suivis de peines d'esprit et de troubles intérieurs ; vous eussiez ignoré ces sujets de scandale et de diversion, si vous eussiez eu moins de curiosité et plus de circonspection dans vos paroles, et vous eussiez joui d'une plus grande tranquillité.

Les conversations inutiles que forme un religieux emportent tellement ses jours et ses heures qu'on ne remplit plus l'emploi dont on est chargé. Si vous êtes supérieur, pendant que vous formez des liaisons au dehors votre communauté est sans instructions et sans exemple ; vos religieux sont tentés, à votre imitation, de ne plus garder de silence, et la règle s'abolit. Si vous êtes chargé des novices, comment leur persuaderez-vous la retraite et le recueillement, en voyant vos connaissances se succéder tour à tour aux différentes heures du jour ? Si on vous confère le soin des pensionnaires, qui veillera sur leur éducation lorsque vous les abandonnerez pour vous trouver avec des personnes dont la présence vous plaît davantage que celle des jeunes élèves qu'il faudrait reprendre, instruire et édifier ? Quel malheur pour ces jeunes personnes, dans la suite de leur vie, d'avoir eu des maîtres ou des maîtresses qui ne leur ont appris par leur propre conduite qu'à perdre le temps ! Si on vous a chargé d'administrer le temporel, que vos comptes seront en mauvais ordre pendant que vous serez livré à un commerce trop fréquent avec les personnes du siècle.

Jésus-Christ a dit : *Malheur au monde* (Matth., XVIII) ; ne peut-on pas ajouter doublement : *Malheur aux personnes religieuses* qui, ayant renoncé au monde, veulent trop le fréquenter, trop s'entretenir avec lui ! En effet, dans ces conversations inutiles, que faites-vous pour l'éternité ? quelle mortification pratiquez-vous ? quel retour du cœur vers Dieu ? quelle vigilance sur vos pensées et sur vos désirs ? Quels exemples donnez-vous au prochain ? Quelle est votre ferveur dans vos exercices ? Votre âme n'est-elle pas comme une terre sans culture ? N'êtes-vous pas dans une contradiction continuelle avec l'Evangile, puisque vous ne vous faites aucune violence ? N'avez-vous pas sous un habit religieux un cœur profane ? ne devez-vous pas trembler en méditant ces paroles de l'Apôtre : *L'homme ne recueillera que ce qu'il aura semé* ? (Gal.,

VI.) Que recueillerez-vous, au jour où le Seigneur jugera chacun selon ses œuvres, de ces visites actives ou passives ? Si vos discours n'avaient pour objet que de soulager le prochain dans ses peines, de l'éclairer, de l'instruire, un grand degré de gloire vous serait réservé ; mais, si vous n'avez multiplié vos entretiens que pour vous amuser, que répondrez-vous au souverain Juge ? Quels mérites aura-t-il à récompenser, ou plutôt que de péchés à punir dans cette multiplicité de paroles, dans cette inaction et cette dissipation où vous aurez vécu ! Puisque les conversations inutiles renferment d'aussi grands dangers, évitez-les, et que vos conversations d'ailleurs légitimes soient assez saintes pour être méritoires et dignes des récompenses d'un Dieu pendant l'éternité.

CONFÉRENCE XIV.

EXHORTATION SUR LE SILENCE.

Dixi : Custodiam vias meas, ut non delinquam in lingua mea. (Psal. XXXVIII.)

J'ai dit : J'observerai toutes mes voies pour ne pas pécher par mes paroles.

Que les discours des hommes sont vains et frivoles ! qu'il est nécessaire de veiller sur ses conversations pour n'être pas coupable devant Dieu ! *Si quelqu'un*, dit saint Jacques, *ne met pas un frein à sa langue, sa religion est vaine.* (Jac., I.) Méditez souvent ces paroles : Vous dont des lèvres ne devraient s'ouvrir que pour chanter les louanges de Dieu ou pour édifier le prochain, ne recherchez pas les sociétés du monde après vous en être séparé et après avoir embrassé la retraite ; mais dans cette solitude même, où vous êtes venu vous consacrer au Seigneur, évitez les conversations inutiles : elles vous feraient perdre votre temps et l'attrait pour votre vocation. Prenez votre règle, lisez l'article sur le silence et soyez fidèle à le garder. Lorsque les supérieurs ne veillent plus sur un article aussi important, et lorsque les inférieurs n'y font nulle attention, c'est une marque que l'esprit du fondateur n'anime plus le chef et les membres. Dès que le silence n'est pas observé dans une maison religieuse, le relâchement y fait de grands progrès ; la dissipation où on tombe produit de funestes effets. La charité et la ferveur dans les exercices ne peuvent subsister avec la multiplicité des entretiens inutiles ; vos jours seront vides de bonnes œuvres si vous n'êtes réservé et circonspect dans vos paroles.

Quelle est la nécessité du silence, quelle en doit être la pratique ? tel est le partage de cette conférence.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Le silence est nécessaire, 1° pour éviter la multitude des péchés ; 2° pour suivre les lois de vos fondateurs ; 3° pour vous unir plus facilement et plus souvent à Dieu.

1° Le silence est nécessaire pour éviter

la multitude des fautes. *Les discours trop prolongés*, dit le Sage, *ne seront pas exempts de péché.* (Prov., X.) L'Écriture dit encore que *l'imprudence se trouve dans la multitude des paroles.* (Eccli., II.) Interrogez votre cœur, examinez votre conscience, et vous reconnaîtrez que les péchés les plus ordinaires dont vous avez à vous accuser dans vos confessions viennent de vos conversations. Combien n'avez-vous pas à vous reprocher de murmures contre les supérieurs, de rapports contre le prochain, de railleries piquantes, de paroles méprisantes; de mensonges, de témoignages d'une amitié trop sensible ou d'une indifférence que la charité condamne? Le défaut de silence occasionne les disputes et les contestations dans les monastères, les différents partis dans les élections pour les charges, les liaisons particulières où on s'excite au murmure et où on se porte mutuellement au relâchement. Que le défaut de silence a perdu de religieux! qu'il en perd tous les jours et qu'il en perdra dans la suite!

On parle pour satisfaire sa passion, son ressentiment, sa légèreté; on se remplit de préventions les uns contre les autres par les discours inutiles. On vient aux offices sans recueillement, la dissipation se manifeste jusqu'au pied des autels; on s'occupe dans l'oraison plutôt de tout ce qu'on a dit ou entendu que des vérités éternelles. L'interruption habituelle du silence altère l'union et la concorde, ralentit le zèle et l'ardeur pour la prière, empêche l'application au travail. Aussi, dans les communautés où on parle à toute heure, on n'est plus distingué, pour ainsi dire, des personnes qui vivent dans le siècle que par la forme du vêtement. On s'y borne à quelques pratiques extérieures de l'état qu'on a embrassé, pratiques que la bienséance exige; mais on n'y voit plus de ces exemples de régularité qui font une sainte impression sur les esprits, qui animent à la ferveur, qui édifient et qui soutiennent dans la voie étroite. Si Dieu suscite encore dans ces maisons où le relâchement a pénétré quelques religieux fidèles à leur vocation, ils craignent ces conversations trop fréquentes, ils se font de leur cellule un désert; on ne les voit point parcourir les différents endroits d'une communauté pour prendre part aux discours inutiles, ils gémissent eux-mêmes sur de pareils abus.

Gardez le silence, parce qu'il vous conservera dans l'amour de Dieu, dans la charité que vous devez mutuellement, dans la modestie convenable à votre état, dans la pureté de conscience qu'exige la perfection de la vie religieuse.

Un pieux auteur, dont les ouvrages ont même été insérés avec ceux de saint Bernard, déplore les funestes effets de l'infraction du silence dans les termes suivants,

(30) Cap. 17 *De interiori domo*, inter *Opera sancti Bernardi*.

(31) *Commentaire sur la règle de Saint-Benoît*, par dom CALMET. (Tom. I, p. 224.)

qui font connaître son humilité et sa componction : *Lorsque j'ai eu la permission de parler*, dit-il (30), *je me suis aussitôt dissipé, et je ne me suis pas borné à discourir des sujets nécessaires; je me suis entretenu de différents objets auxquels ne s'étendait pas la permission des supérieurs. J'ai recherché avec empressement les conversations, et loin d'édifier le prochain, je l'ai scandalisé, car j'ai proféré des paroles vaines et inutiles, ou dictées par l'envie, ou mêlées de détractations, ou contraires à la vérité; ma langue m'a plus nuï que tous les membres de mon corps; j'ai toujours à me reprocher quelque exagération, soit en rapportant ce que j'ai vu ou entendu, soit en blâmant ou en louant les actions des autres. Plus je m'examine, plus j'ai à craindre que les mensonges ne se soient multipliés dans mes discours trop prolongés.* Cet humble aveu prouve de combien de fautes est suivie l'infraction du silence. Soyez donc fidèles à l'observer pour ne pas ternir la pureté de votre âme par la multiplicité des péchés dont la langue est communément le principe. Aussi saint Jacques la compare à un feu, et l'appelle la source de toute iniquité. (Jac., III.)

2^e Votre séparation du monde, les exemples des saints de votre profession, les lois de vos fondateurs vous engagent spécialement au silence. Rappelez-vous celui des anciens anachorètes; ils ne parlaient que pour se proposer dans de saintes conférences les divers moyens de s'élever à la perfection, et de mieux pratiquer les devoirs de la vie solitaire. Ils fuyaient les villes, ils se séparaient des hommes, ils habitaient dans des antres profonds pour éviter les conversations profanes. Que fut-il dit à Arsène? *Laissez le monde, renoncez à ses entretiens, si vous voulez être sauvé.*

Saint Benoît, le législateur des solitaires d'Occident, déclare expressément dans le chapitre sixième de sa règle, qu'on n'accordera que rarement aux religieux, même d'une vertu éminente, la permission de converser ensemble, quoique sur des sujets édifiants. Le même saint ajoute : nul ne sera assez téméraire pour proférer des paroles inutiles. Les divers ordres, qui ont embrassé la même règle, se sont tellement attachés à cet article, que les religieux de Cluny et de Cîteaux s'exprimaient même par signes (31). Un auteur du temps de saint Bernard dit que, lorsqu'il vint à Clairvaux, on n'entendait dans cette sainte vallée que les louanges de Dieu. Saint Louis estimait tellement le silence de ces premiers religieux de l'ordre de Cîteaux que, lorsque ce saint roi voulait passer plusieurs jours en retraite avec ces solitaires dans une abbaye qu'il leur avait fondée près de la capitale du royaume, il veillait, dit un historien de la Vie de ce saint monarque (32), afin que les princes de son sang et ses courtisans ne

(32) Joinville, *Vie de saint Louis*, article de l'abbaye de Royaumont, où il y avait plus de cent religieux.

proférassent aucun discours en présence de ces fervents religieux, pour ne les pas distraire dans le temps même de leurs travaux. Nous voyons de nos jours deux maisons célèbres dans ce royaume, *Sept-Fonts* et *la Trappe*, où l'on a renouvelé l'esprit de saint Bernard, et où la pratique exacte du silence est, avec le travail des mains, le principal soutien de ces deux réformes dignes de la vénération publique. On admire dans ces solitaires un recueillement profond, une union parfaite avec Dieu, un oubli total de ce qui se passe dans le monde. Combien les Bruno, les Romuald n'ont-ils pas recommandé le silence à leurs disciples? Séparés du monde par leur profession, ils le sont encore entre eux par leurs habitations et les distances de leurs cellules; si leurs lèvres doivent s'ouvrir pour bénir le Seigneur nuit et jour, elles doivent se fermer à des discours vains et frivoles; on ne permet quelques colloques à certaines heures que pour revenir aussitôt dans sa retraite, et y être seul avec Dieu seul.

Ce ne sont pas seulement les fondateurs des ordres monastiques qui ont recommandé la pratique du silence, les instituteurs des sociétés consacrées à la vie apostolique ont eu le même zèle.

Saint Norbert institue dans le douzième siècle un ordre de Chanoines réguliers destinés, non-seulement à chanter les louanges divines, mais aussi à annoncer la parole de Dieu, à instruire les peuples; cependant ses disciples imitèrent dans leurs communautés le recueillement des solitaires de Cîteaux et s'exprimaient aussi par signes (33).

Saint Dominique forme une société de prédicateurs qui doivent porter le flambeau de la foi parmi toutes les nations; mais on juge dans son ordre que le silence est si nécessaire pour conserver l'attrait de l'étude nécessaire à des hommes apostoliques, qu'on marque dans les constitutions (34), que celui qui aura enfreint la règle sur cet article s'en accusera au chapitre, et sera puni selon la volonté du supérieur.

Les mêmes maximes ont été adoptées par les saints fondateurs d'un siècle à l'autre. De nouvelles congrégations de prêtres unis par des vœux se sont formées dans ces derniers siècles, et leurs saints législateurs ont recommandé à ces ministres édifiants la même vigilance, la même discrétion pour éviter les conversations inutiles.

Saint Gaëtan de Thienne, suscité de Dieu pour rétablir la discipline ecclésiastique dans le clergé, et dont tout le temps se passait soit au pied des autels en oraison, soit à annoncer aux peuples les vérités du salut, soit à réconcilier les pécheurs dans le tri-

bunal de la pénitence, soit à servir les malades dans les hôpitaux, en inspirant à ses disciples un détachement héroïque, une confiance parfaite en la Providence, un zèle apostolique, leur prescrivit en même temps un recueillement profond, et on lit dans les constitutions de sa congrégation que le silence est comme le rempart de la régularité, et qu'il faut y avoir égard en tout temps : *Silentii, quod est custos religionis, semper ratio est habenda.*

Saint Vincent de Paul, cet homme de Dieu, ce père du peuple, qui a formé tant d'établissements si utiles à l'humanité et à la société, disait à ses disciples : *Manifestons notre zèle par nos paroles comme les apôtres, dès que nous sommes hors de nos retraites, mais soyons silencieux dans l'intérieur de nos maisons, comme des Chartreux.* Ce saint ministre des autels fut près de renoncer à la maison de Saint-Lazare qu'on offrait à sa congrégation naissante, plutôt que de permettre à ses prêtres de vivre avec d'anciens religieux, possesseurs de cet établissement, et qui, étant déchus de leur règle, avaient la facilité de parler à toute heure, et d'entrer réciproquement dans leurs cellules pour converser ensemble (35).

Plus on s'applique à connaître les maximes de chaque fondateur ou réformateur, plus on découvre l'estime qu'ils faisaient de la pratique du silence : *Ne pas l'observer*, dit saint François de Sales dans une de ses *Epîtres*, *c'est vouloir troubler et renverser l'ordre et la congrégation, et mépriser le Saint-Esprit qui l'a ordonné aux maisons religieuses.* Remarquez ces paroles, c'est *renverser l'ordre*; en effet, une maison est bientôt déchuë de la régularité, dès que chacun parle à l'heure qu'il veut et aux endroits où il veut.

Ce fut cette pratique exacte du silence que le réformateur des chanoines réguliers de France inspira tellement à ceux qui, dans le dernier siècle, venaient former cette nouvelle congrégation, qu'un religieux de la célèbre abbaye de Sainte-Geneviève n'osa répondre à un cardinal qui l'interrogeait, n'en ayant pas obtenu permission (36). Le prélat, loin de s'en offenser, fut pénétré d'admiration en voyant que, dans une nombreuse communauté, on n'entendait pas la voix d'un seul religieux, et que chacun était retiré dans sa cellule pour y vaquer à l'étude, ou à la lecture, ou à la prière.

Ranimez votre zèle pour la pratique du silence, en vous rappelant les règles des saints législateurs que vous venez de considérer; mais le silence extérieur ne suffit pas, il faut y joindre celui de l'esprit et du cœur, afin de vous unir d'autant plus à

(33) Le R. P. Lairvelz, réformateur des Prémontrés en Lorraine, dans son ouvrage intitulé *Catechismus novitiorum*, et imprimé en deux volumes in-folio à Pont-à-Mousson, en 1625, dit, page 394, t. II, que, lorsqu'il écrivait, il n'y avait pas encore soixante ans qu'on se servait de ces signes dans son ordre.

(34) Chapitre 12 des *Constitutions* des Dominicains sur le silence.

(35) *Vie de saint Vincent de Paul*, par COLLET, page 172 et 175, édition de Nancy, 1748.

(36) *Vie du R. P. Faure, réformateur des Chanoines réguliers de Sainte-Geneviève*, édition de Paris, 1698.

Dieu que vous parlerez moins aux hommes.

3° Il ne vous suffit pas d'être seul dans votre cellule ; vous pourriez vous livrer à de vaines idées qui vous ôteraient tout le fruit et tout le mérite de votre retraite. Le vrai solitaire, le vrai religieux, l'amateur du silence ne se borne pas à la pratique extérieure de la loi, il en prend l'esprit ; il bannit de sa mémoire et de son cœur toutes les pensées et affections qui l'empêcheraient de s'unir à Dieu. Le silence vraiment religieux doit éloigner la contrainte et le respect humain, la présomption et l'estime de soi-même, le mépris du prochain, une humeur chagrine, un air sombre et triste, une opposition aux conversations autorisées par la règle ; enfin, l'inégalité et l'inconstance. Que le supérieur soit présent ou éloigné, Dieu vous voit. La contrainte et le respect humain ne doivent pas être les motifs de votre fidélité au silence, mais la religion, l'amour pour les pratiques de votre état, le zèle pour votre perfection. Que la sérénité de l'esprit se remarque dans votre extérieur. Un air rude et sauvage marque quelque mécontentement intérieur et déplaît à ceux qui en sont témoins.

Manifeztez toujours de la bienveillance, de la charité, et dans vos actions et dans vos regards, lors même que, selon votre règle, vous ne pouvez vous entretenir avec ceux que vous voyez et que vous rencontrez. Eloignez de vous tout sentiment de présomption, et ne vous flattez pas d'être plus élevé en perfection que les autres, parce que vous seriez plus exact à vous retirer dans votre cellule aux heures marquées. Que l'orgueil, la hauteur d'esprit, le mépris du prochain ne vous portent pas à un silence affecté dans les temps accordés au délassement légitime. Ce n'est pas une vertu, mais un défaut, d'être taciturne et de ne pas se prêter au commerce de la société, aux heures où les lois des fondateurs l'autorisent. Il faut garder le silence selon vos constitutions, et non selon votre caprice. Enfin, ne soyez pas un jour silencieux jusqu'à l'excès, et ensuite dissipé et évaporé jusqu'au scandale. Si on fait peu de cas du silence dans votre maison, gardez-le vous-même, mais sans contention. Ne soyez pas esclave du respect humain, mais aussi suivez les règles de la prudence, et répondez avec affabilité aux demandes qu'on vient à vous faire.

Animez votre silence de saintes élévations du cœur vers Dieu, afin d'éloigner toutes les pensées dangereuses et inutiles ; comme les pensées se multiplient à l'infini, éloignez d'abord celles qui sont illicites, qui ont pour objet des plaisirs funestes, et qui sont opposées à la pureté. Il ne faudrait qu'une seule de ces idées de volupté auxquelles vous vous arrêteriez avec complaisance et volontairement, pour vous perdre éternellement. Détournez votre esprit des pensées contraires à la charité, des soupçons, des jugements désavantageux au pro-

chain, qui portent à le censurer, à le critiquer, à le mépriser, à le railler, à l'offenser. Eloignez les idées opposées à l'humilité, et qui ont pour fin d'ambitionner quelque charge, quelque emploi capable de flatter l'amour-propre et d'avoir quelque considération dans la retraite où on s'est consacré au Seigneur. N'arrêtez pas votre imagination aux réflexions qui pourraient être contre votre état, et vous porter à vous repentir du sacrifice que vous avez fait ; réprimez aussitôt que vous vous en apercevez, les pensées trop humaines, et qui procéderaient d'une trop grande sensibilité pour vos parents. Enfin, pour jouir de la présence de Dieu dans la pratique du silence, craignez les pensées qu'on regarde comme indifférentes, mais qui ne le sont pas, dès qu'elles n'ont pas rapport au salut ; ressouvenez-vous que, si on doit rendre compte d'une seule parole oiseuse, l'Ecriture dit encore : *Malheur à vous qui formez des pensées inutiles.* (Mich., II.)

Le vrai religieux zélé pour sa perfection et fidèle à sa vocation, se taira : *Sedebit solitarius et tacebit.* (Thren., III) ; ainsi il évitera la multitude des fautes inséparables des entretiens vagues et inutiles ; il se conformera aux exemples et aux règles des saints instituteurs d'ordres religieux ; enfin il s'unira à Dieu plus parfaitement.

Tels sont les motifs du silence. Quelle en est la pratique, sujet de la seconde partie de cette conférence.

SECONDE RÉFLEXION.

Pour connaître quelle doit être la pratique du silence, considérez, 1° les circonstances, 2° les endroits, 3° les temps où vous devez l'observer.

1° Les circonstances où le silence doit être absolument observé sont toutes les occasions, où, par l'indiscrétion ou l'imprudence de ses paroles, on blesserait quelque vertu, comme l'obéissance, l'humilité, la charité. Remarquez qu'il y a un silence qui n'est pas simplement prescrit par la règle, mais par l'Evangile. Le respect dû à un supérieur oblige, lorsqu'il avertit et lorsqu'il reprend, de ne faire aucune réponse qui marque l'indépendance. Il faut écouter attentivement ses avis pour les réduire en pratique, s'y conformer et réparer les fautes où on est tombé. Celui qui a une piété sincère n'a pas la témérité de se répandre en murmures ; mais lorsqu'on élève sa voix contre celle des supérieurs, on se gouverne selon son caprice et selon son humeur, et on vit dans l'indépendance. Une autre circonstance où on doit garder le silence, c'est lorsqu'on s'aperçoit que l'amour-propre est flatté par quelques louanges qu'on reçoit de ses vertus, de ses talents ; se répandre alors en paroles pour paraître s'humilier, ce serait chercher de nouveaux éloges. Confondez-vous en secret devant Dieu, et ne prodiguez pas des louanges aux autres pour être vous-même l'objet de leurs éloges. Dans les occasions où, loin de flatter votre amour-propre

on vient à vous marquer quelque mépris, et à censurer quelqu'une de vos actions, modérez votre impétuosité naturelle. Votre cœur est-il ému? Vos sens sont-ils agités? Laissez passer ce trouble, vous ne feriez qu'irriter le mal par quelque mot injurieux pour exprimer votre ressentiment. Les contestations seraient bientôt apaisées, si, au premier trait qui blesse l'amour-propre, on opposait un religieux silence. Le coupable aurait lieu de se reprocher son imprudence, mais l'animosité se foment par des reparties aigres et satiriques; la vivacité dégénère en haine. Qu'il est donc nécessaire et avantageux de se taire dans ces occasions, et d'arrêter tous les mouvements de la langue qui exprimeraient l'indignation et la vengeance! Enfin, la charité vous oblige de garder le silence, lorsque la malignité ou une indiscrete curiosité vous porterait à vous informer de certains faits où la réputation du prochain est intéressée; tout rapport doit être supprimé, dès qu'il peut être suivi de quelque désunion dans une communauté. Telles sont les circonstances où, en vertu même de la loi divine, vous devez vous interdire toute parole. Considérez actuellement les endroits où vous devez garder le silence.

2^e La religion doit d'abord vous inspirer un profond recueillement, dès que vous entrez dans la maison de prière. *Tremblez en approchant de mon sanctuaire.* (*Levit.*, XXVI.) Comment oseriez-vous vous permettre de vaines conversations en présence de cet Etre suprême à qui tous les esprits célestes rendent les plus profondes adorations, et dont les cieus publient la gloire? Quelle indécence de voir des personnes séparées par état du monde, qui devraient édifier leur extérieur, et qui cependant se parlent mutuellement jusque dans le lieu de la prière? Lorsqu'en environnant les saints autels on n'observe pas le silence, c'est une marque qu'on n'adore pas Dieu en esprit et en vérité. Si on doit rendre compte au tribunal du Seigneur d'une seule parole proférée dans la société civile sans aucun motif légitime, quel jugement plus rigoureux pour ces paroles entremêlées avec les saints cantiques? Les séculiers se reprochent eux-mêmes les légèretés qui leur échappent en approchant du sanctuaire; vous devez, étant spécialement consacré à Dieu, donner vous-mêmes les exemples de la modestie que doit inspirer la religion. En gardant le silence au chœur, gardez-le aussi dans le lieu destiné à la préparation du saint sacrifice, où les ministres du Seigneur viennent se revêtir des ornements sacrés. Ne proférez aucune parole vaine et inutile, capable de distraire les prêtres du Très-Haut, qui se disposent à immoler la victime sainte, ou qui expriment leurs vifs sentiments de reconnaissance, après avoir offert le sacrifice de l'Agneau sans tache. Souvenez-vous que vous êtes près du temple du Seigneur, et ne vous exprimez qu'en peu de mots, lorsque la nécessité y oblige. Par rapport aux autres

endroits où vous devez observer le silence, consultez votre règle; ne vous dit-elle pas de le garder au réfectoire, dans les cloîtres, dans le chapitre, dans le dortoir et dans les cellules? Comme le repas doit être sanctifié par la lecture, on doit y éviter tout discours. Si chacun a la liberté de parler, la lecture devient inutile, et enfin les lectures cessent. Combien de maisons religieuses ont éprouvé ce relâchement! Gardez le silence dans les dortoirs, afin qu'aucun religieux ne soit interrompu dans son travail ou dans ses études. Que votre cellule soit un lieu spécialement consacré à la retraite. Ne vous y rassemblez pas pour perdre le temps. Rappelez-vous que les cloîtres qui vous annoncent votre séparation du monde sont destinés dans plusieurs ordres aux lectures de piété; tel était l'usage des religieux de Cîteaux, renouvelé à la Trappe et à Sept-Fonts, où les religieux font encore leurs lectures particulières ou publiques sous les cloîtres. Ecoutez dans les chapitres les exhortations des supérieurs, et humiliez-vous des fautes contre la règle, loin d'en commettre de nouvelles par l'indiscrétion de vos paroles.

3^e La règle vous détermine, non-seulement les endroits, mais encore le temps où vous devez être plus exact au silence; il faut vous y conformer, comme aux autres lois spéciales de votre institut. Dès que le signal vous annonce l'heure de l'office, quittez toute société pour unir votre voix à celle des autres religieux. Ne prolongez pas vos entretiens, lorsque vous devriez être au pied des autels. Ne passez pas les heures spécialement destinées au travail et aux lectures dans des discours vains et frivoles, et lorsque la rigueur de la saison vous oblige de sortir de votre cellule pour aller au chauffoir commun, ne cherchez pas à vous dissiper et à dissiper les autres. Respectez surtout la loi du silence, dès que le signal de la retraite vous oblige de prendre le repos de la nuit. Lorsqu'on se retire tard, on ne peut se lever aux heures marquées pour célébrer les offices de la nuit ou du matin. C'est ainsi que l'infraction d'une règle conduit à d'autres relâchements.

Les moyens que vous devez prendre pour être fidèle au silence sont d'éviter des amitiés trop particulières, car c'est avec ses amis qu'on dit des nouvelles, qu'on murmure des supérieurs, qu'on se prévient contre les autres religieux de sa communauté. Craignez ces sociétés particulières, ces entrées furtives dans les cellules; on passe des heures entières dans ces entretiens, et après s'être fait plusieurs confidences on se désunit, et on regrette d'avoir trop conversé ensemble. Evitez la fréquentation des séculiers. Pourquoi, après avoir renoncé au monde, désirer tant de visites? Ce n'est pas dans les vaines conversations des hommes, mais dans le recueillement que l'âme religieuse, selon le pieux auteur de l'*Imitation*, s'élève à une plus grande piété : *In silentio proficit anima devota.*

Lorsqu'un religieux craint de se communiquer aux hommes, lorsqu'il n'a que Dieu dans l'esprit et dans le cœur, que de grâces ne reçoit-il pas ! que de visites de l'Esprit-Saint ! que d'inspirations secrètes qui le soutiennent dans la voie étroite ! que de consolations dans cet éloignement du monde ! Combien de fois n'avez-vous pas eu de remords d'avoir trop parlé ? Au contraire, n'avez-vous pas eu plus de satisfaction dans les jours où vous avez été plus réservé dans vos paroles ? Ne regardez donc pas la loi qui vous oblige à cette circonspection comme une loi onéreuse. Plus vous la pratiquerez, plus vous goûterez le calme d'une bonne conscience. Que d'avantages dans la pratique du silence ! Lorsqu'on y est fidèle, dit le célèbre abbé de la Trappe (37), les religieux ne contractent pas de ces familiarités, qui sont suivies, ou de mépris, ou d'altercations mutuelles ; les différents partis ne peuvent se former, les supérieurs n'ont point à craindre que des murmures éclatent contre le bien qu'ils veulent opérer, on est plus recueilli dans la prière, plus adonné au travail, plus fervent dans tous les exercices. Le religieux qui aime le silence goûte le bonheur d'être à Dieu, et de ne penser qu'à lui seul. Sa conscience est d'autant plus pure qu'il n'a à se reprocher aucune parole contre le prochain. Il vit en paix, parce qu'il ignore tout ce qui se passe dans sa retraite. Ses pensées sont vers le ciel, il s'unit d'autant plus à l'Être suprême, qu'il parle moins aux hommes. Cette union commencée dans le temps sera suivie d'une union parfaite avec le souverain rémunérateur de toutes les vertus dans l'éternité bienheureuse.

CONFÉRENCE XV.

EXHORTATION SUR LES DEVOIRS DES SUPÉRIEURS (38).

Attendite vobis et universo gregi. (Act., XX.)

Veillez sur vous et sur ceux qui vous sont confiés.

Lorsque la Providence appelle à quelque charge, à quelque emploi, ce n'est pas précisément pour jouir des honneurs, des prérogatives, des respects dus au rang, mais pour remplir avec fidélité les devoirs attachés au pouvoir dont on est revêtu. Toute autorité exige de la peine, du travail, des soins, de la vigilance, du zèle : *Le bon Pasteur*, dit Jésus-Christ, *donne son âme pour ses brebis*. (Joan., X.) Ainsi les supérieurs, qui sont comme les pasteurs de leur communauté, doivent donner leur temps, leurs soins, leur sollicitude à leurs religieux ; ils doivent les consoler, les exhorter, les encourager, les visiter, les diriger dans les voies de la sainteté. La plupart des livres spirituels exposent assez les devoirs des inférieurs, mais peu d'auteurs traitent des obligations des supérieurs. Cependant il ne suffit pas d'instruire ceux qui sont dans un état de

dépendance, il est essentiel, pour un bon gouvernement, que ceux qui y président connaissent les vertus qu'exige leur place. Un supérieur, pour répondre au rang qu'il occupe, doit être exemplaire, charitable, zélé et prudent.

1° Il doit être exemplaire, pour animer à la pratique de la règle ; 2° charitable, pour faire goûter le bonheur de la vie religieuse ; 3° zélé, pour éclairer et instruire ses inférieurs ; 4° prudent et uniforme dans sa conduite.

L'exposition de ces quatre réflexions va faire le sujet de cette conférence.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Tout supérieur doit porter à la règle par ses exemples. Il est le successeur des fondateurs, il doit en suivre les maximes. Une communauté est édifiée lorsqu'elle voit que celui à qui elle obéit est simple dans ses meubles, qu'il est zélé pour la pauvreté, laborieux, amateur de la retraite, assidu à l'office, à l'oraison, au silence. On n'ose pas prendre facilement des dispenses, enfreindre la règle, lorsque celui qui a droit d'en exiger la pratique est présent à tous les exercices de la communauté. Les religieux faibles et chancelants dans les voies de la piété sont confirmés dans l'amour de leur vocation, dès que celui qui les gouverne observe ce que la règle prescrit. Les plus fervents ont de nouveaux motifs de persévérer, étant animés par la régularité constante de celui à qui ils obéissent ; enfin, lorsque la vie des supérieurs est opposée au relâchement, on se reproche toute coutume contraire au bon ordre. S'il y a une obligation générale à tout homme d'édifier le prochain, c'est un devoir spécial pour ceux qui sont revêtus de l'autorité d'être une règle vivante pour ceux qui leur sont soumis. Ces paroles les regardent spécialement : *Que votre lumière brille devant les hommes* (Matth., V) ; c'est-à-dire, que votre vie soit exemplaire, que votre conduite soit un modèle sur lequel on puisse se former. Qu'un chef de famille soit vertueux, sa maison sera bien réglée. Qu'un supérieur respecte et pratique les devoirs de son état, sa conduite influe sur ses inférieurs ; mais s'il n'est pas exemplaire, la règle tombera bientôt en désuétude. L'Écriture dit : *Tel est le prince de la ville, tels sont les habitants*. (Eccli., X.) Un supérieur doit être recommandable par une piété sincère et qui s'étende à tous les devoirs. On se connaît parfaitement dans une communauté ; celui qui n'aurait qu'une piété apparente, et qui se ralentirait en même temps que le terme de la supériorité approche, ne ferait pas une grande impression sur les esprits. Il faut, pour édifier, que la régularité soit constante et universelle, en embrassant tous les exercices prescrits, et s'y conformant exac-

(37) *Devoirs monastiques*, chap. 17, question seconde sur le silence.

(38) Cette conférence regarde autant les abbés

réguliers et les abbesses, que les prieurs et supérieurs amovibles.

tement. La fidélité d'un supérieur aux engagements de son état produit les plus heureux effets. Est-il le premier prosterné au pied des autels? une communauté se rend à l'heure marquée aux offices et à l'oraison. Garde-t-il le silence aux heures prescrites? on n'ose pas se répandre dans des discours vains et frivoles. Fait-il des retraites annuelles? on est animé par sa ferveur, on rentre en soi-même, et on l'imité. Ce ne sont pas précisément les grands talents qui rendent propre pour le gouvernement, mais ce sont surtout les exemples, il faut avoir assez de capacité pour instruire, mais il faut d'abord édifier ceux qu'on veut éclairer. Heureuses les communautés où l'autorité est confiée à un religieux pénétré des devoirs de sa vocation, et zélé pour sa perfection! Les scandales sont éloignés, et la ferveur augmente.

Mais celui qui, élevé au gouvernement, néglige sa propre sanctification, devient un sujet de chute pour ceux qu'il gouverne. Le supérieur suit tels usages; pourquoi se faire un scrupule de les adopter? Voilà ce qu'on se dit pour se justifier. On marche hardiment sur les traces de celui qu'on a pour chef, et on se rassure en imitant sa conduite. Si on remontait à la décadence de chaque ordre, on reconnaîtrait que les mauvais exemples des supérieurs n'ont été que trop souvent les plus grands principes de l'irrégularité. Lorsqu'ils ont toujours pratiqué la règle, on n'a osé s'en écarter, et les abus ont été bientôt corrigés; mais lorsqu'ils ont suivi eux-mêmes la voie large, la multitude, presque toujours portée au relâchement, s'est éloignée des maximes des fondateurs. Il faut même un courage héroïque aux religieux fervents pour se soutenir dans les voies de la perfection, lorsque le supérieur les abandonne lui-même. Le bon exemple de celui qui gouverne ramène peu à peu à la pratique de la règle une communauté déchue de son premier esprit. Dieu exauce les désirs d'un supérieur vigilant, zélé, qui ne cesse d'édifier par ses vertus; elles font impression sur les cœurs, on est plus porté à entrer dans les vues de celui qui est revêtu de l'autorité, dès qu'il est le premier à observer tous les points de la loi. En lisant les Vies des réformateurs, on voit combien ils ont eu de contradictions; mais on voit aussi que ces contradictions ont été suivies des plus grands succès. D'abord, quelques-uns se sont attachés à eux, et ensuite quels heureux progrès! Une nombreuse postérité de religieux fidèles à la loi a rendu à un ordre tout son premier éclat. Selon la comparaison suivante de saint Augustin: Qu'on approche un charbon embrasé de ceux qui sont éteints, le feu se communiquera bientôt; de même les religieux tièdes, froids et languissants dans les exercices de la piété, s'ils voient celui qui est chargé de veiller sur leur conduite ne se proposer que Dieu et la pratique de la règle dans toutes ses actions, ils sont eux-mêmes excités à le suivre et à l'imiter. Les discours joints aux

exemples sont ces charbons ardeurs qui embrasent les cœurs: *Exempla sunt carbones vastatores*. Mais si la vie de celui à qui on doit le respect et l'obéissance est relâchée, les scandales se multiplient. Nul abus n'est réformé, dès que le chef d'une société religieuse ne se réforme pas lui-même. En vain reprendrait-il; on lui appliquerait intérieurement ce proverbe de l'Evangile: *Médecin, guérissez-vous vous-même* (Luc. IV); c'est-à-dire, pensez à nous édifier, avant de vouloir nous reprendre et nous instruire. La régularité et la piété d'un supérieur doivent donc être la base et le fondement de son gouvernement. La charité doit se manifester dans toute sa conduite.

SECONDE RÉFLEXION.

Le supérieur est comme le père de ses religieux, il doit les aimer comme ses enfants, et bannir de son esprit toute prévention, de son cœur toute aigreur. Comme chaque religieux a été l'objet de la rédemption du Fils de Dieu, chaque religieux est digne de la tendresse de celui qui, par son autorité, tient la place de Jésus-Christ. Si un supérieur se laisse conduire par des sentiments tout humains, s'il n'aime que ceux qui lui plaisent, que deviendront les autres? Puisque tous lui obéissent, il est redevable à tous de son affection. Un inférieur eût-il des défauts, fût-il d'un esprit bizarre et difficile, fût-il même dépourvu de talents, et inutile à sa communauté, il faut l'aimer. On ne dit pas qu'un supérieur doive avoir pour tous une amitié purement sensible, qui consiste dans la sympathie des humeurs; mais il est redevable envers tous:

1° D'une charité prévenante pour leurs besoins;

2° D'une charité qui sache compatir aux infirmités;

3° D'une charité qui reçoive toujours avec bonté, et qui accorde avec facilité tout ce que l'état permet d'accorder;

4° D'une charité indulgente qui sache pardonner.

1° Un supérieur doit être animé d'une charité prévenante pour les besoins de chaque inférieur. Des religieux timides n'osent demander; des religieux fervents se privent de tout par pénitence, et s'expliquent à peine sur les plus pressants besoins. Il en est d'autres qui par hauteur d'esprit aiment mieux vivre dans la privation que de faire une démarche qui coûterait trop à leur amour-propre. Un supérieur charitable doit prévenir les besoins différents de tous ses inférieurs, veiller sur leur habillement et sur ce qui regarde leur entretien, s'informer de temps à autre de ce qui leur manque, et y pourvoir, selon ces paroles du concile de Trente: *Que tout ce qui est nécessaire ne soit point refusé*. (Sess. xxv, chap. 2.) On condamne avec raison tout superflu, on a fait même des dissertations très-rigoureuses sur le vœu de pauvreté; mais on aurait dû inculquer davantage aux supérieurs l'obligation où ils sont de veiller

à ce qu'il faut aux particuliers, et de le leur donner. Toutefois, dit la règle de Saint-Augustin, la distribution ne doit pas être uniforme envers tous : *non æqualiter omnibus*. Les besoins peuvent être différents, selon les différents âges, les différents tempéraments, les différentes complexions. Il faut consulter l'état de chacun, et suivre cette pratique de la primitive Eglise : *On distribuait à chacun selon son besoin*. (Act., IV.) Un supérieur n'établira jamais une régularité parfaite, s'il n'est attentif à procurer à ses inférieurs dans l'état de pauvreté qu'ils ont embrassé l'honnête nécessaire que leur permet leur profession. Cependant, combien de ceux qui sont chargés du gouvernement n'ont point assez de zèle pour un point aussi important ? Ils n'accordent qu'avec peine, qu'après plusieurs délais, qu'après des demandes réitérées, des secours réels et pressants. En vain pallient-ils leur insensibilité de l'intérêt qu'ils doivent prendre aux revenus d'une maison ; ces revenus ne sont que pour un prudent et utile usage, et non pas pour accumuler et thésauriser. Celui qui est revêtu de l'autorité doit être ferme, pour obliger ceux qui sont chargés du temporel de faire les dépenses nécessaires, pour que chacun porte le joug de la pauvreté avec joie. Il doit même être généreux et accorder plus que moins, dès qu'il s'agit de besoins réels et non superflus, afin que personne n'ait lieu de se plaindre de la rigueur de son sacrifice. Le zèle pour la conservation des biens d'une communauté, et pour empêcher toute dissipation, est un devoir ; mais cette vigilance pour le temporel ne doit point ralentir les ardeurs de la charité, qui doit être l'âme du gouvernement ; charité qui doit s'étendre, non-seulement aux religieux, mais au soulagement des pauvres ; car lorsqu'une maison est riche, un des grands devoirs des supérieurs est de faire des aumônes proportionnées aux revenus de leurs maisons.

2° Un supérieur doit avoir une charité compatissante pour les infirmités de ses inférieurs ; lorsqu'un religieux jouit d'une santé parfaite, il faut l'animer à la pratique de la vertu. Est-il faible et infirme ? Il faut lui adoucir le joug qu'il a embrassé, lui modérer les austérités qui demandent un tempérament robuste. C'est dans ces circonstances qu'un supérieur doit, comme saint Paul, *être infirme avec les infirmes*. (II Cor., XI.) Il faut soutenir ce roseau chancelant au milieu de ces épreuves ; il faut, par des visites assidues, des servives effectifs, des paroles dictées par un cœur animé de la plus vive charité, adoucir l'amertume qui est presque inséparable des souffrances. Une parole douce excite une âme à supporter avec résignation et patience les langueurs du corps. Il faut qu'un supérieur étende sa charité jusqu'à faire donner tous les soulagements qui peuvent réparer les forces de la nature, et aider à soutenir les dégoûts d'une vie languissante. Il doit se dire à lui-même ce que cette sainte femme disait à

Jésus-Christ au sujet de Lazare : *Ecce quem amas, infirmatur* (Joan., XI) ; voici ce religieux que vous devez aimer comme frère, comme père ; il est infirme, allez le trouver, ayez pour lui des entrailles de charité, soulagez-le, soyez son soutien, sa consolation ; calmez ses maux, adoucissez-les autant que vous le pouvez.

La négligence qu'aurait un supérieur à visiter ses religieux malades, à calmer leurs peines, expose un inférieur à plusieurs tentations ; tentations d'ennui, tentation de découragement, tentation peut-être de regret d'être dans un état où on est privé des secours du monde, tentation surtout de murmure, lorsqu'au lieu d'éprouver de nouveaux traits de charité, on n'éprouve qu'indifférence et insensibilité. Les attentions des supérieurs doivent prévenir des tentations si dangereuses. Quoique zélés d'ailleurs pour la règle, ils ne seront pas justifiés au jour du jugement, s'ils n'ont rempli envers leurs inférieurs les œuvres de charité. En vain, pour obtenir miséricorde, représenteraient-ils au souverain Juge qu'ils ont pratiqué le silence, le jeûne, le détachement des plaisirs du monde ; Jésus-Christ leur dira : *J'ai été infirme, et vous ne m'avez pas visité* (Matth., XXV) ; j'étais languissant et souffrant dans ce religieux ; où ont été vos assiduités, vos visites, vos entrevues pour adoucir ses vives douleurs ? C'est moi que vous avez négligé dans le plus petit de mes serviteurs ; vous avez méconnu mon image, je vous méconnais devant le tribunal de mon Père ; c'est à la pratique de la charité que je reconnais mes disciples et mes élus. Pour donner des preuves de cette charité, on ne doit point attendre que l'infirmité soit dangereuse, que les portes de l'éternité soient prêtes à s'ouvrir, que le malade soit déjà compté au nombre de ceux qui descendent dans le tombeau. Il est des états de langueur plus difficiles à supporter qu'une maladie, où l'esprit serait totalement absorbé par les douleurs du corps. Un état de souffrance habituelle est une espèce de martyre ; la vie devient insipide, le corps terrestre devient un poids accablant ; c'est à un supérieur animé de l'esprit de Jésus-Christ à consoler cette âme retirée du monde et éprouvée par les peines de l'esprit et du corps ; l'autorité ne doit être qu'une extension continue de charité.

3° Un supérieur doit joindre à une charité attentive pour les besoins des religieux, et à une charité compatissante pour les infirmités de ses inférieurs, une charité condescendante et affable dans la société. Il faut, pour que des religieux aient confiance en leur supérieur, qu'ils en soient reçus avec douceur, avec bonté, avec politesse. Il faut, pour que la subordination se maintienne, qu'un supérieur ne paraisse jamais importuné des permissions qu'on vient lui demander ; il faut qu'il accorde tout ce qu'il peut accorder, sans blesser les règles des fondateurs ; c'est là le vrai moyen de gagner les cœurs. Lors même qu'il refuse, il ne doit pas

refuser par caprice, par humeur, par prévention. Il faut qu'en sortant de chez lui on en puisse sortir content. Une réponse douce, même dans les refus, prévient souvent tout murmure. Il est marqué dans la vie de saint François de Borgia, qu'étant général de sa congrégation, il apprit qu'un supérieur d'une des maisons de son institut parlait à ses inférieurs avec hauteur et avec dureté. Le saint, rempli de la douceur qu'inspire l'Evangile, ordonna à ce supérieur qui troublait les esprits par une autorité trop impérieuse de se transporter à Rome. Saint François de Borgia ne fit point d'abord connaître le motif de cet ordre. Ce religieux obéit au sage général qui gouvernait son institut. Il pouvait présumer qu'ayant lui-même quelque autorité, on avait quelque chose de fort important à lui communiquer; il pouvait même se persuader qu'il serait accueilli favorablement d'un homme aussi rempli de charité que l'était pour ses religieux celui qui le demandait; mais le saint changea dans cette circonstance de conduite. Il reprit avec la plus grande fermeté ce supérieur dont le zèle n'était pas tempéré par la douceur. Il lui déclara que s'il était contristé par les paroles amères en apparence qu'il lui disait, il n'agissait ainsi que pour le convaincre de l'impression que pouvait faire sa conduite trop aigre sur ses inférieurs, qu'il apprit par sa propre expérience à parler à ceux qu'il conduisait avec la même douceur qu'il eût souhaité que son général lui parlât. Ce conseil fut l'unique motif du voyage pour lequel le saint appela le supérieur à Rome. Cet exemple apprend à tous ceux qui sont revêtus de l'autorité à traiter leurs inférieurs avec la même bonté qu'ils désireraient qu'on eût pour eux, s'ils étaient dans l'état de dépendance.

4^e Un supérieur doit avoir une charité indulgente qui sache pardonner en beaucoup d'occasions. Il est des religieux qui quelquefois manquent à leur supérieur, qui font des répliques dures, qui éclatent en plaintes et murmures, qui, rebelles à la loi des fondateurs, sont encore rebelles à l'autorité qui veut les maintenir dans l'ordre. Il faut opposer une grande douceur à de pareils écarts, oublier ce qu'on vous a dit de personnel, et être sans aigreur, sans ressentiment, sans vengeance. Si un supérieur suivait les sallies de la colère, il ne produirait aucun fruit; mais en évitant toute contestation avec ses inférieurs, en réprimant toute vivacité, en ne répondant que lorsque le cœur est calme et tranquille, on fait respecter sa place. Voulez-vous vous bien conduire dans l'usage de l'autorité, que la charité soit sur vos lèvres, qu'elle se manifeste dans toute votre conduite, qu'elle soit le principe et l'âme de votre gouvernement : *Faites-vous aimer en Dieu*, disait saint Gaëtan, instituteur des Théatins, à un de ses disciples.

Un supérieur doit non-seulement se concilier l'affection de ses inférieurs, mais cimenter entre eux l'union et la concorde la plus parfaite. Les différents caractères dont

une communauté est composée donnent lieu quelquefois à des semences de discorde. Un supérieur doit éloigner ces préventions en rappelant souvent à ses inférieurs ces paroles de l'Apôtre (*Gal., V*) : *Prenez garde, par des animosités réciproques, de vous détruire vous-mêmes, mais supportez les fardeaux de chacun d'entre vous*, c'est-à-dire, excusez vos défauts mutuels. Si le chef d'une communauté ne cimente pas l'union, que de rapports, que de médisances, que d'aigreur, du moins quel froid, quelle insensibilité entre ceux qui vivent sous les mêmes lois ! Il y aura presque autant de sociétés différentes qu'il y aura d'esprits différents.

Un supérieur doit s'appliquer à réunir les cœurs, et, pour cet effet, il doit rendre communes les récréations permises par la règle, y assister, y répandre une certaine joie toujours jointe à la modestie, et ranimer dans la conversation toutes les étincelles de la charité. Il faut se servir de tous les moyens même humains qui peuvent augmenter l'union et la concorde. Plusieurs fondateurs ont permis des entretiens mutuels à certaines heures. Celui qui est chargé du gouvernement doit se trouver à ces assemblées, afin que les récréations communes ne deviennent point des sociétés particulières où la charité serait altérée. En se voyant unanimement, on ne forme point de partis; on ne se répand pas en des confidences secrètes, qui sont quelquefois autant de traits de médisance ou de censure. Si une parole offensante échappait à un inférieur, celui qui est revêtu de l'autorité doit en arrêter les suites et réunir les cœurs. Son grand devoir est de conserver l'union. *Que l'abbé*, dit saint Benoît dans sa Règle (ch. 64), *soit bon et charitable, qu'il préfère toujours la douceur et la miséricorde à la rigueur de la justice, qu'il cherche plus à se faire aimer qu'à se faire craindre, qu'il haisse les défauts, mais qu'il aime les personnes*. Tout supérieur doit être zélé pour instruire ses inférieurs et veiller attentivement sur l'observation des vœux et des règles.

TROISIÈME RÉFLEXION.

Un supérieur est chargé du salut de ses inférieurs, il répondra au tribunal de Dieu des âmes qui lui sont confiées; il doit par conséquent éclairer et instruire ceux qui ignorent leurs devoirs, animer les tièdes, intimider et toucher ceux qui introduiraient le relâchement, et régler quelquefois la piété indiscrete des fervents. C'est ne pas connaître ses obligations que de n'entretenir jamais sa communauté de l'observation des vœux et des règles. Dès qu'on garde un silence éternel sur les infractions de ses inférieurs, les plus grands relâchements s'introduisent, la dissipation succède à la prière, les conversations inutiles au silence, les superfluités dans les vêtements et les cellules à la simplicité, l'oisiveté au travail, le commerce du monde à la retraite.

On condamne un pasteur ignorant ou peu zélé, qui n'annonce jamais la parole divine

à ses paroissiens; on dit qu'il est indigne de sa place, qu'il pèche grièvement par son seul silence; ne doit-on pas porter le même jugement de ceux qui, occupant le premier rang dans une maison religieuse, ne rappellent jamais à leurs inférieurs les maximes selon lesquelles ils doivent se conduire? Avec quel zèle saint Bernard n'entretenait-il pas ses frères dans de pieuses conférences des obligations de leur état? *J'admire*, disait le célèbre réformateur de la Trappe, *la bonté et la charité de tout confesseur qui veut bien m'entendre au tribunal de la pénitence, en considérant les fautes où je peux tomber dans la charge que j'occupe*. Si ce pieux abbé, qui a renouvelé l'esprit de saint Bernard, craignait encore de n'avoir pas assez de vigilance, malgré les instructions, les discours, les exhortations dont il animait les ferveurs de ses solitaires qui, par leur vie pénitente et retirée, font encore l'admiration de notre siècle; que ne doivent pas craindre ces supérieurs qui laissent vivre leurs inférieurs au gré de leurs passions, qui tranquilles, pourvu qu'il n'arrive point de ces scandales éclatants capables de diffamer un ordre et une maison, ne donnent jamais aucun bon avis à une communauté, qui laissent les abus s'y multiplier par une timidité excessive ou une négligence déplorable?

Nous voyons, dit un auteur (39) du dernier siècle, des supérieurs qui paraissent vertueux et avoir de la dévotion, qui ont du talent pour instruire, qui même instruisent les peuples, mais qui n'instruisent point ceux qui leur sont soumis. Ils paraissent dépourvus de zèle pour la régularité de leur maison. S'ils ont sous leur conduite des religieux retirés du monde, assidus à leurs exercices, ils s'en félicitent; d'ailleurs ils ne sont point affectés de l'irrégularité de ceux qui ont des inclinations contraires, et qui les suivent impunément. Ils leur accordent même tout ce qu'ils veulent, ils se font un honneur d'être estimés faciles et commodes. Une communauté gouvernée par de tels chefs est plutôt séculière que régulière. Les fautes des inférieurs, dit un concile de Reims, doivent être principalement attribuées à ces supérieurs qui voient tous les abus avec indifférence, et qui ne veulent punir aucune faute; et cette impunité, fille de la négligence, dit saint Bernard, est le principe de toutes les transgressions : *Impunitas incuriæ soboles, insolentia mater, radix impudentiæ, transgressionum nutritrix*.

Parmi les religieux, les uns, simples et peu éclairés, ne connaissent d'autres règles que la coutume et les usages; d'autres, timides et chancelants, ne transgressent la règle que parce qu'on ne les précautionne pas contre les abus; ils se justifient dans leurs transgressions, parce que celui à qui ils doivent obéir n'élève jamais sa voix pour les

contredire. Il est donc nécessaire de représenter à tous la loi des fondateurs et de leur en persuader la pratique. Si on prévoit que des inférieurs s'opposeront aux maximes saintes qu'on veut leur proposer, loin de garder le silence, saint Paul donne cet avertissement : *Reprenez, mais avec patience et ne cessez d'instruire* (II Tim., IV.) C'est un malheur pour les religieux de ne pas se rendre aux conseils qu'on donne, mais c'est à celui qui est revêtu de l'autorité à toujours remplir sa charge. Un prédicateur annonce la parole de Dieu, et il sait bien que plusieurs n'en profiteront pas; son devoir est d'exercer son ministère, dit un Père, mais on ne lui demandera pas compte du succès. *Exigitur cura, non curatio*. Lors même qu'on est assuré que des personnes consacrées à Dieu connaissent suffisamment l'étendue de leurs engagements, il faut les leur rappeler, parce que la dissipation est capable de les faire oublier. Les personnes du monde savent bien qu'il faut pardonner, ne pas médire, ne pas diffamer le prochain, restituer des biens injustement acquis, s'approcher avec religion des sacrements; cependant on ne cesse, dans la chaire de vérité, de rappeler aux simples fidèles la nécessité du pardon des injures, les funestes effets des discours satiriques et médisants, l'obligation de soulager ceux qui sont dans l'indigence. De même il faut retracer les sentiers de la perfection à ceux qui se sont engagés à porter le joug du Seigneur, et leur représenter qu'ayant renoncé au monde par une profession solennelle, ils doivent éviter le commerce trop fréquent avec les personnes du siècle; que, puisqu'ils s'approchent souvent des saints mystères, ils doivent s'y préparer assidûment par une vie de prière et par un saint usage du sacrement de pénitence; qu'ils ont fait des vœux, qu'ils ont embrassé une règle, et qu'il faut y être fidèle, qu'il ne suffit pas de porter un habit que des saints ont sanctifié, qu'il faut marcher sur leurs traces. On ne peut trop répéter que l'oisiveté, la dissipation, le défaut de charité, les murmures, les rapports désavantageux, suffisent pour se perdre dans l'état le plus saint; qu'un seul de ces péchés peut exclure du ciel et rendre inutiles pour l'autre vie les autres pratiques de l'état religieux. Le supérieur doit trembler pour son salut, si, en voyant des abus multipliés, il ignore ce qu'il doit reprendre et corriger.

Il n'est pas nécessaire pour instruire ses inférieurs de faire des discours méthodiques, où on suivra un certain ordre de divisions; il suffit d'exposer en peu de mots, mais fréquemment, les devoirs que la règle prescrit. Tous ceux qui gouvernent n'ont pas reçu cinq talents; mais, n'en eût-on reçu qu'un seul, il faut le faire valoir pour l'instruction des âmes dont on est chargé. On a vu dans des communautés de vierges respectables (40)

(39) *Exhortations monastiques* par un Carme de la province de Touraine, page 172.

(40) On a imprimé en 1748, à Toul, quatre vo-

lumes in-8° de courtes *Exhortations*, mais très-instructives, par un supérieur de la Visitation à Nancy.

des supérieures faire à leur communauté des exhortations qui, dans leur brièveté, sont aussi solides qu'instructives, et qui, dans la pratique, sont plus utiles pour des personnes retirées du monde que des sermons dont la morale ne regarderait que les personnes engagées dans le siècle. Il est surtout essentiel que chaque jour il y ait une lecture publique qui rappelle quelqu'un des devoirs de la vie religieuse. Lorsqu'on est chargé du salut du prochain, on doit souvent méditer ces paroles du Seigneur au prophète Ezéchiel : *Je vous ai donné pour sentinelle à la maison d'Israël.* (Ezech., III.) Si quelqu'un s'égare et se perd par votre silence, ce péché vous sera imputé; mais vous aurez délivré votre âme, si vous avez averti assidûment vos inférieurs de leurs fautes, si vous avez manifesté votre zèle et votre vigilance. Les soins attachés à la supériorité sont bien multipliés, mais peut-on mieux employer son temps qu'à établir dans une maison qu'on gouverne une parfaite régularité? Toutefois pour réussir, il faut joindre à la fermeté la prudence et l'uniformité de conduite.

QUATRIÈME RÉFLEXION.

Il est absolument nécessaire de distinguer la vigilance qu'inspire le vrai zèle, avec l'inquiétude qui est une faiblesse d'esprit. Les supérieurs défiants, soupçonneux, qui prennent ombrage de tout, qui s'alarment des moindres imperfections, en s'agitant continuellement, troublent toute leur maison. Aussi un saint religieux, dit un célèbre orateur (41), demandait à Dieu de le préserver d'être gouverné par quelqu'un qui pût lui être une occasion de chute. Il faut, pour conserver le bon ordre, ne laisser introduire aucune coutume opposée à la sainteté de l'état. Mais si la fermeté suffit pour faire observer les règles qui sont en vigueur, une grande prudence est nécessaire pour renouveler celles que la coutume a abolies, et qui peuvent être essentielles pour la régularité. Il faut persuader les esprits du danger des abus qui se sont introduits avant que de prescrire la nouvelle loi qu'on doit suivre; le zèle doit être tempéré par une sage modération qui s'attache les cœurs plutôt que de les aigrir. Lorsqu'une communauté est déchue de la ferveur primitive, ce n'est pas l'affaire d'un jour de rappeler à la pratique littérale et exacte de la règle. Lorsque sainte Thérèse, qui avait établi une réforme si austère dans son ordre, fut nommée pour gouverner la maison mitigée où elle avait fait profession, elle n'exigea pas toutes les mêmes pratiques qu'elle avait établies parmi les vierges ferventes qu'elle avait rassemblées sous de nouvelles lois. *Je suis fille de cette maison* (42), dit-elle à ses religieuses d'Avila, *et par conséquent votre sœur; je connais le caractère et les besoins de chacune de vous ou du moins de la plupart. Ne craignez pas mon gouvernement. Quoique j'aie*

vécu jusqu'à présent avec des réformées, je sais, grâce à Dieu, comment doivent être gouvernées celles qui ne le sont pas. Ces paroles d'une sainte aussi ardente pour la perfection apprennent que le vrai zèle a ses degrés différents. Or, il faut se défier de celui qui est trop impétueux et qui veut que tout cède en un instant. Il faut avoir égard aux caractères, aux tempéraments et aux dispositions de chacun. Sans ces précautions, on allumerait avec les meilleures attentions le feu de la discorde, on préviendrait les esprits contre le bien qu'on veut établir, et on verrait l'autorité méprisée, et peut-être le scandale de la révolte éclater. Que cette prudence cependant ne dégénère pas en faiblesse ou en pusillanimité; il faut une sage discrétion, mais il faut de la fermeté. La prudence fait joindre la douceur à la vérité, elle bannit tout respect humain; mais, si elle intimide l'infracteur, elle s'applique encore davantage à lui faire goûter et aimer la loi. Saint Benoît donne les plus grandes maximes de modération et de sagesse dans sa *Règle* (chap. 64); voici les paroles de ce saint législateur qu'on peut proposer à tous les supérieurs : *Que l'abbé, dit-il, ait une grande prudence pour ne pas excéder dans les corrections, de peur qu'en voulant trop ôter la rouille d'un vase, il ne le rompe. Qu'il se défie toujours de sa propre faiblesse, et qu'il se souvienne qu'il ne faut pas achever de briser un roseau à demi cassé. Qu'il ne soit, ni turbulent, ni inquiet, ni outré, ni opiniâtre, ni trop soupçonneux, parce qu'il ne serait jamais en repos; mais qu'il travaille avec prudence et charité à retrancher tous les vices et à faire observer la règle.* Saint Antoine avait dit avant saint Benoît que la discrétion est la mère de toutes les vertus. Un supérieur doit avoir une conduite uniforme; son inconstance rendrait son autorité moins respectable à ses inférieurs; qu'il ne soit pas, dit saint Bernard, de ces caractères, qui tantôt approuvent ce qu'ils ont défendu, ou qui défendent bientôt ce qu'ils ont permis peu auparavant : *Quod paulo ante placuit, nunc displicet, et quod nunc eligunt, post paululum reprobant.* S'il faut consulter dans quelques occasions, il ne faut pas que celui qui gouverne ne soit que l'interprète des volontés de quelque ami à qui il donnerait aveuglément sa confiance, autrement il pourrait tomber dans un grand nombre de fautes par les préventions qu'on lui inspirerait.

Il y a des peines dans le gouvernement, mais elles sont bien récompensées, lorsqu'enfin Dieu bénit les travaux d'un supérieur zélé pour le bon ordre. Celui qui fait revivre parmi ses frères l'esprit religieux forme une société d'élus et de prédestinés. Quelle fut la consolation de sainte Thérèse, lorsqu'étant près de paraître devant son divin Epoux, elle vint à réfléchir qu'elle ne s'était servie de l'autorité qui lui avait été confiée, que pour renouveler l'amour de la retraite et de

(41) Le P. BOURDALOUE, t. II de ses *Pensées* (art. du gouvernement religieux).

(42) *L'Esprit de sainte Thérèse*, Avis, p. 188.

la pénitence dans son ordre. Cet exemple apprend à tous ceux qui sont chargés du gouvernement, qu'ils ne doivent point avoir de plus importante affaire que de consacrer leurs talents et leurs lumières à animer à la pratique des devoirs de leur état ceux qui leur sont soumis.

Les religieux qui sont attachés à leur vocation doivent souvent demander à Dieu un supérieur qui ait la piété, la charité, la vigilance, la prudence ; et afin que le zèle d'un supérieur produise quelques fruits, il doit souvent offrir à Dieu des prières ferventes pour ceux qu'il gouverne ; il doit souvent répéter ces paroles de Jésus-Christ pour ses disciples : *Père saint, conservez en votre nom ceux que vous m'avez donnés.* (Joan., XVII.) La vigilance des supérieurs et la dépendance des inférieurs conserveront la régularité, le bon ordre, la ferveur. On glorifie Dieu de part et d'autre sur la terre, jusqu'à ce qu'on ait le bonheur de le glorifier dans l'éternité.

CONFÉRENCE XVI.

EXHORTATION SUR LES ASSEMBLÉES CAPITULAIRES.

Ubi sunt duo vel tres congregati in nomine meo, ibi sum in medio eorum. (Matth., XVIII.)

Où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis au milieu d'eux.

Vous êtes obligés de vous réunir souvent, non-seulement pour louer Dieu, pour remplir vos différents exercices de communauté, mais encore pour vos assemblées capitulaires, soit pour vos élections, soit pour l'admission des postulants et des novices, soit pour vos affaires temporelles.

Les chapitres ont encore un autre objet, c'est celui de s'animer mutuellement à la pratique de la règle. Que la religion dirige vos assemblées, afin que vous ayez part à cette promesse de Jésus-Christ : *Où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis avec eux.*

Que de règles à suivre dans les assemblées capitulaires, auxquelles on ne pense pas assez ! S'agit-il de donner son suffrage, qu'il est essentiel de bannir les préventions ! et lorsqu'on vient entendre la lecture de la règle au chapitre, n'a-t-on pas à se reprocher d'y venir par coutume et sans zèle pour pratiquer les lois des fondateurs ? On ne vous a peut-être jamais parlé de ces deux objets. Il est donc important de vous en instruire.

Comment devez-vous sanctifier vos assemblées capitulaires ? 1° Lorsque vous y venez pour donner votre suffrage ; 2° lorsque vous devez y assister pour reconnaître vos fautes contre la règle. Tel est le sujet et le partage de cette conférence, d'autant plus intéressante, qu'elle renferme des maximes qu'on ne trouve pas communément dans les ouvrages qui traitent des devoirs de la vie religieuse.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Vous avez trois devoirs à remplir lorsque vous êtes appelé au chapitre pour y donner votre suffrage.

1° Venez-y avec une intention pure ; 2° assistez-y sans contention ; 3° observez sur ce qui s'est passé le secret qu'exigent la prudence et la charité.

1° Venez-y avec une grande pureté d'attention. S'agit-il de faire des élections ? ne considérez que le bien commun, ne vous conduisez pas par des vues humaines, par des amitiés sensibles, par des motifs qui n'auraient pour objet que votre intérêt particulier. Ne pensez qu'à ceux que vous jugez les plus dignes, évitez tout parti, toute intrigue. Rappelez-vous dans vos élections ces paroles des apôtres par rapport aux premiers diacres : Choisissez ceux dont la vie mérite toute l'estime de ceux qui sont témoins de leurs actions et de leur conduite : *Eligite viros boni testimonii.* (Act., VI.) Donnez votre voix à ceux qui sont capables de soutenir l'observance par leurs exemples, leur autorité, leur zèle, et qui joignent à des vertus solides des talents suffisants pour instruire, et qui soient doués d'une grande prudence.

En éloignant toute vue humaine, Dieu vous éclairera dans votre choix, et si vous êtes indécis, prenez les conseils des personnes désintéressées et éclairées. Souvenez-vous qu'il n'est pas indifférent de nommer tel ou tel, que tout le bon ordre dépend d'un bon gouvernement ; et si vous aimez votre maison, vous devez ne donner votre voix qu'aux meilleurs sujets ; autrement une élection où on ne se propose pas le bien commun peut avoir les suites les plus funestes, et est capable d'éteindre la régularité dans une communauté, et d'y produire le trouble et le scandale. Lorsque chacun dans un chapitre a des vues droites, on prévient ces malheurs. La nomination d'un digne supérieur conserve toute la régularité, et procure à la maison qui l'a choisi l'estime des personnes du dehors. Malheur aux âmes qui agissent par d'autres principes. Lorsqu'on fait acception d'un religieux, précisément parce qu'on l'a pour ami, et qu'on espère de son gouvernement une grande condescendance, combien ne se rend-on pas coupable devant Dieu ! Que de péchés dans cette préférence dont il faudra répondre au tribunal du souverain Juge ! La négligence d'un supérieur retombera sur vous, si vous n'avez pas suivi les lumières de votre conscience ; et vous ne pourrez peut-être jamais réparer ces funestes suites, lorsque vous vous en repentirez. Conduisez-vous dans vos assemblées de telle manière que vous n'ayez pas un jour de regrets amers sur vos prédilections. Et ces règles que vous devez suivre par rapport aux élections des supérieurs, suivez-les par rapport aux nominations des autres officiers, soit pour le spirituel, soit pour le temporel. Qu'il est important de choisir de bons maîtres de novices qui soient pieux, éclairés,

rés, zélés, et des économes qui agissent selon les règles, et non selon leur humeur.

Dans vos délibérations on ne vous dit pas de donner votre voix à ceux qui sont les plus consommés dans la piété, s'ils sont sans talent pour le gouvernement et sans autorité suffisante pour se faire respecter. Il faut avoir égard à tout ce qui peut rendre l'autorité utile. Un religieux éclairé, dès qu'il a réellement du zèle, est préférable à celui qui n'a qu'une piété bornée. Quoiqu'un religieux soit exemplaire, s'il est trop simple, il pourrait être trompé, méprisé, et peut-être raillé par des inférieurs qu'il voudrait reprendre; en vain aurait-il de bonnes intentions, il ne pourrait les remplir. Comme la fermeté est essentielle pour un bon gouvernement, il y aurait du danger de choisir ceux qui sont changeants, inconstants, qui n'ont rien de fixe dans la conduite, qui ont tous les jours de nouvelles idées capables de troubler la tranquillité et l'uniformité. Mais on doit craindre aussi de donner sa voix à ceux qui sont d'un caractère trop attaché à leurs sentiments pour ne jamais prendre conseil, ou qui sont plus occupés des biens temporels, que des exercices réguliers et essentiels à l'état religieux. Ces principes, qui doivent être suivis, sont méconnus et transgressés, dès qu'on vient à un chapitre avec un esprit prévenu, et ayant déjà formé en secret des partis d'où naît la discorde parmi ceux qui ont droit de donner leurs suffrages.

Ce serait le comble de l'aveuglement, si au lieu de vous proposer de faire un choix éclairé, vous ne pensiez qu'à attirer sur vous-même les suffrages. En vain vous applaudiriez-vous de ce que votre parti peut enfin prévaloir et entraîner le plus grand nombre des voix. Ce triomphe doit remplir de terreur et de confusion devant Dieu celui qui en est l'objet. L'auteur d'un parti attire sur soi les anathèmes du ciel; et vous qui favorisez les intrigues de cet ambitieux, qu'allez-vous faire au chapitre? Est-il possible qu'après avoir peut-être fait un serment de vous conduire dans vos élections selon les principes de la conscience la plus droite, vous ne suiviez que les mouvements que dicte une fausse amitié ou quelque autre passion? Dès que vous participez à ces intrigues, vous confiez l'autorité à un prévaricateur, qui abolira la règle plutôt qu'il ne la soutiendra. Choisissez celui qui, par ses vertus, et surtout son humilité, est digne du premier rang, qu'il craint plutôt qu'il ne le désire.

Un autre objet dans vos assemblées capitulaires, c'est l'admission des postulants aux épreuves, ou des novices à la profession. Il n'est pas indifférent, comme pourraient le croire quelques religieux, de refuser ou de donner sa voix sans des motifs légitimes; mais une dot suffisante, une pension considérable, quelques talents, soit du côté de la voix, soit du côté de l'esprit, ne sont pas des raisons pour déterminer à donner son suffrage, si le sujet ne donne pas de mar-

ques d'une vraie vocation. Il faut examiner s'il a une piété sincère, s'il veut se donner totalement à Dieu, si c'est lui qui veut se consacrer au Seigneur, ou s'il ne suit que la volonté de ses parents qui exigent ce sacrifice pour lequel il n'a nul attrait; s'il est naturellement volage, inconstant, ou d'un caractère égal pour soutenir le même genre de vie; s'il connaît la fin spéciale de l'ordre qu'il veut embrasser; s'il a les talents et la santé nécessaire pour cet institut, surtout s'il est naturellement docile, et d'un esprit capable de vivre dans une société sans en troubler la paix et la concorde. Que de réflexions à faire, avant de donner sa voix! C'est par le défaut de discernement, que les ordres religieux se remplissent de sujets qui ne sont pas propres pour la vie religieuse.

Accorder son suffrage sans aucun examen, c'est se rendre coupable soi-même, c'est exposer celui qu'on reçoit à se repentir de son état, c'est multiplier dans sa maison les scandales par les irrégularités de celui qui est reçu sans vocation. Cependant telle est la conduite déplorable de plusieurs monastères; s'assemble-t-on au chapitre, propose-t-on un postulant ou un novice, on demande ce qu'il donnera pour la dot, pour la pension, pour des présents ou ornements d'église; on demande de plus, dans quelques communautés, s'il est de famille noble; mais à peine s'informe-t-on de ses dispositions intérieures, des motifs qui le portent à quitter le monde, et de l'avantage qui en reviendra pour le spirituel à la communauté qui le reçoit. Soyez plus éclairé, et ne donnez votre suffrage qu'à ceux en qui vous remarquez les dispositions nécessaires pour remplir en général les devoirs de la vie religieuse. Prenez tous les moyens qu'inspire un vrai zèle, pour que votre maison soit composée de sujets qui puissent soutenir la règle, la pratiquer et édifier le monde. Tels sont les principes que vous devez suivre dans vos assemblées capitulaires, soit pour les élections des supérieurs, soit pour les admissions à la vie religieuse.

2^e En venant aux chapitres avec une grande pureté d'intention, assistez-y dans des sentiments de paix et de concorde. Les sentiments peuvent être différents, mais la charité doit toujours réunir les cœurs. Ne proférez aucune parole aigre contre ceux qui n'entrent pas dans vos vues. Qui vous a assuré que votre manière de penser était la meilleure? Connaissez-vous les motifs intérieurs qui font agir les autres? Quelle autorité avez-vous pour exiger que chacun suive votre opinion? Proposez la vôtre avec honnêteté, mais sans clameur, sans animer les esprits, sans occasionner des disputes qui éloigneraient même d'adhérer à votre avis.

Il n'y a que trouble et confusion dans des assemblées où on ne se respecte pas mutuellement. Un religieux modeste, qui pense bien, et qui s'exprime avec douceur, attire plutôt les suffrages que celui qui parle avec

hauteur, qui paraît mépriser ceux qui le contredisent, et qui, en suivant sa vivacité, dit des paroles offensantes à ceux qui ne pensent pas comme lui. Si votre sentiment est juste, faites-en connaître les motifs, mais écoutez les autres paisiblement; faites attention aux raisons qu'ils allèguent; si vous ne les trouvez pas suffisantes, agissez conformément à votre pensée; mais craignez de blesser l'amour-propre du prochain par quelque invective. Conservez inviolablement les lois de la charité. Que la paix soit dans votre cœur, qu'elle ne soit point altérée par vos paroles, que l'affabilité se manifeste jusque dans vos regards. Les divisions dans les chapitres sont d'autant plus à craindre que les plus anciens d'une maison composent ces assemblées. Quel scandale pour toute une jeunesse qui vient à apprendre ces troubles! La religion, la charité, la décence doivent vous diriger dans vos assemblées, et conserver toujours malgré la diversité des esprits les liens d'une affection réciproque.

3° Après vos assemblées capitulaires, gardez le silence sur ce qui s'y est passé. L'imprudence qu'on a de rapporter les différents sentiments de chacun vous rend responsable des animosités, des préventions qu'excitent ces rapports. Si vous informez, par exemple, des novices de ceux qui ont formé des oppositions à leur réception, vous jetez dans leur cœur les semences d'une animosité secrète, du moins d'une antipathie et d'un éloignement qui dureront autant que leur vie contre ceux que vous leur avez désignés. Si vous faites la confiance à des amis du dehors, que dans l'élection de vos supérieurs, on a été fort partagé, quelle indiscretion d'apprendre à des séculiers toute la conduite intérieure d'une communauté! Le monde, qui ne s'intéresse pas à ces délibérations, en apprenant ces différents partis, en fait l'objet de ses censures, et plus souvent de ses railleries: *Les enfants du siècle sont plus prudents dans leur conduite que les enfants de lumière.* (Luc., XVI.) On ne publie pas dans le monde ce qui se passe dans les familles; on n'a pas besoin de recommander le secret, l'amour-propre le persuade; que l'amour de votre état vous inspire la même retenue.

Ne divulguez pas au dehors ces objets qui intéressent vos assemblées. N'informez pas même de vos diverses opinions ceux de votre maison qui n'ont pas droit de suffrage, dès que la bonne intelligence pourrait être altérée par ces rapports. Si vous examinez sérieusement les motifs qui vous portent à vous entretenir avec ceux mêmes qui ont été de votre sentiment au chapitre, du sentiment opposé, vous reconnaîtrez que c'est la passion qui vous anime. Vous tenez en secret une nouvelle assemblée avec vos amis pour juger, pour censurer, pour condamner, pour railler. Que de péchés contre la charité! du moins lorsque la charité n'est pas blessée, que de paroles inutiles! La conduite des bons religieux est bien diffé-

rente. Le chapitre est-il terminé? Ils rentrent dans leur cellule, et se soumettent dans le silence à tous les desseins de la Providence dans les résolutions qu'on a prises.

Dès que vous avez droit de donner votre suffrage, assistez aux assemblées où la communauté est convoquée. Vous devez contribuer autant qu'il est en vous au bon ordre: si chacun s'absente des chapitres, comment pourvoir aux charges, à la réception de ceux qu'on peut admettre ou refuser pour la profession? N'est-ce pas un devoir important de donner de bons conseils, soit pour le spirituel, soit pour l'administration du temporel? Pourquoi vous séparer de ceux qui pourront profiter de vos avis? Si cet éloignement avait pour principe la hauteur, l'humeur, la singularité, il faut réprimer ces défauts. Si les peines d'esprits, des scrupules, des perplexités vous empêchaient de vous trouver à ces délibérations communes, prenez auparavant conseil de personnes éclairées, et ranimez votre zèle pour le bien d'un ordre dont vous êtes membre.

Vous venez de considérer vos devoirs par rapport aux chapitres où vous avez droit de donner votre suffrage. Quels sentiments devez-vous avoir en venant aux chapitres qui ont pour objet de rappeler la pratique de la règle.

SECONDE RÉFLEXION.

Les saints fondateurs ont cru qu'il n'y avait point de moyen plus propre pour conserver la régularité que de s'assembler en chapitre, afin de lire en commun les lois spéciales de l'institut, et de s'accuser des infractions dont on est coupable, afin de les réparer. Une maison régulière, dit saint Bonaventure, n'est pas précisément celle où on ne commet aucune faute, puisque, dans l'état le plus saint, on en fait souvent; mais la régularité subsiste dans une communauté, dès que chacun s'accuse de ses inobservances dans des sentiments d'humilité, de docilité et de zèle: 1° d'humilité, pour réparer devant Dieu et le prochain les transgressions ou omissions contre les observances prescrites; 2° de docilité, pour profiter des avis des supérieurs; 3° de zèle, pour s'exciter à une plus grande exactitude à la règle.

1° En venant au chapitre ayez l'intention d'expier vos irrégularités devant Dieu et devant les hommes. Vous avez peut-être déjà déclaré ces fautes dans le tribunal de la pénitence; cette accusation qui est sous le plus grand secret ne fait pas toujours une impression assez vive; mais en vous humiliant en présence d'une communauté, cette espèce de confession publique, non pas de péchés purement intérieurs, mais des fautes contre la pratique des lois de votre institut, doit exciter en vous de nouveaux sentiments de componction sur les mauvais exemples que vous avez donnés. Les esprits présomptueux craignent d'être repris, parce qu'ils voudraient qu'on ne remarquât aucun défaut dans leur conduite; un applaudissement se-

cret sur leur régularité apparente les avantages ; de là les avantages des humiliations en public, avantages dont on est privé dans le monde. Qu'une personne du siècle soit assidue à la prière, qu'elle fasse de bonnes lectures, qu'elle fréquente les sacrements, qu'elle soit sobre dans ses repas, qu'elle marque de la religion dans ses discours, on dit aussitôt, voilà une personne d'une grande piété ; mais dans l'état religieux il faut reconnaître les fautes qu'on a commises en priant, en conversant, en prenant ses repas. Qu'il est avantageux d'être averti de ses défauts au lieu d'être loué et applaudi !

On présumerait sans les chapitres de ses jeûnes, de ses abstinences ; les pharisiens sont un exemple de cet orgueil qui se glisse dans les pratiques qui paraissent les plus édifiantes. Mais toute idée avantageuse de soi-même, toute enflure du cœur cesse en avouant qu'on est irrégulier, imparfait, tiède, paresseux, dissipé. On rapporte de saint Dominique qu'il vit l'esprit tentateur suivre les religieux dans leurs divers exercices pour les porter au relâchement ; mais lorsqu'on entraît au chapitre, cet esprit orgueilleux disparaissait, parce que, dès qu'on s'accusait de ses fautes, les funestes effets de ses transgressions étaient réparés. Cette vision prouve que saint Dominique regardait cette pratique comme un des moyens les plus capables de conserver la régularité. Tous les saints fondateurs d'ordre ont pensé comme cet homme apostolique ; il n'y a point eu de maison religieuse nouvellement instituée ou réformée, où dans le temps de ferveur on ne se soit accusé des fautes contre la règle.

Loin de murmurer contre cette pratique, bénissez Dieu, si elle est en vigueur dans votre maison ; mais que ces sentiments d'humilité, en vous accusant de vos fautes, soient encore plus intérieurs qu'extérieurs. Reconnaissez avec droiture et sincérité que vous avez l'habit religieux sans en avoir les vertus, que vous êtes encore plus irrégulier que vous ne le dites, que vous introduisez des abus au lieu de donner des exemples. Il ne suffit pas de reconnaître votre fragilité et votre défaut de zèle pour parvenir à la perfection à laquelle vous oblige votre état, il faut profiter des avis que vous recevez.

2° En venant aux chapitres ayez un vrai désir de répondre avec docilité aux conseils qu'on vous donnera. Un supérieur vous reprendra de vos légèretés, de vos désobéissances, de vos vivacités, écoutez-le avec respect, avec reconnaissance, avec affection. On rapporte qu'un religieux convers de l'ordre de Cîteaux récitait l'Oraison dominicale toutes les fois que l'abbé le reprenait. Imitiez cette excellente pratique. Les chapitres deviennent inutiles dès qu'on est prévenu contre les instructions que vous donne celui qui y préside. Vous écoutez

un prédicateur qui parle des abus du monde ; mais un supérieur vous parle des abus de votre état, c'est un discours qui vous regarde personnellement. Reconnaissez la nécessité de pratiquer les maximes saintes qu'on vous rappelle. Celui qui vous parle jette une bonne semence dans votre cœur, qu'elle produise en vous de bons fruits ; ne soyez pas sourd et insensible, mais docile aux vérités que vous entendez. On vous découvre des défauts que vous vous dissimulez, veillez pour vous en corriger. Ecoutez les conseils du chef qui vous gouverne comme on écoute les avertissements d'un père respectable. Tout ce qu'on vous dit sur la règle est utile pour votre salut. Le supérieur vous flatte peut-être dans d'autres temps, en vous parlant de vos talents, de votre famille ; c'est la voix de l'homme dans ces entretiens profanes, mais c'est la voix du ministre du Seigneur dans les réflexions qu'il vous propose pour votre amendement et votre perfection.

Le supérieur vous dit au chapitre comme le Prophète (*Psal. XXXIII*) : *Venez, mes enfants, écoutez-moi, je vous apprendrai à craindre le Seigneur.* Vous souhaiteriez dans vos oraisons que Dieu vous parle au cœur, et Dieu ne vous y parle-t-il pas lorsque celui qui est chargé de votre conduite vous retrace les maximes de vos fondateurs, afin que vous soyez de vrais religieux ? Recevez non-seulement avec soumission, mais avec joie, les moyens qui vous seront prescrits pour vous préserver des abus qui altèrent les lois de l'institut. Quelle sainte communauté, lorsque les supérieurs sont assidus pour instruire et avertir, et lorsque les inférieurs sont dociles aux instructions qu'on leur donne ! Les anciens religieux avaient tant de zèle pour soutenir l'observance, qu'ils s'assemblaient, dit un savant commentateur (43) de la règle de Saint-Benoît, dès le matin après l'office de Prime, pour dire leur *coulpe* ; c'est-à-dire pour reconnaître les fautes qui leur étaient arrivées contre la discipline régulière dans le jour précédent, soit dans les offices à l'église, soit au travail et aux lectures, ou contre le silence et la perfection de la pauvreté. On était obligé d'accuser ceux qui ne s'accusaient pas, et cette pratique, effet d'un zèle réciproque, s'appelait *proclamation*. *Que nul*, disait saint Bernard sur ce sujet, *ne déguise les défauts de ses frères et ne dissimule leurs infractions ; qu'on ne dise pas, Suis-je le gardien de mon prochain ? Que nul ne soit indifférent lorsqu'il voit l'ordre s'affaiblir et la discipline déchoir ; car c'est consentir au mal que de demeurer dans le silence.* Les avis mutuels qu'on se donnait marquent la ferveur et la charité où on vivait. On ne voudrait pas actuellement être déferé publiquement à un supérieur pour l'inobservation de sa règle, mais du moins en s'accusant soi-même il faut se reprocher sa tiédeur et écouter la voix des

(43) D. CALMET, sur la règle de Saint-Benoît, chap. 46.

supérieurs pour mettre à profit leurs salu-
taires avis.

Ranimez, en assistant aux chapitres, votre zèle pour la pratique de vos devoirs. Tel est l'effet que doit produire l'accusation des fautes contre la règle jointe aux instructions des supérieurs. Après vous être humilié et avoir reçu les pénitences qu'on a pu vous imposer, soyez plus exact au silence, plus attentif aux offices, plus prompt aux exercices communs, plus recueilli dans votre conduite. Formez devant Dieu la résolution de pratiquer vos règles avec une constante fidélité, et d'engager par vos exemples ceux avec qui vous vivez à y être fidèles. En venant à remarquer, qu'on est tombé dans quelque relâchement il faut s'exciter à une vie plus fervente.

Ce n'est pas seulement par rapport aux novices que l'usage d'imposer des pénitences pour l'infraction des règles est utile, il faut en imposer aux profès, afin que la règle soit en vigueur, autrement elle s'abolira, on n'en observera plus que quelques articles. Les religieux qui méprisent les chapitres, qui murmurent contre les satisfactions qu'on exige d'eux, vivent dans l'indépendance; aussi l'accusation des fautes contre la règle et l'obligation aux supérieurs de les reprendre et de les punir ont été prescrites, non-seulement dans les ordres monastiques, mais dans les congrégations instituées pour la vie apostolique. Chacun, en lisant les règles primitives et qui ont été en vigueur dans les commencements de son institut, reconnaîtra que cet aveu des fautes contre les observances était le grand moyen pour conserver la ferveur. Les religieux les plus exacts étaient les plus portés à reconnaître les moindres imperfections dont ils croyaient être coupables. On rapporte de saint André Avellan, religieux de la congrégation des Clercs Réguliers (44), que ce vénérable prêtre, qui avait fait connaître son zèle apostolique dans l'Italie, vint peu de jours avant sa mort, dans l'âge le plus avancé, s'accuser en présence de ses frères, dont la plupart étaient ses disciples, d'avoir pu occasionner le retard du signal de l'office, parce que celui qui devait le donner avait été occupé à le soulager dans sa vieillesse et son infirmité. Quelle profonde humilité! quel motif dans les exemples des saints de ranimer sa fidélité pour les observances régulières!

Lorsque vous aurez dans vos assemblées capitulaires cette droiture et ce zèle, soit pour donner votre suffrage, soit pour la conservation et la pratique de la règle, le Dieu de paix sera avec vous, il bénira la pureté de vos intentions dans vos élections et la régularité subsistera dans votre maison; c'est cette régularité qui vous consolera dans les derniers moments de votre vie et qui sera pour vous le gage de l'éternité bienheureuse.

CONFÉRENCE XVII.

EXHORTATION SUR LES EMPLOIS.

Si quis ministrat, tanquam ex virtute, quam administrat Deus, ut in omnibus honorificetur Deus per Jesum Christum. (I Petr. IV.)

Si quelqu'un exerce quelque ministère, qu'il s'en acquitte comme agissant par la vertu que Dieu communique, afin que le Seigneur soit honoré en toutes choses par Jésus-Christ.

Les emplois sont différents dans une communauté. Il est important de s'en bien acquitter, soit dans l'ordre spirituel, soit dans l'ordre temporel. Un bon gouvernement intéresse tous les particuliers qui composent une société religieuse. La régularité et la paix éclatent dans une maison où chacun remplit comme il faut la charge qui lui est confiée. Dieu donne différents talents; les uns en ont reçu cinq, les autres deux; enfin, la Providence n'en confie quelquefois qu'un seul, comme on le voit dans la parabole de l'Evangile; mais, loin de l'enfouir, il faut le faire valoir selon la volonté et la détermination des supérieurs: chacun doit concourir au bien commun et général. C'est de cette harmonie et de cet accord mutuel que dépendent la force, la paix, la réputation d'un ordre. Les uns sont destinés à gouverner et doivent remplir avec assiduité et avec zèle l'étendue de leurs charges; les autres doivent aider dans le gouvernement sans rivalité et sans murmure.

Quels sont les devoirs attachés aux principaux emplois d'une maison religieuse pour bien s'en acquitter?

Dans quels sentiments doit être toute âme religieuse par rapport aux emplois? Deux réflexions qui feront le partage de cette conférence.

PREMIÈRE REFLEXION.

Les principaux emplois d'une communauté sont la supériorité, la direction des novices, la vigilance sur le temporel, et dans plusieurs ordres l'instruction des pensionnaires; l'exposition des différents devoirs attachés à ces charges est des plus importantes.

1^o La supériorité exige de grandes vertus, comme vous l'avez vu dans une conférence précédente: le bon exemple, le zèle, une régularité constante, la charité, la fermeté, la prudence sont essentielles pour bien gouverner. La direction des novices est l'emploi qui demande ensuite le plus de soins et d'attentions; la conservation et le bon ordre d'une maison religieuse dépendent en partie du choix et de l'instruction de ceux qu'on admet à la profession. Il faut par conséquent que le directeur des novices ait assez de lumière pour discerner si c'est l'esprit de Dieu qui conduit dans la retraite ceux qui demandent à y être reçus. Il y a des vocations contraintes et forcées, qui sont l'effet ou de l'indigence ou de la cupidité des parents; les

(44) Les Théatins ont été institués en 1524, sous le seul nom de Clercs Réguliers.

uns sont accablés d'une famille nombreuse ; les autres, peu susceptibles de tendresse, ont quelquefois de l'antipathie et même de l'animosité contre ceux à qui ils ont donné le jour, et ces parents inhumains se servent de leur autorité pour faire entrer dans un ordre ceux que leur inclination porterait à rester dans le monde.

Il y a d'autres vocations qui sont parfaitement libres, mais qui ne sont pas assez examinées ou réfléchies. Elles sont l'effet de la légèreté, d'une piété passagère, d'une tristesse de tempérament qui porte à la solitude et au dégoût du monde ; il y en a qui, dans un âge mûr, et après de sérieuses réflexions, pensent à embrasser la retraite ; mais ils s'y déterminent parce qu'ils ne peuvent parvenir dans le monde et y obtenir un emploi qu'ils désireraient. Ce sont des vocations, dit-on, de raison ; mais un état qui demande un sacrifice continu de soi-même, ne demande que des vocations inspirées par la religion.

Qu'il est important de discerner le vrai motif des aspirants pour embrasser une vie où on doit toujours tendre à la perfection ! Sans cet exact discernement, un maître des novices remplit un ordre de sujets qui en ternissent la gloire par le relâchement où ils vivent après avoir fait leurs vœux. Lorsqu'on reconnaît que ce n'est pas l'esprit de Dieu qui appelle à la vie religieuse celui qui veut s'y consacrer, il faut le dissuader avec douceur de prendre un joug qu'il n'est pas en état de porter ; loin de favoriser ce dessein, il faut s'y opposer : les suites d'une telle réception seraient également funestes à celui qui prendrait les engagements les plus saints sans vocation, et à la maison où il serait reçu.

Le moyen de connaître si un novice est appelé, est d'étudier son caractère et son tempérament. Il y a des défauts de l'esprit et du cœur qui sont incompatibles avec un état de dépendance et où on doit vivre toujours en société ; tels sont les esprits inflexibles, opiniâtres, murmurateurs, singuliers jusque dans les exercices de piété ; si on les admettait, ils troubleraient la paix, fomenteraient les factions, rendraient inutiles les bons desseins des supérieurs et diviseraient ceux qui doivent être unis par les liens de la plus parfaite charité. On ne doit pas aussi donner son suffrage à des novices naturellement inquiets, soupçonneux, dissimulés, qui sont taciturnes, dès qu'on les reprend ; qui condamnent promptement les autres, pendant qu'ils ne peuvent supporter la moindre épreuve, qui se laissent dominer par la tristesse, qui ne suivent que leur imagination, qui sont changeants et inconstants, qui ne s'appliquent à aucun objet sérieux, qui font souvent des rapports. Ceux qui ont de pareils défauts se corrigent rarement. Leur régularité extérieure ne réforme pas toujours ces vices intérieurs. Un autre sujet de refuser un novice est la langueur habituelle dans tous ses exercices. Cette négligence annonce une âme tiède, qui ne tarderait pas

à se dégoûter des devoirs de sa profession. L'humilité, la charité, l'amour de la pauvreté, l'égalité dans le caractère, l'assiduité au travail caractérisent une vraie vocation. Il vaut mieux qu'une maison soit moins nombreuse et que les sujets soient bien choisis.

Après s'être assuré des vocations, il faut les cultiver en formant à une piété solide ceux qu'on a reçus. La première maxime est d'inspirer les vertus intérieures sans lesquelles l'assujétissement à plusieurs pratiques extérieures serait inutile. Quelles sont ces vertus intérieures essentielles à la vie chrétienne et religieuse ? Le rapport fréquent à Dieu de ses actions, la soumission dans les épreuves, la patience dans les contradictions, la douceur et le support pour le prochain, un renoncement continu à son amour-propre, un attachement sincère à son état, attachement qui porte à en respecter les pratiques, à édifier le monde par une conduite conforme à la sainteté de sa profession.

Si un maître ou une maîtresse des novices désirent retirer du fruit de leurs instructions, ils doivent les conduire plutôt par la voie de la persuasion et du raisonnement que par la crainte. La ferveur n'est constante qu'autant que l'esprit est convaincu et que le cœur est touché. Représentez à vos élèves que leur choix étant volontaire, ils doivent remplir leurs devoirs en vue de Dieu, et non précisément à cause de l'autorité. Les menaces répétées ne produiraient qu'une piété apparente, et le relâchement éclaterait bientôt après le terme des épreuves. Insistuez avec bonté et sans hauteur les principes que vous jugez devoir être inculqués, afin qu'on les adopte plus facilement. Il faut avoir une grande prudence dans les corrections. On ne doit pas reprendre une faute commise par légèreté avec la même rigueur qu'une faute qui marque de la malignité dans le caractère. Si une trop grande sévérité décourage, une trop grande indulgence serait pernicieuse. Il est important d'avertir des défauts qu'on remarque ; en les dissimulant dans les années de probation, les élèves se forment une fausse conscience dans laquelle ils persévèrent. Une amitié trop humaine qui excuse tout, qui pardonne tout, serait le principe funeste d'irrégularités. On deviendrait coupable des fautes mêmes qu'on aurait tolérées. Rejetez dans l'examen de vos novices toute vue d'intérêt : les suffrages ne doivent jamais être accordés pour un avantage purement temporel. Lorsque le temps est venu pour admettre ou refuser les prétendants, le rapport au chapitre doit être des plus fidèles et exempt de prévention. Tels sont les devoirs que vous avez à remplir si on vous confie un emploi où il est nécessaire de former au Seigneur des âmes dignes de lui être consacrées. Semez pour recueillir. Il y a un abus assez commun dans les maisons des religieuses à la prise d'habit : on veut presque faire oublier aux prétendantes, soit par les ornements dont on les charge et qu'on emprunte de toute part, soit par l'artifice de la chevelure, qu'elles vont

choisir pour époux Jésus-Christ crucifié et dont la tête est couronnée d'épines. Que de discours inutiles et de temps perdu pour ces décorations puériles ! Le monde en fait l'objet de sa curiosité et quelquefois de ses railleries, pendant que les religieuses, loin de dissuader de ce vain appareil, paraissent y applaudir ; une digne maîtresse des novices doit veiller sur une honnête simplicité dans cette cérémonie.

2° Un autre emploi dans les communautés est celui qui regarde l'administration temporelle. La conservation des biens qu'ont donnés les fondateurs des maisons religieuses demande qu'on choisisse des personnes intègres pour y veiller. L'économe ou procureur désigné par la communauté doit répondre à cette confiance par ses soins. Sa première obligation est de considérer qu'il ne peut faire aucune disposition selon son caprice, mais seulement selon la volonté des supérieurs et la règle de l'ordre. Deux défauts sont à éviter : la dissipation et un attachement sordide. Quel abus si on employait ces biens à faire des présents considérables et illégitimes à ses parents et à ses amis, à se donner des meubles superflus, à inviter souvent à des repas les séculiers ! Une pareille prévarication entraînerait ou produirait la décadence d'une communauté. Mais en évitant la dissipation, on doit craindre un sordide attachement. L'avarice foment le trouble et les murmures, puisque alors on refuse aux religieux leur honnête nécessaire, ou du moins on ne le distribue qu'avec peine et avec aigreur.

Un bon économe n'est pas celui qui amasse beaucoup, mais celui qui entretient la paix par une sage attention aux besoins de chacun. Tout religieux a acquis par sa profession un droit d'être secouru des biens de la maison où il s'est engagé. Si on le prive de ce droit, on lui fait injustice. Ce particulier ne peut faire d'acquisitions en son nom. Les biens de la communauté sont destinés à subvenir à ce qu'exige son état. Ce n'est donc pas une grâce, mais une justice rigoureuse dans celui qui veille sur les revenus, de ne point se refuser aux justes demandes des religieux en santé et en maladie, conformément à la règle et à la volonté des supérieurs. Cette sage distribution est incompatible avec des prédilections ou des antipathies. Les prédilections portent à donner même le superflu aux uns, pendant que l'antipathie porte à refuser le nécessaire aux autres. C'est la charité qu'il faut consulter et craindre la partialité.

La sollicitude qu'exige l'administration du temporel doit être éloignée autant qu'il est possible des contentions et des procès. Il faut prendre toutes les voies d'accommodement avant de porter aux tribunaux pu-

blics ces discussions où les parties adverses réunissent dans des mémoires publics tous les traits qui peuvent humilier une société religieuse. On prévient ce scandale en défendant ses droits avec modération et sans cupidité.

Un devoir essentiel de ceux qui ont l'administration du temporel est de pourvoir aux nécessités des pauvres. Plus une communauté est riche, plus elle doit subvenir à l'indigence des malheureux. Il faut que les aumônes des religieux soient proportionnées aux biens qu'ils ont reçus des fondateurs ; toutefois la distribution doit être déterminée par ceux à qui la règle accorde ce pouvoir.

Si on doit veiller sur le temporel, quelle attention ne doit-on pas avoir sur l'acquit des messes dans les maisons religieuses où on reçoit des honoraires ! Autrefois les fidèles offraient le pain et le vin pour le saint sacrifice, ensuite on a donné une légère aumône pour la subsistance du prêtre, et on a appelé cette aumône vulgairement rétribution. Ceux qui ont la charge de recevoir ces honoraires, doivent lire les décisions des auteurs de morale (45) sur un objet aussi important. L'ignorance, la cupidité, une ancienne coutume, la négligence, la pauvreté d'une maison peuvent occasionner des abus que l'Eglise réproouve et condamne sévèrement. La religion, l'honneur, l'équité, la conscience ne peuvent rendre trop exact à satisfaire aux intentions des fidèles comme on le leur a promis. Il ne faut pas se charger d'un si grand nombre de messes, que l'acquit en soit trop différé, et si on les fait acquitter par d'autres prêtres, on ne peut se réserver quelque partie de la rétribution, comme l'ont décidé les souverains pontifes (46). Ce sordide intérêt serait capable d'avilir les ministres de l'Eglise, et ce gain serait illicite. Par rapport aux rétributions, comme elles varient selon les différents diocèses, si on est dans un endroit où elles sont plus considérables, il ne faut pas demander cette même valeur, dès qu'on doit faire acquitter ces messes dans d'autres diocèses où l'honoraire est moindre. Quoique le saint sacrifice soit toujours le même dans quelque endroit qu'il soit offert, on doit célébrer les messes dans les sanctuaires fréquentés par la dévotion publique, et où les fidèles les ont demandées. Ainsi, dit un savant auteur de morale (47), ceux qui desservent les pèlerinages ne doivent pas y recevoir un plus grand nombre d'honoraires qu'ils n'y peuvent acquitter de messes. Un plus grand détail passerait les bornes de cette conférence, mais ces réflexions sont nécessaires, afin de n'avoir pas à se reprocher au moment où on sera près de paraître devant Dieu, d'avoir suivi des principes qui ne

(45) Dans le *Traité des saints Mystères*, par COLLET, on y trouve un chapitre entier sur l'honoraire des messes.

(46) Alexandre VII a d'abord condamné ces abus, et Benoît XIV, par une bulle du 30 juin 1741, dé-

clare un laïque excommunié et un clerc suspens par le seul fait, s'ils sont coupables de ces réserves.

(47) *Conférences d'Angers sur le saint sacrifice*, p. 79, édit. de 1737.

seraient pas conformes aux lois de l'Eglise. On prévient beaucoup d'abus et de remords qui s'ensuivent en ayant un grand désintéressement.

3° Dans les maisons religieuses où on se charge d'élever la jeunesse, cette éducation demande de la part des personnes qui y sont préposées le zèle le plus actif. Toute la suite de la vie dépend ordinairement des principes qu'on a reçus dans l'enfance. La patience et la modération sont surtout nécessaires en instruisant la jeunesse : les caractères sont presque aussi différents que les physionomies ; il faut tâcher, pour gagner la confiance, de se conformer à chacun ; mais il faut avoir une conduite égale, évitant tout excès de sévérité et de familiarité. Si on se fait trop craindre, l'obéissance n'est qu'extérieure, un inférieur s'y soustrait dès que la vue d'un directeur ou d'une directrice est détournée ; si on se familiarise trop, on ne se concilie aucun respect. Il ne faut jamais agir par humeur, mais toujours par religion. C'est de cette religion qu'il faut pénétrer ses élèves en la leur rendant aimable par la manière douce et insinuante avec laquelle on leur en persuade les maximes. Si vous n'avez aucune condescendance pour la fragilité de l'âge, vous éloignerez des sentiers de la vertu plutôt que d'aider à y marcher. On se prévient contre vos instructions, et, en paraissant vous donner beaucoup de peine, vous ne remporterez aucun fruit. Apprenez à vos élèves à aimer la vérité, à pratiquer une grande droiture dans leurs discours, à conserver la charité, à vaincre leur humeur, à s'occuper utilement, à avoir souvent Dieu présent à l'esprit, à remercier sa divine miséricorde d'être nés dans la vraie religion, à se proposer Jésus-Christ pour modèle, à s'approcher des sacrements avec foi, à retirer de leurs communions une grande pureté de cœur et un désir ardent de posséder Dieu. Telles sont les instructions que vous pouvez donner ; mais ne les prolongez pas chaque fois, afin de les rendre plus fréquentes. Ressouvenez-vous que Notre-Seigneur instruisait ses apôtres par de courtes maximes. Ainsi ce n'est pas par des discours trop prolixes que vous ferez impression sur les cœurs, mais par des avis accompagnés de cette bonté qui plaît à de jeunes personnes. Cependant cette bonté ne doit pas dégénérer en pusillanimité. On doit marquer de la fermeté lorsque les circonstances l'exigent et faire usage de son autorité. S'il faut user d'indulgence en plusieurs occasions, il y en a d'autres où il faut inspirer de la crainte. Demandez donc à Dieu le discernement et la prudence nécessaire pour ne pas favoriser les défauts et en même temps pour porter à l'amour de la vertu.

Ne louez jamais vos pensionnaires sur leur physionomie : rappelez-leur que la beauté est d'autant plus fragile qu'il ne faut qu'une seule maladie pour changer tous les traits. Ne flattez pas à cause de la grandeur de la naissance, puisque la mort rend égaux et le

monarque et le sujet. Donnez une idée exacte de la vraie piété ; faites connaître la nécessité de combattre les passions intérieures, de se soumettre à Dieu dans les épreuves, de supporter les défauts du prochain, de respecter sa réputation, de ne lui jamais donner d'atteinte par la malignité ou la légèreté de ses discours, de veiller sur ses pensées et ses affections, parce que la sainteté du christianisme exige cette vigilance continuelle.

Veillez sur le choix des lectures, inspirez celles qui portent à la piété. Interrogez ensuite pour savoir les réflexions qu'elles produisent. Assistez aux récréations de vos élèves ; c'est dans ces moments que vous connaîtrez facilement le caractère de chacun ; cette connaissance est nécessaire pour donner en particulier des avis convenables. N'agissez jamais avec trop d'empressement. Qu'on remarque en vous la droiture dans les sentiments et l'amour de votre état. L'emploi qu'on vous a confié est difficile, mais en l'exerçant comme il faut, il vous sera très-méritoire. Quelle consolation et quel bonheur pour vous de savoir que ces jeunes personnes, établies ensuite dans le monde, sont de dignes mères de famille ou, si elles sont appelées à la retraite, qu'elles édifient dans l'état religieux !

Par rapport au choix de la vie, laissez agir l'Esprit-Saint, et, selon la maxime de saint Vincent de Paul, n'insinuez jamais d'entrer dans votre ordre. Si cette vocation que vous auriez persuadée ne venait pas de Dieu, combien de reproches pourrait-on vous faire lorsque la ferveur serait passée ? Mais faites toujours connaître par vos discours et par vos exemples, que la vie religieuse à laquelle on aspire demande une volonté absolue de se donner tout entier à Dieu et le sacrifice de sa liberté, la privation des biens et des commodités dont on peut jouir dans le siècle, et une mortification constante de ses sens. Appelez souvent Dieu à votre secours, afin qu'il bénisse vos travaux ; c'est par une prière assidue que vous pourrez espérer que la semence que vous répandez dans les cœurs, loin d'être stérile, sera un principe de sanctification pour les âmes confiées à vos soins. Tel doit être l'unique objet de vos vœux et de vos sollicitudes.

Les principaux emplois d'une maison religieuse imposent de grands devoirs. Vous venez de considérer comment on doit les remplir. Quels doivent être les sentiments d'une âme religieuse par rapport aux emplois ? Tel est le sujet de la seconde partie de cette conférence.

SECONDE RÉFLEXION.

Ayez par rapport aux emplois : 1° des sentiments de résignation pour accepter sans murmure ceux qui ne flattent pas l'amour-propre ; 2° de détachement pour ne pas ambitionner les charges qui paraissent honorables et pour les quitter sans peine, si vous en étiez pourvu ; 3° de

patience pour supporter en paix les contradictions qu'on éprouve souvent dans l'exercice des obédiences auxquelles on est destiné.

1° Acceptez avec soumission les moindres emplois, ceux même qui pourraient humilier votre amour-propre; laissez-vous conduire par les voies de la Providence. L'attachement qu'on a à la société dans laquelle on est engagé doit inspirer du zèle pour lui être utile. On accepte assez facilement des emplois qui flattent et qui donnent de l'éclat au dehors, mais on tâche de se soustraire à ceux qui concentrent dans l'obscurité d'une communauté; de là les peines, les inquiétudes des supérieurs pour remplir les charges des inférieurs. On n'ose les proposer à ces esprits orgueilleux, difficiles, amateurs d'eux-mêmes. S'ils les acceptent, c'est plutôt par complaisance que par obéissance. Il faut les prier et les flatter. Une pareille conduite n'est qu'illusion. On doit reconnaître, dès qu'on a l'esprit religieux, que moins un emploi est éclatant, moins on est exposé à la dissipation; que plus il mortifie l'amour-propre, plus on aura de mérite; que moins il attire de distinction, plus il est facile de conserver la modestie de son état. Conduisez-vous par les vues de la religion, et dès lors vous craindrez les charges qui donnent de l'autorité, et vous bénirez la Providence, si on ne vous confie que celles où il n'y a nulle dispense, nulle distinction, nulle relation au dehors et peut-être beaucoup de peine. Vous donne-t-on, par exemple, le soin des malades? Si vous avez une foi vive et animée, que vous estimerez cette obéissance, puisqu'en soulageant et consolant vos frères ou vos sœurs, Jésus-Christ vous dit : *J'ai été infirme, vous m'avez visité, tout ce que vous avez fait au plus petit de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait!* (Matth., XXV.) Votre charité attentive sera pour ceux qui en sont l'objet une source de paix, et vous mériterez davantage par ces assiduités, qui répugnent souvent à la nature, que si vous multipliez vos jeûnes et si vous prolongiez vos prières, parce que la charité est la grande vertu du christianisme. En pratiquant la douceur, la patience, l'affabilité, vous adoucissez autant qu'il est en vous les rigueurs de la maladie, vous prévenez les murmures, et vous portez le calme et la consolation dans le cœur de ceux que la douleur consume. Les fonctions les plus obscures sont celles qui ont un plus grand prix devant Dieu; ayez un bon esprit, et vous serez content dans toute obéissance. Ayez de l'humilité, et vous n'aspirerez à aucune distinction.

2° Ce serait un effet de l'amour-propre bien opposé à l'esprit religieux, que de rechercher les charges. On n'a dû embrasser un état consacré à la dépendance, que pour aspirer au dernier rang. Si on s'abandonne à l'ambition, on rétracte son sacrifice, et on passe ses jours dans le trouble et l'inquiétude; mais lorsque vous n'avez employé aucune voie, soit directe, soit indirecte,

pour être élevé à une charge qui donne de l'autorité, et lorsqu'une communauté vous juge propre pour exercer cette charge, vous pouvez alors croire que Dieu vous y appelle. Il faudrait que vous eussiez des raisons très-importantes pour ne pas vous rendre au sentiment ou aux désirs d'une communauté. Vous devez craindre de vous dissimuler à vous-même, sous prétexte d'humilité, un défaut de zèle et une espèce d'indolence qui porte à ne vouloir pas se mêler des autres, et à ne penser qu'à soi-même. Après avoir accepté l'emploi auquel on vous a destiné, remplissez-le avec zèle; mais s'il vous attire quelque distinction, ne vous y attachez pas. En effet, si cette charge regarde les fonctions spirituelles, comment pouvez-vous désirer de conserver une autorité où vous rendrez compte de toutes les âmes qui vous sont confiées. Si votre obéissance a pour objet l'administration temporelle, ne devez-vous pas gémir d'être livré à des affaires toutes séculières, qui ralentissent l'attrait pour l'oraison, et qui entraînent dans la dissipation? Aspirez au moment où vous descendrez du premier rang au dernier. Eloignez de vous toute idée d'être continué dans l'emploi pour lequel vous auriez même beaucoup de dispositions. Cet attachement a pour principe l'orgueil, l'indépendance, le désir de se produire au dehors. En vain eussiez-vous réussi, en vain vous eût-on applaudi, quelque utile que soit votre ministère pour les autres, il devient dangereux pour vous, dès que vous n'avez pas une sainte indifférence pour l'abandonner.

Soyez prêt à quitter toute charge, dès que le terme de la remplir est arrivé. Ayez une vraie satisfaction de ce que d'autres vous succèdent pour la supériorité ou l'administration du temporel. C'est par ce détachement intérieur que vous pourrez juger si vous agissez pour Dieu, ou si vous ne cherchez qu'à vous produire, et à acquérir une estime qui vous fait illusion. Etre de nouveau soumis à l'autorité, après avoir commandé, tel est le sacrifice de la vie religieuse. Remerciez la divine providence de vous remettre sous le joug de l'obéissance. L'amour-propre pourra souffrir d'avoir pour égaux ceux qu'on a eus pour inférieurs, et d'être sans aucune distinction dans une communauté où on avait quelque prééminence. Il faut offrir ces humiliations pour réparer les hauteurs dont on a été coupable dans le gouvernement. Quel bonheur de pouvoir être libre de toute charge! Telle a été l'ambition des saints, qu'elle soit la vôtre.

3° La patience est une vertu essentielle dans les emplois. Il faut s'attendre à y avoir des peines, des contradictions. Il arrive souvent que des religieux qui sont attachés à leur esprit particulier, qui sont portés au relâchement, s'opposent au sentiment du chef qui les gouverne. Si ce supérieur est zélé, quelle amertume pour lui de voir des religieux tièdes, indifférents pour les observations, et qui aiment mieux les conversations du monde que la retraite! Si on a de la fer-

meté pour soutenir la règle, ces religieux mécontents de leur état, et murmurateurs, forment des partis, et parlent de celui qui les gouverne comme d'un homme fâcheux et difficile, et qui impose un joug trop pesant. Si on marque de l'indulgence, les abus se multiplient. Telle est la situation où l'on est exposé lorsqu'on est revêtu de l'autorité. Il faut, pour se soutenir dans ces peines, se ressouvenir que la supériorité est une vraie croix, qu'en commandant aux autres on doit d'abord renoncer à soi-même. S'il n'y avait que des honneurs à recevoir dans le gouvernement, ceux à qui on le confie seraient dans un état trop dangereux pour le salut. Il faut éprouver des contradictions pour espérer la récompense promise à ceux qui souffrent pour la justice. (*Matth., V.*) Heureux ceux qui ne se découragent pas dans les oppositions qu'ils trouvent à leur zèle, et qui ont une vertu assez constante pour soutenir avec résignation les épreuves que leur suscitent ceux qui devraient les seconder !

La patience est également nécessaire dans l'administration du temporel. Que d'inquiétudes, que de sollicitudes dont on est agité ! Une communauté est nombreuse, et il faut pourvoir chaque jour à sa subsistance. Cependant des calamités publiques privent d'une partie des revenus ; on éprouve de la part des personnes qui ont du crédit des procès, des discussions dont les frais sont onéreux. En vain multiplie-t-on ses soins, on ne peut également satisfaire tous les esprits ; les religieux qui sont immortifiés forment des plaintes dès qu'on ne satisfait pas aussitôt leurs demandes ; ceux qui sont susceptibles de quelque jalousie censurent ceux dont l'emploi fait l'objet de leurs secrets

désirs. Il faut, dans ces circonstances, ne pas s'éloigner des maximes que prescrit la charité, pratiquer la douceur, et remercier la providence de ce que, dans son emploi même, on trouve les moyens de faire pénitence. Enfin, après avoir consacré tout son temps et ses talents pour une communauté, il peut arriver qu'au lieu de vous témoigner de la reconnaissance, on vous marque de l'indifférence ; n'agissez donc pas en vue des hommes, mais en vue de Dieu seul.

En vous acquittant avec zèle du ministère que l'obéissance vous impose, remplissez avec ferveur vos exercices de religieux, et ne multipliez pas les dispenses au delà de celles que la nécessité rend légitimes. Lorsque les officiers d'une maison religieuse s'absentent du chœur autant qu'ils veulent, lorsqu'ils exigent une nourriture différente de celle de la communauté, lorsqu'ils sont vêtus, meublés avec distinction, ces emplois leur sont, par ces relâchements multipliés, une occasion funeste de se perdre dans l'état saint qu'ils ont embrassé.

En vous rendant utile aux autres, conservez la modestie de votre état, la simplicité prescrite par les fondateurs, et rejetez toute distinction qui n'est pas conforme à la vie religieuse. Exercez vos emplois sans orgueil ; veillez pour vous en bien acquitter ; édifiez votre communauté par votre humilité et votre détachement ; ne présumez pas de la confiance qu'on vous témoigne. Ayez une humeur égale et affable envers ceux qui s'adressent à vous ; conservez le désir de la retraite dans vos communications au dehors. Que Dieu soit l'unique objet que vous vous proposiez, afin que la pureté de vos motifs puisse vous rendre digne des miséricordes du Seigneur dans l'éternité bienheureuse.

AVIS

SUR LA VOCATION A L'ETAT RELIGIEUX.

Le choix d'un état de vie mérite les plus importantes réflexions ; de ce sage et prudent discernement dépend, et notre bonheur pour la vie présente, et notre bonheur pour l'éternité. Lorsqu'on pense à s'engager dans une profession qui demande une grande perfection, et lorsque la nature des engagements est irrévocable et perpétuelle, il faut redoubler de vigilance et d'attention, afin de bien connaître si on est réellement appelé à une vocation qui demande de grands sacrifices.

Voulez-vous vous séparer du monde, examinez, 1° si ce désir ne vous est point suggéré par quelqu'un de vos parents ou par quelque ami qui a déjà embrassé la vie religieuse, ou par quelque directeur qui est zélé pour son ordre, ou par le défaut de

fortune. Ces vocations, qui n'ont pas Dieu pour objet, sont defectueuses, elles sont suivies d'ennuis, de dégoût et d'un secret repentir.

2° Lorsque la vocation a pour principe un attrait intérieur qui paraît venir de Dieu, il faut examiner si cet attrait est constant, si cette ferveur n'est pas toute en idée et en spéculation. On aura fait une retraite, on aura lu un bon livre, on aura été édifié de la vie de plusieurs saints religieux ; on se croit aussitôt appelé à ce même état. Mais avant de suivre ces mouvements de zèle, il faudrait réfléchir sur soi-même et considérer si on n'est pas d'un caractère inconstant, qui aujourd'hui se plaît dans un exercice, et qui, peu de jours après, s'en dégoûte ; dès lors on ne serait pas propre pour la vie reli-

gieuse, qui exige l'uniformité, la constance et la persévérance.

3° Par rapport aux dispositions intérieures, il faut examiner si on veut vivre dans une dépendance totale, dans le renoncement à sa volonté, pratiquer la pauvreté, vaincre son humeur pour vivre en paix dans la société où on entre, s'assujétir au travail et s'adonner aux exercices de piété.

4° Par rapport aux dispositions extérieures, il faut examiner si on a assez de santé pour pouvoir soutenir les austérités d'une règle qu'on veut embrasser, assez de talent pour l'ordre particulier où on veut entrer. Chaque institut a une fin spéciale. Il y en a de destinés à la vie apostolique; il faut pour y entrer avoir des dispositions pour les sciences, de l'amour pour l'étude. Il y en a de consacrés à la vie solitaire, et il faut de la santé pour pratiquer les jeûnes, les veilles, les abstinences. Il faut considérer si on est propre pour la vocation à laquelle on veut se consacrer; les exercices d'un chartréux sont tout à fait différents, de ceux d'un religieux de la charité; il faut aimer la contemplation pour être carmélite, et la vie active pour s'adonner à l'instruction de la jeunesse comme chez les ursulines.

5° Il ne suffit pas d'être appelé à la vie religieuse, il faut choisir une maison vraiment régulière. On est libre de choisir un ordre plus ou moins austère, mais il faut, en se séparant du monde, entrer dans une communauté édifiante, où les règles soient observées et où on soit soutenu par les bons exemples qu'on y trouvera; tel était le sentiment de sainte Thérèse, qui déplore avec les termes les plus vifs les malheurs des personnes qui entrent dans des observances relâchées. Il est à remarquer que, dans les ordres de religieux où on vit en congrégation et où on change de demeure, on pourrait, après avoir fait son noviciat dans une maison fort austère, être envoyé dans des communautés où la vie serait très-différente de la pratique de la règle; un novice est même souvent reçu à profession pour quelqu'une de ces maisons, où on se trouve sans secours pour répondre fidèlement à sa vocation; il serait plus prudent dans ces circonstances de ne pas prendre des engagements, que de s'exposer à vivre dans un relâchement habituel, ou à éprouver des contradictions de ceux qui vivent à leur manière et selon ce qu'ils appellent la coutume. Dans les maisons où on ne change pas de domicile après la profession, on remarque bientôt, dès l'année de probation, si

la communauté est assez fervente pour s'y fixer et y faire ses vœux.

6° Si, par défaut de connaissance, vous aviez déjà fait profession dans une maison où on s'est éloigné de la règle, ne vous faites pas illusion jusqu'à croire que vous pouvez suivre le relâchement dans des articles qui touchent la substance des vœux ou le bon ordre. Il y a des abus sur lesquels il ne peut jamais y avoir de prescription légitime. Le défaut d'assiduité aux offices, la perte de temps, les dépenses vaines et superflues, la transgression continuelle du silence, l'omission journalière de l'oraison et des lectures de piété, une fréquentation continuelle avec les personnes du monde, l'usage arbitraire et indépendant d'une pension, sont des abus qu'il faut absolument éviter dans quelque ordre qu'on soit.

7° Lorsqu'on se croit appelé à la vie religieuse, lorsqu'on a fait un choix de l'ordre particulier auquel on croit être propre, lorsqu'on a été assez heureux pour trouver une maison fervente où on doit être fixé, il faut persévérer dans la voie étroite, s'assujétir à l'observation de la règle après la profession comme pendant le noviciat, et transmettre la régularité à ceux qui viennent s'engager dans la même communauté. Évitez les murmures contre les supérieurs, respectez leur autorité, supportez les humeurs et les imperfections de ceux avec qui vous vivez, édifiez-les par vos exemples. Rappelez-vous souvent les motifs pour lesquels vous avez quitté le monde, afin de porter le joug du Seigneur avec zèle et avec amour.

Comme la nature est portée au relâchement, c'est un pieux usage de faire tous les ans une retraite, afin de réparer ses fautes, et de se renouveler dans la fidélité à sa vocation. Il y a même des âmes assez ferventes pour faire un jour de retraite tous les mois, afin de se disposer à une bonne mort. Préparez-vous à ce moment décisif de votre éternité, en conformant votre vie à celle de vos saints fondateurs. Vous ne goûterez une paix parfaite qu'autant que vous remplirez vos devoirs constamment. La paix du cœur n'est que pour les vrais religieux. Plus la conscience est pure, plus on goûte le bonheur de son état. De votre régularité dépend l'estime que le monde aura pour vous. Aimez votre vocation, répondez-y fidèlement. *Le fruit que vous recueillez dès à présent, dit saint Paul, est votre sanctification, et la fin où vous parviendrez est la vie éternelle. (Rom., IV, 6.)*

CONFERENCES

OU

EXHORTATIONS SUR LES DEVOIRS DES ECCLESIASTIQUES.

PREFACE.

Le Seigneur m'ayant appelé à une congrégation (48) qui unit, et les devoirs de la vie religieuse, et les fonctions du ministère, j'ai d'abord donné des *Conférences* qui regardent spécialement les personnes engagées dans l'état religieux; comme honoré du sacerdoce, je donne actuellement des *Conférences* qui regardent spécialement les ministres de l'Eglise.

Je rendis compte dans la préface des *Conférences religieuses* des différentes exhortations qui avaient été publiées par d'autres auteurs sur le même objet; je suivrai le même ordre dans cette préface, et je vais y donner une notice de plusieurs ouvrages ou discours ecclésiastiques qui ont été publiés depuis la fin du dernier siècle jusqu'à présent.

En 1684, on imprima des *Conférences de Langres*, qui furent réimprimées à Lyon en 1693, et distribuées en trois volumes; ces *Conférences* sont des exhortations sur les devoirs de la vie ecclésiastique; la lecture de chaque conférence peut durer un quart d'heure, mais il n'y a point de texte au commencement, et elles ne sont point divisées. Il y a soixante-dix discours dans ces trois volumes, et cinquante-cinq dans la première édition en deux volumes.

En 1686, on imprima des *Discours de M. Godeau sur les Ordres*; ces discours ne renferment point de division, le style en est ancien et un peu languissant.

En 1688, on imprima à Lyon des *Exhortations à la perfection ecclésiastique*, par le P. Nicolas de Dijon, de l'ordre des R. P. Capucins. Ce volume renferme huit exhortations.

En 1688, on imprima des *Entretiens ecclésiastiques*, par M. La Font, supérieur du séminaire d'Uzès; il y a cinq volumes de

ces *Entretiens*; ils ont été réimprimés à Paris en 1752. Ces entretiens sont pour chaque dimanche de l'année. Ils sont assez étendus, remplis de passages des Pères et divisés; mais le style ne paraîtra pas à plusieurs lecteurs assez vif et assez animé.

En 1702, on imprima à Paris deux volumes de *Discours sur la vie ecclésiastique*, par M. Lambert; ces discours sont méthodiques, et la lecture en peut être très-utile aux ecclésiastiques. Il y a vingt-quatre discours.

En 1704, on imprima à Paris des *Discours synodaux*, de M. La Volpilière, qui ont été réimprimés à Paris en 1721, en deux volumes. Il y a trente-quatre discours; ils sont divisés, assez étendus et fort instructifs. Comme l'édition devient rare, il serait à souhaiter qu'on en fit une troisième édition.

En 1708, on imprima à Paris des *Discours ecclésiastiques et monastiques*, en trois volumes, par le P. Damascène, Récollet; mais il n'y a que quelques-uns de ces discours qui puissent regarder spécialement les ecclésiastiques.

En 1713, on a recueilli dans le troisième volume des *Sermons* de M. Fléchier plusieurs discours de ce célèbre orateur, qui sont propres pour les curés et chanoines. Chacun de ces discours est assez court, mais dans leur brièveté, ils renferment un grand détail de morale et presque tous les principes de la vie ecclésiastique; ils sont exposés avec une précision qui charme et qui fait impression sur les cœurs. On ne peut trop recommander la lecture de ces petits discours aux ecclésiastiques. Il y a huit discours pour les pasteurs et sept pour les chanoines.

En 1741, on imprima les *Conférences* 1^o

(48) La congrégation, dite des *Théatins*, fut instituée par S. Gaetan dans le xvi^e siècle pour rétablir la pureté de la discipline dans le clergé. On ne doit porter dans cette congrégation, dit Clément VII par la bulle d'institution, que l'habit clérical, et n'avoir d'autre nom que celui de *Clercs Réguliers*: « Sub solito et communi habitu clericali, subque nomine et nuncupatione *Clericorum Regularium*. » M. le cardinal Mazarin fonda une maison de cet in-

stitut à Paris en 1647; c'est la seule maison qu'aient en France les Théatins, qui sont établis en Italie, dans l'Allemagne, la Pologne, l'Espagne, le Portugal. Ils ont à Goa une maison pour les missions. S. André Avelin et le Bienheureux Marinon ont été prêtres de cette congrégation, qui a donné à l'Eglise un souverain pontife, quatre cardinaux, et un grand nombre d'évêques.

Besançon en deux volumes; mais ces conférences sont des méditations et non des discours. On y a joint des questions de morale.

En 1750, on a imprimé à Amiens des *Discours ecclésiastiques* en un volume : on y trouve treize discours qui sont divisés.

En 1759, le Père Hyacinthe de Montargon, religieux Augustin, auteur du *Dictionnaire apostolique*, a donné dans son *Recueil de l'éloquence sainte*, in-8°, seize discours à l'usage des ecclésiastiques dont la lecture est très-intéressante et de pratique.

En 1760, M. Sevoie, prêtre de la congrégation des Eudistes, auteur des *Devoirs ecclésiastiques*, a donné une *Retraite* en deux volumes, qui a été suivie en 1766 d'une seconde *Retraite* en un volume. On y trouve des entretiens qui sont des discours assez étendus.

Les *Conférences* du célèbre Massillon sont trop connues pour avoir besoin d'en parler; elles doivent tenir un des premiers rangs dans une bibliothèque ecclésiastique. Il y a une édition en deux volumes, l'autre en trois; l'une et l'autre renferment les mêmes sujets.

Les *Conférences* qu'on a données au public dans différents diocèses, sont des conférences qui regardent la décision des cas de conscience. On a celles de *Sens*, en deux petits volumes; elles furent commencées en 1658; la cinquième édition est de 1677. On a recueilli les deux volumes en un seul. — Les *Conférences de Périgueux* furent d'abord imprimées en trois volumes en 1683, actuellement il y en a cinq volumes. — Les *Conférences de Condom*, imprimées en 1701, sont en deux volumes et traitent des lois et censures. — Les *Conférences de La Rochelle*, un volume, imprimées en 1701, à La Rochelle, et 1704, à Rouen, traitent de plusieurs questions sur le saint sacrifice de la messe et sur l'office divin. — Les *Conférences d'Agde*, deux volumes. — Les *Conférences de Luçon* sur les commandements, le symbole, la prière. — Les *Conférences de Paris* sur le mariage, l'usure, etc. Enfin on a les *Conférences d'Angers*, qui sont très-estimées, dont huit volumes sur les sacrements, — un sur la messe, — deux sur les contrats, — deux sur les censures, — deux sur les bénéfices, — deux sur les lois, — trois sur les cas réservés, — un sur les irrégularités, — un sur les devoirs des états, — trois sur les commandements de Dieu, et trois sur la grâce. Je cite ici l'édition d'Angers : on a moins multiplié les volumes dans l'édition de Paris.

On a encore donné sous le titre de *Conférences* des expositions sur les commandements de Dieu et de l'Eglise pour l'instruction des peuples, qui sont par demandes et par réponses; telles sont les *Conférences* de M. Chevassu, curé du diocèse de Saint-Claude, qui forment le troisième et quatrième volume de ses *Prônes*. On a aussi celles du Père Daniel de Paris; les *Conférences* du R. Père Romain de Saint-Claude, religieux capucin, vont paraître en six vo-

lumes. Cet auteur, qui a déjà donné l'*Histoire de la Prédication*, écrit bien; sa piété paraît répondre à son érudition. Un pasteur des âmes qui aura les *Prônes* de M. Girard et les *Conférences* du Père Romain, aura dans ces deux seuls ouvrages un grand fonds d'instruction pour son peuple. La traduction qu'a donnée M. Dinouart, auteur du *Journal ecclésiastique*, de l'*Embryologie sacrée*, en 1762, est un ouvrage nouveau en France, dont la lecture peut être fort importante à un pasteur, pour ne pas priver du baptême des êtres qui paraissent à peine formés, peuvent être déjà animés.

J'ai cru que la notice des livres précédents pourrait intéresser plusieurs lecteurs qui sont éloignés de la ville capitale de ce royaume.

On a plusieurs bons ouvrages sur les devoirs de la vie ecclésiastique, qui ne sont pas par forme de *Conférence*, mais sous le titre, ou de *Retraite*, ou de *Méditations*, ou de *Traité*s, etc. — La *Retraite* du Père Neveu, donnée en 1701, pour les ecclésiastiques, renferme des considérations très-bien écrites et très-instructives. — Les *Méditations* par un curé de Saint-Claude, en cinq ou six volumes, doivent être le livre journalier d'un ecclésiastique. — Le *Traité de la perfection ecclésiastique*, par le Père Bellon, imprimé à Lyon, en deux volumes, est un excellent ouvrage et bien écrit. — La *pratique des devoirs des curés*, de Segneri, imprimée à Lyon, renferme d'utiles et d'importants avis.

— Le *Traité des dispositions qu'on doit apporter aux ordres*, sous le titre de retraite pour les ordinands, par M. de La Chétardie, curé de Saint-Sulpice; le *Pastoral* de Limoges, la *Sainteté des prêtres*, par M. Compaign, sont autant de livres dont on ne peut trop conseiller la lecture aux ecclésiastiques.

J'espère que les nouvelles *Conférences* ou *Exhortations* que j'offre aux ministres de l'Eglise, pourront être utiles, soit aux pasteurs des paroisses, lorsqu'ils sont obligés de faire des exhortations dans les assemblées synodales, soit aux supérieurs de séminaires pour les temps où ils donnent des retraites, soit aux jeunes ecclésiastiques, pour prendre des principes conformes à leur vocation.

Saint Paul disait à Timothée, *attende lectioni, exhortationi et doctrinæ*. (I Tim., IV.) Qu'il me soit permis d'adresser les mêmes paroles à ceux qui liront ces discours; faites attention aux vérités renfermées dans ces exhortations; ces vérités, ces principes, ces maximes, sont conformes à votre vocation; elles doivent être l'objet de vos plus sérieuses réflexions.

Celui qui est honoré du sacerdoce ne doit vivre que pour Jésus-Christ, dont il est le ministre : à une piété sincère un pasteur des âmes doit joindre un travail continu. Nous travaillons continuellement, disait l'Apôtre à Timothée, et même nous souffrons les malédictions, parce que nous espérons en un

Dieu vivant qui est Sauveur de tous les hommes, surtout des fidèles; *in hoc laboramus et maledicimur, quia speramus in Deum vivum, quis est Salvator omnium, maxime fidelium.* (1 Tim., IV.)

Animez-vous à remplir avec persévérance

toutes les fonctions du ministère; et aspirez sans cesse à cette récompense promise au ministre de l'Eglise qui aura pratiqué et enseigné la loi. *Qui fecerit et docuerit, hic magnus vocabitur in reano cœlorum.* (Matth., V, 2.)

CONFÉRENCE I^{re}.

EXHORTATION SUR LA VOCATION A L'ÉTAT ECCLESIASTIQUE.

Domine... Ostende quem elegeris. (Act., I.)

Seigneur... manifestez celui que vous aurez choisi.

Telle fut la prière des apôtres pour connaître celui que Dieu appelait à l'apostolat; et telle est la prière que vous devez souvent réitérer en entrant dans un séminaire, avant que de recevoir les ordres sacrés. Vous avez demandé à Dieu dès le premier usage de votre raison que sa volonté soit faite sur la terre comme dans le ciel; il faut, pour accomplir cette volonté, vous assurer si celui qui dispose de ses créatures selon les admirables desseins de sa providence, vous appelle à son sanctuaire, avant de vous engager dans un état aussi saint, que celui qui dispose au sacerdoce.

Interrogez votre cœur : par quel motif entrez-vous dans l'état ecclésiastique? Est-ce parce que vous croyez que la voix de Dieu vous y appelle, ou est-ce parce que votre famille vous persuade cette vocation? Des frères aînés sont peut-être déjà destinés à l'état militaire, à la magistrature ou au commerce. On vous a répété dès votre enfance que votre état doit être celui d'un ministre des autels; le moment de se décider est venu, vous êtes prêt à vous rendre à la voix de votre famille; mais votre conscience ne vous dit-elle pas que vous êtes plus propre pour le monde que pour le sanctuaire? Avez-vous consulté Dieu avant que de vous déterminer à l'état ecclésiastique? Avez-vous dit dans la sincérité de votre cœur : Seigneur, je ne cherche que votre volonté, qu'elle s'accomplisse sur la terre comme dans le ciel; décidez de mon sort, et faites-moi connaître l'état auquel vous m'appellez? *Notam fac mihi viam in qua ambulem.* (Psal. CXLII.)

L'Esprit-Saint dit qu'il ne faut pas tenter le Seigneur. Ce serait le tenter que de présumer d'avoir une révélation sur le choix de l'état où on est appelé par la Providence; mais il y a des moyens que la religion propose pour connaître la voix du Seigneur.

Quels sont les moyens de discerner sa vocation?

Quelles sont les dispositions nécessaires pour la vocation à l'état ecclésiastique? Deux réflexions qui feront le partage de cette conférence, et qui vous apprendront à faire un choix sage et prudent en entrant dans le sanctuaire.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Pour discerner la vocation où l'on est appelé par la Providence, il faut : 1° faire de sérieuses réflexions sur l'importance de ce choix; 2° il faut implorer les lumières de l'Esprit-Saint par une prière assidue; 3° il faut prendre des conseils du ministre de l'Eglise qu'on a choisi pour être le dépositaire de sa conscience. Je reprends :

1° N'entreprenez rien, dit l'Esprit-Saint, sans une mûre délibération; suivez ce conseil, ajoute le Sage, pour éviter le repentir qui suit ordinairement un choix inconsidéré: *Fili, sine consilio nihil feceris, et post factum non pœnitebit.* (Eccl., XXXII.) Si vous vous engagez dans un état contraire aux dispositions du Seigneur, vous vous exposez à une vie pleine d'amertume, et ce défaut de vocation pourra être la cause de votre réprobation. Ne vous exposez pas à ces chagrins, à ces remords, et ne mettez pas d'obstacles à votre sanctification. *Nec credas te viâ laboriosâ, ne ponas animâ tuâ scandalum.* (Ibid.)

Le choix d'un état de vie est de toutes les actions la plus importante, par rapport à l'éternité. Jésus-Christ disait à ses apôtres; il y a plusieurs demeures dans la maison du Père céleste, mais pour parvenir à ces différentes demeures, il y a aussi différentes voies; c'est à chacun de nous de connaître les desseins de la Providence. L'attention à reconnaître sa vocation et la fidélité à la suivre, dispose une âme à toutes les grâces du ciel; mais le choix d'un état où l'on n'est pas appelé par le Seigneur, n'est-il pas une occasion continuelle de nouvelles chutes qui conduisent aux portes de l'abîme éternel?

Un des péchés les plus spécialement opposés à l'Esprit-Saint, c'est celui où l'on veut se rendre l'arbitre de son sort, en embrassant un état où l'on n'est nullement appelé. Dieu a ses élus dans chaque état; mais les élus doivent être placés par la main de Dieu dans le rang où sa providence les appelle.

Chaque vocation a différents devoirs à remplir, différentes tentations à surmonter. Répond-on à sa vocation? On a des grâces de choix, des grâces spéciales qui facilitent la pratique des devoirs, et qui aident à triompher des différents obstacles qu'on trouve dans la voie étroite. Est-on infidèle à examiner sa vocation et à la suivre? dès lors on se rend indigne de ces grâces de choix, de ces grâces spéciales; Dieu se retire d'une âme qui veut se conduire par elle-même.

Du choix de notre vocation dépend en partie l'économie de notre prédestination :

si on s'est fixé dans un état contraire aux desseins de la Providence, on peut toujours se sauver, dès qu'on se repent de ce choix inconsideré ; mais *les difficultés sont si grandes, qu'on est, dit un célèbre orateur du dernier siècle, dans une impossibilité morale de se sauver* (49).

Si vous êtes appelé à la retraite, vous courrez un très-grand risque de vous perdre dans le monde, et si vous êtes appelé à vivre dans le monde, vous pourriez vous éloigner des sentiers de la justice dans la retraite. Saint Louis se sanctifia sur le trône, parce que Dieu l'avait appelé à gouverner les peuples ; Arsène se sanctifia en quittant la cour : Dieu l'appelait au désert. Si saint Louis fût descendu du trône, il n'eût pas rempli les desseins de la Providence ; et si Arsène n'eût pas quitté les grandeurs du monde pour embrasser la solitude, il n'eût pas répondu aux desseins de miséricorde que Dieu avait sur lui. Joseph fut agréable à Dieu étant à la cour de Pharaon ; et les enfants d'Héli s'attirèrent la colère de Dieu étant au ministère des autels.

Il ne faut pas choisir un état, précisément parce qu'il est plus saint en lui-même ; l'état le plus sûr, relativement à chacun de nous, c'est celui où la voix de Dieu nous appelle, vérité dont saint Paul faisait connaître l'importance aux premiers fidèles en leur disant : Mes frères, nous faisons tous un corps en Jésus-Christ, et comme chaque membre de ce corps est destiné à un usage particulier, ainsi dans l'Eglise de Jésus-Christ, chacun a son rang et son emploi : *Sicut enim in uno corpore multa membra habemus, omnia autem membra non eundem actum habent ; ita multi unum corpus sumus in Christo, singuli autem alter alterius membra.* (Rom., XII.)

Selon la comparaison de l'Apôtre, comme l'œil est destiné à éclairer, l'oreille à entendre, les lèvres à exprimer, soit les sentiments du cœur, soit les réflexions de l'esprit ; de même, dans les desseins de la Providence, les uns sont destinés à prononcer les oracles de la justice de Dieu, les autres à combattre pour la défense de la patrie ; ceux-ci ont reçu des talents pour éclairer et pour instruire, et ceux-là doivent vivre dans un état humble et privé ; enfin la religion doit avoir ses ministres ; mais quel est celui, dit saint Bernard, qui oserait s'ériger en ministre du plus petit prince, s'il n'était pas choisi par le prince même ? Ne regarderait-on pas comme un insensé celui qui viendrait contre le consentement et malgré la défense du prince, s'ériger en dépositaire de ses grâces ; *Audeatne aliquis vestrum terreni alicujus reguli, (non præcipiente aut etiam prohibente eo), occupare ministeria, præripere beneficia, negotia dispensare.* Apprenez de cette comparaison de saint Bernard, que si tout état exige une vocation, c'est surtout le ministère des autels.

Rien de plus important, en général, que le choix d'un état de vie ; mais de tous

les états, celui qui demande le plus de réflexions est celui du sacerdoce. Ne fallait-il pas dans l'ancienne loi, quoique moins parfaite que la loi nouvelle, que le grand prêtre fût consacré par un commandement exprès du Seigneur. Prenez, dit le Très-Haut à Moïse, prenez Aaron et ses enfants, revêtez-les de leurs habits sacerdotaux, répandez l'huile sacrée sur leurs têtes : *Tolle Aaron cum filiis suis, vestes eorum, et unctionis oleum.* (Levit., VIII.)

Saint Paul propose cet exemple dans ses *Épîtres*. Que nul, dit l'Apôtre, n'ose s'attribuer l'honneur du sacerdoce dans la loi nouvelle ; c'est un état si élevé, qu'il faut y être appelé comme le Seigneur appela autrefois Aaron au ministère lévitique : *Nec quisquam sumit sibi honorem, sed qui vocatur a Deo tanquam Aaron.* (Hebr., V.) L'Apôtre, craignant peut-être que cet exemple ne frappât pas assez, propose l'exemple du Saint des saints : Jésus-Christ, continue l'Apôtre, n'a pas pris de lui-même le titre auguste de Pontife, mais il l'a reçu de celui qui lui a dit : Vous êtes mon Fils, vous êtes Prêtre selon l'ordre de Melchisedech : *Christus non semetipsum clarificavit, ut Pontifex fieret ; sed qui locutus est ad eum, Filius meus es tu, ego hodie genui te.... Tu es Sacerdos in æternum secundum ordinem Melchisedech.* (Ibid.)

Plus le ministère des autels exige de sainteté, plus il est nécessaire de ne s'y point engager sans vocation ; aussi Jésus-Christ dit-il à ses apôtres : Ce n'est point vous qui m'avez choisi, mais c'est moi qui vous ai choisis : *Non vos me elegistis, sed ego elegi vos.* (Joan., XV.) Dans tous les temps, Jésus-Christ doit choisir ses ministres. Ce n'est point l'esprit du monde qui doit persuader la vocation à l'état ecclésiastique, c'est la voix de Dieu seul qui doit l'inspirer. Tremblez, si vous osez vous approcher du sanctuaire sans que l'Esprit-Saint vous parle au cœur. Celui, dit le Fils de Dieu, qui n'entre pas par la porte dans la bergerie est un voleur ; il vient pour voler et pour égorgé : *Qui non intrat per ostium in ovile... ille fur est et latro.... Non venit nisi ut furetur, et mactet et perdat.* (Joan., X.) Celui qui a la témérité d'entrer dans le sanctuaire sans vocation, n'entre pas par la porte dans la bergerie, il ressemble à ce voleur qui vient pour égorgé : *Venit... ut mactet.* Il fera beaucoup de mal dans l'héritage du Seigneur, parce qu'il perdra beaucoup d'âmes, ou par ses mauvais exemples, ou du moins par sa négligence dans l'exercice du ministère.

Dès qu'on est entré dans le sanctuaire sans y être appelé, on ne cherche qu'à dominer dans le clergé, et on néglige d'instruire les peuples ; on devait, par le sacerdoce, être le sel de la terre, mais, par défaut de vocation, on n'est qu'un sel affadi ; en effet, celui qui usurpe l'honneur du sacerdoce, est communément un ministre oisif, dissipé, sans zèle ; on voit un tel ministre, qui n'a pas eu de vocation, accumuler bénéfices sur

(49) Réflexion de Cheminai. (Sermon sur le Choix d'un état de vie, tom. II.)

bénéfices sans en remplir les obligations; l'abomination de la désolation est bientôt placée dans le lieu saint; des paroisses confiées à de tels guides, loin de recevoir des exemples de leurs pasteurs, gémissent des scandales qu'ils donnent. Le prêtre, disait Isaïe, manifeste les mêmes vices que le peuple : *Sicut populus sic sacerdos*. (Isa., XXIV.) Mais voici un nouveau scandale de la part du prêtre sans vocation, c'est le peuple qui, témoin de l'irrégularité de sa conduite, imite ses vices, au lieu de n'avoir en lui que des vertus à admirer et à imiter.

Lorsque dans le monde on embrasse un état sans vocation, on court risque de se perdre; mais celui qui entre dans l'état ecclésiastique sans y être appelé par l'Esprit-Saint, court risque non-seulement de se perdre, mais de perdre autant d'âmes qu'il scandalise de fidèles confiés à sa vigilance et à ses soins. Une paroisse a-t-elle le malheur d'avoir pour pasteur un prêtre qui n'a point de vocation, combien de fois n'arrive-t-il pas que les sacrements ne sont point administrés ou qu'ils sont mal administrés, que le pain de la parole n'est pas rompu, que la maison du Seigneur est même profanée par l'irrévérence avec laquelle ce ministre que Dieu n'a point choisi célèbre les saints offices et offre les saints mystères? S'il répand la semence de l'Evangile, il remporte peu de fruit; comme il ne joint pas les exemples à la parole, on n'est point touché. Il néglige de recourir à Dieu dans l'oraison; Dieu bénit rarement ses travaux; en annonçant même la parole du Seigneur, n'est-il pas ordinairement un prédicateur mercenaire? S'il administre les sacrements, comment les administre-t-il? Ne donne-t-il pas, contre la défense de Jésus-Christ, *le Saint des saints aux chiens* (Matth., VII), en laissant recevoir le pain de vie à des pécheurs d'habitude, qu'il se hâte d'absoudre aussitôt qu'il les a entendus, sans avoir éprouvé leur conversion.

Les ministres que Jésus-Christ n'a pas appelés à son sanctuaire ne négligent-ils pas même souvent les exercices de leur ministère, pour lequel ils n'ont nul attrait? Ne rejettent-ils pas les pécheurs avec une humeur impérieuse et dédaigneuse? Ne les portent-ils pas à un secret désespoir, par la dureté avec laquelle ils les renvoient? Comme ils n'ont point l'esprit de Jésus-Christ, ils ne sont point revêtus de la patience nécessaire pour soutenir, selon l'expression de l'Ecriture, *un roseau chancelant* (Matth., XII), et pour faire fructifier les désirs d'une conversion qui, quoique encore imparfaite, commençait à donner de grandes espérances.

Ces ministres sans vocation, dépourvus de prudence et souvent de science, sont dans l'Eglise comme ces arbres dont parle saint Jude, qu'on voit en automne ne plus porter que des feuilles, qui sont stériles, qui n'ont pas même rapporté de fruits dans leurs saisons et qui occupent un terrain inutile. *Arbores autumnales, infructuosæ, bis mortuæ, eradicatæ*. (Jud., 12.) Si ces ministres deviennent des astres dans l'Eglise par l'élé-

vation des places qu'ils y occupent, ce sont des astres errants; et qui, au lieu de se fixer dans leurs sphères, parcourent tantôt une partie du globe, tantôt une autre : *sidera errantia*; c'est-à-dire que loin de se fixer dans leurs bénéfices, ils ne sont occupés qu'à chercher dans le monde de nouvelles sociétés pour dissiper leur ennui. On peut encore leur appliquer ces paroles de saint Jude : Ils sont semblables à des nuées qui sont emportées par le vent des différentes passions qui les agitent. *Nubes sine aqua quæ a ventis circumferuntur*. (Ibid.)

Le seul défaut de vocation peut être suivi dans chaque état ou d'un désespoir secret, ou de l'insensibilité pour le salut; mais ce défaut de vocation dans un ministre du Seigneur répand encore dans l'esprit de plusieurs fidèles de profondes ténèbres; on peut dire des ministres de l'Eglise qui sont entrés dans le sanctuaire sans y être appelés par l'Esprit-Saint, que lorsqu'ils deviennent pasteurs des âmes ils sont ces aveugles dont parle l'Evangile (Matth., XV), qui conduisent d'autres aveugles, et qui tombent ensemble dans l'abîme. S'il est important pour le salut de tout homme d'examiner la vocation à laquelle il est appelé, cet examen est de la plus grande importance lorsqu'il s'agit d'embrasser un état dont dépend le salut des peuples.

Réfléchir sur l'importance du choix d'un état, premier moyen pour connaître la vocation à laquelle la Providence nous appelle. Le second moyen, c'est d'implorer avec ferveur les lumières de l'Esprit-Saint et de joindre aux réflexions de l'esprit la prière.

2° Le discernement de la vocation est une grâce qu'il faut demander par une prière fervente et assidue. Celui qui implore les lumières de l'Esprit-Saint sera éclairé; demandez de connaître votre vocation, et Dieu, touché de votre foi, vous fera éprouver quelque attrait particulier pour tel ou tel état; il ne laisse pas le juste toujours agité et troublé; *Non dabit in æternum fluctuationem justo*. (Psal. LIV.) Parlez, disait le jeune Samuel, parlez, Seigneur, votre serviteur écoute : *Loquere, Domine, quia audit servus tuus*. (I Reg., III.) Répétez souvent la même prière, et l'Esprit-Saint se communiquera à vous par des inspirations particulières, qui fixeront enfin vos incertitudes.

Que les vœux que vous formez pour connaître votre vocation soient accompagnés d'un grand esprit de droiture, c'est-à-dire d'un désir sincère de vous conformer à la volonté suprême dès qu'elle vous sera manifestée. Votre prière serait illusoire s'il y avait quelque réserve dans votre cœur dont vous ne voulussiez pas faire le sacrifice. Lorsqu'on consulte le Seigneur sur le choix d'un état de vie, il faut prier avec une volonté pleine et entière de suivre telle route que la Providence voudra déterminer, sans s'arrêter aux désirs ambitieux de ses parents et de ses amis.

Il y a quelquefois des âmes que Dieu appelle à une profession pour laquelle elles

ont un dégoût naturel; mais la grâce aide à triompher de ce dégoût, et alors le sacrifice est parfait. Quelle opposition n'avait pas d'abord à l'état monastique le célèbre réformateur de la Trappe? Cependant il était appelé à cet état; il s'écrie avec la même foi que saint Paul : Seigneur, que voulez-vous que je fasse? *Domine, quid me vis facere?* (Act., IX.) Eclairiez-moi, et vous serez obéi. Une prière faite avec tant de droiture est suivie d'une nouvelle lumière; la noblesse du sang, l'élévation de l'esprit, la faiblesse du tempérament paraissent devoir fixer ce célèbre abbé dans le monde; cependant la solitude est l'état où la Providence appelle celui qui, par la diversité de ses talents, pouvait briller dans les cours des princes. Le nouvel Arsène, fidèle à consulter la voix du Seigneur, devient un vase d'élection pour le désert.

Il faut oublier les maximes du monde, surtout lorsqu'on est près de se déterminer à un choix de vie; c'est Dieu, et Dieu seul, qu'il faut consulter. Selon le monde, un aîné doit soutenir le nom de sa maison, ou dans la profession des armes, ou dans la magistrature; le second doit faire profession du célibat dans un ordre militaire; le troisième d'une famille doit se destiner au ministère des autels. Selon le monde, la mort d'un aîné rappelle dans le siècle celui qui avait commencé à entrer dans le sanctuaire; mais les vues de l'esprit humain ne sont pas souvent conformes à celles de l'Esprit-Saint. Si vos parents vous ont fait bégayer dès l'enfance l'arrêt de votre destinée, ne soyez pas assez aveugle pour suivre inconsidérément cette première détermination, dès que vous reconnaissez, dans l'âge de la réflexion, que le Très-Haut n'approuve pas ce choix. Dieu appelle peut-être dans le tumulte des armes celui que des parents destinaient au célibat et à la retraite; et celui qui était destiné à être le chef d'une famille, doit peut-être, comme le jeune homme de l'Evangile, quitter l'état d'opulence pour embrasser les maximes de la perfection évangélique. Le monde ne connaît pas cette morale; mais voulez-vous assurer votre salut? Réglez votre conduite sur la morale de l'Evangile; c'est entre les mains de Dieu seul que doit être votre sort, et non dans celles de parents ambitieux ou intéressés.

Il faut renoncer à tout respect humain pour consulter Dieu sur le choix d'un état de vie. Reconnaissez-vous, après avoir prié avec ferveur, que la voix du Seigneur vous appelle à l'état ecclésiastique? Que nulle raison humaine ne vous arrête, ni la mort d'un aîné, ni une ample succession, ni un emploi honorable qu'on pourrait vous offrir. Avez-vous fait de sérieuses réflexions, et vous paraît-il que Dieu ne veut pas que vous soyez au rang de ses ministres? Détournez vos oreilles de tous les conseils qui vous porteraient, sous le prétexte d'une fausse prudence, à entrer dans le sanctuaire. Vous assurât-on que vous trouverez un établissement plus avantageux dans l'état ecclésiast-

tique, que vous n'en pourriez espérer dans le siècle, rejetez cette vue toute humaine. En priant le Seigneur de vous éclairer sur le choix de votre vocation, sollicitez aussi les prières des âmes justes, des âmes ferventes, afin qu'elles s'unissent à vous pour obtenir de l'Esprit-Saint les lumières dont vous avez besoin pour discerner votre vocation. Cette union de prières attire de nouvelles grâces, de nouvelles inspirations, selon cette promesse de Jésus-Christ : *Lorsque deux ou trois seront assemblés en mon nom, je serai avec eux.* (Matth., XVIII.)

Un troisième moyen de s'assurer de la volonté du Seigneur sur le choix d'un état de vie est de prendre conseil du dépositaire de sa conscience et de suivre ses avis.

3° L'Esprit-Saint a prononcé ce formidable anathème contre celui qui veut se conduire par lui-même : *væ soli* (Eccle., IV); malheur à celui qui ne prend pas conseil, et qui veut être son propre guide. Dieu nous a donné ses ministres pour nous conduire; choisissez-en un qui soit éclairé, pieux, désintéressé; faites-lui connaître vos penchans, vos habitudes, vos inclinations, et priez-le d'être pour vous l'ange visible du Seigneur et l'interprète de ses volontés. En suivant cette règle dans la droiture de votre cœur et avec une piété sincère, Dieu ne permettra pas qu'elle vous trompe. Eloignez de vous tout esprit d'opiniâtreté en consultant ce directeur. Si vous n'avez pas un esprit docile en demandant conseil, le cœur ne suit plus l'impression des lèvres, vous tentez le prophète, et le conseil que vous lui demandez est une espèce de dissimulation et de déguisement. C'est à un directeur éclairé à tout prévoir, tout peser au poids du sanctuaire dans la décision qu'il vous donnera; mais aussi c'est à vous à suivre ses avis, dès qu'il vous aura fait connaître la voix du Seigneur.

Respectez aussi les lumières de ces prêtres remplis de sagesse qui sont préposés dans les séminaires pour inspirer aux jeunes lévites l'esprit sacerdotal. Reconnaissez-ils que les caractères d'une vocation véritable vous manquent? Ne les forcez pas à vous introduire dans le sanctuaire; ne tâchez pas de surprendre leurs suffrages par des larmes étudiées, par une piété d'appareil, par des sollicitations importunes, soit des personnes qui vous ont donné le jour, soit des protecteurs puissants qui peuvent s'intéresser pour vous. Si un supérieur a la fermeté nécessaire pour bien remplir sa place, il considérera toutes ces importunités comme de nouvelles preuves de votre indignité; mais si le supérieur est assez faible pour céder à vos injustes desirs, craignez que cette facilité ne soit suivie de votre perte éternelle. N'eût-on pas même sollicité le consentement d'un supérieur pour recevoir les ordres, son jugement seul ne suffit pas toujours pour entrer légitimement dans le sanctuaire. Un supérieur ne peut juger que sur des causes extérieures, s'il doit, pour certains défauts publics, déclarer qu'on n'est pas propre pour

la vie ecclésiastique, il serait facile de le tromper par les dehors d'une piété apparente; il pourrait regarder comme propre au ministère des autels celui qui en est réellement indigne pour des défauts cachés et connus de Dieu seul.

Pour vous décider avec sagesse, prenez conseil de votre confesseur; ouvrez-lui votre âme, c'est-à-dire exposez lui et vos inclinations et vos talents; un confesseur qui joint la piété à l'expérience, voilà le guide qui vous doit diriger dans le choix de vie que vous devez embrasser : *Consilium semper a sapiente perquire.* (Tob., IV.)

Le Seigneur dirige les voies de ceux qui le cherchent avec droiture; vous serez éclairé sur le choix d'un état : 1° si vous réfléchissez avec attention sur l'importance de ce choix; 2° si vous priez avec ferveur; 3° si vous recourez avec confiance à un directeur éclairé : tels sont les moyens que la religion propose pour le discernement de la vocation.

Quelles dispositions exige la vocation à l'état ecclésiastique? seconde réflexion et sujet de la seconde partie de cette conférence.

SECONDE RÉFLEXION.

La vocation au ministère des autels exige trois dispositions : 1° la pureté des mœurs; 2° le désir d'être utile à l'Eglise; 3° une vie conforme à l'état ecclésiastique. Je reprends :

1° La première disposition qu'exige la vocation au sacerdoce est la pureté des mœurs. Celui dont le cœur a été séduit par de funestes plaisirs peut se retirer dans un monastère consacré à une profonde solitude (50) pour y expier par une sévère pénitence les égarements d'une jeunesse criminelle. C'est dans le désert que de célèbres pénitents sont allés pleurer leurs chutes. Mais une jeunesse déjà souillée par des vices et des penchants honteux contraires à la chasteté doit être éloignée du ministère des autels.

C'est se précipiter d'abîme en abîme que de recevoir les ordres sacrés avec de mauvaises habitudes. Un directeur ne peut permettre de recevoir l'onction sainte avec un penchant dominant pour un vice qui est spécialement opposé à la sainteté de l'état ecclésiastique. On pourrait se sanctifier en recevant le sacrement de mariage, et on se perdra en recevant l'ordination. Tous ne sont pas appelés au célibat : *Non omnes capiunt verbum istud, sed quibus datum est.* (Matth., XIX.) Pour monter à l'autel, disait saint Jérôme au jeune Rustique, il faut que votre jeunesse n'ait point été ternie par des mœurs perverses; il faut que vous ayez imité la chasteté des vierges pour immoler le Dieu des vierges : *Adolescentiam tuam nulla sorde comma-*

cules, ut ad altare Christi quasi virgo procedas. Je tremble, écrit saint Bernard à un archevêque désigné d'une grande ville, en considérant votre vie passée et votre élection actuelle : *Horreo, fateor, considerans unde et quo vocaris.*

Qu'il est à craindre que celui qui veut entrer dans le sanctuaire, après une vicissitude continuelle de chutes et de rechutes dans les mêmes habitudes, ne multiplie sacrilèges sur sacrilèges. On présume peut-être d'une apparence de conversion; mais ce penchant pour des vices dont la jeunesse a été souillée n'est souvent que suspendu; la retraite du séminaire a pu éloigner de la vue certains objets : à peine est-on hors de cette retraite, qu'on s'aperçoit que le cœur suit les mêmes impressions du vice, et on tombe, selon l'expression de l'Evangile, dans un état encore plus funeste que celui dont on aurait pu se relever : *Fiunt novissima illius hominis pejora prioribus.* (Matth., XII.) Il faudrait, pour approcher du sanctuaire après avoir passé sa jeunesse dans le désordre, une vocation supérieure, une vocation qui se manifestât par un esprit de pénitence rigoureuse, par une conversion persévérante, non d'un jour, d'un mois, mais d'un temps considérable; telle fut la pénitence d'un saint Augustin, telle fut, dans ces derniers siècles, la pénitence de ce pieux prêtre qui, depuis sa promotion au sacerdoce, se consacra aux exercices de la charité, et n'eut plus d'autre nom que celui de *pauvre prêtre* (51). On peut avoir reçu l'absolution de ses crimes passés, sans être en état de recevoir l'ordination. L'absolution ne renferme pas la vocation à l'état ecclésiastique. Cette vocation, dit saint Paul, exige *l'esprit de continence.* (Tit., I.) Les saints canons déclarent même que, si on avait reçu les saints ordres, il faudrait en suspendre l'exercice, lorsqu'on s'en rend indigne par des vices contraires à la chasteté; mais lorsqu'on n'est pas engagé dans les saints ordres, pourquoi aspirer à un état dont on s'est rendu indigne par ces péchés que saint Paul défend de nommer. Lorsque nous consacrons des prêtres, dit saint Cyprien, nous ne consacrons que des hommes sans tache, d'une vie sainte et irréprochable : *In ordinationibus sacerdotum nos immaculatos et integros, antistites eligere debemus.* (S. CYPR., ep. 68.)

Il fallait, dès les premiers temps de l'Eglise, avant de recevoir l'ordination, avoir le suffrage et le témoignage du peuple : *Oportet illum et testimonium habere bonum ab iis qui foris sunt.* (I Tim., III.) L'Eglise a encore conservé l'ancien usage d'inviter, avant l'ordination, les fidèles à déclarer les fautes de ceux qui demanderaient à être promus aux ordres sacrés, et qui s'en se-

sont ouvertes, et à l'esprit d'innocence, et à l'esprit de pénitence : les uns y viennent pour se préserver des dangers du monde, et les autres pour y offrir un cœur pénétré de componction et de repentir

(51) Vie du prêtre Bernard, mort en 1641.

(50) Autrefois les anciens solitaires n'étaient pas communément prêtres; saint Benoît ne l'a jamais été. Dans les célèbres et saintes réformes de la Trappe et de Sept-Fonts, on y reçoit, comme dans les anciens temps de Cîteaux, des religieux de chœur qui ne sont pas prêtres. Ces deux maisons

raient rendus indignes par l'irrégularité de leur vie : *Si quis habet aliquid contra eos, pro Deo et propter Deum dicat*. Si cette formule du Pontifical n'a plus d'effet vis-à-vis du peuple, il est essentiel, actuellement comme autrefois, d'avoir le témoignage d'une bonne conscience.

Celui qui serait adonné à des égarements contraires à la chasteté, ne doit pas prétendre aux ordres sacrés; il doit, comme le Prophète, qui se préserva par la fuite de la fureur de ses ennemis, s'éloigner du monde et de ses ennemis, pour aller dans la solitude pleurer les désordres de sa vie passée : *Ecce elongavi fugiens, et mansi in solitudine*. (Psal. LIV.) Il ne pourrait entrer dans le sanctuaire qu'après de longues épreuves, qu'après un changement total, et par pure obéissance à un directeur éclairé.

Que l'on n'impose les mains à aucun clerc, dit un concile de Carthage, qu'il n'ait été éprouvé : *Nullus ordinetur clericus nisi probetur*. (Conc. Carth. III.) Cette épreuve ne doit pas être superficielle. Il faut s'appliquer, dit un souverain pontife, à connaître pendant longtemps la conduite, les mœurs, la vie de celui qui veut se consacrer à la cléricature : *Per longum tempus examinata sit vita*. (Ep. NICOL. ad clericum.) Pureté des mœurs, première disposition pour recevoir le sacerdoce; désir d'être utile à l'Eglise, seconde disposition que Dieu exige de ceux que sa providence appelle à l'état ecclésiastique.

2° Je vous ai choisis, disait Jésus-Christ à ses apôtres, afin que vous rapportiez beaucoup de fruits : *Ego elegi vos, ut multum fructum afferatis*. (Joan., XV.) Quiconque aspire au sacerdoce doit méditer attentivement ces paroles, examiner s'il se propose de rendre son ministère utile au peuple; voilà une règle sûre pour discerner les vraies vocations d'avec les vocations apparentes ou fausses. Et quelles sont-elles ces vocations défectueuses, qui ne viennent que de l'esprit humain et non de Dieu? Ce sont celles qui sont fondées sur la cupidité et sur l'ambition. Un père et une mère ont une nombreuse famille; ils destinent le dernier de leurs enfants, ou même plusieurs, à entrer dans l'état ecclésiastique; ils n'examinent pas si ceux à qui ils ont donné le jour, ont des talents dont l'Eglise puisse, après leur ordination, retirer du fruit; ou si l'éloignement pour l'étude annonce déjà qu'ils passeront leurs jours dans l'oisiveté, s'ils viennent à recevoir le sacerdoce. L'aveuglement des parents est tel qu'on ne choisit même quelquefois pour l'Eglise que ceux qui, dans une famille, ne font éclater aucune disposition pour remplir quelque emploi dans le monde.

Rappelez-vous, en entrant dans un séminaire, qu'il s'agit de votre destinée personnelle, que vous devez faire vous-même cet examen, que ne font pas ceux de qui vous avez reçu le jour. Examinez si vous avez quelque étincelle de zèle pour pouvoir être la lumière des peuples, si vous avez reçu

cinq talents ou deux, ou du moins un, pour cultiver le champ du père de famille; si vous avez quelque disposition naturelle pour remplir les fonctions du sacerdoce, fonctions qui obligent d'éclairer, d'instruire les peuples.

La pureté des mœurs ne suffit pas à celui qui est destiné à entrer dans le clergé : il lui faut quelque aptitude pour les sciences, afin d'être en état de remplir les devoirs qu'imposerait le bénéfice dont on serait pourvu. Si les premières années destinées à l'étude se sont passées dans la dissipation; si, au lieu de s'appliquer, on a perdu le temps et passé ses jours dans l'oisiveté; si on ne peut se fixer à aucun objet sérieux, il ne faut pas être assez téméraire pour prétendre à la dignité du sacerdoce. Parce que vous avez rejeté la science, dit le Seigneur, je vous rejeterai et je vous exclurai du ministère de mes autels : *Quia tu scientiam repulisti, et ego repellam te, ne sacerdotio fungaris mihi*. (Osée, IV.) Le dérèglement des mœurs peut absolument se réparer par une conversion sincère; mais l'incapacité fondée sur la privation de tout talent rend pour toujours inhabile au sacerdoce.

Il faut en entrant dans l'état ecclésiastique pouvoir se rendre ce témoignage, qu'on pourra dans la suite, selon l'expression de l'Ecriture, planter et édifier. (Jerem., I.) Dieu mit des paroles de vie sur les lèvres de Jérémie lorsqu'il l'appela à être du nombre des prophètes, et Béséléel fut rempli de sagesse, d'intelligence et de science, avant d'être choisi pour construire le tabernacle : *Et implevi eum... sapientia, et intelligentia, et scientia, in omni opere*. (Exod., XXXI.) Ces exemples de la loi ancienne apprennent que dans la loi de grâce il faut être rempli de sagesse et d'intelligence, non pour construire un simple tabernacle, mais pour coopérer au salut des âmes, dont le prix est infini puisqu'elles sont immortelles. Telle est la différence essentielle entre la vocation d'un solitaire et la vocation d'un ministre de l'Eglise; le solitaire n'a à penser qu'à sa propre sanctification; mais le ministre de l'Eglise doit joindre au zèle pour sa propre sanctification le zèle pour la sanctification des peuples; c'est sous cette idée que vous devez considérer le sacerdoce, et vous ne devez pas présumer d'y aspirer, si vous ne joignez pas à la pureté des mœurs le désir d'être utile à l'Eglise. La troisième disposition qu'exige la vocation au ministère des autels est une vie conforme à l'état ecclésiastique.

3° Pour discerner, dans un ordre religieux, les vraies vocations, on demande à ceux qui se proposent de quitter le monde s'ils sont déterminés à observer les règles de l'institut où ils veulent se consacrer; de même, lorsqu'on veut embrasser l'état ecclésiastique, il faut examiner si on veut se conformer à la discipline de l'Eglise, et suivre les règles qu'elle prescrit par ses canons aux ministres du sanctuaire.

Interrogez votre propre cœur : est-ce avec

joie que vous venez dans un séminaire pour y prendre l'esprit ecclésiastique? N'avez-vous pas déjà de la prévention contre les avis qu'on doit vous donner dans cette retraite? Ne voudriez-vous pas-avoir déjà fini le temps de vos épreuves? Ne regardez-vous pas ces jours d'instruction et de séparation du monde comme des jours pleins de dégoût et d'ennui, au lieu de les regarder comme des jours de salut? Apportez-vous un cœur docile aux maximes qu'on doit vous rappeler, et qui, dans la pratique, doivent distinguer le ministre de l'Eglise d'avec l'homme du monde?

L'Eglise exige que ses ministres récitent journallement les louanges du Seigneur; avez-vous déjà quelque attrait pour la prière? Vous retirez-vous quelquefois dans le temple pour invoquer le nom du Seigneur? Cet esprit de prière a paru dans les saint François de Sales, dans les saint Vincent de Paul, dès leur enfance. Si jusqu'ici une courte prière du matin et du soir a été pour vous un exercice plein d'ennui, comment osez-vous vous consacrer à un état qui demande une prière presque continuelle?

L'Eglise recommande à ses ministres une grande simplicité dans tout l'extérieur. Que votre modestie, selon les paroles de l'Apôtre (*Philip., IV*), soit connue à tous les hommes. Cet esprit de modestie doit se manifester par la simplicité du vêtement, par l'éloignement de toute vanité dans la chevelure. Vous proposez-vous de porter le vêtement que portent les prêtres qui font respecter le sacerdoce, ou désireriez-vous, par esprit de vanité, de faire paraître le luxe, la mollesse, l'élégance des modes du monde, sous une espèce d'habit ecclésiastique? Ne passez-vous pas dès à présent plus de temps à l'ornement de votre tête, que des personnes d'un sexe dont l'occupation la plus importante et la plus sérieuse est de vouloir plaire dans les assemblées du monde? On peut admirer dans les cercles profanes et dans les spectacles ces pompes que l'art s'efforce d'ajouter à la nature; mais on édifie d'autant plus dans le sanctuaire, qu'on paraît avoir renoncé aux vanités du siècle.

L'Eglise interdit à ses ministres les jeux de hasard. Eloignez-vous du sanctuaire, si cette passion du jeu se manifeste déjà en vous; du moins, si vous aviez été dans le monde, vous n'auriez prodigué que les biens de votre patrimoine; mais dans l'Eglise, vous sacrifiez le bien, le patrimoine des pauvres. Ne vous engagez pas dans le sacerdoce, si vous voulez le déshonorer par une vie de jeu et de dissipation. L'Eglise a tant d'éloignement pour ces jeux de hasard, que d'anciens canons déclaraient que ceux qui en auraient été seulement témoins seraient interdits pendant trois ans. Ne profanez pas, dit saint Cyprien, par des jeux prohibés ces mains sanctifiées par la dispensation des saints mystères : *Indignum est, ut manus quæ sacramenta conficiunt, aleas tractent*. L'Eglise défend encore à ses ministres les délassements qui ont pour objet de se revê-

tir d'armes militaires pour percer d'un fer meurtrier les animaux des forêts. Un prêtre, dit saint Paul, ne doit point avoir d'autre glaive que la divine parole : *Gladium spiritus quod est verbum Dei*. (*Eph., VI.*)

L'Eglise a multiplié ses lois pour défendre d'accumuler bénéfices sur bénéfices, lorsqu'un seul suffit déjà pour un honnête entretien. Si on cherche à entrer dans l'héritage du Seigneur pour satisfaire l'esprit d'avarice et de cupidité, saint Paul déclare qu'on n'est pas appelé au sanctuaire : *Non turpis lucri cupidum*. (*Tit., I.*) Selon les saints canons, les revenus de l'Eglise doivent être le patrimoine des pauvres; revêtez-vous de l'esprit de charité envers les membres souffrants de Jésus-Christ, en même temps que vous vous disposez à être du nombre de ses ministres.

Rappelez-vous, avant d'embrasser l'état ecclésiastique, cette parabole de Jésus-Christ : *Quelqu'un veut-il élever une haute tour, il suppute, avant de commencer, s'il pourra fournir aux frais nécessaires pour l'achever*. (*Luc., XIV.*) La vocation la plus élevée est celle du sacerdoce; avez-vous des dispositions suffisantes pour remplir toute la grandeur, toute l'étendue, toute la hauteur de cette élévation? Etes-vous déterminé à renoncer au commerce trop fréquent du monde? Voulez-vous mener une vie exacte, laborieuse, retirée, uniforme? Voulez-vous marcher sur les traces des apôtres, édifier comme eux les peuples, rendre fertile le champ du père de famille par des travaux assidus? C'est par cet examen que vous pourrez juger si vous avez une vraie vocation.

Il serait à souhaiter que tous ceux qui entrent dans un séminaire fussent appelés au sanctuaire par l'Esprit-Saint; mais combien qui sont trop faibles pour porter le poids du sacerdoce et qui n'ont jamais eu de vocation! car on ne peut appeler vocation une détermination prise sans examen et souvent intéressée ou forcée. Une vocation divine est celle qui se manifeste par certains dons de la grâce; 1° par le don de la continence, pour embrasser le célibat; 2° par le don de sagesse et d'intelligence, pour éclairer et instruire; 3° par le don d'une piété sincère et constante, pour mener une vie conforme aux obligations de l'état ecclésiastique.

A-t-on reconnu en soi les marques d'une vraie vocation? il faut passer tout le temps qui doit précéder le sacerdoce dans l'éloignement du monde; il faut s'appliquer dans cette retraite à combattre ses défauts et ses penchants; il faut se faire une sainte habitude de l'oraison, des lectures de piété, des examens, de la présence de Dieu; il faut cultiver ses talents par une étude sérieuse et demander, par des prières ferventes, l'esprit de Jésus-Christ avant de devenir ministre de Jésus-Christ.

Est-on admis au nombre des lévites, il faut modérer une activité trop grande pour recevoir promptement l'auguste caractère du

sacerdoce; il faut se rappeler l'ancienne discipline de l'Eglise, selon laquelle tous ceux qui étaient admis aux ordres mineurs, au sous-diaconat, au diaconat, n'étaient pas toujours admis à l'ordre sacerdotal. Il faut profiter du temps des instertices que prescrit l'Eglise, pour demander à Dieu cet esprit de sainteté qu'il exige de ses ministres.

Avant de prendre des engagements dans l'Eglise, pénétrez-vous de cette importante vérité, qui vous a été exposée dans la première partie de cette exhortation : qu'on s'expose à de grands dangers pour son salut, lorsqu'on embrasse un état sans vocation, et surtout lorsque c'est un état aussi saint que celui du sacerdoce. Dieu punit quelquefois visiblement dès cette vie ce défaut de vocation, il répand des croix et des amertumes sur ceux qui ont préféré la volonté d'un parent, d'un ami à sa volonté suprême. Que de chagrins domestiques pour les personnes du monde qui n'ont pour principe que le défaut de vocation ! La vie se passe dans l'amertume, quelquefois même on se livre à un funeste désespoir. Quels remords n'éprouve-t-on pas lorsque la conscience reproche sans cesse qu'on a plutôt consulté l'esprit de cupidité et d'ambition que la volonté du Seigneur ? Ne vous exposez pas à ces chagrins et à ces remords ; considérez si vous avez les dispositions qu'exige l'Etat ecclésiastique, et, si vous les avez, cultivez ces dispositions et confiez-vous en Dieu.

Ne craignez point, petit troupeau de ministres fidèles à l'examen de votre vocation, aux devoirs de votre vocation, car il a plu au Père céleste de vous faire part de son royaume dans l'éternité bienheureuse. (Luc., XII.)

CONFERENCE II.

EXHORTATION SUR L'ETUDE DES ECCLÉSIASTIQUES.

Doctrinam magis quam aurum eligit. (Prov., VIII.)

Ayez plus d'attrait pour acquérir de la science que pour acquiescer des trésors.

Celui qui embrasse l'état ecclésiastique avec une soif insatiable des richesses, avec un désir secret d'accumuler bénéfices sur bénéfices, est dès lors indigne du ministère des autels ; mais celui qui entrant dans le sanctuaire désire d'acquérir la science pour être utile au salut des âmes, manifeste déjà une des dispositions nécessaires pour recevoir le sacerdoce.

Avant que les apôtres se partageassent pour enseigner les nations, ils reçurent le don des langues, *loquebantur variis linguis. (Act., II.)* Les effets visibles de la mission d'un Dieu se multiplièrent dans l'Eglise naissante et préparèrent les peuples à recevoir l'Evangile ; mais comme la foi est actuellement établie, espérer de recevoir des dons aussi miraculeux, ce serait présomption. Il faut, par une étude sérieuse, acquérir l'esprit de sagesse, de science et d'intelligence pour remplir les fonctions du ministère.

La piété seule ne suffit pas pour conduire les âmes, la doctrine est nécessaire, et l'omission de l'étude dans un prêtre ne devient-elle pas pernicieuse pour le salut des fidèles ? Comment, en effet, un aveugle pourrait-il conduire un autre aveugle ? Ne tomberont-ils pas tous les deux dans la fosse ? Ce sont les paroles de Jésus-Christ même : *Nunquid potest cæcus cæcum ducere ? Nonne ambo in foveam cadunt ? (Luc., VI.)*

Ministres de l'Eglise, appliquez-vous les paroles du Prophète : *Erudimini, qui judicatis terram. (Psal. II.)* Instruisez-vous puisque vous devez donner des avis à tous les états. Un prêtre doit bannir de son cœur l'esprit de cupidité ; il doit exciter en lui l'attrait pour les sciences nécessaires à son ministère : *Doctrinam magis quam aurum eligit.*

Quelle est la nécessité de l'étude pour un ministre de l'Eglise ?

Quelles règles un ministre de l'Eglise doit-il suivre pour sanctifier son étude ? Deux réflexions qui feront le partage de cette conférence.

PREMIERE RÉFLEXION.

Tout ministre de l'Eglise doit s'appliquer à l'étude, 1° pour remplir le précepte du travail ; 2° pour se rendre propre aux fonctions du ministère ; 3° pour se préserver des dangers inséparables de l'oisiveté. Je reprends :

1° Un ecclésiastique doit s'appliquer à l'étude pour obéir au précepte du travail. Il y a une obligation indispensable de mettre le temps à profit ; le travail fut commandé à l'homme dès le moment de la création. Etant encore dans l'état d'innocence, Dieu lui imposa l'obligation de cultiver la terre dans le paradis terrestre : *Tulit Deus hominem et posuit eum in paradiso voluptatis, ut operaretur. (Gen., II.)* L'homme est créé, dit Job, pour s'occuper, de même que les oiseaux sont destinés à voler : *Homo nascitur ad laborem, et avis ad volatum. (Job, V.)* Toute la nature qui est en mouvement nous avertit que l'inaction est opposée aux desseins de la Providence. Le Sage renvoie même l'homme aux plus petits insectes pour nous apprendre la nécessité du travail. Considérez, dit l'Esprit-Saint, au paresseux, considérez l'activité d'une fourmi, et ne soyez pas toujours enseveli dans une oisiveté qui ressemble à un sommeil profond. Ouvrez les yeux à la lumière ; le soleil ne brille pas chaque jour à vos yeux pour être oisif : *Vade ad formicam, o piger, considera vias ejus.... Usquequo piger dormies ? (Prov., VI.)*

Le précepte du travail donné à l'homme dans l'état d'innocence a une nouvelle force depuis que l'homme est devenu coupable. Il fallait travailler pour obéir à la volonté d'un Dieu législateur, il faut travailler pour satisfaire à la justice d'un Dieu vengeur du péché. *In sudore vultus tui vesceris pane. (Gen., III.)*

La loi sous laquelle nous avons le bon-

heur de vivre, cette loi de grâce donnée par Jésus-Christ, ne dispense pas du travail. Rappelez-vous cette parabole de l'Evangile où le Fils de Dieu se compare à un maître qui a confié à chacun de ses serviteurs différents talents; aux uns il en donne cinq, aux autres deux, aux autres un; il faut que tous travaillent pour faire valoir leur talent. Celui qui ne fit pas valoir l'unique qu'il avait fut repris et condamné. Mon Père, disait Jésus-Christ, opère sans cesse : *Pater meus usquemodo operatur.* (Joan. V.) Imitiez, par le travail, l'action éternelle de la volonté toute-puissante qui préside à l'univers. Travaillez, disait le Fils de Dieu à ses disciples : *Negotiamini.* (Luc., XIX.)

Dieu donne le temps pour qu'on le remplisse utilement; dès qu'on néglige le travail on est sans mérite, parce qu'on est sans œuvres, et on devient l'objet de la malédiction que Jésus-Christ prononça contre le figuier stérile : *succide illum.* En vain pratiqueriez-vous les autres articles de la loi, en vain seriez-vous justes, équitables dans la société, doux, charitables, l'omission du travail suffit pour être coupable aux yeux du Seigneur. Que diriez-vous, dit saint Chrysostome, d'un serviteur, qui d'ailleurs serait fidèle, qui ne ferait nul tort à son maître, qui n'exciterait nulle querelle dans la maison où il demeure, qui serait éloigné du vice de l'intempérance, mais qui serait continuellement oisif? Ne le condamnerait-on pas comme s'il se livrait à d'autres excès? L'arrêt que vous prononceriez contre ce serviteur inutile, Dieu le prononcera contre vous.

Ministres de l'Eglise, vous êtes spécialement obligés au travail pour coopérer aux desseins d'un Dieu réparateur de l'homme. L'Eglise est le champ du père de famille qu'il faut cultiver. Je vous ai placé, dit le Sauveur à ses apôtres, pour produire du fruit : *Posui vos... ut fructum afferatis.* (Joan., XV.) Combien participent au ministère des apôtres, à qui cependant on pourrait faire ce reproche : pourquoi restez-vous tout le jour dans l'inaction? *Quid hic statis tota die otiosi?* (Matth., XX.) Le magistrat, le commerçant, l'artisan travaillent. Le laboureur, dit saint Bernard, arrose la terre de ses sueurs : *Sudant agricolæ, victum sibi multo labore querunt.* Et vous qui avez choisi le Seigneur pour votre partage, vous qui êtes consacré au ministère de ses autels, vous négligez toute étude, vous rejetez tout travail, vous passez vos jours dans des cercles profanes, et vous voyez le déclin du jour sans avoir eu aucune occupation sérieuse : *Torpent otio.* Rappelez-vous le grand précepte que saint Paul recommandait à un de ses fidèles disciples : Travaillez comme un généreux soldat de Jésus-Christ : *Labora sicut bonus miles Christi.* (II Tim., II.)

Les apôtres ont passé leur vie dans des travaux pénibles : *In laboribus plurimis.* (II Cor., XI.) Les saints habitants des déserts s'épuisaient depuis un soleil jusqu'à l'autre en travaux. Tous les saints fondateurs d'ordres ont intimé à leurs disciples ce grand

précepte du travail; les uns, consacrés à la solitude, ont recommandé le travail des mains; les autres, consacrés à la vie apostolique, ont recommandé les travaux de l'esprit; mais tous ont rappelé la loi du travail, loi portée dès la création du monde, loi renouvelée depuis le péché de l'homme, loi d'autant plus indispensable qu'elle est fondée sur le prix du temps, qui est le prix de l'éternité, et que la perte en est irréparable.

Jésus-Christ, pour nous faire comprendre la nécessité d'employer le temps, déclare qu'il faut rendre compte même d'une seule parole inutile; quel compte rigoureux n'aura-t-on pas à rendre, non pas seulement d'une seule parole oisive, mais d'une vie passée dans l'oisiveté? Puisque chaque heure est donnée par le Père céleste pour la faire valoir, prenez dès ce moment la résolution de vous assujettir à une vie laborieuse; l'objet de votre travail est déterminé par votre vocation à l'état ecclésiastique; un ministre de l'Eglise doit s'appliquer à l'étude : 1° pour obéir au précepte du travail; 2° pour se rendre propre aux fonctions du ministère.

2° La conduite des âmes, dit saint Grégoire, est l'art des arts; plus cette vocation exige de science, plus elle demande d'étude. Cependant, dit saint Bernard, combien d'ecclésiastiques qui ne pensent qu'à passer des jours agréables, qu'à jouir des revenus de l'Eglise, sans lui être utiles? *Madent deliciis, copiis affluunt otiosi.* Ne soyez pas de ces ministres oisifs, si vous voulez être du nombre des ministres fidèles.

Dieu, dit le prophète Osée, rejette de son sanctuaire celui qui a rejeté la science : *Quia tu scientiam repulisti, repellam te, ne sacerdotio fungaris mihi.* (Osée, IV.) Que nul évêque, dit le pape Gélase, n'ait la témérité d'ordonner ceux qui sont sans étude : *Nullos illiteratos ad clericatus ordinem promovere præsumat.* Pourquoi le défaut de science exclut-il du ministère des autels? parce que celui qui est sans science ne peut remplir dignement aucune fonction du ministère.

Un prêtre doit être le médiateur des peuples par ses prières et l'oblation du sacrifice : mais comment un prêtre ignorant célèbre-t-il les divins offices? Ne récite-t-il pas pour l'ordinaire ces saints cantiques avec négligence, avec ennui, avec dégoût, avec précipitation, parce qu'étant sans science, il n'a point la facilité de se pénétrer de la grandeur des sentiments exprimés dans les psaumes? Comment offre-t-il le saint sacrifice? Souvent il omet les cérémonies que prescrit l'Eglise, parce qu'il ignore les rites, il a de la peine à prononcer la liturgie; les fautes qui lui échappent se font même quelquefois remarquer par des séculiers plus instruits et plus éclairés; il célèbre les saints mystères sans la dévotion qui lui est prescrite, parce que son esprit n'est point frappé des paroles qu'il n'entend pas.

Un prêtre doit instruire les peuples; mais

un prêtre sans étude, ou négligera toute instruction, ou, s'il veut instruire, il proposera peut-être pour dogme de l'Eglise ce que l'Eglise a proscrit comme une erreur. S'il a recours à des discours d'autrui, souvent ces discours n'ont nul rapport aux vices particuliers des peuples dont il est pasteur ; aussi saint Grégoire de Nazianze regardait-il comme un grand malheur qu'un homme sans science entreprît d'enseigner les autres.

Un prêtre doit administrer les sacrements ; mais comment un prêtre sans science préparera-t-il le fidèle à recevoir Jésus-Christ avec la robe nuptiale ? Quel conseil donnera-t-il dans le tribunal de la pénitence ? Quelle règle suivra-t-il en donnant, ou en différant l'absolution, puisqu'il ignore ces règles ? Que de sacrements profanés ! Que d'âmes perdues ! Si un magistrat qui ose s'asseoir dans le tribunal de la justice sans science s'expose à commettre péchés sur péchés en prononçant des arrêts, sans une connaissance suffisante des lois ; s'il se rend, par défaut d'étude, responsable des injustices que produit une sentence portée sans consulter le droit établi ; quel compte n'aura pas à rendre à Dieu un ministre ignorant de tous les conseils qu'il aura donnés ? C'est alors que se vérifie cette terrible sentence de saint Bernard ; le zèle est souvent joint à l'erreur, si on néglige la science : *Facillime zelo tuo spiritus erroris illudet, si scientiam negligas.* (Serm. 45 in Cant.)

L'ignorance de la profession où on est appelé est blâmable dans tout homme, mais surtout dans un ministre des autels ; les titres de médecins des âmes, de juges dans le tribunal de la pénitence, qu'ont les ministres de l'Eglise, sont autant de motifs qui les obligent d'acquiescer de la science. N'alléguez pas par une fausse spiritualité, que par la prière seule vous pouvez recevoir les lumières nécessaires pour diriger les âmes ; les exemples des saints docteurs vous condamneraient ; ils ont prié souvent, mais leurs précieux ouvrages marquent l'ardeur qu'ils avaient pour l'étude, étude qu'ils regardaient comme indispensable à leur vocation, et à laquelle ils sacrifiaient même un temps qu'ils eussent pu donner à un repos nécessaire pendant les ténèbres de la nuit.

La piété est nécessaire pour se sanctifier soi-même et pour édifier ; la science est nécessaire pour éclairer. Si Dieu vous eût appelé à vivre dans le désert, à retracer la vie des Antoine et des Arsène, à embrasser un de ces ordres consacrés à une solitude entière, alors vous eussiez pu passer presque tout votre temps à la contemplation ou au travail des mains ; mais, comme ecclésiastique, vous êtes appelé à éclairer les peuples, et vous ne pouvez les éclairer qu'autant que vous aurez acquis par une étude sérieuse les lumières que vous devez communiquer aux autres.

S'il y a quelque difficulté sur la loi, les peuples, dit le prophète Aggée, doivent interroger les prêtres : *Interroga sacerdotes su-*

pra legem Domini. (Agg., II.) Les prêtres doivent donc avoir assez de science, selon l'expression de l'Ecriture, pour distinguer entre ce qui est saint de ce qui est profane, c'est-à-dire, entre ce qui peut être permis ou défendu par la loi : *Præceptum sempiternum est..... ut habeatis scientiam discernendi inter sanctum et profanum.* (Levit., X.) Si un ministre de l'Eglise néglige l'étude, comment pourra-t-il en matière de salut donner des avis qu'on puisse suivre en sûreté ? Si votre œil est mauvais, dit Jésus-Christ, tout le corps est dans les ténèbres ; le prêtre est l'œil du fidèle dans les voies du salut : si l'ignorance obscurcit l'esprit de ceux qui sont dépositaires de la loi, les fidèles restent dans leurs ténèbres, les vices se multiplient ; les consciences erronées, au lieu d'être rectifiées, persèverent dans l'ignorance et l'illusion.

Quoique le siècle où nous sommes passe pour éclairé, combien cependant de ministres dans l'Eglise qui ne sont pas assez appliqués à l'étude. En vain, pour se justifier dans son ignorance, un ministre objecterait-il qu'il n'acceptera que de ces bénéfices situés à la campagne, qui paraissent ne pas demander une science étendue et profonde ; cette objection est une nouvelle illusion. Pour desservir un bénéfice comme il faut, la science est aussi nécessaire dans les hameaux que dans les villes ; les mêmes difficultés reviennent, soit pour les restitutions, soit pour les autres questions de la morale ; il faut peut-être avoir plus de connaissance de la loi dans les campagnes que dans les villes : en effet, dans les villes on trouve des conseils, on a recours aux sages d'Israël dont les décisions éclairent sur les points difficiles à résoudre ; mais dans les hameaux et dans les villages, qui consulter ? N'est-on pas souvent le seul docteur, le seul prophète de son territoire ? N'y aurait-il pas même quelque danger de faire connaître les personnes pour qui on consulte ? O vous qui pouvez être établis pasteurs des âmes, soit dans le tumulte des villes, soit au milieu d'un peuple dispersé dans la solitude, appliquez-vous assez à l'étude pour pouvoir éclairer ceux qui s'adressent à vous : s'il est nécessaire dans quelques occasions de prendre conseil, et de ne pas décider seul, vous êtes le premier guide auquel on s'adressera communément dans une paroisse ; votre doctrine doit répandre la lumière sur l'héritage du Seigneur confié à vos soins, l'aveuglement des peuples ne vient que trop fréquemment de l'ignorance ou de la négligence de leurs pasteurs.

Puisque la science est absolument nécessaire pour remplir les fonctions du ministère, prenez une ferme résolution de donner tous les jours un temps spécial à l'étude. Ne craignez pas que cette étude altère votre santé, un travail réglé conserve plus la santé que l'oisiveté ; faites quelques épargnes sur vos revenus pour avoir les ouvrages qui peuvent vous instruire des devoirs de votre ministère : il n'est pas nécessaire de trop

multiplier les livres, il suffit qu'ils soient bien choisis; ce serait une dépense superflue que d'accumuler beaucoup de livres, pour n'en connaître que les titres. Les sommes que prodiguent des particuliers pour avoir d'immenses bibliothèques seraient peut-être mieux placées dans le sein des pauvres; mais du moins faites choix des ouvrages qui peuvent vous donner les connaissances dont vous avez besoin, afin de remplir dignement votre ministère.

Ne vous bornez pas à l'étude du séminaire; ces premières études ne donnent que quelques connaissances et ne suffisent pas. Suivez le conseil que saint Jérôme donnait à Népotion : Aspirez à de nouveaux degrés de science pour vous rendre de plus en plus utile au prochain. Etudiez constamment, 1° pour remplir le précepte du travail; 2° pour vous rendre propre aux fonctions du sacerdoce; 3° pour vous préserver des dangers de l'oisiveté.

3° L'Esprit-Saint l'a dit : L'oisiveté est la source de tous les vices : *Multam malitiam docuit otiositas.* (Eccli., XXXIII.) L'oisiveté, ajoute saint Bernard, est l'occasion de mille amusements frivoles, elle est ennemie de toutes les vertus : *Otiositas mater nugarum et noverca virtutum.* L'homme oisif passe sa vie dans des conversations vaines, frivoles, satiriques, médisantes, peut-être même obscènes; dès qu'on cesse de s'occuper, les tentations se multiplient, les chutes sont fréquentes, le cœur d'un homme oisif devient le théâtre de toutes les passions.

Des ecclésiastiques négligent-ils l'étude, ils sont, selon l'expression de Jérémie, ces pierres vivantes du sanctuaire dispersées dans les places publiques : *Dispersi sunt lapides sanctuarii in capite omnium platearum.* (Thren., IV.) On voit ces ecclésiastiques parcourir les rues et les promenades, multiplier leurs connaissances dans le monde, être toujours hors de leur domicile; et dans cette dissipation continuelle que produit l'oisiveté, dans combien de péchés ne tombe-t-on pas? Si on est déjà coupable devant Dieu lorsqu'on regarde avec complaisance un objet séducteur, combien de fois les yeux de l'homme oisif ne se fixent-ils pas sur des objets dangereux? On accumule péchés sur péchés dans cet état d'oisiveté. Ce sont les paroles de Denys le Chartreux : *Otiositati vacantes in innumerabilia prorsus incidunt vitia, imo vita eorum est quasi quoddam peccare continuum.*

Une étude réglée préserve d'un commerce trop fréquent avec le monde, éloigne des sociétés dangereuses, empêche de rechercher ces parties de jeux et de table, qui sont nécessairement les funestes effets de l'oisiveté; enfin l'étude conserve l'esprit du sacerdoce, qui est un esprit de recueillement, de prière et de ferveur.

Le travail est si nécessaire pour conserver l'esprit de piété, que les solitaires n'ont jamais été plus fervents que lorsque dans leurs solitudes on a pris, comme les Benoît et les Bernard, la bêche et la faucille; et

dans les différentes congrégations instituées pour le salut du prochain, plus on y a été assidu à de sérieuses études, plus on y a conservé l'esprit des fondateurs; exemples qui doivent convaincre chaque ministre de l'Eglise, que plus sa vie sera occupée, plus il conservera l'esprit sacerdotal, parce qu'alors il aura un plus grand attrait pour la retraite, il sera plus exact à résider dans son bénéfice, il deviendra de plus en plus éclairé dans ses devoirs.

Dès qu'on a de l'attrait pour l'étude, on passe des jours tranquilles, l'étude préserve des dégoûts inséparables de l'oisiveté; un ecclésiastique laborieux trouve les jours trop courts; à peine aperçoit-il l'aurore, que déjà il voit le soleil prêt à s'éclipser à ses yeux avec la plus grande rapidité; il trouve que le temps est toujours trop court : au contraire, un ecclésiastique sans zèle pour l'étude trouve que le temps ne passe pas assez rapidement. Job disait qu'il avait des nuits onéreuses à passer : *Noctes laboriosas enumeravi* (Job, VII); mais un ecclésiastique oisif à des jours onéreux à passer, l'ennui le poursuit même au milieu des cercles profanes, et s'il est dans la solitude, une profonde mélancolie le saisit. Appliquez-vous donc à l'étude, et pour vous préserver des dangers de l'oisiveté, et pour vous préserver du funeste ennui que produit l'oisiveté.

Voici encore d'autres motifs d'être assidu à l'étude : cet esprit d'étude fait respecter le ministère et les ministres; on loue les talents d'un prêtre éclairé, on les publie, et la sagesse est admirée de ceux qui s'empressent de le consulter; au contraire, quel mépris n'ont pas des séculiers pour un prêtre qui est sans science et sans attrait pour l'étude : *In lapide luteo lapidatus est piger, et omnes loquuntur super aspernationem illius.* (Eccli., XXII.) Quel opprobre pour le sacerdoce et pour ceux qui en sont revêtus, lorsque, étant consultés comme les oracles du vrai Dieu, ils sont obligés par défaut de science, ou de garder le silence, ou de ne donner que des réponses témérairement hasardées! C'est alors que le mépris que l'on conçoit pour le ministre rejailit, quoique injustement, sur la religion; l'incrédule se glorifie et s'applaudit de ses sophismes, lorsqu'il remarque que ceux qui devraient être les docteurs des peuples ne peuvent confirmer les fidèles dans la foi. Tous les titres qu'on peut avoir dans l'Eglise peuvent honorer le ministre, mais n'honorent pas le ministère; la piété et la science sont les deux fondements de la gloire du sacerdoce. Enfin l'étude procure à un ministre de l'Eglise son honnête nécessaire; au contraire, l'indolence, dit l'Esprit-Saint, sera suivie de l'indigence : *Qui sectatur otium replebitur egestate.* (Prov., XXVIII.) S'il y a des prêtres qui se plaignent de n'être pourvus d'aucun bénéfice, c'est que souvent leur ignorance les rend incapables d'aucune fonction du ministère. Dès qu'un prêtre est constamment appliqué à l'étude, il ne tarde

pas à être employé; on ne laisse pas une lumière sous le boisseau, *mais on la met*, dit Jésus-Christ, *sur le chandelier*.

Pour vous déterminer à une vie d'étude, rappelez-vous souvent les vérités exposées dans la première partie de cette conférence; l'étude est nécessaire aux ministres de l'Eglise : 1° pour remplir le précepte du travail; 2° pour être en état de remplir les fonctions du ministère; 3° pour se préserver des dangers et des dégoûts de l'oisiveté. Quelles règles un ministre de l'Eglise doit-il suivre pour sanctifier son étude? seconde réflexion qui va faire le sujet de la seconde partie de cette conférence.

SECONDE REFLEXION.

Dieu est le maître des sciences : *Deus scientiarum Dominus est*. (II Reg., III.) C'est donc vers le Seigneur que doivent tendre les pensées de celui qui étudie.

Pour vous sanctifier dans vos études il faut : 1° qu'elles soient conformes à votre vocation; 2° il faut joindre à l'esprit de science l'esprit d'humilité; 3° il faut que l'esprit de zèle anime votre travail. Je reprends :

1° Appelés au sacerdoce, ayez pour principal objet dans vos études d'acquérir la science ecclésiastique; je dis pour principal objet, car, selon saint Paul, la discrétion porte à ne rien outrer : *Non plus sapere quam oportet sapere, sed sapere ad sobrietatem*. (Rom., XII.) Les sciences profanes peuvent avoir un bon effet, pourvu qu'elles soient renfermées dans de certaines bornes; l'étude des belles-lettres rend un ministre de l'Eglise plus éloquent, plus persuasif dans la chaire de vérité; l'étude de la philosophie forme le raisonnement, rappelle les principes de la loi naturelle, nous expose la dignité de notre être, par les preuves de la spiritualité, de l'immortalité de notre âme, élève notre esprit au souverain Créateur par la considération des merveilles de la nature; l'étude des langues et de l'histoire profane facilite la connaissance de l'Ecriture sainte et de l'histoire ecclésiastique : tels sont les avantages de ces sciences, mais un ministre de l'Eglise ne doit pas s'y adonner totalement, parce qu'alors il rendrait ses talents inutiles au salut des peuples; il doit d'ailleurs s'interdire toute lecture qui, sous prétexte d'orner l'esprit, pourrait ternir la pureté de son âme. Il y a, dit saint Jérôme, non-seulement de l'indécence, mais du crime pour un prêtre qui, au lieu de faire ses délices de la loi et des prophètes, s'amuse à lire des ouvrages propres à exciter les passions, ouvrages dont on interdit même la lecture aux personnes engagées dans le siècle. Les études profanes qu'on peut permettre à un ministre de l'Eglise, sont celles qui peuvent lui orner l'esprit, et non lui corrompre le cœur; ne donnez même que quelque temps aux sciences profanes, vous n'êtes pas appelés par votre vocation au sacerdoce à briller

dans les académies, mais à éclairer les peuples dans la science du salut.

La principale étude d'un ecclésiastique est celle qui a pour objet son ministère; comme le magistrat doit savoir le droit, la jurisprudence, les lois civiles; comme le militaire doit être instruit des ordonnances des princes, de même, comme ministre des autels, vous devez savoir tout ce qui est nécessaire pour rendre votre ministère utile à l'Eglise. Quelle vaste étendue n'a pas la science ecclésiastique? elle renferme la connaissance de l'Ecriture, des dogmes, de la religion, de la morale, de la discipline de l'Eglise.

Etudiez d'abord l'Ecriture sainte. Saint Ambroise appelle l'Ecriture le livre des prêtres, *liber sacerdotalis*. Saint Jérôme exhorte Népotien à avoir continuellement ce livre entre les mains : *Divinas sapius lege Scripturas : imo nunquam de manibus tuis sacra lectio deponatur*. Les saints docteurs ont fait leur étude principale de ce livre divin. Profitez de leurs lumières et de celles des savants commentateurs, pour distinguer le sens littéral d'avec le sens figuratif, pour résoudre les textes qui peuvent être obscurs, pour ne jamais faire de fausses applications des paroles de l'Esprit-Saint. Plus vous vous appliquerez à l'étude de l'Ecriture, plus vous éprouverez qu'elle est utile, comme dit saint Paul, pour enseigner, pour reprendre, pour corriger, pour instruire dans les voies du salut : *Omnis Scriptura divinitus inspirata utilis est ad docendum, ad arguendum, ad corripiendum, ad erudiendum in justitia*. (II Tim., III.)

Dieu a suscité des docteurs sur toutes les différentes parties de la science ecclésiastique, sur l'Ecriture, sur l'histoire, sur la discipline de l'Eglise, sur la liturgie, sur l'éloquence chrétienne; consultez ces guides éclairés dans vos études. Un ministre de l'Eglise doit joindre à l'étude de l'Ecriture sainte l'étude des preuves et des dogmes de la religion; vous devez être en état de confondre l'incrédule, de faire distinguer aux fidèles le sentiment de l'Eglise d'avec celui que l'esprit d'erreur a la témérité de soutenir; vous devez discerner la diversité des hérésies et la différence des siècles où ont paru les auteurs de chaque secte; enfin vous devez vous appliquer, non-seulement à l'étude de la théologie spéculative pour défendre la foi, mais encore à l'étude de la théologie morale pour régler les mœurs.

La science de la morale est absolument nécessaire à un ministre du sacrement de pénitence; cette étude doit être la plus sérieuse, la plus importante, la plus essentielle de celui qui est chargé de faire rendre dans le tribunal de la pénitence, à Dieu ce qui appartient à Dieu, et à César ce qui appartient à César. Cette science renferme des difficultés sans nombre; plus les difficultés augmentent par les différentes circonstances qui peuvent accompagner la transgression de la loi, plus les auteurs se partagent dans leurs décisions, plus aussi votre application

doit augmenter pour discerner la voie qu'il faut suivre ; deux extrémités sont à éviter : le penchant à tout excuser, le penchant à tout condamner ; sans cette science de la morale, que de fraudes tolérées dans le commerce, que d'alliances contractées contre les lois divines et ecclésiastiques, que de transgressions autorisées dans tous les états !

Etudiez la discipline de l'Eglise pour vous conformer à ses canons, pour suivre les règles qu'elle prescrit, soit par rapport à l'administration des sacrements, soit par rapport à la liturgie et à la pratique des rites qu'elle a recommandés dans la célébration des divins offices. Appliquez-vous surtout à une sérieuse méditation de la loi, pour annoncer les vérités de l'Evangile avec dignité, avec onction, avec clarté ; recueillez, en étudiant l'histoire ecclésiastique, les actions les plus frappantes, soit des martyrs, soit des solitaires, soit des fondateurs d'ordres, soit des saints pontifes ; le choix de ces traits édifiants pourra vous être utile pour exciter les fidèles à triompher de leurs passions et leur inspirer l'esprit de pénitence et de componction.

Un ministre des autels, qui veut s'appliquer à acquérir ces différents objets de la science ecclésiastique, n'a que peu de temps à donner à ces lectures périodiques qui font les délices de tant d'hommes oisifs. Que vous servirait-il de savoir les nouvelles de tous les pays étrangers, les anecdotes des villes et des provinces où vous demeurez, si, consultés sur des questions relatives à la théologie et à la morale, vous paraissiez dépourvus de science et d'intelligence. Appelés au ministère ecclésiastique, que vos études soient conformes à votre vocation ; premier moyen de sanctifier votre assiduité au travail. Secondement, comme la science, dit saint Paul, enfle le cœur, appliquez-vous à joindre à la science l'esprit d'humilité : deuxième réflexion.

2^e Le premier caractère de l'humilité jointe à la science, c'est de soumettre ses lumières, ses opinions à la doctrine de l'Eglise. Quels funestes effets n'a pas produit dans tous les temps la science qui n'était pas fondée sur l'humilité ? Dans les premiers siècles du christianisme, Tatien, Tertullien, ne devinrent-ils pas, après avoir été les défenseurs de la foi, des appuis de nouvelles sectes ? Dans les derniers siècles, Luther et Calvin, séduits par l'esprit d'orgueil, n'ont-ils pas entraîné des provinces entières dans le schisme, la révolte et l'erreur ? Dans nos jours, des philosophes modernes, voulant s'immortaliser par leurs écrits pernicieux, ne tentent-ils pas de s'élever contre la religion dans laquelle ils ont eu le bonheur de naître ? Voilà l'abus de la science qui n'est pas soutenue par l'esprit d'humilité. Est-on humble ? on se défie de ses propres lumières et on se soumet au joug respectable de la foi. Si cet esprit d'humilité était joint à l'étude de la religion, on ne verrait pas les esprits s'aigrir pour des questions purement problématiques, on ne se déclarerait pas avec tant d'animosité pour

Paul et pour Céphas ; on ne s'attacherait qu'à Jésus-Christ et aux dogmes de l'Eglise, et on aurait plus de zèle pour apprendre aux fidèles les moyens de conserver la grâce que de vouloir expliquer comment la grâce agit sur les cœurs.

Le second caractère de l'humilité jointe à la science, c'est de se communiquer aux simples. Un ministre de l'Eglise savant, mais humble, évangélise les pauvres, dirige dans les hôpitaux, instruit les ignorants ; il ne dédaigne pas, quelques talents qu'il ait, d'apprendre aux enfants les éléments de la religion chrétienne. C'est ainsi que la sagesse éternelle disait aux apôtres : Laissez ces enfants venir à moi : *Sinite parvulos venire ad me.* (Marc., X.) Le Père céleste m'a envoyé pour évangéliser les pauvres : *Evangelizare pauperibus misit me.* (Luc., IV.) Apprenez de moi que la vertu que j'exige spécialement de mes disciples, c'est l'humilité : *Discite a me, quia mitis sum et humilis corde.* (Matth., XI.)

Dès que vous serez humbles, votre science ne sera pas concentrée dans un cabinet, dans un cercle de savants, elle sera agissante pour le salut des peuples ; lorsque la science enfle le cœur d'un ministre de l'Eglise, il ne communique plus ses lumières à ceux qui, dans un état de médiocrité, ont besoin d'être éclairés ; il méprise les pauvres que Jésus-Christ évangélisait. S'il annonce la parole de Dieu, il veut paraître dans un grand auditoire ; s'il dirige dans le tribunal de la pénitence, il veut diriger les grands et les puissants du siècle ; s'il travaille, il veut que ses travaux le distinguent et lui concilient de la réputation ; il abandonne les exercices du ministère, quelque utiles qu'ils puissent être, dès qu'ils n'ont pas d'éclat ; la science sans humilité détruit loin d'édifier. Est-on savant sans être humble ? On veut être seul à faire le bien ; on regarde d'un œil jaloux les travaux de ses collègues dans le saint ministère. On est offensé de leurs talents, des applaudissements qu'ils reçoivent, des succès qu'ils ont, de l'estime dont ils jouissent. La science sans humilité n'est-elle pas cette sagesse qui, selon l'expression de saint Jacques, ne descend point d'en haut ; mais qui est, ajoute le même apôtre, une sagesse terrestre, animale et diabolique, *terrena, animalis, diabolica.* (Jac., III.) La science jointe à l'humilité est, pour emprunter les paroles du même apôtre, cette sagesse qui vient d'en haut ; elle est amie de la paix ; *quæ autem desursum est sapientia.... est pacifica* ; elle a le même caractère que la charité ; elle n'est point envieuse, et même elle se réjouit des succès des autres ; elle estime leurs talents et les publie.

La science jointe à l'humilité a un troisième caractère : elle est remplie de modestie. Est-on humble ? on ne cherche point même indirectement des éloges sur ses études, sur ses ouvrages ; on n'attend pas, après avoir annoncé l'Evangile, d'être applaudi sur les discours qu'on a prononcés ; on ne s'attribue pas la gloire qui n'est due qu'à

celui qui dispense les talents selon sa volonté suprême; on renvoie, comme l'apôtre, toute la gloire à Dieu seul : *Soli Deo honor et gloria*. (I Tim., I.) Un savant qui est humble édifie par sa modestie en même temps qu'il éclaire par sa doctrine.

Voici encore un effet de l'humilité jointe à la science; le savant qui est humble ne refuse point de prendre conseil; l'humilité rend timide sur les connaissances qu'on a, on a recours aux lumières des autres; on prend leurs avis et on se décide plus sûrement. Au contraire, le savant orgueilleux veut paraître tout savoir, et souvent il se trompe; la science sans l'esprit d'humilité n'est qu'un airain sonnante : *Æs sonans, aut cymbalum tinniens*. (I Cor., XIII.) La science devient même pernicieuse pour le salut. Combien de ces savants qui, dominés par l'orgueil, sont tombés d'erreurs en erreurs? *Evanuerunt in cogitationibus suis*. (Rom., I.) Combien de ministres laborieux, éclairés, qui ont vécu dans la retraite et de qui on peut dire qu'ils ont travaillé en vain, parce que la vanité a été le principe de leurs études? *In vanum laboraverunt*. (Psal. CXXVI.) Pour recueillir quelques fruits de ses travaux pour l'éternité, il faut que l'humilité soit comme la pierre fondamentale de toutes les connaissances qu'on acquiert chaque jour. Ministres de l'Eglise, épuisés par vos études, méditez souvent ces paroles du Fils de Dieu : Si vous ne devenez petits comme des enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux : *Nisi... efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cælorum*. (Matth., XVIII.)

Rejeter la science sous le spécieux prétexte d'humilité, ce serait une illusion; mais, en acquérant de la science, n'avoir que des sentiments présomptueux de soi-même, c'est méconnaître la science de la croix, qui ne nous inspire que défiance de nos lumières et que mépris de nous-mêmes.

La science est nécessaire pour instruire les peuples; mais c'est l'humilité qui sauve ceux qui brillent par leur doctrine aux yeux des hommes. Ne ralentissez pas votre zèle pour l'étude, puisque sans l'esprit de science vous ne pouvez remplir votre ministère. Que votre étude soit conforme à votre vocation et inséparable d'une humilité profonde; que votre étude soit animée de l'esprit de zèle : troisième réflexion.

3^e Tout ce que vous faites, dit saint Paul, faites-le pour la gloire de Dieu; appliquez tous les jours cette maxime aux études auxquelles vous vous consacrez; réprimez en vous les motifs purement humains que saint Bernard reprochait à certains savants de son siècle. Il y en a, dit ce Père, qui étudient par un penchant naturel qu'on a d'être savant, et c'est, dit ce Père, curiosité de l'esprit : *Sunt qui scire volunt, eo fine tantum ut sciunt, et turpis curiositas est*. D'autres sont animés à l'étude par la vue de l'intérêt. L'orateur chrétien sait, comme l'orateur du barreau, ce que lui rapportera son travail : il désire l'or du temple. D'autres étudient par le motif d'ambition : on se propose de

parvenir à un rang plus distingué, et ces motifs de cupidité, d'espérance des honneurs du siècle, déshonorent la sainteté de l'état ecclésiastique : *Sunt qui scire volunt, ut scientiam vendent pro pecunia, pro honoribus et turpis quæstus est*. Enfin, dit saint Bernard, il y en a d'autres qui sont conduits à l'étude par l'esprit de religion; ils étudient pour être utiles à l'Eglise, pour faire glorifier le nom du Seigneur, pour sauver les âmes, et c'est la charité et l'amour de Dieu, le zèle pour sa gloire qui les anime : *Sunt quoque qui scire volunt, ut ædificent et charitas est*.

Que vos études soient toujours précédées de l'esprit de prière, afin qu'elles ne soient point profanées par des motifs de vanité, d'ambition, d'intérêt, de gain sordide, de désir de vous faire un nom parmi les savants. Jésus-Christ disait à ses disciples : Ne cherchez pas à être appelés maîtres; n'aimez pas à être salués comme docteurs; il doit peu vous importer que votre nom soit célèbre dans le monde; ce qui est essentiel pour vous, c'est qu'il puisse être écrit dans le livre de vie. Le désir d'une estime frivole des hommes ne peut s'accorder avec les maximes de l'Evangile.

Si l'orgueil vous porte à vous immortaliser par vos études, votre amour-propre vous séduit; vous vous occupez d'une vaine chimère. Entrez dans les bibliothèques nombreuses, que de traités sur toutes les sciences, que d'ouvrages, que de volumes! Combien de ces auteurs dont les noms sont déjà ensevelis dans l'oubli? Combien d'autres ont pu exciter pendant quelque temps l'attention du public, mais qui n'ont pu mériter l'approbation d'une génération suivante? Par rapport à ceux dont les noms sont plus célèbres, que leur importe-t-il qu'ils soient loués sur la terre, puisqu'ils n'y sont plus? Si vous aspirez à l'immortalité par vos études, aspirez à plaire à l'Etre éternel, puisque votre âme est immortelle; ceux dont vous captiveriez les éloges passeront aussi bien que vous.

Si vous étudiez, pour parvenir à quelque dignité ecclésiastique, vous pourrez recevoir votre récompense en cette vie, votre ambition sera peut-être satisfaite, si toutefois l'ambition peut l'être; mais quel vide dans vos études au jugement de Dieu? Reconnaissez le poids des dignités ecclésiastiques, et vous les craindrez, vous les redouterez, vous chercherez le travail et non l'élévation. Etudiez pour Dieu, pour remplir les devoirs de l'état ecclésiastique, et alors vos études seront méritoires, vous en recevrez la récompense dans la vie future et l'éternité bienheureuse.

CONFÉRENCE III.

EXHORTATION SUR LA CHASTETÉ.

Exemplum esto fidelium in castitate. (I Tim., IV.)

Soyez l'exemple des fidèles par votre chasteté.

L'avis que donnait saint Paul à son disciple Timothée est l'avis que l'Eglise ne cesse d'adresser à ses ministres : la religion, le monde même, exigent que ceux qui se destinent au ministère des autels aient les mœurs les plus pures, que leur chasteté soit inviolable, et que leur vie retrace sans cesse la pureté de l'Agneau qu'ils peuvent immoler chaque jour.

Etes-vous engagés dans les saints ordres ? vous vous êtes astreints, au jour de l'ordination à la loi, de garder la chasteté ; il n'y a point sur cet article de différence (quant à l'étendue de l'obligation), entre l'ecclesiastique et le religieux. Si le religieux a voué expressément la chasteté, l'ecclesiastique, disent plusieurs célèbres auteurs, en fait vœu implicitement. Etes-vous dans les épreuves du séminaire, et vous destinez-vous à recevoir l'onction du sacerdoce ? c'est la chasteté qui doit vous ouvrir la porte du sanctuaire : on ne vous admettra au premier des ordres sacrés qu'en vous faisant cette déclaration marquée dans le pontifical : *Castitatem... servare oportebit.*

Les hommes du monde peuvent légitimement contracter des alliances, mais ceux que Dieu a séparés du monde, pour être du nombre de ses lévites, doivent pratiquer cette chasteté que saint Paul recommandait à Tite et à Timothée : *Teipsum castum custodi.* (I Tim., V.) Pourquoi l'Eglise prescrit-elle à ses ministres la chasteté ? parce que, selon la pensée de l'Apôtre (I Cor., VII), celui qui est sans épouse n'a plus à s'occuper que du Seigneur et des intérêts de sa gloire, pendant que celui qui est engagé dans le mariage est encore occupé des sollicitudes du siècle.

La chasteté élève au-dessus des sens, elle rend propre au ministère des autels, elle sanctifie le ministre, elle honore son ministère devant les hommes. Veillez avec soin sur vous-mêmes, ministres de l'Eglise, pour conserver cette vertu qu'exige votre vocation à l'état ecclesiastique ; veillez continuellement, car autant est-il facile, autant est-il funeste de perdre le précieux trésor de sa pureté.

Combien un ecclesiastique doit-il craindre de perdre la chasteté ? Quels moyens un ecclesiastique doit-il prendre pour ne pas perdre la chasteté ? Deux réflexions qui feront le partage de cette conférence.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Pour vous porter à une vive crainte de perdre la chasteté, je pourrais d'abord vous dire, craignez le péché contraire à cette vertu, puisqu'il n'admet point de légèreté dans sa nature. Tout péché contre la chas-

teté, dès qu'on suppose un consentement parfait, prive en un instant de la grâce de Dieu : *Non permanebit Spiritus meus in homine in æternum, quia caro est.* (Genes., VI.) Craignez ce péché, parce qu'il dégrade, pour ainsi dire, la noblesse d'une âme spirituelle et immortelle : *Homo, cum in honore esset, non intellexit, comparatus est jumentis insipientibus.* (Psal. XLVIII.) Craignez ce péché, parce qu'il se multiplie à l'infini, soit intérieurement, soit extérieurement, par pensées, par désirs, par actions ; aussi le démon d'impureté s'appelle-t-il dans l'Evangile une légion : *Legio mihi nomen est.* (Marc., V.) Craignez ce péché, parce qu'il réunit souvent en même temps, et dans une seule infraction, et le scandale et le sacrilège.

Indépendamment de ces réflexions générales que vous devez méditer souvent et attentivement, en voici de particulières auxquelles je vais donner plus d'étendue. Un ecclesiastique qui perd la chasteté, 1° ne peut exercer licitement dans cet état criminel aucune des fonctions sacrées du ministère ; 2° il perd la paix du cœur ; 3° il perd souvent sa réputation devant les hommes ; 4° il s'expose à la profanation des sacrements ; 5° il tombe enfin, ou dans l'incrédulité, ou dans le désespoir. Je reprends l'exposition de chacune de ces propositions.

1° Un ministre de l'Eglise, infracteur de son vœu de chasteté, ne peut dans cet état de crime exercer aucune des fonctions sacrées du ministère ; il ne doit pas célébrer le saint sacrifice, ni administrer les sacrements : et d'abord il ne doit pas être assez téméraire pour monter à l'autel. Si le simple laïque, qui mange le corps du Seigneur indignement, mange, dit saint Paul, sa propre condamnation (I Cor., XV), combien plus serait criminel le ministre des autels qui oserait offrir indignement les saints mystères ? Il faut que les mains qui offrent la victime sainte soient pures et sans tache ; il faut que cette bouche qui doit prononcer les paroles de la consécration ne soit pas souillée par des paroles équivoques ; il faut que ces lèvres qui doivent être arrosées du sang de l'Agneau sans tache n'allument pas des étincelles d'un feu profane. Un prêtre, qui a en lui une réponse de mort par quelque attache criminelle, doit dès lors s'interdire les fonctions les plus essentielles du ministère ; il ne doit pas paraître dans le sanctuaire comme médiateur du peuple, il doit prier pour lui-même ; il ne doit pas se revêtir des ornements sacerdotaux, il doit se revêtir des vêtements de pénitence ; il ne doit pas dominer dans le sanctuaire, il doit s'humilier à la porte du temple ; il ne doit pas distribuer le pain de vie, il doit gémir de n'être pas en état de le recevoir lui-même.

Le sacerdoce d'un prêtre dont les mœurs ne sont pas pures devient, en quelque sorte, inutile à l'Eglise ; non-seulement il n'est pas en état d'offrir les saints mystères, mais il n'est pas en état d'administrer aucun

sacrement; il ne peut s'asseoir dans le tribunal de la pénitence pour réconcilier les pécheurs. Est-il lui-même esclave du péché? il ne doit paraître dans le tribunal que pour y être jugé, et non pour y juger, que comme malade et non comme médecin, que pour être repris et averti et non pour reprendre et corriger, que pour recevoir des pénitences et non pour en imposer; quelque pouvoir qu'il ait de l'Eglise, il ne peut en user licitement, pendant qu'il est en cet état de mort; il doit plus penser à pleurer son péché qu'à écouter ceux des pénitents qui s'adressent à lui; toute administration des sacrements lui est défendue, parce que, selon les principes de saint Thomas, reconnus du commun des docteurs, il faut être en état de grâce pour conférer dignement les sacrements; et celui qui est coupable d'un péché le plus secret contre la chasteté est devant Dieu un pécheur déchu de la grâce sanctifiante et de tout mérite. Comment annoncera-t-il la parole divine, puisque alors il serait réellement condamné par ses propres paroles : *Ex verbis tuis condemnaberis.* (Matth., XII.) Si ses fautes étaient publiques, ceux qu'il instruirait pourraient lui dire : Médecin, guérissez-vous vous-même : *Medice, cura teipsum.* (Luc., IV.) Edifiez-nous avant de nous instruire, que vos exemples précèdent vos paroles. Si ses fautes étaient cachées, ne devrait-il pas rougir de s'ériger en juge, pendant qu'il est coupable des mêmes vices contre lesquels il élève sa voix, et qu'il reprend dans ses auditeurs? Lorsqu'il menace du jugement et de l'enfer ceux qui suivent leurs passions, ne doit-il pas être rempli de terreur et d'effroi, dès qu'il réfléchit sur lui-même, puisque sa conscience lui reproche les mêmes passions qui précipitent tant d'âmes dans les abîmes éternels? aussi ces réflexions sont-elles suivies d'inquiétudes, d'agitation et du trouble de l'âme.

2° C'est le propre de toute passion d'ôter le calme du cœur; mais de toutes les passions, celle qui doit porter un plus grand trouble dans l'âme d'un ministre des autels, est celle qui le rend infracteur de son vœu de chasteté. La religion lui rappelle l'excellence de sa vocation, les engagements qu'il a ajoutés à son baptême par son ordination; ce ver rongeur, ces remords de conscience, ne lui laissent aucun moment d'une vraie satisfaction. Un prêtre impur ne peut rentrer en lui-même qu'il n'aperçoive le désordre, la confusion, le sacrilège; quel état! La conscience est tellement agitée qu'on se déplaît partout; on ne peut plus se supporter soi-même, on est triste, rêveur; en vain chercherait-on à se dissiper : *Ambulat... querens requiem, et non invenit.* (Matth., XII.) La vie la plus variée n'ôte point le principe des remords qu'on éprouve, ils augmentent au pied des autels; on se voit avec peine seul devant son Dieu, le trouble se renouvelle à chaque solennité, les jours les plus saints ne sont pas un renouvellement de ferveur, mais un nouveau sujet d'inquié-

tude et d'amertume. On voit qu'on est obligé de chanter les louanges des saints, et que cependant on n'a nul droit à leur bonheur; la conscience dit assez qu'on est exclu de l'héritage céleste en suivant de funestes plaisirs. Celui qui vit dans une habitude criminelle est effrayé, consterné, dès qu'il apprend quelques morts subites. On ne peut penser dans cet état à sa fin dernière, qu'aussitôt l'idée d'une éternité malheureuse ne fasse trembler; on perd infailliblement la paix de l'âme, et souvent on perd sa réputation devant les hommes.

3° Le mépris et la confusion sont dès cette vie la juste punition d'une passion criminelle dans un ecclésiastique : *Turpitudinem et ignominiam congregat sibi, et opprobrium non delebitur.* (Prov., VI.) Le monde, toujours opposé à l'esprit de Jésus-Christ, se glorifie de quelques passions, de celle de l'ambition, de celle de la vengeance; le scandale n'est pas encore venu jusqu'à oser se glorifier du dérèglement des mœurs, et l'homme du monde s'en glorifiait-il, l'ecclésiastique est obligé d'en rougir. On se flatte peut-être d'ensevelir dans les ténèbres ses actions criminelles; mais il ne faut souvent qu'un geste, qu'une parole, qu'une assiduité un peu fréquente pour faire naître des soupçons; et du soupçon le monde passe bientôt jusqu'à un jugement.

Quel opprobre pour un ministre de l'Eglise, lorsqu'on découvre et lorsqu'on publie la perversité de ses mœurs! Il devient la fable de toute une ville, de toute une province, son nom est flétri, diffamé; on pourrait lui dire ce que saint Ambroise disait dans une pareille circonstance à une jeune personne dont une intrigue criminelle avait été rendue publique : Oseriez-vous, après cette faute, élever les yeux, oseriez-vous avoir un front superbe? *Aperi oculos si potes, erige frontem si audes.* Un ecclésiastique eût-il été estimé pour ses talents, pour son zèle, pour la bonté de son caractère, dès qu'on peut lui reprocher quelque faute contre les mœurs, cette tache, cette faute commise peut-être une seule fois, obscurcit pour toujours l'idée qu'on avait de lui, et on peut lui appliquer ces paroles que l'Ecriture applique à Salomon après sa chute : La faiblesse que vous avez eue vous a privé de toute cette gloire que vous avait conférée votre sagesse : *Dedisti maculam tuam in gloria tua.* (Eccli., XLVII.) Cette perte de la réputation est suivie d'un malheur plus grand, au jugement de la foi; une habitude criminelle suffit pour conduire un prêtre à la profanation des sacrements.

4° Les séculiers n'osent participer aux saints mystères, lorsqu'ils se sentent coupables de quelque passion; mais ne se trouve-t-il pas malheureusement des prêtres qui ont la témérité de monter à l'autel, quoique coupables devant Dieu de plusieurs fautes énormes. S'ils paraissent dans le tribunal de la pénitence, n'y apportent-ils pas un cœur double, ne sont-ils pas de faux pénitents qui s'approchent du sacrement

plutôt en figure, si je puis m'exprimer ainsi, qu'en réalité? A peine leur confession est-elle commencée qu'elle est finie; ils ne s'accusent que de quelques distractions dans la prière, de quelques mensonges légers, et ils cachent le poison secret qui est dans leur âme; ils se confessent, non pour se repentir, mais pour conserver encore quelque réputation aux yeux des hommes. Quel est le funeste effet de cette profanation? Leur cœur s'endurcit, rien ne les touche, l'insensibilité augmente à mesure qu'ils profanent les sacrements; les pécheurs du siècle sont émus d'une prédication, de l'appareil d'une solennité dans une église, ils font de salutaires réflexions si la mort leur enlève un parent, un ami; mais celui qui dans le sanctuaire est adonné à ses passions vit dans l'insensibilité pour son salut, insensibilité qui est jointe ou à l'incrédulité, ou à un secret désespoir.

5° Un ecclésiastique dont les mœurs ne sont pas pures, est souvent un incrédule. Paraît-il quelque nouveau livre contre la religion, il le lit en secret, il le dévore, il en retient tous les sophismes, pour tâcher de jouir d'un calme funeste dans l'état où il vit, car il ne pourrait étouffer totalement ses remords avec une foi vive. S'il dit la messe, s'il administre les sacrements, s'il les reçoit, ne doute-t-il pas de la vérité des mystères? du moins il s'efforce de ne rien croire; il traite la religion en politique, et gémit en secret d'être obligé par son état d'observer tout l'extérieur de la religion.

On ne croit plus à l'efficacité des sacrements, dès qu'on ne les reçoit plus que pour les profaner; la religion ne paraît plus qu'un préjugé, dès qu'on voit qu'on a tout à craindre, et rien à espérer dans l'état criminel où l'on vit. Ainsi Salomon s'éloigna-t-il du vrai Dieu dès qu'il devint l'esclave de ses passions; et dans ces derniers siècles, ce monarque, qui avait d'abord eu le titre de défenseur de la foi, aveuglé par un désir impur, cessa de reconnaître le chef de l'Eglise, et en prit lui-même le titre. Si Henri VIII eût été plus chaste, l'Angleterre serait peut-être encore soumise à l'Eglise. C'est ainsi que ceux qui se livrent à la perversité de leurs désirs chancellent bientôt, et sont incertains dans la foi. Il n'est pas possible, dit un impudique, que Dieu punisse d'une éternité de peines des faiblesses d'un moment; et en rejetant ce dogme de l'éternité, on rejette bientôt tous les autres points de la révélation. Enfin, celui qui conserve dans son cœur des flammes impures, eût-il le bonheur de persévérer dans la foi, perd souvent l'espérance de son salut. En santé, il désespère de se convertir, il désespère de son pardon à l'heure de la mort.

Celui qui vit dans des passions criminelles désespère d'abord de se convertir.

Il faut l'avouer; de tous les péchés, un des

plus difficiles à vaincre est celui de l'impureté; lorsqu'on en a contracté l'habitude, les actes réitérés forment des nœuds qu'on a de la peine à rompre: *le fort armé* (Luc., XI), c'est-à-dire l'attrait des plaisirs sensuels domine le cœur; il le captive, quoiqu'il n'impose aucune nécessité à ceux qui recourent à Dieu comme ils le doivent; mais les obstacles paraissent trop difficiles à vaincre pour qu'on pense sérieusement à rétracter ses habitudes. Saint Augustin n'avouait-il pas lui-même que le seul vice contre la pureté avait retardé sa conversion; il était déjà détrompé des erreurs des manichéens, il était désabusé des honneurs du siècle; mais l'idée d'être obligé de mener une vie chaste et de sévir continuellement contre des sens rebelles à la loi, était pour saint Augustin une pensée accablante. L'habitude d'un funeste plaisir devient comme une affection naturelle à laquelle on se porte toujours; on suit de plus en plus son penchant vicieux; si on a quelque velléité de se convertir, on ne combat pas assez pour surmonter l'habitude. Tombe-t-on malade? on ne se convertit pas toujours: l'idée d'un plaisir criminel se peint à l'esprit, quoique les membres soient déjà glacés. Les yeux s'élèvent-ils vers le crucifix? il semble qu'on aperçoit un juge irrité; l'effroi resserre le cœur, la confiance diminue à mesure que l'on a eu le malheur de vivre dans le funeste plaisir. C'est la remarque qu'avait faite l'Apôtre des Indes (52), dans ceux qu'il avait assistés à l'heure de la mort. Un ecclésiastique infracteur de la chasteté est plus porté au désespoir qu'un séculier à l'heure de la mort, parce que cet ecclésiastique a joint à ses passions criminelles l'habitude et la profanation des sacrements. Est-il donc frappé d'une maladie mortelle? les torrents d'iniquité le troublent; *Torrentes iniquitatis conturbaverunt me.* (Psal. XVII.) Le sang du juste qui a coulé tant de fois dans ses veines impures paraît rejaillir jusqu'au tribunal du souverain Juge pour demander vengeance de l'avoir criminellement répandu. Tant de chutes secrètes, tant de dettes à acquitter, ne font apercevoir l'heure de la mort qu'avec la plus vive crainte d'être si près de rendre ses comptes. Faut-il donc désespérer de son salut, si on a vécu dans un état criminel sous l'habit ecclésiastique? Loin de vous une telle conséquence.

Les funestes effets que je viens de vous exposer doivent exciter votre crainte, pour ne pas perdre la chasteté. Mais avez-vous eu le malheur de la perdre? Je ne viens pas, en vous inspirant la terreur, vous inspirer dans votre chute la défiance des miséricordes divines: *Non ut laqueum vobis injiciam.* (I Cor., VII.) Au contraire, si vous avez eu le malheur de tomber dans quelque faute contre la chasteté, rappelez-vous l'étendue des miséricordes divines, pour que le désespoir ne suive pas le trouble de votre

(52) *Lettres de saint François Xavier*, page 391. Ces lettres ont été imprimées en latin et en français à Tulle en 1682.

Âme. Dès que vous reconnaîtrez votre égarement, vous ne devez plus trembler en levant les yeux vers le ciel; le Dieu qui y habite est le Dieu de toute miséricorde. Espérez au Seigneur comme David, mais comme David faites pénitence. Le sévère Tertulien ne voulait pas que l'on réconciliât ceux qui étaient tombés dans le péché; mais il n'a pu effacer de l'Écriture ces paroles d'un Dieu Sauveur : Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs à la pénitence : *Non veni vocare justos, sed peccatores ad penitentiam.* (Matth., IX.) Paroles consolantes que vous devez souvent répéter au peuple, lorsque vous représentez les malheurs et le funeste état d'un pécheur qui vit dans des habitudes criminelles, afin qu'aucun ne puisse dire : Mon iniquité est trop grande pour obtenir le pardon : *Major est iniquitas mea, quam ut veniam merear.* (Gen., IX.)

Pour vous, ministres de l'Eglise, à qui s'adressent spécialement ces paroles de l'Apôtre : vous êtes les temples du Dieu vivant, *Templum Dei vivi.* (II Cor., VI.) Prenez garde de profaner vos corps par aucune action qui puissent déshonorer le temple vivant du Seigneur. Soyez purs, vous qui portez, non pas simplement comme les ministres de la loi ancienne, les vases du sanctuaire : *Mundamini qui fertis vasa Domini.* (Isa., LII.) Mais soyez purs, vous qui, dans la loi nouvelle, portez le corps même du Sauveur. L'Eglise, en reconnaissant le bienfait de l'incarnation, est comme étonnée qu'un Dieu se soit revêtu de notre nature; elle répète chaque jour dans un de ses cantiques : O Rédempteur des hommes, vous n'avez pas eu horreur du sein d'une vierge : *Tu non horruisti Virginis uterum.* Prenez garde que Jésus-Christ n'ait réellement en horreur votre cœur; et il en aurait horreur, s'il était infecté du péché des sens. Souvenez-vous que votre cœur est destiné par votre sacerdoce à être le tabernacle du Fils de Dieu : si vous avez été infidèle aux engagements de votre ordination, sortez promptement d'un état où vous ne pouvez exercer les fonctions sacrées du ministère. La dégradation d'un prêtre était autrefois la plus terrible censure : mais quelle dégradation que celle où vous met un péché secret devant Dieu, puisque vous ne pouvez dans cet état ni immoler l'Agneau sans tache, ni vous asseoir dans le tribunal de la pénitence, ni paraître dans la chaire de vérité, sans vous condamner vous-même. Revenant à Dieu, cherchez un ministre fidèle pour être le dépositaire de votre conscience : vous vous tromperiez vous-même, si vous cherchiez un ministre qui, par une indulgence criminelle, ne demanderait aucune épreuve après plusieurs rechutes. Celui qui revient à Dieu sincèrement s'éloigne de toute occasion prochaine du péché; il ne retourne plus dans cette maison, dans cette société où le cœur a pu se corrompre. Se convertir sincèrement, c'est même, pour un ministre de l'Eglise qui aurait le cœur faible et des penchants violents, s'interdire certaines fonctions du

zèle, qui demandent une âme pure et qui ne se laisse pas séduire aussi facilement par des objets dangereux que vous l'avez été. Le vrai zèle doit commencer par soi-même : que servirait-il de travailler à la conversion des autres, si on avait le malheur de se perdre?

Saint Augustin, revenu à Dieu, s'écriait : Beauté toujours ancienne, beauté toujours nouvelle, je vous ai trop tard aimée. Allumez sans cesse, à l'exemple de ce saint, dans votre cœur le feu de l'amour divin, afin que la passion n'y règne plus; conservez votre cœur et votre corps purs et sans tache; ressouvenez-vous que la chasteté est une vertu dont une seule infraction rend tout homme un objet d'anathème devant Dieu; ressouvenez-vous que, dans un ministre de l'Eglise, toute faute contre la chasteté est un sacrilège à cause de son ordination. Estimez donc la chasteté, puisqu'en perdant cette vertu vous perdriez le pouvoir d'exercer licitement les fonctions les plus importantes de votre ministère, la paix et le calme du cœur, toute estime et toute réputation devant les hommes; vous vous exposeriez à la profanation des sacrements; et, en persévérant dans cet état, vous tomberiez peut-être enfin dans l'incrédulité et le désespoir.

Combien un ministre de l'Eglise doit-il craindre de perdre la chasteté? Première réflexion qui vient d'être exposée dans la première partie de cette conférence. Quels moyens un ministre de l'Eglise doit-il prendre pour être fidèle au vœu de chasteté? Seconde réflexion et sujet de la seconde partie de cette exhortation.

SECONDE RÉFLEXION.

Personne ne sera couronné qu'il n'ait légitimement combattu. La vie de l'homme est exposée à des tentations fréquentes; mais Dieu ne commande rien d'impossible. On peut, dit saint Augustin, être aussi fidèle que les saints l'ont été : ils portaient le précieux trésor de la chasteté dans des vases d'argile; mais, fidèles à la grâce, ils ont triomphé des révoltes de la nature, et ils ont assujéti la chair à l'esprit. Ayez de la foi et, comme ces héros du christianisme, vous remporterez la victoire.

Quels sont les principaux moyens que vous propose l'esprit de religion pour conserver la chasteté? 1° Une vigilance continue sur vos sens; 2° la fuite des occasions; 3° la mortification du corps. Je reprends chacune de ces réflexions.

1° Premier moyen de conserver la chasteté : une vigilance continue sur soi-même. Veillez d'abord sur vos pensées. Les pensées déshonnêtes, dit saint Jérôme, sont autant de traits enflammés de l'ennemi. Ces pensées peuvent allumer en vous un feu impur et vous faire de profondes blessures. *Hæc sunt ignita diaboli jacula, quæ simul et vulnerant, et inflammant.* (S. HIER., ad Demet.) La chasteté n'exige pas seulement le renoncement aux actions criminelles, il faut veiller sur l'esprit et sur cette multitude de

pensées qui continuellement viennent frapper l'imagination; le désir même ne fût-il pas formé de suivre le funeste plaisir qui s'offre à l'esprit, cette complaisance dans une idée criminelle est par elle-même l'extinction de la charité; de là la nécessité d'avoir un prompt recours à Dieu dès qu'on reconnaît que l'esprit est assailli d'un objet séducteur; de là l'utilité d'un examen assidu sur les péchés intérieurs dont on pourrait être coupable. Ce serait tomber dans l'aveuglement que de ne se reprocher que des vices grossiers, pendant que des pensées lascives fixeraient l'imagination; je dis fixeraient volontairement et de propos délibéré, car il ne faut pas se troubler des pensées involontaires dès qu'on a soin de les rejeter : les plus grands saints, dans le fond des déserts, ont éprouvé ces funestes idées. Un saint Jérôme avouait qu'elles venaient l'assaillir : ses tentations augmentaient ses combats, et ses combats multipliaient ses triomphes. Ne vous découragez pas, la loi ne prescrit rien d'impossible, elle ne dit pas que celui-là est criminel qui a des pensées déshonnêtes; mais celui ou qui y donne occasion volontairement par sa faute, ou qui néglige d'y résister. Autant les tentations se multiplient-elles, autant pouvez-vous acquérir de nouveaux degrés de mérite. En veillant sur toutes vos pensées, veillez sur tous les mouvements de votre cœur; si la complaisance dans une mauvaise pensée est par elle-même illicite, un désir est encore plus grief, et pour vous préserver de ces pensées, de ces désirs contraires à la chasteté, veillez sur vos sens.

Veillez d'abord sur vos regards. J'ai fait un pacte avec mes yeux, disait Job, pour ne jamais m'arrêter à considérer une personne dont la jeunesse et le sexe pourraient m'enlever le précieux trésor de la chasteté : *Pepigi fœdus cum oculis meis ut ne cogitarem quidem de virgine.* (Job, XXXI.) L'œil est un des sens les plus dangereux, selon cette pensée du Sage : *Nequius oculo quid creatum est?* (Eccli., XXXI.) Quelle chute ne fit pas un David par des regards inconsiderés ! *Accidit ut surgeret David..... viditque mulierem..... tulit eam.....* (II Reg., XI.) La passion s'allume comme un feu, en regardant un objet séducteur; détournez donc votre vue de tout objet qui pourrait exciter en vous des passions funestes; il faudrait mieux arracher votre œil que de souffrir qu'il vous fût un objet de scandale. Celui qui regarde une beauté étrangère avec un mauvais désir a déjà commis le crime dans son cœur, dit le Fils de Dieu. (Matth., XXVIII.) Les regards que dictent l'honnêteté et la bienséance, et qui sont accompagnés d'une sévère modestie, peuvent être légitimes dans la société; mais les regards recherchés, affectés, accompagnés d'une trop grande sensibilité, doivent être proscrits. Que vos paupières, dit le Sage, dirigent vos pas, c'est-à-dire, que votre vue ne se répande pas inconsidérément sur tous les objets : *Oculi tui recta vi-*

deant, et palpebræ tuæ præcedant gressus tuos. (Prov., IV.)

En veillant sur vos regards, veillez aussi sur vos paroles, des discours libres, des paroles équivoques; des chansons licencieuses, sont des crimes dans des séculiers, et sont des sacrilèges dans des ministres des autels. Cette langue, si on ne la réprime, peut souiller tout le corps. *Lingua.... maculat totum corpus.* (Jac., III.) On perd peut-être autant d'âmes qu'il y a de personnes qui entendent ces discours capables de ternir la pureté du cœur. Ministres de l'Eglise, les paroles de vie et de salut doivent être sur vos lèvres. Si votre langue, qui ne devait proférer que des paroles de bénédiction, allume un feu que la sainteté de vos discours devrait éteindre, n'êtes-vous pas l'abomination de la désolation dans le lieu saint, et ne devez-vous pas rougir de la place que vous occupez dans le sanctuaire? L'oreille doit être aussi chaste que la langue; veillez non-seulement sur vos discours, mais aussi sur les conversations auxquelles vous assistez; il n'est pas permis d'écouter avec plaisir ce qu'il est défendu de proférer. Que vos oreilles, dit le Sage, soient donc comme environnées d'épines, pour que les traits de la volupté n'y puissent pénétrer : *Sepi aures tuas spinis, linguam nequam noli audire.* (Eccli., XXVIII.)

Veillez sur vos lectures; il ne peut jamais être permis de lire des livres contre les mœurs, cette lecture est défendue par le droit naturel et divin; c'est prendre un poison dangereux que de s'arrêter à ces ouvrages où on ne remarque que l'intrigue, la passion, l'attrait pour la volupté; combien de ces lectures ont-elles perdu d'âmes, et en perdent tous les jours? Elles apprennent le mal, elles y font penser; elles portent à l'esprit mille idées dangereuses, elles sont le principe des désirs criminels, enfin, elles corrompent tout le cœur. N'avez-vous peut-être pas déjà fait une triste expérience dans le temps de votre jeunesse, et pendant le cours de vos études, de cette liberté à lire ces livres qui, en fascinant les yeux, vous anollissent le cœur? Que vos yeux versent des larmes sur ces lectures indiscretes. On ne peut, dit le Sage, marcher sur des charbons ardents sans se brûler la plante des pieds : *Nunquid potest homo ambulare super prunas, et non comburantur plantæ ejus?* (Prov., VI.) De même, peut-on faire une lecture où est retracée toute l'idée d'un funeste plaisir, sans que l'imagination ne s'en occupe? Avant que sainte Thérèse s'élevât aux voies de la perfection, combien n'avouait-elle pas qu'elle avait couru de dangers par la lecture de ces poésies et de ces romans? Brûlez plutôt ces écrits dangereux, loin de les multiplier dans votre bibliothèque. Funeste trésor que le recueil de ces auteurs dangereux dont on recherche avec empressement les pernicieuses productions; funeste héritage que la multiplicité de ces livres qu'on laisse en expirant à une famille, et qui, lorsqu'on sera descendu dans le tom-

beau, feront perdre l'innocence à ceux qui vous survivront, peut-être autant de fois qu'ils auront la témérité de les lire.

Vigilance sur vos lectures, sur vos discours, sur vos regards, sur vos pensées, premier moyen pour conserver la chasteté; la fuite des occasions dangereuses, second moyen de rendre votre vie pure et chaste.

2^e Si vous voulez être chaste, fuyez toute occasion de perdre la chasteté, car celui-là périra qui cherche le péril : *Qui amat periculum, in illo peribit.* (Eccli., III.) Fuyez d'abord l'oisiveté; elle est, dit le Sage, la source de tout mal : *Multam malitiam docuit otiositas.* (Eccli., XXXIII.) La paresse conduit infailliblement à l'impureté; dans l'inaction, l'esprit se repaît d'idées criminelles, de désirs impurs; le travail distrait l'esprit, et fait diversion à l'impression des sens. Saint Jérôme, dans les conseils qu'il donne à Népotien, insiste surtout sur la nécessité du travail, pour résister plus facilement aux tentations contre la pureté : *Semper te diabolus inveniat occupatum.* Un jeune solitaire étant assailli de pensées dangereuses, demanda conseil à un ancien Père du désert, qui lui imposa de pénibles et continuels travaux; le jeune solitaire obéit, et bientôt les tentations s'évanouirent et se dissipèrent. Son sage directeur lui ayant demandé si les tentations dont il se plaignait produisaient toujours en lui de fâcheuses impressions : Comment, répondit-il, aurais-je le temps d'être tenté, puisque je n'ai pas le temps de respirer? *Vivere non licet, quomodo libeat fornicari?* Ministres de l'Eglise, apprenez de cet exemple à être toujours occupés; si vous ne pouvez vous appliquer longtemps à l'étude, faites succéder aux occupations de l'esprit, un travail, honnête et modéré, qui exerce le corps. D'anciens canons (53) conseillent le travail des mains, même aux ministres de l'Eglise. Toutefois, le travail de l'esprit est encore plus conforme à la vocation ecclésiastique. L'étude de l'Ecriture sainte, des cas de conscience, de la discipline de l'Eglise; la préparation nécessaire pour annoncer la parole divine, la visite des malades, la récitation de l'office, le temps destiné aux exercices de piété, comme à la lecture et à l'oraison, la visite des écoles, l'instruction des enfants, l'ornement des temples, l'assiduité dans le tribunal de la pénitence, des entretiens nécessaires, pour réconcilier des cœurs aigris; que d'objets d'occupation pour un ministre qui a l'esprit de sa vocation ! Un travail assidu et réglé est comme le gardien de la chasteté. En fuyant l'oisiveté, évitez encore une autre occasion souvent dangereuse à l'innocence, des conversations trop prolongées avec des personnes d'un sexe différent.

Un ecclésiastique ne vit pas dans une profonde retraite comme un anachorète; son ministère l'oblige à paraître fréquemment

dans le monde; des personnes d'un sexe différent ont recours à lui pour les diriger dans les voies de la piété; mais plus son ministère l'expose aux conversations du siècle, plus il doit veiller sur lui-même, afin de s'interdire toute familiarité avec les personnes pour qui il éprouverait un penchant secret, une amitié trop sensible; il doit renoncer à toute entrevue où le cœur serait ému et attendri. Pourquoi, dit saint Jérôme, (Ep., XLVII) fréquenter cette maison où il faut nécessairement, ou vaincre, ou périr. Il y a des ministres à qui le tribunal de la pénitence peut être d'un grand péril; combien qui, sous prétexte de direction, ne deviennent plus que les confidents des personnes qu'ils dirigent? Peu à peu la passion se forme dans ces entretiens que le zèle paraissait avoir inspirés. Dès que vous remarquez qu'on ne considère en vous que l'homme et non le ministre du Très-Haut, ce n'est plus l'esprit de religion qui conduit à vous cette âme, c'est un attachement trop sensible, c'est une prédilection spéciale qu'il faut prévenir ou arrêter par un éloignement total. Prenez garde de tomber en paraissant vouloir relever les autres. Veillez sur vous-même, afin qu'un ministère aussi saint que celui que vous exercez ne soit point profané par une amitié trop sensible. Que vos entretiens hors du tribunal soient les plus rares que vous pourrez, qu'ils soient toujours accompagnés d'une grande circonspection et d'une grande modestie; exigez même au tribunal de la pénitence la brièveté dans le récit des fautes; les confessions de ces personnes adonnées aux exercices de piété doivent d'autant moins se prolonger qu'elles sont plus fréquentes. Evitez tout zèle indiscret dans les exercices du ministère, afin que l'ange de ténèbres ne se déguise pas en ange de lumière, et que vous ne vous perdiez en vous proposant de travailler au salut des autres.

Un autre danger à éviter est celui qui ne se pallie que trop souvent du prétexte de la parenté, de la société, d'un commerce honnête dans la vie civile, et plus souvent du gouvernement de sa maison. On s'expose, malgré la sévérité des canons, malgré les remords de sa conscience, à vivre habituellement dans le même domicile qu'une personne dont la seule vue n'excite que trop souvent de funestes idées du vice. On n'a point, dit-on, de mauvaises intentions : malheur, ajoute-t-on, à ceux qui jugeraient mal : mais, répond saint Augustin, vous n'avez ni plus de force que David, ni plus de sagesse que Salomon : *Nec David fortior, nec Salomon potes esse sapientior.* Pratiquez le conseil que l'Apôtre donnait à son disciple Timothée : *Adolescentiores viduas devita.* (I Tim., V.) Evitez ces personnes dont la jeunesse et l'agrément peuvent ternir la pureté de votre âme, ou répandre des nuages sur la pureté de vos mœurs. Fussiez-vous chaste,

(53) Le Père Thomassin (*Discipline de l'Eglise*) a cinq chapitres sur cet article. (Tome III, édition de 1725.)

dit saint Bernard, vous donnez lieu à mes soupçons : *Esto ut sis (contineas), sed ego suspitione non careo*. Éloignez de vous cette personne, ne l'introduisez pas dans votre maison, si vous ne voulez pas donner du scandale aux fidèles, et déshonorer le sanctuaire : *Si non vis scandalizare Ecclesiam, ejice feminam*. Rappelez-vous l'exemple de saint Augustin : il ne voulait pas même que sa sœur, quoique veuve, quoique d'une vertu exemplaire, habitât avec lui ; et quelle était la raison de ce saint docteur ? celle que dicte la prudence et la circonspection ; celles qui seront avec ma sœur, ou qui viendront la voir, disait saint Augustin, ne sont point mes sœurs : *Quæ cum sorore mea sunt, sorores meæ non sunt*. On n'est chaste qu'autant qu'on évite toutes les occasions de perdre la chasteté.

Un troisième écueil qu'il faut fuir avec soin, c'est l'intempérance dans les repas. Prenez garde, dit Jésus-Christ, que vos cœurs ne soient appesantis par aucun excès, lorsque vous donnez au corps la nourriture qui lui est nécessaire : *Attendite vobis, ne forte graventur corda vestra in crapula et ebrietate*. (Luc., XXI.) Que tout ecclésiastique, de quelque dignité qu'il soit, dit le concile d'Aquilée, évite les repas somptueux des séculiers : *Convivia laicorum debent clerici, in quocunque gradu constituti, devitare ac fugere*. Saint Ambroise donnait le même avis à saint Augustin : Ne cherchez jamais les tables des personnes du siècle, et surtout des grands du monde, et même lorsqu'ils vous invitent, rendez-vous très-rarement à leurs invitations : *Convivia tibi vitanda sunt sæcularium, et maxime eorum qui honoribus tument, nunquam petentes, raro accipiamus rogati*. Que ne doit pas craindre, par rapport à la chasteté, un ecclésiastique qui veut satisfaire sa sensualité par les vins les plus exquis et les plus rares, par l'usage des liqueurs les plus capables d'augmenter les révoltes de la nature ? Cet excès dans les repas, dit le Sage, est la source des passions les plus ignominieuses : *luxuriosa res, vinum*. Saint Jérôme assure que, dès qu'on ne pratique pas la sobriété, on devient bientôt l'esclave de ses sens : *Venter mero et cibis exæstuans, despumat in libidines*. Demandez à Dieu, comme l'Ecclésiastique, l'esprit de sobriété, si vous voulez conserver l'esprit de chasteté : *Aufer a me ventris concupiscentiam*. (Eccli., XXIII.) Que certaines solennités auxquelles vous vous rassemblez dans le même presbytère ne deviennent pas des jours de dissolution par l'esprit d'intempérance et d'immortification ; ne rassemblez, dans ces jours où vous célébrez la pénitence des saints, que des ecclésiastiques sobres et édifiants ; vous profaneriez ces solennités, si vous vous livriez à une joie toute sensuelle et toute profane. *O infelix illa hora*, dit saint Bernard, *infelix mensa et buccella ! o sacerdos ! quando sedens ad latam mensam incipias gaudere et oblivisci laborum tuorum*. Votre palais, continue le même saint docteur, est flatté par la diversité des mets ;

mais ces repas trop prolongés allument en vous le feu de la concupiscence : *Mille species salsamentorum palatum quidem delectant, sed libidinem accendunt*. L'esprit de charité, de société, de concorde, vous porte-t-il à donner quelques agapes à ceux auxquels vous êtes associés par le même sacerdoce ? que votre modestie éclate dans ces repas, que la prière les précède, que l'intempérance en soit bannie.

Pour conserver la chasteté, joignez à l'esprit de vigilance sur vous-même, et à la fuite des occasions, la mortification du corps avec l'assiduité à la prière ; troisième et dernière réflexion.

3^e Pour sauver son âme, il faut mortifier son corps : Voilà le sens de cette maxime de Jésus-Christ : *Qui odit animam suam in hoc mundo, in vitam æternam custodit eam*. (Joan., XII.) Tous les saints ont eu un zèle ardent pour pratiquer une vie mortifié, pénitente. Je châtie mon corps, dit l'Apôtre, et je le réduis en servitude, de peur qu'après avoir prêché et instruit les peuples, je ne sois moi-même un objet d'anathème : *Castigo corpus meum, et in servitutem redigo, ne, cum aliis prædicaverim, reprobus efficiar*. (I Cor., IX.) La grâce a porté même quelquefois des saints à des mortifications qui sont au-dessus des règles ordinaires. Un saint Benoît triomphe de la volupté en perçant sa chair par des épines ; un saint Bernard éteint un feu qu'il sent s'allumer au dedans de lui-même, en s'exposant au froid d'une eau presque glacée ; un saint François se fait une espèce de tombeau dans la neige pour combattre les révoltes des sens ; un saint Thomas d'Aquin prend un tison allumé pour éloigner un objet séducteur ; un saint Martinien aime mieux éprouver la douleur du feu que d'éprouver un feu profane. Dans ces exemples qui sont au-dessus de votre faiblesse, apprenez l'attention que vous devez avoir pour mortifier votre corps. Pourquoi les fondateurs d'ordres ont-ils prescrit à leurs disciples des abstinences rigoureuses, des jeûnes fréquents, des veilles, des couches dures ? Pour conserver la chasteté ; et sans parler de la mortification des religieux, quelle a été celle du saint archevêque de Milan, que Dieu a suscité dans les derniers siècles pour confondre la délicatesse, la sensualité, l'immortification de ces ecclésiastiques qui veulent être couchés mollement, nourris délicatement. Saint Charles, sous la pourpre romaine, pratiquait toute la mortification des habitants des déserts ; il vivait souvent de pain et d'eau ; il affligeait son corps afin que la chair fût toujours soumise à l'âme. On ne peut, dit Jésus-Christ, se préserver des traits de l'esprit impur, sans les rigueurs de la pénitence. *Hoc autem genus non ejicitur nisi per orationem et jejunium*. (Matth., XVII.)

Remarquez que Jésus-Christ recommande dans ces paroles de joindre l'raison à la mortification du corps. Élevez votre cœur vers le Seigneur, dès que vous vous apercevez de la tentation ; dites comme les Apôtres : Sauvez-nous, ô Dieu des miséricordes, car

nous sommes prêts à périr : *Domine, salva nos, perimus.* (Matth., VIII.) Dieu, dit le concile de Trente, après saint Augustin, ne commande rien d'impossible ; ce que vous ne pouvez par vous-même, vous le pouvez avec le secours de la grâce, qui ne sera pas refusée à vos justes demandes ; demandez la chasteté, et vous l'obtiendrez. Humiliez-vous sous la main toute-puissante du Seigneur, et espérez en lui ; il vous soutiendra dans vos combats, pourvu que de votre côté vous vous rappeliez souvent le souvenir de sa présence ; soyez chastes pour édifier les peuples, pour être utiles à l'Eglise ; mais sur-tout pour assurer votre prédestination. *Ceignez vos reins* (Luc., XII) ; c'est-à-dire, que vos sens soient purs pour être de fidèles dispensateurs des saints mystères. Veillez sur vous-mêmes, fuyez les occasions de la tentation, mortifiez votre corps, trois moyens pour conserver la chasteté. Cette vertu exige des combats, des victoires sur soi-même ; mais ceux qui se font violence sont assurés de l'éternité bienheureuse.

CONFÉRENCE IV.

EXHORTATION SUR LA CÉLÉBRATION DU SAINT SACRIFICE.

Mortem Domini annuntiabitur donec veniat. (I Cor., XI.)

Vous annonçerez la mort du Seigneur jusqu'au jour de son avènement.

Que votre pouvoir est grand, ministres du Seigneur ! c'est à vous à offrir le plus auguste, le plus saint de tous les sacrifices : c'est à vous à renouveler le mystère des souffrances d'un Dieu, et à appliquer aux peuples, par le sacrifice de la messe, les mérites infinis du sacrifice de la croix. Que ce pouvoir est sublime ! Les esprits célestes ne peuvent qu'adorer le corps et le sang de Jésus-Christ, les prêtres de la loi nouvelle, de la loi de grâce, peuvent offrir et consacrer ce corps et ce sang adorable. Ministres du Très-Haut, détachez-vous de toute idée de grandeur humaine ; pénétrez-vous de l'excellence du pouvoir dont vous êtes revêtus ; soyez des ministres saints, des ministres irréprochables, puisque vous êtes chargés d'immoler la victime la plus sainte. Il était dit dans l'ancienne loi : les ministres du Seigneur pleureront entre le vestibule et l'autel : *Inter vestibulum et altare plorabunt sacerdotes.* (Joel, II.) Mais dans la loi nouvelle, ceux que Dieu appelle au sanctuaire sont chargés de renouveler le sacrifice même de la mort du Fils de Dieu : *Faites ceci en mémoire de moi.* (Luc., XXII.) Voici un des grands devoirs des prêtres de la loi de grâce, c'est d'offrir le sacrifice de l'Agneau sans tache ; il faut souvent monter à l'autel ; mais il faut l'offrir en ministre convaincu, persuadé, frappé de la sainteté de son ministère. Quel sujet plus important pour une exhortation ecclésiastique que la célébration du saint sacrifice ! Entre les ministres du Seigneur, les uns offrent trop rarement l'auguste sacrifice de la messe ; les autres, en offrant souvent le saint sacrifice de la messe, ne l'offrent pas assez dignement : j'oppose

à ces deux abus les deux réflexions suivantes :

Un prêtre doit avoir un saint zèle pour célébrer souvent le saint sacrifice.

Quelles dispositions exige la célébration du saint sacrifice ?

Célébrez souvent, ministres du Seigneur, mais célébrez toujours saintement : voilà tout le dessein de cette conférence.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Je fonde le zèle d'un prêtre pour la célébration fréquente du saint sacrifice, 1° sur la gloire infinie que rend à Dieu ce sacrifice, et sur les fruits abondants que renferme ce sacrifice pour le salut des peuples ; 2° sur la fidélité qu'un prêtre doit avoir de répondre à sa vocation et au sacerdoce ; 3° sur la pratique presque universelle des saints qui se sont sanctifiés dans le sacerdoce. Je reprends :

1° Qu'est-ce que le sacrifice de la messe ? C'est l'acte de la religion qui peut le plus parfaitement honorer la majesté divine. C'est le Fils bien-aimé du Père éternel qui s'offre à son Père, c'est une victime pure, sainte et sans tache, que le prêtre visible offre à l'autel, victime d'un prix infini et dont l'oblation est au-dessus de toutes les louanges que les esprits célestes rendent dans les cieux à l'Etre éternel. Par le sacrifice de la messe Dieu est peut être honorée, autant que la grandeur de son être peut être honorée. Les martyrs en s'offrant aux tourments ; les solitaires, en consacrant leurs corps à la pénitence, offraient à Dieu leur existence, leur vie, leurs jours ; mais ces sacrifices ne sont que les sacrifices de la créature, qui ne sont pas à comparer avec le sacrifice qui s'offre sur nos autels. Le sacrifice de la messe est essentiellement parfait, parce qu'il est l'oblation d'un Dieu revêtu de notre nature : telle est l'élévation de la loi nouvelle au-dessus de la loi ancienne ; dans la loi ancienne on ne pouvait offrir que des sacrifices imparfaits, mais dans la loi de grâce on offre celui même au nom duquel *tout genou*, dit saint Paul, *doit fléchir dans le ciel, sur la terre et dans les enfers.* (Philip., II.) Ministres de l'Eglise, voulez-vous que Dieu soit adoré parfaitement ? offrez souvent le sacrifice de la loi nouvelle. La gloire de Dieu et la charité pour le prochain vous y engagent également.

Le sacrifice de la messe est le même sacrifice que celui de la croix, il renferme donc les plus grandes grâces pour les pécheurs. Ministres du Seigneur, voilà un moyen toujours présent pour désarmer la colère du ciel contre les crimes qui souillent la terre ; Dieu est offensé à chaque instant, et à chaque instant la victime sainte doit être offerte pour les péchés du peuple. S'il n'y avait point de prêtre qui montât à l'autel, le peuple ne tomberait-il pas, ou dans l'insensibilité pour la religion, ou dans une espèce d'endurcissement ? Revêtez-vous donc de l'esprit de justice ; allez offrir la victime sainte, le ciel ouvrira, les bénédic-

tions du Très-Haut descendront sur la terre ; c'est Jésus-Christ qui a répandu son sang sur le Calvaire, et qui de nouveau va appliquer ce même sang à ceux pour qui vous l'offrez. Quel malheur pour les peuples que les dernières hérésies ont séduits ! ils sont sans sacrifice, sans victime ; mais quel malheur pour les peuples, lorsque les prêtres qui sont chargés de veiller sur leur salut passent presque des mois entiers sans offrir le sacrifice ! La célébration de ce sacrifice ne remet pas, il est vrai, immédiatement la coupe du péché ; mais il obtient des grâces qui disposent le pécheur à détester le péché et à rentrer en grâce ; il obtient, par voie d'impétration, la conversion de ceux qui suivent l'égarement de leurs passions. O vous qui avez du zèle pour le salut des âmes, qui annoncez la parole de Dieu, ne vous retirez pas du saint autel ; votre prédication, votre instruction n'auront peut-être d'effet qu'autant que vous offrirez le saint sacrifice. Combien de pécheurs qui, pendant la messe que vous célébrerez, s'humilieront, demanderont miséricorde et l'obtiendront ? Combien de fidèles qui, en entrant dans le temple, et qui, voyant que le sacrifice de la messe va s'offrir, y pourront assister avec fruit et y gémir de leurs faiblesses ; ils s'écritont dans la douleur dont ils seront pénétrés : *O vous qui êtes mort pour moi, ayez pitié de moi.* Comme le publicain, en sortant du temple, ils s'en retourneront justifiés.

Si ceux qui sont honorés du sacerdoce ne sont pas zélés pour offrir le saint sacrifice, l'esprit de foi ne se ralentira-t-il pas parmi les peuples ? Croiront-ils que ce sacrifice est d'un prix infini, lorsqu'ils verront que les prêtres ne montent pas à l'autel ? Vous offrez le saint sacrifice, dites-vous, aux jours solennels ; mais pourquoi vous borner aux seuls jours les plus augustes de la religion ? La piété des fidèles n'a-t-elle pas besoin d'être soutenue pendant les autres jours ? Le sacrifice n'est-il pas utile en tout temps aux vivants et aux morts ? Pourquoi négliger de l'offrir ? Est-ce l'esprit de Dieu qui vous porte à cet éloignement de la célébration ? N'est-ce pas plutôt un certain esprit de relâchement ? Soyez plus fidèles à votre vocation et vous célébrerez plus souvent ; l'auguste caractère du sacerdoce dont vous êtes revêtus vous engage à la célébration fréquente : seconde réflexion.

2° Que vous dit la foi ? que vous êtes honorés d'un grand pouvoir et que ce pouvoir ne vous est confié que pour la gloire de Dieu et le salut des peuples ; cependant ce pouvoir est presque sans exercice, votre négligence, votre insensibilité, votre dissipation, voilà les sources de cet éloignement qu'ont tant de ministres pour remplir un des grands devoirs du sacerdoce ; le sacrifice de la messe est un sacrifice d'adoration, un sacrifice de propitiation, un sacrifice d'actions de grâces, un sacrifice d'impétration ; vous manquez sans empêchement légitime de l'offrir ? Dieu cesse, autant qu'il est en vous, d'être honoré parfaitement ; le peuple est

privé de la souveraine médiation qu'il peut avoir ; les dons de Dieu sont suspendus, et les bienfaits qu'on a reçus ne sont plus suivis d'actions de grâces. Dans cette insensibilité pour offrir le saint sacrifice, ne dites plus aux peuples qu'il est salutaire d'assister au saint sacrifice, car le peuple pourrait vous répondre que, s'il est si utile et si salutaire ce saint sacrifice, vous devez l'offrir. Dans cet éloignement de l'autel, vous vous applaudissez peut-être à vous-même comme le pharisien, peut-être même condamnez-vous ceux qui offrent le saint sacrifice plus souvent que vous ; mais en ne faisant aucune fonction de votre sacerdoce, comment vivez-vous ? Votre foi n'est-elle pas languissante ? votre espérance n'est-elle pas comme suspendue par les remords qui vous agitent ? Votre amour n'est-il pas presque éteint, ou plutôt quelque amour profane ne règne-t-il pas dans un cœur qui ne devrait brûler que de l'amour de Dieu ? Un prêtre peu sensible à l'excellence de son ministère demande où est la loi d'offrir souvent le sacrifice de la messe ? Indépendamment de l'avis que donne le concile de Trente aux premiers pasteurs, de veiller pour que les prêtres offrent souvent le saint sacrifice : *Curet episcopus, ut sacerdotes saltem diebus Dominicis et festis solemmibus missas celebrent.* (Sess. xxiv, ch. 14.) Je dis que ce zèle pour la célébration des saints mystères vous est prescrit par l'auguste caractère dont vous avez été revêtu au jour de votre ordination.

Une âme chrétienne dans le monde ne demande pas où est la loi d'assister tous les jours au saint sacrifice ; elle vient avec empressement dans le temple, malgré ses occupations, pour assister le plus souvent qu'elle peut au saint sacrifice et en recueillir les fruits qu'il renferme. Prêtres insensibles au pouvoir que vous avez, cet exemple de ferveur condamne votre peu de foi et votre langueur. Dans ces jours de retraite qui précéderont votre sacerdoce, vous n'avez pas eu dessein de vous éloigner de l'autel et de n'offrir que rarement le saint sacrifice ; au contraire, vous excitiez en vous un zèle ardent pour immoler le plus souvent que vous pourriez la victime sainte ; dans ces moments heureux vous étiez pénétrés de cette pensée d'un grand saint (le vénérable Bède), que celui qui manque à offrir le saint sacrifice, par négligence, prive la sainte Trinité du culte souverain, prive les fidèles du secours de la rédemption, et regarde le bonheur éternel de ces âmes prédestinées qui ne sont pas encore assez pures pour posséder le Dieu des vertus. Toutes ces idées que donne une foi éclairée se sont évanouies dans le commerce du monde ; et en cessant d'offrir le saint sacrifice, vous avez peut-être cessé de croire à la vertu du sacrifice : en effet, que votre foi sur le sacrifice soit vive et animée, et elle opérera en vous les mêmes effets qu'elle a produits sur l'esprit et le cœur de tant de saints prêtres qui montent souvent et dignement à l'autel.

Un prêtre zélé pour la gloire de Dieu,

animé de son esprit, peut-il omettre habituellement un sacrifice qui peut obtenir la sanctification des peuples, la paix de l'Eglise, le salut des vivants et des morts, et qui est comme le canal et la source des grâces que Dieu avait dessein de communiquer à son Eglise, en l'élevant au sacerdoce? Jésus-Christ vous a dit expressément : *Faites ceci en mémoire de moi* (Luc., XXIII); ces paroles sont claires et précises; suivez l'intention de Jésus-Christ, en répandant souvent sur les autels le sang du juste par excellence.

On objecte contre la célébration fréquente, qu'on a un cercle d'affaires qui occupent; j'ai un procès à terminer, des biens à régir: *Villam emi, juga boum emi quinque*. (Luc., XIV.) Mais au jour de votre entrée dans le sanctuaire, ne vous étiez-vous pas comme séparés de cette multitude d'affaires séculières qui emportent tout votre temps? N'aviez-vous pas dit avec le Prophète : *Seigneur, vous êtes mon partage, et le Dieu de mon héritage*. (Psal. XV.) Ayez moins de cupidité, moins d'ambition, et vous aurez moins d'affaires, et vous aurez plus de temps pour célébrer souvent et avec plus de recueillement.

Saint Paul disait aux premiers fidèles : Mes frères, ne recevez pas en vain les grâces de Dieu, connaissez-en le prix, faites-les valoir : *Exhortamur ne in vacuum gratiam Dei recipiatis*. (II Cor., VI.) Prêtres de la loi nouvelle, considérez le don de Dieu qui est en vous, et que vous avez reçu pour l'utilité des peuples. N'enfouissez pas, si j'ose m'exprimer ainsi, un talent aussi grand, aussi sublime : Dieu ne vous a revêtu de l'auguste pouvoir d'offrir un sacrifice pur et sans tache que pour que vous soyez souvent les médiateurs des peuples. Vous ne devez point avoir de désir plus ardent dès le moment de votre réveil que d'aller offrir ce sacrifice, par lequel les pénitents obtiennent la rémission des peines dues à leurs péchés, et les pécheurs, le don de leur conversion.

Que votre unique douleur, disait saint Chrysostome aux premiers fidèles, soit d'être privés de la participation à la table sainte : les ministres de la parole divine répètent dans la chair de vérité ces paroles pour réveiller l'insensibilité des peuples pour la sainte communion. On peut également les adresser à ceux qui, honorés du caractère auguste du sacerdoce, ne montent que rarement à l'autel; que votre unique douleur, si vous avez une foi vive et animée, ministres de Jésus-Christ, soit d'être privés de la célébration des saints mystères. Une des plus grandes peines qu'impose l'Eglise à ses ministres, c'est de les suspendre de l'exercice des saints ordres; pourquoi vous déterminer de vous-mêmes à cette séparation de l'autel? Combien d'âmes chrétiennes qui s'élèveront au jour du jugement contre la tiédeur de tant de prêtres qui ne célèbrent que rarement les saints mystères? Des fidèles remplis de l'esprit du christianisme (qui, au

milieu du monde, vivent sans participer à l'esprit du monde,) viennent recevoir souvent et avec une sainte ardeur le corps de Jésus-Christ, et ceux qui par leur vocation au sacerdoce sont obligés de consacrer ce corps adorable redoutent peut-être les solennités de l'Eglise, parce qu'ils sont obligés d'offrir à ces jours le sacrifice auquel les fidèles doivent assister; quelle indifférence pour Jésus-Christ, quelle tache pour le sanctuaire, quel sujet de larmes pour l'épouse d'un Dieu revêtu de notre nature, et caché par amour pour les hommes dans nos tabernacles!

Pour se disculper de l'oblation peu fréquente du saint sacrifice, les prêtres sur qui l'amour du monde fait plus d'impression que l'amour de Jésus-Christ, forment les mêmes objections que les personnes du siècle ont coutume d'opposer à la fréquente communion : Ce sacrifice, disent-ils, est trop grand, trop saint, trop auguste, pour l'offrir souvent; mais cette humilité n'est qu'une fausse humilité. Jésus-Christ vous a dit d'offrir son corps et son sang : *Hoc facite in meam commemorationem*. (I Cor., XI.) L'Apôtre ajoute que vous devez annoncer la mort du Fils de Dieu : *Mortem Domini annuntiabitis*. La vraie humilité consiste à vous purifier, et ensuite à entrer dans l'esprit de Jésus-Christ et à faire usage du pouvoir qui vous a été confié; il n'y a point d'illusion à suivre la conduite commune et ordinaire des saints. La grandeur, l'excellence du sacerdoce les pénétrait d'humilité, mais ils joignaient à ce sentiment une confiance parfaite, un amour vif et actif; ils répondaient au caractère dont ils étaient honorés par une sainte ardeur pour offrir souvent les saints mystères.

La pratique des saints qui ont été revêtus du sacerdoce doit vous déterminer à la célébration fréquente : troisième motif.

3^e Quel zèle les ministres de l'Eglise n'ont-ils pas eu dans la ferveur du christianisme, pour offrir l'auguste sacrifice? Jésus-Christ avait dit à ses apôtres la veille de sa passion, *faites ceci en mémoire de moi*. Les apôtres pratiquèrent et établirent la réitération du sacrifice dans toutes les églises qu'ils fondaient. *J'immole tous les jours au vrai Dieu*, disait saint André (Brev. Rom.), *non le sang de vils animaux, mais l'Agneau sans tache*. Les persécutions ne ralentirent pas ce zèle pour la célébration des saints mystères; la crainte des persécuteurs n'empêchait pas les ministres de Jésus-Christ de renouveler aux fidèles un sacrifice qui était leur soutien, leur consolation, l'objet de leur foi et de leur adoration. Quel exemple pour ceux que Dieu appelle actuellement à son sanctuaire! Vous qui au jour de votre ordination avez reçu l'onction sainte, vous n'êtes plus menacés du glaive, si vous offrez les saints mystères; vous vivez dans un royaume catholique, sous un prince chrétien; vous n'êtes pas obligés d'aller célébrer dans des grottes, dans des souterrains, pour prévenir la vigilance d'un persécuteur qui blasphémait ce qu'il ignorait. Des temples sont élevés de

toutes parts, les autels sont multipliés; un peuple rempli de religion vous attend; il désirerait assister au sacrifice; répondez à ce zèle en montant à l'autel.

Les saints prêtres célébraient souvent; parcourez leur histoire, et vous serez bientôt convaincus du zèle qu'ils avaient pour l'oblation fréquente des saints mystères: en vain objecteriez-vous l'exemple d'un saint Jérôme, qui n'osait monter à l'autel; cet exemple est une conduite particulière que l'Eglise ne propose pas comme un objet d'imitation: il y a eu des saints qui ont passé plusieurs jours sans prendre de nourriture corporelle, vous n'êtes pas tentés d'imiter leur exemple; ce serait une illusion que de s'arrêter à une conduite extraordinaire, et que de ne pas suivre les exemples communs des saints.

Saint Ambroise célébrait tous les jours, malgré ses grandes occupations; un saint Norbert offrait même deux fois par jour le saint sacrifice, parce que l'Eglise permettait alors au même ministre de réitérer dans le même jour l'oblation des saints mystères, pour satisfaire la dévotion des peuples. Saint Bernard, qui vivait du même temps que saint Norbert, avait tant de zèle pour offrir le saint sacrifice, qu'un des grands miracles rapportés dans la vie de ce saint abbé (la conversion de Guillaume, duc d'Aquitaine) fut opérée pendant la célébration des saints mystères. Un saint Vincent Ferrier, qui fut l'apôtre d'une des grandes provinces de ce royaume, célébrait chaque jour solennellement le saint sacrifice de la messe, avant de distribuer au peuple le pain de la parole divine. Un pieux religieux de Cluny, étant à l'article de la mort, pour se rassurer contre la terreur des jugements de Dieu, mettait sa confiance dans le nombre de messes qu'il avait célébrées, espérant obtenir miséricorde de Jésus-Christ, qu'il avait tant de fois immolé à l'autel.

Dans les siècles modernes, ceux que Dieu a donnés au clergé pour modèles, comme un saint Charles, un saint François de Sales, un saint Gaëtan, un saint Philippe de Néri, un saint Vincent de Paul, avaient un zèle ardent pour la célébration fréquente des saints mystères. Un saint Gaëtan entreprit un voyage à Rome pour persuader à un célèbre cardinal (54) de célébrer souvent, malgré ses occupations; un saint Philippe de Néri passait tous les jours un temps considérable à l'autel; un saint Vincent de Paul offrait tous les jours la victime sainte et conseillait la même pratique à ses disciples: un saint André Avelin consumma presque à l'autel le sacrifice de sa vie, de même que le pieux cardinal de Bérulle, qui dans le siècle dernier fut révérend de la France, et qui, pour ne pas manquer de célébrer tous les jours,

eût renoncé plutôt à tous les honneurs de l'Eglise.

Aux exemples des saints joignez leurs conseils et leurs instructions, pour persuader aux ministres de célébrer fréquemment. Saint François de Sales offre à un jeune prêtre une boîte pleine d'hosties, pour l'engager à célébrer tous les jours (55), et lui dit: *Si vous êtes jeune, cet auguste sacrifice vous aidera à réprimer et à dompter les mouvements peu réglés de la jeunesse; par la célébration de ce saint sacrifice, vous obtiendrez de nouvelles grâces, pour vivre conformément à la sainteté de votre vocation.* Le jeune prêtre obéit au conseil du saint évêque de Genève, et retira un grand fruit de la célébration fréquente des saints mystères. A cet avis de saint François de Sales je joindrai le sentiment d'un évêque du dernier siècle, dont les ouvrages sont estimés. Voici ce qu'écrivait ce prélat à un ecclésiastique (56): *Je ne passe point de jour que je ne célèbre la messe, à moins que je ne sois malade; quelquefois j'ai été tenté de ne point célébrer tous les jours, m'imaginant qu'il fallait dire à Notre-Seigneur, avec saint Pierre: Recede a me, Domine, quia homo peccator sum; mais j'ai reconnu que c'était une tentation; je vous conjure d'être exact à la célébration, et de vous imposer cette agréable sujétion, de laquelle vous retirerez des avantages que je ne puis vous exprimer. Nous sommes jeunes tous deux, et nous avons à nous préserver de beaucoup d'ennemis, et le plus redoutable est celui que nous portons en nous-mêmes; c'est pourquoi nous devons nous défier de nos forces, et en chercher de nouvelles dans un sacrifice où l'on mange le pain des forts.*

Tel était le conseil que donnait dans le dernier siècle un savant prélat de l'Eglise gallicane, et tel est sans doute le conseil que vous donnerait un bon directeur, si vous vous adressiez à lui. Le célèbre réformateur de la Trappe avait le même zèle pour la célébration fréquente. *Que les prêtres de notre solitude*, dit-il dans ses Règlements, *vivent dans un si grand éloignement de tout ce qui ne convient pas à la sainteté de leur état, qu'ils puissent s'approcher tous les jours des saints autels* (57).

Il est permis cependant de se retirer quelquefois de l'autel, pour s'exercer à l'humilité et à une plus grande ferveur: une faible santé peut être aussi un obstacle à la célébration journalière, comme il arrivait à saint Ignace de Loyola, qui, dit un historien de sa vie (MARIANI, l. III, ch. 2), ne célébrait pas assidûment tous les jours. Il est toujours plus louable, selon le sentiment de saint Thomas, si on ne regarde que le prix du sacrifice, de l'offrir, que de ne pas l'offrir; mais si on considère, ajoute

(54) *Vie de Paul IV*, par le Père CARRARA, Théatin, t. II, in-4^e; livre VII, n^o 42. Pierre Caraffa n'était alors que cardinal, et fut depuis pape, sous le nom de Paul IV. Il s'était démis de l'évêché de Chieti (en latin *Theate*), pour instituer, avec saint Gaëtan, les Clercs Réguliers dits Théatins

(55) *Esprit de saint François de Sales*, par M. DU BELLAY.

(56) Lettre 58 de M. Godeau, évêque de Vence.

(57) *Règlements de la Trappe*, par M. DE RANCÉ, t. I^{er}, p. 21.

ce saint docteur, la faiblesse de l'homme, on reconnaîtra que les imperfections de l'âme, les indispositions du corps, peuvent quelquefois être un obstacle légitime à la célébration : *Si aliquis se quotidie paratum inveniat, laudabile est quod quotidie sumat.... Sed quia multoties multa impedimenta devotionis occurrunt, propter corporis vel animæ indispositionem, non est utile omnibus hominibus ad hoc sacramentum accedere, sed quotiescunque se homo ad illud invenerit præparatum.* (S. THOMAS, p., q. 80, art. 10.) Cette règle de saint Thomas doit être suivie dans la pratique, et quoique plusieurs saints aient célébré tous les jours et aient exhorté à cette célébration journalière, c'est plutôt par forme de conseil que de précepte; saint François d'Assise était même si humble, que, dans une de ses lettres, il souhaite qu'on n'offre qu'une messe chaque jour dans les maisons de son ordre, à laquelle les autres prêtres assisteront. *Il craignait, dit un auteur de sa vie* (58), *que la fragilité humaine n'empêchât ses religieux d'être tous les jours aussi saintement disposés qu'il le souhaitait, pour offrir le saint sacrifice.* Il ne faut pas conclure toutefois que saint François éloignât ses disciples de la célébration fréquente. Les religieux prêtres de son ordre pouvaient être alors en petit nombre dans chaque maison; la célébration ne fut-elle pas journalière pour le même ministre, elle devait être toujours fréquente pour chaque prêtre : cette célébration fréquente a toujours été selon l'esprit de l'Eglise; mais l'Eglise ne fait point de précepte à ses ministres de l'offrande journalière des saints mystères, et dans les maisons ecclésiastiques ou religieuses, où on est en usage de célébrer tous les jours, les supérieurs ne doivent jamais regarder d'un mauvais œil celui qui se retire de temps à autre de l'autel (59); la cupidité d'un honoraire pourrait se cacher sous un zèle apparent. Si quelques règles de fondateurs prescrivent la célébration journalière, ce sont des conseils et non des préceptes, comme des avis qu'ils donnent de se confesser plusieurs fois par semaine : ces règles avertissent de ne point laisser éteindre le zèle pour la célébration fréquente, de répondre à l'excellence de l'auguste caractère où on est élevé, et de rendre salutaire aux fidèles le pouvoir qu'on a reçu pour l'utilité de l'Eglise. D'ailleurs ces règles supposent que l'on conservera l'esprit des fondateurs, en célébrant tous les jours;

(58) *Vie de saint François*, par le Père CANDIDE, Récolet (p. 392, in-4°). On trouve dans cette Vie (livre V) la réponse à quelques principes avancés dans un petit ouvrage imprimé à Paris en 1708, et intitulé : *Lettre sur l'ancienne discipline de l'Eglise touchant la célébration de la messe.*

(59) La Sorbone décida en 1743 qu'un supérieur qui ordonnerait à un inférieur de célébrer tous les jours ferait un commandement illicite, et sujet aux plus grands inconvénients.

(60) Cette lettre est la quatre-vingt-sixième, et adressée à Alexandre Chartreux. Mgr Jean de Caulet la cite dans son savant *Mandement sur la communion*,

si cet esprit est éteint, les supérieurs doivent le rallumer avant de proposer la célébration journalière. On voit une lettre de Pierre de Blois (60) qui réfute la fausse pensée où on serait qu'il fallût absolument célébrer tous les jours sans assez examiner les dispositions dans lesquelles on se trouverait.

Est-on pourvu d'un bénéfice à charge d'âmes? il faut, dit le concile de Trente, offrir le saint sacrifice aussi souvent qu'il est nécessaire pour les besoins de la paroisse qu'on gouverne. Est-on sans bénéfice? Le concile souhaite qu'on célèbre au moins tous les dimanches et fêtes. (Session xxiii, ch. 10.)

En vain objecterait-on contre la célébration fréquente, que, dans les premiers siècles de l'Eglise, les messes particulières n'étaient pas aussi communes qu'elles le sont actuellement, qu'il n'y avait, dans chaque église, qu'un autel où le principal prêtre célébrait; on est obligé d'avouer que les autres prêtres *concélébrants* avec le premier ministre communiaient à cette messe, pratique qu'observent encore de pieux solitaires (61), amateurs de l'ancienne discipline, aux jours où ils n'offrent pas les saint mystères; ainsi le zèle pour l'oblation fréquente du saint sacrifice a toujours été le même dans l'Eglise; sous prétexte de ce zèle, il serait dangereux cependant de faire vœu de dire la messe tous les jours. Un vénérable prêtre (62) du dernier siècle le fit; mais ce vœu serait téméraire pour une âme faible, imparfaite, pusillanime, scrupuleuse.

Lorsqu'on a une fondation à remplir, alors il est de l'équité (aux jours qu'on ne dirait pas la messe par négligence) de la faire acquitter (63) par d'autres; car la célébration journalière demande quelquefois quelque interruption; aussi le pieux auteur de l'*Imitation*, dit-il (ch. 3, l. IV) : *quoique je ne sois pas prêt tous les jours pour célébrer, je veillerai sur moi-même, et je m'appliquerai à être en état de célébrer aux jours convenables, — congruis temporibus.* Il dit encore (ch. 10) : *Si quelqu'un s'abstient de célébrer quelquefois par une juste raison, ou par humilité, il faut le louer de son respect; mais il faut prendre garde de s'en éloigner par la tiédeur, car celui qui ne se dispose à approcher des saints mystères qu'à cause d'une fête ou de la coutume, ne sera pas souvent en état de monter à l'autel.* Si on ne célèbre pas tous les jours, il faut célébrer

p. 317.

(61) Les Chartreux ne disent pas de messes basses les jours de Noël, Pâques et Pentecôte; mais ils communient à la grande messe, comme les prêtres séculiers communient le Jeudi saint.

(62) Le vénérable prêtre Bernard, dont on voit le tombeau à la Charité, à Paris.

(63) Les *Conférences d'Angers* (vers la fin de la troisième question sur le sacrifice de la messe), examinent si un bénéficiaire, obligé de dire la messe tous les jours, est obligé de faire acquitter les messes qu'il n'a pas pu dire.

souvent. En se privant quelquefois de la célébration par esprit de pénitence, il ne faut pas s'éloigner de l'autel par indifférence; se faire de cet éloignement une habitude et peut-être un système de dévotion. Saint Vincent de Paul passait les trois premiers jours de sa retraite annuelle sans célébrer; le savant Dom Barthélemy des Martyrs passait un jour chaque semaine sans célébrer, mais il ne passait qu'un jour; au lieu que plusieurs ministres de l'Eglise, assez indifférents pour l'auguste caractère du sacerdoce dont ils sont revêtus, passent peut-être plusieurs semaines sans célébrer, contre l'esprit du concile de Trente, qui recommande aux évêques de veiller, afin que les prêtres, n'eussent-ils pas charge d'âmes, célèbrent au moins, comme on l'a remarqué dans une réflexion précédente, aux fêtes solennelles et tous les dimanches. Pour vous préserver de cette insensibilité et de cette indifférence à offrir les saints mystères, rappelez-vous les exemples dont vous avez été témoins dans les séminaires, où on vous a formés à la vie sacerdotale. Quel zèle dans ces vertueux prêtres consacrés à l'éducation des jeunes lévites, pour offrir souvent et presque journallement le saint sacrifice! Imités ces exemples; célébrez souvent, mais célébrez toujours saintement.

SECONDE RÉFLEXION

Parmi les prêtres, il y en a qui n'ont pas assez de zèle pour offrir le saint sacrifice; mais il y en a qui, en célébrant habituellement, n'ont pas toutes les dispositions qu'exige cet auguste sacrifice. Il y a des ministres de l'Eglise qui ne passent pas un jour sans dire la messe, mais ce n'est pas toujours l'esprit de foi qui est le principe de ce zèle apparent. Respect humain, coutume, bienséance, intérêt: tels sont les motifs qui conduisent à l'autel les prêtres qui ne sont pas revêtus de l'esprit de justice et de sainteté.

Le zèle pour la célébration fréquente ne doit pas être un zèle aveugle, présomptueux et téméraire, il ne suffit pas de célébrer, il faut célébrer dans un esprit de piété. Quel malheur à un prêtre qui va à l'autel sans préparation, sans examen, sans recueillement, sans retour sur lui-même, sans réflexions sur l'excellence d'un sacrifice qui n'est autre que l'immolation du Fils de Dieu! O vous qui portez les vases du Seigneur, était-il dit dans l'ancienne Loi, purifiez-vous: *Mundamini qui fertis vasa Domini* (Isa., LII); mais vous qui, dans la loi nouvelle, offrez le corps de Jésus-Christ, le portez entre vos mains, le distribuez à l'autel, purifiez donc vos cœurs; plus vous célébrez souvent, plus vous devez être purs; *mundamini*; rejetez tout levain de votre cœur, toute affection déréglée, toute passion qui pourrait ternir la pureté de votre âme, *Expurgate vetus fermentum*. (I Cor., VII.)

La célébration fréquente exige, comme la communion fréquente, des dispositions

éloignées et des dispositions prochaines.

J'appelle dispositions éloignées, une grande pureté des sens, une grande pureté du cœur, une grande pureté d'intention, dans les différentes actions de la journée. J'appelle dispositions prochaines, ces vives affections de l'âme, que vous tâchez vous-mêmes d'exciter dans les fidèles qui sont prêts à recevoir le pain des anges. Je reprends d'abord l'exposition des dispositions éloignées qu'exige la célébration du saint sacrifice.

1^{re} Première disposition, une grande pureté des sens; la chair, comme dit saint Paul, a des désirs criminels qui s'élèvent contre l'esprit. Ministres de l'Eglise, ce n'est qu'autant que vous combattrez ces désirs rebelles à la loi, que vous avez droit de monter à l'autel; l'Eglise vous a avertis de la condition qu'elle exigeait de vous, avant de vous recevoir au nombre de ses lévites; elle vous a prévenus, lorsque vous avez reçu les ordres sacrés, que vous deviez offrir à Dieu votre corps en holocauste par une chasteté perpétuelle. Avant de vous admettre au sous-diaconat, ne vous a-t-on pas dit à haute voix: Tandis qu'il est encore temps faites vos réflexions: *Dum tempus est, cogitate!* il faudra, avec le secours de la grâce, garder une chasteté perpétuelle en entrant dans le Sanctuaire: *Castitatem, Deo adjuvante, servare oportebit*. Vous avez souscrit à cet avertissement; vous vous êtes imposé à vous-même un joug qui vous était volontaire; vos actions, vos discours, vos désirs, vos pensées, doivent exprimer le vœu que vous avez fait.

Ces mains qui vont offrir les saints mystères, ces yeux qui vont considérer l'hostie sainte, ces lèvres qui vont consacrer ce corps adorable, ce cœur où va reposer l'Agneau sans tache, exige de vous une pureté inviolable. En célébrant souvent, vos corps sont comme des temples vivants, où, selon l'expression de l'Apôtre, la plénitude de la divinité habite corporellement. Ne soyez pas assez téméraire pour offrir les mystères redoutables, sans une vigilance continuelle pour éteindre en vous un feu profane et qui est toujours prêt à s'allumer dans ce corps de péché. Si les prêtres de l'ancienne loi, qui n'avaient pour sacrifice que de vils animaux, se purifiaient pendant les jours qui précédaient leur offrande, quelle pureté ne doivent pas apporter aux autels les prêtres qui offrent la seule victime digne de Dieu, le corps et le sang adorable de Jésus-Christ.

Il faut, dit saint Chrysostome, qu'un prêtre se propose d'imiter la pureté des esprits célestes; *necesse est sacerdotem sic esse purum, ut si in ipsis caelis collocatus inter caelestes illas virtutes medius staret*. Ministres de l'Eglise, si vos sens sont peu chastes, si, en montant à l'autel, votre cœur brûle d'un feu profane, vous allez, dit saint Jérôme, trahir le Fils de l'homme par un baiser perfide: *Vae tibi, sacerdos, qui iisdem labiis oscularis filium Virginis quibus paulo ante,*

osculatus es filiam veneris! O Juda, osculo Filium hominis tradis! Outre l'indignité de cette profanation, quel scandale pour une paroisse qui saurait qu'un ministre de l'Eglise a la témérité de monter à l'autel, de célébrer, d'offrir les saints mystères en ayant cependant des liaisons dangereuses et suspectes! Des prêtres aussi indignes de l'esprit de leur état ne font-ils pas blasphémer le nom de Dieu et presque douter de la vérité de notre religion?

Ceignez vos reins, disait Jésus-Christ à ses apôtres : *Sint lumbi vestri præcincti.* (Luc., XII.) Paroles qu'on répète chaque fois, en se revêtant des ornements sacerdotaux : *Præcinge me cingulo puritatis;* ne soyez pas assez téméraires, ministres d'un Dieu saint, pour monter à l'autel, si vous avez le malheur de tomber dans ces fautes pour lesquelles vous différez vous-mêmes la grâce de la réconciliation aux simples fidèles. Dieu voit ce qu'il y a de plus secret dans votre âme; vous êtes peut-être assez jaloux de votre réputation pour ne donner aucun sujet de scandale, peut-être même vos mœurs sont elles si pures en apparence, qu'on vous propose comme un modèle; mais cette réputation ne suffit pas; interrogez votre cœur, combattez-vous dans la plus profonde solitude les mouvements d'un corps rebelle à la loi, avec le même zèle que vous faites éclater au-dehors contre les vices qui, selon le jugement même du monde le plus profane, déshonorent celui qui est consacré à Dieu? Etes-vous exempt de toutes ces chutes humiliantes que saint Paul défend de nommer entre les saints? Eloignez-vous de vos pensées, de votre imagination, jusqu'à la moindre idée volontaire de tout plaisir illégitime? Plus vos mains s'élèvent souvent à l'autel vers le Saint des saints, plus votre pureté doit être inviolable.

La chasteté est exposée à des dangers fréquents; il faut les prévenir, et la célébration fréquente doit être un nouveau motif pour éviter, par exemple, les repas trop fréquents et trop prolongés, où la délicatesse, l'abondance, le choix des liqueurs, sont capables d'exciter la révolte des sens. Les saints prêtres se disposent à la célébration fréquente par une vie sobre et mortifiée.

Souvenez-vous que Jésus-Christ choisit le sein d'une Vierge pour s'incarner; c'est le même Dieu que vous allez immoler; c'est l'Epoux des vierges qui vient s'incarner de nouveau entre vos mains. *Si votre œil,* dit Jésus-Christ, *vous scandalise, arrachez-le.* (Matth., XVIII.) Vous lisez souvent, en célébrant le saint sacrifice, ces mêmes paroles; voulez-vous ne point prononcer contre vous-mêmes à l'autel votre propre condamnation? veillez sur vos lectures, afin que votre œil ne soit point un sujet de scandale. La curiosité naturelle vous porterait-elle à lire certains ouvrages qui pourraient être un écueil à la chasteté? Pensez que vous devez offrir les saints mystères et réprimez cette curiosité.

Veillez également sur vos paroles; un

prêtre qui profère souvent les paroles redoutables de la consécration ne doit pas être assez téméraire pour charmer la société, ou par des entretiens trop libres, ou par des chansons capables de réveiller des idées dangereuses. Que la célébration fréquente soit aussi précédée et suivie d'un travail assidu, parce que l'oisiveté n'est que trop souvent suivie de la perte de la chasteté; enfin disposez vous à la célébration fréquente, non-seulement par la pureté des sens, mais encore par la pureté du cœur.

Ministres du Seigneur, qui dites aux fidèles qu'il faut s'éprouver avant de communier, éprouvez-vous vous-mêmes avant d'offrir les saint mystères; retirez-vous de l'autel, si vous êtes dévorés d'ambition, si votre cœur est attaché aux richesses du sanctuaire, si vous prodiguez en des dépenses occasionnées par l'esprit de luxe et de vanité des biens destinés au soulagement des pauvres. Vous êtes les ministres du Dieu de charité, et si vous êtes colères, vindicatifs, c'est à vous que s'adressent ces effrayantes paroles : *Allez vous réconcilier avec ceux que vous avez offensés.* (Matth., V.)

Jésus-Christ, en disant à ses disciples, *ceignez vos reins,* ajouta que vos lampes soient allumées (Luc., XII), c'est-à-dire, que votre vie abonde en bonnes œuvres. Avant de venir tous les jours au temple à l'heure marquée pour y renouveler l'auguste sacrifice de notre rédemption, examinez si vous êtes un prêtre exemplaire, laborieux, charitable; examinez si vous offrez à Dieu des prières ferventes, si vous proportionnez vos aumônes à vos revenus, si vous cultivez vos talents pour les rendre utiles à l'Eglise, si vous remplissez les devoirs que votre bénéfice vous impose; voilà la réflexion que vous devez vous faire souvent, en même temps que vous avez contracté l'habitude de la célébration fréquente.

Il faut que la vie de celui qui offre souvent les saints mystères soit tellement édifiante, que les peuples, en le voyant souvent monter à l'autel, puissent dire : Voilà un prêtre qui honore son sacerdoce; mais celui qui célèbre souvent, s'il déchire le prochain par ses médisances, s'il n'est connu que par son jeu, son luxe, son oisiveté; s'il ne paraît en habit ecclésiastique que lorsqu'il est prêt d'offrir l'Agneau sans tache, combien de sacrilèges ne commettrait-il pas en célébrant souvent? sacrilèges qui méritent toutes les larmes de l'Eglise.

Les séculiers se retirent de l'autel lorsqu'ils ne veulent pas, ou restituer un bien injustement acquis, ou se réconcilier avec un ennemi; mais des ministres quelquefois ont la témérité d'offrir les saints mystères en soutenant des procès injustes, en conservant des ressentiments d'aigreur contre le prochain, ressentiments qui peuvent diviser toute une société, toute une paroisse. Les simples fidèles qui communient viennent dès la veille de leur communion dans le temple, ils sont frappés de la grandeur d'une action aussi sainte, ils conservent la

présence de Dieu dans la journée; mais combien de prêtres, qui en célébrant souvent, sont toujours répandus au-dehors, qui bornent toutes leurs prières à la récitation rapide et tardive de l'office, qui, après avoir hâté la célébration de la liturgie, ne pensent plus dans la journée à l'excellence du sacrifice qu'ils ont offert.

Les simples fidèles qui doivent communier s'humilient d'abord devant le Seigneur, s'examinent avec droiture sur les fautes dont ils peuvent être coupables, font connaître toutes les taches de leur âme au dépositaire de leur conscience; mais combien de prêtres qui, en célébrant souvent, ne font qu'un examen superficiel de leur conduite, qui n'ont nul guide, nul directeur éclairé, de qui ils prennent conseil et qui se bornent peut-être à quelques confessions assez rares et assez superficielles! Cependant ils célèbrent aussi souvent que s'ils étaient des hommes consommés en vertu; toute leur préparation consiste à réciter quelque formule de prières avant de se revêtir des ornements sacrés, mais cette préparation est illusoire, si elle n'est précédée d'une grande pureté de cœur.

2° La pureté du cœur, pour célébrer dignement, consiste dans une conformité parfaite de sa vie aux maximes de l'Evangile, c'est-à-dire, dans un détachement sincère des biens de la terre, dans une charité vive et animée envers le prochain, dans l'esprit d'oraison, d'humilité et de mortification. Cette pureté du cœur oblige encore un ecclésiastique à consulter l'esprit des saints canons sur l'entrée dans les bénéfices, l'usage des bénéfices, l'obligation qu'imposent les bénéfices; pureté du cœur qui porte un prêtre, même vertueux, à se purifier souvent dans le tribunal de la pénitence; car l'homme est si fragile, que, quelque juste qu'il soit, il commet toujours quelque faute, dit le Sage : *Septies enim cadet justus.* (Prov., XXIV.) Vous êtes, par exemple, d'un tempérament bouillant, la colère vous emporte, allez vous humilier aux pieds du Seigneur; confessez à ses ministres votre promptitude; demandez, avant de célébrer, cet esprit de douceur qui fut le caractère de Jésus-Christ. Vous êtes trop attachés à vos intérêts temporels; de là qu'arrive-t-il? que vous ne donnez pas assez de temps à l'étude, que vous ne veillez pas assez sur le besoin des pauvres, que vous n'avez pas assez de zèle pour la décoration des temples; avant de célébrer, allez vous accuser de cet esprit d'intérêt qui vous domine; donnez aux pauvres tout ce que vous pouvez leur donner; revêtez-vous, en montant aux saints autels, des sentiments du Prophète qui disait : Seigneur, j'ai aimé la beauté de votre maison et la décoration de votre temple : *Dilexi decorem domus tue.* (Psal. XXV.) Vous avez eu trop de négligence pour la récitation de vos offices, vous ne les avez pas dits avec assez de respect : déclarez dans le tribunal de la pénitence ces distractions, et, en allant célébrer, proposez-vous de réciter les louanges du Seigneur avec cet esprit

de ferveur qu'exige la qualité de médiateur de l'Eglise pour le salut des peuples.

A la pureté des sens, à la pureté du cœur, joignez la pureté d'intention dans les différentes actions de la journée, troisième disposition pour célébrer fréquemment.

3° Plus vous avez de zèle pour la célébration fréquente, plus vous êtes embrasé de l'amour divin; cet amour doit influer dans toutes vos œuvres : vous ne devez plus vous proposer, soit dans vos entretiens, soit dans vos actions, soit dans vos entreprises, que la gloire de celui que vous immolez; pureté d'intention que vous devez renouveler le plus souvent que vous pourrez dans la journée.

Votre religion serait vaine et superficielle, purement extérieure, si après avoir célébré le matin, aucun motif surnaturel n'animait plus vos exercices : *Soyez parfaits comme le Père céleste est parfait.* (Matth., V.) Or comme Dieu, dit l'Ecriture, n'entreprend rien que pour sa gloire, le moyen d'être parfait comme le Père céleste est parfait, c'est de rapporter ses pensées, ses travaux à la gloire du Seigneur.

A cette pureté d'intention dans vos œuvres qui doit suivre la célébration fréquente, joignez une grande pureté d'intention dans le motif qui vous détermine à offrir les saints mystères. Ne célébrez point par habitude, par respect humain, par esprit de cupidité; mais uniquement dans le dessein d'offrir à Dieu le sacrifice qui est le seul digne de sa grandeur; votre oblation doit être faite avec la même pureté d'intention qu'eût un Abel, un Abraham, un Melchisédech. Ce sont les paroles que vous récitez dans le canon et dans les prières de la liturgie; vous ne devez immoler Jésus-Christ que dans les mêmes fins qu'il s'offre lui-même pour honorer la grandeur de Dieu, pour apaiser sa colère, pour reconnaître ses bienfaits, pour obtenir ses grâces : la grandeur de la victime exige pour la célébration des motifs qui ne soient fondés que sur l'esprit de religion.

Pureté du cœur, pureté des sens, pureté d'intention, voilà les dispositions éloignées pour la célébration du saint sacrifice; j'appelle dispositions prochaines, 1° l'esprit de recueillement et de modestie; 2° le respect et l'attention aux prières et aux cérémonies que l'Eglise prescrit dans la récitation de la liturgie; 3° une piété fervente qui se manifeste par les affections de l'âme.

1° Eloignez de vous, dans le temps qui précède la célébration du sacrifice, toute idée vaine et profane; laissez dans ces moments les affaires séculières, les nouvelles du monde; pensez uniquement au grand objet de la croix, dont vous allez renouveler le sacrifice : gardez un silence profond dès que vous entrez dans le lieu destiné à la préparation du sacrifice : que cette préparation ne soit pas cependant trop prolongée, afin de ne point faire murmurer ceux qui attendent. Il faut commencer dès la prière du matin, dit saint François de Sales, à faire cette préparation. (*Esprit de saint François de Sales.*)

« Pour l'ordinaire, dit le célèbre réformateur de la Trappe, *cet attachement que l'on a à dire un grand nombre d'oraisons et de prières, sans lesquelles on n'approcherait de l'autel qu'avec scrupule et inquiétude, est plutôt un effet de l'amour-propre et de la faiblesse de l'esprit, que d'une piété sincère.* (Règl. de la Trappe.) Toutefois n'abusez pas de cet avis, qui s'adresse à de pieux solitaires, qui passent leur vie dans la prière. Selon la louable coutume des bons prêtres, excitez dans votre âme des sentiments conformes à la sainteté du sacrifice que vous allez offrir; demandez à Dieu de purifier de plus en plus votre cœur de toute tache, et votre esprit de toute idée profane. Ne soyez pas de ces prêtres dissipés, qui, en se revêtant même des habits sacerdotaux, s'informent de tout ce qui se passe de nouveau dans le monde, et qui font retentir de ris immodérés et de clameurs le lieu même destiné à l'ornement des lévites: *Sicut sonitus spinarum ardentium sub olla, sic risus stulti.* (Eccle., VII.)

Un homme du monde serait-il excusable, qui, avant de communier, se dissiperait par des entretiens profanes? Vous seriez donc inexcusables, ministres du Seigneur, si, avant la célébration du sacrifice, vous n'aviez pas soin de vous recueillir; mais vous seriez encore plus condamnables, si, avant d'immoler le Dieu de paix, vous profériez des paroles amères et piquantes, parce qu'un autre ministre qui célébrerait avant vous, retarderait l'offrande de votre sacrifice.

Ayez en tout temps, selon l'expression du prophète, une sentinelle de circonspection sur vos lèvres, mais surtout lorsque vous allez dire vous-mêmes aux fidèles d'élever leurs cœurs vers le Très-Haut, pour ne s'occuper que de la grandeur des saints mystères. Que l'esprit de modestie, de recueillement vous accompagne, vous suive à l'autel. L'Apôtre disait aux premiers fidèles de faire paraître aux yeux de tout le monde une modestie exemplaire; la raison que saint Paul en donnait, c'est que le Seigneur est proche: *Moderestia vestra nota sit hominibus, Dominus enim prope est.* (Philip., V.) Ministres de l'Eglise, Dieu est non-seulement proche de vous, mais il est encore entre vos mains à l'autel; faites donc éclater votre modestie, car c'est surtout en célébrant les saints mystères que vous êtes, selon les paroles de l'Apôtre, devenus un spectacle aux yeux du monde et des anges et des hommes. (I Cor., IV.)

2° A cet esprit de recueillement et de modestie, joignez le respect, l'attention aux paroles et aux cérémonies que l'Eglise prescrit dans la récitation de la liturgie. La précipitation dans une action si sainte annonce un prêtre peu rempli de l'esprit du sacerdoce: cette rapidité offense non-seulement les âmes fidèles, mais elle est le scandale de la reli-

gion, lorsque quelque incrédule se trouve à la célébration de nos saints mystères (64).

Un prêtre qu'on voit attentif à ce qu'il lit au saint autel, qui s'acquitte avec soin des cérémonies prescrites, qui paraît lui-même pénétré de la grandeur du sacerdoce, inspire aux fidèles le respect qu'ils doivent avoir pour l'auguste sacrifice, mais un prêtre qui hâte le plus qu'il peut la liturgie déshonore, autant qu'il est en lui, Jésus-Christ qui va s'incarner de nouveau entre ses mains. Quelle espèce même de sacrilège, lorsque des ministres des autels respectent assez peu leur sacerdoce pour se glorifier de leur rapidité et de leur précipitation! Remarquez cependant que votre respect et que votre attention ne doivent pas se changer en une lenteur affectée: un zèle éclairé évite toute pratique singulière; il faut célébrer sans précipitation, mais il ne faut pas trop prolonger la récitation de la liturgie; cette lenteur qui excite des murmures, et ralentit l'attention des fidèles, est l'effet quelquefois d'une vanité secrète. Suivez le conseil du pieux auteur de l'imitation: *Ne précipitez et ne prolongez point les prières du saint sacrifice, de peur d'occasionner de l'ennui aux assistants.* (L. IV, ch. 10.)

Joignez au respect et à l'attention aux prières de la liturgie une piété fervente (65), qui se manifeste par les affections de l'âme envers Jésus-Christ: troisième et dernière réflexion.

3° Cette piété doit se manifester avant la célébration du saint sacrifice par une offrande totale de vous-même, par une humilité profonde, par une contrition amère de vos fautes. Cette piété doit vous inspirer, pendant la célébration, des sentiments d'anéantissement, d'adoration envers la majesté divine; et, en même temps, des sentiments d'une vive confiance envers l'Agneau qui s'immole; enfin, cette piété doit se manifester par ses sentiments de reconnaissance: *L'ingratitude*, dit saint Bernard, *tarit la source de toutes les grâces.* Après avoir offert Jésus-Christ, donnez quelque temps à l'action de grâces, et ne pensez pas aussitôt que vous avez quitté l'autel, à donner quelque substance au corps; entrez dans les sentiments de sainte Thérèse, qui regardait comme les moments les plus précieux de sa vie ceux où elle avait reçu l'auteur et le consommateur de son salut. Demandez après la célébration du saint sacrifice les grâces dont vous avez besoin, Jésus-Christ est prêt à vous les accorder: *Petite et accipietis.* (Joan., XVI.)

Rappelez-vous pendant la journée le bonheur que vous avez eu d'offrir les saints mystères; enfin vivez tellement de l'esprit de Jésus-Christ, que vous puissiez souvent célébrer le saint sacrifice; en célébrant toujours saintement, vous posséderez Jésus-

(64) Les sages décrets des Clercs Réguliers Théatins prescrivent qu'aucun prêtre de cette congrégation ne sera ni moins d'un quart d'heure, ni plus d'une demi-heure pour la célébration. (D., p. 1, ch. 3.)

(65) Pour exciter cette piété, on peut se servir du quatrième livre de l'Imitation: 1° du ch. 18, pour exciter sa foi; 2° du ch. 7, pour s'exciter à la communion; 3° du ch. 5, pour offrir le saint sacrifice.

Christ, sur la terre jusqu'à ce que vous ayez le bonheur, non-seulement de le posséder, mais de le voir sans voile et sans obscurité dans l'éternité bienheureuse.

CONFÉRENCE V.

EXHORTATION SUR LE ZÈLE POUR LE SALUT DES ÂMES

Docbo iniquos vias tuas, et impii ad te convertentur. (Psal., L.)

Je ferai connaître aux pécheurs, ô mon Dieu, la sainteté de votre loi et la sévérité de vos jugements, et ils reviendront aux sentiers de la justice.

Si un saint roi était embrasé du désir de retirer les pécheurs des voies de l'iniquité, quel zèle ne doit pas avoir un ministre de la loi nouvelle, de la loi de grâce pour le salut des hommes ? Considérez le double objet de votre vocation sur la terre : comme consacrés à Dieu par le baptême, vous devez dans votre conduite particulière estimer au-dessus de tout la grâce de Dieu ; vous devez vous occuper essentiellement et continuellement de l'unique affaire de votre salut : *Unum est necessarium. (Luc., X.)* Mais comme appelés au sacerdoce, le salut du prochain devient pour vous un devoir indispensable ; votre vocation est en partie la même que celle du Fils de Dieu.

Jésus-Christ garda d'abord la retraite, mais ensuite il annonça le royaume de Dieu ; tel est l'exemple que vous devez suivre ; après avoir gardé la solitude pendant quelques années, soit pour vous précautionner par des lectures saintes et par des réflexions sérieuses contre l'esprit du monde, soit pour vous éclairer sur les devoirs du ministère par des études nécessaires, vous devez ensuite porter la lumière au milieu des ténèbres, toucher et gagner les cœurs rebelles, faire aimer la loi à ceux qui la transgressent, empêcher par vos soins et votre zèle la perte de ceux qui sont sur le bord du précipice. Je puis donc dire ici à chacun de vous ce que disait Jésus-Christ dans une autre circonstance à ses apôtres : *Videte ne contemnatis unum ex his pusillis. (Matth., XVIII.)* Prenez garde d'être un sujet de scandale au plus petit de vos frères. Et comment lui être un sujet de scandale ? En restant dans l'oisiveté, en demeurant indifférent pour son salut, en ne remplissant qu'imparfaitement les fonctions du ministère auquel la Providence vous destine. Ne regardez donc pas le zèle comme un simple conseil, le soin du salut du prochain est un devoir indispensable de votre état.

Quels sont les motifs du zèle, quelles en sont les fonctions ? ou quelle est la nécessité du zèle, et quel en est l'exercice ? Deux réflexions qui vont faire le sujet de cette conférence.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Dès que vous êtes appelés au sacerdoce de Jésus-Christ, vous devez être remplis de l'esprit de Jésus-Christ ; or, quel est cet esprit de Jésus-Christ ? Un esprit de zèle. La moisson est grande, disait le Sauveur, il faut

demander des ouvriers : *Rogate Dominum messis, et mittat operarios in messem suam. (Matth., III.)* C'est vous qui, dans les desseins de la Providence, devez être ces ouvriers laborieux et assidus à cultiver le champ du Père de famille : c'est à vous à travailler à la sanctification des peuples et au salut des âmes.

La nécessité du zèle est fondée sur quatre grands motifs : 1° sur l'amour que vous devez à Dieu ; 2° sur la charité que vous devez au prochain ; 3° sur la dignité et le prix des âmes ; 4° sur votre propre intérêt. Je reprends l'exposition de chacun de ces motifs.

1° L'amour de Dieu, dit saint Thomas, opère de grandes choses : *amor Dei magna operatur.* Un cœur qui aime Dieu ne se borne pas à ne désirer que la sanctification, il souhaite que Dieu soit glorifié par toutes ses créatures. Lorsqu'on aime quelqu'un, on en prend les intérêts. Aime-t-on le Seigneur ? on désire qu'il soit aimé, et cet amour produit et allume le zèle. Un ministre de l'Eglise dépourvu de zèle est infailliblement dépourvu de l'amour de Dieu. Le zèle pour la gloire du Seigneur porte les solitaires à gémir et à prier pour les péchés du monde, et Dieu ne demande à l'anachorète et à la vierge chrétienne, retirés du tumulte et des tentations du siècle, que l'esprit de componction de prière ; mais le zèle doit produire un autre effet dans celui qui est honoré du sacerdoce. Un prêtre doit, autant qu'il peut, arrêter le principe même de l'iniquité ; il doit faire connaître au monde l'excellence de l'amour divin et le malheur d'une âme qui vit et persévère dans le péché. Que dirait-on d'un fils qui verrait son père déshonoré et qui resterait dans l'inaction ? On dirait que ce fils est insensible, qu'il est sans tendresse, que c'est un ingrat qui n'a aucun sentiment, et qu'il est indigne de la vie. Que dirait-on d'un général d'armée qui, voyant ses troupes s'élever contre les ordres du prince de qui il a reçu l'autorité, garderait un condamnable silence, et ne ferait pas rendre à César ce qui appartient à César ? On dirait qu'un tel chef doit être privé de l'honneur qu'on lui a déferé, et que ne se servant pas de son pouvoir pour faire respecter l'autorité du souverain, il est indigne de tout emploi. Tel est le jugement qu'on peut former d'un ministre de l'Eglise qui vit dans une espèce d'insensibilité sur les outrages faits à l'Etre suprême. Il est indigne du sacerdoce dès qu'il est sans amour pour Dieu ; et il cesse d'aimer Dieu dès qu'il est sans zèle.

Lorsque l'amour pour le Seigneur domine dans un cœur, il communique un feu céleste dont on est embrasé. Pourquoi y a-t-il parmi ceux qui sont appelés au sacerdoce si peu d'ouvriers fidèles ? *Operarii pauci. (Luc., X.)* C'est qu'il y en a peu qui aiment Dieu. L'un est un riche bénéficiaire qui n'aime que l'opulence et ses intérêts ; l'autre vit dans la retraite, mais il n'aime que lui-même dans cette solitude qu'il s'est choisie : celui-ci pâlit sur les livres ; mais il n'aime que l'hon-

neur et la réputation d'un homme savant ; celui-là vit dans la dissipation et il n'aime que ses plaisirs. Le salut des âmes n'est négligé qu'autant que l'amour pour Dieu se rallentit dans le sanctuaire. Que le feu de l'amour divin embrase les cœurs des ministres des autels, et le zèle pour le salut des âmes s'y rallumera. L'apôtre des Indes traverse les mers parce qu'il aime Dieu, et cet amour opère des prodiges. Une simple vierge, sainte Thérèse, gémit aux pieds des autels sur l'aveuglement des infidèles, parce que son amour pour Dieu la remplit d'un saint zèle pour la gloire de son divin Epoux. Plus l'amour pour Dieu augmente dans un cœur, plus le zèle s'accroît.

Si vous m'aimez, disait Jésus-Christ au chef de son Eglise, païssez mes brebis : *Si amas me, pasce oves meas.* (Joan., XXI.) Le Sauveur ne dit pas à saint Pierre, pour prouver votre amour, il faut aller dans une solitude écarté, passer vos jours dans la retraite, chanter jour et nuit des cantiques dans le fond d'un désert ; mais il faut paître mes brebis : *pasce oves meas.* Quelle leçon pour ceux qui, honorés du sacerdoce, ne remplissent pas les devoirs du ministère auquel ils sont appelés, et qui se condamnent au silence ; parce que, disent-ils, n'ayant point de revenus de l'Eglise, ils ne sont pas obligés de travailler au salut des âmes. Quelle illusion ! Faut-il donc être enrichi des biens du sanctuaire pour être obligé d'aimer Dieu ? N'est-ce pas là le devoir de tout homme, et surtout d'un ministre de l'Eglise ? Or, dès que vous aimerez Dieu, vous serez bientôt convaincu de la nécessité d'avoir du zèle, ou plutôt cet amour ne pourra rester oisif ; il se communiquera, il agira, il pénétrera les cœurs du même feu dont vous serez consumé. Un prêtre sans zèle doit donc craindre pour son salut. Que celui-là soit anathème, dit saint Paul, qui n'aime pas le Seigneur : *Si quis non amat Dominum, sit anathema.* (I, Cor., XVI.) N'est-on pas sans amour, dès qu'on est insensible à la gloire du Seigneur et au salut du prochain ? Aimez Dieu et vous ne vous bornerez pas à désirer qu'il regagne par sa grâce dans votre cœur ; vous vous efforcerez d'étendre son royaume sur la terre ; vous consacrerez vos jours à embraser d'un feu céleste les cœurs des fidèles ; vous mettrez tout votre bonheur à faire glorifier le saint des saints. Le zèle est un effet nécessaire de l'amour divin, et il est en même temps un des grands devoirs de la charité chrétienne.

2^e La charité nous oblige de secourir le prochain dans ses besoins ; or les besoins les plus pressants sont ceux qui regardent l'âme. Si vous êtes sans zèle, vous êtes sans charité ; et si vous êtes sans charité, que deviendrez-vous au dernier jour, où vous serez jugé sur les effets de cette charité ? Jésus-Christ au dernier jour demandera aux riches s'ils l'ont visité dans ses membres souffrants ; mais il demandera à ses ministres s'ils ont travaillé à la sanctification des pécheurs et à la perfection des justes. On

doit soulager le pauvre lorsqu'on le peut, et essayer ses larmes ; mais il y a un autre exercice de charité essentiel à l'état du sacerdoce ; c'est de veiller et de travailler au salut des âmes. Si vous manquez à ce devoir important, vous êtes semblable à ce prêtre de la loi ancienne dont parle l'Evangile, qui, voyant un homme percé de coups, baigné dans son sang, passa sans lui donner aucun secours. On peut appliquer au défaut de zèle la réflexion d'un Père de l'Eglise sur l'omission de l'aumône : *Si non pavisti, occidisti.* Comme le riche est responsable de la mort du pauvre qu'il ne soulage pas, de même celui qui refuse de tirer un pécheur de ses égarements est responsable de sa perte et de sa condamnation éternelle. Aussi l'Apôtre, pénétré de ces sentiments, s'écriait-il : *Vae mihi est, si non evangelizavero.* (I Cor., IX.) Malheur à moi si je n'annonce pas les vérités du salut. Combien de peuples resteront dans les ténèbres de l'idolâtrie, dans l'ignominie de leurs passions, dans la perversité de leurs désirs, si je ne remplis pas le ministère dont Dieu m'a chargé.

Le précepte de la charité nous oblige à imiter le bon Pasteur, à ramener au Père de famille des enfants rebelles à ses lois, et qui, éloignés de Dieu le meilleur de tous les pères, vivent dans la perversité de leurs désirs. Si nous voyions, je ne dis pas seulement un de nos proches, mais un étranger prêt à être consumé dans un incendie, ou à être submergé par les flots, nous nous efforcerions de le retirer du danger qui le menace, nous lui prêterions une main secourable, si nous pouvions le retirer des portes de la mort : la charité nous laisserait-elle donc oisif en voyant notre prochain prêt à devenir pour toujours la victime de la justice divine ? Un feu éternel est prêt à embraser les pécheurs ; serons-nous insensibles à leur malheur ? En lisant dans l'Evangile cet anathème que Jésus-Christ portera contre les réprouvés : *Discedite a me, maledicti, in ignem æternum* (Matth., XXV), nous sommes remplis de crainte et animés d'une nouvelle ardeur pour notre perfection ; mais craignons aussi pour nos frères, et détournons par notre zèle cette terrible sentence qui les menace, s'ils ne quittent leurs égarements.

Les pécheurs sont des esclaves dont il faut rompre les chaînes ; nous pouvons les délivrer de la captivité funeste où ils sont ; accourons avec empressement pour leur rendre ce service de charité. Celui qui néglige le salut du prochain ignore ce que c'est que l'esprit de Jésus-Christ. Quelle charité, en effet, dans le Sauveur pour le salut des pécheurs ! Il converse avec eux, il mange avec eux ; il va chez Zachée, il reçoit avec bonté une femme pécheresse, il écoute une Samaritaine ; il parcourt les villes et les bourgades pour annoncer le royaume de Dieu. Il dit aux pécheurs : Venez à moi et je vous soulagerai : il déclare qu'il est le bon Pasteur qui doit donner sa vie pour le troupeau

que le Père céleste lui a confié, il recherche une âme pécheresse avec le même empressement qu'on cherche une pierre précieuse perdue, ou qu'un berger court après une brebis qui s'est égarée du bercail. Telle est la charité de Jésus-Christ; et dans ce divin modèle, tous ceux qui, comme dit le Sauveur, sont le sel de la terre, doivent reconnaître leurs obligations. Ne puissiez-vous retirer qu'une seule âme du péché, si vous y manquez, vous perdez la charité chrétienne dans l'objet le plus essentiel et le plus important; car comment réparer ensuite cette omission et ce défaut de zèle? Aussi quelle a été la sollicitude des hommes apostoliques pour le salut du prochain? Ils sacrifiaient leur repos, ils interrompaient même l'exercice de l'oraison dès que le prochain implorait leurs secours. Saint Paul souhaitait d'être anathème pour ses frères (*Rom.*, III), c'est-à-dire de s'immoler pour ses frères.

La charité chrétienne exige que les ministres de l'Eglise soient prêts à tout souffrir, s'il le faut, pour le salut des âmes. Tel a été l'esprit de tous les saints. Parmi ceux que l'Eglise propose à notre vénération, les uns, retirés dans les déserts, se sont occupés comme les Antoine et les Pacôme à former de fervents solitaires, qui, jour et nuit, adoraient Dieu en esprit et en vérité; les autres, élevés sur les premiers sièges de l'Eglise, ont, comme les Chrysostome, consumé leurs jours à instruire leurs peuples; ceux-ci marchant sur les traces des apôtres ont quitté leur pays et affronté tous les dangers des mers, pour baptiser les païens et les infidèles; ceux-là ont formé des tribus de saints ministres remplis de charité pour arrêter les prestiges de l'erreur, détruire les vices et porter les pécheurs à embrasser les voies de la pénitence. Chacun de ces saints s'est appliqué ces paroles : *Mandavit illis unicuique de proximo suo.* (*Eccl.*, XVII.) Le précepte de la charité m'oblige à travailler au salut du prochain. C'est cette charité qui portait un saint François de Sales, un saint Charles Borromée sur des montagnes couvertes de neige pour animer dans les cœurs des peuples le désir de leur salut. C'est cette charité qui faisait passer successivement de la chaire de vérité au tribunal de la pénitence un saint Vincent Ferrier, un saint Philippe de Néri. C'est cette charité enfin qui doit toujours animer un vrai ministre de l'Eglise, et lui faire regarder (selon l'expression d'un grand saint des derniers siècles) comme sa nourriture et sa vie, de se consumer pour Dieu et de gagner des âmes à Jésus-Christ. Il suffit, en effet, pour être embrasé de zèle, de connaître la dignité et le prix des âmes; et tel est le troisième motif que je vous ai proposé.

3° Ces âmes sont immortelles, voilà leur grandeur; elles ont été rachetées du sang du Fils de Dieu, voilà leur prix. Je reprends : ces âmes sont immortelles, et dès lors elles sont appelées par un Dieu plein de miséricorde à un bonheur éternel; mais elles ne

jouiront de ce bonheur, qu'autant qu'elles ne mettront point d'obstacle à leur béatitude; que votre zèle assure donc leur félicité. Les rois de la terre ne peuvent, avec tous leurs bienfaits, rendre des hommes heureux que pour quelques moments. Le zèle d'un ministre de l'Eglise doit s'étendre au delà des siècles. Une âme que vous aurez retirée des ténèbres du péché sera heureuse pendant toute l'éternité : à cette pensée pourriez-vous demeurer dans l'inaction? Lorsqu'on a un bon cœur, on souhaiterait de rendre service au prochain dans mille occasions; voit-on un malheureux? on est attendri sur son sort, on souhaiterait le tirer de l'état de langueur où il est réduit par l'indigence. Ce désir est louable; il est conforme à l'esprit du christianisme; mais on peut par l'exercice du saint ministère, pratiquer une œuvre de charité encore plus excellente que l'aumône. Quelque largesse qu'on puisse procurer à un pauvre, on ne peut, qu'adoucir l'amertume de ses jours, et prolonger pendant quelques années sa vie. Ce corps à qui il faut accorder les secours nécessaires retournera infailliblement en poussière; mais cette âme dont vous aurez guéri les blessures ne périra point; elle vivra éternellement.

On doit, lorsqu'on vient à réfléchir sur l'éternité, être rempli du zèle le plus ardent pour des âmes qui doivent être heureuses ou malheureuses à jamais? On regarde, et avec justice, dans la société, comme des hommes réellement utiles, ces sages politiques qui font des traités avantageux pour la patrie, ces sages magistrats qui font régner l'esprit d'équité dans un Etat, ces guerriers intrépides qui défendent nos frontières et nos provinces; cependant la bravoure et la sagesse de ces héros du monde ne regardent que le temps : le zèle des hommes apostoliques a pour objet l'éternité. Ces vases d'élection pour le salut des peuples sont, je puis le dire avec vérité, les hommes les plus utiles. Ils secondent par leur vigilance les desseins qu'a un Dieu de rendre ses créatures heureuses à jamais; ils ferment les portes de l'enfer, ils ouvrent aux défenseurs de la patrie, aux sages magistrats, aux riches bienfaisants, aux négociants intègres, aux artisans laborieux, les portes du royaume éternel, seul digne de l'ambition et des désirs d'une âme immortelle.

Dieu, en vous honorant du sacerdoce, vous a mis en quelque sorte entre les mains les clés de la vie et de la mort; vous pouvez par votre activité et vos soins coopérer au salut des peuples, et appliquer par l'exercice de votre ministère aux pécheurs, le sang que le Fils de Dieu a répandu pour eux sur la croix. Reconnaissez le prix de ces âmes en considérant l'image de Jésus-Christ en croix. Pourquoi cette couronne d'épines, pourquoi ce côté ouvert, pourquoi ces pieds et ces mains percées de clous? C'est pour le salut de ce pécheur qui s'adresse à vous; vous ne pouvez, si vous avez de la foi, lui refuser votre temps, vos conseils, votre vi-

gilance. Méditez sur le Calvaire, et vous ne négligerez le salut d'aucun pécheur. Si vous ne pouvez porter tous ceux qui suivent leurs passions à embrasser les voies de la pénitence, procurez du moins le salut de ceux qui veulent revenir au Seigneur, et que la Providence pourra vous adresser. L'exercice de votre ministère est le canal par lequel les fidèles peuvent profiter du bienfait de la Rédemption. Puisque Jésus-Christ est mort pour tous les hommes, quel zèle ne devez-vous pas avoir pour le salut de chaque fidèle? Le Fils de Dieu vous dit du haut de sa croix : Je vous charge de continuer ma mission sur la terre; cultivez ma vigne, arrosez-la de vos sueurs; le disciple doit seconder le maître.

Les âmes confiées à vos soins, pasteurs de l'Eglise, sont immortelles, elles sont rachetées du sang d'un Dieu, motifs assez puissants pour porter un ministre du Seigneur à remplir comme il faut les devoirs de son ministère. J'ajoute cependant de nouveaux motifs de zèle, motifs pris du côté de votre propre intérêt.

4. Votre zèle pour le salut du prochain vous procurera de grands avantages dans l'ordre de la grâce. L'activité de votre zèle sera récompensée par des inspirations particulières que vous communiquera l'Esprit-Saint. Si j'aide le prochain, disait un saint des derniers siècles, qui depuis les dernières années de son sacerdoce, jusqu'à l'âge de quatre-vingt-sept ans, consacra ses jours aux exercices de la vie apostolique; si j'aide le prochain, disait saint André Avelin, prêtre de la congrégation des Théatins, Dieu m'aidera; maxime que tout ministre de l'Eglise doit graver dans son cœur. Jésus-Christ regardera comme fait à lui-même tout ce qu'une sainte ardeur vous aura inspiré pour le salut du prochain. Si Dieu use de miséricorde envers l'homme charitable qui répand ses biens dans le sein du pauvre, que ne doit pas espérer un ministre laborieux de cette même miséricorde? Si vous êtes attentif à retirer les pécheurs des voies de l'iniquité, si vous faites valoir vos cinq talents, on vous en donnera cinq autres; en portant les hommes à glorifier Dieu sur la terre, Jésus-Christ vous reconnaîtra au dernier jour pour un de ses fidèles disciples, devant le Père céleste; les avis que vous aurez donnés au prochain vous attireront de nouvelles grâces pour surmonter les différentes tentations dont vous pourriez être assailli. N'abandonnez jamais le prochain, et Dieu ne vous abandonnera pas : tel est le premier avantage du zèle.

Par cet esprit de zèle, tous les jours de votre vie seront des jours utilement remplis; vous vous préserverez de l'oisiveté, qui, dans le sanctuaire comme dans le monde, est le principe d'un grand nombre d'écueils. S'applique-t-on constamment au salut du prochain? on n'éprouve point les dégoûts, les ennuis de ceux qui ne s'occupent à rien d'utile et de sérieux. Comme il y a chaque

cies du ministère, le temps est mis chaque jour à profit; et ce travail assidu qui n'a pour objet que la gloire de Dieu prépare tous les jours des prêtres à la célébration des saints mystères, et les dispose à monter saintement à l'autel.

Voici encore un troisième avantage de ce zèle, il rend le sacerdoce respectable. Un ministre de l'Eglise rempli de l'esprit de Dieu, et tout occupé de l'instruction des peuples, fait infailliblement respecter le caractère dont il est revêtu. Le monde a encore assez d'équité pour distinguer entre le prêtre zélé et le prêtre oisif; on ne peut refuser son estime à celui qui emploie son temps à inculquer de bons principes à des enfants, à assister un proche qu'on est prêt de perdre, à porter des domestiques à être fidèles; en un mot, à cimenter la probité et la concorde dans les différents états de la vie. En même temps que l'application aux exercices de votre ministère assurera votre sanctification, elle assurera aussi votre réputation. On ne doit jamais se proposer le motif d'un vain orgueil pour motif de son zèle : *Ne cherchez pas*, dit Jésus-Christ, *d'être appelé Père ou Maître sur la terre* (Matth., XXIII), *mais, en même temps, que votre lumière paraisse devant tous les hommes, afin qu'ils glorifient le Père céleste*. (Matth., V.) Et le Sage nous dit : ayez soin d'avoir une bonne réputation, *Curam habe de bono nomine*. (Eccli., XLI.) Vous l'aurez infailliblement, cette bonne réputation, dès que vous serez utile au prochain.

Un quatrième avantage de ce zèle : Vous vous concilierez des médiateurs auprès de Dieu. Ces pécheurs que vous aurez touchés, ces justes que vous aurez soutenus dans les voies de la sainteté, offriront sur la terre leurs prières et leurs vœux pour vous. Ceux qui vous précéderont dans les voies de l'éternité et qui auront obtenu miséricorde, la demanderont pour le ministre qui a été leur guide et comme leur ange tutélaire sur la terre. Ces âmes prédestinées demanderont pour vous une couronne semblable à celle dont elles jouiront. L'Eglise, au dernier jour de votre vie, représentera au souverain Juge vos travaux : Seigneur, dira-t-elle, voici un de vos serviteurs prêt à finir sa course; comme homme il a été fragile et a offensé votre suprême majesté; mais jugez-le, ô mon Dieu, dans l'étendue de vos miséricordes, puisqu'il a été animé de zèle pour votre gloire : *Licet peccaverit, zelum Dei in se habuit*. Un ministre fidèle et laborieux pourra, dans ces derniers moments, répéter avec confiance ces paroles du Prophète : *Me expectant justi, donec retribuas mihi*. (Psal. CXLI.) Ces âmes, ô mon Dieu, créées à votre image pour le salut desquelles vous avez répandu votre sang et à qui j'ai annoncé votre loi, m'attendent pour jouir de leur félicité et participer à vos miséricordes; étendez donc maintenant le royaume de Dieu par votre zèle, et au jour où Jésus-Christ rendra à chacun selon ses œuvres vous recevrez le fruit de votre travail. Le Dieu de charité

sera la récompense de l'homme de charité.

Quels motifs doivent exciter votre zèle ? première réflexion qui vient de faire le sujet de la première partie de cette conférence. Quelles sont les fonctions de ce zèle, et quel doit en être l'exercice ? sujet de la seconde exhortation.

SECONDE RÉFLEXION.

Les dons de Dieu sont différents, et, selon la diversité de ces dons, nous devons étendre ou borner les fonctions de notre zèle. Les uns ont reçu cinq talents, d'autres n'en ont reçu que deux, d'autres enfin qu'un seul ; mais n'en eût-on qu'un, on peut toujours être utile au prochain.

Les exercices du zèle peuvent se réduire à quatre objets : 1° à annoncer la parole de Dieu ; 2° à réconcilier les pécheurs dans le tribunal de la pénitence ; 3° à visiter les malades ; 4° à édifier par vos discours et vos exemples. Plus Dieu a mis en vous de dispositions naturelles, plus vous devez remplir ces différentes fonctions du ministère : mais si vous reconnaissez que le Seigneur ne vous a pas accordé ce don d'exhorter, d'instruire, d'éclairer le prochain ; du moins, faites valoir le seul talent que vous avez reçu ; portez les âmes à Dieu par vos exemples. Je reprends en peu de mots ces différentes réflexions.

1° Le premier exercice du zèle, c'est d'annoncer la parole de Dieu. Allez, disait Jésus-Christ à ses apôtres, instruisez toutes les nations : *Docete omnes gentes.* (Matth., XXVIII.) Les hommes vivent dans un profond oubli de leur fin dernière, ils sont insensibles sur leur éternité, ils ne pensent qu'à la vie présente, ils ne sont occupés que de leur fortune ; répétez-leur donc sans cesse cette grande maxime : A quoi servent les richesses, les honneurs, si on vient à perdre son âme. Portez les pécheurs à prévenir les jugements de Dieu et à faire de dignes fruits de pénitence ; dites à ces cœurs plongés dans les plaisirs criminels : *Soyez prêts, parce que le Fils de l'homme viendra à l'heure que vous y penserez le moins* (Luc., XII), et *Tout arbre qui ne porte pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu.* (Matth., VII.) La parole de Dieu produit le même effet que la semence qu'on jette en terre : *Semen est verbum Dei.* (Luc., VIII.) Si un laboureur ne sème point, la terre restera inculte ; mais le champ deviendra fertile s'il est cultivé avec soin.

La parole divine peut quelquefois trouver des cœurs rebelles, mais elle trouve aussi des cœurs dociles ; Dieu ne demandera pas compte à ses ministres du succès, il ne demandera compte que du soin qu'ils auront eu de faire connaître l'étendue de ses préceptes. Si les peuples ne sont pas instruits, l'iniquité s'accroît de plus en plus ; au contraire, que le zèle embrase les ministres de l'Eglise, qu'ils fassent entendre leurs voix, et on verra de grandes conversions s'opérer, comme on en a vu lorsque Dieu a suscité dans sa miséricorde de ces hommes

remplis de l'esprit apostolique ; on verra, dis-je, des pécheurs rompre des engagements criminels, restituer des biens injustement acquis, pardonner à leurs ennemis, renoncer aux fausses maximes du monde, pour embrasser la sévérité de l'Evangile. Avertissez donc, disait saint Paul, ceux qui s'égarent des malheurs qui les menacent : *Prædica verbum, argue, increpa in omni patientia et doctrina.* (II Tim., IV.) Eclairiez le monde qui est dans les ténèbres, soutenez la religion, confondez le vice, faites aimer la vertu ; voilà le premier devoir d'un ministre de l'Evangile.

En annonçant la parole divine, n'ayez point d'autre motif que de gagner des âmes à Dieu ; bannissez de votre cœur tout motif de cupidité et de votre esprit un vain désir de paraître et d'acquérir une réputation frivole. Dès que vous n'aurez en vue que le salut des âmes, vous prêcherez également devant un auditoire peu nombreux, comme devant une assemblée dont le concours et la multitude pourraient flatter l'amour-propre. Saint François de Sales avouait qu'une expérience de trente ans lui avait appris qu'il faisait plus de fruit en prêchant à un petit nombre de personnes que lorsqu'il avait annoncé la parole divine à un grand peuple. Il rapportait à cette occasion qu'un jour, il n'y avait que sept personnes dans une église où il devait prêcher ; on voulait le dissuader de remplir son ministère dans cette occasion : mais, ajoutait-il, je ne suivis pas ce conseil, je répondis que, pourvu que quelqu'un fût édifié, c'en était assez. Dieu bénit tellement l'instruction du saint évêque, qu'un de ces sept auditeurs vint trouver après le discours le saint pasteur et lui déclarer qu'il avait été éclairé, touché, converti, et qu'il voulait quitter l'hérésie pour embrasser la religion catholique (*Esprit de saint François de Sales*). Ainsi Dieu répandit ses grâces sur le ministère, dès qu'on ne cherche que le salut des fidèles et non les applaudissements du monde. Pourvu que quelqu'un soit édifié, c'en est assez ; telle était la maxime de saint François de Sales ; telle doit être la maxime de tout prédicateur qui ne cherche point la réputation, mais seulement la gloire du Seigneur.

On peut encore instruire par de pieux écrits d'une manière presque aussi efficace et aussi utile que de vive voix. Opposez des ouvrages qui puissent édifier les fidèles aux mauvais livres qui se multiplient et corrompent les mœurs ; un ministre qui a des lumières et du zèle peut par cette voie opérer un grand fruit sur les âmes. Les sermons, les exhortations frappent dans le moment ; les livres de piété offrent une prédication continuelle. Quels biens n'ont pas produit et ne produisent pas tous les jours les écrits d'un saint François de Sales, d'un Grenade et de tant d'autres auteurs qui dans leur retraite n'ont cherché qu'à sanctifier le monde par des ouvrages pleins d'onction, qui dissuadent de la vanité de tout ce qui passe, qui inspirent l'horreur

du péché, qui tracent des règles de conduite pour l'état de chacun qu'on ne peut pas toujours développer dans des discours publics. Un seul mauvais livre a perdu bien des âmes; un seul bon livre peut contribuer au salut d'un grand nombre de fidèles. Plus les instructions seront multipliées de vive voix ou par écrit, plus les fidèles auront de moyens pour opérer leur salut.

2° Un second exercice du zèle est de réconcilier les pécheurs dans le tribunal de la pénitence. Si vous êtes assidus à entendre les confessions, et si vous joignez à cette assiduité la doctrine et la prudence nécessaires, quels biens ne produirez-vous pas dans l'Eglise? Combien d'âmes ne gagnerez-vous pas à Dieu? Vous apprendrez aux religieux à remplir avec ferveur leurs obligations, aux riches à faire d'abondantes aumônes, aux pauvres à ne pas murmurer contre la Providence et à souffrir avec résignation, aux artisans et aux domestiques à sanctifier leur travail et à le rendre méritoire par l'esprit de prière; vous fermerez des plaies ouvertes depuis longtemps; vous allumerez un amour pur et saint dans des cœurs qui n'avaient brûlé que d'un amour profane, vous soutiendrez des justes prêts à déchoir des voies de la piété. Ce ministre, à la vérité, n'a pas autant d'éclat que celui d'annoncer la parole divine; mais si on brille moins aux yeux des hommes, on peut produire le même fruit devant Dieu, dont la seule gloire doit nous intéresser. Le prédicateur intimide, touche, éclaire; mais c'est au confesseur zélé à gagner tout à fait le cœur, à proportionner à l'état de chacun la pratique des vérités qu'on a annoncées; à faire connaître les occasions prochaines du péché, à briser de componction ceux qui ont eu le malheur de perdre la grâce et à guider dans les voies de la perfection les âmes justes qui ont conservé leur innocence.

3° Le troisième exercice du zèle est la visite des malades. Est-on frappé d'une infirmité dangereuse? Si on a des principes de religion, on ne tarde pas à rentrer en soi-même; cependant ces desirs de conversion sont presque sans effet, si un ministre du Seigneur ne donne tous ses soins et toute sa vigilance à celui que la maladie consume. Parmi ces malades, les uns tombent dans un secret désespoir, les autres murmurent; ceux-ci ne pensent qu'à recouvrer la santé du corps; ceux-là veulent et ne veulent pas leur conversion, c'est-à-dire qu'ils la désirent, mais qu'ils la remettent de jour en jour. Qu'un ministre zélé accoure dans ces moments, qu'il parle avec charité et avec onction, il sera écouté; la confiance succédera au désespoir, la résignation aux murmures; le salut de l'âme paraîtra d'un plus grand prix que la santé du corps; enfin on prendra une résolution fixe et déterminée de quitter les voies du péché et de penser à son éternité. Jésus-Christ déclare qu'il adressera en ce dernier jour à ceux qui l'ont consolé dans ses membres

souffrants, ces tendres paroles : *J'ai été infirme et vous m'avez visité; venez posséder le royaume qui vous est préparé par mon Père. (Matth., XXV.)* Ces paroles doivent animer votre zèle pour aller consoler ceux qui languissent sur le lit de douleur.

4° En instruisant, il faut surtout édifier : grand et important devoir du ministère. Le bon exemple est un des exercices peut-être le plus essentiel à un vrai zèle; c'est, en effet, le bon exemple qui donne du succès aux autres travaux du sacerdoce; c'est le bon exemple d'un prédicateur qui aide à persuader la pratique des vérités qu'il annonce; c'est le bon exemple d'un ministre du sacrement de pénitence qui inspire de la confiance pour faire l'aveu de certaines fautes qui humilient l'orgueil et l'amour-propre. C'est le bon exemple qui, joint aux paroles qu'on adresse à un pécheur frappé par l'infirmité, le touche de componction sur ses égarements passés; et comme c'est le bon exemple qui fait impression sur nous, il en fait également sur l'esprit des autres hommes. On ne peut jamais être dispensé de ce dernier exercice du zèle. Un prêtre qui n'a pas charge d'âmes, et qui est dépourvu de talents, n'est pas obligé d'annoncer la parole divine; des scrupules multipliés sont un obstacle à l'administration du sacrement de pénitence, une infirmité habituelle empêche de se transporter vers ceux qui souffrent; mais en tout temps votre vie doit tellement édifier les hommes qui en sont les témoins, qu'ils en glorifient le Père céleste.

Le précepte du bon exemple oblige celui qui n'a reçu qu'un seul talent comme celui qui en a reçu cinq. En tout temps il faut donner le bon exemple, et à l'autel, et dans le temple, et dans la société civile. Comme ministres des autels, vous devez édifier, et par le recueillement en vous revêtant des vêtements sacrés, et par l'exactitude à observer les cérémonies de l'Eglise, et par l'esprit de prière qui doit précéder et suivre la célébration des saints mystères; vous devez édifier dans le temple en récitant l'office posément, modestement, et en paraissant toujours pénétrés d'un profond respect lorsque vous approchez du sanctuaire. Vous devez édifier dans la société par le choix de vos connaissances, par la nature de vos délassements, en ne vous permettant jamais les divertissements que l'esprit clérical interdit. Vous devez édifier surtout par les maximes qui accompagnent vos entretiens; des conversations, je le sais, ne doivent pas être des sermons; mais lorsqu'on aime Dieu, il y a toujours quelque étincelle de ce feu divin qui brille, et on insinue toujours quelques maximes utiles au salut de ceux avec qui on s'entretient. Lorsque les personnes du monde venaient trouver un saint des derniers siècles, il se prêtait d'abord à leurs discours ordinaires, mais peu à peu il leur rappelait les grandes vérités de la religion. *Si on revient*, dit-il, *c'est une marque qu'on a été touché, et que j'ai pu être utile;*

si on ne revient pas, c'est qu'on ferme les yeux à la lumière, et c'est moins de temps que je perdrai.

Il y a encore une obligation qu'impose le zèle; c'est d'avoir une sainte ardeur pour célébrer souvent les saints mystères. Toutes les fois qu'un prêtre monte à l'autel, il est utile à toute l'Eglise, soit militante, soit souffrante; il coopère journellement au salut des fidèles qui viennent dans le temple. C'est pendant le temps du saint sacrifice que les pécheurs détestent leurs péchés, que les justes renouvellent leurs sentiments d'amour envers Dieu, que tous les fidèles obtiennent des grâces précieuses pour leur salut. Quels motifs puissants pour monter souvent à l'autel! Heureux le ministre de l'Eglise qui fait valoir ces cinq talents, qui instruit dans la chaire de vérité, qui inspire l'esprit de componction dans le tribunal de la pénitence, qui fait naître ou augmente l'amour de Dieu dans les cœurs prêts à paraître devant le souverain Juge, qui porte à la pratique de la loi par ses exemples, qui applique souvent à l'autel la Rédemption de Jésus-Christ par la réitération du saint sacrifice de la messe. Ces différents degrés de zèle auront différents degrés de gloire : *Qui ad justitiam erudiunt multos, quasi stellæ in perpetuas æternitates.* (Dan., XII.) Cette gloire et cette récompense d'un fidèle ministre sera éternelle.

CONFÉRENCE VI.

EXHORTATION SUR LA PRÉDICATION, OU SUR LE MINISTÈRE DE LA PAROLE DIVINE.

Quam speciosi pedes evangelizantium pacem! (Rom., X.)

Que les démarches de ceux qui annoncent l'Evangile de Dieu sont agréables au Seigneur!

Entre les devoirs d'un ministre de l'Evangile, un des plus nécessaires est d'annoncer la parole divine; telle a été la vocation des apôtres, tel a été l'emploi de tant de saints évêques, de tant de prêtres laborieux, de tant de religieux édifiants et animés de zèle, dont l'Eglise révère la sainteté, et qui, ne se bornant pas à leur propre sanctification, ont étendu le royaume de Dieu par la prédication. Ce ministère doit se perpétuer de siècle en siècle pour la consommation des élus; car, comment croira-t-on, si la foi n'est pas annoncée? et comment sera-t-elle annoncée, si les ministres de l'Eglise ne sont fidèles à remplir le ministère de la prédication?

Dès que vous êtes revêtus du sacerdoce, allumez le feu divin dans les cœurs; soyez d'abord les médiateurs du peuple à l'autel, mais ensuite soyez la lumière des fidèles dans la chaire de vérité: les ignorants ont besoin d'être éclairés, les pécheurs d'être intimidés, les pénitents d'être rassurés, les parfaits d'être soutenus dans les voies de la justice. Sortez donc de votre retraite, ministres du Seigneur, ne vivez pas dans un repos condamnable, faites valoir vos talents; instruisez, reprenez, sollicitez, instruisez les

simples, reprenez les cœurs rebelles, sollicitez les âmes faibles et timides.

Les vices se multiplient, il faut multiplier les instructions. Prêchez, disait Jésus-Christ à ses apôtres, prêchez à toute créature, annoncez l'Evangile aux riches comme aux pauvres, aux maîtres comme aux domestiques, aux magistrats comme aux guerriers, au commerçant comme à l'artisan : *Prædicate Evangelium omni creaturæ* (Marc., XVI); vous êtes le sel de la terre; le propre du sel est de préserver de la corruption; préservez donc les fidèles de la contagion du péché par vos instructions, annoncez la parole de Dieu, mais annoncez cette parole comme ministres de l'Evangile.

Quelle est la nécessité de la prédication?

Quels sont les devoirs du ministre qui annonce la parole divine? Deux réflexions qui feront le partage de cette conférence.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Je fonde la nécessité d'annoncer la parole divine : 1° sur l'efficacité de cette parole; 2° sur le titre auguste du sacerdoce, et surtout sur le titre de pasteur, lorsqu'on a un bénéfice à charge d'âmes; 3° sur l'exemple de Jésus-Christ et des apôtres. Je reprends :

1° Il faut annoncer la parole divine, parce que cette parole est un des moyens les plus efficaces pour assurer le salut des peuples; cette parole éclaire l'esprit, et elle rectifie le cœur; elle éclaire l'esprit parce qu'elle instruit les fidèles sur le culte qu'ils doivent rendre à Dieu. Quel était l'aveuglement des hommes avant que Dieu leur eût envoyé ses apôtres? le peuple choisi connaissait le vrai Dieu, mais l'idolâtrie n'était-elle pas répandue dans l'univers? On adorait les astres, les métaux, de vils animaux, et selon l'expression de l'Ecriture, les hommes se formaient des dieux des ouvrages de leurs mains. (Psal. CXIII.) Le souverain Créateur était presque inconnu de la plus noble des créatures visibles, qu'il n'avait douée de raison et d'intelligence que pour en recevoir les hommages et les adorations. *Homo, cum in honore esset, non intellexit.* (Psal. XLVIII.) La parole divine a donc rappelé aux hommes l'idée du Créateur; quoique cette idée soit gravée dans le cœur, quoique les cieux publient la main puissante qui, d'une seule parole, a tiré du néant tout ce qui s'offre à nos yeux, sans la prédication, l'idolâtrie ne se renouvellerait-elle pas encore sur la terre? Il faut donc rappeler aux fidèles la grandeur, la souveraineté, l'unité, l'indépendance de l'Etre qui les a formés, et s'ils sont déjà frappés de cette grande vérité, il faut leur apprendre à adorer, à aimer, à craindre, à servir cet Etre invisible et éternel.

Le Seigneur a révélé à son peuple une religion, il faut en faire connaître l'excellence; c'est la prédication qui lui transmet le précieux trésor de la foi. Combien de chrétiens dans le sein du christianisme qui sont dans la plus profonde ignorance sur les grands mystères de la religion! Combien de fois n'arrive-t-il pas aux ministres du Seigneur de trouver dans le tribunal de la pénitence

tence des Ames qui n'ont jamais connu ou qui ont totalement oublié les vérités essentielles au salut. La prédication est nécessaire pour dissiper ces ténèbres; il faut annoncer Jésus et Jésus crucifié, il faut apprendre aux peuples ce qu'ils doivent croire sur l'Incarnation d'un Dieu, sur la cause de sa mort, de ses humiliations et de ses souffrances, sur la vérité d'un avenir et d'un jugement futur. Combien de fidèles régénérés dans les eaux du baptême, qui ne pourraient rendre raison de leur foi! Qu'on les interroge sur leur fin dernière, sur les vertus théologiques, sur les actes que doit produire un chrétien, sur les dispositions qu'exigent les sacrements, et ils ne peuvent peut-être répondre sur aucun de ces articles; à peine savent-ils ce qu'il faut croire pour être sauvé; ils se disent chrétiens, et ils ne sont guère plus instruits sur les grandes vérités du christianisme que l'idolâtre et le mahométan; s'ils croient qu'il y a des sacrements, ils n'en connaissent ni la fin ni les effets; ils célèbrent des fêtes et ils ignorent l'esprit des solennités qui les rassemblent dans le temple; ils vont à certains jours par habitude à la messe, et savent à peine ce que c'est que cet auguste sacrifice auquel ils assistent; ils disent une formule de foi sans en comprendre le sens, peut-être même ont-ils totalement oublié quelques prières qu'on leur avait apprises dans leur enfance. Oh! que l'ignorance est grande sur la religion, et dans la campagne et dans les villes! Ministres de l'Evangile, ranimez votre zèle; faites connaître Dieu, ses perfections, ses justices; faites connaître l'excellence de la Rédemption, la divinité et l'humanité du Fils du Très-Haut; faites connaître la trinité des personnes, l'unité d'une nature divine; développez chaque article du Symbole; expliquez les effets de chaque sacrement; exposez au peuple l'économie de la révélation, et éclairerez les esprits: sans sortir d'un royaume aussi éclairé, vous trouverez assez de fidèles à instruire, qui sont presque dans la même ignorance sur des points importants pour le salut, que s'ils étaient nés dans des climats barbares, où on méconnaît encore le nom de Jésus-Christ.

La prédication est nécessaire pour éclairer l'esprit de l'homme; elle est nécessaire pour rectifier le cœur de l'homme; c'est par la prédication que les mœurs sont réformées, sans la prédication; chacun suivrait le torrent de ses passions; si l'iniquité se répand dans tous les états, c'est aux ministres de l'Eglise à répandre la semence de la parole divine pour rappeler aux hommes les sentiers de la justice; il faut renouveler dans les cœurs ces sentiments de droiture et d'équité que la loi naturelle prescrit et que la loi nouvelle a encore plus développés et perfectionnés. Plus vous annoncerez la parole divine, plus le bon ordre régnera dans les différents états et les différentes sociétés; il ne faut quelquefois qu'une bonne mission pour opérer des fruits de sainteté dans une paroisse où le vice régnait. Quels fruits ne produirez-vous pas si vous êtes assidus à inspirer aux

pécheurs les voies de la pénitence; vous verrez après vos prédications des injures pardonnées, des injustices réparées.

Les hommes apostoliques ont remporté par leurs instructions les plus grandes victoires, la parole divine peut toujours produire les mêmes effets. Parmi les fidèles, les uns pèchent par ignorance, les autres pèchent par fragilité; les uns sont emportés par la dissipation, les autres par le penchant de leurs passions; la prédication dissipe l'ignorance, éclaire les fausses consciences; la prédication fournit des motifs pour se soutenir contre la faiblesse naturelle, elle rappelle les hommes séduits par l'esprit du monde aux grands objets de la foi, elle fait concevoir de saints desirs, elle fait gémir sur des plaisirs funestes, elle fait naître la crainte dans les pécheurs obstinés, l'espérance dans les pénitents, elle est la source de tout bien, et elle préserve celui qui chancelle de nouvelles chutes.

Par la prédication les faux préjugés sur la morale cessent: et combien ces faux préjugés ne sont-ils pas répandus dans tous les états? Un homme de fortune se flatte d'une fausse probité, il se fait une fausse conscience sur ses usures, annoncez-lui qu'il se trompe, qu'il marche dans une voie erronée et réprouvée par l'Evangile, que ses biens sont injustement acquis, qu'ils ne descendront pas avec lui dans le tombeau, que l'esprit d'équité et de religion oblige de réparer ces injustices; et par cette prédication, cet homme brillant aux yeux du monde, s'il a encore de la foi, préférera un état médiocre à un état d'opulence. Représentez à ce jeune homme, qui a reçu une éducation chrétienne et qui a des sentiments de piété, qu'il se rassure trop sur certaines liaisons, que les amitiés trop sensibles sont dangereuses, qu'il doit fuir toute occasion de péché pour conserver son innocence, et qu'il est près de tomber dans le précipice; et cette prédication ranimant en lui la crainte du Seigneur, le préservera de ces liens qui auraient captivé son cœur. Avertissez cet homme courroucé, aigri pour une injure reçue, que ce n'est pas assez pour pardonner de ne point porter la main sur son ennemi, mais qu'il faut encore réprimer ces médisances, ces calomnies, ces traits satiriques contre son agresseur; et la religion reprendra ses droits, on fera les sacrifices qu'exige la charité chrétienne; et, touché de clémence, on mettra aux pieds de la croix ces sentiments de vengeance qui agitent et troublent l'âme.

La prédication, en dissipant les faux préjugés, précautionne aussi contre tant d'usages contraires à la loi; elle apprend à respecter les lois de l'abstinence et du jeûne, malgré les infractions dont on est témoin: elle apprend quel est le danger des spectacles que l'on regarde comme indifférents; elle apprend à modérer des jeux excessifs, qu'on ne considère que comme des délassements permis: la prédication soutient encore contre les mauvais exemples. Une âme fai-

ble est prête à se perdre, parce que les personnes mêmes qui doivent veiller sur sa conduite, loin d'édifier, transgressent la loi; la prédication affermira cette âme pusillanime contre ces scandales domestiques, elle apprendra, par l'instruction qu'elle recevra, la voie qu'elle doit suivre pour se sanctifier : cette parole est comme une lumière qui éclaire dans les ténèbres dont on est environné; sans cette lumière on s'égare, mais avec ce flambeau céleste on marchera dans la bonne voie et l'on ne tombera pas dans le précipice.

La prédication soutient dans les peines, les afflictions, les disgrâces, et empêche les murmures, peut-être même les blasphèmes contre la Providence divine; elle aide à supporter les maux de la vie présente, et à en faire un bon usage pour l'éternité : la prédication tempère une crainte immodérée de la Justice divine, elle retire une âme craintive des portes du désespoir, en lui faisant considérer la clémence du bon Pasteur; mais en même temps qu'elle modère une fausse défiance, elle fait trembler l'âme hypocrite et lui fait redouter le jugement à venir, et inspire à l'âme présomptueuse l'esprit de pénitence. Enfin la prédication porte à fréquenter les sacrements et à en faire un usage salutaire; elle avertit des funestes suites de la profanation, mais elle fait connaître aussi les salutaires effets de ces canaux de grâces. Que le ciel ne peut-il s'ouvrir ! Combien d'âmes prédestinées nous diraient que c'est la prédication qui a été le commencement de leur sanctification ! Que ne peut-on pénétrer dans certains déserts (66), où s'immolent des hommes qui sont consacrés à une pénitence rigoureuse, et ils nous répondraient que la prédication les a détachés du monde, séparés du monde, et les a portés à venir dans les déserts pleurer leurs péchés et se préparer à la venue du souverain Juge. La prédication est donc la lumière de ceux qui vivent dans les ténèbres, elle est la force de ceux qui combattent contre leurs passions, elle est le soutien de ceux qui veulent marcher avec persévérance dans les voies de la justice ; la prédication est donc nécessaire, afin que Dieu soit adoré en esprit et en vérité, afin que Jésus-Christ soit connu en sa divinité et ses mystères, afin que les sacrements soient fréquentés et ne soient pas profanés, afin que les maximes de l'Évangile soient pratiquées, et que les devoirs des différents états du monde soient remplis selon l'esprit de la religion.

Dès que les ministres de l'Eglise auront un saint zèle pour annoncer la parole de Dieu, les temples seront fréquentés, la prière ne sera pas négligée, on fuira les occasions de péché, on se repentira des égarements où l'on s'était livré; le voluptueux aura des remords, le vindicatif pardonnera,

le médisant arrêtera le fiel qui est sur ses lèvres, l'homme de cupidité cessera ses vexations et ses injustices; la prédication cimentera l'union dans les mariages, la fidélité dans le commerce : elle excitera la vigilance des pères et des mères sur leurs enfants, elle inspirera l'humilité aux grands, elle portera les riches à d'abondantes aumônes, elle proposera des motifs de patience et de soumission aux pauvres dans leur état de souffrances et d'indigence. Le ministre de la parole divine est capable d'opérer les effets les plus salutaires. C'est la grâce, il est vrai, qui touche le cœur, qui le sanctifie, qui opère dans l'homme la bonne volonté; mais la grâce se sert communément du ministère de la prédication pour renouveler dans une âme ces sentiments de foi et de religion qui sont ensuite suivis d'une conversion parfaite et d'un retour sincère à Dieu. Puisque la parole divine a tant de vertu, ministres du Seigneur, annoncez-la, cette parole; le titre auguste de prêtres dont vous êtes honorés vous y engage, et celui de pasteur des âmes vous y oblige strictement.

2° Dès que vous êtes prêtres et que vous avez des talents, vous devez être utiles au salut des âmes. Vous n'avez pas reçu l'ordination précisément, dit saint Chrysostome, *pour environner les autels avec pompe et avec éclat*. (Hom. 60.) Vous avez reçu le sacerdoce pour être et les médiateurs des hommes, et la lumière des fidèles; faites donc valoir vos talents, le souverain Juge vous en demandera un compte rigoureux; laissez-là cette multitude de connaissances profanes qui vous occupent peut-être trop; pensez à sauver les âmes, à étendre le royaume de Dieu, en rappelant, en exposant dans les chaires chrétiennes les grandes vérités de la foi, l'importance du salut et la nécessité d'être toujours prêt, puisqu'il s'agit pour chaque homme d'une éternité bienheureuse ou malheureuse. Vous ne devez pas, il est vrai, prêcher sans mission, mais vous devez vous mettre en état de pouvoir être appelés par l'Eglise à remplir votre ministère, vous ne tarderez pas à être employés, si à une vie exemplaire vous joignez une doctrine suffisante pour pouvoir être utile au salut des peuples.

Vous pouvez être obligés à annoncer la parole divine, quoique vous n'ayez pas encore de bénéfice à charge d'âmes; dès que Dieu a mis en vous ces talents naturels qui disposent à répandre avec fruit la parole divine, vous devez répondre avec soin aux desseins de Dieu. Les Vincent Ferrier, les André Avelin (67), dont l'un est regardé comme l'apôtre de la Bretagne, l'autre qui exerça son ministère en Italie, n'avaient pas de dignités dans l'Eglise, et cependant avec quel fruit ces hommes apostoliques n'annonçaient-ils pas la parole divine ? S'ils fussent

(66) La Trappe Sept-Fonts. Il y avait en 176, à Sept-Fonts, cent trente religieux. Cette abbaye est située près de Moulins en Bourbonnais.

(67) Saint Vincent Ferrier était de l'ordre de saint Dominique; saint André Avelin de la congrégation des Clercs Réguliers, dits Théatins.

restés dans le silence, que d'âmes, que leur prédication a retirées des voies de l'iniquité, eussent été perdues pour l'éternité ! Que vous a dit le pontife, en vous imposant les mains et en vous conférant l'onction sainte ? Ne vous a-t-on pas déclaré au jour de votre ordination qu'il fallait qu'un prêtre annonçât l'Evangile : *Sacerdotem oportet prædicare* ? Tant de saints missionnaires qui vont éclairer les idolâtres et les hérétiques, ont ils des bénéfices qui les obligent d'aller dans des climats éloignés annoncer la parole divine ? Ils n'ont que le titre auguste de prêtres ; et ce seul titre leur suffit pour s'expatrier, afin d'aller instruire des peuples qui vivent ou dans l'ignorance de la foi, ou dans la corruption des mœurs.

Les Dominique, les Gaëtan, les Vincent de Paul, qui ont institué des sociétés consacrées à annoncer l'Evangile, n'avaient d'autre titre que celui du sacerdoce, pour se croire obligés à répandre partout la parole divine ; et quels biens n'ont-ils pas produits, ou par eux-mêmes, ou par leurs disciples ? Ministres du Seigneur, en qui Dieu a répandu ses dons, tremblez pour votre salut, si tous les talents extérieurs que Dieu a mis en vous ne contribuent pas à la sanctification des peuples ; ils ont besoin d'instruction, instruisez-les, votre sacerdoce sera inutile à l'Eglise si vous n'annoncez l'Evangile. Comment même passerez-vous saintement votre temps, si vous ne l'employez à un ministère aussi utile ? en vain objecteriez-vous que vous sanctifieriez votre temps par la célébration des saints mystères, par quelques oraisons particulières ; vous ne serez pas toujours et à l'autel, et au pied de votre oratoire : comment vous occuperiez-vous, si vous ne consacrez pas votre temps au salut des peuples ? Ne passerez-vous pas une partie de vos jours dans des conversations vaines et frivoles, dans des assemblées de jeux, dans des repas prolongés, en un mot, dans une oisiveté pernicieuse ? La prédication est un moyen toujours sûr d'employer chaque jour son temps utilement. Si vous attendez que vous ayez un bénéfice pour annoncer la parole divine, peut-être serez-vous alors hors d'état d'annoncer cette parole ; des talents qui ne sont pas cultivés de bonne heure deviennent dans un âge avancé des talents presque inutiles ; on aura contracté dans la jeunesse une habitude de dissipation, comment ensuite se faire violence pour s'appliquer à l'étude sérieuse qu'exige le ministère de la prédication ?

Saint François de Sales commença à prêcher dès les premiers temps de son sacerdoce, il annonçait sans cesse la parole divine, n'étant encore que prévôt d'une Eglise ; aussi, lorsqu'il fut élevé à l'épiscopat, l'exercice de la prédication ne fut pas pour lui un exercice nouveau : on voit dans les *Lettres* du saint évêque de Genève qu'il donna le même conseil à quelqu'un qui

avait confiance en ses lumières (68) : *Plus tôt vous commencerez à prêcher, lui écrivait saint François de Sales, et plus tôt vous réussirez ; prêchez souvent, c'est la gloire de Dieu, c'est votre salut.* Il y a tant de bien à faire dans la prédication qu'il n'est pas nécessaire d'être revêtu d'un bénéfice à charge d'âmes pour s'acquitter de cet emploi ; il ne faut que du zèle, de l'amour pour Dieu, pour se porter à remplir un ministère aussi essentiel pour le salut des peuples ; l'auguste sacerdoce vous y engage dès que Dieu, comme je l'ai déjà dit, a mis en vous des talents nécessaires pour produire quelque fruit dans les âmes par le ministère de la prédication ; quoique vous ne soyez pas le propre pasteur de ces âmes, elles doivent vous être précieuses, puisqu'elles sont rachetées du sang de Jésus-Christ.

Avez-vous un bénéfice qui vous oblige d'annoncer la parole de Dieu, vous devez par justice vous acquitter de cet emploi, et si vous ne vous en acquittez pas, ou par négligence ou par incapacité, vous devez quitter ce bénéfice. Le concile de Trente déclare (Sess. xxiv, ch. 4) que les pasteurs des âmes doivent instruire les fidèles qui sont confiés à leurs soins, et annoncer la parole divine aux jours où l'Eglise oblige les peuples de cesser tout travail, afin de ne penser qu'à leur salut. Un ministre qui néglige d'instruire le troupeau dont il est le pasteur est en péché mortel, disent les casuistes. Il peut être irréprochable dans ses mœurs, être assidu à l'oraison, faire des aumônes abondantes, toutes ces bonnes qualités ne le sauveront pas sans l'exercice de la prédication ; il faut qu'il remplisse son ministère et qu'il le remplisse constamment : *Ministerium imple.... Prædica insta opportune, importune.* (II Tim., IV.) Autrefois l'on ne célébrait point les saints mystères dans les jours consacrés au culte de la religion, que le célébrant n'instruisît les fidèles. L'instruction faisait comme une partie de la célébration. « Après les lectures saintes, dit saint Justin, on proposait au peuple des réflexions capables de l'éclairer et de le toucher. » Il serait à souhaiter que tous les dimanches un pasteur distribuât à sa paroisse le pain de la parole ; ce zèle serait toujours suivi de quelque fruit et cette instruction ne préserverait-elle que d'un seul péché mortel pendant la semaine, un ministre rempli de l'esprit de religion ne devrait-il pas regarder son travail comme bien récompensé ? A l'ordination des prêtres, on leur dit qu'ils sont destinés à annoncer l'Evangile ; à l'ordination des évêques, on demande à celui qui va être consacré s'il veut instruire le peuple qui lui est confié, il répond : *Je le veux et j'en fais la résolution* ; on lui remet l'Evangile entre les mains et on lui dit : Allez, annoncez-en les maximes : *Accipe Evangelium et vade, et prædica populo tibi commissio.*

(68) L. I des *Lettres* de saint François de Sales, lett. 31.

Les prêtres chargés du salut des fidèles par le titre de leurs bénéfices seront condamnés, dit saint Isidore de Séville, pour les péchés commis par défaut d'instruction, et si on n'a aucun talent pour instruire, pourquoi se charger devant Dieu et devant les hommes de l'instruction d'un peuple nombreux? Ne justifiez pas votre silence parce que vous faites prêcher par d'autres; vous êtes le pasteur, il faut qu'on entende votre voix; un seul de vos discours peut produire plus d'effets que les discours de ceux que vous appellerez pour remplir votre ministère; vous faites bien cependant de faire annoncer par d'autres ministres la parole divine. Plus vous multipliez les exhortations, plus votre peuple sera éclairé sur les devoirs qu'il doit pratiquer, mais le zèle des prêtres étrangers ne doit pas ralentir le vôtre. Votre couronne est attachée, non au travail d'autrui, mais à l'exercice propre et spécial de votre ministère. Malheur au ministre qui croirait se dégrader en annonçant l'Evangile et qui renverrait par orgueil cette fonction à des ministres qui lui sont inférieurs en dignité. Un des plus nobles emplois du sacerdoce, c'est d'annoncer l'Evangile, puisque c'est retracer même la vie de Jésus-Christ et des apôtres.

3° L'exemple de Jésus-Christ, troisième motif qui doit animer un ministre de l'Evangile à annoncer la parole divine. Qu'a fait le Fils de Dieu sur la terre pendant les dernières années de sa vie mortelle? Il a annoncé le royaume de Dieu. Quelle sublime fonction que celle de continuer la mission de Jésus-Christ! Tantôt le Sauveur a instruit dans le désert, tantôt sur la montagne, tantôt dans le temple; il s'arrête pour instruire une simple femme telle que la Samaritaine, il veut même que les apôtres laissent venir à lui les enfants et enfin, pour prouver qu'il est le Messie, il déclare que par lui les pauvres sont évangélisés. Les apôtres imitent le zèle de leur divin Maître. L'Apôtre des nations s'écrie : Malheur à moi si je n'évangélise pas ! *Væ mihi est si non evangelizavero.* (I Cor., IX.) Paul fait entendre sa voix dans l'Aréopage, il écrit à Timothée qu'il est dans les chaînes, mais que la parole de Dieu n'est pas enchaînée : *Verbum Dei non est alligatum.* (II Tim., II.) Les contradictions qu'éprouvent les apôtres ne ralentissent pas leur zèle pour la prédication, cet emploi leur paraît si important que, pour ne pas négliger et s'appliquer d'avantage à la dispensation de la parole divine, ils remirent à d'autres la distribution des collectes et des aumônes. (Act., VI.)

Ce zèle des apôtres a passé aux saints docteurs, de là cette multitude d'homélies des saints Pères. Quel zèle dans un saint Chrysostome et dans un saint Ambroise pour annoncer la parole de Dieu ! L'Eglise grecque et l'Eglise latine offrent des exemples continuels de cette sainte ardeur à instruire les peuples par une prédication

assidue. Possidonius rapporte même de saint Augustin que dans sa dernière maladie il ranimait encore ses forces pour instruire le peuple qui lui était confié. Enfin les solitaires mêmes ont cru quelquefois devoir interrompre leur silence pour rappeler aux peuples la sainteté et l'étendue de la loi. Les ouvrages de saint Bernard sont une preuve de ce zèle qu'il avait au milieu de ses austérités et de la retraite pour annoncer la parole divine. Entrons dans l'esprit des saints qui nous ont précédés, ayons un saint zèle pour rappeler les maximes de l'Evangile, mais annonçons l'Evangile comme ministres de Jésus-Christ.

SECONDE RÉFLEXION.

En même temps que saint Paul avait le plus grand zèle pour annoncer l'Evangile et faire connaître le nom de Jésus-Christ, le docteur des nations châtiât son corps sévèrement, de peur qu'après avoir prêché aux autres, il ne fût lui-même réprouvé : *Castigo corpus meum, ne cum aliis predicaverim reprobus efficiar.* (I Cor., III.) Le même apôtre ajoutait que s'il voulait plaire aux hommes il ne serait plus disciple de Jésus-Christ; enfin qu'il ne venait pas annoncer l'Evangile pour charmer les esprits : *N n in sublimitate sermonis* (I Cor., II.); mais qu'il annonçait Jésus et Jésus crucifié : *Prædicamus Christum crucifixum.* (I Cor., I.) De ce grand exemple apprenez, vous qui êtes chargés de l'instruction des peuples; les devoirs que vous impose le ministère de la prédication.

1° Votre vie doit être sainte et exemplaire. 2° Votre intention pure. 3° Vos instructions doivent être solides, c'est-à-dire, propres à éclairer et à toucher. Je reprends chacune de ces réflexions.

1° Avant de prêcher les autres il faut se prêcher soi-même, autrement le peuple fidèle, ou plutôt votre conscience vous dirait : *Medice, cura te ipsum.* (Luc., IV.) Vous annoncez de grandes maximes, pratiquez les donc, et avant d'éclairer les autres par vos paroles, soyez une lumière qui éclaire par vos exemples. Dieu a dit au pêcheur, pourquoi publiez-vous ma loi ? *Quare tu enarras justitias meas ?* (Psal. XLIX.) Comment osez-vous recommander la pratique de mes préceptes lorsque vous les transgressez vous-même ? Vous inspirez aux pêcheurs l'esprit de pénitence, n'avez donc pas le cœur infecté d'un mauvais levain, rompez les liens qui vous attachent au péché avant d'entreprendre la conversion des pêcheurs. La prédication est rarement suivie d'heureux effets lorsque le ministre de la parole divine est rempli lui-même de l'esprit du monde.

C'est le bon exemple qui touche les cœurs : la première qualité qu'on doit rechercher dans un prédicateur, dit saint Ambroise, c'est la bonne vie; un cœur qui ne brûle pas de l'amour divin n'allumera pas ce feu divin dans les cœurs. Les paroles du ministre feront peu d'impression lorsqu'il

n'est pas lui-même touché des maximes qu'il annonce. Quoique les grandes villes soient remplies de prédicateurs ne peut-on pas dire qu'il y a peu d'ouvriers? *Operarii pauci.* (Luc., X.) Beaucoup d'orateurs paraissent dans la chaire chrétienne, mais tous remplissent-ils le ministère de la parole avec cet esprit de piété et de sainteté essentiel au ministère? L'on prêche le bon emploi du temps et souvent l'on vit soi-même dans la dissipation, on déclame contre l'avarice et on accumule des bénéfices, on recherche dans l'Eglise l'or du sanctuaire, on n'a ni dans ses meubles, ni dans ses vêtements aucune conformité avec le Dieu pauvre qu'on annonce, on prêche le pardon des injures et on est coupable soi-même d'animosité, de prévention contre ses alliés, ses proches, ses collègues dans le ministère; on recommande dans la chaire chrétienne l'esprit de douceur, et l'humeur fâcheuse, brusque et vindicative du prédicateur le rend redoutable dans la vie civile; on ne voit en lui que des éclats d'un tempérament colére qui le rend odieux à ceux avec qui il est obligé de vivre.

On se plaint, en annonçant la parole de Dieu, de ce que les fidèles n'en retirent aucun fruit, le peu de foi des auditeurs, leur dissipation, leur attrait pour les biens sensibles peuvent être les sources de ce malheur. Ils ont *des oreilles, ils n'entendent pas* (Psal. XIII); ou plutôt leurs oreilles se refusent aux vérités qu'ils ont entendues, parce que leurs passions étouffent ce bon grain; mais si les fidèles sont inexcusables de ne pas se rendre à la lumière qui les éclaire, les ministres de la parole qui ne vivent pas saintement, empêchent par l'irrégularité de leur conduite, que cette parole ne fructifie dans le cœur de leurs auditeurs. Les peuples sont peu touchés des discours les plus éloquents, lorsque ceux qui les enseignent ne marchent pas eux-mêmes dans les sentiers de la justice; vous reprochez aux fidèles leur peu de foi au saint sacrifice, leur immodestie dans le temple, leur dissipation pendant les saints mystères; paraîsez donc vous-mêmes recueillis en montant à l'autel, ne précipitez pas la célébration du saint sacrifice; lorsque vous chantez dans le temple les louanges de Dieu, donnez vous-mêmes les exemples de cette modestie que vous recommandez.

Pourquoi, dit saint Chrysostome, les apôtres ont-ils changé en aussi peu de temps la face de la terre, et attiré à la foi tant de milliers de fidèles? Vous répondrez peut-être : parce qu'ils ont fait des prodiges surprenants : mais saint Chrysostome n'attribue pas précisément aux prodiges les conversions qu'ont opérées les fondateurs de la religion chrétienne; ils ont converti le monde, dit ce Père, moins parce qu'ils ont été des hommes puissants en œuvres, que parce que le mépris de toute gloire humaine éclatait en eux, et qu'ils paraissaient détachés des biens, des plaisirs, des commodités de la vie. Combien de fois n'arrive-t-il pas

qu'un simple missionnaire fasse plus de fruit qu'une multitude de prédicateurs dont les talents paraissent avec éclat dans les grandes villes? D'où vient cette différence? Ce missionnaire a l'esprit de Jésus-Christ, ces hommes à talents ont trop souvent l'esprit du monde; les talents n'attirent que l'admiration, les vertus touchent et gagnent les cœurs; confirmez donc vos prédications par vos bons exemples; imitez le grand Apôtre qui disait en prêchant l'Evangile : j'ai sanctifié l'Evangile, c'est-à-dire, j'ai répondu à l'excellence de mon ministère, en conformant ma vie à la doctrine que je publiais. *Sanctificans Evangelium Dei.* (Rom., XV.)

Quels fruits ne feraient pas les discours prononcés dans la chaire chrétienne, s'ils étaient ensuite soutenus de grands exemples? Les peuples seraient frappés des actions saintes des ministres de la parole divine. Ce prédicateur témoigne de la charité aux pauvres, dirait-on, il faut donc les secourir; il ne dit que du bien du prochain, il faut donc éviter la médisance; il est rempli de douceur et doué de patience, il faut donc modérer les sentiments de colére; il est recueilli dans le temple, il faut donc y paraître avec respect; il ne passe pas ses jours dans des divertissements profanes, il faut donc mettre le temps à profit; il est sobre, tempérant dans ses repas, il faut donc éviter les excès de table; il mène une vie pénitente et mortifiée, il faut donc observer les jeûnes et les abstinences de l'Eglise; il fuit le grand monde, il faut donc éviter les compagnies dangereuses. Ministres de la parole divine, voilà les bons effets que produit le bon exemple.

Le ministère devient souvent inutile, parce qu'on le profane peut-être par l'irrégularité de sa conduite; à peine reconnaît-on dans la vie civile celui qu'on a entendu dans la chaire de vérité : on annonce dans les chaires chrétiennes la voie étroite, et on suit hors du temple la voie large; on n'arrête point les saillies de ses passions, on suit son tempérament; on est avare, prodigue, ambitieux, envieux, intéressé; de là qu'arrive-t-il? On vous examine, on vous juge, on vous condamne; et vos discours restent sans fruit, parce qu'on est sans estime pour celui qui annonce une loi qu'il ne pratique pas. Les sages du paganisme avaient pour maxime que les exemples instruisent plus promptement et plus efficacement que des discours destitués des œuvres : Le prédicateur n'est qu'une *cymbale retentissante* (I Cor., XIII), s'il n'édifie. O vous, qui êtes destinés à instruire les fidèles, rendez votre vie sainte et irrépréhensible; si vous prêchez l'humilité, disait saint Bernard à une assemblée de prélats, soyez humbles vous-mêmes, que votre conduite appuie vos maximes.

Jésus-Christ, modèle de ses ministres, a pratiqué d'abord, dit saint Luc, et ensuite il a enseigné; les pharisiens, au contraire, enseignaient et ne pratiquaient pas; il n'y aura que celui qui aura suivi les maximes saintes qu'il aura annoncées qui *sera grand*

dans le royaume de Dieu. (Matth., V.) *J'ai loué les saints*, disait humblement ce poète célèbre (Santeuil) dont vous récitez souvent les hymnes, *et je ne les imite pas; voilà ce qui fait le sujet de mes craintes*. Combien de ministres de la parole divine peuvent dire, il y a tant d'années que je prêche, que j'annonce l'Evangile, que j'inspire les maximes de la religion, où sont mes œuvres? J'ai dit à mes auditeurs qu'il ne suffisait pas d'entendre la parole de Dieu, qu'il fallait la pratiquer; mais en réfléchissant sur moi-même, quelle a été ma conduite et quelle a été mon insensibilité sur toutes ces vérités; j'ai reçu des compliments, des applaudissements en sortant de chaire, et j'aurais dû m'humilier, trembler et me confondre; j'ai annoncé des maximes qui me condamnent, j'ai fait connaître la nécessité de se préparer à la mort, de prévenir la sévérité d'un jugement futur, et je n'ai rien fait jusqu'ici pour me préparer à ce moment décisif pour l'éternité; ne serais-je pas moi-même tombé dans un aveuglement funeste? je reconnais mes illusions; celui qui prêche la sainteté du christianisme doit s'élever à de grandes vertus; dès ce moment, je prends la résolution, en annonçant l'Evangile, de retracer en moi la pratique des devoirs que l'Evangile prescrit, *dixi nunc cœpi* (Psal. LXXXVI); un ministre de la parole divine doit répondre à l'excellence de son ministère, en soutenant ses discours par ses exemples; sa vie doit être sainte et exemplaire, première obligation. Il doit avoir une grande pureté d'intention; deuxième réflexion.

2^e Saint Paul disait aux premiers chrétiens : tout ce que vous faites, *faites-le pour la gloire de Dieu* (I Cor., X), si jusque dans les actions les plus communes, comme dans le boire et le manger, il faut s'étudier à avoir Dieu en vue, quelle pureté d'intention ne faut-il pas avoir en annonçant la parole divine, qui est une des fonctions les plus honorables pour l'homme, puisqu'il parle au nom du Dieu de l'univers, et qu'il s'acquitte de la fonction même du Fils de Dieu? *Pro Christi legatione fungimur*. (II Cor., V.) La conversion et le salut des âmes, tels doivent être les motifs d'un ministre de l'Evangile : prenez garde de mériter le reproche que faisait saint Bernard à des ecclésiastiques de son temps; il y en a, dit ce Père, qui se consomment dans l'étude et même, peut-on ajouter, dans une étude sainte, mais pourquoi? Pour acquérir de la réputation et être connus : *Sunt qui scire volunt ut sciantur*. D'autres se proposent dans leurs études pour motif, un intérêt temporel; de même il y en a qui s'appliquent à la prédication pour paraître avec éclat; d'autres cherchent à s'avancer dans l'Eglise; d'autres sont dominés par l'intérêt; or tous ces motifs de vanité, d'ambition, de cupidité, sont condamnables, et on peut dire de pareils ministres, qu'ils profanent la parole de Dieu : *adulterantes verbum Dei*. (II Cor., XVII.) Vous retracez aux fidèles les exemple d'un Dieu humble, que la vanité ne vous porte

donc pas à exercer votre ministère; sondez votre cœur, ne prêchez-vous pas pour être loués et admirés? Ne préférez-vous pas par un secret orgueil un auditoire à un autre? Ne désirez-vous pas d'annoncer la parole divine plutôt devant les riches et les grands que devant le peuple? Ressouvenez-vous que vous êtes les ministres de celui qui évangélisait les pauvres; ce ne sont pas des éloges qu'il faut vous attirer en prêchant, ce sont les larmes des pécheurs qu'il faut désirer de faire couler : les éloges sont-ils le terme de votre travail? vous courez après une récompense vaine, récompense frivole, récompense qui rendra votre vie vide de tout mérite et vos travaux inutiles et stériles pour l'éternité.

Un prédicateur a-t-il quelque succès, il doit se pénétrer de crainte et veiller sur lui-même, de peur que l'orgueil ne le séduise et ne le perde : cependant combien de prédicateurs qui sont séduits par cet esprit de vanité, qui n'ont pas même la prudence de dissimuler le vain motif qui les anime; ils annoncent de loin un discours plus académique que chrétien, ils ne veulent paraître qu'à certains jours où ils sont assurés d'un nombreux concours; ils montent en chaire comme sur un théâtre, où ils savent qu'ils sont attendus plus par un esprit de curiosité que par l'esprit de religion; et en profanant la parole de Dieu, ils profanent le temple, puisqu'on ne vient pas les écouter pour s'instruire de ses devoirs, mais pour admirer les talents de l'orateur; ils entraînent avec eux des auditeurs pour recevoir leurs louanges après le sermon : l'orgueil du prédicateur est satisfait et Dieu est irrité. Ces ministres, remplis d'amour-propre, ne cherchent point la gloire de Jésus-Christ, ils se cherchent eux-mêmes, ils n'ont d'autre motif que d'être applaudis, et dépourvus d'un vrai zèle, ils ne produisent presque aucun fruit dans les âmes.

L'esprit de cupidité, autre motif bien condamnable; le ministère de la parole divine est un ministère tout spirituel, il a pour objet d'élever les âmes à Dieu, de les détacher des biens de la vie présente pour les faire soupirer après les biens de la vie éternelle; on répète aux fidèles dans la chaire de vérité cette grande maxime : cherchez avant toutes choses le royaume de Dieu; mais des ministres intéressés suivent-ils eux-mêmes cette maxime? Ne se proposent-ils pas les biens visibles plutôt que d'étendre le royaume de Dieu? un vil intérêt, un gain sordide, une rétribution les occupent; toujours prêts à annoncer l'Evangile s'ils peuvent espérer un honoraire considérable; ils restent dans l'inaction, à moins qu'ils n'espèrent recueillir quelque avantage temporel de l'exercice de leur ministère. Cet esprit d'intérêt se manifeste souvent dans leur conversation; ils s'informent de ce que dans chaque temple, dans chaque auditoire on offre pour tel et tel sermon; quoique extérieurement ils ne fassent aucune convention (ce qui serait odieux), ils n'agissent

intérieurement qu'en vue du gain qu'ils espèrent. Ministres intéressés, comment osez-vous parler des biens éternels lorsque les biens temporels font la plus vive impression sur vos cœurs?

L'Eglise permet de recevoir des honoraires, j'en conviens, l'Evangile même autorise cette pratique. Tout ouvrier, dit Jésus-Christ, est digne de son salaire, *dignus est operarius mercede sua.* (Luc., X.) Il est juste que celui qui annonce l'Evangile vive de l'Evangile, c'est-à-dire que les ministres de la parole divine ont une espèce de droit de tirer leur subsistance des fidèles qu'ils instruisent; mais n'avoir en vue que ce secours temporel dans l'exercice des fonctions du sanctuaire, c'est dégrader l'excellence de son ministère. Tout ministre de la parole divine doit se rappeler ce détachement que Jésus-Christ a recommandé à ses apôtres, lorsque les envoyant instruire les nations, il leur dit : *Ne portez en chemin ni bourse, ni sac, ni souliers.* (Luc., X.) Si cette sublime perfection n'est pas pour vous d'un précepte rigoureux, l'esprit de l'Evangile vous oblige du moins à vous rendre recommandables par votre désintéressement : il faut, écrivait saint Paul à Tite, que celui que vous choisirez pour participer à vos travaux, ne soit point porté à un gain honteux, *non turpis lucrî cupidum.* (Tit., I.)

Le même apôtre donne encore le même avis à Timothée (I Tim., III), le désintéressement dans le ministère en fait la gloire, le mérite, et en assure le succès.

Plus le ministère de la parole divine est sublime, plus l'intention du ministre chargé d'annoncer cette parole doit être pure et sainte; bannissez donc tout motif d'ambition, de vanité, d'intérêt, de cupidité; prosternés, recueillis aux pieds de votre crucifix, proposez-vous la gloire de Jésus-Christ pour la fin de votre ministère; si la tentation de la vanité venait vous assaillir, en supposant que vous ayez quelque succès, dites comme saint Bernard : *O esprit d'orgueil, tu viens trop tard me tenter, j'ai déjà reconnu que la gloire n'appartient qu'au Dieu seul que j'annonce, et qu'un pécheur comme moi ne mérite que mépris et confusion.* En combattant l'esprit de vanité, combattez également l'esprit de cupidité, soyez toujours prêts à annoncer l'Evangile aux pauvres. Pratiquez vous-mêmes ce que vous enseignez aux fidèles; vous dites avec saint Paul, que l'avarice est la source de tous les maux : *radix omnium malorum est cupiditas.* (I Tim., VI.) Appliquez-vous cette maxime; ce même esprit d'avarice rendrait votre ministère méprisable, inutile à vous-mêmes, et peut-être Dieu ne répandrait-il plus ses grâces sur vos travaux. Annoncez l'Evangile en vrais ministres de l'Eglise, avec une grande pureté d'intention, c'est-à-dire dans un esprit d'humilité et de désintéressement. Un troisième devoir d'un ministre de la parole divine, c'est de rendre ses instructions solides; troisième réflexion.

3^e Il n'est pas nécessaire pour faire du fruit parmi les âmes, de rechercher des sujets de sermons qui soient rares, singuliers et qui frappent par leur nouveauté; il faut rappeler les fins dernières : c'est le conseil du Sage.

Il faut, disait saint François, annoncer les vertus et les vices. Le peuple n'est pas assez instruit parce qu'on ne développe pas assez toute l'étendue, toute la sainteté de la morale du christianisme, les hommes ont besoin d'être frappés des grandes vérités; ils remettent l'affaire de leur salut de jour en jour, il faut leur faire connaître le danger de ces délais; ils s'occupent uniquement des idées de fortune et d'ambition, dites-leur souvent que *les jours de l'homme sont courts sur la terre* (Job, XIV); ils murmurent dans les épreuves, proposez-leur des motifs de patience, et gravez dans leur cœur cette sainte maxime de la religion chrétienne, *que ceux qui ne portent pas leur croix, ne peuvent être les vrais disciples du Dieu qu'ils adorent.* (Luc., XIV.)

Inspirez des sentiments de douceur et de clémence à ceux qui se laissent aller aux sentiments de haine et de vengeance; répétez souvent aux vindicatifs cette sentence de Jésus-Christ : Pour que Dieu vous pardonne la multitude des offenses dont vous êtes coupables, pardonnez vous-mêmes; votre salut dépend de votre indulgence pour ceux qui vous ont outragés; on dit communément dans le monde tout ce qu'on apprend de désavantageux du prochain, faites connaître les pernicieux effets de la médisance, donnez pour règle des conversations, que chacun parle d'autrui comme il souhaiterait qu'on parlât de lui-même. Ceux qui sont dans l'opulence veulent avoir une multitude de serviteurs, représentez à ces riches du siècle l'obligation qu'ils ont de s'intéresser au salut de ceux dont ils exigent la soumission; on reçoit le sacrement de mariage souvent sans préparation et en état de péché mortel, représentez les funestes effets d'une union que Dieu n'a pas bénie, que la passion a formée et où la religion n'a eu nulle part; découvrez les obligations qu'on a de supporter dans des engagements indissolubles ses humeurs réciproques, et la vigilance qu'on doit avoir pour procurer à des enfants une éducation qui réponde à la sainteté du baptême. Portez les riches à se sanctifier par des aumônes abondantes et faites considérer aux pauvres que leur état est conforme à celui de Jésus-Christ, qui a vécu pauvre, qui a souffert toutes les rigueurs de la pauvreté et qui n'avait pas même où reposer sa tête. (Luc., IX.) Représentez aux avarés qu'ils n'emportent pas leurs richesses dans leur tombeau; aux voluptueux, qu'ils sont menacés d'un feu éternel; aux orgueilleux, que leur vanité les rend méprisables, que Dieu humiliera le superbe et glorifiera les cœurs humbles.

Il faut dans la chaire chrétienne instruire les ignorants sur les mystères de la religion,

sur les différentes preuves de la foi (69); il faut exposer les dispositions qu'exigent les sacrements et les heureux effets qu'ils produisent dans les âmes bien préparées. Les prédicateurs renvoient pour l'ordinaire aux confesseurs les objets qui regardent la restitution; cependant il y a des principes généraux qu'il faudrait traiter en chaire (70), et lorsque les instructions publiques précèdent les confessions, alors les confessions sont plus utiles : si vous prêchez sur l'utilité de la prière, facilitez-en l'exercice, dites au peuple qu'il faut prier en tout temps; portez vos auditeurs à élever souvent leurs cœurs vers le Seigneur dans leurs différentes occupations, et à dire plusieurs fois par jour : *mon Dieu, je vous offre par amour cette action, ou j'accepte cette souffrance.*

Pour rendre vos instructions solides, ne vous attachez pas à un choix de mots, à une subtilité de pensées qui n'intéressent que l'esprit et qui ne touchent nullement le cœur. C'est un abus déplorable, disait un vénérable prêtre (César de Bus, instituteur de la Doctrine chrétienne), qu'un grand nombre de prédicateurs ne dirigent leurs instructions que pour des personnes dont l'esprit est orné et pénétrant, et que leurs sermons ne soient nullement à la portée du peuple. Des sermons ne doivent pas être des énigmes pour le peuple, il faut que l'ignorant puisse vous entendre comme le savant. La simplicité chrétienne ne bannit pas, je l'avoue, de la chaire toute éloquence; on peut même persuader une vérité du salut avec fruit, avec clarté, avec méthode; mais lorsqu'on ne s'attache qu'à la pureté de la diction, sans chercher les preuves du raisonnement; lorsqu'on ne traite que des sujets spéculatifs qui ne tendent point à la réforme des mœurs, lorsqu'on veut briller par des portraits qui sont quelquefois autant de satires, on rend inutile le ministère de la parole divine.

Pour rendre les instructions plus capables de faire du fruit, il faut éviter dans la prédication les questions qui sont disputées dans l'école; bornez-vous à exposer le dogme, et ne proposez pas des sentiments particuliers pour ceux de l'Eglise universelle. Lorsque vous prêchez sur la grâce, faites-en connaître le prix, l'excellence, l'obligation d'y correspondre; mais n'entreprenez pas d'expliquer ce qui est inexplicable, la manière dont elle agit; en persuadant de marcher dans la voie étroite, n'outrez pas la morale, et ne condamnez pas à une réprobation éternelle une âme qui, ayant différé jusqu'à la mort son retour à Dieu, a donné dans ce dernier instant des signes d'une sincère pénitence. En prêchant l'impénitence finale, insistez sur ce que le temps, les dispositions de l'esprit et du cœur, les secours d'une grâce abondante et spéciale peuvent manquer; mais ne soyez pas assez

téméraire pour mettre des bornes à la miséricorde divine; il est dangereux de vouloir prouver d'une manière trop frappante et trop générale, que les pénitences qu'on fait alors sont fausses, inutiles, insuffisantes; peu de jours après votre sermon, vous pouvez être appelé auprès d'un pécheur invétéré; que diriez-vous à ce pécheur qui est au lit de mort? qu'il doit mettre sa confiance en Dieu; mais il vous répondrait peut-être que vous le trompez et que le discours qu'il a entendu peu de jours auparavant le jette à ce moment dans le désespoir. En faisant une vive peinture de l'enfer, faites succéder, selon le sentiment de saint François de Sales, l'image de Jésus crucifié à celle d'un Dieu irrité et terrible dans ses jugements; en prêchant le petit nombre des élus, prouvez la possibilité qu'à chacun, avec la grâce, d'être de ce petit nombre et d'assurer son élection par de bonnes œuvres, puisque Dieu, comme dit le prophète, est riche en miséricorde, *copiosa apud eum redemptio.* (Psal. CXX.)

Représentez-vous l'énormité d'une communion indigne? n'ôtez pas toute ressource à une âme qui a eu le malheur de profaner le sacrement; mais engagez cette âme à pleurer son péché, à se confesser sincèrement, et à réparer par de bonnes et fréquentes communions, des communions sacrilèges : si vous prêchez le danger de la rechute dans le péché, ne rendez pas aux pécheurs d'habitude la pénitence comme impossible; dites qu'il est encore temps de se corriger; que l'Eglise recut les larmes de saint Augustin, qui avait été livré à l'esprit d'erreur et à des plaisirs séducteurs, et que Jésus-Christ récompensa celui qui n'était venu qu'à la dernière heure : il faut porter les hommes à craindre le Seigneur, mais il faut également les porter à se confier et à espérer en Dieu. Vous êtes des ministres de la loi de grâce, excitez des sentiments d'amour, répétez souvent aux fidèles que Jésus-Christ est le bon pasteur, qu'il ne veut pas la mort du pécheur, qu'il a reçu l'enfant prodigue, que les esprits célestes se réjouissent de la conversion d'une seule âme. Consultons nous-mêmes notre cœur, une crainte excessive le resserre; relevez donc le courage des âmes prêtes à succomber au désespoir par la multitude de leurs fautes, et n'éteignez pas par un zèle imprudent le *flambeau qui fume encore*; à la solidité des instructions, un ministre de la parole divine doit joindre l'esprit de prière pour que ses discours puissent produire quelque fruit.

En vain l'homme parle, si l'Esprit-Saint ne parle au cœur; c'est donc à celui qui annonce l'Évangile à demander à Dieu de répandre ses grâces sur ceux qui viennent l'entendre. Vous avez semé beaucoup, et cependant vous avez peu recueilli, *semi-*

souvent attention à la réponse.

(70) Le P. Bourdaloue, le P. Cheminai, ont fait des sermons sur la restitution.

(69) Lorsqu'on prêche sur l'incrédulité, il me semble qu'on devrait éviter de rapporter une multitude d'objections qu'on a lues dans des livres modernes, le peuple retient l'objection, et ne fait pas

nastis multum, et intulistis parum. (Agg., I.) Pourquoi tant de sermons et si peu de conversions ? C'est que l'on compte trop sur ses talents ; on n'a pas assez recours au Seigneur. Avant de parler aux hommes, parlez à Dieu dans la prière, à l'exemple des Dominicains et des Vincent Ferrier ; prosternez-vous devant Dieu, et demandez miséricorde pour les pécheurs que vous allez instruire ; l'étude est nécessaire à un ministre de la parole divine ; mais si l'on a recours aux livres, il faut encore plus souvent recourir à son crucifix. Jésus-Christ enseignait le peuple, mais il passait la nuit en oraison : *erat pernoctans in oratione. (Luc., VI.)* Il serait à souhaiter que l'on ne composât même les sermons que dans ces heureux moments où le cœur s'est pénétré d'une vive affection pour Dieu dans une prière humble et fervente.

Les talents d'un ministre deviennent utiles à l'Eglise, lorsqu'ils sont sanctifiés par la prière. Le bienheureux Marinon (de la congrégation des Théatins) prêchait avec tant d'onction, qu'il fut proposé comme un modèle des ministres de la parole divine par quelques prélats du concile de Trente. Interrogé comment il pouvait prêcher avec tant de succès, donnant peu de temps à la composition ? l'esprit de prière, répondit le saint ministre, supplée à l'étude ; je prie le Seigneur de me faire connaître ce que je dois annoncer à son peuple, et avant de faire quelque instruction, j'examine d'abord quelle impression elle pourra faire sur moi. Suivez ces deux règles, et alors vous prêcherez en vrais ministres de l'Evangile.

Ressouvenez-vous de l'instruction que saint Paul donnait aux Philippiciens : il y en a qui prêchent, mais l'esprit d'envie et de contension se manifeste dans leurs discours, *quidam propter invidiam et contentionem (Philip., I.)* ; d'autres prêchent par un bon motif, *quidam propter bonam voluntatem Christum prædicant.* Imitez ceux qui prêchent par un vrai zèle, *quidam ex charitate.* Purifiez votre intention, et ensuite consacrez vos talents à annoncer la parole divine. Celui, dit saint Jacques, qui fera revenir un pécheur de son égarement, sauvera cette âme de la mort, et couvrira le grand nombre de ses péchés, *qui converti fecerit peccatorem ab errore viæ suæ, salvabit animam ejus a morte, et operiet multitudinem peccatorum (Jac., V.)*. Et cette charité d'un ministre zélé sera couronnée dans l'éternité bienheureuse.

CONFERENCE VII.

EXHORTATION SUR L'ADMINISTRATION DU SACREMENT DE PÉNITENCE.

Sic nos existimet homo ut ministros Christi. (I Cor., IV.)

Que tout homme trouve en nous de vrais ministres de Jésus-Christ.

Jésus-Christ ne veut point la mort du pécheur, et c'est parce que Jésus-Christ désire qu'aucun ne périsse, et que tous se convertissent, qu'il a institué un tribunal

de miséricorde où tous les pécheurs pussent avoir recours. C'est à ceux qui sont honorés du sacerdoce, et à qui l'Eglise a confié ses pouvoirs, à exercer ce ministère auguste de remettre les péchés. Que tout homme, dit l'Apôtre, trouve dans les ministres de saints coopérateurs du zèle de Jésus-Christ. *Sic nos existimet homo ut ministros Christi.*

De toutes les fonctions qui sont dans l'Eglise, il n'y en a point de plus utile, et dont on puisse se promettre de plus grands fruits que de l'administration du sacrement de pénitence, lorsqu'on s'en acquitte comme il faut. Si le ministre de la parole divine instruit, excite les remords et un trouble salutaire, le ministre du sacrement de pénitence referme les plaies, rend le calme, brise le cœur et le rend pur et agréable aux yeux du Dieu des miséricordes. Le prédicateur fait connaître les volontés de Dieu, le confesseur les fait exécuter ; le premier persuade l'importance du salut, le second soutient dans les voies du salut. Mais parmi ceux qui administrent le sacrement de pénitence, ce qui est à désirer, c'est qu'ils soient de fidèles dispensateurs des saints mystères : *Hic jam quæritur inter dispensatores, ut fidelis quis inveniat. (I Cor., IV.)*

Pour administrer le sacrement de pénitence avec fruit, il faut réunir 1° la doctrine ; 2° la douceur ; 3° la prudence ; 4° le désintéressement ; 5° une grande circonspection par rapport au secret qu'exige le sacrement.

Je reprends dans cette conférence l'exposition de chacune de ces réflexions.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

L'administration du sacrement de pénitence exige d'abord, de celui qui l'exerce, la science et la doctrine. C'est l'art des arts que de diriger les âmes ; le zèle serait infructueux et stérile, s'il n'était éclairé. S'il faut de la science pour juger, pour décider des affaires temporelles, quelle science ne faut-il pas dans le tribunal de la pénitence, où il s'agit de prononcer sur ce qui concerne le sort éternel des hommes ? O vous, qui êtes associés à la puissance du souverain Juge, instruisez-vous de la loi pour ne pas jeter dans de profondes ténèbres ceux qui s'adresseront à vous ; sans la science, vous accumuleriez péchés sur péchés, au lieu de les ôter de dessus la terre : *Erudimini qui judicatis terram. (Psal. II.)*

Un confesseur ignorant est un grand fléau dans l'Eglise ; il précipite les âmes dans les abîmes éternels, au lieu de les associer à l'héritage des saints. Tantôt des restitutions qui sont essentielles sont omises ; tantôt celui qui va recevoir le Saint des saints est encore dans l'occasion prochaine du péché ; on est absous, et on n'a pas réparé le scandale, et on ne s'est pas réconcilié avec cet ennemi, et on diffame toujours son prochain. De là, qu'arrive-t-il ? L'incrédule blasphème contre le sacrement ; tels et tels, dit-on, se confessent, et cependant on les voit divisés, médisants, usuriers. Qui occasionne ces blasphèmes ? L'ignorance du confesseur :

Il appelle contrat légitime ce qui est usure ; séparation nécessaire, ce qui est une division scandaleuse ; impossibilité d'accomplir la loi, ce qui n'est dans le pénitent qu'un faux prétexte pour l'éluider. Il est assez faible pour se rendre à toutes les objections de ceux qu'il dirige ; ainsi, il excuse dans les uns l'avarice, sous prétexte d'économie ; dans ceux-là une vie molle et oisive, sous prétexte de délassement ; il laisse jouir d'une fausse paix un riche dur envers les pauvres, un père de famille qui ne veille pas sur ses enfants et sur son domestique. Il absout également les uns et les autres ; mais ces sentences de miséricorde couvrent d'un nouvel anathème ceux qui les reçoivent ; le sacrement est profané, et le pécheur n'est pas réconcilié. C'est donc avec justice que le prêtre ignorant est rejeté, *repulistis scientiam, repellam te.* (*Osee, IV.*)

Les fautes que commet un ministre ignorant dans le tribunal de la pénitence sont d'autant plus graves, qu'elles sont presque irréparables. Cette personne sera toujours diffamée, si un confesseur n'a eu soin de faire réparer son honneur ; cet artisan, ce domestique gémera dans son indigence, si un confesseur n'a eu soin de lui faire restituer promptement ce qu'on lui doit. Ce commerçant commettra toujours les mêmes fraudes, si un confesseur n'a eu soin de l'éclairer sur les fausses maximes que lui a dicté l'esprit de cupidité. Des directeurs peu éclairés sont donc des aveugles qui conduisent d'autres aveugles.

Et remarquez que ce ne sont pas toujours des hommes d'un esprit borné qui sont sans science dans le tribunal de la pénitence ; ce sont souvent des hommes dont le génie mérite d'être admiré ; ils comptent sur eux-mêmes, sur leur faible raison pour se décider ; ils négligent l'étude de la morale, des canons de l'Eglise ; ils méprisent même les auteurs les plus versés dans les décisions des cas de conscience. Le bon sens, disent-ils, suffit pour se déterminer ; et de là qu'arrive-t-il ? Ils ne suivent que leur humeur, leur tempérament dans leurs décisions. Les uns faciles, excusent tout ; les autres extrêmes, condamnent tout : ceux-ci flattent le pécheur dans ses iniquités, ceux-là jettent dans le désespoir le fidèle qui est chargé d'un joug au-dessus de la loi et au-dessus de ses forces. On risque donc le sacrement ou le salut du pénitent, dès qu'on s'appuie trop sur ses propres lumières.

La loi est d'une grande étendue, il faut l'étudier, il faut la connaître avant que de prononcer. Si Dieu s'est engagé de ratifier le jugement que les dépositaires de son autorité rendent dans le tribunal de la pénitence, il faut que ce jugement soit conforme aux lois établies. Il faut donc être instruit de ces lois. N'exige-t-on pas que ceux qui s'engagent à nous guérir de nos infirmités passent plusieurs années à connaître la nature et les remèdes de chaque maladie ? Notre ministère n'exige-t-il pas que nous ayons le même zèle pour la science de notre

état, pour ne pas nous conduire en aveugle dans la guérison des âmes ? Vous avez de la piété, vous avez de bonnes intentions ; cette piété, ces bonnes intentions ne suffisent pas. Sainte Thérèse disait qu'elle aimait mieux un confesseur plus éclairé, quoique moins saint, qu'un confesseur plus pieux et moins savant. Plus vous aurez de lumières, plus vous serez utile aux âmes.

Dieu ne demande pas de tous le même degré de science, mais du moins vous devez connaître l'étendue de vos pouvoirs, afin de n'en pas passer les limites ; vous devez connaître les péchés que vous pouvez remettre d'avec ceux qui sont réservés aux puissances supérieures. Vous devez savoir distinguer, sinon dans tous les cas, du moins pour l'ordinaire, la lèpre d'avec la lèpre, le mortel d'avec le véniel. Vous devez connaître les circonstances qui demandent, outre la confession, une réparation, soit dans les biens, soit dans l'honneur qu'on a ravi au prochain. Vous devez connaître les obligations des différents états de ceux qui s'adressent à vous ; car c'est sur ces devoirs de l'état qu'on se trompe le plus souvent. Vous devez être assez instruit pour distinguer entre les péchés commis par pure fragilité et les péchés d'habitude, et dont on recherche l'occasion ; enfin vous devez savoir ce qu'il faut faire rendre à Dieu, et ce qu'il faut faire rendre à César.

Mais où puiser cette lumière, cette science ? Dans les auteurs les plus approuvés. Faites-en une étude sérieuse tous les jours ; sachez au moins douter dans les cas les plus difficiles, ne présumez pas trop de vous-même, consultez, et à cet esprit de science qui doit précéder l'exercice du ministère, joignez la douceur dans l'exercice du ministère.

SECONDE RÉFLEXION.

Par la science on éclaire l'esprit, par la douceur on gagne le cœur. Nous voulons qu'on nous parle avec bonté dans le tribunal de la pénitence, usons de la même règle envers ceux qui s'adressent à nous. Les uns ont de la peine à s'expliquer, il faut les aider, leur rendre le joug de la confession doux et facile, au lieu de les intimider et de les reprendre avec dureté. Les autres sont saisis de crainte et d'effroi, et à la vue de leurs iniquités, n'aperçoivent plus qu'un Dieu vengeur : il faut faire renaître l'espérance et la confiance dans ces cœurs presque livrés à un funeste désespoir. C'est dans le tribunal de la pénitence qu'un ministre de l'Eglise doit, comme saint Paul, se faire tout à tous. L'esprit de l'Evangile est un esprit de miséricorde ; il faut que celui qui est revêtu de l'autorité de Jésus-Christ soit rempli de l'esprit de douceur, s'il veut faire du fruit dans le champ du Père de famille.

Venez à moi, doit-il dire à l'exemple du Sauveur et je vous soulagerai. Sans cette charité compatissante, on n'opère presque point de conversions : un zèle rempli d'amertume fait des esclaves et non pas des enfants. Par quelle voie les hommes apostoli-

ques ont-ils triomphé des cœurs les plus rebelles ? Est-ce par la sévérité d'une morale outrée, par un air austère, par des invectives piquantes, par des reproches amers ? Ministres du bon pasteur qui cherchent la brebis égarée, ils ont reçu avec affection, avec joie, avec tendresse l'enfant prodigue, dès qu'il a voulu revenir au Père céleste. S'ils ont fait retentir la sévérité des jugements de Dieu dans la chaire de vérité, ils ont fait considérer dans le tribunal de la pénitence, le prix de la Rédemption pour soutenir le pécheur dans les voies de sa conversion.

Il faut sans doute de la fermeté en plusieurs occasions. Il y a des cœurs qui ont besoin d'être émus par la crainte ; il ne faut pas dissimuler les malheurs d'une âme qui ne veut faire nul effort pour se retirer des habitudes criminelles : il faut, comme saint Jean-Baptiste, répéter ces paroles : *Faites pénitence ; tout arbre qui ne porte point de bon fruit sera coupé et jeté au feu.* (Matth., III.) Il faut dire aux pécheurs invétérés : *Si vous ne faites pénitence, vous périrez.* (Luc., XIII.) Mais il faut ajouter : *Il y aura grande joie dans le ciel sur un seul qui fera pénitence.* (Luc., XV.) Il faut que la sévérité, ou plutôt une certaine fermeté, soit toujours tempérée par la douceur : Un cœur qu'on livre à une crainte excessive, ne revient presque jamais.

Il faut que la douceur réprime dans la correction que vous faites toute saillie d'humeur, toute pratique trop onéreuse et trop difficile, soit à la faiblesse, soit à l'âge, soit à l'état du pénitent. Souvenez-vous, dit saint François de Sales, que dès le commencement de la confession on vous donne le nom de père ; ayez donc un cœur paternel. Aidez votre pénitent à s'expliquer, dissipez son ignorance, éclairez-le avec bonté sur ses scrupules et ses inquiétudes mal fondées. Présentez la croix à celui qui ne pense qu'à l'enfer ; parlez du bonheur du ciel à celui qui gémit dans l'adversité ; encouragez celui qui peut être sujet à quelques faiblesses, mais qui revient peu à peu. *N'éteignez pas, dit Jésus-Christ, le flambeau qui fume encore.* (Matth., XII.) En intimidant le pécheur de rechute, faites toujours luire la miséricorde divine : portez la joie dans le cœur abîmé de tristesse ; n'aggravez pas le joug de l'Evangile par des principes outrés : enfin que la douceur soit sur vos lèvres, non pour excuser le péché, mais pour soutenir le pécheur que vous voyez touché et ému.

Que cette charité toutefois ne dégénère pas en une molle condescendance qui serait trop indulgente pour des péchés d'habitude, qui remettrait des dettes considérables pour quelques marques extérieures de pénitence ; qui, pour ne rebuter personne, chercherait dans les principes d'une morale relâchée, des excuses aux différentes prévarications. Une pareille douceur serait le principe de la réprobation d'une infinité d'âmes : on aurait un grand concours à son tribunal ; mais le sang du juste qu'on livrerait à des consciences palliées, erronées, demanderait ven-

geance contre un ministre dont le défaut de fermeté autoriserait les vices des coupables. Malheur aux faux prophètes qui annoncent la paix où il n'y a point de paix, et qui accommodent l'Evangile aux pernicious usages du monde.

On ne peut servir deux maîtres (Matth., VI) ; *le royaume du ciel souffre violence* (Matth., XI) ; *il faut arracher l'œil, s'il scandalise* (Matth., V) ; maximes que n'ont point oubliées les plus grands saints qui avaient la plus grande charité dans le tribunal de la pénitence. Ils ne déguisaient pas ces maximes austères à la nature, mais ils les inspi-raient par l'esprit de douceur : ils remettaient dix mille talents, mais ils s'assuraient que le cœur était contrit et changé ; et pour opérer ce changement, leur charité prenait diverses formes : ils accueillaient le pécheur avec bonté ; ils conversaient volontiers avec les simples ; ils souffraient avec patience les scrupuleux ; ils n'alléguaient pas d'abord à un criminel le nombre, la multiplicité, la grandeur, l'énormité de ses transgressions, ils attendaient les moments les plus pressants de la grâce ; ils connaissaient quel était le génie du pénitent, son humeur, afin de ne le point décourager ; enfin ils joignaient à une charité insinuante, l'esprit de prudence dans les conseils, qui est, pour ainsi dire, l'âme du ministère.

TROISIÈME RÉFLEXION.

Saint François de Sales disait qu'entre dix mille confesseurs, à peine trouvait-on un véritable guide. On voit cependant des ministres éclairés, doux, compatissants, zélés ; mais l'homme prudent est cet homme rare qu'on ne trouve pas communément. La prudence est cependant l'âme du ministère ; cette prudence est un don de Dieu ; il faut la demander. On peut cependant en tracer quelques règles.

Première règle de prudence. Examinez vos talents, pour voir si vous êtes en état de diriger tous ceux qui s'adresseront à vous, de quelque état qu'ils soient. Il y en a qui ont reçu cinq talents, d'autres n'en ont reçu qu'un seul. Si vous n'avez reçu qu'un seul talent, employez-le envers ceux à qui il peut être utile, ne vous ingérez pas dans des directions dont vous n'êtes pas capables ; il faut plus de lumières pour diriger des grands que des pauvres, des magistrats que des artisans, des hommes de commerce et qui ont des emplois publics, que des âmes retirées du monde. Les dons de Dieu sont différents : il faut avoir assez d'humilité pour renoncer aux directions dont on n'est pas capable. Une fausse humilité ne doit pas nous cacher les dons que Dieu a mis en nous ; plus ils sont multipliés, plus il faut étendre le royaume de Dieu. Mais si on n'a qu'une certaine mesure de ces dons, il est de la sagesse de ne pas entreprendre dans le ministère tout ce que des hommes plus éclairés entreprennent. Le vrai zèle doit se conformer aux desseins de la Providence : elle destine tel ministre à éclairer tous les états,

et ne demande d'un autre que de se consacrer à quelques fonctions du ministère plus obscures et plus faciles. Le degré de connaissance doit étendre ou restreindre l'objet du travail.

La deuxième règle de prudence est de ne point précipiter ses conseils dans des décisions importantes. Celui-ci veut se déterminer sur un état de vie, examinez son esprit, ses forces, le degré de grâce qu'il a reçu; suspendez pendant quelque temps votre jugement; priez afin d'être éclairé avant que de prononcer. Celui-là a des restitutions à faire dont les circonstances sont compliquées; consultez des docteurs éclairés, examinez les détours de la cupidité, conservez dans le pénitent la bonne volonté de se soumettre à tout ce que dictera l'esprit d'équité et de justice; mais avant que de donner votre avis, pesez-le au poids du sanctuaire; qu'il soit appuyé sur une connaissance parfaite de la loi : si vos propres lumières ne vous suffisent pas, consultez les lumières d'autrui; que ceux qui ont plus d'expérience et de doctrine soient vos guides, et examinez encore la solidité de leurs raisons.

Troisième règle de prudence. Ne confondez jamais les devoirs de chaque état; mais examinez si chacun remplit les devoirs de sa propre vocation; si l'ecclésiastique chargé du salut des âmes, réside dans son bénéfice, veille sur son troupeau, répand la parole divine; si le grand du monde respecte la religion dans ses discours, édifie les peuples par ses exemples, secourt l'indigent par des aumônes abondantes; si le père de famille veille sur son domestique, s'il élève ses enfants chrétiennement, s'il les laisse libres sur leur vocation, s'il ne les destine pas à un état dont ils sont incapables; si le religieux pratique la pauvreté, ne murmure point contre l'autorité; s'il prie avec ferveur, s'il conserve l'union et la charité fraternelle; si l'artisan fait des prières, sanctifie les fêtes, n'use point de fraudes et ne trompe personne.

Quatrième règle de prudence. Méfiez-vous des saillies d'un zèle trop impétueux; ne chargez point vos pénitents d'une multitude de pratiques qui rendraient le joug de la confession intolérable. Dans l'imposition des pénitences, avez égard à la complexion et à la condition d'un chacun : c'est à l'esprit de prudence à appliquer les règles de l'Eglise : il faut conduire chacun selon le degré de grâce qu'il a reçu, défendant quelquefois aux uns ce qu'on permet aux autres. Il ne faut jamais exiger que tous fassent les mêmes progrès dans les voies de la perfection, que tous participent aussi souvent aux sacrements, donnent le même temps à la prière, embrassent les mêmes mortifications. Il y en a à qui il faut persuader la retraite et d'autres qu'il faut retirer de la solitude, de peur que l'esprit de tristesse ne les accable. Trouvez-vous un néophyte qui revient à Dieu sincèrement? Faites-le marcher pas à pas dans les sentiers de la voie étroite; soutenez-le dans ses sacrifices; exigez la mortification

des passions avant d'exiger ou de permettre les grandes mortifications du corps. Il est surtout de la prudence d'un confesseur d'être d'une extrême réserve par rapport aux pratiques singulières et extraordinaires.

Cinquième règle de prudence. Un confesseur doit avoir une grande circonspection par rapport aux conversations qu'il peut avoir avec les personnes d'un sexe dont la direction est toujours dangereuse. Il doit se méfier de tout attachement sensible; il doit craindre que l'ange des ténèbres ne se déguise en ange de lumière. Evitez donc toutes les conversations qui n'ont pas pour objet le ministère; abrégez même ces conversations qu'on justifie, parce qu'elles ne renferment, dit-on, que des maximes de spiritualité. Moins de conseils, doit-on dire à ces âmes pieuses, et plus de travail et d'oraison. Sans cette vigilance on reconnaît quelquefois trop tard, que, quoiqu'on soit honoré d'un caractère auguste, on est soi-même revêtu d'une chair fragile. Fût-on d'ailleurs irréprochable, lorsque les visites sont assidues entre un directeur et une pénitente, la malignité, l'envie, la censure prêtent souvent des passions à ceux qui n'en ont pas. Il est donc de la sagesse de retrancher toute occasion de soupçon; c'est pourquoi saint Jérôme donnait ce conseil à Népotien : Ne voyez jamais les personnes d'un sexe différent seul à seul et à l'écart : *Solus cum sola ne sedeas*. Ce conseil mis en pratique, assure l'innocence du ministre et honore le ministère.

Sixième règle de prudence. Un confesseur ne doit point se mêler des affaires temporelles des personnes qu'il dirige. Ne soyez point de ces directeurs qui veulent s'ingérer dans tout ce qui concerne l'intérieur d'une maison où ils ont accès. Le monde les blâme, et le monde n'a pas tort. Que chacun se borne aux devoirs de sa vocation. Le saint ministère n'est pas établi pour prendre part à toutes les sollicitudes du siècle. Un confesseur prudent ne doit pas s'entremettre dans les procès, les testaments, les alliances et les établissements des personnes du siècle; il doit seulement s'assurer si, dans les alliances et dans les établissements, la religion est consultée, et si, dans les procès et les testaments, les lois de la justice et de l'équité ne sont point violées. Enfin il est de la prudence d'un confesseur, lorsqu'il prescrit des aumônes aux riches, de refuser d'en être lui-même le dispensateur, afin d'éloigner tout soupçon d'intérêt. De même, lorsqu'on juge qu'un livre est pernicieux, on doit obliger celui qui en est le propriétaire à le brûler, mais il est de la prudence et du devoir d'un confesseur de ne pas se l'approprier. Plus vous serez désintéressé, plus vous aurez d'autorité dans le tribunal. Le désintéressement dans le ministère, quatrième qualité nécessaire à un confesseur.

QUATRIÈME RÉFLEXION.

Les présents, dit le Sage, corrompent le

jugement. Comme un juge intéressé est bientôt un juge injuste, un confesseur intéressé devient bientôt prévaricateur de son ministère. On excuse alors ce qu'on devrait condamner, on précipite l'absolution qu'on devrait différer. Si on sait les règles, on ne les applique pas, on devient un dispensateur infidèle : du moins le ministère d'un confesseur intéressé est-il sans force et sans onction. Et peut-être que d'injustices dans ces présents ! Une épouse prend à son époux pour donner à celui qui la dirige ; un mourant fait le don d'un bien qu'il devrait peut-être restituer ou laisser à une famille pauvre ; un économe de maison trahit peut-être les intérêts de son maître : de là les murmures contre les ministres, et peut-être les blasphèmes contre le sacrement. Dès qu'on est intéressé, on recherche avec empressement la direction des riches, et on néglige le salut des pauvres. Quelle récompense pourrait-on alors espérer d'un ministère où on cherche son intérêt propre au lieu que de ne chercher que le salut des âmes ? Plus vous serez désintéressé, plus vous aurez de sujet d'espérer la récompense que Jésus-Christ a promise aux serviteurs fidèles qui cultivent avec zèle la vigne qu'il a arrosée de son sang.

La douceur, la doctrine, la prudence, le désintéressement ; telles sont les quatre qualités essentielles pour administrer dignement le sacrement de pénitence ; dès qu'on les possède, il faut remplir son ministère avec assiduité. Sans passer les mers on peut bien gagner des âmes à Dieu ; il suffit d'être assidu au confessionnal, et bientôt vous aurez une grande moisson à cultiver.

Ne soyez pas de ces confesseurs qui ne viennent qu'avec répugnance au tribunal, qui remettent toujours à un autre temps l'œuvre de Dieu, qui obligent un pénitent à retourner plusieurs fois sur ses pas avant de l'écouter une seule fois. Un pénitent qu'on fait trop attendre murmure contre le confesseur ; il se dégoûte de la confession : la grâce pressait ce pécheur, il était touché, ce moment était critique, le confesseur a été comme invisible parce qu'il n'a pas voulu interrompre une conversation frivole ; un zèle prompt et actif eût sauvé cette âme, l'indolence du ministre l'a perdue ; la confession a été différée et ensuite omise ; cette omission a été suivie d'une nouvelle rechute dans le péché, et cette rechute dans le péché, de l'éloignement total du sacrement.

Soyez donc assidu et prompt au tribunal de la pénitence. Il y a même des saints qui attendaient dans le tribunal les âmes que Dieu leur adressait (71) : mais à l'activité du zèle pour le prochain, joignez une grande circonspection par rapport au secret qu'exige le sacrement, devoir indispensable

pour tout ministre du sacrement de pénitence.

CINQUIÈME RÉFLEXION.

Le secret de la confession est de droit divin, de droit naturel, de droit ecclésiastique et de droit civil ; aucun ministre du sacrement de pénitence ne doute de ce grand principe ; la révélation serait une si grande profanation, et serait si odieuse même à la société, qu'elle déshonorerait le ministre assez téméraire pour oser divulguer ce qu'il n'a su que dans le tribunal ; cependant, quoique personne ne se reconnaisse coupable d'un pareil crime, n'y a-t-il pas des occasions, des circonstances où on tombe dans de certaines indiscretions qui attaquent le secret ! et d'abord qu'elle indiscretion, en sortant du tribunal de la pénitence, de s'entretenir en général des péchés qu'on a entendus ? Ne peut-on pas faire naître des soupçons sur telle ou telle personne ? S'il y a quelque cas à consulter dont la décision embarrasse, il n'est pas permis de faire ces consultations à des personnes qui peuvent reconnaître le coupable pour qui on consulte.

Quelle indiscretion et quelle imprudence de dire d'un pénitent qu'il n'est qu'un scrupuleux, que c'est un esprit faible, entêté, que c'est un dévot singulier ! est-il donc permis de dire les défauts naturels qu'on ne connaît que par la confession ? Non, disent les théologiens, tout ce qui tend à humilier l'amour-propre de l'homme, qui n'est connu que par la confession, doit être sous le secret inviolable du sacrement. Quelle indiscretion de dire que dans telle paroisse, telle communauté où on a confessé, il règne tels abus, tels vices, tels défauts ! Les théologiens décident même que deux confesseurs d'une communauté, et qui en connaissent également les défauts, ne peuvent s'en entretenir.

Quelle indiscretion de prodiguer des louanges à un de ses pénitents, lorsque ces louanges peuvent faire connaître la différence de vie entre deux personnes qu'on confesse ! Quelle indiscretion de dire qu'on a absous de telle censure, de tel cas réservé, ou de faire connaître, par l'agitation avec laquelle on parle dans le confessionnal, par les signes qu'on fait, par l'élévation de la voix, que le pénitent s'accuse de péchés qui frappent l'esprit du confesseur, et qui le remplissent d'indignation ! Quelle indiscretion, en donnant des billets de confession, de dire qu'on a absous un tel pénitent, lorsqu'on doit dire seulement qu'on a entendu un tel en confession, sans désigner si on a donné l'absolution ou non ! Quelle indiscretion n'est-ce pas encore que de paraître avec un visage sévère et austère devant ceux à qui on a refusé l'absolution, pendant qu'on paraît plein d'affabilité envers les autres ! Sachez, dit Pierre de Blois, qu'il n'y a pas de différence à déclarer par

(71) Ce trait de zèle est marqué dans la Vie de saint André Avelin, par le P. Magenis, clerc régulier Théatin.

des paroles des péchés confessés, et les révéler par un visage chagrin et méprisant, et par l'affectation d'une sévérité déplacée dont les pénitents ne peuvent être que très-outrés, veillez pour être toujours affables dans la vie civile à votre pénitent. Enfin un auteur célèbre (72) dit qu'en prêchant dans des endroits peu peuplés, on doit prendre garde de violer le secret de la confession.

On ne peut dans une conférence entrer dans la discussion de toutes les questions qui regardent le secret de la confession; mais la règle générale que doit suivre un ministre du sacrement de pénitence, c'est de ne jamais parler de ceux qu'il confesse, ni de leur rang, ni de leur caractère, ni de leur humeur, ni s'ils ont fait des confessions générales ou des confessions particulières : ces conversations pourraient scandaliser plusieurs personnes, et d'ailleurs elles exposent toujours au danger de faire naître quelques soupçons sur les personnes qu'on a entendues.

Les jeunes confesseurs et ceux qui n'ont qu'un médiocre esprit, doivent surtout prendre garde de tomber dans ce défaut. Le secret de la confession doit-être si grand, qu'un confesseur même n'en peut faire aucun usage dans la vie civile, vis-à-vis de son pénitent. On sait, par exemple, que deux personnes ne peuvent contracter alliance, parce qu'elles ont un empêchement dirimant; si on ne le sait que par la confession, il faut cependant leur conférer le sacrement. On sait que quelqu'un qui demande à être admis aux ordres, en est indigne; si on ne le sait que par la confession, on ne peut l'en éloigner. On sait qu'un domestique en qui on a confiance, commet plusieurs injustices; si on ne le sait que par la confession, on ne peut le renvoyer.

Ministres du sacrement de pénitence, prenez donc garde à vos paroles, à vos regards, à l'élévation de votre voix dans le tribunal, de peur de commettre aucune indiscretion qui puisse donner la moindre atteinte à la réputation de vos pénitents : ne louez pas les uns, de peur de paraître par votre silence blâmer les autres; cachez, non-seulement leurs péchés mortels et véniels, mais aussi tous les défauts de l'esprit, de la naissance, tous les chagrins intérieurs d'une famille dont on a pu vous faire part. Ne parlez qu'à Dieu de vos pénitents, comme saint Ambroise. Voilà la grande règle que vous devez suivre par rapport au secret qu'exige le sacrement (73).

Joignez à cette sage et prudente, mais nécessaire circonspection par rapport au secret, la doctrine, la douceur, la prudence, le désintéressement, afin d'être un fidèle ministre du sacrement de pénitence.

En réconciliant les pécheurs, joignez une sérieuse attention sur vos propres devoirs.

Sous prétexte de charité, ne vous négligez pas vous-mêmes, pensez à vous en pensant au prochain. Travaillez à votre sanctification avant que de travailler à la sanctification des autres : jugez-vous souvent vous-mêmes, avant que de juger ceux qui s'adressent à vous; paraissez vous-mêmes souvent dans le tribunal en état de pénitents, avant que d'y paraître en état de juges; humiliez-vous en trouvant des âmes plus adonnées à la prière, à la mortification que vous, dont elles reçoivent les conseils; tâchez de les imiter, offrez à Dieu leur mérite. Priez souvent afin que le Seigneur vous soutienne dans votre ministère; et si vous n'avez en vue que sa gloire dans le temps, il vous glorifiera dans l'éternité. Ainsi soit-il.

CONFÉRENCE VIII.

EXHORTATION SUR LA VISITE DES MALADES.

*Eram... infirmus et visitastis me. (Matth., XXV.)
J'ai été malade et vous m'avez visité.*

Jésus-Christ, en se revêtant de notre nature, nous a recommandé dans la plupart de ses maximes, l'esprit de charité envers le prochain; il faut aimer nos frères comme nous-mêmes; il faut oublier les injures, pardonner à ses ennemis, quitter l'autel pour s'aller réconcilier avec celui qu'on a offensé : ce n'est pas assez, il faut exercer les œuvres de miséricorde, et parmi ces œuvres, une des plus essentielles est la visite des malades. Jésus-Christ lui-même vous déclare, que si vous visitez un de vos frères, c'est lui-même que vous aurez visité.

Ministres de l'Eglise, vous devez, autant qu'il est en vous, retracer sur la terre toute la charité dont fut animé Jésus-Christ; vous devez au troupeau qui est confié à vos soins, votre vigilance, vos instructions; vous devez venir dans le tribunal de la pénitence réconcilier les pécheurs. Vous devez monter dans la chaire de vérité pour instruire les ignorants; mais vous devez encore vous transporter dans la maison de ceux qui souffrent pour les visiter, les consoler, les tranquilliser : le Sage vous recommande spécialement cette œuvre de miséricorde par ces paroles : *Non te pigeat visitare infirmum. (Eccli., VII.)* N'ayez point d'éloignement pour aller trouver les infirmes; visitez-les assidûment. Si le monde se retire souvent du lit des malades, ceux qui sont chargés de la conduite des âmes doivent rendre des visites assidues à ceux que Dieu éprouve par la langueur et l'infirmité. La visite des malades est un des principaux devoirs qu'exige votre ministère.

Quelle est l'importance de la visite des malades? Quelle doit-être la pratique de la visite des malades? Deux réflexions importantes qui feront le partage de cette conférence.

(72) Voyez l'auteur des *Conférences d'Angers* sur le secret de la confession, t. IV, p. 250.

(73) On a deux Traités sur le secret de la confession, l'un de M. Lochon, imprimé en 1708 et 1709,

et l'autre de M. Lenglet, imprimé aussi en 1708. M. Lochon donna un supplément à son *Traité de la confession* en 1712.

PREMIÈRE RÉFLEXION

Pour vous convaincre de l'importance de la visite des malades, il suffit de vous exposer les heureux effets que peuvent produire ces visites, soit pour la sanctification des malades, soit pour le propre salut du ministre zélé qui les rend. Et d'abord, quels sont les heureux effets que produit la visite d'un pasteur zélé auprès des malades ? J'en distingue plusieurs ; de cet exercice de charité dépend souvent, 1° le retour d'une âme à Dieu et sa persévérance dans la grâce ; 2° sa patience et sa soumission dans les souffrances ; 3° sa paix, sa tranquillité aux approches du tombeau. Que de motifs, ministres de l'Eglise, pour rendre votre charité plus active envers ceux des fidèles qui languissent dans l'infirmité.

1° Premier effet de la visite des malades, c'est de porter une âme à retourner à Dieu. Il ne faut qu'un seul péché grief, dit saint Jacques, pour perdre la grâce et par conséquent pour consommer la réprobation : *Qui peccaverit in uno, factus est omnium reus.* (Jac., II.) Cependant la plupart des hommes vivent dans les liens du péché et dans des habitudes criminelles ; en vain rappelle-t-on dans la chaire de vérité l'importance du salut, la rigueur des jugements de Dieu, les terribles suites d'une éternité malheureuse ; on est sourd à ces menaces pendant qu'on jouit d'une santé parfaite ; on se dit à soi-même, jouissons de la jeunesse, le tombeau n'est pas encore ouvert, un jour je me convertirai et je retournerai à Dieu ; telle est la funeste indifférence qu'ont pour leur salut tant de pécheurs qui ont encore de la foi et des remords de conscience. Dans ces délais de conversion, tout est à craindre pour le salut, car on peut être enlevé par une mort subite, imprévue ; cependant, comme les miséricordes du Seigneur sont infinies, il n'appelle pas toujours subitement à son tribunal, il frappe souvent de maladie plusieurs de ces pécheurs, afin qu'ils aient le temps de se reconnaître et de faire pénitence : il est essentiel dans ces circonstances, pour le salut de ces malades, qu'ils trouvent un pasteur charitable dont le zèle puisse les porter à une pénitence sincère. Ils périront s'ils n'ont un médecin, un guide qui viennent dans ces derniers moments les éclairer, les soutenir dans les voies du salut qu'ils ignorent depuis si longtemps.

Un malade qui ne voit point son pasteur, peut dire avec vérité comme le paralytique de l'Evangile : *Hominem non habeo.* (Joan., V.) Je n'ai personne qui vienne à mon secours, cependant les dangers de la mort m'environnent : *Pericula inferni invenerunt me.* (Psal. CXIV.) Je n'ai aucun repos ; je suis assailli de douleurs le jour comme la nuit : *Circumdederunt me dolores mortis* (Psal. CXIV) ; ces souffrances vives et réitérées, annoncent ma dissolution prochaine, et dans ce peu de temps qui me reste à vivre, je n'ai pas un seul ministre du Sei-

gneur qui paraisse s'intéresser à mon sort éternel : *Omnes declinaverunt.* (Psal., LII.)

Combien de pécheurs, qui du lit de leur infirmité, vous adressent dès à présent ces paroles ! Ministres du Seigneur : *Dic animæ meæ, salus tua ego sum.* (Psal. XXXIV) ; dites à cette âme prête à paraître devant le souverain Juge, que le Seigneur veut bien lui faire miséricorde ; faites naître dans ce cœur agité de remords les sentiments de l'espérance chrétienne.

La charité n'est pas oisive ; la grâce fait les plus vives impressions sur ce pécheur qui se voit à l'extrémité de sa vie ; si on gagne son cœur par des visites assidues, il pourra se tourner vers Dieu et se repentir de ses fautes ; il faut donc tendre à ce malade une main favorable. Le ministre du Seigneur qui dans ces circonstances demeure sans mouvement, sans action, n'a plus l'esprit de zèle. Néglige-t-il de préparer ce moribond à paraître devant le souverain Juge ? il rendra compte de l'âme qu'il aura abandonnée.

Saint Paul disait que le désir de gagner des âmes à Dieu excitait en lui les mouvements les plus ardents : *Charitas Christi urget nos.* (II Cor., V.) Un pasteur des âmes doit avoir la même sollicitude pour retirer de l'état funeste du péché ceux de son troupeau que la mort est prête à faire disparaître de ce monde. Si l'esprit de charité vous presse comme le Docteur des nations, vous n'attendrez pas tranquillement dans le lieu de votre retraite qu'on vienne vous dire que vous êtes près de perdre un de vos paroissiens, que la mort va l'enlever, que déjà il perd l'usage de ses sens, vous aurez soin de vous informer exactement de tous ceux qui, sans être encore près de descendre dans le tombeau, sont par leur état d'infirmité privés du commerce du monde ; vous irez les trouver, et vos visites rejailliront pour eux jusqu'à la vie éternelle.

Seriez-vous assez insensibles pour que cet infirme pour qui Jésus-Christ est mort, et dont vous êtes le pasteur, soit privé de tout secours dans les derniers moments de la vie, en négligeant de le visiter : cette négligence n'exposerait-elle pas un pécheur environné des ombres de la mort à persévérer dans son impénitence ? *Peribit infirmus in tua scientia frater, propter quem Christus mortuus est.* (I Cor., VIII.) Vous intéressez-vous pour l'honneur et le bien de vos paroissiens ? Intéressez-vous pour eux dans le temps le plus précieux, le plus important pour l'éternité, dans celui de la maladie. ne remettez pas même à un jour éloigné à aller visiter celui dont vous apprenez le danger, allez le trouver dès que vous saurez son état ; un jour de délai est suivi quelquefois des plus tristes effets ; on ne trouve plus que l'image de l'homme et qu'un cadavre hideux et affreux.

La charité pastorale doit surmonter la difficulté des chemins, la rigueur des saisons, l'obscurité et les ténèbres de la nuit ; une nuit éternelle approche pour ce malade,

allez opérer le bien pendant qu'il est encore temps. Les médecins du corps, pour une récompense temporelle, multiplient leurs soins auprès d'un malade; la charité chrétienne ne doit-elle pas nous rendre plus actifs qu'un honoraire dont on récompense la science et les talents de celui qui vient pour soulager les maux du corps? Soulager le corps pendant la maladie, c'est assurément l'une des œuvres les plus méritoires; mais voici encore une œuvre plus excellente, c'est de purifier les âmes, c'est de les préserver de la mort dans le péché.

Réfléchissez sur ces deux importantes vérités que la mort des pécheurs est très-mauvaise : *Mors peccatorum pessima.* (Psal. XXXIII); et que la mort des justes est précieuse aux yeux du Seigneur : *Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus.* (Psal. CXV.) Un pasteur est-il négligent à visiter les malades? combien de ses paroissiens qui expirent chaque année dans l'état du péché? Est-il zélé, assidu auprès des malades? combien qui dans sa paroisse meurent chaque année de la mort des justes. Oh! que les derniers moments de la vie sont précieux! Ils sont décisifs pour l'éternité; vous ignorez si cette maladie ne conduira pas jusqu'au tombeau; dans cette incertitude, ayez la même assiduité pour visiter ce malade que s'il ne devait jamais recouvrer la santé: le vrai zèle ne s'irrite point; si le malade auprès duquel on vous appelle ne paraît opposer que des paroles dures à vos avis, estimez précieuses pour vous ces contradictions, mais qu'elles ne ralentissent pas vos démarches; allez de nouveau frapper à la porte : *pulsate ostium.* (Luc., XIII.) Une seconde visite pourra opérer ce que n'a pas fait une première; imitez cette femme de l'Evangile qui se donna tant d'activité pour retrouver la dragme qu'elle avait perdue : multipliez vos pas; ce cœur d'abord rébelle et insensible s'amollira et se rendra à vos empressements; il cédera aux impressions répétées de la grâce, et vous aurez la joie du bon pasteur, vous aurez recouvré une brebis égarée; les anges se réjouiront de voir que ce pécheur, qui était à la dernière heure de sa vie, a offert le sacrifice d'un cœur contrit et humilié.

Le vrai zèle ne cherche point ce qu'il y a de plus éclatant dans le ministère. Jésus-Christ alla trouver le serviteur du centenier qui était malade : voilà votre modèle, allez visiter les malades de l'état le plus vil, transportez-vous dans les plus sombres réduits et les plus pauvres chaumières auprès des moribonds; le pauvre est racheté du même sang que le riche, son âme est également immortelle, il est également digne, dans son état d'infirmité, de vos sollicitudes et de vos visites.

Ne différez pas de vous rendre auprès d'un malade, sous prétexte que celui auprès duquel on vous a appelé est d'une conduite irréprochable, et que vous êtes sans inquiétude sur son état : il faut toujours bien présumer du prochain; il ne faut pas soupçon-

ner le mal lorsque les mœurs sont édifiantes; mais dans l'exercice du ministère, il faut joindre la simplicité de la colombe à la prudence du serpent; une piété apparente n'est pas toujours une piété sincère; peut-être le malade que vous croyez juste est-il semblable, selon l'expression de Jésus-Christ, à un de ces *sépulchres blanchis.* (Matth., XXIII.) Il a autant besoin d'une prompte visite et de visites assidues qu'un de ces pécheurs qui ont été le scandale d'une paroisse; venez à son secours; ce cœur double est prêt à se livrer à un secret désespoir; une voix intérieure lui dit que, s'il a trompé les hommes, il s'est trompé lui-même, mais qu'il n'a pu tromper le souverain juge. Cette âme n'est plus séduite par l'apparence de ses fausses vertus; elle prononce au contraire sa condamnation; si son pasteur ne vient la trouver et lui annoncer l'Evangile de paix. Le malade dont vous présumez la justice, fût-il un saint, il a des tentations à soutenir, il approche du dernier combat; vos visites lui sont nécessaires, il peut encore perdre la couronne : venez l'aider à triompher jusqu'à la fin des ennemis de son salut. Visites des malades, visites nécessaires, non-seulement pour porter une âme à retourner à Dieu; mais aussi pour l'aider à persévérer dans la justice, second objet de ces visites.

2° Lorsque par des visites assidues on a disposé un malade à offrir à Dieu le sacrifice d'un cœur contrit et humilié, il ne faut pas négliger de revoir ce malade. Combien de pasteurs qui, lorsqu'ils ont donné les sacrements aux malades, les négligent et ne retournent plus les voir. Cependant il ne suffit pas qu'une âme soit rentrée en grâce; il faut qu'elle persévère dans la grâce. Quoique ce malade ait pleuré ses péchés, il peut déchoir de l'état de justice; un faux plaisir peut se présenter à son imagination, il peut succomber à un charme séducteur; il a besoin qu'un ministre de l'Eglise vienne souvent, par des réflexions salutaires, surmonter tous les fantômes impurs que de longues habitudes offrent à son esprit. Dans l'un, il faut conserver l'esprit de chasteté, dans l'autre l'esprit de charité. Il faut opposer les lois de l'amour du prochain à celui qui peut faire éclater quelque nouveau mouvement d'indignation contre ceux avec qui il s'est cependant réconcilié. Il faut rappeler à celui qui se représente sans cesse la multitude de ses péchés et qui s'en trouble, l'étendue infinie des miséricordes d'un Dieu, le précepte absolu et indispensable de l'espérance chrétienne et le prix du sang de Jésus-Christ dont nous avons été rachetés. Il faut venir rallumer le feu de l'amour divin dans celui qui a éloigné un objet funeste à son innocence. Il faut purifier des lèvres habituées à profaner le nom de Dieu par l'invocation respectueuse, fervente et fréquente de ce nom adorable. Enfin il faut fixer vers l'Etre éternel et invincible celui dont le cœur a été uniquement attaché aux biens de la vie présente.

Après avoir vu un malade et l'avoir confessé, ne dites jamais qu'il est inutile d'y

retourner, ou qu'il n'y a plus à craindre pour son salut. Le salut de cet infirme est encore en danger par la multitude des tentations qu'il a à vaincre; tentations de crainte excessive et de découragement, tentation de présomption, tentation soit de l'imagination, soit des sens; peut-être ce malade a-t-il de nouveaux remords qui l'agitent, ou quelques restitutions à ordonner auxquelles il n'avait pas d'abord pensé. Quelques péchés sont revenus à la mémoire qu'on voudrait déclarer, ce malade hésite de renvoyer chercher le dépositaire de sa conscience, prévenez ses désirs, et que vos visites assidues lui procurent tous les secours nécessaires pour persévérer dans l'état de justice. Un médecin n'abandonne pas un malade qu'il a retiré des portes de la mort pendant que ce malade est dans un état de langueur; telle doit être la sollicitude du pasteur qui par ses soins a engagé un malade à retourner à Dieu. Il doit l'aller voir autant que sa langueur persévère pour l'aider à mourir de la mort des justes. La religion prescrit ses visites, la charité les inspire, et elles aident à tranquilliser l'esprit d'un malade; troisième effet de ces visites.

3^e Que l'état d'un malade est digne de compassion! Le monde se retire en même temps que les souffrances augmentent. Si une famille éplorée s'applique à dissimuler tout le danger de la maladie à celui qui est déjà environné des ombres de la mort, ces précautions n'empêchent pas que le malade ne soit accablé d'ennui, de tristesse, de chagrin; qui sera son ange consolateur? Un pasteur charitable qui lui parlera du royaume de Dieu, qui lui présentera la croix de Jésus-Christ, et qui par des conseils dictés par une piété éclairée aidera à calmer les peines dont sa conscience est agitée, enfin qui adoucira les terreurs qu'inspire la sévérité des jugements de Dieu par des réflexions touchantes sur l'étendue des miséricordes divines.

Une famille remplie de l'esprit du monde ne parlera peut-être que le langage du siècle au malade; mais toutes les nouvelles du monde, tous les récits des intrigues du monde, ne sont d'aucune ressource pour celui qui surpris par une infirmité dangereuse est dans un péril évident et prochain de quitter le monde; on peut dire à tous ces parents et ces amis qui ne parlent à un mourant que de la vie présente, que leurs consolations sont vaines et inutiles, *vos consolatores onerosi estis. (Job, XVI.)*

Un malade a besoin des visites assidues d'un homme rempli de l'esprit de Dieu pour accepter avec joie ce calice de douleur qui précède le terme de la vie. Ministres de l'Eglise, si vous préférez les visites agréables du monde à celles que vous prescrit votre ministère, ne répondrez-vous pas à Dieu de cette négligence, et n'êtes-vous pas coupables des murmures auxquels se livre un infirme que vous laissez sans consolation? Votre charité ne doit pas se ralentir par la durée de la maladie; plus l'infirmité est opi-

niâtre, plus il faut réitérer ses visites. Celui qui n'a pas le titre et le nom de pasteur, et qui, loin de remplir les devoirs de son ministère, vit dans la dissipation, ou n'est occupé que des projets de sa fortune ou de son ambition, dirait, s'il osait exprimer sa pensée, *quando morietur et peribit nomen ejus. (Psalm., XL.)* Ce malade finira-t-il bientôt sa course? sa maladie est trop longue pour me transporter souvent chez lui, son état devient assujettissant; voilà la conduite d'un faux pasteur qui, n'ayant point l'esprit de Jésus-Christ n'a point l'esprit de charité.

Un pasteur qui a l'esprit de Jésus-Christ voudrait, comme saint Paul; être anathème pour ses frères, *optabam anathema esse pro fratribus meis. (Rom., III.)* Plus les jours d'infirmité sont prolongées, plus ce pasteur zélé réitère ses visites; il procure au malade, par les sentiments de religion qu'il lui inspire, cette sérénité de l'âme, cette paix que tous les secours qu'on prodigue pour le corps ne peuvent donner, et ce pasteur charitable a la consolation de voir que ce malade agité et troublé par la crainte du tombeau, reconnaît que la mort qui est la peine du péché, *stipendia peccati mors Rom., VI*) est cependant un gain depuis la Rédemption, *mori lucrum. (Philip., I.)* Tels sont les heureux effets de la visite des malades, on excite une âme à retourner à Dieu, on l'aide à persévérer dans la justice, on la soutient dans ses souffrances et on lui en adoucit la rigueur par l'espérance de cette récompense éternelle attachée à la mort des justes. Ces avantages sont si grands par rapport au salut du prochain, que l'esprit de zèle doit vous inspirer la visite des malades.

Que d'avantages ne retirerez-vous pas vous-mêmes de cet exercice de charité qui vous portera à aller visiter les malades? 1^o Ces visites vous préserveront de l'esprit du monde; 2^o vous vous instruisez vous-mêmes dans ces visites de vos fins dernières; 3^o par ces visites, vous pourrez réparer les fautes inséparables de votre ministère, et pratiquer de solides vertus. Je reprends en peu de mots ces nouvelles réflexions.

1^o Premier avantage de la visite des malades pour le ministre qui y est assidu; ces visites saintes préservent des visites dangereuses: rien de plus à craindre que le commerce trop fréquent du monde, c'est ce commerce qui éteint dans un prêtre l'esprit de prière, l'esprit d'étude, l'esprit de zèle; ce sont ces visites trop fréquentes avec le monde, qui séduisent le cœur d'un ministre des autels, qui l'engagent à des parties de table, de jeu, qui avilissent son sacerdoce. En sortant d'un séminaire on craignait un commerce trop fréquent avec le monde, mais on n'a pu soutenir une trop longue retraite, on s'en est lassé: on a vu le monde d'abord pour prendre quelque délassement, ensuite par bienséance; enfin dès qu'on contracte l'esprit de dissipation, on se livre à des sociétés dangereuses.

Plus on voit les hommes moins on est

homme pieux et vertueux : *Quoties inter homines fui, minor homo redii.* (Ch., 20 *Imit.*) On ne reconnaît que trop par une funeste expérience la vérité de cette maxime que propose le pieux auteur de l'*Imitation* : que de tentations, en effet, n'offrent pas les visites du grand monde ? Que d'objets séducteurs dans cette multitude de visites, qui n'ont d'autre motif que de passer le temps ? Pour vous préserver de cette dissipation que l'esprit de religion vous porte à aller visiter ceux qui souffrent : ces visites assidues des malades empêcheront que vous ne passiez vos jours dans un cercle de visites profanes, où la présence d'un ministre de l'Eglise scandalise plutôt qu'elle n'édifie ; ces visites inspirées par l'esprit de zèle vous rappelleront toujours à Dieu ; la vue fréquente des malades est le principe des plus salutaires réflexions ; second avantage que vous pourrez retirer de cet exercice de charité.

2° Le souvenir des fins dernières, dit le Sage, préserve de la multitude des péchés, *memorare novissima tua, et in æternum non peccabis.* (Eccl., VII.) Approchez du lit d'un infirme, et son infirmité vous instruira et de l'incertitude de la vie et des grandes maximes de la religion. En visitant ce riche qui va descendre dans le tombeau, mais qui laisse ses trésors sur la terre, vous apprendrez à modérer en vous cet esprit de cupidité qui change un pasteur en un mercenaire ; vous vous direz à vous-même, quel malheur, quel aveuglement, si j'imité la folie de ce riche ! Peut-être cette nuit me redemandera-t-on comme à lui mon âme ; *stulte hac nocte animam tuam repetent a te.* (Luc., XII.) Et si j'ai accumulé par avarice les revenus consacrés à Dieu, quelle folie, puisqu'un simple suaire va être bientôt tout mon trésor. En visitant ce malade qui commençait à avoir un rang distingué dans le monde et dont tous les honneurs vont se terminer à quelques titres qu'on mettra sur une tombe, vous vous reprocherez à vous-même votre ambition pour vous élever dans le sanctuaire, vous reconnaîtrez que tout ce qui est absorbé par le temps n'est qu'une pure illusion ; qu'à l'heure de la mort tous les honneurs du monde, tous les titres les plus distingués ne sont qu'un songe et une vaine fumée qui se dissipe au moment qu'elle commence à s'élever, *vapor est ad modicum parens.* (Jac., IV.)

Les différentes dispositions dans lesquelles peut être un malade par rapport à l'éternité, sont encore autant d'instructions : si c'est un juste qui est plein du désir de posséder Dieu, vous vous aimerez vous-même à imiter sa foi, à mépriser tout ce qui passe, à être fidèle à la loi, afin d'éprouver à votre dernière heure la tranquillité qu'il éprouve. Si c'est un pécheur qui ne veut pas se rendre encore à la voix de la grâce, vous vous pénétrerez de la crainte des jugements de Dieu, et vous vous direz à vous-même qu'il faut profiter de la santé pour assurer son élection par de bonnes œuvres. Si ce malade

est touché et affligé, vous demanderez pour vous-même ce brisement de cœur et cet esprit de componction que vous avez inspiré. Ces réflexions suivent naturellement de la visite des malades ; ces visites instruisent non-seulement le ministre qui les fait, mais elles renferment en même temps la pratique des vertus les plus méritoires ; troisième avantage.

3° Il en coûte à la nature pour entrer dans ces demeures infectées par la contagion de la maladie ; il faut de la foi pour surmonter les dégoûts inséparables des visites qu'on rend à ceux que la fièvre consume et que la pâleur de la mort environne ; plus il faut triompher de soi-même dans cet exercice de charité, plus on acquiert de mérites, mérites qui se multiplient selon les différentes vertus qu'on pratique ; et quelles vertus ne pratique-t-on pas ? La patience, la mortification, l'humilité, la charité. Il faut faire le sacrifice de son amour-propre, de sa délicatesse, en rendant visite aux malades.

Les talents, les succès dans la prédication peuvent éblouir ; en dirigeant dans le tribunal de la pénitence, on peut s'applaudir de voir qu'on a la confiance d'un peuple nombreux ; mais en rendant des visites à un malade dont presque tout le monde se retire, c'est Jésus-Christ qu'on cherche ; nul autre motif que le motif de la religion et du zèle. Il faut même laisser pour s'acquitter de ces visites, des études pour lesquelles on a de l'attrait, quitter le repos de la retraite, se séparer des autres visites qui flattent et qui font plaisir dans la société.

C'est l'amour de Dieu qui est le principe des visites qu'on rend aux membres souffrants du Fils de Dieu ; aussi Jésus-Christ, pour faire connaître le mérite de ses visites, déclare (comme on vous l'a fait remarquer au commencement de ce discours) qu'il regardera ces visites comme faites à lui-même. C'est moi *que vous avez visité*, dira le souverain pasteur des âmes à ce pasteur charitable, lorsque vous avez porté vos pas dans ce réduit, dans cette chaumière, dans cette sombre retraite, où ce pauvre languissait sur le lit d'infirmité ; je comptais vos pas, les degrés de gloire que vous recevez, seront proportionnés au nombre de ces visites multipliées que vous m'avez rendues lorsque vous alliez consoler ceux qui gémissaient sous le poids de l'infirmité ; *quandiu fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis.* (Matth., XXV.)

En même temps qu'un pasteur charitable à une grande récompense à attendre du souverain juge par les visites qu'il rend à ceux qui souffrent. Quel respect, quelle estime, quelle confiance ne se concilie-t-il pas dans une paroisse par cet exercice de charité ? Qui ne serait pas rempli d'affection pour un pasteur qui est le vrai père de son troupeau, qui, malgré la répugnance de la nature, s'approche du lit d'un mourant qui vient consoler un parent, un époux, un fils dont la maladie afflige toute une famille ; lors même que cette famille se retire, ce pas-

teur reste pour donner des marques de la plus constante amitié dans ces derniers moments de sa vie ; il sacrifie même son repos pour venir en tout temps et jusque dans les plus profondes ténèbres de la nuit, au secours de ceux qui souffrent et qui réclament son ministère ; un zèle aussi désintéressé mérite la reconnaissance publique.

4° Remarquez un autre avantage de la visite des malades ; elle aide à réparer les négligences dont on aurait pu être coupable en d'autres temps envers ses paroissiens ; on fait produire dans ces visites des actes de foi, d'espérance, d'amour, dont on n'avait pas peut-être assez représenté l'obligation ; on réunit des cœurs aigris qu'on avait peut-être laissés par négligence dans la division ; on aide à réparer par une bonne confession les confessions qui auraient pu être défectueuses. Que d'avantages dans ces visites ! ne sanctifient-elles pas également et le malade et le pasteur ! Que le zèle vous transporte auprès des malades, ministres du Dieu de charité ; venez, accourez auprès de ceux qui sont déjà comme séparés du monde par l'état d'infirmité.

Jésus-Christ disait à ses disciples : Vous avez toujours des pauvres avec vous : *Semper pauperes habetis vobiscum.* (Matth., XXVI.) Vous avez aussi toujours des malades, des infirmes, dans une nombreuse paroisse ; ne ralentissez pas votre zèle ; faites-leur des visites assidues. Il y a dans ces visites tout à gagner pour l'éternité ; que ces visites entrent toujours dans le nombre de vos occupations journalières. Si vous ne recueillez pas un grand fruit de vos prédications et de votre zèle pour annoncer l'Evangile, vous éprouverez bientôt d'heureux effets de la visite des malades. De ces visites dépend souvent le retour d'une âme à Dieu, sa persévérance dans la grâce, sa paix, sa tranquillité aux approches du tombeau. Par ces visites, on se préserve des visites dangereuses, on se pénètre des grandes maximes de l'Evangile, on pratique les plus importantes vertus.

Par tous les motifs exposés dans la première partie de cette conférence, vous connaissez quelle est l'importance de la visite des malades : quelle pratique devez-vous suivre dans la visite des malades ; seconde réflexion, et sujet de la seconde partie de cette conférence.

SECONDE RÉFLEXION.

Pour rendre vos visites utiles et salutaires aux malades, 1° recourez à Dieu, afin qu'il bénisse votre ministère ; 2° tempérez vos discours par l'esprit de douceur, afin de gagner la confiance des malades ; 3° rappelez à ceux qui souffrent les différents motifs capables de porter à une conformité parfaite à la volonté divine ; 4° ranimez dans chaque visite ces sentiments de religion dont tout chrétien doit produire souvent des actes, et surtout dans les derniers moments de la vie ; suivez l'exposition de ces quatre avis.

1° Vous appelle-t-on auprès d'un malade,

élevez d'abord votre cœur vers Dieu, afin qu'il bénisse votre zèle, et que votre ministère puisse être utile au salut de celui qui vous demande dans ces derniers moments ; soyez convaincus, selon l'expression du Prophète (*Psalm.* CXXXVI) que vous ne pouvez édifier un temple vivant au Seigneur, si l'Esprit-Saint ne dirige vos travaux ; reconnaissez dans la sincérité de votre âme, que vous êtes un serviteur inutile, et que vos paroles, vos exhortations, votre zèle ne produiront nul effet sur le cœur de ceux que vous allez trouver sans l'impression de la grâce : *Nisi Dominus ædificaverit domum, in vanum laboraverunt qui ædificant eam* ; sollicitez-la cette grâce de conversion, de persévérance, pour celui que vous allez trouver. Le centenaire ne demandait que la guérison du corps pour son serviteur ; mais demandez la guérison de l'âme pour celui de vos paroissiens qui, à l'extrémité de sa vie, réclame votre ministère.

Jésus-Christ déclare que ce n'est pas dans la multitude des paroles qu'on est exaucé : *Orantes, nolite multum loqui* (Matth., VI) ; dites avec simplicité, mais avec une vive foi aux pieds de votre crucifix : Seigneur, je vais me transporter auprès de ce malade, mais dites une seule parole, et cette âme, rachetée du sang que vous avez répandu, sera purifiée et sauvée. L'Esprit-Saint déclare que l'oraison de celui qui s'humilie profondément devant la majesté du Seigneur, pénètre les cieux : *Oratio humiliantis se penetrat nubes.* (Eccli., XXXV.) La prière que vous ferez avec foi préparera par des mouvements secrets de la grâce le malade à recevoir vos avis, qui doivent toujours être accompagnés de l'esprit de douceur : *Instruite in spiritu lenitatis.* (Gal., V.)

2° Vous êtes les ministres de l'Agneau qui ôte les péchés du monde ; ne cherchez donc pas, comme les enfants de Zébédée, à faire tomber le feu du tonnerre sur ceux qui ne se rendraient pas dociles dans une première visite aux sentiments que vous voudriez leur inspirer ; cet esprit de rigueur ne serait pas l'esprit de Jésus-Christ ; l'Evangéliste remarque que le Sauveur reprit ses apôtres de leur grande sévérité : *Increpavit illos dicens, nescitis cujus spiritus estis.* (Luc., IX.) Il serait souvent dangereux d'effrayer un pécheur dans les derniers moments de sa vie par des menaces d'un jugement rigoureux, et par des peintures terribles de l'enfer : des avertissements pleins d'aigreur ne seraient pas selon l'esprit de Jésus-Christ : *Nescitis cujus spiritus estis.*

Quelques scandales qu'ait pu donner le malade pendant qu'il jouissait de la santé, le ministre de l'Eglise doit veiller sur lui-même pour ne pas se livrer à un zèle amer. Cet amertume dans le zèle resserre le cœur d'un pécheur, et pourrait le porter à un secret désespoir. Appliquez-vous à gagner la confiance du malade, et bientôt il écouterait vos avis, il ouvrirait son cœur aux vérités que vous lui annonceriez. Mais comment gagner son cœur ? Par l'esprit de douceur.

Un grand saint des derniers siècles (saint Avelin, célèbre directeur en Italie), respecté même pendant sa vie de saint Charles (74), étant appelé souvent à la visite des malades, trouva un pécheur sourd à sa voix, et qui paraissait être tombé dans une espèce d'insensibilité sur son salut : l'homme de Dieu consterné ne se découragea pas ; il n'intimide pas et ne remplit pas d'effroi celui qui était peut-être déjà assez tourmenté intérieurement par les reproches de sa conscience ; il lui dit avec douceur de répéter ces paroles : Seigneur, vous êtes mon créateur, et je veux être à vous : *Tuus sum ego, et tuus esse volo*. Le malade, qui remarque avec quelle bonté le zélé ministre de l'Eglise vient lui parler, se rend à une demande aussi facile ; à peine a-t-il exprimé les sentiments qu'on vient de lui inspirer, que la grâce achève ses triomphes. Rappelez-vous cet exemple de douceur lorsque dans la visite des malades, vous trouverez quelque pécheur qui paraisse d'abord rebelle à vos avis ; animez dans celui qui serait trop effrayé, l'esprit de confiance ; cette confiance dilate le cœur, selon l'expression du Prophète et engage plus à retourner à Dieu, qu'une crainte excessive qui pourrait abattre et décourager : *Viam mandatorum tuorum cecurri, cum dilatasti cor meum*. (Psal. CXVIII.)

Pour prévenir une crainte immodérée dans le malade, représentez-lui la clémence du bon Pasteur, la joie des anges sur la conversion d'un seul pécheur, la certitude d'une récompense, dès qu'on revient sincèrement, quoiqu'on ne revienne qu'à la dernière heure ; faites reconnaître à un malade, pour augmenter sa confiance, le dessein spécial de la miséricorde du Seigneur sur lui, en lui proposant quelques réflexions sur le prix du temps dont il jouit. Représentez-lui la multitude de ceux qui sont enlevés sans pouvoir penser à leur dernière heure, et quel est le bonheur de ceux que la maladie prévient. Vous êtes de ce nombre, devez-vous ajouter, que les miséricordes du Seigneur sont étendues sur vous ! L'enfer ne serait plus l'enfer, si les réprouvés avaient le même temps que vous avez, et tous les secours que Dieu vous offre pour retourner à lui.

Cette réflexion portera insensiblement le calme et la joie dans un cœur qui serait agité.

Un malade qui est en danger veut-il différer de recevoir les derniers sacrements, représentez-lui quel est le prix et la brièveté du temps ; exposez les vifs désirs qu'avaient les saints de recevoir les derniers secours de l'Eglise avec une reconnaissance parfaite ; appliquez-vous à faire considérer la réception des sacrements, non comme une cérémonie lugubre, mais comme un acte de religion qui met le sceau à la prédestination,

dès qu'on apporte à cette réception les dispositions nécessaires ; lorsqu'un malade aura pris confiance en vous, il ne craindra plus de recevoir les derniers sacrements, il les demandera, il les désirera, et c'est surtout dans cette circonstance où il faut que celui qui est pontife, dit saint Paul, compatisse aux infirmités des pécheurs : *Qui condolere possit iis qui errant*. (Hebr., V.) Ce pécheur, auprès duquel vous accourez, n'a peut-être plus cette liberté d'esprit nécessaire pour faire l'examen de sa vie ; la violence du mal lui permet à peine de s'expliquer : aidez ce moribond à développer tous les replis de sa conscience ; facilitez-lui son examen. Ce fut par cette charité attentive, que saint Vincent de Paul étant appelé dans une campagne auprès d'un malade, découvrit des plaies qui, si elles eussent été toujours cachées dans le tribunal de la pénitence, comme elles l'avaient été depuis plusieurs années, eussent été suivies de l'impénitence finale et de la réprobation éternelle de ce malade, dont la vie champêtre ne paraissait pas en apparence renfermer de grands vices.

Pour mériter la confiance du malade, il ne faut pas le troubler par de longues exhortations qu'il ne peut suivre ; *parlez peu, mais parlez bien*, telle était la maxime de saint François de Sales ; en vous y conformant, vous pouvez produire plus de fruits que par des discours qui seraient trop prolixes dans un état d'infirmité.

Par rapport à la confession du malade, voici les règles que vous pouvez suivre : 1° si le malade a caché quelque péché grief, ou s'il a vécu depuis longtemps dans quelques habitudes criminelles, une confession générale est alors nécessaire ; 2° lorsqu'une confession générale est nécessaire, il faut d'abord faire expliquer le malade sur les péchés qui demandent une réparation, comme s'il y a des restitutions et des réconciliations à faire, des scandales à réparer, une occasion prochaine à éloigner, des livres pernicioeux ; des tableaux dangereux à brûler, des calomnies à rétracter ; 3° quelques anciennes que soient les habitudes du malade qu'on confesse, quelque multipliés que puissent être ses péchés, il faut avoir égard à sa situation présente et à sa faiblesse, dans l'imposition de la pénitence. On ne peut imposer une pénitence rigoureuse à un homme qui est aux portes de la mort, et à qui la douleur ôte presque l'usage de tous les sens ; mais en lui prescrivant, par exemple, quelques actes intérieurs, quelques prières vocales, il faut l'avertir que s'il revient en santé, il ne doit pas omettre de manifester ses anciennes habitudes, afin de recevoir une plus rigoureuse pénitence ; 4° pour exciter une vive contrition dans le cœur du malade ; représentez-lui la componction de David, du publicain, de la femme pécheresse, du

panégyrique dans ceux de M. de la Tour-du-Pin, de Bretonneau, et dans le *Journal ecclésiastique* de 1765, où j'en ai inséré un.

(74) Saint Charles voulant tonner en 1570 les Théatins à Milan, saint Avelin fut nommé pour commencer cet établissement. On fait l'office de ce saint le 10 novembre dans le rite romain. On trouve son

saint pénitent du Calvaire, et le retour sincère de l'enfant prodigue; répétez à ce malade que le péché est le plus grand des maux qu'il y ait dans l'univers, puisque Jésus-Christ est mort pour l'effacer; mais exposez souvent tous les avantages d'une parfaite contrition, dont un seul acte suffit pour être prédestiné: par cette conduite pleine de douceur, vous gagnerez la confiance du malade, et plus il aura confiance en vous, plus il vous sera facile de lui inspirer des sentiments d'un repentir sincère sur ses fautes; outre ces sentiments de pénitence, inspirez aussi des sentiments d'une conformité parfaite à la volonté divine: second objet de la visite des malades.

2^e Les maladies font partie des peines du péché; mais qu'il est dur à l'homme de souffrir, quelque coupable qu'il soit! Il n'y a que des âmes aussi prévenues de la grâce que sainte Thérèse, à qui il appartenait de dire, *ou souffrir, ou mourir!* L'homme est si faible qu'il est toujours prêt à murmurer dans les souffrances: il faut donc graver dans les cœurs des malades ces sentiments qu'ils ont si souvent exprimés sur leurs lèvres, lorsque jouissant d'une santé parfaite, ils demandaient à Dieu que *sa volonté s'accomplît sur la terre comme dans le ciel.* (Matth., VI.)

Pour porter un malade à se conformer à la volonté divine, que de motifs différents n'offre pas la religion chrétienne?

Premier motif, la différence infinie qu'il y a entre les souffrances passagères de cette vie et celles qu'on a méritées pour un seul péché mortel. Saint Paul disait que les tribulations des justes n'ont point de proportion avec la gloire qui leur est réservée, mais on peut encore dire à un malade que ses infirmités n'ont point de proportion avec ce calice de souffrances dont un Dieu irrité menace les réprouvés pendant l'éternité; la crainte des jugements de Dieu rend plus tolérable les douleurs de la vie présente.

Un vif retour sur les souffrances de Jésus-Christ, second motif de patience. Si le Fils bien-aimé du Père éternel a souffert jusqu'à la mort de la croix, *obediens usque ad mortem crucis* (Philip., II), un pécheur rebelle peut-il se plaindre d'une infirmité passagère? Représentez au malade que si l'âme du juste par excellence a été livrée à la tristesse, le disciple doit imiter le Maître qu'il adore: *Non est discipulus supra magistrum.* (Matth. X.)

L'exemple des saints, troisième motif de résignation: que n'ont pas souffert les martyrs? Le récit de leurs supplices fait frémir. Que n'ont pas souffert tant de saints pénitents, qui, après avoir pratiqué de grandes macérations, ont été encore éprouvés par des maladies violentes et fréquentes? Représentez au malade qu'en invoquant les saints, il faut les imiter; puisqu'ils ont souffert avec patience, on doit demander à Dieu la grâce de souffrir comme eux: *Nonne potero quod isti et istæ?* (S. AUG.)

L'espérance de la gloire, quatrième motif

de résignation: c'est une vérité de foi, si on souffre avec amour, on sera glorifié: *Si compatimur, ut et conglorificemur.* (Rom., VIII.) Rappelez cette maxime aux malades, et l'exemple que propose l'Evangile du mauvais riche et du Lazare; le mauvais riche qui paraissait exempt des maux de la vie présente, *epulabatur quotidie splendide* (Luc., IX), fut réprouvé; le Lazare souffrit beaucoup, et il fut prédestiné. Saint Paul ajoute: Ceux que Dieu a prédestinés à la gloire, il les prédestine à être conformes à l'image de Jésus-Christ. (Rom., VIII.) Engagez le malade à élever du lit de douleur ses yeux vers le ciel et à se réjouir, selon la parole de Jésus-Christ, dans l'espérance de la récompense qui est réservée à ceux qui souffrent les tribulations de la vie présente avec résignation: *Gaudete quoniam merces vestra copiosa est in caelis.* (Matth., V.)

Un cinquième motif pour porter un malade à se conformer à la volonté divine, est la soumission que toute créature doit au Créateur. Les volontés de Dieu sont justes et équitables; un fils doit se conformer aux volontés d'un père tendre, il faut obéir aux volontés du Père céleste, Comme Isaac, il faut être prêt à se laisser immoler; sans le sacrifice de soi-même, il n'y a point de vraie piété; sacrifice que la religion exige et que la raison persuade. Engagez le malade à dire avec la même foi que Job: *Que le nom du Seigneur soit béni* (Job, I), par ces épreuves que sa Providence m'envoie.

Par de semblables motifs, quel calme, quelle tranquillité ne porterez-vous pas dans le cœur des malades? Ils béniront Dieu dans leurs souffrances, et ces bénédictions retomberont sur le ministre qui inspire ces sentiments de résignation. Mais n'exigez pas que celui qui est dans les souffrances, ne se plaigne jamais: ces plaintes ne sont pas toujours des murmures, paraissez vous-même sensible aux douleurs du malade, mais engagez-le à faire succéder à ces premiers mouvements de la nature, ces sentiments que la foi inspirait à un saint André, apôtre, lorsqu'il s'écriait: *O bona cruz!* (Brev. Rom.), ô croix précieuse, si elle m'aide à mériter le bonheur de l'éternité.

La conformité à la volonté divine dans les souffrances est un signe de prédestination, mais cette conformité est une grâce qu'il faut demander; encouragez le malade à répéter au milieu de ses douleurs, ces paroles d'un saint pape: Seigneur, si vous augmentez mes souffrances, augmentez ma patience, *adde patientiam, si addas laborem.* (Pie V.)

Représentez aux malades qui sont dans l'opulence, un nouveau motif de résignation; comparez les soins qu'on a d'eux pendant leur maladie, à l'état où sont tant de malades qui, réduits dans des cabanes ou des maisons rustiques, manquent de tout secours; représentez à ceux qui, dans l'état d'infirmité, sont réduits dans une grande indigence, qu'ils sont spécialement les disciples du Calvaire, qu'ils ont pour juge

et témoin de leurs souffrances, celui qui est né dans une étable, et qui n'a pas eu pour reposer sa tête en ce monde ; qui dans sa soif, a été abreuvé de fiel et de vinaigre. Si vous parlez au pauvre avec douceur, avec affection, sans esprit de hauteur, vous le rendrez facilement docile, vous aurez la consolation de voir qu'il prend ses maux avec patience, et que l'homme simple a souvent plus de résignation que l'homme le plus éclairé ; mais ces sentiments de résignation dans les malades doivent être l'effet de votre assiduité à les visiter constamment, pendant leur infirmité.

En inspirant des sentiments de résignation dans les souffrances, excitez aussi ces sentiments de piété qu'exige la religion chrétienne, surtout dans les derniers moments de la vie.

3^e Plusieurs auteurs recommandables par leur zèle, ont publié des ouvrages qui ont pour objet d'exprimer les sentiments qu'on doit inspirer aux malades. Ces traités ont leur utilité ; choisissez-en un dans cette multiplicité ; c'est surtout dans cette circonstance où on peut dire qu'un seul livre suffit ; lisez-en quelques articles aux malades, mais que ces lectures soient toujours précédées ou suivies de ces vives affections d'une âme qui tend vers Dieu, comme vers son premier principe, et vers le consommateur de son salut.

La religion chrétienne exige qu'en tout temps, mais spécialement dans le temps de la maladie, on produise souvent des actes de *foi, d'espérance, d'amour, de reconnaissance, d'offrande* de soi-même, de *désir de s'unir à Dieu* ; cependant combien de chrétiens qui insensibles à leur salut, et qui, vivant dans une ignorance profonde des mystères de la foi, n'ont peut-être jamais proféré ces actes qu'exige indispensablement la religion chrétienne, surtout dans les derniers moments de la vie ! Dissipez cet aveuglement, cette ignorance criminelle ; que vos visites aient pour objet d'exciter dans l'âme des malades ces vifs sentiments dont ont été pénétrés dans tous les temps les justes, soit de la loi ancienne, soit de la loi nouvelle. Surtout inspirez aux malades ces deux sentiments de crainte et de confiance qui, selon l'expression d'un saint des derniers siècles (saint Avelin), sont comme les deux ailes qui élèvent vers le ciel une âme chrétienne.

Il y a des pécheurs qui craignent trop, et dont le trouble peut avoir de funestes effets, il y en a d'autres, surtout parmi ceux qui ont reçu peu d'instruction, qui ne paraissent plus craindre la sévérité des jugements de Dieu, dès qu'ils se sont confessés : ils sont dans une sécurité profonde, pendant que les Hilarion craignaient encore après une vie passée dans les rigueurs du désert. Pour éloigner cet esprit de présomption, représentez à ceux que vous allez visiter dans leur infirmité, que le Sage nous avertit de craindre même pour les péchés qui paraissent pardonnés : *De propitiato peccato noli esse sine*

metu. (Eccli., V.) et que l'Apôtre des nations reconnaissait qu'il n'était pas justifié, quoique sa conscience ne lui reprochât rien : *Nihil mihi conscius sum, sed non in hoc justificatus sum.* (I Cor., IV.) En inspirant cette crainte, modérez-la par l'espérance ; faites répéter aux malades ces versets du Prophète : Je publierai éternellement vos miséricordes, ô mon Dieu : *Misericordias Domini in æternum cantabo.* (Psal. LXXXVIII.) Je me réjouis dans l'espérance d'être reçu dans le temple du Seigneur : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi ; in domum Domini ibimus.* (Psal. CXXI.) J'habiterai dans le lieu où il manifeste sa gloire et sa puissance : *Introibo in potentias Domini.* (Psal. LXX.)

Rappelez souvent aux malades les sentiments dont étaient pénétrés les apôtres dans leur tribulation, sentiments qui sont autant d'instructions. Je souffre, disait saint Paul ; mais je ne suis pas confondu : *Patior sed non confundor.* (II Tim., I.) Ni la tribulation, ni aucune créature ne pourra me séparer de la charité de Jésus-Christ. Qui me délivrera, ajoutait ce grand Apôtre, de ce corps de mort ? Je désire ma dissolution, parce que je désire d'être avec Jésus-Christ : *Desiderium habens dissolvi, et esse cum Christo.* (Phil., I.) Nous attendons, disait saint Pierre, une nouvelle terre et de nouveaux cieux : *Novos cælus et novam terram... expectamus.* (II Petr., III.)

Joignez aux expressions des prophètes et des apôtres, les vives affections des saints de la loi nouvelle ; inspirez ces sentiments de repentir dont était pénétré saint Augustin, lorsqu'il s'écriait dans la douleur la plus amère : *Beauté toujours ancienne, beauté toujours nouvelle, je vous ai trop tard aimée.* Allumez ces étincelles d'amour dont était embrasé le cœur de saint François, lorsqu'il répétait dans la ferveur de ses oraisons : *Mon Dieu est mon tout.* Inspirez le même détachement de la vie présente que manifestait saint Ignace par ces paroles : *La terre ne m'est plus rien, dès que je considère le ciel.* Animez du même esprit de foi et de reconnaissance dont était pénétrée sainte Thérèse, lorsqu'elle disait : *Que j'ai de grâces à vous rendre, ô mon Dieu, puisque je meurs dans le sein de l'Eglise.*

De toutes les formules d'oraisons qu'on peut proposer aux malades, nulle ne doit être préférée à celle qui a Jésus-Christ même pour auteur : afin qu'un malade obtienne le don de la persévérance finale, faites-lui répéter souvent cette demande, *Que votre royaume arrive.* (Matth., VI.) Si ce malade est trop frappé de la terreur des jugements du Seigneur, rappelez-lui cet article du Symbole, qui renferme les sentiments de foi et d'espérance : *Je crois en Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, qui a été crucifié et qui est mort pour notre salut.* Par ces actes et autres semblables, vous préparez le malade à mourir de la mort des justes.

En multipliant vos visites auprès des malades, tâchez aussi de les rendre utiles à

ceux qui peuvent être témoins de votre zèle. Selon les différentes circonstances, donnez quelques avis à un époux, à une épouse, à des enfants affligés, à un ami qui prend part à l'infirmité de son ami; édifiez surtout par un désintéressement parfait; il n'est pas honorable à un ministre de l'Eglise qu'on puisse le soupçonner d'avoir rendu des visites assidues à un malade, ou pour avoir part à un testament, ou pour s'attirer même des honoraires, sous prétexte de messes à célébrer: de semblables donations font souvent accuser le ministre d'avarice, et font par conséquent mépriser le ministère; ne parlez jamais aux malades des affaires temporelles que par rapport à leur conscience, et jamais relativement à votre intérêt; la religion vous le défend, et dans les tribunaux séculiers, on a regardé quelquefois comme nulle et invalide, une donation faite par un malade au dépositaire de sa conscience (75). Qu'il eût été à souhaiter que le désintéressement des ministres eût été assez parfait pour prévenir de pareils jugements, qui paraissent reprocher aux ecclésiastiques l'esprit de cupidité! Dans ce moment où vous voyez que ce malade va laisser ses richesses, comment penseriez-vous à thésauriser? Voici encore un avis important par rapport à la visite des malades; si on peut procurer à celui à qui on a déjà fait recevoir les derniers sacrements, quelque indulgence, il ne faut pas manquer de lui offrir ce secours spirituel.

Telle est la pratique de la visite des malades : 1° recourir à Dieu, pour qu'il daigne toucher leur cœur; 2° les exciter, par une conduite qui gagne leur confiance, à un repentir sincère de leurs fautes; 3° les porter à une conformité parfaite à la volonté divine dans leurs souffrances; 4° les aider à produire ces actes de religion par lesquels une âme chrétienne doit manifester sa foi.

En suivant les impressions de la charité, et en allant visiter assidument les malades pour leur procurer les soulagements du corps, on a déjà part aux récompenses de Jésus-Christ, qui dira au dernier jour : *J'ai été malade, et vous m'avez visité* (Matth., XXV); mais un ministre de l'Eglise qui aura étendu ses soins jusqu'à procurer aux malades tous les secours dont l'âme peut avoir besoin, aura un degré de récompense d'autant plus grand à attendre, que l'exercice de sa charité a le plus noble objet, qui est de procurer par des visites assidues à des âmes immortelles la félicité éternelle.

Si vous remplissez votre ministère envers les malades, votre nom sera en bénédiction dans une paroisse; il sera écrit dans le livre de vie, et vous entendrez cette favorable sentence de Jésus-Christ, vous qui m'avez visité, lorsque j'étais infirme vous êtes les bénis de mon Père, *venez et prenez possession de mon royaume* (Ibid.) dans l'éternité bienheureuse.

CONFÉRENCE IX.

EXHORTATION SUR LA VIGILANCE PASTORALE POUR LE SALUT DES ENFANTS.

Advocans Jesus parvulum, statuit eum in medio eorum, et dixit : Videte ne contemnatis unum ex his pusillis. (Matth., XVIII.)

Jésus-Christ appelant un petit enfant, le mit au milieu de ses disciples, et dit : Prenez garde de mépriser aucun de ces petits enfants.

Annoncer la parole divine dans les chaires chrétiennes, réconcilier les pécheurs dans le tribunal de la pénitence, offrir le sacrifice de propitiation pour le salut des fidèles; voilà de grandes obligations pour tous les pasteurs des âmes. Si le zèle pour le salut des adultes doit embraser un ministre du Seigneur, il doit se ressouvenir que le salut des enfants est une des grandes charges attachées à la sollicitude pastorale. Prenez garde d'en mépriser aucun, dit Jésus-Christ : *Videte ne contemnatis unum ex his pusillis*.

Ne mépriser aucun de ces petits enfants, c'est ne point regarder dans un enfant ce qu'il est précisément dans l'ordre de la nature, mais regarder ce qu'il peut être dans l'ordre de la grâce. Il a reçu une âme immortelle, il est destiné à une vie éternelle. Quoiqu'il soit encore incapable d'aucune fonction dans l'état civil, cependant dans l'ordre de la religion, dès qu'il est susceptible de raison, il est capable d'aimer Dieu ou de l'offenser; il est dans la voie où il peut être juste ou pécheur, mériter ou démériter. Avant l'âge même de raison, il peut être teint du sang de Jésus-Christ; la grâce habituelle peut résider en lui, il peut être marqué au sceau de l'adoption divine : que de motifs de s'intéresser pour le salut des enfants !

Quel doit être l'objet de la vigilance pastorale pour le salut des enfants ? quels sont les heureux effets de la vigilance pastorale pour le salut des enfants ? Deux réflexions qui vont faire le partage de cette conférence.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

La vigilance pastorale pour le salut des enfants impose différents devoirs : 1° Le pasteur d'une paroisse doit être prompt à leur conférer le sacrement de baptême et être assidu, dès qu'ils ont l'âge de raison, à les instruire des principes de la religion chrétienne; 2° il faut être attentif à les écouter avec patience dans le tribunal de la pénitence; 3° il faut les disposer à recevoir dans un âge encore tendre, avec une piété sincère, l'auguste sacrement de l'Eucharistie et celui de la confirmation; enfin leur procurer tous les secours spirituels que leur offre la religion, dès qu'ils sont dans l'état d'infirmité. Je reprends chacune de ces réflexions.

1° Le premier objet de votre zèle pour le salut des enfants, est de demeurer dans le lieu de votre résidence, pour conférer sans délai ce sacrement qui fait contracter une alliance étroite avec Jésus-Christ et qui efface en nous la tache originelle de notre

naissance. Quel malheur, si en vous éloignant de votre paroisse, un seul venait à être privé du sacrement de baptême ! Quelle douleur que vous eussiez dans la suite de cette omission, la perte de cette âme ne serait-elle pas irréparable ? et ne serait-elle pas éternellement privée de Dieu ? En vain, pour réparer votre omission, jeûneriez-vous, arroseriez-vous la terre de vos larmes ; en vain iriez-vous dans quelque solitude affreuse pour vous revêtir du cilice et de la haire, votre pénitence, méritoire pour vous, ne rendrait pas à l'âme de cet enfant la possession d'un Dieu dont il n'a eu le malheur d'être privé que parce que celui qui devait lui conférer le signe sacré de l'adoption divine, s'est trouvé absent.

De la nécessité absolue du baptême pour pouvoir être sauvé, concluez l'obligation que vous avez, vous qui êtes chargés du salut des peuples, de résider dans vos bénéfices, de ne vous en point absenter que vous n'avez laissé pour suppléer aux fonctions de votre ministère un prêtre assidu et vigilant, afin de conférer promptement ce premier sacrement, qui fait passer de l'état de mort à l'état de vie. Sur la même nécessité du baptême est encore fondée l'obligation que vous avez d'instruire vos paroissiens et surtout les personnes qui veillent à la naissance des enfants, de la manière dont doit être conféré le sacrement lorsque, étant en danger de perdre la vie, ils ne peuvent être portés à l'Eglise.

L'absence d'un seul jour doit exciter la crainte d'un pasteur : on perd son Dieu et une éternité de bonheur si on est privé du baptême (76). Demeurez constamment dans le bénéfice où la Providence vous a appelé, et pourquoi cette assiduité à y résider ? Pour être toujours prêt à conférer la grâce à ceux qui naissent dans l'état du péché ; tel est un des grands objets de la vigilance pastorale pour le salut des enfants. Votre ministère vous impose une nouvelle obligation : instruire ceux qui sont baptisés, dès qu'ils ont l'âge de raison, des éléments de la religion.

Jésus-Christ disait à ses apôtres : Laissez venir à moi ces petits enfants : *Sinite parvulos venire ad me.* (Luc., XVIII.) Appliquez-vous ces paroles ; vous devez même engager, presser, solliciter, conjurer les enfants de venir à vous pour les éclairer dès la jeunesse sur la loi du Seigneur. Eussiez-vous tous les talents du monde pour la prédication, si vous manquez de faire le catéchisme, l'omission de cette fonction essentielle à votre ministère suffit pour empêcher que la semence de la parole divine ne produise de fruit dans ces jeunes cœurs ; car comment vous écouteront-ils s'ils ignorent les premiers principes de la foi et de la morale ? Fussiez-vous d'ailleurs charitables envers les pauvres, assidus à visiter les malades, remplis de zèle pour écouter les pécheurs dans le tribunal de la pénitence, zélés pour le culte divin, il faut à la pratique

de ces différents devoirs joindre l'instruction de la jeunesse : *Hoc oportuit facere, et illa non omittere.* (Matth., XXIII.)

Autant de temps qu'un enfant par défaut d'instruction et par votre omission à faire le catéchisme, ne saura pas faire d'actes de foi, d'espérance, d'amour de Dieu ; autant de temps qu'il ne saura pas ou adorer le Seigneur, matin et soir, ou assister avec religion au sacrifice auguste de la messe, ou se confesser selon l'esprit de l'Eglise : autant de péchés d'ignorance dont le pasteur négligent aura à répondre devant Dieu : autant de profanations du saint nom de Dieu qui seraient sur les lèvres de ces jeunes adultes peu instruits ; autant de fautes contre la pureté qu'ils commettraient, parce qu'on ne les aurait pas prévenus contre les tentations, et parce qu'on ne leur aurait pas inspiré la crainte du Seigneur : voilà autant de prévarications qui doivent faire trembler celui qui néglige de faire le catéchisme. Comment même dans cette négligence peut-on célébrer tous les jours ? Si Jésus-Christ dit de quitter l'autel et d'aller se réconcilier avec son ennemi avant de faire son offrande, ne peut-on pas dire aux prêtres peu vigilants pour le salut des enfants : Ne montez pas à l'autel, ces néophytes qui ignorent le prix du sang que vous allez offrir, le profaneront ; avant de vous revêtir des ornements sacrés, allez les éclairer et les instruire, afin qu'ils puissent dignement adorer le Seigneur pendant la célébration des saints mystères.

Des enfants livrés à eux-mêmes et sans instruction seront comme des idolâtres au milieu même de la nation chrétienne. Quel reproche à vous faire s'il y avait de vos jeunes paroissiens qui ignorassent jusqu'à l'existence d'un Dieu, l'immortalité de l'âme, l'étendue des préceptes du Décalogue, les principaux mystères de la foi, le nombre des sacrements ! Combien, cependant, ne trouve-t-on pas d'enfants qui, à l'âge de douze ans, de quinze même et davantage, connaissent à peine les premiers éléments de la religion ? D'où vient ce malheur ? Du défaut d'instruction. Si on fait quelquefois le catéchisme, on le fait à la hâte, on le fait superficiellement, on le fait rarement, on le fait en paraissant même ennuyé de le faire.

On prévient contre le catéchisme ceux qui y viennent, en leur parlant durement ; on ne s'insinue point dans leur esprit, on ne gagne point leur cœur ; loin d'imiter cette douceur qui animait les paroles de Jésus-Christ lorsqu'il disait : Laissez ces enfants venir à moi, on serait prêt à dire : Qu'on éloigne ces enfants de moi. On regarde comme une fonction désagréable, ennuyeuse, pénible, de les instruire ; on ne s'en acquitte que comme malgré soi, les disciples s'aperçoivent même du dégoût d'un pasteur qui les fait revenir et les remet de jour en jour pour les instruire ; de là qu'arrive-t-il ? L'ennui du maître passe dans l'esprit des

(76) Voyez dans la Préface l'indication d'un ouvrage intéressant pour le salut des enfants, intitulé *Embryologie*, etc.

élèves, et ils ne viennent qu'avec répugnance écouter des instructions qu'on ne leur fait qu'avec contrainte et avec peine. Ministres du Seigneur, ranimez votre foi sur le sort de ces enfants, qui doivent être heureux ou malheureux éternellement, et vous aurez plus de vigilance pour leur instruction.

Ce ne sont pas seulement des pasteurs oisifs qui négligent de faire le catéchisme, ce sont ceux mêmes qui paraissent occupés. On néglige son ministère pour se livrer à des études sèches qui ne flattent que la vanité; on veut briller par une érudition profane, et on néglige l'instruction de la jeunesse, instruction cependant qui rejaillirait jusqu'à la vie éternelle. Ne vaudrait-il pas mieux employer tous ses soins pour que le nom de ces jeunes fidèles fût écrit dans le livre de vie que de savoir son nom loué par quelques savants? Si vous croyez vous dégrader en instruisant ces âmes tendres et simples, vous seriez indignes de l'honneur que vous avez reçu d'être élevé au sacerdoce. Qu'on me donne un de ces enfants à instruire, disait saint Jérôme, ce docteur profond, ce docteur versé dans la science des Ecritures, ce génie sublime dont le nom sera immortel dans les fastes de l'Eglise; qu'on me donne un de ces enfants à instruire, je serai son maître, je serai comme son père, et quelque âgé que je sois, je bégayerai volontiers avec lui pour lui apprendre à connaître son Créateur et son Rédempteur : *Ipse (si miseris infantulum), et magistrum me, et nutritum spondeo, gestabo humeris, balbutientia senex verba formabo.* (Ep. 57.) Le célèbre Gerson s'écriait : Qui pourrait rougir de converser avec les enfants pour les éclairer et les instruire, après l'exemple du Fils de Dieu? *O piissime Jesu! Quis verecundabitur esse humilis ad parvulos?* (Tract. de parv., consid. 4.) Je ne sais, dit-il s'il y a rien de plus grand que cette instruction : *Nescio prorsus si quidquam majus esse potest.* Tels étaient les sentiments de ces grands hommes, et tel doit être le sentiment de tout ministre qui aura l'esprit de Jésus-Christ; il se persuadera que rien n'est plus grand et plus honorable que de graver le nom du Seigneur dans le cœur des enfants qui sont capables de le connaître et de l'aimer.

Il ne suffit pas pour remplir son ministère envers la jeunesse, de faire de temps à autre le catéchisme, il faut le faire souvent. Il y a des pasteurs qui croient avoir suffisamment instruit les enfants, en leur faisant le catéchisme quelques dimanches du carême et de l'avent, ensuite on garde envers ces jeunes élèves un éternel silence. C'est se faire illusion que de restreindre ainsi son zèle; des instructions aussi bornées ne peuvent faire de profondes impressions; parmi les enfants, les uns sont des esprits légers qui oublient bientôt ce qu'on ne leur répète que quelquefois; les autres sont des esprits lents, tardifs, difficiles à entendre et à retenir; ils ont besoin qu'on leur répète souvent les mêmes vérités. Aussi saint Charles, que Dieu a sus-

cité dans ces derniers temps pour donner des règlements utiles aux pasteurs, veut-il que l'on fasse le catéchisme tous les dimanches et fêtes; telle est la déclaration du premier concile de Milan : *Parochi singulis dominicis et aliis festis diebus pueris (singulis in suis parochiis), initia fidei tractent.* Ce concile indique ici à tous les pasteurs les devoirs qu'ils ont à remplir.

Ce n'est qu'autant qu'on se rend assidu à renouveler à ceux qu'on instruit les mêmes maximes qu'ils les retiendront. Ce n'est pas l'usage, dit-on, de faire souvent le catéchisme; mais d'où vient que ce n'est pas l'usage? Parce qu'on aime mieux être tranquille, oisif dans son presbytère, que de remplir les fonctions de son ministère. Si c'est l'usage de ne faire le catéchisme que rarement, changez cet usage; c'est un abus réel que de passer presque une année sans faire le catéchisme et de se borner à ne le faire que dans les temps qui précèdent la première communion des enfants ou la communion pascale.

Plus ceux qu'on instruit paraissent avoir de peine à retenir les premiers principes du christianisme, plus vous devez rendre vos instructions fréquentes. Vous pouvez trouver des enfants qui paraissent n'avoir nulle aptitude pour retenir ce qu'on leur apprend; les abandonner dans leur espèce de stupidité, ce serait, pour ainsi dire, les perdre; il faut alors qu'un ministre zélé ouvre ses entrailles à la charité chrétienne, et que plus il aperçoit l'ignorance, plus il redouble de vigilance et d'assiduité pour inculquer souvent les mêmes principes : ce n'est pas toujours stupidité, c'est quelquefois timidité qui empêche que des enfants ne paraissent instruits. Plus ils verront souvent leur pasteur, moins ils seront timides, plus ils l'écouteront et paraîtront attentifs et dociles à ses instructions; il faut d'ailleurs se proportionner à tous, et si tous n'ont pas la même vivacité d'esprit, il faut exercer envers tous une charité proportionnée au peu de talents qu'ils peuvent avoir, charité qui doit être d'autant plus vive dans un pasteur, qu'il remarque que, sans un soin particulier, la jeunesse confiée à ses soins sera dans la plus profonde ignorance sur les devoirs de la religion.

Ne vous découragez pas, ministres du Seigneur, si vous remarquez quelquefois peu de facilité dans certains esprits pour seconder vos soins; votre patience augmentera votre mérite, plus vous aurez de peine, plus vous aurez à espérer de ce Dieu, qui ne laisse pas même sans récompense une obole donnée en son nom; prenez garde que cette difficulté à retenir les vérités que vous avez inculquées, ne vienne du délai que vous apportez à faire le catéchisme; faites le souvent, et à votre assiduité joignez l'esprit de douceur.

L'esprit de douceur est nécessaire pour gagner les différents esprits; il faut excuser dans les uns leur légèreté, dans les autres leur grossièreté. Jésus-Christ n'eut-il pas

pour disciples des hommes qui n'étaient qu'e de pauvres pêcheurs : *Erant piscatores.* (Matth., IV.) Vous n'avez peut-être dans votre paroisse que des enfants de pauvres paysans ; que leur état ne vous porte point à les traiter avec dureté ; si vous irritiez leurs esprits par des corrections amères, ils ne reviendraient plus qu'avec prévention à vos instructions, et cette prévention serait un obstacle à l'efficacité de votre zèle ; il faut gagner le cœur pour qu'il soit docile aux vérités de la religion, et l'âge le plus tendre est celui qui exige le plus cette douceur paternelle, qui, loin de s'irriter, sait excuser, dissimuler, et enfin triompher des esprits les moins dociles ; vos réprimandes trop réitérées et trop outrées ne feraient tout au plus que des hypocrites, mais ne feraient pas de vrais chrétiens. Soyez doux, prévenants, affables, insinuants envers les enfants, sans cependant vous familiariser ; cette familiarité est un autre défaut qui ferait mépriser votre état, votre caractère, et qui ferait peut-être mépriser vos instructions ; on peut joindre à la douceur cet esprit d'autorité qui sait se faire respecter sans se faire trop craindre ; lorsque par votre douceur vous engagez les enfants à venir au catéchisme, bientôt vous serez assurés du fruit de votre zèle.

Pour bien instruire, il faut joindre la clarté et dans les questions et dans les réponses, et surtout joindre à l'exposition du dogme quelque principe de la morale chrétienne ; peu de pasteurs ont le talent de bien faire le catéchisme ; et celui qui l'a, rend peut-être plus de service à l'Eglise que le prédicateur le plus éloquent. Prenez pour maxime de ne jamais trop charger la mémoire des enfants ; il vaut mieux les faire revenir souvent que de leur donner à apprendre en une fois ce qui doit être partagé en plusieurs instructions. Si l'élévation de nos mystères surpasse l'idée des plus grands génies, combien plus doit-elle surpasser l'idée de ceux que vous catéchisez et qui n'ont presque aucune intelligence. Tâchez donc, pour leur rendre utile la connaissance de ces mystères sublimes, d'ajouter à l'exposition de chaque article de la foi quelque instruction pratique (77).

Le premier objet sur lequel vous interrogez les enfants est sur l'existence d'un Dieu. Vous répondent-ils qu'il n'y en a qu'un seul ? Dites-leur que ce Dieu est cet être par lequel ils existent, qui leur conserve chaque jour la vie, qui les voit partout, et qu'en tout temps ils sont environnés de son immensité : *In ipso vivimus, movemur et sumus* (Act., XVII) ; qu'ils doivent donner toute leur affection à ce Dieu qui est si puissant ; que les cieux et la terre ont été créés par un seul acte de sa volonté : *Ipse dixit et facta sunt.* (Psal. CXLVIII). Qu'ils doivent craindre d'offenser ce Dieu si saint et si juste ; que pour un seul péché mortel on peut être l'objet de sa co-

lère dans un feu qui ne s'éteindra jamais : *Time te eum qui potest et animam et corpus perdere in gehennam.* (Matth., X.) Lorsque vous parlez des grands mystères de l'Incarnation et de la Rédemption, ajoutez, avec saint Paul : Vous avez été rachetés d'un grand prix : *Empti estis pretio magno.* (I Cor., XVI.) Faites souvent produire des actes d'amour, d'espérance, de confiance pour le Fils d'un Dieu qui, en se faisant homme, n'a voulu prendre d'autre nom que celui de Jésus, c'est-à-dire, Sauveur des hommes : *Vocatum est nomen ejus Jesus.* (Luc., II.) Faites connaître en même temps que le Fils de Dieu ne sauvera que ceux qui renoncent au péché, qui détestent le péché, qui fuient le péché.

Rappelez souvent à ceux qui viennent au catéchisme, qu'on peut mourir, quelque jeune qu'on soit, et qu'il faut toujours être bien avec Dieu ; insistez sur la pratique d'élever souvent leur cœur vers Dieu, sur l'obligation de prier avec respect, sur le précepte de l'Eglise qui ordonne d'assister avec recueillement et dévotion au saint sacrifice de la messe dans les jours spécialement consacrés à la religion ; revenez souvent dans vos instructions sur ces deux grands objets, la pratique de la prière et l'esprit de piété qu'exige l'assistance au saint sacrifice ; la plupart des chrétiens se perdent et se lamentent, ou parce qu'on ne leur apprend pas de bonne heure à prier comme il faut ou parce que dans les jours consacrés au Seigneur, ils ne viennent au saint sacrifice que par habitude et précisément parce qu'ils voient que tous ceux avec qui ils vivent, vont à l'église ; d'ailleurs, si des enfants ne sont pas instruits sur la manière dont il faut assister au saint sacrifice, les uns ne font que parler entre eux, les autres sont comme des êtres inanimés, le corps est dans le temple, l'esprit n'est nullement fixé à Dieu ni aux saints mystères ; et les jours les plus saints deviennent peut-être pour ces enfants des jours de malédiction et d'anathème, par le peu d'attention qu'ils apportent à la célébration du saint sacrifice.

Les exemples des saints sont de grands modèles à suivre : l'apôtre des Indes expose dans une de ses lettres (78) comment il faisait le catéchisme : il dit qu'il faisait d'abord réitérer trois fois le signe de la croix à ceux qu'il intruisait, pour leur insinuer davantage qu'il y a trois personnes en Dieu, ensuite il disait le premier, en langue vulgaire et à haute voix, le Symbole des apôtres, et les commandements de Dieu, l'Oraison dominicale, la Salutation angélique. *Tous me suivaient*, ajoute saint François Xavier, *j'instruisais ensuite sur le Symbole et sur le Décalogue, et lorsque j'avais achevé mon instruction, j'interrogeais l'un après l'autre.* Suivez cette méthode, elle est claire et facile. En réitérant trois fois au commencement du catéchisme le signe de la croix, on pourrait

deux ou trois sentiments pratiques.

(78) *Lettres de saint François Xavier*, imprimées à Tullés en 1682, p. 63.

(77) M. Joly, célèbre par ses prônes, ancien curé de Saint-Nicolas à Paris, depuis évêque d'Agen, dans son *Catéchisme* dont on a multiplié les éditions, termine chaque chapitre ou instruction par

produire d'abord un acte de foi, ensuite un acte d'espérance, enfin un acte d'amour. Par cette pratique les enfants seraient instruits sur la nécessité de produire souvent ces actes.

Rappelez souvent aux enfants l'obligation où ils sont de demander pardon à Dieu de leurs fautes, apprenez-leur à se confesser sincèrement et avec douleur; et, après les avoir instruits en forme de catéchisme sur les conditions, les effets d'une bonne confession, écoutez-les avec patience dans le tribunal de la pénitence.

2^e Entendre les confessions des enfants et les préparer à recevoir dignement le sacrement de l'Eucharistie et de la confirmation, nouvel objet de la vigilance pastorale. Le précepte de la confession oblige les enfants, dès qu'ils ont l'âge de discrétion; cette obligation est expressément marquée dans le quatrième concile de Latran : *Omnis utriusque sexus fidelis, postquam ad annos discretionis pervenerit, omnia sua solus peccata saltem semel in anno fideliter confiteatur*. Tous ceux qui ont donné des décisions de morale, conviennent de ce principe, qu'on doit se confesser dès qu'on a l'âge de raison; mais comme dans les uns la raison est plus prématurée que dans d'autres, on ne peut fixer le temps où chacun a cet âge de discrétion : Gerson dit qu'il avait connu des enfants qui, dès l'âge de sept ans, étaient déjà criminels devant Dieu; ce qui est certain, c'est que dès qu'ils sont capables de discerner entre le bien et le mal, ils doivent se confesser; s'ils doivent se confesser, il faut donc les entendre; cependant plusieurs pasteurs regardent comme assez peu importantes les confessions des enfants; on regarde ces confessions plutôt comme une cérémonie pieuse à laquelle il faut les accoutumer, que comme un devoir auquel on doive donner ses soins : dès qu'un enfant n'a pas fait sa première communion, on n'entend, pour ainsi dire, sa confession qu'à la hâte, on les fait venir plusieurs dans la même heure, ou peut-être même leur dit-on de se confesser plusieurs ensemble, et leur donne-t-on une absolution universelle et générale, pratique qui est défendue (79); ou si on les écoute séparément, on les écoute rapidement, et on les renvoie presque aussitôt.

A peine des enfants ont-ils proféré quelques paroles dans le tribunal, on fait sur eux le signe de la croix, et on les renvoie sans aider leur mémoire, sans les interroger, sans leur donner à peine aucune instruction; ce sont des enfants, dit-on; cependant combien, parmi ces enfants, qui ont déjà une réflexion suffisante pour pécher mortellement? Pourquoi les écouter à la hâte? Pourquoi se borner à une simple bénédiction, et ne les pas délier du péché, s'ils ont péché mortelle-

ment? C'est dans ces confessions où un confesseur doit user d'un grand discernement pour distinguer entre enfant et enfant, et ne pas laisser des années entières, et jusqu'à une première communion, dans la haine de Dieu et dans l'habitude du péché, ceux qui ont déjà peut-être perdu plusieurs fois leur innocence.

Ecoutez chacun de ces enfants, aidez leur mémoire, dites-leur que Dieu est prêt à leur pardonner toutes leurs fautes, s'ils s'en accusent comme ils les connaissent; si dès leur enfance vous pouvez leur inspirer l'esprit de sincérité dans leurs confessions, vous opérez déjà un bien infini dans leurs âmes; les instructions particulières que vous pouvez donner à chacun dans le tribunal de la pénitence, ne rendront que plus efficaces les instructions générales que vous donnerez à tous dans le catéchisme; offrez à ces enfants de les écouter tous les mois dans le tribunal de la pénitence; par cette assiduité, vous connaîtrez peu à peu leur esprit, leur différents caractères, leurs différents penchants; le bien qui ne s'opérera pas dans une première confession pourra s'opérer dans une autre.

Si chaque confession est suivie d'une exhortation familière proportionnée à l'âge, à l'inclination de chacun de ces enfants, ils deviendront plus assidus à invoquer matin et soir le nom du Seigneur, ils seront plus attentifs au saint sacrifice, ils seront plus respectueux envers leurs parents; tantôt vous empêcherez qu'une mauvaise inclination ne se forme, tantôt vous séparerez d'un compagnon dont la liaison commençait à être funeste à l'innocence; enfin vous seul saurez par chaque confession tout le fruit que produira infailliblement l'assiduité à entendre les confessions des enfants avec patience, mais n'attendez pas pour conférer à ces enfants le bienfait de l'absolution, qu'ils soient prêts de faire leur première communion. Dès qu'ils ont une raison suffisante pour pécher mortellement, ils sont en état de recevoir l'absolution (80), pourvu qu'ils se confessent et qu'ils se repentent sincèrement. Lorsque les premières confessions des enfants sont trop négligées, ils s'accoutument peu à peu à se mal confesser, et leurs premières communions ne sont souvent des sacrilèges, que parce qu'ils se sont accoutumés dès les premières années à faire des confessions sans sincérité, sans douleur et auxquelles le ministre de l'Eglise ne donnait lui-même presque aucune attention.

Par rapport aux enfants qui n'ont pas encore assez de discernement pour juger si une action est permise ou défendue, on ne doit, selon l'avis de saint Charles, leur donner que la bénédiction; mais pour les accoutumer à se confesser, le saint cardinal eût souhaité qu'on les reçût au tribunal de la

(79) M. le cardinal Le Camus défendit cette pratique sous peine de suspense *ipso facto*. (*Conf. d'Angers*, t. III, p. 248, édit. de 1746.)

(80) Si des Rituels déterminent douze ou quatorze ans pour la première communion, on peut, disent

les *Conférences d'Angers*, t. II, p. 160, faire communier plutôt ceux qui ont assez de discernement. Saint Thomas croit qu'on peut faire communier les enfants à dix ou douze ans.

pénitence dès l'âge de six ans. En même temps que vous les aiderez à vous ouvrir leur cœur, apprenez-leur peu à peu à faire des actes de foi, d'espérance, d'amour, de contrition, à prier assidument Dieu le matin et le soir, à assister au saint sacrifice de la messe, surtout les fêtes et dimanches, à fuir le mensonge : voilà les exhortations propres aux enfants de cet âge.

3° Lorsque les enfants sont suffisamment instruits, ont des mœurs pures et un discernement suffisant, préparez-les à leur première communion, et sans attendre qu'ils soient dans un âge avancé : autrefois on faisait communier les enfants avant même qu'ils eussent atteint l'âge de raison, cet usage a cessé dans l'Eglise latine, il subsiste encore dans l'Eglise grecque ; quoique, selon la discipline actuelle, il faille joindre à l'innocence l'avertance pour la communion, c'est l'esprit de l'Eglise qu'on porte les enfants à communier dès qu'ils ont atteint l'âge de discrétion, pourvu qu'ils soient suffisamment instruits : c'est un précepte divin pour les adultes de communier, et un ministre de l'Eglise n'en doit pas retarder l'accomplissement sans raison.

Saint Thomas dit qu'on doit faire communier les enfants dès l'âge de dix à onze ans ; saint Charles Borromée a suivi le même sentiment ; on suppose que des enfants sont instruits et qu'ils vivent dans l'innocence ; si des enfants ont déjà contracté de mauvaises habitudes, il faut leur différer leur première communion jusqu'à ce qu'ils soient en état de recevoir avec fruit ce pain de vie. *Ne craignez point, petit troupeau* (Luc., XII), devez-vous dire à ceux qui ont un cœur pur, approchez avec confiance dans un âge encore tendre de l'auguste sacrement de l'autel, dès que vous avez le discernement suffisant pour connaître la grandeur de la grâce à laquelle vous participerez, venez souvent après votre première communion recevoir les sacrements ; c'est Jésus-Christ qui vient à vous, c'est l'Agneau immolé pour votre salut, ne craignez pas : *Ego sum, nolite timere.* (Matth., XIV.) Ministres de l'Eglise, si vous inspirez à ces enfants de s'approcher souvent de ces sacrements, vous les préserverez des chutes funestes : ils persévéreront dans la grâce, et ces enfants, en environnant la table sainte, conserveront leur innocence et rapporteront, comme de jeunes oliviers, des fruits abondants : *Fili tui sicut novellæ olivarum in circuitu mensæ tuæ.* (Psal. CXXVII.) Le premier pasteur d'un diocèse vient-il dans vos contrées pour imposer les mains à l'exemple des apôtres ? *Imponebant manus, et accipiebant spiritum sanctum* (Act., VIII), préparez les enfants à recevoir l'Esprit-Saint, expliquez-leur les dispositions qu'exige le

sacrement de confirmation, les avantages qu'il renferme, les effets qu'il doit produire (81), exhortez-les à être toujours les temples de l'Esprit-Saint par la pureté de leur vie et de leurs mœurs, à honorer leur foi, à l'estimer ; à la respecter et à se déclarer toujours pour un Dieu mort pour leur salut.

A cette vigilance que vous devez aux enfants, soit dès le temps de leur naissance pour leur conférer le sacrement de baptême, soit dès qu'ils ont l'âge de raison pour qu'ils soient instruits de la loi du Seigneur, joignez une grande vigilance dès qu'ils sont malades pour leur procurer tous les secours de la religion ; il faut aller voir ces enfants, afin qu'avant de mourir ils soient suffisamment instruits de l'existence d'un Dieu, du bienfait de l'Incarnation et des premiers principes de la religion chrétienne, s'ils ont eu le malheur jusque là de les ignorer ; il faut se transporter auprès d'eux pour leur apprendre à réparer leurs confessions, si les précédentes avaient été dissimulées ; il faut les visiter pour conférer à ceux qui ont l'âge de raison, le sacrement des mourants lorsqu'ils sont en danger (82), et même à recevoir Jésus-Christ dans la sainte Eucharistie (83), enfin il faut les aller trouver, s'ils sont instruits de la religion, pour leur apprendre à souffrir en chrétiens, en disciples de la croix, pour exciter dans ces jeunes cœurs le désir de voir, d'aimer, de posséder Dieu, et leur faire produire des actes de foi, d'espérance et d'amour : éclairés sur l'étendue de la vigilance pastorale pour le salut des enfants, ranimez votre zèle par les avantages attachés à votre vigilance.

Quels sont les heureux effets de la vigilance pastorale pour le salut des enfants ? sujet de la deuxième partie de cette conférence.

SECONDE RÉFLEXION.

La vigilance pastorale produit trois heureux effets : 1° elle conserve le précieux dépôt de la foi et l'innocence des mœurs ; 2° elle augmente infailliblement le nombre des élus ; 3° elle adoucit et rend plus faciles les travaux du ministère. Je reprends l'exposition de ces vérités bien consolantes pour un ministre de l'Eglise animé de zèle.

1° Le premier effet de la vigilance pastorale par rapport au salut des enfants, est de conserver le précieux dépôt de la foi, et l'innocence des mœurs dans ceux qu'on instruit assidument des premiers principes de la religion chrétienne. En instruisant les enfants, vous continuez, pour ainsi dire, la mission de Dieu, vous annoncez les vérités célestes à ceux qui sont dans les ténèbres.

(Conf. d'Angers, t. IV, p. 371.)

(85) Les *Conférences d'Angers* (p. 292, t. II, des sacrements, édit. de 1756), disent qu'on peut faire communier les enfants qui sont en danger de mort dès l'âge de sept à huit ans. Voyez sur cet article la *Conduite des confesseurs* par M. DAOX, cudiste, troisième partie, p. 159.

(81) On ne peut trop conseiller pour des enfants les *Instructions* qu'a données M. Regnaut, prêtre du diocèse de Paris, 1° pour la communion ; 2° pour la confirmation.

(82) Le *Rituel romain* défend de donner l'extrême-onction aux enfants qui n'ont point l'âge de raison, étant tout à fait purifiés par le baptême.

Le paganisme se renouvellerait au milieu du christianisme, sans l'instruction des enfants. Que croiraient-ils ? Qu'adoreraient-ils ? Mais instruits dès la jeunesse, ils rendent à Dieu ce qui appartient à Dieu, et à César ce qui appartient à César : ils viennent adorer le Seigneur dans le temple ; ils assistent avec assiduité et respect au saint sacrifice, le nom de Dieu est invoqué dans les maisons qu'habitent ces enfants élevés selon les principes de la religion, Dieu est connu dans ses perfections et dans ses mystères, le signe de la croix est révérend, l'innocence est conservée ; l'instruction des enfants produit tous ces heureux effets, la religion envers Dieu, l'obéissance envers les parents, l'union dans les familles, la pureté de vie et des mœurs.

Quelle différence d'une paroisse où les enfants ont un pasteur vigilant, et d'une paroisse où les pasteurs sont négligents ! dans l'une que de vices, que de dissolutions, que de paroles obscènes, que de chansons impures, que d'irrégularités jusqu'aux pieds des autels : dans l'autre, que de modestie, que de pudeur, que de saints cantiques, que de dévotion dans le temple, que de bons exemples, que d'émulation pour le bien, pour la vertu, pour tous les exercices de piété et de religion. Des enfants manquent-ils d'instructions ? plus ils croissent en âge, plus l'ivraie augmente dans une paroisse, plus les scandales éclatent dans le sein des familles : au contraire, dès que des enfants sont d'abord bien instruits, ils deviennent des enfants dociles, ensuite dans la maturité de l'âge, des époux vertueux, des pères chrétiens, des maîtres équitables ; et une génération bien instruite devient un objet d'édification pour une génération suivante.

La vertu se reproduit dans tous les différents états d'une paroisse, dès que la jeunesse y est bien élevée : un pasteur qui a inspiré aux enfants les principes de vérité, de probité, d'équité, les rend pour la suite de la vie fidèles dans le commerce, éloignés de toutes les voies injustes, par lesquelles ceux qui sont sans religion, tâchent de s'enrichir. En gravant profondément dans ces cœurs tendres les principes du christianisme, on voit ces jeunes élèves doués de charité pour les pauvres, sincères dans leurs paroles, zélés pour l'esprit d'union et de concorde, ennemis de la calomnie et de la médisance ; en croissant en âge, ils croissent aussi en piété, le germe de bon grain semé dans un cœur tendre fructifie peu à peu au centuple. Une paroisse où les enfants sont bien instruits devient une terre fertile dans le champ du Père de famille ; plus on a tâché de faire goûter dès l'enfance toute la sainteté de la morale chrétienne, plus les bonnes œuvres se multiplient. Les premiers pasteurs, en visitant de telles paroisses n'ont qu'à admirer les travaux d'un pasteur vigilant qui n'a rien épargné pour seconder les desseins de la grâce, et rendre chaque élève qu'il a instruit un enfant de bénédiction.

Dès que dans l'enfance on a eu de bons

principes, les passions qui surviennent avec l'âge, deviennent moins difficiles à vaincre ; si on a le malheur de donner dans quelques égarements, on se rappelle bientôt ces premières instructions d'un pasteur qui avait l'esprit de Dieu, on rougit de ses faiblesses, on a honte de ses chutes, on s'en repent ; d'où vient ce prompt repentir ? des bonnes impressions qu'on a eues autrefois, qui, accompagnées d'un nouveau secours du Dieu des miséricordes, fait qu'on retourne au Seigneur aussi sincèrement que l'enfant prodigue retourna au Père de famille. On ne s'endurcit pas dans le crime ; la religion qu'on a eue, empêche qu'on ne tombe tout à fait dans l'esprit d'insensibilité pour son salut. On se relève, on gémit et on répare, par une sérieuse pénitence, les taches dont on peut avoir terni son innocence.

La vigilance d'un pasteur pour l'instruction de la jeunesse empêche qu'on ne donne dans les doutes sur la vérité d'un avenir, sur l'immortalité de l'âme, sur l'existence d'un enfer ; on adhère à la foi, à ses dogmes, on reconnaît son bonheur d'avoir été appelé à la religion chrétienne : on respecte les lois de l'Eglise, sur le jeûne, sur l'abstinence, loin d'en faire l'objet de ses censures et de ses railleries. Un pontife éclairé dit, en parlant des larmes de Monique pour la conversion d'Augustin, qu'il était impossible que ces larmes n'eussent pas leur effet, et qu'Augustin persévérât dans les funestes liens du péché. (*Conf. S. aug., l. III.*) On peut dire dans le même sens, il ne sera pas possible, c'est-à-dire, il n'arrivera que difficilement qu'un enfant bien instruit de sa religion y devienne tout à fait infidèle.

Chaque année de jeunes enfants qui se succèdent deviennent l'objet de nouveaux soins pour un pasteur zélé ; chaque année cette jeunesse offrira aussi à l'Eglise de nouveaux exemples de piété, de vertu, d'innocence. Que dans chaque paroisse on instruisse bien les enfants, et le premier esprit du christianisme renaitra ; plus les enfants seront bien instruits, plus Dieu aura de nouveaux et de fidèles adorateurs. Vous souhai teriez, pasteurs zélés, étendre le royaume de Jésus-Christ, cependant Dieu vous a fixés dans une paroisse : formez aux voies de la piété les cœurs des enfants confiés à vos soins, et vous verrez le royaume de Jésus-Christ s'étendre par vos soins dans le sein même du christianisme ; en instruisant la jeunesse, l'esprit d'irréligion sera banni, les mœurs seront plus pures, la foi sera conservée.

Le second effet de la vigilance pastorale pour le salut des enfants, est d'augmenter infailliblement le nombre des prédestinés. Ministres zélés, tous les noms de ceux que vous avez régénérés dans les eaux du baptême et qui viennent à mourir dans l'innocence, sont écrits dans le livre de vie : l'Eglise a toujours cru que les enfants qui ont la grâce baptismale, jouissent de la vue de Dieu sans retardement ; cette pensée doit combler de joie un ministre qui laisse toutes les parties de dissipation, afin de se concen-

trer dans son presbytère, et d'être toujours en état de procurer par le baptême l'héritage du Seigneur. Chaque année votre assiduité sera suivie d'une nouvelle légion de ces enfants que Dieu a prédestinés dans sa miséricorde ; vous aurez été le canal de leur salut, vous les avez présentés aux fonts baptismaux, vous les avez lavés de la tache originelle, vous les avez teints du sang du Rédempteur. En même temps qu'ils bénissent et qu'ils béniront pendant toute l'éternité le Dieu des miséricordes, quels vœux ne doivent-ils pas former pour celui qui s'est tant intéressé pour leur salut et qui a eu la plus grande vigilance pour leur assurer une gloire infinie, un bonheur sans fin et une récompense éternelle ! Ces enfants seront à jamais vos intercesseurs, vos médiateurs auprès de Dieu, qui fait l'objet de leur bonheur. Ils solliciteront sans cesse pour vous ces grâces dont vous avez besoin pour remplir journellement votre ministère.

Par rapport aux jeunes paroissiens qui ont déjà l'âge de raison et qui meurent entre vos bras, procurez-leur tous les secours de la religion. Quelle consolation pour vous de voir ces âmes tendres que vous avez purifiées dans le sacrement de pénitence, fortifiées du pain de vie, être enlevées de ce monde, de peur que la malignité de ce siècle ne les pervertisse ; *raptus est ne malitia mutaret intellectum ejus* (Sap., IV).

Un pasteur qui a inspiré à un enfant prêt d'expirer de vifs sentiments pour Dieu, peut dire : ouvrez-vous, portes éternelles ; *elevamini, portæ æternales* (Psal. XXIII.) Eglise triomphante, louez le Seigneur, qui a rempli de ses bénédictions cet enfant qui vient de terminer sa course ; *Lauda, Jerusalem, Dominum* (Psal. CXLVII). La mort et la mort éternelle n'aura plus d'empire sur celui qui est expiré dans des sentiments de foi, d'espérance et d'amour, *mors illi ultra non dominabitur* (Rom., VI).

Il est pour toujours héritier du royaume de Dieu et citoyen du ciel ; les anges, qui pendant sa vie veillaient au salut de cet enfant, présenteront son âme au Très-Haut, *offerentes animam in conspectu Altissimi*. O mort ! ton aiguillon n'est plus pour ses enfants morts dans la grâce : *Ubi est, mors stimulus, tuus !* (I Cor. XV.) Jésus-Christ les a reçus, et leur salut est consommé. Ministres de l'Eglise, frappez-vous de ces consolantes réflexions, ranimez votre vigilance pour le salut des enfants confiés à vos soins ; cette jeunesse est un dépôt précieux confié à votre sollicitude ; ne soyez pas à ces enfants par votre négligence une occasion de scandale et de perte, au contraire, soyez leur guide, leur conducteur dans les sentiers de la justice.

3^e Un troisième effet de la vigilance pastorale pour le salut des enfants, est de ren-

dre l'administration des sacrements plus facile ; vous aurez de la peine dans les commencements pour préparer ces jeunes adultes à être par l'innocence de leurs mœurs les temples vivants du Seigneur ; mais votre assiduité, ayant une fois triomphé de leur légèreté, ils seront les premiers à seconder votre zèle, à vous demander ce pain de vie dont tant de fois vous leur aviez recommandé de faire un digne et saint usage ; éclairés dès leur enfance sur les suites affreuses de la profanation des sacrements, ils apporteront un cœur droit au tribunal de la pénitence, et un cœur fervent et plein d'amour au pied des autels ; les enfants sont une portion chère à l'Eglise ; veillez avec soin sur leur salut. Que le salut de ces élèves vous soit aussi cher, pasteurs des âmes, que l'est à leurs parents leur vie et la conservation de leur être ; sans vos soins, ministres de l'Eglise, pour procurer aux enfants la vie éternelle, on peut dire que la vie qu'ils ont reçue de leurs parents, leur deviendrait un don funeste, puisque cette vie serait suivie d'une éternité malheureuse. On pourrait dire de chacun de ces néophytes, si on ne veille pour conserver en eux le don de la grâce, ce que le Sauveur disait de l'apôtre perfide, il lui serait avantageux de n'être pas né. *Bonum erat ei, si natus non fuisset.* (Matth., XXVI.) Mais par vos soins, votre vigilance à les instruire, vous assurerez leur bonheur ; et les peines prises pour leur salut, seront autant de degrés de mérites que vous acquerez.

Le bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis, *bonus Pastor dat animam suam pro ovibus suis.* (Joan., X.) On ne vous demande pas ici votre vie, mais vos soins ; pendant que des hommes apostoliques passent les mers, vont d'un pôle à l'autre pour aller catéchiser des idolâtres, négligeriez-vous de catéchiser les enfants de votre paroisse ? Si vous aviez du zèle, vous ne vous borneriez pas à instruire dans le temple, en visitant votre paroisse, vous instruiriez, tantôt une famille, tantôt l'autre ; vous annonceriez, en prenant même quelque délassement, le royaume de Dieu à ces pauvres enfants que vous rencontrez dans vos promenades occupés à veiller sur leurs troupeaux.

Le bon Pasteur connaît ses brebis : *Cognosco oves meas* (Joan., X) ; vous devez connaître les noms de vos jeunes paroissiens, afin de les rendre assidus à vos instructions, et d'être en état d'avertir ceux qui s'en absentent sans raison ; s'il y en avait quelqu'un habituellement infirme, vous devez vous transporter pour l'instruire. Si on ne vous apportait pas vos dîmes, disait le pieux archidiacre d'Evreux (84) vous les enverriez chercher, combien plus ne devez-vous pas rechercher ces enfants qui, par

(84) Les différents ouvrages spirituels de M. Boudon, archidiacre d'Evreux, mort le 31 août 1702, sont imprimés à Paris. Un de ces ouvrages intitulé : *La Science du catéchisme*, devrait être dans la bi-

bliothèque de tous les prêtres et clercs chargés de faire le catéchisme. La devise de ce digne prêtre était : *Dieu seul !*

la négligence de leurs parents, manquent de se trouver dans la maison de prière, pour y écouter les principes de la foi.

N'exigez pas que ceux que vous interrogez récitent mot pour mot la réponse littérale du catéchisme, il faut, ce qui est bien plus essentiel, examiner s'ils pénètrent le sens de la réponse, autrement ils auraient, selon l'expression du Prophète, des oreilles et n'entendraient pas (*Psal. CXIII*), et après plusieurs instructions, ils ne sauraient rien.

Faites le catéchisme de temps à autre au milieu de la célébration du saint sacrifice, car combien de fidèles âgés qui vivent et qui meurent dans une profonde ignorance de ce qu'ils doivent faire et pratiquer; les pères et mères ont aussi souvent besoin de catéchisme que les enfants; parmi ceux-ci, choisissez ceux qui sont les plus pieux pour répondre au saint sacrifice de la messe, et que la permission de vous assister à l'autel, soit comme une récompense de leur piété et de leur zèle à s'instruire, afin de les pénétrer de respect pour la célébration des saints mystères.

Heureux celui qui aura porté le joug du Seigneur dès sa jeunesse: *Bonum est viro cum portaverit jugum ab adolescentia sua.* (*Thren., III.*) Mais, heureuse la jeunesse d'une paroisse qui a un pasteur zélé pour son instruction. Celui qui reçoit un enfant en mon nom, dit Jésus-Christ, me reçoit: *Qui suscepit unum parvulum talem in nomine meo, me suscepit.* (*Matth., XVIII.*) Recevez ces enfants dans le temple, recevez-les dans votre presbytère pour les instruire. Toutes les sciences profanes n'ont pu ouvrir le royaume du ciel à ceux des savants de l'antiquité qui ont méconnu le vrai Dieu; mais la science du catéchisme découvre la voie du ciel, le sentier qui conduit au bonheur éternel. Je suis, dit Jésus-Christ, la voie, la vérité et la vie, *ego sum via, veritas et vita.* (*Joan., XIV.*)

Que votre vie soit une continuelle mission envers la jeunesse de votre paroisse; ouvrez votre bouche à celui qui est muet, dit le Sage, *aperi os tuum muto* (*Prov., XXXI*), c'est-à-dire facilitez la réponse à celui qui aurait de la peine à s'expliquer; répétez-lui la même vérité, jusqu'à ce qu'elle soit bien imprimée dans son esprit: qu'un enfant soit assez instruit pour ne pas dire qu'il révere la sainte Vierge, en qui on doit avoir une singulière dévotion, autant que l'Être suprême, car alors ce ne serait avoir nulle idée de la Divinité; éclairez-le sur le culte des images, apprenez-lui qu'un crucifix n'est que l'image de Jésus-Christ, et non Jésus-Christ même.

Raisonnez avec les enfants: il ne paraissent souvent stupides que parce qu'on ne veut pas se donner la peine de former leur raisonnement; pour faciliter leur mémoire surtout dans les pays où ils ne savent pas lire, apprenez-leur de saints cantiques qui exposent les principaux arti-

cles de la religion, et qui renferment des actes de foi, d'espérance, d'amour, de contrition; cette pratique a été suivie d'un grand nombre de missionnaires, et elle est plus utile qu'on ne pense; elle prévient même les mauvaises chansons qui corrompent les mœurs; instruisez bien, chaque instruction produite par un vrai zèle augmentera le degré de votre gloire dans l'éternité bienheureuse.

CONFÉRENCE X.

EXHORTATION SUR LES DEVOIRS DE LA VIE CANONIALE.

Quam dilecta tabernacula tua, Domine virtutum, concupiscit et deficit anima mea in atria Domini! (Psal. LXXXIII.)

Que j'aime, ô Dieu des vertus, vos tabernacles, mon âme soupire et désire d'être sans cesse dans votre sanctuaire!

Les ministres du Seigneur ont différentes fonctions dans l'Eglise; les uns doivent instruire les peuples, annoncer l'Evangile, réconcilier les pécheurs dans le tribunal de la pénitence, et tel est le devoir spécial des pasteurs à qui l'Eglise a confié des bénéfices à charge d'âmes; d'autres, ministres du sanctuaire ont pour objet spécial de chanter les louanges du Seigneur; ils doivent offrir à Dieu chaque jour le sacrifice de leurs lèvres; ils doivent rendre à Dieu, comme les solitaires, un culte pur, un culte parfait à la majesté suprême, et environner les autels du Seigneur aux différentes heures, soit du jour, soit de la nuit, afin de bénir le nom du Très-Haut, et telle est l'obligation spéciale des ecclésiastiques appelés à la vie canoniale. Les chanoines doivent édifier les peuples et prier pour les peuples.

La vie canoniale, si on la regarde dans son origine et dans les devoirs qu'elle prescrit, doit être une vie de retraite et de prière (85). Ces anciens cloîtres, qui environnent encore les chapitres des églises cathédrales et collégiales, annoncent dans quelle séparation du monde vivaient ceux qui embrassaient la vie canoniale; la vie des chanoines était à peu près semblable à celle de ceux qui sont engagés dans l'état religieux.

La discipline de l'Eglise peut changer en quelques points, mais l'esprit de l'Eglise est toujours le même: elle désire toujours de ses ministres que chacun d'eux réponde à la sainteté de leur vocation.

La vie canoniale impose des devoirs qu'il faut remplir, elle a aussi des dangers qu'il faut éviter. Quels devoirs doit-on pratiquer dans l'état de chanoine? Quels moyens faut-il prendre pour éviter les dangers qu'on trouve dans l'état de chanoine? Deux réflexions qui feront le partage de cette conférence.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

La vie canoniale impose trois devoirs principaux: 1° la résidence dans le lieu de sa prébende; 2° la célébration journalière des divins offices; 3° l'assiduité aux assemblées capitulaires (86). Je reprends l'exposition de ces différents devoirs.

... miant, simulque in uno refectorio reficiantur..... (Ex Concilio Turonensi.)

(86) PONTAS, article *Chanoines*, cas 20.

(85) « Canonici et clerici civitatum qui in episcopis conversantur, consideravimus ut in claustris habitantes, simul omnes in uno dormitorio dor-

1° La vie canoniale oblige à une résidence habituelle. Tous les saints canons recommandent à ceux qui ont des prébendes de les desservir. Il faut donc ou quitter le bénéfice, ou s'astreindre aux devoirs que le bénéfice impose. Un pasteur des âmes réside dans son bénéfice, un chanoine doit aussi y résider. S'il y a des occasions légitimes de s'absenter, il ne faut pas les multiplier à son gré; on sera jugé selon la loi et non selon les abus. Il faut se ressouvenir de ce principe dicté par la loi naturelle, que chacun doit remplir les devoirs de sa vocation pour opérer son salut. La prédestination renferme la fidélité aux devoirs de l'état. Un solitaire réside dans la retraite où il s'est consacré au Seigneur pour remplir son vœu de stabilité; un chanoine doit résider dans le lieu de sa prébende pour remplir l'intention des fondateurs du bénéfice dont il retire les revenus.

La résidence est recommandée par toutes les lois ecclésiastiques. Il faut examiner, lorsqu'on s'absente, si cet éloignement est légitime, s'il est fondé sur les raisons approuvées par les saints canons; il faut examiner si ces absences ne sont autorisées que par des coutumes qu'il faudrait abroger, coutumes qui sont souvent autant d'abus contre lesquels l'Eglise a déjà prononcé un jugement de condamnation. Est-on appelé à la vie canoniale? Il faut étudier ses obligations sur la résidence, l'ignorance n'excuserait pas de péché; on peut et on doit s'instruire.

Selon la déclaration du concile de Trente (sess. xxiii, ch. 1.), quatre causes peuvent rendre l'absence légitime; ces causes sont : 1° le motif de la charité chrétienne; 2° une nécessité pressante; 3° l'obéissance due aux supérieurs; 4° l'utilité évidente de l'Eglise et de l'Etat. Voici en peu de mots l'application de ces principes généraux.

On s'absente, par exemple, pour réconcilier des personnes ennemies, pour mettre la paix dans une famille: voilà un exercice de la *charité chrétienne*. On s'absente pour raison d'une maladie qui oblige de changer d'air, ou pour soutenir les droits de son Eglise et de son chapitre: voilà une *nécessité pressante*. On est obligé, par ordre de son supérieur dans la hiérarchie ecclésiastique, d'aller pour quelque temps desservir une cure abandonnée, ou d'aller dispenser la parole divine dans un endroit où il n'y a personne qui instruit le peuple: voilà l'exercice de l'*obéissance*. On est obligé d'assister à une assemblée provinciale ou générale du clergé, on visite des paroisses dépendantes de la juridiction du chapitre: voilà l'*utilité de l'Eglise*. Le souverain ordonne de se transporter dans une cour étrangère pour des affaires qui regardent le bien évident du royaume: voilà l'*utilité de l'Etat*.

Les dispenses autorisées par l'Eglise sont légitimes, mais prenez garde d'en abuser; il ne faut pas appeler exercices de la charité chrétienne des absences qui n'ont pour fondement que des voyages d'agrément, pour voir une famille qu'on aime et dont on est

aimé; il ne faut pas appeler nécessité pressante une absence plutôt fondée sur l'humeur, sur le caprice que sur une vraie infirmité; il ne faut pas appeler exercice d'obéissance toute fonction du ministère où on s'appelle plutôt soi-même qu'on est appelé, et se regarder comme absolument nécessaire pour annoncer l'Evangile, lorsqu'il y a beaucoup d'autres ministres qui sont assidus à annoncer la parole divine; il ne faut pas appeler le bien de l'Etat ces intrigues qu'un ministre de l'Eglise peut former pour satisfaire son ambition; c'est le prince qui doit l'appeler, et ce n'est pas à celui qui est consacré au ministère des autels à désirer d'être employé dans des négociations qui intéressent les souverains.

Pour ne se pas faire d'illusion sur la résidence il faut encore savoir : 1° que toute absence, à raison de vacance prolongée au-delà du terme de trois mois, est un abus; 2° que le concile de Trente ne permet pas même d'étendre jusqu'au terme de trois mois les vacances qui dans certains chapitres sont moins étendues et sont plus bornées pour le terme; 3° qu'il y a même des casuistes qui prétendent qu'un chanoine ne peut s'absenter chaque année de son Eglise deux ou trois mois, à titre de vacance, lorsque d'ailleurs il n'y a point de raisons qui l'y autorisent, comme pourraient être celles de ses affaires ou de sa santé. Je me reprocherais d'aggraver le joug de ceux qui ont embrassé la vie canoniale; mais heureux ceux qui examinent au poids du sanctuaire sans préjugés, sans prévention, une question aussi importante qui a été traitée par des auteurs éclairés.

2° Une seconde obligation de la vie canoniale est la célébration des divins offices. La résidence doit être suivie de l'assistance journalière aux heures canoniales. Cette assiduité, pour venir dans le temple célébrer les louanges du Seigneur à différentes heures, est une des grandes obligations de ceux qui ont des prébendes; le devoir d'un chanoine est de se trouver à chaque partie de l'office. Il faut se trouver aux offices communs de l'Eglise, [mais encore aux offices particuliers qui sont dus à titre de justice, ou par une ancienne coutume qui a force de loi. L'obligation d'assister aux offices est sous peine de péché, et celui qui s'absente sans motif légitime ne peut recevoir, dit le concile de Trente, les revenus de sa prébende. *Primo anno privetur unusquisque dimidia parte fructuum, quos ratione etiam præbendæ ac residentie fecit suos; quod si iterum eadem usus fuerit negligentia, privetur omnibus fructibus.* (Session xxiv, chap. 12.)

Il ne suffit pas d'assister aux offices, il faut aider à célébrer les offices; c'est la célébration de ces offices qui fait l'essence de la vie canoniale, et qui en doit faire l'exercice continuel; c'est l'intention de l'Eglise, que ceux qui perçoivent les revenus d'une prébende s'acquittent par eux-mêmes, et non par de simples mercenaires, de l'honorable fonction de chanter les louanges du Sei-

gneur; ceux qui, paraissant au chœur, ne font que réciter l'office à voix basse, et qui laissent tout l'exercice du chant à des hommes mercenaires, ne remplissent pas les fonctions de la vie canoniale; si on leur confère des distributions manuelles, ils n'ont pas droit de les percevoir dès qu'ils ne se sont pas acquittés de la célébration de l'office autant qu'ils le pouvaient. C'est une des premières maximes du droit ecclésiastique, que le bénéfice n'est conféré que pour en remplir l'office. L'Eglise ne demande pas une résidence oisive, disent plusieurs conciles, mais une résidence laborieuse; le pasteur doit résider pour dispenser la parole divine et administrer les sacrements, le chanoine doit résider pour célébrer les divins offices.

Pour que le culte public que vous êtes obligés de rendre au Seigneur soit digne de sa majesté suprême, et pour remplir les intentions des fondateurs de vos prébendes il faut, en publiant les louanges du Très-Haut, y joindre trois dispositions : l'attention, la modestie, la gravité dans le chant; et d'abord célébrez les divins offices avec attention, vous ne satisferiez pas au précepte de l'Eglise si votre esprit était volontairement et habituellement distrait en même temps que vos lèvres profèrent les saints cantiques; de là la nécessité de vous pénétrer de la grandeur et de la majesté divine avant d'entrer dans le temple et de vous approcher du sanctuaire. Si vous parliez à un prince, de quelle crainte, de quel respect ne seriez-vous pas pénétré : c'est vers votre Créateur, votre Dieu, votre Juge, que vous élevez votre voix; éloignez donc de votre imagination tous les objets vains et frivoles qui pourraient vous distraire de la présence du Seigneur; n'imitiez pas ce peuple infidèle qui paraissait honorer des lèvres l'Être suprême, mais dont le cœur était éloigné, dit Jésus-Christ, de celui qu'ils paraissaient invoquer. En vain le temple retentirait-il extérieurement de vos cantiques, si votre esprit ne s'unissait intérieurement par ces pieux mouvements qui sont l'âme et l'essence de la prière. L'Eglise vous demande un culte digne de Dieu, et par conséquent un culte qui parte d'un cœur sincère. Si le psaume vous rappelle les bienfaits de Dieu, soyez pénétrés de reconnaissance; si les saints cantiques vous rappellent les grandeurs de l'Être suprême, adorez cette majesté infinie et humiliez-vous en pensant que vous n'êtes que cendre et que poussière devant le Très-Haut, qui a formé les cieux et ce vaste univers. Si vous récitez ces psaumes qui expriment la douleur du Roi-Propète sur ses égarements passés, pénétrez-vous d'une vive componction sur tous les péchés dont vous avez été coupable dès le premier usage de votre raison, et de vos infidélités depuis votre entrée dans le sanctuaire. Le moyen le plus propre pour fixer son attention pendant les offices, c'est, dit saint Bernard, de se pénétrer du sens des paroles qu'on récite : *Dum psallitis, nihil aliud cogitetis quam quod psallitis*. Pour ranimer votre piété pendant les offices, rap-

pelez-vous les actions des saints dont vous célébrez les vertus, leur foi, leur zèle, leur amour pour Dieu; entrez dans l'esprit des mystères dont l'Eglise vous renouvelle dans chaque solennité le souvenir; représentez-vous que vous environnez les tabernacles de l'Agneau immolé pour vous; que les esprits célestes se couvrent de leurs ailes devant le Dieu des vertus; qu'ils ne porteront vos louanges au trône de l'Être suprême, qu'autant que vos cantiques seront animés de l'esprit de ferveur.

A l'attention nécessaire pour satisfaire à l'office, joignez la modestie extérieure. Lorsque vous êtes au chœur, on pourrait vous appliquer ces paroles de l'Apôtre, que vous êtes devenus un spectacle aux yeux de Dieu, des anges et des hommes (I Cor., IV), manifestez votre religion par un profond recueillement, réprimez la curiosité de vos regards; que vos yeux soient fixés vers les autels du Seigneur, détournez votre vue de tout objet étranger. Les peuples sont scandalisés lorsqu'ils voient des ministres du Seigneur se permettre en célébrant les offices, tantôt des discours entrecoupés, tantôt des regards inconsiderés. Ne serait-ce pas surtout une profanation des saints cantiques, si les mêmes lèvres qui bénissent le nom du Seigneur, proféraient jusqu'au pied des autels, ou des médisances, ou des murmures, ou des paroles aigres et piquantes, ou des mots équivoques, ou de ces saillies qui ne seraient propres qu'à faire succéder au recueillement un ris dissolu et immodéré. Vous devez édifier en tout temps, mais surtout dans la maison de prière; l'exemple est une voix persuasive. Dès que les ministres de l'Eglise seront pénétrés de respect en présence des saints autels, les fidèles seront plus respectueux dans nos temples; l'air recueilli de ceux qui sont les pierres vivantes du sanctuaire, inspire l'esprit de piété au peuple; que votre modestie se manifeste donc devant tous ceux qui entrent dans le temple, lorsque vous célébrez les divins offices; on doit même par son extérieur annoncer le respect dû à la grandeur de la majesté divine dont on publie les louanges. Autrefois on se tenait debout pendant la célébration des offices, comme le remarque Tertullien. Si l'Eglise a quelque égard à la faiblesse de ses ministres, et si elle leur permet d'avoir quelque appui au chœur, il ne faut pas abuser de cette indulgence, il faut que la situation du corps soit décente, respectueuse, et manifeste l'esprit de religion et les sentiments de crainte, d'humilité, dont le cœur doit être pénétré en présence du Très-Haut.

A cette attention aux offices, à cette modestie extérieure, joignez la gravité dans le chant; que votre prononciation soit claire et distincte; évitez toute précipitation, toute anticipation de versets sur versets. Ce n'est plus louer le Seigneur, c'est au contraire profaner les paroles saintes, que de précipiter les offices; cette précipitation est un vrai scandale dans la religion : l'Esprit saint

prononce la malédiction contre celui qui s'acquitte de l'œuvre de Dieu négligemment. Quel abus, quelle témérité que d'oser parler à Dieu au nom de toute l'Eglise, avec une rapidité qu'on ne se permettrait pas même dans le commerce de la société civile ! Pour que l'office soit ou puisse être un culte digne de la majesté souveraine, il faut attendre pour reprendre un verset, que l'autre soit fini ; il faut même faire quelque pause au milieu de chaque verset, et telle est la coutume des Eglises où l'office est célébré avec décence et avec piété : celui qui a de la foi, ne cherche pas à abrégier le temps des offices. Dès que vous êtes appelés à la vie canoniale, votre plus sérieuse occupation doit être celle de chanter religieusement les louanges du Seigneur. Que cet exercice est noble, qu'il est sublime, qu'il est capable de vous attirer de grâces, si vous remplissez cet exercice selon l'esprit de l'Eglise, c'est-à-dire avec attention, avec modestie, avec recueillement ! Appliquez-vous ces paroles que saint Paul adressait aux fidèles : Remplissez-vous du Saint-Esprit en chantant et en psalmodiant du fond de vos cœurs, à la gloire de Dieu, des psaumes, des hymnes et des cantiques spirituels ; assistez aux offices et consacrez vos voix à la célébration de ces offices ; voilà le moyen de répondre à votre vocation, qui vous oblige d'être les médiateurs du peuple. La vie canoniale vous impose un troisième devoir ; vous devez vous trouver aux assemblées capitulaires, pour veiller sur le bon ordre dans l'Eglise où vous avez votre prébende : troisième réflexion.

3^e Ce n'est point un conseil, c'est une obligation d'assister aux chapitres : il faut s'intéresser aux droits de son Eglise et les conserver ; il faut veiller sur le bon ordre qui doit être observé dans la célébration de l'office divin et empêcher les abus qui pourraient s'introduire ; il faut se trouver aux assemblées communes où on traite des affaires, soit spirituelles, soit temporelles de son chapitre. Saint Charles voulait qu'on convoquât ces assemblées chaque semaine, et qu'on se fît un devoir d'y assister. On peut faire un grand bien dans ces assemblées, soit en manifestant son zèle pour le culte divin, pour l'assistance aux offices, soit en empêchant l'abrogation des statuts qui sont en vigueur, soit en cimentant la paix et l'union commune, soit en empêchant d'intenter des procès injustes, soit aussi pour prévenir la dissipation des biens de l'Eglise, à laquelle on est attaché. Il n'est pas indifférent d'assister ou de ne pas assister aux chapitres ; manquer de se trouver aux assemblées capitulaires, c'est manquer à une obligation fondée sur l'esprit d'équité et de justice ; on n'est pas libre sur son suffrage ; il faut le donner ou le refuser, selon les lumières de sa conscience, qui doit être dirigée par les règles de la justice et les maximes des saints canons.

Saint Charles appelait l'obligation d'assister aux chapitres, une obligation essentielle ; cependant on se dispense de cette obligation sans nécessité. *On s'en dispense* (87), dit le célèbre évêque de Nîmes, *par orgueil et parce qu'on n'est pas écouté ; on s'en dispense par indolence, parce qu'on ne s'intéresse pas assez au bien commun ; d'autres s'en dispensent par chagrin, et parce qu'ils éprouvent des contradictions ; quelques-uns enfin, par un esprit de singularité et par un esprit bizarre, et pour ne pas faire ce que les autres font.*

Tous ces prétextes ne sont pas suffisants pour s'absenter légitimement du chapitre. Celui qui n'a pas été écouté dans un chapitre précédent, pourra être écouté dans une nouvelle assemblée ; si votre sentiment ne prévaut pas, vous êtes toujours obligé de le manifester dès qu'il s'agit du bon ordre ; chaque état a ses peines et ses croix. Un pasteur qui essuie des contradictions parce qu'il remplit comme il faut son ministère, ne doit pas cesser d'instruire, de reprendre et d'avertir, son silence deviendrait criminel ; il doit s'exciter à acquérir de nouveaux degrés de patience, continuer son ministère malgré les préventions, les discours, les injures même, que lui suscite son zèle : votre titre de chanoine vous oblige de paraître dans les assemblées capitulaires ; vos collègues dans le sanctuaire, paraissent vous mépriser, censurer vos avis ; vous êtes exposé même à quelques railleries : ayez du courage pour vous élever au-dessus de ces légères contradictions. Que votre zèle dans vos délibérations soit éclairé, ayez ensuite de la fermeté ; et bientôt, loin de vous mépriser, on vous craindra, on vous respectera.

N'alléguez pas, pour vous dispenser d'assister aux chapitres, que les affaires dont on traite ne vous intéressent pas ; votre indifférence est condamnable, dès qu'il s'agit de manquer à un devoir de votre état ; si on est inutile dans la société où l'on est appelé par la Providence, cette inutilité est non-seulement suivie du mépris de ceux avec qui l'on vit, mais elle est suivie de l'indignation du Seigneur. N'eût-on qu'un seul talent, dès qu'on l'enfouit, on est reprehensible.

Si l'esprit de singularité est le principe de vos absences, rectifiez la bizarrerie de votre esprit ; il ne faut pas que l'humeur, le caprice, conduisent un ministre des autels ; la raison, la religion, doivent régler la conduite d'un homme sage et prudent, dans le sanctuaire comme dans le monde ; la singularité de l'esprit est regardée avec quelque fondement, comme l'effet d'une imagination troublée, et il faut s'appliquer dans la société à corriger les défauts de son tempérament ; tous ces prétextes pour ne pas se trouver aux assemblées communes d'un chapitre, n'étant pas appuyés sur une raison légitime, il ne faut donc pas s'en prévaloir pour se dis-

(87) Voyez les *Discours* de M. Fléchier aux chanoines de Nîmes,

penser d'une obligation essentielle de la vie canoniale; il ne suffit pas de se trouver aux assemblées capitulaires, il faut en y assistant consulter toujours l'esprit de droiture, pour ne rien faire contre sa conscience; écoutez dans ces assemblées les avis des plus sages; gardez le silence au dehors autant que vous le prescrivent les statuts que vous avez fait serment d'observer sur les délibérations qui doivent être secrètes. Remarquez que les heures destinées à célébrer les offices divins, ne doivent point être désignées pour le temps des assemblées capitulaires; il faut assister aux chapitres, il faut assister à l'office; chacune de ces obligations doit être remplie à des heures différentes, à moins qu'il n'y eût une nécessité pressante qui exigeât plutôt dans cette occasion, la présence au chapitre, qu'à la célébration de l'office : une exception à la loi n'est pas une dérogation à la loi.

Je reprends en peu de mots les devoirs que je viens d'exposer dans la première partie de cette conférence : 1° Soyez assidu à la résidence qu'exigent les saints canons; 2° célébrez, conformément à l'intention des fondateurs, les louanges du Seigneur avec gravité et modestie; 3° concourez unanimement dans vos assemblées capitulaires, à l'observation de vos statuts, à la défense de vos droits, au bon ordre et à la discipline de votre Eglise.

Il ne suffit pas de connaître les obligations spéciales de sa vocation, il faut connaître les dangers qu'on peut y trouver, afin de les éviter. Quels devoirs doit-on pratiquer dans l'état de chanoine? première réflexion qui vient de faire le sujet de la première partie de cette conférence. Quels moyens faut-il prendre pour éviter les dangers qu'on trouve dans l'état de chanoine? Seconde réflexion, et sujet de la seconde partie de cette conférence.

SECONDE RÉFLEXION.

Quelque sainte que soit la vie canoniale, selon l'intention de l'Eglise et l'intention des fondateurs, elle a ses dangers; car tout état en a; or, quels sont les dangers propres de la vie canoniale? J'en distingue trois : le commerce trop fréquent avec le monde, l'esprit de discorde dans les chapitres, l'oisiveté et l'inutilité de vie après la célébration des divins offices; or, pour vous préserver de ces dangers, quels moyens devez-vous prendre? Opposez l'esprit de retraite au commerce trop fréquent du monde, l'esprit de charité à l'esprit de discorde, l'esprit de zèle à l'oisiveté et l'inutilité de la vie : 1° Fuyez les sociétés dangereuses du monde; 2° remplissez-vous de l'esprit de charité pour conserver la paix avec tous ceux auxquels vous êtes associés dans le même chapitre; 3° appliquez-vous à quelque fonction du ministère, afin de remplir utilement votre temps après la célébration des divins offices. Je reprends chacune de ces réflexions :

1° Tout ministre des autels doit éviter un commerce trop fréquent avec le monde; cette

maxime s'adresse à tous ceux qui ont choisi dans le sanctuaire le Seigneur pour leur partage; elle s'adresse spécialement à ceux qui suivent la vie canoniale, parce qu'ils ont plus de facilité de converser avec le monde que plusieurs autres ministres de l'Eglise. On n'a point érigé dans des solitudes éloignées du commerce des hommes, ces temples destinés à retentir des louanges du Seigneur, ceux qui sont membres d'un chapitre ne vivent pas comme tant de pasteurs des âmes dans des campagnes isolées, où quelquefois on ne trouve personne avec qui l'on puisse faire société. Les chanoines demeurent au milieu des villes et des plus grandes villes; on est exposé à être recherché du monde, soit de la part de ses parents, soit de la part de ses amis; il faut donc veiller sur soi pour ne pas tomber dans la dissipation, pour éviter toute société dangereuse, pour conserver cet esprit de piété qui fait l'honneur, la gloire d'un ministre de l'Eglise, il faut s'édifier une espèce de solitude au milieu du monde, pour ne pas prendre l'esprit du monde.

Fuyez premièrement toutes ces sociétés qui pourraient être dangereuses à votre innocence, et qui pourraient même flétrir votre réputation; ne vous exposez pas au danger, si vous ne voulez pas périr; vous êtes les ministres d'un Dieu saint, vos mœurs doivent être pures et sans tache, et il est difficile de conserver cette innocence des mœurs, lorsqu'on rend des visites trop fréquentes à des personnes dont l'âge et le sexe sont comme des étincelles qui peuvent ensuite allumer un feu impur, que des solitaires, malgré leur vigilance, ont redouté même jusque dans la retraite la plus profonde. Défiiez-vous de vous-même et de toutes ces assiduités qui n'ont pour principe qu'une passion cachée; n'étouffez pas les remords d'une conscience droite et qui vous avertit de détourner vos yeux de tout objet séducteur; aimez la retraite, si vous voulez que votre cœur ne s'attache qu'au Créateur. Si vous êtes jeune, votre jeunesse vous avertit du péril; si vous êtes âgé, vous devez par votre éloignement du monde instruire ceux qui sont néophytes; la trop grande fréquentation des personnes, pour qui vous éprouveriez un penchant trop naturel, pourrait être bientôt une occasion dangereuse; rompez ces liens ou plutôt ne commencez pas à les contracter; un premier mouvement peut être facilement réprimé, mais on triomphe difficilement d'une passion qui a déjà pris de l'ascendant; ne présumez pas de votre piété, ne présumez pas des dons de la grâce, la vraie piété ne tente pas le Seigneur, et la grâce inspire la fuite si l'on veut toujours être fidèle.

Fuyez non-seulement les conversations suspectes, mais encore toutes ces sociétés où l'habitude du jeu fait la principale occupation de la vie; vous êtes dans le monde, mais comme ministres du Seigneur, vous n'êtes plus du monde, vous ne devez paraître dans le monde que pour l'édifier et le sanctifier. Lorsqu'on aime le jeu, on y sacrifie

son temps, on y prodigue les biens de son patrimoine, les revenus du sanctuaire, et l'on devient un objet de scandale, lorsque vous ferez respecter votre ministère, lorsqu'on saura que vous avez une grande idée de la sainteté de votre état, lorsqu'on dira de vous que vous êtes un ministre exemplaire et édifiant, on n'osera plus vous proposer ces assemblées, qu'on ne propose qu'à ces ministres qui sont remplis de l'esprit du monde, et qui vont de sociétés en sociétés avilir dans des amusements profanes la dignité de l'état ecclésiastique.

Fuyez encore ces assemblées où vous ne paraîtriez que pour faire l'agrément des conversations, vous donnant vous-même en spectacle au monde par des chants profanes, qui n'ont nul rapport avec la sainteté de ces cantiques que vous avez si souvent sur les lèvres. Quelle indécence de voir le même ministre qui le matin a élevé la voix au pied des autels pour les besoins du peuple, reparaitre quelques heures après au milieu d'un cercle de personnes remplies de l'esprit du monde, et y réciter de ces airs dont les paroles ne sont souvent que trop libres et trop capables d'exciter des passions funestes à ceux qui les écoutent ! Un amusement qui peut être dangereux à l'innocence ne doit pas être regardé comme un délassement légitime et convenable à un ministre de l'Eglise. C'est dans le temple qu'on doit entendre votre voix et non dans les cercles, d'où vous devez éloigner la licence et inspirer par vos exemples la modestie et la gravité. Loin de vous, disait saint Paul aux premiers chrétiens, toutes ces paroles dissolues. L'homme du monde qui a de la religion est quelquefois plus édifiant, plus recueilli dans ces assemblées que l'homme d'Eglise. Quelle plaie pour le sanctuaire, lorsque celui qui est consacré pour le service des autels n'est connu que pour un homme de plaisir, et dont tous les talents se réduisent à charmer les oreilles par l'agrément de la voix, c'est-à-dire à amollir les cœurs, en présentant à l'esprit les idées d'un plaisir séducteur.

Fuyez toutes ces sociétés où les lois de l'Eglise sont méprisées ; si vous n'osez paraître avec l'habit que vous prescrivent les canons dans les assemblées, où vous allez, c'est une marque que vous ne devez pas paraître dans ces assemblées que l'esprit, du monde y règne trop, et que vous devez choisir des sociétés où l'on ait une grande idée des devoirs de votre état ; moins vous fréquenterez le grand monde plus le monde vous respectera, plus vous conserverez cet esprit de sainteté que Dieu exige de ses ministres.

Fuyez toutes ces assemblées où l'on ne se réunit que pour satisfaire tous ses sens par la sensualité des repas, et où, par la prodigalité et la variété des mets, on devient esclave d'une chair rebelle, dont il fallait par l'esprit de mortification réprimer tous les mouvements.

Fuyez le commerce trop fréquent de ceux qui, dans l'état ecclésiastique, n'ont point

l'esprit ecclésiastique ; leurs maximes, leurs conversations vous séduiraient bientôt, il faut conserver avec tous l'esprit de charité, mais il ne faut pas avoir des liaisons particulières avec ceux qui pourraient vous entraîner dans la voie large, et vous faire perdre l'esprit de l'état saint où vous avez été appelé.

En vous exhortant à fuir le trop grand commerce du monde, on ne vous dit pas de vous livrer à une solitude qui serait incompatible avec votre tempérament, et qui pourrait peut-être vous porter à un éloignement total de la retraite. Il y a certaines sociétés qu'on peut voir sans danger, qui peuvent même être utiles et dont on peut retirer du profit, et quelles sont ces sociétés ? Celles où on respecte la religion, d'où toute licence dans les paroles est bannie, où on se voit, parce qu'on s'estime réciproquement ; où de part et d'autre la charité chrétienne est le principe des liaisons et des entretiens qu'on a lorsqu'on sert Dieu avec droiture, on ne se fait pas d'illusion dans les voies de la piété, et sous prétexte de ne pas prendre l'esprit du monde, on ne renonce pas à tout commerce avec le monde ; il y a des devoirs à remplir dans la société qu'on peut concilier avec les devoirs de sa vocation ; fuir le monde, c'est ne pas s'exposer à en prendre l'esprit par un commerce trop fréquent avec des personnes dont les maximes sont opposées aux maximes du christianisme ; fuir le monde, c'est renoncer aux sociétés dangereuses, c'est prévenir par l'esprit de retraite un cercle de visites inutiles, qui sont suivies d'une oisiveté habituelle et d'une dissipation continuelle. Puisqu'un des plus grands dangers de la vie canoniale est un commerce trop fréquent avec le monde, imitez David, qui disait : Je me suis éloigné des hommes et j'ai demeuré dans la solitude : *Ecce elongavi fugiens, et mansi in solitudine.* (Psal. LIV.) Cet éloignement du monde vous préparera, comme l'Apôtre, à prier le Seigneur avec plus de piété et de ferveur, et à célébrer les louanges divines avec plus de recueillement : *Psallam spiritu, psallam et mente.* (I Cor., XIV), veillez sur vous-même pour ne pas trop fréquenter le monde, et à l'amour de la retraite, joignez l'esprit de charité pour conserver l'esprit de paix avec tous ceux auxquels vous êtes unis dans la même Eglise.

2^e Vous êtes tous d'un même corps, n'ayez tous, s'il est possible, qu'un cœur et qu'une âme ; qu'on ne remarque parmi vous ni schisme, ni division ; on peut dire que la charité peut être surtout blessée dans les chapitres, si l'on n'a une grande vigilance pour réprimer en soi les antipathies, pour éloigner les rapports indiscrets, pour ne pas même se laisser aller à un zèle turbulent et indiscret. Un chapitre est composé de différents caractères, on est de différente naissance, de différents âges, de différents pays ; on peut avoir différentes prééminences, selon les dignités où l'on est élevé ; cette diversité d'inclinations, de tempérament, de

manières de penser, peut occasionner bien des contestations, si on ne se rappelle souvent le grand précepte de la charité chrétienne, qui oblige à se supporter mutuellement, à s'aimer sincèrement, à se prévenir, comme dit l'Apôtre, par des témoignages réciproques d'estime et d'honneur. Pour conserver avec tous l'esprit d'union, de paix et de charité, il faut se vaincre en bien des occasions; il faut tantôt réprimer sa vivacité et sa colère, tantôt son orgueil, tantôt faire le sacrifice d'un ressentiment.

Le premier moyen de se concilier les cœurs, c'est de visiter de temps à autre tous ceux auxquels on est associé dans le même chapitre; il est vrai qu'on peut et même qu'on doit faire un choix de ceux à qui on donne sa confiance, car en voyant souvent des collègues qui mèneraient une vie peu édifiante, on pourrait les imiter; mais il ne faut pas non plus avoir un zèle dédaigneux, un zèle de pharisien contre ceux qui ne respecteraient pas assez la sainteté de leur vocation; il faut gagner les cœurs, en prévenant par les devoirs de la société ceux mêmes dont on est séparé et de conduite et de sentiment; ne manquez pas aux visites générales qu'on rend, soit au commencement d'une année, soit quelquefois à la solennité d'un patron, soit dans des événements de famille qui intéressent. Quelqu'un d'entre vous est-il malade, visitez-le assidûment; par cette conduite, vous cimenterez la paix et la concorde entre les différents membres de votre chapitre.

Le second moyen de conserver la charité est d'éviter les rapports indiscrets, désavantageux. Lorsqu'on reconnaît que vous avez la médisance en horreur, vous serez infailliblement aimé, et votre conversation, ne respirant que l'estime du prochain, augmentera la paix qui doit régner dans un chapitre; ne dites d'autrui que ce que vous voudriez bien qu'on dise de vous; louez les bonnes qualités, cachez les vices.

Un troisième moyen de conserver la charité est de ne point marquer de ressentiment contre ceux qui pourraient affecter des airs de hauteur; soyez humbles, si vous voulez conserver la paix; car la concorde ne subsistera jamais, dit l'Esprit-Saint, entre les orgueilleux : *Inter superbos semper jurgia sunt.* (Prov., XIII.) Ces airs de hauteur qui vous choquent dans les autres ne viennent souvent que d'un défaut d'éducation; il ne faut pas s'en formaliser; à peine doit-on s'en apercevoir. Le prochain a des défauts d'esprit comme de corps que la charité chrétienne doit supporter; celui qui est orgueilleux se rend méprisable; mais celui qui modère tellement son humeur, qu'il paraît toujours égal, affable, prévenant, captif tous les suffrages et est un ange de paix dans la société où il vit.

Un quatrième moyen de conserver la charité, est de ne jamais reprendre personne avec indignation; si vous avez quelque avis à donner, soit par votre place, soit par votre âge, qu'il soit donné en esprit de douceur;

c'est l'avis de l'Apôtre : *Si præoccupatus fuerit homo in aliquo delicto, hujusmodi instruite in spiritu lenitatis.* (Gal., VI.) Faites connaître que c'est l'esprit de Dieu et non un esprit satirique, mordant, chagrin, qui vous fait parler. Il faut, dans la dignité qu'on occupe et qui autorise à donner des avis dans un chapitre, ne pas imiter la faiblesse du grand prêtre Héli, qui fut puni rigoureusement pour ne s'être pas élevé avec assez de force contre les vices d'Ophni et de Phinéas. (I Reg., III.) Reprenez sans respect humain : *Argue* (II Tim., IV); il faut cependant proportionner les avis au rang et à l'âge de ceux à qui on les donne, pour ne pas éteindre le flambeau qu'on veut rallumer. Si on peut gagner les cœurs par la voie de la douceur, les abus seront bientôt réformés.

Un cinquième moyen de conserver l'esprit de charité est de dire son sentiment sans aigreur dans les assemblées capitulaires; si on n'adhère pas, pour de justes raisons, au sentiment des autres, on doit toujours manifester ces sentiments de politesse, d'urbanité dont on se fait gloire dans le commerce du monde; cependant combien, dans ces chapitres, d'altercations indignes de ministres de l'Eglise, qui doivent être des ministres de paix? On veut que son sentiment prévale sur celui des autres; l'orgueil, l'opiniâtreté, la colère se manifestent, on laisse la cause commune, on attaque le particulier, on lui fait des reproches piquants, et souvent de toute une assemblée capitulaire, il ne résulte que des anecdotes scandaleuses sur la vie de ceux avec qui on est entré en contestation; anecdotes qui deviennent bientôt publiques et qui se répandent dans toute une ville par l'indiscrétion de ceux qui, contre la loi du secret, publient au dehors les contestations qui ont pu s'élever dans l'intérieur d'un chapitre.

Ah! disait saint Paul aux premiers chrétiens, que tout sentiment d'amertume, de colère et d'indignation soit retranché d'entre vous : *Omnis amaritudo et ira et indignatio tollatur a vobis.* (Ephes., IV.) Si on n'adhère point à vos raisons, soyez tranquilles, édifiez par votre modestie, évitez les clameurs qui marqueraient un esprit léger ou un esprit opiniâtre; si on vous dit quelques paroles qui puissent humilier votre amour-propre, faites-vous un ami de celui qui vous attaque, en lui répondant doucement, selon cet avis du Sage : *Responsio mollis frangit iram.* (Prov., XV.) Paraissez vous estimer mutuellement dans ces assemblées; qu'elles soient dirigées par l'esprit du Seigneur, qui est un esprit de paix : *Quæ pacis sunt sectemur, et quæ ædificationis sunt invicem custodiamus.* (Rom., XIV.) Qu'il n'y ait point entre vous de schisme, dit encore saint Paul : *Non sint in vobis schismata.* (I Cor., I.) Prévenez-vous d'honneur mutuellement : *Honore invicem prævenientes.* (Rom., XII.)

3° L'esprit de Jésus-Christ est un esprit de charité, mais c'est aussi un esprit de zèle. Êtes-vous revêtus du sacerdoce? Il faut que quelque étincelle de ce zèle éclate dans la

vie d'un ministre des autels : Dieu ordonne à chaque homme de s'intéresser, ou par ses prières, ou par ses paroles, au salut de son prochain : *Mandavit unicuique de proximo suo.* (Eccli., XVII.) Il suffit au solitaire de chanter les louanges du Seigneur, et de remplir dans sa retraite les autres devoirs de sa vocation; mais celui qui est honoré du sacerdoce et appelé à la vie canoniale doit porter les cœurs à Dieu en même temps qu'il élève sa voix vers le Seigneur par le chant des psaumes; ne vous faites donc point d'illusions sur vos devoirs.

Votre première obligation, c'est de remplir la charge annexée à votre prébende, et par conséquent de chanter les louanges du Seigneur. Ce serait un zèle aveugle de vouloir évangéliser sans cesse, pendant que votre place serait vacante à l'office; autre est le devoir d'un pasteur, autre le devoir d'un chanoine; on peut se perdre, même en faisant un certain bien, lorsqu'on néglige celui qu'exige sa propre vocation; cependant les offices d'une cathédrale, d'une collégiale, ne remplissent pas assez de temps pour occuper toute la journée. Que d'heures où on est à soi après la célébration des divins offices! Celui qui a l'esprit du monde emploie ce temps en visites, en promenades, en parties de jeu, en un repos de la nuit qu'on prolonge vers la moitié du jour; celui qui a l'esprit de Jésus-Christ, après s'être acquitté du tribut de louanges qu'il doit au Seigneur, s'applique à quelques fonctions du ministère, selon le degré de talents qu'il a reçu du Père de famille.

Que de différentes fonctions le zèle n'offre-t-il pas à remplir dans une ville! N'y a-t-il pas des enfants à instruire et dans les cœurs desquels on peut graver les premiers principes de la religion chrétienne? N'y a-t-il pas des malades à aller consoler, et qu'on peut préparer à la réception des sacrements de l'Eglise? N'y a-t-il pas des prisonniers à qui on pourrait porter quelques aumônes et quelques secours? Peut-être en adoucissant les rigueurs de la captivité qu'ils endurent, leur inspirerait-on des sentiments de religion qui leur rendraient méritoires pour la vie future les peines temporelles qu'ils éprouvent.

Est-on instruit des règles de l'Eglise? Combien d'âmes à porter à Dieu dans le tribunal de la pénitence? C'est par cette application que saint Jean Népomucène, chanoine de Prague, sanctifia ses jours avant d'être le martyr du seau de la confession. C'est par cette visite des hôpitaux, que le bienheureux Marinon, d'abord chanoine de Saint-Marc de Venise, et ensuite clerc régulier théatin, gagna tant d'âmes à Dieu.

O vous, qui avez le bonheur d'environner les saints autels pour chanter les louanges du Très-Haut, considérez votre double vocation, celle de chanoine, celle de prêtre;

(88) On a imprimé à Noyon, en 1751, un *Recueil de décisions sur les obligations des chanoines*; cet ouvrage de M. Candas doit intéresser tous ceux qui sont zélés pour remplir les devoirs de la vie canoniale.]

acquitez-vous assidûment de l'intention de ceux qui ont fondé votre prébende, en célébrant les divins offices avec piété et recueillement; mais joignez au culte extérieur quelques fonctions du sacerdoce; qu'on ne puisse pas vous dire, lorsque vous êtes sortis du Temple. Pourquoi restez-vous tout le jour oisifs? *Quid statis tota die otiosi?* (Matth., XX.) Après avoir prié, instruisez, soyez utile à l'Eglise, et qu'elle trouve en vous un ministre fidèle qui l'édifie par l'éloignement du grand monde; un ministre animé de l'esprit de paix, qui cimente l'union, la concorde dans tous les membres d'un même chapitre; un ministre zélé qui gagne des âmes à Dieu dans les intervalles que lui laisse la célébration des divins offices. Pour que le sacrifice de louanges que vous devez rendre chaque jour à Dieu soit pur et parfait, mettez toujours quelque intervalle entre vos occupations extérieures et le signal qui vous appelle au temple, pour venir y chanter les louanges du Seigneur; on n'est pas en état d'apporter à l'office le recueillement qu'il exige, en passant subitement, soit d'une conversation profane, soit d'une discussion temporelle, au pied des saints autels; que la méditation, qu'une lecture sainte, de ferventes élévations du cœur vers Dieu vous disposent à la récitation des saints cantiques. Si vous ne prenez ces précautions, vous aurez de la peine à fixer votre attention; mais en prenant tous ces moyens, vous serez recueillis, attentifs, fervents, et si les distractions venaient ensuite vous assaillir, étant involontaires dans leur principe, elles ne vous empêcheraient pas d'avoir avec Dieu cette union qui est le partage de ses vrais adorateurs.

Toutes les fois que vous entrez dans le temple, dites comme le prophète, Seigneur, tout mon plaisir est de chanter vos louanges : *Cantabiles mihi erant justificationes tuæ.* (Psal. CXVIII.) Si vous les chantez avec une grande pureté de cœur dans le temps, vous pourrez ajouter avec David : *Misericordias Domini in æternum cantabo.* (Psal. LXXXVIII.) Seigneur, j'aurai le bonheur de chanter vos miséricordes dans l'éternité bienheureuse (88).

CONFÉRENCE XI

EXHORTATION SUR LES DEVOIRS DE LA VIE ÉPISCOPALE (89).

Omnia susineo propter electos. (II Tim., II.)

J'entreprends les plus grands travaux pour les fidèles que Dieu doit associer à sa gloire.

Que cette idée de l'Apôtre est grande et sublime! Saint Paul ne recherchait ni la gloire, ni les biens du siècle dans l'exercice de son ministère; il ne désirait que d'être utile au salut des peuples; aussi, ajoutait-il, si quelqu'un désire l'épiscopat, il désire

(89) Cette conférence, qui a pour objet de donner quelques principes généraux sur les devoirs de l'épiscopat, s'adresse à de jeunes ecclésiastiques qui peuvent être promus à cette dignité.

s'occuper à une œuvre excellente, à une œuvre qui demande de grands travaux, de grandes sollicitudes : *Si quis episcopatum desiderat, bonum opus desiderat.* (I Tim., III.)

O vous, qui êtes encore néophytes dans les voies de la piété, et qui vous destinez à être les ministres d'un Dieu crucifié, ne cherchez jamais à vous élever dans le clergé, à y dominer, à être les premiers pasteurs du troupeau ! de quelque naissance que vous soyez, quelque grand nom que vous portiez, quelque talent que vous ayez, ne considérez jamais l'épiscopat comme un droit qu'exige le rang qu'ont vos parents dans le monde, et les services qu'ils ont rendus à la patrie, soit dans l'état militaire, soit dans la magistrature. Malheur à vous, si vous sollicitiez des suffrages directement ou indirectement, pour usurper le titre le plus auguste du sacerdoce.

Les saints tremblaient lorsqu'ils étaient promus à l'épiscopat ; quelques-uns se sont cachés pour éviter les honneurs qu'on voulait leur déferer, et pourquoi cette crainte ? C'est que la foi les éclairait sur le compte que Dieu fera rendre à un évêque ; il faudra qu'il réponde d'autant d'âmes qu'il aura eu de fidèles à instruire dans le diocèse confié à sa vigilance. Quel sujet de terreur ! les honneurs du sanctuaire s'évanouiront à la mort ; mais le jugement de Dieu suivra, et le premier pasteur sera jugé sur ses infractions et sur ses omissions : *Redde rationem villicationis tue.* (Luc., XVI.)

Si l'honneur de l'épiscopat a pu flatter pendant la vie, qu'on doit avoir de regret à l'heure de la mort d'avoir été élevé à cette dignité ! Si dans ce moment décisif de l'éternité, le solitaire, qui n'a à répondre que de son âme, est dans le tremblement et la crainte, le pontife chargé d'un grand peuple pourrait-il être sans terreur ? Que l'idée de la sévérité des jugements de Dieu éloigne donc de vous toute ambition ; mais si la Providence vous appelle à être les premiers pasteurs des peuples, apprenez comment vous devez honorer l'épiscopat, comment vous devez remplir les devoirs de l'épiscopat.

1° Un évêque doit être le modèle de son clergé par l'héroïsme de ses vertus : *Oportet episcopum irreprehensibilem esse.* (I Tim., III.)

2° Un évêque doit instruire les fidèles, pour conserver le précieux dépôt de la foi et la pureté des mœurs : *Prædica verbum.* (II Tim., IV.)

3° Un évêque doit visiter son diocèse pour y corriger les abus, et imposer les mains à ceux qui n'ont pas encore reçu l'Esprit-Saint dans le sacrement de la confirmation : *Imponerant manus super illos, et accipiebant Spiritum sanctum.* (Act., VIII.)

4° Un évêque doit être le soutien de tous les malheureux par sa libéralité et l'étendue de ses aumônes : *Dividebant illa omniū sicut cuique opus erat.* (Act., II.)

Je reprends ces quatre propositions. Je les terminerai par une cinquième réflexion

qui sera d'autant plus utile, qu'elle renfermera plusieurs instructions importantes sur différents devoirs attachés à la charge pastorale.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Un évêque est le premier des pasteurs de son diocèse ; il doit être cet œil qui doit éclairer tout le corps, il doit pratiquer en lui toutes les maximes de Jésus-Christ, et marcher sur les traces des apôtres ; il doit porter partout, selon l'expression de saint Paul, la bonne odeur de Jésus-Christ : *Christi bonus odor sumus.* (II Cor., XV.) Le nom de saint n'était-il pas autrefois donné aux évêques, comme il est encore donné au chef de l'Eglise ? Les premiers pasteurs doivent être le *sel de la terre* (Matth., V), dit Jésus-Christ ; ils doivent être, ajoute saint Pierre, *la forme du troupeau.* (I Petr., V.) Ils doivent intérieurement brûler de l'amour de Dieu, et en même temps qu'ils portent la croix sur leur poitrine, ils doivent annoncer partout Jésus et *Jésus crucifié* par leur détachement, leur humilité, leur simplicité, leur modestie, leur union avec Dieu dans la prière, leur charité envers le prochain, leur patience dans les contradictions.

Ministre d'un Dieu qui, revêtu de notre nature, n'avait pas où reposer sa tête, un évêque doit user des biens de ce monde comme n'en usant point, ne point s'enrichir de l'or du sanctuaire, ne point accumuler bénéfice sur bénéfice, au delà des bornes légitimes, faire éclater la simplicité dans ses habillements et ses meubles : *Episcopus vilem suppellectilem et mensam ac victum pauperem habeat.* Telles sont les paroles du quatrième concile de Carthage.

Ministre d'un Dieu qui déclare qu'il faut *hair son âme*, un évêque doit pratiquer une vie mortifiée, sobre, éloignée de toute somptuosité dans les repas ; ministre d'un Dieu qui dit : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur* (Matth., II), un évêque doit manifester ce même esprit de douceur en parlant toujours avec bonté, avec affabilité ; il doit, dans les honneurs qu'il reçoit, reconnaître que c'est à celui qu'il représente qu'on les rend, car c'est à Jésus-Christ, qui est le souverain pasteur des âmes et le roi de tous les siècles, qu'appartient seul, dit saint Paul, tout honneur et toute gloire : *Soli Deo honor, et gloria.* (I Tim., I.)

Ministre d'un Dieu qui passait les nuits en prière, un évêque doit, au milieu des travaux qu'exige sa charge pastorale, s'unir sans cesse à Dieu, se recueillir continuellement, élever souvent son âme vers le Seigneur et dire intérieurement, comme le Prophète : Je ne soupire qu'après vous sur la terre et dans le ciel, toutes mes affections se portent vers vous, ô Etre puissant et éternel : *Quid mihi est in cælo et a te quid volui super terram ?* (Psal. LXXII.) Ministres d'un Dieu qui alla dans le désert avant de manifester le nom de son Père aux hommes et de publier le nouveau culte qu'il venait établir, un évêque doit tous les ans consacrer quelques jours à la solitude,

pour examiner ses devoirs, l'excellence de sa dignité et la manière dont il en remplit les obligations.

Ministre d'un Dieu qui disait : *Mon royaume n'est pas de ce monde* (Joan., XVIII), un évêque doit éviter les procès, les discussions d'affaires, à moins que le titre de son bénéfice ne l'oblige absolument à en conserver les droits. Ministre d'un Dieu qui n'était pas venu pour être servi, mais pour servir, il doit éviter d'avoir à sa suite une multitude de serviteurs inutiles et oisifs dont la vie est souvent un vrai scandale; il doit même éloigner de sa maison tout subalterne en qui il remarquerait, vis-à-vis des étrangers, de la hauteur, de la vanité, de l'orgueil, ou dont les discours seraient trop libres : *Non habitabit in medio domus meæ qui facit superbiam, qui loquitur iniqua, non direxit in conspectu oculorum meorum*. Ministre de Jésus-Christ, qui disait au chef de ses apôtres : *Si vous m'aimez, laissez mes brebis* (Joan., XXI), un évêque ne doit vivre que pour s'occuper du salut des fidèles qui lui sont confiés et leur procurer tous les secours qu'offre la religion. Ministre d'un Dieu expirant sur une croix, qui a annoncé à ses disciples qu'on les haïrait, qu'on les persécuterait, et qui leur a déclaré que ces persécutions devaient faire leur bonheur : *Beati estis, cum maledixerint vobis homines* (Matth., V), un évêque doit soutenir avec foi, avec courage, avec patience, toutes les contradictions, les calomnies que peut lui susciter la fermeté de son zèle.

Ce sont ces maximes, conformes à la vie du Sauveur des hommes, et non les usages du monde, sur lesquelles les saints évêques ont réglé leur conduite. C'est la pratique de ces vérités qui les a sanctifiés, qui leur a attiré l'estime publique et générale, car le monde estime tôt ou tard les vrais saints et le nom de tant de pontifes animés de l'esprit de Dieu sera immortel dans les fastes de l'Eglise, pendant que la mémoire de ceux qui n'avaient que brillé dans le monde a péri avec eux et a été ensevelie dans leur tombeau.

Quiconque est appelé à être un des pontifes du Seigneur et un des successeurs des apôtres doit réunir toutes les vertus, et doit les réunir dans un degré sublime et parfait. Un évêque, dit saint Paul, doit être irrépréhensible : *Oportet episcopum irreprehensibilem esse*. La plus grande pureté doit éclater dans ses mœurs; tout un clergé considère sa conduite et la moindre tache serait un opprobre; les discours, les regards, les visites d'un évêque, sont pesés, dès ce monde, au poids du sanctuaire, on le juge et on le juge rigoureusement; qu'on puisse en le jugeant : ne publier que ses vertus.

Un évêque, continue saint Paul, doit être doué d'une chasteté éminente, *pudicum* (Ibid.); il doit être connu pour sa sobriété, *sobrium* (Ibid.); il doit être rempli de prudence pour gouverner avec sagesse, *pruden-*

tem (I Tim., III); il doit exercer les devoirs essentiels de l'hospitalité envers tous les ecclésiastiques qui ont recours à ses avis, *hospitalem* (Ibid.); il doit être instruit de la loi pour enseigner aux autres, *doctorem* (Ibid.); il doit craindre toute intempérance, *non vinolentum* (Ibid.); il doit réprimer toute vivacité et joindre à son autorité une grande modestie, *non percussorem, sed modestum* (Ibid.); il doit être un ministre de paix qui déteste les contestations, *non litigiosum* (Ibid.); un évêque doit être exempt de tout reproche d'intérêt, *non cupidum* (Ibid.); il doit avoir un grand soin de faire régner le bon ordre, l'esprit de piété, les vertus chrétiennes parmi ceux qu'il a dans sa maison, *suæ domui bene præpositum*. (Ibid.) S'il ne veillait pas sur le salut de ses domestiques, comment veillerait-il sur le salut des autres fidèles? *Si quis domui suæ præesse nescit, quomodo Ecclesiæ Dei diligentiam habebit?* (Ibid.) Enfin il doit, par l'héroïsme de ses vertus, avoir le suffrage, même de ceux qui ne sont pas soumis à sa juridiction; une bonne réputation doit précéder tous les exercices de son ministère et de son zèle, *oportet autem illum et testimonium habere bonum ab iis qui foris sunt*. (Ibid.) Tel était le portrait que saint Paul traçait de l'épiscopat à son disciple Timothée.

Saint Paul donna les mêmes avis à Tite qu'à Timothée : Soyez, lui dit-il, un modèle de toutes les bonnes œuvres, *in omnibus teipsum præbe exemplum bonum operum* (Tit., II); faites respecter votre ministère, soit par votre doctrine, *in doctrina* (Ibid.), soit par votre droiture, *in integritate* (Ibid.), soit par votre sagesse, *in gravitate* (Ibid.); que vos discours soient remplis de prudence, qu'ils n'aient rien de répréhensible, *verbum sanum, irreprehensibile*, etc. (Ibid.) Enfin que votre conduite soit telle que les ennemis de l'Eglise et de la religion n'aient aucun défaut à vous reprocher et n'aient que des exemples à imiter, *nil habens malum dicere de nobis*. (Ibid.)

Un évêque doit faire respecter la dignité épiscopale par la sainteté de sa vie; mais il doit être assez éclairé, dit saint Paul, pour reprendre ceux qui s'éloignent des vérités de la foi; *potens sit exhortari in doctrina sana, et eos qui contradicunt arguere* (Tit., I) second devoir de la vie épiscopale.

SECONDE RÉFLEXION.

Un évêque est chargé devant Dieu de conserver dans son diocèse le précieux dépôt de la foi et de rappeler aux fidèles la sainteté des maximes du christianisme; il faut, pour remplir ces deux obligations, qu'un évêque fasse entendre sa voix, car, comme dit saint Paul, la foi vient de l'entendement, *fides ex auditu*. (Rom., X.) Et comment les peuples croiraient-ils, si ceux que la Providence leur a donnés pour guides omettaient de les instruire? Les pasteurs du second ordre ne ralentiraient-ils pas

leur zèle, s'ils voyaient leur chef garder le silence? Il faut qu'un évêque prémunisse son troupeau par ses instructions contre les erreurs opposées à la doctrine de l'Eglise; tel a été le zèle des Athanase contre les ariens, des Augustin contre les donatistes, des François de Sales contre les calvinistes.

Il faut qu'il y ait des hérésies, dit l'Apôtre : *Oportet hæreses esse* (I Cor., XI); mais ces hérésies ne prévaudront pas contre l'Eglise : *Portæ inferi non prævalerunt adversus eam.* (Matth., XVI.) Cependant quoique l'Eglise subsiste toujours malgré l'erreur, un seul hérétique peut quelquefois perdre tout un diocèse, si le premier pasteur n'avertit du danger. Il faut qu'un évêque veille sans cesse pour conserver le précieux dépôt de la foi; il faut qu'il prémunisse contre les mauvais livres qui paraissent contre la religion et qu'il inspire de l'horreur pour ces funestes lectures; il faut qu'il éloigne de son troupeau ceux qui, sous prétexte de coopérer à son zèle, viendraient semer l'ivraie dans le champ du Père de famille.

Il ne suffit pas aux fidèles qu'ils soient affermis dans la foi, il faut qu'ils pratiquent la loi et qu'ils soient fidèles; il est du devoir d'un évêque de rappeler par ses instructions les peuples à la pureté des mœurs et à la sainteté qu'exige le christianisme. Saint Paul disait à Timothée : Répandez sans cesse la semence de la parole divine, *prædica verbum... argue obsecra.* (II Tim., IV.) Ces mêmes paroles s'adressent à tous les évêques : un diocèse deviendrait un champ stérile, infructueux, plein de ronces et d'épines, si on ne répandait pas le bon grain dans les cœurs. Un pasteur du second ordre n'a droit d'instruire que de vive voix; mais un pasteur du premier ordre a droit d'instruire et dans la chaire de vérité, et par les instructions qu'il peut adresser du lieu même de sa résidence à tous ses diocésains.

Quels fruits ne produisent pas des instructions publiques où on rappelle aux fidèles tantôt le funeste état d'une âme qui vit sans amour de Dieu, l'excellence, les caractères, les avantages de cet amour; tantôt l'étendue du précepte de la charité chrétienne envers le prochain, les effets de cette charité qui excuse tout, qui dissimule et réprime toute haine, toute vengeance, tout ressentiment, qui voile d'un silence profond tous les défauts étrangers, qui s'interdit toute médisance et tout rapport dangereux à la paix commune, qui ne pense pas même mal du prochain.

Quels avantages ne retire-t-on pas des mandements qui développent les dispositions qu'exigent les sacrements de pénitence et d'eucharistie, qui inculquent l'obligation où on est de pratiquer les préceptes de l'Eglise sur le jeûne, l'abstinence : qui exhortent à l'assistance de l'auguste sacrifice qui s'offre solennellement dans chaque paroisse? De semblables instructions sur les différents points de la loi produisent un bien infini et retracent les temps des premiers apôtres, qui adressaient dans leurs

écrits les plus solides instructions aux Eglises qu'ils avaient fondées. Le nom d'un pasteur vigilant pour l'instruction de son peuple est en bénédiction, non-seulement dans son diocèse, mais dans les provinces du royaume les plus éloignées de son siège; il fait refluer la piété dans l'héritage confié à ses soins; au contraire, le peuple tombe dans les plus grands égarements, dès que le pontife chargé de veiller sur un diocèse n'élève plus sa voix pour combattre les vices : *Ubi non est gubernator, populus corrui.* (Prov., II.)

Quelles instructions ne pourrait pas encore donner un évêque dans les lettres qu'il aurait occasion d'écrire aux ecclésiastiques, aux personnes du monde qui ont des relations avec lui? C'est par ces *Epîtres* où l'esprit de Dieu se manifeste avec tant de douceur et d'onction que le saint évêque de Genève a conduit dans les sentiers de la vertu tant d'âmes qui avaient recours à ses conseils, qu'il les a soutenues dans les voies de la piété, qu'il les a embrasées de l'amour divin : voilà un moyen bien facile de produire de grands fruits dans les âmes.

Quelles instructions ne pourrait pas encore donner un évêque dans des discours particuliers, dans des conversations ordinaires? Une maxime, une réflexion, peuvent être suivies d'un désir sincère d'être à Dieu; comme une parole suffit quelquefois pour perdre une âme, de même une seule parole peut rejaillir jusqu'à la vie éternelle, et rendre une âme fidèle à la grâce. Dès qu'on est animé du vrai zèle, ce zèle n'est pas oisif; on se dit à soi-même ce que disait saint Bernard, *præsis ut prosis*; on se rappelle qu'on n'est élevé au-dessus des autres, que pour être leur lumière et leur guide dans les voies de la religion et du salut. Un évêque assidu à remplir son ministère est ce serviteur fidèle de l'Evangile qui doit donner une nourriture convenable à son troupeau : *Fidelis dispensator, et prudens quem constituit Dominus super familiam suam, ut det illis in tempore tritici mensuram.* (Luc., XII.)

Un évêque doit donc procurer à son peuple l'enseignement, tantôt dans la chaire de vérité, où il peut lui-même se faire entendre avec tant de fruit; tantôt dans le séjour de sa résidence, par ses instructions pastorales, tantôt par la sagesse de ses avis dans ses lettres; tantôt par l'esprit de piété et de zèle qui doit se manifester dans ses discours. Les évêques, dit Pierre de Blois, sont les coadjuteurs de Jésus-Christ, *coadjutores Redemptoris*; ils n'ont été choisis, comme disait le Sauveur à ses apôtres que pour apporter beaucoup de fruit : *Ego elegi vos, ut fructum afferatis.* (Joan., XV.) Pour que ce fruit soit abondant, un évêque doit être assidu à faire les visites de son diocèse; troisième devoir de la vie épiscopale.

TROISIÈME RÉFLEXION.

Veillez, dit saint Paul à tous les évêques, sur le troupeau qui vous a été confié, et sur

l'Eglise de Dieu qu'il a acquise par son propre sang : *Attendite universo gregi, in quo vos Spiritus sanctus posuit episcopos, regere Ecclesiam Dei, quam acquisivit sanguine suo.* (Act., XX.) Conformément à ces paroles de l'Apôtre, un souverain pontife ordonne à ceux qui sont élevés à l'épiscopat de *s'appliquer à corriger les dérèglements de ceux qui leur sont soumis, et surtout des clercs, et de veiller avec soin et avec prudence à la réformation de leurs mœurs, de peur, ajoute Grégoire IX, qu'on ne leur demande le sang des âmes, afin qu'ils puissent dire, comme le grand apôtre, mes mains sont nettes de votre sang.* (Cap. Irrefragabili.)

Quelles paroles adresse-t-on au pontife le jour de son sacre ? *Recevez, lui dit-on, le bâton pastoral, afin que vous vous appliquiez à corriger les abus avec une charitable sévérité.* Cette vigilance qu'exige la charge pastorale exige et suppose la résidence, qui est de droit divin, disent les théologiens (90), et qui n'admet d'autres exceptions que celles que le concile de Trente désigne par ces paroles : *Christiana charitas, urgens necessitas, debita obedientia, evidens Ecclesiæ vel reipublicæ utilitas.* (Sess. XXIII). La demeure ordinaire d'un évêque doit donc être son diocèse; cette présence du premier pasteur auprès de son Eglise ne doit pas être une présence oisive; il doit, comme Jésus-Christ, qui parcourait les bourgades pour annoncer l'Evangile, visiter le peuple qui lui est confié, pour le porter aux voies de la pénitence et de la sainteté. La modestie doit éclater dans ces visites; le luxe dans les équipages, la suite d'un nombreux domestique, édifieraient peu et détruiraient le bien qu'on voudrait ensuite opérer : il faut même être frugal et n'être jamais à charge à ceux chez qui on s'arrête.

Jésus-Christ ne parcourait les bourgades que pour y faire du bien, *pertransiit bene faciendo.* (Act., X.) Un évêque, en visitant son diocèse, n'y doit paraître que pour y rétablir la pureté des mœurs, y corriger les abus, et y faire régner les vertus chrétiennes; il doit attirer les grâces de l'Esprit-Saint sur les fidèles, en leur conférant le sacrement institué à cet effet, sacrement dont seraient privés un grand nombre de fidèles dispersés dans les campagnes et éloignés des villes épiscopales, s'ils ne trouvaient pas souvent l'occasion de le recevoir dans les visites épiscopales.

Un évêque rétablira dans ces visites l'esprit de sainteté, en s'informant si les pasteurs résident dans leurs bénéfices, s'ils instruisent par des prêches et des catéchismes fréquents; s'ils ont du zèle et de l'assiduité pour réconcilier les pécheurs dans le tribunal de la pénitence, s'ils visitent les malades, s'ils offrent le saint sacrifice avec décence, s'ils ont soin de veiller sur la propreté des autels et des ornements, si aux jours consacrés au culte divin l'office se célèbre avec modestie; s'ils ont quelques

livres propres à leur état pour leur rappeler la sainteté de leur vocation et les éclairer sur les principes de la morale chrétienne; s'ils n'ont personne de suspect dans leur maison; enfin s'ils édifient par leur conduite dans leur paroisse, et si, par leur négligence ou leur absence, les enfants ne meurent pas sans baptême et les adultes sans sacrements.

Un évêque reconnaîtra, par ces visites assidues, les ministres qui sont dignes de blâme ou de louanges; ceux qui sont des serviteurs laborieux, ou des serviteurs inutiles; ceux qui ont du zèle, ou ceux qui sont insensibles à la gloire du Seigneur : il excitera les uns à persévérer et exhortera les autres à reprendre le premier esprit de leur sacerdoce, à faire quelque bonne retraite, à s'instruire de la loi de Dieu pour ne pas administrer les sacrements indignement; il engagera les fidèles à vivre dans l'union, il tâchera de réconcilier les cœurs qui sont aigris; il sera un ange de paix dans tous les endroits où il apprendra que règne la division.

Un évêque dira dans ces visites comme Jésus-Christ : *Sinite parvulos venire ad me* (Luc., XVIII) : laissez les enfants venir à moi; il examinera s'ils sont instruits des principaux articles du symbole et du Décalogue, s'ils savent produire des actes des vertus théologales; il veillera pour que le premier livre qu'on met entre les mains des enfants pour leur apprendre les premiers principes de la religion soit composé avec précision, avec ordre, et soit instructif. Un évêque examinera dans ces visites s'il n'y a pas de superstition dans la dévotion des peuples, il éclairera ceux qui pourraient rendre à Dieu un faux culte et apprendra à *adorer Dieu en esprit et en vérité*; il s'informera des besoins des peuples dans les différentes paroisses, afin d'y donner quelque soulagement. C'est ainsi qu'un évêque par ses visites pourra dire, comme Jésus-Christ, je connais mes brebis : *Cognosco oves meas* (Joan., X); sans des visites assidues, on ne peut connaître que bien difficilement un diocèse, ou on ne le connaîtra que sur le rapport d'autrui, rapport souvent infidèle.

Ces visites demandent quelquefois des voyages pénibles; mais le bon pasteur donne son âme pour ses brebis. Saint Charles, saint François de Sales, n'allaient-ils pas sur des montagnes escarpées visiter, évangéliser les peuples qui leur étaient confiés? Ces visites sont, en quelque sorte, essentielles à l'épiscopat : un évêque qui ne les aura pas faites aura bien souvent la douleur de savoir que beaucoup de prêtres vivent sans régularité, administrent les sacrements sans science; mais par des visites assidues, les simples prêtres sont encouragés à opérer le bien; la vigilance du premier pasteur ranime le zèle des pasteurs du second ordre; les abus sont peu à peu retranchés, et chaque visite est toujours suivie de nouvelles bénédictions.

Il faut dans ces visites beaucoup de pru-

(90) Voyez PONTAS, art. *Résidence*.

dence pour n'attaquer que des abus réels ; si la fermeté est nécessaire pour s'y opposer, il faut user de douceur pour gagner les cœurs. Saint Paul, animé du plus grand zèle contre les scandales, avertissait son disciple Timothée de reprendre avec beaucoup de patience : *Increpa in omni patientia.* (II Tim., IV). La charité n'aigrit pas les esprits pour faire le bien : Jésus-Christ a prêté qu'il y aurait toujours des scandales : *Necesse est ut veniant scandala* (Matth., XVIII) ; il faut combattre sans se décourager ; mais comme la charité cache la multitude des péchés, il faut, en réprimant les abus, ne rien dire qui puisse blesser la réputation des fidèles dont on est obligé de reprendre les vices.

Un évêque, en connaissant les fidèles de son diocèse, en les instruisant dans ses visites, se fait respecter et aimer universellement ; son nom est en vénération dans tout un diocèse ; en le voyant, on dit : Voilà un pontife qui sur la terre n'a pour objet que de plaire à Dieu, de gagner des âmes, de remplir son ministère : *Ecce sacerdos magnus, qui in diebus suis placuit Deo* ; c'est un saint, *inventus est justus* ; il ne cherche qu'à attirer la bénédiction de Dieu sur son peuple, *in tempore iracundiæ factus est reconciliatio*. Que ces louanges font honneur à l'épiscopat, à celui qui en soutient la dignité et qui en remplit les obligations avec tant d'assiduité et de zèle !

Un évêque qui soutient la dignité de son auguste caractère par une vie sainte et laborieuse est donc : 1° le modèle du clergé par l'héroïsme de ses vertus ; 2° la lumière des fidèles par ses instructions ; 3° la terreur du vice et le soutien de la vertu dans ses visites ; 4° il est le père de son peuple par l'étendue de ses aumônes : secourir les pauvres, quatrième devoir de l'épiscopat.

QUATRIÈME RÉFLEXION.

Les revenus attachés aux bénéfices ecclésiastiques sont pour soulager les pauvres ; en vain un évêque publierait-il les plus sages règlements dans son diocèse, si d'ailleurs il n'était pas le protecteur de ceux qui sont dans l'indigence ; il doit toujours avoir dans l'esprit cette maxime de l'Écriture, qu'un cœur dur pour les malheureux éprouvera un jugement rigoureux : *Cor durum male habebit in novissimo die.* (Eccli., III.)

Que de bien à faire dans un diocèse ! les objets s'en multiplient à l'infini : un évêque doit soutenir les prêtres qui ont servi l'Eglise, et qui, dans leur vieillesse, n'ont presque plus de ressource ; il doit aider dans un séminaire les jeunes lévites en qui il remarquerait de la piété, des talents, de la vocation pour l'état ecclésiastique ; il doit donner des secours à ces ministres consacrés à la plus rigoureuse pauvreté, qui retracent celle des François d'Assise ; il doit suppléer, s'il peut, à la médiocrité des revenus des hôpitaux ; il doit doter de pauvres filles dont l'innocence est en danger, si elles n'ont un établissement ; il doit essuyer par ses secours les larmes qui ne coulent dans cette maison champêtre et rustique que parce qu'on

n'y a pas le pain de chaque jour ; il doit empêcher le secret désespoir de cette noblesse qui n'ose publier son indigence.

Un évêque doit donner aux pauvres tout ce qu'il peut se retrancher : *Prenez garde*, disait saint Bernard à un évêque de Sens, *de couvrir vos chevaux d'or et de soie et de laisser vos frères souffrir la faim et la nudité : les biens que vous avez du sanctuaire n'ont point été acquis par vos travaux, vous n'en avez point hérité de vos pères* ; ils sont le patrimoine des pauvres ; aussi, disait saint Augustin, *lorsque mes parents et mes plus proches viennent me dire avec des termes flatteurs : « Donnez-nous quelque chose, car ne sommes-nous pas nés du même sang que vous ? » Je n'en ai enrichi aucun : les biens dont je jouis sont pour ceux qui sont dans l'indigence.*

Il faut que les aumônes d'un évêque augmentent à proportion des revenus de son évêché, des besoins et des calamités de son peuple ; il faut que ses libéralités soient si abondantes qu'on puisse dire de lui : *Elemosynas illius enarrabit omnis Ecclesia sanctorum.* (Eccli., XXXI.) C'est à un évêque que s'adressent spécialement ces paroles : *Tibi derelictus est pauper, orphano tu eris adjutor.* (Psal. X.) Il faut, en soulageant les pauvres, les porter à aimer Dieu. Que de pauvres seroient consolés, si un évêque allait quelquefois les visiter ! Combien de saints pontifes qui les ont même admis à leur table ?

Il y a un objet d'aumône qu'on ne connaît pas assez, et qui cependant pourrait produire un bien infini sur les âmes, objet bien digne du zèle pastoral ; ce serait de faire distribuer de bons livres aux enfants qui font leur première communion. Les lectures que font ensuite ces enfants dans leur particulier et dans leur famille produisent d'heureux fruits ; un autre usage de vos revenus digne de la religion pastorale serait de pourvoir d'ornements les pauvres églises.

Lorsqu'un évêque sera connu pour donner aux pauvres tout ce qu'il peut leur donner, alors quel bien son exemple ne produira-t-il pas en faveur des mêmes pauvres ? On verra des riches le seconder, il sera en droit de les avertir dans la chaire de vérité de l'obligation de faire l'aumône ; il pourra dans ses discours particuliers proposer à chacun avec prudence un objet d'aumône, et on verra sous un évêque libéral, compatissant, charitable, les pauvres secourus, s'écrier qu'ils ont un saint pour pasteur.

Quand verrai-je, disait saint Bernard, les beaux jours de l'Eglise ? Ces beaux jours sont ceux où Dieu suscite dans différents diocèses des évêques qui sont le modèle du clergé par leurs vertus, qui éclairent les peuples par leurs instructions, qui attirent les grâces de l'Esprit-Saint par l'administration du sacrement qui le confère, qui portent aux voies de la pénitence et aux maximes de l'Evangile par leurs visites, qui enflammaient les larmes de ceux qui souffrent par les secours qu'ils procurent aux pauvres. A ces quatre réflexions, j'en ajoute une cinquième

qui renferme l'exposition de différents devoirs attachés à la dignité épiscopale.

CINQUIÈME RÉFLEXION.

1° Un évêque doit joindre aux fonctions de son ministère une prière assidue pour demander à Dieu que l'esprit du Seigneur repose sur lui, esprit du Seigneur qui est, comme dit Isaïe, l'esprit de sagesse et de discernement, l'esprit de conseil et de force, l'esprit de science et de piété; il doit souvent offrir le sacrifice de l'Agneau sans tache pour tous les fidèles de son diocèse, car tout pontife est choisi d'entre les hommes, dit saint Paul, pour offrir la victime de propitiation pour les péchés du peuple : *Omnis pontifex constituitur, ut offerat dona et sacrificia pro peccatis.* (Hebr., V.)

2° Saint Paul, écrivant à son disciple Timothée, lui marque de ne pas imposer légèrement les mains à celui qui veut entrer dans l'héritage du Seigneur, afin qu'il ne se rende pas participant des péchés d'autrui : *Manus cito nemini imposueris, neque communicaveris peccatis alienis.* (I Tim., V.) Soit qu'un évêque impose les mains à ceux qui demandent les ordres, soit qu'il confère des bénéfices à charge d'âmes, il doit se ressouvenir de cet avis du Sage, qu'il ne faut rien faire sans conseil : *Sine consilio nihil facias* (Eccli., XXXII); il faut consulter les supérieurs de séminaires éclairés sur le choix de ceux qu'on peut admettre dans le sanctuaire, et à qui on peut conférer l'onction sainte : *Salus, ubi multa consilia* (Prov., XI.) Il faut surtout pour la collation des bénéfices se proposer le salut des âmes. Le monde s'intéresse souvent pour des ecclésiastiques peu remplis de l'esprit de leur vocation et dépourvus, ou de science, ou de piété; mais un évêque doit être ferme dans ces occasions pour ne donner que des pasteurs qu'il croit assez pieux pour édifier les peuples, assez savants pour soutenir la religion, assez prudents et assez zélés pour éclairer les fidèles dans les voies du salut; on connaît, en faisant des visites assidues, les prêtres qui peuvent être utilement placés dans les bénéfices.

3° En même temps qu'un évêque reçoit de tout le clergé de son diocèse les respects dus à sa place et à sa dignité, il doit paraître honorer les prêtres; quoique plusieurs soient d'une naissance médiocre, ils sont dignes de respect à cause de l'excellence et de la grandeur du sacerdoce. Un évêque doit, à l'exemple de saint Charles, de saint François de Sales, paraître aussi estimer les religieux, qui sont les coopérateurs de son zèle, ou qui attirent par leurs prières la bénédiction sur ses travaux; plus l'union régnera entre le clergé séculier et régulier dans un diocèse, plus le bien s'y opérera; s'il y a des taches dans l'état religieux, n'y en a-t-il pas aussi quelquefois dans le sanctuaire? mais le religieux qui serait porté au relâchement est toujours plus veillé par ses supérieurs et ses égaux qu'un jeune ecclésiastique qui, à peine sorti du séminaire, rentre dans le tumulte du monde, et n'a plus d'autre guide que lui-même; réflexion que devraient bien

méditer des ecclésiastiques trop prévenus contre les ordres religieux.

4° Un évêque doit avoir une grande circonspection pour suspendre son jugement dans les délations qu'on pourrait lui faire. N'ajoutez pas foi, dit le Sage, à toute parole : *Non omni verbo credas* (Eccli., X); et cet avis est important lorsqu'on reçoit des lettres où le délateur affecte de cacher son nom; un évêque doit encore faire un grand discernement de ceux à qui il donnera sa confiance; c'est surtout dans ces circonstances qu'il a besoin de joindre, comme dit Jésus-Christ, la prudence du serpent à la simplicité de la colombe. Comme toute la force d'un bon gouvernement dépend de la prudence et de la discrétion, il faut qu'un évêque ne soit pas trop attaché à son sentiment. Saint Bernard, quelque éclairé qu'il fût, disait qu'il prenait volontiers conseil des autres. Il faut connaître son tempérament. Est-on porté à la douceur, on doit s'exciter à la fermeté. Est-on porté à la sévérité, on doit se revêtir de l'esprit de douceur. C'est ainsi (selon la belle remarque de saint Grégoire) que saint Paul dit à Timothée, naturellement porté à la sévérité : *Reprenez avec patience les pécheurs* (I Tim., IV.) Il dit, au contraire, à Tite, naturellement porté à la douceur : *Reprenez avec autorité.* (Tit., II.) La fermeté est nécessaire lorsque les résolutions qu'on a prises ont été dirigées par l'esprit de sagesse. *Les pensées des âmes légères*, dit le Sage, *ne sont jamais semblables.* (Prov., XV.) Il faut éviter cette inconstance en soutenant avec persévérance les sages desseins qu'on a eu d'opérer le bien.

5° Un évêque doit veiller continuellement sur lui-même pour être toujours humble au milieu des honneurs qu'on lui rend, détaché des richesses, en jouissant des revenus du sanctuaire; il doit être sobre dans ses repas et se conformer aux saints canons et aux statuts synodaux pour son habillement. Saint Paul donne cet avertissement aux personnes mêmes du siècle de ne pas perdre un temps précieux à l'ornement de la chevelure : *Non in tortis crinibus.* (I Tim., II.) La propreté est nécessaire dans la société, mais elle doit être jointe surtout dans les ministres du Très-Haut à une grande modestie et une grande simplicité. Lorsqu'un évêque remplira tous ces devoirs, alors l'épiscopat sera pour ce pontife zélé une source de nouveaux mérites; il s'élèvera à une éminente sainteté, parce qu'il pratiquera continuellement les plus excellentes vertus; l'amour de Dieu par l'étendue de son zèle; la charité envers le prochain, en éclairant les fidèles par ses instructions; l'esprit de miséricorde, en soulageant les pauvres par ses libéralités et ses aumônes; un tel évêque sera grand dans le ciel, non-seulement parce qu'il aura pratiqué la loi, mais encore parce qu'il l'aura enseignée : *Qui fecerit et docuerit, hic magnus vocabitur in regno celorum.* (Matth., V.)

C'est à nous, ministres inférieurs, à respecter ceux que Dieu nous a donnés pour premiers pasteurs, à prier tous les jours

conformément à l'esprit de la liturgie, au saint sacrifice pour le pontife qui gouverne le diocèse où nous demeurons, à suivre les règlements que ces premiers ministres du Très-Haut et nos supérieurs dans la hiérarchie ecclésiastique nous proposent : à être les coopérateurs de leur zèle, afin que nous puissions espérer la même récompense dont jouissent tant de saints pontifes dans l'éternité bienheureuse (91).

CONFÉRENCE XII.

EXHORTATION SUR LA CHARITÉ ENVERS LES PAUVRES.

Beatus qui intelligit super egenum et pauperem (Psal. XL.)

Heureux celui qui est attentif sur les besoins du pauvre et de l'indigent.

La Providence veille sur tous les hommes, elle dispense des biens aux riches et elle avertit les riches qu'ils sont les débiteurs du pauvre. L'abondance de ceux qui sont dans l'opulence, dit l'Apôtre, doit être le supplément de ceux qui sont dans l'indigence : *Vestra autem abundantia illorum inopiam suppleat.* (II Cor., VIII.)

Ministres de l'Eglise, vous réclamez souvent les droits des pauvres lorsque vous annoncez la parole divine; votre zèle vous porte à représenter aux riches l'étroite obligation où ils sont de secourir les pauvres. Rappelez-vous, pour votre propre conduite, les mêmes maximes que vous annoncez aux fidèles; puisque vous êtes le modèle du troupeau, engagez, autant par vos exemples que par vos discours, les riches à faire l'aumône; qu'on puisse dire de vous que vous êtes des dispensateurs fidèles des revenus de l'Eglise, et que vos largesses envers les pauvres répondent à vos richesses. Heureux, dit le Prophète, heureux celui qui est attentif sur les besoins du pauvre et de l'indigent : *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem.* (Psal. XL.)

Faites l'aumône : *Date eleemosynam.* (Luc., XI.) Voilà le précepte de Jésus-Christ : Appelés au ministère des autels, vous pouvez avoir non-seulement des biens de patrimoine; mais encore des biens d'Eglise.

Quelle est l'étendue du précepte de l'aumône pour un ecclésiastique? Quelles règles un ecclésiastique doit-il suivre dans la distribution de ses aumônes? Deux propositions qui feront le partage de cette conférence.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Pour remplir l'étendue du précepte de l'aumône, vous êtes : 1° obligés de faire l'aumône des biens que la Providence vous a donnés par droit de naissance; 2° vous devez faire l'aumône des revenus dont l'Eglise

vous a rendu le dispensateur par le titre de votre bénéfice; 3° vos aumônes doivent être proportionnées à vos revenus et à la misère des temps. Je reprends l'exposition de chacune de ces propositions.

1° On est obligé de secourir le pauvre des biens qu'on a reçus de la Providence par le droit de sa naissance; cette obligation est gravée dans le fond de notre cœur par l'Auteur de la nature; une loi intérieure nous dit de faire envers nos semblables ce que nous voudrions qu'on fit envers nous-mêmes. Nous souhaiterions d'être secourus dans notre indigence, secourons celle de nos frères. Notre cœur n'est-il pas naturellement attendri en voyant les larmes du pauvre qui sollicite nos largesses? Cette sensibilité, cet attendrissement naturel et comme involontaire, est la voix de la nature qui nous dit : Secourez cet homme créé à votre image, qui est de même nature que vous, et tâchez de rendre son sort supportable. Placé comme vous sur la terre, il rampe, pour ainsi dire, à vos pieds. Mais n'est-il pas homme comme vous? et ne pouviez-vous pas subir le même sort? Son indigence vous représente celle dont la Providence vous a préservé; mais cette Providence ne vous a-t-elle pas uni avec le pauvre, et par les liens de la nature, et par les liens de la religion? Regardez dans ce pauvre votre image; voilà la voix de la nature; considérez votre frère dans ce pauvre; voilà la voix de la religion. La nature vous dit d'être l'appui de la veuve et de l'orphelin, la religion confirme la voix de la nature par le précepte absolu et indispensable qu'elle a fait aux riches de secourir le pauvre; précepte intimé dans la loi ancienne, précepte confirmé dans la loi nouvelle.

Comme il y aura toujours des pauvres dans la terre que vous habiterez, dit le Seigneur aux Israélites, je vous ordonne d'avoir toujours la main ouverte pour secourir les besoins de votre prochain : *Non deerunt pauperes in terra habitationis tuæ; idcirco ego præcipio tibi ut aperias manum fratri tuo egeno et pauperi.* (Deut., XV.) Rompez votre pain, disait Isaïe, avec celui qui a faim : *Frangere esurienti panem tuum.* (Isa., LVIII.) Faites entrer les pauvres dans votre maison, *egenos induc in domum tuam.* (Ibid.) Ayez soin de revêtir celui qui est sans vêtements, et ne méprisez pas votre propre chair : *Cum videris nudum, operi eum, et carnem tuam ne despexeris.* (Ibid.) Le prophète, destiné spécialement à annoncer celui qui devait être la lumière du monde, s'exprime presque dans les mêmes termes qu'Isaïe : Que celui qui a deux vêtements en donne un à celui qui n'en a pas, et que celui qui peut nourrir le pauvre, le nourrisse : *Qui habet duas tunicas, det non habenti et qui habet escas, similiter faciat.* (Luc., III.)

(91) On a imprimé en 1672, à Paris, une traduction du *Stimulus pastorum* de Dom Barthélémy des Martyrs, sous ce titre : le *Devoir des pasteurs*; c'est à-dire, des premiers pasteurs, ou des évêques. Dans la première partie, l'auteur expose les sen-

timents des saints Pères sur l'épiscopat, et dans la seconde, il établit lui-même des principes sur la vie épiscopale. Cet ouvrage paraît solide et intéressant.

Jésus-Christ, qui vient sur la terre pour apporter la paix au monde, condamne, par la parabole la plus effrayante, l'insensibilité des riches envers les malheureux. Il y avait, dit Jésus-Christ, un riche qui était vêtu de pourpre et de lin; il donnait tous les jours des repas somptueux: *Epulabatur quotidie splendide* (Luc., XVI); mais il y avait un pauvre couché à sa porte appelé Lazare, qui était tout couvert d'ulcères et qui eût souhaité pouvoir se rassasier des miettes qui tombaient de sa table, et qu'on lui refusait; le riche mourut, et il fut enseveli dans l'enfer: *Sepultus est in inferno*. (Ibid.) Remarquez que l'Evangile ne dit pas que ce riche fut réprouvé pour avoir été un usurpateur du bien d'autrui, mais parce qu'il négligea de partager son bien avec celui qui était à sa porte dans la plus extrême indigence, *nemo illi dabat*. (Ibid.)

Précepte de l'aumône, précepte si formel, que Jésus-Christ déclare que sur la pratique de ce commandement sera portée la dernière sentence qui décidera du bonheur ou du malheur éternel de tous les hommes. *Lorsque le Fils de l'homme viendra dans sa gloire, accompagné de tous ses anges, lorsqu'il sera assis sur le trône de sa majesté, et que toutes les nations s'assembleront devant lui, qu'il les séparera les unes des autres comme un berger sépare les brebis des boucs, mettant les brebis à sa droite et les boucs à sa gauche; alors le Roi dira à ceux qui seront à sa droite: Venez, vous qui avez été bénis par mon Père, posséder le royaume qui vous a été préparé avant la création du monde; car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger, j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire; j'ai été voyageur et étranger, et vous m'avez logé dans votre maison; j'ai été sans habit, et vous m'avez revêtu... Il dira ensuite à ceux qui seront à sa gauche: Retirez-vous de moi, maudits, et allez au feu éternel que mon Père a préparé pour les démons et pour les esprits de ténèbres; car j'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire; j'ai été sans habit, et vous ne m'avez pas revêtu.* (Matth., XXV.)

C'est surtout par rapport à la pratique du précepte de l'aumône qu'il faut se rappeler ces paroles de l'apôtre saint Jean, que notre amour ne se borne pas à des paroles et à des sentiments; mais prouvons notre charité par des œuvres et des effets: *Non diligamus verbo neque lingua, sed opere et veritate*. (Joan., III.) Ne vous flattez pas d'avoir observé le précepte de la charité, précisément parce que vous n'avez pas fait de tort au prochain dans ses biens, dans son honneur, dans sa personne; l'obéissance à la loi est stérile et imparfaite dès qu'on n'a pas d'affection pour les pauvres et qu'on ne les secoure pas dans l'indigence. L'infraction du précepte de l'aumône renferme, dit saint Jean, l'infraction du précepte de l'amour de Dieu. Celui, dit cet apôtre, qui jouit des biens de ce monde, et qui, voyant

son prochain dans la nécessité, lui ferme ses entrailles, comment l'amour peut-il subsister en lui? *Qui habuerit substantiam hujus mundi, et viderit fratrem suum necessitatem habere, et clauserit viscera sua ab eo quomodo charitas Dei manet in eo.* (I Jean., III.)

Ce zèle qu'ont eu les apôtres pour intimier le précepte de l'aumône s'est transmis dans l'Eglise d'un siècle à l'autre; de là tant d'homélies des Pères de l'Eglise et des saints docteurs sur ce grand précepte.

Ce n'est pas assez, dit saint Grégoire le Grand, de ne pas ravir le bien d'autrui, il faut encore, dans l'état d'opulence, donner du sien propre: lorsque nous soulageons, dit encore ce même Père, ceux qui sont dans la nécessité, nous ne leur donnons pas ce qui est à nous, mais nous leur donnons ce qui est à eux; ce n'est pas tant une œuvre de miséricorde que nous faisons qu'une dette que nous payons. Le blé, amassé dans vos greniers, dit saint Basile, appartient aux pauvres qui ont faim: *Est panis famelici quem tu tenes*. Les habits multipliés que vous avez dans vos armoires doivent revêtir celui qui n'a pas de vêtements: *Est nudi tunica quam in conclavi conservas*. L'argent qui se rouille dans vos coffres doit passer dans les mains de l'indigent: *Est indigentis argentum quod possides*. Si vous n'ouvrez vos cœurs envers le pauvre, craignez et tremblez; vous vous réservez un trésor de colère pour le jour où un Dieu jugera chacun selon ses œuvres; les larmes du pauvre implorent vos largesses, ayez un saint zèle pour le soulager des biens que la Providence vous a donnés dans l'ordre de la naissance; mais le précepte de l'aumône a plus d'étendue pour vous, ministres de l'Eglise, que pour les riches du siècle; comme ecclésiastiques, vous êtes obligés de faire l'aumône des biens dont l'Eglise vous a rendus les dépositaires; second devoir à pratiquer.

2° Si les riches du siècle ferment leurs entrailles à la voix du pauvre, les pauvres doivent toujours trouver dans les ministres de l'Eglise des protecteurs visibles. Les revenus dont vous jouissez comme ecclésiastiques ne vous appartiennent pas à titre d'héritage, ils ne vous viennent pas de vos parents, de vos amis: ces revenus viennent de la religion et de la piété des fidèles: si vous êtes utiles à l'Eglise, vous pouvez sur ces revenus pourvoir à votre subsistance; mais, dit saint Bernard, vous ravisiez aux pauvres tout ce que vous ne leur donnez pas après avoir pris votre unique nécessaire: *Quidquid præter necessarium victum ac simplicem vestitum de altari retines, tuum non est*. L'omission de l'aumône dans un bénéficiaire, continue ce Père, est une rapine et un sacrilège, *rapina est, sacrilegium est*. L'Eglise, dit saint Ambroise, n'a pas de l'or pour le garder, mais pour l'employer au soulagement des pauvres. Ceux, dit saint Augustin, qui s'attribuent la propriété des biens de l'Eglise commettent une usurpation crimi-

nelle. Si vous jouissez, dit saint Jérôme, des revenus du sanctuaire, ces revenus que vous touchez ne sont pas à vous : *Non sunt tua quæ possides*. Vous n'en n'êtes que les économes pour les membres de Jésus-Christ souffrants, *dispensatio tibi credita est*.

Il y a, dit saint Thomas, cette différence entre les biens de patrimoine et les biens d'Eglise, qu'un bénéficiaire a un véritable domaine sur les biens de son patrimoine ; mais il n'est que le procureur et le dispensateur des biens de son Eglise : en vain, pour se dispenser de faire l'aumône, objecterait-on que des docteurs ont prétendu qu'on était réellement propriétaire des biens d'Eglise ; cette opinion, difficile à concilier avec les sentiments des conciles et des saints docteurs, ne serait pas encore un prétexte d'éluder le précepte de l'aumône, puisque dans ce sentiment même, si on n'était pas obligé par justice, on serait du moins obligé par esprit de charité de distribuer les revenus aux pauvres ; or qu'importe, dit un pieux et savant cardinal, que ce soit par défaut d'une vertu plutôt que d'une autre, qu'on ait le malheur de se perdre pour l'éternité.

Le défaut d'aumônes dans un bénéficiaire suffit pour consommer sa réprobation : terrible vérité qui condamne tant de bénéficiaires, qu'une sordide avarice porte à thésauriser, ou que la prodigalité rend dissipateurs des biens du sanctuaire. Un bénéfice considérable ne doit pas, selon les principes de la conscience, rendre plus riche qu'un bénéfice médiocre ; tout ce qui reste, après l'entretien nécessaire, est le patrimoine des pauvres : c'est là une de ces vérités reconnues par les conciles, soutenues par les docteurs, conformes à l'intention des fondateurs, appuyées sur l'esprit d'équité et de justice. Heureux donc dans le sanctuaire, non celui qui, ayant d'amples revenus, éblouit par son faste, mais heureux celui qui fait d'abondantes aumônes.

Un ecclésiastique qui n'a qu'un bénéfice si médiocre, qu'il suffit à peine pour pourvoir à ses besoins journaliers, et qui cependant a encore assez de charité pour donner quelques soulagements aux pauvres, aura la même récompense que la veuve de l'Evangile, dont Jésus-Christ exalta l'aumône, quoiqu'elle n'eût donné que deux petites pièces de monnaie : *Duo minuta* (Marc., XII) ; mais elle avait donné de son nécessaire.

Mais un riche bénéficiaire qui jouit du revenu de plusieurs terres par le titre de son bénéfice aura le sort du mauvais riche, non-seulement s'il ne donne rien aux pauvres, mais même s'il ne fait que de légères aumônes. On demandera beaucoup à celui à qui on a beaucoup donné, et le souverain Juge, qui fera rendre compte d'une parole oiseuse, fera rendre compte d'un seul talent qu'on aura négligé de faire passer dans la main du pauvre. Avez-vous beaucoup reçu de l'Eglise ? Donnez beaucoup ;

proportionnez vos aumônes, et aux revenus de votre patrimoine et aux revenus du sanctuaire ; troisième devoir qu'impose le précepte de l'aumône.

3^e Les aumônes doivent être proportionnées aux revenus dont on jouit, il faut être charitable autant qu'on le peut, celui qui a beaucoup doit donner beaucoup : telle était la maxime de Tobie à son fils : *Si multum tibi fuerit, abundanter tribue*. (Tob., IV.) On n'accomplit pas le précepte de l'aumône dans toute son étendue si on n'assiste pas, dit saint Chrysostome, les indigents à proportion de son revenu. Zachée donnait aux pauvres la moitié de son bien : *Ecce dimidium bonorum meorum do pauperibus*. (Luc., IX.) Le pharisien même en donnait la dixième partie, mais combien de riches, ou avarés, ou prodiges ne donnent que quelques légères aumônes aux pauvres !

On ne voit pas dans l'état ecclésiastique que ceux qui ont le plus accumulé de bénéfices soient ceux qui répandent le plus d'aumônes ; l'esprit de cupidité ne dit jamais c'est assez, lorsqu'il s'agit de s'enrichir ; mais lorsqu'il s'agit de soulager ceux qui sont dans l'indigence on tâche de se justifier dans les bornes étroites qu'on met à ses largesses : les pauvres sont toujours les plus mal partagés dans la distribution qu'on fait de ses biens. Les revenus augmentent-ils, le nécessaire que permet l'Eglise n'a plus de bornes, on multiplie à sa suite une foule de gens oisifs : on varie les meubles selon la diversité des saisons, on est somptueux dans ses repas comme le riche de l'Evangile, et les Lazares qui languissent n'obtiennent de ce riche bénéficiaire que quelques faibles marques d'une charité presque éteinte. Les pauvres seraient soulagés dans tous les diocèses si les aumônes étaient proportionnées aux revenus des bénéfices, mais ce n'est pas la règle qu'on suit ; on proportionne ses aumônes à ses dépenses superflues, et comme ces dépenses superflues absorbent presque tous les revenus, il ne reste presque plus à répandre dans le sein du pauvre que des aumônes plus capables d'exciter les murmures que la reconnaissance : on est ingénieux à se pallier à soi-même ses réserves sacrilèges, et que de prétexte n'allègue-t-on pas pour éluder l'étendue du précepte de l'aumône ! les uns disent qu'ils ont une famille à avancer, les autres un rang à soutenir, les troisièmes se couvrent d'un voile de piété ; il faut, disent-ils, décorer les temples : mais que d'illusions dans tous ces prétextes !

On a, dit-on, une famille à soutenir, premier prétexte : si vos parents sont réellement pauvres, vous pouvez les soulager, la nature et la religion approuvent ces secours, mais ces libéralités ne doivent pas absorber le bien des pauvres, vous ne devez pas employer les revenus du sanctuaire à faire contracter à une sœur, à une nièce une alliance qui serait au-dessus de leur naissance, ou à procurer à des frères ou à des neveux des emplois qui flattent une ambi-

tion démesurée : la religion ne permet pas que les revenus du sanctuaire soient ainsi prodigués. Saint Charles Borromée était si circonspect sur l'usage des revenus de l'Eglise, qu'il exigea même de sa famille qu'on lui rendit quelque somme qu'on avait touchée sur ses revenus, parce que, disait ce saint cardinal, ce bien est celui des pauvres. Le pieux et grand évêque de Brague, Dom Barthélemy des Martyrs, répondit à ceux qui lui reprochaient qu'il n'était pas assez libéral envers sa famille, que comme archevêque il était plus le père des pauvres, dont il était le pasteur, que de ses propres parents. Saint Vincent de Paul qui, dans le siècle dernier, distribua des sommes immenses, ne donna qu'une somme modique à un de ses parents qui était venu de loin pour le trouver; sa maxime était que, ses parents étant pauvres par leur naissance, il ne devait pas les élever au-dessus de leur état et les exposer à vivre dans l'oisiveté, en leur procurant l'opulence. Rappelez-vous ces exemples, afin que la tendresse naturelle pour votre famille ne vous porte pas à restreindre vos aumônes pour enrichir vos parents.

Le second prétexte pour ne pas faire d'aumônes aussi abondantes qu'on le devrait, c'est que l'on a un rang à soutenir; mais ce rang que vous devez soutenir doit être conforme aux saints canons; vous devez, selon l'esprit et les lois de l'Eglise, éviter tout luxe dans vos meubles et vos maisons; votre table doit être modeste et frugale; votre habillement doit annoncer la simplicité cléricale; en vous éloignant de ces règles, vous ne soutenez plus votre rang, vous déshonorez au contraire la sainteté de votre vocation. On dit que vous êtes un bénéficiaire rempli de vanité; on vous censure à cause de votre faste, et loin d'édifier vous scandalisez; comme pasteurs des âmes, vous n'êtes pas ministres d'un roi de la terre pour briller aux yeux des hommes et leur imposer par le luxe et le faste; comme pasteurs, vous êtes les ministres d'un Dieu crucifié, et la croix même pastorale, si vous la portez par le titre de votre bénéfice, vous avertit que vous devez retracer la vie humble de celui qui vous a appelés à son sanctuaire. Laissez là toutes les dépenses de fantaisies, toutes les modes nouvelles du siècle, tous ces ameublements trop précieux, et alors vos revenus deviendront plus abondants pour les pauvres.

On restreint encore ces aumônes sous prétexte d'une sage économie : il faut se pourvoir, dit-on, pour l'avenir; troisième prétexte : cette économie n'est que l'effet d'une avarice secrète, d'une cupidité insatiable; vous amassez vos revenus; mais quelles menaces ne vous fait pas le souverain Juge, insensés que vous êtes! on pourra, cette nuit, vous redemander votre âme : *Stulte! hac nocte animam tuam repetent a te* (Luc., XII), et le pauvre que vous aurez abandonné vous accusera au jugement de Dieu. Si vous avez quelques denrées en réserve

pour les distribuer gratuitement dans un temps de disette, votre zèle peut être louable; mais celui, dit l'Ecriture, qui cache son blé en attendant le temps où il sera plus cher, est en exécution au peuple : *Qui abscondit frumenta, maledictus.* (Prov., XI).

Que l'esprit de foi modère vos inquiétudes pour l'avenir. Le juste, dit le Sage, qui fait l'aumône ne sera jamais abandonné. Un ecclésiastique charitable trouvera des secours assurés dans ceux qui auront été témoins de l'abondance de ses aumônes. Combien de bons prêtres qui, confiants en la Providence, ont, après avoir donné tout ce qu'ils avaient, emprunté eux-mêmes pour soulager les besoins des pauvres. La Providence les a-t-elle abandonnés, ces hommes de miséricorde? Non, elle a toujours subvenu à leurs besoins; au contraire, combien de pasteurs avarés qui, se confiant dans leurs sordides épargnes, se sont vus frustrés tout à coup de tout ce qu'ils avaient amassé aux dépens des pauvres? Dieu a permis qu'un parent avide enlevât leur trésor, que la stérilité se répandît sur leurs possessions, qu'une mort peut-être subite les enlevât sans avoir joui de ce qu'ils avaient amassé; malgré toutes leurs prétentions, un accident imprévu les a dépouillés de tout. La Providence, au contraire, n'abandonne point ceux qui se confient en elle; et d'ailleurs, quelle serait la gloire d'un ministre de Jésus-Christ qui, en se dépouillant de tout pour soulager ses membres souffrants, imiterait le Fils de Dieu qui est mort dépouillé même de ses vêtements!

Le quatrième prétexte pour restreindre ses aumônes est un prétexte de piété; on fait d'autres bonnes œuvres, on a un grand zèle pour décorer les temples.

Le Prophète-Roi était pénétré de ce zèle pour la maison du Seigneur, lorsqu'il disait : J'ai aimé, ô mon Dieu! la beauté de votre temple : *Dilexi, Domine, decorem domus tue.* (Psal. XXV.) Ce zèle est non-seulement louable, mais nécessaire et indispensable; combien de bénéficiaires prodigues ou avarés, qui laissent des églises sans ornements, qui paraissent méconnaître Jésus-Christ jusque sur ses autels, qui indifférents pour la gloire du temple du Seigneur, laissent les tabernacles sans aucune décoration et refusent même les moindres dépenses pour empêcher que les pierres du sanctuaire ne tombent et ne soient dispersées; une pareille négligence est un abus condamnable, mais le zèle pour la propreté des temples ne doit point priver les malheureux des secours dont ils ont besoin. Ce zèle doit être dirigé par une piété solide, éclairée, et éloignée de cet esprit de faste qui se joint quelquefois aux bonnes œuvres. Celui qui a dit, *ceci est mon corps*, vous dira au dernier jour, *j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger.* Personne ne sera condamné au dernier jour pour n'avoir pas enrichi un temple de superbes et magnifiques colonnes, pour n'avoir pas multiplié des lampes artistement et précieusement travaillées, pour n'avoir pas

chargé d'or les vêtements des ministres du sanctuaire, qui d'ailleurs doivent être toujours et propres et décents; mais on sera condamné pour n'avoir pas fait l'aumône, et même pour ne l'avoir pas faite assez abondamment.

Les aumônes doivent être proportionnées aux revenus, elles doivent être proportionnées à la misère des temps; plus les temps sont stériles, plus il faut soulager les pauvres; ce surplus d'aumônes doit même être pris sur ses dépenses ordinaires. Vous devez, dans des temps de disette, vous retrancher tout ce que vous pourrez sur vos meubles, votre table, votre vêtement. Pendant que les hommes souffrent la faim il ne faut pas prodiguer son bien à un luxe que l'état ecclésiastique interdit en tout temps, mais que l'esprit d'humanité réprouve, surtout dans des jours de disette.

Que d'exemples ne vous offre pas l'histoire ecclésiastique pour exciter votre charité envers les pauvres? Un saint Paulin ne se borna pas à faire l'aumône des biens de l'Eglise, il vendit jusqu'à son patrimoine pour soulager les pauvres. Un saint Jean l'Aumônier, patriarche de Constantinople, vendit jusqu'à trois fois un meuble précieux qu'on lui avait donné et que le donateur rachetait toujours pour le lui renvoyer. Un saint Thomas de Villeneuve aimait mieux porter toujours les mêmes vêtements que de savoir que les pauvres en manquaient. Saint Charles vendit une partie de ses meubles et convertit même en aumônes son argenterie dans un temps de calamité. Si vous avez l'esprit des saints, vous serez comme eux rempli de l'esprit de charité envers les pauvres, et vous les soulagerez autant que vous le pourrez.

Vous venez de considérer quelle est l'étendue du précepte de l'aumône dans la première proposition qui vient de faire le sujet de la première partie de cette conférence. Quelles règles devez-vous observer dans la distribution de vos aumônes? seconde réflexion et sujet de la seconde partie de cette conférence.

SECONDE RÉFLEXION.

Les règles que vous devez suivre dans la distribution de vos aumônes sont celles que prescrit l'esprit de prudence, de charité et de religion : 1° L'esprit de prudence fait un sage discernement des pauvres; 2° l'esprit de charité proportionne la nature des secours aux différents besoins des pauvres; 3° l'esprit de religion doit joindre à la distribution des aumônes la pratique des autres vertus qui peuvent la rendre méritoire. Je reprends l'exposition de ces réflexions.

1° La prudence doit vous diriger dans le choix des pauvres; il ne faut pas, dans la distribution de vos aumônes, foment l'oisiveté de ces hommes robustes qui sont inutiles à la patrie et qui, errants et vagabonds, regardent la mendicité comme une profession; les aumônes qu'on leur ferait ne serviraient qu'à entretenir leur intempé-

rance et leur dissolution : cependant, comme à la prudence du sergent il faut joindre la simplicité de la colombe, il ne faut pas traiter avec dureté ces pauvres qui parcourent les villes et les provinces, on peut leur donner quelques modiques secours, parce qu'il y en a qui peuvent être dans un vrai besoin; d'ailleurs, une aumône n'est jamais sans récompense et attire toujours une nouvelle bénédiction.

Les pauvres qui ont un droit spécial à vos aumônes, sont d'abord les pauvres des endroits où sont situés vos bénéfices ou vos terres. Saint Paul déclare que *celui qui n'a pas soin de ses domestiques est pire qu'un infidèle*. (1 Tim., V.) Or quels sont ces domestiques? Ne sont-ce pas ces vassaux dont vous êtes le seigneur, ou par le titre de votre bénéfice, ou par le droit de votre naissance. Ne sont-ce pas ces pauvres dont vous êtes le pasteur? Combien de bénéficiers, surtout de ceux qui ont de ces bénéfices en commande, qui se font illusion sur ce point? Ils ne sont pas assez aveugles sur leurs devoirs pour ne pas faire d'aumônes; mais, éloignés de leurs bénéfices, résidant dans de grandes villes, ils y font quelques aumônes, pendant que les pauvres des terres dont ils tirent leurs revenus n'ont aucun secours, abus condamné par l'Eglise. *Que chacun sache*, dit un concile, *qu'il est obligé de veiller spécialement sur les pauvres de son territoire*. Conformez-vous aux saints canons dans la distribution de vos aumônes; l'auteur de la vie du bienheureux Lanfranc, archevêque de Cantorbéry, remarque qu'il faisait spécialement des aumônes dans les terres dépendantes de son Eglise, et Pie V ordonna à ceux qui auraient des abbayes, surtout situées dans les campagnes, de faire des aumônes aux pauvres dépendants de ces abbayes. On manque donc au précepte de la charité lorsqu'on néglige dans la distribution de ses aumônes les pauvres, soit du territoire de son bénéfice, soit du territoire de son patrimoine.

Ceux qui n'osent faire connaître leur état de pauvreté et qui ont une nombreuse famille à soutenir ont un droit spécial à vos aumônes; il y a de ces pauvres dans tous les états, dans la noblesse, dans le commerce, parmi les artisans et parmi ceux qui sont employés à la culture des terres. Combien dans la noblesse qui ont un nom distingué et qui ne peuvent procurer aucune éducation, aucun état à leurs enfants? Dans le commerce, combien dont le négoce ne prospère pas et qui sont prêts à se livrer au désespoir par l'état d'indigence où ils se trouvent? Parmi les artisans, combien qui, travaillant jour et nuit, font un gain trop modique pour donner chaque jour le pain nécessaire à une nombreuse postérité et qui versent des larmes amères en secret? Dans les campagnes, combien après avoir cultivé la terre depuis l'aurore jusqu'au coucher du soleil trouvent à peine, en rentrant chez eux, les aliments nécessaires pour les soutenir? Tous ces pauvres n'osent réclamer

vos secours; celui qui est noble serait trop humilié, celui qui est dans le commerce craindrait de se décréditer, l'artisan ne veut pas passer pour un mendiant, le paysan est trop timide ou n'a pas assez de facilité pour vous faire parvenir l'état où il se trouve; c'est donc à vous à vous informer secrètement de l'état d'indigence de ces pauvres qui n'osent s'exprimer publiquement. Votre charité doit leur faire parvenir les secours dont ils ont besoin sans qu'ils paraissent les réclamer : vous aiderez par ces secours chacun à soutenir son état, vous essuiez bien des larmes, vous empêcherez peut-être des blasphèmes, vous rendrez à chacun son indigence supportable.

Ayez aussi un soin spécial de ceux qui languissent dans l'infirmité : quel état que celui de la pauvreté lorsqu'il est joint à la maladie ! Les autres pauvres peuvent réclamer votre secours, mais ceux-ci ne peuvent vous faire entendre leurs voix ; adoucissez par vos aumônes les langueurs d'une vie qui est sur son déclin. Le flambeau est prêt à s'éteindre, qu'il ne s'éteigne pas par votre négligence et votre insensibilité ; secourez les pauvres dans leurs infirmités et les vieillards dans leur caducité.

Parmi les pauvres que vous devez spécialement secourir, ceux qui dès leur tendre enfance ou dès la jeunesse ont perdu les parents qui leur avaient donné le jour soient l'objet et de vos charités et de vos sollicitudes. Secourir les orphelins, tel a toujours été le grand objet de l'aumône chrétienne ; procurez si vous le pouvez par vos libéralités une éducation, un établissement, une alliance même à ces jeunes personnes que leur jeunesse et la fragilité de leur sexe exposent à de grands dangers ; il ne s'agit pas seulement de leur conserver la vie temporelle, mais il faut surtout leur conserver leur innocence.

En suivant cet esprit de prudence et de discernement dans le choix des pauvres, vos aumônes seront distribuées avec sagesse, autrement, selon la remarque d'un célèbre orateur du dernier siècle : *Vos aumônes seraient mal placées ; l'un recevrait parce que le hasard vous l'a présenté, l'autre ne recevrait rien parce que vous n'avez pas pris soin de connaître son indigence, celui que vous aurez soulagé aurait peut-être pu se passer de votre aumône, et l'autre, réduit à l'extrémité, se trouvera sans aucun secours* (92). Vous préviendrez ces inconvénients par un choix éclairé des pauvres auxquels vous distribuerez vos aumônes.

Dans ce choix des pauvres il est permis d'avoir un soin particulier de ses parents, de ses proches, s'ils sont dans le besoin, la nature et la religion approuvent ces secours lorsque ceux auxquels on est uni par les liens du sang sont réellement pauvres ; mais rappelez-vous le principe exposé dans la première partie de cette conférence, pre-

nez garde d'être prodigue envers vos parents et de les élever au-dessus de leur état.

Les pauvres qui ont encore un droit spécial à vos aumônes sont ceux qui peuvent par leur ministère être utiles à l'Eglise ou qui ont choisi la pauvreté évangélique. Jésus-Christ appela des pauvres pour être ses apôtres, il appelle encore au sanctuaire des jeunes lévites qui, pauvres par leur naissance, ne peuvent qu'à peine se soutenir dans ces maisons destinées à inspirer l'esprit sacerdotal ; il faut les aider, les secourir dans ces maisons de retraite, voilà surtout l'obligation spéciale de ceux que la Providence a élevés sur les trônes de l'Eglise. Parmi ceux qui ont embrassé la pauvreté pour imiter le Fils de Dieu, combien qui pratiquent la pauvreté la plus rigoureuse, non-seulement en particulier, mais en commun, et dont les monastères n'ont aucune possession ou n'ont que de modiques revenus ! la religion doit faire respecter ces pauvres et ils doivent avoir part aux largesses des riches bénéficiers. Combien de fois les disciples de saint François d'Assise ne furent-ils pas secourus par saint Louis ? Imiter le zèle de ce saint roi.

Le choix des pauvres ne restreint pas les bornes de la charité, elle s'étend à tous les climats et à tous les états. Si vos revenus sont considérables, faites passer quelque partie de vos richesses même au delà des mers, soit pour y procurer à des missionnaires zélés leur subsistance, soit pour y faire tomber à des captifs les chaînes qu'ils portent par zèle pour la foi. Que d'objets d'aumônes ! Malheur aux riches du sanctuaire comme aux riches du monde qui dissipent leurs biens par prodigalité ou qui thésaurisent par avarice au lieu de subvenir aux besoins du pauvre !

2^e La seconde règle que vous devez suivre dans la distribution de vos aumônes est celle même que prescrit l'esprit de charité : or que prescrit la charité ? de proportionner la nature des aumônes aux différents besoins du prochain. La véritable aumône ne consiste pas toujours à donner de l'or ou de l'argent : combien de pauvres qui thésauriseraient plutôt que de se servir de l'aumône qu'on leur aurait fait passer ! Combien d'autres qui, avec cet argent, ne pourraient pas même trouver les secours dont ils ont besoin, comme des aliments, du blé dans des temps de disette ! Que votre charité soit ingénieuse pour découvrir les besoins de chacun et y subvenir par les moyens les plus convenables. Voici, par exemple, un père de famille qui, ne pouvant payer les impôts dus au prince, est entraîné dans une étroite prison pendant laquelle sa famille languira dans la misère, aidez-le à payer le tribut qu'il doit ; en le secourant vous secourez son épouse éplorée et vous faites renaître la joie dans toute une famille. Voici des enfants que la pauvreté

(92) Cette réflexion est du P. Bourdaloue.

réduit à prendre le repos de la nuit tous ensemble au danger de perdre leur innocence, donnez des aumônes pour multiplier les lits; voilà une aumône qui préservera peut-être le frère et la sœur, ceux qui sont du même sang, de péchés énormes. Voici un malade qui est abandonné; l'argent qu'on lui enverrait serait stérile entre ses mains, envoyez chercher à vos dépens ceux qui par l'habileté de leur art peuvent le secourir, payez les remèdes nécessaires pour procurer à cet infirme quelque soulagement, partagez avec lui les mets de votre table. Voici une jeune personne qui s'établira avec une modique somme, facilitez-lui les moyens de contracter une alliance qui, en lui donnant un état, assurerait son innocence. Que d'autres moyens de faire utilement l'aumône ! ils sont infinis.

Autant les besoins des pauvres sont-ils différents, autant les moyens de les soulager peuvent-ils être diversifiés, la charité prend différentes formes. Combien de traits différents ne pourrait-on pas extraire de la vie des saints ? Consultez souvent pour votre instruction, ministres de l'Eglise, les exemples d'un saint qui fut dans le dernier siècle le modèle du clergé et à qui la capitale de ce royaume aurait pu, pour les biens immenses qu'il a procurés aux pauvres, ériger des statues, en même temps que la religion a consacré de nouveaux autels sous son nom. Quelle multiplicité d'aumônes ne remarque-t-on pas dans la vie de ce père de tous les malheureux, saint Vincent de Paul ? mais en même temps, quelle industrieuse charité dans l'application de ses aumônes ! Dans des temps de disette, comme un autre Joseph, il distribue les blés, il les multiplie, il ouvre des asiles à des enfants qui sont prêts à périr en voyant le jour, il institue une société de vierges pour tendre des mains secourables à tous ceux que l'infirmité accable. Que ces traits de charité sont dignes d'éloges selon la religion et selon le monde ! Suivez ce même esprit de charité.

Dans des temps de stérilité donnez à ce laboureur des grains pour ensemer les terres, conservez la vie à cet orphelin afin qu'il ne périsse pas dès le berceau, aidez celui qui est dans l'adolescence à embrasser quelque profession qui, en le préservant des dangers de l'oisiveté, lui assure son pain de chaque jour, procurez aux infirmes d'une paroisse les mêmes secours qu'ils pourraient trouver dans des hôpitaux. Imitiez saint Justinien, patriarche de Venise : il engageait des veuves d'une vertu exemplaire à s'informer des différents besoins des pauvres et il distribuait ensuite avec discernement les secours qu'exigeait l'état de chacun; en suivant cette règle et en proportionnant les secours aux besoins, vos aumônes seront toujours utiles, mais, pour qu'elles soient méritoires, la religion exige certaines conditions, troisième réflexion.

3^e La religion exige d'abord que vos au-

mônes soient fondées sur l'esprit d'équité : si l'usure, la fraude, la violence, des procès injustes, ont multiplié les héritages dont on jouit, alors ce ne sont pas simplement des aumônes qu'il faut faire, ce sont des restitutions; rendez à César ce qui appartient à César : le précepte de la justice doit être accompli avant de s'adonner aux œuvres de charité. Dieu, dit Isaïe, ne peut souffrir qu'on lui offre en holocauste les biens acquis par la rapine : *Odio habens rapinam in holocausto.* (Isa., LXVI.)

Il faut faire l'aumône des biens dont on est légitimement possesseur. Si un bénéfice est acquis par les voies contraires aux saints canons, les revenus de ces biens doivent passer dans les mains d'autres ministres plus fidèles, et il faut rendre à l'Eglise le bénéfice qu'on aurait obtenu par un moyen frauduleux. Des aumônes ne rendraient pas un tel titre légitime; de même, par rapport aux biens de patrimoine, il faut restituer un bien injustement acquis. Si par hasard on ne pouvait reconnaître le légitime possesseur d'un bien usurpé, alors ce bien appartiendrait à titre de justice aux pauvres; ce n'est pas précisément une aumône qu'on fait, c'est une dette rigoureuse qu'on acquitte. Pour que Jésus-Christ couronne vos aumônes, qu'elles soient faites d'un bien dont vous jouissez légitimement, première condition pour qu'elles puissent être méritoires.

La religion exige que vous joigniez à l'esprit d'équité dans la distribution de vos aumônes, une grande pureté d'intention ? Qu'est-ce que faire l'aumône avec une grande pureté d'intention ? C'est la faire en vue de Jésus-Christ, qui veut qu'on le considère dans la personne du pauvre. Ce que vous aurez fait, dit le Sauveur, au plus petit d'entre vos frères, je le regarderai comme fait à moi-même. Dès que votre intention sera pure dans la distribution de vos aumônes, vous ne vous affectionnerez pas par un sentiment trop naturel pour certains pauvres, pendant que vous en négligerez d'autres qui sont peut-être plus dans le besoin : dès que l'esprit de foi dirigera vos aumônes, si votre ennemi est dans l'indigence, vous serez aussi prêt à le soulager que si c'était votre ami. Celui qui a besoin de vos largesses, eût-il terni votre réputation, vous eût-il fait tort dans vos biens, vous ne devez pas l'abandonner, vous devez avoir pour lui des entrailles de charité; c'est alors qu'il faut pratiquer ce précepte : Si votre ennemi a faim, nourrissez-le; s'il a soif, donnez-lui à boire : *Si esurierit inimicus tuus, ciba illum; si sitierit, da potum illi.* (Rom., XII.)

Dès que vous aurez Jésus-Christ en vue dans vos aumônes, vous réprimerez en vous toute sensibilité, toute prévention, vous ne suivrez que les impressions de la religion; vous donnerez un manteau à celui qui voulait prendre le vôtre, c'est-à-dire, vous ferez l'aumône de ces mêmes biens qu'on voulait peut-être vous ravir par un procès injuste, et vous serez le protecteur, le soutien de votre adversaire, si Dieu le frappe, et permet

que de l'état d'opulence il tombe dans l'indigence. Si l'esprit de vengeance vous portait à refuser des aumônes à vos ennemis, pendant que vous les prodigueriez à ceux qui prennent vos intérêts, votre aumône ne serait plus une aumône chrétienne, elle ne serait plus marquée au sceau de la foi qui ne fait acception de personne, ou plutôt qui fait acception de ses ennemis pour les soulager et les consoler. Cette maxime a lieu non-seulement lorsqu'on a du ressentiment contre le prochain, mais lorsqu'on a de l'antipathie contre lui : on a un parent pauvre qu'on affectionne, on lui distribue des aumônes abondamment, pendant qu'on ne daigne pas donner une obole à un autre de ses proches, parce qu'on a quelque éloignement de lui ; dès lors ce n'est plus que l'humeur qui est le principe d'une pareille aumône ; or, pour que l'aumône soit faite dans l'esprit du christianisme, il faut qu'elle soit une imitation de la miséricorde du Père céleste. Ne fait-il pas lever son soleil sur ceux qui l'honorent et sur ceux qui l'offensent ? Que vos largesses s'étendent donc, et sur ceux qui vous plaisent et sur ceux mêmes qui pourraient vous déplaire.

La religion nous prescrit encore de joindre à l'aumône, l'esprit de douceur et d'humilité : en soulageant le pauvre, il ne faut pas paraître le mépriser ; il ne faut pas lui rendre ses aumônes onéreuses par des paroles dures et piquantes, il ne faut pas dédaigner d'approcher de celui qui est l'objet de vos bienfaits ; il faut respecter même celui à qui on fait l'aumône, puisqu'il est l'image d'un Dieu revêtu de notre nature ; il faut bannir de son esprit toute complaisance secrète dans ses aumônes ; que votre main gauche, dit Jésus-Christ, ne sache pas ce que donne votre droite. La main gauche, dit saint Augustin, marque le plaisir qu'on trouve dans les louanges des hommes ; et par la recherche de ces louanges, on perd le mérite de ses aumônes, et on a déjà reçu sa récompense en ce monde.

La religion persuade encore de donner à celui à qui on fait des aumônes, des avis salutaires qui puissent rejallir jusqu'à la vie éternelle. Dès que vos bienfaits préviendront les cœurs en votre faveur, on sera disposé à vous écouter : profitez de ces circonstances où on est pénétré de reconnaissance pour vos libéralités, afin d'attirer les cœurs à Dieu. Recommandez, par exemple, à ce jeune homme privé de ceux qui lui ont donné le jour, et à qui vous faites apprendre une profession qui le met en état de pourvoir dans la suite à sa subsistance ; recommandez-lui de craindre le Seigneur, de fuir les sociétés dangereuses, de sanctifier les fêtes, de s'approcher des sacrements. Recommandez à ce père, à cette mère chargés d'une nombreuse famille, de donner des exemples de piété et de probité à ceux à qui ils ont donné le jour ; exhortez-les à apprendre à

leurs enfants à adorer le Seigneur, à respecter son nom et à regarder toujours Dieu comme présent à leurs actions.

En donnant des secours à cet époux, à cette épouse, qui versent des larmes sur leur indigence, recommandez-leur l'union, la paix, la concorde, le support mutuel ; rappelez-leur les maximes de Jésus-Christ, pleines de consolations pour ceux qui souffrent avec résignation en cette vie ; portez-les à aimer la croix pour être de vrais disciples du Fils de Dieu. En donnant quelques aumônes à cette jeune personne, qui, par son âge, son sexe, a tout à craindre pour son innocence, répétez-lui que la grâce de Dieu est le premier de tous les biens ; qu'il vaudrait mieux mille fois perdre la vie, que de perdre le don de Dieu, et que pour être fidèle au Seigneur, il faut surtout recourir à la prière.

En donnant des secours à ce vieillard, préparez-le à paraître avec confiance devant Dieu, à faire un bon usage des dernières années de sa vie, à racheter les jours perdus en profitant des jours que Dieu, dans sa miséricorde, veut bien encore lui accorder pour offrir un cœur contrit et humilié ; enfin, si vous soulagez des malades par vos aumônes, aidez-les à produire des actes de résignation, de foi, d'espérance, d'amour ; engagez-les à faire une bonne confession, et à faire le sacrifice d'une vie dont on a abusé autant de fois qu'on a eu le malheur de perdre la grâce. Si vos aumônes sont toujours animées de l'esprit de zèle, quels biens ne produirez-vous pas ? En soulageant le corps, vous sauvez l'âme.

Je reprends en peu de mots l'ordre de cette conférence : l'esprit de charité envers les pauvres doit être le caractère d'un fidèle ministre de Jésus-Christ ; faites donc l'aumône, 1° de vos biens de patrimoine ; 2° des biens de l'Eglise ; 3° proportionnez vos aumônes à l'étendue de vos revenus et à la misère des temps.

Dans la distribution de vos aumônes, consultez, 1° l'esprit de prudence pour vous diriger dans le choix des pauvres ; 2° pénétrez-vous de l'esprit de charité pour donner à ceux que vous soulagez des secours conformes à la nature de leurs besoins ; 3° soyez animé de l'esprit de religion pour que vos aumônes puissent vous être méritoires et utiles à l'âme de ceux dont vous soulagez les besoins du corps. Ces devoirs, par rapport à l'étendue du précepte de l'aumône (93), et ces règles, par rapport à la distribution des aumônes, regardent tous les bénéficiers, soit que les bénéfices soient à charge d'âmes, soit qu'ils soient de ceux qu'on appelle bénéfices simples.

Aimez les pauvres ; en les soulageant, vous trouverez dans vos aumônes un moyen pour vous purifier de vos fautes ; *Eleemosyna ab omni peccato liberat.* (Tob., IV.) Celui qui aura exercé la miséricorde l'obtiendra ; In

(93) M. Thiers a donné, en 1676, à l'usage des bénéficiers, un excellent ouvrage intitulé : *L'Art est des pauvres.*

die mala liberabit eum Dominus. (Psal. XL.) Celui qui aura soulagé les membres de Jésus-Christ, aura Jésus-Christ pour rémunérateur, et l'homme porté aux œuvres de charité sera couronné par le Dieu de charité dans l'éternité bienheureuse.

CONFÉRENCE XIII.

EXHORTATION SUR LES RETRAITES ANNUELLES.

Secedebat in desertum, et orabat. (Luc., V.)

Jésus-Christ allait dans le désert, et priait.

Tel est, ministres de l'Eglise, l'exemple que vous devez suivre : donnez de temps à autre quelques jours à la retraite, après avoir rempli les fonctions de votre ministère. La vocation à une solitude profonde et à une séparation totale du monde, est une vocation particulière; telle a été la vocation de tant de solitaires qui ont sanctifié les déserts : des Paul, des Antoine, des Arsène; telle a été la vocation de tant de saints instituteurs d'ordres religieux : d'un saint Benoît, d'un saint Romuald, d'un saint Bruno, d'un saint Bernard; c'est dans cette solitude où les disciples de ces saints législateurs doivent passer leurs jours; mais l'Eglise a besoin de ministres qui instruisent, qui administrent les sacrements, et qui, en imitant la vie publique de Jésus-Christ, paraissent dans le monde pour travailler à la sanctification des personnes engagées dans le siècle; cependant il faut quelquefois interrompre des fonctions du zèle, pour venir dans la retraite se purifier des taches qu'on a contractées dans le commerce du monde.

On s'aperçoit, en ranimant la ferveur des autres, que les ardeurs de sa propre piété se ralentissent : l'homme apostolique, comme le simple fidèle, éprouve quelquefois des dégoûts, des inconstances dans les voies de la piété; plus on est occupé au dehors par les exercices du ministère, plus on a besoin de venir de temps à autre dans la solitude pour y entendre la voix du Seigneur : Jésus-Christ, le saint des saints, se retirait dans le désert pour prier : *Secedebat in desertum, et orabat. (Luc., V.)* Si les retraites annuelles ne sont pas absolument nécessaires, elles sont du moins très-utiles pour tous les ministres de l'Eglise qui veulent conserver l'esprit sacerdotal.

Quels sont les avantages des retraites annuelles?

Quels sont les moyens de profiter des retraites annuelles? Deux réflexions qui feront le partage de cette conférence.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Les retraites sont utiles, 1^o pour s'exciter à la pénitence, si on vit dans l'état du péché; 2^o pour se renouveler dans l'esprit de ferveur, si on est tombé dans la tiédeur; 3^o pour s'animer à la persévérance dans les devoirs de son état, si on est déjà fidèle aux

devoirs de sa vocation. Je reprends l'exposition de chacune de ces vérités.

1^o Est-on dans l'état du péché? Une retraite annuelle excite à retourner à Dieu. Vous éprouvez peut-être depuis long-temps des peines de conscience, vous gémissiez en secret de telles et telles habitudes; cependant ces remords secrets n'opèrent pas une conversion parfaite; venez dans la solitude, faites une retraite; les grandes vérités que vous méditez vous frapperont tellement, qu'enfin vous vous écrierez comme saint Augustin : *Je vous ai trop tard aimé, ô mon Dieu!* c'est dès ce moment que je veux mener une vie nouvelle, me convertir et penser sérieusement à mon éternité. Les vives inspirations que vous recevrez vous exciteront à triompher de vos passions. Ce n'est pas dans le commerce du monde, où vous remporterez de nouvelles victoires sur vous-même, c'est en examinant dans une retraite tous les replis de votre cœur, et en implorant avec ferveur les lumières de l'Esprit-Saint, que vous deviendrez propre au royaume de Dieu.

Une retraite peut être aussi utile aux ecclésiastiques qu'aux personnes du monde; les mêmes passions, qui peuvent perdre dans le siècle, peuvent perdre dans le sanctuaire : une retraite vous rappellera à Dieu, si vous êtes habituellement coupables de quelques-unes de ces fautes qui mettent l'âme dans un état de mort aux yeux du Seigneur.

Avant votre entrée dans le sanctuaire, vous étiez peut-être sujet à des égarements opposés, et à la sainteté du christianisme, et à la vocation au sacerdoce. En entrant dans un séminaire, on n'a pas toujours changé de vie, on n'a peut-être changé que d'habits; la grâce excite des remords, on est troublé, agité sur les habitudes où l'on vit; un ver rongeur suit le funeste plaisir, et annonce déjà les justes châtiments d'un Dieu irrité. Pour recouvrer le calme, venez dans la retraite vous exciter à une vive horreur sur votre vie passée; venez dans la solitude gémir sur des désordres qui demanderaient un torrent de larmes; venez loin du tumulte du monde opposer à des idées criminelles, les idées d'un feu vengeur, d'un jugement prochain; venez vous convaincre dans la retraite de la nécessité de mortifier ce corps de péché, et de ne plus mettre votre fin dernière que dans Dieu seul.

Si les retraites sont utiles pour réprimer les passions des sens, elles sont aussi utiles pour réprimer les passions intérieures de l'âme : eût-on eu toujours, dès son entrée dans le sanctuaire, des mœurs pures, on peut encore avoir besoin de conversion; en effet, des dix vierges dont parle l'Evangile, n'y en eut-il pas cinq de réprouvées? Le pharisien ne fut-il pas condamné à cause de la présomption qu'il avait dans ses bonnes œuvres?

L'orgueil, l'ambition, la cupidité, la vengeance, l'oisiveté, sont autant de passions capables de perdre celui dont la chasteté aurait évité tous les dangers de la jeunesse; la seule pureté des mœurs ne suffit pas, les passions de l'âme auxquelles on se livre

exigent une vraie conversion : en méditant pendant plusieurs jours de retraite la loi du Seigneur, on s'exerce à la pratique de cette loi pure et sans tache, et on fait à Dieu le sacrifice de son penchant dominant.

Est-on tenté d'ambition ? On réprime cette passion lorsqu'on a soin de se retracer vivement dans une retraite la fin du chrétien et sa glorieuse destinée. On reconnaît (en opposant à la gloire fragile du monde celle que la foi propose), que les grandeurs apparentes du siècle sont une fumée qui se dissipe en un instant : *Vapor est ad modicum parens*. (Jac., IV.) On se convainc dans la solitude, que les honneurs du siècle n'ont rien de solide, puisqu'ils ont pour terme l'obscurité du tombeau ; honneurs qui d'ailleurs ne peuvent satisfaire un cœur immense par la grandeur et l'étendue de ses désirs. Ces réflexions ralentissent l'ardeur qu'on avait pour les dignités du sanctuaire ; on cesse de soupirer après les premières places de l'Eglise, on devient un ministre fidèle, et on fixe uniquement ses désirs vers cette récompense infinie dans son objet, éternelle dans sa durée, récompense qui est la seule digne d'une âme spirituelle et immortelle.

Est-on tenté d'orgueil ? Cette enflure du cœur cesse dès qu'on considère attentivement dans une retraite les exemples d'un Dieu anéanti : en réfléchissant sur les maximes de l'Evangile, on apprend à ne plus dominer avec hauteur sur le troupeau qu'on gouverne ; on fait éclater après une retraite l'esprit d'humilité dans les exercices du ministère.

Est-on animé de sentiments d'animosité et de vengeance ? Une retraite aide à calmer ces mouvements impétueux qui agitent l'âme ; on se propose dans ces jours de silence et d'oraison, d'imiter cet esprit de douceur dont fut animé Jésus-Christ ; on se pénètre de sentiments de clémence pour le prochain, dès qu'on se rappelle sérieusement ces grandes maximes de la morale chrétienne : *Priez pour ceux qui vous persécutent, aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent* (Matth., V) ; *pardonnez, et on vous pardonnera*. (Luc., VI.)

Est-on tenté de l'esprit de cupidité, de la soif insatiable des richesses ? Pense-t-on à accumuler bénéfices sur bénéfices ? L'illusion se dissipe et cesse dans une retraite, on y gémit de s'être plus occupé de biens caducs que du royaume de Dieu ; la grâce paraît le seul vrai et solide bien ; on se pénètre de ces grandes maximes, qu'il ne faut pas thésauriser sur la terre, qu'il ne faut pas mettre sa confiance dans des richesses fragiles, que la mort peut enlever à chaque instant, et que les seules vertus que Dieu doit couronner, sont les vraies richesses d'une âme immortelle.

Ces différentes passions qui troublent, qui agitent l'âme, qui excitent des remords, prennent un nouvel ascendant sur le cœur, dans le commerce du monde ; mais elles deviennent moins vives, quand on vient par

esprit de religion passer plusieurs jours dans la solitude. Combien d'ecclesiastiques qui auraient pu être des vases de miséricorde, s'ils eussent profité du temps que vous avez pour faire une bonne retraite ? Que ces jours sont précieux pour celui qui a de la foi ! Sans une retraite, on tombe souvent de l'habitude du péché, dans l'insensibilité de l'esprit et du cœur, insensibilité qui est plus commune qu'on ne pense.

On annonce l'Evangile, on administre les sacrements, on offre le saint sacrifice, on reçoit les soupirs des mourants, on offre des prières pour le repos de leur âme ; mais l'habitude de faire toutes ces fonctions saintes, jointe à quelque passion qu'on ne réprime pas, fait enfin tomber un prêtre dans une espèce de léthargie sur son salut. Une retraite, où l'on se retrace à soi-même les grandes vérités qu'on rappelle aux fidèles, excite à sortir de ce funeste état.

Vous, qui pensez à la conversion des pécheurs, pensez à la vôtre propre ; vous qui, en enseignant les autres, dit saint Paul, négligez de vous enseigner vous-même : *Qui alium doces, non doces teipsum*. (Rom., II.) Retirez-vous pendant quelque temps du commerce du monde pour réparer dans la solitude ces jours, ces semaines, ces mois, peut-être ces années passées dans la disgrâce de Dieu. Vous aviez été choisis pour être sur la terre les médiateurs des peuples, et combien de fois vous êtes-vous mal acquittés des fonctions de votre ministère ? Combien de fois avez-vous profané les sacrements en les administrant sans préparation ? Combien de fois avez-vous eu le malheur d'offrir, sans être revêtus de l'esprit de sainteté, le sacrifice de l'Agneau sans tache ? Consacrez quelques jours à la retraite, pour obtenir cette contrition intérieure, surnaturelle, dont vous avez besoin pour vous purifier de ces taches que vous avez contractées jusqu'au pied des autels. Dieu est encore prêt à vous parler au cœur, si vous voulez venir entendre sa voix dans la solitude. Frappez à la porte du souverain Pasteur, et il vous ouvrira : *Pulsate, et aperietur vobis*. (Matth., VII.) Ce cœur qui a peut-être résisté jusqu'ici aux inspirations de l'Esprit-Saint, sera changé, et par les réflexions que vous ferez, et par les nouvelles grâces que vous recevrez. Est-on dans l'état du péché ? La retraite est un moyen d'opérer sa conversion. Est-on dans l'état de tiédeur ? La retraite est un moyen de se renouveler dans l'esprit de ferveur seconde réflexion.

2° Les premiers jours du sacerdoce sont communément des jours de ferveur. On est fervent dans la prière, dans la célébration du saint sacrifice, dans l'oraison ; on est assidu à faire des lectures de piété, on fait des examens fréquents, on conserve la présence de Dieu dans les différentes actions de la journée ; enfin le feu céleste dont on est animé rejaillit sur toutes les actions, et les rend dignes d'être écrites dans le livre de vie ; mais l'homme est faible, il n'est pas constant dans ses voies ; on abhorre le

crime ; cependant on commence à languir dans les exercices de piété ; on les omet facilement, on n'apporte pas à l'office, à l'oraison, ces dispositions du cœur qui sont un effet d'un amour vif et animé pour Dieu ; on s'acquitte de l'œuvre de Dieu négligemment, et on a à craindre dans cet état de tiédeur d'avoir part à cet anathème : *Maledictus qui facit opus Dei fraudulenter.* (Jer., XLVIII.) Comment rallumer ce feu qui commence à s'éteindre ? L'Esprit-Saint vous dit de venir dans la solitude, et que vous recevrez de nouvelles inspirations : *Ducam eam in solitudinem, et loquar ad cor ejus.* (Osee, II.)

En passant plusieurs jours en retraite, on se rappelle la grandeur de l'Etre suprême, et on conçoit qu'un Etre aussi grand doit être servi avec ferveur : *Spiritu ferventes Domino servientes.* (Rom., XII.) On se rappelle les jugements de Dieu, et on déteste cette tiédeur capable d'exciter la colère du Saint des saints, *quia tepidus es, incipiam te vomere ex ore meo.* (Apoc., III.) On se rappelle la multiplicité des bienfaits de Dieu, et on se convainc que, plus on a reçu de grâces, plus on doit y répondre : *Quinque talenta tradidisti mihi, ecce alia quinque super lucratum sum.* (Matth., XXV.) On apprend dans une retraite à être plus modeste dans son extérieur, à être plus sincère dans ses paroles, à supporter avec plus de patience les humeurs de ceux avec qui l'on vit, et à exercer davantage l'esprit de miséricorde envers ceux qui sont dans l'indigence. On se précautionne dans une retraite contre l'esprit du monde, contre l'esprit de vanité et de dissipation, contre le danger de certaines sociétés ; enfin on se propose dans ces jours de solitude de soutenir la dignité du sacerdoce par une vie plus édifiante et plus exemplaire.

Combien de ministres des autels dont la piété est sincère, dont la conduite est conforme à l'esprit du sacerdoce, à qui cependant on pourrait adresser ces paroles, que l'ange adresse à l'évêque de Thiatire : je connais vos œuvres, l'ardeur de votre foi, l'étendue de votre charité, le zèle que vous avez pour remplir votre ministère, votre courage et votre patience dans les travaux ; *Novi opera tua, et fidem, et charitatem tuam, et ministerium, et patientiam tuam.* (Apoc. II) ; cependant vous avez encore quelques défauts à réformer : *Habeo adversus te pauca.* (Ibid.) C'est dans une retraite annuelle où vous vous purifierez de ces taches légères que vous avez contractées, soit dans le commerce du monde, inséparable des exercices de votre ministère, soit même dans les pratiques de piété que vous n'avez pas remplies avec assez d'ardeur.

Lorsque vous êtes sorti du séminaire, on vous proposait peut-être comme un modèle par la ferveur qui éclatait dans toute votre conduite, mais vous vous êtes ralenti ; vous avez laissé éteindre peu à peu ces sentiments de zèle pour la gloire de Dieu dont vous paraissiez animé : *Charitatem tuam primam reliquisti.* (Ibid.) L'amour-propre se

glisse dans vos actions ; vous cherchez ce qu'il y a de plus éclatant dans le ministère, vous présumez trop de vos talents ; les sollicitudes de la vie présente absorbent une trop grande partie de votre temps ; venez dans la solitude purifier votre intention, afin que vos travaux soient plus méritoires ; venez apprendre la science de la croix, et à renoncer à tout mouvement de vanité, pour ne chercher que la gloire de Dieu seul.

Que de défauts intérieurs à corriger, sur lesquels le commerce du monde vous empêche de réfléchir ! Avec quelle langueur offrez-vous les saints mystères, Avec quelle tiédeur célébrez-vous les saints offices ! Quelle délicatesse, quelle sensualité dans vos repas ! Quelle vivacité dans vos paroles ! Si ces infractions vous paraissent légères, venez en reconnaître toute la grièveté dans une retraite ; si vous êtes souvent émus de colère, vous deviendrez plus portés à la patience et à la douceur ; si vous êtes trop négligents pour le travail, vous deviendrez plus actifs ; si vous êtes trop distraits dans vos oraisons, vous deviendrez plus recueillis ; si vous êtes trop dissipés dans le commerce du monde, vous deviendrez plus unis à Dieu ; si vous êtes trop critiques dans vos discours, vous deviendrez plus circonspects dans vos paroles ; si vous flattez trop votre corps, vous deviendrez plus mortifiés et plus sévères sur vos sens : vous ne connaissez pas tous les avantages d'une retraite, si vous croyiez qu'elle n'est utile qu'à des ministres qui seraient indignes de leur vocation, et qui scandaliseraient les fidèles. La retraite n'a pas seulement pour objet de retirer du funeste état du péché, elle a encore pour objet de retirer de l'état de tiédeur, et d'animer un juste à la ferveur.

Avez-vous le bonheur de posséder le don de la grâce, ce don inestimable qui est le fondement de tout mérite ? Il faut encore orner l'intérieur de votre âme par de nouveaux degrés de justice et de sainteté ; il faut vous appliquer à connaître dans la retraite les occasions où vous devez manifester plus d'humilité, plus de charité, plus de désintéressement : vous êtes le sel de la terre ; mais ce sel s'affadit, sans quelques jours de solitude. Je n'ai jamais été parmi les hommes, dit le pieux auteur de l'*Imitation*, que je n'en sois revenu moins homme, c'est-à-dire, moins porté aux exercices de piété. Séparez-vous donc pendant quelques jours du commerce du monde, pour exciter en vous une nouvelle ardeur pour la prière, pour les lectures saintes, pour l'assiduité au travail, pour remplir avec joie et avec zèle les devoirs du ministère envers le prochain ; enfin venez méditer dans la retraite ces paroles de l'Esprit-Saint : que celui qui est juste devienne encore plus juste, qu'il se corrige de ses imperfections, et qu'il acquière de nouveaux degrés de vertu : *Qui justus est justificetur adhuc.* (Apoc., XXII.)

David disait aux Israélites : Enfants de Dieu, écoutez les maximes que je vous propose : *Venite, filii, audite me.* (Psal. XXXIII.) Ces

maximes ont pour objet de vous remplir de plus en plus de la crainte du Seigneur : *Timorem Domini docebo vos. (Ibid.)* Ne pourrait-on pas vous adresser les mêmes paroles, serveurs de Dieu, ministres du Seigneur, rendez-vous aux conseils qu'on vous donne dans cet entretien, *audite me*. En vous exhortant à faire une retraite tous les ans, on vous propose un moyen de vous remplir davantage de la crainte du Seigneur, d'assurer votre salut et votre éternité : *Timorem Domini docebo vos*.

Si les retraites sont nécessaires avant le sacerdoce, pour discerner l'esprit de sa vocation, elles sont utiles après le sacerdoce, pour répondre avec plus de ferveur à sa vocation. Dans les communautés religieuses où l'usage des retraites annuelles est en vigueur, l'observation des règles s'y soutient; de même, dans les diocèses où cette pratique des retraites annuelles est établie, le clergé est plus régulier, exemple frappant qui apprend l'utilité de ces retraites, qui sont également à conseiller, soit aux jeunes lévites, soit à ceux qui depuis longtemps ont reçu l'onction sainte: ces retraites sont même pour les ministres les plus fidèles, les plus zélés, les plus laborieux, un moyen de s'animer à la persévérance dans les devoirs de leur vocation; troisième réflexion.

3^e Votre conscience vous rend-elle témoignage que vous tâchez d'être un des fidèles dispensateurs des saints mystères? Avez-vous le bonheur d'être du nombre de ces ministres vigilants sur le troupeau qui vous est confié? Vous êtes-vous préservés des dangers du siècle et de la tiédeur? Avez-vous constamment édifié l'Eglise? Que votre zèle vous porte à vous rendre assidus aux retraites annuelles, pour obtenir de persévérer dans la voie étroite que vous avez embrassée.

Il est facile de déchoir de l'état de justice et de sainteté; il faut combattre sans cesse ses penchants pour être toujours fidèles; mille ennemis s'opposent continuellement au salut de l'homme; sa vie sur la terre est un combat continu; on ne peut jamais dire que toutes les passions soient domptées pendant que l'âme est encore unie à ce corps de péché; il faut, pour persévérer, prendre les mêmes moyens qu'ont pris les saints de l'état où on est appelé. Les saints, qui se sont sanctifiés dans l'état ecclésiastique, ont toujours regardé la solitude comme un moyen infaillible de se préserver des dangers du siècle; c'est dans la solitude qu'ils ont reçu de nouvelles forces pour triompher de toutes les tentations, et marcher constamment dans la voie étroite.

Cet attrait pour la retraite s'est toujours manifesté dans les plus saints pontifes de l'Eglise; de là ce saint zèle qu'ils avaient pour interrompre leurs préoccupations différentes, afin de se retirer de temps à autre dans des monastères que plusieurs mêmes firent bâtir. Saint Ambroise ne se retirait-il pas dans un monastère à Milan, saint Eusèbe, dans un monastère à Verceil; saint Au-

gustin, dans un monastère à Hippone; saint Martin, dans un monastère à Tours? saint Hugues, évêque de Grenoble, ne se retirait-il pas parmi les solitaires de la grande chartreuse? saint Malachie ne vint-il pas se retirer auprès de saint Bernard, dans la solitude de Clairvaux? Quels étaient dans ces saints le principe de ce zèle pour la retraite? Le désir d'assurer leur propre salut, après avoir travaillé au salut des peuples. N'était-ce pas dans la retraite du mont Alverne où ce prodige d'amour envers Dieu, saint François d'Assise, venait de temps à autre s'embraser de ce feu divin qui le consumait? Dans ces derniers siècles, ce saint restaurateur de la discipline de l'Eglise, saint Charles, ne s'était-il pas choisi une solitude, où il venait solliciter pour lui les miséricordes divines, après les avoir sollicitées pour son peuple dans le tumulte des villes? Dans cette retraite, ce saint cardinal ne s'appliquait-il pas à considérer les vives images des souffrances d'un Dieu, pour s'y animer aux voies de la pénitence jusqu'à la dernière heure? Saint François de Sales, qu'on pourrait appeler le directeur des directeurs, ne regardait-il pas les retraites annuelles comme un moyen efficace pour se préparer chaque année à la mort des justes? Saint Vincent de Paul, que le Seigneur a donné à l'Eglise gallicane comme un modèle du clergé, n'interrompait-il pas toutes ses occupations pour faire une retraite tous les ans? N'a-t-il pas fait même de ces retraites annuelles une loi pour les prêtres de sa congrégation? Tous ces exemples doivent convaincre un ministre de l'Eglise de l'utilité des retraites pour obtenir le don de la persévérance.

La retraite de Jésus-Christ pendant trente années sera toujours un motif puissant pour engager les ministres les plus laborieux, les plus saints, les plus zélés, à donner tous les ans quelques jours à la retraite. Les exemples du Dieu que nous adorons, doivent souvent nous être présents à l'esprit, pour en faire l'objet de notre imitation; et quels exemples Jésus-Christ ne nous a-t-il pas donnés de sa vie cachée, jusqu'au temps où il se manifesta aux hommes? C'est sur la montagne, et non dans le tumulte des villes que Jésus-Christ manifesta quelques rayons de sa gloire aux trois apôtres, entre lesquels étaient le chef de l'Eglise et le disciple bien-aimé. Allez aussi sur la montagne pour y recevoir de nouveaux degrés de lumière; c'est-à-dire, venez dans la retraite et vous y recevrez de nouvelles grâces, de nouvelles inspirations, pour conserver l'esprit du sacerdoce.

On excite en soi dans une retraite les sentiments d'un zèle plus ardent pour la gloire de Dieu; on se rappelle que, comme ministre du Seigneur, on est destiné à être le sel de la terre, qu'il faut faire valoir ses talents, et que s'il y a peu d'ouvriers, quoique la moisson soit grande, il faut être de ce petit nombre de ministres laborieux, zélés, désintéressés. On examine

dans une retraite quel bien on peut opérer pour le salut des âmes, soit en annonçant la parole divine, soit en réconciliant les pécheurs dans le tribunal de la pénitence, soit en apprenant aux enfants les éléments de la religion chrétienne, soit en allant visiter les malades. On se propose d'imiter les apôtres, et comme les apôtres, étant sortis du cénacle, parlaient sans cesse du royaume de Dieu, on se propose aussi après une retraite d'étendre de plus en plus le royaume de Dieu, et de manifester plus de vigilance pour remplir les devoirs qu'impose le sacerdoce.

Tels sont les avantages des retraites annuelles. Est-on dans l'état du péché? elles disposent à la conversion. Est-on dans la tiédeur? elles excitent à la ferveur. Est-on fidèle à sa vocation? elles animent à la persévérance.

Si vous objectez que vous ne pouvez aller dans une maison consacrée aux retraites, du moins faites de votre maison pendant quelques jours une solitude, d'où les connaissances et les visites du monde soient bannies; méitez en secret la loi plus longtemps que dans les autres jours de l'année; par ces retraites annuelles vous édifierez encore le prochain; vous réparerez ce qui aurait pu scandaliser dans votre conduite; et votre retraite fera peut-être plus d'impression sur les cœurs, que plusieurs de vos discours, car les exemples touchent plus que les paroles.

Quels sont les heureux effets d'une retraite annuelle? première réflexion, qui vient de faire le sujet de la première partie de cette conférence.

Quels sont les moyens de profiter des avantages attachés aux retraites annuelles? seconde réflexion, qui va faire le sujet de la seconde partie de cette conférence.

SECONDE RÉFLEXION.

Pour profiter des retraites annuelles, il faut, 1° se préparer à faire une bonne confession, si on est dans le funeste état du péché; 2° se tracer une règle de conduite pour rendre sa vie plus fervente, si on est dans la tiédeur; 3° si on est ministre fidèle et laborieux, et si on vit dans la ferveur, se pénétrer d'une humilité plus profonde, pour ne pas perdre le fruit de sa ferveur et de ses travaux. Je reprends.

1° Il faut, si on est dans l'état du péché, se préparer pendant la retraite à faire une bonne confession. Pour bien faire cette confession, persuadez-vous que cette retraite pourra être la dernière de votre vie; il faut vivre dans l'attente continuelle de l'Époux. On peut être surpris; le Fils de l'homme viendra à l'heure qu'on y pense le moins. On vous redemandera peut-être cette année votre âme; examinez votre conscience dès ce moment, mais examinez-vous avec droiture, accusez-vous avec humilité, avec sincérité. Ne vous bornez pas aux actes extérieurs de contrition, mais que l'amertume se répande dans tout l'intérieur de votre âme sur tant de péchés commis avec

advertance ou par fragilité; écoutez les avis du dépositaire de votre conscience et joignez à la pénitence qu'il vous imposera celles que vous pourrez faire selon la force ou la faiblesse de votre complexion.

Nul temps plus propre pour faire une bonne confession que le temps d'une retraite. Vous êtes alors éloigné de tous les objets du monde; votre unique affaire doit être, dans cette solitude, de sonder tous les replis de votre cœur et de vous préparer à cette heure qui doit décider de votre éternité. Réconciliez-vous avec Dieu dans le tribunal de la pénitence pendant ces jours précieux, que la miséricorde du Seigneur vous accorde pour rentrer en grâce; il n'y aura peut-être plus de temps pour faire une autre retraite: *Tempus non erit amplius*. (Apoc., X.) Votre mort ne peut-elle pas être subite? En supposant même que les jours d'une longue infirmité dusent précéder votre tombeau, on est toujours plus libre pour faire une bonne confession lorsqu'on jouit d'une santé parfaite que lorsque toutes les facultés de l'âme sont comme suspendues par les douleurs qu'on éprouve. Est-on en danger de perdre la vie, on n'a presque plus de mémoire pour se rappeler ses fautes passées; à peine même jouit-on de l'usage de la parole pour s'en accuser; l'esprit n'est plus assez à lui-même pour se représenter tous les motifs qui sont capables d'exciter à une vive componction; l'entendement se ferme aux avis du ministre, et le corps, qui commence à devenir un cadavre informe, ne peut plus subir les exercices ordinaires de la pénitence. Faites ces réflexions en entrant en retraite; entrez en jugement avec vous-même par un examen sérieux de vos œuvres; joignez aux lectures, aux méditations de la retraite, une connaissance entière de vos penchants, de la passion qui vous domine, des omissions dont vous êtes coupable, et rendez-vous compte à vous-même de toute votre vie: *Redde rationem villi-cationis tuæ*. (Luc., XVI.)

C'est dans une retraite où on doit examiner si on est entré par une voie canonique dans le bénéfice dont on jouit, si si on fait un usage des reveus du sanctuaire conforme aux règles que prescrit l'Église, si on porte l'habit clérical, si on s'interdit les jeux que proscrivent les saints canons, si on remplit les charges de son bénéfice, si on instruit les peuples lorsqu'on est pasteur, si on chante les louanges de Dieu. Est-on pourvu d'une prébende? Il faut examiner si on remplit son temps, si on joint l'esprit de prière à l'esprit d'étude; si, en montant à l'autel, on célèbre le saint sacrifice avec respect, avec piété; si, en dirigeant les âmes, on a assez de lumières pour être un dispensateur fidèle des saints mystères. On a le temps de faire cet examen dans une retraite, et il est nécessaire.

L'examen qu'on fait dans une retraite annuelle doit être suivi d'une accusation sincère des infractions dont on se reconnaît

coupable; choisissez un confesseur éclairé, prudent, rempli de l'esprit de Dieu, à qui vous vous ferez connaître, comme vous vous connaissez vous-même, et à qui vous découvrirez toutes les plaies de votre âme: joignez à cette simplicité, à cette candeur qui doivent accompagner votre confession, une componction amère de vos fautes.

Quel temps plus propre que celui d'une retraite pour considérer attentivement tous les motifs qui excitent dans une âme un vif repentir des infidélités que la conscience reproche? On se rappelle dans une retraite les peines du péché, la grandeur et les perfections d'un Dieu qu'on a offensé, le funeste état d'une âme qui a le malheur de vivre sans être en état de grâce, les anéantissements d'un Dieu qui s'est rendu le médiateur des hommes: tous ces motifs médités profondément dans la solitude, font une vive impression sur le cœur: si la douleur qu'on conçoit, n'est pas assez sensible pour qu'on puisse dire comme David: Seigneur, mes yeux ont versé des larmes, parce qu'ils n'ont pas observé votre loi: *Exitus aquarum deduxerunt oculi mei, quia non custodierunt legem tuam. (Psal. CXVIII.)* Du moins cette douleur affecte tellement l'âme, qu'on peut dire, comme le Roi-Propète: mon péché m'est continuellement présent à l'esprit, il fait l'objet de mes plus sincères regrets: *Peccatum meum contra me est semper. (Psal. L.)*

Cette contrition vive et animée, cette douleur intérieure, surnaturelle, souveraine, universelle, est un don de Dieu que vous devez demander au pied des autels pendant ces jours où vous avez un commerce presque continu avec le Seigneur. Il faut, soit dans les temps de méditations, soit dans les temps de lectures, élever souvent son esprit vers le Dieu des miséricordes pour obtenir ce cœur contrit et humilié, que le Très-Haut ne rejette point, et dont il accepte, comme dit David, le sacrifice. Ajoutez, comme le Prophète: Seigneur, je me suis trompé, je me suis éloigné du meilleur de tous les Pères, comme une brebis s'éloigne de son pasteur; mais rappelez à vous celui qui a eu le malheur de s'en éloigner. Si j'ai enfreint vos préceptes, je n'en ai pas perdu le souvenir: *Erravi sicut ovis quæ periit; quære servum tuum, quia mandata tua non sum oblitus. (Psal. CXVIII.)*

En repassant, pendant le temps de votre retraite, toutes les années de votre vie dans l'amertume de votre âme, ayez confiance au Seigneur; la confession que vous ferez de vos péchés avec humilité, avec douleur, avec sincérité, vous fera rentrer en grâce. Comme la satisfaction, qui vous sera imposée dans le tribunal de la pénitence, pourrait ne vous acquitter que faiblement des dettes que vous avez contractées envers la justice divine, examinez dans votre retraite par quel moyen vous pouvez satisfaire à vos infractions et à vos négligences passées. Avez-vous jusqu'ici

trop fréquenté le monde? Il faut vous proposer, en sortant de cette retraite, de vous éloigner de ces sociétés qui vous font perdre inutilement votre temps; il faut vous proposer de réparer ces visites dont l'esprit du monde a été le seul principe, par des visites où vous puissiez nourrir votre piété, édifier, et même rendre votre ministère utile; il faut vous animer à la pratique des œuvres qui humilient l'orgueil et qui mortifient le corps.

Le premier moyen de profiter d'une retraite est de s'y disposer à faire une bonne confession, si on est dans le funeste état du péché; le second moyen de faire une bonne retraite est de se tracer une règle de conduite pour sanctifier ses actions, et rendre sa vie plus fervente, si on vit dans la tiédeur; seconde réflexion.

2° La tiédeur est toujours jointe à un défaut d'ordre dans ses exercices; dès qu'on mène une vie tiède, on ne suit, pour ainsi dire, que son humeur et son caprice dans la distribution de son temps. Quels moyens devez-vous prendre pour renoncer à cet esprit de tiédeur, et vous retirer de cette vie trop languissante au service de Dieu dans laquelle vous passez des jours stériles pour l'éternité? Vous devez dans une retraite, vous tracer une règle de conduite qui soit dictée par l'esprit de sagesse, et suivre cette règle, en y joignant certains mouvements vifs et affectueux de l'âme envers Dieu, qui sont les fondements d'une piété sincère et d'une vie fervente.

Reconnaissez-vous dans votre retraite que vous êtes semblable au paresseux dont parle le Sage, qui prolonge le repos de la nuit au delà des bornes nécessaires? prenez dans votre retraite la résolution d'imiter le juste, qui, comme dit l'Écriture, se lève dès l'aurore pour consacrer les prémices de la journée au Seigneur; proposez-vous de suivre l'ancienne pratique du séminaire, afin de ne plus donner au sommeil que le temps qui suffit pour réparer les forces de la nature. En suivant dans la suite cette règle, vous ne perdrez plus désormais dans un repos oisif une matinée qui doit être utilement employée.

Votre conscience vous reproche-t-elle des lenteurs, des délais et des négligences dans la célébration des divins offices? prenez la résolution d'offrir à Dieu le tribut de louanges que l'Eglise vous prescrit, dès que vous aurez offert au Seigneur les prémices de la journée. Entrez dans l'esprit de l'Eglise pour la distribution de ses offices; ne remettez plus vers le milieu du jour la récitation de ses vigiles et nocturnes, que tant d'âmes consacrées à l'état religieux éblèbrent même pendant les ténèbres de la nuit. Rendez au Seigneur le culte qui est dû à sa majesté suprême avec respect, avec attention, avec recueillement; que le sacrifice du cœur soit joint au sacrifice des lèvres; se proposer d'adorer le Seigneur en

esprit et en vérité, voilà le fruit d'une bonne retraite.

En réfléchissant sur les dispositions que vous apportez chaque jour à la célébration des saints mystères, si vous reconnaissez que vous avez un esprit trop dissipé, que vous précipitez même la liturgie, que vous négligez d'exciter en vous ces sentiments de foi, de reconnaissance, de contrition, d'amour, avant de monter à l'autel; prenez la résolution dans cette retraite de ranimer votre piété par des examens journaliers, par des lectures saintes, des confessions fréquentes, afin de vous préserver du funeste état de l'insensibilité où tombent tant de prêtres qui sont dans l'habitude de célébrer tous les jours plutôt par coutume que par religion. Prenez encore la résolution de réfléchir souvent sur le prix de la rédemption, et sur la pureté du cœur qu'exige la sainteté du sacerdoce. Si votre piété vous porte à offrir chaque jour la victime sainte, selon la pratique d'un grand nombre de saints pontifes, de saints prêtres et de saints religieux; proposez-vous aussi d'imiter leur recueillement, leur esprit de prière, leur dévotion envers le sacrement de nos autels; et de pratiquer les autres vertus qui les préparaient chaque jour à l'oblation du saint sacrifice.

Vient-on à reconnaître dans une retraite que la vanité, le désir d'acquérir de la réputation, sont les motifs des études auxquelles on s'applique? on doit se proposer de mortifier cet amour-propre, en préférant aux études qui peuvent rendre seulement recommandables aux yeux des hommes, les études qui peuvent rendre ses talents et son ministère utiles au salut des peuples: en examinant dans une retraite toutes vos actions au poids du sanctuaire, remarquez-vous que les délassements que vous prenez ne sont pas conformes à l'esprit ecclésiastique? Prenez la résolution de renoncer dorénavant à certains jeux que l'Eglise interdit à ses ministres; que la présence de Dieu sanctifie vos actions qui paraissent les plus indifférentes, et que l'esprit de modestie se manifeste après votre retraite dans toute votre conduite. Enfin, comme la vie ecclésiastique exige de l'ordre pour être une vie fervente, consultez un directeur éclairé sur la distribution de vos exercices; tracez-vous une règle de conduite conforme à la sainteté de votre vocation, et déterminez-vous à la suivre inviolablement: cette règle de vie est un des moyens que vous devez prendre pour profiter de la retraite, si jusqu'ici vous avez vécu dans la tiédeur.

3^e Un troisième moyen de profiter des retraites annuelles est de s'y exciter à de profonds sentiments d'humilité, humilité d'autant plus nécessaire à celui qui a toujours vécu dans la ferveur, que sans cette vertu, on perd le mérite de la vie la plus exemplaire.

Il ne suffit pas d'être un ministre labo-

rieux, il faut être un ministre humble; les pharisiens paraissaient zélés pour la loi, mais ils cherchaient l'estime, la réputation, les respects des hommes; leur orgueil les séduisait, ils se glorifiaient de leurs bonnes œuvres, et Dieu les condamnait. Les hommes apostoliques craignaient plus les louanges que les mépris; ils annonçaient Jésus-Christ, et ils soupiraient après les humiliations de Jésus-Christ. Si l'esprit d'humilité caractérise la vraie piété, l'esprit d'humilité distingue aussi le zèle qui ne cherche que Dieu seul d'avec le zèle apparent qui se cherche soi-même.

Quelque laborieux qu'ait été jusqu'ici votre ministère, reconnaissez dans la retraite que vous êtes des serviteurs inutiles; car l'homme travaille en vain, dit le Prophète (*Psal. CXXVI*), si Dieu n'édifie. Avez-vous eu le bonheur de toucher des pécheurs, de les faire rentrer dans la voie de la pénitence? C'est la grâce qui a été le principe de ces conversions. Reconnaissez avec humilité dans cette retraite, que ce n'est pas à vous, mais à Dieu, qu'est due toute la gloire des succès de votre ministère. Si votre vie est édifiante, si vous faites respecter le sacerdoce par une vie sainte, vous ne savez si vous êtes digne d'amour ou de haine; pénétrez-vous de cette terrible vérité dans la retraite, et humiliez-vous sous la main toute-puissante de Dieu. *Sans moi*, dit Jésus-Christ, *vous ne pouvez rien faire* (*Joan., XV*); c'est-à-dire, vous ne pouvez rien opérer de méritoire et de surnaturel, sans le secours de sa grâce. Qu'avez-vous que vous n'avez pas reçu? Ne présumez pas de tant d'œuvres d'éclat; ce qui paraît grand aux yeux des hommes n'est pas toujours méritoire devant Dieu. Appliquez-vous dans cette retraite à connaître votre fragilité, afin de vous défier toujours de vous-même, et de ne pas être rejeté du Seigneur par un retour imperceptible de l'amour-propre; car l'amour-propre est le vice qui perd souvent les âmes fidèles d'ailleurs à combattre tous les autres vices.

L'humilité, et l'humilité du cœur: voilà la vertu que vous devez demander, et demander avec instance à l'Esprit-Saint pendant votre retraite; c'est sur cette vertu que doit être fondé tout l'édifice de votre perfection. Jésus-Christ, en disant à ses apôtres: *Allez dans le monde prêcher l'Evangile* (*Matth., XXVIII*), leur avait fait connaître la nécessité de l'humilité pour se sanctifier eux-mêmes, en même temps qu'ils devaient travailler à la sanctification du monde: *Apprenez de moi*, leur avait-il dit, *que je suis doux et humble de cœur.* (*Matth., XI.*)

La retraite vous fera reconnaître une multitude d'imperfections dans votre vie, malgré l'estime dont vous jouissez dans le public. Etes-vous honoré devant les hommes? Appliquez-vous à vous humilier sans cesse devant Dieu, en disant avec sincérité: Seigneur, je ne suis qu'un roseau fragile, que le moindre vent des tentations peut renverser; soutenez-moi, car sans votre secours

l'ennemi du salut triomphera bientôt de ma faiblesse. L'humilité du cœur, vertu nécessaire pour conserver toutes les autres vertus.

Ministres fidèles à votre vocation, ministres édifiants par la régularité de vos mœurs, par votre désintéressement, par votre zèle, venez dans la retraite, pour apprendre à

être plus humbles ; venez dans la solitude vous renouveler dans l'esprit de votre vocation, et Dieu vous parlera au cœur : *Ducam eam in solitudinem, et loquar ad cor ejus.* (Osee, II.) En purifiant votre cœur par des retraites annuelles, vous vous préparerez chaque année à la mort des justes, qui est suivie de l'éternité bienheureuse.

AVIS AUX ECCLESIASTIQUES.

SUR L'OFFICE DIVIN.

Regardez l'obligation du Bréviaire, non comme une obligation onéreuse, mais comme un devoir qui doit faire votre consolation en cette vie. La récitation de vos louanges, ô mon Dieu ! disait David, faisait l'objet de mes délices : *Cantabiles mihi erant justificationes tuæ.* (Psal. CXVIII.)

Récitez chaque heure de l'office avec respect, avec modestie, avec recueillement. Combien de prêtres qui récitent tous les jours le Bréviaire ? cependant combien peu qui adorent le Seigneur en esprit et en vérité ; on profane l'office divin et on s'attire la malédiction du Seigneur, parce qu'on fait l'œuvre de Dieu négligemment : *Maledictus qui facit opus Dei fraudulenter.* (Jerem. XLVIII.)

On n'observe nul ordre pour le temps où on doit dire l'office ; on dit le soir ce qui aurait dû être dit le matin ; on attend la fin de la journée pour louer le Seigneur ; on remet à une heure tardive la récitation de plusieurs offices, qui auraient dû être partagés en différents moments du jour ; l'esprit lassé de ce tribut de louanges qu'on a accumulé, ne peut plus en soutenir la longueur, et se laisse aller ou à mille distractions, ou à l'assoupissement.

On profane l'office, parce qu'on n'apporte nulle attention pour le bien dire ; on commence l'office en sortant d'une conversation qui a trop dissipé l'esprit, d'une étude qui laisse l'imagination encore trop tendue ; on ne dit point l'office dans un lieu solitaire et retiré, mais dans un lieu où les sens, soit de l'ouïe, soit de la vue, sont frappés de ce qu'on entend ou de ce qu'on voit.

On dit un grand nombre de psaumes, et on n'acquiert aucun mérite, parce qu'on parle à Dieu avec immodestie, parce qu'on ne s'acquitte de ce saint exercice qu'avec ennui, parce qu'on interrompt ces offices sans nécessité : *Seminastis multum, et intulistis parum.* (Agg., I.) Cette récitation des divins cantiques devient, par l'esprit de dissipation et de négligence, un vain son qui ne frappe que l'air ou les voûtes du temple : *cymbalum tinniens.* (I Cor., XIII.) Saint Paul disait : Je bénirai le nom du Seigneur, mais de tout mon esprit et de tout mon cœur :

Psallam spiritu, psallam et mente. (I Cor., XIV.) Voilà le modèle que vous devez suivre, et pour que la récitation du Bréviaire soit une prière fervente, suivez les sentiments du prophète, louez, adorez, reconnaissez les bienfaits du Très-Haut ; excitez-vous à la componction, ranimez votre espérance, votre confiance, selon la diversité des sentiments renfermés dans les saints cantiques ; c'est le conseil de saint Augustin.

Conformez-vous aux intentions de l'Eglise dans la distribution de ses offices, pour l'heure où ils doivent être récités : les vigiles et nocturnes répondent au temps de la nuit, les offices de l'aurore et du commencement du jour, à la matinée ; les offices du soir, au déclin du soleil.

Retirez-vous à l'écart ou dans un oratoire, ou dans le temple, afin d'éloigner de vous tous les objets de distraction ; attendez que votre esprit ne soit plus occupé aussi vivement de pensées d'étude ou d'affaires profanes. Recueillez-vous avant d'invoquer le nom du Seigneur. C'est une très-louable et très-pieuse pratique que de faire quelque courte lecture de piété avant de commencer l'office, afin de ranimer en soi l'esprit de ferveur : cette lecture porte à de bons sentiments, et élève l'esprit vers Dieu.

Ayez une grande idée de la majesté divine, dès lors vous aurez une grande idée de l'office, et vous craindrez d'être semblable à ce peuple qui honorait le Seigneur des lèvres, et dont le cœur était éloigné du Dieu qu'il invoquait : *Populus hic labiis me honorat, cor autem eorum longe est a me.* (Matth., XV.)

Vous louez le même Dieu que les esprits célestes ; ils s'écrient avec un saint tremblement : *Saint, saint, saint est le Seigneur, le Dieu tout-puissant.* (Apoc., IV.) Humiliez-vous en considérant la grandeur de l'Etre que vous allez invoquer ; purifiez votre cœur en excitant en vous une vive componction, avant de prier au nom de toute l'Eglise. Renouvelez votre attention chaque fois que vous rendez gloire à la sainte Trinité ; que l'inclination du corps exprime l'affection de l'âme ; en louant Dieu dans ses saints, pénétrez-vous de leurs maximes, excitez en

vous le désir d'imiter leurs exemples ; aspirez au zèle des apôtres, à la pénitence des anachorètes, à la pureté des vierges, à la foi des martyrs.

Que de grâces abondantes ne recevriez-vous pas tous les jours, si tous les jours vous disiez l'office avec ce profond respect qu'exige la majesté infinie du Seigneur ! Soyez fervents, disait l'Apôtre, parce que c'est le Seigneur que vous servez : *spiritu*

ferventes, Domino servientes. (Rom., XII) Soyez fervents dans la prière, puisque c'est Dieu que vous louez. Cette récitation fervente de l'office divin vous conservera dans la présence de Dieu, et en adressant plusieurs fois par jour vos vœux au Seigneur, vous remplirez ce précepte, qu'il faut prier et ne pas se lasser de prier : *Oportet semper orare, et non deficere.* (Luc., XVIII.)

SUR L'ORAISON MENTALE (94).

L'assiduité à la prière a été dans tous les temps, dans la loi ancienne comme dans la loi nouvelle, le principe des bénédictions du Seigneur ; plus un homme prie, plus le Très-Haut lui communique d'inspirations et de grâces qui lui facilitent les voies du salut. La prière est un moyen nécessaire pour persévérer dans la voie étroite ; mais il ne faut pas se borner à la prière vocale, il faut y joindre l'oraison mentale ; c'est par cette oraison que le feu divin s'allumera en vous : *In meditatione mea exardescet ignis.* (Psal. XXXVIII.)

Dans la ferveur naissante du christianisme, les apôtres se préparèrent par la prière au martyre : *erant perseverantes unanimiter in oratione.* (Act., I.) Ils se déchargèrent de la distribution des collectes pour s'appliquer davantage à leur ministère et à la prière : *Nos orationi instantes erimus.* (Act., VI.) Si vous me demandez, disait un orateur chrétien (93), comment un ecclésiastique deviendra saint, et parviendra à la perfection de son état, je vous répondrai que c'est par l'oraison ; c'est le canal de la sainteté, et la voie par où Dieu répand ses grâces et ses faveurs dans les âmes.

Vous répétez souvent dans vos offices ces paroles du Prophète : Heureux celui qui médite jour et nuit la loi du Seigneur : *Beatus vir qui in lege Domini meditatur die ac nocte.* (Psal. I.) En louant le bonheur du juste, imitez son zèle ; donnez tous les jours quelque temps à la méditation des vérités saintes : la méditation est plus facile qu'on ne pense ; voici trois règles faciles pour faire l'oraison ; lisez, réfléchissez, priez : lisez pour vous préparer à l'oraison, pour soutenir votre attention ; réfléchissez sur les endroits les plus touchants ; mais afin que votre oraison ne soit pas une pure spéculation, que votre âme s'unisse à Dieu par les sentiments d'adoration, de reconnaissance, de contrition et d'amour ; offrez-vous tout entier à sa majesté suprême, purifiez votre intention, afin que Dieu seul soit l'objet de vos désirs et de vos actions.

Ne vous dispensez pas de l'oraison, sous prétexte que vous ne pouvez pas longtemps réfléchir sur le même objet. L'oraison ne consiste pas dans ce qu'on appelle la *méthode* ou le *raisonnement* ; la vraie oraison consiste dans les sentiments du cœur. Il faut aller à Dieu, selon le conseil de saint François de Sales, simplement ; cette maxime du saint évêque doit être suivie, surtout dans l'exercice de l'oraison.

Voulez-vous faire une bonne oraison ? imitez le publicain. Quel est le sentiment qui l'occupa ? Celui-là seul : Seigneur, soyez-moi propice, parce que j'ai beaucoup péché : *Propitius esto mihi peccatori.* (Luc., XVIII.)

Humiliez-vous sans cesse devant le Seigneur : *Humiliamini sub potenti manu Dei* (I Petr., V) ; et ensuite suivez l'attrait de la grâce dans l'exercice de l'oraison. Parmi les saints, les uns se sont plus vivement occupés de la pensée de Jésus-Christ souffrant, les autres des grandeurs de l'Etre invisible. Ne vous troublez pas, si vous ne pouvez pas longtemps contempler les saints mystères, comme les François d'Assise et les Thérèse. Sainte Fremiot de Chantal reçut cette réponse de saint François de Sales : Vous avez l'esprit des mystères, et vous en avez la fin, puisque vous ne vous proposez dans chaque oraison que d'agir pour Dieu.

Pour vous convaincre de la nécessité de l'oraison, rappelez-vous ce que dit le Prophète : Si votre loi, ô mon Dieu, n'avait été l'objet de mes réflexions, je me serais perdu et égaré : *Nisi quod lex tua meditatio mea est, tunc forte perissem in humilitate mea.* (Psal. CXVIII.) En vain diriez-vous que les occupations de votre ministère vous ôtent tout le temps de l'oraison mentale ; les saints, quelque occupés qu'ils fussent, n'abandonnaient pas l'oraison. Eussiez-vous des affaires pressantes, vous trouveriez toujours un temps réglé dans la journée, disait le pieux archidiacre d'Evreux, soit pour donner à la nature le repos qui lui est nécessaire, soit pour réparer les forces du corps en prenant une nourriture suffisante ; vous devez donc

(94) Dans les *Conférences* que j'ai publiées pour les maisons religieuses, on en trouvera une sur l'oraison. Il y en a aussi une sur l'office divin.

(95) Cette réflexion est du P. Houdry, auteur de la *Bibliothèque des prédicateurs*, tom. II de ses Sermons particuliers, p. 572.

trouver un temps suffisant pour l'oraison.

Les hommes apostoliques, mille fois plus occupés que vous, trouvaient le temps de s'adonner à l'oraison; pourquoi le temps vous manquerait-il? Plus vous dirigez, plus même vous devez prier, afin que Dieu vous communique son esprit; d'ailleurs, votre salut doit être le premier objet de votre zèle, et c'est en ce sens qu'on peut vous dire : *Porro unum est necessarium.* (Luc., X.) Or, pour assurer votre salut, il faut prier habi-

tuellement, il faut prier souvent, il faut prier avec ferveur, il faut prier mentalement, il faut prier vocalement, et dans la plupart de ses actions, il faut renouveler souvent son oraison ou son union avec Dieu, par ces courtes prières qu'on appelle jaculatoires (96).

Voilà un exercice d'oraison presque continu, qu'il est facile de pratiquer, et dont l'habitude vous aidera infailliblement à persévérer dans l'esprit ecclésiastique.

SUR LA NÉCESSITÉ ET LE CHOIX D'UN DIRECTEUR.

Le choix d'un confesseur pieux et éclairé est nécessaire pour tous ceux qui veulent se sanctifier dans quelque état où la Providence les ait appelés. Les ministres de l'Eglise, comme les simples fidèles, doivent reconnaître leurs fautes dans le tribunal de la pénitence; ils ont donc besoin, après avoir dirigé les autres, d'être dirigés eux-mêmes.

Quelques lumières, quelque vertu que vous ayez, si votre justice ne surpasse celle des pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux, dit Jésus-Christ. (Matth., V.) Les pharisiens voulaient conduire les autres, et être appelés maîtres et docteurs; le Fils de Dieu confondit leur orgueil par ces paroles : Si vous ne vous convertissez et ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux : *Nisi conversi fueritis, et efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cælorum.* (Matth., XVIII.) Appliquez-vous ces paroles, ministres de la loi nouvelle : après avoir conduit les autres dans le tribunal de la pénitence, si vous ne vous laissez conduire vous-mêmes comme de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. Si vous voulez être votre propre guide, vous vous perdrez.

Sans le choix d'un bon directeur, celui qui est tiède persévère dans sa tiédeur, celui qui est vertueux présume trop de lui-même : cherchez donc pour votre propre guide un ministre fidèle, qui vous anime dans les voies de la piété, qui vous éclaire dans les voies de la sainteté; voilà, disait saint François de Sales, l'avertissement des avertissements pour celui qui veut assurer son salut.

Ne croyez pas qu'il n'y ait qu'au séminaire qu'on ait besoin d'un directeur, puisque toute sa vie on a besoin de reconnaître souvent ses fautes dans le tribunal de la pénitence, d'être soutenu dans ses tentations, d'être animé dans la voie étroite qui conduit au salut; d'être même dirigé dans les sentiers de la perfection, parce que l'ange de ténèbres se déguise, comme dit saint

Paul, en ange de lumière. Saint Bernard, pour faire comprendre combien il est nécessaire d'avoir un directeur, dit avec humilité : j'ai éprouvé qu'il m'était plus facile de diriger les consciences des autres que de diriger la mienne propre : *Facilius imperare, et securius præesse possum aliis multis quam mihi soli.* (Ep. 87.) Si ce docteur de l'Eglise, cet apôtre du désert, était si pénétré de crainte pour sa propre conduite, que deviendriez-vous, faibles et fragiles, si vous n'aviez recours aux conseils et aux avertissements d'un directeur éclairé? vous suivriez vos passions, ou les illusions d'une fausse piété. Malheur, dit le Sage, à celui qui se conduit par lui-même : *Væ soli.* (Eccle., IV.)

Voulez-vous conserver l'esprit du sacerdoce? Choisissez un confesseur qui ait trois qualités, la science, la prudence, la charité; ayez en lui une confiance entière et sans réserve; écoutez-le comme Jésus-Christ même : *Qui vos audit, me audit.* (Luc., X.)

Apportez un grand discernement dans le choix que vous ferez d'un confesseur. Ce serait se faire illusion que de choisir pour confesseur un de ces ministres qu'on sait être faciles à donner l'absolution, ou parce qu'ils ignorent les règles de l'Eglise, ou parce qu'ils suivent eux-mêmes la voie large, et ne font nul scrupule aux autres du relâchement dont ils sont les premiers à donner l'exemple. Vos prophètes, disait Jérémie, ont eu pour vous des visions fausses et trompeuses; ils ne vous découvriraient point vos iniquités pour vous exciter à la pénitence : *Prophetæ tui viderunt tibi falsa et stulta, nec aperiebant iniquitatem, ut te ad pœnitentiam provocarent.* (Thren., II.)

On hasarde son salut, si dans le choix qu'on fait d'un confesseur on craint de choisir un ministre ferme, éclairé et zélé; il faut avoir de la droiture dans le tribunal de la pénitence, non-seulement par rapport à l'accusation, mais par rapport au choix du dépositaire de sa conscience, qui devient le conseil, le juge, le guide de son pénitent.

(96) Voyez, dans les *Pensées* du P. Bourdaloue, ses *Réflexions sur les oraisons jaculatoires*.

Ne cherchez point un de ces confesseurs qui affectent une sévérité outrée, ou qui sont trop indulgents; les premiers imposent des préceptes onéreux et difficiles à pratiquer, ils aggravent le joug de la loi : *Alligant onera gravia*. Ils font naître des doutes mal à propos sur l'étendue de la loi; ils ôtent la confiance, ils découragent, ils livrent une âme à un secret désespoir. Les confesseurs trop indulgents laissent un pénitent tranquille dans sa tiédeur, et souvent dans des rechutes et des habitudes qui demanderaient plusieurs mois d'épreuves avant la célébration des saints mystères.

Les faux prophètes annoncent la paix, et il n'y a point de paix, dit Jérémie : *Dicentes pax, pax; et non erat pax*. (Jerem., VI.) Qui sont ces faux prophètes, qui dans la loi nouvelle donnent une fausse paix? Ce sont ces confesseurs peu éclairés, qui donnent des absolutions à des ecclésiastiques qu'il faudrait éloigner de l'autel à cause de leur oisiveté, de leurs sociétés dangereuses, de leur esprit de cupidité, de leur ambition et de leur avarice, de leur ignorance dans l'exercice du saint ministère. N'ayez pas recours à de tels confesseurs; mais choisissez un saint ministre qui, selon l'expression de saint Paul, porte partout la bonne odeur de

Jésus-Christ, dont le zèle, les talents et la charité sont connus.

Si vous êtes embarrassé sur le choix de ce confesseur, dites souvent à Dieu : *Hominem non habeo*. (Joan., V.) Seigneur, je n'ai personne à qui m'adresser, donnez-moi un guide sûr et fidèle; cherchez-le de votre côté, et vous le trouverez dans cette paroisse dont le pasteur est un objet continu d'édification et un modèle de vertu; vous le trouverez dans ce séminaire, où on voit des dignes ministres qui portent le poids du jour dès la première heure, et qui ont été à Dieu dès leur jeunesse; vous le trouverez dans cette communauté, soit ecclésiastique, soit religieuse, où tel et tel pratiquent une vie d'autant plus sainte, qu'elle a moins d'éclat.

Lorsque vous aurez trouvé ce digne ministre des autels, priez-le d'avoir soin de votre âme, découvrez-lui vos plaies, faites-lui part des mouvements que Dieu vous inspire; écoutez-le, il vous dira, comme Ananias à saint Paul, tout ce que vous devez pratiquer : *Dicetur tibi quid te oporteat facere*. (Act., IX.) Ce saint directeur sera votre ange visible sur la terre et vous aidera à conserver l'esprit du sacerdoce.

SUR LES LECTURES DE PIÉTÉ.

Ne passez point de jours sans faire quelques lectures de piété; l'esprit de l'homme se dissipe aisément dans l'exercice même des fonctions les plus saintes; on a besoin dans l'état ecclésiastique d'être souvent rappelé à ses devoirs; de saintes lectures raniment l'esprit de foi et renouvellent l'esprit de ferveur.

Les lectures de piété ont toujours été regardées comme si utiles pour se soutenir dans le service de Dieu, qu'il n'y a point de communautés, soit ecclésiastiques, soit religieuses, où on n'en ait recommandé la pratique; on a prescrit même d'en faire de publiques, et lorsque ces lectures cessent dans une communauté, les plus grands relâchements s'y introduisent; on est fervent dans un séminaire, parce qu'on est assidu à faire de bonnes lectures; on forme les plus saintes résolutions dans une retraite, parce que les bonnes lectures y sont fréquentes et continuelles. Si quelques années après être sorti de la maison de retraite, on reprend l'esprit du monde en y rentrant, ce changement n'est que trop souvent occasionné par l'abandon des lectures de piété, qui eussent préservé de l'esprit de dissipation, et rappelé les principes de la vie ecclésiastique.

Qui sont dans le sanctuaire ces ministres vains, mondains et dissipés? Ce sont ceux qui ne s'occupent qu'à lire tous ces livres

nouveaux remplis de fictions et d'histoires fabuleuses. Qui sont les ecclésiastiques qui édifient, qui mènent une vie occupée, laborieuse? Ce sont ceux qui, après avoir instruit les autres, s'instruisent eux-mêmes, en lisant attentivement la loi du Seigneur, tantôt dans les divines Ecritures, tantôt dans les ouvrages des docteurs de l'Eglise, tantôt dans ces pieux traités qui n'ont d'autre objet que d'exciter une âme à l'amour de Dieu, à la pratique de l'Evangile, au zèle pour le salut.

Que fut-il dit à saint Augustin? Prenez et lisez : *Tolle et lege*. La lecture jointe aux mouvements de la grâce et à de saintes réflexions, l'aidera à triompher des habitudes funestes où il était; elle éclaira son esprit, elle le porta à purifier son cœur par une amère componction; tel est l'effet des bonnes lectures, elles nous proposent des règles pour nous éclairer, des motifs pour nous animer. Saint Ignace éprouva les premiers sentiments de sa conversion en lisant la vie des saints. Sainte Thérèse avoue que des lectures trop curieuses, trop amusantes, l'avaient exposée à un grand danger de son salut; mais lorsqu'elle s'adonna aux lectures de piété, elle s'éleva à une sainteté héroïque.

Saint François de Sales estimait tellement les lectures de piété, qu'il portait habituellement un petit livre intitulé : *Le combat spi-*

rituel; il le lisait et relisait souvent. Le COMBAT SPIRITUEL, dit-il, est un grand livre; il ya quinze ans que je le porte en ma pochette, et j'en ne lis jamais, qu'il ne me profite. (Ep. 48, l. II, édit. de 1628.) M. Du Bellay rapporte les paroles suivantes de saint François de Sales, qui prouvent combien le saint était affectionné aux bonnes lectures. Le livre du COMBAT SPIRITUEL, lui dit le saint évêque de Genève, m'enseigne dès ma jeunesse; c'est mon maître aux choses de l'esprit et de la vie intérieure (97). Un bon livre est en effet, selon le sentiment de saint François de Sales, un guide dans la voie du salut. Il est né-essaire d'avoir un directeur pour être dirigé avec prudence dans les voies du salut; mais comme on ne peut pas également recourir en tout temps à un directeur, on peut en toute occasion avoir recours à un bon livre; on ne se prévient point contre les avertissements que l'on reçoit dans une bonne lecture; on relit les bons principes que l'on trouve, on se les applique, on se propose de devenir meilleur à chaque lecture.

Les bonnes lectures, disent les maîtres de la vie spirituelle, sont comme des miroirs qui font apercevoir les taches de l'âme; celui qui fait de bonnes lectures ne sera pas insensible à son salut, il y pensera assidûment; tantôt il réprimera un défaut, tantôt il fera un sacrifice, il s'appliquera à marcher dans la voie étroite et à se faire violence; les bonnes lectures éclairent l'esprit et excitent à purifier le cœur; en voilà l'utilité.

Eclairés sur les avantages des lectures de piété, faites attention, et à la manière dont vous lisez, et au choix des livres.

Il ne suffit pas de lire, il faut lire avec ordre; il faut lire peu chaque fois, mais souvent, et réfléchir toujours sur la lecture; lisez avec simplicité, avec humilité, avec fidélité: *Lege humiliter, simpliciter, fideliter*; telles sont les trois règles du pieux auteur de l'*Imitation* (l. I, c. 5) que vous devez suivre pour profiter de vos lectures.

Par rapport au choix des livres, attachez-vous spécialement, après la lecture des livres saints, à la lecture des livres qui trai-

tent des devoirs de la vie ecclésiastique, et aux vies particulières de ceux qui se sont sanctifiés dans l'état du sacerdoce; il est comme impossible qu'en lisant les vies d'un saint Charles, d'un saint François de Sales, d'un saint Gaëtan, d'un saint Philippe de Néri, d'un saint Xavier, d'un saint Vincent de Paul, d'un cardinal de Bérulle, d'un César de Bus, d'un dom Barthélemy des Martyrs, on ne soit éclairé, touché, excité à vivre conformément à l'esprit ecclésiastique; la pénitence d'un saint Charles vous reprocherait une vie molle et immortifiée; la douceur d'un saint François de Sales arrêterait l'impétuosité d'un zèle amer et indiscret; le détachement héroïque d'un saint Gaëtan (98) vous reprocherait la soif des richesses et l'esprit de cupidité; les travaux d'un saint Xavier exciteraient votre zèle; la ferveur, les saintes ardeurs dans l'offrande du saint sacrifice, soit d'un saint Philippe de Néri, soit de son pieux imitateur, le vénérable cardinal de Bérulle, empêcheraient toute précipitation dans la célébration des saints mystères; les charités immenses d'un saint Vincent de Paul ranimeraient votre sensibilité et votre compassion pour les pauvres; l'application d'un César de Bus à instruire les enfants vous porterait à ne pas négliger leur salut; la modestie d'un Barthélemy des Martyrs vous inspirerait une sainte horreur du luxe et de toute dépense superflue.

Les lectures de piété, non-seulement vous aideront à persévérer dans l'esprit ecclésiastique, mais sont même nécessaires pour inspirer des sentiments de piété aux fidèles, soit dans le tribunal de la pénitence, soit dans les entretiens où on vous consulte sur les voies de la piété; il faut que vous soyez, selon la comparaison de saint Bernard, comme un bassin bien rempli, où on vienne puiser des eaux vives, sans vous épuiser vous-même.

Les livres profanes ne vous apprendraient pas la science des saints; les livres écrits par ceux qui ont été animés de l'esprit de Dieu, vous porteront toujours à vous revêtir de cet esprit de sainteté qu'exige votre vocation.

(97) Saint François de Sales ajouta à M. Du Bellay, que lorsqu'il était écolier à Padoue, un théatin lui avait fait connaître le livre du *Combat spirituel*, et qu'il avait été composé par un pieux religieux de cette congrégation. (*Esprit de S. Fr. de Sales*, édit. en 6 vol. partie III et partie XIV, sect. 15.) M. Godeau, évêque de Vence, dit dans une de ses lettres, « que le *Combat spirituel* composé par un Père théatin, est un livre toujours nouveau. » (Lettre 35, p. 147.) L'auteur de cet excellent ouvrage est le vénérable P. Scupoli, mort en odeur de sainteté aux Théatins de Naples, le 28 novembre 1610.

(98) Saint Gaëtan, premier instituteur d'une congrégation de clercs réguliers, en 1524, avait une telle confiance en la Providence, qu'il vivait avec ses premiers clercs des seules aumônes que les fidèles lui envoyaient; mais cette pratique du saint instituteur, conforme au premier esprit des apôtres, fut libre, volontaire, sans aucun engagement. Le célèbre P. Thomassin s'est trompé en disant, dans la *Discipline de l'E-*

glise (t. III, p. 1087, édit. de 1725), « que les clercs réguliers qu'on nomme théatins font, outre les trois vœux ordinaires, un quatrième vœu, de ne vivre que d'offrandes volontaires et non mendicées, pour suivre de plus près les apôtres. » On n'a jamais fait ce vœu dans cette congrégation. M. l'abbé de Valmont s'est aussi trompé sur le même article. Le continuateur de Moréri, au titre de *Clercs réguliers* (édit. de 1759), dit que les théatins s'obligent de ne vivre que des aumônes que leur envoient les fidèles; c'est encore une erreur: les premières constitutions de cette congrégation données par Pierre Caraffa, un des quatre instituteurs, constitutions rapportées par Silos, t. I, p. 75, font expressément cette déclaration: *Annuos redditus ecclesiasticos in communi possidere, neque per canones, neque per professionem propriam prohibemur*; déclaration renouvelée presque dans les mêmes termes dans les constitutions actuelles qui ont été approuvées en 1604, partie II ch. 1.

SUR L'EXAMEN DE CONSCIENCE.

Tous les hommes sont appelés à la sainteté, mais surtout ceux que Dieu a choisis pour ses ministres. Que vos prêtres, ô mon Dieu, soient revêtus de l'esprit de justice et de sainteté, disait David : *Sacerdotes tui induantur justitiam. (Psal. XIII.)* Plus on approche des autels, plus l'âme doit être pure; pour acquérir cette pureté du cœur, il faut souvent rentrer en soi-même; de là la nécessité des examens fréquents. Un ministre de l'Eglise les conseille dans le tribunal de la pénitence aux séculiers; il ne peut y être trop exact pour lui-même. Ne prenez jamais le repos de la nuit, sans avoir examiné auparavant toutes les actions de la journée; l'acte de contrition qui doit suivre cet examen, dès qu'il sera sincère et animé d'un parfait amour, vous mettrait en état de paraître devant Dieu, si vous étiez appelés à son jugement subitement.

Il y avait des saints qui s'examinaient presque à chaque heure de la journée, du moins à chaque action principale. Que de fautes évitées, si on avait la même vigilance pour rentrer en soi-même! Dans plusieurs séminaires on fait deux examens par jour, un le matin avant le repas, et l'autre le soir. Persévérez dans cette pieuse pratique.

Examinez-vous sur la passion qui domine le plus en vous; c'est le conseil de tous ceux qui traitent des règles de la vie chrétienne; appliquez-vous à la douceur, si vous êtes colère; à l'humilité, si vous êtes ambitieux; à la tempérance, si vous êtes immortifié. Si nous nous jugeons nous-mêmes chaque jour avec sévérité, Dieu ne nous jugerait pas, dit saint Paul : *Si nosmetipsos dijudicemus, non utique judicemur. (I Cor., XI.)*

Il faut s'examiner, non-seulement sur ses infractions, mais sur ses omissions; non-seulement sur ses omissions, mais encore sur ses bonnes œuvres; car combien d'actions dont la passion, le tempérament sont le principe, et qui ne sont nullement animées du motif de la religion. Demandez au Seigneur, avec la même sincérité que Job, qui craignait pour toutes ses actions : *Verebar omnia opera mea (Job, IX)*, de connaître vos iniquités : *quantas habeo iniquitates.... ostende mihi. (Job, XIII.)* Examinez-

vous sans prévention, avec droiture, avec sincérité.

Ne vous examinez pas superficiellement, et par pure habitude; mais donnez tous les jours à votre examen un temps raisonnable, afin d'acquérir une parfaite connaissance de vous-même, et de corriger en vous ce qu'il y a de répréhensible. *Noverim me*; que je me connaisse, ô mon Dieu ! telle était la prière que faisait saint Augustin.

Pour vous faciliter cet examen, voici l'ordre que vous pourrez suivre.

Office divin. — Récitez-vous l'office divin exactement, avec respect et avec attention? Ne remettez-vous pas l'office à des heures trop tardives? Lorsque vous dites l'office avec quelqu'un, ou publiquement, n'anticipez-vous pas versets sur versets? Faites-vous une pause à la médiane, afin de vous recueillir et de vous pénétrer du sens des psaumes? Pendant l'office, observez-vous une situation qui réponde à la grandeur du Dieu que vous invoquez? N'êtes-vous pas négligemment assis, et dans une attitude dans laquelle vous ne parleriez pas à un homme qui serait au-dessus de vous? Vous recueillez-vous avant de commencer l'office? Le dites-vous dans des endroits où vous ne soyez pas exposé à des distractions libres et volontaires? Vous appliquez-vous à l'étude et à l'intelligence des psaumes? Si vous avez omis quelque office par négligence, et que vous soyez bénéficiaire, faites-vous la restitution à laquelle l'Eglise vous oblige? Examinez-vous attentivement chaque soir si vous avez satisfait à toutes les parties de l'office?

Célébration du saint sacrifice. — Ne dites-vous pas la messe trop rarement? Si vous êtes dans l'habitude de célébrer souvent, ne célébrez-vous pas par coutume, par respect humain? Vous confessez-vous exactement et avec componction avant d'offrir les saints mystères? Vous recueillez-vous avant la célébration? Pensez-vous à la mort d'un Dieu dont vous allez renouveler le sacrifice? Ne vous répandez-vous pas en discours inutiles en prenant les habits sacerdotaux, au lieu de renouveler des actes de foi, d'espérance, d'amour, de contrition, d'offrande de vous-même? Ne hâtez-vous pas la liturgie? Observez-vous les rites (99), les cérémonies

(99) Le Commentaire de Gavantus sur les rubriques a été étendu et augmenté par le P. Gaëtan Merati, théatin de Venise, et consultant des rites à Rome. Son ouvrage est en deux volumes in-fol., édit. de 1757, à Rome. Quarti a aussi donné un *Commentaire sur les rubriques*, qui fut imprimé à Rome en 1655, et réimprimé à Venise en 1727. Dupin s'est trompé en disant dans sa *Table générale des auteurs ecclésiastiques* (col. 2565) que Quarti était chanoine régulier; il avait fait profession parmi les clercs réguliers, c'est-à-dire, les *Théatins*, le 4 avril 1611,

dans la maison de Bitonte au royaume de Naples. Le R. P. Richard, dominicain, distingue deux auteurs du nom de *Quarti*, quoiqu'il n'y en ait qu'un seul. Les auteurs français doivent remarquer qu'il y a actuellement huit congrégations de *clercs réguliers* en Italie : les théatins étant les plus anciens, n'ont (selon la remarque de Sponde) aucune addition au titre de *Clerc régulier*; cette notice est nécessaire pour ne pas confondre les clercs réguliers avec les chanoines réguliers.

que l'Eglise prescrit? Faites-vous les génuflexions aussi profondes qu'exige la majesté d'un Dieu qui repose sur l'autel? Avez-vous soin que tout ce qui a rapport au saint sacrifice, ornements, linges, vases sacrés, soient conservés avec décence et avec propreté? Lisez-vous quelquefois les rubriques, les savez-vous? Avez-vous soin que le temple, les autels où Jésus-Christ s'immole, n'aient rien que d'honnête? Et pouvez-vous dire comme David : *Domine, dilexi decorem domus tue*? (Psal. XXV.)

Lorsque les fidèles vous offrent des honoraires pour la célébration du saint sacrifice, acquittez-vous exactement leurs intentions? Ne vous chargez-vous pas de nouvelles messes, lorsque vous en avez encore à acquitter d'anciennes, que vous ne pouvez acquitter bientôt? Ne recevez-vous pas des honoraires pour les messes à un plus haut prix, pour les faire acquitter à un moindre? Ne promettez-vous pas que cette messe sera acquittée tel jour, quoiqu'elle ne soit acquittée que plusieurs semaines après? Vous instruisez-vous des règles de l'Eglise sur tous ces points (100)?

Emploi du temps. — Estimez-vous le temps comme vous devez l'estimer? Employez-vous le temps utilement et conformément à votre vocation? Ne passez-vous point un temps considérable au sommeil, aux conversations inutiles, peut-être au jeu? Vos jours ne sont-ils pas des jours vides de bonnes œuvres? Quelle est votre assiduité, soit aux exercices de piété, soit à une étude sérieuse et utile, soit aux fonctions de votre ministère? Ne multipliez-vous pas vos délassements sans nécessité? Ne perdez-vous pas le temps dans des lectures dangereuses? Ne préférez-vous pas les frivoles sociétés du monde aux devoirs que prescrit le zèle?

Fonctions du ministère. — Etes-vous assidu à administrer les sacrements? N'apportez-vous pas trop de lenteur à aller dans le tribunal de la pénitence, lorsqu'on vous y attend? Après avoir confessé les malades, ne négligez-vous pas de les visiter? N'êtes-vous pas trop négligent à annoncer la parole divine? En annonçant la parole de Dieu, ne cherchez-vous qu'à instruire? Ne vous appliquez-vous pas à faire des discours où il y ait plus d'art que d'unction? Vos discours sont-ils capables d'instruire le peuple? Ne vous glorifiez-vous pas des succès que vous avez dans la prédication? En prêchant l'humilité, le détachement des biens de la terre, n'êtes-vous pas dominé par l'esprit d'ambition et de cupidité? Prêchez-vous aussi volontiers devant le peuple que devant un auditoire

composé de grands du monde? Ne vous mêlez-vous pas, sous prétexte de direction dans le tribunal de la pénitence, des affaires temporelles de vos pénitents? Evitez-vous les conversations trop longues avec les personnes du sexe que vous dirigez? Ne cherchez-vous que Jésus-Christ dans les fonctions du ministère?

Chasteté. — Ne laissez-vous pas votre vue s'arrêter sur des objets dangereux? Ne vous est-il jamais échappé de paroles équivoques? Ne conservez-vous pas et ne lisez-vous pas des livres qui peuvent ternir la pureté de l'âme? Rejetez-vous jusqu'à la pensée du mal, dès que vous vous en apercevez? N'avez-vous aucune liaison avec des personnes pour lesquelles vous éprouvez un penchant trop naturel.

Tempérance. — Pratiquez-vous la frugalité, la sobriété dans les repas? Ne suivez-vous pas trop la sensualité dans les mets? Ne flattez-vous pas trop votre corps qu'il faut dompter par la mortification? Ne vous permettez-vous pas à certains jours, à certaines solennités, des excès que vous condamneriez même dans le peuple? Ne recherchez-vous pas avec empressement l'usage des liqueurs qui peuvent exciter la révolte des sens?

Esprit de douceur et de charité. — Réprimez-vous toutes les saillies de la colère? Votre zèle est-il tempéré par l'esprit de douceur? Ne portez-vous pas les pécheurs à l'éloignement des sacrements par un extérieur rude et austère? Ne vous laissez-vous pas aller à des paroles dures et piquantes, sous prétexte de corriger les pécheurs? Avez-vous soin de modérer l'impétuosité de votre humeur? Oubliez-vous les rapports qu'on peut avoir faits contre vous? Etes-vous indulgent pour les autres? N'avez-vous point de jalousie contre vos collègues dans le ministère? Ne faites-vous point de rapports qui puissent blesser la réputation d'autrui? Pardonnez-vous sincèrement les offenses qu'on vous a faites? Ne conservez-vous pas volontairement des préventions et des antipathies contre le prochain? Ne condamnez-vous pas avec trop de précipitation et trop de sévérité les défauts de vos supérieurs, de vos égaux, ou de vos inférieurs? Rendez-vous service au prochain autant que vous le pouvez? Ne le contristez-vous pas par des railleries qui l'offensent, et dont vous seriez fâché qu'on usât par rapport à vous?

Humilité. — Ne cherchez-vous pas à dominer et à vous élever au-dessus des autres? Ne vous glorifiez-vous pas de votre naissance et de votre nom? Si vous êtes d'une fortune médiocre, ne rougissez-vous pas de vos parents? Ne présumez-vous pas trop de vos bonnes œuvres ou de votre zèle? N'êtes-

(100) On ne peut recevoir de nouveaux honoraires de messes, qu'autant qu'on a acquitté les anciennes intentions, ou qu'on peut les acquitter en peu de temps. (Voyez les *Conférences d'Angers* sur les honoraires, p. 70 du *Traité sur le sacrifice de la messe*, édit. de 1757.) Benoît XIV, par une bulle donnée le 30 juin 1741, a défendu en Italie, sous peine de

suspense *ipso facto*, de recevoir des honoraires plus considérables, pour faire ensuite acquitter les messes à un moindre prix qu'on n'avait reçu : il appelle cette pratique *turpe lucrum*; et déclare qu'on doit donner tout ce qu'on a reçu à celui qui acquitte la messe.

vous pas trop jaloux de votre réputation? Ne désirez-vous pas qu'on applaudisse à vos travaux et à tout ce que vous entreprenez? Ne soutenez-vous pas vos droits avec orgueil et avec empire? Ne méprisez-vous pas les autres? Ne rapportez-vous pas tout à vous-même? Ne parlez-vous pas à vos paroissiens avec hauteur, fierté, arrogance, au lieu de leur parler en père?

Détachement des biens de la terre. — Votre cœur n'est-il pas attaché à l'or et à l'argent? Ne thésaurisez-vous pas? N'exigez-vous pas avec avidité vos revenus et vos dîmes? Ne passez-vous pas pour un ecclésiastique dominé par l'esprit d'avarice? Ne cherchez-vous pas à vous enrichir par un négoce que les canons défendent? Ne souhaitez-vous pas de réunir en vous seul plusieurs bénéfices?

Soin des pauvres. — Avez-vous soin des pauvres? Les soulagez-vous autant que vous pouvez? Leur parlez-vous avec bonté? Les visitez-vous dans leurs maladies? Les consolez-vous dans leurs souffrances? Ne paraissez-vous pas les mépriser? Ne négligez-vous pas leur salut? N'enrichissez-vous pas vos parents aux dépens des pauvres? Respectez-vous les pauvres et considérez-vous en eux l'image de Jésus-Christ?

Esprit ecclésiastique. — Dans vos conversations édifiez-vous le prochain? N'avancez-vous pas des maximes qui peuvent scandaliser dans un ministre de Jésus-Christ? Donnez-vous de bons conseils lorsque vous pouvez en donner? Ne recherchez-vous pas des bénéfices par des voies opposées à l'esprit de l'Eglise? Si vous avez un bénéfice, l'avez-vous acquis légitimement? S'il exige résidence, y résidez-vous? N'abusez-vous pas des revenus du sanctuaire? Avez-vous pris

connaissance des fondations attachées à votre bénéfice? Ne comptez-vous pas le résigner à un parent, à un ami indigne de le posséder? Si vous êtes entré par une voie peu canonique dans un bénéfice, avez-vous restitué tous les revenus que vous vous étiez appropriés? Avez-vous soin de porter l'habit ecclésiastique (101)? Ne rougissez-vous pas, après plusieurs années du sacerdoce, de la simplicité que vous observiez au séminaire dans vos vêtements, dans vos meubles? N'avez-vous point à vous reprocher de luxe et de fastes? Ne passez-vous pas un temps considérable à orner votre chevelure? Ne cherchez-vous pas à plaire dans le monde par un extérieur tout opposé à la simplicité cléricalle?

Présence de Dieu et pureté d'intention. — Vous rappelez-vous souvent la présence de Dieu pendant la journée? Pensez-vous à Dieu, soit à votre réveil, soit dans vos tentations, soit dans vos peines, soit avant vos repas? Ne pratiquez-vous pas toutes vos actions, même les plus saintes, sans aucun motif surnaturel? Renouvelez-vous votre foi sur la présence de Dieu, soit lorsque vous entrez dans son temple, soit lorsque vous parlez en son nom pour instruire les peuples, soit lorsque vous administrez les sacrements? Elevez-vous votre cœur à Dieu avant de commencer les fonctions de votre ministère?

Purifiez-vous votre intention? Ne rapportez-vous pas tout à vous-même et à votre amour-propre? N'ambitionnez-vous pas de vous faire une certaine réputation? Ne cherchez-vous que la gloire de Dieu et à étendre son royaume?

MAXIMES ECCLÉSIASTIQUES

TIRÉES DES CONSTITUTIONS DES CLERCS RÉGULIERS (102).

Divini preces officii nocturnas horis matutinis, diurnas interdum devote alacriterque sacerdotes persolvant... In versibus mediis pausant faciant.

Ritus et ceremoniæ apte, composite et decore exercentur : hoc enim clericorum est munus et maxime conspicuum... Nihil in ejus-

modi ecclesiasticis rebus servandis prætermittatur, sed omnia studiose, exquisitè, mature, cum silentio, modestia, dignitate et decore fiant.

Ecclesiæ mundæ sint, et omni religionis cultu ornatae : sacerdotum vestes, altarium ornatus, sacra vasa, et cætera, quæ ad divinum

(101) L'habit ecclésiastique est l'habit long, pour trois raisons : 1^o parce qu'on ne doit pas exercer aucune fonction en soutanelle ou habit court; 2^o parce que c'est l'habit long qu'on porte dans toutes les communautés ecclésiastiques; 3^o parce que plusieurs conciles provinciaux et synodes ordonnent de porter la soutane.

(102) Les clercs réguliers sont vulgairement appelés *Théatins*, parce que Pierre Caraffa, qui fut depuis pape sous le nom de Paul IV, s'était démis de l'évêché de Chieti ou Théate, pour instituer cette congrégation avec saint Gaëtan de Thienne. M. le cardinal de Bérulle estimait tellement la sagesse des constitutions de cette congrégation, qu'il en fit

faire une édition à Paris, dix-neuf ans avant que les théatins eussent un établissement en France; l'édition est in-4^o, sous le titre *Synopsis*, etc., avec les notes du P. Carracioli, que M. de Bérulle avait apparemment connu en Italie, et à qui ce pieux cardinal était fort attaché, dit Silos, historien des théatins. (Silos, p. 149, t. II.) Cette congrégation est une société de prêtres unis par des vœux : 1^o en y fait les trois vœux solennels; 2^o on doit y partager son temps entre la prière, l'office divin au chœur et l'étude; 3^o on doit s'appliquer ou à la prédication, ou à entendre les confessions, ou à des ouvrages utiles au salut des âmes.

cultum pertinent, splendida, munda, nitida asserventur.

Sacerdotes et clerici, tum ubique, tum maxime in ecclesiis, ubi omnium in se sciunt oculos conjici, ita mores habeant, vultu, gestu, incessu, sermone compositos, ut nihil nisi grave, moderatum, religionis plenum præ se ferant.

Qui ad ecclesias adierint, ad suscipienda sacramenta, iis confessarii præcipuam exhibeant charitatem, rem suam privatam, aut commodum ne spectent, animarum saluti magnopere studeant... Curent ne nimis occupati, sibi-ipsis vacandi tempus non habeant. Qui mulierum confessiones audire solent. Possint illas quandoque visitare, sed id raro admodum et considerate fiat.

Confessiones mulierum, nisi in ecclesiis ne audiantur, dum ne vel gravis ægrotatio, vel calamitas aliqua, vel alia quævis causa vehemens postulaverit.

Quotidie, aut saltem alternis diebus ægrotos visitent, eosque ad patientiam divinarumque rerum desiderium cohortentur : caveant ne ad res temporales se admisceant.

In concionando ei rei potissimum opera detur, ut auditorum mores probe informentur, et ad Dei amorem excitentur animi, atque inflammentur, ab inutilibus rerum et verborum lenociniis abstineatur.

Semper quidem, ut ipsa Veritas pronuntiat, oportet orare, præcipue tamen bis in singulos dies, per horæ dimidiæ spatium nixis genibus oremus.

Una cum orationis assiduitate conjungendus est etiam frequens sacramentorum usus..... ad sacrosanctum Eucharistiæ sacramentum ne ante accedant, quam se per confessionem,

quo æquum est, pii animi studio reddiderint puriores.

Bis in die semel ante prandium, iterum antequam eatur ad cubitum, rationem dicri, facti, cogitati, nobiscum putemus.

Ad castitatem servandam adhortari, minime opus esse arbitramur ; clericis enim non tam præclarum est, eam virtutem colere, quam turpe non colere : itaque nihil hoc loco adji-cendum, nisi in aspectu, incessu, sermone, et totius corporis forma angelicam quodammodo in terris puritatem imitemur.

Vestitus niger sit et simplex, videlicet qui honestos deceat clericos, sacris canonibus non repugnet... Vestis sit talaris.

Necesse est clericos, utpote verbi Dei, sacramentorumque ministros, omni quidem bonarum litterarum genere, præcipue vero theologiæ ordine, eruditione esse conspicuos, ne divina mysteria per imperitos exerceantur... Ita eruditionem cum pietatis ardore conjungant, ut alterum alteri emolumento esse possit.

Si permittatur quandoque clericis, ut ab assiduis litterarum studiis, honestis remissionibus animum recreent, ita oblectentur, ut Deo dicatos esse se meminerint... morum gravitatem servent atque modestiam ; ne vociferentur, scurrilia verba ne proferant ; dicitate et manuum licentia prorsus abstineant, denique ita spirituales exercitationes tantisper intermittant, ut non dissolvatur animus, sed alacrior et vegetior evadat, promptiorque ad labores sacrarumque rerum studium.

Singulis inter se tanquam charitatis vinculo colligatis suis unicuique honor mutuus habeatur.

AVIS

SUR LA PERSEVERANCE DANS L'ESPRIT ECCLÉSIASTIQUE.

En entrant dans un séminaire, on vous a fait connaître l'étendue de vos devoirs, soyez-y fidèle jusqu'à la mort, *esto fidelis usque ad mortem.* (Apoc., II.)

Si vous ne vivez pas conformément à la sainteté de votre vocation, un ver rongeur vous troublera sans cesse ; en vain cherchiez-vous à vous satisfaire dans le monde, ce plaisir serait vain et de peu de durée : dès que votre conscience ne sera pas tranquille, dès qu'elle vous dira intérieurement que votre vie n'est pas conforme à votre état, vous éprouverez les plus cuisants remords ; la vraie paix n'est que pour le juste, et l'ecclésiastique, comme le simple fidèle, n'a de satisfaction intérieure, qu'autant qu'il sert Dieu dans la droiture de son cœur.

La multitude des bénéfices, les honneurs du sanctuaire, ne pourront jamais vous donner un vrai contentement ; cet éclat qui satisfait l'ambition, est une vapeur qui se dis-

sipe en un instant : *Vapor est ad modicum parens.* (Jac., IV.) Est-on parvenu à cette dignité ? On reçoit beaucoup d'adulation, on est flatté, encensé ; mais si on vient à rentrer au dedans de soi-même, on a une réponse de mort : on est dans des perplexités sur l'état de son âme, lorsqu'il faut célébrer, monter à l'autel, administrer les sacrements. Quelle agitation au milieu des honneurs ! Qu'il survienne à cet ecclésiastique une maladie considérable, quel trouble, peut-être quel secret désespoir ! Dieu fait sentir dès à présent la rigueur de son jugement ; il livre à des peines intérieures celui qui lui a été infidèle, et qui n'a pas répondu aux grâces dont il l'a comblé. Pendant que le monde regarde comme heureux cet ecclésiastique qui a tout en abondance, bénéfices considérables, titres honorables : *Beatum dixerunt populum cui hæc sunt.* (Psal. CXLIII.) Si on perçait les nuages qui environnent le cœur humain, on verrait que cet ecclésiastique

qui vit sans règle est agité des pensées les plus tristes.

L'apôtre disait aux Galates, comment après vous être élevés aux voies de la sainteté, en êtes-vous déchus? Comment après avoir triomphé des désirs de la concupiscence, finissez-vous par une vie indigne de votre vocation? *O insensati Galatæ, quis vos fascinavit? Sic stulti estis, ut cum spiritu cæperitis nunc carne consumemini.* (Galat. III.) O imprudents ecclésiastiques, comment, après vous être comportés si fidèlement pendant les premiers jours de votre sacerdoce, après avoir paru si remplis de l'esprit ecclésiastique, paraissez-vous aujourd'hui si dissipés, si amateurs du monde, si prévenus contre toutes ces pratiques qui étaient autrefois l'objet de votre vénération?

Ne présumez pas du mérite de vos bonnes œuvres passées; Dieu regarde spécialement la fin de la vie dans ses élus: Judas fut d'abord apôtre, mais ensuite il fut un disciple perfide; grand exemple qui apprend que sans la persévérance on ne remporte pas la couronne de justice. Si vous avez été comblé de grâces, si vous avez paru y répondre pendant quelque temps, sachez, dit saint Bernard, qu'il n'y a point de victoire pour celui qui combat, ni de palme pour celui qui triomphe, s'il ne persévère: *Absque perseverantia, nec qui pugnât victoriam, nec palmam victor consequitur.* Otez la persévérance, continue le même Père, les anciens services ne donnent plus droit à la récompense: *Tolle perseverantiam, nec obsequium mercedem habet.* Ne vous flattez pas, dit encore le même saint, ni de votre entrée canonique dans le sanctuaire, ni de cette bonne vocation qui vous a séparé du monde pour vous consacrer au sacerdoce, ni de cette ferveur qui vous faisait peut-être proposer comme un modèle au séminaire. Si vous cessez de vivre canoniquement, votre bonne vocation ne vous sauvera pas: *Quid prodest quod canonice eligantur, si non canonice vivant.*

Méditez souvent ces paroles de l'Apôtre: *Fratres mei dilecti, stabiles estote et immobiles* (I Cor., XV); demeurez fermes sans vous laisser entraîner par les mauvais exemples. Celui qui abandonne l'esprit du séminaire, et qui n'a plus l'esprit ecclésiastique, doit tout craindre, tout appréhender pour son salut. Malheur, dit l'Esprit-Saint, à ceux qui ont abandonné les sentiers droits: *Væ his... qui dereliquerunt vias rectas.* (Eceli. II.)

Persévérez dans les voies de la piété, et dites chaque jour comme Job, je ne veux jamais m'éloigner des sentiers de la justice et des devoirs de ma vocation: *Iustificacionem meam quam cæpi tenere, non deseram.* (Job, XXVII.) Ressouvenez-vous de la ferveur des premiers jours de votre sacerdoce, *rememoramini pristinos dies.* (Hebr., X.) Prenez garde de perdre, dit l'Apôtre bien-aimé, les mérites que vous avez pu acquérir: *Videte vosmetipsos, ne perdati quæ operati estis.* (II Joan., VIII.) Faites-vous sans cesse violence pour recevoir cette récom-

pense parfaite que vous propose la foi: *Ut mercedem plenam recipiatis.* (Ibid.)

Heureux l'ecclésiastique qui à l'heure de la mort aura répondu à l'excellence de son sacerdoce par une vie sainte; au contraire, état funeste que celui d'un ecclésiastique qui aura vécu dans l'oisiveté, la dissipation, l'intrigue: l'enfer des prêtres sera encore plus terrible que celui des séculiers, puisque leur état est plus saint. Appliquez-vous souvent ces paroles que vous adressez à ceux que vous dirigez dans les voies du salut; opérez le bien pendant que vous en avez le temps, *dum tempus habemus, operemur bonum.* (Gal., VI.) Faites un bon usage des grâces dont Dieu vous comble depuis que vous êtes entrés dans son sanctuaire; soyez de fidèles ministres, afin que Jésus-Christ vous adresse un jour ces paroles: Je ne vous appellerai plus mes serviteurs, mais mes amis: *Jam non dicam vos servos... vos autem dixi amicos.* (Joan., XV.)

Persévérez dans l'esprit ecclésiastique, c'est-à-dire, dans le détachement des biens de la terre, dans un saint zèle de votre perfection, et pour le salut des âmes; comme ministre de l'Eglise, vous êtes l'homme de Dieu: *Tu vero, o homo Dei.* (I Tim., VI.) Pratiquez la piété, la justice, la foi, la charité, la patience, la douceur: *Sectare vero pietatem, justitiam, fidem, charitatem, patientiam, mansuetudinem* (II Tim., III et VI.) Persévérez dans toutes les maximes qu'on vous a inspirées, et que vous avez pu connaître: *Permane in eis quæ didicisti, et credita sunt tibi.* (II Tim., III.) Soyez l'exemple des fidèles dans votre conduite et vos paroles: *Exemplum esto fidelium in verbo, in conversatione.* (I Tim., IV.)

Vivez dans une humilité profonde, dans une charité sincère pour le prochain, dans une union parfaite avec tous les autres ministres de l'Eglise, soit ecclésiastiques, soit religieux, *in charitate.* (I Tim. IV.) Ce ne serait point avoir l'esprit de Jésus-Christ, que de se prévenir contre ceux qui embrassent aux pieds des autels, la pauvreté que Jésus-Christ a conseillée. Saint Charles multipliait les religieux dans son diocèse. Si quelques-uns ont quelques défauts, combien y en a-t-il qui sont des modèles de sainteté? Pourquoi voir une paille dans l'œil de son frère, et ne pas considérer en soi une poutre qui aveugle. (Luc., VI.) Aimons tous les états où on sert Dieu. Il faut espérer, disait saint François de Sales dans une de ses lettres, que nous serons tous en la montagne de la gloire, soit ecclésiastiques, soit religieux. Adoptez ces sentiments.

La charité doit animer tous les hommes, mais surtout les ministres de l'Eglise, n'ayant qu'un cœur et qu'une âme, comme les premiers fidèles, *multitudinis credentium cor unum erat et anima una.* (Act., IV.) Etant unis sur la terre pour étendre le royaume de Jésus-Christ, nous devons espérer d'être unis dans le ciel pour louer ce Dieu saint, dont toute la loi se rapporte à ces deux préceptes, de l'aimer au-dessus de tout: *Dilige*

Dominum Deum tuum ex toto corde tuo. (Marc., XII); et d'aimer le prochain comme nous-mêmes : *Diliges proximum tanquam*

teipsum, majus horum aliud mandatum non est.

Au Roi immortel de tous les siècles, et invisible, à Dieu seul soit honneur et gloire. (I Tim., I.)

NOTICE SUR BAUDRAND.

Le P. Barthélemy Baudrand, de la compagnie de Jésus, naquit à Vienne en Dauphiné et mourut le 3 juillet 1787. Il se retira à Lyon après la suppression de son ordre, et composa sans y mettre son nom des ouvrages de piété estimés des ecclésiastiques.

Nous en donnons la liste, quoique nous bornions à reproduire ses *Panégryques*, qui seuls répondent aux exigences de la présente *Collection* : 1° *L'âme intérieure*, ou *Conduite spirituelle dans les voies de Dieu*. — *L'âme seule avec Dieu seul*. — *Pratique pour les visites au saint sacrement*, de chaque jour de la semaine; in-12, 1776. — 2° *L'âme éclairée par les oracles de la sagesse, dans les paraboles évangéliques*. — *Explication des huit béatitudes des conseils de la sagesse*. — *Paraphrase des Psaumes de la Pénitence*; in-12. — 3° *L'âme fidèle, animée de l'esprit de Jésus-Christ, par la considération de ses divins mystères, avec des Considérations sur les mystères, de la Sainte Vierge*; in-12, 1774. — 4° *L'âme contemplant les grandeurs de Dieu*. — *L'âme se préparant à l'éternité, par les sentiments de l'amour divin*; in-12. — 5° *L'âme sur le Calvaire trouvant au pied de la croix la consolation dans ses peines*; in-12, 1780. — 6° *L'âme embrasée de l'amour divin, par son union aux sacrés cœurs de Jésus et de Marie*; in-12. — 7° *Neuvaine à l'honneur du sacré cœur de Jésus, et Neuvaine au saint cœur de Marie*; in-12. — 8° *Pratique pour passer une heure devant le saint sacrement*; petit in-12. — 9° *L'âme pénitente, ou le nouveau PENSEZ-Y-BIEN*; in-18. — 10° *Neuvaine à l'honneur*

du sacré cœur de Jésus, in-18. — 11° *L'âme élevée à Dieu par les réflexions et les sentiments, pour chaque jour du mois*; in-12, 2 vol. 1774. — 12° *L'âme religieuse élevée à la perfection, par les exercices de la vie intérieure*; in-12, 1770. — 13° *La religion pratique, ou l'âme sanctifiée par la perfection de toutes les actions de la vie*; in-12, 1781. — 14° *Histoires édifiantes et curieuses, avec des réflexions*; in-12, 1779. — 15° *L'âme affermie dans la foi, et prémunie contre la séduction de l'erreur, ou preuves abrégées de la religion, à la portée de tous les esprits et de tous les états*; in-12. — 16° *Panégryques des saints*; in-12, 1786. — On lui donne aussi les *Réflexions, sentiments et pratiques de piété*; Lyon, 1783, in-12; les *Réflexions sur le tolérantisme en matière de religion*; Lyon, 1787, in-8. Il a donné une édition retouchée de la *Couronne de l'année chrétienne*, de L. Abelly, et une édition de la traduction des *Visites au saint sacrement*, de Liguori.

Il avait désavoué tous les ouvrages que la spéculation lui avait attribués, et principalement les *Réflexions historiques sur l'Eglise*, 2 vol. in-12, qui avaient paru auparavant sous le titre de *Discours sur les premiers siècles de l'Eglise*, faisant partie de l'*Abrégé de l'Histoire ecclésiastique* attribué à l'abbé Racine; ainsi que l'*Âme sincère ou l'Homme enrichi du trésor de la vérité*; 2 vol. in-12, donné au public sous ce titre : *L'homme enrichi du trésor de la vérité*, par l'auteur du *Chrétien par le sentiment*.

ŒUVRES ORATOIRES

COMPLÈTES

DE BARTHELEMY BAUDRAND.

PANÉGYRIQUE I^{er}.

SAINT AUGUSTIN.

Fuit magnus secundum nomen suum expugnare insurgentes hostes. (Eccl., XLVI.)

Il fut grand selon l'étendue de son nom destiné à combattre les ennemis de son Dieu.

En commençant le panégyrique de saint Augustin, je ne viens point, chers auditeurs,

selon le langage assez ordinaire des orateurs ou sacrés ou profanes, me plaindre de la grandeur de la matière, et paraître succomber sous le poids du sujet. Non, chers auditeurs ; bien loin de m'en plaindre, je mets toute ma gloire à rester au-dessous de mon sujet, convaincu que je suis, qu'indépendamment de tout ce que je pourrai dire, le nom seul d'Augustin porte avec lui son éloge, et que bien loin que la faiblesse de mes expressions puisse diminuer en rien la sublimité de l'idée qu'on a de lui, la sublimité même de cette idée suppléera toujours à la faiblesse de mes éloges. Eh ! quel est le chrétien si étranger dans le christianisme qui puisse ignorer ce que c'est qu'Augustin ? en prononçant son nom, on fait son panégyrique ; c'est même, à proprement parler, le seul qui soit digne de lui : sans qu'il soit nécessaire d'accumuler les titres, les vertus, les talents, on a tout dit en disant que c'est Augustin. Si vous ajoutez que ce fut un docteur célèbre, assez d'autres prendront part à sa gloire ; si vous dites que ce fut un zéléteur de la loi, il s'en trouvera qui partageront cet honneur : mais en nommant Augustin, vous avez tracé son portrait ; c'est lui, c'est tout lui, et ce n'est que lui ; dès lors le portrait est tracé par les mains de la vérité sur le modèle de la vertu même : *Fuit magnus*.

Tenons-nous en à cette pensée, et ne faisons que lui donner sa juste étendue. Qu'est-ce qui a rendu le nom d'Augustin si célèbre, et qui rend encore aujourd'hui sa mémoire si précieuse ? le voici : Vers les premiers siècles du christianisme, il s'éleva sur l'Eglise des jours de dispersion et de deuil, où ses ennemis, avec plus de fureur que jamais, soulevés contre elle, s'efforçaient de l'anéantir dans les deux points les plus essentiels ; c'est-à-dire de la ternir dans l'éclat de sa gloire, et de l'ébranler dans la solidité de ses fondements. La providence de Dieu, toujours attentive sur les besoins de son Eglise, lui ménagea dans Augustin une ressource infaillible dans ses revers : on voulait l'avilir ; ce Dieu lui accorde ce grand saint, pour en faire la gloire ; on voulait l'ébranler, et Dieu lui accorde ce grand saint pour en être l'appui. Telles sont les vues de la Providence sur Augustin, par rapport à son Eglise : il est destiné à en être tout à la fois et l'ornement et le soutien. Il en fut l'ornement par l'éclat de ses vertus et de ses lumières, *Fuit magnus secundum nomen suum* ; c'est le sujet de mon premier point. Il en fut le soutien par la continuité de ses combats et de ses triomphes, *expugnare insurgentes hostes* ; c'est le sujet du second point.

Tel est le plan de l'éloge que je consacre au disciple le plus fidèle de la grâce, au docteur le plus sublime de la grâce, au défenseur le plus zélé de la grâce. Grâce de mon Dieu, quel titre pour obtenir votre secours ! je vous le demande par l'entremise de la Mère de grâce elle-même. *Ave, Maria*.

PREMIER POINT.

C'est un soleil que je viens vous présenter, chers auditeurs ; mais ce soleil avant de paraître dans la plénitude de son éclat, quelle éclipse ne souffrit-il pas, et de combien de nuages ne fut-il pas obscurci ? Nuages des passions qui, régnaient dans son cœur, le plongent dans toutes sortes d'excès ; nuages de l'erreur qui, se répandant dans l'esprit, le jettent dans les plus affreuses ténèbres.

Le voilà donc cet enfant prodigue, dissipant malheureusement son héritage, victime livrée en proie à la plus honteuse passion, sujet de scandale aux yeux des fidèles, fils indocile devenu la croix de sa mère, faisant gloire du vice, et ne rougissant que de la vertu ! Monique, ah ! mère tendre et infortunée, pleurez et versez des torrents de larmes ; votre douleur est d'autant plus grande, qu'elle paraît devoir être éternelle et inconsolable.

Une seule chose était capable de l'adoucir, et de laisser encore quelque rayon d'espérance, c'est que le malade sent la grandeur de son mal, et quelque égaré que soit le pécheur, la grâce ne cesse de le poursuivre. En vain, pour se dérober à ses pressantes sollicitations, s'enfuit-il de sa patrie, cette grâce salutaire le suit partout, elle s'embarque avec lui dans le vaisseau ; elle l'accompagne de Carthage à Rome, et de Rome à Milan, pour trouver le moment favorable de lui parler au cœur. Ah ! Seigneur, l'aurore de ce grand jour ne commence-t-elle point à paraître ? Quelle heureuse rencontre ! je vois Ambroise avec Augustin, et Augustin touché des discours et des exemples d'Ambroise. Grand saint, recevez avec tendresse ce nouveau disciple ; c'est la Providence qui, sous le nom de hasard, vous l'adresse et vous le confie : quel vase d'élection ne formerez-vous pas en lui ! Déjà vos discours par les charmes d'une éloquence toute divine ont ébranlé ce cœur chancelant ; le voilà aux prises avec lui-même, essayant dans son cœur le plus violent des combats entre la passion qui le captive, et la grâce qui le sollicite ; aimant ses chaînes, et soupirant après la liberté ; connaissant son mal, et craignant d'être guéri ; voulant, et ne voulant pas ; formant une résolution, et la renversant à l'instant ; inquiet, troublé, déchiré, semblable à une mer agitée de mille flots opposés. Grâce de mon Dieu, achevez votre ouvrage, soutenez-le dans ces moments d'agony ! Enfin les desseins de la miséricorde vont éclater ; Augustin est sous le figuier : j'entends la voix miraculeuse qui retentit au milieu des airs, *prenez, et lisez*. Il prend, et il lit. Le moment favorable est arrivé ; la grâce triomphe : Augustin est converti. Monique, mère fortunée ! cessez, cessez de pleurer ; Augustin est digne de vous ! Eh ! ne vous l'avait-on pas annoncé, que le fils de tant de larmes ne saurait périr ? Heureux moment qui a tari les larmes d'une mère af-

aligée, pour commencer celles d'un fils pénitent!

Ne vous ressouvenez donc plus, chers auditeurs, de cet Augustin criminel et pécheur : c'est un homme nouveau que je vous présente, désormais aussi élevé, par la sublimité de ses vertus, qu'il avait été plongé dans l'abîme des vices. Tagaste, Carthage, Rome, Milan, l'Afrique, l'Europe, qu'il a scandalisées par ses égarements, vont être édifiées par la sincérité du retour : tous les endroits où il a porté le péché et le libertinage comme en triomphe verront bientôt arborer l'étendard de la grâce, et avec elle, de toutes les vertus. Ne pensez pas que j'entreprenne d'en faire ici le détail ; il faudrait faire celui de toutes ses actions. Parmi toutes ses vertus, je n'en choisis qu'une qui les renferme toutes, l'amour ardent qu'il a pour son Dieu ; me conformant en cela à la pratique de l'Eglise, qui, dans les tableaux d'Augustin qu'elle propose à la vénération des fidèles, le présente d'ordinaire tenant en main un cœur embrasé. Entrons donc dans cette fournaise d'amour, et voyons toutes les vertus, comme autant de flammes ardentes, sortir de ce vaste incendie : *Amor meus, pondus meum*.

D'abord, amour pénitent qui, l'arrachant au tumulte du monde, le conduit dans la solitude. Dieu était le seul qu'il eût oublié ; il ne veut plus penser désormais qu'à Dieu seul : son cœur, brisé de douleur, éclate en soupirs, en gémissements, en sanglots ; inconsolable à la vue de ses crimes et de ses malheurs.

Amour jaloux. Du moment que je fus converti, dit-il, Dieu entrant dans mon âme commença à prendre possession de mon cœur ; pour cela il dissipe, il détruit, il renverse tout ce qui dans moi s'opposait à lui ; plaisirs mondains, affections terrestres, voluptés sensuelles, tout cela autant de victimes qu'il immole ou à la rigueur de sa justice, ou à la tendresse de ses miséricordes.

Amour extatique et divin qui, dans les vives ardeurs de la pénitence dont il fait ses délices, l'élève au-dessus de lui-même et des choses créées. O beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, s'écrie-t-il dans ces doux transports, que c'est bien tard que je vous ai aimée ! pourrais-je me consoler de ce temps passé hors de votre amour, s'il ne me restait une éternité tout entière pour vous aimer ?

Amour résigné : que vois-je ! Augustin paraît accablé de tristesse et noyé dans l'amertume de sa douleur : une vertu si héroïque est-elle donc susceptible de ces faiblesses ? Ah ! gardons-nous de les condamner ; ce sont des regrets qu'il donne à la perte d'une mère qui lui était chère, et que la mort vient de lui enlever. Elle avait pleuré sur lui dès son berceau ; il est bien juste qu'il arrose son tombeau de ses larmes ; la bonté de son cœur peut le rendre sensible, mais l'amour de son Dieu le trouvera toujours résigné.

Suivons-le dans son retour en Afrique, et soyons encore témoins des prodiges que va opérer son amour. Faut-il, pour seconder les instructions de son évêque Valère, entrer dans le sacerdoce, se revêtir du saint ministère, et le premier de l'Eglise d'Occident, en qualité de simple prêtre, dispenser le pain de la parole aux fidèles ? Amour humble qui se croit incapable de porter le fardeau ! Bientôt après, élevé, malgré lui, à la dignité sublime de l'épiscopat, quel spectacle donne-t-il aux anges du ciel ? il résiste, il gémit, il soupire, et sa mitre est arrosée de ses larmes : exemple si grand et si relevé, que presque tous les siècles suivants se sont contentés de l'admirer !

Faut-il attaquer le vice de front, s'élever contre les abus enracinés, abolir les festins profanes, malheureux restes du paganisme ! Amour généreux et ardent, le zèle de la maison de Dieu le dévore ; il déploie toutes les forces de l'éloquence, il exhorte, il menace, il arrache les larmes des yeux de ses auditeurs ; et les festins abolis montrent qu'il n'est rien de si puissant qu'un vrai saint qui sait ne rien craindre.

Faut-il courir après les brebis égarées et recevoir les enfants prodiges dans le sein de la charité ? Amour tendre et compatissant qui, ouvrant des entrailles de miséricorde, se fait tout à tous, et les porte tous dans son cœur. Cette ardeur de lion contre les âmes audacieuses n'a plus que la douceur de l'agneau envers les âmes timides ; et les foudres dont il est armé pour abattre les cèdres fiers et hautains, se changent en une douce rosée pour soutenir les faibles roseaux.

Faut-il, dans les différentes occasions, exercer les différentes vertus ? Amour universel qui, se répandant dans toutes, les anime toutes de son esprit. Humble dans l'éclat et la réputation ; modeste dans la sublimité de la science ; modéré dans l'ardeur du zèle ; toujours le même dans la diversité des événements ; fait pour l'action, quand le zèle y appelle ; absorbé dans la contemplation, quand la charité le permet ; tantôt au prochain, tantôt à lui-même, toujours à Dieu ; est-ce un homme vertueux, ou la vertu même que je dépeins ? Quel changement, chers auditeurs ! il fut si grand que le monde entier en fut dans l'admiration, étonné et surpris de voir tout à coup, par un changement admirable, l'innocence des anges rétablie dans un homme de chair et de sang ; la foi des patriarches triomphante dans une âme égarée, le zèle des apôtres allumé dans un cœur demi-païen ; le courage des martyrs vivant dans un homme plongé dans la mollesse ; toutes les vertus régner où l'on avait vu dominer tous les vices : que ce point de vue serait consolant, si nous pouvions y arrêter, y fixer nos regards !

Mais quoi ! suis-je donc encore ici obligé de rappeler ses premiers malheurs ? Les égarements de son esprit ne furent pas moindres que ceux de son cœur : eh ! dans quel

labyrinthe d'erreurs ne donna-t-il pas? La vanité des fables des poètes profanes, l'extravagance de l'astrologie judiciaire, les absurdités d'un manichéisme affreux; les horreurs d'un pyrrhonisme impie, j'ai presque dit les abominations d'Epicure lui-même: quels nuages, quelles taches dans ce soleil! Je me hâte de le retirer de cette éclipse funeste; elle ne servira qu'à mettre la clarté dans un plus grand jour.

Représentez-vous donc, mes chers auditeurs, un ciel chargé de nuages sombres; des ténèbres épaisses occupant l'espace des airs, une obscurité terrible répandue partout fait régner une nuit affreuse, et avec elle le trouble et la confusion; quel spectacle d'horreur! mais quelle joie, quelle surprise! lorsque tout à coup les nuages venant à se dissiper, la clarté succède aux ténèbres, la sérénité reparait dans les airs, et le soleil, auparavant éclipsé, brille dans tout son éclat, et fait partout une abondante diffusion de lumières.

Image bien sensible d'Augustin et de ses états différents! Durant plusieurs années ce soleil éclipsé et couvert de nuages avait jeté les fidèles dans la tristesse et le deuil; mais quand une fois ces nuages furent dissipés, la sérénité vint tout à coup à paraître: du sein même des ténèbres Dieu fit sortir un rayon de lumières: *Dixit de tenebris lumen splendescere* (II Cor., IV); et pour combler le prodige, plus les ténèbres avaient été sombres, plus les lumières furent éclatantes.

Dès lors tous les trésors de la sagesse se réunirent dans lui; elle déploie toute sa force dans ses paroles; elle étale tous ses charmes dans ses discours; elle l'élève au-dessus de lui-même et le transporte dans la région des intelligences célestes, étonnées de voir des yeux mortels aussi vifs et aussi pénétrants que les leurs.

Le voilà cet aigle rapide qui prend son essor dans la sublimité des sciences. Et où pourrions-nous désormais le suivre! sera-ce dans les splendeurs de la Divinité, où il va contempler les grandeurs d'un Être suprême, dont la vie est l'immortalité, dont la grandeur est l'immensité, dont la durée est l'éternité même? Sera-ce dans les profondeurs de la Trinité? les ténèbres immenses dont son trône est environné, semblent se dissiper devant lui; unité d'essence, trinité de personnes, communications ineffables, tout est lumière à ses yeux. Sera-ce dans le mystère de l'Incarnation du Verbe fait chair? et qui jamais mieux que lui en mesura toutes les dimensions? ne dirait-on pas qu'il avait assisté au conseil de la sagesse quand elle forma ce projet? Sera-ce dans les secrets de la nature? et qu'a-t-il ignoré dans le monde? Nouveau Salomon, n'a-t-il pas porté ses connaissances depuis le cèdre jusqu'à l'hyssope? Sera-ce dans les splendeurs de la gloire? à l'en entendre parler, ne semble-t-il pas que, comme Paul ravi au troisième ciel, il en a déjà goûté les délices? Sera-ce enfin dans les trésors de la

grâce? Ah! ici, chers auditeurs, sus; endons un moment notre course pour admirer les richesses inestimables de cette grâce toute divine: une matière aussi terrible aurait de quoi nous alarmer, il est vrai; mais un Augustin pour guide n'aurait-il pas de quoi calmer nos alarmes.

Entrons donc dans cet océan fécond en naufrages; mais entrons-y sans crainte sous ses auspices: quelles heureuses découvertes ne ferons-nous pas en marchant sur ses traces? C'est lui qui, en docteur inspiré de Dieu, et par ce don d'intelligence qui lui était propre, nous a développé et mis dans un plus grand jour tout ce qui intéresse la grâce, l'essence de la grâce, la nécessité de la grâce, les communications, les opérations de la grâce, l'harmonie et les merveilleux accords de la grâce.

C'est lui qui nous a spécialement fait connaître que déchus et proscrits en conséquence du péché d'origine, nous ne pouvions avoir part à l'héritage céleste, si un Dieu Sauveur, d'enfants de colère, ne nous eût rendus enfants d'adoption; que la nature, en suite de la contagion de ce péché, ne pouvait se suffire à elle-même et avait besoin du secours d'en haut, qui la conduisit comme par la main à l'heureux terme où elle était destinée; que ce secours dans l'occasion est distribué avec poids et mesure, en telle sorte néanmoins que ceux qui en ont moins, ne peuvent se plaindre, puisqu'ils en ont suffisamment selon leurs besoins; et que ceux qui en ont plus, ne peuvent se glorifier, puisqu'ils l'ont reçu indépendamment de leurs mérites; que dans l'homme il doit y avoir une grâce et une liberté; et s'il n'y avait point de grâce, comment est-ce que Dieu sauverait le monde? et s'il n'y avait point de liberté, comment est-ce que Dieu jugerait le monde? Mais le point délicat et critique était d'accorder la grâce avec la liberté, c'est-à-dire, de rendre la grâce de Dieu triomphante, et la liberté de l'homme inviolable; de donner à la grâce une force qui ne soit ni violence ni tyrannie, et de laisser à la liberté un acquiescement qui ne soit ni nécessité ni contrainte; de concilier tellement les intérêts du ciel avec ceux de la terre, qu'en donnant à Dieu ce qui est à Dieu, on n'ôte point à l'homme ce qui convient à l'homme.

Or, quel autre mieux qu'Augustin a expliqué cette douce harmonie, cet accord admirable de la grâce avec le libre arbitre? L'une agit en souveraine, l'autre correspond, non point en esclave; l'une a infailliblement son effet, l'autre y coopère sans être enchaînée; Dieu voyant tout sans pouvoir se tromper, et la créature maîtresse de ses actions, comme si Dieu n'avait rien vu; et pour aller au principe, la grâce sous l'œil de la prescience, devenant un instrument infaillible entre les mains de Dieu, et cette même grâce compatible avec l'un et l'autre choix de la liberté, devenue un secours souple et condescendant entre les mains de l'homme. N'est-ce pas là avoir trouvé cet ar-

rangement de décrets, de vocation de grâce, de correspondance qui sauve le bienfait de la prédestination dans Dieu, en sauvant la couronne de justice dans l'homme.

Voilà, chers auditeurs, j'ose le dire, voilà l'abrégé, la substance, le fond, le système des ouvrages de saint Augustin sur la grâce.

Tel est le flambeau que Dieu a placé dans le sein de son Eglise pour en être la lumière; ses rayons éclatent de toutes parts; l'Eglise a des conciles, saint Augustin en est l'âme; l'Eglise a des lois, saint Augustin en est l'organe; l'Eglise a des Ecritures, saint Augustin en est l'interprète; dans les dogmes que l'Eglise nous propose, il y a des profondeurs, Augustin en sonde les abîmes, et la profondeur s'aplanit; il y a des difficultés, sa pénétration est un glaive à deux tranchants qui en coupe le nœud; il y a des obscurités, il répand un trait de lumière et l'obscurité disparaît; point de hauteur où il ne s'élève, point de secret qu'il ne découvre, point de mystère dont il ne perce le voile.

N'en croyez pas à mes éloges; appelez-en au témoignage de ses écrits; quels prodiges! On compte jusqu'à trois cents ouvrages sortis de sa plume; en voilà la multitude; tous les points de dogmes traités, discutés, épuisés, en voilà l'étendue. Loin de se borner à la superficie des choses, il puise la vérité dans sa source, et voit les conséquences dans le principe, en voilà la profondeur. Toute la doctrine de ceux qui sont venus après lui, est appuyée sur la sienne, comme sur une base inébranlable, en voilà l'autorité. Raisonnement subtil, mais solide; pensées délicates, mais vraies; langage fleuri, mais sans affectation, en voilà la beauté, la sublimité, l'excellence, c'est-à-dire, parole vive, énergique et puissante, pleine de force qui convainc, pleine de grâce qui persuade, pleine de mouvements qui enflamment. Non, chers auditeurs! ce n'est point Augustin qui écrit, qui compose ces ouvrages divins; c'est la fécondité elle-même qui invente; c'est le discernement qui choisit; c'est l'ordre qui dispose; c'est l'éloquence qui s'énonce; disons-mieux, c'est l'Esprit-Saint même qui parle.

Aussi, de quel œil le regardait-on de son temps? L'éclat de tant de lumières se répandit bientôt dans toute la terre; on accourait de toutes parts pour entendre l'oracle; on lui écrivait des provinces de l'empire les plus éloignées pour le consulter; il semblait, en fait de science, avoir renouvelé dans sa personne le prodige qu'opéra autrefois le grand Alexandre en fait de puissance: *Siluit terra in conspectu ejus* (I Mach., II). Toute la terre saisie d'étonnement se tut devant lui; on écoute, on est instruit, on admire, et l'admiration est si grande que, manquant d'expressions, elle ne s'explique que par un silence plus éloquent que tous les discours: *Siluit terra*. Et ne pensez pas que ce soient les seuls igno-

rants, et le seul peuple crédule qui pense ainsi d'Augustin; les savants eux-mêmes le reconnaissent pour maître; les évêques l'appellent à leurs assemblées; les souverains pontifes disent que ses sentiments sont ceux de l'Eglise; les juges, les gouverneurs, les grands de la terre se rendent tributaires de sa science. J'entends le fameux Volsien qui déclare, que dans les autres évêques on trouve quelque ignorance sans en être surpris; mais que pour Augustin tout ce qu'il ignorerait, semblerait manquer à la religion. J'entends saint Jérôme; ce grand homme quitte la plume et cesse d'écrire, dès qu'il apprend que notre saint a traité un sujet, disant que lorsque Augustin a parlé, tout est dit.

Ainsi pensa-t-on d'Augustin de son vivant même; les siècles suivants ont-ils toujours tenu le même langage? Interrogeons les siècles assemblés, appelons-en à leur témoignage. Qu'est-ce qu'Augustin? répondez-nous, hommes illustres, qui avez vécu dans les différents temps? qu'est-ce qu'Augustin? C'est un abîme de sagesse, une vive image de la Divinité même, *Divinitatis imago*, ainsi parle Possidonius; c'est une nuée merveilleuse dans laquelle la sagesse de Dieu a établi son trône et fixé son séjour, *Thronus sapientiae*, dit le célèbre Rupert; c'est le plus célèbre des écrivains, *Scriptorium maximus*, dit Ennodius; c'est un maître versé dans tout genre de science, *Omnium scientiarum magister*, dit Cassiodore; c'est un homme d'un entendement presque divin, et qui semble avoir passé les bornes de l'intelligence humaine, dit saint Thomas lui-même; c'est le plus grand des docteurs de l'Eglise latine, c'est pour cela qu'on le compare à l'aigle parmi les quatre saints Pères, comme saint Jean parmi les quatre évangélistes; c'est la merveille de son siècle; c'est le prodige, c'est la lumière du monde; ainsi parleront et penseront toujours d'Augustin, tous ceux qui sauront le connaître.

Disons quelque chose de plus grand encore; qu'est-ce qu'Augustin? C'est l'enfant le plus docile à la voix de l'Eglise; oui, mes chers auditeurs, malgré cette profondeur de génie, cette étendue de connaissances, cette supériorité de lumières, cet éclat de réputation, rien de si humble, de si docile, de si soumis à l'Eglise; il l'aime, il l'écoute, il ne veut rien savoir que par son canal; envers les autres, docteur sublime qui peut instruire; envers l'Eglise, enfant docile qui ne veut qu'écouter. Pour moi, dit-il, je ne croirais pas à l'Evangile même, si l'Eglise ne m'y autorisait: *Evangelio non crederem, nisi me Ecclesia commoveret auctoritas*. Rome a parlé, ajoute-t-il, la cause est finie, *Roma locuta est, causa finita est*. Il ne reste plus qu'à obéir et à se soumettre; ainsi parlent les humbles, ainsi se comportent les saints. Qu'est-ce donc qu'Augustin? c'est la couronne et la gloire de l'Eglise sa mère; il en a fait l'ornement par l'éclat de ses vertus et de ses lumières; ajoutons, il en a été le soutien par la conti-

nuité de ses combats et de ses triomphes, c'est le sujet du second point.

SECOND POINT.

Que nos vues sont bornées, chers auditeurs ; et pour l'ordinaire, que nos jugements sont trompeurs ! L'aurait-on jamais pensé ? Quand on voyait Augustin livré au mensonge, vendu à l'erreur, enseveli dans les ténèbres de l'hérésie, déchainé contre l'Eglise elle-même, l'aurait-on jamais cru, que ce même Augustin serait un jour le défenseur de la vérité, le fléau de l'hérésie, le bouclier de la foi ? Et si dans ces temps nébuleux, on avait annoncé cette vive lumière, n'aurait-ce pas été annoncer le prodige le plus inoui ? Providence de mon Dieu ! c'était-là néanmoins le changement merveilleux que votre grâce méditait dès lors dans la profondeur impénétrable de ses conseils, et qu'elle exécuta bientôt dans les jours de salut et de bénédiction.

Ici je me représente l'Eglise qui dans ces temps malheureux de séduction et d'erreur, vint se présenter à Augustin, non plus triomphante et glorieuse, telle qu'elle était dans ses heureux jours, avec cet éclat que lui avait donné le sang des martyrs, avec les couronnes dont l'avaient ornée les vertus des confesseurs, avec cette pompe et cette magnificence dont elle était environnée dans les jours de triomphe et de gloire ; mais gémissante, éplorée à la vue des malheurs dont elle était menacée ; affaiblie de toutes parts par la fureur des païens déchainés contre elle, et surtout déchirée par les divisions des hérétiques plus cruels que les païens mêmes.

Sortez donc, grand saint ! sortez de votre solitude ; écoutez les plaintes de l'Eglise votre mère ; soyez sensible à l'amertume de sa douleur. La divinité de Jésus-Christ combattue, l'Evangile attaqué, l'unité de la foi déchirée, la grâce anéantie ; ah ! cette grâce à qui vous devez tout.... en fallait-il davantage pour toucher Augustin ? A cette vue il sent embraser tout son zèle ; il s'arme de courage et de force, il se dispose au combat. Hélas ! sait-il à quoi il va s'engager, et connaît-il les ennemis qu'il aura à combattre ? En connaît-il le nombre, en connaît-il l'acharnement, en connaît-il la fureur ? Souffrez, chers auditeurs, qu'en peu de mots je vous en trace ici le portrait ; en voyant l'acharnement des ennemis, vous jugerez encore mieux de la grandeur des combats, et de la grandeur des victoires. Car, sans parler ici des ariens qui, mille fois terrassés, semblent renaître tous les jours de leurs cendres, combien d'autres ennemis soulevés contre l'Eglise et la Foi ! Combien d'autres loups ravisseurs s'efforcent d'entrer dans la bergerie pour la dévorer !

Ennemis anciens et invétérés ; je parle des manichéens, qui admettant deux principes éternels dans le monde, l'un du bien, l'autre du mal, comme deux divinités contraires qui se combattent, admettent aussi deux âmes dans l'homme, l'une qui le porte à la

vertu, l'autre qui le détermine au vice ; erreur monstrueuse dans elle-même, mais erreur flatteuse pour l'homme, puisqu'elle lui fournit une excuse dans ses désordres, en lui persuadant que c'est une fatale nécessité qui l'entraîne, et non pas un libre choix qui le guide ! dès lors quelque crime qu'il commette, il se croit malheureux, sans se croire coupable ; et pourrait-on l'être en suivant son étoile, et non pas son choix ?

Ennemis puissants et accrédités ; je parle des donatistes, qui par un schisme funeste se sont séparés de l'Eglise qu'ils accusent de relâchement et de molle condescendance ; vipères envenimées ! qui ne sortent du sein de leur mère qu'en le déchirant ; ennemis d'autant plus à craindre, que sous prétexte de sévérité de morale, ils semblent avoir une apparence de bonne cause capable d'en imposer à la multitude toujours prête à juger du fond par les dehors, et accoutumée à voir la vérité où elle en trouve les apparences.

Ennemis furieux et cruels ; je parle des circoncellions, rejeton maudit des donatistes, hommes sanguinaires et emportés, qui au défaut de raison et de vérité, s'arment de violence et de force ; profanant les temples, renversant les autels, égorgeant les ministres eux-mêmes en les faisant nager dans leur sang : dès qu'on tombait entre leurs mains, il fallait être à eux ou en qualité de sectateurs de leurs dogmes, ou en qualité de victimes de leur fureur.

Ennemis sensuels et voluptueux ; je parle des priscillianistes, qui se livrant en secret à toutes sortes d'impudicités et d'excès, autorisent encore le mensonge pour les déguiser sous les voiles impénétrables de leur infamie : comment n'auraient-ils pas eu un grand nombre de sectateurs ? Il suffisait d'être voluptueux pour être des leurs.

Ennemi subtil et rusé ; je parle surtout de Pélage. Ah ! quel ennemi ! sous quelle noirceur de traits pourrai-je le dépeindre ? Pélage agité du démon de l'erreur, et sorti du sein d'Angleterre, vient souffler en Afrique le poison détestable de son hérésie ; d'un seul coup, il va saper par les fondements toute la religion, en niant le péché originel et ses suites, et assurant en conséquence que l'homme se suffit à lui-même ; que la raison sans secours étranger peut opérer le bien, comme donner dans le mal ; que dès lors nos bonnes œuvres sont indépendantes de la grâce, et la grâce dépendante de nos mérites : doctrine infernale, séduisante par elle-même, combien ne devient-elle pas encore plus dangereuse par le caractère de son auteur ? Modestie affectée qui en impose ; sévérité de morale qui éblouit ; air d'insinuation qui gagne et captive : voilà l'extérieur ; esprit subtil et rusé qui se pliant et repliant sur lui-même, échappe quand on croit le tenir ; cœur double et perfide à qui les détours ne coûtent rien pour arriver à ses fins ; génie vif et hardi, capable de tout oser et de tout entreprendre sans se rebutter des obstacles ; en voilà le fond : termes

équivoques, mots ambigus, souterrains capiteux, conduite à deux faces; en voilà les artifices et les feintes. A la faveur de ce déguisement, il produit son erreur avant qu'on ait osé l'en soupçonner; il fait couler si subtilement le venin de sa doctrine, qu'à peine les plus éclairés s'aperçoivent-ils de la contagion; on en ressent plutôt les atteintes, qu'on n'en a aperçu le danger. A ces traits, est-il nécessaire d'ajouter le nom de Pélage, c'est-à-dire du plus formidable ennemi de la grâce?

Tels et plus redoutables encore sont les ennemis d'Augustin, ou plutôt tels sont les monstres que vomit l'enfer dans ce siècle d'erreur, où les puissances des ténèbres déchaînées contre l'Eglise l'auraient renversée, si l'enfer pouvait jamais prévaloir contre elle. Quels sont donc les partis opposés qui vont paraître dans ces combats? Les voici : d'une part, les ariens, les manichéens, les donatistes, les circoncillons, les priscillianistes, les pélagiens; et de l'autre, Augustin et la vérité : Augustin et la vérité! c'en est assez; un homme contre une armée! L'inégalité apparente des forces rendra la victoire encore plus glorieuse. Voyons-les en venir aux mains.

Déjà Fortunat, le héros du parti et l'oracle du manichéisme, est aux prises avec le saint docteur dans une dispute solennelle et publique; mais bientôt ce héros du parti, cet oracle du manichéisme attaqué, convaincu, réduit au silence, cède les armes, et se voit contraint de sortir de Carthage pour se dérober à sa confusion. Félix, le célèbre Félix, voulant réparer la honte de son parti, paraît sur les rangs, et provoque Augustin au combat; deux jours entiers la dispute dure et se renouvelle, après lesquels Félix non-seulement convaincu, mais encore converti se rend à Augustin et à Dieu; il ne cherchait qu'une vaine gloire dans le combat, et dans sa défaite il trouve son véritable bonheur. Le parti respirait encore, il lui reste Firme, zéléteur ardent, et partisan libéral, qui, prodiguant ses richesses immenses pour l'honneur de la cause commune, tâche d'en soutenir les débris; Augustin porte le dernier coup à la secte, en lui ôtant cette dernière ressource. Il convenait que ses premières armes se fissent contre les manichéens; il détrompe ceux qui l'avaient trompé si longtemps lui-même; il semble n'avoir donné dans tant d'erreurs, que pour les confondre avec plus d'avantage; il avait élevé l'idole, la voilà renversée.

Nouveaux ennemis, nouveaux sujets de triomphe. Les donatistes demandent des conférences réglées; quel spectacle! ils s'assemblent en foule de toutes parts : liers de leur nombre, enflés de la magnificence de leur train, ils entrent à Carthage en moudains plutôt qu'en évêques; à leur suite marchent le luxe, le faste, la fierté, la cabale, l'audace, tout, à l'exception de la vérité qu'ils ne méritent pas de connaître, ou qu'ils ne connaissent que pour la combattre. Près de trois cents évêques de chaque parti doi-

vent être les spectateurs du combat : deux seuls sont choisis de chaque côté pour plaider la cause; Augustin d'une part au nom des catholiques; Petilien pour les donatistes de l'autre. On entre en dispute; mais on ne fut pas longtemps à s'apercevoir qu'il y avait autant de différence entre l'habileté des deux adversaires, qu'entre la bonté des deux causes. Petilien s'emporte, et donne des paroles; Augustin se possède, et donne des raisons : la vérité si bien défendue pouvait-elle manquer de vaincre? Mais quand est-ce que le mensonge s'avoue vaincu? Tel fut presque toujours le succès de ces sortes d'assemblées; chaque parti a sa part à la victoire; la vérité la remporte, le mensonge se l'attribue : plus même les sectaires ont été honteusement vaincus, plus ils élèvent la voix pour faire valoir leur triomphe, réel ou imaginaire, peu importe; ils croient avoir vaincu, s'ils rendent la victoire douteuse. Mais ici l'iniquité se démentit elle-même; Augustin rend publics les actes de la conférence, et les schismatiques démasqués sont obligés de boire le calice de confusion et d'amertume jusqu'à la lie.

Désormais Augustin ne compte plus ses jours que par les combats, et les combats que par les victoires. Les circoncillons jaloux de ses triomphes, ou consternés de leurs pertes, forment la résolution de le perdre et de s'en défaire; leur aveuglement et leur fureur vont même si loin, qu'ils mettent sa tête à prix, et qu'ils promettent la rémission de tous leurs péchés à ceux qui l'auront mis à mort; mille fois ils attendent à sa vie, et il aurait enfin succombé, si la Providence qui veillait sur lui, ne l'eût garanti par un de ces coups qui paraissent tenir du hasard, et qui ne sont rien moins que les traits d'une sagesse qui tient du prodige.

Mais quel ennemi redoutable s'élève encore et quels nouveaux combats se préparent pour Augustin? Ah! grand saint, la grâce est attaquée, accourez à son aide et rendez-lui ce que vous lui devez; ne craignons pas, chers auditeurs, la grâce trouvera un défenseur digne d'elle, et Pélage un adversaire qu'il n'attendait pas; deux ans entiers, il est vrai, seront employés à terrasser ce monstre que l'enfer avait suscité pour détruire l'économie de la grâce; mais c'est ici qu'Augustin paraît véritablement grand, toujours attaquant, combattant, poursuivant sans relâche un serpent qui s'enveloppe dans ses replis tortueux. En vain Pélage, comme une hydre toujours renaissante, appellera-t-il à son secours des aides plus redoutables peut-être que leur chef, un Célestin, un Julien d'Eclane; approchez, ennemis de la foi, réunissez vos efforts, aiguissez vos traits, distillez votre fiel, tramez vos complots, armez-vous de ruse, d'opiniâtreté, de fureur, *armamini*; à la vue d'Augustin, tout va disparaître. Est-il artifice qu'il ne démêle, complot qu'il ne dissipe, fureur qu'il ne désarme, éloquence qu'il ne confonde, langue qu'il ne rende muette? *Et vincimini.*

De toutes parts il est environné d'ennemis ; et bientôt ses ennemis confondus sont étendus à ses pieds ; il en tombe mille à sa gauche : *cadent à latere tuo mille (Psal. XC)* ; dix mille sont terrassés à sa droite, *et decem millia a dextris tuis (Ibid.)* ; en reste-t-il encore à combattre ? Augustin vit encore et vit plein de courage et de force ; toujours appuyé sur le bouclier de la foi, toujours armé du glaive de la parole, toujours assuré de remporter la victoire, parce qu'il combat au nom du Dieu des armées. On vit autrefois dans différents conciles paraître différents saints : les Athanase à Nicée, les Grégoire à Constantinople, les Cyrille à Ephèse, les Bernard à Reims, les Bonaventure à Lyon ; Augustin se trouve dans tous ceux de son temps, pour y combattre tous les hérétiques ; et comment paraît-il dans ces conciles ? Il en est l'âme, la lumière, la voix et l'oracle.

Et ce qui met le comble à sa gloire et à ses triomphes, c'est que ce n'est pas seulement de son temps qu'il combattit : tous les jours encore il parle, il éclaire, il combat ; et contre qui ? contre les libertins, contre les impies, contre les schismatiques, contre les hérétiques, contre les païens, contre les ennemis de la vérité, de la foi et des mœurs. Il parle encore, et où ? partout ; oui, chrétiens, c'est la voix d'Augustin que nous entendons encore si souvent aujourd'hui. Il enseigne dans les écoles ; il soutient dans les disputes ; il tonne dans les chaires ; il préside dans les conciles ; et n'est-ce pas dans ses écrits, comme dans un fonds intarissable, que les docteurs puisent leur science, les théologiens leurs lumières, les prédicateurs leur morale, les conciles eux-mêmes leurs canons et leurs décisions ? Il parle, il combat encore ; et dans qui ? non-seulement dans ses écrits, dans ses exemples, dans ses vertus ; mais il parle encore dans les enfants qu'il a engendrés en Jésus-Christ et dans l'ordre qu'il a fondé dans le sein de l'Eglise ; ordre célèbre dans lequel Augustin lève l'étendard sous lequel devaient marcher cinquante corps religieux, douze religions militaires, vingt-quatre congrégations florissantes et une multitude innombrable de grands hommes dans tous les genres, dans tous les temps et pour tous les états.

Que restait-il donc à Augustin ? si ce n'est qu'après avoir et par lui-même et par ses enfants combattu et vaincu ses ennemis, il se vainquit encore lui-même ; nouveau genre de combat et de victoire toujours plus glorieux ! Et n'est-ce pas ce que nous admirons dans le livre admirable de ses Confessions, où écrivant l'histoire de sa vie, il fait à la postérité l'aveu de ses fautes avec le sacrifice de sa réputation ; et dans le livre de ses Rétractations, où érigeant un tribunal contre lui-même, il examine, il corrige, il condamne tout ce qui s'est glissé de défectueux dans ses autres ouvrages. Quel prodige ! dans tous les siècles à venir, on apprendra qu'Augustin a été pécheur et qu'il s'est trompé, et c'est d'Augustin même qu'on l'apprendra. Les

hommes d'ordinaire s'étudient à éterniser leur gloire dans des monuments qu'érige la vanité ; et Augustin cherche dans l'éternité de ses livres à éterniser sa confusion. Mais, non, grand saint ! vos vœux en ce point ne seront point remplis ; les ombrages que vous avez voulu jeter, ne feront que relever la beauté du tableau ; votre aveu fera votre apologie et vos accusations se tourneront en éloges ; parce que, comme il n'est point de si grand mérite que la vanité ne rende odieux aux hommes, aussi n'est-il point de si grand défaut que l'aveu sincère n'expie devant Dieu.

Je finis, chers auditeurs. Mais est-ce donc la destinée d'Augustin d'avoir des ennemis jusqu'au dernier soupir ? A l'égard de ceux-ci il n'avait point de mission pour les combattre ; ce n'était que par la patience qu'il devait les vaincre. Faut-il rappeler ici ces temps malheureux, ces jours de tristesse et de deuil où les Vandales, ministres sanglants de la justice de Dieu, se répandant dans l'Afrique et ayant porté le fer, le feu, le carnage et l'horreur dans toute la campagne, vinrent enfin mettre le siège devant Hippone ? Augustin n'était pas de ces pasteurs qui abandonnent leur troupeau à la vue du danger : il s'enferme dans la ville avec son peuple pour partager avec lui ses malheurs et son sort ; ce fut alors qu'on vit ce saint et vénérable vieillard chargé de mérites, de travaux et d'années, sacrifier le souffle de vie qui lui restait, souffrir avec un courage héroïque les malheurs inséparables d'un long siège ; nouveau Moïse lever les mains au ciel, tandis qu'Israël est aux prises avec l'ennemi ; exhorter les pécheurs à la pénitence, les justes à la résignation, les chrétiens au martyre. Mais enfin voyant la ville réduite à l'extrémité et sur le point de tomber entre les mains des barbares, il demande au Seigneur de le retirer de ce monde, pour ne pas voir la désolation de son peuple ; père tendre, il lui en eût trop coûté de voir égorger ses enfants sous ses yeux ; il est exaucé, le voilà frappé de la maladie qui doit terminer sa carrière ; étendu sur un lit de douleur, épuisé de forces, levant les yeux au ciel, soupirant après la céleste Sion, fixant ses regards mourants sur la croix, il expire et le défenseur de la grâce va enfin recevoir la couronne de gloire.

Ainsi mourut dans le sein de la pénitence et dans l'exercice de la charité, ainsi mourut chargé de mérites, de travaux et d'années, après mille combats et autant de triomphes ; ainsi mourut l'homme de la droite de Dieu, le héros de la religion, le bouclier de la foi, la terreur de l'hérésie, la merveille de son siècle, l'oracle de la vérité, la lumière du monde chrétien, le prodige et la gloire de l'esprit humain, ainsi mourut le plus grand génie qui eût encore paru dans l'univers, et qui à tout prendre a fait le plus d'honneur à la nature humaine ; à ces traits est-il nécessaire d'ajouter : ainsi mourut Augustin ? A ce mot et au bruit de cette nouvelle, l'hérésie semble respirer, le christianisme pa-

rait alarmé, l'Eglise se couvre de tristesse et de deuil, les pauvres pleurent un protecteur, les affligés pleurent un asile, chaque chrétien croit pleurer un père : consolons-nous, nous ne l'avons pas perdu tout entier, il est dans le ciel; c'est un protecteur que nous avons devant Dieu.

Âmes pécheresses, quel modèle pour sortir du péché ! eussiez-vous été plongées dans les plus grands abîmes du vice ; âmes justes, quel modèle d'une sainte persévérance dans les sentiers de la justice ! âmes ferventes, quel modèle d'une sainte ardeur dans les transports de l'amour divin ! Chrétiens, qui que vous puissiez être, formez-vous sur ce grand modèle ; si comme lui vous avez péché, aimez comme lui, pleurez comme lui, à ce prix vous mériterez de l'avoir pour protecteur dans le ciel. Ah ! mes chers auditeurs ! combien y en a-t-il parmi nous qui ont imité Augustin dans son infidélité et ses résistances à la grâce ! et combien y en aura-t-il qui l'imiteront dans sa fidélité et dans son retour ? la grâce nous parle sans cesse, elle nous fait entendre sa voix ; elle nous presse, nous invite, nous sollicite à un salutaire retour à Dieu ; et nous lui résistons, nous la combattons, nous la contristons ; nous craignons même d'entendre cette voix, de peur qu'elle ne vienne troubler nos plaisirs et exciter nos remords. Ah ! ne disons pas que la grâce nous manque jamais ; c'est nous qui manquons toujours à la grâce. Mais, hélas ! ne craignons-nous point que cette grâce combattue ne s'éloigne, et que Dieu pour la venger n'en vienne jusqu'à la soustraire ? Non, mon Dieu ! nous ne nous exposerons pas à une punition si terrible par de nouvelles oppositions à la grâce. Nous la recevrons avec reconnaissance, nous la seconde-rons avec fidélité, nous la conserverons avec soin ; plus même nos résistances ont été coupables et répétées, plus notre correspondance sera généreuse et constante : enfin nous n'oublierons rien pour obtenir la grâce, pour vivre dans la grâce, pour mourir dans la grâce et par la grâce, pour ressusciter un jour à la gloire. Ainsi soit-il.

PANEGRYRIQUE II.

SAINT BENOÎT.

Sicut tenebræ ejus, ita et lumen ejus. (*Psal.* CXXXVIII.)

Il fut également admirable, et dans l'obscurité des ténèbres et dans l'éclat des lumières.

Il paraît sur la terre, cet homme illustre, cet homme extraordinaire, cet homme recommandable parmi les hommes ; il paraît, dans le monde, cet homme, la gloire de son temps, l'admiration de son siècle, l'étonnement des siècles et des temps à venir : il paraît dans l'Eglise, cet homme destiné à être le soutien de la vertu, le réparateur de la discipline, le destructeur de l'idolâtrie, le fléau de l'erreur, le vengeur des crimes, l'ennemi implacable de tous les ennemis de son Dieu, homme véritablement grand, en qui Dieu, dans les jours de disper-

sion et de deuil, ou plutôt dans les jours de sa magnificence, se plut à faire éclater toutes les grâces, toutes les vertus et tous les talents ; en qui, par un concours admirable de prodiges, il a réuni les caractères en apparence les plus opposés, le repos d'une vie cachée avec les travaux d'une vie agissante, les austérités de la pénitence avec une pureté inviolable de mœurs, l'éclat de la réputation avec la profondeur de l'humilité.

Homme extraordinaire en qui l'on trouve tout : la foi des patriarches, les lumières des prophètes, le zèle des apôtres, le recueillement des anachorètes, la pureté inviolable des vierges, le courage invincible des martyrs, le dirai-je ? les lumières des intelligences célestes. Est-ce un homme seul dont je parle, ou plusieurs hommes dont je fais l'éloge ? c'est un homme seul et dans lui l'assemblage de toutes les vertus. Réunissons tous ces traits dans un seul.

Parmi les saints que l'Eglise célèbre, il y en a qui se sanctifient par des voies en apparence bien différentes ; les uns ont une sainteté manifeste et publique qu'ils acquièrent par des vertus éclatantes, les autres ont une sainteté comme privée et secrète qu'ils acquièrent par des vertus obscures et sans éclat, mais il s'en trouve de privilégiés qui réunissent dans leur personne toutes les vertus, font triompher la grâce d'une manière encore plus glorieuse ; c'est comme un heureux mélange, un accord merveilleux de ténèbres et de lumières qui se forme dans eux. Or, c'est cet heureux mélange, cet accord merveilleux qu'on admire dans saint Benoît.

Considérons donc notre saint et pour former son éloge cherchons-le, non dans le palais des grands, non dans la cour des rois, non dans l'enceinte des villes, mais dans la retraite et la solitude dont il a fait son séjour, son occupation, ses délices ; et pour le présenter d'un seul trait, disons qu'il a été tout à la fois et l'ange et l'apôtre du désert.

L'ange du désert qu'il a sanctifié par sa vie solitaire et cachée. L'apôtre du désert qu'il a peuplé par sa vie agissante et apostolique : à ces deux points bornons son éloge.

Saint Benoît, sanctifiant le désert par l'obscurité de sa vie solitaire et cachée, *Sicut tenebræ ejus* : premier point. Saint Benoît, peuplant le désert par les travaux de sa vie agissante et apostolique, *Ita et lumen ejus* : second point.

Ainsi paraîtra-t-il également admirable, également saint et modèle de la sainteté dans l'un et dans l'autre de ces deux états. Ainsi apprendrons-nous nous-mêmes, dans quelque état que nous puissions être, à nous former une sainte retraite, une solitude intérieure dans notre cœur et à animer cette solitude par les actions et les œuvres propres de notre état. Implorons le secours du Ciel par l'intercession de Marie. *Acc. Maria.*

PREMIER POINT.

Sortez de votre patrie, quittez votre maison paternelle et venez dans la terre que je vous montrerai: *Egredere de domo tua.* (Gen., XII.) Car je m'imagine que Dieu fit entendre à notre Saint les mêmes paroles qu'il adressa autrefois au patriarche Abraham : sortez de votre patrie, abandonnez vos biens, vos terres, vos possessions, votre héritage et venez dans la terre où je veux vous conduire, *et veni in terram quam monstravero tibi.* (Ibid.)

Dans les premiers temps du christianisme, dans les beaux jours de l'Eglise naissante, la retraite n'était pas nécessaire pour assurer son salut; l'assemblée des fidèles n'était qu'une assemblée de saints dont la sagesse inspirait tous les discours, dont la piété dictait toutes les pensées, dont la charité animait tous les sentiments; mais quand la charité des fidèles se fut ralentie, quand un air contagieux se fut répandu dans le monde, quand le vice eut inondé toutes les conditions, tous les états, il fallut que les vrais Israélites s'enfussent dans le désert, pour sacrifier librement au Seigneur, il fallut que les bons se séparassent de la contagion des méchants, de peur qu'entraînés par le torrent, à force de voir le mal, ils ne s'accoutumassent à le souffrir, et à force de le souffrir ils ne s'accoutumassent à le commettre.

Tel fut le grand saint dont nous célébrons la mémoire : prévenu des bénédictions de Dieu dès l'enfance et favorisé de ces grâces qui font les grands saints, Benoît comprit combien le monde était dangereux, qu'il était nécessaire pour lui de se mettre à couvert du danger, d'éviter les flammes de cette fournaise ardente; que quand Dieu demande un sacrifice, il faut le faire au plutô, qu'en différant, on s'expose à ne le faire jamais; qu'après tout, nous n'avons qu'une âme à sauver et que pourvu qu'on la sauve, peu importe de tout le reste: pénétré de ces grandes maximes, il prend la résolution de quitter le monde dès l'aurore de ses plus beaux jours et de chercher dans la solitude un asile contre la séduction. Ainsi, retiré dans la solitude, ne pensez pas que la paix qu'il y goûte soit une fausse paix qui amollisse le cœur, qui flatte l'inclination et les sens. Non, les saints ne se quittent point pour se retrouver. Ce fut pour lui une solitude toute sainte et toute propre à former dans lui la sainteté la plus éminente, je veux dire, une solitude entière et absolue, une solitude austère et pénitente, une solitude extatique, contemplative et toute lumineuse. Entrons avec lui dans cette solitude sacrée et admirons les prodiges qu'y opère la grâce, *egredere de domo tua.*

Solitude entière et absolue. En quittant le monde, Benoît quitte tout, pouvant dire dès lors avec saint Pierre, et, dans un sens, avec plus de droit que saint Pierre: *Ecce nos reliquimus omnia.* (Matth., XIX.) Plusieurs autres saints, en quittant le monde, ont bien peu quitté; le sacrifice est toujours grand,

puisqu'on sacrifie les désirs et les espérances et que les espérances vont toujours bien loin; mais quand avec les espérances on sacrifie encore les effets, le sacrifice est plus grand et par là même plus méritoire. Tel fut celui de saint Benoît. S'il quitte le monde, c'est un monde séduisant qui lui présente les espérances les plus flatteuses; s'il quitte ses parents, ce sont les plus considérables de Rome, ils ont vu porter devant eux les faisceaux consulaires; s'il quitte ses biens, ce sont des biens immenses et capables de fournir à la magnificence des rois: disparaissent, biens périssables. Ce qui devrait l'attacher, est ce qui le détache; ce qui devrait l'arrêter, est ce qui lui fait hâter sa retraite; dans le désir ardent où il est de quitter le monde, rien ne lui paraît assez retiré; c'est peu pour lui de chercher un lieu solitaire, il cherche ce qu'il y a de plus affreux dans la solitude; la Providence, sous le nom de hasard, le conduit elle-même et le sert selon ses désirs.

Dans le pays de Sublac, est un endroit désert, une forêt épaisse et immense; dans le milieu de ce désert et dans l'épaisseur de cette forêt, se trouvait un antre affreux, un caveau sombre, tout hérissé de ronces et d'épines, toute bordée d'affreux précipices; c'était le repaire des reptiles, des serpents et des bêtes venimeuses qui s'y retiraient: antre si obscur, que les rayons du soleil n'y étaient jamais entrés, il y régnait une nuit éternelle; antre si profond, que peu des gens le connaissaient et aucun n'avait encore osé y pénétrer; antre si malsain, que les vapeurs malignes y entretenaient un hiver éternel; c'était plutôt le tombeau d'un homme mort que l'habitation d'un homme vivant. C'est là, c'est dans cet antre affreux qu'il fixe sa demeure, qu'il établit son séjour, résolu d'y vivre et d'y mourir éloigné du monde, oublié du monde, inconnu pour toujours au monde.

Là et dans la profondeur de cet antre, il est comme mort, comme enseveli, il ne sait ni ce qui se dit, ni ce qui se passe dans le monde, ni quels sont les hommes qui habitent la terre, ni quels sont les événements qui arrivent, il a oublié jusqu'à son pays, jusqu'à sa parenté, jusqu'à son nom; il en vient jusqu'à s'oublier saintement lui-même et la conservation de ses jours; et si Dieu attentif à conserver une vie si précieuse à l'Eglise, n'eût député un saint solitaire pour le nourrir, la grotte où il était enfermé serait en effet devenue son tombeau et cette vive lumière à peine allumée, aurait été aussitôt éteinte et ravie au monde. Romain, c'est le saint ermite dont Dieu se sert, seul instruit de la retraite du saint, chaque jour il vient en secret lui apporter sa nourriture, qu'il fait descendre comme par artifice dans le fond de la grotte; le saint profite de ses bienfaits mais il ne veut pas jouir de sa conversation, il reçoit ses dons, mais il les reçoit en silence; pour lui, enseveli dans sa solitude, rien ne l'approche, il n'a d'entretien qu'avec les anges du ciel:

quel sacrifice, quelle retraite! Quand une âme généreuse est une fois bien déterminée de se livrer à la grâce, est-il rien qu'elle ne soit en état d'entreprendre, de souffrir, de sacrifier pour trouver son Dieu? *Egredere.*

Solitude austère et pénitente; Benoît entre dans cette caverne, et avec lui entrent de concert les rigueurs, les austérités, les mortifications, les macérations, toutes les vertus sévères, armées des instruments sanglants de la pénitence; là on la voyait, cette innocente victime, livrée à toutes les rigueurs; point d'autre lit que la terre où il est étendu; point d'autre habit qu'un rude cilice dont il est couvert; point d'autre breuvage que l'eau qui distillait du rocher; point d'autre nourriture que le pain sec ou détrempé de ses larmes; point d'autre vie qu'une mort continuelle à lui-même; on le voyait, ce saint pénitent, ce modèle de la pénitence, passer les nuits entières en prières, la journée dans les jeûnes et les abstinences, sa vie tout entière; mais que dis-je? était-ce une vie, ou plutôt un martyre continu?

O antre secret! ô caverne sacrée! dites-nous ce dont vous fûtes si souvent les témoins; rapportez-nous les merveilles dont vous fûtes les dépositaires; dites-nous les saintes rigueurs que cette grande âme pratiquait, les saintes cruautés qu'il exerçait sur lui-même, les châtements par lesquels il réduisait son corps en servitude; faites entendre les gémissements, les soupirs, les sanglots dont il faisait retentir les forêts; montrez-nous le pavé arrosé de ses larmes, et souvent inondé de son sang; montrez-nous-le lui-même prosterné au pied d'un crucifix, s'écrier dans ses vifs transports avec un saint pénitent comme lui : *Nolo vivere sine vulnere, quia te video vulneratum.* Mon Dieu, mon Sauveur! je vois votre Evangile comme gravé sur votre corps en caractères de sang, il faut qu'il passe avec les mêmes traits dans mon cœur. Combien de fois le vit-on prosterné la face contre terre, et tremblant sous la main de Dieu! Combien de fois cette grande âme, élevée au-dessus d'elle-même, sembla-t-elle abandonner son corps comme sans sentiment et sans vie!

Ainsi paraissait-il le corps exténué, l'air pâle, le visage abattu, les membres décharnés, plus semblable à un squelette qu'à un homme vivant; ainsi vivaient les Hilarion, les Paul, les Arsène, les autres anges du désert; ainsi, et plus austèrement encore, vivait-il lui-même dans la profondeur de son antre.

Et ce qu'il y a de plus étonnant, et ce qui doit nous faire trembler dans la vie molle et sensuelle que nous menons, c'est que ces pénitences, ces austérités, ces rigueurs, ces macérations n'aient pu encore le mettre à couvert des traits de la tentation: Benoît, le corps ainsi exténué, épuisé, respirant à peine, ressent les amorces du vice; son imagination, remplie de contagieuses fumées, porte la tentation jusqu'au cœur: ce cœur est en danger de perdre dans le désert cette

innocence que la séduction du monde avait respectée. Ô mon Dieu! pourquoi donnez-vous à l'esprit des ténèbres tant de pouvoir sur vos saints? pourquoi permettez-vous qu'il puisse troubler le cœur le plus pur, agiter l'âme la plus innocente? Que fera le saint dans une occasion si dangereuse? Aux maux violents, des remèdes extrêmes: c'est peu de pleurer, de gémir, de se prosterner, de vous appeler à son secours, ô mon Dieu! il entre dans une sainte haine, un saint transport contre lui-même; il aperçoit un buisson hérissé d'épines aiguës, il se dépouille de ses habits, il se jette, il se roule sur ces épines; elles le percent, elles le déchirent; ce corps tendre et délicat verse par autant de plaies différentes le peu de sang que les austérités n'avaient pas épuisé; ah! c'est bien ici que l'on peut dire que l'on voit le lis entre les épines. Depuis ce moment, Dieu récompensant cet acte héroïque, sembla le confirmer en grâce; dès lors établi dans le privilège d'une pureté angélique, jamais il ne ressentit de tentation dangereuse. Sorti triomphant et victorieux du combat, il n'en devint que plus humble; au milieu de ses victoires et de ses triomphes, il comprit quelle est la faiblesse déplorable de l'homme, le danger des tentations; de là cette crainte salutaire de Dieu, cette vigilance sur lui-même, cette attention continuelle sur les sentiments de son cœur.

Ah! mes frères, je ne dis plus, quelle leçon pour nous! mais quelle condamnation contre nous! nous, toujours faibles et toujours présomptueux; nous déjà couverts de mille plaies, et nous exposant sans cesse à en recevoir de nouvelles; faibles et timides roseaux que le moindre vent agite, et qui s'exposent aux plus violentes tempêtes; mais ce ne sont pas nos chutes que je viens déplorer, ce sont les éloges des saints que je dois célébrer; continuons à admirer les prodiges de la solitude : *Egredere de domo tua.*

Solitude contemplative, extatique et toute lumineuse dans le sein de cette forêt, de cet aimable désert, dans le silence éternel de ce bois solitaire; éloigné du monde, du tumulte du monde, de tout objet qui pourrait distraire, Benoît ne voit que Dieu, ne cherche que Dieu, et ne respire plus que pour Dieu; l'esprit dégagé des liens de la chair et du sang, s'élève plus aisément vers le ciel, comme une douce rosée, attirée par les rayons du soleil, s'élève avec plus de facilité dans les airs.

Aussi Dieu, qui trouvait dans lui un fidèle imitateur de sa vie cachée, prend plaisir à l'éclairer d'une manière toute divine : *Dies dei eructat verbum, et nox nocti indicat scientiam.* (Psal. XVIII.) Car ne pouvons-nous pas ici appliquer ce que disait le prophète? Quand Benoît est absorbé dans la prière, il se fait un commerce intime entre Dieu et lui; c'est un jour qui communique à un autre jour; un Dieu tout environné de lumières éclaire un saint tout éclatant de vertus, *dies dei.* Mais aussi une nuit enseigne à

une autre nuit; un Dieu caché, humilié, anéanti, enseigne à un solitaire l'art de se cacher, de s'anéantir, en quelque manière, lui-même, *et nox nocti*.

Plus même les ténèbres et l'anéantissement volontaire où le saint se réduit sont grands, plus les lumières dont Dieu le favorise sont éclatantes; du sein même de la nuit, il sort un jour extraordinaire qui lui découvre les grands objets de la foi, les vérités ineffables de la religion, le néant du monde, la fausseté de ses promesses, la vanité de ses récompenses, la brièveté, la caducité, l'instabilité de la vie et des choses humaines; un jour plus pur, une lumière plus éclatante lui font percer les ténèbres inaccessibles du trône de Dieu; comme un autre Moïse, il voit comme face à face *celui qui est*; ce Dieu de toute grandeur lui découvre la majesté de ses perfections adorables, les secrets de sa sagesse, l'économie de sa providence, les ressorts impénétrables de sa grâce sur la conduite et le sort des élus : *Dies dei*. Dans ces communications intimes, les journées lui paraissent des heures, les heures coulent avec la rapidité des instants; ne pouvant contenir ses transports, il invite toutes les créatures à s'unir à lui, pour bénir l'Auteur de leur être; son esprit lui paraît trop borné pour le contempler; il voudrait tous les esprits pour les associer à sa contemplation; son cœur lui paraît trop resserré pour l'aimer, il voudrait tous les cœurs pour les embraser de ce feu céleste.

Dispositions intérieures qui furent portées à un si haut point de sainteté et de perfection, que saint Grégoire, écrivant la vie de notre saint, et dans un seul mot traçant son éloge, ne craint pas de dire que Benoît fut rempli lui seul de l'esprit admirable de tous les justes : *Spiritu justorum omnium plenus fuit*. Paroles admirables ! Dieu, dans les jours de magnificence, comble de différents dons les différents saints : à l'un le don de science, à l'autre le don de sagesse, à l'autre le don de conseil, à l'autre le don des larmes, le don de la prière, le don des miracles; à Benoît tous les dons réunis à la fois; don de science pour remonter aux premiers principes; don d'intelligence pour pénétrer la profondeur des mystères; don de conseil pour se conduire selon ses lumières; don des larmes pour pleurer ses péchés; don de la prière pour vivre de Dieu, don des miracles pour opérer des prodiges. Dieu a comme créé dans lui un homme nouveau orné de tous les dons de la grâce : savant, docteur, législateur, directeur; savant sans avoir étudié, docteur sans avoir appris, législateur sans avoir consulté les lois, directeur sans avoir été sous la direction de personne. L'esprit de Dieu se divisant ou se multipliant, lui a donné les différents esprits en partage : l'esprit de gouvernement comme à Moïse, l'esprit de discernement comme à Daniel, l'esprit de sagesse comme à Salomon, l'esprit de zèle comme à Elie, à un seul juste

l'esprit admirable de tous les justes : *Spiritu justorum omnium plenus fuit*.

Quelle est la région fortunée qui a produit tant de fruits de bénédiction ? quelle est la terre promise où coule ainsi le lait et le miel ? la solitude, le désert, cette solitude sacrée dont le réduit est préférable aux palais des rois, dont l'obscurité est plus éclatante que le plus beau jour, dont la pauvreté est plus abondante que toutes les richesses, dont les pénitences sont plus délicieuses que toutes les délices.

Mais enfin, ce saint n'était pas fait pour lui seul; il fallait que cette vive lumière fût manifestée au monde, que ce flambeau, si longtemps caché sous le boisseau, fût placé sur le chandelier et mis au grand jour. Saint Benoît sanctifiant le désert par la solitude d'une vie cachée et obscure : premier point. Saint Benoît peuplant le désert par les travaux d'une vie apostolique et zélée; il a été l'ange du désert, il faut qu'il en devienne l'apôtre : c'est le sujet du second point.

SECOND POINT.

La solitude pour Benoît, comme pour les saints, eût eu bien des douceurs et bien des attrait; à ne consulter que lui-même, cette paix divine dont il jouissait eût été bien plus selon son cœur qu'une vie agitée et pleine d'orages, où engage le saint ministère; mais éclairé des lumières d'en haut, il connut que tout devait céder aux intérêts de la gloire de Dieu et au salut des âmes rachetées de son sang.

Pénétré de ces pensées et animé de ces sentiments, il sort de la solitude avec cet extérieur dominé par la pénitence, si propre à faire impression sur les âmes; il sort, tel qu'un torrent qui a longtemps été arrêté et qui vient enfin à rompre la digue, tel qu'un feu qui a longtemps couvé sous la cendre et qui vient enfin à s'allumer; tel ce grand saint paraît au monde, ne respirant que pour communiquer au dehors le feu céleste dont il était embrasé.

Une triple moisson se présentait à son zèle : trois sortes d'habitants peuplaient alors ces contrées; il y avait des idolâtres encore envevés dans les ténèbres du paganisme; il y avait des pécheurs plongés dans le désordre et le crime; il y avait des chrétiens tièdes et lâches, gémissant dans l'indolence et dans la tiédeur; des idolâtres qu'il fallait éclairer des lumières de la foi, des pécheurs qu'il fallait ramener dans les voies du salut, des chrétiens lâches et tièdes dont il fallait ranimer la ferveur; venez, grand saint, les campagnes sont blanchies et toutes prêtes pour la moisson : *Albæ sunt ad messem*. (Joan., IV.)

Que vois-je ! et quels prodiges offre-t-il à nos yeux ? *Qui sunt isti qui ut nubes volant ?* (Isa., LX.) Qui sont ceux qui s'élèvent et qui volent transportés comme des nues ? Belle image que l'Esprit-Saint nous donne des hommes apostoliques ! *Qui sunt isti ?* Voyez cette faible nuée : dans son origine, rien de plus vil et de plus obscur; c'est une faible exhalaison, une vapeur légère qui sort de

la terre ; mais peu à peu elle se forme, elle grossit insensiblement, elle se condense, elle s'élève, elle paraît bientôt au milieu des airs ; et dès que le vent a ouvert le sein de cette nuée, elle tonne, elle éclate, lançant d'une part les foudres et les éclairs, et de l'autre répandant souvent une pluie salutaire sur une vaste campagne brûlée par les ardeurs du soleil : *Qui sunt isti?*

Vive image des hommes apostoliques en général et de notre saint en particulier ! Benoît apprend qu'il y a dans les pays d'alentour des restes d'idolâtrie, qu'on y trouve des vestiges du paganisme, des temples et des idoles où les faux dieux étaient adorés ; qu'il y avait surtout un bois détestable consacré à d'infâmes divinités, qui y régnaient encore, à la honte de la religion ; le saint s'y transporte, et animé du feu qui le dévore, et embrasé de l'ardeur qui le consume, il parcourt toutes les régions, il annonce l'Évangile à leurs habitants, il leur représente l'horreur de leur idolâtrie, l'infamie de leurs dieux, l'abomination de leur culte ; et Dieu, secondant les ardeurs de son zèle et autorisant l'efficacité de ses paroles, il les instruit, il les touche, il les éclaire, il les convertit ; et bientôt les restes de l'idolâtrie sont détruits, les vestiges du paganisme abolis, les monuments de l'impiété renversés. Restait encore ce bois infâme, ce bois détestable ; voulant d'un seul coup exterminer l'idolâtrie, le saint met le feu au bois profane de la montagne, et par les flammes vengeresses, il réduit en cendres le temple, l'idole, l'autel et les dieux ; et sur les débris de l'impiété et sur les ruines de l'idolâtrie, il élève le trophée de la religion triomphante.

La voilà cette nuée mystérieuse, qui s'élève du mont Cassin, et paraissant bientôt au milieu des airs, elle éclate en foudres et en éclairs ! mais après avoir inspiré la crainte et la terreur aux uns, elle se résout pour les autres en une douce rosée : *Qui sunt isti?*

L'idolâtrie est-elle ruinée de fond en comble ? Benoît tourne ses soins vers les chrétiens, vers les enfants du royaume ; ils avaient bien dégénéré de la sainteté de ce nom. Vous savez quelle était, vers le cinquième siècle, la face de l'Italie, et l'état déplorable où elle était plongée : les divisions l'avaient déchirée, les guerres l'avaient ravagée, les hérésies l'avaient infectée de leur funeste poison. Pour comble de malheurs, une épouvantable inondation de barbares, les Goths, les Huns, les Hérules, les Vandales, s'étaient répandus avec la rapidité et la fureur d'un torrent, et avaient porté partout la désolation et l'horreur. De là cette inondation de vices plus abominable encore que l'inondation des barbares : l'avarice, l'injustice, la vengeance, l'incontinence, tous les crimes à la fois ; tous les peuples livrés aux désirs déréglés de leur cœur, ne rougissant plus de rien, si ce n'est peut-être de la vertu. Ah ! grand Dieu ! où sont les armées d'ouvriers apostoliques pour cultiver cette vigne désolée ? où sont les légions d'anges pour combattre ces ennemis conjurés ? Non, il n'est point néces-

saire ni d'armées d'ouvriers, ni de légions d'anges ; un homme seul suffira pour ce grand ouvrage dans ces jours malheureux, dans ces temps de dispersion et de deuil. Benoît paraît comme un homme extraordinairement suscité de Dieu, comme les Jonas à Ninive, comme les Jérémie à Jérusalem ; il parle, il tonne, il foudroie, il annonce à ces peuples les vérités effrayantes de la religion ; il fait briller à leurs yeux le glaive des vengeances de Dieu suspendu, la terreur d'une mort funeste, les rigueurs d'un jugement formidable, les horreurs d'une éternité malheureuse. On est pénétré, alarmé de ces vérités terribles ; les esprits sont ébranlés, les cœurs sont touchés, tous les états sanctifiés ; ces hommes sont transformés en hommes nouveaux ; l'ambitieux humilié sous la main de Dieu, l'avare répandant ses trésors, le voluptueux embrassant la croix, toute la face du christianisme renouvelée ; quel homme de la droite de Dieu a opéré ce changement si subit ? quelle nuée féconde a produit dans une terre maudite tant de fruits de salut ? C'est Benoît, un homme seul contre tout l'enfer : *Qui sunt isti?*

Il restait encore le grand objet de son zèle, le chef-d'œuvre de sa mission. Il y avait des idolâtres à éclairer, il y avait des pécheurs à convertir, mais il y avait aussi des chrétiens tièdes et lâches à ranimer : Benoît se dispose encore à recueillir cette nouvelle moisson. Mais hélas ! grand saint, savez-vous à quoi vous vous engagez ? ignorez-vous que les plus beaux commencements sont quelquefois suivis de la fin la plus triste, et que les apparences de la plus belle récolte ne donnent que des ronces et des fruits d'amertume ? Quelques religieux assemblés le choisissent pour leur abbé ; il leur trace des lois, il les instruit par ses discours, il les anime par ses exemples, tout paraît d'abord aller au gré de ses vœux ; mais hélas ! faiblesse humaine ! bientôt la régularité leur devient à charge, son zèle leur devient onéreux, les murmures s'élèvent en secret, on éclate en plaintes au dehors, on trame contre lui les plus noirs complots, on n'en veut rien moins qu'à sa vie ! Ah ! que vois-je ? le poison, le poison lui est présenté par une main perfide et distillé par un cœur de fiel. Arrête, main infernale ! et conçois l'horreur de ton attentat : et vous plutôt, grand saint ! quittez cette terre perverse et maudite. Échappé par miracle au danger, il revient à ses premiers religieux, il trouve des enfants plus dignes de lui ; c'est une terre nouvelle, un nouveau ciel où des hommes mortels mènent sur la terre une vie angélique et toute céleste.

Tels furent les fondements de ce grand ordre, qui arbora l'étendard de la vie religieuse dans l'occident. De quels astres éclatants n'a-t-il pas éclairé l'univers ? Ordre fameux, qui, dès son berceau, eut les accroissements les plus heureux. L'odeur de tant de vertus se répandant au dehors, on vit bientôt le mont Cassin couvert d'une nuée de saints solitaires ; on vit les hommes ac-

courir en foule de toutes parts, non-seulement les petits et le simple peuple, mais ce qu'il y avait de plus grand dans le siècle; les grands, les riches, les savants, les princes, les rois de la terre quittant la pourpre, les couronnes et le sceptre, venir s'humilier au pied de la croix.

Et que sera-ce si j'ajoute une infinité de personnes illustres de l'autre sexe? Epouses fidèles qui se sont dévouées au céleste époux dans la solitude; innocentes colombes, qui sont venues dans l'arche se mettre à couvert du déluge; âmes généreuses, qui sont venues ensevelir dans les ténèbres du cloître l'éclat de la naissance, du nom, du rang, des talents, des vertus, des mérites, pour n'avoir plus entre elles qu'un cœur et qu'une âme. Spectacle consolant! nous le voyons encore actuellement sous nos yeux dans des maisons saintes où la sagesse gouverne, où la charité règne, où toutes les vertus sont portées à la perfection.

Mais rien ne contribua tant à faire éclater d'une manière sensible la gloire de notre saint, que le trait admirable qui arriva et que Dieu permit pour relever son mérite. Je parle de Totila, roi des Goths, le fléau de Dieu, la terreur des nations. Cet homme né pour le malheur des hommes (à ce nom, la religion tremble et l'humanité est encore alarmée) Totila à la tête d'une armée formidable, après avoir inondé l'Italie et porté partout le carnage et l'horreur, s'avancait du côté de Rome pour la saccager et s'enrichir des dépouilles de l'univers; mais apprenant sur sa route les grands prodiges qu'opérait saint Benoît et en particulier la connaissance qu'il avait de l'avenir, le tyran voulut s'en assurer par lui-même. Dans cette vue, il ordonne à un de ses courtisans de se revêtir des habits royaux, et lui donnant une grande escorte, il fait avvertir Benoît que Totila venait lui-même en personne le voir. Le saint était déjà éclairé de Dieu; du moment qu'il aperçoit ce courtisan déguisé : *Quittez, quittez, mon fils, lui dit-il, ces habits royaux qui ne vous appartiennent pas, et pensez plutôt à vous revêtir d'un habit de pénitence pour pleurer vos péchés.* Il n'en fallut pas davantage pour toucher ce barbare; à l'instant, attiré par Dieu et pressé de la grâce, il renonce au monde, et se met au nombre des religieux pénitents. Cependant Totila lui-même s'avance; à peine le tyran était-il arrivé en présence du saint, que malgré sa fierté naturelle, saisi tout à coup d'une religieuse frayeur, il tombe à demi mort à ses pieds; le saint le relève, le rassure dans sa frayeur, lui reproche ses cruautés, lui annonce ses destinées : *Allez, lui dit-il, vous vous rendrez maître de Rome, vous passerez la mer, vous vivrez encore neuf ans et vous mourrez le dixième; voilà votre sort.* Quelle autorité, quel langage! Ne dirait-on pas que Benoît a été établi le dieu de Totila, comme autrefois Moïse fut établi le dieu de Pharaon : *Constitui te Deum Pharaonis.* (Exod., VII.)

Après cela, je ne m'étonne plus des prodiges immenses, des miracles sans nombre

qu'il a opérés aux yeux de tout l'univers; je ne m'étonne plus que comme un autre Moïse, il ait tiré les eaux du sein des rochers; que comme un autre Elie, il ait couvert le ciel de nuages; que comme Jésus-Christ même, il ait fait marcher ses disciples sur les eaux; que comme tant d'autres saints, il ait éclairé les aveugles, guéri les malades, ressuscité les morts. Ah! grand Dieu! pourquoi de tels hommes ne sont-ils pas immortels pour le bonheur des hommes? Mais, non, la terre n'est pour eux qu'un lieu d'exil, le ciel est leur véritable patrie. Dieu leur prépare la récompense dans le temps marqué; celui de Benoît était arrivé.

Considérez-le donc dans le terme de son exil, atteint de la dernière maladie qui finit sa course : tout le temps qui lui reste est consacré à pratiquer les vertus les plus éminentes, à donner les exemples les plus touchants, à purifier de plus en plus la victime pour le sacrifice. Sentant enfin par ses angisses et ses défaillances sa dernière heure approcher, il demande de recevoir les derniers sacrements : Quel spectacle! Prosterné et humilié sous la cendre, revêtu d'un cilice, en cet état, il reçoit son Dieu, il ne soupire qu'après le moment de sa délivrance, espérant de voir bientôt face à face, dans l'éclat de sa gloire, celui qu'il adore, et qu'il vient de recevoir sous les voiles du sacrement. Là, entouré de ses disciples, après leur avoir fait ses derniers adieux, après leur avoir demandé les secours de leurs prières, après avoir donné sa bénédiction à ses chers enfants, tous les religieux, fondant en larmes, toute la maison retentissant de soupirs, au milieu des larmes et des sanglots, il termine sa course; ils croient l'embrasser, ce n'est plus lui, ce n'est plus que la dépouille de son corps mortel; son âme s'est envolée dans le sein d'une immortalité bienheureuse.

Osons le suivre en esprit dans le céleste séjour; considérons les traces qui l'y ont conduit : mort au monde, mort à lui-même, chers auditeurs! A cette vue, quelles sont vos pensées et vos sentiments? n'avez-vous rien à imiter dans saint Benoît? Quand on parle des saints, on dit souvent : c'étaient des saints, c'étaient des saints! et que voulons-nous donc devenir? Oui, je le sais; Dieu ne demande point de vous que vous vous retiriez dans une solitude et dans un désert, votre état vous retient dans le monde; mais dans le monde est-il nécessaire de vous jeter dans les assemblées, de vous trouver dans les spectacles, de vous exposer à toutes les occasions, à toutes les tentations, à tous les dangers? Non, Dieu ne demande pas que vous soyez toujours dans l'oraison et dans la prière; mais ne pourriez-vous pas, dans le cours de la journée, ménager certains moments pour offrir à Dieu l'hommage de vos prières, et vous acquitter des exercices de votre religion? Dieu ne demande pas de vous ces pénitences, ces rigueurs, ces macérations; mais ne demande-t-il rien? ne demande-t-il que ce que vous faites? On

dit qu'on ne peut pas faire des pénitences; mais sans la pénitence expiera-t-on ses péchés? mais sans la pénitence fera-t-on son salut? mais sans la pénitence sera-t-on chrétien et enfant de la croix? O aveuglement déplorable! On ne peut rien souffrir pour Dieu, et on est en état de tout souffrir pour le monde; on n'a ni santé ni courage pour être pénitent de la religion et de Jésus-Christ, et on en a pour être pénitent et martyr du monde et du démon. Non, mes chers frères, ce n'est pas à ce prix qu'on achète le ciel, et c'est souvent par cette voie qu'on se précipite dans les enfers.

Ah! grand saint! qui nous avez donné un si grand modèle, obtenez-nous encore la force de l'imiter. Vous êtes arrivé au terme, nous gémissons encore dans la voie; vous êtes entré dans le port, nous sommes encore exposés sur la mer orageuse: soyez touché de nos maux, animez-nous dans nos combats, soutenez-nous dans nos épreuves, obtenez-nous la grâce de notre conversion, la crainte de Dieu, l'horreur du péché, le détachement du monde et de nous-mêmes, une vie chrétienne, une mort sainte, une éternité bienheureuse. Je vous la souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE III.

SAINT BERNARD.

Prodigium factus sum multis. (Psal , LXX.)

J'ai paru aux yeux des hommes comme un prodige.

Tous les ouvrages de Dieu sont grands, sont admirables, sont dignes de la main qui les a formés; mais tous les ouvrages de Dieu ne peuvent pas être regardés comme des prodiges; ce nom ne peut convenir qu'aux œuvres extraordinaires qui portent dans elles un caractère plus marqué de la grandeur et de la puissance de l'Être suprême. C'est ainsi que dans l'ordre de la nature Dieu fait quelquefois paraître certains phénomènes qui attirent les regards et causent l'admiration de ceux qui en sont les témoins. C'est ainsi surtout que dans l'ordre supérieur de la grâce il signale sa magnificence d'une manière plus spéciale, soit en ménageant aux fidèles certains secours puisés dans les trésors plus abondants de sa grâce, soit en produisant certains hommes extraordinaires qu'il fait naître pour le bonheur du reste des hommes.

Or, si jamais cette puissance, cette magnificence du Seigneur, a paru d'une manière plus éclatante, c'est surtout dans le temps et dans la personne du célèbre et à jamais recommandable saint Bernard, dont nous honorons en ce jour la mémoire. Avant de le montrer à l'univers, Dieu l'avait formé dans la solitude, et l'avait enrichi de ses dons les plus rares et les plus précieux. Aussi, quand il parut dans le monde, orné de tous les talents, de toutes les vertus et de tous les mérites, il attira les regards, il causa l'admiration, il fut considéré comme un prodige extraordinaire de la main puis-

sante de Dieu. L'Eglise y trouva un défenseur, la foi un vengeur, les vertus un modèle, les affligés un consolateur, les faibles un appui, son siècle un thaumaturge nouveau. Pacificateur des princes, ambassadeur des rois, conseil des souverains pontifes, oracle du monde entier, chargé des intérêts des grands, des petits, des villes, des provinces et des empires; employé à tout, il suffisait à tout.

Mais ce qu'il y a de plus admirable encore et de plus prodigieux peut-être que tous ces prodiges, c'est que chargé de tant d'affaires importantes, accablé sous le poids des occupations différentes de son apostolat dans le monde, il conserva toujours l'esprit intérieur et le recueillement qu'il avait puisé dans le secret de sa solitude; c'est là ce qui fait le caractère comme propre de saint Bernard, et ce qui le distingue du grand nombre des autres saints; c'est aussi sous cette idée que je le présente dans ce discours. Je vais vous montrer saint Bernard dans sa solitude, préparant les voies aux travaux de l'apostolat: premier point. — Saint Bernard, dans les travaux de l'apostolat, conservant tout l'esprit de la solitude: second point. Ainsi présente-t-il au monde ce double prodige de grâce que Dieu a formé dans les desseins de sa providence pour le bonheur des hommes, pour le bien de l'Eglise, pour la gloire de son saint nom: *Tanquam prodigium factus sum multis*. Implorons le secours du ciel. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

La solitude, après les beaux jours de l'Eglise naissante, fut le séjour où les fidèles allèrent chercher un asile contre la séduction des dangers. Les hommes étaient d'abord sortis des forêts pour apprendre, pour ainsi dire, à être hommes; dans la suite, il fallut que les chrétiens rentrassent dans les forêts pour être fidèles. Ils trouvaient que, vu les dangers et la contagion, il y avait moins à craindre à se familiariser avec les tigres et les lions dans les bois, qu'avec les hommes et les pécheurs dans le monde: ainsi vit-on les Arsène, les Hilarion, les Antoine et tant d'autres sortir des villes pour habiter les déserts.

Le malheur, c'est que le grand nombre d'entre eux, en cherchant dans les déserts un asile à la vertu, n'y portaient pas toujours une vertu jusqu'alors intacte. Ils évitaient l'incendie, mais ils en avaient déjà reçu les atteintes; ils sortaient du combat, mais déjà couverts de bien des blessures; en sorte qu'ils entraient dans les déserts plus en qualité de pénitents que de saints, et que la solitude était moins pour eux un séjour préparé à l'innocence, pour la couvrir de fleurs, qu'un théâtre réservé à la pénitence pour l'arroser de leurs larmes.

Plus heureux que la plupart d'entre eux, saint Bernard eut le glorieux avantage d'y porter le précieux trésor de son innocence. Prévenue des bénédictions du Très-Haut, dès l'enfance sa jeunesse, semblable à uno

aurore naissante, annonça l'éclat que ce nouvel astre devait répandre dans l'univers. Ce n'est pas qu'il ne s'élevât contre lui bien des nuages et bien des obstacles; pouvait-il en manquer avec tant de talent pour le monde? Une haute naissance, de grandes richesses, une grande beauté, un naturel vif et ardent, un tempérament tout de feu, un esprit vif et brillant, un cœur tendre et sensible; talents dangereux, talents trop propres à plaire au monde, plus propres à s'y pervertir!

Une occasion marquée augmente le péril; un objet séduisant fut le moyen que le démon jaloux employa pour le perdre; son cœur est ému, son âme agitée: grâce de mon Dieu! soutenez votre ouvrage, combien d'âmes ne perdriez-vous pas dans une seule âme? Ne craignons rien, Bernard aperçoit le danger et craint l'ennemi; il faut le vaincre, mais le vaincre en héros. C'était alors le temps le plus rigoureux de l'hiver; il ne balançait point, et, pour éteindre la flamme naissante, il se jette dans un étang glacé; il y reste avec un danger évident d'y périr, préférant ainsi une mort généreuse à une vie qui eût cessé d'être innocente aux yeux de son Dieu; il combat, il résiste, il triomphe.

Cependant le triomphe même eut de quoi l'alarmer: semblable à un homme sur le bord d'un abîme où il a été sur le point de tomber, il comprend ce que c'est pour un chrétien que le monde; combien il est difficile de se sauver au milieu de tant de moyens de se perdre, d'être au milieu de la fournaise sans en ressentir les atteintes. Touché de ces réflexions salutaires, il prend la résolution de quitter pour toujours le monde et de chercher un asile dans la retraite, où, dégagé de toute autre pensée du temps, il n'ait plus à penser qu'à la grande affaire de l'éternité.

Dans les grandes âmes tout se ressent de cette grandeur, tout porte ce caractère de supériorité qui distingue: pour les âmes communes, c'est assez de se sauver elles-mêmes. Aussi, quand elles quittent le monde, d'ordinaire c'est en secret et sans bruit; on dissimule son projet, on fait mystère de sa vocation, on cache le temps du départ et souvent on a déjà disparu du monde avant que le monde ait même supposé d'y penser: c'est sagesse dans eux. Telle âme est heureusement arrivée au port, en secret et durant le calme, que l'éclat eût exposée à l'orage et fait périr peut-être dans la tempête.

Mais il y a des grâces de différentes espèces. Il en est qui agissent en secret comme une douce rosée; il en est qui éclatent dans le bruit des foudres et des tonnerres: tel fut celle de saint Bernard. Loin de dissimuler son dessein, il l'annonce, il le publie, il le produit au grand jour. Aussitôt tout s'élève, tout se déchaîne. Des amis affligés, des parents attendris, une famille éplorée, une mère en pleurs: sollicitation, larmes, plaintes, prières; tout est mis en œuvre pour le toucher; rien n'est

capable de l'ébranler. Ce n'est point assez pour lui de ne point céder, il attaque lui-même. Non content de s'arracher au monde, il voudrait entraîner tout le monde après lui; il exhorte ses amis à le suivre, tout cède à l'onction de sa voix, tout se rend à l'efficacité de ses paroles et à l'ardeur dont il est animé. Les mères effrayées cachent leurs enfants, les épouses éplorées retiennent leurs maris; les amis empêchent leurs amis de l'entendre: que dirai-je? le voilà à la tête de trente gentilshommes, la fleur de la jeune noblesse, gagnés à Jésus-Christ. Il les conduit en triomphe dans le désert, il emmène la captivité captive dans la liberté des enfants de Dieu.

Ainsi vit-on autrefois Israël sortant de l'Égypte, enrichi des dépouilles de Pharaon, marchant en vainqueur sous ses yeux et passant en conquérant à travers les flots de la mer orageuse; ainsi vit-on saint Bernard quittant le monde, enrichi des dépouilles de cette nouvelle Égypte, marchant en vainqueur à la vue de ce monde étonné à sa retraite, qui avait plus l'air d'une conquête que d'une fuite. Entrons avec lui dans sa solitude.

Quand on quitte le monde, on entre dans la religion comme dans la terre promise; mais dans cette terre promise, il y a des ennemis à combattre, des Chananéens à dompter. Saint Bernard en trouve comme les autres: les passions, les inclinations, les dégoûts, les répugnances; les voilà, ces Chananéens, ces Jésuséens, ces Iduméens redoutables. Que de combats l'homme pénitent n'a-t-il pas à livrer! que d'ennemis n'a-t-il pas à combattre!

Entré dans l'ordre de Cîteaux comme dans le sein du désert, sa première pensée, sa grande maxime fut de mourir entièrement à lui-même et de faire de lui-même une victime continuelle pour l'immoler à son Dieu: *Plane moriar mihi ipsi*. Oui, mon Dieu! ce sont ses belles paroles et ses généreux sentiments; oui, mon Dieu! voici le pacte que je fais avec vous et l'engagement que je contracte avec votre grâce: *Hoc mihi tecum pactum erit*. C'en est fait; je mourrai absolument à tout, afin de ne vivre que pour vous seul, et que vous seul viviez désormais en moi: *Plane moriar, ut tu solus in me vivas*. L'engagement est pris, l'exécution sera remplie.

Le voilà, cet homme mourant et déjà comme mort à lui-même; le voilà enseveli dans la solitude comme dans un tombeau, armé contre lui-même de tous les instruments sanglants de la pénitence, chargé d'une haire affreuse, couvert d'un horrible cilice, accablé sous le poids de ses austérités et de ses rigueurs. Dès lors nulle satisfaction, nul adoucissement, nul retour délibéré sur lui-même; mortification si grande que l'habitude de se vaincre et de se renoncer se tourne bientôt en nature; mortification si absolue qu'il semble avoir oublié l'usage de tous ses sens. Il a des yeux, et il ne les ouvre que pour pleurer ses pé-

chés ; il a une langue , et il ne la délie que pour chanter les louanges de Dieu ; il a des oreilles , et il ne les ouvre que pour entendre la voix de la grâce. Mortification si austère qu'après un an de noviciat , il ignore si sa chambre est voûtée ou lambrassée ; après avoir été plus de mille fois au chœur , il ne sait si deux fenêtres ou une seule l'éclairent : est-ce un ange vivant sur la terre , ou un homme déjà transporté dans le ciel ? De là cette attention continuelle à se refuser tout ce que la nécessité absolue n'exige pas ; de là ce regret , cette peine dans la nécessité d'accorder quelque chose à la faiblesse de la nature : *Ad pabulum tanquam ad patibulum*. De là ces veilles continuuelles jusqu'à se reprocher d'avoir trop donné de temps au sommeil , quand il ne l'a pas donné tout à la prière ; de là cette assiduité au travail des mains que la force de l'esprit lui fait soutenir malgré la faiblesse extrême du corps ; de là cette abstinence rigoureuse , j'ai presque dit excessive , qui , ayant d'abord altéré sa santé , lui causa ensuite des vomissements de sang , des déchirements d'entrailles si douloureux qu'ils le réduisirent à ne se nourrir plus que de pain trempé dans l'eau et souvent arrosé de ses larmes.

Encore n'était-ce là que le commencement de ses voies et les prémices d'une vie plus austère qu'il méditait. Vous le représenterai-je à présent , non plus en qualité de disciple , mais de maître et de supérieur malgré lui , à la tête d'une colonie de saints solitaires envoyés pour fonder une maison dans une vallée , sombre ? C'est le célèbre Clairvanx.

O spectacle digne de Dieu et des anges ! Représentez-vous douze solitaires au milieu d'un affreux désert , occupés à se bâtir , dirai-je des cabanes ou des tombeaux ? n'ayant pour lit que la terre , pour breuvage que l'eau , pour toute nourriture que des herbes et des racines amères ; regardant comme des délices de se nourrir quelquefois de pain , mais d'un pain si grossier , que les passants le portaient par admiration dans des pays éloignés , et qu'un souverain pontife , c'est Innocent II , attiré par la réputation de leur pénitence , ne put s'empêcher , en les voyant , de verser des larmes. Ainsi vivait , ainsi mourait saint Bernard ; ainsi se détruisait l'homme extérieur et terrestre , pour former l'homme intérieur et nouveau qui doit s'élever sur ses ruines. Mais un homme ainsi mort à lui-même , comment n'aurait-il pas vécu de Dieu et dans Dieu ? *Ut tibi soli vivam*.

Oh ! qui pourrait exprimer ce qui se passait dans son cœur ? qui pourrait pénétrer ce sacré sanctuaire , découvrir les ineffables mystères que la grâce y opère , les prodiges qu'y produit l'amour ; cette paix intérieure qui régnait dans son âme , et qui y établissait le règne de Dieu ; ce recueillement qui semblait suspendre l'impression des sens , pour ne laisser agir que l'impression de la grâce ; ces divines lumières qui éclairaient son esprit et paraissaient une émanation des splendeurs éternelles ; ces onctions divines qui

touchaient son cœur et l'embrasaient d'un feu tout divin ; cette profonde méditation des vérités éternelles , qui , devenant toute lumineuse à ses yeux , lui découvrait les beautés , les amabilités de l'Etre suprême ; ce don de contemplation si sublime où les jours et les nuits passés avec Dieu lui paraissaient couler avec la rapidité des instants ; cette suspension de toutes les facultés de son âme où , admis comme dans le sanctuaire de la Divinité , il se trouvait uni à Dieu , perdu dans Dieu , comme transformé en Dieu ! O ciel , ouvrez-vous à nos yeux ! Mais que fais-je ? chrétiens auditeurs , convient-il à une langue mortelle de parler des secrets de Dieu ? Parlez , sombre désert , douce solitude , qui fûtes les dépositaires de ses sentiments ; dites-nous ce dont vous fûtes si souvent les témoins ; dites-nous combien de fois la grâce , le dérobant à lui-même , lui faisait goûter ces consolations ineffables que la faiblesse humaine ne saurait soutenir si les moments n'en étaient abrégés.

Combien de fois s'écria-t-il au sortir de cette douce extase d'amour : Que les moments sont doux , ô mon Dieu ! quand on les passe avec vous et vous seul ! qu'il est doux , de vivre , de mourir pour celui avec qui l'on espère de vivre toujours !

Combien de fois cette âme , ne pouvant plus soutenir ses transports , sortit-elle comme d'elle-même , semblant ne plus vivre sur la terre , mais être déjà transportée dans le ciel ?

Combien de fois fit-il retentir les forêts de ses soupirs et de ses sanglots ?

Combien de fois cette chaste et innocente colombe prit-elle son essor pour s'envoler dans le sein de son bien-aimé ?

O moments ! ô nuits plus éclatantes que les plus beaux jours ! ô jours fortunés , prémices de l'éternité bienheureuse !

Telles étaient les vertus admirables par lesquelles Bernard sanctifiait le désert. Providence divine ! ainsi l'aviez-vous résolu dans les vues de votre sagesse ! Ce ne semblait être là que des vertus d'anachorète et de solitaire , et par ces vertus mêmes , Dieu commençait à former l'apôtre et préparait les voies à l'apostolat : ces vertus étaient nécessaires pour les fonctions où la Providence le destinait.

Et sans attendre même un plus long avenir , quels traits de zèle et de feu ne fit-il pas dès lors éclater ! quels fruits de salut ne commença-t-il pas dès lors à produire ! La bonne odeur de tant de vertus se répandant bientôt au loin , on vient en foule de toutes parts se consacrer à Dieu sous les auspices du saint solitaire ; et non seulement le simple peuple , mais les rois , les princes , les évêques , les grands viennent des extrémités de l'Europe entendre ce nouveau Salomon et écouter les oracles de sa sagesse. Bernard a la consolation , de son vivant , de voir plus de cent soixante monastères de sa fondation , tous animés de son esprit , tous conduits par ses lois. Et n'est-ce pas du sein de ce grand ordre , comme d'une source féconde , que

sont sortis, dans la suite des temps, tant de saints pénitents, tant de confesseurs généreux, tant d'apôtres zélés, tant de martyrs invincibles, tant de docteurs éclairés, tant de sublimes contemplatifs? et dans un autre sexe tant de personnes célèbres, tant de vierges illustres de toutes les nations et de tous les Etats? les Elisabeth en Allemagne, les Ermengarde en France, les Christine en Flandre, les Gertrude et les Hedwige en Pologne? tant d'héroïnes chrétiennes dont la vie, les vertus paraîtraient incroyables si nous n'en avions sous les yeux des images vivantes?

Quoi qu'il en soit, telles étaient, dis-je, les vertus admirables par lesquelles Bernard sanctifiait le désert; mais tant de trésors ne devaient pas être enfouis. Jusqu'à présent la lumière a été comme cachée sous le boisseau, il est temps de placer le flambeau sur le chandelier et de le produire des ténèbres de la solitude à l'éclat du grand jour; c'est le second point.

SECOND POINT.

Les œuvres de la grâce se préparent d'ordinaire comme celles de la nature : le grain ne produit qu'après avoir germé un temps sous la terre ; la grâce ne se montre qu'après avoir germé un temps dans le cœur. Tous les saints ne sont pas élevés dans un instant à cet état glorieux; il en est qui sont préparés de loin et comme formés à loisir: tel fut en particulier le grand saint que nous honorons.

Après donc que Bernard eut passé un nombre d'années enseveli dans la solitude, occupé à considérer le néant des choses humaines, à méditer les vérités éternelles, à se nourrir des grands objets de la foi, à contempler les grandeurs de l'Être suprême, à soupirer après le salut des âmes, à solliciter la conversion des pécheurs; il sort enfin du désert, et semblable à ces feux souterrains qui, après avoir longtemps couvé dans le sein de la terre, éclatent tout à coup au dehors en tourbillons de flammes, ainsi Bernard se dispose-t-il à tout embraser du feu céleste qui le dévore.

Il sort, tel qu'un Moïse qui descend de la montagne, la loi divine à la main; tel qu'un Jean-Baptiste qui, quittant les forêts, se montre sur les bords du Jourdain; tel qu'un Elie qui, après avoir quelque temps disparu des yeux d'Israël, se montre en qualité d'homme de feu; tel notre saint sort du désert et paraît enfin aux yeux du monde étonné. Le monde était alors un théâtre de divisions et une Babylone de crimes; Etats contre Etats, nations contre nations, royaumes contre royaumes, tout était en feu. L'univers entier dans le trouble, le désordre et la confusion, semblait être arrivé à ces temps malheureux prédits pour être les derniers des temps. D'une part, comme le crime avait enfanté la confusion, à son tour la confusion fomentait et comblait tous les crimes. L'avarice, l'envie, la haine, la cruauté, l'im-

pudicité, la vengeance, tout était en combustion dans le monde.

D'une autre part, l'Eglise gémissait dans un état peut-être encore plus déplorable, et recevait chaque jour des plaies comme sans remède; la simonie entrée dans le sanctuaire, le libertinage dominant dans le clergé, le relâchement introduit avec le scandale dans les cloîtres, la face du christianisme désolée, et les chrétiens eux-mêmes livrés à toutes sortes d'excès ne rougissaient plus que de la vertu. O Dieu! quel homme de votre droite avez-vous ménagé à Israël dans les jours de dispersion et de deuil? Bernard est cet homme choisi de Dieu; la terreur précède les héros, la grâce précède les saints.

Au premier bruit de sa sortie du désert et de son entrée dans les villes, les peuples en foule courent au-devant de lui. Impatients de le voir, curieux de l'entendre, avides de le posséder, les uns montent sur les arbres pour le voir, les autres étendent leurs habits sous ses pas, tous de concert font retentir les airs de chants d'allégresse. Ce n'est pas le simple peuple qui témoigne sa joie; les grands, les princes, les monarques, les potentats de la terre font éclater leurs transports.

Bientôt les électeurs de Cologne et de Mayence l'engagent à se rendre dans leurs Etats, les évêques de Châlons et de Liège l'invitent à venir à eux, les peuples de Milan et de Metz, déchirés par des divisions intestines, l'attendent comme l'ange de paix. Jamais homme particulier n'a eu tant d'intérêts publics à concilier; jamais homme dans le monde n'a été comme lui chargé des affaires du monde entier; il semblait que les peuples, les nations, l'univers entier, voulussent être gouvernés par ses sages conseils.

Si une ville est troublée dans son sein, si une république est agitée de divisions funestes, si les provinces sont affligées de calamités générales, si les princes sont désunis, si les rois sont en guerre, on a recours à Bernard comme à un médiateur, à l'asile, à l'oracle.

Faut-il désarmer Roger, roi de Sicile? faut-il affermir l'empereur Lothaire dans ses sentiments? faut-il conférer avec le roi d'Angleterre? Bernard se trouve partout, se prête à tout, suffit à tout, et cela avec quelle rapidité, quelle célérité d'exécution! Comme l'éclair qui paraît à l'orient, et qui un moment après brille dans l'occident, tel vit-on le saint passer rapidement de ville en ville, de province en province, comme transporté sur les ailes de la charité, plus rapides que celles des vents. On le vit trois divers fois passer les Alpes, et trois divers fois les repasser avec la même vitesse, parcourir la France, parcourir l'Italie, traverser l'Allemagne et partout avec le même succès, parler, prêcher, agir, triompher.

Son zèle, si ardent pour le bien de l'Etat, parut d'une manière encore bien plus éclatante pour les intérêts de l'Eglise. Deux fléaux redoutables la désolaient, l'hérésie et

schisme : ô temps malheureux ! ô jour funeste ! quels sombres nuages fîtes-vous naître sur l'Eglise de Dieu !

Le pape Honorius étant mort, et les suffrages pour son successeur étant partagés, on vit avec douleur et avec scandale deux têtes sur un même corps, deux pasteurs dans un même troupeau ; c'est-à-dire un pontife usurpateur, et un pasteur légitime ; Pierre de Léon, intrus, dans le bercail, et Innocent II, légitimement élu et presque méconnu dans la bergerie. Le feu de la discorde s'allume partout, il divise la France, il trouble l'Italie, il enflamme l'Espagne, il embrase l'Allemagne ; l'incendie est comme général. Eglise sainte ! si vous n'étiez bâtie sur des fondements inébranlables, combien de fois les portes de l'enfer n'auraient-elles pas prévalu contre vous ?

Dans l'agitation et l'horreur de cette tempête, on s'assemble en concile à Étampes : tout ce qu'il y a de grands hommes s'y réunissent ; les uns sont pour Céphas, les autres pour Apollo ; tous croient être pour Jésus-Christ. O force ! ô pouvoir de la sainteté ! le concile entier s'en remet à la prudence de saint Bernard, pour la conclusion de la plus importante affaire qui fût dans le monde ; lui seul forme un concile, lui seul représente en quelque manière toute l'Eglise ; on attend la décision de l'oracle, il parle enfin : à la voix d'un homme inspiré de Dieu, tout cède, tout se rend de concert ; les partis dissipés, les esprits réunis, l'usurpateur chassé, le vrai pape reconnu, la paix rendue à l'Eglise, le calme est rétabli dans le royaume de Dieu.

A peine le flambeau du schisme est-il éteint, que le feu de l'hérésie se rallume ; combien de monstres l'hérésie suscita-t-elle alors du fond des enfers ? en pourrai-je tracer les portraits sans horreur ?

Hérésie superbe d'un Abailard, qui enflé de son mérite, versé dans les spéculations de l'école, consommé dans les détours de la dialectique, semblait insulter à la candeur de la foi, s'enveloppant dans les sophismes comme un serpent dans ses replis tortueux ; quand on croit le tenir, il échappe, à la lueur d'une éloquence fastueuse qui n'ignorait de rien, et faisait un mauvais usage de tout.

Hérésie séditeuse d'un Arnaud de Bresse, esprit rusé, double et perfide, dont saint Bernard fait lui-même le portrait en ces termes : C'était un homme avide du sang des âmes, semant la discorde, fomentant les schismes, rompant les liens de la paix, et voulant faire régner dans le monde le désordre qui régnait dans son cœur.

Hérésie sanguinaire et abominable d'un Henri de Toulouse : monstre affreux, à quels excès ne se porta-t-il pas ? profanant les temples, renversant les autels, égorgeant les ministres, et les faisant nager dans leur sang, de quoi n'est pas capable un homme qui au caractère d'impudique joint celui d'apostat ?

Que dirai-je encore ? hérésie subtile de

Gilbert de la Porée, d'autant plus redoutable qu'il était revêtu du sacré caractère ! Prélat éclairé et savant qui, ébloui par l'éclat de sa réputation, voulait éblouir les autres par l'éclat de ses lumières ! aigle présomptueux qui, voulant sonder les profondeurs de Dieu, s'était aveuglé lui-même en fixant le soleil de justice !

Encore une fois, Eglise de Dieu qui autrefois aviez été si puissamment défendue par les Athanase, les Basile, les Ambroise, les Augustin, les Jérôme ; où trouverez-vous un défenseur contre cette nuée d'ennemis conjurés ? Dieu vous le suscita dans un seul homme ; Bernard vous suffit contre tous.

Déjà je le vois au concile de Sens avec Abailard, démêlant l'artifice de ses discours, dévoilant l'enflure de ses pensées ; le réduisant enfin au silence : soit honte de sa défaite, soit punition visible de Dieu, ce philosophe orgueilleux reste tout-à-coup interdit, avoue sa défaite, et ne peut résister à Bernard, ou plutôt à l'Esprit-Saint qui parlait par sa bouche.

Gilbert de la Porée, au concile de Sens, résiste plus longtemps ; mais après une longue résistance, il reconnaît son erreur, se rend à Bernard, à la vérité, et à Dieu, et par un sincère retour, console l'Eglise de sa défection.

Arnaud de Bresse ressent bientôt les éclats de la foudre, et son hérésie confondue vient tomber aux pieds de Bernard toute palpitante et toute tremblante. Elle reste dans cet état ou ensevelie ou assoupie, jusqu'à ce que Calvin vienne la ranimer de son souffle, et allumer de ses cendres encore fumantes l'étincelle qui doit embraser l'Europe.

Après tout, jamais victoire ne fut aussi éclatante que celle que le saint remporta sur le trop célèbre duc d'Aquitaine. Ce prince, érigé en tyran, devient tout à la fois le fléau de Dieu et de la religion, porte partout le fer, le feu, le carnage et le sang. Ismaël féroce armé contre tous, il brûle, il renverse, il détruit, il saccage ; le sacré, le profane, rien n'est à couvert de ses fureurs ; déjà le saint avait employé toutes les voies pour le ramener ; rien n'avait pu toucher ce cœur de fer, cette âme d'airain. Aux maux violents il faut des remèdes extrêmes : ce prince se présente à la porte de l'Eglise en fureur, lorsque Bernard venait de célébrer les divins mystères ; alors subitement inspiré de Dieu, il prend le ciboire et l'hostie sainte à la main ; ainsi armé de son Dieu, il s'avance au devant du rebelle, et le regardant d'un œil foudroyant : *Prince, lui dit-il, voilà ton Dieu ; depuis longtemps tu le persécutes : homme mortel, voilà ton juge qui t'attend au tribunal redoutable de ses vengeances !* A ces paroles, le prince, comme frappé de la foudre, tombe à la renverse, pâle, tremblant, et demi-mort ; le saint le relève, vient au secours de ce Saul terrassé ; il le rassure, il fait briller les rayons de miséricorde, il lui parle, il l'exhorte, il le tou-

che, il le convertit. A l'instant ce loup ravisseur prend la douceur de l'agneau; ce cèdre superbe s'humilie, et désormais sincèrement converti, il embrasse une vie austère qui le fait vivre en pénitent et mourir en saint.

Tel fut saint Bernard envers les ennemis de son Dieu. Il attaque, il combat, il triomphe; mais d'où lui vient cette force, cette science qui le fait triompher? Prodige bien étonnant! dans les autres saints nous savons la source où ils l'avaient puisée; nous savons que les Cyrille avaient été élevés à l'Académie d'Alexandrie, les Cyprien à celle de Carthage; les Ambroise, les Augustin, à celle de Milan; les Jérôme, les Grégoire à celle de Rome; les Athanase, les Basile, les Chrysostome, à celle d'Athènes; mais Bernard, où a-t-il puisé ce fonds de science? quand? comment? en quel endroit? sous quel maître? Aussi disait-il lui-même, qu'il n'avait jamais eu d'autres maîtres que les chênes et les rochers de sa solitude. Cependant quelle était sa science? et de quels caractères sacrés n'était-elle pas revêtue? Solidité de science, étendue de science, variété de science, profondeur de science, subtilité de science, et science fondée sur l'humilité, nourrie par la piété, animée par la charité, n'est-ce pas là ce qu'on trouve, ce qu'on goûte, ce qu'on admire dans ses ouvrages? c'est-à-dire science, non point sèche, aride, qui donne tout à l'esprit, et ne va point au cœur: dans Bernard tout est goût, tout est piété, tout est onction, tout est sentiment; aussi est-ce par là qu'il a mérité le nom de docteur dévot par excellence.

Mais ce qu'il y a de plus prodigieux encore que tous ces prodiges, c'est qu'au milieu de cette foule d'affaires, de cette multitude de soins, il ait pu conserver l'esprit de sa solitude, le recueillement intérieur de son âme. Il subsiste néanmoins, et le suit partout; il entre dans la cour des grands, et avec lui entrent de concert la modestie, la gravité, la piété, la mortification, la rigueur de la pénitence. Il vit avec les rois revêtus de la pourpre, et il est lui-même revêtu du cilice; il est à la table des grands, et il regrette les légumes de sa solitude; il vit dans le monde, dans le plus grand monde, dans le monde le plus éclatant, le plus florissant, le plus séduisant, et il y vit aussi retiré, aussi mortifié, aussi recueilli que dans le fond de sa solitude. Semblable à ces intelligences célestes qui, quoique occupées dans le monde au gouvernement des empires, à la conduite de l'univers, ne perdent jamais Dieu de vue, Bernard semble déjà le voir face à face, et le posséder dans l'éclat de sa gloire.

Après tant de travaux il était temps d'aller en recevoir la récompense: le saint comprit qu'il était au bout de sa course, que le terme de son pèlerinage était arrivé. A cette vue son âme, sa grande âme, élevée au-dessus d'elle-même et des choses créées, porte ses désirs ardents vers le ciel, soupire après la céleste

Jérusalem. Il n'attend plus que le moment de sa délivrance. Il est enfin arrivé cet heureux moment; le saint le reçoit avec joie, il languit, il expire, il est dans le ciel, transporté des ombres du temps dans les splendeurs de l'immortalité glorieuse. Mais que dis-je? il est mort; non, il n'est point de mort pour les saints. Plus vivant que jamais, Bernard est dans Dieu, il vit dans Dieu, il vit de Dieu, de la vie véritable; du haut du ciel il jette en ce moment ses regards sur nous, il nous invite à l'imiter, à le suivre, à marcher sur ses traces.

A l'imiter? dites-vous peut-être; nous ne sommes ni solitaires, ni apôtres; le saint vous répond du haut du ciel: vous pouvez être l'un et l'autre dans votre état, et selon votre état.

Vous n'êtes point solitaire, non, à vous retirer dans le désert, non à habiter dans les antres et les cavernes; mais vous avez un état; conservez les bienséances, la modestie, la régularité, la réserve propre de votre état, voilà votre solitude.

Vous avez une maison; renfermez-vous-y dans le sein de la prière et de la retraite, selon votre état; vous avez un cœur, dans ce cœur faites-vous une solitude, une retraite intérieure pour y chercher, y trouver et y goûter Dieu; là, loin des assemblées, loin des spectacles, loin des cercles du monde, servez Dieu, conservez dans la crainte la grâce et l'amour de Dieu: voilà votre solitude.

Vous n'êtes point apôtre; non, à parcourir l'univers; non, à traverser les mers; non, à aller aux extrémités de la terre porter l'Evangile aux nations; mais vous êtes dans le monde, ce monde il faut l'édifier, s'il se peut le convertir, du moins le confondre et le condamner, combattre ses maximes, déplorer ses excès, détester ses coutumes impies, ses usages pervers: voilà votre apostolat.

Vous avez un prochain, l'aimez-vous? Le supportez-vous, l'édifiez-vous par vos exemples et par vos vertus? le pauvre dans sa misère, le soulagez-vous? l'affligé dans ses peines, le consolez-vous? le malade dans son infirmité, le visitez-vous? voilà votre apostolat.

Vous avez une famille, dans le sein de cette famille un époux, des enfants, des domestiques, en un mot des parents, des personnes avec qui vous vivez; cet époux, tâchez-vous de le gagner à Dieu par votre piété? ces enfants, les élevez-vous dans la crainte de Dieu? ces domestiques sont-ils instruits de leurs obligations et de leur devoir? voilà votre apostolat.

Vous avez une âme, cette âme rachetée par le sang d'un Dieu, l'estimez-vous? la respectez-vous? travaillez-vous à la sanctifier et à la sauver?

Vous avez des peines, des croix, des afflictions dans la vie; les supportez-vous avec patience, avec résignation, avec confiance? voilà votre apostolat, et pour quelques-uns, voilà votre martyre; car chacun dans son

état, dans ses peines trouve son martyre de chaque jour; il s'agit de le bien prendre dans l'esprit de Dieu, et d'en bien user dans les vues du salut.

Grand saint, saint solitaire, obtenez-nous cet esprit de retraite, de solitude intérieure qui corrige les dissipations, les distractions continuelles où nous vivons sur la terre, dans le tumulte, l'agitation et les occupations de ce monde.

Saint apôtre, obtenez-nous cet esprit de zèle et de ferveur, qui nous anime, qui nous fortifie dans nos tiédeurs, nos langueurs, nos faiblesses, qui nous détache du monde, qui nous unisse à Dieu, qui, des vicissitudes continuelles du temps, nous conduise dans le sein de l'éternité bienheureuse; je vous la souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE IV.

SAINT BONAVENTURE.

Deus dedit illi scientiam sanctorum. (Sup., X.)

Dieu lui donna la science des saints.

Rien de si commun dans le monde que la science, mes chers auditeurs, mais en même temps rien dans le monde de plus rare que cette science des saints. Il y a des savants, à la vérité, mais des savants fiers et hautains qui, remplis de l'idée d'eux-mêmes, jettent des yeux de mépris sur le reste de l'univers; savants durs et insensibles dans les choses de Dieu, à qui il reste à peine quelque légèreté étincelle de piété dans le cœur; savants tellement bornés à eux-mêmes et à leurs livres, qu'ils ne savent ce que c'est que de se prêter aux besoins du prochain; c'est-à-dire qu'il y a de la science dans le monde, mais une science qui enfle l'esprit et qui le fait évanouir dans ses pensées; une science qui dessèche le cœur et qui en fait une terre aride et stérile devant Dieu, une science qui ensevelit pour ainsi dire le savant dans son cabinet, et qui arrête les fonctions de son zèle envers le prochain. Disparaissez en ce grand jour, science toute profane et plus propre à former des mondains que des saints; je trouve dans le saint dont je fais l'éloge une science avec des caractères bien différents. Saint Bonaventure fut savant, mais d'une science dont l'étendue n'altéra jamais la profondeur de son humilité, mais d'une science dont le travail constant ne ralentit jamais les ardeurs de son zèle, mais d'une science dont la sublimité ne nuisit jamais à la tendresse de sa piété. Disons quelque chose de plus grand encore : non-seulement sa science ne donna jamais aucune atteinte ni à son humilité, ni à sa piété, ni à son zèle; mais par l'innocence la plus rare et l'accord le plus merveilleux, il fit servir cette même science à fonder son humilité, à nourrir sa piété et à ranimer son zèle. J'entreprends donc, dans la suite de ce discours et dans les trois parties qui en feront le partage, de vous tracer dans saint Bonaventure le véritable cara-

ctère de la science des saints, c'est-à-dire une science toujours accompagnée de l'humilité la plus profonde, une science toujours soutenue de la piété la plus tendre, une science toujours animée du zèle le plus ardent : *Deus dedit*. Telle est la suite et le fonds de l'éloge que je consacre à la mémoire toujours précieuse d'un docteur, et d'un docteur séraphique. Je commencerai après avoir imploré le secours du ciel par l'entremise de Marie. *Ave, Maria*.

PREMIER POINT.

Il était sans doute de la sagesse de Dieu qu'après avoir choisi des hommes simples et ignorants pour établir son Église, afin de faire éclater sa puissance en confondant la sagesse païenne par la folie de la croix; il était, dis-je, de la sagesse de Dieu de choisir ensuite certains hommes parmi les sages et les savants du siècle pour faire voir que la foi n'a rien de contraire à la raison, et que les sciences humaines ne sont faites que pour rendre hommage à la sagesse divine. Or, parmi ces grands hommes choisis de Dieu pour faire éclater les trésors de la science, peut-on douter que saint Bonaventure ne tienne un des premiers rangs?

Une science bornée et limitée, une science basse et rampante, une science incertaine et flottante, c'est ce qui peut convenir aux esprits ordinaires; mais une science vaste et étendue, une science sublime et relevée, une science sûre et solide, c'est celle qui se fait admirer dans les grands génies en général, et qui fait le caractère de saint Bonaventure en particulier.

Science vaste et étendue, eh! qu'est-ce que ce grand homme a ignoré? Doué d'un esprit vif et ardent, subtil et perçant, fécond et universel, c'est-à-dire doué d'un esprit curieux de tout apprendre et capable de tout savoir, à peine a-t-il écouté quelques années le célèbre Alexandre de Halès, qu'il est lui-même en état de donner des leçons aux maîtres en Israël. Dès lors il n'est rien de si secret qu'il ne sonde, rien de si obscur qu'il ne perce, rien de si enveloppé qu'il ne démêle: les sources de l'éloquence, les subtilités de la philosophie, les secrets de la nature, les mystères de la théologie, rien ne lui est inconnu. Je prends en main ses ouvrages, et je suis tout surpris d'y trouver plusieurs hommes comme réunis dans un seul: l'orateur, le philosophe, le naturaliste, le théologien, l'homme spirituel et consommé dans les voies de Dieu, en sorte qu'il porte aussi loin ses connaissances que ses recherches, et que les sciences semblent plutôt manquer à son esprit, que son esprit aux sciences.

Science sublime et relevée: c'est un aigle qui, s'élevant d'un vol rapide jusqu'au plus haut des cieux, va puiser jusque dans le sein du soleil de justice des torrents de lumière. Les livres de l'éternité lui sont ouverts, les mystères les plus ineffables lui sont communiqués; les ténèbres inaccessi-

bles dont le trône de Dieu est environné sont dissipées à ses yeux, point d'abîme si profond qu'il ne sonde, point d'éloignement si grand qu'il n'approche, point de hauteur si sublime où il ne s'élève. Et ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que la sublimité de cette science ne lui ôte rien de sa clarté et de sa netteté; c'est une eau pure et limpide qui laisse voir un fond sans limon et sans boue, c'est un jour tranquille et serein qui n'est troublé par aucun nuage. Autant de concevoir avec vivacité, il joint encore celui de s'énoncer avec clarté, de sorte qu'en lisant ses ouvrages, les difficultés disparaissent, les nuages se dissipent, tout paraît dans le plus beau jour, et l'on doute avec raison s'il avait le secret d'abaisser la vérité jusqu'à nous, ou de nous élever jusqu'à elle; s'il avait le don d'expliquer la doctrine en la mettant à la portée de nos esprits, ou de subtiliser nos esprits en les élevant à la sublimité de la doctrine.

Science enfin sûre et solide : ce ne sont point ici de ces pâturages suspects ou les brebis cherchant une nourriture salubre qui conserve les principes de la vie, ne trouvent qu'une nourriture empoisonnée dont le venin se glissant dans l'âme conduit insensiblement à la mort. Ce n'est point ici une science flottante et incertaine qui tourne à tout vent de doctrine, mais une science sûre et irréfragable, appuyée sur les fondements les plus solides. Les saints Pères, la tradition, l'Écriture, voilà les fondements inébranlables sur lesquels il élève l'édifice de sa doctrine.

Ce n'est point enfin une science à deux visages, pour ainsi dire, qui sous le voile du déguisement dérobe aux yeux sa noirceur, pour l'insinuer insensiblement dans l'esprit; une science dont l'apparence présente le vrai, et dont la réalité porte le faux, et qui semblable à ces feux nocturnes, paraît guider le voyageur, et le conduit enfin tout effrayé sur le bord de quelque affreux précipice; science en un mot si solide que ceux qui la suivent ne se sont jamais écartés de la vérité, et que ceux qui s'en éloignent ont toujours été soupçonnés d'égarement et d'erreur.

Mais une science si extraordinaire ne l'ofusquera-t-elle point, et l'éclat de ces connaissances n'éblouira-t-il point sa modération? Ne craignez point, mes chers auditeurs; la profondeur de la science sera toujours accompagnée de la profondeur de l'humilité; car prenez garde, la science est vaste et étendue, mais sans ostentation; elle est sublime et relevée, mais sans présomption; elle est sûre et solide, mais sans opiniâtreté et sans obstination.

Science vaste et étendue, mais sans ostentation; bien différente de celle de ces savants orgueilleux qui, ne cherchant qu'à faire éclater leur science, nourrissent dans leur esprit une ardeur insatiable de savoir, qui n'est qu'une vaine démanigaison de paraître savants, à la vérité; mais, hélas! savants orgueilleux qui n'ont d'autre ignorance que celle du salut : la vanité est le ver rongeur

qui infecte tous les fruits de cette science maudite. Imbu de principes tout opposés, Bonaventure ne connut jamais cette science qui enfla le cœur sans le remplir. S'il étudie, c'est pour apprendre et non pas pour briller; s'il dispute, c'est pour les intérêts de la vérité et non pas pour l'honneur de la victoire. Tout le monde chrétien publie son mérite; il est le seul à le méconnaître, et il a plus de soins de cacher ses vertus que les mondains n'en ont de déguiser leurs défauts. Telles sont les pensées de son esprit, tels sont les désirs de son cœur; c'est d'être aimé de Dieu sans être connu des hommes; c'est d'avoir le mérite des vertus sans en avoir la réputation; c'est de n'avoir d'autre témoin de ses œuvres que celui qui doit en être la récompense.

Science sublime et relevée, mais sans présomption; il est assez naturel d'être humble lorsqu'on n'a rien d'éclatant, et la vanité n'a guère de prise sur ceux qui n'ont d'autres flatteurs qu'eux-mêmes; mais quand le mérite extraordinaire d'un homme le fait regarder comme la lumière du monde et comme le sel de la terre, il lui est bien difficile de ne pas recevoir avec quelque complaisance la fumée de l'encens qu'on lui offre; écueil funeste, où est allée malheureusement échouer la vertu de tant de savants qui, après avoir tout connu, commencent à ne plus se connaître eux-mêmes, ou ne se connaissent que pour s'estimer, et ne s'estiment que pour se préférer aux autres, et ne se préfèrent aux autres que pour les mépriser, pour élever l'édifice de leur réputation sur les ruines et les débris de quiconque ne rend pas un hommage réel à leur mérite en idée; hommes remplis d'eux-mêmes, abondants dans leur propre sens, idolâtres de leurs productions, qui à force de se croire sages en viennent au comble de la folie; nouveaux pharisiens qui rendent grâces à Dieu de n'être pas comme le reste des hommes; esprits fiers et hautains, qu'êtes-vous jamais de commun avec notre saint?

Représentez-vous-le, mes frères, lorsque, par l'ordre de ses supérieurs, il est obligé de prendre les degrés dans l'université de Paris, disputant avec saint Thomas, et disputant, non de l'honneur d'emporter la préférence, mais du plaisir de céder le pas; vous le verrez bientôt après, lorsque revêtu de la dignité de professeur dans la même université, il est tout surpris de se voir élevé dans cette chaire célèbre où il se regarde comme un homme entièrement déplacé; lorsque pour la première fois il est tenté de désapprouver la conduite de ses supérieurs dans un choix que le nombre et les applaudissements de ses auditeurs justifiaient de plus en plus chaque jour.

Mais ses auditeurs ne sont pas ses seuls panégyristes; la gloire de son nom passe les Alpes et porte son éclat jusqu'à Rome. Aussi dans ces circonstances l'archevêché d'York en Angleterre venant à vaquer, le souverain pontife croit devoir tirer la lumière de dessous le boisseau pour la placer

sur le chandelier. Bonaventure est destiné pour remplir ce glorieux poste; la nouvelle qu'on lui en porte est reçue comme la nouvelle d'une disgrâce; son humilité alarmée plaide sa cause, et la plaide avec tant d'éloquence qu'elle est examinée et mise à couvert de la dignité dont on le menace. Grand saint, est-ce pour être suivi que vous donnez de tels exemples à l'univers? Mais, que vois-je? et quel spectacle nouveau vient ici se présenter à nous? Notre saint est déconcerté, son cœur paraît abattu, une sombre tristesse est peinte sur son visage; quel sujet imprévu a donc altéré la paix de son cœur et troublé la sérénité de ses jours? Le voici, mes chers auditeurs; on a pensé à l'élever malgré lui à la charge de général de son ordre, et son humilité est obligée de céder et de plier sous le poids de cette dignité. Dans sa surprise et son étonnement, il ouvre les yeux autour de lui; il se voit environné d'une foule de grands personnages dont son ordre était composé, et c'est pour lui une espèce de songe de se voir préféré à tant de grands hommes. Il ne savait pas, ce grand saint, que si son humilité le faisait taire, son mérite parlait en sa faveur. Revenu ensuite à lui-même, comme on lui fait entendre que sous lui on se flatte du gouvernement le plus heureux, il ne répond que par ces belles paroles : *Après tout, je le croirais presque, leur dit-il, parce qu'il y a apparence que Dieu veut se charger seul du gouvernement de cet ordre, puisqu'il a choisi un si faible instrument pour y présider.*

Nouvelle preuve et par conséquent nouveau triomphe de son humilité. L'éclat de son mérite s'est tellement fait sentir qu'on ne pense à rien moins qu'à l'élever à la dignité de l'Eglise, et à le placer sur la chaire même de saint Pierre. Déjà depuis trois ans entiers la mort de Clément IV a laissé le saint-siège vacant, et l'Eglise gémissante dans un long interrègne, toujours préjudiciable à ses enfants, et d'autant plus triste dans ces circonstances que le conclave paraissait devoir encore traîner en longueur. Esprit-Saint, c'est bien alors que vous fîtes éclater cette assistance divine qui veille toujours aux besoins de l'Eglise, votre digne épouse ! Eh ! de quelle autre source que du conseil du Très-Haut pouvait venir l'expédient que prirent alors les prélats assemblés dans le conclave ? Ils s'adressent à saint Bonaventure dans une députation solennelle pour le constituer l'arbitre absolu de ce choix important. *Nous venons à vous, dirent-ils au saint général ; vous êtes enfant de l'Eglise, et en cette qualité vous ne pouvez manquer de vous intéresser aux besoins de votre mère éplorée : nous vous conjurons donc avec instance, ou de vous charger vous-même de la conduite de l'Eglise, ou de lui donner un conducteur de votre main.* Quel parti prendra-t-il dans un pas si glissant ? D'une part, son humilité ne lui présente d'autre réponse que celle d'un refus général et entier ; de l'autre cependant sa tendresse pour l'Eglise sa mère sollicite en sa faveur et l'engage à se prêter à ses besoins ;

encore une fois, comment conciliera-t-il des intérêts si opposés entre eux, et cependant si chers à son cœur ? Ecoutez-les, mes chers auditeurs, et admirez la sagesse de sa conduite ; il a la tiare de saint Pierre entre ses mains et en sa disposition, il se gardera bien de se la mettre sur la tête, et par là son humilité, à couvert du danger, ne recevra aucune atteinte ; il ne refusera pas cependant de la donner à un autre, et par là sa charité, condescendant aux besoins de l'Eglise, sera satisfaite, et la tiare se trouvant ainsi dignement placée, le saint aura tout à la fois le triple avantage et de la mériter et de la refuser et d'en disposer ; toute autre science que celle des saints peut-elle inspirer de pareil sentiments ? Avançons.

Science sûre et solide, mais sans opiniâtreté et sans obstination. Amateur sincère de la vérité, il ne lui refusa jamais l'entrée de son cœur, dès qu'elle vint briller à ses yeux. Toujours prêt à s'ériger un tribunal contre lui-même, et à changer de sentiment dès qu'il en voit un mieux fondé que le sien, doué d'une docilité d'enfant envers toute autorité légitime, il en respecte les arrêts, il lui sacrifie ses opinions, il lui fait hommage de ses lumières. Les décisions émanées de la chaire de Pierre furent toujours pour lui des oracles émanés de l'Esprit-Saint, persuadé que l'esprit humain doit être soumis à ce que Dieu dit, comme la volonté doit être docile à ce qu'il commande, et que comme il faut réprimer toutes ses inclinations pour se conformer aux maximes que la loi nous prescrit, on doit aussi sacrifier toutes ses lumières pour acquiescer aux vérités que la foi nous propose.

Docilité d'esprit ! que vous êtes précieuse aux yeux de Dieu ! mais, hélas ! serez-vous du goût de tant d'esprits forts de notre siècle, qui ne sauraient plier sous le joug de la religion, qui croiraient se déshonorer en laissant sortir de leur bouche l'aveu qu'ils se sont trompés ; qui, selon le langage du prophète, voudraient faire graver leurs opinions sur des tables de diamant et d'airain, pour les rendre éternelles ? Ecueil funeste, à combien de savants n'avez-vous pas vu faire un triste naufrage dans la foi ?

En effet, s'il y a tant d'erreurs, tant de schismes, tant d'hérésies en matière de foi, n'est-ce pas parce que chacun se croit en droit de penser, de parler selon son sens particulier, de raisonner, de critiquer, de condamner selon ses préjugés injustes, selon ses intérêts aveugles ? De là cette indocilité d'esprit qui ne connaît d'autre règle que ses caprices, d'autre guide que les lueurs de sa faible raison, d'autre loi que de n'en point avoir. En imposé-je ? mes chers auditeurs, et la grandeur du mal n'est-elle pas encore au-dessous de la noirceur du tableau ? Et quoi de plus commun que de voir des esprits ou malheureusement séduits, ou injustement prévenus, ou opiniâtrément entêtés, se faire un point d'honneur de ne revenir jamais sur leurs pas, lorsqu'ils se sont égarés ; combattre sans cesse la vérité dès qu'ils se sont

déclarés contre elle; pousser leurs erreurs jusqu'aux derniers excès dès qu'ils se sont une fois engagés à les soutenir?

Ah! Seigneur, s'écriait saint Augustin, votre grandeur vous élève au-dessus des pensées des hommes, et comme vous regardez favorablement les humbles, et que vous vous rendez accessible aux esprits dociles, vous vous tenez loin des orgueilleux, et vous écrasez sous le poids de votre gloire ceux qui veulent témérairement en approfondir les mystères. Malheur à ceux qui, en découvrant ce grand nombre de vérités dans les créatures, ne cherchent point la vérité éternelle, ou ne la trouvent que pour la combattre, en substituant malheureusement l'opiniâtreté de leurs idées à la sainteté de vos lumières, et en mettant le mensonge à la place de la vérité; mais dès lors combien sont-ils éloignés de la charité qui édifie toujours appuyée sur la base de la soumission et de la science des saints, toujours accompagnée de l'humilité? Telle fut celle de saint Bonaventure : j'ajoute que ce fut une science toujours soutenue de la piété la plus tendre; c'est le second caractère de la science des saints, et le sujet du second point.

SECOND POINT.

Pour nous former une plus juste idée de la piété de notre saint, il faut la considérer sous les différents points de vue qui nous la représentent dans tout son jour; je veux dire dans ses écrits, dans ses sentiments et dans sa conduite. Elle parle dans tous ses écrits, elle dicte tous ses sentiments, elle respire dans toute sa conduite. Le détail servira de preuve.

Il n'arrive que trop souvent que, dans les écrits des savants, la piété se trouve comme étouffée sous des spéculations sèches et stériles; que la curiosité des recherches affaiblit la charité; que ce qui devrait être une étude, devient une distraction; qu'à force de considérer et de parler des mystères, on y devient presque insensible, et qu'on trouve la cause de cette insensibilité dans ce qui mérite le plus notre tendresse, à peu près comme il arrive à ceux qui sont souvent exposés aux rayons du soleil, et qui à force d'en supporter la vivacité, deviennent comme insensibles à ses ardeurs.

Approchez donc, âmes tièdes et languissantes, venez puiser dans des sources plus salutaires l'onction de la grâce. Je prends encore une fois en main les écrits de saint Bonaventure, et en les parcourant avec admiration, qu'est-ce donc que je lis, me dis-je à moi-même? Ne sont-ce point ici les ouvrages d'un solitaire uniquement occupé de Dieu dans le sein de sa solitude, qui, séparé du monde, a passé ses jours dans le silence et le recueillement, qui, entièrement éloigné de la société des hommes, n'a eu de commerce qu'avec les anges du ciel? Et ce qu'il y a de plus admirable dans lui, c'est que ce n'est pas seulement dans ses ouvrages de

tir; les traités même sur les choses les plus abstraites, sur les questions les plus subtiles, sur les matières les plus épineuses, tout cela sera pour les autres une terre aride qui ne donnera que la sécheresse des ronces et la stérilité des épines : mais pour notre saint, il n'est point de terre ingrate. Dès qu'elle est cultivée de sa main, elle produit et les fleurs et les fruits de la piété, et d'une piété si tendre qu'elle semblait même avoir quelque chose au-dessus du naturel, et tenir en quelque manière du prodige. Cet attrait intérieur qui se fait sentir dans ses ouvrages était en effet si puissant, que saint Thomas, se persuadant que notre saint docteur puisait dans quelque source extraordinaire cette piété toute divine, voulut s'en informer par lui-même : dans cette vue étant venu trouver notre saint avec cette simplicité et cette ouverture de cœur si propre aux grandes âmes : *Mon Père, lui dit-il, daignez enfin m'informer quels sont les livres où vous puisez une doctrine et si subtile et si touchante tout à la fois? — Je le veux bien,* répond notre saint, *venez, et vous le verrez de vos propres yeux.* Il lui présente l'image de son Dieu attaché sur la croix : *Voilà, ajouta-t-il, le grand maître que je consulte, voilà le grand livre que j'ai coutume de lire; et je veux bien vous avouer que j'ai plus profité à son école dans un quart d'heure, que dans vingt ans de lecture dans tout autre livre.*

Ah! mes chers auditeurs, que ne lisons-nous ce livre divin! que de choses n'aurait-il pas à nous dire! que de vérités n'aurait-il pas à nous découvrir! Il y en aurait d'inconnues et d'obscures, mais il en développerait l'obscurité; il y en aurait de sublimes et de relevées, mais il en tempérerait la hauteur; il y en aurait surtout de dures et de rebutantes, mais il en adoucissait la rigueur : les plaies d'un Dieu Sauveur toujours ouvertes seraient pour nous des sources intarissables où nous irions puiser les trésors de la grâce. C'est dans ce livre que les martyrs ont puisé cette force qui leur faisait affronter le fer et le feu; les confesseurs, ce courage qui les faisait triompher des ennemis de leur foi; les vierges, cette pureté sans tache qui leur faisait mettre à couvert le précieux trésor de leur innocence; les docteurs, ces torrents de science qui ont éclairé l'univers; tant d'âmes humbles, ces connaissances sublimes que Dieu cache aux savants du siècle, et qu'il se plaît à dévoiler à ces âmes simples. Or, je vous le demande, des ouvrages composés au pied de la croix et arrosés pour ainsi dire du sang du Sauveur, pouvaient-ils n'être pas remplis de cette onction salutaire et de cette piété tendre qui fait les saints?

C'est sans doute au pied de cette croix, où il se trouva si souvent en esprit réuni avec Marie, qu'il conçut pour elle cette dévotion tendre dont il fut toujours pénétré, et qui lui a mérité, à juste titre, le glorieux nom de *Serviteur dévot de Marie*. Est-il rien en effet de si vif, de si touchant, de si animé, de si divin, que les beaux ouvrages qu'il a

composés en l'honneur de cette divine Mère? monuments précieux de sa piété qui feront toujours, et les délices des âmes parfaites, et l'admiration de tous les siècles, et la consolation de tous les fidèles! Et peut-on douter, en les lisant, que l'Esprit-Saint n'ait inspiré ses pensées, que le Verbe éternel n'ait dicté ses paroles, et que l'ange du grand conseil n'ait conduit sa main?

C'est la piété qui parle dans tous les ouvrages de notre saint; c'est elle encore qui dicte tous ses sentiments. Eh! de quels sentiments héroïques cette grande âme n'était-elle pas pénétrée! quels sentiments de crainte pour le péché à la vue duquel il recule d'horreur comme à la vue d'un serpent, en sorte que le célèbre Alexandre de Halès disait que Bonaventure semblait n'avoir point péché dans Adam. Quels sentiments de douleur à la vue de la passion du Sauveur, dont le seul souvenir le faisait fondre en larmes, en sorte qu'il assurait lui-même, que depuis qu'il était entré dans les plaies du Sauveur, ses yeux avaient toujours été teints de son sang! Quels sentiments de tendresse et d'amour pour Jésus-Christ dans l'eucharistie, où comme David auprès de l'arche, il faisait son séjour ordinaire, en sorte que les heures entières lui paraissent couler avec la rapidité des instants! Et comme les discours sont les images des sentiments, et que la bouche parle de l'abondance du cœur, ses paroles étaient comme des traits enflammés qui pénétraient les âmes les moins sensibles, ou comme autant de charbons ardents qu'il ramassait sur la tête de ses frères, pour allumer le feu de l'amour divin dans leur cœur. Et d'où lui viennent des vertus si pures et des sentiments si héroïques, si ce n'est de la piété, qui par les lumières de la foi, les élève dans son esprit, et par l'influence des grâces les fait germer dans son cœur?

Piété enfin qui respire dans toute sa conduite : car prenez garde, mes frères, piété qu'il puise dans la ferveur de la prière, piété qu'il conserve par l'esprit de recueillement, piété qu'il affermit par la rigueur de la mortification.

Je dis piété qu'il puise dans la ferveur de la prière : c'est là que dégagé de toute autre pensée, qu'élevé au-dessus de lui-même, que transporté pour ainsi dire jusqu'au trône de Dieu, cette chaste colombe prend son essor pour se reposer dans le sein de son bien-aimé; c'est là qu'après avoir employé une partie de la journée à l'action et à l'emploi de Marthe, il consacre l'autre à la prière et à la contemplation de Madeleine; c'est là que du sein même des ténèbres de la nuit, il sort une lumière vive et perçante qui lui découvre le néant du monde, la fausseté de ses promesses, les fantômes de ses honneurs; c'est là enfin que, comme un autre Moïse, il voit face à face *celui qui est*. (Exod., III.)

Piété qu'il conserve par l'esprit de recueillement. Il savait que le monde est une mer orageuse féconde en naufrages, que

c'est une région dangereuse où l'on ne respire qu'un air contagieux et funeste; il faut donc de temps en temps s'éloigner de cette terre d'Egypte qui dévore ses habitants, pour aller sacrifier dans le désert; il faut de temps en temps aller respirer un air plus pur dans la retraite et la solitude du cœur. C'est là en effet que Dieu conduisit notre saint, qu'il lui parlait sensiblement au cœur, qu'il lui faisait sentir les doux effets de sa divine présence, qu'il lui révélait le secret de ses mystères : faveurs inestimables dont il aurait été éternellement privé si, au lieu de se soustraire aux affaires, il s'y était inconsiderément livré.

Piété qu'il affermit par la rigueur de la mortification, c'est-à-dire qu'animé de ce glaive vengeur que Jésus-Christ est venu apporter sur la terre, il se déclare à lui-même cette guerre continuelle qui ne doit finir qu'avec notre vie; qu'il accomplit en lui ce qui paraît manquer aux souffrances d'un Dieu Sauveur, afin de s'en appliquer les mérites, qu'il tâche de former en sa personne l'image d'un Dieu crucifié, qui seule peut être le gage de sa prédestination. Et jusqu'où ne porta-t-il pas cette mortification chrétienne? par combien de macérations n'a-t-il pas réduit son corps? Si l'a des sens, ce n'est que pour les combattre; s'il a des passions, ce n'est que pour les réprimer; s'il a un corps, ce n'est que pour en faire une victime continuelle, qu'il offre, ou au Dieu des vengeances, pour apaiser sa justice, ou au Père des miséricordes, pour intéresser sa tendresse.

Piété enfin qu'il nourrit et qu'il augmente par la pratique de la charité et de l'humilité la plus héroïque : toute sa vie en est une preuve sensible, puisqu'elle en est un exercice continu. Destiné à donner des leçons de théologie au dehors, il les donne avec éclat : mais il a au dedans d'autres occupations qui sont bien plus de son goût, c'est le soin des malades; occupation qu'il remplit avec tant d'édification, de constance et d'ardeur, que durant l'espace de dix-sept années entières il consacre près de la moitié du jour à leur service. Quel spectacle de voir le nouveau soleil de cette université florissante venir s'éclipser dans le sein d'une infirmerie domestique, et après avoir par sa science retracé dans sa personne les Basile, les Grégoire, les Augustin, et les plus grands docteurs de l'Eglise, venir visiter et honorer son divin Maître dans la personne des malades, leur rendant les services les plus humilians, adoucissant l'amertume de leurs douleurs, essuyant leurs larmes, recevant enfin leurs derniers soupirs : voilà qui paraît héroïque sans doute.

Mais ce que je vais ajouter paraîtra-t-il vraisemblable et digne de foi? oserai-je même le raconter dans cette chaire? et ce qu'il se faisait une gloire de pratiquer, rougira-t-on pour lui de l'entendre? On le voyait, laissant pour quelque temps le soin des malades, en venir à des emplois encore plus rebutants, consacrer ses mains aux

exercices les plus bas et les plus humiliants, et rendre une obéissance aveugle au dernier officier d'une maison religieuse. La voilà, mes chers auditeurs, la situation où il se trouva, lorsque, par ordre du souverain pontife, on vint lui présenter le chapeau de cardinal et l'évêché d'Albani, qu'il avait auparavant mérités par tant de titres, qu'il méritait actuellement par son humilité, et qu'il mérite encore plus par la manière dont il le reçoit. Quelque surpris que soient ces illustres députés, ils le sont encore moins de voir le saint dans un état si extraordinaire, qu'il ne l'est lui-même de voir qu'on pense à lui pour une dignité si sublime. Loin de se laisser éblouir par l'éclat de la pourpre romaine, il la prend, il la dépose à côté de lui, et il continue son exercice d'humilité avec autant de modestie et d'indifférence que si l'honneur dont on le comblait avait été déferé à un autre. Anges du ciel, témoins de ce spectacle, quelle était votre admiration, lorsque vous voyiez cet homme illustre dans l'univers, ce docteur sublime dans les universités, ce général aimé et respecté dans un ordre célèbre, ce prodige de science, cet oracle de la vérité, cette lumière de son siècle, cet homme en un mot regardé comme le plus bel ornement de l'Eglise, et devenu l'admiration du monde chrétien, caché et enseveli, pour ainsi dire, dans le sein des humiliations dont il fait ses délices ! Et si l'éclat de la gloire vient le chercher et l'environne jusque dans l'obscurité des ténèbres où il se cache, il la reçoit de manière à faire juger que l'humiliation est le véritable centre où il veut fixer son séjour, et que la gloire et les honneurs sont pour lui une terre étrangère qu'il ne connaît que par le mépris qu'il en fait. Telles sont les pratiques dont Bonaventure fait toujours l'aliment de sa piété, comme à son tour cette piété fait toujours le soutien de sa science. Il y manquait encore un trait pour la rendre parfaite ; c'est-à-dire que ce fût une science toujours animée du zèle le plus ardent : troisième caractère de la science des saints, et troisième point auquel je passe sans m'arrêter.

TROISIÈME POINT.

Ce qu'un saint Père disait autrefois en parlant de saint Paul, que ce grand apôtre semblait renfermer en lui-même le zèle de toutes les Eglises ; ne pouvons-nous pas, avec une juste proportion, le dire nous-mêmes de saint Bonaventure ? Examinez-le, et vous trouverez dans lui un zèle capable des plus grands projets, un zèle supérieur aux plus grands obstacles, un zèle couronné des plus grands succès.

Elevé à la dignité de général, d'évêque et de docteur de l'Eglise, quels projets ne forme-t-il pas ? En qualité de général, il ne vise à rien moins qu'à porter la régularité à sa perfection dans son ordre ; en qualité d'évêque, il pense à faire fleurir l'intégrité des mœurs dans son diocèse ; en qualité de docteur il travaille à maintenir le dépôt de

le foi dans le sein de l'Eglise : de si grands projets, quels obstacles ne devaient-ils pas essayer ? et cependant de quels succès ne sont-ils pas enfin couronnés !

Telle est la triste condition des choses humaines, que dans les corps même les plus saints et dans les sociétés les mieux réglées, il se glisse insensiblement des abus ; que le poids de la faiblesse humaine et que les nuages de bien des imperfections viennent ternir l'éclat de la sainteté la mieux établie. Funeste instabilité que l'ordre de Saint-François éprouva dans ses commencements, et que Dieu sans doute ne permit alors que pour l'en préserver à l'avenir, et pour lui donner, dans la suite des siècles, cette stabilité et cette consistance qui fait le caractère des œuvres de Dieu ! C'est donc pour rendre à son corps tout son lustre et tout son éclat, que notre saint convoque à Carcassonne et à Pise ces célèbres assemblées de son ordre, où, par les discours les plus insinuants, par les règlements les plus sages, et surtout par les exemples les plus touchants, il relève ce qui paraît abattu, il soutient ce qui paraît chanceler, il ranime ce qui paraît se ralentir, il répare enfin toutes les brèches d'Israël, et il a la douce consolation de voir la régularité reprendre son premier empire dans tous les cœurs qui semblaient s'y soustraire, et la perfection religieuse rentrer en triomphe dans tous ses droits qui paraissaient avoir souffert quelque atteinte. Il est vrai que dans l'exécution de ce grand ouvrage il eut des obstacles à vaincre et des contradictions à essayer ; mais, à l'exemple du Très-Haut, il disposait toutes choses avec tant de douceur et de force qu'il les conduisait à leur fin, et ce nouveau Samaritain, mêlant sagement l'huile et le vin, guérissait la plaie sans laisser apercevoir aucune amertume dans le remède.

Que si, dans quelque circonstance, il est obligé d'en venir à une espèce de rigueur et de force ouverte, il ne peut s'y déterminer que lorsque toutes les voies de la douceur sont fermées ; encore alors la main qui punit est-elle toujours guidée par un cœur de père : telle est la conduite qu'il tient envers son prédécesseur Jean de Parme, qui paraissait favoriser les erreurs de l'abbé Joachim ; conduite qui n'est que trop bien justifiée dans la suite par les anathèmes que le souverain pontife lance contre l'*Évangile éternel* de ce novateur ; évangile qui ne pouvait être éternel en effet que par les erreurs grossières et par les folles visions dont il était composé.

Une nouvelle carrière vient s'ouvrir encore au zèle de Bonaventure. Comme évêque, il est chargé du salut des peuples de son diocèse ; il forme la résolution d'y rappeler l'intégrité des mœurs exilée depuis si longtemps. Mais combien d'obstacles naissent incessamment sous ses pas ! Le libertinage alarmé s'arme contre son zèle pour l'arrêter dans sa course ; l'impiété en fureur se déchaîne contre lui et met tout en œuvre pour

faire échouer ses projets; la calomnie de concert répand son venin sur toute sa conduite et empoisonne toutes ses actions : environné de tant d'ennemis, sa constance ne sera-t-elle point ébranlée? Enfants du siècle! gardons-nous bien de mesurer la grandeur de son âme sur la lâcheté de nos sentiments; son zèle est un feu dévorant qui se nourrit d'obstacles et qui s'augmente par les oppositions. Déjà le souverain Maître des cœurs lui en ouvre l'entrée par la voie de l'insinuation; les préventions injustes se dissipent; la vertu se fait jour à travers les nuages de la passion; les pécheurs sont instruits, sont touchés, sont convertis. Et combien d'impies qui distinguaient à peine le sacré du profane, rendent hommage à la foi! combien de vindicatifs qui ne respiraient qu'amertume et que fiel, reprennent la douceur de l'agneau! combien de voluptueux et de sensuels qui couraient après leurs désirs déréglés, rentrent dans les voies de la justice! combien enfin de brebis égarées reviennent heureusement au bercail! C'est ainsi que le champ du père de famille est défriché, que l'ivraie est arrachée, que le bon grain, auparavant suffoqué, prend de si heureux accroissements, que la moisson est partout également sûre et abondante.

Un zèle si ardent dans Bonaventure ne devait pas se renfermer dans les bornes étroites d'un seul diocèse : en qualité d'évêque il doit à la vérité y faire fleurir l'intégrité des mœurs dans les libertins mêmes qui le déshonorent; mais en qualité de docteur, il doit étendre ses soins à l'Eglise entière pour y conserver le dépôt de la foi contre les hérétiques qui veulent le dissiper. Ici, mes chers auditeurs, vous le verrez prendre une conduite tout opposée à celle qu'il avait tenue jusqu'alors. Ayant auparavant à convertir des pécheurs coupables, à la vérité, mais dociles encore à l'Eglise leur mère, il ne s'était armé que de patience et de douceur pour les ramener; mais, ayant à présent à combattre contre des hérétiques qui lèvent l'étendard de la révolte, il s'arme d'éclairs et de foudres pour les confondre : nouvel Elie, le zèle de la maison de Dieu le dévore, et il ne goûte aucun repos qu'il ne voie les ennemis de l'Eglise dispersés et hors d'état de lui nuire.

Un dernier point de vue nous appelle : si le zèle de Bonaventure eut des tièdes à ramener, des pécheurs à convertir, des hérétiques à combattre, il eut encore des schismatiques à ramener.

Car nous voici arrivés enfin au plus grand théâtre et du zèle et de la gloire de notre saint. Les Grecs, séparés depuis longtemps de l'Eglise par un schisme funeste qui en déchire les entrailles, songent enfin à prendre les voies de réconciliation. Grégoire X, alors souverain pontife, toujours prêt à les recevoir, ne met d'autre condition à leur rétablissement que la sincérité dans leur retour, et pour traiter cette grande affaire

avec plus de solennité, il convoque un concile général à Lyon; et pour la traiter avec plus d'autorité, il veut y assister et y présider lui-même en personne; et pour la traiter avec plus d'éclat, il veut que Bonaventure l'y accompagne pour l'aider de ses lumières et de ses conseils. Et avec quel éclat en effet ne paraît-il pas dans cette auguste assemblée! C'est lui que ces illustres prélats réunis de toutes les contrées de l'univers mettent comme à leur tête, le reconnaissant pour leur maître; c'est lui qui par un discours où l'éloquence chrétienne déploie tout ce qu'elle a d'art et de force, fait l'ouverture de ce concile célèbre; c'est lui qui préside aux assemblées particulières où l'on propose les matières qu'on doit agiter, c'est lui qui, dans les assemblées générales et dans les différentes sessions, entraîne les suffrages par le poids de son autorité et la profondeur de sa doctrine; et pour en venir au point décisif, c'est lui encore entre les mains de qui les Grecs veulent rendre les armes, ne pouvant se lasser d'admirer l'éclat d'un si grand mérite uni avec les charmes d'une si grande douceur, se faisant un plaisir, un devoir, une gloire d'avouer qu'ils ne peuvent plus longtemps résister ni à la force de ses raisons qui captivent leurs esprits, ni aux attraites de sa modestie qui lui donne un entier ascendant sur les cœurs. Mais hélas! quelles sombres ténèbres viennent troubler la sérénité d'un si beau jour! et comment ce brillant soleil est-il arrêté tout à coup au milieu de sa course! O secrets impénétrables de la providence et de la sagesse de Dieu, que vous vous plaisez bien à confondre toutes nos vues et à démentir toutes nos espérances! La mort, mes chers auditeurs, la mort vient enlever notre saint dans les jours de son triomphe et le ravir au monde dans le sein même de sa gloire. Soit que ses travaux immenses l'eussent épuisé de forces, soit plutôt que Dieu, content de la disposition de son cœur, voulût le mettre bientôt en possession de la récompense, à peine le concile eut-il fini la quatrième session que notre saint finit aussi sa carrière.

La nouvelle de cette mort n'eut pas plutôt été répandue que cette grande ville fut remplie de tristesse et de deuil. De toutes parts on n'entendait que pleurs et que gémissements. Le saint est mort, se disait-on mutuellement, le saint est mort; hélas! à peine avons-nous eu le bonheur de le posséder que nous le perdons pour toujours. Chacun trouve dans cette mort une matière à ses larmes : l'Eglise entière pleure son oracle, les prélats assemblés pleurent la lumière de leur corps, les saints religieux de son ordre pleurent leur modèle, cette ville affligée pleure son plus bel ornement; les yeux ne s'ouvrent plus qu'aux larmes, la bouche aux plaintes et aux regrets, les cœurs aux soupirs et aux sanglots, et cette grande ville, qui un jour auparavant ne retentissait que de cris d'acclamation et de joie, ne ressemble qu'à une grande famille

en deuil et noyée dans ses larmes à la perte d'un père.

Consolez-vous, âmes éplorées, quelque grande que soit votre perte, vous avez dans le sein même de votre malheur de véritables sujets de consolation. Eglise sainte ! vous qui l'avez engendré en Jésus-Christ, vous allez compter un nouveau saint dans vos fastes ; ordre célèbre, vous qui l'avez formé, vous l'avez placé dans le sein de Dieu : il est encore au milieu de vous ; ville fortunée qui avez eu le bonheur de recevoir ses derniers soupirs, vous ne l'avez pas entièrement perdu ; peuple fidèle, vous avez dans le ciel un nouveau protecteur qui sollicite en votre faveur.

Ah ! grand saint ! si du haut du ciel vous prenez encore quelque part à ce qui nous touche, faites-nous ressentir les effets de votre intercession auprès de Dieu. C'est au nom de tout ce peuple assemblé que je le demande ; et pour vous y engager plus puissamment, considérez la dévotion solide de cette grande ville qui depuis plus de deux cents ans ne s'est jamais démentie et qui chaque jour même semble prendre de nouveaux accroissements. Continuez donc, grand saint, à favoriser ce cher peuple de votre protection puissante auprès de Dieu, obtenez-leur les grâces abondantes dont ils ont besoin pour marcher constamment dans les voies du salut et de la sainteté dont vous leur avez donné de si grands exemples. Et vous, chrétiens auditeurs, continuez à honorer, à invoquer votre saint protecteur ; vous avez le bonheur de posséder ses précieuses reliques : quelle gloire, quel trésor pour vous ! vous pouvez en posséder un encore plus précieux par l'imitation de ses vertus et surtout de sa tendre dévotion envers Marie, la Mère de grâce ; elle vous obtiendra un jour la couronne de la gloire. Je vous la souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE V.

SAINT DOMINIQUE.

Deduxit illos in via mirabili, et tulerunt spolia impiorum. (Sup., X.)

Dieu les a conduits dans des voies ineffables, et ils se sont enrichis des dépouilles des impies.

Telle est la promesse solennelle que Jésus-Christ a faite à son Eglise, tel est l'oracle immuable qu'il a porté sur sa religion assurée que si dans tous les siècles elle a des ennemis à combattre, dans tous les siècles aussi elle aura des secours pour la soutenir. Et c'est une remarque bien glorieuse à la religion et bien digne de la sagesse et de la providence de Dieu, que jamais il ne s'est élevé dans le sein de l'Eglise des hérésies, des monstres sortis de l'enfer, qu'en même temps Dieu n'ait suscité des hommes extraordinaires pour la défendre.

C'est ainsi que dans les premiers siècles les ariens s'étant élevés contre l'Eglise, Dieu suscita saint Athanase pour leur résister ; c'est ainsi que les nestoriens s'étant armés

contre la foi, Dieu arma contre eux le grand et à jamais recommandable Cyrille ; c'est ainsi que les pélagiens faisant leurs efforts pour renverser le dépôt de la grâce, Dieu leur opposa le grand Augustin comme un mur d'airain pour anéantir leurs efforts ; c'est ainsi que les Arnaud de Bresse, les Gilbert de la Porée distillant le venin de l'erreur, Dieu dans saint Bernard avait déjà préparé le remède ; c'est encore ainsi et toujours aussi glorieusement pour la foi que, les albigeois s'élevant contre l'Eglise comme autant de vipères envenimées pour la déchirer, Dieu suscita le patriarche saint Dominique pour les étouffer et les exterminer à jamais.

Car telle est la gloire de ce grand saint de toute éternité destiné de Dieu pour le bien de son Eglise et l'honneur de sa religion ; ainsi avait-il été annoncé par des événements qui tenaient du prodige, annoncé par sa pieuse mère qui, portant cet enfant de bénédiction dans son sein, crut voir un flambeau allumé qui devait un jour embraser l'univers ; annoncé par le souverain pontife Innocent III, qui dans un songe mystérieux ayant vu l'Eglise de Latran ébranlée et comme chancelante, vit en même temps saint Dominique qui la soutenait.

Tenons-nous-en à cette grande idée : quels furent donc les desseins de Dieu sur saint Dominique ? Les voici : né pour la gloire et l'honneur de l'Eglise, il l'édifia et la consola, il la défendit et la fit triompher. Il l'édifia et la consola par l'éclat de sa piété : *Deduxit illos in via mirabili* ; c'est le sujet du premier point. Il la défendit et la fit triompher par l'ardeur de son zèle : *Et tulerunt spolia impiorum* ; c'est le sujet du second point.

Tel est le plan de l'éloge que je consacre, dirai-je à Dominique ou à l'Eglise ? Je dirai à l'un et à l'autre, puisqu'il est difficile de louer l'Eglise sans que Dominique entre en part des louanges, comme il est impossible de faire l'éloge de saint Dominique sans faire en quelque manière l'histoire de l'Eglise durant son siècle. Religion sainte, c'est votre ouvrage que je consacre, c'est votre secours que j'implore ; Vierge sainte, c'est un de vos plus fidèles disciples que je célèbre, c'est votre puissante protection que j'invoque. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Toute la religion n'est que pureté de mœurs et que sévérité de morale : pureté inviolable de mœurs, rigoureuse sévérité de morale ; en cela image fidèle de son auteur qui est par excellence tout à la fois et le Saint des saints, et l'homme de douleur. Et voilà ce que saint Dominique a surtout honoré dans le cours de sa vie, la sainteté et la sévérité de la religion, réunissant ainsi dans lui-même ces deux caractères si dignes de Dieu, si honorables à la religion d'un Homme-Dieu, l'innocence et la pénitence ; l'innocence dans son éclat, la pénitence dans sa rigueur. A ces traits et sous ce point de vue, n'ai-je pas droit de dire à sa gloire

qu'il a été choisi de Dieu pour être l'ornement et la gloire de la religion ?

Pureté inviolable de mœurs : Dieu qui se plaît à répandre ses dons sur le fond d'une belle âme, comme les étoiles sur le firmament dans le ciel, l'avait orné de tous les talents de la nature capables de préparer les voies à la grâce. A ne le considérer même qu'humainement, c'était un de ces naturels heureux formés pour le ciel ; toutes ses inclinations le portaient au bien, toutes ses affections le conduisaient comme d'elles-mêmes à la vertu : la docilité de son esprit, la droiture de son cœur, la richesse de son caractère, la candeur de son âme étaient comme les premiers traits que la nature avait ébauchés, et que la grâce releva de ses plus riches couleurs.

Ou comprit bientôt ce qu'on devait attendre d'une plante si précieuse, et dans la même admiration qui ravit autrefois les parents de saint Jean-Baptiste, on se disait l'un à l'autre : Que pensez-vous que sera un jour cet enfant de bénédiction ? *Quis putas puer iste erit.* (*Luc.*, II.) Que dis-je ? y eut-il jamais d'enfance pour lui ? Du moment qu'il connut Dieu, il l'aima ; aussitôt qu'il entrevit la vertu, il la pratiqua ; la sagesse dans lui prévint l'âge ; et tandis que l'Ecriture se plaint qu'il y a des enfants à cent ans, on trouvait dans lui dès l'enfance la sagesse et la maturité des années.

Quel spectacle de voir Dominique à l'âge de dix ans formé à l'oraison par l'Esprit-Saint, qui voulait être son premier maître, les yeux baissés, les mains jointes, immobile des heures entières au pied des autels ! Le voilà ce lis naissant exposé à l'aspect du soleil de justice, recevant ses influences célestes, je veux dire recevant les prémices de ses grâces, et lui consacrant les prémices de ses affections : ainsi le vit-on dès l'aurore de ses premiers jours se consacrer à Marie par le vœu d'une chasteté perpétuelle, en holocauste vivant entre les mains de son Dieu.

Ces sentiments étaient grands, et ces sentiments n'étaient encore que les premiers essais, les premiers pas qui annonçaient déjà avec quelle rapidité ce nouveau géant fournirait sa carrière dans les voies de Dieu.

Jusque-là sa vertu avait été comme à l'ombre et hors des épreuves, elle parut bientôt dans tout son éclat, lorsque soustrait aux yeux et à la vigilance de ses parents, maître de sa conduite, il se trouva exposé à l'orage et aux tempêtes du plus grand monde. Envoyé à Valence pour étudier les sciences humaines, il comprit bientôt tout le danger de ce nouvel état ; il se considéra comme un homme transporté tout à coup dans une terre étrangère, environné de toutes parts d'une foule d'ennemis redoutables, le trait à la main pour le percer et le perdre. Dans cette situation ayant tout à craindre, il met tout en œuvre pour se garantir. A la séduction dangereuse du monde il opposa la vigilance continuelle sur lui-même ; à tous les périls où est exposée la pureté la plus inviolable, il opposa tous les secours que peut

inspirer la piété la plus exemplaire. Quels en furent les sacrés caractères ?

Piété qu'il puise dans la ferveur de la prière : c'est là qu'élevé au-dessus du monde et de lui-même, cette âme fidèle prend les ailes de la colombe pour se reposer dans le sein de son bien-aimé ; là les jours passent avec la vitesse des heures, et les heures s'écoulent avec la rapidité des instants.

Piété qu'il conserve par l'esprit de recueilement, se condamnant à une retraite si circonspecte, qu'il regarde comme absolument interdit tout autre lieu que son logis et l'Eglise ; sa maison est celle de Dieu. Non, non, le trouble et l'agitation ne furent jamais l'élément de la grâce.

Piété qu'il affermit dans le sein de l'humilité : toute sa vie en fut un exercice continu, ne parlant de lui-même que comme d'un serviteur inutile, plus content lorsqu'il trouvait quelque humiliation, qu'un homme avare qui trouverait un trésor. Plus ses mérites sont grands devant Dieu, plus il s'anéantit aux yeux des hommes ; semblable à ces arbres fertiles, plus ils sont chargés de fruits, plus leurs branches sont abaissées.

Piété qu'il perfectionne par une union intime avec Dieu ; c'est là surtout que dans ces moments de grâce, dans ces communications ineffables, dans ces doux transports, il est comme absorbé dans l'océan immense des perfections adorables de l'Etre suprême, dont il contemple les beautés, les bontés, les grandeurs comme face à face.

Ainsi vivait Dominique : cependant il vivait encore dans le monde, et le monde fut toujours pour lui ce qu'il est pour les saints, un séjour dangereux, une terre étrangère, où l'on marche à travers les précipices, où l'on vit entre mille morts, où, malgré le désir de se sauver, on est exposé à mille occasions de se perdre. Touché de ces salutaires pensées, il prend la résolution de s'arracher pour toujours au danger, et se jette dans la cathédrale d'Osma, pour se consacrer à jamais au culte du sanctuaire et des autels de son Dieu.

Nouveau Samuel enfermé dans l'enceinte du temple, quelle joie pour lui de se voir dans cet asile sacré, séparé de tout ce qui pouvait l'éloigner de son Dieu ! Loin du bruit et du tumulte du monde ; loin du trouble et de l'agitation des affaires ; loin de la dissipation, de l'illusion, de la séduction des objets terrestres, il ne voit que Dieu, ne cherche que Dieu, ne goûte que Dieu, ne soupire qu'après Dieu.

Parlez, sacré sanctuaire ; dites-nous les vertus qu'il pratique, les prodiges qu'il opère, les hommages qu'il rend à son Dieu ; rapportez-nous les merveilles dont vous fûtes les dépositaires et les témoins ; faites entendre les soupirs et les sanglots dont il fit retentir la maison du Seigneur ; dites-nous quels sont les transports d'une âme qui, dégagée de tout, n'a désormais d'autre affaire que celle de son salut, d'autre désir que ce-

lui du ciel, d'autre pensée que celle de l'éternité.

Ainsi vivait-il sur la terre, comme les solitaires dans le sein des déserts, comme les anges dans des corps mortels, donnant aux hommes un spectacle digne de Dieu, par la pureté et l'intégrité d'une vie plus angélique qu'humaine. En faut-il d'autre preuve ? On le verra, ce grand saint, à la mort, on le verra rendre son âme entre les mains de son Créateur avec le même éclat, la même innocence où elle parut à ses yeux en sortant du baptême.

Qu'en pensez-vous, chrétiens ? et de tels prodiges de piété, des miroirs si éclatants de la pureté, quel honneur font-ils à la religion, et une religion capable de les former ? que peut-elle être qu'une religion toute céleste et toute divine ? Tout cela était grand, tout cela était digne d'admiration ; mais ce qu'on ne peut considérer qu'avec étonnement et avec surprise, c'est que ce grand saint, avec cette innocence de vie, cette pureté inviolable de mœurs, se soit condamné à toutes les rigueurs, à toutes les austérités de la pénitence.

Ici, chers auditeurs, ne craindrai-je point d'alarmer la faiblesse, la lâcheté des fidèles ? vous représenterai-je ce grand saint dévoué à toutes les mortifications, toutes les macérations, toutes les rigueurs que peut inspirer la pénitence la plus austère ? Apprenons du moins à l'admirer, si nous n'avons pas le courage de l'imiter. On le vit dès ses premières années s'armer contre lui-même des instruments redoutables de la pénitence, capables d'alarmer les personnes les plus avancées. Il ne comprend déjà plus qu'il lui soit permis, à quatorze ans, de faire aucun usage du vin ; l'eau pure lui suffit pour étancher sa soif, et le pain sec, et le pain détrempé dans ses larmes pour rassasier sa faim. Il porte les rigueurs du jeûne jusqu'à le rendre comme continu ; il pousse la longueur de ses veilles jusqu'à ne connaître presque plus de sommeil. La voilà cette innocente victime, mourant à tout, à sa volonté, à ses sens, à ses passions, à ses goûts, à ses répugnances ; n'ayant des sens que pour les réprimer, des passions que pour les dompter, des inclinations que pour les combattre, un corps que pour le crucifier, une vie que pour l'immoler, ne vivant plus que dans l'exercice d'une mort continuelle à lui-même et à tout.

O pénitence ! rigoureuse vertu, êtes-vous satisfaite ? Non, non, la victime vit encore ; et tant qu'elle vivra, elle souffrira, elle ne voudra même vivre que pour souffrir. Loin donc de rien retrancher de ses rigueurs et de ses austérités, il en aggrave encore le poids. Trois fois dans le jour il déchire impitoyablement son corps par des disciplines cruelles. Les plaies profondes qu'il a faites ne lui paraissant pas assez douloureuses, il en aigrit la douleur par une haire affreuse dont il charge ses épaules ensanglantées. Jour et nuit, il a les reins entourés d'une chaîne de fer hérissée de pointes aiguës, et

on l'en trouve encore revêtu après son trépas ; comme s'il avait voulu porter la mortification, même au delà de la vie, et n'aller paraître aux yeux de son juge que revêtu de ses précieuses, mais douloureuses livrées.

Mais quel est donc celui qui se condamne ainsi à tant de rigueurs ? Est-ce un de ces pécheurs fameux, un de ces coupables endurcis qui ont passé leur vie dans l'égarement, qui ont donné dans tous les excès, qui ont croulé des années entières dans les passions et les habitudes invétérées ? Que les Paul, les Augustin, les Arsène, les Pélagie, les Madeleine, et tant d'autres se livrent à toutes ces austérités, je n'en suis pas surpris ; ils ont été pécheurs, ils sont pénitents ; ils se sont sanctifiés, mais ils n'ont pas toujours été saints. Mais un Dominique, une âme constamment innocente, un ange par la pureté de ses mœurs ! ah ! il savait que le Dieu qu'il servait était un Dieu saint, devant qui les anges mêmes ne sont pas purs, qui trouve des taches jusque dans les astres, qui déteste jusqu'à l'ombre et à l'apparence du péché, qui doit juger un jour les justices mêmes ; il savait que la voie du ciel est étroite, qu'il n'est rien de léger devant Dieu, que les cèdres même du Liban peuvent être abattus et jetés au feu.

Que dirai-je encore de tant d'autres effets ou de tant d'autres prodiges de sa pénitence ? Que dirai-je de ces voyages immenses qu'il fit toujours à pied et à pieds nus par toute l'Espagne, la France, l'Italie, laissant partout des traces sanglantes de la pénitence ? Que dirai-je de tant de fatigues, où comme l'Apôtre, il eut à essuyer la faim, la soif, la chaleur, les embûches, les persécutions, les périls, etc. ?

Que dirai-je du désir insatiable qu'il avait du martyre qui le fit languir toute sa vie ? désir ardent qui fut pour lui un martyre continu plus terrible que le martyre même du sang ; ne pouvant jamais se consoler d'avoir échappé aux embûches de ses ennemis apostés pour le perdre ; disant ensuite lui-même à ses assassins, que pour toute grâce il leur eût demandé de le faire souffrir plus longtemps, de le faire mourir lentement, de briser ses os, d'épuiser ses veines, de lui faire ainsi souffrir mille morts avant que de le faire mourir.

Et avec cela, et au milieu de ces souffrances croyant encore n'avoir rien souffert, désirant toujours de souffrir davantage, s'affligeant s'il passait un jour qui ne fût marqué par quelque souffrance : aussi dans quel état était-il réduit ? le visage pâle, l'air abattu, le corps exténué, n'ayant qu'un souffle de vie, que Dieu prolongeait pour prolonger ses douleurs.

Ah ! chrétiens ! s'il fallait tout cela pour être saints, que deviendrions-nous, et quel serait notre sort ? Non, je le sais, il ne faut pas tout cela pour être saint ; mais pour être saint, ne faut-il faire que ce que nous faisons ? Et en voyant les saints, quels doivent être nos sentiments ? Grand Dieu ! quelle opposition de vie à vie ! quel contraste de

conduite à conduite! Un saint qui, dès l'aurore de ses plus beaux jours, se donne à Dieu sans délai et sans résistance! et nous qui ne sommes à Dieu qu'après tant de délais et de résistances! et encore pouvons-nous dire que nous sommes véritablement à Dieu? Un saint qui, dès le moment qu'il est à Dieu, le sert avec tant de ferveur, tant d'ardeur, tant de zèle, tant de constance; et nous qui le servons avec tant de langueur, de tiédeur, de négligence, est-ce là le servir? Un saint qui, malgré sa vie innocente, sa vie angélique, a pratiqué tant d'austérités, de pénitences, de macérations, de rigueurs! et nous coupables, et nous pécheurs de tant d'années, qui ne voulons rien souffrir, qui craignons toujours de souffrir, que le nom seul de souffrance et de pénitence est capable d'effrayer et d'alarmer! et avec cela nous voulons être saints, et nous espérons avoir part à la récompense des saints.

Religion sainte, sont-ce là vos enfants? Morale de Jésus-Christ, sont-ce là vos élèves? croix adorable, sont-ce là vos disciples et vos sectateurs? et vous, adorable Sauveur! fallait-il mourir sur une croix, boire le calice d'amertume jusqu'à la lie, verser jusqu'à la dernière goutte de votre sang pour former des hommes ennemis de la croix, qui, à la honte de la religion, nourrissent des membres délicats sous un chef couronné d'épines; des hommes lâches qui ne rougissant de rien, obligent la religion à rougir elle-même d'eux et de leur conduite?

Mais ce ne sont point ici nos malheurs que je dois déplorer; c'est l'éloge du saint que je trace et que je dois célébrer, car il est temps qu'après avoir été caché sous le bois-seau il paraisse enfin au grand jour. Il faut que ce saint Jean-Baptiste sorte du désert, que ce nouveau Moïse descende de la montagne, que ce nouvel Elie paraisse en homme de feu. Saint Dominique édifie et console l'Eglise par l'éclat de sa piété; j'ajoute: il la défendit et la fit triompher par l'ardeur de son zèle: c'est le sujet du second point.

SECOND POINT.

Quel était l'état déplorable de la religion lorsque Dieu appela Dominique au saint ministère? L'Eglise avait alors trois ennemis dangereux à combattre, parce qu'ils livraient eux-mêmes à l'Eglise les combats les plus terribles; l'ignorance, le libertinage et l'impie: l'ignorance dont il fallait dissiper les ténèbres; le libertinage, dont il fallait arrêter le torrent; l'hérésie, dont il fallait réprimer les fureurs. Levez-vous, grand saint, armez-vous de courage et de force, et disposez-vous à combattre les combats du Seigneur: *Præliare bella Domini.* (I Reg., XVIII.)

L'ignorance dont il fallait dissiper les ténèbres: elles étaient affreuses dans ce siècle de fer. La rareté des pasteurs, le manque de secours, le malheur des temps, la fureur des guerres, les divisions intestines qui déchiraient les Etats, avaient plongé les peuples dans l'abîme de l'ignorance la

plus profonde et la plus déplorable. Ignorance affreuse qui s'étendait à tout; ignorance des devoirs de son état, ignorance des mystères sacrés de la foi, ignorance des premiers principes de la religion.

Avec l'ignorance venaient de concert et marchaient, comme sous ses étendards, l'erreur, l'illusion, la superstition, le mensonge; le monde paraissait être retombé dans le chaos et la confusion d'où il avait été tiré à sa création: *Et tenebræ erant super faciem*, etc. (Gen., I.)

C'est dans ces circonstances que Dieu envoie Dominique à son peuple. Il paraît tout-à-coup comme un astre éclatant au milieu des nuages: *Quasi stella in medio nebulae.* (Eccli., L.) Et quel éclat de lumières ce nouvel astre ne répand-il pas dans le monde? Voyez-le, en qualité de prédicateur, annoncer la parole de Dieu avec cette force, cette efficace, cette énergie qui est une émanation et une démonstration sensible de l'esprit de Dieu. Voyez-le, en qualité de théologien éclairé, expliquant publiquement les dogmes de la foi avec une netteté de pensées, une énergie d'expression, une profondeur de génie qui lui fait autant d'admirateurs qu'il a d'auditeurs. Voyez-le, en qualité de maître du sacré palais, établi comme maître des maîtres en Israël, expliquant les *Epîtres* de saint Paul, avec le feu et l'éloquence de saint Paul lui-même, devant une multitude de prélats assemblés, obligés de s'écrier dans leur admiration, que jamais homme n'a parlé de la sorte: *Nunquam sic locutus est homo.* Lumières si vives, vues si sublimes, que plusieurs en étant étonnés et lui ayant un jour demandé dans quel livre il puisait ces connaissances si rares et si supérieures: *Ex libro charitatis*, leur répondit-il, en leur montrant son crucifix; dans ce livre vivant de la charité.

Ah! mes frères, que ne lisons-nous ce livre divin? Que n'aurait-il pas à nous dire? quelles vérités ne nous ferait-il pas entendre? Nous apprendrions ce qu'il nous importe tant de savoir, quelle est la grandeur de Dieu, l'horreur du péché, le prix de notre âme, la vanité des biens de ce monde, le néant des choses humaines, la brièveté de la vie, la rigueur d'un jugement redoutable, toutes ces grandes vérités qui ont fait les saints: à l'éclat de ces vives lumières, de ces célestes flambeaux, les illusions seraient dissipées, les prestiges disparaîtraient, le voile qui nous aveugle serait tiré, et nous marcherions à grands pas dans les voies de la sainteté et de la justice.

Nouvel ennemi à combattre, la licence et le libertinage. L'ignorance est un mal qui enfante d'ordinaire les autres maux. Monstre exécrable sorti des enfers, il entraîne avec lui tous les autres monstres, l'ambition, l'avarice, la cruauté, la cupidité, la haine, la fureur, la vengeance, tous les crimes et tous les malheurs: c'est ce qu'éprouve le siècle de Dominique, et c'est ce que Dieu lui montra dans cette célèbre vision qu'il eut dans l'église de Saint-Pierre

de Rome. Il vit le Dieu vengeur, le Dieu irrité élevé sur un trône de feu, tenant en main des flèches embrasées qu'il est sur le point de lancer sur les coupables : alors Marie, l'asile des malheureux, conjurant son Fils d'avoir pitié des âmes qui avaient coûté tout son sang, lui présenta Dominique pour travailler à leur conversion. Il y travailla en effet dès lors plus ardemment que jamais, en entrant dans les voies de l'apostolat. La ville d'Osma est le premier objet de son zèle : il parle, ses paroles sont des paroles de feu ; ses pas sont des pas de géants, ses voies sont autant de prodiges ; rien ne résiste à la force de l'esprit qui l'inspire.

Dieu n'avait pas éclairé cet astre pour la seule ville d'Osma. Né pour porter l'Evangile aux nations, il marche en apôtre, il parcourt avec la rapidité d'un éclair les ha-meaux, les bourgades, les villes, les provinces, les royaumes entiers. Il prêche, il tonne, il foudroie ; tout parle dans l'homme apostolique, son air, sa modestie, sa pénitence, ses austérités, ses rigueurs, tout fait sur les âmes les impressions les plus vives et les plus touchantes. Nouveau Jonas, par lui Ninive est touchée, ébranlée, et par un changement admirable on vit bientôt tous ces hommes transformés en hommes nouveaux, tous ces pécheurs transformés en saints, et par là même tous les Etats réformés et sanctifiés. Les filles plus chrétiennes cachent sous le voile de la pudeur des attraits trop dangereux ; les femmes, renonçant à la vanité, ne s'attachent qu'à leur devoir ; le magistrat respecte la loi et la fait respecter.

La réformation des mœurs passe jusqu'à la cour, s'élève sur le trône en triomphe. Le roi de Léon, attiré à Dieu, règne et fait régner les vertus avec lui. Alphonse, roi de Castille, touché de la grâce, devient un modèle de pénitence. Tout change de face ; les cœurs sont touchés, les esprits éclairés, les mœurs réformées, les lois respectées, les vertus honorées, tout le christianisme renouvelé, et cette terre, qui jusqu'alors n'avait donné que des ronces et des épines, devient fertile en fruits de bénédictions qu'elle produit avec abondance. Quel triomphe pour Dominique, ou plutôt pour la religion ! *Præliare bella Domini.*

Reste un dernier ennemi à combattre, ennemi plus redoutable que tous les autres, le schisme et l'hérésie. Un amas monstrueux d'hérésies réunies sous le nom d'albigéois ravageaient la vigne du Seigneur. Henri-ciens, pétrobusiens, arnaudites, cathares, patharins, passagiens, ariens et vaudois, toutes les furies semblaient être sorties des enfers. Divisées entre elles sur tout le reste, toutes ces hérésies s'accordaient dans un seul point, de combattre l'Eglise et la vérité : leur cri général, leur cri de guerre est de l'anéantir, de la renverser jusqu'aux fondements : *Exinanite usque ad fundamentum in ea.* (Psal. CXXXVI.) Et jusqu'où ne portent-ils pas leurs fureurs et sous quelle noirceur de traits ne paraissent-ils pas ?

Hommes sacrilèges et impies, ils ne visent à rien moins qu'à l'anéantissement de toutes les pratiques de piété, à l'extinction, à l'extirpation de la hiérarchie ecclésiastique : *Exinanite.*

Hommes impérieux et dominants, méprisant toute subordination, foulant aux pieds toute autorité, soufflant le feu de la division et de la discorde, n'ayant plus d'autre loi que de renverser et d'abolir toutes les lois : *Exinanite.*

Hommes cruels, sanguinaires et implacables, qui, après avoir employé les artifices, les impostures, les souterrains détestables, en viennent à la force ouverte, employant le fer, le feu, portant le carnage et l'horreur, abattant les églises, renversant les autels, égorgeant les ministres eux-mêmes : *Exinanite.*

Que dirai-je encore ? hommes sensuels et voluptueux, plongés dans l'horreur des passions, suivant en aveugles les désirs déréglés de leur cœur, se livrant à tout, ne rougissant de rien, et faisant rougir la raison et la religion de l'horreur de leurs attentats et de leurs excès : *Exinanite.*

Grand Dieu ! à cette foule d'hérétiques, à cette nuée d'ennemis, qu'allez-vous opposer ? Avez-vous des armées d'apôtres, avez-vous des légions d'anges ? Non, à tout cela Dieu n'oppose que Dominique, un seul homme contre des millions d'hommes. Le voilà ce nouvel apôtre armé du bouclier de la foi : il n'a pas plutôt paru en Languedoc, que tous ces hérétiques sont étonnés, consternés, comme sidérés ; à son aspect ils semblent être frappés de la foudre : c'est le bel éloge que fait du saint la bulle de sa canonisation : *Quo sagittante deliciis carnis, et fulgurante mentes lapideas, impiorum omnis hæreticorum turba contremuit.* Il paraît, et, secondé du célèbre Montfort, il attaque, il combat, il triomphe, et bientôt l'henricien est vaincu, le pétrobusien confondu, l'arnaudite terrassé, le cathare, le patarin, le passagien abattus devant lui, l'arien, le vaudois frémissant de rage et venant expirer à ses pieds.

En vain les hérétiques, les ennemis de la foi, ou jaloux des victoires de notre saint, ou alarmés de leurs propres défaites, se livreront à tous les transports. Animés par l'envie, ils font contre lui des libelles infâmes ; ils vomissent tout ce que la calomnie est capable de distiller de venin. Le saint leur répond par un écrit dicté par la modération, mais rempli de vérité et de force. Le poids de la vérité les accable et les interdit. Ne pouvant y répondre, ils concluent à le brûler. L'arrêt est porté, on allume un grand feu, on y jette l'écrit. Prodige éclatant ! le feu respecte la foi catholique tracée dans ce livre : on allume un feu plus ardent, on y jette l'ouvrage avec la même fureur ; le prodige se renouvelle : une troisième fois, ils font leurs efforts pour le consumer, ils sont confondus par un troisième miracle. Ils se fussent tous convertis, si les miracles convertissaient jamais les hérétiques. Un seul

d'entre eux, frappé du prodige, ouvre les yeux à la lumière et se rend à Dominique, à la vérité et à Dieu pour publier ce fait éclatant, et rendre gloire à la vérité triomphante.

Et combien d'autres prodiges ce grand saint n'a-t-il pas opérés? Combien d'aveugles éclairés, combien de boiteux redressés, combien de malades guéris, combien de morts ressuscités et sortant triomphants du tombeau? Conjurant les orages, dissipant les tempêtes, exerçant un empire comme souverain sur la nature, sur les éléments, sur les mers, sur les hommes, sur les démons.

Après tout, le moyen le plus sûr, le plus efficace qu'il emploie pour convertir les pécheurs, pour ramener les hérétiques, ce fut la dévotion tendre envers Marie et l'institution sacrée du Rosaire. C'est à Dominique que la piété et les fidèles en sont redevables, et à ce seul titre ne mériterait-il pas une place distinguée dans les fastes sacrés de la religion?

Dévotion tendre qui inspira toujours à Marie des sentiments de mère pour lui, et à lui des sentiments de fils envers elle.

Dévotion salutaire à laquelle il fut redevable de tant de grâces, de tant de lumières, de tant de vertus, de tant de mérites durant tout le cours de sa vie.

Dévotion efficace, en vertu de laquelle il opéra tant de prodiges, il surmonta tant d'obstacles, il évita tant de dangers, il triompha de tant d'ennemis.

Dévotion solide appuyée par tant de témoignages, revêtue de tant d'autorités, honorée de tant de privilèges, enrichie des trésors de tant d'indulgences.

Dévotion devenue comme universelle, qui a embrassé, sanctifié tous les états, les rois sur le trône, les magistrats sur les tribunaux, les négociants dans leur commerce, les artisans dans leur travail, les habitants dans les villes, les solitaires dans les déserts.

Et combien d'âmes qui lui seront redevables de leur salut, et pour qui elle aura été comme le gage assuré de leur prédestination et de leur bonheur?

Après tout, la plupart des moyens que Dominique consacrait à la gloire de Dieu par eux-mêmes étaient périssables et pouvaient finir; il fallait pour les perpétuer établir un moyen constant, un corps permanent, toujours vivant, toujours subsistant pour en conserver inviolablement le dépôt.

Je parle ici de l'établissement de son ordre qui fut le chef-d'œuvre de son zèle et de sa sagesse.

Ordre saint que Dieu donna au monde dans les jours de salut et de bénédiction, pour être le soutien de l'Eglise, l'ornement de la piété, la consolation des fidèles, le modèle de toutes les vertus.

Ordre célèbre qui a été comme la source féconde d'où sont sortis tant de grands hommes extraordinairement suscités de Dieu; tant de docteurs sublimes qui comme autant d'astres ont éclairé l'univers; tant de con-

fesseurs généreux qui dans leur personne ont consacré l'assemblage de toutes les vertus; tant d'apôtres qui, embrasés du feu de leur zèle et portés sur les ailes de la charité, sont allés jusqu'aux extrémités de la terre pour annoncer l'Evangile aux nations; tant de martyrs invincibles qui, paraissant en vainqueurs sur les échafauds, ont rendu un témoignage sanglant à la foi, et en triomphant eux-mêmes ont fait triompher la religion des bourreaux, des tourments, des tyrans, de la mort.

Mais que fais-je? est-ce à moi à faire l'éloge de cet ordre célèbre, ou plutôt à la piété à qui il a donné tant de modèles, à la grâce à qui il a donné tant de disciples, à la foi à qui il a donné tant de défenseurs, à l'Eglise à qui il a donné tant d'oracles, au ciel à qui il a donné tant de saints?

Prodiges tous ineffables en eux-mêmes, et d'autant plus consolants pour Dominique, qu'il a eu le bonheur de les voir en partie de son vivant même. Mais enfin le fruit était mûr pour le ciel; il était temps que ce grand saint allât recevoir la récompense de tant de combats. Epuisé par les travaux d'une vie apostolique et par les rigueurs d'une vie pénitente, il comprit que sa fin n'était pas éloignée et qu'il était sur le point d'entrer dans la voie de ses pères. Frappé de maladie, il vit la mort de l'œil tranquille d'un homme qui n'a jamais eu d'attache à la vie; son âme semblait renouveler ses forces à mesure qu'il approchait de son terme. Il soupire après l'heureux moment de sa délivrance, il porte ses vœux vers la céleste Jérusalem, il se livre à ses doux transports à la vue du ciel qui semble s'ouvrir à ses yeux.

Enfin, sentant épuiser ses forces, et fortifié par les sacrements de l'Eglise; entouré de ses religieux, comme autant d'enfants auprès du lit d'un père mourant, il rend son esprit entre les mains de son Créateur. Le voilà élevé en triomphe dans la région des vivants, voyant Dieu face à face, assuré de son sort, heureux du bonheur de Dieu même.

Oh! qu'on est bien alors dédommagé de toutes ses peines! qu'on recueille bien au centuple le fruit de tous ses travaux! qu'on s'estime heureux de tout ce qu'on a fait ou souffert pour Dieu!

Ah! chrétiens, destinés que nous sommes au même bonheur, pourquoi ne portons-nous pas nos desirs vers ces grands objets? Pourquoi n'élevons-nous pas nos pensées à la grandeur de ces espérances? Est-il possible que nous nous attachions à des biens périssables, nous qui attendons des biens immortels? que nous bornions nos pensées au temps, nous qui sommes appelés à l'éternité?

Grand saint, qui réglez dans le ciel, dans le port du salut, tandis que nous sommes exposés sur la mer orageuse du monde, soyez touché de nos maux et de nos dangers obtenez-nous cet amour inviolable de la pureté qui doit faire la gloire du christianisme et le partage du véritable chrétien; et si nous

n'avons pas eu le bonheur de la conserver dans son éclat, obtenez-nous cette pénitence salutaire qui doit briser notre cœur et fermer les plaies de notre âme; obtenez-nous cette dévotion tendre envers Marie, qui doit être pour tant d'âmes le gage de leur prédestination et de leur bonheur; obtenez-nous encore, et obtenez-nous surtout cet amour, ce zèle ardent pour la foi; si nous ne sommes pas destinés en qualité d'apôtres à l'annoncer aux nations, que du moins nous ayons pour elle les sentiments qu'elle exige de nous, que nous l'aimions avec tendresse, que nous l'écoutions avec docilité, que nous la soutenions avec zèle, que nous la pratiquions avec fidélité en l'honorant par nos mœurs, que nous vivions enfin dans ce lieu d'exil comme des personnes qui pensent à l'éternité, qui sont formées pour l'éternité, qui attendent une éternité à jamais heureuse. Je vous la souhaite, etc. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE VI.

SAINT FRANÇOIS DE SALES.

Emitte Agnum, Domine, dominatorem terræ. (Isa., XVI.)

Seigneur, envoyez l'Agneau, qui par sa douceur doit dominer la terre.

Cette prière prophétique fut exaucée dans sa plénitude, lorsque le Fils de l'Eternel descendit sur la terre pour annoncer l'Evangile; lorsque l'Agneau de Dieu vint au monde pour nous délivrer de la tyrannie du péché, pour nous soumettre à l'aimable joug de la loi. Elle a eu une suite d'accomplissement toutes les fois que les fidèles pasteurs, imitateurs de Jésus-Christ et remplis du même esprit de Dieu, sont venus se dévouer, se sacrifier au salut des âmes. Grâce immortelles soient rendues à Dieu! l'Eglise n'a jamais manqué de semblables pasteurs; elle verra toujours naître dans son sein de dignes successeurs de ces hommes apostoliques qui l'ont consolée dans ses peines et aidée à réparer ses pertes; elle l'éprouva d'une manière bien sensible dans ces derniers temps et dans la personne de saint François de Sales; ce grand saint, si semblable aux premiers saints, ministre zélé et pasteur vigilant; cet homme admirable, fidèle copie de l'Homme-Dieu, destiné dans les jours de salut à fortifier les faibles qui chancelaient dans la foi, à conduire les forts dans les voies sublimes de la perfection, à soutenir la sainteté du ministère, à relever l'éclat de la piété, à fermer la bouche aux prétendus réformateurs qui accusaient l'Eglise de relâchement.

C'est ainsi qu'autrefois Isaïe, prévoyant les excès de son peuple et leurs suites funestes, aperçut l'Agneau dominateur de la terre qui, après tant de maux et tant de jours de nuage, faisait succéder des jours plus sereins, des jours plus heureux; ainsi l'Eglise, jetant les yeux sur ces régions désolées qui lui présentaient tant de temples ruinés, tant d'autels renversés, tant d'âmes captives sous le joug de l'erreur, eut-elle

de quoi essuyer ses pleurs et arrêter le cours de ses larmes à la vue de saint François de Sales, cet agneau de Dieu envoyé au milieu des loups, et qui, armé de sa seule douceur, renverse les remparts de l'hérésie, arbore les étendards de la foi, purifie le sanctuaire, élève les trophées de la piété sur les ruines de l'impiété, de l'erreur, du mensonge: *Emitte Agnum.*

Est-ce de saint François de Sales ou de la douceur que je viens aujourd'hui faire l'éloge? De l'un et de l'autre tout à la fois, persuadé que je ne puis tracer un éloge plus parfait de ce saint, qu'en vous faisant celui de la douceur; comme je ne pourrais faire un portrait plus fidèle de la douceur, qu'en vous traçant celui du saint, disons donc, et sur ce seul mot fondons son éloge, François de Sales, par les charmes de sa douceur, a gagné tous les cœurs; le cœur de Dieu et le cœur des hommes tout à la fois. Le cœur de Dieu, sa douceur l'attira et en fit les délices; le cœur des hommes, sa douceur les captiva et en fit la conquête. Douceur aimable! venez vous-même présenter vos charmes, étaler vos attraits et ravir tous les cœurs. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Quand je fais l'éloge de la douceur de saint François de Sales, je ne parle point d'une douceur tout humaine et toute naturelle, dans laquelle les motifs supérieurs et divins n'entrent pour rien.

Je ne parle point d'une douceur de caractère paisible et tranquille par lui-même, qui n'a rien à prendre sur soi: ce n'est pas vertu, c'est tempérament, c'est humeur.

Je ne parle point d'une douceur négligente, indolente, qui, ne s'affectant de rien, laisse tout aller à son gré et comme au hasard: ce n'est pas vertu, c'est indifférence.

Je ne parle point encore d'une douceur de manières, de politesse, de complaisance dans la société: ce n'est pas vertu, c'est éducation.

Je parle bien moins d'une douceur affectée, composée, paisible au dehors, et qui laisse le feu s'allumer dans le cœur: ce n'est rien moins que vertu, c'est hypocrisie, c'est déguisement.

Je parle d'une douceur surnaturelle, méritoire, inspirée par la piété, consacrée par la grâce, formée sur le modèle de Jésus-Christ même; douceur qui est le fruit de la mortification, dit saint Augustin; qui est la fleur de la charité, dit saint Thomas; qui est la fille de l'humilité, dit saint Grégoire; qui réprime les passions, qui arrête les saillies, qui modère tous les sentiments; d'une douceur en un mot qui est vertu, qui est victoire, qui est sentiment: cela supposé, entrons dans notre sujet.

Parmi tous les saints qu'honore l'Eglise de Dieu, peut-être n'en est-il point en qui se vérifie plus à la lettre cet oracle de l'Esprit-Saint: *Prævenisti eum in benedictionibus dulcedinis.* (Psalm. XX.) Vous l'avez prévenu des bénédictions de votre douceur; la

douceur naquit avec lui; la douceur le reçut entre ses bras en sortant du sein de sa mère; la douceur le cultiva de ses mains; la douceur le nourrit de son lait; la douceur fit couler dans son cœur ses sentiments, et avec eux l'amour de toutes les vertus.

Représentez-vous donc un jeune homme à la fleur de l'âge, dans le brillant des années, doué de toutes les qualités éminentes; un esprit vif, un cœur noble, une âme droite, image de la candeur; d'ailleurs, orné de toutes les grâces et de tous les talents qui peuvent frayer le chemin aux grandes fortunes, en état d'aspirer à tout ce que le monde a de plus grand et de plus flatteur. À la vue de mille chemins parsemés de fleurs qu'on lui ouvre, il entre dans les voies épineuses de la croix; ses premières pensées furent des pensées toutes saintes; sa première étude, celle de la loi de son Dieu; son premier désir, le désir du ciel, à l'âge de douze ans, formant le vœu de chasteté au pied des autels, devenu un modèle accompli à tous ceux de son âge. Ainsi s'écoulent ses premières années; car je me hâte de le produire au grand jour, et de le placer sur le grand théâtre où la providence de Dieu l'a destiné pour travailler à sa gloire : déjà consacré à l'état ecclésiastique, initié au sacerdoce et mûr pour l'apostolat, il entre dans la carrière, précédé de tous les charmes de la douceur. Or je dis que c'est par cette douceur qu'il gagne le cœur de son Dieu. Comment cela? Par l'efficacité que lui donne la douceur pour procurer la gloire de Dieu, par la ressemblance que lui donne la douceur avec les perfections adorables de Dieu, par la résignation que lui inspire la douceur pour soutenir les épreuves de Dieu. O douceur ineffable de François! quelles victoires ne remportâtes-vous pas sur le cœur de Dieu même? *Prævenisti eum in benedictionibus.*

Je dis par l'efficacité que lui donna la douceur. Rappelez ici l'état déplorable où était la vigne du Seigneur quand le saint fut envoyé pour la cultiver. Genève, depuis longtemps agitée et bouleversée dans son sein, était devenue la capitale et le centre de l'erreur; l'impiété, dominant en souveraine, y exerçait impunément son empire; l'indépendance, secouant tout joug, bravait les puissances de la terre pour se soumettre à celles de l'enfer; l'hérésie y était entrée le glaive sanglant à la main, conduisant sous ses étendards l'illusion, la superstition, le mensonge, la licence, la cruauté, la dissension; tous les vices et tous les excès. De là les ravages affreux qu'elle avait causés dans toutes ces contrées, les temples abattus, les autels renversés, les pierres du sanctuaire dispersées, le sacrifice aboli, les prêtres égorvés et nageant dans leur sang. Ville infortunée! la foi t'avait soumise à ton pasteur, et la rébellion te livre à une foule de fanatiques et de forcenés qui feront de toi le théâtre de leurs dissensions et de leurs fureurs. Les provinces voisines, consumées du même feu, et embrasées du même incen-

die, les habitants du Chablais, les pays de Gex, Tonon, autrefois si catholiques, n'écoutaient plus la voix du pasteur, et, séduits par la nouveauté, ne regardaient plus le sacrifice que comme un sacrilège, le pape que comme l'Antechrist, les prêtres que comme des suppôts de l'enfer, l'Eglise comme une Babylone.

Ah grand Dieu! quel est l'homme de votre droite que vous avez suscité dans ces jours de ténèbres? Envoyez-vous les armées entières contre ces monstres d'erreurs? Envoyez-vous les Gédéons armés contre les coupables Madianites? les Josués vainqueurs, les Elies, les hommes de feu? Non, contre tous ces ennemis conjurés, il ne faut que la douceur conquérante de François de Sales. Il paraît, il fait entendre sa voix sur les bords du lac de Genève, comme autrefois Jean-Baptiste sur les bords du Jourdain. Le voilà au château d'Alinges se livrant à tous les travaux, à tous les dangers. La ville de Tonon se soulève à son arrivée : je le vois accueilli d'un violent orage; à l'entrée de la nuit, on le laisse durant quatorze heures exposé à toutes les injures de l'air; je le vois égaré dans les forêts au milieu des bêtes féroces; je le vois montant sur les bords des abîmes et des précipices, pénétrant dans l'horreur des antres et des cavernes; et vous, montagnes escarpées, qui ne pûtes arrêter sa course; et vous, glaces et frimas, qui ne pûtes ralentir l'ardeur de son zèle, dites-nous les travaux qu'il essuya, les dangers qu'il courut, les périls où sa vie fut mille fois exposée. Or, au milieu de tous ces dangers, de tous ces périls, qui est-ce qui le guida? la douceur; qui est-ce qui le soutint? la douceur; qui est-ce qui le consola? la douceur; possédant son âme en paix, plein de confiance à son Dieu, ravi de souffrir pour sa gloire, s'il se plaint, ce n'est que de n'être pas jugé digne de souffrir davantage.

Ainsi quels effets admirables de cette douceur triomphante! quelles conquêtes faites au Dieu de toute douceur! Bientôt les esprits sont éclairés, les cœurs sont touchés, les mœurs sont réformées; chaque jour devient funeste à l'erreur, chaque jour grossit le troupeau des fidèles; autant de pas, autant de victoires.

Jusqu'alors l'hérésie n'avait cédé qu'à la force; encore si la force l'avait domptée, jamais elle ne l'avait détruite : ce miracle était réservé à François de Sales. O vous hommes de la droite de Dieu! Athanase, Ambroise, Augustin, armés du glaive de la parole, vous avez opéré des prodiges sans nombre contre l'erreur; en voici un qui n'avait pas encore été opéré : François de Sales, armé de la seule douceur, attaque, combat et triomphe. La vérité et la foi le suivent partout, et partout allument leur céleste flambeau pour dissiper l'erreur; partout l'ivraie est étouffée, et le bon grain a de si heureux accroissements que la moisson est également sûre et abondante.

⌚ Cependant la Providence ouvre au saint

un champ plus vaste et plus fertile en lauriers ; Dieu ne permet pas qu'un homme qui suffisait au monde entier soit renfermé dans des bornes si étroites d'une seule contrée ; depuis longtemps la France lui tendait les bras ; il arrive précédé de sa réputation ; les faveurs, les honneurs, les dignités ecclésiastiques semblent courir au-devant de lui : mais ce n'est pas là ce qu'il ambitionne ; embrasé de zèle pour la gloire de Dieu, il cherche à la faire régner dans ce florissant empire ; il l'y établit par les charmes de sa douceur ; Lyon, Dijon, Paris, la cour, les villes, les campagnes, tout est éclairé des lumières de ce nouvel astre. Henri IV, ce fameux conquérant, est le premier à admirer les conquêtes de notre saint, et ce roi victorieux, qui donne la loi à toute l'Europe, se fait une gloire de la recevoir de cet illustre saint. Tout ce qu'il y a de plus grand, de plus éclatant, les abbayes, l'évêché de Paris, la pourpre romaine, tout lui est offert, il refuse tout ; et ce refus même, assaisonné par la douceur, l'en fait paraître encore plus digne.

Mais ce n'est pas à ce seul titre que la douceur lui gagne le cœur de Dieu. J'ajoute douceur admirable qui lui fait donner une sainte ressemblance avec les perfections adorables de Dieu.

Non, chers auditeurs, rien ne nous donne une si grande et si noble idée de Dieu, rien ne nous représente si dignement la majesté éternelle de Dieu, que lorsque nous nous représentons cet Etre suprême, toujours le même, sans altération, sans vicissitude, sans changement. Que les empires soient agités, que les Etats soient ébranlés, que le monde entier soit bouleversé ; Dieu est toujours le même, toujours invariable, toujours immuable ; toujours invariable dans la possession de son être, toujours immuable dans le calme de ses sentiments. Voilà Dieu, voici son image, une âme dans une constante douceur. Eh ! quoi de plus grand, de plus sublime, de plus divin, que de voir cette âme au milieu des agitations, des révolutions de la vie, dans l'orage et la tempête des choses humaines, toujours le même, toujours tranquille, toujours dans la sérénité de la paix et la possession inaltérable de son Dieu ?

Saint François de Sales l'avait bien compris ; aussi traçait-il en lui-même une image sensible de Dieu par son ineffable douceur : et ne croirait-on pas voir la personne de Dieu, la douceur de Dieu même, en voyant ce grand saint avec les personnes différentes, au milieu d'elles, vivant avec elles, quelque importunes qu'elles fussent, comme Jésus-Christ au milieu de ses apôtres, tout grossiers et imparfaits qu'ils étaient, et malgré cela toujours le même ; même bonté, même égalité, même patience, même condescendance, même douceur. Voilà la grande idée de Dieu, et voilà son image vivante dans François de Sales.

Rappelez-vous ce beau trait, ce trait héroïque qui lui fit remporter une si glorieuse

victoire : un homme en fureur se présente à lui, l'accable d'injures, vomit contre lui toutes les horreurs ; chargé de tous ces anathèmes, que répond le saint ? il tâche de le calmer. Voyant qu'il continuait dans ses fureurs : *Mon ami*, lui dit-il d'un air capable de calmer le cœur le plus obstiné, *vous avez beau m'outrager, je veux bien que vous sachiez que, quand vous m'auriez arraché un œil, je vous verrais encore de l'autre avec autant d'affection que le meilleur ami que j'aie au monde*. N'est-ce pas là l'image sensible de Dieu qui, dans le temps même que nous l'offensons, que nous l'outrageons, conserve encore des sentiments de tendresse pour nous sauver ?

Ainsi vivait ce grand saint, ainsi coulait-il des jours pleins, faisant goûter aux autres les charmes de sa douceur ; goûtant lui-même tout ce qu'une âme bien placée peut trouver de plaisir à en faire, c'est-à-dire goûtant dans son cœur tout ce que la douceur a de charmant, tendresse, délicatesse, générosité, cordialité, tout ce que peut goûter de plus parfait un cœur qui était lui-même un des plus parfaits ouvrages de la nature perfectionnée par la grâce : *Prævenisti eum in benedictionibus dulcedinis*.

Un nouveau trait va le faire entrer encore plus avant dans le cœur de son Dieu, sa douceur résignée et soumise dans les plus grandes épreuves.

Jusqu'alors François de Sales n'avait encore goûté que la manne des consolations sur le Thabor, le temps des épreuves était arrivé. Que vois-je ? quel subit changement dans lui, quel sombre nuage, quelles affreuses ténèbres se lèvent sur lui et répandent les horreurs dans son âme ! Troublé, agité, désolé, je le vois la face prosternée contre terre, fondant en larmes, éclatant en soupirs, faisant entendre des sons lamentables ; une terrible tentation de défiance et de désespoir le saisit : il se croit damné, réprouvé de Dieu ; son Dieu autrefois plein de bonté paraît s'être éloigné de lui ; il ne voit que sa réprobation comme consommée, et les horreurs d'une éternité malheureuse, où il se croit condamné à jamais. O mon Dieu ! à quelles épreuves mettez-vous vos saints ? Dans cette nuit affreuse de son âme, quels sont les sentiments de son cœur envers Dieu ? Il adore ses arrêts éternels, il se soumet à ses jugements redoutables. *Mon Dieu ! s'écrie-t-il, si je dois vous haïr dans l'éternité, du moins je vous aimerai dans le temps, et tant que je vivrai en ce monde je ne cesserai de vous aimer*.

Le voilà, ce doux agneau, cette innocente victime qui consent à être immolée ; soit que Dieu s'approche ou qu'il s'éloigne ; soit qu'il console ou qu'il afflige, soit qu'il tue ou qu'il vivifie, il sera toujours également adoré ; non, ni les plaintes ne sortiront point de sa bouche, ni l'aigreur ne se formera point dans son cœur. Il souffrira, il gémira, il se soumettra. O mon Dieu ! quelle gloire pour vous de voir une âme ainsi résignée sous la main qui la frappe, sous la

glaiue qui semble l'immoler ! Spectacle touchant qui ravit le cœur de Dieu et qui l'attendrit.

Enfin l'orage cesse, le calme revient dans le saint, la sérénité renaît dans son âme ; depuis ce moment de combat, toujours plus uni à Dieu, il ne cherche, il ne goûte que Dieu, il ne soupire plus que pour lui. *Si je savais*, disait-il, *qu'il y eût dans mon cœur le moindre sentiment qui ne fût pas pour Dieu, je voudrais que ce cœur se fendit à l'instant pour en arracher et en bannir cet amour rival, ou plutôt ennemi de l'amour de mon Dieu.* Tels sont les effets admirables de la douceur sur son cœur et sur le cœur de son Dieu.

Mes chers auditeurs, voulez-vous gagner le cœur de Dieu, attirer les grâces de Dieu, mériter les faveurs, les récompenses de Dieu ? aimez la douceur, pratiquez la douceur, agissez et faites agir la douceur en tout, et soyez assurés d'avoir trouvé le chemin de son cœur. Belle et solide réflexion de saint Augustin : Remarquez, dit-il, que la première leçon de Jésus-Christ venant au monde, c'est celle-ci : *Discite a me quia mitis sum* (Matth., XI) ; apprenez de moi que je suis doux. Non, le Sauveur ne dit pas : apprenez de moi à opérer des miracles, à éclairer les aveugles, à guérir les malades, à ressusciter les morts ; mais apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur : *Discite a me.* Leçon admirable, et néanmoins à la portée de tous ; tout le monde ne peut pas s'élever à des connaissances sublimes, s'ensevelir dans le fond des déserts, faire des aumônes abondantes, soutenir des jeûnes rigoureux, vivre sous le cilice et la cendre, s'ensanglanter dans les rigueurs de la pénitence ; mais tout le monde peut être doux, aimer la douceur, pratiquer la douceur, et par la douceur avoir le mérite de toutes les autres vertus.

Ici que tous ceux qui aiment la douceur prêtent une oreille attentive : *Audiant mansueti* (Psal. XXXIII) ; qu'ils triomphent, qu'ils tressaillent de joie, et *lætentur* (Ibid.) ; qu'ils apprennent quels sont les glorieux apanages, les précieux avantages de la douceur. Voici les conséquences qu'il faut tirer des vérités que nous avons annoncées. De là il s'ensuit : 1° que la douceur est la vertu qui nous approche le plus de Dieu et qui nous donne une sainte ressemblance avec lui : *Suavis et mitis Dominus.* (Psal. LXXXV.)

2° Que la douceur est le vrai caractère du Messie et un des plus glorieux apanages de sa royauté : *Rex tuus venit tibi mansuetus.* (Matth., XXI.)

3° Que la douceur est un don spécial de l'Esprit-Saint ; je dis plus, une des béatitudes annoncées et canonisées dans l'Evangile : *Beati mites.* (Matth., V.)

4° Que la douceur est une des vertus des plus excellentes et des plus sublimes du christianisme, le christianisme n'étant que charité, et la charité n'étant que douceur.

5° Que la douceur est le moyen le plus

assuré pour attirer sur nous toutes les grâces, toutes les bénédictions du Très-Haut.

6° Que la douceur est toute propre à adoucir en notre faveur notre juge, et à nous procurer un jour un jugement favorable.

Enfin, que la douceur par là même est infiniment agréable à Dieu, propre à gagner le cœur de Dieu, à nous rendre dignes de la tendresse de Dieu.

Et pour combler la gloire de saint François de Sales, disons que tous ces traits ont été réunis en lui, et tracés dans son cœur par les mains de la grâce : *Prævenisti eum in benedictionibus dulcedinis.*

Il est donc vrai que saint François de Sales, par les charmes de sa douceur, a gagné le cœur de Dieu ; donc elle fait les délices : j'ajoute que, par les attrait de cette même douceur, il a gagné le cœur des hommes dont il a fait la conquête ; c'est le sujet du second point.

SECOND POINT.

C'est sur les cœurs débonnaires, dit l'Esprit-Saint, que la sagesse aime à se reposer ; c'est à eux qu'elle communique ses dons ; ce sont eux qui exercent sur la terre un empire d'autant plus durable, d'autant plus glorieux, qu'il est fondé sur un ascendant d'insinuation auquel les hommes aiment à se rendre : *Mansueti hæreditabunt terram.* (Psal. XXXVI.) Saint François de Sales en a été un exemple bien mémorable. Comme jamais peut-être il n'y eut de douceur si grande et plus accomplie que la sienne, jamais aussi d'empire plus étendu et plus absolu que l'empire de sa douceur sur les cœurs et sur tous les cœurs. Jugeons-en par les caractères sacrés de cette douceur. J'en choisis trois entre mille qui la distinguent : douceur compatissante, douceur charitable, douceur généreuse : douceur compatissante envers les pauvres et les affligés ; douceur charitable envers les pécheurs ; douceur généreuse envers ses ennemis : quels prodiges vait-elle opérer ? *Mansueti hæreditabunt terram.*

Je dis douceur compatissante envers les pauvres et les affligés ; fut-il jamais de cœur plus tendre, plus sensible, plus compatissant que le sien ? les misères des autres, dès qu'elles lui étaient connues, ne lui devenaient-elles pas propres et personnelles ? Ah ! s'écriait-il souvent avec saint Paul, quel est celui qui souffre, sans que je ne souffre avec lui ? qui est affligé, sans que je ne partage son affliction ? *Quis infirmatur, et ego non infirmor ?* (II Cor., XIII.) Ministre zélé, ne le vit-on pas occupé jour et nuit à visiter les malades et à leur procurer tous les secours ? Charitable Samaritain, ne versa-t-il pas sur leurs plaies l'huile salutaire pour les guérir ? Pasteur non-seulement vigilant et attentif, mais libéral et magnifique, eut-il jamais rien à lui ? Souhaita-t-il jamais du bien, que pour avoir le plaisir d'en faire ? Encore n'était-ce là que les occasions communes et ordinaires ; mais dans les temps de calamité, de malheurs, de contagion et de mort dont l'Europe fut affligée, quel

accroissement sa douceur charitable ne prit-elle pas ? Parlez, et faites ici entendre votre voix, pauvres, malades, veuves, orphelins, tous les affligés à qui il prête une main secourable. On le vit déjà dépouillé de tout, et aussi pauvre que ceux qui imploraient son assistance, donner les vases sacrés, son anneau pastoral, jusqu'à ses propres habits pour revêtir Jésus-Christ dans la personne des pauvres, pour secourir les prisonniers, pour soulager les orphelins, pour soutenir la noblesse indigente, pour mettre à couvert la pudeur exposée. Prélat pauvre et le père des pauvres, il les aimait, et en ce point seul on peut dire qu'il n'avait acception de personnes ; sa maison était l'asile de l'hospitalité ; son cœur le rendez-vous de tous les malheureux ; digne en cela du bel éloge que faisait saint Jérôme de saint Athanase, en l'appelant un homme d'une très-riche pauvreté : *Homo ditissimæ paupertatis*. Il vendait, il empruntait, il donnait, il se dépouillait de tout : dépouillé de tous ses biens, il donnait sa tendresse, sa compassion et ses larmes. Que pouvait refuser aux affligés celui qui leur avait déjà donné tout son cœur ? mais comment les affligés auraient-ils refusé leur cœur à celui qui en leur faveur ne se réservait rien pour lui-même ? *Mansueti hereditabunt terram*.

Douceur charitable envers les pécheurs ; ah ! c'est ici que son cœur s'ouvrait, que ses entrailles étaient dilatées. Que ne puis-je entrer dans ce sanctuaire de la charité ! Non, chrétiens, ce n'est plus un homme doux et charitable ; c'est la douceur et la charité même, qui gémit avec ceux qui gémissent, qui pleure avec ceux qui pleurent : il savait, ce grand saint, combien les pécheurs sont chers à Jésus-Christ, combien ils ont coûté à son cœur, combien il lui est sensible de voir périr des âmes rachetées de son sang.

Aussi jusqu'où la charité de François de Sales ne porta-t-elle pas ses empressements salutaires envers eux ? Prier pour les pécheurs, lever les yeux et les mains au ciel, pour lui faire une sainte violence en leur faveur, prévenir les pécheurs avec bonté, faire lui-même les premières avances pour les ramener, ouvrir leur cœur en ouvrant tendrement le sien, compatir à leur état, entrer dans leurs peines, les ménager avec sagesse dans les commencements, dissimuler pour un temps des imperfections pour aller à l'essentiel, tempérer l'amertume des répréhensions par la tendresse des sentiments, les conduire par la main et faire tout le chemin avec eux pour soutenir leurs pas chancelants : en un mot se faire tout à tous pour les gagner tous à Dieu : aussi par cette douceur charitable, combien de pécheurs ne convertit-il pas à Dieu ? combien de brebis égarées ne ramena-t-il pas au bercail ? combien d'enfants prodigues ne remit-il pas dans le sein du Père céleste ? combien de paralytiques infortunés ne conduisit-il pas à la piscine mystérieuse pour les laver de tous leurs péchés ? combien de victimes n'arracha-t-il pas à l'enfer ? que de trophées n'éri-

gea-t-il pas à la douceur ? combien de conquêtes ne fit-il pas à la grâce ?

Venez donc à présent, hommes austères, hommes sévères, hommes de feu, ministres des seules vengeances de Dieu, éclairs redoutables, qui n'annoncez que la foudre ; venez, et sur ces pauvres pécheurs déjà assez intimidés et alarmés, répandez à grands flots les torrents de la colère de Dieu, éteignez jusqu'aux dernières lueurs de la miséricorde et de la tendresse ; hommes inflexibles qui ne parlent que le langage de la sévérité, qui n'ont que les sentiments de la rigueur, qui ne connaissent point d'autre voie d'ouvrir le cœur à la grâce, que de frapper rudement par la crainte et par la terreur ; prophètes pleins d'amertume et de fiel, qui, semblables aux enfants de Zébédée, voudraient sans cesse faire descendre le feu du ciel pour embraser les pécheurs. Mon Dieu, sont-ce là vos sentiments ? est-ce à ces traits que vous voulez être connu, aimé, adoré ? J'entre dans les dispositions de votre cœur, et tandis qu'on ne vous représente à moi que comme un juge irrité, implacable et inexorable vengeur, je ne trouve dans vous qu'un Dieu miséricordieux, un Dieu père, toujours lent à punir, toujours prêt à pardonner, et dès qu'on revient avec sincérité, toujours prêt à recevoir avec une nouvelle tendresse. O cœur de mon Dieu, que vous êtes grand ! ô cœur de l'homme, que vous êtes borné ! Ah ! je le comprends, ô mon Dieu, vous êtes bon parce que vous êtes grand ; vous êtes patient parce que vous êtes éternel ; vous êtes doux parce que vous êtes Dieu.

Ce n'est pas que, s'il le faut et quand il le faut, on ne représente ce Dieu irrité et vengeur la foudre embrasée à la main, le tonnerre grondant sur la tête du pécheur, la terre ouvrant ses abîmes sous ses pieds, les flammes vengeresses allumées à ses yeux ; qu'on présente ces grands objets, ces objets redoutables, âmes audacieuses, présomptueuses, obstinées ; mais que ce ne soit que dans la nécessité et après avoir employé toute autre voie ; que si celle-ci même est inutile, on ne se rebute pas, on ne croie pas tout perdu ; non, quand on croira n'avoir plus aucune ressource, qu'on sache qu'il en est encore une dernière, la douceur, la patience ; peut-être par là fondrez-vous ces cœurs de rocher, briserez-vous ces cèdres fiers et hautains, et emporterez-vous cette place qui a résisté à toutes les attaques et à tous les assauts. N'est-ce pas ce qu'éprouva si souvent notre saint avec consolation ? nouvelle conquête de sa douceur : *Mansueti hereditabunt terram*.

Douceur généreuse envers ses ennemis. Mais quoi ! un homme de ce caractère en avait-il ? devait-il, pouvait-il en avoir ? Ah ! le zèle et la piété en manqueraient-ils jamais ? il eut pour ennemis les vices, le libertinage, l'impiété, l'hérésie, tous les ennemis de son Dieu : Venez donc, ennemis conjurés du saint, tramez vos complots, multipliez vos émissaires, envoyez assassins sur assassins

pour attenter à sa vie. Eh ! que vois-je ? et quel est donc le charme enchanteur qui vous lie ? Je vois François de Sales aller en liberté au milieu de vous, parcourir vos villes et vos bourgades, paraître sans suite et sans armes, ou armé de sa seule douceur. Mais, me trompé-je ? une joie maligne paraît peinte sur votre visage ; ah ! c'en est fait, l'attentat est consommé, le poison agit dans le cœur du saint ; le voilà livré à ses mortelles atteintes. Grand Dieu ! le livrez-vous à la fureur des méchants ? Non, Dieu veille sur la vie de ses saints ; il conservera les jours de François de Sales contre la fureur de ses ennemis, et François de Sales se vengera de ses ennemis selon le cœur de son Dieu. Au milieu des plus mortelles douleurs que lui cause le poison, il prie pour eux, il s'intéresse pour eux, il sollicite leur grâce ; il réunit le peu de forces qui lui restent pour jeter sur eux des regards de tendresse ; ils ne tiennent pas contre les traits de sa douceur, ils sentent la différence d'une religion qui inspire de tels sentiments ; baignés de leurs larmes, ils se jettent aux pieds du saint, ils avouent leur crime, ils se convertissent, ils se rendent à François, à la vérité, et à Dieu. Après une telle conquête de ses ennemis mêmes, que n'était-il pas en état d'obtenir de tous les autres ? Réjouissez-vous, fille de Sion ! Eglise sainte, ouvrez les yeux et voyez avec joie vos enfants, qui vous avaient abandonnée, revenir à vous : *Leva in circuitu oculos, et vide.* (Isa., LX.) Grands et petits, riches et pauvres, savants et ignorants, hérétiques et catholiques, enfants de ténèbres et enfants de lumière, tous et de toutes parts viennent en foule se ranger sous les étendards de la grâce et rendre hommage à la douceur victorieuse de François de Sales ; que de glorieuses conquêtes ne fait-elle pas encore ?

Je parle du fameux Lesdiguinières, ce connétable si célèbre par ses exploits, et plus encore par ses sentiments et sa conversion.

Je parle de la noirceur de ce trait que la calomnie lança contre notre saint ; il en laisse la justification à la Providence, elle ne lui manqua pas : *Dieu sait, disait-il, la mesure de réputation qu'il me faut pour sa gloire.*

Je parle du savant cardinal Duperron : *J'ai la clef des esprits, disait-il, mais François de Sales a celle des cœurs. Je puis convaincre les hérétiques, mais c'est à l'évêque de Genève à les convertir.*

Je parle de la généreuse et à jamais recommandable Mère de Chantal ; mais déjà placée sur les autels, elle ne demande plus que notre vénération pour éloge.

Un seul, un seul échappa au zèle et à la douceur de François de Sales. L'infortuné Bèze est convaincu par ses discours, mais le respect humain l'arrête et le perd ; il rejette la lumière durant sa vie, il soupire à la mort et demande François de Sales ; il était trop tard, la grâce de choix s'était retirée, elle avait éteint son flambeau, les ombres

d'une funeste mort précèdent celles de l'éternité malheureuse.

A celui-là près, pas un qui ne cédât au zèle et à la douceur de notre saint, pas un qui ne se rendit à la lumière et à la grâce ; en sorte que, selon la supputation exacte, François de Sales a converti et ramené à l'Eglise plus de soixante-dix mille hérétiques. Mais par où opéra-t-il tant de prodiges, fit-il tant de conversions, gagna-t-il tant d'âmes, remporta-t-il tant de victoires, fut-il enrichi de tant de dépouilles ? par la douceur, par les charmes de sa douceur : *Mansueti hæreditabunt terram.*

Douceur ineffable, sera-t-elle bornée aux bornes des temps ? Non, mes chers auditeurs ; achevons de recueillir le lait et le miel qui coule de sa bouche ; la douceur qu'on a admirée dans sa conduite, il l'a consacrée dans ses écrits, il l'a perpétuée dans son ordre.

Je dis dans ses écrits tout divins, où il a répandu un goût, une onction, une piété qui n'est que de lui, qui rend la loi aimable, le joug léger, la religion consolante. Les saints Pères ont défendu le dogme de la foi, les théologiens en ont expliqué les mystères, les historiens en ont perpétué le dépôt ; François de Sales en a fait goûter toute l'onction et toute la douceur ; en faut-il d'autre preuve que son livre admirable de l'*Introduction à la vie dévote* ? expression fidèle de l'Evangile, manne toute céleste ; dès qu'il parut dans le monde, ne parut-il pas avoir une espèce de charme enchanteur pour ravir les esprits, pour toucher les cœurs, pour attirer toutes les âmes à Dieu ?

Après tout, le grand ouvrage de notre saint, les délices de son cœur et de ses complaisances, ce fut l'établissement de son ordre, que Dieu a donné au monde dans les jours de salut et de bénédiction, pour être l'asile de l'innocence, l'ornement de la religion, les délices des âmes intérieures. C'est là où un sage tempérament de douceur et de force met la vertu à la portée de tous, où l'assujettissement continuel de l'esprit supplée aux rigueurs excessives du corps ; où la piété, sous les voiles d'une facilité apparente, exige de l'amour-propre les sacrifices les plus héroïques ; où de légers commencements, par un progrès insensible, conduisent sans qu'on s'en aperçoive à la perfection la plus éminente. Aussi quelles âmes n'a-t-il pas formées et ne forme-t-il pas tous les jours dans ces épouses fidèles, dans ces vierges chrétiennes, dans ces colombes fugitives du déluge du monde, qui sont venues chercher dans l'arche de la religion un asile assuré à leur innocence, à la piété, à la perfection de toutes les vertus ?

Que restait-il à désirer aux dignes filles de saint François de Sales, si ce n'est que Dieu prolongeât les jours d'un si tendre père ? Mais non, la Providence en dispose autrement ; le temps est venu où il doit enfin terminer sa carrière ; arrêté à Lyon pour y célébrer la solennité de la naissance d'un Dieu, il offre les divins mystères, et au sor-

tir de l'autel et du sacrifice Dieu demande le sien. C'en est fait, frappé à mort le mal est au-dessus des remèdes, et la patience au-dessus des douleurs; il consacre ses derniers moments, il soutient les angoisses du dernier combat, il rend les derniers soupirs dans le baiser de paix et le repos du Seigneur, et son âme, dégagée des liens du corps, s'envole dans le sein de l'immortalité glorieuse.

Ainsi finit-il sa course. En venant au monde il a été reçu par les mains de la douceur, il a vécu dans le sein de la douceur, il est mort entre les bras de la douceur. La douceur a toujours triomphé de lui, et par la douceur il a triomphé lui-même de tout.

Que prétends-je par tout ce discours, mes chers auditeurs? vous inspirer la douceur, ouvrir vos cœurs à la douceur, faire couler dans vous la manne céleste de sa douceur, et par là vous mettre à couvert de ces humeurs, de ces aigreurs, de ces hauteurs, de ces saillies de vivacités, d'emportement et de colère qui vous donnent de si mauvais moments et qui font quelquefois passer aux autres de si mauvais jours.

L'Esprit-Saint nous donne en ce point une leçon bien importante et bien nécessaire : *Noli esse sicut leo in domo tua* (Eccli., IV), nous dit-il; ne soyez pas comme un lion dans votre maison; et n'est-ce pas ce qu'on voit quelquefois, ce dont on gémit si souvent? des personnes douces, gracieuses, aimables partout ailleurs, qui ne sont vives et redoutables que dans le sein de leur domestique? Un père de famille a été avec ses amis, il a porté la joie dans les sociétés par sa douceur et ses manières polies; il entre, et au dedans de la maison il semble changer de caractère, un air sombre, un visage inquiet, une humeur chagrine; ce n'est plus lui, on dirait qu'il semble vouloir se dédommager au dedans de la violence qu'il s'est faite au dehors : *Noli esse sicut leo*.

Une femme, une mère a paru dans les assemblées; son air gracieux, ses manières polies ont fait l'agrément et les délices des compagnies; elle rentre dans sa maison, c'est l'orage et la tempête qui entrent avec elle; elle s'en prend à tout, elle passe sa mauvaise humeur sur tous; c'est un flux de paroles, un torrent d'invectives, ne sachant ce qui l'inquiète et inquiétant tout le monde : *Noli esse sicut leo*.

« Une maîtresse à l'égard des domestiques, au lieu de tout conduire par les voies de la douceur, de l'insinuation et de la sagesse, est toujours sur le ton des vivacités et des plaintes, grondant, querellant, menaçant; à ce bruit un domestique déconcerté ne sait où il est, il craint à tout moment de voir éclater le tonnerre. Au dehors c'est la douceur d'un agneau, au dedans la colère d'une lionne : *Noli esse sicut leo*.

Douceur aimable, charmante douceur, venez calmer les esprits, venez concilier les cœurs, venez terminer les débats, venez faire goûter les charmes de votre empire. Chers auditeurs, aimons la douceur, pre-

nons ses sentiments, goûtons ses attrait, vivons sous ses lois, adoucissons nos peines par la douceur, réunissons nos caractères par la douceur, rendons-nous la vie douce, le commerce agréable, la société gracieuse par la douceur. Oui, à l'exemple de notre saint, ayons la douceur envers tous et en tout : douceur dans les pensées, douceur dans les paroles, douceur dans les actions, douceur dans le caractère, douceur dans la conduite et tout le détail de la vie; le dirai-je? douceur dans la sévérité même; reprenez, corrigez, punissez s'il le faut; mais reprenez, corrigez, punissez dans les bornes de la douceur, et que le fiel de la sévérité même soit toujours assaisonné de quelques gouttes de miel de cette douceur; les villes se prennent par la force, les cœurs se prennent par la douceur. Grand saint, qui nous donnez en ce point de si grands exemples, obtenez-nous la grâce de les imiter. Adorable Sauveur, qui avez fait de la douceur votre première leçon, faites-en notre première vertu; que la douceur nous mette au pied de votre croix; que la douceur nous résigne entre vos mains; que la douceur nous place dans votre cœur pour nous introduire un jour dans votre gloire. Je vous la souhaite au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE VII.

SAINT FRANÇOIS XAVIER.

Ipsa est directus divinitus in penitentiam gentis, et tulit abominabiles iniquitatis. (Eccli., XLIX.)

Il fut destiné de Dieu pour la conversion des nations, et pour abolir les abominations de l'impieeté

Dieu est grand dans tous ses ouvrages, mais il l'est surtout dans ses saints et à l'égard de ses saints : *Mirabilis Deus in sanctis suis. (Psal. LXVII.)* C'est particulièrement envers eux qu'il se montre magnifique, puissant, ineffable. Cependant, quoique la magnificence de Dieu paraisse avec éclat dans tous les saints en général, on peut assurer qu'il y en a certains en particulier en qui elle éclate d'une manière encore plus spéciale. D'une part Dieu forme sur eux des desseins, des vues de grandeur pour sa gloire, et de l'autre part ils se disposent à les seconder par leur correspondance à ses grâces.

Rien de si vrai, mes chers auditeurs : dans les grands saints, dans les grandes âmes, pour l'ordinaire tout est grand; sous quel point de vue qu'on les considère, partout ils présentent ces traits marqués de grandeur. Du côté de Dieu : grandes grâces, grands secours, grands prodiges; dans eux-mêmes : grande fidélité, grand amour, grand courage; du côté du saint ministère qu'ils exercent : grands travaux, grands obstacles, grandes contradictions, grands combats; tout est marqué à ce caractère de grandeur qui élève et de supériorité qui distingue.

Que si jamais cette grandeur d'âme a éclaté, c'est surtout dans le grand saint dont nous célébrons la mémoire. Eh! vit-on jamais tant de traits de grandeur paraître

avec tant d'éclat et tant d'avantage? C'est, Messieurs, sous ce point de vue que je viens vous présenter aujourd'hui l'apôtre des Indes et du Japon. Je viens vous tracer dans lui la véritable grandeur d'âme, le véritable héroïsme de sentiments devant Dieu : *Ipsa est directus divinitus.*

Trois choses concourent d'ordinaire dans le saint ministère des hommes apostoliques : les projets qu'ils forment, les obstacles qu'ils rencontrent, et les succès dont ils sont couronnés. Mais voici ce qu'il y eut de particulier dans Xavier, c'est que par sa grandeur d'âme il fut toujours supérieur à tout : supérieur aux plus grands projets par l'ardeur de son zèle, supérieur aux plus grands obstacles par la grandeur de son courage, supérieur aux plus grands succès par la profondeur de son humilité. Ainsi Xavier paraîtra-t-il véritablement grand devant Dieu, ainsi apprendrons-nous nous-mêmes à faire et à souffrir quelque chose pour Dieu d'une manière digne de Dieu. Vierge sainte, c'est un de vos plus zélés serviteurs que je célèbre, c'est votre puissante protection que j'implore. *Ave, Maria,*

PREMIER POINT.

Si je n'avais à tracer ici, chers auditeurs, qu'un éloge commun et un panégyrique ordinaire, je vous représenterais l'Apôtre des Indes exerçant en Europe les prémices de son apostolat et préparant les voies à de plus grands prodiges, je vous le représenterais d'abord entre les mains d'Ignace, dégoûté du monde et détrompé des fausses idées de grandeur, une fois qu'il eut médité la vérité de ce grand oracle : *Quid prodest homini?* (Matth., XVI.) Je vous le montrerais saintement armé contre lui-même, exerçant sur lui les plus excessives rigueurs, jusqu'à mettre sa vie en danger par l'excès de ses austérités et de ses pénitences ; je vous le tracerais parcourant les différentes contrées, se transportant de Paris à Venise, de Venise à Rome, paraissant dans les villes, les hameaux, les bourgades ; partout je vous le dépeindrais dans les prisons, dans les hôpitaux, consolant les affligés, adoucissant le poids de leurs chaînes, se portant à l'égard d'un malade à un acte héroïque que sa charité a la force de pratiquer et que votre délicatesse aurait de la peine à entendre, et par un acte également héroïque passant auprès du château de Xavier, sans vouloir se détourner pour embrasser une tendre mère qu'il ne devait jamais revoir de sa vie.

Dans tout cela, pour tout autre, j'aurais déjà de quoi former un éloge complet, un panégyrique accompli ; pour Xavier ce n'est encore que les prémices de son zèle, comme les premiers pas dans les voies de Dieu et les premières étincelles du feu qu'il doit allumer. Laissant tout ce qu'il a fait en Europe, je me hâte de le transporter dans les Indes comme sur le grand théâtre de son zèle et de ses exploits.

Le ciel même s'explique, et par une voie

spéciale de providence il est destiné au salut des nations, à la conversion d'un monde nouveau. Réjouissez-vous, peuples barbares ; tressaillez de joie, nations idolâtres qui gémissiez dans les ombres de la mort, le ciel vous regarde d'un œil plus propice, le soleil de la grâce va se lever sur vous. Déjà l'ange de paix qui vous est destiné se dispose à vous porter la lumière, déjà dans un songe mystérieux vous lui avez été présentés, déjà il vous porte dans son sein ; enfin, après six mois d'un pénible voyage sur mer, où le vaisseau même devient comme le théâtre d'une mission continuelle qui sanctifie tout l'équipage (car le voyageur ne cesse point d'être apôtre), Xavier arrive heureusement à Goa, le siège, le centre de son apostolat et le commencement de la grande carrière que le ciel lui donne à fournir. Heureux vaisseau qui porte au nouveau monde un apôtre destiné à opérer de si grands prodiges et à faire de si glorieuses conquêtes ! Que de grâces, que de vertus viennent aborder avec lui !

Elevabit signum in nationibus, et idola penitus conterentur. (Isa., V.) Noble et sublime idée sous laquelle l'Esprit-Saint semble nous avoir tracé les projets de Xavier dans le nouveau monde : *Elevabit signum* ; il élèvera le signe de salut parmi les nations et les idoles seront renversées : *Et idola* ; et quelles idoles ? Ah ! chrétiens, pourrai-je vous en représenter les horreurs ?

Idoles de chair et de sang dans les mauvais chrétiens plongés dans une dépravation abominable de mœurs.

Idoles de pierre et de bois dans les idolâtres ensevelis dans les ombres de la mort : *Elevabit..... et idola*, etc. Conduisez mes pas, ô mon Dieu ! sur les traces de ce grand apôtre.

Idoles de chair et de sang, la ville de Goa fut le premier objet de son zèle. Qui pourrait dire, qui oserait exprimer l'état déplorable où était réduite cette ville, l'abord de toutes les nations et de tous les vices ? Que d'idoles à renverser ! *Et idola.....*

Idoles de l'avarice et de l'intérêt, ces hommes avides, ces âmes de boue ne pensent qu'à accumuler, qu'à entasser les richesses périssables du temps qui leur faisaient comme perdre de vue les biens de l'éternité.

Idoles de l'orgueil et de l'ambition, hommes superbes qui jamais contents de ce qu'ils sont veulent toujours être ce qu'ils ne sont pas, aspirent toujours à ce qu'ils n'ont pas, commandent avec empire, paraissent avec faste et toujours remplis d'eux-mêmes ne regardent les autres qu'avec dédain.

Idoles de sensualité et de volupté, esclaves de leurs passions honteuses, dominés par les désirs effrénés de leur cœur, ils ne connaissent plus ni frein, ni bornes, ni pudeur ; livrés à des excès qui dégradent la nature, ils font rougir la raison et ne rougisent pas eux-mêmes de leurs excès.

Idoles de la haine et de la vengeance qui, ayant mis le fer et le feu entre les mains des citoyens, les tournaient les uns contre les autres, et à la moindre occasion remplissaient cette ville de confusion, de trouble, quelquefois de carnage et de sang.

Idoles de l'oisiveté et de la mollesse : plongés dans le sein d'une criminelle indolence, ils ne vivent que pour vivre (ou pour pécher ; leur indolence naturelle, aidée de la douceur ou de la langueur du climat, ne leur laissait d'activité que pour le vice.

Telles sont les abominables idoles ; car qu'importe qu'elles ne soient pas sur les autels si elles sont dans les cœurs ? Aussi dans quels abîmes, dans quelles horreurs les avait conduits cet affreux assemblage de tous les vices ? Plus de crainte de Dieu, plus de bonne foi dans le commerce, plus d'union dans les familles, plus de fidélité dans les mariages, plus de respect pour les lois ; la justice vendue dans les tribunaux, l'usure publiquement exercée, les crimes les plus énormes impunis. Les Portugais avaient apporté tous les vices de l'Europe et adopté ceux de l'Orient ; on voyait tous ces mauvais chrétiens vivant en païens, ne rougir plus de rien, si ce n'est peut-être de la vertu : *Et idola*.

Ah ! grand saint, quelle triste moisson s'ouvre à votre zèle ? La grandeur du mal ne fait qu'exciter en lui la grandeur du zèle ; Xavier en est touché, son cœur en est attendri, et, semblable à Jésus-Christ, il ne peut s'empêcher de verser des larmes sur cette ville infortunée : *Videns civitatem*. (Luc., XIX.) Il ne se borne pas à pleurer les maux de ses habitants, il entreprend de les guérir. Déjà ce nouveau Jonas est entré dans cette coupable Ninive ; il fait entendre sa voix, il fait briller à leurs yeux le glaive redoutable des vengeances de Dieu ; il leur annonce leur perte prochaine s'ils ne la préviennent par la pénitence. Il prêche, il prie, il exhorte, il menace, il tonne, il foudroie, il paraît partout dans les chaires de vérité, dans les tribunaux de la pénitence, dans les maisons privées, dans les places publiques ; on dirait que ce sont dix apôtres qui sont venus cultiver cette vigne désolée. Dieu donne la force et l'efficacité à son zèle ; à sa voix puissante comme à celle du prophète, les esprits sont émus, les cœurs ébranlés, les mœurs réformées ; tout change de face, et bientôt par le changement le plus admirable on voit ces hommes coupables comme métamorphosés en hommes nouveaux : l'orgueilleux humilié sous la main de Dieu, l'avare répandant ses trésors dans les mains des pauvres, le sensuel embrassant la croix, le timide affrontant la mort, les villes de Goa et de Malaca, auparavant des Babylones infâmes, devenir de saintes Jérusalem ; ces terres auparavant maudites, qui ne produisaient que des ronces et des épines, donner les plus abondantes moissons, et au lieu des idoles abominables placées dans les cœurs, il élève aux yeux

étonnés le signe de la pénitence et le glorieux étendard du salut : *Elevabit..... et idola*, etc.

Ce n'était encore là qu'une partie de sa mission et le premier objet de son zèle. Outre les idoles de chair et de sang dans les mauvais chrétiens, il s'élevait encore de toutes parts des idoles de pierre et de bois chez les idolâtres et les infidèles. Xavier porte ses regards sur ces vastes contrées, et quels tristes objets viennent s'offrir à ses yeux ? L'idolâtrie y régnant en souveraine faisait marcher sous ses étendards l'erreur, l'illusion, la superstition, le mensonge, le prestige, le paganisme, toutes les horreurs à la fois ; le bois, les pierres, les plantes, les arbres, les astres, les hommes, les animaux, tout était dieu, à l'exception de Dieu même ; ces vastes contrées n'étaient plus que comme une forêt abominable d'idoles qui s'élevaient de toutes parts à la honte du nom du vrai Dieu : *Et idola*.

Grand Dieu ! contre tant et de si redoutables ennemis, quels secours avez-vous préparés ? Où sont les armées nombreuses pour les combattre, où sont les Gédéons armés, où sont les Josués vainqueurs, ou plutôt où sont les légions d'anges exterminateurs ? Xavier, et Xavier seul contre tant d'ennemis, suffira pour combattre et pour vaincre. Déjà ces idoles alarmées semblent trembler dans leurs temples et sentir l'approche de leur vainqueur. Xavier paraît, la terreur précède ses pas. Suivons-le dans la course rapide de ses combats et de ses triomphes : *Et idola*.

Animé par l'ardeur de son zèle, d'abord il se transporte au cap de Comorin (cette première mission est d'un heureux présage pour toutes les autres) ; il prêche et on l'écoute, il exhorte et on se convertit, il menace et on tremble ; quels en sont les effets ? Foi triomphante de l'infidélité, saints autels substitués aux autels du démon, temples sacrés mis à la place des temples des faux dieux, vous annoncerez à jamais ses victoires : *Et idola*.

Transporté par le feu de son zèle il marche vers la côte de la Pêcherie, et là tout se soumet, tout se rend à Xavier, à la grâce et à Dieu. Le nombre des adultes est si grand, que, pour continuer à verser sur eux les eaux du baptême, il faut soutenir le bras de Xavier, non point pour exterminer des Amalécites enfants du démon, mais pour former de dignes enfants au vrai Dieu : *Et idola*.

Porté sur les ailes de son zèle il vole au royaume de Travancor, la grâce et la foi marchent de concert avec lui. Dix mille idolâtres baptisés en un seul jour sont l'ouvrage d'un mois de travail et la glorieuse dépouille qu'il arrache aux puissances de l'enfer : *Et idola*.

A peine sorti de Travancor et du milieu des cendres encore fumantes de ses idoles brisées, transporté tout à coup aux îles de Ceylan, je le vois ce conquérant des âmes, cet ange tutélaire de ces nations, réunir

dans ces vastes plaines des milliers d'auditeurs, et de ces auditeurs former autant de véritables adorateurs : *Et idola*.

Toujours consumé de l'incendie de son zèle, il recueille à Malabar une moisson encore plus abondante. Quel triomphe pour la foi ! et qu'il était beau de voir ce grand saint marcher à la tête de ses chers néophytes, les conduire en triomphe dans les temples des idoles, et tous de concert s'animer mutuellement à les abattre, à les briser, à fouler aux pieds ces idoles, et de la matière même du sacrilège faire à Dieu un glorieux sacrifice : *Et idola*.

Je crois suivre Xavier, et il a disparu ; ses pas sont des pas de géant, ses paroles sont des paroles de feu, ses démarches autant de prodiges. Dans le Mozambique, il ne laisse que trois mosquées, en ayant trouvé dix-sept lorsqu'il y entra. Dans les îles de Manar, il renouvelle en faveur des pestiférés les prodiges de zèle et de charité que les hôpitaux de Boulogne et de Venise avaient admirés.

A Amboine, à Cochin, dans les Moluques, dans les Maldives, à Ternate, à Méliapour, noms barbares qui fatiguaient votre mémoire, et qui n'altérèrent jamais le zèle de notre saint ; partout il parle, il prêche, il triomphe, et partout non-seulement les idoles sont abattues, brisées et réduites en cendres ; mais à la gloire de la religion, sur les débris entassés de ces cendres et de ces idoles s'élève le trophée de la foi triomphante, la croix de Jésus-Christ conquérante : *Elevabit...*

Voyez-le ce signe adorable du salut érigé dans les villes, dans les bourgades, dans les hameaux, dans les places publiques, sur les grands chemins, sur les collines et sur les montagnes ; des milliers d'habitants prosternés à ses pieds élever leurs voix et former au loin un mélodieux concert de louanges à la gloire du Dieu de Xavier, qui devient enfin le seul Dieu des nations.

Grands projets, désirs immenses, et au milieu de ces projets, de ces désirs, je l'entends s'écrier : *Amplius, Domine, amplius !* encore plus, ô mon Dieu ! encore plus ! A son avis, à peine a-t-il encore commencé l'œuvre de Dieu. Ses courses sont immenses, ses fatigues sans nombre, toutes ces contrées sont arrosées de ses pleurs, de ses sueurs ; tous les peuples chantent les louanges du Très-Haut, le cœur de toutes ces nations parle à Dieu un langage qu'elles n'entendaient pas, et une faim, une soif insatiable du salut des âmes ne cesse de dévorer le cœur de Xavier : *Amplius, Domine !*

Chrétiens, à la vue de tous ces prodiges, je serais tenté de demander, y a-t-il pour nous un autre Dieu, un autre Evangile, un autre ciel ? Xavier conçoit des projets immenses, forme des désirs ardents pour le salut des âmes ; et nous pour le salut des âmes que faisons-nous, que souffrons-nous ?

Nous ne sommes pas apôtres, direz-vous sans doute : non à parcourir l'univers, non à traverser les mers, non à aller aux extrémités de la terre porter l'Evangile aux nations ;

mais n'y a-t-il pas un apostolat pour vous et propre de votre état ? Vous êtes dans le monde, au milieu du monde : ce monde en condamnez-vous les maximes ? en réprouvez-vous les abus ? en réprimez-vous les scandales ? voilà votre apostolat.

Vous avez un prochain ; ce prochain, l'aimez-vous, l'édifiez-vous ? le pauvre dans ses misères, le soulagez-vous ? l'affligé dans ses peines, le consolez-vous ? le malade, dans ses infirmités le visitez-vous ? voilà votre apostolat.

Dans le sein d'une famille vous avez des époux, des enfants, des domestiques ; cet époux, tâchez-vous de le gagner à Dieu par votre piété ? ces enfants sont-ils élevés dans la crainte de Dieu ? ces domestiques sont-ils instruits des devoirs de leur religion ? voilà votre apostolat.

Vous n'êtes pas apôtres ; non à travailler par état au salut des âmes des autres ; mais vous-même vous avez une âme : cette âme rachetée par le sang d'un Dieu, que faites-vous pour la sauver, pour la sanctifier ?

Xavier chez les infidèles renverse un nombre innombrable d'idoles ; combien d'idoles peut-être règnent dans votre cœur ? L'idole de l'ambition, l'idole de l'avarice, l'idole de la cupidité, l'idole de la jalousie et de l'envie, l'idole de la haine et de la vengeance ; ces idoles les combattons-nous ? les détruisons-nous dans nos cœurs ? attendons-nous que le Dieu vengeur, dont elles provoquent la jalousie, vienne les foudroyer et nous réduire en cendres nous-mêmes avec elles ?

Des païens, des idolâtres entendent parler de la foi, et deviennent des chrétiens parfaits ; et nous dans le sein de la foi, dans les splendeurs des lumières, nous vivons en lâches : pour les choses du monde nous sommes tout zèle, tout ardeur et tout feu, et pour celles de Dieu nous ne sommes que froideur, qu'indifférence et que glace.

Chrétiens de nom, soyons-le de cœur ; allumons dans nous un saint zèle, servons Dieu avec une sainte ferveur formons-nous à la vraie grandeur d'âme et au véritable héroïsme sur les sentiments de Xavier. Je vous l'ai montré supérieur aux plus grands projets par l'ardeur de son zèle ; j'ajoute supérieur aux plus grands obstacles par la grandeur de son courage : c'est le sujet du second point.

SECOND POINT.

En commençant cette seconde partie, chers auditeurs, je fais une réflexion bien digne de notre sujet : voyant tout ce que Xavier a fait dans les Indes, je dis : si Xavier accompagné de dix missionnaires, si durant cinquante ans, si avec tous les secours, si sans aucun obstacle il avait fait tout ce que nous racontons, encore ce que nous racontons tiendrait-il du prodige ; mais que Xavier seul, durant dix ans de temps, presque sans aucun secours, avec mille obstacles contre lui réunis, l'ait opéré ; ah ! voilà où nous pouvons dire : *Digitus*

Dei est hic (Exod., VIII); le doigt de Dieu est ici.

Or, au sujet des obstacles, voici deux vérités que j'avance à la gloire de Xavier, ou plutôt à la gloire de la grâce qui l'animaient; c'est que les plus grands obstacles ne purent jamais arrêter son ardeur, c'est qu'au contraire les plus grands obstacles ne servirent qu'à l'animer et à l'enflammer davantage. Jugeons-en par les faits; voyons-le aux prises avec les revers, donnant au monde ce spectacle qu'un sage païen disait être digne de Dieu : *Spectaculum Deo dignum.*

Entend-il parler des îles des Maures? il prend aussitôt la résolution d'y aller. En vain tâche-t-on de l'en détourner, en lui représentant que c'est une terre qui dévore ses habitants, que ses peuples surpassent en barbarie les peuples les plus barbares, qu'ils portent la cruauté jusqu'à se nourrir de chair humaine et à se désaltérer de sang humain : à tout cela point d'autre réponse, que ces belles paroles dignes d'être gravées en caractères de feu dans le cœur de tous les apôtres : *Si ces îles, dit-il, avaient des mines d'or, les marchands s'y transporteraient avec ardeur malgré les dangers; il y a des âmes à gagner à Jésus-Christ, et nous balancerons? Eh quoi! la charité sera-t-elle donc moins généreuse que l'avarice, et l'amour de Dieu moins ardent que l'amour du gain?* Il entre dans ces îles, il paraît la croix à la main, il annonce l'Évangile de la paix à ces lions rugissants; il les gagne par sa douceur, il les édifie par ses vertus, il les étonne par ses prodiges, et mettant salutairement à profit les événements naturels, les terribles tremblements de terre si communs parmi eux lui donnent occasion de leur parler des jugements redoutables de Dieu; les montagnes en feu, qui vomissent des flammes du sein des abîmes, lui servent d'images frappantes pour leur représenter les flammes éternelles. Ces grands objets font sur eux les impressions les plus vives; la voix de Dieu ébranle ces déserts et pénètre ces cœurs. Toute l'Inde est dans l'étonnement de voir plus de trente villes soumises à la foi devenir le fruit des travaux d'un seul homme, et un seul homme oser attaquer l'idolâtrie, renverser les idoles, et confondre tout à la fois les ministres, les autels et les dieux : *Et idola penitus conterentur. (Isa., II.)*

Ces progrès étaient trop grands pour que l'enfer n'en fût pas alarmé. Le démon jaloux s'efforce de les arrêter et d'étouffer la religion naissante comme dans le berceau. De toutes parts il lui suscite des oppositions, des persécutions, des obstacles. Tel fut toujours le caractère des œuvres de Dieu, le sceau des traverses. Ici, les brachmanes cherchent l'occasion de le mettre à mort; là, il tombe entre les mains d'une multitude furieuse qui veut le lapider; dans un autre endroit, des barbares lancent contre lui leurs flèches empoisonnées; les démons eux-mêmes se présentant à lui sous des formes horribles, et par des coups redoublés

qu'ils lui portent, le laissent pour mort; la mer, oui la mer en fureur semble agir de concert avec l'enfer, elle excite contre lui mille orages et mille tempêtes; trois fois il est exposé à la fureur des flots, trois fois il fait un triste naufrage, pouvant s'écrier avec l'Apôtre que de tous côtés il est environné de dangers. Et où n'en trouve-t-il pas? dangers dans les villes, dangers sur la terre, dangers dans les campagnes, dangers au milieu des mers, dangers de toutes parts et de la part de toutes sortes de personnes : *Periculis in mari, etc. (II Cor., XI.)* Mais tous les dangers ne l'étonneront point, ni les démons avec leurs suppôts, ni la mer avec ses tempêtes, ni les nations sauvages avec leur fureur; rien ne saurait ni arrêter, ni borner, ni ralentir les ardeurs de son zèle. Que dis-je? jamais plus content que lorsqu'il souffre davantage; jamais plus intrépide que lorsqu'il est exposé à plus de périls; jamais plus zélé que lorsqu'il trouve plus d'obstacles à son zèle; point de rocher si inaccessible où il ne s'élève; point de vallée si profonde où il ne descende; point de peuple si féroce où il ne se porte.

Cependant les Indes n'étaient pas assez vastes pour remplir l'étendue des vœux de Xavier; et ce qui eût pu contenter l'ambition de plusieurs conquérants ne peut contenter son grand cœur. Le Japon semble lui tendre les bras; depuis longtemps son cœur soupirait après cette mission. Mais quoi! grand saint, n'est-ce pas assez de vous être exposé jusqu'à présent à tant de périls? n'êtes-vous donc échappé des mains des barbares que pour tomber en des mains encore plus cruelles? n'avez-vous été préservé de mille morts que pour vous livrer à une mort encore plus affreuse? Xavier comprend toute la grandeur de son entreprise; il sait que les peines du voyage sont extrêmes; il sait que les mers sont couvertes de pirates qui mettent impitoyablement à mort tout ce qui tombe entre leurs mains; il sait qu'il va prêcher l'Évangile à une nation également superbe, ignorante et superstitieuse; il le sait; mais il sait aussi qu'il y a des âmes à gagner, des dangers à courir; ayant tout à craindre il espère tout; il affronte tout. *Eh quoi! s'écrie-t-il, le Dieu puissant qui nous a préservés de l'épée des Badages, du poison du Maure, n'est-il pas encore le Dieu vivant pour nous préserver des autres périls? que s'il faut mourir, ah! grand Dieu! pour qui respire mon cœur, pour qui coule mon sang dans mes veines?*

Plein de ces grandes idées, il entre dans le Japon. D'abord rien de si florissant que les commencements de cette mission, tout va au gré de ses désirs, tout court au-devant de ses vœux; mais bientôt l'orage s'élève, la tempête se forme. Les bonzes, alarmés de voir leur religion comme abandonnée, s'élèvent avec fureur; ministres forcenés du démon, ils l'attaquent tantôt en serpent caché, tantôt en lions rugissants, et, pour arrêter les projets du ciel, ils soulèvent contre lui tout l'enfer et prennent toutes les voies

pour l'immoler et le perdre. Que fera Xavier? s'enfuira-t-il à la vue des dangers? Pasteur mercenaire, laissera-t-il son troupeau exposé à la fureur des loups? *Ah! dit-il, que ma langue s'attache à mon palais, si jamais elle cesse d'annoncer le royaume de Dieu; que ma main droite soit desséchée, si jamais elle cesse de combattre les combats du Seigneur. La religion que j'annonce m'apprend, non à fuir, mais à mourir.* Animé de ce feu céleste, il se présente à ses ennemis. Sa résolution les déconcerte; un esprit de vertige les saisit, les voilà troublés, étonnés, consternés : *Turbati sunt, commoti sunt, timor apprehendit eos (Psal. XLVII)*; à sa vue ils prennent la fuite, et presque sans combat le laissent vainqueur.

Mais que vois-je? et quelle hydre à mille têtes paraît s'élever contre Xavier? Les bonzes, revenus de leur surprise, les bonzes, cent fois confondus et toujours plus obstinés, s'élèvent avec plus de fureur que jamais. C'est une armée d'ennemis qui paraît; plus de mille bonzes demandent à disputer contre Xavier. Ils assemblent ce qu'il y a de plus savant parmi eux; ils se félicitent par avance de leur victoire, et croient avoir trouvé le moyen d'exterminer la religion en confondant son ministre. Quel spectacle! ils viennent en foule et comme en triomphe de toutes parts; à leur suite viennent et marchent de concert l'audace, l'impiété, la superstition, tout, à l'exception de la vérité. Venez donc, ennemis de Xavier, armez-vous contre lui; réunissez vos efforts, traitez vos complots, aiguisez vos traits, distillez votre fiel, détrempez votre venin : *Armamini (I Petr., IV)*; mais que ce ne soit que pour être vaincus, et *vincimini. (Isa., VIII.)* Voici donc les ennemis qui vont paraître dans le combat; d'une part l'autorité, le crédit, la puissance, la fierté, le faste et l'audace; et de l'autre Xavier et la vérité. On en vient aux mains, on entre en dispute: les bonzes passionnés disent des paroles; Xavier se possède et donne des raisons; il annonce, il explique les mystères, il répond à tout et à tous. Les ayant ainsi désarmés il les attaque à son tour, il les poursuit, il les presse, il les confond; mille tombent à sa droite, dix mille sont terrassés à sa gauche : *Cadent a latere tuo mille. (Psal. CX.)* En reste-t-il encore à combattre? Xavier vit encore, et vit plein de courage et de force, toujours armé du glaive de la parole, toujours couvert du bouclier de la foi, toujours assuré de remporter la victoire; parce qu'il combat au nom du Dieu des armées : *Armamini, et vincimini.*

Le cœur de Xavier est-il enfin satisfait? non; voici ce qu'il médite encore. Il ne se propose rien moins, après avoir éclairé le Japon, que d'aller convertir la Chine, ce royaume immense; de la Chine il passera dans la Tartarie, pour éclairer ces peuples barbares; de la Tartarie il se transportera vers les peuples du Nord, pour les ramener à l'unité de l'Eglise; de là il passera en Afrique, pour conquérir ces différents

royaumes à la foi; enfin il se rendra à Rome, pour venir rendre au vicaire de Jésus-Christ, dans cette capitale du monde chrétien, les hommages de l'univers converti : tels sont ses projets; c'est-à-dire de tout entreprendre, tout sacrifier, tout souffrir, tout convertir, et ensuite mourir, et, s'il se peut, mourir en martyr, et mourir dans les plus affreux tourments, dans les plus horribles supplices; voilà les projets de son zèle, voilà les désirs de son cœur; les périls, les fatigues, les dangers, les tourments, la mort, mille morts : *Amplius, Domine, amplius!*

TROISIÈME POINT.

Il me reste un dernier trait de son tableau à former, c'est de le montrer enfin supérieur à tous les succès.

En vain Xavier aurait-il triomphé dans les projets et dans les épreuves, s'il venait malheureusement à échouer contre les succès; écueil assez ordinaire. Dans les projets l'homme se soutient, l'âme se nourrit comme de son ouvrage; dans les épreuves on s'arme contre les obstacles, et toutes les puissances de l'âme se réunissent pour se mettre en défense : mais qu'on est faible contre les succès, et que le combat est dangereux contre soi-même et contre le plaisir délicat de réussir! Combien de personnes, après avoir généreusement triomphé de tous les orages, des travaux, des obstacles et des épreuves, ont fait un triste naufrage contre l'écueil des succès!

Or, s'il y eut jamais succès où ce danger fût à craindre, ce fut sans doute dans ceux de Xavier. Y eut-il jamais de succès si rapides, de succès si étendus, de succès si prodigieux? mais j'ajoute : au milieu des succès fut-il jamais humilité plus solide, plus profonde, plus prodigieuse que tous les prodiges mêmes?

Ici, chers auditeurs, quand je me représente un homme, un homme qui bannit l'idolâtrie de tout un monde par la seule force de la parole, un homme qui détruit, abolit le culte des dieux, qui abat leurs temples, renverse leurs idoles sous leurs yeux et par les mains mêmes de leurs adorateurs; qui baptise en personne plus de douze cent mille idolâtres de toute nation, de tout âge, de tout sexe, de tout état; qui confère de sa main le baptême à cinq rois et à tous leurs sujets; un homme qui dans ce monde a formé un monde nouveau, qui a changé les loups en agneaux, les bourreaux en disciples, les tyrans en apôtres, les persécuteurs en martyrs.

Quand je vois ce même homme exercer un empire comme absolu sur les éléments, commander avec autorité aux mers et aux tempêtes, à la maladie et à la mort; à sa parole, les aveugles éclairés, les boiteux redressés, les malades guéris, les morts sortant triomphants de leurs tombeaux : quand je vois les idolâtres, étonnés de tant de prodiges, le regarder comme l'arbitre de la nature, prêts à lui déférer, comme on fit au-

trefois à saint Paul, les honneurs de la divinité.

A la vue de tant de merveilles opérées, ah ! m'écriai-je, quels seront les sentiments de cet homme ? qu'il est à craindre que l'éclat de tant de réputation n'éblouisse des yeux mortels, et que des yeux mortels ne puissent soutenir un pareil éclat ? qu'il est difficile d'avoir tant de mérite, et de ne s'en reconnaître aucun ; d'être estimé (généralement de tous, et de se mépriser constamment soi-même ! qu'il est dangereux, quand on est en spectacle à tout l'univers par des talents extraordinaires, qu'on ne vienne à détourner les yeux de l'auteur de ces dons, et de les arrêter trop sur soi-même !

Disparaissez, sentiments profanes ; vous fûtes à jamais étrangers au cœur de Xavier. Non, chrétiens, ne craignez rien, les dons de Dieu seront en sûreté ; ils seront pour Xavier un dépôt sacré, non une propriété dangereuse : loin de s'enfler des succès, les succès mêmes ne serviront qu'à l'humilier davantage, en lui faisant connaître la faiblesse de l'instrument de tant de merveilles et la main puissante qui veut s'en servir. Au milieu des succès les plus éclatants, son humilité sera toujours supérieure à tout leur éclat. Jugeons-en par ses sentiments. Par quelle voie entre-t-il dans les Indes ? Envoyé d'un grand roi, légat apostolique, décoré de tant de titres ; quel train l'accompagne ? quelle pompe le suit ? Un crucifix avec un bréviaire, c'est toute sa pompe et son appareil ; Xavier ne veut que des croix et des âmes.

Suivez ce légat apostolique dans les fonctions de son ministère ; voyez-le traversant les rues des plus grandes villes, la clochette à la main, instruisant les enfants, mendiant son pain, logeant dans les prisons et les hôpitaux avec ses chers malades, devenant l'œil de l'aveugle, le pied du boiteux, l'asile de tous.

Transporté au Japon, sur quels fondements y établit-il cette Eglise si florissante, dont il peut dire, comme saint Paul, qu'il a prêché l'Evangile à des peuples où il n'avait jamais été annoncé : *Quibus non est annuntiatum de eo ?* (Rom., XV.) Point d'autre fondement que l'humilité. Anges du ciel, vous admirâtes ce saint ; lorsque, pour entrer dans Meaco, capitale de ce grand empire, il se rabassa jusqu'à la condition des esclaves, qu'il se donna à un cavalier japonais, qu'il le suivit pieds nus à travers une vaste forêt, dans les rigueurs de l'hiver, au milieu des neiges, des glaçons, des frimas : c'est avec ce signe d'humilité qu'il entre dans le Japon, et c'est par ce signe d'humilité qu'il triomphera des grands, des savants, des puissants du siècle ; qu'il s'introduira dans les cours des princes et des rois, qu'il élèvera la croix sur la couronne des monarques et des potentats de la terre : et avec tout cela, et malgré tout cela, l'humble Xavier croit encore n'avoir rien souffert pour son Dieu ; à l'exemple de l'Apôtre, il oublie tout ce qu'il a fait, pour ne voir que ce qui

lui reste à faire. Son cœur, son grand cœur, plus grand que le monde, plus vaste que l'univers, après tant de combats, de victoires, de conversions, soupire encore avec plus d'ardeur ; tant qu'il y aura sur la terre quelque pécheur, quelque âme à convertir, quelque infidèle à éclairer, quelque lieu de la terre à parcourir, son cœur insatiable ne sera point satisfait ; il désirera, il soupirera, il sera consumé d'un zèle toujours nouveau. C'est dans cette vue qu'il forme le dessein d'aller soumettre la Chine à l'empire de Jésus-Christ.

Allez donc, grand saint, porter vos vœux, vos désirs, vos ardeurs au delà des mers ; allez allumer partout le feu qui vous dévore ; faites créer un monde nouveau pour le parcourir et le convertir ; que Dieu soit partout connu et adoré : allez aux extrémités de la terre, du nord au midi, du couchant à l'aurore ; l'Europe, l'Asie, l'Afrique, l'Amérique, est-il d'autres parties de la terre ? Allez, mais non, arrêtez ; Dieu est content de vos désirs pour sa gloire : ils auraient été sans bornes ; la mort seule peut les arrêter.

Mais que dis-je ? la mort ! ô Providence ! de tels hommes, nés pour le bonheur des hommes, devraient-ils jamais mourir, ou du moins mourir sitôt et mourir ainsi ? O ma langue ! pourquoi vous refusez-vous à raconter ce dernier trait de sa vie ? Ah ! chrétiens, Xavier mourant à la quarantième année de son âge ! Xavier mourant lorsqu'il se dispose à porter la foi dans un nouvel empire ! Xavier mourant, lorsqu'il pouvait encore procurer tant de gloire à Dieu ! à cette pensée, qui peut ne pas s'écrier : *Altitude !* (Rom., XI.)

Ile de Sancian, lieu jusqu'alors inconnu et depuis si célèbre, vous fûtes la dépositaire de ses derniers soupirs ; ce fût là qu'à la vue de la Chine, comme Moïse à la vue de la terre promise, atteint de la maladie, brûlé du feu de la fièvre, dans une vile cabane demi-ruinée, étendu sur quelques feuilles d'arbres ramassées à la hâte, n'ayant pour toute compagnie que deux pauvres Indiens, dans un pays éloigné, dans une terre étrangère, ce saint, ce grand saint vient terminer sa course et finir ses jours. Providence divine ! vous voulez donc que cet homme extraordinaire, qui a souffert tant de travaux, pratiqué tant de vertus, opéré tant de prodiges, converti tant de nations ; que cet homme qui, durant sa vie, a secouru tant de malades, qui aurait voulu se reproduire pour assister tous les mourants, se trouve mourant, et meure lui-même comme sans secours, sans consolation, sans assistance : ô jugements impénétrables, mais toujours adorables de Dieu !

Mais que faisons-nous de plaindre la mort de Xavier ? Elevons, ah ! élevons plus haut nos pensées ! allons reconnaître et adorer le dessein de Dieu dans le sein même de son sanctuaire : *Donec intrem in sanctuarium Domini.* (Psal. LXXII.) Il meurt, ce grand saint, éloigné de sa patrie, il est vrai ; mais la véritable patrie des saints, c'est le

ciel : la terre n'est pour lui qu'un lieu d'exil ; l'exil est fini ; il meurt privé des secours humains, mais inondé des délices célestes, il meurt éloigné de ses amis, de ses proches ; mais Jésus-Christ est présent, il vient lui-même recevoir ses derniers soupirs ; les hommes n'environnent point son lit, mais la cour céleste l'entoure et l'admire. Xavier meurt privé de consolation ; mais pour consolation solide il lui reste son crucifix, ce compagnon fidèle de tant de voyages, cet instrument de tant de merveilles ; il le prend entre ses mains défaillantes ; il le regarde avec tendresse ; il le baise avec respect ; il fixe sur lui ses regards mourants ; il colle ses lèvres agonisantes ; il l'arrose tendrement de ses larmes ; il le fait dépositaire de ses sentiments ; il lui rend avec joie ses derniers soupirs. Une seule chose occupait sa grande âme en mourant, c'est le regret de ne pas mourir martyr. Consolez-vous, Xavier, il est d'autres martyres que celui du sang ; votre amour vous rend martyr devant Dieu. Allez donc, grand saint, où Dieu vous appelle ; allez recevoir la couronne de tant de travaux et de tant de vertus ; allez vous unir à ces grandes âmes que vous avez imitées, aux Paul, aux Athanase, aux Vincent-Ferrier, aux apôtres de tous les siècles et de toutes les nations.

Grand apôtre, zéléteur infatigable des âmes, assuré de votre bonheur dans la gloire, ne nous oubliez pas dans cette vallée de larmes. Nous savons que vous êtes encore à présent dans le ciel ce que vous fûtes autrefois sur la terre, l'homme de la droite de Dieu, l'apôtre embrasé de zèle pour le salut des pécheurs. Hé quoi ! grand saint zélé pour les infidèles, seriez-vous indifférent pour nous ? cette ardeur qui vous a transporté aux extrémités de la terre pour y chercher des brebis égarées, ne vous porterait-elle pas à vous intéresser auprès de Dieu pour les domestiques de la foi ? Regardez-nous du haut du ciel avec tendresse, soyez touché de nos maux, exaucez nos vœux, protégez ce peuple qui vous est spécialement dévoué : à tant de prodiges que vous avez opérés, et qui ont rempli l'univers du bruit et de la gloire de votre nom, ajoutez encore le miracle de notre conversion, de notre sanctification, de notre persévérance, d'une vie sainte, d'une mort précieuse, enfin d'une éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

PANEYRIQUE VIII.

SAINT VINCENT DE PAUL (1).

Magnificus in sanctitate... faciens mirabilia. (*Exod.*, XV.)

Dieu est grand en sainteté, et il opère des prodiges.

La sainteté dans le langage de l'Écriture est semblable à une vive lumière, c'est-à-dire que comme une lumière durant un temps éclipsée, et sortant enfin des ténèbres, commence à paraître dans son aurore, et

augmente insensiblement jusqu'à ce qu'elle arrive à la plénitude de son éclat ; ainsi les justes, tandis qu'ils sont sur la terre, vivent dans l'oubli, ne pensent à leur gloire que pour l'ensevelir dans les ténèbres de l'humilité ; mais après leur mort ces ténèbres étant dissipées, leur vertu s'élève du sein du tombeau, le bruit de leur nom se répand dans le monde, on rappelle leurs vertus, on transmet leur mémoire à la postérité ; c'est là comme l'aurore de la gloire des saints. Elle arrive enfin dans son midi et à la plénitude de son éclat, lorsque l'Eglise les déclare élevés au rang des bienheureux dans le ciel, lorsque leurs noms sont insérés dans les fastes des saints, lorsque leurs tableaux et leurs précieuses reliques sont exposés à la vénération des fidèles, lorsque leur souvenir est consacré par une solennité spéciale. Telle est, Messieurs, celle qui nous réunit en ce jour, pour prendre part à la joie de l'Eglise dans le triomphe d'un de ses enfants. Mais cette chaire de vérité ayant déjà retenti si souvent des éloges de sa vertu, ne dois-je point craindre d'y paraître encore pour traiter une matière, pour ainsi dire, épuisée et si souvent ornée des fleurs de l'éloquence chrétienne ? Non, Messieurs, le mérite des saints est une veine intarissable, où l'on n'a qu'à creuser pour trouver toujours de nouveaux trésors. Jusqu'à présent, en parlant des vertus du saint, on vous en a montré la substance et le fonds, l'éclat et la solidité, l'étendue et la sublimité ; mais je viens aujourd'hui vous en montrer le prodige : or, comme ce qui est prodigieux est toujours nouveau, et que ce qui est nouveau est toujours intéressant, il ne peut manquer par là même ou de réveiller ou de seconder la piété des fidèles : c'est donc comme un prodige que je viens vous représenter le saint dont je fais aujourd'hui l'éloge ; et voici les deux points de vue où ce prodige paraît dans tout son éclat : Prodige d'humilité et prodige de zèle ; prodige d'humilité dans lui-même, et prodige de zèle pour la gloire de son Dieu. En voilà le caractère tracé par les mains de la vérité même.

Prodige d'humilité qui, l'anéantissant en lui-même, fait qu'il se regarde comme incapable de tout ; c'est le sujet de mon premier point.

Prodige de zèle qui, l'embrasant pour la gloire de Dieu, le met en état de tout entreprendre et de tout exécuter : c'est le sujet de mon second point.

Présenter dans leur jour ces deux points de vue, c'est avoir justifié la notion de prodige : *faciens mirabilia*. Implorons le secours de Marie. *Ave, Maria*.

PREMIER POINT.

Il y a dans le christianisme une humilité de précepte, une humilité de conseil et une humilité d'héroïsme. Je m'explique : l'humilité doit être regardée comme l'apanage du chrétien ; mais les chrétiens se com-

(1) Ce sermon a été prêché lors de la canonisation du saint.

portent différemment dans les humiliations : on peut les supporter avec patience, on peut les recevoir avec joie, on peut les rechercher avec empressement. Les supporter avec patience, c'est ce que j'appelle humilité de précepte ; les recevoir avec joie, c'est ce que j'appelle humilité de conseil ; les rechercher même avec empressement, c'est ce que j'appelle humilité d'héroïsme ; et tout cela réuni dans Vincent de Paul, c'est ce que j'ai appelé une humilité de prodige : *héritiers*, etc.

Entrons donc dans le détail de sa vie ; dès le premier pas nous allons entrer dans cette voie de prodiges : Né de parents pauvres et obscurs selon le monde, qui n'ont rien de grand que leur vertu et le bonheur d'avoir donné la vie à un tel fils, je le vois à la suite des troupeaux qu'il conduit à la campagne durant ses premières années : c'est dans cet humble exercice qu'il passe les prémices de sa sainte vie. La main de Dieu l'y a placé, il s'y tient dans le sein de la résignation ; et si cette même main qui l'y a placé ne l'en retirait, toute sa vie il eût été enseveli dans les ténèbres d'une condition obscure et cachée, sans autre éclat que celui de la vertu. Mais enfin différents traits de la vivacité de son esprit, échappés malgré lui, font juger qu'il est né pour quelque chose de plus. Il quitte donc la houlette pour prendre des livres en main : de la conduite des troupeaux il passe à l'étude des lettres ; les rapides progrès qu'il y fait le mettent bientôt en disposition d'entrer dans l'état ecclésiastique ; de l'état ecclésiastique on l'élève enfin à la dignité même du sacerdoce. Dans tout cela Dieu, ce semble, ne le conduit dans un nouvel état, que pour exiger de lui de nouvelles épreuves, et par conséquent pour donner à son humilité de nouveaux sujets de triomphe. Suivons-le donc dans cette nouvelle carrière, et admirons les desseins de la Providence qui le conduit par la main.

Une affaire domestique l'oblige de s'embarquer et de se mettre en mer : mais hélas ! le voilà attaqué par des pirates, fait esclave, enchaîné, conduit à Tunis. Hé quoi ! seigneur ! ne l'avez-vous donc tiré de la conduite des troupeaux, que pour le livrer entre les mains des barbares, c'est-à-dire, à la fureur des bêtes féroces ?

Mais, ô providence de mon Dieu, que vous êtes admirable dans vos projets ! notre saint est esclave sous le pouvoir d'un maître ; mais ce maître est lui-même esclave sous le pouvoir du démon. Malheureux qui, né autrefois dans le sein du christianisme, en est venu jusqu'à abjurer son Dieu et sa foi, sacrifiant sa conscience à son intérêt, et Jésus-Christ à Mahomet ! Il y a des moments où la grâce bien précieux ; Vincent en saisit un qui lui paraît favorable ; il rappelle à son maître ce qu'il était autrefois, il le fait rentrer en lui-même ; et la grâce lui parlant au cœur, il reconnaît son malheur, il déteste son crime, il se rend à la foi. *Ce n'est que pour moi que Dieu vous a conduit ici*, dit-il

alors à Vincent ; *votre mission est accomplie, je suis chrétien, et vous êtes libre. Vous êtes mon esclave, souffrez que je me dise votre enfant ; vous m'avez rendu à Jésus-Christ, je vous rends à vous-même.* Ainsi Dieu d'un seul coup délivre deux captifs, l'un de la captivité temporelle où le hasard l'avait conduit, l'autre de la captivité éternelle où son crime l'avait engagé.

Sortez donc, grand saint, de ces pays éloignés et barbares, sortez en triomphe de la terre de votre exil ; votre captif même qui vous accompagne sera la glorieuse dépouille de votre victoire et le précieux monument de votre triomphe : rentrez dans le sein de votre patrie ; une nouvelle épreuve vous y attend, et il ne faudra rien moins que toute la résignation du christianisme pour la soutenir.

A peine est-il de retour à Paris qu'un larcin ayant été commis, il en est accusé ; on le traduit, on le diffame, on le noircit comme un scélérat et le dernier des hommes ; et pour porter la confusion à son comble, dans le temps même qu'il se trouve à la compagnie de l'illustre cardinal de Bérulle et de plusieurs autres personnes respectables, on vient lui reprocher en face ce crime énorme ; on lui fait même signifier un monitoire affreux. Quelle situation pour une âme bien placée ! et quels sentiments s'élèveront dans son cœur ! Apôtre des gentils, n'est-ce point notre saint que vous avez annoncé et figuré dans votre personne, en nous disant que le juste souffre et gémit, mais que le juste n'est point confondu : *Patior, sed non confundor.* (II Tim., I.) A cette accusation infamante point d'autre réponse que celle-ci : Dieu sait la vérité. Il espère sa justification de celui qui est témoin de son innocence ; et ce n'est point en vain qu'il l'espère. Celui qui a commis le larcin, quelques temps après arrêté pour d'autres crimes, se déclare coupable de celui-ci, et l'imposture elle-même est enfin obligée de rendre hommage à la vertu triomphante.

Mais il est temps d'ajouter quelque chose à l'obligation de la loi ; et par les anéantissemens mêmes il faut s'élever de l'essentiel du précepte à la sublimité du conseil. Se trouver exposé à des humiliations, et s'en faire une raison, et s'en faire un devoir, et s'en faire une vertu ; c'est réduire l'Évangile en pratique, et s'en tenir à la rigueur de la loi : mais soupirer après les humiliations, et s'en faire une étude, et s'en faire une gloire, et s'en faire un plaisir ; ce sont là des sentiments que la chair et le sang n'inspirèrent jamais, et que les âmes parfaites ne sauraient puiser qu'au pied de la croix. Tels sont les sentiments que la grâce élève dans notre saint. Voyons-le donc ce héros chrétien courir à pas de géant dans cette carrière des humiliations, en les recevant avec joie.

C'est dans cette vue que pourvu d'une cure où il vient d'être nommé, et attendu de ses paroissiens avec empressement : *Mes enfants*, leur dit-il, *je ne suis qu'un pauvre prêtre, qui autrefois ai gardé les trou-*

peaux; c'est ainsi qu'il s'annonce, et c'est à ces traits qu'il veut être connu.

C'est dans cet esprit qu'il reçoit encore un nouveau trait que la calomnie a lancé contre lui. *Savez-vous*, lui dit la reine elle-même à cette occasion, *savez-vous bien ce qu'on dit de vous et ce qu'on débite sur votre compte?* — *Je suis un pécheur*, répond-il. — *Mais il faudrait vous justifier...* — *On en a bien dit d'autres contre Jésus-Christ, et je ne trouve pas dans l'Evangile qu'il se soit justifié.*

C'est toujours dans ces sentiments qu'une personne de considération se laissant emporter au delà des bornes, et l'ayant traité d'insensé, pour toute réponse, il lui demande pardon de l'occasion qu'il peut avoir donnée de le traiter de la sorte.

Que dirai-je encore? c'est ainsi qu'un novateur trop célèbre voulant lui persuader ses erreurs, et ne pouvant y réussir, au défaut des raisons il se répand en injures, lui disant en face qu'il n'est qu'un ignorant, et qu'il s'étonne que sa congrégation le souffre pour supérieur à sa tête : *Je m'en étonne bien plus que vous*, lui dit-il, *parce que je suis bien plus ignorant encore que vous ne pensez.* Ah! Messieurs, si ce novateur avait été mis à une pareille épreuve, qu'il est bien à craindre que l'amour de Dieu qu'il avait toujours sur les lèvres n'eût laissé entrevoir quelque sentiment trop humain dans le cœur!

Mais que vois-je? notre saint ne se dément-il point lui-même de son humilité? et d'un seul coup ne va-t-il point renverser tout ce que je viens de vous établir? Le trait qu'on lui lance est sanglant, il est vrai : on ne l'accuse de rien moins que d'une simonie infâme. C'est là le prendre par l'endroit le plus sensible; un supérieur d'une congrégation naissante, un homme employé dans les conseils du roi, et cela sur un point où il faut être exempt non-seulement de crime, mais encore de soupçon! Aussi en est-il d'abord touché jusqu'au vif; et, dans le premier mouvement, il prend la plume pour se défendre : encore une fois ne se dément-il point lui-même, et son humilité ne va-t-elle pas recevoir quelque atteinte? Ne craignez pas, mes chers auditeurs : à peine a-t-il formé quelques lettres, qu'il s'arrête tout court. Malheureux, que fais-tu? se dit-il à lui-même : tu penses à te justifier! hélas! je viens d'apprendre qu'un chrétien faussement accusé parmi les barbares est resté trois jours dans les tourments, où il est mort sans laisser échapper une seule parole de plainte; et toi, tu veux te justifier! Non, non, Seigneur, il n'en sera pas ainsi : à l'instant même il change de résolution; la nature lui a mis la plume à la main, et la grâce la lui arrache bientôt. Il se reproche ce dessein comme un crime; il condamne sa sensibilité comme trop naturelle, et il porte si loin sa douleur, que son papier est arrosé de ses larmes.

Telles sont les pensées de son esprit, tels sont les desirs de son cœur, c'est d'être aimé

de Dieu sans être connu des hommes, c'est d'avoir le mérite des vertus sans en avoir la réputation, c'est de n'avoir d'autres témoins de ses œuvres que celui qui doit en être la récompense. Encore une fois, quels exemples, ou plutôt quels prodiges d'humilité nous mettez-vous sous les yeux, ô mon Dieu!

En voici de plus grands encore : recevoir les humiliations avec joie, c'est humilité de conseil; mais les rechercher avec empressement, c'est ce que j'appelle humilité d'héroïsme.

Ici, Messieurs, je commence d'abord à vous prévenir, en avouant que ce que j'ai encore à rapporter en ce genre, est si extraordinaire et si surprenant qu'à peine en serai-je cru, et que ce n'est qu'en tremblant que je rapporte des faits qui, tout incontestables et tout vrais qu'ils sont, paraîtront peut-être peu vraisemblables.

En serai-je cru, si je vous le représente lorsque ayant assemblé à Paris les principaux de sa congrégation, et leur ayant exagéré dans les termes les plus énergiques les défauts prétendus de sa conduite, il veut se démettre de sa dignité? Je vous remets, dit-il, la charge de supérieur entre les mains, faites élection d'un homme capable de la soutenir : à l'instant même, il se retire de l'assemblée où il ne revient prendre sa place que lorsqu'il y est engagé, et en quelque manière contraint, par les larmes et les soupirs de tous ses enfants; et comme on lui fait entendre que sous lui on se flatte du gouvernement le plus heureux, il ne répond que par ces belles paroles : Après tout, je le croirais presque, parce qu'il y a apparence que Dieu veut se charger seul du gouvernement de cette compagnie, puisqu'il a choisi un si faible instrument pour y présider.

En serai-je cru surtout, si je ne crains pas de dire que quelque grand que tout cela paraisse, voici quelque chose de moins éclatant, et néanmoins de plus grand encore, car les grandes âmes se font connaître dans les plus petites choses, et dans tout elles paraissent ce qu'elles sont? Un pauvre s'adresse à lui, et pour toucher sa compassion et intéresser sa charité : *Monsieur*, lui dit-il, *j'ai eu l'honneur d'être autrefois au service de votre mère.* — *Mon enfant*, lui répond le saint, *ce n'est pas moi, sans doute, dont vous parlez; ma mère n'eut jamais de servante, ayant elle-même servi : elle n'est que la femme, et moi le fils d'un paysan de la campagne.*

Nouveau trait qui va couronner tous les autres, mais trait délicat et critique qui va mettre son humilité à la plus forte épreuve où elle se fût encore trouvée : Un de ses neveux vient le trouver à Paris, dans un équipage qui n'est rien moins que brillant, couvert de haillons, ou du moins habillé à la mode des paysans des Landes; on vient l'annoncer à notre saint. Le premier sentiment est tout naturel, et pour éviter la petite confusion de voir en public le nouveau venu

mal en orare : *Qu'on le fasse monter*, dit-il ; mais il ne tarde pas à s'apercevoir du piège que lui tend l'amour-propre, et pour le vaincre et en triompher d'une manière plus éclatante, il descend lui-même, il prend son neveu par la main, il le présente à tout ce qu'il y a de personnes considérables dans la maison, et en le présentant : *Voilà*, dit-il, *l'homme le plus apparent qui soit dans ma famille*.

A cette vue n'ai-je pas droit de m'écrier avec un sage de l'antiquité : Est-il donc possible que le monde sur son déclin nous donne des exemples d'une vertu si sublime ? et les hommes sont-ils encore capables de ces traits héroïques ? Oui, sans doute, Messieurs, et la raison fondamentale que ce païen ne pouvait donner, et que j'en apporte en qualité de chrétien, c'est que, quand même le monde, comme il se l'imaginait fausement, serait sur le déclin de son âge, la religion subsiste toujours dans sa force, et que tant que la religion subsistera dans sa force, elle produira des enfants dignes d'elle ; et que si ces enfants sont véritablement dignes d'elle, ils seront engendrés sur le Calvaire ; et que s'ils sont engendrés sur le Calvaire, ils seront formés sur le modèle de Jésus-Christ, et dès lors ils regarderont l'humilité comme leur héritage ; ils aspireront à sa perfection, ils la porteront jusqu'à l'héroïsme ; ainsi deviendra-t-elle une humilité de prodige : à ces traits est-il nécessaire d'ajouter le nom de Vincent de Paul ? et à ce mot de prodige peut-on encore le méconnaître ?

Réunissons donc tout ce que nous avons dit, et rapprochons tous ces traits comme dans un tableau raccourci.

Prodige d'humilité : Un homme qui ne trouve rien de grand que cette humilité même, qu'elle soit d'ailleurs exposée à tous les mépris, hérissée de toutes les épines, revêtue de toutes les horreurs, dès qu'elle est vertu, elle lui paraît digne de tous ses transports.

Prodige encore plus grand : Tout contribue à l'élever, et il se sert de tout pour s'anéantir ; tout le monde publie les éloges de son mérite ; il est le seul à le méconnaître, et il a plus de soin de cacher ses vertus, que les mondains n'en ont de déguiser leurs défauts.

Prodige encore plus surprenant : Les honneurs eux-mêmes ne servent qu'à le rendre plus modeste : il est naturel d'être humble, lorsqu'on n'a rien d'éclatant, et la vanité n'a guère de prise sur ceux qui n'ont d'autres flatteurs qu'eux-mêmes ; mais quand le mérite extraordinaire d'un homme le fait regarder comme le sel de la terre, il est bien difficile de ne pas recevoir avec quelque complaisance la fumée de l'encens qu'on lui offre. Dans notre saint, ce sont des sentiments tout contraires ; plus il est honoré, plus il devient humble. Voyez dans l'ordre de la nature cet arbre fertile ; plus il est chargé de fruits, plus ses branches sont abaissées ; voilà l'image des véritables

grands hommes : le vrai mérite n'enfla jamais.

Prodige plus prodigieux encore : Ses pensées sublimes sur tout le reste ne se rabaisent que lorsqu'il parle de lui-même ; et ne croyez pas qu'il s'en tienne à une humilité de spéculation qui ne coûte rien à la vanité : dans lui, les paroles en dirent toujours moins que les effets, parce que les effets furent toujours accompagnés des sentiments, et que les sentiments ne se démentiront jamais dans la pratique.

Mais avançons : J'ai dit, prodige d'humilité, qui, l'anéantissant en lui-même, fait qu'il se regarde comme incapable de tout. J'ajoute prodige de zèle, qui, l'embrasant pour la gloire de Dieu, le met en état de tout entreprendre et de tout exécuter.

SECOND POINT.

Il me semble, mes chers auditeurs, que tandis que le saint dont je fais l'éloge ne pensait qu'à s'ensevelir et à se sanctifier lui-même dans le sein du recueillement de la retraite, Dieu lui adressa ces paroles de feu qu'il adressait autrefois au Prophète : *Ecce constitui te hodie ut evellas et destruas, ut aedifices et plantes* (Jerem., I) ; voici que je vous établis aujourd'hui pour arracher et pour renverser, pour planter et pour élever. Voilà la grandeur de sa mission ; le zèle de la gloire de Dieu qui l'anime lui en fait remplir toute l'étendue : car prenez garde aux effets qu'il produit en lui ; c'est cet esprit de zèle qui l'inspire dans ses desseins, qui le soutient dans les obstacles, qui le couronne dans les succès ; entrons encore une fois dans le détail, et admirons ces nouveaux prodiges.

Et quel autre zèle en effet que celui de la gloire de Dieu peut lui inspirer les projets qu'il forme ? c'est ce zèle qui l'anime, lorsque chargé d'une paroisse il met tous ses soins à y faire revivre les mœurs des premiers fidèles, en sorte qu'il ne compte guère plus de paroissiens que de saints.

C'est ce zèle qui l'éclaire lorsqu'il établit ces conférences toutes saintes, où des ecclésiastiques réunis s'animaient mutuellement à la piété : exercice si salutaire qu'un d'entre eux, rendant témoignage à la vérité, avait coutume de dire : c'est Vincent de Paul qui nous a appris à servir Dieu ; avant lui nous n'avions guère d'ecclésiastique que les revenus, vivant dans ce saint état, bien plus attentif à en soutenir les droits qu'à en pratiquer les vertus.

C'est ce zèle qui l'embrase, lorsque, par un établissement des plus glorieux à l'Eglise, il forme ces séminaires réglés, où les jeunes gens, qui devaient embrasser un nouvel état, pussent prendre un esprit et un cœur nouveau, afin que, destinés à paraître à l'autel, ils y parussent en fidèles ministres : projet auquel le cardinal de Richelieu ouvrit sa bourse et son cœur ; projet si divin, que ces séminaires de saints ecclésiastiques devinrent dans la suite autant de séminaires de dignes prêtres ou d'illustres prélats.

C'est l'ardeur de ce zèle qui le conduit dans le sein des prisons et des hôpitaux, pour porter quelque adoucissement dans ces lieux de douleurs où les infirmités, établies comme dans leurs centres, semblent régner en souveraines et n'exiger d'autres tributs que les larmes et les soupirs.

C'est en suivant les impressions de ce zèle, qu'il procure des secours immenses aux peuples entiers affligés. Ah ! chrétiens ! quel affreux spectacle vient ici se présenter à nos yeux ? les fléaux de Dieu semblent inonder la face de la terre ; grêles, inondations, incendies, maladies épidémiques ; la fureur de la famine se répand sur la terre et dévore ses habitants ; le venin de la peste remplit l'univers de mourants et de morts ; la guerre avec le flambeau et le fer à la main met tout à feu et à sang : en fallait-il tant pour intéresser sa tendresse ? Les familles, les villages, les villes, les provinces entières ne font plus entendre qu'une voix lamentable dans le sein des malheurs ; mais bientôt ces familles, ces villages, ces villes, ces provinces, ressentant les effets du zèle de notre saint, ne retentissent plus que des cantiques de louange à son honneur.

C'est toujours en se livrant aux transports de ce zèle qu'il envoie ses dignes enfants, c'est-à-dire de nouveaux apôtres, porter les lumières de l'Évangile dans les pays barbares qui gémissent encore dans les ombres de la mort ; et ces terres incultes qui autrefois ne produisaient rien, ou ne produisaient que des ronces et des épines, donnent des fleurs et des fruits de bénédiction avec abondance.

C'est encore en marchant sous les étendards de ce zèle, qu'il va lui-même travailler au champ du Père de famille, et travailler si constamment, qu'il donne plus de trois cents missions en personne : l'âge le plus avancé épuise ses forces sans épuiser son zèle, et la glace des cheveux blancs qui couvrent sa tête ne ralentit en rien l'ardeur du feu sacré qui dévore son cœur. Quel exemple pour ses enfants ? on voyait un vénérable vieillard à l'âge de quatre-vingts ans, soutenant à peine le poids des années, soutenir encore tout le poids des travaux, et réunir en sa personne et la piété d'un Moïse qui lève les mains au ciel tandis qu'on est aux prises avec l'ennemi, et le courage d'un Josué combattant lui-même dans les combats du Seigneur. Que si l'on veut lui représenter qu'il éteindra le léger souffle de vie qui lui reste encore : Eh ! ne serions-nous pas trop heureux, répond-il, de mourir en donnant notre vie au salut des âmes pour lesquelles Jésus-Christ même a donné son sang ?

Et ne croyez pas qu'en nommant le zèle de ce grand saint, je parle ici d'un zèle aveugle, d'un zèle imprudent, d'un zèle outré, d'un zèle inflexible, d'un zèle borné, d'un zèle intéressé, d'un zèle timide, d'un zèle inconstant. Non, mes frères, je parle d'un zèle selon la science, et dont les caractères sont tout divins.

Zèle prudent et éclairé : il savait que si la

sagesse ne le guide pas, c'est un vaisseau qui mal gouverné fait beaucoup de chemin, sans rien avancer, et est même en danger de faire un triste naufrage.

Zèle ardent et cependant modéré : toujours dans l'action, sans cesser d'être tranquille, à peu près comme ces grands fleuves qui, roulant doucement leurs eaux, portent partout l'abondance sans causer les dommages qu'entraîne l'impétuosité des torrents.

Zèle tendre et compatissant : il n'est point d'infirmité qui ne l'afflige, point de scandale qui ne le déchire, point de malheur qui ne le touche : loin d'ici ces cœurs durs et insensibles qui ne savent pas ce que c'est que de s'intéresser aux malheurs des autres, et qui semblent n'être au monde que pour eux-mêmes !

Zèle universel et sans bornes : les petits et les grands, le Grec et le Scythe, le Romain et le barbare, il les porte tous dans son cœur, sans connaître jamais d'acception de personnes. Je me trompe ; il en est de deux sortes pour qui il eut toujours une prédilection spéciale, ses ennemis et les pauvres ; ses ennemis, qui eurent toujours le plus de part à ses prières, et les pauvres, qui furent toujours la plus chère portion de son héritage.

Zèle désintéressé et sans retour sur soi-même : convaincu que dans un ministère tout divin on ne doit chercher que Dieu, et bien persuadé que la vertu ne doit avoir d'autre récompense que la vertu même.

Zèle recueilli et sans dissipation : s'il sanctifie les autres, c'est sans préjudice de sa sainteté propre, donnant ses soins au prochain et son cœur à Dieu ; semblable à ces anges qui veillent à la conduite des hommes, sans jamais perdre le Seigneur de vue.

Un zèle de cette nature était trop saint pour n'être pas traversé, et l'esprit de ténèbres était trop intéressé à le faire échouer pour ne pas du moins l'entreprendre : il eut donc des obstacles à vaincre et des contradictions à essayer ; mille accidents fâcheux, mille contre-temps imprévus semblent conspirer contre lui : le libertinage s'alarme dans ses désordres, l'envie aiguise ses traits, tout l'enfer déchaîne sa fureur contre lui : environné de tant d'ennemis, sa constance ne sera-t-elle pas ébranlée ? Enfants du siècle, gardons-nous bien de mesurer la grandeur de son âme sur la lâcheté de nos sentiments ? Son zèle est un feu dévorant qui se nourrit d'obstacles, et qui des contradictions mêmes se fait une nouvelle matière qui l'embrase et augmente ses ardeurs. La douceur et la force seront les appuis de ce zèle : la douceur pour tolérer, lorsque les choses sont susceptibles de ménagement ; la force pour résister en face, lorsqu'elles vont au delà des bornes.

Au reste, quand je parle d'obstacles, je ne mets point en ce rang les travaux immenses qu'il eut à porter dans cette pénible carrière. Il avait appris de la bouche de

Tertullien que, comme l'homme pécheur est né pour la pénitence, et l'homme chrétien pour le martyre, l'homme apostolique est né pour le travail et pour la mort même, et que les ouvriers de l'Évangile doivent cultiver la vigne du Seigneur à la sueur de leur front. Sans parler donc de ces travaux indispensables, combien d'autres obstacles, comme autant d'épines, semblaient naître incessamment sous ses pas; mais aussi avec quelle constance en soutient-il les atteintes?

Il envoie des missionnaires dans les pays les plus éloignés, et la mort les enlève au milieu de leur course. *Allez, dit-il à ceux qu'il envoie pour les remplacer, allez; la mort des premiers n'est pas inutile, elle vous a préparé les voies; le sang des martyrs est la semence des chrétiens, et la mort des apôtres assure la succession de l'apostolat.*

Quelques missions paraissent échouer et ne pas répondre aux espérances qu'il avait conçues; il n'en est ni troublé, ni ébranlé, ni surpris. Apprenons, dit-il, à tout envisager avec les yeux de la foi, et sachons que, quand les missions les plus difficiles ne serviraient qu'à faire voir aux barbares qu'il se trouve dans notre religion des hommes capables de tout quitter, de tout souffrir, de s'exposer à tout pour le salut des âmes, ces missions par là même ont déjà leur effet, et dans ce sens il n'en fut jamais de stériles.

Douceur et longanimité qui, régnant dans toute sa conduite, fait qu'il possède son âme en paix dans les événements les plus capables de l'altérer. Suivant à la lettre le conseil de l'apôtre, et se faisant tout à tous, tantôt en dissimulant leurs défauts, tantôt en ménageant leur délicatesse, toujours en s'accommodant à leur humeur, jamais importuné de leurs visites, jamais lassé de leurs demandes, jamais épouvanté de leurs désordres; aussi court-on à lui comme au médecin salutaire des âmes, parce qu'on sait que ce nouveau Samaritain, mêlant sagement l'huile et le vin, a le secret de guérir la plaie sans laisser apercevoir aucune amertume dans le remède.

Mais quel sujet imprévu paraît altérer sa tranquillité? Le voilà qui prend une conduite tout opposée; à la place de la douceur, il appelle à son secours le courage et la force; et ce nuage qui jusqu'alors n'avait répandu que de salutaires influences, paraît tout à coup éclater en foudres et en éclairs. Ah! Messieurs! c'est qu'il est des circonstances où cette douceur n'est plus de saison, parce qu'elle dégénérerait en faiblesse et en prévarication. Vous me demandez sans doute quelles sont ces circonstances; les voici: si l'Église est attaquée dans son dogme, si le dépôt de la foi se trouve en danger, si le venin de l'erreur commence à se glisser insensiblement dans les âmes, si des novateurs profanes s'élèvent dans la chair de pestilence, alors il n'est plus permis de se taire, et la bouche doit parler de l'abondance du

cœur, alors tout fidèle doit se montrer enfant de l'Église, et tout chrétien est soldat pour sa foi: et voilà les circonstances où Vincent de Paul se trouvait alors.

Lié autrefois d'inclination avec un des principaux chefs de la secte qui afflige l'Église, leur liaison fut constante, tant que leurs sentiments parurent conformes; mais quelle fut la surprise et l'horreur du saint, lorsque dans des conversations particulières il entendit ce novateur avancer des propositions hérétiques et scandaleuses? *Ah! Seigneur! s'écria-t-il alors, comme autrefois le grand saint Polycarpe entendant proférer des blasphèmes contre Jésus-Christ: Ah! Seigneur! à quels temps m'avez-vous réservé? ou bouches pour toujours mes oreilles, ou arrachez cette langue impie?* Aussi dès lors tout commença avec ce novateur fut rompu, un mur de division s'éleva entre eux, cet ami prétendu ne lui fut plus rien, dès ce moment où il ne le connut plus, ou il ne le connut que pour le combattre; et ne pouvant le ramener, il s'oppose à lui comme un mur d'airain et n'oublie rien pour dévoiler ses erreurs, de peur que les faibles ne s'y laissent surprendre.

Je sais qu'il y eut des personnes pour lesquelles il montra toujours une opposition invincible et qui lui rendirent à leur tour un pareil traitement, jusqu'à le décrier en toute occasion, jusqu'à l'honorer de leur mépris, jusqu'à le dépeindre sous les traits les plus odieux; mais entre tous les autres dont ils ont voulu ternir sa mémoire, il en est un que je ne puis dissimuler et passer sous silence: ils ont voulu faire passer notre saint pour un homme peu habile, sans science et sans fonds. Accusation injuste s'il en fut jamais, et qui non-seulement est sans aucun fondement, mais encore contre toute évidence; car enfin ceux qui l'ont intentée, y pensent-ils bien et ne voient-ils pas que, pour la soutenir, il faut combattre de front tout ce qu'il y a de plus respectable? Qu'ils s'inscrivent donc en faux contre les universités fameuses qui l'ont adopté après plus de sept ans d'études constantes, qu'ils s'inscrivent en faux contre les chaires de théologie où il a publiquement expliqué le Maître des sentences avec autant de panégyristes que d'auditeurs; qu'ils s'inscrivent en faux contre l'estime générale qu'avaient pour lui tous les hommes éclairés de son temps; qu'on s'inscrive donc en faux contre le jugement du grand Condé qui, ayant proposé à Vincent des questions épineuses de controverse, et le voyant en trancher les nœuds en très-peu de mots, ne peut s'empêcher d'admirer la précision de son esprit et l'étendue de ses connaissances; et si cela ne suffit pas encore, qu'ils s'inscrivent en faux contre le jugement de Louis le Grand lui-même qui, dans les matières ecclésiastiques, voulut que le saint prît séance dans ses conseils? Après tout, si l'on veut prendre les choses dans leur source, il n'est pas bien difficile de percer le mystère: Vincent de Paul n'était

que trop éclairé pour les novateurs; et c'est parce qu'il était éclairé, qu'il leur était odieux; parce qu'à la faveur de ses lumières, il dévoilait les artifices, il discernait les esprits, on avait intérêt à le décrier, et c'est parce qu'il voyait trop clair qu'on a voulu le faire passer pour aveugle.

Ses ennemis n'allaient pas plus loin dans leurs vues intéressées, bornées et terrestre; mais Dieu, qui tourne tout en bien en faveur des élus, permettait toutes ces contradictions, afin que le zèle de son serviteur, plus éprouvé dans les obstacles, devînt aussi plus digne d'être couronné dans les succès. C'est le dernier point de vue qui se présente dans mon sujet, ou plutôt ce sont les nouveaux prodiges qui vont fixer notre admiration.

Car prenez garde, Messieurs, quand je parle des succès de Vincent de Paul, j'ai l'avantage de pouvoir les prouver non plus seulement par des faits déjà passés, mais par des prodiges actuellement subsistants: *Defunctus adhuc loquitur* (Heb., XI); après sa mort même il parle; il subsiste, il respire encore; où n'en trouverai-je pas des traces glorieuses et de monuments éternels?

Il subsiste encore dans tant d'établissements qu'il a formés; je parle de tant d'hôpitaux qu'il a construits sur le fonds de la providence, de tant de confréries qu'il a érigées sous les auspices de la charité, de tant d'assemblées qu'il a unies dans le lien de la paix; il en était l'âme sur la terre et il en est encore le protecteur dans le ciel.

Il subsiste ce zèle dans ces personnes du sexe qui, tenant les premiers rangs dans le monde, se distinguent encore plus par leur piété dans la religion: je parle de ces dames chrétiennes qui, pour suppléer à l'indigence de tous les malades, se réunissent sous le même toit et font préparer tout à la fois et la subsistance de leurs enfants et la nourriture des pauvres qui sont les enfants de Dieu. Ames fidèles que je regarde comme la fleur du christianisme dans leur sexe, comme le modèle de la piété dans leurs paroisses, comme l'élite même des élus de Dieu dans l'Eglise! quel sujet d'édification ne donnez-vous pas aux autres, et quels trésors de bénédiction n'attirez-vous pas sur vous par ce saint exercice?

Il subsiste encore ce zèle de notre saint dans ces vierges chrétiennes, qui cherchant toute leur gloire dans le sein de l'humilité, qui jouissant de l'heureuse liberté des enfants de Dieu dans les chaînes de l'obéissance, qui surtout ne voulant d'autre ornement que celui de leur modestie, ont consacré au soulagement des malades leurs soins, leur liberté, leur vie même, donnant à connaître à tout l'univers que, lorsqu'un cœur est une fois possédé de Dieu, il n'est rien en effet dans le monde de si grand qu'il ne sacrifie et rien de si bas en apparence dans la religion qu'il n'embrasse, pour avoir quelque trait de ressemblance avec le grand modèle que nous adorons sur la croix et qui a glorifié, consacré et divinisé dans sa personne

ce qui n'est que scandale et que folie aux yeux du monde.

Enfin il subsiste encore ce zèle de notre saint, et il subsiste surtout et subsiste à jamais dans cette congrégation florissante que je regarde à juste titre et comme véritable chef-d'œuvre de son zèle et comme la dépositaire de ses sentiments et comme la digne héritière de ses vertus.

Dans chacun d'eux, même zèle pour le salut des âmes, qu'on ne cherche que pour le rendre à Dieu; même constance dans les obstacles qu'on ne trouve que pour les changer en moyen; mêmes bénédictions dans les succès qu'on ne connaît que par les prodiges; en un mot mêmes vertus dans les enfants dignes images du père.

Grand saint! quelle fut donc votre consolation, lorsqu'au moment de votre mort, Dieu manifestant à vos yeux les secrets des temps à venir, il vous adressa sans doute les mêmes paroles qu'il avait autrefois adressées au patriarche Abraham: *Suspice cælum, et numera stellas* (Gen., XV); regardez le ciel et comptez les astres qui y paraissent: le ciel, c'est l'heureux terme où vous allez entrer; les astres, ils sont la figure prophétique de la nombreuse postérité que Dieu vous destine. Oui, grand saint, ces enfants comme autant d'astres brilleront après vous dans le monde, ils éclaireront l'univers de l'éclat de leurs vives lumières, ils fertiliseront les régions par la douceur de leurs influences, ils porteront leurs rayons bienfaisants jusqu'aux extrémités de la terre.

Eternisez-les, ô mon Dieu! ces astres salutaires, augmentez en le nombre, dirigez-en le cours, conservez-en tout l'éclat; que dans les temps nébuleux ils ne souffrent jamais ni variation, ni diminution ni éclipse, mais que leurs lumières soient toujours puisées dans le centre du vrai soleil de justice! c'est le bonheur du monde chrétien, ce sont les désirs des véritables fidèles, c'est la gloire de l'Eglise elle-même qui m'engage à faire ces vœux, afin qu'en marchant toujours dans la voie du salut qu'ils nous montrent, nous puissions à la faveur de leurs lumières entrer un jour dans la splendeur de la gloire, dans l'éternité; c'est le bonheur que je vous souhaite, etc.

PANÉGYRIQUE IX.

SAINT JOSEPH.

Non est inventus similis illi in gloria sanctorum. (Eccl., XLIV.)

Parmi tous les saints qui sont dans la gloire, il n'en est point qui lui soit comparable.

Telle est, mes chers auditeurs, l'idée que je me suis formée du grand saint dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire. Un saint sans égal entre les saints, privilégié au-dessus des saints, et à qui on peut appliquer dans toute la rigueur des termes, les paroles de mon texte, *non est inventus similis illi*. Vous jugerez si le portrait que j'en

trace est fidèle et si l'application que j'en fais est fondée. Ce qui me paraît, c'est que plus on réfléchit sur ce que l'Evangile nous annonce de ce grand saint, plus on examine ce qu'en ont écrit les saints Pères, plus on médite ce que les saints en ont dit dans leur temps, plus on se confirme dans la pensée que saint Joseph a été marqué à un caractère de sainteté singulièrement propre et qu'il est véritablement incomparable parmi les élus; c'est ce que j'entreprends de justifier à la gloire de ce grand saint.

Pour le faire avec plus de solidité, je remarque que deux choses doivent nécessairement concourir à une sainteté éminente : d'une part, des grâces ineffables que Dieu communique à ses saints; de l'autre, les moyens et les occasions qu'ils ont de faire valoir le précieux talent de ces grâces; plus ce fonds de grâces est riche et abondant, plus les moyens de le faire valoir sont multipliés et puissants, plus aussi la sainteté doit-elle être éminente et sublime.

Or, je dis que ce fonds, ces deux sources ineffables de sainteté se trouvent réunies en Joseph, de manière qu'il ne peut souffrir de comparaison avec aucun autre saint; c'est ce qui va fonder le partage de ce discours et la matière de son éloge.

Saint Joseph est incomparable parmi les saints, soit qu'on en juge par les grâces éminentes qui lui ont été communiquées; premier point; soit qu'on en juge par les moyens et les occasions qu'il a eus d'augmenter cette grâce; second point.

La grâce qui lui a été communiquée, vous en verrez l'abondance et le prix; les moyens qu'il a eus de la mettre à profit, vous en verrez l'efficace et le nombre. Vierge sainte! le sujet que je traite intéresse votre gloire et votre tendresse; obtenez-moi les grâces de publier dignement les louanges d'un époux qui vous fut si cher. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

On doit juger des grâces que Dieu communique à ses saints par ces deux grands principes : premier principe; plus un saint a eu d'union, de rapport avec Jésus-Christ, plus aussi a-t-il eu de part à ses grâces. Pourquoi? Parce que, dit saint Thomas, plus on approche d'une cause, plus on doit participer à ses effets; plus on approche du feu, par exemple, plus on doit participer à la chaleur; plus on approche du soleil, plus on doit participer à ses vives lumières; or, Jésus-Christ est le principe de la grâce par excellence; donc plus un saint a eu d'union avec lui, plus il a eu de part à ses dons. Second principe également incontestable : plus la dignité et les fonctions où un saint a été destiné ont été sublimes et relevées, plus aussi les grâces qui lui ont été communiquées ont dû être précieuses et abondantes. Pourquoi encore? Parce qu'il est de la sagesse de Dieu de proportionner les moyens à la fin, et de donner à ses saints des grâces convenables au rang où il les élève; à un rang moins distingué, des

grâces moins précieuses; à un rang plus élevé, des grâces plus éminentes; vérité si incontestable, que lorsque les saints Pères raisonnent des grâces accordées à Marie, du ministère confié aux prophètes et aux apôtres, ils ne règlent leurs décisions que sur ces deux principes. Marie, disent-ils, plus qu'aucun autre saint a été unie avec Jésus-Christ; donc la grâce dont elle a été comblée surpasse celle de tous les autres saints. Le ministère de Jean-Baptiste, celui des apôtres, sont les plus relevés de l'Eglise; donc les grâces qui les ont accompagnés sont les plus abondantes des grâces.

Voulons-nous donc juger sainement des grâces accordées à saint Joseph? Faisons-lui l'application de ces deux principes; examinons, d'une part, l'union qu'il a eue avec Jésus et Marie, et, de l'autre, considérons la dignité et les fonctions auxquelles il était destiné. Sur ces deux règles immuables formons sans crainte nos jugements. Joseph, père de Jésus et époux de Marie; ces deux titres sublimes ne sont-ils pas la preuve à jamais incontestable de son union intime avec Jésus-Christ et de l'excellence de ses fonctions, et par conséquent de l'abondance de ses grâces?

Joseph, époux de Marie; je commence par là : époux de Marie; telle est l'union sainte qu'il contracte avec elle par les liens d'un mariage sacré; c'est-à-dire par les liens les plus indissolubles, les plus étroits, les plus sacrés qu'il soit possible de former parmi les hommes; union si grande, qu'en vertu de cette alliance, Marie devient la compagne, la possession de Joseph, et Joseph devient le supérieur et le chef de Marie; il acquiert un véritable domaine sur elle, sur sa conduite, sur ses sentiments, sur son cœur; il a droit à sa soumission et à sa déférence, il a droit à son amour et à sa tendresse; union si constante, qu'en qualité d'époux il lui est uni pour toujours, il passe sa vie avec elle, et la mort seule peut rompre les liens que la grâce a formés; union si intime qu'il ne fait plus avec elle qu'un cœur et qu'une âme, il est sa consolation dans ses peines, sa ressource dans ses besoins, son compagnon inséparable dans tous les états de prospérité et d'adversité, de douleur et de joie, de pauvreté et d'abondance; chargé même de la conservation de son honneur, de sa vie; tout cela était renfermé dans le titre d'époux. Voilà ce que Joseph a été pour Marie, voilà ce que Marie a été pour Joseph; fut-il jamais union si parfaite? Cherchez parmi tous les saints, en trouverez-vous un seul orné d'un si glorieux privilège? Voilà donc Joseph déjà à ce premier titre véritablement sans égal entre tous les saints : *Non est inventus similis illi.*

De cette union intime contractée avec Marie suivait naturellement la dignité éminente où Joseph est élevé; pour la comprendre il ne faut ni raisonnement ni discours, il ne faut qu'un cœur et des sentiments. Epoux de la mère d'un Dieu, de la reine de l'univers; ah! mes frères! si ces

noms sacrés ne nous faisaient pas d'abord sentir la dignité de Joseph, nous resterait-il un rayon de foi?

Rappelons ce que cette foi nous apprend des grandeurs de la dignité de Marie, une vierge, une vierge mère, une vierge mère de son Dieu! Cette vierge incomparable, unie à Joseph, soumise à Joseph, et dans les mêmes sentiments que Sara le disait à Abraham, disant elle-même à Joseph : Vous êtes mon époux et mon seigneur, *Dominus meus*. O élévation sublime! s'écrie ici le célèbre Gerson! ô dignité incomparable de Joseph! que la mère d'un Dieu, que la reine du ciel, la souveraine de l'univers n'ait pas cru indigne d'elle de vous appeler son seigneur! *O admiranda Josephi sublimitas, ut Mater Dei, Regina cæli, domina mundi appellare te dominum non indignum putaret!*

Mais voici un privilège bien plus glorieux encore à Joseph : père de Jésus, nom sublime, nom sacré, vous ne fûtes pas seulement donné à Joseph par ceux qui ignoraient les mystères ineffables du Verbe fait chair; l'Esprit-Saint lui-même a honoré Joseph de ce nom, les évangélistes le lui ont attribué, Marie enfin le lui a donné. Votre père et moi nous vous cherchions, lui dit-elle après l'avoir trouvé dans le temple : *Pater tuus et ego*, etc. (*Luc.*, II) ; preuve évidente que c'était là le nom que Jésus lui donnait lui-même.

Ce nom sublime était fondé en Joseph sur deux titres également légitimes : 1° par voie de députation, le Père éternel lui délégua son autorité sur le Verbe fait chair, et le mit en quelque manière à sa place auprès de cet Homme-Dieu; 2° par voie d'adoption spéciale de Jésus-Christ même, qui s'était choisi Joseph pour lui rendre pendant sa vie mortelle les hommages de sa soumission, voulant être dans cet état un modèle d'obéissance aux enfants, comme il a été le modèle de toutes les vertus dans tous les autres états. De là concluons que le nom de père dans Joseph ne fut pas un simple titre d'honneur, mais un droit d'autorité légitime; que Joseph eut et exerça envers Jésus les sentiments d'un vrai père, l'affection et la tendresse d'un père, les soins et la sollicitude d'un père, et réciproquement que Jésus eut à l'égard de Joseph les sentiments d'un fils, le respect, la docilité, la tendresse d'un fils, c'est-à-dire que, comme Joseph porte le nom de père et en exerce l'autorité, ainsi Jésus porte le nom de fils et en remplit les devoirs; c'est l'Évangile même que j'ai pour garant de tout ce que j'avance, il atteste toutes ces vérités, et il a tout renfermé dans ces deux mots énergiques : Il leur était soumis : *Erat subditus illis*. (*Luc.*, II.)

Pour me former une idée encore plus juste et plus relevée de ces grands mystères, je me transporte en esprit, j'entre dans la maison de Joseph, et là quelle est ma surprise? Je vois ce divin enfant qui est en effet soumis à Joseph, qui l'honore, qui le respecte comme son père. Mais quel est cet enfant de bénédiction, me dis-je à moi-même? C'est

le Créateur de cet univers, c'est le Roi de gloire, c'est le Fils de Dieu, Dieu lui-même. Or, ce Créateur de l'univers, ce Roi de gloire, ce Fils de Dieu, c'est celui qui appelle Joseph son père et qui lui rend l'obéissance d'un fils. Quelle gloire! quelle merveille! Je ne m'arrête pas là, mais portant encore plus loin mes pensées et dans les transports de mon admiration, ce Dieu, me dis-je encore à moi-même, ce Dieu tout-puissant que je vois couronné de gloire dans le ciel, Joseph tient sa place sur la terre, il la tient auprès de ce fils bien-aimé, et en cette qualité il est vrai de dire que Joseph est élevé à une espèce d'alliance avec le Père éternel : l'un étant père par essence en vertu de la génération éternelle; l'autre, père par adoption en conséquence de la naissance temporelle. A cette vue je ne dis pas seulement quelle grâce! quelle gloire! mais quel prodige de grâce, quel comble de gloire!

Ici, quand éclairé des lumières de la foi je remonte d'âge en âge, de siècle en siècle, et que je vois tout ce qu'il y a jamais eu de grands hommes, de grands saints dans l'antiquité sacrée, je dis : Qu'y a-t-il jamais eu de plus grand que les Noé, les Abraham, les David, les Salomon, les Moïse, les Josué, les Phinéas, les Gédéon, les Isaïe, les Jérémie, les Jean-Baptiste, et tant d'autres? Or, tout ce qu'ils ont jamais eu de grandeur, d'où vient-il et quel en est le véritable principe? si ce n'est le rapport qu'ils ont eu avec le Messie, les liaisons avec le Rédempteur des nations, dont ils étaient les images et comme les précurseurs. Les Abraham, les Isaac sont grands, parce qu'ils étaient ses figures; les David et les Salomons sont grands, parce qu'ils étaient ses ancêtres; les Isaïe, les Jérémie, parce qu'ils étaient destinés à annoncer sa venue; les Josué, les Gédéon, parce qu'ils annonçaient les combats. Or, s'ils étaient si grands parce qu'ils devaient être ses figures, ses ancêtres, ses précurseurs, ses héros, ses prophètes; que sera-ce donc de celui qui doit être son père, en porter le nom, en avoir les droits, en exercer l'autorité? Telle a été votre gloire, ô grand saint! ô incomparable patriarche! ô Joseph! A l'égard du Messie, du Désiré des nations, les autres saints l'auront annoncé, l'auront désiré, l'auront adoré en esprit; pour vous, vous l'avez vu de vos yeux, vous l'avez porté entre vos bras, vous l'avez adoré vivant et présent. O dignité! ô merveille! ô ciel! qu'avez-vous de plus grand! ô terre! qu'avez-vous même de comparable en grandeur? et quel autre qu'une intelligence céleste peut en mesurer toutes les dimensions? *Non est inventus similis illi*.

Car de là que ne s'ensuit-il pas? et que n'a-t-on pas droit d'en conclure à la gloire de ce grand saint? De là, et par cette union intime que Joseph a contractée avec Jésus-Christ, quelle a été la dignité, la sublimité de ses fonctions? puisque dès lors elles sont toutes terminées immédiatement à la personne adorable du Verbe à qui elles se rapportent comme à leur principe, leur objet

et leur fin. Car s'il est vrai de dire que les actions participent à l'excellence du terme; la dignité de cet Homme-Dieu, étant infinie, elle donne comme un caractère d'infini à tout ce qui a rapport avec lui; d'où il s'ensuit qu'il n'y a jamais eu, qu'il n'y a, qu'il n'y aura jamais rien de si grand, de si noble, de si sublime que les fonctions de Joseph qui ont eu ce rapport intime, cette liaison ineffable avec la personne adorable de Jésus-Christ, tant qu'il a vécu avec Joseph sur la terre;

Et de là, les saints Pères qui ont parlé des grandeurs de Joseph, tirent une conséquence bien glorieuse à se saint, et bien essentielle à notre sujet; ils assurent que Joseph n'est point renfermé dans l'ordre ordinaire et commun avec les autres saints, mais élevé à un ordre supérieur et plus excellent; ils distinguent trois ordres différents dans les choses de ce monde : l'ordre de la nature, l'ordre de la grâce et l'ordre de l'union hypostatique. Dans l'ordre de la nature, sont renfermées toutes les choses qui ne participent point à la rédemption; les saints sont renfermés dans l'ordre de la grâce; Jésus et Marie étaient dans l'ordre de l'union hypostatique; Joseph, avec une juste proportion doit être placé dans cet ordre avec eux, à cause de l'union intime qu'il a contractée avec eux, et par là, il se trouve hors de toute comparaison et de tout parallèle avec le reste des saints. D'où les théologiens infèrent encore que cet oracle de Jésus-Christ en faveur de saint Jean-Baptiste, *Inter natos mulierum*, etc., parmi les enfants des hommes, il n'en est point de plus grand; cet oracle, dis-je, ne renferme ni Marie ni Joseph dans son étendue, l'un et l'autre se trouvant élevés à un ordre bien supérieur à saint Jean et aux autres saints; ainsi se vérifie toujours à la lettre cet autre oracle spécialement propre à Joseph : *Non est inventus similis illi*.

Ne nous laissons point d'approfondir ces trésors de grâce, et, sans crainte de les épuiser, donnons encore un nouvel éclat à la gloire de saint Joseph, et puisons-en la preuve dans ces deux ineffables privilèges du père de Jésus et d'époux de Marie. Qui peut douter, en effet, que cette qualité d'époux de Marie n'exigeât naturellement en Joseph une ressemblance intime avec elle? car enfin son alliance avec Marie ne fut pas l'effet du hasard ou des vues purement humaines; ce fut l'ouvrage d'une sagesse éternelle, d'une providence toute divine. Dieu en créant Joseph le destina pour époux à Marie, il le choisit pour elle, il le forma pour elle, il le rendit digne d'elle; or, un époux digne de Marie ne pouvait être qu'un époux semblable à Marie, semblable en grâces, semblable en sainteté, semblable en vertus; c'est une loi dictée par la nature, que dans une alliance, dans un mariage assorti, il faut de l'égalité entre les époux, et où l'égalité ne peut se trouver, il faut au moins de la proportion; or Dieu, qui formait lui-même les nœuds de cette

sainte alliance, se serait-il écarté de cette loi naturelle? Sa gloire, son amour, sa sagesse, tout y était intéressé; toutes les raisons publièrent à haute voix, qu'à l'épouse la plus digne et la plus parfaite convenait le plus parfait et le plus digne de tous les époux; donc jamais il n'y eut rien de si semblable à Marie en grâce, en sainteté que Joseph. Mais dire cela, n'est-ce pas assurer que la grâce et la sainteté dans Joseph furent sans égales parmi les saints? *Non est inventus*.

La qualité de père de Jésus présente le même raisonnement avec encore plus de force et avec un nouvel avantage pour le saint patriarche. Joseph porta dignement ce nom; Dieu, qui le lui donna, lui donna de quoi en soutenir l'excellence. Or, rien ne pouvait rendre Joseph digne de porter ce grand nom que la grâce et la sainteté; il reçut donc une grâce proportionnée à ce grand nom; ce nom est incomparable en lui-même, la grâce le fut donc aussi. Et voilà le raisonnement de saint Paul dans une matière à peu près semblable: lorsque voulant montrer l'excellence du Messie sur les intelligences célestes, il faut, dit-il, que le pontife de la nouvelle alliance soit autant au-dessus des anges que le nom qu'il porte est au-dessus de tout nom; or, à qui est-ce des anges que le Père éternel a dit, vous êtes mon fils? Disons-en de même: la grâce de Joseph doit être aussi supérieure à celle des autres saints, que le nom qu'il porte est supérieur à leur nom; or, à qui est-ce d'entre les saints que Jésus a dit, comme à Joseph, vous êtes mon père?

Réunissons toutes ces preuves sous un seul point de vue, rapprochons toutes ces conséquences de leur principe, et concluons par un raisonnement sans réplique: S'il est vrai de dire qu'on doit juger de la grâce que Dieu communique à ses saints par l'union qu'ils ont eue avec Jésus-Christ, et par la dignité où ils ont été élevés, je demande si jamais saint a été aussi uni que Joseph à Jésus? Je demande encore, si, parmi les saints et les anges même, on trouve une dignité comparable à la dignité de Joseph. Mais si cela est, que reste-t-il à conclure? si ce n'est que la grâce communiquée à Joseph a été des plus précieuses et des plus abondantes parmi les grâces? Ne pourrais-je pas même ajouter par surabondance de preuves pour nous, et de gloire pour Joseph, qu'il fut, en quelque manière, associé au grand mystère de la rédemption, et comme le coopérateur fidèle du Père éternel, ainsi que l'appelle saint Bernard? Et n'est-ce pas à Joseph que l'ange s'adresse pour porter les ordres du Très-Haut, et les dispositions de la Providence sur le Verbe fait chair? fonction qui, étant plus noble que toute autre fonction, exigeait par conséquent une grâce plus excellente que la grâce de tout autre saint? *Non est inventus similis illi*.

Joseph incomparable en sainteté, soit qu'on en juge par la grâce qui lui a été communiquée; nous l'avons prouvé; soit

qu'on en juge par les moyens qu'il a eus de mettre à profit cette grâce ; c'est le sujet du second point.

SECOND POINT.

Entre les moyens d'augmenter la grâce, il en est de deux sortes : moyens intérieurs et moyens extérieurs. Moyens intérieurs, ce sont les grâces actuelles, vives lumières qui éclairent l'esprit, onctions salutaires qui touchent le cœur, quels prodiges n'opèrent-elles pas dans les saints ? Moyens extérieurs, ce sont les exemples, les instructions, les entretiens, surtout certaines occasions dans la vie, certaines circonstances heureuses qui contribuent à l'exercice et à la perfection des vertus.

Or, plus je considère la vie de Joseph, plus j'y trouve, plus j'y admire tous les moyens réunis à la fois. D'abord j'y trouve pour l'intérieur les moyens les plus abondants dont l'amour de Jésus et de Marie pour lui ont été la source, surtout ces occasions précieuses de s'enrichir de trésors de mérites. J'y trouve les autres secours extérieurs les plus efficaces ; secours des exemples, secours des instructions, secours des entretiens, tous les secours propres à faciliter, à augmenter, à perfectionner la vertu, et tout cela d'une manière toujours incomparable, toujours unique pour lui : *Non est inventus*. Ô mon Dieu ! que le détail où je vais entrer serait intéressant, si mes paroles pouvaient répondre à la beauté et à la dignité du sujet !

Je dis que l'amour de Jésus et de Marie pour Joseph fait pour lui la source de tous les moyens intérieurs de salut : Marie, comme épouse de Joseph, était obligée de l'aimer comme son époux ; elle y était engagée, n'eût-elle même consulté que son devoir ; mais non, son amour ne fut pas un simple amour de devoir, elle aimait Joseph par estime, par inclination, par reconnaissance ; par estime, elle connaissait son mérite et toute sa vertu ; par inclination, à cause de la conformité mutuelle de mœurs et de sentiments ; par reconnaissance, elle avait reçu de lui mille bienfaits signalés, elle en recevait tous les jours encore ; par tous ces endroits elle aimait donc Joseph ; aimer c'est vouloir du bien, c'est en procurer ; Marie désira donc pour Joseph l'abondance des dons célestes ; si elle les désira, elle les demanda ; si elle les demanda, elle les obtint. Elle les demandait pour un digne époux, elle les demandait à un tendre fils, pouvait-elle n'être pas exaucée ?

Mais d'ailleurs, Jésus avait-il besoin d'être sollicité en faveur de Joseph ? son amour céda-t-il à celui de Marie ? ayant bien voulu être redevable à Joseph de tous les secours dont il avait besoin dans son enfance, de sa nourriture, de son entretien, de la conservation même de sa vie, devait-il, pouvait-il ne pas user de retour ? Maître absolu de tous les trésors, dans la distribution qu'il en fit, aurait-il oublié Joseph ? ne l'a-t-il pas préféré à tout autre ? Ce grand saint en fut donc

comblé, et il trouva dans l'amour de Jésus et de Marie une source ineffable de grâces et de moyens d'augmenter cette grâce.

Mais cette source avait ses accroissements, et dans certains temps, certaines occasions elle se répandait avec plus d'abondance. Dans la cour des grands et des rois de la terre, il y a certaines occasions, certains jours de réjouissance et de fête, où ils font des largesses avec plus de profusion, et versent à pleines mains la magnificence de leurs trésors ; à la naissance d'un prince, par exemple, après une victoire signalée, après quelque service éclatant rendu à l'état, ou à la personne du prince ; occasions précieuses, qui sont souvent, pour certains particuliers, l'époque de leur fortune et de leur bonheur. Aussi Dieu en use-t-il dans l'économie de sa providence en général ; ainsi en usa-t-il envers Joseph en particulier ; tous les jours pour lui étaient favorables, mais il y avait des jours bien plus favorables et plus heureux. Quand il s'accomplissait quelque grand mystère, qui peut douter que, dans ces occasions précieuses, Dieu ne répandît sur Joseph ses trésors avec plus d'abondance ?

Je considère ce grand saint, par exemple, à la Nativité de Jésus-Christ, prosterné et fondant en larmes au pied de la crèche, et dans les transports de mon admiration, je me dis à moi-même : ô mon Dieu ! si jamais le ciel dut répandre ses grâces sur la terre, ce fut sans doute dans ce grand jour ; mais ces grâces répandues libéralement sur la terre, sur qui coulèrent-elles avec plus d'abondance que sur Joseph ? il se trouve seul avec Marie dans l'étable de Bethléem ; il a le bonheur d'adorer le premier le Messie, le Sauveur naissant ; il reçoit ses premiers regards, il recueille ses premiers soupirs ; ne recevrait-il pas ses premières grâces comme les premiers rayons du soleil naissant ?

Je considère encore ce grand saint à la présentation de Jésus au temple ; dans quels sentiments fait-il cette offrande ? avec quelle ardeur, quel zèle, quel amour ne paraît-il pas dans le temple pour y présenter la victime ? Voilà ce qu'il offre ; mais que ne reçoit-il pas ?

Je le considère dans sa fuite en Egypte ; je l'accompagne en esprit durant ce pénible voyage ; que n'eut-il pas à souffrir de voir une épouse chérie, un tendre enfant exposés à tant de fatigues ? Quel désir de leur en adoucir les rigueurs ! quel regret de ne le pouvoir ! Il est sensible aux peines de Jésus et de Marie ; Jésus et Marie seront-ils insensibles à ses vœux ? Il veille sur la providence, la providence aura-t-elle les yeux fermés sur lui ? Ainsi en fut-il de tant d'autres mystères, la circoncision, l'adoration des mages, le séjour en Egypte, le retour à Nazareth ; toute la vie de Joseph fut remplie de ces précieuses circonstances, de ces heureuses occasions de grâces, de mérites et de vertus.

Il y a plus encore, ce ne furent pas les seuls mystères dont Joseph fut témoin qui devinrent pour lui des occasions de mérite ;

ceux mêmes qui ne devaient s'accomplir qu'après sa mort et dans la suite des temps, il les avait présents, il les prévoyait, il y assistait en esprit : il savait qu'un jour ce divin enfant qu'il avait sous les yeux serait élevé sur la croix : il se le représentait déjà tel qu'il serait un jour, tout sanglant au Calvaire ; voilà, se disait-il dans ces moments où la grâce lui dévoilait l'avenir, voilà cet enfant de bénédictions, un jour ce sera l'homme de douleur ; voilà sa tête, un jour elle sera couronnée d'épines ; voilà son cœur, un jour il sera percé du glaive de douleur ; voilà son corps adorable, un jour il sera déchiré, ensanglanté, tout couvert de plaies. O mon Dieu ! vous qui inspirez à Joseph ces sentiments, quels sentiments aviez-vous pour lui ? comment n'aurait-il pas eu une part à l'abondance de vos grâces, lui qui prenait une si grande part à l'amertume de vos douleurs ! Autre moyen d'augmenter encore la grâce, c'est celui des exemples, des instructions, des entretiens. Joseph eut durant sa vie sous les yeux les exemples, les instructions, les entretiens de Jésus et de Marie ; est-il nécessaire de dire qu'en ce point il fut véritablement sans égal entre tous les saints ! *Non est inventus similis illi.*

Ici, entrons encore en esprit dans l'humble boutique de Joseph : quels prodiges, quel spectacle pour le ciel et pour Joseph ! Ah ! si comme lui nous pouvions être témoins de ce qui se passait dans le secret de cette famille, voir de nos yeux les actions, la conduite, les sentiments de ces personnes sacrées ! Mais, non, les hommes n'étaient pas dignes de voir ces merveilles ; vous seul, ô grand saint, ô glorieux patriarche ! vous seul fûtes choisi pour jouir d'un spectacle si consolant. Là, vous eûtes sous les yeux pour modèle cette divine épouse, dont toutes les actions, toutes les paroles, toutes les démarches furent autant de modèles de perfection ; vous la vîtes agir, vous la vîtes travailler, vous la vîtes prier, converser, toujours comme il convenait à la mère d'un Dieu ; vous lui vîtes pratiquer toutes les vertus avec une ardeur toujours nouvelle, surtout ces vertus aimables et si propres à toucher, à gagner les cœurs : les charmes de la modestie, les attraits de la douceur, les entrailles de la charité ; quels objets ! quels motifs !

Exemples d'autant plus efficaces, d'autant plus touchants qu'ils étaient soutenus des entretiens et des instructions : ô entretiens secrets, ô instructions toutes divines ! que la pensée est douce à ceux qui contemplent la vie de Joseph ! Entendre parler Marie des grandeurs de Dieu, des vérités éternelles, des beautés de la vertu, du néant des choses humaines, des délices de l'immortalité glorieuse, du bonheur d'aimer Dieu et de le servir ! Si les entretiens d'un homme rempli de l'esprit de Dieu font quelquefois de si vives impressions sur les âmes, que ne devaient pas produire ceux de Marie ! quelles paroles de feu, quels traits enflammés devaient sortir de ce cœur plus pur, plus

embrasé que celui des anges, des séraphins même !

Mais si quelques faibles rayons produisaient ces effets admirables, que devait-ce donc être lorsque le divin soleil de justice lui-même venait à paraître ! C'est-à-dire, si les exemples, les paroles de Marie étaient si touchants et si efficaces, qu'était-ce donc de ceux de Jésus-Christ même ! Quand on vient à penser que durant les dix, les vingt, les trente années peut-être, Jésus n'eut d'autres disciples à instruire que Marie et Joseph ; que durant trente ans les trésors de la sagesse furent comme renfermés dans le secret de cette boutique de Joseph ; que durant tout ce temps son zèle immense fut borné à sanctifier ces deux grandes âmes ; que ne dut-il pas opérer dans elles ? Et si durant sa vie il s'appliqua ensuite avec tant de soins, d'ardeur, de constance à instruire les apôtres, cœurs grossiers et terrestres, avec quelle consolation ne dut-il pas se prêter à l'instruction de Marie et de Joseph, cœurs tout célestes, terre si bien disposée à recevoir la divine rosée ?

Je me représente Jésus au milieu d'eux, les entretenant du royaume de Dieu, leur manifestant les plus sublimes mystères, les secrets de la sagesse, les ressorts de la providence, l'économie de la grâce, les splendeurs de la gloire ; quelles lumières dut-il présenter à leurs esprits, quels sentiments, quelles ardeurs, quels transports dut-il exciter dans leurs cœurs, les remplissant de consolation, les comblant de joie, les ravissant au-dessus d'eux-mêmes ?

Pour moi, mes chers auditeurs, je m'imagine que le ciel même était, en quelque manière, jaloux de leur bonheur. En effet, Joseph ne trouvait-il pas déjà comme toutes les délices du ciel dans la familiarité, la condescendance, les entretiens intimes avec Jésus-Christ, si propres à nourrir, à augmenter la divine flamme qui dévorait déjà le cœur de ce grand saint ? Combien de fois dans les premières années de l'enfance de Jésus, Joseph le porta-t-il entre ses bras ? Combien de fois le fit-il reposer sur son sein ? Combien de tendres baisers imprima-t-il sur ses mains innocentes et sur sa poitrine sacrée ! Combien de fois ne jouit-il pas du plaisir céleste de contempler le plus beau des enfants des hommes ? Combien de fois durant le sommeil de ce divin enfant ne se tint-il pas au pied de son berceau, les yeux, le cœur fixés sur ce tendre objet de ses complaisances ? Quels sentiments, lorsque, assis à sa table, il partageait avec lui le pain de ses larmes ! Quelle consolation de fournir de quoi entretenir cette vie qu'il devait imoler pour les hommes !

O mon Dieu ! le ciel, oui, le ciel même a-t-il quelque chose de plus doux, de plus céleste, de plus divin ? Ainsi s'écoulèrent les jours de ce grand saint, ainsi furent remplies ses années.

Que restait-il donc à Joseph, si ce n'est que comme il avait été sans égal durant sa vie, il le fût encore à sa mort ? Voulez-vous

done, chers auditeurs, que nous considérions encore ce saint patriarche dans ses derniers moments et à la fin de sa course? examinons-le, et nous trouverons que sa mort fut incomparable tout à la fois en rigueur, en mérite, en douceur.

En rigueur; on n'en sera pas surpris, si on pense à ce qu'il quittait, à ce qu'il aimait; il quittait Jésus, il quittait Marie: quel regret, quel sacrifice! que n'en dut-il pas coûter à son cœur!

Mort incomparable en mérite: plus le sacrifice était grand, plus il était méritoire; mais outre ce sacrifice héroïque, quels durent être en Joseph les accroissements de toutes ses vertus dans ces derniers moments qui devaient mettre le comble à sa sainteté, dans l'immolation de la victime en parfait holocauste.

Mort incomparable, surtout dans sa douceur: il meurt, mais comment? Ah! mes frères, il meurt entre les bras de Jésus et de Marie, Marie lui ferme les yeux, Jésus reçoit ses derniers soupirs, il rend son âme entre leurs mains et finit ainsi sa course mortelle.

Allez, grand saint! sortez de cette vallée de larmes, entrez dans le céleste séjour; allez recevoir la récompense de vos travaux; allez par votre présence consoler dans les limbes tant d'âmes justes qui sont dans l'attente du Libérateur; allez porter à cette troupe innombrable de captifs l'heureuse nouvelle de leur délivrance prochaine, allez exciter leurs transports en leur apprenant ce que vous savez, ce que vous avez vu du Messie si longtemps désiré; dites-leur que ce Messie, ce divin libérateur est enfin arrivé, que vous l'avez vu de vos yeux, que vous l'avez tenu entre vos bras, qu'il est déjà sur les bords du Jourdain pour annoncer le royaume de Dieu, qu'il est sur le point de monter au Calvaire, que bientôt ils le verront de leurs yeux; dites-leur que leurs ténèbres vont bientôt être dissipées, que, sortant de leur captivité, ils vont entrer dans l'heureuse liberté des enfants de Dieu: quels transports n'allez-vous pas exciter dans leurs cœurs?

Mais, grand saint! placée vous-même dans le sein de la gloire, quelle confiance n'excitez-vous pas dans nous par votre puissante intercession auprès de Dieu? Allons à Joseph, mes chers auditeurs, invoquons-le avec une ferme confiance dans tous les états, dangers, tentations où nous pourrions nous trouver dans la vie. Ce n'est passans dessein que Dieu a fait passer ce grand saint dans tous les différents états et dans les différentes épreuves où l'on peut se trouver; c'est afin que chacun de nous trouve dans lui tout à la fois et un modèle et un protecteur. Il était de sang royal, voilà pour les grands et pour les riches; il était artisan, voilà pour le peuple et les pauvres. Il a vécu dans les liens du mariage, voilà pour ceux qui y sont engagés; il a vécu toujours vierge, voilà pour ceux qui sont dans le célibat; il a éprouvé les peines intérieures, voilà pour

les affligés qui portent la croix; il a goûté les plus pures délices, les plus ineffables douceurs, voilà pour ceux que Dieu conduit par la voie des consolations; il a été dans tous les états de la vie pour servir de modèle à toutes les vertus.

Sainte Thérèse disait qu'elle n'avait jamais rien demandé par l'intercession de ce saint, qu'elle ne l'eût obtenu.

Pères et mères, mettez vos familles sous sa protection, et faites-y régner son esprit; époux et épouses, prenez ce saint pour modèle et imitez ses vertus. Justes, suivez-le dans les voies de la vie intérieure; pécheurs, prenez-le pour votre médiateur auprès de Dieu; chrétien, qui que vous soyez, consacrez-vous à lui, honorez-le, invoquez-le, imitez-le durant votre vie; mais surtout invoquez-le spécialement pour la grâce d'une sainte mort; il en est le protecteur spécial. A la mort, dans ce moment dangereux, à cette heure fatale, dans les angoisses de ce dernier combat, lorsque les ombres de la mort viendront nous environner, lorsque tous nos péchés viendront se présenter et nous alarmer, lorsque les démons feront les derniers efforts pour nous tenter, lorsque les fantômes lugubres s'offriront à notre imagination pour la troubler; alors, alors nous aurons besoin d'un secours puissant, d'une protection spéciale. Grand saint, après Jésus et Marie, c'est auprès de vous que nous la trouverons; vous nous consolerez, vous nous soutiendrez, vous nous obtiendrez la grâce d'offrir à Dieu notre dernier sacrifice, de lui consacrer nos derniers soupirs, de rendre notre âme entre les mains de son Créateur; de tellement finir notre course dans le temps, que nous puissions en aller commencer une plus heureuse dans le sein de l'éternité même. Je vous la souhaite au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

PANEYRIQUE X.

SAINT ANDRÉ.

Qui vult venire post me, abneget semetipsum et tollat crucem suam. (*Luc.*, IX.)

Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, et qu'il porte sa croix.

Ce fut quelque chose de bien grand et de bien extraordinaire, que le projet que Jésus-Christ confia autrefois à ses apôtres, en leur donnant leur mission: Allez, leur dit-il, en mon nom convertir l'univers, et le soumettre au joug de la croix; c'est-à-dire, allez combattre les anciennes idées, déraciner les infâmes superstitions, abolir l'empire des dieux: allez confondre l'orgueil des philosophes, abaisser le faste des grands, braver la fureur des tyrans, et faire changer de face à tout l'univers: et pour exécuter un si grand projet, quels moyens, quels secours? Ont-ils des troupes, pour subjuguier par la force des armes? ont-ils des trésors, pour attirer par l'appât des richesses? ont-ils de la science, pour éblouir par l'éclat des lumières? ont-ils de la politique, pour en faire

agir les ressorts ? Ils n'ont rien de tout cela, ils ont même le contraire de tout cela : leurs troupes, ils sont douze ; leurs richesses, le dépouillement de tout ; leur politique , la simplicité de la colombe ; leur sagesse, la folie de la croix ; pour tout secours la croix elle-même : il n'en est pas d'autre pour un apôtre.

Or, quoique la croix ait été le partage de tous les apôtres en général, on peut dire que saint André a eu quelque chose de privilégié en ce point, puisque c'est sous cette idée et celle de la croix, que l'Eglise nous le présente et qu'elle le propose à la vénération des fidèles : aussi est-ce sous cette image de la croix que je le considère en ce jour. Je trouve qu'il a eu trois rapports essentiels avec elle : il a aimé la croix ; il a prêché la croix ; il est mort sur la croix. Il l'a aimé comme disciple, il l'a prêchée comme apôtre, il est mort sur elle en qualité de martyr : c'est sous ce point de vue que je le présente. Saint André, disciple de la croix, apôtre zélé pour la croix, martyr immolé sur la croix ; tel est le sujet de l'éloge que je consacre à la gloire du grand saint que nous honorons, ou plutôt à la gloire de la croix dont il a fait ses délices. Ainsi apprendrons-nous nous-mêmes, dans notre état, à porter les croix, et à nous sanctifier par les croix selon notre état.

Pour faire un pareil éloge, il faudrait que toutes les paroles et tous les sentiments fussent puisés au pied de la croix. Je vous le demande, ô mon Dieu ! par la vertu de la croix elle-même, et par les mérites de Marie que je trouve prosternée au pied d'elle. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Quand les orateurs profanes font l'éloge de leurs héros, ils commencent à faire un étalage pompeux de leur nom, de leur rang, de leurs titres, de leurs ancêtres, de leur fortune, de leurs talents ; il était né sur le trône et la poupe, il comptait parmi ses aïeux les grands et les rois ; il vint au monde dans le sein d'une famille distinguée et opulente : d'ailleurs au moment de leurs naissances ce ne sont que phénomènes, que présages de leur future grandeur ; ce ne sont que prodiges qui annoncent un enchaînement de prodiges nouveaux. En faisant aujourd'hui l'éloge de saint André, je n'ai rien de tout cela à vous présenter ; né à Bethsaïde de parents pauvres, fils de Jonas, frère aîné de Simon Pierre, voilà tous ses titres ; sans naissance, sans bien, sans autorité, sans talent, sans science, voilà toutes ses facultés : destiné selon le cours ordinaire à passer sa vie dans une barque, occupé d'une pêche souvent stérile ; voilà toute sa fortune : ainsi à le considérer selon le monde, il n'était ni grand, ni puissant, ni savant, ni heureux ; mais à la place de tous ces titres, il en avait un qui lui était plus cher encore, et qui lui tenait lieu de tous : il était disciple de la croix, disciple d'un Homme-Dieu. Voyons par quelle voie la Providence

a daigné l'y conduire ; c'est-à-dire, voyons quelle a été tout à la fois sa promptitude et son courage à la suivre.

En ce temps-là vivait dans la solitude un homme extraordinairement suscité de Dieu, Jean-Baptiste dans le désert ; l'innocence de ses mœurs, l'austérité de sa vie, la rigueur de sa pénitence, l'avaient rendu célèbre dans la Judée ; tous les bords du Jourdain retentissaient du bruit de son nom ; notre saint en avait entendu parler, il se transportait souvent auprès de lui pour écouter ses sages leçons, il l'avait choisi pour son guide dans les voies de Dieu, il tâchait de se former sous ses yeux, il bornait là toutes ses prétentions : la Providence avait sur lui d'autres vues ; Jean-Baptiste n'était encore que la voix qui criait dans le désert : *Ego vox clamantis in deserto.* (Matth., III.) Il ne faisait que préparer les voies à l'agneau de Dieu : *Parare viam Domino.* (Ibid., I.) C'était le rayon qui précédait le divin soleil de justice. Jean-Baptiste dans le cours de ses prédications ne cessait d'annoncer la venue du Messie, du Rédempteur d'Israël ; il paraît enfin, ce Désiré des nations, et dans la plénitude des temps, il se manifeste au monde pour être la voie, la vérité et la vie ; c'est à son école que saint André se rendit bientôt pour écouter ses divins oracles : quelle heureuse rencontre ! Déjà je le vois sur les bords du lac de Tibériade occupé des travaux de la pêche, ne pensant à rien moins qu'à ce qui devait arriver ; mais le moment favorable est enfin venu, Jésus-Christ aperçoit saint André, il l'aborde, il s'entretient avec lui, il lui adresse des paroles de vie, et la grâce trouvant entrée dans son cœur, il le touche, il le persuade, il le gagne : *Sequere me.* (Luc., XVIII.) Dans ce saint entretien André est tellement épris, qu'il soupire après le bonheur du succès : *Rabbi, ubi habitas* (Joan., I), lui dit-il ; maître, où logez-vous ? Que ces paroles sont courtes ! dit saint Chrysostome ; mais qu'elles sont énergiques ! *Rabbi*, c'était le reconnaître pour maître ; c'était se donner pour disciple ; c'était goûter sa doctrine ; *ubi habitas* ? c'est marquer l'empressement de le voir ; c'est souhaiter de l'entretenir à loisir ; c'est désirer d'entrer dans sa confidence ; que de chemin dans cette première entrevue !

Ainsi en a-t-il été de tant d'autres saints ; c'est une remarque que l'on fait, que presque tous ceux sur qui Dieu a eu des vues spéciales ont eu cette promptitude à suivre sa voix. Voyez Jérémie ; Dieu lui témoigne souhaiter un homme capable de résolution : *Ecce ego, mitte me* (Isa., VI). Seigneur, me voici. Voyez Samuel ; Dieu l'appelle, et à l'instant : *Loquere, Domine* (1 Reg., XV). Voyez les rois mages, l'étoile brille à leurs yeux, ils la voient et ils partent : *Vidimus et venimus* (Matth., II). Voyez saint Paul terrassé à Damas ; la voix du ciel se fait entendre : *Saul, Saul* ; ce n'est plus lui, le lion rugissant est changé en agneau : *Domine, quid me vis facere* ? (Act., IX.) Ainsi en est-il de saint

Anlré; Jésus-Christ lui dit de le suivre : *sequere me* ; pour toute réponse, *ubi habitas* ? Que cela est grand, que cela est digne d'un Dieu et d'un disciple d'un Homme-Dieu.

Aussi est-il exaucé : Jésus-Christ le conduit avec lui, ils passent ensemble le reste de la journée et la nuit tout entière. O jour heureux ! s'écrie saint Augustin, ô nuit fortunée ! quelles sublimes leçons ne dut-il pas recevoir de la bouche de Jésus-Christ même ? C'est là, c'est dans cet entretien secret, dans ces communications intimes que ce Dieu Sauveur lui parle au cœur, qu'il lui parle du royaume de Dieu, qu'il l'éclaire des vérités de la foi, qu'il l'initie aux plus profonds mystères. Oh ! qui pourrait exprimer avec quelle douceur, quelle bonté, quelle tendresse, ce divin pasteur prit plaisir à instruire cette première brebis que le ciel lui adresse pour former le berceau ; mais aussi qui pourrait exprimer dans quels sentiments ce fidèle disciple écouta la voix de son divin maître ? qui nous dira de quelles lumières son esprit fut alors éclairé, de quelles délices son cœur fut inondé, de quels sentiments son âme fut pénétrée ? Quel changement admirable se fit alors dans ses vues, dans ses idées, dans tout lui-même ? comment à la faveur de cette divine lumière, à la lueur de ce céleste flambeau, il vit ce qu'il n'avait jamais vu ; il comprit ce qu'il n'avait jamais compris, il goûta ce qu'il avait toujours ignoré ? O bonté du maître, ô bonheur du disciple !

Il y a quelque chose de plus grand encore : dire que saint André a été le disciple de Jésus-Christ, c'est une gloire sans doute ; mais s'en tenir là, ce ne serait qu'une partie de sa gloire ; pour la mettre dans tout son jour, il faut ajouter que non-seulement il a été disciple de Jésus-Christ, mais encore son premier disciple ; avant lui Jésus-Christ avait eu des adorateurs qui l'avaient connu, qui l'avaient aimé ; il en avait eu dans les patriarches qui l'avaient désiré, dans les prophètes qui l'avaient annoncé. Il en avait eu dans Marie, dans Joseph, dans Jean-Baptiste qui lui étaient unis par les liens du sang et du cœur ; mais, à la rigueur, ce n'était point encore là ses disciples ; les patriarches étaient ses figures, les prophètes étaient ses organes, et dans la nouvelle alliance, Marie était sa mère, saint Joseph était son ange tutélaire, saint Jean était son précurseur, à proprement parler saint André fut son premier disciple. Saint Pierre, oui saint Pierre tout privilégié qu'il est, tout vicaire de Jésus-Christ qu'il doit être, le cédera à saint André en ce point, et ne viendra qu'après lui ; Pierre, selon l'ordre du rang, a la prééminence de la dignité, est au-dessus de tous et le chef de tous ; mais, selon l'ordre du temps, saint André le précède et lui montre la voie ; c'est l'Evangile même que j'ai pour garant.

A peine saint André est-il sorti de son entretien secret avec Jésus-Christ, qu'il court à Simon, son frère, pour lui faire part de sa joie, et lui annoncer cette grande nouvelle : *Invenimus Messiam* (Joan., I) ; nous avons

trouvé le Messie. Quel empressement ! quelle ardeur ! il me semble que je vois un homme qui a trouvé un trésor, et qui brûle du désir de le communiquer ; il s'estime heureux de le posséder, mais il croirait ne le posséder qu'à demi s'il le possédait seul, vrai caractère d'un bon cœur, d'une grande âme, loin de ces cœurs bornés, de ces cœurs resserrés qui n'aiment qu'eux, qui ne pensent qu'à eux, qui semblent n'être au monde que pour eux ; mérite-t-on de vivre, quand on ne vit que pour soi ?

Saint André va plus loin, non content d'avoir annoncé Jésus-Christ à son frère, il veut l'y conduire pour l'y engager, il lui trace son portrait ; il lui parle de sa douceur, de sa bonté, de ses sublimes leçons, de l'air d'insinuation dont il les accompagne ; il lui en parle d'une manière si vive, si tendre, si animée, que saint Pierre conçoit le désir de le voir ; curiosité, complaisance, déférence, piété, Dieu se sert de tout. Pierre voit enfin le Messie, saint André l'introduit lui-même ; ainsi est-il vrai de dire que si saint Pierre a eu le bonheur de connaître Jésus-Christ, c'est à saint André qu'il est redevable de ce bonheur, et, par une seconde conséquence, il est toujours vrai de dire que saint André est le premier disciple de Jésus-Christ. De là ces magnifiques éloges qu'en ont faits les saints Pères, et les titres sublimes dont ils l'ont honoré, en l'appelant, tantôt les prémices de la rédemption, *primitiarum principium* ; tantôt la première colonne établie de Dieu pour élever l'édifice de son Eglise, *prima columna in Ecclesia* ; tantôt la première pierre qui doit lui servir de fondement et de base, *fundamenti fundamentum* ; tantôt la pierre posée avant la première pierre, *ante petram petra* ; éloges magnifiques, mais vrais, et qui, entendus dans le sens légitime, ne dérogent en rien à la dignité éminente de chef de l'Eglise dans Pierre, et relèvent dans André la gloire de premier disciple de Jésus-Christ.

Telle fut donc sa promptitude à le suivre ; mais pour le suivre, et en le suivant, quel a été son courage, quelle a été sa constance ? *Sequere me* ; suivez-moi, lui dit le Sauveur ; mais dans quel temps, mais dans quelles circonstances, mais à quelles conditions ? Ah ! je comprends qu'un maître qui est déjà connu, dont le nom est déjà célèbre, dont la réputation annonce la gloire, se fera bientôt suivre ; l'éclat de la gloire qui l'environne frappe, éblouit ; le disciple peut espérer de voir rejaillir sur lui quelque chose de cet éclat ; je comprends qu'un maître qui a déjà un grand nombre de disciples qui le suivent avec empressement, qui s'attachent à sa personne, qui publient partout son mérite, se fera sans peine de nouveaux sectateurs ; les premiers attirent les seconds, et la foule grossira bientôt le torrent ; je comprends qu'un maître qui promet des récompenses humaines, qui fait briller la lueur des espérances flatteuses, ne tardera pas à se former de nouveaux élèves ; l'intérêt fut toujours le grand mobile du cœur humain, mais que

saint André se trouvait dans des circonstances bien différentes ! Jésus-Christ était encore comme inconnu et caché au monde : ni éclat frappant de vertus, ni prodige étonnant de merveilles, rien ne l'avait encore annoncé ; les aveugles éclairés n'avaient point encore célébré ses louanges ; les muets et leur langue déliée n'avaient point encore publié ses merveilles ; les malades guéris, les morts ressuscités ne l'avaient point encore précédé dans sa marche en triomphe ; on ne parlait encore ni des flots calmés, ni des tempêtes conjurées, ni des mers apaisées. Jésus-Christ seul, sans suite, sans train, sans éclat ; en cet état le suivre, se déclarer pour lui, se donner à lui ! quel courage ! quel héroïsme ! Et en le suivant, à quoi saint André devait-il s'attendre, que pouvait-il espérer ? *Sequere me*, suivez-moi, terrible engagement qu'il contracte ! suivez-moi, moi seul, moi pauvre, moi humble, moi dénué de tout ! c'était là lui dire, ou du moins lui faire entendre, abandonnez tout, renoncez-vous vous-même, brisez les liens de la chair et du sang ; attendez-vous à souffrir, soyez prêt à mourir, ne vous regardez plus que comme une brebis qu'on conduit à la boucherie, que comme une victime dévouée par avance à la croix, *sequere me* : cette parole disait tout cela, cet engagement renfermait tout cela.

Grand saint, quelles sont vos pensées à la vue de la carrière qui s'ouvre ? il n'hésite et ne balance point, et dès le moment que la voix céleste s'est fait entendre, *sequere me*, suivez-moi, c'en est fait. Disciple docile, il se rend à la voix qui l'appelle ; l'agneau est après le pasteur. Disciple fidèle, il le suit avec joie, c'est son cœur qui conduit ses pas. Disciple prompt, il le suit sans délai, c'est l'éclair qui brille et qui part. Disciple généreux, il surmonte tous les obstacles, la digue opposée ne sert qu'à grossir le torrent. Disciple constant, une fois engagé, il l'est pour toujours, il ne sait ce que c'est que de revenir sur ses pas. Disciple vif et ardent, il brûle du désir de faire aimer ce qu'il aime, Jésus-Christ et sa croix ; qu'un tel disciple était digne d'un si grand maître ! Ah ! mes frères ! quel exemple, quel sujet d'imitation et d'édification pour nous ! et si nous n'en profitons pas, quel sujet de confusion et de condamnation contre nous ! Depuis si longtemps la grâce nous appelle, nous sollicite, nous presse, et nous résistons ; ce n'est de la part de Dieu qu'invitation, que sollicitation, et ce n'est de la nôtre que délais, qu'infidélités, que résistances ! Nous disons sans cesse avec Augustin indocile, demain, demain, et ce demain ne vient jamais, et ce demain diffère toujours, et ce demain sera peut-être l'éternité ! Fidélité, générosité de saint André ; au moment où Dieu l'appelle, il court, il vole, il s'empresse ; encore une fois qu'un tel disciple mérite d'être érigé en maître ? Il le fut bientôt ; mais avant que d'en venir là, il fallait tout essayer, tout souffrir. Pourquoi ? parce qu'avant d'annoncer la croix aux autres, il sut l'avoir bien gravée dans son cœur.

Saint André disciple fidèle de la croix ; vous l'avez vu : j'ajoute, apôtre zélé pour la croix, c'est le second point.

SECOND POINT.

Il faut en convenir, chers auditeurs, et à en juger selon les vues de la foi, c'est quelque chose de bien grand, mais aussi quelque chose de bien pénible que le sort et la condition des hommes apostoliques destinés à annoncer l'Evangile aux nations et à porter la croix aux peuples sauvages ; et quand encore tous les jours nous voyons les nouveaux apôtres animés de l'esprit de Dieu, s'arracher au sein de leur patrie et de leurs parents, aller au delà des mers, se transporter aux extrémités de la terre, je ne sais quel secret sentiment de respect et de vénération nous pénètre, nous touche, nous fait admirer leur courage et leur foi.

Que si cela a été de tout temps, il l'était encore bien davantage du temps des apôtres et au commencement de l'Eglise naissante ; car enfin, quand nous allons annoncer l'Evangile aux nations, nous portons la croix, il est vrai ; mais, prenez garde, cette croix nous la prenons sur l'autel, et il la prenaient encore sur le Calvaire ; c'est-à-dire, nous annonçons une croix déjà connue, déjà honorée, déjà révérée ; elle est dans les temples, elle est sur les autels, elle y reçoit l'hommage des peuples et des rois, elle est élevée sur la couronne et le front des césars. Mais cette croix à présent glorieuse, qu'était-elle du temps des apôtres ? instrument d'infamie et d'opprobre, objet d'exécration, sujet de scandale pour les juifs et de folie pour les gentils. Rappelez, chers auditeurs, rappelez ces jours de dispersion et de deuil où saint André et les autres apôtres, sortant du cénacle et des murs de la coupable Jérusalem, se partagèrent le monde pour le convertir. Jésus-Christ venait d'être immolé sur la croix ; la mémoire de sa mort était encore toute récente, ses opprobres subsistants, son sang répandu sur le Calvaire, et sa croix encore élevée en signe d'anathème et de confusion : quel zèle ne fallait-il pas pour en être l'apôtre à ce prix ?

C'est le partage de notre saint ; il la reçoit avec joie ; et dès que la voix du ciel a donné le signal, transporté des ardeurs de son zèle qui le dévore, il s'arme de la croix encore arrosée du sang de son Maître, il se dispose à la porter aux nations, et à fournir sa carrière à pas de géant : *Exsultavit ut gigas.* (Psal. XVIII.)

Mais encore quelles sont-elles ces nations qui lui sont échues en partage ? Ah ! mes frères, quel vaste champ, quel pénible moisson ! de combien de ronces et d'épines est-elle couverte ! En considérant la mission de saint André, je trouve quelle a cela de particulier sur celle des autres, quelle embrasse tout, celle des autres apôtres, à l'exception de saint Paul, était comme bornée à quelques peuples, à quelques nations ; celle de saint André embrasse tous les peuples et toutes les nations, et les peuples les plus éle-

gnés de Dieu, et les peuples les plus opposés à la foi, et les peuples tels que les avait dépeints le prophète Isaïe : *ad populum non credentem et contradicentem* (Isa., LXV; Rom., X); peuples sauvages et barbares, ne respirant que le carnage et le sang: ce sont les Scythes, peuples sensuels et voluptueux, plongés dans la mollesse; ce sont des Asiatiques, indociles et superstitieux; ce sont les Grecs, peuples aigris et envenimés; ce sont les Juifs. Ah! Seigneur! vous disiez à vos apôtres de lever les yeux sur les campagnes toutes prêtes à la moisson, *quia sunt albae jam ad messem* (Joan., IX); celles de saint André étaient-elles du nombre? Traçons plus en détail leur portrait; la fureur des ennemis ne servira qu'à faire connaître de plus en plus la grandeur des combats, et plus encore la grandeur des triomphes : *ad populum non credentem et contradicentem*.

Peuples sauvages et barbares : considérez ces vastes régions qui s'étendent depuis les rivages de l'Archipel, dans la Grèce, jusqu'au delà du Pont-Euxin, dans la Thrace; c'est à-kire depuis les plages brûlantes du midi jusqu'aux régions glaciales du nord; les Thraces, les Sarmates, les Scythes, peuples cruels dont le nom seul inspire la terreur et l'effroi; peuples ennemis de toutes les nations, qui ne vivent que de vols et de brigandages; peuples barbares qui s'entre-détruisent les uns les autres, semblables aux bêtes féroces avec lesquelles ils vivent dans les forêts : de tels hommes étaient-ils disposés à recevoir l'Évangile? hélas! étaient-ils même en état d'écouter la raison? *ad populum non credentem*.

Peuples sensuels et voluptueux : je parle des Asiatiques, nation de chair et de sang, livrés aux désirs effrénés de leurs cœurs, vrais successeurs des Héliogabales, qui déshonorent la nature humaine par l'excès des débauches; n'ayant d'autre loi que les passions, d'autre dieu qu'eux-mêmes, et leurs voluptés, et leurs sensualités, et tous leurs désordres; comment l'Évangile trouvera-t-il entrée dans leurs cœurs ainsi disposés? comment les tirera-t-on de la léthargie mortelle où la mollesse les a plongés? *ad populum non credentem*.

Peuples indociles et superstitieux : je parle des Grecs, esprits fiers, hautains, orgueilleux, remplis d'eux-mêmes, s'égarant dans leurs pensées, s'évanouissant dans leurs idées, voulant tout peser dans la balance trompeuse de leur faible raison; savants, mais de la science qui enfle; sages, mais de la sagesse qui trompe; prudents, mais d'une prudence toute mondaine que l'Évangile réprouve et déteste; allez, grand saint! et à de tels peuples annoncez un Dieu naissant dans une étable; faites adorer ce Dieu mourant sur la croix : *ad populum non credentem*.

Que dirai-je encore? peuples aigris et envenimés; je parle surtout des juifs, des scribes, des pharisiens, ennemis implacables de Jésus-Christ, les mains encore teintes de son sang, le blasphème à la

bouche, le fiel et l'amertume dans l'âme, détestant le Messie même après sa mort, et, ne pouvant plus le poursuivre dans sa personne, le persécutant encore dans son Évangile, dans ses ouvrages, dans sa mémoire, dans ses disciples; ne cherchant qu'à exterminer le christianisme dans sa naissance, et à l'étouffer dans son berceau : *ad populum non credentem et contradicentem*.

Telles sont les nations auxquelles saint André doit annoncer l'Évangile et porter la croix; voilà donc la brebis innocente au milieu des loups! Ah! mes frères, considérons, comprenons quel devait être le sort, quelle pouvait être la vie de ce saint apôtre au milieu de tant de nations perverses, exposé à toute leur fureur, toujours entre la vie et la mort, jour et nuit voyant le glaive suspendu sur sa tête, et le tombeau ouvert sous ses pieds. Hélas! tendre agneau, vous allez à la mort; innocente victime, vous courez à la boucherie; et comment ne seriez-vous pas immolé par ces tigres altérés de sang? bientôt, bientôt une mort violente et prématurée ne justifiera que trop nos alarmes. Prudence humaine, ainsi l'auriez-vous pensé? ainsi l'auriez-vous jugé? mais attendez, et soyez témoin des merveilles qui vont s'opérer.

Que vois-je, en effet? et quelle subite lumière s'élève sur ces contrées qui gémissaient dans les ombres de la mort! quels prodiges de grâce s'opèrent sur ces cœurs asservis sous la tyrannie de l'enfer! André paraît dans ce monde idolâtre; la croix à la main, il prêche l'Évangile, il annonce la foi; ses paroles sont des paroles de feu, ses pas sont des pas de géant, ses démarches sont autant de prodiges; les esprits sont éclairés, les cœurs sont touchés, les mœurs réformées, les vices consternés s'enfuient devant lui, les vertus triomphantes précèdent ses pas; ces hommes indomptables sont transformés en hommes nouveaux; le Scythe barbare prend la douceur de l'agneau; l'Asiatique voluptueux embrasse la croix; le Grec orgueilleux s'humilie sous la main de Dieu, et le juif implacable n'a plus avec le chrétien fidèle qu'un cœur et qu'une âme. Parcourez en esprit ces vastes régions; partout on ne voit plus qu'idoles brisées, qu'autels renversés, que temples abattus et ensevelis sous leurs ruines et leurs débris; et sur ces ruines et ces débris entassés, saint André arbore l'étendard de la croix et élève le trophée de la religion triomphante.

Qu'est-ce qu'un homme rempli de l'esprit de Dieu; qu'est-ce que la croix soutenue de l'opération de la grâce? et l'une et l'autre ainsi réunies, que peuvent-elles annoncer que des prodiges?

Ce n'est pas que saint André ne trouvât des difficultés, et n'éprouvât des obstacles; les succès étaient trop grands pour que l'enfer n'en fût alarmé; les contradictions furent toujours le sceau des œuvres de Dieu; bientôt tout s'élève, tout s'arme contre lui; les

passions animées, l'implété ébranlée, l'idolâtrie consternée, toutes les puissances de l'enfer déchainées, conjurées pour l'immoler et le perdre : en cela elles ne faisaient que suivre les mouvements de leur haine et les transports de leur rage ; mais Dieu s'en servait pour arriver à ses fins, et couronner son ouvrage. Saint André disciple fidèle de la croix, apôtre zélé pour la croix, il manquait un dernier trait à sa gloire : il fallait ajouter martyr immolé sur la croix ; c'est la dernière partie de son éloge ; j'y passe sans m'arrêter.

TROISIÈME POINT

La chaire des hommes apostoliques, à proprement parler c'est la croix : les rois de la terre parlent élevés sur un trône ; les magistrats parlent placés sur leurs tribunaux ; les prédicateurs ordinaires parlent dans les chaires de vérité ; l'apôtre parle élevé sur la croix. Jésus-Christ l'avait annoncé : *Ex illis occidetis et crucifigetis* (Matth., XXIII), vous les crucifierez et les condamnerez à mort. L'oracle s'accomplit à la lettre, et dans tous les endroits de la terre où ils ont été, partout je vois les gibets préparés, les échafauds dressés, les bûchers allumés ; tous ont fini par là. Il y a cependant cette différence entre eux, que quoique tous les apôtres soient morts pour la croix, ce privilège n'a été accordé qu'aux deux frères saint Pierre et saint André. Providence de mon Dieu ! vous en avez ainsi disposé, en sorte que tandis que saint Pierre lève l'étendard de la croix dans l'Occident, saint André l'arbore dans l'Orient ; deux frères se partagent le monde, et présentent la croix sur l'un et l'autre hémisphère.

C'en est donc fait ; et après mille travaux endurés, après mille dangers essuyés, après mille nations éclairées, après des millions d'idolâtres convertis, après mille combats et autant de victoires, le temps est enfin arrivé où André, après avoir donné la vie à tant d'âmes, doit être immolé lui-même en qualité de martyr : assistons à ce spectacle sanglant ; c'est lui-même qui nous invite, voyons, admirons quels ont été ses sentiments à la vue de la croix, lorsqu'il y a été condamné, et quels ont été ses sentiments sur la croix, lorsqu'il y a été élevé. Ici que n'ai-je une étincelle du feu sacré qui le dévorait, pour vous tracer l'ardeur des sentiments avec lesquels il a consommé son glorieux sacrifice !

Saisi par les bourreaux, condamné à la mort sur la croix, conduit au lieu du supplice, à peine a-t-il vu cette croix précieuse, qu'il triomphe, il tressaille de joie, sa joie intérieure est si grande, qu'il ne peut en contenir les ardeurs : *O bona cruz*, s'écrie-t-il, dans ses doux transports ! ô bonne croix, croix précieuse, croix aimable ! depuis longtemps il la désirait, il l'ambitionnait, il soupirait après elle, *dix desiderata*. Comme il l'avait désirée avec ardeur, il l'avait recherchée avec empressement comme le doux objet de ses vœux, *solicite amata*. Il l'avait

recherchée avec cette ardeur, cet empressement d'un homme qui appréhende de ne trouver pas, qui ne trouve jamais assez tôt, pour qui les jours sont des années, et les années sont des siècles : *sine intermissione quaesita*. Aussi du moment qu'il l'aperçoit de loin, il lève les yeux et les mains au ciel, il court avec empressement, il se prosterne humblement devant elle, il l'embrasse avec joie, l'arrose tendrement de ses larmes ; le transport qu'il fait paraître est celui d'un amant passionné : *nunc tandem sitienti animo preparata*. L'homme avare qui a trouvé un trésor, le cerf altéré qui court après les fontaines : faible image de ses sentiments !

Mais où allez-vous ? grand saint ! est-ce un festin où l'on vous invite ? est-ce une couronne qu'on vous prépare ? c'est quelque chose de plus encore, c'est la croix de Jésus-Christ que l'on me présente ; à cette vue, les trésors ne me font rien, les couronnes disparaissent à mes yeux, la croix seule a pour moi des attrait, j'en connais le mérite et le prix : *virtutem crucis agnovi*. Je ne soupire plus qu'après elle.

Quel spectacle ! Jésus-Christ, le Saint des saints, à la vue de la croix tremble, frissonne, pâlit, son âme est livrée aux angoisses et aux défaillances, et André, au contraire, à la vue de cette croix, tressaille, triomphe de joie. Quel contraste est donc celui-ci ? d'où vient cette désolation dans Jésus-Christ, d'où vient ce tressaillement de joie dans l'Apôtre ? Le Maître n'est-il donc pas tout-puissant, le disciple est-il donc au-dessus du Maître ? pourquoi l'un ne trouve-t-il qu'amertume ? pourquoi l'autre n'éprouve-t-il que douceurs ?

Non, mes frères, le disciple n'est point au-dessus du Maître ; mais c'est le Maître qui a voulu souffrir pour l'amour du disciple : il savait, ce divin Sauveur, que ses disciples auraient un jour à souffrir, et il a voulu prendre sur lui le plus grand poids des souffrances, il a voulu boire le calice d'amertume jusqu'à la lie, pour ne nous en laisser que les ineffables douceurs, il fallait que le Maître souffrit, pour apprendre aux disciples à souffrir, mais il fallait que les disciples souffrissent avec joie, afin d'apprendre au monde quelle est la grandeur, la puissance du Maître qui dans des torrents d'amertume fait goûter des torrents de délices.

Durant deux jours entiers saint André vécut sur la croix, et durant deux jours il ne cessa de prêcher, d'inviter, d'exhorter les païens à se convertir, les chrétiens à persévérer, tous à adorer le seul vrai Dieu qu'il leur annonçait ; quelles impressions ne devait-il pas faire dans les esprits, je ne dis pas seulement des chrétiens, mais des païens mêmes ? En le voyant dans cet état, que devaient-ils dire, que pouvaient-ils penser ? Si cet homme n'était pas l'envoyé de Dieu, souffrirait-il comme il souffre, mourrait-il comme il meurt ? si la religion qu'il annonce n'était pas la vraie, inspirerait-elle de tels senti-

ments, cette paix, cette patience, cette sainte et inaltérable douceur ? ainsi pouvaient-ils parler, ainsi devaient-ils penser, et ainsi parlèrent et pensèrent en effet un grand nombre d'entre eux. Touchés de ses discours et encore plus de ses exemples, il leur arriva ce qui était arrivé à la mort de Jésus-Christ ; ils s'en retournèrent en se frappant la poitrine, ils ouvrirent les yeux à la lumière, ils renoncèrent au culte des idoles, ils embrassèrent la foi et de persécuteurs ils devinrent martyrs.

Ah ! Seigneur ! cette croix qui opéra alors de si grands prodiges, n'opérera-t-elle rien dans nos cœurs ? cette croix qui produisit tant de fruits de bénédiction dans les idolâtres et les barbares, sera-t-elle stérile dans les fidèles et dans les chrétiens ? cette croix que saint Andree a aimée avec tant d'ardeur, qu'il a prêchée avec tant de zèle, l'aimons-nous, l'honorons-nous, la respectons-nous ? non contents de l'avoir devant les yeux, la portons-nous dans nos cœurs ? et comment pourrait-elle s'y concilier avec nos inquiétudes, avec nos impatiences, avec nos plaintes et nos murmures ? ou si la croix est encore dans nos cœurs, n'y est-elle point comme sur un nouveau calvaire, pour y être encore outragée et déshonorée ?

Mais que deviendrons-nous, quand un jour, au grand jour des vengeances, elle paraîtra au milieu des airs, et que nous paraîtrons nous-mêmes à ses pieds pour être jugés ? si au lieu de trouver dans nous des hommes pénitents, crucifiés, elle ne trouve que ces hommes lâches, sensuels, amateurs d'eux-mêmes ; de ces hommes dont parlait saint Paul, et dont il ne pouvait parler qu'en versant des larmes : *et nunc flens dico : inimicos crucis Christi !* (Philip., III.)

Grand saint ! qui avez désiré si ardemment la croix, obtenez-nous quelque part à vos généreux sentiments ; faites qu'animés de votre esprit et soutenus par vos exemples, nous estimions la croix, nous embrassions la croix, nous nous sanctifions par la croix ; qu'en qualité de chrétiens obligés de porter nos croix, nous les portions véritablement en chrétiens ; que si nous n'avons pas la force de les désirer avec ardeur, nous les recevions du moins avec résignation ; que ce signe de salut et de vie, que la croix d'un Dieu Sauveur, soit notre force dans nos combats, notre soutien dans nos peines, notre modèle durant notre vie, surtout notre consolation à la mort ; ainsi deviendra-t-elle pour nous comme pour vous une source abondante de grâces, et le gage précieux de notre prédestination à la gloire. Je vous la souhaite : Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE XI.

SAINT LOUIS, ROI DE FRANCE.

Et nunc, reges, intelligite ; erudimini, qui judicatis terram. (*Psal., II.*)

Rois de la terre, et vous qui jugez les hommes, écoutez et instruisez-vous.

C'est aux rois de la terre que Dieu adresse ici la parole, comme à ceux qui, d'une part, ont plus de devoirs à remplir, plus de dangers à craindre ; et de l'autre qui peuvent rendre plus de gloire à Dieu, et lui offrir des hommages plus dignes de lui. Quand les pauvres, les petits et les faibles viennent se présenter au pied de la croix de Jésus-Christ, c'est une gloire sans doute pour lui, puisqu'ils lui consacrent leurs adorations ; mais quand les rois, les monarques, les dieux de la terre y paraissent prosternés eux-mêmes, l'hommage est encore bien plus glorieux : les premiers viennent y déposer leurs misères, leurs soupirs et leurs larmes ; ils sont reçus avec tendresse, et admis avec joie ; les autres s'y présentent pour déposer leur sceptre, leur couronne, leur pourpre, pour faire hommage de leur royauté au Roi même des rois : quelle gloire, quel triomphe pour la croix d'être ainsi reconnue comme le trône au pied duquel les grands de la terre viennent abaisser et augmenter leur grandeur !

Ainsi se rend à Dieu le double hommage qui lui est dû. Il y a dans Dieu-homme, dit saint Augustin, deux états différents à honorer ; son état de grandeur, et son état d'abaissement : son état de grandeur où il est essentiellement élevé dans le ciel, et son état d'abaissement où il s'est volontairement réduit sur la terre. Ses abaissements, les pauvres et les faibles les honorent en acceptant avec soumission la bassesse et les misères de leur condition ; mais pour ses grandeurs, il n'y a, ce semble, que les rois, les grands, les puissants du siècle qui puissent les honorer dignement, du moins les honorent-ils d'une manière plus solennelle et plus éclatante, surtout quand, s'étant trouvés dans les différents états de prospérité et d'adversité, d'humiliation et de gloire, ils ne se sont jamais démentis, ni écartés des voies de la sainteté.

Or, voilà la grandeur du spectacle que nous présente la solennité du saint dont nous célébrons la mémoire ; elle nous montrera tout à la fois dans Louis un roi humble dans les grandeurs et un roi grand dans les humiliations ; un roi environné de tout l'éclat de la gloire, et un roi plongé dans l'humiliation des revers ; ainsi honora-t-il tout ensemble et les grandeurs et les anéantissements de son Dieu. En un mot je considère saint Louis sur les deux grands théâtres où il a paru dans le cours de son règne, sur le trône et dans les fers, et dans l'un et dans l'autre, je trouve un de ces spectacles que la religion seule peut présenter, je veux dire un roi solidement humble dans l'éclat des grandeurs, et un roi véritablement grand

dans l'humiliation des revers. L'humilité s'élève avec lui sur le trône, et la gloire descend avec lui dans les fers. Tel est l'exemple que, dans un roi, Dieu présente à admirer et à imiter à tous les rois de la terre : *Et nunc, reges, intelligite*. Implorons le secours du ciel. *Ave, Maria*.

PREMIER POINT.

Quand un nouvel astre paraît dans les airs, tout l'univers empressé est dans l'attente de quelque grand événement que le ciel lui prépare. Quand Louis vint au monde, toute la France parut dans l'allégresse et la joie, comme prévoyant les merveilles que lui annonçait cet enfant de bénédiction; tout concourut de concert à célébrer son auguste naissance; la piété le reçut dans son sein, la sagesse l'éclaira de ses doux rayons, toutes les vertus vinrent l'honorer et l'enrichir à l'envi de leurs dons. Dès que l'âge eut développé ses talents, on vit en lui toutes les heureuses qualités réunies, un esprit vif et pénétrant, un cœur noble et généreux, un caractère ferme et intrépide; inclinations bienfaisantes, taille avantageuse, port majestueux, air prévenant et affable; indépendamment même des droits de sa naissance, il eût été fait pour régner : il régna bientôt, et dans quelles circonstances critiques commença-t-il son règne?

Placé sur le trône à onze ans, il vit ce trône environné et comme assailli de ligue, de factions, de troubles, de divisions intestines; il lui fallut prendre en main tout à la fois le sceptre et le glaive et commencer à combattre presque aussitôt qu'à régner. Des dissensions cachées qui se montraient au dehors : la guerre civile allumant son flambeau dans diverses provinces; le démon de la discorde soufflant son venin dans les cœurs; les grands de l'Etat devenus rebelles; les étrangers appelés pour fomenter la rébellion; tous se soulèvent contre un roi enfant et une femme régente, espérant, comme il arriva alors, trouver leur avantage particulier dans les malheurs publics et élever leur fortune sur les débris de l'Etat.

Que ne peut pas un roi aimé de ses peuples? Louis paraît à la tête de ses armées; et à sa vue, les coupables sont alarmés, les grands humiliés, les rebelles assujettis, le monarque est craint, obéi, respecté, et comme il a commencé à combattre aussitôt qu'à régner, aussi commença-t-il à vaincre aussitôt qu'à combattre.

Aux guerres intestines succèdent bientôt les guerres étrangères qui mettent Louis dans la nécessité de paraître toujours armé : depuis sa majorité, point de combat où il ne fut en personne; point d'armée dont il ne fut le chef; point d'entreprise dont il ne soit l'âme; point d'action dont il n'affronte le danger; paraissant lui-même dans la mêlée, parcourant les rangs, animant les soldats, encourageant les uns, soutenant les autres, allumant dans tous le feu dont il était lui-même rempli.

Vous le représenterai-je à la fameuse

journée de Taillebourg, combattant contre les Anglais et faisant renaître l'héroïsme romain? On le vit, lui neuvième, j'ai presque dit lui seul, l'épée à la main, arrêter une armée entière, fermer le passage d'un pont, et, par ce trait de valeur, décider d'une victoire qui décida du sort des deux peuples.

Réputation de valeur qui recevait un nouvel éclat de sa réputation de sagesse. Etendue de lumières, solidité de jugement, maturité de conseil, fécondité d'expédients, tout était dans lui; possédant éminemment ce don de sagesse si propre à gagner les cœurs, à ramener les esprits, à concilier les intérêts, à trouver des ressources : qualités éminentes qui le firent appeler le Salomon de son temps et l'oracle de son siècle. De toutes parts on venait puiser à la source de ses lumières : non-seulement les particuliers, mais les têtes couronnées même, le prennent pour arbitre de leurs différends. Les rois jugent les peuples; Louis juge lui-même les rois. *J'ai vu*, dit l'auteur de sa Vie, *j'ai vu venir à Paris les comte de Châlons, les duc de Bourgogne, les comte de Bar, de Luxembourg, le roi de Navarre et les autres princes; s'en remettre à sa décision dans leurs démêlés, et s'estimer heureux de recevoir les oracles du plus éclairé et du plus équitable des rois*.

Je dis véritable sagesse; car à Dieu ne plaise que je donne, ou que je prodigue, ou que je profane ce nom à cette politique détestable et trop ordinaire, qui met toute sa sagesse à troubler les empires, à fomenter la discorde parmi ses voisins, à allumer entre eux le feu de la division pour en recueillir les fruits. L'occasion eût été belle pour Louis; ses voisins déjà divisés eussent aisément reçu les impressions de nouvelles discordes. L'Espagne livrée en proie à plusieurs souverains qui cherchaient à se supplanter et à régner sur les débris l'un de l'autre : l'Allemagne, divisée par les différends entre les papes et les empereurs qui animaient le sacerdoce de l'empire; l'Angleterre, gouvernée par un roi peu belliqueux et déjà vaincu sans autre ennemi que sa propre indolence : l'Italie épuisée par les guerres entre divers sujets qui demandaient un maître; en pareilles circonstances si Louis se fût conduit par les maximes de cette politique funeste, que n'eût-il pas été en état d'entreprendre et d'exécuter? Loin d'ici cette prudence diabolique, cet artifice coupable et trop ordinaire : Louis ne la connut jamais, ou ne la connut que pour la détester et l'avoir en horreur : il vit ses ennemis divisés, il tâcha de les réunir; il trouva le feu allumé, il ne chercha qu'à l'éteindre; il mit sa gloire à cimenter l'union et sa sagesse à concilier les esprits; aimant mieux gagner les cœurs qu'envahir les Etats, imitant en cela Dieu même qui est tout à la fois et le Dieu de la paix et le Dieu des armées.

Tel était Louis, roi conquérant et roi pacifique; admiré de ses voisins, adoré de ses sujets, redouté de ses ennemis, faisant les

délices de ses Etats et présentant le modèle des rois : sous lui la France coulait les plus heureux jours et semblait voir renaître les siècles de l'âge d'or.

Jusqu'à présent j'ai tracé le roi véritablement grand ; voici le roi solidement humble. J'ai montré Louis revêtu de toute la gloire où un monarque peut aspirer : grandeurs, richesses, abondance, indépendance, estime, réputation, tout ce que semble pouvoir désirer un grand roi : voici le roi humble qui va tout consacrer ; car quand l'humilité chrétienne entre dans une âme, elle subjugué, elle consacre, elle anéantit tout devant Dieu. Anéantissement de grandeurs, anéantissement de plaisirs, anéantissement de richesses : *Humiliati sunt colles mundi ab itineribus æternitatis ejus* (*Habac.*, III.) ; noble et sublime pensée du prophète ! Les collines du monde se sont abaissées sous les voies de son éternité ; et quelles sont ces collines du monde, si ce ne sont les grands et les rois de la terre, anéantis sous la main du Très-Haut : c'est l'effet qu'une humilité sincère produit dans tous les cœurs et c'est le prodige qu'elle a fait surtout admirer dans Louis : *Incurvati colles mundi.* (*Hebr.*, III.) Je dis anéantissement de grandeurs : c'est une vertu bien rare que l'humilité honorée, dit saint Bernard : *Rara virtus humilitas honorata*. Si cela est vrai de l'humilité en général, que sera-ce donc de l'humilité non-seulement honorée, mais de l'humilité couronnée, mais de l'humilité conquérante, mais de l'humilité triomphante, *rara virtus*. Que l'humilité se trouve sous les haillons, sous le chaume, dans une cabane, on n'en sera pas surpris, encore est-ce une vertu ; mais l'humilité couronnée de lauriers, mais l'humilité revêtue de la pourpre, mais l'humilité élevée sur le trône ; c'est la merveille, c'est le prodige ! et ce prodige, le voici vivant et subsistant dans Louis. Un roi à la tête du plus florissant empire du monde ; car, selon le langage de saint Grégoire, les rois de France sont autant au-dessus des autres rois, que les rois sont au-dessus du reste des hommes ; un roi, dis-je, placé sur le premier trône du monde, orné de toutes les qualités personnelles, fameux par mille faits éclatants, couronné des lauriers qu'il a cueillis dans autant de victoires que de combats, et avec cela et malgré tout cela, un roi je ne dis pas seulement conservant tous les sentiments de l'humilité, mais portant l'humilité jusqu'à l'héroïsme. Entrons dans le sein de son palais, considérons le spectacle qu'y présente Louis humble, et humble jusqu'à quel point ? dirai-je, humble jusqu'à ne pas se laisser éblouir par l'éclat du trône ; humble jusqu'à ne pas s'enfler de l'élévation de son rang ; humble jusqu'à ne pas succomber sous le poids de la gloire ; humble jusqu'à être importuné de ce spectacle de grandeur, jusqu'à gémir de cet appareil de gloire, jusqu'à s'affliger en lui-même et à se plaindre tendrement à Dieu de porter une couronne de gloire et d'honneur, tandis qu'il ne voyait sur la tête de son Sauveur

qu'une couronne de douleur et d'ignominie ? Je dis plus encore, humble jusqu'à se croire indigne du rang qu'il occupe, ne voyant en lui rien que d'imparfait ; le premier à s'accuser, à se condamner, se croyant dénué de toutes les vertus qu'il portait à leur comble, et sujet à tous les défauts dont il connaissait à peine le nom. Tel est saint Louis dans le sein de son palais.

Que si du palais il faut se produire au dehors, l'humilité ne le quittera point, et il ne rougira point de paraître avec elle : voyez-le, ce conquérant qui marchait il y a peu à la tête des armées, marcher nu-pieds dans des processions solennelles ; paraître dans des cérémonies publiques de piété, confondu avec la foule ; ne se distinguer que par une humilité plus profonde ; prosterné surtout et comme anéanti au pied des autels, comme un des Séraphins tremblant devant le trône de Dieu, et faisant connaître dans sa personne qu'il n'y a de véritable grandeur que celle qui nous abaisse devant la grandeur souveraine : *Incurvati sunt colles mundi*.

Anéantissement de plaisirs : une cour est souvent le séjour de la volupté, parce qu'elle est d'ordinaire le centre des délices ; là règnent l'abondance, le luxe, la magnificence, la pompe, l'éclat, qui y ont établi leur empire ; d'un autre côté la pénitence n'ose en approcher, la mortification en est comme bannie, l'abnégation n'y paraît qu'en tremblant ; la joie, les plaisirs, les assemblées, les spectacles, c'est là l'aliment de la cour. Comment la vertu pourrait-elle subsister au milieu de tant d'ennemis et dans une terre si étrangère pour elle ?

Après tout, les choses sont personnelles : la cour sera pour les autres un écueil à la piété ; pour Louis elle sera une école de sagesse et un théâtre de pénitence. Entrons encore un moment dans sa cour : quel spectacle pour le ciel et pour la cour même ! un jeune prince à la fleur de l'âge, dans la saison des plaisirs, dans le feu des passions, conservant l'éclat de son innocence, vivant dans une intégrité inviolable de mœurs, hors d'atteinte à toute la séduction des plaisirs ; que dis-je, plaisirs ? livré à tous les effets, à toutes les rigueurs, j'ai presque dit, à tous les excès de la pénitence. Que vois-je, grand Dieu ? est-ce ici la cour d'un roi, ou l'austérité d'un désert ? Quoi ! un roi armé des instruments de la pénitence, crucifiant sa chair, mortifiant ses sens ; un roi courbé sous la haire, le cilice caché sous la pourpre, un roi arrosé de son sang et de ses larmes !

Mais enfin de quoi fait-il donc pénitence, quels crimes a-t-il à punir ? quels désordres a-t-il à expier ? est-ce donc ici un de ces rois coupables qui ont fait le scandale des peuples ? est-ce un David homicide et adultère ? un Manassès, un Antiochus, un Balthazar impie qui ne connaît ni sacré ni profane ? Non, mes chers auditeurs, c'est un Jean-Baptiste dans le désert, c'est un Elie dans la solitude.

Ah ! Seigneur, n'est-ce point ici le prodige

dont parlait l'Esprit-Saint, le lis entre des épines : *Lilium inter spinas* (*Cant.*, II); le lis de la pureté, qui conserve sa candeur au milieu de tant de dangers; le lis de la sainteté, qui garde son éclat au milieu des nuages de tant de passions; le lis de l'innocence, qui croît et s'élève dans un déluge d'iniquités!

On vit autrefois avec admiration les trois enfants conservés dans la fournaise ardente, et marchant au milieu des flammes : est-ce un moindre sujet d'admiration de voir Louis à couvert de la séduction? Et dans le cours ordinaire, ne faut-il pas un plus grand miracle pour conserver un roi innocent dans la cour, que les trois enfants intacts dans la fournaise? Vous le verrez donc, ô mon Dieu, montrant en lui ce double prodige d'un roi pénitent au milieu d'une cour; réunissant tout à la fois dans lui, et l'éclat d'une innocence sans tache, et la rigueur d'une pénitence sans bornes : que dirons-nous encore?

Anéantissement de richesses : l'anathème que Dieu a lancé sur les richesses, doit faire trembler tous les riches; il aurait de quoi alarmer tous les rois, s'il ne souffrait ses adoucissements : *Væ vobis divitibus* (*Luc.*, VI), malheur à vous, riches du siècle! Malédiction terribles, foudroyants anathèmes, allez retentir et vous faire entendre à ces riches avarés, à ces riches sensuels, à ces riches durs et impitoyables qui ont des yeux et des mains resserrés, des entrailles de fer : *Væ vobis*, malheur à eux, et malheur d'autant plus grand qu'ils le connaissent moins, et que l'éclat de leur or les aveugle sur l'horreur de leur crime. Mais comme les richesses de la terre, par un abus funeste, deviennent souvent des trésors de colère, par un saint usage elles peuvent devenir des trésors de mérites, en donnant occasion à des actes de vertu.

Venez donc vous instruire, riches du siècle! vous trouverez dans Louis le modèle et de tous les rois et de tous les riches. Dans lui vous trouverez un riche, il est vrai; mais un riche qui connaît le néant des richesses, et qui en craint le danger; un riche qui, détaché des richesses, leur donne ses soins, sans leur donner son cœur; un riche qui, ne goûtant en rien l'opulence de sa condition, regarde, non les avantages qu'elle procure, mais le fardeau qu'elle impose; un riche qui, selon le conseil de l'Apôtre, possède ses richesses, sans en être possédé; c'est-à-dire, les possède comme ne les possédant pas; un riche qui, bien loin d'abuser des richesses pour se démentir de la piété, consacre au contraire ses richesses à l'avantage de la piété, à la gloire de Dieu, au soulagement des affligés, au bonheur de tous : riche par état et par nécessité, mais pauvre d'inclination et de cœur, aimant les pauvres, se trouvant avec les pauvres, se dérobant à la foule de ses courtisans pour se prêter à la multitude des pauvres, les introduisant dans sa cour, partageant, pour ainsi dire, son palais avec eux, jusqu'à les faire

asseoir à sa table, à partager ses mets avec eux, à les servir avec respect de ses propres mains, de ces mains victorieuses dans tant de combats : le dirai-je, et ne craindrai-je point de scandaliser les riches? n'a-t-on pas vu saint Louis laver lui-même les pieds des pauvres, et ainsi prosterné à leurs pieds, honorer dans leur personne la personne de Jésus-Christ même?

O humilité sainte! Ainsi te plais-tu à anéantir tout dans Louis? Anéantissement de grandeurs, anéantissement de plaisirs, anéantissement de richesses : ce n'est pas néanmoins que l'humilité de Louis lui ait jamais rien ôté de la dignité de son rang; car c'est le reproche et l'injustice du monde de penser, ou du moins de dire que l'humilité ne saurait monter sur le trône; qu'un roi humble ne saurait être un grand roi; que l'humilité du christianisme ne saurait compatir avec la majesté d'un César : erreur et préjugé, ou injustice et blasphème, ou peut-être erreur et blasphème tout ensemble! Non, chrétiens; l'humilité de Louis ne déroge en rien à sa dignité; il savait ce qu'il devait à sa religion, mais il n'ignorait pas ce qu'il devait à son rang, à son état. Jamais l'humilité ne lui ôta rien ni de sa valeur à livrer des combats, ni de sa fermeté à maintenir ses droits, ni de sa magnificence à relever même l'éclat de son rang; trois points essentiels aux grands rois, et trois points portés à leur comble dans Louis.

Humble; mais, prenez garde, humilité intrépide qui n'ôte rien à sa valeur dans les combats. Je ne pense pas qu'en ce point on demande encore des preuves; peu de monarques en ont donné autant que Louis, et bien des héros ne le sont pas à si juste titre que lui, et si les hommes ne jugeaient pas par les succès, Louis tiendrait presque dans les annales sacrées, le rang que les Alexandre et les César tiennent dans les fastes profanes.

Humble; mais humilité ferme qui n'ôte rien à la volonté constante de maintenir les droits inviolables de sa couronne : il comptait pour peu de régner; mais, obligé de régner, il voulait être roi et régner en maître : un Dieu dans le ciel, un soleil dans le monde, un roi dans un Etat; Louis le comprit, et il sut le faire comprendre. Grands de l'Etat, vous qui ôsates vous élever contre lui, avec quelle majesté avez-vous senti sa main s'appesantir sur vos têtes, et vous obliger à venir vous humilier au pied de son trône? Quels exemples dans le cours de son règne!

Ici le comte de Toulouse révolté entraîne une partie de la noblesse avec lui, il est obligé de se soumettre; trop heureux d'éprouver la clémence dans celui dont il attaquait le pouvoir. Le comte de Champagne indocile voit ses Etats ravagés, ses forteresses ruinées, ses villes démantelées devenir le monument et de sa révolte et de la fermeté de Louis; le duc de Bretagne, souvent pardonné et toujours rebelle, tombe enfin sous le dernier coup qui l'accable, et qui le

met ou dans la nécessité d'obéir, ou dans l'impossibilité de se révolter.

Ajoutons encore à la gloire de Louis; humble; mais humilité libérale, généreuse, magnifique même, quand il le faut; et combien, durant son règne, de dépenses dignes d'un roi? combien d'établissements formés pour la gloire et le bien de l'Etat? combien de temples élevés à la religion? combien d'autels consacrés au Très-Haut? combien d'asiles ouverts à l'innocence exposée? combien d'honorables retraites préparées à la valeur hors de combat? La France est remplie des monuments de la magnificence royale de Louis; de toutes parts ils annoncent encore sa gloire et celle de son règne.

Il est donc vrai que l'humilité d'un roi n'ôte rien à la valeur du guerrier qui livre des combats; il est donc vrai qu'elle ne déroge en rien à la fermeté d'un monarque qui soutient ses droits; il est donc vrai qu'elle ne ferme point les mains et le cœur à la magnificence, à l'embellissement des empires; en cela la religion et la raison iront toujours de concert. C'est qu'en effet l'humilité d'un particulier est différente de celle d'un souverain; c'est que l'humilité dans un grand prince doit se ressentir de sa grandeur d'âme; c'est que l'humilité d'un roi doit être toute royale. La grandeur est le propre des rois chrétiens, comme des rois profanes; toute la différence qu'il y a, c'est que les profanes font par orgueil, par ambition, par faste, par ostentation ce qu'un roi chrétiennement humble fait par devoir, par état, par motif de religion, par principe de vraie grandeur d'âme qui en permettant au roi d'être placé et élevé sur le trône, avertira toujours le chrétien de se tenir de cœur et d'esprit humilié et prosterné au pied de la croix : *Incurvati sunt colles mundi*. Je crois avoir montré dans Louis un roi sincèrement humble dans l'éclat des grandeurs; et roi véritablement grand dans l'humiliation des revers : il me reste à présenter une nouvelle leçon pour les rois et les peuples : *Et nunc, reges, intelligite*; c'est le sujet du second point.

SECOND POINT.

Assez longtemps Louis avait édifié, illustré la France par l'éclat de ses vertus et de ses exemples; il fallait que ce soleil allât éclairer un nouveau monde et qu'il y portât ses vives lumières. Depuis bien des années, il entendait parler des malheurs de la terre sainte. Jérusalem était toujours exposée aux attaques d'une nation idolâtre, l'héritage du Seigneur sans cesse menacé; les lieux consacrés par les mystères de la foi, en danger d'être profanés; le christianisme gémissant dans l'esclavage et sous la tyrannie d'un peuple barbare, la religion opprimée faisait entendre ses plaintes et réclamait le secours de ses enfants. Sollicité par tant de voix, et des voix si touchantes, Louis est ému; une maladie dont il est guéri comme par miracle, achève de le persuader. Il se détermine enfin à partir; il croit que Dieu le

demande de son zèle, cela lui suffit : en vain tout s'y opposera et formera des obstacles. L'amour de sa patrie, qui lui est chère; la tendresse d'une mère qu'il respecte et qu'il aime, les sollicitations et les larmes de ses sujets, les difficultés d'une si grande entreprise, les dangers d'un si long voyage, tout sera présenté, rien ne l'arrêtera. Dès que la cause de Dieu lui paraît intéressée, tout autre intérêt disparaît à ses yeux; il se dispose à partir et à s'embarquer sans délai.

Allez, grand prince ! allez où la religion, où le ciel vous appelle. A votre suite et sous vos étendards marcheront la piété, la charité, le courage, le zèle, toutes les vertus : le succès est entre les mains de Dieu, vous en aurez toujours devant lui le mérite. Il part en effet; le voilà qui va fournir une nouvelle carrière. La flotte met à la voile, tout le rivage retentit de cris de douleur ou de joie; on le suit des yeux et du cœur. Ah ! Seigneur, vous le Dieu des armées, qui êtes assis sur les chérubins et qui tenez sous vos pieds toutes les grandeurs de la terre, conservez l'homme de votre droite et conduisez-le sous les ailes de votre providence.

Tandis que je parle, Louis n'est plus avec nous. Déjà l'oriflamme paraît au milieu des mers; jamais armée si intrépide et si bien disposée n'avait paru sur cet élément. Les croisés ne respirent qu'ardeur et que feu, les vents secondent leur ardeur et leurs vœux. Après quelques jours de navigation, on aperçoit le rivage ennemi; un cri de joie s'élève dans toute la flotte, chacun prend les armes en main et se dispose au combat. Les infidèles s'y attendaient, une multitude innombrable de Sarrasins bordaient le rivage pour empêcher la descente. Leur vue ne sert qu'à animer le courage des croisés : matelots, soldats, officiers; tous brûlaient d'une ardeur égale. Louis se signale sur tous : le voilà qui sort le premier du vaisseau; qui, par une impatience guerrière, se jette en mer le cimenterre à la main, le bouclier sur le bras, le feu dans les yeux; et, invoquant le Dieu des armées, il s'élance malgré une grêle de flèches qu'on jette de toute part. L'exemple du monarque est suivi des croisés : tout s'avance avec lui, tout aborde. L'armée ennemie, surprise de cette intrépidité, prend l'épouvante et la fuite; toute cette multitude de barbares se dissipe en un instant. Louis, sur le bord, élève l'étendard de la croix et prend possession de la terre conquise au nom de Jésus-Christ vainqueur. Il profite de la consternation des barbares et avance vers Damiette, ville forte et le rempart de l'Egypte; cette Jéricho infidèle tombe presque au seul bruit des trompettes. Louis s'en empare, et ce qui avait retenu seize mois d'autres croisés est pour lui l'ouvrage d'un jour. Les prodiges de valeur se succèdent : il donne trois batailles et gagne trois victoires. Jusqu'à présent a paru le roi heureux, le vrai vainqueur, le roi conquérant, le héros

avec la victoire, avec le triomphe. Victoire, triomphe, conquête, tout a disparu. Du héros il ne reste que la vertu; des victoires, que le souvenir. Tout change de face; les lauriers sont changés en cyprès, les chants en soupirs; les triomphes en funérailles, le temps d'allégresse et de joie, en des jours de tristesse et de deuil.

Tous les malheurs, comme de concert, viennent fondre sur l'armée des croisés. La misère des vivres se fait sentir. Elle dégénère bientôt en une cruelle famine. Des maladies inconnues se répandent dans tout le camp; la peste, ce fléau redoutable, porte avec sa contagion toutes les horreurs, et presque sans combat, l'armée se trouve vaincue; cette terre étrangère devient le tombeau des Français. Dans tout le camp on n'entend que gémissements et que cris, on ne voit de tous côtés que mourants et que morts. Chaque jour augmente les funérailles, chaque moment grossit le torrent d'amertume; l'ennemi au dehors, la plus affreuse désolation au dedans. Les infidèles se jettent comme des bêtes féroces et affamées sur leur proie. Ils attaquent, on les repousse, mais on s'affaiblit comme un corps qui s'épuise en versant son sang. L'armée dépérit à tous les instants, les grands sont enlevés; les soldats sont massacrés, la valeur est accablée par le nombre; que puis-je et que dois-je ajouter?

Enfin, les malheurs sont à leur comble, le roi est fait prisonnier; Louis est au pouvoir des Sarrasins infidèles. O France! ô religion! ô douleur! l'arc des forts est brisé, l'oint du Seigneur est entre les mains d'Amalec. Providence de mon Dieu, quelle est donc ici la rigueur ou la sagesse de vos jugements? Votre gloire n'est-elle pas le motif de cette entreprise? le saint roi avait-il d'autre vue que celle de vous plaire? pourquoi donc ainsi le livrer avec tous les siens à la fureur des barbares, qui ne sont ses ennemis que parce qu'ils sont les vôtres? Secrets impénétrables de la Providence divine! adorez-les, Dieu saura en tirer sa gloire et celle de Louis même.

Voilà le roi malheureux, voilà le roi dans les fers; mais, je l'ai annoncé, dans les fers même le roi sera grand. Il y a une gloire à se modérer dans la prospérité, et il y a une gloire à soutenir les revers; c'est celle que Louis va faire éclater, et dans elle, une grandeur de sentiments et une grandeur d'admiration. Grandeur de sentiments qu'il conçoit en lui-même, et grandeur d'admiration qu'il cause à ses ennemis; c'est le prodige nouveau que nous allons admirer nous-mêmes.

Louis dans les fers; hélas! l'abattement ne viendra-t-il point l'assaillir et donner atteinte à la fermeté de son cœur? Ne craignons rien; l'éclat du vainqueur a pu disparaître, l'âme du héros est toujours la même. Que dis-je? il est peut-être encore plus vainqueur que jamais, vainqueur de lui-même; un roi, un roi de France, un roi jusqu'alors conquérant se voit captif

dans le palais du sultan! Ce revers étonnant de fortune ne l'étonne, ne l'abat point. Au moment qu'il est arrivé dans sa prison, il demande; et quoi? Son glaive, ses courtisans, sa liberté? Non, son livre de prières. On dirait qu'il vient de gagner une bataille et qu'il va rendre grâces au Dieu des combats: même fermeté d'âme, même ton de voix, même air de grandeur et de dignité. Dans le palais du sultan, on dirait qu'il est encore au palais du Louvre; entre les mains de ses ennemis, on le dirait à la tête de son armée, et cela non point par une fermeté stoïque qui affecte l'insensibilité, qui veut braver l'infortune; mais remontant à la source, adorant les desseins du Très-Haut, baisant la main qui le frappe, ce changement de fortune ne fait que donner un nouvel éclat à sa vertu.

Je ne sais, mes chers auditeurs, quelles sont vos pensées; pour moi, jamais Louis ne me parut si grand, si véritablement roi, si digne de l'être. Louis, vaincu et captif, est plus admirable que Louis conquérant et vainqueur.

Grandeur de sentiments qu'il conçoit en lui-même, et grandeur d'admiration qu'il excite dans ses ennemis; comment se comporte-t-il, comment traite-t-il avec eux? On parle de sa liberté, et Louis ne veut point qu'on en parle, que tous les prisonniers faits depuis trente ans n'y soient compris avec lui. La liberté ne lui est rien, s'il en reste un seul dans les fers. On demande la rançon, Louis offre tout ce qu'on exige pour celle des seigneurs, mais pour la sienne il ne veut pas qu'il en soit question: *Un roi de France, dit-il, ne se rachète point à prix d'argent.* On exige un serment qui lui paraît contraire à sa religion, il refuse constamment de le faire; on veut le forcer, un soldat barbare tient le fer levé sur sa tête, il faut jurer ou mourir: *Frappe, dit-il, sans changer de visage, un roi ne craint pas la mort, un chrétien la désire.* On lui demande du moins des otages: *Des otages? dit-il, ma parole, c'est celle d'un roi, elle doit vous suffire;* on s'en contente, en effet, ne pouvant obtenir autre chose. Fermeté si constante que le soudan même, dont Louis était captif, ne peut s'empêcher de dire qu'il n'avait jamais vu de chrétien si fier que Louis; il aurait dû dire si ferme et si digne du nom de chrétien. Tout était conclu, lorsqu'un accident imprévu vint tout renverser et mettre la constance de Louis à une nouvelle épreuve. Sur ces entrefaites le sultan vainqueur est assassiné par ses propres sujets, et un des assassins, le glaive à la main, en porte à Louis le cœur encore sanglant pour l'intimider; ce spectacle d'horreur ne l'étonne point; il plaint le sort de son ennemi sans craindre pour le sien, sans vouloir se relâcher en rien de ses conditions, sans se rendre plus facile sur les offres de sa liberté; cette fermeté fait tant d'impression et cause tant d'admiration à ces barbares, qu'ils délibèrent entre eux s'ils ne choisiront point Louis pour leur roi

en qualité de sultan; prodige qui n'a peut-être jamais eu d'exemple: des vainqueurs qui viennent offrir à leur captif la couronne! il est dans les fers et on veut l'élever sur le trône! ô vertu! que tes attraites sont puissantes sur les cœurs même les plus barbares!

Il est temps que Dieu tire le roi d'esclavage; ses fers sont brisés, il a sa liberté; il n'en fera d'autre usage que pour le bien de la religion, pour le soulagement des chrétiens, pour la consolation des affligés. Quatre années entières s'écoulent ainsi à ranimer les croisés, à réparer les places, à en construire de nouvelles. Une triste annonce force enfin Louis à penser à retourner en France, c'est la mort de la reine Blanche, sa digne mère. La France éplorée réclame son roi; les besoins pressants de l'Etat rappellent son ange tutélaire, il revient; sur le bruit de son arrivée tous les cœurs volent au-devant de lui, la France paraît revivre à la vue de son roi. O France, chère patrie, tu revois le doux objet de tes vœux! jamais il ne t'a paru si grand et si digne de toi, tu le possèdes enfin; mais hélas! ce n'est pas pour longtemps; ce n'est pas un don permanent que Dieu te fait, c'est un dépôt précieux qu'il te confie. A peine Louis a-t-il goûté les douceurs du repos qu'un nouvel oracle du ciel semble se faire entendre; le zèle rappelle Louis au secours de la terre sainte et à la consolation des chrétiens qui y combattent et qui y gémissent. Louis veut encore partager leurs travaux et leur gloire. Nouvelle croisade, nouveaux préparatifs, nouvelles armées, nouvelles espérances et toujours même foi, même ardeur, même courage; et où courez-vous donc encore, grand prince? n'y a-t-il pas assez de dangers courus, assez de travaux essuyés, assez de sang répandu? C'en serait assez pour Louis, sans doute; mais Jésus-Christ n'est pas vengé, les infidèles ne sont pas encore convertis, la terre sainte n'est pas encore assurée contre les efforts des barbares. Animé de ces sentiments, Louis, avec son armée, vole en Afrique; déjà il est aux prises avec les ennemis, déjà Carthage, la capitale, a été enlevée, Tunis alarmé et prêt à tomber, tout plie sous les coups des croisés. Ah! voilà sans doute le Dieu des combats qui va récompenser les vertus du monarque zélé et le dédommager de tous ses revers, voilà une carrière plus heureuse qui va s'ouvrir à ses vœux! Non, mes chers auditeurs, sa carrière est finie; le premier voyage de Louis termine le cours de ses victoires, celui-ci va terminer le cours de sa vie. Au milieu de ces premiers succès et de ces espérances flatteuses, de nouveaux malheurs viennent accabler l'armée, l'ardeur du climat dévore les Français et brûle le sang dans leurs veines, une peste terrible vient encore l'assaillir dans son camp, la mort traîne son char lugubre dans toute l'armée, elle passe de rang en rang et élève partout des monceaux de cadavres, les vivants ne suffisent pas pour enterrer les morts; c'est

alors qu'on vit cet exemple, ce prodige si souvent admiré, si rarement imité; un roi, c'est saint Louis, un roi devenu apôtre et martyr de la charité, visiter les pestiférés, consoler les malades, exhorter les mourants; le dirai-je? porter lui-même sur ses épaules royales les cadavres à la sépulture. O ciel! que n'inspirez-vous pas à vos saints? ô saints, que n'avez-vous pas fait pour le ciel?

Dans cette désolation générale le roi voit périr la fleur de la noblesse, tous ses proches sont enlevés, le comte de Nevers meurt entre ses bras, Philippe son fils aîné expire sous ses yeux avec le roi de Navarre son gendre, mille tombent à sa droite, autant disparaissent à sa gauche; enfin Louis lui-même est frappé à mort, il le comprend et il s'y dispose, non en lâche en la craignant, non en philosophe en la méprisant, mais en roi chrétien, en l'acceptant de la main de Dieu comme un don. La voilà, cette innocente victime, étendue sur le lit de douleur comme sur l'autel où la charité doit le consumer de son feu divin. Voyez-le, les mains levées vers le ciel, les regards attachés sur la croix, la sérénité sur le visage, la paix dans l'âme: on dirait que le ciel est déjà ouvert à ses yeux. Enfin le moment est venu, le saint roi couché sur la terre, couvert d'un cilice, étendu sur la cendre, pousse les derniers soupirs et rend sa grande âme à son Créateur.

En ce moment tout éclate en soupirs, tout fond en larmes, il n'est aucun des croisés qui ne voulût mourir avec lui, l'armée a perdu un chef, les soldats ont perdu un père, les affligés un asile, les pauvres un protecteur, la religion un appui, la piété un modèle; il meurt! triomphez, ennemis de la foi de Jésus-Christ, il n'est que vous qui puissiez le faire dans ce jour lugubre; triomphez, la mort vient de vous enlever le plus redoutable ennemi que vous eussiez eu jusqu'alors!

Il meurt, et jusqu'à sa mort il a conservé le précieux trésor de son innocence: *Mon fils*, lui disait souvent la reine Blanche sa mère, *mon fils, je vous aime tendrement; mais quelque tendresse que j'aie pour vous, j'aimerais mieux mille fois vous voir tomber mort à mes pieds que de vous voir commettre un péché mortel*. Elle fut exaucée; mère fortunée qui a eu le bonheur de donner un roi à la France, un héros au monde, et un saint au ciel!

Il meurt; mais en mourant quel sujet d'admiration ou de condamnation ne nous laisse-t-il pas, quand je rappelle les événements de sa vie et que je la compare avec la nôtre? quel exemple pour nous, ou quel jugement contre nous!

Un roi humble sur le trône, dans l'éclat des grandeurs, et nous superbes et orgueilleux dans la bassesse de notre néant. Un roi détaché de tout dans le sein de l'opulence, et nous avides et avarés dans la médiocrité de notre fortune. Un roi mortifié dans le séjour des délices, et nous délicats, et nous

sensuels dans le sein même de notre misère. Un roi toujours souffrant, affligé, livré en proie à tous les revers, car que n'a-t-il pas essuyé ? guerre, peste, famine, prison, esclavage, tous les fléaux de Dieu, et néanmoins toujours patient, toujours résigné, toujours adorant avec soumission le bras qui le frappe ; et nous à la moindre affliction, à la moindre croix nous livrant aux plaintes, aux inquiétudes et aux murmures. Disons encore, un roi toujours innocent, toujours pur et sans tache, se consacrant à toutes les austérités, à toutes les rigueurs de la pénitence ; et nous coupables, et nous pécheurs craignant jusqu'au nom même de mortification et de pénitence.

O grand roi, ô grand saint ! qui vivez à présent avec les élus, daignez vous intéresser pour nous ; vous réglez dans le sein de la gloire, réglez encore sur nous, réglez sur ce royaume qui vous sera à jamais dévoué ; réglez sur un peuple qui vous sera éternellement cher ; réglez sur votre postérité, sur la famille royale, sur la personne sacrée du roi ; votre sang coule dans leurs veines, que vos vertus vivent toujours dans leurs cœurs. Réglez, ou plutôt obtenez que Jésus-Christ même règne sur nous, sur nos esprits, sur nos cœurs, sur nos actions ; qu'il règne par sa grâce, par sa croix, par son amour, en ce monde, afin que nous puissions régner à jamais avec lui dans la gloire. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE XII.

SAINTE THÉRÈSE.

Ignem veni mittere in terram ; et quid volo, nisi ut accendatur ? (Luc., XII.)

Je suis venu apporter le feu sur la terre, et ce que je désire, c'est de le voir allumé.

Ce panégyrique de sainte Thérèse est un de ces sujets qui semblent intéresser tous les cœurs ; on l'écoute toujours avec une nouvelle joie, on témoigne toujours une nouvelle avidité de l'entendre, on semble prendre une part personnelle à tout ce qui la regarde : aussi peut-on assurer que cette sainte fut un des plus grands prodiges qui ait paru dans son siècle et qui fera l'admiration des siècles à venir ; l'univers la vit avec étonnement, l'Eglise se félicita de l'avoir portée dans son sein, la piété la cultiva de ses mains, la religion en la voyant parut consolée de ses pertes, le christianisme la présentea pour l'opposer à toutes les criminelles ardeurs d'un amour profane et pour allumer sur la terre un incendie de cet amour béatifique qui embrase les saints dans le ciel.

Que de traits marqués, que de prodiges contribuent à l'éclat de sa gloire ! je me borne à un seul, à son cœur. Oui, chers auditeurs, sans m'arrêter à tant d'autres que présentent sa vie et l'héroïsme de ses vertus, j'entreprends de faire aujourd'hui le portrait, l'éloge du cœur de Thérèse ; persuadé que c'est faire le plus juste éloge de cette sainte que de faire celui de son cœur ; mais

dans ce cœur même que de traits éclatants ! que de qualités éminentes ! bonté, solidité, sincérité, tendresse, droiture, générosité, tout est réuni. Bornons-nous à deux qui semblent renfermer tous les autres et montrons dans elle tout à la fois un cœur ardent et un cœur souffrant ; un cœur ardent entièrement embrasé de l'amour de son Dieu, un cœur souffrant, portant généreusement les épreuves de son Dieu ; un cœur ardent qui s'est élevé à tout ce qu'il y a de plus grand et de plus héroïque ; un cœur souffrant qui dans les épreuves a essuyé tout ce qu'il y a de plus pénible et de plus rigoureux ; un cœur ardent, embrasé d'un incendie d'amour ; un cœur souffrant, plongé dans un océan d'amertume, réunissant ainsi dans lui-même les deux caractères du véritable héroïsme : *Agere et pati fortia*, faire et souffrir de grandes choses pour Dieu.

Entrons donc, mes chers auditeurs, entrons dans le cœur de Thérèse, dans ce sacré sanctuaire ; admirons les prodiges qu'y opère la grâce. Grand Dieu ! qui ne nous avez donné un cœur que pour vous aimer, faites-nous connaître le cœur de Thérèse et donnez-nous un cœur résolu de n'aimer que vous et en état de tout souffrir pour vous. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Dieu qui, dans les desseins éternels de sa providence, avait destiné Thérèse aux plus grands prodiges, l'avait ornée des dons les plus précieux dans l'ordre de la nature pour servir de fondement à la grâce. A ne la considérer même qu'humainement, jamais peut-être de naturel plus beau, de caractère plus accompli, ne sortit de la main de Dieu ; un esprit vif, solide, étendu, capable des plus grands projets et au-dessus des plus grands obstacles.

A la solidité d'esprit elle joignait une douceur, une délicatesse, une élévation, une noblesse de sentiments qui la rendaient bien supérieure aux faiblesses si ordinaires à son sexe ; bienfaisante sans espérance de retour, sensible sans petitesse, zélée avec discernement, capable d'une inclination forte, mais sans emportement de passion, et fort éloignée de tout ce qui n'entraîne après soi que le dégoût et la honte : tels furent les traits que la nature ébaucha dans elle et que la grâce anima de ses plus vives couleurs.

Un cœur ainsi formé n'eût été que trop fait pour le monde, si le ciel ne l'avait prévenu. Thérèse le comprit et le craignit ; aussi dès que son cœur fut en état de s'ouvrir à la grâce, avec quelle avidité ne reçut-elle pas cette douce rosée ? Ses premiers sentiments sont des prodiges de grâce, ses premiers pas sont des pas de géant, ses premiers desseins sont ceux des parfaits.

A peine sortie des bras de l'enfance, je la vois à l'âge de sept ans se dérober à la maison paternelle pour aller chercher le martyre chez les infidèles et verser son sang pour la foi. Où allez-vous, tendre victime ?

trouverez-vous des cœurs assez barbares pour vous immoler? après tout si le glaive ne l'immole pas, ce sera son amour. Ramenée dans la maison paternelle, toute affligée, toute désolée d'avoir manqué cette précieuse couronne, elle ne s'en console que par l'espérance de l'obtenir un jour, et avec quelle ardeur ne tâche-t-elle pas de s'y disposer? On la voyait, cette tendre enfant, tantôt s'éloigner des compagnies et se retirer dans des endroits écartés pour prier en secret et offrir les prémices de son cœur à l'auteur de son être; tantôt dans les lieux écartés se faire à elle-même de petits oratoires, se former de saints ermitages où seule à seule elle allait s'entretenir familièrement avec son Dieu; tantôt humblement prosternée au pied des autels, les yeux baissés et les mains jointes, rester ainsi prosternée des heures entières, embrassant tendrement la croix et l'arrosant souvent de ses larmes.

Aussi Dieu se plaisait-il à verser ses dons sur une âme qui devait être son sanctuaire. Mais ce cœur était naturellement trop sensible et trop tendre pour n'être pas susceptible de quelque sentiment trop humain; hélas! je dirais presque, malheur aux cœurs trop sensibles! qu'ils sont à plaindre, qu'ils sont à craindre s'ils viennent à recevoir des atteintes! qu'ils sont capables d'en donner! qu'ils sont en danger eux-mêmes d'en recevoir!

Ce fut la lecture des romans; écoutez-le, mères de famille, et vous, filles chrétiennes, apprenez-le en tremblant, ce fut la lecture des romans qui commença à altérer sa piété et qui fut sur le point de ravir à l'Eglise un de ses plus beaux ornements. A peine a-t-elle goûté ces lectures profanes et donné dans ces frivoles amusements, que l'Esprit-Saint jaloux et irrité s'éloigne d'elle, les vives lumières s'éteignent dans son entendement, les saintes ardeurs sont étouffées dans son cœur; et à la place de ces doux, de ces pieux sentiments de ferveur qu'elle goûtait avec tant d'abondance, elle n'éprouve plus que dégoût, que sécheresse, qu'ennui; triste abîme où elle est plongée: ce n'est pas que Dieu ne la rappelât et qu'elle n'éprouvât des retours, car jamais elle ne fut tranquille dans son état d'illusion; souvent Dieu lui rappelait ses bienfaits, lui représentait le danger, et faisant briller à ses yeux les plus vives lumières il excitait dans son cœur les plus vifs et les plus salutaires remords; ainsi éprouvait-elle les plus terribles combats entre la grâce qui la poursuivait et la vanité qui la dominait. Quelle situation que celle d'un cœur ainsi livré comme une mer agitée à mille flots différents!

Enfin Dieu, qui voulait sauver cette grande âme, porta le dernier coup au grand ouvrage de sa conversion: un jour que, plus combattue que jamais, elle était livrée à ses agitations intérieures, Dieu permit qu'elle jetât les yeux sur une image du Sauveur dans sa flagellation douloureuse, meurtri,

déchiré, ensanglanté, tout couvert de plaies; cette vue la saisit, la frappe et la pénètre; en même temps une voix intérieure se fait entendre: Thérèse! ah Thérèse, c'est toi qui m'as réduit dans ce triste état, c'est toi, et loin de compatir à mes maux, tous les jours tu les aigris et tu les augmentes. Cette voix, ce reproche est pour elle comme un coup de foudre, elle reste immobile, interdite, le glaive de douleur a percé son cœur, elle pousse des soupirs, elle éclate en sanglots, elle jette des cris lamentables et ne pouvant soutenir la véhémence, la violence de sa douleur, elle se pâme, elle tombe en défaillance, toute tremblante, toute palpitante aux pieds de cette image sacrée. C'en est fait; depuis ce moment ce n'est plus elle: inconsolable dans sa douleur elle quitte toutes ses parures, elle se dépouille de ses vains ornements, elle dépose aux pieds de Jésus-Christ souffrant tout cet étalage de vanité, tous les frivoles amusements; dès lors le monde ne lui est plus rien.

Ce n'est pas même assez pour elle de gémir, elle comprend ce que c'est que le monde pour elle, et que du caractère dont elle est, son salut y est en grand danger et son cœur trop faible pour y résister; qu'après tout elle sent que son Dieu l'appelle, qu'elle n'a qu'une âme à sauver, quelques jours à passer sur la terre et une éternité toute entière à attendre après cette vie; pénétrée de ces sentiments, elle prend la résolution généreuse de quitter le monde sans délai et se donner à Dieu sans partage: pour certaines âmes il ne suffit pas de délier avec le monde, il faut rompre.

La voilà, cette gémissante colombe, qui prend généreusement son essor pour s'envoler au désert, qui cherche un asile dans le Carmel pour s'y ensevelir et y pleurer le reste de ses jours les illusions de son premier âge. Sainte solitude, aimable désert, de quels sentiments, de quels prodiges ne fûtes-vous pas les dépositaires et les témoins? quels attrails, quels délices n'eûtes-vous pas pour cette âme pénitente et aimante! c'est là que, rendue à elle-même et à la droiture de son cœur, elle se livre à toute l'étendue de sa douleur et de ses regrets; elle ne peut revenir de son étonnement à la vue de ses infidélités envers Dieu et plus encore des bontés de son Dieu envers elle, c'est là que Dieu l'éclairait, lui fait voir la place qui lui était marquée dans l'enfer si elle eût persévéré dans le triste état où elle était alors. Apprenez, âmes tièdes et languissantes, où peuvent conduire et que peuvent devenir par leurs suites ces fautes appelées légères; apprenez, âmes mondaines, le danger de ces liaisons prétendues innocentes.

C'est là que touchée de Dieu et ne prenant plus conseil que de sa douleur, Thérèse se livre à tout ce que la pénitence a de plus rigoureux: abstinences, jeûnes, prières, veilles, mortifications, macérations, les cilices, les haïres, les chaînes de fer, les disci-

plines sanglantes, rien qui puisse contenter sa vive douleur, rien qui ne serve à animer son cœur pénitent; elle en vient même jusqu'à s'engager par un vœu de faire ce qu'il y aurait de plus parfait aux yeux de son Dieu: ô grâce! ô sentiment! ô amour!

Tout cela était grand et tout cela n'était encore que comme une étincelle cachée du feu divin qui la dévorait: elle avait montré la tendresse de son cœur, il fallait en faire éclater la générosité, elle comprit que le moyen le plus efficace de réparer le malheur qu'elle avait eu de ne pas toujours aimer son Dieu, était de contribuer à le faire aimer par les autres. Non, l'amour divin ne peut être oisif; il cherche à se communiquer au dehors; le feu allumé cherche à tout allumer, le cœur embrasé veut tout embraser avec lui, c'est ce qui se vérifie dans tous les saints en général, mais ceux qui ont le cœur naturellement grand, l'éprouvent d'une manière encore plus sensible, tout porte dans eux un caractère empreint de grandeur; grandes vues, grands projets, grandes difficultés, grands obstacles, grands combats, grandes victoires, grandes vertus, grands mérites; tout est grand dans eux, à l'exception des idées qu'ils ont d'eux-mêmes, qui les rendent encore plus grands devant Dieu. Dans ces dispositions, dans ces sentiments, de quoi ne deviennent-ils pas capables?

Non, chrétiens, ce ne sont pas toujours les grands hommes, les hommes extraordinaires que Dieu emploie pour l'exécution de ses grands desseins. Il y a des Esther destinées aux grandes entreprises, il y a des Jahel extraordinairement suscitées de Dieu pour le bonheur d'Israël, il y a des Judith et des Debora à la tête des armées et paraissant le glaive sanglant à la main. Dieu, qui appelle les choses qui ne sont pas, comme celles qui sont, se plaît quelquefois à confier la force de son bras à la faiblesse même du sexe et à rendre dépositaires de sa puissance les instruments les plus faibles. Illustre Thérèse, vous en serez un monument à jamais célèbre!

La voilà, l'étendard du zèle à la main, conduisant et faisant marcher sur ses traces toutes les vertus, toutes les grâces, tous les prodiges. Dans l'ardeur du zèle qui l'anime, dans le transport du feu céleste qui la dévore, elle est en état de tout entreprendre et de tout sacrifier; travaux, obstacles, dangers, rien ne ralentit son ardeur, tout devient l'aliment de sa flamme; dans ses vifs transports elle soupire après les supplices, les tourments, les tyrans, la mort, mille morts. Terre étrangère, terres sauvages, les villes, les provinces, les empires, le monde entier est renfermé dans son cœur et son cœur est plus grand que le monde. Elle apprend qu'il y a des infidèles, elle voudrait les éclairer; des idolâtres, elle voudrait les instruire; des hérétiques, elle voudrait les combattre, des pécheurs, elle voudrait les convertir, des réprouvés, elle voudrait les retirer de l'enfer. Elle aurait converti tout

un monde, elle chercherait un monde nouveau pour le convertir.

Le zèle ardent qui l'embrase lui fait former des entreprises en apparence téméraires et exécuter des projets qu'on jugerait impossibles, s'il y avait quelque chose d'impossible à la grâce et aux grands cœurs. C'est le sentiment de ce zèle qui lui fait porter envie aux ministres de l'Evangile, qui par état sont dévoués au salut des âmes; portée sur les ailes de ce zèle, elle entreprend des voyages pénibles, elle parcourt des régions éloignées; animée du feu de ce zèle, elle ose défier les démons et toutes les puissances de l'enfer conjurées. Combien de fois la vit-on le crucifix à la main l'appeler au combat?

C'est ce zèle qui la fait s'offrir en qualité de victime à son Dieu, prête à demeurer dans le purgatoire jusqu'au jugement pour sauver une âme. C'est dans les ardeurs et les douleurs de ce zèle qu'elle gémit si amèrement sur les âmes qui sont en état de péché.

Son cœur, ou l'amour de Dieu dans son cœur, était comme ces feux intérieurs, qui, renfermés dans le sein de la terre, y agissent, y fermentent, y consomment les pierres, y calcinent les rochers, y enflamment les minéraux, et après avoir fermenté au dedans éclatent tout à coup au dehors, se répandent en tourbillons de flammes et y causent un vaste incendie.

Ainsi l'amour divin dans Thérèse agit au dedans de son cœur, anime ses desirs, embrase ses sentiments, et après avoir consumé et dévoré tout l'intérieur, éclate tout à coup, se produit au dehors, porte au loin ses célestes ardeurs et excite un vaste incendie d'amour dans les âmes. De là tant d'immenses projets qu'elle conçoit, tant d'héroïques actions qu'elle fait, tant de bonnes œuvres qu'elle entreprend, tant de saints établissements qu'elle forme. Ce n'est plus le cœur de Thérèse; toutes les ardeurs des séraphins sont réunies dans son cœur. Si elle eût été libre, elle aurait embrasé l'univers.

Après tout, le chef-d'œuvre de son zèle, et celui qu'elle eut toujours plus à cœur, fut la réforme de son ordre, ou la perfection d'un ordre nouveau; car, hélas! tel est le sort des choses humaines: par leur pente naturelle elles tendent toujours au changement, le soleil a ses éclipses, les astres ont leurs variations, est-il surprenant que dans les ordres les plus saints il puisse s'élever quelque obscurité et quelques nuages? Thérèse, visant elle-même à la perfection, voudrait tout parfait, elle conçoit donc le dessein de rétablir cette perfection dans son ordre, d'y ranimer la piété, d'y rappeler la première ferveur, de rendre toujours plus vives et plus éclatantes les splendeurs du Carmel. Qu'entreprenez-vous, grande sainte, et à quoi vous engagez-vous? A la première vue du dessein, à la seule idée du projet tout s'arme, tout se soulève, les plaintes des premiers monastères, les difficultés des prélats, les résistances des magistrats,

les murmures des peuples, les oppositions des villes entières, les hommes, les démons, la terre, l'enfer, de concert, tout s'arme, tout se déchaîne; l'orage est si grand qu'il faut pour un temps suspendre l'ouvrage et laisser calmer la tempête en attendant des moments plus heureux.

Ils sont enfin arrivés, et le souverain pontife Pie IV, éclairé, suscité de Dieu, ayant autorisé notre sainte, la célèbre maison de Saint-Joseph d'Avila est enfin fondée. Ange tutélaire de cette sainte maison, triomphez, tressaillez de joie! que de chastes colombes vont bientôt se retirer dans cette arche sacrée! que d'étoiles brillantes vont éclairer ce ciel animé! que de fleurs éclatantes vont orner ce paradis de délices! Bientôt tout l'ordre prend de nouveaux accroissements; de tous côtés on s'empresse, on demande des établissements de la nouvelle réforme, les villes, les provinces, les royaumes s'empressent à la recevoir; l'inondation de l'amour divin est immense; en moins de douze ans Thérèse fonde et voit s'élever les célèbres maisons de Medina, de Valladolid, de Tolède, de Salamanque, d'Albe, de Caraque, de Veas, de Laxare, déjà les murs d'une maison sainte s'élèvent dans Burgos, déjà le nouvel institut est admis dans Valence, déjà la nouvelle réforme porte et élève ses étendards dans Grenade, elle entre, et avec elle entrent comme de concert, en triomphe, la piété, la régularité, l'ardeur, la ferveur, la mortification, l'abnégation, le don d'oraison, l'union avec Dieu, toutes les grâces, toutes les vertus, tous les dons de Dieu. Est-ce l'ouvrage d'un siècle ou de plusieurs saints que je rapporte? Thérèse et la grâce ont suffi pour opérer ces prodiges.

Encore n'était-ce là que comme la moitié de l'ouvrage, une nouvelle carrière s'ouvre à l'ardeur de son zèle, après les maisons de filles, il fallait réformer celles des hommes ou les porter à une sainteté plus sublime et plus éminente.

Accourez donc et venez à son aide, ô vous hommes illustres, hommes extraordinairement suscités de Dieu pour réparer les brèches d'Israël : je parle des célèbres Pierre d'Alcantara, Jean de la Croix, Antoine de Heredia, illustres coopérateurs; la sainte se les associe dans ce grand ouvrage, et sa sagesse aidée de leurs conseils et son zèle soutenu par le feu de leur zèle, élèvent les murs de cette nouvelle Jérusalem : bientôt la réforme y est introduite, la ferveur y rentre dans tous ses droits, la perfection y règne comme dans son empire, en sorte que par le plus prompt et le plus grand des prodiges, le monde chrétien est étonné de voir une fille former un si grand projet, plus étonné encore de le voir exécuté avant qu'il ait eu le temps de revenir de l'étonnement et de la surprise.

Qu'est-ce que n'entreprend pas un zèle ardent? qu'est-ce que n'exécute pas un cœur embrasé? faut-il à présent, faut-il pour la consistance de ce grand ouvrage et la

perfection des âmes réunies dans ce sacré sanctuaire, faut-il des soins pour les former, des exemples pour les animer, des règles pour les conduire, des maximes pour les diriger? Thérèse prend les soins, elle donne les exemples, elle trace les règles, elle établit des maximes; que dis-je? Thérèse elle-même est suffisante à tout, et son exemple seul devient le modèle, l'âme, le soutien, la règle vivante de tous.

Que dirai-je à présent de ses écrits? et quoi que j'en dise, approchera-t-il jamais de ce qu'ils nous disent eux-mêmes? Ecrits admirables, monuments sacrés, qui font encore tous les jours la nourriture et les délices des âmes parfaites! qu'entends-je? sont-ce les Augustin, les Ambroise, les Basile qui parlent? quels caractères ineffables de ces livres sacrés? solidité, netteté, justesse, précision, sublimité, profoundeur. Oui, mes chers auditeurs, les saint Denis auront expliqué les perfections ineffables de Dieu; les Athanase auront expliqué les profondeurs de l'incarnation du Verbe: les Augustin auront développé les ineffables opérations de la grâce, les Jérôme auront fait retentir les sanglots de la pénitence, il était réservé à Thérèse de nous expliquer les secrets de la vie intérieure, les dons de l'oraison, de la contemplation, de l'union intime avec Dieu, ces communications intérieures, ces ardeurs, ces transports, tous ces mystères divins dont les seules intelligences célestes peuvent concevoir les grandeurs.

Et tout cela avec quelle onction, quelle piété? Car ne pensez pas que ce soient ici de ces ouvrages secs, arides, stériles, tels qu'on en trouve quelquefois. Non, dans Thérèse tout est goût, tout est onction, tout est sentiment; le lait et le miel coulent de sa bouche et s'insinuent dans les cœurs; et quel est le principe de toutes ces merveilles? son amour pour son Dieu.

Comprenons, chers auditeurs, ce que c'est qu'un cœur que la grâce arrache au monde, et que l'amour consacre à Dieu; hélas! bien des âmes croient être à Dieu, le monde vit encore dans elles. Concevons et gravons à jamais dans nous ces grandes vérités. La première, que tous les cœurs sont formés uniquement pour Dieu, la seconde que le monde est à craindre pour tous les cœurs, la troisième que les cœurs seront malheureux tant qu'ils ne seront pas à Dieu.

Nous avons vu dans Thérèse un cœur ardent, embrasé de l'amour de son Dieu; voyons un cœur souffrant, portant généreusement les épreuves de son Dieu, c'est le sujet du second point.

SECOND POINT.

Vous le savez, chrétiens auditeurs, le grand attrait et comme l'attrait vainqueur de sainte Thérèse fut toujours pour les croix et pour les souffrances; souffrir ou mourir, voilà, je l'ai dit, le cri de son cœur, voilà sa grande devise. Toujours elle regarda les afflictions comme le partage des âmes fidèles en ce monde; toujours elle envisagea les

souffrances comme le précieux de l'amour de son Dieu pour elle, et la grande marque qu'elle pouvait donner de son amour pour son Dieu. Ainsi altérée, affamée de souffrances, son désir, son unique bonheur, c'est de souffrir et de souffrir jusqu'à la mort, et de mourir plutôt que de ne pas souffrir : *Aut pati, aut mori*. Souffrir avec résignation, avec patience, avec constance, c'est la disposition ordinaire de toute âme juste ; mais souffrir avec joie, mais souffrir avec amour, mais s'estimer heureux en souffrant, mais désirer de souffrir toujours davantage, c'est l'héroïsme du cœur humain, et c'est celui de Thérèse.

Vous serez exaucée, grande sainte ; vous serez rassasiée, soif ardente des afflictions ! Un cœur moins ardent que le vôtre serait peut-être tenté de se repentir d'avoir demandé.

Ici, chrétiens, je vais ouvrir à vos yeux un cœur plongé dans un océan de douleurs, et en même temps nageant dans un océan de délices ; et jusqu'où ne se portèrent pas ses épreuves et ses souffrances ? Souffrances et épreuves dans les maladies qui affligent son corps, souffrances et épreuves dans les doutes et les perplexités qui agitent son esprit ; il faut que dans elle tout soit attaché à la croix : *Aut pati, aut mori*.

Je dis souffrances et épreuves dans les maladies : vous n'ignorez pas, chrétiens, les longues et pénibles maladies auxquelles elle fut livrée, depuis qu'elle se donna toute à Dieu, jusqu'à la fin de ses jours, c'est-à-dire durant près de cinquante années, maladies terribles dont les accès violents, les effets surprenants eurent quelque chose de si extraordinaire et de si marqué, qu'on pourrait les regarder comme des maladies surnaturelles, et d'un ordre comme surhumain. Que vois-je ? quel feu dévorant coule dans ses veines, lui brûle les entrailles, lui dessèche les nerfs, lui cause des douleurs si vives, si aiguës, si violentes, qu'elle paraît succomber ; durant trois jours on la croit morte, jusqu'à tout préparer pour sa sépulture, son heure n'était pas encore venue, Dieu la réservait à d'autres épreuves : *Aut pati, aut mori*.

Souffrances et épreuves dans les sacrifices que Dieu exige d'elle, et les victoires qu'il fallut remporter sur son cœur : détachement, renoncement, abnégation, abandon, mort totale à elle-même, à sa volonté, à ses sens, et à tout, ce ne sont là que les pénitences comme de son choix, Dieu en prépare de sa main d'autres bien plus sensibles. Ecoutez-moi, chrétiens, et vous, Seigneur, purifiez mes lèvres, je vais parler un langage que l'homme terrestre ne saurait entendre. Non, chrétiens, dans tout ce que je viens de dire de ses souffrances qui pourraient être regardées comme le dernier effort de la grâce sur le cœur humain, je ne vois que des annonces et des essais par lesquels Dieu ne lui montre encore que de loin, comme il fit à saint Paul, tout ce qu'elle aura à souffrir dans la suite pour son amour :

Ostendam illi quanta oporteat pro me pati. (Act., IX.)

Il est vrai que Thérèse était déjà élevée à cet état sublime d'insensibilité pour tout ce qui passe, qu'elle était parvenue à ce qu'elle appelle elle-même la première entrevue du divin Epoux, entrevue ineffable dans laquelle Dieu fait connaître à une âme qu'il veut l'honorer du titre de son épouse chérie, entrevue céleste où les sens et la partie inférieure de l'âme sont comme absorbés, entrevue toute divine dont l'impression est si pure, si pénétrante, si vive, que nulles paroles ne sauraient en exprimer les douceurs ; mais cette entrevue si délicieuse passe bien vite, rapide éclair qui brille un instant et qui disparaît. Dieu conduit quelques moments les âmes sur le Thabor, mais il les ramène bientôt sur le Calvaire pour les former à l'ombre de la croix.

Ainsi, à cette tranquillité si délicieuse succèdent bientôt en Thérèse les vicissitudes, les agitations d'un état supérieur, d'une épreuve toute divine, mais d'une épreuve si sensible, si douloureuse, que les pénitences et les douleurs ordinaires lui tiendraient lieu de rafraîchissement. Remplie de l'objet divin qu'elle a entrevu, et dont l'attrait reste gravé dans son âme ; Thérèse tombe tout à coup dans une douleur mortelle de ne le voir plus, tous les efforts qu'elle fait pour le suivre, les élancements, les transports de son âme altérée ne donnent que plus de pointe à l'amertume de sa douleur ; elle ose se plaindre, et ses plaintes ne sont point entendues ; elle demande, et ses demandes ne sont point exaucées ; comme l'épouse des *Cantiques*, elle soupire, elle cherche, et ses soupirs et ses recherches semblent rejetés. Ne trouvant personne qui lui réponde, elle s'interroge elle-même, elle sonde le fond de son cœur, elle demande pourquoi son bien-aimé a disparu, mais son cœur ne lui présente que l'indifférence qu'elle a eue autrefois pour son Dieu, que les résistances qu'elle a apportées à la voix de sa grâce ; ô regrets ! ô douleurs ! ô remords ! que ne faites-vous pas essayer à un cœur ainsi éprouvé ?

Dans cet état d'obscurité, dans cette nuit affreuse, elle est abandonnée au doute cruel si elle aime son Dieu ; si elle est dans l'amitié de celui dont elle souhaite si ardemment d'être aimée, qu'elle aime en effet au-dessus de tout ; les retours amers déchirent son cœur, les agitations intérieures de son esprit, comme autant de flots, inondent son âme devenue une mer agitée. *Vous ai-je perdu, ô mon Dieu !* s'écriait-elle dans ces sombres nuages, *vous ai-je perdu ? ne vous retrouverai-je plus, ô le désiré de mon cœur ? est-ce vous qui vous cachez à moi, ou moi qui m'éloigne de vous ?* Quel état ! quelle douleur ! aimer Dieu, et être incertain si on l'aime, douter si on est l'objet de sa tendresse ou de sa colère ! je ne crains pas de le dire, voilà peut-être le plus grand des tourments, la plus grande des épreuves où Dieu puisse mettre une âme fidèle en ce

monde. Si l'épreuve durait, elle serait plus terrible que tous les martyres, elle deviendrait une espèce d'enfer.

Revient-elle de cette incertitude ? conçoit-elle ce que son Dieu a d'amour pour elle ? c'est pour être livrée à une autre espèce d'accablement, dont il n'est qu'un cœur fait comme le sien qui puisse comprendre toute la rigueur. La vue de ce que Dieu mérite d'elle et du peu qu'elle fait pour lui, la plonge dans un nouvel excès de douleur. *Je vous suis inutile, s'écrie-t-elle, ô mon Dieu ! je vous suis inutile ! vous méritez tout, et je ne fais rien pour vous. Ah ! que ne puis-je vous faire le sacrifice de mille vies ! vous attirer tous les cœurs, aller aux extrémités de la terre, traverser au delà des mers !* Aimer son Dieu et ne rien faire pour lui, désirer de l'aimer et ne rien faire qui prouve qu'on l'aime ! âmes intérieures, comprenez la rigueur et l'amertume de ce tourment. Si, pour calmer cette peine et suspendre ses réflexions, Dieu la comble de quelque faveur, les faveurs mêmes de son Dieu se changent pour elle en un nouveau surcroît de douleur ; elle craint d'être dans l'illusion et l'erreur, la perplexité où elles la jettent, la crainte de s'égarer éteignent absolument dans son âme toute lueur de paix, tout sentiment de consolation.

Dans son incertitude elle veut éclaircir son état, s'ouvrir sur ses dispositions, elle trouve des directeurs peu éclairés qui la troublent, qui la consternent, en lui annonçant qu'elle se trompe ou qu'elle trompe les autres, que son état est un état d'illusion, qu'elle n'est point en voie de salut, qu'elle marche sur le bord du précipice, sur le bord de l'enfer.

Saineté de mon Dieu ! êtes-vous vengée ? et vos rigueurs sont-elles enfin satisfaites ? Non, non, le glaive intérieur a fait des blessures profondes ; il faut que les épreuves extérieures viennent encore y mettre le comble ; tout s'élève, tout s'arme de nouveau contre elle ; on se forme de Thérèse les idées les plus fausses et les plus désavantageuses ; on la dépeint sous les couleurs les plus noires ; à les entendre, c'est une personne inquiète, qui ne peut se fixer ; une âme indocile, qui veut se soustraire à la dépendance ; c'est une fille altière qui, sous les dehors spécieux d'une humilité affectée, cherche à dominer ; c'est une âme emportée qui, sous le voile du zèle trompeur, ne suit rien que l'impétuosité de son naturel ; c'est un esprit dangereux qu'il faut éviter. Les plus modérés croient lui faire grâce, en disant que la faiblesse de son esprit l'a conduite dans un fanatisme d'illusion et d'erreur.

Les personnes ecclésiastiques elles-mêmes prennent contre elle la cause en main, et appellent à leur secours le bras séculier ; toute l'Espagne est en feu ; des libelles sanglants déchirent sa mémoire ; les chaires et les assemblées retentissent de murmures et de clameurs ; on ne la menace de rien moins que des prisons, des fers et du feu ; on en

vient jusqu'à lui faire des exorcismes, comme à une personne obsédée et possédée du démon : où ira-t-elle ? à qui aura-t-elle recours dans l'horreur et la profondeur des ténèbres où elle est plongée ?

Ah ! que ceux-là se trompent qui croient qu'il n'y a que douceur pour les âmes que Dieu conduit comme Thérèse dans les voies de la perfection ! Il est vrai que Dieu leur inspire une force, un courage au-dessus des épreuves ; mais il n'en est pas moins vrai que le glaive qui les perce, est un glaive de douleur qui pénètre jusqu'à la division de l'âme, *ad divisionem animæ* (Hebr. IV), qui va fouiller jusqu'à la source du sentiment, qui retranche, qui arrache toutes les fibres de l'amour-propre, qui détruit toutes vues trop naturelles, tout retour trop humain, et que le céleste époux est pour elle un époux de sang : mais aussi quelle gloire pour lui, quel trésor de mérites pour une âme, quand au milieu de ces flots, elle reste soumise, ferme, généreuse, constante, semblable à un rocher immobile contre lequel tous les flots d'amertumes viennent se briser ! avec les épreuves se multiplient en même temps les faveurs ; merveilleux accord de la justice et de la miséricorde !

Ce fut alors et dans ces transports de douleur ou d'amour, ce fut alors que Thérèse reçut de Dieu cette grâce si signalée ; un séraphin la perça d'un dard enflammé, et enfonça dans son cœur une flèche ardente qui la laissa si embrasée de l'amour de son Dieu, que dévorée par ce feu sacré, elle jeta des cris, mais des cris si aigus, si perçants, et néanmoins mêlés d'une si grande joie, qu'elle ne peut désirer d'être délivrée des douleurs violentes que ce trait lui causa. Blessure délicieuse à la grâce, mais blessure mortelle à la nature ! aussi depuis ce moment la sainte ne fait plus que languir ; c'est une victime que le feu de la charité consume et dévore ; sa vie sur la terre n'est plus qu'un exil ; son âme n'est plus qu'un souffle qui s'éteint, une étincelle qui se consume, qui prend son essor, qui va chercher Dieu dans Dieu même, qui va se plonger dans l'océan immense de la divinité, et s'abîmer dans l'immensité de son être ; elle soupire, elle languit, elle ne vit plus.

Enfin Dieu exauce ses vœux ; elle entend la voix de son bien-aimé qui l'appelle, *Veni, amica mea* (Cant., IV), venez, épouse fidèle, la course mortelle est finie ; venez recevoir la couronne que je vous ai préparée, *veni, coronaberis*. (Ibid.) A cette douce invitation, son cœur se dilate, ses sentiments se raniment, son âme sort comme d'un sommeil, toute transportée à la vue de cet immense avenir qui lui ouvre son sein. Frappée d'une maladie mortelle qui devait terminer sa carrière, tout le temps qui lui reste n'est plus qu'un exercice continué de toutes les vertus, de toutes les grâces, et de toutes les douleurs ; son âme, sa grande âme, n'est occupée que de la pensée de l'éternité : ses

yeux sont fixés vers le ciel, ses désirs se portent vers la sainte Sion ; son cœur ne soupire qu'après l'heureux moment de sa délivrance. Voyant augmenter sa faiblesse, et fortifiée des secours des mourants, elle se sent arrivée au terme, elle entre dans les angoisses du dernier passage ; ce qui est dans nous agonie, dans elle est extase. Quatorze heures entières elle reste dans cet état, tenant les mains jointes et le crucifix sur ses lèvres. Est-elle encore sur la terre ? non, elle s'est envolée dans le ciel : ô cris ! ô larmes ! ô gémissements ! ô sanglots !

Montagnes, saintes montagnes du Carmel, couvrez-vous de deuil ; Eglise sainte, faites entendre vos tristes accents ; pleurez, filles de Thérèse ; pleurez, gémissantes colombes ; l'univers entier, tout le monde chrétien prendra part à votre douleur.

Mais que dis-je ? non, ne pleurons point sur elle, pleurons sur nous-mêmes ; nous voyons ce que les saints ont fait pour le ciel, que faisons-nous pour notre salut ? aimons-nous Dieu ? voulons-nous l'aimer ? jugeons-en à cette seule marque : voulons-nous souffrir quelque chose pour Dieu ? Si nous refusons de souffrir, ne nous flattons pas de l'aimer. Hélas ! je sais que tout le monde souffre ; je porte les yeux sur ce bas univers, et je vois l'univers rempli d'affligés ; de toutes parts, j'entends des voix plaintives s'élever dans le monde, et former comme un concert de lamentables accents. Mais, mon Dieu ! où sont ces cœurs résignés, ces cœurs généreux, souffrant avec joie, s'estimant heureux de souffrir ? Nous disons que nous voulons aimer Dieu, et pour Dieu nous ne voulons rien souffrir ; à la moindre chose que nous souffrons, nous nous plaignons, nous nous inquiétons, nous voudrions toujours être sur le Thabor et jamais à ce pied de la croix. Adorable Sauveur ! vous resterez donc tout seul sur le Calvaire, portant seul le poids de nos peines et de nos péchés ? est-ce là vous aimer ? Chrétiens de nom, soyons-le de mœurs, et gravons à jamais ces grandes vérités dans nos cœurs. Première vérité ; il faut avoir une croix dans ce monde, Dieu ne nous sauve que par la croix. Seconde vérité ; les croix qui nous viennent de Dieu, sont toujours les meilleures et les plus précieuses ; celles qui viennent de sa main, viennent aussi de son cœur. Troisième vérité ; cette croix, il s'agit de la bien prendre, elle fera des saints, autrement elle ferait des réprouvés. Quatrième vérité ; souvent en voulant éviter une croix, on en trouve une plus pesante : ne changeons pas les croix, mais les sentiments. Cinquième vérité ; ces croix, ces amertumes, Dieu nous les adoucira par sa grâce ; les croix qui nous affligent à présent, si nous les recevons dans l'esprit de Dieu, feront un jour notre consolation ; que dis-je, un jour ? j'ajoute une éternité tout entière ; je vous la souhaite, au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE XIII.

SAINTE URSULE.

Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra. (1^o Joan., V.)

La victoire qui triomphe du monde, c'est notre foi.

Les victoires dans le monde se remportent par les moyens que fournit le monde : les guerriers vaincront les guerriers par la force des armes ; les rois vaincront les nations et les peuples par le nombre de leurs soldats et la supériorité de leur puissance ; le propre du chrétien c'est de vaincre le monde par la foi et la supériorité de ses sentiments. Victoire du monde, qu'elle est glorieuse ! mais vu les obstacles qu'on y rencontre, qu'elle est difficile, qu'elle est pénible ! Le monde se présente d'ordinaire sous deux images différentes et sous deux points de vue opposés. D'abord il paraît environné d'attraits, de plaisirs et de charmes pour séduire ; s'il ne peut séduire, il s'arme de menaces et de terreurs pour intimider. Sous l'un et l'autre de ces deux points de vue que d'âmes n'a-t-il pas perverties ? que de victimes ne s'est-il pas malheureusement immolées ?

Venez, chrétiens auditeurs, et admirez la double victoire que la sainte dont nous honorons aujourd'hui la mémoire remporte sur le monde. Je dis tout à la fois sur un monde séduisant et flatteur, et sur un monde persécuteur et tyran ; sur un monde séduisant, environné de délices ; et sur un monde tyran armé de terreurs. Vous verrez une Vierge chrétienne, qui, à la fleur de l'âge, triomphe des délices d'un monde séducteur ; c'est mon premier point. Vous verrez une vierge chrétienne qui, malgré la faiblesse de son sexe, triomphe d'un monde tyran ; c'est le second point. Vierge et martyre tout à la fois ; ainsi va-t-elle paraître tenant le lis et la palme à la main ; le lis de la virginité et la palme du martyre : ainsi nous apprendra-t-elle selon notre état à combattre et à vaincre le monde : *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra*. Mais avant que d'entrer avec elle dans ces terribles combats, invoquons le secours du Dieu des armées par l'entremise de celle qui est tout ensemble la Reine des martyrs et le modèle des vierges. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

En commençant l'éloge d'Ursule, n'attendez pas, ou plutôt ne craignez pas, chers auditeurs, que je commence à déplorer quelque chose dans elle et à gémir sur un temps d'illusion ; non, on n'en est point réduit à tirer un voile sur ses premières années, et à louer une partie de sa vie aux dépens de l'autre ; ce qu'on ne pourrait pas dire de bien d'autres saints. Un Paul a été saint, un Augustin a été saint, une Magdeleine, une Tais, et tant d'autres ont été saints et grands saints ; mais ils n'ont pas été toujours saints. C'étaient de vives lumières, des astres brillants ; mais ces lumières ont eu leurs téné-

bres, ces astres ont souffert leurs éclipses : la grâce a fait luire sur eux des jours serrens ; mais la sérénité de la grâce a été précédée de bien des nuages. Rien de pareil dans Ursule, rien à dissimuler, rien à déplorer dans les premiers jours de sa vie : dès la pointe de son aurore tout est lumière, tout est éclat ; dès les premiers pas elle entre dans le droit chemin, elle y marche d'un pas égal jusqu'à la fin, et on n'est point obligé de semer dans les larmes avant que de moissonner dans la joie ; en commençant à vivre elle commence à vérifier l'oracle, c'est-à-dire, à combattre aussitôt qu'à vivre, et à vaincre aussitôt qu'à combattre : *Hæc est victoria*.

Vaincre le monde, c'est un mérite ; c'est une gloire, c'est un triomphe, et pour bien des saints ce seul mot ferait un éloge complet ; pour Ursule ce n'est encore que le commencement de ses voies. Admirez les différentes circonstances qui relèvent l'éclat de son triomphe pour le porter à son comble ; combien de palmes ne va-t-elle pas moissonner ? Oui, triompher du monde, c'est une gloire ; mais prenez garde, triompher du monde à la fleur de l'âge ; mais triompher du monde au milieu du monde ; mais triompher du monde dans le plus grand monde ; mais triompher du monde ayant tous les charmes, tous les agréments pour lui plaire : voilà le portrait et l'éloge d'Ursule ; je ne fais qu'ébaucher tous ces traits, ils suffisent pour tracer son éloge : *Hæc est victoria*.

Elle triomphe du monde à la fleur de son âge, dans le printemps de ses jours. La jeunesse, ah ! chrétiens, quel âge, quels écueils, quelle zone torride à passer ! Dans la jeunesse, mille objets séduisants attaquent le cœur sans qu'on ait le loisir, ni presque le moyen de se reconnaître ; dans la jeunesse les passions les plus vives, et par là même les plus dangereuses sont excitées par mille occasions qui préviennent les désirs et presque la liberté ; la jeunesse ! temps critique où l'on se croit en droit de jouir des douceurs d'un âge qu'on regarde comme la saison des plaisirs, où la licence de ceux qu'on fréquente impose presque la nécessité de les imiter.

Oh ! que dans un âge si fragile il est difficile de se précautionner contre tant d'illusions, de se préserver de tant de dangers, de se débarrasser de tant de liens, de rompre tant d'engagements, de ne pas se faire un agréable portrait des plaisirs, de ne pas se grossir les objets en leur prêtant des couleurs plus riantes !

Le monde est un séducteur, un ingrat, un traître, un perfide ; le monde n'est que néant et que vanité ; on le dit et on a raison de le dire ; mais quand le dit-on ? hélas ! trop tard bien souvent ; on le dit quand on a éprouvé ses revers, quand on a essuyé ses caprices, quand l'expérience a ouvert les yeux, quand l'âge a mûri la réflexion, quand le temps ou les malheurs ont instruit, quand le monde se retire et s'éloigne ; alors

on le fuit, on le méprise, on le déteste, on l'a en horreur, on lui donne les noms les plus odieux, on le peint sous les couleurs les plus noires, c'est-à-dire qu'on se retire du combat quand on est couvert de mille blessures : l'expérience enfin a détrompé.

Mais une jeune personne qui entre dans le monde et qui n'aperçoit que ses avenues riantes et ses dehors spécieux, qui à l'entrée de ce monde ne voit rien que de grand, ne trouve rien que de gracieux, à qui le monde cachant ses épines ne présente que le brillant de ses fleurs, comment ne se laisserait-elle pas éblouir ? Comme elle est sans défiance, elle marche sans précaution ; elle s'imagine que les dehors sont conformes au dedans et que la réalité répond à l'image : dans cette persuasion elle se livre, elle s'engage sans y penser, et souvent elle se trouve déjà sur le bord de l'abîme avant que de s'être aperçue du danger. Voilà le commun des âmes, il faut que le temps les détrompe, que les malheurs les instruisent. Triste science, elle peut faire verser bien des larmes.

Bien différente des autres, Ursule n'éprouva rien de ces retours trop amers ; prévenue des bénédictions du Très-Haut dès l'enfance, elle commença sa course par les voies de la piété, elle la continua et la finit par les sentiers de la grâce. Docile à la voix du céleste Epoux qui l'appelait, du moment qu'elle fut à elle, elle fut à Dieu : elle fit usage de la foi du moment qu'elle put faire usage de sa raison : ses premières pensées furent des pensées toutes célestes : ses premiers désirs des désirs de salut : ses premiers regards des regards vers le ciel : l'Esprit-Saint qui voulut être son premier maître, l'éclaira sur la vanité du monde, lui en fit connaître l'illusion, le néant, les dangers : dès qu'elle le connut, elle le craignit, elle s'en défia, elle l'évita, elle le condamna ; et ce premier âge, qui pour les autres est d'ordinaire un âge d'égarement et de séduction, fut pour elle un temps de victoires et de triomphes : *Hæc est victoria*.

Elle triomphe du monde au milieu du monde. Que les solitaires aient vaincu le monde dans le sein des déserts ; que les anachorètes en aient triomphé dans le fond des forêts ; que tant de saints pénitents l'aient oublié dans les antres et les cavernes ; encore était-ce une victoire pour eux, et une victoire qui leur a coûté bien des épreuves et des combats.

Que les Antoine, les Pacôme, les Paul, les Hilarion, et tant d'autres anges du désert, héros de la pénitence, se soient sanctifiés dans leur solitude, éloignés du danger, à couvert des obstacles : ce mérite était grand, mais enfin, comme ensevelis tout vivants dans la solitude, ils ne s'occupaient que de Dieu, ils méditaient les vérités éternelles, ils n'étaient remplis que des grands objets de la foi, et encore dans le fond de leur solitude, les solitaires étaient-ils tentés : saint Jérôme, dans le sein de la grotte, trou-

vait Rome entière; saint Arsène, dans le désert, se rappelait la cour, et souvent dans le solitaire il surprenait encore le courtisan; il fallait rappeler et ranimer toute leur constance : leurs combats étaient grands; mais après tout, ils n'avaient rien, ce semble, de si dangereux et de si critique. Car enfin, en s'éloignant ainsi du monde, on peut dire qu'ils l'ont fui plutôt qu'ils ne l'ont vaincu; quoiqu'en cela même la fuite soit une véritable victoire.

Mais vaincre le monde au milieu du monde, dans le monde même; mais, comme Ursule, lui résister en face, le combattre de front, le braver comme dans son fort, dans le sein même de son empire; se trouver au milieu des dangers qui entourent, dans toute la contagion de l'exemple qui séduit, malgré toute la violence du torrent qui entraîne, et y être toujours ferme, et s'y conserver toujours pur et sans tache; c'est-à-dire, être entouré d'ennemis, sans être ébranlé; au milieu de la mêlée, sans être blessé; passer à travers les traits et les flèches embrasées qui volent de toutes parts, sans en ressentir les mortelles atteintes; quelle fermeté! quel courage! Être sans cesse au milieu du monde, ne voir que des objets qui rappellent le monde, n'entendre parler que des avantages, des délices du monde; n'entendre juger que selon les vues et les maximes du monde; oh! qu'il est difficile qu'on ne s'accoutume peu à peu à ce langage, qu'on n'entre insensiblement dans ces vues, qu'on ne se familiarise avec ces pensées! Qu'il est difficile que l'esprit ne se laisse prévenir, que le cœur ne se laisse séduire, surtout avec le penchant naturel qui conduit, surtout dans un âge où l'on aime tant à paraître, surtout dans un sexe, où le désir de plaire est presque aussi naturel que celui de vivre! Qu'il est difficile que ces timides agneaux ne rassurent trop leur timidité, que ces chastes colombes ne laissent altérer leur candeur! Tout cela signifie, être toujours dans le monde, et toujours l'exemple du monde, toujours environné de crimes, et toujours orné de vertus; toujours marchant sur le bord des précipices, sans faire jamais le moindre faux pas. A ces traits, je ne dis plus simplement, voilà le triomphe, mais voilà le miracle, voilà le prodige, c'est celui d'Ursule: disons mieux, c'est celui de la grâce : *Hæc est victoria.*

La victoire d'Ursule augmente toujours; elle triomphe du monde dans le plus grand monde; oui, Messieurs, dans le plus grand monde, sur le grand théâtre du monde, à la cour d'un roi, dans le palais d'un monarque.

La cour, où le monde paraît dans tout son éclat, étale toute sa grandeur, où paraissent les grandes scènes, où se donnent les grands spectacles, où se trouvent les grands dangers, où se causent les grands scandales.

Se conserver pur et sans tache loin des occasions, c'est une gloire; se conserver au milieu des occasions, c'est un mérite; mais

se conserver dans le sein d'une cour, et d'une cour profane, n'est-ce pas le grand prodige de la grâce? et avons-nous des expressions assez fortes pour expliquer les dangers où une jeune princesse, telle qu'Ursule, est exposée?

Nous la représenterons-nous dans cette cour, comme en butte à tous les traits d'une armée ennemie qui conjure sa perte? ou comme sur une mer orageuse, exposée à faire un funeste naufrage? ou comme dans une région étrangère, respirant continuellement un air infecté, qui porte partout la contagion et la mort? Images imparfaites, qui n'expriment encore que bien faiblement l'état dangereux d'une âme qui, dans la dépravation d'une cour, veut conserver l'intégrité de ses mœurs; oisiveté, divertissements, spectacles, maximes, rareté de secours, multiplicité d'obstacles, tout contribue à multiplier les dangers.

C'est à la cour, que les impressions fatales des plaisirs sont plus vives; que les occasions sont plus pressantes, les exemples plus pernicieux, les tentations plus inévitables; et faut-il s'étonner que les Esther soient si rares dans les palais des rois, qu'on y trouve si peu de Judith qui triomphent des ennemis d'Israël? et ne devons-nous pas, en quelque manière, encore plus admirer les trois enfants de la fournaise, quand nous les voyons dans la cour de Babylone, demeurer fidèles à Dieu, que lorsque nous les voyons marcher dans les flammes de cette fournaise allumée?

Que ne puis-je ici vous représenter cette illustre princesse, cette fille d'un roi, connaissant tous les dangers de sa condition et plus encore les inviolables obligations de sa foi? Vous la verriez dans une crainte salutaire de se dégrader et de dégénérer de l'auguste qualité, non de princesse, mais de chrétienne; renoncer à toutes les pompes de la cour, vivre dans une vigilance continue sur elle-même; persuadée que tout ce qu'il y a de grand et d'éclatant dans le monde, n'est que vanité, que peine et affliction d'esprit; que Dieu seul, à qui elle a eu le bonheur de se consacrer, doit occuper toutes les affections de son cœur; marchant dans la voie étroite, embrassant les exercices de la pénitence; vertu si odieuse, ou plutôt si inconnue à la cour; négligeant la pompe et l'ornement des parures, s'étudiant uniquement à se parer de pudeur et de modestie, pour plaire au céleste Epoux auquel elle s'est dévouée: spectacles profanes, conversations enjouées, amusements inutiles, assemblées mondaines, luxe et délicatesse du siècle, qui faites la plus sérieuse occupation des mondains : tout cela lui est étranger, ou ne lui est rien. Renfermée dans un appartement séparé, qu'elle a changé en un sanctuaire inaccessible à tout courtisan, elle s'occupe sans cesse à méditer la loi du Seigneur. Secret sanctuaire! qui fûtes le témoin de sa vie cachée, le dépositaire de ses sentiments, le confident intime de ses

larmes, de ses soupirs, et des saintes cruautés qu'elle exerçait sur elle-même; apprenez-nous toutes les victoires que son humilité a dérobées à notre connaissance : montrez-nous-la armée contre elle-même, humiliée sous le cilice et la cendre, foulant aux pieds toutes les grandeurs.

Que si quelquefois elle est obligée, selon son état, de se produire au dehors, ah! qui pourrait exprimer les peines et la douleur qu'elle souffre, lorsqu'elle est forcée de paraître en public avec la magnificence qu'exige la dignité de son rang? Vous le savez, Seigneur! et combien de fois l'avez-vous vue, cette incomparable princesse, prosternée à vos pieds, anéantie devant votre majesté souveraine, vous conjurer avec des soupirs et des gémissements redoublés, de l'affranchir de ce joug onéreusement éclatant; vous protester avec la pieuse Esther que toutes ces marques de grandeur et de gloire ne sont que vanité à ses yeux, et qu'abomination à son cœur; qu'elle n'a jamais pris de part aux fausses délices du monde, et que votre humble servante ne s'est réjouie qu'en vous seul?

Que dirai-je encore et que pourrai-je ajouter à la grandeur des combats, pour augmenter la grandeur des triomphes? Non seulement elle triomphe du monde au milieu du monde, dans le plus grand monde; mais elle en triomphe ayant tous les agréments et tous les talents pour lui plaire.

Que certaines personnes se conservent dans le monde arrivées à un certain âge, pour elles le péril n'est pas grand : elles n'ont qu'à laisser le monde, le monde les laisse; vient un temps où les rides de l'âge, le déclin des années, mettent à couvert de bien des dangers.

Que d'autres y vivent et s'y conservent, peu favorisées des grâces, ou même disgraciées de la nature, tout au plus elles peuvent inspirer de l'estime; le danger ne va pas au delà, elles peuvent donner leur cœur à Dieu, César n'en est pas jaloux.

Mais une jeune personne qui paraît dans le monde avec tous les talents pour le monde, les charmes de la jeunesse, le brillant des années, et avec cela beauté de caractère, facilité de naturel, sensibilité de cœur, délicatesse de sentiments, et tout cela relevé par l'éclat de la naissance, du rang, des talents, du mérite; grâce de mon Dieu! quels obstacles pour se sauver! quels moyens de se perdre! qu'il y a à craindre que tant de talents ne deviennent funestes, que tant de dons de Dieu réunis ne réunissent dans l'homme bien des misères; qu'à force de plaire au monde, le monde ne plaise; que le cœur capable de sentiments, ne s'aperçoive ou ne laisse apercevoir qu'il n'est pas insensible, c'est-à-dire que tant de fleurs ne donnent bien des fruits d'amertume!

Tel est le danger, et le danger imminent où se trouve Ursule : fille d'un grand roi, née sur la pourpre, destinée par son père à

porter une couronne; revêtue de tous les talents, ornée de toutes les grâces, environnée d'une cour flatteuse qui n'est occupée qu'à lui plaire, qui ne l'écoute que pour l'applaudir, qui ne lui parle que pour la louer; que sais-je? tous ces avantages que le monde recherche, qui font l'objet, l'empressement des mondains; sur quel abîme, sur le bord de quel précipice cette jeune princesse est-elle exposée!

Ne craignons rien pour Ursule : les grandes âmes sont faites pour les grands dangers, pour les grands sacrifices, et les grands dangers et les grands sacrifices font les grands saints. Ursule connaît le péril, elle le craint, elle se précautionne, elle s'arme de courage et de force; tous les obstacles au salut deviendront des moyens de sainteté; tous les dons de Dieu retourneront à Dieu, et seront consacrés à sa gloire; tous les talents et les agréments seront autant de fleurs précieuses pour parer l'épouse et la présenter avec plus d'éclat au céleste Epoux. On la verra, cette vierge au milieu du monde, ne participer en rien à sa contagion, comme le lis entre les épines, conserver toute sa candeur : en vain le monde s'arme pour la séduire : elle combat, elle espère, elle triomphe; la grandeur des ennemis ne fait qu'augmenter la difficulté du combat, et la difficulté du combat que relever l'éclat des victoires.

Ainsi vivait Ursule à la cour; ainsi triompha-t-elle du monde, malgré tous les pièges du monde, tous les dangers du monde, toute la séduction et la contagion du monde. Plaignons-nous après cela des obstacles qu'on rencontre au salut dans le monde; prétextons dans nos chutes la multiplicité des dangers, la violence des passions et des tentations; à tout cela faut-il d'autre réponse que l'exemple d'Ursule? On se plaint quelquefois, et on dit souvent qu'il est bien difficile de se sauver dans le monde; eh! que faites-vous pour vous y sauver? Comme Ursule vous trouvez des occasions, des tentations, des dangers; mais comme elle, ces occasions, les craignez-vous? ces dangers, les évitez-vous? ces tentations, les combattez-vous? Et quand par une conduite tout opposée, au lieu de craindre le monde, vous vous y jetez, vous vous y livrez, vous vous exposez à tous les dangers; que puis-je, que gémir sur vous? Il est difficile de se sauver dans le monde! Ah! si vous le disiez comme les solitaires dans le fond des déserts; comme les anachorètes dans les antres et les cavernes; comme les saints pénitents dans les exercices de la pénitence; je vous en croirais, je vous plaindrais, je gémirais avec vous et sur vous; mais quand vous le direz en sortant peut-être d'un bal, d'une comédie, du milieu des assemblées, des spectacles du monde, que pourrai-je penser de vos plaintes et de vos peines? Et faut-il s'étonner après cela si on fait des chutes si funestes dans le monde, et si au lieu, à l'exemple d'Ursule, de triompher du monde, en faisant triompher

la grâce et la foi, à la honte de cette grâce, et à l'opprobre de cette foi, le monde triomphe de nous et remporte sur nous de si ignominieuses victoires ?

Mais que fais-je ? et pourquoi ternir l'éclat de ce beau jour par les sombres images de ces réflexions ? Faut-il qu'un temps destiné à célébrer les éloges d'Ursule soit rempli du triste récit de nos malheurs ? Non, ce ne sont point nos chutes, ce sont les triomphes d'Ursule que je dois présenter. Disons donc une vierge chrétienne qui, à la fleur de l'âge, triomphe des délices d'un monde séducteur ; j'ajoute une vierge chrétienne qui, malgré la faiblesse de son sexe, triomphe d'un monde tyran : c'est le sujet du second point.

SECOND POINT.

Le propre des vierges, oit saint Ambroise, c'est d'être timides, c'est de trembler à la vue des tourments, *trepidare virginum* : cela peut se dire et se vérifie tous les jours des vierges mondaines. Une vierge chrétienne a d'autres sentiments : elle ne sait ce que c'est que de trembler, ou si elle tremble ce n'est point à la vue des tourments et de la mort ; elle ne tremble qu'à la vue du péché, surtout s'il s'agit du précieux trésor de la virginité et de la conservation inviolable de son éclat ; loin de craindre la mort, elle l'affronte, elle la désire, elle l'attend et la reçoit avec joie. Il importe peu à une vierge chrétienne de mourir ; pourvu qu'elle meure en chrétienne, la mort fait sa gloire et devient son triomphe : au lieu des plaintes, des larmes que pourrait laisser échapper la faiblesse de son sexe, elle ne montre que la fermeté que lui inspire la générosité de sa foi. A ces traits je reconnais une vierge chrétienne : *Trepidare virginum est.*

Est-ce l'héroïsme de la mort chrétienne en général ou la mort glorieuse d'Ursule que je viens de tracer ? Vous allez en juger vous-mêmes et par l'héroïsme de son sacrifice, et par le modèle que nous présente son sacrifice. Ici ce n'est plus le spectacle pacifique d'une cour qu'elle nous offre, c'est avec les palmes sanglantes à la main qu'elle va paraître. Souffrez, chrétiens auditeurs, que je rappelle en peu de mots l'occasion de sa mort et le trait que l'histoire nous raconte : je n'en apporte d'autre garant que la tradition constante, il suffit à un esprit raisonnable ; un esprit prétendu fort en demanderait d'autres ; il ne les mérite pas, et quand il en aurait, il refuserait de s'y rendre.

Vers l'an de Jésus-Christ trois cent soixante-sept, le tyran Maxime s'étant fait déclarer empereur en Angleterre dont il s'était emparé, vint avec une armée formidable faire une descente dans la Basse-Bretagne ; inspiré par le démon de la guerre ou par son caractère cruel et féroce, il met tout à feu et à sang, passant indifféremment au fil de l'épée, hommes, femmes, vieillards, enfants, sans épargner ni âge, ni sexe, ni condition, ni état ; il ne tarde pas à se repentir de sa

crualité et de sa barbarie. Étonné de ne se voir plus maître que d'un vaste désert, il pense à repeupler ce pays ravagé ; dans cette vue, il partage à ses soldats les terres conquises, et en même temps il demande à l'Angleterre des vierges pour fonder cette nouvelle colonie, et pour rendre à la Bretagne ses habitants. Ursule en particulier est demandée pour être l'épouse du général à qui Maxime venait de donner le gouvernement de cette province.

Quel coup de foudre ! quelle accablante nouvelle pour une vierge chrétienne qui a résolu dans son cœur de n'avoir jamais d'autre époux que le Roi même des rois ; mais enfin, soit qu'Ursule eût une révélation de tout ce qui devait arriver, comme l'assurent quelques historiens de sa vie, soit que le roi son père, craignant la colère du tyran qui priait les armes à la main, la contraignît malgré elle ; quoi qu'il en soit, il fallut se résoudre à se rendre la victime de l'Etat et à subir la rigueur de son sort.

Allez, chaste épouse de Jésus-Christ, allez sous les ailes de la Providence ; c'est elle qui vous conduira sous ses étendards ; les voies de Dieu sont impénétrables, et souvent les routes qui semblent les plus opposées sont celles qui conduisent plus infailliblement à ses fins. Les Joseph conduit du cachot comme sur le trône ; les Daniel conduit de la fosse aux lions à la faveur d'un grand roi ; les Moïse sauvé des eaux pour être le conducteur de son peuple sont des monuments éternels érigés à la sagesse et à la gloire de cette Providence toute divine.

On rassemble donc des vierges de toutes les parties du royaume ; elles se réunissent de concert pour obéir aux ordres du souverain. Déjà Ursule est sur le rivage avec ses compagnes et cette multitude innombrable de victimes qui doivent la suivre. Oh ! qui pourrait exprimer le triste spectacle de ce départ ? Que de soupirs poussés vers le ciel ! que de larmes versées ! que de cris perçants de tant de personnes, qui, unies par les liens du sang et de la tendresse, se voient pour la dernière fois, sont forcées de se séparer pour toujours ! On ne voit qu'affliction, ou n'entend que sanglots ; tout le rivage retentit de ces gémisséments lamentables. Les pères consternés accourent pour recueillir les derniers adieux de leurs tendres filles ; les mères éplorées les tiennent entre leurs bras ; on ne peut les arracher de leur sein ; mais enfin il faut se quitter.

Le signal est donné, on met à la voile et la nouvelle flotte est en mer. Tout paraît d'abord seconder les desseins des conducteurs et les favoriser dans leur course ; mais, ô vues trompeuses des hommes ! y a-t-il un conseil contre le conseil du Très-Haut ? *Non est consilium contra Dominum.* (Prov., XXI.) A peine la flotte avance-t-elle en pleine mer, qu'elle est assaillie de la tempête la plus violente et la plus terrible qui fut peut-être jamais ; le ciel est courroucé, les

vents déchaînés, la mer en fureur, l'air obscurci, ou tout en feu à travers les foudres et les éclairs, ne laisse apercevoir que la triste image d'un naufrage prochain et d'une mort assurée. Disons mieux, tous les éléments s'arment pour la cause de leur auteur et pour la conservation des épouses qu'on veut lui ravir. Au moment où l'on croyait tout perdu sans ressource, cette Providence divine, qui sous le nom de hasard préside aux flots et aux orages, s'en sert pour conduire la flotte sur les côtes d'Allemagne, et la fait aborder sur le rivage du Rhin, où elle trouve, hélas, dans les passions brutales des hommes, une tempête plus funeste que celle qu'elle vient d'éviter sur les flots de la mer.

Une armée de Huns, peuple barbare, nation idolâtre et née pour le malheur des autres nations, ravageait alors ces contrées, portant partout le carnage et l'horreur. Comme ces barbares ne vivaient que de rapines et de brigandages, dès qu'ils ont aperçu la flotte poussée à l'embouchure du fleuve, ils courent aussitôt au pillage. Ils se jettent en tumulte dans les vaisseaux qu'ils trouvent chargés de vierges chrétiennes, de filles timides, qui n'ont d'autres armes que leur pudeur, et de bouclier que celui de leur foi. O Dieu saint ! Dieu puissant ! que ne les avez-vous laissée périr mille fois dans la fureur de l'orage, plutôt que de livrer ces tendres agneaux à la fureur et à la brutalité de tant de loups ravisseurs ! Les soldats surpris de la nouveauté du spectacle paraissent d'abord adoucir leur férocité sous l'appât d'une passion encore plus dangereuse. Espérances, promesses, menaces, tout est employé pour les ébranler ; mais n'ayant trouvé dans ces vierges chrétiennes qu'une pudeur inviolable et une résistance obstinée, alors ces barbares changent leur amour en haine, leur désir en fureur, se livrent à tous les transports de leur rage et vont donner le spectacle le plus horrible qui fut jamais.

Représentez-vous donc ces soldats animés, le feu dans les yeux, la fureur dans l'âme et le glaive à la main, semblables à des lions altérés de sang. A l'instant la boucherie et le carnage commence. Rien de si horrible que les cris de ces hommes meurtriers ; rien de si lamentable que les soupirs de ces vierges mourantes ! Qui pourrait exprimer les sentiments et les différents genres de mort ? L'une tombant tout à coup consomme en un instant son sacrifice et s'estime heureuse d'en consacrer les prémices ; une autre, expirant d'une mort plus lente après sa blessure, offre à Dieu ses derniers soupirs, et d'une voix défaillante le conjure d'accepter en holocauste son sang et sa vie. Celle-ci voyant approcher le soldat armé du glaive se prosterne comme une victime prête à recevoir le coup. Celle-là va elle-même au-devant de la mort ; elle redoute la fausse compassion du soldat, et craint de trouver dans lui quelque chose de plus redoutable encore qu'un bourreau.

Au milieu de ce carnage et de ce spectacle d'horreur, Ursule paraît avec un visage intrépide, qui marque l'intrépidité de son cœur. Environnée de toutes parts de morts, de mourantes, de cadavres entassés, elle attend avec fermeté la mort qui semblait encore la respecter pour lui faire souffrir mille morts différentes. Quelle douleur ! quel glaive de douleur pour son cœur de se voir au milieu de ce carnage et tout arrosée du sang de ses chères compagnes ! Elle court, elle se transporte de toutes parts pour les animer à la consommation de leur sacrifice. Enfin, elle tombe elle-même percée de mille coups : la voilà cette illustre martyre mère de tant de martyres, et qui comme un autre Machabée tombe victorieuse au milieu des morts et des cadavres qui sont comme autant de trophées érigés à sa gloire, ou plutôt à celle du céleste Epoux.

Allez, heureuses victimes, allez assister aux noces de l'Agneau sans tache ; allez vous présenter à lui la palme à la main, ornées d'autant de couronnes que vous avez remporté de victoires ; et vous, portes du ciel, portes éternelles, ouvrez-vous pour les recevoir en triomphe ; et fut-il jamais pour vous de jour si glorieux ? vit-on jamais un si grand nombre de victimes et de victimes plus pures ?

Tel fut le triomphe de cette jeune princesse à la fleur de l'âge, au milieu des tourments, après mille combats et autant de victoires remportées pour la gloire de la virginité et l'amour de la foi. Ne nous affligeons point, chrétiens auditeurs ; Ursule, et avec elle les fidèles compagnes de ses travaux et de sa couronne vivent et respirent encore à nos yeux dans tant d'âmes religieuses, imitatrices de leur zèle, héritières de leur esprit, dépositaires de leurs sentiments, combattant encore sous leurs étendards ; dignes copies d'une illustre vierge, d'une généreuse martyre, ne les voit-on pas, après avoir renoncé à toutes les pompes, à toutes les délices du siècle, animées d'un saint zèle, s'occuper à former à la piété de jeunes élèves, comme autant de plantes précieuses confiées à leurs soins ? Ne donnons pas des bornes si étroites au zèle qui les anime ; n'en voit-on pas tous les jours parmi elles toutes prêtes à passer au delà des mers, se transporter aux extrémités de la terre pour annoncer les mystères de la religion aux filles iroquoises, pour apprendre aux jeunes canadiennes à prononcer le nom de Jésus-Christ, pour chercher elles mêmes la gloire et le bonheur du martyre ? Quel exemple pour nous, chrétiens auditeurs, et peut-être quelle condamnation contre nous !

Hélas ! chrétiens, en parlant du martyre, je considère la face du christianisme. Je cherche ce qui fait les martyrs, et je craindrais de ne trouver que ce qui forme les apostats dans la foi. Nous n'avons plus de tyrans et de bourreaux à redouter dans la foi, il est vrai, et je ne sais s'il en faut féliciter le christianisme : à la place des Néron, des Domitien, des

Dioclétien et des Décus, ont succédé des tyrans encore plus formidables; l'ambition, la volupté, l'avarice, la vengeance, la haine; tyrans, dis-je, encore plus redoutables qui, n'ayant pas la force de former un seul saint, forment tous les jours tant de réprouvés.

Je sais ce qu'on dit souvent dans le monde: s'il y avait encore des persécuteurs, nous saurions mourir pour notre foi et verser notre sang pour elle. Vous sauriez mourir pour votre foi! et savez-vous vivre pour elle? vous sauriez vaincre les tyrans et résister à toute leur fureur! Peut-on vous en croire, à en juger par votre conduite, vous qu'on voit arrêtés, intimidés, dominés par un lâche respect humain, par un vil intérêt, par un plaisir d'un moment? Et comment résisteriez-vous aux bêtes féroces dans les amphithéâtres, vous qui cédez si lâchement aux tentations les plus légères; vous qui succombez à la moindre occasion?

Grand Dieu! sont-ce là les hommes qui ont succédé aux martyrs? Sont-ce là les fidèles baptisés dans le sang d'un Dieu? Sont-ce là les chrétiens qui adorent un Dieu sur la croix? Quoi qu'il en soit, mes chers auditeurs, ce n'est pas votre sang que votre foi demande, ce sont vos mœurs, ce sont vos sentiments, ce sont vos vertus. Votre foi ne vous met pas à de si fortes épreuves, elle craindrait pour votre constance. Non, ce n'est pas votre vie que votre foi vous demande, c'est votre cœur; ce n'est pas l'effusion du sang par le martyre, c'est la pratique des vertus par l'exercice de la religion. Quoique dans un vrai sens, si nous le voulions, le martyre même ne nous manquerait pas. Dans son état chacun peut être martyr; il y a d'autres martyres que celui du sang, le martyre de la charité, le martyre de la

patience, le martyre, en un mot, de la croix, de l'état et selon l'état. Une mère de famille trouve son martyre dans le sein de sa famille et le soin de son domestique; un père de famille trouve son martyre dans l'éducation de ses enfants et l'embarras des affaires; une épouse en supportant les défauts d'un époux; une âme peinée dans ses agitations et les peines intérieures de sa conscience. Quel martyre! il faut l'avoir éprouvé pour le comprendre! En un mot, si nous savions prendre les croix de notre état dans l'esprit de Dieu, nous sanctifierions notre état, nous consacrerions nos afflictions, nous expierions nos péchés, nous honorerions notre foi, nous serions tous martyrs, et notre martyre nous serait glorieux, nous serait salutaire; peut-être même nous deviendrait consolant, au lieu que par une conduite contraire, nous ne souffrons pas moins, et nos souffrances nous deviennent inutiles et souvent accablantes. Nous sommes également martyrs, mais martyrs malgré nous, martyrs du monde, martyrs de nos passions, martyrs de nous-mêmes et des autres, martyre d'autant plus funeste que peut-être ne commence-t-il dans le temps que pour continuer et devenir plus affreux dans l'éternité.

Grande sainte, qui, après vos épreuves sur la terre, régnerez à présent dans le ciel, obtenez-nous les grâces de porter le martyre de notre état, de mener une vie solidement chrétienne, sincèrement pénitente, pour mériter la couronne que Dieu réserve aux vainqueurs du monde, et de ses douceurs et de ses terreurs. Je vous la souhaite, mes chers auditeurs, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

TABLE DES MATIÈRES.

NOTICE SUR MAROLLES.	9	Sermon XII. — Sur le triomphe de la croix.	665
OEUVRES ORATOIRES COMPLÈTES DU P. DE MAROLLES.		Sermon XIII. — Pour le jour du Vendredi-Saint. — Sur la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.	681
SERMONS.	9	Sermon XIV. — Pour le temps du jubilé. — Sur les caractères de la pénitence.	707
Sermon I ^{er} . — Pour la fête de la Circoncision. — Sur le nom de Jésus.	9	Sermon XV. — Sur l'hypocrisie.	727
Sermon II. — Pour la fête de l'Epiphanie.	26	PANÉGYRIQUES.	745
Sermon III. — Pour le mercredi des cendres. — Sur la pensée de la mort.	41	Panégryque I ^{er} . — Saint Augustin.	745
Sermon IV. — Pour la fête de l'Annonciation. — Eloge de la sainte humanité de Jésus-Christ.	53	Panégryque II. — Saint Charles Borromée.	776
Sermon V. — Pour le jour de Pâques. — Sur la résurrection de Jésus-Christ.	71	Panégryque III. — Saint Maur.	796
Sermon VI. — Pour la fête de l'Ascension. — Sur le bonheur du ciel.	87	Panégryque IV. — La princesse Jeanne de Valois, fondatrice de l'ordre des Annonciades.	811
Sermon VII. — Pour le jour de la Pentecôte. — Descente du Saint-Esprit sur les apôtres.	103	ANALYSE DU DISCOURS PRONONCÉ A L'OCCASION DU VOEU DE MM. LES PENITENTS BLANCS DE TOULOUSE.	835
Sermon VIII. — Pour la fête de la sainte Trinité. — Sur la foi comparée avec les mœurs.	122	DISCOURS SUR LA PAIX.	859
Sermon IX. — Pour le jour de la Fête-Dieu. — Sur l'Eucharistie.	139	INSTRUCTION FAMILIÈRE SUR L'AMOUR ET LA HAINE DES ENNEMIS.	849
Sermon X. — Pour la fête de l'Assomption. — Eloge de la sainte Vierge.	151	NOTICE SUR TORNÉ.	867
Sermon XI. — Pour la fête de tous les saints. — Sur la sainteté.	175	OEUVRES CHOISIES DE TORNÉ.	
Sermon XII. — Sur la Conception immaculée de la sainte Vierge.	187	SERMONS POUR LE CAREME DE 1764.	869
Sermon XIII. — Pour la fête de Noël. — Sur la Nativité de Notre-Seigneur Jésus-Christ.	200	Extrait de la préface.	869
Sermon XIV. — De la Passion. (Extrait.)	218	Sermon I ^{er} . — Pour la fête de la Purification de la sainte Vierge. — Sur les grandeurs de la Vierge.	869
Sermon XV. — Sur le péché mortel.	230	Sermon II. — Pour le premier dimanche de Carême. — Sur la grandeur de Dieu.	892
Sermon XVI. — Sur le respect humain.	246	Sermon III. — Pour le mardi de la première semaine de Carême. — Sur le jugement dernier.	916
Sermon XVII. — Sur les consolations dans les souffrances.	264	Sermon IV. — Pour le vendredi de la première semaine de Carême. — Sur l'impénitence finale.	935
Sermon XVIII. — Sur la présence de Dieu.	279	Sermon V. — Pour le second dimanche de Carême. — Sur le choix d'un état.	952
Sermon XIX. — Sur la mortification chrétienne.	297	Sermon VI. — Pour le mardi de la seconde semaine de Carême. — Sur la pénitence.	972
Sermon XX. — Sur la prière.	314	Sermon VII. — Pour le vendredi de la seconde semaine de Carême. — Homélie sur le mauvais riche.	990
Sermon XXI. — Sur le caractère divin de la morale chrétienne.	334	Sermon VIII. — Pour le jour de l'Annonciation. — Sur les grandeurs de Jésus-Christ.	1007
Sermon XXII. — Sur le salut.	352	Sermon IX. — Pour le vendredi de la troisième semaine de Carême. — Sur l'amour de Dieu.	1037
Sermon XXIII. — Sur l'enfer.	367	Sermon X. — Pour le quatrième dimanche de Carême. — Sur la fidélité due aux souverains.	1062
Sermon XXIV. — Sur la honte du pécheur au jugement dernier.	387	Sermon XI. — Pour le mardi de la quatrième semaine de Carême. — Sur les afflictions.	1085
INSTRUCTION CHRÉTIENNE, ou EXHORTATION SUR LA LECTURE DES LIVRES CONTRAIRES A LA RELIGION.	401	Sermon XII. — Pour le vendredi de la quatrième semaine de Carême. — Sur la mort.	1103
MÉDITATION SUR LA MORT.	415	Sermon XIII. — Pour le cinquième dimanche de Carême. — Sur l'incrédulité.	1121
DISCOURS SUR LA DELIVRANCE D'ORLÉANS.	427	Sermon XIV. — Pour le mardi de la cinquième semaine de Carême. — Sur le même sujet.	1142
DISCOURS SUR LA PUCELLE D'ORLÉANS.	441	Sermon XV. — Pour le vendredi de la semaine de la Passion. — Sur le mystère de la croix.	1160
NOTICE SUR LE P. BARUTEL.	457	Sermon XVI. — Pour le dimanche des Rameaux. — Sur l'humanité des souverains.	1179
OEUVRES COMPLÈTES DU P. BARUTEL.		Sermon XVII. — Pour le Vendredi-Saint. — Sur la passion de Jésus-Christ.	1197
SERMONS.	459	Sermon XVIII. — Pour le jour de Pâques. — Sur la Résurrection de Jésus-Christ.	1218
Sermon I ^{er} . — Sur le bonheur du juste qui vit de la foi.	459	NOTICE SUR LE P. DE TRACY.	1235
Sermon II. — Sur le jugement dernier.	474	OEUVRES CHOISIES DU P. DE TRACY.	
Sermon III. — Sur l'orgueil de l'homme et sur l'humilité du chrétien.	496	CONFÉRENCES ou EXHORTATIONS A L'USAGE DES MAISONS RELIGIEUSES.	1235
Sermon IV. — Sur les plaisirs des sens, ou réflexions sur les funestes effets du libertinage et de la volupté.	517	Extrait de la préface.	1235
Sermon V. — Sur le culte en esprit et en vérité.	538	Conférence I ^{re} . — Sur l'état religieux.	1259
Sermon VI. — Sur les chagrins.	553	Conférence II. — Exhortation sur l'observation des règles.	1260
Sermon VII. — Sur l'obligation de souffrir après Jésus-Christ.	572	Conférence III. — Exhortation sur l'obéissance.	1262
Sermon VIII. — Pour le jour de l'Annonciation. — Sur la royauté de Jésus-Christ.	590	Conférence IV. — Exhortation sur la chasteté.	1274
Sermon IX. — Sur les avantages et les dangers de la pauvreté.	608	Conférence V. — Exhortation sur le vœu de pauvreté.	1284
Sermon X. — Sur le baptême.	626	Conférence VI. — Exhortation sur la tiédeur.	1295
Sermon XI. — Sur les difficultés du salut, dans l'état de la grandeur et de l'opulence.	651	Conférence VII. — Exhortation sur la confession.	1305

Conférence VIII. — Exhortation sur la communion.	1316	rale pour le salut des enfants.	1352
Conférence IX. — Exhortation sur l'oraison.	1330	Conférence X. — Exhortation sur les devoirs de la vie canoniale.	1368
Conférence X. — Exhortation sur l'office divin.	1342	Conférence XI. — Exhortation sur les devoirs de la vie épiscopale.	1382
Conférence XI. — Exhortation sur la mortification.	1353	Conférence XII. — Exhortation sur la charité envers les pauvres.	1395
Conférence XII. — Exhortation sur la charité.	1366	Conférence XIII. — Exhortation sur les retraites annuelles.	1611
Conférence XIII. — Exhortation sur les conversations.	1376	AVIS AUX ECCLÉSIASTIQUES SUR L'OFFICE DIVIN.	1625
Conférence XIV. — Exhortation sur le silence.	1386	Sur l'oraison mentale.	1627
Conférence XV. — Exhortation sur les devoirs des supérieurs.	1395	Sur la nécessité et le choix d'un directeur.	1629
Conférence XVI. — Exhortation sur les assemblées capitulaires.	1407	Sur les lectures de piété.	1631
Conférence XVII. — Exhortation sur les emplois.	1416	Sur l'examen de conscience.	1635
AVIS SUR LA VOCATION A L'ÉTAT RELIGIEUX.	1423	MAXIMES ECCLESIASTIQUES TIRÉES DES CONSTITUTIONS DES CLERCS RÉGULIERS.	1639
CONFÉRENCES ou EXHORTATIONS SUR LES DEVOIRS DES ECCLÉSIASTIQUES.	1429	AVIS SUR LA PÉREVERANCE DANS L'ESPRIT ECCLESIASTIQUE.	1641
Préface.	1429	NOTICE SUR BAUDRAND.	1645
Conférence I ^{re} . — Exhortation sur la vocation à l'état ecclésiastique.	1433	OEUVRES ORATOIRES COMPLÈTES DE BARTHÉLEMY BAUDRAND.	
Conférence II. — Exhortation sur l'étude des ecclésiastiques.	1447	Panegyrique I ^{er} . — Saint Augustin.	1645
Conférence III. — Exhortation sur la chasteté.	1461	Panegyrique II. — Saint Benoît.	1661
Conférence IV. — Exhortation sur la célébration du saint sacrifice.	1475	Panegyrique III. — Saint Bernard.	1673
Conférence V. — Exhortation sur le zèle pour le salut des âmes.	1495	Panegyrique IV. — Saint Bonaventure.	1685
Conférence VI. — Exhortation sur la prédication, ou sur le ministère de la parole divine.	1505	Panegyrique V. — Saint Dominique.	1699
Conférence VII. — Exhortation sur l'administration du sacrement de pénitence.	1525	Panegyrique VI. — Saint François de Sales.	1711
Conférence VIII. — Exhortation sur la visite des malades.	1534	Panegyrique VII. — Saint François Xavier.	1724
Conférence IX. — Exhortation sur la vigilance pastora-		Panegyrique VIII. — Saint Vincent de Paul.	1757
		Panegyrique IX. — Saint Joseph.	1750
		Panegyrique X. — Saint André.	1762
		Panegyrique XI. — Saint Louis, roi de France.	1774
		Panegyrique XII. — Sainte Thérèse.	1787
		Panegyrique XIII. — Sainte Ursule.	1800

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.



La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

--	--	--



a39003 001640308b

B X 1 7 5 6 . A 2 M 5 1 8 4 4 V 6 4
M I G N E , J A C Q U E S P A U L .
C O L L E C T I O N I N T E G R A L E E

CE BX 1756
.A2M5 1844 V064
COO MIGNE, JACQU COLLECTION I
ACC# 1047793

U D' / OF OTTAWA



COLL	ROW	MODULE	SHELF	BOX	POS	C
333	10	04	05	07	07	5